Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/collectionintgra49mign

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TROUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LOXIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTE-NEUVIÈME,

CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DES ŒUVRES ORATOIRES CHOISIES DE BALLET.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE uOttawa LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE NEUVIEME VOLUME

BALLET (PREMIÈRE PARTIE).

Œuvres oratoires choisies.	*Col.* 9
Sermons sur les commandements de Dieu.	9
Sermons choisis sur les évangiles de toute l'année.	597
Sermon sur la piété envers les morts.	1447

BX
1756
.A2M5
1844
V.49

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR BALLET.

Ballet (François), ancien curé de Gif, prédicateur de la reine, né à Paris le 6 mai 1702, y mourut vers 1762, après s'être acquis une certaine réputation par ses *Panégyriques*, ses *Sermons* et ses *Prônes*, prêchés tant à Paris qu'à Versailles. L'auteur montre quelque éloquence, mais son style est uniforme et languissant, déparé par des négligences et des répétitions. Les ecclésiastiques recherchent encore les *Prônes sur les commandements de Dieu*, qui ont été mis en parallèle avec ceux de Claude Joly, évêque d'Agen, que nous avons donnés au tome XXXII de la présente *Collection*. En effet, ils se ressemblent dans l'instruction morale et doctrinale, dans la distribution simple et claire des parties du discours dans le pathétique des mouvements, dans les affections pieuses, dans les détails des mœurs. Leur publication intégrale ne nous a pas semblé indispensable; aussi avons-nous fait dans toutes les œuvres de Ballet un choix qui suffira amplement à nos engagements vis-à-vis du public ecclésiastique. Nous avons restitué à ses *Prônes* le titre de *Sermons*, comme nous l'avons fait pour Claude Joly, et nous ne pensons pas nous attirer le moindre blâme pour cette substitution nécessitée par les exigences des sujets traités.

Nous avons fait pour ses *Panégyriques* ce qui nous est imposé par les nécessités de notre cadre, d'abord, et de plus par le peu d'intérêt que doit offrir cette variété d'œuvres oratoires, traitée par un prédicateur d'un ordre et d'une réputation secondaires. On a de Ballet : 1° *De la Dédicace ou de la Consécration d'une église;* Paris, 1759, in-8°. — 2° *Exposition de la doctrine de l'Eglise romaine, contenue dans les articles de la profession de foi dressée par le pape Pie IV;* Paris, 1756, in-12. — 3° *Histoire des Temples des païens, des juifs et des chrétiens;* Paris, 1760, in-12. — 4° *Instruction sur la pénitence du carême;* Paris, 1754, in-12. — 5° *Instructions sur le jubilé;* Paris, 1751, in-12. — 6° *Panégyriques des saints;* Paris, 1758, 4 in-12. — 7° *Prônes sur les commandements de Dieu*, Paris, 1757, 5 in-12. — 8° *Prônes sur les évangiles de toute l'année;* Paris, 1758, 8 in-12. — 9° *Traité de la dévotion à la sainte Vierge;* Paris, 1750, in-12. — 10° *Vie de la Sœur Françoise Bony, fille de la Charité*, etc., Paris, 1761, in-12.

ŒUVRES ORATOIRES

CHOISIES

DE FRANÇOIS BALLET.

SERMONS

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Il n'est personne qui ne soit persuadé de l'utilité des instructions où les ministres de la parole sainte, expliquent d'une manière simple et familière les vérités de la religion; instructions d'autant plus utiles, qu'elles le sont pour tout le monde.

Les commandements de Dieu, sont la matière sur laquelle j'ai travaillé. On sait que les commandements de Dieu doivent être observés sous peine de damnation; qu'ils renferment toutes les choses que nous devons pratiquer, et toutes celles que nous devons éviter. En faut-il davantage pour rendre précieux aux fidèles, des discours familiers par

lesquels on les instruit à fond, autant qu'on en a été capable, de tous les sujets qui y ont rapport ?

J'ai l'espérance que ces sermons produiront, avec la grâce de Dieu, d'heureux fruits dans les cœurs de ceux qui les liront ; ils y trouveront beaucoup d'autorités des conciles, des Souverains Pontifes, des Pères ; beaucoup de sujets de controverses, et un ordre qui leur épargnera un travail que leurs occupations apostoliques ne permettent pas.

Comme l'Ecriture, entendue dans le vrai sens de l'Eglise, à laquelle seule il appartient de l'interpréter infailliblement, doit être le fondement de tout ce que nous disons dans la chaire de vérité ; j'appuie très-souvent ce que je dis sur l'autorité de ces oracles divins ; et la multitude de passages cités et rapportés exactement, en convaincra les lecteurs.

Comme sur le premier précepte, je traite de grandes matières et des vérités contestées par les protestants, je remonte toujours dans la plus vénérable antiquité ; je leur oppose la tradition constante de l'Eglise, je leur rappelle les oracles infaillibles des conciles, le langage unanime des Pères grecs et latins, et je les convaincs toujours de nouveauté et de variation : ce sont des reproches qu'on sera toujours en droit de faire aux hérétiques.

J'ai arrangé de telle sorte toutes les matières qui peuvent avoir rapport aux dix préceptes de la loi, que j'en ai formé cinquante-deux prônes, pour remplir tous les dimanches de l'année. Les fidèles, zélés pour leur salut, tireront beaucoup de fruit de ces instructions.

Quelle matière en effet ne traitera-t-on pas en suivant ce plan ? Ce qu'on doit à Dieu, ce que l'on doit au prochain, ce que l'on se doit à soi-même ; tout est renfermé dans ces instructions.

Je rends hommage au mérite, à l'éloquence de ces grands orateurs chrétiens, à ces hommes fameux qu'on s'empresse d'entendre ; mais le peuple peut-il profiter de ces pièces travaillées avec art ? Découvre-t-il toutes les grandes vérités de la religion, sous les beautés du langage et la magnificence des expressions ? Paul à Athènes se lève, parle d'une manière sublime à ces sages qui se piquaient de goût et d'érudition ; il est nécessaire que dans une ville, le centre des sciences, où brillent tant de savants, de génies délicats, il y ait des orateurs chrétiens assez habiles, pour les attirer dans le saint temple et captiver leur attention. Mais il est nécessaire aussi d'expliquer la loi du Seigneur aux fidèles dans toute son étendue.

On suivra un célèbre prédicateur, un Avent, un Carême, toute l'année même, sans entendre parler de toutes les matières qui sont traitées dans l'explication des commandements de Dieu : et si les pasteurs ne le font point dans les instructions familières, dont ils sont redevables à ceux qui sont sous leur conduite, combien qui demeureront dans une funeste ignorance de tous les péchés qu'on peut commettre contre la loi du Seigneur ?

Les superstitions, les vaines observations, les abus des personnes grossières, les erreurs des hérétiques sur le culte des saintes reliques et des saintes images ; les jurements, les serments indirects, les profanations du dimanche, les péchés des pères et des mères, des enfants, des maîtres, des domestiques ; les haines, les querelles, l'envie, la jalousie, les péchés d'impureté, les vols, les mensonges, inonderont les campagnes, et conduiront à la réprobation des gens grossiers qui n'en conçoivent pas une juste horreur.

Il ne faut donc qu'avoir du zèle pour le salut du prochain, pour être persuadé que ces instructions familières sur les commandements de Dieu, seront d'une grande utilité ; il me reste à donner une idée générale des dix préceptes de la loi, et je vais suivre l'esprit de David, qui a consacré le psaume CXVIII à sa gloire et à chanter ses merveilles.

C'est de Dieu, le Père des lumières, que vient tout don parfait et excellent. C'est de cette source divine que coulent tous les vrais biens. Tout ce qui nous est donné, annoncé, intimé par le Seigneur, exige aussitôt notre respect, notre amour et notre obéissance. Or, tels sont les dix préceptes du Décalogue ; ils viennent de Dieu, c'est son doigt divin qui les a tracés ; Moïse les a reçus sur la montagne de Sinaï, dans cet appareil de magnificence que je dépeins dans le premier discours.

C'est sur cette loi sainte que les rois et les juges de la terre doivent former leurs ordonnances ; nous respectons les lois des princes, nous disons qu'il faut les observer sous peine de péché, quand elles ont été publiées, qu'elles sont connues, et que la volonté des souverains est manifestée, parce qu'ils tiennent la place de Dieu, qu'ils sont ses images, et que leurs lois ne sont pas contraires à la sienne que rien ne peut altérer, et dont rien ne peut dispenser.

Or, tout ce qui vient de Dieu est excellent. C'est pourquoi, pour être convaincu de l'excellence des dix préceptes, il ne faut que se rappeler que c'est Dieu lui-même qui les a donnés.

On a vu des princes, plongés dans l'erreur, donner des édits sanglants, rendre des arrêts injustes ; des juges iniques, faire gémir l'innocence dans les fers, et quelquefois condamner le juste au dernier supplice par de coupables sentiments ; mais l'homme est facile à tromper et à séduire, il est souvent le jouet de l'erreur. Dès qu'il abandonne la loi de Dieu, qu'elle ne lui sert plus de règle, il n'est pas étonnant qu'il porte des jugements faux : vos préceptes, Seigneur, sont la vérité même, *omnia mandata tua veritas*. Comme c'est par vous que les rois règnent, c'est par vous aussi, et conformément à vos divins préceptes, que les législateurs doivent former les lois qu'ils établissent.

Dieu nous a donné les dix préceptes pour être la règle de notre culte, de notre cœur

et de toute notre conduite; et il a attaché une récompense à notre obéissance, comme il a préparé des châtiments aux prévaricateurs de la loi.

La récompense promise à ceux qui observent avec exactitude les commandements de Dieu, animait le prophète David. Je me suis livré de tout mon cœur, dit-il, à l'observance de vos divins préceptes, ô mon Dieu! pour mériter cette gloire immortelle qui sera la récompense de notre obéissance, *propter retributionem.*

N'est-ce pas aussi à l'observance des commandements que Jésus-Christ a promis la vie éternelle? Si vous voulez entrer dans le ciel, dit-il, observez les commandements que Dieu a donnés à Moïse : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX.) Les préceptes, si nous les observons avec amour, nous conduiront donc infailliblement au ciel; car la fin du précepte, dit saint Paul, c'est la charité qui sera parfaite dans le ciel : *Finis præcepti charitas.* (*Matth.*, II.)

Mais, pour aller à Dieu par la voie des préceptes, il faut en connaître toute l'étendue pour les observer, et ne point se rendre coupable de toute la loi par la transgression de certains points; quoique ces préceptes contiennent peu de paroles, ils renferment une matière immense. Si l'on fait attention à ces paroles qui forment le premier précepte, telles qu'elles sont rapportées dans le chapitre XX de l'*Exode :* Vous n'aurez point d'autres dieux que moi : *Non habebis deos alienos coram me*, on y trouvera renfermé tout ce qui regarde la religion et son culte; quoi de plus immense! Il en est de même des autres préceptes, qui renferment une infinité de devoirs indispensables; le Prophète comprenait cette importante vérité, lorsqu'il disait au Seigneur : Vos préceptes, ô mon Dieu! sont d'une étendue infinie, et rien ne pourra jamais prévaloir contre votre sainte loi, *totum mandatum tuum nimis.*

Pour entrer dans cette vaste étendue des divins commandements, j'ai suivi mot à mot le texte sacré dans le chapitre XX de l'*Exode*, en commençant par ces paroles : *Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tirés de la terre d'Egypte;* c'est pourquoi, outre les quatre discours préliminaires sur la loi, j'en ai fait deux sur les Israélites; l'un sur la bonté de Dieu envers ce peuple ingrat, et l'autre sur ses souffrances en Egypte.

Il est nécessaire à tous les chrétiens d'approfondir tous les devoirs renfermés dans ces divins préceptes.

On ne se contente pas dans le monde, pour réussir dans sa profession, d'en apprendre seulement les termes et quelques parties principales. On s'applique, on étudie tout ce qui peut nous y distinguer, nous y rendre habiles.

Lorsqu'on entreprend un procès, on consulte, quand on est sage et modéré, ceux dont l'état est de connaître les lois, les coutumes; on réfléchit, on examine les ordonnances des princes, l'esprit des législateurs; on pèse toutes les circonstances qui peuvent nous rendre favorables les arrêts que nous attendons des juges, et nous n'allons qu'avec frayeur dans ces tribunaux augustes où on les prononce, parce qu'ils décident de nos fortunes.

Pourquoi, puisque la foi nous assure que nous serons jugés sur la loi de Dieu, négligeons-nous de l'apprendre, d'en étudier l'esprit, d'approfondir les grandes matières qu'elle renferme? Suffit-il de savoir qu'il y a dix préceptes, de se borner aux termes dont on se sert pour les apprendre aux enfants? Et n'est-ce pas une coupable indifférence, surtout quand on la compare au zèle et à l'activité de presque tous les hommes pour apprendre et approfondir une infinité de choses inutiles au salut? Bienheureux ceux qui approfondissent toutes les grandes vérités renfermées dans les préceptes du Seigneur! toutes les choses qui y sont commandées et toutes celles qui y sont défendues : *Beati qui scrutantur testimonia ejus;* mais malheur à ceux qui négligent cette sainte étude de la loi.

Non-seulement le Prophète étudiait avec une scrupuleuse attention la loi de Dieu, mais encore il en faisait le sujet de ses méditations. Son rang élevé, puisqu'il était un des plus grands monarques de son temps, les affaires d'un grand royaume presque toujours agité, rempli de politiques, de traîtres, de factieux; de longues et de cruelles guerres à soutenir, ne l'empêchaient pas de méditer tous les jours la loi de son Dieu; c'est lui-même qui nous l'apprend : *Testimonia tua meditatio mea est.* Dans le silence de la nuit, dans le bruit des armes, au milieu d'une cour brillante; dans les triomphes de ses victoires, dans les soulèvements qu'excitent des sujets rebelles, au milieu de son royaume, il la méditait; elle présidait à toutes ses entreprises, à tous ses projets.

Pourquoi des chrétiens, moins dissipés que David, ne donneraient-ils pas tous les jours quelques moments à la méditation de la loi du Seigneur? Le temps qu'ils donneraient à ce saint exercice ne ferait point de tort à leur fortune, ne détruirait point leurs projets, s'ils sont équitables; ne les empêcherait point d'être grands, savants, habiles, braves, de régner même avec sagesse et avec honneur, mais il sanctifierait tout. La loi de Dieu met l'ordre dans le monde, elle ne le détruit pas; c'est faute de la comparer avec les lois tyranniques du monde qu'on n'en connaît pas le prix.

Peut-on déplorer assez l'aveuglement des hommes qui plient si honteusement sous les lois du monde, qui les étudient, les méditent et s'y conforment aux dépens de leur repos, de leur santé, de leurs inclinations; et, ce qui est plus terrible et plus effrayant encore, aux dépens de leur salut éternel?

La loi du monde qui oblige une jeune personne de paraître dans les compagnies, dans les cercles, aux spectacles, de suivre ses caprices pour les parures, n'est-elle pas des plus gênantes? Ne la fatigue-

t-elle pas plus quelquefois, sous le fardeau de la vanité, que ceux mêmes qui travaillent les jours entiers? Que serait-ce si nous examinions toutes les coutumes, les bienséances et tous les usages du monde, qui sont, comme on le sait, des lois que le monde veut qu'on observe? On s'y soumet cependant, on se fait gloire de les suivre, de les savoir; l'élévation du rang n'en dispense pas à la cour, elles y exercent un tyrannique empire, et on voudrait que la naissance dispensât d'étudier, de méditer et de pratiquer la loi sainte du Seigneur; quelle erreur! Ah! tous les usages des mondains, dit le Prophète, sont-ils à comparer avec la loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Cependant, le Seigneur veut être obéi : il nous a intimé ses ordres solennellement; des supplices éternels sont préparés aux transgresseurs de sa loi; il s'en est expliqué, *tu mandasti mandata tua custodiri nimis.*

Sa loi est facile à justifier. elle n'est pas au-dessus de l'homme, elle n'est pas dépourvue des grâces nécessaires pour l'accomplir; ses préceptes ne sont point impossibles, ils sont même faciles à observer avec les secours qui les accompagnent toujours, *mandata ejus gravia non sunt.* (1 *Joan.*, V.) Quel est donc l'aveuglement de l'homme, d'être persuadé qu'un Dieu parle, qu'il commande, qu'il peut pratiquer ce qu'il lui ordonne, et de ne pas lui obéir? N'est-ce pas là le crime et le mystère de notre mauvaise volonté? N'est-ce pas là l'abus criminel que nous faisons de notre liberté, comme je le montre dans le troisième discours sur la loi?

Dieu parle aux êtres inanimés, et ils lui obéissent; il commande aux vents et aux tempêtes de se calmer, et l'on voit aussitôt la tranquillité succéder à l'orage; il appelle les morts qui sont dans le tombeau et ils ressuscitent; il intime ses ordres aux démons et ils les exécutent; il a parlé dès le commencement du monde au ciel et à la terre, il leur a imposé des lois et ils les observent régulièrement; il a parlé au néant avant la naissance du monde, et les choses qui n'étaient pas ont paru, comme celles qui sont. Or, que conclure de cette obéissance à la voix souveraine de Dieu? Que rien ne lui résiste dans l'ordre de la nature. Mais, que conclure de notre résistance à ses ordres, de notre continuelle désobéissance à sa loi sainte, qui nous est intimée solennellement? Que nous abusons de notre liberté pour l'outrager, que nous faisons servir ce don précieux à notre perte; et que nos cœurs, plus insensibles que les éléments, plus sourds à sa voix que les morts dans leurs sépulcres, plus rebelles que les démons fixés dans leurs malheurs, rejettent volontairement les grâces et les lois du Seigneur : c'est cependant sur les principes de la loi de Dieu qu'on peut se conduire avec sûreté.

C'est sur la loi de Dieu qu'il faut jeter les yeux pour vivre saintement : c'est elle qu'il faut approcher de toutes ses actions, pour juger sainement de ce qu'elles sont aux yeux de Dieu : quand on compare avec simplicité ses entreprises, ses démarches, tout ce que l'on fait dans son état, avec les préceptes du Seigneur, on connaît bientôt tout ce qu'il peut y avoir de mauvais et de répréhensible. Il y a une voix qui paraît droite à l'homme, et qui conduit à l'enfer : c'est tout ce que le monde permet, tout ce qu'un monde d'honnêtes gens a établi et canonisé même.

Que d'usages, que de coutumes dans le monde, qui n'inspirent point de frayeurs, et qui cependant damneront tous ceux qui les suivent? Que de cas de conscience les mondains ne décident-ils pas témérairement tous les jours, sur ces principes ruineux et pervers? C'est l'usage, c'est la coutume : tant d'honnêtes gens le font, ces personnes voudraient-elles se damner?

N'est-ce pas un aveuglement déplorable, de vouloir juger des actions que Dieu doit juger selon sa loi, sur les usages d'un monde qu'il a réprouvé? Sur ces principes on conclut, que les spectacles, les visites, le jeu le plus ruineux, les repas, le luxe, la vie molle et oisive, l'ambition, l'intérêt, l'art de supplanter un concurrent, les ruses, les mensonges dans le commerce et tant d'autres péchés sont des actions permises qui ne damneront pas, parce que ce sont les usages du monde, que sans cela on ne figurerait point comme on le doit, on passerait pour singulier, on languirait dans l'indigence, on ne serait plus propre qu'à se cacher dans la retraite.

Tels sont les principes dangereux de la morale du monde; ces lois qu'on révère, qu'on suit exactement. Or, si on consultait la loi de Dieu, si on la prenait pour sa règle, ne déciderait-on pas autrement sur la conduite d'une infinité de chrétiens?

A la vue de cette loi sainte et de notre coupable conduite, nous rougirions présentement, et nous ne serions pas confondus au moment de la mort.

Dans ces moments terribles, disait le Prophète : Je ne serai pas confondu, j'aurai une ferme confiance dans les miséricordes de mon Dieu, *tunc non confundar*, parce que j'aurai toujours fait attention à sa loi, que je l'aurai consultée pour ma conduite, et non les usages et les coutumes du monde : *cum perspexero in omnibus mandatis tuis.*

Les lois des mondains autorisent les passions; la loi de Dieu les réprime et y sert de frein. N'est-ce pas un oubli criminel des divins préceptes du Seigneur, et une coupable attache aux usages et aux principes de la morale du monde, qui enhardissent tant de jeunes personnes dans la carrière du crime, qui leur persuadent que la jeunesse est la saison des plaisirs; qu'elles paraîtraient ridiculement dans les compagnies, avec les sombres charmes de la modestie et de la retenue; qu'il faut se cacher dans un cloître, ou suivre les usages du monde?

Quelle étendue une jeune personne ne donne-t-elle pas encore à ces principes dan

gereux de la morale du monde, dans un âge où les passions ont besoin d'être retenues par une loi sainte et divine? On les flatte par des coutumes perverses autorisées. Ah! il faut l'avouer, si on trouve de jeunes personnes modestes, alarmées aux moindres apparences du vice, ce sont celles, qui, comme Suzanne, ont été élevées selon la loi de Dieu, qui ont appris de bonne heure ses divins préceptes; rien de plus capable, dit le prophète, de retenir la jeunesse et de lui faire remporter des triomphes dans un âge presque toujours flétri par les chutes les plus honteuses et les plus tristes naufrages, *in quo corrigit adolescentior viam suam.*

Quel devrait être notre zèle à la vue de cette foule de prévaricateurs de la loi de Dieu et de tant d'apologistes des lois d'un monde réprouvé dans le saint Evangile!

Si nous aimions Dieu, comme nous le devrions; si nous avions de sa sainte loi l'idée que nous devrions en avoir, toutes les transgressions de ses divins préceptes, si communes et si peu redoutées, nous affligeraient et nous plongeraient dans l'amertume. Cet ascendant qu'ont eu les lois du monde, ce tyrannique empire qu'elles exercent sur tant de personnes, cette docilité étonnante avec laquelle elles plient sous un joug qui les accable, et sous lequel elles périront éternellement; tout cela ne devrait-il pas exciter nos gémissements et nos larmes?

Nous sommes cependant dans un siècle éclairé: on n'a jamais tant parlé de religion, et il est vrai qu'on n'en a jamais eu si peu. Pourquoi trouve-t-on si peu de Mathathias, d'Eléazar, de Machabées? Les trangressions, les prévarications sont communes, publiques, scandaleuses. On ne voit partout que prévaricateurs de la loi de Dieu et que religieux observateurs des usages et des lois du monde. En faut-il davantage pour nous porter à gémir et à pleurer?

Il serait à souhaiter qu'on comprît cette grande vérité, en lisant les discours que je donne sur les commandements de Dieu: le Prophète la comprenait, lorsqu'il disait: J'ai langui et j'ai séché de douleur, en voyant tant d'hommes superbes violer insolemment votre sainte loi: *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.*

Si on estimait la loi de Dieu, comme on le doit, elle ferait nos délices. Elle nous servirait de tous les biens du monde, elle effacerait à nos yeux l'éclat des richesses et des honneurs, ces puissants mobiles de presque toutes les actions des hommes; car, si les appas du plaisir font violer le précepte du Seigneur qui défend les coupables douceurs de la volupté; l'appas du gain ne fait-il pas commettre beaucoup d'injustices qu'il défend également dans sa loi? Or, si nous pouvions dire comme David: Vos préceptes, ô mon Dieu! sont pour moi un bien que j'estime infiniment plus que l'or et l'argent: *Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti;* nous serions ce que nous devrions être, de justes estimateurs des saintes ordonnances du Seigneur.

Mais la conduite de ceux qui ne pensent pas à la loi de Dieu, qui la violent, est un désaveu continuel de la Divinité; c'est à quoi il faut faire attention.

On désavoue la Divinité, quand on rend à toute autre chose qu'à Dieu seul, un culte suprême; quand on transfère à la créature les honneurs qui ne sont dus qu'au Créateur.

Saint Paul nous parle aussi d'un désaveu de la Divinité, qui consiste à faire des actions opposées à celles que commande la foi, à agir d'une manière contraire à sa créance: c'est lorsqu'il dit qu'on désavoue par ses actions, le Dieu que l'on confesse de bouche. Mais, par rapport à la loi de Dieu, il est très-certain qu'on ne saurait la violer sans faire un désaveu dans le sens de l'Apôtre, parce que, reconnaître un Dieu qui parle, qui commande, qui menace, et ne pas obéir, ce n'est pas reconnaître son souverain domaine; ce n'est pas en concevoir une juste idée.

Quelle idée aurait-on d'un roi dont on reconnaîtrait la majesté, l'indépendance, la puissance, la bonté, mais auquel les sujets n'obéiraient pas? qui respecteraient ses édits, mais qui ne s'y conformeraient pas? Ne serait-ce pas combattre par sa conduite, les hommages qu'on rend à sa couronne?

Quelle idée les transgresseurs de la loi conçoivent-ils donc de notre Dieu? Qu'il n'est pas tout-puissant, qu'il n'a pas droit de nous commander, qu'il ne punira pas nos transgressions; mais n'y a-t-il pas dans cette conduite un désaveu secret de la puissance et du souverain domaine de Dieu? C'est pourquoi l'apôtre saint Jean assure que c'est dans l'accomplissement des divins préceptes que nous publions la juste idée que nous avons de Dieu: *In hoc scimus quoniam cognovimus Deum, si mandata ejus observemus.*

Et il ajoute: Celui qui dit qu'il y a un Dieu, qui le connaît et n'observe pas ses commandements, est un menteur: *Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est.* (I *Joan.*, II.) Ne point obéir à un Dieu qui parle, c'est donc méconnaître sa puissance et le droit qu'il a sur toutes ses créatures.

Je prie le Seigneur de répandre ses bénédictions sur cet ouvrage, afin qu'il soit utile à ceux qui le liront, et je prie aussi ceux qui le liront de se souvenir dans leurs prières d'un indigne ministre des autels, qui est toujours alarmé, parce qu'il est toujours persuadé, avec le grand apôtre, qu'après avoir prêché, et procuré même des conversions, on peut encore être un réprouvé, et qu'on doit toujours travailler à son salut et à celui des autres, avec crainte et tremblement.

SERMON I

SUR L'IDOLATRIE.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Dieu défend, par ces paroles, de rendre à la créature le culte qui n'est dû qu'à lui seul; de transporter à qui que ce soit les honneurs divins. Le peuple juif, à qui il a adressé ces paroles, a été, comme nous l'avons déjà dit, plusieurs fois coupable de ce crime abominable : il a mis sa confiance dans la pierre et le bois; des idoles muettes, des simulacres fabriqués par la main des hommes, comme leur reproche le Prophète (*Psal.* CXIII), ont reçu ses hommages et ses adorations. Tiré du sein de l'idolâtrie, qui régnait sur toutes les parties du monde; environné de peuples idolâtres, de nations dévouées au culte des fausses divinités, il est tombé plusieurs fois dans le même aveuglement; c'est pourquoi Dieu fait cette défense solennelle à la tête de ses commandements, par ces paroles : Vous n'aurez point d'autres dieux que moi : *Non habebis deos alienos coram me.*

Ce sont donc les mystères de l'aveuglement des hommes, que je vais vous développer dans cette instruction, mes frères : vous verrez des royaumes, des empires, où l'on se piquait même de sagesse et de politique, transporter à des hommes vicieux les honneurs divins; vous en verrez adorer le soleil et la lune, et tous les éléments; vous verrez des peuples révérer des animaux, et multiplier les dieux jusque dans leurs jardins. Heureux! si nous ne participons point à des vices si abominables, par une confiance criminelle dans les créatures!

Trois réflexions vont vous instruire sur cette importante matière.

Dans la première, nous examinerons ce que c'est que l'idolâtrie, et combien Dieu l'a en horreur.

Dans la seconde, son origine et ses progrès.

Dans la troisième, dans quel sens on peut dire que les chrétiens tombent dans l'idolâtrie. Votre attention, je vous prie.

C'est notre intérêt, dit saint Augustin (epist. 49, *ad Deo gratias*, quæst. 3), d'adorer le Seigneur. Il n'a pas besoin de nos adorations, ni de nos hommages; et, s'il s'offense lorsque nous transportons le culte que nous lui devons à quelque créature, c'est parce que lui seul les mérite et qu'il veut notre bonheur, en nous permettant de lui rendre notre culte : *Nobis prodest colere Deum; non ipsi Deo.*

Dieu seul mérite d'être reconnu par un culte suprême, des hommages et des adorations qui avouent son souverain domaine. De là il faut conclure, que tous ceux qui transportent, à quelque créature que ce soit, ces hommages et ces adorations; sont des idolâtres; parce que l'idolâtrie n'est rien autre chose que l'adoration de la créature, et qu'il est écrit : *Vous n'adorerez que Dieu seul.* (*Matth.*, IV.)

Nous mériterions les reproches que nous font les protestants et les insultes dont ils nous accablent, si nous adorions la sainte Vierge ou les saints, parce que nous transporterions à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur. Comme je dois faire des discours sur le culte des saints, des reliques et des images séparément, je justifierai notre culte en traitant ces différents sujets; aujourd'hui, il faut nous en tenir à la matière que je vous ai annoncée. Ecoutez donc ce qu'il vous importe de savoir.

Il y a une idolâtrie intérieure et une idolâtrie extérieure. L'idolâtrie intérieure est lorsqu'on met sa confiance en tout autre qu'en Dieu. L'idolâtrie extérieure est lorsqu'on se proterne, qu'on adore, qu'on offre de l'encens à quelque divinité, à quelqu'idole. Les Juifs sont tombés dans ces deux sortes d'idolâtries : il ne faut qu'écouter le Seigneur par la bouche de ses prophètes et de son serviteur Moïse.

Mon peuple a commis deux grands crimes, dit-il; *il m'a quitté, moi qui suis la source de tous les biens, et il s'est attaché à des dieux étrangers : il a mis sa confiance dans des idoles muettes.* (*Isa.*, I.)

Où sont leurs dieux, dit Moïse dans une sainte colère? *Ubi sunt dii eorum?* Ces dieux en qui ils mettaient leur confiance, dont ils attendaient des secours? *In quibus habebant fiduciam?* Ah! présentement que la colère du Seigneur est prête à éclater, qu'ils se lèvent, ces dieux de pierre et de bois, qu'ils les secourent, qu'ils les dérobent à la vengeance du Dieu d'Israël : *Surgant et opitulentur vobis et protegant.* (*Deut.*, XXXII.)

Voilà l'idolâtrie intérieure bien marquée : une confiance et une attache aux idoles : *In quibus habebant fiduciam.* Moïse emploie ici l'ironie, pour se moquer des juifs qui avaient de la confiance dans des simulacres fabriqués de la main des hommes; il tourne en ridicule leur impuissance. Aussi, ajoute-t-il de suite, qu'il n'y a que Dieu qui soit le dispensateur des vrais biens.

Pour être persuadé que le peuple juif est tombé aussi dans l'idolâtrie extérieure, il ne faut que lire l'Ecriture : on voit que ce peuple consultait des idoles de bois et en attendait des oracles; qu'il montait sur le sommet des montagnes, pour y offrir des sacrifices au démon; qu'il s'assemblait sous des chênes et sous des feuillages, pour y faire des cérémonies sacriléges. Le prophète nous apprend ces honteuses apostasies. (*Osee.*, IV.)

Mais quelle preuve plus éclatante de son idolâtrie extérieure, que cette fête sacrilége qu'il fit pendant que Moïse était sur la montagne : Faites-nous, dit-il à Aaron avec une sorte de fureur, des dieux qui marchent devant nous, et qui nous protégent : *Fac nobis deos qui nos protegant*, car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse, qui nous a délivrés de l'Egypte : *Ignoramus quid acciderit.* (*Exod.*, XXXII.)

De la volonté il passa à l'acte : le veau d'or ne fut pas plutôt construit, qu'il l'adora

et lui transféra tout ce qu'il devait au Seigneur pour sa délivrance de l'Egypte, en s'écriant : Voilà tes dieux, Israël : *Hi sunt dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti.* (*Exod.* XXXII.)

Par ce seul exemple vous voyez, mes frères, en quoi consiste l'idolâtrie : c'est de transporter à quelque créature, le culte qui n'est dû qu'à Dieu. Certainement les Israélites devaient leur délivrance au Seigneur; et ils l'attribuent, comme vous voyez, à un simulacre, qui vient de sortir de la main de l'ouvrier. Dieu dit à son peuple : Je vous ai tirés de l'Egypte et de la servitude de Pharaon : *Eduxi te de terra Ægypti et de domo servitutis.* (*Exod.*, XX.) Et ce peuple insensé dit, en voyant le veau d'or : Voilà les dieux qui nous ont délivrés de l'Egypte : *Hi sunt dii qui eduxerunt de terra Ægypti.*

L'idolâtrie est donc, mes frères, l'adoration de la créature : on est donc idolâtre, dès qu'on met sa confiance dans les créatures, qu'on en attend du secours; c'est là l'idolâtrie intérieure. Quand on se prosterne devant des idoles, des statues, des images qui représentent de fausses divinités, c'est une idolâtrie extérieure.

Saint Thomas (2-2, quæst. 94, 23), dit que c'est le plus grand de tous les péchés; du moins, dit-il, on n'en voit point qui attaque Dieu plus directement : *In peccatis gravissimum esse videtur.*

Tertullien et saint Cyprien pensent de même : c'est, selon eux, le premier crime, par le caractère d'énormité qu'il porte; c'est de tous les vices du siècle, celui qui irrite le plus le Seigneur. *Principale crimen generis humani.* (Tertul., *De idololatria*, cap. 1; *Summus sæculi reatus*, S. Cyp., *De Magia*, epist. 10.)

Parcourons, chrétiens, les livres saints, nous verrons, par les plaintes du Seigneur et par les châtiments terribles qu'il a exercés, combien il a en horreur ce péché. Point de défense plus solennellement intimée, plus souvent répétée, que celle qui regarde l'idolâtrie.

Vous ne souffrirez pas au milieu de vous de devins, dit Dieu; vous n'irez point les consulter non plus; je suis le seul vrai Dieu; et cet art de consulter, de deviner, d'évoquer, outrage ma puissance; tous ceux qui s'y livreront sentiront le poids de mon indignation : *Non declinetis ad magos ut polluamini per eos.* (*Levit.*, XVII.)

Voyons comment il a puni les princes qui mettaient leur confiance dans l'art magique, dans ces sciences sacriléges, qui amusent les hommes et les détournent du culte du vrai Dieu. Il est dit que Manassés étudiait cette science, et qu'il avait avec lui de ces hommes téméraires qui affectent de découvrir l'avenir et de prononcer aussi des oracles; mais cette science est mise au rang des impiétés de Manassés, et des crimes qui ont irrité le Seigneur contre lui, et l'ont fait descendre du trône dans une obscure prison. (II *Paral.*, XXXIII.)

Il est dit que Saül fut consulter la pythonisse, sur les grands événements dont il était menacé; mais il est dit aussi, qu'il a péri misérablement pour n'avoir point espéré dans le Seigneur, et avoir eu recours à la science des démons. (I *Paral.*, X.)

Il est dit que le roi Ochosias envoie consulter Béelzébuth, dieu d'Accaron, sur la maladie qui le tenait au lit; mais il est dit aussi, que Dieu lui fit faire de grands reproches par son prophète, et qu'il perdit la vie pour n'avoir pas eu de confiance en Dieu. (I *Reg.*, I.)

Nabuchodonosor, pour avoir dit insolemment : N'est-ce pas là cette superbe Babylone que j'ai bâtie pour être un monument de ma force et de ma puissance, et un trophée à mon nom immortel, n'est-il pas tombé sous la main puissante du Seigneur d'une manière terrible, et n'a-t-il pas été obligé d'être avec les bêtes dans les forêts? (*Dan.*, IV.)

Mais voici un autre trait de l'histoire sainte, qui nous découvre une autre sorte d'idolâtrie, et qui nous prouve combien Dieu a en horreur ceux qui lui ravissent la gloire qui lui est due.

Hérode Agrippa, qui avait fait périr saint Jacques sous le glaive, et qui avait fait prendre saint Pierre, parut en public un jour prémédité, *statuto die* : il parut avec toute la pompe royale, un riche diadême sur la tête, un sceptre dans les mains, des vêtements précieux et sur un trône tout éclatant de gloire : *vestitus veste regia; sedit pro tribunali* : environné de cette majesté éblouissante, il haranguait le peuple, *concionabatur ad eos.* Le peuple, ébloui par cet appareil de gloire, et saisi agréablement par la douceur de ses paroles, s'écria : Ce n'est pas la voix d'un homme, mais d'un dieu : *Dei voces et non hominis.* (*Act.*, XII.)

Hérode, au lieu de rejeter cet encens sacrilége, ces louanges flatteuses, les reçut, s'applaudit, et crut véritablement être plus que les autres mortels. C'est pourquoi Dieu le punit sur-le-champ; un ange le frappa et il expira tout rongé de vers : *consumptus a vermibus exspiravit* : l'Ecriture nous assure que ce malheur lui est arrivé à cause qu'il n'a point rapporté au Seigneur les louanges qu'on lui donnait : *eo quod non dedisset honorem Deo.* (*Ibid.*)

De tout ce que nous venons de dire, chrétiens, il s'en suit deux choses. La première, que l'idolâtrie intérieure est une confiance absolue qu'on a dans la créature. La seconde, que l'idolâtrie extérieure est un culte suprême que l'on rend à la créature, et que l'un et l'autre est un péché bien terrible, puisque Dieu le punit si sévèrement.

Les saints ont eu aussi beaucoup d'horreur de ce vice, qui ravit à Dieu les honneurs qui lui sont dûs.

Avec quelle promptitude, et quel saint zèle Pierre ne relève-t-il pas Cornelius, prosterné à ses pieds, qui lui rendait ses hommages et l'adorait? Levez-vous, dit-il, je ne suis qu'un homme : *surge, ego sum homo* (*Act.*, X), et on ne rend ces honneurs qu'au Dieu immortel.

Voici encore un exemple mémorable du

zèle des saints, pour empêcher qu'on ne transporte à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur.

Saint Paul ayant guéri un boiteux, des hommes de l'Istrie criaient, en parlant de lui et de Barnabé, et disaient hautement : des dieux ont pris notre figure, et sont venus nous visiter : *dii similes facti hominibus descenderunt ad nos.* Ils prenaient Barnabé pour Jupiter, et Paul pour Mercure; le prêtre même de Jupiter, qui demeurait devant la porte de la ville, avait déjà apporté des couronnes et fait conduire des taureaux pour leur offrir des sacrifices : mais Paul et Barnabé n'eurent pas plutôt vu cet appareil, qu'ils déchirèrent leurs vêtements, et se jetèrent sur cette foule du peuple en criant, que faites-vous là, hommes crédules et insensés? *Viri quid hoc facitis?* Vous voulez nous rendre les honneurs divins, et nous sommes de faibles mortels, des hommes semblables à vous. *Nos mortales sumus, similes vobis homines.* (*Act.*, XIV.)

Un ange ne dit-il pas aussi à saint Jean qui voulait l'adorer, parce qu'il le prenait dans la vision pour le Seigneur : Prenez garde à ce que vous faites : *vide ne feceris :* car, je suis serviteur de Dieu comme vous · *conservus enim tuus sum.* On n'adore que Dieu, et c'est une idolâtrie de transporter à la créature, ce qui n'est dû qu'à lui : *Deum adora.* (*Apoc.*, XXII.)

N'est-ce pas aussi pour avoir refusé de transporter à la créature le culte suprême, que tant de chrétiens ont répandu leur sang? Un grain d'encens jeté devant une idole, les aurait délivrés des supplices les plus effrayants. Mais ils avaient horreur de rendre à des hommes ou à des idoles, ce qu'ils ne devaient qu'au Dieu immortel. Vous savez donc présentement en quoi consiste l'idolâtrie, et combien Dieu et ses saints l'ont en horreur. Voyons son origine et ses progrès dans la seconde réflexion.

Les hommes, quoique corrompus et enveloppés d'épaisses ténèbres avant le déluge, n'étaient pas cependant tombés encore dans l'idolâtrie. Si nous voulons voir les premières démarches de l'homme vers les divinités fabuleuses, et ses premières apostasies, il faut nous arrêter à Nemrod, arrière-petit-fils de Noé. L'orgueil s'empara de cet homme fort et puissant, sa férocité l'avait rendu redoutable à ses voisins, les conquêtes qu'il fit le firent régner avec empire, et, oubliant qu'il y avait un Dieu qui gouvernait tout, et dont tout le monde dépendait, il se crut redevable à lui-même de sa grandeur, secoua le joug du Créateur et s'égala audacieusement à la divinité. (*Hist.* Joseph., lib. I, cap. 4.) Voilà, selon un grand historien de l'antiquité, les premières démarches vers l'idolâtrie.

O aveuglement des hommes ! Les blasphèmes de cet impie en imposent facilement, ils imitent son orgueil sacrilége et se flattent d'éviter les vengeances du Seigneur auteur du déluge.

Déjà l'idolâtrie fait des progrès. Nemrod descendu dans le tombeau, laisse Bélus son fils; cet homme héritier de l'impiété et de la puissance de son père, lui fait élever une statue et lui fait rendre des honneurs divins. Les Assyriens et les Babyloniens, adorèrent dans la suite ce même Bélus : ainsi Babylone fut le berceau de cette idolâtrie, qui défigura dans la suite la surface de la terre. (Theophil., in libro suo *Temporum*, et Lactantius, lib. I.)

C'est alors qu'on vit, pour la première fois, des hommes humblement prosternés devant la pierre et le bois, présenter leur encens à des idoles muettes, à des dieux, comme parle le prophète Jérémie, qui étaient sans mouvement : *Non est spiritus in eis.* (*Jer.*, X.) On les vit adorer un morceau de pierre ou de bois, que l'ouvrier a figuré avec le ciseau, ouvrage plus capable de faire rire que d'imprimer du respect; *opus risu dignum.* (*Ibid.*) Ainsi Bélus qui avait jeté les fondements de Babylone et Ninus son fils, ceux de Ninive, portèrent l'idolâtrie dans toute la terre habitée.

Je vois l'Assyrie et la Chaldée livrées au culte des idoles. La Mésopotamie où Tharé avec Abraham son fils et Lot son petit-fils, passèrent pour ne plus voir les abominations des Chaldéens, n'était pas non plus exempte de ce culte; les idoles de Laban en sont une preuve incontestable. Toute la terre, dit saint Augustin, était sous la domination des anges rebelles, c'est-à-dire plongée dans l'idolâtrie : *Sub dominatu angelorum desertorum.* (S. Aug., *De civit. Dei.* lib. XVI, cap. 17.)

Mais, mes frères, Dieu fait briller, quand il veut, la lumière dans le sein des ténèbres. Abraham, au milieu des Chaldéens, qui donnaient dans des rêveries, qui étudiaient le cours des astres, qui en faisaient autant de divinités, est choisi pour faire connaître le Seigneur : il est le premier qui publie l'existence d'un Dieu, qui le fait connaître. J'admire, ô mon Dieu, votre sagesse. Toute la terre est couverte d'idolâtres, mais, parmi ces idolâtres, vous choisissez le père d'un peuple nouveau, le père des fidèles.

Nous ne voyons qu'avec douleur, mes frères, les superstitions des gentils ; ces peuples si sages, si polis, si renommés par leur valeur. Trois traits odieux caractérisent leur attachement au culte des fausses divinités; l'extravagance, la corruption et la fureur. Les Romains, ces hommes si vantés, sont tombés dans des extravagances si extraordinaires, qu'on ne pourrait pas les croire, si des monuments respectables de l'histoire, si l'apologie même de Tertullien ne les attestaient. (*Apolog.* Tertul., cap. 13.)

Des hommes, que l'on avait vu naître, dont on savait l'origine, étaient mis au rang des dieux et recevaient les honneurs divins; c'était l'approbation du peuple qui les élevait à la divinité. Le défaut des suffrages faisait rejeter ceux que l'on proposait dans le sénat. (Idem, *ibid.*) Ainsi c'étaient les hommes qui faisaient les dieux : sans leurs

suffrages, sans leur approbation ils n'étaient rien. Peut-on une plus grande extravagance ? Que l'homme est faible ! que la sagesse du siècle est déplorable ! Quand je vois les Romains tomber dans ces excès d'idolâtrie, je vois des monuments des égarements de l'homme.

Voir de fameux philosophes, d'habiles politiques, de grands capitaines, multiplier les dieux de telle sorte, qu'il y avait les dieux des royaumes, les dieux des provinces, les dieux des villes, les dieux des champs, les dieux des familles ; ne les a-t-on pas vus aussi, mettre au nombre des dieux ceux qu'ils avaient conduits dans le tombeau, ceux qu'ils avaient traînés, attachés comme des captifs au char de leur triomphe ? Ne les a-t-on pas vu aussi se prosterner devant des idoles qu'ils avaient vu fabriquer, qu'ils vendaient ou engageaient dans la nécessité, et qu'ils employaient quelquefois à des usages profanes ?

N'est-ce pas là l'extravagance dont parle saint Paul, lorsqu'il dit, en parlant d'eux : Ils se sont égarés dans la vanité de leurs raisonnements ; et leur esprit insensé et privé de la véritable sagesse, est tombé dans les erreurs les plus grossières : *Evanuerunt in cogitationibus et obscuratum est cor insipiens eorum.* (*Rom.* I.)

Ils faisaient une montre fastueuse de leur sagesse, dans le gouvernement de la république, dans les lois qu'ils donnaient, dans leur amour pour les sciences, leur ardeur pour le travail, leur bravoure dans les combats, leur goût pour la simplicité, et le mépris qu'ils faisaient des biens de la terre. C'étaient cette modération, cette sagesse qu'ils opposaient à toutes les nations : *dicentes se esse sapientes.* Mais ils ne voyaient pas que, d'un autre côté, ils tombaient dans le dernier excès de l'extravagance et de la folie, en multipliant ainsi les dieux, comme leur reproche Tertullien, en déifiant des hommes qu'ils avaient connus et qui étaient morts sous leurs yeux ; en se prosternant devant des idoles qu'ils avaient vu fabriquer, qu'ils détruisaient eux-mêmes quelquefois. (*Apolog.* Tertul., cap. 13.) Tous ceux qui se sont servis de leur raison se sont moqués de leur culte et les ont regardés comme des insensés. *Stulti facti sunt.* (*Rom.* I.)

L'idolâtrie des Romains est donc marquée au coin de l'extravagance.

L'idolâtrie des Romains était aussi marquée au coin de la corruption.

Il n'est pas étonnant que des hommes qui honoraient des dieux vicieux, soient tombés eux-mêmes dans de honteux déréglements. Les incestes, les adultères, les voluptés criminelles, les intempérances, les vengeances, les fureurs ont été les vices de ces hommes qu'ils ont déifiés ; il n'est pas étonnant qu'ils marchent sur leurs traces et qu'ils se fassent une gloire de les imiter. Honorer comme des dieux des hommes qui ont eu des faiblesses, qui ont satisfait leurs infâmes passions, c'est ne pas concevoir d'horreur de leurs débauches, c'est les adopter ; aussi rien de plus affreux que la corruption qui a régné dans toute la Grèce et chez les Romains. Le seul récit inspire de l'horreur, et l'on voit l'accomplissement de ces paroles de l'apôtre saint Paul : Dieu les a livrés à leurs honteuses passions : *Tradidit illos Deus in passionis ignominiæ.* (*Rom.* I.)

Comment des sages ont-ils pu donner dans des superstitions aussi extravagantes ? Leur religion était comme un amas de vices ; ils y avaient des fêtes où les plus graves philosophes permettaient les excès. Que ne dit point Tertullien (*Apolog.*, cap. 35) de celles qui se célébraient dans Rome ? Avec quel zèle ne parle-t-il pas contre la licence effrénée qui y régnait ? Mais, ce qu'il y a de plus horrible, c'est que l'amour impur avait des temples chez ces sages du paganisme ; et comme ils honoraient des dieux qui s'étaient souillés par de criminelles passions, ils ne rougissaient pas de les imiter. Telle était la corruption de ces philosophes, et saint Paul nous apprend qu'ils ont été livrés à ces honteuses passions : *Tradidit illos in passiones ignominiæ.*

En punition de ce qu'ils rendaient aux créatures le culte qui n'était du qu'au Créateur, Dieu les a livrés à des torrents d'iniquités, à des actions sales et abominables qui les souillaient tous : *Turpitudinem operantes.* (*Rom.*, I.)

Car saint Paul nous apprend, que tous ces différents crimes que nous n'osons pas nommer, et qu'ils commettaient sans rougir, étaient des punitions de leur idolâtrie et du culte suprême qu'ils rendaient à de viles créatures : *Mercedem erroris sui recipientes.* (*Ibid.*)

Dieu a mis au-dessous des bêtes ces sages qui mettaient les bêtes au-dessus de Dieu ; c'est là le juste châtiment de l'impiété et de l'aveuglement des philosophes païens. Dieu veuille que ce ne soit pas celui de tant de prétendus beaux-esprits de nos jours, qui outragent la religion par leur indifférence et leurs dangereux systèmes.

L'idolâtrie des Romains a été enfin accompagnée de fureur. N'est-ce pas pour soutenir le culte de leurs fausses divinités, pour faire respecter le Capitole, qu'ils ont donné tant d'édits sanglants, et suscité des persécutions si furieuses ? Ils persécutaient ouvertement les chrétiens : les empereurs, les gouverneurs des provinces, les juges, étaient autant de tyrans ; parler contre la pluralité des dieux, refuser d'offrir de l'encens aux idoles, ne point vouloir reconnaître ces dieux fabuleux qui n'existent que dans les fictions des poètes ; faire profession de n'adorer que le Créateur du ciel et de la terre, cela suffisait pour être cité devant les juges, et être persécuté. Leur fureur s'étendait sur les vieillards et sur les jeunes personnes, sur les prêtres et sur les laïques. De là, tant de vénérables vieillards qui, comme de précieux holocaustes, ont été consumés au milieu des flammes. De là, tant de jeunes vierges qui, dans un âge encore tendre, ont été arrachées du trône, pour être jetées dans de ténébreux

cachots; qu'on s'efforçait de séduire par les attraits du plaisir, ou d'ébranler par l'appareil des supplices; qui bravaient, dans un corps délicat et déchiré par le fer, la fureur des tyrans, et insultaient aux idoles qu'on voulait leur faire adorer. De là, tant de ministres de Jésus-Christ attachés à des croix, étendus sur les chevalets, et immolés sous le glaive, pour avoir prêché le vrai Dieu, et annoncé sa religion. De là, cette multitude de fidèles, accablés sous de rudes travaux, et condamnés aux mines, languissants dans les fers, et destinés à la mort. Telle a été, mes frères, la fureur des païens pendant trois cents ans.

Alors on a vu le sang des fidèles couler par torrents sur la terre; il suffisait de dire : Je suis chrétien, pour être immolé et condamné au dernier supplice. Aussi saint Paul dit-il encore que ces princes du paganisme, ces sages de Rome, étaient des hommes insensés, furieux, sans tendresse, sans miséricorde : *Insipientes sine misericordia.* (*Rom.*, I.) Le martyr saint Ignace les appelle des tigres, des léopards, que les bienfaits mêmes rendent furieux.

Ces progrès immenses de l'idolâtrie sur toute la terre, l'attachement des césars pour les fausses divinités, le déchaînement des princes païens contre les chrétiens, les longues et cruelles persécutions qu'ils ont eu à soutenir, prouvent, mes frères, la divinité de notre sainte religion; car les césars sont devenus chrétiens. L'idolâtrie a vu arriver le jour de sa chute, selon qu'il avait été prédit dans Isaïe; les idoles seront renversées, les temples détruits, les autels abattus : tous ces objets qui attirent les hommages des hommes disparaîtront : *Idola penitus conterentur.* (*Isa.*, II.) Le Seigneur Jésus seul sera adoré et glorifié au jour marqué pour la destruction du paganisme : *Elevabitur Dominus solus in die illa.* (*Ibid.*)

Or, c'est, mes frères, ce qui est arrivé à la prédication des apôtres, et surtout à la conversion du grand Constantin. Alors arriva la chute humiliante de l'idolâtrie; les chrétiens élevèrent des temples sur les ruines du paganisme, et nous goûtons les douceurs de la liberté. Mais ne peut-on pas dire aussi, mes frères, dans un sens, que les chrétiens tombent dans l'idolâtrie? C'est ce que je vais examiner en peu de mots, dans la dernière réflexion, en suivant la doctrine de saint Paul.

Définissons encore une fois, mes frères, l'idolâtrie intérieure, afin d'établir notre morale sur un principe sûr. L'idolâtrie intérieure est un amour, une attache et une confiance en la créature. Or, trouvera-t-on bien des chrétiens qui n'ont pas cet amour dominant pour la créature? Non sans doute; il y a donc plus de chrétiens coupables d'idolâtrie qu'on ne pense.

Hélas! il est commun de voir les enfants des hommes oublier leur Dieu pour s'attacher à des créatures qu'ils regardent comme des divinités. Ce n'est pas moi, mes frères, qui appelle certaines passions favorites, ces attaches de votre cœur, une idolâtrie. C'est l'apôtre saint Paul : Ne souillez pas, dit-il, votre corps par des passions criminelles, ni par l'avarice, qui est une idolâtrie : *Quod est idolorum servitus.* (*Ephes.*, V.)

Or, ce que cet Apôtre dit de l'avarice, nous le pouvons dire de toutes les autres passions, de la vanité, de la bonne chère, de la volupté, de l'ambition, de l'amour de soi-même. Ce sont là autant d'idoles qu'on élève dans son cœur, qu'on encense, et auxquelles on sacrifie tout. Vous aimez les richesses, voilà une idole d'or et d'argent; voilà votre Dieu, avares; *là où est votre trésor, là est votre cœur.* (*Matth.*, VI.)

Vous croyez être tout, quand vous êtes riche : vous perdez le repos pour le devenir; vous ne pleurez point la perte de la grâce, vous craignez la perte de vos biens; vous dites avec complaisance : *Je suis riche et je n'ai besoin de rien* (*Apoc.*, III), et vous seriez fâché de pouvoir dire : Je suis pauvre avec Jésus-Christ. Or, ces richesses que vous aimez, que vous conservez, et qui causent toutes vos alarmes, voilà vos idoles, les dieux en qui vous mettez votre confiance : *Ii sunt dii tui.* (*Exod.*, XXXII.)

Vous aimez la vanité; voilà votre idole, et la vanité vous rend elle-même une idole qui attire les hommages des insensés. Ne se passe-t-il pas tous les jours sous nos yeux ce que le prophète Ezéchiel vit dans le temple? Il aperçut l'idole du Zèle, *idolum zeli*, et cette abomination était celle qui irritait le plus le Seigneur, et provoquait le plus sa colère : *Ad provocandum æmulationem.* (*Ezech.*, VIII.) Image de ces personnes mondaines, qui traînent l'attirail de la vanité jusque dans nos églises; qui y paraissent avec une magnificence qui efface l'éclat de nos cérémonies; qui y affectent des airs de hauteur; qui se tiennent dans des postures molles et indécentes. Or, ces vanités qui vous rendent vaines et orgueilleuses, qui vous font attendre dans le lieu saint même les attentions et les hommages des hommes, voilà vos dieux : *Ii sunt dii tui.*

Vous aimez les repas, les délices de la table : voilà votre idole. Ces hommes, dit saint Paul, amateurs de la bonne chère, qui se font un plaisir de boire et de manger, qui s'appliquent à satisfaire leur sensualité, se font un dieu de leur ventre, *quorum deus venter est* (*Rom.*, XVI); les festins délicats, les longs et splendides repas, sont les seuls objets qui flattent et occupent leur cœur : *Ii sunt dii tui.*

Vous êtes livré à la volupté, c'est une idole de chair que vous avez choisie. Hélas! quels sacriléges hommages un homme passionné ne rend-t-il pas à une beauté fragile! Quand on voit un chrétien destiné pour le ciel, aux pieds d'une créature, déclarer qu'il n'a des yeux, des soupirs, de la tendresse, des larmes que pour elle, que de comparaisons des choses profanes avec les choses saintes, pour exprimer sa passion! On adore, on se sert du terme d'adorable; je rougirais d'un plus long détail, et la gravité de la

chaire chrétienne ne me le permet pas. Tout ce que je puis dire, la volupté est une idolâtrie honteuse. Ces personnes que vous aimez criminellement sont vos idoles, auxquelles vous offrez un coupable encens : *Hi sunt dii tui.*

Vous qui êtes ambitieux : les honneurs, les dignités, les grandes places, voilà vos divinités : *Hi sunt dii tui.*

Vous qui êtes rempli de vous-même : vos ouvrages, vos talents, vos succès dans les sciences; les applaudissements, les louanges des hommes; le nom que vous vous faites dans le monde, parmi les savants dans la république des lettres; voilà vos idoles, vous leur sacrifiez vos travaux, vos veilles, votre santé : *Hi sunt dii tui.*

Prenez bien garde, chrétiens, que cette idolâtrie, pour être spirituelle et délicate, n'en est pas moins réelle, puisque c'est un transport que l'on fait de son cœur, de ses hommages à la créature, et que c'est là la véritable définition de l'idolâtrie intérieure.

On se rend coupable aussi de ce péché, lorsque l'on consulte les devins. Dieu défend dans tant d'endroits de l'Ecriture d'avoir confiance dans cette sorte d'impies, qu'on ne peut douter que ce ne soit un grand crime que de les consulter : Saül et Ochosias furent punis pour avoir eu recours à eux. Les Pères et les conciles ont condamné la divination; et l'Eglise lance tous les jours ses anathèmes contre ceux qui osent en faire profession. Ce sont les démons qui ont introduit la vanité des augures, pour en imposer à la folle crédulité des peuples, et pour se les attacher de plus en plus.

Qui ne gémirait sur l'aveuglement des peuples de la campagne, qui recourent si souvent à de certains impies, qui se donnent pour devins! C'est un péché très-énorme, et cependant très-commun, de les consulter. (S. Cyprian., *De idol. vanit.*) Les pasteurs ne sauraient instruire trop à fond les peuples sur cette matière.

Ces hommes terrestres et grossiers font-ils quelque perte, ont-ils une maladie extraordinaire, tombent-ils dans la langueur, arrive-t-il quelque chose à leurs troupeaux, aussitôt ils pensent que c'est un sort; ils vont chercher des misérables qui se mêlent de lever les sorts, et c'est ainsi que plusieurs tombent dans le péché mortel ; ils ont une confiance entière dans les prétendues connaissances de ces malheureux, quoiqu'ils soient très-ignorants. Car ces hommes d'impiété n'ont pas les connaissances qu'un peuple grossier et ignorant leur attribue, ils ne peuvent remuer à leur gré les cieux et la terre, et changer les lois de la nature. Ne croyez pas que Dieu, qui tient les démons enchaînés dans l'enfer avec des chaînes d'obscurité, comme parle saint Pierre (II *Petr.*, II) leur permette de servir tous les caprices de ces impies; ce sont là les idées grossières que se forment ceux qui ne savent pas leur religion.

Babylone était remplie d'astrologues : mais Isaïe se moque de leur puissance, lorsqu'il annonce les maux qui sont près d'éclater sur cette ville. Qu'ils se lèvent, dit-il aux habitants de Babylone, ces hommes qui vous prédisent vos destinées, qui contemplent les astres, et supputent les temps? *Stent et salvent te augures cœli : qui contemplabantur sidera : et supputabant menses.* (*Isa.*, XLVII.) Et ailleurs : Il n'appartient qu'à Dieu de prédire le futur. Si vous le faites, nous vous regarderons comme des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum et nos scimus quia dii estis vos.* (*Isa.*, XLI.)

Enfin, tous ceux qui ont confiance dans ceux qui expliquent les songes, tombent aussi dans le péché qui a rapport à l'idolâtrie. (*Eccle.*, V.) Tous ceux qui s'arrêtent à certains nombres, à certains jours; tous ceux qui font de vaines observances pèchent aussi. (*Psal.* XXX.) Quand on met sa confiance dans le Créateur, on ne craint rien, et on n'attend rien des créatures.

Seigneur, à votre voix puissante, les démons ont pris la fuite, et ils tremblent dans les enfers ; à la force de votre parole, dans la bouche de vos apôtres, les temples ont été détruits, les autels renversés, les idoles brisées : brisez, ô mon Dieu, les idoles de notre cœur, ne les épargnez point, qu'elles ne soient plus les objets de notre confiance, de notre attache, de notre amour; mais vous seul, Seigneur, soyez l'objet de notre culte, de notre confiance, de notre amour dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LE CULTE DE DIEU.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Nous avons déjà expliqué, mes frères, cette défense de transporter aux créatures le culte qui n'est dû qu'au Créateur, en faisant une peinture des progrès de l'idolâtrie sur toute la terre : en vous rappelant les coupables penchants des juifs et des autres peuples, pour le culte des idoles ; je vous ai montré l'horreur que Dieu conçoit de ces honteuses prostitutions, et combien elles étaient criminelles et abominables.

Aujourd'hui nous allons nous arrêter, non pas à la défense contenue dans ces paroles : Vous n'aurez point d'autres dieux que moi. *Non habebis deos alienos coram me;* mais à l'ordre exprès qu'il intime de n'adorer que lui seul.

Aussi est-il écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (*Matth.*, IV.)

Voilà donc une défense solennelle de transporter à la créature le culte suprême, et un commandement exprès d'adorer le Seigneur.

Heureux! si je pouvais porter aujourd'hui des hommes charnels et terrestres, des hommes qui cherchent la vanité et le mensonge, des hommes accoutumés à prodiguer leur encens à la fortune, à la grandeur, aux plai-

sirs, à rendre au souverain Etre le culte qui lui convient, et à l'adorer en esprit et en vérité: c'est ce que je me propose dans cet instruction.

Ecoutez le Prophète, il établit le culte intérieur et le culte extérieur, dont je vais vous entretenir.

Unissons-nous tous, dit-il, pour adorer le Seigneur, reconnaissons son souverain domaine, et notre dépendance : *Venite adoremus Dominum :* voilà le culte intérieur. Prosternons-nous en sa présence ; que nos corps, par une posture humiliante, participent à notre culte : *procidamus ante Deum :* voilà le culte extérieur ; et pourquoi ce culte intérieur et extérieur ? Parce que nous sommes composés de corps et d'âme, et que Dieu a fait l'un et l'autre : *fecit nos.* (*Psal.* XCIV.) Tel est aussi le plan de ce discours.

Je vais prouver la nécessité du culte intérieur.

Je vais justifier le culte extérieur. Votre attention, je vous prie.

Dieu n'a pas besoin de nos louanges, chrétiens, c'est notre intérêt, dit saint Augustin, de l'honorer comme il le mérite, et non pas le sien ; nous faisons notre bonheur en reconnaissant son souverain domaine, nous n'ajoutons rien à sa gloire, il mérite que nous lui immolions tout notre être ; mais c'est pour nous que nous lui offrons des sacrifices : l'encens que nous faisons fumer sur les autels, nous attire des bénédictions ; c'est pour l'avantage de l'homme, qu'il lui est permis et même commandé d'adorer et d'aimer le Seigneur. Il n'a pas besoin des victimes terrestres que nous pouvons lui offrir, ni même des vertus que nous pratiquons ; c'est notre bonheur de lui plaire et notre intérêt. (S. Aug., *De civitate Dei*, lib. X, cap. 5.) Faisons sentir la nécessité de ce culte intérieur, avant d'examiner en quoi il consiste.

Dès que vous reconnaissez l'existence d'un seul Dieu éternel, indépendant, tout-puissant, n'est-il pas nécessaire que vous reconnaissiez son souverain domaine, que vous pliiez avec soumission sous sa main toute-puissante, que vous vous attachiez à lui avec un amour ardent, et une confiance tendre, et que vous fassiez un aveu sincère de votre misère et de votre néant ? Tout cela est renfermé dans ces paroles : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* (*Matth.*, IV.)

Voilà un précepte intimé à toutes les créatures formées à l'image du Créateur, et tirées du néant par son infinie miséricorde ; toutes doivent avouer qu'elles ne sont rien devant l'Etre suprême qui les a animées.

Monarques et sujets, riches et pauvres, savants et ignorants, vous ne rendez pas à Dieu le culte intérieur qui lui est dû, si vous ne reconnaissez pas, avec Abraham, que vous n'êtes qu'un peu de poussière et de cendre : *pulvis et cinis* (*Genes.*, IX) ; si vous ne sentez pas votre misère et votre bassesse, et si vous vous appuyez sur votre grandeur, vos richesses, votre talent et votre crédit.

Qu'est-ce qu'un Dieu qui n'est pas adoré, servi et honoré ? C'est sans doute un Dieu méprisé, dont on a rien reçu, dont on n'espère rien ; un Dieu au-dessous de ceux de la fable, puisque nous n'avons que trop de preuves de la confiance des païens dans leurs idoles, toutes muettes qu'elles étaient. Dès que l'homme a été assez insensé pour déifier quelque créature, il lui a aussitôt rendu les honneurs divins, il s'y est attaché avec confiance et en attendait des secours. Celui qui a le bonheur de connaître le vrai Dieu, peut-il donc lui refuser le culte suprême qui lui est dû ? Ah ! que de péchés se présentent à mon imagination contre cet important devoir de la religion ! Que de désaveux publics de la Divinité, que d'apostasies secrètes, que d'hommages, que d'adorations transportées à la créature !

Rendre le culte intérieur que l'on doit à Dieu, c'est s'attacher à lui ; et l'on s'attache au monde, à la terre, aux grands, à des créatures dont on se fait autant d'idoles.

Rendre le culte intérieur que l'on doit à Dieu, c'est mettre sa confiance en lui ; et l'on s'appuie sur un bras de chair ; on attend tout d'un protecteur en place, on fait fond sur son esprit, ses talents, sa naissance, ses richesses ; nous espérons tout quand les hommes nous promettent : nous disons que nous avons tout perdu quand ils nous abandonnent.

Rendre le culte intérieur que l'on doit à Dieu, s'est reconnaître son domaine sur toutes les créatures, et l'homme ne veut ni plier sous lui, ni lui obéir. Les maîtres du monde sont servis, honorés, obéis ; on redoute leur puissance, leurs édits, et leurs ordonnances sont observées ; et Dieu parle souvent sans être écouté ou sans être obéi.

Rendre le culte intérieur que l'on doit à Dieu, s'est avouer sa misère, son néant, sa dépendance, et presque tous les hommes sont remplis d'eux-mêmes, s'attribuent leurs succès, travaillent à s'immortaliser sur la terre, et craignent qu'on érige des trophées à leur grandeur, à leurs exploits. Que de péchés contre ce précepte, vous adorerez le Seigneur votre Dieu : *Dominum Deum tuum adorabis !*

Avez-vous bien pensé, chrétiens, que s'attacher à la créature, mettre sa confiance dans l'homme, s'attribuer ses succès, était un désaveu solennel de la Divinité ? Que ce sont des apostasies, des hommages et des adorations transportés à la créature, et un péché contre le culte intérieur qui n'est dû qu'à Dieu ?

Les bienheureux lui rendent ce culte dans le ciel ; les justes le lui rendent sur la terre, et il a forcé les plus grands pécheurs de le lui rendre lorsqu'ils gémissaient sous sa main toute-puissante.

Peut-on raconter d'une manière plus sublime et plus magnifique les occupations des esprits bienheureux dans le ciel, que le fait le disciple bien-aimé ? Il nous représente de

vénérables vieillards qui se prosternent en la présence du Très-Haut, et qui, par un profond anéantissement, avouent sa grandeur et sa majesté suprême.

Ce cantique nouveau qu'ils chantent continuellement à la louange de l'Agneau sans tache, qui possède par essence la Divinité, la sagesse, la force et la gloire, le seul digne d'être honoré et béni dans toute l'éternité; ces profonds hommages qu'ils rendent à l'Immortel, ces séraphins brûlants du feu de la charité, et qui cependant se couvrent de leurs ailes parce qu'ils n'osent fixer leurs yeux sur cet Être suprême, cette foule innombrable de saints qui environnent son trône et qui sont sans cesse occupés à le servir. Tous ces grands mystères des sublimes et divines occupations des bienheureux ont été révélés à Jean, comme il nous l'apprend dans son *Apocalypse* (IV, VII), livre que l'Eglise a reçu comme canonique, pour nous faire comprendre que plus on connaît Dieu, plus on s'efforce de l'adorer, de le louer et de le servir.

Ah! mes frères, c'est sans doute d'après cette révélation qui a été faite au disciple bien-aimé, que l'Eglise, dans le plus auguste et le plus redoutable de tous ses mystères, ordonne à ses ministres d'annoncer au peuple qui y assiste, que celui qui va descendre sur l'autel saisit de frayeur toutes les puissances du ciel, et reçoit continuellement les louanges et les adorations de tous les esprits célestes : *Laudant angeli : adorant dominationes : tremunt potestates.* (*Ex Præfatione Missæ.*)

Or, quoique nous soyons chargés encore d'une chair mortelle qui nous appesantit, et nous rend incapables de cette perpétuelle et sublime occupation des bienheureux, nous croyons nous dispenser de reconnaître le souverain domaine de Dieu, de nous attacher à lui, de le louer, d'avouer notre misère et notre dépendance. Ah! celui qui ne rend pas à Dieu ce culte suprême, désavoue dans son cœur la Divinité qu'il confesse de bouche.

Tous les justes sur la terre ont reconnu le souverain domaine de Dieu, et lui ont rendu ce culte intérieur dont je vous parle, et qui est un devoir essentiel et principal de la religion.

Abraham fait un aveu solennel de sa bassesse et de son néant, il reconnaît magnifiquement le souverain domaine de Dieu, et lui rend par conséquent le culte suprême qui lui est dû, lorsqu'il lui dit : Seigneur, permettez-moi de vous parler en faveur de ces coupables que vous voulez punir, quoique je ne sois qu'un peu de poussière et de cendre : *Cum sim pulvis et cinis.* (*Genes.*, XIX.) C'est là, chrétiens, sentir sa misère, son néant, sa dépendance, et confesser en même temps la grandeur, la puissance et l'indépendance de son Dieu; c'est là lui rendre le culte qui lui est dû, qu'il attend et qui lui plaît. Vous n'honorerez pas le Seigneur comme il faut, quand vous ne sentirez pas votre misère et votre dépendance.

Les trois jeunes hébreux condamnés à être jetés dans une fournaise ardente, ont aussi rendu à Dieu ce culte suprême devant un grand monarque. Vous nous menacez d'un feu passager, disent-ils à ce prince orgueilleux; mais apprenez que le Dieu que nous adorons est assez puissant pour nous en délivrer : *Ecce Deus noster quem colimus potest eripere nos de camino ignis ardentis.*

Pesez toutes ces paroles, chrétiens, ils adorent le vrai Dieu : *Deus quem colimus*, ils confessent hautement sa puissance : *potest eripere nos;* ils ont une parfaite confiance en lui, mais ce qui est le plus admirable c'est ce qu'ils ajoutent : Quand même, disent-ils, Dieu, dans ses desseins adorables, ne se servirait pas de sa puissance pour nous conserver dans les flammes que vous faites allumer, nous l'adorerions toujours, et nous aimons mieux mourir que d'adorer la statue que votre orgueil a fait élever : *Quod si noluerit..... statuam auream quam erexisti non adorabimus.* (*Dan.*, III.)

Voilà un hommage magnifique rendu au Très-Haut, voilà une confiance parfaite en sa puissance et en sa bonté. Ils adorent le vrai Dieu, et de crainte de lui déplaire ils méprisent l'orgueilleuse ordonnance d'un prince impie et furieux; ils tournent en ridicule la superbe statue qu'il a fait élever, ils bravent les supplices qu'on leur prépare. Ah! ils pouvaient bien dire : Le vrai Dieu est le seul que nous adorons et auquel nous rendons le culte suprême : *Ecce Deus quem colimus.* Tel est le culte que tous les martyrs ont rendu au Seigneur.

Sans répandre le sang des mages, l'aveuglené, la Chananéenne, la Madeleine, une autre Marie, à la résurrection, ont adoré Jésus-Christ (*Matth.*, II; *Joan.*, IX; *Matth.*, XV; *Luc.*, XXIV; *Matth.*, XXVIII), par l'aveu de leur misère, de leur dépendance, en confessant sa puissance, son domaine, et en mettant en lui toute leur confiance. Tel est le culte qui est dû à notre Dieu, et que nous pouvons lui rendre sur la terre.

Nous ne vous adorerons jamais, Seigneur, comme il faut : nous ne vous rendrons jamais le culte suprême qui vous est dû, si nous ne sentons pas notre misère, notre néant, notre dépendance; si nous n'avouons pas votre domaine sur toutes vos créatures.

Nous reconnaissons aujourd'hui, ô mon Dieu, que vous êtes le seul puissant, et qu'à vous seul appartiennent la gloire, les succès et les hommages dont l'homme est capable.

Tous les mortels ne peuvent rien sans vous : la puissance des maîtres du monde est une faible image de la vôtre : c'est vous qui la leur avez confiée, ils vous en rendront compte : c'est vous qui soutenez les trônes, ou qui les renversez : vous pouvez tout ce que vous voulez. Quand vous parlez, tout vous obéit dans l'ordre de la nature : tout ce que nous voyons de merveilleux dans cet univers, annonce une puissance sans limites : vous seul la possédez, Seigneur : *Tua est, Domine, potentia.* (I *Paral.*, XXIX.)

En vain, ô mon Dieu, les grands tirent-ils vanité de leur grandeur : ils sont criminels

s'ils s'approprient la gloire qui les environne, s'ils s'enflent sous l'éclat du diadème, s'ils oublient leur néant et leur dépendance sous la pourpre même.

En vain les savants sont-ils enflés de leur science; ils sont criminels, si l'éclat de leur réputation les rend orgueilleux; si le rang qu'ils tiennent dans la république des lettres les rend vains et superbes, s'ils travaillent pour de vains applaudissements, s'ils se glorifient de leurs talents, et s'ils ne vous rapportent pas, ô mon Dieu, leurs lumières, leurs succès, comme des dons qu'ils ont reçus de vous.

En vain l'homme se glorifie-t-il de son opulence, de la force et de la beauté du corps; tous ces avantages ne viennent pas de lui, mais de vous, Seigneur; ce qui lui appartient, c'est le néant, le penchant au mal. Est-ce là un sujet de gloire? A vous seul, ô mon Dieu, appartient la gloire de tout le bien qui se fait, et qui se fera: *Tua est, Domine, gloria.* (I *Paral:* XXIX.)

Que l'on vante tant qu'on voudra, ô mon Dieu, les succès des guerriers; que l'on chante les combats de ces hommes fâmeux dont la valeur étonne tous les empires du monde; que l'on fasse de pompeux éloges de leur bravoure ou de leur habileté dans les siéges et les batailles; que l'on grave sur les métaux publics leurs exploits mémorables; qu'on érige de toutes parts des trophées à leur intrépidité et à leurs conquêtes; ne seraient-ils pas criminels, s'ils n'avouaient pas que c'est vous, Seigneur, qui dressez leurs mains aux combats et attachez la victoire à leurs étendards? Vous la faites pencher du côté qu'il vous plait: vous vous jouez des plus innombrables armées: vous humiliez les plus forts, et faites triompher les plus faibles: vous décidez du sort des combats selon votre volonté; et la victoire que nous remportons est votre ouvrage, et non le nôtre: *Tua est, Domine, victoria.* (*Ibid.*)

On loue, ô mon Dieu, les hommes quand ils sont dans la grandeur, quand ils occupent une place distinguée, quand ils excellent dans quelque science: on offre de l'encens tous les jours aux moindres vertus: on en prodigue même à la beauté et à la longueur des années. L'homme, de son côté, reçoit ces louanges, il s'en applaudit, elles l'amollissent comme s'il avait quelque chose de son propre fond qui les méritât. O aveuglement des faibles mortels qui oublient leur néant, leur dépendance! N'est-ce pas vous seul, Seigneur, qui devez être loué tous les jours, dans tous les siècles, et dans l'immense étendue de l'éternité: tout ce qui mérite quelque louange est à vous: *tibi laus.* (*Ibid.*)

Entrons dans ces sentiments, chrétiens, et nous rendrons à Dieu le culte intérieur qui lui est dû, parce que nous reconnaîtrons, comme nous le devons, notre néant, notre misère et notre dépendance. Mais avançons, et consultons la doctrine de saint Augustin, pour rendre notre culte digne de Dieu, autant qu'il est en nous.

Saint Augustin enseigne, dans ses ouvrages, que le culte des chrétiens consiste principalement dans l'immolation du cœur, et dans la charité. Voici ce qu'il dit, en expliquant ces paroles du psaume L: « Seigneur, si vous eussiez voulu des sacrifices, je vous en aurais offert; mais vous préférez un cœur contrit et humilié à l'effusion du sang des animaux; et un cœur brisé de douleur vous est plus agréable qu'un autel chargé de victimes. » Dieu, dit-il, rejette le sacrifice qu'on lui fait d'un animal égorgé: *Non vult sacrificium trucidati pecoris.* Mais il reçoit avec complaisance le sacrifice d'un cœur contrit, d'un cœur pénétré de douleur de s'être attaché au monde, et de n'avoir pas toujours été à lui: *sed vult sacrificium contriti cordis.* (*De civitate Dei*, lib. X, cap. 5.)

Pour reconnaître donc le souverain domaine de Dieu, l'adorer et lui rendre le culte qui lui est dû, il faut être dans un état d'immolation. Comme le sacrifice est établi pour honorer Dieu par un culte suprême, et reconnaître son souverain domaine par l'immolation et la destruction des victimes qu'on lui offre, la vie des chrétiens doit être un sacrifice perpétuel qui honore Dieu, rende hommage à sa grandeur, et avoue leur misère et leur dépendance.

Aussi, saint Augustin ne fait point difficulté de dire (*loc. sup. cit.*), que la vie d'un chrétien attaché à son Dieu, consacré à son service, qui ne vit que pour lui, et qui est mort au monde, est un sacrifice continuel: *sacrificium est.* Eh, pourquoi, chrétiens? En voici la raison. Que n'en coûte-t-il point pour être attaché à son Dieu, pour le servir, pour mourir au monde, et refuser à ses sens ce qu'ils demandent! Que de penchants à combattre! Que de passions à vaincre! Que de plaisirs, que de satisfactions à immoler! Or, tout cela a le mérite du sacrifice: *sacrificium est.*

Ce Père va plus loin: il prétend que les mortifications, que nous pratiquons pour Dieu, ont aussi le mérite d'un sacrifice, tel que Dieu l'exige de tous les chrétiens.

Lorsque nous châtions notre corps, dit ce saint docteur (*loc. sup. cit.*); que nous mortifions nos sens; que nous affaiblissons l'empire des passions par les jeûnes, les veilles, et une sévère et exacte tempérance: dès que nous faisons tout cela pour Dieu, pour lui plaire, pour expier de coupables plaisirs, ou pour nous précautionner contre leurs trompeuses amorces, c'est un sacrifice: *sacrificium est.* Toutes ces salutaires pratiques forment cet état d'immolation, qui convient à un chrétien qui reconnaît le souverain domaine de son Dieu.

S'attacher à Dieu, le servir, mettre sa confiance en lui; travailler à la destruction des passions; immoler tout ce qui lui déplaît, biens, plaisirs, honneurs, sentiments particuliers, applaudissements; tel est le sacrifice des chrétiens: *Hoc est sacrificium Christianorum.*

Mais, non-seulement pour honorer Dieu, comme il faut, il est nécessaire d'être dans un état d'immolation et de sacrifice, selon

saint Augustin, mais il faut encore être animé par la charité; c'est-là le fondement du culte qui lui est dû et ce qui le rend agréable à ses yeux.

Ce grand docteur répète très-souvent dans ses ouvrages, qu'on honore bien Dieu qu'en l'aimant: *nec colitur nisi amando* (epist. 120, *Ad honoratum*, cap. 18.) La piété, dit-il, c'est le culte de Dieu: *pietas cultus Dei est.* Mais, si ce culte est tout extérieur, si l'amour ne l'anime point, Dieu n'est pas honoré comme il le souhaite. Sans la charité, on ne lui rend pas le culte qu'il attend de ses enfants, et qu'il mérite: *nec colitur nisi amando.* Comment Dieu peut-il être adoré et honoré, dit ce Père à saint Jérôme (epist. 29, *ad Hieronymum*), si ce n'est par la charité? *Unde colitur Deus nisi charitate.* C'est donc, chrétiens, par un tendre attachement, aussi bien qu'une ferme confiance en Dieu, par une immolation généreuse de tout ce qui lui déplaît, par une charité vive et ardente, que vous lui rendrez le culte qui lui est dû, que vous reconnaîtrez son souverain domaine, et votre dépendance comme il convient. N'attendez pas, comme ces fameux pécheurs de l'Ecriture, que vous tombiez sous sa main vengeresse, pour faire l'aveu de sa grandeur et de sa puissance.

On a vu un Nabuchodonosor, un Antiochus, reconnaître le souverain domaine de Dieu; avouer leurs crimes, leurs misères, leur néant; confesser qu'il était juste que tout mortel s'humiliât sous sa main toute-puissante; condamner leur audacieuse conduite, leur orgueil sacrilége et leurs coupables édits. Mais, dans quelle circonstance rendent-ils ces hommages au Créateur, affectent-ils de l'honorer, de confesser sa puissance et de marquer de la confiance en lui? lorsque la main du Très-Haut s'est appesantie sur eux et que son juste courroux éclate sur leurs têtes criminelles.

Nabuchodonosor, tranquille à Babylone, ose s'égaler à Dieu, et, bien loin de lui rendre le culte suprême qui lui est dû, il se fait rendre les honneurs divins. Une superbe statue, offerte aux hommages de tous les sujets de son empire, est le trophée érigé à sa vanité et à son impiété. Ce n'est que dans l'horreur des forêts, où dépouillé de ses vastes états et obligé de vivre avec les bêtes, qu'il reconnaît le souverain domaine de Dieu. (*Dan.*, IV.)

Lorsque Antiochus jouit d'une parfaite santé et que, par la force de ses armes, il répand partout la terreur, Antiochus est impie, il souille le temple de Jérusalem d'abominations, pille les vases sacrés, détruit le culte de Dieu, force les juifs de sacrifier aux idoles; ce n'est qu'au lit de la mort qu'il avoue qu'il a péché, qu'il reconnaît la puissance du vrai Dieu, qu'il répand des larmes et promet de rendre au temple ses richesses et de faire servir Dieu. (I *Machab.*, IX.)

Dieu a forcé ces personnes sacriléges de reconnaître son domaine; heureux si elles l'eussent reconnu plus tôt, leur fin n'aurait pas été si tragique. Apprenez donc aujourd'hui, mes frères, à rendre à votre Dieu le culte suprême qui lui est dû : il consiste à vous attacher à lui avec amour, avec confiance, à reconnaître son souverain domaine et à avouer votre misère, votre néant et votre dépendance.

Mais, comme nous sommes composés de deux parties, d'un corps et d'une âme, il faut que le corps participe aussi au culte que nous rendons au Seigneur; c'est pour cela qu'on emploie des choses sensibles, des cérémonies: c'est ce que nous appelons culte extérieur. Je vais le justifier dans ma seconde réflexion.

Le culte extérieur est nécessaire à la religion, il est commandé et ordonné par Jésus-Christ et a été pratiqué dans tous les siècles de l'Eglise. Saint Augustin a prouvé contre Fauste, célèbre manichéen, la nécessité d'un culte sensible et extérieur. Voici ses paroles, mes frères :

« Il est impossible, dit ce saint docteur (lib. XIX, *contra Faustum*, cap. 11), que les hommes puissent professer une religion, soit vraie, soit fausse, sans quelque signe extérieur, sans des cérémonies sensibles, quelques sacrifices, quelques rites qui les appliquent et les élèvent aux objets de leur piété. Le culte intérieur est essentiel, le culte extérieur est nécessaire. Comment pourrait-on définir une religion que personne ne professerait extérieurement? La connaîtrait-on? Aussi, dès la naissance du monde y a-t-il eu des sacrifices; les patriarches ont-ils dressé des autels au vrai Dieu, et souvent par son ordre. On sait tous les rites et les cérémonies que Dieu avait ordonnés lui-même dans l'ancienne loi; il faut à des hommes encore chargés des dépouilles de la chair, des spectacles sensibles et frappants pour les porter à ce qu'ils ne voient point. »

D'ailleurs, notre corps, étant une partie de nous-même, il doit participer aux hommages que nous rendons au Créateur, ce qu'il peut faire par les cérémonies établies dans l'Eglise.

« Lorsque les hommes prient, dit saint Augustin, ils font ce qu'il convient à des suppliants, à des créatures qui veulent fléchir le Créateur; qui avouent leur misère, leur néant, leur dépendance; qui attendent tout de lui, et qui imitent ces misérables qui s'efforcent d'attendrir les riches par le spectacle de leur misère : *Orantes faciunt quod supplicantibus congruit;* ils fléchissent le genou : *genua figunt;* ils étendent leurs mains : *extendunt manus;* ils se prosternent sur la terre : *prosternunt solo.* » Voilà des cérémonies et un culte extérieur. « On le rend à Dieu, continue saint Augustin, quoique l'on soit persuadé qu'il connaît la volonté et l'intention de ceux qui prient: *Quamvis eorum voluntas, invisibilis et cordis intentio nota sit;* quoique nous soyons persuadés aussi que Dieu n'a pas besoin de ces signes extérieurs pour connaître le cœur de l'homme qui le prie : *nec ille indigeat his indiciis;* mais c'est parce que nous sommes

convaincus que les cérémonies excitent l'homme à prier et à gémir avec plus d'humilité et de ferveur : *sed his magis seipsum homo excitat ad orandum gemendumque humilius atque ferventius,* »

Voilà, mes frères, de quelle manière saint Augustin justifie le culte extérieur des chrétiens, contre ceux qui le combattent. Ce Père se plaint aussi des reproches que les donatistes faisaient aux catholiques, sur la posture édifiante avec laquelle on chantait les psaumes dans l'Eglise. « N'est-il pas étonnant, dit-il (ep. 119 *ad Januar.*, c. 18), que les donatistes nous reprennent de chanter les psaumes et les divins cantiques des prophètes dans nos pieuses assemblées, pendant qu'ils chantent eux-mêmes, pleins de vin, des psaumes composés d'un goût profane, et qu'ils s'excitent à l'intempérance dans le feu de leur extravagance. »

Si on ne blâme pas aujourd'hui, mes frères, notre culte intérieur, nos cérémonies et la pompe majestueuse de notre sacrifice, combien qui les profanent par leur irrévérence, leur mondanité, leur dissipation et des postures indécentes! Ne pourrais-je pas vous dire aujourd'hui, chrétiens, ce qui fut dit autrefois au prophète Ezéchiel? Entrez dans le temple au moment du sacrifice auguste de nos autels, ou dans le temps que l'on chante les divins cantiques des prophètes, ou qu'on explique la Loi au peuple, et voyez les sacriléges abominations que les chrétiens mêmes commettent dans ce lieu : *Ingredere et vide abominationes pessimas quas isti faciunt hic* (*Ezech.*, VIII); vous y verrez un empressement à se faire admirer et distinguer : *idolum zeli :* des idoles de chair, plus dangereuses par la mollesse de leur parure et les coupables artifices qui relèvent leur beauté, que toutes les idoles d'Israël : *idola depicta* (*Ibid.*) : des femmes étendues nonchalamment, fatiguées de leurs plaisirs et encore mouillées des larmes qu'elles ont répandues sur la perte d'un objet criminel : *mulieres plangentes Adonidem* (*Ibid.*); des libertins, des impies, occupés des intrigues et des divertissements du monde, qui bravent la majesté du Dieu qu'on adore, qui tournent le dos à l'autel et qui prodiguent leur encens à des beautés terrestres : *Viri dorsa habentes contra templum Domini adorabant ad ortum solis.* (*Ibid.*) Telles sont, mes frères, les irrévérences qui profanent nos cérémonies, ce culte extérieur nécessaire à la religion qui confesse la divinité et que Jésus-Christ a lui-même recommandé. L'Evangile nous apprend que notre divin Sauveur a pratiqué lui-même des cérémonies lorsqu'il priait son père.

A la Cène et à l'institution du sacrement de son corps, il a élevé les yeux vers le ciel, il a béni le pain, il a chanté une hymne; dans le jardin des Oliviers, il a fléchi les genoux, il s'est prosterné plusieurs fois pour prier, il a béni ses apôtres et des petits enfants. Le culte extérieur est donc nécessaire; il convient qu'on rende visiblement et sensiblement des hommages au Créateur, et l'Eglise est animée de l'esprit de Dieu lorsqu'elle établit des cérémonies dans le service divin.

Mais voyons encore la nécessité de ce culte extérieur dans l'Evangile : Celui qui me confessera devant les hommes, dit Jésus-Christ, je le confesserai devant mon Père qui est dans le ciel : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.* (*Matth.*, X.) Il est donc d'une nécessité indispensable pour le salut, de professer extérieurement et devant les hommes sa religion et sa doctrine; il faut croire du cœur et confesser de bouche : *Corde creditur, ore fit confessio.* (*Rom.*, X.) C'est cette profession extérieure de la foi qui a fait répandre le sang de tant de martyrs, de héros chrétiens. S'ils se fussent contentés d'adorer intérieurement le Seigneur, ils auraient échappé aux édits sanglants des empereurs païens; ils auraient renoncé à ces pieuses assemblées qui les découvraient et dont le gouvernement se plaignait.

Les évêques et les diacres n'auraient pas été surpris enseignant les peuples et offrant les saints mystères; les Justin et les Tertullien n'auraient pas été obligés de faire des apologies pour expliquer et justifier ce qui se passait dans leurs cérémonies les jours d'assemblées. Jésus-Christ, son Evangile, la conduite des premiers chrétiens justifient donc le culte extérieur et nous en prouvent la nécessité.

Mais l'on dira peut-être ici que Jésus-Christ semble avoir condamné le culte extérieur par ces fameuses paroles adressées à la Samaritaine : Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité : *Spiritus est Deus et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.* (*Joan.*, IV.)

Pour répondre, mes frères, à cette objection, et prouver que Jésus-Christ, en établissant le culte pur et intérieur, essentiel à la religion, n'a point voulu condamner le culte extérieur, il faut développer le sens de ces deux mots en esprit et en vérité : *In spiritu et veritate.* On doit entendre par l'esprit tout ce qui est opposé à la chair et à la concupiscence; et par la vérité tout ce qui est opposé à l'erreur et au mensonge.

On adore Dieu en esprit, quand la volonté est droite, et qu'on se porte à lui par un amour pur et désintéressé. On adore Dieu en vérité, quand son culte est exempt d'erreurs, de superstitions.

Ces paroles qu'on objecte sont une réponse à une demande curieuse de la Samaritaine : Cette femme demandait au Sauveur quels étaient ceux qui étaient dans la véritable religion; car les Samaritains voulaient qu'on adorât sur la montagne de Garisim, et les Juifs dans le temple de Jérusalem. Or, Jésus-Christ lui répond que le temps est venu qu'on n'adorera ni sur la montagne, ni à Jérusalem : *Neque in monte hoc, neque Jerosolymis adorabitis Patrem.* (*Ibid.*)

La religion des Samaritains était fausse; ils n'adoraient donc pas dans la vérité. La re-

ligion des juifs était charnelle; ils n'adoraient donc pas en esprit. Il condamne l'une, parce qu'elle est fausse; il en annonce une plus parfaite que celle des Juifs, parce qu'elle est charnelle. C'est ce que ce divin Sauveur prouve clairement dans la suite, lorsqu'il dit à cette femme : Vous ignorez ce que vous adorez : *vos adoratis quod nescitis :* votre religion est un mélange de judaïsme et de paganisme, rempli d'erreurs et d'extravagances : *vos adoratis quod nescitis.* Il semble donner quelqu'avantage à la religion juive, en disant : Nous adorons ce que nous connaissons : *nos adoramus quod scimus* : nous nous sommes toujours tenus attachés au peuple de Dieu, aux vrais prophètes; nous n'avons jamais fait schisme, et nous savons que Dieu a donné une loi, établi des sacrifices et des cérémonies : *Nos adoramus quod scimus;* mais il ne laisse pas d'abolir l'adoration des Juifs, parce qu'elle était basse et charnelle. Voilà donc le véritable sens de ces paroles qu'on objecte développé clairement. On n'adorera plus sur la montagne, parce que ceux qui s'y assemblent sont schismatiques, séparés du peuple de Dieu : *Neque in monte hoc.* Leur culte est faux, et il faut que celui qu'on rend à Dieu soit exempt d'erreur : *In veritate.* L'on n'adorera plus à Jérusalem, parce que la loi des Juifs va être abolie, et que la loi de Jésus-Christ pure, spirituelle, lui succédera; alors ses disciples l'adoreront en esprit : *In spiritu.* S'il se trouve encore des personnes qui blâment nos cérémonies et les usages de certaines Eglises, qu'ils écoutent quelle est la doctrine des Pères, et qu'ils ne se fassent pas une gloire d'imiter les hérétiques.

L'Eglise, dès les premiers siècles, a toujours joint à son culte des cérémonies et des usages, pour exprimer sa tendre dévotion; on voit même qu'elle en a sanctifié plusieurs qui venaient du paganisme, comme nous l'apprend saint Jérôme dans sa dispute contre Vigilantius, sur la coutume de faire brûler des cierges devant les tombeaux des martyrs. Comme cet hérétique lui reprochait que c'était imiter les païens, il lui fit cette réponse : « On devrait avoir horreur de pratiquer cela pour des idoles; mais on doit le pratiquer avec plaisir en l'honneur des saints martyrs : *Illud fiebat idolis, idcirco detestatum est, hoc fit martyribus et idcirco recipiendum est.* »

« Lorsque nous prions, dit Tertullien (*lib. de jejunio*), non-seulement nous tenons nos mains élevées, mais nous étendons aussi les bras en forme de croix, pour représenter par cette situation, la passion de Jésus-Christ : *Nos vero manus non tantum attollimus, sed etiam expandimus divina passione modulantes.* »

« Lorsque nous prions, dit saint Augustin (lib. II, *De sermon. Dom. in monte*, c. 5), nous nous tournons du côté de l'orient, non pas que nous pensions que Dieu soit là plutôt que dans les autres lieux, mais afin que nos esprits apprennent à se porter du côté où brillent les ouvrages les plus parfaits du Créateur, l'endroit où se lève le soleil ayant une magnificence capable d'élever l'homme au-dessus des choses de la terre : *Cum ad orationes stamus convertimur unde cælum surgit, non tanquam ibi sit Deus, sed ut admoneatur animus ad naturam excellentiorem se convertere.* »

Cette coutume, dont parle saint Augustin, de se tourner du côté de l'orient en priant, a passé dans l'Occident. On voit par là que l'Eglise a toujours pratiqué certaines cérémonies pour élever ses enfants aux choses invisibles par ces usages sensibles et frappants. A l'égard des usages de certaines Eglises, ou des coutumes que l'on trouve établies, voici les règles que ce saint docteur nous a données et que l'Eglise a approuvées.

« Lorsque nous voyons, dit ce Père (ep. 119, *ad Januar.*, c. 18), des cérémonies et des usages dans une Eglise, qui ne sont point contre la foi ni contre les bonnes mœurs, et qui peuvent servir à l'accroissement de la piété, non-seulement nous ne devons pas les désapprouver, mais même nous devons louer ceux qui les ont établis et nous efforcer de les imiter. »

A l'égard des coutumes particulières à certaines Eglises, saint Augustin veut qu'on s'y soumette lorsqu'on se trouve sur les lieux : *Ad quam forte Ecclesiam veneris, ejus morem serva.* (*Ibid.*)

Ce grand docteur avait consulté saint Ambroise à l'occasion des scrupules que sainte Monique avait, de ce que l'on ne jeûnait point le samedi à Milan. Ce saint lui répondit : Lorsque je suis à Rome, je jeûne le samedi; quand je suis à Milan, je ne jeûne point : *Cum Romam venio jejuno sabbato; cum hic sum non jejuno.* (*Ibid.*)

Vous voyez par là, mes frères, qu'il faut observer les usages des lieux où l'on demeure, et respecter les cérémonies qu'on y observe.

Heureux, chrétiens, si vous rendez au Seigneur le culte intérieur qui lui est dû; si vous vous attachez à lui avec confiance et avec amour; si vous sentez votre misère, votre néant et votre dépendance; si vous reconnaissez son souverain domaine.

Heureux, si vous entrez dans l'esprit de l'Eglise dans le culte extérieur qu'elle lui rend; si vous respectez ses cérémonies, et n'introduisez rien dans votre culte contre sa doctrine et ses saintes ordonnances. Ce sera le moyen de mériter de le louer, de le servir et de l'aimer avec les bienheureux dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il

SERMON III.

SUR LE CULTE DES SAINTES IMAGES.

Non facies tibi sculptile. (*Exod.*, XX.)

Vous ne ferez point d'images taillées.

Il ne faut pas croire, disent les saints docteurs, que Dieu défend par ces paroles le culte des saintes images. Cette défense regarde les Juifs personnellement, qui avaient un violent penchant à l'idolâtrie, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois; et qui

étaient toujours disposés à adorer toutes sortes de figures fabriquées de la main des hommes.

Il y a une grande différence entre des idoles qui ne sont rien, et des images qui nous représentent les grands et ineffables mystères de notre religion, et les héros qui l'ont défendue par leur zèle, confessée par l'effusion de leur sang, et honorée par leurs éminentes vertus.

Les protestants, qui ont marché sur les traces des anciens hérétiques, n'ont pas rougi d'imiter la fureur des iconoclastes, sur le culte des saintes images; mais lorsqu'ils nous reprochent d'être idolâtres sur cet article, nous sommes en état de les confondre.

Nous avons pour nous la tradition de tous les siècles; et s'il fallait même des exemples parmi eux, nous n'en manquerions pas, malgré leurs perpétuelles variations. Mais je parle devant des catholiques soumis, qu'il faut instruire et édifier : c'est pourquoi il n'y aura qu'une partie de cette instruction destinée à combattre les ennemis du culte que nous rendons aux saintes images.

Pour traiter à fond cette matière, mes chers frères, je distingue trois sortes de personnes.

Les hérétiques qui combattent ce culte ; je leur opposerai l'autorité d'une constante tradition.

Les fidèles soumis, mais ignorants ; je leur ferai connaître l'esprit de l'Eglise dans le culte des saintes images.

Les âmes pieuses et éclairées : je ferai voir le fruit qu'elles en peuvent tirer.

Ainsi c'est un culte autorisé, un culte éclairé, un culte utile à la piété : voilà un plan qui vous instruira solidement. Suivez-moi attentivement.

C'est l'avantage de l'Eglise, mes frères, de pouvoir toujours remonter jusqu'à la naissance du christianisme, lorsqu'il s'agit de défendre ses dogmes contre des hommes téméraires et superbes qui les attaquent et les combattent ; les hérétiques ne l'ont pas, cet avantage. On sait le premier pas qu'ils ont fait pour sortir de l'Eglise, la trace en est marquée, aussi se sont-ils copiés les uns les autres ; les derniers ont adopté les premiers, quoique souvent il n'y avait que la haine et le déchaînement contre l'Eglise qui pût convenir à leur système.

C'est dans l'antiquité la plus reculée que l'on trouve le culte des saintes images établi ; et elle n'ignorait pas, cette antiquité vénérable, ces paroles de Dieu aux Israélites, que les protestants nous opposent. Vous ne vous ferez point d'images taillées ; *non facies tibi sculptile :* mais elle en pénétrait l'esprit, elle savait qu'il était question dans cet endroit des idoles que ce peuple aurait pu adorer, et non pas des images qu'on honore par rapport aux grands objets qu'elles représentent. Elle savait que Dieu lui-même avait ordonné de représenter des chérubins dans le propitiatoire ; qu'il en avait marqué le nombre, la place et l'attitude (*Exod.*, XXV) ; qu'il avait fait élever un serpent d'airain pour être une représentation salutaire dans les maux qui les accablaient (*Numer.*, XXIII) ; que Salomon rempli de la sagesse d'en haut, avait aussi fait représenter dans le temple magnifique qu'il éleva au vrai Dieu, des chérubins, des bœufs et des lions ; que toutes ces figures étaient symboliques, et instruisaient le peuple d'Israël. (III *Reg.*, VII.)

C'est pourquoi elle a distingué sagement l'adoration des idoles, défendue expressément dans le premier précepte, des honneurs qu'elle rend aux images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge sa mère, des apôtres et des autres héros de la religion.

Dès les premiers siècles elle a établi ce culte. Les plus beaux monuments de son histoire nous le prouvent. Examinons-les, et nous verrons le culte des saintes images triompher des plus furieuses hérésies, et avoir des défenseurs aussi illustres et aussi zélés que les autres dogmes. Selon une tradition qui venait des apôtres, dit saint Thomas, on adorait la croix de Jésus-Christ, quelque temps même après sa mort ; c'est selon cette tradition, que l'on dit que saint Luc avait peint l'image de cet adorable Sauveur que l'on voit à Rome, et celle de la sainte Vierge. (S. Thom., tertia parte, q. 25, art. 3.) Dès ce temps de l'Eglise naissante, on aimait ces images qui représentent les grands objets de notre dévotion.

Tertullien nous apprend qu'on gravait aussi sur les calices l'image de Jésus-Christ, sous la forme du bon Pasteur. (Tertul., *Lib. de pudicitia*, cap. 10.)

Sozomène nous rapporte dans son histoire un trait singulier, qui nous prouve l'antiquité du culte des saintes images, et combien Dieu a en horreur ceux qui veulent l'abolir.

Tout le monde sait, dit cet ancien historien, le miracle opéré par le Sauveur sur l'hémorrhoïsse de l'Evangile : cette femme pénétrée des tendres miséricordes de son Dieu, voulut élever un monument à sa puissance : elle fit placer dans l'endroit même où elle avait été guérie, une statue qui représentait Jésus-Christ ; cet objet de sa piété y demeura jusqu'au temps de Julien l'Apostat.

Voilà une preuve de la dévotion des fidèles envers ces images qui nous représentent les grands objets de notre religion. Si c'eût été une idolâtrie, l'Eglise ne l'aurait pas toléré.

Mais voici le miracle qui prouve que Dieu a en horreur ceux qui profanent ces pieuses représentations. Julien, qui était déjà déchaîné contre l'Eglise et ses saintes pratiques, ayant appris qu'il y avait à Césarée une statue qui représentait Jésus-Christ, la fit renverser et fit mettre la sienne à la place : Dieu s'irrita contre son orgueilleuse impiété ; il fit tomber du ciel un feu vengeur qui la réduisit en cendre. On voit encore, dit Sozomène (lib. V, cap. 20), des vestiges de ce terrible événement ; comme on y voit, malgré les insultes et les efforts des païens, l'image du Sauveur que cet impie avait fait ôter. Si Dieu défendait d'honorer les images

qui nous représentent les objets de notre piété, punirait-il ceux qui les brisent?

Théodoret, qui a écrit la vie de l'incomparable Siméon Stylite, nous apprend que ce grand solitaire et cet insigne pénitent, était honoré et révéré des empereurs mêmes; et que surtout à Rome, il n'y avait pas une seule maison où l'image qui le représentait ne fût conservée avec respect.

Saint Ambroise n'avait-il pas l'image de saint Paul, lorsqu'il fait l'éloge des saints Gervais et Protais, et qu'il raconte de quelle manière ces glorieux martyrs lui était apparus? Il assure qu'il vit avec eux une troisième personne, qu'il reconnut bientôt pour être l'apôtre saint Paul. Il m'était aisé de le reconnaître, ajoute-t-il, parce que j'avais son image, que j'étais dans l'habitude de révérer : *cujus vultum me pictura docuerat.* (Amb., *Serm. de SS. Gervasio et Protasio.*) Mais achevons de voir la piété des plus grands docteurs de l'Eglise pour les saintes images, avant de faire d'autres réflexions.

Quelle peinture touchante ne fait pas saint Jérôme, en parlant de la piété de sainte Paule dans les lieux saints! Elle visite, dit-il, tous les différents endroits que notre divin Sauveur avait sanctifiés par sa présence et ses souffrances; on la voyait baignée de pleurs en pensant à l'amour excessif de l'Homme-Dieu, et surtout elle se prosterna devant la croix, et comme si elle y eût vu Jésus-Christ attaché, elle l'adorait; ce spectacle renouvelait dans son cœur toutes les impressions de la passion : *prostrata ante crucem quasi pendentem Dominum cerneret adorabat.* (S. Hieron., epist. 27, *ad Eustochium virginem de epitaphio Paulæ*, cap. 3.)

Quoi de plus vif encore, que le reproche que saint Grégoire le grand fait à Sérénus, évêque de Marseille, qui s'était déclaré, par un faux zèle, contre les saintes images, et qui, sous prétexte d'éviter l'idolâtrie, les avait fait briser dans son diocèse? On voit par les plaintes de ce grand pape, combien le culte des images était autorisé dans l'Eglise.

Dites-moi, mon cher frère, dit ce grand pape, a-t-on jamais vu un prêtre commettre l'action que vous avez faite? *Dic, frater, a quo factum sacerdote aliquando auditum est quod fecisti?* Vous avez défendu le culte des saintes images dans votre diocèse, vous les avez même fait briser toutes, et vous croyez avoir agi avec zèle.

C'est une idolâtrie, dites-vous; quel scandale! Ignorez-vous qu'on n'adore point les images, mais qu'on les révère? Autre chose est d'adorer la matière de l'image, ce qui serait une idolâtrie, autre chose est de se représenter un objet qui est adorable par l'histoire qui est représentée sur l'image : ce qui fait le culte de l'Eglise. *Aliud est enim adorare picturam : aliud per picturæ historiam, quid sit adorandum addicere.* (S. Gregor. Magn., lib. XIX, epist. 9, *ad Serenum Massiliensem.*)

Mais si le grand saint Grégoire reprend Sérénus d'avoir combattu le culte des saintes images, il loue Sécundinus de les révérer et de lui avoir demandé même l'image de Jésus-Christ. « Je sais, dit-il, que vous demandez l'image de notre Sauveur, non point pour l'adorer comme si elle renfermait quelque chose de divin, mais vous désirez de voir l'image de Jésus-Christ, pour rallumer dans votre cœur son divin amour, par le ressouvenir de ce que cet Homme-Dieu a fait pour nous; c'est pourquoi je vous envoie, non-seulement l'image de Jésus-Christ, mais encore celle de la sainte Vierge, sa mère, et celle des apôtres saint Pierre et saint Paul. » (Gregor. Mag., lib. I, epist. 54, *ad Secundinum.*)

Or, mes frères, tous ces monuments de la plus vénérable antiquité, cette unanimité des Pères sur le culte des saintes images, ne prouvent-ils pas que c'est un culte autorisé? Depuis la naissance de l'Eglise, on les conserve, on les révère, on se prosterne devant la croix et devant les images qui représentent les mystères de la religion, la sainte Vierge, les apôtres, les martyrs, et tous les héros de de l'Evangile.

On condamne ceux qui attaquent, blâment ou veulent supprimer un culte si religieux; comment les protestants, qui connaissent l'esprit de l'Eglise sur ce point, peuvent-ils nous accuser d'idolâtrie? Qu'ils rougissent eux-mêmes d'imiter les furieux iconoclastes qui ont été condamnés si solennellement dans le second concile de Nicée, et dont je vais vous donner une idée.

L'hérésie des iconoclastes peut être mise au nombre des plus furieuses. Le huitième siècle la vit naître, mais il ne la vit pas finir, et on peut dire que sur le culte des images, les protestants leur ont succédé.

Carlostadt peut être égalé au plus zélé iconoclaste, par la quantité d'images qu'il a brisées. Plusieurs empereurs ont soutenu les iconoclastes. L'empereur Léon, qui de l'état le plus obscur était parvenu à l'empire, publia le premier des édits contre les saintes images. Constantin Copronyme, son fils, imita sa cruauté et son impiété.

Alors saint Jean Damascène, le patriarche saint Germain, catholiques zélés, furent persécutés (1). Alors on vit un conciliabule à Constantinople, auquel assistèrent trois cent trente-huit évêques iconoclastes. L'erreur semblait prendre le dessus; mais Dieu, qui veille sur son Eglise, vint à son secours. L'armée que Léon avait envoyée contre Grégoire III est ensevelie dans les flots; la mort fait descendre Copronyme dans le tombeau en désespéré; Dieu suscite la pieuse Irène qui, pendant la minorité de son fils Constantin, gouvernait l'empire; à sa prière on assemble le second concile de Nicée, où

(1) Le patriarche saint Germain est envoyé en exil. Saint Jean Damascène, par la calomnie de Copronyme, a la main coupée, mais par l'intercession de Marie, il l'approche de son bras, et elle se rejoint comme auparavant.

le conciliabule est proscrit, et l'erreur des iconoclastes condamnée solennellement.

C'est alors, ô mon Dieu! que vous faites triompher votre Eglise des portes de l'enfer, selon votre promesse. L'enfer avait voulu abolir le culte des saintes images, et ce culte est autorisé et victorieux dans tous les siècles. Si les iconoclastes ont eu des successeurs dans les derniers siècles, le saint concile de Trente (sess. xxv) les a condamnés, comme celui de Nicée avait condamné leurs prédécesseurs.

Vous voyez, mes frères, que l'honneur que nous rendons aux saintes images, ne porte pas avec lui le caractère de la nouveauté, comme les protestants voudraient le faire penser.

C'est la foi de tous les siècles, la doctrine constante de toute l'Eglise. On n'a jamais parlé contre ce culte sans être condamné; les conciles généraux ont défendu ce point de notre créance avec autant de zèle que les autres. Ce culte a fait des martyrs dans le VIII^e^ siècle; et après le second concile de Nicée, ceux qui ne révéraient pas les saintes images, étaient hors de l'Eglise. Ecoutons les anathèmes de cette auguste assemblée contre les iconoclastes.

Nous recevons avec respect les images, disent les Pères du second concile de Nicée (act. 7 in def.); nous anathématisons ceux qui font le contraire. Anathème à ceux qui allèguent contre les images les passages de l'Ecriture sainte contre les idoles. Anathème à quiconque ose appeler du nom d'idole les saintes images. *Nos venerandas imagines suscipimus: nos qui secus faxint, anathemate percellimus.*

Ah! comment le culte des images a-t-il donc triomphé de la fureur de l'hérésie? Comment l'Eglise assemblée dans un concile général, a-t-elle pu adopter l'erreur que les protestants nous reprochent? Comment est-elle tombée dans l'idolâtrie contre laquelle ils se récrient tant? Les iconoclastes étaient si puissants; plus de trois cents évêques ont pris leur parti dans le conciliabule de Constantinople : les Léon, les Constantin Copronyme, les Michel, ces empereurs puissants, ont soutenu leur cause, cependant ils sont proscrits.

Le culte des images fait la foi des apôtres : *fides apostolorum.* La foi de tous les Pères : *fides Patrum.* La foi des orthodoxes : *fides orthodoxorum.* La foi de toute la terre; c'est donc un culte autorisé, malgré les invectives des protestants. Ils ont senti cette vérité, et voilà pourquoi, mes chers frères, ils ont tant varié sur ce point contesté. En lisant même l'*Histoire de la réforme*, par un protestant zélé (2), on voit le faible de l'erreur.

Lorsque Luther se déchaîne contre Carlostadt, le furieux ennemi des images, et qu'il le blâme de les briser, ne nous justifie-t-il pas là-dessus? Ne rend-il pas grâces à Dieu dans ses ouvrages, de ce qu'on a conservé le crucifix dans l'Eglise, et de ce qu'on le présente aux agonisants (3)? Ses disciples ne l'ont-ils pas représenté à la tête de ses ouvrages à genoux devant un crucifix? Henri VIII, après même le schisme, n'a-t-il pas ordonné le culte des saintes images?

On sait le zèle que la reine Elisabeth eut d'abord pour ce culte religieux. L'erreur contraire était un des quatre articles qui lui faisaient de la peine dans la réforme (4).

Lorsqu'elle voulait conserver les images, parce que, disait-elle, elles excitaient la dévotion des peuples, n'en disait-elle pas autant que nous? N'est-ce pas là tout notre culte? Si elle fut gagnée ensuite par le parti des nouveaux iconoclastes qui prévalut, cette variation condamne les hérétiques et ne les justifie pas. D'ailleurs, on sait que sa condescendance eut des réserves, et qu'elle voulut toujours conserver un crucifix dans la chapelle royale (5).

Ces perpétuelles variations chez les protestants, ces réserves, ces adoucissements, cette politique avec laquelle ils arrangent leur système et le changent selon le goût des princes qui les protégent, marquent bien la fausseté de leur doctrine. Si c'est une idolâtrie de révérer les images, pourquoi en souffrent-ils? Pourquoi les anglicans ont-ils chez eux des tableaux de dévotion? Ils ne les adorent point disent-ils; mais nous défendons aussi de les adorer, et je vais le prouver, en montrant aux fidèles simples et ignorants, quel est l'esprit de l'Eglise sur ce point.

L'Eglise s'est toujours expliquée sur les points qui font l'objet de notre foi; les abus qui se glissent dans le culte de ses enfants ne doivent point lui être attribués, et c'est une mauvaise foi chez les protestants de nous les reprocher, parce qu'ils savent aussi bien que nous jusqu'où va la délicatesse de l'Eglise notre mère sur ce point. Pourraient-ils assurer qu'il ne se glisse point d'abus dans leur parti? Quoiqu'ils introduisent tous les particuliers dans le sanctuaire; quoiqu'ils mettent les livres saints entre les mains de tous, sans distinction, et qu'ils leur attribuent l'autorité de les interpréter; n'ont-ils pas dans les campagnes des pauvres qui ne comprennent rien à leur système, des gens ignorants qui n'entendent point leur ministre, et qui manquent souvent faute de principes? Serait-il juste de rejeter leur faute sur leurs ministres, qui très-souvent sont habiles et éclairés, ou bien sur leurs plus fameux synodes, qui ont bien réglé des choses qu'on n'observe pas? Pourquoi voudrait-on rejeter sur l'Eglise les abus qui se commettent par les simples et les ignorants? Surtout quand on les instruit clairement, comme je vais le prouver.

L'Eglise, en établissant le culte des saintes images, a toujours eu soin d'instruire sur la

(2) M. Burnet.

(3) Luther. *tract. de missa privata*, t. VII, 230.

(4) Les quatre articles qui faisaient de la peine à la reine Elisabeth, étaient les cérémonies, les images, la présence réelle et la suprématie royale. (Burnet, lib. II, pag. 158.)

(5) Burnet, lib. III, p. 158.

manière de rendre ce culte; elle a souvent répété à ses enfants qu'il n'y avait rien de divin dans ces images, rien qui méritât notre adoration; que c'était par rapport aux grands objets qu'elles représentaient qu'on devait les révérer; qu'on péchait en bornant son culte à ces peintures; qu'elles devaient exciter notre vénération et non point la fixer; que la matière n'était rien, mais que ce qu'elles représentaient exigeait de nous un culte religieux ou un culte suprême selon l'objet représenté; ainsi, qu'en se prosternant devant la croix, on devait transporter son adoration à Jésus-Christ qui y avait été attaché; en priant devant une image de la sainte Vierge ou de quelque héros de la religion, on devait transporter sa vénération à la sainte Vierge ou aux autres objets représentés; que le culte des images était établi pour nous représenter d'une manière touchante les mystères de notre religion, ou les actions éclatantes des saints qui l'ont défendue et honorée.

Voilà la doctrine que l'Eglise a toujours enseignée à ses enfants; voilà son esprit, on le trouve dans les conciles, dans les Pères, dans tous les docteurs, dans toutes les universités; les pasteurs et les prédicateurs en sont animés, lorsqu'ils prêchent cette matière; les protestants ont affecté de l'ignorer. Pour vous, mes frères, ne l'oubliez jamais; si vous fixez votre culte aux images, vous péchez, parce que la matière n'est rien; il faut transporter votre culte aux objets représentés. Mais comme j'ai avancé que c'était là l'esprit de l'Eglise, prouvons-le par des faits mémorables.

Je m'arrête à deux conciles généraux, qui ont fait des décrets sur le culte des saintes images, et qui ont en même temps instruit les fidèles sur ce culte. Le second concile de Nicée qui a condamné les iconoclastes, et le concile de Trente qui a condamné les protestants.

Voyons si, en condamnant les hérétiques, ils ont véritablement instruit les fidèles, et ne les ont point exposés à l'idolâtrie, faute de dissiper leurs ténèbres, et de leur expliquer en quoi consiste le culte qu'ils doivent rendre aux saintes images.

Celui qui révère une image, dit le second concile de Nicée, ne doit révérer que l'objet qui y est représenté : *Qui adorat imaginem adorat in ea descriptum argumentum.* S'il borne son culte à l'image, il pèche; elle n'est exposée à son culte que pour lui rappeler les grands mystères de notre religion, si c'est l'image de l'Homme-Dieu; ou les grandes vertus des saints, si c'est l'image d'un apôtre, d'un martyr, d'un pénitent ou d'une vierge.

Telle est la discipline de l'Eglise dans tous les siècles : *Sic enim sanctorum nostrorum disciplina obtinet.* Telle est la tradition de l'Eglise catholique : *Vel traditio Ecclesiæ catholicæ.* (Ex synodo secunda Nicæna, act. 7, in definitione.)

On fait donc deux choses dans ce fameux concile : 1° on y condamne ceux qui rejettent le culte des saintes images; 2° on y explique aux fidèles en quoi consiste le culte des saintes images; il doit se rapporter aux objets représentés : voilà l'esprit de l'Eglise.

Je passe au saint concile de Trente; il a fait un décret (sess. xxv, *decret. sanct. imag.*) sur le culte des saintes images, et a condamné sans nommer les hérétiques et tous ceux qui le rejetaient.

C'est dans ce même décret qu'on voit une instruction pour les fidèles semblable à celle du concile de Nicée; le même esprit anime l'Eglise dans tous les siècles, c est l'esprit de Dieu.

Or, ce saint concile ne dit pas d'adorer la croix, mais d'adorer Jésus-Christ mort sur la croix, dont cette image nous renouvelle l'idée; voilà donc le saint concile de Trente qui apprend aux fidèles, aussi bien que le second concile de Nicée, à transporter leur culte aux objets représentés sur les images exposées à leur vénération. Tel est l'esprit de l'Eglise catholique, il est bien éloigné de l'idolâtrie

Vous devez savoir aussi, chrétiens, que, lorsqu'on dit adorer la croix ou l'adoration de la croix, ce n'est pas dans un sens propre. On prend alors le terme d'adorer, selon l'usage de l'Ecriture, pour un respect, un prosternement, une vénération.

Ce n'est point proprement la croix qu'on adore, mais celui qui y a été attaché, et qui y est mort pour nos péchés, selon l'esprit du saint concile de Trente, dont je viens de vous rapporter les paroles.

Il en est de même des images des saints : les honneurs que nous leur rendons se rapportent à eux; et si les Romains faisaient élever des statues à ceux qui s'étaient signalés par de grands exploits, nous pouvons bien conserver avec respect les images des héros de la religion, qui l'ont scellée de leur sang ou honorée par leurs éclatantes vertus; telle est la doctrine de tous les Pères de l'Eglise qui ont parlé sur cette matière.

Tous les Pères de l'Eglise, qui ont instruit les peuples sur le culte des saintes images, leur ont expliqué en quoi il consistait. Saint Basile le Grand, pour se conformer à la simplicité de ceux qui auraient pu fixer leur culte à la représentation qu'ils voyaient, leur donne pour exemple le portrait d'un monarque.

Un sujet, dit-il, ne respecterait cette image que parce qu'elle lui représenterait son souverain. Le portrait du prince et le prince même ne font point deux puissances. De même, dit-il, les honneurs que l'on rend à l'image d'un saint, doivent se rapporter uniquement au saint qu'elle représente. Nous honorons un martyr qui a souffert pour Jésus-Christ, et l'image qui le représente sur les chevalets, dans les feux ou sous le glaive, nous rappelle son glorieux martyre, et nous excite à rendre hommage à sa constance; ainsi le respect que nous avons pour l'image se rapporte à l'objet qu'elle représente : *Imaginis honor ad exemplar primum refertur.* (S. Basili Magni *Epist. ad Amphilochium de Spiritu sancto*, cap. 18.)

Rien de plus beau que ce que dit saint Ambroise au sujet de sainte Hélène; après avoir fait un magnifique éloge de sa piété et de toutes les rares vertus qui l'avaient rendue digne d'une couronne immortelle, après en avoir porté une temporelle avec tant d'humilité et de zèle; il dépeint son amour pour la croix, son empressement à l'avoir pour lui faire rendre les honneurs qui lui sont dus. Il nous la représente humblement prosternée devant cet instrument de notre salut, l'arrosant de ses pleurs, et comme abîmée dans la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu; mais, ce qu'il ajoute nous montre que son culte était bien éclairé, qu'elle connaissait l'esprit de l'Eglise, et qu'elle distinguait la croix de celui qui y avait été attaché.

Elle n'adora point, dit saint Ambroise, la croix, parce que ce n'était que du bois, et que les idolâtres seuls adorent des figures de bois et de pierre; mais elle adora avec de profonds anéantissements celui qui y avait été attaché pour nos péchés : *Non lignum adoravit, sed eum qui pependit in ligno* (Ex S. Ambrosio, in *Orat. funeb. imper. Theodosi*, num. 46.)

On voit par ce beau trait de la vie de sainte Hélène, rapporté par saint Ambroise, que si, dans tous les siècles, on a révéré la croix et les saintes images, dans tous les siècles, ceux qui s'étaient instruits et connaissaient l'esprit de l'Eglise, ont toujours eu soin de leur rendre un culte éclairé, et de rapporter aux objets représentés leur adoration ou leur vénération.

Saint Jean Damascène, qui, comme je l'ai déjà dit, a été un zélé défenseur du culte des saintes images, qui a tant souffert pour l'avoir soutenu du temps de Constantin Copronyme, n'est pas moins éclairé dans son culte.

Ce n'est point, dit-il, les images que nous adorons ou que nous révérons, mais les objets qu'elles nous représentent. Nous savons que ce n'est qu'une vile matière, qui ne mérite par elle-même aucun honneur; que les couleurs ou l'habileté d'un peintre ne les rendent pas plus respectables, mais les mystères ou les héros chrétiens qu'elles nous représentent, méritent ou notre adoration ou notre vénération : *prostrati non materiam sed eum cujus imago effingitur adoramus.* (Ex S. Joann. Damasceno, *Orthodoxæ fidei* lib. IV, cap. 17.)

C'est dans cet esprit que saint Grégoire le Grand, que j'ai déjà cité, dit à Sérénus, évêque de Marseille, après lui avoir fait des reproches, que les saintes images sont les livres des ignorants. Ceux qui savent lire, dit-il, peuvent s'instruire dans les Ecritures; mais ceux qui ne savent point lire, voient représentés dans les images les mystères de leur religion et les actions merveilleuses des saints; ainsi elles sont aussi nécessaires aux ignorants que les livres aux savants : *Quod legentibus scriptura, hoc idiotis præstat pictura cernentibus.*

Un ignorant, en regardant un crucifix ou l'image d'un saint qui a souffert pour la vérité, qui a été humble, chaste, pénitent, pauvre, est porté à la pratique de ces vertus, parce qu'il se rappelle celui qui est représenté : *In ipsa etiam ignorantes vident quod sequi debeant.* C'est le livre des ignorants : *In ipsa legunt qui litteras nesciunt.* (Ex S. Greg. Mag., lib. IX, epist. 9, *ad Serenum Massiliensem.*)

Si saint Grégoire n'était pas persuadé qu'il faut s'élever de la représentation à l'objet représenté, il ne parlerait pas de la sorte. Mais les fidèles ont toujours été instruits sur le culte qu'on exige d'eux. Celui des saintes images est non-seulement un culte autorisé, un culte éclairé, mais encore c'est un culte utile à la piété, comme saint Grégoire vient de le faire comprendre, et comme je vais vous le prouver dans la dernière réflexion.

C'est un fait constant que la vue des saintes images est très-capable de nourrir la piété, d'exciter la dévotion, et de toucher même le cœur; les annales de l'Eglise nous en fournissent des preuves éclatantes.

Que de larmes n'ont pas répandues au pied du crucifix, les Bruno, les François d'Assise, les Bonaventure, les Thérèse! Ces saintes âmes passaient des temps considérables aux pieds de leur Sauveur; elles y étaient avec la même constance et le même amour que ces saintes femmes dont parle l'Evangile, qui se tenaient au pied de la croix : *Stabant juxta crucem* (*Joan.*, XIX.) Là, prosternées abîmées dans la méditation des souffrances d'un Dieu, la passion de Jésus-Christ faisait de vives impressions dans leurs cœurs; les animait aux souffrances, et en faisait des hommes crucifiés. Qu'on puise de forces et de lumières au pied du crucifix!

Qu'on conçoit d'horreur des plaisirs, des voluptés, des richesses, des honneurs, en jetant les yeux de la foi sur l'image de Jésus-Christ crucifié!

Qu'on déplore les soins, les attentions qu'on a eues pour une chair criminelle, en voyant, dans une simple représentation, la chair innocente du Fils de Dieu déchirée par lambeaux, et traitée si ignominieusement!

Qu'on rougit d'avoir caressé et idolâtré un corps de péché, en se représentant celui du Sauveur couvert de plaies et baigné dans son sang! Comment pourrait-on nourrir des haines dans son cœur, méditer des vengeances, refuser de se réconcilier en pensant à la charité d'un Dieu qui prie sur la croix pour ses bourreaux?

Or, la vue de la croix, les images qui nous représentent les différentes circonstances de la passion, nous rappellent tous ces grands objets; c'est donc un culte utile que de les révérer, un culte qui nourrit la piété.

Jésus-Christ parle sur la croix; il vous arrête, pécheurs; ô vous tous qui passez dans cette route, sur ce chemin où vous voyez l'image de ce que j'ai souffert pour vous : *O vos omnes qui transitis per viam istam.* (*Thren.*, I.) Faites attention à ce que cette croix vous représente : *attendite* (*Ibid.*);

elle rappelle dans votre mémoire ce que j'ai souffert sur le Calvaire pour vous délivrer de l'enfer.

Si de cette image vous passez jusqu'à moi, qui suis l'objet représenté, vous verrez et vous comprendrez que toutes les souffrances et toutes les peines qui vous accablent dans cette vie, ne sont point à comparer aux douleurs de ma passion : *Non est dolor sicut dolor meus.* (*Ibid.*)

Voilà le langage que Jésus-Christ tient sur la croix à ceux qui méditent sa passion, et qui révèrent avec piété les images qui la représentent. C'est pourquoi il arrive souvent, dit saint Jean Damascène, que ceux qui ne pensent point du tout aux souffrances de Jésus-Christ, lorsqu'ils viennent à jeter les yeux sur l'image qui le représente attaché à la croix, ils se sentent tout d'un coup pénétrés des douleurs de la passion du Sauveur. Cette représentation les frappe et les fait ressouvenir des mystères de notre salut opérés sur le Calvaire, auxquels ils ne pensent point dans le tumulte du monde et dans le bruit des passions. (Ex S. Joann. Damasceno, *Orthodoxæ fidei* lib. IV, cap. 17.)

Les images qui nous représentent les héros de la religion, parlent aussi dans un sens au cœur de ceux qui les révèrent. Comme leur culte se rapporte aux objets représentés, c'est-à-dire aux saints qui jouissent de la gloire ; ces saints leur disent, aussi bien que saint Paul : Imitez-nous, comme nous avons nous-mêmes imité Jésus-Christ : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, 11.) Que ces trophées, érigés à nos victoires, et dépeints dans ces images, vous apprennent que nous ne sommes entrés dans le repos qu'après de grands combats. Ces palmes que vous voyez dans nos mains ; ces couronnes posées sur nos têtes, ne sont réservées qu'à ceux qui ont passé par de grandes tribulations ; c'est parce que nous avons confessé Jésus-Christ devant les tyrans, qu'il nous a confessés devant son Père ; si nous avions eu le malheur de retenir la vérité dans l'injustice ; si nous avions épargné nos corps par une honteuse apostasie, Jésus-Christ nous aurait désavoués, nous serions malheureux éternellement, et l'Eglise ne nous aurait point décerné des triomphes. Imitez-nous dans les souffrances, comme nous avons imité nous-mêmes Jésus-Christ : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Un chrétien qui révère l'image d'un martyr, et qui transporte son culte, comme il le doit, à l'objet représenté, entend ce langage et se l'applique.

Or, ce que je dis, chrétiens, de l'image d'un martyr, je le dis de celle de tous les autres saints. Ce sont tous des modèles de foi, de pénitence, de pureté, d'humilité, de zèle, de détachement. En voyant leurs images, nous devons les rappeler, et en nous les rappelant, comme l'objet de notre culte, nous devons penser à ce qu'ils ont fait. Le principe de leur bonheur est d'avoir imité et copié Jésus-Christ ; marchons sur leurs traces, et soyons de sincères imitateurs de leurs vertus : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.*

Si des tableaux indécents, des peintures obscènes, des représentations libres, des statues dans des attitudes honteuses, remuent les passions, révoltent les sens, salissent l'imagination, et portent souvent au péché ; les saintes images qui représentent des objets de piété, les mystères de la religion, les souffrances et les actions édifiantes des héros de l'Evangile, doivent donc porter à la vertu. Ce sont là les impressions qu'elles doivent faire, et c'est pourquoi j'ai dit que ce culte était utile à la piété.

Saint Grégoire de Nysse, en prêchant à Constantinople, assurait à ses auditeurs qu'il n'avait pu s'empêcher de répandre des larmes en voyant un tableau qui représentait le sacrifice d'Abraham. Toute l'action mémorable de ce grand patriarche était si bien dépeinte, dit-il, qu'on était vivement touché dès qu'on le regardait ; il me semble encore, ajoute-t-il, voir l'obéissant Isaac, les mains liées derrière son dos, le bûcher sur lequel il devait être immolé, le bras d'Abraham, cet homme de foi, élevé avec fermeté pour frapper cette innocente victime, et l'ange qui vole à lui, de la part de Dieu, pour arrêter son bras.

Tous ces traits étaient représentés si naturellement, qu'ils me pénétrèrent et me firent répandre des larmes : *nec sine lacrymis illud prætérivi cum ars perspicue rem gestam oculis subjiceret* (Ex sancto Gregorio Nysseno, *Oratione de divinitate et Spiritus sancti.*

Voilà ce que produisent les saintes images qui représentent les objets de la religion ; elles touchent les âmes pieuses et les animent à la vertu et aux souffrances dans cette vie.

Le même saint docteur, en faisant l'éloge de saint Théodore, martyr, rappelle aussi à ses auditeurs l'utilité des images pour nourrir la piété et exciter à la pratique des vertus que les saints représentés ont pratiquées.

Ces images que vous voyez, dit-il, sur les murailles de ce saint temple, toutes muettes qu'elles sont, ont leur langage, et elles sont d'une grande utilité pour vous porter à la piété et rappeler dans vos esprits le courage héroïque et les vertus éclatantes des héros qui nous rassemblent : *solet etiam pictura tacens in pariete loqui et maxime prodesse.*

Vous voyez la fureur du tyran et la douceur du martyr ; les supplices dont on le menace et la joie qu'il témoigne. Vous voyez sa foi devant les juges, son intrépidité devant les bourreaux, sa constance dans les tourments. Vous voyez ici dépeints avec toute l'habileté de l'art, les instruments de son supplice, les trophées érigés à sa foi, tous les différents combats qu'il a soutenus, et qui lui ont procuré une couronne immortelle, rien n'est échappé au peintre habile et ingénieux : *certamina atque labores martyrio nobis expressit* (Ex sancto Gregorio Nys-

SENO, *Oratione de laudibus sancti Theodori.*)

On les a exposés dans ce lieu où reposent ces sacrées dépouilles pour ranimer votre foi et vous porter à la piété. La vue des saintes images doit faire ces impressions.

Malheur à ceux qui ne tirent aucun fruit d'un culte si religieux; qui regardent les saintes images avec un esprit de curiosité, qui les examinent longtemps dans les églises où elle sont exposées, pour louer l'habileté du peintre, ou censurer ses productions. Malheur à ceux qui ne passent point de ces images aux objets qu'elles représentent, et qui se mettent encore moins en peine de les imiter.

Erigeons avec l'Eglise, dit saint Jean Damascène, des statues et des images aux saints qu'elle honore : conformons-nous à son esprit et à ses sentiments sur ce culte, nous ne saurions nous égarer. *Statuas ipsis ac visibiles imagines erigamus.* Mais ne bornons pas là notre culte et notre piété; au contraire, faisons notre principal objet d'imiter si bien leurs vertus, que nous soyons nous-mêmes leurs statues et leurs images vivantes : *imo ipsi virtutibus eorum imitandis hoc consequamur, ut vivæ eorum statuæ atque imagines simus.* (Ex sancto JOANNE DAMASCENO, lib. IV *Orthodoxæ fidei*, cap. 16.) Nous devons donc représenter les saints par nos actions, comme les peintres les représentent par les couleurs et l'habileté de leur art.

Ah! permettez-moi, mes frères, en finissant, de satisfaire mon zèle, et de faire connaître le crime de ceux qui n'ont point chez eux de saintes images; le crime de ceux qui en conservent d'indécentes.

Quelle honte chez des catholiques, de ne point trouver d'images édifiantes? On voit des ameublements précieux, des curiosités de toute espèce. On porte même aujourd'hui la vanité sur ce point au-dessus de son état; on voit dans les conditions les plus inférieures, une magnificence qu'on ne voyait pas chez les plus qualifiés il y a un siècle. On veut paraître aisé, on ne veut point paraître catholique.

Chez les pauvres mêmes, dans les villes et dans les campagnes, il en est beaucoup qui n'ont point d'images édifiantes; ils achètent des histoires grossières et remplies de mensonges, des images qui représentent des siéges et des batailles, ou qui représentent des cérémonies, des scènes arrivées dans le royaume, et où l'on ne trouve point de crucifix auprès de leurs lits. S'ils sont dangereusement malades, on appelle un prêtre, un pasteur, on demande un crucifix, il n'y en a point. Grand Dieu! chez des catholiques, point de crucifix, pas une image de Marie! Que peut-on penser de la dévotion de ces personnes, mes frères? C'est pourtant ce que j'ai vu avec douleur, ce qui m'a pénétré, et ce qui m'oblige aujourd'hui de faire souvent ces reproches honteux pour des chrétiens catholiques.

Ah! chrétiens, si vous vous contentez d'adorer la croix une fois l'année, vous ne pensez donc point aux mystères de votre rédemption? Ne savez-vous pas que la croix est le signe du salut? Ne voulez-vous donc pas mourir entre ses bras? Ah! pour mourir avec elle, vivez avec elle; ayez dans vos maisons l'image de l'Homme-Dieu crucifié; prosternez-vous tous les jours devant elle, et adorez votre Sauveur qu'elle vous représente.

Dans quel temps sommes-nous, mes frères, et où est la religion des grands? Qui me donnera tout le zèle des prophètes, pour faire sentir tout le crime de ceux qui conservent dans leurs maisons des images indécentes? Car ce n'est pas ici un crime imaginaire que je combats; ce n'est pas à des païens que je le reproche, c'est à des chrétiens.

Dans les palais des grands, dans les appartements de ces curieux sans pudeur, dans ces maisons de campagne, qui servent souvent de retraite à la mollesse, dans ces jardins où l'on épuise des fonds considérables pour y faire régner l'agréable, que de tableaux indécents! que de représentations obscènes! que de statues que l'ouvrier ne semble avoir travaillées ingénieusement que pour enseigner et inspirer le crime! Tout ce que la fable a de plus libre, tout ce que les romans ont de plus sale, tout ce que le théâtre à de plus lascif, est représenté publiquement dans les maisons de ces mondains; ils en font leurs délices, ils n'ont rien épargné pour cela. Grand Dieu! est-ce des chrétiens que je parle, ou des sages de la Grèce? Est-ce des disciples d'un Dieu crucifié ou des disciples d'Epicure? Ah! que de peines et de tourments réservés à ces chrétiens qui présentent ainsi les amorces du vice à leurs frères!

Ayez donc, mes frères, des images saintes, qui vous rappellent vos devoirs, qui vous animent à la piété; éloignez de vous les représentations indécentes, qui ne peuvent que vous porter à l'iniquité; éloignez encore et ne révérez pas les images de ces hommes qui n'ont pas eu des sentiments conformes aux définitions de l'Eglise : tout culte, pour être légitime, doit être autorisé par l'Eglise.

Heureux, mes frères, si cette instruction a porté quelque lumière dans vos esprits, et plus heureux encore, si les objets représentés dans les saintes images exposées à votre vénération, vous servent de modèles dans toute votre conduite! Vous participerez alors à leur récompense, en sortant de ce monde. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LE CULTE DES SAINTES RELIQUES.

Non facies tibi sculptile. (*Exod.*, XX.)
Vous ne vous ferez point d'images taillées.

Si on écoute les protestants, mes chers frères, c'est encore par une religieuse délicatesse qu'ils blâment le culte que nous rendons aux précieux restes des corps des saints.

Visiter les tombeaux des martyrs, révérer leurs cendres, exposer à la piété des fidèles leurs précieux ossements, leur élever des

temples et établir des fêtes pour honorer leur mémoire, et célébrer avec magnificence les merveilles que Dieu a opérées en eux, c'est, selon ces réformateurs, une idolâtrie, un péché contre la défense du Seigneur, faite à la tête du Décalogue, de ne point se former d'autre objet de notre culte que lui seul.

Je vous ai déjà expliqué, mes frères, le sens de ces paroles: *Vous ne vous ferez point d'images taillées*, et réfuté l'application que les protestants en faisaient. Je ne m'arrêterai donc pas aujourd'hui à des preuves que j'ai déjà solidement établies; mais comme le culte des saintes reliques est un point contesté entre nous et les hérétiques des derniers siècles, il faut les confondre en même temps que nous instruirons les fidèles qui nous écoutent.

Nous avons la consolation, chrétiens, dans tous les points de notre doctrine, de marcher sur les traces des apôtres et des saints évêques qui ont occupé les premiers siéges, de les voir défendus et décidés dans les saints conciles. Nous faisons ce qu'on a fait dans la plus vénérable antiquité; la nouveauté a toujours alarmé l'Eglise, et tout ce qui en porte le caractère elle le proscrit.

Vous ne verrez rien dans le culte des saintes reliques, dont je vais vous entretenir aujourd'hui, qui ne soit conforme à l'esprit de l'Evangile et capable de nourrir la piété. Voici mon dessein.

Les motifs qui doivent nous porter à les honorer.

L'autorité de l'Eglise, qui les a toujours honorées.

Les instructions qu'elles nous donnent, lorsque nous les honorons.

Entrons dans le détail, et suivez-moi.

Nous honorons les précieux restes des saints, parce que Dieu lui-même les a rendus fameux par des miracles éclatants. Si les dépouilles des héros de la religion étaient des restes méprisables, auraient-ils été ramassés avec tant d'ardeur par les premiers chrétiens instruits par les apôtres ou par leurs successeurs? Et si l'on dit qu'ils étaient dans l'erreur, peut-on dire que Dieu soit capable de la favoriser? Cependant Dieu l'aurait favorisée, car on ne peut nier les miracles opérés aux tombeaux de plusieurs saints martyrs, et de plusieurs saints évêques. Les lieux où reposaient les dépouilles sacrées des serviteurs de Dieu, sont devenus des séjours de prodiges. Les plus anciens et les plus beaux monuments de l'Eglise le prouvent d'une manière éclatante; tous les siècles nous annoncent que Dieu est admirable dans ses saints: *mirabilis Deus in sanctis* (*Psal.* LXVII).

Quoi de plus admirable que de voir Dieu faire éclater sa puissance, pour conserver les restes des martyrs, malgré la fureur des tyrans, pour rendre inutiles toutes les précautions que la politique des ennemis de Dieu faisait prendre? N'a-t-il pas donné de l'intelligence aux bêtes pour respecter leur proie? Le feu ne les a-t-il pas respectées? La mer, cet élément furieux, s'est calmée, et ses flots ont porté respectueusement les corps qu'on avait jetés dans ses abîmes. Les oracles des démons sont devenus muets en présence des reliques de certains martyrs, comme nous le verrons, et la mort elle-même a été vaincue par l'attouchement du corps d'un serviteur de Dieu. Or que pouvons-nous dire de toutes ces merveilles attestées dans l'Ecriture et par les Pères des premiers siècles? Que Dieu est admirable dans ses saints, *mirabilis Deus in sanctis*

Mais si Dieu a opéré ces merveilles pour procurer des honneurs aux restes précieux des héros de la religion, nous faisons donc bien d'honorer les saintes reliques; les miracles que Dieu a opérés sont un motif. Mais continuons ce raisonnement, chrétiens; dès que nous prouvons que les reliques des héros de la religion ont opéré des miracles; que Dieu a fait sentir sa puissance dans les lieux où elles étaient déposées; nous prouvons que le Seigneur ne les regarde point comme des restes méprisables que l'on doit fouler aux pieds et laisser éternellement dans l'oubli du tombeau. Or, les miracles opérés par l'attouchement des saintes reliques sont attestés par l'Esprit de Dieu dans l'Ecriture.

A peine a-t-on jeté un cadavre dans le tombeau du prophète Elisée, qu'il ressuscite; le seul attouchement des sacrées dépouilles de ce grand serviteur de Dieu donne la vie à un mort que des voleurs dépouillaient. Dieu faisait donc éclater sa puissance jusque dans ce sépulcre. Les ossements d'Elisée étaient donc bien précieux à ses yeux, puisqu'il leur communique une vertu toute divine. Car remarquez comment le texte sacré s'exprime. Des hommes surpris, dit-il, et effrayés à la vue d'une foule d'étrangers qui venaient à eux, jetèrent sans attention le corps d'un homme mort dans le tombeau d'Elisée, *projecerunt cujusdam cadaver in sepulcro Elisei;* et ce cadavre n'eut pas plus tôt touché aux ossements du prophète Elisée, qui avait été déposé dans ce lieu, qu'il ressuscita. On vit cet homme plein de vie, marcher et prouver au monde étonné sa résurrection, *cum tetigisset ossa Elisei revixit homo et stetit super pedes suos* (IV *Reg.*, XIII). Or, mes frères, si les reliques des serviteurs de Dieu n'étaient que des restes méprisables, comme le veulent les hérétiques, Dieu, qui seul opère des miracles, les visiterait-il avec tant de puissance? Leur communiquerait-il une vertu si extraordinaire? Car ces miracles opérés aux tombeaux des saints autorisent notre culte.

Consultons l'Ecriture et nous verrons que non-seulement les corps des saints, mais même tout ce qui approche d'eux, tout ce qui est à leur usage, a été souvent rempli d'une vertu toute divine. Car Dieu est admirable dans ses saints, soit que l'on considère les voies par où il les conduit, soit que l'on considère les honneurs qu'il leur procure dès ce monde même : *mirabilis Deus in sanctis.*

Le manteau d'Elie n'a-t-il pas opéré des prodiges? N'a-t-on pas vu ce grand prophète et son disciple Elisée, passer à pied un grand fleuve? Ce seul vêtement avait séparé les

eaux, et tracé une route aux serviteurs de Dieu. (IV *Reg.*, II.)

L'histoire de l'Eglise naissante, que saint Luc, inspiré de l'esprit de Dieu, a écrite, ne nous assure-t-elle pas, que ce qui touchait au corps de saint Paul, et ses mouchoirs mêmes guérissaient les malades, et délivraient les possédés? (*Act.*, XIX.)

Le même auteur sacré ne nous apprend-il pas encore que l'ombre seule de saint Pierre guérissait tous les malades qu'elle couvrait sur son passage? (*Act.*, V.)

Si des serviteurs nous remontons au maître, la robe de Jésus-Christ n'a-t-elle pas opéré des miracles? La foi de l'hémoroïsse qui ne demandait qu'à la toucher fut récompensée, elle fut guérie sur-le-champ. (*Marc.*, V.)

Nous savons que c'est Dieu seul qui opère ces prodiges, mais nous respectons les instruments dont il veut bien se servir; et puisqu'il communique une vertu toute divine aux corps de ses serviteurs et à leurs vêtements mêmes, nous voulons aussi les honorer. Dieu se déclare pour notre culte en opérant des miracles, et en faisant briller la puissance dans les lieux où sont conservées les cendres des héros de la religion. Rappelez-vous, mes frères, ces tombeaux fameux dans l'histoire par des miracles avoués des païens et des hérétiques. Peut-on nier qu'il ne s'y soit opéré des prodiges? Quand je ne choisirais que celui du grand saint Martin de Tours, ne suffirait-il pas seul pour prouver que Dieu fait sentir sa puissance d'une manière singulière dans les lieux où reposent les cendres des héros de la religion? Les princes barbares, les monarques ariens, ont été témoins des prodiges opérés au tombeau de ce grand thaumaturge des Gaules. Nos rois ont été honorer ses dépouilles sacrées, et ont fait ériger des trophées à la puissance de celui qui leur communique tant de vertu. Il y aurait de l'absurdité à révoquer tous ces faits rapportés dans les annales de l'Eglise et du royaume. Mais aussi, par une juste conséquence, nous sommes donc sages quand nous rendons un culte de respect et de vénération aux restes vénérables des serviteurs de Dieu, puisque Dieu lui-même leur procure des honneurs si éclatants.

En parlant, chrétiens, du premier motif qui nous engage à honorer les saintes reliques, ne serais-je pas coupable, si je passais sous silence ce monument de la bonté de Dieu envers nous, et cette puissance qu'il a fait éclater depuis tant de siècles dans le saint temple où reposent les sacrées dépouilles de sainte Geneviève, notre illustre patronne? Ce saint corps n'est-il pas notre trésor, notre gloire, notre ressource, notre rempart et notre forteresse? Les maladies et les afflictions, les calamités et les fléaux les plus redoutables, n'ont-il pas cédé à la puissance de ce précieux dépôt? Nos monarques et nos magistrats n'ont-ils pas érigé des trophées à son crédit auprès de Dieu? Sont-ce ces ossements qui opèrent ces prodiges? Non; mais puisque Dieu les opère dans le lieu où ils sont déposés, et en faveur de ceux qui les révèrent, Dieu approuve donc notre culte, et il l'exige même, puisqu'il emploie sa puissance pour tirer les restes des saints de l'humiliation du tombeau dès ce monde même.

Si nous considérons aussi les corps des saints en eux-mêmes, ne méritent-ils pas notre vénération? Nos corps, dit l'apôtre saint Paul, sont les temples du Saint-Esprit. (I *Cor.*, VI.) L'Esprit-Saint a habité en eux; on a fait une dédicace solennelle de ces corps dans le baptême. Ils ont été marqués au sceau de l'Esprit de Dieu (*Ephes.*, I.) Ils ont été consacrés avec l'huile sainte, pour en faire une demeure digne de Dieu; et depuis l'incarnation du Sauveur, saint Paul les appelle les membres mêmes de Jésus-Christ : *membra Christi.* (I *Cor.*, VI.)

Or, ceux qui ont été conservés inviolables, qui ont servi à la justice, qui ont été immolés à la pénitence, ou déchirés pour la foi, ne méritent-ils aucune vénération? Ces restes précieux des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges, doivent-ils être foulés aux pieds? Ces débris vénérables du temple du Saint-Esprit, doivent-ils être confondus dans une vile poussière, surtout quand Dieu a manifesté leur gloire?

Voilà donc encore un motif du respect que nous rendons aux saintes reliques. Ces reliques des héros de la religion sont des débris du temple du Saint-Esprit, dans lequel il a habité avec complaisance, d'où il ne s'est pas retiré, qui est demeuré pur, inviolable; les restes d'un corps immolé pour la foi, ou détruit par les rigueurs de la pénitence, que les bourreaux ont déchiré impitoyablement, ou que l'Evangile a consumé lentement; les restes d'une chair crucifiée et victorieuse de tous les traits de la volupté et de toutes les amorces du plaisir; enfin des membres qui doivent se réunir à leurs corps à la résurrection générale, pour participer au bonheur immortel de l'âme, et être placés dans le séjour de l'éternité.

Ce ne sont quelquefois que des ossements et des cendres exposés à notre vénération, et enveloppés dans des étoffes précieuses; mais ces cendres doivent se ranimer, et ces ossements doivent être un jour revêtus de leur chair. Les corps paraîtront avec ces prérogatives dont parle saint Paul (I *Cor.*, XV), incorruptibles, pleins de gloire, de force et d'agilité. Ils iront avec le Fils de l'homme descendu sur la terre, pour rendre à un chacun selon ses œuvres, dans le séjour de la béatitude éternelle.

Or comment pouvons-nous être coupables en honorant les débris de ces corps qui doivent participer au bonheur de l'âme, dont Dieu lui-même prend un si grand soin, qu'il doit visiter, vivifier et ressusciter? Que ceux qui nient la résurrection des corps, négligent les tombeaux des héros de la religion : pour nous, nous honorons ce que Dieu honore, et notre culte est autorisé par l'Eglise.

Rien ne marque plus, mes frères, les

excès de l'hérésie, que le déchaînement de Luther et de Calvin contre le culte des saintes reliques. Jamais le furieux Vigilantius, dont nous parlons en citant saint Jérôme, n'a poussé si loin les invectives. Je ne vous cache point leur pernicieuse doctrine, j'ai de quoi la confondre.

« On devrait, dit Luther (*ad Evang. in die Nativ. Mariæ*), abolir le culte des reliques dans l'Eglise : on devrait cesser d'honorer des restes méprisables : pourquoi élever des temples en l'honneur de Pierre, de Paul ? A quoi servent tous ces édifices ? »

Vous voyez que Luther gémit des honneurs que nous rendons aux saints. Si on voulait le croire, on détruirait toutes les églises, et on cacherait dans les entrailles de la terre les restes précieux des héros de la religion. Il blâme l'Eglise de ne point agir de la sorte ; il lui prête des vues d'intérêt ; il la dépeint comme une séductrice, qui entretient de pieuses fraudes aux dépens de la foi de ses enfants (In *Apostilla in die exaltationis sanctæ crucis.*)

Aussi, Calvin qui a levé l'étendart de la révolte quelque temps après lui, ose-t-il assurer (*Admonitione de reliquiis*), que l'Eglise aurait bien fait de laisser dans les sépulcres les ossements des saints, et ne point exposer à un culte public des restes méprisables.

Telle est, mes frères, la doctrine de Luther et de Calvin sur le culte des saintes reliques. Voyons celle de l'Eglise.

Dès que l'Eglise a eu goûté les douceurs de la paix sous le règne du grand Constantin, et qu'il lui fut permis d'avoir des temples, elle a honoré d'un culte religieux les martyrs et les restes précieux de leurs corps échappés à la fureur des tyrans, ou à l'oubli du tombeau. Les saints docteurs ont prononcé des discours en l'honneur de ces héros de la religion. C'est dans ces discours que l'on voit leur respect pour ces restes vénérables, et leur zèle à exciter les fidèles à visiter les tombeaux qui renfermaient leurs ossements, leurs cendres. Cette vénération pour les reliques des saints est aussi ancienne que l'Eglise.

Tous les saints docteurs l'ont établie; et il est étonnant que les hérétiques des derniers siècles l'aient combattue avec tant de fureur. Ah ! comme ils ont imité l'empereur Julien l'Apostat sur ce point ; nous pouvons leur dire ce que saint Grégoire de Nazianze disait à cet ennemi des chrétiens : « Bien loin d'honorer les restes précieux des héros de la religion, vous les méprisez, *hæc non colis, sed contemnis.* » (Oratio tertia, quæ est *invectiva prior in Julianum.*) Vous voulez qu'on profane et qu'on jette avec mépris dans la poussière, les dépouilles sacrées des plus saintes colonnes de l'Eglise. Vous êtes jaloux de voir les corps de Pierre et de Paul, ces hommes tout divins, élevés de terre, placés dans un endroit honorable, révérés de toute la terre, et leurs tombeaux visités dans tous les siècles. Non-seulement vous ne voulez point leur rendre le culte, mais encore vous vous efforcez de répandre un opprobre éternel sur la gloire que l'Eglise leur procure ; vous en parlez avec mépris, et il ne tient pas à vous qu'ils ne restent dans l'oubli : *hæc non colis, sed contemnis.* Non-seulement vous avez blâmé l'Eglise dans le culte qu'elle rend aux saintes reliques, mais encore vous avez exercé une sacrilége fureur dans tous les lieux où il y en avait.

Dans quel tombeau n'avez-vous pas fouillé? Quel saint avez-vous respecté ? Quel temple n'a pas été témoin de vos scènes indécentes ? Vous avez jeté avec mépris les cendres des héros de la religion ; vous avez brisé les châsses précieuses qui les renfermaient, vous avez traîné avec impiété les ossements sacrés que l'Eglise honorait d'un culte religieux ; vous avez pillé l'argent, l'or et les pierreries que la magnificence royale et la piété des fidèles avaient donnés au saint temple, et qui étaient comme autant de trophées érigés à la sainteté et à la puissance des amis de Dieu. Ces jours de votre fureur sont marqués dans nos annales : ce sont des monuments de votre impiété. Un système sincère, une doctrine pure ne portent pas à ces excès. Vous pouviez ne pas honorer ces reliques ; mais vous ne deviez pas les profaner. Ainsi, on peut et on doit vous faire le reproche que Saint Grégoire de Nazianze faisait à Julien l'Apostat. Au lieu d'honorer les restes précieux des apôtres et des martyrs, vous les profanez. *Hæc non colis, sed contemnis.*

Ce saint docteur reprenait cet empereur de ses excès d'impiété, avec tout le feu et l'éloquence qui brillent dans ses écrits. Et dans cet endroit que j'ai cité, il lui reproche non-seulement de ne point vouloir honorer les reliques de Jean, de Pierre, de Paul, de Jacques et d'Etienne, mais même de vouloir les profaner, et les confondre avec la poussière des autres tombeaux : *hæc non colis, sed contemnis.*

Or n'est-ce pas ce qu'ont fait les hérétiques des derniers siècles? Que d'églises dans les Gaules ont été le théâtre de leur fureur ! Tirons un voile sur ces excès, et consolons-nous par la conduite de l'Eglise.

¶ Quand je développerais ici, mes frères, toute l'antiquité à vos yeux; quand je vous rapporterais toutes les décisions des conciles, et tous les témoignages des saints docteurs, vous n'y verriez rien autre chose, qu'une tradition constante du culte des saintes reliques. Dans tous les temps et dans tous les lieux, on voit des temples élevés en l'honneur des martyrs; on voit l'Eglise révérer leurs ossements et leurs cendres. Tous les Pères relèvent le prix des précieux restes de ces héros de la religion. Les uns excitent la dévotion des peuples pour les visiter ; les autres emploient leurs talents pour confondre les hérétiques qui les méprisent. Comment les plus saints conciles, les plus grands docteurs, les plus anciens historiens ecclésiastiques, auraient-ils donc soutenu un culte contraire à celui que l'on doit à Dieu? Comment une autorité si respectable

serait-elle tombée dans l'erreur? Je me trompe, comment nos frères séparés, osent-ils accuser toute l'Eglise de soutenir un culte dangereux, injurieux à la majesté divine? Ah! il ne faut pas s'en étonner, elle les a proscrits; ils sont ses ennemis, quoiqu'elle les regarde encore comme des enfants qu'elle voudrait porter dans son sein.

Examinons, mes frères, pour notre consolation, ce qu'on a pensé dans tous les siecles des saintes reliques.

« Telle est notre coutume, dit Eusèbe (*De præp. evang.*, lib. XIII, c. 7), nous rendons des honneurs à ceux qui ont vécu saintement, aux héros de la religion, qui en ont soutenu avec éclat l'héroïsme, nous leur adressons des vœux, comme à des amis de Dieu qu'il honore de sa puissance. Nous visitons leurs tombeaux, nous révérons leurs ossemens et leurs cendres, parce que ce sont des restes précieux, des dépouilles sacrées qui méritent un culte de vénération. »

N'est-ce pas encore le même Eusèbe qui rapporte (*Hist. eccles.* lib. IV, cap. 15) cette lettre touchante de l'Eglise de Smyrne sur les reliques de saint Polycarpe, lettre qui est un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique, et dans laquelle on voit un peuple instruit par les successeurs des apôtres, préférer les cendres de ce saint evêque, que les tyrans avaient fait brûler, aux pierres les plus précieuses? C'est aussi lui qui nous apprend (*Ibid.* lib. VII, cap. 14) qu'on conservait avec un grand respect la chaire de saint Jacques, apôtre et évêque de Jerusalem.

Saint Basile le Grand regarde les tombeaux des saints comme des forteresses, qui défendent les provinces et les empires qui les possèdent; comme de puissants remparts qu'ils opposent à leurs ennemis. « Ce n'est point, dit-il (*Orat. in quadrag. mart.*), seulement dans un lieu qu'ils font sentir leur puissance, mais dans tous les lieux qui possèdent une portion de leurs reliques : elles sont la gloire des royaumes, et effacent même celle des cours les plus brillantes. »

Avec quelle force saint Ambroise ne parle-t-il pas des miracles opérés aux tombeaux des saints martyrs, Gervais et Protais, et surtout d'un aveugle qu'il oppose aux ariens. Ces hérétiques, dit-il, nient le miracle opéré sur un homme aveugle, quoique cet aveugle avoue et publie sa guérison. Celui qui ne voyait point dit hautement : je vois, je ne suis plus aveugle. Ce ne sont point des personnes étrangères et affidées qui publient cette merveille, c'est le miracle lui-même qui se montre, qu'on examine, qu'on éprouve. On ne peut point dire non plus, ajoute saint Ambroise (Serm. 91 *De inv. SS. Gervas et Protas.*) que ce soit un homme inconnu, séduit par un parti. Toute la ville le connaît : *notus est homo;* personne n'ignore qu'il s'appelle Sévère : *Severus nomine.* Sa profession même est connue; il travaille depuis sa guérison à la laine, *lanius ministerio.* Voilà un miracle éclatant, un aveugle éclairé aux tombeaux des martyrs. C'est donc avec raison qu'on les visite et qu'on révère les restes sacrés qu'ils renferment.

Saint Augustin nous parle aussi (*De cura pro mortuis agenda*, cap. 17, *De civitate Dei*, lib. I, cap. 1, 3), mes frères, des miracles opérés aux tombeaux des saints martyrs Gervais et Protais, comme des miracles incontestables, et qui autorisent le culte religieux que l'Eglise rend aux saintes reliques.

Il rapporte aussi (*De civitate Dei*, lib. XXII, cap. 8 lib IX; *Confess.*, cap. 7.) le miracle de l'aveugle éclairé à Milan avec les mêmes circonstances que saint Ambroise.

Comment de si grands hommes sont-ils donc tombés dans l'erreur, si le culte des saintes reliques est une idolâtrie? Qui jamais a publié avec plus de magnificence la vertu des saintes reliques que saint Chrysostome? Ce Père a qui l'éloquence était si naturelle, emploie toutes les beautés dont elle est susceptible, pour dépeindre les merveilles qui s'opéraient aux tombeaux des martyrs.

« Les cendres des héros de la religion dit-il (serm. 35, *De virtutibus*), ne sont point une vile poussière que l'on doive mépriser; les sépulcres qui les renferment deviennent des séjours de gloire; les démons ne sauraient soutenir la présence de ces précieux restes des amis de Dieu, et de même que les vêtements de saint Paul et l'ombre de saint Pierre guérissaient tous les malades, de même les seules cendres des saints conservées avec respect dans leurs tombeaux déconcertent les puissances de l'enfer, et les forcent d'abandonner ceux qu'elles tourmentaient. »

Qu'on ne me vante point, dit ce Père, la magnificence de Rome, ces superbes édifices qui attirent les regards des étrangers : les tombeaux de Pierre et de Paul effacent toute cette grandeur mondaine. Ah! je voudrais voir ce sépulcre qui renferme le corps du grand Paul : *vellem videre sepulcrum.* Je voudrais voir les précieux restes d'un corps en qui Jésus-Christ a habité avec tant de puissance et de charité; de ce corps réduit en servitude, plié sous le poids des travaux apostoliques et immolé sous le glaive : *vellem videre pulverem corporis illius* (Homil. 32, *in Epist. ad Rom.*, in *Moral.*)

Vous me parlez, dit-il dans un autre endroit, du tombeau d'Alexandre, vous vantez le sépulcre qui renferme les restes humiliants de ce fameux conquérant : *tu mihi sepulcrum ostendas Alexandri*; vous marquez avec soin dans vos annales, le jour qui arracha ce grand capitaine à ses conquêtes, et fit échouer ses ambitieux desseins : *profer diem quo vitam finivit.* Mais pouvez-vous trouver quelque chose de grand après sa mort; sa gloire est-elle descendue avec lui dans le tombeau? et ses cendres méritent-elles d'être visitées?

Tous ces trophées que l'orgueil avait élevés sur son tombeau sont renversés; ces superbes mausolées sont détruits; ils ont duré plus longtemps, il est vrai, que son corps en proie à la pourriture et aux vers, mais ils ont disparu. On ne voit plus aucune trace de cette magnificence qui cachait l'humiliation du

tombeau : tous les artifices que l'on avait employés pour décorer cette terre d'oubli, sont tombés d'eux-mêmes : *omnia destructa sunt et exterminata.*

Ah ! il n'en est pas de même des tombeaux des serviteurs de Dieu : ils sont devenus des séjours de gloire et de puissance ; on n'y voit rien de la grandeur mondaine, mais la majesté de Dieu s'y fait sentir. Ce sont des lieux célèbres par les miracles qui s'y opérent, *Christi vero servorum sepulcra clara sunt.* Les ossements et les cendres des héros de la religion qui reposent dans ces sépulcres, sont visités avec plus d'ardeur que les palais des rois.

On abandonne les cours les plus brillantes pour aller rendre ses hommages à ces restes précieux ; on y voit des prodiges, et on y reçoit des bienfaits que le trône des monarques ne peut ni montrer ni distribuer. Chez les rois on aperçoit l'impuissance dans la grandeur, et au milieu des pompes du siècle, aux tombeaux des amis de Dieu on ressent les effets d'une puissance souveraine, dans le sein même de l'humiliation et dans le séjour de la mort : c'est ce qui les rend plus brillants que les trônes mêmes : *regis aulis sunt clariora.*

Ceux mêmes qui vivent dans l'empire d'Alexandre ignorent son tombeau, pendant que les barbares et les peuples les plus éloignés connaissent ceux des serviteurs de Dieu : *illius quidem loculum et proprii nesciunt, horum autem sciunt et barbari.*

Mais pour achever de peindre la gloire que Dieu procure aux corps de ses saints, ne pourrais-je pas vous faire ressouvenir qu'on a vu plusieurs fois les empereurs mêmes, dépouillés de la pourpre impériale, et dans une posture humiliante, visiter les cendres des martyrs, se prosterner avec respect devant ces précieux restes; les arroser de leurs larmes et adresser leurs vœux aux âmes bienheureuses qui ont laissé ces dépouilles sacrées sur la terre (S. Chrysost., homilia 66, *ad populum Antiochenum.*)

C'est ainsi que Dieu procure une gloire solide à ses serviteurs, et qu'il communique une vertu toute divine à leurs corps, et jusqu'à leurs cendres mêmes.

Si le téméraire Vigilance se soulève contre le culte des saintes reliques; s'il publie que ce sont des restes méprisables que l'on doit oublier et cacher dans le sein de la terre, avec quel zèle saint Jérôme ne repousse-t-il pas son impiété? Avec quelle solidité ne prouve-t-il pas la pureté de ce culte? Avec quelle éloquence n'étale-t-il pas à ses yeux la tradition de tous les siècles qui l'ont précédé? Malgré la fureur chagrine de Vigilance, dit ce Père, qui voudrait avec ses interprétations être la seule idole du monde, on révère dans toute l'Eglise les restes précieux des héros de la religion : ainsi, selon cet ennemi des saintes reliques, les empereurs, les souverains pontifes, tous les évêques sont des sacriléges. Car, c'est sous leurs yeux; et par leur ordre, qu'on fait ces pompeuses translations des corps des saints qu'on élève des temples magnifiques, où ils sont placés honorablement, et qu'on les enveloppe dans des étoffes précieuses. Saint Jérôme (*Contra Vigilantium*, c. 2) trouve ce culte si pur et si bien autorisé, qu'il regarde le système de Vigilance comme un prodige d'incrédulité qu'on devrait annoncer à toute la terre.

Que dirais-je, mes frères, de ces fameuses translations des reliques des saints, qui se sont faites sous les yeux des plus grands empereurs : celle de saint Babylas sous l'autorité de Julien l'Apostat, parce que ces précieux restes déposés dans le temple de Daphné, imposaient silence aux démons et renversaient les idoles. (Theodoret., *Eccl, hist.* lib. III, cap. 9.).

Celle de l'apôtre saint André, de saint Luc et saint Timothée à Constantinople, sous l'empire le Constantin; celle de Samuel sous Arcade; celles de saint Etienne, de saint Laurent, de saint Agnès, sous le jeune Théodose.

Vous voyez le respect que le sacerdoce et l'empire portaient aux dépouilles sacrées des héros de la religion, et par conséquent que ce culte était celui de toute l'Eglise. Quelle autorité contre celle des hérétiques des derniers siècles!

Les conciles n'ont pas soutenu avec moins de zèle les honneurs que nous rendons aux restes précieux des amis de Dieu.

Nous voyons par le second concile de Nicée, que c'était la coutume de l'Eglise de placer des reliques, lorsqu'on consacrait des édifices en l'honneur de Dieu. Ces reliques étaient portées avec pompe et au chant des psaumes. Voici les termes du concile (can. 7) : « Nous ordonnons que l'on dépose des reliques dans tous les temples consacrés au vrai Dieu, et celui qui consacrera un temple sans y mettre des reliques, qu'il soit déposé comme transgresseur des traditions ecclésiastiques. »

Le cinquième concile de Carthage (cap. 14) veut que tous les autels ou chapelles qui se trouveront dans les champs ou sur les chemins, en l'honneur de certains martyrs, soient détruits à la diligence de l'évêque, s'il est prouvé qu'il n'y repose aucune relique authentique du martyr qu'on y révère. Il veut absolument qu'on n'établisse aucun culte dans un lieu, qu'il n'y ait ou le corps, ou une relique certaine et approuvée du saint qu'on invoque.

Or, mes frères, de toute cette tradition constante, de tous ces monuments respectables de l'antiquité, je tire deux conséquences.

La première, que le dogme des saintes reliques est le dogme de tous les temps, de tous les lieux, de tous les conciles, de tous les pères et de tous les docteurs de l'Eglise.

La seconde, que si le raisonnement des protestants était vrai, et que le culte que nous rendons aux saintes reliques fût une idolâtrie, il s'ensuivrait que l'Eglise dans tous les siècles serait tombée dans cet abominable péché. Ah ! déplorons leur aveu-

glement sur ce point, aussi bien que sur les autres. Que la doctrine de l'Eglise catholique nous soumette. Elle a des témoignages qui la rendent vénérable à ceux qui ne sont pas prévenus, et que le vent des nouvelles doctrines n'agite pas et ne fait pas flotter à son gré de tous les côtés.

Peut-être, dira-t-on, qu'il se glisse beaucoup d'abus dans les reliques exposées à la vénération des fidèles, qu'il s'en trouve de fausses, et que les voyages que l'on fait pour les visiter occasionnent beaucoup de dissipation, et même des excès qui déshonorent la religion.

Pour répondre à la première de ces objections, je dis qu'un sentiment de secte, ou le penchant du peuple pour le merveilleux, ont seuls donné occasion à ces dévotions aveugles et tumultueuses, l'Eglise s'est toujours soulevée contre; elle les a proscrites et abolies, autant qu'il a été en son pouvoir, elle n'a jamais présenté à ses enfants que des objets capables d'aniner leur foi et de perfectionner leur conduite; et sans tomber dans l'extrémité de certains critiques peu soumis, on n'a qu'à suivre ce que le saint concile de Trente a dit et déclaré au sujet des miracles et des saintes reliques, et l'on ne tombera jamais dans l'erreur. « Qu'on n'admette aucun nouveau miracle, dit ce concile (sessione xxv, cap. 1), ni aucune nouvelle relique, avant que l'évêque s'en soit rendu certain, et n'ait donné son approbation. »

Toute dévotion qui n'est pas revêtue de cette autorité, toute relique qui n'a pas été déclarée authentique, ne peut être que l'objet de la vénération d'un peuple séduit qui n'écoute pas l'Eglise; jamais elle n'a exposé ses enfants à la séduction.

J'en dis de même de la seconde objection; elle déplore les excès de ces chrétiens qui profanent les voyages les plus saints par une dissipation toute mondaine, et qui admirent plus les châsses qui renferment les ossements des martyrs, que les actions héroïques qu'ils ont pratiquées. Elle leur dit sans cesse que ces reliques exposées à leur vénération leur donnent de solides instructions.

Oui, chrétiens, ces restes précieux des héros de la religion nous donnent des leçons importantes pour notre salut. L'Eglise n'expose pas à notre vénération les cendres de ces hommes qui ont vécu dans le péché ou dans la désobéissance à ses saintes lois, ces hommes de plaisir, de richesses et d'ambition. Hélas ! l'Evangile lui apprend à déplorer leur sort, et elle trouve dans les livres saints des oracles qui la font trembler sur leur destinée. Ces corps amollis par de honteuses voluptés, sont sans honneurs dans la poussière de la terre, et s'ils ressuscitent au dernier jour du monde, ce ne sera point pour participer au bonheur des élus. Les pécheurs n'auront point de place dans l'assemblée des justes : *non resurgent impii in judicio, neque peccatores in consilio justorum.* (*Psal.* I.)

La mort les arrache à leurs richesses; cette séduisante opulence du siècle disparaît alors, et ils sont absolument semblables à ces pauvres qui ont rêvé pendant leur sommeil qu'ils étaient riches : *dormierunt somnum suum viri divitiarum et nihil invenerunt in manibus suis.* (*Psal.* LXXV.)

Les honneurs n'accompagnent pas non plus l'ambitieux dans le tombeau La mort le dépouille de tous ses titres. La grandeur mondaine dont il se repaissait sur la terre et dans les jours de sa gloire, amuse les hommes qui ne s'occupent point de l'éternité, mais elle est impuissante pour relever l'humiliation du sépulcre, *non descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII.)

Or ce ne sont point, chrétiens, les restes de ces hommes livrés au plaisir, attachés aux richesses, enivrés des honneurs, que l'Eglise offre à votre vénération.

Hélas ! ils vous donneraient des leçons conformes à vos penchants, et vous ne les copiez que trop exactement par malheur pour vous. Elle les laisse dans l'oubli du tombeau, et si Dieu ne vous révèle pas dès ce monde leur malheureuse situation dans l'éternité, nous ne devons pas moins trembler sur le sort de ceux qui vivent selon les maximes du siècle. Mais pour les précieux restes des amis de Dieu, il n'en est pas de même, ils nous rappellent toute la perfection du christianisme.

Quand on voit avec les yeux de la foi les instruments de la passion de Jésus-Christ, sa croix, sa couronne d'épines, ses clous, doit-on se contenter d'une tendresse ou de quelques larmes passagères. Ne doit-on pas se rappeler l'amour de ce divin Sauveur qui est mort pour nos péchés; et cet oracle qu'il a prononcé solennellement, et qu'il adresse à tous : il faut porter sa croix pour être mon disciple : *si quis vult post me venire.... tollat crucem suam?* (*Luc*, IX.)

Quand vous voyez les restes vénérables d'un martyr dont tous les membres ont été déchirés pour le nom du Seigneur Jésus, ne devez-vous point vous reprocher votre lâcheté. Hélas ! il n'a point redouté l'appareil le plus effrayant des supplices, et vous redoutez le moindre discours du monde, l'indifférence d'une personne en place ! Vous négligez les devoirs de votre religion pour un intérêt temporel ! Comment sacrifieriez-vous votre vie pour l'intérêt de la religion ?

Vous ne craignez que ceux qui peuvent nuire au corps, et vous ne craignez pas celui qui peut perdre éternellement votre âme. (*Matth.*, X.) Vous faites le contraire des martyrs; vous perdez la vie éternelle pour conserver la vie temporelle et en jouir criminellement. Ah ! quel fruit tirez-vous à la vue de ces restes précieux des martyrs échappés miraculeusement à la fureur et aux précautions des tyrans ?

Quelle leçon d'innocence ne nous donnent pas les reliques d'une vierge ! Ce sont les débris d'un corps pur et sans tache, d'une chair victorieuse des attraits de la volupté. Cette vierge, pour se conserver et plaire à

son divin Epoux, a eu horreur des apparences mêmes du mal; a renoncé aux douceurs les plus légitimes et s'est cachée dans la solitude. Que nous sert-il d'honorer ces restes précieux, si nous souillons nos corps par des plaisirs criminels?

Le culte même que nous leur rendons et les vœux que nous leur adressons, ne condamnent-ils pas cette satisfaction que nous accordons à nos sens; cette témérité avec laquelle nous nous exposons dans les dangers; cette sécurité que nous montrons au milieu des amorces du plaisir et des appas du vice? Les saints redoutaient plus les combats de la chair que les persécutions des tyrans. Nous sommes tous les jours vaincus parce que nous ne les appréhendons pas. On périt dans le danger qu'on aime et qu'on a recherché, et l'on fait sans remords des membres de Jésus-Christ, dit saint Paul les membres d'une prostituée : *tollens membra Christi, faciam memba meretricis.* (I *Cor.*, VI.) Quelle horreur!

Quoi de plus capable de nous animer à la pénitence que ces saintes reliques des pénitents, exposées à notre vénération! Pouvons-nous nous rappeler leurs larmes, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs macérations, et nous pardonner ces coupables adoucissements qui nourrissent les passions? Sommes-nous plus innocents qu'eux? Avons-nous moins irrité le Seigneur, ou espérons-nous follement que Dieu nous épargnera après que nous nous serons épargnés nous-mêmes?

Ah! dans le silence même où reposent ces restes précieux des pénitents, ils vous disent avec le Sauveur : Si vous ne faites pénitence, bien loin de participer à notre gloire, vous périrez tous. *Nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII.)

Enfin les saintes reliques nous donnent des leçons pour participer à la résurrection des élus. C'est un mystère, dit saint Paul (I *Cor.*, XV), que ce qui se passera à la résurrection : *mysterium* : nous ressusciterons tous : *omnes resurgemus*, mais nous ne serons point touschangés : *sed non omnes immutabimur.* Tous les hommes ressusciteront dans leur propre chair; voilà la foi : *omnes resurgemus;* mais tous ne ressusciteront pas pour être heureux, et ne jouiront pas de cet heureux changement qui arrivera au corps des saints : *non omnes immutabimur.* Voilà la différence.

Toutes les cendres des morts qui reposent dans les tombeaux se ranimeront, et toutes les âmes se réuniront à leurs corps : *qui dormiunt in terra pulvere evigilabunt.* (*Dan.*, XII.)

Mais il y aura alors une séparation : les uns iront dans la gloire éternelle : *alii in vitam æternam.* (*Ibid.*) Ce sont les élus, et ces héros de la religion dont vous honorez les saintes reliques; les corps alors participeront à la gloire de l'âme.

Les autres iront dans un opprobre éternel, pour y déplorer à jamais leur triste destinée : *alii in opprobrium ut videant semper* (*ibid.*), et ce sont les pécheurs qui ne se seront pas convertis; leurs corps, souillés d'iniquités, participeront aux tourments inexprimables de l'âme.

Or voici, chrétiens, ce que vous disent les saintes reliques : jugez de la gloire future de nos corps par les honneurs que Dieu procure dès ce monde à nos ossements et à nos cendres. Voyez comme il se montre magnifique dans ses serviteurs; efforcez-vous de marcher sur leurs traces; honorez vos corps qui sont les temples du Saint-Esprit : que le péché ne règne plus dans votre chair, puisqu'elle doit ressusciter. *Non regnet peccatum in vestro mortali corpore.* (*Rom.*, VI.) Mais vivez assez saintement pour que vos corps avec vos âmes participent, au jour de la résurrection, au bonheur que Dieu nous a accordé par son infinie miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON V.

LE CULTE DES SAINTS.

Non facies tibi sculptile. (*Exod.*, XX.)
Vous ne vous ferez point d'images taillées

Le culte des saints n'a pas moins été combattu que celui des saintes images et des saintes reliques.

Vigilance, contre lequel saint Jérôme a écrit avec tant de force, et les protestants ont tantôt disputé leur pouvoir auprès de Dieu, tantôt blâmé l'Eglise des honneurs qu'elle leur rend. Mais nous n'avons pas des armes moins fortes pour les combattre que dans les deux derniers discours.

L'Eglise est toujours la même, elle ne se dément jamais. Les mêmes conciles, les mêmes docteurs qui ont établi le culte des saintes images et des saintes reliques, ont établi aussi celui des saints. La plus pure et la plus ancienne tradition autorise les honneurs que nous rendons aux héros de la religion, ces hommes fameux que Dieu a voulu conduire dans une route de gloire, qu'il a donnés en spectacle au monde, et dont le monde n'était pas digne.

Qu'ils ont été puissants sur la terre, ces amis de Dieu! Le feu de la divine charité les consumait, le salut des âmes les occupait, le zèle pour l'Eglise les rendait infatigables, l'Evangile les immolait, l'espérance de posséder Dieu les faisait languir sur la terre. Que de miracles n'ont-ils pas opérés! Combien de fois n'ont-ils pas suspendu la foudre que Dieu était prêt à lancer sur des têtes criminelles! Dieu semblait n'avoir rien de caché pour ses serviteurs d'un certain ordre. De là tous ces thaumaturges, ces prophètes qui ont paru dans tous les siècles, seraient-ils devenus inutiles, impuissants et méprisables parce qu'ils sont consommés dans la charité, et placés dans la béatitude?

C'est ce que veulent les hérétiques, mais c'est ce que l'Eglise aurait en horreur de penser. Elle est persuadée que ceux qui ont touché le cœur de Dieu pendant leur vie, ont fait régner sa clémence, arrêté les effets de sa justice, obtenu tant de grâces et de faveurs, dont il s'est servi pour opérer tant de prodiges, découvrir tant de secrets et pré-

dire tant d'événements, sont encore plus puissants après leur mort.

Celui qui les a couronnés ne les a pas abandonnés, et c'est pourquoi elle les honore, elle les implore et elle porte ses enfants à les imiter. On doit honorer les saints, on doit prier les saints, on doit imiter les saints.

La gloire des saints dans le ciel, principe des honneurs qu'on leur rend.

Le pouvoir des saints auprès de Dieu, principe des vœux qu'on leur adresse.

Les vertus des saints, principes de l'obligation qu'on nous impose de les imiter. Trois reflexions importantes qui demandent toute votre attention.

Si Luther eût été bien persuadé de la gloire des saints, il n'aurait pas dit avec tant de mépris (*De cæremoniis Ecclesiæ servandis*), qu'il fallait abolir toutes les fêtes établies en leur honneur : *festa sanctorum in universum aboleantur*.

Quoi de plus juste et de plus innocent que d'honorer ceux que Dieu a couronnés, qu'il associe à son bonheur ineffable, et dont il déclare la sainteté par tant de merveilles ! Mais l'hérésie ne connaît point de bornes. Varier continuellement, se répandre en invectives, tel est le caractère de l'hérétique.

« Je n'ai jamais eu dans la pensée, dit Luther (*Epist. ad Georgium Salatinum*), de soutenir que ce fût un péché d'invoquer les saints, même pour les besoins temporels; c'est le sentiment des hérétiques de Bohême, mais ce n'est pas le mien. »

Et dans un autre endroit (*in fest. S. Joan.*) il dit : On peut me faire cette question, et me demander : Pourquoi prier les saints? Comment seront-ils présents à nos prières? De quels termes devons-nous nous servir? Je réponds, dit Luther, que vous devez vous adresser à eux, comme vous vous adressez à vos frères qui sont vivants; car quelquefois vous dites à une personne pieuse, priez Dieu pour moi : *ora pro me Deum*. Or vous devez vous adresser ainsi aux saints. Par exemple, vous pouvez dire, saint Pierre priez pour moi : *dive Petre, ora pro me*. Vous ne péchez point dans ce culte. *Non peccas*.

Croirait-on que ce fût Luther qui parlât ainsi? Ne dirait-on pas que c'est un docteur orthodoxe qui instruit?

Ah ! mes frères, ces variations des hérétiques prouvent leurs égarements, et déposent contre leur opiniâtre résistance.

Le même Luther, qui semble dans ces différents endroits approuver le culte des saints, dit dans un autre (*ad Evangelium Dominicæ* XXIII *Trinitatis*), que les honneurs que l'on rend aux saints sont de l'invention du démon.

C'est ainsi que ce grand réformateur passe d'une extrémité à l'autre, ou plutôt, c'est ainsi qu'on s'égare quand on abandonne l'autorité légitime, qu'on suit l'esprit particulier, et qu'on ferme les yeux à cette lumière posée sur la montagne pour éclairer tous les hommes sincères. Pour nous qui envisageons la gloire des saints, nous sommes persuadés que nous devons les honorer, et que les honneurs que nous leur rendons ne déplaisent point à Dieu.

Il faut considérer deux sortes de gloire par rapport aux saints. La gloire que Dieu leur a procurée dès ce monde ; la gloire qu'il leur a accordée dans l'autre vie. On a vu dès ce monde même l'accomplissement de ces oracles de l'Ecriture : Je ferai honorer ceux qui m'honoreront : *quicunque honorificaverit me glorificabo eum* (I *Reg.*, II.) La mémoire du juste sera éternelle (*Psal.* CXI); on se ressouviendra du juste, on lui donnera des louanges, et le nom des impies périra honteusement. (*Prov.*, X.)

Abel, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, tous les prophètes et les justes de l'ancienne loi ont honoré le Seigneur, ils ont marché en sa présence, ils lui ont obéi. Les siècles qui les ont vus auraient dû être plus purs, ayant de si grands exemples de sainteté. Cependant tous ces grands serviteurs de Dieu ont été cachés pendant un temps, méprisés, persécutés, errants et en proie à la malice et aux insultes des méchants. Si toutes ces grandes scènes n'avaient pas changé, si on ignorait ces grands événements marqués dans l'Ecriture, on pourrait dire : Où est la gloire des amis de Dieu? Mais on n'ignore pas ce que Dieu a fait pour les faire honorer, et leur gloire a suivi de près leurs humiliations.

Les reproches que Dieu fait à Caïn, les sévères châtiments qui suivent son crime, ne prouvent-ils pas que Dieu prend les intérêts du juste? Le nom odieux de Caïn n'est marqué dans les Ecritures que pour faire ressouvenir de l'innocent Abel, dont le Saint-Esprit fait l'éloge dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Dieu a-t-il voulu qu'on ignorât qu'Enoch avait été l'objet de ses complaisances? et en le cachant miraculeusement dans le secret de sa face, n'a-t-il pas fait passer à la postérité la plus reculée l'éloge de ses vertus?

Quelle gloire n'a-t-il pas procurée à Noé devant ces peuples charnels, qui avaient souillé leurs voies, et se moquaient des craintes de ce saint patriarche? Il est le seul avec sa famille qui échappe aux vengeances divines. Tous ces misérables voient en périssant, le soin que Dieu prend du juste.

Par quelle route plus glorieuse pouvait-il conduire Abraham, Isaac et Jacob? Il défait leurs ennemis, il punit les rois qui veulent les insulter, il leur envoie des anges, il se montre à eux dans les déserts. Dieu aime tellement Abraham, qu'à sa prière, il aurait pardonné aux voluptueux habitants de Sodome et de Gomorrhe, s'il se fût trouvé dix justes parmi eux. Ne peut-on pas s'écrier ici : Oh ! que le juste est agréable à Dieu ! Oh ! que la prière du juste est puissante !

Que dirai-je de Moïse? Quelle gloire Dieu ne lui a-t-il pas procurée devant Pharaon? N'efface-t-il pas, dans l'Egypte, toute la grandeur de ce prince? Le législateur ne voit-il pas plusieurs fois le monarque à ses pieds lui demander grâce? Ce prince impie

n'implore-t-il pas sa clémence? Ne lui demande-t-il pas sa protection? Toute la grandeur du monde plie devant lui, et l'enfer même lui rend hommage. Pourquoi Moïse est-il si grand? C'est qu'il est serviteur de Dieu.

N'est-ce pas le glaive de Dieu qui rend le glaive de Josué victorieux? Quelle gloire n'a pas eue ce grand capitaine dans les combats qu'il a soutenus contre les ennemis d'Israël? Ses victoires sont des miracles; Dieu obéit à sa voix, le soleil s'arrête dans sa course, les murailles de l'orgueilleuse Jéricho tombent en sa présence. (*Jos.*, VI, XI.) Quelle gloire Dieu peut-il donc préparer à ses serviteurs dans l'éternité, puisqu'il leur procure de si grands honneurs sur la terre?

On sait la gloire des prophètes d'Israël; si les rois impies les ont persécutés, ne les ont-ils pas fait trembler sur leur trône? N'annonçaient-ils pas avec liberté les plus grands événements? Ne les menaçaient-ils pas de la part de Dieu?

Ces hommes de miracles, Elie et Elisée, commandaient à la nature. Le ciel s'ouvrait ou se fermait à leur gré. Quelle gloire n'a pas eue Elie sur les faux prophètes de Baal? Quelle victoire n'a pas remportée son disciple sur la mort? Les nations mêmes incirconcises rendaient hommage à ces grands hommes; leur gloire ne s'est pas éclipsée à leur tombeau. Dieu a rendu celui d'Elisée fameux par des miracles du premier ordre; le ministère qu'Elie doit exercer à la fin du monde est annoncé dans le Nouveau Testament.

On n'ignore pas la gloire de Joseph dans l'Egypte, les honneurs de Daniel à la cour de Nabuchodonosor, l'élévation de Mardochée dans l'empire d'Assuérus. Il n'appartenait qu'à un Dieu de changer les fers de ses serviteurs en lauriers, et de les rendre solidement grands où les autres sont si petits.

Or, cette gloire que Dieu a procurée à ses amis pendant leur vie; cette autorité qu'il leur a donnée, et qui faisait dire à David : Vos amis, ô mon Dieu, sont couverts de gloire, et leur autorité est solidement établie : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum* (*Psal.* CXXXVIII), est une des raisons qui nous portent à les honorer. Aussi nous ne pouvons refuser des honneurs à ceux que Dieu a honorés lui-même d'une manière si éclatante, et nous ne devons pas craindre de prononcer leurs éloges après que l'Esprit-Saint les a loués lui-même si magnifiquement. Ah! louons, dans l'assemblée des justes, ces hommes fameux que Dieu a couronnés, et qu'il a couverts de gloire dans les jours mêmes de leur pèlerinage et dans le lieu de leur exil : *Laudemus viros gloriosos.* (*Eccli.*, XLIV.)

Louons ces hommes de miséricorde, de sainteté et de miracles; ces hommes soumis au Seigneur, et à qui la nature obéissait; ces hommes que Dieu a choisis pour annoncer ses ordres, édifier les peuples, et représenter sa puissance : *Laudemus viros gloriosos.*

Passons dans la nouvelle loi, nous y verrons toujours Dieu attentif à relever les humiliations de ses serviteurs, à faire éclater leur sainteté, et à leur procurer des honneurs.

L'Evangile, les histoires les plus anciennes nous prouvent la vérité de cet oracle : on se ressouviendra sans cesse du juste pour lui donner des louanges, pendant qu'on oubliera jusqu'au nom même des impies qui sont ignominieusement ensevelis dans la poussière : *Memoria justi cum laudibus, et nomen impiorum putrescet.* (*Prov.*, X.)

Ne pouvait-on pas dire de tous les saints ce que saint Augustin dit de saint Vincent? « On ne parlerait pas, dit-il (serm. 276, *in natali sancti Vincentii*), du cruel empereur qui l'a fait souffrir, si on n'honorait pas aujourd'hui dans toute l'Eglise son martyre. *Quis hodie nomen Datiani audisset, nisi passionem Vincentii legisset.* »

Point de province, point de royaume, sans excepter l'empire romain, où Vincent n'ait des temples, des solennités. Partout on voit des trophées érigés à son héroïque courage; partout on chante ses louanges, on célèbre ses vertus. Il a eu la gloire de triompher du tyran pendant sa vie et après sa mort : *Vicit Datianum vivens, vicit et mortuus.*

Pendant qu'on honore ce généreux athlète de Jésus-Christ, le nom odieux de celui qui l'a fait périr aux yeux de la chair ne subsiste que pour recevoir de nouvelles malédictions, et de nouveaux anathèmes : *Nomen impiorum putrescet.*

Quelle gloire se sont acquise les Néron, les Maximien, les Dioclétien, les Dèce, les Julien Apostat, ces monstres qui voulaient étouffer la religion dès son berceau? N'ont-ils pas été vaincus par les premiers héros de la religion? Ne bravaient-ils pas leur fureur? Ne défiaient-ils pas leur puissance, et ne déploraient-ils pas publiquement leur aveuglement, au lieu d'implorer leur clémence? Une force invisible les soutenait : Dieu opérait des miracles à leur mort, sous les yeux de leurs ennemis, et leur constance dans les tourments était le plus grand miracle. Le Seigneur suscitait des chrétiens zélés pour ramasser leurs membres déchirés, ou leurs cendres éparses. Les honneurs de l'Eglise suivaient de près leur triomphe.

Que saint Pierre et saint Paul sont grands! Que Néron est odieux! Que tous les martyrs ont été honorés depuis la paix de l'Eglise! Que les tyrans qui les ont fait souffrir ont reçu de malédictions! Leurs tombeaux ignorés, leur règne flétri, leurs noms proscrits, leur mémoire en exécration, ils sont demeurés dans l'ignominie; sur la terre on ne parle d'eux que pour dire que c'étaient des monstres qui déshonoraient l'humanité : *Nomen impiorum putrescet.*

Lisez les annales de l'Eglise, vous y verrez Dieu donner en spectacle un solitaire, une vierge, un juste caché, dérobé au monde. On ne parle plus des monarques, des grands qui ont vécu dans le même temps que ces saintes âmes; mais on parle d'elles, on leur rend des honneurs annuels.

Pourquoi ces justes obscurs, cachés, sont-

ils devenus si grands ? Comment ont-ils effacé la grandeur des rois ? Comment, dans les jours même de leur vie, ont-ils été désirés dans les cours les plus brillantes ? Comment la vertu qui n'aime pas à se produire a-t-elle pu percer sur ces théâtres du monde? Ah ! c'est qu'ils étaient devenus utiles en devenant saints. Dieu faisait des miracles pour les faire honorer ; il veut que le juste soit loué après sa mort, et que l'impie soit oublié : *Memoriam justi cum laudibus, nomen impiorum putrescet.*

Or, chrétiens, de toutes ces vérités, dont l'expérience ne permet pas de douter, il s'ensuit deux choses : La première, que Dieu pendant la vie de ses serviteurs a souvent relevé leurs humiliations, pris leur défense, fait des miracles, soit pour les protéger, soit lorsqu'ils le priaient pour les autres.

On ne peut pas nier que Dieu n'ait protégé Moïse, exaucé sa prière pour son peuple, et fait par son ministère un grand nombre de miracles. On ne peut pas nier que saint Pierre n'ait ressuscité la Tabithe, guéri un boiteux à la porte du temple, fait expirer à ses pieds Ananie et Saphire, et qu'un ange n'ait brisé ses liens lorsqu'il était dans les prisons.

On ne peut pas nier que saint Paul n'ait ressuscité ce jeune homme qui était tombé pendant qu'il prêchait, et qui s'était tué ; que tous ceux qui étaient avec lui dans un vaisseau furent sauvés dans une violente tempête, par sa prière et à cause de lui, selon l'assurance qu'il en eut dans une révélation.

On ne peut pas nier non plus, sans témérité, que Dieu ait fait des miracles pour découvrir les corps de plusieurs de ses serviteurs, et leur faire rendre des honneurs. Saint Ambroise et saint Augustin nous l'apprenent en parlant des saints martyrs Gervais et Protais. Toutes les précautions des tyrans ne pouvaient pas empêcher les fidèles de ramasser les restes des martyrs.

Saint Augustin, que j'ai déjà cité, nous assure (serm 176, *in natali sancti Vincentii*) que Dieu fit un miracle pour conserver le corps de saint Vincent. On l'avait jeté dans la mer après sa mort ; mais Dieu, dit-il, fit éclater sa puissance. Cet élément furieux respecta ce sacré dépôt, et les flots le portèrent avec une sorte de vénération sur le rivage : *Mortuus maria transnatavit.*

Or, je dis que cette gloire que Dieu a procurée à serviteurs pendant leur vie, et après leur mort, est le principe des honneurs que nous leur rendons. Seconde conséquence des vérités que j'ai avancées.

Pouvons-nous mieux faire que d'imiter le Seigneur ? Pouvons-nous nous tromper en honorant ceux qu'il a honorés lui-même ? Et ne serions-nous pas coupables de laisser dans l'oubli ceux dont Dieu a manifesté la gloire si solennellement ? Ils méritent bien que nous chantions leurs louanges, puisqu'ils ont mérité d'être loués par la Vérité éternelle.

D'ailleurs, dit saint Jérôme (epist. 53 *ad Rivariam*), nous honorons les serviteurs de Dieu, afin que les honneurs que nous leur rendons retournent au Seigneur qui est le principe des vertus qu'ils ont pratiquées, des merveilles qu'ils ont opérées, et de la gloire dont ils sont en possession : *Honoramus servos ut honor servorum redundet ad Dominum.*

Si nous considérons la gloire des saints dans le ciel, pouvons-nous leur refuser ces honneurs, dont les protestants nous font un crime ? Persuadés qu'ils sont arrivés au terme, qu'ils ne peuvent plus perdre leur couronne, qu'ils goûtent tranquillement et avec sécurité les doux fruits de leurs travaux, les oublierons-nous, renverserons-nous les trophées érigés à leurs vertus, et cesserons-nous de nous assembler pour louer les merveilles que le Tout-Puissant a faites en eux ? Non, mes frères, leur gloire dans le ciel nous oblige de les honorer.

Je n'entreprends pas de vous développer tout le fonds de cette gloire des saints, c'est-à-dire de ces âmes héroïques dont l'Eglise a constaté juridiquement la béatitude, ni de tous ces élus que Dieu seul connaît. Ceux auxquels nous rendons des honneurs aujourd'hui ont été reconnus dans les premiers siècles de la manière qui se pratiquait alors ; mais c'était toujours l'Eglise qui permettait ce culte public, qui faisait dresser des autels et élever des temples en l'honneur des martyrs ; elle n'a jamais honoré que des hommes morts dans la pratique des vertus chrétiennes, dans la foi orthodoxe. Et dans la suite, de crainte qu'il ne se glissât quelques abus dans le culte des fidèles, elle a établi une forme juridique et un examen qui ne laissent rien à désirer aux plus sévères critiques.

Ce n'est pas sur des merveilles qui peuvent éblouir, et susceptibles d'illusion, sur des événements incertains, sur un genre de vie approuvé par les uns et blâmé par les autres, que l'Eglise romaine déclare la béatitude des serviteurs de Dieu ; mais elle les canonise, lorsqu'il est constant qu'ils ont possédé dans un degré éminent et héroïque les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Alors elle prononce qu'ils jouissent de la gloire promise aux justes. Honorons ceux qu'elle honore, et nous ne nous tromperons pas ; mais aussi contentons-nous de savoir qu'ils jouissent de Dieu sans approfondir autre chose.

Si je suis la pensée du prophète, la gloire des saints est belle, magnifique ; mais l'idée qu'il en donne est trop à notre portée, pour ne pas voir qu'elle est dépeinte sous des traits symboliques.

Ils goûteront sans cesse les douceurs d'une joie pure et d'un divin repos. Ils sont occupés à chanter les louanges du Seigneur, et portent, comme ce séraphin qui fut placé à la porte du paradis terrestre, des glaives à deux tranchants dans leurs mains. Ce sont eux qui doivent accompagner l'Eternel dans les vengeances qu'il doit exercer contre les nations infidèles. Et, lorsqu'il reprochera aux peuples leurs iniquités, ils assisteront au

jugement que subiront les rois, et ils souscriront à la sentence qui les attachera pour toujours au char du démon. Voilà, dit-il, une gloire réservée aux saints et à tous les élus : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus.* (*Psal.* CXLIX.)

Saint Jean, dans son *Apocalypse* (VII), nous les représente avec des vêtements blancs comme la neige, des palmes dans leurs mains, et placés devant le trône de l'Agneau immortel.

Saint Paul appelle leur félicité un poids immense et éternel de gloire : *æternum gloriæ pondus.* (II *Cor.*, IV).

Jésus-Christ l'appelle une joie : *gaudium.* (*Joan.*, XVI.)

Mais toutes ces expressions, encore une fois, sont symboliques; il n'y a que ceux qui en jouissent qui peuvent la sentir. Toutes les peintures qu'on en peut faire ne la représentent pas.

Saint Paul dit qu'il a été ravi jusque dans le Paradis : *raptus est in paradisum.* Il a entendu des choses mystérieuses : *audivit arcana verba.* Mais il n'est pas possible à l'homme de les raconter : *quæ non licet homini loqui.* (II *Cor.*, XII.)

La doctrine de l'apôtre saint Paul et celle du disciple bien-aimé nous apprennent également l'impuissance dans laquelle nous sommes d'expliquer les biens ineffables que Dieu prépare à ses élus. Les idées les plus belles que nous pouvons nous en former, les peintures les plus magnifiques que nous en pouvons faire, sont toujours au-dessous de la vérité : lorsque l'Ecriture en parle, aussi bien que de Dieu, c'est toujours en des termes symboliques, et des expressions figurées, et par là elle se met en quelque sorte à notre portée.

Tant que nous sommes chargés des liens de ce corps de chair, et dans ce lieu d'exil, dit l'apôtre saint Paul, nous ne pouvons connaître qu'imparfaitement et en partie les choses du ciel, et l'Etre incompréhensible que nous adorons ici-bas, et dont l'univers nous annonce l'existence : *Ex parte cognoscimus.* (I *Cor.*, XIII.) Nous ne le voyons qu'en énigme et représenté dans tous ses ouvrages comme dans un miroir. *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (*Ibid.*) Mais lorsque cette maison terrestre sera détruite, et que l'âme en sera sortie, alors tous les voiles seront levés, toutes ces ténèbres sacrées qui nous le cachent seront dissipées, nous le verrons sans nuage, nous le contemplerons dans toutes ses perfections : *Tunc autem facie ad faciem.* (*Ibid.*)

L'apôtre saint Jean s'explique à peu près dans les mêmes termes : Nous sommes persuadés, dit-il, que nous serons semblables à Dieu, lorsqu'il se montrera à nous dans le ciel : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus.* (I *Joan.*, III.)

Il en apporte la raison : c'est, dit-il, que nous le verrons tel qu'il est : *Quoniam videbimus sicuti est.* (*Ibid.*)

Or, selon cette doctrine, je puis dire en quoi consiste le fonds de la gloire des saints dans le ciel : c'est de posséder Dieu, de le voir, de le contempler, de le connaître dans toute l'étendue de ses perfections, de savoir ce qu'il est, au lieu qu'ici-bas nous pouvons dire seulement qu'il est

Or, cette gloire que Dieu communique à ses saints est le principe des honneurs que nous leur rendons. Des âmes pour lesquelles Dieu n'a plus de secrets, de mystères, de réserves, méritent bien notre culte. En honorant leurs triomphes, nous honorons celui qui les a couronnés, et c'est ce qui a porté l'Eglise dans tous les siècles à célébrer leur mémoire avec tant de magnificence; nous ne faisons que suivre ses traces, lorsque nous leur rendons un culte public.

Que j'aime à entendre chanter les louanges du saint martyr Flavien, dans le fameux concile de Chalcédoine (act. 2), si respecté des protestants! Louanges éternelles à Flavien, disent les Pères de ce concile. Le martyr Flavien vit encore après sa mort, et il prie pour nous dans le ciel : *Flaviano æterna memoria..... Flavianus post mortem vivit, martyr pro nobis oret.*

La coutume d'honorer les saints dans l'Eglise est aussi ancienne que l'Eglise même. Point de royaume, point d'empire où l'Eglise n'ait étendu ses conquêtes, où les saints n'aient été honorés. L'Eglise militante applaudit aux triomphes des héros de la religion par des fêtes, des louanges et des vœux publics.

Les plus grands docteurs de l'Eglise ont été les premiers panégyristes des martyrs. Les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Basile, les Grégoire de Nazianze ont prononcé comme nous faisons, des discours en l'honneur de ces hommes fameux qui avaient scellé de leur sang la religion de Jésus-Christ, et qui avaient édifié l'Eglise par leurs héroïques vertus : on croyait ne jamais trop faire pour honorer des âmes consommées dans la charité, et placées dans le sein même de la gloire de Dieu.

De là ces magnifiques édifices élevés en leur honneur, ces trophées érigés sur leurs tombeaux, ce concours des peuples fidèles les jours marqués dans les fastes de l'Eglise; ces grands de la terre, ces empereurs mêmes qui voulaient avoir part au tribut annuel de louanges qu'on leur rendait. Rien de plus beau, de plus pompeux et de plus édifiant que ces solennités des saints.

Saint Grégoire de Nysse, en faisant l'éloge de saint Théodore, martyr, compare les honneurs que l'on rend aux saints avec ceux que l'on rend aux grands de la terre; et il montre que la gloire de ces derniers n'est ni aussi sincère, ni aussi étendue, ni aussi durable que celle des serviteurs de Dieu.

« Quel est l'empereur, dit-il (*Orat. de saint Theod.*), même celui qui s'est distingué par de grands exploits, que l'empire met au nombre de ses plus fameux conquérants, qui a pris des villes, subjugué des nations, remporté des victoires, et attaché ses ennemis vaincus à son char, qui soit honoré comme les serviteurs de Dieu, à qui l'on donne au-

tant de louanges, et dont la mémoire soit célébrée si constamment et si universellement? »

« Que l'on me montre à Rome, dit saint Jérôme (epist. 54), le temple de Romulus, et les honneurs qu'il y reçoit, pour moi je montrerai le temple de saint Pierre, où il reçoit continuellement des honneurs de la part des chrétiens, qui honorent dans saint Pierre Jésus-Christ qui l'a élevé dans un si haut degré de gloire dans le ciel, après lui avoir donné une puissance toute divine sur la terre. »

La gloire des héros du monde se dissipe comme une fumée. Celle des héros de la religion est éternelle; ils sont même de puissants intercesseurs auprès de Dieu pour nous.

Pouvoir des saints dans le ciel, principe des vœux qu'on leur adresse.

Le pouvoir des saints auprès de Dieu est trop bien établi dans l'Ecriture et dans la doctrine des Pères, pour que nous puissions en douter raisonnablement; et c'est ce pouvoir qui est le principe des vœux que nous leur adressons.

Saint Jean parle des prières des saints qui sont dans le ciel : *Orationes sanctorum.* (*Apoc.*, V.) Elles sont figurées par cet encens de suave odeur qu'ils présentent sans cesse à l'Eternel.

Si les prières des justes ont été si puissantes sur la terre, pourquoi voudrait-on qu'elles fussent inefficaces dans le ciel?

Mon serviteur Job priera pour vous, dit le Seigneur à ces amis qui étaient venus pour le consoler, et qui augmentaient encore sa douleur par les reproches amers qu'ils lui faisaient : *Job servus meus orabit pro vobis.* (*Job.*, XXIV.) C'est lui qui obtiendra le pardon de votre faute.

Après cela, ne pouvons-nous pas dire avec l'apôtre saint Jacques, que la prière du juste est bien puissante : *Multa valet deprecatio justi.* (*Jac.*, V.)

Mais aussi, si la prière du juste est si puissante sur la terre, quel succès ne doit-elle pas avoir dans le ciel, où il est sans aucune tache uni à Dieu si étroitement, et abîmé dans son divin amour.

Mais, peut-être, demandera-t-on s'il est certain que les saints prient pour nous? Oui, mes Frères, il est certain, c'est la foi de l'Eglise fondée sur l'Ecriture sainte.

Nous voyons dans le second livre des *Machabées*, que le pontife Onias et le prophète Jérémie priaient après leur mort pour le peuple juif, et la sainte cité de Jérusalem. Judas Machabée vit ces héros de la Synagogue dans une vision. Il vit Onias qui avait été grand prêtre, dont les mœurs avaient été si douces et si pures, qui élevait les mains vers le Tout-Puissant. Il vit le prophète Jérémie, dont le zèle avait été si ardent, et il entendit une voix qui lui dit : Voilà Jérémie, le prophète de Dieu, qui prie constamment pour le peuple et Jérusalem. *Hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate Jerusalem.* (II *Machab.*, XV.)

En vain dira-t-on qu'ils ne jouissaient pas encore de la vue de Dieu, puisqu'ils étaient retenus dans les limbes : en vain dira-t-on que c'est une vision qui ne peut pas établir un dogme; c'est l'Esprit-Saint qui parle. Les saints, qui demandaient la venue du Messie, pouvaient demander aussi le salut de leurs frères. Et Origène (homil. 3 *in Cantica*) et Eusèbe (*De præparatione evangelica*) citent cet endroit des *Machabées*, pour établir la même vérité que je prêche.

Si l'on ajoute que les saints ne peuvent point voir ce qui se passe sur la terre, ni être présents à toutes nos prières, que Dieu seul est immense.

Je réponds que ce que les saints n'ont point par eux-mêmes, ils le peuvent avoir par la bonté de Dieu qui leur révèle ce qui se passe, et qui le leur fait connaître par des moyens qui nous sont inconnus, mais qui n'ajoutent rien à sa puissance.

C'est le sentiment de saint Thomas. « Dieu seul, dit ce grand docteur (in lib. IV *Sentent.*, distinct. 45, quæst. 8), connaît par lui-même les pensées des cœurs, il est vrai; cependant les saints peuvent les connaître aussi, lorsqu'il plaît au Seigneur, qui n'a rien de caché pour eux, de le leur révéler, soit par le moyen des visions, soit par quelque manière que ce puisse être. »

Ce sentiment, chrétiens, est appuyé sur l'Ecriture; Dieu ne fit-il pas connaître au prophète Elisée ce qui se passait de plus secret dans le conseil du roi de Syrie? (IV *Reg.*, VI.)

Ce même prophète, quoique absent, ne vit-il pas son serviteur Giezi qui recevait contre son ordre des présents de Naaman? (*Ibid.*, V.)

C'est sur cet endroit que saint Augustin dit : « Si Elisée a pénétré ce que son serviteur Giezi faisait étant loin, à plus forte raison les saints qui sont dans le ciel auront-ils le don de connaître ceux qui prient sur la terre : *Quanto amplius tunc omnes munere isto abundabunt.* » (Aug., *De civit. Dei*, lib. XXII, cap. 29.)

Ah! dit saint Augustin, « les saints ont encore plus de pouvoir dans le ciel que sur la terre. Là ils règnent, ici ils combattaient; là ils possèdent ce qu'ils désiraient; là la charité est consommée, ici elle n'était que commencée; là ils sont consolés, ici ils étaient éprouvés; là ils sont assurés de leur bonheur, ici ils n'étaient pas assurés de persévérer. »

Or, continue ce saint docteur, « si dans ce séjour de larmes et de combats, les saints étaient si puissants; si l'ombre seule du corps de saint Pierre guérissait les malades : *Si tunc opem ferre poterat umbra corporis*, que ne peut-il pas à présent dans le ciel où il est entré avec une plénitude de vertu : *Quanto magis nunc plenitudo virtutis?* Si avant même son martyre, il fut si puissant pour secourir ceux qui avaient recours à lui, quel doit être son crédit après son triomphe? *Si ad præsidia supplicantium tam potens fuit ante martyrium, quanto magis efficax post*

triumphum? » (Aug., serm 5, *De sanctis Petro et Paulo.*)

C'est ce que disait de saint Athanase saint Grégoire de Nazianze : Il est sorti de ce monde, dit-il, dans une vieillesse chargée de vertus, après avoir soutenu de grands combats et souffert beaucoup pour la vérité contre les ariens. Mais maintenant je suis certain que du ciel, où il règne, il jette de tendres regards sur nous, et qu'il tend une main secourable à ceux qui souffrent pour la foi orthodoxe, et avec d'autant plus de crédit et de succès qu'il est à présent délivré des liens de ce corps de mort : *Eoque magis quod corporis vinculis liberatus est.* (Grégor. Naz., orat. 24, quæ est *Oratio in Ægyptiorum adventum.*)

Nous ne devons donc point douter du pouvoir des saints dans le ciel, et négliger de leur adresser nos vœux et nos prières.

Car, quoique nous ne puissions point les voir, dit saint Ambroise (epist. 22 *ad Marcellinam*), nous sentons toujours les heureux effets de leur puissance : *Nos et si eos videre non possumus, sentimus tamen.*

« Quoique vous soyez passé de ce monde pour entrer dans le séjour d'une gloire éternelle, dit saint Grégoire de Nysse, en s'adressant à saint Théodore, dont il faisait l'éloge, vous n'ignorez pas les peines, les besoins et les prières des fidèles qui vous invoquent : *Humanas tamen molestias et necessitates non ignoras.* »

« Je rendrai toujours un culte religieux aux saints apôtres, aux saints prophètes et aux saints martyrs, dit saint Basile (*Epist ad Julianum Apostatam*), parce que ce sont autant d'intercesseurs qui prient pour moi dans le ciel : *Suscipio sanctos apostolos, prophetas, martyres, qui pro me apud Deum supplicant.* »

« Les saints ne cessent d'intercéder pour nous, dit saint Augustin (*in Psal.* LXXXV), que lorsque nous cessons nos prières et nos gémissements : *Non transeunt eorum interpellationes nisi cum transit gemitus noster.* »

Vous dites que les saints ne peuvent pas être présents à nos prières; qu'il est impossible qu'ils les entendent; que c'est le comble de la folie d'aller tumultueusement aux tombeaux des martyrs comme s'ils s'y trouvaient pour nous écouter, répond saint Jérôme à Vigilance; mais n'est-ce pas vous plutôt qui êtes un insensé? Dans quelle fureur et dans quel précipice l'erreur ne vous précipite-t-elle pas?

Nous savons que les saints par eux-mêmes sont des créatures limitées, qu'ils ne peuvent ni entendre ni voir ce que l'on dit et ce que l'on fait ici-bas.

Nous savons aussi qu'ils ne sont pas le principe des grâces et des faveurs qui coulent sur nous, mais qu'ils sont seulement les canaux par où elles passent.

Nous ne leur disons pas dans nos prières de nous accorder ce que nous demandons, mais de le demander.

Nous sommes assurés que ce que Dieu a fait pour des justes qui étaient encore sur la terre, il le fera pour ceux qu'il a couronnés; et que, s'il a passé les lois de la nature plusieurs fois en leur faveur dans ce monde, il peut bien dans l'état de gloire où ils sont, leur communiquer une puissance au-dessus de nos pensées et de l'ordre ordinaire.

Nous ne mettons point de bornes à sa puissance; pour vous, vous imposez des lois à Dieu même : *Tu Deo leges ponis.* Lisez l'Ecriture, et vous verrez que les saints suivent l'Agneau partout où il va : *Sequuntur Agnum quocunque ierit.* (*Apoc.*, XIV.) Or, si l'Agneau, qui est vrai Dieu, est partout : *Si Agnus ubique*, on peut conclure que ceux qui sont admis à la suite de l'Agneau sont partout aussi.

Ce Dieu rémunérateur leur communique sa gloire, les fait participer à son immensité; et celui à qui rien n'est caché, découvre à ses amis ce qu'ils ne pourraient ni connaître ni savoir par eux-mêmes. C'est ainsi que ceux qui habitent avec Dieu et en qui Dieu habite peuvent être partout : *Ergo et hi qui cum Agno sunt, ubique esse credendi sunt.* (Hyeron., *Contra Vigil.*, cap. 20.)

Que ce raisonnement de saint Jérôme est beau, mes frères, et qu'il établit solidement le culte de l'intercession des saints! Ces héros de la religion sont dans la gloire; quelle est cette gloire des saints? C'est la possession de Dieu, c'est Dieu seul qui est le fonds de cette béatitude, dont nous ne pouvons concevoir que de faibles idées sur la terre; ils sont en Dieu, et Dieu est en eux. Est-il étonnant qu'il leur découvre ce qui se passe parmi nous, quand il s'agit du salut des âmes? Il ne faut que faire attention aux merveilles qu'ont opérées certains justes pendant leur vie, pour être persuadé de ce qu'ils peuvent dans le ciel.

Saint Augustin établit aussi la même vérité dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages, et quoique je l'aie déjà cité plusieurs fois dans ce discours, je ne crains point de finir les autorités des Pères par la sienne.

Comme le culte de saint Cyprien suivit de près sa mort, ce grand docteur était de ceux qui avaient le plus de confiance dans les mérites de ce glorieux martyr, et dans les écrits qu'il a faits contre Fauste, il lui dit que les saints dans le ciel ont beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, et qu'ils obtiennent des grâces et des faveurs singulières pour ceux qui combattent encore sur la terre et qui les invoquent; que pour lui il est obligé de publier à la gloire du Seigneur, qui est admirable dans les saints, qu'il a été merveilleusement secouru par les prières du grand saint Cyprien. *Orationibus ejus adjutus.* (S. Aug., lib. XX, *contra Faustum*, cap. 21.)

« Je suis certain, dit-il dans un autre ouvrage (*De vera religione*, cap. 25), que ces esprits bienheureux, qui aiment le Seigneur, m'aiment aussi, et que celui qui demeure en lui peut être sensible aux prières des humains; qu'il les connaît en Dieu, devant qui tout est présent; que c'est pour moi un intercesseur puissant, qui désire ardemment de me voir associé à son bonheur, et qui ne

peut point être jaloux de la félicité que Dieu me prépare, et à laquelle j'espère parvenir un jour.

Or, mes frères, vous voyez cette chaîne précieuse de la tradition ; tous les saints docteurs tiennent le même langage, tous reconnaissent le crédit des saints auprès de Dieu, tous soutiennent que les saints, qui demeurent en Dieu, sont de puissants intercesseurs ; qu'ils entendent nos prières, qu'ils les présentent à l'Eternel. Ils sont des négociateurs habiles du salut de leurs frères, pour me servir encore de la pensée d'un Père : *Legati apud Deum potentissimi ;* des astres bienfaisants qui répandent leurs douces influences dans le désert : *astra mundi ;* de belles fleurs qui font la joie et la couronne des paroisses, des villes, des provinces, des royaumes et des empires qui se sont mis sous leur protection, et qui les honorent comme leurs apôtres ou leurs patrons : *flores Ecclesiarum.* (S. Basil., *oratione in 40 martyr.*)

Ah ! que la doctrine qui reconnaît le pouvoir des saints est respectable ! C'est celle de tous les temps, de tous les lieux, de tous les fidèles ! Ah ! qu'elle est pure ! puisqu'on attribue tout à Dieu comme à sa source ; qu'on lui rend grâce des victoires qu'il a fait remporter aux saints, et des faveurs qu'il nous accorde par leur intercession, et que c'est à lui seul que nous offrons le saint sacrifice, quand nous célébrons des messes en l'honneur des héros qu'il a couronnés, comme l'Eglise l'a expliqué dans son dernier concile œcuménique. (Ex Conc. Trid., sess. xxii, cap. 3 ; sess. xxv, *Decret. de invocat. sanct.*)

Mais ce n'est pas assez, mes frères, d'être persuadés de la gloire et du pouvoir des saints ; nous serons condamnés par les honneurs mêmes que nous leur rendons, si nous ne les imitons pas, et si nous ne marchons pas sur leurs traces.

Etes-vous persuadés, mes frères, que ces héros, auxquels vous rendez aujourd'hui un culte public par l'ordre de l'Eglise, ont été ce que vous êtes, et que par conséquent vous pouvez devenir ce qu'ils sont ? Etes-vous bien persuadés aussi que le culte que vous leur rendez, tout légitime qu'il soit, sera pour vous un sujet de condamnation ? Ce sont cependant deux vérités importantes, et que vous ne devez pas ignorer.

« Il y a trois choses que nous devons considérer attentivement dans les saints, dit saint Bernard (*Serm. in vigilia SS. Petri et Pauli*) : *Tria sunt quæ in festivitatibus sanctorum vigilanter considerare debemus ;* les secours que les saints nous obtiennent du Seigneur par leur puissante intercession : *auxilium sancti ;* les exemples de vertus qu'ils nous ont laissés : *exemplum ejus ;* et la confusion dont ils nous couvrent, lorsque nous ne marchons pas sur leurs traces : *confusionem nostram.* »

Les saints sont des intercesseurs, je vous l'ai prouvé, en établissant l'autorité du culte que nous leur rendons ; ils sont des modèles et des juges, je vais vous l'apprendre en finissant ce discours.

Première vérité, chrétiens, que je développe, pour votre instruction. Les saints ont été ce que vous êtes, et vous pouvez devenir ce qu'ils sont.

« Oui, dit saint Chrysostome, nous pouvons parvenir au bonheur des saints : *possumus nos quoque esse quod sunt.* »

Il ne faut pas regarder ces héros qui sont dans le ciel comme des hommes extraordinaires, qui ont vécu dans d'autres temps, dans d'autres climats, qui avaient d'autres grâces que nous, d'autres tempéraments, moins d'obstacles et moins de passions.

C'est là l'erreur des chrétiens lâches de nos jours, qui se contentent d'être les admirateurs oisifs des actions et de la gloire des saints. Ils ont été ce que nous sommes ; ils ont rempli nos emplois ; ils avaient, comme nous, une chair à dompter, des passions à vaincre, des périls à éviter, un monde à redouter.

Ils avaient la même loi, le même Evangile, les mêmes grâces, les mêmes espérances. Ils ont mérité le ciel, nous pouvons donc le mériter aussi : *possumus nos quoque esse quod sunt.* Nous n'avons qu'à faire ce qu'ils ont fait : *Si faciamus ipsi quod faciunt.* (S. Chrysost., *De martyribus quod imitandi sunt, aut non laudandi.*) Nous le pouvons.

On ne nous propose point pour modèles des anges, mais des créatures qui avaient les mêmes faiblesses à craindre et les mêmes combats que nous à soutenir.

Voulez-vous savoir, chrétiens, quelle est votre erreur sur les saints. La voici.

Vous ne vous arrêtez qu'à ce qu'il y a d'éclatant dans leur vie : les miracles, les prophéties, les extases, les ravissements, les déserts, les austérités singulières, les supplices, le renoncement à ses biens, à ses emplois, toutes les voies mystérieuses et extraordinaires par lesquelles Dieu a conduit plusieurs de ses élus.

Voilà les seules choses auxquelles vous faites attention en lisant l'histoire des saints, ou en écoutant leurs éloges ; il n'est pas étonnant que vous vous en teniez à l'admiration, et qu'ils vous paraissent des hommes singuliers que vous ne pouvez imiter.

Mais, pour détruire cette erreur, je vous dis avec saint Jean Chrysostome : Dans tous ces saints qu'on vous propose pour modèles, les vertus ont toujours été les mêmes : *In istis semper pares virtutes ;* dans tous une foi vive, une charité ardente, une ferme espérance : *Pares virtutes.*

Otez ce qu'il y a de mystérieux, d'extraordinaire, puisque les voies extraordinaires ne sont pas essentielles à la sainteté, tous observaient la loi de Dieu, pratiquaient l'Evangile, étaient humbles, chastes, modestes, doux, détachés de la terre : *Pares virtutes.*

Tous ont montré du zèle pour l'Eglise, de la patience dans les souffrances, de la bonne foi dans le commerce, de l'intégrité dans le barreau, de la droiture à la cour, des mœurs

douces et pures dans le bruit et la licence des armes.

Ils ont tous rempli différents emplois; ils pratiquaient toutes les vertus convenables à leur état : *Pares virtutes.*

Quand on vous dit d'imiter les saints, on ne vous dit pas d'être des hommes de prodiges, mais des chrétiens de mœurs.

On vous demande des vertus et non des miracles, la vie commune tracée dans l'Evangile, et non la vie extraordinaire des anachorètes. En séparant le merveilleux, vous trouverez dans tous les saints toujours les mêmes vertus : *Pares virtutes.*

Il est vrai qu'ils ont tous soutenu des combats différents : *Dissimiles pugnæ.*

Les uns ont eu des combats sanglants à soutenir, ce sont les martyrs. Il a fallu qu'ils rendissent compte de leur foi devant les tyrans déchaînés contre l'Eglise naissante, et qu'ils bravassent la mort avec l'appareil le plus effrayant.

Les autres ont eu des hérésiarques fameux et accrédités à combattre : ce sont les saints docteurs; ils ont quelquefois vu la vérité proscrite dans tout un empire, et gémissante dans les fers et dans les exils. Alors ils avaient besoin de zèle pour attaquer l'erreur, de talents pour la confondre, de fermeté pour la soutenir, aux dépens de leur liberté.

Ceux-ci ont été obligés de combattre contre leurs passions, et ce sont presque tous les saints. Il semble que l'ennemi du salut se soit attaché d'une manière particulière à faire tomber certaines âmes; mais leur vigilance a triomphé des images les plus flatteuses du vice et des plus dangereuses amorces.

Ceux-là, avec un tempérament doux et tranquille, portés dès leur enfance à la vertu, ont eu à combattre contre la fausse tendresse d'une famille attachée à la terre, et contre les appâts d'une riante fortune; il leur a fallu résister aux caresses et aux menaces de parents, et fouler, pour ainsi dire, aux pieds la chair et le sang.

Voilà des combats différents : *Dissimiles pugnæ*, et tous ont remporté des victoires éclatantes, parce qu'ils en sont sortis victorieux : victoires complètes pour chaque saint, quoique les combats n'aient pas été les mêmes : *Gloriosæ victoriæ.* (S. Chrys., *loc. sup. cit.*)

Mais la variété des combats que les saints ont eu à soutenir n'empêche pas que les vertus qui ont servi de fondement à leur sanctification, ne soient les mêmes : *Pares virtutes*, celles qu'on exige de vous, chrétiens, qu'on sépare des prodiges et des voies extraordinaires, et que vous pouvez pratiquer; car c'est une vérité que nous pouvons devenir ce qu'ils sont : *Possumus nos quoque esse quod sunt.*

Voici la seconde vérité : c'est que, si vous ne les imitez pas, dit saint Chrysostome, vous serez condamnés par votre culte même.

On ne propose point à votre vénération, chrétiens, des grands éblouis de leur grandeur, enflés de leur autorité. On laisse dans l'oubli ces monarques mêmes qui ont brillé sur le trône par la magnificence d'une cour brillante et par la force de leurs armes. Si l'Eglise honore, dans ses fastes, des rois, ce sont ceux qui ont fait régner Dieu dans leurs Etats, qui ont fait respecter l'Evangile à la cour, et qui savaient commander à leurs passions et les dompter.

On ne vous propose point des riches attachés aux biens fragiles de la terre, des hommes qui parlaient d'économie, lorsqu'il s'agissait de soulager les misérables, et qui étaient prodigues lorsqu'il s'agissait de satisfaire leurs coupables penchants; mais des riches qui avaient des biens, comme n'en ayant point, tendres, compatissants, qui ont laissé dans le sanctuaire, dans les villes et dans les campagnes, des traces de leur charité.

On ne vous propose point des mondains que les plaisirs amollissaient, que les bagatelles du siècle occupaient, que des coutumes perverses tyrannisaient, que les maximes de l'Evangile révoltaient; mais des hommes de retraite, de mortification, de pénitence, de crucifiement.

On ne vous propose point de ces hommes téméraires et audacieux qui citaient nos mystères au tribunal de leur raison; ces esprits rebelles aux décisions de l'Eglise, qui méprisaient son autorité et bravaient ses anathèmes; mais des hommes dociles et soumis, qui respectaient l'Eglise et ses oracles; des hommes de foi et d'obéissance.

Et vous-mêmes, vous ne voudriez pas révérer des hommes de vices ou d'erreur. Or, puisque ce sont les vertus des saints qui vous portent à les honorer, pourquoi ne les imitez-vous pas? Votre culte vous doit couvrir de confusion et vous condamne. Ne pas imiter ce qu'on loue dans ses semblables, c'est une folie. Les noms des hommes de vice sont odieux dans l'histoire, vous seriez fâchés de leur rendre des honneurs. Les noms des saints sont précieux, vous leur rendez un culte de vénération. Que vous êtes coupables de ne point marcher sur les traces de ceux dont vous chantez la sagesse et la gloire!

Un chrétien, dit saint Chrysostome, doit imiter celui qu'il loue, ou il doit cesser de le louer, s'il ne veut point l'imiter : *Aut imitari debet si laudat, aut laudare non debet si imitari detractat.*

Que celui qui loue son frère, continue ce saint docteur, travaille à mériter les mêmes louanges : *Qui alium laudat laudabilem se reddat.* Que celui qui admire les vertus des saints ne demeure point dans une admiration stérile, mais qu'il se rende lui-même admirable par une sainteté de vie conforme à son état : *Qui sanctorum merita admiratur, mirabilis ipse vitæ sanctitate reddatur.* (S. Chrys., *loc. sup. cit.*)

Sans cela il sera condamné par le culte même qu'il rend aux serviteurs de Dieu. Car, c'est être bien coupable de louer la vertu, d'en reconnaître le prix, la récompense, et

de demeurer tranquillement dans le péché. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes frères : honorez les saints, votre culte est autorisé ; mais imitez les saints pour parvenir à leur gloire. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

LA FOI SPECULATIVE.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)

Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Je vais commencer aujourd'hui, mes frères, à vous expliquer les trois vertus théologales. Ces vertus sublimes qui nous font croire à la parole infaillible de Dieu, qui nous font espérer les biens éternels qu'il a préparés à ceux qui le servent, et qui nous attachent à lui comme au seul et unique objet capable de satisfaire nos désirs et de remplir le vide de notre cœur. Ces vertus sont distinguées par l'apôtre saint Paul.

Pendant le cours de notre vie, dit-il, nous distinguons trois vertus nécessaires au salut : la foi, l'espérance et la charité. *Nunc manent fides, spes, charitas : tria hæc.* (I *Cor.*, XIII.) La foi, pour nous faire croire tout ce que Dieu a dit et révélé à son Eglise, et faire taire notre faible raison, lorsqu'elle veut se révolter à la vue de ces ténèbres sacrées qui enveloppent nos mystères. L'espérance, pour nous faire espérer ces biens invisibles qui nous sont promis, et attendre avec confiance la couronne du juste Juge. La charité, pour nous unir à Dieu, parce que Dieu est charité, et que celui qui a la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.

Saint Paul dit que la charité est la plus grande de toutes les vertus. *Major autem horum est charitas.* (*Ibid.*) Prenez bien garde qu'il ne la confond pas avec la foi et l'espérance qui ont leur mérite ; qu'il la distingue même, puisqu'il dit que ce sont trois vertus. *Tria hæc.* Mais, comme la charité est la seule vertu qui demeurera dans l'éternité où les bienheureux en sont continuellement embrasés, et où elle est consommée ; comme c'est elle aussi qui est le lien sacré qui unit l'âme à son Dieu, voilà pourquoi cet apôtre l'élève au-dessus des autres avec raison.

Après cette vie, la foi et l'espérance ne seront plus nécessaires, parce qu'il n'est pas nécessaire de croire ce que l'on voit sans aucune obscurité, ni d'espérer ce que l'on possède pour toujours. C'est ici-bas que la foi et l'espérance sont nécessaires, parce que les choses que nous croyons et que nous espérons ne sont pas à la portée des sens.

Je vais donc poursuivre l'ordre des trois vertus théologales, commencer aujourd'hui à vous parler de la foi. Je vais vous montrer :

Les fondements de la foi chrétienne ;

Les caractères de la foi chrétienne ;

Les triomphes de la foi chrétienne.

Nous examinerons ce que l'on peut dire de plus par rapport à la foi dans les discours qui suivront.

L'Ecriture, entendue dans le vrai sens de l'Eglise ; la tradition reconnue et proposée par l'Eglise ; l'Eglise elle-même déclarée infaillible par Jésus-Christ : voilà les fondements de notre foi, fondements divins. La parole d'un Dieu écrite ; la parole d'un Dieu transmise de siècle en siècle ; la parole d'un Dieu donnée à son Eglise pour garant de sa durée. Voilà ce que je dois préférer, pour être sauvé, au tribunal de mon orgueilleuse raison.

Les livres saints, premiers fondements de ma foi ; oracles divins qui me déterminent à croire, et qui exigent ma soumission : vérités éternelles écrites par des hommes inspirés de Dieu, et assistés de l'Esprit de Dieu qui leur dictait ce qu'ils écrivaient. Les prophètes, les évangélistes et tous les auteurs sacrés, dit l'apôtre saint Pierre, sont des saints qui ont été inspirés par le Saint-Esprit, lorsqu'ils ont écrit les livres que nous possédons : *Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti homines.* (II *Petr.*, I.)

L'Ancien Testament annonçait le Nouveau, et le Nouveau avoue l'Ancien. Moïse a parlé de Jésus-Christ, et Jésus-Christ a parlé de Moïse avec éloge.

Saint Paul nous marque encore clairement cette union admirable des auteurs de l'Ancien Testament avec ceux qui ont écrit le Nouveau ; Jésus-Christ annoncé, Jésus-Christ donné ; un Dieu qui nous instruit pendant une longue suite de siècles par ses prophètes, et qui nous parle dans la suite des temps par son propre Fils.

Nos pères, dit-il, ont été instruits par les prophètes sous divers emblèmes et en différentes manières : *Multifariam multisque modis olim loquens patribus.* (*Hebr.*, I.) Mais présentement que son Fils unique, le Verbe éternel, a paru dans le monde, c'est de sa bouche sacrée que nous recevons toutes les vérités que nous devons croire : *Novissime autem in Filio.* (*Ibid.*)

Voilà donc, mes frères, l'autorité des deux Testaments établie : *La loi a été donnée par Moïse.* (*Joan.*, I.) C'est le plus ancien historien sacré que nous ayons. Jésus-Christ l'avoue dans l'Evangile, en disant : *Moïse a écrit de moi.* (*Joan.*, V.) Il a été suscité et inspiré pour annoncer de loin ma venue, ma puissance, ma divinité, et les grands objets de ma mission.

Quel autre qu'un Celse, qu'un Porphyre, qu'un Fauste, ennemi de la loi et des prophètes, peut révoquer en doute l'autorité de Moïse ? Quand je compare ses écrits avec ceux des plus grands maîtres du paganisme, ma raison seule me fait pencher pour un auteur si ancien, si divin. Je ne trouve point d'écrits avant lui, et je n'en trouve point non plus qui aient les caractères augustes et respectables des siens. Je croirais déshonorer ma raison, si je doutais de la vérité de l'histoire romaine, qui n'a été appuyée d'aucun prodige ; si je doutais qu'il y a eu un Caton à Rome ; qu'Auguste a régné ; que César et Pompée se sont disputé l'empire, et je ne croirai pas la déshonorer en révoquant en doute l'autorité de Moïse, cet homme de miracles, cet homme qui a paru avec tant de

magnificence dans l'Egypte, *qui n'a jamais eu son pareil dans Israël* (*Deut.*, XXX), selon l'Ecriture, et dont tous les Juifs, aussi bien que tous les docteurs de l'Eglise, ont reconnu l'autorité. Faut-il que quelques prétendus esprits forts, dont les vices du cœur ont obscurci la raison, prévalent sur les témoignages de tous les siècles? Ha! je fais honneur à la raison, quand je la soumets à une autorité aussi divine que celle des livres de Moïse.

Les écrits de Moïse sont si puissants, disait Origène, en parlant contre Celse, cet ennemi furieux de la religion, qu'ils ont soumis ceux mêmes qui avaient le plus d'horreur des cérémonies et de la loi des Juifs. Leur raison, dégagée de prévention, y a trouvé des caractères de puissance et de vérité qui les ont convaincus de la nécessité de se soumettre, et ils se sont soumis.

Tous les écrits des sages de la Grèce, dit saint Augustin (lib. XVIII, *De civitate Dei*, cap. 37), qui plaisent tant par leurs beautés, et auxquels je ne veux point ravir non plus la gloire qu'ils méritent, ne portent point les caractères d'ancienneté et de vérité qu'on trouve dans les écrits de Moïse, ce sublime théologien, écrits canoniques et reçus par l'Eglise. C'est le plus ancien et le plus autorisé de tous les écrivains.

Mais peut-être que ceux qui ne veulent pas se soumettre à l'autorité des Ecritures, diront qu'elles sont remplies d'obscurités; que les hommes l'interprètent différemment; qu'on peut la citer pour appuyer une erreur, ou porter au mal avec confiance, comme fit le démon dans le désert, en disant à Jésus-Christ : *Scriptum est.* (*Matth.*, IV.) Il est écrit que saint Pierre nous assure qu'on abusait des endroits difficiles des *Epîtres* de saint Paul, pour appuyer des nouveautés dangereuses (I *Petr.* III); que les hérétiques dans tous les siècles ont abusé de l'Ecriture; qu'il n'y en pas un qui ne cite en sa faveur plusieurs passages; qu'elle ne peut donc pas faire une règle sûre pour nous soumettre.

Ce raisonnement, mes frères, aurait quelque force, si le système des hérétiques avait lieu parmi nous, je veux dire, si on ne proscrivait pas dans notre sainte religion l'esprit particulier, et si chacun avait droit d'interpréter l'Ecriture. Mais j'ai dit que l'Eglise catholique avait seule ce droit, et que c'est de là que nous devons recevoir le vrai sens de ces divins oracles.

« Ceux-là seuls, dit saint Clément d'Alexandrie (lib. II, *Strom.*), qui possèdent l'Esprit de Dieu, peuvent sonder ces divins abîmes et découvrir le vrai sens des Ecritures : *Qui Spiritum sanctum possident profunda Dei scrutantur.* Or l'Eglise le possède, cet Esprit de Dieu : il lui a été donné et il doit demeurer avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Les évêques unis au chef de l'Eglise, au saint-siége, forment cette Eglise infaillible que Jésus-Christ a établie. Lorsqu'ils enseignent les fidèles, l'Esprit de Dieu est avec eux. C'est donc à cette Eglise seule à nous expliquer les mystères des Ecritures; c'est à elle seule à nous en donner le vrai sens : *Qui Spiritum sanctum possident profunda Dei scrutantur.* »

C'est pourquoi saint Augustin dit (*contra Cresconium Grammaticum*, cap. 33). « Celui qui craint de se tromper en lisant l'Ecriture, *quisquis falli metuit*, qu'il consulte l'Eglise, elle seule lui donnera le vrai sens des endroits difficiles qui l'embarrassent. *Ecclesiam de illa consulat.* » Ce grand docteur était si persuadé de cette importante vérité, qu'il ne faisait pas difficulté de dire (*contra Epistolam Manichæi quam vocant fundamenti*, cap. 5) qu'il ne croirait pas à l'Evangile, si ce n'était pas l'Eglise catholique qui lui proposait l'Evangile : *Ego vero Evangelio, non crederem nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas.*

Et en effet, comme dans le premier siècle il a paru de faux évangiles, c'est l'Eglise catholique, infaillible et toujours assistée du Saint-Esprit, qui a distingué le vrai du faux, qui a proscrit les uns comme l'ouvrage des imposteurs, et qui a donné les autres aux fidèles, comme l'ouvrage du Saint-Esprit, pour être la nourriture de leurs âmes et la règle de leur conduite.

Or, je demande présentement si cette parole de Dieu, écrite et interprétée par l'Eglise seule, ne doit pas, par ses caractères d'ancienneté, de vérité, de sainteté, soumettre notre raison? Où sont les écrits qui les portent, ces caractères? ou plutôt, où sont les religions et les sectes qui ne s'en sont point servies pour s'accréditer? Les Juifs les portent dans leurs mains pour leur condamnation; c'est par un prodige d'aveuglement qu'ils n'y voient pas l'accomplissement des prophéties. Imposons donc silence à notre orgueilleuse raison, et soumettons-nous à l'Ecriture et à la tradition, fondements divins et inébranlables de notre foi : l'esprit fort croit des faits bien moins autorisés.

On nous oblige de croire, chrétiens, de soumettre notre orgueilleuse raison; mais ne nous offre-t-on pas de puissants motifs de crédibilité? La parole de Dieu écrite et la parole de Dieu transmise, l'Ecriture et la tradition : voilà ce qui satisfait une raison saine, éclairée, dégagée de prévention. Je crois, je me soumets. Mais quels sont les objets de ma foi et de ma soumission? Un Dieu qui a parlé, des vérités révélées à son Eglise, annoncées de loin par les prophètes, prêchées par les apôtres, scellées par le sang des martyrs. Tout ce que l'on a cru, tout ce que l'on a observé fermement et constamment dans tous les siècles. Aucune nouveauté n'est l'objet de ma foi et de mon obéissance. Tout ce que je crois est renfermé dans l'Ecriture, ou a été transmis de vive voix. On n'établit point, on ne peut établir de nouveau dogme; il faut que je remonte aux apôtres et à Jésus-Christ même, pour trouver l'origine de ma foi et l'établissement de l'Eglise à laquelle je suis soumis.

O vérités consolantes pour un cœur innocent, un esprit droit! Que les sectes des

hérétiques montrent l'origine de leurs Eglises, dit Tertullien : *Edant origines Ecclesiarum suarum;* qu'elles montrent la succession de leurs évêques : *Evolvant ordinem episcoporum suorum.* (*Lib. Præscriptionum.*) Hélas ! on sait quand ils ont commencé à paraître; on peut leur dire : dans tel temps vous n'étiez pas encore, vous n'êtes donc pas l'Eglise que Jésus-Christ a établie, vous n'avez pas pour vous la foi de tous les siècles.

En vain les protestants ont-ils rejeté audacieusement la tradition, comme ils ont rejeté plusieurs livres canoniques pour établir leurs nouveaux dogmes, et combattre plus aisément la créance de tous les siècles. Ils sont forcés de la reconnaître intérieurement aussi bien que nous. Ils savent aussi bien que nous que les premiers fidèles ont été près d'un siècle sans avoir un Evangile écrit; que saint Matthieu l'a écrit en hébreu quarante-deux ans après Jésus-Christ; ils n'ignoraient pas les difficultés qu'il y avait pour faire assez de copies pour toutes les Eglises en peu de temps. Ils sont trop éclairés pour ne pas savoir que saint Jean n'a écrit son Evangile que sur la fin du premier siècle; que saint Luc n'a écrit le sien que sur ce qu'il avait appris par la tradition, selon saint Jérôme. (S. Hieronym., *De scriptoribus ecclesiasticis.*) Que veulent dire tous ces passages de l'Evangile : *J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter présentement?* (*Joan.*, XVI.) *Jésus a fait beaucoup d'autres miracles à la vue de ses disciples, qui ne sont point écrits dans ce livre.* (*Joan.*, XX.) Ils le savent parfaitement; mais ils ne veulent point avouer que la foi s'est conservée par la tradition et les décisions de l'Eglise.

Ah ! si quelque chose est capable de nous soumettre, n'est-ce pas ce qui a été cru et pratiqué de tout temps, dans tous les lieux, et par tous ceux qui reconnaissent l'Evangile ?

Or, telles sont les vérités qu'on nous propose; les apôtres les ont prêchées, les martyrs les ont défendues, tous les saints docteurs unanimement les ont enseignées. Que demandez-vous, esprits orgueilleux, pour soumettre votre raison et renoncer à son tribunal ? En demandez-vous autant pour croire tout ce que l'on vous dit des anciennes républiques, pour ajouter foi à tout ce que les histoires vous apprennent des Grecs et des Romains ? Ce sont donc les traits de divinité qui éclatent dans la religion, qui vous rendent incrédules. Que vous êtes insensés !

Saint Chrysostome expliquant ces paroles de saint Paul : *Observez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre* (II *Thess.* II), dit des choses magnifiques pour nous porter à la soumission. Il regarde la tradition comme un dépôt sacré et comme un témoignage éclatant qui doit soumettre tous les esprits. Il ne veut point qu'on raisonne, lorsqu'il s'agit de croire ce qui a été cru dans tous les siècles. Voici les paroles de ce grand docteur :

« Il est évident, dit-il (hom. 4 *in II Thess.*), que tout ce que nous croyons n'a pas été écrit, et qu'il y a même beaucoup de choses qui nous ont été transmises par la tradition, c'est-à-dire, de vive voix. Or, continue ce saint docteur, l'Ecriture et la tradition sont d'une égale autorité, intéressent également notre foi : *Eadem vero fide digna sunt tam illa quam ista.* C'est pourquoi il ajoute : Ce qu'on vous propose de croire a été cru dans tous les siècles; c'est une tradition constante : *Traditio est.* Ne raisonnez plus : *Nihil quæras amplius.* »

Or, je dis la même chose à ces prétendus esprits forts qui font valoir si souvent, sans le savoir, le système des protestants, qui ne semblent refuser de croire certains articles de notre foi, que parce qu'ils ne se trouvent point dans les livres saints. C'est la tradition, c'est la foi de tous les siècles, la doctrine de tous les temps, de tous les saints docteurs : *Traditio est.* Vous ne devez point chercher d'autres preuves, vos raisonnements sont présomptueux et vos incertitudes criminelles : *Nihil quæras amplius.*

Subtilités, sophismes, arguments captieux, brillantes difficultés, étalage pompeux de la raison humaine, décisions hardies données à son tribunal, vains triomphes de ces profonds méditateurs, dissipez-vous comme la fumée à la vue de cette multitude de siècles qui ont cru ce que vous osez révoquer en doute; à la vue de ces premiers conciles que les protestants mêmes ont respectés; de ces quatre premières assemblées œcuméniques qu'on révérait comme les quatre Evangiles; de tous les Pères de l'Eglise qui ont tous tenu le même langage dans leurs écrits; des hérétiques mêmes qui ont été attaqués dès qu'ils ont commencé à combattre les dogmes de l'Eglise; ce que l'on propose à votre soumission, hommes flottants et enflés de vos incertitudes, a soumis les fidèles de tous les temps : *Traditio est.* Ne raisonnez plus, soumettez-vous, c'est avec justice que la foi demande le sacrifice de votre raison : *Nihil quæras amplius.*

Pour vous, mes frères, qui réjouissez l'Eglise par votre docilité et votre soumission, ces fondements divins et inébranlables de votre foi doivent vous consoler et vous affermir; cette antiquité vénérable de notre sainte religion; cette foi invariable dans tous les temps; cette ressemblance que vous avez avec les premiers chrétiens pour ce qui regarde la doctrine, doivent exciter votre respect et votre soumission pour l'Eglise, puisque, malgré les efforts de l'enfer, la puissance des empereurs païens conjurés contre elle, les combats que lui ont livrés les hérétiques dans tous les siècles, elle est toujours la même, toujours aussi brillante et toujours revêtue de ces divins caractères que Jésus-Christ son époux lui a donnés.

Si l'Ecriture et la tradition demandent notre soumission, parce que c'est la parole de Dieu infaillible et qui ne peut nous tromper,

l'Eglise catholique n'est pas un motif moins pressant pour nous soumettre, puisque la parole d'un Dieu est le garant de son infaillibilité, de son unité, de sa durée et de sa sainteté.

En effet, n'est-ce pas la seule qui soit infaillible? J'en appelle à témoins les hérétiques de tous les siècles. N'ont-ils pas fait tous leurs efforts pour la corrompre, l'anéantir même? Ignore-t-on les combats qu'ils lui ont livrés, l'adresse avec laquelle ils ont mêlé l'ivraie avec le bon grain, les piéges qu'ils ont tendus à ses enfants; les calomnies qu'ils ont débitées contre elle; les puissances qu'ils ont engagées dans leur parti; les orages et les tempêtes qu'ils ont excités? Les histoires fidèles nous ont rapporté tous ces faits, mais en même temps elles nous ont montré l'Eglise toujours pure, sans tache, sans déchet: elles l'offrent à nos yeux brillante comme le soleil sorti de ces nuages obscurs qui l'enveloppent, sans qu'il perde rien de sa clarté et de sa magnificence. C'est alors que s'est accomplie la parole de Jésus-Christ. Elle a prévalu contre les portes de l'enfer; les hérésiarques qu'il avait vomis ont été couverts de honte, et les combats qu'ils ont livrés à l'Eglise sont des trophées érigés à son infaillibilité.

Toutes les sectes ont voulu être l'Eglise: mais l'Eglise est une. Elle renferme dans son sein les bons et les mauvais catholiques: mais elle ne renferme pas les hérétiques. On s'en sépare quand on combat opiniâtrément ses dogmes, et on n'a pas Dieu pour père, quand on cesse de l'avoir pour mère. Quiconque ne demeure pas dans cette arche, périra éternellement. Quiconque ne l'écoute point, sera traité comme un païen et un publicain.

Toutes les différentes sectes répandues dans le monde sont sorties de son sein; mais, en rompant l'unité, elles ont renoncé à leur salut. Aussi est-ce à elle seule que Jésus-Christ a promis une durée inaltérable. *Je suis avec vous*, dit-il à ses apôtres, *jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XXVIII.) Ce n'est pas encore assez, *je suis avec vous tous les jours.* (*Ibid.*) Par ces seules paroles, Jésus-Christ confond les blasphèmes de ceux qui oseraient dire que l'Eglise peut manquer, ou qui s'efforceraient de prouver qu'elle a manqué dans de certains temps. Il établit un tribunal souverain, infaillible pour la foi, un tribunal qu'on peut consulter tous les jours, puisque tous les jours il est avec son Eglise. Ah! Seigneur, que cette promesse est magnifique, et quel autre que votre épouse peut se vanter de vous posséder tous les jours! Qu'elle est sainte aussi cette Eglise dans ses dogmes, dans ses sacrements, dans les grâces dont elle est comblée!

Ah! malheur à ceux qui languissent dans de vaines questions, qui sont flottants et agités par les vents des doctrines étrangères; qui ne respectent pas cette épouse chérie; qui l'affligent par leur désobéissance et leur résistance. Malheur à ceux qui veulent encore combattre contre cette armée terrible rangée en bataille, contre le corps des évêques unis à leur chef. Si ces fondemens divins et inébranlables de notre foi ne nous soumettent pas, que faut-il pour nous déterminer à croire? Seraient-ce les caractères de la foi dont je vais parler? Mais il la faut supposer après ces grands motifs de crédibilité que je viens de vous expliquer en peu de mots.

La foi unit les hommes dans un même sentiment de religion; elle soumet la raison de l'homme sujet à se tromper, et rend l'homme agréable à Dieu en le rendant soumis à l'Eglise. Unité de la foi qui proscrit tous ceux qui ne sont pas soumis à l'Eglise. Soumission de la foi qui condamne tous ceux qui raisonnent après les décisions de l'Eglise. Mérite de la foi qui honore Dieu et qui rend hommage à sa parole infaillible, qui est le garant de l'infaillibilité de l'Eglise. Tels sont, chrétiens, les augustes caractères de la foi chrétienne. Les décisions données au tribunal de l'homme ne portent pas ces caractères.

Il n'y a qu'une foi, mes frères, *una fides.* (*Ephes.*, IV.) C'est celle des apôtres, des martyrs, de tous les saints Pères, des conciles, de souverains pontifes, *una fides.* C'est cette foi que l'Eglise a défendue contre les païens, les nestoriens, les pélagiens, les luthériens, les calvinistes, et tant d'autres hérétiques qui ont affligé l'Eglise dans tous les siècles. La première chose qu'ont faite les hérétiques a été d'innover, de débiter quelques propositions contraires aux dogmes de la foi. La première chose aussi que l'Eglise a faite a été de ne tolérer aucune erreur, aucun partage dans la foi. On la voyait alarmée lorsque quelques hommes superbes se servaient de certains termes ou de certaines expressions qui altéraient la foi; soit dispersée, soit assemblée, elle a condamné tous ceux qui s'écartaient de la foi, et si quelques-uns ont grossi leur parti, ont formé des orages, séduit des royaumes, la foi qui avait été reçue des apôtres n'en a pas moins été victorieuse, comme nous le verrons bientôt.

Or, voici comme je raisonne, et la conséquence que je tire: il n'y a qu'une foi, *una fides;* elle doit être la même dans tous les lieux. On ne peut admettre aucune maxime, aucun privilége, aucune liberté contraires à la foi que Jésus-Christ nous a enseignée. Chaque royaume a ses coutumes, ses droits, mais ces coutumes, ces droits ne sauraient nous dispenser de nous soumettre à la foi de l'Evangile, si nous voulons être sauvés, parce qu'il n'y en a qu'une; *una fides.* Or, s'il n'y en a qu'une, il n'est pas moins sûr que celle que les apôtres ont reçue de Jésus-Christ, qu'ils ont prêchée par toute la terre, que tant de martyrs ont scellée de leur sang, que tous les saints docteurs ont défendue dans leurs écrits, que tant de conciles, de souverains pontifes ont confirmée par leurs oracles, en faveur de laquelle Dieu a opéré tant de miracles, est la seule qui peut sauver l'homme; et que par conséquent tous ceux qui ne la professent point, qui l'altèrent, qui la combattent, renoncent à cette unité de

la foi, et se séparent eux-mêmes, selon l'expression d'un apôtre : *Segregant semetipsos.* (*Jud.*, 19.)

Aussi l'apôtre saint Paul exhorte-t-il les Ephésiens de voler avec ardeur sous l'étendard de la foi de Jésus-Christ qui est une : *Occurramus omnes in unitatem fidei.* (*Ephes.*, IV.) On doit craindre et redouter la perte de son âme, quand on ne pense pas comme l'Eglise qui a toujours professé, et qui professera jusqu'à la fin des siècles la foi des apôtres. Tous ceux que cette foi n'a pas soumis ont été proscrits. Les lumières de Tertullien, ses rares talents, ses savants ouvrages, les importants services qu'il avait rendus à la religion, ses vertus austères et portées même à l'excès, n'ont pas empêché l'Eglise de le condamner, parce qu'il avait rompu l'unité de la foi. L'histoire de l'Eglise nous présente de grands hommes qui avaient blanchi dans la vertu et dans la saine doctrine, et qu'elle ne compte plus parmi ses docteurs orthodoxes, parce qu'ils sont tombés dans l'erreur ou dans le schisme : elle déplore leur chute après avoir admiré leurs vertus et leurs talents.

Que tous ceux qui ne pensent pas comme l'Eglise, dépositaire infaillible de la foi des apôtres, qui la contredisent, la combattent, tremblent pour leur salut, puisque la même créance ne les unit pas sous les mêmes étendards ; puisqu'ils ne se rangent pas, selon le précepte de saint Paul, sous cette unité qui peut seule faire notre sûreté : *Occurramus omnes in unitatem fidei.*

J'ajoute que cette soumission qu'exige la foi, condamne tous ceux qui raisonnent, et qui ne se soumettent point aux décisions de l'Eglise à laquelle Dieu a révélé tout ce qu'elle nous propose de croire.

Les prétendus esprits forts qui se font une gloire de ne rien croire, tournent en ridicule notre soumission, à cause des obscurités de la foi : ils osent citer à leur tribunal nos mystères, et parce que leur faible raison ne comprend pas les secrets de Dieu, ils traitent tout le plan de notre sainte religion de fables. Scrutateurs orgueilleux de la gloire du Seigneur, ils ne pensent pas que son poids immense les opprimera.

Ils voudraient, pour croire qu'il y a une éternité, une vie au delà du tombeau, voir une de ces âmes infortunées paraître sous leurs yeux environnée des flammes qui la dévorent dans les enfers, et lui entendre raconter les mystères de sa damnation ; car ils tiennent souvent le langage des insensés dans l'Ecriture. Ils disent avec un air de confiance : on nous parle de l'enfer, de l'autre monde, mais il n'en est revenu aucun nous raconter ce qui s'y passe, leur expérience nous convaincrait : *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis.* (*Sap.*, II).

Téméraires humains, qui ne savez pas que ce raisonnement a été traité d'insensé dans l'Evangile, et que le Saint-Esprit y a répondu.

Le riche réprouvé de l'Evangile l'avait tenu, ce raisonnement insensé, dans les enfers. Il pensait que ce serait un moyen efficace pour convertir ses frères qui suivaient apparemment ses traces sur la terre, et qui imitaient ses coupables actions. Il avait dit à Abraham, si quelqu'un d'entre les morts ressuscitait et allait retrouver mes frères, il ferait impression sur eux, il les assurerait de la rigoureuse justice que Dieu exerce sur nous, et ils feraient pénitence : *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* (*Luc.*, XVI.) Mais que lui répond Abraham ? Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent, ils se sauveront : *Habent Moysen et prophetas ; audiant illos.* (*Ibid.*) S'ils n'écoutent pas ceux que Dieu a établis pour les conduire dans la voie du salut, ils n'écouteront pas non plus la voix d'un mort qui peut leur être suspecte par tant de raisons : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas la réponse que je pourrais faire à tant d'incrédules, de prétendus esprits forts qui brillent à peu de frais dans les cercles par ces sortes de raisonnements. Quoi ! Vous révoquez en doute les prédications des apôtres, les miracles qui ont accompagné la publication de l'Evangile, l'autorité infaillible de l'Eglise reconnue dans tous les siècles, victorieuse de toutes les hérésies, de toutes persécutions. Vous vous révoltez contre ses décisions les plus solennelles, et vous dites que vous vous soumettriez si un mort ressuscitait : erreur, faible objection. Si un mort vous apparaissait, vous diriez que c'est un fantôme. Si on vous disait qu'on en a vu un, vous traiteriez de visionnaire celui qui le dirait.

Quand on n'écoute pas l'Eglise lorsqu'elle parle ; quand on ne se soumet pas aux évêques unis au successeur de saint Pierre, on ne croirait pas non plus à la voix d'un mort revenu de l'autre monde : *Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis resurrexerit, credent.*

Les Juifs ont vu Lazare ressuscité, et ils ne se sont pas convertis. On perd le mérite de sa foi, quand on ne veut croire que sur l'évidence des preuves. Bienheureux ceux qui croiront sans avoir vu, dit Jésus-Christ ; *Beati qui crediderunt et non viderunt.* (*Joan.*, XX.)

Les raisonnements humains sont des attentats à la parole infaillible de Dieu. C'est par les saintes obscurités de la foi que nous devons arriver au grand jour de l'éternité, où il n'y aura plus d'énigme, de nuage et de mystère. « Nous croyons présentement ce que nous devons voir un jour, dit saint Augustin (*in Joannis Evangelium*, tractatu, 34, n. 2) ; *modo sequitur per fidem, post habebit per speciem.* Ne méprisez point, scrutateurs audacieux, ces voiles sacrés qui cachent Jésus-Christ à vos yeux : *Noli contemnere nubem carnis.* Il n'emploie pas ces voiles pour s'obscurcir, mais pour tempérer l'éclat éblouissant de sa divinité que vous ne pourriez pas supporter : *Nube tegitur non ut obscuretur, sed ut temperetur.* »

Le mérite de la foi est donc, mes frères,

de croire sans raisonner : de soumettre notre raison, sujette à se tromper, aux oracles infaillibles de Dieu, une telle foi lui rend hommage.

C'est la prédication qui a établi la foi, dit l'apôtre saint Paul, et non pas les démonstrations des géomètres et les raisonnements des philosophes : *Fides ex auditu.* (*Rom.*, X.) On a annoncé aux hommes un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, les mystères incompréhensibles de la sainte Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Rédemption, un paradis, un enfer, la résurrection des corps, Jésus de Nazareth crucifié, sorti victorieux du tombeau, et tous les autres dogmes de notre sainte religion ; car nous n'en avons aucun qui n'ait été cru et prêché par les apôtres, et à la voix apostolique les hommes se sont soumis sans raisonner : *Fides ex auditu.* S'ils eussent raisonné, ils se seraient égarés et évanouis dans leurs orgueilleuses pensées, comme ces sages dont parle saint Paul ; « car, dit saint Grégoire pape (hom. 5 *in Evang.*), on perd le mérite de la foi dès qu'on veut examiner nos mystères au tribunal de sa faible raison, dès qu'on veut juger des choses du ciel comme des choses de la terre, et qu'on veut s'en rapporter aux sens sujets à l'erreur et à l'illusion pour décider du plan qu'il a plu au Seigneur de nous tracer pour humilier notre esprit : *Nec fides habet meritum cui humana ratio præstat experimentum.* »

Ecoutez, scrutateurs orgueilleux de nos mystères, esprits vains et superbes que le plan de notre sainte religion révolte, l'avis que l'Esprit-Saint vous donne. Ne sondez pas, dit-il, curieusement les choses qui sont au-dessus de vous : *Altiora te ne quæsieris.* (*Eccle.*, III.) Rentrez en vous-mêmes, et voyez votre ignorance sur les choses mêmes qui vous environnent. Faites attention à tous les mystères qu'il y a pour vous dans la nature, et si vos vastes connaissances ne peuvent les pénétrer, rougissez des vains efforts que vous faites pour pénétrer les mystères du Très-Haut.

C'est aussi cette conséquence raisonnable que le Sage veut nous faire tirer de notre ignorance. Les pensées des mortels, dit-il, sont incertaines : *Cogitationes mortalium incertæ.* (*Sap.*, IX.) Les plus sages de l'antiquité ont donné des preuves éclatantes de cette incertitude qui fait l'apanage de la raison humaine. Que de systèmes, que d'opinions ! Que de sentiments sur le souverain bien ! Que de sectes contraires les unes aux autres dans le paganisme même, si nous passons du culte que tout homme a cru nécessaire à la Divinité, aux sciences abstraites qui regardent la structure, l'ordre du monde, et les causes des choses naturelles ! Ne compte-t-on pas encore plusieurs systèmes inventés par de profonds méditateurs, par des hommes habiles qui se sont fait un nom et des disciples ? Or, ces maîtres fameux pensant différemment, il est certain que plusieurs se trompent dans le système qu'ils donnent pour vrai. Il est certain que les découvertes de ces derniers siècles ont prouvé le faux qui régnait dans les anciens, et leur ont ravi la gloire dont ils jouissaient depuis longtemps. Or, il n'y a point d'autre principe des égarements de l'homme, lorsqu'il veut pénétrer les mystères de la nature, que son ignorance, et le trop de fond qu'il fait sur son orgueilleuse raison et ses faibles lumières. C'est donc avec justice qu'on lui demande le sacrifice de cette raison faible et sujette à s'égarer, lorsqu'il s'agit des mystères de la religion.

C'est encore le raisonnement du Sage. Nous ne connaissons, dit-il, qu'imparfaitement les choses qui sont sur la terre : *Difficile æstimamus quæ in terra sunt.* (*Sap.*, IX.) Ce n'est que par un travail pénible et de longues études que nous acquérons la connaissance des choses mêmes qui nous environnent, et qui sont sous nos yeux. *Quæ in prospectu sunt invenimus cum labore.* (*Ibid.*) Quel est donc le mortel qui sera assez téméraire pour oser parler et décider en maître du plan d'une religion divine, tracée dans le ciel : pour oser pénétrer ces mystères redoutables, et entrer dans cette gloire inaccessible à tous les humains ? *Quæ autem in cœlis sunt quis investigabit.* (*Ibid.*)

Que sont-ils, ces hommes vains qui disent insolemment : je ne croirai pas, si on ne me donne pas des preuves plus claires, si on ne satisfait pas ma raison par des faits évidents ? *Nisi videro non credam.* (*Joan.*, XX.) Ne sont-ce pas des hommes d'incertitude, des hommes flottants et agités par le vent des doctrines étrangères : de prétendus beaux génies qui affectent de tourner la simplicité de la foi en ridicule, et d'élever la sagesse, l'érudition, les succès d'un hérésiarque pour se distinguer dans une assemblée : des savants qui soutiennent des combats littéraires pour soutenir un sentiment appuyé des seuls écrits d'un ancien : des mondains sans étude, armés seulement des satires, des saillies et des bons mots de quelques impies ? Ne sont-ce pas là ceux qui disent tous les jours : J'ai ma raison, mes lumières, mon bon sens, je ne veux croire que ce que je trouve de raisonnable, que ce qui me paraît évident : *Nisi videro non credam.*

Vous vous êtes donc trompé, grand apôtre, quand vous avez dit que, sans une foi humble et soumise, il était impossible de plaire à Dieu, *sine fide impossibile est placere Deo* (*Hebr.* XI) ; quand vous avez dit que la foi était une conviction des choses que nous ne voyons pas ? *Argumentum rerum non apparentium.* (*Ibid.*) Voici des hommes qui veulent voir pour croire ; qui veulent examiner ce qu'on leur propose de croire au tribunal de leur raison ; qui languissent éternellement dans de vaines questions. Ah ! quelle foi que celle qui serait appuyée sur l'évidence des preuves. Ce n'est pas celle que Jésus-Christ exige de nous, puisqu'il ne déclare bienheureux que ceux qui croient sans voir. Ce n'est pas celle de l'Eglise, qui croit sur la parole et la révélation d'un Dieu la vérité éternelle. Ce n'est pas

celle des chrétiens qui savent se soumettre et qui ne savent point disputer, mais celle d'un nombre de mondains qui se font une gloire de leur incrédulité, et qui croient avoir forcé au silence les plus zélés et les plus habiles ministres de Jésus-Christ, quand ils ont dit avec suffisance : les raisonnements de vos ennemis sont plus forts que les vôtres ; prouvez-moi tel mystère, et je le croirai : *Nisi videro non credam.*

Est-ce là, mes frères, cette foi humble et soumise dont Jésus-Christ a fait l'eloge en tant d'endroits de son Evangile ?

« Quand il a dit à plusieurs, dit Tertullien (*Lib. præscript.*), Votre foi vous a sauvé, il récompensait alors la soumission et la confiance, et non pas l'intelligence des Ecritures, les connaissances sublimes, les raisonnements subtils. *Fides, inquit, tua te salvum fecit, non exercitatio Scripturarum.* Toutes les profondes méditations de certains génies de notre siècle, ces brillantes objections, ces séduisants systèmes ne les sauveront pas. Les simples ont plus obtenu de grâces que les sages du monde. C'est à eux que Dieu révèle les choses qu'il cache aux superbes. La soumission honore Dieu, parce qu'elle rend hommage à la parole infaillible qu'il a donnée à son Eglise, et non pas ces vastes connaissances et cette dangereuse érudition qu'on puise dans la lecture des écrits des plus grands hommes : *Fides..... non exercitatio Scripturarum.* C'est pourquoi, continue Tertullien, que la curiosité cède à la foi, *cedat curiositas fidei.* » Que les génies les plus sublimes se contentent de croire fermement qu'il y a un Dieu ; qu'ils confessent les mystères ineffables de la sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et tous les autres que Dieu a révélés à l'Eglise catholique, et qu'elle nous a enseignés.

« Mais qu'ils n'examinent pas témérairement comment ces mystères ont pu s'accomplir, à cause qu'ils ne sont pas aperçus de la raison ; qu'ils ne sondent pas curieusement ces abîmes impénétrables, *cedat curiositas fidei ;* qu'ils préfèrent leur salut à un vain nom qu'on s'acquiert dans le monde par des sentiments particuliers, à la gloire de briller dans un parti et de passer pour plus sage et plus intelligent que tous les docteurs de l'Eglise et que l'Eglise même : *cedat gloria saluti.* (Tertull., *loc. sup. cit.*)

Ainsi parlait Tertullien, mes frères, avant d'être séparé de l'Eglise. Si la science, le zèle, la sévérité rendaient l'homme infaillible, Tertullien l'aurait été. Mais Jésus-Christ l'a voulu ainsi. L'infaillibilité de l'Eglise fait elle seule notre sûreté. Nous sommes infailliblement dans la vraie foi et la vraie doctrine des apôtres, quand nous sommes soumis et attachés à l'Eglise. Aussi la foi que l'Eglise a toujours enseignée dans sa pureté a-t-elle remporté des triomphes dans tous les siècles contre ses ennemis.

Elle a triomphé de la fureur des tyrans, de la science des philosophes, des artifices des hérétiques ; la fureur des tyrans n'a pu l'intimider ; les subtilités des philosophes n'ont pu l'obscurcir, les artifices des hérétiques n'ont pu la partager. Nous la voyons encore aujourd'hui environnée de ses conquêtes, couverte de lauriers, et victorieuse de tous les combats que l'enfer et le monde lui ont suscités.

Les Tyrans vaincus, les sages confondus, les hérétiques proscrits, voilà les triomphes de la foi. Ainsi, notre foi, qui révolte les mondains, qui leur paraît si simple, si contraire à la raison, si humiliante pour l'homme, a triomphé d'un monde cruel, d'un monde orgueilleux d'un monde séduit par la nouveauté. C'est là cette victoire éclatante dont parle saint Jean, qui a humilié le monde, et l'a attaché au char de la foi de Jésus-Christ : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (1 *Joan.*, V.)

Ouvrez, mes frères, l'histoire de l'Eglise, lisez dans ses annales ces scènes sanglantes que les empereurs païens ont représentées pendant trois cents ans ; représentez-vous la fureur qui régnait dans l'assemblée des pontifes et des prêtres de la Synagogue après l'Ascension de Jésus-Christ ; cette défense intimée aux apôtres de ne plus prêcher la doctrine de Jésus de Nazareth, et faites attention à la joie des apôtres lorsqu'ils étaient battus de verges, et souffraient pour le nom de Jésus ; au zèle avec lequel ils prêchaient nos mystères et aux conquêtes qui accompagnaient leurs prédications, et vous verrez dès ces commencements de l'Eglise naissante les triomphes que remporte la foi sur la Synagogue déchaînée contre ces premiers prédicateurs du nom chrétien.

C'était dans ces commencements que la foi devait certainement le plus révolter. On venait de condamner Jésus de Nazareth comme un séducteur ; toute la nation juive, excepté quelques âmes choisies, que les miracles opérés à la mort du Sauveur avaient converties, quelques disciples secrets qui craignaient de déplaire au gouvernement, avait applaudi à son supplice ; cependant les apôtres prêchent sa divinité, annoncent les mystères les plus humiliants pour la raison et la sagesse mondaine ; ils parlent hautement, condamnent la coupable sentence que les juges ont lâchement donnée contre leur divin maître, et les esprits se soumettent à cette doctrine qui condamne les raisonnements et met la nature à l'étroit. Pierre, dans deux discours, convertit huit mille personnes. La multitude des chrétiens devient innombrable. La sagesse, la politique, les menaces, les ressources de la Synagogue, tout devient inutile. La foi triomphe dans la Judée, et bientôt elle triomphera par toute la terre. Jésus-Christ l'a prédit, sa parole est infaillible. Que ces premières conquêtes de la foi sont admirables ! et qu'elles prouvent évidemment que Dieu dissipe, quand il veut, les conseils des princes qui s'opposent à lui, et qu'il réprouve la sagesse du siècle pour faire triompher la sainte folie de la croix.

Je continue, chrétiens, pour votre consolation, de vous dépeindre les triomphes de la foi sur ses ennemis les plus puissants. J'ex-

UNIVERSITAS O. M. L.

pose à vos yeux le spectacle sanglant des trois premiers siècles. Je vous rappelle ces temps de tempêtes, d'orages et de fureur.

Déjà les empereurs païens sur leurs trônes sont agités et troublés. Les succès de la doctrine de Jésus-Christ les épouvantent. Déjà ils forment des complots contre Dieu qu'ils méconnaissent. Ils se soulèvent avec fureur contre Jésus-Christ, son Fils, et les disciples qui suivent son Evangile· *Astiterunt reges et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* (*Psal.* II.) Des édits de mort volent de toutes parts. Tout le mérite des préfets dispersés dans différentes provinces consiste à inventer de nouveaux supplices. Pour épouvanter les chrétiens, on voit partout des amphithéâtres ensanglantés, des roues dressées, des chevalets préparés, des feux allumés. L'ordre des maîtres du monde est donné. Le cri de la fureur s'explique, il faut détruire et anéantir la foi chrétienne : *Exinanite, exinanite, usque ad fundamentum in ea.* (*Psal.* CXXXVI.)

Mais les efforts de l'homme ne peuvent pas détruire l'œuvre de Dieu; c'est pourquoi la foi triomphe de la fureur des tyrans et nous montre une admirable fécondité dans le sein même de la mort.

Ah! qu'il est doux et consolant de nous rappeler ces conquêtes de notre foi. Elles nous prouvent que c'est avec justice que nous faisons le sacrifice de notre raison.

On veut faire tomber l'édifice de l'Eglise en renversant ses plus fermes colonnes, et le sang des apôtres forme de nouveaux prédicateurs de l'Evangile. Les siéges qu'ils ont établis subsistent. Le sang de Pierre et de Paul, répandu à Rome, y fructifie au centuple. Rome devient le premier siége du monde, le centre de l'unité chrétienne, la mère et la maîtresse de toutes les autres Eglises. La foi moissonne des lauriers sur les échafauds. Elle fait des conquêtes dans l'obscurité des cachots. Les martyrs sont plus forts en mourant que les tyrans qui les font souffrir. Dans ce massacre effroyable des corps des saints, la foi s'agrandit; on lui érige des trophées de tous les côtés; le paganisme chancelle et est insulté. Les idoles sont méprisées, et les dieux des empereurs traités hautement d'impies, d'adultères, d'hommes vicieux. Choisissez dans tous les martyrs une sainte Agnès. Représentez-vous cette jeune fille tendre et délicate devant le tyran. Ne la verrez-vous pas ferme, inébranlable, remplie de consolation, pendant que le tyran est déconcerté, vaincu, couvert de confusion? Si notre religion n'était pas divine, la foi de nos mystères aurait-elle triomphé ainsi des sanglantes persécutions dont toutes les histoires ne nous permettent pas de douter?

Qu'on ne nous débite pas ici les mensonges de certains ministres, qui ont osé avancer que la religion protestante avait autant de martyrs que la nôtre. Une telle fausseté ne demande point de réponse. D'ailleurs, c'est la cause et non la peine qui fait les martyrs. Mais les premiers chrétiens ont souffert pour la doctrine de Jésus-Christ, que les protestants, du moins leurs chefs, ont avoué être dans toute leur pureté pendant ces trois premiers siècles. C'étaient les ennemis du Sauveur qui les persécutaient, et excepté les réponses généreuses que la foi exigeait d'eux, ils ont toujours montré la douceur, la soumission aux puissances que l'Evangile demande. Ils étaient comme des agneaux qu'on égorgeait. On n'entendait aucune plainte. On ne voyait aucun déchaînement. Il y a une grande différence entre ceux qui souffrent pour la foi et ceux qui souffrent pour l'erreur; tout chrétien soumis et raisonnable la sent suffisamment.

Si l'on dit que la foi n'a soumis que les simples, le peuple, il est aisé, mes frères, de confondre ces faux raisonnements. Elle a triomphé de toutes les subtilités des philosophes. Elle a attaché à son char les sages du paganisme, tous les grands et les maîtres du monde sont venus se ranger sous son étendard.

Ce sont ces triomphes, chrétiens, que je vous prie de considérer attentivement, parce que, si notre foi n'avait pas fait ses conquêtes, ceux qui se piquent d'esprit, qui vantent leur raison, pourraient dire que la foi est trop simple pour eux.

La prophétie a été accomplie dans toute son étendue; les génies les plus sublimes sont venus se ranger sous l'obéissance de l'Eglise, ont reçu la foi. Isaïe l'avait dit clairement : *Viri sublimes transibunt ad te.* (*Isa.*, XLV.) Les nations sont entrées dans la route de l'Évangile que le flambeau de la foi leur montrait : *Ambulabunt gentes in lumine tuo.* (*Isa.*, LX.) A peine les apôtres ont-ils porté la foi dans les différents royaumes, qu'ils ont vu les rois soumis à la doctrine de Jésus-Christ. *Et reges in splendore ortus tui.* (*Ibid.*) Les ténèbres qui les enveloppaient ont été dissipées. Ils ont avoué humblement leur erreur, et ont déclaré que leurs pères étaient livrés au mensonge : *Vere mendacium possederunt patres nostri.* (*Jerem.*, XVI.) Alors la foi a été victorieuse de tous les préjugés du paganisme, de toute la vanité des idoles, de toute la sagesse des philosophes, et l'Eglise est devenue la mère nourrice des rois et des maîtres du monde, selon la prédication; et elle a vu courbés avec docilité sous son joug les enfants des princes qui l'avaient persécutée et qui avaient voulu l'anéantir : *Venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te.* (*Isa.*, LX.)

Or, comme on ne peut pas nier que ces fameux oracles n'aient eu leur accomplissement dans la vocation des gentils à la foi, comment ose-t-on dire que la foi n'a triomphé que des simples et des peuples?

La conversion du grand Constantin est un fait incontestable. Jamais foi ne fut plus humble, plus soumise que la sienne. Jamais prince n'écouta l'Eglise avec plus de respect, et n'eut plus d'attention pour ses ministres que lui. Ne peut-on pas dire que c'est là un des descendants de ces empereurs qui ont persécuté l'Eglise si cruellement

pendant les trois premiers siècles? *Filii eorum qui humiliaverunt te.*

Oui, je puis dire à ceux qui auraient la témérité d'avancer que notre foi n'a triomphé que des simples et des peuples : vous êtes des imposteurs. Vous désavouez l'Ecriture, l'histoire de l'Eglise et des faits que nos ennemis n'ont jamais révoqués en doute. Tout ce que le paganisme a eu de plus grand, soit par le rang, soit par la science, s'est soumis à la simplicité de la foi chrétienne. Les empereurs, les rois, les puissants du siècle, les philosophes les plus célèbres, les savants du premier ordre, sont devenus ses enfants. Le crédit immense de l'idolâtrie qui régnait sur toute la terre, la pompeuse érudition des Grecs et des Romains, toutes les subtilités de la philosophie païenne, la magnificence des princes dévoués au culte des idoles, les mœurs licencieuses que leur religion autorisait; rien n'a pu obscurcir la foi chrétienne. Malgré tous ces grands obstacles, ce petit grain est devenu un arbre majestueux.

Ici, chrétiens, se présente à mon esprit cette fameuse parabole que Jésus-Christ nous a rapportée dans son Evangile, et qui va prouver les glorieux succès de la foi et la vérité de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent.

Jésus-Christ compare la foi à un petit grain de sénevé, *grano sinapis*, qui est le plus petit de tous les grains. *Minimum est omnibus seminibus.* Mais il ajoute, que, lorsqu'il a poussé, *cum autem creverit*, il devient plus grand que tous les autres, *majus est omnibus oleribus*, et qu'il devient un arbre si haut, si fort et si magnifique, que ses branches s'étendent de tous côtés et servent de retraite aux oiseaux du ciel : *Fit arbor ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis ejus.* (*Matth.*, VIII.)

C'est sous ces expressions symboliques, chrétiens, que notre divin Sauveur nous a voulu faire comprendre les glorieuses conquêtes de la foi chrétienne. D'abord, rien de plus simple en apparence que la foi; mais dans la suite, quoi de plus grand! Ne s'est-elle pas étendue comme cet arbre mystérieux sur toute la terre? La voix des apôtres n'a-t-elle pas été entendue jusqu'aux extrémités du monde? *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII.) Et que signifient ces oiseaux du ciel qui viennent se reposer sur ses branches? sinon ces savants, ces grands génies, ces philosophes qui l'ont reçue, et qui s'y sont soumis. Et pour passer de la figure à la réalité, ignore-t-on que plusieurs grands docteurs de l'Eglise, qui se sont élevés avec la rapidité de l'aigle aux connaissances les plus sublimes de notre sainte religion, avaient été élevés dans le paganisme, qu'ils sont les conquêtes de la foi? Les ouvrages de plusieurs prouvent les progrès qu'ils avaient faits dans la philosophie païenne. Ignore-t-on que Justin, martyr, qui est devenu un grand apologiste de nos mystères, avait été un célèbre philosophe païen? La foi a triomphé de ces grands génies, et ils sont venus se reposer à l'ombre de cet arbre majestueux si petit dans sa naissance : *Fit arbor ita ut volucres cœli veniant et habitent in ramis ejus.*

Si l'on veut encore connaître toute la grandeur et tout le merveilleux de ce triomphe, on n'a qu'à comparer la simplicité de l'Evangile, les obscurités de la foi, les choses au-dessus des sens qu'elle oblige de croire avec l'éloquence, les subtilités des sages et des savants du paganisme, avec le crédit et le rang qu'ils tenaient chez les peuples dont ils étaient les oracles, et chez les empereurs qui les consultaient toujours.

Ah! quand je réfléchis sur tous ces triomphes de la foi, je rougis pour ceux qui vantent leur faible raison et je ne vois pas d'autre conséquence que celle-ci : Il faut renoncer à la raison, ou la soumettre. Si les hérétiques ont voulu obscurcir la gloire de notre foi, renverser ses trophées et faire oublier ses triomphes, ont-ils réussi? La foi pure et irréformable de l'Eglise n'a-t-elle pas toujours été victorieuse de leurs complots et de leurs attentats? Nous n'avons point de dogmes de notre sainte foi qui n'aient été attaqués, mais nous n'en avons point qui n'aient été crus par les apôtres et défendus avec zèle et avec succès par l'Eglise, qui peut bien être attaquée, mais qui ne peut jamais succomber. Voyez la foi dans les saints et fameux conciles de Chalcedoine, de Nicée, d'Ephèse; quel triomphe ne remporte-t-elle pas contre les ennemis de Jésus-Christ et de sa sainte mère? Voyez-la dans toutes les autres assemblées œcuméniques, dans celle de Trente, qui est la dernière; n'y porte-t-elle pas des coups mortels à l'hérésie? Voyez-la dans l'Eglise dispersée, je veux dire dans les évêques unis aux successeurs de saint Pierre; n'y est-elle pas victorieuse des ruses et des détours des hérésies les plus délicates et les plus fines?

Triomphes de la foi chrétienne, que vous êtes consolants pour les chrétiens soumis! Mais que vous êtes accablants pour ces hommes rebelles qui refusent de se soumettre et qui citent tout au tribunal de leur orgueilleuse et faible raison?

Seigneur, augmentez notre foi, *adauge nobis fidem* (*Luc.*, XVII), afin qu'elle résiste à tous les coups qu'on lui porte dans ce siècle où l'on se permet les raisonnements, la curiosité et les discours les plus indécents en matière de religion; où l'on rougit pour ainsi dire de cette simplicité des chrétiens des premiers siècles qui savaient se soumettre et mourir pour la foi, et qui ne savaient pas disputer, afin que, sortie victorieuse de ces temps délicats et orageux, elle puisse, animée par la charité, nous mériter le salut éternel. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

LA FOI PRATIQUE.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi

Nous avons parlé, mes frères, la dernière fois, de la foi spéculative; nous avons prouvé que tout homme devait soumettre sa raison aux vérités que l'Eglise lui proposait. Nous l'avons satisfaite, cette faible raison, autant qu'elle le peut être, en montrant les fondements, les caractères et les triomphes de la foi chrétienne.

En effet, si tout homme sensé ne peut pas révoquer en doute l'existence d'un Dieu, en considérant les seules merveilles de la nature, en se considérant soi-même, parce que tout porte l'empreinte de la divinité, selon le Prophète (*Psal.* IV), il ne peut non plus révoquer en doute les grandes vérités de notre sainte religion, parce que son établissement miraculeux prouve qu'elle est divine et qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse opérer de vrais miracles, comme ceux qui ont accompagné la prédication de l'Evangile. (*Psal.*, CXXV.)

Si l'on dit que nos mystères sont incompréhensibles, je répondrai que Dieu l'est aussi. Cependant, sans pouvoir approfondir sa nature et son essence, nous sommes certains qu'il existe; et de l'arrangement même du monde, les sages du paganisme l'ont avoué. Or, il en est de même des mystères: nous les croyons sans pouvoir les pénétrer, parce qu'il y aurait de la folie et non pas de la raison à ne pas croire tout ce que les siècles ont cru et des vérités si rapidement et si miraculeusement établies. (S. Augustin., lib. XXII *De civitate Dei*, cap. 5.) C'est donc ce qu'il y a d'incompréhensible à l'homme dans la religion chrétienne qui prouve sa divinité.

Comme par la miséricorde de Dieu, je pourrais aujourd'hui donner des éloges à votre foi, mes frères, et vous dire, comme saint Paul aux Colossiens, que c'est celle de l'Eglise, celle qui s'annonce dans tous les royaumes du monde. (*Coloss.*, I.) Il ne me reste qu'à gémir sur le défaut des œuvres de la foi.

On soumet l'esprit, on ne veut point soumettre le cœur. Il n'en coûte rien aux passions pour croire, voilà pourquoi, malgré les ruses de l'homme ennemi pour mêler l'ivraie avec le bon grain, nous trouvons encore plus de foi que de bonnes œuvres, mais une foi morte, une foi endormie, une foi oisive. C'est de quoi je voudrais vous inspirer de l'horreur dans ce discours, et, pour y réussir, je vais vous montrer la nécessité d'une foi agissante, d'une foi féconde, d'une foi généreuse. Je vais condamner le système des calvinistes qui soutiennent que la foi suffit sans les œuvres pour être sauvé; les chrétiens lâches qui ne font rien pour se sauver et qui comptent sur le don de la foi; le partage de certains chrétiens délicats qui n'en font pas assez selon la foi pour se sauver. Voilà une morale qui mérite toute votre attention.

Le christianisme n'est pas un état d'oisiveté; la violence, les efforts, les pleurs, les gémissements, les mortifications, les austérités, la prière, l'aumône, la visite des malades, des prisonniers, les instructions, les bons conseils : ce sont là autant de bonnes œuvres commandées expressément dans l'Evangile. C'est là cette route étroite, gênante, que Jésus-Christ nous a tracée, et dans laquelle il faut absolument courir pour arriver au terme heureux de l'éternité. Qu'on lise l'Evangile, et on verra s'il autorise les hommes lâches et oisifs, et si Jésus-Christ y a jamais fait l'éloge d'une foi inutile, d'une foi morte.

Il n'est donc pas difficile de réfuter le système dangereux des protestants qui ont osé avancer que la foi seule suffisait pour être sauvé; qui ont eu l'audace de prêcher l'inutilité des bonnes œuvres et de promettre à l'homme le ciel sans violence, sans effort, contre la parole expresse du Sauveur, comme si, selon la doctrine de l'Eglise, on pouvait obtenir une couronne sans combat.

Luther n'a point caché ses erreurs dans ses ouvrages. *Tout l'art et toute la sagesse de la religion chrétienne*, dit-il (*in argumento epistolæ ad Galatas*), *consiste à ignorer la loi, négliger les bonnes œuvres et toutes les bonnes actions.* Et dans un autre endroit (*De captiv. Babyl.*, cap. *De Bapt.*) : *Il n'y a point d'autre voie pour aller à Dieu, et agir d'une manière qui lui plaise, que la foi. Celui qui l'a reçue ne doit pas se mettre en peine des bonnes œuvres; il n'en a pas besoin.*

C'est contre ces erreurs qui renferment un relâchement épouvantable, qui renversent les fondements de la religion, et qui jettent l'homme dans une inaction dont on a que trop vu les suites funestes dans les mœurs licencieuses de Luther même, que je m'élève dans cette première réflexion, et pour en faire sentir toute l'horreur, je commence par les oracles infaillibles de Jésus-Christ.

J'en choisis trois qui prouvent clairement que le christianisme n'est pas un état d'oisiveté, et que le défaut seul de bonnes œuvres suffit pour être damné. L'exemple des cinq vierges insensées, de l'arbre qui n'avait pas de fruit, du talent que le serviteur craintif avait caché.

On ne voit pas que ces cinq infortunées que l'Epoux méconnaît lorsqu'elles demandent à entrer dans la salle des noces, eussent souillé leurs corps d'aucun péché contraire à la pureté, puisqu'elles étaient vierges comme les autres et qu'elles avaient conservé ce don précieux jusqu'à l'arrivée de l'Epoux : *Surrexerunt omnes virgines.*.Quel fut donc leur crime? Une vie inutile, le défaut de bonnes œuvres signifié par ces lampes éteintes : *Lampades nostræ exstinguuntur.* C'est pourquoi Jésus-Christ conclut cette parabole en disant : Veillez, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure : *Vigilate itaque quia nescitis neque diem, neque horam.* (*Matth.*, XXV.)

Or, je remarque deux choses dans ce seul trait de l'Evangile : le fait que Jésus-Christ nous propose et la leçon qu'il veut nous donner. Le fait : des personnes pures, chastes, en un mot, des vierges, *virgines*, qui sont réprouvées pour avoir vécu dans la tiédeur, dans la négligence. La leçon : c'est que pour éviter leur malheureux sort, il faut veiller, avoir des bonnes œuvres amassées, lorsque l'Epoux viendra nous surprendre, c'est-à-dire au moment de la mort que nous ignorons, afin de trouver grâce comme ces vierges sages qui avaient une provision d'huile : *Vigilate itaque quia nescitis neque diem, neque horam.*

Or, comment Jésus-Christ nous aurait-il exhorté à la vigilance et à amasser des bonnes œuvres, si la foi seule suffisait pour être sauvé, comme le veulent les protestants?

N'est-ce pas encore le défaut de bonnes œuvres que Jésus-Christ a voulu condamner, lorsqu'il dit dans saint Luc : Coupez cet arbre qui ne porte pas de fruit? *Succide illam;* pourquoi occupe-t-il la terre inutilement? *Ut quid etiam terram occupat?* Voilà trois ans, dit-il, que je viens y chercher des fruits, et je n'en trouve point. *Ecce tres anni sunt ex quo venio quærens fructum et non invenio.* (*Luc.*, VII.)

Ne dit-il pas clairement dans saint Matthieu : Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit, sera coupé et jeté dans le feu? *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.* (*Matth.*, VII).

Or, on ne peut pas nier que Jésus-Christ entendait parler des hommes qui vivraient dans le sein de son Eglise ; et de même qu'il compare son Eglise à un champ où le père de famille sème de bon grain, de même il compare ses enfants à des arbres plantés dans ce champ mystérieux : d'où je tire deux conséquences. La première, qu'il faut nécessairement faire de bonnes œuvres pour être sauvé, figurées par ces bons fruits qu'il cherche et qu'il demande : *Bonum fructum.* La seconde, que le défaut seul de bonnes œuvres suffit pour nous damner, et que la foi, si elle est oisive, ne nous empêchera pas d'être jeté dans les feux vengeurs allumés par la colère du Seigneur : *In ignem mittetur.*

C'est ce qui a fait dire à saint Bernard (ep. 104 *ad Gualt. de Calvomonte*), que la vie inutile conduisait à l'enfer, et que le défaut seul de bonnes œuvres suffisait pour être réprouvé éternellement : *Sola sufficit inutilitas ad damnationem.* Quel aveuglement dans les hérétiques! Les penchants d'un cœur corrompu pouvaient seuls enfanter ce système.

Que signifie encore ce jugement redoutable que le père de famille exerce sur celui qui, n'ayant reçu qu'un talent, l'avait caché dans la terre? Autorise-t-il cette vie oisive et inutile qui suffit, selon les protestants, dans ceux qui ont reçu le don précieux de la foi? Cet homme, qui est traité si rigoureusement dans l'Evangile n'avait reçu qu'un talent : *Unum talentum acceperat* (*Matth.*, XXV); c'était un homme soumis et qui craignait son maître : *Timens abii.* (*Ibid.*) Il ne l'avait point dissipé, puisqu'il l'avait caché précieusement : *Abscondi talentum tuum in terra.* (*Ibid.*) Il le représenta tel qu'on le lui avait donné : *Ecce habes quod tuum est.* (*Ibid.*) Quelle fut donc la cause de ce châtiment terrible que le maître exerça sur ce serviteur paresseux? Sa négligence, son oisiveté. Il fallait, dit ce maître, faire valoir cet argent : *Oportuit te ergo committere pecuniam meam nummulariis* (*Ibid.*), afin d'être en état de me le rendre avec usure : *Et veniens recepissem ego utique quod meum est cum usura.* (*Ibid.*). Vous ne l'avez pas fait, vous êtes coupable; et vous, ministres de mes vengeances, jetez dans les ténèbres extérieures ce serviteur inutile et paresseux : *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* (*Ibid.*)

On ne peut pas dire encore que cet oracle ne regarde pas les bonnes œuvres, et que sous cette parabole Jésus-Christ a voulu nous faire comprendre autre chose que les châtiments redoutables réservés à ceux qui n'amassent point de bonnes œuvres pour le moment de la mort, et qui, à l'ombre de la foi, coulent leurs jours dans une coupable oisiveté. Que signifieraient alors ces ténèbres extérieures, ces pleurs et ces grincements de dents? *Tenebras exteriores, fletus, et stridor dentium.* On a toujours entendu par ces expressions de l'Evangile, les maux de l'autre vie, les tourments des réprouvés; et dans cet endroit, notre divin Maître veut nous faire comprendre que, pour être damné, il n'est pas nécessaire d'être un voluptueux, un débauché, un usurpateur, un vindicatif, un homicide : mais qu'il suffit d'être un chrétien oisif, *inutilem servum.* Qu'il n'est pas nécessaire pour être damné d'être du nombre de ces infortunés qui méconnaissent le vrai Dieu et offrent de l'encens aux idoles ; de ces hérétiques qui combattent les dogmes de la religion, qui ont rompu l'unité et renoncé à la foi de l'Eglise, mais qu'il suffit d'avoir une foi stérile et dépourvue de bonnes œuvres : *Inutilem servum.* L'inutilité, la négligence. Voilà, selon l'Evangile, un sujet de réprobation. Ah! détestons le système des hérétiques, et craignons le sort malheureux préparé à ceux dont la foi est stérile et oisive.

Si la foi seule suffisait pour être sauvé, Jésus-Christ n'aurait recommandé que la foi dans son Evangile; il n'aurait parlé des bonnes œuvres que comme des conseils; mais je vois tout le contraire dans l'Evangile. Il faudrait effacer presque tous les oracles pour pouvoir sensément adopter le système des protestants.

Ouvrez-le, chrétiens, cet Evangile. Ecoutez, et tremblez pour ceux qui se rassurent sur leur foi! Tous ceux qui diront : Seigneur! Seigneur! ne seront point sauvés. N'est-ce pas là cependant une profession de foi, un hommage rendu à la divinité, une confiance en sa bonté et en sa puissance? Oui, mais ce n'est pas assez, tous ceux qui s'en tiendront là n'entreront jamais dans le ciel : *Non omnis*

qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. (*Matth.*, VII.) Que faut-il donc faire encore? La volonté du Père céleste : *Qui facit voluntatem Patris mei.* Remarquez que Jésus-Christ parle dans cet endroit de lui-même, qu'il entend ceux qui reconnaissent sa divinité, qui sont soumis à sa doctrine, qui admirent ses miracles : *Qui dicit mihi : Domine, Domine.* Or, si la foi seule suffisait, les exclurait-il du royaume des cieux? Quand il a fait l'éloge du juste, qu'il le compare à un homme sage qui élève un édifice solide, entend-il un juste qui se contente de croire son Evangile et qui ne le réduit point en pratique? Non : il entend un juste qui écoute et qui pratique ce qu'il entend : *Qui audit verba mea, et facit ea.* (*Matth.*, VII.)

Mais il compare à un insensé, *similis viro stulto*, celui qui reconnaît l'Evangile et qui ne le pratique point : *Qui audit verba mea et non facit ea.* (*Ibid.*) Et en effet, quoi de plus insensé que de croire et de ne pas vivre conformément à sa foi?

Si le sacrifice de l'esprit coûte à certaines personnes, le sacrifice du cœur coûte encore davantage. Un système qui enseigne qu'il ne faut rien faire pour son salut, qu'il suffit d'avoir reçu la foi, flatte infiniment les passions, mais il ouvre aussi cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer. Tel est celui des protestants qui séparent les bonnes œuvres de la foi.

Quelle différence, ô mon Dieu! de votre langage et celui des déserteurs infortunés de la saine doctrine! Vous nous criez dans votre Evangile qu'il faut faire pénitence ou périr; qu'il faut prier, jeûner, porter sa croix, s'abaisser, marcher dans la voie étroite, faire de continuels efforts; vous déclarez qu'au dernier jour du monde, vous n'admettrez aux bénédictions éternelles, que ceux qui vous auront visité, assisté et consolé dans les personnes des malades, des prisonniers et des indigents; et un malheureux Luther ose dire que l'homme ne s'embarrasse point des bonnes œuvres, qu'elles lui sont inutiles : *Opera ille nihil curat nec indiget.* Ah! Seigneur, vos paroles sont la vérité et les siennes des mensonges. Je l'anathématise avec votre Eglise.

Si les hérétiques ont recours à ces paroles de l'Evangile : Celui qui croira sera sauvé, *Qui crediderit salvus erit* (*Marc.*, XVI), je leur réponds qu'elles ne séparent point les bonnes œuvres, et que si les plus grandes vertus ne servent de rien sans la foi; la foi la plus soumise ne servira de rien sans les bonnes œuvres. Peut-on rien de plus inutile que ce qui est mort? Or, la foi sans les œuvres est morte : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II.) Elle est donc inutile; c'est donc un don précieux qu'on aura reçu en vain.

Si on tire en faveur de la foi des conséquences dangereuses de certains passages de l'Ecriture, quelles conséquences ne pourrais-je pas tirer en faveur des bonnes œuvres d'une infinité d'oracles de l'Evangile? Ne pourrais-je pas dire que l'aumône se sauvera sans la foi, et appuyer mon système sur ces paroles du Sauveur : Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume éternel. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais nu et vous m'avez donné des vêtements; j'étais malade et vous m'avez visité. Ne dirait-on pas que la gloire éternelle est attachée à ces seules bonnes œuvres? Ce serait une erreur de le penser; il faut donc réunir ces deux choses inséparables : la foi et les bonnes œuvres. Sans cela on est hérétique, on est damné.

Ah! comment peut-on croire à l'Evangile qui condamne partout l'oisiveté, l'inaction, la négligence; qui ne prêche que la pénitence, le crucifiement, les mortifications, la vigilance, la prière, des efforts continuels, des combats et toutes les œuvres de charité, et se contenter d'une foi oisive? Les apôtres ont-ils séparé la foi des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres de la foi? Jésus-Christ lui-même l'a-t-il prêchée, cette séparation? Au contraire, lorsqu'il annonce le royaume du ciel, il exhorte à la pénitence. En même temps qu'il exige qu'on croie à l'Evangile : *Pœnitemini et credite Evangelio* (*Marc.*, I), il demande la foi : *Credite.* Mais il demande aussi les œuvres laborieuses de la pénitence : *Pœnitemini.* Il faut croire à l'Evangile pour être sauvé. C'est pour cela qu'il a été prêché par toute la terre. Mais il ne faut pas recevoir l'Evangile en vain et négliger les bonnes œuvres qu'il commande : *Pœnitemini et credite Evangelio.*

Jésus-Christ a fait l'éloge de la femme pécheresse, il lui a dit ces paroles consolantes : Votre foi vous a sauvée. *Fides tua te salvam fecit.* (*Luc.*, VII.) Mais il a fait aussi l'éloge de ses bonnes œuvres, en disant qu'elles seraient annoncées par toute la terre, aussi bien que son Evangile : *Ubicunque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo dicetur et quod hæc fecit.* (*Matth.* XXVI.)

Vous vous glorifiez de votre foi, vous dites qu'il suffit d'avoir reçu ce don précieux pour être assuré de son salut, et c'est précisément parce que vous avez la foi, que vous croyez à l'Evangile, et que vous le recevez; que vous êtes obligés à une vie laborieuse et à une infinité de bonnes œuvres, de pratiques de vertus gênantes que les infidèles ne connaissent pas. « Tout ce temps, dit saint Augustin (*Serm.* 245, *De temp.*, c. 2), qui précède le grand jour de l'éternité est un temps de foi : *Fidei tempus.* Mais tout ce temps doit être employé à des œuvres pénibles. Ce n'est pas un temps de repos, mais de travail : *Laboriosum est.* Un chrétien qui a de la foi, doit amasser des bonnes œuvres, parce que c'est à ces bonnes œuvres que la récompense qu'il espère est attachée : *Hoc est opus cuius illa merces est.*

« Pourquoi donc divisez-vous, dit saint Bernard (*in Cantica*, sermone 24), les œuvres de la foi? *Quid dividis actum a fide?* Vous commettez un crime en faisant cette division; vous soutenez une erreur que l'Evangile condamne, et que l'Eglise proscrit;

Inique dividis. Vous suivez les inclinations d'un cœur corrompu que la vertu gêne, et auquel il en coûterait trop pour pratiquer les vertus chrétiennes. Voilà pourquoi vous soutenez que la foi seule suffit. C'est votre malice qui a enfanté ce système : *Inique dividis.* »

Déjà, chrétiens, vous concevez de l'horreur du système des protestants sur la matière que je prêche ; le fond des prédications de Jésus-Christ et des apôtres, les sentiments des saints docteurs, les vertus, les mortifications, les austérités de tous les saints qui ont suivi les pas du Sauveur dans la route humiliante et ensanglantée du Calvaire, vous font redouter le sort de ceux qui regardent le christianisme comme un état d'oisiveté, et qui se flattent de se sauver avec une foi morte, dépourvue de bonnes œuvres. Mais que vous servira-t-il de condamner leur système si vous le suivez dans la pratique, si vous êtes des chrétiens lâches et paresseux en matière de salut?

Vous ne dites pas, il est vrai, contre le sentiment de l'Eglise catholique, que la foi seule suffit pour être sauvé ; mais vous vivez comme si le titre seul de chrétien assurait le salut. Vous ne niez pas la nécessité des bonnes œuvres, mais vous ne concevez pas d'horreur d'une vie stérile et inutile. Vous croyez le jugement de Dieu, le paradis, l'enfer ; vous croyez qu'il en faut faire plus que vous n'en faites pour être sauvé, et vous tremblez pour l'avenir! foi des démons qui croient et tremblent : *Dæmones credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II.) Heureux si cette seconde réflexion vous porte à condamner votre coupable indolence, et à vivre conformément à votre foi.

« Hélas! dit le docte Salvien (libro IV *De Providentia*), on se glorifie de nos jours du nom de chrétien, et on n'en soutient pas la dignité par ses œuvres. » On porte un caractère oisif. On se rassure sur une foi morte. On est disciple de Jésus-Christ et enfant de l'Eglise par le baptême ; on est disciple du monde et enfant du démon par ses œuvres. Ceux qui ont une foi pure ont souvent des mœurs corrompues ; ceux qui croient à l'Evangile négligent les vertus qu'il commande. On soumet sa raison à la foi ; on livre son cœur aux passions criminelles. On confesse un Dieu qu'on n'aime point ; on renonce au monde qu'on aime. Quelle différence, grand Dieu ! entre la religion qu'on professe et la vie qu'on mène. Religion sainte, divine, céleste ; vie criminelle, mondaine, terrestre. On ne voit plus que de légères traces de la perfection des premiers chrétiens. La foi n'a pas changé, mais les mœurs ont changé. On n'embrassait alors la doctrine des apôtres que pour être des hommes de sainteté, d'humilité, de pauvreté ; on la professe aujourd'hui, et l'on est des hommes de vices, d'ambition, de richesses. « Ah ! mes frères, que vous servira une foi chrétienne, dit Pierre Damien (Sermone 6, *De sancto Eleuchadio episcopo et confessore*), si vous menez une vie païenne ; d'avoir été catholique, si vous avez été un mondain ; d'avoir adoré un Dieu crucifié, si vous vous livrez aux voluptés du paganisme? *Quid enim prodest si quis Catholice credat et gentiliter vivat?*

Qu'il est humiliant, chrétiens, ce parallèle de votre foi avec vos actions, et que les conséquences qu'on en doit tirer sont terribles ! Je vais l'exposer à vos yeux. Fasse le ciel qu'il vous attriste salutairement et vous fasse rougir de votre lâcheté.

Rien de plus beau, de plus pur, de plus conforme à l'Evangile, que le sacrifice de votre raison ; rien de plus outrageant pour Dieu, rien de plus indigne de votre profession, rien de plus contraire à l'Evangile que le sacrifice de votre cœur. Vous donnez des paroles au Seigneur, vous donnez les œuvres au monde. Vous confessez un Dieu de bouche, et vous le désavouez par vos actions. Semblables à ceux dont parle saint Paul : *Confitentes se nosse Deum, factis autem negant* (*Tit.*, I.)

Oui, mes frères, puisque toutes vos actions sont des désaveux solennels de votre religion, des apostasies scandaleuses, je pourrais donc vous demander, pour vous confondre, où est votre foi : *Ubi est fides vestra?* (*Luc.*, VIII.) Dans vos occupations, dans vos entreprises, dans vos projets, dans vos repas, dans vos plaisirs, dans votre repos, dans vos acquisitions, dans vos alliances, dans le saint temple même, au pied des autels, dans les offices divins, dans la célébration des plus redoutables mystères, où est votre foi? *Ubi est fides vestra?* Je ne vois pas que vous en soyez animés dans toutes ces actions ; je vois au contraire une dissipation, une avidité, une ambition, une sensualité, une débauche, une mollesse, une attache, un intérêt, une indécence, une immodestie qui semblent désavouer la religion que vous professez : *Confitentes se nosse Deum, factis autem negant.*

Vos attaches à la terre ne combattent elles pas la Providence? Votre orgueil, votre ambition, vos vengeances, l'Evangile? Votre mollesse, vos voluptés, votre délicatesse, le mystère de la croix? Vos irrévérences dans les églises, la présence réelle? Votre indifférence pour les sacrements, leur efficace? Ne semblez-vous pas par vos désirs préférer la terre au ciel, par votre sécurité dans le crime, braver l'enfer ? *Confitentes se nosse Deum, factis autem negant.*

Saint Paul relève magnifiquement dans son *Epître aux Hébreux*, la foi des saints de l'Ancien Testament ; mais une foi éprouvée par les œuvres, une foi qui brille dans les richesses, dans la pauvreté, sur le trône et dans les conditions les plus obscures, dans les menaces et dans les caresses, dans les délices et les souffrances, dans les tentations les plus délicates et dans les dangers les plus effrayants, sous les glaives et dans les ombres de la mort. Il nous assure qu'ils ont tous prouvé leur foi : *Omnes testimonio fidei probati.* (*Hebr.*, XI.)

S'il nous montre un Abraham détaché de la terre, errant au gré du Seigneur, de pro-

vince en province, toujours soumis à sa volonté suprême, et armé d'un glaive pour immoler son fils unique; un Moïse occupé de l'éternité à la cour de Pharaon, et qui aime mieux couler des jours amers et pénibles avec le peuple de Dieu, que de goûter les douceurs du péché et de partager l'opulence et la gloire d'un grand royaume avec un prince impie. S'il nous montre les Gédéon, les Samson, les David, les Samuel, et tous les prophètes si grands dans les combats, dans le gouvernement des peuples, sur le trône, en portant les ordres du Seigneur et annonçant les événements les plus terribles, et les révolutions les plus humiliantes pour les monarques impies qui régnaient dans Israël. Il nous avertit que c'était pour prouver leur foi. C'est elle qui les anime et qui leur fait braver la fureur de ceux qui étaient conjurés contre eux : *Omnes testimonio fidei probati.* Il nous dépeint la gloire que leur foi leur a acquise; ils ont, dit-il, humilié leurs ennemis, remporté des victoires éclatantes, subjugué des royaumes et moissonné des lauriers dans les siéges et les batailles : *Per fidem.... fortes facti sunt in bello.* (*Ibid.*) Les miracles qu'ils ont opérés : ils ont ouvert et fermé le ciel, adouci la fureur des lions, éteint les feux allumés pour les consumer, renversé toutes les lois de la nature pour punir ceux qui voulaient les détacher du Seigneur : *Per fidem....., obturaverunt ora leonum exstinxerunt impetum ignis.* (*Ibid.*) Leurs souffrances: les prisons, les chaînes, les fouets, tous les supplices que la cruauté peut inventer ont été mis en usage pour les séduire, et ils les ont bravés, et la mort même, plutôt que de déplaire au seul Dieu qu'ils adoraient, et qu'ils servaient : *Per fidem... in occisione gladii mortui sunt.* (*Ibid.*) Leur détachement du monde : ils le regardaient comme indigne d'un cœur qui aime Dieu. On les a vus couverts de vêtements de peaux, errants dans les solitudes, dans les montagnes, se cacher dans les grottes et les cavernes de la terre, couler les jours de leur pèlerinage dans la pauvreté, les gémissements et les mortifications : *Per fidem.... egentes, angustiati, afflicti in solitudinibus errantes.* (*Ibid.*)

C'est ainsi, conclut saint Paul, qu'ils ont agi en conséquence de leur foi, et qu'ils ont prouvé par leurs œuvres les vérités qu'ils croyaient, quoiqu'ils ne les aperçussent encore que de loin : *A longe aspicientes.* (*Ibid.*) La foi était la règle de leurs actions, et leurs actions ne démentaient point leur foi: *Omnes testimonio fidei probati.*

Ces pompeux éloges que saint Paul donne aux pieux Israélites, l'Eglise ne les donne-t-elle pas, mes frères, aux premiers chrétiens? Leur vie n'était-elle pas une preuve continuelle de leur foi? N'est-ce pas la foi qui en faisait des hommes de pauvreté, de charité, de douceur, de prière, de zèle? N'est-ce pas elle qui les assemblait pour chanter les louanges du Seigneur, écouter la lecture des divines Ecritures, et assister à nos saints mystères? N'est-ce pas elle qui leur faisait partager les héritages de leurs pères avec les indigents, et entretenir ce commerce d'union et de charité que nous nous contentons d'admirer aujourd'hui? N'est-ce pas elle qui les faisait monter sur les échafauds, braver les supplices, et confesser Jésus-Christ sous le glaive et dans les feux? N'est-ce pas elle qui a fait voler tant de craintives colombes dans les déserts, que les dangers du monde effrayaient, qui redoutaient ses combats, et qui ont mieux aimé assurer leur salut dans la solitude que de le risquer dans le commerce tumultueux des villes? N'est-ce pas elle encore qui conduit dans les cloîtres tant de jeunes personnes que la corruption du siècle effraye, et qui renoncent volontairement à toutes les flatteuses espérances que donnent la naissance et le crédit, pour s'assurer ce que la foi leur fait espérer au delà du tombeau? N'est-ce pas enfin la foi qui soutient tant de personnes à la cour et à la ville, dans l'opulence et dans la pauvreté, et dans tous les états les plus délicats, les plus tumultueux et les plus exposés. Or, toutes les bonnes œuvres de ces chrétiens condamnent ces hommes lâches et oisifs qui se contentent de croire, et qui ne pratiquent pas ce qu'ils croient.

Car, prenez-y garde, chrétiens qui m'écoutez, toutes ces bonnes œuvres, cette vie si pure, si détachée, si céleste, si parfaite des premiers fidèles, était une conséquence de la doctrine de Jésus-Christ qu'ils avaient embrassée. Saint Luc les appelle une multitude de croyants : *Multitudinis credentium.* (*Act.*, IV.) C'est-à-dire une multitude d'hommes qui croyaient à l'Evangile, et qui vivaient selon leur foi.

Or, vous l'avez reçu cet Evangile, vous l'adoptez, vous croyez tout ce qu'il renferme, pourquoi menez-vous donc une vie si opposée à votre croyance? Que vous servira-t-il de porter une foi pure au tribunal de Jésus-Christ, si vous n'y portez pas de bonnes œuvres? Que vous servira-t-il d'avoir connu la volonté de Dieu, si vous ne l'accomplissez pas? N'en serez-vous pas plus coupables? Lisez l'Evangile et tremblez sur votre sort, chrétiens lâches et oisifs, qui vous contentez d'une foi morte.

Ceux qui embrassaient la doctrine de Jésus-Christ dans les premiers siècles, étaient des hommes détachés de la terre; et vous employez les voies les plus obliques pour devenir riches. Vous manquez à Dieu, à votre âme, au prochain, pour travailler à votre fortune. L'intérêt est le grand mobile de toutes vos actions : Dieu n'y entre presque pour rien. Vous renversez l'ordre de la foi. Le salut qui doit être à la tête de toutes vos entreprises y tient la dernière place; et vous cherchez ce qui périt préférablement à ce qui est éternel. Où est donc votre foi? Certainement ce n'est pas celle de l'Evangile, celle des premiers chrétiens, celle des serviteurs de Dieu. Ah! c'est une foi morte, c'est la foi des démons, qui ne servira qu'à vous faire trembler aux approches de la mort.

Ceux qui embrassaient la doctrine de Jésus-Christ, dans les premiers siècles, étaient

des hommes d'union, de charité, qui n'avaient tous qu'un même cœur et qu'une même âme, et vous nourrissez dans votre cœur des haines considérables; vous méditez des vengeances, vous formez des complots contre vos frères, vous faites des démarches secrètes pour supplanter vos voisins. La jalousie, l'envie règnent parmi vous, vous prenez un secret plaisir à raconter les défauts du prochain; les riches oppriment les pauvres, les pauvres murmurent insolemment contre les riches; le frère traîne son frère devant les juges; les tribunaux retentissent des plaintes de ceux qui attaquent et de ceux qui se défendent. Tous les jours, la cupidité, la haine, l'injustice des hommes, donnent de nouvelles scènes. Quelle différence! ô mon Dieu, entre la vie douce et paisible des premiers chrétiens! Cependant c'est la même foi, la même doctrine qu'on professe aujourd'hui. Pourquoi les mœurs sont-elles donc si différentes?

Ceux qui embrassaient la doctrine de Jésus-Christ dans les premiers siècles, la respectaient, l'observaient, la défendaient. Aujourd'hui on se contente de l'avoir reçue; on serait fâché d'y renoncer, et on l'attaque dans les cercles. On raille les préceptes et les exemples qui humilient l'orgueil et choquent les usages et les bienséances d'un monde pervers. Un esprit d'athéisme se répand dans toutes les conversations, et on ne rougit pas d'applaudir à des sacriléges saillies sur la foi même qu'on professe. On serait fâché de renoncer à la doctrine de Jésus-Christ, et on souffre qu'on l'insulte!

Esprit de détachement, de pauvreté, de pénitence, de mortification, d'union, de paix, il semble que vous vous soyez retiré de nos jours. C'était à ces beaux traits qu'on connaissait nos premiers frères dans le christianisme; c'est à des traits tout contraires qu'on nous reconnaîtrait aujourd'hui. On a conservé le nom de chrétien, on n'en a pas conservé les vertus. Si on jugeait de notre doctrine par nos mœurs, ne dirait-on pas qu'elle est terrestre, conforme aux sens, aux inclinations, qu'elle se borne aux choses d'ici-bas? On serait fâché de renoncer à la doctrine de Jésus-Christ, on ne la défend pas.

Les premiers chrétiens donnaient leurs biens et leur vie plutôt que de trahir la foi: aujourd'hui, pour se conserver dans une place, pour plaire à un protecteur, pour réussir dans une affaire, pour entretenir un commerce brillant, par intérêt, par complaisance, par respect humain, on manque aux devoirs les plus essentiels de la religion; on manque aux offices divins; on profane les jours consacrés au Seigneur; on applaudit aux médisances, aux calomnies; on paraît satisfait des bons mots qui se débitent sur la religion et ses ministres; on se prête aux faibles, aux passions, aux erreurs de ceux qui peuvent être utiles. C'est ainsi qu'au lieu de défendre la foi, on la trahit lâchement, et qu'on n'a pas le courage de la préférer au plus vil intérêt, ou à un moment de satisfaction.

Que je serais heureux si je dépeignais aujourd'hui les mœurs de ces royaumes qui ne connaissent point Dieu ni Jésus-Christ! Mais malheureusement je dépeins les mœurs d'un peuple choisi, privilégié, qui a reçu la doctrine du Sauveur, qui vante sa foi, et qui se flatte vainement qu'elle le sauvera sans bonnes œuvres et sans efforts.

« Ah! c'est en vain, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi*, serm, 1), que vous vantez votre foi, votre doctrine et votre précieuse qualité d'enfant de l'Eglise, si vous ne faites pas de bonnes œuvres. Ce ne sera pas pour avoir rejeté la doctrine des apôtres, combattu les dogmes catholiques, désobéi à l'Eglise, avoir résisté à ses décisions, et vous être séparé du centre de l'unité que vous serez damnés, puisque vous êtes des catholiques soumis, mais pour avoir été des chrétiens lâches et oisifs, et pour avoir négligé la pratique des vertus que l'Evangile commande. Celui-là vante inutilement sa foi et le saint nom de chrétien, qui n'a pas soin d'orner son âme des vertus chrétiennes: *Frustra sibi de sola fide blanditur, qui bonis operibus non ornatur.* »

Croire une doctrine qui gêne les passions, mortifie les sens; recevoir un Evangile qui prêche le crucifiement et le détachement; reconnaître pour son chef et son modèle un Homme-Dieu, pauvre, humble, doux, mort sur une croix; reconnaître pour ses premiers pères dans la foi des hommes qui ont tout quitté, tout souffert et qui ont répandu leur sang pour sceller les vérités qu'ils prêchaient; reconnaître une Eglise née dans les souffrances, persécutée pendant trois siècles, toujours attaquée et toujours obligée de combattre; des saints que l'Evangile a crucifiés, et consumés lentement d'austérités; et mener une vie molle, oisive, sensuelle, voluptueuse; ne s'agiter que pour le monde, et ne rien faire pour le salut, c'est un aveuglement terrible, un désaveu solennel de la foi.

Il faut donc conclure, mes frères, que le chrétien, quelque soumis qu'il soit à la doctrine des Apôtres, à la révélation, aux oracles infaillibles de l'Eglise, a un sort plus terrible encore que les infidèles à attendre, s'il se repose à l'ombre de sa foi, s'il ne fait pas valoir ce don précieux, et si, content d'amasser pour la terre, il ne se trouve point à la mort chargé de ces vertus auxquelles seules Dieu a accordé la conquête du ciel. Tout homme qui espère se sauver avec une foi oisive et privée de bonnes œuvres se séduit et se creuse l'enfer par sa seule oisiveté en matière de salut: *Frustra sibi de sola fide blanditur, qui bonis operibus non ornatur.*

« Le salut des chrétiens est attaché à deux choses, dit Origène (homilia 3 *in Cantica*), *dupliciter constat salus credentium:* au don précieux de la foi: *Per agnitionem fidei,* parce que, hors de l'Eglise, point de salut, et que quiconque ne croit pas tout ce qu'elle croit périra éternellement; et à la pratique pure et entière des bonnes œuvres: *Et operum perfectionem,* » parce que, selon Jésus-

Christ, tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, tout serviteur inutile en matière de religion, sera jeté dans le feu éternel. Vous voyez que ce Père ne sépare point les œuvres de la foi. Vous devez craindre pour votre sort, chrétiens lâches, qui n'amassez point de bonnes œuvres. Vous ne vous sauverez donc point, puisque le salut des chrétiens est attaché inséparablement à la foi et aux bonnes œuvres : *Dupliciter constat salus credentium : per agnitionem fidei, et operum perfectionem.*

Ah! Origène, que je viens de citer, vous compare avec raison, dans un autre endroit, à ces vierges insensées qui furent punies si rigoureusement de leur coupable négligence à l'arrivée de l'Epoux. « Oui, dit ce savant, tous ceux qui se contentent de la foi et qui négligent les œuvres nécessaires au salut, je les compare à ces vierges indolentes qui se reposaient et dormaient paisiblement à l'ombre de leur innocence, et qui furent rejetées pour toujours de la présence de l'Epoux, non pas à cause du mal qu'elles avaient fait, mais à cause du bien qu'elles avaient omis : *Assimilantur virginibus fatuis.* »

« Que vous servira-t-il, dit saint Chysostome (homilia 30 *in Joannem*), d'avoir une foi pure, si vous ne menez pas une vie sainte; la foi ne vous servira de rien pour le salut sans les bonnes œuvres. *Si recte credideris, non autem recte vixeris, nulla tibi ad salutem utilitas.* »

S'il suffisait de croire pour être sauvé, des hommes de vices, de volupté, d'injustice entreraient dans le ciel. Il faudrait donc supprimer la prière, l'aumône, les mortifications; fermer nos saints temples; imposer silence à tous les prédicateurs de l'Evangile; les pauvres, les malades, les prisonniers ne seraient plus assistés, soulagés, visités; les passions seraient flattées au lieu d'être retenues. Quelle religion que celle qui ne captiverait que l'esprit et ne gênerait pas le cœur et ses passions!

Quelle religion que celle qui n'imposerait pas d'autres obligations que de croire! Que la conquête du ciel serait facile, s'il suffisait, pour la faire, de dire simplement je crois! *Credo.* Alors le christianisme serait un état d'oisiveté. Les chrétiens ne s'agiteraient plus, ne se donneraient plus de mouvement que pour les biens de ce monde ou leurs plaisirs. Parmi tous ceux que l'ambition remue, que la fortune inquiète, que l'intérêt domine, que le vice tyrannise, que le monde enchante et occupe, il y en a beaucoup qui croient tout ce que l'Eglise croit. Il y aurait beaucoup de mondains sauvés. Comme parmi le peuple il y a beaucoup de foi, il s'en suivrait que des hommes terrestres, grossiers, qui ne s'occupent que de la vie présente, qui négligent les sacrements, les offices, sujets à beaucoup de péchés, sans goût pour la piété, obtiendraient le ciel parce qu'ils croient avec simplicité tout ce qu'on leur prêche, et qu'ils espèrent tout de leur foi et des sacrements qu'ils recevront à la mort.

« Ah! il n'en est pas ainsi de votre sainte religion, ô mon Dieu! dit saint Chrysostome (*loc. sup. cit.*). Elle ne promet la couronne immortelle qu'à ceux qui auront légitimement combattu. Votre gloire ne sera accordée qu'aux efforts, aux mortifications, au détachement, au désir de l'éternité, à la pénitence, aux œuvres de miséricorde, à la pratique constante des vertus chrétiennes. Et si les mœurs ne répondent pas à la foi, un supplice éternel sera la punition d'une foi stérile : *Nisi mores sequantur sequetur judicium.* »

Que les chrétiens lâches qui se reposent entièrement sur leur foi se jugent donc eux-mêmes dès à présent, s'ils ne veulent pas être jugés à la mort par celui qui a dit : Avant d'arriver au terme, amassez des bonnes œuvres : *Ante obitum tuum operare justitiam.* (*Eccli.*, XIV.) Qu'ils comparent leurs mœurs avec leur foi, et qu'ils rougissent en voyant une si grande contradiction entre ce qu'ils croient et ce qu'ils font.

Vous croyez tous les mystères; mais les honorez-vous par vos actions, en même temps que vous les confessez de bouche? Un chrétien qui reconnaît un Dieu tout-puissant, qui voit tout, qui préside à tout; un Dieu incarné et mort sur une croix pour le sauver; un Esprit-Saint qui habite en lui pour l'animer, le solliciter, l'éclairer, est-il un homme agité, inquiet, un homme de péché et de mollesse, un homme rempli de l'esprit du monde, remué, poussé, emporté par ses conseils, ses maximes? et dès que je vous vois ne rien espérer du ciel et tout attendre de la terre; ne point compter sur la Providence et faire fonds sur votre industrie, votre travail; rougir des abaissements de l'Homme-Dieu, redouter et rejeter même la croix qu'il a portée, souiller la chair dont il s'est revêtue, la délicater, l'idolâtrer; contrister l'Esprit-Saint, fermer les yeux à ses lumières, résister à ses inspirations, profaner son temple par de honteux plaisirs et n'agir en toute chose que par l'esprit du monde, ne puis-je pas dire que vous désavouez hautement votre foi par vos mœurs? « Car c'est à vos actions, dit saint Bernard (*in Cantica*, sermone 24), à prouver votre foi : *Fidem tuam probet actio.* »

Mais, que penserons-nous de la foi, s'il faut en juger par les actions des chrétiens de nos jours? Qu'il n'y en a plus? non; mais qu'elle est morte, stérile; et par conséquent que, dans le sein même de l'Eglise, beaucoup de chrétiens seront damnés faute de bonnes œuvres, et que c'est d'eux qu'il est dit : Il les mettra au rang des infidèles. Des malheurs éternels leur sont préparés : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* (*Luc.*, XII.)

Entrons dans un plus grand détail, mes frères, pour vous prouver combien vos actions contredisent votre foi. Vous croyez la présence réelle, c'est-à-dire vous croyez fermement que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, que les paroles que le prêtre prononce le produisent sur nos autels, qu'il demeure dans nos tabernacles. Eh bien! ne puis-je

pas vous dire à présent, avec saint Bernard, que votre conduite dans nos églises et pendant les saints mystères nous prouve votre foi : *Fidem tuam probet actio.* Qu'un étranger qui se trouverait par hasard dans nos assemblées, et qui n'aurait aucune connaissance de nos mystères, puisse dire, en voyant votre posture humiliante, votre modestie, votre recueillement et les profonds hommages que vous rendez à celui qui est caché sous les apparences, que c'est véritablement votre Dieu que vous adorez : *Fidem tuam probet actio.* Vous savez tout le contraire. A examiner ce qui se passe dans nos églises pendant la célébration des plus redoutables mystères, on dirait que nous n'en croyons pas plus que les calvinistes. On voit une dissipation, des postures, un orgueil, un étalage de vanité, un tumulte qui semble désavouer la foi qu'on professe sur ce mystère de l'amour immense d'un Dieu. Si l'Eglise, par ses cérémonies majestueuses, par les encensements, ses chants divins et touchants, la piété de ses ministres et le bon exemple de quelques âmes pieuses qui prient, gémissent et adorent dans un profond recueillement, ne prouvait pas sa foi à la présence réelle, les calvinistes seraient en droit de nous faire des reproches. C'est donc à vous, chrétiens lâches, à renoncer à votre foi ou à mener une vie qui ne contredise pas votre foi : *Fidem tuam probet actio.*

Mais avançons : vous croyez un jugement en sortant de cette vie, et il ne vous occupe point du tout. Vous comptez, vous supputez vos revenus, vos dépenses, vous vous faites un honneur d'un arrangement dans les comptes que vous devez rendre, vous y pensez, ils vous inquiètent; et le compte de toute votre vie que Dieu vous demandera, peut-être dès cette nuit, comme à cet homme de l'Evangile qui formait de si grands projets, ne vous occupe point. Vous n'y pensez pas, ou du moins vous vous en formez une idée qui ne vous effraye pas. Où est votre foi?

Vous croyez un paradis, un purgatoire, un enfer, et vous ne pratiquez point les vertus qui seules peuvent faire la conquête du ciel. Vous ne tremblez point pour ces fautes et ces ménagements dans la pénitence qu'il faut expier si rigoureusement dans l'autre vie. Vous ne quittez pas ces péchés d'habitude qui vous assurent des châtiments éternels. A vous voir agir, on dirait que la religion n'est qu'un système de cérémonie ou de politique; qu'il n'y a point de paradis, de purgatoire, d'enfer, et que les seules choses qui doivent nous occuper ici-bas sont les plaisirs, les richesses et les honneurs. Ah! si vous avez de la foi, montrez-nous-la par vos œuvres : *Fidem tuam probet actio.*

Vous êtes donc dans un danger évident de votre salut, chrétiens, lorsque vous vous rassurez sur votre foi; le défaut seul de bonnes œuvres vous damnera. Mais il me semble entendre certaines personnes me dire : Nous savons bien qu'il faut faire de bonnes œuvres, que la foi seule ne suffit pas pour être sauvé, et nous serions fâchés d'imiter ces chrétiens lâches qu'on ne voit pas aux offices, qui ne fréquentent point les sacrements, qui ne font point d'aumônes, et qui mènent une vie de plaisirs et toute mondaine; mais aussi il n'est pas nécessaire d'en faire tant pour se sauver, il y a des choses trop humiliantes, trop gênantes, trop opposées à la nature pour pouvoir les pratiquer.

Or, c'est à ces personnes qui font un partage dans les œuvres de la foi que je veux prouver en finissant qu'elle n'en font pas assez. Ce sont ces personnes qui s'écrient que cette morale est trop sévère, que ces discours sont trop effrayants, que je veux confondre en leur disant : Prouvez-moi votre foi par vos œuvres : *Fidem tuam probet actio.*

Il y a, chrétiens, des choses trop sévères, trop gênantes, trop opposées à la nature pour pouvoir les pratiquer. Mais moi, je vous demande : Qui est-ce qui vous les commande, ces choses sévères et gênantes? Qui est-ce qui vous fait un précepte de ces vertus qui vous révoltent si fort? Sont-ce des hommes qui, par un système de sévérité, vous imposent des fardeaux qu'ils seraient fâchés de porter eux-mêmes? Alors vous n'êtes point obligés de leur obéir; mais consultez votre foi, et si elle vous apprend que c'est Jésus-Christ qui parle, qui ordonne, qui commande dans son Evangile ces vertus qui révoltent la nature, qui gênent les passions, qui combattent l'amour-propre, concluez que vous êtes obligés d'obéir et de vous soumettre.

« Vous croyez en Jésus-Christ, dit saint Bernard (*in Cant.*, serm. 24), faites donc les œuvres de Jésus-Christ : *Credis in Christum, fac Christi opera.* » Or, quelles sont ces œuvres de Jésus-Christ dont parle ici saint Bernard, et qu'il recommande aux chrétiens comme une conséquence de leur foi? Certainement, ce ne sont point les œuvres que Jésus-Christ a faites comme Dieu; il ne les leur donne pas pour modèle lorsqu'il ressuscite les morts, qu'il éclaire les aveugles, qu'il chasse les démons, qu'il commande aux vents et aux tempêtes, qu'il découvre les secrets des cœurs, qu'il guérit tous les malades; il a opéré toutes ses œuvres pour prouver sa divinité. Ce ne sont donc que les actions que Jésus-Christ a pratiquées comme homme, que saint Bernard vous donne pour exemples : ses abaissements, ses souffrances, sa charité envers ses ennemis, ses bourreaux mêmes. Un Dieu grand, tout-puissant, opérant des miracles, demande vos hommages et vos adorations; mais un Dieu fait homme, revêtu d'une chair semblable à la vôtre, humble, souffrant, patient, demande que vous l'imitiez, que vous marchiez sur ses traces, et dès que vous croyez ces mystères de son amour, vous êtes obligés de faire, en qualité de chrétiens, ce qu'il a fait comme homme : *Credis in Christum, fac Christi opera.*

Pourquoi voulez-vous partager les œuvres

de la foi? N'êtes-vous pas obligés de pratiquer toutes celles que Jésus-Christ vous a commandées? Pouvez-vous croire en lui sans croire que vous êtes obligés de lui obéir? Et quelque gênantes, quelque humiliantes, quelque opposées que soient à la nature les vertus qu'il vous ordonne, ne suffit-il pas qu'il vous en ait donné l'exemple, et qu'il se soit donné solennellement pour modèle dans son Evangile, pour que vous soyez absolument obligés de les pratiquer? Si vous croyez donc en Jésus-Christ votre Sauveur, pratiquez les vertus qu'il a pratiquées comme homme : *Si credis in Christum, fac Christi opera.*

D'ailleurs, chrétiens, quelles sont les vertus qui vous révoltent le plus, et que vous voulez injustement séparer des œuvres de la foi? N'est-ce pas cette loi divine qui vous oblige de vous humilier, de porter votre croix, de pardonner à vos ennemis? Ne sont-ce pas là des vertus que vous négligez, dont vous vous dispensez, parce que vous ne les croyez pas nécessaires au salut, ou que vous les regardez comme de simples conseils. Mais où est votre foi alors?

Vous croyez en Jésus-Christ, *credis in Christum*, et Jésus-Christ a dit : Apprenez de moi à être doux et humble de cœur : *Discite a me.* (*Matth.* XI.) Il veut donc que vous soyez doux et humble comme lui; il veut donc que vous le copiiez; c'est donc un précepte de s'abaisser. Et qu'est-ce qu'un chrétien qui croit en Jésus-Christ, et qui est rempli de lui-même, enflé de sa naissance, de sa fortune, de ses talents, ou des places qu'il occupe?

Vous croyez en Jésus-Christ, *credis in Christum*, et Jésus-Christ a dit : Le royaume des cieux souffre violence, la route qui y conduit est étroite, faites des efforts pour y marcher, malgré tous les obstacles; *Contendite.* (*Luc.*, XIII.) C'est donc un précepte, une nécessité de se gêner, de se faire violence pour être sauvé. Après cela, convient-il à un chrétien qui croit en Jésus-Christ, de trouver les vertus qu'il commande trop gênantes, de vouloir partager les œuvres de la foi, de pratiquer le plus aisé, et d'omettre sans scrupule le plus difficile? En fait-on assez quand on ne fait pas tout ce qu'un Dieu commande? Croit-on comme il faut en lui, quand on lui désobéit dans plusieurs points? Ah! vous désavouez Jésus-Christ pour votre Maître, si vous ne pratiquez pas tout ce qu'il vous commande : *Si credis in Christum, fac Christi opera.*

Vous croyez en Jésus-Christ, *credis in Christum*, et Jésus-Christ vous a fait un précepte solennel et absolu de pardonner à vos ennemis : *Ego dico vobis diligite inimicos vestros.* (*Matth.* V.) Vous vous effacez du Livre de vie, vous prononcez un arrêt de mort contre vous, vous renoncez aux miséricordes du Seigneur dont vous avez un si grand besoin, vous le forcez à vous punir lorsque vous en voulez à votre frère, et que rien ne peut vous déterminer à lui donner une place dans votre cœur. La foi vous apprend et vous convainc de ces grandes vérités; elle va même jusqu'à vous avertir de ne point approcher de l'autel, de cesser vos offrandes et vos sacrifices tant que votre cœur sera indifférent : elle va encore plus loin; elle veut que vous fassiez les avances : *vade prius* (*Matth.* V), que vous leur fassiez du bien : *Bene facite eis*, que vous priiez pour ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos.* (*Ibid.*) Vous convenez que c'est là la doctrine de Jésus-Christ, son précepte, une loi contre laquelle toutes les maximes du monde, les préjugés des faux braves ne sont que des attentats criminels, et de coupables usages, et cependant vous séparez tous les jours cette vertu de douceur et de clémence des œuvres de la foi. Vous pesez avec délicatesse la qualité de celui qui vous a offensé, la grandeur de l'offense. Vous opposez votre innocence, votre droiture, et vous concluez qu'il est au-dessus de vous de pardonner. Est-ce là croire en Jésus-Christ?

Ah! si vous croyez en Jésus-Christ, imitez donc ses actions, obéissez à ses préceptes, ne séparez point ce qui vous paraît le plus difficile, le plus amer; *Si credis in Christum, fac Christi opera.* Vous n'en faites pas assez pour vous sauver, dès que vous ne faites pas tout ce qu'il vous commande.

Remarquez, mes frères, que c'était comme homme que Jésus-Christ demandait grâce à son Père pour ses bourreaux sur la croix. Comme Dieu, il était le principe des grâces, mais il a voulu nous donner un exemple de cette clémence et de cette charité qu'il nous avait recommandée pour nos frères. « Il a joint l'exemple au précepte, afin que nous fussions inexcusables, dit saint Jérôme (lib. I *in Matthæum*) : *Docuit et fecit.*»

« Or, dit ce saint docteur, il y en a beaucoup qui croient que ce commandement d'aimer ses ennemis est au-dessus des forces de l'homme : *Multi putant esse impossibilia quæ præcepta sunt.* » Mais ils ne font point attention à la clémence de David envers Saül et Absalon, à la charite d'Etienne qui a prié pour ceux qui le lapidaient. Quand on a de la foi, on brave la mort même, plutôt que de déplaire à Jésus-Christ. « Une foi vive, dit saint Augustin (enarrat. 2 *in Psal.* XXV), commande aux vents et aux tempêtes; et si vous aviez une foi ferme en Jésus-Christ, ces émotions, ces colères, ces haines, se calmeraient bientôt, votre cœur deviendrait promptement calme et tranquille, et celui qui vous a offensé deviendrait l'objet de votre clémence, au lieu d'être l'objet de votre vengeance; *Fides imperat ventis et fluctibus.* »

De toute cette morale qui est exacte et fondée, comme vous voyez, sur l'Evangile, il s'en suit que tous ceux qui partagent les œuvres de la foi, c'est-à-dire, que tous ceux qui omettent certaines vertus, parce qu'elles gênent trop les penchants, les inclinations, l'amour-propre, n'en font pas assez, selon leur foi, pour être sauvés; il faut que les actions d'un chrétien répondent à sa foi, qu'il marche dans la route qu'elle lui a tra-

cée, s'il veut arriver à la gloire qu'elle lui promet.

Quelle est-elle cette route, mes frères, que la foi nous a tracée? Vous le savez, et l'Evangile vous l'a montré. C'est une route étroite, gênante, opposée à ces routes spacieuses que tiennent les mondains qui ne veulent point se gêner, c'est une route pure, innocente, où tous ceux qui commettent l'iniquité, le mensonge, ne marchent point. Ce sont ces voies difficiles dans lesquelles Dieu a commandé à ses anges de nous garder; c'est la voie du Calvaire où l'on marche sur les pas du Sauveur, et dans laquelle il faut souffrir, pleurer, s'immoler et faire le sacrifice de ses attaches, de ses ressentiments, et de tout son cœur; en sortir, c'est renoncer au ciel puisque la foi ne nous en montre point d'autre.

Ah! Seigneur, que les terribles châtiments que vous avez exercés sur les vierges négligentes, sur le serviteur paresseux, sur l'arbre infructueux, nous apprennent la nécessité de joindre des bonnes œuvres à la foi que nous avons reçue; que votre grâce puissante sans laquelle nous ne pouvons pratiquer aucune vertu qui nous soit méritoire, vienne à notre secours pour nous aider à combattre nos ennemis, et à amasser ces vertus que vous nous demandez, afin que, portant à votre tribunal une foi féconde en bonnes œuvres, nous soyons admis dans votre royaume éternel. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

LES PÉCHÉS CONTRE LA FOI

Non habebis Deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

C'est abandonner Dieu que d'abandonner son Eglise. C'est faire une prostitution honteuse de son esprit que de l'employer contre la religion sainte de ses pères; que de ne pas respecter les bornes que nos anciens dans la foi ont posées.

Avoir une autre foi que celle de l'Eglise, c'est compter plus sur ses lumières, ses talents, que sur la parole de Dieu; c'est se faire une religion de fantaisie, et par conséquent c'est pécher contre ces paroles : Vous n'aurez point d'autres dieux que moi : *Non habebis deos alienos coram me.*

On n'est pas idolâtre dans le sens qu'on n'offre point d'encens à des idoles de pierre ou de bois; mais on l'est dans un autre sens, parce que l'on en offre à ses sentiments, à ses opinions, qui s'élèvent au-dessus de Dieu même qui a parlé. C'est pourquoi saint Paul a dit : Si quelqu'un enseigne une autre doctrine que la nôtre, et ne se soumet pas de cœur et d'esprit à la parole pure et saine de Jésus-Christ, c'est un superbe et un ignorant, qui abandonne la vérité pour se livrer au mensonge : *Si quis aliter docet et non acquiescit sanis sermonibus Domini Nostri Jesu Christi..... Superbus est nihil sciens.* (I *Tim.* VI.)

Il est aisé de conclure, mes frères, pour le peu qu'on fasse attention à la pureté, à l'unité et à l'autorité de la foi chrétienne, que l'hérésie, le schisme, les doutes, les railleries sur la religion, la désobéissance à l'Eglise, la lecture des livres des hérétiques, sont des péchés contre la foi. L'orgueil a enfanté presque toutes les hérésies, l'obstination a perpétué les schismes; c'est la fréquentation de ces hommes superbes qui a séduit tant de personnes; c'est aujourd'hui encore l'orgueilleuse raison de l'homme qui le porte à douter, à contredire, à contester, à railler même les plus grands objets de notre foi.

Péchés contre la foi, péchés dont on ne rougit point, parce qu'ils sont quelquefois de malheureuses productions d'un esprit brillant qui se fait admirer, et dont on ne conçoit pas dans notre siècle assez d'horreur; presque toutes les conversations roulent aujourd'hui sur la religion, sur la doctrine; les matières les plus sublimes et les plus grands mystères sont examinés, contredits dans les cercles et les repas des mondains. On parle de ce que l'on ne sait pas, on décide et on avance des erreurs et des blasphèmes pour ne pas vouloir garder le silence, ou au moins les bornes pleines de sagesse qui sont prescrites aux enfants de l'Eglise : *Non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (I *Tim.*, I.)

Ce sont ces désordres, mes frères, qui m'ont porté à faire ce troisième discours sur la foi, dans lequel je vais vous donner, autant qu'il sera en moi, une juste idée des péchés qu'on peut commettre contre ce don divin. Voici les réflexions que je fais, elles partageront cette instruction.

Les hérétiques pèchent contre la foi en la partageant, les schismatiques pèchent contre la foi en rompant l'unité, les mondains, quoique catholiques, pèchent contre la foi en ne la respectant pas assez.

Dans les hérétiques, esprit d'audace et de témérité; dans les schismatiques, esprit d'indépendance et d'obstination; dans les mondains, esprit de doute, de méfiance et de libertinage. Ainsi, péchés contre la vérité des dogmes de l'Eglise; péchés contre l'unité sacrée de l'Eglise; péches contre le respect dû à la foi de l'Eglise. Je traite, comme vous voyez, une matière importante, qui demande d'elle-même votre attention. Suivez-moi.

Avant de vous représenter, mes frères, l'audace et la témérité des hérétiques qui attaquent et partagent la foi, il faut vous donner une définition exacte de l'hérésie; car, on a vu dans tous les temps, les hommes emportés par la chaleur de la dispute, donner ces noms odieux à ceux qui combattaient leurs sentiments ou leurs opinions. C'est ainsi que Julien d'Eclane accusait saint Augustin de manichéisme. Voici donc une définition exacte de l'hérésie : c'est une erreur volontaire qui attaque une vérité, un dogme catholique, et qu'un chrétien soutient avec opiniâtreté. « Car, dit saint Augustin (*Ep. ad Glor. Eleus.*), si ceux qui ont des sentiments contraires à la foi catholique ne les soutiennent pas opiniâtrément, et sont dis-

posés à se rétracter dès qu'on leur aura fait connaître la vérité, on ne doit pas les mettre au rang des hérétiques. »

Or, je ne veux parler ici que d'après l'Eglise; je ne veux donner le nom odieux d'hérétique qu'à ces hommes audacieux et téméraires qu'elle a proscrits, qu'à ces malheureuses victimes de l'amour-propre et de l'entêtement, qu'elle s'est efforcée en vain de ramener dans le bercail, qu'à ces esprits inquiets et superbes qui ont excité des tempêtes, formé des orages, gagné des puissances, séduit les fidèles, agité la nacelle de Pierre, troublé toute la terre, et dont les noms flétris se trouvent insérés dans l'histoire des combats et des victoires de l'Eglise. Je condamne tous ceux qu'elle a condamnés, et je n'entends pas parler de ceux dont elle a voulu ménager la mémoire; or, ce sont les péchés de ces malheureux hérésiarques et de leurs disciples, que je veux vous faire connaître dans cette première réflexion.

Péchés qu'ils ont commis contre la foi de Jésus-Christ, péchés d'audace et de témérité; ils ont attaqué les paroles de Jésus-Christ même. Jésus-Christ avait promis une infaillibilité durable à son Eglise par ces paroles : Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce vobiscum sum quotidie usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.* XXVIII.) C'est à ses apôtres qu'il avait adressé ces paroles, et pour montrer que leur autorité était la sienne, il leur avait dit encore : Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise ; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit, qui autem me spernit spernit eum qui misit me.* (*Luc.*, X.) Or, toutes ces paroles doivent être pesées, si l'on veut découvrir toute l'audace de l'orgueilleuse hérésie et ses sacriléges attentats.

1° Jésus-Christ établit une Eglise dont Pierre est le chef, et dont son siége sera le centre de l'unité : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.* XVI.)

2° Il lui promet solennellement son assistance, non pas pour certains temps, certains siècles, mais pour tous les jours, tous les moments jusqu'à la consommation du monde : *Ecce vobiscum sum quotidie usque ad consummationem sæculi.*

3° Il établit des pasteurs dans la personne des apôtres, et il veut qu'on les écoute comme lui-même, comme Dieu son Père, et il déclare que les mépriser, c'est mépriser le Dieu qui l'a engendré de toute éternité, et qui l'a envoyé pour sauver les hommes : *Qui vos spernit me spernit..... et eum qui misit me.*

Jésus-Christ pouvait-il établir l'autorité et l'infaillibilité de son Eglise par des paroles plus claires, plus solennelles, plus précises? Et n'est-ce pas avec raison qu'il a dit, que tous ceux qui n'écouteraient pas l'Eglise, devaient être regardés comme des païens et des publicains? *Si autem Ecclesiam non audierit sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.* XVIII.)

Cependant les hérétiques ont méprisé ces paroles de Jésus-Christ, ils se sont soulevés contre ces oracles infaillibles, ils ont donné la torture à ces paroles pour y trouver le sens qui n'y était pas. On a vu dans le dernier siècle un fameux ministre (6) comparer les promesses faites à l'Eglise avec les promesses faites à un Gédéon, à un Josué; ne sont-ce pas là des péchés d'audace et de témérité

Jésus-Christ parle, et l'hérétique méprise sa parole. Jésus-Christ nous assure que son Eglise est appuyée sur la pierre ferme, et l'hérétique qui paraît dans le second, dans le troisième siècle et dans les autres, ose l'accuser de s'être laissée emporter par le vent d'une nouvelle doctrine. Jésus-Christ assure qu'il sera toujours avec son Eglise, et l'hérétique la regarde comme périe, ensevelie sous ses propres ruines. Jésus-Christ établit des pasteurs pour la gouverner, qu'il honore de sa mission et de son autorité, et l'hérétique veut être son propre guide, former une nouvelle bergerie et un nouveau bercail. Quel attentat! Quelle audace! Quelle témérité! A ces traits reconnaissez les hérétiques et leurs péchés.

Je ne vous les nomme pas ici; je ne rappelle pas à votre mémoire tous ces monstres que chaque siècle a vus naître, et qui ont tous commencé par attaquer les oracles de Jésus-Christ. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le péché de l'hérétique est un péché d'audace et de témérité.

Péché d'audace. Il faut qu'il avoue qu'il combat un dogme qui n'est pas nouveau, tel qu'il soit, dès qu'il appartient à la foi catholique. Ainsi, quand Nestorius, quand Arius, quand Pélage ont paru, la divinité de Jésus-Christ, les prérogatives de Marie, mère de Dieu, la nécessité de la grâce pour pratiquer le bien, étaient des dogmes reconnus, prêchés par les apôtres. Dès qu'ils ont eu innové sur ces dogmes, l'Eglise les a attaqués, sommés de se rétracter, et parce qu'ils ont été opiniâtres, elle les a condamnés et proscrits. Or, quelle audace ne fallait-il pas à ces malheureux élevés dans la doctrine des apôtres, pour oser attaquer des dogmes que l'Eglise professait et enseignait tranquillement? Il fallait l'audace des hérétiques et être enivré de cet orgueil qui a enfanté toutes les hérésies, selon saint Augustin (*Lib. de Past.*, cap. 8) : *Superbia omnes hæreses genuit.*

Péché d'audace et de témérité. Notre doctrine est celle des apôtres, ils l'ont prêchée, scellée de leur sang; et quoiqu'ils aient disparu à nos yeux, qu'ils aient terminé leur

(6) Le ministre Claude, dans la conférence qu'il eut avec M. Bossuet sur la matière de l'Eglise, lui objectait contre ces paroles de Jésus-Christ, *je suis avec vous*, etc., que Dieu en avait dit autant à Gédéon et à Josué.

carrière, leur autorité a passé dans leurs successeurs. C'est ce que saint Augustin disait admirablement bien en instruisant son peuple sur ces paroles du psaume XLIV : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Vos pères ont disparu, mais d'autres enfants sont nés. « Les apôtres, dit ce grand docteur, étaient nos pères dans la foi ; ce sont là les premiers prédicateurs de la foi que Jésus-Christ a envoyés : *Patres missi sunt apostoli.* Mais les apôtres ont disparu, et les évêques qu'on a établis sur leurs siéges leur ont succédé dans le ministère : *Pro apostolis constituti sunt episcopi.* Ne craignez donc pas pour l'Eglise, mes frères, continue saint Augustin, parce que vous ne voyez plus les apôtres. Elle est toujours la même. Les évêques ont reçu leur doctrine et leur autorité. Ne croyez pas que la foi ait changé parce que vous ne voyez pas sur la terre saint Pierre et saint Paul : *Quia non vides Petrum, quia non vides Paulum.* La foi qu'ils ont enseignée est celle que je vous prêche. » Voilà une vérité de tous les siècles. Mais ces successeurs des apôtres, comment ont-ils été traités par les hérétiques? Avec quelle sacrilége liberté n'ont-ils pas attaqué leur doctrine? Avec quelle audace n'ont-ils pas élevé autel contre autel, opposé des dogmes nouveaux aux dogmes anciens? Lisez l'histoire de l'Eglise et de tous ses combats, et vous ne verrez pas un hérétique qui ne vous étonne par son audace et sa témérité; c'est toujours un de ses enfants qui l'attaque, qui l'insulte, qui disperse son troupeau, et qui veut partager sa foi. O Dieu infaillible! Quelle audace d'oser attaquer votre Eglise qui est la colonne d'un Dieu vivant, et le soutien de la vérité : *Ecclesia Dei vivi columna, et firmamentum veritatis.* (I *Tim.* III.)

Péché d'audace et de témérité. « Dieu, dit saint Augustin (*Enarrat. in psalmum* XVIII), a voulu que son Eglise soit visible, qu'elle soit comme une brillante lumière posée sur une haute montagne pour éclairer toutes les nations : *In manifestatione Ecclesiam suam non in occulto posuit.* » — « Et il serait plus facile au soleil, dit saint Chrysostome (hom. 4 *De verb. Isa.*), de perdre tout à fait sa lumière, qu'à l'Eglise d'être cachée sous des nuages qui la rendissent méconnaissable : *Facilius est solem exstingui quam ecclesiam obscurari.* »

Peut-on employer des expressions plus fortes, plus magnifiques que celles de ces saints docteurs pour prouver la visibilité de l'Eglise? Peut-on dire aussi qu'aucun Père de l'Eglise, soit grecque, soit latine, ait jamais parlé autrement? Cependant, mes frères, l'audace des hérétiques a été jusqu'à dire, lorsqu'on leur opposait cette grande vérité, que l'Eglise était cachée dans les élus, dans quelques personnes qui professaient leurs erreurs. Ils n'ont point voulu reconnaître pour la vraie Eglise cette armée redoutable rangée en bataille, je veux dire les evêques unis au Saint-Siége. O orgueil de l'homme! jusqu'où ne portes-tu pas ton audacieuse témérité, lorsqu'il s'agit de combattre la foi de l'Eglise? Tu la vois par toute la terre; elle brille de toutes parts; elle prêche partout les vérités que les apôtres ont prêchées; que leurs successeurs dans les siéges de Jérusalem, d'Antioche, de Rome, d'Alexandrie, de Corinthe ont annoncées au peuple. Les Irénée, les Photin, entendraient dire dans les Gaules ce qu'ils y ont dit autrefois, et tu veux que l'Eglise ne soit pas visible? Quelle témérité! Quel attentat à la vérité!

Péché d'audace et de témérité. « Nous ne portons pas, dit saint Chrysostome (homilia 33 *in Acta apostolorum*), un nom nouveau, c'est la foi qui nous a donné celui que nous portons. On nous appelle chrétiens; ce nom auguste nous a été donné la première fois à Antioche, parce que nous tenons notre doctrine de Jésus-Christ, que nous n'en professons pas d'autre. Ce n'est pas un homme qui nous a donné ce nom, alors notre foi serait nouvelle, et ne serait plus la foi de Jésus-Christ : *Nobis nullus vir nomen dedit, sed fides ipsa.* » Mais les hérétiques portent partout la preuve de la nouveauté de leur doctrine; ils portent, sans rougir, le nom de celui qui a innové, et dont ils tiennent leurs erreurs. D'où viennent les nestoriens, les ariens, les pélagiens, les luthériens, les calvinistes? Avant Nestorius, Arius, Pélage, Luther, Calvin, ces sectes ne subsistaient pas. Pourquoi ont-ils pris le nom de leurs chefs, si ce n'est parce qu'ils ont établi une doctrine nouvelle? S'ils avaient suivi avec docilité celle de Jésus-Christ, ils ne seraient point devenus auteurs de doctrine nouvelle, ils n'auraient point donné leurs noms à leurs disciples. « Pour nous, dit saint Chrysostome, qui n'avons point changé, et qui sommes demeurés attachés à l'Eglise, nous n'avons point d'autre nom que celui que la foi nous a donné. Ce n'est pas le nom d'un homme, c'est celui de Jésus-Christ : *Nobis nullus vir nomen dedit, sed fides ipsa.* » Vous voyez ici, mes frères, quelle est la témérité de l'hérétique. Il brave l'Eglise en portant avec ostentation le nom d'un homme qu'elle a proscrit, dont il connaît la naissance, la conduite et l'apostasie. Remercions le Seigneur qui nous accorde la grâce de faire ces réflexions.

Péché d'audace et de témérité. Tous les siècles doivent couvrir l'Eglise de gloire. Les années, qui usent les choses les plus durables, ne causent aucun déchet à l'Epouse de Jésus-Christ. Tout ce qui vieillit touche à sa fin, mais la vieillesse et l'antiquité font la beauté de l'Eglise. La décadence et la chute des plus grands empires nous prouvent que tout ce qui est temporel est fragile. On a vu des trônes renversés par la force des ennemis qui les attaquaient; mais les combats que l'Eglise a soutenus ne l'ont rendue que plus brillante. « Ses ennemis peuvent malignement répandre des lombres sur la beauté de ses tentes et de ses pavillons, mais ils ne peuvent jamais la détruire, dit saint Ambroise (libro IV) : *Obumbrari potest, deficere non potest.* » — « Jamais elle n'aura ces rides, ces taches, ces difformités qui

accompagnent la vieillesse, elle aura toujours la beauté, la force, la pureté des beaux jours de sa naissance, dit saint Jean Damascène (lib. II *Parallel.*, cap. 14). *Nunquam senex Ecclesia.*»—«Elle est toujours demeurée vierge dans sa foi, dit saint Fulgence (*Epist. ad Prob.*, c. 5) : *Ecclesia virgo*. Elle n'a jamais pu être séduite par les appas, les piéges, les artifices, et toutes les ruses des hérétiques les plus fins : *Nec seductione decipitur*, et elle a été victorieuse des plus longues et des plus sanglantes persécutions : *Nec violentia vincitur.* »

Voilà comme ont parlé, mes frères, les saints docteurs de la durée de l'Eglise ; tous ont tenu le même langage; ils avaient devant les yeux ces oracles du Sauveur dont je vous ai parlé: Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Mon Eglise est établie sur la pierre ferme... Les portes de l'enfer feront de vains efforts contre elle. Mais, écoutez les hérétiques, et voyez avec quelle audace ils attaquent la durée de l'Eglise.

Saint Augustin nous rapporte leurs sacriléges paroles et leurs horribles blasphèmes en expliquant le psaume CI. « Il y en a, dit-il, qui ont l'audace de dire que tout est passé pour l'Eglise ; que les promesses qui lui ont été faites sont accomplies : *Existunt qui dicant, jam hoc factum est.* Il est vrai que l'Eglise autrefois a renfermé dans son sein toutes les nations, et que, semblable à un beau fleuve, elle répandait partout des eaux pures ; mais cette Eglise n'est plus, elle est périe : *Illa Ecclesia quæ fuit omnium gentium jam non est, periit.* Toutes les nations se sont soumises à la foi, mais l'Eglise a apostasié, et est périe entièrement, de sorte qu'il n'y en a plus : *Crediderunt omnes gentes, sed apostatavit Ecclesia et periit.* »

Ce sont, mes frères, les blasphèmes des hérétiques de l'Afrique, des donatistes que saint Augustin rapporte dans cet endroit ; car des erreurs grossières avaient suivi leurs schismes. Aussi ce saint docteur s'écrie-t-il, avec une sainte indignation : « O téméraires et sacriléges paroles ! *O impudentem vocem !* »

Or, mes frères, les hérétiques, dans tous les siècles, ont eu l'audace de tenir ce langage impie dont se plaint saint Augustin si amèrement. Pour ne point obéir à l'Eglise établie par Jésus-Christ ; pour se soustraire à son autorité, ils ont dit tous, il n'y a plus d'Eglise, elle est périe : *Jam non est, periit.* Elle s'est prostituée à l'erreur ; elle a abandonné son Epoux, et son Epoux l'a abandonnée. Ainsi, toutes les prérogatives et les promesses ne regardent plus celle qui demande notre soumission, et qui nous condamne : *Apostatavit Ecclesia et periit.* Quel péché contre la foi ! Quelles sacriléges paroles ! Quels blasphèmes ! *O impudentem vocem !*

Pour nous, mes frères, enfants de l'Eglise, soumis, nous savons qu'elle est la même dans tous les siècles, et nous avons pour elle le respect qui convient à des enfants. Ses combats la rendent plus vénérable à nos yeux, et ses triomphes nous assurent de la protection de son divin Epoux. Ah ! gardons-nous bien de participer en quelque chose aux péchés des hérétiques, évitons les termes, les expressions, les discours, les plaintes qui approcheraient tant soit peu des paroles des hérétiques dont saint Augustin se plaint dans l'endroit que je viens de citer. Quand nous penserons comme il convient du tribunal de l'Eglise toujours existant et toujours infaillible, nous serons en sûreté, et nous éviterons ces péchés que l'audace fait commettre si hardiment.

Péché d'audace et de témérité. « Jamais Dieu n'a cessé, dit saint Grégoire le Grand, en expliquant la parabole des ouvriers de l'Evangile (hom. 19), d'envoyer des prédicateurs de la vérité. Il a commencé dès la naissance du monde ; car il y en a eu dans l'ancienne loi qui annonçaient Jésus-Christ et sa doctrine, et il ne finira qu'à la fin des siècles ce ministère si utile et si nécessaire pour l'instruction des peuples : *A mundi hujus initio usque ad finem ad erudiendam plebem fidelium prædicatores congregare non destitit.*»

Or, tous ces prédicateurs suscités par le Seigneur dans tous les siècles pour l'instruction des peuples, selon saint Grégoire, ne sont-ce pas les prophètes, les apôtres, leurs successeurs, et tous ces saints docteurs qui ont tous tenu un langage unanime, enseigné la même chose. « Il faut donc, dit saint Augustin (ep. **118**), être parvenu au comble de la folie et de la témérité, pour oser combattre les dogmes que l'Eglise universelle a toujours enseignés aux fidèles invariablement : *Disputare contra id quod universa Ecclesia sentit insolentissimæ insaniæ est.* »

Tel a été, mes frères, le péché et l'audace de l'hérétique. Il a paru tout d'un coup avec une nouvelle doctrine. On pouvait lui demander, avec Tertullien : Si votre doctrine est de Dieu, s'il vous envoie, où avez-vous donc été cachés si longtemps ? *Ubi tam diu latuistis ?* (Tertull., *Lib. de præscrip.*) Il répond audacieusement : Toute l'Eglise s'est trompée, je le lui prouverai. Ne sont-ce pas là, mes frères, des péchés d'audace et de témérité

Oui, mes frères, faire violence aux paroles claires de Jésus-Christ ; attaquer la doctrine des apôtres ; flétrir tous les siècles ; se moquer de la tradition, des conciles ; mépriser tous les saints docteurs ; se soulever contre la sainteté, l'unité, l'infaillibilité, la durée de l'Eglise ; former un bercail nouveau ; s'établir chefs de religion : voilà jusqu'où a été l'audace des hérétiques. Ne sont-ce pas là des péchés contre la foi ? Or, de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, voici ce que je conclus :

Tous ceux qui altèrent le sens des promesses de Jésus-Christ à son Eglise ; qui ne la regardent pas comme une, sainte, catholique, apostolique, infaillible, visible, et formant tous les jours un tribunal existant pour enseigner la vérité et condamner l'erreur, pèchent contre la foi.

Tous ceux qui l'accusent de n'être pas

aussi belle, aussi pure, aussi sage, aussi exacte que dans les premiers siècles, pèchent contre la foi.

Tous ceux qui attaquent sa hiérarchie, qui méprisent le corps épiscopal, qui attribuent aux simples fidèles l'autorité qui ne réside que dans les premiers pasteurs unis au chef, qui est le successeur de saint Pierre; qui lui prêtent des vues humaines, d'intérêt, de parti, qui soutiennent ses ennemis, se plaisent à excuser les luthériens, les calvinistes, ou d'autres hérétiques, pèchent contre la foi.

Tous ceux qui lisent les livres des hérétiques, malgré la défense de l'Église, et malgré les impressions qu'ils leur donnent; qui les prêtent; qui les publient avec éloge, et qui se servent des lambeaux qu'ils retiennent pour contredire des catholiques, contester les dogmes de notre sainte religion, pèchent contre la foi.

Tout cela engendre des disputes dangereuses, et des combats de paroles que saint Paul condamne : *Pugnas verborum.* (I *Tim.*, VI.)

Comme je suis obligé, dans toutes les grandes matières que je traite, de vous donner des principes pour vous conduire, soit dans les dangers qui regardent la foi, soit dans les dangers qui regardent les mœurs, vous ne devez pas être étonnés de ces décisions qui ont pour fondement, comme vous voyez, les saintes et divines prérogatives de l'Église catholique.

Je passe présentement à ma seconde réflexion, où je dois vous montrer les péchés des schismatiques : péchés d'indépendance et d'obstination.

Le schisme est séparé de l'hérésie. On peut absolument être schismatique sans être hérétique. Pour être hérétique, il faut combattre avec opiniâtreté et volontairement un dogme catholique; pour être schismatique, il suffit seulement d'être séparé de l'Eglise, d'avoir rompu l'unité.

Saint Augustin (*contra Gaudentium*, lib. II, cap. IX) fait clairement cette distinction, en s'adressant à Gaudence : « Vous êtes, lui dit-il, schismatique par la dissension sacrilége que vous faites, et hérétique, par la doctrine sacrilége que vous enseignez. »

On peut cependant dire, et saint Augustin l'a remarqué dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que le schisme est une hérésie cachée. On ne tarde pas, quand on a rompu l'unité, à enfanter des erreurs et à attaquer la doctrine de l'Eglise qu'on a abandonnée. On ne saurait avoir trop d'horreur du schisme, et trop d'amour pour l'unité. L'Eglise célèbre dans ses fastes la mémoire d'une multitude de chrétiens qui ont répandu leur sang pour l'unité de l'Eglise.

Pour concevoir une juste idée du schisme, examinons, mes frères, ce que Dieu en a pensé, la prière que Jésus-Christ a faite pour la conservation de l'unité; et ce que les saints docteurs ont dit de ceux qui rompaient l'unité. Ah! fasse le ciel que ces réflexions nous fassent comprendre la nécessité d'être inviolablement attachés au centre de l'unité, et tout le crime de ceux qui se séparent de l'Epouse du Sauveur. C'est à vous, ô mon Dieu, à faire couler mes paroles dans les cœurs de mes auditeurs, à leur donner l'onction nécessaire pour les toucher.

Voici le reproche que le Seigneur fait faire dans Josué à ceux qui s'étaient séparés de son peuple : *Pourquoi avez-vous abandonné le Seigneur, le Dieu d'Israel, en érigeant un autel sacrilége, et vous retirant du culte qui lui est dû? Vous abandonnez aujourd'hui le Seigneur, et demain sa colère éclatera sur tout Israel. Demeurez parmi nous; pourvu que vous ne vous sépariez pas du Seigneur, et que vous ne vous divisiez pas d'avec nous en érigeant un autel contre l'autel du Seigneur notre Dieu.* (*Josue*, XXII.)

Or, ces paroles que Phinées, fils du grand prêtre Eléazar adresse aux tribus de Gad et de Ruben, avec dix des principaux du peuple de Dieu, marquent clairement l'horreur qu'ils avaient de la moindre séparation. Et ces tribus s'excusèrent, en disant qu'elles n'avaient pas élevé un autel pour y offrir des sacrifices, mais seulement pour être un témoignage de leur alliance avec les autres tribus : *Sed in testimonium inter nos et vos.* Ah! voilà comme pense l'Eglise. La moindre apparence de séparation l'alarme, et elle ne cessera jamais de dire à ses enfants les plus remuants et les plus inquiets : Demeurez parmi nous pour votre salut, *Habitate inter nos.*

Si l'on considère cette divine prière que Jésus-Christ adresse à son Père avant sa Passion, ne sera-t-on pas convaincu que l'unité est ce qu'il y a de plus précieux, et que la division est le souverain mal? Mon Père, dit cet adorable Sauveur. Je vous prie pour ce cher troupeau : pour mes apôtres qui vont se disperser et prêcher ma doctrine qui est la vôtre. Unissez-les, Père très-saint, qu'ils ne fassent qu'un avec tous ceux qu'ils convertiront, comme vous et moi ne faisons qu'un; *Ut unum sint, sicut tu et ego unum sumus.* (*Joan.*, XVII.)

Voilà donc, chrétiens, Jésus-Christ prêt d'expier nos péchés sur la croix, qui prie pour l'unité de son Eglise, cette précieuse unité l'occupe. Ah! quelle faute! Quel crime! quand on la rompt par un esprit d'indépendance et d'obstination, comme ont fait tous les schismatiques. Si l'on dit que Jésus-Christ, dans cet endroit, entend une union de charité; je répondrai qu'on rompt les liens de la charité quand on rompt l'unité de l'Eglise. D'ailleurs, ce divin Sauveur n'a-t-il pas dit solennellement dans son Evangile qu'il voulait qu'il n'y eût qu'un seul pasteur et un seul troupeau? *Unus pastor, et unum ovile.* (*Joan.*, X.) Saint Paul n'a-t-il pas dit qu'il n'y avait qu'une foi? *Una fides.* Partout, dans le Nouveau Testament, on voit l'unité recommandée : elle doit être sacrée, inviolable. Il n'y a jamais de justes sujets de la rompre, et c'est pour sa conservation que Jésus-Christ a offert ses prières au Père éternel avant de consommer son sacrifice : *Pater sancte, rogo te ut unum sint sicut tu et*

ego unum sumus (*Joan.*, XVII). Quelle horreur du schisme ne doivent pas inspirer ces grandes vérités !

Si je consulte les Pères, quelle horreur ne m'inspireront-ils pas encore du schisme ?

Je commence par saint Augustin. C'est celui qui en a le plus parlé. Il a vécu dans un temps où le schisme furieux des donatistes affligeait l'Eglise, désolait toute l'Afrique. Et il a employé toute son érudition et son éloquence pour montrer les plaies qu'il faisait. Rien n'est plus capable de nous prouver que c'est le souverain mal que ce qu'il en dit dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Tantôt il semble mettre le péché des schismatiques au-dessus de celui que commettent les idolâtres. Voici ses paroles : « Ceux que les donatistes, dit-il, guérissent de la plaie de l'idolâtrie et de l'infidélité, ils les blessent plus grièvement par la plaie du schisme. » (AUGUSTIN., *De baptismo contra Donatistas*, lib. I, cap. 8.) Que veulent dire ces paroles, mes frères? Ah! vous le concevez aisément. Les donatistes, avec tout leur zèle, ne guérissent les infidèles qu'ils convertissent, que pour les blesser par les idées affreuses qu'ils leur donnent de l'Eglise catholique. Ils ne seront pas moins damnés pour avoir été des chrétiens séparés de l'Eglise, que s'ils eussent persévéré dans leur infidélité. Or, si ce grand docteur n'eût pas regardé le schisme comme le souverain mal, l'aurait-il regardé comme une plaie plus grève que celle de l'idolâtrie ? Mais, avançons.

Tantôt il assure comme une chose évidente que la virginité, l'aumône, et toutes les autres bonnes œuvres qui sont louées et recommandées dans l'Eglise, ne sont d'aucune utilité à ceux qui ont rompu l'unité. Voici ses paroles, il parle des donatistes (*in Evangelium Joannis*, tractatu 13) : *Nihil prodest istis servare virginitatem, habere continentiam, eleemosynas dare : omnia illa opera quæ laudantur in Ecclesia nihil illis prosunt, quia conscindunt unitatem.*

Toutes les plus belles vertus ne doivent donc pas m'éblouir, quand elles se trouvent dans ceux qui sont séparés de l'Eglise. Le schisme fait perdre le mérite des actions les plus éclatantes. Les vierges forment ce troupeau innocent, qui fait une des plus belles portions de l'Eglise : la continence est un don qui élève l'homme au-dessus de lui-même. L'aumône ouvre les tabernacles éternels. Ces vertus, et toutes les autres, sont louées dans l'Eglise comme des actions saintes : *laudantur in Ecclesia*, dit saint Augustin. Mais lorsqu' elles sont pratiquées hors de l'Eglise, elles sont inutiles, et elles ne méritent plus que nos larmes. Car tant de bonnes œuvres perdues doivent nous toucher : *nihil illis prosunt.* Or, qu'est-ce qui rend inutiles toutes ces bonnes œuvres dans les donatistes, selon saint Augustin? Le schisme. C'est d'avoir rompu l'unité : *quia conscindunt unitatem.*

Si on me disait donc de certaines personnes : Elles vivent comme des anges, elles coulent des jours purs et sans tache, elles assistent les indigents, et font de grandes aumônes, elles pratiquent toutes les vertus les plus sévères et les plus austères, je commencerais par demander : Sont-elles dans l'Eglise ? Aiment-elles l'unité? Car, on ne loue ces vertus-là, que lorsqu'elles sont pratiquées dans l'Eglise catholique : *Laudantur in Ecclesia.* Et si on me répondait que ces personnes ne sont pas attachées à l'Eglise, qu'elles en sont séparées, je dirais aussitôt avec saint Augustin : Toutes ces vertus que vous louez si fort leur sont inutiles : *Nihil illis prosunt.* Et si vous me demandez pourquoi, je vous dirai : C'est qu'elles rompent l'unité de l'Eglise *quia conscindunt unitatem.* C'est ainsi que saint Augustin montre l'énormité du schisme, et prouve qu'il conduit à la réprobation, quelque piété que l'on ait à l'extérieur.

Saint Augustin soutient encore cette grande vérité dans un autre endroit contre les donatistes. Il prouve que la vie la plus louable et la plus édifiante n'empêchera pas d'être damné, si elle se trouve souillée par le seul crime du schisme. Voici ses paroles : « Quiconque, dit-il, est séparé de l'unité de l'Eglise catholique, quoiqu'il puisse prouver qu'il vive d'une manière louable, le seul crime du schisme le conduira certainement à la réprobation éternelle, s'il y demeure et ne rentre pas dans le sein de l'Eglise : *Hoc solo scelere quod a Christi unitate disjungitur non habebit vitam.* » Remarquez que ce saint docteur parle d'une personne qui peut opposer à ceux qui lui reprochent sa séparation et son obstination, une vie remplie de bonnes œuvres, des vertus qui édifient le peuple et tous les fidèles, comme une vie pure, austère, pénitente, un grand détachement, d'abondantes aumônes : *Quantumlibet laudabiliter se vivere existimet.* (AUGUST. *ad Donat.*, 152.)

Le péché des schismatiques, qui est un péché d'indépendance et d'obstination, leur fait donc perdre tout le fruit de leurs vertus, ou plutôt, toutes leurs vertus ne doivent pas en imposer, puisque par le seul crime de la séparation, *hoc solo scelere*, ils se mettent hors d'état de faire jamais leur salut.

Qu'on ne me vante donc pas les vertus, les talents des Tertullien, des Novat, des Donat, des Photius, et de tous ces grands hommes, qui auraient peut-être été de grands saints dans l'Eglise, et qui, par le seul crime du schisme, *hoc solo scelere*, nous obligent de gémir aujourd' hui sur leur perte éternelle.

Tertullien était un grand homme ; qui jamais eut plus de lumières, de talents de zèle? Qui poussa plus loin que lui la sévérité de la morale ? Qui condamna jamais avec plus de véhémence le relâchement et l'impureté des mœurs? Qui jamais fit plus connaître la honte du paganisme, et la sainteté de la religion chrétienne? Mais cette brillante lumière s'est éteinte. Les montanistes ont séduit l'homme de l'Eglise. Tertullien, après avoir pris sa défense, s'est emporté

contre elle. Celui qui avait fait une apologie victorieuse des chrétiens et de l'Eglise, a répandu des invectives contre la sainte Eglise. Il s'en est séparé, et par ce seul crime, *hoc solo scelere*, il a rendu ses vertus inutiles, et ses travaux stériles. Oh! que le crime du schisme est énorme! Oh! que l'esprit d'indépendance et d'obstination a damné de savants!

Novat, après avoir troublé l'Eglise d'Afrique par le schisme de Félicissime, semblable à une nuée qui porte partout l'orage, s'en alla à Rome, dit saint Irénée (ep. 49), s'attacha à Novatien, qui se fit ordonner antipape dans un village près de Rome même.

Donat saisit la circonstance de l'ordination de Cécilien, pour établir ce schisme qui fut si furieux et si long.

Photius, après avoir usurpé le siége de Constantinople sur saint Ignace, par la protection de l'empereur Michel, et de Bardas, son favori, forma ce grand schisme qui a réduit l'empire et l'Eglise grecque au pitoyable état où nous les voyons réduits aujourd'hui.

On n'ignore pas les tristes et fâcheuses révolutions qui ont suivi le schisme d'Henri VIII en Angleterre.

Tous ces auteurs de schismes avaient de grandes qualités, Novatien était entré dans l'Eglise avec une réputation très-pure. Sa régularité et son éloquence lui attiraient les applaudissements de tout le monde. Donat avait de grands talents et une grande sévérité de mœurs. Saint Augustin (*Contra Litt. Petit.*, lib. II, cap. 39) avoue même qu'il ne paraissait rien en lui de répréhensible. Il est vrai qu'il dit dans un autre endroit (*Contra epistolam Parm.*, lib. III, cap. 1), que leur sévérité n'était qu'apparente, et que les donatistes voulaient en imposer par ces dehors de vertus : *Umbram rigidæ severitatis ostendunt.* Photius était grand par l'esprit, l'érudition et des vertus que le peuple canonisait. On sait le respect d'Henri VIII pour le Saint-Siége avant le schisme, aussi bien que les amours illicites qui y ont donné naissance. On conserve encore les écrits qu'il a composés à l'honneur de la religion, et l'on est en état de prouver qu'il a renversé audacieusement les trophées qu'il avait érigés, avant la naissance de sa passion, à la chaire de saint Pierre.

Or, de tous ces grands hommes, qu'en pense l'Eglise? Qu'est-ce que la foi nous oblige d'en penser? Saint Augustin nous l'apprend, que par le seul crime du schisme, *hoc solo scelere*, ils ont perdu pour toujours le prix de leurs talents et de leurs vertus.

Ah! plût à Dieu, que l'on comprît comme il faut toute l'énormité du schisme; qu'on pensât ce que l'on doit penser de cet esprit d'indépendance et d'obstination, qui a enfanté toutes ces divisions qui ont troublé l'Eglise dans tous les siècles. Saint Augustin la connaissait cette énormité du schisme, lorsqu'il disait que les schismatiques avaient moins de respect pour Jésus-Christ que les bourreaux. « Ceux qui persécutaient ce divin Sauveur, dit-il (*in Evang. Joan., tract.* 13), n'ont pas voulu déchirer son vêtement, et les schismatiques déchirent l'Eglise par leur séparation : *Vestem persecutores non conciderunt, Christiani Ecclesiam dividunt.* »

Ah! que j'aime à entendre saint Jérôme. « Dans des temps de schisme, de division, je vois l'Eglise troublée, dit-il (ep. 57), agitée. On se sépare pour un terme, une expression. On parle de Mélèce, de Vital, de Ponce; chacun s'efforce d'entraîner des fidèles dans son parti. On emploie les raisonnements, l'éloquence, les subtilités, le crédit, l'autorité des puissances mêmes. Les peuples sont indécis, chancelants, comme s'il n'y avait pas une Eglise visible, une autorité infaillible, une chaire apostolique pour nous fixer. Pour moi, je n'ai point d'autres paroles à faire entendre que celles-ci : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, je suis de son côté : *Ego clamito : Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est.* »

On entend des cris de tous côtés pour louer et justifier ceux qui ne sont pas unis au Saint-Siége. On fait valoir leurs raisons, leurs ouvrages, les autorités qu'ils rapportent. Pour moi, je n'entre pas dans cet examen. Je dis tout haut, et avec liberté : Je ne veux m'unir qu'à ceux qui sont unis eux-mêmes au chef visible de l'Eglise. C'est là le centre de l'unité. Quiconque ne mange pas l'Agneau pascal dans cette arche, est un profane. Quiconque n'amasse pas avec cette Eglise, la mère de toutes les autres, est un dissipateur. Je ne dirai jamais autrement, et je le publie, afin que tous les schismatiques apprennent qu'ils ne sont pas avec moi, dès qu'ils ne sont pas avec le chef de l'Eglise : *Ego clamito : Si quis cathedræ Petri jungitur, meus est.*

Quand on est persuadé, mes frères, que le schisme est le souverain mal, qu'il est le fruit funeste de l'indépendance et de l'obstination, on tient ce langage. On évite les disputes, les contestations. On a une autorité qui fixe notre foi : elle nous suffit, et rien n'est capable de nous en détacher. Les schismatiques pèchent donc contre la foi, par un esprit d'indépendance et d'obstination.

Esprit d'indépendance. C'est pour ne pas vouloir se soumettre à l'Eglise, à ce qu'elle a défini, décidé, qu'ils se séparent. Pour rester dans l'Eglise et conserver l'unité, il faut parler comme elle, n'enseigner que ce qu'elle enseigne, condamner tout ce qu'elle condamne, et retenir tout ce qu'elle retient. Or, comme tout cela gêne les esprits remuants, inquiets, ils se séparent et abandonnent l'Eglise. Remarquez, mes frères, qu'ils se séparent eux-mêmes, selon un apôtre : *Segregant semetipsos.* (*Jud.*, 19.) Cet esprit d'indépendance les porte jusqu'à vouloir être à eux-mêmes leurs propres pasteurs. *Semetipsos pascentes.* (*Jud.*, 12.) C'est d'eux-mêmes, et volontairement, qu'ils rompent l'unité. Ils sont sortis d'avec nous : *Ex nobis prodierunt.* (I *Joan.*, II.) Ainsi, tout le

crime du schisme et de la séparation retombe sur eux. Nestorius, Arius, Pélage, Luther, Calvin, et tous les autres, ont été élevés dans la religion catholique. Ils y étaient honorés du ministère sacré, ils possédaient des places dans le sanctuaire. Plusieurs, comme Pélage et Luther, étaient moines, et liés par des vœux monastiques. Jusqu'au jour de leur séparation, ils ont célébré les saints mystères dans la foi de l'Eglise, annoncé sa doctrine et administré ses sacrements. Ils étaient avec nous, mais ils se sont retirés, pour enseigner librement des nouveautés, et vivre dans l'indépendance : *Ex nobis prodierunt.* Ah! quel péché! et comment peuvent-ils justifier leur séparation?

Péché d'indépendance. En se séparant de l'Eglise, ils devenaient des chefs et des maîtres de la nouvelle doctrine qu'ils enseignaient; ils avaient des disciples qui les écoutaient, ils interprétaient à leur fantaisie les divines Ecritures, ils retranchaient ce qui pouvait les condamner. Le tribunal de l'Eglise, la tradition, les conciles, les Pères, ne gênaient plus leur génie impétueux et ennemi de la dépendance. C'est pourquoi ils aimaient mieux dire que l'Eglise était tombée que d'avouer qu'ils avaient erré, et nous quitter que de se soumettre : *Ex nobis prodierunt.*

Esprit d'obstination. L'histoire de l'Eglise, sans en excepter celle des hérésies qu'elle a condamnées, prouve sa douceur et les ménagements qu'elle a eus dans les commencements pour les hérésiarques. Elle les a écoutés, elle a reçu leurs plaintes, elle leur a accordé du temps pour se soumettre. Conférences, sollicitations, prières, tout a été mis en usage pour ramener ces brebis égarées; mais rien n'a pu vaincre leur obstination. Enivrés des douceurs de l'indépendance, ils n'ont jamais voulu vivre sous les paisibles lois de cette mère tendre. Ils nous ont quittés : *Ex nobis prodierunt*, et l'Eglise les rappelle en vain dans son sein. Ils méprisent sa voix, et sont insensibles à ses gémissements et à ses charitables invitations. C'est ainsi, mes frères, que les schismatiques et les hérétiques pèchent contre la foi par un esprit d'audace et de témérité, par un esprit d'indépendance et d'obstination.

Il ne me reste plus, comme vous voyez, qu'à parler des péchés que commettent les mondains par un esprit de doute, de méfiance et de libertinage.

Ah! dans quel autre siècle que le nôtre a-t-on vu plus de péchés contre la foi? Je parle des mondains, mais je parle de mondains catholiques. Je ne parle pas des déréglements des mœurs, des plaisirs et des divertissements profanes, de cette vie tumultueuse et oisive tout à la fois. Je ne me plains pas ici de ce que presque tous les chrétiens de nos jours sont enivrés de leur opulence, de leur grandeur, de leurs talents; de ce que l'avarice, l'ambition, la volupté, la vengeance, remuent et animent presque tous les humains : j'en ai fait connaître tout le crime dans mon discours sur les œuvres de la foi, mais je parle des mondains qui se disent catholiques, qui s'en font honneur, et qui manquent tous les jours de respect pour leur foi; qui doutent avec affectation, qui se font gloire de leurs incertitudes, qui méprisent l'Eglise et ses ministres, et que le libertinage fait quelquefois parler en athées et en impies. Péchés qui scandalisent les vrais fidèles, et qui sont cependant très-communs dans notre siècle. Fasse le ciel que mes auditeurs en conçoivent une juste horreur, et que ce que je vais dire leur serve de préservatif dans ces cercles où l'on débite tant de sacriléges satyres sur la religion!

Je commence, mes frères, par les doutes sur les mystères et sur les vérités de la foi. Je parle des doutes volontaires, des doutes qui nous font regarder comme impossible ce que nos sens ne peuvent pas comprendre, et qui affaiblissent cette soumission et cette adhésion que l'on doit à la parole infaillible d'un Dieu. Ces doutes sont de grands péchés, puisque Dieu les a condamnés et punis sévèrement dans ses plus grands serviteurs; et pour vous prouver cette grande vérité, j'examine le doute de saint Thomas sur la résurrection de Jésus-Christ, et je vais en peser toutes les circonstances.

Saint Thomas croyait à Jésus-Christ, lui était attaché. C'était un apôtre, mais il n'était pas avec ses frères, lorsque le Sauveur leur apparut après sa résurrection : *Non erat cum eis quando venit Jesus.* (*Joan.*, XX.) C'est pourquoi ce furent eux qui lui apprirent ce grand mystère de notre religion, en lui disant : Nous avons vu le Seigneur, *vidimus Dominum.* (*Ibid.*) Vous savez que, ne pensant pas alors à la parole de son divin Maître, qui avait prédit clairement et plusieurs fois sa résurrection, mais seulement à la merveille que ses frères lui annonçaient, et qu'il considéra dans l'ordre ordinaire, il proféra ces paroles, dont il a fait depuis pénitence : Je ne le croirai pas, *non credam.* (*Ibid.*) Or, je remarque deux choses dans ce trait de l'Evangile, le péché de saint Thomas, et ce que Jésus-Christ en a pensé. Le péché de saint Thomas a été de ne pas croire à la parole de Jésus-Christ, qui avait dit tant de fois : Je ressusciterai le troisième jour : *Post tres dies resurgam.* (*Matth.*, XXVII.) Et, en second lieu, c'est d'avoir dit que, quand il verrait Jésus-Christ, il ne croirait pas sa résurrection, qu'il n'eût employé, pour s'en assurer, ce qu'il y a de plus immédiat, c'est-à-dire l'attouchement de ses plaies sacrées.

Il faut donc se représenter saint Thomas comme un homme que la résurrection d'un mort étonne; qui envisage ce que les autres apôtres lui disent dans l'ordre ordinaire; qui pense à la difficulté et non pas à la vérité de cette merveille; qui croit que ses frères sont frappés de quelque vision. Et certes, les apôtres eux-mêmes ont pris Jésus-Christ d'abord pour un fantôme; lorsque les saintes femmes leur furent annoncer qu'il était ressuscité, ils les traitèrent de visionnaires. Le péché de saint Thomas était donc d'avoir

manqué de foi aux paroles de Jésus-Christ, qui avait assuré qu'il ressusciterait, et d'avoir voulu employer le toucher, ce qu'il y a de plus immédiat, pour s'assurer de sa résurrection.

Or, que Jésus-Christ a-t-il pensé de ces doutes et de ces incertitudes de saint Thomas? que c'était un grand péché, un péché qui le mettait pour ce moment au rang des infidèles. C'est ce que nous apprend l'Evangile, par le reproche qu'il fit à cet apôtre après qu'il l'eut guéri de cet esprit d'incertitude, et qu'il l'eut, dans le saint mouvement d'une foi vive, confessé et appelé son Seigneur et son Dieu. Vous avez cru, Thomas, lui dit-il, parce que vous avez vu; ne soyez plus incrédule, mais fidèle : *Noli esse incredulus sed fidelis.* (*Joan.*, XX.)

Remarquez ces paroles : Ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Elles marquent que saint Thomas, pendant les moments qu'il douta, avait cessé d'être fidèle, et par conséquent que les doutes volontaires et opiniâtres, en matière de foi, sont de grands péchés, puisqu'ils nous mettent pendant ce temps d'égarement au rang des infidèles.

Or, je conclus de cet endroit de l'Evangile, que tous ceux qui ont des doutes volontaires sur nos mystères, parce qu'ils ne font attention qu'aux profondeurs, qu'aux ténèbres que l'homme ne saurait approfondir ni expliquer, et qu'ils n'ont pas assez de respect et de soumission pour l'autorité infaillible de la foi, qui les oblige de les croire, pèchent mortellement.

Je conclus que tous ceux qui font naître dans leurs esprits des doutes sur la foi, par un examen curieux et téméraire des mystères impénétrables de notre sainte religion; qui sondent audacieusement ces abîmes sacrés où l'homme se confond, lorsqu'il ne suit d'autre guide que la faible raison sur la vérité d'un seul Dieu en trois personnes distinctes, sur l'incarnation du Verbe éternel, sur sa mort pour tous les hommes, sur sa présence réelle sur nos autels, sur l'accord de la grâce de Dieu avec la liberté de l'homme, pèchent mortellement s'ils s'entretiennent dans ces doutes.

Je conclus que tous ceux qui ne veulent point renoncer à leurs doutes qu'on ne leur ait donné, comme l'exigeait saint Thomas, des preuves claires, sensibles, des témoignages qui satisfassent la raison et les sens, pèchent mortellement, parce que rien n'est plus au-dessus des sens que les mystères, et que c'est renoncer à la foi que de vouloir les comprendre. C'est ce que disait saint Thomas dans son incrédulité : *Nisi videro non credam.* (*Joan.*, XX.)

Or, de tout cela, chrétiens, voyez quel péché commettent ces mondains, qui, pour faire paraître un bel esprit, une érudition profonde, une raison difficile et distinguée de celle des simples, contredisent tous les jours, dans les cercles, le plan de la religion, affectent de dire que personne ne sait la vérité de ce que l'Eglise enseigne, et que le défaut de liberté empêche de dire son sentiment. N'est-ce pas là répandre un pyrrhonisme scandaleux parmi les fidèles? Que ne diraient-ils pas de plus, si l'esprit de libertinage qui les anime n'était pas retenu? Ah! pourquoi professer une foi qu'on respecte si peu?

Que dirai-je des prétendus esprits forts de nos jours? Que de péchés ne commettent-ils pas contre la foi? Le plan de la religion, l'économie des mystères, la morale de l'Evangile, le purgatoire, l'enfer, l'unité de l'Eglise, son infaillibilité, ses décisions; toutes ces grandes vérités ne deviennent-elles pas des problèmes dans leur bouche? Ne les mettent-ils pas au rang des opinions qu'on peut adopter ou rejeter à son gré, et souvent même au rang des préjugés d'un peuple simple et ignorant?

Un prêtre peut-il paraître aujourd'hui dans une compagnie, dans une assemblée, qu'on ne lui fasse mille questions curieuses sur les plus profonds mystères; qu'on ne lui étale avec complaisance des doutes contre presque tous les dogmes de notre sainte religion, et qu'on ne lui fasse des objections que les protestants mêmes éclairés ne feraient pas. Ajoutez à tous ces discours téméraires et audacieux un air d'indécence, de mépris et d'indifférence pour ce qu'il y a de plus sacré, une force, une intrépidité contre toutes les menaces du Seigneur et de son saint Evangile; des railleries, des satires sur tous ceux qui font profession de soumission et de piété, sur tous ceux qui se gênent, s'alarment, et craignent le jugement d'un Dieu saint et puissant; et des éloges, des louanges prodigués à tous ceux qui parlent ou écrivent avec cet esprit critique contre la religion. Grand Dieu! que de péchés contre la foi! et pourquoi étions-nous destinés à voir régner un esprit d'athéisme dans le sein même de la religion chrétienne?

Avant ces jours déplorables, les raisonnements téméraires contre la foi étaient plus rares; on voyait régner le libertinage du cœur, mais celui de l'esprit n'osait paraître; les pyrrhoniens, les déistes, les athées, s'il y en a jamais eu sous l'empire de la raison, se cachaient, formaient une société dont on avait horreur; dans une compagnie, dans un cercle de fidèles, ils y auraient été proscrits. Aujourd'hui, c'est aux chrétiens, c'est aux fidèles, à ceux qui professent la religion, qu'on entend débiter tant de paroles indécentes, tant de sacriléges railleries sur ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Ce sont eux qui déchirent l'Eglise, l'insultent, et la mettent quelque fois au-dessous des sociétés séparées et proscrites. Ce libertinage d'esprit s'est insinué, répandu dans tous les états. Le sexe, par ignorance, par goût, pour faire montre d'esprit, prononce des blasphèmes. Les jeunes gens répètent avec plaisir et avec gloire les bons mots et les impiétés des auteurs des hérésies, et des maîtres de l'erreur, d'où coule ce torrent de péché contre la foi d'un cœur jaloux de laisser régner paisiblement ses passions. Le libertinage de l'esprit suit

de près le libertinage du cœur, et l'on aime toujours à douter des vérités qui nous condamnent.

Ce torrent de péchés contre la foi coule encore de la lecture des mauvais livres. Ces écrits, ces libelles, ces ouvrages composés dans les ténèbres, corrompent l'esprit et le cœur d'une infinité de chrétiens qui les lisent et les dévorent.

Ah ! qu'il serait consolant pour nous de voir aujourd'hui ce que l'on vit à la naissance de l'Eglise, des hommes tels que je viens de les dépeindre. De ces curieux scrutateurs des choses divines qui lisent pour être savants, et non pas pour être meilleurs ; qui cherchent par curiosité les endroits susceptibles de raisonnement et de dispute, et qui prennent dans les ouvrages de Dieu des armes contre Dieu même, furent heureusement convertis par les prédications des apôtres, et honteux et contrits d'une étude si criminelle et si téméraire, ils apportèrent leurs livres aux apôtres. *Multi..... qui fuerant curiosa sectati contulerunt libros* (*Act.*, XIX), et les brûlèrent généreusement devant tout le peuple. *Et combusserunt coram omnibus.* (*Ibid.*)

Quelle gloire pour la religion ! quelle consolation pour l'Eglise ! quelle joie pour ses enfants dociles et soumis ! quelle tranquillité pour la société ! quelle ressource pour le salut des âmes ! Si tous les auteurs ténébreux, hérétiques, impies, séduisants, se convertissaient, et faisaient ce généreux sacrifice. Si les chrétiens en particulier, qui ont le malheur d'avoir des livres dangereux pour la foi, les portaient à ceux qui les conduisent, et les brûlaient en la présence de leurs frères : *contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus.* Que d'appas ! que d'amorces ! que de dangers de moins dans la religion ! Que d'âmes qui éviteraient de tomber dans les flammes vengeresses de l'enfer, si on jetait dans le feu tous les livres et les ouvrages qui altèrent la foi et corrompent le cœur ! Mais vous vous réservez cette vengeance, ô mon Dieu ! et vous punirez d'une manière terrible tous les péchés contre la foi !

D'où viennent, chrétiens, tous les doutes, toutes les objections contre la foi ? De l'orgueil, de la confiance dans ses lumières, d'une idée trop flatteuse de sa faible raison. Tout ce qui paraît impossible à l'homme, difficile même, le choque, le révolte, et, parce qu'il ne fait pas attention à la parole de Dieu à qui rien n'est impossible ; il dit insolemment : comment cela peut-il être ainsi ? *Quomodo.* Doutes injurieux à la foi qui est appuyée sur les promesses infaillibles d'un Dieu. Nous avons deux exemples de ces doutes dans l'Evangile.

Jésus-Christ dit, en parlant du baptême : Quiconque ne renaîtra pas de nouveau, ne pourra jamais entrer dans le royaume des cieux : *Nisi quis renatus fuerit denuo non potest videre regnum Dei.* (*Joan.*, III.) Aussitôt Nicodème, qui était un docteur, un maître en Israël, l'attaque sur cette proposition : il la trouve impossible. Il pense à une renaissance temporelle. Comment, dit-il, un homme peut-il renaître de nouveau lorsqu'il est dans un grand âge, et parvenu à une extrême vieillesse ? *Quomodo potest homo nasci cum sit senex.* (*Ibid.*) Jésus-Christ lui explique la nécessité du baptême, ses effets, et tout le mystère de cette renaissance spirituelle, et il demande encore : comment toutes ces choses peuvent-elles s'accomplir ? *Quomodo possunt hæc fieri.* (*Ibid.*) D'où viennent ces doutes et ces objections ? D'un esprit qui raisonne et qui veut juger des choses de la religion comme des choses du monde.

Ah ! comment des savants, de prétendus beaux esprits, des chrétiens curieux qui veulent raisonner sur nos mystères, qui forment des difficultés dont la raison est sans cesse alarmée, révoltée, et qui disent avec un air de complaisance comme ce docteur de la loi : comment tout ce que vous dites peut-il être ainsi ? Il faut donc renoncer à sa raison, à son bon sens. *Quomodo possunt hæc fieri.*

Un mystère est incompréhensible, et c'est par là même qu'il est mystère ; c'est parce qu'il est au-dessus de notre raison, qu'il porte un caractère de vérité et de divinité. Cependant, combien qui disent comme les Capharnaïtes étonnés de ce que Jésus-Christ promettait de donner sa chair à manger : comment cela ce peut-il faire ? *Quomodo ?* Ce que ce divin Sauveur avait dit du sacrement de son corps avait révolté les Juifs de la Synagogue de Capharnaum, et excité des disputes : *Ligitabant Judæi ad invicem*, et ils disaient : *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum.* (*Joan.*, VI.)

Voilà des personnes qui raisonnent selon les sens, et qui ne veulent pas croire ce qui révolte la faible raison de l'homme.

C'est ainsi que tous les doutes contre la foi viennent de l'esprit de l'homme qui compare la puissance de Dieu à ce que peuvent les créatures, et l'économie des mystères à l'ordre ordinaire des choses d'ici-bas. Doutes injurieux à la foi, parce que Dieu a parlé, et que rien ne lui est impossible.

Croyez, mes frères, que Dieu punira sévèrement ces doutes, ces raisonnements, ces méfiances en matière de foi, dont vous ne vous faites point de scrupule.

Il a puni sévèrement un léger doute dans la personne de saint Zacharie : l'ange Gabriel lui annonce la naissance miraculeuse de saint Jean-Baptiste avec toutes ses circonstances. Ce saint patriarche doute quelques moments, il oppose à l'ange son grand âge, l'extrême vieillesse d'Elisabeth son épouse. Il demande une preuve : *Unde hoc sciam ? ego enim sum senex, et uxor mea processit in diebus suis.* (*Luc.*, I.) Voilà son péché, d'avoir examiné les paroles de l'ange au tribunal de sa raison. Sa faible raison l'a fait douter, péché puni sur le champ. Sa langue qui avait raisonné est liée dans le moment, il devient muet : *Ecce eris tacens.* (*Ibid.*) Or, si vous voulez savoir pourquoi cette punition, l'ange vous l'apprend ; c'est, lui dit-

il, parce que vous n'avez pas cru à ma parole. *Pro eo quod non credidisti verbis meis.* (*Luc.*, I.)

Pour éviter tous les péchés contre la foi, il faut donc, chrétiens, lorsqu'il s'agit des vérités de la religion, captiver votre raison, et ne vous en servir que pour conclure qu'il est juste de se soumettre quand un Dieu a parlé.

C'est vous seul, ô mon Dieu ! qui pouvez calmer tous ces orages, ces tempêtes qui agitent le vaisseau de l'Eglise, réunir toutes ces colombes fugitives qui sont sorties de l'arche, et faire taire l'orgueilleuse raison de ces mondains qui osent se révolter contre le plan divin de votre religion. Faites-le, ô mon Dieu ! pour votre gloire, pour la consolation de votre Eglise, et pour le salut éternel de ses enfants. Accordez cette grâce à tous ceux qui m'écoutent, afin qu'ils vous plaisent par leur soumission, leur confiance, et qu'ils obtiennent la gloire promise à tous ceux qui meurent avec une foi pure et ornée de bonnes œuvres. Je vous la souhaite.

SERMON IX.

SUR L'ESPÉRANCE.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Nous avons expliqué, chrétiens, dans les trois derniers discours, toutes les grandes vérités qui regardent la foi. Nous avons exposé tous ces grands traits qui confondent l'homme d'incertitude, l'hérétique et le libertin ; je vous ai fait remarquer les triomphes de la foi catholique ; la honte et l'ignominie des hérésiarques ; les lauriers que l'Eglise a moissonnés dans tous les siècles ; et comment elle est sortie glorieuse de tous les combats qu'on lui a livrés.

En donnant des éloges à votre foi et à votre soumission, je n'ai pas approuvé ce système dangereux qui vous rend tranquilles et oisifs dans le christianisme. Je vous ai montré que la foi seule ne suffisait pas pour le salut, qu'il fallait de bonnes œuvres.

Mon dernier discours vous a fait connaître tous les péchés opposés à la foi catholique ; vous avez vu l'audace des hérétiques ; l'obstination des schismatiques, l'aveuglement des libertins et des prétendus esprits forts de notre siècle. Aujourd'hui, je passe à la seconde vertu théologale, je viens vous entretenir de l'espérance, de ce don divin qui nous fait attendre avec une ferme confiance les biens éternels, et qui nous fait gémir ici-bas, selon l'expression de saint Paul, en attendant la béatitude qui nous est promise, et cette divine adoption des enfants de Dieu ; car c'est par l'espérance que nous sommes sauvés : *Spe enim salvi facti sumus.* (*Rom.*, VIII.) C'est-à-dire, comme l'expliquent saint Augustin et saint Cyrille, notre adoption est consommée quand nous sommes délivrés des misères de cette vie, et que nous possédons ce que nous espérions avec confiance. (Aug., ser. 29. *De verb., Apost.*; Cyrillus, lib. XIV *Thesauri*, cap. 1.)

On ne possède point ce qu'on espère : espérez donc, chrétiens, ce que vous ne possédez pas encore ; détachez vos cœurs des flatteurs objets qui vous environnent et qui vous échapperont bientôt, et fixez-les vers le ciel où règne votre Dieu qui doit être votre récompense : *Quæ sursum sunt quærite... non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.)

Pour vous instruire à fond sur une matière si importante à des hommes qui sont étrangers sur la terre, et qui attendent une vie future qui sera éternelle, il faut définir, mes frères, l'espérance d'une manière précise ; nous trouverons dans cette définition un plan naturel qui vous instruira, et nous fournira un grand champ de morale.

L'espérance est une vertu qui nous fait attendre, avec une ferme confiance, les biens éternels que Dieu nous a promis, et les grâces nécessaires pour les mériter, en pratiquant les vertus qui nous sont commandées ; d'où je tire ces trois réflexions qui vont partager ce discours.

Notre espérance est appuyée sur la parole infaillible de Dieu, qui nous a promis un bonheur éternel.

Notre espérance est appuyée sur des secours suffisants et abondants que Dieu nous accorde, pour marcher constamment dans la route qui y conduit.

Notre espérance est appuyée sur les efforts que nous ferons de notre côté pour mériter de l'obtenir à titre de récompense.

Il vous importe infiniment, mes frères, de ne rien perdre d'un détail si intéressant pour vous, et de me donner une sérieuse attention.

Vous espérez, chrétiens, des biens éternels, des douceurs ineffables, une béatitude qui ne vous laissera rien à désirer, et vous regardez cette terre comme une terre d'exil, vous l'arrosez de vos pleurs ; vous soupirez après cette glorieuse cité dont on vous dit de si belles choses ; vous êtes persuadés que lorsque vous serez délivrés de ce corps de mort, votre âme ira jouir de la félicité suprême dans son essence ; qu'alors il n'y aura plus pour vous d'enveloppes ni d'énigmes ; que vous verrez votre Dieu tel qu'il est, et jouirez, dans toute l'étendue immense de l'éternité, d'une félicité inaltérable, d'une gloire ineffable, d'un repos saint et délicieux, et vous avez raison d'espérer ces heureux changements ; telle est votre destinée, si vous ne la changez pas par de coupables transgressions de la loi de votre Dieu : votre espérance est appuyée sur sa parole infaillible.

Il a attaché cette vie éternelle que vous espérez à l'observance de sa loi (*Matth.*, XIX), il ne tient qu'à vous d'obtenir ce que vous espérez.

Quand Jésus-Christ vous a dit de chercher avant toutes choses le royaume des cieux (*Matth.*, VI), qu'il allait vous y préparer une place (*Jean.*, XIV), et qu'une magnifique récompense attendait dans l'autre

vie ceux qui seraient éprouvés dans celle-ci par les tribulations et les adversités (*Matth.*, V), il ne vous en a pas imposé.

Il n'a point feint un paradis imaginaire, ni parlé d'un royaume fabuleux; il n'a point promis ce qu'il ne voulait pas accorder.

Les promesses flatteuses des grands du monde qui leur forment une cour intéressée, ne peuvent point, sans impiété, être mises en parallèle avec celles qu'un Dieu fait par miséricorde à ses créatures; les grands du monde tiennent longtemps leurs grâces en suspens pour faire espérer à plusieurs ce qu'ils ne peuvent accorder qu'à un seul; les promesses de Jésus-Christ sont infaillibles, et leur étendue ne saurait jamais surpasser sa puissance; les Juifs eux-mêmes ont avoué qu'il n'en imposait pas, et qu'il enseignait la vérité dans tous ses discours. (*Matth.*, XXII.) Votre espérance est donc appuyée sur la parole infaillible d'un Dieu.

« Je considère les précieux fondements de mon espérance, dit saint Bernard (serm. 3 Dominic. 6 post Pent.), et rien dans le monde n'est plus capable de m'ébranler ni d'y fixer mon cœur; mes yeux seront toujours fixés vers les montagnes éternelles d'où coulent sur moi des grâces fortes et puissantes pour rompre tous les liens de la vanité et du mensonge. Je vois un Dieu, dont la charité a tout fait pour moi, qui m'a adopté et mis au nombre de ses enfants chéris : *Charitatem adoptionis.* Un Dieu, la vérité par essence, qui me promet des biens éternels; un royaume qui ne sera jamais dissipé; un règne d'amour que rien ne troublera; une couronne incorruptible que personne ne pourra m'enlever : *veritatem promissionis.* Un Dieu tout-puissant qui fait ce qui lui plaît sur la terre et dans les cieux; qui peut accorder tout ce qu'il promet, qui ne diminue point les trésors de ses grâces en les répandant sur ses créatures; dont les promesses surpassent toutes nos pensées, et dont la puissance est encore au-dessus de ses promesses; *potestatem redditionis.* »

Un Dieu d'amour, un Dieu de vérité, un Dieu tout-puissant mérite seul ma confiance; mon espérance ne sera pas confondue : je mets mon espérance dans les hommes, mais suis-je assuré de leur cœur? Ce cœur resserré, ce cœur inconstant, ce cœur double, ce cœur, tantôt tout de feu, et tantôt tout de glace, qui s'ouvre et se ferme si aisément, ce cœur, le centre des passions, des faibles, ce cœur toujours inquiet, qui emprunte sans cesse des créatures de quoi le satisfaire, et qui est toujours vide et mécontent. Les hommes aiment-ils toujours sincèrement ceux qu'ils caressent, et les témoignages d'affection qu'ils nous donnent extérieurement coulent-ils toujours de leur cœur? Ah! il ne faudrait pas connaître les hommes pour compter sur leurs promesses : *Nolite confidere in filiis hominum in quibus non est salus.* (*Psal.* CXLV.)

Je mets mon espérance dans les hommes; je compte sur leurs promesses, mais suis-je assuré qu'ils disent la vérité? Ceux qui promettent et ceux qui demandent ne se repaissent-ils pas également de la vanité et du mensonge? On se fait une cour en flattant l'espérance de ceux qui sollicitent; on supporte les peines présentes, les lenteurs et les rebuts par le flatteur espoir d'obtenir des grâces; un air gracieux, une parole obligeante d'une personne en place suffisent pour faire languir un homme des années entières dans les appartements des grands; ils promettent à la multitude qui les environne ce qu'ils ne doivent accorder qu'à un seul.

Nous espérons, parce qu'on nous a promis; mais la promesse d'un homme en place, qui se fait un devoir de la politesse et de ne point rebuter le mérite ou la naissance, mérite-t-elle notre confiance? *Nolite confidere in filiis hominum in quibus non est salus.*

Je mets mon espérance dans les hommes : mais peuvent-ils satisfaire mes désirs? Leurs promesses n'excèdent-elles pas leur pouvoir? Quelques grands et élevés qu'ils soient, leur puissance a des bornes; peuvent-ils accorder, à deux favoris qu'ils chérissent également, la place unique qui les flatte? Et devons-nous nous plaindre de ne pas être satisfaits, puisque les rois mêmes sur le trône forment quelquefois des projets que le Seigneur dissipe? (*Psal.* XXX.)

Comment des hommes, qui gémissent souvent sous le diadème, pourraient-ils satisfaire des cœurs que Dieu seul peut remplir? Ah! ne mettez pas votre confiance dans un bras de chair : *Nolite confidere in filiis hominum in quibus non est salus.*

Or, mes frères, si rien sur la terre n'est capable de fixer notre cœur, de le remplir, de le satisfaire, il faut donc chercher autre part cette félicité que vous ne trouvez pas ici. Il faut porter vos vues au-delà du tombeau, et espérer avec confiance ces biens éternels qui vous sont promis.

Or, chrétiens, de toutes ces réflexions qui sont justes et fondées sur votre espérance même, quelle conséquence devons-nous en tirer? La voici :

Tous les objets qui nous environnnent ne sauraient nous satisfaire; nous devons donc nous en détacher, et attendre avec confiance les biens éternels que Dieu nous a promis; on n'est chrétien que de nom quand on ne soupire pas après cette vie future, et ces heureux changements qui doivent s'opérer en nous; nous sommes obligés de les demander, de les désirer et de les espérer avec confiance.

Nous cesserons d'espérer quand nous aurons obtenu ce que nous attendons; l'espérance, dit saint Paul, ne regarde pas les choses que l'on voit ou que l'on possède, mais les choses que l'on ne voit pas et que l'on ne possède pas; la jouissance fait cesser l'espérance : *spes, quæ videtur, non est spes* (*Rom.*, VIII.) C'est pourquoi le même apôtre dit, que la charité règnera seule dans le ciel; la foi ne sera pas nécessaire après cette vie, parce que, si l'on ne voit Dieu sur la

terre que comme une énigme, si l'on ne voit que de faibles rayons de sa divinité dans tous ses ouvrages, si tout est mystères, profondeurs, abîmes dans notre sainte religion, après notre mort nous verrons Dieu tel qu'il est; tous les voiles seront tombés, et nous connaîtrons tout en lui : *Videbimus eum sicut est.* (*Psal.* CXIX.)

Comme le ciel est l'objet de notre espérance, quand nous le posséderons, nous n'espérerons plus; les désirs que l'espérance aura fait naître, les soupirs qu'elle aura fait pousser, seront couronnés; le cœur de l'homme toujours inquiet et agité par de nouveaux désirs sur la terre, se reposera tranquillement dans son Dieu dans toute l'éternité.

De là il est aisé de conclure, chrétiens, que l'espérance est une vertu qui n'est propre et nécessaire qu'à ceux qui n'ont pas encore obtenu les biens éternels que Dieu a promis; ainsi, cette vertu règne sur la terre et dans le purgatoire, et n'a plus lieu dans le paradis et dans l'enfer.

Pendant notre vie, notre âme se porte sans cesse vers son Créateur, elle languit dans les liens de ce corps de mort; les justes gémissent ici-bas comme des étrangers, dans l'espérance de se réjouir un jour comme citoyens dans la céleste Jérusalem. C'est ce qui faisait dire à David : Hélas! pourquoi mon pèlerinage est-il si long? Quand entrerai-je en possession de cette gloire immortelle qui m'est promise? *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CXIX.) Et à saint Paul : Malheureux mortel, qui me délivrera de ce corps de mort? Quand se briseront ces liens terrestres qui m'empêchent de voir mon Dieu? Quand tombera cette maison de terre qui retient mon âme enfermée? *Infelix homo quis me liberabit a corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII.)

Tel est le langage de l'espérance chrétienne sur la terre, elle fait soupirer tous les justes après les biens éternels qu'ils attendent, et malheur à ces hommes dont parle le Prophète, qui sont attachés à la terre, qui se sont fait un système de ne point s'occuper du ciel, dont le cœur vole sans cesse vers de coupables objets, et s'arrêtent à des trésors périssables. *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* (*Psal.* XVI.)

L'espérance est aussi une vertu qui règne dans le purgatoire; les âmes des justes qui y achèvent de se purifier étant assurées de leur bonheur éternel, et ne le possédant pas encore, ces délais rigoureux de la justice divine excitent leurs désirs et animent leur espérance; et si, selon l'Ecriture, l'âme est extrêmement affligée quand on diffère de lui accorder ce qu'elle désire et ce qu'elle espère; *spes, quæ differtur, affligit animam.* (*Prov.*, XIII.) Jugez des ennuis et des soupirs des âmes du purgatoire. Ah! c'est dans ce lieu d'expiation que l'espérance est vive et sincère, elle fait la consolation de ces élus qui sont encore sous le domaine de la justice divine; les objets séduisants de la terre ne peuvent plus les occuper; la couronne qui est suspendue sur leur tête fixe tous leurs désirs.

Il n'y a point d'espérance dans le paradis, parce qu'il n'y a plus rien à désirer; on y est en possession des biens éternels que Dieu avait promis; c'est pourquoi le Prophète s'est servi d'une expression qui marque admirablement bien la plénitude de la gloire des saints, lorsqu'il a dit : Je serai rassasié, ô mon Dieu, lorsque vous m'aurez fait paraître votre gloire : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI.)

Il n'y a pas non plus d'espérance dans l'enfer; le malheur des reprouvés est éternel comme le bonheur des saints; ils se perdent dans les abîmes et les profondeurs de cette éternité; ils en pénètrent toutes les peines et toutes les horreurs; et fixés malheureusement dans ce lieu de supplices, ils savent qu'il n'y aura jamais de rédemption.

Ces deux éternités incompréhensibles sont également marquées dans le jugement des bons et des méchants, et il exclut toute espérance de changement. Les saints ne craignent point de perdre ce qu'ils possèdent: les réprouvés n'obtiendront jamais ce qu'ils désirent : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV.)

Pour vous, mes frères, qui n'êtes pas encore arrivés au terme, il vous a été donné non-seulement de croire, mais encore d'espérer.

« Ecoutez votre foi, dit saint Bernard (serm. 10 *in Psal.* Qui habitat), elle parle : *dicit fides;* mais que dit-elle? Le voici : Dieu a préparé des biens immenses, ineffables à tous ceux qui croient en lui; un règne éternel de paix, de douceur de gloire : *parata sunt magna et inexcogitabilia bona a Deo fidelibus.* Mais écoutez le langage de l'espérance, continue ce saint docteur, elle parle *dicit spes;* et que dit-elle? le voici : C'est à moi que sont réservés tous ces biens : *mihi illa servantur;* c'est-à-dire, ils ne seront accordés qu'à ceux qui les auront désiré, appuyés sur la parole infaillible de Dieu. »

O enfants des hommes, qui que vous soyez, cessez de vous laisser flatter par les fausses promesses que vous font les riches et les grands du siècle; des biens éternels vous sont préparés, vous avez la parole de votre Dieu, espérez en lui, et vous ne serez pas confondus : *Sperate in eo omnis congregatio populi.* (*Psal.* LXI.)

Rois et souverains de la terre, ce que vous espérez dans le ciel surpasse vos trônes et vos couronnes, vous n'aurez plus d'ennemis à combattre, de limites à conserver, de factions à craindre, de rebelles à punir; et vous, peuples soumis et dépendants, qui voyez à présent une si grande distance entre vous et les maîtres du monde, vous espérez la même gloire dans l'autre vie, espérez donc tous dans les promesses de votre Dieu : *Sperate in eo omnis congregatio populi.*

Mais, ce désir des biens éternels, cet amour de concupiscence, c'est-à-dire, cet amour, qui nous fait agir en vue de la récompense magnifique qui nous est préparée, est-il pur, honnête, surnaturel? Ne coule-t-il pas d'une

source mauvaise, parce qu'il n'est pas cette charité même qui agit pour Dieu seul? Non, mes frères, la récompense éternelle est un motif pur et surnaturel : vous allez voir la doctrine de l'Eglise qui a condamné deux erreurs opposées.

Deux hommes ont avancé des erreurs sur cette matière; l'un, dont la doctrine extraordinaire autorisait les plus sales voluptés, a disparu en peu de temps avec tous ses malheureux sectateurs; l'autre, dont le système était plus enveloppé et plus savant, a eu beaucoup de disciples.

Selon le premier, on doit être indifférent sur les récompenses et les châtiments préparés aux bons et aux méchants; c'est une perfection d'être parvenu à un certain repos, les plus honteux désordres ne peuvent plus troubler l'âme; sous prétexte de quiétude et de désintéressement, on ne doit pas se mettre en peine des faiblesses de la chair et de toutes les coupables satisfactions qu'elle demande : système abominable qui a été couvert de honte et frappé d'anathème en France dès qu'il a voulu s'y produire.

Selon le second, il n'y a absolument que deux sources d'où coulent toutes les vertus et tous les vices, la charité et la cupidité; point d'amour surnaturel, licite, honnête entre ces deux uniques principes de toutes nos actions; ainsi, dans ce système, ce n'est plus une vertu d'agir en vue des récompenses promises.

L'Ecriture et les Pères renversent, mes frères, ces deux systèmes, et nous montrent la foi de l'Eglise toujours victorieuse de l'erreur.

Je commence, chrétiens, par le saint concile de Trente, c'est toute l'Eglise qui parle, ou plutôt c'est l'Esprit-Saint qui parle par la bouche des Pères qui composent cette sainte et auguste assemblée :

« Si quelqu'un, dit ce très-saint concile (sess. VI, can. 3), ose soutenir que l'homme justifié pèche lorsqu'il pratique des vertus en vue des récompenses éternelles qui lui sont promises... qu'il soit anathème. » Cette doctrine chrétienne est celle de l'Ecriture et des Pères.

Abraham attendait avec ardeur, dit saint Paul, le moment qui le mettrait en possession de cette sainte cité dont les fondements sont éternels, et à laquelle les mains de l'homme n'ont point eu de part. (*Hebr.*, XI.)

Moïse avait sans cesse les yeux fixés vers ces magnifiques récompenses que Dieu prépare à ses élus. *Moyses aspiciebat in remunerationem.* (*Hebr.*, XI.) David livrait son cœur, le jour et la nuit, à la méditation de la loi du Seigneur, pour mériter la récompense qui y était attachée. (*Psal.* CXIII.)

C'était cette espérance qui détachait des biens de ce monde tous ces justes de l'ancienne loi dont saint Paul relève les vertus avec tant de magnificence dans son *Epître aux Hébreux*, elle leur faisait mépriser les richesses, les honneurs, les trônes mêmes; or, si les vertus que l'on pratique en vue des récompenses éternelles péchaient dans le principe, comme il s'en suit du système des deux uniques sources de la charité et de la cupidité, le Saint-Esprit donnerait-t-il des éloges si pompeux à l'espérance des anciens patriarches?

« Celui qui espère dans le Seigneur, dit saint Ambroise (*Lib. de Isaac et Jacob*, cap. 1), lui est agréable : *Qui sperat in Deum placet Deo.* »

Or, vous le savez, chrétiens, il n'y a qu'un amour pur, licite, honnête, qui puisse plaire au Seigneur.

Ce qui sortirait d'une source corrompue comme celle de la cupidité, lui déplairait, et serait une abomination à ses yeux, telle que l'espérance de ces malheureux dont parle Job : *Spes illorum abominatio.* (*Job*, VIII.)

Saint Augustin (serm. 27), parlant de la maison de Dieu, *Domus Dei*, c'est-à-dire, de l'assemblée de tous les fidèles, dit « qu'elle s'élève par trois degrés à la perfection qu'elle doit avoir dans l'éternité : par la foi, elle prend naissance; par l'espérance, elle s'élève au-dessus des choses créées; par l'amour, elle parvient à un état de perfection : *Credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur.*

Ce grand docteur distingue clairement ces trois vertus; il donne l'avantage à la charité, mais il ne diminue pas le prix de l'espérance, c'est un amour surnaturel recommandé dans l'Eglise de Jésus-Christ, et qui prouve que ceux qui espèrent sont saintement occupés des biens ineffables qui leur sont destinés.

Il me semble, chrétiens, entendre parler saint Paul qui distingue aussi clairement les trois vertus théologales; maintenant, dit-il, nous avons trois vertus nécessaires, la foi, l'espérance et la charité : *nunc autem manent fides, spes et charitas;* il ne dit pas que la foi et l'espérance soient renfermées dans la charité, comme s'il n'y avait que cette vertu, mais ce sont trois vertus distinctes, dit-il, *tria hæc;* il est vrai qu'il donne l'avantage à la charité, *major autem charitas* (I *Cor.*, XIII), mais il ne les confond pas.

Telle est, mes frères, la doctrine de l'Eglise catholique. Méprisez donc tous ces vains raisonnements qui la combattent, laissez tous ces systèmes, qui, sous prétexte de relever la charité ou l'amour désintéressé, tendent à diminuer le prix de l'espérance chrétienne.

Cette vertu que Dieu recommande si souvent dans les Ecritures, et qui a reçu de sa bouche adorable tant de magnifiques éloges; cette vertu, qui a animé tous les saints à combattre contre le monde, le démon et leurs passions.

S'il n'était pas permis d'agir en vue des récompenses éternelles, Dieu les aurait-il montrées sous différents emblèmes dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament?

« Ah! dit saint Ambroise (*in Psal.* XXXVI, serm., 2), si vous voulez vous soutenir dans les pénibles travaux de la pénitence, marcher constamment dans la route du salut, combattre avec succès tous vos ennemis, et remporter des victoires sur tous ceux qui en

veulent à votre innocence : *si vis sustinere laborem*, faites attention à la récompense qui vous est promise, à cette couronne immortelle qui est suspendue sur votre tête, et qui est destinée à ceux qui sortent victorieux des combats de cette vie : *attende mercedem.* »

Entendez présentement parler saint Paul, et vous verrez, mes frères, que ce saint docteur marche sur ses traces et s'explique comme lui.

Lorsque cet apôtre nous parle de ces hommes qui entrent dans la lice pour y soutenir des combats fatiguants, qui se privent pendant un temps des douceurs de la vie, quelle différence met-il entre leurs efforts et ceux des saints? Vous le savez ; ces hommes, dit-il, n'ont en vue qu'une couronne corruptible, des lauriers qui se flétrissent; et nous, nous espérons une couronne incorruptible et une gloire éternelle. (*I Cor.*, IX.)

La vue des récompenses éternelles est donc un motif pur; Dieu vous les a promis, chrétiens, et ce serait un péché que de ne pas les espérer avec une ferme confiance.

Si j'approfondis l'objet de cet espoir flatteur qui soutient l'homme du monde, l'anime, et lui fait dévorer les chagrins et les ennuis, je trouve que le fondement de ses espérances n'est autre chose que des biens, des services, des emplois qu'on lui a promis, mais promesses que les protecteurs, les grands, les amis font souvent et aisément; promesses qui surpassent presque toujours leur crédit, qu'ils ne veulent point ni qu'ils ne peuvent point tenir; on trouve de bons cœurs dans ceux qui ne peuvent rien, on ne trouve que des cœurs resserrés dans ceux qui sont riches et en place. Ah! espérez en Dieu; non-seulement ses promesses sont infaillibles, mais encore il donne des grâces suffisantes et abondantes pour mériter les biens éternels qu'il promet, seconde réflexion.

Vous espérez, chrétiens, les biens éternels qui vous sont promis dans l'autre vie, et votre espérance est fondée sur la parole infaillible de Dieu, qui est la vérité par essence, mais cette récompense magnifique, que vous attendez avec confiance, suppose des vertus, des efforts, des combats et des victoires; vertus que vous ne pouvez pas pratiquer par vos propres forces, vos efforts seront impuissants, vous succomberez dans les combats, et la victoire sur vos passions vous échappera toujours si vous n'avez que votre propre fond.

Vous ne pouvez rien sans Jésus-Christ, il ne vous sauvera pas sans vous, mais vous ne vous sauverez pas sans lui.

L'erreur des pélagiens etait de croire que l'homme pouvait accomplir les commandements de Dieu, qui conduisent à la vie éternelle, sans la grâce.

En vain espérons-nous dans les biens éternels qui nous sont promis, si nous n'espérons pas aussi dans les secours puissants et abondants qui nous les font mériter.

Et voici, chrétiens, ce que la foi de l'Eglise catholique nous enseigne :

L'espérance est une vertu qui nous fait espérer les biens éternels qui nous sont promis, et en même temps les grâces nécessaires pour les mériter.

Comme nous sommes persuadés qu'une gloire ineffable nous est préparée, nous sommes persuadés aussi que la grâce nécessaire pour marcher dans la route qui y conduit, c'est-à-dire, dans la voie des divins commandements, ne nous manquera jamais.

Que ceux-là osent alarmer les fidèles et abattre leur espérance, qui soutiennent, contre la doctrine de l'Eglise, qu'il y a quelques préceptes dénués de grâces, et qu'il est impossible de les accomplir pour nous, nous leur disons hautement avec toute l'Eglise : Espérez dans la parole de Dieu qui est infaillible, et espérez aussi qu'il vous donnera tous les moyens suffisants pour mériter ce qu'il vous promet.

Se représente-t-on une idée juste d'un Dieu infiniment bon, quand on ose avancer que la grâce manque au juste de bonne volonté pour accomplir certains points de la loi?

L'homme ne peut remporter aucune victoire par lui-même sur le monde et sur ses passions. La gloire immortelle n'est promise qu'à ceux qui sortiront victorieux des combats de cette vie; et Dieu refuserait les grâces nécessaires pour procurer le succès à nos faibles efforts! Il étalerait donc à nos yeux une gloire que nous ne pourrions jamais mériter. Ah! ce serait penser de Dieu comme des hommes, qui nous amusent, et nous font espérer ce qu'ils ne veulent point nous accorder; ce serait un blasphème.

Mais, rassurez-vous, chrétiens, après vous avoir dit d'espérer avec confiance les biens éternels, je vous dis, avec toute l'Eglise, d'espérer avec la même confiance des secours puissants et abondants pour les mériter : Dieu vous accordera la grâce et la gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* (*Psal.* LXXXIII.)

Quoique ces paroles aient un autre sens dans l'esprit du Prophète, il n'en est pas moins vrai que ceux qui obtiendront la gloire, ne l'obtiendront que comme la récompense des vertus qu'ils auront pratiquées avec la grâce.

Dieu nous accorde les secours nécessaires pour faire le bien et remporter les victoires auxquelles il a attaché l'éternelle félicité : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.*

J'ai élevé mes yeux vers les montagnes éternelles, disait le même Prophète, *levavi oculos meos in montes* (*Psal.* CXX); c'était pour y contempler en esprit ce séjour de l'Eternel, ce repos ineffable, cette souveraine béatitude après laquelle il soupirait sans cesse.

Ses yeux n'étaient pas attachés aux grandeurs de la terre, à la magnificence de sa cour, à l'éclat de son trône, à la multitude de ses sujets, à la force de ses nombreuses armées, à l'humiliation de ses ennemis abattus.

Ses regards se portaient sans cesse vers la céleste Jérusalem : *levavi oculos meos in montes;* mais il n'espérait ces biens éternels que

sa foi lui faisait contempler, que, parce qu'il était assuré qu'il lui viendrait d'en haut des secours suffisants pour pouvoir mériter d'y habiter un jour : *unde veniet auxilium mihi.* (*Psal.* CXX.) Ainsi, son espérance le détachait de la terre, l'élevait jusqu'au ciel, et lui faisait contempler sans cesse la gloire qu'il attendait avec confiance.

Mais, comme il savait qu'il ne pouvait y parvenir par ses propres forces, qu'il était environné de dangers, d'écueils, qu'il avait des combats à soutenir, il attendait avec la même confiance les secours dont il avait besoin pour triompher de tous les obstacles qui s'opposaient à son salut : *unde veniet auxilium mihi.*

Il faut donc, chrétiens, que votre espérance soit appuyée nécessairement sur ces deux choses; sur ce que Dieu vous a promis, et sur les secours qu'il vous accorde, pour obtenir l'effet de ses promesses.

« Ce sont ces grâces et ces secours que Dieu accorde à ceux qui espèrent en lui, qui les rendent en quelque sorte tout-puissants, dit saint Bernard (Serm. 45 *in Cant.*) : *Omnipotentes facit omnes in se sperantes.*

Avec la grâce l'homme peut tout. Je peux tout, dit saint Paul, en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV.)

Les legions formidables de l'enfer, les images flatteuses du siècle, la fougue des passions, les attraits de la volupté, l'éclat des richesses et des honneurs, les alarmes que cause le respect humain, les efforts des créatures, rien ne peut ébranler ceux qui espèrent en Dieu, et qui sont fidèles à sa grâce; le Seigneur leur donne une force qui les rend victorieux de tous les dangers du monde; *Omnipotentes facit omnes in se sperantes.*

L'espérance de devenir riche, grand, heureux dans ce monde, est bien différente, chrétiens; elle est souvent dénuée de secours, de crédit, de bonne volonté de la part de ceux qui nous promettent.

« L'espérance des choses de la terre est vaine et souvent stérile, dit saint Grégoire (Hom. 14 *in Ezechielem.*) : *sicca est spes hujus sæculi.* »

On espère dans ses talents, mais combien de talents inconnus! de talents qui n'osent se produire parce qu'ils portent avec eux les tristes signes de l'indigence! Si les talents ont un droit aux faveurs, les faveurs ne sont pas toujours pour ceux qui les méritent.

La naissance, la brigue, le caprice, obtiennent tous les jours ce que les talents attendent inutilement; l'homme de talent fait un peu de bruit pendant un temps; il trouve quelqu'un qui le porte, le produit; on lui promet, il attend, il languit et meurt sans avoir rien obtenu : *Sicca est spes hujus sæculi.*

On espère dans ses protecteurs, mais ces protecteurs sont dans des places qu'ils peuvent perdre, un changement imprévu les fait retomber dans leur premier état; leur cour disparaît avec les bonnes grâces du prince; si on pouvait compter sur leurs promesses, devait-on compter sur leur règne? Leur chute déconcerte tous ceux qu'ils protégeaient; ceux qui les remplacent flattent l'espérance d'une autre multitude de parents, d'amis, de domestiques : changement de scène qui condamne l'homme de mettre sa confiance dans les faibles humains qui sont toujours eux-mêmes chancelants dans leurs prospérités. *Sicca est spes hujus sæculi.*

On espère dans ses richesses; mais des pertes, des systèmes, des accidents n'ont-ils jamais fait succéder l'indigence à l'opulence? Le luxe, les plaisirs, le jeu, les débauches, n'ont-ils pas ruiné souvent les familles les plus opulentes? D'ailleurs combien de malheurs, de disgrâces dont les richesses ne peuvent point garantir; vaine espérance que celle que nous mettons dans les choses de ce monde! elle est dénuée des secours qui peuvent nous rendre heureux : *Sicca est spes hujus sæculi.*

Il n'en est pas de même, chrétiens du bonheur que nous espérons dans l'autre vie : celui qui me le promet a tout ce qu'il faut pour fonder solidement mon espérance.

C'est un Dieu qui est la vérité même; je suis donc persuadé qu'il n'étale pas à mes yeux des récompenses chimériques, ni une vaine félicité pour m'attacher à son culte et à sa loi; il ne me flatte point par l'espérance d'une gloire qu'il ne veut point m'accorder ce sont les mondains qui peuvent dire: nous espérons dans le mensonge : *posuimus mendacium spem nostram.* (*Isa.*, XXVIII.) Les hommes promettent par politesse, et flattent ceux mêmes qu'ils ne veulent point obliger.

C'est un Dieu éternel, dont le trône éclatant ne sera jamais renversé; qui n'est sujet à aucun changement, ni à aucune vicissitude: qui voit tous les hommes tomber comme les feuilles des arbres aux approches de l'hiver: les décadences, les révolutions qui changent la face des empires; les scènes étonnantes que donnent au monde le caprice, l'intrigue, les cabales des humains, l'élévation des uns la chute des autres, et qui est toujours le même; par conséquent celui qui espère en lui, demeurera éternellement, et sans crainte de changement, sous sa protection. *In protectione Dei cœli commorabitur* (*Psal.* XC.)

C'est un Dieu tout puissant qui peut tout ce qu'il veut; rien ne peut s'opposer à sa volonté, rien ne peut diminuer sa gloire, rien ne peut épuiser ses trésors; tous ceux qui espèrent en lui ne seront pas confondus, il a de quoi les rendre tous heureux : il n'en est pas de même des maîtres du monde, ils ne peuvent pas récompenser tous ceux qui le méritent : les grâces, qu'ils ont à accorder, n'égalent pas le nombre de ceux qui les attendent; ils avouent leur impuissance en différant ceux qu'ils voudraient récompenser, et ils font des mécontents en choisissant l'un plutôt que l'autre.

Ah! notre Dieu seul est riche et inépuisable envers tous ceux qui l'invoquent et qui espèrent en lui : *Dives in omnes qui invocant illum.* (*Rom.*, X.)

Dieu est juste, les conditions auxquelles il nous accorde la gloire éternelle, sont faciles

à remplir, son joug est doux et léger, il sait nous rendre aimables les vertus qu'il est nécessaire de pratiquer pour opérer notre salut, et il nous aide avec une bonté paternelle, parce qu'il connaît notre faiblesse, nos penchants pour le mal, notre malheureuse pente vers les choses de la terre : *cognovit figmentum nostrum* (*Psal.* CII), mais il nous rend, par sa grâce, forts, puissants, victorieux.

Je ferai donc toujours attention à ces deux choses : aux biens éternels qui me sont promis et préparés, et aux secours puissants et abondants que Dieu m'accorde sur la terre pour les mériter.

Si je n'espérais point la grâce, je n'espérerais point la gloire qui n'est promise qu'à la vertu ; ne pouvant pas la pratiquer par moi-même, j'en regarderais la conquête comme impossible ; mais appuyé sur la parole infaillible de Dieu et sur sa grâce, je serai inébranlable au milieu de tous mes ennemis, et je dirai avec le prophète, que Dieu m'a fortifié d'une manière singulière dans mon espérance : *Singulariter in spe constituisti me.* (*Psal.* IV.)

Je ne dirai pas cependant, mes frères, que l'espérance du juste le laisse absolument sans crainte ; s'il peut compter sur la parole de Dieu et sur sa grâce, il ne peut pas toujours compter sur lui même ; le juste opère son salut avec crainte et tremblement, selon l'avis de saint Paul. (*Philip.*, II.) Il ne sait pas s'il est digne de haine ou d'amour (*Eccle.*, IX) ; il espère et il craint ; son espérance et sa crainte sont bien fondées ; il espère en un Dieu plein de miséricorde, tout-puissant, magnifique et infaillible dans ses promesses ; il craint les chutes, les prévarications, les omissions et toutes les fautes dont il est capable par son propre fonds ; il ne craint point que Dieu lui manque ; il craint de manquer à Dieu ; il espère tout de sa bonté, il craint tout de sa faiblesse ; il est sûr de la couronne, s'il persévère, il craint de la perdre en ne persévérant pas jusqu'à la fin ; les terribles exemples de ceux qui ont bien commencé et qui ont mal fini le font trembler ; la tendresse d'un Dieu qui ne nous abandonne jamais le premier le rassure ; il se représente un Dieu qui aime l'homme et qui lui offre ses grâces, et un Dieu qui punit l'homme qui abuse de ses bienfaits ; l'exemple de celui qui a fait valoir ses talents l'encourage ; la punition rigoureuse, exercée contre celui qui en a négligé un seul l'épouvante ; le sang du Sauveur répandu sur le calvaire lui lève tous les doutes que pourraient faire naître de mauvais systèmes ; un enfer creusé pour punir ceux qui auront rendu ce sang adorable inutile, le fait appréhender de ne pas assurer sa vocation.

« Le vrai juste, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi*, cap. 4), conserve pendant toute sa vie une ferme espérance et une crainte salutaire : *Omnis justus spe et formidine nititur.* »

L'espérance du juste n'est point présomptueuse, elle est appuyée sur les efforts qu'il fait pour pratiquer le bien et éviter le mal ; telle doit être, mes frères, notre espérance, vous allez en être persuadés dans cette troisième et dernière réflexion.

Si c'est un grand aveuglement, chrétiens, de manquer de confiance en Dieu qui nous a promis des biens éternels et des secours puissants dans cette vie pour les mériter, c'en est un bien plus déplorable encore de compter que la grâce fera tout sans nous, et que nous obtiendrons un royaume qui souffre violence sans efforts, sans gêner nos passions et sans combattre nos penchants.

Telle est cependant l'aveuglement des hommes ; ils espèrent une vie heureuse, une récompense éternelle à la mort, quoique toutes leurs actions soient opposées à la loi de Dieu, aux maximes de l'Evangile, et à la sainteté du christianisme.

Ils espèrent la couronne destinée aux justes dans le temps même qu'ils méritent les châtiments préparés aux pécheurs ; ils comptent sur les caresses que Dieu a prodiguées aux pénitents, et ils ne sont point épouvantés des terribles menaces qu'il fait aux impénitents ; ils espèrent ce que Dieu a promis aux fidèles observateurs de sa loi ; ils ne redoutent pas les peines destinées à ceux qui en sont de perpétuels prévaricateurs.

Si vous demandez à ceux mêmes qui gémissent depuis si longtemps sous l'empire des plus honteuses passions, que les plaisirs enchantent, que les honneurs éblouissent, que les richesses attachent, qui n'ont aucun goût pour la prière, aucun amour pour les sacrements, aucun attrait pour la piété, aucun désir pour le ciel, aucun regret de leurs péchés, s'ils espèrent en Dieu, ils vous répondront qu'ils espèrent, et qu'ils comptent obtenir miséricorde du Seigneur ; mais sur quoi fondent-ils leur espérance ? Le voici : et tremblez, mes frères, sur le spectacle forcé de religion qu'ils donneront au moment de la mort : cette scène de piété que les alarmes, les frayeurs, les ombres de la mort, la vue du tombeau qui s'ouvre, les conseils de quelques personnes vertueuses, les vives exhortations d'un pasteur zélé, font représenter à un pécheur près d'expirer, est suffisante, selon eux, pour obtenir cette félicité qui a coûté aux saints tant d'efforts, de larmes, de soupirs, de jeûnes, de veilles et de mortifications ; quel aveuglement ! Tel est celui des mondains.

Ah ! apprenez-le aujourd'hui mes frères, votre espérance doit être appuyée sur les efforts dont vous êtes capables, aussi bien que sur les promesses et les grâces de Dieu, parce qu'il n'a jamais rien promis qu'à ces conditions.

Ecoutez, je vous prie : Jamais juste n'a eu une espérance plus ferme que l'apôtre saint Paul ; jamais homme mortel n'a mieux développé les grands mystères de la foi, de l'espérance et de la charité ; inspiré par l'Esprit-Saint, toutes ses paroles sont des oracles.

Consultons donc sa doctrine sur l'espé-

rance, développons en toute la morale, et voyons s'il a jamais manqué d'appuyer l'espérance qu'il inspirait aux fidèles sur les efforts dont la créature est capable.

Après avoir comparé les chrétiens à ceux qui entrent dans la lice, il dit : courez de telle sorte que vous puissiez remporter la couronne de gloire destinée au vainqueur : *sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX.) Il ne s'agit donc pas seulement d'espérer la vie éternelle, il y a des efforts à faire pour l'obtenir : *sic currite ut comprehendatis* (*Ibid.*); plusieurs entrent dans la lice, dit-il, plusieurs courent, mais tous ne remportent pas le prix ; il y a une manière de combattre pour être victorieux et remporter la couronne, c'est de combattre selon les maximes et la sévérité de l'Evangile : *sic currite ut comprehendatis.*

Ce grand Apôtre se donne ensuite pour exemple ; pour moi, dit-il, je cours, je combats pour obtenir la vie éternelle, mais je ne cours pas et je ne combats pas en vain ; pour m'assurer une félicité éternelle, je châtie mon corps et je le réduis en servitude : *Castigo corpus meum.* (I *Cor.*, IX).

Voilà donc ce grand homme, instruit par l'Esprit-Saint, qui avait été ravi au troisième ciel, qui avait entendu des merveilles ineffables, qui fait de continuels efforts, qui pratique des austérités, de crainte de perdre la récompense que sa foi attendait avec confiance ; mais avançons.

Si nous soutenons tant de combats, dit-il à Timothée, si nous nous exposons à la fureur de nos ennemis, si nous souffrons patiemment leurs mépris, leurs calomnies et tous les opprobres dont ils nous couvrent, c'est que nous avons une espérance ferme en un Dieu vivant qui nous récompensera ; l'espérance anime le juste à tout souffrir et à tout mépriser : *Laboramus et maledicimur quia speramus in Deum vivum.* (I *Tim.*, IV.)

J'ai bien combattu, dit-il encore à Timothée dans sa seconde lettre, j'ai rempli heureusement ma carrière, j'ai conservé précieusement le dépôt sacré de la foi, malgré la fureur des persécutions ; c'est sur ces efforts et ces vertus que j'appuie mon espérance, le Seigneur, qui est un juste juge me donnera la couronne de justice le jour de ma mort. (II *Tit.*, IV.)

Nous attendons tous, dit-il à Tite, cette béatitude ineffable que nous espérons, et ce glorieux avénement du grand Dieu que nous adorons ; mais que faut-il faire pour participer à ces biens éternels ? Ecoutons, dit-il, la grâce de Jésus-Christ qui a apparu à tous les hommes ; elle nous instruit, *erudiens nos*, elle nous dit qu'il faut vivre saintement dans ce monde, être sobres, justes et pieux, si nous voulons obtenir ce que nous espérons. *Ut sobrie, pie et juste vivamus in hoc sæculo.* (*Tim.*, II.)

Or, de cette céleste doctrine de l'apôtre saint Paul dont je viens de pénétrer le fond autant qu'il était nécessaire, quelles sont les conséquences, mes frères, que nous devons tirer ? Les voici :

Le ciel nous est promis, nous avons la parole d'un Dieu pour garant de la promesse qui nous est faite ; mais le ciel n'admet à la possession du souverain bonheur que les saints, que ceux qui ont conservé leur innocence, ou qui l'ont recouvrée par les pénibles travaux de la pénitence, que ceux qui marchent dans la route dont Jésus-Christ a parlé, qui est étroite, difficile ; qui observent la loi et triomphent de tous les dangers et de tous les obstacles qui les environnent. Nous avons la grâce, mais, pour nous aider, et non pas pour agir sans nous, pour rendre nos faibles efforts victorieux, et non pas pour nous faire demeurer dans l'inaction.

Faites tous vos efforts, chrétiens, et espérez ensuite, votre espérance sera appuyée sur des fondements solides.

Saint Bernard (serm. 45) distingue les trois objets de l'espérance du chrétien ; la grâce, le pardon de ses péchés et la gloire : *Spes gratiæ, spes veniæ, spes gloriæ.*

Nous devons tout espérer de la grâce de Jésus-Christ ; elle nous prévient, elle nous éclaire, elle nous aide, elle agit avec nous ; par elle et avec elle, nous pratiquons les vertus les plus difficiles, nous faisons des actions méritoires pour le ciel, nous évitons les plus grands dangers, nous sortons victorieux des plus grands combats ; avec elle, nous sommes justes, agréables à Dieu, nous vivons sous son aimable empire, tout ce que nous faisons sous sa direction a son prix et sa valeur pour l'éternité.

Mais cette grâce, ne peut-on point la perdre ? Rien de plus précieux, mais aussi rien de plus fragile ; nous portons ce trésor inestimable dans des vases faciles à se briser ; nous marchons avec notre perte, dit l'Ecriture. (*Eccli.*, XIII.) Nos faibles, nos penchants, nos sens, tous les objets qui nous environnent, doivent nous faire craindre de souiller notre cœur et d'en bannir la grâce.

Or, connaît-on d'autres moyens dans la religion pour la conserver que la prière, les veilles, la vigilance, les jeûnes et la mortification des sens ? L'espérance de la grâce que Dieu vous accorde ne doit donc pas vous empêcher de faire tous les efforts dont vous êtes capables : *Spes gratiæ.*

Vous espérez le pardon de vos péchés, *spes veniæ*, votre espérance est bien fondée, la tendre miséricorde de Dieu a fait entendre ses oracles dans ses Ecritures : il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse ; il l'attend, il le presse, il le reçoit, il le caresse quand il revient.

La douleur des pénitents a toujours été agréable à ses yeux, il a été touché de leurs pleurs et leur a prodigué ses faveurs ; la conduite du Sauveur envers les fameux pécheurs et les fameuses pécheresses de l'Évangile, condamne l'orgueilleuse sévérité de ceux qui les rebutent.

Mais si vous ne marchez pas sur les traces des pénitents, devez-vous espérer la même miséricorde ?

Dieu vous pardonnera-t-il des péchés que vous aimez, que vous perpétuez ; des péchés

que vous commettez tous les jours, des péchés que vous ne pleurez pas, que vous n'expiez pas?

Ah! renoncez à vos coupables attaches, faites des efforts pour rompre cette habitude honteuse qui vous tyrannise depuis si longtemps, réparez vos scandales et vos injustices, brisez vos cœurs, que vos larmes et que vos gémissements annoncent votre changement, et espérez après avec une ferme confiance le pardon de vos péchés : *Spes veniæ.*

Vous espérez la gloire éternelle : *Spes gloriæ*, elle vous est promise, elle vous est préparée depuis la naissance du monde; déjà une foule de héros de tous les siècles, de tous les rangs, de tous les âges en est en possession.

Cette nuée de témoins élevée sur vos têtes vous atteste la vérité des promesses; mais, si tous n'y sont pas arrivés par la route ensanglantée du martyre, en trouverez-vous un seul dans les annales de l'Eglise qui y soit arrivé sans marcher dans la route étroite et austère tracée dans l'Evangile?

Ceux qui goûtent des douceurs sur la terre, qui s'y attachent, qui mènent une vie molle, sensuelle, dissipée, qui contentent leurs désirs, leurs inclinations, n'y entreront jamais; c'est une conquête qui demande une grande violence. Faites des efforts, et vous obtiendrez la récompense que vous espérez : *Spes gloriæ :* « Corrigez vos voies, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi*, cap. 4), et espérez la vie éternelle : *Corrige viam tuam et spera vitam æternam.* »

Retranchez ce luxe, ces vanités, ces excès, ce jeu qui vous ruinent; faites succéder le silence à ces conversations licencieuses, à ces médisances fines et délicates, à ces malignes satires sur le prochain; réparez par des jeûnes, des mortifications et des aumônes, toutes ces coupables transgressions des saintes lois de l'abstinence.

Que l'on vous voie plus assidus dans nos églises, plus recueillis pendant nos saints mystères, plus fervents dans vos prières, plus charitables envers les pauvres, plus zélés pour le salut de vos enfants et de vos domestiques; en un mot, changez votre conduite, faites des efforts pour changer le plan présent de votre vie qui vous damnera, et espérez dans le Seigneur avec confiance : *Corrige vitam tuam et spera vitam æternam.* « Car tous ceux qui ne cessent pas de pécher, dit le même Père (*loc. sup. cit.*), espèrent en vain dans la miséricorde de Dieu : *Qui male agere non cessant in vanum misericordiam Dei expectant.* »

Prenez bien garde, chrétiens, que c'est l'attache aux choses de la terre qui vous rend si faibles dans votre espérance; « il est impossible, dit saint Grégoire (*in expos. mor. lib. Job*, VIII, c. 24), d'aimer les biens qui nous échapperont, et de désirer en même temps sincèrement la possession des biens éternels; on ne peut point tout à la fois porter ses regards vers le ciel et sur la terre, s'attacher aux choses qui passent et à un Dieu qui régnera sans fin; notre cœur prend les impressions des objets qui l'occupent : *Nemo valet mobilia diligere et ipse immobilis stare.* »

« Aussi, en voit-on beaucoup, dit saint Augustin (*in Psalmum* XXXIX), qui ne semblent recourir à Dieu que parce qu'ils en espèrent des richesses et des honneurs : *Multi de Deo sperant pecuniam, honores caducos et perituros.* »

Le gain d'un procès, des succès dans un nouvel établissement, dans la poursuite de quelques emplois, de quelques dignités traînent souvent des hommes terrestres aux pieds des autels, et leur arrachent des vœux et des présents qu'ils n'ont jamais fait pour le salut de leur âme.

Ah! mes frères, que toute votre espérance soit dans les biens éternels que Dieu vous a promis, dans les secours que sa bonté vous accorde, et dans les efforts que vous ferez pour pratiquer les vertus chrétiennes, elle sera conforme aux principes de votre religion : après vous avoir fait désirer la récompense éternelle, elle vous fera aimer Dieu et l'amour vous l'obtiendra à votre mort; la charité seule entre dans le ciel, et avec elle vous y demeurerez éternellement. Je vous le souhaite.

SERMON X.

SUR LES PÉCHÉS CONTRE L'ESPÉRANCE.

Non habebis deos alienos coram me. (*Exod.*, XX.)
Vous n'aurez point d'autres dieux que moi.

Je vous ai expliqué, mes frères, dans mon dernier discours, toutes les grandes vérités renfermées dans l'espérance : je vous ai montré que c'était un don de Dieu qui nous faisait tout espérer dans sa parole infaillible, dans les grâces qu'il nous accorde et dans les efforts que nous faisons pour lui plaire.

J'ai dit que cette vertu n'était pas sans crainte, parce que l'homme faible et sujet au changement, ne pouvait pas compter sur lui-même, ni s'assurer s'il était digne de haine ou d'amour.

J'ai encore de grandes choses à vous dire sur cette matière; je viens m'élever aujourd'hui contre tous les péchés qui se commettent contre l'espérance.

Vous ne devez pas être étonnés de l'étendue que je donne au premier précepte, il renferme la loi, les prophètes et la plus grande partie de nos devoirs envers Dieu.

De tous les péchés que l'on peut commettre contre l'espérance, je n'en attaque que deux particulièrement, les autres feront la matière de quelques traits de morale qui les feront connaître suffisamment.

Saint Bernard exclut du royaume des cieux tous ceux qui tombent dans le désespoir ou dans la présomption; « nous sommes persuadés, dit ce Père (serm. 37 *in Cant.*), que tous ceux qui sont coupables de ces péchés, n'auront jamais part à la société des saints : *Scimus nec superbis, nec desperatis partem esse in sorte sanctorum.* »

Or, c'est, mes frères, à ces deux péchés que je m'arrête aujourd'hui.

Les uns, effrayés de la multitude de leurs

péchés, mettent des bornes à la miséricorde de Dieu, et désespèrent de leur salut.

Les autres, pleins de confiance en eux-mêmes, comptent sur de fausses vertus et espèrent leur salut contre tous les principes de la religion. Or, je dis d'après saint Bernard, que tant que, l'on demeure dans ces malheureux états, il n'y a point de salut à attendre; en voici les raisons :

Il n'y en a point pour ceux qui tombent dans le désespoir, parce que c'est un crime qui exclut toutes les ressources que le Seigneur a préparées aux pécheurs: *Nec desperatis:* première réflexion.

Il n'y en a point pour ceux qui tombent dans la présomption, parce que c'est un crime qui fait abuser orgueilleusement de toutes les ressources que le Seigneur a préparées aux pécheurs : *Nec superbis:* seconde réflexion.

Les premiers font un désaveu solennel de la miséricorde de Dieu.

Les seconds font un abus sacrilége de la miséricorde de Dieu.

Donnons de l'étendue à ces deux réflexions, elles méritent toute notre attention.

« Le désespoir est le plus grand de tous les péchés, dit saint Bernard (*De libro ad sororem de modo bene vivendi*, cap. 27): *Desperatio major est omnibus peccatis.* »

Or, voici, chrétiens, le sens de ce saint docteur; ce Père appelle le désespoir le plus grand de tous les péchés, parce qu'il fait perdre toutes les ressources que la miséricorde de Dieu a préparées aux pécheurs.

Il méprise sa clémence qui nous recherche et nous attend dans nos plus grands désordres; il combat l'efficace du sang de Jésus-Christ qui a été répandu pour tous les hommes; il se refuse à toutes les grâces qui ont tiré de l'abîme tant de célèbres pénitents; il consent par système à sa réprobation éternelle; il se livre sans remords à la corruption de son cœur et en suit tranquillement tous les coupables désirs; or, c'est dans ce sens que le désespoir est le plus grand de tous les péchés; je parle d'un désespoir auquel on consent absolument : *Desperatio major est omnibus peccatis.*

Quand on est une fois assez malheureux pour ne plus compter sur les miséricordes du Seigneur et dire avec Caïn, mon péché est trop pour que je puisse en espérer le pardon : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear*, (*Gen.*, IV), on n'a plus de ressources; on attend l'enfer, on périt : Dieu seul, dont la bonté infinie éclate dans le pardon qu'il accorde aux plus grands pécheurs, peut ranimer notre confiance, toucher nos cœurs et faire couler de nos yeux des larmes salutaires.

Reprenons, chrétiens, et développons toutes ces pensées, elles vous feront connaître toute l'étendue du crime de ceux qui tombent dans le désespoir.

En mettant devant vos yeux toutes les ressources que la miséricorde de Dieu a préparées aux plus grands pécheurs, vous verrez combien ils sont coupables.

Première ressource, la clémence de Dieu : ceux qui tombent dans le désespoir la désavouent.

La clémence de Dieu envers les pécheurs, rien de mieux marqué dans les divines Ecritures; dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, tous les prophètes l'ont chantée, et surtout celui qu'elle avait retiré de l'abîme profond où son péché l'avait précipité.

Je parle de David, mes frères, je ne choisis que lui entre tous les écrivains sacrés, entre tous les prophètes.

Personne n'a parlé plus souvent et plus magnifiquement de la bonté de Dieu que ce saint roi.

Il l'avait invoqué du plus profond de l'abîme il avait toujours son péché présent à ses yeux, non pas comme Caïn, pour s'abattre et se décourager, mais pour le pleurer et l'expier; or, c'est ce célèbre pénitent qu'il faut consulter sur la bonté de Dieu envers les pécheurs touchés de leurs crimes. Que dit-il? Vous le savez, que Dieu est facile à pardonner, que tous ceux qui retournent à lui trouvent un fonds ineffable de clémence : *Apud te propitiatio est;* qu'il y a en lui un trésor de miséricorde au-dessus de toutes les iniquités des hommes : *Apud Dominum misericordia.* (*Psal.* CXXIX.)

Jamais le bras de la justice de Dieu ne s'est appesanti que sur les pécheurs obstinés qui avaient lassé insolemment celui de sa miséricorde; il fait éclater longtemps les traits de sa clémence avant de faire éclater ceux de ses vengeances; il punit à regret les voluptueux habitants de Sodome; il pardonne avec joie aux coupables habitants de Ninive; il est prompt à pardonner et lent à punir; si la persévérance dans le crime allume enfin le feu de sa colère, les larmes et les regrets du plus grand pécheur lui font tomber la foudre des mains; il recherche les pécheurs et les attend; ceux-là seuls périssent, qui méprisent ses tendres empressements et ses adorables lenteurs; que de monuments de sa clémence envers le peuple hébreux pour nous la représenter d'une manière sensible! Que d'ingénieuses paraboles dans l'Evangile pour la graver dans nos cœurs!

Or, ces principes posés qui sont incontestables, il est facile de connaître le crime de ceux qui désespèrent de leur salut.

Ils font un désaveu solennel de la bonté de Dieu; ils mettent leur confiance plutôt dans les tristes ressources de l'enfer, que dans les consolants secours du ciel; ils mettent des bornes à la miséricorde du Seigneur qui est infinie; ils en font un Dieu cruel, inflexible, que les regrets, les soupirs, les larmes ne peuvent toucher; ils méprisent tous ses oracles et toutes ses promesses, et avant d'être arrivés au terme, ils se fixent eux-mêmes dans un état éternel de malheurs.

« C'est ainsi, dit saint Bernard (*Ad sororem de modo bene vivendi*, cap. 27), que le désespoir augmente le péché de l'homme qui ne retourne pas avec confiance à son Dieu : *Desperatio auget peccatum.* »

Il ignore les trésors de miséricorde qu'il y

a dans son Dieu; il ne veut pas croire qu'il est tout-puissant pour pardonner comme pour punir; que sa bonté ne veut point qu'aucun périsse; il ne veut point reconnaître cette première ressource qui se présente au pécheur touché de ses crimes, la bonté de Dieu; il ne veut point dire, fondé sur l'Ecriture : Dieu est bon; il ne méprise pas un cœur brisé et humilié; je me lèverai donc comme l'enfant prodigue, j'irai trouver avec confiance ce Père tendre qui caresse le pécheur touché de sa coupable prodigalité. Ce Pasteur charitable qui cherche la brebis égarée et la porte sur ses épaules ; ce Maître tendre qui remet tout à celui qui n'est pas en état de le payer ; ce Maître patient qui défend d'arracher l'ivraie avant le temps de la moisson ; ce divin Sauveur qui n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, qui a témoigné tant de bonté aux publicains et aux femmes pécheresses dès qu'ils ont eu quitté le péché ; qui s'est déclaré plusieurs fois leur défenseur contre la maligne critique des austères pharisiens : « Celui qui désespère de son salut ignore tout cela, dit saint Bernard (serm. 38, *in Cantica*); il ferme les yeux sur tous ces grands exemples ; il ne veut plus croire en Dieu une clémence qui s'étend sur tous les hommes et sur tous leurs péchés : *ignorans quam facile omnipotens bonitas quæ neminem vult perire cuncta ista dissolveret.* »

Seconde ressource préparée aux pécheurs par la miséricorde de Dieu, le sang de Jésus-Christ.

Ceux qui désespèrent de leur salut n'en connaissent point l'efficace ; ce sang adorable est tout-puissant, il crie plus fort que celui d'Abel ; il a tout pacifié dans le ciel et sur la terre.

Il a été répandu sur la croix pour tous les hommes, pour ceux qui devaient se damner volontairement, comme pour ceux qui devaient se l'appliquer utilement ; pour ceux qui le répandaient par haine, comme pour ceux qui devaient le boire avec amour.

Les plus énormes attentats pouvaient être effacés par ce sang adorable ; Judas lui-même pouvait obtenir miséricorde, s'il eût voulu ; celui qu'il avait livré voulait encore sincèrement son salut.

Ah ! le spectacle du Calvaire opère deux choses dans mon cœur, la haine du péché, et l'espérance d'obtenir le pardon de mon péché.

Je ne serai pas assez malheureux pour m'enhardir à pécher, parce que je vois couler sur la croix un sang précieux qui efface les péchés du monde ; mais, touché sincèrement de mes crimes passés, je ne désespérerai pas, quelque énormes qu'ils soient, parce que j'ai le sang de Jésus-Christ pour me reconcilier avec Dieu, et ce sang, mêlé avec les austérités de la pénitence dont je suis capable, m'obtiendra sûrement le pardon de mes péchés.

J'ai commis beaucoup de crimes, dit saint Bernard (serm. 61, *in Cant.*), des crimes dont le ressouvenir m'épouvante : *peccavi peccatum grande;* ma conscience gémit sous le poids des iniquités qui l'accablent, elle est troublée : *turbatur conscientia ;* mais elle n'est point troublée jusqu'à me faire désespérer : *sed non perturbatur*, parce que je me rappelle les plaies de Jésus-Christ d'où est sorti un sang précieux : *quoniam vulnerum Domini recordabor;* dans ces plaies adorables de mon Sauveur, je trouve une ressource infinie pour toutes mes misères, qui dissipe toutes mes alarmes, et porte la tranquillité dans mon âme ; *securitas et requies in vulneribus Salvatoris.*

Ah ! comment peut-on mépriser une ressource si salutaire, si efficace ? Quelle ingratitude ! quel crime ! et quels malheurs ne doivent pas suivre ces malheureux qui qui désespèrent de leur salut ?

« Je tremble, mes frères, de le dire; une impénitence finale, dit saint Bernard : *sequitur impœnitentia.* »

Impénitence finale ! Ah ! comment la caractériser, cette impénitence, qui prend sa source dans le désespoir, qui n'a point de confiance dans la bonté de Dieu et dans le sang de Jésus-Christ? Ecoutez saint Bernard.

« C'est, dit-il, le plus grand crime qu'on puisse commettre : *delictum maximum :* un blasphème dont on n'obtiendra jamais la rémission : *blasphemia irremissibilis.* »

L'Eglise ne connaît point de crimes irrémissibles, elle a condamné tous les hérétiques qui voulaient soutenir qu'il y en avait, mais, pour le désespoir, il ferme toutes les ressources, et conduit à un crime irrémissible, qui est l'impénitence finale ; ainsi, quand même il ne serait pas le plus grand de tous les crimes, il serait le plus dangereux.

La confiance dans la bonté de Dieu porte l'homme à expier ses péchés, le désespoir le porte à les perpétuer.

Permettez-moi, mes frères, de vous développer ici la doctrine du grand saint Augustin sur le désespoir de Judas, et vous verrez que ce n'est point la bonté de Dieu qui lui a manqué, mais lui qui a manqué de confiance dans l'infinie miséricorde de Dieu ; il a désespéré un pardon toujours offert au repentir; le seul crime irrémissible qu'il a commis, c'est son impénitence finale, l'Eglise n'en connaît point d'autres.

« Que personne ne désespère de son salut, dit saint Augustin (homil. 27) : *nemo desperet.* Je vais parler de Judas, cet apôtre perfide qui a trahi et vendu Jésus-Christ, qui a été comblé de ses grâces et de ses caresses, qui a été choisi comme les autres apôtres, et qui a reçu les mêmes faveurs, qui a participé à la dernière cène, et qui a exécuté son sacrilége projet après avoir mangé la chair et bu le sang du Sauveur; ce crime vous fait horreur, cependant il aurait pu en obtenir le pardon s'il eût voulu. Ecoutez ce que je vais vous dire. Ce n'est pas tant le crime qu'il a commis qui l'a précipité dans les enfers pour toute l'éternité, que le défaut de confiance en la bonté de Jésus-Christ : *non tam scelus*

quod commisit quam indulgentiæ desperatio fecit penitus interire. S'il eût demandé pardon, il aurait eu encore de l'espérance ; s'il eût eu encore de l'espérance, il aurait eu encore confiance en la miséricorde de Dieu ; s'il eût eu confiance en la miséricorde de Dieu, il ne serait pas tombé dans le désespoir, et n'aurait pas coupé lui-même le fil de ses jours qui lui étaient nécessaires pour pleurer son péché : *Si indulgentiam rogaret spem haberet ; si spem haberet, misericordiam speraret ; si misericordiam speraret, non sibi desperatione collum ligaret.* Que cet exemple, ajoute saint Augustin, fasse trembler tous ceux qui manquent de confiance en Dieu, car le désespoir les conduira aussi à l'impénitence finale : *sic illi qui desperant de indulgentia Dei.* »

Ce raisonnement solide de saint Augustin doit vous persuader, mes frères, d'une importante vérité ; car c'est comme s'il disait, il faut toujours espérer en la miséricorde de Dieu ; le sang de Jésus-Christ est une ressource infinie pour le pécheur qui déteste ses crimes, ce n'est qu'à la mort que l'homme entre dans une voie où il ne peut plus mériter devant Dieu, ni démériter ; elle seule est le terme des grâces, et nous fixe pour toute l'éternité.

O sang précieux de mon Sauveur, ressource consolante et efficace, j'espère en vous, malgré la multitude de mes iniquités, c'est l'amour qui vous a fait couler sur la croix, vos mérites infinis ont apaisé la colère du Père céleste, brisé les portes de l'enfer, ouvert le paradis, effacé les péchés du monde.

Si on me dit que le sacrifice de la croix est consommé, que vous n'avez été crucifié qu'une fois, je répondrai qu'il reste encore une ressource à ceux mêmes qui ont péché après votre mort, et que si saint Pierre prêchait une pénitence salutaire à ceux qui avaient répandu par fureur votre sang adorable, l'Eglise l'a prêché aussi à ceux qui ont eu le malheur de le profaner par faiblesse ; votre épouse fidèle, ô mon Dieu, n'a jamais fermé le ciel aux pénitents sincères, quelques crimes qu'ils aient commis.

En effet, ô mon Sauveur, votre amour immense pour les hommes ne s'est point borné au sacrifice du Calvaire ; il se perpétue tous les jours dans le sacrifice de nos autels, votre sang précieux y coule pour nos péchés, nous avons sans cesse une victime de propitiation, un trône de miséricorde dont nous pouvons approcher avec confiance.

Ah ! que les pécheurs obstinés qui aiment leurs péchés, qui ne veulent point les quitter, soient les seuls qui redoutent votre juste courroux, et qui désespèrent de leur salut.

Ceux qui sont touchés de leurs crimes, qui les pleurent, qui se prosternent à vos pieds avec confiance, obtiendront toujours le pardon des plus grands excès, ils n'implôreront jamais en vain vos miséricordes ; l'obstination dans le crime vous irrite, le regret des crimes passés vous désarme.

Ah ! quel consolant spectacle votre bonté ne présente-t-elle pas à mes yeux pendant les jours de votre vie mortelle ; je vois à vos pieds des pécheresses qui avaient été le scandale de tout Jérusalem ; des femmes adultères couvertes de confusion que des pharisiens voulaient traîner aux supplices ; des publicains dont les mains étaient souillées d'injustices, et je les vois comblés de caresses.

Je serais donc bien criminel de mépriser une ressource si consolante, je reconnais la corruption de mes voies, je rougis de mes iniquités passées, je condamne sincèrement tous les désordres de ma vie, je repasse dans l'amertume de mon cœur mes coupables années, je les arrose de mes pleurs ; mais j'en espère avec confiance le pardon.

Quel crime serait-ce de douter que Dieu puisse me retirer de l'abîme, parce qu'il est profond, et de ne pas reconnaître dans un Dieu offensé de mes crimes, un Dieu de miséricorde touché de mon repentir ? Où aurais-je puisé cette doctrine désespérante ?

Qui m'a dit qu'il serait toujours en colère, qu'il ne se laisserait jamais toucher par mes larmes, qu'il mépriserait un cœur contrit et humilié ? Ce n'est pas certainement l'Evangile, il me parle autrement.

Qui m'a assuré aussi que la source des grâces était tarie, que le sang de Jésus-Christ ne parlerait plus pour moi, que j'étais arrivé au terme avant ma mort, et que ce ce terme était la réprobation éternelle, un système impie ! O pensées, ô sentiments, ô langage que les démons seuls peuvent inspirer pour nous décourager et nous faire perdre les ressources que Dieu nous a préparées dans sa miséricorde.

Ah ! le ressouvenir de mes péchés déchirera mon cœur, fera couler des larmes amères de mes yeux, m'animera à une rigoureuse pénitence, mais il ne me fera jamais désespérer de mon salut.

C'est à vous, pécheurs, qui êtes troublés de vos péchés, et qui n'en êtes pas touchés, que j'adresse présentement la parole, à vous qui regardez votre conversion comme une chose impossible, je vous dis ce que disait autrefois Abner à Joab : Ignorez-vous qu'il n'y a rien de plus dangereux que le désespoir ? *An ignoras quod periculosa sit desperatio.* (II *Reg.*, II.)

Dès qu'on n'espère plus dans la bonté de Dieu, dans le sang de Jésus-Christ ; dès qu'on écoute les coupables conseils du démon, qui voudrait nous porter à abandonner l'affaire de notre salut, qui s'efforce de nous abattre par les grandes difficultés qu'il nous présente, qui nous rappelle nos crimes sans nous rappeler les miséricordes du Seigneur, on ne prie plus, on ne gémit plus, on n'entre point dans la pénible carrière de la pénitence ; on consent à cette prétendue réprobation déterminée et nécessaire, et le désespoir nous damne, pendant que la confiance nous aurait rendus pénitents.

Les saints ont connu le danger de ces sys-

tèmes, qui assurent aux faibles mortels un sort que Dieu a caché ; c'est pourquoi le démon s'efforçait en vain de les décourager. Ils n'ont jamais, comme tant de mondains, tiré de fausses conséquences pour les mœurs des profonds mystères de la prédestination et de la réprobation.

Remplis d'une sainte crainte, ils ont travaillé avec ardeur à leur salut ; ceux qui étaient tombés dans quelques désordres espéraient avec une ferme confiance que leurs larmes, leurs soupirs, leurs jeûnes mêlés avec le sang de Jésus-Christ leur obtiendraient miséricorde.

Pour vous, mondains, vous ne marchez point sur leurs traces ; vous aimez à vous fermer le ciel par système, afin de marcher constamment dans la route de l'enfer. Vous vous mettez dans l'esprit que vous n'avez rien à attendre du côté de Dieu, pour vous tourner du côté du monde ; et vous goûtez sans remords des douceurs passagères, parce que vous n'attendez plus qu'un supplice éternel. Quel aveuglement !

Ah ! ignorez-vous que ce désespoir est le péché le plus dangereux, celui qui vous fait refuser toutes les ressources que la miséricorde de Dieu a préparées au pécheur ? *An ignoras quod periculosa sit desperatio ?*

« Oh ! que la confiance du larron est différente ! Qu'elle est grande ! qu'elle est héroïque ! dit saint Bernard. Elle me rassure, elle me console ; *ô quanta latronis fiducia !* »

Condamné à une mort ignominieuse, il expiait ses crimes sur une croix, pendant que Jésus-Christ expiait tous ceux du genre humain ; des injustices publiques l'avaient rendu digne de ce supplice, l'amour le plus tendre l'avait fait choisir à Jésus - Christ. Qu'est-ce qui le distingue en mourant du compagnon de ses crimes ? La confiance en Dieu ; c'est elle qui en fait un saint.

Touché de ses désordres, il implore la miséricorde dans les derniers moments de sa vie ; la vie éternelle, qui ne l'avait jamais occupé, fait l'objet de ses vœux ; celui qui n'avait jamais rien désiré ni redouté au delà du tombeau, espère dans le sang du Sauveur qu'il voit couler sur la croix, et son espérance n'est point confondue.

Sa confiance pleine de foi et d'amour lui ouvre le paradis, pendant que l'obstination du criminel impénitent le précipite de la croix dans les enfers. « Ah ! qui serait assez aveugle à présent, continue saint Bernard (*Tractatu de passione Domini*, cap. 9), pour désespérer de son salut, en voyant le larron pénitent obtenir miséricorde dès qu'il s'adresse à Jésus-Christ ? *Quis hic desperet latrone sperante ?* »

Si l'homme souillé par les honteux excès auxquels il s'est livré, attaché au crime par de longues habitudes, ne trouvait point de ressources dans la bonté de Dieu, dans le sang de Jésus-Christ et dans la force de sa grâce, il aurait raison de désespérer de son salut. Il ne peut pas, par lui-même, briser ses chaînes, il ne ferait que des efforts impuissants ; mais la grâce peut tout avec lui, et il peut tout avec la grâce ; elle change les cœurs dociles et triomphe de tous les obstacles : troisième ressource méprisée pour ceux qui désespèrent de leur salut.

O aveuglement des hommes ! ô ingratitude des pécheurs que Dieu sollicite sans cesse de retourner à lui ! Ils veulent rejeter sur la grâce leurs coupables désordres et leur criminelle obstination ; ils méprisent la grâce, cette ressource que Dieu leur prépare, leur donne et ne leur refuse jamais.

Emportés par la fougue de leurs passions, tyrannisés par de longues habitudes, esclaves des plus honteux plaisirs, ils osent dire qu'ils ne peuvent pas secouer le joug qui les accable ; selon eux, il n'y a point de grâce assez forte, et ils savent que le Seigneur irrité a résolu de ne plus leur en donner.

De là ce désespoir qui, ne leur faisant plus rien attendre de Dieu, les fait marcher dans la voie large, suivre aveuglément le torrent de leurs passions et les détermine à ne plus mettre de bornes à la licence la plus effrénée ; mais, désespoir qui ne fera pas sur eux les mêmes impressions à la mort, lorsqu'il n'y aura plus de criminels désirs à satisfaire.

Les grandes difficultés de la conversion abattent des hommes qui aiment le péché ; on désespère aisement de réussir quand les succès ne flattent pas les passions, et on n'aime pas à se persuader qu'on peut rompre des chaînes que l'on porte avec plaisir.

On se croirait très-criminel, si l'on disait : Je ne veux point faire mon salut ; mais on se croirait innocent en disant : je ne veux pas me sauver ; quel blasphème !

« Tous les hommes, dit le saint concile de Trente (sess. VI, cap. 13), doivent mettre leur confiance dans la grâce de Dieu et espérer qu'elle ne leur manquera jamais, à moins qu'ils n'y soient eux-mêmes infidèles : *In Dei auxilio firmissimam spem collocare et reponere omnes debent.* »

« Ah ! mes frères, dit saint Cyprien (epist. 7), si tous les hommes jouissent également de la clarté du jour ; si le soleil se lève sur les bons et sur les méchants, s'il fait briller ses rayons sur tous sans distinction, Jésus-Christ, le soleil de justice, répand aussi sur tous les hommes la divine lumière qui les éclaire, et les conduit dans la route de l'éternité. »

« Jésus-Christ, dit saint Ambroise (serm. 8 *in Psal.* CXVIII), est venu pour tous les hommes ; il a souffert pour tous et il est ressuscité pour tous : *Omnibus venit, omnibus passus est, omnibus resurrexit.* »

« La grâce, dit saint Jérôme (*in Psal.* CXL), n'est refusée à personne, et nous sommes bien malheureux, nous qui voulons excuser nos péchés et rejeter sur nos penchants et nos faibles, nos coupables transgressions et nos criminelles satisfactions : *qui peccata excusamus.* En vain disons-nous que la passion a été plus forte que nous, et que nous avons été vaincus par les lois impérieuses de la nature : *Victus a natura.* Nous avions toujours une ressource pour triom-

cher, c'est la grâce; avec elle nous pouvons pécher ou ne point pécher, nous tirer de l'abîme ou y demeurer; ainsi nous nous damnons volontairement, dès-là que nous sommes libres : *Cum in potestate nostra sit peccare et Domino adjuvante non peccare.* »

« Vous désespérez de votre salut, dit saint Chrysostome (hom. 7 *in Joan.*), mais vous méprisez donc la grâce que Dieu offre à tous les hommes pour observer ses commandements et triompher de vos ennemis? C'est une ressource préparée, même aux plus grands pécheurs; elle vous prévient, elle vous sollicite, elle s'efforce de vous toucher et de vous entraîner; il est facile d'en profiter pendant votre vie : *Omnibus se facilem exhibet.* »

Vous vous plaignez, dit saint Augustin (lib. IV *Oper. imper.*, cap. 128), des difficultés que les passions trouvent dans l'affaire du salut. Les préceptes qu'il faut observer pour vous sauver vous paraissent difficiles; mais Dieu, en vous donnant des préceptes, vous a donné en même temps des grâces pour les accomplir : *Dantur præcepta vivendi, quia datur gratia;* de sorte que celui qui vous commande vous aide à faire ce qu'il vous commande : *Ut qui jubet adjuvet.* »

« Ah! pécheurs qui désespérez de votre salut, apprenez que Dieu est toujours préparé à vous secourir, dit saint Bonaventure (lib. I, d. 40 à 4, 9, 2); sa tendre miséricorde offre des grâces aux pécheurs : *Deus paratus est juvare.* »

Or un homme qui attend des secours du ciel, qui en reçoit en effet, avec lequel Dieu veut bien combattre, doit-il désespérer de son salut?

En vous abandonnant au désespoir, en vous effrayant des grandes difficultés, et en assurant, contre toute la doctrine des livres saints et de l'Eglise, que vous ne pouvez pas faire votre salut, vous faites un désaveu solennel de la miséricorde de Dieu.

De toutes les grandes vérités que vous venez d'entendre, chrétiens, et qui doivent certainement vous avoir fait de vives impressions, vous devez tirer ces justes conséquences : Dieu est bon; par conséquent il n'y a que mon obstination dans le crime qui puisse me damner; les péchés que l'on quitte, que l'on pleure, que l'on expie autant qu'on est capable, ne doivent pas nous désespérer.

Dès que l'on est pénitent, on peut compter sans présomption sur la miséricorde de Dieu; c'est dans le pardon, qu'il offre et accorde aux pécheurs convertis, qu'elle brille, qu'elle éclate; mille exemples dans les livres saints nous la montrent, appelant les pécheurs, les caressant lorsqu'ils reviennent, et les comblant de faveurs et de grâces.

Le sang de Jésus-Christ est tout-puissant, par conséquent, par les mérites de ce sang adorable, j'ai une ferme confiance d'obtenir le pardon de mes péchés passés; mes larmes, mes soupirs, mes efforts deviennent efficaces dès qu'ils sont mêlés avec les souffrances du Sauveur; la résistance seule de mon cœur peut les rendre inutiles pour mon salut.

La grâce pour faire le bien, éviter le mal, rompre mes chaînes, triompher de mes passions ne me manque point; jamais Dieu ne permettra que je sois tenté au-dessus de mes forces; par conséquent c'est ma volonté rebelle, mon attache à certains péchés, mon amour pour le monde qui me retiennent dans la route du vice, qui me font aimer mon esclavage, et croupir si longtemps dans l'abîme que je me suis creusé; je dois me défier de mes forces et de mes résolutions; mais je ne dois pas désespérer de la bonté de Dieu; mes plaies, quelque profondes qu'elles soient, ne sont pas incurables; si je ne repousse pas opiniâtrément la main du charitable médecin qui veut me guérir, elles seront bientôt fermées.

Voilà, mes frères, quels devraient être les raisonnements des pécheurs lorsqu'ils font quelques retours sur eux-mêmes.

Mais ô aveuglement que l'on ne saurait trop déplorer! Ils trouvent des difficultés insurmontables dans leur conversion.

Dans les uns c'est un péché d'impureté qui souille leur cœur depuis l'enfance, qui y règne et y exerce un tyrannique empire.

Dans les autres, ce sont des injustices qu'il faut réparer; ils possèdent des biens que des parents avaient grossis; des héritages qu'ils avaient étendus par des usures et des intérêts illicites.

Dans ceux-ci, c'est un abus criminel des sacrements et des choses saintes; on s'est servi longtemps du voile de la dévotion pour cacher aux yeux des hommes de honteux excès; on a communié ou célébré avec un cœur coupable du péché.

Dans ceux-là c'est une audacieuse curiosité qui leur a fait sonder téméraire ment les profonds mystères de la prédestination et de la réprobation, un système éblouissant de perfection qui n'est jamais à la portée de l'homme sur la terre.

Dans quelques-uns ce sont des accidents qui les abattent, des pertes de biens qui les laissent sans ressource pour le monde, quelques faiblesses qui entraînent avec elles la honte et l'ignominie.

Voilà, mes frères, la source du désespoir d'un grand nombre de pécheurs, et de toutes ces tristes scènes qui nous affligent tant; ils oublient Dieu; ils ne se rappellent pas sa clémence; c'est pourquoi ils désespèrent injustement de sa miséricorde.

Je dis injustement, remarquez-le, je vous prie, parce qu'il n'y a jamais, pendant cette vie, un juste sujet de désespérer de la miséricorde de Dieu. Pourquoi? Le voici, chrétiens :

Quelque ancienne, quelque forte, quelque souveraine que soit une habitude d'impureté, la prière, les jeûnes, les larmes, la méditation des souffrances de Jésus-Christ, comme l'enseigne saint Augustin, peuvent nous obtenir une grâce forte et puissante qui brisera ces liens honteux, et éteindra ces flammes impures; la bonté de Dieu, l'efficace du sang de Jésus-Christ, la puissance de la

grâce, ont changé les cœurs les plus corrompus, quand ils étaient dociles.

J'en dis de même des injustices, des sacriléges et des mauvais sentiments qu'on a sur la foi; les injustices se réparent par des restitutions; les sacriléges par de bonnes confessions; les péchés contre la foi par une soumission humble et un attachement sincère à l'Eglise : le point important pour le salut de ces grands pécheurs c'est la conversion du cœur, c'est un changement sincère et constant.

Je sais que ceux qui sont coupables des péchés dont je viens de parler se convertissent difficilement, parce qu'il n'y a point de péché qui éloigne plus de Dieu que l'impureté; parce qu'il est rare qu'on donne une partie de ses biens pour réparer les injustices de ses pères; parce que les sacriléges endurcissent le cœur, et aveuglent l'esprit; parce que les sentiments particuliers conduisent au schisme, et que l'obstination est une suite ordinaire du schisme; mais ce qui est impossible aux hommes, qui ne peuvent rien d'eux-mêmes, n'est pas impossible à Dieu, qui peut tout; c'est l'ouvrage de sa grâce que ce changement si difficile : *Hæc mutatio dexteræ excelsi.* (*Psal.* LXXVI.)

Mais demandez-là, cette grâce puissante, avec larmes, avec persévérance; vous l'obtiendrez; Dieu vous tend les bras, ce n'est pas pour vous repousser; si nous disons clairement et hautement qu'il n'y a point de salut à espérer, c'est pour ceux qui s'abandonnent au désespoir, parce qu'ils font un désaveu solennel de la miséricorde de Dieu. *Scimus nec desperatis partem esse in sorte sanctorum.* (S. Bern., serm. 87 *in Cantica.*)

Comme nous savons aussi qu'il n'y en a point pour ceux qui abusent orgueilleusement de toutes les ressources que le Seigneur a préparées dans sa miséricorde, qui tombent dans la présomption, comptent sur leurs forces ou sur de fausses vertus; *nec superbis.* (S. Bern., serm. 87 *in Cantica.*) C'est la seconde réflexion que j'abrégerai.

Je viens de combattre, chrétiens, ces personnes qui pèchent en désespérant opiniâtrement de la miséricorde de Dieu; je vais combattre celles qui pèchent par une confiance présomptueuse; péché également opposé à la vertu de l'espérance chrétienne.

N'allez pas tirer de fausses conséquences contre la miséricorde de Dieu de tout ce que je vais dire dans cette seconde réflexion; j'ai peint à vos yeux toute sa magnificence et toutes ses généreuses avances, lorsqu'il s'agit de chercher ou de recevoir le pécheur.

J'ai dit que les péchés les plus énormes, les plus grands sacriléges mêmes, ne devaient pas nous empêcher d'espérer en la bonté de Dieu; j'ai appuyé cette doctrine sur l'Ecriture et les Pères, et je pourrais encore l'appuyer sur une autorité de saint Augustin. Voici comme il s'explique : « Tant que nous ne sommes pas arrivés au terme, dit-il (lib. I *Retractationum*), nous ne devons pas désespérer du salut du plus grand pécheur : *De quocunque pessimo in hac vita constituto non utique desperandum;* c'est avec sagesse et avec raison que l'on prie pour sa conversion, puisqu'il n'est pas permis de désespérer de son retour : *Nec pro illo imprudenter oratur, de quo non desperatur.* »

Mais remarquez-le bien, mes frères; lorsque j'ai parlé de la bonté de Dieu, de l'efficace du sang de Jésus-Christ, de la puissance de la grâce, j'ai toujours averti que toutes ces précieuses ressources n'étaient que pour les pécheurs touchés, repentants, qui voulaient sincèrement retourner à Dieu; l'impiété seule oserait avancer que la miséricorde de Dieu doit nous autoriser à perpétuer nos péchés, à différer notre conversion, et à attendre la mort. Quelle présomption de se croire les maîtres du temps, de la grâce, et de marquer témérairement dans un avenir incertain le moment de son changement! Quelle présomption de regarder ses forces comme assez puissantes pour nous tirer de l'abîme quand nous voudrons, ou compter sur de fausses vertus qui ne coûtent rien à pratiquer!

Ce sont cependant là, mes frères, tous les crimes des présomptueux, c'est un genre d'excès opposé, il est vrai, à ceux que commettent ces malheureux qui tombent dans le désespoir, mais qui n'est pas moins dangereux.

Je vais développer encore plus clairement toutes ces dangereuses illusions qui sont si communes, et qui damnent tant de personnes.

Ecoutons ce qu'elles disent, et ne craignons point d'entrer dans un certain détail de morale qui vous sera très-utile, si vous y donnez toute l'attention que vous devez.

La miséricorde de Dieu est grande, Dieu est bon, il ne nous a pas faits pour nous perdre et nous damner; il ne faut qu'un bon moment pour être sauvé; et pour me servir des termes de ces aveugles chrétiens, qu'un bon *peccavi.*

Je changerai de vie dans quelques années, je réformerai tout le plan de ma conduite; d'ailleurs, malgré les agitations de mon commerce et de mes affaires, je ne laisse pas que de faire quelques bonnes œuvres.

Voilà, mes frères, un langage qui est commun parmi vous : voilà les différents péchés que la présomption vous fait commettre contre l'espérance chrétienne, qui n'est appuyée que sur les promesses de Dieu, sur sa grâce et sur nos efforts.

Tout simple que soit ce langage, je ne trouve pas qu'il soit indigne de la chaire de vérité; de vous le rappeler pour vous instruire, et vous montrer les dangereuses conséquences que vous en tirez; vous ne sauriez trop vous appliquer.

La miséricorde de Dieu est grande; oui, chrétiens, elle est infinie aussi bien que toutes ses autres perfections. Mais, pourquoi le Sage dit-il : Ne dites pas la miséricorde de Dieu est grande? *Ne dicas : Miseratio Domini magna est.* (*Eccli.*, V.) Pourquoi parle-t-il

ainsi? A qui parle-t-il ainsi? Voilà ce qu'il faut développer, pour ne pas nous séduire et prendre le change.

Le Sage dit : Ne dites pas la miséricorde de Dieu est grande pour vous autoriser à pécher, pour vous tranquilliser dans vos péchés; ne dites pas Dieu aura de l'indulgence pour tous mes désordres : *Et multitudinis peccatorum meorum miserebitur.* (*Ibid.*)

A qui parle-t-il ainsi? A des présomptueux qui ne sont pas effrayés de leurs coupables excès; car il avait dit auparavant : Ne dites point, j'ai péché, et il ne m'en est rien arrivé de fâcheux : *Ne dixeris : Peccavi, quid mihi accidit triste.* (*Ibid.*)

Après, le Sage joint la colère de Dieu à sa clémence, pour montrer à ces présomptueux que sa justice éclate contre ceux qui ont abusé de sa miséricorde : *Misericordia enim et ira ab illo cito proximant.* (*Ibid.*) Et il ajoute que si sa clémence éclate sur ceux qui sont touchés de leurs égarements, sa colère éclate sur les pécheurs qui en abusent; *in peccatores respicit ira illius.* (*Ibid.*)

Aussi finit-il cette grande leçon, en disant : Ne différez pas de vous convertir au Seigneur. *Ne tardes converti ad Dominum.* (*Ibid.*) Ne remettez pas de jour en jour votre conversion. *Ne differas de die in diem* (*Ibid.*); car le moment de ses vengeances arrivera, et il vous perdra : *Et disperdet te.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, le système de ces personnes présomptueuses condamné solennellement par le Sage; voilà ce grand péché contre l'Espérance, qui conduit à la damnation, développé.

Exalter la miséricorde de Dieu pour augmenter, sans remords, le nombre de ses péchés; séparer sa miséricorde de sa justice pour mener, sans crainte, une vie criminelle; espérer qu'il pardonnera des crimes qu'on ne déteste pas, parce qu'il est bon, et ne pas redouter qu'il nous punisse, quoiqu'il soit juste; voilà l'aveuglement de la présomption que je combats, et que le Sage condamne.

Ah! pour penser juste de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs repentants, il ne faut point la séparer de la colère qu'il fera éclater sur les pécheurs impénitents : *Misericordia et ira ab illo cito proximant.* (*Ibid.*)

La miséricorde de Dieu est grande, mais sa justice ne l'est pas moins; j'ai tout à attendre d'un Dieu de miséricorde si je me convertis; j'ai tout à craindre d'un Dieu vengeur, si je diffère ma conversion.

J'irai avec confiance à lui, baigné de mes pleurs, le cœur déchiré de douleur, et je suis sûr qu'il me pardonnera; mais je redoute les éclats de sa juste colère, si je continue à marcher dans la route du crime; sa miséricorde arrête le bras de sa justice pour me donner le temps de faire pénitence : mais le bras de sa justice vengera sa miséricorde lassée par mes coupables délais. Je dois espérer et craindre, parce que sa miséricorde et sa colère sont des perfections infinies, et que l'une et l'autre sont également parfaites; la colère punit l'abus de la miséricorde : *Misericordia et ira ab illo cito proximant.*

Connaissez votre crime à présent, vous qui n'avez qu'une espérance présomptueuse.

On espère sur la bonté de Dieu, rien de plus juste; mais quelle conséquence tirons-nous de la bonté de Dieu? C'est ce qu'il faut examiner.

Compter sur la bonté de Dieu, quand on veut sincèrement se convertir, qu'on rougit des opprobres de sa jeunesse, qu'on arrose de ses pleurs ses coupables transgressions de la loi, et qu'on repasse dans l'amertume de son cœur ses criminelles années : c'est concevoir une juste idée de la bonté de Dieu, qui cherche, invite et caresse les pécheurs pénitents; c'est imiter la confiance de l'enfant prodigue dont Jésus-Christ nous présente l'heureux retour pour nous encourager de retourner à Dieu.

Il ne se représenta pas la bonté et la tendresse de son père pour demeurer tranquille dans ses égarements, croupir dans sa misère, et différer de jour en jour à faire l'humble aveu de ses fautes, et à implorer sa clémence; cette bonté le fait rougir de la triste situation où l'ont conduit ses honteux excès, et lui fait former dans l'instant le dessein d'aller trouver ce père tendre, persuadé qu'il n'embrassera pas inutilement ses genoux : *Surgam et ibo ad patrem.* (*Luc.*, XV.)

Dieu est bon, mes frères; si vous vous convertissez sincèrement, si vous revenez à lui du fond du cœur, quelque énormes que soient vos crimes, il vous les pardonnera; l'Ecriture nous atteste cette consolante vérité.

Mais si vous différez votre conversion, si vous résistez à la grâce qui vous appelle, si vous comptez sur un lendemain qu'il ne vous a pas promis, si vous lui destinez des années incertaines, c'est un Dieu terrible qui vous méconnaîtra, qui vous rejettera et vous condamnera; c'est une présomption que d'espérer contre les règles établies dans l'Evangile.

Dieu est bon, il ne nous a pas faits pour nous perdre; mais ne dirait-on pas, chrétiens, en entendant ce langage des présomptueux, que nous n'avons pas des exemples de sa sévérité aussi bien que de sa clémence?

Ah! s'il a prodigué ses caresses aux pécheurs pénitents, il a fait éclater sa colère sur les pécheurs endurcis; l'Ecriture nous fournit des monuments de ses terribles vengeances aussi bien que de sa tendre miséricorde.

Peut-on penser, sans frémir, au système de ces personnes qui disent tranquillement : Dieu est bon, il ne nous a pas faits pour nous perdre, et qui se tranquillisent dans leurs désordres?

Peut-on suivre un système plus insensé et plus contraire à tout ce que la religion nous enseigne?

Que d'erreurs! Que d'ingratitudes! Que de crimes renfermés dans ces paroles prononcées si souvent et si tranquillement par les mondains!

Il s'ensuivrait, parce que Dieu est bon, qu'on peut l'offenser impunément, aussi souvent et aussi longtemps qu'il plaira au pécheur; il s'ensuivrait que l'enfer et les tourments éternels ne seraient plus de foi.

Car, pour qui Dieu a-t-il creusé un enfer, si ce n'est pour ceux qui demeurent volontairement dans le péché, et qui le perpétuent? Il s'ensuivrait que toutes les menaces faites dans l'Evangile et dans les livres saints ne seraient plus des vérités effrayantes; voilà les erreurs renfermées dans le système de ceux qui étendent la miséricorde de Dieu sur les pécheurs impénitents, aussi bien que sur ceux qui détestent leurs péchés. Quelle ingratitude aussi d'être mauvais parce que Dieu est bon, de multiplier nos péchés, parce qu'il multiplie nos jours, et de différer à nous convertir, parce qu'il diffère à nous punir!

Ah! si c'est un crime de ne point espérer en la bonté de Dieu, comme je l'ai montré dans la première réflexion, c'est un crime aussi de vouloir faire servir cette bonté infinie à ses criminelles attaches : tel est celui des présomptueux que je combats.

Quels crimes ne commet-on pas à la faveur de cette injuste conséquence que l'on tire de la bonté de Dieu!

On suit ses coupables penchants : on se livre à tous les plaisirs du monde, on observe ses lois, ses coutumes, ses usages; on viole les divins commandements, on néglige les devoirs de la religion et de son état, on parle tranquillement de ses faibles et de ses passions, on raconte avec plaisir les égarements de sa jeunesse, et quelquefois ses succès dans la débauche; et parce qu'on ne peut pas justifier une vie si mondaine et si criminelle, on dit : Dieu est bon, il ne nous a pas faits pour nous perdre et nous damner.

Oui, mes frères, il ne vous a pas faits pour vous damner; mais cependant il y a une route qui conduit à l'enfer; si vous y marchez opiniâtrément, vous êtes des présomptueux d'espérer le ciel en ne marchant pas dans la route qui y conduit.

Dieu vous a mis au monde pour l'aimer et et le servir, il vous a donné son Fils unique pour vous racheter, il vous a donné des grâces pour observer ses préceptes, il vous a destiné une gloire éternelle; mais en même temps il a préparé un enfer pour punir ceux qui ne l'aimeraient pas et qui n'observeraient pas ses commandements. Comptez sur sa bonté si vous vous convertissez, mais redoutez sa justice si vous différez votre conversion.

Compter sur la bonté de Dieu en couvrant la terre de ses iniquités, c'est une présomption très-criminelle, dit le Saint-Esprit : *Præsumptio nequissima.* (*Eccli.*, XXXVII.)

Vous espérez les biens éternels, le pardon de vos péchés sans la pratique des vertus chrétiennes, sans larmes, sans douleur, sans pénitence; « ce n'est point là l'espérance chrétienne, dit saint Bernard (*Tractatu de charitate*, c. 23), c'est une présomption très-dangereuse : *Sine meritis aliquid sperare non spes, sed præsumptio debet dici.* »

Que dirai-je de ces personnes qui espèrent être sauvées en vivant dans le désordre et dans l'habitude du péché, parce que, disent-elles, il ne faut qu'un bon moment, un bon *peccavi*, pour me servir de leurs expressions? Ne dois-je pas les mettre au nombre de ces aveugles spirituels qui ont des yeux et qui ne voient pas? Oser dire qu'il ne faut qu'un moment pour l'ouvrage de la conversion, pour réparer des scandales, expier une multitude de péchés, en un mot, pour toute l'affaire du salut, quelle présomption! Quel aveuglement! quelle folie!

Antiochus, si célèbre par sa fin tragique et son impénitence finale, qui a regretté, au dernier moment de sa vie, ses excès et ses sacrilèges inutilement, doit confondre ces libertins et ces mondains qui disent hautement qu'il ne faut qu'un bon *peccavi* pour être sauvé, et qui par là détruisent la pénitence si solennellement et si souvent recommandée dans l'Evangile.

Il a dit, à la mort, j'ai péché, *peccavi* (II *Macab.*, IX); il a fait un aveu public de ses crimes; il a promis de réparer ses scandales et de restituer ce qu'il avait pillé dans le saint temple; il a écrit dans toutes ses provinces en faveur des Juifs, et a publié dans tous ses États la grandeur du Dieu d'Israël; jamais, à l'extérieur, spectacle de religion ne fut plus édifiant; cependant il a été réprouvé.

Ah! il n'est plus temps de se préparer quand l'Epoux frappe à la porte; Jésus-Christ n'a point dit : préparez-vous, mais soyez prêts quand je viendrai : *estote parati* (*Luc.* XII); il nous a caché l'heure et le moment de son arrivée, afin que nous l'attendions toutes les heures et tous les moments de notre vie : c'est une présomption que de compter sur le dernier moment de sa vie pour faire pénitence.

Que l'on ne se rassure pas non plus sur les exemples des ouvriers qui n'ont commencé à travailler qu'à la onzième heure, et du pénitent mort au côté de Jésus-Christ sur une croix; ils ont tous glorifié Dieu dès qu'ils l'ont eu connu, ainsi ils n'ont jamais été coupables de tous ces criminels délais qui nous damnent.

« Que personne, dit saint Augustin (serm. 251, cap. 2), ne se laisse séduire par une fausse sécurité : *nemo se falsa securitate decipiat;* que personne ne présume témérairement de ses forces : *nemo de suis viribus periculose præsumat.* »

En peu de paroles, chrétiens, ce grand docteur condamne deux sortes de personnes que la présomption damne.

On voit des personnes qui espèrent être sauvées, quoique le plan de leur vie ne soit pas suffisant, et qu'il soit même condamné par l'Evangile; voilà une fausse sécurité : on voit des personnes qui semblent disposer à leur gré de la grâce, du temps, de la volonté, comme si elles pouvaient quelque chose par elle-mêmes : voilà une présomption criminelle.

Quel est le principe de la sécurité d'une infinité de personnes? Vous ne l'ignorez pas ; une probité, une douceur, une inclination à rendre service qu'on trouve dans les païens mêmes ; vertus sur lesquelles on fait beaucoup de fond, mais vertus que saint Augustin reconnaît dans les Romains, qui méritent quelques récompenses sur la terre, mais qui ne sont d'aucun mérite pour le ciel ; pour la religion, quelques prières récitées sans attention, quelques confessions faites sans douleur, quelques communions de cérémonies, la messe entendue par coutume, tous les autres devoirs du christianisme négligés, toutes les lois de la charité violées, toutes les saintes ordonnances de l'Eglise transgressées, aucuns désordres expiés. Ah! comment peut-on espérer le ciel en ne faisant pas plus d'efforts? Apprenez donc à ne vous pas perdre par cette malheureuse sécurité qui vous endort : *nemo se falsa securitate decipiat.*

Quelle est aussi la présomption de ceux qui comptent sur leurs forces? Elle est très-dangereuse.

Il y a la présomption des pélagiens qui niaient la nécessité de la grâce, et qui avaient la témérité d'avancer, que les seules forces de l'homme suffisaient pour faire le bien.

Il y a la présomption de ces personnes qui remettent leur conversion et qui s'imaginent orgueilleusement que le jour qu'elles voudront, dans le temps que leur obstination a prescrit, elles briseront leurs chaînes, changeront leur cœur et pratiqueront les vertus qu'elles ne veulent pas pratiquer aujourd'hui.

Il y a la présomption de ces téméraires qui s'exposent dans les dangers les plus évidents, qui comptent sur leurs forces pour résister aux tentations les plus délicates.

Ah! dit saint Augustin, on doit tout craindre de soi-même, on ne doit espérer que dans le secours du Seigneur ; c'est pourquoi que personne ne s'expose au danger de périr éternellement en présumant trop de ses forces : *nemo de suis viribus periculose præsumat.*

Seigneur, j'espère tout de votre bonté, et je crains tout de ma faiblesse. Quelque grande que soit la multitude de mes péchés, quelque profondes que soient les plaies de mon âme, je ne désespérerai jamais, je n'écouterai pas l'ange de ténèbres, s'il veut m'abattre et me faire tomber dans le désespoir ; votre miséricorde surpasse mes iniquités passées, mais jamais je n'espérerai que dans la puissance de votre grâce, les mérites infinis de mon Sauveur, mes larmes, mes soupirs, ma douleur, ma pénitence, le changement de mes mœurs, mon obéissance à votre sainte loi ; alors mon espérance ne sera point confondue, et puisque les biens éternels ne sont point pour ceux qui désespèrent de leur salut, ni pour ceux qui présument d'eux-mêmes, *nec desperatis nec superbis*, j'éviterai ces deux péchés par votre grâce, et je mériterai de les obtenir. Ainsi soit-il.

SERMON XI

LE CHOIX DES AMIS.

Diliges amicum. (*Levit.*, XIX,)
Vous aimerez votre ami.

Dieu ne défend point, mes frères, d'avoir des amis, pourvu que l'amitié que nous avons pour certaines personnes soit pure, désintéressée, et qu'elle ne soit pas contraire à l'amitié générale que nous devons avoir pour notre prochain.

L'amitié est une bienveillance qui unit des cœurs qui ont les mêmes inclinations, les mêmes sentiments : ils s'aiment, ils se consolent, ils se soutiennent, ils se rendent des services, conformément aux principes de la religion et aux intérêts de la société.

David avait Jonathas pour ami ; Jésus-Christ aimait singulièrement saint Jean l'évangéliste : saint Augustin s'entretenait avec son cher Alype dans la solitude. *Si vous trouvez un ami fidèle*, dit le Sage, *c'est un trésor precieux que vous avez trouvé : conservez-le.* (*Eccli.*, VI.)

Mais prenez bien garde, mes frères, le nom d'ami est commun : les vrais amis sont rares.

Presque toutes les liaisons qu'on forme aujourd'hui sont politiques, intéressées, dangereuses, criminelles; amis de table, amis de jeu, amis de plaisirs, amis de parti, les amusements, l'intérêt, la passion, l'erreur, forment tous les jours des liaisons, grossissent le nombre des amis : amis inutiles, inconstants, dangereux : ah! c'est pour vous prévenir contre ces liaisons, ces trompeurs dehors d'amitié, que je veux, mes frères, vous instruire aujourd'hui sur le choix des amis, et le commerce que vous pouvez entretenir avec eux.

Après avoir parlé sur l'amour de Dieu et du prochain, et vous avoir développé tous les principes de ces grands préceptes, j'ai pensé qu'il était à propos de vous donner des règles, par rapport aux liaisons particulières que vous formez avec certaines personnes, dont l'humeur, le caractère, les inclinations, les sentiments, la conduite, ont gagné votre bienveillance et mérité votre confiance.

Puisque l'Ecriture nous parle si souvent des amis, qu'elle nous fait sentir le prix des véritables, et qu'elle nous exhorte à les choisir avec prudence, et à les conserver précieusement, ce discours ne sera pas indigne de la majesté de la chaire de vérité, ni inutile au salut de vos âmes.

Laissons donc toutes les belles maximes des païens sur l'amitié, toutes les lois du monde, par rapport aux amis : elles ne renferment pas une morale assez pure pour des chrétiens. Posons des principes dignes de la religion que nous professons : religion sainte, divine, que nous ne devons jamais perdre de vue; et pour ne point nous écarter de son

esprit, j'avance, mes frères, deux propositions que je vous prie de bien retenir.

Je dis, 1° qu'il y a des dangers à craindre dans le choix des amis

Je dis, 2° qu'il y a des dangers à éviter dans le commerce qu'on entretient avec ses amis. Or, pour éviter ces dangers, que faut-il faire? Le voici, chrétiens, et le plan de cette instruction: il faut que la religion préside au choix de nos amis: première réflexion.

Il faut que la religion sanctifie le commerce que nous entretenons avec nos amis, seconde réflexion: votre attention, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

L'amitié est différente de l'amour du prochain qui s'étend sur toutes les créatures faites à l'image de Dieu, et qui est un précepte de Seigneur.

C'est une bienveillance qu'on accorde à certaines personnes, à cause que leur caractère, leur humeur, leur conduite et leur manière de penser nous plaisent: mais ce sont précisément ces charmes secrets qui nous les font aimer, qui leur donnent une place privilégiée dans notre cœur, notre estime, et notre confiance, qui doivent nous rendre prudents et scrupuleux dans le choix de nos amis; parce qu'ils ont beaucoup de pouvoir sur nous, et qu'il est aisé de leur devenir semblables. Suivant cet oracle du prophète: vous recevrez infailliblement les impressions du vice, si vous avez des liaisons étroites avec les méchants, et vous deviendrez sages et vertueux, si vous ne fréquentez que des personnes de piété.

Or, sur ces principes, je dis, que pour éviter les dangers qui se trouvent dans les liaisons que vous voulez former, il faut que la religion préside au choix de vos amis: il faut, 1° Ne former aucune liaison avec ceux qui pourraient corrompre votre foi: il faut, 2° Redouter l'amitié de ceux dont les mœurs ne sont pas honnêtes et innocentes: 3° Il ne faut jamais vous lier avec les personnes dont les conseils sont dangereux et les vues intéressées: en trois mots, vos amis doivent être,

Des personnes pures dans la foi;

Des personnes irréprochables dans les mœurs;

Des personnes prudentes et désintéressées dans les conseils. Ayez des amis doués de ces vertus, votre amitié sera chrétienne et utile: la religion ne la condamne pas.

Rien de plus précieux que la foi; rien de plus commun que de pécher contre la foi: les doutes, les raisonnements téméraires, des recherches curieuses, l'orgueil, le mépris des puissances ecclésiastiques et séculières, ont été la source des erreurs, des hérésies, des schismes qui ont désolé l'Eglise, qui se sont étendus et ont excité des tempêtes qui ont agité la nacelle de Pierre: or, d'où viennent ces funestes progrès? Des artifices des hérétiques, de ce coupable talent qu'ils ont de s'insinuer, de se faire des amis qui les admirent, les révèrent, les plaignent, et les imitent comme des modèles parfaits

Saint Paul nous en avertit, lorsqu'il dit: Ils séduisent les âmes par la douceur de leurs discours, les applaudissements qu'ils donnent à ceux qui penchent de leur côté, et les flatteuses promesses qu'ils font: *seducunt per dulces sermones, et benedictiones* (*Rom.* XVI).

Or, mes frères, si vous êtes jaloux de conserver la pureté de la foi, pouvez-vous former des liaisons particulières avec ceux qui pensent autrement que l'Eglise? Devez-vous choisir vos amis parmi ces enfants rebelles, en faire les dépositaires de vos secrets, leur ouvrir votre cœur, les applaudir, les aider et former une union étroite avec eux? Ne dites pas, chrétiens, que vous ne vous embarrassez pas des sentiments de vos amis, que leur sagesse, leur probité, leur caractère aimable, liant, leur zèle à rendre service, sont les seules choses qui vous les rendent précieux; car je vous répondrai que, malgré ces belles qualités, il y a de grands dangers dans le choix de ces amis; plus vous leur êtes attachés, plus vous les estimez, plus vous les aimez, plus vous êtes exposés à goûter leur doctrine, à adopter leurs sentiments; or, vous ne devez pas moins redouter la perte de votre foi que la perte de votre innocence.

Vous choisissez pour vos amis des personnes qui ont des sentiments particuliers, qui méprisent l'Eglise, qui raillent nos mystères, qui révoquent tout en doute; bientôt vous raisonnerez vous-mêmes comme eux, vous serez chancelants, flottants dans la foi; le vent des nouvelles doctrines vous entraînera; vous languirez dans de vaines questions, vous deviendrez orgueilleux, suffisants, parce que vous vous croirez plus éclairés, plus parfaits que les enfants soumis; les pratiques de l'Eglise vous déplairont, vous les censurerez, ses ministres ne seront pas assez saints, selon vous, vous les mépriserez; enfin, vous deviendrez semblables à vos amis.

L'amitié, dit saint Jérôme (epist. 8, *ad Demetrium*), unit ceux qui ont les mêmes sentiments; nous sommes semblables à ceux que nous choisissons pour nos amis, ou nous le devenons bientôt: *amicitia pares aut accipit, aut facit.* »

Tertullien, ce grand homme, ce génie si vaste, si juste, ce savant si zélé, si ferme, si sévère, ce fameux apologiste de la religion chrétienne, qui connaissait tous les détours des hérétiques, qui les combattait et les terrassait, a-t-il tenu contre les charmes imposants des montanistes?

Ses liaisons avec ces ennemis de l'Eglise, la confiance qu'il avait en eux, la sévérité de leur doctrine qui s'accommodait avec celle de son génie, l'ont charmé; il a adopté leurs sentiments.

Tertullien était l'homme de l'Eglise, il est devenu son censeur, son ennemi. O liaisons funestes! O commerce fatal! O amis dangereux! Sans vous Tertullien serait demeuré attaché à l'Eglise catholique; cette brillante lumière ne se serait pas éclipsée.

Et vous, mes frères, qui n'avez ni la scien-

ce, ni les principes de Tertullien, qui ne connaissez ni les détours, ni les artifices des hérétiques, vous dites qu'il n'y a point de danger dans ces liaisons étroites et de cœur que vous formez avec des personnes suspectes dans la foi, et dont les discours attaquent la vérité de ses dogmes, avec ces prétendus esprits forts qui raillent et méprisent ce qu'il y a de plus saint. Ah! il ne faudrait pas connaître l'ascendant que nos amis ont sur nous, pour ne point trembler pour vous.

Vous vantez la probité de vos amis: mais saint Augustin en avait beaucoup avant même sa conversion; c'était un cœur droit, sincère, un ami tendre, fidèle; cependant il l'avoue dans ses *Confessions*, il insinuait les erreurs qu'il professait à ses bons amis, il profitait de leur confiance et de ses talents pour leur faire goûter sa doctrine.

Alype, Romanien, Honorat, ces amis tendres qui ne formaient avec lui qu'un même cœur, embrassèrent bientôt ses opinions, ses sentiments furent les leurs.

« Hélas! dit ce grand docteur (*Confess.*, lib. IV) en gémissant, on a tant de zèle pour insinuer ses sentiments à ses amis, que je fus fâché d'apprendre qu'un de ceux que j'aimais le plus avait abandonné les erreurs des manichéens, et s'était fait baptiser; je fus le trouver aux approches de sa mort pour le porter à se repentir de sa conversion; il ne tint pas à moi qu'il n'abandonnât l'Eglise en mourant: mais votre grâce, ô mon Dieu! soutint cet ami contre les combats que je lui livrais; ses paroles me frappèrent et me firent une vive impression: il me dit, que si je voulais être son ami, je cessasse de lui parler contre la vérité qu'il avait eu le bonheur de connaître, d'embrasser: *admonuit, ut si amicus esse vellem, talia sibi dicere desinerem.* Ah! qu'ils sont redoutables, ces amis qui veulent nous rassurer dans l'erreur, et nous voir mourir ennemis de l'Eglise!

Ce grand docteur a bien connu, après sa conversion, le danger qu'il y avait d'avoir des amis suspects dans la foi, c'est pourquoi il dit (*loc. sup. cit.*): « Celui qui veut se servir de nous contre Dieu et son Eglise, est indigne de notre amitié: *amore indignus est qui amico servit contra Deum.* »

Or, suivant ce principe, mes frères, ces personnes qui ont des sentiments particuliers, qui tournent en ridicule votre soumission, votre obéissance, votre respect.

Ces personnes qui veulent vous enhardir contre les menaces de l'Eglise, qui vous en donnent de fausses idées, qui vous la représentent abandonnée de Jésus-Christ, et comme dans une vieillesse caduque et méprisable.

Ces personnes qui veulent vous faire sonder curieusement les grands mystères de la grâce et de la prédestination, et qui en tirent des conséquences contraires à la nécessité des bonnes œuvres.

Ces personnes qui veulent vous mettre dans les mains des livres que l'Eglise proscrit et condamne; dans lesquels, sous le doux langage de la piété, on vous accoutume à l'erreur, on vous porte à la résistance, on calme toutes vos alarmes.

Ces personnes, qui se font gloire de ne rien croire, qui se font un trésor des railleries, des objections, des reproches; des déistes, des protestants, des libertins qui se moquent de votre simplicité dans la foi, de vos pratiques de piété, de l'enfer que vous craignez, du paradis que vous espérez.

Toutes ces personnes ne sont point dignes de votre amitié; vous ne pouvez point former de liaisons avec elles sans danger pour votre foi.

Comment pourriez-vous les choisir pour vos amis, leur donner votre confiance, vous aider de leurs conseils? Vous ne pouvez pas innocemment entendre leurs conversations; vous devez les éviter. Si une seule conversation peut faire sur vous une dangereuse impression, que sera-ce des confidences, des caresses, des soupirs, des ruses, des appâts, des attaques ménagées d'un ami qu'on voit souvent, qu'on estime, qu'on aime, et qui a d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour nous attacher à lui?

Ah! mes frères, votre salut est en danger, si vos amis ne sont pas purs dans la foi, irréprochables dans les mœurs; nous devons assurer la pureté de notre foi et l'innocence de notre cœur, en faisant présider la religion au choix de nos amis.

Prenez bien garde, mes frères, qu'en parlant des amis que l'on doit choisir pour le soulagement et les douceurs de la société, je n'entends pas toutes ces connaissances que l'on fait dans le commerce du monde, et que l'opulence, la générosité, le crédit, les talents, les attraits personnels, le caractère aimable, l'humeur enjouée procurent ordinairement.

Hélas! on sait que toutes ces connaissances ne méritent pas les noms précieux d'amis; l'expérience nous apprend que leur cœur n'a point de part à leurs tendres protestations, à la fidélité qu'ils nous jurent, aux caresses qu'ils nous prodiguent, à leur assiduité auprès de nous; tous ceux dont la fortune a été renversée l'ont éprouvé.

On s'éloigne d'une maison où l'on allait souvent lorsque l'indigence, les disgrâces, les infirmités y ont répandu la tristesse.

Ce n'était pas les personnes que l'on aimait, mais les amusements, les repas, les services sur lesquels on pouvait compter; lorsqu'elles sont devenues inutiles, on ne les trouve ni plus aimables ni amusantes.

Ah! le nom d'amis est trop précieux pour le prodiguer, et trop peu le méritent pour se flatter d'en avoir un grand nombre de vrais.

On ne peut point les connaître dans la prospérité dit saint Ambroise (*De off.*, lib III), tous ceux que nous connaissons se disent alors nos amis; c'est dans l'adversité qu'on les connaît: heureux quand il nous en reste un sincère dans nos disgrâces! »

L'Ecriture nous les dépeint, ces amis, que l'intérêt, le plaisir, les amusements seuls nous attachent

Il y a des amis qui ne le sont qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage : *Est amicus secundum tempus suum.* (*Eccli.*, VI.)

Le temps où ils vous visitent, vous caressent, vous accablent de compliments, c'est celui de votre prospérité, de vos succès; c'est lorsque vous brillez, que vous avez du crédit, que votre maison est riante, opulente; qu'un système d'affaires dérange votre fortune, qu'une disgrâce vous humilie, qu'une infirmité vous rende sombres, tristes, et fasse cesser les amusements, les plaisirs, ils s'éloigneront, ils ne paraîtront plus : *Non permanebit in die tribulationis.* (*Ibid.*)

Il a des amis de table; ce sont les plus méprisables : *Est amicus socius mensæ.* (*Ibid.*)

Ayez une bonne table; admettez-y avec un air gracieux et affable toutes vos connaissances, vous ne manquerez pas d'amis de cette sorte; on chantera vos louanges, on louera votre générosité, votre délicatesse; les savants indigents vous applaudiront, vous écouteront comme des oracles; vous saurez tout ce qui se passe dans la république des lettres; vous déciderez même sans étude des talents des grands hommes, des ouvrages d'esprit sans être contredits; on se réserve à censurer votre orgueil, votre prodigalité, lorsqu'on sera séparé d'avec vous; alors on se moquera de votre ignorance, et on se congratulera d'une connaissance si utile.

Ce sont toutes ces connaissances que procurent l'opulence, le crédit, la faveur, qui font dire au Sage que les riches ont beaucoup d'amis : *Amici divitum multi* (*Prov.*, XIV), mais faux amis, amis intéressés, amis de jeu, de table, de plaisirs seulement; ce ne sont pas ces personnes que j'appelle des amis; elles n'en méritent pas le nom; ce n'est point d'elles que je veux parler ici.

Mais ce sont ces personnes que vous choisissez après les avoir éprouvées, dont le caractère, l'humeur, la sincérité vous plaisent; ces personnes que vous choisissez pour être étroitement liées avec vous, avoir une place dans votre cœur, pour lesquelles vous ne voulez avoir rien de caché; ces personnes que vous distinguez dans la foule de vos connaissances, avec lesquelles vous vous plaisez dans la retraite et qui semblent vous suffire.

Or, je dis qu'il est de conséquence que la religion préside à ce choix, pour vous faire éviter la moindre liaison avec ceux dont les mœurs ne sont pas pures et innocentes; telle fut la religieuse attention de David sur le trône.

Seigneur! dit-il, vous savez que je n'ai formé aucune liaison d'amitié avec ceux dont le cœur n'est pas pur et innocent : *Non adhæsit mihi cor pravum.* (*Psal.* C.)

Comme Dieu seul connaît le cœur de l'homme, David voulait dire qu'il n'avait pour amis que ceux dont les mœurs étaient irréprochables; et comme il le dit après : Je ne veux pas avoir pour amis ceux dont les mœurs et la conduite ne sont pas conformes aux miennes, je redoute leurs liaisons, leur commerce : *Declinantem a me malignum non cognoscebam.*

Et saint Augustin, expliquant cet endroit, fait dire à David : « Je n'ai jamais approuvé l'homme de vice qui fait connaître la corruption de son cœur par ses discours licencieux, ses regards indécents, ses manières peu retenues : *Non approbabam.* Je n'ai jamais loué les intrigues menées avec art, ni les coupables succès du voluptueux : *Non laudabam.* Dès qu'il était libre, indécent, obscène, et porté d'inclination à corrompre les amitiés et les liaisons qui unissent les hommes, il me déplaisait; j'en avais horreur : *Non mihi placebat.* » Comment pourrai-je le choisir pour ami? Non, jamais un cœur corrompu n'aura une place dans le mien : *Non adhæsit mihi cor pravum* (*Psalm.* C.). Suivez ce grand exemple, mes frères, dans le choix de vos amis.

Pensez qu'un ami ayant un ascendant sur notre cœur par les confidences que nous lui faisons, par l'amitié qui nous unit, peut aisément nous corrompre s'il n'est pas sage, s'il a des inclinations contraires à la pureté.

Une liaison étroite, un commerce assidu d'amitié lui découvre nos faibles, nos penchants, le met à la portée de s'insinuer avec succès.

Que de jeunes personnes qui n'auraient pas contracté de criminelles habitudes, qui auraient évité la honte et l'opprobre qui les font gémir, sans les coupables leçons et les pernicieux exemples de leurs amis!

Il est honteux qu'on ne rougisse point d'avoir des amis corrompus, parce qu'ils sont riches, en place et en état de rendre des services temporels, comme si l'on ne devait pas les éviter pour conserver son innocence, aussi bien que ceux dont les conseils sont dangereux et les vues intéressées.

L'homme a besoin de consolation, de conseils pendant les jours de cette vie mortelle; il est exposé à des peines, des disgrâces dans la place qu'il occupe, dans les affaires qu'il négocie, dans les difficultés qu'on lui fait, dans les obstacles qu'il trouve; il est souvent indécis, ému, embarrassé, abattu; c'est une acquisition qu'il faut faire; c'est un état qu'il faut choisir; c'est une question délicate qu'il faut décider; ce sont des peines domestiques, des affaires de famille; c'est une route qui s'ouvre à la fortune; c'est une décadence dont on est menacé; c'est un secret, un mystère qu'on est obligé de confier. Ah! c'est dans ces circonstances qu'on a besoin d'un ami prudent, sage et capable de donner un bon conseil; Le Saint-Esprit veut qu'on le choisisse entre mille. (*Eccli.*, VI.)

Si votre ami est politique, intéressé, sans religion, c'est un Achitophel qui nourrira votre ambition, qui flattera vos penchants, qui vous rendra hardi, téméraire; par ses conseils, il vous fera agir contre la loi de Dieu et les devoirs de la société, et vous périrez.

« Prenez garde, avant de vous confier à un ami, à ses sentiments, à sa prudence, à sa probité, et mettez-vous bien dans l'esprit, dit saint Augustin (epist. 52), que s'il

n'aime pas la vérité, il sera toujours un faux ami. »

« Je sais, dit saint Ambroise (lib. III *De offic.*), que c'est une grande consolation dans cette vie d'avoir un ami auquel vous puissiez ouvrir votre cœur, confier vos peines, vos desseins, exposer vos difficultés. Mais prenez garde d'en choisir un qui soit sincère, qui ne se serve point de vos confidences pour vous trahir, vous supplanter; pesez les avis, les conseils qu'il vous donne, comparez-les avec les devoirs de la religion, de la société; si c'est un ami fidèle, chrétien, il se réjouira de votre prospérité, il compatira à vos peines, il vous exhortera à les supporter avec force et avec soumission. »

Un ami sincère, prudent, vertueux est un puissant protecteur (*Eccli.*, XXXI), dit le Saint-Esprit.

Comme son amitié est pure, désintéressée, chrétienne, il vous approuve et vous condamne avec la même liberté; il approuve vos vues, vos desseins, vos démarches, vos actions, lorsqu'elles sont pures, raisonnables, chrétiennes; il les désapprouve, lorsqu'elles sont criminelles, passionnées, contraires à la piété; il combat vos vices, au lieu de les flatter, et ne sait point vous louer lorsqu'il faut vous blâmer.

« La véritable amitié, dit saint Bernard (epist. 103), reprend et corrige les défauts d'un ami, et jamais elle ne les flatte, ni les excuse. »

Or, si vous voulez ne pas être trompé dans le choix de vos amis; si vous ne voulez point risquer de vous confier à ces hommes dangereux, perfides, intéressés, imprudents, sans pitié; à ces hommes qui veulent inspirer à leurs amis leurs sentiments, leur goût pour le plaisir, leur haine pour certaines personnes, le mépris qu'ils font de la piété; à ces hommes légers, imprudents, emportés, politiques, qui vous feront agir comme eux, qui satisferont leurs passions, leurs penchants, leur cupidité dans les avis qu'ils vous donneront; à ces hommes qui ne consultent ni le plan de la religion, ni les devoirs du christianisme, ni les lois de la société sur la justice et l'équité lorsqu'il s'agit de décider, de prononcer; si vous ne voulez pas, dis-je, vous confier, ouvrir votre cœur à ces hommes dangereux, que la religion préside au choix que vous ferez d'un ami, d'un confident, d'un second vous-même.

Si celui que vous avez choisi a une foi soumise, une piété sincère, s'il craint le Seigneur, s'il remplit exactement les devoirs de chrétien et de citoyen, alors, profitez de la bienveillance qu'il veut bien vous accorder, de l'assortiment de vos cœurs, de vos humeurs, de vos penchants et des qualités que vous trouvez en lui, qui vous plaisent et gagnent votre confiance; dès qu'il ne manque pas au Seigneur, il ne vous manquera point; je suis sûr de la sincérité d'une personne, quand je suis sûr de sa piété.

Prenez garde, chrétiens, à ce détail d'avis et de morale; faute de faire présider la religion au choix de ses amis, on livre son cœur, on donne sa confiance à des personnes dont la société est dangereuse au salut, et souvent même à sa tranquillité, à sa fortune, à sa réputation.

On s'arrête à certains dehors qui plaisent, à un air de sincérité qui touche, à des offres de services qui flattent; aux talents, à la réputation, au crédit qui peuvent les rendre utiles; à la part qu'ils semblent prendre à nos peines, à notre santé, à notre avancement; mais si ces personnes n'ont point de religion, peut-on compter sur elles? Non, sans doute.

En vous servant, elles se serviront elles-mêmes, elles vous feront penser comme elles; le plan de leur vie sera bientôt le vôtre; elles découvriront vos faibles pour les flatter, vos vues, vos projets pour vous supplanter; les secrets de votre famille pour s'en entretenir dans la suite; vos facultés, vos besoins pour se mettre en garde et peut-être vous éviter.

Si vous êtes scrupuleux, délicat sur la modestie; si vous vous faites un devoir d'assister aux offices divins, d'être soumis à l'Eglise, de respecter ses pasteurs; si vous évitez les spectacles, les bals, les assemblées de jeu; si vous craignez d'engager votre conscience dans ce contrat, cette acquisition; si vous voulez vous réconcilier avec cette personne qui vous a offensé, ne consultez pas un ami qui n'a point de religion, ne lui donnez point votre confiance, il se moquera de votre délicatesse, de votre simplicité, ses conseils vous perdraient; il faut que la religion préside au choix de nos amis, je viens de vous le prouver : il faut que la religion sanctifie le commerce que nous entretenons avec nos amis; c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Il ne suffit pas qu'on ait eu de bons motifs dans le choix de ses amis; le commerce qu'on entretient avec eux a ses écueils et ses dangers; si la religion ne le sanctifie pas, il peut devenir très-criminel et la source d'une infinité de péchés. Péchés contre la charité, quand l'amitié particulière nuit à l'amitié générale qu'on doit au prochain; péchés contre la modestie et la pureté, quand l'amitié rend trop libres et trop familiers; péchés contre les devoirs du christianisme et de son état, quand l'amitié dégénère dans une molle complaisance ou une lâche politique; en trois mots, pour que le commerce que vous entretenez avec vos amis soit pur et selon les principes de la religion, il faut 1° que la charité n'y soit point blessée; 2° que les règles d'une exacte modestie y soient observées; 3° que vous n'y soyez pas flattés ni applaudis dans vos défauts. Jugez par le détail d'une morale si importante, si véritablement la religion sanctifie le commerce que vous entretenez avec vos amis.

Non, chrétiens, on ne vous défend pas

d'avoir un ami particulier à qui vous puissiez ouvrir votre cœur, confier vos peines, vous consoler, vous récréer même : mais comme ce commerce a ses dangers, ses écueils; comme il faut qu'il soit chrétien, qu'il soit utile à votre âme au lieu de lui être funeste; comme il ne suffit pas que vous y trouviez votre compte par rapport à vos intérêts, à votre satisfaction, à vos penchants, il faut que la religion sanctifie ce commerce, que ses principes, ses préceptes, ses maximes n'y soient point négligés ni violés.

Or, le premier danger de l'amitié, le plus commun, selon moi et selon l'expérience qu'on en fait tous les jours, c'est que le commerce qu'on entretient avec un ami blesse presque toujours la charité que l'on doit avoir pour le prochain; l'amitié particulière nuit à l'amitié générale : on se fait des ouvertures de cœur, sous prétexte qu'on est sûr de la confiance, du secret; en se donnant mutuellement son cœur, on en exclut les autres, on les regarde comme indignes d'y avoir une place, et l'on s'entretient librement de leurs défauts : heureux quand on ne va pas jusqu'à leur nuire en formant des complots contre eux !

Or, chrétiens, un tel commerce d'amitié est criminel, il détruit la charité qui est l'âme de toutes les vertus, qui en fait le prix et qui en procure seule la récompense dans le ciel.

Une telle amitié est celle de ces sages du paganisme, qui se faisaient gloire d'être fidèles à leurs amis, de n'avoir rien de caché pour eux, et qu'on a vus offrir leurs biens, leur vie même pour délivrer un ami dans la peine et condamné à la mort.

Ah ! que de péchés l'amitié particulière ne fait-elle pas commettre contre la charité, lorsqu'elle nuit à l'amitié générale qu'on doit avoir pour ses frères; parcourons-les, et tâchons de les éviter dans le commerce que nous entretenons avec nos amis.

La charité chrétienne a ses caractères; saint Paul nous le dépeint dans sa première *Epître aux Corinthiens;* voyons si le commerce qu'on entretient avec ses amis n'a point des caractères opposés. Hélas ! que le cœur de l'homme, ses penchants, ses intérêts me font craindre de péchés, de fautes dans ces liaisons intimes, secrètes, qu'il a avec une personne dont il a la confiance et dont il est sûr.

La charité est patiente, *charitas patiens est.* (I *Cor.*, XIII.) Souffrez-vous patiemment les défauts de vos frères, lorsque vous vous hâtez d'aller trouver un ami pour lui montrer les blessures profondes de votre cœur, que vous lui faites une peinture si odieuse de cet absent qui vous a déplu, et que vous profitez de l'ascendant que vous avez sur lui pour lui inspirer votre indignation, votre fiel, votre colère ? Votre ami vous a applaudi, il a adopté vos projets de vengeances, il s'est revêtu de votre haine, il a juré de vous servir, vous triomphez; mais qu'est devenue la charité chrétienne dans ces épanchements secrets, dans ces portraits tracés dans la fureur, dans ces projets formés dans des cœurs agités, dans ces moments où deux amis ligués ensemble jurent de nuire à un absent, de l'humilier, de le détruire ? Ah ! elle a été blessée, outragée; apercevez-vous le danger de l'amitié particulière ? Vous n'auriez pas été trouver un autre que cet ami dont vous avez la confiance, pour justifier votre haine, débiter vos médisances et peut-être vos calomnies. Il vous aurait fait de charitables remontrances; mais un ami dont vous disposez, dont vous êtes sûr, dont vous avez le cœur, qui pense comme vous, vous écoute, vous applaudit et vous sert avec zèle : voilà le danger qu'il faut éviter, et qu'on évite quand la religion sanctifie le commerce que nous entretenons avec nos amis.

La charité chrétienne ne pense point mal de personne : *non cogitat malum.* (*Ibid.*) : si, dans le commerce d'amitié que vous entretenez avec un ami, un commerce de cœur, de liberté, de confiance, vous vous faites part mutuellement des soupçons que vous formez sur une personne absente; si vous interprétez malignement ses démarches; si vous blâmez dans son absence les choses mêmes que vous avez louées en sa présence; si sa conduite, son humeur, son esprit, ses manières deviennent les objets de vos secrètes critiques; si vous formez un tribunal où vous citez vos frères pour les censurer, les condamner, cette amitié particulière ne nuit-elle pas à l'amitié générale ? Ce commerce de liaisons, de confidences, est-il innocent ? C'est cependant ce que l'on voit tous les jours. On sort d'un cercle, d'un repas, d'une maison où l'on a passé plusieurs jours, où l'on a été bien reçu, comblé de politesses; on a juré une reconnaissance éternelle, on a loué le cœur, la générosité des personnes que l'on quitte avec regret, mais on a fait un amas secret des défauts, des imperfections de ces personnes; on a examiné leurs discours, leurs parures, leurs facultés, pour s'en entretenir avec un ami de cœur, et les tourner en ridicule; quelle charité !

La charité chrétienne ne cherche point ses propres intérêts : *non quærit quæ sua sunt* (*Ibid.*); sur ce principe, que penser de ceux qui profitent de la confiance d'un ami, de l'ascendant qu'ils ont sur son esprit, de la place privilégiée qu'ils occupent dans son cœur pour en tirer des présents, des dons, pour lui faire faire un testament injuste, pour l'empêcher de récompenser des domestiques, d'assister les pauvres ? Ne se plaint-on pas tous les jours dans le monde de ces amis qui peuvent tout sur l'esprit d'un Père, d'un époux, d'un maître, d'un protecteur, et qui ne pensent qu'à leurs intérêts, qui ne parlent qu'en faveur de ceux qui leur plaisent ? Cet enfant serait établi; cette femme vivrait selon son état; ces domestiques n'auraient pas été renvoyés, ces malheureux ne seraient pas sans emploi, sans les conseils de cet ami qui s'est em-

paré de l'esprit de son ami, qui lui fait faire tout ce qu'il veut. Or, n'est-ce pas là faire un coupable usage de la confiance d'un ami? La religion sanctifie-t-elle ce commerce d'amitié et de bienveillance?

Ah! mes frères, ne peut-on pas avoir un ami, s'entretenir avec lui, se délasser, sans blesser la charité et faire des victimes d'une amitié particulière, qu'on ne vous permet qu'autant qu'elle ne nuit point à l'amitié générale?

Jésus-Christ aimait saint Jean l'évangéliste, mais cette amitié privilégiée ne nuisait point aux autres apôtres : ils avaient tous une place dans le cœur de cet Homme-Dieu; sa charité s'étendait sur tous également: il leur prodigua les mêmes caresses, leur donna à tous la même puissance, les mêmes leçons, les mêmes grâces, et leur fit les mêmes promesses.

On peut entretenir un doux commerce avec un ami sans blesser la charité; on peut s'entretenir de ses affaires, faire des réflexions sur le monde, ses maximes, ses vanités; on peut s'édifier à la vue de toutes les merveilles que la nature étale à nos yeux, s'instruire en se rappelant tous les événements que l'Histoire sainte et l'Histoire profane nous rapportent; on peut méditer les grands objets de l'éternité; on peut se communiquer ses pensées, ses remarques; on peut se confier des secrets mutuellement; tant que les absents ne souffriront pas, tant que la charité que vous devez avoir pour votre prochain ne sera pas blessée, le commerce que vous entretenez avec votre ami sera pur et innocent: il sera sanctifié par la religion.

Jugez-vous vous-mêmes, mes frères, présentement; l'amitié particulière qui vous unit de cœur avec cette personne, ne nuit-elle pas à l'amitié générale? Ne vous rend-elle pas trop libres et trop familiers avec elle? Si cela est, vous évitez heureusement deux grands défauts : défaut contre la charité que vous devez à tous vos frères; défaut contre la pudeur et la modestie; votre amitié est une vertu, la religion sanctifie le commerce que vous entretenez avec vos amis.

On vante dans le monde une amitié tendre, sincère, constante, cet assortiment de deux cœurs qui s'aiment, qui ont les mêmes penchants, les mêmes inclinations; ces douceurs, ces satisfactions qu'ils goûtent réciproquement; cette liberté, ces manières aisées qui règnent entre deux amis, mais hélas! que de dangers! Que d'écueils dans ce commerce d'amitié! Que l'innocence y est exposée! Quel précipice caché sous ces fleurs! Que d'amorces! Que d'appas naissent dans ces conversations secrètes! Que de circonstances délicates que l'amitié ne prévoit pas! Que de combats livrés aux sens auxquels elle ne se prépare point! Quelles armes ne fournit-on pas à l'ennemi du salut dans ces épanchements du cœur, dans ces mutuelles confidences qu'on se fait de ses faibles, de son tempérament! Ah! un commerce d'amitié que la religion ne sanctifie point, devient bientôt un commerce criminel, une coupable liaison qui conduit à la damnation.

Mais, me direz-vous, chrétiens, comment faire pour sanctifier ce commerce d'amitié, ces sentiments d'estime, de bienveillance qui naissent dans mon cœur et qui m'attachent à un ami? Il faut : 1° chrétiens, se rappeler les pures maximes de la religion et de l'Evangile sur la modestie et la pudeur; les saintes leçons que Jésus-Christ vous donne; la peinture que le Saint-Esprit fait de votre faiblesse; les chutes humiliantes des plus grands hommes. Il faut : 2° pour juger si le commerce d'amitié que vous entretenez avec une personne est pur et conforme à la sainteté du christianisme que vous professez, faire attention s'il ne vous rend pas trop libres et trop familiers; si, lorsque vous êtes ensemble, la pudeur a encore les mêmes alarmes; elle rougit encore des moindres équivoques, des moindres indécences, des moindres déclarations; si elle observe constamment les moindres bienséances; si elle vous rend toujours aussi retenus, aussi modestes, aussi délicats sur tout ce qui regarde la modestie; alors vous pouvez dire que la religion sanctifie le commerce que vous entretenez avec vos amis. Mais si l'amitié qui vous unit à un ami vous rend libres et familiers; si elle fait disparaître la simplicité et la candeur; si elle fait tomber ce voile innocent qui fait notre plus précieux ornement; si elle rend moins circonspect dans les discours, plus libre dans les manières, plus hardi à avouer ses faibles, à ouvrir son cœur; si elle fait négliger toutes les précautions que doit prendre une personne exactement sage et modeste, c'est une amitié dangereuse, il est à craindre qu'elle ne conduise à la consommation du crime.

Paraissez ici, saintes maximes de la religion, sur la modestie et sur la pudeur; parlez, grands apôtres Pierre et Paul, qui voulez que la conversation des chrétiens soit toute céleste, que les liens seuls de la charité les unissent; qui leur défendez de tendre des piéges à l'innocence de leurs frères, non-seulement par la licence des paroles, le vain éclat des parures, mais encore par les dons de la nature, et qui voulez qu'ils cachent sous les voiles de la modestie les charmes d'une innocente beauté.

Faites de vives impressions sur nous, divines leçons de Jésus-Christ! qui avez dit que rien d'impur n'entrerait dans le ciel, et qui avez mis au rang des crimes consommés de simples regards accompagnés de désirs charnels.

Faites-nous méditer vos oracles, divin Esprit! Ces oracles qui nous assurent que nous devons tout redouter de notre faiblesse, de notre cœur et de ses penchants; qui nous ordonnent de veiller et de prier sans cesse pour triompher d'un esprit facile à séduire, et d'une chair fragile et sans défense de son propre fonds.

Et vous, tristes victimes d'une amitié tendre et imprudente, forts d'Israël, qui êtes

tombés, qu'une fragile beauté a renversés, après avoir terrassé les superbes géants, vous êtes devenus les esclaves d'une idole de chair : un regard jeté de loin vous a attachés honteusement au char de la volupté; quelle leçon pour nous qui ne redoutons point les dangers d'une amitié qui rend libres et familiers !

Ah ! que vos exemples nous instruisent et nous fassent tout craindre de notre faiblesse et de notre cœur !

Ce sont, chrétiens, ces solides réflexions qui doivent sanctifier le commerce que vous entretenez avec vos amis; d'un côté, la religion vous ordonne de vous conserver purs et sans taches; de l'autre, elle vous annonce que vous êtes faibles, portés au mal; elle vous rappelle les chutes humiliantes des plus sages et des plus vertueux; elle vous ordonne de veiller, de prier, de combattre, de vous méfier de vous-mêmes, de fuir, d'éviter les occasions ; ces maximes, ces leçons, ces exemples vous obligent donc de ne former que des liaisons innocentes et de rompre celles où vous apercevez quelque danger pour votre innocence,

Or, quand il s'agit de son innocence, il faut être attentif, vigilant et toujours saintement alarmé : et si vous me demandez quel danger il y a dans une amitié qui unit deux personnes, je vous répondrai : danger d'autant plus à redouter que vous êtes plus étroitement unis; et ce danger doit vous effrayer, si l'amitié vous rend plus libres et plus familiers. Ah ! le commerce que vous entretenez avec votre ami ne sera pas longtemps pur et innocent; dès que la langue, les yeux, le cœur, ne se gênent plus, la liberté que vous vous êtes donnée mutuellement de bannir les réserves, les bienséances et ce que l'on appelle une prudente retenue, rendra bientôt votre amitié criminelle.

Ah ! si vous voulez sanctifier le commerce que vous entretenez avec vos amis, il faut que les règles de la modestie y soient observées; mais ce n'est pas assez, il faut aussi que vous rompiez avec ces amis lâches et indulgents qui vous applaudissent dans vos défauts : car alors l'adulation, la flatterie rendraient votre amitié funeste à votre salut.

Qu'ils sont à redouter, ces amis flatteurs, qui, jaloux de notre estime, portent la complaisance jusqu'à louer nos imperfections, et donnent un tour favorable à nos inclinations les plus vicieuses ?

Si nous voulons que la religion sanctifie le commerce que nous entretenons avec nos amis, il faut rompre absolument avec ceux qui nous entretiennent dans nos défauts par de coupables applaudissements et une artificieuse adulation.

Que devez-vous penser d'un ami qui fait l'éloge de vos faiblesses, qui justifie vos intrigues secrètes, qui se réjouit du succès de vos passions ? Qu'il n'a point de religion, qu'il est lui-même vicieux.

Hélas ! si nous n'avions pour amis que des hommes chrétiens, jaloux de notre bonheur, de notre tranquillité, ils seraient pour nous des apôtres qui nous conduiraient dans la route du salut avec plus de succès que les plus zélés prédicateurs.

Car, mes frères, et vous ne sauriez en disconvenir, on écoute plus facilement un ami qu'un prédicateur.

C'est son cœur, ce sont ses alarmes sur notre perte qui le font parler, c'est contre des défauts qu'il aperçoit en nous, dont il est témoin, et que nous ne pouvons pas excuser, qu'il nous reprend; c'est dans le secret, c'est sans aigreur, sans passion, aux dépens de notre bienveillance qu'il estime, qu'il nous représente les dangers de notre conduite; c'est à notre table, dans une promenade, dans un entretien de cœur, qu'il désapprouve, reprend la licence de nos discours, l'irrégularité de notre conduite, nos sentiments de haine ou nos projets de vengeance, notre avarice ou notre prodigalité, nos médisances, nos complots, notre résistance à l'Eglise, nos systèmes contre la religion, nos railleries sur la piété, l'injustice de ce procès, l'usure de ce contrat. Ah ! qu'un ami chrétien, zélé, ferme, désintéressé est utile ! Nous n'en devons point avoir d'autres, si nous voulons que la religion sanctifie le commerce que nous entretenons avec nos amis.

Le malheur des grands est d'être environnés de courtisans flatteurs qui justifient toutes leurs actions, louent tous leurs vices, et leur font braver le scandale d'une passion éclatante; comment tenir contre une morale qui s'accommode si bien avec les penchants du cœur ? Comment concevoir de l'horreur d'une conduite dont tous ceux qui nous approchent sont les apologistes, et qu'ils justifient par les tours les plus ingénieux et les plus délicats ?

Le malheur d'un chrétien est de conserver des amis qui, par une lâche complaisance, louent ses défauts ou n'osent les reprendre.

Ah ! mes frères, redoutez ces amis, vous ne pouvez pas compter sur eux; ils vous manqueront, puisqu'ils manquent aux devoirs de la charité chrétienne. « Cette louange qu'ils vous donnent lorsqu'ils devraient vous reprendre, n'est qu'une adulation dont vous devez vous méfier, dit saint Augustin (*in psalmum* CXL) : *falsa laus adulatio est.* » Aimez ces amis intègres, désintéressés, fermes, pieux; préférez les réprimandes du juste aux applaudissements du pécheur, comptez plus sur un ami qui vous désapprouve, lorsque vous faites mal, que sur un ami qui loue vos vices; que l'un ait une place dans votre cœur, que l'autre en soit exclu : *amate argui a justo, nolite amare laudari a peccatore.*

Tous ceux qui louent vos défauts et qui prodiguent un flatteur encens à toutes vos actions indifféremment, sont de faux amis, des amis qui vous séduisent et vous trompent, dit saint Augustin : *fallaces, deceptores.*

On les entend sans cesse dire d'un ami qui leur est utile : C'est un grand homme, c'est un savant du premier ordre, un philosophe habile : *dicunt magnus ille vir, doctus, sa-*

piens : flatteur encens, coupable adulation, puisque, malgré un commerce d'amitié qui les unit, ils n'osent reprendre les scandales de ce grand homme, les erreurs de ce savant, les égarements de ce sage.

Si vous avez de tels amis, mes frères, méfiez-vous en; comme vous n'êtes pas sans défauts, vous avez besoin de trouver un ami zélé, désintéressé qui vous reprenne : or, tous ces amis lâches, complaisants sont dangereux, leur commerce est à craindre; n'entretenez pas de liaisons avec eux; que la religion guide les pas, les discours et toutes les actions de ceux que vous aurez pour amis particuliers, et vous serez en sûreté.

On ne vous défend point d'avoir des amis; mais, comme vous voyez, il faut que la religion préside au choix de vos amis; il faut que la religion sanctifie le commerce que vous entretenez avec vos amis.

C'est en observant ces règles que vous pouvez avoir des amis; ils vous seront utiles, soit pour le délassement de l'esprit, soit pour vous éclairer de leurs conseils dans des affaires difficiles, soit pour vous aider dans vos besoins, soit pour vous consoler dans les disgrâces, soit enfin pour vous soutenir dans la route de la vertu; et après avoir été liés innocemment sur la terre par une amitié pure et désintéressée, vous vous réunirez dans le ciel pour y goûter éternellement, en la présence de Dieu, les douceurs de la société des saints. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON XII.

SUR LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te, et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. (*Matt.*, XVIII.)

Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier, entre vous et lui : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.

C'est Dieu qui parle, mes frères, c'est lui qui ordonne cette aumône spirituelle que nous devons à nos frères; la correction fraternelle est donc un précepte. Il nous assure que si nous réussissons dans ce ministère important, nous sauvons l'âme de notre frère infirme et tombé dans le péché; la correction fraternelle doit donc être faite avec toute la douceur et la charité de l'Evangile. Il faut que nous reprenions ceux qui font mal, mais comment faut-il que nous les reprenions? Il s'agit de gagner notre frère à Jésus-Christ, il ne s'agit pas de nous satisfaire; il s'agit de lui inspirer de l'horreur de sa faute, il ne s'agit pas de l'humilier; il faut lui faire entendre le langage de la charité, et non pas celui de la passion; qu'il nous voie affligés de ce qu'il a offensé Dieu, et non pas de ce qu'il nous a déplu. « Car, dit saint Augustin (serm. 42 *De verb. Evang. Matth.*, XVIII, n. 4), la correction que vous faites est sainte et utile, si vous la faites pour le bien de votre frère : *Si amore illius facis, optime facis.* Mais la correction devient inutile, elle humilie, révolte votre frère, si vous la faites pour vous satisfaire : *Si amore tui facis, nihil facis.* »

Ah! sur cette importante matière, que de coupables omissions! que de criminels abus! Le monde est plein de censeurs, de critiques des défauts et des actions du prochain, et le précepte du Sauveur est violé. Nos frères infirmes s'égarent sous nos yeux, leurs âmes reçoivent des plaies mortelles en notre présence, sans que nous en soyons touchés.

On blâme l'avare, l'ambitieux, le prodigue, le voluptueux. On se soulève contre tous les vices, les abus, les désordres d'une ville, d'une paroisse; mais c'est toujours dans des conversations que les coupables n'entendent point, ou avec des paroles, un air, un ton qui les aigrit plutôt que de les toucher; au lieu de les gagner, on les irrite; ils se rendraient au langage de la douceur, de la prudence, de la charité; le langage de la précipitation, de l'humeur, de l'emportement les révolte; ainsi, presque tous les chrétiens pèchent, parce qu'ils omettent la correction fraternelle; presque tous les chrétiens ne réussissent point dans la correction fraternelle, parce qu'ils la font mal.

L'insensibilité pour ce précepte, cause funeste de la tranquillité et des succès du pécheur; le mépris des règles qu'il faut suivre en accomplissant ce précepte; cause funeste de toutes ces réprimandes inutiles que l'on fait au pécheur.

Le pécheur triomphe, parce qu'on accomplit mal le précepte de la correction fraternelle; le pécheur triomphe, parce qu'on néglige le précepte de la correction fraternelle. Les uns le négligent, les autres l'accomplissent mal. L'insensibilité caractérise les premiers, la passion caractérise les seconds.

Instruisons les uns et les autres en montrant : 1° Que la correction fraternelle est un précepte; 2° qu'il faut l'accomplir selon l'esprit de l'Evangile. Deux vérités importantes qui partageront ce discours. Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi le vice triomphe-t-il de nos jours, et règne-t-il dans tous les Etats? Pourquoi la vertu timide n'ose-t-elle se montrer, et a-t-elle pour censeurs ceux qu'elle devrait avoir pour admirateurs et pour apologistes? Pourquoi ces amis, ces parents, ces domestiques, ces inférieurs et tant de chrétiens ont-ils toujours les mêmes défauts, et se font-ils, en quelque sorte, gloire des péchés qu'ils commettent sous nos yeux? Ah! c'est qu'on néglige le précepte du Sauveur, la correction fraternelle; nous sommes délicats sur les défauts qui nous intéressent, nous sommes insensibles sur les fautes qui ne souillent que l'âme de nos frères, et n'offensent que le Seigneur; amis complaisants, parents indulgents, maîtres sans religion, supérieurs sans zèle, nous voyons un Dieu offensé, et des âmes se perdre avec une coupable indifférence.

Or, pour condamner, mes frères, votre

criminelle insensibilité, je dis que la correction fraternelle est un précepte qui oblige à titre de charité : voilà pour les amis et les égaux; à titre d'éducation : voilà pour les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses; à titre d'autorité : voilà pour ceux qui gouvernent les peuples; à titre d'envoyés de Dieu, voilà pour les ecclésiastiques employés dans le ministère. Reprenons.

Oui, chrétiens, ce n'est que la charité qui vous manque avec vos amis et vos égaux, pour les tirer de leurs égarements, leur inspirer une juste horreur des vices qu'ils ont, leur faire aimer la vertu et sauver leurs âmes livrées au péché. Ah! quel bien ne feriez-vous pas, si la charité de Jésus-Christ régnait dans notre cœur. Lorsque cet ami qui vous aime et a une parfaite confiance en vous, tombe sous vos yeux dans un péché mortel, lorsqu'il tient ces discours libres et obscènes, lorsqu'il vous fait part de ses coupables projets, qu'il vous avoue les intrigues qu'il entretient, ses faibles, ses penchants; lorsque vous entendez ses médisances cruelles, ses discours impies, ses railleries sacriléges sur la religion; lorsque vous le voyez déterminé à se venger, à poursuivre un procès injuste, à faire un prêt usuraire, pourriez-vous ne pas faire vos efforts pour soutenir cet infirme, guérir ce malade, éclairer cet aveugle, adoucir ce furieux, et empêcher que son âme, pour laquelle Jésus-Christ est mort, ne périsse en votre présence. Ah! vous ne comprenez pas le crime dont vous êtes coupables, en gardant le silence avec des amis qui pèchent en votre présence.

« Un ami qui veut persuader quelque chose à un ami, réussit aisément, dit saint Augustin. Son cœur lui est ouvert, il n'a point tous les obstacles et toutes les difficultés que les supérieurs ont à surmonter; qu'un supérieur parle, reprenne, on dit que c'est humeur, caprice, sévérité, domination; qu'un prédicateur, qu'un ministre parle, reprenne, c'est, dit-on, son ministère; il y est obligé, il ne lui conviendrait pas de parler autrement. On est en garde contre nos discours, on nous accuse d'exagérer; notre robe même prévient contre nous. Mais il n'en est pas de même d'un ami, il est presque sûr du succès, lorsqu'il reprend son ami qui pèche en sa présence, dit saint Augustin; ce qu'il dit est bien reçu et fait facilement une heureuse impression, et il le persuade d'autant plus aisément qu'il est convaincu que c'est l'amitié, la charité qui portent ces coups qui l'ébranlent; il les préfère aux ménagements et aux détours de l'adulation. On peut avoir certaines complaisances pour des amis; on doit excuser leurs défauts, leurs imperfections, mais on est coupable, lorsque, insensible aux coups mortels qu'ils portent à leurs âmes, au scandale qu'ils donnent, aux mauvaises impressions que leurs discours licencieux, les erreurs qu'ils débitent, laissent dans les esprits de ceux qui les entendent, on ne les reprend pas, et on les laisse triompher par une lâche complaisance, lorsqu'il faudrait les couvrir de confusion. » (S. Aug., *De amicit.*, c. 27)

« Votre ami pèche en votre présence, dit saint Augustin; il faut le reprendre avec zèle, avec douleur : *Objurgandus est amicus*; sans cela vous êtes un lâche adulateur, vous paraissez vous réjouir de sa perte, et la colère de Dieu éclatera sur vous comme sur lui; il faut le reprendre lorsque vous le voyez combattre la vérité, étaler avec fierté ses doutes, ses incertitudes; débiter avec suffisance les systèmes des impies, s'armer de leurs objections, de leurs saillies, de leurs anecdotes; flétrir avec eux les plus beaux siècles de l'Eglise, ses pasteurs, ses décisions, et se faire honneur d'un pyrrhonisme qui détruit toute religion : *Si veritatem aspernatur.* Il faut le reprendre, lorsque vous le voyez sur le bord du précipice, prêt à donner dans les piéges que lui tend la volupté, touché par les attentions, amolli par les caresses, et courir avec ardeur dans les chaînes que lui prépare un objet séducteur : *Si obsequiis aut blanditiis in crimen appellatur.* » (S. Aug., *loc. sup. cit.*) Lorsque vous négligez ces charitables avertissements, ces salutaires corrections, vous devenez dans l'ordre de la religion son ennemi et celui de Jésus-Christ qui est mort pour son âme, que vous laissez périr de sang-froid sous vos yeux.

« Mais, hélas! continue saint Augustin (*Ibid.*), tel est le crime des amis; leurs cœurs ne sont sensibles qu'aux traits qui les blessent. On rompt un commerce de liaisons, on fait une rupture éclatante pour une inattention, une impolitesse; on conserve un ami vicieux, pourvu qu'il soit aimable, obligeant; on craint même de mêler quelques gouttes d'amertume dans les mortelles douceurs dont il s'enivre : *Timent exasperare dulcedinem.* »

De là, tant de pécheurs tranquilles dans leurs désordres; tant d'amis qui perpétuent leurs vices et vieillissent avec leurs amis sans se corriger, parce qu'on ne les reprend pas; on garde le silence; heureux quand ils ne sont pas applaudis, honorés même dans leur vie criminelle par des chrétiens lâches, insensibles aux outrages qu'ils font à Dieu et au malheureux sort qu'ils se préparent!

Si vous me dites, mes frères, que vous n'êtes pas les censeurs de vos amis et des personnes que vous fréquentez, que Dieu ne vous a pas établis les gardiens de vos frères, que ce n'est point votre affaire; que d'ailleurs chacun portera son fardeau, ah! il n'est pas difficile de vous confondre et de vous faire sentir tout le crime de votre coupable indifférence pour leur salut.

Vous n'êtes pas les censeurs de vos amis? Non, et c'est avec justice qu'on se plaint de vous, lorsque votre malignité se fait un trésor de leurs défauts, de leurs imperfections, lorsqu'un geste, un mot, l'air, la parure, n'échappent point à votre critique : mais vous devez être les apôtres de vos amis pour les instruire, les reprendre, et leur faire éviter le précipice où ils courent, et où ils tombe-

ront infailliblement : vous ne rougissez pas d'être leurs censeurs, lorsqu'il s'agit de les tourner en ridicule, et vous ne voulez pas les reprendre, lorsqu'il s'agit de leur salut et de la gloire de Dieu : quel aveuglement!

Vous n'êtes pas le gardien de vos amis. Ah! il me semble entendre Caïn dire à Dieu qui lui demandait où était son frère Abel : Suis-je le gardien de mon frère? *Nunquid custos fratris mei sum ego?* (*Genes.*, IV.)

Ce n'est point votre affaire, la conduite de vos amis ne vous regarde point? Ah! il me semble entendre les pharisiens qui dirent à Judas effrayé et saisi du crime qu'il avait commis : Que nous importe que vous ayez livré le sang du Juste? Ce n'est point notre affaire, c'est la vôtre. *Tu videris.* (*Matth.*, XXVII.)

Quoi! chrétiens, ce n'est point votre affaire, qu'un ami qui pèche mortellement sous vos yeux, qui se creuse l'enfer, qui perd son âme en votre présence? Ah! Jésus-Christ, notre divin maître, se trompait donc, lorsqu'il vous a chargés dans son Evangile de l'avertir, de le reprendre.

Chacun portera son fardeau, dites-vous, chrétiens; oui, et c'est ce qui doit vous faire trembler. Car l'âme de cet ami qui s'est perdue sous vos yeux en sera une partie de ce fardeau dont vous parlez, parce que vous aurez négligé les moyens de la sauver, et que vous n'aurez pas tendu une main charitable à cet aveugle qui marchait vers l'abîme. Où est la charité chrétienne, quand on raisonne ainsi, quand on est insensible à la perte des âmes, quand la complaisance, le respect humain, la crainte de déplaire font garder le silence et consentir à la damnation de ces âmes. Ah! on est sans foi, sans charité, quand on néglige le précepte de la correction fraternelle, soit en qualité d'ami, soit en qualité de parent ou de maître.

Les parents et les maîtres ne négligent point les réprimandes et les corrections, lorsqu'il s'agit de fautes qui leur déplaisent ou blessent leurs intérêts; ils sont plus sensibles aux défauts qui regardent le monde, qui combattent leurs inclinations, qui intéressent leur fortune ou leur orgueil, qu'aux vices, aux désordres qui offensent le Seigneur.

S'il ne s'agissait pas du salut de leurs enfants ou de leurs domestiques, il ne serait pas nécessaire de les exhorter à les reprendre et à les corriger; il faudrait plutôt nous efforcer d'arrêter les mouvements de la colère, de l'emportement, de la passion qui les transportent. Autant ils sont indifférents sur les vices qui souillent l'âme, autant ils sont ardents à reprendre les fautes qui ne regardent qu'eux seuls.

Qu'une jeune personne attrape l'art de plaire au monde; qu'elle paraisse dans les cercles avec applaudissement; qu'elle y brille par son esprit orné de lectures profanes; qu'elle fasse valoir avec succès ses grâces et ses talents, une mère est enchantée, elle ne se met pas en peine du reste. A-t-elle de la piété? Fréquente-t-elle les sacrements? Fait-elle des lectures pieuses? N'a-t-elle pas des livres dangereux? Ne voit-elle pas des personnes capables de la corrompre? Ne se livre-t-elle pas trop à la mollesse, au plaisir, à l'oisiveté? C'est ce qui ne l'inquiète pas. Elle est aimable, elle plaît au monde, cela suffit.

Que des domestiques soient sans religion, qu'ils se livrent à tous les vices, pourvu qu'ils soient fidèles, soumis à leurs maîtres, qu'ils sachent les servir à leur goût, s'accommoder à leur humeur, se prêter à leur fantaisie, les réjouir même par un caractère badin, enjoué, cela suffit. Les maîtres sont contents, ils les conserveront malgré leurs défauts, parce qu'ils n'offensent que le Seigneur, et ne perdent que leurs âmes dont ils se mettent peu en peine.

Ah! parents, maîtres, indignes du nom de chrétien que vous portez! Quoi! je vous vois irrités, transportés par la colère, lorsqu'un enfant, un domestique vous a désobéi; une réponse peu mesurée, une commission mal faite, une légère résistance, un mets mal accommodé, un meuble cassé, quelque chose d'égaré : un rien allume votre courroux, vous menacez, vous frappez, vous ne voulez point pardonner; les pleurs mêmes ne vous désarment pas, et vous gardez le silence, vous ne faites aucun usage de votre autorité lorsque ces enfants, ces domestiques se livrent sous vos yeux aux péchés, et marchent dans la route de l'enfer. Tremblez! vous êtes obéis, servis : Dieu ne l'est pas : Dieu se vengera.

Votre sort sera plus terrible que celui des infidèles mêmes, dit saint Paul, parce que votre renoncement à la foi est plus criminel aux yeux de Dieu, que l'infidélité de ces hommes qui n'ont pas été éclairés de la lumière de l'Evangile. Mais direz-vous, nous avons la foi. Vous l'avez reçue, continue l'Apôtre, mais vous y renoncez, dès que vous n'instruisez pas et ne reprenez pas vos enfants et vos domestiques qui pèchent sous vos yeux.

« Fussiez-vous exempts de fautes, votre vie fût-elle pure et sainte, dit saint Grégoire (*De regula*, lib., II), les péchés de vos enfants, de vos domestiques, souillent votre âme dès que vous ne les reprenez pas. Il suffit aux inférieurs de bien vivre pour être sauvés, mais il ne suffit pas aux supérieurs de pratiquer la vertu; il faut encore qu'ils la fassent pratiquer, autant qu'il est en eux, à ceux qui leur sont soumis, sans cela Dieu les punira. »

Pourquoi tant de crimes, de désordres dans le monde, cette licence et cette hardiesse à pécher? Pourquoi, pères et mères, ces enfants font-ils aujourd'hui votre couleur et votre honte par ces commerces scandaleux, ces débauches outrées, ces bassesses qui les flétrissent dans la société, et ces crimes qui les conduisent, malgré votre crédit et vos biens, sur un théâtre d'ignominie, pour y expier, par une mort

honteuse, les excès où ils se sont portés? C'est que vous ne les avez pas repris sévèrement dans leur jeunesse; vous avez épargné des inclinations naissantes; une molle indulgence a donné le temps à la passion de se fortifier: vous ne les avez pas retenus sur le penchant de l'abîme, ils y sont tombés; et chargés de leur éducation, vous êtes devenus pour eux des guides complaisants qui les avez laissés errer à leur gré dans les routes de la perdition.

Pourquoi ces domestiques sont-ils si vicieux, hardis, insolents, sans pitié, sans retenue? Pourquoi ce peuple d'hommes oisifs est-il si redoutable à la pudeur, à la vertu, au repos, à la tranquillité? C'est que les maîtres ne s'embarrassent pas de leur salut, pourvu qu'ils les servent selon leurs désirs, leurs caprices, et quelquefois dans leurs passions, leurs désordres; qu'ils ornent le char de leur orgueil, ils sont contents.

Ah! ne nous étonnons pas de voir dans les villes et les campagnes tant de désordres, d'excès; de voir la loi de Dieu violée publiquement, les temples profanés par des irrévérences, les jours consacrés au Seigneur, par des travaux, des excès, des débauches; l'innocence attaquée de toute part; la veuve et l'orphelin opprimés; l'héritage de l'innocent Naboth envahi par le crédit des puissants Achabs; les pasteurs crier en vain contre les abus et les scandales de leurs paroisses: ceux qui peuvent reprendre, corriger à titre d'autorité, gardent le silence.

C'est à vous, hommes élevés au-dessus des autres, dépositaires de l'autorité du prince: à vous, hommes, à la tête d'une province, d'une ville, d'une paroisse, qui conduisez un grand peuple, qui devez faire rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, que j'annonce ce devoir indispensable de reprendre et de corriger ceux qui font le mal publiquement. Ecoutez attentivement: *præbete aures, qui continetis multitudines.* (*Sap.*, VI.)

Rien de plus sage et de plus consolant pour les pasteurs que les ordonnances de nos pieux monarques; si elles étaient observées, la religion aurait, aux yeux de ses ennemis, un éclat qu'elle n'a pas; les débauches publiques cesseraient; le respect, le recueillement, la décence règneraient dans nos temples; le jour du Seigneur ne serait pas déshonoré par des travaux, un commerce tumultueux, de longues séances dans les cabarets durant l'office divin; les impies, les scandaleux, les hommes de troubles ne paraîtraient pas hardiment dans la société; l'habitant, quoique pauvre, habiterait dans sa cabane tranquillement, il ne serait pas en proie à l'envie d'un voisin opulent, et à l'avidité d'un juge subalterne; un pasteur zélé pour le bien serait soutenu, appuyé, consolé; or, pourquoi tout cela n'est-il pas? C'est qu'on est indifférent pour tout ce qui regarde la religion; on voit tranquillement Dieu offensé, le pécheur se perdre et la contagion du vice infecter tous les états; on se fait gloire d'occuper une grande place, de décider du sort d'un grand peuple, de juger les contestations qui naissent parmi les hommes, de présider à une paroisse; mais on ne pense pas que c'est un devoir indispensable de reprendre les méchants, de les corriger même, d'empêcher le vice de paraître, de s'étendre, et de faire servir Dieu et observer sa loi sainte.

Un seigneur de paroisse vante ses droits, ses privilèges, les honneurs qui lui sont dus jusqu'au pied des autels, le nombre de ses vassaux, l'étendue de son domaine, de ses chasses; il oublie qu'en qualité de seigneur, il est obligé de réprimer les abus, de reprendre les méchants, d'établir un ordre, une police pour réprimer les infractions scandaleuses de la loi de Dieu; trop heureux quand il n'est pas lui-même le scandale de sa paroisse par ses irrévérences, ses immodesties dans l'Eglise, par l'omission publique des devoirs les plus essentiels du christianisme, par ses railleries sur le zèle et la piété de son pasteur, par une vie de plaisirs et toute profane, et s'il n'excite pas ses habitants aux danses, aux divertissements, les saints jours de dimanches et de fêtes, pour humilier, affliger un curé zélé, et élever autel contre autel!

Ah! hommes indifférents sur la perte des âmes, vous abusez de votre autorité; vous ne la faites valoir que pour vos droits, que lorsqu'il s'agit de satisfaire votre cupidité ou de nourrir votre orgueil. Dieu offensé tous les jours sous vos yeux; tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, perdues éternellement, faute d'une réprimande, d'une correction; tout cela ne vous touche point: mais Dieu se vengera de votre coupable indifférence; tous les péchés, tous les scandales, tous les désordres que vous aurez pu empêcher vous seront imputés. A titre d'autorité vous êtes obligés de reprendre, de menacer et de corriger les méchants.

Soutenez le zèle des pasteurs et des prédicateurs par vos exemples, par vos paroles, par vos menaces; unissez-vous à eux pour empêcher les progrès du vice; employez la voie de l'autorité pendant qu'ils emploient celle de la persuasion; vous avez une force qu'ils n'ont pas; peut-être que ceux qui ne craignent point le Seigneur du ciel et de la terre vous craindront; peut-être qu'ils seront plus intimidés par vos menaces, que par celles d'un pasteur; peut-être que la crainte d'une légère punition temporelle fera plus d'impression sur eux que la crainte des peines éternelles.

C'est à nous aussi, ministres des autels, à titre d'envoyés de Dieu, de ne jamais cesser de reprendre le vice et de ménager les pécheurs.

Ayons toujours devant les yeux ces terribles menaces du Sauveur: O pasteurs! O ministres de mes autels! Je vous demanderai compte de l'âme de votre frère, je vous rendrai responsables de sa damnation éternelle, non pas parce qu'il a péché, qu'il s'est sou-

levé contre moi; c'est lui seul qui a péché : mais parce que vous avez négligé de le reprendre et de lui faire connaître les malheurs qui le menaçaient, et les arrêts de mort que j'allais prononcer contre lui : *Quia non annuntiasti ei.* (*Ezech.*, III.) Votre silence est criminel à mes yeux, il irrite ma colère, elle éclatera sur vous comme sur lui : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

En effet, dit saint Grégoire (lib. I, hom. 11, n. 9, *in Ezech.*), les pasteurs, les prêtres employés dans le ministère, sont coupables de la mort de l'âme de ceux qui sont confiés à leurs soins, lorsqu'ils négligent de les instruire, de les avertir, de les reprendre et de les menacer; ce ministre complaisant, politique, timide, sans zèle, qui voit son frère pécher sous ses yeux, offenser son Dieu, encourir son indignation, et qui garde le silence, paraît consentir à sa perte éternelle, et le voir sans regret tomber dans les feux vengeurs que mérite son péché : *Ipse hunc occidit quia eum tacendo morti tradidit.* Il ne suffit donc pas que nous reprenions les vices dans les chaires, que nous menacions, que nous tonnions; outre cette mission publique, il y en a une particulière très-importante. Saint Paul enseignait publiquement et en particulier, dans les nombreuses assemblées des fidèles et dans les maisons particulières : *Publice et per domos.* (*Act.*, XX.)

Or, c'est dans ce dernier sens que nous devons accomplir le précepte de la correction fraternelle : *per domos;* dans votre maison même, ministres des autels, un parent, un voisin est sujet à des vices qui souillent son âme, sa vie est une perpétuelle transgression de la loi de Dieu; occupé de ses affaires, livré aux plaisirs, il néglige les sacrements et tous les devoirs de la piété chrétienne. Ah! dit saint Augustin (*De verbis evangelicis*, serm. 88, cap. 18), quoique ce parent, cet ami soient aimables d'ailleurs, que vous trouviez des douceurs dans leur société, et que votre intérêt demande que vous conserviez leur bienveillance, ne soyez pas assez lâches pour les louer et les approuver : *Nolite laudare, nolite approbare;* ne vous contentez pas de les condamner par vos exemples, parlez, votre caractère vous y oblige, faites-leur de vives remontrances sur leurs égarements; condamnez leurs habitudes, leur mondanité, leur jeu, leur luxe, leur sensualité, leur négligence pour l'affaire du salut. Détruisez tous les vains prétextes qu'ils apportent pour autoriser leur vie criminelle; forcez-les, par la solidité de vos raisonnements, à se faire un nouveau plan de conduite, et à rougir de celui qu'ils se sont tracé : *Reprehendite, corripite, coercete per domos.* Ah! ministres du Dieu vivant, quoique vous ne soyez pas du monde, vous êtes dans le monde, vous évitez les cercles profanes, les maisons des pécheurs scandaleux; mais où l'esprit d'irréligion, d'indépendance ne règne-t-il pas aujourd'hui? Où l'incrédulité n'a-t-elle pas fait de progrès? Où les ouvrages dangereux des incrédules n'ont-ils pas paru, été lus, et peut-être applaudis? Où les apologistes des spectacles, des intrigues criminelles, des maximes et de la morale du monde ne se trouvent-ils pas? Dans quels cercles, dans quelles assemblées les conversations sont-elles pures et innocentes, exemptes d'équivoques, de médisance, de calomnie même? Ah! j'ose le dire, dans un monde d'ecclésiastiques, dans un monde de dévots, dans un monde de parents, vous serez encore obligés de reprendre des péchés qui se commettront sous vos yeux.

Un prétendu bel esprit attaquera la religion; armé des objections des incrédules, il flétrira ses plus beaux siècles, raillera ses dogmes, ses mystères, ses maximes, sa morale, et lui préférera les orgueilleux systèmes de quelques savants impies et téméraires.

Un mondain tiendra des discours libres et obcènes, parlera avec ostentation de ses coupables intrigues, mettra les représentations du théâtre au-dessus des instructions chrétiennes.

Un médisant se déchaînera avec fureur contre des personnes absentes, il dévoilera les fautes les plus secrètes, et ira chercher jusque dans le sanctuaire et dans les tombeaux des morts des victimes de sa malignité.

Et vous garderez le silence, vous n'élèverez pas votre voix contre toutes ces bouches criminelles! Des laïques verront un prêtre insensible à toutes les plaies que ces pécheurs font à l'Église, aux cœurs innocents et à la réputation de ses frères!

Ah! la colère de Dieu éclaterait sur vous, parce que vous ne les auriez pas repris.

Que leurs saillies brillantes, que leurs traits délicats, que leur fastueuse érudition, que leurs preuves, leurs ressources, leurs prétextes; que les regards, les souris, les applaudissements de quelques mondains de l'assemblée ne vous en imposent point et ne tirent point de votre bouche de flatteuses louanges, ni de coupables approbations : *Nolite laudare, nolite approbare.*

Que votre bouche ne s'ouvre que pour reprendre ces impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent; ces apôtres de la volupté qui enseignent le vice; ces censeurs impitoyables des actions de leurs frères : *reprehendite;* humiliez-les en leur faisant connaître l'aveuglement de leur esprit, la corruption de leur cœur, la malignité de leurs discours : *corripite;* contraignez-les de changer de langage; qu'ils apprennent par le saint zèle dont ils vous verront animés, que la seule ressource qui leur reste est de se taire, ou d'être séparés de vous pour toujours : *coercete.*

En vous conduisant ainsi, quand vous n'auriez pas la consolation de sauver l'âme de votre frère, vous avez sauvé la vôtre, dit le Seigneur, parce que vous l'avez averti et repris : *Quia annuntiasti ei, animam tuam liberasti.* (*Ezech.*, III.)

Mais si la correction fraternelle est un précepte, il faut l'accomplir selon l'esprit de l'Évangile : c'est la seconde réflexion que j'abrége.

SECONDE PARTIE.

S'il y a beaucoup de personnes qui négligent d'accomplir le précepte de la correction fraternelle, il y en a beaucoup aussi qui la font inutilement et sans fruit, parce qu'ils suivent leurs penchants, leur humeur, leur vivacité, leur goût, plutôt que les règles que Jésus-Christ nous a données dans l'Evangile.

Le monde est rempli de censeurs rigides des actions du prochain, qui n'excusent et ne pardonnent rien ; et il y a peu de chrétiens charitables qui reprennent leurs frères précisément pour le salut de leur âme et la gloire de Dieu ; de là tant de défauts dans l'accomplissement du précepte de la correction fraternelle.

Défaut de douceur; défaut de prudence; défaut de patience ; défaut de fermeté ; cause funeste de tant de réprimandes inutiles et de corrections qui irritent nos frères au lieu de les gagner ; défaut dont je vais vous faire connaître tout le danger en leur opposant l'esprit de l'Evangile. Encore quelques moments d'attention.

Que d'avis, que de réprimandes, que de corrections inutiles, faute de cette douceur qui gagne les cœurs, qui se les soumet : on rebute, on aigrit, on irrite, ou du moins on afflige celui que l'on reprend par la vivacité, la hauteur, l'émotion qui éclatent dans la voix, les gestes, l'air, le regard: il sent que c'est à lui qu'on en veut plus qu'aux fautes qu'il a commises.

Que c'est à lui qu'on en veut et non pas au péché qui le perd, et que l'on pense plus à se satisfaire qu'à gagner son âme à Jésus-Christ.

Il n'est pas étonnant alors, chrétiens, qu'il vous regarde comme des censeurs importuns que l'émotion transporte.

Ah! reprenez votre frère avec la douceur recommandée dans l'Evangile : que des paroles douces touchent son cœur ; qu'un air touché le persuade que vous craignez sa perte ; persuadez-lui par votre affabilité que vous l'aimez, et que vous ne haïssez que ses crimes, et que son âme en danger, et sur le penchant de l'abîme, est la seule chose qui excite votre zèle et vous force à le reprendre; alors vous réussirez, il vous écoutera, et vos salutaires avis feront la conquête de son âme qui doit être votre seul but.

Ecoutez les reproches que Jésus-Christ fait dans l'Evangile à ces censeurs sévères que la vivacité, l'émotion transportent jusqu'à vouloir des punitions éclatantes, et prévenir même les arrêts que la justice doit rendre contre les coupables.

Deux de ses disciples, irrités de ce que les Samaritains n'avaient pas voulu recevoir leur divin Maître, le prièrent de leur donner le pouvoir de faire descendre le feu du ciel pour consumer ces hommes durs dans leurs bourgades : *Vis diximus ut ignis descendat de cœlo et consumat illos.* (*Luc.*, IX.)

Mais le Sauveur les regarda avec indignation, leur fit des reproches : *Conversus increpavit illos* (*Ibid.*), et leur dit : Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous anime : *Nescitis cujus spiritus estis* (*Ibid.*) ; en vain vous rappelez-vous le zèle d'Elie qui fit descendre le feu du ciel sur des troupes qui approchaient de lui, et vous faites-vous un devoir de l'imiter lorsqu'il s'agit de ma gloire: c'est l'esprit de vengeance, de colère qui vous fait désirer ces punitions éclatantes, ce n'est pas l'esprit de la nouvelle loi de mon Evangile, qui est un esprit de douceur, de clémence et de miséricorde : *Nescitis cujus spiritus estis.*

N'espérez donc aucun succès ni aucune récompense de vos réprimandes, lorsque la douceur de l'Evangile ne les accompagne pas, elles irritent votre frère et Jésus-Christ même contre vous.

« Ce n'est point par ces réprimandes hautes, ces reproches humiliants, ces menaces publiques, que vous gagnerez votre frère à Jésus-Christ, que vous le porterez à se corriger de ces vices qui le damnent et qui vous font gémir, dit saint Augustin (*ad Aurel., episc. Ling., De correct.*), mais par de charitables leçons, de salutaires avis et de ferventes prières. »

Mais où sont-ils ces chrétiens doux, dont la haine, l'indignation, l'emportement ne regardent que le péché, qui savent l'art de gagner le pécheur, de s'insinuer dans son esprit, d'entrer dans son cœur, de mériter sa confiance, et de l'attacher avec douceur au char de Jésus-Christ? On ne voit que des censeurs sévères des actions du prochain ; des hommes de vengeance qui trouvent de la satisfaction dans les chutes de leurs frères ; des hommes sans ménagement pour la faiblesse et l'infirmité du pécheur ; des pharisiens austères qui l'humilient, le rebutent, lui ferment le ciel et le désespèrent. Ah! il n'est pas étonnant que les pécheurs résistent aux remontrances qu'on leur fait, qu'ils s'aigrissent, et que, rebutés, ils s'enfoncent de plus en plus dans l'abîme : ils ne découvrent dans les réprimandes qu'on leur fait, aucun trait de la douceur de Jésus-Christ, aucun désir de leur salut. Soyez doux et prudents pour corriger vos frères, ils vous écouteront.

De quoi s'agit-il dans le précepte de la correction fraternelle ? De gagner votre frère à Jésus-Christ, de le porter à gémir de sa faute, à briser les liens qui l'attachent au péché, à sortir de la route qui le conduit à sa perte éternelle ; or, un ministère si important demande de la prudence, des ménagements. « Pour ne point révolter, rebuter celui que l'on veut gagner, il faut : 1° lui épargner la honte d'une réprimande publique : *Inter te et ipsum solum parcens pudori*, dit saint Augustin (*in Psalm.* L) ; 2° lui tenir un langage qui l'anime, l'encourage, le console, *consolamini alloquendo* ; 3° il ne faut pas qu'il puisse nous reprocher les fautes que nous reprenons en lui : *exemplum præbete vivendo.* »

Est-ce prudence de ne pas choisir le temps et les lieux, lorsqu'il s'agit de reprendre

une personne ? Est-ce prudence de choisir, pour la gagner, les moyens les plus propres à la révolter et à la décourager ? Est-ce prudence d'entreprendre de détruire en elle les vices dont nous sommes coupables nous-mêmes, et qu'elle peut nous reprocher ? Non, sans doute. Or, sans prudence, on ne réussit pas dans l'accomplissement du précepte du Sauveur.

Pourquoi Jésus-Christ vous dit-il : Reprenez votre frère dans le secret : qu'il n'y ait que vous seul avec lui lorsque vous parlerez de sa faute ? *Inter te et ipsum solum ;* point de témoins de la correction que vous faites ; pour éviter, dit saint Augustin, de révolter votre frère, pour lui épargner la honte et la confusion, et le disposer plus efficacement à vous écouter et à profiter de vos charitables avis : *parcens pudori.*

Ah ! votre frère n'aurait pas besoin de vos remontrances, hommes imprudents, il serait déjà changé, converti, animé de l'esprit de Jésus-Christ, s'il écoutait avec docilité ce que vous lui dites dans un cercle, dans une compagnie, en présence de plusieurs personnes qui ignorent sa faute. Peut-il se persuader que c'est la religion qui vous fait parler, en vous voyant violer toutes les règles de la charité ? Non, il vous regardera comme des censeurs qui ferment les yeux sur ses plaies pour s'entretenir avec satisfaction des chutes qui les ont causées.

Si c'était le salut de votre frère qui vous occupât uniquement ; si la conquête de son âme était le principe de vos corrections, la prudence vous ferait choisir les moyens les plus propres à le ramener à son devoir et les plus efficaces pour le gagner à Jésus-Christ. Il vous verrait pénétré, touché, alarmé sur son sort ; il découvrirait dans votre contenance, vos regards, vos paroles, un frère, un ami, un chrétien que la charité de Jésus-Christ presse, anime ; il vous verrait disposé à lui tendre une main charitable pour l'aider à sortir de l'abîme où il est tombé ; il vous verrait pleurer sur les malheurs qui le menacent, et vos discours touchants et consolants lui feraient concevoir de l'horreur de sa faute, sans perdre l'espérance d'en obtenir le pardon : *consolamini alloquendo.*

Mais il voit en vous, hommes imprudents, un air, un ton, des discours qui l'abattent et le révoltent ; il vous voit plus satisfaits que touchés de ses fautes ; vous l'abattez sans le relever ; vous l'attristez sans le consoler ; vous lui parlez des vengeances de Dieu, vous ne lui parlez pas de ses miséricordes ; vous savez qu'il est haut, et vous commencez par l'humilier ; qu'il est craintif, et vous l'intimidez ; vous n'étudiez pas les moments, les circonstances où il est plus à lui ; vous n'attendez point que son cœur soit tranquille : ah ! vous ne réussirez pas ; vous l'irriterez contre vous, et il vous dira peut-être de vous appliquer à vous-même ce que vous lui dites.

Quelle imprudence de reprendre dans les autres les vices dont on est soi-même coupable ! A quels reproches, à quelle confusion ne s'expose-t-on pas ?

Quelle fut la honte de Judas, beau-père de Thamar, lorsqu'il eut prononcé un arrêt de mort contre cette veuve qui s'était prostituée dans la ville ? Dès qu'il eut appris son crime, sans examiner prudemment les circonstances de sa faute, il dit : Qu'elle soit brûlée vive : *Producite eam ut comburatur* (*Gen.*, XXXVIII). Ah ! juge imprudent, Thamar vous couvre de confusion en vous envoyant les gages que vous lui avez donnés pour satisfaire votre criminelle passion ! Vous êtes complice de ce crime qui mérite le feu ; le voile qui vous a empêché de reconnaître votre bru ne vous justifie pas aux yeux de Dieu, et vous avez raison de dire que Thamar est moins coupable que vous : *Justior me est.* (*Ibid.*)

Quelle fut la confusion des pharisiens, qui avaient fait traîner aux pieds de Jésus-Christ la femme adultère, lorsque ce divin Sauveur leur dit : *Que celui qui d'entre vous est sans péché lui jette la première pierre* (*Joan.*, VIII) ; alors ils se retirèrent honteusement.

Oui, dit saint Augustin (tract. 3 *in Joan.*), il convient que le pécheur soit repris, corrigé, puni, *puniatur peccatrix ;* mais il ne convient pas que ce soit des hommes vicieux, coupables des mêmes crimes, qui soient ses juges et qui décident de la punition : *Sed non a peccatoribus.* Que ceux qui se livrent à de coupables plaisirs, qui souillent leurs langues par des médisances, des calomnies, leurs mains par des injustices, des usures ; que le prodigue, l'avare, l'ambitieux, l'intempérant, le jureur, l'indévot, le scandaleux, soient repris, qu'ils soient corrigés, punis, *puniatur peccatrix ;* mais que ceux qui sont coupables des mêmes péchés ne soient pas assez imprudents pour s'établir leurs censeurs, leurs juges, *sed non a peccatoribus ;* car ces pécheurs pourraient leur dire : Commencez par vous-mêmes, guérissez-vous vous-mêmes, médecins imprudents ; vous êtes couverts de plaies aussi bien que nous, votre état est aussi dangereux que le nôtre ; pleurez sur vous avant de pleurer sur nous, servez-nous de modèles dans les voies que vous nous enseignez : *Exemplum præbete vivendo.*

Si l'on ne peut point vous faire tous ces reproches, chrétiens, espérez du succès ; mais point de précipitation, attendez-le patiemment ; car le défaut de patience empêche encore le succès de la correction fraternelle.

Vous voyez des chrétiens fâcheux et remplis d'un zèle impatient : s'il était en leur pouvoir, aucun pécheur ne subsisterait sous leurs yeux, il serait puni, écrasé ; Dieu ne l'attendrait pas à pénitence, il serait arraché à la terre et précipité dans les enfers. Ils ne semblent pas tant murmurer contre les scandales et les désordres qui règnent sur la terre, que contre la miséricorde qui laisse vivre ceux qui les commettent ; ils sont, par leur précipitation, semblables à ceux qui disaient à Jésus-Christ : Voulez-vous que nous allions présentement arracher l'ivraie que l'ennemi a semée avec le bon grain ? *Vis imus et colligimus ea ?* (*Matth.*, XIII.) Impatients, précipités, ils veulent que le pécheur change, se

corrige dès qu'ils le souhaitent; ils sont toujours prêts à employer la force, la violence; le défaut seul d'autorité leur manque. Ah! chrétiens, que cette précipitation est éloignée de la patience de Jésus-Christ! Que votre esprit est opposé au sien! Ecoutez-le : Non, serviteurs précipités, je ne veux point que vous alliez arracher l'ivraie qui est semée avec le bon grain, attendez avec patience le temps de la moisson. (*Matth.*, XIII.)

Laissez croître l'un et l'autre; dans votre précipitation vous pourriez confondre le bon grain avec l'ivraie : *Sinite utraque crescere usque ad messem.*

Voilà donc, mes frères, Jésus-Christ qui condamne ce zèle impétueux que rien n'arrête, que rien ne retient; cette dangereuse précipitation qui fait consentir à la perte du pécheur plutôt que d'attendre patiemment sa conversion Ses adorables lenteurs lorsqu'il s'agit de punir les pécheurs; la patience avec laquelle il les attend à pénitence; ces trois années qu'il accorde à cet arbre qui ne portait pas de fruits; ce faible roseau qu'il ne brise point; ces faibles étincelles cachées dans la fumée qu'il n'éteint point; ce mélange des pécheurs et des justes qu'il souffre sur la terre; tous ces scandales que ses anges ne doivent ôter qu'à la fin des siècles; cette séparation des élus des réprouvés, qui ne doit se faire qu'au dernier jour du monde : ne sont-ce pas là, mes frères, des exemples touchants de la patience du Sauveur pour attendre les pécheurs? Il les reprend, il les menace dans son Evangile, mais partout il nous fait entendre qu'il faut lasser sa patience avant d'éprouver les rigueurs de sa justice. Entrez donc dans l'esprit de ce divin Sauveur lorsque vous entreprenez de reprendre et de corriger vos frères.

Le défaut de patience est un obstacle à tous les succès que vous pouvez espérer : votre précipitation vous fait confondre souvent l'innocent avec le coupable; elle vous fait désespérer d'une conquête attachée à votre persévérance; elle vous empêche d'attendre les moments de la grâce qui doit triompher de votre frère et l'attacher au char de Jésus-Christ. Dieu vous a-t-il révélé ses secrets? vous a-t-il dit que la source de ses miséricordes était tarie pour ce pécheur dont vous désespérez absolument? Il n'est pas arrivé au terme, il est encore dans la voie; Jésus-Christ lui a-t-il fermé son cœur? son sang ne coule-t-il plus pour lui? n'a-t-il plus de part aux prières de l'Eglise? Il est sorti de la voie du salut, mais n'y peut-il pas rentrer? Ah! si vous vous intéressez sincèrement à son salut, plantez, arrosez, mais attendez patiemment que Dieu donne l'accroissement. Vos charitables avis, vos prières et votre patience auront peut-être un plus grand succès que vous ne pensez.

Il ne faut désespérer de la conversion d'aucun pécheur, dit saint Augustin (*De verbis Domini, in Matth.*, ser. 11), tant que l'adorable patience de Dieu l'attend à pénitence : *Quandiu pœnitentiæ Dei eum ad pœnitentiam adducit.* » Qui sait si celui qui nous scandalise aujourd'hui par ses crimes, ne nous édifiera par demain par son repentir et par ses larmes?

Qui sait si cet idolâtre, dont nous déplorons aujourd'hui le sort, continue saint Augustin, qui offre son encens à de vaines idoles fabriquées par les mains des hommes, ne passera pas demain des ténèbres du paganisme à l'admirable lumière des enfants de l'Evangile, et n'adorera pas avec les chrétiens le vrai Dieu en esprit et en vérité? *Paganus est hodie, unde scis utrum sit futurus crastino Christianus?* Qui sait si cet hérétique, qui combat aujourd'hui les dogmes de l'Eglise, qui partage sa foi, et défend avec fureur de profanes nouveautés, ne sera pas demain un catholique sincère, un disciple soumis de l'Eglise, un défenseur zélé de ses vérités? *Hæreticus est hodie quid si cras sequatur catholicam veritatem?* Qui sait si ce schismatique, qui a rompu l'unité, qui est aujourd'hui l'ennemi du Saint-Siége et le censeur des premiers pasteurs qui lui sont unis, ne rentrera pas demain dans l'unique troupeau que Jésus-Christ a formé, n'en sera pas la brebis la plus docile et la plus soumise, et ne pleurera pas les plaies qu'il lui avait faites par sa coupable séparation? *Schismaticus est hodie, quid si cras amplectatur catholicam pacem?* Qui sait enfin si ces hommes que vous abandonnez et que vous regardez comme des conquêtes impossibles, *quos desperatissimos damnas*, ne seront point, avant leur mort, de célèbres pénitents qui obtiendront le ciel?

Attendez patiemment le succès de vos corrections; enfin, comme vous avez quelquefois des inférieurs à reprendre et à corriger, le défaut de fermeté est encore à éviter dans l'important ministère de la correction fraternelle.

Je vois Dieu irrité contre un père, sa colère s'allumer, son bras vengeur s'appesantir sur lui et sur toute sa famille, des châtiments redoutables, une sévérité que rien ne peut adoucir, une vengeance qui s'étend sur toute une armée : je cherche la cause de cette colère du Seigneur, et je n'en vois point d'autre que la mollesse d'un père, un défaut de fermeté lorsqu'il s'agit de corriger des enfants coupables et rebelles aux ordres du Seigneur : *Eo quod noverat indigne agere filios suos et non corripuerit eos.* (I *Reg.*, III.)

Je parle du grand prêtre Elie : Tremblez, pères indulgents, supérieurs lâches et timides, qui ne reprenez que faiblement les coupables excès de ceux qui vous sont soumis : vous êtes menacés des mêmes malheurs, puisque vous êtes coupables des mêmes crimes.

Qu'était Elie? un vénérable vieillard : sa vie ne fut souillée d'aucun crime; un prêtre zélé pour la maison du Seigneur et l'arche sainte : son cœur était serré et tremblant lorsqu'elle était exposée aux insultes des incirconcis; un juge intègre : il a jugé tout Israël pendant quarante années, sans s'attirer aucun reproche; un adorateur fidèle du vrai Dieu; il le bénit et se soumet à ses vo-

lontés, lors même qu'il le menace par la bouche de Samuel, et lui prépare les plus terribles châtiments.

Ah! pourquoi ce grand prêtre, cet ancien juste d'Israël, ce vénérable vieillard est-il rejeté de Dieu, puni si sévèrement? Pourquoi tant de personnes enveloppées dans ces punitions éclatantes? Les Philistins sont vainqueurs, l'armée d'Israël est taillée en pièces, des milliers d'Israélites périssent sous le glaive, Ophni et Phinées qui portent l'arche sainte sont arrachés avec leurs habits de lévites, percés de coups, et expirent aux pieds de ce sacré dépôt qui passe dans les mains des infidèles; un Israélite couvert de poussière ne sort de la mêlée que pour aller annoncer ces malheurs au pontife, et accomplir par sa mort et celle de sa bru tout ce que le Seigneur avait dit dans sa colère. Pourquoi, encore un coup, Dieu, dont les miséricordes sont infinies, exerce-t-il une si rigoureuse justice? Le Saint-Esprit vous l'apprend, mes frères. Elie avait deux enfants qui servaient à l'autel, mais qui le déshonoraient et le souillaient par de honteuses actions et de sacriléges rapines. Comme leur père et comme grand prêtre, il était obligé de les reprendre et de les punir même sévèrement, mais il négligea ce devoir essentiel. Il se contenta de quelques molles remontrances, il fut indulgent et les laissa perpétuer leurs crimes : voilà la cause de tous les malheurs qui sont venus fondre sur sa tête criminelle : *Eo quod noverat indigne agere filios suos et non corripuerit eos.*

Qui sait encore, disent presque tous les Pères de l'Eglise, si tous ces malheurs temporels n'ont pas été suivis d'une réprobation éternelle, et si ce grand pontife, cet ancien juge d'Israël, n'expie pas encore dans les enfers et n'expiera pas pendant toute l'éternité sa négligence et sa mollesse, lorsqu'il était nécessaire de corriger sévèrement ses enfants? Sa vie fut pure, mais il ne fit pas usage de son autorité lorsqu'il le fallait; il ne déshonora point le ministère des autels, mais il le laissa déshonorer par ceux qui lui étaient soumis : « Et une coupable indolence, dit saint Grégoire le Grand (*Pastoral.*, II part., cap. 6), souilla sa vie particulière, toute sainte qu'elle était, et l'a fait condamner au tribunal de Dieu : *Propria vita justus, sed auctoritate pastorali remissus.* »

Exemple effrayant pour vous, parents indolents, qui vous contentez d'une légère réprimande, lorsqu'il faudrait une sévère punition! Une fausse tendresse vous fait épargner des enfants coupables et livrés au vice; votre faiblesse pour ces monstres qui s'élèvent sous vos yeux vous prépare des amertumes et des chagrins pour cette vie, et des châtiments éternels pour l'autre.

Ce défaut de fermeté, lorsqu'il s'agit de corriger un enfant qui se perd, qui a abusé de votre douceur, qui compte trop sur votre tendresse, qui a méprisé vos avis, vos réprimandes, qui profite de votre faible et de la place qu'il occupe dans votre cœur pour continuer son libertinage, ses débauches, vous rendra malheureux dans ce monde et dans l'autre.

C'est ce fils que vous chérissez tendrement, que vous n'osez reprendre et encore moins corriger, ce fils en qui vos yeux ne voient que des traits d'esprit, des vivacités pardonnables, des divertissements innocents, des défauts de la jeunesse que l'âge corrigera : ce fils qui est votre idole, pour lequel vous sacrifieriez tous vos autres enfants, dont en vain des amis, des voisins vous apprennent les intrigues criminelles, les liaisons dangereuses, les dépenses secrètes, les dangers auxquels il est exposé.

C'est ce fils toujours sage, toujours innocent à vos yeux, qui fera un jour votre honte, et peut-être le sujet de votre réprobation, parce que vous aurez manqué de fermeté lorsqu'il fallait le reprendre et le corriger.

Exemple effrayant pour vous, supérieurs, hommes en place, que l'indolence rend insensibles aux vices de ceux qui vous sont soumis, qui vous rassurez sur vos vertus et sur quelques réprimandes faites sans force et sans vigueur. Il faut empêcher tout le mal que vous pouvez, vos avis négligés doivent être suivis de sévères punitions.

Ne souffrez point, ô pasteurs de Jésus-Christ, d'Ophnis et de Phinées dans le sanctuaire, qui le souillent et le déshonorent; que la fermeté pastorale vous en fasse écarter ces hommes qui sèment l'ivraie avec le bon grain, qui enseignent l'indépendance et le mépris des puissances établies de Dieu : ces hommes qui, avec un caractère saint, ont des mœurs toutes profanes, qui font rougir les mondains mêmes par la licence de leurs discours, ou les autorisent dans leur vie criminelle par leurs coupables exemples; ne cédez point à la douceur de votre tempérament, à la sollicitation des grands : leurs péchés deviennent les vôtres.

Et vous, qui donnez ces places, ces emplois, ces gouvernements, ces charges, vous devez punir les abus, les concussions, les excès, les scandales et tous les désordres qui s'y commettent : ne les souffrez point par bonté, ne les pardonnez point par indulgence; que l'indolence ne vous endorme point sur des crimes qui offensent le Seigneur; que la recommandation ne vous fasse pas conserver en place des injustes, des violents, des débauchés, des scandaleux; punissez avec fermeté ces coupables, si vous voulez que leurs crimes ne soient pas les vôtres.

Enfin, chrétiens, accomplissez le précepte de la correction fraternelle, c'est un précepte intimé par Jésus-Christ; soyez en quelque sorte les apôtres de vos amis, de vos enfants, de vos inférieurs et de tous ceux que vous voyez s'écarter des voies du salut; mais accomplissez ce précepte avec douceur, avec prudence, avec patience et avec fermeté. Alors vous gagnerez votre frère à Jésus-Christ, et sa conquête vous méritera des grâces pour votre propre salut, et arriver au terme heureux de l'éternité. Je vous le souhaite.

SERMON XIII.

SUR LE ZÈLE.

In hoc cognovimus charitatem Dei : quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus, pro fratribus animas ponere. (*I Joan.*, III.)

Nous avons reconnu l'amour de Dieu en vers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, et nous devons donner aussi notre vie pour nos frères.

C'est faute de zèle qu'on est insensible à la perte des âmes et qu'on se croit dispensé de travailler à leur salut. On n'étudie pas le mystère de l'amour d'un Dieu pour les hommes ; les abaissements de son incarnation, les travaux de sa vie mortelle, les douleurs de sa mort, les sentiments de son cœur ouvert à tous sans distinction, ne font aucune impression sur la plupart des chrétiens ; ils n'en conçoivent pas de plus hautes idées des âmes pour lesquelles il s'est abaissé, il a souffert et a répandu tout son sang ; ils n'en sont pas plus sensibles à leur perte ; cependant, dit l'apôtre saint Jean, nous devons imiter l'amour et la charité de Jésus-Christ, lorsqu'il s'agit du salut des âmes ; nous devons, comme lui, exposer cette vie temporelle lorsqu'il est nécessaire pour le salut de nos frères : *Et nos debemus animas ponere.* Si cette charité ne règne point dans nos cœurs, si ce saint zèle ne nous anime point, nous n'aimons ni Dieu ni notre prochain. Apprenez donc, chrétiens, aujourd'hui, que c'est une erreur de croire qu'il n'y ait que les apôtres, les missionnaires, les prédicateurs qui soient obligés d'avoir du zèle.

Il est vrai qu'ils sont chargés d'un ministère qui vous est interdit, quant aux fonctions du caractère sacré : offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache, remettre les péchés, enseigner, prêcher, tout cela ne regarde que les évêques et les prêtres. Il faut avoir reçu l'onction sainte du sacerdoce de Jésus-Christ pour exercer ce redoutable ministère. Mais pendant que ces ministres du Dieu vivant travaillent avec tant de zèle à la sanctification des hommes qui habitent toute la terre ; que l'évêque parcourt son diocèse pour confirmer ses diocésains dans la doctrine de l'Eglise et corriger les vices et les abus ; que le pasteur gouverne ses paroissiens, instruit les ignorants, soutient les justes, court après la brebis égarée, que le prédicateur tonne dans les chaires chrétiennes, invective contre le scandale et s'efforce de toucher les cœurs, que le missionnaire passe les mers pour aller annoncer l'Evangile aux infidèles ; vous sera-t-il permis d'être tranquilles, indifférents pour toutes ces âmes que Jésus-Christ a tant aimées, pour lesquelles il a répandu tout son sang, et pour lesquelles les hommes apostoliques n'épargnent ni leurs soins, ni leurs sueurs, ni leur vie même ? Vous ferez-vous une loi de n'être touchés ni des pertes, ni des conquêtes de l'Eglise ? Vous sera-t-il permis d'être indifférent, soit que les âmes se perdent ou se sauvent, que Dieu soit offensé ou glorifié ? Ah ! que seriez-vous alors dans le christianisme ? J'ose le dire, mes frères des monstres, les ennemis de Jésus-Christ, les plus opposés à son amour, aux sentiments de son cœur, qui veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Mais pour mettre un ordre dans cette instruction, je dis que deux choses doivent exciter votre zèle : la gloire de Dieu ; le salut du prochain.

Ce plan, tout simple qu'il est, vous instruira à fond sur cette importante matière, et mérite toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu méconnu dans ses ouvrages par des peuples qui transfèrent à de vaines idoles le culte suprême qui lui est dû ; un Dieu méprisé dans son Eglise par des esprits superbes qui la déchirent et combattent sa doctrine ; un Dieu outragé dans sa loi par des hommes qui la violent audacieusement, et se font gloire de leurs coupables infractions ; ne sont-ce pas là de puissants motifs pour exciter notre zèle ?

Le règne de l'idolâtrie dans tant de climats éloignés ; les ravages de l'hérésie dans le sein même de la religion ; les progrès du vice dans tous les états : ah ! peut-on aimer et ne pas gémir ? Etre sans zèle ?

Oui, Seigneur, tous ceux qui voient avec indifférence le démon avoir des temples, des autels ; l'erreur des apôtres, des apologistes ; le vice des succès, des approbateurs, sont insensibles à votre gloire, et demandent tous les jours en vain que votre saint nom soit honoré et glorifié.

Qu'est-ce que le zèle de la gloire de Dieu que je veux vous inspirer aujourd'hui ? C'est un feu divin qui brûle et dévore une âme qui aime son Dieu ; c'est une douleur, un abattement, une sainte indignation à la vue des hommages qu'on lui ravit et des outrages qu'on lui fait ; c'est un saint transport, une pieuse émotion à la vue des triomphes du démon et du règne de l'idolâtrie. Donnons des exemples de ces saintes ardeurs et de ce zèle qui touche, transporte, embrase et dévore les serviteurs de Dieu.

David voit les Babyloniens et d'autres peuples qui méconnaissent le vrai Dieu, qui élèvent des autels sacrilèges, rendent les honneurs divins à des hommes fameux par leurs vices, et se prosternent devant le bois et la pierre : son zèle, comme un feu dévorant, le consume. J'ai séché, dit-il, ô mon Dieu ! en voyant vos créatures vous méconnaître, la gloire de votre saint temple méprisée et les autels du démon ornés, chargés de présents et environnés de coupables adorateurs : *Zelus domus tuæ comedit me.* (*Psal.* LXVIII.) Les mépris, les insultes, les outrages, les sacrilèges de ces aveugles mortels sont tombés sur moi ; leurs péchés qui vous offensent, plongent mon cœur dans un torrent d'amertumes, et je ressens tous les coups qu'ils portent contre votre divine majesté ! *Opprobria exprobrantium tibi cecideruut super me.* (*Ibid.*)

Ce feu dévorant, ce zèle tout divin qui consumait David en voyant la gloire et la grandeur de Dieu méprisées et profanées

dans son saint temple, anima aussi Jésus-Christ d'une sainte colère, lorsqu'il vit des marchands profaner le temple de Jérusalem. L'Evangile nous apprend que ses disciples citèrent alors l'exemple du saint roi d'Israël, pour nous prouver que le même zèle avait animé le prophète dans une pareille circonstance : *Recordati sunt vero discipuli ejus, quia scriptum est zelus Domus tuæ comedit me.* (*Joan.*, II.)

Mathatias et ses enfants furent dans une douleur, un abattement, une consternation inexprimables, lorsqu'ils virent Antiochus entrer audacieusement dans Jérusalem, emporter les vases sacrés, placer la statue de Jupiter dans le saint temple, et forcer les Juifs de violer la loi sainte du Seigneur. Mathatias ne put voir sans douleur ces profanations : *vidit et doluit* (I *Machab.*, II); il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice : *scidit vestimenta sua.* (*Ibid.*)

Son zèle s'alluma, et un Juif apostat se présentant pour sacrifier aux idoles, tomba et expira sous les coups que lui porta ce saint prêtre, défenseur zélé de la loi. Après, lui et ses enfants ne firent plus entendre que des soupirs, des tristes accents, et se plaignaient de ne vivre que pour voir leur Dieu outragé, et la sainteté du temple souillée et dans l'opprobre : *quo ergo nobis adhuc vivere.* (*Ibid.*)

Saint Paul fut ému, il se sentit comme emporté par une sainte indignation, lorsqu'il jeta les yeux sur Athènes, cette ville florissante, et qu'il la vit adopter toutes les erreurs, les superstitions les plus grossières, avoir dans son enceinte plus de divinités que de citoyens, et surpasser toutes les villes de la Grèce par son aveugle attachement aux idoles : *Incitabatur spiritus ejus in ipso videns idolatriæ dedicatam civitatem.* (*Act.*, XVII.) Quoi! dans une ville qui est le séjour des sages, dans le plus célèbre sénat du monde, on vous méconnaît, ô mon Dieu! Vos ouvrages vous annoncent, les hommes sont tout investis de votre divinité, elle brille, elle éclate partout; ce vaste univers est comme un grand livre où l'existence d'un Etre suprême est écrite en caractères intelligibles, et ces philosophes ne veulent point vous reconnaître! Ah! je vais vous annoncer dans ce fameux aréopage, faire connaître la vanité de leurs idoles, et m'efforcer de vous gagner des adorateurs.

C'est ainsi, chrétiens, que le zèle pour la gloire de Dieu est dans ses fidèles serviteurs; tantôt comme un feu dévorant qui les sèche et les consume; tantôt comme un transport divin qui les fait tout oser, tout entreprendre; tantôt comme une sainte jalousie des triomphes du démon qui les consterne, les abat, et leur fait trouver la vie triste et amère.

Ce zèle de la gloire de Dieu a animé aussi tous les hommes apostoliques, tous les missionnaires; c'est lui qui leur représente le malheur de ces peuples qui n'ont pas reçu la foi, et qui sont attachés au char du démon par un culte superstitieux; c'est lui qui les arrache à leur famille, à leur patrie, aux douceurs et aux commodités de la vie; c'est lui qui leur fait braver les périls d'un long et pénible voyage, passer les mers pour aller dans un nouveau monde prêcher le royaume de Dieu; c'est lui qui leur fait affronter la mort, les roues, les glaives, les feux et les plus affreux supplices.

O religion chrétienne! religion sainte! le zèle vous étend, vous enrichit, vous console de vos pertes; voyez avec plaisir ces hommes apostoliques, ces missionnaires que Dieu suscite dans tous les siècles pour sa gloire et pour la vôtre.

Ne serez-vous pas étonnés, mes frères, si je vous dis que vous pouvez partager la gloire de ces missionnaires qui vont prêcher la foi aux infidèles, et faire briller la lumière de l'Evangile chez ces peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort? C'est cependant une vérité.

Oui, si vous le voulez, dit saint Grégoire pape (hom. 6 *in. Evang.*), vous pouvez mériter les noms sublimes d'anges, d'apôtres que l'on donne aux prédicateurs de l'Evangile : *Hujus altitudinem nominis etiam vos si vultis potestis mereri.* Ayez du zèle, gémissez des conquêtes du démon, déplorez, dans l'amertume de votre cœur, le sort de ces royaumes, de ces empires qui ne connaissent pas le vrai Dieu; séchez de douleur en voyant son nom blasphémé si souvent et dans tant de lieux; unissez-vous aux zélés missionnaires qui vont travailler à étendre son royaume; aidez-les de vos prières, de vos aumônes; que leurs missions vous occupent; que leurs succès vous réjouissent; que les contradictions, les persécutions qui les arrêtent, les retardent, vous affligent; en un mot, soyez unis avec eux de sentiments, de désirs; que le zèle qui les transporte au delà des mers vous anime dans votre patrie, dans votre famille; mais hélas! on est insensible aux progrès de l'Evangile, le règne de l'idolâtrie dans tant de climats éloignés, aussi bien que les ravages de l'hérésie dans le sein de la religion, ne touchent point les chrétiens de nos jours, ils n'ont point de zèle. Peut-on être animé de l'esprit de Jésus-Christ et ne pas aimer son Eglise, être insensible à ses pertes ou à ses conquêtes, aux plaies qu'elle reçoit de l'hérésie et du schisme, et aux anathèmes qu'elle est forcée de prononcer contre les hérétiques et les schismatiques?

Jésus-Christ a aimé son Eglise jusqu'à se livrer à la mort pour elle; elle a été enfantée sur la croix : c'est là le lit nuptial d'où elle est sortie pure et sans tache. Elle sera toujours visible, on ne pourra jamais la méconnaître; jusqu'à la fin des siècles, son divin Epoux sera avec elle tous les jours; les années, les siècles qui altèrent, causent du déchet dans les plus grands empires, donneront toujours un nouveau lustre à sa sainteté; et bien loin que sa vieillesse la rende méprisable, elle servira à confondre ses ennemis.

C'est cette Eglise que Jésus-Christ nous

commande d'écouter comme lui-même; c'est cet unique bercail où se tiennent renfermées les brebis dociles; c'est cette pierre solide où doivent se briser tous les efforts de l'enfer armé pour l'anéantir; c'est cette robe précieuse que les soldats ont respectée et n'ont point voulu diviser; c'est cette arche sainte que Dieu conserve sur les eaux, et hors de laquelle tous les hommes périssent.

C'est cette colonne de la vérité inaccessible à l'erreur et au mensonge; enfin c'est notre mère, et nous cessons d'avoir Dieu pour Père, lorsque nous cessons de la reconnaître sous cette qualité, et d'être des enfants soumis.

Que de titres, chrétiens, pour exciter notre zèle et nous porter à pleurer ses pertes, à nous réjouir de ses conquêtes! Mais hélas! un esprit d'orgueil et d'indépendance, un esprit de curiosité et de dispute, un esprit de parti et de nouveauté, un esprit de singularité et d'aigreur, anime aujourd'hui un grand nombre de chrétiens, allume des dissensions, attache les uns à Apollon, les autres à Céphas; point de charité, point de douceur, point de prières, point de larmes sur les maux de l'Eglise; on voit beaucoup de zèle, de vivacité, mais c'est plus pour se satisfaire que pour consoler l'Eglise; on aigrit ses frères au lieu de les ramener. Je puis dire ici avec saint Paul, que beaucoup de chrétiens font éclater un grand zèle pour la vérité : *Testimonium illis perhibeo, quod æmulationem Dei habent* (*Rom.*, X); mais il n'est pas éclairé, charitable, prudent; ce n'est pas la connaissance de la vérité qui l'anime, c'est la prévention, la passion : *Sed non secundum scientiam.* (*Ibid.*)

Or, les personnes qui sont animées de ce zèle ne sont pas plus utiles à l'Eglise que ceux qui n'en ont point du tout; au contraire, par leur précipitation, leurs reproches, elles mettent des obstacles au retour de ses enfants égarés.

Quand je vous dis, mes frères, que vous devez avoir du zèle pour les intérêts de l'Eglise, je n'entends pas que vous vous érigiez en apôtres, en docteurs, que vous parliez dans les cercles des matières sublimes de la grâce et de la prédestination, que vous leviez des disputes avec ceux qui ne pensent pas comme vous, que vous désiriez la perte des ennemis de l'Eglise plutôt que leur conversion, et que vous supportiez avec chagrin la charitable lenteur de cette Epouse du Sauveur, lorsqu'il s'agit de les retrancher de son sein; à Dieu ne plaise que je vous inspire ce zèle pharisaïque; ce zèle que la charité de l'Eglise condamne; ce zèle qui entretient les disputes, qui les échauffe; ce zèle qui fait beaucoup de mal et ne produit aucun bien! Si c'est la gloire de Dieu, méprisée dans son Eglise, qui vous anime, vous la consolerez par votre soumission, par votre horreur pour les nouveautés qu'elle condamne, vous détesterez les erreurs qui l'affligent, vous aimerez toujours ceux qui les avancent et les débitent, vous gémirez, vous prierez pour leur conversion; et assurés de la victoire que l'Eglise doit remporter, la perte de ceux qui combattent contre elle fera tout le sujet de votre douleur.

Tel fut le zèle dont furent animés les apôtres, les saints docteurs et tous les saints qui aimaient l'Eglise, lorsque les hérésiarques paraissaient, débitaient une nouvelle doctrine; lorsque des hommes d'indépendance rompaient l'unité et formaient ces schismes si difficiles à éteindre sans trahir la vérité, sans favoriser l'erreur, sans rien accorder à la nouveauté, au mensonge. Ils s'efforçaient de les gagner par la douceur, les remontrances, de savantes conférences, une exposition claire des dogmes contestés, des preuves lumineuses, et surtout l'autorité de l'Eglise infaillible et toujours vierge dans sa foi; mais on voyait toujours agir la charité pastorale, la douceur d'une mère tendre qui ne prend qu'à regret et qu'en versant des larmes le glaive spirituel pour frapper ses enfants rebelles et obstinés.

Le zèle de la gloire de Dieu méprisé dans son Eglise suscita les Jérôme, les Augustin, les Athanase, les Hilaire, contre les Pélage et les Arius; il fit sortir même des solitaires de leur solitude : on vit le grand Antoine sortir de son désert pour aller combattre les ariens à Alexandrie; mais tous ces saints s'efforçaient de sauver les hérétiques en détruisant l'erreur; ils n'étaient pas insensibles aux plaies qu'ils faisaient à l'Eglise, mais ils n'étaient pas non plus insensibles aux plaies mortelles qu'ils faisaient à leurs âmes.

Tel est le zèle que je veux vous inspirer, mes frères, par rapport aux hérétiques et aux schismatiques; un zèle qui vous rende sensibles aux maux de l'Eglise votre mère, et à la perte de ceux qui lui désobéissent et se révoltent contre elle.

Oui, vous devez vous affliger de la perte de ces colombes fugitives qui sont sorties de l'arche et qui n'y rentrent pas.

De ces esprits superbes qui languissent dans de vaines questions, partagent la foi, et combattent les dogmes les plus anciens.

De ces faux apôtres qui vont répandre leur pernicieuse doctrine dans les villes et les provinces de ce royaume.

De ces hommes artificieux qui mêlent adroitement l'ivraie avec le bon grain, et les plus dangereuses erreurs avec les plus grandes vérités.

De ces hommes téméraires qui osent calomnier l'Eglise et lui disputer ses prérogatives; assurer que le vaisseau de Pierre a fait naufrage, parce qu'il est battu par la tempête; que les forces de l'enfer ont prévalu contre la pierre fondamentale de l'Eglise, parce qu'ils s'en sont détachés, et louer avec affectation ceux qui méprisent le Saint-Siége, le centre de l'unité chrétienne.

Comme tous ces aveugles se perdent par leur révolte contre les dogmes et l'unité de l'Eglise, votre zèle doit vous faire gémir, pleurer et prier pour leur retour dans le sein de cette tendre mère, aussi bien que

pour la destruction du vice et la conversion des pécheurs.

Oui, c'est faute de zèle que le vice se répand comme un torrent sur la terre, qu'il infecte tous les Etats, que le crime paraît avec audace, que la licence règne, que les maximes du monde sont accréditées, que mille coupables usages ont comme force de loi, que la liberté, en matière de mœurs et de religion, n'a plus de bornes; que les pécheurs marchent tête levée, et que les justes sont méprisés, tournés en ridicule, obligés de se cacher, et réduits à gémir dans le secret des désordres de leur siècle. Personne ne prie, ne gémit, ne s'oppose au torrent de l'iniquité : un Dieu outragé, sa loi violée, ses ennemis victorieux, tant d'infortunés attachés au char du démon, tout cela ne touche point le cœur du chrétien. D'où vient ce défaut de zèle? Du défaut de charité, dit saint Bernard (serm. 42); le zèle est inséparable de l'amour divin : on n'aime point Dieu quand on le voit offenser tranquillement; et la charité est éteinte dans votre cœur quand le zèle de sa gloire ne vous anime plus : *Si te zelus deseruit et amor.*

Voyez les larmes des prophètes de Jésus-Christ sur les péchés de Jérusalem.

Voyez les gémissements, les prières des saints sur les désordres de leurs siècles; les écrits, les discours, les invectives des Pères de l'Eglise contre les vices des chrétiens; les sacrifices, les pénitences de tant de justes pour apaiser la colère du Seigneur irrité des crimes de leurs frères. Ah! dès que vous êtes insensibles aux péchés qui se commettent sous vos yeux, aux progrès du libertinage, aux triomphes de l'impiété, aux conquêtes du démon, vous n'aimez point Dieu. Peut-on l'aimer sans s'intéresser à sa gloire? Peut-on l'aimer et le voir sans douleur outrager? Peut-on l'aimer et ne pas travailler, autant qu'il est en soi, à la destruction du vice? Non, mes frères, en cessant d'avoir du zèle vous cessez d'aimer Dieu : *Si te zelus deseruit et amor.*

Aussi Jésus-Christ a-t-il dit (et prenez garde à ceci), mes frères, que le refroidissement de la charité suivrait de près les progrès de l'iniquité, et qu'on ne verrait pas régner ce feu sacré lorsque les vices se seraient multipliés : *Quoniam abundavit iniquitas refrigescet charitas* (*Matth.*, XXIV); si la charité régnait dans les cœurs, on verrait autant d'ennemis du vice, du libertinage, de l'impiété, qu'il y a de chrétiens embrasés de ce feu divin : un saint zèle en ferait autant de prédicateurs de la vertu et de destructeurs du crime.

Mais hélas! la corruption s'étend de plus en plus; les siècles les plus licencieux n'avaient point d'autres vices que les nôtres; la jeunesse n'y était pas plus effrénée, les passions plus éclatantes, les scandales plus grands, les injustices plus criantes, les sociétés plus dangereuses, la volupté plus à la mode, les plaisirs plus grossiers, les infractions de la loi plus communes, l'innocence plus exposée, la vertu plus méprisée, en un mot Dieu plus offensé; et cependant, pourrais-je dire ici avec saint Cyprien : Où sont ceux qui prient, qui gémissent, qui se soulèvent contre les scandaleux, les impies, les profanateurs, les hommes de vices, de désordres? Ou sont les Noé, les Moïse, les Samuel, les Job, les Phinées? Ah! parce que l'iniquité abonde, la charité se refroidit. Ne pas aimer Dieu et n'avoir point de zèle, c'est une même chose.

Ce déluge de vices qui inonde la terre entraîne nos frères; ils sont emportés par le torrent de la coutume, du mauvais exemple; et il ne se trouve point de Noé qui les dérobe à cette inondation générale, et qui leur procure un asile sûr, où ils puissent servir Dieu et mériter sa protection : *Rarus Noe qui arcam provideat.* (S. Cypr., *De jejunio et tentatione.*)

Des hommes téméraires portent leurs regards audacieux jusque dans le ciel, et osent blasphémer contre les mystères qui s'y passent; sur la terre, ils blasphèment ce qu'ils ignorent; ils inondent la république chrétienne de leurs scandaleux écrits; ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, est en proie à leur orgueilleuse critique; et les décisions que ces sacriléges donnent au tribunal de leur raison donnent cours à des systèmes injurieux à la Divinité, aux dogmes de la religion, à l'autorité de l'Eglise, à la foi, à l'innocence; et il ne se trouve presque point de Moïse qui se soulève pour combattre, terrasser et punir ces sacriléges : *Rarus Moyses qui occidat sacrilegos.*

Les infracteurs de la loi sainte se multiplient tous les jours; les commandements du Seigneur sont violés avec scandale; on désobéit par goût, par délicatesse, par principe, aux lois et aux décisions de l'Eglise; les abstinences, les jeûnes qu'elle ordonne, révoltent la délicatesse; ses décisions sur la doctrine révoltent l'esprit d'indépendance; de là ce grand nombre de rebelles, et il ne se trouve presque point de Samuel qui soit touché de ces résistances, qui pleure les crimes et la perte de ces désobéissants : *Rarus Samuel qui inobedientes lugeat.*

Des enfants emportés par l'ardeur de la jeunesse, entrent aveuglément dans la route de la perdition; des passions naissantes, qu'on n'a pas soin de dompter, les attachent au char de la volupté; ils courent de précipice en précipice, et reçoivent avec plaisir les plaies mortelles du péché; et il ne se trouve presque point de parents qui redoutent, comme Job, la perte de leurs enfants, et qui offrent le sacrifice de leurs prières au Seigneur pour leur conversion : *Rarus Job.... qui sacrificium offerat.*

L'impureté, ce vice qui ne devrait pas être connu parmi les chrétiens, est aujourd'hui le vice de tous les états. Il souille la jeunesse, la vieillesse, les grands, les petits, tous les âges et tous les états de la vie. Les maîtres de la volupté ont des écoles, des académies où ils en donnent des leçons; de malheureux auteurs la font goûter et aimer même dans les sales productions de leur es-

prit; des ouvriers lubriques en représentent toutes les coupables amorces dans les peintures obscènes, les statues immodestes et les postures indécentes qu'ils exposent sous les yeux de leurs frères. En un mot, tous ces impudiques ont des retraites commodes; ils sont même comblés de biens; l'art de séduire les cœurs leur procure une éclatante réputation, et il ne se trouve presque point de Phinées qui conçoive de l'horreur de ces apôtres de la volupté, qui les proscrive, brûle, détruise leurs édifices séducteurs : *Rarus Phinees qui perfodiat impudicos.*

Si on aimait Dieu, si on s'intéressait à sa gloire, comme tous ces justes dont je viens de parler, on aurait du zèle; car la gloire de Dieu doit l'animer et le faire éclater dans les chrétiens, aussi bien que le salut des âmes: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On ne médite pas assez, chrétiens, le mystère du salut des âmes, leur grandeur, leur destinée, l'amour d'un Dieu pour elles, ce qu'il a fait pour les sauver, ce qu'il fait tous les jours; tous ces traits divins sous lesquels il nous les représente ne font que de légères impressions sur la plupart des chrétiens; de là cette indifférence avec laquelle on les voit se souiller des taches du péché, s'égarer des routes du salut, rendre inutiles les souhaits et le sang d'un Dieu Sauveur.

Ah! c'est faute de zèle qu'on ne redoute point la perte des âmes, qu'on ne s'intéresse point à leur salut et qu'on méprise ces précieuses conquêtes de l'amour et de la mort de Jésus-Christ. Consultez votre foi, et vous aurez une juste idée de la grandeur de l'âme: contemplez Jésus-Christ sur la croix, et vous verrez ce qu'il lui en a coûté pour la racheter; faites attention aux piéges que le démon lui tend, et vous redouterez sa perte.

La dignité de l'âme sortie des mains de son Créateur; le prix d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu, la perte d'une âme, malgré les recherches d'un Dieu: peut-on être chrétien et ne pas avoir du zèle pour le salut du prochain? Non.

Le chrétien doit estimer les âmes comme précieuses aux yeux de Dieu, comme les conquêtes de Jésus-Christ, comme des trésors confiés à ses soins; en trois mots ce qu'elles sont, ce qu'elles valent, ce qu'elles peuvent devenir, autant de motifs qui doivent exciter notre zèle. Encore un peu d'attention.

Écoutez, chrétiens, le langage de la foi, de l'Evangile, de l'Eglise, des saints docteurs, la voix des martyrs, les réponses qu'ils faisaient aux tyrans, et vous aurez une juste idée de la grandeur de l'âme, vous connaîtrez sa dignité, son origine, sa destinée.

L'âme est un souffle divin, une substance spirituelle que Dieu a créée immortelle. Elle agit, elle connaît, elle désire, elle aime, elle anime le corps; c'est par elle qu'il se soutient, qu'il subsiste; dès qu'elle en est séparée, il se détruit et retourne en poussière, parce qu'il n'est que matière; mais l'âme étant une substance spirituelle, elle ne peut jamais être détruite : son immortalité est un dogme de notre foi, et il n'y a que les impies, les libertins qui osent le combattre.

Lorsque l'on parle de l'âme, dit saint Augustin (*ad fratr. in erem.*, serm. 48), il ne faut point se représenter aucune matière, quelque pure, quelque déliée, quelque noble qu'elle soit; elle est toute spirituelle, et tout ce qui est matière ne lui convient pas : *Omne enim spiritale suum est.* C'est une erreur et une impiété de penser qu'elle soit mortelle, que la destruction du corps soit suivie de la sienne : elle est destinée, si elle est fidèle, à la possession éternelle de Dieu; elle doit habiter le séjour de sa gloire, participer à la félicité des anges, et jouir de la vue des trois personnes adorables de la sainte Trinité : *Cœlum habet ad manendum, angelos ad congaudendum, Trinitatem ad fruendum.*

C'est pour cela qu'il l'a créée immortelle, à son image, et ornée de ces connaissances, de ces lumières, de ces désirs qui embrassent l'éternité, et que l'éternité seule peut satisfaire : *est Dei imagine insignita.*

Or, chrétiens, la foi nous faisant ainsi connaître la grandeur, l'excellence et la haute destinée de l'âme, pouvons-nous être indifférents et insensibles, lorsque nous voyons nos frères exposer leurs âmes aux plus grands dangers, les souiller par de honteux plaisirs, les sacrifier à l'intérêt, à l'ambition et aux coupables maximes du monde?

Ah! la foi est morte dans un chrétien, ou le zèle du salut du prochain doit l'animer, le transporter saintement lorsqu'il voit un pécheur négliger son âme, la souiller, la dépouiller de ses ornements de gloire, et l'exposer à une ignominie éternelle.

Le défaut de zèle et l'indifférence pour le salut des âmes ne doivent se trouver que dans ces impies et ces libertins qui nient qu'elles soient immortelles, et dont en passant je vais vous faire connaître le déplorable aveuglement.

Le Saint-Esprit nous dépeint leurs égarements dans le second chapitre du livre de la *Sagesse*, et les discours qu'ils tiennent sur la vie future.

Le temps de notre vie est court, disent-ils; il n'y a rien au delà du tombeau, la destruction du corps de l'homme est la fin de toute chose pour lui; ce qui nous anime présentement n'est qu'un souffle qui se dissipera, un feu qui s'éteindra, une matière plus pure, plus subtile que tout ce qui est terrestre, mais qui s'anéantira; on parle d'une vie future, d'un autre monde où nous devons exister éternellement : mais aucun de ceux qui sont morts n'est revenu nous instruire et nous assurer que cela soit vrai : *Non est qui agnitus sit reversus ab inferis.* (*Sap.*, II.) Ne comptons que sur cette vie, profitons-en: voilà le langage des impies. Mais pourquoi raisonnent-ils ainsi? Le Saint-Esprit nous l'apprend : C'est pour satisfaire leurs pen-

chants criminels sans remords, et se livrer aux plaisirs des sens sans inquiétude ; telle est la conséquence que leur cœur tire de l'incertitude de l'autre vie : livrons-nous aux plaisers des sens ; ne leur refusons aucune satisfaction ; couronnons-nous de roses ; que la volupté nous suive partout ; ne craignons pas de Juge qui nous punisse après la mort : tout périt avec nous.

Or il est aisé de voir que c'est la corruption du cœur qui leur fait tenir ce langage : c'est elle aussi qui fait parler, écrire ces philosophes, ces libertins de nos jours ; ils débitent hardiment ces impiétés dans les cercles et dans leurs ouvrages, persuadés que c'est un moyen sûr pour éteindre l'esprit de piété, étouffer les remords d'une conscience qui gémit, et faire vivre tranquillement dans les plus honteux désordres.

Mais il est aisé de prouver que l'immortalité de l'âme est attestée par des témoignages divins, car je laisse ici ce qu'en ont dit de sages païens guidés par les seules lumières de la raison.

Tantôt Jésus-Christ nous dit : *Les bons iront dans la gloire éternelle, et les méchants dans un supplice qui n'aura point de fin* (*Matth.*, XXV) ; tantôt : *Ne craignez point ceux qui n'ont du pouvoir que sur les corps, mais craignez celui qui peut précipiter tout à la fois le corps et l'âme dans la géhenne éternelle* (*Luc.*, XII) ; tantôt : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme?* (*Marc.*, VIII) ; tantôt : *Que peut donner l'homme en échange de son âme, s'il la perd?* (*Matth.*, XVI) ; tantôt enfin : *L'âme n'est-elle pas plus que le vêtement? L'âme n'est-elle pas plus que le corps?* (*Matth.*, VI.) Or Jésus-Christ pouvait-il mieux nous prouver la grandeur de l'âme, son immortalité, sa haute destinée ?

Or je dis, chrétiens, que ces oracles du Sauveur nous prouvent deux choses : l'aveuglement de ceux qui nient l'immortalité de l'âme, et le crime de ceux qui la croient et n'ont pas de zèle pour le salut du prochain ; car voici les conséquences que j'en tire par rapport à vous dont la foi est pure :

Il y a un paradis, un enfer : donc votre zèle doit vous faire gémir, pleurer, prier pour ceux que vous voyez entrer dans la route qui conduit au lieu des supplices, et faire tout ce qui est en vous pour les remettre dans la route du ciel.

On doit plus craindre la perte de l'âme que celle du corps, les menaces de Dieu que celles des hommes : donc ceux qui par crainte, par faiblesse, par respect humain, violent la loi de Dieu, doivent vous toucher et exciter votre zèle.

Les plus grandes fortunes, les honneurs les plus distingués, ne sont d'aucune utilité, quand on perd son âme ; l'homme ne peut rien donner en échange qui lui soit comparable : donc toutes les pertes du monde ne doivent point vous toucher comme celle d'une âme ; l'âme est plus que le vêtement et que le corps : donc vous devez sacrifier vos biens et votre vie même pour le salut des âmes. Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ nous a prêché ; voilà les grandes idées que nous devons concevoir des âmes : elles sont immortelles, elles doivent jouir de la gloire éternelle, si elles sont fidèles. Voilà ce qu'elles sont. Mais que valent-elles? de quel prix ne doivent-elles pas être à nos yeux depuis qu'elles sont les précieuses conquêtes de son sang ?

Nous étions tous, par l'ineffable communication du péché originel, des enfants de colère, dit saint Paul (*Ephes.*, II) ; condamnés à des supplices éternels, nous étions devenus les conquêtes du démon : il avait attaché à son char, par la prévarication du premier homme, toute la race coupable. Or, dit saint Augustin (tract. 34 *in Joan.*), si nous étions, par notre naissance dans le péché, des enfants de colère : *si filii iræ*, nous étions donc exposés aux vengeances d'un Dieu offensé, nous méritions les châtiments terribles que sa justice prépare aux coupables, les supplices éternels de l'enfer : *Ergo filii vindictæ filii pœnæ, filii gehennæ?* Oui, mais écoutez l'Apôtre : Toutes ces âmes souillées du péché, ennemies de Dieu, frappées de malédictions, exclues du ciel, gémissant sous l'empire du démon, ont trouvé dans le ciel un Dieu même pour réconciliateur ; le Verbe éternel s'est fait homme : il s'est immolé, offert pour l'homme à un Dieu irrité ; son sang a tout pacifié dans le ciel et sur la terre ; sa mort a désarmé l'enfer, et lui a arraché les victimes infortunées de sa malice : c'est ainsi, continue l'Apôtre, que vous avez été rachetés par un grand prix : *Empti estis pretio magno* (I *Cor.*, VI) ; or les âmes sont donc les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui forme dans sa gloire le projet de les racheter, les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui s'humilie, s'anéantit sous la forme des esclaves et des pécheurs.

Les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui les cherche dans leurs égarements, qui leur prodigue ses grâces et ses caresses ; les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui s'offre à la mort pour elles, qui répand tout son sang et expire sur une croix ; les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui établit des sacrements dans lesquels elles trouvent une naissance spirituelle, une adoption divine, une nourriture céleste, la rémission des fautes qui leur échappent, une force pour résister aux tentations, des grâces pour se sanctifier ; les conquêtes de l'amour d'un Dieu qui veut sincèrement le salut de tous les hommes, qui ne veut point qu'aucun périsse, et qui ouvre encore son cœur aux plus grands pécheurs.

Or, mes frères, ces grands principes posés, que pouvons-nous penser de ces chrétiens qui n'ont point de zèle pour le salut de leurs frères, qui ne travaillent point à conserver ces précieuses conquêtes du sang de Jésus-Christ ; qui les voient, sans être touchés, sans être émus, courir dans le précipice, se faire tous les jours de nouvelles plaies, se former de nouveaux liens et voler même

avec ardeur sous les étendards du démon? Ah! nous devons penser qu'ils ne sont chrétiens que de nom, puisqu'ils n'aiment point les âmes comme Jésus-Christ les a aimées.

En vain direz-vous, mes frères, que les soins de votre âme vous occupent, que chacun est pour soi dans l'affaire du salut, que vous n'êtes ni apôtre, ni missionnaire, ni pasteur, que vous n'avez point le talent ni le caractère pour parler, répondre, enseigner et vous opposer aux penchants violents qui entraînent une âme dans l'abîme: vous êtes toujours coupables aux yeux de Dieu. Pourquoi? C'est que vous pouvez gémir, prier, donner des conseils prudents; c'est qu'il y a quelques pécheurs qui vous écouteraient, des amis, des parents, des enfants, des domestiques; c'est que Dieu voit que vous n'avez pas de zèle, qu'un péché mortel commis sous vos yeux, qu'une âme qui se perd en votre présence ne vous arrache ni soupirs ni larmes; c'est que vous n'en êtes pas effrayé, saisi d'horreur; c'est que quelquefois même la chute de votre frère vous rassure, vous enfle, vous satisfait et arrache de votre bouche des discours qui l'humilient au lieu de le toucher salutairement.

Quoi! dit l'apôtre saint Paul, *vous êtes disciples d'un Dieu qui est mort pour sauver les âmes, et vous voyez de sang-froid l'âme de votre frère infirme périr sous vos yeux, tomber sous le domaine du démon! Quoi! vous êtes témoin de ce crime qui le damne, vous ne pouvez ignorer son malheur, et vous ne gémissez pas! Votre zèle ne s'allume point! Vous ne tendez pas une main favorable à cet infortuné qui va tomber dans l'abîme! Ah! vous n'aimez point Jésus-Christ, vous méprisez ses conquêtes.* (I *Cor.*, VIII.)

Le zèle a fait gémir tous les saints sur les désordres qu'ils voyaient régner, la perte des âmes les a toujours saisis d'une sainte horreur; tous n'ont pas été annoncer l'Evangile; tous n'ont pas volé à la conquête d'un nouveau monde; mais tous ont prié pour la conversion des pécheurs; tous ont été sensibles à leur perte, et vous devez craindre, mes frères, que ce défaut de zèle pour le salut du prochain ne vous attire l'indignation de Dieu; car il prouve un cœur froid, glacé, sans amour, sans charité.

En effet, pouvez-vous voir sans être touché la corruption de notre siècle: une jeunesse insensée attachée au char du démon, les moudains se souffler à l'envi des étincelles voluptueuses, et le vice de l'impureté régner dans tous les états, enseigné dans des livres obscènes, paraître aimable sur les théâtres, porter la honte dans les familles, souiller les mariages, ne respecter ni les liens du sang ni les lois de la nature?

Peut-on voir aujourd'hui cette foule de chrétiens, d'esprits forts, d'impies, conjurer la perte de la religion, et se faire tous les jours de nouveaux disciples? Peut-on voir les injustices, les usures, les vengeances, les intempérances, les excès, les profanations des choses saintes, et ne pas être touché, affligé, embrasé d'un saint zèle?

Ah! dit saint Augustin (*D ecivit. Dei*, tract. 47, *De expos. in Evang. Joan.*, tract. 10, cap. 20), Jésus-Christ est notre modèle; son zèle pour le salut des âmes nous rend redevables envers celles de nos frères : *Debitores nos fecit quia primus exhibuit*, et vous ne devez jamais vous lasser de prier et de travailler à la conservation de ses conquêtes, puisque vous êtes aussi les conquêtes de son sang : *Nolite quiescere lucrari Christo, quia et lucrati estis a Christo.*

Ce que ces âmes peuvent devenir doit vous alarmer, si vous avez du zèle.

Quand on connaît la dignité d'une âme, sa haute destinée pour l'autre vie; quand on est persuadé qu'elle est la conquête de l'amour d'un Dieu Sauveur, peut-on être insensible à sa perte?

On voit dans une ville une foule de pécheurs; on se livre aux plaisirs; on court aux spectacles; les haines, les procès, les vengeances, les injustices, l'envie, la jalousie, l'ambition, le jeu, les excès en tout genre, l'erreur, l'irréligion, le scandale dans la foi, le scandale dans les mœurs, désolent la terre, affligent l'Eglise, font gémir les justes, et personne ne dit : Que deviendront les âmes de ces infortunés qui abandonnent le Seigneur, que le monde séduit, que l'ennemi du salut a rangés sous ses étendards? Personne ne gémit, ne prie, n'avertit et ne retient ces âmes qui sont sur le bord du précipice, qui vont tomber dans l'abîme.

Un seul chrétien animé, embrasé du zèle évangélique, suffirait pour corriger toute une ville, dit saint Chrysostome (hom. 40 *in cap. Matth.* XXI), et il ne se trouve point : *Sufficit unus homo fidei zelo succensus.*

On voit de sang-froid ce massacre d'âmes qui se fait continuellement dans le monde, et personne n'arrête les coups mortels qu'on leur porte; on voit ses frères s'égarer, et on ne les fait point rentrer dans la route qu'ils ont abandonnée; on voit ces aveugles prêts à tomber dans les piéges que le démon leur a tendus, et on ne les retient pas.

Un avis, une prière, une remontrance de la part d'un chrétien touché, pénétré, arrêteraient un pécheur, lui feraient faire de sérieuses réflexions et l'arracheraient peut-être au crime; mais on néglige ces salutaires moyens, parce qu'on n'a pas de zèle.

Ne renvoyez pas, mes frères, cette importante fonction aux missionnaires et aux prédicateurs; je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète : pour ce qui regarde les avis, les remontrances, les prières, la part que vous devez prendre au salut des âmes, le zèle vous est nécessaire aussi bien qu'à ces ministres de l'Evangile; sans passer les mers et sans monter dans les chaires, vous pouvez et vous devez vous intéresser au salut du prochain, et empêcher quelquefois la perte d'une âme qui va périr sous vos yeux.

Vous êtes membres de Jésus-Christ, les disciples d'un Dieu qui aime les âmes, qui a pleuré leur perte; vous êtes obligés, sous peine de péché, d'avoir du zèle pour le salut de vos frères, dit saint Augustin (*Exposit.*

in Evang. Joan., tract. 10, c. 20), il vous est recommandé dans la loi de Dieu : *Unusquisque Christianus in membris Christi zelo domus Dei commendatur.*

Vous n'êtes ni pasteurs, ni missionnaires, ni prédicateurs, je le sais; mais vous êtes chrétiens; mais la charité de Jésus-Christ doit régner dans votre cœur, et la charité d'un Dieu Sauveur ne peut point consentir à la perte des âmes.

Vous n'êtes point missionnaires, vous n'êtes point prédicateurs; mais vous êtes pères de familles, maîtres, supérieurs : soyez les apôtres de vos enfants, de vos domestiques, de vos inférieurs. Saint Bernard disait : Je ne suis ni prophète, ni apôtre; mais j'aurai leur zèle; je les représenterai lorsqu'il s'agira d'empêcher les progrès du vice et la perte d'une âme; et si je ne les égale pas en mérites et en dignité, je les imiterai par mes soins et mes sollicitudes pour le salut de mes frères : *Non sum propheta, non sum apostolus, et prophetæ tamen, et apostoli vice fungor.* (Serm. 42.)

Dans votre maison, vos enfants, vos domestiques, vos amis et tous ceux qui vous environnent, doivent exciter votre zèle lorsqu'ils s'égarent des voies du salut : Vous les voyez, dit saint Augustin (*Exposit. in Evang. Joan.*, tract. 10, cap. 20), former des liaisons criminelles, lire des livres dangereux, aller aux spectacles, s'enivrer, violer l'abstinence de la sainte quarantaine, négliger les sacrements, se railler de la dévotion et tourner en ridicule les âmes pieuses : commencez par donner de salutaires avis, ensuite opposez-vous, empêchez l'exécution de leurs coupables projets : *Mone, contestare, prohibe;* retenez ceux à qui vous pouvez commander : *Tene quos potes;* intimidez, menacez ceux qui vous craignent : *Terre quos potes;* si c'est un ami, tâchez de le gagner par la douceur : *Si amicus est admoneutur leniter;* si c'est une épouse, opposez-vous avec sévérité à ses coupables penchants : *Si uxor est severissime refrenetur;* si c'est un domestique, corrigez-le ou le renvoyez, s'il est incorrigible : *Ancilla etiam verberibus compescatur:* pensez à ce que deviendront ces âmes, si elles tombent dans le crime et si elles y persévèrent, et faites tout ce qui dépend de vous pour empêcher leur malheur éternel : *Fac quidquid potes.*

Ne me dites point, chrétiens insensibles à la perte des âmes, cœurs froids et glacés pour ces conquêtes du sang de Jésus-Christ : Cela ne me regarde point, je dois penser à mon âme, et non à celle de mon frère : *Quæ vero mihi causa est?* Car ce langage est celui de Satan, répond saint Chrysostome (hom. prima *ad popul. Antioch., super illud Apostol. :* Modico vino utere) : *Satanica est ista vox;* c'est une cruauté diabolique : *Diabolica inhumanitas;* non, il n'y a que cet ennemi du salut qui puisse se plaire dans la perte des âmes, et il n'y a qu'un chrétien sans amour, sans charité, qui puisse voir tranquillement les âmes qu'il a rachetées, s'égarer, se perdre et rendre son sang et ses souhaits inutiles.

Soyez donc persuadés aujourd'hui, mes frères, que la gloire de Dieu et le salut du prochain vous obligent d'avoir du zèle; que le règne de l'idolâtrie, les maux de l'Église, les désordres du siècle doivent vous faire gémir, prier et faire tous vos efforts pour diminuer ces maux et ces scandales; que la dignité des âmes, le prix des âmes, les dangers auxquels elles sont exposées dans cette vie, doivent toucher votre cœur, l'embraser d'un saint zèle qui vous rende sensibles à leur perte; c'est par là que vous répondrez à l'amour de Jésus-Christ qui les aime et qui veut les sauver toutes; vous deviendrez en quelque sorte les protecteurs de ses conquêtes, et vous jouirez, avec celles que vous lui aurez conservées, de la gloire éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XIV.

SUR LE RESPECT DU AU SAINT NOM DE DIEU.

Non assumes nomen Dei tui in vanum. (*Exod.*, XX.)
Vous ne prendrez point le nom de votre Dieu en vain.

Nous allons traiter, mes frères, les matières qui sont renfermées dans le second précepte de la loi. Comme ce commandement est tout à la fois négatif et affirmatif, il faut savoir que dans ces paroles, vous ne prendrez point le nom de votre Dieu en vain : *Non assumes nomen Dei tui in vanum;* il y a des choses que Dieu ordonne et des choses qu'il défend : il ordonne de louer, de respecter, de bénir, de sanctifier son nom adorable; il défend de s'en servir inutilement, de le déshonorer en l'employant dans des discours profanes, en l'outrageant par de faux serments, de fausses promesses.

Pour vous instruire à fond, chrétiens, et vous faire connaître toutes vos obligations par rapport à ce second précepte, je ferai quatre discours de suite, je parlerai de l'honneur dû au saint nom de Dieu, des serments, des blasphèmes et des vœux.

Quel vaste champ de morale, de leçons importantes, de règles pour la conduite! Quelles peintures n'ai-je pas à faire des grandeurs de Dieu dans ces discours, des hommages qu'il mérite! Quels affreux portraits de la licence et de l'audace des hommes qui profanent son saint nom, qui le font blasphémer, de ces malheureux qui vomissent des blasphèmes, des imprécations, qui violent les serments les plus solennels et les promesses les plus sacrées; c'est d'après l'Écriture et les Pères que je parlerai. Aujourd'hui je m'arrête au respect dû au saint nom de Dieu; je vais vous montrer que nous lui devons un culte d'adoration, un culte de piété, un culte de zèle. Commençons.

Comme Dieu est ineffable, mes frères, c'est-à-dire, qu'il n'est pas en notre pouvoir de le définir avec des expressions humaines, de même il n'est pas possible de vous dire quel est le nom de cet Être suprême.

Les Écritures l'appellent, tantôt le Tout-Puissant, tantôt l'Immortel, tantôt le Créateur

de toutes choses, tantôt le Dieu des miséricordes, tantôt le Dieu des vengeances, tantôt le Dieu des combats, tantôt le Dieu de la paix. Comme il a toutes les perfections, il a tous les noms, qui leur sont attachés selon notre manière de concevoir.

C'EST LUI SEUL QUI EST, et par qui toutes choses ont été faites; c'est la réponse qu'il fit à Moïse; dites à Pharaon : CELUI QUI EST m'envoie vous annoncer ses ordres : QUI EST *misit me ad vos;* voilà mon nom, dit Dieu au saint législateur : *EGO SUM QUI SUM* (*Exod.*, III.) Nom mystérieux, mais saint, terrible, grand, admirable, *sanctum, terribile, magnum, admirabile.* (*Malach.*, I). Voilà, chrétiens, ce qui exige de vous un culte d'adoration.

Nom de Dieu saint et très-saint : premier motif de nos adorations.

Lorsque nous disons dans la prière que Jésus-Christ nous a dictée dans son saint Evangile: Que votre nom soit sanctifié, *sanctificetur nomen tuum* (*Luc.*, XI). Ce n'est pas, dit saint Augustin (*Enar. in psal.* LXVI), que son nom ne soit saint par lui-même et très-saint; mais nous demandons que cette sainteté ineffable du nom de Dieu soit reconnue et adorée de tous les hommes; que le nom de cet Etre suprême les saisisse d'un saint respect, qu'ils l'adorent, qu'ils reconnaissent qu'il n'y a rien de plus saint, et rien qu'on doive plus craindre d'offenser : *Nihil sanctius.*

Le nom de Dieu est toujours également saint tous les jours et dans tous les lieux, même dans les royaumes idolâtres, dans les provinces où règne le schisme, l'hérésie, dans les lieux où règne la licence et la corruption; mais il n'est pas honoré, adoré partout également. Il n'y a que dans les lieux où on le bénit, dans les familles qui le louent et l'adorent, qu'on rend hommage à sa sainteté suprême, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*) : *Ubi pro sua majestatis magnitudine nominatur.*

C'est notre intérêt, mes frères, de bénir et d'adorer le saint nom de Dieu, dit encore saint Augustin (*Ibid.*) : il n'a pas besoin pour sa gloire de nos hommages, nous avons besoin de son secours; quand sa miséricorde nous bénit, nous croissons en vertus, en biens spirituels et temporels mêmes : *Cum benedicit Dominus nos crescimus;* mais quand nous lui refuserions nos hommages et nos louanges, il n'en serait pas moins le Dieu saint, tout-puissant, le centre, l'assemblage de toutes les perfections : *Non augetur ille benedictione nostra, minuitur.*

Or, chrétiens, que doit produire en nous la connaissance du très-saint nom de Dieu? Saint Bernard nous l'apprend (*in psal.* QUI HABITAT, serm. 16) : Des louanges, un aveu de notre dépendance, de nos misères, de sa toute-puissance : *Notitia nominis, clamor orationis.*

Soyons donc saisis d'un saint respect en prononçant ce saint nom; prosternons-nous, élevons les yeux du cœur, adorons-le, invoquons-le, qu'il soit notre ressource, notre appui, notre force dans les infirmités, les peines, les combats de cette vie.

Hélas! combien de chrétiens ne font point attention à cette sainteté ineffable du nom de Dieu, le profanent et le déshonorent, au lieu de lui rendre le culte qui lui est dû? Connaît-il la sainteté du nom de Dieu, dit saint Bernard (*Ibid.*), ce chrétien qui le prend en vain, qui l'emploie dans des discours inutiles, et peut-être licencieux, qui le prononce sans respect et avec autant d'indifférence que celui d'un des dieux de la fable? Non. *Non novit nomen ejus.* Connaît-il la sainteté du nom de Dieu, ce chrétien qui se contente de l'invoquer souvent, mais sans attention, sans respect, qui dit tous les jours : Seigneur! Seigneur! et qui viole les préceptes du Seigneur, et dont les mœurs semblent être un désaveu solennel de la morale de l'Evangile? Non. *Non novit nomen ejus.* Connaît-il la sainteté du nom de Dieu, y met-il sa confiance, cet ambitieux qui court après le fantôme de la gloire du monde, qui est si jaloux de ces noms fastueux que l'adulation a donnés à de simples mortels, et dont quelques-uns ne conviennent proprement qu'à la Divinité? Non. *Non novit nomen ejus.*

Ah! apprenez, chrétiens qui ne respectez pas le nom de Dieu, que s'il est saint, il est aussi terrible.

Je suis le Roi des rois, dit le Seigneur des armées; je règne, et les rois de la terre règnent par moi; j'enlève les couronnes, je brise les sceptres; je renverse les trônes pour punir les nations rebelles; je préside aux combats, je décide du sort des batailles, les plus formidables armées succombent sous les coups d'une poignée de soldats qui invoquent mon nom; j'attache la victoire à leurs étendards, et mon nom seul répand la terreur et l'effroi chez les nations les plus fières et les plus indomptables : *Nomen meum horribile in gentibus.* (*Malach.*, I.)

Le Prophète était pénétré de ces grandes vérités, lorsqu'il disait : *Que nos ennemis mettent leur confiance dans le grand nombre de leurs chariots, la multitude de leurs soldats et l'appareil redoutable d'une guerre sanglante; pour nous, toute notre confiance est dans le nom du Seigneur, ce nom terrible triomphera de nos ennemis; et si Dieu est avec nous, tout faibles que nous sommes, nous serons vainqueurs, la terreur marchera devant nous, nos ennemis fugitifs nous céderont la victoire, et nous louerons le Seigneur chargés de leurs dépouilles.* (*Psal.* XIX.)

En effet, chrétiens, qui n'a pas été saisi, terrassé, pris la fuite par la puissance de ce nom terrible? L'enfer, les démons, les éléments, l'idolâtrie, la fureur des tyrans, toutes les misères humaines.

C'est par la vertu de ce nom terrible que Jésus-Christ chasse les démons; armés de ce saint nom, les apôtres font marcher les boiteux, ressuscitent les morts, remplissent la terre de prodiges; l'enfer frémit, le paganisme chancelle, et le christianisme s'élève sur les débris de l'idolâtrie détruite; pleins de confiance en ce nom adorable, les martyrs

ont monté avec joie sur les échafauds, les tyrans étaient confus, méprisés, et ceux qui mouraient dans les tourments étaient plus forts que ceux qui les tourmentaient; c'est en prononçant ce nom avec amour que les mourants triomphent des horreurs de la mort, des combats que le démon livre dans ces moments décisifs; ce nom terrible pour eux les met en fuite.

Mais, mes frères, si ce nom est si terrible aux ennemis de Dieu, de la doctrine de Jésus-Christ et de notre salut, avec quel respect, quelle sainte frayeur ne devons-nous pas le prononcer!

Que penser de ces chrétiens qui ne le bénissent pas, qui ne l'invoquent point, qui n'y mettent point leur confiance? de ces grands qui sont enflés de leurs noms qui les font respecter, et qui les opposent comme des titres qui doivent suppléer aux vertus et aux talents? de ces malheureux qui le prononcent sans respect, qui le prennent à témoin des choses les plus indifférentes, et peut-être les plus injustes et les plus criminelles, et qui ont l'audace d'attaquer, de combattre les divines perfections qu'il renferme essentiellement?

Ah! nous devons penser que ce nom, qui est doux et consolant pour ceux qui aiment le Seigneur et l'adorent, comme dit saint Augustin (*Enar. in Psal.* LI), sera terrible pour ceux qui ne l'honorent pas et ne lui rendent point le culte d'adoration qui lui est dû; car, à ce nom saint, terrible et grand, Dieu veut que depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ses créatures lui immolent leurs cœurs et lui offrent des sacrifices.

C'est Dieu qui annonce lui-même par ses prophètes que son nom est grand: Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, dit le Seigneur, mon nom est grand; sa grandeur efface toutes les grandeurs de la terre, tous les titres pompeux dont les faibles mortels se décorent; comme on voit partout des traces brillantes de ma divinité, de ma puissance, de ma sagesse, de ma miséricorde, de ma providence, on voit partout que je suis le seul grand: *Magnum est nomen meum.* Ces noms augustes des monarques, des souverains, des puissants du siècle, inspirent, avec justice, du respect à leurs sujets: mais ces noms distingués ne sont attachés qu'à la grandeur, à la puissance, à la couronne qu'ils tiennent de moi; c'est par moi qu'ils règnent, et ils ne règnent qu'autant que je le veux; c'est moi qui donne la couronne et qui l'ôte, qui affermis les trônes ou les renverse; c'est moi que les rois représentent; c'est en mon nom qu'ils commandent: *Magnum est nomen meum.* (*Malach.*, X.) Mais non-seulement les rois, dit saint Ambroise (*Enar. in psal.* XL.), ne sont en sûreté que sous la protection du saint nom de Dieu, mais tous les états du monde, les pauvres, les riches, les grands, les petits, les faibles et les forts, nul ne périt sous la protection de Dieu et invoquant avec respect son saint nom.

Or, chrétiens, qu'exige de nous ce nom divin dont tout ce que nous voyons publie la grandeur, et que Dieu annonce lui-même à ceux qui le méprisent? Un culte d'immolation, d'adoration.

C'est le Seigneur lui-même qui l'ordonne: On m'offrira partout, dit-il, des sacrifices, des hosties pures, parce que mon nom est grand: *In gentibus et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum.* (*Malach.*, I.) Il reproche aux prêtres de l'ancienne loi d'avoir méprisé ce nom adorable: *Ad vos sacerdotes qui despicitis nomen meum* (*Ibid.*); et il annonce le sacrifice de la nouvelle loi comme seul capable d'honorer la grandeur de ce nom divin: ce n'est donc, mes frères, que par l'amour, la charité, l'aveu de notre dépendance, l'immolation de tout nous-même, que nous honorerons le saint nom de Dieu comme il convient, ce nom saint, terrible, grand et admirable.

Pourquoi le Prophète dit-il, en commençant le psaume VIII, que le nom du Seigneur, est admirable? C'est qu'il va louer sa puissance et sa miséricorde qui éclatent dans tous ses ouvrages; nous sommes comme investis de sa divinité, toutes les merveilles qui brillent à nos yeux annoncent l'Etre suprême; or, si l'harmonie de ce vaste univers, cet accord de tous les éléments, ce cours réglé des astres, ces productions de la terre, cet ordre qui persévère dans la nature en fait la beauté, la consolation et le soutien de l'homme; ce composé merveilleux d'âmes et de corps, de lumière et de ténèbres, de connaissance et d'ignorance, de grandeur et de misère; si tout cela, dis-je, annonce, prouve l'existence d'un Dieu, le Prophète n'a-t-il pas raison de dire que le nom de cet Etre suprême est admirable sur toute la terre? *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!* (*Psal.* VIII.)

Et nous, chrétiens, toutes ces merveilles, tous ces dons, ces bienfaits de la sagesse, de la providence et de la bonté d'un Dieu, ne doivent-ils pas nous porter sans cesse à bénir, à louer et à adorer le saint nom de Dieu?

Le nom d'un grand de la terre qui a fait du bien à une province, qui lui a procuré le repos et des ressources dans ses misères, est loué, chanté, en vénération, et nous manquerions de louer, de bénir, d'adorer le nom du Créateur de toutes choses? On aura du respect pour les noms des savants, des héros de la guerre, des inventeurs des arts, de certains amis, certains protecteurs; et on prononcera inutilement, sans respect, et même dans la colère, dans les plaisirs, le nom de Dieu? Ah! c'est un crime qui mérite nos larmes, puisque nous devons à ce saint nom un culte d'adoration, un culte de piété: seconde réflexion.

Le saint nom de Dieu doit être béni, dit le Prophète, *tous les jours, dans tous les lieux et dans tous les temps.* (*Psal.* CXII.) J'ajoute que la piété doit le bénir dans la prospérité, dans l'adversité, dans la santé, dans la maladie, dans les consolations, dans les épreu-

ves ; le juste honore le saint nom de Dieu, lui rend le culte de piété qui lui est dû par son obéissance à la loi, sa soumission aux ordres de la Providence, sa confiance en sa miséricorde ; sa charité envers le prochain, sa compassion pour les misérables, sa docilité à l'autorité de l'Eglise, par les saints exemples qu'il donne et les vertus qu'il pratique. C'est pourquoi il est dit : La vie des justes est une confession publique de la sainteté, de la grandeur du nom de Dieu, un aveu solennel de sa puissance et de sa majesté suprême : *Justi confitebuntur nomini tuo.* (*Psal.* CXXXIX.)

En effet, mes frères, ce juste timide et ferme, qui craint et qui aime, qui tremble et qui espère, qui prie et qui gémit, qui connaît sa misère et avoue sa dépendance, honore le saint nom de Dieu et porte les autres à l'honorer ; il lui rend le culte de piété qui lui est dû.

Il est timide : les dangers qui l'environnent l'effrayent, il les fuit ; il est ferme : les combats que la chair, le démon et le monde lui livrent sont le sujet de ses victoires ; il craint les jugements de son Dieu, sa faiblesse, ses penchants ; il se précautionne, il aime, l'amour lui rend tout léger et possible ; il tremble sur le compte qu'il doit rendre des grâces, des talents qu'il a reçus ; il espère tout de la miséricorde de Dieu qui veut le salut de tous les hommes ; il prie plusieurs fois le jour pour obtenir les secours du ciel ; il gémit dans son exil ; il se présente devant son Dieu comme un néant que sa bonté anime, soutient, conserve. Ah ! chrétiens, voilà véritablement le juste qui plaît au Seigneur, qui l'honore, qui bénit son saint nom, et lui rend le culte de piété qui lui est dû : *Justi confitebuntur nomini tuo.*

Pour celui qui n'honore, n'aime point Dieu comme son Père, et ne le craint pas comme son Maître, son Souverain, on peut dire « qu'il ne connaît point le nom de Dieu, » dit saint Bernard (*in psal.* QUI HABITAT, serm. 16), qu'il n'a aucune idée de sa sainteté, de sa grandeur : *Non novit nomen ejus.*

Et c'est à ces chrétiens sans piété, sans religion, à ces hommes de plaisirs, de richesses, à ces génies hardis qui décident avec une sacrilége licence de nos mystères et de nos dogmes, qui citent au tribunal de leur orgueilleuse raison toutes les plus grandes vérités, qu'on peut dire avec saint Paul : Vous êtes la cause que le saint nom de Dieu est sans cesse blasphémé chez nos ennemis : *Per vos blasphematur nomen Dei inter gentes* (*Rom.*, II) ; vos coupables plaisirs, le criminel abus de vos richesses, votre étonnante insensibilité pour les pauvres, vos excessives dépenses pour la table, le jeu, les ameublements, les équipages ; vos irrévérences scandaleuses dans nos églises, vos infractions perpétuelles de la loi de Dieu, vos railleries sur la religion, les louanges que vous donnez à ceux qui la méprisent, la combattent, font méconnaître la sainteté, la grandeur du Dieu que vous dites être le vôtre : *Per vos blasphematur nomen Dei inter gentes.*

Or, le juste rend le culte de piété qui est dû au saint nom de Dieu dans tous les différents états où il se trouve ; on a beau éclairer ses pas, peser ses paroles, on le voit toujours au-dessus de la prospérité et de l'adversité ; il adore la main qui le frappe comme celle qui le comble de bienfaits, et il bénit son Dieu lorsqu'il le console et lorsqu'il l'éprouve, lorsqu'il lui donne des biens et lorsqu'il les lui enlève.

Le Seigneur, dit Job, m'avait donné une santé robuste, de grandes richesses, une florissante famille, un rang distingué chez les orientaux ; cette scène riante a changé : mon opulence m'a été enlevée ; mes enfants sont descendus dans le tombeau ; ma gloire est éclipsée ; mon corps est couvert de plaies ; je suis devenu un spectacle effrayant aux yeux des mortels ; mes amis me méconnaissent et me soupçonnent d'avoir mérité cette humiliante métamorphose : le seul objet qui pourrait me consoler, que de tendres et insolubles liens unissent à moi, se joue de ma simplicité, et m'excite à censurer la conduite du Très-Haut. Mais à Dieu ne plaise que je cesse de bénir le saint nom de mon Dieu ! c'est lui qui m'avait donné ces biens, ces honneurs, ces enfants ; c'est lui qui m'en a privé ; *Deus dedit, Deus abstulit* (*Job*, I) : que son saint nom soit béni.

Remarquez, chrétiens, je vous prie, que Job ne dit pas : Dieu m'avait donné ces biens, le démon me les a enlevés.

Le juste sait que rien n'arrive sans la permission du Seigneur, qu'il se sert des méchants pour éprouver ses serviteurs ; c'est pourquoi il ne se plaint pas de la malice du démon, et demeure attaché à son Dieu dans la plus grande adversité comme dans la plus douce prospérité ; il le sert avec la même piété, le même zèle, le même amour ; il lui paraît également juste, également aimable ; qu'il est beau et édifiant d'entendre cet illustre affligé dire, dans l'étonnante misère qui l'accable : Que le nom du Seigneur soit béni : *Sit nomen Domini benedictum.* (*Job*, I.)

Pour vous, chrétiens qui m'écoutez, rendez-vous ce culte de piété au saint nom de Dieu ? Etes-vous du nombre de ces vrais justes que la prospérité ou l'adversité ne détachent point de leur Dieu ? Hélas ! que de péchés ne commettent pas et les heureux et les malheureux du siècle par rapport à ce devoir essentiel de la religion ?

Ces hommes qui jouent un grand rôle sur la scène du monde, ou par l'éclat de leur naissance, ou par celui de leurs talents ; ces hommes que la fortune a tirés rapidement de la poussière pour les élever dans les premières places ; tous ceux qui goûtent les douceurs de la santé, et qui vivent commodément dans l'opulence, disent-ils : C'est le Seigneur qui m'a comblé de ces biens, de ces honneurs ? *Dominus dedit.* Ces malheureux qui sont languissants dans les infirmités, l'indigence et l'opprobre, qu'un ennemi a calomniés, qu'un concurrent a déplacés, qu'un usurpateur puissant a dépouillés de leurs biens ; disent-ils : C'est Dieu qui a permis

ces afflictions pour nous éprouver? C'est lui qui nous a enlevé tous les objets de notre satisfaction? *Dominus abstulit.*

Hélas! faute de piété, on insulte par son orgueil, son crédit, ses talents ou ses murmures, ses plaintes, son abattement, au saint nom de Dieu; on ne lui rend pas l'hommage qui lui est dû, on ne regarde, dans sa fortune ou dans ses disgrâces, que les causes secondes qui n'agissent jamais sans la permission du souverain arbitre des destinées des humains; on leur attribue tout, on les regarde comme la seule divinité qui préside à la prospérité ou à l'affliction.

Ecoutez ces heureux du siècle qui jouissent constamment d'une parfaite santé, dont les succès répondent au gré de leurs désirs, qui trouvent dans leur opulence de quoi fournir aux aises et aux commodités de la vie, qui excellent dans leur art, qui brillent par leurs talents, qui ont acquis un riche fonds d'érudition et de connaissances, qui obtiennent, par leur crédit, des places, des honneurs : c'est par leur application, leur capacité, la pénétration de leur génie, leur prudence, leur habileté à s'insinuer dans les esprits, à saisir les moments, qu'ils sont parvenus, qu'ils se distinguent : ils ont mérité ce qu'ils ont obtenu; Dieu, dans le silence à leur égard, et comme une divinité oisive, n'a pas présidé à leur élévation, à leur félicité, il n'en est pas la source; et on entend ces chrétiens dire comme les Juifs ingrats : Nous sommes les seuls artisans de notre fortune : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia.* (*Deuter.*, XXXII.)

Or, n'est-ce pas là refuser au saint nom de Dieu le culte de piété qui lui est dû? Oui, sans doute, puisque le juste, dans la grandeur, l'opulence, la santé, reconnaît que Dieu est l'auteur, la source des biens dont il jouit sur la terre, et qu'il le confesse solennellement en bénissant son saint nom : *Deus dedit, sit nomen benedictum.*

Mais, examinons encore la conduite des pauvres, des affligés, et de tous ceux qui sont dans la disgrâce, l'adversité, la misère; que pensent-ils de leur état? A qui attribuent-ils leurs peines? Toujours à ceux qui leur ont manqué, qui les ont méprisés, desservis, persécutés, et jamais à une cause première, aux desseins miséricordieux du Seigneur, qui se sert des méchants pour les éprouver et les sauver par la route des afflictions, parce qu'ils se seraient perdus dans une constante prospérité.

Un usurpateur les a dépouillés d'une partie de leurs héritages; un Achab s'est emparé par autorité de la vigne de Naboth; un Séméi rebelle a joint une insulte publique à des reproches amers; un fils ingrat s'est soulevé contre l'autorité paternelle; un Simon a répandu de mauvais bruits sur la conduite d'Onias; le superbe Aman a conjuré la perte de l'humble Mardochée; un voisin envieux a supplanté son voisin; la chicane, la fraude, l'adulation, la médisance, la calomnie ont été employées pour ruiner, flétrir, déplacer un homme opulent, respecté, en place.

Voilà ce que l'on voit tous les jours sur la scène du monde; de là tant de malheureux qui gémissent, qui se plaignent, murmurent et s'abattent sous le poids de la douleur; de là tant de péchés contre le respect dû au saint nom de Dieu. Pourquoi? Parce qu'ils ne s'arrêtent qu'aux instruments dont Dieu se sert pour les châtier, les amener à lui, et qu'ils n'adorent point les desseins de l'Eternel qui permet ces outrages pour les éprouver et les purifier.

Pourquoi David et Job sont-ils inébranlables dans les plus grandes adversités, et bénissent-ils le saint nom de Dieu lorsque leurs ennemis leur portent les coups les plus accablants? C'est qu'ils ne regardaient ceux qui les persécutaient que comme les instruments dont Dieu se servait pour les éprouver.

Job ne dit pas : Le démon m'a enlevé tous mes biens; mais il dit : Dieu m'a ôté ce qu'il m'avait donné : *Deus abstulit.* Il adore donc les desseins de Dieu dans son adversité; et, comme il est persuadé que c'est lui qui a permis cette scène étonnante, il bénit son saint nom : *Sit nomen benedictum.*

Lorsque ceux qui environnent David veulent le venger des outrages qu'il a reçus de l'insolent Séméi, ce prince leur dit : Laissez-le vivre, c'est l'instrument dont Dieu se sert pour me punir; c'est lui qui a mis dans sa bouche les reproches amers qu'il me fait, je les mérite : *Præcepit ei Dominus.* (II *Reg.*, XVI.)

C'est ainsi que le juste, dans les plus grandes tribulations, aussi bien que dans la plus grande prospérité, rend au saint nom de Dieu le culte qui lui est dû en adorant les desseins de sa providence sur lui.

Il n'en est pas de même des mondains affligés; ils s'abattent, ils murmurent, leurs yeux ne sont ouverts que sur l'ennemi visible qui les frappe; ils le haïssent, le poursuivent, et le défaut seul d'autorité les arrête dans leur fureur; ils disent toujours : C'est cet homme qui a renversé ma fortune, qui a flétri ma réputation, qui m'a fait perdre ce puissant protecteur; ma vie languissante et misérable est son ouvrage. De là ces projets de vengeance, formés dans leurs cœurs, ces malédictions qui coulent de leurs lèvres, ces haines éternelles qu'on nourrit, que l'on croit bien fondées : De là ces coupables pensées qu'on a du silence du Très-Haut qui souffre ces forfaits; ces discours sacriléges que l'on tient sur sa bonté, comme si elle était contraire à sa justice : de là enfin tous ces péchés que le défaut de piété et de soumission aux desseins de la Providence fait commettre; péchés dont beaucoup de chrétiens, qui paraissent avoir de la religion, n'ont pas assez d'horreur.

Apprenez donc, chrétiens, à honorer le saint nom de Dieu, à le bénir avec une piété tendre, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité; persuadez-vous que votre Dieu a ses desseins dans les différents états où il vous place, qu'il ne cesse pas d'être bon en vous affligeant, et que le plus grand malheur qui puisse vous

arriver, c est de vous plaindre de sa conduite toujours sage et adorable.

Que j'aime à me représenter la soumission aux desseins de la Providence qu'ont fait paraître tous les saints dans les plus rudes épreuves ! On les voit oublier ceux qui les frappent, qui les persécutent, pour fixer leurs yeux sur le Très-Haut, qui permet que ses serviteurs soient éprouvés par le feu de la tribulation.

Dans l'indigence, dans la perte des biens, dans les injures, sur les chevalets, sous le glaive des bourreaux, sur le bûcher, au milieu des flammes, ils chantaient les justices et les miséricordes du Seigneur, et bénissaient son nom.

Paraissez ici, éloquent Chrysostome, brillante lumière de l'Eglise grecque, prédicateur qui entraînez vos auditeurs par les charmes de votre éloquence, dont l'onction, le feu, la véhémence touchaient tous les cœurs et les arrachaient aux plaisirs, au luxe, aux spectacles et à tous les coupables divertissements qui régnaient à Constantinople; docteur sublime dont le profond savoir étonnait votre siècle, zélé défenseur de la doctrine de l'Eglise, qui l'avez défendue contre les entreprises sacriléges des hérétiques, et l'avez confessée solennellement devant les empereurs, plusieurs fois, aux dépens de votre liberté, de quel œil avez-vous regardé les complots que l'hérésie furieuse formait contre vous, ces tours injurieux et malins que l'on donnait à vos déclamations contre le vice et l'erreur? Comment avez-vous reçu ces ordres qu'on avait surpris aux princes de la terre pour vous faire languir dans un ennuyeux exil? Avez-vous murmuré? Vous êtes-vous plaint? Avez-vous accusé la Providence qui semblait laisser triompher le vice et l'erreur, enhardir les méchants et les hérétiques? Ah ! il ne faut que se rappeler le cantique de louange que vous avez chanté dans ces tribulations, pour être persuadé que vous avez été toujours soumis à votre Dieu.

Ecoutez, mes frères, les paroles de ce saint docteur, après le retour de son premier exil (hom. 13) : « Que le nom du Seigneur, dit-il, soit béni dans tous les siècles : les différents événements de notre vie nous fournissent différents sujets de le bénir, mais il n'y qu'une manière de le glorifier : c'est la soumission aux ordres de la Providence, soit qu'elle nous console, soit qu'elle nous éprouve : *Diversa rerum causa, sed una glorificatio.* Vous savez, mes frères, dit-il, que j'ai été chassé de mon séjour et envoyé en exil, mais j'ai adoré l'ordre du ciel dans les ordres des princes de la terre, et j'ai béni le nom du Seigneur en allant dans le lieu de mon exil; je lui ai recommandé le troupeau que je n'abandonnais pas, mais auquel on m'arrachait : *cum expellebar benedicebam;* le calme a succédé à l'orage : on m'a rappelé de mon exil, je me vois avec plaisir rendu à mes ouailles, je bénis encore le Seigneur : *et reversus iterum benedico.* Oui, que le nom du Seigneur soit à jamais béni, il est digne de tous mes hommages les plus profonds, soit lorsqu'il permet que mes ennemis triomphent et que je sois banni comme un coupable, soit lorsqu'il apaise la tempête et me fait remonter avec honneur sur le siége de Constantinople : *Benedictus Deus qui concessit exire, benedictus Deus qui redire præcepit.* » Pouvais-je, chrétiens, choisir un plus beau modèle de l'attachement du juste au Seigneur, dans les adversités comme dans les prospérités ? N'est-ce pas rendre au saint nom de Dieu le culte de piété qui lui est dû, que de le bénir dans tous les différents événements de la vie ? Mais nous devons encore au saint nom de Dieu un culte de zèle pour le faire honorer; dernière réflexion.

Jésus-Christ, en finissant sa mission, dit à son Père qu'il a fait connaître aux hommes son saint nom : *Manifestavi nomen tuum hominibus.* (*Joan.*, XVII.)

C'est comme s'il disait : J'ai publié vos grandeurs, votre puissance, votre sagesse, votre miséricorde, votre justice ; j'ai rendu témoignage à la vérité devant ceux qui ne la connaissaient pas, ou qui la combattaient ; j'ai menacé les pécheurs, encouragé les justes; j'ai ouvert les abîmes de l'enfer aux incrédules et aux impénitents, et j'ai montré les couronnes que vous préparez aux justes qui vivent de la foi, et aux pécheurs qui pleurent leurs péchés.

Pendant les jours de ma vie mortelle, revêtu de l'humanité, j'ai conversé parmi les hommes; je me suis trouvé au milieu d'un peuple ingrat, incrédule, qui avait oublié vos bienfaits et qui s'est endurci à mes discours ; mais, s'il a été témoin de ma puissance par les miracles éclatants que j'ai opérés sous ses yeux; s'il a eu des preuves de ma divinité par les témoignages que vous m'avez rendus sur les bords du Jourdain et sur le Thabor, comme homme j'ai été pour lui aussi un modèle de soumission à vos ordres; il m'a vu ne rien entreprendre sans lever les yeux au ciel, et implorer votre secours; il m'a vu armé d'un saint zèle pour venger la sainteté de votre maison déshonorée par un honteux trafic.

Il m'a vu reprendre sans ménagement les vices des grands et des petits, dévoiler l'hypocrisie des pharisiens, les crimes de la Synagogue ; il m'a entendu prononcer des anathèmes contre les grands qui vivent dans la mollesse, les riches attachés à leurs richesses, les mondains qui sont dans la joie.

Il m'a vu respecter l'autorité que vous confiez aux rois dans ceux mêmes qui vous méconnaissaient, et faire un miracle pour payer le tribut à César; il m'a vu évangéliser les pauvres et recevoir avec bonté les pécheurs pénitents; il m'a vu docile sous les coups de votre rigoureuse justice ; partout j'ai publié, soutenu, défendu, béni, adoré votre saint nom : *Manifestavi nomen tuum hominibus.*

Or, chrétiens, voilà, d'après ce divin modèle, ce que nous devrions être en état de dire en mourant : Seigneur, par mes exemples, mes discours, mon autorité, j'ai fait

connaître la sainteté, la grandeur de votre nom, je lui ai fait rendre l'honneur qui lui est dû, et empêché qu'on ne le déshonorât : *Manifestavi nomen tuum hominibus.*

Ce culte de zèle que je vous prêche consiste donc à faire honorer le saint nom de Dieu par vos exemples, par vos discours, par votre autorité. Ici, les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, les prêtres et les laïques, les rois, les magistrats doivent être autant d'apôtres zélés pour faire respecter le saint nom de Dieu.

J'ai déjà dit, mes frères, d'après saint Augustin (*in Psal.* LXVI), que, lorsque nous demandons tous les jours à Dieu que son nom soit sanctifié, *sanctificetur nomen tuum ;* nous ne demandons autre chose, sinon que ce nom grand, saint, terrible par lui-même, soit connu, honoré, béni, adoré par tous les mortels : *Ut sanctum habeatur ab hominibus.*

Or, voilà l'apostolat indispensable à tous les chrétiens, et surtout à ceux qui sont élevés au-dessus des autres.

D'abord, il faut donner l'exemple; c'est le plus sûr moyen de persuader.

En effet, portent-ils leurs enfants à honorer le saint nom de Dieu, à le faire respecter, ces pères et mères qui ne leur parlent que du monde, qui ne les instruisent que de ses maximes, de ses usages et de ses coutumes, qui ne louent en leur présence que ceux qui possèdent l'art de lui plaire, d'y briller, d'y faire fortune?

Quel exemple pour des enfants qu'un père mondain, intempérant, violent, indévot, libre dans ses discours! qu'une mère mondaine, occupée de parures, de visites, de séances de jeu, de spectacles!

Quel exemple pour des enfants de n'entendre point parler des vérités du salut, de ne point voir fréquenter les offices de la paroisse et de voir leurs parents embarrassés, agités, troublés, lorsqu'il faut, par bienséance, satisfaire au devoir pascal!

Quel exemple pour des domestiques que ces maîtres et ces maîtresses qui veulent être servis préférablement à Dieu même, qui violent sous leurs yeux et la sainteté des jours consacrés au Seigneur, et la loi de l'abstinence et du jeûne; qui ralentissent leur piété, s'ils en ont, par le mépris qu'ils font des dévots, qui ébranlent leur foi par les doutes qu'ils étalent sur les vérités les plus décidées, qui leur apprennent à mépriser les ministres des autels par les portraits indécents qu'ils en font, qui alarment leur pudeur par la licence de leurs discours, et qui vont quelquefois jusqu'à en faire les confidents des plus honteuses intrigues. Ah! de tels chrétiens sont la cause que le saint nom de Dieu est blasphémé dans leurs maisons, au lieu de le faire honorer et respecter.

Si vous avez du zèle, pères et mères, maîtres et maîtresses, vous ferez honorer le saint nom de Dieu par vos exemples. En vous voyant servir Dieu, le craindre, l'aimer; en ne vous entendant parler qu'avec respect et une sainte frayeur des vérités de la religion, vos enfants, vos domestiques vous imiteront; et quand malheureusement quelques-uns s'égareraient de la route que vous leur tracez, et se perdraient, vous seriez toujours en état de dire, en finissant votre carrière : J'ai fait connaître, Seigneur, à tous ceux qui vivaient avec moi la sainteté de votre nom et le respect qui lui est dû : *manifestavi nomen tuum hominibus.*

Mais si des exemples nous passons aux discours, nous trouverons qu'ils sont encore très-propres à faire honorer le nom de Dieu; j'entends des discours pieux, instructifs, des entretiens édifiants : or, sans parler ici des ministres de la parole, des prédicateurs dont le saint et important ministère est d'instruire les peuples des vérités du salut, je dis que chaque chrétien peut et doit, par ses discours, porter ses frères à honorer le nom de Dieu. Il ne faut pour cela que du zèle. Eh! qui doit plus l'exciter que la gloire d'un Dieu si grand, si terrible et si bon?

Que dans vos discours on aperçoive que vous respectez la pureté des mœurs, l'autorité de l'Eglise, la vérité de l'Evangile, tous les dogmes du christianisme; que vous craignez et aimez votre Dieu, que sa justice vous effraye, que sa miséricorde vous rassure, que la vie future vous occupe, que la vie présente ne vous attache point à la terre : alors vous donnerez les grandes idées que l'on doit avoir du saint nom de Dieu, vous le ferez honorer, et vous forcerez les libertins et les incrédules à se taire devant vous, à vous éviter, s'ils ne veulent point changer de langage et se convertir : malheur à ceux qui les écouteront; hélas! ils ne trouveront que trop d'auditeurs dociles à leurs coupables leçons!

Si des ministres zélés, des religieux fervents, de pieux laïques font honorer le saint nom de Dieu par des prédications touchantes, des écrits solides, des entretiens édifiants, combien de chrétiens indévots, hardis, téméraires le font-ils blasphémer par leurs discours licencieux, leurs écrits scandaleux et les fausses idées qu'ils donnent du plan de la religion chrétienne?

Peut-on aujourd'hui écouter le langage, lire les ouvrages d'une foule de libertins, de prétendus beaux génies, sans être pénétré de douleur? A quoi tendent leurs discours, leurs ouvrages, sinon à faire naître des doutes, des incertitudes sur les plus grandes vérités du christianisme?

On ne veut pas croire ce que l'on ne comprend pas; on préfère le témoignage obscur de quelques savants du paganisme aux témoignages uniformes et éclatants des saints docteurs, les subtilités d'un critique à la tradition de tous les siècles. D'après un Celse, un Porphyre, on ne rougit pas de trouver des causes naturelles dans tous les miracles que le Tout-Puissant a opérés dans l'ancienne et la nouvelle loi : on met Moïse au rang des grands hommes, on lui refuse le titre d'envoyé de Dieu; à entendre ces discours impies, les succès des apôtres n'auraient pas

été si rapides ni si éclatants s'il y eût eu alors des génies aussi sublimes qu'aujourd'hui; c'est faute de lumière, d'érudition, qu'on s'est soumis au joug de l'Evangile, qu'on obéit à l'Eglise. Quel blasphème! Voilà cependant ce que les incrédules de notre siècle insinuent dans leurs discours, dans leurs ouvrages.

Voilà le système à la mode. Croirait-on que des chrétiens pourraient entendre ces discours, lire ces ouvrages, sans être émus, animés d'un saint zèle contre ces apôtres de l'impiété? C'est cependant ce que nous voyons avec douleur : ils sont écoutés, goûtés, applaudis dans presque tous les cercles; ils ont des disciples dans tous les états; on retient leurs objections, leurs satires, leurs saillies, et l'on s'imagine briller et confondre les chrétiens fervents et fidèles en répandant orgueilleusement ce trésor d'erreurs et de blasphèmes.

Ah! mes frères, en voyant ainsi le saint nom de Dieu outragé par l'incrédulité, armez-vous d'un saint zèle, fuyez ces ennemis de votre Dieu, précautionnez-vous contre la séduction, priez, gémissez, et portez tous ceux qui vivent avec vous, qui dépendent de vous, à honorer et bénir le saint nom du Seigneur par vos exemples et vos discours.

Et vous, maîtres de la terre, juges des peuples établis de Dieu pour contenir la multitude, faites régner le Seigneur, et détruisez le règne de l'impiété. Peut-on compter sur des sujets qui rougissent d'être chrétiens? Des destructeurs de la religion ne sont-ils pas capables de détruire l'esprit de soumission? Le trône des souverains est-il bien affermi dans les cœurs de ceux qui ne veulent point dépendre du Très-Haut? Des impies qui portent leur langue jusque dans le ciel pour y censurer les décrets du Seigneur, se feront-ils un scrupule de censurer le gouvernement d'un Etat? Ah! employez votre zèle pour conserver la pureté de la foi, la soumission à toutes les vérités qu'elle nous propose; employez votre autorité pour empêcher les progrès de l'incrédulité; couvrez d'un salutaire opprobre les savants incrédules; que leurs sacriléges productions ne voient pas le jour; quand ceux qui font blasphémer le saint nom de Dieu parmi nous seront sans gloire et sans crédit, la religion de nos pères reprendra son premier éclat.

Les âmes pieuses ne seront plus affligées; les simples ne seront plus ébranlés; les esprits ne seront plus séduits; l'Eglise sera consolée; ses ministres feront du fruit, et Dieu sera honoré comme il l'ordonne : les bouches ne s'ouvriront que pour bénir son saint nom, et chanter ses justices et ses miséricordes.

Seigneur, rassemblez-nous de toutes les nations sous l'étendard de la foi chrétienne, afin que tous, dans l'unanimité de sentiments, nous rendions les hommages et le respect dus à votre saint nom : *Congrega nos de nationibus ut confiteamur nomini sancto tuo.* (*Psal.* CV.) Que de brebis, ô mon Dieu, séparées aujourd'hui du bercail! Que d'âmes sorties de l'arche précieuse hors de laquelle on ne peut jamais se sauver! L'angleterre, l'Allemagne, toutes nos frontières, sont devenues les asiles de ces hommes indociles qui ont partagé la foi de votre épouse dans le sein même de ce royaume. Que d'incrédules! Que de savants déistes, pyrrhoniens! Que de chrétiens séduits, entraînés par les charmes de l'indépendance! Rassemblez, Seigneur, tous ces déserteurs de la vérité, ouvrez leurs yeux à la lumière qui brille de toute part, exaucez les prières et les gémissements de l'Eglise qui soupire après leur retour, afin qu'unis tous par les mêmes liens, nous chantions paisiblement la grandeur de votre adorable nom sur la terre et dans l'Eternité bienheureuse. *Congrega nos de nationibus ut confiteamur nomini sancto tuo.*

SERMON XV.

SUR LES SERMENTS.

Jurabis : Vivit Dominus in veritate et in judicio, et in justitia. (*Jer.*, IV.)

Vive le Seigneur : vous jurerez dans la vérité, le jugement et la justice.

Ces paroles, chrétiens, condamnent les hérétiques qui blâment les serments que l'Eglise et le prince exigent pour s'assurer de la foi et de la fidélité des hommes. Nous voyons dans l'Ecriture que Dieu s'est servi plusieurs fois du serment, lorsqu'il faisait à Abraham, à Isaac, à Jacob ou à David, des promesses de la venue du Messie.

Les saints s'en sont servis aussi; saint Paul prend Dieu à témoin des vérités qu'il annonce : *Testis est mihi Deus.* (*Rom.*, I.)

Le serment est donc un acte de religion par lequel, appuyés sur la vérité, l'utilité et la gravité de ce que nous affirmons, nous rendons hommage à la foi de l'Eglise, nous assurons le prince de notre fidélité, nous nous engageons à remplir les devoirs de notre état, et à observer les statuts et règlements du corps dont nous faisons membres.

Le serment n'est donc point défendu, quand il est fait avec les circonstances que Dieu exige par la bouche de son Prophète; mais, comme les hommes sont si faibles, si passionnés, si portés au mal, il en est beaucoup qui pèchent en jurant.

Beaucoup qui, par légèreté, vivacité, emportement, imprudence, font des serments, jurent pour affirmer des choses indifférentes, fausses et nuisibles même au prochain; de là la défense de Jésus-Christ de ne point jurer du tout, et dont les hérétiques abusent, mais qui ne doit s'entendre que des serments inutiles qui ne rendent point hommage à la religion, ou des parjures; de là ce que disent les Pères, qu'il est plus sûr de ne jamais jurer, de crainte de jurer sans nécessité. Pour vous instruire, mes frères, sur cette importante matière, je fais trois réflexions.

Dans la première, je vous prouverai que le serment est un acte de religion, quand il est fait avec les circonstances que Dieu exige lui-même

Dans la seconde, je vous prouverai que ce que dit Jésus-Christ dans l'Evangile, et tout ce qu'ont dit les saints docteurs, ne condamnent point le serment, tel que l'Eglise et l'Etat l'exigent.

Dans la troisième, je ferai voir le crime de ceux qui s'accoutument à jurer, ou qui font des serments sans nécessité et imprudemment.

Vous pouvez compter, mes frères, sur l'exactitude de ma doctrine, puisque c'est celle de l'Eglise que je suis scrupuleusement sur cette matière, et que je n'emprunterai que le langage de ses saints docteurs pour autoriser mes décisions.

Pour être persuadé que le serment est un acte de religion, il ne faut que savoir le définir. Qu'est-ce que le serment? C'est un acte par lequel on prend Dieu à témoin de la vérité des choses que l'on dit, ou des choses que l'on promet; c'est ainsi que Dieu lui-même, que les patriarches, les prophètes, saint Paul, ont juré. L'Ecriture nous rapporte ces serments, parce qu'ils honorent la Vérité suprême.

Le Seigneur, qui défend les serments et les jurements des hommes, parce qu'ils les font ordinairement avec légèreté, imprudence, précipitation, parce qu'ils s'y accoutument, les font sans nécessité, sans être sûrs de ce qu'ils affirment, parce que leurs serments n'honorent point la Vérité suprême, qu'ils prennent Dieu à témoin d'une chose douteuse, indifférente, et qu'ils promettent souvent dans la passion, la vivacité, la douleur, ou la satisfaction des choses contraires à la religion, ou nuisibles au prochain, le Seigneur, dis-je, a néanmoins déclaré que le serment était un acte de religion, quand il était fait selon la vérité, le jugement et la justice; c'est-à-dire qu'il faut, pour ne point pécher dans le serment que l'on fait, être sûr de la vérité que l'on atteste : *in veritate;* ne jurer que pour des choses graves, parce qu'alors la prudence chrétienne rend le serment nécessaire : *in judicio;* ne jurer que pour des choses utiles, salutaires, et qui tendent à la gloire de Dieu et au salut du prochain : *in justitia.*

Reprenons ces trois circonstances, nous établirons deux vérités. La première, que les serments sont un acte de religion qui honore Dieu. La seconde, que ce sont ceux que les hommes font d'eux-mêmes par habitude, sans piété, qui sont des péchés.

Par là nous confondrons, et les hérétiques qui ont blâmé le serment sans distinction, et nous instruirons les chrétiens qui profanent cet acte de religion.

Première condition. Pour que notre serment soit un acte de religion et honore Dieu, il faut être sûr de la vérité que l'on atteste, ne point avoir de doutes bien fondés; car prendre Dieu à témoin, faire un serment sur des conjectures, sur des bruits qui sont répandus, affirmer une chose qu'on ne sait pas être certaine, c'est mépriser la majesté suprême que l'on prend à témoin. « Car, dit saint Thomas (*Secunda-secundæ*, quæst. 88, art. 2), ce n'est pas honorer Dieu, au contraire, c'est le mépriser beaucoup, que de le prendre à témoin sans une grande nécessité. Or, il n'y a point de nécessité, lorsque la chose que l'on affirme est légère, ou lorsque le fait est grave, sans être suffisamment attesté. On n'oserait pas agir ainsi avec un homme d'un certain rang. »

Or, ces principes posés, je dis d'abord contre les hérétiques, et principalement contre Wiclef et les anabaptistes, qui ont osé assurer que tous les serments étaient illicites, que l'autorité ecclésiastique et l'autorité temporelle ont droit d'exiger des serments : l'Eglise, pour s'assurer de la foi de ses ministres; le prince, pour s'assurer de la fidélité de ses sujets; et que ces serments sont des actes de religion qui honorent la majesté suprême que l'on invoque et que l'on prend à témoin.

En vain diront-ils qu'on expose les chrétiens au parjure, qu'en multipliant les serments c'est multiplier les péchés. Je sais que le parjure est un grand péché; « et qui est-ce qui doute, dit saint Augustin (serm. 180), que ce ne soit un grand crime? *Perjurium esse grande peccatum nemo dubitat?* »

Mais, dans les serments que l'Eglise et l'Etat exigent, qui sont ceux qu'ils exposent au parjure? Des ecclésiastiques qui pensent autrement que l'Epouse de Jésus-Christ, qui ne reçoivent point de cœur et d'esprit sa doctrine, qui regardent cette colonne de la vérité comme renversée et obstinée dans sa chute; des sujets qui ne regardent point Dieu dans le prince, qui ne reconnaissent point son indépendance absolue, et qui croient secrètement pouvoir se dispenser de la fidélité et de l'obéissance qu'ils lui doivent sous peine de damnation; des membres d'un corps, d'une compagnie, d'une communauté établis, autorisés par le souverain, et qui croient pouvoir sans crime, violer ses statuts, ses règlements, et être dispensés de lui être utiles et de travailler à sa gloire.

Or, voilà ceux qu'on expose au parjure. Mais quels hommes! s'il s'en trouve de ce caractère : disons plutôt quels monstres! Quelle idée doit-on en concevoir? Quels ministres dans l'Eglise! Quels sujets dans l'Etat! Quels membres dans un corps!

Un ecclésiastique, qui atteste sa foi avec serment, pour être ordonné, posséder un bénéfice, prêcher, confesser, et qui ne croit pas les vérités qu'il atteste : grand Dieu! que doit-on en penser? Que peut-il dire pour justifier son parjure? Dira-t-il avec les donatistes, qui recommandaient ces parjures à leurs disciples, qu'il y est contraint, que la nécessité l'enhardit? Mais, si un casuiste décidait qu'on peut faire un parjure dans la nécessité, et pour son utilité, que penserait-on de sa morale?

Un sujet du prince est reçu dans une de ces charges où il est de conséquence de s'assurer de sa fidélité, il en prête le serment entre les mains de son souverain; si c'est l'exposer au parjure, quelle idée en donnez-

vous? Comment lui confier les mystères d'un conseil, les projets des affaires, le gouvernement des provinces, la conduite des armées?

Un citoyen est admis dans un corps qui a des statuts, des règlements approuvés, autorisés par le souverain; pour éviter la fraude, l'exaction, les cabales, les complots; pour le soutenir, le rendre utile à la société, on lui fait prêter serment de les garder, de les observer; si on l'expose au parjure, est-il digne d'y être admis? peut-on compter sur sa probité?

Ah! si la loi de Dieu expose aux infractions une multitude de chrétiens qui ne craignent point le Seigneur, elle n'en est pas moins sainte; quand le serment exposerait des hommes sans foi, sans honneur, sans probité, au parjure, il n'en est pas moins un acte de religion qui honore Dieu, quand il est fait dans la vérité. Il ne s'agit donc que de prouver aux hérétiques que l'Eglise, le prince, et les corps établis et approuvés dans l'Etat, n'agissent point contre la vérité, mais au contraire, l'honorent, lorsqu'ils exigent le serment de ceux qui leur sont soumis.

Le Seigneur veut qu'on ne jure que dans la vérité, et pour la vérité connue, certaine, et d'une manière infaillible.

Or, celui qui jure ce que l'Eglise croit, enseigne, qui jure pour condamner ce qu'elle condamne, proscrit, anathématise, peut-il pécher contre la vérité, et par conséquent faire un serment qui déplaise au Seigneur, qui l'offense? L'Eglise n'est-elle pas infaillible, la colonne de la vérité? Peut-elle, toujours assistée de son divin Epoux, nous tromper, nous égarer? Et, si les portes de l'enfer ne peuvent point prévaloir contre son infaillibilité, le démon la séduira-t-il jusqu'à la porter à exiger de nous de coupables serments?

Il faut donc avouer que ceux qui condamnent les serments qu'elle exige de ses ministres pour s'assurer de leur foi, et finir les disputes et les controverses, sont dans un pitoyable aveuglement.

Le Seigneur veut qu'on jure dans la vérité, et pour une vérité connue, certaine, et sur laquelle il ne puisse légitimement y avoir aucun doute : or, est-il douteux que le prince est l'image de Dieu, qu'il est une seconde majesté, qu'il en représente la puissance? Est-il douteux qu'on doive lui être fidèle, soumis? Est-il douteux qu'on ne puisse jamais lui manquer, sans pécher mortellement? que lui désobéir, lui refuser les tributs qu'il exige, le trahir, favoriser ses ennemis, c'est un crime contre les préceptes du Seigneur? Non, sans doute.

L'Ancien Testament, le Nouveau, nous attestent ces vérités. Toute la puissance d'un monarque, et la partie de cette puissance qu'il donne à ceux qui gouvernent les peuples sous lui, est émanée de Dieu seul; elle est indépendante de toute autre autorité; les pontifes n'y sauraient toucher sans pécher, et violer le serment qu'ils font entre les mains du prince après leur sacre; aussi voyons-nous que, malgré les honteuses apostasies dans lesquelles sont tombés tous les rois d'Israël, excepté trois, les prophètes qui les reprenaient et leur annonçaient les ordres et les menaces du Seigneur irrité, n'ont jamais détourné les peuples de la fidélité et de l'obéissance qu'ils leurs devaient. On jure donc dans la vérité, quand on prête serment de fidélité entre les mains du prince. Les hérétiques ont donc tort de les blâmer.

Le Seigneur veut qu'on jure dans la vérité, et la vérité connue, certaine. Mais n'est-ce pas une vérité, que les différents corps établis, approuvés dans l'Etat, dont les statuts, les règlements sont revêtus de l'autorité royale, sont autorisés par cette autorité suprême émanée de Dieu seul, comme nous l'avons déjà dit, à exiger le serment de ceux qui veulent y entrer? Chaque corps n'est-il pas une portion de l'Etat, qui doit travailler à lui être utile et à conserver son harmonie? Dès que c'est en vertu de la puissance du prince que ce corps oblige ses membres, par serment, à observer ses statuts, ses règlements, n'est-ce pas comme si le prince l'exigeait? Or, en promettant avec serment de bonnes choses, la probité, la fidélité, pèche-t-on contre la vérité? Non, sans doute.

Que les hérétiques qui ont condamné le serment sans distinction, et que les saints conciles ont aussi anathématisé, avouent donc qu'ils ont méprisé les principes fondamentaux de la religion, pour avoir le plaisir de contredire l'Eglise.

Pour nous, nos principes sont sûrs, et, dès que cette première circonstance, la vérité, ne se trouve pas dans le serment, nous le blâmons, nous le condamnons, nous disons que c'est un crime qui déshonore la majesté divine, que l'on prend imprudemment à témoin d'une chose qui n'est pas certaine, infaillible.

C'est à vous, mes frères, que je parle présentement; c'est contre cette habitude que vous avez de faire souvent des serments, que je me soulève.

Que ne risquez-vous pas en jurant légèrement, en jurant sans en être requis par une autorité émanée de Dieu? Hélas! à commettre un grand crime, à invoquer le Seigneur, le prendre à témoin d'une chose qui est peut-être fausse, puisque vous n'avez pas la certitude que demande cet acte de religion, puisque vous faites ce serment légèrement, sur de faibles conjectures, puisque la source d'où vous savez ce que vous affirmez, n'est pas infaillible.

Il ne s'agit donc pas, chrétiens, pour être exempt de péché, que vous ne fassiez pas volontairement un faux serment; que, pour cacher des biens à des héritiers communs, vous débarrasser d'un créancier qui n'a point de titres, faire succomber un ennemi devant les juges, ou favoriser un ami, vous attesteriez avec serment ce que vous savez être faux; il suffit, pour être coupables, que vous affirmiez avec serment une chose dont vous

n'avez point une certitude entière, une chose sur laquelle vous pouvez avoir quelques doutes, et dont la vérité ne vous est pas infailliblement connue; car c'est la première circonstance que Dieu exige nécessairement pour le serment : *Jurabis in veritate.*

La seconde, c'est de ne jurer que pour affirmer des choses graves et très-nécessaires : *Jurabis in judicio.*

Quelle est la source de cette foule de serments que les hommes font? Pourquoi se multiplient-ils tous les jours? Pourquoi, dans le commerce, en vendant, en achetant; pourquoi, dans la conversation, en narrant une histoire, en rapportant un fait; pourquoi l'ouvrier, en promettant son ouvrage, en le garantissant; pourquoi tous ces chrétiens font-ils si aisément des serments? Saint Augustin nous l'apprend : C'est la mauvaise foi des hommes, dit-il (*Contra Faust.*, cap. 25), qui occasionne ces serments illicites : on les connaît sujets à déguiser la vérité au mensonge, et l'on emploie un acte de religion pour persuader ce que l'on veut faire croire. Mais ceux qui font ces serments, continue saint Augustin, sont dans une habitude criminelle, parce que leur seul objet est de se rendre dignes de foi : *Jurandi consuetudine se volunt fide dignos reddere.* Otez le mensonge et la tromperie dans le commerce, que l'on soit persuadé que ces vices n'y règnent plus, les hommes n'exigeront plus de serments les uns des autres : *Si enim defuissent mendacia et fallaciæ, nullo opus esset juramento in hominibus.*

Or, tous ces serments que l'on fait par habitude pour persuader les autres par intérêt, sont de très-grands péchés. Pourquoi, chrétiens? Le voici : C'est que le serment est un acte de religion qui ne doit être employé que dans la nécessité, et pour une chose très-grave. Dieu a fait des serments dans l'Ecriture, comme je l'ai dit, à Abraham Isaac, Jacob, David, mais c'était pour assurer les promesses qu'il faisait du Messie. Saint Paul a fait des serments, mais c'était pour attester la vérité de la doctrine qu'il prêchait et de la vérité de sa mission.

Il faut donc, chrétiens, que la chose que vous attestez ou que vous promettez avec serment, soit importante, nécessaire à la gloire de la religion, de la vérité, au salut de votre âme, au bien général de la société, que vous en soyez requis par les supérieurs, ou du moins que vous ayez consulté des hommes éclairés, pieux, avant que de le faire.

En faisant un serment légèrement et par habitude, 1° vous vous exposez à en faire souvent de faux. Or, quel crime, dit saint Thomas (q. 98, a. 2 et 30), et qu'il doit vous faire trembler! Le serment est un acte de religion par lequel on prend Dieu à témoin ou de ce qu'on atteste, ou de ce que l'on promet; or, n'est-ce pas comme si l'on croyait que Dieu ignore la vérité, ou qu'il puisse rendre témoignage à la fausseté? *Per hoc datur intelligere vel quod Deus veritatem non cognoscat, vel quod falsitatem testari velit.*

2° Sans faire de faux serments, vous pécher en jurant par habitude, en riant, pour affirmer des choses légères.

Les saints docteurs n'excusent pas de péché mortel ceux qui font des serments en riant, *jocose*, parce que c'est profaner un acte de religion et prendre en vain le nom du Seigneur. (*Idem, ut supra.*)

Saint Augustin se plaignait de son temps de cette misérable facilité avec laquelle les chrétiens faisaient des serments; il l'appelle (*De verb. Apost.*, serm. 28) une habitude de tous les jours : *consuetudinem quotidianam;* il dit qu'ils juraient sans qu'on les y forçât, sans sujet : *sine causa, nullo extorquente;* quoiqu'on ajoutât même foi à leurs paroles, indépendamment des serments : *Nullo de verbis suis dubitante.*

N'est-ce pas malheureusement ce que nous voyons aujourd'hui? Ah! mes frères, je vous conjure avec le même Père de vous corriger de cette mauvaise habitude qui profane un acte de religion très-saint : *Avertite a vobis;* modérez votre langue, qu'elle ne serve qu'à louer le Seigneur, à rendre hommage à la vérité; ne jurez que pour des choses utiles, salutaires : troisième circonstance que Dieu exige pour le serment : *Jurabis in justitia.*

Lorsque l'on promet avec serment de faire une chose, il faut que la gloire de Dieu, la charité, la sainteté, le salut de son âme, l'utilité du prochain, soient l'objet de ce que nous promettons : faire un serment de ne pas faire une bonne œuvre, une bonne action, ou d'en faire une contraire à ce que nous devons à Dieu, à notre âme, au prochain, c'est un serment nul; on pèche en le faisant, on pèche en l'accomplissant.

David mérite des louanges et est loué aussi dans l'Ecriture d'avoir épargné Nabal, quoiqu'il eût assuré avec serment de le faire périr : il avait fait ce serment dans la colère, mais la clémence succéda à son courroux; il avait péché en employant un acte de religion pour assurer une punition contraire à la douceur, mais il a pratiqué une vertu en s'attendrissant et se laissant toucher par la femme de cet infortuné; il avait été imprudent en faisant ce serment, il aurait été cruel en l'accomplissant.

Il n'en est pas de même de Jephté, d'Hérode, de ces hommes qui avaient juré de ne point boire ni manger qu'ils n'eussent tué saint Paul; comme ils ont exécuté leurs serments ou été toujours dans la volonté de l'exécuter, ils sont regardés par les conciles et les saints docteurs comme des imprudents et des cruels.

Quoi de plus imprudent que la promesse que Jephté fait avec serment d'immoler au Seigneur la première personne qui s'offrira à ses yeux? Dieu se plaît-il à voir répandre le sang humain? Un homicide peut-il lui être agréable? Et n'était-ce pas employer un acte de religion pour commettre un grand crime?

Aussi eut-il lieu de se repentir de son imprudence, quand il vit que sa fille était la victime qu'il allait immoler : heureux s'il eût été plus éclairé, son cœur ne se serait pas endurci sur le sort d'un enfant qui accourait

innocemment le louer de ses conquêtes ; il n'aurait pas borné sa clémence à lui accorder le temps d'aller sur les montagnes pleurer sa virginité, il l'aurait laissé vivre ; Jephté alors n'aurait été qu'imprudent, il n'aurait pas été cruel.

Quoi de plus insensé encore que le serment d'Hérode ? Toutes les circonstances annoncent la plus honteuse profanation d'une chose sainte. Dans quel état, dans quel temps, à qui fait-il, pourquoi fait-il ce serment qu'il a eu la lâcheté d'exécuter ?

Il était appesanti par les excès du boire et du manger ; c'était dans un grand festin, dans une réjouissance publique, dans le sein des plaisirs ; c'est à une princesse incestueuse qui se faisait une gloire de ses scandales, et qui avait juré la perte du saint prédicateur qui lui reprochait son honteux commerce ; c'est pour récompenser ses charmes, ses bonnes grâces et ses succès dans un bal : elle gagne le cœur de ce prince, il oublie et l'usage qu'il doit faire de son autorité, et ce qu'il doit à son rang ; il jure de lui accorder tout ce qu'elle lui demandera. Quelle imprudence !

Encore si ce prince n'eût point exécuté son serment, si la demande que la princesse lui fit d'immoler le saint Précurseur à sa haine l'eût irrité, et s'il n'eût pas ensanglanté la salle du festin par la mort d'un homme qu'il respectait, qu'il révérait comme un saint, il n'aurait été qu'imprudent, il n'aurait pas été cruel.

C'est en parlant de ce serment d'Hérode, que le huitième concile de Tolède dit, que lorsque nous accomplissons les promesses injustes et cruelles que nous avons faites avec serment, nous méprisons orgueilleusement les ordres du Seigneur, nous donnons la mort à notre âme en voulant nuire à notre prochain.

Quel aveuglement enfin dans ces hommes qui jurent de ne boire ni manger qu'ils n'aient fait mourir saint Paul ! Voilà un jeûne bien agréable au Seigneur qui doit se terminer par un homicide ; voilà un zèle bien éclairé qui n'a de l'ardeur que pour répandre le sang d'un apôtre, et, quoiqu'ils n'aient pas exécuté leur serment, en sont-ils moins coupables, puisque c'est l'occasion qui leur a manqué, et non pas la volonté ?

Hélas ! mes frères, croirait-on que dans les chrétiens, les disciples d'un Dieu de charité, il y eût des hommes assez aveugles et assez irréligieux pour faire de ces sortes de serments ? C'est cependant ce que nous entendons souvent avec douleur.

Combien qui promettent avec serment un attachement criminel à l'objet de leurs passions, et qui serrent les liens honteux de la volupté par les promesses les plus saintes et les plus sacrées ?

Combien qui, dans la colère, la fureur, font serment de se venger, de ne jamais se réconcilier et de poursuivre leurs ennemis jusqu'à ce qu'il les aient immolés à leur fureur ?

Ces chrétiens pensent-ils que le serment est un acte de religion qui ne doit être employé que pour honorer Dieu ? qu'il doit se faire dans la vérité, le jugement et la justice selon l'ordre du Seigneur ? et que c'est dans ce seul sens que Jésus-Christ et les saints docteurs ne l'ont point condamné, comme je vais vous le prouver dans la seconde réflexion ?

Jésus-Christ, dans l'Evangile, défend toutes sortes de jurements, et c'est sur ces oracles que les hérétiques blâment les serments que l'Eglise et l'Etat exigent dans certaines occasions ; ils ont soin aussi de citer les Pères, et surtout saint Augustin, pour appuyer leur système. Mais, quand on entend l'Ecriture comme l'Eglise l'entend, et qu'on prend sans prévention l'esprit des saints docteurs, il est aisé de les réfuter et de ne point prendre le change. Or, c'est d'après ces principes que je vais vous prouver que ces défenses générales ne sont faites que pour apprendre aux hommes à ne point jurer sans nécessité, à redouter le parjure et à se méfier de leurs lumières et de leur zèle même ; vous en allez être persuadés par ce détail instructif.

Rien de plus formel que la défense que Jésus-Christ fait dans l'Evangile. Voici ses expressions :

Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne ferez point de faux serments : *Audistis quia dictum est antiquis : Non perjurabis.* Pour mois, je vous fais un commandement plus étendu : c'est de ne faire aucun serment : *Ego autem dico vobis nolite jurare.* (*Matth.*, V.)

Mais ce divin Sauveur explique aussitôt tous les jurements qu'il défend, et qui étaient sans doute communs. Je vous défend de jurer pour assurer ce que vous dites, de prendre le ciel, la terre, votre vie même à témoin pour mériter la confiance de ceux qui vous écoutent. Or, il n'y a rien dans ce précepte du Seigneur contre le serment fait pour honorer Dieu ; il paraît par la suite qu'il se soulève contre une habitude de jurer sans nécessité et, par conséquent par une habitude criminelle. Dans tous vos discours, ajoute-t-il, dites seulement : Cela est, ou : Cela n'est pas : *Sit sermo vester : est est, non non* (*Ibid.*) ; tout ce que vous direz de plus pour vous faire croire, les serments, les imprécations, vous rendra coupables de péché : *Si quid amplius est a malo est.* (*Ibid.*)

Or il est aisé, après avoir approfondi et médité cet oracle de l'Evangile, d'apercevoir que Jésus-Christ défend tous les serments faits sans nécessité, par habitude, puisqu'il s'agit de conversations, de discours, et qu'il donne des règles pour ne les point rendre coupables par des serments inutiles et souvent faux.

Saint Augustin dit que cette défense a été faite à cause de la faiblesse, de la légèreté et de l'imprudence des hommes, et pour éviter le parjure. Voici comme il s'explique : Parce que, dit-il, c'est un très-grand crime que le parjure : *Quia grave peccatum est perjurare*, l'Ecriture vous a donné un moyen court et facile pour ne point tomber dans ce

crime : *Compendium tibi dedit Scriptura ;* c est de ne point jurer : *Noli jurare.* En effet, continue ce saint docteur, voulez-vous éviter sûrement le parjure ? *Vis longe esse a perjurio?* ne jurez point du tout : *Jurare noli.* Celui qui jure peut quelquefois jurer dans la vérité et honorer Dieu par un acte de religion : *Qui jurat aliquando verum jurare potest ;* mais celui qui ne jure point ne peut jamais faire un faux serment : *Qui non jurat, mendacium jurare non potest.*

Ne nous lassons point d'entendre parler ce saint docteur; tout ce qu'il dit sur la matière que je traite démontre les deux choses que j'ai à prouver dans cette seconde réflexion, savoir: que le serment fait dans la nécessité et avec les circonstances que Dieu exige, est un acte de religion, et par conséquent qu'on a tort de le comdamner ; mais aussi il fait connaître le danger qu'il y a de faire un faux serment ou de prendre en vain le Seigneur à témoin, quand on jure par habitude, par légèreté, sans nécessité.

Le parjure, dit-il, est un précipice : *Perjurium præcipitium est ;* celui qui fait un serment en est bien près ; et si son serment n'est pas fait dans les circonstances marquées dans l'Ecriture, il y tombera : *Qui jurat juxta est.* Pour celui qui ne jure point du tout, il en est éloigné ; il n'est pas exposé d'y tomber : *Qui non jurat longe est.*

« Celui qui fait un faux serment commet un crime énorme, continue ce Père (*ut sup.*) : *Peccat graviter qui falsum jurat ;* mais celui qui jure dans la vérité ne pèche point : *Non peccat qui verum jurat.* »

Enfin, saint Augustin renferme tous les dangers qui sont comme inséparables des serments, dans trois mots, et c'est peut-être ce que les hérétiques pourraient opposer de plus spécieux contre la sainteté du serment en usage dans l'Eglise et dans l'Etat : « C'est un crime de jurer faux ; il y a du danger en jurant même une chose vraie ; on n'est sûr de ne point pécher qu'en ne jurant point du tout : *Falsa juratio exitiosa est ; vera juratio periculosa, nulla juratio secura est.* » (*Idem, ut sup.*)

Or, entrons dans l'esprit de ce saint docteur sur la matière des serments, et nous serons persuadés de la vérité que j'ai avancée, savoir: que ces défenses générales de ne point jurer du tout sont faites pour réprimer la témérité des chrétiens qui emploient souvent sans nécessité, par habitude, un acte solennel de religion pour assurer des choses frivoles, inutiles et quelquefois fausses et nuisibles au prochain ; mais qu'elles ne sont point contraires au serment autorisé par l'Ecriture; au serment qui honore Dieu, quand il est fait dans la vérité, le jugement et la justice; au serment que les puissances établies de Dieu exigent de ceux qui leur sont soumis.

Pesons avec attention les paroles de saint Augustin que je viens de citer, et nous serons persuadés qu'il pense ainsi.

1° Ce Père reconnaît clairement qu'il y a des serments saints, nécessaires, qui honorent Dieu.

S'il dit que celui qui ne jure point n'est pas exposé à faire un faux serment, il dit aussi que celui qui jure peut en faire un vrai, qui honore Dieu et rend hommage à la vérité : *Qui jurat aliquando verum jurare potest.* S'il dit que celui qui jure est près du précipice, il ne dit point qu'il y est tombé; il entend seulement les dangers auxquels s'exposent ceux qui jurent facilement et qui ne font point assez d'attention à la vérité, à la gravité et à l'utilité de la chose qu'ils attestent ou promettent avec serment ; c'est dans ce sens qu'il dit que celui qui ne jure point du tout est éloigné du précipice : *Qui non jurat longe est.*

2° Saint Augustin distingue les serments nécessaires, saints, qui honorent Dieu, qui sont un acte de religion, des faux serments, qui sont des actes d'irréligion qui outragent la majesté divine et qui donnent la mort à l'âme de ceux qui les font.

Celui qui jure par nécessité pour rendre hommage à la vérité, pour attester ou promettre une chose vraie, utile, ne pèche point : *Non peccat qui jurat verum ;* celui qui jure pour attester ou promettre une chose fausse ou illicite, commet un grand crime : *Peccat graviter qui jurat falsum.*

Voilà donc saint Augustin qui décide clairement qu'il y a un serment licite, saint, et que celui qui le fait ne pèche point: *Non peccat.* Or, si en faisant ce serment, si en prenant Dieu à témoin de la chose que l'on atteste ou que l'on promet, on ne pèche point : *Non peccat*, c'est sans doute en faisant les serments avec les conditions que Dieu exige, en les faisant lorsqu'on en est requis par l'Eglise, la colonne de la vérité, et par l'autorité temporelle du prince, émanée de Dieu seul, parce qu'alors on n'est plus exposé à tous ces dangers qui accompagnent les serments de ces chrétiens qui les font d'eux-mêmes, sans consulter, précipitamment, par habitude, par un zèle indiscret, et quelquefois dans le feu de la passion.

Or, ce seul raisonnement suffit pour prouver que les défenses de ne point jurer du tout ne regardent que le mauvais usage que les hommes font du serment, et non pas le serment en lui-même, qui est un acte de religion qui honore Dieu.

Prouvons encore que dans les dernières paroles que j'ai citées de saint Augustin, et dont les hérétiques qui condamnent le serment sans distinction pourraient le plus abuser, il n'y a rien contre le serment employé par le Seigneur, recommandé par lui-même, avec les conditions que j'ai expliquées, fait par ses plus grands serviteurs, exigées par l'Eglise et les majestés de la terre qu'il a rendues les dépositaires de sa puissance: son Eglise pour le gouvernement des âmes, les princes pour le gouvernement des Etats. En effet, quelque fortes, quelque étendues que soient ses expressions, elles ne disent rien contre le serment fait pour honorer Dieu et rendre hommage à la vérité.

Examinons-en le sens. Le faux serment est un grand crime : *Falsa juratio exitiosa est ;* on est exposé à bien des dangers en jurant pour affirmer même la vérité : *Vera juratio periculosa ;* on n'est sûr de ne point faire de fautes qu'en ne jurant point du tout : *Nulla juratio secura est.*

Or, voilà des vérités dont je serais fort fâché de douter ; car, qui ignore que le faux serment est un crime? Qui ignore qu'un chrétien n'est en sûreté de conscience, que lorsqu'il craint le Seigneur, qu'il adore son saint Nom, et qu'il ne se fait pas une habitude de le prendre à témoin pour affirmer ou promettre des choses qu'il peut dire ou promettre sans faire de serment? Qui ignore encore qu'on est exposé à bien des dangers, lors même qu'on affirme une chose vraie? Car ici saint Augustin entend les serments que les hommes font d'eux-mêmes, et alors ils s'exposent au péché. Pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas souvent assurés suffisamment de la chose qu'ils affirment ; parce qu'elle n'est pas assez grave, assez importante; parce qu'elle n'est pas avantageuse au prochain; parce que l'intérêt, la passion peuvent y entrer pour quelque chose, et plus même que la gloire de Dieu et de la vérité ; parce que souvent ce sont des promesses qu'ils font avec serment de faire, d'accomplir certaines choses qui ne s'accordent pas avec le plan de la religion, les vues de Dieu sur eux, les devoirs de leur état. Or, voilà les dangers dont parle saint Augustin, et qui accompagnent l'affirmation vraie d'un chrétien qui jure légèrement, qui promet indiscrètement, qui ne regarde pas le serment comme un acte de religion établi pour honorer Dieu et lier les hommes aux supérieurs qu'il a établis pour les gouverner : mais il est certain qu'il ne condamne pas le serment fait avec piété, dans la vérité, le jugement et la justice: on évite ces dangers en remplissant les conditions exigées par le Seigneur lui-même.

Mais après avoir prouvé que les défenses faites dans l'Evangile, et ce qu'en ont dit les saints docteurs, et surtout saint Augustin dont le grand nombre de réflexions qu'il fait m'a paru suffisant, ne condamnent point le serment que l'Eglise et l'Etat exigent, mais font connaître seulement les dangers auxquels s'exposent les chrétiens qui s'habituent si facilement à jurer. Permettez, mes frères, que je vous les rappelle encore ces dangers, pour vous faire connaître combien cette malheureuse facilité vous rend coupables aux yeux de Dieu.

Cette facilité de jurer vous met au bord du précipice, selon saint Augustin. Ah! ne devez-vous pas craindre d'y tomber? Cette habitude que vous contractez de prendre souvent Dieu à témoin de ce que vous avez fait, de ce que vous dites, de ce que vous promettez, vous permet-elle la réflexion? Pensez-vous alors que vous invoquez Dieu, que vous le sommez d'être témoin de la vérité que vous affirmez? Cette compagnie, ce cercle, ce tumulte de mondains, le lieu où vous êtes vous laissent-ils assez de calme pour penser que vous allez faire un acte de religion qui demande toute la piété, la délicatesse et l'attention dont l'âme chrétienne est capable?

Hélas! comment ne tomberiez-vous pas dans le précipice? Vous en êtes si près, vous êtes sur le bord, les serments coulent, sans y penser, sur vos lèvres, il ne se passe presque point de jours que vous ne preniez Dieu à témoin de ce que vous dites, ou de ce que vous promettez. Ah! ce serait un prodige si vous ne juriez jamais faux ; en jurant si souvent, vous ne nous persuaderez pas que ces serments multipliés soient faits avec les conditions que Dieu exige pour qu'ils lui plaisent ; d'ailleurs, quand vous ne feriez point de faux serments, vous prenez Dieu à témoin pour affirmer ou promettre des choses indifférentes, frivoles, inutiles, et souvent nuisibles au prochain et à votre âme ; cela suffit pour vous faire tomber dans le précipice et vous perdre éternellement.

Prenez donc garde, chrétiens, aux dangers auxquels vous vous exposez en vous accoutumant à faire des serments: ils doivent vous effrayer.

Heureux, mes frères, si cette troisième réflexion pouvait vous inspirer une juste horreur de tous ces serments qui vous sont si familiers, qui outragent votre Dieu et donnent souvent la mort à votre âme. Pour vous faire comprendre tout le crime de ces sortes de serments, il ne faut, ce me semble, que se rappeler que le serment est un acte de religion, que Dieu, qui a recommandé d'honorer son saint nom, de ne point s'en servir en vain, est invoqué, pris à témoin. Or, comment un chrétien, instruit de ces grandes vérités, peut-il profaner un acte si saint, l'employer par habitude, attester le Dieu suprême, terrible, sans piété, sans y penser même, le prendre à témoin d'une chose peu utile, qu'il assure sur des conjonctures, d'une promesse qu'il fait imprudemment, et que la religion lui défend quelquefois d'accomplir? Ah! ce crime, pour être commun parmi les chrétiens, pour être, pour ainsi dire, autorisé par la méfiance et l'irréligion des hommes, pour être regardé comme nécessaire parmi ceux qui vendent ou achètent, n'en sera pas moins puni d'une manière terrible dans l'éternité.

Si Jésus-Christ ne vous a permis que le oui ou le non dans vos discours, dans vos conversations, dans le commerce, dans les affaires que vous faites, selon votre état; si le reste vient d'un principe criminel, *a malo est*, que penser de toutes ces profanations du nom de Dieu, de cette témérité avec laquelle vous l'employez tous les jours pour assurer ce que vous dites ou ce que vous promettez?

Le serment est un acte de religion ; or, un acte de religion demande de la préparation, de la foi, de la piété, un grand respect; et vous faites cet acte de religion dans une conversation profane, dans un cercle de mondains, dans un repas, dans les plaisirs, quelquefois dans les cabarets, les académies de

jeux, des lieux de dissolutions. Ah! dans quelles dispositions faites-vous donc un des plus grands actes de la religion? Dans quelles circonstances? Que pensez-vous donc de votre Dieu? Disons mieux : Quelle est l'énormité de votre crime?

Vous ne prendrez point le nom du Seigneur en vain; car le Seigneur punira comme des coupables ceux qui le profaneront, qui s'en serviront dans toute autre circonstance que celle où il est question de le louer, de le bénir, de chanter sa gloire, sa grandeur, sa puissance, de confesser sa foi ou de se consacrer à son service : *Non assumes nomen Dei tui in vanum* (*Exod.*, XX); et c'est en conséquence de ce précepte du Seigneur, qui est le second du Décalogue, que le Saint-Esprit exhorte les hommes à ne point se servir familièrement du saint nom de Dieu. Ne vous servez point par habitude du saint nom de Dieu : *Nominatio Dei non sit assidua in ore tuo.* (*Eccli.*, XXIII.)

Or, qui pèche contre cette défense du Seigneur, sinon ceux qui emploient ce nom saint et terrible presque tous les jours sans nécessité? Ces téméraires qui prennent Dieu, les saints, le ciel, et ce qu'il y a de plus sacré à témoin, non pas comme saint Paul, pour attester les miséricordes du Seigneur, la vérité de l'Evangile, la pureté de la doctrine contre les incrédules; non pas pour attester leur soumission à ses ordres adorables, la pureté de leur intention, de leur zèle pour la conversion des âmes, mais pour attester un fait indifférent, pour assurer une chose qui leur est glorieuse ou avantageuse, pour vendre plus cher ou acheter à meilleur marché; n'est-ce pas là violer le précepte du Seigneur, qui défend d'employer inutilement son nom saint et terrible? Allons à la source de ces désordres, nous verrons que l'ignorance des préceptes divins, l'orgueil, l'intérêt, la fourberie, la méfiance, le mépris des choses saintes, sont la cause de tous ces serments qui outragent la sainteté de Dieu, déshonorent l'homme et perdent une multitude de chrétiens.

Il est certain, parmi les chrétiens, qu'il y en a un grand nombre qui ne sont pas instruits, et qui ignorent ce qu'il y a de recommandé ou de défendu dans les préceptes qui sont tout à la fois affirmatifs et négatifs. Par exemple, dans le second précepte sur lequel je parle, il y a un commandement et une défense : un commandement d'honorer, de bénir, de louer, de respecter, d'adorer le saint nom de Dieu; une défense de s'en servir inutilement et de l'employer comme les autres noms. Or, voilà ce que bien des personnes ignorent. On ignore encore en quoi consiste le serment : tel qui a honte des jurements grossiers, des imprécations, des blasphèmes, ne rougit point des serments; on ne croit pas être coupable de prendre Dieu à témoin de la plus légère circonstance. Ces expressions : Comme Dieu me voit, comme Dieu m'entend, comme il n'y a qu'un Dieu, n'effrayent pas, parce qu'on ignore que c'est un acte de religion que l'on profane, que c'est prendre Dieu à témoin d'une chose où il n'y a aucune des conditions que le Saint-Esprit demande pour le serment; je pourrais même mettre dans cette classe de ceux qui ignorent ces grandes vérités, bien des personnes qui brillent d'ailleurs par leur esprit, qu'elles ont soin d'orner des bagatelles du siècle, des lectures profanes, des saillies des savants enjoués, mais qu'elles ne nourrissent pas des lectures pieuses et des instructions qui pourraient les éclairer; leur malheur est que cette ignorance ne les excusera pas au tribunal de Jésus-Christ.

L'orgueil est aussi la source d'une infinité de serments; on oublie alors en quoi consiste la vraie gloire, qui est d'acquérir la réputation d'être vrai ennemi du mensonge; et, comme on ne l'a pas, cette réputation, on a recours à des serments pour faire croire les choses que l'on débite, ou celles que l'on promet.

On atteste avec serment ce que l'on dit, parce qu'il ne paraît pas probable que c'est une chose extraordinaire, presque incroyable; on jure en faisant une promesse, parce que celui à qui on la fait n'y compte pas, et a peut-être lieu de douter si on l'accomplira; aussi voyons-nous que les hommes vains, orgueilleux, qui se vantent, sont plus sujets aux mensonges et aux serments que les autres.

Que dirai-je de l'intérêt, ce mobile de toutes les affaires, de tous les soins et de tous les travaux des hommes? Ah! que de serments inutiles et faux ne fait-il pas faire tous les jours? On croit tout gagner en gagnant du bien, on est tranquille quand on a perdu son âme comme si l'on n'avait rien perdu.

Quelle multitude de serments et de faux serments dans ces foires, dans ces marchés, et par conséquent que de crimes et que d'outrages faits à la majesté divine!

Là se vérifie ce que dit le Prophète : L'usure et la tromperie y règnent publiquement : *Non defecit de plateis ejus usura et dolus* (*Psal.* LIV); mais pour tromper ceux qui achètent ou ceux qui vendent, pour les persuader, les gagner et consommer un marché, que de serments! Pour assurer la qualité, la bonté de la marchandise, le prix qu'elle coûte, ce que l'on en refuse; on jure, on prend Dieu à témoin, le ciel, l'enfer, son âme, son salut, tout est appelé en témoignage, tout est risqué, livré même aux plus grands malheurs. Grand Dieu, quel aveuglement!

Heureux, mes frères, si ce n'était ici qu'une peinture d'imagination : mais, si c'est une peinture, elle ne retrace encore que très-imparfaitement l'irréligion et la témérité avec laquelle on outrage, on profane le saint nom de Dieu dans ces assemblées qui se tiennent dans les campagnes, dans ces foires, ces marchés établis sagement pour procurer l'abondance des choses nécessaires à la vie de l'homme; la piété chrétienne ne pourrait pas soutenir le récit de tous les ser-

ments illicites qui s'y font : jetons un voile sur ce théâtre où des hommes grossiers irritent le ciel contre eux pour un vil intérêt.

Mais puis-je m'empêcher de vous faire connaître le crime de ces veuves qui suivent de coupables conseils, de ces héritiers qui détournent des effets et fraudent leurs cohéritiers? Quoique ces injustices regardent le discours que je dois faire sur la restitution, comme une veuve, des héritiers affirment, lèvent la main, jurent devant les magistrats ou ceux qui représentent la justice, qu'ils n'ont rien détourné, ils se rendent coupables d'un faux serment. Or, ne puis-je pas m'écrier ici avec le Prophète : Qui peut comprendre l'énormité de ce péché? *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII.)

Faire un acte de religion pour tromper, et ôter au prochain une portion de ce qui lui appartient; être sommé juridiquement de dire la vérité, et faire un mensonge; manquer de religion dans une circonstance où les juges de la terre, dépositaires de la justice, exigent que vous juriez par ce qu'elle a de plus sacré; prendre Dieu à témoin d'une chose fausse, d'une injustice méditée, quel crime! Que supposent donc ces malheureuses victimes de l'intérêt dans ce moment? Que Dieu ignore la vérité, qu'il autorisera le mensonge, le parjure, que sa justice n'en sera pas offensée, ou que sa clémence les dissimulera ou les pardonnera aisément? Or, quelles idées conçoit-on alors de Dieu, qui est la vérité même de sa sainteté, de sa grandeur, de sa puissance? Quelle irréligion! Quelle malice! Quelle impiété! Que de crimes renfermés dans ce parjure! *Delicta quis intelligit?*

C'est en réfléchissant sur ces circonstances du parjure, que saint Augustin l'appelait un très-grand crime : *grande peccatum;* un précipice où l'âme se perd et s'ensevelit dans la colère de Dieu : *Præcipitium est.* (Innocentius papa, cap. *Si vero*, *De jure jur...*) Que saint Thomas dit qu'il renferme un mépris de Dieu qui l'outrage infiniment : *Importat contemptum loco cit. Dei.* (Innocentius papa, *ibid.*) Que les souverains pontifes ont ordonné que ceux qui conseillaient ces parjures et y déterminaient ceux qui les faisaient, feraient pénitence pendant sept ans, et seraient quarante jours au pain et à l'eau. (Id., *ibid.*) Quel est donc votre aveuglement, veuves qui paraissez désolées de la mort de vos époux et inquiétées de l'état de leurs âmes au delà du tombeau? Quoi! dans des circonstances où tout doit vous effrayer, vous détacher des biens du monde, où vous devriez vous mettre en état d'apaiser la justice divine, qui punit avec sévérité des fautes auxquelles vous avez peut-être participé, vous l'irritez encore par un parjure pour un vil intérêt, pour dérober une partie des biens qu'ils ont laissés à ceux qui doivent les partager avec vous; vous faites un faux serment, vous levez la main, vous prenez Dieu à témoin : ah! vous ne faites pas attention à l'énormité du péché que vous commettez : *Delicta quis intelligit?* Et vous, chrétiens, qui détournez vos yeux du ciel, qui vous érigez en sages, en hommes éclairés, qui donnez des avis et décidez qu'il faut dérober à la connaissance des héritiers tels effets, tels papiers : les termes de vos contrats, leur dites-vous, vous dépouillent de vos prétentions; sans ces mesures, vous serez dans l'indigence, il faut se précautionner par ces détours contre la sévérité de la loi ou de la coutume. Ah! apprenez que vous êtes coupables du faux serment que vous conseillez, que vous tombez, avec ceux qui vous écoutent, dans l'abîme de la colère céleste, et que c'est à vous que l'on doit imposer la sévère pénitence ordonnée par les souverains pontifes et les saints canons. (Id., *Ibid.*)

Quels artifices n'emploie-t-on pas encore pour séduire des domestiques, qui sont nécessairement témoins de ces divertissements, de ces recèlements qui se font avant l'apposition d'un scellé? Comme on sait qu'on leur fera lever la main, jurer qu'ils n'ont rien vu détourner, on profite de leur ignorance, on leur donne idée de ce serment qui ne leur inspire point d'horreur; on leur fait entendre que c'est une compensation, une justice même; on leur fait apercevoir une récompense : c'est ainsi qu'on les fait consentir au parjure, qu'on les enhardit à jurer en justice contre ce qu'ils ont vu, et qu'on les rend complice de son crime.

Ah! comment des chrétiens qui ont de la foi peuvent-ils commettre un si grand crime? Comment ne sont-ils pas effrayés et muets lorsqu'il s'agit de prendre Dieu à témoin d'une chose fausse? Comment n'appréhendent-ils pas que la colère céleste n'éclate dans ce moment, que la foudre d'un Dieu irrité ne les écrase, que l'abîme de l'enfer ne s'ouvre sous leurs pieds, et que Dieu leur fasse expier pendant l'éternité, dans des feux vengeurs, la coupable audace avec laquelle ils l'invoquent, ils le prennent à témoin de leur faux serment?

Ah! il faut que la foi de ces chrétiens parjures soit bien endormie, que leur cœur soit bien endurci; cependant ce crime est malheureusement très-commun de nos jours; l'intérêt le fait commettre aisément, l'intérêt y fait persévérer constamment.

Il est très-commun, puisque les magistrats voient tous les jours des héritiers frustrés implorer leur secours contre les divertissements, les recèlements qu'on fait à la mort de leurs proches; puisqu'ils voient les successions les plus opulentes devenues très-modiques, et souvent une expoliation presque entière des effets mobiliers; cependant ceux qui approchaient du mourant ou de la mourante jurent, affirment qu'ils n'ont rien vu; ceux qui ont détourné, diverti les effets en font autant; presque point de jours qu'on ne fasse ces affirmations : et combien dans ce grand nombre de fausses?

On persévère constamment et avec endurcissement dans ce crime; les magistrats ont recours à l'Eglise, afin qu'elle use du

pouvoir que Jésus-Christ lui a donné, qu'elle exhorte, qu'elle menace de l'excommunication; qu'elle emploie, s'il le faut, et quoiqu'avec douleur, cette terrible punition contre les coupables et ceux qui ont connaissance de leurs crimes, si les uns ne reviennent pas à pénitence et les autres à révélation. De là ces monitoires publics, si souvent monuments authentiques de la fraude, de l'injustice et de la cupidité de notre siècle. Mais qu'opèrent ces terribles menaces de l'Eglise ? Hélas ! je le dis en gémissant, les uns les méprisent, les autres s'y endurcissent : on persévère dans le crime.

Heureux, mes frères, si mon objet est rempli dans cet important discours, c'est-à-dire si, vous prouvant que le serment est un acte de religion qui honore Dieu, quand il est fait avec les conditions qu'il exige, je vous ai inspiré une juste horreur des serments que les hommes font sans nécessité, par intérêt, dans la passion; vous les éviterez, et par là vous mériterez les grâces et les miséricordes du Seigneur dans ce monde, et la gloire dans l'autre.

SERMON XVI.

SUR LE BLASPHÈME.

Vidi bestiam ascendentem de mari habentem capita septem, et super capita ejus nomina blasphemiæ. Datum est illi os loquens magna et blasphemias; et vivi missi sunt in stagnum ignis ardentis et sulphuris. (*Apoc.*, XIII.)

J'ai vu la bête qui s'élevait de la mer; elle avait sept têtes, sur lesquelles étaient écrits les noms du blasphème : sa bouche ne s'ouvrait que pour prononcer de grand oracles contre le Seigneur et des blasphèmes : aussi tous ceux qui en portaient le caractère ont été jetés dans un étang de feu et de soufre.

Quelle effrayante peinture, mes frères ! Que ce portrait est saisissant ! Ces paroles n'ont-elles pas déjà glacé vos sens ? Et ne pourraient-elles pas seules vous inspirer une juste horreur du blasphème ? Faut-il que, n'ayant à parler qu'à des chrétiens, je fasse connaître toute l'énormité d'un crime qui attaque la sagesse, la sainteté, la providence, la puissance, la bonté et la justice de notre Dieu ?

Devrais-je présumer qu'il y a parmi vous des chrétiens qui portent audacieusement leur bouche jusque dans le ciel pour y censurer le sage gouvernement de la Providence, l'économie des mystères, le plan de la religion, selon l'expression du Prophète : *Posuerunt in cœlum os suum et lingua eorum transivit in terra.* (*Psal.* LXXII.)

Devrais-je soupçonner qu'il y a des hommes assez téméraires, assez intrépides pour blâmer la conduite adorable du Très-Haut, oser nier sa bonté, parce qu'ils sont malheureux; sa justice, parce que des méchants prospèrent; ses mystères, parce qu'ils ne les comprennent pas; sa puissance, parce qu'il ne fait pas de prodiges; l'infaillibilité de ses promesses, parce que son Eglise est affligée, persécutée ? Devrais-je croire qu'il y a des malheureux qui, dans la fougue de la passion, dans les transports de la colère, vomissent des imprécations, des blasphèmes contre le ciel et la terre ? Mais ce qui est le plus étonnant, chrétiens, devrais-je avoir besoin d'instruire aussi sur cette matière des personnes qui se piquent de piété, qui respectent la religion, qui ont horreur du blasphème, et qui en sont coupables, faute de savoir en quoi il consiste ? Telle est cependant, mes frères, la nécessité où je me trouve pour remplir mon ministère.

Beaucoup de chrétiens portent le malheureux caractère de cette bête effrayante que saint Jean a vue dans ses révélations. Ils parlent sans attention, sans respect de Dieu, des plus sublimes vérités; ils en parlent en hommes passionnés, il n'est pas étonnant qu'ils blasphèment si souvent : *Os loquens magna et blasphemias.*

Or, pour vous instruire à fond sur cette matière, je vais vous prouver que le blasphème est un péché très-énorme; un péché que Dieu punit très-sévèrement, un péché cependant très-commun; trois réflexions très-propres à vous en inspirer de l'horreur. Commençons.

Le nom seul du blasphème, je le sais, inspire de l'horreur, saisit d'effroi; on ne peut entendre prononcer un blasphème sans être touché, ému, indigné. Pourquoi donc est-il si commun, comme je le montrerai dans la troisième réflexion ? C'est qu'on n'est pas instruit; on s'imagine qu'il n'y a que ces malheureux qui outragent Dieu dans la colère, qui nient sa justice et sa miséricorde, qui bravent ses vengeances et sa bonté, qui défient sa puissance comme les Juifs, qui en soient coupables.

On sait bien que ces impies qui disent : Dieu ne nous voit pas, qui profèrent des paroles méprisantes contre son saint nom, qui vomissent des jurements exécrables, des imprécations dans la colère, commettent des péchés très-énormes; on est étonné même que la foudre céleste ne tombe pas sur ces têtes criminelles. On sait bien que les Juifs ont blasphémé, quand ils ont dit que Jésus-Christ était un séducteur; qu'Arius qui a nié sa divinité, que Nestorius qui a refusé à la sainte Vierge le titre de mère de Dieu, que Pélage qui a élevé les forces de l'homme au mépris de la grâce, ont aussi blasphémé; mais on ne sait pas que sans tomber dans ces excès monstrueux, on peut être coupable du blasphème, ce crime dont le nom seul inspire tant d'horreur. Donnons donc une définition exacte d'un péché qui est le plus énorme de tous ceux que l'homme puisse commettre, comme je dois le prouver dans cette première réflexion.

Qu'est-ce que le blasphème ? C'est ce que l'on dit contre ce qui est dû à Dieu ou à ses saints.

Ainsi, ceux qui disent que Dieu est l'auteur du mal, qui le regardent comme un Dieu cruel, trop sévère, blasphèment, parce qu'ils lui attribuent ce qui ne lui convient pas.

Ceux qui disent que Dieu étant bon infi-

niment, il ne damnera pas les pécheurs impénitents, ou que les péchés dont nous nous souillons ne provoquent pas sa colère, parce qu'il connaît notre faiblesse et la violence de nos passions, blasphèment, parce qu'ils lui supposent une bonté et une sainteté compatibles avec le péché.

Ceux qui disent que Dieu devait nous donner un autre fonds, d'autres forces pour observer ses commandements, ou affaiblir nos penchants, ou adoucir sa loi, blasphèment, parce qu'ils attaquent sa puissance et sa miséricorde, puisqu'il ne nous commande rien d'impossible, et qu'il nous donne des secours suffisants.

Ceux qui blâment et censurent le partage inégal des biens de la terre, le silence du Seigneur sur les iniquités des pécheurs, sur la prospérité des méchants et l'oppression des justes, blasphèment, parce qu'ils supposent Dieu injuste, et lui ravissent, autant qu'il est en eux, cette sagesse adorable qui préside à tous les événements.

Ceux qui attribuent à de simples créatures les noms, les titres, la sagesse, les lumières, la science et la puissance qui n'appartiennent qu'à Dieu, blasphèment, parce qu'ils transportent à la créature la gloire qui n'est due qu'à Dieu seul.

Or, tous ces principes posés, il est aisé de comprendre que le blasphème est un crime très-énorme, puisqu'il renferme un mépris de la Divinité, une censure de la conduite de la Divinité, un parallèle injurieux de la Divinité avec la créature. Reprenons.

Peut-on concevoir une juste idée de l'Etre suprême, de toutes ses perfections, et oser proférer des paroles qui l'outragent? « Que faites-vous, disait un sage du paganisme (Seneca, *Lib. de ira*, cap. 3), faibles mortels, lorsque, dans la colère vous vous en prenez aux dieux, ou lorsque vous les conjurez de faire tomber leur foudre sur vos ennemis? Insensés que vous êtes, oubliez-vous l'espace immense qu'il y a entre vous et la Divinité? Faibles roseaux que le plus léger souffle de la puissance céleste peut renverser et briser, comment avez-vous l'audace d'outrager, de menacer celui qui vous soutient? »

Ainsi raisonnait un païen en suivant les seules lumières de la raison. Il sentait donc toute l'énormité du crime que commet celui qui ose parler de Dieu dans la colère sans le respect qui lui est dû, qui attaque ses perfections infinies, qui ne redoute point sa colère, qui brave sa puissance: ce mépris de la Divinité est un crime plus énorme que tous ceux que l'homme peut commettre.

Or, que peut-on penser de ces chrétiens qui tombent dans le blasphème? Avec quels traits peut-on caractériser le crime qu'ils commettent?

Le voluptueux souille son corps par de honteux plaisirs; l'avare pèche par son attache aux richesses; l'ambitieux, par son ardeur pour les honneurs du siècle; l'homme d'injustice, par ses fraudes, ses usures; le vindicatif, par ses haines et ses projets de vengeance; le médisant, par ses discours et satires; le débauché, par ses excès, ses scandales : péchés qui donnent la mort à l'âme, et à Dieu ne plaise que je les justifie. Malheur à celui qui excuse les trangressions de la loi sainte, et qui donne le nom de bien à ce qui est mal, et le souverain mal : mais je dis que le blasphème porte encore un caractère d'énormité plus affreux et plus effrayant. Pourquoi? Parce qu'il renferme un mépris de la Divinité. En effet, tous ces différents péchés outragent Dieu, l'offensent, provoquent sa colère et creusent l'enfer à ceux qui les commettent, et ils y tomberont infailliblement s'ils n'en font pas pénitence : mais ils ne renferment pas un mépris de la Divinité, comme le blasphème qui attaque Dieu même, puisque le blasphémateur, soit dans l'emportement, dans la fureur, soit par les derniers excès de l'impiété, s'en prend à l'Etre suprême, nie ou sa bonté, ou sa sagesse, brave sa puissance ou défie sa colère, profane ses divins attributs, raille ses mystères, et l'accuse d'avoir quelquefois couronné dans ses saints des vertus qui n'étaient que des faiblesses, des simplicités, des défauts.

Or, peut-on un péché plus énorme? Non, dit saint Jérôme (*in cap.* XVIII *Isa.*); le péché est le souverain mal, parce qu'il est ou une transgression, ou une omission de la loi de Dieu; mais toutes les transgressions et toutes les omissions de la loi, quelque volontaires qu'elles soient, ne portent pas le caractère d'impiété comme le blasphème: on ne peut rien se représenter de plus horrible que l'attentat d'un mortel qui élève sa voix jusqu'au ciel pour y braver le Très-Haut jusque dans le séjour de sa gloire, et l'attaquer dans ses divines perfections, soit en les niant, soit en les profanant par ses jurements et ses imprécations : *Nihil horribilius blasphemia;* tous les autres péchés ne portent pas ce caractère d'énormité, parce qu'ils ne renferment pas, comme le blasphème, un mépris solennel de la Divinité : *Omne peccatum levius est.*

Ne pourrais-je pas présentement, chrétiens assez impies, assez furieux pour commettre ce péché énorme, vous dire ce que disait le criminel pénitent au compagnon de son supplice qui blasphémait sur la croix contre le divin Sauveur? Quoi! mon frère, vous ne craignez donc pas Dieu? *Neque tu times Deum?* Vous bravez donc sa puissance, sa colère, puisque vous avez l'audace de le défier de vous perdre, de vous punir, de vous écraser? Vous le traitez donc comme un simple mortel au-dessous de vous, à qui l'autorité manquerait pour se venger et vous punir? *Neque tu times Deum?* Quelle impiété!

Pharaon, Nabuchodonosor, Sennachérib, Antiochus, les Tyriens, les Sidoniens, ont proféré des blasphèmes en se moquant du vrai Dieu, en s'égalant à lui, en se faisant adorer, en disant qu'ils étaient assez puissants pour lui résister, en donnant à de simples créatures la gloire et les louanges qui ne sont dues qu'à Dieu seul; mais c'étaient des prin-

ces ou des peuples idolâtres qui ne connaissaient pas et n'adoraient pas le Créateur du ciel et de la terre ; or, si leurs crimes ont irrité le Seigneur, fait éclater ses vengeances d'une manière terrible, que devons-nous penser du blasphème des chrétiens qui reconnaissent le vrai Dieu ? Quel affreux caractère d'énormité ne porte-t-il pas ? Quel mépris de la Divinité qu'ils confessent ne renferme-t-ils pas ?

Croire un Dieu créateur du ciel et de la terre, confesser son domaine, sa dépendance, soumettre sa raison à ses mystères impénétrables, embrasser l'Evangile de son Fils, faire publiquement profession d'être ses disciples ; et dans l'emportement, la colère, ou parce qu'on est malheureux, affligé, persécuté, ou parce qu'on a un génie fin, délicat, capable d'un arrangement politique, de réflexions philosophiques, on attaque Dieu, on brave sa puissance, on jure par ses perfections adorables, on le défie sur le trône de sa gloire, on censure le plan qu'il s'est tracé dans le gouvernement du monde, la loi qu'il a donnée aux hommes, les rigueurs de sa justice, les excès de sa clémence. Quel crime ! Tel est le caractère du blasphème : il renferme non-seulement un mépris de la Divinité, mais encore une censure de la conduite de la Divinité.

David appelle le Seigneur un juge juste, puissant et patient : *Judex justus, fortis et patiens* (*Psal.*, VII), et par là il rend l'hommage qui est dû à sa justice, à sa puissance et à sa clémence ; et le blasphémateur attaque sa justice en blâmant la conduite du Seigneur dans la distribution des biens, des honneurs, de la santé. Où est la justice de Dieu, dit-il, dans ses emportements ? La reconnaît-on dans ce partage inégal des biens d'ici-bas ? Pourquoi les uns sont-ils dans l'abondance et les autres dans l'indigence ? Pourquoi les uns ont-ils un superflu qui les damne, et les autres n'ont-ils pas le nécessaire pour se soutenir ? Est-il juste aussi de nous donner une loi si sévère, si céleste, en nous connaissant un si grand fonds de corruption et tant de faiblesse, et de nous perdre éternellement pour des péchés passagers ?

Il attaque sa puissance en la méprisant, en la bravant, en faisant des imprécations pour la faire éclater sur lui ou sur les autres, en souhaitant avec intrépidité la mort, les foudres du ciel, l'enfer et tous les éclats de la colère du Tout-Puissant ; il attaque sa bonté en murmurant de sa longue patience, en censurant sa miséricorde. Pourquoi les impies prospèrent-ils, et les bons sont-ils affligés ; pourquoi, puisqu'il fait ce qu'il veut, souffrir ces monstres de l'humanité, ces fléaux de la société, ces hommes qui font répandre tant de pleurs, qui portent la honte dans tant de familles, et qui causent de si grands maux dans l'Eglise et dans l'Etat ? Voilà des blasphèmes qui doivent nous effrayer, puisqu'ils renferment une censure audacieuse de la conduite de la Divinité.

Qu'êtes-vous donc, ô hommes, pour oser dans la colère, dans vos disgrâces ou dans vos réflexions politiques, blâmer la conduite du Tout-Puissant, porter votre bouche jusqu'au trône de sa gloire pour le reprendre ? Vous a-t-il appelés à son conseil éternel ? et le néant a-t-il droit de reprendre les voies de Celui qui a toujours été, qui est, et qui sera toujours ?

Ah ! sentez-vous, mes frères, toute l'énormité du blasphème ? Celui qui le profère s'érige en censeur de l'Etre suprême ; les bienheureux dans le ciel louent sans cesse le Seigneur, ils lui disent tous unanimement : Rien n'est comparable à la grandeur et à la magnificence de vos ouvrages, Seigneur, Dieu tout-puissant ! Toutes vos voies, ô Roi de tous les siècles, annoncent la justice et la vérité ; et, après ce beau cantique, ils s'écrient tous, dans un saint saisissement : Quel est celui qui ne vous craindra pas, Seigneur ? *Quis non timebit te ?* (*Apoc.*, XVI.) Vous doutez, esprits célestes, tremblants, prosternés, abîmés devant la majesté divine, qu'il y ait quelqu'un assez intrépide pour ne pas craindre le Seigneur ! Ah ! sur la terre il y a des hommes qui ne craignent point le Seigneur, qui s'érigent même en censeurs de sa conduite adorable : ce sont les blasphémateurs ; ils blâment le composé admirable de ses ouvrages, les voies mystérieuse qu'il s'est tracées ; ils murmurent de la sévérité de sa justice et des lenteurs adorables qui supportent les méchants, et dans leurs blasphèmes ils portent l'impiété jusqu'à transporter à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur.

Si l'on est coupable de blasphème en transportant à la créature les louanges, les titres et les perfections qui ne conviennent qu'à Dieu, que de blasphémateurs parmi un monde, même poli, qui se pique de reconnaître et d'adorer l'Etre suprême ! Parmi des chrétiens qui ont horreur du blasphème même, et qui, faute d'être instruits, s'imaginent qu'il ne consiste que dans ces jurements exécrables, ces imprécations qui défient le ciel, l'enfer et tous les châtiments de cette vie et de l'autre !

Ne tombent-ils pas dans ce crime horrible, ces lâches adulateurs, ces hommes passionnés, lorsqu'ils donnent des louanges à leurs protecteurs, aux criminels objets de leurs passions ?

Les Tyriens et les Sidoniens, ayant entendu haranguer Hérode, saisis du spectacle brillant de sa cour, de la magnificence de son trône, de l'éclat de sa couronne, des grâces de son éloquence, s'écrièrent, après qu'il eut cessé de parler : Ce n'est pas un homme, c'est un Dieu qui vient de nous entretenir. N'est-ce pas là un parallèle injurieux de la Divinité, et transporter à la créature ce qui appartient au Créateur ? Voilà le crime que renferme aussi les discours et les louanges de certains adulateurs et de certains voluptueux passionnés.

On loue de faibles mortels, et l'on dérobe au Très-Haut l'encens qui lui est dû, pour l'offrir à des créatures qui tiennent tout de

lui et qu'il a tirées du néant; c'est à leur habileté seule, à leur génie, leur puissance, leur sagesse, qu'on attribue ces succès qui étonnent, on leur prodigue les titres de très-sages, de très-puissants, d'invincibles, d'arbitres souverains des destinées des nations : ce sont les idoles, les dieux de ces adulateurs.

C'est en eux seuls qu'ils espèrent, disent-ils. Qu'on lise les harangues des orateurs mondains, qu'on entende les discours des adulateurs suppliants; qu'on examine les louanges que des poëtes, même chrétiens, ont données à nos héros, et l'on sera persuadé qu'ils tranportent à la créature les louanges, les titres et les perfections qui ne conviennent qu'au Créateur, et l'on avouera qu'ils sont plus coupables que les Tyriens et les Sidoniens qui comparèrent Hérode à Dieu, parce qu'ils sont éclairés des lumières de la foi, et que ces peuples étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Que dirai-je encore de ces malheureux esclaves de la volupté? Le malheureux objet qui a allumé un feu impur dans leur cœur, n'est-il pas leur idole, leur dieu? Avec quelle soumission, avec quel dévouement, avec quelle générosité ne s'immolent-ils pas? Quelle posture humiliante! On voit un homme, l'image de Dieu, destiné à l'immortalité, prosterné aux pieds d'une créature, chanter ses victoires, lui attribuer des charmes puissants, invincibles, l'assurer qu'elle est l'arbitre de sa félicité ou de son malheur, qu'il ne vivra que pour elle, et lui donner, dans sa passion, jusqu'au titre d'adorable; n'est-ce pas là transporter à la créature ce qui ne convient qu'au Créateur, et faire un parallèle injurieux de la Divinité avec la créature? Tel est le caractère du blasphème des adulateurs et des hommes passionnés. Peut-on en concevoir trop d'horreur!

On est donc coupable de blasphème, mes frères, lorsqu'on transporte à la créature ce qui n'appartient qu'au Créateur, et qu'on lui donne des louanges, des titres, des perfections qui ne conviennent qu'à Dieu? Et ce blasphème renferme un parallèle injurieux de la Divinité avec la créature : troisième trait qui caractérise l'énormité de ce péché.

Les Juifs en concevaient la même idée que nous. Comme ils regardaient Jésus-Christ comme une simple créature, ils disaient qu'il blasphémait lorsqu'il s'attribuait les œuvres, les perfections et les titres de la Divinité; et lorsque, dans le cours de sa passion il eut répondu au grand prêtre qu'il était Dieu, ce pontife, transporté d'un faux zèle, sécria : *Il a blasphémé, nous n'avons plus besoin de témoins, il est digne de mort.* (*Matth.*, XXVI.) Or, le crime de ces malheureux fut de fermer les yeux à la lumière et de ne pas reconnaître la divinité du Sauveur, malgré toutes les preuves que leur présentaient les prophètes, ses miracles et l'excellence de sa doctrine; mais ils pensaient juste en disant, qu'un homme qui s'attribue les titres qui ne conviennent qu'à la Divinité, ou qui les transporte à une simple créature, blasphème.

Or, vous devez savoir présentement que le blasphème est un des plus grands péchés que l'homme puisse commettre. Je vous ai développé les trois caractères qui le distinguent et font sentir toute son énormité : prouvons, dans la seconde réflexion, que c'est un péché que Dieu punit très-sévèrement.

Que les blasphémateurs ne disent pas : Ces paroles que nous proférons dans la colère, la passion, l'abattement, ne sont pas entendues du Seigneur; notre voix peut-elle monter jusqu'au ciel? Qu'ils écoutent la réponse que le Prophète fait à des insensés qui raisonnaient comme eux, et qui, après s'être rendus coupables des plus grands crimes, disaient avec audace : Le Seigneur n'a pas été témoin de nos iniquités, il y a un espace immense entre lui et nous, il ne nous verra pas et il ne saura pas ce que nous aurons fait : *Non videbit Dominus, nec intelliget Deus.* (*Psal.* XCIII.)

Que dites-vous, insensés, reprend le Prophète? Ecoutez et soyez confondus : *Intelligite insipientes.* (*Ibid.*) Quoi! Celui qui vous a formés d'un vil limon, qui vous a donné des oreilles pour entendre, n'entendrait pas vos blasphèmes? *Qui plantavit aurem non audiet?* (*Ibid.*) Quoi! Celui, dont la justice irritée a poursuivi les pécheurs, les a punis d'une manière si éclatante, et a laissé partout des traces terribles de ses divines vengeances, ne punira pas des mortels audacieux qui l'insultent et l'outragent par leurs blasphèmes? *Qui corripit gentes non arguet?* (*Psal.* LXXXI.) Ah! c'est le comble de l'aveuglement que de penser ainsi.

Or, mes frères, je dis la même chose aux blasphémateurs de nos jours : Tremblez, Dieu vous entend; ces paroles, que vous proférez, qui renferment un mépris de la Divinité, une censure de la conduite de la Divinité, un parallèle injurieux de la Divinité avec la créature, sont entendues du Seigneur; et, comme c'est un crime énorme, c'est aussi celui qu'il punit le plus sévèrement.

Il le punit promptement, il le punit sévèrement, il le punit éternellement.

Le blasphème est un crime qui irrite le Seigneur, provoque sa colère, arrête le cours de ses miséricordes, arme son bras vengeur et le détermine à frapper celui qui en est coupable.

Cette bonté, avec laquelle il attend les autres pécheurs à pénitence, il laisse croître l'ivraie avec le bon grain, ces adorables lenteurs à punir le péché, ce silence, qu'il semble garder présentement sur la conduite des méchants qui sont tranquilles, et prospèrent même, sont tout à coup changés en rigueurs lorsqu'il s'agit de punir les blasphémateurs; la clémence cède alors à la justice, la justice éclate, et immole à sa

juste colère ceux qui ont ôsé parler contre la Divinité.

Quels terribles exemples ne nous fournit pas l'Ecriture de ces promptes punitions! Sennachérib, Antiochus, Nicanor, Holopherne, Hyménée, Alexandre que saint Paul livra à Satan, ne furent-ils pas punis promptement de leurs blasphèmes? L'histoire ecclésiastique ne nous montre-t-elle pas un Julien l'Apostat, un Arius, punis dès ce monde de leurs horribles blasphèmes? Que nous apprend, chrétiens, cette promptitude avec laquelle Dieu punit les blasphémateurs? Hélas! il est aisé de le comprendre. Celui qui s'en prend à Dieu même, qui le méprise, censure sa conduite, le met en parallèle avec ses créatures, est un monstre qui n'est plus digne des miséricordes du Très-Haut; une punition prompte, éclatante dès ce monde même précède les feux vengeurs qui doivent le brûler éternellement.

Dirai-je encore que Dieu charge les rois et tous ceux qui gouvernent les peuples de venger promptement sa divinité outragée par le blasphème, de punir les blasphémateurs rigoureusement?

Saint Louis était persuadé de cette vérité lorsqu'il donna des lois si sévères contre les blasphémateurs, et qu'il fit couper la langue à un de ses sujets qui avait vomi des blasphèmes (7).

L'empereur Justinien en était aussi persuadé lorsqu'il décerna les derniers supplices contre ceux qui se trouveraient coupables de ce crime. « Ces horribles blasphèmes, dit ce pieux empereur (dans l'*Authentique*), que des malheureux prononcent dans la colère ou la passion, attirent les vengeances de Dieu et sont la cause des maux qui désolent l'empire. »

Quelles peines rigoureuses n'imposent pas encore les sages ordonnances de Blois (article 35) aux blasphémateurs, surtout quand ils retombent dans ce crime énorme?

Les rois, dit saint Augustin, ont raison de punir avec sévérité ces outrages faits à la Divinité dont ils représentent la puissance; un monarque même païen, mais touché par un miracle éclatant de la puissance du vrai Dieu, leur en donne l'exemple.

Voici le raisonnement du saint docteur (*Expos in Evang. Joan.*, tr. 2, c. 3): Si Nabuchodonosor, cet empereur qui s'était follement regardé comme un dieu, frappé de la toute-puissance du Dieu d'Israël lorsqu'il délivra les trois jeunes Hébreux de la fournaise ardente, reconnut son souverain domaine, loua sa grandeur et chanta sa gloire; s'il rendit un édit solennel qu'il fit publier par tout son empire, dans lequel il disait, que tous ceux qui dans la suite blasphémeraient contre le Dieu des Hébreux seraient condamnés au dernier supplice, et tous leurs biens confisqués: *Quicunque dixerint blasphemiam in Deum in interitum erunt et domus eorum in perditionem:* comment des princes chrétiens, qui sont les images de Dieu, qui ne règnent que par lui et qui doivent le faire régner, ne seraient-ils pas touchés, transportés d'une sainte indignation, lorsqu'ils apprennent que parmi leurs sujets il y en a d'assez audacieux et d'assez impies pour s'en prendre à la Divinité même? Comment se pourraient-ils faire honneur d'une douceur qui autoriserait l'impiété? *Quomodo isti reges non moveantur?*

C'est ainsi que Dieu, qui veut que le blasphème soit puni promptement, anime les secondes majestés, allume leur zèle, et leur fait employer l'autorité suprême qu'il leur a confiée pour imposer silence aux langues sacriléges des blasphémateurs.

Mais, si la justice de Dieu punit le blasphème promptement, elle le punit aussi sévèrement dès ce monde même.

Sennachérib a blasphémé, son armée composée de quatre-vingt-cinq mille hommes, périt dans une nuit sous le glaive d'un ange exterminateur, et cet impie n'échappe au glaive du ministre des vengeances célestes que pour périr sous celui de ses propres enfants dans le temple de ses dieux. (IV *Reg.*, XVIII.)

Antiochus blasphème, et aussitôt la colère céleste éclate sur cet impie; ses gémissements, ses pleurs, ses promesses, ne peuvent désarmer le bras vengeur qui s'appesantit sur lui, des douleurs cruelles lui déchirent les entrailles, et il expire misérablement dans les montagnes.

Nicanor blasphème, il s'élève arrogamment contre Jérusalem et son temple, il méprise le Dieu d'Israël qui protége le temple et la ville, la justice divine ne tarde pas à immoler ce malheureux; il périt sous un glaive vengeur, et les misérables restes de ce sacrilége, exposés dans le lieu même où il avait blasphémé, sont des monuments de la sévérité avec laquelle Dieu punit ce crime énorme.

Holopherne blasphème, il parle avec mépris du Dieu que les habitants de Béthulie adorent; le Seigneur irrité arme le bras d'une sainte veuve, et cet orgueilleux conquérant tombe sous les coups que lui porte une femme; le lieu même de ses débauches devient son tombeau.

Deux ennemis de la religion blasphèment devant saint Paul; cet apôtre, animé de l'esprit de Dieu, les livre à Satan; les peines les plus redoutables suivent de près leurs sacriléges censures de la doctrine de Jésus-Christ.

On n'ignore pas la fin tragique de Julien l'Apostat et de ceux qui imitaient ses impiétés; on a vu ceux qui appelaient par dérision le divin Sauveur Fils de Marie frappés des plaies les plus terribles; ces victimes de la colère céleste ont été immolées aux rigueurs d'une justice irritée; ils sont morts dans l'ignominie et la douleur.

Dieu s'est servi des éléments pour punir des blasphémateurs; le feu du ciel a consumé des ariens qui niaient la divinité de Jésus-Christ.

Ces exemples terribles de la vengeance de Dieu ne sont point tirés, mes frères, de ces sources décréditées, ni des auteurs crédules qui rapportent des merveilles qui ne

(7) Dans sa *Vie*, par le sire de Joinville.

sont point autorisées; c'est de l'Ecriture et des Pères que je les ai tirés; ainsi, ce serait être téméraire que d'en douter. (II *Machab.*, XV; *Judith;* I *Tim.*; S. Grég., lib. *Dialog.*, cap. 14; *Moral.*, lib. VI, cap. 10.)

Ah! je ne suis pas étonné de la sévérité des lois lorsqu'il s'agit de punir le blasphème, des longues et austères pénitences imposées par les saints canons aux blasphémateurs qui étaient touchés et repentants. (Gregorius IX, lib. V *Decretalium*, titulo *De maledictione.*)

Je ne suis pas surpris de voir le saint roi Ezéchias animé d'un saint zèle, déchirer ses habits lorsqu'il entend les blasphèmes de l'impie Rabsacès; d'entendre saint Jérôme s'écrier (lib. III *Adversus Rufinum*): «Qu'il ne peut point retenir son zèle, quand il entend les blasphémateurs parler contre Jésus-Christ et sa doctrine, et qu'il préférerait la mort au silence. Ah! quand on n'aurait pas de zèle pour la gloire de Dieu, ne doit-on pas craindre d'être la victime de la colère de Dieu, aussi bien que ceux qui blasphèment, quand on les entend sans être touchés et sans marquer sa juste indignation?

Si l'on me dit que les blasphèmes ne sont pas moins communs qu'autrefois, et que cependant on ne voit pas ces punitions terribles et éclatantes dont je viens de parler, je répondrai: que Dieu les punit en différentes manières, et que nous sommes bien aveugles si nous ne nous apercevons pas que Dieu est irrité.

Si l'empereur Justinien attribuait, comme je l'ai dit, tous les maux qui désolent un empire aux blasphèmes des impies, pourquoi ne pourrai-je pas dire que les maux qui nous affligent aujourd'hui, ces disettes, ces famines, ces maladies, ces troubles sont des punitions d'un Dieu irrité de l'irréligion et des blasphèmes de tant d'esprits superbes, de savants indociles, de critiques téméraires, de libertins corrompus, de chrétiens séduits?

Que d'ouvrages depuis quelques années, répandus dans le public, où le déisme, le socinianisme, le pyrrhonisme, sont établis comme des systèmes que des gens d'esprit doivent embrasser! Que de blasphèmes dans ces ouvrages contre Dieu, Jésus-Christ et les saints! Quelle sacrilége censure de la conduite du Tout-Puissant, de la vérité des Ecritures, des miracles de l'Evangile du Sauveur et de sa doctrine! Quel mépris pour l'Eglise, les conciles, les Pères! Quelles idées y donne-t-on du génie, du zèle et de la sainteté des saints qui ont défendu la vérité? Où est l'indignation des fidèles en lisant ces blasphèmes, ou en les écoutant dans la bouche des libertins? Où sont leurs gémissements, leurs larmes, leurs prières? Pourquoi y est-on, pour ainsi dire, accoutumés? Ah! c'est qu'il n'y a presque plus de foi, elle s'affaiblit de jour en jour. Or, ne cherchons pas d'autre cause des maux qui nous affligent que cet orgueil qui s'élève aujourd'hui contre la science de Dieu, il est irrité; mais quand Dieu, parce que nous sommes dans la loi de grâce, serait lent à punir le blasphème, et qu'il supporterait dans sa miséricorde les blasphémateurs, devons-nous moins trembler et moins craindre? Dieu est patient, parce qu'il est tout-puissant; les victimes qui méritent d'être immolées à sa colère ne lui échapperont point, il punira éternellement leurs blasphèmes dans les enfers.

Que représente, chrétiens, cet étang de feu et de soufre dans lequel sont précipités les blasphémateurs? *Missi sunt in stagnum ignis ardentis et sulphuris?* (*Apoc.*, XX.) L'enfer, ce lieu de tourments, cet abîme creusé par le Tout-Puissant, ce feu allumé par sa justice pour punir le pécheur, et le punir éternellement.

C'est dans ces feux vengeurs que les blasphémateurs reconnaîtront en vain l'énormité de leur crime sous le souverain domaine d'une justice irritée; ils reconnaîtront la grandeur, la sagesse, la puissance du Très-Haut; ils avoueront qu'ils avaient tort de mépriser sa divinité, de censurer sa conduite, de lui comparer de viles créatures: mais aveux inutiles! ils sont arrivés au terme, ils ont eu l'audace de parler de Dieu sans respect, de lui contester les titres, les perfections qui lui sont essentiels, de blâmer sa conduite; leur sacrilége audace sera punie dans toute l'immense étendue de l'éternité.

Il est très-certain que les réprouvés reconnaissent dans les enfers qu'ils ont combattu sur la terre la vérité, soit de la doctrine, soit de la morale; que, forcés par l'évidence des preuves, ils avouent qu'ils avaient pris le change: *erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, VII.)

Il est très-certain qu'ils disent comme Antiochus mourant: Il est juste que tout mortel soit soumis au Très-Haut, et qu'il ne mette point le Créateur en parallèle avec la créature; mais cette connaissance qu'ils ont des vérités qu'ils ont combattues ne fait qu'augmenter leurs tourments; semblables aux démons auxquels ils sont associés, ils croient et tremblent tout à la fois: *credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II.)

Il est certain que tous les blasphémateurs dans l'enfer sont forcés d'avouer qu'ils étaient bien coupables de s'en prendre à Dieu sur la terre, de censurer sa conduite, de défier sa puissance, de parler contre la divinité et la doctrine de son Fils, de tourner en ridicule ses plus grands serviteurs: l'Ecriture nous atteste cette vérité, en nous apprenant qu'ils se traitent eux-mêmes d'insensés dans ce lieu de tourments, *nos insensati.* (*Sap.*, V.) Tout ce qui corrompt le cœur de l'homme, tout ce qui séduit son esprit, tous les voiles qui lui cachent l'Etre suprême et l'enhardissent à en parler si témérairement, tout cela a disparu dans l'enfer; on n'y est pas plutôt descendu, que l'on voit avec le mauvais riche, et l'énormité de ses crimes, et les biens infinis que l'on a perdus, et les supplices éternels que l'on a mérités.

Arrius souffre dans l'enfer pour avoir vomi des blasphèmes contre la divinité de Jésus-Christ, Nestorius contre sa sainte mère, Pélage contre les mérites infinis du Sauveur,

Donat contre les promesses faites à l'Eglise son Epouse, Luther et Calvin contre ses divins sacrements : ces hommes passionnés et emportés, pour avoir vomi des jurements et des blasphèmes, ces auteurs impies et scandaleux, pour avoir parlé contre la sagesse de sa providence, le plan du christianisme, la vie future, les récompenses et les châtiments réservés aux méchants au delà du tombeau.

Mais dans leurs tourments ils s'avouent coupables, ils s'accusent, ils pleurent, ils gémissent, ils sont dans l'angoisse. Si l'on pouvait changer dans l'enfer, ils changeraient, les païens se feraient chrétiens, les hérétiques ne partageraient plus la foi, les schismatiques ne rompraient point l'unité, les incrédules et les esprits forts renonceraient au tribunal de leur raison, les libertins à leurs désordres, tous les pécheurs à leurs coupables attaches, leurs bouches ne s'ouvriraient plus pour blasphémer le saint nom de Dieu, mais pour le louer, chanter sa grandeur, publier sa puissance. Leur malheur est d'être arrivés au terme dans l'impénitence, d'être confirmés dans le mal, et de faire éternellement pénitence sans jamais expier ou diminuer leurs crimes.

L'apôtre saint Jean nous dépeint la pénitence éternelle des blasphémateurs dans les enfers avec des traits qui effrayent et glacent les sens.

Il dépeint ce lieu de tourments, cet abîme de tous les maux où Dieu a précipité les anges rebelles, ces premiers blasphémateurs sous la triste image d'un royaume enveloppé d'épaisses ténèbres, et où ne règne jamais le moindre rayon de la lumière céleste, *factum est regnum tenebrosum* (*Apoc.*, XVI); pour nous faire comprendre la rage, le désespoir, les excessives douleurs de ces malheureux, il dit qu'ils coupent leurs langues dans leurs grincements de dents et les excès de leurs souffrances : *Commanducaverunt linguas suas præ dolore.* (*Ibid*.) Il ajoute que, quoiqu'ils soient punis pour leurs blasphèmes, leurs supplices ineffables leur en font encore prononcer contre le créateur du ciel et de la terre : *Blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus et suis vulneribus.* (*Ibid.*) Enfin, il termine cet effrayant portrait en disant que, malgré tous ces tourments, ils n'expient point leurs crimes : *et non egerunt pœnitentiam ex operibus suis.* (*Ibid.*)

La pénitence des blasphémateurs, aussi bien que celle des autres réprouvés, sera donc éternelle et infructueuse, ils seront toujours tourmentés et toujours coupables. Comment un péché si énorme, et que Dieu punit si sévèrement, est-il donc si commun? C'est ce que je vais vous expliquer dans la dernière réflexion.

Il y a une sorte de blasphème, je le sais, qui inspire de l'horreur, qui afflige les gens de bien, qui allume leur zèle et excite toute leur indignation, c'est le blasphème de ces impies déclarés qui prononcent des jurements exécrables, qui s'en prennent hautement à Dieu et à Jésus-Christ, qui défient, dans la colère, la justice divine, désavouent la puissance, la sagesse du Très-Haut et toutes ses perfections, qui sont assez intrépides pour jurer par l'humanité sainte du Sauveur, sa doctrine, ses sacrements, et qui outragent publiquement un Dieu au nom duquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Mais outre ces blasphèmes exécrables qui inspirent de l'horreur, il y en a d'autres dans lesquels une infinité de chrétiens tombent, pour ainsi dire, sans y penser; on est indigné du blasphème, et on est blasphémateur; on commet un crime qui n'effraye pas, parce qu'on n'est pas instruit, et qu'on ignore le caractère d'énormité qui l'accompagne. Ecoutez donc, mes frères, et apprenez que malheureusement ce crime est plus commun qu'on ne pense.

Blâmer la conduite de la Providence par rapport au partage inégal des biens de la terre, ou au mélange des bons et des méchants, c'est blasphémer.

Méconnaître la bonté de Dieu dans les peines et les afflictions, dire qu'il n'est pas juste de nous laisser dans les souffrances et les persécutions, c'est blasphémer.

Dire que nous sommes entraînés malgré nous au mal qu'il nous défend, et qu'il nous refuse les secours nécessaires pour triompher de la tentation, c'est blasphémer.

Dire que Dieu est injuste de damner des enfants qui n'ont pas reçu le baptême, ou de laisser, sans autres, des nations entières plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, c'est blasphémer.

Combattre les prérogatives de la mère de Dieu, en parler avec mépris, lui attribuer des péchés, des faiblesses, soutenir qu'elle ne mérite pas le culte élevé que l'Eglise lui rend, c'est blasphémer.

Mépriser les serviteurs de Dieu que l'Eglise a déclaré jouir de la gloire céleste, les tourner en ridicule, relever certains traits de leur vie que la calomnie a supposé ou enveloppé, en faire des histoires indécentes pour répandre des ombres sur leurs vertus, les traiter de saints nouveaux qui n'ont obtenu ce titre glorieux, et le culte des fidèles que par la politique d'un corps, la protection des grands et des frais immenses, c'est blasphémer.

Mener une vie opposée à l'Evangile, et qui est une censure perpétuelle de l'Evangile, combattre par ses actions son langage, sa morale, ses maximes, sa sévérité, ses préceptes, c'est encore, selon saint Augustin, blasphémer.

Or, chrétiens, sont-elles rares, surtout dans notre siècle, les personnes qui tombent dans ces péchés, ce siècle où il y a si peu de foi, de solidité? Non, sans doute. Il y a donc plus de blasphémateurs qu'on ne pense.

Les réflexions politiques, les systèmes, les raisonnements des prétendus sages du siècle, sont-ils toujours exempts de blasphèmes, lorsqu'ils parlent du gouvernement de ce vaste univers? Ne s'érigent-ils pas en censeurs de la conduite du Très-Haut? Respectent-ils ses desseins adorables? Avouent-ils avec David, qui avait été ébranlé de la prospérité des méchants et des peines des justes,

qu'il faut attendre le dénouement de cette grande scène du monde, être entré dans le sanctuaire de Dieu pour connaître la fin qu'il se proposait dans ces voies mystérieuses qui paraissent aux faibles humains opposés tantôt à sa bonté, et tantôt à sa justice?

Le Prophète avait voulu les pénétrer avant le temps, ces voies mystérieuses, mais aussitôt il avoue qu'il ne fera que de pénibles et d'inutiles efforts pendant cette vie : *Labores ante me donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum.* (*Psal.* LXXII.)

Or, ces politiques, ces sages du siècle, ne s'arrêtent pas comme le Prophète, ils parlent et prononcent, ils censurent la conduite du Très-Haut; selon eux, les biens devraient être distribués avec plus d'égalité, Dieu devrait se servir de sa puissance pour empêcher le mal; s'il gouverne tout, comme on le dit, il devrait y avoir plus d'ordre; et les prospérités des méchants, et les afflictions des justes, sont une preuve qu'il ne préside pas à tous les événements. Voilà les blasphèmes des politiques, des sages du siècle. Et combien n'y en a-t-il pas aujourd'hui? Qui ne se pique pas de briller dans les conversations par ces réflexions sacrilèges? En connaît-on l'énormité? Les regarde-t-on comme des blasphèmes? Non. C'est pourquoi ils sont si communs.

Ces pauvres, ces malades, qui se disent abandonnés de Dieu, qui disent : Qu'ai-je fait au Seigneur, pour manquer du nécessaire, ou être en proie à la douleur si longtemps? Pourquoi suis-je si malheureux? Je coule mes jours dans l'amertume; je le prie, je le sers, et il n'a pour moi que des rigueurs! Sa main bienfaisante ne s'ouvre que pour répandre des biens dans les maisons des méchants! Est-il juste, en me laissant languir et périr dans la misère, pendant que les pécheurs sont dans la gloire et l'opulence? Ces pauvres, ces malades, dis-je, ne profèrent-ils pas des blasphèmes en parlant ainsi? N'est-ce pas dire qu'il est un Dieu injuste et cruel? N'est-ce pas outrager sa justice et sa bonté?

Cependant, mes frères, vous le savez, rien de plus commun parmi les pauvres qui manquent du nécessaire, ou qui sont dans de longues souffrances, que ces murmures, que ce langage blasphématoire, nous l'entendons tous les jours avec douleur. Rien de plus plus commun. Parce qu'on ne reconnaît dans ces plaintes, ni jurements, ni imprécations, on ne croit pas être coupable; cependant ce sont de véritables blasphèmes. Il y a donc plus de blasphémateurs parmi les chrétiens qu'on ne pense.

Ces hommes qui rejettent sur la privation de la grâce du Sauveur leurs coupables désordres, qui accusent Dieu de leur avoir donné un penchant invincible pour le mal, et de leur refuser les secours nécessaires pour triompher des amorces du péché, ne profèrent-ils pas des blasphèmes?

N'est-ce pas faire le Dieu très-saint auteur du crime, et justifier la corruption de son cœur par une prétendue nécessité de l'offenser?

Or, sans parler des hérétiques dont le système est d'attendre tout d'en haut, d'exagérer l'impuissance de l'homme, et de regarder la grâce comme une souveraine absolue qui nous entraîne, nous enlève, et nous change malgré nous. Combien de libertins tiennent ce langage! Combien de personnes, pour oser parler témérairement de ce profond mystère, et prévenues pour une doctrine qui ne nous laisse rien à faire, font Dieu auteur d'un dogme qui nécessite l'homme au mal, et lui fournit des armes pour excuser ses volontaires égarements; le nombre de ces téméraires est-il petit, mes frères, dans ce malheureux siècle, où les sublimes matières de la grâce et de la prédestination sont devenues le langage des ignorants, comme des savants? Non, sans doute, le blasphème, ce crime énorme, est donc plus commun qu'on ne pense.

Est-il rare d'entendre dans une conversation blâmer les mystères du Très-Haut, au lieu de les adorer? On se flatte, on se glorifie d'avoir fait une objection sans réplique contre la justice de Dieu. Quand on nous a opposé ces royaumes idolâtres, ces contrées infortunées qui n'ont point d'apôtres, ces enfants qui n'ont fait aucun mal, et qui sont morts sans baptême : Dieu est-il juste, dit-on? Comment accorder la perte de tant d'âmes avec sa bonté? Dieu est-il juste? Votre blasphème m'effraye; il ne me séduit pas. Pouvez-vous concevoir un souverain Etre, sans le concevoir infiniment juste? Est-il obligé de vous révéler ses mystères, pour justifier sa conduite toujours adorable? Ah! il est étonnant que parmi les chrétiens il y en ait tant qui raisonnent ainsi, et par conséquent tant de blasphémateurs. Quoique la dévotion à la sainte Vierge soit liée avec les peuples catholiques, combien de chrétiens qui, pour avoir lu les livres des hérétiques, et retenu les termes injurieux dont ils se servent, en parlant de la mère de Dieu, profèrent des blasphèmes qui l'outragent?

Croit-on en être exempt en doutant, en combattant ses prérogatives les plus solidement établies, en blâmant le culte éclairé que l'Eglise lui rend; en inspirant du mépris pour ses solennités, en détournant les fidèles que la foi et la confiance font voler sous ses étendards, en méprisant ses images, en disant, d'après les hérétiques, que c'est une femme comme une autre? Comme si les titres glorieux de Vierge et de mère de Dieu ne la distinguaient pas de toutes les autres créatures. Croit-on ne pas blasphémer, quand on ne rougit pas de dire ce que les libertins et des auteurs impies ont dit de cette Vierge privilégiée; qu'on mêle dans des conversations toutes profanes et licencieuses des traits, des saillies que le libertinage et l'impiété ont enfantés, ou qu'on lui suppose avec Luther des fautes, des faiblesses, dont le Seigneur l'a toujours préservée?

Si l'on faisait attention aux discours des mondains dans le malheureux siècle où nous sommes, ne croirait-on pas entendre parler un Nestorius, un Jovinien, un Julien l'Apos-

tat, les hussistes, Luther et les plus grands ennemis des honneurs qu'on rend à Marie, ou à ses images?

Si le blasphème est une parole injurieuse à Dieu, à la sainte Vierge, ou à ses saints, que de blasphèmes ne coulent pas sur les lèvres de ces libertins qui ne parlent de la religion, de ses mystères, des miracles, des saints, que pour plaisanter, faire briller leur esprit et justifier leurs mœurs licencieuses?

La religion est attaquée aujourd'hui de tous côtés, et par les nouveautés profanes, et par le relâchement des mœurs. Or, pour justifier ses erreurs, ou autoriser sa conduite criminelle, que ne dit-on pas et contre la pureté de la foi et contre la sévérité de l'Evangile? Et par conséquent que de blasphèmes!

Il y a une sorte de blasphème qui attaque les saints. Or, dans quel siècle fut-il plus commun que le nôtre, où l'on se fait un mérite de débiter les sacriléges saillies d'un malheureux Bayle, contre les plus grands serviteurs de Dieu, d'applaudir à ses réflexions impies, parce qu'on les trouve plaisantes? Avec quelle licence ne parle-t-on pas de ces saints qui devraient nous être si précieux, et parce qu'ils ont édifié nos pères, et parce que nous voyons sous nos yeux des monuments durables de leur héroïque sainteté? Doivent-ils nous être moins chers, parce qu'ils ont vécu dans un temps si proche du nôtre? Au lieu de nous faire un mérite de censurer leurs actions, ne devrions-nous pas rougir d'applaudir aux calomnies et aux blasphèmes des ennemis de leur foi et de leur gloire?

Si l'on était persuadé que ces mépris, ces railleries, ces censures des vertus des saints, sont autant de blasphèmes, ils ne seraient pas si communs.

Mais, chrétiens, je suppose, et je le souhaite de tout mon cœur, que le nombre de ceux qui tombent dans ces blasphèmes que je viens d'expliquer ne soit pas si grand que j'ai lieu de le présumer par l'irréligion et la corruption de notre siècle. Prenez garde qu'on peut encore être coupables aux yeux de Dieu de ce péché énorme, par la seule opposition de ses mœurs avec l'Evangile.

Ecoutez saint Augustin (*Expos. in Evang. S. Joan.*, tr. 28, c. 7) : On en trouve peu, il est vrai, dit-il, parmi les chrétiens, qui parlent contre Jésus-Christ, qui lui adressent des paroles injurieuses, et qui souillent leurs langues par des blasphèmes contre la divinité ou son humanité sainte : *Raro inveniuntur qui lingua blasphemant Christum;* mais il y en a beaucoup dont la vie mondaine et criminelle est un blasphème continuel : *Sed multi qui vita.*

Or, chrétiens, le nombre de ceux dont la conduite constante est un désaveu de l'Evangile, n'est-il pas malheureusement le plus grand? Par conséquent, il est donc très-commun, selon saint Augustin, de commettre cette sorte de blasphème qui consiste dans des actions opposées à la sainteté, à la sévérité, à la sagesse de l'Evangile; mener volontairement une vie douce, molle, suivre les usages, les maximes du monde, louer sa morale, son langage, se gêner pour lui plaire, et mériter les biens, les honneurs qu'il distribue, n'est-ce pas là la vie du plus grand nombre des chrétiens? Par conséquent il y en a donc beaucoup qui blâment par leur conduite le plan de l'Evangile de Jésus-Christ, qui le censurent, le combattent, le désavouent. Or, cette conduite est une injure faite à Jésus-Christ, un blasphème : *Sed multi qui vita.*

Que pense-t-on de l'Evangile, quand on se livre à de coupables plaisirs, quand on se trace un plan de vie douce, commode, voluptueuse; quand on met sa félicité dans les joies, les ris et les jeux; quand on aime les richesses, qu'on y attache son cœur, qu'on ambitionne les honneurs, les dignités du siècle; quand on rougit de la pauvreté, qu'on est haut, fier; quand on méprise les malheureux, qu'on les abandonne; quand on ne veut point se réconcilier, qu'on nourrit dans son cœur des haines, des projets de vengeances? Pense-t-on qu'il est la règle de notre conduite, que nos actions doivent le retracer? Non sans doute; on le regarde donc comme une simple histoire de la vie du Sauveur, qu'il suffit de respecter; on croit donc que les leçons, les préceptes, les conseils qu'il renferme ne regardent pas les disciples de Jésus-Christ, qu'il n'est pas nécessaire de les pratiquer, qu'ils sont trop sévères, ou au-dessus de leurs forces; on se persuade donc que le Sauveur, qui a condamné et réprouvé le monde dans son Evangile, n'est pas offensé, quand on l'aime ce monde, qu'on le loue, qu'on suit ses maximes, ses coutumes. Mais tout cela, selon saint Augustin, est une sorte de blasphème qui outrage Jésus-Christ, puisque ces actions, ces idées, ces pensées, attaquent la sainteté, la sagesse et l'autorité de son Evangile. Il y a donc beaucoup de chrétiens dont la vie criminelle est un blasphème perpétuel et un péché énorme : *Raro inveniuntur qui lingua blasphemant Christum, sed multi qui vita.*

Heureux, mes frères, si cette instruction a le fruit que je me suis proposé. Mon dessein a été de vous inspirer une juste horreur du blasphème; et pour y réussir, je vous ai fait connaître d'abord son énormité, en vous prouvant qu'il renfermait un mépris de la Divinité, une censure de la conduite de la Divinité, un parallèle injurieux de la Divinité avec la créature. Ensuite, pour vous prendre par vos propres intérêts, je vous ai montré que c'était un crime qui irritait si fort le Seigneur, qu'il le punissait promptement, sévèrement, éternellement. Enfin, de crainte que vous ne vous flattiez, en ne faisant consister le blasphème que dans des jurements exécrables, je vous ai expliqué tous les différents blasphèmes qui peuvent se commettre; d'où vous avez été obligés de conclure avec moi que ce péché est plus commun qu'on ne pense. Heureux si vous êtes touchés, et si, pénétrés de ces grandes vérités, vous n'ouvrez plus vos bouches que pour donner au Très-Haut les louanges qui

lui sont dues, en attendant que vous le bénissiez et chantiez ses louanges avec les bienheureux dans le séjour de la félicité éternelle.

SERMON XVII.

SUR LES VOEUX.

Vovete et reddite Domino Deo vestro. (*Psal.* LXXV.)

Accomplissez les promesses que vous avez faites au Seigneur votre Dieu.

Qu'ils sont glorieux, les engagements que la créature contracte avec son Dieu! Qu'il est avantageux de n'être plus libres, quand ce sont les liens de l'amour et de la perfection qui nous attachent au Tout-Puissant! Qu'elles sont pures et saintes ces promesses que nous faisons d'être à lui sans réserve, ou de faire ce qui est le plus parfait, et ce qui lui est le plus agréable! Qu'ils sont louables ces sacrifices que l'homme fait de son corps, de son cœur, de sa liberté et de son esprit, des douceurs mêmes qui lui sont permises! Dieu seul peut nous inspirer ces projets héroïques, sa grâce seule peut nous les faire exécuter avec fidélité. La créature promet au Seigneur de pratiquer des vertus de perfection, parce qu'elle compte sur son secours tout-puissant.

Je vous ai déjà donné, chrétiens, une idée des vœux, puisque le vœu est une promesse faite à Dieu, avec un mûr examen et une entière liberté de faire quelque chose de parfait, et qui ne nous est point déjà commandé par les préceptes de la loi.

Mais en traitant cette importante matière, j'ai des ennemis à combattre, des imprudents, des hommes de chair et de sang à instruire, des négligents et des infracteurs à toucher. Les hérétiques des derniers siècles ont blâmé les vœux solennels et toutes les promesses que des chrétiens, touchés de la grâce et pleins de confiance dans ce secours divin, font à Dieu, de pratiquer quelque chose de parfait. Ils ont opposé les vœux du baptême, comme si les autres vœux les détruisaient, et n'étaient pas au contraire des moyens de les accomplir plus fidèlement : il faut donc leur opposer la doctrine et la tradition de l'Eglise, pour réprimer leur téméraire censure.

Ils sont assez communs, ces chrétiens peu instruits, qui font des vœux indiscrètement, qui promettent des choses qu'ils ne peuvent accomplir sans s'exposer à quelques dangers, soit pour l'âme, soit pour le corps; ces parents qu'une tendresse toute païenne empêche de consentir au sacrifice de leurs enfants, ou que la cupidité force de les présenter à l'autel, pour y être immolés à leur avarice ou à l'agrandissement d'un aîné qu'on idolâtre : il faut donc les instruire sur les conditions du vœu.

Enfin, il se trouve malheureusement un nombre de chrétiens qui refusent de s'immoler après s'être offerts : on voit des victimes tristes, dégoûtées, qui font des vols dans le sacrifice; des âmes tièdes, négligentes, qui arrivent quelquefois au moment de la mort, sans avoir accompli les promesses qu'elles avaient faites au Seigneur : il faut donc leur faire connaître leur crime. Or, pour mettre un ordre dans cette instruction, je ferai trois réflexions.

Dans la première, j'établirai la sainteté et l'excellence des vœux, contre les hérétiques qui les combattent.

Dans la seconde, les conditions nécessaires aux vœux, contre ceux qui les font imprudemment, et ceux qui y engagent les autres par des motifs humains.

Dans la troisième, l'obligation d'observer les vœux qu'on a faits, contre ceux qui les violent ou les négligent : votre attention.

Pour comprendre toute la grandeur et la sainteté du vœu, il suffit de dire que c'est un acte de religion, un culte de latrie que l'on ne rend qu'à Dieu, un sacrifice de son cœur et de son esprit, une promesse de pratiquer quelque chose de parfait, ou de se priver des choses même permises; un acte d'amour qui nous immole et nous fait voler à l'autel comme une victime soumise. Or, quoi de plus grand et de plus saint?

C'est à Dieu seul que l'on fait des vœux, parce que c'est à lui seul qu'est dû le culte suprême de latrie; c'est pourquoi quand on fait des vœux aux saints, on doit savoir que c'est à Dieu seul qu'ils s'adressent, qu'on ne les regarde que comme ses avocats et ses intercesseurs; de même qu'on n'élève point de temples aux saints, mais à Dieu, sous l'invocation des saints que l'on prend pour patrons. Les engagements que nous contractons avec le Seigneur, par le vœu, nous obligent à une plus grande perfection. Quand c'est lui qui nous inspire ces démarches généreuses, il nous donne des grâces pour accomplir nos promesses. Comme nous les faisons librement, et sans y être contraints par aucun précepte, elles sont d'un grand mérite quand on y est fidèle. Les vertus que l'on pratique sans faire de vœux sont, il est vrai, des fruits précieux; mais par le vœu on offre à Dieu, non-seulement les fruits, mais l'arbre qui les porte; on s'affermit fortement dans la volonté de tendre à la perfection. On se trompe dans le monde, quand on dit que par le vœu de religion on engage sa liberté, on devient les esclaves des autres; c'est aux mondains, aux pécheurs que leurs passions tyrannisent, qu'il faut tenir ce langage. Les engagements que nous contractons avec Dieu, dit saint Augustin (tract. 41 *in Joan.*), sont bien différents de ceux que l'on contracte avec le démon. Les chaînes qui nous attachent à Dieu sont précieuses, le titre d'esclave est alors bien glorieux pour nous, parce que nous ne le sommes que de la divine charité : *Servi efficimur charitatis.*

Si vous voyez, continue saint Augustin (*in hæc verba Isaiæ*, cap. LVI : *Dabo eis locum et nomen melius*, etc.), la virginité louée si magnifiquement dans les Ecritures; si Dieu lui promet un rang et un nom distingués dans la gloire céleste, ce n'est pas précisément parce qu'elle a été conservée dans les dangers du monde, et qu'on l'a préférée au mariage, mais parce qu'elle lui a été con-

sacrée : *Non autem quia virginitas, sed quia Deo dicata est honoratur.*

L'excellence et la sainteté des vœux sont donc prouvées dès que l'on en a donné une idée juste.

Dieu mérite qu'on lui offre des sacrifices; il est glorieux de contracter avec lui des engagements. Or, le vœu est fait à Dieu ; la chose qu'on lui promet lui est agréable ; celui qui lui promet est libre, les secours pour accomplir sa promesse ne lui manquent point. Pourquoi donc les hérétiques blâment-ils cet acte de religion si solidement établi dans l'Ecriture et par la tradition?

Ignorent-ils les conditions nécessaires pour faire un vœu? Ne savent-ils pas comme nous que celui qui le fait doit être libre, jouir de toute sa raison, avoir longtemps examiné l'engagement qu'il contracte avec Dieu, et n'y être contraint par aucune crainte ni aucune violence?

En vain ont-ils recours à des objections. Il est plus facile de les détruire que de corriger la licence de leurs mœurs, et le dégoût qu'ils ont conçu du célibat. Les raisons qu'ils nous donnent ne sont pas celles qui allument leur zèle; et Luther n'aurait pas tant parlé contre les vœux monastiques, s'il eût été plus chaste.

Il préparait une occasion favorable à la passion qu'il nourrissait dans son cœur, quand il déclama avec tant de fureur contre les vœux. Il voulait goûter les douceurs du crime sans en porter la honte, passer pour réformateur, en devenant apostat, et justifier un mariage sacrilége par les blasphèmes qu'il vomissait contre la doctrine de l'Eglise sur la continence des prêtres et des religieux.

Il savait bien qu'en brisant, par son nouvel Evangile, les barrières sacrées qui retiennent les vierges, qu'en ouvrant les cloîtres, plusieurs séduites par l'attrait de la liberté et ennuyées de la retraite, voleraient sous ses étendards, et adopteraient une morale si conforme aux faibles et aux penchants du cœur humain.

Pendant qu'il écrivait et disputait, son cœur s'attachait de plus en plus à Catherine de Bohren, religieuse professe : la politique seule retarda la solennité de cette coupable union. Dès que son protecteur fut mort, il ne garda plus de mesure; son âge, le rang qu'il tenait dans la nouvelle Eglise, les remontrances de ses amis, rien ne put le retenir. On vit alors un prêtre, un religieux qui avait célébré les saints mystères pendant seize ans, se marier publiquement avec une religieuse consacrée à Dieu par des vœux solennels. Les peuples en furent scandalisés, l'Eglise en gémit, les réformés eux-mêmes le blâmèrent. Devons-nous être étonnés que Luther ait tant parlé contre les vœux?

Mais je veux bien passer légèrement sur ces motifs qui ont si fort déchaîné les chefs de la réforme contre les vœux monastiques, pour m'arrêter aux objections des protestants, et à tout ce que leurs plus habiles ministres ont dit de plus fort pour décrier les vœux; il est aisé de les détruire.

Ils disent que c'est un joug qu'on s'impose témérairement, qu'on s'engage dans un état sublime et au-dessus des forces de l'homme; mais où ont-ils puisé cette doctrine? Ce n'est pas dans l'Ecriture certainement où nous voyons les vœux loués, et où le Saint-Esprit ne parle jamais que contre ceux qui n'accomplissent pas les promesses qu'ils ont faites au Seigneur, qui diffèrent de les accomplir, ou qui en font d'indiscrètes. Lorsque vous avez fait quelques promesses à Dieu, dit le Sage, ne différez point de les accomplir : *Si quid voristi Deo, ne moreris reddere.* (*Eccli.*, V.) La promesse qui n'est pas accomplie fidèlement déplaît au Seigneur; et il vaut beaucoup mieux ne pas faire de vœux que de ne les pas accomplir. Qui ne voit que toutes les plaintes du Saint-Esprit ne regardent que la négligence et les délais? Que s'il dit qu'il vaut beaucoup mieux n'en pas faire que de ne pas les accomplir, n'est-ce pas pour nous faire entendre que le vœu n'est pas un précepte, que c'est une promesse que l'on fait librement, un engagement que l'on contracte avec une entière liberté? Saint Paul l'entend ainsi, lorsqu'il dit que la vierge qui voue sa virginité sans y être contrainte par aucun précepte, *non habens necessitatem* (I *Cor.*, VII), parce qu'il est en son pouvoir d'agir selon sa volonté, *potestatem habens suæ voluntatis* (*Ibid.*), pèche et devient coupable lorsqu'elle ne la conserve pas jusqu'à la mort.

N'est-ce pas ce qu'il fait entendre encore, lorqu'il dit : A l'égard de la virginité, je ne vous en fais pas un précepte, parce qu'il n'y en a point; le Seigneur n'en a point donné : *Præceptum Domini non habeo* (*Ibid.*); mais je vous la conseille seulement : *Consilium autem do.* (*Ibid.*)

Si vous avez fait un vœu (est-il dit dans la loi de Dieu) ne différez pas de l'accomplir, car si vous différez, votre négligence vous rendra coupable d'un péché aux yeux de Dieu : *Si moratus fueris reputabitur tibi in peccatum.* (*Deuter.*, XIII.)

Or, qu'est-ce que le Saint-Esprit blâme ici? est-ce le vœu? Dit-il que c'est un péché que de vouer quelque chose au Seigneur? Non. Il est bon de faire un vœu, de se consacrer à l'Etre suprême, de contracter librement avec lui un engagement d'être plus parfait, c'est un acte de religion qui l'honore; on n'est coupable de péché que lorsqu'on n'accomplit pas, qu'on diffère même d'accomplir sa promesse : *Si moratus fueris reputabitur tibi in peccatum.*

Je serais trop long si je citais ici tous les oracles de l'Ecriture sur cette matière; ils établissent tous la sainteté du vœu, ils ne condamnent que la négligence lorsqu'il s'agit de l'accomplir.

Cependant, à entendre les protestants, c'est un abus qu'on ne saurait trop tôt corriger dans l'Eglise romaine; on devrait ouvrir tous les cloîtres et renvoyer les reli-

gieux et les religieuses dans le commerce du monde, pour assurer, sous les lois du mariage, leur salut en danger dans le célibat.

Ils ferment les yeux sur tous les exemples que l'Eglise, d'après l'Ecriture et les apôtres, nous offre dans les saints qui se sont sanctifiés dans la virginité, cette vertu louée dans l'Evangile, conseillée par les apôtres, pratiquée par des milliers de personnes qui l'ont vouée dès leur enfance.

Peut-on un plus grand aveuglement? Reconnaît-on dans cette morale cette réforme, cette sévérité dont ils ont voulu se faire honneur?

Ces troupeaux de vierges consacrées à Dieu dans la retraite, ces âmes retirées du monde, qui ont renoncé à ses biens, renoncé à leur volonté, ont été regardées, dès les premiers siècles du christianisme, comme la plus belle et la plus brillante portion de l'Eglise; et les hérétiques les regardent comme des téméraires, des insensés, des victimes de l'ignorance ou de l'amour-propre. Dans quel précipice ne conduit pas la résistance à l'Eglise? Qu'on s'éloigne de la sainteté de ses mœurs, quand on s'éloigne de la pureté de sa foi!

L'Eglise donne des éloges à la continence, elle la conseille dans le Seigneur, elle l'exige dans ses ministres, elle croit qu'avec les secours divins on peut la garder; et les hérétiques la blâment, la défendent, veulent que les prêtres qui montent à l'autel en secouent le joug, ne reconnaissent aucune grâce pour vivre exactement dans ce sublime état. Quelle opposition de sentiments, de morale!

Ah! Luther qui n'a secoué le joug de la continence que dans un âge avancé, a-t-il donc éprouvé qu'il n'y avait point de grâce pour garder exactement le célibat? A-t-il reconnu qu'il était impossible de pratiquer cette vertu? Et si, tant qu'il a été religieux, et qu'il a célébré la sainte messe, il a vécu comme il convenait à la sainteté de son état, pourquoi assure-t-il si hardiment que la continence est impossible? Faut-il avoir cinquante ans pour connaître les dangers auxquels nous expose la faiblesse humaine?

Les hérétiques nous opposent encore les vœux du baptême, pour nous prouver que les vœux monastiques et les autres sont de coupables innovations. N'avons-nous pas tous, disent-ils, fait des promesses solennelles en recevant le sacrement de notre régénération? N'avons-nous pas renoncé, à la face des saints autels, au monde, à ses pompes, à ses œuvres? N'avons-nous pas contracté des engagements indispensables de vivre selon l'Evangile et la doctrine de Jésus-Christ? Pourquoi souffrir que des personnes, par une ferveur indiscrète, s'imposent de nouveaux fardeaux? Pourquoi tous ces différents genres de vie, ces différents plans qu'il a plu aux instituteurs d'ordre de tracer, et d'y obliger leurs disciples, sous peine de péché mortel? De quelle autorité font-ils ces lois? Y obligent-ils? Et pourquoi l'Eglise et l'Etat permettent-ils ces engagements éternels, qui sont pour un si grand nombre une occasion de péché, d'infraction et de scandale?

N'est-ce pas imiter la sagesse des apôtres, que de ne pas imposer de nouveaux fardeaux aux fidèles? La vie des premiers chrétiens dépeinte avec éloge dans l'Histoire de l'Eglise naissante, n'était-elle pas uniforme? Etaient-ils séparés en différentes classes? Avaient-ils différentes obligations? Les veilles, les mortifications, le détachement, des austérités singulières, des vêtements extraordinaires distinguaient-ils les chrétiens de leurs frères? Pouvons-nous trop nous conformer à cette conduite? Voilà une des grandes objections des protestants, il faut la détruire.

Ne dirait-on pas, mes frères, à entendre les hérétiques, que les vœux monastiques ne sont autorisés que par les instituteurs d'ordres, que l'Eglise ne les a pas approuvés et déclarés agréables à Dieu, qu'ils sont nouveaux? C'est ainsi qu'ils méprisent la tradition, les décisions des conciles, les sentiments de tous les Pères, et qu'ils s'érigent en réformateurs des pratiques les plus saintes et les plus anciennes.

Mais sans répéter ici ce que j'ai déjà dit, et montrer le vœu établi dans l'Ecriture, j'ai toute la tradition à leur opposer.

Avant saint Augustin, saint Basile, et par conséquent avant saint Benoît et tous les autres saints fondateurs dont les règles ont été reçues dans l'Occident, on faisait des vœux, des vierges se consacraient à Jésus-Christ; l'Eglise regardait ces communautés, ces monastères, comme sa plus belle portion; les Pères du premier et du second siècle n'ont point parlé contre; les premiers conciles généraux leur donnaient des éloges; les empereurs les respectaient, et tous les saints et les grands hommes qu'ils ont donnés prouvent combien cet état sublime est agréable à Dieu. Otez quelques hérétiques, entre autres un Jovinien que saint Jérôme a combattu, et les protestants, on a toujours regardé le vœu comme un acte de religion qui honore Dieu.

On n'ignorait pas les vœux du baptême, on les rappelait toujours aux chrétiens, mais on en reconnaissait de particuliers. Saint Augustin explique clairement cette différence, et il était bien éloigné de faire négliger, ou oublier les vœux du baptême: avec quelle force ne représente-t-il pas ces engagements solennels aux catéchumènes?

Ce Père, en expliquant ces paroles du Prophète: Faites des vœux, mais accomplissez-les, *vovete et reddite* (*super psalmum* LXXV), dit: Lorsqu'il s'agit de la vie sainte et édifiante commandée à tous les chrétiens, des devoirs du christianisme, des préceptes de l'Evangile, des obligations de notre état, des engagements que nous avons contractés en embrassant la doctrine de Jésus-Christ, ce sont là des vœux nécessaires que nous devons faire absolument; il ne nous est pas libre de ne pas promettre à Dieu de vivre

saintement, et d'observer, avec le secours de sa grâce, ses divins commandements: *Bene vivere secundum communem modum hoc totum omnes vovere debemus.* Mais, ajoute ce saint docteur, il y a des vœux particuliers que certains fidèles font, qui ne les obligent que lorsqu'ils les ont faits: *sunt etiam vota propria singulorum:* par exemple, il y en a qui promettent à Dieu de garder toute leur vie, appuyés sur sa grâce, la chasteté: *alius vovet Deo castitatem.*

Or, mes frères, peut-on rien de plus clair que ces paroles de saint Augustin? Il distingue les vœux, les engagements de notre baptême des promesses que nous faisons à Dieu après l'avoir reçu: les promesses que nous faisons dans le baptême sont un précepte pour tous les chrétiens, parce qu'il est nécessaire que tous les chrétiens vivent saintement, soient détachés du monde, ne suivent pas ses maximes, ses usages, ses coutumes. Une obligation commune à tous les chrétiens, c'est la sainteté de vie, et nous devons tous ratifier les promesses que nous avons faites dans notre baptême de vivre conformément à la sainte doctrine du Sauveur: *Bene vivere secundum communem modum omnes vovere debemus.*

Mais, quoi qu'en disent les ennemis de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance, il y a des vœux particuliers distingués des vœux du baptême, des obligations du chrétien dans le plan commun du christianisme et qui honorent Dieu: *sunt etiam vota propria;* ces vœux ne regardent que ceux qui les ont faits, ne deviennent des préceptes que pour eux: la continence perpétuelle, le renoncement à ses biens, à sa volonté, ne deviennent une obligation que pour ceux qui sont promis au Seigneur; il suffit aux chrétiens d'être chastes selon l'état qu'ils ont embrassé, d'être détachés de cœur des biens de la terre, d'obéir à leurs supérieurs, soit dans le spirituel, soit dans le temporel; les vœux de chasteté perpétuelle, d'obéissance, de pauvreté, n'obligent que ceux qui les ont faits, comme les moines, les vierges: *sunt etiam vota propria.*

Bien loin de blâmer ces vœux, saint Augustin les loue, les conseille, et promet la grâce nécessaire pour les accomplir. Voici ses paroles, en expliquant le même endroit du psaume que j'ai cité: Faites des vœux et accomplissez-les. Faites l'un et l'autre: car si le vœu que l'on fait au Seigneur lui est agréable, l'infraction du vœu l'irrite et provoque sa colère: *utrumque fac;* c'est l'état de perfection que vous embrassez qui vous fait faire ces vœux: *unum fit ex professione tua;* mais c'est la grâce de Jésus-Christ qui vous aidera à les accomplir avec fidélité: *aliud ex adjutorio Dei perficitur.* Dans cet état saint et sublime, après être entrés dans cette carrière de la perfection évangélique, après vous être consacrés à Dieu d'une manière si héroïque, avez toujours recours à lui, implorez continuellement le secours de celui qui seul vous a inspiré ces généreux desseins, qui vous a conduits à l'autel pour vous immoler: *aspice eum qui te ducit.*

Or, saint Augustin parlerait-il de la sorte, s'il ne reconnaissait que les vœux du baptême; et si toutes les promesses que l'on fait à Dieu après étaient des péchés, les conseillerait-il? *Utrumque fac?* Dirait-il que ceux qui les font, font profession d'un genre de vie particulier et approuvé dans l'Eglise? *Ex professione tua?* Dirait-il que Dieu donne des grâces pour les accomplir? *Ex adjutorio Dei perficitur?* Enfin, dirait-il que c'est Dieu qui inspire le dessein de les faire, et qui conduit ces âmes choisies à l'autel? *Aspice eum qui te ducit?*

Voici encore une preuve éclatante de cette vérité que le même Père nous fournit (epist. 45 *ad Arment. arium et Paulinam*): Parce que vous avez fait un vœu, vous vous êtes engagé, dit-il: *quia vovisti jam te obstrinxisti;* il ne vous est plus permis maintenant de faire ce que vous avez promis à Dieu de ne point faire, quoique la chose dont vous vous privez soit innocente et permise aux autres chrétiens; ce qui n'était pas péché avant votre vœu, le devient après, vous n'êtes plus libre: *priusquam estis voti reus liberum fecit;* avant votre promesse vous étiez libres, présentement vous ne l'êtes plus.

Tous les autres Pères de l'Eglise, tous les conciles ont tenu le même langage, persuadés que les vœux monastiques et les autres, bien loin d'être contraires à ceux du baptême, et de les détruire, sont au contraire des moyens de les observer plus exactement.

N'est-ce pas pour éviter les dangers du monde, combattre ses maximes, triompher de sa corruption, que tant de chastes colombes s'envolent dans les cloîtres, ces arches précieuses, et s'immolent au Seigneur? N'est-ce pas pour s'affermir dans le bien que tant d'autres promettent à Dieu de se priver même des choses permises, ou de pratiquer certaines austérités? Y a-t il là quelque chose de contraire aux vœux du baptême?

Que ne pourrais-je pas encore dire contre les autres objections qu'ils font? Que de réponses ne me fournit pas la sagesse des lois ecclésiastiques et humaines? La religion les a dictées, ces lois; l'âge, la liberté, la volonté, tout est exigé avec la plus grande sévérité; les victimes qui se présentent à l'autel sont examinées, éprouvées, on ne consulte qu'elles; et si quelques-unes cachent les vues humaines, les sollicitations ou les menaces de leurs parents, ces défauts de vocation, ces attentats de la chair et du sang sur la liberté de ceux qui s'engagent, rendent-ils l'état religieux moins saint, moins sublime? Blâme-t-on le mariage, parce que plusieurs le contractent sans en connaître les devoirs, parce que des pères et des mères choisissent souvent pour époux à une fille celui qui lui plaît le moins, et pour lequel elle n'a nulle inclination? Si l'intérêt fait jouer des ressorts pour déterminer un enfant à entrer dans un cloître et arracher de sa bouche des promesses qu'il ne fait qu'à regret, l'intérêt des parents n'a-

t-il jamais déterminé de jeunes personnes à s'unir, contre leur gré, avec ceux qui leur déplaisaient autant par leur âge, qu'ils plaisaient par leur fortune à des pères et des mères intéressés?

Cependant, ces jeunes personnes déterminées, gagnées, forcées même, affirment avec serment au ministre du sacrement, qu'elles prennent librement le parti du mariage, qu'elles en rempliront les engagements; si l'on blâme les parents qui les ont forcées de contracter ces engagements contre leur inclination, on ne blâme point l'état du mariage en général. Pourquoi donc ne pas faire cette distinction lorsqu'il s'agit de se consacrer à Dieu par des vœux solennels? Pourquoi représenter les cloîtres avec des traits si injurieux à des asiles de la sainteté? Pourquoi assurer qu'ils ne sont remplis que de victimes forcées, de victimes de rebut, de victimes de la cupidité des parents? Pourquoi dire que ces arches précieuses ne conservent les colombes qui y sont entrées que parce qu'elles n'ont pas d'autres ressources? Pourquoi vouloir faire entendre que ces solitudes déplaisent au Seigneur, que les rosées célestes n'y tombent point, que ceux qui les habitent y pleurent continuellement, regrettent le monde qu'ils ont quitté, et gravent leurs chagrins et leurs ennuis sur l'écorce des arbres, ou sur les murs de leur retraite? Pourquoi donner à tous les défauts, les vices de quelques-uns, et décrier un état, parce qu'un particulier en viole la sainteté? Pourquoi enfin se récrier contre l'âge déterminé par les lois ecclésiastiques et civiles pour prononcer le vœu de religion? Est-ce un crime de porter le joug du Seigneur dans la jeunesse? Faut-il être rebuté du monde pour se donner à lui? Est-on trop jeune pour contracter des engagements avec son Dieu, quand on ne l'est pas trop pour en contracter avec un homme qu'on ne connaît pas? La retraite a-t-elle plus de dangers que le monde? Faut-il moins de maturité, moins d'expérience pour le mariage, et être une mère de famille, que pour le célibat, et être une vierge uniquement occupée à plaire à Jésus-Christ? En un mot, n'est-on pas en état de contracter des engagements avec Dieu, quand malheureusement on est en état d'en contracter avec le démon?

Ah! que les hérétiques, et les libertins qui parlent comme eux, apprennent que la sainteté des vœux triomphera toujours de leurs malignes critiques. Les conditions qui doivent nécessairement les accompagner, condamnent ceux qui les profanent, et les justifient: seconde réflexion.

Ici, mes frères, il est nécessaire de donner une idée juste de tous les vœux que l'on peut faire, et de les définir, afin que vous soyez instruits, et que l'ignorance ne vous expose pas à en faire d'imprudents et de téméraires.

Le vœu simple est une promesse que l'on fait à Dieu sans cette solennité qui fixe notre état; le vœu solennel est une consécration que nous faisons de nous-mêmes, une promesse d'être à Dieu uniquement, renonçant à tous les autres engagements permis dans la société: promesse dont l'Eglise est dépositaire, qui nous sépare du monde, et nous fait regarder, par l'état, comme morts au monde. Le vœu personnel est une promesse qui ne regarde que la personne qui le fait, soit qu'il s'agisse de faire, ou d'omettre quelque chose.

Par exemple, je promets de garder toujours la chasteté, ou de ne jamais boire de vin; ce vœu ne regarde que moi, il ne peut être accompli que par moi. Le vœu réel est une promesse de faire quelque chose par soi-même, ou par le ministère d'un autre; ainsi, je promets de donner une telle somme aux pauvres, il m'est libre de le faire donner par un autre, pourvu que je la donne réellement de mon bien. Il y a un vœu qui n'oblige que pour un certain temps, et qui n'oblige plus, quand le temps marqué dans la promesse est expiré. Vous avez promis de faire telle chose pendant une année, le vœu cesse quand ce temps est écoulé. Le vœu absolu est de promettre de faire une chose sans y ajouter aucune condition, et il oblige malgré les difficultés. Le vœu conditionnel est une promesse de faire quelque chose, en cas qu'il arrive tel ou tel événement. David fit un vœu conditionnel, lorsqu'il dit et promit à Dieu qu'il ne goûterait pas les douceurs du repos dans son palais, qu'il ne se coucherait pas, et ne permettrait pas à ses yeux de se fermer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'arche sainte, et qu'il eût rendu ses hommages à ce monument de la bonté du Dieu de Jacob. (*Psal.* CXXXI.) Son vœu cessa quand il eut aperçu l'arche d'alliance, et qu'il se fut prosterné devant elle. Mais remarquez, chrétiens, que tous ces différents vœux doivent toujours, pour n'être pas nuls, et pour obliger, renfermer ces trois conditions essentielles: 1° ils doivent être faits à Dieu; 2° ils doivent être faits librement; 3° ils ne doivent renfermer qu'une promesse de faire quelque chose d'agréable à Dieu, d'utile au salut de son âme, et à celui du prochain. D'après ces principes, il est aisé de faire connaître tous les péchés que commettent certaines personnes en faisant des vœux, soit par ignorance, soit par intérêt, soit par passion. Le vœu est, comme je l'ai déjà dit, un acte de religion, c'est à Dieu que l'on promet de faire, ou d'omettre telle chose. On n'en fait point aux saints; il faut donc que les fidèles, qui ne sont pas suffisamment instruits, apprennent que, lorsqu'ils promettent de visiter telle église, le tombeau d'un saint, qu'ils s'engagent à y communier, à y faire offrir les saints mystères, à y laisser un monument de leur dévotion, de leur reconnaissance, ce n'est pas aux saints dont ils implorent les secours qu'ils font ces promesses, mais à Dieu qui est le principe de toutes les grâces qu'ils demandent, et qu'ils espèrent d'obtenir.

Or, si les chrétiens étaient bien persuadés que c'est à un Dieu juste, saint, qu'ils font des promesses, que c'est avec lui qu'ils con-

tractent un engagement, feraient-ils des vœux si légèrement, si indiscrètement? En feraient-ils avant que d'avoir examiné leur état, leurs forces, leurs facultés? Risqueraient-ils de promettre au Seigneur ce qu'ils ne pourront pas accomplir?

Tous les jours on nous expose ses peines, ses inquiétudes, sur les vœux que l'on a faits, parce qu'on n'est pas en état de les accomplir : ce sont des voyages longs et pénibles; c'est un genre de vie incompatible avec l'état dans lequel on est; c'est une certaine privation difficile, parce qu'on est tous les jours exposé à voir, à trouver l'occasion, à être sollicité; on a perdu au jeu ; on a été incommodé d'une intempérance; on a un procès dont la décision est importante; on est malade; on fait une entreprise; on est touché d'un sermon, d'un événement extraordinaire; on a une ferveur passagère dans une communion, une retraite, une mission, un jubilé; on fait des vœux, des promesses sans délibérer, sans examiner, sans consulter un confesseur éclairé; et ces vœux faits indiscrètement sont négligés, on en diffère d'année en année l'accomplissement, et quelquefois on arrive au moment de la mort sans les avoir accomplis.

Cependant, chrétiens, ces promesses sont faites à Dieu, c'est un engagement que vous avez contracté avec lui. Or, on ne se moque pas du Seigneur, un acte de religion aussi saint que celui-là n'est pas indifférent; si le vœu que vous avez fait légèrement, indiscrètement, vous engage à une chose sainte, utile, vous êtes obligés de l'accomplir; s'il vous engage à faire une chose contraire à la sainteté, à la charité, vous seriez coupables de l'accomplir: mais vous n'êtes pas exempts du péché pour avoir indiscrètement, légèrement, et avec moins d'attention que n'en apportent les gens du monde lorsqu'ils s'engagent vis-à-vis des hommes, fait une promesse à votre Dieu.

Si l'on pensait donc sérieusement que le vœu est un acte de religion, que c'est à Dieu même que l'on fait une promesse, que c'est avec lui que l'on contracte un engagement, on ne ferait pas tant de vœux indiscrets, on n'en ferait même pas quelquefois qui sont contraires à la charité, à la sainteté du christianisme; on s'examinerait, on consulterait, et l'on profiterait de la liberté que l'on a de n'en point faire, pour n'en faire que de saints et d'utiles, car la liberté est essentielle pour la validité du vœu.

Rien de plus essentiel aux vœux que la liberté; dès qu'elle manque, dès qu'elle est forcée, le vœu n'est plus vœu, il n'oblige plus. Comme la chose que l'on voue, que l'on promet n'est pas un précepte qui oblige, comme elle ne devient une obligation que lorsqu'on l'a promise à Dieu, il faut que ce soit l'amour, le désir de la perfection qui l'inspirent.

Rien de plus solidement établi que cette vérité dans les conciles, dans les Pères et dans la loi.

Il est dit dans les Nombres, qu'un père peut s'opposer aux vœux de son enfant, lorsqu'il est encore dans cet âge tendre où les nuages de l'enfance ne sont pas tout à fait dissipés : *in ætate adhuc puellari ;* qu'ils sont nuls s'il les a faits : *emissa erunt.* (*Num.*, XXX.)

Les parents seront libres, disent les saints conciles, de faire déclarer nuls les vœux qu'une vierge aura faits avant l'âge de douze ans. (*Concil. Triburense*, anno 895.)

Le pape Alexandre III dispense du vœu fait dans une grande jeunesse, parce que la facilité de s'engager, dit-il (cap. *Venientis*, De voto) a plus de part à ces promesses dans un enfant, que la raison et la délibération : *facilitate potius quam ex animo discretionis ;* il veut seulement qu'on ordonne quelques bonnes œuvres, comme des aumônes à la place du vœu : *votum eleemosynis redimat.*

Saint-Augustin suppose aussi comme une condition essentielle la liberté dans celui qui fait un vœu : Il était libre avant son vœu, dit-il, il n'était pas obligé de promettre la chose qu'il a promise à Dieu : *liberum fuit.*

Il est donc certain que ceux qui ne jouissent pas de leur raison, dont l'esprit est égaré, et qui n'ont que de courts intervalles sereins et tranquilles, que ceux qui sont menacés de peines, de châtiments, ou de la captivité s'ils ne s'engagent pas par un vœu solennel; que ceux qui sont conduits dans un cloître, forcés d'y rester, d'y faire profession par le refus que font des parents de les garder chez eux, de les soutenir dans leur état, de les établir dans le monde, n'ont pas véritablement fait de vœux, qu'il y manque une condition essentielle qui est la liberté, et par conséquent qu'ils sont nuls.

N'est-ce pas cette violence des parents, cette dureté sacrilége qui font naître si souvent ces réclamations, ces procès qui les déshonorent et produisent au grand jour leur irréligion, leur cupidité? Quel sujet de gémissement pour la religion de voir des religieux, des vierges ne recouvrer leur malheureuse liberté, et ne rentrer dans le siècle qu'à la faveur d'un arrêt qui couvre d'ignominie un père et une mère!

Je respecte la sagesse des lois, elles ne déclarent nuls que les vœux qui ont été faits par violence, elles ne font rentrer dans le monde que ces victimes forcées que la crainte et les menaces ont traînées à l'autel. Malheur aux religieux et aux religieuses dont l'exposé est faux ou exagéré, et qui, à la faveur d'une puissante protection et d'un éloquent orateur, font rompre des liens sacrés qui subsistent devant le Seigneur. Qu'il est triste aussi d'avoir passé plusieurs années dans une retraite, et de n'y avoir fait aucun progrès dans la sainteté, d'avoir toujours gémi sous le joug de Jésus-Christ, et de ne s'être consolés que dans l'espérance de rentrer un jour dans le monde!

Mais, que devons-nous penser de ces parents qui entreprennent audacieusement sur les droits de Dieu, qui décident de la vocation de leurs enfants, qui empêchent d'aller

à l'autel les victimes que la grâce y appelle, et qu'y conduisent avec violence celles que Dieu ne veut point dans la retraite? Quel péché ne commettent-ils pas? car les parents pèchent souvent en ces deux manières : les uns s'opposent aux vœux que leurs enfants veulent faire, par une fausse tendresse, et les autres les déterminent à les prononcer par un coupable intérêt. Cette conduite des parents si opposée à la liberté, qui est une condition essentielle du vœu, n'est que trop commune aujourd'hui, on n'en conçoit pas assez d'horreur; on dirait que cette destination des enfants est nécessaire et louable : ainsi pensent les mondains.

L'esprit de Dieu souffle où il veut, sa grâce prévient de jeunes cœurs; elle les touche, elle leur inspire du dégoût du monde et les appelle à la retraite. Une jeune personne prévenue ainsi des bénédictions du ciel se déclare, demande l'agrément de ses parents pour se séparer du monde, aller se consacrer à Dieu dans le désert; mais que font ces parents mondains? Ils pleurent, ils gémissent, ils étalent leur tendresse, les droits du sang. Que disent-ils? Ils disent avec Pharaon, qu'on peut sacrifier au Seigneur dans le monde comme dans la retraite; et si l'on ne réussit pas soi-même à détourner la victime de l'autel, on a recours à des mondains habiles dans l'art de décrier les cloîtres et de justifier les coutumes du siècle; et souvent sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre. N'est-ce pas là entreprendre sur la liberté d'un cœur qui veut se donner à Dieu, et un grand péché?

D'autres, alarmés d'une nombreuse famille, partagés dans l'amitié qu'ils ont pour leurs enfants, occupés de l'élévation d'un aîné chéri, en condamnent, de leur propre autorité, plusieurs à la retraite, décident de leur sort; la politique ne trouve d'utile dans l'établissement des cloîtres que la facilité qu'ont les pères et mères d'y enfermer honnêtement leurs enfants, et de décharger, par un acte solennel de religion, une famille mal aisée. Or, peut-on rien de plus opposé à la liberté du vœu que cette violence? Et la politique excusera-t-elle tous les péchés que fera commettre ce sacrifice forcé? Ces vœux prononcés contre la volonté du cœur seront-ils agréables à Dieu? Non, mes frères, non plus que ceux qui ne sont pas utiles à sa gloire, à votre salut ou à celui de votre prochain.

A Dieu ne plaise, mes frères, que je vous suppose assez aveugles, assez passionnés pour faire de ces promesses, de ces vœux qui ne peuvent point s'accomplir sans donner de mortelles atteintes à l'innocence du cœur, à la charité chrétienne et à l'humanité même.

Je ne dirai point qu'il y en a qui, comme Jephté, vouent au Seigneur la première victime qui s'offrira à leurs yeux, et promettent d'accomplir ce que la loi défend expressément; un tel vœu irrite le Seigneur, dit saint Augustin (*Quæstionum super librum Judicum*, lib. LXX), et ce fut pour punir la témérité de ce grand capitaine qu'il permit que sa fille unique fût la première victime qu'il aperçut.

Je ne dirai point qu'il y en a qui imitent ces Juifs qui avaient fait vœu de ne boire ni manger qu'ils n'eussent tué saint Paul; il ne faut pas être chrétien, il ne faut être qu'homme pour sentir qu'une telle promesse ne peut qu'irriter le ciel.

Mais je dis qu'il y a bien des chrétiens, soit par ignorance, soit par une fausse piété, qui font des promesses au Seigneur qui lui déplaisent, et qu'ils ne peuvent accomplir sans péché, parce qu'elles sont contraires ou à la sainteté, ou à la charité, ou aux devoirs essentiels de leur état.

Je dis que très-souvent on fait un vœu de faire une chose indifférente, inutile, et quelquefois dangereuse, ce qui est contre une condition essentielle du vœu qui doit toujours tendre à la perfection, à la gloire de Dieu et à son salut.

Celui qui pense à la grandeur du vœu, dit saint Augustin (*Enarr. in psal.* CXV), qui est bien persuadé que c'est un acte de religion établi pour honorer Dieu et engager la créature à une certaine perfection, doit penser sérieusement aux promesses qu'il lui fait pour voir si elles sont dignes de lui, si elles procurent sa gloire, et si elles tendent à l'avancement de son salut; mais surtout dans ces vœux, son cœur doit être la première chose qu'il lui offre, il doit être une victime soumise, s'offrir en sacrifice. Quel vœu! Quelle promesse, quand l'amour et la charité n'y règnent point! Quel acte de religion, puisqu'on n'honore bien Dieu que par la charité! *Quisquis bene cogitat quid voveat Domino, et quæ vota reddat, seipsum voveat seipsum reddat hoc exigitur, hoc debetur.*

Il y en a beaucoup, continue ce saint docteur, qui font des vœux, *sunt multi qui vovent*, mais des vœux qui ne les obligent qu'à quelques voyages, quelques présents à l'autel, et dont l'accomplissement ne coûte rien au cœur, aux passions. Or, dans tous les vœux, le premier sacrifice que vous devez offrir à Dieu, c'est vous-même : *offer animam tuam :* ce sont vos passions, vos vices, vos habitudes qui doivent être immolés avant toutes choses : *offer vitia tua.* (*Ibidem.*) En vain chargeriez-vous ses autels de présents, en vain feriez-vous de longs et pénibles voyages, si votre cœur n'est pas pur, et si vous demeurez volontairement dans l'état du péché.

Après avoir fait attention à ces conditions essentielles, faites des vœux, mais accomplissez-les. J'établis cette obligation contre les négligents et les infracteurs en peu de mots dans la dernière réflexion.

Par rapport aux vœux, il y a des négligents et des infracteurs.

Il y a des chrétiens qui font des vœux, et qui diffèrent de les accomplir; il y en a qui ne les accomplissent point : or, il est certain que tous ces chrétiens sont coupables, qu'ils pèchent, et c'est contre eux que je me soulève en finissant ce discours.

En effet, pourquoi promettez-vous? Pourquoi vous engagez-vous avec le Seigneur? Se moque-t-on de l'Etre suprême? Pensez-vous qu'il oubliera votre promesse? Ah! il la conserve, et il vous la présentera lorsque vous paraîtrez devant lui pour être jugé.

Dans une maladie, dans un danger, dans une ferveur passagère, vous faites un vœu, vous contractez librement un engagement avec votre Dieu; la santé vous a été rendue, vous avez échappé au danger, mais votre ferveur s'est ralentie; vous remettez de jour en jour, d'année en année à accomplir votre promesse. Ah! si cette négligence n'était pas un péché, si elle ne vous rendait pas coupable aux yeux de Dieu, si elle ne l'irritait point, le Saint-Esprit ne vous dirait pas dans tant d'endroits, et si souvent : Ne différez pas d'accomplir le vœu que vous avez fait; les délais déplaisent au Seigneur, et ils vous exposent à mourir sans avoir rempli l'engagement que vous avez contracté avec lui; cette dangereuse et coupable négligence est pourtant très-commune : on voit des chrétiens inquiets et troublés, parce que leur conscience leur reproche beaucoup sur cette matière.

On a promis un voyage, une aumône, un présent à l'autel; on s'est engagé à réciter certains offices, certaines prières et certains jeûnes, certaines privations louables, et occupés de ses affaires, de ses intérêts, on néglige ces obligations indispensables, on remet à des temps que l'on regarde comme plus commodes, plus favorables, l'exécution de ces saintes promesses. De là tant de vœux qui ne sont pas accomplis, et qui ne le seront peut-être jamais. Or, à quel danger n'expose-t-on pas son âme? Les embarras se multiplient, mille obstacles s'opposent à l'exécution de ses promesses, et l'on arrive souvent au moment de la mort sans les avoir accomplis; on est inquiet, on gémit, on déclare ses peines à un confesseur; on ordonne à ses héritiers de faire cette aumône, de donner à l'Eglise ce présent; je suppose qu'ils exécutent la volonté du mourant, accompliront-ils les vœux personnels, ceux qu'il devait et pouvait seul accomplir, comme les jeûnes, les prières et les privations?

Ah! mes frères, ceux qui font des promesses ne comprennent pas assez combien cette négligence est dangereuse et criminelle; elle est dangereuse, puisqu'elle nous expose à mourir et à paraître devant Dieu sans avoir satisfait à nos engagements; elle est criminelle, puisque nous étions libres de ne point faire de vœux, qu'il n'y avait point de nécessité, et que c'est un acte de religion que nous employons inutilement; péché contre le second précepte qui défend de prendre le nom du Seigneur en vain; d'ailleurs, Dieu connaît les motifs qui nous ont portés à faire un vœu, et ceux qui nous font différer si longtemps de l'accomplir; si nos motifs ont été tout humains, et si nos délais ont pour principes l'intérêt, la paresse, l'indévotion.

Mais que dirai-je ici de ceux qui violent scandaleusement les vœux les plus solennels et de ceux qui se moquent, pour ainsi dire, des promesses qu'ils ont faites dans le danger, dans la maladie, dans des temps de peines et d'oppressions? Ah! ces infractions sont des crimes que Dieu punira d'une manière terrible, peut-être dès ce monde même!

Ah! à Dieu ne plaise que j'approuve ici le langage des hérétiques, des libertins, des mondains politiques lorsqu'il s'agit des vœux monastiques des moines, des religieuses. Ce que j'en ai dit dans la première réflexion doit prouver mon respect pour ces saintes et précieuses portions de l'Eglise de Jésus-Christ.

Je sais tous les glorieux avantages que les moines ont procurés à l'Eglise dans tous les siècles, les secours qu'elle a trouvés dans ces grands hommes qu'ont fournis les différents ordres établis dans l'Occident; depuis saint Basile, la sainteté, la science, le zèle apostolique ont édifié les fidèles, enrichi les bibliothèques, étendu le règne de Jésus-Christ, combattu l'erreur et confondu tous les hérétiques. Je ne suis pas étonné que tous les ennemis de l'Eglise se soient déclarés contre les moines, ils ont toujours été leurs plus terribles adversaires.

Pour les mondains qui les traitent d'hommes inutiles, que méritent-ils de notre part que la compassion? Quand ils raisonnent ainsi, ils mettent la religion à part, ils comptent pour rien, sans doute, la prière, l'office divin, l'étude, la prédication, la réconciliation des pécheurs, les austérités; ils ignorent l'histoire de l'Eglise où leurs travaux et les services qu'ils lui ont rendus y sont dépeints avec éloges : faux sages qui renoncent au bon sens pour avoir le plaisir de penser autrement que l'Eglise!

Quels éloges ne méritent pas encore ces vierges qui se sont consacrées à Jésus-Christ dans la retraite, et qui se sont volontairement enfermées dans des cloîtres, ces chastes colombes qui demeurent jusqu'à la mort dans ces arches précieuses, quoiqu'elles eussent dans le monde des retraites douces et commodes.

Si je fais connaître en gémissant le crime de quelques lâches déserteurs de la vie religieuse, de quelques colombes fugitives, ce n'est donc pas faute de respect pour l'état monastique; je n'attribue pas les défauts d'un particulier à tout le corps; et si l'Eglise et l'Etat ne voyaient pas quelquefois ces honteuses apostasies, j'aurais gardé un profond silence : mais il est utile d'en montrer la source.

Le défaut de vocation en est souvent la cause : l'état monastique suppose la sainteté, il ne la donne pas; quand on a été déterminé à la vie religieuse par des motifs tout humains; quand on ne s'est pas fait une continuelle violence pour réparer les défauts de sa vocation, on est religieux ou religieuse par l'habit, on ne l'est point de cœur; tout gêne, rien ne console, on est sous le fardeau de la croix sans onction, on soupire après une liberté qu'on n'a plus, on

viole ses vœux sous les livrées de la pénitence, en attendant l'occasion de les pouvoir violer publiquement sous l'habit du monde dans un royaume ou une province hérétique.

La nouveauté, en matière de doctrine, a été souvent aussi la cause de ces scandaleuses apostasies, toutes les fois qu'il a paru une nouvelle doctrine. On a vu ce qui s'est passé du temps de l'origénisme, la nouveauté avec ses charmes s'est insinuée dans les plus saintes retraites; elle a gagné, par sa douceur et les apparences d'une austère piété, les solitaires mêmes, comme dit saint Jérôme : et quand elle a eu attaché à son char des communautés et des monastères, elle a employé tous ses artifices pour les entretenir dans l'erreur, les enhardir contre les menaces de l'Eglise et de leurs supérieurs. Alors on a vu de grands hommes séduits, qui avaient même vieilli sous le cilice, marcher sur les pas de Luther, se travestir en laïques, et aller dans nos frontières vivre aux dépens de leur secte, sous la protection des princes hérétiques : quelles scandaleuses apostasies, et qui osera les justifier et se dire catholique !

Enfin, tous ceux qui ont fait des vœux solennels et qui ne les accomplissent pas, qui les violent dans des points essentiels, quels terribles châtiments ne doivent-ils pas attendre ! Ceux qui pèchent contre la pauvreté par une propriété, une réserve; qui ont des bijoux d'or et d'argent; qui disposent à leur gré et secrètement de certaines sommes pour leurs plaisirs, leurs aises, leurs commodités; ces Jonas rebelles dont la volonté résiste toujours à celle de Dieu, manifestée par les ordres de leurs supérieurs, qui murmurent, se révoltent, et qui attendent que l'orage se forme, que la tempête menace pour dire : Faites de moi ce qu'il vous plaira. Ceux que le démon de la volupté attache à son char secrètement, qui paraissent au-dessus des sens, et que des pensées, des désirs, des discours et peut-être des actions souillent et corrompent aux yeux de Dieu à qui les mystères du cœur humain ne sauraient être cachés.

Ah ! tremblez, vous tous qui avez fait des promesses solennelles au Seigneur et qui les violez : semblables au premier ange, vous serez séparés de cette foule de saintes victimes, de ces âmes pieuses, que leur règle a immolées pour être précipitées dans des abîmes éternels de tourments : semblables à Judas qui se perdit dans la compagnie même des apôtres, et qui, après avoir été appelé, comblé de grâces, favorisé du don des miracles, fut un réprouvé. Ce ne sera ni l'habit saint que vous portez, ni la sainte retraite que vous habitez, ni les mérites de ceux qui vivent avec vous qui vous sauveront, si vous violez vos saints engagements et n'accomplissez pas les promesses que vous avez faites à Dieu dans notre consécration : Dieu les conserve, ces promesses, et il vous les rappellera lorsque vous paraîtrez devant son tribunal redoutable.

Et vous, mes frères, qui n'avez pas les vœux que vous avez faits ne soient pas revêtus de ces solennités que l'Eglise exige de ceux qui renoncent au monde, pour se consacrer à Dieu dans la retraite, observez-les, accomplissez-les : ne différez pas de les accomplir, c'est pour vous une obligation indispensable, et si vous voulez en être persuadés, faites attention à l'esprit de l'Eglise, à sa prudence, à sa sévérité même, lorsqu'il s'agit de les changer ou d'en dispenser, et vous serez persuadés du grand mal que font ceux qui n'accomplissent pas les vœux qu'ils ont faits. Que devons-nous penser de ceux qui n'accomplissent pas les promesses qu'ils ont faites au Seigneur, malgré les inquiétudes et les remords de leur conscience, si l'on est obligé, selon les plus sûrs casuistes, dans le doute même de se priver des choses que l'on croit y pouvoir donner atteinte ? (Saint Antonin, deuxième partie, tit. 11, cap. 2.)

Si l'impossibilité de les accomplir entièrement ne dispense pas d'accomplir la partie qui est en notre pouvoir. (Coelestius III, cap. 6, *Qui clerici.*)

S'il faut un sujet grave pour changer les vœux, et si l'on doit imposer à ceux qu'elles ont fait, des bonnes œuvres agréables à Dieu, et qui équivalent celles qui leur sont devenues impossibles dans la pratique ? (*Concilium tertium Milevitanum.*)

S'il faut, pour être dispensé des vœux que l'on a faits, que la chose que l'on a vouée ne puisse pas être exécutée sans de grands dangers pour sa vie, sans des difficultés presque insurmontables; si elle doit être changée en quelques œuvres saintes, si cette dispense doit avoir pour objet le plus grand bien de l'Eglise, la nécessité publique, la légèreté de celui qui a fait la promesse et l'impossibilité morale où il se trouve de l'accomplir, soit par un changement de fortune, de situation, soit par les infirmités qui lui sont survenues. Si toutes ces circonstances, dis-je, doivent se trouver dans l'exposé fait au supérieur qui a droit d'en dispenser : que devons-nous penser de toutes les dispenses que l'on obtient par un exposé faux, sur des difficultés exagérées, et que la délicatesse et la négligence seules trouvent insurmontables ? (Innocentius III, cap. *De peregrinantibus*, De voto.)

Ecoutez ce que dit saint Bernard (lib. III, *De consid.*, n. 18) sur la dispense des vœux; son sentiment est sûr et approuvé par l'Eglise. Une grande nécessité justifie celui qui demande la dispense et celui qui l'accorde : *si necessitas urget;* c'est au supérieur à examiner cette nécessité : la principale est celle qui regarde le salut, parce que, selon Jésus-Christ, par rapport à l'âme, il n'y a qu'une seule chose vraiment et absolument nécessaire : *unum est necessarium;* par rapport au corps, il peut se trouver une grande nécessité de dispenser de certains vœux, dont l'accomplissement est évidemment contraire à la santé, aux facultés, à la liberté, aux devoirs indispensables de celui qui a fait le vœu. Alors cette dispense est légitime : ce-

cusabilis dispensatio est; l'utilité de l'Eglise, de la république, doit exciter le supérieur à l'accorder : *ubi utilitas provocat;* parce qu'il en résulte un plus grand bien que l'accomplissement même du vœu : et cette dispense est louable : *dispensatio laudabilis est;* mais lorsque ces raisons manquent : *cum nihil horum est;* si celui qui la sollicite a exposé faux, la dispense est subreptice, l'obligation d'accomplir le vœu ne cesse point; si celui qui l'accorde savait que ces conditions manquaient, ce n'est point une fidèle dispensation de son ministère, c'est une cruelle dissipation : *non plane fidelis dispensatio se crudelis dissipatio est.*

Vous voyez à présent combien il est nécessaire d'accomplir les promesses que l'on a faites à Dieu pour n'être pas coupable à ses yeux. Si vous en avez fait quelques-unes, hâtez-vous de les exécuter. Si vous êtes fidèle dans vos engagements, Dieu est fidèle dans ses promesses : il vous a promis la gloire éternelle, vous l'obtiendrez à votre mort. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Memento ut diem sabbati sanctifices. (*Exod.*, XX.)
Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.

Oui, chrétiens, il est un jour que Dieu s'est choisi, qu'il a sanctifié et consacré d'une manière particulière.

C'est ce jour où il cessa de créer, de produire et d'orner ce vaste univers : ce jour où il est dit qu'il se reposa, non pas qu'il fût fatigué. Dieu n'est pas sujet à nos besoins, à nos infirmités; il a créé le monde de rien, comme en se jouant, dit l'Ecriture (*Prov.*, VIII); mais pour nous apprendre à mettre un ordre dans nos occupations, et à donner à la contemplation de ses divines perfections, et aux grands objets de l'éternité, des moments suffisants, des jours mêmes, où, comme hors de ce monde terrestre, nous ne soyons occupés que de sa grandeur, du culte qui lui est dû et de notre destinée à la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent et qui l'aiment.

Lisez les livres de Moïse et ceux des prophètes, vous verrez avec quelle autorité il recommande de sanctifier le jour du sabbat : les œuvres qu'il défend et celles qu'il recommande dans ce jour solennel; avec quelle sévérité il punit ceux qui en violent la sainteté.

Vous verrez des braves et des forts d'Israël se laisser immoler plutôt que de livrer un combat dans ce saint jour, et préférer la mort aux victoires que leur valeur aurait peut-être remportées, s'ils eussent moins respecté le jour du sabbat.

Je blâme la délicatesse des Juifs, lorsqu'elle va jusqu'à se scandaliser des œuvres merveilleuses que Jésus-Christ opère le jour du sabbat, mais j'admire en même temps leur respect pour la loi : la passion seule la leur fait violer lorsqu'il s'agit de l'immoler à leur fureur

Or, chrétiens, le dimanche a succédé au sabbat dans la nouvelle loi, ce changement est très-ancien, puisque l'apôtre saint Jean, (*Apoc.*, I) en parle en commençant le récit de ses révélations.

Comment le sanctifiez-vous? Prouvez-vous par vos actions que vous êtes persuadés que c'est le jour du Seigneur par excellence? Qu'il se l'est réservé? Qu'il doit être employé à son culte, à l'honorer, à chanter ses louanges et non aux affaires temporelles, à de frivoles amusements, et peut-être à de coupables plaisirs? C'est ce que je vais examiner dans deux réflexions bien simples, mais qui vous instruiront solidement. Pourquoi devez-vous sanctifier, comment devez-vous sanctifier le dimanche? Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faudrait ignorer que Dieu s'est choisi un jour pour être honoré d'une manière particulière par ses créatures, pour douter de la nécessité de sanctifier le dimanche. Or, chrétiens, comment l'ignorer? Rien de plus clairement marqué dans l'Ecriture que cette obligation : rien qui ait été transmis avec plus de soin que ce devoir essentiel de la religion, rien qui ait été observé plus religieusement par les Juifs, et les premiers fidèles, que ce jour du Seigneur.

C'est la sagesse de Dieu qui l'a choisi : c'est sa bonté qui nous l'accorde; c'est sa volonté toute-puissante qui veut que nous le sanctifions; ainsi dans la sanctification du dimanche, nous honorons le choix de Dieu qui s'est réservé ce jour, la bonté de Dieu qui nous dispense de notre pénitence dans ce jour : la volonté de Dieu qui se fait entendre, et qui nous ordonne de sanctifier ce jour.

Je vais, chrétiens, donner de l'étendue à ces vérités; soyez attentifs, et vous saurez, comme il convient, pourquoi vous devez sanctifier le dimanche.

Ecoutez, chrétiens, ces paroles de la *Genèse;* efforcez-vous de développer les mystères qu'elles renferment; les saints docteurs nous en ont donné une explication claire et naturelle.

Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia : *benedixit diei septimo et sanctificavit illum.* (*Genes.*, II.) Que veulent dire ces paroles? Est-ce que les autres jours n'étaient pas saints? Ces jours que l'Etre suprême a bien voulu employer pour former ce vaste univers, ces jours qui ont produit, selon sa parole efficace et toute-puissante, ces différentes merveilles qui étalent à nos yeux de si grands spectacles de grandeur et de puissance; ces jours où ce monde visible, tiré du néant, parut avec tant d'ordre et de magnificence, où les cieux, les mers, la terre, le néant même, reçurent des ordres du Très-Haut, et les exécutèrent; où toutes les créatures animées et inanimées, où l'homme, ce chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu, parurent sur la terre; est-ce que ces jours, dis-je, n'étaient pas saints et bénis par le Créateur? Oui sans doute, toutes ces merveilles étaient

les ouvrages du souverain Etre, ouvrages parfaits et dignes de la grandeur de leur auteur : *erant valde bona.* (*Genes.*, I.) Mais Dieu, disent les saints docteurs, a voulu séparer un jour des autres jours pour être employé uniquement à son culte : voilà ce qu'ils entendent par ces paroles : Dieu bénit et sanctifie le septième jour, c'est-à-dire, il le sépara des autres jours, il se le réserva singulièrement.

Saint Augustin, après avoir montré tout ce qui s'est opéré de grand dans ce jour pour notre salut, dit (serm. 15 *De verbis apostoli*) qu'il appartient à Dieu d'une manière particulière : *ipse videtur proprie ad Dominum pertinere.* Aussi ce jour est-il appelé le jour du Seigneur par excellence, continue saint Augustin : *vocatur Dominicus*, dans les livres de Moïse, dans les prophètes, dans les évangélistes et les écrits des apôtres. De là le nom de dimanche qu'on lui a donné dès la naissance de l'Eglise : c'est le jour que le Seigneur s'est choisi et consacré pour recevoir notre culte.

Or, chrétiens, si ce jour appartient singulièrement au Seigneur, s'il se l'est réservé tout entier, vous n'en avez donc aucune portion pour vos affaires temporelles, sa sagesse l'a choisi : les autres jours vous suffisent donc pour les besoins de la vie.

Que cette vérité constante confonde ici ces chrétiens qui s'imaginent pouvoir sans crime dérober une partie considérable de ce saint jour, pour l'employer à des occupations terrestres, ou à de coupables amusements : il ne leur appartient pas : Dieu l'a choisi uniquement pour les choses du ciel.

Ah ! c'est ici, chrétiens, que nous pouvons dire avec le prophète David : voilà le jour que le Seigneur a fait pour sa gloire et pour notre salut, le jour qu'il a choisi, sanctifié d'une manière particulière : *hæc est dies quam fecit Dominus.* (*Psal.* CXVII.)

Ah ! pour honorer ce choix du Seigneur, que dans ce jour une sainte allégresse, qu'une joie pure et toute céleste, nous fasse comme sortir hors de ce monde terrestre ; bannir de notre cœur tous les soins et toutes les sollicitudes du siècle. Employons ce jour uniquement à la contemplation des choses célestes : ne goûtons que les douceurs d'un saint repos. Ne méditons que les biens ineffables qu'il nous prépare ; ne parlons que des grandes choses qu'il a opérées en notre faveur, que votre bouche ne s'ouvre que pour chanter ses louanges, et célébrer ses grandeurs, que notre cœur ne soit embrasé que du beau feu de la divine charité. Voilà la sainte allégresse, la douce joie d'un chrétien qui adore le choix que Dieu a fait de ce jour : *exsultemus et lætemur in ea.* (*Ibid.*)

En effet, chrétiens, dès que la sagesse de Dieu, qui est infinie et que nous devons adorer profondément a choisi un jour particulier pour être honoré par toutes ses créatures, peut-on sans crime lui refuser ce jour? Peut-on lui en dérober même une portion? Peut-on raisonnablement alléguer ses affaires, ses besoins, les bienséances du monde, les devoirs de la société? Ce serait taxer Dieu d'ignorer la portion de temps qui nous est nécessaire pour nos besoins : quel blasphème !

Dieu vous accorde six jours, et il se réserve le septième. Sa sagesse ne vous donne-t-elle pas un temps suffisant pour vaquer à vos affaires temporelles, exercer votre profession, votre emploi, votre commerce, et fournir aux nécessités de la vie?

Ne devez-vous pas adorer ce choix de votre Dieu? Et pouvez-vous sans mépriser ce choix adorable, cet ordre suprême qui demande ce saint jour, le violer par des occupations terrestres, ou des amusements, des jeux, des plaisirs qui vous rendent plus coupables aux yeux de Dieu que le travail même qu'il vous défend.

Est-on obligé de justifier le choix d'un Dieu tout-puissant qui a un domaine absolu sur toutes ses créatures à ceux qui le connaissent et l'adorent? Non sans doute. Il suffit donc, chrétiens, de vous dire que Dieu a choisi ce jour que nous vous exhortons de sanctifier, pour vous porter à adorer le choix que sa sagesse a fait d'un jour où il ne vous fût permis de vous occuper que de lui et des biens qu'il vous destine.

Ah ! Seigneur, il suffit que vous ayez choisi ce jour; que votre sagesse l'ait séparé des jours que vous accordez aux besoins de cette misérable vie, pour que je l'observe avec un saint respect.

Il sera toujours pour moi un jour saint et sacré : je me dirai sans cesse c'est le jour du Seigneur, il se l'est réservé tout entier; je n'en violerai aucune portion.

Affaires du monde, intérêts, soins tumultueux du commerce, visites, assemblées d'amis, repas mêmes de bienséance, je vous remettrai aux autres jours : celui-ci ne m'appartient pas, il est au Seigneur : il n'est à moi que pour l'affaire de mon salut. Je veux adorer dans un saint repos la bonté de mon Dieu qui veut bien me l'accorder pour m'entretenir avec lui, et solliciter des secours dont j'ai besoin dans les autres jours.

Quelle est donc, mes frères, l'illusion, l'erreur du chrétien qui ne cesse de travailler que pour pécher plus librement? qui n'interrompt une occupation honnête, utile et nécessaire que pour se livrer à des plaisirs défendus, à des jeux, à des excès? Ah ! pour vous donner une juste idée des égarements des chrétiens sur la sanctification du dimanche, il ne faut que faire attention avec les saints à l'ineffable bonté de notre Dieu, qui nous dispense en ce jour du travail auquel nous sommes tous condamnés.

Vous le savez, mes frères, nous sommes tous obligés à cette pénitence imposée à notre premier père après son péché, lorsqu'il lui fut dit : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front* (*Gen.*, III) ; pénitence qui doit mettre la longueur de nos jours, puisqu'elle n'est pas limitée à un temps, mais jusqu'au moment qui nous verra descendre dans le tombeau.

Or, Dieu, en nous dispensant du travail le saint jour du dimanche, nous dispense donc

en ce jour de notre pénitence. Sa justice cède donc alors à sa miséricorde. Il nous permet un saint repos; mais un repos qui doit être tout céleste, tout divin, mais un repos qui nous donne le loisir de contempler les biens précieux qui nous sont préparés; mais un repos de l'âme dans son Dieu; mais un repos qui imite celui des bienheureux, qui, sans fatigue, sans ennui, sans dégoût, louent le Dieu trois fois saint, l'aiment, l'adorent; mais un repos enfin où l'homme libre des soins de la vie, séparé du commerce du monde, oubliant tout ce qui peut le distraire, occuper son cœur, voit ce qui lui manque pour son salut, le demande et se trace un plan pour se conserver pur dans les occupations tumultueuses de son état et les dangers du siècle.

Qu'il doit nous être précieux ce divin repos que la miséricorde de Dieu nous accorde! Qu'il est bon de nous dispenser du travail pour nous donner le temps d'approcher de lui!

Hélas! dit saint Augustin (*Quæst. sup. Exod.*, lib. II), les hommes dans le précepte de la sanctification du dimanche, ne font attention qu'à la défense du travail, et ils ne pensent point à la tendre miséricorde du Seigneur qui les dispense en ce jour d'une pénitence imposée à toute la race coupable, pour leur faire goûter les douceurs d'un saint repos. Cependant apprenez-le, chrétiens, continue ce Père, je découvre dans cette défense du travail ce qu'il y a de plus grand et de plus consolant dans les trésors ineffables de la grâce de votre Dieu : *Magna est altitudo gratiæ Dei.*

Les Juifs ne reconnaissent pas cette ineffable bonté de Dieu dans la défense des œuvres serviles le jour du sabbat, ils l'observaient à la lettre, mais ils n'en prenaient pas l'esprit.

Ils s'imaginent, dit saint Chrysostome (conc. 1 *De Lazaro*), que le sabbat n'a été établi que pour leur procurer un repos corporel et leur faire couler un jour de la semaine dans une douce oisiveté : *Putant sibi Sabbatum otii gratia fuisse datum;* et en cela les Juifs charnels ne reconnaissaient pas la tendre miséricorde du Seigneur dans le précepte de la sanctification du sabbat : s'ils eussent fait attention à la pénitence imposée à tous les hommes, ils auraient été persuadés que le travail étant une pénitence d'expiation, la justice de Dieu n'en aurait pas dispensé l'homme coupable pour lui donner la liberté de passer ce saint jour dans un lâche repos. Non, continue saint Chrysostome, ce n'est point là le mot fiat qui a porté le Seigneur à défendre les œuvres serviles le jour du sabbat : *Non ista est causa.* Si nous concevons une juste idée de ce précepte, nous verrons que la justice a cédé alors à la clémence. La bonté de Dieu dispense l'homme dans ce jour des occupations pénibles auxquelles il a été condamné, afin que, dégagé de toutes les sollicitudes du siècle et exempt d'un travail corporel, il puisse, dans un pur et saint repos, penser au salut de son âme, rendre les hommages suprêmes qui sont dus à son Créateur, chanter ses miséricordes, solliciter ses grâces et ne s'occuper que de lui : *Ut abducti a curis rerum temporalium otium omne consumerent in spiritualibus.*

Etes-vous persuadés de cette vérité, chrétiens? Faites-vous attention à ces deux choses : c'est la bonté de Dieu qui nous dispense du travail le dimanche, il ne nous en dispense que pour nous livrer entièrement aux choses du ciel?

Le travail est non-seulement honnête, utile, mais même nécessaire; il serait donc honteux de ne cesser de travailler que pour pécher, car c'est ce que font tant de mondains qui regardent les saints jours de dimanche comme des jours destinés aux plaisirs, au jeu, aux promenades, et souvent aux excès de la table et à de coupables divertissements, ce qui a fait dire à saint Augustin (*Enarrat. in psal.* XC), en déplorant ces abus, Qu'il vaudrait mieux labourer la terre dans ces saints jours, que d'aller aux spectacles et aux danses : *Melius est arare quam saltare.*

Prenez garde, mes frères, que ce saint docteur ne prétend pas par là autoriser les œuvres serviles les saints jours de dimanche; mais il se soulève contre ceux qui ne cessent de travailler que pour se livrer aux plaisirs du siècle, et qui semblent n'observer le précepte du Seigneur qui défend le travail que pour violer avec plus d'audace celui qui les oblige de sanctifier ce saint jour. L'homme n'étant dispensé du travail qu'afin d'être tout à son Dieu, il est certain qu'il est criminel de ne le cesser que pour être plus au monde.

Ces aveugles chrétiens, continue ce saint docteur (*ut sup.*), cessent un travail honnête et utile à la société, et ils ne veulent point se priver dans ce saint jour du jeu, des assemblées, des plaisirs, des spectacles et de tous les frivoles amusements du monde : *A bono opere vacant, ab opere nugatorio non vacant.*

Or, mes frères, ne pourrions-nous pas faire les mêmes plaintes aujourd'hui? N'est-ce pas à ce saint jour que les artisans, les marchands remettent les promenades, les parties de jeu, de plaisir? Ne sont-ce pas ces jours que l'on choisit pour donner des repas que l'on puisse prolonger à son aise : on ne cesse de s'occuper de ses affaires que pour s'occuper du plaisir. On cesse, il est vrai, les œuvres serviles défendues en ces jours; on néglige les œuvres saintes qui sont commandées.

Est-ce là répondre à la bonté de notre Dieu, qui ne nous dispense du travail dans ce saint jour que pour nous procurer un saint repos, dans lequel nous puissions contempler tranquillement les biens qui nous sont préparés? Est-ce reconnaître sa volonté suprême, qui nous ordonne de le sanctifier, que de l'employer à nos satisfactions? Car, tels sont les motifs qui doivent nous porter à sanctifier le dimanche : la sagesse de Dieu qui a choisi ce jour, sa bonté qui nous dispense d'un travail commandé, sa volonté qui nous l'ordonne.

La sanctification du dimanche est un pré-

cepte du Seigneur, c'est le troisième dans la loi qu'il a donnée a Moïse; or, peut-on sans crime le violer? Est-on innocent de ne pas obéir à Dieu qui commande? Et n'est-on pas coupable, selon saint Jacques, de l'infraction de toute la loi quand on la viole dans une partie?

Mais hélas! Je suis surpris, je gémis, l'amertume se répand dans mon cœur, quand je pense que des chrétiens n'ont pas l'idée qu'ils devraient avoir d'un Dieu qui parle, qui déclare sa volonté, qui ordonne; ils distinguent entre précepte et précepte; et comme s'ils n'obligeaient pas tous également, ils négligent l'entière observance de certains commandements: ils les violent avec moins de scrupule, avec moins de honte, plus d'audace, comme si Dieu ne devait pas être obéi toutes les fois qu'il parle, comme si toutes ses ordonnances n'étaient pas également justes et saintes.

Or, vous le savez, mes frères, s'il y a un précepte divin négligé, violé publiquement sans remords, sans honte, c'est celui de la sanctification du dimanche; on dirait en voyant les chrétiens occupés des affaires temporelles, livrés aux plaisirs, que Dieu n'a jamais déclaré sa volonté, ou que sa volonté doit s'accommoder à la nôtre.

Il n'est pas nécessaire, chrétiens de vous rappeler tous les oracles de l'Ecriture qui annoncent, qui recommandent la sanctification du sabbat: les menaces foudroyantes faites à ceux qui le violeraient; les supplices décernés dans l'ancienne loi contre les infracteurs de ce précepte; il n'est pas nécessaire de vous montrer un malheureux expirant sous une grêle de pierres, pour avoir ramassé quelques morceaux de bois dans ce saint jour que notre Dieu s'est réservé; il suffit de vous dire que c'est un précepte du Seigneur intimé solennellement et annoncé avec des expressions qui condamnent le moindre relâchement dans cette matière.

Que veulent dire en effet mes frères, ces paroles de notre Dieu à son peuple: Souvenez-vous de sanctifier le jour que je me suis réservé spécialement: *Memento ut diem sabbati sanctifices.* Ressouvenez-vous toujours de cette obligation: *Memento;* c'est-à-dire, gravez-la dans votre mémoire, apprenez-la à vos enfants, à vos domestiques, à tous ceux qui vous sont soumis: *Memento;* annoncez ce jour, préparez-vous-y; que toutes les occupations terrestres cessent, que tous les soins de la vie n'occupent ni votre esprit ni votre cœur: qu'un profond silence, un saint repos règnent dans cette solennité; ne soyez occupés qu'à me louer, m'adorer et méditer les biens ineffables que je vous prépare: *Memento ut diem sabbati sanctifices.*

Or, vous voyez, mes frères, non-seulement ce précepte est intimé aussi solennellement que tous les autres du Décalogue, mais encore avec des expressions qui annoncent combien Dieu est jaloux qu'on lui consacre, dans tous les âges, ce saint jour sans réserve: *Memento.* Vous savez jusqu'à quels excès les Juifs portent cette observance du sabbat, mais vous n'ignorez pas aussi que le dimanche qui a succédé au sabbat dans la nouvelle loi, est profané par des chrétiens, que la charité devrait rendre tous célestes dans ces saints jours.

Ainsi, après vous avoir appris pourquoi vous devez sanctifier le dimanche, je vais vous apprendre comment vous devez le sanctifier; c'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Dès le temps même des apôtres, mes frères, la solennité du samedi a été transférée au dimanche: « L'Epouse du Sauveur, animée de son esprit, a choisi ce jour consacré, dit saint Augustin (serm. 15 *De verbis Apost.*), par les plus grands mystères de notre salut, par la résurrection de Jésus-Christ, la descente du Saint-Esprit, et d'autres prodiges de l'amour d'un Dieu pour les hommes. »

Elle a laissé les Juifs charnels, esclaves de la lettre, observer servilement le jour du sabbat, indiqué dans l'ancienne loi, pour observer un jour de repos tout divin, tout céleste, qui répondît à l'excellence de la loi nouvelle, et à la divine charité répandue dans les cœurs.

Or, c'est d'après ce changement fait aussitôt après la mort du Sauveur, que les conciles et les saints docteurs exhortent les chrétiens à la sanctification du dimanche, et leur expliquent ce qu'ils doivent faire dans ce saint jour; suivons leur esprit, et nous verrons que la cessation des œuvres serviles, l'assistance aux offices divins, la méditation des choses saintes sont essentielles à la sanctification du dimanche.

Vous ne pouvez donc, mes frères, accomplir ce précepte, sanctifier ce jour du Seigneur, que par un saint repos, une sainte assiduité aux saints offices, et de saintes réflexions sur les biens que vous attendez de Dieu, et sur les vertus qui doivent les mériter; trois devoirs que vous ne connaissez pas assez, et qu'il est important de vous développer avec une certaine étendue: appliquez-vous, je vous prie.

Nous ne pouvons, mes frères, nous distinguer des Juifs esclaves de la lettre, que par un repos saint, tout céleste; c'est pour nous faire goûter les douceurs de ce divin repos que les œuvres serviles nous sont défendues dans ce jour. Tertullien établit cette vérité dès le commencement de l'Eglise.

Vous cesserez dans ce jour toutes vos occupations temporelles, tout ce qui regarde le corps, pour ne vous occuper que des besoins de l'âme; car c'est là la fin que Dieu s'est proposée en vous défendant le travail ce jour-là, continue Tertullien: nous ne devons cesser les occupations nécessaires pour nourrir le corps et l'utilité de la société, que pour nous occuper des besoins de l'âme, et l'enrichir des dons célestes: *Ut illa tantum faciamus quæ ad animæ salutem pertinent.* (TERTUL. *Adversus Judæos.*)

De là, chrétiens, il est aisé de tirer deux

conséquences avec les conciles et les saints docteurs; la première, contre ceux qui violent ce précepte en travaillant dans ce saint jour; la seconde, contre ceux qui ne cessent de travailler que pour se livrer à la dissipation, au plaisir et au péché.

Les conciles, les saints docteurs, les ordonnances de nos rois, se soulèvent avec zèle contre tous ceux qui violent ce saint jour par des occupations terrestres. L'Église a toujours gémi, aussi bien que Néhémias, à la vue des scandaleuses infractions de ce divin précepte. Examinons les plaintes de ce zélé israélite; celles de l'Église du Sauveur, sur le travail et le trafic qui déshonorent la sainteté du dimanche, ne sont pas moins touchantes et moins vives.

Ce Juif fidèle pleure, jeûne, sèche de douleur; il est triste, abattu, dans la langueur; Artaxerxès s'en aperçoit, il veut savoir le sujet de sa douleur: hélas! dit-il, les ruines du saint temple, les solennités du sabbat négligées et profanées, répandent l'amertume dans mon cœur. Et après avoir obtenu du souverain la permission d'aller relever les ruines de la maison de Dieu, il déplore ainsi la profanation du sabbat.

Les hommes, dit-il, oubliant ou bravant la défense du Seigneur, travaillent le jour du sabbat comme les autres jours, on voit les mêmes mouvements et les mêmes agitations; on apporte les raisins dans les pressoirs; les marchands arrivent de tous les côtés, ils étalent dans Jérusalem leurs marchandises, et vendent publiquement, le jour que le Seigneur s'est réservé, qu'il a consacré au repos: il est déshonoré par un commerce tumultueux, et des travaux défendus par la loi.

Ce grand homme ne se contente pas de gémir; son zèle s'allume, il éclate; il fait tout ce qui est en lui pour empêcher ces profanations. 1° Il parle avec fermeté aux prévaricateurs et leur dit qu'il y a les autres jours destinés au commerce et au travail, et qu'ils sont coupables de vendre ou de travailler le jour réservé au Seigneur: *Contestatus sum ut in die qua vendere liceret venderent.* 2° Il parle avec liberté aux grands, à ceux qui étaient obligés, par leur place, d'employer leur autorité pour faire cesser ces scandales; il leur reproche même leur coupable silence: *Objurgavi optimates.* 3° Il fait sentir toute l'énormité de ce crime, puisque c'est une désobéissance à la loi de Dieu, et en quelque sorte un désaveu de son autorité suprême et de son domaine sur ses créatures: *Quæ est res mala quam vos facitis, profanatis diem sabbati?* 4° Il leur prouve que c'est ce péché qui a allumé la colère du Seigneur sur eux, qui leur a fait perdre la liberté et leur temple; que Dieu, irrité des travaux qui déshonorent la solennité du sabbat, les a punis dans ce monde par de longues captivités et tous les maux qui sont venus fondre sur la cité sainte: *Adducit super nos omne malum hoc et super civitatem hanc.* 5° Enfin, il employa tout son crédit pour faire fermer les portes de Jérusalem le jour du sabbat, et y posa même des sentinelles, pour empêcher les marchands d'y entrer: *De pueris meis constitui super portas ut nullus inferret onus in die sabbati.* (*Nehem.*, XIII.)

L'Église assemblée, mes frères, a fait souvent les mêmes plaintes, les mêmes exhortations, les mêmes menaces, en considérant l'audace de ces chrétiens, qui ne distinguent pas le jour que le Seigneur s'est réservé des autres jours; que l'on voit appliqués aux travaux, et dans tous les embarras du commerce et les affaires temporelles.

Si le temps me le permettait, je vous rapporterais tout ce que les conciles ont dit sur ces profanations, et vous verriez qu'ils tiennent tous le même langage.

Le sixième concile de Paris, nous retrace toute la touchante description que fait Néhémias: on ne cesse point, dit-il, les travaux dans les campagnes en ce saint jour; les hommes terrestres qui les habitent, cultivent la terre; on voit dans les villes un étalage scandaleux de marchandises; les artisans travaillent; ceux qui donnent plusieurs jours à la débauche n'en veulent pas donner un au Seigneur et au soin de leur âme. On voit le dimanche les mêmes mouvements, les mêmes agitations pour les affaires temporelles, que dans les jours destinés au travail; aussi, continue ce concile, la main du Seigneur irritée s'appesantit-elle sur nous; ces fléaux qui nous affligent, ces maladies, ces morts, ces stérilités, ces guerres, nous annoncent un Dieu qui punit les infracteurs audacieux de sa loi, et venge les opprobres que l'on répand sur la solennité du saint jour qu'il s'est réservé.

Et certes, dit saint Augustin (ep. 36), nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit irrité contre ceux qui travaillent, ou se livrent aux occupations temporelles le saint jour du dimanche; puisque la cessation des œuvres serviles est un précepte divin dont l'Église n'a pu ni voulu dispenser ses enfants, en substituant le dimanche au samedi: *vacatio a servilibus imperatur.* Et si ce Dieu si porté à pardonner, a fait lapider un homme dans l'ancienne loi, pour avoir ramassé quelques morceaux de bois le jour du sabbat; à quelle punition ne doivent point s'attendre ceux qui, par un coupable mépris de la loi, travaillent le jour qui a succédé au sabbat? Jour qui a reçu depuis Jésus-Christ des accroissements de solennité, par les plus grands mystères de notre salut.

L'Écriture, les conciles, les Pères, s'accordent donc, lorsqu'il s'agit de condamner ceux qui ne cessent pas les œuvres serviles le jour que le Seigneur s'est réservé. D'après ces autorités, il est facile de répondre à trois objections que l'on pourrait faire.

La première regarde l'abus que certaines personnes peu instruites font de la réponse de Jésus-Christ aux pharisiens, qui se scandalisaient de ce qu'il avait guéri un malade le jour du sabbat. Ces malheureux esclaves de la lettre qui tue, ne distinguent pas les

œuvres de charité, des œuvres serviles; ils ne laisseraient pas périr un animal domestique, le jour du sabbat, comme leur reproche le Sauveur, et ils osent l'accuser d'en violer la sainteté, parce qu'il opère un miracle, et guérit un paralytique.

Nous devons, comme enfants de la nouvelle loi, distinguer, mes frères, les secours que la charité nous oblige de donner à notre prochain, des occupations auxquelles nous livrent l'intérêt et une coupable attache aux biens de la terre; c'est pourquoi, comme le décide saint Thomas (2-2, quæst. 122, art. 4), la charité rend licite le travail le dimanche, lorsqu'il s'agit de secourir quelqu'un en danger de périr, ou de se garantir d'une perte considérable et inévitable : *Opus corporale ad imminens damnum vitandum licitum est.*

La seconde objection est celle des marchands et des artisans. C'est souvent, disent-ils, une nécessité de vendre et de travailler le dimanche; mais nécessité qui, bien examinée, n'a d'autres principes que l'intérêt, la cupidité, un coupable usage établi malgré les plaintes de l'Eglise, et contre lequel elle ne cesse de réclamer.

Ce marchand vend, parce que d'autres vendent aussi; cet ouvrier travaille, parce que ceux pour qui il travaille le pressent et le menacent de le quitter. Or, pour des chrétiens à qui Jésus-Christ a appris qu'il était inutile de gagner le monde entier, si l'on avait le malheur de perdre son âme, sont-ce là de vraies nécessités? des nécessités qui puissent rendre licite l'infraction d'un précepte du Seigneur?

Je sais que le concile de Tolède (en 1473), en défendant les œuvres serviles le jour du Seigneur, a reconnu qu'il y avait une nécessité qui pouvait quelquefois les rendre licites : *urgente necessitate;* mais cette nécessité dont parle le concile, dont ont parlé tous les Pères, et que saint Thomas admet aussi, n'a point pour principe l'intérêt d'un particulier, la volonté d'une personne qui veut être servie promptement, c'est une nécessité qui a pour principe la charité, le salut du prochain, la conservation de sa vie, le bien public; encore faut-il consulter les supérieurs, et en obtenir la permission

Enfin, la troisième objection est celle de ces personnes qui disent qu'il vaut mieux travailler après l'office divin, que de se livrer à la dissipation, au jeu, aux plaisirs, à des conversations dont la médisance au moins est l'assaisonnement ordinaire.

Qu'il est douloureux, pour des ministres du Seigneur, d'entendre des personnes dont l'esprit paraît orné d'ailleurs, qui se piquent de penser, tenir un langage si absurde! Quoi donc, ignorent-elles, ces personnes, qu'il y a deux choses commandées dans le troisième précepte du Décalogue, la cessation des œuvres serviles, et un repos saint qui honore Dieu? Ecoutez la loi : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat; » voilà les bonnes œuvres commandées : vous ne ferez dans ce jour aucune œuvre servile; voilà le travail défendu. Ceux qui travaillent sont coupables, quoique leurs occupations soient honnêtes, innocentes, désintéressées, et qu'elles travaillent pour éviter les péchés que commettent ceux qui abusent du saint repos qui leur est accordé. Ceux qui ne travaillent point, et se livrent aux plaisirs dans ce saint jour, pèchent parce qu'ils ne le sanctifient pas; les premiers violent le précepte qui défend le travail; les seconds violent le précepte qui ordonne de sanctifier le jour que Dieu s'est réservé.

Tels sont ceux dont parle saint Augustin (*in psalm.* XC), dont le corps ne semble se dérober au travail que pour se livrer au péché; et qui n'accorde du repos à leurs membres fatigués que pour agiter et fatiguer leur conscience par le poids des nouvelles iniquités dont ils l'accablent : *Multi vacant membris et tumultuantur conscientia.*

Assistez, mes frères, aux offices divins, c'est pour cela que le travail est défendu dans ce saint jour. Trouvez-vous assidûment dans le saint temple, vous éviterez les dangers auxquels vous seriez exposés dans la société du monde; et prenez-y garde, c'est ici un devoir essentiel.

Ici, mes frères, l'exemple des premiers chrétiens, l'esprit de l'Eglise qui s'annonce clairement dans toutes les assemblées œcuméniques où elle a parlé, les lois des premiers empereurs chrétiens, les ordonnances de nos rois suffisent pour nous faire connaître le crime de ces personnes qui abandonnent nos temples, méprisent nos solennités, et dédaignent de se trouver dans l'assemblée des fidèles les jours spécialement consacrés au Seigneur.

Hélas! vous le savez, ce crime est commun, ce mépris scandaleux des divins offices semble aujourd'hui faire la gloire des riches indévots. La nécessité d'entendre une basse messe pour conserver les dehors de la religion les gêne, les met à la torture; point d'heure assez commode; point de ministres assez prompts pour ces mondains sans piété; les solennités les troublent, les inquiètent, et ils gémissent de ne pouvoir pas décemment se dispenser de paraître une demi-heure dans le saint temple le jour consacré au Seigneur. Apparition forcée, apparition rapide, qui ne semble être donnée que pour faire éclater leur indévotion jusqu'au pied des autels : après cette apparition, les assemblées chrétiennes ont beau s'annoncer avec éclat, ils les dédaignent, ils les méprisent. Les saints mystères se célébreront avec pompe, les psaumes et les divins cantiques seront chantés, la parole de Dieu annoncée; les prêtres et des âmes pieuses passeront une grande partie de ce saint jour à prier et à chanter les louanges du Seigneur, pendant que ces chrétiens scandaleux prolongent des repas sensuels et délicats, soutiennent de longues séances de jeu, ou languissent dans un lâche et coupable repos. Ah! décidons hardiment que ces personnes sont des infracteurs scandaleux du troisième précepte du Décalogue.

En effet, mes frères, deux choses expressément marquées dans les conciles les condamnent. Depuis la naissance de l'Eglise, les chrétiens n'ont jamais manqué de s'assembler le dimanche, qui, dès le temps de saint Jean l'évangéliste, avait succédé au samedi.

Saint Justin, martyr, qui a fait l'apologie de notre religion dans le IIe siècle, nous fait une peinture touchante de ces pieuses assemblées, et il n'avait garde d'exagérer des faits qu'il présentait aux empereurs ennemis des chrétiens; or, selon ce savant défenseur du christianisme, ce saint jour se passait à lire les saintes Ecritures que le célébrant expliquait; à offrir les saints mystères auxquels tous les assistants participaient; à chanter les louanges du Seigneur, et à faire au ciel, selon l'expression de Tertullien, une sainte violence par des prières toutes de feu, et formées dans des cœurs que la charité de Jésus-Christ unissait.

L'Eglise a toujours recommandé ces saintes assemblées le jour du Seigneur, et lorsqu'elle a eu des temples, et que le grand Constantin lui eut procuré la paix et la liberté d'y célébrer publiquement les saints mystères et les divins offices, elle a fait à ses enfants un devoir d'y assister, et elle a défendu tout ce qui pouvait les en distraire.

Je ne finirais pas, mes frères, si je voulais vous rapporter tout ce que les conciles ont dit sur cette matière. Tous s'accordent à faire un devoir aux chrétiens d'assister aux offices qui se célèbrent dans leurs paroisses les saints jours de dimanche; plusieurs menacent ceux qui les négligent des censures ecclésiastiques.

Ils décident que les fidèles sont tenus d'assister à la messe paroissiale, et que la méthode introduite de s'en dispenser sans un empêchement réel, est une corruption des mœurs contre laquelle les pasteurs doivent se soulever avec zèle.

Ils veulent que les chrétiens passent tout ce saint jour à louer le Seigneur, à le remercier de ses bienfaits : *In laude Dei usque ad vesperam.* (*Concil. Senonense decimum quintum, vicesimum quartum; — Concil. Tridentin.*, sess. XXIV, cap. 4; — *Concil. Turonense; — Concil. Lateranense quintum*, can. 7.) Qu'ils ne se contentent pas d'assister à la messe, mais encore aux vêpres et à tous les offices qui se célèbrent : *Ne dum ad missas, sed etiam ad vesperas divinaque officia.*

Et c'est, mes frères, pour vous mettre plus en état de remplir ce devoir essentiel, que ces mêmes conciles ont défendu dans ces saints jours, les foires, les jeux publics, les danses; c'est pour cela que les premiers empereurs chrétiens, et nos pieux monarques ont soutenu le zèle de l'Eglise par leurs pieuses et sages ordonnances. Dans ces ordonnances, tout ce qui tend à diminuer le respect dû au saint jour de dimanche, tout ce qui peut distraire, occuper, séduire, corrompre les fidèles y est défendu.

Or, toutes ces lois de l'Eglise soutenues par celles des princes chrétiens, ne prouvent-elles pas que pour sanctifier le dimanche selon son esprit, il faut assister assidûment aux offices divins.

D'ailleurs, pourquoi dans ce saint jour, les ministres des autels sont-ils si occupés? Pourquoi ces longs offices, ces annonces, ces instructions qu'on omet dans les autres jours? N'est-ce pas en faveur des fidèles qui n'ont que ce jour de repos : est-ce pour eux que les prêtres chantent avec mesure et avec solennité la messe et les offices? Est-ce pour eux qu'ils montent dans les chaires et qu'ils prêchent?

Les jours que les fidèles ne sont pas obligés de s'assembler dans le saint temple, ils célèbrent les saints mystères dans le silence, ils récitent l'office en particulier. Les déserteurs de ce saint temple le jour du Seigneur, méprisent donc les divins spectacles que l'Eglise offre à leur piété; ils dédaignent donc les solennités établies pour honorer Dieu; le pasteur célébrera et prêchera donc dans le désert : si ses ouailles ne se rassemblent pas sous ses yeux; il offrira donc au Père céleste dans ce saint jour, les dons divins pour des brebis errantes qui remplissent les cabarets, les académies de jeu, les promenades publiques, les spectacles; qui s'occupent des affaires temporelles, ou qui languissent tout le jour dans une molle oisiveté. Il est aisé de sentir le crime de ceux qui, sans un empêchement légitime, négligent de s'assembler avec leurs frères dans le saint temple, et abandonnent les solennités établies par le Seigneur.

Cependant, à combien de chrétiens indifférents pour leur salut, ne pourrait-on pas faire le reproche que saint Chrysostome faisait au peuple de Constantinople qui profanait la sainteté du dimanche par ses désordres, au lieu de l'honorer par des œuvres de religion? Ce jour de repos vous a été accordé, dit cet éloquent Père (*De Lazaro*, concione prima), pour ne vous occuper que de Dieu et du salut de votre âme : *Accepisti sabbatum, ut animam tuam liberares a vitiis.* Vous devriez dans ce jour pleurer les fautes qui vous sont échappées dans les autres : réparer les pertes que votre âme a faites dans le commerce du monde : le déchet qu'elle a souffert dans le tumulte du commerce, des affaires et des sollicitudes du siècle; et c'est dans ce jour que vous la souillez par un lâche repos, de coupables plaisirs, et un sacrilége mépris de la sainteté du dimanche, des offices qui se célèbrent dans le saint temple, et des grâces précieuses qui vous y attendent : *Tu vero tunc magis illa committes.*

Concevez donc, mes frères, une juste idée de ce saint jour du Seigneur : si on le sanctifie par la cessation des œuvres serviles, par l'assistance aux divins offices, on le sanctifie aussi par la méditation des biens éternels, et de sérieuses réflexions sur les vertus qui nous les font obtenir.

Saint Augustin exhorte les chrétiens dans plusieurs endroits de ses ouvrages, à s'oc-

cuper dans ce jour de repos que Dieu leur a accordé, de ce repos divin et éternel qui leur est promis. Le sabbat des chrétiens, dit-il, (prima *psalm.* XC), ne doit pas être comme celui des Juifs, extérieur, un simple repos du corps, mais intérieur, un repos de l'âme que procure une conscience pure et innocente : *Intus est, in corde est sabbatum nostrum.* C'est pourquoi le même saint docteur dit (*Januario, de ritibus Ecclesiæ*, epist. 119) souvent que le sabbat des Juifs était une figure de celui des chrétiens, parce que les chrétiens s'occupent en ce jour du repos éternel, et se préparent par cette solennité à cette fête ineffable qui ne doit jamais finir : *Futuram requiem significabat.* Enfin il dit que nous serons nous-mêmes ce septième jour que Dieu a béni et consacré au repos, si nous profitons de ses bénédictions et de ses grâces pour consommer l'important ouvrage de notre sanctification : *Dies septimus nos-ipsi erimus, quando fuerimus benedictione et sanctificatione pleni.* Placés une fois dans la vie éternelle, nous verrons Dieu dans un divin et ineffable repos : *Ibi vacantes videbimus quoniam ipse est Deus.* (S. Aug., *De civitate Dei*, lib. XXII.)

Or, d'après ces principes, il est aisé de conclure qu'une des obligations du chrétien, dans ce jour du dimanche, est de profiter du repos qui lui est accordé pour méditer le repos éternel qu'il espère de la miséricorde de son Dieu, solliciter ses grâces, s'occuper des besoins de son âme, comme il s'occupe dans les autres jours des besoins de son corps.

En effet, mes frères, vous savez par expérience, qu'excepté quelques courtes prières le matin et le soir, vous n'êtes tous les jours occupés que des affaires temporelles : les sollicitudes du siècle, les besoins du corps, les devoirs de vos emplois, les attentions que demandent votre commerce, les dépenses d'une maison, l'établissement d'une famille, tout cela remplit votre cœur, agite votre esprit : vous vous y livrez tout entiers ; et souvent prêts à descendre dans le tombeau, vous êtes encore remplis de projets : vous voulez encore vous enrichir, vous agrandir : or, si vous donnez tant de jours, de moments aux besoins du corps, à l'arrangement de vos affaires temporelles, à l'édification de votre fortune sur la terre, pouvez-vous sans crime oublier les besoins de votre âme, sa destinée, le jour consacré par le Seigneur à un innocent et divin repos? N'est-ce pas dans ce jour que vous devez méditer le repos éternel préparé à ceux qui sortent victorieux des combats de cette vie? N'est-ce pas dans ce jour que vous devez ramasser la manne qui tombe du ciel pour tous les autres jours? N'est-ce pas dans ce jour de repos et de séparation du monde que vous devez examiner le plan de votre vie, l'état de votre âme, la purifier de ses taches, l'orner des vertus chrétiennes, et la préparer à soutenir les regards du juste Juge qui doit la juger.

Quoi! le corps qui périt aura tous les jours, tous les moments de votre vie, et votre âme immortelle n'obtiendra pas de vous quelques moments d'un saint repos, pour contempler sa haute destinée, pourvoir à ses besoins? Ah! est-ce que l'âme n'est pas plus que le corps? ou êtes-vous indifférents sur son sort en sortant de cette misérable vie?

Si je dis, mes frères, qu'une des obligations du chrétien, le dimanche, est de méditer dans un saint repos les biens éternels, c'est après, comme vous l'avez vu, avoir prouvé, qu'il était obligé dans ce jour de cesser les œuvres serviles et d'assister aux offices de l'Eglise. Quoique saint Augustin ait expliqué le repos du septième jour d'une manière spirituelle, il établit aussi ces deux obligations. La cessation des œuvres serviles, dit-il (epist. 36), est un précepte : *Imperatur.* Vous devez, mes frères, vous assembler dans l'église le jour du dimanche : *Die dominico ad ecclesiam convenite.* Que personne ne se sépare de ses frères : *Nullus se a sacra celebratione separet.* Que l'indolence ne retienne personne dans sa maison : *Neque quis otiosus in domo remaneat.* Occupez-vous dans ce saint jour au chant des psaumes et à la prière : *Psalmodiæ et orationibus studete.*

Ce n'est donc, chrétiens, qu'après avoir assisté aux offices de votre paroisse, qu'on vous exhorte à méditer dans un saint repos les biens éternels, et à vous occuper des besoins de votre âme.

Si vous remplissez fidèlement ce devoir, vous sanctifierez le dimanche comme vous le devez, et vous mériterez d'entrer dans ce divin et éternel repos, dont le sabbat des chrétiens est la figure, comme le sabbat des Juifs était la figure de celui des chrétiens. Je vous le souhaite.

SERMON XIX.

LA FERVEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

Benedicam Dominum in omni tempore semper laus ejus in ore meo. (*Psal.* XXXIII.)

Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange ne sortira point de ma bouche.

Le Prophète dit qu'il bénira le Seigneur, non pas seulement dans certaines solennités, certains événements, mais en tout temps, *in omni tempore* : dans l'adversité comme dans la prospérité; dans la maladie, comme dans la santé; dans les occupations d'un grand roi comme dans la paisible retraite d'un solitaire : *In omni tempore.*

Sa bouche ne s'ouvre que pour le louer : il le loue dans ses prières, dans ses cantiques, dans sa pénitence; dans son conseil où il dicte des lois de sagesse, dans les exemples de piété qui édifient les peuples; dans les combats et le bruit des armes; dans le repos et les douceurs de la paix : *Semper laus ejus in ore meo.*

Point de jour, de moment où il ne soit occupé de Dieu; point de négligence, de tiédeur; son ardeur est toujours égale; sa ferveur ne souffre aucun déchet; au contraire, elle augmente à mesure que ses forces diminuent.

Hélas! qu'ils sont rares ces chrétiens fer-

vents dans le service de Dieu, ces chrétiens dont la piété anime toutes les actions; dont les emplois, les talents, le commerce, les occupations sont sanctifiés par la présence de Dieu, la crainte de ses jugements, l'attente des biens éternels, la prière, les bonnes œuvres!

Ces chrétiens de tous les jours, de tous les moments; ces chrétiens dont la piété ne diminue point après une grande solennité, un jour de dévotion; après des grâces reçues, un temps de retraite, de jubilé, de pénitence; ces chrétiens qui courent avec une égale ferveur dans la route du salut, et qui n'oublient point leur destinée éternelle!

Le défaut de ferveur perd un grand nombre de chrétiens; on ne voit que des indifférents, des tièdes, des lâches, lorsqu'il s'agit de servir Dieu, et de l'importante affaire du salut.

Car, pouvons-nous, mes frères, donner le nom de ferveur chrétienne à cet empressement que l'on fait paraître pour Dieu, dans la solennité pascale, dans certaines fêtes de l'année, dans certains événements extraordinaires, aux approches de la mort, lorsque dans tous les autres temps Dieu n'occupe point le cœur, qu'il est tout de glace pour lui et tout de feu pour le monde? Non, mes frères, il est donc important de vous instruire sur cette importante matière; et pour le faire avec ordre, écoutez deux propositions qui vont partager ce discours,

Dans le christianisme tout doit exciter les chrétiens à la ferveur.

Dans le christianisme tout doit faire trembler les chrétiens qui n'ont point de ferveur Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est concevoir, mes frères, une fausse idée du christianisme, de se croire innocent quand on n'a pas de ferveur dans le service de Dieu.

Le plan de l'Evangile s'accorde-t-il avec la négligence, la paresse, la tiédeur? Justifie-t-il les lâches, les indifférents? Permet-il le repos, l'oisiveté? Laisse-t-il aux chrétiens des jours, des moments, où ils puissent oublier leur Dieu, ou le servir négligemment? Promet-il le ciel sans efforts? La couronne immortelle sans combats? Nous assure-t-il que nous sommes sans ennemis sur la terre, que nos passions seront toujours dans le calme? Nous garantit-il des surprises et des chutes qui menacent les chrétiens indolents dont la foi est endormie?

Hélas! mes frères, rien de plus solennellement condamné dans l'Evangile que la négligence et la tiédeur; on n'est plus chrétiens que de nom, quand on n'a point de ferveur dans le service de Dieu; pourquoi? Le voici. C'est que la qualité de chrétiens, les grâces dont les chrétiens sont comblés; les ennemis que les chrétiens ont à combattre, sont de puissants motifs pour exciter leur ferveur. Appliquez-vous, je vous prie.

Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire disciples de Jésus-Christ; vous confessez sa divinité, vous professez son Evangile; mais Jésus-Christ Dieu, Jésus-Christ législateur, Jésus-Christ sauveur, doit-il être servi négligemment, avec tiédeur? Les maîtres du monde veulent-ils être servis par des indolents, des paresseux, des hommes que l'ennui, le dégoût accompagnent partout? Et si nous avons tant d'ardeur pour servir les mortels placés au-dessus de nous, mériter leurs bonnes grâces et nous rendre dignes de leurs bienfaits, ne sommes-nous pas coupables de n'avoir aucune ardeur dans le service de notre Dieu?

Vous êtes chrétiens, par conséquent les frères de ces premiers disciples de Jésus-Christ, dont la charité était si ardente, la foi si vive, la ferveur si admirable.

Elle éclate, leur ferveur, dans les dangers auxquels ils s'exposaient pour défendre la doctrine du Sauveur, pour s'assembler, assister aux saints mystères et pratiquer les devoirs du christianisme; il fallait se cacher dans des lieux écartés, descendre dans des mines pour célébrer le service divin, et souvent les plus affreux supplices terminaient leurs jours. La ferveur de ces premiers chrétiens était si grande, qu'ils se regardaient comme obligés de répandre leur sang, à cause qu'ils avaient été régénérés dans les eaux du baptême. Sera-t-ce, mes frères, la liberté dont nous jouissons qui nous rend tièdes, négligents dans le service de Dieu? Est-ce parce que les assemblées chrétiennes sont publiques, que des temples sont ouverts partout, que le service divin se fait avec pompe, que nous sommes indifférents et que nous négligeons de nous y trouver, ou que nous n'y portons que des dégoûts, des ennuis? Ah! que nous sommes coupables, si la liberté de servir notre Dieu nous dégoûte de son service? Vous êtes chrétiens, par conséquent vous devez tendre vers le ciel; c'est l'unique objet qui doit fixer vos désirs. Un voyageur regarde-t-il indifféremment sa patrie où il aspire? Se plaît-on dans une terre étrangère, dans un lieu d'exil? Ah! dit saint Bernard (*Pro Dom. prima Novembr.*, serm. 3), le chrétien fidèle ne marche pas négligemment et lentement dans la route du salut; mais il y vole, porté sur les ailes de l'amour et de la ferveur, parce qu'il vole vers l'éternité : *Currit sine fine quia volat ad æternitatem.* Apprenez, dit ce saint docteur, que la ferveur l'emporte sur l'éclat extérieur des talents et de la réputation; pourquoi vous empressez-vous tant de briller aux yeux des hommes, de paraître pieux, savants? *Quid lucere festinas?* Puisque vous serez infiniment plus grand devant Dieu, si vous avez de la ferveur dans son service, si les saintes ardeurs de l'amour et de la charité règnent dans votre cœur et le font voler avec goût et avec plaisir à tous vos devoirs : *Fervere enim multo melius.* On ne répand au dehors qu'un vain éclat, quand on n'a pas de ferveur : *Vanus splendor absque fervore.* En vain conservez-vous l'extérieur de la religion, en parlez-vous avec zèle, vous gênez-vous certains temps, donnez-vous un spectacle de piété

dans de grandes solennités. Vous pouvez passer aux yeux des hommes pour avoir du mérite, de la foi, de la piété; mais si, dans toutes ces démarches de religion passagères, l'amour, la ferveur, le goût des choses de Dieu ne vous animent point; si ces jours, ces solennités, ces moments que vous donnez à Dieu étant écoulés, vous êtes tout au monde et plus à Dieu; si les richesses, les honneurs, les plaisirs, votre commerce, vos occupations, occupent tout votre cœur, et que la religion n'ait que des pensées rapides, des désirs vagues, des actions languissantes, votre réputation d'homme de bien, de mérite, de régularité, n'est qu'un vain éclat, puisqu'elle est fondée sur l'extérieur, et qu'un cœur sans ferveur, sans charité ne peut plaire au Seigneur : *Vanus splendor absque fervore.*

Un prêtre, un religieux, un homme du monde, peut se faire une brillante réputation, par des ouvrages d'érudition et les importants services mêmes qu'il rend à la religion; mais s'il est tiède, négligent dans le service de Dieu, le chrétien fervent lui est préférable, il est plus grand aux yeux de Dieu: on est plus heureux de sentir les ardeurs de la charité, que de savoir la définir et en parler savamment : *Fervore multo melius.*

Vous êtes chrétiens, c'est donc à vous qu'il est dit : Ayez toujours des lampes ardentes dans vos mains : *Lucernæ ardentes in manibus vestris* (*Luc.*, XII) ; c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise (*Expos. in psal.*, CXVIII, oct. 14, n. 4), que la charité, que l'amour, que la ferveur, que l'éclat de vos bonnes œuvres ne cesse jamais de briller en vous: *Lucent virtutes tuæ;* que votre ferveur ne se ralentisse jamais; que les divines ardeurs qui doivent animer vos bonnes œuvres ne se refroidissent point. Comme vous êtes tous les jours chrétiens, tous les jours disciples de Jésus-Christ, soutenez-vous tous les jours avec une égale ferveur dans le service de Dieu : *Luceat semper lucerna tua.* Jésus-Christ condamne les chrétiens, qui n'ont que des jours et des moments de ferveur, qu'une ardeur passagère fait voler aux divins offices, aux instructions, aux œuvres de miséricorde, aux devoirs du christianisme; parce que leur ferveur n'éclate que quelques moments, que certaines solennités, et que cette lumière qui devrait toujours éclater, s'éteint et ne répand aucun éclat dans tous les autres temps de l'année : *Arguit Christus etiam eos qui utuntur lucerna si non semper utantur.* Il faut que notre ferveur éclate dans tous nos discours et dans toutes nos actions : il faut qu'on nous reconnaisse chrétiens, disciples de Jésus-Christ dans nos occupations, nos emplois, notre commerce, l'exercice de nos charges, le gouvernement des peuples qui nous sont soumis : *Lucerna accensa sit in omni verbo, in omni opere :* c'est cette ferveur qui doit diriger tous nos pas, régler le cœur, combattre ses penchants, ses inclinations, composer notre extérieur, nos démarches et toutes nos actions : *Ad hanc lucernam gressus noster : forensis internusque moveatur.* Ne nous glorifions point d'une ferveur passagère, d'une dévotion qu'une grande solennité a excitée : *Non ad horam exsultemus in lumine.* Or, mes frères, vous voyez par cette explication de saint Ambroise, combien sont coupables aux yeux de Dieu ces chrétiens qui n'ont qu'une ferveur passagère, une dévotion de solennité, et qui, dans tous les autres temps, servent le Seigneur avec tiédeur, négligence et nonchalamment. En effet, est-ce répondre à la volonté de Jésus-Christ, qui désire de voir brûler toujours le beau feu de la charité qu'il est venu apporter sur la terre ? (*Luc.*, XII.) Où doivent-elles éclater ces divines ardeurs de la charité, si ce n'est dans la religion chrétienne où doit régner cette ferveur qui annonce la grandeur du maître que l'on sert ? Si ce n'est parmi les chrétiens, les disciples de Jésus-Christ qui sont comblés des grâces les plus précieuses ?

Que devons-nous penser, mes frères, des chrétiens qui n'ont point de ferveur, qui sont tièdes, négligents, et qui cependant remplissent les devoirs de la religion à l'extérieur. Hélas ! je ne le dis qu'en tremblant, que leur foi est endormie, et qu'ils périront s'ils ne se réveillent point de leur assoupissement; car appliquez-vous, chrétiens, à un détail très-instructif, capable de réveiller votre foi et d'exciter votre ferveur lorsqu'il s'agit du service de Dieu.

Que faites-vous, comme chrétiens, pour remplir vos devoirs de religion ? Vous priez, vous méditez, vous assistez aux divins offices; vous confessez vos péchés, vous recevez le corps de Jésus-Christ ; or, quoi de plus capable d'embraser votre cœur des divines ardeurs, d'exciter une ferveur constante ? Et n'est-il pas inconcevable que les chrétiens qui reçoivent des grâces si précieuses, qui se livrent de temps en temps à des occupations toutes célestes et toutes divines, soient indifférents, négligents, tièdes, sans amour et sans ferveur. Or c'est, j'ose le dire, ce paradoxe que la conduite de la plupart des chrétiens de nos jours, nous présente aujourd'hui. Appliquez-vous : vous priez, mes frères, et vous savez que c'est un devoir indispensable pour l'homme et pour le chrétien de reconnaître le souverain domaine de son Dieu, d'avouer sa dépendance, d'implorer son secours ; or, cela supposé, la prière est donc un lien qui unit la créature au Créateur ; c'est un saint commerce que nous entretenons avec notre Dieu; nous lui parlons, il nous écoute; nous lui avouons notre faiblesse, il nous accorde son secours. Or, comment se peut-il qu'on parle à son Dieu, qu'on sorte d'un entretien avec lui sans se sentir le cœur embrasé d'amour ? Quoi de plus capable d'exciter la ferveur d'un chrétien, et que doit-on penser de sa prière, quand il la commence, quand il la continue et quand il la quitte avec un cœur tout de glace ?

Un Moïse descend de la montagne la face allumée d'un feu tout céleste, parce qu'il s'est entretenu quelques moments avec son Dieu.

Les pèlerins d'Emmaüs confessent que leur cœur était embrasé d'un feu céleste pendant qu'ils marchaient avec Jésus-Christ, et qu'il leur parlait : et des chrétiens auront le bonheur de s'entretenir tous les jours avec leur Dieu dans la prière, et ce divin commerce n'excitera point leur ferveur? Ah ! mes frères, voilà ce qui me surprend ; et si l'on ne voyait pas tant de chrétiens négligents, tièdes, indifférents lorsqu'il s'agit du service de Dieu, on ne pourrait jamais le croire.

Si vous remplissez vos devoirs de chrétiens, vous donnez certains moments à la méditation des vérités éternelles : le paradis, l'enfer, ces deux éternités que vous croyez au delà du tombeau, sont des objets assez grands pour faire de vives impressions sur votre cœur le toucher, le consoler, vous animer, vous effrayer. Qu'opérait dans les saints la pensée du ciel? De saints désirs de le posséder, des gémissements, des ennuis, des larmes à la vue de leur exil ; ils en déploraient la longueur et les dangers : cette couronne de gloire suspendue sur leur tête les animait aux plus grands combats, et ils ne croyaient jamais assez faire pour la mériter.

Qu'opérait dans les saints la méditation des années éternelles et des justes jugements de Dieu ? De saintes frayeurs, des craintes salutaires, des résolutions fermes de travailler promptement et sans délai à se rendre favorable le Juge des vivants et des morts.

Le Prophète médite le jour et la nuit les miséricordes et les jugements du Seigneur. Il s'occupe des années éternelles, il sait que son Dieu est bon, mais aussi il sait qu'il est juste ; il pense qu'il s'éloigne du pécheur après s'être approché de lui inutilement, et que quelquefois sa clémence méprisée laisse agir sa justice irritée ; et il avoue que dans ces réflexions il est troublé : *Turbatus sum* (*Psal.* LXXVI) ; mais il ne se désespère pas, et le fruit de sa méditation est de s'animer à la pénitence, aux bonnes œuvres ; une sainte ardeur le transporte, et il commence dès qu'il l'a promis : *dixi nunc cœpi* (*Ibid.*)

N'est-il pas étonnant que des chrétiens qui croient un paradis, un enfer, soient indifférents sur leur sort au delà du tombeau? Qu'ils ne soient ni animés par la vue des récompenses, ni effrayés par la vue des supplices ? Ah ! ceux dont ces deux grands objets n'excitent pas la ferveur, sont dans un funeste état. Quoi de plus capable encore d'exciter la ferveur d'un chrétien que les assemblées des fidèles dans le saint temple. Ce lieu consacré à la Divinité par les plus augustes cérémonies, qui retrace le ciel à nos yeux ; comment n'est-on pas touché en voyant l'Agneau immolé sur l'autel, ce trône de miséricorde dont nous pouvons approcher avec confiance? Pourquoi l'appareil du sacrifice, la pompe des cérémonies, le chant des psaumes et des cantiques ne font-ils aucune impression sur notre cœur? Pourquoi ce divin spectacle ne nous touche-t-il pas, et n'excite-t-il pas notre piété? Ah c'est que notre foi est endormie. Si nous étions moins ardents pour les choses du monde, nous ne serions pas si indifférents pour les choses du ciel.

Saint Augustin (lib. X *Confess.*, c. 33) nous apprend qu'il était touché et qu'il ne pouvait retenir ses larmes dans l'assemblée des fidèles, pendant le chant des psaumes et des cantiques. Vous seul, ô mon Dieu, dit-il, savez que ces sacrés cantiques allumaient dans mon cœur le feu de votre divin amour et que j'en étais tout embrasé : *In te inflammabar ex eis et accendebar eos recitare.*

Le quatrième psaume, dit-il (*Confess.*, lib. IX, cap. 4), fit de vives impressions sur mon cœur. Le feu de la charité qu'il y excita était si ardent, que mon visage en fut tout allumé, et j'aurais souhaité, ô mon Dieu ! que les manichéens qui détestent nos assemblées, eussent été témoins de ces étincelles sacrées qui éclataient au dehors : *Vellem ut me nesciente intuerentur faciem meam, et audirent voces meas quando legi quartum psalmum.*

Or, mes frères, ces chrétiens sans ferveur dans les offices divins, qui récitent des paroles toutes de feu avec un cœur tout de glace ; que la vue des saints autels, les chants touchants des psaumes et des cantiques, n'excitent point à une sainte joie ou à de saints gémissements et qui sortent de l'église sans goût, sans ferveur, sont-ils innocents? Les fêtes du monde, ses assemblées, ses spectacles, ne vous laissent-ils aucune trace de ce que vous avez vu, de ce que vous avez entendu ? Les quittez-vous avec cette tranquillité, cette indifférence et même cette satisfaction que vous faites paraître lorsque les saints offices, toujours trop longs pour votre piété, sont finis?

Ah ! qui pourra exciter votre ferveur, mes frères, si les plus touchants spectacles de la religion ne l'excitent pas? Un cœur de glace, dur, insensible, peut-il être agréable à Dieu? Le monde s'en contenterait-il? Que dirai-je enfin, mes frères, du peu de ferveur que produit la communion dans les chrétiens de nos jours ?

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens sortaient de la sainte table avec une foi victorieuse des menaces des tyrans. Une charité qui les unissait à Jésus-Christ jusque sous les glaives et dans les supplices, une espérance des biens éternels qui leur faisaient mépriser le monde avec ses caresses et ses grandeurs ; nourris de la chair de Jésus-Christ, abreuvés de son sang, ils bravaient la fureur des empereurs païens et de leurs préfets : ce pain céleste nourrit les âmes justes, les anime dans la carrière de la pénitence, les console dans les souffrances et leur donne un avant-goût du ciel.

Et nous voyons des chrétiens qui communient plusieurs fois dans l'année, et qui sont tièdes, languissants dans le service de Dieu, abattus dans les infirmités, les pertes, les moindres disgrâces ; qui n'ont point de goût pour la piété, point d'ardeur pour les bonnes

œuvres, point de résolution pour se détacher du monde, point de vigilance pour éviter les dangers, point de force pour résister aux tentations. Ah! si des grâces si précieuses n'excitent point leur ferveur, quel avantage ne donnent-ils pas aux ennemis de leur salut? A quoi attribuer, chrétiens, toutes ces chutes qui plongent si souvent votre âme dans la mort? Je sais que vous les attribuez à votre faiblesse, à la violence des passions, aux tentations, à la surprise, à l'occasion délicate qui s'est présentée : et moi je l'attribue à votre peu de ferveur dans le service de Dieu. Si cette ferveur que vous avez fait paraître certains jours, s'était soutenue, renouvelée au lieu de se ralentir, soutenus de la grâce, vous auriez combattu avec succès : mais l'ennemi vous trouve endormis sans armes; la victoire peut-elle lui être difficile? Dites-moi, mes frères, quand Jésus-Christ notre divin Maître, nous a dit de veiller, de prier, de faire des efforts, de nous faire violence et que le ciel ne se ravit que par la force, le courage et un combat continuel, n'est-ce pas comme s'il nous avait dit, les négligents, les tièdes, les indifférents, les lâches ne sont pas propres à mon service, je les exclus pour toujours de mon royaume.

Vous savez que les ennemis de votre salut vous attaquent partout, la nuit et le jour, dans la retraite et dans le monde; que votre cœur, vos sens sont pour eux et contre vous, et vous ne veillez pas, vous êtes tranquilles, sans ferveur; êtes-vous innocents? Et ne seriez-vous pas même coupables dans le service des grands du monde, si vous leur déplaisiez faute d'attention, de vigilance.

Prenez cependant garde, mes frères, que cette ferveur que je m'efforce de vous inspirer, est nécessaire au chrétien dans tous les temps de sa vie, dans la jeunesse et dans la vieillesse, lorsque nous paraissons éloignés du tombeau, et lorsqu'il est prêt de s'ouvrir pour nous recevoir, et c'est ici qu'il faut déplorer l'aveuglement d'un grand nombre de chrétiens. Toute l'ardeur d'une brillante jeunesse, toutes les forces d'un âge capable d'agir de prévoir, de travailler à son avancement, sont employées pour le monde, ses plaisirs, ses richesses, ses honneurs. La religion, le devoir de chrétien, n'ont que des moments, des cérémonies; on n'est que glace, que tiédeur, qu'indifférence quand il s'agit de Dieu et de son salut. On ne craint point sa défaite, on ne redoute point ses ennemis; leur victoire sur nous ne nous humilie pas, les chutes ne nous effrayent point, et nous dormons tranquillement au bord du précipice : nous sommes chrétiens certains moments, certains jours, nous sommes mondains toute notre vie; nous sommes tout de feu pour servir le monde, nous sommes tout de glace pour servir le Seigneur.

Mais voici encore, mes frères, un autre sujet de douleur pour nous, c'est l'aveuglement de ceux qui s'imaginent que les infirmités, l'âge, la diminution des forces, doivent rendre innocent le défaut de ferveur dans le service de Dieu, comme si la charité qui doit et peut toujours régner dans le cœur, devait se ralentir et diminuer comme les forces du corps. Ecoutez, je vous prie, sur ce trait important la doctrine de l'apôtre saint Paul.

Nous ne perdons point courage, dit-il, *mais encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* (II *Cor.*, IV.)

Quelle ferveur! Quel courage! Quel amour! Quelles saintes ardeurs dans ce langage de saint Paul! Son corps se détruisait sans doute dans les fatigues d'un long et pénible apostolat : on sait bien que le corps n'a pas toujours la même vigueur, la même force, et qu'il s'en va imperceptiblement par portion dans le tombeau : *Qui foris est corrumpatur.* Mais dans le chrétien fidèle, l'homme intérieur, la piété, l'amour, la ferveur se renouvellent de jour en jour : plus il voit le terme approcher, plus son cœur se prépare à la possession de son Dieu : *Is qui intus est renovatur de die in diem.*

Quel sujet de réflexions pour ceux qui sont tristes, abattus, languissants, paresseux dans la vieillesse, et dans la destruction de l'homme extérieur, qui se croient dispensés de tout, et qui renvoient la ferveur aux commençants, comme si la fin de leur carrière, le tombeau qui s'ouvre sous leurs yeux, les ombres de la mort qui approche, l'époux qui fait sentir son arrivée, ne demandaient pas un renouvellement de ferveur, d'amour! Tout dans le christianisme doit exciter le chrétien à la ferveur : le maître qu'ils servent, les grâces dont il les comble, les ennemis qu'ils ont à combattre; vous venez de l'entendre : je vais vous prouver que dans le christianisme tout doit faire trembler les chrétiens qui n'ont point de ferveur : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Faites attention, je vous prie, mes frères, aux oracles de l'Ecriture que je vais développer d'après les saints docteurs; à ces oracles qui effrayent et font trembler ceux dont la foi n'est pas endormie, et tachez de ne point prendre le change, mais de vous instruire.

Ces oracles ne regardent point ces mondains qui ne servent que le monde, qui négligent les exercices de piété, la prière, les assemblées chrétiennes, les sacrements, que la religion n'occupe point et qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, et que le tombeau fût le terme de toute chose; mais ceux qui remplissent les devoirs de la religion, et qui servent extérieurement le Seigneur : *Qui facit opus Dei.* (*Jerem.*, IV.)

Ils ne regardent point ces hommes de scandale qui répandent une odeur de mort partout, qui multiplient leurs iniquités et se font gloire de leurs crimes; mais ceux qui ne font pas de bonnes œuvres, et en qui Dieu ne voit aussi bien que dans l'arbre stérile qui n'avait qu'un beau feuillage, que les dehors de la piété : *Folia tantum.* (*Matth.*, XXI.) Ils ne regardent point ces hommes de doute et d'incertitude; ces prétendus esprits forts,

ces incrédules qui osent attaquer les dogmes de la religion et mépriser l'autorité de l'Église qui les propose à ses enfants; mais ceux dont la foi est pure, soumise, et qui se contentent de respecter ce dépôt sacré, de le conserver, et qui, au lieu de le faire valoir avec zèle, le cachent par timidité et nonchalance : *Timens abscondi talentum tuum.* (*Matth.*, XXV.)

Ils ne regardent point ces personnes souillées des coupables volupté, qui ont laissé ravir le trésor de leur innocence et qui coulent leurs jours dans les plaisirs criminels et de honteux commerces; mais des vierges, des épouses chastes, *virgines* (*Ibid.*); leur crime est le défaut de vigilance, de ferveur : *lampades exstinguuntur* (*Ibid.*); ils ne regardent pas enfin des hommes de vice, coupables d'intempérance, d'injustice, d'emportements, de violence, mais de grands hommes, des serviteurs de Dieu qui ont horreur du mal, et dont tout le crime est d'être tièdes : *quia tepidus es.* (*Apoc.*, III.)

Or, mes frères, quoi de plus capable de faire trembler les chrétiens qui n'ont point de ferveur, que les conséquences que nous devons naturellement tirer de ces divins oracles, puisqu'ils nous montrent des personnes réprouvées, quoiqu'elles ne soient coupables que de négligence, de paresse, de tiédeur, et pour tout dire, parce qu'elles n'ont point de ferveur. Soyez attentifs, je vous prie, aux morales que j'en vais tirer, et renouvelez votre attention.

Premier oracle. Le prophète Jérémie inspiré par l'esprit de Dieu, menace les Chaldéens en ces termes. Malheur à vous qui n'exécutez pas les ordres du Seigneur, qui veut qu'on fasse périr sous le glaive les Moabites; car le Seigneur maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment et avec réserve : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (*Jerem.*, XLVIII.) Or, que l'on suive la Vulgate ou les Septante, en expliquant cet endroit, on n'en peut tirer qu'une conséquence effrayante pour ceux qui font l'œuvre de Dieu imparfaitement, qui ne s'y livrent pas avec zèle, avec ardeur. Dieu avait ordonné de faire mourir les Amalécites : il avait ordonné aussi de faire mourir Benadad, roi de Syrie : dans ces circonstances, c'est faire l'œuvre de Dieu, que de ne point épargner ceux dont il a ordonné la perte. Or Saül et Achab (I *Reg.*, XV; III *Reg.*, XX) par une coupable indulgence n'exécutèrent qu'imparfaitement les ordres du Seigneur. Ils manquèrent de zèle, d'ardeur, c'est pourquoi ils encoururent les malédictions du Seigneur, et furent punis sévèrement. Au contraire les lévites méritèrent les bénédictions du Dieu d'Israël, et s'acquirent une gloire immortelle, en mettant à mort leurs frères après l'adoration du veau d'or. (*Exod.*, XXXII.) Quels éloges ne donne pas encore le Saint-Esprit au zèle de Phinées, qui s'alluma à la vue de l'idolâtrie, et immola sous le glaive ceux qui s'y étaient laissés aller. (*Numer.*, XX.) L'œuvre de Dieu est donc l'exécution de ses ordres, de ses volontés, et malheur à ceux qui ne les accomplissent qu'imparfaitement, avec négligence, sans zèle, sans ferveur: *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.*

Or, mes frères, d'après ces principes, je dis que l'œuvre de Dieu pour vous est l'accomplissement de ses préceptes et de vos devoirs de chrétiens selon votre état. Or, si ceux qui font l'œuvre de Dieu négligemment, sont frappés des malédictions du ciel, quel sujet n'avez-vous pas de trembler, lorsque vous n'avez aucune ferveur dans le service de Dieu? Pesez bien, je vous prie, toutes les paroles renfermées dans cet oracle du Prophète, *maledictus*, maudit, c'est-à-dire ennemi de Dieu, l'objet de sa haine, de ses vengeances, non pas l'impudique, l'avare, l'injuste, l'ambitieux, l'homicide; mais celui qui fait l'œuvre de Dieu : *qui facit opus Dei.*

Mais pourquoi, Seigneur, des châtiments si redoutables, puisqu'il fait ce que vous lui ordonnez, qu'il exécute vos ordres : Dieu répond? Parce qu'il le fait sans zèle, sans ferveur, négligemment, *facit opus Dei negligenter.*

Le chrétien qui prie, qui médite, qui fait de bonnes œuvres, qui assiste aux instructions, aux offices divins, qui participe aux sacrements, fait l'œuvre de Dieu, *facit opus Dei.*

Le prêtre à l'autel, dans le confessionnal, en chaire, fait l'œuvre de Dieu, *facit opus Dei;* une religieuse dans le silence, l'oraison au chœur fait l'œuvre de Dieu, *facit opus Dei;* mais si l'on s'acquitte de ces devoirs négligemment, sans zèle, sans ferveur; si la nécessité, la cloche, l'habitude seules traînent à ces saints exercices; si on n'y trouve que des ennuis, des dégoûts; si on les voit finir avec satisfaction; si l'on conserve toute sa vivacité, son zèle pour les affaires du monde, on ne remporte de ces saints exercices que les malédictions du Seigneur : *maledictus qui facit opus Dei negligenter.*

Or, mes frères, à moins que vous ne comptiez pour rien les malédictions du ciel; ne devez-vous pas trembler pour ceux qui n'ont point de ferveur dans le service de Dieu : passons au second oracle?

Considérons ce figuier que Jésus-Christ maudit, était-ce un arbre mort, dont les branches desséchées n'offraient qu'un amas de bois inutile sur la terre, et qui ne demande que le feu! Non, c'était un arbre planté le long du chemin, qui avait un épais feuillage, une agréable verdure; on le voyait de loin avec plaisir, et il fallait le considérer de près, pour s'apercevoir de sa stérilité : pourquoi le Sauveur le maudit-il donc? parce qu'il n'avait pas les dehors d'un bon arbre, qu'il ne portait pas de fruits et que ses feuilles faisaient tout son ornement, *nihil invenit in eo, nisi folia tantum.*

Or, sous cette parabole, cet emblème, reconnaissons ces chrétiens sans ferveur, négligents, que le feu de la charité n'échauffe point, qui servent Dieu avec indolence, qui remplissent les devoirs du christianisme, mais à l'extérieur, sans amour, sans être pénétré de la grandeur du maître qu'ils ser-

vent ; les dehors de piété les font louer, admirer des hommes ; mais que sont-ils aux yeux d'un Dieu qui demande le cœur ? Comme ces feuilles qui ornaient le figuier qu'il maudit.

On est édifié des mœurs de ce chrétien, de ses prières, de ses aumônes, de son assiduité aux offices, des communions qu'il fait dans l'année ; mais s'il s'acquitte de ses devoirs négligemment, par nécessité, par habitude, s'il les regarde comme un fardeau dont il se débarrasse ; si l'ardeur, la ferveur, le zèle dont il est capable et qu'il montre dans les affaires du monde, se ralentissent, disparaissent lorsqu'il s'agit du service de Dieu : toutes ces bonnes œuvres extérieures ne sont que des dehors trompeurs qui le rendent recommandables aux yeux des hommes, mais qui ne suffisent pas aux yeux d'un Dieu qui demande le cœur, et tout le cœur, et qui veut être servi avec zèle, avec ferveur, *folia tantum.*

Or, chrétiens sans ferveur dans le service de Dieu, qui êtes moins vigilants, moins ardents pour sa gloire et le salut de votre âme que pour le monde et votre fortune, craignez les malédictions que Jésus-Christ a donné au figuier stérile. Ce sont les chrétiens indolents, négligents que Jésus-Christ maudit dans cette parabole : quel fut le crime, mes frères, de ce serviteur de l'Evangile (*Matth.*, XXV) que l'on condamne aux ténèbres extérieures et à des tourments éternels ? Etait-ce un homme qui ne craignait point le Seigneur et ne redoutait point ses tourments ? Non, c'était un homme rempli de frayeur en pensant au compte qu'il devait rendre, *timens abii ;* était-ce un dissipateur des dons de Dieu, un homme qui avait méprisé le don de la foi, qui avait perdu ce sacré dépôt dans de vaines recherches, et qui en était venu à l'incrédulité par des systèmes de nouveauté et trop de confiance au tribunal de son orgueilleuse raison ? Non, il avait conservé ce talent précieux, il ne l'avait point exposé, la crainte de le perdre le lui avait fait cacher dans un lieu sûr, *timens abscondi*, et il le présenta sans aucun déchet au maître qui le lui avait confié, *ecce habes quod tuum est.*

Quel fut donc son crime encore un coup, mes frères, ah ! l'Evangile nous l'apprend, et c'est ce qui doit nous faire trembler.

La paresse, la négligence, le défaut d'ardeur, de ferveur pour faire valoir les grâces qu'il avait reçues, les augmenter ; Jésus-Christ le traite de serviteur paresseux, *serve piger*, de serviteur nonchalant, indolent, inutile, *servum inutilem ;* et cette paresse, cette négligence sont des crimes aux yeux de Dieu qui méritent l'enfer, qui suffisent pour la réprobation éternelle.

Ah ! que les dissipateurs des grâces du Seigneur apprennent, par les terribles châtiments réservés à la seule paresse, à la seule négligence, quels sont les supplices que Dieu leur prépare dans l'autre vie, dit saint Augustin, *intelligatur pœna interversoris ex pœna pigri.*

Et nous, mes frères, tremblons avec notre foi humble, soumise, pure, dans les dangers mêmes de notre siècle. Malgré tous les charmes de l'hérésie, de la nouveauté, et les éloges des partisans de l'erreur, si nous n'avons point de ferveur dans le service de Dieu ; si nous étouffons le feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ; si nous cachons la lumière sous le boisseau, c'est-à-dire si nous sommes négligents, indolents, paresseux en nous acquittant de nos devoirs, comme ce serviteur qui cacha son talent. Dieu veut de l'ardeur, de l'activité à son service ; votre foi est pure, soumise, orthodoxe, c'est celle de l'Eglise ; je la loue, et je vous trouve heureux, dans un siècle où tant d'esprits forts, d'incrédules, de déistes l'attaquent, l'affaiblissent et s'efforcent de la détruire, d'être soumis, fermes dans la doctrine que l'Eglise, éclairée du Saint-Esprit et toujours infaillible, vous enseigne. Je loue votre attachement au centre de l'unité, votre respect pour le successeur de saint Pierre, et le corps des évêques qui lui est uni ; mais cette foi, dont vous vous glorifiez avec raison, vous donne de justes idées de la grandeur de Dieu, de ses promesses, de ses menaces, des sacrements, des grâces que vous recevez. Or, n'êtes-vous pas coupables si tous ces grands objets n'excitent aucune ardeur, aucune ferveur dans votre cœur, et si vous servez votre Dieu avec indifférence ; si vous chantez ses louanges, paraissez dans son temple, recevez les sacrements sans goût, sans amour ? Vous ne lui présentez alors, comme ce serviteur négligent, paresseux, que le seul dépôt de la foi, sans déchet, il est vrai, mais sans les bonnes œuvres que l'activité, la ferveur, l'amour font amasser. Vous méritez donc les mêmes châtiments ; et voilà ce qui doit vous faire trembler, chrétiens sans ferveur dans le service de Dieu.

Cette ferveur, mes frères, dans le service de Dieu est si nécessaire, que sans elle l'éclat même de la virginité ne sert de rien ; elle n'est point un rempart contre la terrible sentence que Jésus-Christ doit prononcer contre les négligents au jour du jugement ; il méconnaît ses épouses, quoiqu'elles aient honoré leurs corps par une pureté continuelle ; la seule négligence est une tache qui les souille à ses yeux, et les sépare pour toujours de sa divine présence ; écoutez ce qu'il dit lui-même dans son Evangile (*Matth.*, XXV), et tremblez.

Quel crime ont commis ces vierges, que l'époux méconnaît, qu'il rejette, et qui implorent inutilement sa clémence ? Elles ont manqué de vigilance, d'activité, d'ardeur. Elles manquaient d'huile, dit saint Augustin, qui est le symbole de la charité, *charitas merito oleo significatur.* (serm. 93 *De verb. Evang.*, cap. 4.)

Leur cœur était froid, languissant ; la charité était éteinte ; elles ne brillaient qu'aux yeux des hommes, *lampades nostræ exstinguuntur ;* du reste, elles étaient vierges, fermes dans le dessein de l'être toujours, *virgines ;* elles conservèrent ce précieux trésor jusqu'à l'arrivée de l'époux. Le nom de vier-

ges et d'épouses leur est toujours donné par Jésus-Christ; ainsi il est sûr qu'aucune coupable volupté n'avait souillé leurs corps, *virgines sponsæ;* elles avaient de la foi autant que les autres; dès que l'arrivée de l'époux fut annoncée dans le calme de la nuit, elles se levèrent avec autant de promptitude que les vierges sages, *surrexerunt omnes;* elles allèrent avec autant de confiance au-devant de l'époux, *exierunt obviam sponso.* Pourquoi furent-elles donc rejetées, et entendirent-elles ces paroles foudroyantes? Je ne vous connais pas, *nescio vos.* Ah! c'est qu'elles s'étaient appuyées sur des vertus qui ne brillaient qu'aux yeux des hommes, et qui n'étaient d'aucun mérite devant Dieu, parce qu'elles n'étaient pas animées par l'amour, la charité; parce qu'elles avaient été négligentes, paresseuses, et qu'elles avaient laissé éteindre ce beau feu qui doit toujours brûler dans notre cœur, et nous rendre ardents et actifs dans le service de notre Dieu, *lampades exstinguuntur;* il n'y eut que celles qui étaient préparées, dont les lampes étaient allumées, c'est-à-dire que l'amour, la charité, la ferveur avaient soutenues jusqu'à la fin, qui entrèrent dans la salle des noces, et furent reçues avec caresse de l'époux, *quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias:* pour les vierges négligentes, sans ferveur, elles sont traitées d'insensées, *fatuæ;* elles ont beau conjurer l'époux de leur ouvrir, implorer sa clémence, il les rejette pour toujours, et leur dit, pour leur ôter toute espérance : Je ne vous connais pas, *nescio vos.*

Ne croyez pas que cette punition soit légère, dit saint Jérôme en expliquant cet endroit; elle renferme tout ce que l'on peut s'imaginer de plus sensible et de plus terrible pour des vierges, des épouses; car il suffit à des vierges, pour rendre leur malheur plus cruel que celui des autres réprouvés, de se voir ignorées, rejetées de leur époux, auquel elles avaient consacré l'éclat de leur virginité, et qui, par ce seul endroit, devaient le suivre partout dans sa gloire : *Sufficit virginibus pro pœna quod ignorantur a sponso.*

Que ces vérités doivent faire trembler les prêtres, les religieux, les religieuses qui conservent leurs corps purs, et soutiennent les engagements de leur état par rapport à la continence, si, contents de cette vertu, ils sont indifférents, négligents dans le service de Dieu; si la nécessité, l'habitude, les font aller à l'autel, au chœur; s'ils célèbrent ou chantent les louanges de l'Eternel, sans goût, sans amour, avec un cœur froid et glacé; si l'indolence, le dégoût, l'ennui leur font trouver tous les offices trop longs, et les font sortir avec joie de ces divines occupations! Ah! dit saint Augustin (*in psal.* XXXVII), vous avez beau réciter l'office divin exactement, chanter les psaumes et les cantiques, vous ne parlez point à Dieu lorsque vous êtes sans amour, sans ferveur; votre voix prononce des sons semblables à ceux d'un airain sonnant, et comme ils ne sont point formés dans le cœur, Dieu ne les entend point, *tacebis si amare destiteris;* le refroidissement de la charité est le silence du cœur. En vain prononce-t-on des paroles qu'il ne dicte pas : *Frigus charitatis silentium cordis est.* Que tous les fidèles qui se piquent de dévotion et sont sans ferveur, tièdes dans les exercices de religion, soient saisis d'une sainte crainte aussi en écoutant tous ces oracles de l'Evangile qui les condamnent.

Enfin, mes frères, un dernier oracle que j'ai à vous développer, et qui n'est pas moins effrayant que les autres, c'est ce que Dieu fait dire à l'évêque de Laodicée dans l'*Apocalypse* (*Apoc.*, III); nous y voyons la seule tiédeur encourir la haine du Seigneur, et conduire un grand évêque à la réprobation. Quelque chose qu'il fasse, si la ferveur ne s'allume pas dans son cœur, il est perdu éternellement.

Entendez parler cet homme tiède; entendez parler le Seigneur contre la tiédeur, et jugez si ceux qui n'ont point de ferveur n'ont point lieu de trembler. Cet homme, rassuré sur ses vertus et sur les devoirs de son état qu'il remplit, se croit riche en mérites; sa régularité le flatte et le tranquillise; il examine sa vie avec complaisance; et comme il n'y voit point de ces péchés, de ces chutes, de ces crimes qui pèsent sur la conscience et l'alarment, il se congratule; il dit : je suis riche en foi, en vertus, en bonnes œuvres, *dives sum*, je n'ai pas besoin d'en faire davantage pour mon salut; le plan de ma conduite, qui est régulière, me suffit, *nullius egeo.*

Mais que dit le Seigneur à cet homme tiède? Qu'il est dans un état déplorable à ses yeux, dans l'indigence, la pauvreté, l'aveuglement, *pauper, nudus et cæcus;* qu'il va l'exclure de son cœur, le rejeter, le réprouver, *incipiam te evomere ex ore meo.*

Ah! pourquoi, ô mon Dieu, punissez-vous d'une manière si terrible ce grand évêque? A-t-il scandalisé l'Eglise naissante par quelques chutes honteuses? Mène-t-il une vie mondaine et licencieuse? Manque-t-il de respect pour les saints mystères? A-t-il abandonné la doctrine de vos autres pour embrasser les erreurs des nouveaux hérésiarques? Non; pourquoi donc, mon Dieu, le rejeter, l'abandonner et lui refuser une place dans votre cœur? Parce qu'il est tiède, qu'il n'a pas de ferveur, *quia tepidus est.* L'état de la tiédeur est un état plus dangereux que celui même du pécheur : le pécheur peut être touché; il a des remords, des craintes; l'homme de tiédeur est tranquille, se croit en sûreté. Voyez-vous, mes frères, le danger de la tiédeur dans le service divin. Tous les saints docteurs ont tremblé pour ceux qui sont dans ce funeste état; et saint Augustin ne craint point de dire (*De civitate Dei*, lib. XIV, cap. 13) qu'il leur serait utile de tomber dans quelques fautes humiliantes pour troubler salutairement leur funeste sécurité, les exciter à la douleur, à la pénitence, et ranimer leur foi endormie : *Audeo dicere superbis esse utile cadere in aliquod apertum*

manifestumque peccatum, unde sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderant.

Ne regardez donc pas, mes frères, comme des fautes légères la négligence, l'indolence, la paresse dans le service de Dieu, puisque le défaut de ferveur seul peut vous damner, puisque, dans le service de Dieu, l'amour doit animer toutes vos actions, puisque ce grand maître que vous servez ne récompensera dans le ciel que les actions animées par la charité.

Ne vous contentez pas de marcher dans la carrière du salut, mais courez-y avec ardeur, afin d'obtenir la couronne incorruptible qui vous est promise, si vous combattez avec ferveur et avec persévérance. Je vous la souhaite.

SERMON XX.

SUR L'ASSEMBLÉE DES FIDÈLES DANS L'ÉGLISE LES JOURS CONSACRÉS AU SEIGNEUR.

Congregate illi sanctos ejus, qui ordinant testamentum ejus super sacrificia. (*Psal.* XLIX.)

Assemblez devant lui tous les saints qui ont fait alliance avec lui pour lui offrir des sacrifices.

Moïse donne le nom de saints aux Israélites en plusieurs endroits, parce que Dieu avait choisi ce peuple, qu'il était la nation sainte et le dépositaire de la loi.

Saint Paul donne aussi le nom de saints aux premiers chrétiens, parce qu'ils étaient les disciples de Jésus-Christ vrai Dieu, et qu'ils professaient une doctrine toute céleste.

Or, ne pouvons-nous pas dire, ainsi que le Prophète, que tous ceux qui ont embrassé l'Evangile, qui professent la doctrine des apôtres, qui croient avec une foi vive nos saints mystères, pour lesquels le sacrifice de la croix se renouvelle et le sang de la nouvelle alliance est répandu, s'assemblent devant le Seigneur dans un lieu saint et consacré pour lui rendre leurs hommages? *Congregate illi sanctos ejus, qui ordinant testamentum ejus super sacrificia.*

Les assemblées des chrétiens dans un lieu séparé du commerce du monde sont aussi anciennes que l'Evangile.

Après l'ascension du Sauveur, les apôtres, les saintes femmes et les premiers disciples s'assemblèrent dans un même lieu, où ils priaient, unis tous par une ardente charité; et l'on peut dire que ce lieu fut comme le premier temple des chrétiens.

Dans les plus cruelles persécutions ils se cachaient; mais ou des endroits souterrains ou les maisons de certains fidèles zélés leur servaient d'église. On voit même par les édits du grand Constantin, qui rend aux chrétiens les lieux où ils s'assemblaient, qu'ils n'étaient pas ignorés.

Les païens calomniaient les chrétiens au sujet de ces assemblées; ils les accusaient d'impiétés dans leurs mystères et de complots séditieux contre l'empire. C'est pourquoi saint Justin, dans l'*Apologie* qu'il présenta à l'empereur, défend les chrétiens en faisant un exposé de toutes leurs cérémonies, de leurs prières et de leurs sacrifices.

Or, la paix de l'Eglise rendra-t-elle les chrétiens de nos jours moins zélés pour s'assembler les jours consacrés au Seigneur?

Les négligent-ils parce qu'elles sont libres, qu'il y a partout des temples ouverts, des autels dressés, des ministres pour célébrer, des apôtres pour instruire? Jésus-Christ sur l'autel n'allumera-t-il aucune ardeur dans leurs cœurs parce qu'il y est caché sous des voiles humiliants, parce qu'il les attend avec bonté et ne se venge pas encore de leurs coupables froideurs? Ah! c'est ce qui sera le comble de l'ingratitude et de l'aveuglement. Il n'est donc pas inutile, mes frères, avant de finir le troisième précepte, de vous instruire sur cette importante matière; et pour le faire avec ordre et avec fruit, j'avance trois propositions, que je vous prie de retenir : elles partageront ce discours.

La religion exige que les chrétiens s'assemblent dans le lieu saint. La religion promet des grâces à ceux qui s'assemblent dans le lieu saint. La religion demande que les chrétiens soient avec respect dans le lieu saint.

Voilà un plan qui nous fournit un grand fond d'instruction et de morale : donnez-y toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que la religion exige que nous nous assemblions dans l'église, dans le lieu saint, les jours consacrés au Seigneur, ce n'est pas que Dieu soit contenu dans ces édifices matériels : les temples ne sauraient renfermer la Divinité; Dieu n'est dans aucun lieu séparé. Lorsqu'il permit qu'on lui bâtît un temple, il déclara qu'il remplissait le ciel et la terre de sa présence, et le maître souverain de toutes choses créées ne peut pas habiter dans un édifice fabriqué de la main des hommes : toute la terre est son temple. (*Act.*, XVII.) C'est pour cela que saint Paul veut que nous le priions en tout lieu. (*I Tim.*, II.) C'est pourquoi, dit saint Augustin (*Liber unus quæstionum*, q. 20), quand nous appelons une église la maison de Dieu, ce n'est pas que nous croyions qu'il y soit enfermé, mais parce qu'il y fait sentir sa présence d'une manière particulière : *Non quod continetur, sed quod ei præsens sit.*

C'est par miséricorde qu'il veut bien être présent dans nos temples et y écouter nos prières, et qu'il veut bien qu'on lui consacre un lieu particulier pour s'assembler et lui rendre le culte qui lui est dû : *Ubi rogaretur, ubi moraretur.* (*De symbolo ad catechumenos*, lib. I.)

Ainsi ont parlé tous les saints docteurs en instruisant les fidèles.

Ils parlaient de même aux païens, qui leur reprochaient de n'avoir point de temples dans le temps des persécutions.

Nous ne voyons point et nous ne montrons pas le Dieu que nous adorons, parce qu'il est invisible; il n'y a point pour lui de secret, de ténèbres; il ne peut être renfermé dans un lieu; tout ce vaste univers est son temple : *Deo una domus est, mundus hic*

totus. (Arnobius, *Adversus gentes*, lib. VIII.)

On peut dire que beaucoup de sages païens ont eu les mêmes idées de la Divinité. (Plato, lib. XII *De legibus.*)

Xerxès ne vit qu'avec fureur plusieurs temples élevés dans la Grèce. Comme les païens y renfermaient leurs dieux, il les fit tous brûler, en disant qu'il était injurieux à la Divinité de vouloir la resserrer dans des enceintes si étroites. (Cicero, *De legibus*, lib. II, c. 11.)

Mais ces principes posés, qui regardent plus les chrétiens que les païens qui adorent les ouvrages des hommes, il faut reconnaître que la religion, dans tous les temps, a rassemblé des fidèles dans des temples élevés à Dieu, et que négliger ces assemblées, c'est manquer à un devoir essentiel.

Dieu, après qu'il eut permis à Salomon de lui élever un temple, ordonna que les Juifs s'y assembleraient trois fois l'année; et l'Ecriture nous apprend avec quel zèle ils s'y trouvaient : ils arrivaient de toutes les provinces pour célébrer les solennités marquées dans la loi.

Quels furent les ennuis et les amertumes des Juifs à Babylone, en pensant au temple de Jérusalem, et aux solennités auxquelles ils ne pouvaient pas assister? Un triste silence, des soupirs, des gémissements, des pleurs : les lévites suspendaient leurs lyres aux saules qui bordaient le fleuve. (*Psal.* CXXXVI.)

Daniel aussi dans la captivité oubliait-il le temple de Jérusalem? Trois fois le jour il se tournait du côté de ce lieu saint; son cœur y était présent pour y adorer le Seigneur : ainsi se consolait-il par ce pieux exercice, de l'impossibilé où il était d'y aller avec ses frères.

Les parents que Jésus-Christ a voulu avoir, comme homme sur la terre, manquèrent-ils à ce devoir de la religion? Et n'allaient-ils pas aux jours ordonnés par la loi au temple de Jérusalem? (*Luc.*, II.)

Ce divin Sauveur, en nous assurant dans l'Evangile de l'efficacité de la prière publique, des grâces attachées aux assemblées chrétiennes, en promettant de se trouver au milieu de deux ou trois fidèles que la foi et la charité assemblent en son nom, n'établit-il pas l'utilité et la nécessité des assemblées chrétiennes dans le lieu saint? (*Matth.*, VIII.)

En effet, si, selon saint Augustin (lib. XIX *contra Faustum*), nulle religion ne peut subsister sans un culte sensible, quoi de plus nécessaire que les églises, ces lieux saints consacrés à la gloire du Seigneur, que le sacrifice, la pompe des cérémonies, le chant des psaumes, des cantiques, et ce culte extérieur qui annonce les sentiments et les hommages du cœur? Donne-t-on des preuves de sa religion, quand on néglige les assemblées chrétiennes? N'est-ce pas manquer à un devoir essentiel? Qui savent mieux les devoirs de la religion que les apôtres et les premiers chrétiens? Or, malgré les persécutions, manquaient-ils de s'assembler? et les maisons même des fidèles n'étaient-elles pas autant d'églises, selon saint Paul?

Constantin n'est pas plutôt chrétien, qu'il emploie son autorité pour procurer aux fidèles la liberté de s'assembler dans un lieu saint. On voit des temples magnifiques élevés de tous côtés, des dédicaces solennelles. Rien de plus consolant que le portrait que nous a laissé Eusèbe de la joie des chrétiens, après que l'Eglise fut libre et protégée par ce magnifique empereur. Ah! les assemblées chrétiennes faisaient alors leur consolation, ils ne les négligeaient pas comme les chrétiens de nos jours.

Quelle fut notre joie, notre allégresse, dit cet historien (*Hist.*, lib. X, c. 2, 3) quand nous vîmes les temples que Dioclétien avait détruits, relevés, que ces édifices sacrés brillèrent par tout par leurs richesses et leur magnificence? Quand nous vîmes dans toutes les villes et les bourgades des fêtes solennelles pour les consacrer et les dédier au Dieu vivant : ces majestueuses assemblées des évêques, des lévites, des fidèles unis par les liens de la foi et de la charité, pour chanter les louanges du Seigneur, lui offrir le sacrifice de l'Agneau sans tache, écouter ses divins oracles? quand nous pûmes librement décorer nos églises, y faire les cérémonies selon nos rites approuvés, et y chanter hautement les psaumes et les cantiques que l'Esprit-Saint a dictés. Alors on vit tous les fidèles dans une sainte allégresse, remercier Dieu des grâces qu'il leur accordait : *Læta mente, alacri animo Deum omnium bonorum auctorem venerati sunt.*

Que ce zèle des premiers chrétiens pour s'assembler dans le lieu saint, condamne l'indolence et le mépris des chrétiens de nos jours pour les solennités, les offices et le culte que l'on rend au Seigneur dans le saint temple, surtout les jours qui lui sont consacrés!

Nous avons parmi nous deux sortes de déserteurs de nos églises : ceux qui dédaignent les assemblées chrétiennes, parce qu'ils croient y suppléer en récitant chez eux les divins offices, et pratiquant plus commodément leurs exercices de piété : ceux qui ne les abandonnent que pour se livrer aux assemblées mondaines, et couler les saints jours consacrés au Seigneur dans les amusements et les plaisirs du siècle. Montrons combien ces chrétiens sont coupables en se séparant ainsi de leurs frères assemblés dans le lieu saint. Où sont-ils? Qu'ils paraissent, dit saint Pierre Chrysologue (serm. 132, *De unit. Eccles.*), ces chrétiens qui s'imaginent pouvoir sans crime dédaigner et mépriser les assemblées des fidèles dans le lieu saint : *Qui præsumunt Ecclesiæ conventum posse contemni :* qui sont assez audacieux pour oser préférer les prières qu'ils récitent seuls, à celles de la vénérable assemblée des fidèles dans le saint temple. Quel est l'aveuglement de ces chrétiens solitaires! Si Dieu a promis sa présence et des grâces particulières à deux ou trois personnes assemblées en son nom, que n'accordera-t-il pas à une multitude de fidèles assemblés sous les yeux de leur pasteur à la face des saints autels? *Ubi sunt qui præsumunt ecclesiæ conventum contemni, et solitarias preces venerandæ congregationi antu-*

mant anteferri? Qu'ils écoutent, ces déserteurs des assemblées chrétiennes, et qui se croient innocents en récitant l'Office dans leurs maisons; ils sont plus coupables qu'ils ne pensent: 1° ils méprisent le service de Dieu et les hommages publics qu'on rend à sa Divinité: *Divina contemnunt.* 2° Ils méprisent les exercices de religion établis par l'Eglise: *Despiciunt instituta.* 3° Ils déchirent le corps de Jésus-Christ; car tous les chrétiens sont ses membres, et ne sont avec lui qu'un même corps: *Corpus Christi dissipant.* 4° Ils dispersent son troupeau, ils sont des brebis errantes, indociles, que le bon pasteur ne peut rassembler: *Membra dispergunt.*

Peut-on mieux, mes frères, faire connaître le crime de ces chrétiens qui négligent de se trouver avec leurs frères dans le saint temple.

C'est donc, selon l'esprit de la religion, manquer à un devoir essentiel, que de manquer, sans un empêchement légitime aux saints offices; c'est faire un schisme en matière de piété, c'est se séparer des fidèles zélés, c'est dédaigner ce que l'Eglise a établi dans ses conciles. Quelle leçon pour ces personnes qui restent nonchalamment dans leurs maisons, qui craignent d'être incommodées du froid ou du chaud, qui croiraient incommoder leur santé en se mêlant avec le peuple fidèle, qui ne trouvent point l'air assez pur dans le lieu saint, qui redoutent les moindres exhalaisons, et qui se croient innocentes parce qu'elles récitent quelques prières, ou font quelques lectures à leur aise, et peut-être sur un riche duvet! Grand Dieu! Comment ose-t-on encore se dire chrétiens? Que dirai-je des autres déserteurs des assemblées chrétiennes? C'est-à-dire de ces mondains qui manquent, sans remords, aux offices divins, qui se contentent, les jours consacrés au Seigneur, d'une courte et rapide apparition dans nos temples, qui y font connaître leur indifférence, leur dégoût, leur ennui par des postures indécentes, une dissipation, un air d'irréligion qui affligent et scandalisent les pieux fidèles, que l'obligation d'entendre la messe ces saints jours gêne, et que le respect humain seul y fait assister? Ah! Je dirai que ces mondains font un désaveu solennel de la piété et démentent par leur conduite la foi qu'ils professent.

En effet, mes frères, qui les retient pendant les saints offices? Où sont-ils? A quoi s'occupent-ils? Pourquoi ne sont-ils pas avec leurs frères dans le lieu saint, puisqu'ils ont la même foi, puisqu'ils servent le même Dieu et ont les mêmes espérances, et se disent enfants de la même Eglise? Ah! vous le savez, dans ces jours où le travail est défendu, les repas, les jeux, les promenades, les spectacles les occupent; c'est là où on les trouve, où ils se plaisent; les assemblées mondaines les dissipent; les assemblées chrétiennes les ennuient. Là le temps s'envole trop rapidement à leur gré; dans le saint temple la longueur des offices les abat; dans les cercles du monde, des discours libres, des airs tendres, profanes, les amusent, les touchent; dans l'Eglise, la parole de Dieu, le chant des psaumes, des cantiques les ennuient, les glacent; la décoration du théâtre les ravit: la pompe des cérémonies de l'Eglise ne leur fait aucune impression. Faut-il s'étonner qu'ils abandonnent les assemblées des fidèles dans le lieu saint? Les choses du ciel ne les touchent point.

Vous me direz peut-être que ces mondains respectent encore certaines solennités, qu'ils distinguent les grandes fêtes; que dans ces jours solennels nos temples sont remplis; qu'ils ne peuvent pas même contenir la foule des fidèles empressés d'assister aux offices; mais je vous répondrai: Est-ce que les chrétiens ne doivent s'assembler dans le saint lieu que trois ou quatre fois l'année? Dieu n'a-t-il consacré que ces jours-là à son service? Les premiers chrétiens ne s'assemblaient-ils pas tous les jours du Seigneur? Les conciles et les Pères qui ont réglé la célébration des divins mystères, ordonné des cérémonies, fait un devoir aux pasteurs d'instruire, n'ont-ils point parlé du jour du Seigneur par excellence, du dimanche? L'ont-ils regardé comme un jour indifférent, abandonné aux chrétiens pour leurs plaisirs, leurs amusements.

Ah! quel aveuglement, de ne vouloir être chrétiens que dans certaines solennités! Tel est celui de ces personnes qui abandonnent les assemblées chrétiennes toute l'année et qui veulent passer pour faire leur devoir, parce que certains jours elles se donnent en spectacle dans nos églises et se mêlent dans la foule des fidèles.

C'est à ces chrétiens de solennité que saint Jean Chrysostome faisait des reproches: c'est contre eux qu'il faisait éclater ce zèle véhément dont il était embrasé.

Voilà la grande fête de Pâques qui approche, dit-il (hom. 5, *in cap.* I *Matth.*), *venit Pascha:* les chrétiens vont sortir à l'extérieur de leur assoupissement; ils viendront en foule dans le saint temple, *magna turba;* mais cet empressement se ralentira, cette dévotion se refroidira; cette piété n'est que passagère, c'est une émotion momentanée causée par les touchants spectacles que l'Eglise offre à leurs yeux; les jours de la solennité écoulés, on ne verra plus dans le lieu saint qu'un petit nombre de fidèles: *abiit festivitas, turba minor fit.* Ah! osez-vous vous dire encore chrétiens en refusant de vous assembler avec vos frères le dimanche pour servir le Seigneur? Et n'est-ce pas une indévotion marquée, *indevotio extrema*, que cette séparation? Vous passez six jours dans des occupations terrestres, et vous ne voulez pas passer un jour dans les louanges de Dieu et la méditation des vérités du salut: *Unum in spiritalibus diem nolitis impendere.* Où est votre foi? Et pouvez-vous espérer d'être admis dans l'assemblée des élus, en vous séparant de l'assemblée des chrétiens fervents?

Si l'on se plaint, mes frères, de la longueur des offices, je m'écrierai: Ah! quelle

différence entre les premiers chrétiens et nous! Le chant des psaumes, des cantiques les touchait, les animait dans les persécutions. Le grand saint Ambroise à Milan établit cet usage dans son Eglise pour toucher les fidèles et les occuper saintement. Saint Augustin l'appelle un genre de consolation et d'instruction pour les chrétiens : *genus consolationis et exhortationis ;* il dit qu'ils chantaient les psaumes et les hymnes avec une piété qui le touchait; que le cœur pénétré animait les sons de la voix : *vocibus et cordibus.* Il dit que tout le peuple de Milan passa la nuit dans l'église, lorsque Justine, la mère de l'empereur Valentinien le jeune, séduite par les ariens, persécutait son saint évêque Ambroise, et que ce divin exercice les animait et les préparait à mourir pour la foi de leur pasteur : *Excubabat pia plebs in ecclesia mori parata cum episcopo suo.* (*Confess.*, lib. IX, cap. 11.) Pourquoi donc ce qui consolait, ce qui préparait aux souffrances nos premiers frères, nous ennuie-t-il et nous est-il si à charge aujourd'hui? Ah! c'est que la foi est diminuée : nous sommes insensibles aux grâces que Dieu promet et donne à ceux qui s'assemblent dans le lieu saint.

SECONDE PARTIE.

Le Prophète, après avoir dit qu'il fallait s'assembler à Sion pour chanter des hymnes en l'honneur du Très-Haut, et que Jérusalem était le lieu où l'on devait offrir des sacrifices et adresser ses vœux au Seigneur, s'écrie dans le même psaume : Nous serons remplis de grâces et de bienfaits dans votre maison, ô mon Dieu : *Replebimur in bonis domus tuæ :* Votre temple est saint et admirable par la justice et l'équité qui y règnent : *Sanctum est templum tuum mirabile in æquitate.* (*Psal.* LXIV.)

Or, si Dieu se plaisait à répandre ses grâces et ses faveurs sur les Israélites fidèles qui s'assemblaient dans le lieu que Dieu s'était choisi ; s'il accomplissait les promesses solennelles qu'il avait faites à Salomon d'exaucer les vœux et les prières de tous ceux qui l'invoqueraient dans le temple de Jérusalem; si, quoiqu'il fasse éclater sa bonté dans tous les lieux de l'univers, il s'engage cependant à prodiguer ses grâces et ses caresses d'une manière particulière dans ce lieu qui lui est consacré : *in loco isto* (II *Paral.*, VII) : de quelles grâces ne seront pas comblés les chrétiens qui s'assemblent dans les temples de la nouvelle loi, qui lui sont infiniment plus précieux que le temple de Jérusalem, puisqu'ils renferment la réalité de toutes les figures qui faisaient sa grandeur et sa sainteté?

C'est pourquoi saint Augustin remarque fort judicieusement (*in psal.* LXIV) que le Prophète ne dit pas que le temple de Jérusalem est admirable par sa magnificence, ses richesses, la beauté et la multitude de ses colonnes : *Non dicit mirabile in columnis marmoribus ;* mais par la justice qui y règne, c'est-à-dire, la présence d'un Dieu qui y est présent, qui y attend, qui y écoute ceux qui viennent y implorer ses miséricordes, et les exauce selon les dispositions de leur cœur qu'il connaît, et dont il est le scrutateur : *Sed in æquitate.* Vous avez, continue saint Augustin, les yeux du corps pour considérer ces édifices matériels où vous vous assemblez, examiner le goût de l'architecture, l'or et le marbre qui les ornent : *Habes foris oculos unde videas marmora et aurum ;* mais les yeux de la foi doivent se fixer sur cette beauté invisible, ce Dieu qui y fait sentir sa présence, et dont la justice infinie récompense jusqu'aux désirs du cœur : *Intus est oculus ut videatur pulchritudo justitiæ.*

Oui, mes frères, dit saint Augustin (*in psal.* XXXV), ce lieu où vous vous assemblez, cette église, cette basilique est la maison de Dieu, la porte du ciel; c'est là que Dieu se plaît à faire sentir sa présence, à distribuer ses grâces, à exercer ses miséricordes; c'est là que le trésor intarissable de ses bienfaits se répand avec abondance, qu'un torrent de grâces inonde les âmes fidèles, et que l'Esprit-Saint fait goûter des douceurs et des délices ineffables.

C'est dans ce lieu, dit encore saint Augustin (*De civitate Dei*, lib. II, cap. 28), que les fidèles fervents se rendent avec ardeur pour y célébrer avec pureté de cœur de saintes solennités; c'est là que les prêtres, dépositaires de la science et chargés de les instruire, leur apprennent à faire un saint usage du temps, l'art de vivre en ce monde sans s'y corrompre, et le moyen de vivre dans la gloire éternellement, après avoir cessé de vivre en exilés sur la terre; c'est là qu'on leur annonce les lois du Seigneur, qu'on leur raconte ses merveilles, qu'on offre leurs dons et que l'on sollicite des grâces pour eux. N'est-ce pas, mes frères, nous faire sentir les grands avantages des assemblées chrétiennes? et peut-on penser sérieusement à son salut, et les négliger?

Nous pouvons donc dire avec saint Chrysostome (hom. 33 *in Matth.*) : Toutes nos richesses comme chrétiens et enfants de Dieu, tous nos trésors sont dans le saint temple, dans ce lieu sacré où nous nous assemblons pour rendre au Créateur le culte suprême qui lui est dû : *Hic magnæ nostræ opes positæ sunt.* C'est là que nous espérons fléchir la colère de notre Dieu irrité de nos péchés, obtenir le changement de notre cœur, et tous les secours spirituels et corporels dont nous avons besoin : *Hic spes nostra omnis.* Qu'il est saint et majestueux ce lieu où nous nous assemblons! Y a-t-il quelque chose qui ne soit grand, digne de notre admiration, de notre amour, de notre respect : *Quid enim hoc loco non magnum est et admirandum?*

Ces croix tracées sur les murailles, qui nous annoncent sa consécration; cette chaire d'où l'on nous instruit de nos devoirs; ces confessionnaux où l'on nous remet nos péchés; ces fonts où nous avons été régénérés; cet autel où nous sommes nourris du corps de Jésus-Christ, où il réside constam

ment, et d'où on le tire pour nous l'apporter lorsque nous sommes près de passer du temps dans l'éternité; ces restes précieux des martyrs et des saints; en un mot, pouvez-vous vous représenter quelque chose de grand, d'admirable, de précieux aux yeux de la foi, qui ne soit dans l'église, dans le lieu où vous vous assemblez? *Quid enim hoc loco non magnum est et admirandum?*

Or, mes frères, qui détourne aujourd'hui les fidèles des assemblées chrétiennes? qui leur inspire du dégoût, de l'ennui pour nos solennités et les divins offices? qui les rassure en manquant à un devoir aussi essentiel? qui leur a dit qu'il suffisait d'entendre la messe les jours consacrés au Seigneur, pour les sanctifier comme il l'ordonne? qui leur a enseigné que les temples ne devaient être remplis que dans le cours de deux ou trois solennités de l'année? Certainement ce n'est pas l'Eglise, puisque ses conciles et ses docteurs ordonnent aux fidèles de s'assembler les jours consacrés spécialement au culte du Seigneur, puisqu'ils se soulèvent avec tant de zèle contre ceux qui négligent ces saintes assemblées; c'est donc le monde, sa morale, ses maximes, ses usages. Ah! quelles décisions devons-nous attendre d'un monde opposé à l'Eglise, à l'esprit des premiers chrétiens, d'un monde réprouvé?

Mais avançons, étendons cette morale, elle est nécessaire. Qui retient ces chrétiens pendant que nous nous assemblons? Quels lieux préfèrent-ils au saint lieu où nous nous trouvons? Hélas! vous ne l'ignorez pas : une compagnie, une affaire temporelle, un repas, une partie de jeu, une promenade, voilà ce qui les retient; voilà ce qui les empêche de se trouver avec nous dans le saint temple; voilà les grands objets qui les amusent, les occupent; les cercles mondains, les académies de jeu, les spectacles, voilà les endroits qu'ils préfèrent au saint lieu où nous nous assemblons pour louer le Seigneur, chanter ses louanges, implorer ses miséricordes. Or, est-il étonnant que ces chrétiens, indifférents pour nos assemblées, qui les négligent, ou n'y font que des apparitions rares, rapides, scandaleuses, soient si faibles, sans goût pour les choses du ciel, sans ardeur pour leur salut, qu'ils fassent tant de chutes, bravent les menaces du Seigneur, et s'exposent de sang-froid à une réprobation éternelle? Non sans doute.

Dieu accorde-t-il ses grâces, ses faveurs, ses caresses dans les assemblées mondaines? Ces cercles où on étale les vanités du siècle, où l'on encense la beauté, la dissimulation, les intrigues, les manéges, les médisances, les satires; où l'on tourne en ridicule la piété, la foi, la soumission; où l'on se fait un jeu, un mérite de répandre des nuages épais dans le sanctuaire, d'exagérer les taches qui se trouvent dans les anges qui l'habitent, et de répandre des malédictions sur les tentes et les pavillons d'Israël, dont l'ordre et la beauté éclatent de toute part; forment-ils des assemblées agréables au Seigneur? Le loue-t-on, le bénit-on, le craint-on dans ces compagnies de mondains? Il a promis de se trouver au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom; mais s'assemble-t-on en son nom quand on s'assemble pour l'offenser; quand on s'assemble au goût du monde pour suivre son esprit, parler son langage; quand on s'assemble pour censurer le plan de la religion, combattre l'Eglise, déchirer ses ministres? Ah! c'est à ceux que les liens précieux de la foi et de la charité unissent et assemblent dans le saint temple, que Dieu fait sentir sa présence et accorde ses faveurs. Là tout sollicite sa clémence, l'Agneau immolé sur l'autel, les sacrifices, les vœux, les louanges, les prières; là les forts soutiennent les faibles; cet accord des voix qui chantent des psaumes, des cantiques, qui célèbrent la grandeur, la puissance de Dieu; qui avouent la faiblesse, le néant de l'homme, fait une sainte violence au ciel. Comment des chrétiens peuvent-ils penser à leur salut, et négliger ces saintes assemblées, où Dieu fait sentir sa présence avec tant de bonté, et leur préfèrent-ils des assemblées où le monde seul est maître, l'oracle que l'on consulte, que l'on écoute?

Mais que dirons-nous des chrétiens qui préfèrent les spectacles aux assemblées des fidèles dans le saint lieu, qui s'ennuient quand ils cessent quelques jours, auxquels il faut pour les amuser des concerts où l'on récite des choses saintes avec tout le goût, l'art qui règnent au théâtre; où les yeux voient la même pompe, et le cœur trouve de nouveaux dangers?

Nous dirons, mes frères, que leur aveuglement est d'autant plus grand, que cette conduite ne les effraie pas. En effet, si les plus ardents apologistes du théâtre sont obligés, lorsqu'ils entreprennent de les justifier, de mettre à part l'Evangile et la sainteté du christianisme; s'ils ne parlent alors qu'en sages mondains, en politiques, en philosophes, comment des chrétiens peuvent-ils préférer ces assemblées profanes, proscrites par la religion, aux assemblées de leurs frères dans le saint lieu? N'est-ce pas là désavouer par sa conduite la foi que l'on professe? Cependant, mes frères, ce scandale est commun dans notre siècle : on voit des chrétiens qui n'assistent aux divins offices que deux ou trois fois dans l'année, entraînés plutôt par le spectacle d'une grande solennité que par la piété, et qui courent aux théâtres presque tous les jours. Aussi, quelle est leur foi? quelle est leur dévotion? quel est l'état de leur âme? Ah! je le dirai en gémissant, mais je ne craindrai pas de le dire, leur foi est morte, leur dévotion froide et passagère, leur âme privée de la grâce sanctifiante, et continuellement blessée des atteintes du vice.

Puisque c'est dans ce saint temple, mes frères, que Dieu se plaît à distribuer ses grâces et ses faveurs, ne négligez donc pas nos saintes assemblées; ne refusez point de mêler vos voix avec les nôtres pour chanter les louanges du Seigneur, et pensez que

vous n en êtes dispensés, les jours consacrés au Seigneur, que lorsque vous ne le pouvez. Par exemple, si vous êtes malade, dit saint Augustin (*Meditationes*, cap. 6), *si fueris in lecto*, priez dans votre lit aux heures que vos frères sont assemblés, *ora;* et alors le lit de votre douleur vous servira de temple, où vous parlerez à votre Dieu, et où il vous écoutera : *Et ibi est templum.*

Si vous êtes éloignés des églises, que vous ayez une vaste campagne à traverser, et que des temps fâcheux vous empêchent de vous y rendre, *si longe fueris ab oratorio*, ne vous affligez point, qu'un zèle inconsidéré ne vous transporte point; pensez aux temples où vos frères sont assemblés, mais ne tentez point d'y aller, puisqu'il y a une si grande difficulté; que votre cœur alors vous serve de temple; en priant dans le recueillement, vous serez agréable au Seigneur : *Noli quærere locum, quoniam tuipse locus es.* (Serm. 6, *In dedicatione ecclesiæ.*)

Mais il ne suffit pas, mes frères, de se trouver aux assemblées chrétiennes dans le lieu saint, pour y être comblé de grâce et n'en point sortir plus coupable; la religion demande que vous y soyez avec respect; c'est la troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Je vous dis aujourd'hui, mes frères, ce que le prophète Jérémie disait autrefois aux Juifs en parlant des assemblées dans le temple de Jérusalem : Ecoutez, mes frères, écoutez, chrétiens, qui entrez dans nos églises, qui vous y assemblez pour y adorer le Seigneur et implorer ses miséricordes : *Audite qui ingredimini per portas has, ut adoretis Dominum :* c'est la parole du Seigneur même que je vous annonce : *Audite verbum Domini.* (*Jerem.*, VII.) Vous devez être saisis d'une sainte frayeur, d'un saint respect à la vue du sanctuaire où je réside, de ce tabernacle où je repose, de ce trône de grâce et de miséricorde où je vous attends, de cet autel où je suis immolé tous les jours pour votre salut : *Pavete ad sanctuarium meum.* (*Levit.*, XXVI.) Malheur à vous, si les ténèbres qui m'environnent, les voiles mystérieux qui me cachent, vous font manquer de respect dans ce saint lieu!

En effet, dit saint Jérôme (*in Ecclesiasten*, c. 5), il ne suffit pas de s'assembler dans le saint temple, il faut y être avec le respect dû à la Divinité; je ne louerai votre zèle pour les assemblées chrétiennes, qu'autant que vous n'offenserez point l'Etre suprême par la moindre irrévérence : *Non enim ingredi domum Dei, sed sine offensione ingredi laudis est.*

Qui rend ce lieu saint et terrible, mes frères ? Qui le distingue des maisons que vous habitez ? C'est la consécration; et pourquoi est-il consacré avec des cérémonies si longues, si saintes, si augustes ? C'est que l'Eternel veut bien y faire sentir sa présence; celui qui remplit le ciel et la terre par son immensité, se déclare le visiteur et le protecteur de ce lieu saint, *visitator et adjutor est loci illius;* ses yeux contemplent tous ceux qui y entrent, qui s'y assemblent, et le bras de sa colère s'appesantit sur ceux qui y commettent des irrévérences; il les punit, et se venge d'une manière terrible de leurs sacriléges : *Et venientes ad malefaciendum percutit,ac perdit.* (II *Machab.*; III.)

Vous vous disposez à aller à l'église, à vous assembler avec vos frères, pour assister au saint sacrifice et chanter les louanges de votre Dieu; mais pensez-vous, dit saint Chrysostome (hom. 16 *in cap.* X *Epist. ad Hebr.*), que l'église est la maison de Dieu, du Roi des rois, *huc autem ingressurus ubi vere est aula regia*, qu'elle est une image de la céleste Jérusalem, et que dans ce lieu consacré sur la terre à la Divinité, on y retrace les hommages et les sacrifices que les saints lui font sans cesse dans le ciel : *talis qualis cœlestis est;* les ministres offrent pour vous le sacrifice de l'Agneau sans tache avec une sainte frayeur; ils demandent pour vous les dons et les miséricordes du Seigneur : *stat sacerdos Dei.... tremens.... pro te orationem offert;* et vous, chrétiens audacieux et sacriléges, vous paraissez devant l'autel où coule le sang de Jésus-Christ, avec un air dissipé; vous osez rire, pendant que les anges qui environnent ce trône de miséricorde, sont saisis d'une religieuse frayeur, et n'assistent qu'en tremblant à l'immolation de la victime sainte : *tu autem rides;* il semble que vous braviez et la clémence et les vengeances de votre Dieu : *nihil timens;* vous ne faites point d'attention à ce qui se passe à l'autel; le spectacle d'un Dieu immolé ne vous touche point; vous dédaignez et méprisez même ces mystères de son amour, *contemnis;* tous les esprits bienheureux sont dans l'admiration, le saisissement, le respect; les puissances tremblent, tout s'anéantit, se confond devant un Dieu qui est votre victime; et vous êtes fermes, indifférents; vous n'êtes ni émus, ni saisis, parce que son amour vous dérobe l'éclat de sa gloire; sa présence fait moins d'impression sur vous que celle d'une majesté de la terre : *non contremiscis;* l'appareil du sacrifice, la pompe des cérémonies, les prêtres qui environnent l'autel, les prières touchantes qu'ils récitent, tout cela ne vous retient pas, ne vous porte point au recueillement, à la piété; les objets qui vous environnent, vous dissipent dans ces moments précieux : *non colligis temetipsum.* Ah ! que pouvez-vous attendre, chrétiens audacieux et sacriléges, de votre assiduité même aux assemblées dans le lieu saint, si vous le profanez ainsi par votre indévotion et vos irrévérences ? Des châtiments redoutables, tous les éclats de la colère de votre Dieu irrité.

En effet, mes freres, c'est ce manque de respect qui a changé la douceur de Jésus-Christ en colère.

On ne fait pas assez d'attention, mes frères, à ce que l'Evangile nous dit, lorsqu'il nous apprend que Jésus-Christ chassa deux fois les marchands qui profanaient le temple de

Jérusalem. Comme cette action du Sauveur est mise par les saints docteurs au rang de ses plus grands miracles, *inter ejus miracula deputatur*, nous ne saurions trop en méditer toutes les circonstances. Appliquez-vous, je vous prie, vous apprendrez quel doit être votre respect dans le lieu saint, si vous ne voulez pas encourir l'indignation de votre Dieu.

1° Pourquoi Jésus-Christ qui était si doux et qui recevait tous les pécheurs avec tant de bonté, paraît-il dans cette occasion le visage allumé d'une sainte colère, s'armet-il d'un fouet, et fait-il éclater une si grande indignation? C'est, dit saint Bonaventure (*Medit. vitæ Christi*, c. 42), parce que son Père était déshonoré dans le lieu même consacré à son culte, et où il devait particulièrement recevoir les hommages et les adorations de son peuple : *Eo quod Pater suus sic inhonorabatur ab illis maxime in loco ubi magis honorari debeat;* c'est la gloire de Dieu méprisée dans son temple, qui allume ce zèle foudroyant : *accensus est zelo vehementi.* 2° Jésus-Christ dans cette circonstance fait éclater sa divinité et sa puissance; l'assemblée à Jérusalem était nombreuse, puisque c'était le temps de la solennité; les Juifs cherchaient à se saisir de lui comme d'un ennemi de la nation, il était au milieu d'eux, *omnes ante eum;* cependant, quoiqu'ils fussent assemblés tous, *quamvis essent multi*, il ne ménagea point les prêtres intéressés dans le commerce des changeurs; il agit en Maître souverain, il les chasse honteusement du temple, renverse les tables, les traite de profanateurs. On croirait que ces ennemis du Messie vont le prendre, le dénoncer comme un perturbateur et un séditieux; point du tout, ils prennent tous la fuite, *fugerunt*, ils ne se défendent point, *non defenderunt.* Pourquoi cette tranquillité des Juifs? C'est que Jésus-Christ a laissé échapper à leurs yeux quelques rayons de sa divinité, parce qu'il s'est montré dans ce moment un Dieu irrité, terrible : *quia se terribilem eis ostendit in facie.*

Craignons, mes frères, de changer aussi la clémence de notre Dieu en colère, si nous manquons de respect dans le lieu saint destiné au sacrifice, aux louanges, aux prières; si les affaires, les plaisirs du monde nous y accompagnent; il ne faut paraître dans ce lieu terrible qu'en suppliant et dans l'anéantissement.

Nous sommes persuadés par la foi, mes frères, que Jésus-Christ réside dans nos tabernacles et sur l'autel. Or je dis que cette seule vérité donne aux irrévérences que nous commettons dans l'église un caractère d'énormité qui doit nous faire trembler si nous avons encore de la foi. Ecoutez saint Thomas.

Nous sommes coupables de sacrilége, lors que nous sommes dans l'église sans respect et sans piété, car tout doit nous porter au recueillement, à la vénération, à la modestie; 1° la sainteté du lieu où nous sommes assemblés, car il est consacré à l'Eternel par les cérémonies les plus augustes, *propter loci consecrationem;* 2° les saints mystères qui s'y célèbrent tous les jours, *propter sacra mysteria;* 3° les âmes pieuses qui y adorent Jésus-Christ en esprit et en vérité, *propter concursum multorum adorantium.* (S. Thom., quæst. 84, art. 2 et 3 *De adoratione.*) D'où il s'ensuit que dans les irrévérences qui se commettent dans nos églises, il s'y trouve un sacrilége réel qui outrage Dieu présent sur l'autel; un sacrilége de lieu, qui profane la sainteté de son temple; un sacrilége de personnes, qui scandalise les pieux fidèles.

Or, selon ce saint docteur, comme le sacrilége acquiert des degrés d'énormité à proportion du rang que tient dans la religion la chose sainte que l'on profane, on peut dire que les irrévérences qui outragent Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, rendent les chrétiens qui les commettent coupables du plus grand de tous les sacriléges : *Sacrilegium gravissimum inter omnia.* (2-2, quæst. 99, art. 3.)

Or, mes frères, direz-vous à présent que les irrévérences qui se commettent dans le lieu saint, ne sont que des fautes légères? Quoi! dit le Seigneur, sont-ce des choses légères que ces abominations qui profanent mon sanctuaire, *nunquid leve est hoc?* (*Ezech.*, VIII.) Quoi! ces femmes, avec tout l'attirail du luxe et de la mollesse; quoi! ces postures indécentes, ces airs dissipés, ces ris, ces discours, ces gestes mondains; quoi! ces hommes audacieux qui tournent le dos à l'autel, qui fixent leurs regards sur des beautés meurtrières, et qui forment de coupables projets dans le lieu saint, ne seraient pas coupables de sacriléges? tout cela n'inspirerait aucune horreur? Est-ce donc une faute légère, excusable, que le mépris de la Divinité et les outrages qu'elle reçoit dans son temple? *Nunquid leve est hoc?* Ah! ces irrévérences m'irritent, et ma clémence cédera à ma justice, lorsqu'il s'agira de m'en venger : *Non parcet oculus meus, nec miserebor.* (*Ibid.*)

En effet, dit saint Chrysostome (hom. 25, *in c.* XI *Act. apost.*), en s'élevant contre les irrévérences dans le lieu saint, contre ces personnes qu'on y voit rire, converser, et avec moins de décence que dans les cercles du monde, je ne serais pas étonné si le Seigneur faisait éclater sa colère dans le lieu même destiné à ses miséricordes, si son bras vengeur s'appesantissait sur ces têtes sacrilèges. Ces irrévérences méritent tous les foudres du ciel, *digna enim fulmine sunt hæc.*

Quoi donc! dit ce Père (hom. 36, *in c.* XIV *Epist.* I *ad Cor.*), si vous voulez être dissipés, mondains, vous occuper de vos intrigues, n'avez-vous pas des maisons, des endroits? Faut-il venir braver la majesté divine jusque dans son temple? Quoi! vous voulez séduire, corrompre, ou au moins scandaliser ceux qui veulent prier aux pieds des autels dans le recueillement, un religieux silence, une posture de suppliant? *Si quis est qui modestus, qui tacitus esse velit, corrumpitis.* Le lieu où vous vous assemblez n'est pas destiné aux conversations, aux disputes, aux affaires du monde, mais aux sacrifices, aux prières, aux

instructions : *Ecclesia non disceptandi, sed discendi locus est.* Et aujourd'hui, par vos irrévérences et vos profanations, ce lieu saint ne diffère point des places publiques ; on y entend le même bruit, on y voit le même tumulte et souvent moins de retenue, *nunc autem foro nihil differt.* Le zèle des ministres de Jésus-Christ a-t-il moins sujet de s'allumer aujourd'hui, mes frères? et les chrétiens de nos jours ne méritent-ils pas les reproches que ce Père de l'Eglise grecque faisait de son temps aux chrétiens de Constantinople?

Ah! vous opposerai-je le respect des païens mêmes pour leurs temples? vous dirai-je qu'ils n'étaient ouverts que rarement? Vous montrerai-je les dames romaines entrer nupieds dans le temple d'une Vesta? Quelle perte a donc fait le démon quand on a abattu ses temples après la paix de l'Eglise, s'il règne aujourd'hui dans les nôtres? N'est-il pas satisfait des irrévérences des chrétiens et de l'encens que les païens lui offraient? Mais ces réflexions sont trop humiliantes pour nous ; j'aime mieux vous confondre par le respect des âmes innocentes et des plus grands princes chrétiens pour nos églises.

Voyez ces âmes pieuses prosternées aux pieds des autels : ne retracent-elles pas l'édifiant spectacle des premiers chrétiens lorsqu'ils priaient dans leurs assemblées, selon le témoignage de Tertullien? Une posture humiliante, les yeux baissés avec modestie, les mains élevées (*Lib. de oratione*, cap. 13) ; on se représente le publicain prosterné dans le temple, en posture de pénitent ; elles imitent aussi notre divin Sauveur, qui, toutes les fois qu'il priait son Père, posait les genoux en terre et étendait les bras. Quelle différence entre ces colombes innocentes qui gémissent dans le lieu saint, et ces chrétiens qui y paraissent sans respect et avec un air dissipé!

Quel respect ne montra pas l'empereur Théodose pour le lieu saint, et quel exemple ne donna-t-il pas à ses sujets! Je laisse, dit-il, mes gardes, mes armes, mon diadème, lorsqu'il s'agit d'entrer dans l'église : toute grandeur doit s'abaisser devant un Dieu humilié sur l'autel pour nos péchés. (Socrat., *Hist.*, lib. VII, cap. 32.)

Quelle fut la réponse de Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, ce conquérant de la terre sainte, lorsque les seigneurs qui l'avaient élu roi de Jérusalem voulurent le conduire solennellement, une couronne sur la tête, dans l'église du Saint-Sépulcre : Supprimons, dit-il (lib. II, cap. 8), cette pompe éclatante, je ne veux point porter une couronne d'or, dans un lieu où Jésus-Christ mon sauveur a porté une couronne d'épines. Le guerrier qui avait attaché à son char les Sarrasins, sut, comme vous voyez, s'humilier dans le lieu saint.

Apprenez donc aujourd'hui, chrétiens, que la religion qui vous ordonne de vous assembler dans le lieu saint, qui promet des grâces à ceux qui s'assemblent dans le lieu saint, vous fait un devoir essentiel d'y être toujours dans le respect qui est dû à la Divinité. Heureux, si ce discours touche et les déserteurs de nos églises, et ceux qui s'y assemblent sans respect; les assemblées chrétiennes seront plus nombreuses, plus édifiantes ; le Seigneur fera ses délices d'être avec ces pieux chrétiens, il les comblera de ses grâces, et ils le loueront éternellement dans l'assemblée des saints. C'est le bonheur auquel vous êtes destinés et que je vous souhaite.

SERMON XXI.

SUR LES DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES ENVERS LEURS ENFANTS.

Filii tibi sunt ; erudi illos, et curva ab adolescentia sua. (*Eccli.*, VII.)

Vous avez des enfants, pères et mères : instruisez-les et corrigez-les dès l'enfance.

Les parents sont-ils bien persuadés qu'ils doivent former leurs enfants pour le ciel aussi bien que pour la terre ; qu'ils doivent seconder la Providence, et travailler avec la grâce à embellir leurs âmes des vertus chrétiennes, en même temps qu'ils font des efforts pour orner leurs esprits des sciences qui les distinguent dans le monde?

Hélas, mes frères, qu'ils sont rares ces parents qui apprennent à leurs enfants à plaire à Dieu plutôt qu'au monde ; qui leur parlent plus du ciel que de la terre, et qui sont plus inquiets de leur salut que de leur fortune!

Une éducation toute profane fait naître dans les enfants un goût pour le monde, qui augmente avec les années : un silence profond sur leur sort éternel, leur fait oublier, jusqu'au tombeau, leur destinée éternelle

De là, dans les grands, ces fausses idées qu'ils conçoivent de leur élévation ; on dirait qu'elle les dispense des devoirs les plus essentiels du christianisme. De là, dans les riches, ce coupable usage des biens que la Providence leur a donnés : on dirait que l'opulence ne doit servir qu'aux aises, aux commodités, au luxe, à la mollesse. De là, dans les pauvres, cette ignorance des mystères, ces vices grossiers : on dirait que la pauvreté est un obstacle à la vertu. Or, d'où viennent tous ces désordres? De l'éducation, de l'irréligion des parents, des mauvais exemples qu'ils donnent à leurs enfants.

Oui, les pères et les mères qui doivent seconder la Providence, travailler avec la grâce à former les enfants à la piété, à les rendre agréables à Dieu et utiles à la société, ne pensent souvent qu'à les rendre heureux selon le monde, qu'à leur apprendre l'art de lui plaire : encore sont-ce là des mondains que l'on loue ; cette éducation toute profane a ses panégyristes ; car il y a des parents indifférents sur le sort de leurs enfants dans la société, durs, avares, qui leur refusent leurs besoins, et ne veulent jamais se prêter à leur établissement.

Or, chrétiens, si jamais matière fut utile, nécessaire, c'est sans doute celle que je vais traiter dans ce discours, qui est le premier sur le quatrième précepte. Ecoutez donc, et

apprenez quels sont les devoirs des pères et mères envers les enfants : 1° ils leur doivent l'instruction : vous le verrez dans la première réflexion ; 2° La correction : vous le verrez dans la seconde ; 3° un établissement selon leur état et leur vocation : vous le verrez dans la troisième. Suivez-moi avec attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est en parlant de l'éducation des enfants, que saint Chrysostome a dit que tous les pères de familles doivent être comme les maîtres et les précepteurs de leurs enfants. Sans être prêtres, évêques, vous devez être, dit-il, par rapport à ceux qui vous sont soumis, une lumière qui les éclaire, un maître qui les enseigne, un guide qui leur montre la route de la vertu : c'est dans cette occasion et dans ce sens seulement, qu'il est permis et même ordonné d'être le docteur des autres, d'enseigner et d'instruire : *Licet ergo unicuique esse doctorem.* Oui, pères et mères, malgré mon caractère d'évêque, mes lumières, mon zèle, et tous les talents que le Seigneur m'a donnés, vous pouvez être plus utiles à vos enfants que moi; vos instructions peuvent avoir de plus grands succès que les miennes ; vous êtes plus à portée de faire du bien : *Multo magis poteris prodesse quam ego.* (Hom. V, *in Epist.* II *ad Thess.*)

Comment cela ? Le voici. Vos enfants viennent à l'Eglise, ils m'écoutent ; mais ces instructions qui regardent un grand auditoire, ces morales qu'ils entendent une fois dans une semaine, font-elles de fortes impressions sur eux? Et l'expérience ne nous apprend-elle pas qu'ils n'y donnent qu'une légère attention, et qu'une fois sortis de l'Eglise ils n'y pensent plus ? Or, il n'en est pas de même de vous; tous les jours et tous les moments sous vos yeux vous voyez leurs actions; vous connaissez leur caractère, leurs penchants, et vous pouvez, si vous avez du zèle, les porter efficacement à la vertu et à la crainte du Seigneur.

Mes très-chers frères, dit saint Augustin (*in psal.* V, in fine), dans cette corruption presque générale des mœurs, dans ce débordement des vices, parmi tous ces dangers qui nous environnent, et menacent notre foi et notre innocence, appliquez-vous avec zèle au gouvernement de votre maison, faites-y régner l'ordre, la paix, la crainte du Seigneur. Donnez tous vos soins à l'éducation de vos enfants : c'est à vous à cultiver ces jeunes plantes, et à les former pour le ciel aussi bien que pour la terre : vous êtes les chefs de votre famille, vous représentez Dieu, vous secondez la Providence; pensez donc au ministère dont vous êtes chargés, et dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal du souverain juge : *Regite domos vestras, regite filios vestros, regite familias vestras.* Comme évêques, comme pasteurs, nous devons l'instruction aux fidèles qui nous sont confiés ; et c'est pour nous acquitter de ce devoir important, que nous vous expliquons la doctrine de Jésus-Christ, que nous vous instruisons de ses mystères, et que nous vous parlons souvent du ciel que vous devez espérer, et de l'enfer que vous pouvez éviter. Mais le langage que nous tenons dans l'Eglise et dans la chaire de la vérité, vous devez le tenir vous-mêmes, dans vos maisons, à vos enfants, c'est votre devoir ; alors, comme c'est ici le nôtre, vous vous devez regarder comme l'évêque et le pasteur de votre famille : *Quomodo ad nos pertinet in ecclesia loqui vobis, sic ad vos pertinet in domibus vestris.*

Voilà donc, chrétiens, les saints docteurs qui établissent la nécessité d'instruire ses enfants des vérités de la religion; c'est un devoir essentiel pour les pères et mères de leur inspirer la crainte du Seigneur, de les former à la vertu.

Rien de plus expressément marqué dans l'Ecriture que ce devoir ; aussi les saints conciles prononcent-ils anathème contre ces parents qui le négligent, et qui semblent n'élever leurs enfants et les instruire que pour s'avancer dans le monde.

Ah! dans notre siècle, mes frères, pouvons-nous trop déplorer l'irréligion des pères et des mères, et leur insensibilité pour le salut de leurs enfants? Tous les vices qui règnent dans la jeunesse ; ce mépris des exercices de piété ; cette ardeur pour le monde; ce respect pour ses usages, ses maximes ; ces infractions communes de la loi; ce goût pour les plaisirs, les spectacles, les vanités du siècle ; tout cela n'est-il pas une suite d'une éducation profane? Des parents pieux font-ils des élèves pour un monde réprouvé?

Le jeune Tobie fut toujours sage, innocent, juste, craignant le Seigneur ; mais aussi quelles étaient les instructions de son père? *Mon fils, craignez Dieu ; fuyez jusqu'aux apparences du vice qui souille notre cœur; donnez l'aumône selon votre pouvoir; nous menons une vie pauvre et obscure ; mais nous en espérons une immortelle ; nous sommes les enfants des saints : ne nous conduisons pas comme les païens qui n'espèrent rien au delà du tombeau.* Ah! les vertus du jeune Tobie ne me surprennent pas : un père craignant Dieu en avait jeté les semences de bonne heure dans son cœur.

Susanne, dans la tentation la plus délicate qui fut jamais, aime mieux mourir innocente que de vivre coupable : je n'en suis pas étonné ; le Saint-Esprit m'apprend que ses parents l'avaient instruite de tous les points de la loi du Seigneur.

Samuel devient un grand prophète, l'homme de Dieu que tout Israël pleure et regrette ; je n'en suis point surpris : sa pieuse mère avait confié son éducation à un grand pontife, qui l'élevait à l'ombre des autels.

Saint Louis fut un saint monarque sur lequel les dangers de la royauté ne firent aucune impression ; mais Blanche de Castille sa mère lui avait appris dès l'enfance à préférer la mort au péché. Que les pères et mères parlent de bonne heure à leurs enfants le

langage de la religion, et ils formeront des chrétiens et de bons citoyens.

Pourquoi voit-on si peu de piété dans la jeunesse, si peu de respect pour la religion, si peu de goût pour les biens éternels, tant d'ignorance des devoirs du christianisme, tant d'ardeur pour le monde, le plaisir, amasser du bien, s'avancer, paraître, briller? Pourquoi si peu de délicatesse et de scrupule, lorsqu'il s'agit de violer les préceptes de Dieu et de l'Eglise, d'observer les lois du monde, d'arriver par des lois obliques, injustes et criminelles, au terme que la cupidité, l'ambition font désirer?

C'est que toutes les leçons que l'on a eues, les discours que l'on a entendus, les exemples que l'on a vus, les maîtres sous lesquels on a été élevé, n'ont représenté aux yeux des enfants que les objets du monde, que les avantages temporels, que la nécessité de se rendre aimables, de plaire, de s'avancer, de s'enrichir, de se rendre célèbres par des talents, des manières, des grâces qui plaisent au monde et lui enlèvent son estime et méritent ses faveurs.

C'est qu'on ne les a pas entretenus de la crainte du Seigneur, des charmes de la vertu, des vérités de la religion, des biens et des maux de la vie future; c'est qu'au lieu de les persuader qu'il ne sert de rien d'amasser de grands biens, de parvenir aux honneurs les plus éclatants, de gagner même le monde entier, comme dit Jésus-Christ, si l'on a le malheur de souiller son âme par le péché, et de la perdre éternellement, on leur fait entendre qu'ils seront heureux s'ils se distinguent, se rendent nécessaires dans le monde; on leur montre, comme le tentateur, les richesses, les honneurs, les places distinguées du siècle, comme les seuls objets qui doivent exciter leurs désirs et les seuls biens capables de les rendre heureux. Est-il étonnant de voir un goût si vif, si ardent pour le monde dans de jeunes personnes auxquelles on l'a inspiré dès l'enfance?

Toujours parler de la terre à des enfants, et point du ciel; toujours leur inspirer la crainte de déplaire au monde, et jamais celle de déplaire à Dieu; toujours leur parler de l'avancement de leur fortune, et jamais des progrès dans la vertu; toujours paraître satisfaits quand ils paraissent promettre pour le monde, et jamais alarmés quand ils donnent sujet de crainte pour leur salut; toujours leur montrer la route de la fortune, et jamais la route du ciel.

Ah! ce serait un prodige, si de tels parents formaient des enfants à la piété. Quelles instructions que celles où la religion n'entre pour rien? Telles sont celles de la plupart des pères et des mères de nos jours. En effet, mes frères, continuons ce détail, et vous conviendrez avec moi que très-peu de parents donnent à leurs enfants les instructions qu'ils leur doivent comme chrétiens.

Quelles leçons donne-t-on aux enfants? Regardent-elles principalement le salut de leur âme, le ciel, les devoirs de la religion? Hélas! c'est sur quoi on ne fait qu'une légère attention. On se regarde comme débarrassé quand ils ont fait leur première communion, parce qu'ils ne sont plus contraints d'aller aux instructions, et que l'on peut les livrer alors entièrement au monde. C'est à cet âge qu'on les instruit pour le siècle, et qu'on leur propose des modèles, non pas, dit saint Chrysostome (*Adv. vitup. vitæ monastic.*, lib. III, c. 5), ceux qui sont exacts, vertueux, dont la conscience est délicate, et qui sont continuellement occupés de leur salut; mais ceux qui se sont avancés dans le monde, qui ont fait fortune. Voyez, leur disent-ils, cet homme en place, opulent, distingué; il est né pauvre; il est d'une condition basse, obscure : *Humilis, humilique loco natus.* C'est par son travail, ses talents qu'il est parvenu; il a su plier, ramper, dissimuler, faire sa cour, et mériter les bonnes grâces du prince; il a amassé de grands biens; il possède de grands domaines : *Opes acquisivit ingentes.* Il a fait une alliance avantageuse et honorable : *Uxorem accepit divitem.* Il a fait bâtir des maisons superbes, acheté des terres considérables : *Construxit præclaras ædes.* Il est parvenu aux premières charges de la magistrature, et est admis dans les conseils de l'Etat : *Summos magistratus, maxima imperia administravit.* Il est au comble de la gloire et de l'élévation; il a une cour brillante : *Summa in gloria versatur.* Ah! mon fils, voilà un modèle que je vous offre: vous pouvez parvenir comme lui; prenez la même route, et profitez des dépenses que je fais pour orner votre esprit, et vous faire acquérir les sciences et le talent qui font parvenir un jeune homme dans le monde.

Or, mes frères, cette leçon est-elle chrétienne? Et, s'il est permis de donner de l'émulation à un enfant et de lui inspirer une certaine ardeur pour s'avancer, n'est-il pas aussi du devoir des parents chrétiens de modérer l'ambition de leurs enfants, au lieu de l'exciter et de leur faire entendre que la religion et l'équité doivent toujours présider à leurs entreprises, et leur faire mépriser les biens et les honneurs qu'on ne peut pas obtenir sans blesser la conscience et sans abandonner la vertu?

Que dirai-je des discours que les enfants entendent continuellement? Peuvent-ils les porter à la piété, au détachement du monde, puisqu'ils roulent toujours sur le monde, ses biens, ses honneurs, et jamais sur la religion et la nécessité de penser à son salut, et d'y travailler solidement et efficacement?

La religion préside-t-elle toujours au choix que les parents font lorsqu'il s'agit de donner des maîtres à leurs enfants? S'assure-t-on de leur probité, de leur sagesse, de leur piété, de leur doctrine? Choisit-on les colléges les mieux réglés, ceux où l'on inspire la vertu, la soumission à l'Eglise? la réputation, la singularité, les conseils des personnes engagées dans certains partis, ne déterminent-ils pas à les confier à la conduite des maîtres qui doivent au moins faire naître des doutes sur leur doctrine?

Hélas! dit saint Chrysostome (hom. 60

in Matth.), il n'y a rien de plus important que l'éducation de la jeunesse ; rien de plus difficile que la culture de ces jeunes plantes. L'art de former les jeunes gens à la vertu et de faire croître l'âme en sagesse, en ornant l'esprit des sciences, est ce qu'il y a de plus précieux ; les parents aisés ne sauraient trop l'estimer et le récompenser : *Quid majus quam adolescentulorum fingere mores?* Cependant, continue ce Père, il semble que nous méprisions ces avantages ; on ne pense qu'aux progrès dans les sciences et les belles-lettres. On est flatté d'une érudition toute profane ; on est indifférent aux progrès dans la vertu : *Attamen nos omnia spernimus.* On dirait qu'on ne donne de l'éducation à ses enfants que pour le monde seulement, que la religion n'y doit entrer pour rien ; on est satisfait pourvu qu'ils deviennent savants, et que leur mérite leur fraye une route à la fortune : *Tantum modo consideramus, ut pecuniam eloquentia colligant.*

Que les pères et mères apprennent cependant qu'ils ne sont pas déchargés de l'instruction de leurs enfants, quoiqu'ils la confient à d'autres, et qu'ils répondront du choix qu'ils font des maîtres qu'ils leur donnent.

Enfin, quoi de plus décisif pour les mœurs des enfants que les exemples qu'on leur donne dès leurs plus tendres années ? Les exemples ont beaucoup plus de force que les paroles, dit saint Léon (*Serm. in Jejunio*) ; et l'on instruit plus efficacement, quand on pratique ce que l'on enseigne aux autres.

Or, sur ce principe, quelles funestes impressions ne font pas sur les enfants les exemples de ces pères et mères livrés au monde, au jeu, aux plaisirs, aux vanités ; qui violent les lois les plus saintes, négligent les offices divins, ne fréquentent point les sacrements et ne parlent que le langage du monde, de la cupidité, de l'intérêt, de l'ambition ? Ah ! il est presque certain qu'ils leur ressembleront. Il est plus aisé d'imiter des parents mondains que des parents chrétiens.

Que voulez-vous que fasse un jeune enfant, dit saint Augustin (*in psal.* CXXXVI), sans expérience et porté au mal avant même de pouvoir le discerner ? Il remarque toutes les actions de ceux qui sont chargés de son éducation ; il écoute tout ce qu'ils disent, et se croit obligé ou du moins autorisé à les imiter, à penser, à parler comme eux : *Quid facturus est adhuc infans intendens ad majores, nisi ut quod eos viderit agere, hoc sequatur?*

Ah ! si Jésus-Christ dit malheur et anathème à celui qui scandalise le plus petit de ceux qui croient en lui, quel sera le sort d'un père qui expose aux yeux de ses enfants une conduite criminelle, des intempérances, des discours libres, des emportements ? Ah ! jugeons-en par l'énormité de son crime. Saint Augustin assure (*Lib. de pastor.*, cap. 4) qu'il leur ôte la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que la vie du corps qu'il leur a donnée : *Quantum in ipso est, occidit.*

Ah ! quel malheur pour les pères et mères, quand on peut dire que les péchés de leurs enfants sont les leurs ; qu'ils seraient innocents aux yeux de Dieu, s'ils ne les avaient pas imités ; que c'est pour leur ressembler qu'ils sont coupables ! C'est cependant ce que nous voyons. Il y a des vices héréditaires dans des familles ; tel vice qui déshonore le fils était aussi le vice du père.

Je sais qu'il y a des parents vertueux, que les enfants n'imitent pas, qui méprisent les instructions et les bons exemples ; mais alors ils doivent employer la correction, seconde obligation des parents et ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Je ne saurais mieux commencer cette seconde partie, pères et mères qui m'écoutez, qu'en vous adressant ces paroles de l'apôtre saint Paul : N'irritez point vos enfants, dit-il, par des manières rudes et sévères : *Nolite ad iracundiam provocare filios vestros.* (*Ephes.*, VI.) Il faut les corriger, mais sans cesser de les aimer ; les corriger dans le Seigneur, c'est-à-dire l'imiter, puisqu'il nous châtie sans retirer ses miséricordes et ne nous frappe que pour nous guérir : *In Domino.*

Qu'une sainte sévérité, dit saint Grégoire (lib. XIX *Moral.*), accompagne la douceur qui les gagne, et que la douceur modérée fasse aimer la sévérité qui les corrige : *Regat disciplinæ vigor mansuetudinem, et mansuetudo ornet vigorem.*

Or, sur ces principes, combien de pères et mères coupables, lorsqu'il s'agit de la correction dont je parle ! Les uns la négligent, les autres la font mal ; faisons voir le crime des uns et des autres ; et, quoique le temps ne me permette pas de donner à une matière si importante toute l'étendue qu'elle demande, j'en dirai assez pour vous toucher et vous instruire, si vous n'êtes pas insensibles à vos propres intérêts.

Vous êtes obligés de corriger vos enfants lorsqu'ils s'égarent, et que vous les voyez se porter au mal ; rien de plus expressément recommandé dans l'Ecriture que ce devoir des pères et mères. Je ne m'arrête pas à vous citer tous les endroits qui en parlent, il me suffit de vous dire que la mollesse, la négligence des parents qui laissent croître leurs enfants dans le vice, qui ne les corrigent pas, irritent le Seigneur contre eux, et leur attirent des châtiments terribles dès cette vie même. Ecoutez, pères et mères indulgents, qui, par mollesse, souffrez vos enfants croître dans des habitudes criminelles, et qui enchantés d'un caractère aimable, enjoué, d'un esprit vif qui promet pour le monde, fermez les yeux sur leurs défauts, et êtes les seuls qui n'en gémissez pas ; voici des vérités qui doivent vous faire trembler :

1° Les péchés de vos enfants seront aussi les vôtres. 2° Au lieu de faire votre gloire, ils feront votre honte et votre ignominie. 3° Quel-

que pures que soient vos mœurs, vous serez enveloppés dans leur ruine. Avez-vous sujet de vous glorifier de votre indulgence, de votre mollesse?

C'est une vérité constante dans la morale, qu'on participe au mal qu'on n'empêche pas, lorsqu'on a l'autorité nécessaire pour le corriger. Celui qui ne corrige point, dit saint Grégoire (*Epist.*, lib. VII, epist. 6), les défauts de ceux qui lui sont soumis, se les rend propres, et en est coupable aux yeux de Dieu. Or, les pères et les mères n'ont-ils pas l'autorité pour reprendre et corriger les défauts de leurs enfants? Et sont-ils innocents lorsqu'ils ne s'en servent que pour faire exécuter leur volonté, et jamais pour faire observer la loi du Seigneur?

C'est pendant qu'ils sont jeunes qu'il faut les former à la vertu, et se servir de la verge, selon l'expression du Saint-Esprit, pour corriger les vices naissants, et empêcher qu'ils ne fassent du progrès. Si vous négligez cette correction, les péchés de vos enfants seront les vôtres. Vous n'aurez pas puni leurs mensonges, leur colère, leur intempérance, leurs immodesties, leur paresse, leurs irrévérences dans le lieu saint, tous ces péchés deviendront en eux des habitudes; et comme c'est vous qui les aurez laissés former, comme elles se seront fortifiées, invétérées par votre n gligence, votre mollesse, vous en serez coupables aux yeux de Dieu : *Qui non corrigit, resecanda committit.*

Quelle bonté que celle qui laisse croître les vices des enfants? Est-ce une tendresse? N'est-ce pas plutôt une cruauté?

Ah! si l'on veut faire attention aux peines et aux chagrins que ces parents indulgents se préparent, il y a de quoi faire trembler. Ces enfants, abandonnés à leurs penchants, font ordinairement la honte de leurs parents, au lieu d'en faire la gloire et la consolation; ce sont ordinairement ceux qu'on a idolâtrés, à qui on a tout souffert, qui causent les plus grands chagrins. On est affligé de la chute de cette jeune personne, on ne saurait dérober au public sa honte et son déshonneur; en vain elle disparaît, sa faute a éclaté, fait du bruit. Mais est-elle la seule coupable? Ne lui a-t-on pas donné trop de liberté? N'a-t-on pas été trop indulgent sur les livres qu'elle lisait, les personnes qu'elle fréquentait, les entretiens qu'elle avait avec des personnes de différents sexes? N'a-t-on pas pardonné trop aisément les premières démarches imprudentes?

Je vois une famille plongée dans l'amertume, la désolation, obligée de se cacher et de pleurer secrètement son ignominie, parce que le libertinage, la débauche ont conduit enfin un enfant sur un échafaud; mais cet enfant n'était-il pas l'idole de son père ou de sa mère? L'ont-ils corrigé quand ses mauvaises inclinations se sont développées? Ont-ils puni sévèrement ses premières débauches, ses premiers larcins? Ah! les pères et les mères s'exposent à la honte, à l'ignominie, quand ils ne corrigent pas leurs enfants, et fussent-ils eux-mêmes sans défauts, ils seront enveloppés dans leur ruine pour cette seule omission.

Ecoutez, dit Dieu à Samuel, je vais faire une chose dans Israël, qui surprendra, et qu'on ne pourra voir et raconter sans frayeur et sans saisissement.—Et qu'allez-vous donc faire, ô Dieu juste et clément! — Je vais accomplir toutes les menaces que j'ai faites au pontife Héli; je vais détruire sa famille, et le frapper lui-même, le moment de sa ruine est arrivé: *Incipiam et complebo.* (I *Reg.*, III).—Mais, Seigneur, ce prêtre vous sert, vous adore et vous est soumis.—Oui, mais ses enfants m'ont offensé, ont souillé mon sanctuaire, et il s'est contenté de les reprendre mollement, il ne les a pas corrigés avec assez de sévérité. Voilà ce qui a provoqué ma colère et excité mon indignation : *Eo quod noverit indigne agere filios suos, et non corripuerit eos.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, cet exemple doit certainement faire trembler les pères et les mères qui ne corrigent pas avec sévérité les défauts de leurs enfants lorsqu'ils sont considérables; car, 1° Héli était un saint, un vénérable vieillard respecté de tout Israël, plein de mérites éclatants, dit saint Jérôme (*in cap.* VI *Epist. ad Ephes.*) : *Heli, sacerdos ipse, sanctus fuit;* 2° il avait repris avec douceur ses enfants; il leur avait dit : Pourquoi scandalisez-vous Israël par vos crimes? *Quare facitis res hujusce modi?* (I *Reg.*, II.)

Cependant le Seigneur punit d'une manière terrible ce grand pontife, non pas pour ses péchés, mais pour ceux de ses enfants, non pas parce qu'il les a applaudis, puisqu'il les reprenait, mais parce qu'il ne les a pas corrigés et punis sévèrement : *Eo quod non corripuerit eos.* (*Ibid.*)

Craignez, pères et mères indulgents, d'être enveloppés aussi dans la ruine de vos enfants, de partager leur honte, leur déshonneur; et, sans être coupables de leurs désordres, de mériter les mêmes châtiments. Il ne suffit pas de gémir sur leurs mauvaises inclinations; il ne suffit pas de leur remontrer avec douceur leurs égarements : quand un caractère vicieux se développe, quand les mœurs se corrompent, quand la licence commence à éclater, il faut des corrections sévères; vous y êtes obligés, vous avez l'autorité; Dieu vous en demandera compte. Mais, s'il y a des pères et des mères coupables, parce qu'ils ne corrigent pas leurs enfants, combien qui se rendent coupables aussi en les corrigeant, parce que la religion, la gloire de Dieu, l'amour du bien, ne président point à leurs corrections; mais l'intérêt, la passion, l'emportement, la faveur? Or ce sont ces pères et mères qui font mal la correction qu'ils doivent à leurs enfants, que je veux instruire en finissant cette seconde partie.

Quand saint Paul dit, ne provoquez pas vos enfants à la colère, ne les irritez pas par une conduite dure et sévère : *Nolite ad iracundiam provocare filios vestros* (*Coloss.*, III); quand il dit, corrigez-les et instruisez-les selon le Seigneur : *Educate illos in disciplina et correptione Domini;* n'est-ce pas donner aux pères et mères les leçons nécessaires pour corri-

ger leurs enfants avec fruit? Corrigez-les selon le Seigneur; c'est-à-dire, comme vous tenez sa place sur la terre pour l'éducation de vos enfants, imitez ce Père céleste qui corrige ceux qu'il aime, qui les ramène à lui par des châtiments que sa miséricorde lui fait choisir; qui ne les frappe que pour les guérir, et qui leur fait toujours sentir sa clémence lors même qu'il paraît irrité : *Flagellat omnem filium quem recipit.* (*Hebr.*, XII.)

Or, d'après ces oracles du Saint-Esprit, j'infère que les pères et mères, durs, sévères, emportés, qui punissent leurs enfants dans la passion, la colère, qui ne leur pardonnent jamais que les fautes qui offensent Dieu, souillent leurs âmes, et qui font éclater leur autorité, leur colère contre toutes celles qui les regardent. pèchent mortellement.

Pourquoi, mes frères? Le voici : appliquez-vous.

Le zèle du salut de vos enfants, la gloire de Dieu, l'horreur du vice, le désir de former des chrétiens pieux et utiles à la société; voilà quels doivent être les motifs de vos corrections; voilà ce qui doit, dans certaines occasions, faire céder la tendresse paternelle à une prudente sévérité. Or, sont-ce là les motifs qui animent ces pères et mères qui s'emportent, et qui ne châtient leurs enfants que dans une violente colère? Non, sans doute; ils sont donc bien coupables lorsque la passion, l'intérêt, la colère, la violence, les arment contre leurs enfants. Et comment, je vous le demande, excuser ces orages, ces tempêtes, ces fureurs qui font disparaître la tendresse paternelle, et souvent la raison de péché mortel?

Que ces parents emportés l'avouent eux-mêmes : quel regret n'ont-ils pas quand la tranquillité a succédé à la colère! Alors ils gémissent de leur violence; ils pleurent les coups qu'ils ont donnés, ils en redoutent les suites; les bénédictions succèdent aux malédictions. Mais que conclure de ces corrections? Que Dieu a été offensé, et que ces parents ont abusé de leur autorité d'une manière qui irrite le Seigneur contre eux.

Que le zèle du salut de vos enfants préside à vos corrections, pères et mères, et elles seront prudentes et utiles : soyez plus touchés des fautes qui souillent leurs âmes, que de celles qui vous regardent : redoutez plus la perte de leur innocence que la perte de quelques biens temporels; punissez-les pour des discours libres, des lectures dangereuses, des mensonges, des médisances, des fréquentations de personnes qui les portent au mal; pour l'oisiveté, le mépris des choses saintes; pour toutes les infractions de la loi qui sont à votre connaissance; alors on dira que vous redoutez la perte de leurs âmes, que vous les aimez selon Dieu.

Que le zèle de la gloire d'un Dieu offensé vous arme contre des enfants qui l'outragent par leur irréligion, et on vous louera, parce qu'alors il ne vous est pas permis d'être indulgents, de pardonner

Que l'horreur du vice vous rende sévères lorsqu'il est question de le faire éviter, de le corriger, d'en empêcher les progrès, on applaudira à vos corrections.

Que le désir de former des enfants pieux, des hommes de probité, des citoyens utiles, vous fasse prendre les moyens les plus sûrs pour triompher des penchants et du caractère de vos enfants, et ne vous détermine à recourir à la sévérité que lorsque la douceur est inutile, et vous réussirez.

Mais le salut de vos enfants ne vous touche point; vous les voyez en danger sans être alarmés; vous les voyez attachés au char du démon, et vous ne gémissez pas de leur captivité. Pourvu qu'ils sachent vous plaire par leur humeur, leur caractère, leur docilité; pourvu qu'ils plaisent au monde, qu'ils fassent espérer d'en être aimés, de s'y avancer, vous êtes satisfaits.

Si leur salut vous intéressait, vous seriez effrayés; mais la gloire de Dieu ne vous intéresse point; vous le voyez offensé par le goût de cette jeune fille pour les vanités et les plaisirs, par son oisiveté et sa mollesse, par ses entretiens et ses projets; vous le voyez offensé par le plan de vie licencieuse que ce jeune homme s'est tracé, et les vices dont il ne rougit plus.

Et pourvu que vos enfants ne vous déplaisent point; que leur figure, leur esprit, leurs caresses vous donnent lieu de croire qu'ils réussiront, qu'ils seront propres au monde, qu'ils vous aimeront et ne vous manqueront point, vous êtes contents, vous en faites l'éloge, vous les chérissez et les aimez même plus que ceux qui ont de la piété, de la candeur. N'êtes-vous donc obligés de corriger vos enfants que lorsqu'ils vous manquent, et jamais quand ils manquent au Seigneur et violent sa loi?

Vous ne pouvez pas cependant disconvenir, chrétiens qui m'écoutez, que ce portrait est celui du plus grand nombre des parents. On reprend une jeune personne parce qu'elle a manqué à quelques usages du monde; on s'irrite si elle le méprise dans les cercles même et compagnies; on est piqué si elle y fait quelques fautes contre la politesse, le goût, les coutumes, on ne lui pardonne rien; on ne manque d'exactitude, de sévérité à reprendre, que lorsqu'il s'agit de la religion. Quelle colère, quels emportements, lorsque les fautes d'un enfant causent quelques dépenses! Quelle tranquillité, quelle indifférence, quand elles ne causent que la perte de la grâce. Une réponse d'un enfant peu mesurée suffit pour armer contre lui un père emporté; mais dans la bouche de cet enfant une saillie contre la religion, une satire contre ses ministres, une chanson obscène, une médisance fine lui plaisent; il regarde tout cela comme des preuves d'un esprit vif, fin, délicat : heureux encore s'il ne les approuve que par un silence politique!

Que dirai-je encore des peres et des mères qui n'ont point d'égard au caractère de leurs enfants, et qui se montrent toujours

sévères à ceux qui sont doux, timides, craintifs, pendant qu'ils ont la mollesse de céder à ceux qui sont vifs, décidés, hardis et révoltés?

Car on peut le dire à la honte de certains pères et mères, les enfants les plus pieux, les plus doux, les plus soumis, sont ceux que l'on épargne le moins; comme ils n'ont pas ces dehors brillants qui plaisent, ils n'ont que des froideurs et des dégoûts, pendant que les autres ont toutes les faveurs et toutes les caresses.

On passe tout à ceux que l'on aime avec prédilection; on ne passe rien à ceux qui n'ont point de place dans le cœur. Ceux-ci sont toujours coupables quoiqu'innocents; ceux-là sont toujours innocents quoique coupables. Funeste prédilection, que les parents n'ont pas assez soin de cacher, qui excite l'envie et est souvent la source des scènes les plus tragiques, comme l'ont remarqué les saints docteurs, à l'occasion de celle de Jacob pour Joseph. Apprenez donc, pères et mères, que vous devez au moins ne point faire paraître l'amitié singulière que vous avez pour un de vos enfants, et après les avoir formés tous pour le ciel et la société, par l'instruction et la correction, procurez-leur un établissement, selon votre état; vous y êtes obligés, je vais vous le prouver dans ma dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Les parents doivent amasser, selon leur état, pour établir leurs enfants : *debent parentes thesaurizare filiis suis*, dit saint Paul. (II *Cor.*, XII.) Prenez bien garde, mes frères, que ce grand Apôtre ne prétend point ici autoriser, ni approuver l'ambition de ces pères et mères qui ne pensent qu'à élever leurs enfants, à bâtir l'édifice de leur fortune, qu'une ardeur insatiable des richesses dévore, et qui mettent leur salut en danger pour les rendre opulents et distingués sur la terre. Non, si Jésus-Christ a déploré le sort des riches, s'il a dit avec exclamation qu'ils entreraient difficilement dans le ciel; si le Saint-Esprit avait dit avant que celui qui se hâte d'amasser du bien n'est pas innocent; saint Paul nous assure que ceux qui veulent devenir riches tombent dans les filets du démon : *Qui volunt divites fieri incidunt in laqueum diaboli.* (I *Tim.*, VI.) Ainsi, quand cet Apôtre dit que les pères et mères doivent amasser pour leurs enfants, il entend qu'ils doivent se mettre en état par leur économie, de leur procurer un établissement convenable à leur naissance, et qui réponde à leur vocation, *debent parentes thesaurizare filiis suis.*

Or, comme il y a malheureusement des parents durs, dissipateurs, avares, ambitieux, sans crainte de Dieu : il est nécessaire dans ce détail de morale et d'instruction, de faire connaître combien ils sont coupables aux yeux de Dieu et des hommes mêmes, et c'est ce que je vais faire. Les parents durs abandonnent leurs enfants, crime, qui, selon les saints conciles, mérite l'anathème de l'Eglise; les dissipateurs se mettent hors d'état de les établir : crime qui les expose aux plus grands désordres; les avares diffèrent de les établir : crime qui excite leurs plaintes et leurs murmures; les ambitieux veulent leur donner un état élevé : crime qui leur fait perdre de vue et leur naissance et leurs obligations. Ceux qui n'ont point la crainte de Dieu veulent décider eux-mêmes de l'état que leurs enfants doivent embrasser : crime qui irrite le Seigneur et provoque sa colère. Donnons de l'étendue à ces réflexions.

Je sais que la société a horreur de ces parents durs, cruels, qui abandonnent leurs enfants dès leur plus tendre jeunesse. Mais je sais qu'il y en a; le sort de ces victimes infortunées n'en est point moins triste, quoiqu'il touche tous les bons cœurs, et l'opprobre dont les pères et mères sont couverts, lorsqu'ils leurs refusent le nécessaire, n'adoucit point leurs peines. Abandonnés par ceux qui leur ont donné le jour, à combien de dangers ne sont-ils pas exposés? Et n'est-il pas à craindre que s'ils ne trouvent point de ressources dans la charité de ceux qui les connaissent, ils ne profitent de celles que la passion leur présente?

Souvent cet abandonnement cruel des enfants prend sa source dans une seconde alliance; un père ne veut point voir les enfants nés d'un premier mariage, cela suffit pour les bannir de la maison; une mère s'en tient à son contrat, il ne se trouve rien pour eux de la succession de leur père. Sans éducation, sans talents, et peut-être sans être instruits des vérités de la religion, on leur annonce qu'il faut disparaître et chercher ailleurs leur subsistance : quel crime ! et où sont les entrailles d'une mère, de consentir à des conditions si dures, pour passer à de secondes noces? C'est cependant ce que nous avons vu et ce que nous voyons encore; les bons cœurs en sont touchés, la société en gémit, et l'Eglise frappe ces parents cruels de ses anathèmes.

Le concile de Gangres, dans le quinzième canon, prononce anathème contre les parents qui abandonnent leurs enfants, qui refusent de les nourrir dans leur jeunesse, et qui ne leur procurent pas autant qu'il est en eux les secours spirituels et corporels, jusqu'à ce qu'ils puissent, par eux-mêmes, gagner leur vie et s'établir selon leur état.

Quel crime encore que celui des parents dissipateurs ! et que les conséquences en sont tristes et funestes ! Je vois une maison opulente tomber dans la décadence par la mauvaise conduite d'un père mondain, dissipé, livré au plaisir; téméraire dans ses projets, hardi dans ses entreprises, négligent dans ses affaires, dans son commerce : les biens qu'il a recueillis de ses pères, la dote d'une épouse riche, tout est dissipé, ou sous la direction des créanciers qui le poursuivent. Dans cette ruine, dans cette chute humiliante, enfants infortunés d'un père dissipateur, que deviendrez-vous? Quel établissement peut-il vous procurer? Je vois votre mère désolée profiter des conditions de son contrat, pour obtenir sa subsistance dans une

pieuse retraite. Je vous vois errants, tristes, chercher des secours dans votre famille et n'y trouver que des froideurs, des reproches : vous vous apercevez bientôt que vous êtes à charge, que vous déplaisez; et après avoir été élevés dans l'opulence, chéris, servis, je vous vois déterminés à servir les autres; heureux encore quand la sagesse vous fait prendre ce parti, et vous y soutient!

Que dirai-je de ces artisans livrés à la débauche, et qui laissent languir une femme et des enfants dans la misère, pendant qu'ils dépensent dans les cabarets le gain de plusieurs jours dans une seule séance; je vois des enfants sans pain, sans vêtement, pâles, défigurés, abattus, pendant qu'un père débauché se réjouit, s'enivre; quel crime de refuser à des enfants, ce que l'on ne refuse pas à de coupables excès?

Mais voici un autre genre de péché, dont certains parents sont coupables : c'est l'avarice. Alors dans la maison de ces pères avares, s'accomplit l'oracle du Saint-Esprit, les troubles, les ennuis, les chagrins, les plaintes amères y règnent; rien ne s'y décide, rien ne s'y conclut; tout y languit, tout est dans l'attente pour avoir la paix; il ne faut rien demander, rien proposer : *Conturbat domum suam qui sectatur avaritiam.* (*Prov.*, XV.)

En vain les années se multiplient-elles sur vos têtes, enfants d'un père avare? En vain êtes-vous arrivés à l'âge où il convient de prendre un parti? En vain déclarez-vous avec soumission à vos parents, l'état auquel vous vous croyez appelés? En vain se présente-t-il un établissement honnête, une alliance sortable? En vain des amis, des personnes graves, font-elles habilement des propositions? Il s'agit de dépenser pour établir ce jeune homme dans le commerce, pour pourvoir cet autre d'une charge, pour doter cette fille; toutes ces propositions jetteront le trouble dans la maison : un air triste, fâcheux, déconcertera tout le monde : *Conturbat domum suam qui sectatur avaritiam.*

L'avare peut établir ses enfants, mais il ne le veut pas, parce qu'il faut toucher à son trésor; et comme il n'ose pas dire qu'il ne le veut point, il dit qu'il faut attendre; ce fils est encore trop jeune pour entreprendre ce commerce, cette charge qu'on demande ne rapporte pas assez, cette alliance ne convient pas, le parti n'est pas sortable, attendez, enfants infortunés, que votre père soit descendu dans le tombeau, pour vous établir, ses biens n'y descendront pas avec lui; c'est son avarice et les fautes auxquelles il vous expose, qui le suivront au tribunal du souverain juge.

Mais si l'avare se rend coupable, indifférent, d'établir ses enfants; le père ambitieux l'est aussi, en voulant les élever à une haute fortune, et en entretenant leur orgueil par les espérances qu'il leur donne d'un brillant établissement; la coupable ambition des parents est souvent pour eux la source d'une infinité de péchés, de chagrins et d'amertumes

Péchés qu'ils commettent pour accumuler leurs biens, et laisser des enfants riches : ils sacrifient leur repos, leur santé, et souvent leur salut. Un homme ardemment occupé à élever l'édifice de sa fortune, qui y met tous ses soins, son application; son cœur est-il bien exact à remplir les devoirs du christianisme? Est-il même délicat sur la manière de s'enrichir? et ne passe-t-il jamais sur les règles de la justice et de l'équité? Hélas! examinons ce qu'il était, comptons ses acquisitions, entendons parler le public, et nous verrons que dans la fortune rapide qu'il a faite, il a oublié son âme, et que l'opulence de ses enfants est la cause de son malheur. Ils ne sont heureux, selon le monde, que parce qu'il est malheureux aux yeux de Dieu, et sous le domaine de sa justice. Ah! père ambitieux, dit saint Chrysostome (*in c. II Epist. II ad Tim.*; hom. 7 *in Moral.*), voulez-vous laisser votre fils solidement riche? inspirez-lui la crainte du Seigneur, la modération, la douceur : *Vis relinquere filium divitem? Bonum illum ac benignum esse doce.* Ne lui inspirez pas des sentiments d'orgueil et de hauteur, procurez-lui un établissement honnête, mais n'ambitionnez pas de le faire grand, de l'élever au-dessus de vous; car vous ne satisferez pas votre ambition sans commettre beaucoup de péchés, et sans en faire commettre aussi à votre enfant.

Quelles flatteuses espérances ne fait pas naître dans le cœur des jeunes gens l'ambition de leurs parents; ils voient des airs, ils entendent des discours qui leur annoncent l'opulence, la grandeur; on méprise devant eux certains partis qui se présentent, parce qu'ils ne sont pas assez distingués. On leur fait entendre qu'avec la dot qu'on leur donne, ils peuvent aspirer à une alliance considérable, illustre même, et qu'il faut à la faveur des grands biens, faire oublier l'obscurité de sa naissance, et s'allier avec une personne qui donne un titre et un rang. Cela suffit pour enfler des enfants, nourrir leur orgueil, et leur faire oublier qu'ils sont chrétiens, en leur faisant oublier ce que leur père était.

Ces péchés, mes frères, que commettent les parents ambitieux, sont punis dès ce monde; quelles scènes ne présentent pas tous les jours à nos yeux, ces alliances que les riches ambitieux recherchent pour s'illustrer? Un grand, indigent obéré, consent de s'allier avec l'homme de richesse; il s'agit de soutenir son rang, et d'apaiser des créanciers; il épouse la fille d'un homme de fortune, une dot immense le flatte, comme son nom flatte le riche sans titre; heureux si sa fille en portant un grand nom, n'a pas de grands chagrins, ou si, contente et enflée de sa grandeur, elle n'en vient pas jusqu'à négliger, et mépriser même, celui qui lui a acheté ses honneurs et ses titres.

Telle est la punition des parents ambitieux, l'homme de naissance se moque de

l'homme de richesse, et les enfants qu'on a élevés trop haut, sont souvent les premiers à mépriser les manières de leurs parents, et à rougir de leur état.

Que les pères et les mères sont sages, quand ils procurent à leurs enfants un établissement sortable, et qu'après avoir consulté la volonté de Dieu, ils se prêtent à leurs inclinations! C'est ce que ne font pas les parents qui n'ont point la crainte de Dieu; ils décident témérairement de leur sort.

Il est important pour son salut d'examiner sa vocation, de consulter le Seigneur sur l'état que l'on doit embrasser; il nous appelle par sa grâce, par de saintes inspirations, les lumières, les avis d'un directeur habile, sage, prudent, auquel nous développons avec simplicité et candeur notre intérieur. Nos penchants, nos inclinations doivent nous conduire dans le choix d'un état; alors les parents doivent s'y prêter et faire ce qu'il convient pour fixer leurs enfants dans le genre de vie que Dieu leur a inspiré. Comme chacun a son propre don; que l'état monastique, ecclésiastique, le mariage, demandent des vertus, des talents, des dispositions nécessaires, quoique variés; les pères et mères ne doivent jamais prendre sur eux l'établissement de leurs enfants; des vues humaines, l'intérêt, l'occasion, le goût ne doivent jamais les faire agir dans ces circonstances délicates qui décident du sort éternel

Mais hélas! combien de parents qui entreprennent sur les droits de Dieu, qui se mettent témérairement à sa place, et qui marquent à leurs enfants l'état auquel ils les destinent, sans leur laisser la liberté du choix! En vain des enfants font-ils connaître leurs répugnances : leur sort est décidé, il faut qu'ils le subissent.

De là ces enfants destinés au cloître, à l'autel, sans autre raison que l'économie, l'ambition; de là ces alliances précipitées, et dont le goût seul des parents a décidé; de là tant de chrétiens déplacés qui ne sont rien dans leur état, parce qu'ils y sont entrés sans goût, sans vocation; de là tant de personnes damnées.

En effet, chrétiens, parce qu'un père a plusieurs filles, et que sa fortune qui est modique ne lui permet pas de leur procurer un mariage avantageux; s'ensuit-il que celles qu'il destine au cloître, qu'il contraint de prononcer des vœux, s'y sauveront?

Parce que des parents ont des protections pour faire avoir des bénéfices à leur fils, s'ensuit-il qu'il est appelé au ministère redoutable des autels, et qu'il aura la sainteté et la science nécessaires pour s'y sauver?

Parce que ce parti qu'on veut absolument donner à une fille est un homme riche, s'ensuit-il qu'elle l'aimera, et que l'âge avancé sur lequel des parents passent si aisément ne la dégoûtera point, et ne fermera point son cœur à celui qu'elle doit aimer?

Parce que cette charge est honorable et lucrative, s'ensuit-il que ce jeune homme que vous en revêtez en remplira comme il faut les fonctions?

Ah! mes frères, que les parents sont coupables quand ils décident seuls de l'établissement de leurs enfants, et que le salut n'y entre pour rien! Fasse le ciel que ce discours apprenne aux pères et aux mères à s'acquitter fidèlement de leurs devoirs envers leurs enfants, afin que les ayant formés pour le ciel, ils l'obtiennent aussi après leur mort! Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

LES DEVOIRS DES ENFANTS ENVERS LES PÈRES ET MÈRES

Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram. (*Exod.*, XX.)

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

Le savez-vous, chrétiens? et si vous le savez, y pensez-vous? les pères et mères sont les images vivantes du Père commun de toutes les créatures, des dieux visibles qui ont veillé sur vous; c'est manquer à Dieu que de leur manquer, et si c'est une impiété que de refuser au Seigneur l'honneur qui lui est dû, c'est une irréligion que de le refuser aussi à vos parents, dit Tertullien (Lib. I *contra Marcionem*, cap. 23) : *Deo impium patri irreligiosum.*

Une autorité divine les établit les maîtres, les seigneurs et les rois de leurs enfants; le nom de père que Dieu leur donne, vous annonce leur tendresse et leur puissance : *Appellatio patris et pietatis est et potestatis*, dit encore Tertullien. (*De orat.*, cap. 2.)

Ne soyons donc pas étonnés, mes frères, que Dieu ait fait un commandement exprès d'honorer ses parents.

Mais si nous faisons encore attention aux bénédictions temporelles que Dieu a attachées à l'accomplissement de ce précepte, nous aurons une juste idée de la volonté de Dieu par rapport à l'honneur dû à nos parents.

Nous savons que la vie éternelle est la récompense de l'observance exacte de la loi, puisque Jésus-Christ nous en assure; mais outre cette récompense infinie, Dieu en attache une temporelle à la piété des enfants envers leurs pères et mères.

En disant : Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps et heureusement dès ce monde même : *ut sis longævus super terram.* Ecoutez bien les paroles de votre Dieu : il commande, il promet; mais si vous ne lui obéissez pas, des punitions temporelles même suivront de près votre prévarication. Dieu n'attendra pas à récompenser les enfants pieux et soumis à la mor , Dieu n'attendra pas non plus à punir les enfants dérangés et rebelles, qu'ils soient sortis de ce monde.

Apprenez donc, enfants, à rendre à vos parents l'honneur qui leur est dû.

Remarquez, mes frères, je vous prie, que je ne parle pas ici à ces jeunes enfants dont l'âge tendre les met hors d'état de m'entendre; je parle à tous ceux qui ont encore leurs

parents, à ceux qui sont grands, qui ont un certain âge, qui sont établis, qui ont même un caractère, des titres distingués, parce que ce précepte les engage toujours.

Ah! quel vaste champ de morale cette matière ne me présente-t-elle pas? Pour mettre un ordre dans cette instruction, je vais vous montrer, 1° les obligations des enfants envers les pères et mères ; 2° le crime des enfants qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs pères et mères. Suivez-moi.

PREMIÈRE PARTIE.

Juvrons, chrétiens, les livres saints, consultons la loi du Seigneur, ce qu'il a dit à Moïse, à ses prophètes, et nous verrons clairement toute l'étendue de vos obligations par rapport à vos parents : vous leur devez l'amour, l'obéissance, le respect, l'assistance: l'amour à cause de l'union étroite que vous avez avec eux ; l'obéissance à cause de leur autorité; le respect à cause qu'ils vous représentent Dieu; l'obéissance à cause des secours que vous en avez reçus vous-mêmes. Entrons dans le détail, il est digne de toute votre attention.

L'amour qu'on vous demande pour vos parents est honnête et licite ; cet amour tendre et naturel n'est pas l'amour divin ; mais il ne lui est pas contraire. Jésus-Christ n'a pas prétendu resserrer nos cœurs, lorsqu'il a parlé du renoncement à la chair et au sang; il défend d'aimer son père et sa mère plus que lui, séparément de lui, pour d'autres motifs que ceux de sa gloire ; mais il ne défend pas de les chérir et de les aimer.

Quelle apparence que ce divin Sauveur, qui veut que notre prochain, c'est-à-dire tout homme fait à l'image de Dieu, ait une place dans notre cœur, qui veut même que nos ennemis n'en soient pas exclus ; ait voulu le resserrer, le fermer, quand il s'agit des auteurs de nos jours! Ah! c'est mal entendre sa doctrine; non, mes frères, il condamne ces cœurs insensibles, ces coupables froideurs, ces indifférences étonnantes de certains enfants pour leurs parents : que la nature doit leur rendre si chers et si précieux.

Qu'y a-t-il de plus cher pour des enfants, dit saint Augustin (lib. II *De serm. Dom. in monte*, c. 4), qu'un père qui leur a donné cette vie temporelle, qui a travaillé pour eux? *Quid charius esse debet filiis quam pater?* Et par conséquent qui est plus digne de leur amour et de leur tendresse? Or, ces principes posés, je dis que le premier devoir des enfants envers leurs pères et mères, c'est l'amour, la nature seule le leur inspire.

Amour tendre qui attache : qu'aimerons-nous après Dieu, si nous n'aimons pas ceux qui nous ont donné la vie? Quel cœur que celui d'un enfant qui ne sent rien pour ses parents! Ah! il doit être redoutable à la société, on doit redouter un cœur froid, indifférent, dur, insensible, et quel cœur plus dur que celui d'un enfant qui n'aime point ses parents? Amour délicat qui craint de les offenser, de leur déplaire, qui s'alarme, s'afflige, se réjouit selon les circonstances; amour prévenant qui les visite, les console, s'efforce de dissiper leurs ennuis, leurs chagrins ; amour compatissant qui fait sentir tout ce qu'ils sentent eux-mêmes ; amour reconnaissant, qui rend toujours présent et précieux ce que nos parents ont fait pour nous; mais où sont-ils ces enfants qui aiment leurs pères et mères comme ils en sont aimés? Il y en a, mais un petit nombre; il est commun de voir des enfants qui ne sont que trop chéris, il est rare de voir les parents aimés comme il convient. Venons à des preuves que l'expérience nous fournit.

Aiment-ils leurs parents, ces enfants qui ne font rien pour leur plaire, et qui font tout ce qui peut les contrister; qui ne leur donnent que des moments, pendant qu'ils donnent des jours entiers aux amusements, aux plaisirs? Aiment-ils leurs parents, ces enfants que l'envie arme les uns contre les autres, et qui retracent souvent sous leurs yeux les scènes tragiques que donnèrent autrefois les Caïn et les frères de Joseph?

Aiment-ils leurs parents, ces enfants, quand assurés de leur tendresse, de leur indulgence, ils se dérangent, se livrent au libertinage, les affligent par leur révolte, et quelquefois des fautes qui entraînent le déshonneur et l'opprobre? Aiment-ils leurs parents, ces enfants dissipateurs, qui comme l'enfant prodigue dissipent la portion de leur héritage dans de coupables excès, et sont aussi dangereux dans la maison paternelle, par les vols qu'ils y font, que ceux que la société redoute et que la justice poursuit?

Aiment-ils leurs parents, ces enfants qui sont établis? Qui tout occupés de leur fortune, attendent avec impatience leur succession, ne semblent s'affliger des infirmités de leur vieillesse, que parce qu'elles les conduisent trop lentement au tombeau, et disent à leurs amis ou à leurs créanciers, ce qu'Esaü disait : Ils ne vivront pas toujours, nous recueillerons un ample héritage qui nous mettra à notre aise : *Venient dies luctus patris mei.* (*Genes.*, XIX.)

Oui, mes frères, si le péché des pères et des mères est souvent de trop aimer leurs enfants, le péché des enfants est presque toujours de ne pas aimer assez leurs pères et mères. On voit des David qui pleurent les Absalon, malgré leur révolte : on trouve rarement des enfants qui regrettent leurs parents, malgré leurs caresses ; les biens que nous recueillons font oublier ceux qui nous les laissent. Ah! il n'est pas étonnant que des enfants dénaturés soient aussi des enfants désobéissants. Enfants, dit saint Paul, obéissez à vos parents, faites tout ce qu'ils vous commandent : *Filii, obedite parentibus per omnia.* (*Colos.*, III.)

Vous devez, dit saint Augustin (*in præfat. in psal.* LXX), écouter votre père comme Dieu même, lorsqu'il vous parle, parce que Dieu vous commande dans sa loi de lui obéir : *Sic audiendus est pater quomodo Deus, quia obedire patri jussit Deus.*

Prenez bien garde cependant qu'on sup-

pose ici, que vos parents chrétiens et craignant Dieu, ne vous commandent rien contre sa loi sainte, rien qui intéresse votre conscience et mette votre salut en danger. Car alors vous n'êtes pas obligés de leur obéir, et vous seriez coupables si vous violiez un seul des préceptes du Seigneur pour exécuter leur volonté : c'est pourquoi saint Thomas dit (2-2, q. 104, a. 5) qu'un enfant est obligé d'obéir à son père en tout ce qui regarde le plan de la vie, la conduite qu'il doit tenir, les soins domestiques : *Filius tenetur obedire patri in his quæ pertinent disciplinam vitæ et curam domesticam.*

Ainsi, refuser d'obéir à nos parents quand ils veulent nous faire entrer dans leur vengeance, leurs injustices ; quand ils veulent que nous imitions le mépris qu'ils font des lois de l'Eglise et des devoirs de la religion ; quand ils veulent nous forcer d'entrer dans un état où nous ne nous sentons pas appelés, soit le célibat, soit le mariage : C'est alors, dit saint Jérôme (epist. 1 *ad Heliod.*), montrer une véritable piété que d'être ferme et cruel même, *pietatis genus est hac in re esse crudelem.*

Mais hors ces circonstances qui intéressent la conscience, et exposent le salut éternel, les enfants sont obligés d'obéir à leurs parents sous peine de péché, parce qu'ils ont une autorité sur eux qu'ils ne tiennent que de Dieu : obéissance des enfants dont saint Bernard (*serm. de obed.*) a marqué admirablement les caractères en peu de paroles, lorsqu'il a dit : L'enfant obéissant ignore les délais, ne remet point ce qu'on lui commande au lendemain, s'applique sur-le-champ à ce que l'on lui ordonne, et va avec joie où on l'envoie : *Obediens nescit moras, fugit crastinum; parat manus operi, itineri pedes :* obéissance prompte, *nescit moras;* obéissance qui ne perd point son mérite, par des retardements qui irritent les parents : *fugit crastinum :* obéissance utile qui rend aux parents les services qu'ils ont droit d'exiger de leurs enfants : *parat manus operi;* obéissance qui annonce la soumission aux ordres des parents, les enfants soumis volent avec allégresse, où ils les envoient : leurs ordres sont pour eux des ordres du ciel : *parat itineri pedes;* tous les grands serviteurs de Dieu nous ont donné, mes frères, l'exemple de cette obéissance due à nos parents : voici les modèles les plus capables de vous toucher. »

Quelle obéissance que celle d'Isaac, Jacob et Joseph ! Ecoutez, vous tous qui méprisez les ordres de vos pères et mères, et qui comptez que vous pouvez leur désobéir dès que vous pouvez vous passer d'eux.

Quelle obéissance plus parfaite que celle d'Isaac ? Quoi de plus singulier en apparence, que la conduite de son père ? Il présente à ses yeux tout l'appareil d'un sanglant sacrifice, il le charge du bois où il doit l'attacher, il le conduit sur une montagne, et ce fils soumis obéit à Abraham, sans lui faire aucune question et sans lui opposer aucun obstacle.

Imitent-ils ce grand modèle, ces enfants que les ordres les plus raisonnables de leurs parents révoltent, qui opposent leurs avis à leur volonté, et qui secouent le joug de l'obéissance dès que l'âge les a soustraits aux châtiments qu'ils méritent ?

Quelle soumission encore que celle de Jacob, pour les conseils et les volontés de son père ! Il va chercher une épouse dans le lieu et la famille qu'Isaac lui avait indiqués, bien éloigné de ces enfants qui ne consultent que la passion aveugle qui les domine, qui forment des engagements secrets, sans le consentement de leurs parents, qui les affligent par des alliances qui ne répondent ni aux biens, ni aux mœurs, ni au rang d'une famille respectable, et qui, à la faveur de l'âge prescrit par les lois, les citent au tribunal de la justice et les forcent à consentir à un mariage dont ils sont souvent les premiers à se repentir.

Quelle obéissance que celle de Joseph ! Tout semblait l'autoriser à ne pas exécuter la volonté de son père : il n'ignorait pas l'envie de ses frères, il y avait tout à craindre à aller les trouver dans la campagne ; cependant dès que Jacob lui eût dit : *Allez trouver vos frères qui conduisent les troupeaux, afin de m'en donner des nouvelles.* (*Gen.*, 37.) il obéit, il vole ; il traverse un vaste champ, il les cherche avec tendresse ; et s'il a été quelque temps la victime de son obéissance, son obéissance n'a jamais été sans récompense et sans éloge. Quelle leçon pour ces enfants qu'un père conjure en vain de conserver la paix avec leurs frères, qui évitent de se trouver ensemble dans la maison paternelle, et qui imposent audacieusement des lois à celui dont ils doivent en recevoir !

Enfin, quel modèle d'obéissance se présente à mes yeux ! C'est Jésus-Christ le Fils unique de Dieu. Oui, mes frères, comme homme, Jésus-Christ a été soumis à ses parents selon la chair, à Marie et à Joseph : *erat subditus illis.* (*Luc.*, I.) Si ce divin Sauveur semble méconnaître la très-sainte Vierge sa mère, s'il semble désapprouver ce qu'elle lui dit dans le temple et aux noces de Cana ; c'est, parce qu'il s'agissait des intérêts de son Père et des choses qu'il devait faire comme Dieu ; car pour tout ce qui regardait la conduite et les devoirs de la société, il était soumis à ses parents : *erat subditus illis.*

Rougissez donc et soyez confondus, enfants désobéissants ; cendre et poussière, néant révolté, en voyant un Dieu fait homme pour votre salut, vous donner l'exemple de l'obéissance que vous devez à vos parents. Ah ! je ne suis pas étonné que vous leur refusiez le respect qui leur est dû, c'est une suite du mépris que vous faites de leur autorité.

§ Quand Dieu dit : Enfants, honorez votre père et votre mère, n'est-ce pas ordonner ce respect que je vous prêche pour vos parents ? Et moi, chrétiens, d'après ce commandement du Seigneur, je dis que ce respect est un devoir si essentiel pour les enfants, que rien ne peut les en dispenser. Ils doivent respecter leurs parents dans l'obscurité et l'indigence, dans les infirmités de l'esprit et du

corps, dans les langueurs de la vieillesse et dans les dernières paroles qu'ils prononcent avant de descendre dans le tombeau.

Méconnaître ses parents, parce qu'ils sont pauvres, c'est un crime que le monde même ne pardonne pas : l'accueil que de grands hommes ont fait à leurs parents pauvres, dans les cercles mêmes où ils brillaient, leur a acquis plus de gloire que leurs brillants talents. On a reconnu le grand homme dans l'enfant respectueux : aussi que pense-t-on de ces enfants que la fortune capricieuse a élevés dans le monde, et qui méconnaissent leurs parents, et ne leur offrent des secours qu'à condition qu'ils ne paraîtront pas, où ne paraîtront qu'en qualité d'étranger, et sous un nom emprunté ? On pense que la fortune les a enflés : on les blâme, on les condamne dans la société, on les joue sur les théâtres ; et ce qui est de plus terrible, c'est que les malédictions de Dieu tombent sur eux avec le mépris des hommes.

On doit respecter ses parents, malgré les infirmités qui accablent le corps ou affaiblissent l'esprit.

Mon fils, dit le Saint-Esprit, soutenez votre père dans sa vieillesse ; que les années amassées sur sa tête ne vous le fassent pas mépriser, à cause qu'elles font pencher son corps vers le tombeau et le chargent d'infirmités ; honorez son grand âge, soyez son soutien, sa consolation : *Fili, sustine senectam patris tui.* (*Eccli.*, III.) Si la raison s'aliène, s'il tombe en approchant du terme dans la faiblesse de l'enfance, s'il n'est plus capable d'un raisonnement suivi, s'il manque même de prudence et tombe dans des fautes qui vous touchent, usez d'indulgence : *si diffuerit sensu veniam da* (*Ibid.*) ; ne soyez pas assez malheureux pour vous moquer de lui, le railler et perdre le respect qui lui est dû, malgré ses infirmités, et dans la démence même ; *ne spernas illum.* (*Ibid.*).

Voilà, chrétiens, le respect que les enfants doivent à leurs parents dans les infirmités de la vieillesse, clairement marqué par le Saint-Esprit. Que penser à présent de ces enfants, qui fiers d'une brillante jeunesse, d'une santé forte et vigoureuse, d'une longue carrière qui s'ouvre sous leurs yeux, et dont ils regardent le terme dans un lointain d'un esprit orné, raillent leurs parents, qu'un grand âge fait pencher vers la terre, que la faiblesse fait chanceler, que les infirmités rendent tristes et sombres ? Que penser de ces gestes méprisants, de ces tours badins, de ces malignes critiques, de ces réponses brusques qu'on se croit permis, parce que l'esprit d'un père ou d'une mère est baissé ? Ah ! mes frères, on doit penser que ces enfants manquent à un devoir essentiel et se préparent des châtiments terribles dans l'autre vie et dans ce monde même.

Que dirai-je de ces enfants qui manquent de respect pour les dernières volontés de leurs parents, qui attaquent leur testament, et ne rougissent point de déshonorer leur mémoire dans les tribunaux ? De ces frères que la chicane arme les uns contre les autres qui se déchirent, se haïssent, après avoir promis à un père mourant de s'aimer et de vivre dans l'union et la paix ?

Ah ! je dirai qu'ils n'ont jamais eu un respect sincère pour leurs parents, et qu'ils attendaient donc avec impatience leur mort, pour jouir de leur succession ; cette avidité avec laquelle ils la recueillent, cette fureur avec laquelle ils contestent certains legs pieux, certaines précautions autorisées par les lois, le prouve clairement, dit saint Chrysostome (serm. 1) : *Impatiens hæres patris fatigatur ad vitam.*

Ne soyons pas étonnés, chrétiens, si l'on voit tant d'enfants ingrats et dénaturés, qui refusent l'assistance à leurs parents pauvres et dans la nécessité.

Nourrissez votre père et votre mère, enfants qui les voyez dans l'indigence, dit saint Ambroise (*in cap.* XVIII *Luc.*), *pasce, fili, parentem ;* vous leur devez ce que vous avez, puisque vous leur devez ce que vous êtes : *illi debes quod habes cui debes quod es.* Ici je parle aux enfants opulents, à leur aise, et aux enfants mêmes malaisés, tels sont ceux qui travaillent ; aux habitants des campagnes ; car ils peuvent par leurs travaux et leur économie donner quelques secours à leurs parents indigents.

Mais que font les enfants opulents ? S'ils retirent chez eux des parents pauvres, ils leur font manger un pain de douleur, et leur font souvent regretter par des manières dures et affligeantes, la pauvre cabane qu'ils ont quittée.

Quelle humiliation pour des parents, dont les enfants sont devenus riches et orgueilleux, quand ils leur font tenir de légers secours, dans le fond d'une province éloignée, à condition qu'ils y resteront cachés, ne se nommeront pas, et ne paraîtront jamais. Ah ! est-ce là assister des parents comme Dieu l'ordonne et comme la tendresse naturelle l'inspire ?

Ecoutons les reproches que saint Ambroise fait aussi à ses enfants qui jouissent de la santé, qui travaillent et qui abandonnent une mère dans la vieillesse, sous prétexte qu'ils n'ont pas de revenus ?

Quoi ! dit ce saint docteur (*loc. sup. cit.*), vous serez assez ingrat, assez dénaturé, pour abandonner une mère qui vous a tant aimé ; vous n'êtes pas à votre aise, dites-vous, vous êtes même pauvre ; mais votre mère était-elle plus riche que vous quand elle vous a élevé ? N'habitait-elle pas dans une pauvre cabane ? Son corps ne pliait-il pas tous les jours sous de pesants fardeaux ? Cependant dans sa misère elle vous a élevé, elle a partagé son pain avec vous, et vous a mis en état de travailler. Pour vous nourrir et fournir à vos besoins, elle a souvent jeûné ; que de privations pour que vous ne soyez point privé du nécessaire ! Que de besoins n'a-t-elle pas eus lorsqu'elle vous donnait les vôtres ? Que de repas ne s'est-elle pas retranchés pour ne vous en retrancher aucun : *tibi illa jejunavit ;* elle ne mangeait que pour soutenir ses tristes jours,

elle ne désirait vivre que pour vous; sa crainte était de descendre dans le tombeau, avant que vous fussiez élevés et en état de vous procurer le nécessaire par vous-mêmes : *tibi manducavit;* toutes ses attentions, tous ses soins étaient pour vous; elle vous portait dans ses bras avec tendresse, ses regards étaient toujours fixés sur vous. Le sommeil fuyait de ses yeux, et elle n'attendait pas toujours dans le silence de la nuit que vos cris eussent interrompu son repos pour vous visiter dans votre berceau, *tibi vigilavit;* son cœur tendre était pénétré de douleur, lorsque quelques accidents menaçaient vos jours; et la seule crainte de vous perdre lui a fait souvent verser des larmes, *tibi flevit :* et vous, enfants ingrats, dénaturés, vous souffrirez cette mère tendre dans l'indigence, dans la privation des choses les plus nécessaires à la vie, *et tu eam egere pateris ?* Ah ! vous êtes des monstres d'ingratitude, que Dieu punira dans sa plus redoutable colère.

Ils ne sont cependant que trop communs, ces enfants dénaturés, et surtout dans les campagnes, où chacun est tellement pour soi, qu'il n'a que des entrailles de fer pour ses parents

On voit dans le peuple, et les exemples sont très-communs, des enfants sortis de la misère, pourvus d'un nécessaire honnête, dans un commerce ou une profession où ils vivent commodément, et l'on voit auprès d'eux un père, une mère dans un sombre réduit, dans une effrayante misère, et qui ne vivent souvent que des secours que leur procurent des amis ou des étrangers.

Si les Josephs en place, élevés en gloire, qui tirent leurs pères de la misère et les introduisent avec respect à la cour où ils brillent sont rares, les Tobies qui consolent leurs parents dans la vieillesse et les nourrissent du travail de leurs mains le sont aussi; mais après vous avoir montré, mes frères, quelles sont les obligations des enfants envers leurs pères et mères, il me reste à vous montrer quel est le crime des enfants qui ne le remplissent pas : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne suffirait-il pas de dire aux enfants qui ne remplissent pas les quatre obligations dont je viens de vous parler, qu'ils violent un précepte du Décalogue, un commandement du Seigneur, pour les convaincre d'un crime qui donne la mort à l'âme; car toutes ces obligations sont renfermées dans ces paroles de Dieu : Honorez votre père et votre mère : *Honora patrem tuum et matrem tuam.*

Oui, sans doute, mes frères; mais comme le crime des enfants qui violent ce précepte a des traits qui le caractérisent, je vais les développer dans cette seconde réflexion, et pour le faire d'une manière claire et utile, je fais attention à quatre choses : à l'autorité de Dieu, aux promesses et aux menaces de Dieu, aux vengeances de Dieu et aux dispositions mêmes du cœur des enfants.

Tous ceux qui manquent à rendre ce qui est dû à leurs parents méprisent l'autorité d'un Dieu qui commande, méprisent les faveurs d'un Dieu qui promet et les malédictions d'un Dieu qui menace; bravent les punitions d'un Dieu qui punit, refusent ce qu'ils exigent eux-mêmes avec sévérité : quatre circonstances qui caractérisent le crime des enfants qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs parents. Soutenez encore quelques moments votre attention.

Mépriser l'autorité d'un Dieu qui commande est-ce avoir une juste idée de sa grandeur, de sa puissance, de son domaine absolu sur toutes ses créatures? N'est-ce pas un crime qui caractérise la révolte? qui caractérise mieux la transgression de la loi que le mépris de l'autorité qui l'a fait? Otez le commandement, il n'y a point de péché, dit saint Paul; mais aussi posez la loi, vous ne pouvez la transgresser sans vous rendre coupables, et le mépris de l'autorité de Dieu caractérise votre crime.

Or, mes frères, qui que vous soyez, vous êtes coupables de ce crime dès que vous n'avez pas rempli vos obligations envers vos parents; pourquoi? Parce que Dieu a parlé, a ordonné, a dit à tous les enfants : Honorez votre père et votre mère : *Honora patrem tuum et matrem tuam.*

Prenez bien garde que c'est un Dieu qui parle, qui ordonne; ce ne sont ni les parents, ni les souverains, ni les supérieurs qui ont imposé ces obligations pour se faire honorer, c'est Dieu lui-même; par conséquent c'est son autorité même que vous méprisez.

Ne dites pas, mes frères, que, pour accomplir le précepte du Seigneur, il suffit de les honorer, de les respecter; qu'il n'y a que ces seuls devoirs renfermés dans ces paroles : *Honorez votre père et votre mère*, par conséquent que l'amour, l'assistance, l'obéissance sont des obligations que nous ajoutons, une étendue que nous donnons de nous-mêmes à ce précepte.

Mais qui peut mieux nous faire connaître la volonté de Dieu, l'étendue de son précepte, que le Saint-Esprit, cet Esprit de vérité? Or, n'est-ce pas d'après ses oracles dans Moïse, dans les prophètes, dans saint Paul, que j'ai prouvé aux enfants l'obligation d'aimer leurs parents, de leur obéir et de les assister dans leurs besoins? Ces hommes étaient inspirés de Dieu, l'organe du Saint-Esprit. C'est donc violer les commandements de Dieu que de ne pas aimer ses parents, leur obéir, les assister; c'est mépriser l'autorité d'un Dieu qui parle et ordonne. Mais sans avoir recours à l'étendue que le Saint-Esprit a donnée lui-même au précepte du Seigneur, est-ce raisonner? Est-ce faire usage du bon sens que de faire une objection aussi peu sensée?

Vous avouez que la volonté de votre Dieu est que vous honoriez et respectiez vos parents : *Honora patrem tuum et matrem tuam.*

Mais honorez-vous vos parents quand vous

leur fermez votre cœur, quand vous leur désobéissez, quand vous les laissez languir sans secours dans l'indigence? Honorez-vous vos parents quand vous rougissez de les reconnaître, de les produire, de les admettre à votre table parce qu'ils sont pauvres et n'ont pas les airs et les manières d'un monde distingué où vous tenez un certain rang? Ah! où est l'honneur que vous rendez à vos parents; quand la longueur de leurs jours vous ennuie, quand leurs conseils et leurs représentations vous déplaisent; quand leurs infirmités, leurs peines, leurs privations ne vous touchent point, n'est-ce pas les outrager au lieu de les honorer? Et par conséquent manquer au devoir essentiel renfermé dans ces paroles du Seigneur : *Honorez votre père et votre mère*, et ce crime n'est-il pas un mépris solennel de l'autorité divine?

Faut-il encore vous faire sentir l'énormité de votre crime, vous rapporter les lois de l'Eglise et de l'Etat? C'est résister à l'autorité de Dieu même que de résister aux puissances qu'il a établies pour nous instruire et nous gouverner. Ecoutez, et soyez couverts de confusion : l'Eglise a fait connaître la grandeur du crime de ces enfants qui manquent de respect envers leurs parents, en mêlant la moindre violence et la moindre voie de fait au nombre des cas réservés et qui se remettent difficilement, et en étendant cette réserve sur les beaux-pères et les belles-mères que les enfants blâment et haïssent presque toujours, quelque louable que soit leur conduite.

C'est pour faire connaître le crime de ces enfants qui ne consultent pas leurs parents et méprisent leurs avis, que les lois du prince sont si sévères contre ceux qui s'engagent dans le mariage sans leur consentement.

Les juges de la terre ne font-ils pas connaître le crime de ces enfants durs et dénaturés qui refusent d'assister leurs parents, quand ils les condamnent à leur payer une pension annuelle selon leur état et leurs facultés?

Voilà donc, mes frères, les lois de l'Eglise qui établissent les obligations des enfants envers leurs parents; les lois de l'Etat qui les font remplir par des arrêts solennels : toutes ces lois sont fondées sur la loi de Dieu, qui dit : *Honorez votre père et votre mère*. Premier caractère de votre crime, enfants qui ne remplissez pas vos devoirs, le mépris de l'autorité de Dieu; second caractère de votre crime, mépris de ses promesses et de ses menaces.

Est-ce une faute légère que celle qui renferme le mépris des promesses et des menaces de Dieu? Non sans doute; telle est celle cependant de ces enfants qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs parents; de ces enfants qui leur ferment leurs cœurs, qui s'ennuient de la longueur de leurs jours, et qui payent leur tendresse d'une coupable froideur; ces enfants, qui les méprisent, les raillent parce qu'ils n'ont pas un esprit brillant, une figure avantageuse, ou que le grand âge a affaibli leur raison : ces enfants qui veulent faire plier la volonté d'une mère sous la leur, et qui se croient dispensés de lui obéir, à cause qu'elle est sans appui, et sans fermeté; ces enfants, qui laissent languir leur parents sans secours et les forcent d'implorer l'autorité des juges, pour obtenir leur subsistance; ces enfants, qui les affligent par leurs révoltes, leurs reproches, leurs défenses, et quelquefois des fautes qui les déshonorent. Oui, de tels enfants sont insensibles aux promesses et aux menaces du Seigneur, leur faute est un crime à ses yeux, que le mépris le plus solennel caractérise : comment cela? Le voici :

Dieu accompagne son précepte de bénédictions temporelles. Remplissez vos devoirs envers vos parents, dit-il, et je vous accorderai des jours longs et heureux sur la terre; et dans un autre endroit de la loi, il dit : S'il se trouve parmi vous un enfant désobéissant à son père ou à sa mère, qui les afflige par ses débauches et une conduite licencieuse : qu'après s'être assuré de sa faute par la déposition de plusieurs témoins, qu'il soit lapidé, il mérite la mort.

Or, chrétiens, voilà donc dans la loi de Dieu des promesses et des menaces : des promesses qui doivent flatter, des menaces qui doivent intimider. Or, les enfants qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs parents, méprisent donc un Dieu qui caresse, un Dieu qui menace; ses récompenses ne les touchent donc pas? Ses menaces ne les effrayent donc point? Jugez du crime qu'ils commettent par ces traits qui le caractérisent!

Qu'est-ce qu'un chrétien qui n'est point gagné par les caresses d'un Dieu, ni intimidé par ses menaces? C'est un néant revolté, un monstre, un malheureux, sur lequel Dieu fera éclater ses redoutables vengeances; c'est vous, enfants désobéissants, durs, débauchés, votre crime est si grand, que Dieu l'a jugé digne d'être expié par une mort honteuse et publique. Ah! que les promesses du Seigneur devraient faire impression sur les enfants! Ils couleront des jours heureux, tranquilles, longs sur la terre quand ils seront soumis obéissants, tendres : la bénédiction du ciel sera répandue dans leurs maisons, la gloire les suivra partout, ils prospéreront dans leurs entreprises, ils feront l'ornement de la société, on les louera : la satisfaction des parents fera leur éloge, ils parviendront à une heureuse vieillesse; et ce qui est de plus consolant, c'est que ces bénédictions temporelles, que Dieu promet aux enfants soumis et obéissants, seront suivies des bénédictions éternelles. Or, mes frères, voilà ce que Dieu promet, voilà ce qui est renfermé dans ces paroles qui accompagnent son précepte, afin que vous viviez longtemps sur la terre : *ut sis longævus super terram.* (*Exod.*, XX.) Le crime des enfants désobéissants, durs, débauchés, renferme donc le mépris de ses promesses : car ils y renoncent, ils y sont insensibles.

Mais si Dieu fait des promesses, il fait aussi des menaces. Si vous m'obéissez en rendant à vos parents les devoirs qui leur sont dus, je vous comblerai de mes plus douces bénédictions sur la terre. N'est-ce pas comme s'il disait, si vous n'accomplissez pas ce précepte, je répandrai sur vous mes malédictions les plus terribles ; et comme je n'attendrai pas au delà du tombeau à récompenser les enfants soumis, je n'attendrai pas non plus à la mort à punir les enfants rebelles ; le bras de ma justice s'appesantira sur eux dès cette vie.

Que d'exemples, mes frères, l'Ecriture et la société ne nous fournissent pas, qui vérifient ces promesses et ces menaces du Seigneur ! Quelle prospérité ! quelle gloire, dans la maison des enfants pieux et soumis! Quel éloge n'en font pas les hommes! Quelle décadence ! quelle ignominie, dans la maison des enfants libertins et révoltés ! Quels reproches ne reçoivent-ils pas de tous ceux qui pensent bien!

Ah ! pères et mères affligés, courroucés de la coupable conduite de vos enfants, ne les maudissez point comme vous faites, priez plutôt le Seigneur de les toucher et de détourner ses vengeances, car il les fera éclater sur eux; le troisième caractère de leur crime est de les mépriser.

Des châtiments temporels, et des châtiments éternels sont réservés aux enfants désobéissants, ingrats, qui manquent de respect à leurs parents.

Le Seigneur punira tous les infracteurs de sa loi sainte, mais il en est qui ne ressentiront les éclats de sa colère qu'après être sortis de ce monde.

Ce sont les infracteurs du précepte, qui ordonne d'honorer ses parents; qui éprouveront ses redoutables vengeances, avant même de descendre dans le tombeau.

Sa miséricorde cède à sa justice lorsqu'il s'agit de punir des enfants ingrats, désobéissants et révoltés ; et si nous devons juger de l'énormité du crime par la rigueur des châtiments, que devons-nous penser de ces chrétiens qui affligent leurs parents, par une conduite dure, des reproches, des mépris, des révoltes ?

Je tremble, mes frères, quand j'ouvre les livres saints : je vois des punitions terribles, des malédictions éternelles tomber sur les enfants qui méprisent leurs parents.

Je vois le bras vengeur du Seigneur, qui les poursuit et les frappe au milieu de leur course; je vois ces infortunés couler des jours misérables, dépouillés de leurs biens, sans honneur, sans amis et porter partout les malheureux caractères de leur réprobation : prouvons ces vérités, l'histoire sainte nous suffit.

Quel fut le crime de Cham, un des enfants de Noé? Ce crime qui irrita le ciel, arma le Seigneur comme d'un glaive éternel, pour punir ce péché de génération en génération.

Vous le savez, mes frères, un simple mépris de la faiblesse de son père, une légère raillerie de la situation indécente où il se trouvait innocemment. Ah! ce crime ne sera pas impuni dès ce monde même. Le Seigneur confirme la malédiction que ce saint patriarche donne à cet enfant qui a manqué de respect pour son père, il est frappé d'anathème, tous ses descendants sont malheureux, il forme un peuple couvert d'ignominie, séparé du peuple de Dieu en horreur à toute la terre, un peuple d'esclaves qui souffre la domination et le mépris de toutes les autres nations.

Grand Dieu, qui l'aurait pensé qu'une simple raillerie eût rendu un enfant si malheureux, et que votre colère eût encore poursuivi tous ses descendants ! Ah! apprenez, mes frères, que mépriser, railler son père ou sa mère, est un crime dont Dieu se vengera avec tout l'éclat de sa puissance.

Que dirai-je encore de la mort tragique d'Absalon? La justice divine n'a-t-elle pas poursuivi ce fils ingrat, et ne l'a-t-elle pas immolé à ses vengeances dans la fureur même de ses révoltes?

En vain David, homme de douceur, père tendre, recommandez-vous qu'on épargne ce fils dénaturé que vous aimez encore, la justice divine a préparé les exécuteurs de ses vengeances : le cœur de ce fils rebelle sera percé de plusieurs coups, et sa mort sanglante apprendra aux enfants qui se révoltent contre leurs parents, que leur crime est si énorme qu'il hâte l'exécution des jugements de Dieu; il n'attend pas pour le punir, que le coupable ait cessé de vivre. Vous dirai-je enfin que les enfants criminels seront dépouillés de leur héritage dans leur jeunesse même? Qu'ils ne jouiront pas longtemps des biens de leurs parents qu'ils ont offensés : c'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend : *Filiorum peccatorum peribit hæreditas.* (*Eccli.*, XLI.) Vous voyez des successions opulentes dissipées en peu de temps; des riches héritiers devenir tout à coup indigents, leurs biens saisis ou vendus, une décadence si prompte vous étonne, une si grande misère vous effraye. Comment cet homme est-il tombé dans un si triste état ? dites-vous; cela est incompréhensible. Pour moi, chrétiens, je le comprends; la religion que je professe me découvre le principe de cette indigence, de cette ignominie : ces enfants sont punis, ou pour avoir méprisé leurs parents, ou pour avoir négligé de réparer leurs injustices; ce sont des coupables que Dieu punit même sur la terre : *Filiorum peccatorum peribit hæreditas.*

Apprenez donc par ces punitions redoutables, à connaître l'énormité du crime des enfants qui manquent envers leurs parents; vous n'y pensez pas, vous méprisez ces vengeances du Seigneur; mais ce mépris ne fait qu'augmenter le crime de votre infraction.

Vous êtes des rebelles qui vous moquez des ordres du Seigneur, des indifférents qui ne faites point d'attention à ses promesses et à ses menaces, des intrépides qui ne redoutez pas ses vengeances; des injustes qui refusez à vos parents, parce que vous ne dépendez plus d'eux, ce que vous exigez avec

sévérité de vos plus jeunes enfants. Quatrième et dernier caractère de votre crime.

J'ai déjà dit, mes frères, que je ne parlais pas dans ce discours à ces jeunes enfants, dont la raison n'est pas encore développée, et qui sont à peine en état d'aller aux catéchismes établis pour eux : à ces enfants qui toujours sous les yeux de leurs parents, redoutent jusqu'à leurs regards, et sont continuellement intimidés par les châtiments dont on les menace. Ils ne sont pas dans ce saint temple pour m'écouter, et quand ils y seraient, ils sont encore incapables de tirer du fruit de cette instruction.

Mais c'est à vous, pères et mères, encore pour ainsi dire dans le printemps de l'âge, à vous, qui nouvellement établis par les soins de vos parents, commencez à voir croître sous vos yeux les fruits d'une alliance que vous avez désirée : c'est à vous que je parle; car, quoiqu'établis, si vos pères et mères sont encore sur la terre, vous avez des devoirs à remplir à leur égard. Or, si vous ne les remplissez pas, je dis que votre crime est d'autant plus grand, que vous les exigez de vos enfants, et les exigerez toute votre vie.

Rentrez-donc en vous-mêmes, mes frères, examinez les dispositions de votre cœur : qu'attendez-vous de vos enfants? Qu'exigez-vous d'eux? Que pensez-vous de leur conduite à votre égard? Car c'est sur votre cœur, sur ce que vous exigez d'eux, sur ce que vous en attendez, que vous devez juger de la grandeur de votre crime, lorsque vous négligez de rendre les devoirs qui sont dus à vos parents. S'ils sont encore sur la terre, Dieu n'a-t-il prolongé leurs jours que pour essuyer votre indifférence et vos mépris? Et votre âge, votre emploi, votre caractère même, vous dispensent-ils de les aimer, de les respecter, d'écouter leurs avis, de les assister s'ils sont dans l'indigence? Est-ce leur vieillesse qui vous ennuie, leurs infirmités qui vous dégoûtent, et ne leur réservez-vous que quelques larmes commandées quand il faudra les conduire au tombeau? Mais si vos enfants vous imitent dans la suite vous serez donc injustes de vous plaindre : si vous n'êtes pas coupables aujourd'hui, pourquoi voulez-vous avoir des enfants plus tendres et plus soumis que vous? L'exemple seul que vous leur donnez, n'est-il pas capable de leur persuader que la tendresse, l'obéissance, le respect pour les parents, sont des obligations qui ne sont imposées qu'aux jeunes enfants qui sont encore sous leurs yeux, et qui ont des punitions à redouter?

C'est un principe certain que vous devez à vos pères et mères, s'ils sont encore vivants, les mêmes devoirs que vous exigez vous-mêmes de vos enfants.

Or, quelles sont vos plaintes? Quelle est votre douleur? Quels sont vos emportements, même, lorsque vos enfants vous désobéissent, vous manquent de respect, lorsqu'ils vous méprisent, ou que par leurs passions naissantes, leur caractère sombre, haut, difficile, leurs vices, leurs détours, leur insensibilité aux avis, aux menaces, ils vous plongent dans la douleur, et vous font quelquefois répandre des larmes? Ah! alors vous êtes éloquents sur le compte de vos enfants. Vous les représentez comme des ingrats, des monstres qui méconnaissent et affligent ceux qui les aiment tendrement. Vous savez faire valoir votre autorité, les noms respectables de père et mère, et vous voulez avec justice qu'on les regarde comme des coupables qui violent les devoirs les plus sacrés. Or, je vous condamne par vos propres raisonnements, par vos principes mêmes, et je dis que vous êtes donc injustes de vous rendre coupables envers votre père et votre mère, que Dieu laisse encore sur la terre, des mêmes fautes que vous reprochez à vos enfants, et auxquelles vous êtes si sensibles : serait-ce, parce que vous avez plus d'expérience, que vous êtes plus avancés en âge, que vos parents vous ont établis, que vous jouissez de vos droits, de votre liberté, que vous seriez moins coupables que vos enfants? Mais moi je dis, que si l'on pouvait user d'indulgence sur une matière si importante, ce serait sans doute envers les jeunes enfants, que l'ignorance, le jeu, l'ardeur de l'âge emportent dans ces égarements, et non pas envers vous, qu'une raison développée rend inexcusables.

Si Dieu vous laisse vieillir dans cette vallée de larmes, vous produirez vos enfants, vous les établirez peut-être; quelques-uns s'avanceront dans l'État ou dans l'Église. Or, quelle serait votre affliction, si ces enfants élevés, distingués, vous méprisaient, rougissaient de votre médiocrité, et ne vous accordaient dans votre extrême vieillesse que des assistances modiques et forcées, et des visites rares et rapides?

Or, si vos pères et vos mères sont dans ce cas; si votre indifférence les pénètre aussi de douleur, vous êtes donc bien injustes de les traiter comme vous seriez fâchés d'être traités vous-mêmes; et c'est le quatrième trait qui caractérise le crime des enfants qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs parents. Persuadé, chrétiens, de toutes les vérités que je vous ai développées dans ce discours, je me flatte que vous accomplirez tous dans votre état ces devoirs essentiels de la religion et de la société, et que vous mériterez les bénédictions temporelles promises aux enfants soumis et tendres envers leurs pères et mères, et les récompenses éternelles qu'il prépare à vos vertus dans le séjour immortel de sa gloire. Je vous les souhaite.

SERMON XXIII.

LES DEVOIRS DES MAITRES ET MAITRESSES ENVERS LEURS DOMESTIQUES.

Domini, quod justum est et æquum servis præstate, scientes quod et vos habentes Dominum in cœlo. *Coloss.*, IV.)

Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel.

Ce n'est donc que pour le temps de cette

vie que l'inégalité des conditions a eu lieu ; c'est le péché qui a soumis les hommes aux autres hommes. Ils étaient égaux sur la terre, et n'avaient tous que Dieu pour maître.

Noé maudit son fils Cham et le condamne à la servitude. Sa punition sera d'être le serviteur de ses frères et de vivre sous le joug de leur obéissance : *Erit servus fratribus suis.* (*Genes.*, XVI.)

Les conquérants, dit saint Augustin (lib. IV *supra Genes.*, quæst. 153), lorsqu'ils avaient subjugué une nation, attachaient les peuples à leur char, ils n'échappaient à leur glaive victorieux que pour les servir et vivre sous leur domination ; c'est à ces vaincus conservés qu'on a donné le nom de serviteurs.

Or, mes frères, la Providence qui a créé également les maîtres et les serviteurs, et qui a soumis ces derniers, n'a pas pour cela détruit l'égalité ; égalité fondée sur la nature, qui rend tout homme le prochain d'un autre homme ; sur la religion qui nous donne à tous les mêmes espérances, les mêmes droits à l'héritage céleste, et qui me fait dire avec saint Paul, que nous avons tous le même Maître dans le ciel : *Scientes quod et vos Dominum habetis in cœlo.*

Ah ! que ces paroles : Nous avons tous le même Maître dans le ciel, qui nous demandera un compte rigoureux de notre autorité, de notre élévation ; un Maître qui nous recommande la douceur, la charité, la tendresse, l'humilité ; un Maître qui veut être servi par ceux qui nous servent, dont les âmes lui sont aussi chères, aussi précieuses que les nôtres, doivent faire trembler ces maîtres orgueilleux, durs ; ces maîtres qui ne parlent que de leur service et jamais de celui de Dieu ; ces maîtres qui ne veulent que les sueurs de leurs domestiques, et qui se mettent peu en peine qu'ils soient vicieux, pourvu qu'ils leur soient utiles ; ces maîtres qui les font servir à leurs passions aussi bien qu'à leur fortune, qui les reprennent toujours quand ils leur manquent, et jamais quand ils manquent au Seigneur, leur commun maître.

Maîtres qui m'écoutez, vous êtes hommes, vous êtes chrétiens ; apprenez donc de la religion et de la nature vos devoirs indispensables La religion et la société vous imposent des obligations par rapport à vos domestiques. Première réflexion. La religion et la société vous déclarent coupables, lorsque vous ne remplissez pas vos obligations envers vos domestiques. Seconde réflexion. Cette matière est très-importante, mes frères, les maîtres ne sont pas assez instruits de leurs devoirs, parce qu'ils ne sont pas assez instruits de leur religion.

PREMIÈRE PARTIE.

Les maîtres sont appelés, dans l'Ecriture, des pères de famille ; le Saint-Esprit ne leur donne point les noms de grands, de seigneurs, de souverains ; ces titres pompeux ne sont donnés qu'aux majestés de la terre, aux puissances établies pour gouverner, non une maison, mais un royaume, un empire ; mais pour vous, dont l'autorité ne s'étend pas hors de votre famille, de votre domestique, on vous donne dans l'Ecriture le nom respectable de pères ; et les saints docteurs disent même que vous en êtes, dans un sens, les pasteurs et les évêques.

Or, cela supposé, la gloire de la religion, le bien de la société dépendent donc de la piété, de la paix, de la décence, de l'ordre que vous ferez régner dans votre famille, mais pour cela vous êtes obligés à quatre choses : il faut que la religion préside au choix de vos domestiques ; que vos bons exemples édifient vos domestiques ; que votre modestie adoucisse les peines de vos domestiques ; que votre tendresse fournisse aux besoins de vos domestiques dans la santé et la maladie. Voilà les obligations que la religion et la société imposent aux maîtres envers leurs domestiques. Entrons dans le détail.

Je distingue ici deux sortes de personnes qui pèchent dans le choix de leurs domestiques : Les maîtres qui sont dans le commerce, qui font valoir des biens, et qui sont occupés du soin de s'enrichir et d'agrandir leur fortune ; et les gens de condition, les seigneurs qui ont une foule de domestiques qui ne servent qu'au faste et à la décoration ; car, combien d'hommes inutiles et oisifs parmi les domestiques dans les maisons des grands seigneurs ?

Les premiers sont satisfaits lorsqu'ils ont trouvé des domestiques laborieux, forts, robustes et capables de soutenir les plus grandes fatigues. Les seconds s'attachent à avoir des hommes dont la taille, la figure avantageuse et gracieuse leur fassent honneur, et soient comme un ornement perpétuel qui annonce leur bon goût et leur grandeur.

Or, je dis que des maîtres chrétiens doivent d'abord s'attacher à avoir des domestiques pieux, qui craignent le Seigneur ; et pour cela il faut que la religion préside au choix qu'ils font des personnes destinées à les servir.

A l'égard des premiers, je leur dis avec l'Evangile : On n'a point de plus grands ennemis que ses domestiques, quand ils n'ont point la crainte du Seigneur : *Inimici hominis domestici ejus.* (*Matth.*, XXXVI.) Celui qui manque au Seigneur vous manquera, et quand il vous ferait du profit par son travail, que n'avez-vous pas à craindre de ses vices et de son irréligion ? Quels dangers pour ceux qui sont avec lui ! quels dangers pour vos enfants ! quels dangers pour vous ! dangers pour vos biens, dangers pour votre âme. Quand la conscience n'est pas dirigée par les principes de la religion, on se passe bien des choses qui blessent l'équité et la justice. Je me défierai toujours d'un homme qui n'a point de religion ; d'ailleurs, maîtres chrétiens, pouvez-vous, pour votre utilité particulière, admettre dans votre famille des hommes de vices, des infracteurs scandaleux de la loi de Dieu, des domestiques

qui jurent, qui s'enivrent, qui ne fréquentent point les sacrements, dont les discours sont libres, obscènes, la conduite licencieuse ; et quand ils auraient tous les talents possibles pour vous servir, vous être utiles, n'êtes-vous pas coupables d'avoir dans votre maison des hommes qui se damnent sous vos yeux ?

Hélas ! qu'il est affligeant pour nous d'entendre tous les jours des maîtres chrétiens dire : Mon domestique a tels défauts, défauts considérables, puisque c'est souvent l'ivrognerie, l'impureté, le mépris de la piété ; mais il me sert bien, il est exact, fidèle, je peux compter sur lui ; c'est pourquoi je lui passe bien des choses. Ah ! je vous entends : votre domestique ne manque qu'à ce qu'il doit à Dieu, à son âme ; il ne vous manque pas, cela suffit. Mais ignorez-vous le compte rigoureux que vous rendrez de cette tranquillité avec laquelle vous voyez sous vos yeux votre Dieu offensé, votre domestique se damner, et votre famille exposée à la séduction du mauvais exemple. Que savez-vous si quelqu'un de vos enfants ne sera pas perverti par ce domestique sans piété, et si la perte de son innocence ne sera pas le fruit de ses coupables leçons ? Ah ! apprenez, maîtres chrétiens, que votre première obligation est de faire présider la religion au choix que vous faites des personnes qui doivent vous servir, et faire une partie de votre famille. Si vous avez été trompés dans votre choix par des dehors imposants, dès que vous apercevez des vices dans vos domestiques, renvoyez-les, quelques profits qu'ils vous fassent ; il serait honteux de préférer votre intérêt à la gloire d'un Dieu que vous avez l'honneur de représenter dans votre famille.

Pour les grands du monde, auxquels il faut une foule de domestiques, si la religion présidait au choix qu'ils en font, ils imiteraient le saint roi d'Israël ; je ne saurais leur présenter un plus beau modèle.

La cour de ce prince n'est composée que d'officiers sages, prudents, retenus, charitables, humbles ; il a soin d'en bannir tous les hommes de vices, c'est lui-même qui nous apprend, dans le centième psaume, quelle était sa délicatesse dans le choix de ceux qui devaient le servir.

Pour me conserver pur et innocent aux yeux du Seigneur, et être prêt à paraître devant lui, voici, dit-il le plan que je me suis tracé : J'ai regardé comme indigne de m'approcher tous ceux qui transgressent la loi du Seigneur : *Facientes prævaricationes* (*Psal.* C) ; les cœurs corrompus, les hommes de volupté, d'intrigues : *Cor pravum* (*Ibid.*) ; ces hommes artificieux, malins, qui insinuent le mal avec art : *Malignum* (*Ibid.*) ; les médisants qui font leur cour aux dépens des autres, qui les censurent et les déchirent dans le secret : *Detrahentem secreto proximo suo* (*Ibid.*) ; je ne me suis attaché à avoir pour domestiques que les sujets les plus fidèles et les plus pieux : *Oculi mei ad fideles terræ* (*ibid.*), et je puis dire que tous ceux qui ont été et qui sont à mon service donnent l'exemple d'une vie pure et innocente : *Ambulans in via immaculata hic mihi ministrabat.* (*Ibid.*)

Si les grands pensaient comme ce pieux monarque, verrait-on dans la foule de leurs domestiques des hommes de vices, d'oisiveté, des adulateurs, des intempérants, des corrupteurs de l'innocence, des hommes sans piété, sans religion ? Les redouterait-on si fort dans la société ? Mais ce qui est à déplorer, c'est que la religion ne préside presque jamais au choix des grands, lorsqu'il s'agit de former leur maison : la figure, l'esprit, le talent, c'est tout ce qu'ils demandent, tout ce qui les prévient ; ils ne redoutent que les défauts qui les regardent ; ils sont indifférents sur ceux qui intéressent le salut.

De là cette licence qui règne dans les domestiques des grands, cette vie oisive, ce jeu, ces intrigues, cette audace qu'on a peine à réprimer, cette insolence qui éclate si souvent, comme si la puissance des maîtres qu'ils servent leur en promettait toujours l'impunité. Ah ! donnez-moi des maîtres chrétiens, et leurs domestiques formeront une famille chrétienne, parce que la religion aura présidé au choix qu'ils en auront fait ; il ne faudra plus que les soutenir dans la vertu par les bons exemples : deuxième obligation des maîtres. Les maîtres étant des pères de famille, qui doivent rendre un compte rigoureux du gouvernement de leur maison, ils en doivent être le modèle ; malheur à ceux qui sont une occasion de chute à leurs domestiques par leurs coupables exemples.

A quels dangers n'est pas exposé le domestique le plus vertueux avec un maître licencieux ? Son innocence, son respect pour la religion tiendront-ils longtemps contre des exemples de corruption et d'incrédulité ?

Apprenez, maîtres chrétiens, que vous devez porter vos domestiques à la piété par vos exemples, comme par vos discours, et que leurs chutes vous seront imputées, si vos pas les ont conduits au précipice.

Ah ! mes frères, je vous prie, je vous conjure, dit saint Augustin (*De salutaribus documentis* libro unico, cap. 4), de faire connaître à tous vos domestiques par vos actions que leur salut vous inquiète, que vous y pensez et que vous ne voulez rien négliger pour le leur procurer ; car vous rendrez compte au Seigneur de tous ceux qui vous servent et qui vous sont soumis : *Pro omnibus qui in domo tua sunt rationem Domino reddes.*

Or, si les maîtres rendront compte au Seigneur de tous ceux qui composent leur famille ; il est donc certain qu'après n'avoir choisi que des domestiques pieux, ils doivent les entretenir dans la piété par leurs bons exemples. Il est ordinaire aux serviteurs de copier leurs maîtres, et si l'on voit l'ordre, la paix, l'innocence, la piété régner dans une maison, il ne faut pas demander si le maître a de la religion ; la piété seule ose

paraître sous les yeux des chefs de famille craignant Dieu : le vice est forcé de se cacher. Mais s'il y a quelques maîtres édifiants, combien dont les coupables exemples pervertissent tous ceux qui leur sont soumis, quel ascendant n'a pas l'exemple d'un maître ou d'une maîtresse à qui l'on veut plaire, et dont on veut mériter la protection et les bienfaits?

Quel exemple pour des domestiques, qu'une vie de plaisirs, de jeu, de spectacle! Que ces conversations libres que l'on tient devant eux, que cet enjouement avec lequel on raconte ses faibles, ses intrigues et ses funestes succès; que ces longs repas où règnent l'intempérance et la licence!

Quel exemple pour des domestiques que ce mépris des lois de l'Eglise, dont ils sont témoins : que cette audace avec laquelle on fait gras et brave la sainte pénitence du carême!

Quoi de plus dangereux que ces discours téméraires qu'ils entendent sur la religion? Que ces doutes dont on se fait gloire; que ces railleries sacriléges de la piété et le mépris que l'on a pour les premiers pasteurs!

Quel scandale ne donne pas un père de famille qui n'assiste pas aux offices divins, et qui ne fréquente pas les sacrements?

Que dirai-je des maîtres et des maîtresses qui confient leurs faibles à leurs domestiques, qui en font les confidents de leurs passions, de leurs mystérieuses intrigues, et qui, par les coupables leçons qu'ils leurs donnent pour leur ménager l'occasion de commettre le crime, de perdre la vertu, sans en perdre les apparences, leur apprennent l'art funeste de séduire l'innocence et de se damner? Ah! je dirai que de tels maîtres sont plus dangereux que les tyrans mêmes. Ils font par leurs promesses des apostats de l'innocence, et les tyrans en faisaient des martyrs. Quoi! maîtres et maîtresses, vous devez être les apôtres de vos domestiques, et vous en êtes les séducteurs? Vous devez les porter à la vérité, et vous les portez au vice! Vous devez veiller à leur salut et vous travaillez à leur damnation! Ah! à qui vous comparerai-je? Aux infidèles; mais vous êtes plus coupables qu'eux, dit saint Paul. Les maîtres qui n'ont pas soin du salut de leurs domestiques, dit cet Apôtre, sont des chrétiens qui ont renoncé à la foi, et qui sont plus criminels aux yeux de Dieu que les infidèles mêmes : *Qui suorum maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* (*I Tim.*, V.)

Or, qui négligent plus le salut de leurs domestiques, qui le mettent plus en danger que ces maîtres, qui, au lieu de leur procurer de salutaires instructions, leur donnent des leçons du vice, et les portent à braver, par leurs coupables exemples, les lois de Dieu et de son Eglise?

Ecoutez saint Augustin (*Lib. de past.*, cap. 4), chefs de famille, qui devez en être les modèles, qui devez y faire servir Dieu, y mettre l'ordre, la décence et en corriger tous les vices. « Celui qui vit mal sous les yeux de ses domestiques, qui transgresse la loi de Dieu, et qui leur trace la route du crime, est un homicide qui leur fait perdre une vie mille fois plus précieuse que celle du corps : *Qui male vivit in conspectu eorum quibus præpositus est quantum in ipso est occidit*

Que les mauvais exemples des maîtres et des maîtresses sont dangereux! qu'ils font de fortes impressions sur des domestiques qui ne sont pas instruits et enracinés dans la piété!

Les habitudes, les vices de ce jeune homme qui l'accompagnent dans le tombeau et le conduisent à la réprobation viennent des mauvais exemples d'un maître libertin et débauché. Quelle innocence! Quelle candeur dans cette jeune fille quand elle est entrée au service de cette dame mondaine! Mais, témoin de sa conduite licencieuse, confidente de ses intrigues, le voile de la pudeur est tombé, et le crime n'a plus à ses yeux que le nom de faiblesse et de fragilité.

Ah! maîtres chrétiens, si vous voulez éviter les plus terribles châtiments que Dieu prépare à ceux qui perdent les âmes rachetées par le sang de son divin Fils, édifiez vos domestiques par l'exemple d'une vie chrétienne, et adoucissez leur servitude par votre douceur et votre modestie. Troisième obligation.

Quel est l'aveuglement de ces maîtres durs, hauts, impérieux? Est-ce donc pour leur faire violer les droits sacrés de la nature, les lois saintes du Seigneur, que la Providence les a élevés, et fait passer l'opulence dans leurs maisons? Cessent-ils d'être hommes parce qu'ils sont riches? Cessent-ils d'être sous le domaine de Dieu parce que des hommes leur sont soumis? Ah! que les maîtres portent leurs regards vers le ciel; qu'ils écoutent Jésus-Christ; qu'ils consultent leurs cœurs, et ils apprendront que c'est pour eux une obligation indispensable de traiter humainement leurs domestiques, et d'adoucir, par leur modestie, les peines de la servitude.

Ici l'Ecriture et les Pères nous développent de puissants motifs.

Saint Paul exhorte les maîtres à traiter humainement ceux qui les servent, à leur parler avec douceur, avec bonté, et à user d'indulgence lorsqu'ils ont fait quelques fautes; mais quels sont les motifs qui, selon cet Apôtre, doivent les porter à être doux, humains, affables? Les voici.

C'est, leur dit-il, que vous avez tous le même maître dans le ciel : *Scientes quia illorum et vester Dominus est in cœlis;* c'est que Dieu ne fait acception de personne : *Personarum non est acceptio apud Deum.* (*Ephes.*, VI.)

Deux grandes vérités de la religion qui font sentir aux maîtres la nécessité de traiter humainement leurs domestiques, de les aimer et d'adoucir leurs peines autant qu'il est en eux.

Dieu est leur maître aussi bien que de leurs serviteurs; maître doux, clément, patient; maître tout-puissant, éternel, qui ju-

gera ceux qui servent et ceux qui sont servis sur la terre.

Dieu ne fait acception de personne; ils ne seront donc pas distingués à ses yeux, si ce n'est par les vertus.

Le serviteur pieux qui aura servi Dieu dans ses maîtres recevra la couronne de gloire ; le maître qui se sera fait servir préférablement à Dieu sera condamné aux tourments éternels. Dieu seul sera grand au dernier jour du monde; les distinctions du siècle seront anéanties; les maîtres et les domestiques, les sujets et les rois, ceux qui commandent et ceux qui obéissent paraîtront tous de nouveau devant le tribunal du souverain Juge, et dans le nombre des élus combien de pauvres domestiques pieux et soumis! Dans le nombre des réprouvés combien de maîtres durs et superbes! Or, ces vérités ne sont-elles pas, dit l'Apôtre, de puissants motifs pour porter les maîtres chrétiens à traiter humainement et avec douceur ceux qui les servent sur la terre?

C'est sur ces mêmes principes, mes frères, que le Saint-Esprit ordonne aux maîtres d'aimer leurs domestiques comme eux-mêmes, et d'agir avec eux comme avec leurs frères : *Servus tibi est sit tibi quasi anima tua.* (*Eccli.*, VII.) La nature nous rendant tous égaux, la grâce nous appelant tous à la même gloire, c'est offenser la religion et la nature que d'être durs et inhumains envers ses serviteurs. Ah! dit saint Augustin (*De civit. Dei*, c. 16), les maîtres chrétiens qui font attention à ce qu'ils sont aux yeux de Dieu et à leur destinée éternelle doivent avoir plus de peine à commander que les domestiques à obéir.

En effet, les serviteurs dans la servitude trouvent dans l'exemple d'un Dieu fait homme un grand motif de consolation; il a été humble, soumis; il a dit qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir, *non venit ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX.)

Les maîtres qui sont dans l'élévation, l'opulence, ne peuvent donc se rassurer sur les dangers de leur état qu'en ne s'élevant pas au-dessus de leurs domestiques, qu'en les traitant humainement et avec douceur, puisqu'ils doivent envisager Jésus-Christ dans leurs serviteurs, dit saint Augustin (*in psal.* CXLIII), cet Homme-Dieu qui a choisi leur état préférablement à l'élévation.

Saint Paul veut réconcilier Onésime avec Philémon, son maître, qui en était mécontent : il lui écrit, mais que les termes qu'il emploie sont tendres, touchants! *Je vous conjure*, dit-il, *de lui pardonner et de le recevoir, non pas comme un domestique, mais comme moi-même, comme notre très-cher frère selon la chair et dans le Seigneur.*

Or, d'après tous ces principes qui établissent si clairement l'obligation de regarder nos domestiques comme d'autres nous-mêmes, et de les traiter humainement et avec douceur, que penser de ces maîtres emportés, violents, qui font tout craindre, tout trembler dans leur colère; auxquels une parole, un geste, une omission suffisent pour en venir aux dernières extrémités? de ces hommes dont on appréhende la présence, les regards, et qui, selon le langage du Saint-Esprit, sont semblables à ces lions en fureur que rien ne peut adoucir (*Eccli.*, IV); de ces maîtres durs qui ne veulent que les sueurs de leurs domestiques, qui les surchargent de travaux, qui ne leur accordent ni repos, ni délassement, qui les ménagent souvent moins que les animaux qui traînent le char de leur orgueil, et qui, semblables à Pharaon, ce maître cruel et impie, ne leur donnent seulement pas la liberté d'aller sacrifier au Seigneur, et de se trouver aux assemblées des fidèles; de ces maîtres hauts, fiers, dédaigneux, qui, oubliant leur néant, font sentir leur autorité à chaque instant, regardent leurs domestiques comme des hommes d'une autre espèce qu'eux, n'emploient que des termes méprisants, humiliants lorsqu'ils leur parlent, et semblent se faire un plaisir de leur faire sentir tout le poids de la servitude, et d'y attacher une ignominie qui n'y fut jamais. Car ce sont-là les défauts des hommes de fortune, de ces maîtres sortis de la poussière, de ces personnes que des biens nouvellement acquis mettent en état d'avoir plusieurs domestiques; enflées d'avoir des sujets elles croient follement ne pouvoir soutenir ce nouvel état que par la fierté et la hauteur; l'expérience qu'elles ont faite de la dépendance dans l'obscurité devrait les rendre douces et humaines, et elles sont les plus difficiles et les plus sévères.

Que penser, mes frères? Que tous ces maîtres, toutes ces personnes oublient leur origine et leur destinée, en traitant leurs semblables durement, en n'adoucissant point la servitude de ceux qu'ils doivent avoir pour société dans le ciel; comment ces maîtres durs et cruels auront-ils soin de leurs domestiques dans la santé et la maladie, puisqu'ils n'ont point de place dans leurs cœurs? C'est cependant encore une obligation indispensable.

Je ne m'arrête pas ici, mes frères, à vous prouver la nécessité de payer ses domestiques et à leur donner les gages dont on est convenu. Personne n'ignore cette obligation; malheur à ceux qui retiennent le salaire de l'ouvrier ou les peines des serviteurs; malheur à ceux-mêmes qui diffèrent de payer, et dont les délais font souffrir les créanciers. Après avoir prononcé ces oracles, le Saint-Esprit met ces hommes injustes au nombre de ceux qui ôtent la vie à leurs frères, et par conséquent nous fait connaître le crime de ces maîtres qui se font servir plusieurs années sans payer leurs domestiques; injustice qu'on ne croirait pas, si on ne voyait pas tous les jours des domestiques frustrés de leurs gages par la dissipation de leurs maîtres, qui sont devenus insolvables ou qui sont morts sans avoir mis ordre à leurs affaires.

Je m'arrête, mes frères, à des devoirs de tendresse, de charité et de justice, dont tous les maîtres ne sentent pas la nécessité, quoiqu'ils soient indispensables.

Devoirs de tendresse dans la santé; elle doit être ménagée, on doit y avoir égard; de là, l'attention à procurer à ses domestiques le repos nécessaire. Il ne faut point, dit saint Augustin (lib. I *Serm. Dom. in monte*, cap. 36), qu'un chrétien regarde ses serviteurs comme ses chevaux ou les autres animaux destinés à l'utilité de l'homme : *Non oportet christianum possidere servum, quomodo equum aut jumentum.* Nos domestiques sont des hommes comme nous, sont nos semblables, ce prochain que Dieu nous commande d'aimer comme nous-mêmes; par conséquent ils méritent notre attention, notre tendresse; il faut donc les nourrir, fournir à leurs besoins, ne pas les exposer aux dangers que l'on a soin d'éviter soi-même, leur accorder de temps en temps quelques douceurs quelques récréations, et leur prouver qu'on les estime et qu'on les aime selon le commandement de Dieu.

Mais où sont-ils ces maîtres tendres et compatissants? Leurs domestiques sont leurs frères, et ils ne craignent rien pour eux; ils les exposent aux injures du temps, aux accidents de la nuit pour se satisfaire : hommes de mollesse, de plaisirs, de bonne chère, on dirait qu'ils ont le droit de condamner leurs domestiques à la pénitence, aux jeûnes et à toutes les mortifications; hommes délicats, tout les incommode, et, selon eux, rien ne doit préjudicier à la santé de leurs domestiques; dès qu'ils ont la plus légère incommodité, il leur faut des médecins, tout est en alarme, et on voit sans être touché un domestique qui se traîne, accablé de douleur, pour faire son service; il faut qu'il tombe tout à fait pour qu'on y fasse attention, heureux encore si on en a soin dans la maladie.

Tout doit engager les maîtres chrétiens à avoir soin de leurs domestiques lorsqu'ils sont malades. La charité chrétienne, qui doit nous faire compatir aux maux de notre prochain, et nous mettre en état de dire avec l'apôtre saint Paul : *Je pleure avec ceux qui pleurent, je souffre avec ceux qui souffrent.*

Les paroles de Jésus-Christ, qui nous assure que c'est lui qui est malade, infirme, souffrant dans la personne de ce pauvre que nous visitons, que nous pansons que nous consolons, et qui doit, au dernier jour du monde, dans tout l'appareil de sa gloire et de sa majesté, faire l'éloge de ceux qui auront eu soin des malades, et couvrir d'une confusion éternelle ceux qui les auront abandonnés.

Les services que ces domestiques malades leur ont rendus; leurs peines, leurs veilles, lorsqu'ils étaient eux-mêmes seulement incommodés; la cause de leur maladie, qui est souvent d'avoir été surchargés d'occupations, d'avoir été exposés pour eux à un grand froid ou à un grand chaud.

Le spectacle touchant qu'ils ont sous leurs yeux, car je suppose ces domestiques malades dans leurs maisons, ils sont témoins de leurs faiblesses, de leurs douleurs, des progrès de la maladie; que de motifs pour engager des maîtres chrétiens à avoir soin de leurs domestiques lorsqu'ils sont malades, et à leur procurer avec tendresse les secours spirituels et corporels!

Les maîtres veulent-ils un modèle? Je ne saurais leur en présenter un plus beau et plus digne d'être imité que le centenier, dont Jésus-Christ a admiré et loué la foi et la conduite dans son Evangile.

Il va implorer le secours de ce divin Sauveur pour son domestique malade, il rend un hommage magnifique à sa divinité, à sa puissance, en confessant qu'une seule parole sortie de sa bouche suffit pour la parfaite guérison de son serviteur : voilà l'héroïsme de sa foi; voyons celui de sa tendresse et de sa charité envers son domestique malade; ses propres paroles nous en donneront une juste idée.

Seigneur, dit-il, mon serviteur est paralytique depuis longtemps, et il est étendu sur un lit de douleur que je lui ai fait dresser dans ma maison : *Domine, puer meus jacet in domo paralyticus et male torquetur.* (*Matth.*, VIII.)

Or, pesons toutes ces paroles, et nous verrons un grand modèle de tendresse, de générosité, de charité pour les domestiques malades. Heureux si tous les maîtres chrétiens l'imitaient!

1° C'est son serviteur qui est malade, *puer meus;* voilà donc un maître qui ne regarde point un domestique comme un homme qui ne doit nous intéresser qu'autant qu'il nous est utile, qu'il a de la force et de la vigueur pour nous servir à notre gré, mais comme son frère, puisque son état le touche, l'attendrit et le fait recourir avec zèle et avec ardeur à tous les moyens qui se présentent pour obtenir sa guérison.

2° Ce domestique est malade dans sa maison, *jacet in domo;* il le met donc au nombre de ses enfants, comme faisant une partie de sa famille; il ne l'abandonne pas à cause qu'il ne lui est plus utile; il ne l'envoie pas dans une maison étrangère, pour dérober à ses yeux un spectacle triste et touchant; on ne le porte point dans un hôpital, pour y vivre sur les fonds des charités publiques, après avoir donné ses forces et sa santé à un maître opulent.

3° Ce domestique était paralytique, *paralyticus*, et c'est ici où brillent la charité et la générosité de ce maître plein de foi; la maladie de son serviteur est une maladie longue, il peut demeurer dans son triste état plusieurs années, et il ne fallait pas moins que la puissance d'un Dieu pour le guérir dans un instant. Cependant il le gardait chez lui, ce domestique inutile a toujours une place dans son cœur; il ne pense pas aux dépenses, aux soins, aux peines, pourvu qu'il puisse le soulager.

Imitent-ils ce beau modèle, ces maîtres qui regardent les domestiques malades comme des misérables qui ne méritent ni leur attention, ni leur tendresse, et pour lesquels il est toujours temps de faire des remèdes et d'appeler les médecins?

Ces maîtres qui ne souffrent leurs domestiques malades dans un réduit obscur de

leurs maisons qu'à condition qu'ils ne les verront pas, qu'ils n'auront aucune communication avec ceux qui les approcheront, et qu'on ne leur en parlera seulement pas?

Ces maîtres, dont les ordres sont donnés pour transporter un domestique dans un hôpital, dans le moment même qu'il tombe malade, et pour lequel on croit avoir beaucoup fait, quand on a eu l'attention de le recommander?

Ces maîtres qui ne procurent aucuns secours spirituels à leurs domestiques malades, qui ne font aucune attention aux progrès de la maladie, et qui, après avoir négligé le salut de leur âme pendant leur vie, l'oublient encore après leur mort, et leur refusent leurs suffrages?

Ah! pourquoi les maîtres chrétiens se laissent-ils surpasser en tendresse et en charité par les païens mêmes? Pourquoi des étrangers sont-ils émus de compassion en voyant le malade de Jéricho souffrant et près d'expirer, et les prêtres et les lévites ne portent-ils que des regards stériles sur un spectacle si touchant pour l'humanité? Quel sujet de confusion pour des chrétiens dont la marque distinctive doit être la charité, l'amour du prochain!

Enfin, les maîtres doivent récompenser, selon leur état et leurs facultés, les services d'un domestique fidèle et laborieux.

On se plaint tous les jours dans la société que les bons domestiques sont rares, et cette plainte n'est que trop fondée; l'intérêt est presque le seul lien qui les attache, le respect, la soumission, le travail, l'attention à leurs devoirs sont des choses auxquelles ils manquent presque tous, comme je le montrerai dans le discours suivant.

Mais c'est d'après cette plainte si bien fondée, que j'exhorte les maîtres à récompenser les domestiques fidèles dont ils sont contents; car, plus ils sont rares, plus ils méritent d'être distingués et secourus dans leur vieillesse. Je ne parle point de ces domestiques inconstants, qui passent de maison en maison, qui aiment le changement, et ne s'attachent à aucun maître; de ces domestiques fainéants, arrogants, qui déplaisent aussitôt qu'ils paraissent, et qu'on ne garde qu'autant de temps qu'il en faut pour en avoir d'autres; de ces domestiques vicieux, justement suspectés de n'être pas fidèles, et auxquels on donne la liberté de s'en aller par compassion et par charité; de ces domestiques mêmes qui n'ont point de défauts essentiels, mais qui ne méritent point de récompense, soit par leur peu d'affection, soit par le peu de temps qu'ils ont servi.

Je parle de ces domestiques laborieux, fidèles, affectionnés, zélés pour les intérêts de leurs maîtres, touchés de leurs infirmités et tout de feu pour les secourir; car il s'en trouve qui ont toutes ces qualités; c'est pourquoi nous en voyons vieillir auprès de leurs maîtres; ils passent quelquefois des pères aux enfants, on se repose entièrement sur eux, ils ont toute la confiance, et quelquefois un ascendant sur l'esprit de leurs maîtres, qui fait craindre des enfants ou des héritiers

Or, je dis que ces domestiques anciens, qui ont vieilli dans le servive, doivent être récompensés, la reconnaissance, l'équité, la justice l'exigent : y manquer, lorsqu'on le peut, c'est manquer à un devoir essentiel.

Quoi de plus juste, que d'assurer une pension viagère à un domestique usé à notre service, qui nous a donné sa jeunesse, et auquel la tranquillité est absolument nécessaire?

Ira-t-il traîner ses membres languissants sous les yeux des personnes charitables, et mendier son pain, après nous avoir servi fidèlement et avec affection un grand nombre d'années? Ira-t-il dans un hôpital finir tristement sa carrière? Ah! où serait la reconnaissance? Où serait la justice? C'est cependant ce que nous voyons souvent.

On voit à la mort d'un maître, d'une maîtresse des domestiques désolés, ils gémissent, ils pleurent; ils pleurent la mort qui leur enlève leur ressource, leur soutien; ils gémissent sur leur état, qu'allons-nous devenir? Nous ne sommes plus en état de gagner notre vie! En vain entreprend-on de les consoler, le testament a été lu, ces anciens domestiques y sont oubliés, les héritiers ont donné leurs ordres, il faut qu'ils se retirent.

Or, ce maître, cette maîtresse ont-ils rempli les devoirs de la charité et de la justice en ne laissant rien à ces domestiques vieillis et usés à leur service? Non, mes frères!

Je sais que des héritiers, avides de ramasser une ample succession, ne goûteront pas cette morale, mais je sais qu'elle est pure et fondée sur les lois divines et humaines.

Mais avançons, chrétiens, et après vous avoir montré que la religion et la société vous imposent des obligations par rapport à vos domestiques, il faut montrer combien les maîtres qui ne les remplissent pas sont coupables selon les principes de la religion, et ce que la société attend d'eux pour le bon ordre et sa tranquillité.

Cette seconde réflexion devrait être la matière d'une seconde partie, mais comme j'ai été obligé de m'étendre beaucoup dans la première, et d'entrer dans des détails de morale très-nécessaires; je vous en donnerai seulement une idée, et je renfermerai tout dans un seul point.

Les maîtres étant solidement instruits de leurs obligations, il ne faut pas de grands raisonnements pour leur faire sentir combien ils sont coupables, lorsqu'ils ne les remplissent pas, et les suites funestes de leurs transgressions volontaires, et c'est ce que je vais faire en peu de mots.

Pour vous donner, chrétiens, une juste idée du péché que commettent les maîtres qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs domestiques, et vous en montrer les fruits funestes pour leur salut; il suffit

ue vous rappeler les oracles du Saint-Esprit que le royaume de Dieu et sa justice préside à toutes vos actions; malheur à ceux qui sont un sujet de chute à leurs frères, et qui les scandalisent; malheur à celui qui s'élève, parce qu'il sera abaissé; malédictions, feux éternels pour ceux qui auront méconnu et abandonné Jésus-Christ dans les pauvres et les infirmes.

Or, mes frères, il ne faut que méditer ces quatre vérités pour connaître toute l'étendue du crime des maîtres qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs domestiques; et combien ils sont coupables selon les principes du christianisme. Le ciel tient-il le premier rang, la religion préside-t-elle à leur choix, quand ils prennent à leur service des domestiques sans piété, sans mœurs, parce qu'ils ont des dehors qui leur font plaisir, et qu'ils ont tout ce qu'il faut pour satisfaire leur vanité ou leur cupidité?

Ne scandalisent-ils point leurs domestiques, quand leur conduite est un désaveu solennel de la morale évangélique, et que leurs pernicieux exemples les font gémir, ou les enhardissent à les imiter?

Prouvent-ils à leurs domestiques qu'ils sont disciples du Sauveur humilié, qu'ils respectent ses leçons et ses exemples, quand ils sont hauts, fiers, qu'ils leur font sentir une distance infinie entre leur obscurité et leur élévation, et qu'ils veulent en être les idoles?

Sont-ils persuadés que leurs domestiques sont aimés de Jésus-Christ dans leur servitude, et que refuser de les consoler, de les assister dans la maladie, c'est refuser Jésus-Christ même, quand ils les abandonnent? Ce sont pourtant là, mes frères, des vérités incontestables; il faut désavouer l'Evangile, ou convenir que les maîtres qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs domestiques sont bien coupables.

Mais, que de péchés, que de chutes, que de malheurs irréparables coulent encore de cette infraction des maîtres chrétiens comme de leur source!

Ces enfants pervertis, instruits dans la malice par ces domestiques corrompus qu'on a gardés chez soi, à cause que leur service était agréable; cette jeune personne déshonorée après avoir été séduite par ce serviteur qu'on aime à cause de son travail ou de ses talents.

Ces domestiques sages, vertueux, qui, enhardis peu à peu par les coupables exemples de leurs maîtres, sont devenus indévots, licencieux, impudiques, et des infracteurs intrépides des préceptes du Seigneur et de son Eglise.

Ces domestiques continuellement humiliés, abaissés, aiment-ils leur état? la religion les soutient-elle toujours? N'échappent-ils de leur bouche aucune plainte, aucun murmure, aucune malédiction? Leur rend-on aimable l'autorité sous laquelle la Providence les a soumis pour quelque temps. Sont-ils portés à la respecter, quand elle est si dure et si impérieuse?

Enfin des domestiques abandonnés dans la maladie ou dans la vieillesse, portés dans un hôpital, ont-ils une grande idée de la charité de leurs maîtres; reconnaissent-ils dans une conduite si dure, ces traits auxquels seuls Jésus-Christ a voulu qu'on reconnût ses vrais disciples?

Des péchés de toute espèce, des âmes perdues éternellement, des châtiments redoutables : voilà donc, selon les principes du christianisme, tout ce qui est imputé aux maîtres qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs domestiques, tout ce qui est préparé pour les punir. Jugeons d'après cela combien ils sont coupables aux yeux de Dieu et des hommes; car la société souffre de tous les désordres que les maîtres autorisent. On peut considérer les domestiques dans deux temps différents: lorsqu'ils sont dans le service, et lorsque lassés du service, ils s'établissent et prennent un état qui les rend libres. Or je dis, que dans tous ces temps, la société souffre et se ressent des vices qu'on a autorisés dans les domestiques, et des mauvais exemples qu'on leur a donnés.

Qui soutient la société? Qui fait sa beauté, son ornement? Ne sont-ce pas tous les membres qui la composent?

Les riches et les pauvres, les savants, les ignorants, ceux qui commandent, ceux qui obéissent, tous concourent en remplissant leurs devoirs selon leur état, à sa gloire, à son harmonie.

Il est donc de conséquence que ces différents corps qui font la société ne se corrompent point, que les mœurs soient pures, honnêtes, que la crainte de Dieu fasse éviter le mal, que la religion préside à toutes les actions, afin que les puissances soient respectées, l'innocence en sûreté, et que l'ordre et la tranquillité règnent partout.

Or, est-ce dans les maisons de ces maîtres sans religion, sans mœurs, que les domestiques qui font un corps considérable dans ce royaume par leur multitude, puiseront les vertus et les mœurs qui font le chrétien et le bon citoyen?

Quelles écoles que les maisons de certains riches, de certains grands du siècle! Et ne serait-ce pas un prodige d'y voir des domestiques sages et vertueux?

Qu'offrent-elles à nos yeux, sinon des hommes oisifs, vicieux, intempérants, orgueilleux, et dont on redoute les attroupements, aussi bien que les mœurs?

Or, ces maîtres rendent-ils un bon service à la société, en honorant de leur livrée de tels sujets, en les soutenant et les fortifiant même par leurs exemples? Ne répondent-ils pas de toutes les scènes qui troublent sa tranquillité et son repos? Ne participent-ils pas aux intempérances, aux débauches, aux intrigues qu'ils commettent? Ne sont-ils pas la cause du scandale qu'ils donnent, des dettes qu'ils contractent à leur exemple, du déshonneur et de la honte dont ils couvrent celles qu'ils séduisent et corrompent?

Ah! les maîtres qui gardent des domestiques vicieux, ou qui les portent au vice par

leurs exemples, font plus de mal à la société qu'ils ne pensent; elle souffre et se ressent de leurs mœurs corrompues. Mais représentons-nous ces domestiques pervertis par les exemples de leurs maîtres, lorsqu'ils les quittent pour se fixer, prendre un état, se marier, quels hommes dans la société! Quels citoyens! Quels maris! Quels pères! Quels maîtres à leur tour, s'ils ont jamais quelques domestiques! Ne serait-ce pas un prodige, si, accoutumés à l'oisiveté, à la bonne chère, à railler la piété, à braver les châtiments que mérite le péché, ils devenaient tout à coup sages, vertueux, laborieux, bons maris, bons pères de famille, bons citoyens, et surtout un chrétien fervent, soumis, édifiant?

Ah! le Saint-Esprit nous apprend qu'on quitte difficilement la route qu'on a tenue dans sa jeunesse: malheur à ceux qui font entrer leurs frères dans les sentiers de l'iniquité; ils arriveront tous au terme où ils conduisent, c'est-à-dire à la perdition.

C'est donc avec raison, mes frères, que j'ai dit, que les principes de la religion et le bien que la société attend de tous les membres qui la composent, condamnent tous ces maîtres qui ne remplissent pas leurs obligations envers leurs domestiques.

Heureux les maîtres chrétiens, qui pensent qu'ils ont un maître dans le ciel, qui est aussi celui de leurs domestiques; ils remplissent leurs obligations et recevront la récompense promise aux économes fidèles, qui est la gloire éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXIV.

LES DEVOIRS DES DOMESTIQUES ENVERS LEURS MAÎTRES.

Servi, obedite per omnia dominis carnalibus': non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes sed in simplicitate cordis, timentes Deum. (*Coloss.*, XII.)

Serviteurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres temporels, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu.

Saint Paul en marquant les devoirs de ceux que la Providence assujettit à des maîtres sur la terre, présente en même temps les motifs les plus capables d'adoucir leurs peines, et de les porter à remplir leurs obligations avec zèle et avec fidélité.

Serviteurs, vous êtes soumis à d'autres hommes, vous servez vos semblables, vous êtes dans la dépendance pour l'ordre et l'harmonie de ce vaste univers. Il faut que les uns commandent et les autres obéissent: c'est pourquoi Dieu vous ordonne d'obéir à ceux que vous servez: *servi, obedite:* mais ce qui doit vous animer, vous consoler, c'est que ceux que vous servez ne sont vos maîtres que pour un temps: ils passeront aussi bien que vous sous le domaine du souverain Maître que vous avez dans le ciel: *dominis carnalibus:* votre servitude est passagère, cet état humiliant ne durera pas toujours, la liberté que Jésus-Christ vous a acquise par son sang, a brisé les liens d'un esclavage plus honteux, celui du démon. En servant, vous êtes libres, parce que vous êtes à Jésus-Christ, vous êtes les frères de ceux que vous servez, comme chrétiens et héritiers comme eux d'un royaume éternel; ils sont vos maîtres pendant un temps, et vous devez leur être soumis: mais ce sont vos maîtres temporels, qui ont Dieu comme vous pour maître et rémunérateur: *dominis carnalibus.*

Ayez donc la crainte du Seigneur dans votre service, remplissez vos devoirs avec affection, avec zèle, avec fidélité: *timentes Deum.*

Ah! il ne tient qu'à vous de rendre votre état doux et consolant. aimez-le puisque Dieu vous y veut, n'ayez à vous reprocher ni oisiveté, ni révolte, ni murmures, ni plaintes, ni rapines; des domestiques vraiment affectionnés, obéissants, laborieux, fidèles, sont toujours distingués; les maîtres les plus durs leur rendent justice; Dieu les bénit, les console; et comme c'est véritablement régner que de servir le Seigneur, on peut dire que de tels domestiques sont des souverains dans la servitude même, puisqu'ils règnent sur leurs passions

Les maîtres eux-mêmes, dit le Sage, rendent hommage à leurs vertus: *Servo sensato liberi servient.* (*Eccli.*, X).

Mais il est peu de domestiques qui connaissent leurs obligations et en sachent toute l'étendue: le défaut du plus grand nombre, est de ne travailler, de n'être exact qu'autant qu'ils sont gênés, et que l'œil du maître est fixé sur eux, comme parle l'Apôtre: *ad oculum servientes*, de ne s'attacher qu'à plaire par un certain caractère, docile, amusant, qu'à s'insinuer dans le cœur par la souplesse, l'adulation, et quelquefois les louanges qu'ils donnent aux plus grands défauts: *hominibus placentes.*

De là, tant de prévarications dans le service qu'ils se permettent: l'intérêt, l'oisiveté, la négligence, les rapines, les murmures secrets, l'abus de la confiance.

De là, le goût qu'ils ont pour demeurer dans ces maisons où il n'y a presque point d'occupation, où l'on joue, où les plaisirs règnent, où les maîtres ne veillent point à leurs intérêts, et où, comme ils disent, l'on fait ce que l'on veut.

Or, ces domestiques n'ont point la crainte de Dieu; car s'ils l'avaient, ils rempliraient leurs obligations que je réduis à quatre, et qui feront tout l'ordre de ce discours. Les domestiques doivent à leurs maîtres, le respect, l'obéissance, le service, la fidélité: voilà le sujet de quatre réflexions, et tout l'ordre que je garderai dans cette instruction.

Les maîtres représentent Dieu dans leur famille, dit Tertullien (*Apologet.*, cap. 3): *Dominum Dei vicem dicam;* comme ils en sont les chefs, les pères, l'ordre établi de Dieu demande qu'on les respecte, et qu'on les honore.

C'est pourquoi saint Paul, écrivant à Timothée, lui dit: Apprenez à tous les domestiques qu'une de leurs principales obligations est d'honorer et de respecter leurs maîtres: *Servi dominos suos omni honore dignos arbitrentur.* (*I Tim.*, VII.)

Pour un domestique chrétien et craignant Dieu, il n'est donc pas nécessaire qu'un maître ait un ton sévère, des manières hautes, qu'il fasse sentir sa grandeur, son rang, et la distance infinie qu'il y a entre son domestique et lui : pour être honoré et respecté, il suffit que Dieu lui commande et lui en fasse un précepte.

Mais en quoi consiste ce respect que les domestiques doivent avoir pour leurs maîtres? Comment peuvent-ils prouver qu'ils les respectent? Le voici, mes frères.

A les honorer comme leurs supérieurs, à leur parler comme à leurs supérieurs, à ne point abuser de leur caractère bon et facile, à ne point critiquer leurs actions, à ne point divulguer leurs défauts.

Un domestique orgueilleux se croit en droit de se mesurer avec son maître; semblable à l'ange rebelle, il veut sortir de son état, s'élever et se croire plus digne de l'élévation que celui que Dieu a élevé au-dessus de lui.

Or, n'est-ce pas là, mes frères, manquer au précepte de Dieu, oublier son état, sa dépendance, et refuser d'honorer ceux auxquels la Providence nous a assujettis.

Tant que vous êtes dans le service, domestiques qui m'écoutez, vos maîtres sont vos chefs, vos supérieurs : vous devez donc, sans faire attention, ni à leur naissance, ni à la vôtre, les honorer, les respecter.

Vous êtes des enfants de famille, dites-vous, que la dissipation d'un père ou certains événements malheureux ont plongés dans la misère; il vous est bien dur de ramper sous un homme d'une naissance obscure, que la fortune a favorisé et élevé; mais, mes chers frères, qui a présidé à tous ces événements? N'est-ce pas la Providence, qui abaisse, qui élève? N'est-ce pas Dieu? Il ne faut donc pas faire attention à ce que vous avez été, mais à ce que vous êtes : à ce qu'ont été vos maîtres, mais à ce qu'ils sont : ils sont vos supérieurs, vous devez donc, pour obéir au Seigneur, les honorer, les respecter. Si l'on n'était pas obligé de respecter ses supérieurs, quand ils ne sont pas nés riches, grands, et qu'ils ne sont parvenus aux places qu'ils occupent que par leurs talents, le crédit, certains heureux événements, selon le monde, où serait la subordination, l'ordre? Dans quel avilissement ne ferait-on pas tomber les plus grands personnages?

C'est pourtant le péché de certains domestiques, follement occupés de ce que leurs ancêtres étaient autrefois; ils parlent avec mépris de la naissance de leurs maîtres ou de leurs maîtresses, ils raillent en secret les parents qui sont restés dans l'obscurité, la nouvelle époque de leur fortune, et peut-être l'air emprunté avec lequel ils la soutiennent. Or, voilà un péché contre le précepte du Seigneur, qui commande d'honorer ses maîtres et de les respecter.

Dira-t-on que ce domestique regarde son maître comme son supérieur, quand il ne reconnaîtra en lui qu'une préférence de la fortune qui l'a abandonné, et dont il se croit plus digne, quand il se mettra au-dessus de lui pour la naissance et le mérite, et quand il ne voudra pas reconnaître en lui un chef, un père de famille qui représente Dieu, et que Dieu lui commande d'honorer et de respecter?

Si vous voulez donc, mes chers frères, remplir vos obligations envers les hommes auxquels la divine Providence vous a assujettis, il faut commencer par les honorer comme vos supérieurs, comme des personnes placées par Dieu même au-dessus de vous; et c'est ce que vous ne ferez point, si l'orgueil domine dans votre cœur; car c'est ce vice qui règne dans tous les états, dans les pauvres comme dans les riches, qui fait haïr la dépendance, et fait refuser l'honneur à qui il est dû

Ce respect pour vos maîtres doit encore éclater dans vos paroles et vos discours.

Je n'approuve point la hauteur de ces maîtres qui intimident leurs domestiques, et qui croient paraître plus grands en paraissant inaccessibles: on peut se faire respecter, sans se faire redouter; on peut par un air gracieux et affable, enhardir un domestique timide, sans l'autoriser à manquer à ce qu'il doit.

Mais je ne saurais trop me soulever contre ces domestiques hauts, insolents, libres, brusques, qui ne mesurent point leurs termes, lorsqu'ils parlent à leurs maîtres ou à leurs maîtresses, qui semblent braver leur autorité par leurs réponses hardies, ou défier leur colère par le mépris qu'ils font de leurs remontrances ou de leurs ordres.

Il y a un ton, un air, une modestie qui annoncent le respect des inférieurs pour leurs supérieurs, lorsqu'ils leur parlent.

Les grands mêmes savent si bien adoucir leur ton, composer leur maintien, sentir leur dépendance lorsqu'ils parlent au souverain : pourquoi donc, serviteurs que Dieu a assujettis à d'autres hommes, manqueriez-vous à respecter vos maîtres, et croyez-vous être innocents, lorsque vous leur répondez avec hauteur, et que vous comparez leurs fautes aux vôtres? Or, voilà le crime du grand nombre des domestiques: de là, ces colères, ces emportements, ces violences, et quelquefois les excès auxquels ils portent leurs maîtres : de là, ces plaintes portées contre des serviteurs insolents dans un premier mouvement, et qui leur attirent les châtiments les plus sévères et les plus humiliants

Si vous sentiez votre dépendance, si vous mesuriez vos termes, si un ton doux, humble, un air modeste accompagnaient vos discours, vous désarmeriez les maîtres les plus hauts, et ne violeriez pas le précepte du Seigneur qui vous commande de les respecter.

Que dirai-je encore de ces filles que la bienveillance de leurs maîtres portent à mépriser leurs maîtresses, et qui, soutenues, enhardies par les applaudissements d'un mari indifférent, veulent figurer avec elles pour le commandement; de ces Agars qui les

affligent par des railleries et des reproches; et qui se croient tout permis, parce que rien n'alarme plus leur conscience? Ces scènes ne sont malheureusement que trop communes, et il ne se trouve pas toujours des Abrahams qui vengent l'autorité de leur femme méprisée, ni des anges pour leur faire sentir leur faute, et les obliger à les réparer.

Ce qui porte souvent les domestiques à perdre le respect envers leurs supérieurs, est ce qui devrait le plus les porter à les respecter : un caractère doux, facile, une humeur égale, un génie simple, bon, une espèce de répugnance à commander, à se faire servir, à reprendre un air familier, des témoignages d'amitié, de satisfaction; des promesses, certains égards : en voilà assez pour enfler le cœur d'un domestique qui ne craint point Dieu; il se croit nécessaire, important : l'amitié de ses supérieurs lui fait oublier le respect qu'il leur doit.

Or, mes chers frères que la Providence a assujettis à d'autres hommes, n'êtes-vous pas bien coupables, lorsque vous ne les respectez pas? Les qualités du cœur et de l'esprit qui doivent vous les faire aimer, sont-elles donc des titres pour ne pas les respecter? Est-ce pour vous rendre hauts et insolents qu'ils se familiarisent avec vous? Et ce qu'ils font selon le commandement de Dieu pour adoucir les peines de la servitude, doit-il vous porter à en violer un des plus essentiels devoirs?

Faut-il, pour vous soumettre, vous faire sentir continuellement votre dépendance? Et vos maîtres ne peuvent-ils pas vous parler en amis, sans que vous leur parliez en égaux, et peut-être avec moins de douceur qu'à vos égaux?

Un autre péché des domestiques, par rapport à ce devoir que Dieu leur impose, c'est de critiquer les actions de leurs maîtres et de divulguer leurs défauts.

Quoi de plus opposé au respect que les inférieurs doivent à leurs supérieurs, que cette censure que les domestiques font de toutes leurs actions entre eux? On dirait qu'ils ne sont à leurs gages, qu'ils n'ont une retraite chez eux, qu'ils ne sont nourris que pour examiner de plus près leur conduite, peser leurs paroles, faire attention aux amis qu'ils voient, aux visites qu'ils reçoivent, aux bruits, aux querelles, aux mécontentements qui arrivent entre l'époux et l'épouse, les pères et les enfants; tout devient la matière de leurs critiques et de leurs conversations, surtout pendant leur repas qu'ils ont soin d'allonger, et qu'ils regardent comme le temps le plus propre à répandre leurs plaintes, à satisfaire leur malignité, à relever les défauts de leurs maîtres. Quand les domestiques n'ont pas la crainte de Dieu, on n'a pas de plus dangereux ennemis dans sa maison; la curiosité qui leur est naturelle, les rend des espions redoutables, à portée de tout voir, de tout entendre, de tout examiner : que doit-on en attendre, s'ils n'ont pas pour leurs maîtres qu'ils servent le respect que Dieu leur ordonne de rendre à ceux qu'ils servent sur la terre? Heureux s'ils ne vont pas jusqu'à médire de leurs maîtres et de leurs maîtresses et de divulguer leurs défauts!

C'est cependant ce que nous devons attendre de ces domestiques qui n'ont pas la crainte de Dieu; ils nous déchireront étant même à notre service, il nous déchireront lorsqu'ils n'y seront pas. Par quelle voie sait-on dans tout un quartier ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille? Le caractère du mari, celui de la femme; les projets d'une alliance, d'un établissement; si la prodigalité y règne ou l'avarice, la piété ou la licence : la retraite ou la dissipation; si la fortune est solide ou chancelante; les personnes que l'on voit, les repas que l'on donne, les amusements que l'on prend, l'heure du coucher, du lever, n'est-ce pas par la bouche des domestiques? Se font-ils un scrupule de dire ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent : et quelquefois ce qu'ils ne font que s'imaginer sur un léger soupçon?

Il y a dans un quartier certains endroits où les domestiques s'assemblent, et sous prétexte de dire comment ils sont, ils disent tout ce que les autres font.

Or, est-ce là respecter ses maîtres, que de les donner ainsi en spectacle? Et si les médisants sont en abomination aux yeux de Dieu, selon saint Paul : qu'êtes-vous, domestiques, qui abusez de la confiance qu'on a en vous, pour écouter, examiner et divulguer au dehors ce qui se passe dans l'intérieur d'une famille que vous devez respecter?

Mais que dirai-je encore de ces domestiques, qui répandent avec satisfaction, quand ils sont sortis, le criminel trésor des imperfections et des fautes qu'ils ont amassés chez leurs maîtres, qui font des détails de tout ce qui peut les faire mépriser et haïr? Ah! je dirai que ces domestiques n'ont point la crainte de Dieu, parce qu'ils doivent toujours à leurs maîtres le respect et l'obéissance. Seconde obligation des domestiques.

Saint Paul fait expressément un précepte aux domestiques d'obéir à leurs maîtres et à leurs maîtresses, en toutes choses : *Servi, obedite per omnia;* il marque à Tite de leur apprendre que cette soumission doit s'étendre sur toutes les choses qu'ils leur commandent, afin de ne point leur déplaire : *In omnibus placentes;* qu'ils doivent obéir promptement, avec allégresse, ne point résister, apporter d'obstacles : *Non contradicentes.* (*Tit.*, II.)

Saint Pierre dit que la crainte du Seigneur doit être le principe de cette soumission, de cette obéissance recommandée aux domestiques : *subdite in omni timore Domini :* qu'ils doivent cette obéissance, cette soumission, non-seulement aux maîtres chrétiens, bons, vertueux, mais encore aux païens s'ils sont à leur service : *Non tantum bonis sed etiam discolis* (I *Petr.*, II.)

Voilà des oracles, mes frères, qui prouvent que l'obéissance que nous vous recomman-

dons n'est pas une obligation que nous vous imposons de nous-mêmes, mais un précepte du Seigneur : c'est la crainte de lui déplaire, qui doit vous rendre soumis et obéissants.

A Dieu ne plaise, mes chers frères, que nous nous plaisions à exagérer votre dépendance, et à vous faire plier sous un joug humiliant que le Seigneur ne vous impose pas lui-même : nous connaissons trop la grandeur de votre dignité dans l'ordre du salut, la précieuse liberté que Jésus-Christ a acquise aux enfants de son Eglise ; votre destinée éternelle pour nous élever au-dessus de vous et vous glorifier dans votre assujettissement.

Ministres d'un Dieu qui a été soumis et obéissant jusqu'à la mort, si nous vous recommandons l'obéissance à vos maîtres, c'est parce qu'il nous l'ordonne ; ce n'est pas pour avoir le plaisir d'être obéis par ceux qui nous servent : c'est pour vous instruire de vos obligations, et non pas pour nous satisfaire ; c'est pour plaire à Dieu, et non pas pour flatter les hommes qui vous commandent.

En effet, chrétiens, si cette obéissance n'était pas recommandée tant de fois et si expressément dans les livres saints ; si les apôtres n'avaient pas marqué clairement et en termes précis cette obligation des domestiques ; s'ils n'avaient point assuré que c'était la volonté de Dieu, l'ordre établi par sa sagesse, les domestiques pourraient penser, quoique sans fondement, que nous nous plaisions à leur représenter leur dépendance, à l'exagérer même.

Mais pouvons-nous leur cacher, en les instruisant, les obligations que Dieu leur impose ?

Ne la prêchons-nous pas, cette obéissance aux enfants, aux inférieurs, aux sujets, à tous les chrétiens ? Ne disons-nous pas que les enfants doivent obéir à leurs parents, les inférieurs à leurs supérieurs, les sujets à leurs souverains, les fidèles à l'Eglise, à leurs pasteurs ?

Pourquoi donc, mes chers frères, trouveriez vous à redire que nous vous prêchions la soumission aux volontés, aux ordres de vos maîtres ? Pourquoi croiriez-vous que nous ayons un autre intérêt que celui de votre salut, lorsque nous vous disons que vous êtes obligés d'obéir ?

Quelle confusion dans la société ! Où en serait la beauté, l'ordre, l'harmonie sans cette subordination ? Quelle autorité que celle que l'on pourrait mépriser ? Que servirait-il d'être établi par la Providence pour commander, si l'on peut être désobéi sans crime ?

Il n'en est pas ainsi, mes frères : Dieu qui a, depuis le péché, assujetti des hommes à d'autres hommes, veut que les inférieurs obéissent à leur supérieurs : leur désobéir, c'est résister à l'ordre établi de Dieu, c'est se rendre coupables à ses yeux.

Mais après avoir prouvé aux domestiques la nécessité d'obéir à leurs maîtres, il est nécessaire de les instruire sur les seules circonstances où ils doivent désobéir : non par un esprit de révolte, d'indépendance, mais par un esprit de religion et de crainte de Dieu : et c'est ce que je vais faire, en suivant exactement la doctrine de l'Eglise et les principes de la morale qu'elle a enseignée dans tous les siècles.

Quand saint Paul dit : Serviteurs, obéissez à vos maîtres en toutes choses, *per omnia*, il entend tout ce que les maîtres ordonnent pour l'ordre, le gouvernement de leurs familles, tout ce qui regarde les soins, les intérêts temporels, tout ce qui regarde le spirituel pour la régularité, la piété, la gloire de Dieu : tout ce que l'on peut faire sans violer la loi, sans blesser la conscience, sans exposer son âme à la damnation ; enfin tout ce qui ne nous est pas clairement défendu par un Dieu qui peut tout à la fois précipiter nos corps et nos âmes dans les feux éternels.

Or, ces principes posés, les domestiques ne doivent pas obéir à leurs maîtres, quand ils leur ordonnent de faire quelque chose défendu clairement par la loi de Dieu, ou d'omettre des choses expressément commandées.

Ici il ne suffit pas d'avoir des doutes, d'être autorisé par le sentiment, l'opinion de quelques auteurs ; l'exemple de certaines personnes graves, distinguées, éclairées même, pour être innocents, en désobéissant à ses supérieurs ; cette morale autoriserait la révolte, la résistance, l'Eglise n'aurait plus que des enfants rebelles, le roi que des sujets révoltés, les maîtres que des domestiques désobéissants : sous prétexte de religion, de conscience, on résisterait aux puissances spirituelles et temporelles.

Il faut, pour refuser d'obéir à un maître, à des supérieurs, que la chose qu'ils nous ordonnent soit expressément contraire à la loi de Dieu. Voici un exemple qui rendra cette décision sensible.

Antiochus veut forcer les Juifs à lui obéir : c'est un roi puissant, redoutable, qui accompagne ses édits de l'appareil effrayant des plus cruels supplices : mais qu'exige-t-il des Juifs, une infraction publique et solennelle de la loi que Dieu leur a donnée par le ministère de Moïse ? Il fait un commandement opposé à celui du Seigneur, en voulant qu'ils mangent les viandes défendues par la loi : voilà deux commandements, celui de Dieu, celui du prince : on ne peut pas obéir au prince sans désobéir à Dieu ; on ne peut éviter les supplices dont il menace, qu'en méritant ceux que le Seigneur prépare aux infracteurs de sa loi ; or, c'est alors qu'il n'y a point à balancer, il faut désobéir à l'homme et obéir à Dieu et dire comme le courageux et fidèle Machabée : Je ne veux point obéir aux commandements du prince, mais au commandement de Dieu : *Non obedio præcepto regis, sed legis.* (II *Machab.*, VII.) Vous voyez que ce pieux Israélite n'oppose que la loi du Seigneur à la volonté du prince : c'est elle seule qui l'empêche d'obéir, c'est dans ces seules circonstances qu'on est innocent en désobéissant et que l'on serait coupable

en obéissant; c'est alors que l'on peut se servir de cette réponse des apôtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (*Act.*, V); c'est alors que l'on met en pratique la divine leçon de Jésus-Christ : Ne craignez point les hommes qui veulent par leurs menaces vous faire offenser votre Dieu; ils n'ont du pouvoir que sur les corps, mais craignez le Tout-Puissant, l'Éternel qui prépare des supplices qui ne finiront jamais aux corps et aux âmes de ceux qui lui désobéiront.

Ne redoutez point la fureur des tyrans mêmes, dit saint Augustin (*in psal.*, LXXV); ils sont terribles, il est vrai, parce qu'ils peuvent abuser de leur puissance : *terribiles sunt reges terræ;* mais Dieu, qui est au-dessus d'eux, doit bien plus nous faire trembler si vous lui désobéissez, puisqu'il fait trembler lui-même les rois et les puissants de la terre qui lui résistent : *sed ille super omnes qui terret reges terræ.*

Mais vous voilà suffisamment instruit des seules circonstances où vous devez refuser d'obéir à vos maîtres, et leur représenter avec modestie la loi du Seigneur.

Veulent-ils vous rendre les confidents et les ministres de leurs crimes? Veulent-ils vous séduire et vous faire perdre votre innocence pour satisfaire leurs coupables désirs? Veulent-ils vous faire entrer dans leurs vengeances et coopérer au mal qu'ils veulent faire à leurs ennemis? Veulent-ils que vous les serviez dans leurs intrigues, que vous portiez les lettres qui les nouent et annoncent le moment et le lieu favorable où ils pourront jouir d'une funeste liberté et commettre le crime? Veulent-ils vous faire transgresser les saintes lois du jeûne et de l'abstinence, vous inspirer du mépris pour l'autorité de l'Eglise et la doctrine qu'elle vous a enseignée? Veulent-ils vous empêcher de sanctifier les jours consacrés au Seigneur, de vous confesser à des prêtres approuvés; alors, non-seulement ne leur obéissez pas, mais quittez-les : votre salut est en danger avec de tels maîtres.

Que les gages, que les profits, que les douceurs, les agréments que vous y avez ne vous flattent pas; que leurs promesses, que l'établissement qu'ils vous font envisager, que les legs qu'ils doivent vous faire dans leurs testaments, ne vous séduisent pas; que vous serviraient tous ces avantages temporels, si vous perdez votre âme? Voilà les circonstances où vous serez innocents en n'obéissant pas. Dans toutes les autres, il faut obéir promptement, sans résister et avec douceur.

Voulez-vous, domestiques qui m'écoutez, un beau modèle de l'obéissance que vous devez à vos maîtres? Faites attention à celle des serviteurs du centenier; elle a tous les caractères qui peuvent la rendre parfaite : elle est prompte, elle est entière : Seigneur, dit-il à Jésus-Christ, après s'être anéanti devant lui, et fait hommage à sa puissance, à sa divinité, quoique j'aie des supérieurs et des personnes au-dessus de moi, qui ont droit de me commander, et auxquels je suis obligé d'obéir, j'ai cependant sous mon autorité des hommes qui me sont soumis, auxquels je donne des ordres, et qui m'obéissent. Je dis à l'un, faites cela, et il le fait : *Fac hoc et facit;* à l'autre, allez dans tel endroit, et il va : *vade, et vadit;* à celui-ci, venez, et il vient : *veni, et venit.* (*Matth.*, VIII.)

Voilà donc un maître qui loue hautement l'obéissance de ses serviteurs, qui en fait l'éloge; et en effet, ses ordres sont exécutés sur-le-champ, on s'applique à l'ouvrage qu'il commande, on va où il envoie, on vient dès qu'il appelle.

On ne voit ni réponses, ni difficultés, ni lenteur, ni résistance; le commandement est suivi de l'obéissance.

Imitez-vous ces serviteurs dociles, domestiques qui m'écoutez? Respectez-vous comme eux les ordres de vos maîtres? Est-ce assez qu'ils vous fassent connaître leur volonté, pour que vous vous y conformiez?

Vous appliquez-vous sur-le-champ à l'ouvrage qu'ils vous indiquent? Allez-vous fidèlement dans les endroits où ils vous envoient? Répondez-vous aussitôt qu'ils vous appellent? Ne les fâchez-vous pas par vos lenteurs, vos délais? Ne résistez-vous pas, ne faites-vous pas des difficultés, lorsqu'il s'agit d'une occupation qui n'est pas de votre goût, ou d'une commission qui vous déplaît?

Car ce sont là les défauts des domestiques qui n'ont pas la crainte du Seigneur; ils murmurent, ils résistent avant d'obéir, il faut souvent des menaces pour les soumettre : ils n'obéissent aisément, promptement, que dans les choses qui sont de leur goût, de leur choix, qui leur plaisent; ils font mal, avec chagrin et en murmurant, celles qu'on les force de faire : ces domestiques indociles rendent-ils à leurs maîtres le service qu'ils leur doivent? Non sans doute : c'est cependant la troisième obligation imposée par le Seigneur à ceux qu'il a assujettis à d'autres hommes.

Il ne tient qu'aux domestiques chrétiens de se rendre libres dans la servitude même, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, c. 75); qu'ils soient vertueux, qu'ils pratiquent la loi de Dieu, qu'ils servent Jésus-Christ dans leurs maîtres, alors toutes les peines, toutes les humiliations, toutes les amertumes de la servitude disparaîtront. Agréables à Dieu dans leur état, ils y goûteront toutes les douceurs de la liberté que le Sauveur nous a acquise par son sang : il n'y a que l'esclavage du péché qui soit dur et humiliant : *Servitutem quodam modo liberam facient.*

Le domestique qui sert son maître avec affection, et qui lui rend tous les services qu'il a droit d'attendre de lui, quoiqu'il soit assujetti à des maîtres temporels, et dans la servitude selon les hommes : aux yeux de Dieu, dit saint Ambroise (*in Epist. ad Coloss.*, III), ce n'est pas le serviteur d'un faible mortel, c'est un serviteur de Jésus-Christ, un héritier de son royaume : *Si bene egerit*

non erit apud Deum servus hominis, sed servus Christi.

Que votre foi, mes chers frères, vous élève donc au-dessus de la terre où vous êtes pour un temps assujettis à des hommes comme vous, à vos frères dans l'ordre de la religion.

Si vous ne faites attention qu'aux maîtres temporels que vous servez, vous trouverez votre état humiliant, le service vous paraîtra dur, et vous n'en remplirez pas moins les devoirs comme il faut. Mais ne vous arrêtez pas aux maîtres que vous servez; ne dites pas : Il est affligeant d'être sous la domination de ses semblables, dit saint Chrysostome (hom. 4 *in Moral., in cap.* II *Epist. ad Titum*) : *Noli inspicere qui ejusmodi es quod homini servias* ; mais pensez que c'est Dieu que vous servez dans ces maîtres temporels : *sed Deo te servire existima.*

C'est lui qui vous a placés dans cet état ; c'est lui qui vous veut dans l'assujettissement ; c'est lui qui vous ordonne de les servir avec affection, avec zèle ; c'est lui qui vous récompensera, si vous remplissez les devoirs d'un serviteur chrétien, que la foi anime, que l'espérance d'une couronne immortelle soutient, et que la charité rend victorieux de tous les obstacles.

Ces saints docteurs ne donnent-ils pas, mes frères, les motifs les plus consolants et les plus capables de porter les domestiques à rendre à leurs maîtres le service qu'ils leur doivent?

Prenez bien garde, mes très-chers frères, que le service que vous devez à vos maîtres ne consiste pas précisément dans ces occupations indispensables auxquelles vous ne sauriez manquer sans secouer le joug de la servitude. On ne garde pas des serviteurs inutiles et tout à fait oisifs; mais vous devez servir vos maîtres avec affection, avec attention, avec zèle.

Un domestique qui aime son maître le sert plus par inclination que par intérêt; il s'attache à lui pour lui être utile, aussi bien que pour subsister; sa santé, ses infirmités, ses peines, ses chagrins, ses succès, ses joies, tout le touche, tout l'intéresse : c'est de cette affection du cœur que coulent ces soins, ces empressements, ces alarmes, ces craintes; lorsqu'il est malade, on voit un cœur qui compatit, qui se livre aux fatigues, aux veilles : au lieu que le domestique indifférent, sans affection, agit lentement, paraît triste, abattu, aussitôt qu'il est plus occupé qu'à l'ordinaire; il expose souvent ses peines, et désire plus le repos que la santé de son maître.

C'est dans une longue infirmité, dans une maladie dangereuse, dans des afflictions, des pertes de biens, un renversement de fortune, que l'on connaît l'affection de ses domestiques ; on en a vu suivre leurs maîtres dans d'obscures retraites où ils se cachaient, après une décadence humiliante, et les assister même des épargnes qu'ils avaient faites à leur service; mais ils sont rares, et on ne demande pas qu'ils portent leur attachement jusqu'à cet héroïsme, mais on exige que tant qu'ils sont au service de leurs maîtres, ils les servent avec affection, avec attention.

Un domestique est-il innocent quand il ne pense point à son service? que volage, distrait, occupé de toute autre chose, il oublie les choses qu'il doit faire, les heures auxquelles il les doit faire, et comment il les doit faire? Non sans doute, cette négligence est criminelle, elle est la source d'une infinité de défauts, elle occasionne des réprimandes, des menaces, des colères, des emportements. Or un domestique croit-il que tous ces péchés ne lui sont pas imputés, à cause qu'il n'y a de sa part qu'un manque d'attention? Il se trompe.

Il doit avoir autant d'attention pour contenter son maître, ménager son bien, éviter les pertes, qu'il en aurait pour le gouvernement de sa maison s'il était établi; et c'est ce que ne font pas ordinairement les domestiques, et ce qui les rend coupables aux yeux de Dieu; car il est certain qu'ils sont obligés de servir leurs maîtres comme ils voudraient être servis eux-mêmes, et qu'ils doivent prendre leurs intérêts comme les leurs propres.

Mais cette attention suppose encore un zèle que presque tous les domestiques n'ont pas. Un domestique sans zèle dans le service est indifférent sur tout ce qui peut contribuer à l'utilité, à l'honneur, à la satisfaction de son maître.

Où sont les Jacob qui se livrent aux fatigues et aux veilles, pour conserver et augmenter les troupeaux des Laban? Sont-ce ces domestiques qui fuient l'œil du maître, qui dissipent, consomment, laissent perdre une partie de son bien? Sont-ce ces domestiques indolents, oisifs, qui ne s'occupent que malgré eux, et se reposent toujours par inclination?

Où sont les Joseph, qui enrichissent les Putiphar par leur sage économie et une pénible application, et qui sont prêts à sacrifier leur vie, plutôt que de mollir, lorsqu'il s'agit de leur honneur, ou d'abuser de leur confiance?

Sont-ce ces domestiques qui n'aiment que les maisons où l'on a tout en maniement, où l'on peut travailler à sa fortune aux dépens de celle de ses maîtres, et où l'on fait bien ses affaires, parce qu'ils ne pensent pas assez à leurs dépenses?

Sont-ce ces domestiques qui se laissent gagner par un maître ou une maîtresse dérangés, qui cachent une intrigue criminelle, se prêtent par intérêt à tout, pour l'entretenir et tromper un époux ou une épouse dans la bonne foi?

Sont-ce ces domestiques qui soutiennent des enfants dans le libertinage, qui leur procurent la liberté de sortir et de rentrer quand ils veulent, et leur enseignent même l'art funeste de tromper la vigilance de leurs parents? Ah! les Jacob et les Joseph, dans la servitude, sont rarement imités par les domestiques de nos jours.

Cependant, mes frères, le service, tel que je viens de vous le représenter est une

obligation indispensable pour les domestiques qui veulent se sauver, aussi bien que la fidélité, qui est la dernière obligation que je vais expliquer.

Quand saint Paul apprend aux domestiques quels sont leurs devoirs envers leurs maîtres, il leur recommande surtout de ne leur faire aucun tort : *non fraudantes*. (*Tit.*, II.) En effet, tout demande dans une personne qu'on associe en quelque sorte à sa famille, une fidélité inviolable.

On se méfie d'un étranger : il est examiné, il n'a aucun accès libre, on ne lui parle qu'avec précaution, on l'accompagne, s'il est nécessaire ; on ne lui confie aucun dépôt, il ignore où sont les fonds, les effets les plus précieux. Or il n'en est pas de même d'un domestique : on lui confie tout, sa vie même; il a ses entrées libres, il se trouve seul avec un maître, une maîtresse à l'heure de son lever, de son coucher; tout est sous ses yeux, rien quelquefois n'est enfermé. Or c'est cette confiance qui donne aux vols des domestiques ce caractère singulier qui les rend odieux ; c'est cette confiance qui détermine les juges à ne point accorder de grâces à ceux mêmes qui ont pris peu de chose. L'abus de la confiance des maîtres est mis au nombre des crimes qui méritent une mort publique et ignominieuse.

On voit souvent, mes frères, des exemples de cette sévérité; on en gémit, on en est touché : un jeune homme, une jeune fille expient, par une mort cruelle et honteuse, un vol modique ; des maîtres sont plongés dans la douleur, ils emploient leur crédit inutilement; rien ne peut les dérober au supplice. Pourquoi? parce que ce sont des domestiques qui ont abusé de la confiance de leurs maîtres ; cette circonstance donne à leur faute un degré d'énormité qui les rend indignes de l'indulgence de la justice.

Comme ces vols sont universellement détestés, je ne m'arrête pas ici à exhorter les domestiques à les éviter et à en concevoir de l'horreur ; mais comme il est de conséquence, en se dérobant aux châtiments préparés par la justice humaine aux vols manifestes, de se dérober aussi aux châtiments réservés par la justice divine aux fraudes, aux rapines, aux injustices, aux torts secrets, je vais tâcher d'en inspirer une juste horreur aux domestiques ; car tous ces péchés sont renfermés dans cette défense que saint Paul leur fait lorsqu'il leur dit : Servez vos maîtres avec fidélité, en ne leur faisant aucun tort : *non fraudantes*.

Combien de domestiques tranquilles, contents d'eux-mêmes, fiers de leur fidélité, qui la font sonner bien haut, parce qu'ils n'ont fait aucun de ces vols que la justice humaine punit du dernier supplice, et qui cependant sont coupables aux yeux de Dieu de ces injustices qui donnent la mort à l'âme?

La fidélité d'un domestique consiste, non-seulement à ne rien prendre à son maître, mais encore à ne lui faire aucun tort, et à ne lui causer aucun dommage; c'est ce que l'Apôtre explique par ces paroles : Ne privez point vos maîtres de tout ce qui leur appartient : *non fraudantes*.

Or, sur ce principe, examinons les péchés que les domestiques, qui n'ont point la crainte de Dieu, commettent contre la fidélité.

Je ne parle pas ici de la brillante et rapide fortune que font ces hommes chargés de la dépense des grands seigneurs ; des accords secrets qu'ils font avec les marchands et les ouvriers; de ces présents qu'ils reçoivent et que les maîtres payent; de ces mémoires qui excèdent quelquefois du tiers le prix qu'ils ont payé : les grands seigneurs ont beau se douter de ces injustices, les tolérer et en plaisanter entre eux, Dieu ne les punira pas avec moins de rigueur, si elles ne sont pas réparées.

Je parle des injustices que commettent les domestiques des particuliers, dans la dépense dont ils sont chargés. Qui peut autoriser ces rapines que plusieurs font sur tout ce qu'ils achètent? Ne sont-elles point aux yeux de Dieu au nombre des vols ?

Un domestique est-il fidèle quand il s'attribue un droit sur tout ce qu'il achète pour son maître, quand il enfle un mémoire; et que sur tous les articles il y a quelque chose pour lui? Lui est-il permis de mettre ses maîtres à contribution et d'augmenter ses gages par ces continuelles rapines? Quand il serait d'accord avec les marchands, en serait-il plus innocent? Ces injustices sont cependant communes parmi les domestiques ; ils ne les regardent pas comme des vols, mais comme des profits; ils se les racontent entre eux sans honte, sans remords de conscience ; une fille méprise la maison d'un bourgeois où une maîtresse économe achète tout elle-même, parce qu'il faut qu'elle se contente de ses gages et de quelques profits modiques, et qu'elle n'a point l'occasion de les augmenter. Tous les maîtres se plaignent aujourd'hui de ces rapines, mais on devrait gémir de ce qu'elles règnent toujours, car elles damnent tous les domestiques qui les font ; ils sont obligés à la restitution, et ils ne restituent jamais : que penser de leur salut?

Oui, domestiques qui m'écoutez, vous êtes coupables de vol aux yeux de Dieu, dès que vous comptez les choses à vos maîtres plus cher que vous ne les avez achetées ; ne vantez point votre fidélité : dès que vous prenez ce qui ne vous appartient pas, vous êtes dans un état de damnation; un confesseur doit vous obliger à restitution, si vous ne lui cachez pas ces rapines ; rien ne peut vous autoriser ni vous excuser.

En effet, direz-vous que c'est par compensation que vous faites ces rapines à vos maîtres? que vos gages sont trop modiques pour les services que vous leur rendez, vos talents et les peines que vous vous

donnez? Mais dans quelle morale avez-vous appris à vous apprécier, sans le consentement de vos supérieurs, et à les voler en secret, sous prétexte d'une compensation légitime? Si quelques auteurs relâchés ont eu la témérité de l'avancer, ils ont été condamnés par les souverains pontifes, et toute l'Eglise a horreur de leur morale (8-9).

Quoi! mes frères, si vos gages sont trop modiques, si vos talents méritent un autre sort, si vous avez trop de peine, n'êtes-vous pas les maîtres? Etes-vous des esclaves? Vous force-t-on de servir lorsque les conventions ne vous conviennent pas? Et devez-vous vous compenser à votre gré par des rapines, des injustices, qui sont des vols aux yeux de Dieu, des crimes qui vous fermeront le ciel pour toujours, si vous ne restituez pas ce que vous vous êtes attribué de votre autorité au-dessus de vos gages?

Cessez de vous regarder comme des domestiques fidèles, de dire que vous méritez la confiance de vos maîtres; ces torts secrets que vous leur faites, quel que soit le nom que vous leur donniez, quelque accrédités qu'ils soient parmi vous, sont de véritables injustices qui souillent votre conscience et mettent votre salut dans un danger évident.

Que dirai-je encore de ces domestiques qui ne croient pas manquer à la fidélité qu'ils doivent à leurs maîtres, en prenant à leur insu du vin et d'autres choses destinées pour leurs tables seulement, qui s'imaginent être innocents, parce qu'ils consomment eux-mêmes ce qu'ils prennent? Je déciderai qu'ils sont coupables de péché. Pourquoi? parce qu'ils doivent se contenter de ce qu'on leur donne pour leur nourriture, ou se plaindre s'ils ne la trouvent point suffisante; tout ce qu'ils dérobent, tout ce qu'ils s'approprient en secret et contre la volonté des maîtres, est un véritable larcin; ils sont obligés à restitution.

Que dirai-je de la fidélité de ces domestiques qui n'ont ni attention, ni vigilance, ni économie? Que de torts ne causent-ils pas à leurs maîtres dans le cours d'une année! Que de choses qui se gâtent, qui se brisent, qui se perdent par leur faute? Quelle consommation ne fait pas un domestique qui ne prend pas les intérêts de son maître? Est-il innocent d'augmenter sa dépense et de lui occasionner des pertes?

Sont-ils fidèles, ces domestiques qui font des amas secrets des restes, qui en disposent à leur gré, qui nourrissent d'autres domestiques hors de condition, aux dépens de leurs maîtres, qui les soutiennent des temps considérables dans l'oisiveté, qui s'assemblent, forment un corps qui s'arroge le droit de mettre à contribution ceux qui sont placés, pour nourrir ceux qui ne le sont pas?

Est-il permis encore aux domestiques, même à titre de charité et d'aumône, de donner la moindre portion de ce qui appartient à leurs maîtres? Non sans doute: l'aumône doit être faite de son propre fonds, d'un bien légitimement acquis, et non pas d'un bien qu'on dérobe et dont on ne dispose qu'en secret.

Enfin sont-ils fidèles, ces domestiques qui disposent pour eux d'un temps qui appartient entièrement à leurs maîtres, qui sont oisifs, paresseux, ou qui s'occupent pour eux ou pour d'autres? Non sans doute; dès qu'ils sont payés et nourris, le temps n'est plus à eux, ils ne peuvent disposer pour eux que des moments qu'ils demandent et qu'on leur accorde.

Vous voyez, mes frères, quels sont les péchés que les domestiques commettent contre la fidélité qu'ils doivent à leurs maîtres: ce sont ces péchés que saint Paul leur défend, lorsqu'il dit: Serviteurs, ne faites aucun tort secret à vos maîtres: *non fraudantes.*

Heureux le domestique sage, vertueux, obéissant, zélé, fidèle: il est serviteur de Jésus-Christ, en même temps qu'il est assujetti à un homme; il s'acquiert de la gloire devant Dieu et devant les hommes; il est distingué, estimé, respecté même dans la société; on le regarde comme un trésor, on félicite le maître qu'il sert, et l'on pense à son avancement; mais la foi lui fait espérer d'autres récompenses, il attend avec confiance le moment qui rompra ses liens, et qui le fera passer de la terre, où il est dans l'obscurité, dans le royaume céleste préparé aux enfants de Dieu.

Oui, mes frères, que Dieu a assujettis sur la terre à des hommes comme vous, si vous remplissez exactement vos obligations, après avoir servi, vous régnerez dans la gloire pendant toute l'éternité. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON XXV.

SUR L'HOMICIDE.

Non occides. (*Exod.*, XX.)
Vous ne tuerez point.

Cette défense était-elle donc nécessaire? Les liens sacrés de la nature ne suffisaient-ils pas pour rendre l'homme toujours cher et précieux à l'homme même? L'humanité devait-elle donc être déshonorée par des meurtres? Le frère devait-il tremper les mains dans le sang de son frère? Et l'homme devait-il devenir assez furieux et assez cruel pour donner la mort à son semblable? Oui, mes frères.

La terre souillée plusieurs fois par des meurtres, le sang humain répandu par les humains mêmes, tous les siècles témoins des scènes les plus sanglantes et les plus tragiques, attestent que l'homme est capable de ces cruels attentats sur la vie de l'homme même.

(8-9) Decretum Innocentii XI vigesima septima propositio damnata famuli et famulæ domesticæ possunt occulte heris suis subripere, ad compensandum operam suam quam majorem judicant salario quod recipiunt.

Les fureurs de la colère, de l'envie, de la vengeance, portent souvent à ces horribles extrémités.

Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu, dans la loi qu'il a donnée à Moïse, ait défendu expressément d'attenter à la vie de l'homme : *Non occides.*

Vous concevez sans doute de l'horreur pour un crime qui révolte l'humanité. Mes chers frères, ces hommes qui attentent sur la vie de leurs semblables, qui détruisent cruellement l'ouvrage du Créateur, et qui ne tremblent point en répandant le sang humain, sont à vos yeux des monstres, qui méritent toute l'indignation de la société.

Mais instruisez-vous aujourd'hui : on pèche contre le cinquième précepte en différentes manières : on peut être coupable d'homicide sans être inhumain. Dans le degré des assassins, on peut nuire à son prochain dans son corps, et dans la vie, qui lui est la plus chère et la plus précieuse, sans tremper ses mains dans son sang; il y a un art de le détruire qui cache toutes les horreurs de l'homicide, et l'on est coupable lorsqu'on se croit innocent.

Jésus-Christ a expliqué lui-même le cinquième précepte de la loi; il nous a fait connaître les différents péchés qui y avaient rapport; voici ses paroles :

Vous savez, dit ce divin Sauveur, qu'il a été dit à vos pères dans la loi donnée à Moïse : *Vous ne tuerez point. Celui qui répandra le sang de son frère sera digne de mort;* voilà le précepte. Voici les péchés qui y ont rapport.

Celui qui fera éclater sa colère contre son frère, qui lui dira des paroles outrageantes, sera digne d'un jugement rigoureux et de la géhenne éternelle. Il est donc constant, selon Jésus-Christ, que tout ce qui afflige notre frère, que tout ce qui nuit à sa santé, à son repos, à son honneur, au salut de son âme, est un péché contre le cinquième précepte : péché qui a rapport à l'homicide, défendu par ces paroles du Seigneur : Vous ne tuerez point : *Non occides.*

Mais comme il est impossible de renfermer toutes ces différentes matières dans un seul discours, je traiterai de la colère, de l'envie et de la médisance dans les trois discours suivants. Aujourd'hui je ne parlerai que sur le crime de l'homicide; et pour vous instruire comme il convient sur cette importante matière, voici trois réflexions, auxquelles je vous prie de faire attention, parce qu'elles font l'ordre et le plan de ce discours.

L'homme est l'ouvrage de Dieu ; l'homme est notre frère ; Dieu nous défend d'attenter à la vie de l'homme; trois circonstances qui caractérisent le crime de l'homicide. Première réflexion : L'homme peut-être inspiré de Dieu pour s'exposer à la mort; l'homme peut-être exposé, par la violence qu'on lui fait, à donner involontairement la mort à un injuste agresseur; l'homme peut mériter, par ses crimes, d'être justement condamné à la mort. Trois circonstances qui excusent du péché d'homicide ceux qui concourent à la mort et à la destruction de l'homme. Deuxième réflexion : L'homme a une vie encore plus précieuse que celle du corps, la vie de l'âme; on peut la lui enlever par ses discours, ses écrits, ses exemples. Trois circonstances qui caractérisent, l'homicide spirituel. Troisième réflexion.

Appliquez-vous, mes frères, je vais parler d'après l'Ecriture, les conciles, les Pères; je ne suivrai pas les sentiments qui ne sont pas universellement reçus, mais les principes d'une morale sûre et adoptée par l'Eglise.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme est l'ouvrage de Dieu, et quoiqu'il soit formé du limon de la terre, cette terre est devenue dans ses mains le chef-d'œuvre de ses productions et de ses merveilles.

Le néant est devenu un être animé, que l'Eternel a pris plaisir d'enrichir des dons les plus excellents. Ecoutons Dieu : Faisons l'homme, dit-il, à notre image et ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (*Genes.*, I.)

Voilà donc l homme qui porte empreinte sur lui l'image de la Divinité; les traits augustes et divins de l'Eternel sont donc tracés sur ce mortel sorti du néant; son excellence vient de la bonté du Créateur, qui a voulu former une créature capable de le connaître, de l'aimer et de rendre des hommages à sa souveraine puissance.

L'homme est l'ouvrage de Dieu, mais quel ouvrage? Celui qui tient le premier rang entre toutes ses œuvres merveilleuses, pour lequel ce vaste univers a été créé avec tous les ornements qui le rendent si admirable à nos yeux; c'est cet homme sorti du néant que Dieu présente à tous les animaux, à tous les êtres créés, comme leur roi, leur souverain, afin qu'ils lui rendent leurs hommages et qu'ils lui soient soumis.

Il l'a créé de rien, mais il l'a créé immortel : *Creavit inexterminabilem.* (*Sap.*, II.) La mort est la punition de son péché; mais la mort n'opère que la destruction de son corps, son âme est immortelle; il a eu un commencement, il n'aura jamais de fin. La destruction des animaux à la mort est totale; à la mort de l'homme, la destruction n'est que dans la moindre partie de lui-même, dans son corps; son âme, qui lui fait porter l'image et la ressemblance de Dieu, semblable à un captif dont on a brisé les liens, sort de ce monde visible et va subir son sort éternel, parce qu'elle doit vivre éternellement.

Or, après cette réflexion, il est aisé d'apercevoir le premier trait qui caractérise le crime de l'homicide.

L'homme, qui attente à la vie de l'homme, veut donc détruire l'ouvrage de Dieu? Il usurpe donc le droit qu'il a sur la vie de ses créatures : peut-on un attentat plus énorme contre la Divinité? Dieu a déclaré solennellement que lui seul était l'arbitre de la vie ou de la mort de l'homme; que ses jours étaient dans sa disposition : *Ego occidam, ego vivere faciam.* (*Deuter.*, XXXII.)

Lui seul, dit le Sage, a la puissance de con-

server son ouvrage ou de le détruire; c'est-à-dire, de laisser vivre l'homme sur la terre ou de le faire descendre dans la nuit du tombeau : *Tu es, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem.* (*Sap.*, XVI.)

Et l'homicide bravant la puissance de Dieu, usurpant son autorité suprême, attente à la vie de l'homme, il détruit cet ouvrage précieux du Créateur : peut-on un crime plus énorme? C'est cependant celui que commettent tous ceux qui attentent à la vie de l'homme; ces monstres que la passion, la haine, la vengeance, l'intérêt, arment contre leurs semblables, et déterminent au meurtre de leur autorité privée.

Ah! je ne suis pas surpris que l'Eglise ait mis l'homicide au nombre des plus grands crimes, qu'elle ait été si sévère envers ceux qui en étaient coupables; je ne suis pas étonné que les saints canons leur aient imposé des pénitences si longues et si austères, qu'ils les obligent de gémir sous ses anathèmes, et de s'humilier dans la privation des sacrements jusqu'à la mort. Usurper l'autorité de Dieu, détruire son ouvrage, c'est un attentat, un crime, dont on ne saurait concevoir ni inspirer trop d'horreur.

L'homme coupable d'homicide est donc le destructeur de l'ouvrage de Dieu, l'usurpateur de son autorité, de sa puissance : premier trait qui caractérise l'énormité de son crime; l'homme qu'il détruit, dont il répand le sang, à qui il enlève la vie, est son frère, son semblable, que la nature seule doit lui rendre cher et précieux : second trait qui caractèrise le crime des homicides, qui les rend odieux, qui les fait regarder comme des monstres dans la société, dignes du courroux du ciel et de la vengeance publique. Hélas! quelle peinture vais-je faire! et qu'elle est affligeante pour l'humanité!

Quoi de plus naturel, dit saint Ambroise (lib. VII *in Luc.*), que d'aimer son semblable? Quoi de plus sacré que les liens de la nature? Il ne faut qu'être homme pour les respecter : *Nihil tam secundum naturam quam amare naturæ consortem.*

Comment donc se peut-il trouver dans la société des hommes dépouillés de tous les sentiments de l'humanité, et assez cruels pour tremper les mains dans le sang de leurs frères? Ah! la terre, souvent le théâtre des scènes les plus sanglantes et souillée du sang humain, nous prouve que l'homme est capable de ces noirs attentats.

Il n'y avait encore qu'une seule famille sur la terre, lorsqu'elle fut souillée de meurtre. Abel immolé par son frère Caïn nous prouve que les liens les plus tendres et les plus sacrés de la nature n'arrêtent pas toujours le bras meurtrier de l'homme que l'envie ou la fureur transporte.

Tous les siècles nous fournissent de tristes exemples de la cruauté des humains. La vie de l'homme, échappée à la maladie, aux naufrages, aux bêtes féroces, n'échappe point à la haine, à l'envie, à la vengeance, à la fureur de ces hommes dépouillés de l'humanité; rien ne les touche, rien ne les fléchit : leurs semblables périssent sous leurs coups, et ils se glorifient de leur inhumanité.

Or, je dis que cette seule circonstance : l'homme est notre frère, notre semblable; la nature nous unit tous par des liens précieux et sacrés, donne à l'homicide un degré d'énormité qui révolte l'humanité et mérite le courroux du ciel et de la terre.

Oui, Dieu qui voit les meurtres, la terre qui en est souillée, ceux mêmes qui les commettent, nous attestent l'énormité du crime de l'homicide.

Que cette demande de Dieu à Caïn est touchante! Où est votre frère Abel? *Ubi est frater tuus?* (*Gen.*, IV.) Qu'avez-vous fait, malheureux! Vous l'avez tué, vous avez étouffé la voix de la nature, vous avez répandu son sang, vous avez détruit mon ouvrage : *Quid fecisti?* (*Ibid.*) La voix de ce sang innocent est éloquente pour me demander vengeance; la terre, qui en a été arrosée, a aussi son langage contre vous : *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra.* (*Ibid.*)

Ah! jugez de l'énormité de votre crime par la sévérité avec laquelle je vais le punir. Vous serez maudit sur la terre; mon bras vengeur ne différera à vous frapper que pour vous faire sentir longtemps le poids de mes malédictions : *Maledictus eris super terram.* (*Ibid.*)

La terre que vous cultiverez vous punira aussi; vous l'arroserez inutilement de vos sueurs, elle ne vous donnera que des ronces et des épines : *Non dabit tibi fructus suos.* Vous serez errant, vagabond dans ce monde; vous coulerez des jours tristes, misérables; l'image de votre fratricide vous suivra partout : *Eris vagus et profugus super terram.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, Dieu pouvait-il mieux nous faire sentir l'énormité de l'homicide, que par ces demandes, ces plaintes et ces punitions?

Mais celui qui commet l'homicide, que pense-t-il lui-même de son crime? Ecoutons Caïn, ce premier meurtrier; il regarde le meurtre qu'il a commis comme une action dont il ne pourra jamais obtenir le pardon : Mon crime est trop énorme, dit-il, pour que je puisse me flatter que vous me le pardonniez : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear* (*Ibid.*); il le regarde comme un attentat qui soulève contre lui toute la nature; il se regarde comme un monstre que les hommes poursuivront. Le premier homme qui me trouvera, dit-il, me tuera ou répandra mon sang, parce j'ai répandu celui de mon frère : *Omnis qui invenerit me occidet me.* (*Ibid.*)

Et il faut que Dieu marque ce meurtrier, imprime sur lui un caractère pour le dérober à la vengeance des humains soulevés contre lui : *Posuit Dominus Cain signum ut non interficeret eum omnis qui invenisset eum.* (*Ibid.*)

Enfin, remarquez, dit saint Ambroise (*De Abel et Cain*, c. 9), que la terre arrosée du sang de l'innocent Abel, et qui a servi de

théâtre à cette sanglante scène, a son langage aussi, selon le Saint-Esprit, pour demander vengeance de ce crime énorme. Ce n'est pas Abel qui se plaint, continue ce saint docteur, qui crie, mais son sang; la voix qu'il fait entendre sort de la terre souillée de ce meurtre horrible; le juste Abel a pardonné sans doute sa mort : le lieu où s'est commis ce fratricide la reprochera toujours : *Si frater parcit, terra condemnat.*

Si les homicides ne sont pas tout à fait endurcis, ils entendent donc Dieu qui leur dit, comme à Caïn : Où est votre frère? *Ubi est frater tuus?* Oui, cet homme que vous avez frappé, blessé, à qui vous avez ôté la vie, était votre frère, votre semblable; les liens sacrés de la nature devaient vous le rendre cher et précieux! Qu'avez-vous fait? Vous avez détruit votre semblable : *Quid fecisti?* Ah! si la colère, la haine, l'envie, l'intérêt, la passion, la fureur, vous ont transportés, revenus à vous-mêmes, voyez ce que vous avez fait; considérez ce corps ensanglanté, couvert de toutes les horreurs de la mort : voilà les tristes restes échappés à votre cruauté! *Quid fecisti?*

Vous avez détruit l'ouvrage de Dieu; vous avez ôté un membre à la société; vous avez usurpé l'autorité divine; une épouse pleure son époux; des enfants leur père, un ami son ami, la société un de ses membres : *Quid fecisti?* Que pensez-vous de votre crime?

Les homicides portent jusqu'à leur mort, mes frères, le trouble, l'agitation, les remords dans leur conscience; il n'est plus pour eux de paix, de tranquillité.

Quand ils ne se convertiraient pas, qu'ils ne feraient point pénitence, la nature leur fait entendre ses plaintes, et cela suffit pour qu'ils traînent partout leurs ennuis et leurs regrets!

David, pénitent sincère, pleure toute sa vie le meurtre du fidèle Urie; son ombre l'accompagne partout; mais David par sa pénitence avait obtenu le pardon de cet homicide.

Quel est donc l'état de ceux qui n'expient point un crime dont ils ne sauraient effacer le souvenir? Jugeons-en par le trouble, la profonde tristesse et les remords d'Hérode, quand il a eu fait porter sous le glaive le saint Précurseur de Jésus-Christ! L'Evangile nous le dépeint triste, abattu; Jean-Baptiste semble le suivre partout, pour lui reprocher sa mort.

Oui, mes frères, la nature se soulève contre les homicides : détruire son semblable, c'est un crime que l'inhumanité seule peut commettre; on cesse d'être homme quand on répand le sang de l'homme de son autorité privée. Quelque énorme que soit ce crime, que de personnes cependant, mes frères, en sont coupables! Car il y a les commencements de la mort : on menace, on frappe, on cause des chagrins, des saisissements, on est la cause de la mort d'une personne. Quel détail s'offre ici! Et que de péchés ne commettent pas des mères coupables et imprudentes, des nourrices négligentes et intéressées, des médecins, des chirurgiens sans expérience ou sans attention? Que la mort soit lente ou prompte, douce ou violente, n'est-on pas coupable quand on l'a procurée? Et ne pèche-t-on pas contre ces paroles du Seigneur, qui nous défend d'attenter à la vie de l'homme? Défense qui achève de caractériser le crime de l'homicide.

La loi naturelle défendait les violences, les excès, les meurtres; elle condamnait ces hommes cruels qui attentent à la vie de leurs frères; la nature a gravé dans tous les cœurs ce principe reconnu par tous ceux qui ont des sentiments d'humanité : Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; c'est pourquoi tous les meurtriers, les assassins, ceux qui ont commis des excès de haine, de vengeance avant la loi écrite, étaient coupables de péchés contre cette défense du Seigneur : Vous ne tuerez point : *Non occides;* ils ont péri éternellement, dit saint Paul, quoiqu'ils n'aient pas vécu sous la loi écrite, parce qu'ils ont violé la loi naturelle : *Qui sine lege peccaverunt sine lege peribunt.* (*Rom.*, II.)

Mais la loi naturelle étant effacée dans le cœur de presque tous les hommes, Dieu a donné une loi à son peuple par le ministère de Moïse, et dans cette loi il défend avec l'autorité, la puissance d'un Dieu, d'attenter à la vie de l'homme, de lui nuire et de lui faire du mal : *Non occides.*

Or, les meurtriers, les homicides, après avoir étouffé les sentiments de la nature, s'être dépouillés de l'humanité, bravent donc encore les ordres, les défenses, les menaces, les châtiments du Très-Haut, et voilà un trait qui caractérise leur crime.

Mais ces hommes cruels, inhumains, qui méprisent les cris de la nature et les ordres du Tout-Puissant, pensent autrement, lorsque le courroux du ciel éclate sur eux, et qu'une mort cruelle est la punition de leur crime; car ordinairement les paroles du Seigneur s'accomplissent : Celui qui a répandu le sang humain voit couler le sien sous les coups que lui porte ou le ministre de la vengeance publique, ou un ennemi aussi cruel que lui, ou des hommes que Dieu arme contre lui dans sa colère : *Quicunque effuderit sanguinem humanum, fundetur sanguis illius.* (*Genes.*, IX.)

Achab, Jézabel, ont fait condamner injustement à la mort l'innocent Nabot: ils ont fait répandre inhumainement son sang, pour jouir de l'héritage de ses pères; ont-ils échappé à la vengeance du ciel? Dieu n'a-t-il pas suscité Jéhu pour punir ces homicides? Et n'a-t-on pas vu, selon l'oracle du prophète, le corps de Jézabel, cette princesse infortunée, percé de coups, jeté ignominieusement dans le champ souillé du sang de Nabot? N'a-t'il pas servi de pâture aux chiens? Et la compassion de Jéhu, qui fit enterrer les restes effrayants du corps de cette malheureuse princesse, empêche-t-elle qu'elle n'ait subi la peine de son crime?

Ces homicides, en expirant sous les coups,

avouent qu'il est juste qu'on les traite comme ils ont traité les autres.

Judas et Siméon, après la mort de Josué, conduisent le peuple de Dieu, attaquent leurs ennemis et remportent une éclatante victoire; ils poursuivent Adonibezec dans sa retraite, lui font couper les extrémités des pieds et des mains, le conduisent à Jérusalem où il expire : vous êtes étonnés d'une expédition aussi cruelle; suspendez votre jugement. Ces chefs du peuple de Dieu sont armés par le Seigneur même contre Adonibezec; ce sont ses meurtres, ses excès de cruauté, que le ciel veut punir; écoutez ce prince malheureux, il vous l'apprendra lui-même.

Hélas! dit-il dans ses tourments, j'ai étouffé autrefois, dans mon cœur, tous les sentiments de la nature; j'ai été assez cruel et assez barbare pour faire couper les extrémités des pieds et des mains à soixante-dix rois que j'avais subjugués : *Septuaginta reges amputatis manuum ac pedum summitatibus* (*Judic.*, I); ces souverains humiliés et souffrants étaient couchés sous ma table et se nourrissaient des restes que je leur jetais. Ce triste spectacle me plaisait, et je voyais avec plaisir ce qui devait révolter l'humanité : *Colligebant sub mensa mea ciborum reliquias.* (*Ibid.*) Ah! je reconnais à présent que c'est un Dieu juste qui me punit; les hommes ne sont que les instruments de sa justice; le supplice est proportionné à l'énormité de mon crime : *Sicut feci ita mihi reddidit Deus.* (*Ibid.*) Voilà donc, mes frères, les homicides qui avouent eux-mêmes l'énormité de leur crime.

Mais comme la mort a souvent été donnée par l'ordre de Dieu, qu'il y a des prodiges, des occasions singulières, une autorité publique, nous allons examiner dans la seconde réflexion qui sont ceux qui concourent à la mort de l'homme sans pécher contre le cinquième précepte.

SECONDE PARTIE.

Celui qui attente à sa vie usurpe le droit de Dieu, comme quand il attente à celle d'un autre; aucun motif ne peut le rendre innocent, dès qu'il agit par son autorité privée : le chagrin, l'ennui, les peines, la crainte même de pécher, de succomber à la tentation, de perdre son innocence, ne l'excusent point du crime d'homicide : il est aux yeux de Dieu le destructeur de son ouvrage, un meurtrier, dit saint Augustin (lib. *De civit. Dei*, c. 17), *qui seipsum occidit homicida est.*

L'Église n'a jamais approuvé ceux que le zèle, la piété, ont portés à se mutiler; les chrétiens qui s'exposaient sans nécessité au martyre, les vierges, qui aimaient mieux se détruire que d'être violées; et si elle approuve la conduite contraire dans certaines personnes de l'Ancien et du Nouveau Testament, c'est qu'elle est assurée, dit saint Augustin (*Ibid.*, cap. 21), qu'elles étaient inspirées secrètement par le Saint-Esprit : *Spiritu latenter jubente*

Voilà, mes frères, la seule circonstance qui fait excuser ceux qui se sont exposés à la mort, qui se la sont procurée : une inspiration secrète du Saint-Esprit : *Spiritu latenter jubente.* Par exemple, dit saint Augustin (*Ibid.*), il n'y a point de doute que Samson n'ait été inspiré par le Saint-Esprit, lorsque, en spectacle à ces milliers de Philistins assemblés comme dans un jour solennel, il adressa une prière humble et fervente au Seigneur, le pria de lui rendre ses forces, pour punir l'insolence de cette orgueilleuse assemblée, qui se réjouissait de son humiliation. Une preuve que c'était le Saint-Esprit qui l'inspirait, continue saint Augustin, c'est qu'il se servait de lui pour opérer des miracles : *Spiritu latenter jubente, qui per eum miracula faciebat.*

Ainsi sa mort et celle de ces milliers de Philistins qui périrent sous les colonnes qu'il renversa, est regardée par les saints docteurs, comme un prodige que Dieu opéra alors, pour punir ses ennemis, et ils excusent Samson du péché d'homicide.

Saint Augustin (*De civit. Dei*, cap. 26) excuse aussi certaines vierges qui se sont donné la mort plutôt que d'être exposées à la honteuse brutalité des impudiques; mais toujours en supposant qu'elles étaient inspirées par le Saint-Esprit, comme Samson. Cette circonstance est absolument nécessaire, pour ne pas être coupable d'homicide : *Hoc enim fecerunt non humanitus deceptæ, sed divinitus jussæ, sicut de Samsone nobis fas non est aliud credere.* C'est en supposant cette inspiration du Saint-Esprit, que nous admirons ce que fit sainte Appoline : cette généreuse vierge, après avoir été quelques moments comme indécise, transportée par une ardeur divine, se jeta elle-même dans le feu que le tyran avait fait allumer.

Si vous êtes encore étonné de voir Abraham le glaive à la main, et disposé à immoler son fils Isaac, faites attention qu'il a reçu un ordre exprès du ciel, et que les pompeux éloges que le Saint-Esprit donne à sa foi et à son obéissance, nous prouvent qu'il n'a point péché contre la tendresse et l'humanité.

Mais ôtez ces inspirations secrètes de l'Esprit-Saint : tous ceux qui s'exposent à la mort, qui se la procurent, qui se mutilent le corps, pèchent contre le cinquième précepte, sont coupables d'homicides.

Y a-t-il rien de plus précieux que la chasteté? Peut-on rien de plus louable que la crainte de la perdre? Cependant l'action d'Origène a été blâmée par l'Église et tous ses saints docteurs. Son amour pour la chasteté ne l'a pas rendu innocent; le retranchement d'une partie de notre corps est un attentat à l'ouvrage du Créateur, un péché contre le cinquième précepte.

Quand Jésus-Christ dit dans l'Évangile : Arrachez votre œil, coupez votre pied, votre main, si c'est pour vous un sujet de scandale, ce divin Sauveur emploie un sens figuré; il parle de la fuite des occasions, de la séparation des objets qui nous sont les plus

chers, lorsqu'il s'agit de conserver notre innocence en danger de faire naufrage, et ce serait entendre ces paroles trop grossièrement que de se priver de ces parties de son corps, sous prétexte d'éviter le péché.

Il n'y a donc, comme vous voyez, mes frères, que ceux que le saint-Esprit inspire qui peuvent être excusés d'homicide.

Nous pouvons encore excuser d'homicide ceux qui, en défendant leur vie contre un injuste agresseur avec toute la modération possible, dans ces circonstances le tuent involontairement.

Heureux, mes frères, si le chrétien avait cette charité que Jésus-Christ lui a recommandée, et dont il lui a donné l'exemple; si ses bourreaux mêmes, ceux qui répandent son sang et lui ôtent la vie avec violence, avaient encore une place dans son cœur! C'est le bel exemple que devraient donner les disciples de l'Homme-Dieu, disent les saints Pères et les souverains pontifes, en parlant sur la matière que je traite. Eh! comment pourrait-on penser autrement, à moins d'ignorer cette douceur que le Sauveur nous a recommandée dans son Evangile? douceur qui va jusqu'à céder son vêtement, à présenter sa joue, à faire du bien à ses persécuteurs et à prier pour eux; aussi c'est cette divine morale qui a porté les souverains pontifes à condamner tant de propositions hardies, téméraires, relâchées, qui justifient l'homicide sous prétexte de défendre sa vie, son bien, son honneur.

Or, mes frères, quand nous disons que ceux qui ôtent la vie à un injuste agresseur sont excusés d'homicide, nous supposons avec saint Thomas (2-2, q. 64, a. 7 in corp.), qu'ils sont attaqués par un assassin avec violence, qu'ils ne se défendent qu'autant qu'il est nécessaire pour se dérober à la mort, qu'ils n'ont point intention de tuer l'injuste agresseur, et qu'ils font ce qu'ils peuvent pour échapper à ses coups, sans avoir dessein de le faire périr sous les leurs. Si avec ces circonstances, et malgré les dispositions de leur cœur, connues de Dieu à qui rien n'est caché, il arrive que l'agresseur succombe et reçoive quelques coups qui lui donnent la mort, la saine morale de l'Eglise ne les met pas au nombre des hommes coupables d'homicides volaintaires; et les saints docteurs les excusent.

Il n'en est pas de même de ceux qui donnent la mort pour la conservation de leurs biens, de leur honneur; ils sont coupables d'homicide, et ne peuvent être excusés que par une morale corrompue et relâchée.

Quelle idée, chrétiens, concevons-nous des biens de ce monde? dit saint Augustin; ces biens dont nous devons être détachés et qui nous échapperont bientôt, quand, pour en conserver une portion, nous ne craignons point de détruire l'ouvrage du Seigneur, de tremper nos mains dans le sang de notre frère. Sommes-nous innocents aux yeux de la Providence, quand nous commettons un meurtre pour des choses fragiles et périssables? (lib. I *De lib. arb.*, cap. 5.) Non, mes frères, ceux qui ôtent la vie de l'homme de leur autorité privée, sous prétexte de conserver leurs biens, sont coupables d'homicide.

Qu'est-ce que l'honneur encore pour vouloir le venger, quand il est attaqué ou offensé, par l'effusion du sang humain?

Quelque beau nom qu'on lui donne; quoiqu'on dise qu'il est plus précieux que la vie même, c'est un crime de le défendre aux dépens de la vie de son frère: L'honneur, n'est qu'une fumée, dit saint Augustin (lib. V *De civ. Dei*, cap. 17), qui ne doit point porter à de cruels attentats: *Nec sic pro magno haberi debuit honor humanus, quia nullius est ponderis fumus.*

De là l'horreur que l'Eglise a toujours eue des combats singuliers, les anathèmes qu'elle a prononcés contre ceux qui proposent le duel et ceux qui l'acceptent; elle regarde ces mesures, que l'on justifie dans le monde, comme des crimes qui méritent toute la colère du ciel.

Quoi que disent les aveugles panégyristes du point d'honneur, les lois du prince ne sont pas plus favorables aux duels que les lois de l'Eglise. On n'ignore pas les édits sévères que donna saint Louis contre ceux qui seraient coupables de ce crime; et on ne peut pas dire que ce saint monarque ne connaissait pas le véritable héroïsme.

Louis le Grand, qui a retracé sa valeur et qui était aussi religieux prince que roi guerrier, a illustré son règne par le fameux édit contre les duels (10). Digne du fils aîné de l'Eglise, il veut que ces faux braves, que le démon seul anime, soient couverts à leur mort de toute l'ignominie décernée par les conciles aux homicides. Sans m'ériger donc en censeur de ces mondains qui s'imaginent prouver sans réplique la nécessité des duels, et justifier ceux qui les proposent ou les acceptent, je les renvoie aux lois de l'Eglise et du prince pour juger de leur crime.

Rien ne peut donc justifier ceux qui se procurent la mort, ou la donnent aux autres de leur autorité privée, ni les douleurs ni les ennuis, ni la perte des biens ou de l'honneur. Comme c'est usurper le droit de Dieu que de détruire son ouvrage et d'attenter à la vie de l'homme, il n'y a que le souverain, c'est-à-dire l'autorité publique émanée de Dieu, qui puisse ôter la vie aux méchants et punir de mort tous les coupables. Alors cette autorité ne pèche point contre le cinquième précepte; c'est ce qu'il est aisé de prouver.

La loi par laquelle Dieu défend d'ôter la vie à son semblable n'est pas générale, puisqu'il ordonne lui-même aux conducteurs de son peuple de faire mourir les méchants (*Exod.*, XXII), et de condamner au dernier supplice les enfants qui auront donné des malédictions à leur père ou à leur mère. (*Levit.*,

(10) Edit de Louis XIV contre les duels de 1679.

XX.) Dieu veut donc que l'autorité publique punisse de la peine de mort ceux qui la méritent par leurs crimes; et c'est à tort que certains hérétiques ont refusé ce pouvoir aux souverains et l'autorité qui les représente. Ecoutons saint Paul : Ce n'est pas en vain que le prince est armé d'un glaive par la main de Dieu même : *Non sine causa gladium portat* (*Rom.*, XIII), il est le ministre et le vengeur des péchés qui l'outragent; c'est pourquoi il doit faire éclater la colère irritée contre tous les coupables : *Dei minister est vindex in iram ei qui malum operatur.* (*Ibid.*) C'est pourquoi cet apôtre dit dans le même endroit : Si vous faites mal, craignez le prince, car il a l'autorité de vous punir et de vous ôter la vie : *Si malum feceris, time principem.* (*Ibid.*)

Or, cette autorité des souverains émanée de Dieu, qui représente son autorité même sur la terre, peut condamner à mort les méchants, les criminels sans pécher contre le cinquième précepte.

Les souverains peuvent encore, sans pécher, déclarer la guerre à leurs ennemis, et défendre leurs limites et leurs droits par la force des armes; c'est ce que saint Augustin a décidé en parlant des juges et des soldats. Les juges qui condamnent à mort les coupables, et les soldats qui tuent les ennemis dans le combat, ne sont point coupables du péché d'homicide : *Miles hostem, judex nocentem non mihi videntur peccare cum hominem occidunt.* (*De lib. arb.*, lib. I, cap. 4.) Que deviendrait la société ? Quelle confusion ! quels désordres, si on ne punissait pas les coupables ! ou si, comme l'ont osé assurer les hérétiques des derniers siècles, le prince ne pouvait punir de la peine de mort que ceux qui sont coupables des crimes marqués dans l'ancienne loi.

Cette doctrine, de la part des hérétiques, n'est pas surprenante; ils sont intéressés à soutenir cette erreur. On n'ignore pas leurs plaintes lorsque les souverains ont voulu les empêcher de perdre leurs Etats; les exemples de sévérité leur paraissent des attentats cruels. Luther désapprouvait les guerres que l'on déclarait aux Turcs pour la délivrance des chrétiens, et il excitait les princes à porter les armes contre le vicaire de Jésus-Christ et tous les catholiques.

Calvin ne prêchait que la douceur, et il employa tout son zèle et son crédit pour faire condamner au feu le malheureux Servet, coupable de l'hérésie arienne.

Tous les protestants ont-ils prouvé par leurs exemples qu'on ne doit jamais employer la rigueur quand ils ont fait périr tant de prêtres, de religieux, de vierges, sous leur glaive meurtrier ? quand ils ont fait décerner des peines de mort contre ceux qui se soulevaient en Angleterre contre les changements qu'ils avaient faits dans les liturgies?

Tous les hérétiques, dit saint Augustin (tract. 11 *in Joan.*), procurent par leur pernicieuse doctrine la mort éternelle à des milliers de catholiques qu'ils séduisent : jusqu'à la fin des siècles, ils perdront des âmes, des provinces, des royaumes, et ils se plaignent des peines temporelles que les princes catholiques décernent à ceux qui prêchent l'erreur dans leurs Etats : *Sempiternas mortes faciunt et temporales se perpeti conquæruntur.*

Mais malgré toutes ces plaintes, il est toujours certain que le souverain peut punir de la mort celui qui est pernicieux en troublant la religion ou l'Etat : *Dei minister est vindex in iram ei qui malum operatur.*

Il en est de même d'une guerre qu'une cause juste fait entreprendre, ou qu'on est obligé de soutenir pour sa défense. Le Seigneur s'appelle le Dieu des combats dans l'Ecriture aussi bien que le Dieu de la paix; c'est lui-même qui a dressé les doigts du jeune David aux combats; c'est lui qui a armé d'un glaive victorieux les Josué, les Gédéon, les Mathathias, les Machabées; Jésus-Christ a loué la foi du centenier engagé dans la profession des armes; son saint Précurseur n'a pas dit aux soldats qui le consultaient de quitter le service du prince.

Mais avançons, mes frères, donnons des bornes à une matière si étendue, et après avoir vu les traits qui caractérisent le crime de l'homicide, les circonstances qui excusent l'homicide, ceux qui ôtent la vie à leurs semblables; voyons en peu de mots les traits qui caractérisent l'homicide spirituel; la dernière réflexion, que j'abrégerai autant qu'il me sera possible.

TROISIÈME PARTIE

L'homicide spirituel, pour être commun, n'en est pas moins un crime énorme, puisqu'il ôte à notre frère une vie mille fois plus précieuse que celle du corps, qu'il donne la mort à son âme, pour laquelle Jésus-Christ a répandu son sang.

Il est aisé de comprendre ce que Jésus-Christ a voulu dire quand il a dit : Malheur à celui qui scandalise son frère il lui serait avantageux d'être péri par la mort temporelle, la plus cruelle même, plutôt que d'être coupable de la mort d'une âme.

Partout ce divin Sauveur nous dépeint la mort de l'âme comme la chose unique que nous devions redouter. Or celui qui la cause, cette mort terrible et souvent irréparable, n'est-il pas coupable de cet homicide spirituel, dont je ne saurais, d'après l'Evangile, vous inspirer trop d'horreur ? Ne pensez pas, mes frères, que je donne le nom d'homicides à ceux qui sont la cause de la mort d'une âme, sans être autorisé. Si saint Jean appelle homicide celui qui hait son frère (I *Joan.*, III), ce nom odieux ne convient-il pas à ces hommes dont les discours, les écrits, les occupations, les exemples perdent tant d'âmes?

On ne fait pas assez d'attention à la perte de tant d'âmes qui arrive dans le monde : c'est pourquoi on ne gémit pas; la foi de la plupart des chrétiens est endormie; ils voient sans être affligés les coups que l'on porte à l'innocence, les artifices que l'on emploie pour faire goûter l'erreur. Les âmes reçoivent des

plaies mortelles à chaque instant, et l'on n'est pas saisi, effrayé?

Ah! quels traits emploierai-je pour caractériser le crime de l'homicide spirituel? Dirai-je que ceux qui le commettent sont les ennemis de Jésus-Christ, de son sang, de ses mérites, les destructeurs de ses conquêtes, les précurseurs de l'Antechrist; qu'ils portent le caractère de cette bête, à qui il a été donné de déclarer la guerre aux saints, et les attacher à leur char? (*Apoc.*, XIII.)

Car ces hommes, dont les discours, les écrits, les occupations, les exemples, sont autant de combats livrés à la foi et à l'innocence, sont tout cela. Et en effet, si selon saint Chrysostome (hom. 3 *in Act. apost.*), nous ne pouvons déplorer suffisamment la perte d'une seule âme, quel est le crime de ceux qui sont la cause de la perte de tant d'âmes qui périssent tous les jours?

Peut-être, mes frères, vous croyez-vous innocents sur cette matière; mais écoutez saint Augustin et jugez-vous vous-mêmes.

Ne pensez pas, dit ce saint docteur (tr. 42, *in c.* VIII *Joan.*), que vous n'êtes pas homicide, lorsque vous persuadez à votre frère de faire quelque chose qui blesse son âme; ce nom odieux vous convient: *Noli putare te non esse homicidam, quando fratri tuo male persuades;* car toutes les fois que vous le portez au mal par vos discours ou par vos actions, vous donnez la mort à son âme, vous lui faites perdre une vie mille fois plus précieuse que celle du corps: *Si male persuades, occidis.*

Après ces principes, mes frères, que penser de tant de mondains scandaleux, d'auteurs licencieux et incrédules, des hommes de théâtres, des artisans vendus à la vanité et à la volupté? Que d'âmes ne perdent-ils pas? Quels coups ne portent pas à l'innocence, quelles plaies ne font pas à l'âme les discours de ces libertins, qui font avec art l'apologie des plus grandes faiblesses et des plus honteux désordres? qui, sous prétexte d'enjouement, ne rougissent point des entretiens les plus libres et les plus obscènes, et représentent les intrigues criminelles avec des traits qui semblent les rendre pardonnables? Ne persuadent-ils pas le mal et par conséquent ne donnent-ils pas la mort à l'âme, ces corrupteurs de l'innocence, qui livrent à une jeune personne des combats d'autant plus dangereux que les sens nous portent à nous rendre facilement, qui dissipent les alarmes de la pudeur, les remords de la conscience, et se glorifient d'une victoire qui enlève tout à la fois la vie de l'âme et l'honneur? Ah! persuader le mal par la douceur, les charmes de ses discours; déterminer au vice, faire consentir au péché une personne sage, innocente, n'est-ce pas enlever une conquête faite par le sang de Jésus-Christ, et se rendre coupable d'un homicide spirituel? *Si male persuades, occidis.*

Que dirai-je de ces auteurs dont les ouvrages corrompent le cœur et l'esprit, de ces hommes qui composent des romans obscènes, des histoires indécentes, des contes libres et licencieux, des poésies sales et impures? Si les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, la lecture de ces ouvrages sera-t-elle indifférente à l'innocence? Le cœur d'une jeune personne tendre, susceptible, sans expérience, ne recevra-t-il aucune atteinte des peintures lubriques? n'y feront-elles naître aucune étincelle d'un feu impur?

Ah! les habitudes secrètes, les intrigues criminelles, les chutes les plus humiliantes, sont les suites funestes de ces pernicieuses lectures. Comment ceux qui enseignent ainsi le crime ne seraient-ils pas coupables du crime d'homicide spirituel? *Si male persuades, occidis.*

Que dirai-je encore de ces auteurs qui ne travaillent que pour ébranler, affaiblir, faire perdre la foi des catholiques? dont le langage doux, insinuant, lance des traits d'autant plus dangereux qu'ils sont cachés; qui font goûter l'erreur, parce qu'ils la donnent pour la vérité, et qui les enhardissent à mourir dans la révolte à l'Eglise, sous prétexte de zèle et de fermeté?

Ah! ces auteurs perdront encore des âmes après leur mort: leurs ouvrages enseigneront dans tous les siècles la désobéissance et la révolte: *Si male persuades, occidis.*

Que d'âmes ne perdent point encore ces hommes proscrits, dont l'occupation est de paraître sur un théâtre, dont le mérite consiste à émouvoir les passions, à saisir les sens, à flatter les oreilles; dont les récits ne sont que des apologies d'un amour constant ou d'une vengeance éclatante; qui couronnent les héros de la volupté ou de la fureur! Malgré tous les efforts d'un monde de plaisirs, qui s'efforce de les autoriser et de les justifier même, l'Eglise n'a vu qu'avec douleur, dans tous les siècles, le danger des spectacles, et elle n'a proscrit et jugé indignes des sacrements ceux qui les représentent que parce qu'elle les regarde comme des écoles où toutes les maximes de l'Evangile sont combattues et où l'on débite les maximes d'un monde de plaisir, de volupté. Ah! jugez du mal que vous faites par les leçons que vous donnez, et vous déplorerez les funestes talents qui vous font briller sur le théâtre: *Si male persuades, occidis.*

Enfin les ouvriers que l'intérêt, l'avidité du gain occupent à des ouvrages qui sont comme autant de piéges tendus à l'innocence, ou de perpétuelles leçons d'impureté.

Quels funestes talents que ceux qui représentent les grâces, les douceurs du vice! Quel art que celui qui dépeint au naturel les efforts, les attitudes, les satisfactions des hommes de volupté! Or n'est-ce pas ce que représentent ces bronzes, ces statues, ces tableaux qui décorent les palais et les appartements de tant de mondains? L'habileté des ouvriers ne va-t-elle pas jusqu'à représenter ces obscénités sur des bijoux que l'on porte avec soi, que l'on montre avec complaisance, et dont on ne rougit point de dire le prix excessif qu'on y a mis, et l'attache que l'on y a. Or ces ouvriers ne sont-ils pas coupables, en exposant ainsi les appas et les

amorces du vice? *Si male persuades, occidis.*

On peut dire que ces homicides spirituels se perpétuent après la mort de ces libertins, de ces auteurs, de ces artisans; leurs coupables productions subsistent pour la perte d'une infinité d'âmes : ainsi l'on peut dire d'eux ce que saint Augustin disait des hérétiques; ils commettent des homicides dans tous les siècles : *Sempiternas mortes faciunt.*

Concevez donc, mes frères, de l'horreur, non-seulement de l'homicide corporel, mais encore de l'homicide spirituel; respectez l'ouvrage de Dieu et votre semblable, mais redoutez la perte d'une âme que Jésus-Christ a rachetée; que l'humanité et la religion vous rendent bons citoyens et bons chrétiens, et vous mériterez d'entrer dans la gloire éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXVI.

SUR LA COLÈRE.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. (*Matth.*, XI.)

Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, et vous procurerez le repos à vos âmes.

Jésus-Christ, comme vous voyez, mes frères, ne dit pas : Apprenez de moi à vous distinguer par de grandes choses, à paraître avec éclat dans le monde, soit par une sainteté extraordinaire, des austérités surprenantes, des voies sublimes, des miracles; soit par un grand génie, de brillants talents, des ouvrages d'érudition, des prodiges de valeur dans les armes, de politique dans le gouvernement des Etats; il ne dit pas : Apprenez de moi à vous faire honorer, à vous faire craindre, redouter; mais apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, je suis votre maître et votre modèle : écoutez mes leçons, imitez mes exemples : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* C'est cette douceur que je vous recommande, qui vous fera couler des jours paisibles et tranquilles; en modérant les vivacités, les impétuosités, les emportements d'un sang qui s'échauffe, d'un cœur qui se trouble, d'un esprit qui s'agite; vous jouirez d'un calme, d'un repos, d'une paix, que personne ne pourra vous ravir : *Invenietis requiem animabus vestris.*

Notre divin Sauveur pouvait-il, mes chers frères, faire un plus bel éloge de la douceur? Elle est sa vertu favorite; elle est celle qu'il nous recommande singulièrement, elle fait goûter à l'homme les délices du repos.

Que l'homme est donc malheureux, quand au lieu d'être un homme de douceur, de paix, de tranquillité, il est un homme de colère, d'emportement, de fureur! quand la moindre faute, la moindre contradiction, la moindre peine, excitent dans son cœur des émotions, des vivacités, des orages, des tempêtes! quand sa colère aliène sa raison, que, changé tout à coup en un autre homme, il ne se connaît plus; qu'il éclate, qu'il menace, et que, semblable à un lion en fureur, il se fait redouter de tous ceux qui l'environnent! Car, s'il y a de simples émotions, de simples vivacités, qui naissent ou échappent, pour ainsi dire, malgré nous, il y a des colères violentes, éclatantes, longues, qui nous rendent coupables de péchés mortels, et qui sont suivies de peines, de cuisants remords et de terribles châtiments. Or j'entreprends aujourd'hui, mes chers frères, de traiter cette matière; et voici deux motifs qui me paraissent très-propres à vous inspirer une juste horreur de la colère; faites-y attention, car c'est tout le partage de ce discours.

Nous devons éviter la colère, à cause des biens dont elle nous prive. Nous devons redouter la colère, à cause des maux qu'elle nous attire. Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne faut, mes frères, que vous donner une idée des biens dont la colère nous prive, pour vous en inspirer sans doute une juste horreur. Quoi de plus précieux que la possession de Dieu, que la paix et le calme de l'âme, que les sentiments de l'humanité? Or la colère nous fait perdre tous ces biens; écoutez, et vous en serez persuadés. Elle nous prive de la présence et des grâces de Dieu; elle nous fait perdre le repos de l'âme et la tranquillité de l'esprit; elle nous dépouille des sentiments de l'humanité : l'homme de colère ne possède plus son Dieu; l'homme de colère ne jouit plus de lui-même; l'homme de colère n'agit plus en homme : quoi de plus capable de contenir nos vivacités et de nous faire éviter la colère? Entrons dans le détail des preuves, elles sont décisives.

Quand je dis, mes frères, que la colère nous prive de la présence de Dieu et de ses grâces; je m'explique. Je parle de ces colères violentes, éclatantes, de ces impétuosités qui préviennent l'empire de la raison, qui la font disparaître, et qui portent aux excès, aux fureurs. Car ce sont là, dit le Sage, des péchés exécrables aux yeux du Seigneur : *Ira et furor utraque exsecrabilia sunt.* (*Eccli.*, XXVII.) Je ne parle pas de ces émotions légères, de ces vivacités momentanées, qui naissent et échappent, pour ainsi dire, malgré nous, qui ne nuisent point à nos frères, et dont souvent ils ne s'aperçoivent point.

Or il est aisé de prouver que ces colères éclatantes, violentes, longues; que ces impétuosités qui préviennent l'empire de la raison, l'aliènent, nous privent de la présence et des grâces de Dieu.

En effet, le cœur du chrétien est le temple de Dieu; il y demeure, tant qu'il est pur, dans le calme, la paix; mais il s'en retire, l'abandonne, quand il se révolte, et que l'émotion, l'agitation, des mouvements impétueux y règnent et y établissent le trouble et la confusion; ainsi, donner lieu à la colère qui trouble l'âme, l'agite, c'est troubler, agiter l'habitation du Saint-Esprit; c'est le forcer de l'abandonner. Quel crime! Quel malheur! Y pense-t-on!

Saint Jérôme (in cap. IV *Epist. ad Ephes.*), en expliquant ces paroles de saint Paul : Ne donnez point de place au démon dans votre cœur : *Nolite locum dare diabolo* dit que

c'est la colère qui fait commettre ce crime énorme, parce que, dit ce saint docteur, elle chasse le Saint-Esprit d'un cœur où elle a répandu le trouble, et elle y fait régner le démon, qui se plaît dans la confusion et les fureurs.

Connaissez donc votre malheureux état, chrétiens, qui êtes sujets à ces colères, à ces violences, à ces fureurs qui vous rendent méconnaissables, qui vous font redouter dans votre famille par ceux qui ne doivent que vous aimer, et qui semblent prouver que le Saint-Esprit s'est retiré de votre cœur, et que le démon s'en est emparé; car la douceur, la paix, le calme, annoncent la présence de l'esprit de charité; la colère, le trouble, l'agitation, la présence de l'esprit de fureur, de haine, de vengeance.

Ne vous rassurez pas sur votre bon cœur, ni sur les justes sujets que vous croyez avoir de vous porter à ces excès de colère et de fureur; écoutez saint Chrysostome, et vous apprendrez que rien ne peut vous justifier. Quand vous défendriez une cause juste, dit ce saint docteur (hom. 17 *in Act. apost.*), quand vous parleriez librement en faveur de la vérité, quand vous feriez les plus belles et les plus utiles remontrances; en un mot, quelque chose que vous fassiez de bon, de juste, d'utile, dès que vous ne le faites pas sous l'empire de la raison, qu'elle est aliénée par la colère, la fureur, l'emportement, vous ne faites aucun bien, et vous vous faites beaucoup de mal, parce que vous offensez votre Dieu, qui condamne la colère : *Licet, justa cum furore dicas : totum perdideris; etiamsi libere loquaris : etiamsi moneas, etiamsi quodvis operatus es.* Quelle est la raison que donne cet éloquent Père de l'Eglise grecque? La voici. Elle prouve ce que j'ai avancé, que la colère force le Saint-Esprit de sortir de notre âme, de l'abandonner : « Le Saint-Esprit, dit-il, n'habite point là où règne la colère : *Non habitat Spiritus sanctus ubi furor.* » (III *Reg.*, XIX.)

Voilà donc, mes frères, le premier et le pressant motif qui doit nous inspirer une juste horreur de la colère, elle nous fait perdre la présence de Dieu, chasse de notre cœur l'esprit de paix, de charité, de consolation : *Non habitat Spiritus sanctus ubi furor.*

Le prophète Elie, fuyant la fureur de l'impie Jézabel, se reposa dans le désert sous un arbre; là, il ne pense plus en prophète, mais en homme; une émotion s'élève dans son âme et l'agite; il va même jusqu'à souhaiter la mort, pour n'être plus témoin des maux qui affligent Israël; il conjure le Seigneur de le retirer de ce monde : *Sufficit mihi, Domine, tolle animam meam.* (*Ibid.*) Voilà dans ce grand prophète une légère émotion, une impatience momentanée. Voyons ce que Dieu en pense, et jugeons du crime des colères violentes, longues, éclatantes, par l'importante leçon qu'il donna à Elie, qui s'était trop abandonné à la vivacité de son zèle.

Dieu lui dit : Venez et tenez-vous sur la montagne en la présence du Seigneur; cette montagne était Horeb, où le prophète était arrivé, après quarante jours et quarante nuits de marche, soutenu par ce pain mystérieux qu'un ange lui avait donné dans le désert. Le Seigneur descendit sur la montagne; mais il fut précédé par des vents furieux, qui renversaient la cîme des montagnes et brisaient les rochers : *Spiritus grandis et fortis, subvertens montes et conterens petras* (*Ibid.*); par de violentes secouses qui faisaient trembler la terre sous les pieds, *commotio* : par des feux étincelants, qui semblaient menacer le monde d'un incendie universel, *ignis.*

Elie, saisi par ces étonnants spectacles, croit que c'est la présence de Dieu qui se fait sentir par ces signes effrayants, et il se prépare toujours à parler au Seigneur.

Dès qu'il a entendu ces vents furieux qui brisaient tout, il approche; mais il entend une voix qui lui dit : le Seigneur n'habite point dans ces vents furieux : *Non in spiritu Dominus.* (*Ibid.*)

Dès qu'il sent ces tremblements de terre, il s'approche, il croit que le Seigneur va paraître, mais il entend encore une voix qui lui dit : Dieu ne se trouve point dans les émotions, les agitations, les troubles : *non in commotione Dominus* (*Ibid.*). Dès qu'il voit le feu qui éclaire toute la montagne, il s'approche encore et ne doute point que ce ne soit le Seigneur qui est descendu pour lui parler, mais la même voix lui dit : Dieu ne se trouve point dans le feu : *non in igne Dominus.* (*Ibid.*)

Enfin, après ces vents, ces tremblements de terre, ces feux étincelants, un doux zéphir souffla sur la montagne, le calme vint, tout était paisible, tranquille, et alors le Seigneur parut et parla à son serviteur : *post ignem sibilus auræ tenuis et ecce Dominus.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas là, mes frères, une image bien naturelle des différentes colères auxquelles les hommes s'abandonnent, et en même temps une preuve qu'elles nous privent de la présence de Dieu, de ses grâces, puisqu'il ne veut approcher de l'homme que lorsqu'il est tranquille, dans le calme, dans la paix? Il y a, je le sais, différentes colères; mais dès qu'elles ôtent seulement le calme de l'âme, qu'elles l'agitent, la troublent, cela ne suffi-t-il pas pour que Dieu ne fasse plus sentir sa présence, ne parle plus? Et alors, que de grâces, que de biens ne perdons-nous pas!

Dieu se plaira-t-il dans le cœur de cette personne emportée, fougueuse, qui menace, saisit, consterne, et fait fuir tous ceux qui l'environnent? de ce père, qui fait pâlir des enfants? de cet époux, qui fait trembler son épouse? de ce maître, qui répand l'alarme dans son domestique? Ah! Dieu ne se trouve point dans les tempêtes et les orages : *non in spiritu Dominus.*

Dieu se plaira-t-il dans le cœur de cette personne, dont les émotions fréquentes et violentes éclatent et font redouter les plus grands excès, qui intimident les innocents

comme les coupables, et semblent présenter l'image de la mort à ceux mêmes qui lui sont chers et qui l'aiment? Ah! Dieu ne se trouve point dans l'agitation et le trouble : *non in commotione Dominus.*

Dieu se plaira-t-il dans le cœur de cette personne dont la face est allumée du feu de la colère, dont les yeux étincelants annoncent le dangereux courroux, et dont les regards et les paroles sont comme autant de pronostics de la scène tragique qu'ils veulent donner et que l'impuissance seule les empêche d'exécuter? Ah! Dieu ne se trouve point dans les flammes et les feux : *non in igne Dominus.*

Dieu ne se plaît que dans le cœur de l'homme doux, paisible, pacifique; l'homme de colère, de trouble, d'agitation ne possède plus son Dieu.

Ne dites pas, chrétiens, que ces personnes promptes, emportées, furieuses même, sont ordinairement bonnes; qu'elles ont un cœur tendre, excellent; que ces vivacités passées elles n'y pensent plus ; car je vous dirai que ces colères, telles que je viens de vous les dépeindre, sont des péchés mortels, parce qu'elles aliènent la raison, et que l'homme qui s'y laisse aller ne jouit plus de lui-même. Second motif qui doit nous faire éviter la colère : l'homme ne peut jouir de lui-même innocemment qu'autant qu'il jouit de sa raison; c'est elle qui lui dit que la douceur a des charmes qui gagnent tous les cœurs ; que pour conserver le calme et le repos il faut retenir les impétuosités du cœur lorsqu'il nous porte à des excès; il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour combattre un tempérament porté à la colère, il ne faut qu'être homme et aimer la tranquillité; le philosophe païen même se fait une gloire de la modération : comme il veut être à lui dans le calme et le repos, les plus grands événements ne sauraient l'agiter ou le troubler.

Mais si certains sages ont montré une tranquillité héroïque dans les obstacles, les revers, les contradictions; si l'orgueil en a fait paraître quelques-uns insensibles aux mépris, aux injures ; s'ils regardaient comme au-dessous de l'homme de s'abattre, de s'émouvoir, de s'emporter, la grâce de Jésus-Christ a opéré de plus grands prodiges de patience et de douceur; ces vertus, qui rendent l'homme au-dessus de lui-même, ont fait le caractère singulier d'une multitude de héros de la religion.

On pourrait dire de plusieurs, comme de Moïse, que la douceur les a rendus agréables à Dieu et précieux à la société. Saint Louis pouvait dire comme David, que la clémence avait monté avec lui sur le trône, et se rappeler sa douceur; l'homme de douceur et de patience soumet à sa raison ces impétuosités qui veulent l'emporter, et il conserve la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

Il n'en n'est pas de même, mes frères, de l'homme de colère : elle obscurcit sa raison, elle agite ses sens, elle trouble son cœur, elle le transporte; dans ces moments de colère il est comme dans l'ivresse, il ne se connaît point, il ne connaît pas les autres, c'est un homme méconnaissable; quand l'orage aura cessé, il rougira de ce qu'il aura dit, de ce qu'il aura fait : jouit-on de soi-même quand on n'a pas agi en homme? N'est-ce pas prouver, dit saint Bernard (*De modo bene vivendi*), que le délire a succédé à la raison, la folie à la sagesse, quand la moindre contradiction nous agite, nous transporte, nous rend furieux? Pourquoi ces troubles, ces émotions dans cet homme ordinairement paisible, tranquille? Pourquoi ce sage du siècle, qui s'est acquis tant de gloire par sa vertu et sa prudence, a-t-il commis une faute qui le déshonore? Pourquoi ne reconnaît-on plus l'époux, le père, l'ami, le citoyen dans l'homme de colère? C'est, continue saint Bernard, que cette passion, portée à l'excès, dépouille l'homme de toutes les qualités qui peuvent le rendre aimable : il n'est plus affable, poli, prudent, tendre époux, bon père, paisible citoyen; il n'est plus homme même : la colère lui a ôté les sentiments d'humanité : *Per iram homo alienatur a semetipso.*

On ne peut nier ces tristes vérités; on en est même si persuadé par l'expérience, que pour exprimer la violente colère d'une personne on n'emploie que ces seules paroles : il ne se connaissait pas lui-même. La colère empêche donc l'homme de jouir de lui-même, de faire usage de sa raison, de penser à ce qu'il se doit, à ce qu'il doit à sa famille, à la société; la colère le plonge donc dans un délire qui le fait parler, menacer, frapper sans qu'il y pense, sans qu'il y fasse attention. La colère en a fait un homme de trouble, d'agitation, de fureur : la colère a donc excité dans son âme une violente tempête qui le pousse, l'emporte sans qu'il connaisse ce qu'il dit, ce qu'il fait, à qui il s'adresse; en faut-il davantage pour nous porter à éviter la colère? *Per iram homo alienatur a semetipso.*

L'homme de colère est d'autant plus coupable, en ne modérant pas les impétuosités de son cœur qui le portent à ces excès, que souvent le sujet qui l'a ému, impatienté, rendu furieux, est de peu de chose; et qu'on pourrait lui dire ce que le Seigneur dit au prophète Jonas, qui s'était impatienté, et avait été jusqu'à souhaiter sa mort, parce qu'un ver avait détruit le lierre qui lui faisait un ombrage contre les ardeurs du soleil : Croyez-vous avoir un juste sujet de vous mettre en colère : *Putasne bene irasceris?* (*Jon.* IV.)

Croyez-vous n'être pas coupable, parce qu'une parole, une réponse ont excité votre colère, vos emportements? Etes-vous innocent en ne modérant pas vos vivacités, lorsque quelque chose vous contredit, vous déplaît? *Putasne bene irasceris?*

Ces contradictions, ces obstacles, ces accidents justifient-ils ces émotions éclatantes, ces troubles qui vous agitent, ces fureurs qui aliènent votre raison? Tous les différents événements qui doivent éprouver la

soumission, la vertu de l'homme, doivent-ils lui faire oublier qu'il est homme et chrétien? *Putasne bene irasceris?*

Pensez-vous que l'ardeur de votre tempérament vous servira d'excuse au tribunal du Seigneur? Dieu pense-t-il comme les hommes? On dit dans le monde que les hommes de colère, d'emportement, de fureur, sont les meilleurs cœurs; que ces lions se changent tout à coup en agneaux; mais ces orages passagers, qui arrivent souvent et causent tant de mal, ne portent-ils aucun coup mortel à l'âme? *Putasne bene irasceris?*

Montrez-moi un homme ému, transporté, furieux, qui se croie coupable : on croit avoir raison de s'abandonner ainsi aux impétuosités de son cœur. Le sujet qui excite la colère est grave, important, il excuse ces excès, ces fureurs : Jamais la colère n'a paru un péché à un homme vif, irrité, dit saint Augustin (*Valerio episcopo*, epist. 148) : *Nulli irascenti ira sua videtur injusta.*

Cependant ce saint docteur l'appelle (*Ad fratres in eremo*) la source des maux du corps et de l'âme : *grandis miseria tam corporis quam animæ ;* misères du corps : l'homme de colère perd le repos, le sommeil et toutes les douceurs de la vie : *corpus quietem, somnum et alacritatem perdit :* il fait à son âme des plaies mortelles, et lui fait perdre la couronne de gloire qui lui est destinée dans l'éternité, où les saints, les pacifiques règnent avec Dieu : *anima vitam perdit æternam*

Tout cela, chrétiens, devrait suffire pour nous porter à réprimer nos vivacités dans leur naissance, et à concevoir une juste horreur de la colère. Mais que sera-ce si je vous fais voir encore que l'homme de colère n'agit plus en homme, et que cette passion furieuse le dépouille de tous les sentiments de l'humanité?

Saint Augustin ne dit pas qu'on soit le maître de ces émotions, de ces vivacités, qui naissent, pour ainsi dire, sans nous et malgré nous; mais il dit qu'il est important de les modérer, de les réprimer sur-le-champ, si nous ne voulons pas être coupables des suites funestes d'une colère entretenue : *Si ira in animo nascitur, mox refrena eam;* mais il ne pense pas de même de ces personnes en qui la colère est une habitude, qu'elle entraîne souvent et à la moindre occasion, dans la fureur et l'emportement : ce qu'il dit doit faire trembler ceux qui sont sujets à ce péché : Lorsque la colère règne dans un cœur, continue ce saint docteur (*ut sup.*), le prince des ténèbres, le démon y règne aussi : *ubi ira regnaverit ibi omnino princeps diabolus erit.* Or, sous le règne de Satan, on ne doit rien attendre de juste, de bon, mais des haines, des vengeances, des querelles, des injures, des menaces, des meurtres : *nec inde aliquid boni exire poterit.* Et c'est, mes frères, ce que l'expérience de tous les siècles nous prouve malheureusement.

N'est-ce pas la fureur de la colère qui a fait commettre tant de meurtres? Ces scènes sanglantes qui font gémir tous les bons cœurs, ne sont-elles pas les suites de cette passion? N'a-t-elle pas armé le frère contre le frère? l'époux contre l'épouse? le père contre ses enfants? l'ami contre l'ami? le citoyen contre le citoyen? La nature est-elle écoutée dans la colère? Les liens du sang sont-ils respectés? L'humanité est-elle honorée? Est-on arrêté par les prières, les larmes, les noms les plus doux? Les lois les plus sévères effrayent-elles? Les supplices honteux décernés aux homicides arrêtent-ils? Les menaces d'un Dieu font-elles quelque impression? Non, mes frères, l'homme qui laisse régner la colère dans son cœur, qui se laisse emporter par ses impétuosités, n'est plus homme, il est dépouillé dans ces moments des sentiments de l'humanité; qu'il soit dans les autres temps un agneau, si vous voulez, dans la colère c'est un lion, dont on redoute avec raison la fureur.

Quel spectacle plus touchant que celui qu'offrit à nos premiers parents le corps ensanglanté de l'innocent Abel? Qui a commis ce meurtre? Qui a répandu ce sang qui coule sur la terre et dont la voix s'élève jusqu'au ciel pour demander vengeance? C'est un frère ; mais qui l'a porté à cet excès de fureur? Qui a endurci son cœur, contre celui qui devait y avoir une place privilégiée? Qui lui a fait fermer les yeux sur l'énormité de son crime, et déshonorer ainsi l'humanité? La colère; cette passion règne dans son cœur, depuis que Dieu répand ses bénédictions sur son frère Abel : déjà il est abattu, il médite son fratricide, la fureur le jette sur l'innocente victime, il l'immole; cet attentat glace les sens; dans la colère, Cain n'en conçoit point d'horreur, il n'en n'aura une juste idée, il ne désespérera d'en obtenir le pardon, que quand sa colère sera passée et satisfaite : *Iratusque Cain vehementer et concidit vultus ejus.* (*Gen.*, IV.)

Que dirai-je de la colère d'Hérode? Quelle scène tragique n'offre-t-elle pas à toute la Judée? Le glaive brille partout aux yeux des mères avant de frapper leurs enfants.

On les arrache cruellement de leurs mamelles pour les égorger ; les cris lamentables de ces femmes infortunées, l'innocence de ces tendres victimes, qui jouent, pour ainsi dire, à la vue des glaives brillant à leurs yeux, la douceur qu'elles conservent en tombant sous les coups meurtriers; rien n'adoucit les hommes chargés des ordres barbares du prince; mais dans quel temps les a-t-il donnés, ces ordres cruels, qui déshonorent l'humanité, et feront à jamais sa honte et son opprobre? Dans la colère, mes frères, c'est dans ce moment que l'homme n'agit plus en homme, qu'il est dépouillé des sentiments de l'humanité; c'est dans ce moment d'indignation, de fureur qu'Hérode donne ses ordres, pour faire périr sous le glaive tous les enfants de la Judée : *Herodes iratus est valde et mittens occidit omnes pueros.* (*Matth.*, II.)

Remarquez, mes frères, qu'il ne faut pas être toujours coupables, pour être les victimes de la colère. La vertu d'Abel aurait-

elle nui à celle de Cain, s'il n'eût pas été méchant? Les enfants de la Judée s'entendaient-ils avec les Mages, quand véritablement ils auraient trompé Hérode? Ah! l'homme cesse d'être homme dans la colère.

Qui jamais se repentit plus d'avoir donné des ordres dans la colère que le grand Théodose? Le meurtre commis à Thessalonique fut le fruit d'un édit dicté dans l'émotion et la vivacité; le sage édit qu'il donna par le conseil de saint Ambroise, qui suspendait l'exécution des arrêts de mort, trente jours après la sentence, fut le fruit de la sagesse et de la clémence.

Crut-il pouvoir trop expier la cruelle exécution des ordres qu'il avait donnés dans la colère? Ne l'a-t-on pas vu baigné de ses pleurs, dépouillé de la pourpre impériale, mêlé avec les pénitents publics, sous le sac et la cendre?

Avec quelle attention ne réprimait-il pas les premières émotions qui s'élevaient dans son cœur? Il se plaisait à pardonner quand on l'avait irrité, et il regardait les vivacités qui lui étaient échappées comme des motifs qui l'obligeaient à user d'indulgence; et l'on peut dire que, si la colère l'a rendu inhumain un seul jour, la religion en a fait un prince doux et clément tant qu'il a vécu : *Prærogativa ignoscendi erat indignatam faisse.* (S. Ambros., *De obitu Theodosii imperatoris.*)

Après tous ces traits qui caractérisent la colère et nous montrent tous les biens dont elle nous prive, je pense, mes frères, que vous l'éviterez autant qu'il est en vous; une passion qui se soumet si aisément l'empire de la raison, qui nous fait perdre Dieu et ses grâces, le repos de l'âme et la tranquillité de l'esprit, et qui nous dépouille des sentiments de l'humanité, doit nous inspirer certainement de l'horreur. Or, je viens de vous prouver ces tristes vérités; il me reste donc à présent à vous prouver que nous devons redouter la colère à cause des maux qu'elle nous procure; c'est le sujet de la seconde partie, que j'abrégerai.

SECONDE PARTIE.

Quoique les fautes échappées dans la colère, les excès auxquels elle porte, les vengeances qu'elle exerce, semblent plus dignes de pardon, à cause que la raison est comme soumise à l'impétuosité du cœur, l'homme de colère, revenu à lui, est le premier à s'en repentir; la société le condamne et le punit; Dieu lui prépare des châtiments, au delà même du tombeau; ainsi des peines secrètes, des peines publiques, des peines éternelles; faites-y attention, mes frères, voilà les malheureuses suites de la colère; ne suffisent-elles pas pour nous porter à la redouter? Appliquez-vous encore quelques moments. Vous avez au dedans de vous-mêmes, dit saint Augustin (*in psalm.* XCXII), un redoutable adversaire : *Habes magnum adversarium in temetipso;* c'est la colère, et ce qui est le plus déplorable, c'est que vous êtes vaincus lorsque vous vous croyez vainqueurs; emportés par ses impétuosités et ses fureurs, vous insultez, vous menacez, vous frappez, vous vous faites redouter; ceux qui vous ont irrités sont humiliés, sont punis; vous êtes victorieux; mais dès que vous avez été vaincus par la colère, où est votre triomphe? Se vaincre soi-même, c'est la plus belle victoire que l'homme puisse remporter. Si l'homme ne peut pas empêcher les émotions, les vivacités, les impétuosités qui s'élèvent dans son cœur, il peut les modérer, les contenir; c'est imiter le démon que de persévérer dans la haine, la colère, le désir de se venger : Distinguez donc, dit saint Augustin (*Ad fratres in eremo*), ce qui vient de la faiblesse de l'homme, de ce qui vient de la malice du démon; l'homme peut être ému, irrité, porté à se venger : *Humanum est irasci;* mais le démon seul entretient la colère, la fait éclater, la perpétue : *In ira perseverare diabolicum est.*

Les peines secrètes qui suivent vos colères, hommes violents, emportés, ne devraient-elles pas vous porter à les redouter?

Je peux bien dépeindre vos emportements, vos fureurs; vous représenter les yeux étincelants, le visage pâle, ou allumé du feu de la colère; vous représenter dans ces accès furieux, qui vous rendent semblables aux insensés, ou à un homme dans le délire.

Je donnerai bien une légère idée des tempêtes que vous excitez dans vos familles; je montrerai une épouse, des enfants, des domestiques tremblants, saisis, qui n'entendent que des menaces, et ne voient que les images de la mort.

Mais c'est vous, si vous êtes sincères, qui nous avouerez vos peines secrètes, votre honte, vos remords, vos regrets, vos douleurs, vos pertes; car la colère est la source fatale d'une infinité de peines.

Jouissez-vous de la gloire d'un vainqueur, quand votre colère est passée? Cette épouse, cet enfant que vous avez frappés, se présentent-ils sous vos yeux abattus sans vous toucher, et plus ils paraissent oublier vos fureurs, plus ne vous les reprochez-vous pas?

Etes-vous toujours insensibles à ce que pensent et disent ceux qui ont été les spectateurs de la scène que vous avez donnée dans votre colère? Ne vous repentez-vous pas des paroles que vous avez dites, des menaces que vous avez faites, des violences que vous avez exercées? Hélas! votre air triste, abattu, doux, pacifique, annonce vos regrets, et vous n'entreprenez même de vous excuser qu'en disant que votre raison était soumise alors à l'impétuosité qui vous emportait. Or, plus votre caractère ordinaire est doux, humain, plus vous vous repentez secrètement, lorsque la colère vous a fait agir avec violence, et contre les sentiments de l'amitié et de l'humanité; payez-vous aussi avec satisfaction les frais que vous font les victimes de vos emportements et de vos fureurs? Un arrêt qui vous taxe et vous blâme vous fait-il honneur? Et quand les

premiers mouvements rendraient vos excès pardonnables, ne vous les reprochez-vous pas toute votre vie? L'indulgence de la justice vous fait-elle oublier votre faute? et quoiqu'il ne vous en coûte qu'une portion de votre bien, cela ne suffi-il pas pour perpétuer vos regrets?

Que d'infirmités! Que de douleurs! Que de maladies! N'êtes-vous pas encore contraints d'attribuer à vos colères, à vos emportements, ces excès de violence, de fureur, qui succèdent aux émotions, aux vivacités, que vous n'avez pas modérés, retenus? N'ont-ils pas allumé votre sang, et mis dans votre corps le principe de ces infirmités qui menacent vos jours?

Car, mes frères, prenez-y garde, je vous prie, je n'exagère point les peines secrètes que cause la colère; je ne prends pas plaisir à en faire des peintures arbitraires, sous prétexte de vous rendre ce vice odieux; je parle d'après l'Ecriture et les Pères; je raconte ce qui se passe tous les jours sous nos yeux.

L'homme sujet à la colère, aux emportements, dit le Sage, doit s'attendre à la décadence de ses affaires, et à l'indigence même; la fureur peut le porter à un excès qui lui coûtera son honneur et ses biens (*Eccli.*, XX); combien qui, après avoir satisfait leur colère, ont été obligés d'abandonner leurs charges, leurs domaines, leurs emplois, et d'aller dans un royaume étranger couler des jours tristes et misérables.

L'homme de colère, dit encore le Sage, *abrége ses jours* (*Eccli.*, XXX): quoi, en effet, de plus capable d'altérer la santé, que ces émotions fréquentes, ces violences réitérées, ces emportements furieux, qui agitent le sang, troublent la raison, et répandent la pâleur ou le feu sur le visage? Le tempérament le plus robuste peut-il toujours résister à ces violents accès? Non, dit saint Chrysostome (hom. 6 *in Act. apost.*): C'est pourquoi nous sommes témoins que la colère cause une infinité de maladies, des fièvres ardentes, qui précipitent l'homme de colère dans le tombeau; car les douleurs que la colère cause sont vives, aiguës, et décident en peu de temps du sort des humains : *Ira non fert longam moram, acutus morbus est.*

Mais quand l'homme emporté ne recevrait aucun trait meurtrier de sa colère, échappe-t-il toujours aux traits de celui qu'il menace, qu'il attaque et qu'il frappe? combien qui portent toute leur vie sur leurs corps, les cicatrices des plaies qu'ils ont reçues?

Ah! mes frères, il suffit que l'homme de colère ait des moments où, revenu à lui, il puisse penser en homme pour avoir des regrets, des remords et des chagrins; mais quand il n'en aurait pas, n'est-il pas exposé à des peines publiques? A-t-il l'estime de la société? N'est-il jamais poursuivi par la justice humaine? Second trait qui doit nous faire redouter la colère. La douceur est le lien le plus aimable de la société : elle entretient la paix, elle gagne les cœurs, elle a des charmes qui préviennent, qui attachent; la douceur remporte des victoires infiniment plus flatteuses pour l'homme que celles que remportent les plus grands conquérants.

Quelles sont les victoires de l'homme de douceur? Des querelles apaisées, des injures souffertes avec patience, des caractères difficiles, férores, adoucis; des ennemis vaincus par la clémence; l'approbation, l'estime, les caresses, les éloges des mondains mêmes.

Quelles sont les victoires du conquérant? Des villes prises, réduites en cendre, des campagnes désolées, des peuples pillés, en pleurs; la terre couverte de corps percés de coups, ensanglantés. Ah! que la douceur a des triomphes bien plus flatteurs! L'homme de douceur ne triomphe de ses ennemis que par ses caresses et ses bienfaits, selon le précepte de saint Paul : *Vince in bono malum.* (*Rom.*, XII.)

Quelles sont les victoires de l'homme de colère? Une épouse, des enfants, des domestiques tremblants, saisis; un ennemi humilié, ruiné, blessé ou percé d'un coup mortel. Ah! que ces victoires causent de peines, de chagrins!

David présente au Seigneur sa douceur, comme la vertu la plus capable de le toucher, et d'attirer sur lui ses miséricordes : Ressouvenez-vous, Seigneur, que j'ai usé de clémence envers un fils ingrat, un sujet rebelle, un prince jaloux : *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI.)

Voulez-vous être ami de Dieu et des hommes, ayez de la douceur, fuyez la colère; vous ferez les délices de la société, dit le Saint-Esprit, si vous êtes un homme de douceur, de paix; les méchants comme les bons vous aimeront, vous loueront, si la douceur règne dans vos paroles et vos actions : *In mansuetudine opera tua perfice, et ab omni homine diligeris.* (*Eccli.*, III.)

Rien ne nous concilie plus les cœurs, dit saint Chrysostome (*De mansuetudine*), que la douceur; dès que l'on voit un citoyen doux, paisible, affable, on l'estime, on l'aime, on le respecte, on se fait un plaisir de lier avec lui un commerce d'amitié : *Nihil ita conciliat..... familiares ut qui illum vident tranquillum se offerre;* on le voit toujours avec plaisir, il est toujours aimable, parce qu'il est toujours doux et tranquille : *Gratus et amabilis est videntibus.*

Il n'en est pas de même de l'homme de colère : les premières peines publiques qu'il se procure, c'est la haine des hommes, l'indignation de la société. Comment l'homme de colère, d'emportement, de fureur, est-il regardé dans la société? Qu'en pense-t-on? Ecoutons saint Chrysostome : Il n'y a rien, dit cet éloquent Père de l'Eglise grecque (*loc. sup. cit.*), de plus à charge et de plus dangereux à la société que les hommes de colère et d'emportement; que peut-on s'imaginer, en effet, de plus contraire au repos et à la paix, que les hommes qui suivent les

impétuosités d'un cœur ému, agité, et qui s'abandonnent à la fureur qui les transporte ? *Quid deterius hominibus qui iræ serviunt?* Quel est le sage et tranquille citoyen qui puisse soutenir leur présence ? *Quis eos videns non avertit oculos ?* Ils sont les ennemis de leurs compatriotes et des étrangers : *communis est hostis et civium, et peregrinorum.* »

Or, il est certain, mes frères, que l'homme de colère a des moments sereins, tranquilles, son cœur n'est pas toujours agité ; c'est dans ces temps de calme qu'il ressent toutes les peines qui suivent la colère ; il rougit alors des scènes qu'il a données au public, et il est humilié des mépris et des opprobres dont la société le couvre. Mais outre ces peines humiliantes que l'homme de colère a du côté de la société qui le blâme, le redoute, le fuit ; sa colère l'expose encore quelquefois à subir les peines décernées par de rigoureux arrêts, et peut-être les supplices honteux préparés aux assassins

« L'homme de colère, dit saint Chrysostome (*in cap.* VII, *Joan.*, hom. 47), et ce Père a dit de trop belles choses sur cette matière, pour ne pas continuer de le citer, se porte à de trop grands excès quelquefois, pour mériter qu'on lui pardonne les tragiques et cruelles suites de sa fureur : *iratus venia dignus est nulla.* C'est lui-même qui se précipite dans un abîme de peines ignominieuses, et qui s'expose aux supplices décernés pour punir les violences et les meurtres. *Innumeris supplitiis sponte sua in profundum perditionis affertur.* Il est l'artisan des supplices cruels et honteux qu'il souffre dans cette vie, et qui doivent être suivis des supplices éternels dans l'autre : *etiam ante futuram gehennam pœnas dat.* »

Or, mes frères, n'est-ce pas ce que nous avons vu, et ce que nous voyons encore malheureusement ? Combien qui, pour n'avoir pas retenu les impétuosités de leur cœur troublé, agité, ont commis des excès et des violences, qui les ont fait condamner à perdre la vie sur un théâtre d'ignominie ? La colère justifie-t-elle tous les meurtres ? Laisse-t-on impunie la mort de toutes ses victimes ? Vous le savez, quoique les premiers mouvements rendent quelquefois certains homicides graciables, l'emportement, la fureur, font porter des coups et commettre des cruautés, que toute la clémence du prince ne saurait pardonner. Mais abrégeons, mes frères, et disons que, quand l'homme de colère échapperait à toutes ces peines temporelles et publiques ; il n'échappera pas aux peines éternelles que Dieu lui prépare. Troisième circonstance qui doit nous faire redouter la colère.

Lisez, chrétiens, les Ecritures ; parcourez les oracles de l'Ancien et du Nouveau Testament ; et vous verrez ce que Dieu pense de la colère ; il pense autrement que les hommes, sans doute ; ils rejettent sur un tempérament vif, ardent, les émotions les plus éclatantes et les plus violents emportements ; et Dieu en fait un péché, un crime. On regarde dans le monde ces éclats de la vivacité, de la fureur, comme des fautes pardonnables ; et Dieu déclare qu'elles méritent des supplices éternels. Celui qui se met en colère contre son frère, dit Jésus-Christ, sera traité en coupable au tribunal du souverain Juge : *Qui irascitur fratri suo, reus erit judicio* les (*Matth.*, V) ; injures, les paroles outrageantes, les reproches qu'il lui fait dans ses emportements, le rendent digne de la géhenne et des feux éternels : *Reus erit gehennæ ignis.* (*Ibid.*)

L'homme qui ne retient pas sa colère, qui se laisse emporter par l'impétuosité et les agitations qui naissent dans son âme, est donc coupable ? Il se prépare donc des peines éternelles ? Il sera donc puni dans l'autre vie de ses colères, de ses emportements, de ses fureurs ? Et en effet, si, selon saint Paul et tous les saints docteurs, comme je l'ai déjà dit, la colère chasse Dieu de notre cœur, et y place le démon, qui peut douter qu'elle ne soit un crime qui mérite des châtiments éternels ?

Quand il est dit dans l'Evangile, que les hommes de douceur et de paix possèderont l'héritage éternel, n'est-ce pas en exclure les hommes de colère et de trouble ? Car, ces hommes doux, pacifiques, dont parle Jésus-Christ, et qu'il appelle bienheureux, *beati mites, beati pacifici*, sont ceux, dit Augustin (*De sermone Domini in monte*, lib. I), qui souffrent les injures, et qui cèdent aux méchants qui les attaquent : *Mites sunt qui cedunt improbitatibus ;* qui ne résistent point aux méchants, pour repousser la violence par la violence, les injures par les injures : *Non resistunt malo ;* mais qui triomphent de leurs ennemis par leur douceur, leurs caresses et leurs bienfaits : *sed vincunt in bono malum.* Jésus-Christ recommande la douceur, dit ce saint docteur (*in Evang. Joan. expos.*, tr. 34, c. 8) ; mais il nous l'a apportée du ciel, aussi bien que la vérité et la justice : *attulit mansuetudinem ;* et la douceur et la patience qu'il a montrées dans le cours de sa Passion, nous prouvent que les hommes doux et patients pratiquent une vertu digne des plus grands éloges : *cum adversus inimicos non moveretur, mansuetudo laudabatur.*

Mais si la douceur est si recommandée dans l'Evangile, si elle doit être récompensée si magnifiquement, l'impatience, la colère, les emportements sont donc des crimes qui méritent des châtiments éternels ? Pourquoi donc, chrétiens sujets à la colère, aux emportements, êtes-vous si tranquilles sur votre sort qui m'épouvante ? Qui peut vous rassurer ? Est-ce votre tempérament ? Mais quel crime ne serait pas excusable, si le tempérament rendait innocents ceux qui suivent leurs penchants, leurs inclinations, au lieu de les combattre ?

Dieu vous ordonne d'être doux et patients : ignore-t-il que vous êtes d'un tempérament vif, ardent ? Vous refuse-t-il les grâces nécessaires pour vaincre la colère et retenir tous ces mouvements impétueux qui vous transportent ?

Ah ! que l'exemple de tant de chrétiens aussi

vifs que vous, mais que la crainte de Dieu modère et retient, vous confonde.

Rougissez de ce que la présence d'une personne au-dessus de vous, que vous respectez et dont vous dépendez, vous retient, vous désarme, et de ce que la présence de votre Dieu ne calme point vos fureurs et vos emportements.

Je me flatte, mes frères, que ces vérités auront fait dans vos cœurs de salutaires impressions; que vous concevrez de l'horreur d'un péché qui vous prive des biens les plus précieux, et qui vous procure des peines temporelles et éternelles. Soyez des hommes de douceur et de paix, et vous posséderez l'héritage céleste. Je vous le souhaite

SERMON XXVII.

SUR L'ENVIE.

Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum : imitantur autem illum qui sunt ex parte illius. (*Sap.*, II.)

C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde, et tous ceux qui lui appartiennent l'imitent

C'est donc le crime de l'envie, mes frères, qui est la source de tous les maux qui accablent l'homme : né pour ne vouloir que le bien et couler des jours innocents et paisibles, le soulèvement de ses sens et de toutes les créatures ne l'aurait point humilié et affligé ; la mort, cette peine du péché ne lui aurait pas fait sentir son aiguillon s'il eût été fidèle. Mais qui l'a porté à désobéir à son Créateur? Le Démon, jaloux de sa gloire, de ses prérogatives et de sa haute destinée ; l'envie en a fait un séducteur artificieux, et ses funestes succès ont introduit la mort et toutes les misères dans le monde : *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum;* mais faites attention, chrétiens, aux paroles que le Saint-Esprit ajoute. Ceux qui l'imitent sont ceux qui lui appartiennent : *Imitantur autem illum qui sunt ex parte illius.*

Quoi donc! Est-ce que tous ceux en qui l'envie règne sont à lui? Est-ce que les jaloux, les envieux du bonheur, de la prospérité des autres, se rangent pour cela du côté de cet ennemi de Dieu? Oui, mes frères, parce que l'on ne saurait l'imiter sans lui ressembler, et c'est ce qui doit nous rendre odieux le crime de l'envie.

Je sais que l'envie est détestée chez tous les hommes, que ce vice déshonore le citoyen, et qu'on le dépeint dans tous les cercles avec les couleurs les plus noires, et tous les traits qui annoncent l'indignation ; mais je sais aussi qu'il ne fait que changer de nom, dans presque tous les rangs où il règne, que ceux qui en sont coupables se cachent, s'enveloppent, mais ses traits ne percent pas moins presque tous les cœurs ; tout le monde le déteste; tout le monde s'en plaint.

J'entreprends donc aujourd'hui, mes frères, de vous parler de l'envie; je vais vous prouver que ce vice, malgré tous les traits odieux qui le caractérisent, est le vice le plus dominant dans tous les différents états du monde ; c'est un crime odieux.

C'est un crime commun.

Vous en serez persuadés par les deux réflexions qui vont partager ce discours; donnez-y toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que l'envie, ce vice que j'entreprends de vous dépeindre aujourd'hui, comme un crime odieux? C'est, mes frères, un déplaisir des prospérités, des talents, des vertus mêmes du prochain ; c'est par rapport à ceux à qui l'on en veut une secrète satisfaction de leurs peines, de leurs chagrins, de leurs malheurs. Or, je vous le demande, y a-t-il rien de plus inhumain, de plus lâche, de plus contraire à toutes les lois divines et humaines?

Mais, pour vous rendre plus sensibles les traits odieux qui caractérisent le crime de l'envie, considérons-nous comme hommes, comme citoyens, comme chrétiens : comme hommes, les liens sacrés de la nature doivent nous unir étroitement, et ceux qu'elle a le plus favorisés ne doivent que nous en paraître plus aimables; comme citoyens, nous sommes membres de la société, par conséquent tout le corps doit prendre part à nos succès ou à nos peines; nous sommes chrétiens, les enfants de l'amour et de la charité de Jésus-Christ, destinés tous à la même gloire, par conséquent le christianisme doit nous porter à nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, et à pleurer avec ceux qui pleurent.

Or, sont-ce là les dispositions des jaloux, des envieux? Non, sans doute, ils sont donc coupables d'un vice opposé aux sentiments de l'humanité, au bien de la société, à la charité de Jésus-Christ. Ne sont-ce pas là autant de traits odieux qui caractérisent le crime de l'envie? Suivez-moi, je vous prie.

Tous les avantages de la nature nous sont communs comme hommes; les biens, la santé, les grâces du corps. Il est vrai que la sagesse suprême distribue les faveurs temporelles différemment; qu'il lui a plu de faire consister l'harmonie de ce vaste univers dans une inégalité qui varie les rangs, les fortunes; c'est pourquoi nous voyons des hommes dans l'opulence, la prospérité, la santé; des personnes que la nature a formées avec ces traits, ces grâces, cet air qui plaisent, touchent. Mais est-on innocent quand on est jaloux de ces faveurs? Quand l'envie nous rend tristes à la vue du bonheur des autres hommes? Non, mes frères, ce déplaisir que nous avons quand nous voyons un homme plus opulent que nous, plus favorisé de la nature, soit du côté de la santé, soit du côté des grâces du corps, est un crime odieux, dit saint Augustin; Dieu ne peut souffrir que l'on soit triste des prospérités et des bonnes qualités de son frère : *Hoc peccatum maxime, arguit Deus tristitiam de alterius bonitate.*

Vous dirai-je, avec saint Chrysostome, que l'envie est un poison dangereux qui s'insinue dans le cœur, le corrompt; de là l'abattement, la langueur, le déplaisir secret d'un Caïn, d'un Aman, d'un Achab : *Invidia pestiferum malum?*

Pourquoi êtes-vous triste et abattu, dit le Seigneur à Caïn (*Gen.*, IV) : *Quare concidit facies tua?* N'êtes-vous pas assuré d'un sort heureux, si vous faites bien? *Nonne, si bene egeris, recipies?* Quoi, il ne m'est pas permis de jeter des regards de complaisance sur l'innocent Abel? Je refuserai mes caresses au juste qui m'est agréable? Imitez-le, et vous aurez part à mes bienfaits comme lui. Ce langage du Seigneur aurait touché Caïn, si l'envie n'eût pas régné dans son cœur. Mais comment les jaloux, les envieux écouteraient-ils la voix de Dieu? Ils n'écoutent plus les sentiments de l'humanité, dit saint Chrysostome.

« L'envie met les hommes au rang des démons; celui que cette passion agit, est aussi cruel que ces ennemis du bonheur des humains (Saint Chrysost., hom. 41 *in Matth.*); » et j'ose dire, mes frères, que des traits singuliers caractérisent le crime des jaloux et des envieux : car, qui excite votre envie? La fortune, les succès de votre semblable, de votre frère. Or, voit-on les démons jaloux d'autre chose que de la félicité des hommes? Ce n'est qu'à eux que l'esprit des ténèbres en veut, à qui il livre des combats, parce qu'il veut leur perte; et les hommes que les liens sacrés de la nature doivent lier étroitement, se détruisent et se consument par l'envie : ce vice les porte aux plus cruels excès.

Voyez le superbe Aman, peut-il résister à la fermeté de l'humble Mardochée? Son étonnante élévation empêche-t-elle qu'il ne soit plongé dans la tristesse, parce que ce pieux israélite ne l'honore pas à son gré? Ne conjure-t-il pas sa perte et celle de sa nation?

Qui a irrité ainsi ce puissant favori d'Assuérus? La fermeté de Mardochée, la vie paisible et innocente qu'il menait. Ah! pourquoi être troublé, agité, puisqu'il était pauvre, sans crédit? Parce qu'il était heureux dans son état.

Un pauvre dans sa cabane a excité quelquefois l'envie des monarques sur le trône. Qu'avait Naboth pour exciter l'envie d'Achab, roi d'Israël? Une vigne qu'il cultivait innocemment. Ce petit héritage de ses pères l'occupait et lui faisait couler des jours purs et tranquilles : mais cette vigne plaît au prince, il veut la joindre à ses jardins et en dépouiller son sujet. Ah! c'est ici que l'on voit à quels excès porte l'envie, lorsqu'elle règne dans le cœur de l'homme. Ce petit objet occupe Achab dans son palais; l'attachement du juste Naboth à l'héritage de ses pères le plonge dans la tristesse; il est rêveur, agité, troublé; Jezabel, cette malheureuse princesse, s'en aperçoit, elle le console, lui représente son autorité, l'enhardit. Bientôt on a trouvé des faux témoins, des juges iniques. Naboth est accusé, condamné. Sa mort est l'ouvrage de l'envie. Achab entre en vainqueur dans la vigne du juste qu'il a immolé à sa passion.

Dira-t-on à présent, chrétiens, que l'envie ne dépouille point l'homme des sentiments de l'humanité? Ah! mes frères, elle a des traits qui percent nos frères et leur font des plaies mortelles. « Tous ceux qu'elle blesse ne guérissent presque jamais, dit saint Chrysologue (serm. 48) : *Quos vulneravit, ad curam non veniunt.* »

Quelles suites fâcheuses n'a pas l'envie d'un courtisan aimé du prince? On est étonné de voir un Seigneur disgracié, parce qu'on ignore qu'il a été délicatement dépeint au souverain par le pinceau de l'envie.

Combien de femmes jalouses des grâces et de la beauté d'une autre femme n'affectent de les relever et de les faire admirer, que pour la faire soupçonner de savoir en profiter aux dépens de la vertu?

Que serait-ce, si je vous montrais ici un homme sans emploi; là un marchand ruiné; ici un ouvrier sans pratiques, là un fermier supplanté? Si j'exposais à vos yeux tous ceux que l'envie a déchirés, déshonorés, plongés dans la tristesse. Oui le saint patriarche Jacob avait raison de dire en mourant : Les envieux ont des traits qui blessent tous ceux qu'ils percent. Ce saint homme parlait alors de l'envie des frères de son cher Joseph : et l'on sait qu'elle les porta aux plus cruels excès : *Inviderunt illi habentes jacula.* (*Genes.*, XLIX.)

Les hommes de jalousie, d'envie, deviennent tristes, sombres, flatteurs, médisants, calomniateurs, traîtres, injustes, inhumains : *Habentes jacula.*

Ils se cachent, il est vrai, ils agissent sourdement, leurs paroles sont douces, et paraissent quelquefois comme dictées par la charité : le frère ne veut pas passer pour vouloir détruire son frère, le voisin son ami; on lui porte des coups, en le plaignant même : *Habentes jacula.*

Les Juifs n'avouent pas que c'est l'envie qui leur fait demander avec fureur la mort du Sauveur : cependant Pilate le dit clairement. Les envieux ne veulent jamais convenir que c'est l'envie qui les rend inhumains, les fait agir contre les sentiments de la nature et l'avantage de la société.

L'envie déshonore le citoyen, le rend un membre dangereux à la société, un ennemi des succès, des talents, des sciences qui en font la beauté, la gloire.

Un sage, un philosophe éclairé des seules lumières de la raison, nous dépeindra-t-il la société autrement que comme un corps dont, en qualité d'hommes, nous sommes tous membres? Ne dira-t-il pas que tous les membres doivent concourir, selon leur destination, au soutien, à la beauté, à la félicité de ce corps? Qu'un bon citoyen doit se réjouir de ses succès et s'affliger de ses pertes?

Or, l'apôtre saint Paul n'en dit pas davantage, en parlant des liens sacrés qui doivent unir tous les chrétiens.

Comme nous ne formons tous ensemble qu'un corps, dit cet apôtre, nous devons nous intéresser aux succès et aux peines de nos frères. Lorsqu'un d'entre nous est dans la tristesse, les peines, les souffrances, tout le corps de la société doit s'en ressentir, tous les membres qui la composent doivent aussi être dans la douleur : *Si quid patitur unum*

membrum, compatiuntur omnia membra. (I *Cor.*, XII.)

De même, si de glorieux succès élèvent un de nos frères, s'il se distingue dans la société par de brillants talents, par ses découvertes utiles à l'avancement et à la perfection des arts, s'il rend des services à l'Etat par sa valeur dans les combats, ou sa sagesse et son habileté dans le maniement des affaires : si ses mœurs douces, religieuses, intègres le font estimer, honorer et respecter, nous devons tous nous réjouir de la gloire qu'il s'acquiert et de l'honneur qu'il fait à la société, puisqu'il est un de ses membres, qu'il la sert, lui est utile : *Sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, l'homme de jalousie, d'envie n'agit-il pas contre tous ces principes? et par conséquent, n'est-il pas opposé au bien de la société? N'est-il pas un citoyen dangereux? Le déplaisir que lui causent tous ces hommes à talents qui servent la société et lui sont utiles : la joie secrète qu'il ressent, lorsque ceux qui lui déplaisent ne réussissent pas ou sont dans la peine; ne sont-ce pas là des traits odieux qui caractérisent son crime? Entrons dans un plus grand détail de preuves.

Qui fait craindre les pharisiens? Qui les agite, les trouble, les porte à s'assembler, à former des complots contre Jésus-Christ? L'envie. C'est eux-mêmes qui nous l'apprennent; que faisons-nous, disent-ils? *Quid facimus?* (*Joan.*, XI.) Nous demeurons tranquilles, nous ne prenons pas garde qu'il y a un homme dans la Judée qui fait du bruit, qui commence à être estimé, honoré et qui attachera insensiblement une partie de notre nation à son char : *Quid facimus?* Ainsi raisonnent les scribes et les pharisiens assemblés.

Mais que fait Jésus-Christ pour leur causer tant d'alarmes? Cause-t-il quelques soulèvements dans la Judée? Détourne-t-il les peuples de l'obéissance due en tout temps aux souverains? Inspire-t-il du mépris pour les observances de la loi? Défend-il d'écouter ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse? Non. Quel est donc son crime? Il opère des miracles que les Juifs ne sauraient contester : *Quia hic homo multa signa facit.* (*Ibid.*)

Ils sont jaloux de sa puissance toute divine; ils ne voient qu'avec déplaisir les malades guéris, les boiteux redressés, les aveugles éclairés, les paralytiques emporter leur lit, les morts ressuscités, les tempêtes apaisées sur-le-champ, le pain se multiplier dans ses mains, les pécheurs touchés, convertis, les pauvres évangélisés : voilà le crime de Jésus, aux yeux de ces hommes jaloux et envieux : *Quia hic homo multa signa facit.*

Or, mes frères, des traits qui ne sont pas moins odieux caractérisent le crime de ces citoyens jaloux et envieux des talents et des succès de ces hommes qui servent et honorent la société.

N'est-ce pas l'avantage de la société que le marchand réussisse et se soutienne dans son commerce? Que l'ouvrier soit laborieux et s'applique à exceller dans sa profession? Que le laboureur soit économe et sache faire valoir les biens qu'on lui confie?

N'est-ce pas l'avantage et la gloire même de la société d'avoir de grands hommes en tout genre? Si les grands capitaines défendent nos remparts et nous procurent des jours paisibles et tranquilles dans notre patrie; les hommes de génie et d'érudition ne sont-ils pas au milieu de nous comme des lumières brillantes qui dissipent les ténèbres de l'ignorance?

Or, voilà le crime de l'homme de jalousie, d'envie; il a un déplaisir secret des talents, des succès et de la gloire des citoyens qui excellent, se distinguent, s'annoncent, se font un nom. L'envieux voudrait être seul, et n'avoir point de rival. Est-ce là vouloir le bien de la société?

Rien ne marque mieux le caractère odieux des hommes d'envie que les efforts qu'ils font pour diminuer le mérite le plus reconnu; leur déplaisir se fait connaître malgré eux; et s'ils n'osent contredire ouvertement ceux qui leur rendent justice, ils ont toujours certaines ressources pour diminuer le nombre de ses admirateurs et de ses apologistes.

Ah! rougissez de votre peu de zèle pour le bien de la société et de votre lâcheté, hommes que l'envie rend tristes et chagrins des succès et des prospérités des autres; n'êtes-vous pas citoyens comme eux? et la gloire qu'ils s'acquièrent obscurcit-elle votre mérite personnel?

Si vous n'étiez pas avides de vaine gloire, vous vous rendriez justice, et au lieu d'être fâchés des succès de vos frères, vous les regarderiez avec plaisir, comme la récompense de leur mérite.

Prenons garde, dit saint Paul, de devenir avides des vains applaudissements du monde, car alors l'envie nous consumera les uns et les autres : *Non efficiamus inanis gloriæ cupidi invicem invidentes.* (*Galat.*, V.)

Voilà donc ce grand Apôtre qui nous apprend que l'envie a pour principe l'amour-propre, la passion d'être estimé, honoré des hommes; voilà ce qui cause du déplaisir, lorsque notre frère réussit, s'élève et s'acquiert de la gloire dans la société.

Les envieux ne l'avouent pas; mais ce n'est pas moins une vérité.

Mais que doit-on encore penser d'un citoyen qui conçoit une joie secrète des peines, de la décadence, des humiliations d'un des membres de la société, ou parce qu'il était effacé par son mérite, ou parce qu'il profite de son malheur, ou parce qu'il lui déplaisait? La société ne perd-elle pas à la banqueroute de ce marchand? A la chute de cette maison opulente, à la mort de ce savant? Tout le corps ne doit-il pas être affligé du déshonneur d'un de ses membres, quoi qu'il soit coupable? Qu'il doit donc être odieux à la société, le citoyen qui se réjouit secrètement des peines de son frère! Tels sont cependant les traits qui caractérisent l'homme d'envie; il s'attriste du bien, il se réjouit du mal; mais ce qui est encore plus déplorable, c'est que ce vice détruit entiè-

rement la charité, qui est l'âme du christianisme.

La charité, dont Jésus-Christ a fait le fondement de sa doctrine, la marque distinctive de ses disciples, la plus grande de toutes les vertus, celle qui donne du prix, de la valeur à tout le bien que l'homme peut faire, aidé de la grâce, est entièrement détruite par l'envie, parce qu'il n'y a point de vice qui lui soit plus opposé.

En effet, que fait l'homme animé par la charité? Saint Paul nous l'apprend; il se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, il pleure avec ceux qui pleurent. La charité de Jésus-Christ qui unit tous les chrétiens, et qui faisait dire dans les premiers siècles de l'Eglise qu'ils ne faisaient qu'un cœur et une âme, *multitudinis erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV), fait dans son cœur les mêmes impressions de joie ou de douleur que ses frères ressentent : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus* (*Rom.*, XII.)

Or, le cœur de l'envieux est bien différent; cette passion de jalousie, d'envie qui y règne, y domine, le fait agir d'une manière toute contraire à la charité; s'il se réjouit, c'est lorsque celui qui lui déplaît est dans la douleur, qu'il est tombé dans l'indigence ou dans l'opprobre; s'il s'attriste, c'est lorsque son frère, son ami, son voisin réussit, qu'il amasse du bien et s'élève à certains honneurs par son mérite et ses talents.

Or, peut-on rien de plus opposé à la charité? peut-on dire qu'elle règne dans le cœur de l'envieux? et si elle n'y règne pas, si l'envie a éteint ce feu sacré entièrement, peut-on en concevoir trop d'horreur? Ce vice n'est-il pas toujours caractérisé par les traits les plus odieux?

Un des traits qui caractérisent la charité, dit saint Paul, est de n'être ni jaloux ni envieux : *Charitas non æmulatur* (*I Cor.*, XIII); par conséquent, ce n'est point la charité qui cause ce déplaisir que nous ressentons des succès, des prospérités, des talents de notre frère; ce n'est pas elle non plus qui cause cette joie que nous ressentons lorsqu'il est dans la peine, l'affliction; c'est donc quelque chose qui lui est absolument opposé? oui, c'est l'envie.

Oui, quoique l'homme d'envie se cache, s'enveloppe, malgré la douceur de son langage, les termes de piété qu'il emploie, ses soupirs avant de s'expliquer, dès qu'il est ébranlé, fâché, attristé des éloges que l'on donne à son frère, je ne reconnais plus la charité de Jésus-Christ. Cet air triste lorsque l'on dit du bien des autres; ces observations que l'on fait faire sur certains traits qui ne leur sont pas favorables; ces fines critiques que l'on fait de leurs productions, de leurs ouvrages; ces grands hommes qui n'y sont plus, et qu'on ne leur oppose que pour les effacer; tout cela m'annonce l'homme de jalousie, d'envie, et non pas l'homme de charité : *Charitas non æmulatur.*

Là où règne l'envie, là ne peut point régner la charité.

Cet ouvrier a beau dire qu'il ne blâme point l'ouvrage de son confrère, il en dit assez pour qu'on le préfère à lui. Est-ce là la charité qui porte les marchands à se blâmer mutuellement, et à se déterminer quelquefois à perdre pour empêcher les autres de gagner?

Est-ce la charité qui porte à prévenir la fin d'un bail, et à gagner, par des sommes d'argent, ceux qui sont maîtres du choix, pour avoir la satisfaction de supplanter un voisin?

Est-ce la charité qui fait des cabales pour écarter des concurrents, faire tomber un ouvrage dès qu'il paraît, obscurcir la réputation d'un homme qui s'annonce, fait du bruit; faire tomber dans le mépris, un corps, une communauté? non, c'est l'envie : la charité n'est ni jalouse ni envieuse : *Charitas non æmulatur.*

Il ne faut donc, mes frères, que concevoir une idée juste de la charité que Jésus-Christ a apportée sur la terre, qu'il nous a recommandée, et qui fait l'âme du christianisme, pour être persuadé que l'envie est un vice qui lui est opposé, et la détruit entièrement.

Or, quoi de plus capable de nous le rendre odieux que cette vérité qui doit vous être connue à tous.

Ah! je ne suis pas surpris que les saints Pères nous l'aient représenté avec les traits les plus odieux; pouvaient-ils nous en inspirer trop d'horreur?

Si nous croyons une autre vie au delà du tombeau, des supplices éternels, évitons l'envie, détestons ce vice odieux; il imprime en quelque sorte des caractères de réprobation : *Fugiamus invidiam, pignus ac primitias quasdam pœnæ æternæ.* (Zenon de Vérone, *Serm. de livore.*)

Ce crime n'a point de bornes; il porte à la médisance, à la calomnie, à la haine, à la trahison, au meurtre même; il nuit à l'ami comme à l'ennemi, au citoyen comme à l'étranger, à ceux qui sont en place comme à ceux qui sont dans l'obscurité, aux frères, aux enfants, aux pères. C'est un crime qui règne toujours dans le cœur; il y a des intervalles où on ne pense pas aux autres péchés, où on ne les connaît pas; il n'y en a point pour l'envieux; tous ceux qu'il voit prospérer, réussir, lui causent du déplaisir, le chagrinent; ce péché l'accompagne jusqu'au tombeau, et jusqu'au tribunal du souverain Juge : *Invidia terminum non habet permanens jugiter malum et sine fine peccatum.* (S. Cypr., *Ser. de zelo et livore.*)

Tous les maux qui affligent la société, la déshonorent, troublent son repos, sa tranquillité, doivent être détestés de tous bons citoyens.

Tout vice qui détruit entièrement la charité dans le cœur, qui fait méconnaître les disciples de Jésus-Christ, les enfants de son Eglise, et qui caractérise les disciples du démon, les enfants de perdition, doit inspirer de l'horreur à tous les chrétiens. Or, de tous les vices opposés au bonheur de la société et à la sainteté du christianisme, il n'y en a point qui portent des caractères plus

odieux que l'envie et la jalousie. (S. Chrysolog., serm. 48, *Invidia omnibus malis pejor.*)

Après toutes ces preuves, mes frères, croirait-on que ce vice odieux est commun ? C'est cependant une vérité, que je vais vous prouver dans ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, l'envie, ce vice tout odieux qu'il est, est malheureusement très-commun ; c'est celui des pauvres, des riches, des grands, des savants ; le dirai-je ? D'un monde d'ecclésiastiques, de dévots : il est vrai qu'il ne règne point sous le nom odieux d'envie.

Le pauvre se plaint et murmure en voyant l'abondance des riches, et en la comparant avec son indigence.

Le riche est mécontent de sa fortune parce qu'elle n'est pas aussi rapide et aussi brillante que celle de son voisin qui n'a pas plus de mérite que lui, mais qui a plus de bonheur.

L'homme de condition croit faire innocemment sa cour en écartant les concurrents, et lançant délicatement des traits qui les représentent comme incapables des grandes places qu'il ambitionne.

Le savant ne prétend que se donner pour un juge impartial des ouvrages d'esprit ; il n'est point jaloux des lauriers que les autres moissonnent dans la république des lettres ; c'est une érudition profonde et de goût qui le soulève contre certains auteurs applaudis et couronnés.

L'ecclésiastique n'est point fâché des succès de ce prêtre qui s'acquiert une brillante réputation, soit dans la direction, soit dans la prédication ; il est seulement étonné de ses succès, parce qu'il ne reconnaît en lui aucun de ces talents extraordinaires qui annoncent le directeur éclairé, le grand orateur.

Les dévots et les dévotes prétendus ne sont point jaloux des hommages que l'on rend à la vertu, à la sainteté ; ils sont fâchés seulement des attentions que l'on a pour des personnes qui ne se sont point rangées solennellement comme eux sous l'étendard de la dévotion.

Oui, mes frères, quoi qu'en disent tous ces lâches, ces jaloux, c'est l'envie qui les agite et les fait parler ; personne ne veut paraître coupable de ce vice odieux, et ce vice règne pourtant dans tous les états.

« Parcourez-les tous, dit Salvien (lib. V, *De gubernatione mundi*), transportez-vous dans les campagnes, écoutez ces hommes qui habitent dans des cabanes : revenez à la ville ; écoutez le langage qui se tient dans les cercles ; pénétrez dans les saints asiles du sanctuaire et des cloîtres, dans les tribunaux de la justice, à la cour ; vous verrez ce vice odieux de l'envie régner, quoique sous d'autres noms. Trouvez-moi un homme à qui la prospérité du prochain ne soit pas une espèce de supplice ? *Cui non prosperitas aliena supplicium est ;* » et je vous dirai que c'est un citoyen précieux, un chrétien digne de nos éloges ; car il n'y a rien de si commun que l'envie : des détails intéressants de morale vous le prouveront clairement. Appliquez-vous

Dans les conditions les plus obscures, l'envie excite des murmures, des plaintes : elle porte l'homme à la médisance, à la calomnie, à la trahison. Sont-ils communs ces ouvriers, ces artisans, qui ne s'élèvent point au-dessus des autres pour l'habileté, le travail, et ne se flattent point de mériter une plus grande récompense ?

Sont-ils communs dans les campagnes ces hommes qui cultivent la terre innocemment, et voyent sans déplaisir leurs voisins, ou leurs parents mêmes, prospérer dans leurs affaires et vivre commodément ? Hélas ! un morceau de terre plus grasse, plus fertile, quelques arbres plus chargés de fruits, une récolte un peu plus abondante excitent l'envie, la jalousie des voisins, des parents mêmes à la campagne. Quelle envie n'excite point encore une ferme, un loyer où le laboureur se soutient avec honneur ? Une maison située avantageusement pour un commerce ; un domestique utile, entendu, laborieux ? N'est-ce pas l'envie qui fait travailler sourdement à supplanter ceux qui réussissent, qui prospèrent ? Qui fait faire des offres secrètement avant la fin d'un bail, et qui rend suspects aux propriétaires ceux qui doivent le renouveler ?

Toujours à la campagne et à la ville on se plaint des détours, des perfidies, des trahisons, des envieux ; on les déteste, on les peint avec les traits les plus odieux ; et cependant il y en a toujours, ils sont communs.

Qui excite encore les plaintes, les murmures des pauvres ? N'est-ce pas l'envie ? Si ce vice ne régnait pas dans leurs cœurs, ils seraient soumis aux desseins de la Providence qui les veut dans l'indigence et l'obscurité ; mais ils portent leurs regards sur ceux qui sont plus aisés qu'eux, et ne voient qu'avec déplaisir qu'ils ont ce qu'ils désirent, et ce qui leur manque. De là ces paroles de blasphème qui sortent si souvent de la bouche des pauvres : Qu'ai-je fait au Seigneur, pour n'avoir pas comme ces personnes mon nécessaire, et mes commodités comme elles ?

Dans les conditions même obscures il n'y en a pas un qui ne déteste les envieux, pas un qui voulût passer pour avoir de l'envie ; cependant tous les artisans, les habitants de la campagne, les domestiques, les pauvres même s'en plaignent ; on voit partout les tristes victimes qu'elle a immolées ; rien de plus commun que ce vice, tout odieux qu'il est : s'il est détesté publiquement dans la société, il règne imperceptiblement dans presque tous les cœurs. Et dans le peuple même : où est l'homme à qui la prospérité de son voisin ne cause point du déplaisir et du chagrin ? *Cui non prosperitas aliena supplicium est ?*

On croirait que l'homme aisé, opulent, qui

trouve dans sa fortune de quoi se procurer ses aises et les commodités de la vie, ne laisserait jamais régner dans son cœur le vice odieux de l'envie ; mais où est l'homme content de son sort, et satisfait de son état ? Ne suffit-il pas qu'il voie un voisin, un ami, un parent même plus opulent que lui, plus heureux dans ses acquisitions, pour avoir du déplaisir ?

Ce marchand, quoique aisé et dans un commerce brillant, en voit-il un autre à la mode se faire un nom chez les grands, et amasser rapidement assez de bien pour figurer avec eux par le luxe, la dépense, et souvent des alliances, sans jalousie, sans déplaisir? Il ne faut que l'entendre parler, examiner les couleurs qu'il emploie pour faire son portrait, quelque content qu'il paraisse de son état; il est aisé d'apercevoir que c'est l'envie qui met au jour l'obscurité de sa naissance, le commencement et les grands dangers d'une fortune si rapide et si brillante.

Cette dame entend-elle sans déplaisir le bien que l'on dit de son amie même? Les éloges que l'on donne à sa beauté, à son esprit, à son caractère, à sa vertu même, ne sont-ils pas autant de traits qui blessent son amour-propre? N'est-ce pas l'envie qui lui fait mêler, avec les applaudissements qu'elle donne aux jugements des autres, des réflexions qui effacent une partie de sa gloire, ou relever des défauts qui font presque douter de sa vertu ?

Cet homme est riche, il a une maison commode, de riches ameublements, une charge honorable, une terre bien située et d'un revenu honnête ; mais les revenus de son voisin sont plus considérables, ses ameublements plus rares, plus précieux, sa charge lui donne le pas sur lui, sa terre est plus étendue, plus titrée ; en voilà assez pour exciter sa jalousie, lui causer du déplaisir, il ne voit qu'avec peine un homme dont la naissance est égale à la sienne, plus opulent, plus distingué et plus en état de figurer et de s'annoncer que lui. Cependant, quel est l'homme aisé, opulent, qui veuille passer pour avoir de l'envie? Vous ne trouveriez personne qui ne la déteste, qui ne la regarde comme le vice le plus odieux. Mais ne nous laissons pas séduire par des discours trompeurs.

Suffit-il de dire qu'on déteste un vice, pour persuader qu'on n'en est pas coupable, quand on prouve par son air, ses discours, ses actions, qu'il règne secrètement dans le cœur, que c'est lui qui l'agite, le trouble et y fait naître ce déplaisir qui éclate au dehors ? Ah ! l'envieux trouve toujours dans les autres quelque chose qu'il n'a pas et qu'il désire. Et quel est celui à qui le bonheur des autres ne cause point de chagrin ? *Cui non prosperitas aliena supplicium est?*

Où pourrait-on plus détester le vice de l'envie, et où règne-t-il plus qu'à la cour? Quel déplaisir secret, quand les grâces que le prince a tenues quelque temps en suspens sont distribuées, et qu'on n'y a point eu de part ! Voit-on, sans une jalousie secrète, occuper ces grandes places que l'on ambitionnait? Et quoique l'on soit les premiers quelquefois à congratuler ceux qui les ont obtenues, en est-on moins fâché de ne leur avoir pas été préféré?

La politesse, la dissimulation, l'art de paraître ce qu'on n'est pas, y règnent trop, pour qu'on y paraisse mécontent, jaloux, chagrin; l'envie n'y règne que sourdement, elle se contente de faire jouer ses ressorts, pour écarter ou déplacer les personnes qui peuvent espérer des grâces, ou qui en ont déjà obtenu.

Les courtisans envieux ressemblent aux frères de Joseph; la grandeur future de leurs égaux leur cause des alarmes, ils ne les voient qu'avec déplaisir aimés du prince; et, quoique l'on voie ces gerbes superbes abaissées devant celle du nouveau ministre de l'Etat, elles ne se croient pas moins plus dignes de son élévation que lui-même. Le courtisan envieux, quoique le dépit dans le cœur, sait l'art de paraître content et de montrer un air gracieux. La confiance que le prince donne à certaines personnes ne cause-t-elle pas encore de la jalousie, et n'excite-t-elle pas l'envie des grands?

Marie, sœur de Moïse, fut jalouse des honneurs que son frère recevait dans la république des Hébreux, elle dit : Est-ce que Moïse est le seul qui puisse parler au Seigneur, et nous annoncer ses volontés? *Nunquid per solum Moysen locutus est Dominus?* (*Num.*, XXI.)

Or, n'est-ce pas là le langage des envieux à la cour? N'y a-t-il donc, dit le courtisan envieux, que ce seul homme qui mérite la confiance du prince? Ne pourrait-il pas trouver un sujet aussi intelligent, aussi habile pour présider à ses conseils? Est-il le seul sage; le seul qui soit versé dans la politique et le maniement des affaires? *Nunquid per solum Moysen locutus est Dominus?*

Combien encore, qui, comme Coré, Dathan et Abiron, ne voient qu'avec dépit les Moïse et les Aaron, honorés et respectés du peuple, qui sont jaloux de la grandeur des pontifes? qui voudraient les voir de niveau avec les autres, et qui disent hautement, comme ces rebelles que la terre a engloutis : Cette grandeur est un abus, il faut la détruire : *Cur elevamini supra populum Domini.* (*Num.*, XXVI.)

Trouvez-moi un grand jaloux de s'avancer, à qui l'élévation des autres ne cause point de déplaisir, de chagrin? *Cui non prosperitas aliena supplicium est?* Mais peut-être que le vice odieux de l'envie ne règne point parmi les savants; ces sages, ces philosophes, ces esprits vastes et sublimes? Hélas ! dans quelles écoles ! Dans quelles académies ! Sur quel théâtre des sciences l'envie ne règne-t-elle pas?

C'est elle qui oppose sentiment à sentiment, opinion à opinion, qui excite des disputes, des combats entre des corps également respectables, l'un est jaloux de la gloire de l'autre : en voilà assez pour inonder le public d'écrits, et perpétuer les divisions; c'est elle

qui forme des cabales dans les académies, pour couronner un ouvrage ou le faire tomber, pour recevoir ou refuser un savant sur les rangs; c'est elle qui rend les critiques d'ailleurs utiles, dangereuses, outrageantes, parce qu'un ouvrage d'esprit ne saurait lui plaire, quand l'auteur ne lui est pas agréable; c'est elle qui dégoûte le public des ouvrages qui lui seraient utiles, qui l'édifieraient, parce qu'ils sont approuvés par ceux, dont le jugement, les lumières, la piété, la soumission sont universellement reconnus.

Qui ignore que l'envie a fait apostasier des savants, a enfanté les plus grandes hérésies et donné naissance aux plus grands schismes? Quel est le savant, jaloux d'une vaine réputation, qui a vu un autre savant loué publiquement et couronné, sans déplaisir et sans chagrin? *Cui non prosperitas aliena supplicium est?* Pourquoi dissimulerai-je que ce vice règne aussi parmi ceux dont le caractère suppose une sainteté soutenue? Ne sait-on pas que Jésus-Christ est le seul pontife, pur, innocent, sans tache, séparé des pécheurs; le seul qui n'avait pas besoin de prier pour lui, parce qu'il n'avait que nos péchés à expier?

Tout ministre des autels est choisi d'entre les hommes; il n'est pas étonnant qu'il lui échappe des fautes, et que l'éclat tout divin du sanctuaire ne soit quelquefois obscurci par les vices des Ophnis et des Phinées qui s'y sont introduits.

Je dis que cet éclat n'est qu'obscurci, parce que l'Eglise brillera toujours par la pureté de sa doctrine et la sainteté de sa morale : je dis qu'il n'y a que quelques Ophnis et quelques Phinées qui l'affligent, parce que, quoi qu'en disent ses ennemis, à qui les exagérations et les mensonges ne coûtent rien, elle a de saints pontifes et de saints ministres, et je n'en veux point d'autres preuves que le temps malheureux où nous vivons : quel triomphe pour ses ennemis, si la sainteté de leurs mœurs ne répondait pas à la pureté de leur doctrine?

C'est donc parmi les prêtres qui ont perdu de vue malheureusement la grandeur du sacerdoce, et la sainteté de leur état, que le vice odieux de l'envie et de la jalousie règne : eux seuls ont du déplaisir des succès des directeurs et des prédicateurs. Saint Paul se plaint aussi que ce vice régnait dans certains ministres de son temps.

Il y en a, dit-il, qui prêchent parmi vous Jésus-Christ et sa doctrine : *Quidam Christum prædicant* (*Philip.*, I.)

Mais, je vous avertis que ce n'est pas le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes qui les anime, c'est l'envie qui les excite; ils ne voient qu'avec chagrin les succès que le Seigneur donne à mes prédications : *Propter invidiam.* (*Ibid.*); c'est un esprit de dispute qui les porte à entrer dans la carrière de l'apostolat, afin d'avoir occasion d'altérer les vérités que je vous enseigne : *Propter contentionem.* (*Ibid.*)

Il y a même un complot de formé pour obscurcir la gloire de mon apostolat, soulever des partis contre moi; les maux que j'ai soufferts, les liens qui retiennent mon corps dans la prison, qui font ma joie et ma gloire, sont pour eux des titres pour m'accabler et m'opprimer : *Existimantes pressuram suscitare vinculis meis.* (*Philip.*, I.)

Or, aujourd'hui, mes frères, la jalousie, une opposition de sentiments : voilà aussi ce qui cause ces divisions, ces schismes, par rapport aux directeurs, aux prédicateurs. Voilà ce qui fait parler différemment des talents des ministres du Seigneur : voilà les principes de toutes ces critiques, de tous ces mouvements qu'on se donne, pour faire tomber un prédicateur, et en produire un autre, pour faire suivre Apollon, et fuir Céphas ou Paul. Vous en êtes scandalisés quelquefois, et vous dites que l'envie règne dans les états les plus saints : oui, ce vice odieux règne partout, et quel est l'homme à qui les succès de son frère ne causent point du déplaisir et du dépit même, dès que la charité de Jésus-Christ ne règne point dans son cœur? *Cui non prosperitas aliena supplicium est?*

Enfin, en avertissant que j'entends parler des faux dévots et des fausses dévotes, on ne sera point étonné si je dis que ce vice odieux règne encore dans le cœur de ces personnes qui se font gloire de s'être rangées solennellement et publiquement sous l'étendard de la dévotion.

Et en qui, en effet, l'envie éclate-t-elle plus souvent, que dans ces personnes qui se donnent en spectacle pour la piété?

Voient-elles sans déplaisir les autres préférés dans certaines circonstances? Hélas! leur confesseur n'a qu'à avoir plus d'attention pour une pénitente, lui donner plus de temps, en voilà assez pour faire naître la jalousie dans les cœurs, leur causer du déplaisir et les attrister sérieusement.

Sans penser que le zèle, la nécessité exigent sans doute ces attentions particulières, ces longues séances dans le confessional, elles ne pensent qu'à une prédilection, une estime tout humaine, dont elles se croient dignes aussi.

Je pourrais vous montrer l'envie des faux dévots et des fausses dévotes dans bien d'autres circonstances; mais ce seul trait suffit; vous devez être persuadés, par tous les détails que j'ai faits dans cette seconde partie, que le vice de l'envie, tout odieux qu'il est, est très-commun, qu'il règne dans tous les états de la société.

Concevez donc, mes frères, de l'horreur d'un vice si odieux, si opposé à la charité; d'un vice qui n'ose se montrer tel qu'il est, que tout le monde déteste; d'un vice qui conduit à la réprobation. Que la charité règne dans vos cœurs, l'envie en sera bannie : vous vous réjouirez des succès de vos frères, vous vous affligerez de ses peines, et la charité vous introduira dans la béatitude éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXVIII.

Premier discours.

SUR LE VICE DE L'IMPURETÉ.

Non mœchaberis. (*Exod.*, XX.)
Vous ne commettrez point de fornication.

Ce n'est pas, mes frères, le seul péché de fornication, ou d'adultère, ou d'inceste que Dieu défend par ces paroles, mais toutes les actions, toutes les pensées, tous les désirs contraires à la pureté.

O hommes! respectez vos corps, ne souillez point votre chair, je vous le dis de la part de Dieu.

Avant de vous considérer comme chrétiens, comme membres de Jésus-Christ, comme les temples du Saint-Esprit, je vous considère comme hommes, mais formés à la ressemblance de Dieu, portant son image, et destinés à une gloire pure et éternelle.

Ici, chrétiens, ce n'est qu'avec une sainte frayeur que j'entreprends de combattre un vice honteux, dont il est dangereux de parler, dont tout le monde rougit, et contre lequel presque personne ne se précautionne assez.

Je n'ignore pas que le monde nous impose silence sur ce honteux péché; mais je n'ignore pas aussi qu'il n'a jamais régné avec tant d'empire dans tous les états.

On ne veut point que nous éclairions ces ténèbres délicieuses dans lesquelles les hommes de volupté s'enveloppent. Depuis que les cœurs sont devenus plus corrompus, les oreilles sont devenues plus sévères. On condamne le prédicateur au silence lorsqu'il est question de ce péché.

Devons-nous le garder? Non sans doute. Nous devons être sages et prudents, mais nous devons aussi être fermes et zélés.

Saint Paul disait que le crime honteux de l'impureté ne devait pas être connu ni nommé parmi les chrétiens : mais le voyait-il régner sans le combattre? Avec quel zèle ne représente-t-il pas les différents genres d'impureté qui régnaient parmi les Romains? Avec quel feu ne peint-il pas les funestes effets de ce péché, et le malheureux sort des impudiques?

Je peux donc imiter ce grand apôtre, combattre avec lui un vice si commun, un vice qui nous retrace tous les égarements des Romains, un vice qui porte le déshonneur et l'indigence dans les familles, et qui donne tous les jours les scènes les plus tragiques.

Je demande au Seigneur qu'il purifie mon cœur et mes lèvres, afin que mes paroles soient pures. Je veux combattre l'impureté par ses funestes effets; je ne veux point la représenter par de dangereuses peintures de ses plaisirs.

Je ferai deux discours de suite, pour vous en inspirer une juste horreur. Il ne m'échappera rien qui puisse la rendre agréable, ou satisfaire ceux qui en sont coupables.

Aujourd'hui je vais vous développer trois terribles effets du péché d'impureté; et pour vous le faire sentir clairement, j'avance trois propositions qui partageront ce discours. Je dis que le péché d'impureté nous sépare de Dieu et excite sa colère : première réflexion. Je dis que le péché d'impureté détruit dans l'homme la foi, l'espérance et la charité : seconde réflexion. Je dis que le péché d'impureté détruit dans l'homme toutes ses bonnes qualités : troisième réflexion.

En trois mots, l'impudique n'est ni ami de Dieu, ni bon chrétien, ni bon citoyen. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'ai, mes frères, que deux traits à vous développer, par rapport au vice que je combats, pour vous prouver l'outrage qu'il fait à Dieu, et comment il l'éloigne de nous. Faites-y attention, et vous conviendrez qu'il faut détourner ses yeux du ciel pour se permettre la moindre pensée, le moindre désir, la moindre action contraire à la pureté.

Dieu vous a créés, Dieu vous a rachetés; en vous créant, il vous a formés à son image; il veut que vous la représentiez et que vous ne la profaniez point par de coupables plaisirs; en vous rachetant, il vous a rendus les temples du Saint-Esprit, il faut que vous représentiez ces sanctuaires de la divinité, de la grâce, et que vous ne les souillicz jamais par de honteuses passions et de criminelles voluptés. Respectez l'image de Dieu, respectez les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit, voilà un devoir indispensable; or l'impudique viole ces obligations indispensables que nous imposent notre création et notre rédemption; c'est pourquoi il se sépare de Dieu, et excite sa colère.

Dès que l'homme a souillé son corps par le honteux péché que je combats, Dieu n'est plus avec lui, Dieu s'éloigne. Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit ici une réflexion de l'orateur, c'est une vérité que l'Eternel nous a annoncée dès les premiers jours du monde; dès que les hommes se sont laissés aller aux honteux plaisirs de la chair. Ecoutez-le, et vous serez convaincus que l'impureté nous sépare de Dieu et irrite sa colère.

Mon esprit, dit-il à Noé, ne demeurera plus avec l'homme : *Non permanebit spiritus meus cum homine.* (*Gen.*, VI.) Et pourquoi, Seigneur? Parce que l'homme est livré aux désirs de sa chair criminelle, il les satisfait : *quia caro est* (*Ibid.*); or l'impudique est un homme charnel, un homme qui satisfait les plus honteux désirs, un homme qui écoute ses passions, qui les flatte; un homme qui s'amollit dans les images flatteuses du vice; un homme qui cherche l'occasion de s'associer des complices, qui sollicite, séduit, corrompt ceux mêmes qui ont allumé innocemment dans son cœur un feu impur. C'est un homme dont les discours, les regards, les attitudes annoncent l'inconstance; l'impudique est donc séparé de Dieu, privé de son esprit, parce qu'il satisfait les désirs de sa chair au lieu de les combattre, *quia caro est.*

En effet, si la pureté est de toutes les vertus celle qui nous approche le plus de Dieu, si elle nous unit à lui, et nous rend agréables

à ses yeux, selon l'expression du Saint-Esprit : *Incorruptio facit esse proximum Deo.* (*Sap.*, VI.) Si elle nous transporte dans le ciel, selon la remarque de saint Augustin (serm. 249), parce qu'elle nous égale en quelque sorte aux anges, quoique renfermés dans une chair rebelle et fragile, *castitas hominem cœlo conjungit;* si enfin elle tient parmi toutes les vertus le premier rang, et le plus glorieux, le plus précieux dans le troupeau de Jésus-Christ, *gloriosum locum tenet* (Idem, *Ibidem*); il s'ensuit donc que, de tous les vices, celui qui nous sépare le plus de Dieu, celui qui nous rend le plus indignes du ciel, celui qui nous abaisse et dégrade le plus, c'est celui de l'impureté.

Séparation de Dieu, parce que Dieu s'éloigne de l'impudique. Le honteux péché de la chair met un espace immense entre Dieu et l'homme. Il retire son esprit dès qu'il le voit plongé dans les plaisirs des sens, *non permanebit spiritus meus cum homine.*

L'homme est fait à la ressemblance de son Dieu; les traits de la divinité éclatent dans son âme immortelle, destinée à le posséder éternellement; mais dès que l'homme est charnel, dès qu'il suit les mouvements déréglés de sa chair, qu'il vit selon ses désirs, il souille l'image du Créateur, qu'il porte gravée dans son âme, et ce coupable profanateur de l'image de Dieu devient indigne de sa présence; Dieu s'éloigne de lui, *quia caro est.*

S'il lui parle, c'est une voix menaçante qu'il lui fait entendre; c'est pour lui annoncer que sa colère est irritée, que sa main va lancer la foudre, qu'un déluge universel va purifier la terre, souillée des crimes de l'homme charnel qui a marché dans les voies impures de la volupté.

« Il est vrai que les habitants de Sodome portèrent la volupté aux derniers excès, que la jeunesse et la vieillesse, dit saint Ambroise (lib. I, cap. 6), s'abandonnaient aux plus honteux plaisirs; que la volonté de commettre le crime régnait toujours dans ceux qui ne pouvaient plus le commettre, et que la honteuse licence de ces impudiques ne se borna pas aux déréglements où nous portent les penchants de la nature; mais qu'étaient-ils aux yeux de Dieu? Quels châtiments éprouvèrent-ils? C'étaient des monstres, dont Dieu se hâte de délivrer la terre. Il ne porte plus ses regards sur ces images du Créateur souillées des plus honteux désordres; sa clémence cède à sa colère; Abraham ne peut point la fléchir; leur perte est arrêtée; une pluie de feu et de soufre réduira en cendres ces hommes charnels. Les cinq villes qui ont servi de théâtre à leurs sales plaisirs disparaîtront dans les flammes. Un amas de cendres, des tourbillons de fumée subsisteront dans tous les siècles, pour être un monument éternel des vengeances célestes. »

O hommes charnels, qui ne redoutez pas les péchés, les désirs, les actions contraires à la pureté : pensez donc que le péché dans cette matière vous sépare de Dieu et irrite sa colère. N'excusez pas une faiblesse, ne justifiez pas votre péché, ne vous faites pas gloire d'une satisfaction, d'un commerce qui souille l'image du Créateur, et met un espace immense entre lui et vous.

Tous les péchés mortels, il est vrai, vous séparent de Dieu, vous font perdre la grâce sanctifiante; mais celui de l'impureté l'éloigne de vous d'une manière particulière. S'il y a différentes vertus, il y a différents vices; or, dans celui de l'impureté, il y a une circonstance qui le caractérise. Dieu voit dans l'impudique le profanateur de son image; il la voit dans l'homme de volupté souillée, déshonorée; voilà ce qui rend l'impureté un crime énorme.

Mais voici encore, mes frères, une vérité qui, bien développée, vous fera sentir toute l'énormité du crime de l'impureté, et vous en inspirera, je l'espère, une juste horreur.

C'est l'incarnation de Jésus-Christ que je présente à l'impudique, pour lui donner une juste idée de ces honteux péchés qu'il ose traiter de simples faiblesses.

Le Verbe éternel s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I.) Dans ce mystère ineffable, la nature humaine est unie à la nature divine : Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble; or, d'après l'apôtre saint Paul et les saints docteurs, je soutiens que, depuis l'Incarnation de Jésus-Christ, le péché d'impureté est devenu un crime énorme, un sacrilége, pourquoi? Parce que nos membres sont les membres de Jésus-Christ, *membra Christi* (I *Cor.*, VI), parce que nos corps sont devenus les temples du Saint-Esprit, *templum Dei estis* (II *Cor.*, VI). D'où il suit que l'impudique, en se livrant aux honteux plaisirs des sens, souille et profane les membres de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit.

Avant l'Incarnation, l'homme pouvait dire qu'il ne souillait que sa propre chair; mais depuis l'Incarnation, c'est la chair même de Jésus-Christ qu'il souille et profane. Peut-on penser à l'outrage que le péché d'impureté fait à la sainte humanité du Sauveur sans être saisi d'une sainte horreur? Mais étendons avec les saints ces terribles conséquences.

Quand saint Paul veut inspirer une juste horreur de ce péché et prouver que l'impudique est devenu sacrilége depuis l'Incarnation du Verbe, il dit : Si je tombe dans le péché d'impureté, si je consens à cette action honteuse à laquelle mes sens révoltés me portent, je profanerai donc les membres de Jésus-Christ? Je les ferai donc servir à une honteuse prostitution? *Tollens membra Christi, faciam membra meretricis?* (I *Cor.*, VI.) « Oui, reprend saint Jérôme (*Comment.* lib. II, *in c.* V. *Epist. ad Gal.*), depuis l'incarnation du Verbe éternel, l'impudique profane l'humanité sainte du Sauveur, il la déshonore autant qu'il est en lui, lorsqu'il satisfait une honteuse passion. Celui qui ne croit pas le mystère de l'Incarnation, qui ne croit pas en Jésus-Christ, peut penser qu'il ne prostitue que ses membres dans un commerce illicite, *qui non fidelis, nec credit in Christo sua membra facit membra meretricis;* mais le chrétien qui croit le mys-

tère de l'Incarnation, et malgré cela se livre à un impudique commerce, c'est la chair même de Jésus-Christ qu'il prostitue, lorsqu'il se livre à des plaisirs illicites, *qui credit et fornicatur Christi membra facit membra meretricis.* Le chrétien qui a reçu la foi et qui est impudique, en souillant son corps profane le temple du Saint-Esprit, *qui post fidem Christi fornicatur violat templum Dei.* »

Or, chrétiens, ces grandes vérités solidement établies, quelle horreur ne devons-nous pas concevoir du péché d'impureté! Peut-il subsister avec la foi? Peut-on se représenter un Dieu saint, jaloux de la pureté, et ne pas déplorer le sort de l'homme plongé dans les sales voluptés des sens? Les païens qui s'y livraient étaient-ils aussi coupables que nous? Ils imitaient leurs dieux : nous outrageons notre Dieu, qui ne se laisse regarder que par ceux qui ont le cœur pur.

Ceux qui révéraient des dieux qui s'étaient souillés par de honteux plaisirs, qui avaient été des hommes corrompus, que l'aveuglement des peuples avait déclarés dignes des honneurs divins, avaient de quoi s'autoriser dans ce vice infâme, par les coupables exemples de ces prétendues divinités; mais les chrétiens qui adorent un Dieu saint, un Dieu sauveur qui n'a point souffert que ses ennemis le soupçonnassent seulement de ce crime, peuvent-ils justifier la moindre pensée, le moindre désir impur?

Saint Augustin nous rapporte qu'un jeune débauché portant ses regards sur un tableau qui représentait Jupiter avec Danaé, et les coupables plaisirs qu'il goûtait dans un honteux commerce, s'écria : « Qu'on ne me reproche pas mes débauches, elles sont justifiées par l'exemple de Jupiter que je révère comme un Dieu et le père des dieux : je le prends pour modèle, je me ferai gloire de l'imiter. »

Je satisfais mes sens, je m'abandonne aux plus sales voluptés, je me livre aux adultères, aux incestes; mais j'imite Jupiter, ce Dieu qui ébranle les voûtes du ciel par un de ses regards, qui fait trembler la terre, et par lequel jurent les plus grands empereurs.

Quoi! un Jupiter mis au rang des dieux est impudique, et je ne le serai pas, moi faible mortel qui ne suis rien auprès de lui? Je me ferai violence pour ne pas succomber aux amorces du plaisir? Ah! j'ai été impudique sous vos yeux, et je le serai encore : c'est volontairement et de mon gré que je satisfais mes plus honteuses passions: *ego homuncio id non facerem? Ego vero illud feci, ac lubens.* (S. Aug. *De civitate Dei*, lib. II, cap. 7).

Ce jeune débauché justifia ses honteux exemples d'impureté, par ceux que donnait un Dieu de la fable : pouvez-vous, mes frères, justifier le péché d'impureté par l'exemple de votre Dieu?

Qui vous défend de souiller vos corps par le moindre plaisir illicite? C'est un Dieu trois fois saint : un Dieu qui trouve des taches dans ses anges mêmes : un Dieu qui étend son domaine jusque sur votre cœur, et qui vous défend jusqu'aux pensées, aux désirs contraires à la pureté.

Quel est le modèle que vous devez imiter; un Dieu incarné, revêtu de votre chair : un Dieu qui a bien voulu passer parmi ses ennemis pour un séducteur, un Samaritain, un imposteur, un homme ami des pécheurs; mais qui ne leur a jamais permis de l'attaquer sur le vice honteux de l'impureté: un Dieu qui met au rang des adultères un seul regard impur jeté sur une femme.

Ah! comment un péché qui vous sépare de Dieu, qui excite sa colère; comment un péché qui souille l'image de Dieu ; comment un péché qui profane l'humanité sainte de Jésus-Christ, et les temples du Saint-Esprit; comment un péché que Dieu défend si expressément, qu'il punit si sévèrement, ne vous inspire-t-il pas de l'horreur? Comment osez-vous le justifier? Comment osez-vous lui donner le nom de faiblesse, de fragilité? « Vous autorisez-vous de l'exemple de David? dit saint Augustin; nous direz-vous que puisque ce saint roi a succombé à la tentation, il n'est pas étonnant que vous y succombiez aussi quand elle est délicate: *si David, cur non ego?* » (Aug. *Enarrat in Psal.* L).

Direz-vous que vous êtes jeune, que l'ardeur du tempérament, la fougue des passions, les feux d'un âge impétueux, des penchants violents vous entraînent comme malgré vous, et vous font tomber, sans y penser, dans ce péché que vous détestez même, et dont vous espérez faire une amère pénitence dans un âge où les passions seront plus tranquilles? *Juvenis sum, facio quod me delectat, et postea pœnitentiam ago* (Idem., serm. 250, *De tempore*).

Ah! aveugle pécheur, vous nous prouvez bien que l'impudique n'est plus capable de penser.

Oui, David est tombé dans l'adultère, mais il n'y est tombé qu'une fois : mais il n'a pas excusé son péché, il en a connu toute l'énormité, et sa pénitence a été aussi longue que sa vie.

Vous êtes jeune : vous êtes tenté violemment, mais soyez fidèle; la tentation que l'homme n'a point recherchée n'est jamais séparée des secours suffisants pour en triompher. Votre fidélité à la grâce méritera des éloges si vous en sortez victorieux : votre lâcheté sera suivie d'un éternel opprobre, si vous y succombez: *talis unicuique homini tentatio datur, qualem aut cum laude vincere, aut cum opprobrio succumbere poterit* (Aug. serm. 149 *De tempore*).

Je sais que nous ne pouvons pas être chastes sans la grâce : que la continence est un don du ciel; mais je sais aussi que Dieu est fidèle, et qu'il ne commande rien d'impossible.

Je sais que la prière, les jeûnes, la méditation des souffrances du Sauveur, la dévotion à sa sainte mère, le travail, sont des moyens très-sûrs, et très-efficaces pour dompter la chair, imposer silence aux passions de la jeunesse, et attirer les secours du ciel; mais se plaindre de ses passions, gémir de ses penchants, déplorer sa faiblesse, être touché

de ses chutes et ne point se précautionner : se livrer à la bonne chère, aller aux spectacles, lire des livres obscènes, promener ses yeux indiscrètement, les fixer sur des objets qui plaisent et qui ont déjà saisi les sens; mais ne pas prier, jeûner, méditer, fréquenter les sacrements: être volages, dissipés, sans dévotion; ah! ce serait un prodige si le vice honteux de l'impureté ne triomphait pas d'une jeune personne, telle que je viens de la dépeindre, s'il ne régnait pas même dans son cœur.

Gémissons donc lorsque nous entendons des libertins, des mondains se faire gloire d'être les apologistes des plus honteuses faiblesses: ne pas rougir de prononcer des blasphèmes en condamnant la loi pour justifier la nature, comme si nous n'avions pas eu dans tous les temps, et comme si nous n'avions pas encore, par la miséricorde de Dieu, des exemples d'une vie pieuse, innocente et chaste.

Tous ces approbateurs de la volupté ne sont point animés de l'esprit de Dieu: le honteux péché de l'impureté détruit dans l'homme la foi, l'espérance et la charité: c'est la seconde réflexion

SECONDE PARTIE.

Quand je dis, mes frères, que le vice de l'impureté détruit dans l'impudique les trois vertus théologales, je n'entends pas avancer qu'il cesse d'être chrétien, de croire, d'espérer, et de reconnaître la charité pour la principale et la plus grande de toutes les vertus; mais je soutiens qu'il ne les a que dans la spéculation; mais je soutiens que sa foi est morte et en danger d'être détruite comme celle des hérétiques, parce que sa passion le porte à soutenir certaines erreurs: que son espérance n'est plus qu'une présomption par rapport aux biens futurs, parce que sa passion l'attache à de coupables objets sur la terre, et que ses désirs se bornent à en jouir et à les posséder; que la charité est entièrement éteinte en lui, parce que sa passion a allumé un feu impur qui brûle continuellement dans son cœur.

Trouvez-moi un impudique dont la foi soit vive, animée: un impudique convaincu de la vérité d'un paradis, d'un enfer, d'un jugement, de la résurrection des corps; persuadé de la vérité des oracles de Jésus-Christ, il ne le sera pas longtemps: ces grands objets médités le feront bientôt rentrer en lui-même.

Montrez-moi un impudique occupé du ciel, qui soupire après la possession de son Dieu, et animé par l'espérance de le posséder éternellement; de toutes les fausses félicités de la terre son cœur s'attachera-t-il à celles des sens? Fera-t-il consister son bonheur dans un honteux commerce? Soupirera-t-il après une fragile beauté? Ah! bien loin que l'impudique ose regarder le ciel; il se cache même sur la terre, et cherche à s'envelopper dans les ténèbres pour éviter la honte inséparable de son crime.

Vous ne montrerez pas non plus un impudique animé de la charité de Jésus-Christ: si le péché mortel la fait perdre, le vice de l'impureté, qui lui est le plus opposé et qui est un feu impur, un amour criminel, ne la détruit-il pas?

Ah! je n'avance rien de trop quand je dis que le vice de l'impureté tend à détruire dans l'homme les trois vertus théologales, puisqu'il n'y a point de vice qui nous porte davantage à favoriser l'erreur ou à l'embrasser; à détourner nos yeux du ciel et à l'oublier; à fermer notre cœur au Créateur, et à l'ouvrir à la créature.

Que d'exemples se présentent ici, mes frères, à mon esprit, et que vous n'ignorez pas vous-mêmes! Ils confirment ces tristes vérités, que je ne vous rappelle que pour vous inspirer de l'horreur du vice que je combats, et qui règne malheureusement parmi nous.

« La criminelle volupté est aveugle, dit saint Ambroise (*De Abraham*, lib. I, c. 6; lib. II, c. 4); elle ne voit pas les piéges, les précipices, *cæca est omnis libido*; l'impudique, emporté par l'ardeur de sa passion, ne voit pas les dangers auxquels il s'expose; il n'aperçoit pas même l'abîme qu'on lui creuse sous les yeux, *quod est ante se non videt*. Ses lumières sont obscurcies; son esprit est comme enveloppé dans les ténèbres et les nuages de son amour insensé : *Nebulis quibusdam insipientis mens obducitur*. L'aveuglement est comme le premier trait de la vengeance de Dieu, et le prélude des terribles châtiments qu'il doit exercer sur l'impudique : c'est pourquoi, continue saint Ambroise, les anges commencèrent par frapper les voluptueux d'aveuglement, *percusserunt illos cæcitate*. »

Or, mes frères, si l'aveuglement est le premier trait de la vengeance de Dieu sur l'impudique, est-il étonnant que sa foi ne soit plus si vive? que la vérité n'ait plus le même attrait pour lui? que l'erreur ne le révolte plus? Est-il étonnant qu'il méprise l'autorité de l'Eglise? qu'il applaudisse aux systèmes des hérétiques qui le mettent au large? qu'il adopte une doctrine qui excuse ses faiblesses, en lui apprenant qu'il est entraîné nécessairement au mal qu'il commet?

Est-il étonnant qu'il se fasse gloire d'être du nombre des prétendus esprits forts, des incrédules? qu'il regarde le tombeau comme la fin de tout l'homme? qu'il nie les récompenses et les peines de l'autre vie pour se procurer sans remords les coupables plaisirs des sens dans la vie présente? Ah! on ne sait que trop, par une triste expérience, jusqu'où va l'aveuglement de l'impudique lorsqu'il persévère, malgré toutes les grâces et les événements les plus frappants, dans ses criminelles habitudes.

Les grands objets de la foi ne le touchent plus; les intérêts de la vérité lui sont indifférents; et s'il n'ose pas se déclarer ouvertement pour l'erreur, il l'arme secrètement, et il protége ses partisans; il n'a point de zèle pour la religion, parce qu'il est trop ardent pour les sales plaisirs de la volupté.

Un homme toujours embrasé d'un feu impur ; un homme toujours avec l'objet qui nourrit et enflamme sa passion; un homme dont on éloigne tout ce qui pourrait l'édifier, le toucher, dont on blâme les remords, dont on calme les alarmes, et auquel on fait regarder les feux vengeurs de l'enfer comme une fiction qui n'effraie que les petits génies, et qui n'est propre qu'à contenir les peuples, est-il bien éloigné de perdre la foi? Tardera-t-il à traiter la religion en politique, et à regarder comme une obligation gênante, même la nécessité de paraître extérieurement chrétien et catholique?

Rien n'embarrasse plus l'impudique que les vérités de la foi. Il faut, pour persévérer dans son crime, qu'il les combatte secrètement, s'il n'ose pas les combattre en public. Comme il voudrait dans son cœur qu'il n'y eût point de Dieu, il voudrait aussi que toutes les vérités terribles de la religion ne fussent que des fables.

Qui a fait apostasier le plus sage de tous les rois? N'est-ce pas le vice honteux de l'impureté? Salomon demeura-t-il uniquement attaché au culte du vrai Dieu quand il se fut attaché à des femmes étrangères? Si son cœur se livra à des idoles de chair, ses mains n'offrirent-elles pas un criminel encens à des idoles de pierre et de bois?

Qui a perpétué si longtemps les apostasies de ceux qui étaient obligés de garder la continence? N'est-ce pas le désir de satisfaire librement la honteuse passion de la volupté? Que de colombes envolées du cloître pour imiter l'incontinent Luther? L'impudique, gêné par des vœux solennels, allait chercher dans les frontières qui avaient embrassé ses erreurs un asile où il pût impunément violer ses engagements sacrés, et braver les foudres de l'Eglise.

Ici se présente à mon esprit un événement frappant qui a affligé l'Eglise, consterné toutes les cours catholiques, et qui fait encore aujourd'hui l'objet de nos gémissements, c'est la perte de la foi dans l'Angleterre et toutes les îles britanniques, ces royaumes catholiques peuplés de saints, ces royaumes qui avaient conservé jusqu'à Henri VIII la doctrine de l'Eglise romaine, que le moine Augustin y avait été prêcher avec la mission du Saint-Siége.

Je cherche la cause d'une révolution si étonnante, d'un changement si extraordinaire, et je vois que c'est le vice de l'impureté qui a fait perdre le dépôt de la foi ; c'est un amour illicite qui a fourni tous les prétextes d'un schisme éclatant.

Henri VIII, pieux, beau génie, catholique zélé, profond théologien, bien loin de donner dans les erreurs de Luther, les avait combattues dans un savant *Traité des sacrements ;* bien loin d'applaudir à la séparation de l'Eglise romaine, il le regardait comme perdu hors de la nacelle de Pierre ; bien loin d'imiter le mépris qu'il faisait du souverain pontife, il composait des vers à la louange du vicaire de Jésus-Christ. Qui a donc changé les sentiments de ce prince? Qui l'a donc porté à détruire ce qu'il avait édifié, et à changer la face de la religion dans ses Etats? Un amour illicite, une passion violente pour un objet qui ne lui appartenait pas, et avec lequel il ne pouvait pas s'unir sans crime.

Les disciples de Zwingli, de Jean Hus, de Jérôme de Prague, de Luther, répandus, cachés dans l'Angleterre, profitent de la passion du prince ; ils savent que rien ne rend plus indifférent pour les vérités de la religion que l'impureté ; ils se hâtent. La maligne peinture qu'ils lui font de l'Eglise romaine l'ébranle ; les richesses qu'il peut lui enlever le flattent ; le rang suprême qu'il tiendra dans la nouvelle Eglise l'éblouit ; mais ce qui le détermine à renoncer à la foi de ses pères, le prétexte que les hérétiques lui présentent et que son cœur saisit, c'est le refus que fait l'Eglise d'annuler un mariage légitime, et de consentir à une union criminelle.

O passion honteuse de la volupté! Quel funeste triomphe orne tes succès? la perte de la foi dans toutes les îles Britanniques; le vicaire de Jésus-Christ proscrit ; les évêques, zélés et fermes dans la foi, immolés ; les catholiques persécutés, errants ; la haine de l'Eglise romaine héréditaire; les sacrements, le culte, les cérémonies changés. Ah! pourquoi nos vœux, nos gémissements ne rallument-ils pas le flambeau de la foi dans l'Angleterre? Pourquoi le zèle de tant d'hommes apostoliques n'a-t-il pas encore réparé les désordres que le vice de l'impureté a causés dans cette île des saints? J'adore vos desseins, ô mon Dieu ; je vois l'accomplissement d'un de vos oracles. Le royaume de Dieu est ôté à une nation pour être transféré dans une plus fidèle ; l'Angleterre a perdu la foi, les terres australes l'ont reçue ; l'impureté a fait apostasier les catholiques, le zèle des missionnaires a converti des infidèles.

Quel vice encore ôte plus le goût des choses célestes que celui de l'impureté? L'impudique est-il occupé des choses du ciel? Le regarde-t-il comme sa patrie? Soupire-t-il après la possession des biens éternels? Gémit-il d'être retenu dans les liens de ce corps de péché? Demande-t-il d'en être délivré pour voir son Dieu? Attend-il avec une ferme confiance la gloire qui lui est promise, et les grâces nécessaires pour la mériter? Voilà ce que doit produire l'espérance chrétienne dans l'homme fidèle ; voilà son état, sa situation quand cette vertu divine règne dans son cœur. Or, l'impudique, vous le savez, n'est rien moins que tout cela : c'est un homme terrestre, charnel, qui ne s'occupe qu'à satisfaire sa passion, qui ne fixe ses regards que sur l'objet de sa passion, qui ne désire que les honteux plaisirs de sa passion, qui ne fait servir sa santé qu'aux excès de sa passion ; le vice de l'impureté détruit donc en lui la vertu de l'espérance chrétienne, puisque ce vice honteux l'empêche même de porter ses regards vers le ciel.

« Oui, dit saint Jérôme (*Comment.*, lib. II,

in cap. V *Epist. ad Gal.*), celui qui est livré au honteux péché de l'impureté, qui souille son corps par les sales plaisirs de la volupté, qui est devenu l'esclave de sa chair, est un homme qui ne pense plus au ciel, qui ne porte plus ses regards vers le séjour de la Gloire; qui semble y renoncer : il ne veut pas même se représenter son Dieu dont il profane l'image : *qui semel se luxuriæ permiserit, non respicit Creatorem.* »

Pourquoi est-il dit dans l'Ecriture, que les vieillards qui attentèrent à la chasteté de Suzanne, détournèrent leurs yeux du ciel, lorsqu'ils formèrent le coupable projet de la solliciter au crime? C'est que l'impudique cesserait bientôt de l'être, s'il pensait au ciel; s'il se représentait son Dieu jaloux de la pureté; s'il faisait attention à la gloire qu'il perd, et aux châtiments qu'il s'attire. Il faut que l'espérance des biens éternels soit comme détruite dans l'impudique, lorsqu'il vit tranquillement dans ses criminelles habitudes.

On est étonné du projet que forment ces infâmes vieillards, quand ils se déterminent à déclarer le feu impur caché sous la blancheur de leurs cheveux.

En effet y pensèrent-ils? Respectèrent-ils leur âge, leur dignité, l'épouse d'un juif considéré, respectable par ses vertus et sa sagesse? Non, ils avouent leur honte en avouant leur passion, et l'espérance de la satisfaire leur fait braver tout ce qui pouvait contenter leurs honteux désirs.

Mais qu'a-t-il fallu faire avant de faire éclater leur infâme passion? Il a fallu qu'ils détournassent leurs yeux du ciel. Ce n'est qu'après avoir comme renoncé à la partie des fidèles enfants d'Abraham qu'ils entrent dans le jardin où était la chaste Suzanne, qu'ils la sollicitent au crime, et qu'ils en font la victime de leur fureur, parce qu'ils n'ont pas pu la rendre complice de leur brutale passion.

Il est donc bien vrai, ô mon Dieu! que l'impudique ne goûte plus les choses du ciel, ne s'occupe plus du ciel, ne désire plus les biens du ciel, et ne veut pas même y porter ses regards. Le vice honteux de l'impureté détruit donc peu à peu, dans l'impudique, la vertu divine de l'espérance chrétienne? Que cette vérité nous en inspire, Seigneur, une perpétuelle horreur.

Est-il bien difficile de prouver que le vice de l'impureté détruit la divine charité dans le cœur de l'impudique? Si un amour honnête, licite, sans être surnaturel, n'est pas un péché, parce qu'il ne procède pas de la cupidité vicieuse : un amour illicite, impur n'est-il pas un péché, et un péché qui ne peut subsister avec la charité? Y a-t-il rien qui lui soit plus opposé que ce coupable amour?

La charité est un feu divin qui embrase l'âme des divines ardeurs; le vice que je combats est un feu impur, qui allume dans le cœur de l'impudique de coupables flammes. La charité consume tous les péchés dans le cœur de celui qui est embrasé : l'impureté fait naître presque tous les vices dans le cœur de l'impudique.

Quand Jésus-Christ interrogea l'esprit immonde qu'il avait chassé, il lui demanda quel était son nom : *quod tibi nomen est?* Ce démon de l'impureté lui répondit : je m'appelle Légion : *Legio mihi nomen est :* parce que je suis toujours accompagné d'une multitude qui me ressemble : *quia multi sumus.* (*Marc.*, V.)

Qui peut compter tous les vices que le feu impur fait commettre? L'impudique redoute-t-il les adultères, les incestes, les rapts? respecte-t-il l'innocence, la vertu, l'honneur des familles? Son âge, sa dignité? N'imite-t-il jamais les honteux désordres que saint Paul reproche aux Romains? Est-il toujours homme dans sa passion? Ah! on peut donner à l'impureté le nom de Légion, puisque ce vice honteux a tant d'espèces différentes; *Legio mihi nomen est.*

Comment donc un péché si honteux, un péché si énorme, un péché suivi, accompagné d'une légion de crimes pourrait-il subsister avec la divine charité? Oserait-on l'avancer? Ne serait-ce pas même un péché de le penser? Je n'avance donc rien de trop, quand je dis qu'il la détruit dans le cœur de l'impudique.

« Non, dit saint Augustin (serm. 149, *De temp.*), on ne me persuadera jamais qu'un impudique ait une étincelle de la divine charité : le feu céleste ne peut point brûler avec le feu impur d'une passion honteuse. Un cœur souillé par le vice de l'impureté n'est plus la demeure du Saint-Esprit, mais du démon qui se réjouit des vices qui le souille. Le Saint-Esprit se retire d'un cœur où les sales voluptés des sens règnent : Le démon y entre et y fait sa demeure : *Ubi immunditia est corporis, ibi habitatio diabolici spiritus.* »

Or, mes frères, si le vice de l'impureté souille tellement votre âme : si le cœur de l'impudique est devenu comme le temple du démon, où il se plaît, où il règne et où il ne trouve rien qui ne lui appartienne, n'ai-je pas eu raison de dire que le vice de l'impureté détruisait dans l'impudique les trois vertus théologales? Le démon s'en emparerait-il si facilement, et avec tant d'empire, si l'homme impudique pouvait être encore dans ses habitudes criminelles un homme de foi, d'espérance et de charité? Non sans doute. Enfin, j'ajoute que le vice de l'impureté détruit de l'homme toutes ses bonnes qualités; c'est la troisième réflexion que j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

Elles ne vous sont point inconnues, mes frères, ces métamorphoses étonnantes qui nous montrent l'homme dissemblable à lui-même : qui ont fait disparaître toutes les bonnes qualités qui nous charmaient, pour ne montrer que des vices qui nous scandalisent.

Représentez-vous un homme avant de s'être livré aux coupables plaisirs des sens; c'est un citoyen, dont le commerce est doux,

agréable : dont les talents sont utiles, religieux, modeste, époux tendre, père laborieux, maître compatissant, ami sincère, zélé : on l'estime, on l'aime, on l'admire, on le loue, lui-même ne saurait comprendre qu'on ne pense pas comme lui, et qu'on s'attache volontairement au char de la volupté.

Mais représentez-vous cet homme, lorsqu'il a quitté les routes de l'innocence, pour entrer dans les routes impures du vice : lorsque son cœur est embrasé des flammes de l'impureté : lorsque, maîtrisé par sa passion, il entretient des commerces illicites et scandaleux : lorsque son habitude s'est fortifiée : lorsqu'enhardi dans le crime, il brave les lois divines et humaines : lorsque ceux qui lui applaudissent, qui le servent dans ses coupables intrigues, sont les seuls apôtres qu'il écoute : que sa passion ne respecte ni le sang, ni la nature : lorsqu'elle lui fait perdre ses biens, son honneur, sa santé, les sentiments de l'humanité, pour ne point trouver d'obstacles à ses honteux désirs ; le reconnaissez-vous ?

Ah ! il n'y a point de vice qui rende l'homme plus dissemblable à lui-même : qui détruise plus promptement toutes ses bonnes qualités, comme celui de l'impureté.

Quel époux ? quel père ? quel maître ? quel ami ? quel citoyen que l'impudique ? Époux indifférent et infidèle : père dérangé et dissipateur ; maître scandaleux et séducteur : ami dangereux et redoutable : citoyen lâche, prévaricateur, inhumain. L'impudique qui a laissé fortifier sa passion, qui ne rougit, est tout cela ; heureux si je manquais de preuves, et si vous n'en étiez pas malheureusement persuadés par l'expérience.

Quelle est la source des froideurs, des mépris de cet époux ? « L'impureté, dit saint Chrysostome (*Hom. de David et Saule*) ; il était doux, complaisant, tant que ce vice ne régnait pas dans son cœur ; mais depuis qu'un feu impur l'a embrasé ; depuis qu'il s'est attaché à une femme étrangère, il ne trouve plus de douceurs dans une union pure et légitime, tout l'attriste, tout lui paraît amer et insipide dans le sein de sa famille ; rien ne lui fait plaisir : *Nihil eorum quæ domui sunt cum voluptate intueris ;* pourquoi donc, reprend saint Chrysostome, méprisez-vous votre épouse, qui est vertueuse, sage, modeste ? *Sobriam ac modestam uxorem despicis ?* Pourquoi est-ce une peine et un supplice pour vous de vous trouver avec elle ? C'était pour vous, il y a quelques années, la plus douce satisfaction, et aujourd'hui sa compagnie vous gêne, vous ennuie : *Non est oblectatio, sed pœna, sed supplicium.* Vous nagez dans la joie, vous êtes aimable, poli dans les cercles de vos amis, et vous êtes triste, rêveur, fâcheux, redoutable même dans votre famille : *Omnibus es molestus.* Qui vous a donc changé ? Qui vous rend donc si dissemblable à vous-même ? C'est la honteuse passion de la volupté. Elle s'est enflammée dans les spectacles, dans les licencieux repas. Elle a été flattée, fortifiée par les conseils des apôtres de la volupté. Un coupable et séduisant objet vous a attaché à son char. Vous êtes un époux infidèle et indifférent. Si vous n'entreteniez pas un commerce illicite, vous trouveriez encore votre épouse aimable ; sa vertu aurait encore pour vous des charmes ; elle aurait la consolation de vous voir encore complaisant, au lieu de vous voir dur et fâcheux : *Inflammatus concupiscentia, sobriam ac modestam uxorem despicis, contumelia afficis.* »

Que dirai-je d'un père qui donne à ses enfants l'exemple d'une intrigue criminelle, après leur avoir donné des conseils de vertu et de sagesse ? Qui est pour eux une odeur de mort, après avoir été une odeur de vie. Qui les rend témoins des gémissements et des pleurs de leur mère ; comme de ses dérangements et de ses débauches ? Ah ! je dirai qu'il n'est pas à lui, parce qu'il est impudique ; qu'il n'est plus le même, parce qu'il est livré à la plus honteuse des passions. Sa fortune même, dont il élevait l'édifice avec tant de peine, d'économie, de prudence, ne l'occupe plus ; elle chancèle, elle s'écroulera bientôt. Son patrimoine, la dot de son épouse, les plus précieux dépôts mêmes sont bientôt dissipés par un impudique ; son sort est de languir dans la vieillesse, dans l'opprobre et la misère : « Il a la douleur, dit saint Jérôme (*Comment. in cap. V Prov.*), de voir ses enfants souffrir de sa dissipation, et des étrangers jouir des terres et des charges qu'il a vendues pour fournir aux folles dépenses de sa passion, comme plusieurs impudiques l'ont éprouvé : *Rebus suis quas lascive vendiderant alios uti conspiciant.*

Pourquoi ce maître si doux, si religieux, si modeste est-il devenu dur, sans piété, sans retenue ? Pourquoi ne peut-il plus conserver de domestiques sages, pieux, et sérieusement occupés de leur salut ? C'est qu'il s'est livré au vice de l'impureté ; c'est qu'il n'est plus retenu dans sa passion ; elle éclate, l'innocence le craint, le redoute.

Et en effet, par sa conduite, ses mœurs, ses discours, ses intrigues, ses mystères d'iniquité qu'il confie à ses domestiques, les commissions qu'il leur fait faire, les lettres dont il les charge, les ordres qu'il leur donne pour faire entrer furtivement l'objet de son criminel amour, il ne peut conserver chez lui que des domestiques sans mœurs, sans religion. « Le maître impudique, dit saint Ambroise (*De Abel et Cain*, lib. I, cap. 4), semble dire, par les regards qu'il a pour ceux qui se prêtent sans peine à ses coupables intrigues : Celui qui servira ma passion et qui surpassera les autres en licence, en corruption, aura chez moi la première place, sera distingué, chéri : *Ille apud me primus, qui omnium perditissimus.* Il sera à moi dès qu'il ne sera plus à lui, dès qu'il se prêtera à mes criminels plaisirs. L'homme qu'il me faut, c'est un homme sans remords, qui me serve dans l'art de corrompre l'innocence : *Ille meus est, qui suus non est.* Il me sera agréable, il sera mon favori, quand il saura se perdre avec moi, et qu'il se procurera des tourments éternels pour me procurer de

coupables et honteuses satisfactions : *Ille mihi gratior, qui sibi nequior.* » Voilà, mes frères, comme pensent et agissent les maîtres impudiques.

Voyez dans quels égarements l'homme d'impureté tombe ! Ce vice honteux lui laisse-t-il des sentiments d'honneur? Ah! quand il règne dans le cœur de l'homme, il y détruit toutes les bonnes qualités. L'ami même ne respecte pas son ami, il abuse de sa confiance pour porter la honte et le déshonneur dans sa maison,

L'impudique raisonne-t-il dans sa passion? Se pique-t-il de sentiments d'honneur? Respecte-t-il un père, un époux, quand son cœur a conçu un criminel désir? Ne profite-il pas de l'accès que lui donne l'amitié pour tendre des piéges à l'innocence, présenter des appâts, des amorces à l'innocent objet de sa brutale passion? Il fait briller l'or aux yeux d'une personne dont la fortune est médiocre, ou la situation mal aisée, dit saint Ambroise : *Thesauros demonstrat.*

Il attaque ensuite son cœur jusqu'alors pur et fermé aux amours illicites ; il lui jure une amitié éternelle, et s'en empare après avoir dissipé les alarmes, combattu la pudeur et badiné les obligations du devoir : *Amores spondet continuos.* Heureux quand cet ami n'ajoute point crime sur crime, et quand il n'attente point à la vie de celui qu'il a trahi et déshonoré ; car le vice de l'impureté détruit toutes les bonnes qualités. Souvent les intrigues criminelles sont suivies de scènes sanglantes.

David, le plus doux de tous les hommes, est devenu homicide en devenant adultère ; l'opprobre de Betzabet et le meurtre d'Urie furent le fruit d'une passion criminelle. Hérode n'aurait pas ensanglanté la salle d'un festin par la mort de Jean-Baptiste, qu'il respectait, sans le conseil de l'incestueuse Herodiade. Que de cruels projets formés pour s'assurer un coupable commerce ! L'homme cesse d'être homme pour l'être trop.

Montrez-moi un citoyen qui remplisse exactement ses obligations quand il est livré au vice de l'impureté? Quand il aurait les talents, les lumières pour être utile à la société dans les premières charges de la magistrature et de l'Etat, que de fautes, que d'injustices ne commettra-t-il pas, si son cœur ne résiste pas aux charmes d'une beauté affligée et suppliante ! Combien de personnes qui, informées de son faible, tenteront d'assurer le succès d'un procès ou d'une affaire importante et lucrative avec les appâts de la volupté ! Il n'y a point à compter sur les talents, la science, les lumières et les bonnés qualités d'un homme en place, quand il est l'esclave d'une honteuse passion. Des coupables beautés ont vu à leurs pieds des sages de l'antiquité, des conquérants, les Samson perdre leur force auprès des Dalila. L'impudique n'est plus à lui, comment voulez-vous qu'il soit aux autres? « Les obligations de son état deviennent dures et pénibles, dit saint Ambroise (*Hexaem.*, lib. V, c. 15),quand le vice de l'impureté règne dans le cœur : on n'est plus propre à l'étude ; la mollesse endort, la passion aveugle, les plaisirs occupent tout le temps ; la gêne, le dégoût éclatent. Quand il faut nécessairement agir et se montrer, on ne traite les affaires que par cérémonies ; on ne les approfondit pas ; tout devient à charge, dur, pénible quand le cœur est livré aux sales voluptés des sens : *Cœpit ipsa laboris functio durius sustineri.* »

Or, mes frères, il me semble qu'il ne faut que faire attention à ces trois funestes effets du vice de l'impureté que je viens de vous développer, pour concevoir une juste horreur de ce honteux péché. Un vice qui souille l'image de Dieu, profane les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit ; un vice qui détruit les trois vertus théologales et fait perdre l'esprit de la religion ; un vice qui rend l'homme dissemblable à lui-même, et détruit toutes ses bonnes qualités, a-t-il besoin d'être combattu par le zèle des prédicateurs? La honte qui accompagne son énormité n'annonce-t-elle pas encore éloquemment qu'il n'y a que la passion aveugle qui ose entreprendre de l'excuser.

Je sais, mes frères, que l'homme est faible; que la chair est fragile ; que les penchants sont violents dans certaines personnes ; mais je sais aussi que, si vous aimez la pureté, si vous craignez de la perdre, vous trouverez dans votre foi des secours pour triompher des tentations.

« Opposez, dit saint Augustin (*De symb., ad catechum.*, lib. II), la crainte chaste qui appréhende d'offenser le Seigneur, aux alarmes et aux craintes que le démon de l'impureté fait naître en vous par les combats qu'il vous livre : *contra timorem diaboli adsit timor Domini castus.* Opposez aux flatteuses et séduisantes images qu'il trace à vos yeux, aux révoltes qu'il excite dans vos sens, aux feux impurs qu'il veut allumer dans votre cœur par les voluptueuses étincelles qu'il y souffle, une fervente prière, les cris du cœur, les gémissements de la colombe. Elevez vos yeux vers le ciel, d'où vient tout secours. Fixez-les aussi sur l'enfer, où un feu vengeur et éternel punit un plaisir passager. Plaignez-vous tristement de votre faiblesse. Implorez avec foi le secours divin avec lequel vous serez fort et victorieux : *contra voluptatem turpissimæ delectationis, non desit fides orationis.* »

Alors vous entendrez Jésus-Christ, qui vous dira comme autrefois à saint Paul : ma grâce vous suffit ; je l'accorde à vos prières et à vos saintes alarmes. Dans les combats que le démon livre à votre innocence, vous en sortirez purs et victorieux ; et parce que vous aurez conservé votre cœur pur, votre félicité sera de me voir, et de me posséder éternellement. C'est, mes frères, ce que je vous souhaite.

—

SERMON XXIX.

SUR LE MÊME SUJET.

Incredulis, et exsecratis, et homicidis, et fornicatoribus pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure : quod est mors secunda. (*Apoc.*, XXI.)

Pour ce qui est des incrédules, des exécrables, des homicides, des fornicateurs, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

Pourquoi donc, mes frères, le Saint-Esprit met-il le vice de l'impureté au rang des plus grands crimes? Pourquoi les simples fornicateurs sont-ils confondus dans les feux vengeurs de l'enfer avec ceux qui ont refusé de croire les vérités de la religion, et ont élevé audacieusement leur orgueilleuse raison au-dessus de la révélation divine? Avec ceux qu'une licence sans borne a portés aux plus grands excès et aux plus grandes horreurs? Avec ceux qui n'avaient plus les sentiments de l'humanité; et dont les mains ont été souillées de meurtres? De simples fornicateurs sont-ils donc aussi criminels, aussi coupables que des impies qui se moquent des choses saintes? que des débauchés qui se livrent avec fureur à tous les genres de vices? que des homicides volontaires qui répandent le sang de leurs frères?

Jugez-en, mes frères, par les châtiments qui leur sont préparés. Selon le Saint-Esprit, ils sont tous condamnés au même supplice par un juge sage et éclairé: le supplice est proportionné au crime : le partage de l'impudique, de quelqu'espèce que soit son crime, sera donc d'être éternellement avec les plus fameux pécheurs dans un étang brûlant de feu et de soufre : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure.*

A-t-on ces idées du vice de l'impureté dans le monde? La simple fornication est-elle mise au rang des plus grands crimes? Hélas! notre siècle est si corrompu : toute chair a tellement souillé ses voies, qu'on croit ne devoir rougir que des derniers excès de la volupté. L'homme ne s'avoue faible que lorsqu'il s'agit d'excuser une satisfaction criminelle, un coupable commerce.

De là le nom de faiblesse que l'on donne à la fornication, à l'adultère : de là, l'indulgence que l'on a pour ceux qui en sont coupables quand ils sont jeunes, ou qu'ils tiennent un rang élevé : de là, la surprise que l'on fait paraître en voyant des personnes avec les grâces de la jeunesse, de grands biens, de grands noms, mener une vie pure et exactement chaste : de là, ces paroles libres, ces discours obscènes, ces pensées ingénieuses, mais lubriques; ces pointes délicates préparées avec art, mais dont les traits sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont lancés avec esprit : ces saillies, ces jeux de mots qui peignent agréablement les faibles, les passions et les actions : de là, ces regards, ces libertés, ces entretiens, ces familiarités même qu'on se permet, comme si le vice de l'impureté ne consistait que dans les actions qui déshonorent la société : comme si Dieu n'avait pas défendu les pensées, les désirs, les paroles comme les actions.

Ah! mes frères, si vous êtes étonnés qu'un enfer soit creusé pour les impudiques comme pour les plus fameux pécheurs, pour moi, je ne le suis pas. Je trouve même que ce vice a des caractères qui le distinguent des autres, qui doivent nous en inspirer une horreur singulière; et c'est ce que je vais vous prouver dans deux réflexions qui partageront ce second discours sur cette importante matière; les voici : Point de vice qui retrace mieux l'enfer que celui de l'impureté : première réflexion. Point de vice qui nous doive plus faire craindre de tomber dans l'enfer que celui de l'impureté : seconde réflexion.

Il n'est pas nécessaire de vous demander une sérieuse attention, en écoutant ces grandes et terribles vérités ; heureux si je vous effraye! une sainte frayeur vous rendra plus dociles à la grâce, qui veut rompre vos funestes liens si vous êtes engagés dans quelques criminelles habitudes.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture nous parle de ténèbres, de confusion, de désordre, d'horreurs éternelles, de feux, d'ardeurs, de flammes, lorsqu'elle nous parle de l'enfer : ce sont là les images qu'elle nous trace, lorsqu'elle nous représente ce lieu de tourments destiné à punir les pécheurs qui sont sortis de cette vie, coupables de péchés mortels : or, je dis que de tous les vices qui règnent dans le cœur de l'homme, il n'y en a point qui y retrace l'image de l'enfer, comme celui de l'impureté. Pourquoi? Parce que ce vice aveugle l'homme; parce que ce vice trouble le repos de l'homme; parce que ce vice embrase tout le cœur de l'homme. Ainsi les ténèbres qu'il répand, les troubles qu'il fait naître, les feux qu'il allume, retracent dans l'impudique, dès sur la terre, une vive image de l'enfer. Il est aveuglé par sa passion, agité par sa passion, brûlé par sa passion. Trois traits qui caractérisent la vie de l'impudique et prouvent que le vice honteux auquel il est livré, est de tous les vices celui qui nous retrace mieux l'enfer. Appliquez-vous au détail des vérités qui vont vous en convaincre.

Il est aisé, mes frères, de concevoir pourquoi le vice honteux de l'impureté plonge l'homme dans les ténèbres; c'est qu'il n'y a point de vice qui éloigne plus de Dieu : or, dans l'éloignement de Dieu, dans la séparation de Dieu, dans la colère de Dieu est-on éclairé de cette lumière vive, divine, qui fait voir la beauté des choses célestes, les charmes de la vertu, la honte, l'énormité du vice, les piéges, les dangers, les précipices, l'abîme où l'on va, où l'on tombe?

Il est écrit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (*Matth.*, V); les impudiques dont le cœur est souillé de désirs impurs, de pensées criminelles, de coupables projets, ne verront donc pas Dieu. Et dès ce monde même la clarté divine cesse de briller à leurs yeux; ils sont continuel-

lement dans des ténèbres qui retracent celles de l'enfer.

Ténèbres terribles, parce qu'elles sont les châtiments d'un Dieu qui se hâte de punir le crime de l'impureté. Ténèbres épaisses qui cachent à l'impudique toutes les vérités et toutes les beautés de la religion qu'il professe. Ténèbres fatales qui l'écartent de toutes les routes du salut. Il s'agit de prouver ces trois vérités, pour prouver que les ténèbres que la passion répand dans l'esprit de l'impudique retracent celles de l'enfer.

Que le premier trait de la vengeance de Dieu, lorsqu'il veut punir l'impudique, soit l'aveuglement: soit de le plonger dans des ténèbres formées par sa colère irritée; de ne plus faire briller à ses yeux aucun rayon de la divine clarté; c'est une vérité, dit saint Ambroise (*De Abrah.*, lib. I, c. 6), attestée par l'Ecriture : il ne faut que se rappeler, continue ce saint docteur, les premiers traits de vengeance que Dieu fit éclater sur ces cinq villes voluptueuses, dont les impudiques actions avaient irrité le ciel. Le vice honteux de l'impureté avait souillé tous ces malheureux habitants. Dix hommes purs et innocents auraient arrêté le bras vengeur de Dieu prêt à lancer la foudre; mais ils ne se trouvèrent pas dans ces cités livrées au vice de l'impureté. Tous les âges, tous les états, tous les sexes étaient souillés des mêmes péchés, esclaves des mêmes passions : *nulla ætas erat culpæ immunis;* les vieillards mêmes près de descendre dans le tombeau, ne gémissaient pas de leurs coupables désordres; quoique leurs corps fussent faibles et glacés, leurs cœurs étaient encore embrasés d'un feu impur; ils étaient encore attachés aux crimes qu'ils ne pouvaient plus commettre; l'affection les rendait coupables : *qui possibilitatem perpetrandi criminis non habuit, habuit affectum;* voilà ce qui fit que tous, excepté Lot et ses enfants, éprouvèrent les vengeances du Seigneur : *ideo nullus immunis exitii.* Voilà donc Dieu, mes frères, qui a résolu de punir ces peuples livrés au vice de l'impureté; mais par où commenceront ses vengeances? Quel sera le premier trait de sa colère irritée? Des ténèbres formées tout à coup par une puissance divine; les volontés du Très-Haut sont exécutées par les anges qui sont les ministres de ses miséricordes et de ses vengeances. Le juste Lot et ses enfants qui ont trouvé grâce, sont arrachés du milieu de ces hommes perdus, par les esprits célestes; ces mêmes esprits frappent les coupables d'aveuglement : *percusserunt illos angeli cæcitate.* Ils s'égarent dans ces ténèbres terribles formées par la colère de Dieu. Le plus faible rayon de lumière ne brille plus à leurs yeux. Ils ne peuvent pas même trouver la porte de Lot qu'ils veulent ouvrir : *Ut etiam ostium domus quod aperire cupiebant, non reperirent.*

Or, ce premier trait de la vengeance de Dieu, lorsqu'il s'agit de punir des hommes livrés au vice de l'impureté, ne vous prouve-t-il pas, chrétiens, que ce honteux péché plonge l'impudique dans des ténèbres qui retracent celles de l'enfer?

On est étonné des égarements de certains voluptueux; on ne saurait comprendre comment ils peuvent se porter aux extrémités les plus dangereuses; comment ils osent braver toutes les suites d'un commerce scandaleux; je n'en suis pas étonné, la passion les a portés aux plus grands excès, leurs excès ont irrité le Seigneur; il les a aveuglés, des ténèbres vengeresses les environnent; de quoi n'est pas capable l'homme plongé dans des ténèbres formées par la colère irritée d'un Dieu tout-puissant?

Ces ténèbres lui cachent toutes les vérités et toutes les beautés de la religion, parce qu'il n'y a point de vice, dit saint Grégoire (lib. V *Expos. in* I *Regum*, XV), qui répande dans l'homme des ténèbres plus épaisses que celui de l'impureté : *Nulla sunt vitia quæ spissiores tenebras menti ingerant quam libido.* La vérité importune les impudiques, aussi l'abandonnent-ils aisément : ceux qui la prêchent ou la défendent leur déplaisent, ils les éloignent : *Quantum possunt lubrici prædicatoribus absconduntur.* Il ne faut pas qu'un Jean-Baptiste leur reproche leur scandaleux commerce. Enveloppés dans ces épaisses ténèbres que produit une ancienne et coupable habitude, ils ne voient plus rien dans la religion qui ne les gêne, ils y renoncent; plus de bonnes lectures, plus de prières, plus de sacrements, plus de société avec les personnes vertueuses, plus de goût, plus de respect pour les choses saintes.

On est effrayé, on frémit quand on pense qu'il y a tant d'années que cet homme scandalise par ses impudiques attaches; tant d'années qu'il est coupable d'adultère, d'inceste et des plus honteux désordres; tant d'années qu'il ne fréquente plus les sacrements; qu'on fasse attention aux épaisses ténèbres que le vice de l'impureté répand dans l'esprit de l'impudique, on cessera d'être étonné. Cette malheureuse passion de la chair est aveugle, dit saint Ambroise (*loc. sup. cit.*), *cæca est libido.* L'impudique ne voit pas même ce qui est sous ses yeux : *quod est ante se non videt.*

Il fait plus, il assiste de corps aux saints mystères; il entend les prédicateurs de l'Évangile; il est témoin des plus grandes solennités et des cérémonies les plus touchantes; mais tous ces grands spectacles ne le touchent point, parce que des ténèbres épaisses l'aveuglent, la lumière est près de lui et il ne la voit pas : *quod est ante se non videt.* Il ne voit pas non plus les dangers qui l'environnent, les précipices creusés sous ses yeux, parce que des ténèbres fatales lui cachent le péril, l'énormité de son crime, et l'écartent des routes du salut.

Si l'impudique n'était pas aveuglé par la passion, il verrait le triste état où il est; état que tout le monde déplore, qui fait

gémir, qui effraye et que lui seul ignore : *quod est ante se non videt.*

La passion aveugle ne lui permet pas d'apercevoir les dangers auxquels il s'expose, en portant l'ignominie dans une maison, en séduisant l'innocence, en livrant son cœur à une beauté intéressée, en perpétuant ses débauches. Les scènes les plus tragiques, les punitions les plus honteuses, la décadence de sa maison, l'épuisement de ses forces le menacent, lui seul ne voit pas ces dangereuses suites de son péché : *quod est ante se non videt.*

Qui peut donc mieux retracer les ténèbres de l'enfer que cet état de l'impudique? La lumière céleste ne brille pas à ses yeux ; les lumières mêmes de sa raison sont obscurcies ; il s'égare dans les routes du vice ; tous ses biens spirituels et temporels sont dissipés ; son innocence et sa réputation, sa santé et ses biens ; il est dépouillé de tout, et il se croit heureux, parce qu'il est aveugle et ne voit pas sa misère : *Cæcus et nudus.* (*Apoc.*, III.)

Ce n'est pas, chrétiens, l'imagination du prédicateur qui fait le portrait de l'impudique, c'est l'Ecriture, c'est l'expérience. Trouvez-moi un homme livré au vice honteux de l'impureté, qui fasse même un sage usage des lumières de sa raison ; que la religion ne gêne point; à qui un monde de voluptueux, d'incrédules, de flatteurs ne plaise point; trouvez-moi un homme livré au vice de l'impureté, paisible, dans le repos, qui vit dans l'ordre, exempt de troubles, de remords, d'agitations; alors vous pouvez dire que j'avance trop, quand je dis que le vice honteux de l'impureté retrace les ténèbres, la confusion et le désordre de l'enfer.

Tout péché mortel, il est vrai, nous plonge dans un honteux esclavage, nous attache au char du démon; mais le péché de l'impureté, dit saint Ambroise (*Lib. de Noe et arca*, cap. 9), en rendant l'homme esclave de ses sens, lui fait souffrir un esclavage plus honteux, plus misérable. Il est comme accablé sous le joug tyrannique de sa passion. Sa conscience est tellement agitée, déchirée par de secrets remords, qu'il se déplaît partout et ne peut plus se supporter lui-même : *Ut se nequeat attollere.* Il ne goûte plus les douceurs de l'ordre, du repos, depuis qu'il a perdu son innocence, et que son cœur est engagé dans le crime et attaché au char de la volupté : *Utpote libertatem innocentiæ amiserit.*

Triste vérité, mes frères, que l'homme de volupté, de passion, retrace tous les jours à nos yeux. L'impudique fût-il dans le sein de l'opulence et des honneurs, il n'y a point pour lui de repos, de douceurs. Examinez-le, vous le voyez triste, rêveur ; il ne se plaît que où il n'est pas. Il vole de plaisir en plaisir sans être satisfait. La vie la plus variée, la plus dissipée, ne charme point tous ses ennuis. Il ne faut pas qu'il soit seul ; il ne faut pas qu'il réfléchisse, qu'il médite, s'il ne veut point entendre sa conscience gémir, crier; s'il ne veut point être saisi, effrayé, épouvanté. Quel funeste état, et qu'il représente bien l'enfer !

Pour persévérer dans le vice honteux de l'impureté, il ne faut pas que l'impudique soit à lui-même, qu'il goûte quelques moments les douceurs d'un innocent repos, qu'il pense aux vérités de la religion, qu'il médite un instant sur son sort au delà du tombeau. Il faut qu'il évite une conversation pieuse, qu'il écarte les amis vertueux ; et que sans cesse arraché à lui-même, enlevé, dissipé, rassuré, enhardi par les apôtres de la volupté qui l'environnent, il oublie ses obligations, il s'oublie lui-même.

Or, la vie de cette personne est-elle, je ne dis pas la vie d'un chrétien, mais la vie d'un homme qui aime l'ordre, le repos? Non, mes frères ; c'est pourquoi je dis qu'elle retrace sur la terre les troubles, la confusion, le désordre de l'enfer.

Le sort de ceux qui sont dominés par la passion de l'impureté, dit saint Ambroise (lib. VI *Comment. in Evang. Luc.*, VI), est d'être toujours agités et troublés. La fougue de la passion les fait errer dans les voies de l'iniquité ; ils sont comme transportés par les impudiques ardeurs qui les dévorent ; ils vont d'excès en excès ; ils sont incertains sur le choix de leurs coupables plaisirs, incertains sur les suites. De là ce désordre qui règne dans le cœur; de là ces agitations pour ménager l'occasion du crime, ces précautions pour le cacher, ces alarmes quand il est découvert ; de là la honte d'être coupable sans être satisfait ; de là enfin la privation d'un commerce honnête, innocent ; car, pour les hommes de passion, il n'y a plus pour eux de douceurs dans la société des personnes sages, vertueuses : *Neque enim in iis qui fluido æstu voluptatum huc atque illuc feruntur incerti ullius spiritus potest esse vitale commercium.*

Voilà les peines que l'impudique se procure dès ce monde même ; c'est lui qui en est l'artisan ; c'est sa passion aveugle qui lui a tracé ces routes difficiles où il est toujours dans l'agitation, le trouble, la confusion, les alarmes : *Homo ipse sibi est auctor ærumnæ.*

Agitations, troubles, alarmes, lorsque la passion sollicite ; que de remords à étouffer ! Que de grâces à mépriser ! L'innocence se présente avec sa beauté ; la vertu avec ses charmes ; l'honneur avec sa délicatesse ; la pudeur avec ses craintes ; des parents avec la colère ; le monde avec ses mépris ; le crime avec ses suites. Ah ! qui verrait le cœur d'une personne chancelante entre la vertu et le vice, attaquée et qui se défend ; le cœur d'une personne dont la chasteté est mourante, dont la passion va triompher, et que la volupté va attacher à son char ; le cœur d'une personne, blessé, entamé et esclave d'une passion naissante qui coûte tant à déclarer, à avouer, que la honte retient quelque temps, que l'inclination violente détermine ; on le verrait agité, troublé, dans la confusion, les alarmes ; on le verrait dans

le désordre; il nous retracerait les troubles, les agitations et le désordre de l'enfer.

Agitations, troubles, alarmes, lorsque l'impudique veut corrompre l'innocence et satisfaire sa coupable passion aux dépens de l'honneur des familles, et malgré les dangers auxquels il s'expose.

Un homme décidé à satisfaire ses coupables désirs, est-il tranquille? Quels mouvements n'excite pas dans son cœur la passion qui le domine? Est-il à lui, à ses affaires? Se connaît-il, se possède-t-il, lorsqu'il forme le projet de se ménager une occasion favorable? Est-il sûr du succès dans les combats qu'il va livrer à l'innocence? N'a-t-il rien à redouter de la vigilance des parents, de l'équité des lois, de la vengeance publique? La scène ne sera-t-elle pas ensanglantée, et le lieu destiné à ses plaisirs ne sera-t-il pas un lieu de deuil et de pleurs?

Ah! il n'y a point de colère, de repos pour l'impudique: le trouble, le désordre, les alarmes naissent avec une passion impure; ils l'accompagnent, ils augmentent même avec ses succès. Les plus célèbres voluptueux sont ceux dont la vie retrace le mieux les troubles, le désordre et les agitations de l'enfer.

Agitations, troubles, alarmes que causent les dépenses d'un coupable engagement. L'impudique est ordinairement dissipateur; il est bientôt réduit à l'indigence comme le prodigue de l'Evangile, dès qu'il vit dans de criminelles intrigues. Une beauté qui a enchaîné le cœur, a tout pouvoir sur la fortune de son esclave; elle ose tout demander, il n'ose rien refuser.

Si un amour criminel met les grands à l'étroit, il hâte la ruine du particulier; on engage des terres; on dissipe la dot d'une épouse; on se met hors d'état d'établir des enfants, pour fournir aux dépenses de sa honteuse passion. Heureux si l'expérience ne nous attestait pas tous les jours cette affreuse prodigalité de l'impudique.

Or, quelque passionné que soit l'homme d'impureté, il ne peut pas être insensible à sa ruine; il ne voit pas sans alarmes ses énormes dépenses qui lui annoncent une décadence prochaine, une honteuse indigence. Le spectacle d'une fortune qui diminue, qui s'écroule; les poursuites des créanciers, qui se plaignent, qui menacent; une femme qui gémit, se désole; des enfants errants, sans établissement, sans ressource; la misère prête à fondre sur lui et qui lui prépare des jours tristes et humiliants jusqu'au tombeau.

Le vice de l'impureté ne permet à l'homme de faire quelques réflexions, que pour examiner son triste état; mais ces réflexions courtes, rapides, ne font qu'agiter, troubler, alarmer l'impudique; ce ne sont point des troubles, des alarmes salutaires, ce sont les troubles, les désordres de l'enfer.

Agitations, troubles, alarmes que cause le déchet d'une santé robuste, mais usée par les honteuses débauches de l'impureté. « De ce vice coulent comme de sa source, dit saint Chrysostome (*Hom. de Jona proph.*), les infirmités, les langueurs, les maladies aigues. L'ignominie accompagne les douleurs de l'impudique. Il souffre sans être plaint. Il cache son mal pour cacher son crime, et parce que ses maux ont pris naissance dans le sein des plus honteux plaisirs : *Ex luxuriis atque voluptatibus tanquam de fonte noxio.* Ils ne touchent pas même ceux qui devraient y être les plus sensibles.

Or, jugez des troubles, des alarmes de l'impudique languissant, usé par son attache à la vie. Personne qui soit plus attaché à la vie : personne qui redoute plus la mort que l'homme qui est esclave de ses sens.

De là cet éloignement pour la pensée de la mort, pour tout ce qui peut nous en tracer l'image; de là ces troubles, ces alarmes à la vue du dépérissement d'une santé qu'on voudrait recouvrer et qui ne se rétablira jamais; de là ces cruelles infirmités qu'un fort tempérament prolonge plusieurs années, et qui ont fait dire à saint Chrysostome (hom. 50 *in c.* XIV *Matth.*) qu'il n'était pas avantageux aux voluptueux de parvenir jusqu'à la vieillesse : *Qui luxuriose vivunt, eos senes fieri non expedit*

Croyez-vous que l'homme d'impureté soit bien tranquille quand il commence à sentir les suites humiliantes et douloureuses de ses criminelles satisfactions? Quand il se sent en aller comme par portion dans le tombeau? Quand il le voit s'ouvrir sous ses yeux pour le recevoir et qu'il faut y descendre? Quand il se représente les jugements d'un Dieu saint, mais irrité? Quand il serait incrédule décidé, qu'il ne croirait pas un paradis, un enfer, l'idée seule du néant où il va rentrer le trouble, l'agite, l'effraye. Il ne faut que fixer sur lui ses regards pour juger des troubles de son âme et des agitations de son cœur.

Agitations, troubles, alarmes que causent les grandes solennités, les spectacles touchants des cérémonies, les exemples édifiants qu'on a sous les yeux, les discours d'un homme apostolique, une mort subite, un événement frappant, tragique. L'impudique ne peut cacher son embarras, ses troubles, ses agitations aux approches de la solennité pascale. Cette séparation de la table sacrée l'humilie. En vain se rassure-t-il sur son respect pour les choses saintes; son attache au criminel objet de sa passion ne peut pas être justifiée par une omission scandaleuse; il serait plus tranquille s'il y renonçait plutôt que de renoncer aux sacrements.

Quels combats encore dans le cœur de l'impudique, lorsqu'il voit une épouse, des enfants, des domestiques, des voisins, des amis, se mettre en état de recevoir Jésus-Christ? N'est-il pas confus d'être dans sa famille le seul déserteur de la table sainte?

Quelles frayeurs, quelles alarmes le saisissent, quand il apprend la mort subite d'une personne jeune, et dont la santé promettait de longs jours! Il craint le même sort; et comme il ne peut se promettre que l'enfer s'il meurt dans sa coupable passion,

il est saisi, épouvanté ; il voudrait que ses chaînes tombassent d'elles-mêmes dans ce moment ; il projette de les rompre : il n'en a point le courage.

Quels troubles, quels remords n'excite pas encore la prédication vive, véhémente d'un homme apostolique. L'impudique remué, touché, déplore dans ces moments son triste état, mais sa passion l'engage à lutter contre la grâce ; il demeure toujours pécheur.

Oui, si l'impudique voulait se peindre avec sincérité, il peindrait l'homme de troubles, d'agitations, d'alarmes. Le vice de l'impureté retrace le désordre et la confusion de l'enfer.

En vain l'impudique se promet-il des satisfactions véritables, il ne trouve que des dégoûts, des ennuis dans les routes criminelles du plaisir. Il soupire toujours en vain après le repos, il n'en trouve point. Il cherche un endroit où il puisse goûter dans le calme de vraies douceurs, et partout il est agité, troublé, alarmé : *Quærens requiem et non inveniens.* (*Matth.*, XII.) Voilà, mes frères, la situation de l'impudique : c'est Jésus-Christ qui nous la dépeint lui-même dans son Evangile.

Que veulent dire encore ces paroles : Il parcourt des lieux secs et arides : *Ambulat per loca arida.* (*Ibid.*) N'est-ce pas pour nous faire entendre que l'impudique ne se plaît que dans les endroits où la rosée céleste ne tombe point, où l'Esprit divin ne souffle pas, où la piété ne règne point ; d'où la sagesse, l'innocence et toutes les vertus sont exilées, tels sont les spectacles, les cercles, les lieux destinés au plaisir, où l'on s'assemble, où les passions sont excitées et où le cœur reçoit continuellement de mortelles blessures. Quelque riants, quelque brillants, quelque séduisants que soient ces théâtres du plaisir, on peut bien dire qu'ils sont des lieux secs, arides, puisque les douces et salutaires pluies de la grâce n'y tombent jamais : *loca arida;* or l'impudique les parcourt successivement pour charmer ses ennuis, dissiper ses alarmes, imposer silence à sa conscience qui parle et gémit, mais il n'y trouve point ce qu'il y cherche, ses troubles, ses agitations subsistent toujours : *Quærens requiem et non inveniens.*

N'est-ce pas là une image naturelle de la confusion qui règne dans l'enfer ? S'il nous était donné de voir son cœur, nous le verrions embrasé continuellement d'un feu impur ; il nous retracerait aussi les feux, les flammes, les ardeurs de ce lieu de tourments.

C'est le propre de l'amour d'embraser le cœur quand il y règne et y domine ; ainsi quand l'amour divin règne dans un cœur, il s'y allume un feu sacré : de saintes ardeurs, de chastes flammes, des transports tout célestes le font voler vers l'objet aimé : rien ne paraît difficile, impossible quand on aime.

Madeleine se croit assez forte pour enlever le corps de Jésus-Christ qu'elle cherche dans le tombeau. Les eaux de la tribulation ne peuvent point éteindre le feu divin qui brûle dans le cœur de l'épouse des *Cantiques.* Saint Paul défie les persécutions, la faim, la nudité, les glaives, les feux, la mort, de le séparer de la charité de Jésus-Christ. Tous les objets que saint Augustin contemple après sa conversion sont autant de voix éloquentes qui applaudissent à son amour, et qui le portent à aimer Dieu. La vie n'a plus que des amertumes pour sainte Thérèse, sans les souffrances, parce qu'elle aime son divin époux attaché à la croix ; ainsi toutes les âmes embrasées des divines ardeurs de la charité ont-elles donné l'édifiant spectacle d'une vie sainte et remplie de prodiges.

Un cœur embrasé du céleste amour est l'image d'un séraphin qui n'est que feu et charité ; mais quand l'amour des plaisirs criminels règne dans un cœur, il y retrace le feu, les flammes, les ardeurs de l'enfer : pourquoi ? Le voici, chrétiens. C'est que le vice de l'impureté ayant pour principe le feu des passions, c'est le démon qui allume ce feu impur ; c'est lui qui forme ces flammes, ces ardeurs, ces étincelles, ces incendies dans le cœur de l'impudique. Un cœur brûlé, embrasé d'un feu criminel, est comme consumé d'avance par les flammes et les ardeurs de l'enfer.

Aussi voyons-nous l'impudique transporté par ses coupables ardeurs, braver tous les dangers, surmonter tous les obstacles ; sacrifier son repos, sa santé, ses biens, son honneur, les sentiments mêmes de l'humanité pour éteindre ses impudiques feux qui le dévorent : feux qui brûlent toujours, et que les plaisirs n'éteignent pas, parce que le démon a soin d'entretenir ce feu criminel dans le cœur de l'homme ; il le rend vif, ardent, impétueux.

Verrait-on l'homme d'impureté attaquer l'innocence, souiller la sainteté des mariages, déranger ses affaires pour fournir aux folles dépenses d'un coupable commerce ? En viendrait-il à ces extrémités qui le déshonorent et l'obligent de fuir, pour échapper à la vengeance publique ? S'il n'était pas transporté par l'ardeur de la passion, si un feu criminel n'embrasait pas son cœur ? Or, ce feu, ces flammes, ces ardeurs ne retracent-ils pas les feux, les flammes et les ardeurs de l'enfer ?

Le démon, dit saint Chrysostome (hom. 1 *in cap.* 1 *Matth.*), est l'ennemi déclaré de la chasteté ; il l'attaque continuellement : *Malignus spiritus..... hostis et impugnator castitatis.* Il n'a point de corps, il n'est pas sujet à ces actions honteuses et criminelles qui souillent notre chair ; mais il nous les inspire. Il salit l'imagination des hommes, il leur trace des images flatteuses du plus honteux de tous les vices ; il excite la passion, l'enflamme ; Dieu offre le ciel et de pures délices : *Deus cœlum offert ;* le démon des plaisirs charnels, de criminelles voluptés : *offert diabolus mollitiem.* Cependant les dons de Dieu sont méprisés, les offres du démon sont acceptées : ce séducteur est victorieux, il nous attache à son char. Que s'ensuit-il de là ? que l'impudique étant la conquête du démon, vivant sous son empire,

n'est plus embrasé que du feu qu'il a allumé dans son cœur. Que les flammes, les ardeurs qui le dévorent, que les étincelles qu'il souffle partout sont produites, excitées, entretenues par le démon.

On n'avance donc rien de trop, quand on dit que le vice de l'impureté est de tous les vices celui qui retrace le mieux l'image de l'enfer, ses ténèbres, ses troubles, ses feux. Mais avançons, et comme je me suis beaucoup étendu dans cette première partie, prouvons en peu de mots que le vice de l'impureté est de tous les vices celui qui doit nous faire le plus craindre de tomber dans l'enfer, et de consommer notre réprobation. C'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je pose ici des principes douteux, que j'alarme et désespère par un faux zèle ceux qui ont été ou qui sont encore sujets au vice honteux que je combats. A Dieu ne plaise, que je mette des bornes à la miséricorde de Dieu, que je donne de fausses idées de la puissance de la grâce, et de l'efficace du sang de Jésus-Christ! A Dieu ne plaise que je dérobe à vos esprits les exemples consolants de conversion, que l'Ecriture et les Pères nous fournissent! C'est parce qu'il est difficile de se corriger d'une longue habitude d'impureté, et non pas parce qu'il est impossible, que je vous fais regarder aujourd'hui le vice honteux que je combats, comme celui qui doit nous faire le plus appréhender l'enfer, et celui qui en conduit ordinairement tous ceux qui y sont coupables. En voulez-vous savoir la raison? La voici :

C'est qu'il n'y a point de vice, selon l'Ecriture et les Pères, qui mérite plus l'enfer que celui-là. C'est qu'il n'y a point de vice plus difficile à vaincre que celui-là. C'est enfin qu'il n'y a point de vice qui résiste plus aux grâces et aux ressources ordinaires qui changent les pécheurs, que celui-là. En trois mots. Il est sûr que ce vice nous conduira dans l'enfer si nous en sommes souillés en mourant. Il est rare de se corriger de ce vice après une longue habitude. Il faut des grâces choisies, rares, des événements extraordinaires à un impudique engagé depuis longtemps dans le crime pour le convertir : or, ces vérités prouvées, il s'ensuit donc que le vice de l'impureté est de tous les vices celui qui doit nous faire le plus craindre l'enfer et la consommation de notre malheur éternel. Encore un moment d'attention.

Ecoutez, chrétiens, les oracles de l'Ecriture et des Pères. Dans leur propre sens, et sans avoir recours à aucune interprétation, ils montrent l'impudique exclu du ciel, précipité dans l'enfer pour y expier éternellement dans les gênes, les feux et les flammes, les honteux plaisirs auxquels il s'est livré.

Seigneur, disait le saint Roi-Prophète, qui sera assez heureux pour être admis dans vos tabernacles éternels, et demeurer avec vous dans le lieu saint que vous habitez? Le Seigneur répond : C'est celui qui est pur, innocent, sans taches, et qui ne souille point sa chair par de sales voluptés : *Qui ingreditur sine macula.* (*Psal.* XIV.) Celui qui conserve ses mains pures et chastes, et dont les pensées mêmes et les désirs n'ont point corrompu le cœur : *Innocens manibus et mundo corde.* (*Psal.* XXIII.) Or, l'homme sujet au vice de l'impureté est-il ce chrétien, dont toutes les voies sont pures et innocentes? Ne contracte-t-il aucune souillure, aucune tache dans les commerces illicites qu'il entretient? Son cœur embrasé d'un feu criminel conserve-t-il la sainteté, la céleste beauté qui le rendent agréable à Dieu? Ses pensées, ses désirs sont-ils chastes? Non, rien de plus opposé à l'homme de sainteté et d'innocence que l'homme d'impureté et de volupté; il n'entrera donc point dans le ciel, puisque rien d'impur n'y entrera? Son partage sera donc l'enfer? Oui, parce qu'il n'y a point de vice qui mérite plus l'enfer que celui de l'impureté.

Saint Paul exhorte les Ephésiens à bien se persuader cette vérité effrayante : *Hoc scitote intelligentes.* (*Ephes.*, V.) Apprenez, mes frères, dit-il, que celui qui entretient un commerce illicite : que la passion unit à un objet, dont la société n'est pas sanctifiée par le sacrement que Jésus-Christ a établi dans son Eglise : *Fornicator.* Que celui qui souille son corps, qui est le temple du Saint-Esprit, par des actions honteuses, de criminels désirs, d'impudiques pensées auxquelles il s'arrête et consent : *Immundus.* Apprenez qu'il est exclu du ciel, qu'il n'y entrera jamais, que l'enfer sera son sort; parce que l'héritage de Jésus-Christ n'est que pour les âmes pures et chastes : *Non habet hæreditatem in regno Christi et Dei.*

Saint Jean nous montre encore dans son *Apocalypse* la cité sainte et éternelle : le séjour de la gloire des justes. Il nous représente Jésus-Christ qui vient avec ses récompenses pour couronner la vertu des saints; mais en même temps il nous dépeint la confusion de l'impudique qui est séparé de la foule des innocents : exclu pour toujours du ciel, et condamné à un éternel opprobre : *Foris impudici.* (*Apoc.*, XXII.)

Or, tous ces oracles nous prouvent donc que le vice de l'impureté mérite l'enfer. Si vous me dites que les autres le méritent aussi : que les mêmes apôtres excluent aussi du ciel les menteurs, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui; je vous répondrai que celui de l'impureté a des traits qui le rendent odieux, comme la pureté en a qui la rend plus précieuse aux yeux de Jésus-Christ que les autres vertus.

Pourquoi ceux qui sont demeurés vierges ont-ils le privilége de suivre l'Agneau partout où il est? *Sequuntur Agnum quocunque ierit.* (*Apoc.*, XIV.) C'est parce qu'ils n'ont point souillé leurs corps par des commerces illicites, et qu'ils ont même renoncé à une union innocente : *Non sunt coinquinati virgines sunt.* C'est parce que la virginité nous rend sem-

blables aux anges, et que la pureté est la vertu qui plaît le plus au Seigneur : or, si la chasteté nous fait aimer de Dieu d'une manière particulière ; si elle nous approche de lui, et nous unit à lui intimement selon le Saint-Esprit (*Sap.*, VI) ; si, selon saint Augustin (serm. 149 *De tempore*), elle rend l'homme semblable aux habitants du ciel, et aux anges mêmes dès sur la terre ; si entre toutes les vertus elle tient le rang le plus éminent, le plus glorieux, ne suis-je pas bien fondé à dire que le vice de l'impureté a des traits qui le rendent le plus honteux de tous les vices ; et par conséquent que l'impudique est aussi celui qui mérite le plus d'être séparé de Dieu, exclu de sa gloire, et condamné aux feux de l'enfer.

C'est en conséquence de cette vérité que les saints docteurs, unanimement disent, que le moindre plaisir criminel que goûte l'impudique, sera suivi d'une éternité de supplices. Ecoutez-les, et tremblez.

Quand saint Augustin parle des châtiments éternels réservés à l'impudique, il les compare toujours à un moment de plaisir : à un instant de volupté, pour nous faire entendre qu'un seul péché d'impureté, une seule action impure, une seule pensée consentie, un seul désir que l'on voudrait satisfaire mérite une éternité de supplices.

Ce saint docteur connaissait la faiblesse humaine : il n'ignorait pas les tentations, les combats que nous avons à soutenir pour défendre notre innocence, les images flatteuses de la volupté que le démon nous trace pour saisir nos sens ; mais il savait qu'avec la grâce nous pouvons en triompher. Le péché peut se présenter à nous ; mais nous pouvons avec le secours divin empêcher qu'il règne dans notre cœur : c'est là, disait-il, la doctrine de saint Paul.

Que le péché ne règne point dans votre chair mortelle : *Non regnet peccatum in vestro mortali corpore.* Il ne dit point que le péché ne se présente point à vous ; que l'image flatteuse du vice ne vous importune pas, qu'elle ne soulève point votre chair, qu'elle n'excite point des révoltes dans vos sens : *Non dixit, non sit ;* mais il dit : *Que le péché ne règne point dans votre cœur :* ne l'y introduisez pas, ne l'y souffrez pas, ne soyez pas son esclave : *Non regnet.* Or, continue saint Augustin (*in psal.* L), le péché se présente lorsque l'image flatteuse du vice se présente à vous, et répand subitement le plaisir dans vos sens. Ces délectations terrestres qui vous saisissent, qui vous tentent, vous annoncent le péché : *Inest peccatum cum delectaris.* Si vous consentez à ces pensées, à ces désirs, vous vous livrez au péché ; vous l'introduisez dans votre cœur, il y règne, vous êtes son esclave : *Regnat si consenseris.*

C'est donc en supposant ce consentement, que saint Augustin nous assure qu'un moment de plaisirs criminels sera suivi d'une éternité de supplices.

Remarquez, mes frères, que ce saint docteur en plusieurs endroits assure qu'un seul moment de plaisir impur mérite l'enfer. Faites donc attention à l'énormité du crime de l'impudique : *Quanta iniquitas !* Peut-on assez pleurer la perversité et la corruption de son cœur : *Quam lugenda perversitas !* Il livre au démon son âme que Jésus-Christ a rachetée par l'effusion de son sang : *Animam quam Christus sanguine suo redemit..... diabolo vendat.* Pourquoi ? Pour goûter un moment les coupables plaisirs d'une sale volupté : *Propter unius momenti delectationem libidinis.* (S. Aug., serm. 150 *De tempore.*)

Oui, les images flatteuses du plaisir criminel s'évanouissent ; les fausses douceurs de la volupté se changent en amertumes : rien ne passe plus vite, plus rapidement que cette coupable délectation, qui enchaîne l'impudique au char de la volupté : *Cito præterit quod delectat ;* mais le châtiment que mérite ce moment de satisfaction criminelle ne finira jamais : ce moment mérite l'enfer, des tourments éternels : *Manet sine fine quod cruciat.*

Concevez donc de l'horreur d'un crime, dont les fausses douceurs passent si rapidement : d'un crime qui précipite dans un instant votre âme dans l'enfer : *Quod tam cito ducit animam ad tartarum.* (S. Aug., *De conflictu vitiorum et virtutum*, liber unus, cap. 24.)

Après ces oracles, et ceux des autres Pères que je supprime, pour mettre des bornes à ce discours, est-il bien difficile de prouver que le vice de l'impureté est de tous les vices celui qui doit nous faire le plus craindre l'enfer, puisqu'il ne faut que consentir à une pensée, à un désir pour le mériter ; puisqu'il est aussi très-difficile de s'en corriger quand on s'y est livré ?

Ce qui rend la conversion de l'impudique difficile, c'est le pouvoir tyrannique que l'habitude exerce sur lui, c'est la honteuse et misérable servitude à laquelle elle l'assujettit, c'est le joug pesant sous lequel elle le fait gémir ; car, dit saint Ambroise (*De Noe et arca*, c. 9), de tous les vices, il n'y en a point qui réduise l'homme à un esclavage plus dur et plus misérable, que celui de l'impureté : *Nihil est quod tam misere servituti subjiciat hominem quam libido.*

De là cette jeunesse florissante qu'il attache à son char, et dont il souille toutes les plus belles années ; de là l'inutilité des avis d'un sage et éclairé directeur ; de là ces rechutes perpétuelles qui le forcent à retenir, malgré sa charité et sa clémence, des péchés qu'on n'a pas le courage de détester et de quitter ; de là ces justes frayeurs que nous avons du sort d'une jeune personne qui commence à se livrer à la volupté, ces idées que l'expérience fait naître sur la durée qu'aura l'habitude qu'elle contracte ; de là la perte de son innocence, que nous regardons comme presque irréparable ; de là ces vieillards encore souillés des désordres de leurs premières années, encore brûlés des feux impurs d'une jeunesse vive et ardente, encore portés d'affection aux péchés qu'ils ne peuvent plus commettre, encore lubriques, obscènes dans leurs regards, leurs dis-

cours et toujours dangereux à l'innocence et à la pudeur ; car voilà la longue durée de ce vice quand l'habitude s'est formée : or, voilà ce qui rend la conversion de l'impudique difficile. Prenez bien garde, mes frères, que je ne dis pas impossible.

Je n'ignore pas que la grâce puissante de Jésus-Christ a retiré plusieurs personnes de l'abîme des plus honteux désordres, qu'elle a purifié des âmes souillées des voluptés criminelles, que l'amour divin a pris la place de l'amour profane dans le cœur de la pécheresse de l'Evangile, des Augustin, des Thaïs, des Pélagie, des Marie Egyptienne.

Je sais aussi que de temps en temps nous voyons des personnes livrées à ce vice honteux, briser leurs funestes liens, et se convertir. Une maladie longue, une disgrâce éclatante, des troubles, des événements singuliers agissent comme de concert avec la grâce pour agiter l'impudique, le troubler, le distraire et le résoudre enfin à renoncer à son péché ; mais ces circonstances merveilleuses, rares, ne m'empêchent pas de dire, fondé sur l'expérience et l'ascendant de la volupté, que la conversion de l'impudique est très-difficile ; et voilà les preuves que saint Augustin en apporte.

De tous les combats que le chrétien a à soutenir, pour demeurer fidèle à son Dieu, il n'y en a point de plus délicats, de plus dangereux, de plus rudes que ceux qu'il est obligé de soutenir pour défendre son innocence : *Inter omnia Christianorum certamina sola duriora sunt prœlia castitatis.* Pourquoi ? Parce que ces combats sont continuels : tous les jours la chair, le démon nous attaquent : *quotidiana est pugna*, et qu'il est rare que nous soyons toujours victorieux : *rara victoria ;* parce que l'ennemi qui attaque notre innocence, qui veut nous faire perdre la chasteté, est un ennemi fort, dangereux, habile dans l'art de séduire et de vaincre : *gravem castitas sortita est inimicum ;* parce que cet ennemi ne se rebute pas de ses défaites, et que l'on doit encore le craindre après l'avoir vaincu : *quotidie vincitur et timetur.* (S. Aug., serm. 250 *De tempore.*)

Or, si les âmes innocentes sont si exposées, si les combats sont si fréquents, les ennemis si forts, si puissants, les victoires si rares, est-il facile de convertir un impudique d'habitude ? Un voluptueux attaché au char du démon depuis longtemps ? Un homme livré à des actions criminelles, à des commerces scandaleux ? Un homme toujours avec l'objet de sa passion, toujours occupé de sa passion, toujours environné des apôtres de la volupté ? un homme qui a déjà sacrifié son honneur, sa santé, ses biens et qui s'est endurci à tous les événements qui auraient dû le toucher ? Non sans doute.

Vous parlez d'un impudique d'habitude, dit saint Chrysostome (hom. 9 *in c.* VIII *Matth.*). Ah ! sa conversion est très-difficile ! En quoi diffère-t-il d'un homme possédé de l'esprit des ténèbres ? dans la fougue de sa passion, dans les coupables ardeurs qui le brûlent, dans les sales plaisirs où il se plonge tous les jours : *Quid enim luxuria correptus a dæmoniaco differt ?* Qui pourra l'aider à se tirer de l'abîme où il est tombé dès sa jeunesse ? La grâce. Mais il y résiste depuis si longtemps : il est insensible à toutes ses sollicitations, à toutes ses inspirations ; mais l'abus volontaire qu'il en a fait, le rend indigne de ces secours puissants, victorieux, extraordinaires qu'il lui faudrait. Un zélé missionnaire, un homme apostolique ? Mais il les écoute depuis tant d'années sans fruit : la Providence lui en a procuré qui l'ont remué, touché, ébranlé, et il n'a formé que des projets stériles. Une maladie dangereuse ? Mais il a été aux portes de la mort, effrayé à la vue du tombeau ; il a détesté publiquement ses criminelles intrigues, et dès que le Seigneur lui a rendu la santé, il les a renouées avec scandale : qui pourra donc à présent l'aider à briser ses honteuses chaînes ? *Quis hunc hominem juvare poterit ?* Qui pourra éteindre les feux impurs qui le dévorent ? Arrêter l'impétuosité de ses passions qui le tyrannisent ? *Quis eum a petulantia removebit ?* Qui pourra lui persuader la honte et l'opprobre de ses coupables plaisirs ? Qui pourra réussir à lui en inspirer du mépris et de l'horreur ? *Quis ei persuadebit ut lasciviam aspernetur ?*

Ah ! s'il est très-difficile qu'un impudique d'habitude se corrige, il est donc bien vrai qu'il n'y a point de vice qui doive nous faire plus craindre l'enfer que celui de l'impureté, puisqu'il faut des grâces choisies, des événements extraordinaires pour convertir un homme engagé depuis longtemps dans les honteux plaisirs de la volupté.

Je sais, mes frères, qu'il y a dans le trésor des miséricordes du Seigneur des grâces choisies, extraordinaires, magnifiques, victorieuses, qui changent les cœurs, les purifient, et les embrasent rapidement, efficacement, de saintes ardeurs de l'amour divin ; mais je sais aussi que ces grâces sont rares, que nous ne devons pas y compter comme sur celles qui entrent dans l'économie de notre salut, et qui sont suffisantes pour observer tous les préceptes de notre Dieu, éviter le mal et pratiquer le bien ; je sais que les exemples d'un Paul, d'un Augustin, et de quelques fameux pécheurs enlevés à leurs désordres dans un instant, ne doivent pas rassurer les pécheurs plongés depuis longtemps dans l'habitude du vice, et surtout de celui de l'impureté.

Ces vérités reconnues par l'Eglise catholique une fois posées, il est aisé de conclure que le vice de l'impureté est de tous les vices celui qui doit nous faire le plus craindre l'enfer ; puisque celui qui le commet par habitude, a besoin pour se convertir des grâces choisies, rares, et qui n'entrent pas dans le plan ordinaire du salut.

Saint Augustin, dont je vous développe ici la doctrine, ne veut point qu'on désespère du salut des plus grands pécheurs, quoiqu'il prouve clairement que la conversion de ceux

qui sont esclaves d'une longue habitude, est très-difficile.

Vous devez donc craindre de ne jamais vous convertir, impudiques, ensevelis depuis si longtemps dans le crime honteux de la volupté, parce qu'il vous faut des grâces extraordinaires, rares, qui ne vous seront peut-être pas accordées. Vous ne devez pas non plus désespérer, parce que Jésus-Christ ne met point de bornes à sa clémence quand le pécheur s'humilie, gémit, pleure : votre conversion est difficile, mais elle n'est point impossible.

Votre conversion était facile, lorsqu'emporté par la passion, vous avez donné la mort à votre âme, en consentant à une pensée ou à une action impure. Jésus-Christ ne fit que prendre la main de la fille du prince de la Synagogue pour la ressusciter, parce qu'elle ne faisait que de mourir. Le fils de la veuve de Naïm était dans le cercueil : on le portait au tombeau; il fallut qu'il parlât, qu'il commandât au mort de se lever. Lazare était mort depuis trois jours, déjà il était en proie à la pourriture, il sentait mauvais; il fallut que Jésus-Christ non-seulement parlât, mais qu'il fît entendre une voix forte, puissante : *Nec solum clamavit, sed magna voce clamavit.*

C'est aux cris puissants, efficaces d'un Dieu Sauveur, que des pécheurs anciens ensevelis dans le crime, chargés du poids d'une foule d'iniquités, morts depuis longtemps à la grâce, et qui exhalent partout les mortelles odeurs de la corruption, ressuscitent sortant du tombeau du péché : *Ad Christi enim clamorem resurgent*, dit saint Augustin (serm. 43 *De verb. Dom.*). Quoique morts ils entendent cette voix de magnificence : *licet mortui.* Quoique ensevelis dans le tombeau, les liens de la mort se brisent, et les ornements des morts disparaissent : *licet sepulti.* Quoique déjà en proie à la pourriture et dans l'infection, ils prennent une nouvelle vie : *licet putentes ;* c'est pourquoi, conclut saint Augustin, nous ne devons pas désespérer du salut des plus grands et des plus anciens pécheurs sous un Dieu qui donne la vie à ceux qui l'ont perdue quand il lui plaît : *De nullo jacente desperandum est sub tali suscitatore.*

Voilà donc, chrétiens, ce qui doit empêcher l'impudique de désespérer de son salut. Quoique sa conversion soit très-difficile, et qu'il ait besoin de grâces rares et choisies; il faut qu'il pleure, qu'il gémisse, qu'il jeûne, qu'il se mortifie, qu'il se confesse souvent. Il faut, dit saint Augustin (serm. 143 *De temp., in c.* XI *Evang. Joan.*), qu'il médite sur l'enfer, et qu'il oppose les flammes vengeresses qui brûlent les réprouvés, aux feux impurs que la passion allume dans son cœur : *Opponat homo desiderio carnis suæ æternorum flammas tormentorum.* Pour vous qui avez eu le bonheur de ne point tomber dans ce vice honteux qui souille tant d'âmes, ne cessez pas de le redouter et de vous préparer aux combats que nous livre la chair. Vous êtes tentés, les sens se révoltent, une image séduisante vous importune, *surgit libido ?* Domptez votre chair, soumettez-la à l'esprit par la mortification, réduisez-la en servitude. *tene tu membra.* N'allez point au spectacle, dans les cercles, ni avec ces personnes qui pourraient vous faire perdre votre innocence : *tene pedes ne eant ad illicita.* N'ayez jamais dans vos mains ces livres dangereux, ces comédies, ces lambeaux d'histoires obscènes ni tout ce qui peut présenter des amorces à la volupté : *tene manus ab omni scelere.* Faites un pacte avec vos yeux, ne portez point vos regards sur des objets séduisants : *tene oculos ne male attendant.* Fermez vos oreilles aux discours libres : évitez ces entretiens qui retracent les idées des actions criminelles, sous prétexte même de les condamner : *tene aures ne verba libidinis libenter audiant :* veillez surtout votre corps : que la modestie, la tempérance, le travail, la pénitence le conservent dans la pureté : *tene totum corpus.* Que sera alors la volupté ? *Quid facit libido ?* Elle peut vous faire sentir l'aiguillon de la chair, vous tenter, *surgere novit ;* mais elle ne vous attachera pas à son char ; vous serez victorieux de ses amorces, *vincere non novit ;* et après avoir triomphé des ennemis de votre innocence, vous mériterez la gloire promise à ceux qui ont le cœur pur. Je vous la souhaite.

SERMON XXX.

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide (*IPetr.*, I).

Veillez, parce que le démon, votre ennemi, tourne sans cesse autour de vous, pour donner la mort à votre âme : armez-vous de la foi pour lui résister avec force.

Est-ce un ennemi imaginaire que l'apôtre saint Pierre nous dépeint? Sa malice, sa puissance, ses victoires, ses succès n'existent-ils que dans l'imagination creuse des esprits simples? Ah! il n'y a qu'un libertin, un prétendu esprit fort, un incrédule qui ait la témérité de traiter de fable une vérité de la foi, une vérité dont Jésus-Christ lui-même nous a instruits clairement dans son Evangile.

Oui, mes frères, nous avons sans cesse à combattre dans notre exil contre le démon : il nous faut lutter contre toutes les puissances de l'enfer, contre nous-mêmes, dont les faibles, les penchants tendent au mal; mais, où puiserons-nous la force nécessaire pour soutenir ces grands combats? Ce n'est pas dans notre propre fond de misère, de faiblesse, d'impuissance. Ce n'est pas dans le monde, où tout est écueils, danger, précipice; où les chutes, les naufrages sont si communs.

Où trouver donc des secours qui nous fassent triompher de tous nos ennemis visibles et invisibles? du démon dont la puissance est si redoutable? de ses ruses qui nous surprennent? de ses artifices qui le présentent quelquefois à nos yeux comme un ange de lumière? de tous ceux qui le servent, et dont nous ne nous méfions pas

Dans notre foi, dans la méfiance de nous-mêmes, dans la fuite des occasions.

Saint Pierre ne dit pas : Résistez au démon par vos propres forces, défendez votre innocence par votre sagesse ; mais que votre foi vous rende forts et victorieux des combats que le démon vous livrera : *Resistite, fortes, in fide.*

C'est ce que disaient aussi les premiers chrétiens : la foi que nous avons reçue de Jésus-Christ nous fait triompher du monde, soit qu'il nous caresse, soit qu'il nous menace : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I *Joan.*, V); mais ces premiers chrétiens se méfiaient d'eux-mêmes : ils ne s'exposaient pas au danger de perdre leur foi ou leur innocence : ils fuyaient l'occasion.

Comme presque toutes vos chutes, chrétiens, viennent de votre témérité à vous exposer au danger, pour vous prémunir encore contre le honteux péché de l'impureté, je vais vous entretenir aujourd'hui de la nécessité de vous précautionner contre vous-mêmes, et de fuir toutes les occasions dangereuses à votre innocence.

Les écueils qu'il y a dans le monde, votre propre faiblesse, les menaces de Dieu : trois circonstances qui doivent vous porter à fuir les occasions.

Du côté du monde, vous avez des piéges à éviter ; du côté de vous-mêmes, des penchants qui vous portent au mal ; du côté de Dieu, des secours dont vous avez absolument besoin, et qu'il refuse quand on s'expose. Je m'explique, mes frères, et, pour ne rien avancer qui ne soit conforme à la doctrine de l'Eglise, j'établis sur ces principes trois propositions.

Je dis : 1° que vous devez tout craindre des dangers du monde : premier motif de la fuite des occasions. Je dis : 2° que vous devez tout craindre de vous-mêmes : second motif de la fuite des occasions. Je dis : 3° que vous ne devez pas compter sur la grâce quand vous vous exposez volontairement au danger : troisième motif de la fuite des occasions.

En trois mots : fuir les occasions, parce qu'il y a du danger pour votre âme ; fuir les occasions, parce que vous avez des penchants violents qui vous portent au mal ; fuir les occasions, parce que Dieu vous menace de vous abandonner dans les dangers que vous aurez recherchés. Tâchez de ne rien perdre d'une morale si intéressante, et donnez-y, je vous prie, toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Serait-il nécessaire, mes frères, de vous peindre les dangers que l'innocence trouve dans le monde ? de vous dire que la vertu n'y est pas en sûreté ? que ce sont ces dangers qui ont effrayé tant de jeunes personnes que la grâce conservait, et fait envoler tant de chastes colombes dans la retraite ? Ah ! si vous ne redoutez pas les dangers qui vous environnent dans le monde, et ne fuyez point les occasions de chute qui y sont fréquentes, votre âme sera bientôt dépouillée de tous ses ornements ; elle recevra des blessures profondes et mortelles.

Ecoutez, je vous prie ; les saints docteurs vont vous dépeindre les dangers de ce monde que vous croyez pouvoir toujours fréquenter innocemment : c'est d'après eux que je ferai ces portraits que vous osez regarder comme des productions ingénieuses d'une imagination vive, comme des traits d'une éloquence tout humaine.

Celui que le salut de son âme occupe et alarme saintement, dit saint Bernard (serm. 5 *De ascens. Dom.*, n. 2), craint tout lorsqu'il est exposé dans le monde : il gémit à la vue des dangers qui l'environnent ; il se prête à la société, il ne s'y attache point ; il est triste, accablé, alarmé ; et si on lui demande le sujet de sa tristesse, de sa douleur, de ses alarmes, il répond : c'est que mon âme est sans cesse exposée aux dangers de perdre la grâce dans un monde où tout est écueils, précipices ; où tout combat l'esprit, les maximes, la morale de l'Evangile. Ah ! comment n'être pas triste, accablé de douleur, saisi, effrayé à la vue des piéges que l'on tend à mon innocence, à ma foi ; des chutes et des naufrages dont je suis menacé : *Hic esse... molestum est, grave est, periculosum est.*

Oui, il est dangereux d'être exposé dans un monde où il y a beaucoup de malice et peu de sagesse : *Ubi malitiæ plurimum, sapientiæ modicum.*

La corruption des mœurs n'est-elle pas presque générale ? La licence n'est-elle pas accréditée ? Le démon n'attache-t-il pas à son char la jeunesse de notre siècle ? Rougit-on de ses faibles, de ses intrigues ? La gravité, la décence règnent-elles dans le maintien et les conversations ? Ferme-t-on les oreilles aux discours obscènes quand l'esprit y brille ? Ne se fait-on pas un jeu, un mérite aujourd'hui de décrier la candeur, l'innocence, la piété ? de faire tomber le voile de la pudeur, et d'enseigner l'art funeste de perdre la vertu sans en perdre les apparences ?

La foi est-elle plus en sûreté dans un monde d'indévots, d'incrédules ? Loueront-ils votre soumission, eux qui ne louent et n'offrent leur encens qu'aux héros des schismes et des hérésies, et qui lancent continuellement les traits de la satire contre l'Eglise et ses premiers pasteurs ? Applaudiront-ils à votre piété, ces hommes superbes qui ne croient rien et badinent tous les saints et religieux exercices de la religion ?

Mais ce qui est le plus terrible, c'est que le nombre des indévots, des libertins, des incrédules, des ennemis de la foi, est très-grand ; le monde en est rempli ; ils y dominent, y sont même accrédités : *Ubi malitiæ plurimum.*

Le nombre des âmes pures, innocentes, dont la sagesse guide les pas, les discours et toute la conduite, est petit. Elles n'osent paraître, se montrer. Ce n'est pas dans les compagnies mondaines, les cercles brillants, les académies de jeux, les spectacles, qu'on

les trouve : ce petit nombre de sages ne se produit que par nécessité; vous trouverez dans ce que l'on appelle le monde peu d'exemples de sagesse : *Ubi sapientiæ modicum.*

Je sais que nous portant partout nous-mêmes, nous y portons partout les ennemis de notre innocence, nos sens, nos faibles, nos penchants, une chair fragile, sujette à se révolter; mais je sais aussi que s'il faut toujours combattre, soit dans la retraite, soit dans les affaires où notre état nous demande, on ne succombe pas quand on craint, qu'on se précautionne, comme lorsqu'on s'expose dans le monde sans nécessité, parce que dans le monde, c'est-à-dire dans les compagnies, les assemblées de jeu, de plaisirs, de festins, les occasions de pécher y sont plus fréquentes, les combats continuels et les victoires très-rares. C'est là où l'âme est oubliée, c'est là qu'elle est attaquée avec adresse, c'est là qu'elle reçoit des plaies dangereuses, c'est là, enfin, qu'elle est exposée à une perte déplorable : *Ubi periclitantur animæ.*

Prenez bien garde, mes frères, qu'en vous disant de fuir les occasions du péché, et vous exhortant à éviter le monde où elles sont fréquentes, je ne prétends pas vous parler d'une fuite corporelle, ni vous séparer de vos familles et de la société. Si vous me demandez quelle est donc cette fuite que vous nous prêchez aujourd'hui? *Quæ est fuga?* Je vous répondrai avec saint Ambroise (*De Isaac et anima*, cap. 8) : Elle ne consiste pas à troubler la société, à la priver des citoyens utiles, à se séparer de ses parents, de ses amis pour se cacher, s'envelopper dans la retraite; car, dans quelques endroits que nous allions, nous serons toujours dans le monde : *Non utique pedum..... sum corporis, isti enim quocunque currunt in terra currunt;* mais elle consiste à fuir de cœur et d'esprit les occasions du péché; à ne point s'exposer à des combats où l'on est souvent vaincu, et rarement vainqueur; à ne point fréquenter, regarder même les objets qui peuvent nous séduire : *Sed fugiamus animo, et oculis.*

Le commerce du monde est-il moins dangereux à présent qu'il l'était dans les siècles passés? Au contraire, le libertinage du cœur et de l'esprit n'a-t-il pas fait de nos jours des progrès étonnants? Jamais il n'y a eu tant de licence et d'irréligion; jamais l'innocence et la foi n'ont été exposées à tant de dangers; jamais on ne leur a tendu tant de piéges.

Nous pouvons malheureusement dire de notre siècle ce que saint Bernard (serm. 3 *De circ. Dom.*) disait du sien : Dans tous les temps, les chrétiens ont été obligés de redouter les dangers qui les environnaient; mais aujourd'hui ils doivent être effrayés, parce que la licence des mœurs et l'esprit d'incrédulité règnent dans presque tous les états; c'est donc dans ces jours malheureux qu'il faut fuir plus que jamais les occasions de trahir sa foi ou de perdre son innocence : *Præsertim in hac generatione nequam*, parce que c'est à présent que le monde présente sans cesse et partout des occasions de pécher; il les fait naître, il les prépare, il les fait aimer : *Periculosum est..... ubi occasiones peccati offerat mundus, et ignorat.*

Dans le monde, les uns s'efforcent de faire échouer vos projets de conversion et de pénitence, de vous ôter le goût que la grâce vous a donné pour la piété. Un mortel venin distille de leurs lèvres lorsqu'ils parlent de la vertu; ils lui prêtent un ridicule qui semble l'exclure de la société, pendant qu'ils peignent le vice avec les traits les plus flatteurs, et l'autorisent par les coupables exemples des grands génies, des personnes qui font, selon eux, la gloire et l'ornement de la société : *Alii venenatis persuasionibus... exemplis pejoribus ad peccatum alliciant.*

Les autres feront faire naufrage à votre humilité par leur adulation et par le flatteur encens qu'ils offriront à vos talents, à votre esprit, aux grâces naturelles dont la nature vous a doués. On louera tout en vous, excepté la vertu; elle seule, selon eux, répand des nuages sur un mérite éclatant et des grâces ravissantes : *Alii adulationibus ad vanam gloriam alliciant.*

Ceux-ci, par leurs malignes critiques, exciteront votre colère; percés des traits cruels de la médisance ou de la calomnie, la patience chrétienne fera naufrage : *Alii detractionibus in impatientiam animan dejiciant.*

C'est ainsi que toutes les vertus chrétiennes font naufrage, quand on se livre au monde sans nécessité, sans précaution, et que l'on ne fuit point les occasions du péché.

Je dis fuir les occasions du péché, je ne dis pas fuir le monde, se séparer de la société. Votre commerce, vos emplois, vos charges, votre rang vous obligent d'être dans le monde et de vous rendre utiles à la société; mais vous savez aussi bien que moi que vous pouvez vous acquitter des devoirs de bons citoyens et fuir toutes les occasions du péché; car tout ce qui vous porte au péché est contraire, même aux devoirs de votre état, aussi bien qu'à la piété; vous allez en convenir.

Est-il nécessaire que vous vous trouviez dans ces assemblées que l'amour du plaisir forme, où après avoir oublié qu'on est chrétien, on oublie quelquefois que l'on est homme? Est-ce vous dire de vous séparer de la société, de négliger les devoirs de votre état, de vous exhorter à les éviter, parce qu'elles sont des occasions prochaines de péché?

Est-il nécessaire, pour être bon citoyen, que vous vous livriez à ces repas où l'on satisfait la sensualité par la délicatesse des mets, où les passions sont excitées par l'intempérance, la charité blessée par les traits de la médisance, l'innocence alarmée par la licence des entretiens, la religion offensée par de coupables railleries des choses saintes? Faut-il renoncer aux devoirs de votre état, pour éviter ces festins licencieux? Ne suffit-il pas que votre âme y soit exposée?

N'y a-t-il rien à craindre pour votre âme

dans ces longues séances de jeu, où l'on perd ce que l'on devrait donner aux pauvres, quelquefois ce qui serait utile à sa famille, et toujours un temps précieux et irréparable?

Le monde même, tout corrompu qu'il est, conçoit-il une idée avantageuse d'un père de famille, d'un homme en place qui perd son temps et risque son bien à un jeu ruineux? On peut donc fuir cette occasion qui expose au péché, sans cesser d'être dans le monde même, puisqu'on y est plus estimé, et qu'on y mérite même des applaudissements.

Remplissez-vous les devoirs de votre état; êtes-vous utile à la société; faites-vous une chose indispensable, quand vous perdez des moments précieux dans des lectures toutes profanes, dans ces ouvrages de ténèbres qui sont les coupables productions des maîtres du vice, de la fiction, du libertinage et de l'irréligion?

N'y a-t-il point de danger pour votre âme dans ces lectures; ne sont-elles point pour vous des occasions de péché; êtes-vous sûrs qu'elles ne feront aucune impression sur votre cœur; qu'elles n'affaibliront pas votre foi? Ah! vous parleriez contre l'expérience, si vous osiez le soutenir.

Direz-vous enfin qu'il n'y a rien à craindre dans ces liaisons secrètes, dans ces entrevues fréquentes, dans ces commerces d'amitié, regardés par tous les saints docteurs comme les signes funestes d'une chasteté mourante?

Car, voilà, mes frères, tous les écueils du monde; voilà où échoue tous les jours la plus solide vertu; voilà où tombent les forts mêmes d'Israël; et voilà ce qui vous oblige de vous précautionner, de craindre, de fuir, parce que dans toutes ces occasions il y a du danger pour votre âme, et cela suffit.

Ne m'opposez donc point les devoirs de votre état, vos engagements, ce que vous devez à la société, lorsque je vous exhorte à fuir les occasions où il y a du danger pour votre âme: puisque cette fuite salutaire ne vous met que plus en état de remplir vos occupations, d'être utile à la société, d'y paraître avec honneur et d'y conserver le précieux titre d'hommes vertueux.

Si vous conceviez une juste idée du monde dont je vous parle, et des occasions que je vous exhorte de fuir, vous ne vous représenteriez pas la société des hommes qui composent l'Etat, avec lesquels vous pouvez avoir, il est vrai, des liaisons nécessaires, utiles même; mais seulement les assemblées, les cercles, les spectacles, les liaisons qui peuvent vous être une occasion de péché, et qui n'ont aucun rapport essentiel avec vos devoirs, vos obligations, et ce que la société attend de vous comme citoyens et membres de l'Etat; or, c'est ce monde de plaisir, de faste, d'irréligion, que je dis être dangereux à votre innocence, à votre foi. C'est lui qu'il faut fuir, si vous ne voulez pas prendre son esprit, ses maximes et périr avec lui.

Plus vous le fréquenterez, dit saint Augustin (serm. 31 *Ad fratr. in erem.*), plus il vous sera dangereux. La politesse demandera des visites, la bienséance mondaine des complaisances. L'accueil des assiduités: vous le goûterez, vous l'aimerez, et il aura d'autant plus d'empire sur vous, que vous vous serez familiarisés avec lui: *Mundus quanto familiarior tanto periculosior.* Ses caresses, ses applaudissements, ses séduisantes peintures de la félicité mondaine ont séduit tous ceux qui s'y sont attachés: *Multi per vitia ejus corruunt.* Ses coupables exemples ont entraîné dans le vice ceux même qui en avaient horreur: on se persuade que ce que tant de personnes polies, aimables, enjouées font, n'est pas un mal: on rougit même d'être alarmé de leur conduite; leur zèle à rendre service, leur probité dans les affaires rassurent: on commence par les applaudir, ensuite on les imite par complaisance: enfin, on est ce qu'ils sont par goût, par inclination: *Multi per vitia ejus corruunt.*

N'entreprenez donc pas, mes frères, de justifier le commerce que vous entretenez avec un monde de plaisirs, de jeu, de festins, de spectacles; il suffit qu'il y ait du danger pour votre âme, pour être obligé de le fuir; il suffit que la piété y souffre un grand déchet, que la charité s'y refroidisse, que la vertu y soit timide et interdite, que les maximes de l'Evangile y soient combattues, que votre soumission y soit badinée, que l'Eglise y soit méprisée, que la religion y soit attaquée, pour que ce commerce ne vous soit pas permis; pour que vous ne puissiez pas le continuer sans être coupables.

Prenez bien garde, je vous prie, chrétiens, aux paroles de saint Augustin, que je vais vous rapporter; elles vous feront sentir les dangers auxquels vous exposez votre âme, lorsque vous ne fuyez pas les occasions du péché, c'est-à-dire un monde d'hommes qui suit et enseigne des maximes opposées à celles de l'Evangile.

Apprenez, dit ce Père (serm. 1 *De tempore*, feria quarta, in capite jejunii), qu'il faut que vous méprisiez le monde, ou qu'il vous méprise; que vous l'attachiez à votre char, ou qu'il vous attache au sien; que vous vous moquiez de ses projets insensés, ou qu'il se moque de votre sagesse et de votre prudence: *Iste mundus aut ridet nos, aut ridetur a nobis.* Or, si vous ne le fuyez pas, il vous plaît donc? Vous êtes donc attachés à son char? Vous êtes donc ses esclaves? Mais si cela est, pouvez-vous tarder à lui ressembler, à l'imiter, à penser, à parler, à agir comme lui? Voilà le danger, et voilà ce qui doit vous porter à le fuir.

« Le monde est dangereux, continue saint Augustin (serm. 1 *De sanctis, in festo Vincentii martyris*), soit qu'il caresse, soit qu'il menace: il nous flatte pour nous toucher, nous attacher à lui; il étale à nos yeux ses biens, ses plaisirs, ses honneurs; il nous fait entendre que nous en sommes dignes par notre naissance, notre esprit, nos talents; que nous avons tout ce qu'il faut pour briller dans ces cercles, ces fêtes: les enjoue-

ments de la jeunesse, les grâces de la beauté ; mais toutes ces promesses qui nous séduisent, toutes ces satisfactions qui nous enchantent, ne sont que de vraies misères cachées sous des dehors riants et trompeurs : *Blanditur ut decipiat.* Il nous menace pour nous ébranler, nous faire redouter ses mépris, ses satires, ses railleries; il nous dépeint la dévotion comme l'amusement des simples, et la ressource de ceux que le monde a disgraciés. Il multiplie les obstacles, il les grossit pour décourager une personne qui a levé l'étendard de la piété. Point d'artifices qu'il n'emploie pour la décourager, faire échouer ses projets, et la faire renoncer au plan de vie régulière qu'elle s'est tracé : *Terret ut frangat.*

Ne dites pas, mes frères, que vous êtes obligés de faire comme les autres ; qu'il y a les liens de la société, des récréations permises, des spectacles innocents ; que vous n'y trouvez aucun danger pour votre salut ; car je vous répondrai que, selon le christianisme, il y a des séparations nécessaires. Ecoutez, chrétiens, et comprenez bien ces importantes vérités; elles sont tirées du fond même du christianisme.

Il y a dans notre sainte religion une grâce d'union et une grâce de séparation. La grâce d'union est un lien de charité qui nous unit à Dieu et au prochain par rapport à Dieu. La grâce de séparation, c'est ce glaive mystérieux que Jésus-Christ a apporté sur la terre, qui doit nous séparer, nous diviser de tout ce que nous avons de plus cher pour plaire à Dieu et assurer notre salut : or, ces principes posés, je dis que si la charité doit nous unir au prochain, si elle forme des liens dans la société, si elle nous ordonne même de lui être utiles, cette union, bien loin d'être dangereuse au salut, est une union sainte, toute divine, commandée. C'est cette union que Jésus-Christ demandait à son Père, avant sa mort, pour tous les hommes ; elle est toute céleste, puisque ce divin Sauveur la compare à celle des trois personnes divines : *Ut omnes unum sint sicut tu Pater in me et ego in te.* (*Joan.*, XVII.)

C'est cette union qui faisait dire à saint Luc, que les premiers chrétiens n'avaient qu'un même cœur et une même âme : *Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una.* (*Act.*, IV.) Mais il n'en est pas de même de l'union que l'on entretient avec les mondains, avec ceux dont l'esprit, les maximes, les usages sont opposés à l'Evangile. Cette union est dangereuse au salut, elle est défendue.

Au dernier jour du monde, Jésus-Christ séparera les bons des méchants : prévenez cette séparation; séparez-vous présentement de ceux qui vous portent au mal par leurs conseils ou leurs exemples. Fuyez toutes les occasions du péché, immolez, sacrifiez même ce que vous avez de plus cher, s'il peut vous devenir un sujet de chute; c'est le conseil de Jésus-Christ.

Que veulent dire, chrétiens, ces expressions du Sauveur? Arrachez vos yeux, coupez vos pieds et vos mains, s'ils vous sont un sujet de chute, de scandale. Ces expressions doivent-elles s'entendre à la lettre? Nous est-il permis de mutiler notre corps? De le défigurer, de le détruire? Non sans doute ; ce serait pécher contre le cinquième précepte du Décalogue ; elles sont donc figurées? Oui, disent les saints docteurs et les plus savants interprètes ; elles nous apprennent que nous devons renoncer à ce qui nous est le plus cher, le plus précieux, plutôt que de nous exposer au péché ; voilà le sens littéral de ces oracles qui paraissent si étonnants : or, cette vérité une fois bien conçue, il s'ensuit donc que vous devez renoncer à tout ce qui pourrait être pour vous une occasion de péché.

Le commerce que vous entretenez avec cette personne vous plaît, il vous paraît innocent : les assemblées de jeu, de plaisirs vous dissipent; vous n'y trouvez pas de péché à redouter; les spectacles vous instruisent, vous êtes étonnés qu'on les condamne; ces tableaux indécents sont des originaux précieux ; ces livres dangereux à l'innocence ou à la foi sont bien écrits, ils vous amusent sans vous faire d'impression; et moi je dis que ce sont autant d'occasions de pécher, soit pour vous, soit pour les autres ; que vous êtes obligés de sacrifier tout cela pour mettre votre salut en sûreté ; et j'ajoute avec Jésus-Christ qu'il vaut bien mieux vous en détacher, vous en priver que de vous exposer à être précipités dans les enfers.

Vous êtes donc bien forts, chrétiens, bien sûrs de vous-mêmes, pour oser braver les dangers qui menacent votre âme? Ah! apprenez que vous avez tout à craindre de vous-mêmes. C'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Que l'homme fasse attention à ses inclinations, ses penchants, aux révoltes de ses sens et de sa chair, à ses chutes et à tous les exemples de la faiblesse humaine qu'il a sous les yeux, et il avouera avec saint Augustin (*Quæstionum super Exodum*, lib. II) qu'il a au dedans de lui-même la source de tous les vices : *In voluntate hominis est origo vitiorum.*

Qui peut vous rassurer, chrétiens, contre tous les dangers qui environnent votre âme dans toutes ces occasions où il faut combattre contre des ennemis redoutables? Pourquoi portez-vous témérairement le trésor de la grâce dans des endroits où il y a des ennemis habiles dans l'art de l'enlever? Pourquoi exposez-vous votre cœur à tous les traits qui peuvent le blesser? Comment osez-vous vous trouver avec les ennemis de Jésus-Christ? Qui vous a dit que vous pouviez tout voir, tout entendre sans pécher? Direz-vous que vous comptez sur votre sagesse, votre piété, votre foi, l'horreur que vous avez du vice? Mais comment osez-vous y compter, si vous ne vous précautionnez pas, si vous ne fuyez pas les occasions? La chute des sages, des savants, ne doit-elle pas vous effrayer? Ce vase fragile, dans lequel vous portez le tré-

sor de la grâce, ne peut-il pas se briser? Vous êtes debout, mais ne pouvez-vous pas tomber? Tous ceux qui ont bien commencé ont-ils bien fini? Et, pour tout dire, sans la grâce pouvez-vous triompher de la plus légère tentation, puisque sans elle vous ne pouvez pas de vous-mêmes former une bonne pensée?

Rentrez donc en vous-mêmes, et apprenez que vos penchants doivent vous faire éviter les occasions.

Jésus-Christ a dit que la chair était fragile, *caro infirma*. Ce n'est pas, dit saint Augustin (*in psal.* LXII), dans un certain âge, seulement que les passions sont vives, bouillantes, mais jusqu'au tombeau. Le déchet de la santé, les infirmités, les langueurs de la vieillesse ne doivent point nous rassurer contre ses révoltes : tant que nous vivons, la fragilité est notre partage : *Caro nostra quandiu mortalis est, quandiu fragilis est.*

Hélas! on a vu de jeunes personnes sortir victorieuses des combats que le démon de l'impureté leur livrait, et des vieillards succomber honteusement à la première révolte des sens.

Tous les artifices de l'amitié et de la fureur ne sauraient séduire Joseph : un simple regard indiscret triomphe du cœur de David, et y fait naître un coupable amour.

Était-ce l'ardeur de la jeunesse qui alluma un feu impur dans le cœur des calomniateurs de la chaste Susanne? Non sans doute, puisque c'étaient des vieillards que l'âge et l'emploi rendaient respectables au peuple.

Était-ce faute de sagesse, de prudence, de lumière, que Salomon a obscurci sa gloire, et perdu tous ces dons précieux, dont le Seigneur l'avait enrichi? Non, c'est dans son propre fond qu'il trouva ce penchant violent qui l'entraîna dans les honteux excès de la volupté et de l'idolâtrie.

On a vu des hommes arriver à un âge avancé avec tout l'éclat de la sagesse et de la sainteté, et on les a vus obscurcir la gloire de leurs jours par de honteuses faiblesses, devenir en un instant les esclaves de la volupté, après en avoir été longtemps les vainqueurs.

Or, d'où viennent ces chutes humiliantes qui répandent l'ignominie sur la plus belle vie? Qui a fait tomber si aisément les David, les Salomon? Qui a fait oublier à des juges près de descendre dans le tombeau, ce qu'ils devaient à leur âge, à leur dignité de juges, à l'innocence? Qui rend l'homme tout à coup si dissemblable à lui-même? Il était sage, il est vicieux. Il avait horreur d'une intrigue criminelle, il ne rougit point d'un commerce scandaleux. N'en cherchons point, mes frères, d'autre cause que la faiblesse de l'homme, ses penchants qui l'entraînent violemment au mal.

Des occasions délicates, dangereuses qu'on n'a pas évitées; une confiance présomptueuse dans sa sagesse et ses forces, ont fait tomber dans le précipice tous ceux qui ne se redoutaient pas eux-mêmes.

Il est donc certain que nous devons tout craindre de nous-mêmes, éviter les occasions où il faut combattre, de crainte de succomber, puisque, jusqu'au moment où nous serons, comme parle saint Paul, délivrés de ce corps de mort, il peut s'élever des tempêtes au dedans de nous-mêmes : nos sens peuvent être surpris par les amorces du plaisir, notre chair peut se révolter, et nous vaincre : un feu impur peut s'allumer dans notre cœur et l'embraser de ses criminelles ardeurs : *Caro nostra quandiu mortalis est, quandiu fragilis est.*

Vous comptez sur votre sagesse, et moi je dis, chrétiens, que vous devez compter sur la grâce, et que si vous ne fuyez pas les occasions, vous ferez une triste expérience de votre faiblesse : votre vertu sur laquelle vous vous reposez y fera un déplorable naufrage.

Était-ce faute de sagesse, de vertu, que les saints se méfiaient d'eux-mêmes, qu'ils redoutaient le monde, qu'ils le fuyaient? Non, sans doute. Qui les rendait donc si timides? leur propre faiblesse. Pourquoi étaient-ils si alarmés? parce qu'ils voyaient partout des écueils, des précipices. Pourquoi ne comptaient-ils pas sur l'horreur qu'ils avaient du vice? parce qu'ils savaient que leur cœur pouvait changer. Pourquoi même dans la solitude pratiquaient-ils tant d'austérités? c'était, comme l'apôtre saint Paul, pour réduire en servitude une chair facile à se révolter, et de crainte de perdre le fruit d'une longue pénitence, par une chute passagère. Ces saints étaient persuadés de leur faiblesse; ils se précautionnaient, ils fuyaient.

Si malgré l'attention, la vigilance des saints, il leur échappe des fragilités, des fautes, des imperfections, n'est-ce pas parce qu'ils ont au dedans d'eux-mêmes un fond de faiblesse qui les fait tomber par surprise?

C'est ce fond de faiblesse, de corruption, dit saint Grégoire pape (Lib. XVII *in cap.* XXVI *Job*), qui cause toutes les fautes de fragilité, de surprise, dont les plus justes ne sont pas exempts tant qu'ils vivent dans ce corps de mort : *Nullus est qui sine culpa vitam transeat quousque carnem corruptionis portat.*

Or, si une religieuse timidité conserve les justes, si de saintes alarmes les précautionnent, s'ils ont recours à des austérités pour dompter une chair rebelle; s'ils ne trouvent leur sûreté que dans la fuite, comment oserez-vous compter sur vos forces pour triompher dans des occasions délicates et séduisantes de tous les appas du péché? N'est-ce pas une présomption?

Tout vous avertit de craindre, de trembler, de fuir, et vous êtes assurés, tranquilles, hardis, téméraires. Vous marchez avec confiance à votre perte. Vous connaissez par une triste expérience les lieux, les personnes, tous les objets qui ont été pour vous une occasion de chute, et vous ne les fuyez pas.

Vous savez que votre faiblesse vous a fait succomber à la tentation, vous nous l'opposez même dans le tribunal de la pénitence,

lorsque vous avouez certaines chutes humiliantes, et vous ne voulez pas vous méfier de vous-mêmes lorsqu'il s'agit de braver les plus grands dangers et de soutenir les combats les plus redoutables. Quel aveuglement!

Opposez tant qu'il vous plaira votre sagesse, votre vertu, votre horreur du vice, vos résolutions; si vous ne vous méfiez pas de vous-mêmes, si vous ne fuyez pas, votre défaite est certaine, parce que tout en vous vous porte au péché.

On est étonné des chutes fréquentes qui humilient l'homme, de voir de beaux génies être le jouet des plus honteuses passions, vivre sans aucun retour sur eux-mêmes, sans remords, sans crainte, sans alarmes; je n'en suis pas étonné. Quand on fait des réflexions sérieuses, quand on craint, quand on est saintement alarmé, quand on a des remords, la conscience se fait encore entendre. Si le Saint-Esprit n'habite pas encore dans l'âme, il la sollicite, il l'excite, il la remue; c'est un don divin, une grâce qui prépare l'homme à la justification.

Or, ce qui ne vous étonne pas, mais ce qui nous effraye, et ce qui doit vous effrayer aussi, chrétiens, c'est que les téméraires que je combats, qui s'exposent aux occasions malgré la connaissance qu'ils ont de leur faiblesse et de leurs penchants, mettent volontairement des obstacles à toutes ces ressources salutaires; et pourquoi? Parce qu'ils s'exposent, dit saint Bernard, dans des assemblées, dans des lieux, avec des personnes d'où la crainte de Dieu est bannie, où règnent la dissipation le tumulte, la médisance, la curiosité, la licence des paroles, le jeu, et tout ce qui fascine les yeux, et corrompt le cœur. Nous sommes faibles, dit ce saint docteur (serm. 3 *in Annunt.*), nous tombons souvent; mais faisons attention aux occasions de notre chute, pensons que nous les avons recherchées au lieu de les fuir, et nous ne serons pas surpris qu'ayant mis tant d'obstacles à la grâce, elle nous ait abandonnés : *Quid ergo tantis periculis repulsant obstaculis gratiam nobis deesse miramur.* Nous ne craignons point le Seigneur, puisque nous ne redoutons pas le mal vers lequel nos penchants nous entraînent avec tant de violence, puisque le monde, le péché ne nous alarment point, et que la présomption nous expose au danger de l'offenser : *Timorem Domini relinquimus.* Ennemis d'une solitude religieuse, de la retraite, du recueillement, nous nous répandons sans crainte au dehors, nous paraissons avec assurance dans tous les endroits où le monde étale ses pompes, ses vanités; nous nous arrêtons à cette figure éblouissante qui passe; nous nous plaisons dans le tumulte, l'agitation où la voix de Dieu ne se fait plus entendre, où il ne parle plus au cœur : *Religiosam omittimus solitudinem.* Là un torrent de paroles inutiles, imprudentes, des discours satiriques, des médisances enjouées, des histoires déshonorantes au prochain, nous font repentir d'avoir tant parlé : *verbosi.* Là les yeux se promènent sur tous les différents objets : on veut tout voir, tout examiner. Bientôt ils sont fixés, et l'on est coupable parce que l'on a été curieux : *curiosi.* Là on se fait un mérite d'être enjoué aux dépens de l'innocence, de briller en débitant des contes obscènes, des saillies indécentes, des anecdotes scandaleuses, comme s'il y avait du mérite à un chrétien de réjouir, de faire rire une compagnie aux dépens de la gravité, de la retenue dont les sages mêmes du paganisme se faisaient honneur : *faceti.* Là on ne s'occupe que de bagatelles, d'inutilités, de jeu, de plaisirs : rien de sérieux, d'édifiant, rien qui ait rapport au salut, à l'éternité : *vacantes nugis*

Ah! peut-on se flatter qu'un chrétien faible, porté au mal de son propre fond, ne fera point de chutes dans toutes ces occasions séduisantes, que son âme n'y sera point blessée mortellement?

Non, mes frères, dit saint Grégoire, la sécurité dans les dangers le rend déjà coupable; et il est d'autant plus criminel, qu'il compte sur ses forces et ne redoute rien : *tanto securior, quanto pejor.*

Si vous voulez savoir ce qui fait son crime, le voici. Il bannit volontairement de sa mémoire le souvenir des chutes qu'il a faites dans tous les lieux où il s'expose; il ne veut point se rappeler que c'est là que son cœur a été entamé, et que son âme a été précipitée dans l'abîme du péché : *unde sit lapsa non meminit.*

Il détourne ses yeux du ciel pour ne pas voir un Dieu qu'il va offenser, et ne redoute pas les supplices éternels destinés au chrétien que la témérité a fait tomber : *supplicia secutura non meminit.*

Indifférent sur les péchés qu'il a commis dans les occasions qu'il a recherchées, ou sur ceux qu'il a fait commettre, il n'y pense pas. il ignore même qu'ils ne peuvent être effacés que par les larmes d'une amère et sincère pénitence : *quantum lugenda sit nescit.* (S. Aug. Lib. IX *in cap.* X *Job.*)

Faut-il, chrétiens, vous rappeler ici les chutes humiliantes des plus grandes âmes que la présomption a exposées au danger? Vos chutes personnelles ne devraient-elles pas vous persuader de votre faiblesse et vous rendre saintement timides.

Vous êtes étonnés de la chute de saint Pierre, mais les vôtres ne sont-elles pas plus étonnantes, puisque vous n'êtes pas moins présomptueux, téméraires qu'avant votre première chute.

Qui a fait tomber saint Pierre? Qui a renversé cette colonne de l'Eglise? Qui a tiré de la bouche du premier confesseur de la divinité de Jésus-Christ, un lâche désaveu de lui appartenir? Pourquoi celui qui avait tiré le glaive pour le venger et le défendre; pourquoi celui qui s'était promis de le suivre dans les liens et jusqu'à la mort, devient-il si timide, et le renonce-t-il publiquement? Est-ce que Dieu l'avait abandonné le premier? Est-ce que la grâce lui manquait de même? Non, mes frères, ce serait une erreur de l'avancer; c'est que saint Pierre dans ces moments est devenu présomptueux, il a trop

compté sur ses forces, il ne s'est pas assez méfié de lui-même ; c'est qu'au lieu de fuir les occasions, il les a recherchées c'est qu'il s'est trouvé avec les ennemis de la sainteté de Jésus-Christ et de sa doctrine. Voilà, selon tous les saints Pères qui en ont parlé, la cause de ce péché énorme qu'il a commis dans le palais du grand prêtre.

Et voilà aussi la cause de vos fréquentes chutes, chrétiens téméraires, qui vous exposez malgré l'expérience que vous faites tous les jours de votre faiblesse.

On est saisi d'étonnement quand on entend un apôtre dire : Je ne connais point Jésus de Nazareth ; je ne suis point un de ses disciples ; eh ! pourquoi ne l'est-on pas quand des chrétiens, mêlés avec des mondains et les incrédules de nos jours, tiennent le même langage qu'eux, applaudissent à tout ce qu'ils disent contre la vérité et la vertu, et se défendent avec feu lorsqu'on les soupçonne d'être pieux, dévots, soumis à la doctrine de l'Eglise.

Que de honteuses apostasies de la piété et de la vérité dans ces assemblées où dominent, brillent les libertins, les incrédules ! Est-il étonnant qu'un chrétien qui a la témérité de s'y trouver, en sorte le cœur et l'esprit pervertis ?

Si vous me dites que vous vous exposez dans le monde, parce qu'il ne vous fait aucune impression ; que c'est la curiosité seule qui vous fait paraître dans ses cercles, ses assemblées, je vous répondrai avec saint Bernard (*De grad. humil. et superb.*, c. 10), que, si la curiosité peut être innocente par l'objet que l'on se propose, elle est, par rapport aux dangers qui sont dans le monde, toujours une occasion de péché : *Curiositas et si culpa non est, tamen culpæ occasio est.* Occasion pour vous, occasion pour les autres ; et je parle ici aux jeunes personnes.

Vous êtes sûres de votre cœur : êtes-vous sûres de celui de ceux qui vous verront ? Etes-vous sûres de ne point plaire ? êtes-vous sûres que les grâces de la nature, que vous avez soin de relever par tous les artifices de la vanité, et auxquelles vous savez même suppléer par des agréments empruntés, n'allumeront aucun feu impur dans le cœur de vos frères ?

Votre sagesse fût-elle aussi exacte, aussi sévère que celle de Joseph, dit saint Ambroise (*De Joseph.*), dès que vous vous exposez aux regards des hommes, vous pouvez faire naître dans le cœur de coupables pensées ; vous pouvez être aimées sans le vouloir, continue ce Père : *Adamantur enim et qui nolunt adamari.*

Vous serez donc par votre curiosité, votre imprudence, une occasion de chute pour votre frère ; vous donnerez donc la mort à son âme que Jésus-Christ a rachetée par l'effusion de son sang adorable sur la croix : *Tu eris occasio mortis fratri, quem Christus ut redimeret crucifigi se permisit.* (S. Ambros., *Comment. in Epist.* I *ad Cor.*, VIII.)

Vous ne recherchez que des amusements innocents et des satisfactions pures ; mais ignorez-vous les artifices et les adresses de la volupté pour séduire ceux qui n'évitent pas les endroits où elle règne ? Nous devons d'autant plus la redouter qu'elle a une infinité de ressources pour nous séduire : *Multas enim artes habet.* » (Ambros., *Ad Sabinam.*)

« O hommes curieux de voir le monde ! dit saint Bernard, pourquoi vous répandez-vous si imprudemment dans un monde profane ? pourquoi la curiosité vous fait-elle sortir hors de vous-mêmes ? *Quo enim a te, o curiose, recedis?* Avez-vous prévu les dangers auxquels vous vous exposez, en vous répandant dans les cercles des mondains ? Faites-vous attention que vous y trouverez des ennemis de l'innocence, et que vos penchants que vous retenez dans un monde sage et religieux, pourront seconder efficacement les corrupteurs de la vertu : *Cui te interim committis ?* O infortunée Dina ! est-il nécessaire que vous sortiez de la maison paternelle pour voir des femmes étrangères ? ignorez-vous les dangers d'une fête publique : *O Dina ! quid necesse est ut videas mulieres alienigenas ?* Où est donc la nécessité ? où est donc l'utilité ? *Qua necessitate ? qua utilitate ?* Vous dites que c'est une innocente curiosité qui vous fait aller voir cette fête ; qu'aucune vue criminelle n'entre dans cette satisfaction *sola curiositate*, mais vous ne prévoyez pas les dangers auxquels vous vous exposez. Vous jetez des regards innocents sur cette foule d'hommes de plaisirs ; mais êtes-vous sûres de votre cœur ? êtes-vous sûres du cœur des autres ? Les regards qu'ils porteront sur vous seront-ils aussi purs que les vôtres ? ne seront-ils que des admirateurs modestes des grâces que la nature vous a données ? *Et si tu otiose vides, sed non otiose videris.* Leur curiosité sera-t-elle aussi décente que la vôtre ? Ah ! vous vous exposez témérairement ; vous n'avez voulu que voir, mais vous avez été vues. Le déshonneur, l'opprobre, les scènes les plus tragiques, seront la punition de votre indiscrète curiosité : *Tu curiose spectas · sed curiosius spectaris.* »

Ce Père chrétien rapporte cet exemple pour prouver la nécessité de fuir les occasions, soit à cause de nos penchants, soit à cause de ceux de nos frères. Il retrace les malheurs de Dina, afin que nous nous précautionnions, puisque nous sommes si faibles, et que d'ailleurs Dieu nous menace de nous priver de sa grâce dans les dangers que nous aurons recherchés. C'est la troisième réflexion que j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

A Dieu ne plaise ! mes frères, que, pour vous effrayer salutairement, j'aie recours à des opinions qui ne soient pas conformes à la doctrine de l'Eglise, et qui puissent favoriser ceux qui nous représentent notre Dieu avec des traits qui démentent sa justice et sa clémence.

Je ne vous dirai pas qu'il nous prive des secours nécessaires pour observer ses divins

préceptes; qu'il nous prive des grâces dont nous avons besoin pour nous sanctifier dans l'état où sa providence nous a placés, et que nous ayons lieu de craindre qu'il nous abandonne le premier; je m'écarterais de la doctrine de l'Eglise, qui a décidé le contraire dans tous les siècles, dans ses conciles, du sentiment unanime des Pères. Non, chrétiens, vous pouvez compter sur votre Dieu; tant que vous lui serez fidèles, il ne vous manquera pas; dans quelque état que vous soyez, dès que vous y êtes par l'ordre de la Providence, vous aurez tous les secours nécessaires et suffisants pour y consommer le grand ouvrage de votre salut.

Dieu proportionne ses grâces aux besoins de ses enfants; il en fait couler de son trésor sur nous pour nous soutenir, nous relever, nous toucher, nous éclairer. S'il ne donne pas à tous ces grâces singulières, magnifiques, rares, dont la force, la rapidité, la puissance opèrent des changements miraculeux, il ne refuse à personne celles qui sont nécessaires pour se sanctifier.

Il y a des secours suffisants pour remplir nos devoirs dans quelque état que nous soyons, lorsqu'il nous y veut. Ces secours nous feront triompher des obstacles qui s'opposent à notre salut; il ne permettra pas même que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, dit saint Paul, parce que sa grâce nous aide à faire ce que nous ne pouvons pas. On peut l'appeler avec le Prophète, un secours proportionné à nos besoins, suffisant pour nous faire pratiquer le bien et éviter le mal : *Justum adjutorium.* (*Psal.* VII.)

Ce n'est donc pas la grâce qui a manqué à ces colonnes de l'Eglise qui ont été renversées, à ces justes qui sont tombés, à tous ceux dont nous déplorons les tristes chutes; c'est l'homme qui a oublié sa faiblesse, qui a compté sur ses forces. Il s'est exposé au danger, il l'a aimé, recherché; il y est péri.

En effet, chrétiens, Dieu menace l'homme qui aime le danger; il l'avertit qu'il l'abandonnera, lorsqu'il s'y livrera avec présomption : *qui amat periculum in illo peribit.* (*Eccli.*, III.)

Pesons, je vous prie, toutes ces paroles : Dieu ne dit pas qu'il abandonnera l'homme dans les tentations, dans les combats que le démon lui livrera, dans l'occasion ou le danger qu'il n'aura pu éviter, mais dans les occasions et les dangers qu'il aura recherchés, aimés : *qui amat periculum in illo peribit;* alors c'est la présomption, la témérité qu'il punit.

Voilà de quoi vous consoler, justes, timides, craintifs qui vous précautionnez, qui fuyez : vous êtes environnés de dangers, mais vous ne les aimez pas; Dieu sera avec vous pour vous soutenir et vous faire triompher.

Pour vous, chrétiens présomptueux, téméraires, qui ne fuyez pas les occasions; qui recherchez même les dangers, les aimez et vous plaisez au milieu des écueils et des précipices, dans les endroits où les chutes sont fréquentes et les naufrages communs, soyez effrayés, tremblez; Dieu vous avertit qu'il vous y abandonnera, il vous menace du refus de ses grâces; il vous abandonnera à vous-mêmes, et vous périrez : *qui amat periculum in illo peribit.*

Remarquez, mes frères, que l'homme est abandonné à lui-même seulement dans les occasions qu'il a pu éviter, et qu'il a recherchées : abandonné à lui-même, c'est-à-dire à sa faiblesse, à ses penchants. Comme il est où Dieu ne le veut pas; comme il y est contre l'ordre de Dieu; comme il y est appuyé sur ses propres forces; il n'est pas étonnant qu'il succombe, qu'il périsse : *qui amat periculum in illo peribit.*

Dieu a-t-il abandonné Joseph à lui-même? Aurait-il pu par ses propres forces conserver son innocence dans un danger aussi grand, aussi délicat que celui où il fut exposé chez son maître dans l'Egypte? Non, sans doute. Jamais tentation ne fut plus délicate; jamais combat ne fut plus redoutable; jamais tout ce qui est capable de toucher, d'amollir, de séduire un cœur, ne se présenta sous des images plus flatteuses; jamais tout ce qui peut ébranler, intimider, effrayer ne fut employé avec plus d'art et d'esprit.

Une brillante jeunesse, des aveux tendres et sincères; un avenir aisé, commode, gracieux; le crédit, la fortune, les plaisirs; voilà les amorces, les appâts. Des menaces, des fureurs, des chaînes; voilà ce qui doit suivre et punir un généreux refus.

Pourquoi donc ce jeune esclave sort-il glorieux de cette tentation? pourquoi conserve-t-il son innocence, exposée à un si grand danger? Voulez-vous le savoir, chrétiens? C'est qu'il n'avait pas cherché le danger; c'est que la Providence l'avait conduit où il était.

Il y a partout des dangers, des écueils, des précipices, il est vrai; mais il y en a que vous devez fuir, que vous pouvez éviter; or c'est dans ceux-là que vous ne devez pas espérer de secours lorsque vous les recherchez, que vous les aimez. Vous n'y êtes pas exposés par l'ordre de Dieu, par les devoirs de votre état; c'est votre présomption qui vous fait croire que vous serez insensibles aux amorces du plaisir : fermes contre les attaques de l'incrédulité, aux spectacles, dans les fêtes mondaines, dans les cercles où les libertins et les incrédules débitent d'un ton d'oracle leurs impiétés; vous y périrez : *qui amat periculum in illo peribit*

Pourquoi David, ce roi selon le cœur de Dieu, si sage, si religieux, si doux, si clément, a-t-il souillé son trône par un adultère et un homicide? Etait-il abandonné de Dieu avant son péché? était-il privé des secours nécessaires et suffisants pour résister à la tentation? Non, nous le voyons comblé des faveurs du ciel : le Seigneur attache la victoire à ses étendards, il le prévient de ses plus douces bénédictions. Quelle est donc la cause de cette chute humiliante? de cette chute qu'il a pleurée amèrement toute sa vie? La voici, chrétiens : David était où il ne devait pas être.

Il était dans son palais, et il devait être à la tête de ses armées. Il était dans un lâche repos, et il devait partager les fatigues du combât avec Joab. Il était resté plus longtemps qu'à l'ordinaire sur un riche duvet, et il devait être sous une tente rustique avec l'arche dans le camp d'Isreël ; une honteuse mollesse a été le tombeau de son innocence et de sa douceur.

Voilà, chrétiens, ce que nous devons craindre, ce que nous devons redouter, de ne pas être où Dieu nous veut, où nous devons être, parce qu'alors ce n'est pas le danger qui se présente à nous, c'est nous qui le recherchons ; et en le recherchant, en nous y exposant, nous prouvons que nous l'aimons ; or, Dieu menace d'abandonner ceux qui aiment le danger ; il assure même qu'ils périront dans les occasions qu'ils pouvaient et devaient fuir : *qui amat periculum in illo peribit.*

Tous les saints docteurs, d'après cet oracle de l'Ecriture, ont prêché cette vérité effrayante aux téméraires et aux présomptueux. Tous ont dit que nous ne devions pas espérer de secours du ciel dans les dangers que nous recherchons et que nous aimons ; et qu'alors, n'ayant que nos propres forces, nous y péririons : *qui amat periculum in illo peribit.*

Dieu vous conserve, dit saint Augustin (*in psal.* XXXIX), dans la route qu'il vous a tracée, il en écarte les dangers. Partout où sa providence vous a placé, où elle vous veut, où les devoirs de votre état vous demandent, sa main toute-puissante vous soutiendra ; sa grâce vous fera triompher des tentations, vous sortirez victorieux des plus grands combats. Vous serez tentés, mais vous résisterez. Les ennemis de votre salut vous attaqueront, mais il les mettra en fuite. Vous verrez des écueils, des précipices, mais vous n'y tomberez pas. Ce Dieu plein de bonté ne laissera jamais périr celui qui marche dans les sentiers où sa providence le conduit : *non sinit te perire qui jussit te ambulare.*

Remarquez ces paroles de saint Augustin : Vous n'êtes en sûreté que dans la route que Dieu vous trace, que lorsque vous n'allez que dans les endroits où il vous ordonne d'aller ; parce que ce n'est que là qu'il s'engage de vous soutenir, de vous secourir, de vous rendre forts et victorieux : *non sinit te perire qui jussit te ambulare*

Or, vous qui ne fuyez point les occasions, qui comptez sur vos forces, qui vous exposez dans un monde d'indévots, d'incrédules, de libertins ; est-ce Dieu qui vous commande de vous y trouver ? *Qui jussit te ambulare.*

Est-ce lui qui vous veut aux spectacles, aux académies de jeu, dans des assemblées mondaines, avec ces personnes qui commencent à faire naître de coupables désirs dans votre cœur ? *Qui jussit te ambulare.*

Est-ce lui qui vous commande ce lâche repos, cette vie molle, ces lectures dangereuses ? Est-ce par son ordre que vous avez dans vos appartements ces peintures indécentes, ces personnes qui attaqueront votre cœur, et dont vous attaquerez peut-être l'innocence ? *Qui jussit te ambulare.* Non sans doute. C'est votre présomption qui vous fait braver tous ces dangers ; c'est aussi votre présomption que Dieu punira en vous abandonnant à vous-même, en vous privant de sa grâce. Elle vous aurait soutenu, si vous eussiez été attaqué dans la route qu'il vous a tracée, elle vous abandonnera dans le péril que vous avez aimé et recherché : *qui amat periculum in illo peribit.*

Le Seigneur, dit saint Bernard (*in psal.* XC), a commandé à ses anges de vous garder, de vous conduire : *Angelis suis mandavit de te.* (*Matth.*, IV.) Ils écarteront les obstacles ; ils vous montreront les dangers, les écueils, afin que vous ne fassiez point de chutes : *ne offendas ad lapidem pedem tuum.* (*Ibid.*) Cela est vrai ; mais prenez-vous bien garde, continue ce Père, que c'est dans les voies du salut que Dieu a commandé à ses anges de vous garder, dans la route que sa providence vous a tracée, et non pas dans la route de la perdition ; dans les dangers que vous recherchez, et les abîmes que vous creusez volontairement, *in viis, non in præcipitiis tuis ?*

Le démon cita aussi cet exemple à Jésus-Christ pour le porter à se précipiter du haut du temple. Que craignez-vous, lui dit-il, le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder. *Angelis suis mandavit de te.* Ils vous porteront, et vous préserveront de toutes les chutes que vous pouvez appréhender ; mais Jésus-Christ lui répondit : Il est écrit, vous ne tenterez point le Seigneur.

Or voilà comme le démon trompe les hommes. Ne craignez rien, livrez-vous au monde ; allez aux spectacles, voyez toujours ces personnes, faites toujours ces lectures : *mitte te deorsum.* (*Matth.*, IV.) Vous êtes sages, prudents, vous avez de l'expérience, vous vous préserverez des chutes, d'ailleurs Dieu vous donnera sa grâce ; votre salut l'intéresse, il a assuré votre sort, vous ne le changerez point : *Angelis suis mandavit de te.*

Ah ! mes frères, n'écoutez point ce langage séducteur du démon : ne vous exposez pas au danger, c'est tenter le Seigneur. Si vous marchez témérairement au milieu des écueils et des précipices, vous ne serez plus soutenus par sa main toute-puissante ; car il a commandé à ses anges de vous garder dans les voies ordinaires du salut, et non pas dans les précipices que votre coupable présomption s'est creusés : *in viis non in præcipitiis tuis.*

Fuyez donc les occasions, mes frères ; tout vous y engage : les dangers du monde, vos penchants, les menaces de Dieu.

Heureux le chrétien religieusement timide qui ne s'expose pas : il conservera son innocence et méritera d'entrer dans les tabernacles éternels. Je vous le souhaite.

SERMON XXXI.

SUR L'INTEMPÉRANCE.

Attendite vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate. (Luc., XXI.)

Veillez sur vous avec attention, afin que vos cœurs ne soient pas appesantis par l'excès des viandes et du vin.

C'est Jésus-Christ, mes frères, qui nous donne cette importante leçon dans son Evangile. Ce divin Sauveur, en nous annonçant les signes terribles qui doivent précéder son dernier avénement, le spectacle effrayant que toute la nature en désordre offrira à nos yeux, nous avertit d'être alors sans péché, purs et sans aucune coupable attache au monde ; or, parmi les péchés qui feront condamner le pécheur aux feux de l'enfer dans ce grand jour, il parle expressément de celui de l'intempérance, de l'excès des viandes et du vin : *Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate.*

L'intempérance est donc un crime? Oui, chrétiens, et un crime qui déshonore l'homme, qui lui prépare des jours douloureux, des scènes tragiques, et le conduit ordinairement à la réprobation.

En parlant du crime de l'intempérance, de combien de chrétiens malheureusement ne ferais-je pas le portrait? Quelle licence ne règne pas aujourd'hui dans les repas? Combien de personnes qui méritent nos larmes, parce qu'elles font, comme dit saint Paul, un dieu de leur ventre?

Quelle honte pour nous, qui avons embrassé un Evangile de mortification, et de crucifiement, de penser autrement sur la sobriété que des sages du paganisme et de trouver du plaisir dans des excès qu'ils condamnaient et qu'ils évitaient : mais quelle ignominie, quels opprobres ne couvrent pas ces hommes moins retenus que les bêtes mêmes, et qui, presque toujours ensevelis dans l'ivresse, perdent la raison, et s'exposent aux plus tragiques événements!

Il ne faut pas être chrétiens pour condamner les excès de la table, il ne faut qu'être homme.

La sagesse, la gloire, la santé, l'opulence, flattent l'homme même qui n'a point de religion : or les excès, les débauches font apostasier les sages, obscurcissent la gloire des plus grands hommes, détruisent les tempéraments les plus robustes, introduisent l'indigence dans les maisons les plus opulentes ; est-il étonnant qu'avec les seules lumières de la raison, des païens se soient fait honneur d'être sobres?

Mais pour vous, mes frères, que l'admirable lumière de l'Evangile éclaire, qui comme disciples de Jésus-Christ, devez non-seulement être sobres, mais mortifiés, mais crucifiés ; quel est votre crime, lorsque vous vous livrez aux excès des viandes et du vin; que vos repas sont longs et licencieux ; et qu'au lieu de ne donner à votre corps que ses besoins, vous l'usez et le détruisez par vos débauches!

Heureux si je pouvais vous en faire comprendre aujourd'hui toute l'énormité, et vous en inspirer une juste horreur! Pour y réussir, je vais vous prouver que l'intempérance est une source de honte et de déshonneur, de misères et d'infirmités ; de péchés, et de péchés qui conduisent à l'enfer. En trois mots : l'intempérance déshonore l'homme dans la société ; l'intempérance rend l'homme malheureux dès ce monde même ; l'intempérance conduit l'homme à la réprobation éternelle. Tâchez de ne rien perdre de ces trois réflexions.

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que l'intempérance, ce crime qui, comme je l'ai avancé, déshonore l'homme dans la société, lui fait couler ses jours dans la honte et l'ignominie, et le fait mépriser et éviter par toutes les personnes qui se piquent de sagesse et de prudence? Saint Thomas nous l'apprend : C'est, dit-il (2-2, quæst. 148, art. 1), un plaisir immodéré, que l'homme se fait de boire et de manger, non pour satisfaire aux besoins du corps, mais pour contenter sa sensualité, sa gourmandise par de coupables excès.

Or, ce crime condamné solennellement dans l'Ecriture, puni avec tant de sévérité ; ce crime auquel le Sage attache toujours la honte et l'ignominie ; ce crime si opposé à la mortification chrétienne, quoique très-commun, est très-détesté dans la société. Les sensuels, les gourmands, les intempérants, les ivrognes, les hommes d'excès et de débauche y sont méprisés, évités, condamnés et proscrits.

Tous ceux qui se piquent de raison, de sagesse et de prudence s'accordent avec la religion, lorsqu'il s'agit de condamner ces excès qui altèrent la santé de l'homme, qui obscurcissent la lumière de sa raison, qui l'appesantissent, et lui ôtent le goût du travail et des sciences, qui le rendent indiscret, importun et qui l'ensevelissent dans l'inaction, et souvent dans une honteuse ivresse.

Certains sages du paganisme se faisaient une loi de ne manger que pour satisfaire aux besoins du corps, et réparer les pertes qu'il fait continuellement. Leurs repas étaient frugals, simples : ils n'usaient que des mets les plus légers ; ils auraient eu honte de quitter la table entièrement rassasiés ; ils savaient que la sobriété met l'homme en état de jouir de sa raison, d'appliquer son esprit à l'étude, d'agir avec sagesse et avec prudence ; qu'elle leur procure un sommeil léger, et qu'elle l'exempte de ces fumées et de ces pesanteurs qui nous ensevelissent dans l'inaction. Voilà pourquoi certains sages du paganisme ont porté, par gloire et par ostentation, la sobriété à des excès qui imitaient les austérités que les solitaires pratiquaient par la grâce de Jésus-Christ, et pour dompter les passions de la chair, qui triomphent dès qu'on la satisfait et qu'on la flatte.

En effet, mes frères, si vous voulez savoir pourquoi Dieu a suscité cette foule de saints solitaires qui peuplaient l'Orient, les déserts de l'Égypte, de la Palestine, de Scété; ces

hommes admirables, ces anges terrestres, dont les jeûnes étaient si longs, les mortifications continuelles, les austérités effrayantes; ces laures remplies de religieux, placés comme entre le ciel et la terre; occupés les jours et les nuits à louer le Seigneur; ne donnant rien au goût, à l'appétit; n'accordant au corps que ce qui pouvait le mortifier en le soutenant; ces anachorètes, les Antoine, les Paul, les Siméon Stylite qui semblaient, dans leurs grottes et sur leurs colonnes, se nourrir de la contemplation des choses célestes; c'était pour les opposer à certains philosophes païens qui, par orgueil et par ostentation, avaient porté le mépris de la table jusqu'à s'interdire les repas les plus simples, pratiquer des jeûnes et des austérités qui en auraient fait des saints, si la religion en eût été le principe. Dieu a voulu montrer par les austérités miraculeuses des solitaires de l'Orient, que ses serviteurs portaient l'abstinence, aidés de sa grâce, beaucoup plus loin que ces philosophes qui n'agissaient que par vaine gloire, pour se distinguer et se faire admirer des hommes.

Or voilà le premier trait qui couvre de honte l'homme d'excès dans la société. La sobriété des sages du paganisme, le mépris qu'ils faisaient des repas longs, des festins; l'opprobre qu'il attachaient à l'intempérance du vin et des viandes, opprobre dont les repas de nos jours ne sont pas exempts, puisqu'il y règne plus de licence et d'excès que dans les magnifiques festins des princes et des rois qui ne connaissaient pas le vrai Dieu. Je n'en veux point d'autre preuve que ce repas splendide, délicieux et magnifique, qu'Assuérus donna à tous les grands de sa cour et de son vaste empire.

L'Ecriture nous en fait une description pompeuse (*Esther*, I); tout y est grand, magnifique; tout y annonce les richesses, la magnificence, la générosité d'un puissant empereur; mais on n'y voit rien contre l'ordre, la décence, la tempérance; il n'y règne aucune licence, aucun excès, aucune débauche, aucun désordre. Examinons, pour couvrir de honte les chrétiens intempérants de nos jours, le portrait que le Saint-Esprit nous en a tracé :

Il fit un grand festin : *fecit grande convivium.* Tous ceux qui étaient invités buvaient selon leur volonté : *bibebant qui invitati erant.* Il y avait du vin en abondance pour prouver la générosité du monarque : *vinum erat abundans;* mais on n'excitait point les conviés à boire; on ne les forçait pas, à cause de la réjouissance publique, à imiter ceux qui boivent souvent, et à s'incommoder pour le seul plaisir d'égaler les autres : *nec erat qui nolentes cogeret ad bibendum.*

Assuérus seul s'éloigna de la modération et de la tempérance; le vin l'échauffa et le rendit imprudent dans l'offre qu'il fit à Esther, puisqu'il lui promit de lui accorder jusqu'à la moitié de son royaume si elle le désirait; et par là le Saint-Esprit nous fait connaître le danger auquel on est exposé dans les repas les plus tranquilles, les mieux ordonnés, puisqu'il attribue cette offre insensée d'Assuérus à la chaleur du vin : *dixit rex postquam vino incaluerat.* as de ce

Mais, malgré cela, le rep la lic t empereur païen condamne encore ence et les excès qui règnent dans les repas et les fêtes des chrétiens de nos jours livrés à l'intempérance.

Qui pourrait se les représenter sans en concevoir de l'horreur et sans répandre des larmes? Nulle retenue, nulle candeur; on y livre des combats à la vertu, à la raison, à la santé; on y enflamme les passions; on y perd la raison; on y détruit sa santé; on y voit des hommes qui se font une gloire de braver les plus grands excès. Ils triomphent lorsqu'ils ont enseveli les compagnons de leurs débauches dans une honteuse, et peut-être une mortelle ivresse. Sont-ce des chrétiens? Sont-ce des hommes qui trouvent du plaisir dans ces excès, ces débauches? Non, la religion les condamne, la société les déteste; les païens raisonnables étaient plus retenus, plus tempérants.

Mais si l'exemple de certains païens doit couvrir de confusion les intempérants, les hommes d'excès et de débauche, de quel opprobre, de quelle ignominie ne les couvre pas aussi la société?

Lorsqu'il s'agit d'une alliance, d'un emploi, d'un secret, que ne pense-t-elle pas, que ne dit-elle pas des ivrognes? Les Sem, les Japhet, c'est-à-dire les âmes pieuses, ne se réjouissent point de leurs extravagances, ils en gémissent, et voudraient pouvoir dérober aux yeux du public l'état indécent où ils se trouvent; mais combien de Cham qui voient avec curiosité ces ivrognes changés en bêtes, ensevelis dans l'ivresse, étendus indécemment dans une place publique, et exposés à une mort qui serait sûrement suivie de la réprobation éternelle?

Or, un vice qui donne souvent l'homme en spectacle dans cet état, qui l'expose publiquement à la pitié ou aux railleries des citoyens, ne le déshonore-t-il pas dans la société? Quel rang y tient-il? Qui le voit? Qui l'estime? Qui le fréquente? Un ivrogne comme lui, un autre lui-même.

Pensez-vous, misérable adonné au vin, à l'avilissement honteux dans lequel vous tombez par votre criminelle habitude? dit saint Basile. Dites-moi, je vous prie, qui vous distingue des bêtes? *Qua in re a brutis differs?* N'est-ce pas par la raison que le Créateur vous a donnée, et que vous tenez de sa bonté? *Nonne rationis munere quam a Deo accepisti?* Or, en perdant votre raison dans les excès du vin, en vous ensevelissant dans cette ivresse qui vous étend comme un mort, sans connaissance, sans mouvement, n'est-on pas en droit de vous mettre au rang des bêtes privées de raison? *Te mentis lumine per ebrietatem privans, inter bestias ratione carentes annumerari poteris;* vous leur devenez semblable, puisque vous n'êtes plus capable de penser, de parler, de vous faire connaître, d'agir : *similisque illis fieri.* J'ose même avancer, continue saint Basile, que les ivrognes, ces hommes plongés dans la cra-

pule et qui tombent dans ces excès qui font la honte de la raison, sont encore au-dessous des bêtes dans leur intempérance, leur ivresse, leurs débauches, puisqu'ils perdent volontairement la raison qui doit les contenir, et présider du moins à toutes leurs actions; les bêtes qui évitent leurs excès pourraient même leur servir de modèles : *imo et bestiis longe pejores eos existimaverim qui ab ebrietate superantur.* (S. Basil., *Serm. in ebrietatem.*)

On tient tous les jours dans la société ce langage du saint docteur; lorsqu'il s'agit des ivrognes, on n'en pense pas plus avantageusement, on les met au rang des bêtes, on les méprise, on les humilie. Si on leur parle lorsqu'ils sont à jeun, c'est pour les reprendre, les couvrir de honte, et leur faire les plus humiliants reproches. Il est donc bien vrai que le vice de l'intempérance déshonore l'homme dans la société.

S'il s'agit d'une alliance, ne met-on pas un ivrogne, un intempérant au rang de ceux que la société rejette et proscrit? N'est-ce pas ce vice aussi bien que quelques autres que l'on redoute le plus, et que l'on a le plus en horreur? Une famille sage, vertueuse, honorée, s'alliera-t-elle avec un homme d'excès, de débauche? Ses talents, ses biens, ses emplois, son nom même la flatteront-ils?

Ah! dans un monde sensé, poli, ce vice est souverainement détesté; excepté dans un peuple grossier, accoutumé à vivre dans la crapule, les querelles, le désordre, la misère, l'indécence; l'ivrogne, l'homme d'excès, est détesté, proscrit. S'il se trouve allié à des citoyens honnêtes, vertueux, considérés dans la société, c'est qu'il a caché son vice, ou c'est qu'il y est tombé dans la suite.

Entendons encore parler le monde, et nous serons persuadés que le vice que je combats déshonore l'homme dans la société.

On y loue l'homme sobre, tempérant, qui se met à table et en sort avec la même tranquillité, qui ne s'est ni appesanti par les excès des viandes, ni échauffé par la chaleur du vin, en qui on voit briller toujours également la raison, la prudence et la sagesse. Sa retenue, sa douceur, la décence qui règne dans ses manières; un caractère toujours égal, un esprit toujours présent qui le rend modeste et enjoué, le font désirer. C'est un ami qui honore la société, et que la société honore : mais pour l'ivrogne, l'homme d'excès, de débauche, le gourmand, le parasite, il est évité, détesté; on ne l'invite jamais dans une société de sages, de vertueux, où l'on veut goûter des plaisirs innocents, et couler des moments paisibles; s'il s'y introduit, s'il s'y trouve, il gêne, il déplaît, on le méprise, on le raille; et souvent on lui en dit assez pour se retirer, si la gourmandise et la bonne chère ne lui faisaient pas dévorer dans le silence les mépris et les affronts qu'il mérite.

Mais avançons. Pourquoi l'homme adonné au vin, à la débauche, est-il détesté de la société et vit-il sans honneur, et souvent sans emploi, sans occupations? C'est qu'il n'est pas propre aux affaires; on ne saurait compter sur lui, on ne peut pas se fier à lui, ni lui confier aucun secret.

Un ivrogne, dit le Saint-Esprit, n'est pas capable de garder un secret: cachez-lui vos affaires, vos desseins, vos projets; n'en faites point le confident de vos peines; quand il serait sage, prudent, retenu, discret, dès qu'il est sujet à boire, toutes ces belles qualités disparaîtront dans l'ivresse, il les perdra en perdant la raison, et il révélera, sans le savoir, les secrets les plus importants. Malheur à ceux qui l'ont employé dans leurs mystères, qui lui ont confié leurs affaires, et qui ne lui ont pas caché ce qu'ils voulaient qu'on ignorât! *Nullum secretum est ubi regnat ebrietas.* (*Proverb.*, XXXI.)

N'est-ce pas sur ces principes qu'on agit dans le monde? N'est-ce pas ce défaut qui ferme le cœur des amis, des protecteurs, et de tous ceux qui sont portés d'inclination à rendre service, à occuper un homme, à le placer, à l'avancer, à lui procurer un établissement avantageux?

On est étonné que cet homme qui a tant de génie, de talents, de lumières, qui pourrait remplir avec succès de grands emplois, manier habilement les affaires les plus délicates, est désoccupé, dans l'oisiveté, malgré ses amis, ses protecteurs; je n'en suis pas étonné, il a un faible qui le fait redouter avec tous ses talents: il aime le vin, il en boit avec excès, il s'enivre; au lieu d'être utile, il serait dangereux : tous les desseins, tous les projets, tous les mystères d'une compagnie, d'un bureau, du gouvernement même seraient révélés, répandus avant d'être exécutés. Voilà pourquoi cet homme de talent est méprisé, rejeté, voilà pourquoi il coule ses jours dans l'obscurité, le déshonneur, pendant qu'il pourrait vivre commodément et briller même dans des places distinguées : *Nullum secretum est ubi regnat ebrietas.*

Comment placerait-on un ivrogne à la tête des affaires? On ne veut seulement pas le mettre au rang de ses domestiques. Quel est le maître prudent, sage, qui garde dans sa famille un homme sujet aux excès du vin, quelque profit qu'il lui fasse?

Dans le peuple même, fait-on cas d'un ivrogne, lorsqu'il s'agit d'une alliance, d'un établissement? N'est-ce pas le vice de l'intempérance qu'une femme redoute le plus, comme celui qui lui promet des jours malheureux?

Si ces pauvres débauchés dont les excès sont connus dans une paroisse, trouvent à s'allier, ce n'est qu'avec une personne entêtée qui a méprisé les conseils des personnes sages et prudentes, qui ferme volontairement les yeux sur le triste sort qu'elle se prépare, et qui abuse de son âge et de ses droits pour se précipiter dans un abîme de peines et de douleurs. Ses amis, ses voisins la plaignent d'avance; elle seule, prévenue par la passion qui l'aveugle, espère d'être heureuse contre toute espérance.

Oui, mes frères, dans quelque rang que

se trouvent les ivrognes, les hommes d'excès, de débauche, ils y vivent sans honneur: la société les méprise, les redoute; ils sont importuns, redoutables.

Un homme sobre, tempérant, est un homme sur lequel on peut compter : toujours à lui, sa raison le guide; elle le rend prudent, discret, sage, poli, aimable. Si elle ne peut pas seule le rendre vertueux, elle lui fait conserver les apparences de la vertu. Il n'en est pas de même d'un ivrogne; en perdant la raison, il perd toute pudeur, toute retenue; il se donne en spectacle avec tous ces défauts et toute son ignominie. Voilà pourquoi l'intempérance déshonore l'homme dans la société. Je dis qu'elle le rend malheureux dans ce monde même, c'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Que l'intempérance soit une source de misères, de peines, de douleurs, de querelles, de meurtres, de passions honteuses, d'actions criminelles et de toutes les scènes les plus tristes et les plus tragiques, c'est une vérité attestée par l'Ecriture et l'expérience de tous les siècles.

Qui nous donne le plus souvent le spectacle d'une vie douloureuse, remplie de chagrins? dit le Sage. (*Proverb.*, XXIII.) Où voyons-nous ordinairement fondre les malheurs, les accidents? Où voyons-nous plus de tristesses, plus de lamentations? Où a-t-on sujet de déplorer son sort, de répandre des larmes? *cui væ?*

Quel est le père le plus à plaindre, dont le sort est le plus triste, dont la famille est toujours gémissante, abattue, dans le deuil, et dont toutes les douceurs et toutes les consolations de la vie sont bannies? *Cujus patri væ?*

Où voit-on des disputes, des querelles? Qui profère ces malédictions, ces paroles outrageantes, ces injures, ces reproches humiliants, ces serments, ces imprécations qui nous saisissent et nous font gémir? *Cui rixæ?*

Qui va hardiment au précipice, qui évite moins les dangers, qui y est plus exposé, qui y périt plus souvent? *Cui foræ?*

Qui sont ceux qui, sans sujet, donnent ou reçoivent des coups, voient couler leur sang ou celui de leur ami, et s'exposent à commettre un meurtre? *Cui sine causa vulnera?*

Qui est plus aveugle, qui est plus enveloppé de nuages épais, de ténèbres, qui voit moins clair dans ses affaires, qui sait moins ce qui se passe dans sa famille, à qui est-il plus aisé de cacher ses actions, ses démarches? *Cui suffusio oculorum?* Et pour tout dire, pour qui les peines, les misères, l'indigence, les infirmités, les accidents, les scènes déshonorantes et tragiques? N'est-ce pas, continue le Sage, pour les ivrognes, ceux qui font de longues séances dans les cabarets, qui aiment à voir briller le vin dans leurs coupes, et qui se font une habitude d'en boire avec excès? *Nonne his qui commorantur in vino, et student calicibus potandis?*

Ah! mes frères, quels portraits suis-je obligé de vous faire? Qu'ils sont tristes, qu'ils sont touchants! Ils vous retraceront ce que vous voyez tous les jours, ce que vous n'ignorez pas, ce qui vous attriste et vous fait gémir. Vous verrez les suites funestes de ces repas licencieux, de ces débauches scandaleuses, de ces excès meurtriers. Vous verrez sortir de l'intempérance, comme de sa source, tous ces maux qui nous affligent. Vous verrez des salles de festins changées en salles de deuil : le sang répandu dans l'endroit même où coulait le vin avec abondance, et des hommes de plaisir passer de la table au tombeau. L'intempérance rend l'homme malheureux dès ce monde même.

Le Saint-Esprit ne sépare point l'intempérance de la volupté; il regarde l'excès du vin comme la source de toutes ces honteuses passions qui éclatent. Il est rare d'être intempérant sans être impudique. Si les jeûnes domptent la chair, les excès la révoltent; la chaleur du vin allume des feux impurs, et la sale volupté prend naissance dans la crapule et la débauche : *luxuriosa res vinum.* (*Proverb.*, XX.)

Comment l'homme faible, fragile, peut-il conserver la chasteté, dit saint Jérôme (*Epist. ad Oceanum*), lorsqu'il se livre aux excès de la table? Le vin dont il se remplit allume un feu dans son corps, il l'embrase, excite la passion, soulève la chair; alors ces chutes humiliantes, ces actions honteuses, cet empire avec lequel la volupté règne. Si vous voulez trouver l'innocence, la continence, continue ce Père, cherchez-la dans le sein de l'abstinence, des jeûnes, de la mortification, et non pas dans le sein des plaisirs, des festins, des excès du vin. Là où règne l'excès du vin, là règne aussi le vice de l'impureté : *ubi ebrietas ibi libido dominatur.*

Premier trait du malheur de l'intempérant. Dès ce monde même, il s'expose à des fautes dont il rougit lorsqu'il est de sang-froid Transporté par la fureur de la débauche, il va, sans amitié, goûter de honteux plaisirs dont il se repent quand il est rendu à lui-même, et dont les suites ignominieuses et cruelles le font repentir toute sa vie.

Que dirai-je de l'affreuse indigence dans laquelle tombent les intempérants, les ivrognes, les débauchés? Ne voit-on pas tous les jours dans la société les oracles du Sage s'accomplir?

Combien de familles aisées que les dépenses de la table, les festins, les excès ont rendues pauvres, misérables? Est-on de prudents économes, quand on aime la bonne chère, qu'on donne fréquemment de longs et de splendides repas, qu'on rassemble chez soi des gourmands et des sensuels? Non, dit le Sage, celui qui aime une table abondante et délicate est ordinairement un dissipateur. Sa fortune fondra sous ses yeux; et après avoir été dans l'abondance, il n'aura pas son nécessaire dans sa vieillesse : *qui diligit epulas, in egestate erit.* (*Prov.*, XXI.) On ne

verra jamais l'homme de bonne chère, l'homme livré aux excès du vin et des viandes s'enrichir, ni même se préparer une ressource pour l'avenir : *qui amat vinum et pinguia ditabitur.* (*Proverb.*, XXI.)

Quelle est la source de cette affreuse misère dans laquelle est plongée une foule d'ouvriers des villes et des campagnes ? N'est-ce pas l'intempérance, l'ivrognerie ? Si une femme gémit, pleure, se lamente, si des enfants sont sans pain, sans vêtements, sans éducation, n'est-ce pas parce qu'un père ivrogne, débauché, fait de longues séances dans les cabarets, et y dépense le fruit de ses travaux ? Le spectacle de leur misère nous révolte quand ils jouissent de la santé ; il nous touche quand ils sont malades. Second trait du malheur des intempérants : dès ce monde même les riches deviennent malaisés, les artisans sont sans ressource.

Ici se présente encore un trait bien touchant du malheur des intempérants, ce sont les infirmités, les maladies, les langueurs qui naissent des excès et de la débauche comme de leur source. Troisième trait du malheur de l'intempérant dès ce monde même.

Que l'intempérance ait plus conduit de personnes au tombeau que la pénitence, c'est une vérité attestée dans l'Ecriture, et que l'expérience nous prouve tous les jours.

Les austérités des Paul, des Antoine, n'ont pas abrégé leurs jours, puisqu'ils ont vécu des siècles entiers ; et les excès d'une seule séance ont précipité dans le tombeau de jeunes personnes robustes, et qui promettaient de longs jours.

Dans les cloîtres où l'on n'accorde que les besoins du corps, où l'on pratique des mortifications qui le gênent et le mettent à l'étroit, combien de vieillards frais, sans infirmités, et encore en état d'observer une règle dure et austère ?

Chez les grands et les riches, où la table est abondante et délicate, où l'on ne refuse rien au goût, à la sensualité même ; où l'on varie avec tant d'art les mets et les liqueurs, que de pesanteurs, que d'indigestions, que d'infirmités, que de maladies ! Et lorsque la bonté du tempérament prolonge la carrière des hommes de bonne chère et d'excès, ne coulent-ils pas leurs jours dans les langueurs et les douleurs ? Ne sont-ils pas des pénitents malgré eux, puisqu'ils sont même obligés de renoncer à la vie commune, pour conserver quelque temps les tristes restes d'une santé usée dans les excès et les débauches ?

Le Sage dit que le vin a conduit précipitamment dans le tombeau beaucoup de personnes dont la carrière aurait été plus longue si elles eussent été sobres et eussent évité les excès de la table : *multos exterminavit vinum.* (*Eccli.*, XXXI.) Il s'écrie avec admiration sur le peu de temps que vivent les intempérants, et c'est, dit-il, l'excès du vin qui abrége leurs jours ; c'est la débauche qui altère la santé la plus robuste, qui détruit ces colosses nés avec un tempérament qui promettait une longue et brillante carrière : *quæ vita est ei qui minuitur vino ?* (*Ibid.*) Or ces oracles du Saint-Esprit ne se vérifient-ils pas tous les jours sous vos yeux ?

Que de personnes languissantes dès le printemps de leurs jours, dont le corps usé ne se soutient quelque temps que par un régime opposé aux excès qui ont détruit leur santé, que les ombres de la mort environnent, et dont tout l'art des médecins ne fait que retarder le trépas !

Combien d'intempérants, d'ivrognes, étendus sur un lit de douleur, brûlés par les ardeurs d'un mal violent, qui a pris naissance dans les excès et la débauche ; qui ont mérité, comme l'on dit dans le monde, ces maux longs et cruels par leur coupable intempérance !

Que de personnes ont passé de la table au tombeau ! Il se fait un défi dans une compagnie d'intempérants, de débauchés ; on se fait gloire de surpasser les autres dans des excès extraordinaires ; on compte sur la force du tempérament, sur une santé robuste et constante ; on brave les accidents, on veut devenir célèbre par une intempérance extraordinaire : on succombe dans l'excès du vin et des viandes, et l'on meurt quelquefois dans la salle du festin même. Heureux si nous n'avions point d'exemples de ces morts terribles ! Mais quand le Saint-Esprit ne nous l'aurait point dit, l'expérience nous apprend que l'intempérance en fait plus descendre dans le tombeau que le glaive même.

Quelles scènes affligeantes n'offrent pas encore à nos yeux ces hommes morts dans l'ivresse, que l'on ramasse dans les chemins, écrasés, nageants dans leur sang, et qui ne sont sortis du coupable assoupissement qu'ils s'étaient procuré par leurs excès, que pour paraître au tribunal du souverain Juge, y rendre compte de leurs débauches, et y être condamnés à une éternité de supplices ! Il ne faut donc que faire attention à toutes les suites funestes de l'intempérance, pour être persuadé qu'elle rend l'homme malheureux dès ce monde même.

Voulez-vous donc, mes frères, couler des jours doux et paisibles, ne point dissiper la fortune de vos pères, jouir d'une paix délicieuse dans vos familles, éviter les accidents qui menacent vos jours, conserver votre santé, avoir les infirmités ordinaires de la vieillesse, sans ressentir les suites d'une jeunesse licencieuse et débauchée, soyez sobres, tempérants, soutenez votre corps en lui accordant ses besoins, ne le détruisez pas par les excès de la table.

Si vous êtes sages, dit le Saint-Esprit, un peu de vin vous suffira, vous en userez pour vous donner des forces, et non pas pour vous faire perdre celles que vous avez : *sufficiens est homini erudito vinum exiguum.* (*Ibid.*) Alors votre sommeil sera léger, vous jouirez doucement du repos de la nuit, la chaleur du vin n'échauffera pas votre imagination ; vous ne sentirez pas ces pesanteurs incommodes que cause l'excès des viandes ; vous n'aurez point ces indi-

gestions, ces douleurs qui effraient et semblent ouvrir le tombeau sous vos yeux : *In dormiendo non laborabis, et non senties dolorem.* (*Eccli.*, XXXI.) Mais si vous vous livrez aux excès de la table, votre corps sera bientôt en proie aux douleurs, votre vie sera languissante, vos jours seront sans cesse menacés par les accidents les plus tragiques, car c'est encore de l'excès du vin que naissent les disputes, les querelles, les combats, les meurtres. Quatrième et dernier trait du malheur des intempérants dès ce monde même.

Le vin pris avec excès rend l'homme dissemblable à lui-même. On voit l'homme paisible, doux, tranquille, aimable, devenir tout à coup un homme de trouble, de colère, de fureur; fâcheux, insolent, emporté, il ne respecte ni amis, ni supérieurs; sa maison devient un lieu de désordres, de cris, de pleurs; et voilà ce qui a fait dire au Saint-Esprit que le vin était la source des troubles, des bruits, des disputes, des alarmes, des malheurs: *tumultuosa ebrietas.* (*Proverb.*, XX.)

L'excès du vin irrite les esprits les plus doux, les caractères les plus tranquilles; on les craint, on les redoute; on sait qu'ils ne jouissent plus de leur raison, on voit leur visage allumé du feu de la colère; leurs yeux, leurs discours, leurs gestes menacent, effraient; on est pâle, saisi dans l'attente des scènes les plus tragiques : *Vinum irritationem, et iram, et ruinas multas facit.* (*Eccli.*, XXXI.)

Dans l'ivresse, dit saint Ambroise (*Lib. de Elia et jejunio*, cap. 16), l'homme cesse d'être homme; il est dans un délire qui le fait parler et agir en insensé : *ebrietas incentivum insaniæ.* Il est furieux, rien ne l'adoucit, rien ne l'arrête, rien ne le retient. De là cette fureur avec laquelle il frappe une épouse, des enfants; de là cette audace avec laquelle il parle, il insulte, il provoque les autres au combat; de là des scènes sanglantes, et quelquefois des meurtres.

Combien encore d'accidents, de malheurs, de scènes sanglantes dans ces cabarets, où des hommes intéressés, sans religion souffrent des ivrognes passer les nuits sous leurs yeux dans la débauche!

Ce fut dans les plaisirs d'un festin, dans l'abondance du vin que les habitants de Sichem parlèrent contre Abimélech, et lui donnèrent des malédictions : *inter epulas et pocula maledicebant Abimelech.* (*Judic.*, IX.)

C'est aussi dans les longues séances que les ivrognes font dans les cabarets, lorsque leurs esprits sont échauffés par la chaleur du vin, qu'ils déchirent les absents, insultent les personnes les plus respectables, et font naître ces procès et ces combats qui les ruinent ou les conduisent au tombeau.

Si l'on dit que ces hommes furieux dans l'ivresse sont doux, polis, aimables quand ils n'ont pas bu; qu'ils ne jouissent pas plutôt de leur raison qu'ils pleurent leurs excès et sont inconsolables des tristes scènes qu'ils ont données au public; on ne peut donc pas disconvenir qu'ils sont bien à plaindre d'être sujets à un vice qui les expose à des procès, à des meurtres qui les réduisent à l'indigence et quelquefois à la mort. L'intempérance rend donc l'homme malheureux dès ce monde même.

Mais ce qui est le plus terrible, c'est que ce vice est un de ceux dont il est très-difficile de se corriger; il conduit ordinairement l'homme à la réprobation éternelle, comme je vais vous le prouver dans la troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Comme il est très-certain que l'excès du vin et des viandes est un péché mortel, il est très-sûr que ceux qui en ont contracté l'habitude sont dans la classe des pécheurs qui se convertissent difficilement.

Nous sommes quelquefois consolés par la conversion de certains pécheurs qui gémissaient même depuis longtemps sous le poids de leurs criminelles habitudes; mais quand avons-nous vu un ivrogne se convertir, devenir sobre, tempérant?

Dans les villes et les campagnes, on voit des vieillards prêts à descendre dans le tombeau, que l'excès du vin aussi bien que l'âge fait chanceler.

Pendant le cours d'une longue carrière, de grandes solennités, des instructions touchantes, des missions, des jubilés, des maladies dangereuses, les ont quelquefois touchés, remués, déterminés à se présenter au tribunal de la pénitence; ils ont gémi, pleuré, promis de se corriger, d'être sobres, tempérants. Ont-ils exécuté leur promesse? non. L'occasion de boire est si prochaine, elle se présente si souvent que ces prétendus pénitents y succombent. Il serait plus facile à un ivrogne de renoncer entièrement au vin que d'en boire modérément.

Qu'il est douloureux et affligeant pour un pasteur de voir un paroissien ne revenir des portes de la mort, que pour se livrer à ses anciens excès; aller au cabaret avant d'aller à l'église, et abandonner les sacrements qu'il avait demandés lorsqu'il croyait mourir et paraître devant Dieu! Nous sommes cependant témoins de ces rechutes scandaleuses, nous en gémissons. Quand serons-nous consolés par la conversion d'un ivrogne? quand il plaira au Seigneur d'opérer un prodige.

Qu'on ne dise pas que pour éviter la damnation il suffit d'éviter ces excès grossiers qui font perdre la raison et plongent l'homme dans une honteuse ivresse, car l'intempérance s'entend de tous les excès de la table, de ces longs repas où l'on mange et boit sans nécessité, où l'on s'échauffe, s'incommode et altère sa santé; où le plaisir de la bonne chère est accompagné d'une licence dont les païens auraient rougi.

Si saint Paul dit que les ivrognes ne posséderont jamais le royaume des cieux (I *Cor.*, VI), il dit aussi, en répandant des larmes, que ces hommes de bonne chère, ces gourmands qui se font un dieu de leur ventre, crucifient de nouveau le Fils de

Dieu; qu'ils sont aussi les ennemis de Jésus-Christ, et qu'ils perdent leurs âmes.

Comment pourrait-on dire que les longs repas, les festins ne sont point contraires à la tempérance chrétienne? Comment oserait-on soutenir que l'on n'offense point Dieu à ces tables où l'on irrite le goût par la variété des mets, où l'on mange sans appétit, et d'où l'on sort appesantis et souvent incommodés?

Comment serait-on innocent en soutenant de si longues séances de table où l'on joint à la bonne chère, aux liqueurs les entretiens, les plus libres; où pour répandre la joie dans les cœurs, on y fait naître des pensées criminelles et de coupables désirs? Il faudrait ignorer la morale de l'Evangile, et ne pas connaître l'homme pour douter que ces intempérances conduisent à la réprobation.

Parmi les crimes qui ont perdu éternellement le mauvais riche, et pour lesquels il a été enseveli dans les enfers après sa mort, celui de la bonne chère, d'une table splendide, n'est-il pas marqué clairement par Jésus-Christ? *epulabatur quotidie splendide.* (*Luc.*, XVI.)

Est-il dit que la licence, la débauche régnaient dans ses repas? est-il dit qu'il s'incommodait, qu'il s'ensevelissait dans l'ivresse? Non. Il suffit donc, comme l'a décidé saint Paul, d'aimer la bonne chère, de se faire un dieu de son ventre, c'est-à-dire de mettre sa satisfaction, son plaisir dans le boire et le manger, d'aimer les repas et les festins pour être les ennemis de Jésus-Christ : *inimicos Christi* (*Philip.*, III); or, d'après ces vérités, avançai-je trop quand je dis que l'intempérance conduit à la réprobation éternelle?

Quel sera donc le sort de ceux qui sont livrés à l'intempérance? Quel sera aussi celui de ces hommes qui semblent n'inviter leurs amis que pour les porter aux plus grands excès? Ah! n'en doutons pas, leur crime est trop grand pour qu'il ne soit pas suivi de la réprobation éternelle s'ils en meurent coupables.

Ecoutez, mes frères, ce que saint Ambroise dit à ceux qui excitent à l'intempérance les personnes qu'ils ont conviées.

Ne vous excusez pas, dit ce saint docteur (*Lib. de Elia. et jejun.*, c. 11), mais rougissez de votre crime. Vous invitez des amis, et ils sortent de chez vous incommodés; n'est-ce pas les traiter en ennemis? *Nec excusamini qui vocatis ut amicos, et emitis ut inimicos.*

Si vous voulez faire briller votre générosité, et vous faire honneur d'être prodigue, faites couler votre vin sur la terre et ne forcez pas vos amis à en boire avec excès; cette prodigalité ne nuirait pas à leur santé, et vous ne vous rendriez pas coupables en les rendant intempérants : *quanto melius in terram, tua vina fudisses!* Quel plaisir trouvez-vous à prodiguer le vin pour causer à votre ami des incommodités? peut-être des maladies? Êtes-vous innocents, parce qu'il est coupable en s'en enivrant : *quid te delectant damna sine gratia?* Vous invitez vos amis pour vous réjouir : c'est une fête que vous leur donnez, et vous les engagez, les forcez même à faire des excès qui peuvent les conduire au tombeau : *rogas ad jucunditatem, cogis ad mortem.* Vous leur donnez un grand festin, et il ne tient pas à vous qu'ils ne passent de la table dans un lit de douleur, et du lit dans le cercueil : *invitas ad prandium, efferre vis ad sepulcrum.* Vous leur promettez une chère délicate, des mets délicieux : *cibos promittis*, et vous leur préparez des maladies, des tourments : *tormenta irrogas.* On dirait que vous leur avez fait boire un mortel poison en leur donnant du vin avec excès : *vinum prætendis, venena suffundis.*

C'est ainsi que saint Ambroise parle à ceux qui excitent dans un repas à l'excès du vin, à la débauche. Il les traite comme des hommes qui perdent les autres en se perdant eux-mêmes.

Selon ce saint docteur, ces repas, ces festins où l'on viole les règles de la sobriété et de la tempérance, où des chrétiens se font malheureusement une gloire de faire succomber leurs frères sous les excès du vin, et de les ensevelir dans une honteuse ivresse, sont des débauchés qui irritent le ciel, qui provoquent la colère de Dieu et méritent des châtiments éternels.

Nous pouvons donc dire que ces sortes d'intempérants s'exposent à passer de la table dans le tombeau et à être ensevelis, après la mort qu'ils se sont procurés par leurs coupables excès, dans les feux vengeurs de l'enfer.

Lorsqu'un déluge universel ensevelit dans les abîmes des eaux les enfants d'Adam qui s'étaient beaucoup multipliés, quel était leur crime dominant? L'Ecriture le marque : ils ne s'occupaient qu'à boire et à manger : *erant comedentes et bibentes.* (*Matth.*, XXIV.) Il est vrai qu'un désir tout charnel les portait à s'allier avec des femmes étrangères, dont les séduisants attraits avaient enchaîné les cœurs : *nubentes et nuptui tradentes* (*Ibid.*) Ils continuèrent ces coupables excès jusqu'au moment que Noé entra dans l'arche, et que le déluge leur eut ôté la vie : *donec venit diluvium et tulit omnes.* (*Ibid.*) Mais cette circonstance ne doit pas nous empêcher de tirer la même conséquence des repas et des festins que donnent ou auxquels assistent les intempérants de nos jours. Qui ignore que la volupté s'enflamme dans le sein de la bonne chère et les excès du vin, et qu'il est moralement impossible d'être chaste quand on n'est pas sobre?

Or, si les excès qui régnèrent dans les repas des enfants d'Adam avant le déluge, règnent dans les repas des chrétiens, des disciples de l'Evangile; ne sont-ils pas encore plus coupables, au lieu d'être plus innocents? Aussi Jésus-Christ menace-t-il ces chrétiens d'un jugement rigoureux, et nous fait-il entendre que la perte des intempérants qui perpétuent leurs excès jusqu'à la mort, est certaine.

De même, dit cet adorable Sauveur, que les intempérants n'ont point trouvé grâce devant Dieu du temps du juste Noé, de même ils n'en trouveront pas à mon tribunal lorsque je viendrai juger les vivants et les morts, *sicut in diebus Noe ita erit adventus Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV.)

Est-il malheureusement rare, extraordinaire de voir des ivrognes mourir dans l'excès du vin, ensevelis dans l'ivresse, sans connaissance, sans mouvements? Echappent-ils tous aux accidents qui menacent nos jours sur les chemins? Et n'avons-nous jamais été affligés par l'effrayant spectacle de leurs corps écrasés ou tirés d'un précipice, d'un abîme où l'excès du vin les avait fait tomber?

Combien qui, comme Holopherne, ont cessé de vivre pleins de vin, sont morts dans le délire de la débauche, et ont passé de la table au tribunal de Jésus-Christ, endormis dans leurs excès et coupables de leur trépas? *Nimia ebrietate sopitus.* (*Judith*, XIII.)

Or que penser du salut de ces intempérants, de ces débauchés? Si la charité nous empêche de les juger, la loi de l'Evangile ne les juge-t-elle pas? Est-ce la sépulture chrétienne qui les empêchera d'être réprouvés éternellement? Est-il rare de louer même sur la terre ceux qui sont tourmentés dans les enfers?

Quand je dis donc, mes frères, que l'intempérance conduit l'homme à la réprobation éternelle, j'entends l'intempérance continuée jusqu'à la mort, comme il est ordinaire dans les hommes d'excès; et c'est ce que saint Augustin a clairement décidé : Voici ses paroles :

Tous ceux, dit ce saint docteur (serm. 231 *De tempore*), qui sont adonnés à l'excès du vin, qui s'enivrent, s'ils ne se corrigent point, ne font pas pénitence, et perpétuent leurs débauches jusqu'à leur mort, il est certain qu'ils seront réprouvés éternellement : *Quicunque ebriosus pœnitentiam de ipsa non egerit, sed usque ad mortem suam in ipsa ebrietate permanserit, in æternum perfecto peribit.*

Or voyez-vous beaucoup d'ivrognes, d'intempérants se corriger, faire pénitence? Non. Il est donc vrai que l'intempérance conduit ordinairement l'homme à la réprobation éternelle.

Si vous me dites qu'on peut innocemment se trouver à des repas, à des festins; assembler sa famille, ses amis, j'en conviens avec vous. Jésus-Christ s'y est trouvé, Le Saint-Esprit loue dans plusieurs endroits de l'Ecriture, la charité de ceux qui ont reçu avec joie des étrangers ou qui ont célébré certains événements par des festins extraordinaires.

Dans les premiers jours de l'Eglise, les chrétiens s'assemblaient et faisaient des repas qu'on appelait agapes; mais tous ces festins étaient des repas de charité, d'union en général. Les saints ont toujours redouté les festins, et ils les ont évités même, persuadés qu'on y était exposé à beaucoup de fautes.

Les enfants de Job s'assemblaient tous les jours, se donnaient des repas; mais ce saint homme offrait tous les jours des sacrifices au Seigneur pour expier les fautes qu'ils pouvaient commettre dans ces fréquents festins.

Or n'avons-nous pas lieu de craindre pour le salut de ceux qui se trouvent fréquemment à de grands repas et à des festins tumultueux, surtout dans un siècle aussi licencieux que le nôtre, où on ne respecte ni la religion, ni ses ministres, ni l'innocence, ni la réputation de son prochain?

Au reste, chrétiens, je ne saurais mieux finir ce discours, ni vous définir les repas auxquels vous pouvez vous trouver innocemment, qu'en vous rapportant la réponse que fit saint Grégoire, pape, à un évêque qui le consultait sur cette matière. Vous avez raison, lui dit-il (ep. 37, *ad Natalem*), de louer les repas que l'on donne pour exercer la charité et entretenir l'union; mais c'est ce qui n'est pas toujours. Or, voilà les traits qui distinguent ces festins religieux des festins des mondains. On peut dire que la charité, l'union, l'amour de la paix en sont le principe : *tunc ex charitate veraciter prodeunt*, quand la médisance en est bannie, qu'on y respecte la réputation des absents, et qu'ils n'y sont point l'objet d'une maligne critique : *cum in eis nulla absentium vita mordetur.* Quand personne n'y est exposé aux mépris, aux railleries et aux satires enjouées de ses frères : *nullus ex irrisione reprehenditur :* Quand on ne s'y entretient pas de bagatelles, de fables, de fictions; qu'on n'y tient pas de discours libres et dangereux à l'innocence, mais qu'on y parle de Dieu, de ses oracles et des choses pieuses et utiles : *nec in eis inanes sæcularium negotiorum fabulæ, sed verba sacræ lectionis audiuntur.* Quand on y évite le moindre excès, qu'on n'accorde au corps que ses besoins et ce qui est nécessaire pour réparer ses forces : *cum non plusquam necesse est servitur corpori.* Voilà tous les traits qui caractérisent un repas chrétien : alors on peut le donner, on peut s'y trouver sans danger, sans péché, parce que la charité y règne. Mais comme il est rare, continue saint Grégoire dans sa réponse, faites réflexion à ces paroles : Comme il est rare, *quia raro est*, que dans les longs repas et dans les grands festins on ne tombe pas dans quelques excès, qu'on ne tienne pas des discours vains et quelquefois peu décents, il est à propos de les éviter si l'on veut toujours être sobre et innocent : c'est pourquoi, ajoute saint Grégoire, saint Augustin nous apprend que saint Ambroise avait toujours conseillé d'éviter de se trouver aux repas et aux festins des personnes du monde : *ideo refert Augustinus sibi ab Ambrosio traditum, ut vitaret convivia.*

Vous pouvez juger à présent, mes frères, de l'innocence dont vous vous piquez dans les repas que vous donnez, ou auxquels vous assistez si souvent. Voilà des règles sûres : les observez-vous?

Heureux, si persuadés, que vous devez absolument copier Jésus-Christ pénitent et

crucifié, vous êtes sobres, tempérants, mortifiés jusqu'au dernier moment de votre vie! Alors vous serez reconnus pour disciples de Jésus-Christ et pleinement rassasiés de la gloire dont jouissent les bienheureux dans l'éternité. Je vous la souhaite.

SERMON XXXII.

SUR L'OISIVETÉ.

Quid hic statis tota die otiosi? (*Matth.*, XX.)
Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans rien faire.

L'homme d'oisiveté vit sans honneur dans la société. On peut dire qu'il lui est à charge, puisqu'il veut y goûter des douceurs sans contribuer à sa gloire ; on peut dire qu'il est coupable lorsqu'il est désoccupé, puisqu'il manque aux devoirs du chrétien et du citoyen; il est l'objet du mépris des hommes, il sera l'objet de la colère du Seigneur; car l'oisiveté est un crime selon la société et selon la religion.

Pourquoi donc, mes frères, un crime qui est si détesté est-il si commun? Pourquoi tant de personnes ne rougissent-elles pas d'une vie désoccupée? Pourquoi ne redoutent-elles pas les vices qui naissent d'un lâche et honteux repos? Est-il vrai que la religion autorise l'oisiveté dans les grands? dans les riches? dans un sexe délicat? Peut-on dire qu'elle n'obscurcit point la gloire de la société? Non, sans doute. Quelle est donc l'illusion d'une foule de personnes qui demeurent dans l'oisiveté! Sont-elles dans le monde pour y être des membres inutiles et même dangereux à la société?

On se plaint de la paresse des pauvres et des ouvriers qui ne veulent point prêter leurs bras aux travaux publics et faire valoir leur industrie. L'oisiveté des grands, des riches, des hommes de talents, des juges, des mères de famille, est-elle moins criminelle? Quel déchet, quel obscurcissement, quelle décadence même ne souffre pas ce grand corps qui forme la société des humains, lorsque tant de membres refusent d'agir et demeurent dans l'inaction?

Se sont-ils soutenus ces Etats dans la gloire et la prospérité, qui étaient gouvernés par un monarque indolent et amateur du repos?

Les affaires ne languissent-elles pas, quand un maître est ennemi du travail?

La fortune du citoyen est-elle en sûreté, quand c'est un juge sans lumières et inappliqué qui doit prononcer sur son sort?

Les sciences fleurissent-elles, les arts se perfectionnent-ils dans un siècle où il n'y a point d'émulation et où l'on néglige l'étude?

Un riche peut-il être oisif et innocent? Ses passions seront-elles tranquilles dans les plaisirs et un lâche repos?

La famille d'une femme mondaine sera-t-elle bien réglée, lorsque toujours ensevelie dans une honteuse mollesse, elle ne veillera ni sur ses enfants, ni sur son domestique?

Ah! puisque l'oisiveté des grands et des riches, est, aussi bien que celle des pauvres et des artisans, si dangereuse au salut et à la société, il faut donc la combattre dans tous les états, puisque de cette source coulent tant de crimes, de désordres; il faut donc en inspirer de l'horreur ; il faut donc que je dise aux grands et aux riches, aussi bien qu'aux pauvres et aux artisans : Pourquoi vos jours s'écoulent-ils dans une criminelle oisiveté? Pourquoi ne redoutez-vous pas un lâche repos? Pourquoi ne rougissez-vous pas d'être dans la société des hommes inutiles? *Quid hic statis tota die otiosi?*

Ah! chrétiens, si jusqu'à présent vous n'avez pas conçu l'horreur que doit inspirer l'oisiveté, j'avance deux propositions qui doivent vous porter à la détester.

Les voici : Je dis que l'oisiveté est un crime opposé aux obligations du chrétien. Je dis que l'oisiveté est un crime opposé aux obligations du citoyen. En deux mots : l'oisiveté considérée dans le chrétien, l'oisiveté considérée dans le citoyen.

Appliquez-vous, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'oisiveté n'était pas un vice dans le chrétien qui tient un rang distingué, qui est dans l'opulence, il faudrait donc supposer que la Providence l'aurait fait naître dans l'élévation et l'abondance, pour couler ses jours dans le repos et l'inaction, s'engraisser des sueurs du pauvre, et être un spectateur indolent du mouvement perpétuel de la nature et des travaux des hommes laborieux.

Mais serait-ce concevoir une juste idée d'une providence sage et attentive? Non, sans doute. Il faut donc conclure que ceux-mêmes qui sont nés dans l'élévation et l'opulence, ne sont point dispensés de s'occuper utilement, quoiqu'ils ne soient point obligés de travailler pour vivre comme les pauvres et les artisans, et cette obligation est tirée du fond même de la religion.

Ce n'est pas à Adam seulement, mais à toute sa postérité, que Dieu a imposé le travail; c'est à tous les hommes qu'il est dit de combattre et de fuir le repos comme la source de tous les vices; c'est à tous les hommes qu'il est ordonné d'employer utilement le temps de cette vie. Voilà des obligations communes à tous les chrétiens.

Or l'homme d'oisiveté désobéit à Dieu; l'homme d'oisiveté s'expose à tous les vices; l'homme d'oisiveté perd les moments qui décident de son éternité.

L'oisiveté considérée dans le chrétien est donc un vice, puisqu'elle est opposée à l'ordre de Dieu, à l'innocence de son cœur et au succès de son salut. Reprenons.

Le travail est une pénitence imposée à l'homme depuis sa prévarication; il lui est ordonné par l'Etre suprême de s'occuper : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, dit Dieu à Adam coupable; et

pour forcer l'homme devenu rebelle, à lui obéir, il a commandé à la terre de ne produire que des ronces et des épines.

Elle ne produit des fruits qu'autant qu'elle est cultivée avec soin. L'homme n'a pas eu plutôt perdu son innocence qu'il est déchu de cet état paisible et tranquille où il n'était occupé qu'à contempler les merveilles que le Tout-Puissant avait opérées, et à promener innocemment ses yeux sur le spectacle ravissant de la nature. Mais tout sur la terre a cessé de lui être soumis, dès qu'il a eu désobéi au Créateur; tout l'a obligé de veiller, de combattre, de travailler. Une multitude de nécessités, de besoins, l'ont forcé d'exécuter cet arrêt solennel du Seigneur : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous avez été tiré.

Or, mes frères, d'après cette vérité fondamentale de notre religion, est-il bien difficile de prouver que l'oisiveté, dans un chrétien, est un crime? Que penser des pauvres, des artisans, des riches, des grands mêmes qui coulent des jours oisifs? Que penser de la paresse des premiers? Que penser de l'oisiveté des seconds? Peut-on excuser dans les enfants d'Adam, tous également coupables, tous également condamnés au travail, un lâche repos?

Non, sans doute.

Je n'aurai pas de peine à faire condamner ici la paresse des pauvres et des artisans. Les riches et les grands sont éloquents lorsqu'il s'agit de représenter leur crime. Mais si les pauvres et les artisans sont forcés par les besoins de la vie de prêter leurs bras aux travaux publics, de cultiver les terres, les arts; les riches et les grands peuvent-ils innocemment demeurer dans un lâche repos? Ne seront-ils pas criminels, s'ils ne sont que des spectateurs oisifs des mouvements réguliers de la nature et des travaux des pauvres? C'est de quoi il est question.

Or je soutiens que les riches et les grands ayant été enveloppés dans la chute de l'homme, qu'étant tous nés coupables de son crime, ils sont tous condamnés aux mêmes peines.

En effet, pour supposer que les riches et les grands ne sont pas obligés de s'occuper utilement, il faudrait supposer que la Providence les aurait distingués des autres enfants d'Adam; il faudrait conclure que dans l'opulence et la grandeur où elle les a fait naître, ils n'ont point d'obligation à remplir. Or c'est ce qui n'est pas. Disons donc que l'oisiveté est un crime dans le chrétien, même dans la grandeur et l'opulence, parce qu'il est condamné au travail par l'Eternel.

Pour juger du chrétien paresseux et oisif, il ne faut que se rappeler les obligations de son état; car l'harmonie de ce vaste univers ne se soutient que par l'inégalité des biens et des conditions.

Les pauvres se prêtent aux occupations basses et pénibles; les artisans travaillent pour les différents besoins de la société; les négociants bravent les dangers des mers pour nous apporter les choses que nos climats ne produisent point; les ministres des autels étudient la loi de Dieu pour nous l'expliquer; les juges, les lois humaines pour nous juger; les militaires s'exposent pour défendre nos frontières; les ministres s'appliquent à se rendre habiles dans l'art de gouverner les Etats; le prince donne des audiences, tient des conseils. Il y a les occupations de tous les états marquées par la Providence; la Providence n'a donc dispensé personne du travail. L'oisiveté est donc un crime dans le chrétien, quoiqu'opulent, quoiqu'élevé au-dessus des autres.

Il est coupable ce pauvre, paresseux, qui ne peut vivre qu'en travaillant. Il est puni dès ce monde-ci, par les reproches qu'on lui fait, l'ignominie dont on le couvre, et l'affreuse misère qui l'environne. Il coule tous ses jours dans une honteuse oisiveté qui lui fait souffrir la faim, la nudité et toutes les douleurs d'une mort lente : *Omnis piger semper in egestate est.* (*Proverb.*, XXI.) Il ne veut point se prêter aux travaux publics, il sera méprisé, abandonné, il mourra sans secours, dans le mépris des hommes et la haine de Dieu : *Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* (*Ibid.*) Mais ne croyons pas, mes frères, que les riches et les grands soient innocents, parce qu'ils peuvent vivre sans travailler; il y a les obligations de leur état, ils sont coupables dès qu'ils ne les remplissent pas.

Justifiez l'oisiveté, l'indolence, un lâche repos dans les ministres des autels, les magistrats, les guerriers, les hommes qui forment les conseils des rois, les citoyens opulents, les mères de famille, les femmes de condition : quel renversement dans la société! quel désordre! quelle confusion! L'oisiveté répandra l'ignominie partout, tout languira, tout retracera ce que l'on verrait si les éléments étaient dans le repos.

C'est parce qu'il a été commandé à tous les hommes de s'occuper, que le Saint-Esprit nous fait dans l'Ecriture des peintures si vives de la honte qui couvre le front des paresseux et des indolents, et qu'il leur donne même pour modèle d'une vie occupée et agissante, un vil insecte : *Vade ad formicam, o piger, et considera viam ejus, et disce sapientiam.* (*Proverb.*, VI.)

C'est en conséquence de cette obligation qu'il nous dit que le sage déteste une vie inutile et désoccupée : *Homo sapiens attendit ab inertia.* (*Eccli.*, XVIII.)

Quoi! dit saint Chrysostome (hom. 34 *in c.* XX *Matth.*), tout est en mouvement dans cet univers, des hommes sont couverts de sueur pour cultiver la terre; et parce qu'un chrétien est riche, élevé, il languit dans une molle oisiveté! *Aliis operantibus stat otiosus.* Ah! il sera exclus du repos éternel pour ne s'être pas occupé utilement : *Aliis recumbentibus expelletur foras.*

Si vous me demandez à quoi les riches et

les grands doivent s'occuper, je vour répondrai : à remplir les obligations de leur état, à en étudier assidûment les devoirs ; je vous dirai avec saint Augustin (*De civit. Dei*, cap. 19), que dans les moments de repos, ils ne doivent point languir dans l'oisiveté, mais former des projets utiles au prochain ; ils ne doivent point se plaire dans un stérile loisir, mais dans la recherche de la vérité, parce que l'homme d'oisiveté s'expose à tous les vices.

Quand l'Ecriture ne nous dirait pas dans plusieurs endroits, que l'oisiveté est la source funeste d'où coulent tous les vices ; qu'elle est le tombeau de l'innocence, qu'elle enseigne l'art funeste de se corrompre, et de corrompre les autres : *Multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII.) L'expérience ne l'a-t-elle pas persuadé à tous les hommes, dit saint Chrysostome ? (Hom. 36 *in cap.* X *Matth.*)

A-t-on vu des personnes d'oisiveté, vertueuses et innocentes ? Puise-t-on dans un lâche repos des forces pour combattre ses ennemis ? Y trouve-t-on des armes pour défendre son innocence ? La chair se soulève-t-elle en vain ? La tentation trouve-t-elle de la résistance ? Les amorces de la volupté ont-elles de la peine à entamer le cœur, les images flatteuses du vice à saisir les sens ? Ah ! tous les crimes naissent de l'oisiveté ; ils se fortifient, ils règnent dans celui qui languit dans le repos et la mollesse, comme les herbes mortelles naissent dans les terres incultes, ou dans des lieux comme abandonnés de la nature. L'immobilité des éléments les rend dangereuses en les rendant inutiles.

Comment l'oisiveté ne serait-elle pas un crime dans un chrétien, à qui son Dieu a dit de veiller, de prier, de se faire violence et de toujours combattre ? A un chrétien à qui il est recommandé d'être chaste, vertueux, malgré ses penchants et la pente qui l'entraîne au mal ? A un chrétien qui a des ennemis redoutables qui lui tendent des piéges, l'attaquent ? Ah ! si le travail est un remède contre le désordre des passions, l'oisiveté est la source de tous les vices qui souillent l'homme. L'ennemi du salut désespère de la victoire quand il trouve un chrétien utilement occupé ; il en est sûr quand il le trouve languissant dans le repos.

Il ne faut pas être chrétien pour regarder l'oisiveté comme un repos criminel, qui détruit toutes les vertus, toutes les bonnes qualités ; qui corrompt ce qu'il y a en nous de plus incorruptible, de plus divin. Les sages de l'antiquité ont pensé de même.

Tremblez donc, mes frères, sur votre destinée éternelle, puisqu'il ne faut qu'une oisiveté criminelle pour détruire la vertu la plus parfaite, celle même qui aurait résisté à la fureur des tyrans et aux caresses de la volupté. Faut-il des oracles de l'Ecriture ? Faut-il faire parler les Pères ? Faut-il vous citer des exemples ? Ecoutez.

L'oisiveté, dit l'Ecriture, n'enseigne pas pour un vice : Comme elle est la source de tous les désordres, il n'y a point de genre de crime qu'elle ne fasse commettre : *multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII.)

Le cœur s'amollit, les passions se réveillent, l'imagination se salit, la chair se révolte dans un lâche repos. L'homme y est comme enseveli tout vivant. *Otium viri hominis sepultura.* (Sénèque, *cité par saint* Augustin, serm. 17, *Ad fratres in eremo.*)

Qui pourrait compter, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*), tous les crimes, les chutes, les désordres qui coulent de cette source funeste ? Qui pourrait se rappeler, sans être effrayé, tous les forts qu'elle a fait tomber, les sages qu'elle a séduits, les justes qu'elle a fait succomber, tous les maux qu'elle a causés ? Il ne suffit pas d'examiner les vices qu'elle fait régner parmi les mondains. Qui ignore que la volupté, les excès de l'intempérance, du jeu, l'assiduité aux spectacles, les conversations libres, obscènes, les médisances, les calomnies sont les péchés ordinaires de ceux qui cherchent à charmer un coupable loisir ? N'est-ce pas, dit saint Augustin, l'oisiveté qui obscurcit la beauté de la solitude, qui fait régner le monde en quelque sorte dans les plus saintes retraites, qui affaiblit le zèle le plus ardent, qui souille les cœurs les plus purs, qui introduit le relâchement dans la pénitence, qui sème la zizanie dans le champ où est semé le bon grain, qui fait blesser la charité dans les conversations ? La chute de certains solitaires, de certaines âmes innocentes, a eu pour principe l'oisiveté ; les ennuis, les dégoûts, les chagrins dans la retraite, ne se trouvent que dans ceux qui ne savent point s'occuper saintement et utilement. C'est ce honteux et détestable péché, continue saint Augustin, qui fait perdre la ferveur des saints, et répand souvent l'ignominie dans les communautés les plus respectables : *Otiositas pessima frequenter sanctorum conventus destruit.* C'est l'oisiveté qui ouvre le cœur pour recevoir les plaies du péché ; qui donne le temps aux étincelles de la volupté de former un grand incendie. Les plus chastes colombes ne sont pas longtemps pures, quand elles sont oisives et indolentes : *Pariens in eis luxuriam.* Elle est ennemie des mortifications et des austérités. Les amateurs du repos le sont aussi de la bonne chère. On cherche à charmer son loisir par de longs repas, aussi bien que par de frivoles amusements : *nutriens in eis gulam.* La médisance est un vice commun dans les personnes oisives. On s'occupe des autres quand on ne s'occupe point de soi-même ; on a le temps de raconter des nouvelles, de rapporter des histoires, de peindre les caractères de ses frères, d'exagérer leurs défauts, de révéler des secrets, quand on ne s'est imposé aucune occupation sérieuse et utile : *seminans inter eos zizaniam.* Ah ! mes frères, conclut le même saint docteur, fuyez donc l'oisiveté, ne regardez plus comme innocent, le criminel repos dans lequel vous êtes ensevelis ; représentez-vous-le comme le tombeau de toutes les vertus : *Fuge otiositatem.* Dans des chrétiens, surtout, c'est un péché honteux, on ne peut point s'en repré-

senter de plus grand, et qui ait des suites plus dangereuses. *In servis Dei nihil pejus reperitur.*

Voulez-vous donc, chrétiens, conserver votre innocence, ne pas être le jouet de vos passions, ne pas devenir et mourir des hommes de vices; fuyez l'oisiveté, et occupez-vous toujours utilement : *fuge otium et semper aliquid facere memento.* C'est encore saint Augustin qui vous donne ce salutaire conseil.

Une personne désoccupée est une personne exposée aux chutes les plus humiliantes. Avez-vous oublié les chutes des David, des Samson, des Salomon? Ignorez-vous que c'est un criminel repos qui a fait tomber ces forts d'Israël? Avez-vous assez de présomption pour vous croire plus saints que David, plus forts que Samson, plus sages que Salomon? Non sans doute. Ne comptez donc pas être longtemps des hommes de piété; des hommes assez courageux pour résister aux caresses du monde, des hommes assez sages pour ne pas donner l'exemple des égarements les plus insensés, si vous ne fuyez pas l'oisiveté, et si vous vous ensevelissez tout vivants dans un honteux repos.

Qui fut plus grand, plus vertueux, plus saint que David? Dans les pénibles travaux de la guerre, brave dans les dangers, il les affronte; victorieux de tous ses ennemis, la victoire vole sur ses pas. Protégé du Seigneur, c'est lui qui dresse ses doigts aux combats, et qui renverse l'orgueilleux Philistin à ses pieds. Héros de la charité, Saül, Absalon, Séméi, éprouvent sa clémence, lorsqu'ils devaient éprouver sa colère. Sage, recueilli dans son palais, il y médite la loi du Seigneur le jour et la nuit. Sa cour n'est composée que d'hommes vertueux, l'homme de vices en est banni.

Or, mes frères, quelle est donc la cause de la chute de David? Pourquoi ce prince souille-t-il son âme, son trône et tout son règne par un adultère et un homicide? Qui a corrompu un cœur si pur? Qui a rendu cruel un prince si doux, si clément? L'Ecriture nous l'apprend, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*); c'est l'oisiveté, le repos. Pendant que les autres monarques étaient à la tête de leurs armées, que Joab son général avec ses troupes soutenait toutes les fatigues d'un combat opiniâtre, que l'arche et les lévites habitaient sous des tentes rustiques, David était tranquille dans son palais; il se reposait mollement; un sommeil prolongé lui enlevait une partie du jour, l'autre s'écoulait dans l'indolence, l'inaction : *in doma otiose remansit.* Ces moments d'oisiveté furent le tombeau de son innocence et de sa douceur. Un regard jeté rapidement sur Bethsabée amollit le cœur du vainqueur de Goliath, et rend cruel envers un sujet fidèle et innocent, celui qui avait comblé de bienfaits ses plus grands ennemis : *in domo otiosus laboravit adulterio, et homicidium commisit.*

Regardez après cela, mes frères, l'oisiveté comme un repos innocent dans les chrétiens que la Providence a fait naître dans l'opulence et la grandeur; pour moi, d'après l'Ecriture, d'après les Pères, d'après l'expérience, je dirai que l'oisiveté est un crime honteux dans les chrétiens, puisqu'elle détruit en eux ce qu'il y a de plus incorruptible, de plus divin.

Samson aurait-il été le jouet des Philistins après en avoir été la terreur, s'il ne se fût pas abandonné à un lâche repos? N'est-ce pas dans le sein de la mollesse qu'il a perdu ce courage intrépide qui jetait l'épouvante dans le camp de ses ennemis? N'est-il pas devenu le plus faible de tous les hommes, en écoutant tranquillement Dalila? L'oisiveté a fait tomber dans l'ignominie un fort d'Israël. Les Philistins traînent honteusement attaché à leur char, celui qui les faisait fuir et trembler : *otiose remansit, mox capitur, et cæcatur ab hostibus.*

Les amorces de la volupté ont-elles entamé le cœur de Salomon, tant qu'il fut occupé à la construction du temple de Jérusalem? N'est-ce pas dans un criminel repos que le plus sage de tous les rois est devenu un prince voluptueux et idolâtre? *Recedens ab opere persensit insultum luxuriæ.*

Le chrétien oisif est exposé aux mêmes dangers. De l'oisiveté naissent tous les crimes. On n'est pas longtemps désoccupé et innocent; on perd dans le repos les plus belles vertus, on perd un temps qui décide de l'éternité.

Un chrétien peut-il penser à l'éternité, et couler les jours qui lui sont accordés pour la mériter, dans le repos et l'inaction? Ah! quand je considère l'oisiveté dans un chrétien, je la regarde comme un vice qu'on ne saurait trop détester.

En effet, mes frères, un vice qui nous fait perdre les moments décisifs pour le salut; qui nous expose à passer du criminel repos où nous sommes ensevelis dans les tourments de l'enfer, peut-il être justifié par les chrétiens? Non. Il est aisé de le prouver.

Rien de plus précieux que le temps; rien qui s'écoule plus rapidement que le temps; rien qui soit plus irréparable que la perte du temps; rien qui nous soit plus nécessaire que le temps; rien enfin qui soit moins à notre disposition que le temps; autant de vérités que l'on conçoit aisément. Comment pourrait-on donc justifier ceux qui passent la plus longue partie de leur vie dans un lâche repos, une honteuse oisiveté? Ah! disons que Dieu ayant donné à l'homme le temps avec mesure, il ne peut pas sans péché dérober une portion de ce temps précieux pour se livrer au repos, à l'inaction. Si toute la vie d'un chrétien doit être un combat continuel sur la terre, quel compte Dieu ne fera-t-il pas rendre des moments, des jours, des années écoulées dans l'oisiveté!

Que n'avez-vous pas à redouter, hommes ensevelis dans un honteux repos? Ne pouvez-vous pas être surpris dans votre indolence comme ces vierges insensées? Livrés à l'oisiveté, amassez-vous de bonnes œuvres? remplissez-vous vos devoirs? arrangez-

vous affaires? Si la mort vous surprenait dans ces moments où le loisir même vous est à charge, où pour charmer vos ennuis vous allez ennuyer les autres, seriez-vous en état de dire que vous vous reposez, parce que vous n'avez rien à faire, soit pour assurer votre salut, soit pour mettre vos affaires dans l'ordre. Ah! il est peut-être plus proche que vous ne pensez, le moment qui doit décider de votre sort éternel. Bientôt on vous dira : il n'y a plus de temps pour vous *Non erit tempus amplius.* (*Apoc.*, X.) Et vous perdez ce temps précieux dans un criminel repos, et je vous entends dire de sang-froid : Il faut bien tuer le temps!

Ah! insensés que vous êtes! Ces heures où vous ne savez que devenir, où vous êtes importuns à vous-mêmes, parce que vous êtes désoccupés, décideront peut-être de votre sort éternel. C'est risquer son salut que de donner un jour à l'indolence et à l'oisiveté.

La gloire éternelle n'est pas destinée au loisir, à l'indolence, au sommeil, dit saint Ambroise (lib. III. *Epist*) : *Non otio, non somno merces paratur;* mais à la vertu, aux efforts, aux combats, au travail. Les lâches, les indolents ne raviront jamais un royaume qui souffre violence. L'oisiveté seule dans un chrétien suffit, selon Jésus-Christ, pour le rendre indigne du ciel.

Mais après avoir considéré ce vice dans le chrétien, considérons-le dans le citoyen; car l'oisiveté est un crime condamné par la société comme par la religion; et c'est ce que je vais vous prouver dans la seconde partie de ce discours que j'abrége, parce que je me suis beaucoup étendu dans la première.

SECONDE PARTIE.

La vie oisive est opposée aux devoirs de la société, parce qu'elle produit des paresseux qui lui sont à charge; des hommes inutiles à ses intérêts, qui ne s'occupent que de bagatelles, de frivolités; des hommes qui enseignent le vice et y portent les citoyens.

Les premiers lui sont à charge, parce qu'ils ne font rien; les seconds lui sont inutiles, parce qu'ils ne font rien pour ses intérêts et sa gloire; les troisièmes lui sont funestes, parce qu'ils ne s'occupent qu'à lui faire perdre sa pureté et son innocence. Soutenez encore quelques moments votre attention.

A Dieu ne plaise que je parle ici contre ces pauvres que l'âge, l'infirmité, des pertes, des accidents ont fait tomber dans l'indigence et forcés d'implorer les charités publiques. Comment seraient-ils à charge à la société? Dieu nous les recommande; Dieu nous ordonne de les secourir; Dieu a attaché une récompense au secours que nous leur donnons; Dieu ne les sépare point des riches. *Simul in unum dives et pauper.* (*Psal.* XLVIII.)

A Dieu ne plaise que j'approuve ici le langage de ces politiques mondains, qui traitent de membres inutiles à la société, ces hommes séparés du monde, et qui prient dans le calme de la retraite. La défaite des Amalécites ne fut pas moins le fruit de prières de Moïse que de la valeur de Josué.

Mais je parle de ces fainéants, de ces hommes oisifs qui ne font rien pour la société et qui lui sont à charge; de ces lâches ensevelis tout vivants et pleins de force dans l'oisiveté comme dans un tombeau, qui sont indignes de vivre, selon saint Paul, parce qu'ils refusent de travailler. *Si quis non vult operari non manducet.* (II *Thess.*, III.) De ces paresseux, dont la vie oisive, inutile a été proscrite par toutes les sages républiques, et les païens éclairés; de ces pauvres qui refusent leurs bras aux travaux publics, qui sont robustes et que la paresse rend vicieux; qui se répandent dans les campagnes et mendient insolemment un pain qu'ils pourraient gagner par leur travail.

Je parle de ces pauvres qui n'ont rien, parce qu'ils ne veulent rien faire. Auraient-ils les mêmes besoins s'ils étaient plus laborieux? La société n'aimerait-elle pas mieux les occuper que de les voir languir dans une affreuse misère? et si elle a préparé des asiles aux infirmes, n'a-t-elle pas toujours des travaux à procurer à ceux qui jouissent de la santé?

Je parle de ces artisans qui n'ont pas assez pour les besoins de leurs enfants, parce qu'ils ne travaillent pas assez; de ces ouvriers que l'on voit oisifs dans les places publiques et dans les cabarets les jours destinés au travail. Or, je dis que tous ces paresseux sont à charge à la république; que la société souffre de leur paresse. Pourquoi? Parce que cette oisiveté multiplie les misères, épuise les charités d'une paroisse, afflige un pasteur zélé et compatissant; parce que les enfants de ces paresseux sont sans pain, sans éducation, et qu'ils sont exposés à toutes sortes de dangers.

Un père laborieux fournit aux besoins de sa famille; un père paresseux la laisse languir dans la misère et dans la honte. Or, que pense la société de ces paresseux? comment les regarde-t-elle? quels portraits en fait-elle? ne s'en plaint-elle pas hautement? ne vivent-ils pas dans le déshonneur et dans l'ignominie? ne sont-ils pas rebutés et à charge à tous les bons citoyens? L'oisiveté est donc un crime selon la société, comme selon la religion.

Pense-t-on mieux, dans la société, de ceux à qui la paresse fait enfouir des talents qui seraient utiles? Que de productions n'aurait-elle pas dans les arts et les sciences, si des artisans habiles, ingénieux, si des savants éclairés étaient laborieux, et préféraient la gloire d'être utiles à la patrie au déshonneur d'un lâche repos! Si les pauvres paresseux sont à charge à la société, parce qu'il faut les assister dans leurs infirmités et secourir leurs enfants abandonnés, les hommes d'industrie et de génie ne l'affligent-ils pas aussi en n'exerçant pas les talents que le ciel leur a donnés? N'a-t-elle pas droit de s'en plaindre aussi bien que de

ceux qui ne s'occupent que d'inutilités et de frivolités?

Il y a des personnes qui se tracent un plan de vie où il n'entre rien d'utile à la société, rien même de raisonnable. On donne le nom d'occupation à des choses inutiles et frivoles.

Peut-on considérer sans gémir le repos de certains philosophes, les séances des nouvellistes, les occupations des dames, les exercices journaliers de ceux qui croient employer sagement leur temps? N'est-on pas surpris quand des personnes destinées pour l'éternité sont satisfaites de tant d'inutilités et de frivolités? y reconnaît-on le chrétien? y reconnaît-on le citoyen? Qu'en pense un monde sensé, raisonnable? comment les regarde-t-on dans les différents corps de la société où ils ne paraissent point; d'où ils sont exclus pour vivre dans le repos, couler des jours paisibles et n'avoir point d'obligations à remplir? Que deviendrait un Etat, si tous les membres de la société refusaient de se prêter aux occupations qui concourent à ses intérêts et à sa gloire?

Si l'amour du repos et de la tranquillité faisait renoncer au travail, à l'étude, aux charges publiques, à la magistrature, aux emplois militaires, au gouvernement des provinces et des Etats, les terres seraient-elles cultivées? les arts feraient-ils des progrès? les sciences fleuriraient-elles? l'ordre règnerait-il dans la société? la justice serait-elle rendue dans les tribunaux? nos frontières seraient-elles défendues? les peuples seraient-ils gouvernés? les ennemis de l'Etat seraient-ils réprimés? Quelle foule d'hommes inutiles que toutes ces personnes qui, sous prétexte de repos, de naissance, d'opulence, ne s'occupent que d'inutilités, de frivolités!

Cette vie indolente, oisive, ou occupée de riens, de bagatelles, fait-elle honneur à des citoyens, à des membres d'un corps qui ne se soutient dans l'harmonie, la gloire, que par les secours mutuels de ceux qui le composent? Sont-ils loués, ces hommes indolents, oisifs? sont-ils précieux pendant leur vie? les regrette-t-on après leur mort? Ah! il faudrait ignorer ce que l'on pense dans le monde d'une vie inutile; s'ils ont des imitateurs, il est rare qu'ils aient des panégyristes et des approbateurs.

Quelle philosophie que celle qui enlève un homme à la société précisément pour goûter les douceurs du repos, promener ses rêveries dans une solitude délicieuse, et dédaigner le monde dans une retraite commode! Ne serait-il pas plus utile à la société, s'il l'édifiait par ses mœurs douces et innocentes, s'il employait pour elle les talents que le ciel lui a donnés?

Ceux que la grâce appelle à la retraite, n'y languissent pas dans l'oisiveté; ils y prient, ils y méditent les vérités éternelles. Le philosophe mondain y est conduit par l'amour du repos ou par quelque disgrâce, ou par une injuste aversion pour la société dont il est membre et qu'il doit servir.

De quelle utilité sont-ils à la société, ces hommes qui, à l'ombre d'un revenu suffisant, font consister toutes leurs occupations à se promener, à débiter des nouvelles, à aller tous les jours considérer une fleur dans leur jardin, et à se délasser de leur continuel repos?

Un homme qui pense à l'éternité, qui aime le bien de la société, peut-il ne pas rougir d'une vie si inutile? N'est-ce pas après le travail qu'on doit se délasser à une promenade honnête? N'est-ce pas à titre de récréation qu'un citoyen peut cultiver innocemment une fleur? Le délassement doit-il servir d'occupation? et l'homme qui n'est occupé qu'à charmer son loisir et à varier son oisiveté, est-il un homme utile à la société? La société peut-elle l'approuver et le louer?

Cette secte de philosophes qui formait le fameux sénat d'Athènes, était-elle bien utile à l'empire? Des hommes qui ne s'occupaient qu'à entendre ou à débiter des nouvelles : *dicere aut audire aliquid novi* (*Act.*, XVII), contribuaient-ils beaucoup à la gloire des Athéniens?

Or, les nouvellistes de nos jours sont encore moins utiles que ces philosophes; ces chrétiens oisifs sont plus coupables que ces sages du paganisme. Dans ceux-ci c'était un goût de science, un principe de secte, une avidité de faire de nouvelles découvertes; dans ceux-là, c'est l'oisiveté qui les assemble; c'est l'embarras du loisir qui les rend avides de parler ou d'écouter.

Tous les jours ils tiennent de longues séances. Pourquoi? Pour écouter ou pour parler : *dicere aut audire aliquid novi*. Pour dire ce qu'ils ne savent point et écouter ce que l'on débite sur des conjectures.

On dirait, à voir l'application sérieuse de ces hommes oisifs, qu'ils s'assemblent par l'ordre des souverains, pour approfondir les mystères des Etats, dire leur sentiment sur les négociations les plus délicates; prévenir les siéges et les batailles et nommer par anticipation les vainqueurs et les vaincus : *dicere aut audire aliquid novi*.

Or, si ces hommes oisifs sont satisfaits; s'ils se flattent d'avoir employé utilement un temps destiné à mériter l'éternité, à servir la société, serions-nous sages de penser comme eux?

La femme qu'un monde sensé et chrétien louera toujours et dont il admirera le mérite, c'est celle qui s'occupe utilement, qui ne mange pas son pain dans l'oisiveté, qui se prête aux bienséances d'un monde sage et vertueux, qui ne se livre pas aux lois d'un monde dissipé et tyrannique; les ouvrages de ses mains font son éloge, et sa vie occupée, son mérite et sa gloire. Pour celles qui s'amusent et amusent les autres d'une foule de bagatelles, qui parlent sérieusement d'un édifice de vanité, et qui se font une affaire de leur loisir, la société les met au rang des personnes inutiles.

Elle déplore leur oisiveté, comme elle condamne les criminelles occupations de ceux

qui emploient leurs talents pour corrompre son innocence ou sa foi.

Ici, mes frères, il faudrait plutôt des larmes que des paroles. Que vois-je dans notre siècle? La société est exposée aux plus grands dangers; il semble que l'on ait conjuré sa perte; les apôtres de la volupté, les apôtres de l'erreur et de l'impiété se répandent partout; ils travaillent à la perte de la foi, à la corruption des mœurs avec une ardeur et des succès qui doivent nous alarmer. Ah! que nous serions heureux, si tous ces ouvriers d'iniquité se reposaient, cessaient d'agir! que leur esprit, que leurs talents sont funestes à la société!

On voit des artisans qui ne semblent travailler que pour présenter à nos concitoyens les amorces du péché. Quelle coupable industrie que celle qui peint, grave les attitudes les plus indécentes, les actions les plus honteuses! Verrait-on dans les appartements des riches et des grands ces peintures lubriques, obscènes? Dans leurs vastes jardins, ces statues qui alarment la pudeur, si ces ouvriers étaient sages et vertueux?

Ceux qui fabriquèrent le veau d'or étaient-ils plus criminels que ceux qui exposent tous les jours, sous les yeux des chrétiens, de séduisantes idoles?

Est-il nécessaire, pour le bien de la société, que l'industrie ne se perfectionne que pour étendre l'empire des passions et allumer de coupables flammes dans les cœurs? Le goût des habiles artistes ne peut-il briller que lorsqu'il s'agit de présenter les appas du vice, d'attaquer l'innocence?

Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête, les tentes des pécheurs sont vastes, commodes, décorées; on épuise l'art pour que tout soit au goût de la mollesse, et y retrace des images flatteuses du plaisir. Or, chrétiens, l'industrie de ces ouvriers sans pudeur et sans religion n'est-elle pas funeste à la société? Peut-elle approuver l'usage qu'ils font de leurs talents?

Que dirai-je de l'occupation de ces hommes d'impiété qui prêchent le déisme et l'irréligion dans les cercles, et qui semblent vouloir exiler la foi de ce royaume? La foi que nous avons reçue des apôtres, la foi de l'Eglise romaine qui y fleurit depuis le grand Clovis?

Que dirai-je de ces misérables auteurs, dont les ouvrages pernicieux piquent la curiosité de tant de personnes; de ces auteurs qui sont trop loués des mondains, et pas assez détestés des honnêtes gens? Pourquoi leurs productions passent-elles de main en main? Pourquoi sont-elles lues par des chrétiens qui devraient les proscrire avec l'Eglise? Pourquoi trouvent-ils des apologistes? Ah! c'est qu'il n'y a presque plus de charité, de foi, de piété; c'est que le libertinage du cœur et de l'esprit a fait de rapides progrès. On fait l'esprit fort, le rebelle à l'Eglise pour justifier une vie criminelle; on veut passer pour incrédule, parce que l'on ne veut pas passer pour libertin; on ne combattrait pas tant la religion, si elle ne gênait pas tant les passions. Les ministres du sanctuaire seraient plus respectés et plus tranquilles, s'ils étaient moins zélés et moins soumis.

Or, mes frères, des occupations qui affaiblissent la foi des fidèles, qui leur inspirent le goût des profanes nouveautés, qui les portent à l'indépendance, à l'incrédulité, au mépris de l'Eglise, ne sont-elles pas funestes à la société? Peut-elle les approuver?

Des occupations qui ne tendent qu'à mettre dans les mains des fidèles des livres licencieux, où ils apprennent l'art de braver les plus grands périls; ces ouvrages obscènes qui préparent avec délicatesse toutes les amorces de la volupté, qui triomphent de l'innocence et allument dans de jeunes cœurs des feux qui éclatent quelquefois sous les glaces de la vieillesse; sont-elles des occupations utiles à la société? Ces ouvrages-là conservent-ils dans la candeur, l'innocence et la sagesse qui font son plus bel ornement?

Ah! si ces savants n'étaient qu'oisifs, ils seraient inutiles, il est vrai; mais ils ne lui seraient pas dangereux et funestes comme ils le sont en s'occupant criminellement.

Quels talents encore que ceux qui font briller des hommes sur un théâtre profane! Quelle occupation que de s'appliquer à saisir les yeux par une pompeuse décoration; des parures, des gestes, des discours qui combattent la morale, la simplicité, la modestie de l'Evangile! Tous ceux qui travaillent pour le théâtre peuvent-ils être regardés comme des membres utiles, nécessaires à la société? Et ne devons-nous pas rougir que, dans le paganisme même, il y ait eu de sages législateurs qui aient mieux pensé que nous sur les théâtres et les spectacles?

Oui, mes frères, pour que la société n'ait pas lieu de se plaindre de nous, ou comme des membres inutiles, ou comme des membres dangereux, il faut travailler, mais il faut travailler utilement, employer ses talents, son esprit pour sa tranquillité, son bonheur et sa gloire.

Il faut apprendre de cette instruction à vous occuper selon votre état et à fuir l'oisiveté; mais surtout à amasser de bonnes œuvres qui vous suivent au delà du tombeau, et vous accompagnent au tribunal de Jésus-Christ, pour y trouver grâce et être admis à la gloire éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXXIII.

SUR LE VOL ET LES INJUSTICES.

Non furtum facies. (*Exod.*, XX.)

Vous ne déroberez point.

Dieu, dont la providence dispose et arrange tout avec sagesse, dont le bras tout-puissant a tiré le monde du néant, et dont la volonté suprême a disposé toute chose avec mesure, avec ordre, avec poids: *Omnia in mensura, in numero, in pondere* (*Sap.*, XI), a défendu expressément à l'homme de toucher à l'héritage de son voisin, ou de lui dérober quelque chose qui lui appartienne. Comme

il exerce son empire sur tout l'homme, et que les mystères de son cœur ne sont pas pour lui des secrets, il a étendu cette défense solennelle jusque sur les désirs; il ne veut point qu'il touche à la portion qu'il a donnée à son frère; il ne veut point qu'il désire ce qu'il possède.

Un Être infiniment parfait, un Dieu dont le trône éternel a pour fondement l'équité et la justice, pouvait-il, mes frères, ne pas donner une loi aussi utile à la société, aussi sage que celle-là?

Les traits les plus odieux ont toujours caractérisé le vol et les injustices. La société y a attaché un opprobre et une ignominie qui font redouter même d'en être soupçonnés. La justice a décerné des peines déshonorantes et des supplices honteux pour punir ceux qui en sont coupables. Pourquoi donc ce vice règne-t-il publiquement et secrètement? Pourquoi les injustices, les fraudes règnent-elles dans presque tous les états? Pourquoi dans le commerce, dans les procès, dans les acquisitions, dans le partage des biens, des successions, ces subtilités, ces adresses, ces détours, ces chicanes pour frustrer, tromper et faire tort au prochain?

Ah! c'est qu'on ne craint pas le Seigneur; on conçoit de fausses idées du vol et des injustices; on ne considère ce crime que dans ces misérables qui volent publiquement dans les campagnes et sur les chemins; que dans ces malheureux qui s'introduisent secrètement dans les maisons pour y dérober; que dans ces infortunés domestiques qui abusent de la confiance de leur maître pour leur faire tort. On ne le considère point dans les hommes de cupidité, de fraude, d'usure, de chicane; dans ces personnes qui abusent de leur esprit, de leur crédit pour dépouiller un héritier, suggérer un testament, faire valoir un acte frauduleux, gagner un procès injuste, agrandir leurs domaines des héritages du pauvre sans appui, et ruiner des familles, et peut-être des paroisses et des provinces. Cependant, chrétiens, Dieu, en défendant de dérober, a défendu toutes les injustices, et absolument tout ce qui peut nuire au prochain, à sa fortune.

Je ne suis pas étonné qu'on ait horreur du vol, mais je suis étonné qu'on n'ait point horreur des fraudes, des injustices quand elles se commettent avec esprit, avec adresse, par des hommes en place, riches, honorés.

Si votre salut vous touche, mes frères, vous regarderez toutes les fraudes et les injustices comme des péchés que Dieu punira aussi bien que le vol public et secret. C'est pour vous rendre exacts et délicats sur l'équité et la justice, que je traite aujourd'hui une matière si importante, et que je me suis tracé un plan qui me fournira le moyen de traiter tout ce qui y a rapport; le voici, et l'ordre de cette instruction. Point de vice plus solennellement condamné que celui qui fait voler ou commettre des injustices: première réflexion. Point de vice plus sévèrement puni que celui qui fait voler et commettre des injustices: seconde réflexion. Point de vice cependant plus commun que celui qui fait voler et commettre des injustices: troisième réflexion. Suivez-moi attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne m'arrête pas, mes frères, à donner une certaine étendue à la défense solennelle que le Seigneur a faite dans sa loi, de ne point toucher aux héritages ni aux effets que le prochain possède légitimement et par son ordre; à faire l'apologie des lois humaines, fondées sur les lois divines; qui ignore que de leur exécution dépend le bonheur et la tranquillité du citoyen? Qu'elles assurent aux innocents Naboth l'héritage de leurs pères, contre le crédit et la violence des usurpateurs: qu'elles nous conservent nos biens et nos vies contre tous les projets et les attentats des voleurs et des brigands? Qui ignore que la raison seule déteste le vol et les injustices? Qu'elle dicte à l'homme la loi de l'équité et de la justice? Il suffit donc de vous rappeler ces lois divines et humaines, de vous citer au tribunal d'une raison saine et dégagée de la passion, pour vous prouver que non-seulement le vol, mais même toutes les injustices sont condamnées par la loi de Dieu, par les lois de l'Etat, par les lumières de la raison.

Vous saisissez sans doute ma pensée, mes frères; je ne m'arrêterai pas tant à parler contre le vol public ou secret, que je ne fasse connaître le crime de toutes les fraudes et de toutes les injustices qui règnent dans la société, et dont on ne conçoit pas assez d'horreur.

Ceux qui volent ou dérobent, forment dans la société une classe de misérables décriés solennellement, couverts de honte et d'ignominie, détestés et redoutés, poursuivis et destinés à de honteux supplices; mais les hommes de fraude, d'injustice, sont mêlés dans la société; les torts qu'ils font au prochain sont cachés, enveloppés, ou dans les détours de la chicane, ou dans les titres frauduleux, des contrats usuraires, des testaments suggérés, des ventes, des acquisitions où l'on a profité de la simplicité, de la misère; or, il est de conséquence de vous prouver que tout cela est solennellement condamné.

Si Dieu a condamné dans sa loi le vol; s'il a défendu de dérober par ces paroles, vous ne déroberez point: *Non furtum facies;* on peut dire qu'il a renfermé aussi dans cette défense les fraudes; les usures, toutes les injustices; rien de plus clairement marqué dans presque tous les livres saints.

Vous ne déroberez point; voilà le précepte; on viole ce précepte quand on prend secrètement quelque chose au prochain; car « le larcin, dit saint Bonaventure (serm. 6 *De decem præceptis*), est la possession d'une chose qui ne nous appartient pas, que nous avons dérobé, et que nous retenons contre la volonté de celui à qui elle appartient. » C'est pourquoi on distingue entre ceux qui volent publiquement et par violence, et ceux

qui volent secrètement et sans se faire connaître; mais ces différents vols sont également défendus par le septième précepte du Décalogue; ils sont également condamnés par ces paroles du Seigneur dans sa Loi: vous ne déroberez point: *Non furtum facies.*

Saint Thomas comprend avec les vols, les rapines, les fraudes, parce qu'elles sont, dit-il (2-2, quæst. 66, in artic. 4, in corp.), des vices opposés à la justice; parce que celui qui les commet, fait une injustice à son prochain, et que personne ne souffre volontairement ce qui est injuste.

Or, ces principes posés, il s'ensuit que toutes les injustices, quelles qu'elles soient, sont condamnées aussi bien que les vols publics et secrets par la Loi de Dieu, et ces paroles: Vous ne déroberez point: *Non furtum facies.*

Si ces hommes déterminés qui s'attroupent pour ravir avec violence sur les chemins le bien du prochain; si ces misérables qui profitent des ombres de la nuit, du sommeil ou de l'absence de certaines personnes pour dérober et enlever leurs effets ou leur argent; si les domestiques lâches et infidèles qui abusent de la confiance de leurs maîtres pour les voler, étaient les seuls qui violent le septième précepte; les rapines, les fraudes, les injustices, ces vices opposés à la justice, ne seraient donc point condamnés dans la loi du Seigneur: or, ce serait une erreur, un blasphème même de le soutenir; il faut donc que les hommes de rapine, de fraude, d'injustice, se mettent dans la classe de ceux qui violent le commandement de Dieu qui défend de faire tort au prochain.

Les voleurs publics ou secrets sont odieux à la société: on rougit, on se désespère lorsqu'il s'en trouve dans son corps, dans sa famille. J'approuve l'horreur que la société conçoit de ces ravisseurs du bien d'autrui: je plains les corps, les familles sur lesquels le préjugé semble répandre l'ignominie et l'opprobre; mais n'y a-t-il que ces brigands, ces voleurs, ces ravisseurs du bien d'autrui, qui soient condamnés par la loi de Dieu? Sont-ils les seuls coupables de la transgression du septième précepte ou Décalogue?

Ces hommes qui ont élevé rapidement l'édifice d'une fortune immense, par des gains illicites, qui ont agrandi leurs limites et leurs jardins avec les héritages du pauvre qui devait ou qui avait besoin, qui ont acheté des terres, des maisons, des effets dans des misères publiques, et qui ne passent point pour des voleurs, parce qu'ils ont donné une partie de la valeur.

Mais ces hommes dont des héritiers dépouillés se plaignent, dont des familles ruinées attestent l'injustice, auxquels des ouvriers languissants demandent inutilement leur salaire; mais ces hommes qui ne sont distingués de la classe des ravisseurs du bien d'autrui, et à l'abri des poursuites de la justice, que parce qu'ils savent habilement pallier leurs injustices, cacher leurs fraudes, leurs rapines, sont-ils innocents aux yeux de Dieu? Ne sont-ils pas coupables de la transgression de son commandement, qui défend de faire tort au prochain?

Ah! mes frères, lisez les livres saints: voyez les malédictions que Dieu prononce contre ceux qui commettent des injustices; que pense-t-il des fraudes? des rapines? des adresses de l'homme injuste? de celui qui abuse de son esprit, de son emploi, de son crédit, ou de l'indigence du malheureux, pour grossir son trésor, faire des acquisitions, devenir opulent? que pense-t-il de ces chicanes qui lassent la veuve et l'orphelin: de ces subtilités qui font disparaître le bon droit; de ces clauses préparées pour rendre un contrat ou un testament susceptible des plus grandes disputes et des plus longs procès?

Ah! mes frères, peut-on demander ce qu'un Dieu juste pense de ces hommes injustes? Il les met au rang de ceux qui violent le précepte qui défend de faire tort au prochain: il les condamne solennellement, et nous assure même qu'au moment de leur mort il les saisira, les effraiera par le spectacle des châtiments redoutables qui les attendent: *Virum injustum mala capient in interitu.* (*Psal.* CXXXIX.)

Ne concevez donc pas moins d'horreur, chrétiens, des injustices les plus secrètes, que du vol, puisqu'elles sont également condamnées par les lois divines et humaines.

Les lois humaines ne condamnent-elles que les vols faits publiquement et par violence? que les larcins que font les voleurs secrets, ou les domestiques? N'infligent-elles pas des peines infamantes, corporelles même pour punir les fraudes, les subtilités, les adresses, les injustices qui font tort au prochain, et sont autant de vices contraires à la justice? Les banqueroutes frauduleuses, les usures prouvées, les rapines dans la gestion des affaires, les malversations dans le maniement des deniers publics, la soustraction des vrais titres, l'exhibition des faux, les monopoles, les concussions; toutes ces injustices ne sont-elles pas punies? Les lois ne leur décernent-elles pas des peines infamantes, corporelles même? Sommes-nous à voir des exemples de cette sévérité des lois?

Ah! il faudrait ignorer qu'elles sont fondées sur les lois divines qui condamnent toute sorte d'injustice. Il faudrait ignorer qu'elles sont établies pour faire régner l'équité, la justice dans la société, assurer au citoyen ses héritages, sa fortune, défendre les pauvres, les veuves, les orphelins, lorsqu'ils sont opprimés par la cupidité des riches, les ressources du crédit, les détours de la chicane.

Ce n'est donc que parce que les fraudes, les trompeuses adresses, les injustices de certaines personnes sont cachées, envelopées habilement, qu'elles demeurent impunies? Ces personnes injustes ne se dérobent donc à la rigueur des lois qui les condamnent, que parce que leurs injustices ne sont pas connues? Mais devant Dieu, mais selon les lois divines et humaines, quelle différence

y a-t-il entre elles et ces voleurs publics ou secrets qui les font tant gémir?

Vous concevez avec raison de l'horreur, dit saint Augustin (*De verb Apost.*, serm. 19, c. 5), des voleurs publics ou secrets qui ravissent le bien du prochain : vous les craignez, vous les redoutez, vous appréhendez de les rencontrer, ou qu'ils ne s'introduisent secrètement dans vos maisons ; vous gémissez d'être exposés tous les jours à être dépouillés de vos biens ; or, c'est à vous, continue saint Augustin, qui concevez une si juste idée des voleurs, que je m'adresse ; puisque leurs vols, leurs larcins vous font tant gémir, cessez donc de commettre des injustices ; que vos domestiques, que vos voisins, que les artisans, que personne dans la société n'ait donc plus lieu de se plaindre de vos rapines, de vos vexations, de vos subtilités, de vos chicanes : *Vos qui sub manibus raptorum gemitis, abstinete vos a consuetudine rapiendi.* Ne nourrissez pas même dans votre cœur le coupable désir de vous enrichir dans votre commerce, dans votre emploi par des fraudes, des adresses que les lois divines et humaines condamnent aussi bien que le vol : *Abstinete vos a cupiditate rapiendi.*

Vous n'êtes pas aisé, opulent, voilà pourquoi vous ne vous piquez point d'être exact, délicat, équitable même, lorsqu'il s'agit d'amasser du bien. Les voies les plus injustes ne vous alarment pas quand il faut les employer pour hâter l'édifice de votre fortune, *non es dives, et rapere vis?* Mais si ce motif vous justifiait, l'indigence, la nécessité justifieraient donc aussi les voleurs ; car il s'en trouve, dit saint Augustin, que la misère a déterminé à commettre ce crime ; cependant nous condamnons le pauvre qui vole, parce que les lois divines et humaines le condamnent ; on lui dit aussi bien qu'à vous que la nécessité n'excuse pas ses vols, ses larcins, *dictum est hoc pauperi fortassis aliquid de necessitate rapturo.*

Comment donc ne seriez-vous pas coupables selon les lois divines et humaines, hommes d'injustices, vous que le seul désir de vous enrichir, de vous agrandir fait commettre des rapines, des fraudes.

O coupables richesses ! ô fortune damnable ! Puisque vous ne vous êtes amassées, élevées que sur les injustices, puisque vous êtes cimentées des sueurs de l'artisan, du sang du pauvre, de la veuve et de l'orphelin, *o lucra damnosa!*

Ne vous bornez pas, hommes d'injustice, à détester les voleurs, à déplorer leurs crimes ; détestez vos rapines, déplorez votre malheureux état, consultez les lois divines et humaines, et jugez-vous vous-mêmes.

Quels sont les biens que vous avez acquis par vos injustices? *Quid invenis?* Quels sont les biens que vous avez perdus en violant les règles de la justice? *Quid perdis?* Vous êtes riches, vos revenus sont augmentés, vos domaines sont agrandis ; vous avez gagné ce procès ; vous êtes venu à bout de satisfaire vos désirs ; vous possédez cette charge ; l'héritage de votre voisin est ajouté au vôtre, *invenis pecuniam;* mais vous êtes devenus injustes ; mais le bien du prochain est mêlé avec le vôtre ; mais des familles souffrent de vos injustices, elles languissent dans la misère et voient toujours en vous celui qui les a dépouillés, qui retient leur bien, qui en jouit. Qu'êtes-vous à leurs yeux? Qu'êtes-vous aux yeux de Dieu? Sans droiture, sans équité, sans justice ; *perdis justitiam.* (S. Augst., *enarratione in psal.* LXI.) Tremblez donc, hommes d'injustices, puisque, selon les lois divines et humaines, vous êtes au rang des ravisseurs du bien d'autrui.

Vous vous glorifiez de vos détours, de vos adresses, de vos chicanes, parce que vous avez caché la valeur, les revenus de cette terre, de cette charge ; parce que vous avez conclu un marché désavantageux à votre frère, qui a été surpris et qui est trompé ; parce que vous avez gagné un procès douteux ; mais si vous trompez ceux qui vous écoutent, qui traitent avec vous, qui se laissent même séduire par vos discours, vos promesses, *falso examine fallitis intuentes.* Ignorez-vous qu'il y a un Dieu juste qui aime la justice, qui condamne toutes les fraudes, les rapines ; qui ordonne même à tous ceux qui sont dépositaires de sa puissance de les condamner, de les proscrire, d'empêcher qu'elles ne règnent dans la société? Ignorez-vous que ce Dieu, qui a en horreur les rapines, les fraudes, vous examine? Il juge autrement que vous de cette injustice qui ne vous alarme point. Vous trompez ; mais le tort que vous faites par vos adresses sera examiné à son tribunal. Celui que vous trompez ne s'en aperçoit pas, mais Dieu le sait. Que le désir de devenir riche, que la cupidité ne nous rendent donc pas coupables de fraudes et de rapines : *Ergo non fraudem, non rapinas concupiscatis.*

Faut-il être chrétiens pour concevoir de l'horreur des injustices? pour ne point faire tort à son prochain, le tromper, l'opprimer? Non, mes frères, les seules lumières de la raison suffisent. La loi naturelle suffisait à l'homme avant la loi écrite, pour le porter à ne point faire aux autres ce qu'il n'aurait pas voulu qu'on lui fît ; c'est pourquoi je dis que les vols et toutes les injustices sont condamnés par la raison saine et dégagée de la passion, comme par les lois divines et humaines.

Celui même qui dérobe le bien d'autrui, dit saint Augustin (lib. II *Confess.*, cap. 4), souffre-t-il patiemment, qu'on lui dérobe le sien? Approuve-t-il celui qui lui fait tort? Lui fait-il accueil? *Quis enim fur æquo animo furem patitur?* Non, sans doute. La raison seule nous dit donc que nous sommes coupables lorsque nous faisons à notre frère ce que nous serions fâchés qu'il nous fît.

Or, appliquons ce que saint Augustin dit des voleurs, de ceux qui ravissent le bien d'autrui à tous les hommes d'injustices, et vous conviendrez que les lumières seules de la raison condamnent leurs fraudes, leurs adresses, aussi bien que les lois divines et humaines.

En effet, que pensent les hommes, même les plus injustes, de ceux qui les ont trompés? Les approuvent-ils? En font-ils un portrait avantageux? Ne les dépeignent-ils pas au contraire avec les traits les plus odieux? Ne soulèveraient-ils pas volontiers toute la société contre eux? Ne sont-ils pas les premiers à les comparer aux voleurs et à prouver qu'il n'y a point de différence?

Or, est-ce faire usage de sa raison, que d'approuver en soi ce qu'on blâme dans les autres? Ne méritez-vous pas le reproche que fait saint Paul. Vous dites il ne faut point faire tort au prochain : le vol, les larcins, les injustices sont des crimes opposés à la justice, que l'on ne doit pas laisser impunis. *Qui prædicas non furandum.* (*Rom.*, II.) Vous parlez bien, mais vos mains sont souillées de vols, de rapines, d'injustices; mais votre fortune serait modique au lieu d'être considérable, si vous répariez les torts que vous avez faits au prochain. Vous agissez mal, comment voulez-vous être innocents en faisant ce que vous défendez, ce que vous condamnez, *prædicas non furandum furaris.*

Parce qu'un homme encore plus adroit, plus fin que vous, vous a trompé dans cette vente, dans ce marché, dans cette acquisition, dans ce procès; vous vous plaignez, vous demandez où est l'équité, la justice, la bonne foi, la conscience? Mais ces héritiers que vous avez dépouillés, ces orphelins, ces veuves qui gémissent sous le poids de vos coupables chicanes; ces familles qui voient leurs héritages mêlés avec les vôtres, dont vous n'avez jamais payé la valeur; tant de misérables qui souffrent de vos injustices, qui s'en plaignent hautement, ne sont-ils pas en droit de vous tenir le même langage? de vous demander où est l'équité, la justice, la bonne foi, la conscience? Ah! dès que vous êtes mortifié d'avoir été trompé, vous devez être mortifié aussi d'avoir trompé les autres. Les seules lumières de la raison suffisent pour vous condamner. Ne séparez donc pas les injustices du vol, puisqu'elles font également tort au prochain; concevez-en la même horreur; car il n'y a point de vice plus sévèrement puni que le vol et les injustices : c'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas du vol et des injustices comme des autres péchés; comme ils intéressent la société, qu'ils l'affligent, qu'ils l'outragent, qu'ils la troublent et l'empêchent de jouir paisiblement et sans crainte de ses biens, de ses héritages et des fonds qu'elle possède légitimement; les lois ont décerné dès sur la terre des peines, des punitions déshonorantes, des supplices honteux au vol et aux injustices. Tous ces châtiments précèdent les feux vengeurs que Dieu prépare à ceux qui meurent coupables de ces crimes, qui ne les auront pas détestés et réparés autant qu'il aura été en eux.

Tous ceux qui volent, qui ravissent le bien d'autrui, qui font tort au prochain par des fraudes, de trompeuses adresses, sont donc coupables d'un crime qui sera sévèrement puni? Oui, chrétiens, sévèrement puni par le déshonneur et l'opprobre dont la société le couvre; sévèrement puni par les supplices honteux que la justice humaine lui décerne; sévèrement puni par les feux vengeurs et éternels que Dieu lui prépare.

Pourquoi un crime qui est puni si sévèrement règne-t-il donc dans la société? Pourquoi chacun ne possède-t-il pas sans crainte ses biens et ses héritages? Pourquoi tous ces exemples de sévérité que l'on donne si souvent, n'empêchent-ils pas les vols, les rapines, les fraudes? Pourquoi l'enfer même préparé aux voleurs et aux hommes d'injustice ne les effraie-t-il pas? C'est ce qui doit nous étonner et nous toucher.

Le vol est un vice honteux, qui semble, dit saint Ambroise (*De offic.*, lib. III, cap. 3), ne devoir jamais régner parmi des hommes qui écoutent seulement la voix de la nature; aussi le regarde-t-on comme le crime des âmes basses, sans honneur, insensibles aux mépris, à l'ignominie. On n'ose le soupçonner dans ceux qui ont eu une sage éducation et qui tiennent un certain rang dans la société : *Servile hoc vitium, et familiare ultimæ conditionis.* Ce crime est tellement contre les sentiments de la nature, que l'homme n'y peut point être porté sans y renoncer. Dans les pauvres, c'est la misère qui les détermine, *inopia magis quam natura.* Il est vrai que cette misère ne les excuse pas; parce qu'elle est souvent la suite de la paresse, de la débauche, du libertinage, parce qu'ils pourraient, en travaillant, en adoucir les rigueurs.

Ne croyez pas cependant, mes frères, que saint Ambroise ne nous fasse considérer ce vice honteux que dans les pauvres, les conditions basses; il nous le montre aussi dans les riches, dans les personnes en place. Il est vrai qu'il le distingue, qu'il y met une différence; mais cette différence ne les rend pas plus innocents. Les vols des domestiques, des hommes d'une condition basse sont secrets, *servorum occulta furta :* les injustices, les rapines des riches, des hommes en place, sont publiques, *divitum rapinæ publicæ.* (*Loc. sup. cit.*) Mais les uns et les autres vivent sans honneur, sans estime dans la société; elle les redoute également, quoiqu'elle ne les couvre pas de la même ignominie.

Les larcins des ouvriers, des domestiques, des personnes obscures et d'une basse condition, sont secrets : *Servorum occulta furta;* voilà pourquoi ils échappent à la justice et aux peines qu'elle décerne aux vols; mais ils ne sont pas tellement cachés, que quelques-uns ne les connaissent : la charité qui les cache de crainte de les perdre, ne va pas jusqu'à les ensevelir dans un éternel oubli. On en confie le secret : on est souvent obligé d'avertir des amis, des maîtres, de ne point compter sur leur fidélité, de se méfier. De là cet avilissement dans lequel ils tombent, ce mépris de toute une paroisse, cette atten-

tion que l'on a de ne point s'en servir, de ne point les occuper, de ne leur rien confier, de les suivre, de les examiner lorsqu'on est forcé de les employer. De là cette promptitude avec laquelle on les soupçonne dès que quelque chose est égarée, ou a été perdue.

L'homme de vol et d'injustice vit sans honneur dans la société, il y est humilié, abandonné, couvert d'opprobre, et il y coule des jours misérables dans une honteuse indigence; car, dit le Sage, ceux qui ravissent le bien d'autrui ne deviennent point opulents, ils sont toujours pauvres: *Rapiunt non sua, et semper in egestate sunt.* (*Proverb.*, XI.) Voilà les premiers traits de la punition qui suit les vols et les injustices: des opprobres, des ignominies.

Mais s'il y a les vols, les larcins des personnes obscures, des domestiques, des pauvres; il y a les rapines, les fraudes, les injustices des riches: elles sont publiques : *Divitum rapinæ publicæ.* Or, quoiqu'elles soient tellement palliées, enveloppées, qu'elles les mettent en état de ne point craindre les rigueurs de la justice, elles ne les garantissent pas du déshonneur et de l'opprobre attachés aux injustices.

Un homme connu dans la société pour n'avoir point d'équité, pour n'être pas exact, délicat dans les affaires : un homme dont on a découvert les fraudes, les adresses, les chicanes, les subtilités dans les acquisitions qu'il a faites, dans les emplois qu'il a exercés, dans les charges dont il a été revêtu, dans les deniers publics qu'il a maniés : un homme, dont tant de familles se plaignent, qu'il fait gémir, souffrir et languir, tant de personnes, dont la misère et l'indigence lui reprochent leur ruine, est-il estimé, honoré dans la société? Jouit-il d'une bonne réputation? Quoiqu'il soit riche, opulent, ne lui fait-on point de reproches? La rapidité avec laquelle il est sorti de la poussière, il a élevé l'édifice de sa fortune, ne découvre-t-elle pas ses rapines, ses concussions, ses monopoles? Garde-t-on le silence sur ses injustices? Ne le met-on pas hautement au rang des voleurs? Il est connu, il tient un rang; mais aussi ses rapines, ses injustices sont connues : elles sont publiques, tout le monde s'en entretient : *Divitum rapinæ publicæ;* et voilà ce qui le déshonore, ce qui le fait mépriser.

Oui, mes frères, le citoyen le plus obscur se fait estimer, rechercher, respecter même quand il est droit, exact, équitable, et que l'on peut compter sur sa fidélité. Le riche, l'opulent se fait haïr, redouter, mépriser, quand il a surpris, trompé le prochain, et qu'il a manqué de bonne foi, de droiture dans les affaires. Le vol est donc un vice puni dans la société par le déshonneur et l'opprobre, par les supplices honteux que la justice lui décerne.

Les majestés de la terre confient l'autorité qu'elles ont reçue de Dieu aux juges qui nous gouvernent. C'est en vertu de cette autorité qu'ils prononcent des arrêts solennels, soit pour faire observer ce qui est juste, soit pour condamner ce qui peut nuire à la société. C'est en conséquence de cette autorité émanée de Dieu qu'ils condamnent certains coupables à une mort ignominieuse.

Ne soyons pas surpris de cette sévérité, mes frères, c'est Dieu qui la recommande, surtout quand il s'agit des voleurs et des ravisseurs du bien d'autrui.

Nous pouvons être touchés, quand nous entendons ces arrêts sanglants prononcés contre des misérables qui perdent la vie à la fleur de leurs années sur un théâtre d'ignominie : nous pouvons participer à la désolation d'une famille honnête et respectable, qui a élevé dans son sein ces enfants qui se sont dérangés, et terminent une carrière libertine et licencieuse par une mort honteuse; mais nous devons applaudir à l'équité des lois, à la sagesse des juges, puisque Dieu a voulu que les vols et les injustices fussent punis sur la terre par les plus honteux supplices.

Pourquoi, ô Josué, gémissez-vous de la défaite d'Israël? Pourquoi êtes-vous triste, abattu, et prosterné en terre : *Cur jaces pronus in terra?* (*Josue*, VII.) Levez-vous : *Surge.* (*Ibid.*) Ecoutez : j'ai cessé d'assister Israël; j'ai répandu la terreur dans ses camps; j'ai fait pencher la victoire du côté de vos ennemis, parce qu'on a commis un grand péché : *Peccavit Israel.* (*Ibid.*) Des hommes ont dérobé secrètement des dépouilles contre mon ordre : *Furati sunt.* (*Ibid.*) Il y a un anathème au milieu de vous : *Anathema in medio tui.* (*Ibid.*) C'est-à-dire un voleur; la victoire fuira loin de vous; vos ennemis seront victorieux; vos forces seront toujours inférieures aux leurs, jusqu'à ce que vous ayez puni de mort celui qui a fait le vol : *Donec deleatur qui hoc contaminatus est scelere.* (*Ibid.*)

Josué ayant eu ordre du Seigneur de condamner à la mort celui qui avait fait cette lâche et criminelle action, ne pensa plus qu'à découvrir le coupable. On jeta le sort sur toutes les tribus, les familles; il tomba enfin sur Achan : il avoua son crime avec douleur; il déclara ce qu'il avait dérobé; j'ai péché, dit-il, j'ai offensé le Dieu d'Israël: *Ego peccavi Domino Israel.* (*Ibid.*)

J'ai été tenté en voyant les dépouilles des ennemis : j'ai dérobé un manteau d'écarlate, une règle d'or et une somme d'argent : *Concupiscens abstuli* (*Ibid.*); et j'ai caché tous ces effets dans la terre auprès de ma maison : *Abscondi in terra.* (*Ibid.*)

Josué après l'aveu du coupable, se prépara à prononcer un jugement, et à le condamner à la mort. Avant, il lui fit connaître l'énormité de son crime. Vous avez répandu, lui dit-il, le trouble et l'alarme dans tout Israël par votre conduite: *Turbasti nos.* (*Ibid.*) Vous mourrez aujourd'hui publiquement : je vous condamne à être lapidé; et tous vos effets seront consumés dans les flammes. Arrêt rigoureux prononcé et exécuté sur-le-champ : *Lapidavitque eum omnis Israel, et cuncta quæ illius erant igne consumpta sunt.* (*Ibid.*)

Tous ces traits réunis nous prouvent, mes frères, que le vol est un vice lâche, honteux : un vice qui trouble et afflige la société ; un vice que Dieu a déclaré mériter la mort, un vice par conséquent que la justice doit punir par les derniers supplices.

Vice lâche, honteux. Le voleur s'insinue, se cache : il attend qu'il soit seul pour dérober le bien d'autrui, par une coupable avarice ou un criminel désir d'avoir ce qui ne lui appartient pas : *Concupiscens abstuli.* Souvent il ne profite pas de ses vols, de ses larcins : il les cache, les enterre de crainte d'être découvert : *Abscondi in terra.*

Vice qui trouble la société. Ne pouvons-nous pas dire aux voleurs ce que Josué dit à Achan : *Turbasti nos.* On a été effrayé de vos attroupements : vous avez répandu l'alarme dans tous les cantons : on apprenait tous les jours de nouveaux vols, de nouvelles violences ; on vous redoutait ; on n'osait s'exposer sur les chemins, dans la crainte d'être dépouillé, et peut-être de perdre la vie : *Turbasti nos.*

Vous qui avez dérobé dans le secret, quels troubles n'avez-vous pas encore excité? On a soupçonné des innocents, on les a accusés : plusieurs ont été jetés dans d'obscures prisons ; ce n'était dans une famille, parmi des domestiques, que pleurs, que lamentations, que cris jusqu'au moment que le sort est tombé sur vous, et que vous avez fait l'aveu de votre crime. Que de victimes de vos vols secrets? Combien de personnes ont souffert? Que de soupçons n'avez-vous pas fait naître? Que de péchés n'avez-vous pas fait commettre? *Turbasti nos.*

Vous dont les mains sont souillées de rapines, d'injustices; qui avez dépouillé la veuve et l'orphelin ; qui avez ruiné tant de familles; qui avez été la cause des disettes et des calamités publiques ; dans quelle désolation ne nous avez-vous pas plongés? Que d'effrayants spectacles n'avez-vous pas offerts à nos yeux? Ce n'était partout que plaintes, que gémissements : combien de personnes ont péri dans ces temps de misères! Combien qui coulent des jours tristes, languissants! Ah! parce que vous avez troublé le repos, la tranquillité de la société; parce que vous nous avez affligés, persécutés par vos vols, vos rapines, vos injustices criantes : *Quia turbasti nos;* Dieu nous ordonne aujourd'hui de vous punir, et de vous condamner à un supplice honteux : *Exturbabit te Dominus in die hac.* (*Josue*, VII.)

Oui, mes frères, s'il est permis à l'humanité d'être sensible aux supplices honteux que souffrent les voleurs pour expier leurs crimes ; il ne nous est pas permis d'accuser la loi qui les condamne de sévérité, puisqu'elle est fondée sur la loi de Dieu ; que c'est lui-même qui a dicté ces arrêts rigoureux ; puisqu'il nous assure qu'il punira éternellement dans les feux vengeurs de l'enfer les vols, les rapines, les injustices qui n'auront pas été expiés sur la terre, et réparés par des restitutions proportionnées; car c'est sur les oracles de l'Ecriture que j'ajoute que ce vice lâche et honteux sera sévèrement puni dans les tourments de l'enfer.

Dieu a défendu expressément dans sa loi de dérober : *Non furtum facies.* Il a étendu même cette défense jusque sur les désirs ; c'est pourquoi le Prophète ne se contente pas de dire : Vous ne ferez point de rapines, d'injustices; mais vous n'en aurez pas même le désir; vous ne convoiterez pas le bien de votre prochain : *Rapinas nolite concupiscere.* (*Psal.* LXI.) Or, un précepte négatif oblige en tout temps et pour toujours ; l'infraction volontaire d'un précepte du Décalogue est un péché mortel ; le vol est donc un péché mortel ; celui qui en est coupable en mourant est donc damné.

Il ne s'agit pas pour être coupable de péché mortel dans la matière du vol, disent saint Jérôme (*Lib. Commentar. in Ep. ad Tit.*, c. 2), et saint Thomas (2-2, q. 66, a. 6, ad. 3), d'avoir dérobé des effets ou des sommes considérables ; il s'agit d'avoir eu la volonté de prendre ce que l'on trouverait, et d'enlever au prochain ce qui lui appartient ; car ce n'est point ce que l'on a volé qui décide du crime, dit le premier de ces saints docteurs, mais le dessein, la volonté de celui qui a volé : *Non enim forte quod furto ablatum est, sed mens furantis attenditur.* C'est le dessein de nuire au prochain, de lui faire tort, dit le second, qui peut rendre coupable de péché mortel celui qui ne dérobe que peu de chose : *Si habeat animum in ferendi nocumentum proximo, etiam talibus minimis potest esse peccatum mortale.*

Oui, Seigneur, dit saint Augustin (lib. II *Confess.*, cap. 4), votre loi qui est juste, sainte, punit le vol d'une éternité de supplices ; nous en sommes persuadés, parce que vous l'avez défendu solennellement, et que l'infraction d'un précepte du décalogue mérite l'enfer : *Furtum certe punit lex tua, Domine.*

C'est en conséquence de cette loi que saint Paul nous assure que les voleurs, et tous ceux qui ravissent ou retiennent le bien d'autrui n'entreront jamais dans le royaume des cieux : *Neque fures, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI.)

Or, tous ces principes posés, il est évident que les vols et les injustices nous exposent à la damnation éternelle. Si, certains voleurs échappent aux peines décernées par la justice humaine, ils n'échapperont point aux supplices éternels que la justice divine prépare à ceux qui meurent coupables de la transgression du précepte qui défend de faire tort au prochain.

Les injustices les plus cachées, les plus palliées, les plus enveloppées ne seront pas impunies. On peut dans ce monde être assez habile dans l'art de tromper, pour éviter par ses subtilités, ses détours, ses adresses, l'opprobre attaché à l'injustice ; mais on n'en sera pas moins mis dans les feux de l'enfer au rang des voleurs par un Dieu qui voit tout, et aux yeux duquel rien n'est caché.

Combien d'enfants, d'héritiers jouissent paisiblement des biens que leurs pères n'ont amassés qu'aux dépens de leur salut? On les

trouve heureux d'être opulents, d'avoir recueilli une ample succession, d'avoir trouvé de si grands biens à la mort de leurs parents; mais s'ils ne sont heureux selon le monde, que parce que leurs pères sont malheureux dans l'éternité, doit-on désirer leur bonheur?

Hélas! pourquoi les hommes ne sont-ils donc pas plus exacts, plus délicats dans le commerce, les affaires, pourquoi ne redoutent-ils pas d'agir contre l'équité, la droiture et la justice, puisque Dieu doit punir si sévèrement dans les enfants les vols et les injustices?

Ne soyez pas étonnés de la sévérité de notre Dieu, dit saint Augustin (*De verb. Apost.*, serm. 19, c. 4) : comment ne punirait-il pas ceux qui ont dépouillé leurs frères, puisqu'il doit condamner au dernier jour à son tribunal, ceux qui ne leur auront point donné de vêtements dans leurs besoins, et lorsqu'ils étaient nus. En effet, dit ce Père, si celui à qui Jésus-Christ dira : J'étais nu, et vous ne m'avez point donné de vêtements : *Nudus fui, et non vestistis me*, ira aussitôt dans les flammes éternelles : *In ignem æternum ibit;* quels sont donc les supplices préparés aux voleurs, aux ravisseurs du bien d'autrui : *Quem locum in igne æterno habebit;* ceux à qui Jésus-Christ dira : J'étais vêtu, et vous m'avez dépouillé : *Vestitus fui, et spoliasti me?* Car, lorsque vous dépouillez votre frère, vous dépouillez Jésus-Christ : *Quando spolias Christianum spolias. Christum.*

Peut-on mieux, mes frères, faire sentir la grandeur du crime que commettent ceux qui sont coupables de vols, de rapines, d'injustices; et prouver que ce crime sera sévèrement puni dans l'enfer que Dieu a préparé aux transgresseurs de sa loi sainte?

Il est étonnant, chrétiens, qu'un vice si solennellement condamné, si sévèrement puni, soit si commun; c'est cependant une vérité que je vais prouver dans la troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Quoique malheureusement le nombre des voleurs soit grand; que la société soit toujours incommodée de ces hommes qui se sont fait comme un métier, un emploi de vivre de vols, de larcins; je ne dirais pas cependant que le vol est un vice très-commun, si je ne mettais pas dans leur classe, par rapport au péché, tous ceux qui sont coupables de fraudes, de rapines, d'injustices; mais comme ils transgressent aussi bien que les voleurs le précepte qui défend de faire tort au prochain, je dois les confondre avec eux, lorsqu'il s'agit de la conscience. S'ils ne sont pas couverts du même déshonneur dans la société; si on n'en a point la même horreur, ils ne sont pas moins injustes et moins coupables.

Ces principes posés, il me sera malheureusement facile de vous prouver que le vice qui fait voler et commettre des injustices est très-commun. Pour cela je considère trois choses qui sont absolument défendues par le précepte du Seigneur : les vols, les injustices, les fraudes.

Les vols dans ceux qui ravissent le bien d'autrui publiquement ou secrètement. Les injustices dans ceux qui ne sont pas exacts dans les affaires, les ventes, les acquisitions, les procès. Les fraudes dans ceux qui trompent et qui manquent de bonne foi et de conscience dans le commerce. Or, qui pourrait compter tous ceux qui forment ces trois différentes classes, avouerait bientôt que le nombre de ceux qui transgressent le précepte du Seigneur est bien grand, et par conséquent que le vice qui fait commettre des vols et des injustices est très-commun, tout odieux qu'il est, et c'est ce qui me reste à prouver.

Saint Jérôme distingue les larrons des voleurs. Les larrons, dit-il (*in Osee proph.*, lib. II *Comment.*, c. 7), sont ceux qui prennent avec violence le bien du prochain : tels sont ces malheureux qui s'assemblent, s'attroupent, marchent armés sur les grands chemins, attaquent les passants, les volent, les dépouillent, entrent dans les maisons, les assiégent, et comme des ennemis furieux, pillent et emportent tout ce qu'ils trouvent : *Latrones audacter aliena diripiunt.* Les voleurs secrets, ce sont ceux qui choisissent les moments favorables pour n'être pas aperçus, qui se cachent, s'insinuent dans une maison, attendent le silence de la nuit pour dérober ce qui a excité leurs coupables désirs, qui profitent du sommeil ou de l'absence des maîtres pour faire leurs larcins; ceux qui trompent par des fraudes secrètes, qui détournent des effets et prennent leurs mesures pour n'être pas reconnus : *Fures insidiantur, et occulta fraude decipiunt;* car ceux qui volent, continue ce Père, ont toujours soin de se cacher, de s'envelopper. C'est dans le repos de la nuit, c'est dans l'obscurité, les ténèbres, dans le secret qu'ils font leurs larcins. On trouve un vide dans sa maison : il manque des effets, des sommes d'argent; on sait qu'on a été volé, voilà tout : on ignore les voleurs, parce qu'ils ont volé secrètement avec adresse : *Qui enim furantur, nocte furantur et tenebris.*

Voilà, mes frères, ceux qui forment la première classe des transgresseurs du précepte du Seigneur, qui défend de faire tort au prochain. Est-elle considérable, nombreuse?

Hélas! Jugeons-en par les cris publics. Qui ne se plaint pas des dangers auxquels on est exposé sur les chemins? S'écoule-t-il plusieurs années sans entendre parler de ces attroupements de voleurs qui répandent par tout l'alarme et la terreur, et qui font tant craindre pour la vie des voyageurs?

Jugeons-en par cette foule de criminels qui remplissent les prisons publiques, et qui attendent dans les fers un supplice ignominieux. Les arrêts rigoureux de la justice ont-ils fait disparaître les vols et les brigandages?

Jugeons-en par les plaintes des citoyens et de presque tous les maîtres. N'entend-on pas dire tous les jours qu'un domestique

fidèle est rare? Et ne suffit-il pas d'en avoir plusieurs pour craindre et être obligé de se méfier? Le vol domestique puni avec tant de sévérité, ne règne-t-il pas toujours?

Oui, mes frères, cette première classe, quoiqu'elle ne renferme que des hommes odieux à la société, des hommes continuellement poursuivis par ceux qui veillent à la tranquillité publique est très-considérable malheureusement.

Si le vice qui fait voler et commettre des injustices était moins commun, nous ne serions pas exposés à tous les attentats des larrons, aux adresses des voleurs et aux larcins des domestiques; mais la paresse, la gourmandise, le libertinage, la débauche augmentent tous les jours le nombre des voleurs.

O malheureux que je plains votre sort! Que votre destinée m'afflige! Que la carrière dans laquelle vous êtes entrés est odieuse! Pourquoi ne jetez-vous pas les yeux sur le terme où elle aboutit? Vous verriez des fers, des cachots, un théâtre d'ignominie, un supplice honteux. Ne commencez-vous pas dès à présent à sentir les peines, les humiliations de votre état? Toujours dans la crainte, les frayeurs, toujours errants sur les chemins, dans les forêts, goûtez-vous le repos de la nuit? Coulez-vous des jours tranquilles? Avez-vous même vos besoins? Etes-vous dans l'aisance malgré vos rapines et vos vols? Et ce qui est le plus terrible, sauvez-vous votre âme! Ah! écoutez l'avis de l'apôtre saint Paul : Renoncez à ce vice odieux qui vous rend l'esclave du démon, qui vous prépare des fers, des tortures, une mort ignominieuse sur la terre, et des feux éternels dans l'enfer : *Nolite locum dare diabolo.* (*Ephes.*, IV.) Repentez-vous de vos vols, ne les continuez pas : *qui furabatur non jam furetur* (*Ibid.*), travaillez, rendez-vous utiles à la société au lieu de lui nuire : *laboret*, procurez-vous votre nécessaire par le travail de vos mains : *ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.* (*Ibid.*)

Heureux, mes frères, si ceux qui forment la première classe des transgresseurs du précepte du Seigneur, qui défend de faire tort au prochain, goûtaient ces avis salutaires et étaient capables de faire réflexion sur le malheureux état où ils vivent; heureux aussi si ceux qui forment la seconde classe, ne se rassuraient pas sur le secret de leurs rapines, de leurs fraudes, de leurs injustices, sur les subtilités, les chicanes qui les enveloppent; la droiture, l'équité régneraient dans toutes les affaires, et le vice qui fait commettre des vols et des injustices, serait moins commun.

Saint Jérôme nous rapporte la réponse d'un homme vertueux, sage, intègre et honoré pour ses mœurs et son exacte probité. On louait en sa présence un juge, et son panégyriste semblait renfermer l'éloge qu'il en faisait dans ce peu de paroles : « Ce n'est pas un voleur : *non est fur.* » Ce citoyen sage et vertueux répondit : Vous ne donnez pas une idée assez grande d'un juge en ne le séparant que de la classe des voleurs, il pourrait être un domestique fidèle : *respondit optimum servum faceret;* mais pour un juge, il ne suffit pas d'être exempt de ce honteux penchant qui porte à voler, il faut encore pour être loué qu'il ait une intégrité reconnue, et qu'il n'ait jamais été soupçonné d'avoir protégé quelqu'un contre ceux qui avaient le bon droit sans protection, sans appui, ou de la plus légère injustice : *Furti suspicio ab omni libero debet esse alienu.* (S. Hieron., *lib. Commentar. in cap.* II *Epist. ad Titum.*)

Bien des hommes d'injustice, parce qu'ils sont riches, en place, qu'ils tiennent un rang distingué, se croient innocents, séparés de la classe des transgresseurs du précepte du Seigneur, qui défend de faire tort au prochain, parce que leurs injustices sont palliées, enveloppées, parce que les détours et les chicanes les ont rendus en quelque sorte conformes aux termes de la loi : qu'un contrat, un arrêt semblent les autoriser, mais aux yeux de Dieu sont-ils innocents, justes? Et pendant qu'on les loue, qu'on vante leur probité, qu'on dit qu'ils ne sont point du nombre de ceux qui font tort au prochain : *non est fur*, Dieu ne les condamne-t-il pas? Et ne les met-il pas au rang de ceux qui cimentent leur fortune du sang de la veuve et de l'orphelin, des sueurs des artisans et des pauvres?

Or, si tous ceux qui commettent des injustices, forment, comme on n'en peut douter, une classe de transgresseurs du commandement qui défend de faire tort au prochain; le vice qui porte à prendre ou à retenir le bien d'autrui, est donc malheureusement très-commun,

Car, où ne règnent pas les injustices? Qui ne s'en plaint pas? Qui n'en est pas la victime? Dans les campagnes, les riches se plaignent des pauvres, les pauvres se plaignent des riches. Le riche laisse accumuler des loyers pour s'emparer plus aisément d'un héritage; le pauvre a ses adresses et ses fraudes pour tromper le riche; il y a des subtilités dans les baux, les acquisitions, pour cacher les revenus, faire tort à des parents, des héritiers, des créanciers, on fait de fausses déclarations, heureux quand on ne va pas jusqu'à faire de faux serments.

Dans le barreau même, malgré la sagesse des lois et la vigilance des magistrats, l'innocent y est-il toujours justifié? Le coupable condamné? Suffit-il d'avoir un droit bien fondé pour gagner un procès? La chicane ne trouve-t-elle pas toujours des ressources dans un abîme de détours, d'interprétations, dans l'habileté d'un orateur, dans le crédit d'un puissant protecteur, dans l'indigence, l'ignorance, les craintes d'une partie qui est bien fondée? Ah! qui pourrait compter toutes les injustices qui se commettent dans un long procès? Elles seules vous prouveraient que le vice que je combats est très-commun.

Combien d'injustices encore dans les emplois, dans les charges publiques, dans le maniement des affaires : elles n'éclatent pas toujours assez pour encourir l'indignation

du prince ou être punies ignominieusement par la justice; mais les ignore-t-on, ces fortunes rapides, ces veuves, ces orphelins qui gémissent, ces familles ruinées qui languissent, ces peuples opprimés, ces provinces désolées ne rendent-ils pas en quelque sorte publiques les rapines, les fraudes, les monopoles, les vexations de certains riches, de certaines personnes en place? Y a-t-il quelqu'un qui les ignore, qui ne s'en plaigne?

Cependant tous ces hommes d'injustice veulent être honorés, respectés, ils veulent qu'on les loue parce qu'ils ne sont pas dans la classe des voleurs : *non est fur;* mais dès qu'ils font tort au prochain, qu'ils le trompent, dès qu'ils hâtent sa ruine et s'enrichissent de ses dépouilles, ne sont-ils pas dans la classe de ceux qui transgressent le précepte du Seigneur, qui défend de nuire ou de faire tort au prochain? Ce précepte ne regarde-t-il que les voleurs qui sont obligés de se dérober à la société, au lieu d'y tenir un rang ou d'y occuper une place? C'est ce que l'on n'oserait avancer.

Il ne faut donc que développer la loi de Dieu et lui donner l'étendue qu'elle doit avoir pour être convaincu que le vice que je combats est très-commun? Mais avançons.

Que de rapines, que de trompeuses adresses, que de fraudes dans le commerce! La bonne foi y règne-t-elle toujours? La droiture, l'équité? Y suit-on toujours les principes de la conscience? Ne s'en fait-on pas une mauvaise, erronée, pour justifier des fraudes, des tromperies, des gains illicites? Les marchands craignent-ils toujours les jugements de Dieu? Ont-ils devant les yeux ces oracles effrayants qui condamnent les faux poids, les fausses mesures? Ah! que de coupables du péché d'injustice dans le commerce!

Avec quelle indignation Dieu ne regarde-t-il pas ces balances trompeuses? Ces faux poids que la cupidité fait employer à certains marchands avides du gain sans probité, sans honneur, sans conscience? Il nous déclare que ce péché est une abomination à ses yeux : *Statera dolosa abominatio est apud Deum.* (*Proverb.*, XI.)

Ces fraudes, ces adresses pour se défaire de certaines marchandises mauvaises et défériées, pour en supposer d'autres à celles que l'on a vues, examinées et que l'on veut acheter; ces mensonges, ces serments que l'on emploie pour survendre; cette sincérité apparente avec laquelle on parle de la conscience, de la justice, de l'équité; ces coupables précautions que l'on prend pour frustrer des créanciers; ces effets que l'on détourne, ces pertes que l'on suppose, ce dessein que l'on a en grossissant la dote d'une épouse, en se séparant dès en se mariant, et se mettant en état, en déclarant une banqueroute, de sauver son bien et de ruiner plusieurs créanciers, tous ces péchés ne sont-ils pas malheureusement communs? Ne s'en plaint-on pas tous les jours? Manquons-nous d'exemples?

Or, Dieu déclare que ceux qui les commettent sont à ses yeux un sujet d'abomination . *Abominatur Dominus qui facit hæc.* (*Deut.*, XXV.) Pourquoi? parce qu'ils pèchent contre la justice et violent le précepte qui défend de faire tort au prochain : *Adversatur omnem injustitiam.* (*Deuter.*, XV.)

Où sont les Tobies qui craignent d'avoir quelque chose au prochain, qui sont délicats, scrupuleux même lorsqu'il s'agit de l'équité, de la justice? Il y en a, je le sais; mais combien que le coupable désir d'amasser du bien, fait braver les lois de l'équité et les principes de la conscience? Combien qui, selon saint Paul, tombent dans les filets du diable, parce qu'ils veulent devenir riches? C'est-à-dire deviennent des hommes de fraudes, d'injustices : *Qui volunt divites fieri incidunt in laqueum diaboli.* (*I Tim.* III.) Quand je ne dirais pas que le nombre en est très-grand, ne le sait-on pas? N'en gémit-on pas?

Le juste Tobie était pauvre, mais craignant : sa femme ayant apporté un chevreau qu'on lui avait donné pour payement de son travail, ce saint homme fut effrayé en le voyant, il craignit qu'il n'eût été dérobé : Prenez garde, dit-il, examinez d'où vient ce chevreau, nous appartient-il? n'a-t-il pas été pris? *Videte ne furtivus sit.* (*Tob.* II.)

Quelle est admirable cette délicatesse dans des personnes malaisées! Mais qu'elle est rare aujourd'hui!

Que cette instruction, chrétiens, vous apprenne donc à ne pas vous contenter d'être exempts de ces vols qui vous rendraient odieux à la société, et vous exposeraient à la vengeance publique; mais encore à avoir horreur des moindres injustices, afin qu'ayant suivi exactement les règles de la justice et n'ayant point fait de tort au prochain, vous puissiez être admis dans les tabernacles éternels.

Je vous le souhaite.

SERMON XXXIV

SUR LA RESTITUTION.

Stans Zachæus dixit ad Dominum : si quid aliquem fraudavi reddo quadruplum. (*Luc.*, XIX.)

Zachée dit au Seigneur : Si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je le lui rendrai au quadruple.

Voici, mes frères, une conversion éclatante : Un homme opulent, un des plus distingués des publicains, engraissé sans doute des misères du peuple, puisqu'il avait le maniement des deniers publics : un homme qui n'était pas estimé dans la nation juive à cause de ses injustices, puisque le peuple est étonné que Jésus-Christ entre dans sa maison, qu'il en murmure, qu'il le blâme : *Murmurabant quod ad hominem peccatorem divertisset* (*Luc.*, XIX); un publicain en un mot se convertit, s'attache au Sauveur, en est chéri, et l'a même pour défenseur et pour panégyriste.

N'en soyons pas étonnés, chrétiens; un regard de Jésus, une parole de Jésus, la

grâce puissante et efficace de Jésus, un Dieu maître des cœurs a opéré ces merveilleux changements, a fait éclater ce miracle, dont il parle dans un autre endroit de l'Evangile, lorsqu'il parle du salut d'un riche.

Mais remarquez que la preuve de la conversion de Zachée, est le détachement des richesses et la prompte réparation des injustices qu'il pouvait avoir commises dans son emploi.

Quand il dit au Sauveur : Je donne dès à présent la moitié de mes biens aux pauvres : *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus* (*Luc.*, XIX), il prouve un détachement prompt des richesses; mais ce n'est pas assez; il avait commis des injustices, il dit : Je vais les réparer dès à présent et faire même des restitutions surabondantes aux personnes auxquelles j'ai fait tort : *Si quid aliquem defraudavi reddo quadruplum.* (*Ibid.*)

Or, voilà, chrétiens, une vraie conversion : elle est prompte, sincère, édifiante : aussi mérita-t-il d'entendre ces paroles consolantes de la bouche du Sauveur : Aujourd'hui cette maison est sanctifiée; cet homme est entré dans la voie du salut et est devenu un fidèle enfant d'Abraham : *Hodie salus domui huic facta est, eo quod et ipse sit filius Abrahæ.* (*Ibid.*)

Ne comptons pas sur la conversion d'une personne, quelques vertus qu'elle pratique, quand elle néglige de réparer les injustices qu'elle a commises et de restituer ce qu'elle a au prochain, puisque les plus grandes austérités, les plus abondantes aumônes ne peuvent point suppléer à la restitution.

On ne doit pas espérer le pardon de ses péchés, tant qu'on est coupable d'injustices, et l'on est toujours coupable quand on retient ce qui appartient au prochain.

Or, pour traiter avec fruit la matière de la restitution, il s'agit d'instruire trois sortes de personnes : celles qui ne veulent pas restituer; celles qui diffèrent de restituer; celles qui restituent selon leurs idées et leurs penchants.

Je dis aux premières, qu'il faut restituer lorsqu'on le peut, parce que rien n'en peut dispenser, et que rien n'y peut suppléer; je dis aux secondes, qu'il ne faut pas différer de restituer, parce que dans cette matière les délais sont très-dangereux au salut; je dis aux troisièmes, qu'il faut suivre les principes de la justice, quand on veut restituer, et que c'est à ceux qui ont souffert de nos injustices qu'il faut restituer, quand on les connaît. En trois mots, et c'est le plan de ce discours, qui est un des plus importants de la morale : Il faut restituer; quand faut-il restituer? A qui faut-il restituer? Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous ceux qui ont fait tort au prochain sont absolument obligés à la restitution. La nécessité de la restitution est fondée sur les principes de la justice, sur l'ordre exprès et solennel du Seigneur, sur les cris de notre conscience et les lumières mêmes de la raison.

En vain ceux qui sont coupables d'injustices se rassurent-ils sur l'équité présente, leurs bonnes œuvres et toutes les vertus qu'ils pratiquent à l'ombre d'un revenu qu'ils n'ont pas le courage de diminuer pour réparer leurs injustices.

En vain espèrent-ils dans la clémence du Seigneur, et se flattent-ils d'effacer leurs péchés par leurs prières, leurs jeûnes, leurs aumônes, leur pénitence même; ils ne seront jamais innocents aux yeux de Dieu tant que le bien du prochain sera mêlé avec celui qu'ils peuvent posséder légitimement; ils seront toujours injustes et par conséquent coupables.

En vain évitent-ils de penser aux voies qu'ils ont employées pour devenir riches; en vain ne veulent-ils pas examiner ces titres, ces contrats où il y a des fraudes, des usures; en vain ferment-ils les yeux sur les injustices de ces parents qui leur ont laissé une ample succession, ainsi que sur les principes de leur rapide et immense fortune, ils ne peuvent pas étouffer toujours les remords de la conscience. Malgré le système qu'ils se sont fait, ils sont souvent troublés; il ne faut que la vue d'une triste victime de leurs injustices pour troubler leur funeste repos.

Il faut donc restituer pour accomplir les règles de la justice. Il faut donc restituer pour obtenir miséricorde de votre Dieu. Il faut donc restituer pour assurer votre tranquillité dans ce monde même. Soyez attentifs, et vous conviendrez de la nécessité de la restitution, quand on a fait tort au prochain.

Qu'est-ce que restituer, mes frères? C'est, dit saint Thomas, rendre au prochain ce qu'on lui a ravi, ou réparer les torts qu'on lui a faits, de sorte qu'il ne souffre plus de nos injustices. Or, continue ce saint docteur, comme il est d'une nécessité indispensable pour le salut de ne point violer les règles de la justice; il est aussi d'une nécessité indispensable de restituer, de réparer tous les torts qu'on a faits au prochain, si l'on veut éviter la damnation éternelle; il faut donc restituer pour accomplir les règles de la justice.

Mais les consultons-nous, les règles de la justice? S'y conforme-t-on avec délicatesse, lorsqu'il s'agit d'examiner ses possessions, ses contrats, ses acquisitions? Lorsque des héritiers, des créanciers se plaignent; lorsque la veuve et l'orphelin gémissent; lors même que le public crie, et que cent bouches nous reprochent nos injustices? Ne se fait-on pas une morale, une conscience pour posséder tranquillement le bien du prochain mêlé avec le nôtre.

Si l'on consultait les règles de la justice avec un cœur droit, religieux, chrétien, ah! que de restitution, dans la société! On ne craindrait point de diminuer sa fortune, de partager ses héritages, de se mettre même à l'étroit.

Consultez les règles de la justice, dit saint Augustin (epist. 54 *Macedonio pro*

reis); écoutez tous ceux qui se plaignent, et vous verrez combien de personnes sont obligées à la restitution : *Quam multi debeant reddere aliena.*

Cependant, dans ce grand nombre de personnes obligées à la restitution, combien qui se tranquillisent sur leurs propres décisions, ou sur celles de ceux qui ne sont pas plus délicats ou plus éclairés qu'elles ? Combien même qui évitent de s'adresser à ces directeurs sages et prudents, dont la piété et les lumières leur seraient d'un grand secours pour découvrir les moindres injustices et décider sur la restitution.

Il faut donc parler ici à trois personnes différentes : à celles qui ont commis des injustices ; à celles qui jouissent des injustices de leurs parents ; à celles qui consentent aux injustices des autres, et leur prouver qu'elles sont obligées à la restitution pour accomplir les règles de la justice.

Vous n'êtes obligés à la restitution, que parce que vous avez violé les règles de la justice, ou par des prêts usuraires, ou par des rapines, ou par des larcins, ou par de trompeuses adresses dans les contrats, les acquisitions, les marchés que vous avez faits ; vos injustices subsisteront toujours, tant que vous ne restituerez pas, tant que vous ne réparerez pas les torts que vous avez faits au prochain ; or, l'injustice est une abomination aux yeux de Dieu; jugez de votre malheureux état.

Ah ! pourquoi craignez-vous de vous mettre à l'étroit en restituant, et ne craignez-vous pas de vous damner en ne restituant pas? Vous ne serez plus si opulent, il faudra remettre ces rentes qui ne vous étaient pas dues, céder cette maison, rendre cette vigne à l'innocent Naboth, renoncer peut-être à ces effets précieux qui ornent vos appartements ; mais serez-vous plus heureux si vous êtes un riche réprouvé, si vos injustices vous damnent aussi bien que vos héritiers?

Hélas ! combien d'héritiers enrichis des injustices de leurs parents, et qui ne sont heureux, selon le langage du monde, sur la terre, que parce que leurs pères sont éternellement malheureux sous le domaine de la justice divine !

On recueille une ample succession, parce que le bien du prochain n'a pas été restitué, parce que les torts, les injustices, n'ont pas été réparés : on vit tranquillement à l'ombre de ces héritages, de ces revenus ; on n'ignore pas cependant que les injustices les ont étendus, grossis ; mais on affecte d'ignorer qu'on ne peut pas les posséder sans restituer; on regarde les injustices de ses pères comme des injustices étrangères, et bien loin d'accomplir les règles de la justice, on se donnera même bien garde de les consulter; or voilà, mes frères, une classe de chrétiens aveugles, qui se damnent, dit saint Chrysostome (hom. 13 *in c.* V *Epist.* II *ad Cor.*), parce qu'ils sont aux yeux de Dieu aussi coupables que ceux même qui ont commis les injustices. Celui qui recueille une succession grossie par des injustices, dit ce saint docteur, est un coupable détenteur du bien du prochain : ce n'est pas lui qui l'a ravi, mais il le possède injustement. celui dont il a hérité s'est damné, il se damnera aussi, s'il se dispense de restituer : *Qui iniustam accepit hæreditatem et si ipse eam non rapuit, aliena tamen possidet et propterea dignus est quod puniatur.*

Ah ! mes frères, voilà une vérité bien capable de nous faire gémir et répandre même des larmes ; car rien de plus commun que la tranquillité des héritiers sur la manière dont les biens qu'ils possèdent ont été acquis.

Des héritiers s'emparent d'une succession comme des vainqueurs des dépouilles de leurs ennemis abattus : on gémit sur quelques legs pieux, s'il y en a ; on les conteste même ; mais on s'en tient toujours à la rigueur des écrits : contents de voir ses revenus augmentés, sa fortune plus brillante, et surtout du silence que le défunt a gardé sur ses injustices, aussi bien que sur les aumônes ; on se promet des jours heureux, on ne pense pas à une éternité de supplice; si on ne dissipe point ces biens mal acquis, on les laissera à des enfants qui se damneront aussi.

Elle est plus nombreuse que vous ne pensez, mes frères, cette classe de chrétiens, qui, sans avoir commis d'injustices, possèdent le bien du prochain, et sont absolument obligés à la restitution pour accomplir les règles de la justice.

Où sont les héritiers exacts, délicats, qui examinent, approfondissent la source des biens qu'ils possèdent à titre d'héritage? Y en a-t-il beaucoup?

Mais que dirai-je de ceux qui sont obligés à restituer, quoiqu'ils n'aient point fait tort au prochain par eux-mêmes, et qu'ils ne possèdent aucun fonds qui lui appartiennent? Je dirai avec saint Paul et les saints docteurs, qu'ils ont violé les règles de la justice, dès qu'ils ont contribué au tort qui a été fait au prochain par leurs avis, leurs conseils, leur consentement ; car, mes frères, il n'est pas nécessaire, pour être obligé à restituer, de faire des larcins, des prêts usuraires, de tromper ou subtiliser son prochain ; il suffit de consentir que d'autres commettent ces injustices pour participer à leur péché, et être solidairement obligé à la restitution.

C'est un principe certain dans le droit, que l'on est coupable du mal que l'on fait faire, comme si on le faisait soi-même (Regula 72, *De jure.*) Ainsi on peut mettre dans la classe de tous ceux qui pèchent contre cette règle immuable de la justice, ceux qui consentent au tort que l'on fait au prochain, ceux qui donnent des conseils pour le tromper, les subtiliser; ceux qui protégent, favorisent les hommes d'injustice ; ceux qui n'empêchent point les fraudes, les tromperies, lorsqu'ils ont l'autorité, et qu'ils le peuvent.

On peut appuyer ces décisions que nous

enseigne une morale sûre et reçue par l'Eglise sur ces paroles de saint Paul : on se rend digne de la mort éternelle, non-seulement en faisant le mal, mais encore en consentant que les autres le fassent : *Digni sunt morte non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus.* (*Rom.*, I.)

Or, c'est sur ces principes sûrs, que saint Augustin décide (*in Can.*, cap. *Si res aliena*, 14, q. 6) qu'un homme qui par ses conseils, ses avis, son crédit, l'ascendant qu'il a sur une personne, l'empêche de restituer et de réparer les torts qu'elle a fait au prochain, se rend coupable de ses larcins, de ses fraudes, et est obligé à la restitution : *Socium esse fraudis et criminis.* Car, dit ce saint docteur dans un autre endroit (serm. 14 *De sanct.*), on nuit souvent plus en aidant ceux qui font le mal, qu'en le commettant seul, et il apporte aussitôt l'exemple de saint Paul avant sa conversion.

Ce ne fut pas lui qui lapida saint Etienne, mais il consentait à sa mort, il gardait les vêtements des furieux qui le lapidaient; c'est pourquoi, continue saint Augustin, il ne fut pas moins coupable en les aidant, et en servant leur aveugle fureur, que s'il eût fait tomber comme les autres Juifs, une grêle de pierres sur ce saint lévite : *Magis sæviens omnes adjuvando, quam suis manibus lapidando.*

Or, d'après tous ces oracles prononcés sur les grands principes de la morale, dirons-nous que ces personnes qui consentent aux injustices, ne sont pas obligées à la restitution? Dirons-nous que ces hommes que l'on va consulter parce qu'ils ont la réputation d'être intelligents, subtiles, fins, rusés, habiles dans les détours de la chicane, ne sont pas obligés de réparer les torts qui ont été faits au prochain par leurs avis, leurs conseils, et les routes obliques qu'ils ont fait prendre?

Dirons-nous que ceux qui sont dans les charges publiques, qui sont préposés pour empêcher les fraudes, les tromperies, conserver la fortune du citoyen contre les attentats des hommes d'injustice, sont dispensés de restituer, de réparer les torts qui ont été faits par leur négligence, leur mollesse, et peut-être leur consentement, leur approbation? Non, mes frères, ceux qui ont commis des injustices, ceux qui jouissent des injustices des autres, ceux qui consentent aux injustices que commettent les autres, sont absolument obligés de restituer pour accomplir les règles de la justice et obtenir la rémission de leurs péchés.

En vain ceux qui sont obligés de restituer, mettent-ils leur confiance dans les vertus qu'ils pratiquent, ils n'obtiendront jamais la rémission de leurs péchés, s'ils ne réparent pas, autant qu'ils le peuvent, les injustices qu'ils ont commises.

Vous me parlez d'un chrétien austère, qui prie, qui jeûne, qui fait l'aumône, solitaire, recueilli; depuis qu'il a renoncé au monde, à ses emplois, à ses honneurs, il s'est tracé un plan de vie édifiant, il le suit religieusement; j'admire cet homme sage, vertueux, avec vous, il m'édifie; mais si cet homme est obligé à des restitutions qu'il ne fait pas; si en quittant son commerce ou ses emplois il n'a pas eu le courage de diminuer sa fortune pour réparer les torts qu'il avait fait au prochain; j'ai bien une autre idée que vous de sa pénitence; il se séduit, il n'obtiendra jamais la rémission de ses péchés.

Je dis à cet homme qui se croit converti, qui se flatte, à l'ombre de sa régularité présente, d'obtenir le ciel : Vous vous séduisez, vous êtes dans l'erreur; si vous voulez obtenir miséricorde du Seigneur, entendre des oracles consolants sur votre salut, imitez Zachée; rendez ce que vous avez au prochain, réparez les torts que vous avez faits ou causés, accompagnez même vos restitutions de certains dédommagements qui récompensent ceux qui ont souffert de vos injustices et de vos délais à les réparer : *Zachæum imitare cum restitutionis incremento.* (S. Chrysost., hom. 13 *in cap.* I *Epist.* I *ad Cor.*) Vous ne restituez pas, vous êtes un faux pénitent qui voulez en imposer aux hommes; et si votre pénitence est sincère, elle vous sera utile, vous n'obtiendrez jamais la rémission de vos péchés.

C'est d'après saint Augustin, mes frères, que je vous prêche cette terrible vérité; écoutez ce grand docteur : Que l'on ne m'oppose pas, dit-il (*Macedon. pro reis*, ep. 54), la pénitence d'un homme qui a fait tort au prochain et qui ne le répare pas lorsqu'il le peut : sa pénitence est fausse, il se séduit et veut en imposer aux autres : *Si res aliena eum reddi possit, non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur.* Si véritablemant il veut expier ses péchés, il pratique des jeûnes, des austérités mêmes : *Si autem veraciter agitur.* Il se trompe, il est dans l'aveuglement, sa pénitence ne le dérobera pas aux vengeances du Seigneur; pourquoi? C'est qu'il est certain, dans la morale de Jésus-Christ et selon les règles immuables de la justice, que le pécheur n'obtiendra jamais le pardon de ses péchés, qu'il n'ait restitué ce qu'il a pris au prochain, et réparé les torts qu'il lui a causés, s'il le peut, en se mettant même à l'étroit : *Non remittetur peccatum nisi restituatur ablatum.*

Ce ne sont pas là, comme vous voyez, chrétiens, des décisions hasardées; on ne m'accusera pas de poser des principes douteux ni de vous rendre flottants dans une matière si importante, en vous exposant les sentiments différents des casuistes qui ne marchent pas toujours entre les deux extrémités vicieuses.

Gémissons donc sur l'aveuglement d'une foule de chrétiens qui ont levé publiquement l'étendard de la dévotion, qui s'applaudissent de la régularité de leurs mœurs, qui comptent sur leur pénitence, qui s'approchent souvent de Jésus, comme Zachée, le reçoivent et ne parlent pas de restituer. De ces faux dévots qui semblent avoir jeté un voile épais sur leurs injustices pour les oublier et ne jamais les réparer : leur sort est

déplorable, leurs péchés subsistent parce qu'ils possèdent encore le bien du prochain; le pardon qu'ils demandent est attaché à la restitution qu'ils ne font pas : *Non remittetur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Comment pensent-ils même être tranquilles, vivre sans troubles, sans remords?

Rien ne trouble plus l'homme, lorsqu'il pense à son sort au delà du tombeau, que les injustices qu'il a commises : persuadé par la vérité éternelle qu'il faut absolument les réparer pour être sauvé, le voile qu'il a jeté sur ses injustices passées, le plan de vie qu'il s'est tracé, quelque régulier qu'il soit, les sacrements qu'il reçoit, rien ne peut faire taire sa conscience. Comme les restitutions auxquelles il est obligé ne sont point entrées dans le plan de sa conversion, elle n'est pas sincère, elle ne peut le faire jouir du repos qu'il se proposait ni lui faire goûter de pures douceurs.

Que de combats n'a-t-il pas à soutenir pour satisfaire sa cupidité, qui ne veut point rendre le bien mal acquis! S'il lit les livres saints, il y trouve sa condamnation. S'il entend un sermon, il entend dire que rien ne peut suppléer à la restitution, quand on est en état de la faire; s'il jette les yeux sur ses contrats d'acquisition, s'il se promène dans ses héritages, s'il remonte à la source de sa fortune, s'il se présente au tribunal de la pénitence, quels cris sa conscience ne lui fait-elle pas entendre? Il voit dans ses contrats des usures palliées, des injustices enveloppées dans les détours de la chicane; il voit dans ses héritages la portion d'une veuve, d'un orphelin opprimés; il voit sa fortune grossir des sueurs de l'ouvrier, élevée dans des temps de misère sur les ruines de plusieurs familles; au tribunal de la pénitence il faut qu'il cache ses injustices, qu'il leur donne d'autres noms. Si son directeur est éclairé, habile, exact, qu'il les découvre, il faut qu'il les répare ou qu'il le quitte.

Or, je vous demande, chrétiens, peut-on être sans trouble, sans remords? Le plan de vie qu'on s'est tracé rassure-il? Les résolutions qu'on a prises de ne point restituer ne causent-elles pas d'alarmes sur le salut? Tant de décisions claires, solides, qu'on est obligé de mépriser pour suivre celle qu'a dictée la cupidité ou l'ignorance, permettent-elles de couler des jours tranquilles? Non, mes frères; et quelque éloge que vous fassiez d'un homme qui a levé l'étendard de la dévotion et qui ne restitue pas lorsqu'il le peut, je dis qu'il se séduit ou veut en imposer aux autres. Ecoutez saint Ambroise.

Celui qui ne veut point restituer ce qu'il a au prochain ni réparer ses injustices : *Qui non vult reddere quod injuste abstulit*, quelque édifiant que soit le spectacle de sa dévotion, est un homme qui a perdu la crainte du Seigneur qui punit rigoureusement les injustices; il n'a plus une idée juste de ses jugements : *non timet adhuc Deum.* Il prend un fantôme de pénitence pour la pénitence même; il se repose sur des jeûnes, des veilles, des prières, des mortifications que Dieu rejette quand il les voit accompagnées d'injustices; il ignore quelle est la vraie pénitence, celle qu'il pourrait pratiquer utilement, puisqu'il croit apaiser le Seigneur sans réparer les torts qu'il a faits au prochain : *ignorat quid sit vera pœnitentia;* il ignore aussi ce qui peut rendre sa confession bonne et salutaire, puisque dans le tribunal de la pénitence il garde le silence sur les injustices passées ou qu'il les enveloppe habilement de termes et de circonstances qui les excusent, puisqu'il craint un confesseur éclairé, qui veut approfondir et aller à la source de sa fortune : *ignorat quid sit vera confessio.* (S. Ambros., *serm. de feria* 3, *post primam Dominicam Quadragesimæ.*)

Or, malgré l'aveuglement de ce chrétien, la lumière l'importune, souvent elle perce le voile qu'il a jeté sur ses injustices, il voudrait qu'elles fussent réparées; c'est la cupidité qui l'arrête, c'est la crainte de se mettre à l'étroit, c'est une coupable attache aux biens qu'il possède et dont il faudra t, pour tranquilliser sa conscience et assurer son salut, séparer la portion qui ne lui appartient pas; mais c'est précisément ce combat entre la conscience et la cupidité qui l'agite, le trouble : il serait tranquille s'il avait restitué.

Et voilà, chrétiens, ce qui a fait dire à saint Thomas que l'injustice était un péché qui exposait beaucoup à la damnation. Ce péché, dit ce saint docteur (*De regim. princ.*, c. 11), nuit au salut et au repos de celui qui le commet : *peccatum rapinæ homini multum nocet.* C'est un péché qui subsiste longtemps, parce qu'il en coûte à la cupidité pour le réparer, et qu'on ne le considère pas avec autant d'horreur que les autres : *macula est valde adhærens.* Il est difficile même de le réparer, soit parce qu'on ne veut point se dessaisir d'une portion de ses biens, soit parce que le prochain a souffert longtemps, et que le tort qu'on lui a fait a eu des suites irréparables : *vix enim deletur.* En effet, ajoute cet Ange de l'école, parmi tous ceux qui restituent, combien y en a-t-il qui restituent comme il faut, dont les restitutions sont parfaites et dédommagent entièrement le prochain des torts qu'il a soufferts? *Vix enim aliquis perfecte restituit quæ rapuit.*

Ah! chrétiens, pourquoi s'aveugler volontairement? Pourquoi se rassurer sur une morale du goût de la cupidité, sur une décision vague et flatteuse, puisqu'il faut absolument restituer? Mais quand faut-il restituer? C'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

On n'est pas sincèrement converti quand on diffère de restituer lorsqu'on le peut parce qu'alors c'est la cupidité qui fait différer, qui demande ces délais, qui présente des temps plus favorables, plus commodes. Or, est-ce être converti? Est-ce retourner à Dieu sincèrement? Est-ce concevoir une idée convenable de sa justice, que de supposer qu'il ne s'offensera pas de cette coupable

lenteur? Est-il permis de garder le bien du prochain? Pourquoi voulons-nous jouir, user encore un certain temps de ce qui lui appartient, et l'exposer à souffrir de nos injustices?

D'ailleurs, vous remettez les restitutions auxquelles vous êtes nécessairement obligés, parce que vous voulez arranger vos affaires, attendre que vous soyez plus aisés; mais êtes-vous les maîtres du temps ? Etes-vous sûrs de n'être pas cités au tribunal de Dieu, où les justices mêmes seront jugées avant le terme que vous prenez, pour réparer les torts que vous avez faits au prochain?

Vous ferez un testament, vous chargerez vos héritiers de faire ces restitutions importantes; mais n'attaquera-t-on pas votre testament ? Ne réussira-t-on pas à le faire casser? Vos héritiers l'exécuteront-ils fidèlement? Seront-ils plus scrupuleux que vous sur la restitution ? Il ne faut pas différer de restituer, mes frères, si vous ne voulez point vous exposer à la damnation éternelle; pourquoi ? Parce que le prochain souffre de vos injustices; parce que vous ne pouvez pas disposer du temps; parce que vous ne devez pas prudemment, dans cette matière, compter sur l'exactitude de vos héritiers.

Quelles sont les sources de la restitution, chrétiens ? Les usures, les prêts usuraires, les rapines, les larcins, les fraudes. Vous n'êtes obligés à restituer que parce que vous avez été contre les règles de la justice; que parce que vous possédez un bien qui ne vous appartient pas. Or, pouvez-vous, sans blesser encore la justice, et par conséquent sans offenser Dieu, différer de rendre ce que vous avez à votre frère?

N'est-ce pas un crime de retenir, un seul jour, ce que vous devez rendre dès à présent? Le prochain ne souffre-t-il point de vos délais? Jouit-il de ce que vous retenez? En profite-t-il ? Si celui à qui vous devez restituer est opulent, s'ensuit-il que vous êtes moins coupables? Y a-t-il une morale reçue dans l'Eglise qui enseigne que l'on peut faire tort aux riches, à cause qu'ils n'en vivront pas moins commodément? Devez-vous juger de l'usage qu'ils font de leurs biens?

Mais si celui à qui vous devez restituer est pauvre, dans l'indigence; si c'est un artisan chargé d'enfants, une veuve, un orphelin, un domestique, un héritier frustré par vos trompeuses adresses, quelle cruauté! Vous êtes aux yeux de Dieu, dit saint Thomas (lib. VII *De eruditione principum*, cap. 12, *De peccatis quæ dicuntur clamare in cœlum*), des meurtriers, parce qu'en retenant ce que vous devez à ces malheureux, ou en différant si longtemps à leur rendre justice, vous les faites languir, et les faites, pour ainsi dire, mourir lentement : *In detentione aufertur pauperibus vita illorum ideo a Deo quasi homicidium reputatur.*

C'est pour cela aussi que Dieu défend dans sa loi de retenir le salaire de l'ouvrier jusqu'au lendemain (*Levitic.*, XIX); parce que les pauvres souffrent des délais que la cupidité demande.

Ah! si vous ne restituez pas promptement, où est votre équité, votre religion? Quelles idées concevez-vous d'un Dieu offensé de vos injustices? Que pense-t-il de vos délais?

Quand Zachée fut converti, il ne dit pas je restituerai dans la suite; mais il dit au Sauveur, je rends dès à présent ce que j'ai au prochain : *si quid aliquem fraudavi, reddo.*

Peut-on être converti et être encore injuste ? Le cœur est-il changé quand il est encore attaché aux biens que l'on possède injustement ? Y règne-t-il une étincelle de la charité, quand de crainte de s'incommoder ou de se mettre à l'étroit, on laisse une veuve, un orphelin, un domestique, un ouvrier, un héritier dépouillé, languir dans la misère, pendant que pour se procurer des aises et des commodités on retient cruellement ce qui leur appartient, et que l'on se rassure avec présomption sur les restitutions que l'on fera dans la suite?

Suffit-il de former le projet de restituer, de consulter des casuistes éclairés, d'approuver leurs décisions, si vous êtes encore d'injustes détenteurs du bien du prochain? Qu'êtes-vous pendant tout ce temps aux yeux du Seigneur ? Que pense-t-il de votre piété et de toutes ces œuvres éclatantes que le monde loue et sur lesquelles vous vous rassurez pour votre salut ? Ecoutez, mes frères, Dieu va parler.

Des hommes injustes me cherchent de jour en jour, on dirait qu'ils ne veulent que moi, que je leur suffis, et qu'ils mettent toute leur gloire à me servir et à me plaire : *me de die in diem quærunt.* (*Isa.*, LVIII.) Déjà ils se croient bien avancés dans la piété et pensent qu'ils sont dignes d'entrer dans mes secrets; ils m'interrogent et voudraient que je leur révélasse mes mystères : *scire vias meas volunt*; ils se mettent au rang de ceux qui aiment l'équité, la justice, qui n'ont aucune usure, aucune rapine, aucune fraude à se reprocher et à réparer : *quasi gens quæ justitiam fecerit.* (*Ibid.*)

Ils me consultent sur les règles de la justice, comme s'ils étaient disposés à les suivre promptement aux dépens même des aises et des commodités de la vie : *rogant me judicia justitiæ* (*Ibid.*); et cependant ils s'en tiennent à ces projets, ils ne réparent point les injustices qu'ils ont commises; je vois toujours le pauvre opprimé, la veuve et l'orphelin dépouillé; je vois toujours les tristes victimes de leur cupidité dans l'indigence, la langueur et l'abattement.

Ah ! je dis à ces cruels détenteurs du bien du prochain; tout ce spectacle de dévotion me déplaît, je rejette les jeûnes que vous avez pratiqué jusqu'à ce jour; si vous voulez me plaire, déchirez ce contrat usuraire, rendez ce bien mal acquis, payez ce malheureux qui languit; alors vous me prierez et je vous exaucerai : *Tunc invocabis et Dominus exaudiet.* (*Ibid.*).

En effet, chrétiens, je soutiens que dif-

férer de restituer lorsqu'on le peut, c'est ne vouloir pas se convertir sincèrement. Qu'est-ce que la conversion, si ce n'est le retour de l'âme vers Dieu dont elle s'était séparée par le péché ? Or, retourne-t-on à Dieu comme il le veut, quand on a encore les mains souillées d'injustice ? Quand le cœur ne peut pas encore se détacher d'un bien usurpé, quand, de crainte de s'incommoder, de se mettre à l'étroit, on retient encore ce qui appartient au prochain, quand on se contente des projets de restitution, qu'on les diffère comme si l'on était le maître du temps. Non, sans doute. Différer de restituer lorsqu'on le peut, c'est donc différer de se convertir, c'est s'exposer à ne point restituer du tout, et par conséquent à être damné, puisqu'on n'est pas maître du temps qu'on a marqué pour réparer ses injustices.

Si vous étiez sincèrement convertis, chrétiens coupables d'injustices, vous ne différeriez pas les restitutions auxquelles vous êtes obligés; vous les feriez à présent, dès que vous le pouvez; vous vous retrancheriez même, vous vous mettriez à l'étroit pour réparer les torts que vous avez faits au prochain, vous auriez horreur des délais, de crainte que la mort ne vous surprenne, et que vous n'ayez pas le temps de restituer. Peut-on être persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que le moment de la mort, et remettre des restitutions absolument nécessaires au salut ?

Est-il rare de voir des personnes enlevées à la vie dans le temps même qu'elles forment des projets pour l'avenir ? Une mort subite est-elle un prodige que nous ne voyons pas souvent ? Tous ceux qui sont descendus dans le tombeau, ont-ils eu le temps qu'ils se promettaient pour arranger leurs affaires ? Combien qui meurent sans avoir exécuté leurs projets ? Combien dont la maladie est trop courte, trop violente, pour avoir le temps de faire un testament, d'ordonner même les restitutions qu'on a négligées? Ah! nous voyons souvent s'accomplir ce terrible oracle du Saint-Esprit; l'homme d'injustice sera accablé de peines, de tourments aux approches de la mort : *Virum injustum mala capient in interitu.* (*Psal.* CXXXIX).

Alors se présente à son esprit le tort qu'il a fait au prochain et qu'il n'a pas réparé; alors il gémit d'avoir négligé les restitutions que la loi de Dieu lui ordonnait. De là les remords de la conscience, les alarmes; de là, l'embarras d'un directeur éclairé, qui ne trouve plus ni assez de temps, ni assez de raison pour faire exécuter les projets du mourant; de là ces injustices qui subsistent, parce qu'elles n'ont pas été réparées, tout concourt aux tourments de l'homme d'injustice à la mort; les restitutions négligées, les remords de sa conscience, la vue du tombeau qui s'ouvre pour le recevoir; le jugement qu'il va soutenir; les oracles d'un Dieu qui assure que l'homme souillé d'injustice n'entrera jamais dans la gloire : *Virum injustum mala capient in interitu.*

Je suppose, chrétiens, que celui qui a différé de restituer, ait le temps à la mort d'ordonner les restitutions auxquelles il était obligé; que la maladie lui laisse l'esprit assez libre pour déclarer les torts qu'il a faits au prochain, nommer tous ceux qui en ont souffert, et charger ses héritiers de les réparer, est-il sûr qu'ils le feront? Peut-il plus compter sur leur délicatesse que sur la sienne? Ne se contenteront-ils pas comme lui de promettre? Se feront-ils un scrupule de l'imiter, et de différer, afin de jouir de ses fonds? Ah! qu'il est dangereux que ces restitutions ne se fassent jamais, et que les injustices des pères ne deviennent aussi les injustices des enfants. Ignore-t-on l'avidité des héritiers, lorsqu'il s'agit de recueillir une succession? Ne sont-ils pas toujours contents quand il ne se trouve point de testament qui ordonne des récompenses, des legs pieux? Sont-ils charmés que les pauvres aient une partie des biens qu'ils ramassent? S'embarrassent-ils de l'âme du défunt? Ménagent-ils sa mémoire, lorsqu'ils remuent ses cendres, blâment ses dernières volontés, en contestent en justice l'exécution, et ne rougissent point de lui prêter des vues de partialité, d'injustice, ou tout au moins de le faire passer pour un génie affaibli et dans la démence?

Ah! mes frères, dans une matière aussi importante que celle de la restitution, les délais sont toujours dangereux au salut. Ne comptons pas sur le temps; ne nous fions pas à l'exactitude des autres, réparons nos injustices nous-mêmes, dès que nous le pouvons. Imitons le juste Tobie, soyons saintement alarmés de la moindre injustice, soyons prompts à la réparer.

Tobie a coulé ses jours dans les peines, la captivité, dépourvu des biens de la fortune, sa vertu seule le soutenait, et lui faisait trouver dans sa médiocrité même de quoi soulager les malheureux sans ressource; il détestait surtout les moindres injustices, et n'appréhendait rien tant que d'avoir quelque chose au prochain.

Quelles furent ses alarmes, ses frayeurs, lorsqu'il entendit le soir les cris d'un chevreau que sa femme avait apporté, et qui était le payement de son travail? Ah! c'est alors que parut avec éclat l'exactitude de ce saint homme; on ne saurait faire attention à sa délicatesse, à ses troubles, au discours qu'il lui tient sans être dans l'admiration. Quel beau modèle de justice! Quelle gloire! Quel bonheur pour la société si tous les hommes pensaient de même!

Prenez garde, dit-il à sa femme, que ce chevreau n'ait été dérobé : *Videte ne furtivus sit.* (*Tob.*, II.) Rendez-le dans ce moment à ceux à qui il appartient : *reddite eum dominis suis* (*Ibid.*); car il nous est défendu, par la loi de Dieu, de manger ce qui est dérobé : *non licet nobis edere ex furto.* (*Ibid.*) Nous ne devons point y toucher, encore moins le garder : *aut contingere.* (*Ibid.*)

Les troubles, les alarmes, les frayeurs de ce juste, ne cessèrent que lorsque sa femme

l'eut assuré qu'elle l'avait reçu en payement de ses journées. L'examen sérieux qu'il fait, les informations, la loi de Dieu qu'il se rappelle dans toute son étendue, cette volonté sincère de le rendre aussitôt; ne sont-ce pas là de grandes leçons pour des chrétiens qui diffèrent de réparer leurs injustices?

Ayez cette délicatesse, ces alarmes, ces frayeurs, lorsque des doutes seulement s'élèvent dans votre conscience au sujet de vos possessions, de vos acquisitions ; soyez dans les dispositions de ce juste; examinez, informez-vous, consultez la loi de Dieu, et non pas la cupidité, votre situation, ou des personnes sans lumières et disposées à vous flatter, et si vous découvrez quelques injustices, si vous apercevez quelque chose qui ne vous appartienne pas, rendez-le promptement, ne différez pas : *reddite.*

Ici je m'adresse aux personnes de tous les états, et je leur dis : examinez, voyez si vous n'êtes pas coupables de quelques injustices, et par conséquent obligés à la restitution : *videte ne furtivus sit : reddite.*

Lisez attentivement ces contrats, ces titres ; voyez s'il n'y a point d'usures palliées, de clauses frauduleuses, de ressources à la chicane, à la mauvaise foi; si les vendeurs ou les acquéreurs, les rentiers, les débiteurs, les créanciers ne sont point trompés; si les lois de l'équité, de la justice ne sont point violées ; car alors il faudrait déchirer ces contrats usuraires, ces titres frauduleux : *videte ne furtivus sit : reddite.*

Vous avez été dans le commerce, examinez si vous n'avez pas fait de gains illicites, en prenant, pour satisfaire votre cupidité, un trop gros bénéfice, en vous servant de faux poids et de fausses mesures ; en faisant payer cher le crédit que vous faisiez ; en déguisant la qualité des marchandises que vous vendiez, par vos adresses et vos mensonges ; car alors la fortune, à la faveur de laquelle vous vous retirez, se trouve grossie d'injustices qu'il faut réparer : *videte ne furtivus sit : reddite.*

Vous avez recueilli une ample succession, des rentes, des terres, des maisons, des effets précieux sont passés dans vos mains; examinez si dans cette opulente succession il n'y a rien contre les règles de la justice, si elle n'est pas grossie du bien du prochain ; si toutes ces richesses ont été légitimement acquises; votre père, ou votre parent ne pouvait pas vous laisser ce qu'il retenait injustement, vous ne pouviez pas non plus le posséder sans crime : *videte ne furtivus sit : reddite.*

Vous êtes juges, avocats, employés dans le barreau, n'avez-vous pas rendu de coupables arrêts ; séduits par les appâts des présents, les grâces d'une beauté suppliante, et la recommandation des grands, ne vous êtes vous point chargés de mauvaises causes, appuyés sur vos talents, votre éloquence, et les ressources que vous offrent la cupidité, la chicane et l'indigence de ceux qui avaient le bon droit. N'avez-vous pas soustrait des pièces importantes, décisives, ou lassé vos parties par les délais, lorsque vous ne pouviez pas gagner selon les lois? Ah! si cela est, que de torts à réparer? Que de personnes à dédommager? Restitutions qui doivent suivre de près les injustices : *videte ne furtivus sit : reddite.*

Vous jouissez dans l'Eglise d'un gros bénéfice; mais comment l'avez-vous obtenu? Avez-vous examiné si ces parents qui n'ont considéré que votre fortune en le demandant, n'ont rien fait contre la disposition des saints canons; s'il n'y a rien qui approche seulement de la Simonie dans votre nomination; mais en remplissez-vous toutes les obligations? Les pauvres en ont-ils une portion ? Tous les revenus sont-ils sagement et ecclésiastiquement employés? Si vous apercevez quelque chose contre les saintes lois et la discipline de l'Eglise, vous êtes obligés à une restitution prompte : *videte ne furtivus sit: reddite.*

Voilà donc, mes frères, ce que vous devez faire promptement : examiner sur la loi de Dieu, si vous êtes obligés à restituer, et restituer sans différer; mais à qui faut-il restituer? Je vais vous l'apprendre dans la troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

La restitution supposant une injustice, il est très-certain qu'il faut la faire à ceux qui ont souffert du tort que nous avons fait, et non à d'autres.

Qu'est-ce que restituer? C'est rendre au prochain ce qu'on lui a dérobé, ou le dédommager des torts qu'il a soufferts par nos fraudes, nos conseils ; il faut donc absolument que la chose dérobée soit rendue à celui à qui elle appartenait. C'est donc ceux qui ont souffert des pertes, qui souffrent de nos injustices, qu'il faut dédommager; sans cela on viole toujours la justice, on est toujours coupable du péché qui lui est le plus opposé.

Or, de ces principes de la saine morale, j'infère que ceux qui sont coupables d'injustice, qui ont des restitutions à faire, ne sont pas libres du choix : qu'en vain ils décorent les autels, élèvent des temples au Seigneur, font des fondations pieuses et utiles, se trouvent dans les assemblées de charité, visitent les hôpitaux, répandent d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres : toutes ces bonnes œuvres ne sont point agréables au Seigneur, tant que l'injustice subsiste à ses yeux, tant qu'il voit notre frère souffrir. L'aumône doit être faite de notre fonds, et non point de celui des autres. Dieu a en horreur ces sacrifices d'une charité mal entendue, parce que les malheureux qu'on a dépouillés, opprimés, sont les victimes que l'on y immole. Ne violez pas la justice pour faire des aumônes, des fondations, et vous aurez raison d'espérer dans vos bonnes œuvres : *sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* (*Psal.* IV.)

Ici, je le sais, se présentent des difficultés lorsqu'il s'agit de restituer; c'est se dévoiler, c'est découvrir ses injustices, c'est répandre des ombres fatales sur l'éclat de sa

réputation que de restituer aux personnes mêmes qu'on a trompées, opprimées : première difficulté.

C'est quelque chose que l'on a trouvé, qu'on a gardé et que l'on possède tranquillement, parce qu'on a toujours ignoré ceux qui l'ont perdu, et qu'on ne sait à qui ces effets, cet argent appartiennent : seconde difficulté.

On voudrait restituer, mais on ne sait à qui ; on connaît ses injustices, on ne connaît point ceux qui en ont souffert. Diverses paroisses, différentes provinces ont été opprimées : ne peut-on pas y suppléer par de bonnes œuvres ? troisième difficulté.

Or, il est aisé, chrétiens, de résoudre ces difficultés, et de vous donner des décisions sûres pour vous conduire dans ces différentes circonstances ; les voici. C'est d'après les saints docteurs et sur les principes de la morale reçue par l'Eglise que je vous les donne, vous pouvez les suivre avec confiance.

Vous devez restituer aux personnes seules qui ont souffert de vos injustices, quand vous les connaissez ; rien ne peut vous en dispenser. Tout ce qui vous est permis, c'est de faire faire ces restitutions par des personnes de confiance dont vous soyez sûrs ; première règle.

Vous devez faire toutes les informations et les recherches possibles pour découvrir jusqu'aux héritiers de ceux à qui vous avez fait tort, ou ceux qui ont perdu ce que vous avez trouvé ; seconde règle.

Lorsque absolument vous ne savez à qui restituer, vous devez consulter les ministres du Seigneur les plus éclairés, les plus pieux, sur les bonnes œuvres que vous pouvez faire pour suppléer à la restitution ; troisième règle.

Voilà, mes frères, des principes de morale sûrs pour vous conduire comme il faut dans les restitutions auxquelles vous êtes obligés ; suivez-les avec confiance.

« Restituer, dit saint Thomas (2-2, quæst. 62), n'est autre chose que de rendre au prochain ce qu'on lui a dérobé, ou le dédommager des pertes qu'il a faites, des dommages qu'il a soufferts par nos fraudes ou nos conseils : *Restituere importat reddditionem illius rei quæ injuste ablata est.* » C'est le seul moyen de réparer ses injustices.

Or, les répare-t-on en faisant des aumônes, des prières, des fondations ? Non, parce qu'il n'est pas permis d'employer en œuvres de charité un bien qui ne nous appartient pas. Il faut le rendre à ceux à qui nous l'avons dérobé, parce que les personnes qui souffrent de nos injustices ont droit sur ce que nous avons, jusqu'à ce qu'elles soient dédommagées des torts que nous leur avons causés. Il faut commencer par rendre justice avant d'exercer des œuvres de charité qui vous supposent des fonds légitimement acquis ; il faut rendre avant de donner. Que vous servirait-il d'être aumônier, si vous étiez injuste ? d'être tendre envers les pauvres, et cruel envers ceux que vous avez dépouillés et peut-être ruinés ?

Vous connaissez les personnes que vous avez trompées, dont vous avez exigé des intérêts, que vous avez fait succomber sous le poids de vos chicanes, de votre crédit ; dont vous possédez peut-être les terres, les héritages ; c'est à ces personnes-là qu'il faut restituer. Quand elles seront dédommagées ; quand vous aurez rempli toutes les règles de la justice, vous serez louable sur votre propre et légitime fonds, de faire des aumônes.

C'est sur ces principes que saint Augustin décide qu'un avocat est obligé, lorsqu'il a fait perdre une bonne cause par ses chicanes, ses détours, son éloquence et de fausses citations ou interprétations des lois, à restituer aux partis qui ont perdu leur procès tout ce qui leur en a coûté, et à les dédommager de tous les torts qu'ils ont soufferts.

Saint Augustin marque tous les cas qui obligent un avocat à la restitution. On l'oblige de restituer, dit ce saint docteur : *Dicitur advocato : Redde quod accepisti*, quand il a entrepris de défendre une mauvaise cause, qu'il s'est rendu le défenseur de l'injustice et s'est chargé de parler contre la vérité pour faire disparaître le bon droit : *Quando contra veritatem stetisti ;* quand il a prêté son ministère à des hommes injustes, qu'il leur a donné des avis, des conseils pour donner au mensonge un air de vérité, ou pour fatiguer et lasser les partis par de subtiles et longues chicanes : *Iniquitati adfuisti ;* quand il a surpris l'équité et la religion des juges par de faux exposés, par la soustraction de certaines pièces décisives contre lui, par des titres, des autorités supposées : *Judicem fefellisti ;* quand il a fait triompher le mensonge et fait gagner un procès qui ne pouvait pas, selon la justice, se gagner, par des plaidoyers séduisants, par de brillants raisonnements et les seules ressources d'une éloquence vive, rapide, délicate, mais satirique, mordante ; vendue au mensonge, à l'intérêt : *De falsitate vicisti.* (S. Augustinus, epist. 54, *Ad Macedonium.*)

Or il est certain, dit saint Augustin, qu'il est obligé à restituer, et à restituer à ceux qui ont souffert de sa coupable prévarication. Il en est de même, mes frères, de tous ceux qui sont obligés à la restitution ; ils doivent la faire à ceux qui ont souffert de leurs injustices ; s'ils ne les connaissent pas, ils doivent faire toutes les recherches et les informations possibles pour les découvrir.

Dans une matière aussi importante que celle que je traite, on ne doit être tranquille que lorsqu'on a réparé tous les péchés opposés à la justice ; et on ne les répare que lorsqu'on dédommage le prochain de tous les torts qu'il a soufferts.

Est-on innocent aux yeux de Dieu, quand on ne fait point de perquisitions pour trouver ceux auxquels seuls il faut restituer ? Est-on moins coupable quand on retient ou dispose de ce qui appartient à certaines personnes, parce qu'elles ne se présentent pas,

qu'elles sont éloignées et peut-être descendues dans le tombeau? Non, mes frères, il faut avertir celles qui ne se présentent pas, et qui ignorent que nous leur devons; il faut secrètement s'informer où demeurent celles qui se sont éloignées, dans quelle province, dans quelle ville, dans quelle paroisse. Il faut chercher les véritables héritiers de celles que la mort a fait descendre dans le tombeau, afin de restituer à ceux qui ont souffert de vos injustices ou de celles de vos parents; vous ne pouvez agir autrement sans aller contre la loi de Dieu, sans avoir à vous reprocher éternellement vos injustices, quelques bonnes œuvres que vous fassiez.

Ah! que saint Louis, ce religieux monarque, était persuadé de cette vérité! Avec quelle exactitude ne s'informa-t-il pas, dès qu'il fut monté sur le trône, des injustices que pouvaient avoir commises ses prédécesseurs? Je le vois percer le voile des temps, examiner les comptes des siècles passés pour dédommager ceux qui avaient souffert des dommages, ou qui avaient été vexés et opprimés.

Je l'entends donner des ordres à des hommes sages, prudents, religieux, pour parcourir les différentes provinces de son royaume, s'informer si le citoyen ou le laboureur n'avait point fait de perte, souffert quelque dommage par les officiers de sa suite et par tous ceux qui se présentaient; je lui entends dire : Je veux que tout soit réparé : je veux que tous ceux qui ont souffert soient dédommagés et consolés.

Il ne bornait pas sa piété, comme vous voyez, à élever des temples au Seigneur, à fonder des hopitaux, à nourrir les pauvres; il savait qu'il fallait restituer et s'attacher à découvrir ceux à qui nous sommes obligés de restituer.

Il en est de même, chrétiens, lorsqu'on a trouvé quelque chose; avant même d'en disposer pour les pauvres, on doit prendre tous les moyens les plus sûrs pour découvrir ceux qui l'ont perdu; c'est la décision de saint Augustin.

Si l'on trouve quelque chose dans un chemin, dit ce saint docteur, une somme d'argent ou d'autres effets, il faut le rendre à ceux qui ont fait la perte. Mais, dira-t-on, je ne sais à qui appartient ce que j'ai trouvé : *Nescit cui.* Coupable excuse, préparée par l'avarice, quand on ne fait pas les recherches nécessaires. On ne serait pas si prompt à opposer son ignorance, si on ne voulait pas garder ce que l'on a trouvé : *Non se excusat ignorantia si non dominetur avaritia.*

A ce sujet, saint Augustin rapporte ce que fit à Milan un homme très-pauvre, mais très-pieux : *Pauperrimus, sed plane Christianus.* Il trouva, dit ce saint docteur, lorsque j'étais à Milan avec saint Ambroise, un sac d'argent : aussitôt ce pieux citoyen se représenta la loi de Dieu qu'il avait le bonheur d'observer exactement : *Memor legis.* Il était persuadé qu'il fallait le rendre : *Reddendum sciebat*, et le rendre à celui qui l'avait perdu; mais il ne le connaissait pas : *Cui redderet ignorabat;* c'est pourquoi il fit des informations, et fit annoncer et publier dans toute la ville qu'il avait trouvé une somme d'argent que l'on avait perdue : *Proposuit pitacium publice.* (S. Aug., *De verbis Apostol.*, cap. 5.)

Or, mes frères, saint Augustin proposait ce beau modèle en parlant sur la restitution; je vous le propose aussi. Quand vous aurez fait toutes les recherches dont vous êtes capables, si vous ne savez pas absolument à qui restituer, alors consultez des ministres du Seigneur, pieux, éclairés sur les bonnes œuvres que vous voulez faire pour réparer vos injustices.

La duchesse de Brabant consulta saint Thomas d'Aquin, pour apprendre de ce grand docteur, qui était la lumière de son siècle, ce qu'elle devait faire pour réparer les usures que les Juifs avaient commises dans ses terres. Cet ange de l'école lui dit : Si vous pouvez découvrir ceux qu'ils ont vexés par leurs usures, c'est à ceux-là seuls qu'il faut restituer, parce que vous devez faire ce que seraient obligés de faire ces usuriers s'ils étaient touchés et convertis. Pour remplir les règles de la justice : si vous ne pouvez découvrir les malheureuses victimes de ces usures publiques, il faut employer les biens de ces Juifs injustes, que vous avez confisqués, en des œuvres de charité dont la société puisse profiter; le tout après avoir consulté votre évêque et quelques personnes graves et éclairées.

Or, dans cette décision de saint Thomas, vous avez deux choses à observer, lorsqu'il s'agit de réparer quelques injustices. La première, employer tous les moyens possibles pour découvrir les personnes auxquelles elles ont été faites, parce que c'est à elles seules qu'il faut restituer quand on les connaît. La seconde, qu'il faut consulter des personnes habiles, éclairées, lorsqu'on ne sait à qui restituer, afin qu'aidés de leurs conseils, vous fassiez les aumônes, les bonnes œuvres les plus utiles, et les plus capables de satisfaire à la justice.

Ici, mes frères, de crainte de laisser des troubles dans les consciences, je ne veux pas finir cette instruction, sans consoler certaines personnes qui sont obligées à la restitution, qui savent à qui il faut restituer, mais qui sont dans la misère, et absolument hors d'état de réparer leurs injustices par la voie de la restitution.

Il y a des personnes, dit saint Augustin (*Macedonio pro reis*, epist. 54), qui ont fait tort au prochain, et qui sont absolument hors d'état de restituer, soit que des hommes aussi injustes qu'eux les aient dépouillés de leurs biens, soit qu'ils aient été des dissipateurs, et qu'une vie criminelle les ait fait tomber dans l'indigence : *Sive alios patiendo malos, sive male vivendo.* Alors elles n'ont point de quoi restituer : *Nec aliud habet unde restituat.* Nous ne pouvons donc pas dire à cet homme d'injustice, touché, converti ;

Restituez, rendez ce qui appartient au prochain : *Certe huic non possumus dicere, redde quod abstulisti.* Cependant désespérons-nous de son salut? Non. La volonté étant sincère, nous l'exhortons à prier, à gémir, à faire pénitence; et si sa pénitence est sincère, nous lui dirons de compter sur la clémence et les miséricordes infinies de notre Dieu.

Samuel, prêt à descendre dans le tombeau, assembla tout Israël, et leur dit : Parlez de moi devant le Seigneur; avez-vous quelques reproches à me faire? Si j'ai fait quelques torts à mes frères, je suis prêt de les réparer : *Restituam vobis;* et toute l'assemblée répondit : Vous n'avez commis aucune injustice : *Dixerunt : Neque tulisti de manu alicujus quidpiam.* (*I Reg.*, I, 12.)

Heureux, chrétiens, ceux qui peuvent tenir ce langage à la mort, dont la justice est louée hautement dans la société, ils seront introduits dans le séjour du repos éternel.

Je vous le souhaite.

SERMON XXXV.

SUR LE MENSONGE.

Noli velle mentiri omne mendacium. (*Eccli.*, VII.)

Ayez horreur du mensonge, et ne vous en permettez aucun.

Déjà vous comprenez, mes frères, combien la matière que j'entreprends de traiter aujourd'hui est importante, délicate. Rien de plus expressément défendu dans la loi de Dieu que le mensonge, et rien malheureusement de plus commun. La vérité, que le Seigneur nous ordonne d'aimer, de respecter, est tous les jours offensée, blessée, défigurée dans la bouche des hommes. On méprise les menteurs, et on ne déteste point les mensonges. On dit qu'on aime la vérité, et on la cache, on l'enveloppe. On marque une certaine horreur pour des mensonges grossiers qui nuisent à la société, et on justifie tous les autres. On dirait à entendre les chrétiens qu'il y a des mensonges nécessaires; que la charité, la prudence, la politique les exigent. On se fait une morale qui combat les principes de la morale chrétienne; et malheureusement on trouve des défenseurs qui l'autorisent par des décisions hardies, téméraires.

Or, mes frères, comme dans toute la morale que je vous ai prêchée jusqu'à présent, je n'ai suivi, comme je le devais, que les principes reçus par l'Église, je ne me suis attaché qu'au sentiment unanime des Pères; vous ne devez pas craindre de trouver dans ce discours des décisions hasardées, suite malheureuse de la sévérité ou du relâchement.

Quelle matière, chrétiens! qu'elle est importante, vaste! Il s'agit de vous développer tout le sens de la défense du Seigneur; de vous persuader qu'il n'est jamais permis de parler contre la vérité. Il s'agit de combattre une morale presque universellement reçue dans le monde; une morale fausse, dangereuse, qui justifie les mensonges que l'on fait pour se réjouir, pour rendre service, pour cacher ses affaires, pour éviter des pertes, des accidents; les mensonges que l'on fait par piété, par zèle, par charité.

Il s'agit de vous faire connaître tout le crime de ces lèvres trompeuses que le Seigneur a en abomination (*Proverb.*, XII); d'où coulent les mensonges qui en imposent, séduisent et causent souvent de grands désordres.

Il s'agit de vous inspirer de l'horreur de la dissimulation, qui, dans certaines circonstances, est un très-grand crime; de condamner les restrictions mentales, les équivoques.

Il est vrai qu'il ne faut que vous exposer la loi de Dieu et les principes de la morale chrétienne, pour vous porter à condamner la morale du monde, si vous aimez la vérité; et c'est pour y réussir que j'avance trois propositions qui partageront cette instruction. Nous devons détester le mensonge, parce que c'est un péché opposé à la vérité que nous devons aimer : première réflexion. Nous devons éviter le mensonge, parce que c'est un péché qui nous rend coupables devant Dieu et devant les hommes : seconde réflexion. Nous ne devons pas nous permettre certains mensonges, parce que rien ne peut les justifier aux yeux de Dieu : troisième réflexion. Donnez à cette matière toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est la vérité par essence; c'est pourquoi tout ce qui est contre la vérité est un crime à ses yeux. De là ce que dit Jésus-Christ aux Juifs qui le méconnaissaient et l'outrageaient : Vous n'êtes point les enfants de Dieu, mais les enfants du démon, puisque vous l'imitez en parlant contre la vérité, et ne voulant pas lui rendre l'hommage qui lui est dû : *Vos ex patre diabolo estis.* (*Joan.*, VIII.) Il a connu la vérité, mais il l'a abandonnée : *In veritate non stetit.* (*Ibid.*)

Déserteur, ennemi de la vérité, ses lèvres sont trompeuses; sa bouche ne distille plus que le mensonge : tout ce qu'il dit, tout ce qu'il montre, tout ce qu'il promet est faux, opposé à la vérité : *Non est in eo veritas.* (*Ibid.*) De son propre fonds, il ne dit jamais la vérité : *Cum loquitur mendacium ex propriis loquitur.* Il est menteur, et c'est d'après lui, par son inspiration, que les hommes offensent la vérité par des mensonges : *Mendax est.* (*Ibid.*)

Or, voilà donc, chrétiens, deux choses bien opposées, la vérité et le mensonge. La vérité qui est en Dieu, qui est Dieu même, comme il le dit dans l'Evangile : *Ego sum veritas.* (*Joan.*, XIV.) Le mensonge, qui est comme le propre fonds du démon : *Cum loquitur mendacium ex propriis loquitur.*

Ah! devons-nous hésiter à concevoir de l'horreur du mensonge? La vérité dans Dieu, le mensonge dans le démon. En disant la vérité, je parle le langage de Dieu; en parlant contre la vérité, je parle le langage du démon. Non, mes frères, nous devons dé-

tester le mensonge, pourquoi? Parce que Dieu qui est la vérité le défend, parce que Dieu qui aime la vérité le punit, parce que Dieu veut que nous disions la vérité au prochain, et que nous ne le trompions pas.

En vain dans la morale du monde ne met-on pas les mensonges au rang des péchés que Dieu défend. En vain se les permet-on, et coulent-ils tous les jours sur les lèvres des chrétiens, il n'y a point de mensonge, quelque léger qu'il soit, qui n'offense la vérité suprême ; or, pouvons-nous ne pas détester ce qui est opposé à la vérité, ce qui ne peut être suggéré que par le démon?

Je sais qu'il y a différents mensonges ; que tous ceux que nous nous permettons ne sont pas des péchés mortels ; mais sommes-nous innocents, lorsque nous consentons aux péchés véniels, et que nous nous en faisons une habitude? Ne sommes-nous point obligés de détester nos fautes les plus légères? Seront-elles même remises avant d'être expiées entièrement? Devons-nous regarder comme léger ce qui attaque la Divinité, ce qui l'offense, ce qui l'outrage? Or, tel est le mensonge ; il offense la vérité, pouvons-nous trop le détester?

Si Dieu ne défendait pas le mensonge, s'il ne le mettait pas au rang des péchés qui l'outragent, le Saint-Esprit dirait-il que le mensonge donne la mort à l'âme : *os quod mentitur occidit animam.* (*Sap.* I.) Ah! le mensonge étant opposé à la vérité, il sera toujours un péché dans la bouche d'un chrétien, et un péché qu'il doit détester.

Qu'est-ce que le mensonge? C'est, selon saint Augustin (*Lib. contra Macedonium*, cap. 11), parler contre la vérité que l'on connaît, en imposer au prochain, par des termes, des expressions qui lui font croire ce qui n'est pas. — C'est dire autrement que l'on pense, ou assurer ce qui n'est pas, ou ce que l'on sait n'être pas. (*Enchirid., de fide, spe et charitate*, cap. 22.)

Le menteur, continue saint Augustin (*Lib. de mendacio*, cap. 3), est un cœur double, parce qu'il pense d'une façon, et parle d'une autre ; son langage est trompeur, on croit que la vérité coule sur ses lèvres, et il ne profère que des mensonges. — Or, les sons de la voix ayant été formés en nous par le Créateur pour chanter ses louanges, rendre hommage à la vérité, exposer nos besoins, nous entretenir innocemment avec nos frères, former des liens dans la société, n'est-ce pas un péché que de les employer pour tromper le prochain par des mensonges arrangés avec art aux dépens de la vérité? (*Enchirid., de fide, spe et charitate*, cap. 22.)

Ah! qui doute que Dieu ne défende ce péché, dont on ne conçoit pas assez d'horreur dans le monde, si ceux qui aiment la vérité le détestent? Qu'est-il aux yeux de la vérité suprême?

Je sais, chrétiens, que tous les mensonges ne sont point marqués au même caractère d'énormité, mais je sais aussi que vous devez détester le mensonge le plus léger, parce qu'il est opposé à la vérité, qu'il l'offense et qu'il l'outrage.

Si Dieu ne défendait que les mensonges qui nuisent au prochain, que les mensonges considérables, et dans des matières importantes, il n'aurait point défendu sans distinction toute sorte de mensonge : *omne mendacium.* Or la défense du Seigneur n'en distingue aucun ; il faut donc les détester tous.

Quand il s'agirait de défendre la vérité ; d'arrêter les progrès de l'hérésie, de sauver sa vie, ses biens, son honneur ; quand le zèle, l'humilité, la piété, seraient les principes de certains mensonges, ils n'en seraient pas moins des péchés ; la loi de Dieu, la doctrine de l'Eglise les défend, comme je vous le prouverai dans la suite de ce discours ; nous devons donc les détester.

Pourquoi les peuples d'Ephraïm et de Samarie arrêtent-ils les miséricordes du Seigneur, et repoussent-ils la main qui allait les guérir? C'est que leurs iniquités, leurs crimes consistaient en des mensonges qu'il défend, et qui l'irritaient : *quia operati sunt mendacium.* (*Osee*, VII.)

L'homme outrage la vérité suprême, lorsqu'il parle contre ce qu'il pense, contre ce qui est ; lorsque ses lèvres trompeuses en imposent au prochain, et qu'il lui fait croire ce qui n'est pas.

Ne suffit-il pas, chrétiens, que je vous prouve que Dieu défende le mensonge pour que vous le détestiez? Ai-je besoin de vous présenter d'autres motifs?

Vous savez combien il est détesté dans la société, et les idées désavantageuses que l'on conçoit de ceux qui le débitent ; la haine que Dieu lui porte ne doit-elle pas encore plus vous porter à le détester, que l'opprobre même dont les hommes le couvrent?

Vous savez combien vous détestez les mensonges dans les autres, lorsqu'ils vous regardent. Vous êtes irrités quand on vous en a imposé, qu'on a surpris votre religion, abusé de votre confiance ; alors vous tracez le portrait du menteur avec toutes les couleurs qui lui conviennent, et qui peuvent en inspirer une juste horreur ; détestez donc un péché qui, en vous offensant, offense aussi la vérité suprême : un péché que Dieu défend, et punit sévèrement.

Que le mensonge irrite le Seigneur, arme son bras vengeur, fasse lancer même ses foudres dès ce monde ; que l'enfer lui soit destiné au delà du tombeau, ainsi que des supplices éternels ; c'est, chrétiens, une vérité attestée dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

Ce n'est donc pas sur la morale du monde, sur les décisions des hommes, nos idées, nos intérêts que Dieu jugera le mensonge, mais sur la loi sainte qui le condamne ; et il proportionnera les supplices décernés au menteur, aux outrages qu'il aura faits à la vérité suprême.

Parler contre la vérité, c'est parler contre Dieu ; parler contre Dieu, quel crime, et qu'il sera puni sévèrement!

Oui, mon Dieu, l'oracle de votre Prophète

s'accomplira; vous perdrez tous ceux qui parlent contre la vérité, et dont les lèvres sont souillées de mensonges : *perdes omnes qui loquuntur mendacium* (*Psal.* V.)

Sentez-vous, chrétiens, toute la force de cette expression : vous perdrez les menteurs : *perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Les hommes nous menacent quelquefois de nous perdre, mais hélas! Que peuvent-ils nous faire perdre? Des biens fragiles; une place mobile par elle-même, une réputation qui doit périr; l'estime d'un grand, sujet à l'humeur, au caprice ; notre vie même si vous voulez; mais ces pertes en comparaison de la perte de la gloire éternelle, que sont-elles? Des pertes temporelles. Ah! la perte dont Dieu menace les hommes de mensonge est bien plus terrible; il les exclut alors du ciel, il les menace de l'enfer : *perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Ne comptons pas sur la morale du monde qui est si douce, si aisée, si indulgente, lorsqu'il s'agit du mensonge, qui en autorise plusieurs sur la prudence, la politique, la nécessité. Ne nous rassurons pas sur les décisions de certaines personnes qui ne redoutent pas assez le relâchement de la morale, et qui ne suivent point les principes universellement reçus dans l'Eglise. Rougissons de ne pas mettre les mensonges au rang des péchés qui irritent le Seigneur, puisqu'il doit les punir si sévèrement : *perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Grand Dieu, si vous perdez tous ceux qui sont coupables de mensonges, que la foule des réprouvés sera donc grande! Le mensonge règne dans le commerce, dans les affaires, dans tous les états : chez les grands et les petits, les savants et les simples : il coule des lèvres de l'enfant et du vieillard : on fait des mensonges pour cacher ses affaires, réussir dans un marché, une acquisition : on en fait pour s'amuser, pour briller, pour se réjouir : on en fait par un zèle imprudent, par une piété mal entendue, par une fausse humilité. Les hommes s'en imposent, se trompent mutuellement dans leurs discours, ils ne se font plus un devoir d'être vrais, sincères, la vérité est défigurée dans leurs bouches : *diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI.)

Que deviendront tous ces hommes qui ne détestent pas le mensonge, qui l'aiment et le font perpétuellement couler de leurs bouches? Vous les perdrez, Seigneur, s'ils ne se convertissent pas : *perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Or, chrétiens, si Dieu punit si sévèrement le mensonge, parce qu'il est opposé à la vérité qu'il aime et qui seule peut lui plaire, ne devez-vous pas le détester? Doit-il couler avec tant de facilité sur vos lèvres? Devez-vous vous croire innocents quand vous proférez des mensonges qui vous paraissent légers? Où est votre foi, quand vous excusez vos mensonges, en disant qu'il ne portent point préjudice au prochain? Ne suffit-il pas qu'ils nuisent à votre âme, qu'ils blessent la vérité, la dérobent à ceux qui vous écoutent, pour être obligés de le détester? Si le mensonge n'était pas un mal, et un grand mal, Dieu le punirait-il si sévèrement? Menacera-t-il dans l'Ecriture, de perdre tous ceux qui le commettent? *Perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Saint Jean nous montre dans son *Apocalypse* un lieu de tourments et de supplices, il nous le dépeint sous l'image effrayante d'un étang de feu et de soufre que la vengeance céleste a allumé, et qu'elle entretient : il appelle ces tourments une seconde mort : *secunda mors* (*Apoc.* XXI), parce qu'ils sont préparés à ceux dont la mort temporelle a été accompagnée du péché, et qu'ils doivent durer éternellement.

Mais peut-être ces tourments ne sont préparés qu'à de grands et célèbres pécheurs, aux impudiques, aux adultères, aux voleurs, aux homicides, aux blasphémateurs, aux ennemis de la doctrine de Jésus-Christ. Non, ils sont préparés aussi, dit saint Jean, à tous les menteurs, à tous ceux qui meurent souillés du mensonge : *omnibus mendacibus.* (*Ibid.*)

Prenez garde, mes frères, je ne prétends pas abuser de ces paroles pour tirer une fausse conséquence et vous faire entendre que tout mensonge est péché mortel; je sais qu'il y en a de légers, que la précipitation, l'enjouement, le zèle font commettre, quoiqu'il ne soit jamais permis de faire ces sortes de mensonges, qu'ils soient toujours des péchés comme je vous le prouverai dans la suite; je n'ai garde de les mettre au rang de ces mensonges qui seront punis des supplices de l'enfer.

Le disciple bien-aimé parle de ces menteurs qui travaillent leurs discours pour en imposer au prochain et le tromper, qui parlent contre la vérité, l'outragent et se font un art de l'envelopper pour la combattre : c'est à tous ces hommes de mensonges que l'enfer est préparé : *omnibus mendacibus.*

Mais voici, chrétiens, un autre trait de l'Ecriture qui nous fait connaître clairement la haine que Dieu porte au mensonge; c'est la punition éclatante et terrible qui suivit de près le mensonge d'Ananie et de Saphire son épouse : toutes les circonstances sont effrayantes et doivent faire trembler ceux qui ne détestent pas le mensonge.

C'étaient de nouveaux chrétiens, zélés, et qui semblaient même marcher sur les traces de Barnabé et des autres premiers disciples de la doctrine du Sauveur, puisqu'ils avaient vendu leurs héritages pour en apporter le prix aux pieds des apôtres, et être employé au soulagement des pauvres. Quel péché commirent-ils donc pour irriter la colère du Seigneur; être frappés tout à coup par sa main vengeresse, et expirer aux pieds de saint Pierre? *Cecidit et exspiravit.* (*Act.*, V.)

Un mensonge qui ne faisait point tort au prochain, puisque ce n'était qu'une partie de leurs biens qu'ils voulaient se réserver, et qu'ils donnaient l'autre aux frères qui

étaient dans l'indigence, puisqu'ils étaient les maîtres de garder leurs héritages, comme leur dit l'apôtre saint Pierre : *Nonne manens tibi manebat, et venundatum in tua potestate erat?* (*Act.*, V.)

C'était un mensonge que l'avarice, la crainte de manquer, le désir de posséder secrètement quelque chose, d'avoir une ressource humaine, avait suggéré; mais comme le mensonge attaque, outrage la vérité suprême, il fut puni sur-le-champ par une mort subite : *cecidit et exspiravit.*

Dieu relève au chef de son Eglise le mensonge qui a souillé le cœur de ces premiers chrétiens ; il lui fait dire que, si l'on peut tromper les hommes en leur cachant la vérité, on ne peut pas lui en imposer, parce qu'il sonde les cœurs, et que ce n'est pas l'homme que l'on outrage par le mensonge, mais l'esprit de la vérité : *non es mentitus hominibus, sed Deo.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, l'exemple de la sévérité que Dieu fait éclater dès les premiers jours de l'Eglise ; c'était sans doute pour inspirer à tous les disciples du Sauveur qui se multipliaient considérablement, une juste horreur du mensonge : pour lui apprendre la haine qu'il lui porte. Aussi voyons-nous que les premiers chrétiens le détestaient, et que leurs apologistes défiaient leurs ennemis de leur prouver qu'ils en fussent coupables. Faut-il, chrétiens, que Dieu fasse éclater sa colère, lance sa foudre sous nos yeux sur quelques menteurs, pour nous faire détester le mensonge?

Détester et aimer, sont deux choses absolument opposées ; parce que l'on ne déteste point ce que l'on aime, et l'on n'aime point ce qu'on déteste. Si vous ne détestez point le mensonge, vous l'aimez donc. Or, si vous l'aimez, Dieu vous perdra, il vous exclura de sa gloire, où la vérité éternelle fait l'objet de la félicité des justes.

Tous ceux qui ne détestent point le mensonge, dit l'apôtre saint Jean, qui se le permettent et le laissent facilement couler de leurs lèvres, seront exclus pour jamais du royaume de Dieu, ils n'entreront jamais dans la Jérusalem céleste, *foris qui amat, et facit mendacium.* (*Apoc.* XXXII.)

Que cet oracle est effrayant, chrétiens! Que cette sentence est terrible! Si je ne déteste point le mensonge, j'encours la haine de Dieu, j'excite sa colère, je m'expose à ses vengeances, et à la perte d'un bonheur éternel, puisque ceux qui l'aiment sont exclus pour jamais du ciel : *foris qui amat et facit mendacium.*

En faut-il davantage pour nous porter à détester un péché que Dieu défend si solennellement, qu'il punit si sévèrement, qui en impose au prochain auquel il veut que nous disions toujours la vérité.

Saint Augustin qui a traité à fond la matière du mensonge a distingué avec une grande précision toutes les circonstances qui le rendaient grave, ou léger, mortel, ou véniel : celui qui trompait les hommes, ou celui qui ne faisait que les amuser. Nous pouvons nous en rapporter à ses lumières : on sait de quel poids sa doctrine est dans l'Eglise, les éloges que les papes et les conciles lui ont donnés.

Ce saint docteur distingue clairement ceux qui mentent pour tromper, de ceux qui mentent pour amuser et pour réjouir.

L'homme d'injustice, de mauvaise foi, le fourbe ment pour tromper celui à qui il parle, le surprendre, le faire tomber dans ses piéges, et profiter de sa confiance, de sa crédulité : *omnis fallax appetit fallere.*

Celui qui ne ment que pour amuser, réjouir une compagnie par des histoires, des anecdotes supposées, des faits faux ingénieusement inventés, pour récréer ou retracer même certains vices, certaines vertus sous des images, dans des fictions qu'une imagination vive, brillante produit, n'a point dessein de tromper, ceux qui l'écoutent, de leur faire tort, mais seulement de les amuser, de les recréer : *non autem omnis vult fallere qui mentitur.*

Et pour prouver sa distinction, ce grand docteur apporte aussitôt l'exemple des farceurs, des comédiens, des poëtes ; et prouve que le but de leurs mensonges, de leurs fictions, est d'amuser les hommes, et non pas de les tromper.

Qui ignore, dit saint Augustin (lib. II *Soliloq.*), que les comédies, les pièces de théâtres, les romans et un grand nombre d'ouvrages de poésie, sont remplis de mensonges? Quel nom donner aux fictions, aux fables? Le nom saint et auguste de vérité leur convient-il? Non, sans doute. Une imagination vive, un génie élevé, un feu poétique enfantent, produisent des histoires, des scènes qui n'ont aucune réalité : d'agréables et de brillants mensonges les rendent amusantes, et quelquefois même intéressantes : *mimi et comediæ et multa poemata mendaciorum plena sunt.* Or, il s'agit d'examiner en quoi ces auteurs sont coupables, et ceux qui vont les écouter. 1° Il est certain que, les spectacles étant proscrits solennellement par l'Eglise, les uns et les autres sont coupables aux yeux de Dieu, et qu'on ne peut, sans renverser la morale de l'Evangile, les excuser. 2° Il est certain qu'ils ne composent ces mensonges, qu'ils ne les débitent que pour amuser, récréer, réjouir les spectateurs, et non pas pour les tromper, leur faire tort : *delectandi potius quam fallendi voluntate ;* c'est pourquoi, continue saint Augustin, tous ceux qui veulent se faire une gloire d'amuser, de récréer, de réjouir les autres, ne sont jamais exempts de mensonges : *omnes fere qui jocantur mentiuntur ;* car on doit donner le nom odieux de menteurs à ceux qui feignent et débitent ce qui n'est pas : *qui fingunt aliquid : vel mendaces, vel mentientes tamen vocari nemo ambigit.* Il est vrai que ces mensonges ne sont pas aussi graves que ceux que l'on fait à dessein de tromper le prochain ; c'est pourquoi ceux qui mentent pour faire tort, sont tout à la fois coupables de mensonge et d'injustice : *fallax*

vel fallens is recte dicitur cujus negotium est ut quisque fallatur.

Or, chrétiens, si nous devons détester les mensonges qui se débitent dans les cercles ou sur les théâtres pour amuser les mondains, nous devons encore plus détester les mensonges qui se font pour tromper le prochain; parce que Dieu veut que nous lui disions la vérité.

Nous sommes obligés de les éviter pour être innocents et heureux, même dans ce monde. C'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Connaît-on la vérité? L'aime-t-on? Lui rend-t-on l'hommage qui lui est dû, quand on parle contre, qu'on l'enveloppe, qu'on la défigure, et qu'on emploie avec art toutes les paroles qui peuvent former l'édifice du mensonge?

Ah! si la vérité nous était précieuse, si nous en concevions une juste idée, si nous la connaissions, si nous pouvions dire avec le prophète : j'ai toujours fait mes délices de la vérité, je l'ai aimée dès que j'ai eu le bonheur de la connaître : *complacui in veritate* (*Psal.* XXV), le mensonge serait rare, ou plutôt il ne régnerait plus parmi les chrétiens.

Quoique la vérité soit méconnue, défigurée, outragée parmi les mondains, quelle idée conçoit-on dans la société de ceux qui ne la disent jamais, de ces personnes qui travaillent avec art le mensonge? Y sont-ils estimés, respectés? La société les aime-t-elle? Non. L'homme n'aime point qu'on lui en impose, qu'on le trompe; le menteur lui-même rougit de ses mensonges quand ils sont découverts.

De plus, mes frères, y a-t-il rien qui vous fasse plus perdre la confiance des hommes que le mensonge? Est-on cru en disant même la vérité, quand on est soupçonné de la dire rarement? Tout est suspect, tout paraît fables, mensonges, duplicité dans la bouche d'un homme accoutumé à mentir; les promesses qu'il fait, les paroles qu'il donne, les nouvelles, les histoires qu'il raconte; il faut donc éviter le mensonge pour rendre hommage à la vérité, pour vivre avec honneur dans la société, pour mériter la confiance de ceux avec lesquels nous vivons.

Evitez le mensonge, mes frères, dit saint Ambroise (Serm. 44, *in Dom. Pass.*); car comme la vérité vient de Dieu, le mensonge vient du diable; c'est Dieu qui vous fait connaître la vérité, c'est Dieu qui vous commande de lui rendre hommage, en ne disant jamais rien contre elle, en ne la cachant point. Pour le démon, bien loin d'être la vérité, il est non-seulement menteur, mais encore le père et le fabricateur de tous les mensonges, *non solum mendax, sed etiam pater et inventor mendacii.* Faites donc attention, chrétiens, que lorsque vous mentez, vous imitez le démon, vous parlez comme lui; vous vous servez des tours, des adresses, des duplicités qu'il a inventés pour tromper les hommes. Vous êtes alors un déserteur, un ennemi de la vérité; vous la connaissez, mais vous la méprisez, la cachez; votre langue ne profère que les discours que le démon vous dicte pour la combattre; alors vous êtes les disciples, les enfants même du diable, puisque vous parlez comme lui contre la vérité, puisque vous aimez le mensonge : *qui amant mendacium filii sunt diaboli.* Il devrait suffire de vous montrer l'origine du mensonge, pour vous porter à l'éviter; mais comme vous êtes faibles, et que l'occasion de mentir se présente souvent, je ne saurais trop vous dire : Aimez la vérité, soyez vrais, sincères; précautionnez-vous, craignez, redoutez le mensonge le plus léger en apparence, puisqu'il est une invention de l'ennemi de toute vérité : *cavete, fratres, mendacium.* Lorsqu'il s'agit de la vérité, une dissimulation, une duplicité sont aux yeux de Dieu des mensonges : *omnis simulatio et omnis duplicitas mendacium est.*

Le Seigneur est le Dieu de vérité : *Deus veritatis.* (*Psal.* XXX.) Le diable est le père et l'inventeur du mensonge : *pater et inventor mendacii.* A qui rendez-vous vos hommages? De qui suivez-vous la doctrine, lorsque vous mentez? Il est aisé de le connaître : c'est le démon que vous honorez, c'est sa doctrine que vous suivez : le Dieu de vérité est méconnu, offensé, outragé.

Si vous aimiez et respectiez la vérité, vous lui rendriez hommage dans toutes les occasions, vous ne la trahiriez jamais; l'intérêt, la politique, la crainte n'arracheraient jamais de votre bouche un mensonge, vous auriez même horreur de la duplicité, de la dissimulation, parce qu'elles la blessent et l'offensent toujours.

Ne dites pas, chrétiens, que ce n'est pas un péché de dissimuler, de parler autrement qu'on ne pense, de s'envelopper, et de feindre ce qui n'est pas, afin de cacher plus sûrement ce qui est; car je vous répondrai que, dans les circonstances où il s'agit de dire la vérité, où le prochain l'attend de nous, la dissimulation, la duplicité, sont des mensonges et des crimes : *omnis dissimulatio et omnis duplicitas mendacium.* Pourquoi? Parce que, dit saint Grégoire (*Exposit. moral.*, lib. XVIII, cap. 4), le mensonge est une iniquité : *omne mendacium iniquitas est.*

Tout ce qui est contraire à la vérité ne peut être juste, bon; or, quoi de plus opposé à la vérité que la dissimulation, la duplicité, que l'art de feindre ce qui n'est pas, de le faire croire, de le persuader? Et par conséquent qui peut douter que tous ces mensonges ne soient des péchés, puisqu'ils sont au rang des iniquités? *omne mendacium iniquitas est.*

Est-ce la vérité qui vous enseigne l'art de feindre, de dissimuler? Cet art dont vous vous faites gloire, dont vous savez tirer avantage pour vous cacher, vous envelopper, en imposer au prochain, l'amuser, le séduire, le tromper et le nourrir de mensonges, lorsqu'il vous écoute avec confiance? Non, sans doute; mais si vos discours ne sont point dictés par la vérité, ce que vous dites n'est donc pas vrai, dit saint Augustin (*Lib. contra*

mendacium, cap. 19) : *si hoc non docet veritas, non est verum.* Or, on ne doit jamais dire ce qui n'est pas ; c'est un crime de faire passer des fausselés pour des vérités : *si non est verum, non est dicendum ;* il n'est donc jamais permis de mentir, puisque le mensonge est ce qu'il y a de plus opposé à la vérité, et par conséquent un crime : *nunquam est igitur mentiendum.*

Pourquoi donc vous faire un art, un mérite de la dissimulation, de la duplicité, lorsqu'il s'agit de dire la vérité? Pourquoi méditer, travailler avec peine des mensonges qui vous rendent coupables aux yeux de Dieu ?

Il en coûte aux hommes, dit saint Augustin (*In psal.* CXXXIX), pour donner à leurs mensonges les couleurs de la vérité, et conserver les apparences de la sincérité, en disant ce qui n'est pas et ce qu'ils ne pensent pas : *laborant homines loqui mendacium.* Quand il faut prévenir les temps, les circonstances ; quand on entreprend d'en imposer à une personne dont l'esprit est fin, délicat, pénétrant ; quand on craint d'être démenti par des faits incontestables, des témoins éclairés, respectables, il en coûte à l'esprit, à l'imagination pour élever l'édifice d'un mensonge : *laborat qui fingit quod dicis.* Il n'y a que la vérité qui parle sans peine, elle coule sur les lèvres avec facilite ; on ne la voit pas embarrassée, on la reconnaît par sa candeur et sa simplicité : *veritas sine labore loquitur.*

Ne dites pas, chrétiens, que la dissimulation mise au rang des mensonges par les saints docteurs, est un péché véniel ; lorsqu'il s'agit de dire la vérité, de lui rendre hommage, le péché peut être plus énorme que vous ne pensez.

Quoiqu'il se trouve des circonstances où la dissimulation, le mensonge peuvent n'être que des péchés véniels, des fautes légères, dit saint Grégoire (*Expositione moral.*, lib. XVIII, cap. 4) : *quamvis non nunquam sit aliquid mendacii genus culpæ levioris*, le chrétien n'est pas innocent quand il les commet, il doit les éviter : *summopere cavendum omne mendacium.* Ceux qui craignent le Seigneur, qui aiment la vérité, qui vivent dans la piété, et tendent à la perfection, les évitent et en ont horreur : *perfecti viri summopere fugiunt.* Ils ne voudraient pas éviter les supplices temporels, se dérober à la mort dont on les menace par un mensonge, une dissimulation, une duplicité : *ut nec vita per eorum fallaciam defendatur.*

Ici, chrétiens, quel exemple se présente à mes yeux ! Qu'il rend un hommage éclatant à la vérité ! Mais aussi qu'il confond tous ceux qui ne craignent point de l'offenser par la dissimulation et le mensonge ; qu'un vil intérêt, un malheureux respect humain, peut-être l'orgueil, font parler contre la vérité qu'ils connaissent.

Je vois le vénérable Eléazar, ce fidèle israélite, qui avait soutenu la grandeur de sa naissance par l'éclat des plus belles vertus, qui avait coulé ses jours dans l'innocence et l'amour de la patrie, et qui dans une extrême vieillesse avait encore le feu, les grâces, la majesté de la jeunesse ; je vois, dis-je, ce héros de la Synagogue, ce fidèle enfant d'Abraham, voler avec allégresse au supplice, plutôt que de manger des viandes défendues par la loi de Dieu.

J'admire sa foi, son courage ; mais voici un trait qui me le rend encore plus admirable, c'est l'horreur d'une dissimulation que ses amis ont imaginée pour le dérober au supplice, et le conserver à sa nation désolée.

Ces hommes que l'amitié, l'humanité touchaient vivement, transportent secrètement le vénérable vieillard dans un lieu séparé de l'assemblée ; ils lui font servir les viandes qu'il pouvait manger selon la loi de Moïse, et, baignés de leurs pleurs, ils lui demandent en grâce de dire au prince qu'il avait obéi à ses ordres, et mangé des viandes offertes aux idoles.

Or, chrétiens, dans ce fait éclatant de l'histoire sainte, il faut remarquer trois choses : 1° il ne s'agissait pour ce Juif fidèle que d'une simple dissimulation ; on ne le forçait pas d'obéir contre sa conscience à la loi, aux ordres du prince, mais seulement de lui en imposer et de lui faire croire qu'il lui avait obéi : *Ut simularetur manducasse.* (II *Mach.*, VI.) 2° Par cette seule dissimulation, ce vénérable vieillard échappait à un supplice rigoureux : *Ut hoc facto a morte liberaretur.* (*Ibid.*) 3° C'étaient des amis anciens, des amis de cœur, des amis inconsolables qui lui donnaient ce conseil et qui le conjuraient, par l'ancienne amitié qui les unissait, de le suivre et de se conserver pour sa patrie, dont il était la gloire et la consolation : *Propter veterem viri amicitiam hanc in eo faciebant humanitatem.* (*Ibid.*) Mais que pensa Eléazar de ce conseil ? Quelle idée avait-il de la dissimulation qu'on lui suggérait ? Que répondit-il ? A quoi se détermina-t-il ? Ecoutez, chrétiens, soyez édifiés et confondus : il regarda ces amis comme des hommes touchés d'une criminelle commisération : *Iniqua miseratione commoti.* (*Ibid.*) Il regarda cette dissimulation comme un crime qui souillerait son âme, qui répandrait la honte et l'opprobre sur toute sa vie, terminerait honteusement la longueur de ses jours et donnerait un exemple de prévarication et de lâcheté à la jeunesse : *Propter meam simulationem.... et maculam atque exsecrationem meæ senectuti conquiram.* (*Ibid.*)

Il répondit hautement et sans hésiter, qu'il aimait mieux mourir que de vivre souillé d'un mensonge, d'une dissimulation : *Respondit cito dicens præmitti se velle in infernum ;* et après avoir fait cette réponse et rendu à la vérité l'hommage qui lui est dû, on le conduisit au supplice, où il consomma dans l'amour de la vérité son généreux sacrifice : *His dictis, confestim ad supplicium trahebatur.* (*Ibid.*)

Ceux qui sont animés de l'esprit de Dieu, pensent autrement que vous, mes frères, de la dissimulation ; ce n'est donc que par une coupable commisération, une lâche com[illegible]-lai-

sance, une indigne prévarication que l'on peut vous conseiller le mensonge, lorsqu'il s'agit d'intérêt, ou d'éviter des peines temporelles, que l'on peut décider en faveur de la dissimulation : *Iniqua miseratione commoti.*

Ah ! dans la société même on y vit sans honneur quand on y est connu pour dissimulé et menteur. Le mensonge répand l'ignominie sur toutes les actions du menteur; la société le méprise; le déshonneur, la confusion le suivent partout. C'est le Saint-Esprit qui nous annonce la route humiliante que s'ouvre l'homme de mensonge dès que le monde le connaît pour n'être ni vrai ni sincère.

Les mœurs des hommes de mensonge sont suspectes, dit le Sage; on n'y compte plus; le génie, la douceur, les talents, la générosité même paraissent sans gloire, dès que le mensonge règne avec les vertus morales : *Mores hominum mendacium sine honore.* (*Eccli.*, XX.)

Ils sont exposés à être couverts de honte et de confusion, dès qu'ils paraissent ou qu'ils parlent; la vérité qu'ils taisent, qu'ils cachent, qu'ils combattent, perce les nuages dont ils l'enveloppent : elle brille; on a soin de leur opposer cette lumière importune; quelle honte, quelle confusion pour le menteur, quand la vérité le désarme et le rend muet ! *Confusio illorum cum ipsis sine intermissione.* (*Ibid.*)

Saint Paul reprochait aux habitants de Crète de ne point dire la vérité : *Cretenses semper mendaces.* (*Tit.*, I.) Ce peuple, sans doute, ne regardait pas le mensonge comme un vice déshonorant, puisqu'il régnait si universellement dans cette ville, et que le nom de menteurs était donné à tous ses citoyens, et passait même en proverbe, lorsqu'il s'agissait de les caractériser : *Cretenses semper mendaces.*

Ils ne pouvaient point se plaindre de ce reproche que leur fait saint Paul, puisqu'il ne parle que d'après un de leurs prophètes, qui les connaissait sans doute : *Proprius ipsorum propheta* (*Ibid.*), et qu'il était important de prévenir Tite, son disciple, qu'il avait établi évêque, sur ce vice dominant parmi eux; aussi ce grand apôtre lui ordonne-t-il de les reprendre vivement et sans les ménager : *Quam ob causam increpa illos dure.* (*Ibid.*) Ce qui portait les habitants de Crète aux fréquents mensonges, c'était l'attachement à leurs erreurs et leur résistance à la vérité, puisque le but de l'Apôtre dans cette correction est de les soumettre à la saine doctrine de l'Eglise : *Ut sani sint in fide.* (*Ibid.*)

Or, si les hérétiques se sont déshonorés parmi ceux-mêmes qui goûtaient leur doctrine, parce qu'ils étaient assez sincères pour détester leurs mensonges; si, dans les provinces mêmes accusées d'exagérer, où les hommes, lorsqu'ils parlent, semblent vouloir élever leur naissance, leurs talents, leurs actions, aux dépens de la vérité, il se trouve des hommes sincères que des idées révoltent; peut-on espérer de vivre avec honneur dans la société, quand on y est reconnu authentiquement pour menteur?

Montrez-moi un citoyen pauvre, mais sincère, ennemi du mensonge, sur lequel on puisse compter lorsqu'il parle, parce que la vérité est toujours sur ses lèvres; il coule ses jours dans l'estime des hommes; sous les livrées mêmes de la pauvreté, il trouve des protecteurs, des amis; il est occupé, recherché, préféré à ceux qui sont plus opulents, qui ont de plus grands talents, mais qui se font mépriser et redouter même par leur inclination à mentir. C'est dans ce sens que le Sage a dit que le pauvre sincère était plus utile à la société que le riche menteur : *Melior est pauper, quam vir mendax.* (*Prov.*, XIX.)

Peut-on avoir la confiance de ses concitoyens, quand on n'évite pas le mensonge? Non. On peut en imposer à l'homme, le tromper, mais non pas toujours. Dès qu'on est reconnu pour menteur, on n'a plus la confiance de personne.

Il peut arriver, dit saint Chrysostome (*in c.* VII *Matth.*, hom. 19), qu'un menteur dise quelquefois la vérité, puisque quelquefois le démon l'a dit pour accréditer ses mensonges et pour séduire plus facilement les hommes et rendre sa victoire plus certaine. Mais en vain dit-il par intervalle la vérité, on ne le croit pas; il a perdu la confiance de tous ceux qui l'écoutent; on dit dans la société ce que le Sage dit dans les livres saints : La vérité peut-elle sortir de la bouche d'un menteur? Peut-on compter qu'un homme accoutumé au mensonge parle sincèrement, et que ce qu'il dit soit vrai : *A mendace quid verum dicitur.* (*Eccli.*, XXIV.)

Non, dit saint Jérôme (*ad Julian.*, ep. 37), puisque les menteurs sont la cause souvent du refus qu'on fait d'ajouter foi à la parole de ceux qui disent la vérité, parce qu'on n'est pas assuré de leur sincérité, les mensonges qui règnent dans la société portent des hommes à ne pas croire facilement ce qu'on leur dit : *Mendaces faciunt ut nec vera dicentibus credatur.*

Toutes ces vérités que vous sentez, chrétiens, doivent sans doute vous porter à éviter les mensonges. En voici d'autres qui vont vous prouver que vous ne devez excuser aucun mensonge. Je vais vous les développer en peu de mots dans la troisième réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Les chrétiens se font illusion lorsqu'il s'agit du mensonge; ils s'aveuglent, ils se contentent de condamner, d'éviter les mensonges grossiers, graves, qui font tort au prochain; ce n'est qu'en cela qu'ils font consister l'amour de la vérité, qu'ils se piquent d'être vrais et sincères; pour tous les autres mensonges, ils suivent une doctrine, une morale dictée, imaginée par le monde, que l'Eglise réprouve et opposée à tous les principes posés par les saints docteurs.

Selon ces faux principes sur lesquels la morale des mondains est appuyée, il y a des mensonges nécessaires, indispensables, glorieux à la religion, à la vérité, dictés par la charité, et que la bonté de Dieu récompensera; il est donc de conséquence, mes frères, de vous prouver que nous ne pouvons pas nous permettre, sans pécher, certains mensonges, sous prétexte qu'ils sont légers, qu'ils rendent service au prochain; parce que rien ne peut les justifier : ni la loi de Dieu, ni les exemples de quelques saints de l'ancienne loi, ni les circonstances qui peuvent les rendre utiles au triomphe de la vérité, aux sentiments de la piété, à la conservation de la vie de l'homme. Appliquez-vous encore quelques moments.

La loi de Dieu, qui condamne le mensonge, ne fait point de distinction : elle défend de parler contre la vérité, c'est-à-dire, de parler contre ce que l'on sait, contre ce que l'on pense, contre ce qui est, et d'en imposer à ceux qui vous écoutent, en leur faisant croire ce qui n'est pas; mais on ne trouvera dans l'Ecriture aucun texte qui autorise et justifie certains mensonges, sous prétexte qu'ils sont légers et qu'ils sont utiles.

Il est certain qu'il y a des péchés que nous appelons véniels, à raison de la légèreté de la matière, de l'intention, du défaut de consentement et de la fragilité humaine; dira-t-on que ces péchés sont permis, qu'on ne doit pas les éviter autant qu'il est possible; que l'affection à ces fautes légères est innocente, et qu'on n'est pas obligé d'en concevoir de la douleur? La doctrine qui justifie certains mensonges, sous prétexte qu'ils sont légers ou utiles, est donc une doctrine fausse, pernicieuse et contraire au précepte du Seigneur qui défend tous les mensonges sans distinction : *Noli velle mentiri omne mendacium.*

Saint Augustin, cette brillante lumière de l'Eglise, dont la doctrine est si pure, la morale si sûre, et dont les décisions doivent être d'un grand poids pour des chrétiens qui savent l'estime que l'Eglise fait de ce grand docteur et les éloges magnifiques qu'elle lui a donnés dans ses plus nombreux conciles mêmes, a traité avec beaucoup d'étendue la matière du mensonge; il n'a laissé échapper aucune des circonstances qui pourrait le justifier.

La gloire de la religion, les intérêts de la vérité, les mouvements de la charité, de la compassion, les sentiments de la piété, de l'humilité, les amusements, les enjouements de la conversation : il examine tout, il pèse toutes les circonstances; il ne passe pas même sous silence les grands biens que peut produire un mensonge léger; cependant il décide clairement qu'il n'est jamais permis de mentir, et que les plus saints motifs ne peuvent justifier le mensonge le plus léger : *Restat ergo ut nunquam mentiantur boni.* (*De mendacio ad Consentium*, libro uno, cap. 8.)

Paraissez donc ici couverts de confusion, chrétiens qui justifiez certains mensonges; opposez vos décisions à celles de ce grand docteur qui ne condamne les mensonges les plus légers que parce qu'ils sont opposés à la loi de Dieu, qui défend, sans distinction, de parler contre la vérité.

Etalez votre morale avec confiance, tant qu'il vous plaira; employez votre éloquence pour nous persuader qu'il y a des occasions où le mensonge est nécessaire. Si c'est un faux zèle qui vous anime, prouvez-nous donc que les intérêts de la religion et de la vérité dépendent d'un mensonge; que l'hérésie triomphera tant que ceux qui la combattent seront vrais et sincères, ou que pour tirer quelqu'un de l'erreur, il faut lui en imposer et lui faire croire ce qui n'est pas.

Si c'est la compassion, la tendresse qui vous arrachent un mensonge pour sauver la vie ou l'honneur à quelqu'un, prouvez-nous que le mensonge n'est pas seulement une faute légère; combattez la doctrine de l'Eglise, les principes et les décisions de tous les docteurs; car, selon la morale de Jésus-Christ, et la doctrine de saint Paul, il n'est jamais permis de faire un mal, quoiqu'il doive en résulter un grand bien.

Si c'est l'humilité qui vous porte à mentir pour cacher vos vertus, vos bonnes œuvres, éviter les éloges qu'on donne à la piété, et vous attirer la confusion dont on couvre le pécheur; prouvez-nous donc que l'humilité est opposée à la vérité, et que cette vertu tant recommandée est encore agréable au Seigneur quand elle la détruit.

Enfin, si c'est le désir de vous amuser, d'amuser les autres, de réjouir une compagnie, qui vous porte à multiplier ces mensonges que l'on appelle joyeux; prouvez-nous que ces mensonges ne sont point au moins des fautes qui égalent les paroles inutiles dont Jésus-Christ doit nous faire rendre compte à son tribunal.

Ah! mes frères, nous avons beau examiner toutes les différentes espèces de mensonges, peser les motifs, les circonstances qui semblent excuser ceux qui les commettent, dès que nous consultons la loi de Dieu, la doctrine de l'Eglise, nous sommes obligés de dire que les mensonges les plus légers sont des péchés opposés à la vérité, et que ceux qui veulent demeurer innocents ne doivent jamais les commettre : *Restat ergo ut nunquam mentiantur boni.*

En vain m'opposerait-on ici les mensonges de certains justes de l'ancienne loi, et voudrait-on abuser des éloges et des récompenses qui les ont suivis; il me sera toujours facile de vous prouver que rien ne peut justifier le mensonge le plus léger, et que tous ces exemples ne doivent pas les autoriser. C'est en suivant des principes sûrs que je me flatte de vous le prouver sans réplique.

Les saints docteurs et les plus habiles interprètes, en traitant la matière que je traite aujourd'hui, avaient aussi ces grands exemples que vous nous citez, lorsqu'ils ont tous décidé qu'il n'était pas permis de mentir

même par des motifs de charité, de zèle, de compassion; il a fallu qu'ils parlent nécessairement des mensonges d'Abraham, de Jacob, des sages-femmes de l'Egypte, de Rahab; alors il fallait ou les excuser, ou les condamner ou y trouver un mystère. Or, c'est en suivant les décisions de cette foule de grands hommes qui forme une chaîne de tradition respectable, que vous serez persuadés qu'il n'est jamais permis de mentir, quand même il devrait résulter d'un mensonge les plus grands biens qu'une âme chrétienne puisse désirer.

Abraham, en entrant dans l'Egypte, et craignant que les grâces innocentes de Sara, son épouse, ne portassent Pharaon à la lui enlever, la conjure de dire qu'elle est sa sœur: *Dic ergo, obsecro te, quod soror mea sis.* (*Gen.*, XII.) Abraham a-t-il fait un mensonge en faisant passer sa femme pour sa sœur? Le reproche que Pharaon lui fait de l'avoir trompé, semblerait le prouver; cependant on pourra l'excuser, en disant qu'elle l'était aussi selon la coutume des orientaux qui donnaient ce nom à leurs proches parentes. Alors, dit saint Augustin, ce patriarche a dit une vérité et en a caché une autre; s'il a été contre la vérité, il a fait un mensonge et commis un péché; et nous dirons que toutes les actions des saints ne sont pas saintes.

Tout ce que la mère de Jacob lui suggère pour avoir la bénédiction d'Isaac, son père, tout ce qu'il dit à ce patriarche qui le questionne pour l'assurer qu'il était Esaü, paraît à nos yeux un édifice de mensonge et de tromperie élevé avec art pour en imposer à un père mourant; mais si tout est inspiré de Dieu, si tout est mystère, alors il n'y a plus de mensonge. Jacob représente les prédestinés; Esaü les réprouvés; or c'est ce que saint Paul nous enseigne; de là les oracles qu'Isaac prononce en bénissant Jacob; la brillante image qu'il fait de sa grandeur future; l'odeur suave dont ce fils chéri de Dieu l'embaume; tout annonce un mystère et non un mensonge qui ne peut jamais être agréable au Seigneur.

A l'égard des sages-femmes de l'Egypte qui firent un mensonge à Pharaon, en l'assurant que les femmes des Hébreux ne se servaient point d'elles, parce qu'elles avaient la science de se délivrer elles-mêmes; il est certain que leur motif était bon, que c'était l'humanité qui les avait portées à désobéir à l'ordre cruel du prince qui voulait qu'elles fissent périr tous les enfants mâles en naissant, afin d'affaiblir le peuple hébreu; aussi est-il dit que la crainte du Seigneur leur inspira de l'horreur de ce commandement: *Timuerunt obstetrices Deum.* (*Exod.*, I.) Mais elles auraient dû braver les menaces du prince, et ne pas se dérober à sa colère par un mensonge.

Saint Augustin le décide, et il dit (*in Enchir. de fide, spe et charitate*, cap. 22) que c'est la commisération tendre que Dieu a récompensée sur la terre, et non leur mensonge qui fut certainement une faute. La bonté l'humanité, la tendresse les rend excusables: *Benevolentia excusat;* mais la tromperie les rend coupables: *Fallacia damnat.* Parce qu'il n'est pas permis de mentir pour sauver sa vie même.

Ce fut aussi l'humanité, la foi, qui portèrent Rahab à cacher les espions que Josué avait envoyés, et à assurer à ceux que le roi de Jéricho envoya chez elle, qu'elle ne savait pas où ils étaient; mais cette bonté, cette foi que saint Paul relève, ne justifient pas le mensonge qu'elle fit; son zèle était louable, son mensonge était une faute. Elle mérita, par sa bonté, de trouver grâce devant l'armée victorieuse de Josué, et d'échapper au glaive qui n'épargne personne; et le Saint-Esprit a soin de marquer que ce fut l'hospitalité secrète qu'elle donna aux espions du peuple de Dieu, qui fut récompensée, et non pas le mensonge qu'elle fit: *Sola Rahab vivat cum universis qui cum ea in domo sunt: abscondit enim nuntios quos direximus.* (*Josue*, VI.) On peut faire une bonne action et l'accompagner, faute de lumière et par ignorance, d'une mauvaise aux yeux de Dieu.

D'ailleurs, chrétiens, vous qui êtes éclairés du flambeau de l'Evangile, qui êtes les disciples de Jésus-Christ la vérité suprême, devrait-on être obligé de vous prouver que tout mensonge est défendu par la loi de Dieu? est-ce par ignorance que vous mentez? est-ce sur la doctrine de l'Eglise, sa morale, ses principes, que vous pouvez justifier tous les mensonges qui coulent de vos lèvres avec tant de facilité? les justifie-t-on dans la chaire de vérité, dans les écoles catholiques? les approuve-t-on dans le tribunal de la pénitence? ne vous oblige-t-on pas à les détester, à y renoncer? Ce n'est donc que sur les faux principes de la morale du monde que vous vous les permettez, que vous osez les justifier? mais êtes-vous en sûreté? non; je vais vous le prouver avec saint Augustin, en examinant les différents mensonges que l'on croit permis dans le monde.

Ceux qui aiment la vérité ne doivent jamais mentir, quand il s'agirait du triomphe d'un dogme catholique attaqué par des hérétiques, ou de ramener par ce moyen une personne engagée dans l'erreur; c'est la doctrine de saint Augustin. (*De mendacio ad Consentium*, lib. uno, cap. 7.)

Peut-on combattre dans une conférence ou dans un écrit le mensonge par le mensonge? Doit-on tromper celui que l'on veut détromper? L'Eglise catholique condamne le mensonge que l'on ferait pour découvrir l'hérésie, la dévoiler et la confondre, parce qu'il n'est jamais permis de mentir, même pour défendre la vérité, la piété: *Non est mentiendum in doctrina pietatis.* Puisqu'alors le mensonge acquiert un plus grand degré d'énormité, qu'il est un crime détestable: *magnum enim scelus genus detestabilis mendacii.* (S. Aug., *lib. de mendacio*, cap. 14 et 21.)

Que ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la doctrine catholique gémissent des

mensonges que les hérétiques se permettent pour s'accréditer aussi bien que de leurs erreurs. Il n'est pas étonnant que ceux qui inventent des erreurs, fabriquent aussi des mensonges; l'un est une suite de l'autre, dit saint Grégoire pape (*Expositione morali in Job*) : *fabricatores mendacii cultores perversorum dogmatum.* Mais que les catholiques qui professent et aiment la vérité aient horreur du mensonge qui lui est aussi opposé que l'erreur; c'est un devoir, un précepte.

Il en est de même, chrétiens, du mensonge officieux, nom que l'on donne à ceux que l'on fait pour rendre service au prochain, lui sauver son honneur, ses biens, sa vie même? Ce mensonge est toujours un péché, dit saint Augustin. Si on admet dans la morale le mensonge officieux, dit ce saint docteur : *admisso mendacio officioso;* on renverse la discipline de l'Eglise, établie sur les principes de la foi, on détruit sa doctrine qui n'enseigne que la vérité : *omnis fidei disciplina subvertitur; omnis doctrina veritatis aufertur.* » (S. Aug., *De mendacio ad Consentium*, lib. uno, cap. 8.)

Ne dites pas, chrétiens; mais il s'agit de sauver un homme caché et que l'on poursuit; mais il s'agit de sauver l'honneur à une personne. Si l'on dit la vérité à ceux qui interrogent, son crime est dévoilé, sa faiblesse est publique; mais il s'agit de la fortune d'un ami : en disant la vérité avec simplicité, il perd sa place, il est poursuivi, et il succombera dans la décision d'un procès, il sera ruiné; car voilà, dit saint Augustin, ce qui est opposé par celui qui fait un mensonge pour se justifier : *aut temporalia, aut commoda, vel propria, vel aliena veritati praponit.* (Id., *ibidem.*) Mais que lui répond l'Eglise inspirée de l'Esprit de Dieu? Ce mensonge, tout officieux qu'il est, est un péché; parce qu'étant défendu par le Seigneur, il n'est pas permis de lui désobéir; le bien que l'on se propose ne peut pas le rendre innocent.

Ne pourrait-on pas vous dire, est-ce que Dieu a besoin de vos mensonges pour empêcher le mal qu'il ne voudra pas permettre? A-t-il besoin de vos tromperies pour justifier sa conduite? *Nunquid Deus indiget vestro mendacio, ut pro illo loquimini dolos?* (*Job*, XIII.)

En parlant des mensonges officieux, saint Augustin parle aussi des mensonges joyeux; il est vrai qu'il dit que par rapport aux motifs qui les font débiter, ils peuvent n'être pas des péchés mortels; mais il assure que ce sont toujours des fautes : *duo sunt omnino genera mendaciorum in quibus non magna culpa est, sed tamen non sunt sine culpa.* C'est, dit-il, lorsque nous mentons pour rire, amuser, ou pour rendre service au prochain : *cum aut jocamur, aut ut proximis prosimus, mentimur.* (S. Aug., *in enarratione in psal.* V.)

Il est donc certain que, suivant la décision et les principes de ce saint docteur, les mensonges joyeux sont des péchés que des chrétiens ne doivent jamais se permettre.

Mais saint Augustin va encore plus loin; il assure que les mensonges que nous faisons pour répondre aux éloges que l'on donne à notre piété, à nos talents, sont des péchés. Voici son raisonnement.

Votre humilité, dit-il (Serm. 29, *De verb. Apost.*), est désagréable au Seigneur, elle l'offense, et il la réprouve : *non accipiet Deus mendacem humilitatem tuam.* Si elle était séparée du mensonge, elle lui plairait; mais le mensonge lui ôte son mérite, c'est une fausse humilité : *mendacem humilitatem.* Je vous interroge, continue ce saint docteur : je vous demande, êtes-vous juste ou pécheur? Avez-vous le bonheur de vous attacher à plaire à Dieu, ou le malheur de l'oublier et de vous égarer? *Te interrogo justus es, aut peccator?* Vous répondez, je suis un misérable pécheur : *respondes peccator;* mais prenez garde, vous faites un mensonge, si vous ne vous croyez pas sincèrement tel que vous dites, si votre cœur ne s'accorde pas avec votre bouche : *mentiris quia non quod te esse corde credis, ore dicis.* Vous étiez innocent avant ce mensonge, vous devenez coupable en le faisant : *ergo etsi non eris peccator, esse incipis dum mentiris.* La vérité demande que vous disiez avec simplicité ce que vous êtes, en rendant grâce à Dieu qui seul vous soutient dans la vertu : *veritas ipsa est ut quod es dicas.* L'humilité qui est une vertu, et le fondement même de toutes les vertus, peut-elle régner avec la fausseté, le mensonge? *Nam quomodo est humilitas ubi regnat falsitas?*

C'est ainsi, mes frères, que ce saint docteur combat tous les mensonges dans ses ouvrages. Nous devons les détester tous; nous devons les éviter tous, et nous ne devons pas en excuser, ou entreprendre d'en justifier aucun. Si nous suivons ces principes, nous jouirons avec ceux qui auront toujours aimé et toujours dit la vérité, de la béatitude éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXXVI.

SUR LES FRUITS QUE L'ON DOIT TIRER DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DE LA LOI.

Estote autem factores verbi et non auditores tantum fallentes vos metipsos. (*Jac.*, I.)

Réduisez en pratique les instructions que vous entendez, car vous vous trompez vous-mêmes si vous vous contentez, d'être des auditeurs stériles.

Je ne saurais mieux, mes chers frères, terminer cette longue mission, que le Seigneur m'a fait la grâce de remplir, qu'en vous développant tous les traits qui peuvent clairement vous faire connaître si vous avez eu le bonheur d'en profiter.

Vous savez que celui qui connaît la volonté du Seigneur et qui ne la fait pas, sera traité plus rigoureusement que ceux qui ont le malheur de l'ignorer; vous la connaissez, puisque je vous ai expliqué dans cette carrière que je finis aujourd'hui, tous ses préceptes affirmatifs et négatifs; c'est-à-

dire tout ce qu'il ordonne et tout ce qu'il défend.

Que de vérités ! Que de principes de morale ne vous ai-je pas développés ! Or, votre bonheur ne consiste pas à m'avoir écouté, mais à réduire en pratique les instructions que j'ai faites dans cette chaire de vérité; vous vous séduisez donc vous-mêmes si vous n'êtes que des auditeurs stériles : *Estote factores verbi, et non auditores tantum fallentes vosmetipsos.*

O Dieu de miséricorde, qui sondez les cœurs, et aux yeux duquel rien n'est caché ! Vous seul connaissez les dispositions de mes auditeurs; l'homme ne voit que les dehors. Pour moi, j'ai vu avec des transports d'allégresse, votre peuple s'assembler dans ce saint temple; j'ai vu les fidèles de cette paroisse (11), venir avec ardeur entendre votre ministre : *populum tuum qui hic reperitur, vidi cum ingenti gaudio*, et je leur en dois aujourd'hui marquer solennellement ma reconnaissance.

Edifié de leur exactitude, de leur piété, de leur attention; je me flatte d'avoir répandu la divine semence dans une bonne terre et qu'elle produira des fruits au centuple. J'ai planté, j'ai arrosé, daignez, Seigneur, donner l'accroissement : c'est votre grâce qui peut donner à mes discours les succès que j'attends de mes travaux. Ces chrétiens assemblés paraissent disposés à vous obéir, à vous servir; ils se le promettent dans ce moment. Conservez, ô mon Dieu, pour toujours cette volonté que vous avez fait naître dans leurs cœurs, *custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum.* Que l'esprit qui les anime aujourd'hui et qui les porte à vous honorer solennellement, et à vous obéir, les anime toute leur vie, et que jamais l'esprit du monde ne lui soit préféré : *semper in venerationem tui mens iste permaneat.* (*Paralip.*, XXIX.)

Quoique pécheur, et indigne des caractères sacrés, dont j'ai l'honneur d'être revêtu; j'ai paru comme Esdras le livre de la loi à la main; je l'ai ouvert, je l'ai expliqué en suivant la doctrine et les principes de l'Eglise catholique ma mère, à laquelle j'ai le bonheur d'être soumis et dont je respecte les décisions; et j'ai eu la consolation de voir mes auditeurs dans un religieux silence, attentifs et touchés. N'ai-je pas lieu de présumer que mes instructions produiront des fruits pour l'immortalité glorieuse?

Esdras, voulant expliquer la loi du Seigneur, profita de l'édit qu'il avait obtenu d'Artaxerxès en faveur des Juifs pour assembler le peuple. Il se plaça dans un lieu élevé, distingué et convenable à son caractère : *Esdras super universum populum eminebat.* Là, comme dans une chaire de vérité, il ouvrit le livre de la loi et l'expliqua : *aperuit librum coram omni populo*, et il eut la consolation de voir le peuple touché, converti et répandre des larmes en écoutant la lecture de la loi : *Flebat omnis populus cum audiret verba legis.* (II *Esdr.*, VIII.)

C'est avec la mission dont l'Eglise catholique m'a honoré, que j'ai paru devant vous pour vous expliquer la loi du Seigneur. Quelque opulents, quelque distingués que soient mes auditeurs, fussent même des monarques, je suis élevé dans ces moments au-dessus d'eux. Ils sont tous modestement rangés sous mes yeux pour m'écouter. Je parle dans la chaire de vérité, à la face des saints autels, en la présence de l'Agneau sans tache immolé pour nos péchés. J'annonce les volontés du Seigneur, je suis son ministre; pécheur misérable, inférieur à tous dans la société, ici je suis élevé : je parle avec cette puissance, parce que je suis apôtre, dès que l'Eglise catholique m'avoue et m'honore de sa mission. Cette élévation doit me faire appréhender la moindre chute. L'important et divin ministère que j'exerce doit me faire trembler. Je dois craindre d'être réprouvé après avoir prêché les autres. Heureux si le prédicateur et les auditeurs savent tirer le fruit que doivent produire des grâces si précieuses.

Pour vous, mes frères, vous connaîtrez si vous avez profité de toutes les instructions que vous avez entendues sur les commandements de Dieu, si vous en avez tiré du fruit : par votre amour pour la loi; par votre exactitude à observer la loi; par votre zèle à défendre la loi.

Je vous mettrai en état d'en décider dans les trois réflexions qui partageront cette dernière instruction. Appliquez-vous, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Que vous servirait-il, mes frères, d'avoir suivi exactement ce cours d'instruction sur la loi de Dieu, d'avoir goûté pendant tout ce temps les vérités qu'elle renferme, d'avoir applaudi au zèle du ministre qui vous les a développées, d'avoir même été touchés et formé des projets passagers pour votre salut; si cette loi que vous connaissez présentement dans toute son étendue n'est plus l'objet de vos affections; si elle n'est pas dans votre cœur, si vous la violez pour observer les lois et les usages du monde; si un intérêt, une satisfaction, la coupable maxime de se conformer au siècle, vous la font transgresser; si le moindre obstacle vous arrête; si vous ne l'observez que dans les préceptes qui n'humilient point l'esprit, ne gênent point la nature, ne révoltent point l'amour-propre, l'orgueil. Ah ! pourrez-vous dire que vous êtes des observateurs exacts de la loi? *Factores legis.* Non, vous n'aurez été que des auditeurs stériles : *auditores tantum.* Que vous servirait-il d'être plongés dans un océan même de lumière, si vous fermez les yeux? N'est-ce pas vous tromper vous-mêmes que de vous en tenir aux connaissances que vous avez acquises, et de ne pas passer à la pratique? *Fallentes vosmetipsos.*

(11) La paroisse de Saint-Merry à Paris, où j'ai expliqué les dix préceptes du Décalogue, étant vicaire.

L'amour de la loi doit prouver que vous avez profité de votre exactitude à écouter les vérités qu'elle renferme, et cet amour doit avoir trois caractères. Vous devez l'aimer d'un amour tendre, et y mettre toute votre affection. Vous devez l'aimer d'un amour de préférence, et lui sacrifier tout. Vous devez l'aimer malgré les difficultés apparentes de certains préceptes.

Est-ce ainsi que vous aimez la loi que vous connaissez et dont vous savez présentement tout le plan? Si vous pouvez l'assurer, vous avez profité des instructions que vous avez entendues, vous êtes heureux; des torrents de délices couleront dans votre âme, car c'est seulement à ceux, ô mon Dieu, qui aiment sincèrement votre loi, que vous faites goûter les douceurs d'un saint repos, les délices ineffables de votre présence, les suavités de votre grâce : *Pax multa diligentibus legem tuam.*

Plus l'homme est soumis, docile, obéissant à vos volontés suprêmes, plus ses jours sont paisibles et tranquilles. Vous servir, c'est régner; vous obéir, c'est remporter des victoires. Toute la nature est soumise à Adam avant sa désobéissance; toute la nature se soulève contre Adam et l'afflige après sa désobéissance.

Quel est l'homme qui a goûté les douceurs de la paix, qui a été tranquille en résistant au Seigneur, en refusant d'accomplir ses volontés : *quis restitit ei, et pacem habuit.* (*Job*, IX.)

Tout dans le premier homme s'est révolté dans le paradis terrestre même : sa désobéissance a été la source de toutes les misères; c'est d'elle que coulent ces torrents de vices qui inondent la terre. Les meurtres, les troubles, les haines, la discorde, la vengeance, les combats, les guerres; les conquérants à la tête de leurs formidables armées, les rois sur leurs trônes, ont-ils résisté impunément au Seigneur? Sa main vengeresse n'a-t-elle pas renversé ces idoles du monde? Les Antiochus, les Manassés, les Nabuchodonosor, étaient-ils paisibles? Jouissaient-ils de la paix chargés de chaînes, errants avec les bêtes dans les forêts, expirants misérablement sur les montagnes incultes?

Un de ces fameux pécheurs n'a-t-il pas avoué en mourant, qu'il était juste que l'homme reconnaisse le souverain domaine de Dieu, et lui obéisse : *Justum est subditum esse Deo.* (II *Machab.*, IX.) La transgression d'un seul précepte ne suffit-elle pas pour faire gémir la conscience? N'est-elle pas alors tout à la fois le juge, le témoin et le bourreau du désobéissant?

Oui, mon Dieu, il n'y a que le juste qui aime votre loi sainte, qui y met toute son affection, qui jouit d'une véritable paix, qui goûte les douceurs qui inondent une âme pure et soumise : *pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.)

Il met sa félicité à la méditer le jour et la nuit. On est toujours occupé de ce que l'on aime; on y pense. Comme le juste aime votre loi, il l'a toujours présente à ses yeux, il la voit avec affection, il écoute son Dieu qui parle, qui ordonne ou qui défend : il se dérobe dans le jour aux affaires du monde, il interrompt le repos de la nuit pour la méditer : *in lege Domini meditabitur die ac nocte.* (*Psal.* I)

Sa volonté est celle de son Dieu manifestée dans la loi, il n'en a point d'autre : *in lege Domini voluntas ejus.* (*Ibid.*) Aussi cet amour de la loi lui fait-il couler des jours paisibles et heureux. Il est semblable à ces arbres qui sont plantés le long des eaux, qui conservent une agréable verdure, qui portent des fruits délicieux dans la saison : rien ne l'agite, rien ne le trouble, tout lui réussit, il peut tout ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce que Dieu veut : *omnia quæcunque faciet prosperabuntur.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, pouvez-vous dire que vous avez profité des instructions que vous avez entendues sur les commandements de Dieu, si vous n'avez point cet amour pour la loi de Dieu, si vous n'y mettez point toute votre affection, si elle ne vous occupe point : si vous la perdez de vue, ne la consultez pas lorsque les lois, les usages, les coutumes du monde vous entraînent au mal qu'elle défend et vous détourne du bien qu'elle commande.

Ce ne sont pas les connaissances que vous avez acquises en écoutant l'explication de la loi, les décisions mêmes justes que vous êtes en état de donner sur ce qu'elle ordonne ou défend, qui nous prouveront que vous avez tiré du fruit de vos instructions; mais votre amour pour cette loi sainte, les affections de votre cœur.

Il faut donc distinguer entre ceux qui écoutent, et ceux qui pratiquent : les fidèles observateurs, les stériles auditeurs : *factores auditores.* La curiosité, l'envie de savoir peuvent porter à écouter exactement certains ministres de la divine parole; alors ce ne sont que des auditeurs seulement : *auditores tantum.* Or, les Juifs, les ennemis de Jésus-Christ étaient aussi ses auditeurs : ils l'écoutaient avec admiration, il leur expliquait la loi et les prophètes. Quel fruit ont-ils tiré de sa mission?

Aussi ce divin Sauveur dit-il dans une foule d'auditeurs qui l'environnaient, le bonheur ne consiste pas à entendre seulement les vérités du salut, mais à les aimer, à les réduire en pratique : *beati qui audiunt, et custodiunt.* (*Luc.*, XI.)

Mais me direz-vous, j'aime la loi de Dieu, j'y mets toute mon affection; rien de plus aisé, mes frères, que de dire j'aime; mais rien de plus rare que de prouver qu'on aime.

La plupart de nos auditeurs ne nous prouvent que trop qu'ils aiment, mais le monde, ses biens, ses plaisirs, ses honneurs; mais les succès temporels, mais des accroissements de fortune, mais les satisfactions, les amusements du siècle; lorsqu'il s'agit de tout cela, le cœur est tout de feu, il vole avec ardeur, rien ne l'arrête, rien ne le rebute, rien ne lui paraît difficile; mais prouve-t-on avec autant d'évidence, qu'on aime la loi de

Dieu, qu'elle a toutes les affections du cœur? Hélas! on n'y pense que rarement, on n'y fait presque point d'attention, le cœur ne sent rien, ne dit rien. Que sert-il donc de la connaître, d'en savoir tout le plan? Est-ce en tirer du fruit que de se rendre plus coupables, et de mériter des châtiments plus rigoureux que ceux mêmes qui l'ignorent?

David disait au Seigneur, avec confiance, qu'il aimait sa loi : *Dilexi legem tuam* (*Psal.* CXVIII) : mais il disait en même temps que tous les préceptes qu'elle renferme faisaient tressaillir son âme d'allégresse, qu'ils inondaient son cœur de délices, et le remplissaient d'une joie pure et innocente : *Exaltatio cordis mei sunt* (*Ibid.*) ; mais il y mettait tellement son affection, que tout sur la terre lui était indifférent.

Quand il parle de la loi de Dieu, il assure qu'elle a pour lui plus d'attraits, plus de charmes, plus de douceurs que tout ce qui flatte et séduit les humains sur la terre. Les plus grands trésors, les pierres les plus précieuses, les mets les plus exquis ne plaisent pas à son cœur comme les préceptes du Seigneur.

Un guerrier vainqueur, qui a gagné une éclatante victoire, qui a attaché ses ennemis à son char, et qui s'est emparé de leurs dépouilles, n'est pas plus satisfait que ce prince, lorsqu'il médite la loi de Dieu.

Ce saint roi nous apprend que les commandements qu'elle renferme faisaient le sujet de ses chants d'allégresse; qu'il en avait composé des cantiques, et qu'il les chantait pour adoucir ses peines, dissiper ses ennuis dans cette terre étrangère, cette vallée de larmes, ce lieu de notre pèlerinage : *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.* (*Ibid.*)

Enfin, David aimait la loi du Seigneur; mais quelle place occupe-t-elle dans le cœur de ce prince? Celle que Dieu demande, une place privilégiée, mais elle l'occupait, elle en avait toutes les affections.

J'ai mis votre loi dans mon cœur, ô mon Dieu! elle y règne seule; toutes les lois, les usages, les maximes du monde en sont bannis : on a beau les vanter, les accréditer, en faire l'éloge, je les regarde comme des fables; mon cœur tout entier est le trône que j'ai préparé à votre loi, et sur lequel elle reçoit mes hommages et mon obéissance : *Legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX.)

Vous connaissez présentement l'excellence, la grandeur de la loi de Dieu : l'équité, la vérité de ses préceptes; l'aimez-vous comme David? A-t-elle toutes vos affections? Vous occupe-t-elle? L'aimez-vous d'un amour tendre, d'un amour de préférence; Ah! si cela est, vous avez tiré du fruit des instructions que vous avez entendues.

L'amour est un poids qui nous entraîne toujours vers l'objet que nous aimons : tout est doux, facile à celui qui aime. On va, on vole quand c'est le cœur qui anime; c'est pourquoi le Prophète ne dit pas seulement, j'ai marché dans la voie de vos commandements, mais j'ai couru : *Viam mandatorum tuorum cucurri.* (*Psal.* CXVIII) Pourquoi ne marchait-il pas, mais courait-il, volait-il? Il nous l'apprend. C'est que l'amour de la loi régnait dans son cœur; c'est que Dieu se l'était ouvert par sa grâce et les traits de la plus tendre miséricorde : *Cum dilatasti cor meum.* (*Ibid.*)

Or, chrétiens, si vous avez été touchés des instructions que vous avez entendues : si Dieu a daigné donner à mes paroles cette onction qui touche, remue, persuade : si toutes les vérités que j'ai développées ont passé dans votre cœur en même temps qu'elles frappaient vos oreilles; vous devez donc présentement non-seulement marcher, mais courir, mais voler dans la voie des commandements du Seigneur; rien ne doit donc vous arrêter ou seulement vous retarder. Les lois, les usages, les coutumes du monde doivent être méprisées, abandonnées lorsqu'il s'agit de la loi de Dieu, êtes-vous dans ces dispositions? Vous avez profité des discours que vous avez entendus.

Or il est aisé de vous convaincre de cette vérité. Ici bien des traits frappants nous montrent ceux qui aiment la loi de Dieu, non-seulement d'un amour tendre, mais même d'un amour de préférence.

Que d'occasions, chrétiens, se présentent dans ce monde où tout est danger, écueil, où la tentation est délicate, et d'autant plus dangereuse, qu'elle ne nous attaque qu'avec les armes séduisantes que lui donnent les mondains, c'est-à-dire, les usages, les bienséances, les coutumes du siècle, les prérogatives du rang, les occupations de son état, la politesse, l'enjouement, la complaisance. Or, c'est dans ces occasions que vous devez faire éclater un amour de préférence. Donnons quelques exemples.

Que vous ai-je prouvé en expliquant le troisième précepte? Que le dimanche était le jour du Seigneur; qu'il ne nous appartenait pas, qu'il devait être sanctifié par un saint repos, l'assistance aux offices, des lectures pieuses, des entretiens édifiants. Or, avez-vous profité de ces vérités; si dans ces jours saints et sacrés vous ne faites qu'une rapide apparition dans nos temples, vous êtes occupés de vos affaires temporelles, livrés au jeu, à la table, et peut-être à de coupables plaisirs?

Je préviens votre réponse : il est bien difficile, dites-vous, d'être dans le monde, et de ne pas s'y prêter. Peut-on ouvertement choquer toutes les bienséances, se refuser à la politesse, rompre les liens de la société? Faible objection, chrétiens, coupable ressource; il est malheureusement facile de vous confondre.

Avouez-moi que la loi de Dieu doit l'emporter sur les lois du monde; que sa volonté suprême doit être préférée à la sienne; que dans l'occurrence de deux choses contraires, vous êtes obligés, sous peine de damnation, d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; que deviennent vos objections? Pouvez-vous vous justifier?

Oui, je vous avouerai qu'il ne faut pas choquer les bienséances du monde, qu'on

peut s'y prêter innocemment; mais ce n'est pas dans les circonstances où il faut, pour s'y conformer, violer la loi de Dieu. Quand on ne refuse d'obéir au monde, que pour obéir au Seigneur, et faire une chose commandée, est-on coupable? Est-on singulier? Est-on un misanthrope, un ennemi de la société? En rompt-on les liens? Non. On prouve sa foi, on est chrétien, on mérite d'être loué; cette préférence ne doit point choquer les mondains mêmes; elle ne choqua point l'assemblée des prêtres et des plus célèbres Juifs, quand saint Pierre les en fit les juges.

Vous quittez une compagnie qui veut vous occuper le saint jour de dimanche, qui veut vous le faire passer à la table, au jeu, ou dans une partie de plaisir; mais ce jour est consacré au Seigneur; il ne vous appartient pas; sa voix se fait entendre, elle vous dit : Sanctifiez ce jour, donnez-le moi tout entier; si ceux qui vous sollicitent à le profaner sont chrétiens, doivent-ils vous blâmer, de ne les refuser que pour obéir à votre Dieu? Cette préférence doit-elle leur déplaire, surtout si elle est soutenue par une vraie et constante piété?

Il en est de même, mes frères, lorsqu'il s'agit d'un précepte quel qu'il soit; lorsque vous ne pouvez goûter ce plaisir, cette satisfaction, gagner du bien, acquérir des honneurs, conserver même votre vie qu'en le violant, vous ne devez pas balancer. Dieu qui parle, doit l'emporter sur tout; vous devez préférer sa volonté à la vôtre, et lui sacrifier tous les plaisirs et les intérêts temporels.

Si vous trouvez certains préceptes difficiles, qui gênent la nature, la mettent à l'étroit, les difficultés apparentes ne doivent point vous rebuter, parce que, comme je vous l'ai prouvé en commençant la carrière que je finis, il n'y en a point d'impossibles; et si vous ne les observez pas tous, vous n'avez tiré aucun fruit de mes instructions; vous n'aimez pas la loi; vous êtes des transgresseurs de la loi.

Je dis que les difficultés que l'on se représente, lorsqu'il s'agit d'accomplir certains préceptes de la loi, ne sont que des difficultés apparentes, dont l'amour de la loi triomphe aisément.

En effet, chrétiens, l'erreur ou la délicatesse peuvent seules vous persuader qu'il y a des difficultés réelles, et alors vous êtes trompés, séduits.

L'erreur peut vous représenter certains préceptes comme impossibles dans la pratique; elle peut effrayer les fidèles, en leur traçant le portrait d'un juste abandonné de son Dieu, sans grâce, sans secours, dont tous les bons désirs, tous les efforts mêmes sont inutiles, non-seulement parce que le précepte est au-dessus de ses forces, mais encore parce que la grâce qu'il a n'est ni assez forte, ni assez puissante pour l'accomplir; mais ce n'est pas la doctrine de l'Eglise : c'est une doctrine nouvelle, proscrite, frappée d'anathème qui parle ainsi; vous devez donc la mépriser, et vous persuader que vous pouvez ce que Dieu vous commande, parce que Dieu ne commande rien d'impossible.

La délicatesse mondaine peut s'alarmer à la vue de certains préceptes qui gênent la nature, humilient l'esprit, combattent les penchants du cœur, l'amour-propre, les préjugés des mondains; mais c'est en cela qu'ils vous doivent être plus chers et plus précieux; c'est en cela qu'ils prouvent que c'est un Dieu qui commande, et par conséquent qu'ils sont divins.

Deux choses prouvent clairement que notre religion est divine : les préceptes, dont l'accomplissement est gênant, humiliant et au-dessus des seules forces de la nature, et les chrétiens fidèles qui les ont observés. Il n'y a qu'un Dieu qui pouvait donner des préceptes aussi parfaits; il n'y a que le chrétien soutenu, aidé de sa grâce, qui puisse les accomplir.

De toutes les difficultés que l'on oppose, lorsqu'il s'agit de pardonner à un ennemi déclaré, cruel, il n'y en a pas une que l'on ne puisse détruire par cette seule réponse : ce précepte est au-dessus de la nature, il révolte l'homme, il est donc divin? Des hommes semblables à nous l'ont accompli, et ont même prié pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux; l'homme peut donc l'accomplir.

Vous serez toujours, mes frères, de fidèles observateurs de la loi, si vous l'aimez; et vous aurez tiré du fruit de mes instructions, si vous l'observez. C'est la seconde preuve et la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

L'apôtre saint Jacques (*Jac.*, I) nous trace les portraits des différents auditeurs qui assistent à la lecture et à l'explication de la loi. Les uns se contentent d'écouter, les autres écoutent et pratiquent; les uns retiennent ce qu'ils ont entendu, les autres l'oublient; les uns trouvent leur bonheur dans l'accomplissement de la loi, les autres leur condamnation. Ecoutons cet apôtre; son style simple, mais céleste, nous prouve que c'est l'esprit de Dieu qui parle.

Nous ne pouvons mieux comparer celui qui entend la loi, à qui on l'a fait connaître dans toute son étendue, et qui ne la pratique point : *Auditor verbi et non factor*, qu'à un homme qui se regarde dans une glace, qui y considère tous les traits de son visage; mais qui, dès qu'il s'est retiré, qu'il n'a plus rien qui lui offre son portrait, oublie entièrement ce qu'il est et n'a plus d'idée juste de ce qu'il a vu : *Comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo; consideravit enim se, et abiit et statim oblitus est qualis fuerit.*

Voilà, chrétiens, une image bien naturelle de ces chrétiens négligents, qui ne tirent aucun fruit des instructions qu'ils entendent; heureux si elle ne vous représente pas après cette longue mission!

Il est certain que vous avez été assidus dans le saint temple pour écouter l'explica-

tion de la loi; que vous avez même édifié par votre zèle et votre attention; mais si vous êtes à présent des transgresseurs de la loi; si vous ne l'observez pas exactement; si vous en violez ouvertement et avec scandale certains préceptes, à quoi vous serviront vos connaissances? Quel fruit tirerez-vous de votre assiduité? Vous aurez été, il est vrai, des auditeurs assidus; mais vous n'en serez pas moins des trangresseurs dignes de la colère de Dieu : *Auditor verbi et non factor.*

Hélas! combien qui se sont reconnus dans le portrait que j'ai tracé de tous les différents transgresseurs de la loi : *Consideravit se!*

L'homme sans religion, l'incrédule, l'hérétique, le superstitieux, le vindicatif, l'homme sans amour, sans charité, sans entrailles, s'est reconnu en écoutant les vérités et les morales renfermées dans le premier précepte : *Consideravit se.*

Le jureur, le blasphémateur, celui qui a fait de faux serments a senti toute l'énormité de ses crimes; il n'a pu se dissimuler son malheureux état, en retraçant à ses yeux tous les péchés renfermés dans la transgression du second précepte : *Consideravit se.*

Celui qui s'applique à des œuvres serviles, aux affaires temporelles les jours consacrés au Seigneur, ou qui les profane par des débauches, des plaisirs et des amusements criminels, s'est reconnu dans l'explication du troisième précepte; il a peut-être gémi en voyant qu'il était un perpétuel profanateur du jour du Seigneur : *Consideravit se.*

Les parents sans piété, sans religion; les enfants sans respect et sans obéissance; les maîtres durs et scandaleux; les domestiques débauchés et infidèles se sont reconnus lorsque j'ai parlé de leurs devoirs indispensables en expliquant le quatrième précepte; ils ont vu l'énormité de leurs crimes et les châtiments qu'ils méritent tracés par l'Esprit-Saint; ils n'ont pu se méconnaître : *Consideravit se.*

En vous montrant les suites funestes de la colère, de l'envie, de la médisance, des duels, de l'homicide, combien qui se sont reconnus coupables de ces péchés, et qui ont peut-être gémi d'y être sujets : *Consideravit se!*

L'impudique a reconnu les caractères odieux de sa honteuse passion; il s'est reconnu dans la peinture des funestes progrès de la volupté, dans la honte, les scènes tragiques qui l'accompagnent; il a tremblé en voyant qu'elle retraçait l'enfer et qu'elle y conduisait : *Consideravit se.*

L'homme d'injustice a entendu condamner ses fraudes, ses adresses, ses rapines, ses vols; il a compris la nécessité de restituer, il y a pensé, il en a peut-être formé le projet : *Consideravit se.*

L'homme de mensonge s'est reconnu coupable; il a vu dans la loi, comme dans un miroir fidèle, que la doctrine de Jésus-Christ n'en justifiait aucun : *Consideravit se;* mais l'instruction finie, cet auditeur sort du saint temple, se livre au tumulte du monde : *Abiit;* et il ne tarde pas à oublier les vérités qu'il a entendues, les projets qu'il a formés et le danger même auquel son âme est exposée : *Et statim oblitus est qualis fuerit.*

Il n'en est pas de même des auditeurs fidèles qui méditent la loi avec amour, qui en écoutent l'explication pour s'y conformer et l'observer exactement : *Qui perspexerit in legem, et permanserit in ea;* ils n'oublient jamais les vérités qu'ils ont entendues, et ils les pratiquent fidèlement : *Non auditor obliviosus; sed factor operis.* Ah! de tels auditeurs sont heureux; la fidèle observance de la loi leur procurera des jours paisibles et une gloire immortelle : *Hic beatus in facto suo erit.*

Si vous avez tiré du fruit de nos instructions, chrétiens, vous serez du nombre de ces auditeurs heureux; si votre exactitude à observer la loi est sincère, édifiante et généreuse, vous vous sanctifierez, vous édifierez vos frères, vous surmonterez tous les obstacles.

Qu'est-ce donc qu'un observateur fidèle de la loi de Dieu? C'est un homme qui l'aime, qui la médite, qui la consulte, qui y conforme ses démarches, ses actions, ses discours, à qui elle sert de plan pour sa conduite. Tel était David : or, un tel chrétien est heureux dans cet amour, ce respect, cette observance de la loi. Partout où il se trouve, où il paraît, il édifie, il se sanctifie et sanctifie les autres : *Hic beatus erit in facto suo.*

Si la Providence, le devoir, la nécessité l'obligent de demeurer avec les ennemis de la loi, ou avec ceux qui la transgressent, l'amour de la loi le suit, l'accompagne; il gémit des trangressions; il ne s'en rend pas coupable. Il suffit que Dieu parle, il obéit; il ne consulte ni son inclination, ni ses intérêts temporels, ni les coutumes, ni les usages du monde. Il sait que son salut est absolument attaché à l'observance de la loi : il en est dans tous les temps, dans tous les lieux, un fidèle observateur.

Son exactitude à observer la loi est sincère, parce que la loi est dans son cœur. S'il en parle, s'il l'oppose aux mondains qui racontent leurs fables, leurs coutumes; s'il est religieusement attaché à tout ce qu'elle ordonne, s'il s'éloigne de tout ce qu'elle défend, si, comme Josué, il met tout son bonheur, toute sa gloire, à n'en pas violer un seul point : ce n'est pas une preuve d'ostentation, une régularité pharisaïque, c'est un désir sincère de plaire à Dieu, d'opérer son salut; il sait que Jésus-Christ n'a point demandé autre chose au jeune homme de l'Evangile, pour obtenir le royaume des cieux et entrer dans la société des saints qui jouissent de l'immortalité glorieuse.

En traçant ici, mes frères, le portrait du fidèle observateur de la loi, ai-je le bonheur de tracer le vôtre? Vous reconnaissez-vous? Sondez vos cœurs : si vous pouvez dire avec cet homme opulent, distingué par son rang : J'ai observé exactement tous les points de la loi du Seigneur; dans ma jeunesse même, je ne suivais point d'autre

plan, j'y conformais mes actions : *Omnia hæc custodivi a juventute mea.* (*Luc.*, XVIII.) On n'aura plus, aussi bien qu'à ce jeune prince, que des conseils de perfection à vous donner, parce que vous marchez dans la route du ciel; pour votre sanctification, l'observance exacte de toute la loi est absolument nécessaire : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Si l'on vous demande quelque chose de plus, ce ne sera qu'autant que l'on vous verra des dispositions pour la perfection; on vous demandera si vous voulez y tendre, alors ce ne sera plus un précepte, mais un conseil : *Si vis perfectus esse.*

Que me répondez-vous, chrétiens? Ah! il me semble entendre les reproches que votre conscience vous fait; il me semble voir toutes ces transgressions qui la font gémir. Vous avez été des auditeurs assidus de la loi; mais vous en avez été aussi de coupables prévaricateurs. La moindre occasion, le moindre intérêt, la moindre satisfaction vous ont fait violer un précepte. Le péché qui a souillé votre âme, semble être le seul fruit que vous ayez retiré de nos instructions sur la loi.

D'où vient, mes frères, cette malheureuse facilité avec laquelle vous violez un précepte? Le voici. La loi ne vous est pas assez précieuse, vous ne la consultez pas assez, vous ne marchez pas à sa lumière. Il n'est pas étonnant que vous fassiez des chutes si fréquentes.

Le Prophète disait que la loi du Seigneur était la lumière qui guidait ses pas et le flambeau qui l'éclairait dans toutes ses démarches; aussi, malgré son humilité, assurait-il qu'elle l'avait élevé au-dessus des plus grands politiques, des savants qui enseignaient les sciences humaines, et de tous ceux qui avaient blanchi dans l'étude des lois, des usages et des coutumes du monde; qu'elle l'avait éloigné des sentiers de l'iniquité et fait triompher de tous les piéges que les pécheurs tendaient à sa vertu,

Et vous, vous ne consultez pas la loi, mais le monde, ses oracles, ses décisions; mais toutes les coupables maximes qu'il a accréditées; mais vos inclinations, votre fortune. Ah! il n'est pas étonnant que vous ne soyez pas un exact observateur de la loi de Dieu; que l'exactitude dont vous vous piquez ne soit pas sincère, et que vous soyez un sujet de scandale à ceux que vous devez édifier, par vos coupables prévarications.

Dans quelque état que vous soyez, mes frères, pouvez-vous violer un seul précepte sans scandaliser les témoins de vos infractions? Eh! que de témoins n'avez-vous pas de vos actions! Que de personnes qui vous examinent, qui éclairent! Ces amis, ces enfants, ces domestiques sont-ils bien édifiés, lorsque vous violez un précepte du Seigneur en leur présence? Quelle force n'aura pas sur eux votre exemple! A quel danger ne les exposez-vous pas! Peuvent-ils vous approuver sans être coupables? Peuvent-ils vous imiter sans se perdre éternellement avec vous?

Quel fruit porterez-vous dans vos familles de toutes les instructions que vous avez entendues, si on vous y voit sans attention, sans délicatesse, sans scrupule pour l'observance de la loi? Avez-vous oublié la peinture odieuse que j'ai faite de ces parents, de ces maîtres qui veulent être obéis et qui n'obéissent pas au Seigneur? Et si vous ne l'avez pas oubliée, pourquoi ne tremblez-vous pas lorsque vous donnez à vos enfants ou à vos domestiques, le coupable exemple d'une infraction publique de la loi?

Ah! je le dis avec douleur, et dans l'amertume de mon cœur : la foule des infracteurs scandaleux de la loi du Seigneur se grossit tous les jours. Malgré la connaissance de la loi, malgré les instructions que l'on entend sur la loi, malgré ses lumières, presque tous les parents et les maîtres chrétiens transgressent les préceptes du Décalogue, et enseignent, par leurs pernicieux exemples, les autres à les transgresser. Aussi je les vois, ces prévaricateurs audacieux des ordres du Très-Haut, et j'en gémis, j'en sèche de douleur avec le Prophète : *Vidi prævaricantes et tabescebam.* (*Psal.* CXVIII.)

Où sont les parents qui forment des Tobies, des Susannes à la piété par leur amour et leur zèle pour la connaissance et l'accomplissement de la loi? Il y en a, mais ils sont rares. Ce sont les prévaricateurs qui forment la foule : ceux qui ne parlent à leurs enfants que des lois, des usages et des bienséances du monde; ceux qui exigent avec sévérité qu'ils s'y conforment, et qui ne leur donnent pas lieu de douter qu'ils les préfèrent à la loi de Dieu. Je les vois, ces prévaricateurs scandaleux de la loi de Dieu, à la tête d'une nombreuse famille, d'une foule de domestiques, et je gémis, je sèche de douleur : *Vidi prævaricantes et tabescebam.*

Vous transgressez la loi, vous vous rendez coupables d'un péché et d'un péché mortel; vous la transgressez sous les yeux de vos enfants, de vos domestiques, de tous ceux qui dépendent de vous, sur lesquels vous avez une sorte d'autorité, qui vous examinent, et auxquels vous pouvez difficilement cacher vos actions. C'est un péché de scandale, un mauvais exemple qui séduit, qui entraîne; vous avez des imitateurs de vos infractions; leur péché sera aussi le vôtre.

Une exactitude édifiante à observer la loi touche, persuade ceux même qui l'oublient et la transgressent; on savait que David aimait la loi du Seigneur, une observance exacte le prouvait; toute sa cour était composée de fidèles observateurs des préceptes du Seigneur; tous ses officiers, tous ceux qui le servaient, servaient aussi le Dieu qu'il adorait et auquel il obéissait; il était le modèle des observateurs de la loi; il était l'ennemi de ceux qui la violaient, ils devenaient indignes de le servir, ils étaient exilés de sa cour.

Pourquoi donc les grands ne craignent-ils pas de scandaliser lorsqu'ils violent publiquement la loi du Seigneur? Le cortége de leur domestique est nombreux; tous leurs pas sont éclairés; ils peuvent rarement se dé-

rober aux yeux de ceux qui les environnent; et pour ne donner ici qu'un exemple de leurs scandaleuses infractions, on les voit le jour consacré spécialement au culte du Seigneur, dans le sein de la mollesse une partie du jour, et l'autre livrés à la table, aux jeux, aux spectacles et quelquefois même supprimer la rapide apparition au sacrifice que le respect humain leur fait faire pour conserver, comme ils le disent eux-mêmes, les dehors de la religion. Or, quel exemple pour cette foule de domestiques! quelle voie large ouverte à ceux qui n'ont point de piété! quels gémissements ne poussent pas ceux qui craignent le Seigneur!

Vous profanez les jours consacrés au Seigneur, pères et mères; les jurements, les médisances, les mensonges, les paroles sales, obscènes, coulent de vos lèvres; les injustices, les intempérances souillent votre âme; voilà des péchés contre les préceptes du Seigneur; mais vous les commettez sous les yeux de vos enfants à qui vous devez l'exemple, que vous devez porter à la vertu; voilà des péchés qui auront des suites terribles! Ah! si vous n'êtes pas assez édifiants pour faire aimer la loi de Dieu à vos enfants, comment serez-vous assez généreux pour surmonter tous les obstacles?

C'est dans les circonstances où l'observance de la loi trouvait de plus grands obstacles, qu'a brillé le courage des fidèles observateurs; c'est alors qu'ont éclaté leur amour, leur respect pour les préceptes du Seigneur.

Si l'exactitude dont vous vous piquez, chrétiens, ne surmonte pas tous les obstacles, si Dieu n'est pas obéi lorsqu'il parle, parce qu'il faut vous gêner, sacrifier un intérêt, un plaisir, déplaire au monde, s'exposer même à ses disgrâces, et peut-être à la mort; vous n'avez conçu que de fausses idées de la loi de Dieu; vous n'avez point profité des instructions que vous avez entendues; vous ignorez encore qu'il faut que tout cède à la voix du Tout-Puissant, et qu'il ne faut ni raisonner, ni balancer, mais obéir quand il commande.

Quel est votre mérite si vous n'observez la loi que lorsqu'il ne faut pas vous gêner, ni faire aucun sacrifice? Si vous n'êtes fidèles que lorsque vous n'êtes point éprouvés et qu'il n'en coûte rien à votre repos, à votre fortune? Pouvez-vous dire que votre exactitude est généreuse, qu'elle surmonte tous les obstacles et brave toutes les menaces?

Ah! que d'obstacles s'opposent à l'observance de la loi dans le monde! Ses coutumes, ses usages, ses maximes, ses bienséances, ses biens, ses honneurs, ses plaisirs, ses caresses, ses mépris, ses menaces causent toutes ces infractions de la loi, dont nous gémissons de nos jours.

On se laisse entraîner par le torrent de la coutume; on se prête trop aux bienséances, aux usages du siècle; on veut devenir opulent, distingué, heureux sur la terre; on appréhende d'être tourné en ridicule si on ne fait pas comme les autres; on craint de perdre un emploi lucratif, de déplaire à un protecteur puissant; de se préparer des exils, des prisons et peut-être des supplices si on obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes, lorsqu'ils commandent ce qu'il défend. De là, cette foule de prévaricateurs dans des temps difficiles, délicats, lorsqu'il s'agit de sacrifier sa fortune, son repos ou même sa liberté.

Ce n'est pas ainsi, ô mon Dieu, que vos fidèles serviteurs, que tous ces héros, soit de la synagogue, soit de l'Evangile, que votre divin Esprit loue si magnifiquement, ont abandonné la loi, lorsqu'on ne pouvait l'observer qu'aux dépens de sa liberté, de sa vie même. Leur exactitude généreuse à l'observer a brillé dans les plus grands dangers et les plus cruelles persécutions.

L'incomparable Judith, cette veuve respectable, viola-t-elle la loi sous la tente même d'Holopherne, et en séparant ce qu'il y a de divin et de merveilleux dans l'action que l'Esprit-Saint lui inspire, n'admire-t-on pas encore sa généreuse exactitude à l'observer, lorsqu'il s'agit de manger avec ce guerrier enflé de ses succès?

Joseph conserva-t-il son innocence, sans braver les caresses et les menaces d'une femme embrasée d'un feu impur? N'est-ce pas parce qu'il se rappela le précepte du Seigneur, qu'il lui fit cette réponse admirable : Ah! non-seulement je ne veux pas, mais même je ne peux pas consentir à vos criminels désirs; j'offenserais mon Dieu qui me le défend, et j'abuserais de la confiance d'un maître qui me distingue et me chérit : *Quomodo hoc possum malum facere, et peccare in Deum meum?* (*Gen.*, XXXIX.) Joseph fut chargé de fers, jeté dans une obscure prison, mais il y descendit innocent; Dieu y accompagna ce généreux observateur de sa loi.

Tobie dans la captivité n'était-il pas exposé, en bravant l'édit du prince, qui lui défendait d'exercer la charité, et d'ensevelir les morts? Cependant ce pieux Israélite cessa-t-il l'œuvre de Dieu? Ses propres parents ne lui représentèrent-ils pas inutilement les dangers auxquels il s'exposait.

Que d'obstacles ne trouvèrent pas à l'accomplissement de la loi de Moïse, Esther à la cour d'Assuérus, les trois jeunes Hébreux à celle de Nabuchodonosor? Cependant n'y furent-ils pas toujours des exacts et généreux observateurs des préceptes du Seigneur? En violèrent-ils un seul? Y donnèrent-ils même atteinte?

Que dirai-je des généreux Machabés et du vénérable Eléazar? N'est-ce pas prouver leur généreux et héroïque attachement à la loi, que de dire avec le Saint-Esprit, qu'ils n'ont été condamnés à de cruels supplices, que parce qu'ils n'ont pas voulu violer un seul précepte de la loi : *Noluerunt infringere legem Dei sanctam et trucidati sunt* (*I Mach.*, I, 66.)

Où est donc, chrétiens, votre attachement à la loi, votre exactitude, votre générosité, si vous ne lui sacrifiez rien, si vous ne surmontez aucun obstacle, si vous obéissez au

monde préférablement à Dieu, si vous vous gênez pour suivre ses usages, si vous savez plier, ramper, dévorer les ennuis, les rebuts; supporter les lenteurs, surmonter tous les obstacles pour lui plaire, vous avancer; et si le moindre obstacle, une difficulté, une perte, une disgrâce, vous arrêtent et vous font transgresser un des divins préceptes? Ah? bien loin d'être des exacts observateurs de la loi, lorsque vous en violez un seul précepte, j'ose assurer, d'après l'apôtre saint Jacques, que vous violez toute la loi même.

Quel fruit retirent donc de la connaissance de la loi, des chrétiens qui ne l'observent que lorsqu'elle ne les gêne pas? Auront-ils du zèle pour la défendre, la faire observer? Non. Cependant ce zèle est nécessaire; il prouve qu'on a profité de la connaissance de la loi, comme je vais vous le prouver dans la troisième et dernière réflexion que j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

Quel zèle doit s'allumer dans le cœur d'un chrétien, à la vue du grand nombre des prévaricateurs de la loi sainte? Peut-on dire qu'on aime Dieu, quand on le voit désobéi, et ses ordonnances méprisées, sans en être touché, sans gémir, faire éclater son zèle, employer son autorité?

Le zèle de David pour la loi de Dieu le faisait sécher de douleur, parce que ses ennemis affectaient d'oublier ses commandements. Des torrents de larmes coulaient de ses yeux, parce qu'il les voyait transgresser publiquement.

Ah! c'est faute de zèle que les transgresseurs de la loi sainte sont si tranquilles, et semblent même se faire gloire de désobéir au Très-Haut: que leurs cœurs ne s'inclinent pas vers l'observance de la loi. On ne prie point pour eux, on ne les reprend pas, on ne les punit pas. S'ils avaient des châtiments à redouter sur la terre, lorsqu'ils méprisent les volontés de Dieu, comme ils ont à redouter les peines attachées à l'infraction des édits des souverains, le nombre des transgresseurs ne serait pas si grand.

On verrait régner un zèle éclairé, prudent, ferme. Tous les prévaricateurs auraient des apôtres. Le zèle éclairé dissiperait l'ignorance de ceux qui ne connaissent point la loi. Le zèle prudent gagnerait ceux qu'elle gêne, qu'elle révolte. Le zèle ferme punirait ceux qui la méprise.

C'est à vous, rois de la terre; magistrats, juges dépositaires de leur autorité, à faire observer la loi de Dieu, comme vous faites observer les lois humaines; à faire exécuter ses volontés, et à punir ceux qui lui résistent.

Chargés de contenir ces peuples innombrables, soumis au souverain, de faire exécuter ses édits, de lui faire rendre l'obéissance qui lui est due; de quels malheurs n'êtes-vous pas menacés pour l'éternité, si les prévaricateurs de la loi de Dieu sont tranquilles, si les infractions les plus scandaleuses n'allument pas votre zèle, et ne vous dictent pas des arrêts rigoureux. Le prince tient son autorité de Dieu; il doit l'employer pour le faire servir, et exécuter ses volontés suprêmes.

L'ignorance des commandements de Dieu ne peut pas excuser ceux qui les violent, puisqu'il est nécessaire au salut de les connaître, et qu'on est obligé de les savoir, sous peine de damnation; or, quoi de plus capable d'exciter le zèle, je ne dis pas seulement des ministres des autels, des prédicateurs, des missionnaires, mais des pères et mères, des maîtres et maîtresses, des supérieurs, des magistrats, des souverains mêmes, que cette foule d'hommes rachetée du sang de Jésus-Christ, plongée dans une profonde ignorance, à qui la loi de Dieu est inconnue, et qui ne gémit point de ses transgressions, parce qu'elle ignore ce que Dieu ordonne et ce qu'il défend.

Faites éclater votre zèle pour la loi de Dieu, mes frères, vous qui la connaissez, qui avez suivi exactement l'explication que j'ai faite des commandements qu'elle renferme. Si ce n'est pas comme nous dans la chaire de vérité, faites-les éclater dans vos familles; rassemblez vos enfants, vos domestiques, tous ceux qui vous sont soumis; ouvrez le livre de la loi, faites-leur distinguer ce qui est commandé et ce qui est défendu; qu'ils vous voient touchés, pénétrés de respect pour cette loi sainte, et qu'ils apprennent de vous que la mort est préférable à la transgression d'un seul précepte.

Faites éclater votre zèle pour la loi, en vous gênant, en sacrifiant même certains intérêts, pour envoyer exactement ceux qui vous sont soumis, aux ministres chargés de l'instruction de la jeunesse.

Le jeune Tobie et la chaste Susanne furent des modèles de vertu, de sagesse, parce que leurs parents les avaient instruits de la loi du Seigneur, et qu'ils n'ignoraient aucun de ses préceptes.

Et vous, grands du monde, qui avez des terres, des domaines; ne vous contentez pas d'avoir du zèle pour soutenir vos droits, faire valoir vos prérogatives; ayez-en pour l'observance de la loi, distinguez les besoins, procurez des apôtres, des missionnaires à vos vassaux; secondez le zèle d'un pasteur, lorsqu'il ne peut pas suffire seul à l'instruction d'un grand peuple. Il est plus aisé d'instruire les ignorants que de gagner les mondains que la loi gêne. C'est lorsqu'on parle aux mondains, que la loi gêne, révolte, qu'il faut un zèle prudent.

Il y a des caractères souples et soumis qui se rendent aisément, qui accordent tout facilement, et que la négligence, plus que la résistance, rend des infracteurs de la loi.

Ah! qu'un zèle prudent sait profiter de cette docilité, quand c'est l'amour de la loi qui le fait naître dans le cœur! Que de sérieuses réflexions ne peut-on pas faire sur cette complaisance à déférer à la volonté des autres!

Quelle différence entre un Dieu qui commande et un homme qui parle? Pourquoi se fait-on une gloire de ne point résister à la

volonté d'un ami, d'un protecteur? Pourquoi ne rougit-on pas, et ne tremble-t-on pas en résistant à la volonté du Très-Haut? Est-il moins nécessaire d'être soumis à Dieu qu'aux hommes? Que nous servira-t-il que le monde loue notre docilité, si Dieu punit notre désobéissance? De faire les délices de la société sur la terre, si les supplices de l'enfer font notre malheur dans l'éternité.

Un caractère souple et soumis se rendrait à ces réflexions. C'est au zèle prudent qu'il est donné de les employer pour l'honneur de la loi.

Il y a des caractères sensibles, délicats, portés aux plaisirs. Ils négligent la pratique des commandements, parce qu'elle les gêne, les humilie. Certains préceptes surtout les révoltent, leur paraissent au-dessus des forces de l'homme; il n'appartient qu'à un zèle prudent de parler à ces infracteurs. Pourquoi? Le voici, chrétiens.

La prudence leur représentera que les lois du monde sont plus gênantes, plus humiliantes que la loi du Seigneur; elle leur exposera tout ce qu'ils font pour le monde, ces peines qu'ils dissimulent, ces chagrins qu'ils dévorent, ces rebuts qu'ils essuient, ces lenteurs qu'ils supportent. Elle leur montrera ces femmes gênées sous le poids de leurs brillantes parures; ces clients qui languissent à la porte des juges; ces ambitieux qui rampent dans les appartements des grands; ces politiques qui dissimulent leur haine, et caressent leurs ennemis; ces courtisans qui sacrifient leur goût, leurs inclinations aux volontés du prince; est-il bien difficile après de conclure que la loi de Dieu ne paraît dure, impraticable que parce qu'on n'aime pas Dieu comme le monde; les biens éternels comme les biens terrestres?

A moins qu'on n'ait affaire à des caractères durs, révoltés ouvertement contre la loi de Dieu, on réussira; car, pour ces derniers infracteurs, il faut un zèle ferme.

Nous voyons le zèle de la loi transporter d'une sainte colère, les Mattathias, les Phinées, les Judas Machabée : armer d'un glaive ces généreux Israélites soumis au Dieu de leurs pères.

Nous voyons les Job, les Samuel gémir des désobéissances des infracteurs : pleurer leurs transgressions et offrir des sacrifices à Dieu pour expier leurs péchés et apaiser sa colère irritée. J'admire le zèle des premiers, je le loue avec le Saint-Esprit qui en a fait de pompeux éloges dans les Livres saints; mais je ne vous le propose point pour modèle.

C'est à ceux qui ne portent pas en vain le glaive que Dieu leur a donné pour punir les méchants, à faire éclater ce zèle ferme, lorsqu'il s'agit des supplices décernés par les lois aux criminels. C'est à vous de gémir, de prier; votre zèle serait blâmable s'il allait plus loin : il faut avoir l'autorité pour empêcher le crime par la voie des punitions et des supplices.

Mais, où la fermeté de votre zèle doit-elle éclater pour l'observance de la loi? Le voici. Dans votre famille, à la tête de vos domestiques; dans les terres où vous avez des vassaux, des droits, des officiers de justice; alors ne mollissez pas : qu'une lâche complaisance ne vous fasse pas tolérer les infractions; décernez des châtiments, des peines aux infracteurs, c'est une obligation pour vous.

Il ne suffit pas de reprendre mollement des enfants qui violent sous vos yeux un précepte du Seigneur, et que vous voyez sans respect pour la loi; ce serait imiter le grand prêtre Héli que Dieu punit sévèrement, parce qu'il se contenta de dire à ses enfants : Vous faites mal, vous péchez, vous offensez le Seigneur. Il faut les punir, les châtier selon leur âge, leurs lumières et la connaissance qu'ils ont du mal qu'ils commettent.

Il ne suffit pas de reprendre des domestiques jureurs, emportés, ivrognes, impudiques, sans religion; il faut les renvoyer dès qu'ils ne se corrigent pas.

Il ne suffit pas à un seigneur de paroisse de vouloir le bien; il faut qu'il le fasse faire autant qu'il est en son pouvoir. Il ne suffit pas qu'il fasse publier les déclarations de nos rois, sur la sanctification des fêtes et des dimanches; il faut qu'il les fasse observer.

Il ne suffit pas qu'il ait des officiers de justice, il faut qu'il s'informe s'ils sont pieux, intègres, vigilants : si les cabaretiers et tous ceux chez lesquels se commettent les infractions scandaleuses qui profanent les saints jours, ne les gagnent point et ne les engagent point par quelques appas à négliger la police, ou à fermer les yeux sur les abus qu'ils aperçoivent.

Ah! si le zèle de la loi régnait dans le cœur de tous ceux qui ont de l'autorité, la foule des infracteurs diminuerait bientôt.

Mon zèle ne suffit pas cependant, chrétiens; heureux si le Seigneur l'a allumé aussi dans vos cœurs. C'est ce zèle de la loi sainte qui n'a que Dieu en vue, qui produira tout le fruit que je me suis proposé, en vous expliquant ses commandements : *Zelus Domini faciet istud.* (*Isai.*, XXXVII.) C'est ce zèle saint qui vous fera aimer la loi, qui vous la fera observer, qui vous la fera défendre et qui vous fera mériter la vie éternelle et bienheureuse, promise aux fidèles observateurs des commandements. Je vous la souhaite.

SERMONS

CHOISIS

SUR LES ÉVANGILES DE TOUTE L'ANNÉE.

PRÉFACE.

J'espère que les sermons que je donne au public mériteront son approbation, et qu'il les recevra avec le même accueil que ceux que j'ai fait imprimer sur les *Commandements de Dieu.*

La multitude des sermonnaires imprimés n'a pas été pour moi une raison suffisante pour ne plus écrire dans ce genre; jen connais le mérite et l'utilité. Sans parler de Bourdaloue, inimitable, des Larue, des Cheminais, des Ségaud, des Massillon, dont les talents pour la chaire ont mérité l'estime de la cour et de la capitale, il y en a que j'estime, qui sont solides, instructifs, travaillés, et qui répondent à la réputation des prédicateurs qui les ont débités. Mais sans rien dire de nouveau, on peut être utile, et plaire par la manière de développer les vérités de la religion; de peindre les mœurs, et surtout celles de notre siècle, si opposées à la foi, et qui s'accréditent par les doutes, les objections, les subtilités des incrédules.

Je traite les mêmes vérités que les anciens prédicateurs, il est vrai; mais j'ai à les défendre contre un nouveau genre d'ennemis; contre des chrétiens encore parmi nous, qui affectent de ne rien croire pour se permettre tout, et qui se font gloire de leurs systèmes pour autoriser leur vie licencieuse.

J'invective contre les mêmes vices : mais des vices plus accrédités, plus communs, plus applaudis, et j'ose même le dire, honorés dans ces jours malheureux.

Un bon sermon composé de nos jours présente des traits nouveaux dans la peinture des égarements du cœur et de l'esprit. Il y a un demi-siècle, les portraits que nous traçons aujourd'hui, auraient été déplacés. Dans un siècle on apprendra par ceux que le zèle évangélique nous oblige de faire, que l'Eglise gémissait de notre temps sur l'indocilité et la licence d'un grand nombre de ses enfants; ainsi, sans rien dire de nouveau, nos discours ont des nouveautés utiles.

C'est l'utilité que tireront mes lecteurs des discours que je leur présente, qui m'a fait déférer aux conseils de personnes éclairées qui m'ont sollicité à composer une dominicale

Ceux qui connaissent mes ouvrages, et qui savent le grand nombre de sermons que j'ai déjà fait imprimer, diront, sans doute, que j'entreprends un travail difficile, et qui demande une grande fécondité, pour ne point se retrouver dans les matières, dans les portraits, et éviter jusqu'aux tours et aux pensées, qui caractérisent et distinguent certains morceaux déjà imprimés, je l'avoue; mais j'ai pensé, sans présomption, que je pouvais l'entreprendre et réussir. Pourquoi? le voici :

La solitude que j'aime, le goût de l'étude dont rien n'a pu me détourner depuis ma jeunesse, suppléeront à la faiblesse de ma santé. Quand on est dans la retraite, et que les heures sont marquées pour ses différents devoirs, on avance sans se fatiguer. Il n'en est pas de même de ceux qui veulent allier l'étude avec la dissipation du monde; alors les plus forts tempéraments s'altèrent; ce qui est violent ne peut pas durer longtemps. C'est la retraite et l'ordre des occupations qui ont fait vieillir dans les cloîtres tant de savants qui ont composé des ouvrages immenses. Je puis dire encore que ce travail serait plus difficile, si je n'avais pas fait des collections abondantes de l'Ecriture, des conciles, des Pères, des meilleurs interprètes, dans ma santé; mais je jouis présentement de ce précieux trésor; je répands ce que j'ai amassé.

D'ailleurs, il y a une grande différence entre les sermons que je donne sur les évangiles, et ceux que j'ai donnés sur les commandements de Dieu par le conseil et même l'ordre d'un illustre prélat.

Dans le premier ouvrage, ce sont des matières que l'on traite rarement, et dont les fidèles ne sont pas assez instruits; elles ont toutes rapport au Décalogue, et renferment des points de controverse sur les dogmes que les protestants combattent.

Dans celui-ci, ce sont des discours de morale travaillés autant que ma suffisance le permet, et tirés tous du sujet de l'Evangile. C'est l'instruction familière d'un pasteur à ses ouailles durant la célébration des saints mystères.

Ceux qui se destinent à la prédication, veulent des modèles et ne traitent que les matières qu'ils ont traitées, encore évitent-ils celles qui sont délicates, et où il faut une précision de doctrine.

Il y en a même qui ne s'attachent qu'à celles qui sont susceptibles des ornements de l'éloquence, et permettent des détails, des portraits, où une imagination vive peut briller, et où l'on fait admirer la beauté du génie. De là tous ces discours de caractères qui font les délices de ceux qui les ont composés, qui les mettent à côté des brillants orateurs, et les rendent si dissemblables aux prédicateurs de l'Evangile qui touchent et instruisent.

Dans les sujets de doctrine que je traite, je ne parle que d'après l'Ecriture, les conciles, les Pères soumis à l'Eglise catholique, apostolique et romaine; je montre ce qu'elle a décidé et condamné, et je prouve la nécessité de l'écouter et de lui obéir.

Je laisse languir dans de vaines questions ceux qui aiment à disputer. Les premiers fidèles ne savaient pas disputer, mais ils savaient mourir pour la foi. L'Eglise de Jesus-Christ condamne les combats de paroles; ses enfants soumis respectent trop les vérités qu'elle enseigne pour les exposer aux objections des ennemis de la religion. Ils conservent la charité dans les temps les plus délicats et les plus difficiles; ils détestent l'erreur; ils prient pour le retour de ceux qui l'ont adoptée.

Dans les sujets de morale, j'établis les principes sûrs que l'Eglise admet et enseigne. Si l'on me trouve trop austère, c'est que l'on ne fait pas attention à la sainte sévérité de l'Evangile; je déteste celle des pharisiens; je respecte celle de l'Epouse du Sauveur. Dans les détails d'instructions, je m'efforce de parler au cœur, c'est à lui que Dieu nous ordonne de porter la parole: *Loquimini ad cor.* (*Isa.*, XL.) Flatter les oreilles, plaire, n'est rien; toucher le cœur, y répandre un trouble salutaire, c'est la victoire de la parole de Dieu. Je m'élève, autant que j'en suis capable, dans les portraits; mais j'évite le style sautillant, et les antithèses brillantes qui ne montrent que l'esprit; et j'ai travaillé selon ma suffisance, pour que mes discours ne soient pas indignes de l'approbation des lecteurs éclairés.

Après avoir rendu compte de tous les sermons que je fais paraître imprimés, je ne saurais m'empêcher de mettre sous les yeux des lecteurs des vérités auxquelles on ne fait pas assez d'attention; c'est-à-dire, de faire connaître avec toute la brièveté que demande une préface, la nécessité de la prédication, l'importance du ministère de la chaire, les qualités que doit avoir un prédicateur de l'Evangile, et les dispositions nécessaires aux auditeurs pour tirer du fruit des instructions qu'ils entendent.

Pour se persuader de la nécessité de la prédication, il ne faut que se rappeler que c'est par elle que Dieu s'est fait connaître aux hommes dans tous les temps; par elle, qu'il a manifesté ses volontés; par elle, qu'il a fait publier ses miséricordes et ses vengeances; par elle, qu'il a repris les pécheurs et les rois coupables sur leurs trônes mêmes; par elle, qu'il a instruit son peuple, et lui a annoncé les plus grands mystères du salut: je ne parle encore que des prédications dans l'ancienne loi.

Dieu pouvait, je le sais, choisir un autre moyen pour se faire connaître aux hommes et les instruire; mais il ne l'a pas voulu, il a choisi de simples mortels pour intimer ses ordres à son peuple.

Moïse est envoyé à Pharaon, Jonas à Ninive, tous les prophètes aux rois d'Israël et de Juda. Ce n'est pas leur parole qu'ils font entendre, c'est celle de Dieu même; c'est pourquoi ils commencent tous leurs discours par cette préface: Voici ce que le Seigneur vous annonce par notre bouche: ***Hæc dicit Dominus.***

Dans ce ministère, les hommes sont les interprètes du Seigneur, les organes du Saint-Esprit; ce ne sont pas eux qui parlent, c'est Dieu. Dès l'ancienne loi, la prédication, comme on le voit, a été un moyen de salut choisi par l'auteur du salut même.

Jésus-Christ, par lequel Dieu nous a parlé dans la plénitude des temps, comme il avait autrefois parlé à nos pères par les prophètes, a choisi aussi la prédication pour établir sa doctrine.

C'est par elle que le christianisme a été connu, que la foi chrétienne a triomphé du paganisme florissant, de l'orgueilleuse raison des philosophes, des préjugés des idolâtres, de l'aveuglement et de la puissance des Césars.

Ce ne sont pas les démonstrations des géomètres qui ont fait embrasser la foi, dit saint Paul, c'est la prédication: *Fides ex auditu.* (*Rom.*, X.)

Les premiers prédicateurs de l'Evangile sont les apôtres; il leur avait été commandé par leur divin maître de le prêcher à toutes les nations, à toute la terre.

C'est pourquoi, après avoir prêché dans la Judée, ils passent dans la Gentilité. Nulle province, nul royaume, nul empire, nul climat où ils ne pénètrent; il ne faut que lire l'histoire de l'Eglise naissante écrite par saint Luc pour être persuadé qu'ils regardaient la prédication comme l'importante et l'indispensable obligation qui leur avait été imposée. Un d'entre eux, c'est saint Paul, disait qu'il encourrait l'indignation du Seigneur s'il ne prêchait pas; c'est une nécessité absolue, ajoutait-il.

Mais, si la prédication était nécessaire pour l'établissement du christianisme, elle l'est aussi pour sa conservation.

La religion chrétienne s'est établie par la prédication, elle ne se conservera que par la prédication; elle est un moyen de salut choisi par un Dieu qui veut sauver tous les hommes, et par conséquent qu'ils parviennent tous à la connaissance de la vérité.

L'Eglise, assemblée dans ses conciles, a déclaré que la prédication était nécessaire

pour conserver la pureté de la foi et des mœurs, et, en conséquence, elle a imposé aux pasteurs l'obligation de prêcher et d'instruire les fidèles. C'est par la prédication qu'on affermit les catholiques dans la soumission aux vérités de foi attaquées et combattues par les hérétiques; c'est par elle que l'on soutient dans la vertu les âmes pieuses exposées aux mauvais exemples des libertins.

Je tremble, quand je me rappelle ce que disent saint Augustin, saint Grégoire et saint Césaire, sur le sort des pasteurs qui ne remplissent pas le devoir indispensable de prêcher et d'instruire.

Dieu, dont la miséricorde est infinie, multiplie les apôtres et les missionnaires pour le salut des infidèles, des hérétiques et des catholiques répandus sur toute la terre.

Il y a des successeurs des Xavier dans la compagnie respectable qui a donné cet apôtre zélé au Japon. Engagés par un vœu particulier à aller évangéliser au delà des mers, on les voit entreprendre avec joie des voyages longs et pénibles; leurs conquêtes sont les fruits de leur apostolat; les privations, les souffrances, les persécutions, les tourments, souvent le martyre, en sont les preuves et la récompense.

Que deviendraient les catholiques répandus dans les îles Britanniques, dans la Hollande et dans toutes les frontières infectées de l'hérésie, sans les missionnaires que l'Eglise, cette tendre mère, y envoie.

Qui conserve dans la foi et dans l'innocence tant de chrétiens exposés aux scandales de notre siècle? La prédication. La corruption est bien grande; mais que serait-ce, si on n'annonçait plus la parole de Dieu?

Jésus-Christ met au nombre des miracles qu'il fait annoncer à Jean-Baptiste, et qui prouvent sa divinité, l'Evangile annoncé aux pauvres.

Mais qu'est-ce que la prédication dans le plan de Jésus-Christ? C'est la publication de sa morale et de sa doctrine, et, pour la définir avec plus de précision, c'est l'Evangile annoncé aux hommes. Les apôtres ont été chargés de cet important ministère, et les évêques leurs successeurs.

Je ne m'arrête pas à faire connaître le zèle des pasteurs des premiers siècles pour annoncer la sainte parole aux fidèles, ni comment il s'est perpétué jusqu'à nous; car le zèle pour le salut des âmes n'a jamais manqué dans l'Eglise catholique. Je dirai seulement que cette importante fonction des évêques a été depuis longtemps aussi imposée aux prêtres, et surtout à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes.

Or, pour être persuadé de l'importance du ministère de la parole, il ne faut que se rappeler ce que dit saint Paul.

Quand nous paraissons devant les fidèles pour prêcher, dit cet apôtre, nous faisons alors la fonction des ambassadeurs de Dieu auprès des hommes: *Pro Christo legatione Dei fungimur.* (II *Cor.*, V.) Nous sommes les organes du Saint-Esprit, c'est lui qui les exhorte par notre bouche: *Deo exhortante per nos* (*Ibid.*) C'est un ministre visible qui parle, qui instruit, mais ce n'est pas sa parole qu'il annonce, c'est la parole de Dieu: *Veri verbum Dei.* (*Ibid.*) Trois vérités qui font connaître l'importance et l'élévation du ministère évangélique.

Mais l'importance de ce ministère tout divin demande, sans doute, des qualités dans un prédicateur pour le remplir dignement, je vais les marquer.

Ici, j'avoue que j'ai lieu de gémir et de trembler, en disant ce que doit être un ministre de la sainte parole; ne me condamnerais-je pas moi-même? Ne me conviendrait-il pas mieux de garder le silence que de parler? Oui, si je m'érigeais en maître, et si je prétendais donner des leçons aux dépositaires de la science; mais dès que je ne parle que d'après l'Eglise dans ses conciles et ce qu'ont dit les saints dans les ouvrages qu'elle a adoptés, fondée sur l'importance du ministère évangélique, je peux, sans témérité et en m'humiliant, rappeler les qualités que doit avoir un prédicateur et ceux qui entrent dans la carrière que je finis.

Première qualité que doit avoir un prédicateur de l'Evangile; il doit être honoré de la mission de l'Eglise catholique.

Tous les prophètes qui n'étaient pas envoyés de Dieu dans l'ancienne loi, étaient regardés comme de faux prophètes.

Jésus-Christ dit à ses apôtres: *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé.* (*Joan.*, XX.)

Mission divine dont saint Paul établit la nécessité pour la prédication de l'Evangile. Comment pourront-ils prêcher, dit cet apôtre, s'ils ne sont pas envoyés: *Quomodo prædicabunt nisi mittuntur* (*Rom.*, X.) Il n'y a qu'une mission extraordinaire qui puisse suppléer à celle de l'Eglise, la seule qui envoie légitimement, telle que fut celle de Saul sur le chemin de Damas; il est envoyé immédiatement de Dieu même, vocation divine et miraculeuse.

Comme les protestants n'ont jamais pu nous prouver une mission extraordinaire, et que bien loin d'être envoyés par l'Eglise, ils sortaient de son sein pour la combattre, il nous était facile de les convaincre de schisme; ils étaient des prédicateurs de l'erreur et non pas de l'Evangile.

Il faut donc qu'un prêtre, pour prêcher et annoncer publiquement l'Evangile, soit honoré de la mission de l'Eglise, mission qui consiste à être approuvé pour ce sublime emploi, par l'évêque du diocèse où il prêche un Avent ou un Carême.

Seconde qualité nécessaire à un prédicateur de l'Evangile: la sainteté des mœurs.

Jean-Baptiste sort du désert pour prêcher la pénitence le long du Jourdain. Mais comment avait-il vécu dans le désert? Jésus-Christ nous l'apprend en faisant solennellement l'éloge de ses austérités.

Le divin Sauveur lui-même s'est préparé à son apostolat qui n'a duré que trois ans, par une retraite de trente années: il a commencé par faire avant d'enseigner; il est ..é

modèle et le maître de la sainteté chrétienne.

C'est donc dans la retraite qu'un ministre des autels doit se préparer à la prédication; c'est après s'être entretenu avec Dieu sur la montagne, comme Moïse, qu'il doit annoncer ses volontés aux fidèles.

Quel malheur, quand la morale d'un prédicateur effraye et que sa conduite rassure; quand il est d'un monde qu'il condamne; quand il parle bien et vit mal; quand l'esprit est pour tout dans ces discours, et le cœur pour rien; quand il n'a que le caractère qui suppose la sainteté et n'a pas la sainteté qu'exige le caractère.

Jésus-Christ a prévenu, il est vrai, les chrétiens de tous les siècles: *Faites ce qu'il dit, ne faites pas ce qu'il fait;* mais ce n'est pas une ressource pour un prédicateur mondain; Dieu lui dit: Pourquoi annoncez-vous mon Evangile, lorsque vous êtes si éloigné de la sainteté qu'il recommande: *Peccatori dixit Deus quare... assumis Testamentum meum per os tuum.* (*Psal.* CXIX.)

Troisième qualité que doit avoir un prédicateur de l'Evangile; la science.

Il faut qu'un prêtre qui se destine à la chaire, étudie dans les sources les vérités de la religion qu'il doit enseigner, et les principes de la morale qu'il doit opposer à celle du monde.

L'étude des livres saints, des conciles, des ouvrages de quelques saints docteurs, de quelques célèbres interprètes, de l'histoire de l'Eglise, est absolument nécessaire pour composer de bons discours: il faut se remplir pour donner aux autres de son abondance.

En vain compte-t-on sur la beauté de son génie, le feu de son imagination, une mémoire heureuse, un goût délicat dans la composition, un débit aisé, des richesses acquises par le commerce du monde, la connaissance du cœur de l'homme, la lecture des ouvrages d'esprit; on n'est avec tout cela qu'un orateur, on n'est pas un prédicateur, on n'instruit pas, on ne touche pas, on brille, on flatte, ce qui ne suffit pas.

Pour être utile aux fidèles, et remplir dignement le ministère évangélique, il faut leur faire connaître la vérité, les prémunir contre l'erreur, justifier la morale de l'Evangile contre les chrétiens qui approuvent celle du monde; il faut être un savant pieux, éclairé; il faut posséder la science de la religion. L'art de bien dire, de répandre des grâces, des beautés dans un discours, de peindre délicatement les mœurs, ne suffit pas; il peut procurer des auditeurs curieux qui ne veulent être ni touchés ni instruits; c'est pour eux seuls qu'il supplée à la science de la religion. Avec cet art trop apprécié de nos jours, les fidèles demeureraient dans l'ignorance des vérités catholiques, et des devoirs de leur état, s'ils n'avaient pas d'autres apôtres.

La science n'est pas un obstacle à l'éloquence; au contraire, elle fournit des traits où elle brille; il y a des vérités qui demandent toute sa pompe et toute sa majesté.

Il y a une élévation, un sublime dans les discours du révérend Père Bourdaloue sur les mystères et sur le dogme, qui prouvent qu'une sainte érudition rend les orateurs chrétiens utiles, agréables et précieux à leurs auditeurs.

Or, celui qui entre dans la carrière évangélique sans cette érudition sainte, ne peut que faire briller la beauté de son génie. Il est obligé même d'éviter les matières qui demandent une précision de doctrine, et de s'en tenir à des sujets de morale, où l'esprit et la connaissance du monde suffisent; mais est-ce là remplir la fonction d'un prédicateur de l'Evangile? Non. Il faut instruire, toucher, persuader; voilà la victoire qui doit flatter l'orateur chrétien, la seule qu'il doit ambitionner.

Quatrième qualité nécessaire au prédicateur de l'Evangile; le zèle.

Si un prédicateur n'a pas de zèle pour le salut des âmes, s'il ne met pas toute sa gloire à conserver les précieuses conquêtes de Jésus-Christ, quel but peut-il donc se proposer en prêchant? Serait-ce de se faire connaître, de s'avancer, de faire briller son esprit, d'avoir des admirateurs de son éloquence, et de son ingénieuse facilité à manier habilement la parole? Mais les provinces éloignées, les peuples qui habitent les campagnes, les simples qui n'entendent pas un langage élevé, sublime, n'auront donc pas d'apôtres? Il n'y aura donc que les grandes villes, les grands théâtres du monde, où les prédicateurs s'assembleront, où ils brigueront les chaires évangéliques, et où l'abondance qu'ils formeront par leur empressement à paraître, fera naître le dégoût, et occasionnera des divisions, comme du temps de saint Paul. Apollon et Céphas auront chacun leurs auditeurs chéris.

Un prêtre qui se destine à la chaire, qui entend Jésus-Christ, son divin maître, dire: J'ai été envoyé pour prêcher aux pauvres; et qui véritablement n'a pas dédaigné la plus petite bourgade, puisqu'il fait dire à Jean dans la prison, les pauvres sont évangélisés, doit donc employer son zèle pour instruire, n'avoir point d'autre vue que de faire connaître Jésus-Christ, comme le saint précurseur qui lui envoie ses disciples, pour les détacher de sa personne, et rejeter tous les motifs humains qui sont toujours indignes d'un si saint ministère.

Sans ce zèle du salut des âmes, nous pourrions avoir de grands orateurs; mais nous n'aurions pas d'apôtres, du moins les ignorants, les simples, les pauvres, en seraient privés.

Je le vois briller ce zèle évangélique dans les missions, dans les stations fatigantes des provinces et des campagnes, dans toutes les instructions solides et familières qui se font continuellement dans Paris, cette capitale du monde.

Heureux les prêtres qui remplissent avec le zèle des apôtres les fonctions pénibles de la chaire. La moisson est abondante, il y a peu d'ouvriers; ce sont les efforts de leur

zèle qui procureront le salut des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ.

Je sais que le zèle est nécessaire à la cour et à la ville, aussi bien que dans les campagnes, et que de brillants talents le rendent utile devant les auditeurs délicats et accoutumés au beau; aussi me fais-je gloire d'admirer et de respecter ces maîtres de l'éloquence chrétienne qui y paraissent avec succès.

C'est Dieu qui distribue ces talents ; ils sont nécessaires, mais dans la variété des talents, le même zèle doit toujours animer le prédicateur de la vérité. Isaïe était élevé, sublime; Amos, simple, familier. Différents talents; mais même zèle pour annoncer les vérités aux monarques sur le trône, mêmes motifs, mêmes vues.

Parmi les prédicateurs de l'Evangile, il y a une variété de talents pour annoncer les mêmes vérités.

Il y a des Chrysostomes qui sont des fleuves d'éloquence, qui ravissent par le feu, la véhémence, et la rapidité d'un style noble, élevé.

Il y a des Ambroises dont l'éloquence douce, majestueuse, l'onction, entraînent le cœur, s'en emparent, et attachent au char de Jésus-Christ les pécheurs touchés et convertis.

Il y a des Augustins, des Léons, qui tirent du trésor d'une vaste et sainte érudition, ces raisonnements, ces preuves victorieuses, ces réponses décisives qui font adorer les profondeurs de nos mystères, confondent les ennemis de la religion chrétienne, et soumettent leurs auditeurs aux saintes obscurités de la foi.

Il y a des Grégoires, dont les détails de morale travaillés, beaux, touchants, instruisent tous les états, font naître le goût de la vertu, et inspirent de l'horreur du vice; tous ces différents talents employés avec zèle sont utiles et précieux.

Il est encore vrai que le zèle du salut des âmes anime beaucoup d'autres prédicateurs qui n'ont pas ces talents distingués; mais dès qu'ils annoncent les vérités de la religion avec exactitude, avec piété, avec zèle, ils sont aussi utiles et précieux à l'Eglise catholique qui a besoin d'ouvriers évangélistes. Les seuls prédicateurs, selon moi, qui ne devraient pas écouter leur zèle, sont ceux à qui Dieu n'a point donné le don de la parole, qui ne paraissent en public que pour prouver un zèle déplacé, et avilir la dignité de la chaire.

Ces ministres sans talents, qui débitent des discours confus, dont le style est rampant, rempli de questions inutiles, absurdes, de comparaisons basses, d'expressions triviales, de faits apocryphes, de détails de morale peu décents.

Ces ministres qui ne respectent point la sainteté de la chaire et du lieu où ils parlent, qui révoltent où font rire leurs auditeurs par leurs gestes, leur ton, et l'air peu touché et peu sérieux qu'ils montrent dans une fonction si sainte.

Le zèle de ces prédicateurs qui occasionnent les railleries des auditeurs, devrait être arrêté au lieu d'être excité.

Mais après m'être étendu sur les qualités nécessaires à un prédicateur de l'Evangile, il est à propos aussi que je marque brièvement les obligations des fidèles, pour tirer du fruit de ce saint ministère.

Les prédicateurs supposent des auditeurs; et si saint Paul disait, en parlant des Gentils: Comment entendront-ils parler de Dieu, s'ils n'ont pas de prédicateurs? *Quomodo audient sine prædicante?* (*Rom.* X.) Je suis bien fondé à dire, à quoi serviront les prédicateurs s'ils n'ont pas d'auditeurs? L'obligation imposée aux pasteurs de prêcher, suppose dans les fidèles l'obligation de les écouter.

Or, par rapport aux fidèles, je dis que pour répondre aux desseins de Dieu dans l'établissement du ministère évangélique, trois choses leur sont absolument nécessaires.

Premièrement, le goût de la sainte parole, quoiqu'annoncée par un prédicateur visible. Celui qui est de Dieu, aime à entendre parler de Dieu : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* (1 *Joan.*, VIII.) Quel oracle pour ces chrétiens qui se dispensent d'assister aux instructions de leurs pasteurs, qui n'entendent jamais de sermons et qui dédaignent les ministres de la sainte parole quand ils n'ont pas une brillante réputation; pour ces chrétiens qui n'aiment à entendre que des hommes éloquents, qui préfèrent les grâces avec lesquelles ils annoncent la vérité à la vérité même, et qui ne quittent la table, ne se gênent, ne s'invitent que pour entendre un nouveau prédicateur annoncé avec éclat. Ce n'est point le goût pour la sainte parole, c'est la curiosité qui leur fait former dans ces occasions un nombreux et brillant auditoire : *Venite et audiamus quis sit sermo egrediens a Domino.* (*Ezech.*, XXXIII.)

Or, n'est ce pas à ces chrétiens, déserteurs de la prédication de l'Evangile, qu'on peut dire : Tremblez, je découvre en vous un signe de réprobation; vous n'appartenez pas à Dieu, puisque vous n'avez point de goût pour entendre sa sainte parole : *Vos ex Deo non estis, quia verba Dei non auditis ?*

Secondement, les fidèles doivent entendre la prédication comme la parole de Dieu, parce que c'est lui qui parle par la bouche du prédicateur visible.

Les Thessaloniciens écoutaient les prédications de saint Paul, non comme la parole de l'homme, mais comme la parole de Dieu; cet apôtre les en congratule.

Aujourd'hui le péché des chrétiens, par rapport à la prédication, est celui des Juifs qui entendaient Jésus-Christ, qui admiraient sa doctrine mais qui n'écoutaient sa parole que comme celle d'un homme.

On ne peut douter de ce péché d'un grand nombre de chrétiens de nos jours. En effet, s'ils regardaient la prédication comme la parole de Dieu, ils la respecteraient; ce n'est

que parce qu'ils ne la regardent que comme la parole de l'homme, qu'ils osent censurer et critiquer le prédicateur visible.

Les prédicateurs sont comme des nuées entre Dieu et les hommes. La voix de Dieu perce ces nuées, se fait entendre; mais, parce qu'il parle dans une nuée, on ne se représente qu'elle, c'est-à-dire le prédicateur visible qui peut ne pas prévenir du côté des talents ou de la figure, et voilà la cause du peu de respect qu'on a pour la prédication.

Troisièmement, il faut réduire en pratique la parole de Dieu.

Nous voyons souvent beaucoup d'auditeurs rassemblés dans le saint Temple pour entendre la prédication, mais il y en a peu en qui la sainte parole fructifie; cette précieuse semence tombe dans les épines, sur les pierres, le long des grands chemins, c'est-à-dire dans des cœurs attachés aux richesses, insensibles, volages. Or, le bonheur du chrétien ne consiste pas à entendre la sainte parole, les Juifs l'ont entendue; mais à la réduire en pratique, c'est ce que le Sauveur a déclaré dans son Evangile.

Hérode entendait avec plaisir Jean-Baptiste, il l'estimait; les avis du saint Précurseur méprisés ne l'ont rendu que plus coupable.

Le jeune Agrippa et le proconsul Félix ont désiré d'entendre saint Paul; cet apôtre a prêché devant eux, il les a remués, effrayés, presque convertis. Dès qu'ils n'ont formé que des projets de conversion, en sont-ils moins réprouvés? Je demande au Seigneur pour tous ceux qui liront ce nouveau Cours d'instruction que je donne au public, de toucher leurs cœurs par l'onction de sa grâce, afin que les vérités qu'elles contiennent les pénètrent comme ces douces pluies qui tombent sur de tendres gazons : *Quasi stillæ super gramina.*

SERMON Ier.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Joannes cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es, qui venturus es, an alium exspectamus? (*Matth.*, XI.)

Jean ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre?

Que Jean-Baptiste est grand dans les liens! Que cet homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la vérité s'acquiert de gloire dans la prison! Que cette lumière qui a précédé celle qui éclaire tout homme lorsqu'il entre dans le monde, répand d'éclat dans le lieu obscur où la passion d'un prince puissant l'a fait enfermer.

Pourquoi l'a-t-on mis dans les fers? Pourquoi sollicite-t-on sa mort? Parce qu'il a dit la vérité; parce que la vérité a déplu à une cour voluptueuse qui ne connaissait pas Jésus-Christ.

Ah! que les liens du saint Précurseur sont précieux! je les révère. Je voudrais qu'il me fût donné de les baiser. Que sa prison est honorable! je la préfère au trône éclatant qu'occupe l'incestueux Hérode.

En effet, chrétiens, ce que notre Evangile nous dit aujourd'hui de saint Jean, ne vous donne-t-il pas de grandes idées de sa sainteté et de son ministère? Il est dans les liens et il a des disciples. Il parle, il instruit, il fait connaître Jésus-Christ. Il est captif et il est libre. Il est lié et la parole de Dieu ne l'est pas. Que la vérité a de force! Hérode ne la peut souffrir; Jean-Baptiste souffre pour elle, Hérode la respecte et la persécute; Jean-Baptiste l'annonce et la fait connaître. Il veut que ses disciples soient les disciples de Jésus-Christ, qu'ils le connaissent; c'est pour cela qu'il les envoie à ce divin Sauveur.

Je ne m'arrêterai pas, chrétiens, à vous développer les différents sentiments des saints docteurs, des interprètes et des savants, sur les difficultés qui se présentent dans notre évangile.

Que vous servirait-il, en effet, de savoir si saint Jean-Baptiste a été deux fois dans les prisons? S'il y a été par l'ordre du Sanhédrin, irrité de ses prédications, comme il paraît par saint Matthieu, ou s'il n'y a été que par l'ordre d'Hérode sollicité par les conseils d'Hérodiade? Les importantes leçons renfermées dans notre évangile doivent seules vous intéresser, et la matière d'une savante dissertation ne doit pas occuper un pasteur dans la chaire évangélique; c'est pourquoi, mes frères, je me borne aujourd'hui à la morale que renferme la députation que saint Jean-Baptiste fait de ses disciples à Jésus-Christ. Comme il ne les envoie que pour leur faire connaître ce divin Sauveur, et les convaincre de sa divinité, la connaissance de Jésus-Christ sera le sujet de ce discours.

Que servent les plus belles connaissances sans celle de Jésus-Christ? A nourrir l'orgueil de l'homme, à satisfaire sa curiosité, à l'enhardir, à parler, à décider, à enfanter des systèmes, à en faire un homme de doute, d'incertitude, à le perdre.

Dans quelles ténèbres n'étaient pas plongés les sages d'Athènes? Cependant ces philosophes s'occupaient à faire de nouvelles découvertes, à acquérir des connaissances en tout genre. Oui, mais ils ne connaissaient pas Jésus-Christ. Quand Paul aura paru dans cette célèbre académie, qu'il y aura fait connaître Jésus-Christ, elle donnera de vrais sages, des apôtres même.

Ce qui m'étonne, mes frères, c'est que parmi nous on s'applique si peu à connaître Jésus-Christ. Saint Paul se faisait gloire de ne savoir que Jésus crucifié, et aujourd'hui on se fait gloire de savoir tout, de connaître tout, excepté Jésus-Christ.

Les savants languissent dans de vaines questions; les mondains se contentent d'orner leur esprit de lectures brillantes et en-

jouées; le peuple ne redoute point l'ignorance des principales vérités de la religion. Ceux qui doivent instruire font plus d'efforts pour plaire que pour toucher. Plusieurs s'appliquent plus à se faire connaître, qu'à faire connaître Jésus-Christ. Heureux si je puis aujourd'hui vous prouver deux choses absolument nécessaires au salut. Les voici : Il faut connaître Jésus-Christ. Première obligation; premier point. Il faut faire connaître Jésus-Christ. Seconde obligation; second point.

Donnez-moi, s'il vous plaît, toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Que cette interrogation des disciples de saint Jean à Jésus-Christ : *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* ne fasse pas naître ici des doutes dans vos esprits sur la foi, les lumières et les prérogatives du saint précurseur, comme s'il n'eût pas connu Jésus-Christ, comme s'il eût douté de sa divinité, comme s'il n'eût pas été certain qu'il était le Messie.

Tertullien prouve les égarements dans lesquels les savants tombent, lorsqu'il dit que saint Jean ne connaissait pas Jésus-Christ, qu'il avait des doutes sur sa Divinité. (Tertullian., *Lib. de præscript.*, cap. 8.)

Comment celui qui avait connu le Messie dès le sein de sa mère, qui l'avait annoncé, qui l'avait montré, qui avait été assuré de sa divinité par le Père éternel sur les bords du Jourdain, aurait-il douté que Jésus-Christ fût le Messie? Cette lumière brillante s'était-elle éclipsée? L'esprit de prophétie s'était-il retiré de lui, comme l'a pensé le même Tertullien? (*Lib. de baptismo*, cap. 10.) Non, disent les saints docteurs, c'est pour le salut de ses disciples qu'il fait faire au Sauveur cette interrogation, ce n'est pas pour dissiper ses doutes. (S. Hilarius, can. 11; S. Chrysostomus, hom. 37.)

Les disciples de saint Jean ne connaissaient pas Jésus-Christ, du moins ils n'en concevaient pas de justes idées, ils ne le regardaient pas comme Dieu, ils lui préféraient même leur Maître.

On voit dans l'Evangile que leur attachement au saint Précurseur leur faisait regarder avec envie les actions et les miracles du Sauveur. Ils font éclater leur crainte et leurs alarmes lorsqu'ils disent : *Jésus de Nazareth baptise, et tout le peuple va à lui en foule.* (*Joan.*, III.) Comme s'ils eussent appréhendé, dit saint Jérôme (*In hunc locum*), que l'autorité du Sauveur n'eût affaibli celle de leur maître. Or, saint Jean, qui veut les guérir et les convaincre, les envoie à Jésus-Christ, afin qu'ils le connaissent pour le Messie promis.

Moïse a parlé de Jésus-Christ, Jésus-Christ a cité Moïse. Le maître a été annoncé par le serviteur; le serviteur a été avoué par le maître. Moïse a paru dans l'Egypte avec l'éclat des miracles, mais c'était la puissance de Dieu qui agissait en lui. Jésus-Christ a étonné les Juifs mêmes par la multitude des miracles qu'il opérait, mais c'était sa propre puissance qui agissait. La loi a été donnée par Moïse, la grâce par Jésus-Christ : *Lex per Moysen, gratia per Jesum.* (*Joan.*, I.) Malheur à ceux qui ne connaissent point Jésus-Christ, ce n'est que par lui qu'on va au Père, ce n'est que par lui qu'on peut entrer dans la gloire. Il faut le connaître comme Dieu, comme législateur, comme Sauveur; appliquez-vous.

Quand je dis, chrétiens, que vous devez connaître Jésus-Christ comme Dieu, ce n'est pas que je vous suppose des doutes sur la divinité; je n'ai garde de vous comparer aux disciples de Jean, qui, frappés de sa sainteté, de ses austérités, le préféraient à Jésus-Christ.

Si je parlais à des ariens, à des sociniens, ou à des incrédules de nos jours, je leur montrerais la divinité de Jésus-Christ reconnue par ses plus grands ennemis, je leur prouverais qu'il en a fait briller des traits éclatants dans ses abaissements et ses souffrances mêmes; je leur dirais ce que Jésus-Christ disait aux Juifs qui le méconnaissaient : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins aux œuvres merveilleuses que j'opère.* (*Joan.*, X. Je leur rappellerais ce qu'il dit aujourd'hui aux disciples de Jean, ils lui demandent : *Etes-vous le Messie.* Il ne leur répond pas, je le suis, mais il dit : *Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres.* Voilà la preuve que ce divin Sauveur donne de sa divinité, voilà comment il prouve qu'il est le Messie promis et annoncé par les prophètes.

Je sais, mes frères, qu'il n'est pas nécessaire de vous donner des preuves de la Divinité de Jésus-Christ; vous savez et vous confessez qu'il est le Fils unique de Dieu, qu'il est Dieu lui-même.

Je n'ai point dans mon auditoire de ces incrédules qui se font gloire de marcher sur les traces d'un Porphyre et d'un Celse, et dont les coupables productions n'ont que trop de succès dans notre siècle.

Si le libertinage du cœur n'était pas si général, celui de l'esprit ne serait pas si accrédité. La honte de nos jours est de voir qu'on écoute des savants orgueilleux qui mettent leur gloire à répandre des doutes sur les plus grandes vérités de la religion, et qu'ils puissent paraître sans opprobre dans les cercles des chrétiens.

Mais comme il ne suffit pas de confesser que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il faut encore l'adorer, je dis que plusieurs d'entre vous-mêmes ne le connaissent pas, et que je pourrais vous adresser ces paroles de saint Jean aux Juifs qui le méconnurent, lorsqu'il opérait des miracles sous leurs yeux : *Oui, il est avec vous et vous ne le connaissez pas.* (*Joan.*, I.)

Le connaissez-vous comme Dieu sur l'autel? Les sombres voiles qui l'environnent,

son silence ne vous enhardissent-ils pas à l'outrager? Car voilà, chrétiens, de quoi il est question. Que vous sert-il de connaître Jésus-Christ pour l'outrager? de confesser qu'il est Dieu et de ne le point adorer, parce qu'il est sans éclat, caché, humilié. Cette connaissance ne vous rend-elle pas plus coupables? et si elle vous distingue des juifs et des hérétiques, n'est-ce pas parce qu'elle vous procurera des châtiments plus terribles que ceux qui se sont livrés à l'infidélité même?

Connaître un Dieu et ne point l'adorer; connaître un Dieu et braver sa grandeur, sa puissance, sa colère, sa justice; connaître un Dieu et paraître devant lui sans sentir sa misère, sans avouer son néant; connaître un Dieu et lui refuser les hommages qui lui sont dus, les transférer même en sa présence aux créatures, est-ce avoir une juste idée de la Divinité? Cette connaissance vous rend-elle plus innocents que les Juifs qui méconnurent Jésus-Christ? que les disciples de Jean, qui lui demandèrent s'il était le Messie? Non, au contraire, elle vous rend plus coupables, comment? Le voici :

Le crime des Juifs est d'avoir méconnu Jésus-Christ malgré les oracles des prophètes qui l'annonçaient, les miracles qu'il opérait sous leurs yeux, et la sainteté de sa doctrine; mais enfin ils ne le connaissaient pas, ils ne le regardaient que comme un homme. Ils ne lui donnèrent jamais d'autre nom, lors même qu'ils parlaient de ses miracles, et c'est ce qui fait dire à saint Paul qu'ils ne l'auraient jamais attaché à la croix s'ils l'eussent reconnu pour le Roi de gloire.

Or, chrétiens, prenez-y bien garde, vous faites ce que les Juifs n'auraient pas fait s'ils eussent eu la connaissance que vous avez de Jésus-Christ. Vous confessez que Jésus-Christ est Dieu et vous lui refusez vos hommages. Qui vous enhardit en sa présence? Qui vous rassure lorsque vous l'outragez par vos irrévérences? Les abaissements de ce divin Sauveur, sans doute. Mais, écoutez, et jugez de votre crime. Ne vous irritez pas du parallèle que je vais faire; il doit vous humilier, vous toucher, mais il doit vous paraître juste,

Il est certain que ce qui a trompé les Juifs sur le venue du Messie, c'est le choix volontaire qu'il a fait des abaissements. Ils l'attendaient dans l'éclat, la grandeur, la pompe d'un conquérant qui les délivrerait de leurs ennemis, et qui attacherait les Romains à leur char; et ils ne voyaient dans la Judée qu'un homme pauvre, né dans l'obscurité, environné de disciples ramassés sur les bords de la mer, occupés à conduire des barques rustiques; voilà pourquoi ils n'ont pas voulu le reconnaître; voilà la raison qui portait les disciples de Jean-Baptiste à se plaindre des succès de son ministère; c'est parce qu'ils ne voyaient que l'homme, qu'ils lui disaient: *Etes-vous celui qui doit venir?*

Or, chrétiens, je dis que ce qui a trompé les Juifs, est précisément ce qui vous enhardit à braver la divinité de Jésus-Christ. Oui, les ténèbres dans lesquelles il s'enveloppe, les sombres voiles sous lesquels il se cache, vous font oublier qu'il est le roi de gloire, un Dieu tout-puissant. Par votre indévotion, votre orgueil, vos airs affectés, votre posture indécente devant nos autels, on dirait que vous ne le connaissez pas.

La connaissance que vous avez de Jésus-Christ, comme Dieu, est une grâce précieuse; ce sont les anges qui l'ont annoncé aux pasteurs. C'est une lumière céleste qui l'a montré aux sages de l'Orient. Ce sont les apôtres qui l'ont prêché aux nations. Leurs successeurs l'ont annoncé à nos pères. Ce n'est ni par vos mérites ni par vos lumières que vous connaissez Jésus-Christ, mais par l'infinie miséricorde de Dieu.

Jésus-Christ interroge ses apôtres : il leur demande ce que l'on pense de lui; s'il est connu pour le Messie dans la Judée. *Quem dicunt homines esse Filium hominis?*

Seigneur, répondirent-ils, il y a différents sentiments : les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste qu'Hérode a fait périr sous le glaive, et que Dieu a ressuscité : vous avez sa sainteté : vous prêchez comme lui la pénitence et le royaume des cieux. Les autres vous prennent pour Elie, qu'ils attendent comme le précurseur du Messie : vous retracez sa sévérité et ses miracles. Enfin il y en a qui soutiennent que vous êtes Jérémie, à cause de la liberté avec laquelle vous reprenez les scribes et les pharisiens.

Voilà des hommes qui conçoivent de grandes idées de Jésus-Christ; mais ils ne l'élèvent pas au-dessus des prophètes; ils ne le reconnaissent pas pour Dieu : ils sont encore dans les ténèbres : ils n'ont point de part à la vie éternelle, parce qu'il faut reconnaître Jésus-Christ comme Dieu.

Mais dès que les apôtres sont interrogés sur ce qu'ils pensent eux-mêmes, Pierre dont la foi est la plus vive, dit saint Jérôme : Pierre le premier, l'oracle des apôtres, le chef de toute l'Eglise, disent saint Jean Chrysostome et saint Cyrille, répond : Seigneur vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* (*Joan.*, XI.)

D'où lui venait cette connaissance si parfaite, si sublime de la divinité de Jésus-Christ? Du ciel. C'était le Père céleste qui la lui avait révélée. Ce n'était ni la chair, ni le sang. C'est donc une grâce précieuse, une grâce de prédilection, de vocation qui nous a fait connaître Jésus-Christ, et qui nous l'a fait connaître comme Dieu.

Pierre occupé à conduire des barques rustiques sur les bords de la mer, sans étude, sans science, est instruit par le ciel, et confesse hautement que Jésus-Christ est Dieu, pendant que les plus sages des Juifs ne l'élèvent pas au-dessus des prophètes.

Méritent-ils de connaître Jésus-Christ, ces savants superbes de nos jours, qui examinent au tribunal de la raison humaine ses actions, ses oracles, sa doctrine, et qui ne semblent entreprendre de combattre sa divinité que pour avoir le droit de mépriser son Evangile? Non, mes frères, ces prétendus

esprits forts, ces savants indociles se perdent dans leurs téméraires dispustes. La vie éternelle n'est que pour ceux qui connaissent Jésus-Christ comme Dieu et comme législateur.

Quelque grand que fût Moïse, il n'était que la figure de Jésus-Christ. C'est de lui qu'il parlait, ainsi que tous les prophètes. C'est en lui qu'il croyait, qu'il espérait, ainsi que tous les pieux Israélites.

Je respecte Moïse le législateur des Hébreux : cet homme dont le Seigneur s'est saisi dès sa naissance, qu'il a établi comme le Dieu de Pharaon ; mais la loi qu'il a donnée aux Hébreux a été publiée par une voix menaçante au milieu des éclairs et des tonnerres, et gravée sur la pierre.

J'adore le législateur de la nouvelle loi, Jésus-Christ, parce qu'il est le maître de Moïse ; qu'il est Dieu. Sa loi a été publiée dans un lieu paisible, un divin repos : elle est gravée dans nos cœurs.

Anathème à ceux qui méconnaissent l'autorité de Moïse, à ces incrédules, à ces savants orgueilleux qui répandent des doutes sur les écrits de ce premier historien ; ce sont des impies qui entreprennent de renverser les fondements de la religion : mais anathème aussi à ceux qui ne mettent pas Jésus-Christ au-dessus de Moïse, et qui ne l'écoutent pas comme le divin législateur que Moïse ne faisait que figurer.

Les Grecs, les Romains vantaient la sagesse de leurs législateurs : ils les écoutaient ; c'étaient leurs oracles. Les lois les plus insensées, les plus extravagantes, les plus obscènes, étaient religieusement observées ; comment était-il possible qu'ils goûtassent le plan de la nouvelle loi ? Ce plan divin qui renferme une morale si pure, des préceptes qui mettent la nature à l'étroit, une doctrine si céleste, des abaissements si opposés à l'orgueil de l'homme ? Ah ! il n'y a que ceux que la lumière de l'Evangile éclaire, qui reconnaissent la divinité du législateur de la nouvelle loi : *Mundus eum non cognovit.* (*Joan.*, I.)

Malgré l'attachement servile des Juifs à la loi de Moïse, ils attendaient un autre Législateur dans la personne du Messie ; cependant quoiqu'il ait paru sous leurs yeux avec tous les traits tracés par les prophètes, ils ne l'ont point connu. Des miracles même ne les persuadèrent pas, puisqu'ils lui demandèrent encore, s'il était celui qui doit venir : *Mundus eum non cognovit.*

Je pourrais dire aussi, nes frères, que le monde, c'est-à-dire, ceux qui l'aiment, ne connaissent point non plus Jésus-Christ ; du moins comme un maître, un législateur, qu'il faut écouter, et auquel il faut obéir. En faut-il d'autres preuves que ces maximes, ces usages, ses coutumes qui ont force de loi, et que l'on préfère à l'Evangile ? *Mundus eum non cognovit.*

On rougirait de reconnaître Mahomet pour un législateur qui doive être écouté ; pourquoi ne rougit-on pas de suivre des usages, des lois consacrées par un monde réprouvé ?

Le plan de vie de certains mondains est-il plus céleste que celui du Koran ? Mahomet n'est-il pas plus sage même que certains maîtres qu'on écoute ? Mahomet parle-t-il plus mal de la divinité de Jésus-Christ que tant de déistes et d'incrédules de nos jours qui sont les oracles des cercles, et qui s'acquièrent tant de gloire.

Ah ! que vous sert-il de connaître Jésus-Christ, de savoir qu'il vous a donné une loi, un Evangile, si vous ne l'observez pas ? Il n'y a que ceux qui l'écoutent, et lui obéissent qui le connaissent utilement.

La voix de l'Éternel se fait entendre sur les bords du Jourdain : elle atteste sa divinité ; mais en même temps que vous dit-elle ? de l'écouter : *Ipsum audite.* (*Matth.*, XII.)

Ecoutez Jésus-Christ, et vous connaîtrez la grandeur de votre destinée, le prix et l'immortalité de votre âme. Tous les sages et les savants du paganisme se sont égarés sur cette vérité. Les plus célèbres ne l'ont avouée immortelle que pour lui faire couler des jours doux et paisibles dans un monde imaginaire au delà du tombeau. *Ipsum audite.*

Ecoutez Jésus-Christ, et vous apprendrez que la conquête du monde est inutile à celui qui perd son âme ; qu'on cesse d'être grand, opulent à la mort ; mais qu'on ne cessera jamais d'être malheureux si l'on a fait un mauvais usage de la grandeur et de l'opulence : *Ipsum audite.*

Ecoutez Jésus-Christ dans son Evangile, et les charmes de l'erreur ne vous séduiront pas. Vous serez soumis à ceux qu'il a établis pour vous instruire. Vous ne sortirez pas de son Eglise dont l'édifice durable est bâti sur la pierre ferme. Ses combats vous toucheront, mais ils ne vous ébranleront pas. L'amour de l'unité vous rendra ferme contre tous les vents des nouvelles doctrines.

Mais hélas, chrétiens, on se vante de connaître Jésus-Christ, et on ne l'écoute pas ; on n'étudie pas, on ne connaît pas son Evangile.

On écoute les maîtres de la mollesse, de la volupté ; leurs leçons font parmi nous des progrès étonnants. On a trouvé en quelque sorte le secret de faire tomber sur l'innocence et la candeur, l'ignominie attaché au vice et à la licence des mœurs.

On écoute les maîtres de l'incrédulité et de l'impiété. On paraît satisfait des coups qu'ils portent à la religion. Parce que l'esprit brille dans leurs sacriléges raisonnements, ils séduisent, et l'on se fait gloire de les adopter, pour n'avoir plus la peine de rougir de ses mœurs. Le cœur corrompu avant l'esprit a intérêt de soutenir un système opposé à l'Evangile.

On dit qu'on connaît Jésus-Christ, et on ne connaît pas son Evangile, on ne l'étudie pas. Conçoit-on de ce livre de vie les idées que les saints Pères nous en ont données.

L'Evangile est la bouche de Jésus-Christ, dit saint Augustin (serm. 85, *De tempore*,

205, n. 1); il est assis dans le ciel sur le trône de sa gloire, mais il parle sur la terre. L'écoute-t-on, comme la sainte Vierge, et cette sainte femme religieusement attentive? Conserve-t-on ces paroles de vie dans son cœur comme elle? (*Luc.*, II.) Désire-t-on? Aime-t-on? Respecte-t-on cette céleste et divine nourriture, cette manne précieuse dont Dieu nourrit les âmes fidèles? Ne la méprise-t-on pas, au contraire, parce qu'elle est cachée, comme dit saint Augustin (*in psal.* LXXVII, n. 17), comme dans des nuées majestueuses et de saintes obscurités, c'est-à-dire sous un style simple, et dénué des ornements de l'éloquence profane? Les prédicateurs évangéliques sont-ils écoutés? Ouvre-t-on son cœur pour recevoir ces douces pluies qui le pénètrent?

Hélas! dit saint Bernard (*serm. in Dom.* 6 *post. Pentec.*, n. 1), l'Evangile n'a été écrit que pour être lu, et y entendre parler Jésus-Christ, et point de lecture plus négligée : *Evangelium ad hoc scriptum est ut legatur.* Que voyons-nous aujourd'hui dans les mains des chrétiens? des ouvrages enfantés pour combattre la morale de l'Evangile, amuser le cœur, flatter les penchants, mettre la nature au large et justifier les mœurs les plus licencieuses et l'irréligion la plus marquée. Mais, pourquoi néglige-t-on la lecture de l'Evangile? Pourquoi ne veut-on pas entendre parler Jésus-Christ? Le voici, chrétiens, c'est toujours le même Père qui parle; c'est que l'Evangile est la vérité : *Evangelium speculum veritatis;* et nous aimons à nous repaître du mensonge. Soit dans la morale, soit dans la doctrine, nous voulons des décisions qui autorisent un plan de vie aisé et commode. C'est que l'Evangile ne flatte personne : *Nemini blanditur*, et l'on veut être excusé, approuvé dans le plan de vie qu'on s'est tracé, dans les plaisirs qu'on se permet, dans les attaches que l'on conserve; voilà pourquoi on aime mieux écouter un casuiste relâché, un savant dont les sentiments rassurent contre la sévérité de la morale évangélique et la pureté de la doctrine. C'est que l'Evangile ne séduit personne : *Nullum seducit;* et, en matière de salut, on ne craint point d'être séduit. On craint d'être surpris; on est en garde contre tout ce qui peut troubler son repos, déranger sa fortune, empêcher le succès de ses affaires, répandre quelques amertumes sur ses plaisirs. On est tranquille sur l'affaire du salut, la vie, la doctrine, le directeur de la conscience; on n'y fait point d'attention. La vie est-elle assez sainte? La doctrine est-elle celle de l'Eglise? Le directeur est-il éclairé, ferme, pur dans la foi? C'est de quoi on ne se met point en peine.

Or des chrétiens qui n'étudient point l'Evangile, qui n'écoutent point Jésus-Christ parler dans son Evangile, peuvent-ils dire qu'ils le connaissent comme notre législateur auquel nous devons obéir, et comme notre Sauveur que nous devons imiter.

Voyez, chrétiens, les différents traits sous lesquels Jésus-Christ veut que nous le connaissions.

Pour faire connaître qu'il est Dieu, il dit aux disciples de Jean : *J'éclaire les aveugles; je fais marcher les boiteux; je guéris les lépreux; je ressuscite les morts.* Il prouve sa divinité, non par ses paroles, mais par ses actions.

Pour faire connaître qu'il est un Dieu Sauveur, il leur dit : *Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet.*

En effet, Jésus-Christ a fait les œuvres d'un Dieu; Jésus-Christ a souffert les opprobres et la peine que l'homme méritait; ainsi dans sa réponse aux disciples de Jean, il prouve sa puissance et son amour.

Ce n'est point pour leur reprocher secrètement leur envie, comme l'a pensé saint Chrysostome (hom. 37 *in Matth.*), qu'il leur dit : *Heureux celui auquel je ne serai pas un sujet de scandale.* Mais pour prédire, comme l'a remarqué saint Grégoire (hom. 6 *in Evangelium*), l'aveuglement des Juifs et des gentils, auxquels sa croix paraîtrait une folie, et serait un sujet de scandale.

On ne connaît donc pas Jésus-Christ, quand on ne connaît pas son amour, sa charité pour les hommes; quand ses abaissements révoltent, quand sa croix scandalise.

C'est après avoir opéré des miracles éclatants, qu'il dit : *Heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet.* Quoi donc, un Dieu qui commande avec une puissance absolue à toute la nature et à laquelle rien ne résiste, peut-il être un sujet de scandale? Non. Mais un Dieu revêtu de notre mortalité, un Dieu contredit, un Dieu outragé, un Dieu condamné, un Dieu attaché à une croix, était un sujet de scandale pour ceux qui ne croyaient pas en lui; c'est pourquoi, il est dit, qu'il a été une pierre de scandale (I *Petr.*, II), et qu'il est venu pour la ruine de plusieurs (*Luc.*, II), c'est-à-dire de ceux que ses abaissements et sa mort ont fait méconnaître.

Or, chrétiens, reconnaissez-vous la puissance, aussi bien que l'amour de Jésus-Christ dans ses souffrances et dans les opprobres du Calvaire? Cette connaissance de l'amour d'un Dieu est absolument nécessaire.

C'est cette connaissance de l'amour d'un Dieu Sauveur, que saint Paul recommandait aux Philippiens : *Scire super eminentem scientiæ charitatem Christi.* (*Philipp.*, III.)

Entendez-le parler aux Corinthiens. Je ne suis pas venu, dit-il, vous prêcher avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine. Je n'ai point étalé parmi vous la science que j'avais puisée aux pieds du sage Gamaliel. Vous m'avez entendu, et vous pouvez l'attester; je n'ai point fait profession parmi vous de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum* (I *Cor.* II.)

La science de Jésus-Christ crucifié est donc nécessaire aux chrétiens? Le grand mystère de notre rédemption ne peut donc pas être

ignoré sans un danger certain pour son salut? Non, mes frères. Il faut connaître l'amour d'un Dieu qui s'est fait notre victime : le prix du sang d'un Dieu qui nous a réconciliés; la volonté sincère d'un Dieu qui veut sauver tous les hommes sans en excepter un seul; le cœur immense d'un Dieu ouvert à tous les hommes, aux plus grands pécheurs; puisque Judas, les Juifs mêmes y avaient une place, s'ils eussent voulu y entrer. Il faut savoir qu'il n'est mort inutilement que pour ceux qui se damnent volontairement. Voilà ce que saint Paul appelle la science de la charité immense de Jésus-Christ : *Scire super eminentem scientiæ charitatem Christi.* (*Philipp.*, III.)

Mais se font-ils un devoir de ne savoir que Jésus-Christ crucifié, ces savants qui mettent toute leur gloire dans un amas fastueux de connaissances vaines, plus propres à nourrir l'orgueil qu'à toucher le cœur.

Ces orateurs qui font des efforts pour prouver qu'ils savent autre chose que Jésus crucifié; qui préfèrent une brillante et séduisante éloquence au style qui touche et instruit; et semblent être plus jaloux de plaire aux mondains, que de convertir les pécheurs?

Ces chrétiens qui veulent connaître le monde pour s'y conformer, lui plaire ; et qui ne veulent pas connaître Jésus crucifié pour l'imiter, le copier?

Ah! on veut bien connaître un Dieu tout-puissant qui opère des miracles; il n'en coûte rien au cœur pour croire, et on ne veut point se représenter un Dieu souffrant qu'il faut imiter. Quel aveuglement!

S'il n'y a point de vie éternelle à espérer sans la connaissance de Jésus-Christ, le connaît-on bien, quand on ne le connaît pas comme Dieu, comme Législateur, comme Sauveur? Non, mes frères.

Mais ce n'est pas assez de connaître Jésus-Christ, il faut le faire connaître; c'est la seconde obligation, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'interrogation que Jésus-Christ fait aux sœurs de Lazare mort, en leur disant : Où est son sépulcre? où avez-vous mis son corps? *Ubi posuistis eum?* (*Joan.*, XI) ne prouve pas, dit saint Jérôme (*in Matth.*, lib. II, c. 22), que Jésus-Christ ignorait où était situé son tombeau; c'était pour préparer la foi de ceux qui allaient être témoins de sa résurrection. Il n'y a rien de caché aux yeux d'un Dieu; et Jésus-Christ a prouvé qu'il était Dieu en ressuscitant Lazare mort depuis quatre jours. Or, voilà le motif qui porte saint Jean à envoyer ses disciples à Jésus-Christ, continue saint Jérôme. Il est dans les fers pour la vérité. Il doit bientôt y être immolé pour la vérité. Avant sa mort il veut que ses disciples, trop attachés à lui, connaissent Jésus-Christ; qu'ils soient persuadés qu'il est le Messie. Ce n'est pas pour guérir ses doutes, mais ceux de ses disciples, qu'il les adresse au Sauveur, dit saint Hilaire (*in Matth.*, XI).

Qu'elle est admirable la tranquillité de Jean-Baptiste dans les fers! Que les défenseurs de la vérité sont fermes! qu'ils sont intrépides! Dans les ombres de la mort, et lorsque le glaive brille à leurs yeux pour les immoler, ils font connaître Jésus-Christ; ils lui procurent des disciples. C'est ce qu'a fait saint Jean, et ce que nous sommes obligés de faire chacun dans notre état.

Il n'est pas nécessaire d'être apôtre, évêque, prédicateur, destiné par l'onction sainte du sacerdoce au gouvernement des âmes, pour être obligé de faire connaître Jésus-Christ; il suffit d'être chrétien.

Oui, mes frères, vous devez faire connaître Jésus-Christ par vos mœurs, par vos discours, par votre zèle; voilà comment vous présenterez la sainteté de son Evangile : Vous annoncerez la doctrine de son Evangile; vous défendrez la vérité de son Evangile. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Si je ne vous rappelais ici, chrétiens, que l'importance du ministère de saint Jean, je pourrais exciter votre admiration; mais je ne vous persuaderais pas la nécessité de l'imiter par votre conduite. Distingué de tous les prophètes, il a été le premier prédicateur du royaume de Jésus-Christ; le seul qui ait eu l'avantage de le prédire et de le voir, dit saint Hilaire (*loc. sup. cit.*); il a été un ange, non par nature, mais par fonction; il a précédé Jésus-Christ; il a marché devant lui. Il l'a montré, l'a fait connaître, voilà son ministère; mais voici sa sainteté, ses vertus, sa pénitence; elles annonçaient Jésus-Christ, son Evangile.

Tout le bonheur de l'homme consiste à connaître Jésus-Christ. La fonction de saint Jean était de le faire connaître ; mais se borne-t-il à l'annoncer? Non, il fait encore connaître aux Juifs la sainteté de son Evangile par l'austérité de sa vie.

Que veulent dire ces paroles du Sauveur? *Depuis les jours de Jean-Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que ceux qui se la feront, qui l'obtiendront.* (*Matth.*, XI.) Elles nous apprennent, disent les saints docteurs, que saint Jean a fait connaître Jésus-Christ par l'austérité de sa vie, comme par ses prédications.

C'est un pénitent qui prêche la pénitence. Ses jeûnes, ses vêtements, sa retraite, annoncent le précurseur du Messie; ils condamnent le monde, et montrent par avance les saintes rigueurs de l'Evangile. (S. Hilarius, cap. 11; S. Greg. Nazianz., orat. 40; S. Ambros., in fine lib. V *in Luc.*; S. Aug., lib. II *Quæst. Evangel.*, q. 37.) Aussi Jésus-Christ fait-il l'éloge de sa pénitence.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Les hommes de plaisirs, de sensualité, de luxe, de mollesse, habitent des palais somptueux, Jean-Baptiste mon précurseur, destiné à marcher devant moi, à me faire connaître, est un pénitent, un homme d'austérité.

Nos mœurs, nos actions, mes frères, suffisent-elles pour faire connaître que nous sommes disciples de Jésus-Christ, que nous professons son Evangile.

Hélas! font-ils connaître Jésus-Christ par

leur conduite, ces chrétiens dont les mœurs sont moins pures que celles des païens? qui flattent les penchants de la nature, au lieu de les combattre; et qui ne rougissent pas d'adopter le système d'un Epicure, lorsqu'il s'agit des douceurs de la vie présente? Quelle différence, grand Dieu! entre le plan de leur vie et celui de l'Evangile!

Font-ils connaître Jésus-Christ par leur modestie et leur simplicité, ces hommes de luxe et de mollesse? et dans quel état, dans quelle condition n'y en a-t-il pas aujourd'hui? Du temps du Sauveur, il n'y en avait que dans les cours des rois, et les palais des grands; dans ce siècle le luxe règne dans tous les états; tous les rangs sont confondus; ce n'est pas par nécessité, c'est par ostentation, par orgueil qu'on est fastueux, qu'on étale les vanités mondaines. On dépense plus que l'on n'a pour paraître ce que l'on n'est pas. Des vanités empruntées cachent aujourd'hui des misères réelles; et des enfants sont dans une pauvreté honteuse, parce que leurs pères ont rougi de la simplicité chrétienne.

Font-ils connaître Jésus-Christ, ces maîtres qui n'offrent aux yeux de leurs domestiques que les coupables exemples du vice et de l'indévotion; que la table, le jeu, les spectacles occupent; qui les empêchent, comme Pharaon, d'aller sacrifier au vrai Dieu; qui les rendent les confidents de leurs criminelles intrigues, et qui leur apprennent l'art de se perdre, pendant qu'ils leur refusent le temps de s'instruire?

Font-elles connaître Jésus-Christ, ces femmes oisives qui ne veillent point sur leur domestique; qui ne bravent les fatigues que lorsqu'il s'agit des plaisirs, ou de porter le fardeau des parures mondaines; qui sont alarmées d'un ciel obscurci, lorsqu'il s'agit d'aller au saint temple; qui ne parlent de la religion que pour blâmer ses pratiques, ou pour louer ses ennemis; qui n'y donnent que des moments rapides, parce qu'elles donnent tous les jours aux amusements du monde?

Ah! peut-on dire aujourd'hui, comme autrefois, qu'il suffit de demeurer chez des chrétiens pour connaître Jésus-Christ, son Evangile, sa morale, ce qu'il exige de ses disciples? Non, sans doute. Si l'on jugeait de la doctrine de Jésus-Christ par les mœurs d'un nombre de chrétiens, quelle idée en concevrait-on? Pourrait-on dire qu'elle est sainte, pure, céleste, divine? Quel est donc le crime de ceux qui ne font pas connaître la sainteté de l'Evangile, par la sainteté de leurs mœurs!

Pour vous prouver, mes frères, que vous devez représenter Jésus-Christ, montrer la sainteté de son Evangile, il suffit de vous rappeler la grandeur de votre dignité. Ecoutez saint Paul: Par votre baptême vous avez été revêtus de Jésus-Christ: *Christum induistis* (*Gal.*, III); vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ: *Omnes vos unum estis in Christo.* (*Ibid.*) Or, quelle conséquence tirer de cette sublime doctrine, de cette grande vérité? La voici:

Vous êtes revêtus de Jésus-Christ; par conséquent Jésus-Christ doit paraître en vous; par conséquent on doit reconnaître Jésus-Christ en vous voyant; par conséquent il doit agir en vous; par conséquent on ne doit pas voir un chrétien sans voir Jésus-Christ dont il est revêtu. On doit donc connaître la sainteté de son Evangile, en voyant un chrétien.

Vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ; par conséquent on doit voir régner en vous l'union, la charité, le même esprit, les mêmes sentiments. C'est par cette union de charité, de paix, qu'on jugera que vous appartenez à Jésus-Christ, que vous êtes disciples de Jésus-Christ.

Ce n'est pas par la multitude des miracles que vous opérerez, dit le Sauveur à ses apôtres, par les conquêtes que vous ferez, ni les brillants et rapides succès de vos prédications, qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. Vous pouvez retracer ma puissance sans retracer ma charité. On jugera que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres, si l'union règne parmi vous, si vous retracez la charité, qui est tout le fond de mon Evangile: *In hoc cognoscent omnes quod discipuli mei estis, si diligatis invicem.* (*Joan.*, XIII.)

Concevez-vous, mes frères, une juste idée de cette obligation de faire connaître Jésus-Christ par la sainteté de nos mœurs. Il faut, en voyant un chrétien, qu'on voie Jésus-Christ, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il vive en nous.

Que cette vérité ne vous paraisse pas trop sublime. Ce n'est pas comme apôtre, comme vase d'élection, comme un homme revenu du troisième ciel, favorisé des plus ineffables révélations, que saint Paul disait: Ce n'est pas moi qui vit, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi: *Jam non vivo ego, sed vivit in me Christus* (*Gal.*, II); c'était comme chrétien, comme disciple de Jésus-Christ.

Autrefois on découvrait les chrétiens par leurs mœurs; la candeur, la pauvreté, l'union, la charité les décelaient; aujourd'hui il faut lire l'Evangile pour connaître la morale de Jésus-Christ. Il faut fermer les yeux sur la conduite de ceux qui le professent, pour les supposer encore chrétiens.

Autrefois il suffisait de demeurer chez des chrétiens pour connaître Jésus-Christ, son Evangile, sa morale; aujourd'hui il faut les éviter presque tous pour se conserver pur dans les mœurs et dans la foi. Cependant, mes frères, c'est une obligation indispensable pour nous de faire connaître Jésus-Christ par nos mœurs et par nos discours.

Saint Jean a fait connaître Jésus-Christ par ses prédications. Il l'a annoncé; il l'a montré; il a fait connaître aux Juifs l'excellence de son baptême, l'importance de son ministère au-dessus du sien.

Prodige éclatant de sainteté, de pénitence, de zèle; il a fait l'admiration de toute la Judée. Hérode même, qu'il reprenait sur le trône, le révérait. Il lui était facile, dans l'aveuglement des Juifs, de passer pour Elie,

pour le Messie même; mais il met toute sa gloire à faire connaître Jésus-Christ, et à le faire connaître pour le Messie attendu, en disant qu'il est simplement la voix qui l'annonce, et qu'il n'est pas digne de lui être comparé.

Les Juifs, qui avaient des idées si grandes de saint Jean, auraient dû reconnaître le Messie sur ce qu'il en disait. Lui seul méritait les titres qu'il lui donnait, et les hommages qu'il lui rendait.

Saint Jean fait connaître Jésus-Christ pour s'acquitter de son ministère, pour rendre hommage à la vérité, pour le salut de ses disciples; l'imitons-nous? C'est ce qu'il faut examiner.

Ici se présentent les devoirs des ministres des autels, des pères et des mères, des maîtres et des maîtresses. Ils doivent parler pour faire connaître Jésus-Christ, son Evangile, conduire à Jésus-Christ ceux qui sont sous leur conduite.

Le désir des apôtres, en prêchant, était que Jésus-Christ fût connu. Ils étaient consolés quand la foi augmentait, quand son royaume s'étendait, et que leurs auditeurs se rangeaient sous l'étendart de la croix, et goûtaient les vérités de l'Evangile. Sont-ce là toutes les vues des prédicateurs de nos jours?

A Dieu ne plaise que je manque de respect pour les grands hommes qui annoncent la sainte parole avec distinction; que je blâme le style élevé, pompeux de leurs discours; et que je leur prête des vues humaines dans un ministère tout divin. Le même zèle qui fait annoncer l'Evangile au peuple avec simplicité, peut le faire annoncer avec élévation aux savants.

Quoique saint Paul n'ait pas prêché aux Corinthiens avec les grâces et les ornements de l'éloquence humaine, il a su se prêter aux lumières et aux connaissances des savants. Il est orateur et philosophe, quand il fait connaître Jésus-Christ à Athènes.

Mais je dis que le seul but des prédicateurs, dans les sublimes fonctions de leur ministère, doit être de faire connaître Jésus-Christ, sa doctrine, sa morale, le plan de son Evangile.

Quel malheur, si un prêtre prêchait pour se faire connaître, plutôt que pour faire connaître Jésus-Christ; s'il s'appliquait plus à faire briller ses talents qu'à développer les vérités de la religion; à plaire à l'esprit, qu'à toucher le cœur; à faire des admirateurs de son éloquence, que des conquêtes de la grâce! Nous devons, par nos discours, envoyer à Jésus-Christ ceux qui nous écoutent, qui nous admirent, qui nous sont attachés; c'est le seul maître qu'il faut écouter.

Jean-Baptiste voit que ses disciples lui sont trop attachés, qu'ils conçoivent même de la jalousie des œuvres merveilleuses du Sauveur; il les lui envoie, afin qu'ils l'écoutent et qu'ils soient instruits par lui-même.

Ah! quel modèle pour tous les prédicateurs et les directeurs! Que l'on instruit utilement! que l'on conduit saintement les âmes, quand on ne leur apprend à ne connaître que Jésus-Christ, à ne s'attacher qu'à Jésus-Christ, à ne rechercher que Jésus-Christ!

D'où viennent certaines divisions, certains schismes dans un monde même de dévots? De l'attache à certains prédicateurs, à certains directeurs. On les a vus, ces schismes, dès le premier siècle de l'Eglise. Les uns étaient à Paul, les autres à Céphas, plusieurs à Apollon. Saint Paul s'en plaint, il en fut touché; mais que fit-il pour réunir les esprits, éteindre ces schismes naissants? Il fit connaître Jésus-Christ pour le seul maître et le seul Sauveur.

Ecoutons-le, ministres des autels; parlons comme lui, et il n'y aura plus dans un monde de dévots de division sur la doctrine, sur la morale; plus de partis différents dans l'Eglise. Pourquoi? Parce que tous les maîtres qui enseignent, qui conduisent, enverront à Jésus-Christ, et ne souffriront pas qu'on s'attache à Apollon plutôt qu'à Céphas.

Quoi donc, disait saint Paul, est-ce que Jésus-Christ est divisé? *Divisus est Christus?* (1 *Cor.*, I.) Devez-vous connaître un autre maître que lui? Nous sommes les ministres du Sauveur, mais nous ne sommes pas le Sauveur. Ce n'est pas moi qui ai été crucifié pour vous, c'est lui; ce n'est pas en mon nom que vous avez été baptisé, mais au nom de Jésus-Christ : *Nunquid Paulus crucifixus est pro vobis? aut in nomine Pauli baptizati estis?* (*Ibid.*) Pourquoi donc ces attaches pour certains ministres? Si vous vous attachez à nous, vous êtes dans l'erreur; nous ne sommes rien, Jésus-Christ est tout.

Notre obligation devient la vôtre dans vos familles, pères et mères, maîtres et maîtresses, qui devez donner une éducation chrétienne à ceux qui sont sous votre conduite. Malheur à vous, si vous ne leur faites pas connaître Jésus-Christ; si vous ne les envoyez pas à Jésus-Christ. Malheur à vous, si vous faites l'éloge du monde en leur présence; si vous leur donnez des leçons pour lui plaire, suivre sa morale et ses maximes. Malheur à vous, s'ils vous entendent louer les maîtres de la volupté, de l'erreur, de l'incrédulité; si votre langage leur inspire du mépris pour la piété, pour l'Eglise et sa doctrine.

Je ne parle pas de ces savants qui, dans le christianisme même, ne font usage de leur érudition que pour faire méconnaître Jésus-Christ, et mépriser sa sublime morale.

Quels nuages ne répandent-ils pas sur l'éclat de sa divinité et de ses miracles dans les cercles où ils président? Quelles objections ne font-ils pas sur le plan de son Evangile et la sévérité de sa morale? Ils montrent plus de respect pour un fait de l'histoire profane que pour tous ceux de l'histoire sacrée; pour un savant ennemi de la religion, que pour l'auteur de la religion même. Ah! ce n'est pas en écoutant ces esprits superbes qu'on apprendra à connaître Jésus-Christ; c'est en écoutant des chrétiens vieux, sou-

mis, éclairés: ils font connaître Jésus-Christ pour rendre hommage à la vérité.

Jésus-Christ est la vérité ; connaître la vérité, c'est connaître Jésus-Christ. Mais n'y a-t-il que les ignorants qui ne connaissent pas la vérité? Non, des savants superbes, indociles ne la connaissent pas non plus ; ils pâlissent sur les livres ; ils se consument dans de vaines recherches; ils languissent dans de continuelles disputes; ils acquièrent beaucoup de connaissances, il n'y a que celle de Jésus-Christ qui leur échappe : *Semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II *Tim.*, III.)

Pour faire connaître Jésus-Christ, et rendre hommage à la vérité, il faut donc faire connaître sa doctrine, sa morale ; or, c'est le devoir des pasteurs, des maîtres, des pères et mères, et de tous ceux qui sont obligés d'instruire et de donner une éducation chrétienne.

Sans la connaissance de Jésus-Christ, on demeure dans les ténèbres; on préfère le mensonge à la vérité ; la morale du monde à celle de l'Evangile.

Malheur à celui qui conduit à un autre maître qu'à Jésus-Christ. Malheur à vous si vous ne faites pas connaître Jésus-Christ par votre zèle. Les pasteurs et les prédicateurs ne sont pas les seuls qui sont obligés d'en avoir.

Quel zèle dans tous les saints pour faire connaître Jésus-Chsist! J'admire celui de saint Jean dans les fers. Il n'a rien perdu de son activité. Il oublie ses liens ; il ne pense à la mort que pour se hâter de faire connaître le Messie à ses disciples. Tranquille dans sa prison, il s'y occupe de Jésus-Christ. Il n'y apprend les actions merveilleuses qu'il opère dans la Judée que pour le salut de ceux qui sont attachés à lui. C'est de la prison qu'il les envoie s'assurer de sa divinité; c'est peu de temps avant sa mort : *Cum audisset in vinculis.*

D'où vient cette fermeté, cette tranquillité que les menaces, les liens, la mort même ne peuvent ébranler? De la charité des saints, de la force de la vérité qu'ils défendent, et veulent faire connaître à ceux qui ne la connaissent pas ou qui la combattent.

Rien ne peut séparer de la charité de Jésus-Christ ; elle brave les tyrans et les bourreaux. Quand on l'aime, on l'annonce, on la prêche dans les fers. Les menaces ne ferment pas la bouche du prédicateur de la vérité. Les faveurs temporelles n'en font jamais un lâche déserteur de la vérité.

L'assemblée du grand Sanhédrin défend en vain aux apôtres de prêcher la doctrine de Jésus de Nazareth, de le faire connaître ; les apôtres répondent que Dieu est au-dessus du Sanhédrin, et qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. (*Act.*, IV.)

Saint Paul garde-t-il le silence dans les prisons de Rome? Cesse-t-il d'annoncer Jésus-Christ, de le faire connaître? Non, c'est de la prison même, dans les liens, destiné au martyr, qu'il écrit sa lettre aux Ephésiens, une des plus sublimes de toutes ses Épîtres : *Ego vinctus in Domino.* (*Ephes.*, IV.)

Les saints Pères ont remarqué que toutes les *Epîtres* que cet apôtre a écrites dans les prisons, sont remplies d'un feu, d'une vivacité, d'une sublimité d'expressions qui n'éclatent pas de même dans les autres. N'en soyons pas étonnés : quand on est près de sceller de son sang la doctrine de Jésus-Christ, on l'annonce, on la prêche avec zèle.

Avec quel zèle saint Augustin n'a-t-il pas fait connaître Jésus-Christ? A-t-il cessé de défendre la doctrine attaquée par différents hérétiques? Les mystères de la grâce, l'unité de l'Eglise, et toutes les vérités de l'Evangile, n'ont-ils pas été développés aux fidèles dans le sens catholique?

Lorsque les Vandales assiégèrent Hippone, lors même que les ombres de la mort l'environnaient, et qu'il était près de descendre dans le tombeau, n'écrivait-t-il pas encore contre les ingrats, et ne vengeait-il pas la grâce du Sauveur des coups que lui portait l'erreur des semi-pélagiens? Ah! quand on aime Jésus-Christ, on a du zèle pour le faire connaître.

Malheur donc aux ministres sans zèle, qui renvoient aux seuls missionnaires le soin de faire connaître Jésus-Christ. Malheur à ceux que l'amour du repos rend des serviteurs inutiles. Que nous servira-t-il de nous être fait connaître, si nous n'avons pas fait connaître Jésus-Christ; et que notre nom soit célèbre dans la république des lettres, s'il n'est pas écrit au livre de vie?

Malheur à tous ceux dont le zèle se ralentit ou s'éteint même, lorsque l'apostolat est pénible, ou que certains événements le rendent délicat et dangereux. N'est-ce pas quand Jésus-Christ est méconnu qu'il faut le faire connaître? N'est-ce pas quand son Evangile est méprisé qu'il faut en prêcher la hauteur et l'excellence? N'est-ce pas quand la vérité est défigurée, combattue, qu'il faut la défendre?

Saint Paul a-t-il rougi de la croix à cause qu'elle était un sujet de scandale aux Juifs, et de folie aux gentils? Laisserons-nous les pauvres dans l'ignorance, à cause qu'ils n'ont rien qui flatte l'amour-propre et l'ambition? Laisserons-nous triompher la morale du monde et ses erreurs, à cause qu'il menace de sa haine les apôtres fermes et zélés?

Ah! à Dieu ne plaise que nous cessions de faire connaître Jésus-Christ, son Evangile; puisque la vie éternelle que nous attendons ne sera accordée qu'à ceux qui connaissent le vrai Dieu et Jésus-Christ son Fils unique, qui est venu au monde pour notre salut (*Joan.*, XVII); et que cette connaissance de Jésus-Christ sera le principe du bonheur éternel que je vous souhaite.

—

SERMON II

Pour le dimanche dans l'octave de Noël.

SUR LE GRAND NOMBRE DES RÉPROUVÉS ET LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. (*Luc.*, II.)

Cet enfant sera pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et il sera en butte à la contradiction des hommes.

Quel oracle, chrétiens! qu'il est effrayant! quel est donc le sens catholique de cette prédiction? Dieu a-t-il dans ses décrets éternels destiné, par un choix absolu, le plus grand nombre des humains à l'enfer? La cause du malheur des réprouvés vient-elle de Dieu seul qui l'a décidé, parce qu'il est l'arbitre souverain de notre sort? Les damnés sont-ils des vases d'ignominie, parce qu'il l'a voulu, et que nous n'avons point de compte à lui demander de sa conduite toujours adorable? Peuvent-ils se dire, pour se consoler dans leurs tourments, qu'ils n'ont point de part à leur sort rigoureux, qu'il a été arrêté par l'Eternel indépendamment de tout?

Ah! loin de nous, mes frères, des sentiments si injurieux à la bonté de notre Dieu; des idées qui représentent un Dieu dur et cruel; une doctrine que l'Eglise a frappée de ses anathèmes dans tous les siècles; que l'impie Calvin a renouvelée avec même des excès qui révoltent.

Que cette prédiction du saint vieillard Siméon ne vous donne pas des idées contraires à celles que l'Eglise vous donne de la justice et de la miséricorde du Seigneur. Tout ce qui arrive, dit saint Chrysostome (Hom. 17 *in Epist.* I *ad Cor.*, XI), n'arrive point parce qu'il a été prédit, mais il a été prédit parce qu'il devait arriver.

C'est le Saint-Esprit qui a conduit Siméon dans le temple, ce juste dont l'Evangile fait un éloge si beau, si magnifique; c'est lui qui l'inspire; il a le bonheur de porter l'Enfant-Jésus dans ses bras, celui que la terre et les cieux ne peuvent comprendre; celui en qui, dit saint Paul (*Colos.*, II), sont renfermés tous les trésors de la sagesse éternelle; celui qui, comme homme, a voulu prendre des accroissements dans son corps naturel, et dont la sagesse n'en pouvait recevoir aucun.

Mais en même temps le ciel fait tomber le voile des temps; il voit qu'il sera en butte à la contradiction des hommes, la perfidie et la fureur des juifs, la fausse sagesse et l'aveuglement des païens, l'orgueil et l'audace des hérétiques, le relâchement et la licence des mauvais chrétiens; sa mort, les persécutions suscitées au christianisme naissant, sa doctrine combattue, son Eglise persécutée, les maximes, la morale du monde substituées à celle de l'Evangile, voilà ce qui lui fait dire qu'il sera contredit, et comme l'avaient annoncé les prophètes (*Isa.*, VIII), une pierre de scandale.

Mais en annonçant cette multitude de malheureux qui ne voudront pas croire en lui, et qui par là se rendront coupables et dignes de la damnation éternelle; il assure que l'enfant qu'il porte dans ses bras est le Sauveur des hommes envoyé de Dieu, la lumière des nations, la rédemption d'Israël.

C'est ce qu'annonçait aussi cette sainte veuve à tous ceux qui attendaient le Messie promis. Cette femme admirable, remplie de l'esprit de Dieu, recommandable par ses vertus, sa foi, sa piété, et qui se montrait à son siècle une veuve telle que saint Paul la voulait, et dont il traçait le portrait à Timothée. (I *Tim.*, IV.)

Celui qui est venu pour sauver tous les hommes, n'est pas venu pour être le sujet de leur perte éternelle; celui qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la connaissance de la vérité, n'en a pas réprouvé le plus grand nombre, sans démériter de leur part.

Ah! mes frères, admirons, adorons tout ce que dit aujourd'hui le saint vieillard Siméon, comme Marie et Joseph; mais ne soyons pas des téméraires et des orgueilleux scrutateurs des desseins de l'Eternel. Laissons l'hérétique et le mondain raisonner sur le mystère de la destinée des mortels, se perdre dans de coupables réflexions sur la prédestination, s'aveugler même dans un océan de lumières, c'est-à-dire s'écarter de la doctrine de l'Eglise sur cette matière, malgré les témoignages éclatants de l'Ecriture, des conciles et des Pères.

Je vais vous développer deux vérités sur le grand nombre des réprouvés et le petit nombre des élus, qui vous consoleront sans vous inspirer de la présomption.

Tous ceux qui se perdent, se perdent volontairement; leur réprobation est dans Jésus-Christ un mystère de justice : première vérité, et le sujet de la première réflexion. Tous ceux qui se sauvent, se sauvent par la grâce de Jésus-Christ; leur sanctification est dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde : seconde vérité, et le sujet de la seconde réflexion. En deux mots : mystère de justice dans la damnation des pécheurs; mystère de miséricorde dans la sanctification des justes. Voilà une matière importante qui demande toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ, qui est venu dans le monde pour le sauver, a été, contre ses desseins adorables et les tendres excès de sa charité, un sujet de ruine et de perte éternelle pour tous ceux qui n'ont pas voulu croire en lui et qui lui ont été opposés : *Positus est in ruinam.*

On est étonné du grand nombre des réprouvés, qu'on fasse attention à la multitude d'hommes opposés à Jésus-Christ, on cessera de l'être. On ne peut être sauvé que par lui; il est la voie qui conduit au ciel, la porte par laquelle il faut y entrer. Il faut porter ses traits, sa ressemblance pour être adopté par son Père; or, combien qui le méconnaissent? Considérons le monde à sa naissance; faisons attention aux contradictions qu'il a trouvées parmi les hommes dans tous les temps, aux

conquêtes du démon dans le christianisme même; jetons les yeux sur les Juifs, les gentils, les hérétiques, les mauvais chrétiens; la foule des réprouvés ne nous étonnera plus. Nous adorerons la justice d'un Dieu qui punit la perfidie des Juifs, le culte insensé des infidèles, l'orgueil des hérétiques, les mœurs toutes païennes des mauvais chrétiens; et nous avouerons que le mystère du grand nombre des réprouvés est un mystère de justice.

Ecoutez, chrétiens, que le grand nombre des reprouvés effraie, abat et décourage dans la carrière de la vertu; méprisez les raisonnements que tiennent tous les jours des savants téméraires, des libertins, des mondains, sur la prédestination. Voici ce que saint Augustin dit pour vous consoler, et vous animer aux bonnes œuvres. Vous savez qu'il a traité d'une manière admirable cette sublime matière, et que l'Eglise a approuvé sa doctrine. Cet oracle du grand Augustin développé clairement, vous convaincra que le mystère du grand nombre des réprouvés est un mystère de justice; c'est sur ce principe que je vais vous le prouver.

Dieu est bon, dit ce grand docteur : *Bonus est Deus.* Dieu est juste : *Deus est justus.* Faisons attention à ces deux perfections; ne les séparons pas, et tirons-en de justes conséquences.

Dieu est bon, mais que dois-je conclure de sa bonté infinie? qu'il admettra dans son royaume, dans sa gloire, dans la société des justes, des hommes qui l'auront méconnu, outragé; des hommes d'erreur, de vice; des hommes qui auront abusé de ses grâces, profané son sang, combattu sa doctrine, affligé son Eglise; des corrupteurs de la foi, de l'innocence? Mais serait-ce concevoir une juste idée de la bonté de Dieu? Est-ce assez de se représenter un Dieu infiniment bon? Ne faut-il pas se représenter un Dieu infiniment juste? N'est-ce pas dans la punition du péché, comme dans la récompense de la vertu qu'éclate sa justice?

Dieu est bon : *Bonus est Deus.* Si je tire une juste conséquence de la bonté infinie du Seigneur, je dirai, continue saint Augustin, il peut nous délivrer sans aucun mérite de notre part. Sa miséricorde éclate dans ces justes qui conservent leur innocence, dans ces pénitents qui pleurent leurs péchés, dans ces enfants qu'il dérobe au monde avant que la malice ait pu les corrompre, dans ces juifs qui se sont convertis à sa mort et aux premières prédications des apôtres, dans les gentils qui ont abandonné les idoles et ont embrassé l'Evangile, dans ces hérétiques qui ont détesté sincèrement leurs erreurs, et sont rentrés dans le sein de l'Eglise, enfin dans tous ceux qu'il appelle, qu'il soutient, qu'il conserve, et dans lesquels en couronnant leurs vertus, il couronne ses propres dons. Voilà la conséquence que je tire, c'est toujours saint Augustin qui parle, de la bonté de Dieu, de son infinie miséricorde. Quoiqu'il trouve dans notre propre fond le péché, parce qu'il est bon, il y met le bien qu'il doit récompenser : *Potest sine bonis meritis liberare quia bonus est.*

Dieu est juste : *Deus est justus.* Or, si je tire une juste conséquence de sa justice, je dirai : Dieu, étant infiniment juste, ne peut point réprouver les hommes qu'en vue des péchés qu'ils commettent volontairement; il ne peut punir en eux que leurs démérites, leur incrédulité, les mépris qu'ils ont faits de tout ce qui leur annonçait la Divinité, leurs résistances à ses grâces, leur attache au péché, l'infraction de sa loi, l'opposition à son Evangile, à sa doctrine, à sa morale, l'estime du monde, le respect pour ses maximes, ses usages, l'amour des richesses, des honneurs, des plaisirs, la constance dans les habitudes criminelles, l'impénitence finale. Voilà la conséquence que je tire de la justice de Dieu, dit saint Augustin; un Dieu juste ne me condamnera pas à des peines éternelles, si je ne les ai pas méritées, si je ne l'ai pas offensé volontairement, si je suis nécessité au péché, si je suis laissé à moi-même qui ne peux rien de mon propre fonds; s'il me refuse la grâce qui me rend fort, et avec laquelle je peux tout. Concevoir un Dieu qui m'a destiné à l'enfer indépendamment de mes volontaires infractions de sa loi, c'est ne pas concevoir une juste idée de sa justice, c'est nier qu'il soit juste; car un Dieu juste ne peut punir que le mal fait volontairement : *Non potest sine malis meritis damnare, quia justus est.* (S. Aug., lib III *contra Julianum*, cap. 18.)

Voilà, mes frères, une vérité qui doit dissiper vos doutes, vos frayeurs, et tous les raisonnements que vous pouvez entendre sur le mystère de la prédestination.

Dieu est bon; sous un Dieu bon, il n'y a de malheureux que ceux qui veulent l'être. Dieu est juste, il n'y aura de réprouvés que ceux qui l'auront mérité.

Dieu est bon; il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons. Tous les hommes ont donc des secours, des moyens pour le connaître et le servir. Dieu est juste; il ne commande donc rien d'impossible. L'homme est donc coupable en lui désobéissant.

Dieu est bon; je ne dois pas supposer en lui, quoiqu'il soit indépendant et qu'il ne me doive rien, une séparation absolue du plus grand nombre de ses créatures, pour les destiner à l'enfer. Dieu est juste; je ne peux donc pas me représenter la foule des humains dans des feux vengeurs, sans l'avoir mérité.

Le grand nombre des réprouvés, marqué dans l'Ecriture, me prouve les progrès de la corruption dans tous les temps; il ne me prouvera jamais un choix éternel de Dieu pour peupler l'enfer que le péché seul lui a fait creuser. Je jette les yeux sur tous les peuples qui habitent ce vaste univers, je vois avec douleur le grand nombre marcher dans la voie de perdition. J'écoute Dieu dans les livres saints, je l'entends appeler tous ces pécheurs, les exhorter au repentir, leur offrir ses grâces, les conjurer, les presser;

je l'entends dire qu'il ne veut point la mort de l'impie, mais sa conversion, son bonheur éternel; je dois donc être persuadé que tous les réprouvés sont les artisans de leur malheur éternel, et que le mystère de la réprobation des méchants est un mystère de justice.

Que devons-nous penser ici de tous ceux qui osent pénétrer le mystère de la prédestination; de ces savants qui, sous prétexte d'étaler avec faste le néant de la créature et la toute-puissance indépendante du Créateur, découragent, effraient et désespèrent les fidèles par le plan qu'ils tracent dans leurs écrits de ce sublime et impénétrable mystère; qui représentent le Seigneur comme un Dieu injuste et cruel, à cause qu'il est tout-puissant et indépendant; et qui semblent plutôt exhorter leurs lecteurs à consentir à leur damnation éternelle, arrêtée par le choix de Dieu, qu'à faire des efforts pour sortir de la voie large, et entrer dans la voie étroite qui conduit au ciel?

Ah! pouvons-nous nous dissimuler les suites funestes qua produites la lecture de ces ouvrages, où les systèmes les plus dangereux, les plus capables de décourager dans la carrière de la vertu, sont développés avec art, et appuyés en apparence sur les oracles de saint Paul et de saint Augustin.

Pourquoi affecte-t-on de mettre dans les mains des simples fidèles les traductions des livres de saint Augustin sur la prédestination, le don de la persévérance et de ses soliloques? La doctrine de ce grand docteur est sûre, puisque l'Eglise l'a adoptée; mais des pénitentes, des pénitents sans étude, sans principe, sans lumière, saisiront-ils la pensée du saint docteur? ne s'écarteront-ils pas de sa doctrine? n'en tireront-ils pas d'autres conséquences que lui: S'encourageront-ils toujours aux bonnes œuvres comme lui, par ce principe certain; Dieu est bon, Dieu est juste, par conséquent il ne veut point ma perte, il ne me refusera pas sa grâce, il ne me condamnera pas à l'enfer pour des péchés que je n'aurai pu éviter?

Ah! mes frères, j'ai vu des personnes pieuses ébranlées, découragées, et sur le point de désespérer, pour s'être livrées sans soumission à ces lectures sublimes, pour avoir voulu approfondir ce mystère impénétrable, pour avoir tiré des conséquences que l'Eglise ne tire pas quand elle nous en parle.

J'en ai vu abandonner la vertu, se livrer à une vie mondaine, parce qu'elles remettaient tout entre les mains d'un Dieu qui a décidé, disaient-elles, de leur sort, et qu'elles ne peuvent pas le changer. Quel aveuglement!

Celui des libertins n'est pas moins déplorable. Avec ce système que leur sort est décidé, qu'ils ne peuvent pas le changer; ils se rassurent dans les plus honteux désordres. A les entendre, c'est un hommage qu'ils rendent à la toute-puissance d'un Dieu indépendant, quand ils consentent à leur damnation. Quoiqu'ils ne sachent pas s'ils sont du nombre des réprouvés, ils se tranquillisent dans la route qui conduit à la réprobation.

Pourquoi dans le doute ne pas faire ce que font les justes? Pourquoi choisir le vice plutôt que la vertu? Pourquoi ne pas travailler à rendre son élection certaine, plutôt qu'à s'assurer un malheur éternel? Pourquoi ne pas être aussi prudent dans l'affaire du salut que dans celles du monde? Pourquoi exposer plutôt l'âme que le corps? Précipite-t-on ses jours par une mort volontaire, sous prétexte que l'heure est marquée, que Dieu la connaît? Pourquoi donc exposer son âme à une mort éternelle, parce que nous ignorons sa destinée? Quel aveuglement! quel délire!

Ecoutons ces libertins: Ce ne sont point les vertus ou les vices qui décident de notre bonheur ou de notre malheur éteruel, c'est le choix de Dieu. Si parmi ceux qui vivent mal, qui nous scandalisent même par leurs crimes, il y en a qui sont choisis, ils se convertiront nécessairement, ils mourront dans la paix et l'amour du Seigneur. Si, parmi ceux qui vivent bien, qui nous édifient même par les plus héroïques vertus, il y en a qui sont réprouvés, ils se pervertiront nécessairement, ils mourront dans l'état du péché et l'inimitié de Dieu. Le choix est fait de toute éternité, le sort des mortels est décidé, nous ne pouvons pas le changer.

Il est aisé, mes frères, d'apercevoir que les passions seules font tenir ce langage aux libertins, que c'est la corruption de leur cœur qui leur fait tirer ces conséquences insensées du mystère de la prédestination.

En effet, ne seraient-ils pas plus sages, plus prudents de faire le bien? Que peut-on espérer en vivant mal? N'est-ce pas renoncer à la mort précieuse des justes, que de mener la vie criminelle des pécheurs? L'incertitude de persévérer doit-elle empêcher de bien commencer?

En agit-on ainsi dans le monde? parce qu'on n'est pas sûr de parvenir aux honneurs que le cœur ambitionne, s'écarte-t-on volontairement de la route qui y conduit? Quand le prince tient en suspens une grâce qu'il ne peut accorder qu'à un seul, et que plusieurs sollicitent et espèrent, l'incertitude de l'obtenir empêche-t-elle les démarches, les cabales, les intrigues, le manége de la politique? hésite-on de plier, de ramper? Pourquoi donc l'incertitude, où il a plu à Dieu de nous laisser sur le choix de ses élus, nous ferait-elle renoncer à la couronne immortelle qu'il a promise à notre fidélité, à nos efforts, à notre persévérance?

Quand saint Paul nous compare à de généreux athlètes qui entrent en lice pour combattre, quand il dit que tous ceux qui courent ne remportent pas le prix, nous décourage-t-il? nous invite-t-il au repos? non; au contraire il nous exhorte à courir avec plus d'ardeur, et à ne point nous lasser, afin de remporter la couronne incorruptible, promise à ceux qui combattent jusqu'à la fin: *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, V.)

On se fait gloire de respecter la doctrine de saint Paul sur la prédestination, de la ci-

ter, on a raison : elle est divine. C'est le Saint-Esprit qui parle par la bouche de ce grand apôtre ; c'est lui qui a dicté les oracles que nous lisons dans ses *Epîtres*. Mais a-t-on l'esprit de saint Paul, sa soumission, quand il s'agit du mystère de la prédestination? N'en tire-t-on pas des conséquences contraires aux siennes? C'est ce qu'il faut examiner.

J'entends cet apôtre s'écrier à la vue des mystères impénétrables de notre sainte religion . *O profondeur des jugements de Dieu!* (*Rom.*, XI.) Il les respecte, il les adore, il n'entreprend point de les sonder, encore moins de les expliquer.

C'est donc une coupable curiosité de vouloir approfondir le mystère de la prédestination, de vouloir entrer audacieusement dans ces profondeurs adorables, de percer avec la seule lumière de la raison dans ces ténèbres sacrées qui enveloppent les secrets de l'Eternel, d'établir des systèmes et de décider autrement que l'Eglise.

En effet, chrétiens, d'où sont venues toutes les erreurs, tous les systèmes sur la prédestination, et que l'Eglise a condamnés solennellement? De la curiosité, de la témérité, de l'orgueil de certains savants. Ils ont voulu faire briller leur science, où ils devaient faire éclater leur foi; expliquer ce qu'ils devaient adorer, et parler où il fallait se taire.

De là ces systèmes sur la prédestination qui découragent, abattent et représentent les trois quarts des hommes malheureux sans être coupables; damnés par le choix d'un Dieu tout-puissant et qui ne doit rien à ses créatures, et non pas par le volontaire abus des grâces qui pouvaient les sauver.

Systèmes dangereux qui jettent dans l'abattement, dans une mortelle indolence ; systèmes qui déterminent le cœur à satisfaire ses penchants, à mettre la nature au large, et qui portent le libertin même à ne pas attribuer sa réprobation à ses désordres, mais au sort immuable et irrévocable qui l'a décidé.

L'Eglise parle autrement, mes frères. Instruite par son divin Epoux, elle nous apprend à adorer le mystère de la prédestination, soit dans l'Ecriture dont elle seule peut nous donner le sens véritable, soit dans les écrits des saints docteurs dont elle a adopté la doctrine, soit dans les conciles où elle a décidé : elle nous enseigne que la réprobation de ce grand nombre qui nous effraie, est un mystère de justice.

En effet, quelles conséquences tire saint Paul, pour sa conduite du mystère de la prédestination dont il parle avec tant de sublimité? L'entend-on dire que le choix des élus étant fait, que notre sort étant décidé dans les décrets éternels, nous ne pouvons pas le changer par nos bonnes œuvres ou par nos péchés? Attend-il tranquillement ou la couronne de justice, ou les supplices de l'enfer? Non, mes frères. Ecoutez-le : *Je ne cours point au hasard*, dit-il, *je ne combats pas inutilement; mais je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché les autres, je ne sois moi-même un réprouvé.* (I *Cor.*, IX.)

Voilà donc ce grand apôtre qui veut assurer son salut par la pénitence des mortifications, des austérités mêmes. Il sait cependant que Dieu connaît ses élus, qu'il les a appelés, qu'il les a prédestinés, qu'il les a destinés à la gloire (*Rom.*, VIII); que le démon ne peut point les séduire, mais il sait aussi que l'homme, quoiqu'il ignore s'il est digne de haine ou d'amour, doit combattre et faire des efforts pour obtenir la couronne promise au juste ; qu'il ne sera pas réprouvé, s'il ne l'a pas mérité, et que Dieu étant infiniment juste, le mystère de la réprobation du grand nombre qui nous effraie, est un mystère de justice.

Pourquoi, dans ces effrayantes incertitudes sur notre salut, n'imitons-nous pas saint Paul, et ne travaillons-nous pas à l'assurer par nos bonnes œuvres? Dieu sera-t-il injuste quand il punira en nous le péché et l'abus de ses grâces?

Quelle différence entre les raisonnements de saint Paul, et ceux de ces hommes téméraires, lorsqu'il s'agit de la damnation des pécheurs. Ecoutez, chrétiens, et vous apprendrez à profiter de la bonté d'un Dieu qui veut votre salut, à rendre hommage à sa justice, lorsqu'elle prend la place de sa miséricorde méprisée et lassée. Vous avouerez que c'est le pécheur qui le force à le punir; que ce n'est pas Dieu qui a nécessité le pécheur à l'offenser; qu'il est coupable, et que Dieu est juste; qu'il a voulu sa perte, et que Dieu a voulu son bonheur.

Ignorez-vous, mes frères, dit saint Paul, *que la longue patience de Dieu vous attend à la pénitence, et que sa lenteur à punir, sont des traits marqués de sa miséricorde sur vous? Mais, si vous méprisez sa bonté, vous éprouverez les rigueurs de sa justice; car, que faites-vous en différant de vous convertir? Vous vous amassez des trésors de colère pour le jour des vengeances par la dureté et l'impénitence de votre cœur.* (*Rom.*, II.)

Toutes ces paroles, mes frères, doivent être pesées. Elles présentent aux pécheurs un sujet de confiance et de consolation. J'y trouve de quoi détruire toutes les conséquences effrayantes, que des hommes téméraires et des libertins insensés tirent faussement du mystère de la prédestination.

La bonté de Dieu attend les pécheurs à la pénitence; il veut donc leur salut sincèrement, et n'a donc pas décidé leur perte irrévocablement : ils peuvent donc s'ouvrir le ciel par leurs larmes, après s'être ouvert l'enfer par leurs péchés.

Ces pécheurs se creusent l'enfer, s'amassent des trésors de colère pour le jour des vengeances, mais comment? par la dureté et l'impénitence de leur cœur. Ce n'est donc pas Dieu qui les a destinés à l'enfer, ce n'est donc pas par un choix de sa toute-puissance indépendante; ils ne sont donc pas malheureux par une destinée éternelle, une réprobation absolue, comme l'a enseigné l'impie Calvin? Non, mes frères c'est l'impénitence

et la dureté de leur cœur qui consomme leur réprobation; c'est un Dieu juste qui punit les outrages faits à un Dieu bon et patient. Telle est la doctrine du grand apôtre.

Entendons Jésus-Christ lui-même dans son Evangile; chrétiens, c'est lui qu'il faut écouter, comme le maître de la vérité, c'est lui qui a les paroles de vie (*Joan.*, VI). Quand il nous dépeint ces deux routes si opposées, cette voie large, spacieuse, où marche la multitude, et qui conduit à l'enfer; cette voie étroite, difficile, où marche le petit nombre, et qui conduit au ciel; quand il s'écrie avec une espèce d'exclamation sur le petit nombre des élus, sur ce peu de justes qui marchent dans la route du ciel, nous dit-il de nous tranquilliser sur notre destinée, que nous ne pouvons pas changer notre sort? Non, au contraire il nous dit: Faites des efforts pour triompher des obstacles qui s'opposent à votre salut, pour marcher dans cette route étroite qui conduit à la vie: *Contendite.* (*Luc.*, XIII.)

Or, mes frères, après cet oracle du Sauveur, écouterai-je ces hommes insensés qui me disent que je ne saurais changer mon sort, que les efforts que je ferai pour assurer mon salut seront inutiles, si ma réprobation est décidée par l'Eternel? Non, Jésus-Christ m'exhorte à les faire; il m'anime, il m'encourage. Si sa justice me condamne, c'est que j'aurai abusé de sa miséricorde.

Le mystère du grand nombre des réprouvés étonne, consterne, effraie. Qui sera donc sauvé, s'écrie-t-on? Qui sera de ce petit nombre d'élus tracé dans l'Ecriture sainte sous tant d'images différentes? Et si Jésus-Christ a dit lui-même avec étonnement qu'il y en a si peu qui se sauvent! *quam pauci!* (*Matth.*, VII.) Devons nous espérer? Oui, chrétiens. Pourquoi? Le voici.

La vie éternelle est promise à celui qui croit en Jésus-Christ, à celui qui obéit à Jésus-Christ, à celui qui aime Jésus-Christ, à celui qui l'imite, le copie dans ses abaissements, ses souffrances; la vie éternelle est promise à celui qui observe les commandements, qui fait des efforts pour marcher dans la voie étroite, et y marcher constamment; la vie éternelle est promise au pécheur qui pleure son péché, qui l'expie par la pénitence dont il est capable, et qui profite du temps de la miséricorde; la vie éternelle est promise à celui qui par ses mœurs retrace la sainteté de l'Evangile, combat le monde, sa morale, et condamne la foule des insensés qui marchent dans la voie large.

Or, dès que j'ai le bonheur d'être attaché à Jésus-Christ, de l'aimer, de l'écouter lorsqu'il me parle dans son Evangile, ou par la bouche des premiers pasteurs; dès que j'observe ses commandements, et que par la pureté de mes mœurs, et la sainteté de ma vie, je n'imite que le petit nombre, je ne fais que ce que fait le petit nombre, j'espère être sauvé. J'opère mon salut avec crainte et tremblement, il est vrai, mais j'y travaille avec confiance, appuyé sur les promesses d'un Dieu, et sur les secours qu'il me donne pour combattre avec succès les ennemis qui m'environnent.

Que ceux-là s'abattent, s'effraient, se désespèrent, qui suivent le grand nombre, qui marchent avec la multitude dans la voie spacieuse de l'enfer, qui aiment le monde réprouvé, qui se conforment à son esprit, à sa morale, à ses coutumes, et qui pour se rassurer dans une vie mondaine, oisive, voluptueuse, nous disent qu'ils ne font que ce que fait le plus grand nombre, que ce qui se pratique dans le monde, que ce que font les honnêtes gens du monde; ils ont raison d'être effrayés du grand nombre des réprouvés, puisqu'ils s'exposent à être enveloppés dans cette multitude d'insensés sur laquelle ils se rassurent présentement.

Pour moi, les promesses de Jésus-Christ son amour, sa grâce, son sang répandu pour tous les hommes, me rassurent : si je me damne, ma perte viendra de moi. C'est mon impénitence volontaire qui fera retomber sur moi ces trésors de colère dont parle saint Paul, et c'est dans un jugement juste, équitable que l'arrêt de ma réprobation éternelle sera prononcé, dit cet apôtre : *In die revelationis justi judicii.* (*Rom.*, II.) La réprobation du plus grand nombre est dans Jésus-Christ un mystère de justice.

Le nombre des réprouvés est grand, pourquoi? parce que très-peu craignent le Seigneur, l'aiment, le servent. Séparez un petit nombre de justes, tous suivent les penchants de leur cœur et les désirs d'une chair rebelle.

La corruption était générale du temps du juste Noé, et huit personnes échappèrent seules au déluge qui inonda la terre.

Je vois une foule de criminels dans Sodome : Dieu n'y trouve que Loth d'innocent.

Dans tous les siècles, les pécheurs forment le grand nombre, et les justes le petit. Or, si ce grand nombre de pécheurs impénitents n'était pas coupable, s'il n'était pas dans son pouvoir de changer son sort par la pénitence, saint Paul dira-t-il qu'ils seront condamnés par un juste jugement au jour de la manifestation? *Justi judicii.*

Pourquoi le peuple juif a-t-il été réprouvé, ce peuple choisi, favorisé? C'est à cause de son incrédulité. Saint Paul nous l'apprend; voilà la source des malheurs des Juifs, de leur aveuglement. C'est elle qui a mis sur leurs yeux ce voile épais qui leur cachait la lumière qui brillait au milieu d'eux : *Propter incredulitatem fracti sunt.* (*Rom.*, XI.)

Osera-t-on dire, sera-t-on assez impie pour le croire, que toute l'ancienne loi n'était qu'une comédie que l'Eternel jouait pour faire éclater sa puissance indépendante; que la perte des Juifs était arrêtée indépendamment de leurs apostasies; que, chargés de préceptes qu'ils ne pouvaient pas accomplir, ils n'étaient coupables que parce que Dieu avait décidé qu'ils le seraient?

Mais les oracles des prophètes, ceux du Sauveur dans l'Evangile, ses larmes, ses prières, son sang répandu, nous permettent-ils d'adopter ce système? Ah! ou il faut re-

jeter les livres saints, ou il faut croire qu'ils ont mérité d'être réprouvés par un jugement juste et équitable : *Propter incredulitatem fracti sunt.*

La voix des prophètes se fait entendre aux rois d'Israël et de Juda, aux prêtres, aux docteurs de la loi, aux princes du peuple et aux sujets. Elle les avertit, elle les menace, elle leur trace sous différentes images les punitions éclatantes que le Seigneur irrité leur prépare.

Ici, ils dépeignent les longues captivités, les guerres sanglantes; là, les princes qui doivent les subjuguer et les attacher honteusement à leur char; tantôt la ruine de leur ville et de leur temple; tantôt le temps où ils cesseront d'être son peuple et où il ne sera plus leur Dieu; mais toujours les prophètes marquent les crimes qui ont mérité ces châtiments temporels, et enfin la réprobation, l'ingratitude, l'idolâtrie. Ce n'est pas Dieu qui les abandonne, ce sont eux qui ont abandonné Dieu. Israël, votre perte vient de vous et non pas du Seigneur; ainsi parlent les prophètes. Les Juifs n'éprouvent ses rigueurs, qu'après avoir abusé de ses faveurs; leur réprobation est un mystère de justice.

Que dirai-je des oracles du Sauveur? Ne se plaint-il pas de la résistance des Juifs? Ne dit-il pas qu'ils ont méprisé ses caresses, qu'il les a en vain voulu rassembler avec la tendresse d'une mère qui rassemble ses enfants? Ne leur reproche-t-il pas qu'ils ont répandu le sang de ses prophètes, et qu'ils ont souillé le temple et l'autel par des meurtres, aussi bien que par des idolâtries?

Ne vois-je pas ce divin Sauveur répandre des larmes sur l'ingrate Jérusalem et déclarer que sa perte était la juste punition de l'abus qu'elle avait fait de ses grâces? Attaché à la croix par ces perfides, ne prie-t-il pas pour eux son Père, et n'offre-t-il pas pour leur salut le sang même qu'il répand?

Quelle est la piété qui ne rougit pas d'entendre dire que les souhaits de Jésus-Christ ne sont pas sincères, et que la réprobation des Juifs prouve qu'il ne voulait pas sincèrement leur salut? Ah! peut-on entendre les reproches que les prophètes font aux Juifs, ceux que Jésus-Christ leur fait, et douter que c'est par un arrêt juste et équitable qu'ils ont été réprouvés? Non, dit saint Augustin; aussi, continue ce saint docteur, Jésus-Christ justifiera sa clémence en faisant éclater sa justice. Le jour de la manifestation, il prouvera qu'il n'a abandonné ce peuple ingrat, qu'après en avoir été abandonné le premier.

Il conservera les cicatrices de ses plaies; il les montrera aux Juifs assemblés devant son trône; ils verront dans la gloire celui qu'ils ont vu dans les abaissements. Voyez, leur dira-t-il, ces pieds et ces mains que vous avez percés; considérez ce côté : c'est pour vous et par vous qu'il a été ouvert : *Per vos et propter vos apertum est.* Vous aviez une place dans mon cœur, lorsque j'ai versé mon sang pour le salut du monde entier, et vous n'avez pas voulu y entrer : *Nec tamen intrare voluistis.* (Lib. II *De symbolo*, cap. 8.)

Voilà donc, mes frères, le grand nombre des Juifs, réprouvé, confondu au jour des vengeances. Ce peuple ingrat ne doit donc attribuer qu'à lui seul sa réprobation; elle est dans Jésus-Christ, comme vous voyez, un mystère de justice, aussi bien que la perte de tant de peuples infidèles.

Je sais, chrétiens, qu'on ne jette qu'avec frayeur les yeux sur ces contrées infidèles, sur tous ces royaumes, ces empires où le vrai Dieu n'est ni connu ni adoré. Pour moi, je ne me représente qu'avec douleur tous ces peuples infortunés que le flambeau de la foi n'éclaire pas. Quelle multitude dans les ténèbres, m'écrié-je, et par conséquent quelle multitude de réprouvés!

Les savants superbes, ainsi que les mondains, sont éloquents lorsqu'ils parlent de l'aveuglement de ces malheureux. Sont-ils coupables, disent-ils? peuvent-ils être éclairés, si la lumière de l'Évangile ne va briller dans leurs climats? Peuvent-ils se convertir sans apôtres? Est-ce leur faute, s'ils prennent le change sur la Divinité, s'ils se trompent dans le culte, et s'ils rendent à la créature le culte suprême qui n'est dû qu'au Créateur? Peut-on dire qu'ils méritent l'enfer? N'est-il pas évident que Dieu les y a destinés, puisqu'il ne les appelle pas et leur refuse les secours nécessaires pour le connaître et croire en lui?

Raisonnements orgueilleux de l'esprit humain; fausses conséquences qu'il ne tire, que parce qu'il ne conçoit pas de justes idées du Créateur.

En effet, supposer un Dieu injuste, ce n'est pas concevoir une juste idée du souverain Être. Or, ceux qui décident que tous les infidèles ne sont réprouvés que parce que Dieu l'a voulu, l'a décidé, le supposent injuste. Tiendraient-ils donc ce langage, s'ils adoraient, comme ils doivent, la conduite du Seigneur, au lieu de l'examiner au tribunal de leur orgueilleuse raison?

Pour nous, mes frères, plus soumis à la doctrine de l'Eglise, nous disons que la réprobation de tous ceux qui meurent dans l'infidélité est dans Jésus-Christ un mystère de justice.

La colère que le Seigneur fait éclater sur les païens, sur ces philosophes livrés au culte des idoles, est juste, dit saint Paul. Ils sont inexcusables, parce qu'ils méprisent les connaissances que la raison seule leur donne de la Divinité; connaissances qui brillent dans leurs ouvrages mêmes, parce que le spectacle qu'offre à leurs yeux ce vaste univers suffit pour les faire parvenir à la connaissance de celui qui l'a créé et qui le gouverne. (*Rom.*, I.)

Dieu est juste en condamnant les peuples qui ne le connaissent pas et ne l'adorent pas, dit saint Augustin. Ce saint docteur, expliquant ces paroles du Prophète : *Faites éclater Seigneur, votre colère sur les nations*

qui ne vous connaissent pas et sur tes royaumes où les peuples n'invoquent pas votre saint nom (*Psal.* LXXVIII), dit : C'est avec justice que Dieu les condamne ; ils sont coupables de ne vouloir pas le connaître : *Ipsum Dominum scire nolunt.* Il reconnaît donc qu'ils ont des moyens pour parvenir à la connaissance du vrai Dieu, et que le culte insensé qu'ils rendent à la pierre et au bois, les rend dignes des châtiments éternels.

Le grand nombre d'infidèles réprouvés effraie, et plusieurs osent entreprendre de les justifier en attaquant une des perfections du Très-Haut, qui est sa justice ; mais fait-on attention que l'Evangile a été prêché dans presque tous les climats où règne l'idolâtrie ; que le dépôt de la foi ne leur a été enlevé, selon l'oracle de Jésus-Christ, que pour le transporter chez des nations plus fidèles à le conserver? (*Matth.*, XXI.) C'est donc un don précieux méprisé que Dieu punit dans ceux qui ont perdu la foi.

Que l'on fasse attention que les peuples qui n'ont jamais reçu la foi, s'il y en a chez lesquels il n'a jamais passé d'apôtres ni de missionnaires, ne sont pas innocents pour cela, parce que la bonté divine leur donne des grâces avant la foi, avec lesquelles ils pourraient parvenir à la connaissance du vrai Dieu, s'ils en faisaient un bon usage. C'est ce que saint Augustin soutient contre Julien.

Lorsque j'étais dans l'erreur, dit-il, je ne croyais pas que les infidèles eussent des grâces, des secours avant la foi ; mais à présent je crois et suis persuadé qu'ils en ont. Je déteste l'erreur des pélagiens, qui ne veulent pas qu'on prêche aux hommes que les infidèles ont des grâces pour parvenir à la foi.

Or, cette vérité que saint Augustin prouve à Julien, ne justifie pas les infidèles, comme certains téméraires osent le faire. Non, mes frères, Dieu est juste, et la damnation de ce grand nombre d'infidèles est dans Jésus-Christ un mystère de justice.

Le nombre des hérétiques est encore très-grand. Dans tous les siècles il y a eu des hérésies ; beaucoup de chrétiens, entraînés par les vents des nouvelles doctrines, ont abandonné l'Eglise leur mère. Or, comme il n'y a point de salut hors de l'Eglise, il est certain que ceux qui sont morts dans l'hérésie sont réprouvés ; par conséquent, quelle multitude depuis près de dix-huit siècles révolus ! Mais dirons-nous que Dieu est injuste dans ce grand nombre d'hérétiques réprouvés? Non. Leur réprobation est un mystère de justice ; pourquoi ? parce que ceux qui abandonnent l'Eglise, qui combattent sa doctrine, qui n'écoutent pas les successeurs des apôtres, sont coupables.

Ces paroles de l'Evangile : *Ceux qui vous écoutent, m'écoutent,* dit Jésus-Christ à ses Apôtres ; *ceux qui vous méprisent me méprisent, et celui qui m'a envoyé* (*Luc.*, X) ; suffisent pour prouver leur crime.

Ces autres paroles du Sauveur ne le prouvent pas moins : *Que ceux qui n'écoutent pas l'Eglise, soient regardés parmi vous comme des païens et des publicains.* (*Matth.* XVIII.)

Or, voilà donc les hérétiques déclarés coupables par l'Evangile ; les voilà convaincus de ne point vouloir écouter Jésus-Christ, de le mépriser et celui qui l'a envoyé ; les voilà mis au rang des infidèles et des grands pécheurs. Puisque nous n'ignorons pas leurs crimes, nous devons donc dans leur réprobation admirer et reconnaître un mystère de justice.

Enfin, il y a une foule de chrétiens qui se damnent dans le christianisme même, la seule religion divine et véritable. Mais quelle est la cause de leur réprobation? L'Evangile nous l'apprend, leurs péchés, leur impénitence, la préférence qu'ils donnent au monde sur Jésus-Christ ; c'est donc la justice qui éclate dans leur perte éternelle, parce qu'un Dieu juste ne peut punir que le mal.

Rappelons-nous les vérités constantes du christianisme ; examinons la conduite de beaucoup de chrétiens, et nous ne serons plus étonnés du grand nombre des reprouvés ; puisque parmi ceux qui professent l'Evangile, il y en a si peu qui suivent ses maximes et sa morale.

On ne peut entrer dans le ciel sans une innocence conservée ou recouvrée par la pénitence. Or sont-ils communs les chrétiens qui conservent l'innocence de leur baptême? non. Hélas! on fait naufrage dès les plus tendres années ; l'image éblouissante du monde séduit presque tous les cœurs. Otez quelques âmes échappées à la séduction, toutes les autres ont des chutes à pleurer.

Mais, si le nombre de ceux qui conservent leur innocence est si petit, le nombre de ceux qui la recouvrent par la pénitence est-il plus grand ? Ce baptême laborieux, comme l'appellent les saints docteurs, ces gémissements, ces pleurs, ces satisfactions laborieuses qui purifient le pécheur, le rétablissent dans l'intégrité, selon le saint concile de Trente, sont-ils employés par tous ceux qui sont tombés? Hélas ! l'expérience a prouvé malheureusement le contraire dans tous les siècles. S'il y en a peu qui conservent leur innocence, il y en a encore moins qui la réparent selon les saintes règles de la pénitence.

Si nous faisons encore réflexion à une autre vérité, le petit nombre des élus ne nous étonnera pas.

La voie qui conduit au ciel est étroite ; il faut faire des efforts, se gêner, se faire violence pour y marcher ; et beaucoup de chrétiens, au mépris de ces oracles du Sauveur, marchent dans la voie large, spacieuse, suivent la foule. Dans la pratique, on veut des aises, des commodités ; on évite, on redoute même tout ce qui peut affaiblir les passions, apaiser les révoltes des sens, contredire les penchants, mettre la nature à

l'étroit ; on adopte les maximes, la morale de l'Evangile, que dans la spéculation. Dans la conduite et les mœurs, c'est le petit nombre qu'il faut suivre, imiter ; et les chrétiens veulent suivre et imiter le grand nombre.

Que nous répondent ces chrétiens attachés au monde, qui suivent son esprit, sa morale, ses maximes ? Qu'ils ne font que ce que font les autres, qu'ils ne vivent pas autrement que les honnêtes gens du monde, qu'ils se conforment à une foule de personnes irréprochables.

En effet, dès qu'ils suivent la foule, dès qu'ils imitent un monde ennemi de la morale, de la sévérité de l'Evangile, ils ne sont plus dans la voie étroite qui conduit au ciel, ils sont dans la voie large qui conduit à l'enfer ; par conséquent c'est le mépris des avis que nous donne l'Evangile, c'est l'attache à la morale, aux maximes d'un monde réprouvé que Dieu punit dans les chrétiens qui se damnent. Ils méritent de tomber dans l'enfer, puisqu'ils marchent constamment et volontairement dans la route qui y conduit.

Mais après vous avoir prouvé que la réprobation du plus grand nombre est dans Jésus-Christ un mystère de justice, il faut vous prouver que la sanctification du petit nombre est dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde ; c'est le sujet de la seconde partie. J'abrégerai, et je ne vous demande que quelques moments d'attention

SECONDE PARTIE.

Le mystère de notre sanctification est le mystère de la miséricorde de Jésus-Christ. Il est notre espérance, notre salut, notre rédemption. Nous ne sommes rien sans lui, nous sommes tout avec lui. Il est pour les justes qui lui sont attachés, soumis, qui l'aiment, la cause de leur salut éternel : *Positus est in resurrectionem.* Sa bonté les appelle, sa grâce les soutient, sa doctrine les instruit, sa justice les récompense.

Au lieu de nous alarmer, mes frères, sur le petit nombre de ceux qui se sauvent, et de le regarder comme un mystère qui doive nous désespérer, soyons encouragés par l'exemple de ceux qui marchent dans la voie étroite, et profitons comme eux de la miséricorde d'un Dieu qui veut nous sauver ; car notre sanctification est dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde. Appliquez-vous au détail de ces grandes vérités.

Oui, chrétiens, Jésus-Christ nous appelle ; c'est lui qui nous a choisis, qui nous a prévenus. Il nous a appelés, lorsque nous ne le connaissions pas ; il nous a choisis, non pas a cause de nos mérites, nous étions des enfants de colère, mais pour éclater sa miséricorde ; il nous a prévenus, parce que nous ne pouvions pas faire un pas vers lui sans sa grâce.

On ne peut se sauver que dans le christianisme ; notre vocation au christianisme est donc une preuve éclatante de sa bonté envers nous. Si nous opérons notre salut dans le christianisme par notre fidélité, nos efforts, c'est donc parce qu'il nous y a appelés, parce qu'il nous a distingués de tant de nations où la lumière de l'Evangile ne brille plus. La connaissance de la vérité, la possession d'une religion où l'on peut se sauver, nous persuadent donc de la miséricorde de Dieu sur nous d'une manière particulière, puisqu'il ne l'a pas fait éclater de même sur tant de peuples qui ne le connaissent pas : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII.)

Dans toutes les provinces, les royaumes infectés de l'hérésie, dans ces climats éloignés, où des peuples, assis à l'ombre de la mort et dans d'épaisses ténèbres, ne connaissent pas le vrai Dieu, et rendent à la créature le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu, il peut y avoir quelques âmes portées à la vertu, des cœurs droits, sincères, purs, compatissants. Le paganisme a eu des sages, des hommes vertueux, sobres, détachés, ennemis du vice. Que manquait-il à Socrate pour être un saint ? de connaître Jésus-Christ, de professer son Evangile, d'être chrétien.

Dans les partis des hérétiques, dans les sociétés séparées de l'Eglise, il y a des personnes dont le malheur est d'être nées dans l'hérésie, dans le schisme. Elles pratiquent des vertus, des mortifications, font des aumônes ; leurs œuvres brillent aux yeux des hommes : on les loue. Que leur manque-t-il pour être sauvés ? la foi, et la foi de l'Eglise. On en a vu dont tout le crime était d'avoir rompu l'unité.

Or, si nous professons le christianisme, si nous vivons dans le sein de l'Eglise qui seule forme les saints, ce n'est pas parce que nous avons choisi de nous-mêmes Jésus-Christ, mais parce qu'il nous a choisis : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* (*Joan.*, XV.) Nous serions restés dans les ténèbres, s'il ne nous en avait pas tirés pour nous faire passer à l'admirable lumière de l'Evangile. C'est sa bonté qui nous a appelés ; notre vocation au christianisme est un don gratuit de sa miséricorde ; par conséquent la sanctification de ce petit nombre de justes qui se sauvent, est dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde.

Ce petit troupeau d'élus qui échappe à la corruption du monde, sur lequel il ne règne point, qui oppose à ses maximes perverses les sublimes maximes de l'Evangile, qui le condamne par ses mœurs et son détachement, n'est pur, saint que par la grâce de Jésus-Christ.

O hommes, apprenez, dit saint Augustin (*in Joan.*, tract. 36, et serm. 168), que tous ceux qui sont sauvés, ne le sont que par une grâce d'élection : *Per electionem gratiæ.* Vous n'avez pas été choisis parce que vous aviez la foi, mais pour la recevoir ; vous n'avez pas obtenu miséricorde parce que vous étiez justes, mais afin que vous le deveniez ; la grâce ne trouve point de mérites en nous, mais elle les forme. Nous sommes choisis, afin que nous devenions justes par la grâce de celui qui nous a choisis : *Electi sumus, ut boni per gratiam nos eligentis essemus.*

Ne nous élevons donc point; ne soyons pas des ingrats; ne nous glorifions que dans le Seigneur qui nous a appelés, et qui nous soutient par sa grâce. La sanctification du petit nombre des justes au milieu des dangers du monde, est dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde.

Quel est le principe des vertus, des triomphes des justes? la grâce de Jésus-Christ. Qui les soutient dans la pratique des bonnes œuvres, dans les sentiers austères de l'Evangile? la grâce. Qui écarte les dangers, les écueils, les précipices, sources de tant de chutes? Qui les rend forts, victorieux dans les combats que le monde leur livre, dans les tentations qui les alarment, dans les peines, les afflictions qui les éprouvent et les purifient? un Dieu de miséricorde qui veille sur eux. Leur force vient du ciel; c'est par Jésus-Christ qui les soutient, qu'ils doivent dire avec saint Paul, qu'ils sont forts, qu'ils peuvent tout : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.*, IV.)

Celui, dit le Prophète, qui est aidé, secouru, soutenu par le Très-Haut, coule des jours purs, tranquilles, innocents sous la protection du ciel. (*Psal.* XC.) De là les vains efforts de ses ennemis, leur défaite, leur confusion. Quand ils formeraient les bataillons les plus redoutables, le juste, sous la protection du ciel, les voit tomber honteusement à ses pieds; mille à sa gauche, et dix mille à sa droite. Tel est le mystère de la sanctification des justes, la miséricorde de Jésus-Christ.

Ne craignez point, petit nombre des justes, troupeau chéri que le monde méprise, persécute; ne vous alarmez pas dans le sein même des tribulations, des privations : *Nolite timere pusillus grex.* (*Luc.*, XII.) Par une volonté toute gratuite, et une miséricorde infinie, le Père céleste vous a destiné son royaume, vous prépare une gloire immortelle : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* (*Ibid.*) Or, voilà le mystère de miséricorde dans la sanctification des justes, annoncé par ces paroles : Il a plu au Père céleste de vous donner son royaume : *Placuit.*

C'est ce que saint Paul marque aussi clairement, lorsqu'il dit : Il a plu au Seigneur de me choisir dès le sein de ma mère, et de m'appeler par sa grâce : *Placuit ei... et vocavit per gratiam suam.* (*Galat.*, I.) Or, c'est cette miséricorde infinie qui choisit, qui appelle, qui soutient les justes qui y répondent dans tous les dangers du monde.

Je dis les justes qui y répondent, qui y sont fidèles, qui font des efforts, qui se font violence. C'est cette fidélité à la grâce dont saint Paul nous donne l'exemple, lorsqu'il dit : Dès que j'ai été appelé par une grâce toute gratuite pour être à Jésus-Christ et prêcher son Evangile, dès ce moment-là, je n'ai plus écouté la chair ni le sang : *Continuo non acquievi carni et sanguini.* (*Ibid.*)

Et dans un autre endroit, il dit : C'est par la miséricorde et la grâce de Jésus-Christ que je suis ce que je suis, son disciple, son apôtre : *Gratia Dei sum id quod sum.* (*I Cor.*, XV.) Mais cette grâce précieuse de vocation n'a pas été stérile en moi, j'y ai répondu; j'ai travaillé à étendre son Evangile; j'ai châtié mon corps, je l'ai réduit en servitude; j'ai opéré mon salut avec crainte et tremblement : *Gratia in me vacua non fuit.* (*Ibid.*)

Quoique la sanctification des justes soit un mystère de miséricorde, elle n'en est pas moins fondée sur leur fidélité à la grâce, leurs bonnes œuvres.

La miséricorde de Dieu éclate dans ce petit nombre de justes qui échappe au déluge universel. Toute la famille de Noë qui trouva grâce devant le Seigneur n'était composée que de huit personnes; mais pourquoi cette seule famille trouve-t-elle grâce devant Dieu? c'est qu'elle était la seule qui le craignait, le servait, et marchait en sa présence.

Dans ces villes voluptueuses qui furent consumées dans un embrasement céleste, la famille de Loth seule échappe aux flammes vengeresses; mais pourquoi si peu de personnes? parce que le seul Loth était juste, et ne participait pas aux crimes des coupables que Dieu punissait. La grâce soutient les justes au milieu des dangers, mais il faut que les justes répondent à la grâce.

La grâce de Jésus-Christ brille encore dans la sanctification des justes, soit lorsqu'elle les dérobe aux dangers, soit lorsqu'elle les rend victorieux des dangers.

Je regarde une jeune personne enlevée au monde avant qu'elle ait porté un coup mortel à son innocence, comme un Enoch qu'il a dérobé au siècle, de crainte qu'il ne ternît la beauté de son âme.

Je regarde une jeune personne placée dans le monde par la Providence, et qui sort victorieuse de tous les combats qu'il lui livre, comme un Joseph qui triomphe dans une florissante jeunesse d'une tentation délicate.

C'est par miséricorde que Dieu nous retire du monde avant qu'il nous ait attachés à son char; c'est par miséricorde qu'il prolonge nos jours pour faire pénitence quand nous l'avons offensé.

Quelle miséricorde n'éclate pas dans ceux qui ne se convertissent que dans un âge avancé! Auraient-ils eu le temps de se fermer l'enfer, s'ils fussent plus tôt descendus dans le tombeau? C'est par miséricorde que Dieu abrége ou prolonge les jours de ceux qui se sauvent, soit en conservant leur innocence, soit en la réparant par la pénitence.

Soyons donc fidèles à la grâce qui nous appelle et nous soutient; nourrissons-nous de la divine doctrine qui nous instruit et nous apprend que notre sanctification est un mystère de miséricorde.

Une marque de prédestination est le goût de la parole de Dieu. Celui qui est de Dieu, dit l'Evangile, aime à entendre sa parole : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* (*Joan.*, VIII.) Jésus-Christ parle dans son Evangile. Ses paroles sont des paroles de vie. Le juste trouve dans ce livre de vie une manne céleste qui le nourrit, une lumière qui l'éclaire et le guide dans les voies du salut.

Heureux ceux dont la foi et les mœurs sont conformes à la doctrine de Jésus-Christ, dont le plan de vie est tracé d'après celui de l'Evangile. Il y en a peu, il est vrai, aussi le nombre des élus est-il petit. Ce petit nombre d'élus est instruit de la doctrine du Sauveur, de la morale de son Evangile, il y conforme sa conduite,

Vous voyez ces justes détachés du monde, ennemis de ses maximes, de ses usages, de ses coutumes. Vous les voyez, dis-je, méprisés, persécutés, tournés en ridicule, traités d'insensés par le monde, parce que le plan de leur vie approche de celui de l'Evangile. L'oracle de saint Paul s'accomplit : tous ceux qui veulent vivre avec piété dans ce siècle malheureux, sont persécutés : *Omnes qui pie volunt vivere in hoc sæculo, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III.)

Le plus grand nombre des chrétiens n'est pas instruit de la doctrine de Jésus-Christ; ils sont instruits par les maîtres de la volupté, du mensonge, de l'erreur; ils n'ignorent rien de ce qui peut plaire au monde, être de son goût, s'en faire aimer. Tous se font gloire de savoir disputer, de combattre les vérités de la religion, de mépriser les maximes de l'Evangile, d'être des apologistes éloquents du monde, de son esprit, de sa morale, de ses lois. On les entend justifier ses plaisirs, son jeu, son luxe, ses projets, ses fêtes, son irréligion, ses vengeances mêmes. Ils ne censurent, ils ne méprisent, ils ne condamnent que la conduite des chrétiens sages, religieux, pénitents, dociles, et qui sont dans le monde sans être du monde.

Ah! ne soyons pas étonnés du petit nombre des élus, puisque dans le christianisme il y a tant d'amateurs du monde; puisqu'il y a tant de disciples remplis de son esprit, esclaves de ses maximes, de ses bienséances; puisque tant de chrétiens secouent sans honte le joug de l'Evangile, pour se ranger sous le sien.

Admirons la miséricorde de Dieu qui brille dans la sanctification de ce petit nombre de justes que sa bonté appelle, que sa grâce soutient, que sa doctrine instruit et que sa justice doit récompenser. Au lieu de douter, de raisonner, de disputer, faisons des efforts pour être de ce petit nombre de justes que le monde méprise et que le juste juge doit récompenser. Quand nous en serons, nous pourrons espérer, sans présomption, d'être du nombre des élus.

Quand je dis, chrétiens, que Dieu récompensera la fidélité de ses élus, j'entends qu'il couronnera ses propres dons, puisque c'est par la grâce qu'ils ont été fidèles. Mais pourquoi le ciel est-il appelé une récompense? pourquoi la gloire immortelle est-elle appelée une couronne? c'est parce que les justes sont fidèles à la grâce, qu'ils y répondent, qu'ils combattent, qu'ils servent le Seigneur, lui obéissent, l'aiment et gémissent sur la terre dans l'attente des biens éternels.-Quoiqu'ils aient le mérite du combat, de la coopération, leur sanctification n'en est pas moins dans Jésus-Christ un mystère de miséricorde.

Ecoutons saint Paul, et développons un de ses oracles qui renferme cette céleste doctrine. J'attends; dit-il, avec confiance la couronne de justice : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV.) Voilà donc l'Apôtre qui appelle la gloire préparée aux élus une couronne de justice : or, c'est donc la justice de Dieu qui récompense les élus. Ce n'est pas la justice qui donne la grâce, puisqu'elle est gratuite ; c'est donc la fidélité, la coopération du juste qu'elle récompense.

Mais de qui saint Paul attend-il la couronne de justice? du juste Juge : *Quam reddet mihi Dominus justus Judex.* (*Ibid.*) Il ne dit pas seulement du Dieu des miséricordes qui l'appelle par une grâce toute gratuite ; mais d'un Dieu juste qui récompense les efforts, la fidélité, la coopération : *Justus Judex.* Quand attend-il cette gloire, cette récompense? à la fin de ses combats, de sa course et de tout ce qu'il a fait pour la foi; lorsque son âme, délivrée des liens du corps, paraîtra devant le tribunal de Jésus-Christ : (*Ibid.*) *In illa die.* Il l'attend avec confiance, parce qu'il a combattu avec zèle pour la cause de Dieu contre tous ennemis, contre tous ses penchants et les désirs de sa chair : *Bonum certamen certavi* (*Ibid.*); parce qu'il a rempli fidèlement la longue et pénible carrière de son apostolat : *Cursum consummavi* (*Ibid.*); parce qu'il a conservé précieusement le dépôt de la foi et exposé sa vie pour la défense des vérités qu'elle enseigne : *Fidem servavi.* (*Ibid.*) Voilà ce qui rassure saint Paul, ce qui lui fait espérer la couronne de justice et appeler Dieu un juste juge qui récompense la fidélité, la coopération de ses élus.

Faisons attention à deux choses, mes frères, à la miséricorde de Dieu qui conserve ce petit nombre de justes au milieu d'un monde corrompu, pervers et qui livre continuellement des combats redoutables à l'innocence, à la vertu et à l'aveuglement des mondains qui imitent le grand nombre, qui se rassurent sur le grand nombre, et qui marchent avec la foule qui conduit à l'enfer, le terme de la voie large et spacieuse.

A lieu de sonder témérairement le mystère de la prédestination, examinons sérieusement si nous sommes de ce petit nombre de justes qui marche dans la voie étroite et qui ne suit pas les maximes du monde.

Soyons alarmés, si nous faisons ce que fait le plus grand nombre ; espérons, si nous imitons ce que fait le petit nombre : c'est à ce petit troupeau chéri que le royaume des cieux est destiné. Je vous le souhaite.

—

SERMON III.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.

SUR LES SOUFFRANCES.

Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. (*Luc.*, II.)

Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà votre père et moi qui vous cherchions étant tout affligés.

Cet évangile, mes frères, vous donne des témoignages éclatants de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ. Vous y voyez aussi éclater l'obéissance et l'amour de Marie.

Jésus-Christ prouve la vérité de son incarnation par sa sainte enfance. Il reçoit des accroissements de force successivement comme les autres enfants. Il ne paraît pas tout à coup dans la grandeur ordinaire de l'homme; mais le corps qu'il a pris dans le sein de Marie sa mère, se forme avec les années, et par là, il confond les hérétiques qui devaient combattre la vérité de sa chair et soutenir qu'il n'avait qu'un corps fantastique.

Il n'en est pas de même de la sagesse et de la grâce dont l'Evangéliste dit qu'il était rempli. Comme tous les trésors de la sagesse habitent en lui de toute éternité, il n'y a jamais eu en lui d'accroissements de sagesse et de grâce. C'est parce que ce divin Sauveur ne faisait briller aux yeux des hommes la sagesse, dont il est la source et le principe, que par degré, et qu'à mesure que l'enfance se développait, que l'Evangéliste dit qu'il faisait des progrès aux yeux de Dieu et des hommes, disent les saints docteurs. (S. Greg. Nazianz., *Orat. in vitam Basilii ;* Origen., hom. 20.) Jésus-Christ a toujours prouvé qu'il était homme et Dieu tout ensemble.

Il a prouvé qu'il était homme par les accroissements de son corps et les besoins qu'il avait. Il a eu faim, il a souffert.

Il a prouvé qu'il était Dieu par ses miracles et les traits de sa divinité qu'il a fait éclater quand il a voulu. Ce n'est pas un enfant qui confond aujourd'hui les docteurs assemblés dans le temple; c'est la sagesse éternelle, incarnée pour notre salut. C'est pour l'opérer que son Père l'a envoyé; il s'en occupe, comme il le dit à Marie.

Pour l'obéissance de Marie à la loi, elle brille avec éclat dans son exactitude à aller au temple de Jérusalem tous les ans. La loi qu'elle accomplit aujourd'hui était un précepte du Seigneur qui ordonnait de s'y rendre trois fois dans l'année, à la solennité de la Pentecôte des Juifs, à celle des Tabernacles et surtout à celle de Pâques. (*Deuteron.*, XVI.) C'est avec zèle et piété que Marie accompagne son divin Fils et saint Joseph.

Puisqu'il est certain, selon le témoignage de Joseph, qu'Archélaüs régnait encore dans la Judée (Joseph., lib. XVII *Antiq.*, cap. 15), on pourrait s'étonner que ces saints parents du Sauveur aient ainsi bravé sa colère et se soient exposés au danger qu'ils avaient appréhendé, et qui les avait déterminés à fixer leur demeure dans un autre lieu; mais saint Augustin répond que les parents de Jésus, selon la chair, ne voulurent point habiter à Jérusalem, quand ils eurent appris qu'Archélaüs régnait après la mort d'Hérode; et qu'ils n'eurent point la même crainte dans les différents voyages qu'ils y faisaient dans l'année aux grandes solennités, parce qu'ils pouvaient se cacher dans la foule des Juifs qui y accouraient de toutes parts. (S. Aug., lib. II *De consensu*, cap. 10.) Nous voyons que dans la suite Jésus-Christ s'est trouvé aussi secrètement dans le temple à une grande solennité. (*Joan.*, VII.)

Après avoir vu l'exactitude des parents de Jésus, selon la chair, pour accomplir la loi, voyons leur amour tendre pour ce divin Sauveur. Il éclate dans la vive douleur dont ils furent pénétrés, lorsqu'il se fut dérobé à leurs yeux, dans la sainte inquiétude où ils étaient; dans l'ardeur avec laquelle ils le cherchaient. Il ne faut que faire attention à ces paroles de Marie : *Mon fils... voilà votre père et moi qui vous cherchions étant tout affligés* (*Luc.*, II), pour être persuadé que leur âme était plongée dans l'amertume.

En voyant, mes frères, Marie et Joseph éprouvés par l'affliction, ne disons donc plus pourquoi, en nous attachant à notre Dieu; en le servant, sommes-nous en proie à tous les maux qui nous font couler des jours durs et amers ? *Quid fecisti nobis ?*

C'est sur la croix que le christianisme a pris naissance. Nous sommes tous des enfants du Calvaire. Malheur à nous ! si nous ne portons pas notre croix, ou si nous murmurons en la portant.

Les mondains voient la croix, et elle les révolte. Mais pourquoi, dit saint Bernard ? Parce qu'ils ne font attention qu'aux souffrances et qu'ils ne voient pas l'onction, les consolations qui les rendent douces et précieuses : *Crucem vident, unctionem non vident.* (Serm. 1 *De dedicatione.*)

Or, pour vous instruire, chrétiens, je vais développer avec le même saint docteur deux vérités incontestables. La première nous apprend qu'on ne peut pas suivre Jésus-Christ, c'est-à-dire, entrer dans la gloire avec lui, sans porter sa croix; la seconde qu'on ne peut pas en soutenir la pesanteur sans l'onction de la grâce et des consolations divines : *Nec sine cruce sequi Christum, nec sine unctione crucis asperitatem ferre quis posset ?* C'est cette onction, ce sont ces consolations divines qui faisaient dire au même Père : Nos croix, nos souffrances sont douces : *Crux nostra suavis est.* (S. Bern., *loc. sup. cit.*)

Ainsi ces vérités développées vous persuaderont que la religion vous rend les souffrances absolument nécessaires : première vérité, et le sujet de la première partie. Que la religion seule peut vous consoler dans vos souffrances : seconde vérité et le

sujet de la seconde partie. Suivez-moi, je vous prie, attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

On conçoit, mes frères, une fausse idée du christianisme ; on oublie que son auteur, Jésus-Christ, est un Dieu fait homme, qui l'a établi par les souffrances, quand on veut l'accommoder avec les aises, les commodités, les douceurs de cette vie temporelle.

Je ne serais pas étonné qu'on regardât avec frayeur les afflictions temporelles, qu'on se mît au rang des malheureux sans ressource et abandonnés, si le plan de notre sainte religion approchait seulement du système de religion inventé par Mahomet ; si, comme ce système tout humain et grossier, il flattait les sens, mettait la nature au large, et s'accommodait aux inclinations et aux faiblesses de l'homme. Mais que des chrétiens qui reconnaissent un Dieu crucifié pour maître, qui professent un Evangile qui ne promet que des disgrâces, des pleurs sur la terre, qui révèrent des saints éprouvés, persécutés, murmurent dans les souffrances ; c'est ce qui m'étonne et me prouve qu'ils ignorent le fond même du christianisme, puisque la religion chrétienne nous rend les souffrances absolument nécessaires.

Soit en qualité de disciples de Jésus-Christ, nécessité de ressemblance, il faut le suivre, le copier, participer à son calice ; première obligation indispensable.

Soit en qualité de pécheur, nécessité de pénitence ; il faut expier ses péchés, ou dans le temps ou dans l'éternité ; seconde obligation indispensable.

Soit enfin en qualité de juste, nécessité d'épreuve ; c'est dans les afflictions que la foi, la soumission des élus, brillent aux yeux mêmes des mondains ; troisième obligation indispensable.

Ainsi, mes frères, sous quelques traits que nous puissions nous considérer dès que nous sommes chrétiens, les souffrances nous sont absolument nécessaires. Appliquez-vous au détail des preuves.

S'il suffisait de se dire disciple de Jésus-Christ, d'en porter le nom, d'en avoir même le caractère ineffaçable par le baptême pour être sauvé ; s'il suffisait de révérer la croix qui a été l'instrument de notre salut, de se prosterner devant elle certains jours de l'année ; d'avoir un crucifix dans son oratoire, de le demander au moment de la mort, de le poser avec des sentiments tendres, affectueux, sur ses lèvres ; séparez ces hommes irréligieux, mondains, qui méprisent les cérémonies de la religion, qui redoutent la vue d'un crucifix dans leurs appartements, comme les Philistins redoutèrent la présence de l'arche, et qui préfèrent des tableaux indécents et obscènes aux pieuses et touchantes représentations des mystères de notre salut ; tous les chrétiens par le baptême seraient sauvés ; ils pourraient se dire disciples de Jésus-Christ.

Mais, il n'en est pas ainsi, mes frères, on n'est disciple du Sauveur que lorsqu'on l'imite, qu'on le copie, et que l'on participe à son calice. Ecoutez Jésus-Christ, c'est lui-même qui vous enseigne cette vérité fondamentale du christianisme.

Je ne reconnais, dit-il, pour mes disciples, que ceux qui marchent sur mes traces dans la route du Calvaire, qui portent leur croix, et qui la portent avec moi et comme moi : *Si quis vult venire post me..... tollat crucem suam et sequatur me* (*Matth.*, XVI.)

Qu'est-ce que porter sa croix, disent les saints docteurs ? C'est être dans les afflictions, les douleurs, méprisé, persécuté ; c'est mourir pour la justice comme les martyrs, ou pour obéir à la volonté de Dieu qui nous appelle de ce monde à l'heure qu'il lui plaît et de la manière qu'il lui plaît : *Tollat crucem suam.*

Qu'est-ce que suivre Jésus-Christ en portant sa croix ? C'est souffrir comme lui avec patience, avec soumission ; adorer les desseins du Seigneur, lors même qu'il semble nous traiter avec rigueur et nous abandonner : *Et sequatur me.*

Or, d'après ces vérités, il est facile d'apercevoir que tous ceux qui sont dans l'affliction, qui portent leur croix, qui y sont attachés, ne suivent pas et n'imitent pas le Sauveur, dès qu'ils murmurent et se soulèvent.

Il y a des croix dans tous les états ; chacun a ses peines et ses afflictions. Du sein de l'opulence et de la grandeur naissent des chagrins qui répandent l'amertume dans la vie des grands, des souverains même. Le monde est plein de martyrs, dit saint Grégoire, pape (hom. 27 *in Joan.*) : *Martyribus plenus est.* Cependant les vrais disciples du Sauveur sont rares. Pourquoi ? Parce que parmi tous ces affligés, il y en a très-peu qui le suivent en portant leur croix, c'est-à-dire très-peu qui l'imitent et le copient. Se plaindre des croix, des afflictions, c'est donc se plaindre du plan même de la religion chrétienne ? Oui, mes frères, et en voici la preuve.

Dans le plan du christianisme conçu dans le ciel, il y a été décidé que le Verbe éternel une fois incarné pour le salut du monde, ne pourrait rentrer dans sa gloire que par les souffrances : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* (*Luc.*, XXIV.)

Dans le plan de l'Evangile tracé par le Sauveur même, il est décidé qu'il faut porter sa croix, le suivre dans la route du Calvaire qu'il nous a tracée ; c'est à cette condition qu'on est son disciple. On cesse d'être disciple de Jésus-Christ, dès qu'on cesse de l'imiter, de le copier. On cesse de professer l'Evangile, qui ne promet que des afflictions, des disgrâces, des pleurs, des persécutions, quand on ne recherche que les aises, les commodités de la vie, qu'on murmure et qu'on s'abat dans les souffrances.

En vain David dit et ordonne même au fidèle Urie, d'aller dans sa maison goûter quelques jours les douceurs du repos ; il répond généreusement qu'il ne le fera pas :

Non faciam rem hanc. (II *Reg.*, XI.) Mais pourquoi n'obéit-il pas à son prince? Ah! c'est que l'arche du Seigneur est errante dans la campagne; Joab son chef, et toute l'armée fatiguée, habitent sous des tentes rustiques; il rougirait de s'abandonner aux douceurs de sa maison, pendant que son général s'expose au danger d'un combat sanglant. Or les disciples d'un Dieu crucifié, les membres d'un chef couronné d'épines, les enfants d'une Eglise enfantée sur la croix, persécutée pendant trois cents ans, pourraient-ils aussi sans rougir être des hommes délicats, livrés aux aises, à la mollesse, ennemis des croix? Ah! on cesse d'être disciple de Jésus-Christ, dès qu'on cesse de l'imiter, de le copier.

Les disciples des philosophes païens se faisaient gloire d'imiter leurs maîtres; pourquoi les disciples de Jésus-Christ rougiraient-ils de l'imiter? Dira-t-on que leurs exemples étaient conformes aux inclinations de l'homme; que ceux du Sauveur les combattent; que les abaissements, la pauvreté, la mortification des sens, les souffrances étant tout le fond de la morale qu'il nous a enseignée par ses discours et par ses exemples, il en coûte trop à la nature pour la pratiquer; que ce modèle est trop sublime pour le proposer à des hommes si faibles, et attachés au monde par tant de liens?

Mais parmi les sages du paganisme, les philosophes qui enseignaient, il y en avait qui enseignaient une morale austère, la pauvreté, le détachement, le silence, le mépris du monde. S'il était doux aux disciples d'Epicure de copier cet apologiste de la nature, était-il aisé aux disciples de Zénon de l'imiter? Sa doctrine qui enseignait la pauvreté volontaire, qui défendait de rien posséder, ne combat-elle pas la cupidité? Se plaît-on dans les privations, et n'est-ce pas renoncer aux aises, aux commodités de la vie, aux honneurs mêmes, que de renoncer aux richesses? Cependant Zénon a eu des disciples qui le copiaient; il formait dans son académie des pauvres volontaires. Nous ne sommes donc point disciples de Jésus-Christ, quand on ne voit pas sa vie retracée en nous. Nous ne commençons à être ses disciples que lorsque nous sommes comme lui attachés à la croix.

Ecoutez le martyr saint Ignace, cet homme des temps apostoliques : quand, dit-il, qu'il commence à être disciple de Jésus-Christ? Ce n'est pas lorsqu'il gouverne paisiblement l'Eglise d'Antioche, et que son apostolat n'est pas arrosé de son sang; c'est lorsqu'on le conduit à Rome chargé de chaînes, et qu'il est condamné à être dévoré par les bêtes.

Je commence, dit-il, dans une de ses épîtres (*Rom.*, VIII), à être disciple de Jésus-Christ : *Nunc incipio Christi esse discipulus*; je vais participer à son calice, et être immolé pour sa doctrine, comme il s'est immolé pour moi; je vais le suivre sur le Calvaire chargé de la croix. Ah! à présent j'éprouve solennellement que je suis le disciple du Sauveur; je vais retracer ses souffrances par les miennes, accomplir dans mon corps ce qui manque à sa Passion, puisqu'il faut que tous les élus participent à son calice : *Nunc incipio Christi esse discipulus.*

Pour vous, chrétiens, que les croix, les disgrâces, les plus légères afflictions, révoltent, abattent, pouvez-vous dire que vous êtes disciples de Jésus-Christ? Lorsque vous êtes frappés par ces coups qui vous enlèvent vos biens, votre réputation, votre repos, votre santé, vous entend-on dire avec joie : Ah! maintenant je commence à être disciple de Jésus-Christ; je suis chargé d'une pesante croix; je suis, comme lui, pauvre, humilié, rebuté, souffrant : *Nunc incipio Christi esse discipulus.*

Est-ce dans une vie douce, aisée, dans une santé constante, dans les satisfactions temporelles, les consolations humaines, les honneurs, les plaisirs, que vous copiez Jésus-Christ? Non sans doute. Mais faites-y attention, mes frères, si vous ne copiez pas Jésus-Christ, vous n'êtes pas ses disciples; et si vous n'êtes pas ses disciples, vous êtes exclus de sa gloire. Vérité terrible que saint Paul a renfermée dans ces paroles : Il faut souffrir avec Jésus-Christ pour être glorifié avec lui : *si compatimur ut et conglorificemur.* (*Ibid.*) Nous espérons en vain la béatitude éternelle, disent les saints docteurs, si nous ne participons pas à la Passion du Sauveur.

On ne saurait trop développer cette vérité, chrétiens, puisqu'elle renferme, selon saint Paul, tout le plan de notre prédestination. Comment cela? Le voici : Tous ceux que Dieu a prédestinés à sa gloire, dit cet apôtre, doivent retracer, représenter, et porter la ressemblance de son Fils unique : *Conformes fieri imagini Filii sui.* (*Ibid.*) Or, chrétiens, vous ne pouvez pas retracer, copier Jésus-Christ dans les actions qui ne sont propres qu'à la Divinité, lorsqu'il guérit les malades, multiplie des pains, commande aux éléments, ressuscite les morts, dévoile les secrets des cœurs. C'est donc Jésus-Christ pauvre, humilié, souffrant, attaché à la croix, que vous pouvez et devez imiter, retracer; et c'est pourquoi je dis que la religion chrétienne, que vous professez, vous rend les souffrances absolument nécessaires. En qualité de disciples de Jésus-Christ, nécessité de ressemblance; en qualité de pécheurs, nécessité de pénitence.

Les afflictions, les disgrâces qui abattent les pécheurs dans cette vie mortelle sont les traits les plus marqués de la clémence de Dieu, dit saint Augustin. Sa miséricorde et sa colère éclatent sur ces mondains attachés aux coupables douceurs du péché. Il ne les abat que pour les relever; il ne les frappe que pour les guérir; ses coups sont des coups de miséricorde; ses faveurs accompagnent alors ses rigueurs; il est tendre lorsqu'il paraît irrité, et n'est jamais plus doux que lorsqu'il répand des amertumes sur les plaisirs qui nous séduisent; ce sont des amertumes salutaires : *Salubres amari-*

tudines. (S. Aug., lib. I *Confess.*, cap. 14.)

Les mondains attachés au péché sont des aveugles qui ne voient pas le précipice, parce qu'il est couvert de fleurs. Une brillante jeunesse, une santé vigoureuse; les appas de l'opulence, des plaisirs, des honneurs, leur font trouver une félicité dans tous les lieux qui les attachent à la terre. Qui leur ouvrira les yeux sur ces misères réelles? qui les persuadera du néant de tous ces faux biens? Les afflictions. On peut les comparer au fiel qui ouvrit les yeux du juste Tobie à la lumière; Dieu fait donc éclater sa miséricorde en affligeant les pécheurs : *Salubres amaritudines.*

Comment des chrétiens obligés d'expier des années criminelles par une rigoureuse pénitence, peuvent-ils se plaindre des afflictions que Dieu leur envoie? Cesseront-ils jamais d'être pécheurs, s'ils ne sont jamais affligés? renonceront-ils à des plaisirs qui ne sont jamais mêlés d'amertumes? se détacheront-ils d'un monde toujours riant et toujours caressant? Non, mes frères; soit pour toucher les pécheurs, soit pour expier leurs péchés, les afflictions leur sont absolument nécessaires.

Tant que le pécheur est dans la prospérité, il se tranquillise dans l'éloignement de son Dieu. Nous ne faisons de sérieux retours sur nous-mêmes que lorsque les croix et les disgrâces viennent fondre sur nous. Dieu, dit saint Augustin (*in psal.* XXVIII), a prêché la pénitence d'une manière terrible aux pécheurs qui n'écoutaient pas les prophètes : *Terribiliter pœnitentiam prædicavit.*

Quatre florissants empires éteints, des trônes renversés, des sceptres brisés, des rois dans les fers, de longues captivités, des provinces entières couvertes des ombres de la mort; voilà ce qui a touché de grands pécheurs. On ne les aurait jamais vus pénitents si on ne les avait pas vus affligés.

Ce n'est pas sur le trône que Manassès pleure ses péchés, c'est dans les fers et au fond d'un cachot. Il irritait le Seigneur dans l'opulence et la gloire de son palais; il mérite sa clémence dans les horreurs d'une prison et chargé de chaînes.

Ce n'est pas à Jérusalem que les Juifs paisibles font entendre leurs gémissements au Seigneur, et soupirent après les solennités saintes; c'est à Babylone dans une longue et cruelle captivité. Alors ils arrosent les bords du fleuve de leurs pleurs. Les lévites suspendent leurs lyres aux arbres de la solitude; leurs jours s'écoulent dans l'ennui, et le ressouvenir seul de la sainte Sion répand l'amertume dans leurs cœurs.

Ce ne sera jamais, pécheurs, dans la santé, l'opulence, la gloire, les caresses du monde que vous penserez à votre malheureux état; mais devenez infirmes, faites des pertes, soyez humiliés, abandonnés de vos amis, de vos parents, vous rentrerez en vous-mêmes. Tant que vous serez heureux, vous ne serez pas pénitents.

Jamais les chrétiens n'ont été plus fervents que dans les temps de persécution. C'est dans le sein de la paix que le grand Constantin a procuré à l'Eglise, que le déchet de la piété s'est fait sentir. Le monde a perdu les chrétiens par ses caresses; les tyrans n'avaient pu les intimider par leurs menaces. Ils sont devenus criminels, dès qu'ils n'ont plus été persécutés.

Pourquoi les Romains, dont la politique était si vantée, ménagèrent-ils toujours des occasions de guerre? dit saint Augustin. C'est que ces sages païens étaient persuadés que les peuples devenaient licencieux dans la paix; que des ennemis à combattre et des troubles à apaiser ne donnaient point de temps pour des plaisirs qui amollissent, et ensevelissent dans un honteux repos.

Si vous voulez, disait Scipion à Caton, que les Romains ne s'amollissent pas dans la paix, ne détruisez pas Carthage; laissez-leur des ennemis à redouter. Ainsi pensaient des païens, dit saint Augustin (*De civitate Dei*), et ils avaient raison.

La prospérité est le tombeau de l'innocence. Tant qu'on est heureux dans le crime, on n'en conçoit pas d'horreur. C'est donc dans sa miséricorde que Dieu appelle à lui de grands pécheurs par les afflictions, dit saint Augustin (lib. I *Confess.*, cap. 14); ce sont de salutaires amertumes qui nous font retourner à lui du sein des mortelles douceurs qui nous enivrent : *Salubres amaritudines revocantes nos a jucunditate pestifera.*

Un courtisan disgrâcié, retiré malgré lui dans ses terres, qui s'ennuie et se déplaît où il est paisible et rendu à lui-même; un homme que la santé faisait suffire aux plaisirs fatigants de la table, du jeu, des veilles, et que l'infirmité retient sur un lit de douleur ou dans une langueur qui le sépare en quelque sorte de la société; des familles opulentes, riantes où régnaient l'abondance et la gloire, tombées tout à coup dans l'indigence et l'opprobre; des maisons de plaisirs, de douceurs, changées en des maisons de deuil et d'amertume : voilà des disgrâces, des afflictions, je l'avoue; mais pourquoi Dieu les envoie-t-il? Pour appeler à lui tous ces mondains qui l'oublient, l'offensent dans la faveur, la santé, les plaisirs, la prospérité : *Salubres amaritudines revocantes nos a jucunditate pestifera.*

C'est dans ces disgrâces, ces afflictions que l'on connaît le vide, le néant des honneurs, des richesses, des plaisirs; la fragilité d'une santé sur laquelle on comptait, d'une beauté dont on était fier et idolâtre.

Heureux, chrétiens, quand on entre dans les desseins d'un Dieu clément, et que l'on profite de ces afflictions pour expier ses péchés. Heureux, quand attachés à la croix, on dit avec le criminel pénitent : c'est avec justice que nous souffrons : *Nos quidem juste.* Nos péchés méritent ces châtiments : *Digna factis recipimus.* (*Luc.*, XXIII.) Heureux quand on n'est pas du nombre de ces pécheurs que les disgrâces abattent sans les toucher ni les convertir : *Dissipati nec compuncti* (*Psal.* XXXIV); car Dieu n'afflige les pécheurs que pour les porter à la pénitence,

comme il n'afflige les justes que pour les éprouver.

Dire que Dieu n'afflige pas les justes pour les éprouver, c'est, chrétiens, avancer une erreur condamnée par l'Eglise ; c'est combattre une vérité attestée solennellement dans tous les livres saints. La vertu ne brille point dans la prospérité, mais dans l'adversité ; c'est pour la faire éclater aux yeux des hommes que les justes sont affligés.

Peut-on juger de la patience et de la soumission d'un chrétien constamment heureux, dans l'opulence, la santé et la gloire, qui coule des jours doux et paisibles ? Non. On peut savoir s'il est pur dans ses mœurs, on ne peut pas savoir s'il est patient dans les adversités ; c'est lorsqu'il est éprouvé par les afflictions que sa vertu brille et que sa soumission éclate.

Jésus-Christ annonce des pleurs, des persécutions, des supplices, la mort même à ses apôtres ; mais quelle est la vertu qu'ils feront briller dans les souffrances ? La patience, la soumission : *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (*Luc.*, XXI.) C'est dans le feu de la tribulation que Dieu éprouve ses serviteurs ; quand ils sont affligés et soumis, on ne peut plus douter de leur vertu.

Je ne suis assuré de la piété d'une personne que lorsqu'elle est supérieure aux disgrâces. S'abattre dans les afflictions, c'est prouver qu'on ne sert que le Dieu des consolations.

Pourquoi Dieu a-t-il permis que des justes, ses amis, ses plus grands serviteurs fussent éprouvés par les afflictions ? Le Saint-Esprit nous l'apprend : c'était pour donner à la postérité des modèles de patience et de soumission : *Ideo Dominus permisit ut posteris daretur exemplum patientiæ.* (*Tob.*, II.)

Dans la gloire, l'opulence, la santé, les Abraham, les Joseph, les Job, les Tobie étaient des modèles de sagesse, de piété, de foi, de charité ; mais ils n'étaient pas des modèles de patience, de soumission. Ils servaient un Dieu qui les protégeait, les comblait de faveurs ; ils ne servaient pas un Dieu qui paraissait les traiter en coupables et les abandonner. Ils adoraient la main qui répandait sur eux les plus douces bénédictions ; ils n'adoraient pas la main qui les frappait. C'est dans les fers, la perte des biens, de la santé, de la vie même, que brillent leur patience et leur soumission ; aussi Dieu n'a-t-il permis toutes ces scènes tragiques qui ont éprouvé ces justes que pour nous apprendre à nous soumettre aux afflictions et à adorer ses desseins comme eux : *Ideo permisit ut posteris daretur exemplum patientiæ.*

Remarquez, mes frères, cette expression du Saint-Esprit : Dieu a permis : *Permisit*, pour nous faire comprendre, disent les saints docteurs, que ce n'était pas pour les punir, mais pour les éprouver ; que ce n'était pas non plus qu'il ignorât leur disposition, puisque rien ne lui peut être caché, mais pour nous instruire et nous donner, dans des justes éprouvés par les afflictions, des modèles de patience et de soumission : *Ut posteris daretur exemplum patientiæ.*

Quoique le démon accuse faussement Job de servir Dieu en mercenaire, cette accusation, toute fausse qu'elle est, dit saint Grégoire pape (lib. II *Moral.*, cap. 5), renferme un grand fond d'instruction ; puisque malheureusement il y a des chrétiens dont la vertu n'est qu'apparente, et qui semblent ne servir Dieu en passant, que pour jouir paisiblement des biens et des consolations du siècle présent : *Ut fruantur hoc sæculo, transitorie uti volunt Deo.*

Or, c'est dans les afflictions, les adversités que l'on distingue les vrais serviteurs de Dieu, de ceux qui n'en ont que le nom ; c'est à titre d'épreuve qu'elles sont nécessaires aux justes. Alors tous leurs ennemis sont confondus ; on n'a plus aucun doute sur leur attachement au Seigneur.

Ce n'est pas lorsque Abraham est dans la grandeur et dans la prospérité, lorsqu'il est assez puissant pour former une armée capable d'attaquer quatre rois ligués ensemble et de les vaincre, qu'on loue son attachement au Seigneur, c'est lorsque, sacrifiant tous les sentiments d'un père tendre, sa foi arme son bras d'un glaive pour immoler son cher Isaac. Maintenant, dit l'ange, vous prouvez que vous craignez le Seigneur : *Nunc cognovi quod times Dominum.* (*Genes.*, XXII.)

L'innocence de Joseph avait été l'ornement de ses premières années. La sagesse, la prudence en firent un grand ministre : mais où sa vertu brille-t-elle avec plus d'éclat ? C'est sans doute lorsqu'il préfère les prisons, les fers, aux caresses et aux faveurs, qu'il ne pouvait accepter sans crime.

La sainteté de Job était connue du Seigneur avant que le démon l'eût accusé d'intérêt. Il l'avait loué hautement et avait bien voulu être son panégyriste ; mais comme les Orientaux parmi lesquels il vivait et tenait un rang distingué, le voyaient couler ses jours dans la plus douce prospérité ; qu'il était dans les honneurs ; qu'il possédait de nombreux troupeaux ; qu'il avait une florissante famille, ils pouvaient dire, aussi bien que le démon, que Job ne servait pas le Seigneur en vain : *Nunquid Job frustra timet Deum?* (*Job*, I.)

Mais quand ils virent Job accablé sous une foule d'événements tragiques, sans cesser de bénir le Seigneur ; quand ils virent ses troupeaux enlevés par les voleurs, ses moissons brûlées par le feu du ciel, ses enfants écrasés sous les ruines de leurs maisons, et Job toujours attaché à son Dieu ; quand ils virent son corps frappé d'une plaie cruelle, sa chair tomber par lambeaux, et ce juste louer le Seigneur, adorer la main qui le frappait ; pouvaient-ils dire qu'il servait le Seigneur par intérêt ? Ah ? le Saint-Esprit nous apprend que sa vertu était supérieure aux disgrâces et aux afflictions, en nous disant qu'il ne lui est échappé aucun péché dans toutes ces grandes épreuves

Ce n'était pas pour punir les péchés de Tobie que Dieu l'affligea, qu'il coula ses jours

dans la captivité, et qu'un accident imprévu ferma ses yeux à la lumière. Ce n'est point, lui dit l'ange, parce que vous avez irrité le Seigneur qu'il vous a affligé; mais parce que vous étiez juste et agréable à ses yeux : *Quia acceptus eras Deo.* (*Tob.*, XII.)

Votre attachement au vrai culte, votre amour pour la vérité, les pauvres que vous avez nourris, les morts que vous avez ensevelis, vos frères que vous avez consolés dans la captivité, toutes vos vertus vous ont rendu précieux aux yeux du Seigneur; c'est pourquoi il veut les faire briller aux yeux des hommes : *Quia acceptus eras Deo.*

C'est parce que vous étiez juste que les afflictions vous sont devenues nécessaires. Votre foi a brillé dans l'adversité et a prouvé aux nations que le Dieu que vous adorez, est seul le Dieu de votre cœur : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Ibid.*)

Ne comptez donc pas, mes frères, sur votre exactitude, votre piété, votre zèle même pour la religion, si les disgrâces, les afflictions vous abattent; si une infirmité, une calomnie, une perte temporelle vous plongent dans le deuil et les pleurs. Dès que vous pensez être traités injustement de la part de votre Dieu, vous ne lui êtes plus soumis; vous n'adoriez que la main qui vous comblait de bienfaits, puisque vous repoussez celle qui vous frappe; l'édifice de votre piété était élevé sur un fondement ruineux, puisqu'il ne résiste pas aux vents de l'adversité.

Mais, après vous avoir montré, mes frères, que la religion chrétienne nous rend les afflictions absolument nécessaires, il faut vous montrer que la religion chrétienne seule peut nous consoler dans les afflictions; c'est le sujet de la seconde partie, et la seconde vérité que j'ai à vous développer.

SECONDE PARTIE.

Pour être persuadé qu'il n'y a point de vrais consolateurs dans le monde, il ne faut qu'être plongé dans la tristesse, avoir essuyé quelques disgrâces, fait quelque perte considérable. Beaucoup d'amis dans la prospérité, aucun dans l'adversité. Une maison de plaisirs, de festins est remplie; une maison de deuil, de tristesse est déserte. On fera chez vous de longues séances, lorsqu'il s'agira des repas, du jeu, des plaisirs; on n'y fera qu'une rapide apparition lorsque vous serez malade ou accablé sous le poids des disgrâces. L'opulence attire beaucoup d'amis; l'indigence éloigne jusqu'aux parents mêmes.

J'ai cherché, disait le saint roi David, dans mon vaste royaume une personne qui partageât mes peines, qui fût sensible à ma douleur, qui mêlât des douceurs dans mes amertumes par les charmes innocents de la tendresse, de la compassion, *qui simul contristaretur* (*Psal.* LXVIII), et pas un de mes sujets n'a été touché de mon état, *et non fuit.* (*Ibid.*)

J'ai aussi cherché en vain un consolateur dans mes afflictions, je n'en ai point trouvé. Ceux qui m'approchaient et me parlaient étaient des consolateurs importuns, qui me faisaient sentir ma peine sans l'adoucir, *et qui consolaretur, et non inveni.* (*Ibid.*) C'est vous seul, ô mon Dieu, qui m'avez consolé; c'est vous qui avez relevé mon courage abattu sous le poids des disgrâces; j'ai trouvé en vous ce que je ne pouvais pas trouver dans le monde, de véritables consolations, *salus tua, Deus, suscepit me.* (*Ibid.*)

Mon âme, plongée dans l'amertume, ne me présentait aucun motif de consolation; les objets qu'elle voyait ouvraient ses plaies au lieu de les fermer, *renuit consolari anima mea.* (*Psal.* LXXVI.) Mais je me suis ressouvenu de mon Dieu; je n'ai plus cherché de consolations dans les créatures; je me suis occupé de ses promesses, de ses miséricordes; aussitôt mon cœur a été dans l'allégresse; des consolations, des joies ineffables l'ont comme inondé, *memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Ibid.*)

Oui, mes frères, en vain vous tournez-vous du côté des créatures lorsque vous êtes dans l'affliction, la religion chrétienne peut seule vous consoler. Elle vous présente, dit le prophète, trois puissants motifs de consolations; écoutez le Seigneur, c'est lui-même qui parle aux affligés.

Je suis avec celui qui souffre, je le délivrerai de ses souffrances et je couronnerai sa patience : *Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum.* (*Psal.*, XC.)

Dieu témoin de nos afflictions, premier motif de consolation, *cum ipso sum in tribulatione.*

Dieu nous délivrera de nos afflictions, second motif de consolation, *eripiam eum.*

Dieu récompensera notre patience dans les afflictions, troisième motif de consolation, *glorificabo eum.* Je développe ces vérités, appliquez-vous encore quelques moments.

Tous ceux qui sont malheureux ne le paraissent pas; on cache dans le monde sous de riants dehors des peines, des chagrins, des misères; on se fait violence pour dérober à ses amis et à ses parents mêmes, le sujet de son affliction. Pourquoi, chrétiens? C'est qu'on est persuadé qu'on n'est plus agréable au monde dès qu'on est malheureux; on craint de perdre son crédit en annonçant le déchet de sa fortune; d'éloigner ses amis en découvrant ses peines; que les parents n'aient plus les mêmes attentions, quand ils n'auront plus les mêmes espérances, et d'être méprisé, rebuté, parce qu'on ne sera plus utile et nécessaire. Voilà ce qui porte tant de malheureux à cacher sous un air riant et satisfait, sous des dehors aisés et brillants, des chagrins cuisants, des pertes considérables, des misères réelles.

Or, mes frères, ferions-nous tous ces efforts pour cacher nos peines, si nous espérions trouver des consolateurs utiles dans la société? Non, sans doute. Mais nous avons éprouvé, aussi bien que David, que l'indigence, les disgrâces éloignent les amis, les parents, ceux mêmes qui nous paraissaient les plus dévoués, les plus attachés.

Oui, Seigneur, en m'affligeant par la maladie, une perte qui me met à l'étroit, une disgrâce qui m'humilie, vous avez éloigné de moi tous ceux qui semblaient m'ouvrir leur cœur. Mes amis, mes parents se sont retirés dès que j'ai été affligé. Je suis seul, depuis que je suis malheureux : *Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos a miseria.* (*Psal.* LXXXVII.)

Or, chrétiens, il n'en est pas de même de notre Dieu, quand tous les hommes nous abandonnent, il s'approche de nous, il s'unit même à nous pour nous soutenir dans la tribulation, pour nous consoler : *Cum ipo sum in tribulatione.* (*Psal.* XC.)

Joseph n'entre pas seul dans un obscur cachot, Dieu y descend avec lui; alors les horreurs de la prison, la pesanteur des fers n'ont plus pour lui que des charmes; il est malheureux sans être coupable; il est heureux, parce qu'il est innocent. Sous des dehors tristes, Joseph goûte des véritables consolations, parce que Dieu est avec lui, et qu'il est le témoin de son innocence et de ses souffrances : *Cum ipso sum in tribulatione.*

Qui console, qui soutient saint Etienne écrasé sous une grêle de pierres, et en proie à toute la fureur des Juifs? La présence de son Dieu. Il voit Jésus-Christ à la droite de son Père; son divin Maître est témoin du combat qu'il soutient; il l'anime, il l'aide, et le rend, par sa grâce, supérieur aux tourments : *Cum ipso sum in tribulatione.*

Ne pensez pas, mes frères, que la grâce, qui vous est nécessaire pour souffrir avec joie et avec fruit les peines de cette vie, n'ait été accordée qu'aux martyrs. Je sais qu'il n'est pas donné à tous de répandre son sang; mais je sais qu'avec le don de la foi, il vous a été donné aussi de souffrir pour Jésus-Christ et de participer à son calice : *Vobis datum est, non solum ut in eum credatis, sed etiam ut pro illo patiamini.* (*Philip.*, I.)

Or, c'est dans ces afflictions, ces souffrances, que Jésus-Christ vous a promises dans l'Evangile, qu'il vous console, qu'il s'approche de vous, qu'il s'unit même à vous : *Cum ipso sum in tribulatione.* Ne cherchez point hors de votre Dieu de vraies consolations, vous n'en trouverez pas. Votre nom, la place que vous occupez, votre opulence, peuvent, lorsque vous êtes dans la tristesse, le deuil, former dans votre maison une foule de spectateurs de vos peines, et non pas de vrais consolateurs.

Comme Marthe et Marie tenaient un rang distingué dans la Judée, les Juifs venaient en foule pour les consoler de la mort de Lazare : *Multi ex Judæis venerant... ut consolarentur eas.* (*Joan.*, XI.) Mais ce n'était qu'une foule de consolateurs importuns, reprend saint Chrysostome sur cet endroit; ils rouvraient les plaies, ils renouvelaient la douleur, ils perpétuaient le deuil.

Il n'y a que Dieu seul qui puisse nous consoler, continue ce saint docteur; ces sœurs affligées ne cesseront de répandre des pleurs, de pousser des soupirs; elles ne trouveront des douceurs, des consolations dans leur deuil, que lorsqu'elles auront vu Jésus-Christ, qu'elles l'auront entendu : *Viso Christo, non in luctum, in planctum, in gemitum erumpunt.*

En vain à la mort de vos proches, votre rang, votre opulence, attirent-ils chez vous une foule de prétendus consolateurs; ils perpétuent votre douleur au lieu de l'adoucir; leur compliment de condoléance, composé avec art, vous fait sentir votre perte et ne vous console pas; ils ont beau faire les philosophes, vous dire qu'il faut tous mourir, vous rapporter des exemples frappants; faibles consolations, qui ne sont utiles qu'à ceux dont l'embarras consiste à paraître tristes et affligés, parce qu'ils ne le sont pas sincèrement.

Pour triompher des sentiments de la nature, pour adoucir peu à peu la douleur, il faut se tourner du côté de Dieu.

Oui, affligés, accablés sous le poids de la douleur, des disgrâces, portez vos regards sur Jésus; prenez dans vos mains un crucifix, rappelez-vous le plan de l'Evangile; Jésus-Christ seul peut vous consoler, sécher vos pleurs, et vous faire goûter des douceurs dans les souffrances et le deuil : *Viso Christo, non in luctum, in planctum, in gemitum erumpunt.* Il est le Dieu de toute consolation, dit saint Paul, parce qu'il nous console quand nous avons recours à lui dans toutes nos peines et toutes nos afflictions, sans en excepter aucune : *Consolatur nos in omni tribulatione nostra.* (II *Cor.*, I.)

Combien de disgrâces et d'afflictions que nous sommes obligés de cacher au monde, et que nous n'osons pas même confier à nos amis! Qui peut consoler les malheureux qui redoutent de le paraître? Quel genre de peine que celui qu'on n'ose exposer!

Combien d'afflictions, de disgrâces auxquelles le monde ne prend point de part, ou qui ne servent tout au plus qu'à amuser quelques moments les cercles où l'on n'a souvent rien à dire! Après avoir plaint les malheureux que des coups imprévus viennent de frapper, on reprend le jeu, on continue les plaisirs; il faut être frappé soi-même pour sentir le poids de l'affliction.

Combien de disgrâces, d'afflictions que le monde nous attribue! Nous croit-on toujours innocents quand on nous voit malheureux? Nos amis mêmes, comme ceux de Job, n'accompagnent-ils jamais leurs consolations de reproches? Peuvent-ils s'imaginer que nous soyons dans l'affliction sans être coupables?

Combien de disgrâces, d'afflictions auxquelles le monde ne peut pas remédier! Sommes-nous consolés parce qu'on nous plaint? Cet époux descendu dans le tombeau, le soutien de sa famille; ce procès perdu, dont la fortune dépendait; ces calomnies qui ont au moins obscurci l'éclat de la réputation; les débauches de cet enfant qui l'ont conduit sur un théâtre d'ignominie; sont-ce là des afflictions auxquelles le monde puisse remédier? Non sans doute; dans toutes ces disgrâces, les plus sincères amis

ne sont que des consolateurs impuissants.

Il n'y a que Dieu qui puisse nous consoler efficacement dans toutes nos tribulations, sans en excepter une seule : *Consolatur nos in omni tribulatione nostra.* Il les voit toutes : premier motif de consolation. Dieu témoin de nos souffrances : *Cum ipso sum in tribulatione* : second motif de consolation, Dieu nous délivrera de nos souffrances : *Eripiam eum.*

Je ne m'arrête pas, mes frères, pour vous consoler dans vos afflictions, à vous prouver, par des traits éclatants de l'Ecriture, ces changements de scènes qui ont fait passer les serviteurs de Dieu du sein des humiliations et des tribulations dans un océan de gloire et de consolations, dès ce monde même. Dans le cours de notre vie, le calme succède quelquefois à l'orage, la joie à la tristesse ; on n'est pas constamment malheureux, comme on n'est pas constamment heureux.

Je ne vous montrerai pas un Joseph grand, puissant, honoré dans l'Egypte, après avoir été persécuté, chargé de fers, et traité en coupable. L'innocence sur la terre n'est pas toujours reconnue. Les réparations les plus solennelles même n'effacent pas toutes les traces de la calomnie. Si on est consolé par la religion, on n'est pas encore justifié aux yeux des hommes.

Je ne vous parlerai pas de cet ordre du ciel, qui changea dans un instant le sort de l'humble Mardochée et du superbe Aman, qui fit passer le Juif fidèle sur un théâtre de gloire, et le favori coupable sur un théâtre d'ignominie. La vertu des justes est souvent persécutée jusqu'au tombeau, et les impies sont souvent heureux jusqu'au moment qu'il s'ouvre pour les recevoir.

Je n'exposerai pas à vos yeux la nombreuse postérité, les richesses, les honneurs, les longs jours, qui furent la récompense de la patience de Job. Dieu n'a promis de consoler les justes affligés, d'essuyer leurs pleurs, qu'à la fin de leur carrière.

Quand je dis que l'espérance d'être délivrés de vos souffrances doit vous consoler efficacement, et peut seule vous consoler, je suppose que la foi vous fait regarder tout le temps de cette vie comme un instant comparé avec l'éternité ; et c'est cette vérité qui consolait tous les saints, et les remplissait de joie dans les afflictions et les persécutions mêmes.

Je parle à des chrétiens qui croient une vie future, éternelle, au-delà du tombeau ; eux seuls peuvent être consolés dans les souffrances par l'espérance d'en être bientôt délivrés. Si je parlais à ces hommes qui se font gloire de ne croire qu'une destruction totale de l'âme et du corps à la mort, qui aiment mieux se représenter le néant que l'immortalité, qui sont persuadés que tout finit quand ils cessent de vivre ici-bas, je sais que l'espérance de ne pas souffrir longtemps ne serait pas pour eux un motif de consolation. Etre toujours malheureux, et ne cesser de l'être que parce qu'on cesse d'exister, c'est un sort qu'on ne saurait trop déplorer ; les incrédules ne peuvent pas cependant s'en représenter un autre.

Il n'en est pas de même des chrétiens affligés. La foi les console, parce qu'elle leur montre la fin de leurs souffrances, et le commencement d'un repos éternel au moment de la mort.

Dieu a dit qu'il vous délivrerait de vos afflictions, mais il n'a pas dit qu'il ferait toujours éclater sa puissance pour vous rendre heureux dès sur la terre ; au contraire, ce changement de scène, qui doit changer les pleurs en joie et les joies en pleurs, n'est promis qu'à la mort dans l'Evangile.

Ecoutez Jésus-Christ, vous serez dans la tristesse, vous pleurerez, et le monde sera dans la joie, les plaisirs. Voilà ce que vous promet l'Evangile, des croix, des afflictions, des pleurs, des disgrâces ; mais voici ce qui doit vous consoler : si vous avez de la foi, la scène changera, votre tristesse se convertira en joie, vous sortirez avec allégresse des voies de la tribulation : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (*Joan.*, XVI.)

Mais, quand arrivera ce changement ? à la mort. Quand ne serez-vous plus exposés à la persécution des méchants ? à la mort. C'est à ce moment que Lazare voit la fin de ses peines, et le riche voluptueux le commencement de ses tourments ; le juste cesse d'être malheureux, le pécheur cesse d'être heureux ; l'un se réjouit des maux passagers qu'il a soufferts, l'autre se désespère à la vue des maux qu'il va souffrir.

Quelle différence entre le terme des plaisirs et celui des afflictions ! que le temps de cette vie est court ! que l'éternité est effrayante par son immensité ! que cette réflexion est consolante, mes frères ! Quand je serais toute ma vie dans l'affliction, la mort m'enlèvera à tous les maux temporels : *Eripiam eum.*

Pourquoi le temps de cette vie, qui n'est appelé dans l'Evangile qu'un moment, nous paraît-il si long ? Parce qu'il nous oblige à combattre, à porter notre croix, à marcher dans la voie des tribulations. A la fin de notre carrière, au moment de la mort, nous avouerons que tout le temps de notre vie a été bien court ; un siècle ne nous paraîtra qu'un instant. Pensons comme les saints animés par la foi, et nous serons consolés par l'espérance d'être bientôt délivrés de nos peines.

Que dit Judith en parlant de ses pères affligés et persécutés ? elle dit qu'ils n'ont fait que passer par les tribulations : *Transierunt.* (*Judith*, VIII.)

Que dit le sage en parlant de ceux qui ont coulé leurs jours dans la douleur, les souffrances ? qu'ils ont été éprouvés, comme l'or dans le creuset, pour être trouvés dignes de Dieu : *Probavit illos.* (*Sap.*, III.)

Comment saint Paul appelle-t-il tout le temps de cette vie passée dans les tribulations ? un moment, un instant : *Quod in præsenti est momentaneum et leve.* (II *Cor.*, IV.)

Or, si selon la foi nous ne faisons que pas-

ser dans la route des afflictions, nous ne sommes qu'éprouvés par les afflictions, nous ne sommes qu'un moment, qu'un instant dans les afflictions. J'ai donc un motif de consolation quand je souffre; je dois donc dire : je serai bientôt délivré des maux de cette vie, Dieu me l'a promis : *Eripiam eum.* Bientôt mes souffrances passagères seront récompensées d'un poids immense de gloire : *Glorificabo eum.* Troisième et dernier motif de consolation dans les afflictions.

Quand je dis, mes frères, qu'une couronne immortelle est assurée à tous ceux qui auront été affligés et persécutés dans les jours de leur vie mortelle, j'entends ceux qui auront souffert avec amour, avec patience, avec soumission.

Tous les malheureux ne seront pas couronnés. Il y en a qui portent leur croix et qui la portent jusque dans l'enfer. Une couronne de gloire attend ceux qui souffrent, mais ceux qui souffrent pour la justice. Jésus-Christ promet de changer la tristesse de ses disciples en joie, mais de ces disciples qui auront souffert pour la gloire de son nom et la vérité de son Evangile. Il couronnera les souffrances, mais les souffrances qui n'auront pas abattu et excité les murmures des affligés.

Les affligés ne sortiront de la voie des tribulations que pour entrer dans la gloire; mais c'est leur constance, leur persévérance jusqu'à la fin, qu'il couronnera. Voilà, chrétiens, la doctrine de Jésus-Christ, celle des saints y est conforme; je vais vous la développer.

Le monde, disent les saints docteurs, est rempli de malheureux, de personnes qui souffrent, qui sont courbées et comme abattues sous le poids d'une pesante croix. Si vous ne faites attention qu'à la peine, ils sont tous également malheureux; mais si vous faites attention à la cause de leurs peines, elle est différente.

Combien de chagrins, de disgrâces, d'afflictions, de punitions déshonorantes, qui sont les suites de la dissipation, des débauches, du crime? Un dissipateur dans l'indigence, un ambitieux dans l'humiliation, un débauché dans les infirmités, un incrédule hardi, qui blasphème et répand des ouvrages contre la Divinité, peuvent-ils dire qu'ils souffrent pour Jésus-Christ, sa doctrine, son Evangile? non. Ce n'est donc pas à eux que la couronne de gloire est promise; ils seront donc malheureux sans être consolés; ils ne sortiront donc des tribulations de cette vie que pour entrer dans les tourments de l'éternité. La rigueur de leurs peines peut égaler celle de certains martyrs; ils peuvent, par vanité, et pour en imposer, se mettre au rang des martys; mais dans le plan de la religion, ils n'en méritent ni le nom ni la récompense. Ce n'est pas la peine qui fait le martyr, mais la cause pour laquelle il souffre.

La religion ne console pas ces coupables affligés; ce n'est pas pour eux que la couronne de gloire est suspendue sur la tête de ceux qui meurent dans les souffrances. Il faut souffrir pour Jésus-Christ et son Evangile pour être récompensé.

Ces héros chrétiens qui bravaient l'appareil des plus grands supplices, qui montaient sur les échafauds, et répandaient leur sang pour sceller la doctrine de l'Eglise, espéraient avec raison la couronne de gloire promise à ceux qui combattent pour la justice. Plusieurs même la virent briller à leurs yeux dans les tourments. Le ciel s'ouvrit pour la montrer au premier martyr; il vit du lieu de son supplice le lieu de son repos et de sa félicité.

Ces pontifes zélés, fermes, qui s'opposèrent à l'arianisme, les Ambroise, les Athanase, les Basile, les Hilaire espéraient avec raison la récompense de leurs travaux, de leurs souffrances. La cause qu'ils défendaient était celle de Jésus-Christ; ils étaient par conséquent de généreux confesseurs de sa Divinité; ils pouvaient donc dire : Dieu couronnera ses dons en couronnant notre fermeté, notre patience, notre soumission.

Que pensaient les saints docteurs de ceux qui souffraient pour l'erreur? qu'ils souffraient inutilement. Ils leur enlevaient le glorieux titre de martyrs qu'ils osaient se donner. C'est la cause et non la peine, disaient-ils qui fait le martyre; mais ils ne pensaient pas de même de ceux qui avaient répandu leur sang pour la doctrine de l'Eglise. Ils les révéraient, ils baisaient avec respect leurs chaînes. On élevait des basiliques en leur honneur; leurs noms précieux étaient insérés dans les prières du saint sacrifice; le mépris, l'ignominie étaient pour les tyrans qui les avaient fait souffrir et immolés à leur fureur.

La gloire, et une gloire durable, n'est que pour ceux qui souffrent pour la justice. La religion ne console efficacement que ceux-là. Elle ne montre la couronne immortelle qu'aux disciples de Jésus-Christ affligés, soumis et patients dans les afflictions.

Transportez-vous en esprit sur le Calvaire, lorsque Jésus-Christ s'y offre en sacrifice pour le salut de tous les hommes, vous y verrez trois croix. Ce divin Sauveur est crucifié entre deux criminels. Si vous ne faites attention qu'au supplice, il est égal; Jésus-Christ est confondu avec les coupables, puisqu'ils sont tous les trois attachés à une croix, et qu'ils y expirent tous les trois. Mais, si vous faites attention à la cause du supplice, elle est différente; Jésus, du haut de la croix, nous dit qu'il meurt pour nos péchés; le criminel pénitent avoue qu'il meurt pour ses crimes.

Ne vous glorifiez donc pas de votre croix, chrétiens affligés, si vous ne la portez pas avec Jésus-Christ, si vous n'y êtes pas attachés avec les sentiments du criminel pénitent. La croix n'ouvre le ciel qu'à ceux qui la portent avec amour et avec soumission; ceux-là seuls obtiendront la couronne de gloire en sortant des tribulations de cette vie.

Le criminel impénitent qui murmurait,

qui blasphémait même, souffrait autant que le compagnon de ses crimes; il était attaché comme lui à la croix; il était à côté du Sauveur comme lui; cependant que son sort fut différent. L'un n'est pas plutôt expiré sur la croix qu'il va goûter les ineffables délices du paradis; l'autre ne cesse de souffrir sur la terre que pour aller souffrir éternellement dans les enfers.

La religion ne console donc que ceux qui souffrent avec amour et avec soumission; eux seuls peuvent espérer d'être couronnés dans le séjour de la béatitude éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON IV.

Pour le second dimanche d'après l'Epiphanie.

SUR LA SAINTETÉ DU MARIAGE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ; et erat mater Jesu ibi, vocatus est autem et Jesus et discipuli ad nuptias. (*Joan.*, II.)

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était : Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

Avant même que le mariage fût élevé à la dignité de sacrement, il était approuvé de Dieu comme une union innocente, légitime et utile à la conservation du genre humain. Des désirs purs et honnêtes unissaient les patriarches. Les alliances des Juifs fidèles différaient de celles des païens. L'espoir d'une vertueuse postérité était le principe des mariages des pieux Israélites. La passion, de honteux désirs déterminaient le choix des adorateurs des idoles.

Nous sommes les enfants des saints, disait le jeune Tobie à son épouse ; *c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous unir comme les païens qui ne connaissent pas le vrai Dieu. Prions, élevons des mains pures vers le ciel pendant trois jours, afin que notre union soit sainte, innocente, et mérite la protection du Dieu que nous adorons.* (*Tob.*, VIII.)

Vous voyez, mes frères, des époux sages, vertueux, des alliances pures, innocentes sous la loi de Moïse ; de fidèles observateurs de tout ce qu'elle prescrivait dans la solennité des mariages.

Mais les époux dont l'évangile de ce jour nous parle, ne méritent pas moins notre admiration. On peut les proposer aux chrétiens comme des modèles qu'ils doivent imiter dans les alliances qu'ils contractent.

Ah ! comment ces noces ne seraient-elles pas sanctifiées? Marie, la mère de la pureté, y est présente : *Erat Mater Jesu ibi.* Jésus-Christ l'auteur, le sanctificateur des états, des rangs qu'il a établis dans le monde, y est aussi invité avec ses disciples : *Vocatus est Jesus, et discipuli.*

Que de bénédictions vont couler sur ces heureux époux ! que cette assemblée est majestueuse ! que cette fête est pure, innocente ! que ce festin est délicieux et divin ! Ah ! si c'est dans les tabernacles des justes qu'éclate une sainte joie ; que se fait entendre une voix de salut (*Psal.* CXVII) ; quelle douce et ineffable allégresse ne goûtait-on pas dans la compagnie de Jésus et de sa sainte mère !

Pourquoi avons-nous, chrétiens, à déplorer dans les alliances des enfants de l'Eglise tant de péchés qui les souillent, les profanent, et attirent les malédictions du Seigneur? Ces vues d'intérêt et de plaisir? Ces joies insensées? ces excès d'intempérance ! ces discours licencieux qui retracent plutôt une fête de païens que la solennité d'une alliance sainte et sacrée? Est-ce qu'on ignore que le mariage est un sacrement ? Mais Jésus-Christ, dit saint Augustin (Tract. 9 *in Joan.*), a sanctifié l'union légitime de l'homme et de la femme par sa présence. Il a condamné les hérétiques qui devaient s'élever contre le mariage. C'est même à des noces où il fit son premier miracle, et manifesta sa toute puissance.

C'est le mariage, cette union sainte et légitime qui donne à l'Eglise tous ces enfants qu'elle renferme dans son sein ; à l'état, tous ces citoyens qui le soutiennent. C'est lui qui donne les vierges, cette portion précieuse et distinguée du troupeau de Jésus-Christ.

Le mariage est inférieur au célibat; mais si le célibat est un état parfait, le mariage est un état honorable et saint, dit saint Paul : *Honorabile connubium.* (*Hebr.*, XIII.)

L'éclat de la virginité n'obscurcit pas le mérite de la chasteté conjugale. L'état des parfaits ne doit pas faire mépriser l'état des faibles.

Dieu a institué différents états ; examinez votre vocation, disent les saints docteurs : si vous ne pouvez pas parvenir à avoir l'éclat de l'or, ayez du moins la beauté et la pureté de l'argent. Mais en choisissant l'état du mariage, pensez que Jésus-Christ l'a élevé à la dignité de sacrement, que ce sacrement confère la grâce ; qu'il faut se préparer à la recevoir; qu'il faut s'appliquer à la conserver; c'est ce que je me suis proposé de vous prouver dans ce discours, dont voici tout le plan.

Que faut-il faire pour recevoir la grâce de ce sacrement? Vous le verrez dans la première partie.

Que faut-il faire pour conserver la grâce de ce sacrement? Vous le verrez dans la seconde partie. Appliquez-vous, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est faute de concevoir de justes idées du sacrement de mariage, que tant de chrétiens le profanent. On ne se représente cet état saint et honorable que comme un établissement temporel. L'avarice, ou la passion forment souvent ces liens indissolubles qu'on arrose après de ses pleurs; ces alliances qu'on s'efforce de rompre avec éclat et scandale.

On est étonné de voir tant de mariages malheureux, sans union, sans paix; des époux faire éclater leur repentir, leurs plaintes; et quelquefois la salle des noces changée en une salle de deuil, et les chants de joie en soupirs, en gémissements. (I *Ma-*

chab., IX.) Pour moi je n'en suis pas étonné; on n'a pas de justes idées de l'alliance que les chrétiens contractent aux pieds des autels.

Apprenez donc, chrétiens, ce qu'il faut faire pour être heureux dans l'état du mariage, et recevoir les grâces que confère ce sacrement à ceux qui s'y préparent comme il faut.

Il faut considérer le mariage comme une union sainte ; par conséquent il faut que la religion y préside. Comme un établissement utile à la société ; par conséquent il faut que les parents soient consultés. Comme un sacrement qui confère la grâce ; par conséquent il faut que le corps soit préparé ; ainsi :

Sainteté dans le choix pour plaire à Dieu ; soumission dans le choix pour honorer ses parents ; pureté dans le cœur pour recevoir la grâce du sacrement. Voilà un fond d'instruction nécessaire et qui demande toute l'attention dont vous êtes capables ; suivez-moi.

La vocation est nécessaire dans tous les états pour y opérer son salut ; mais je dis que celui du mariage demande une vocation particulière. Pourquoi ? le voici : Chrétiens, faites-y attention, et vous découvrirez l'aveuglement de ces personnes qui le regardent comme un état dans lequel on peut entrer légèrement, par une inclination toute charnelle, ou par des vues d'ambition ou d'intérêt.

Où est-il plus aisé de se tromper que dans le choix d'un époux, ou d'une épouse ? Nos yeux, notre cœur nous dérobent souvent la source de nos malheurs.

Trouvez-vous une fausse démarche qui ait des conséquences plus terribles que celle d'une alliance mal assortie ? Quel remède ? Vous le savez, un repentir secret, ou une rupture d'éclat ; ne pas être libre, et cesser d'être unis.

Dans quel état y a-t-il plus d'obligations, de charges plus pesantes, de plus grands obstacles au repos, à la piété même ? On est divisé, dit saint Paul, il faut plaire à Jésus-Christ, il faut plaire à un époux. (I*Cor.*, VII.) Or si on n'est pas appelé à cet état, si l'on n'a pas consulté Dieu, si l'on n'a eu que des vues de plaisir, d'intérêt, d'ambition, peut-on espérer d'être heureux ? Non. Il faut donc que la religion préside aux choix d'un état où il y a tant de dangers pour le salut, et pour la tranquillité même sur la terre. Il est de conséquence de prouver cette vérité.

Que le chrétien se marie, dit saint Paul ; qu'il fasse le choix d'une personne plutôt que d'une autre ; qu'il ait égard au caractère, à la naissance, aux biens mêmes ; qu'il ne gêne point son inclination : *Cui vult nubat* ; mais qu'il se marie dans le Seigneur ; qu'il se marie en chrétien ; que la religion préside au choix qu'il fait : *Tantum in Domino.* (*Ibid.*)

C'est une erreur très-commune dans le monde de regarder le mariage comme un état où il n'est pas nécessaire d'être appelé ; dans lequel on peut entrer en ne consultant que la passion, le bien, les avantages temporels, on avoue qu'il faut une vocation particulière pour entrer dans l'Eglise, ou dans le cloître. On ne veut pas se persuader qu'il en faut une encore plus particulière pour l'état du mariage, où les dangers sont plus grands et les obligations plus difficiles à remplir. Je suis étonné qu'une erreur si grossière ait un si grand cours parmi les chrétiens.

On ne consulte que l'intérêt lorsqu'il s'agit d'une alliance toute sainte. Est-on innocent ? non ; on n'est pas même chrétien. Pourquoi ? c'est que Dieu n'est pas consulté ; c'est que l'affaire du salut la plus importante, y est oubliée ; c'est qu'on ne fait attention qu'à ce que les parents donnent, et non pas aux dons, aux présents du ciel.

Que reçoit-on des parents, dit le Sage ? Un établissement temporel, des richesses ; voilà tout. Une femme sage, prudente, vertueuse, est un présent du Seigneur. (*Prov.*, XIX.) C'est donc à lui qu'il faut la demander ; c'est donc de lui qu'il faut l'attendre.

Quelle est la cause de toutes ces alliances mal assorties ? De ces mariages qui offrent à nos yeux des époux malheureux, qui font éclater leur repentir, ou pleurent secrètement leur liberté perdue ? Il n'est pas difficile de l'apercevoir ; on n'a pas consulté le Seigneur ; on n'a consulté que l'intérêt, l'ambition.

Consultent-ils le Seigneur ces hommes de richesses qui ambitionnent de grandes alliances pour effacer par un éclat étranger l'obscurité de leur naissance ? Non. Ils ne pensent qu'à l'élévation de leurs enfants.

Un grand indigent trouve dans l'opulence du roturier de quoi fournir aux dépenses de son rang. Il consent à une alliance dont il méprise tous les engagements les plus sacrés. Heureux quand il garde avec la dot immense qu'il a reçue, l'épouse qu'il a bien voulu accepter !

Or, d'où viennent toutes ces alliances mal assorties qui donnent au public tant de scènes différentes ? Des femmes forcées de prendre le parti de la retraite, et d'y pleurer sous un nom illustre la liberté qu'elles ont perdue ?

Que l'on conçoive une juste idée du mariage ; qu'on le regarde comme un état saint ; que l'on consulte le Seigneur, nous ne verrons plus tant d'alliances mal assorties, tant de mariages malheureux.

Mais que dirai-je de ceux qui ne consultent que la passion dans l'alliance qu'ils contractent ? De ces hommes qui s'unissent comme les païens qui ignorent le vrai Dieu, pour la seule satisfaction des sens. Ah ! je dirai qu'ils ne se marient pas dans le Seigneur ; qu'ils profanent une union sainte et sacrée. Je dirai d'après l'ange Raphaël que c'est sur ces hommes charnels que le démon exerce son pouvoir.

En effet, chrétiens, dans quel sens saint Paul dit-il que le mariage est un grand sacrement : *Sacramentum hoc magnum est*

(*Ephes.*, V); c'est parce qu'il représente l'union ineffable de Jésus-Christ avec son Eglise : *Ego autem dico in Christo, et in Ecclesia.* (*Ibid.*) Or l'union de Jésus-Christ avec son Eglise est une union sainte, une union sacrée, une union divine ; par conséquent celui qui ne consulte que la passion, que les sens, qui n'a en vue que de satisfaire des désirs charnels et grossiers, profane une union sainte et sacrée : il s'unit en païen et non pas en chrétien. Ne soyons pas étonnés des suites malheureuses de ces mariages où la passion seule a été consultée : la passion satisfaite, l'alliance déplaît, et l'on gémit dans les liens indissolubles qu'elle a formés.

Qu'arrive-t-il après ces alliances contractées par la passion ? Ce qui est arrivé à nos premiers parents, quand ils eurent écouté le serpent et désobéi au Créateur; à peine eurent-ils succombé à la tentation que les yeux furent ouverts; alors ils reconnurent leur faute; ils rougirent de leur faiblesse, ils eurent honte de leur misère : *Aperti sunt oculi amborum.* (*Gen.*, III.)

Remarquez, je vous prie, que tous les deux reconnurent également leur faute, et en même temps ; or, c'est ce qui arrive après un mariage contracté par la passion : tout ce qui l'irritait, l'enflammait, la rendait aveugle, perd ses charmes, ses attraits; elle se calme, elle permet la réflexion; les ténèbres qu'elle avait formées se dissipent; on voit que l'alliance n'est pas sortable du côté du caractère, des biens, de la naissance; alors un époux, une épouse ouvrent en même temps leurs yeux sur leurs malheurs : *Aperti sunt oculi amborum;* ils les pleurent, et souvent la haine est plus grande que la passion qui les avait unis.

Heureux, chrétiens, si nous n'avions point d'exemples de ses suites funestes d'un mariage contracté par la passion, où elle seule est consultée ! et où Dieu est oubliée. [

Une amitié pure, innocente, est durable; un fol amour n'a que des ardeurs passagères. Que d'Amnons dans la société qui nous retracent les suites malheureuses de la passion du fils de David !

De coupables feux précipitent une alliance mal assortie; les réflexions que la passion calmée permet, font naître le mépris et la haine. Le cœur qui s'est ouvert imprudemment se ferme pour toujours. Après avoir été tout de feu, il est tout de glace. Il déteste ce qu'il a aimé. La haine est encore plus violente que la passion; elle va quelquefois jusqu'à chasser avec ignominie, celle qu'on a possédée avec ardeur, et à faire regarder comme la cause de son malheur, celle que l'on avait désirée comme l'objet de sa félicité.

Voyez ces épouses infortunées rentrées dans la maison paternelle d'où elles étaient sorties en triomphe, ou cachées dans un cloître ; leur histoire est celle de Thamar. (II Reg., XIII.)

Voulez-vous, mes frères, attirer les bénédictions du ciel sur vous lorsque vous vous mariez, que la religion préside au choix que vous faites; consultez le Seigneur, regardez le mariage comme un état saint; consultez aussi vos parents; la soumission est nécessaire pour les honorer comme Dieu l'ordonne.

Dieu nous commande d'honorer nos parents. Les enfants ne peuvent violer ce précepte sans crime. Seraient-ils donc innocents s'ils ne les consultaient pas sur le choix d'un état, et surtout d'un état où il y a tant de dangers à éviter ?

Est-ce honorer ses parents comme Dieu l'ordonne, que de faire le choix d'un état dans le monde sans les consulter ? Que de ne voir que par ses yeux dans un âge où de premières inclinations nous aveuglent sur nos propres intérêts ? Où le cœur facile peut s'attacher et se fixer à une personne dont la naissance, les biens, le caractère nous feront tomber dans l'ignominie, l'indigence, le trouble ? De jeunes personnes ont-elles l'expérience de leurs parents ? Les passions naissantes permettent-elles d'envisager autre chose que les satisfactions d'une alliance charnelle ?

Ah ! ceux qui font un choix si important sans consulter leurs parents peuvent-ils espérer d'être heureux ? Dieu répandra-t-il ses bénédictions sur un mariage contracté sans soumission, sans déférence pour ceux qu'il nous commande d'honorer ? Non.

Quoi les auteurs de vos jours, ceux qui vous représentent le Créateur, qui sont à votre égard des dieux visibles, qu'une autorité divine a établis vos maîtres, vos souverains, ne seront pas consultés dans un choix d'où dépend votre bonheur, leur consolation, le bien de la société ?

Quoi ces parents sages et prudents qui vous ont élevés avec tant d'attention et de tendresse, qui ont thésaurisé pour vous, ne présideront point à votre premier établissement ? Ah ! est-ce se préparer comme il faut à recevoir la grâce de ce sacrement que de refuser à ses parents l'honneur qui leur est dû selon la loi de Dieu ?

A quels dangers les jeunes gens ne s'exposaient-ils pas lorsque les mariages clandestins étaient tolérés ! Que de mariages mal assortis ! Que d'alliances contractées par la passion ! quelle confusion dans la société ! quel opprobre dans les familles ! un sang vil mêlé avec un sang noble, la pauvreté avec l'opulence; une éducation basse et grossière avec une éducation distinguée et chrétienne ; des noms obscurs et quelque fois odieux avec des noms illustres et précieux à la nation.

Quels malheurs n'enfantaient pas ces alliances secrètes ! La passion satisfaite, les regrets, le repentir, les plaintes, l'indigence, la haine, le trouble, publiaient hautement le crime de ces enfants qui ne consultent pas leurs parents dans un choix si important, et qui par là leur refusent l'honneur qui leur est dû selon le commandement de Dieu.

Ah ! c'est ici que nous devons admirer la sagesse des lois de l'Eglise et du prince. Pères et mères, bénissez le Seigneur, vous

êtes dans un royaume où les saintes solennités ordonnées par le concile de Trente pour le mariage sont religieusement observées. Le monarque qui vous gouverne, jaloux de votre félicité et zélé défenseur de l'autorité que Dieu vous a donnée sur vos enfants, les a adoptées. Ses sages édits sont une barrière à la passion et à l'indocilité de la jeunesse. L'âge où ils peuvent user de leur liberté pour contracter un engagement solennel est un âge marqué par la prudence, la sagesse. C'est à cet âge qu'ils peuvent sentir ce qu'ils vous doivent, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et à la société. C'est à cet âge où on n'a pas tant à craindre le torrent de la passion, le danger de la séduction. C'est à cet âge où l'on n'est pas si indifférent pour la naissance, les biens, le caractère, la réputation; parce que le cœur n'est plus si tendre, si facile à entamer, et que l'image séduisante du plaisir ne fait plus des impressions si vives sur les sens.

C'est à cet âge aussi que vous devez vous prêter à l'établissement de vos enfants, et ne point les forcer par humeur, ou par avarice à avoir recours à la loi pour obtenir votre consentement.

Ici, mes frères, il est nécessaire de tracer le portrait des enfants et des parents qui se rendent coupables dans le choix d'une alliance d'où dépend le salut.

Ils sont coupables sans doute, ces enfants qui ne reconnaissent point l'autorité de leurs parents; qui contractent secrètement des alliances dont ils sont les premiers à se repentir; qui emportés par la passion, dédaignent la naissance, les biens, l'honneur même pour la satisfaire.

Ils sont coupables ces enfants que l'indigence de leurs parents rend indépendants; qui ne les consultent pas, parce qu'ils sont pauvres; qui leur refusent l'honneur qui leur est dû, parce qu'ils n'en attendent rien, et qui méprisent leur consentement, parce qu'ils n'ont point d'exhédération à redouter.

Mais aussi sont-ils innocents ces parents durs, fâcheux, qui aiment à retenir des enfants sous leur empire, qui refusent les partis les plus sortables par caprice ou par avarice, qui ne font attention ni à l'âge, ni à l'inclination, ni aux avis des personnes les plus éclairées?

Sont-ils innocents ces parents qui veulent présider seuls au choix de l'établissement de leurs enfants? Qui veulent se rendre maîtres de leurs cœurs, les unir sans inclination? Qui bravent les dangers d'une alliance contractée par soumission, par déférence, pour satisfaire leur goût ou leur avarice, et qui se mettent à la place de Dieu pour décider de leur vocation?

Ah! les parents et les enfants qui se conduisent ainsi profanent une alliance sainte et sacrée, et attirent les malédictions du ciel sur une union d'où dépend le salut éternel.

Or, chrétiens, voici pour les uns et pour les autres des modèles d'une alliance où brillent la soumission des enfants, la sagesse des parents. D'une alliance où Dieu est consulté, où la religion préside, où l'autorité paternelle est respectée, où la volonté des enfants n'est point gênée, où tout enfin concourt à rendre des époux heureux et à leur attirer les bénédictions du ciel.

Ne pensez pas cependant que je parle ici d'une alliance contractée dans la nouvelle loi; d'un mariage élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement. Je parle d'une alliance contractée dans l'ancienne loi, où il ne s'agissait que d'une union des personnes et des biens. Je parle du mariage d'Isaac. Ecoutez parents, écoutez enfants. Apprenez des saints patriarches les dispositions que vous devez apporter pour recevoir la grâce du sacrement de mariage.

Beau modèle pour les enfants, c'est Isaac. Il se repose sur la tendresse, la prudence et la religion d'Abraham, son père. Ce saint patriarche prêt à descendre dans le tombeau, et occupé de l'établissement de son fils, consulte le Seigneur et sa loi. Il s'adresse à celui qui avait sa confiance et qui la méritait par son âge, sa probité, sa vertu. Choisissez, lui dit-il, une épouse pour mon fils Isaac, non pas parmi les filles de Chanaan, elles n'ont pas la crainte du Seigneur. Le peuple au milieu duquel j'habite lui déplaît; mais allez dans la Mésopotamie, dans ma patrie, dans ma famille; priez le Seigneur qu'il vous fasse connaître celle qu'il destine à mon fils. (*Gen.*, XXIV.)

Quelle tendresse! quelle foi! quel désintéressement! quelle sagesse! J'admire un père tendre qui pense le premier à l'établissement de son fils, attentif à le rendre heureux. Un père plein de foi, qui craint d'offenser Dieu dans l'alliance qu'il médite. Un père désintéressé, qui méprise les richesses des Chananéens, qui ne cherche que la vertu et qui la préfère à l'opulence. Un père sage et prudent, qui emploie pour négocier cette importante affaire un homme vertueux, un homme de foi, un homme que la vieillesse vénérable mettait à couvert d'intrigue et d'intérêt; mais aussi quelle fut la soumission d'Isaac à la volonté de son père! Quel respect pour son autorité! quelle déférence pour son choix! il le regarde comme le choix du Seigneur, il reçoit son épouse de sa main comme un présent de Dieu.

Enfants, voilà votre modèle; imitez-le si vous voulez attirer les bénédictions du ciel sur le mariage que vous voulez contracter.

Parents, voici le vôtre : écoutez, c'est la conduite des parents de l'épouse d'Isaac que je vous rappelle. Que répondirent-ils à celui qui leur demanda Rébecca de la part d'Abraham pour son fils Isaac; flattés d'une alliance si honorable et si opulente, se prévalurent-ils de leur autorité pour la conclure? non. Nous ne pouvons pas disposer, dirent-ils, de la volonté de celle que vous nous demandez : nous ne devons point la gêner, ce n'est pas nous qui remplirons ses obligations; c'est pourquoi il faut la consulter; notre consentement suivra le sien; il ne le précédera pas :

Vocemus puellam, et quæramus voluntatem ejus. (*Gen.*, XXIV.)

Ah! si les chrétiens, plus éclairés que les Israélites, se conduisaient ainsi, l'intérêt, l'ambition ne ferait pas faire ces alliances qui déshonorent la religion, excitent la raillerie et l'indignation du public, unissant à celles qui sortent du berceau ceux qui sont près à descendre dans le tombeau, et deviennent la source des inimitiés et quelquefois des infidélités.

Pensez donc, mes frères, que le mariage dans la nouvelle loi est un sacrement, et que, pour en recevoir la grâce, il faut des vues pures dans le choix pour plaire à Dieu; de la soumission dans le choix pour honorer les parents; un cœur enfin purifié du péché, pour que la grâce ne trouve point d'obstacle.

Vous croyez, mes frères, que le mariage est un des sept sacrements de la nouvelle loi; il n'est pas nécessaire de vous développer ici la doctrine des conciles et des Pères, qui ont prouvé cette vérité contre les hérétiques. C'est cette vérité qui élève le mariage des chrétiens au-dessus de celui des Juifs, qui le fait appeler par l'Apôtre un grand sacrement; une union qui retrace celle de Jésus-Christ avec son Eglise. (*Ephes.*, V.)

Qui a fait dire à saint Augustin (*Lib. de fide et oper.*, c. 7), que le mariage dans la nouvelle loi n'est pas seulement un lien indissoluble qui unit les époux, mais un sacrement qui confère la grâce.

A saint Chrysostome (*in Genes.*, hom. 56), que le mariage des chrétiens dont parle saint Paul : Ces noces pures et sans tache qui sont une image de l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, sont un sacrement institué pour sanctifier l'union légitime de ceux qui le reçoivent.

Or, si le mariage est un sacrement qui confère la grâce, il faut donc des dispositions pour le recevoir; car la grâce attachée aux sacrements ne coule que dans des cœurs purs, innocents, préparés pour la recevoir, et où elle ne trouve point d'obstacle.

Faites attention, mes frères, à cette vérité, elle est importante; mais pouvez-vous y faire attention, sans déplorer avec moi l'aveuglement d'une multitude de chrétiens, qui ne sont occupés avant leur mariage que de l'intérêt et du plaisir que l'on voit agités, dissipés, qui font consister tous les préparatifs de cette sainte solennité dans les articles d'un contrat, dans des dépenses d'établissement temporel, dans l'ordonnance d'un repas somptueux, dans l'éclat et la magnificence d'une fête toute mondaine; l'aveuglement de ces chrétiens qui parlent de la mort en politique, qui en rapprochent même le moment, qui font de sérieuses réflexions sur son incertitude pour s'assurer des avantages temporels dans un contrat, et qui n'y pensent pas pour éviter les malheurs d'une alliance contractée dans l'attache et l'habitude du péché.

Pouvons-nous nous empêcher de gémir? Pouvons-nous retenir nos larmes, en voyant un sacrement de la nouvelle loi profané? Pourquoi les chrétiens oublient-ils leur dignité? Pourquoi sont-ils insensibles aux grâces qu'il confère? Pourquoi le contrat civil les occupe-t-il seul? Pourquoi a-t-il toute leur attention? Pourquoi ne donnent-ils que quelques moments, quelques instants, pour préparer leur cœur, le purifier du péché, implorer les secours du ciel? Pourquoi ne craignent-ils pas autant une mauvaise confession, une absolution nulle, de ne pas recevoir les grâces du sacrement, que les articles, les expressions, les termes qui leur rendraient un contrat désavantageux? Les dons du ciel sont-ils moins précieux que les biens de la terre? Un sacrement reçu dans l'état du péché n'a-t-il pas des suites plus terribles qu'une clause obscure et litigieuse d'un contrat?

Je ne blâme point, chrétiens, l'attention, la sagesse, la prudence, dont vous vous faites gloire dans le temporel; mais je blâme et je condamne l'oubli de votre âme en entrant dans un état où il y a tant de dangers, et où vous avez un si grand besoin des secours de votre Dieu.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire pour préparer votre cœur pour que la grâce n'y trouve point d'obstacle, je vous dirai d'après l'Ecriture, les conciles et les saints docteurs : Priez, gémissez, sentez votre misère; faites dans la douleur et la sincérité un aveu de toutes vos fautes aux pieds d'un ministre de la réconciliation; développez-lui le plan de votre vie, et suivez ses avis; mettez-vous en état de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ; conservez le recueillement, la présence de Dieu dans ces jours de dissipation, où tant de personnes, tant d'objets, tant d'images, vous livrent des combats d'autant plus dangereux que vous ne pouvez pas en triompher par la fuite.

Voilà ce qu'il faut faire pour vous préparer à recevoir la grâce du sacrement : voilà l'esprit de l'Eglise, voilà ce qu'elle vous enseigne, voilà ce que les chrétiens pieux font; mais voilà ce que le plus grand nombre ne fait pas.

Ah! ne soyons pas étonnés de voir tant d'alliances malheureuses, et les liens indissolubles du mariage arrosés de pleurs. On reçoit un sacrement, on n'en reçoit pas la grâce, parce qu'on ne le reçoit pas dans de saintes dispositions.

La prière est un hommage que nous devons à la divinité dans tous les temps et tous les moments de notre vie; mais il est des circonstances où notre faiblesse, les obligations, les dangers, rendent ce saint exercice plus nécessaire, où il faut faire entendre nos gémissements, nos cris et élever nos yeux vers les montagnes éternelles, d'où nous peut venir le secours qui nous est nécessaire.

Or l'état du mariage quoique saint ayant ses dangers et même des dangers plus fréquents, où il est rare qu'on ne perde point de vue la sainteté du sacrement; il est donc nécessaire de s'y préparer par la prière.

Isaac, en attendant l'épouse que le ciel lui destinait, s'était retiré dans une vaste solitude. Là, dans la contemplation des choses

divines, il purifiait son cœur des affections terrestres; il conjurait le Seigneur de le garder et de le préserver de ces passions qui souillent l'union des adorateurs d'un Dieu très-saint, et dont l'esprit ne peut demeurer avec l'homme charnel.

Le jeune Tobie respecte l'union des enfants des saints; il craint de la souiller par ces désirs honteux, qui annoncent le pouvoir du démon sur nous. Je le vois les jours et les nuits humilié devant le Seigneur, élever des mains pures vers le ciel. Il attend tout de son Dieu, il n'attend rien de son propre fond. Il veut lui plaire, il lui en demande la grâce.

Sont-ils communs ces époux qui respectent la sainteté du mariage, qui en redoutent les dangers, qui sentent leur misère, et qui implorent humblement le secours du ciel?

Hélas! on ne redoute rien où tout est danger et écueil. On croit n'avoir pas besoin de secours pour être chaste, parce que l'on a renoncé à l'éclat de la virginité. On s'imagine qu'il n'est pas nécessaire d'avoir la pureté des saints, parce qu'on n'est pas du nombre des vierges. On ne sent pas sa misère, on ne gémit pas, on ne prie pas. On se contente des prières de l'Eglise. On attend la bénédiction qu'elle souhaite dans le temps même qu'on ne soupire qu'après les coupables satisfactions qu'elle condamne. Ah! mérite-t-on d'obtenir ces grâces précieuses, ces grâces nécessaires pour vivre saintement dans un état où tout est danger et écueil?

Méritent-ils aussi d'obtenir la grâce que confère ce sacrement, ces époux qui ne se présentent au tribunal de la pénitence que par cérémonie et par contrainte, qui recevraient la bénédiction nuptiale sans se confesser, si la loi de l'Eglise ne les y obligeait pas, et qui seraient satisfaits si on pouvait obtenir une dispense pour ce devoir.

Ah! on est étonné de tant de mariages malheureux, je n'en suis pas étonné. En voici la cause. On se marie dans l'attache au péché, dans l'habitude du péché, dans l'état du péché. Forcé de se présenter aux pieds d'un ministre de la réconciliation, on cherche le plus indulgent, le plus en vogue pour la facilité. On se confesse quelques moments avant la solennité. On ne s'est pas mis en état de recevoir l'absolution; mais on s'est mis en état de certifier qu'on a satisfait à la loi de l'Eglise; or, des mariages que le crime a précédés, des mariages contractés avec une conscience souillée du péché, peuvent-ils être heureux? La grâce du sacrement coule-t-elle dans des cœurs attachés au péché? non.

C'est sur ces époux chastes et vertueux, purifiés dans les eaux salutaires de la pénitence, nourris du corps et du sang de Jésus-Christ, que coulent les grâces et les bénédictions du sacrement.

Enfin, mes frères, que dirai-je de la dissipation qui précède la solennité du mariage? N'est-elle pas encore un obstacle à la grâce de ce sacrement? Le seigneur parle-t-il à ceux qui sont dans le tumulte, l'agitation? La grâce coule-t-elle dans un cœur rempli du monde, occupé de ses plaisirs, de ses fêtes, de ses parures, de ses biens? Non. Voilà cependant l'image que beaucoup de chrétiens retracent à nos yeux avant la solennité de leur mariage.

Nous les voyons dissipés, agités, troublés; ils ne se connaissent pas; ils ne sont pas à eux. Une alliance décidée, les visites, les repas, les préparatifs des noces les occupent: on dirait que c'est l'importante affaire, que c'est l'unique même. Pour la réception du sacrement, la grâce qu'il confère, on n'y pense que pour en marquer le jour et l'heure.

Déplorez, mes frères, ces désordres: préparez-vous à un engagement si saint par de saintes dispositions. Je vous ai fait connaître ce qu'il faut faire pour recevoir la grâce du sacrement; je vais vous montrer ce qu'il faut faire pour la conserver. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les caractères de l'alliance que contractent les chrétiens en recevant le sacrement de mariage, nous font connaître aisément ce qu'il faut faire pour en conserver la grâce.

C'est une union sainte, par conséquent il faut l'honorer par une grande pureté: c'est une union utile à la société, par conséquent il faut du zèle pour lui donner de bons citoyens; c'est une union indissoluble, par conséquent il faut en supporter les peines constamment. En trois mots, chrétiens engagés dans le mariage, pour en conserver la grâce, il faut respecter vos corps, élever chrétiennement vos enfants, supporter vos défauts. Ce détail d'instructions importantes demande de vous un renouvellement d'attention.

Ne craignez pas, mes frères, qu'en vous exhortant à conserver la pureté dans le mariage, je fasse ces peintures qui retracent l'image du vice, ou que sous prétexte de condamner les coupables satisfactions des sens, j'alarme l'innocence et la candeur qui peuvent régner encore dans quelques âmes.

Plus les cœurs se sont corrompus, plus les oreilles sont devenues chastes. On ne veut point entendre dans le siècle le plus licencieux ce que l'on entendait dans les siècles les plus innocents. C'est dans le temps où il faudrait le plus s'élever contre les désordres de la volupté, qu'on nous oblige à garder le silence. C'est lorsque toute chair a corrompu ses voies, qu'il faut taire les vices qui la souillent et la déshonorent.

Les excès de la volupté profanent la sainteté des mariages. Taisez-vous, prédicateurs, ne nommez point dans la chaire de vérité le vice le plus commun. Ne combattez pas un vice qui ouvre l'enfer à tant d'époux incontinents. Ne percez pas ces ténèbres délicieuses au pécheur. Laissez-les profaner les temples du Saint-Esprit à l'ombre d'une alliance sainte et sacrée. Dans la chaire et dans le confessional, soyez muets lorsqu'il s'agit de ce honteux péché. N'employez votre zèle et vos lumières, ne suivez la doctrine et la morale de l'Eglise que pour examiner et juger

de l'énormité des autres péchés ; pour celui-là, on vous impose silence. Pouvez-vous méconnaître à ces traits l'aveuglement de notre siècle.

Je sais, mes frères, que nous ne saurions trop respecter la sainteté de la chaire et l'innocence de ceux qui nous écoutent ; mais une bouche pure ne peut-elle pas déclamer contre l'impureté ? saint Paul souillait-il la sainteté du ministère quand il reprochait aux Romains les honteuses passions qui régnaient parmi eux ? quand il recommandait aux Corinthiens de respecter la sainteté du lit nuptial, et traçait à ses premiers chrétiens les devoirs du mariage ?

Les saints docteurs, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Chrysostome, s'écartaient-ils de la décence et du respect qui convient aux ministres des autels, quand ils entraient dans le détail de tous les péchés qui font perdre la grâce du sacrement ?

O pontife éminent en science et en sainteté, saint Grégoire qui avez mérité le surnom de Grand par l'étendue de vos lumières et la profondeur de votre érudition, pourquoi marquez-vous au moine Augustin (epist. 31 *ad August.*), cet apôtre de l'Angleterre, d'instruire ces peuples nouvellement convertis des devoirs du mariage, et imposez-vous à tous les pasteurs qu'il établit, l'obligation de leur développer la morale de saint Paul sur cette matière ? Devait-on dans ce siècle moins respecter la dignité de la chaire ? Ne devait-on pas, comme dans le nôtre, appréhender d'alarmer la candeur et l'innocence ? Le prédicateur ne pouvait-il pas être soupçonné, comme aujourd'hui, d'avoir appris par l'expérience à peindre les vices qu'il combattait, ou bien est-ce que les désordres qui régnaient dans ce temps-là, ne règnent pas dans le nôtre ?

Ah ! que nous serions heureux, mes frères, si cela était. Je serais le premier à blâmer l'imprudence de ceux qui nommeraient seulement un vice que les chrétiens, comme ceux du temps de saint Paul, doivent ignorer ; mais nous savons le contraire, les scandales sont trop éclatants, la licence trop effrénée ; on est devenu trop libre, trop obscène dans les cercles, dans les conversations, pour que nous supprimions un détail grave et mesuré sur cette matière.

L'union conjugale est une union sainte et sacrée ; pour l'honorer comme il convient, il faut donc conserver vos corps purs. Sans cette pureté conjugale, vous ne pouvez pas conserver la grâce du sacrement.

Saint-Paul le recommandait par ces paroles aux Hébreux : Que les personnes mariées, dit cet Apôtre, soient pures et honnêtes dans tout ce qui regarde le mariage, et que le lit nuptial soit sans tache parmi les chrétiens, car Dieu jugera avec sévérité tous les incontinents : *Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus : fornicatores et adulteros judicabit Deus* (*Hebr.*, XIII.)

Or, mes frères, d'après ce grand Apôtre, sans crainte d'alarmer la candeur et l'innocence, sans m'exposer même aux reproches que font ordinairement ceux qui ont intérêt au silence qu'on veut nous imposer, je vous exhorte avec tous les ménagements que demandent la majesté de la chaire, la sainteté du lieu, la piété délicate de mon auditoire, à réduire en pratique cette grande leçon de saint Paul : Que l'honnêteté, la pureté, la décence, honorent l'union conjugale : *Honorabile connubium.*

N'est-ce pas vous dire, chrétiens, que vous devez éviter tout ce qu'une passion honteuse peut inspirer ; toutes ces coupables satisfactions des sens qui souillent le corps ; tout ce qui n'a pas une fin honnête, licite, utile ; tout ce qui ne se borne pas à la fin du mariage, aux vues du Créateur dans l'union de l'homme et de la femme : *Honorabile connubium.*

Vous devez vous conduire avec le respect et la pureté des saints dans tout ce qui regarde le mariage : *In omnibus.* Il faut donc en tout que la retenue, la modestie, vous distingue des hommes de volupté ; vous interdire, dans une union sainte et sacrée, tout ce que se permettent ceux qu'un amour illicite unit, et ne point faire du remède de la concupiscence, un titre pour en satisfaire tous les désirs déréglés : *In omnibus.*

Que le lit nuptial soit sans tache : *thorus immaculatus.* Or, quels sont les péchés qui le déshonorent, qui le souillent ? Vous le savez, je n'ai garde de les nommer dans ce saint lieu, devant un auditoire respectable, en présence des âmes pures, des chastes colombes qui m'écoutent. N'appréhendez point un détail qui est dangereux : je laisse dans les ténèbres tout ce qui est indigne d'être exposé au grand jour ; je me contente de vous dire que le mariage est une union sainte, sacrée, et que vous devez l'honorer par une grande pureté.

Mais se trouve-t-elle cette pureté dans ces mariages que la passion seule a fait contracter, dont elle est le principe et la fin. Si l'union est légitime, tout ce que l'on se permet est-il licite ? Peut-on être incontinent et innocent ? Un sacrement institué pour sanctifier l'union légitime de l'homme et de la femme, peut-il autoriser l'intempérance et les désordres de la volupté ; et peut-on en conserver la grâce quand on ne conserve pas le respect et la décence qui l'honorent : *Honorabile connubium.*

Se trouve-t-elle cette pureté dans ces mariage où les appas de l'opulence font braver à des parents intéressés les dégoûts de la vieillesse ; où une jeune personne à peine sortie du berceau, est forcée d'accepter un époux prêt à descendre dans le tombeau ; où le mépris et la haine répondent à l'amitié, à la passion, et où l'on ne s'engage que par l'espoir seul d'être bientôt libre.

Ah ! bien loin que la pureté, la décence règnent dans tout ce qui a rapport au mariage, il est profané en toute chose par la passion et par la haine. Que de combats ! que de désordres ! que de péchés qui profanent l'union sainte du mariage ! elle est déshonorée en tout, au lieu d'être respectée : *In omnibus.*

Se trouve-t-elle cette pureté dans ces mariages où les infidélités sont publiques et scandaleuses? Parce que c'est celui qui doit aimer son épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, qui en est coupable : parce que l'homme plus hardi, plus indépendant, ne rougit point d'un adultère condamné par les lois divines et humaines.

Le lit nuptial de ces hommes qui se font gloire de leur infidélité est-il pur et sans tache comme le veut saint Paul : *thorus immaculatus?* Ah! dans notre siècle il est souillé par les infidélités secrètes d'une épouse, par les infidélités publiques d'un époux : on ne rougit plus de l'adultère; on n'en conçoit plus l'horreur. Sommes-nous encore chrétiens?

Gémissez, mes frères, mais consolez-vous. Ceux qui sont présentement favorables aux hommes de volupté, de passions, qui les excusent, les louent même, ne les jugeront pas à leur mort. ne changeront pas leur malheureux sort, dit saint Paul; c'est Dieu qui jugera avec sévérité tous les fornicateurs et tous les adultères : *Fornicatores et adulteros judicabit Deus.*

Pour vous, conservez vos corps purs pour honorer cette union sainte; ayez du zèle pour l'éducation de vos enfants, pour donner de bons citoyens à la société; vous conserverez la grâce du sacrement.

Le premier motif, le plus légitime et en même temps nécessaire pour contracter un mariage selon les vues du Créateur et l'esprit de l'Eglise, est le désir d'avoir des enfants qui servent Dieu et soient utiles à la société.

C'est ce désir que l'ange Raphaël inspirait au jeune Tobie : *Vous vous unirez,* lui disait-il, *avec celle qui vous est destinée, pénétré de la crainte du Seigneur, conduit par le seul désir d'avoir une vertueuse postérité, et non pas par les mouvements de la passion, et pour les seules satisfactions de la chair.* (*Tob.*, VI.)

Saint Augustin dit (*De bono conjug.* cap. 10) que ce désir dans le mariage doit être le premier motif; qu'il est le plus légitime, le seul nécessaire, et qu'il est aussi le seul pur, le seul qui réponde exactement aux vues du Créateur dans l'institution du mariage.

Ces principes suffisent pour faire connaître aux personnes engagées dans l'état du mariage, les péchés qu'elles doivent éviter.

Or, pourquoi doit-on désirer des enfants dans le mariage? C'est pour répondre aux vues du Créateur; perpétuer sa postérité; soutenir la société; lui donner des citoyens utiles : voilà ce qui a fait désirer la fécondité aux saints, voilà ce qui porte l'Eglise à la souhaiter dans ces prières aux époux qu'elle unit. Elle demande à Dieu de longs jours, afin qu'ils voient leurs descendants se multiplier jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Il ne suffit donc pas de désirer des enfants pour avoir des successeurs de ses biens, de ses charges, de ses titres : il faut les désirer pour la gloire de Dieu et l'avantage de la société, pour le ciel et pour la terre; il faut, quand on les a obtenus, les rendre par une éducation chrétienne des hommes vertueux et utiles.

Pensez-vous à cette obligation, chrétiens engagés dans l'état du mariage? Il faut la remplir pour conserver la grâce du sacrement. Quel malheur, si la fécondité dont vous vous glorifiez ne donne à la société que des hommes inutiles, peut-être des hommes de vices qui la déshonorent, et si, au lieu de former vos enfants pour le ciel, vous ne les formez que pour l'enfer.

Je dis, mes frères, que les personnes engagées dans le mariage doivent s'appliquer à former des citoyens vertueux et utiles. C'est un devoir essentiel de leur état. Ne pas le remplir, c'est manquer à la grâce que Dieu y a attachée.

Je dis des citoyens vertueux. Suffit-il de les avoir engendrés au monde, à la religion, même par le baptême que vous avez eu soin de leur procurer? non : il faut les instruire dans la foi, leur développer les vérités du christianisme, leur parler de Dieu, de leur destinée, leur faire aimer la vertu, leur représenter ce monde visible comme un passage où tout est danger pour un chrétien, où rien ne doit attacher son cœur que Dieu seul peut remplir.

Il faut, comme Tobie, leur apprendre à préférer une vie pauvre et innocente à une vie opulente et criminelle; la félicité du juste à la félicité du mondain. Il faut, comme les parents de Suzanne, les instruire de la loi de Dieu avant de leur apprendre les lois du monde, et la graver dans leurs cœurs avant que les maximes du siècle y aient été tracées. Il faut, comme la mère de Samuel, les offrir au Seigneur, les élever à l'ombre des autels, c'est-à-dire dans les saints exercices de la religion, et non pas dans les frivoles amusements du monde; confier leur éducation à des maîtres sages et religieux, et non pas à des savants suspects dans les mœurs ou dans la doctrine.

Il faut, comme Blanche de Castille, cette vertueuse mère de saint Louis, être plus occupé de leur destinée éternelle que de leur fortune sur la terre, et préférer la mort qui les ferait descendre au tombeau dès leur plus tendre jeunesse au péché qui souillerait de longs jours. Voilà, chrétiens engagés dans le mariage, un devoir indispensable; vous ne pouvez pas négliger de le remplir sans être coupables.

Mais où sont-ils ces parents qui marchent sur les traces de ceux dont je viens de parler? Sont-ils communs dans notre siècle? Hélas! vous le savez, on ne parle aux enfants de la religion, de la vertu, qu'avec indifférence et rarement. On se hâte de faire succéder aux leçons qu'on leur a données dans les catéchismes, dans des maisons religieuses, des leçons qu'on regarde comme plus importantes. On leur dit : il faut s'enrichir, il faut s'élever, il faut se faire aimer du monde, lui plaire. On ne s'applique pas à former des ci-

toyens vertueux, des citoyens utiles. De là tant d'hommes de vices et d'oisiveté dans la société.

Si c'est une obligation indispensable aux parents de rendre leurs enfants utiles à la société par une éducation chrétienne, parce que la pureté des mœurs contribue beaucoup à sa beauté, à sa tranquillité; c'en est une aussi de les former dans les sciences, les arts, de cultiver les talents qu'ils ont reçus de la nature, d'examiner l'état pour lequel ils ont du goût, où ils pourront faire des progrès, et par là être utiles à la société.

Le désordre, le malheur de la société vient de ce que les hommes sont souvent déplacés. On s'imagine que l'opulence peut suppléer aux talents. La naissance, le crédit semblent donner le droit aux grandes places. Le mérite est compté pour rien.

De là tant d'hommes inutiles dans le sanctuaire, dans la magistrature, dans les charges, les dignités. De là même ces fautes irréparables, que le défaut d'application, de connaissances, de lumières fait commettre. On a les honneurs, les émoluments d'une charge, d'une dignité; on n'en remplit pas les obligations. Ce sont les places qui honorent les hommes inutiles; ce n'est point eux qui honorent les places.

Parents distingués dans la société par votre rang, votre opulence, formez de grands hommes pour les grandes places que vous destinés à vos enfants. Ne consultez pas l'intérêt, l'ambition : consultez leurs talents, leurs lumières; car les péchés qu'ils commettent dans l'état que vous leur choisissez par des vues humaines, seront les vôtres. Votre devoir est de former des hommes utiles à la société.

Et vous parents dans la médiocrité et peut-être dans l'obscurité, formez des hommes laborieux, qui prêtent leurs bras aux travaux publics, des artisants sages et appliqués, des domestiques fidèles et soumis. N'élevez pas vos enfants dans l'oisiveté, la source de tous les vices. Inspirez-leur de l'horreur d'une vie inutile; ils sont des membres de la société, qu'ils lui soient utiles.

Peut-on assez déplorer le crime de ces parents irréligieux et grossiers, qui ne s'occupent point du sort de leurs enfants; qui les laissent croître dans le vice, l'ignorance et l'oisiveté; qui les perdent par leurs coupables exemples, au lieu de les former à la vertu et au travail? Ignorent-ils que leur union est établie par le Créateur, et sanctifié pour l'utilité de la société, par conséquent qu'ils doivent s'appliquer à former de bons citoyens? Que c'est une union indissoluble; par conséquent qu'ils doivent en supporter toutes les peines?

Voulez-vous tracer un mariage heureux, dit saint Chrysostome (hom. 38 *in Gen.*), représentez-vous des époux unis par les liens de la charité, qui est douce, bienfaisante, tendre, compatissante, qui souffre tout, qui excuse tout? Ne vous représentez pas seulement des époux opulents, dans la gloire, la santé; mais des époux que les liens de la paix unissent aussi bien que les liens de l'amitié. Voilà la félicité des mariages : en voilà la douceur, les charmes innocents : *Si vir cum muliere non discordet.* Voilà des époux très-heureux : ils coulent des jours paisibles; les regrets, les pleurs, les querelles, les reproches, les colères n'altèrent pas la paix de leur cœur, ne troublent point le repos, le calme dont ils jouissent; rien n'égale leur bonheur : *Omnium sunt beatissimi.* Dans l'indigence et l'infirmité, les disgraces et les afflictions, pauvres, méprisés, la paix qui règne entre eux adoucit toutes les amertumes, les console dans toutes les peines, et les rend heureux même dans la pauvreté et l'obscurité : *Etsi in paupertate etsi in vilitate.* Ces deux liens de la paix qui unissent les époux sont des vraies richesses : *Illæ veræ divitiæ sunt.*

En effet, chrétiens, l'opulence, la grandeur, les accroissements de fortune et l'élévation empêchent-ils les époux désunis d'être malheureux? N'êtes-vous pas tous les jours témoins de leurs regrets, de leurs pleurs? N'entendez-vous pas leurs plaintes? N'êtes-vous pas scandalisés des scènes qu'ils donnent au public? Ne dévoilent-ils pas dans les mémoires injurieux les mystères de leur inimitié? Ménagent-ils leur réputation? Cachent-ils leurs faibles? N'exagèrent-ils pas leurs égarements? Ne portent-ils pas la lumière dans les ténèbres les plus épaisses? Ne font-ils pas retentir le barreau du récit de leurs intrigues.

D'où viennent ces ruptures éclatantes qui nous scandalisent? Pourquoi ces épouses séparées de leurs époux? Pourquoi habitent-ils différentes maisons? Pourquoi dans une brillante jeunesse cette femme est-elle rentrée chez ses parents? Pourquoi cette autre gémit-elle dans une retraite? Ah! c'est que l'intérêt, l'ambition les avaient unis, et non pas l'amitié et l'estime. C'est que le cœur s'est fermé pour l'objet qu'on doit aimer, et s'est ouvert pour celui qui n'y avait aucun droit. C'est qu'on ne veut point supporter les défauts d'un époux, d'une épouse, les excuser. C'est qu'on n'apporte pas ses soins pour conserver la paix.

Mais dans le trouble, les disputes, les ruptures éclatantes, est-on heureux avec de grands biens, un grand nom, de grands titres? Non. Les plus heureux de tous les époux sont ceux qui sont bien unis; qui s'excusent, s'aident mutuellement et supportent leurs défauts : ils goûtent les douceurs d'une vraie félicité dans les peines de l'indigence et de l'obscurité même : *Etsi in paupertate; etsi in vilitate, omnium sunt beatissimi.*

Tous les états de la vie ont leurs peines : il y a des croix partout. Dieu répand de salutaires amertumes dans nos plaisirs pour nous en détacher. L'état du mariage est celui où il y a le plus de peines : c'est une union indissoluble; on ne doit pas les fuir, on doit les supporter. Le salut dépend de la paix : malheur à ceux qui l'altèrent.

Les peines d'un état entrent dans le plan

du salut : il faut les supporter. Celles du mariage sont plus sensibles, plus multipliées, plus longues que dans tout autre état ; par conséquent il faut plus de générosité, plus de courage, plus de constance, pour ne pas succomber.

Tantôt c'est le caractère fâcheux d'un époux, ses emportements, ses débauches, sa dissipation qu'il faut supporter ; tantôt l'indolence, les caprices, les mépris, les vanités, les dépenses, les humeurs d'une épouse. Tantôt les égarements d'un enfant que la fougue de la passion entraîne, dont l'indocilité alarme, et qui fait appréhender ces chutes ou ces fautes qui répandent l'opprobre et l'ignominie dans une famille. Pour se sanctifier dans ces peines, il faut de la douceur, de la patience, de la charité, du courage. Il faut, comme Monique, au rapport de saint Augustin, ne parler qu'à Dieu seul de ses peines; n'en point faire de confidences à un monde plus curieux de connaître nos chagrins que porté à nous consoler. C'est pour vous sanctifier dans les peines du mariage que Dieu y a attaché une grâce particulière. Soyez-y fidèles, conservez-la.

Permettez, mes frères, qu'en finissant ce discours, je vous trace le portrait de deux époux heureux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge : c'est celui de Zacharie et de sainte Elisabeth. Ils étaient tous les deux justes aux yeux de Dieu : *Erant justi ambo ante Deum.* (*Luc.*, I.) Remarquez que la même foi, la même piété, la même soumission régnaient dans tous les deux. L'un n'avait pas à gémir de l'irréligion de l'autre, comme il arrive de nos jours. Une épouse pieuse, un époux irréligieux un époux exact aux devoirs de la religion, une épouse livrée au jeu, aux vanités du monde. Ils étaient tous les deux justes : *Erant justi ambo*, aux yeux de Dieu, et non pas seulement aux yeux d'un monde qui ne connaît pas les secrets des familles, et qui peut ignorer les désordres qui y règnent.

Ils étaient tous les deux de fidèles observateurs de la loi de Dieu, et ils auraient préféré la mort à l'infraction d'un de ses commandements : *Incedentes in omnibus mandatis.* (*Ibid.*) Leurs cœurs unis innocemment goûtaient les douceurs d'une paix inaltérable ; ils ne la troublèrent jamais par ces vivacités ces contrariétés, ces disputes qui excitent l'émotion, agitent l'âme, et font élever quelquefois de grandes tempêtes : *Sine querela.* (*Ibid.*)

Voilà des époux heureux; imitez-les, chrétiens engagés dans le mariage, et vous coulerez des jours paisibles sur la terre, et mériterez d'être heureux éternellement dans le ciel. C'est la grâce que je vous souhaite.

—

SERMON V.

Pour le troisième dimanche d'après l'Epiphanie.

SUR LA GUÉRISON DU LÉPREUX.

Et ecce leprosus veniens adorabat eum, dicens : Domine, si vis, potes me mundare. (*Matth.*, VIII.)

Un lépreux venant au-devant de Jésus, l'adorait en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

C'est la seconde année de sa prédication que Jésus-Christ a opéré les deux miracles dont nous parle l'évangile de ce jour. C'est après être descendu de la montagne où il avait fait cet admirable discours, qui contient tout le plan de sa sublime doctrine, rapporté dans le cinquième chapitre de saint Matthieu.

Saint Augustin (*De utilitate credendi*, c. 14) remarque dans cet endroit que Jésus-Christ a confirmé sa doctrine par ses miracles. Sa doctrine est au-dessus des sens : elle gêne la nature, la met à l'étroit. Elle condamne l'orgueil de l'homme : elle lui demande le sacrifice de son cœur et de son esprit. Mais les guérisons surprenantes qu'il opère sous les yeux de ses auditeurs leur prouvent qu'il est au-dessus de l'homme : ils se soumettent aux vérités qu'il vient de leur enseigner sur la montagne : *Miraculis conciliavit auctoritatem.*

Dieu ne fait acception de personne : les juifs et les gentils sont les objets de sa miséricorde ; il vient pour les réunir, n'en faire qu'un même peuple. Il fait éclater sa puissance sur les uns et sur les autres. Le lépreux qu'il guérit était juif; le centenier dont il exauce la prière et loue la foi, était gentil.

Le temps que l'on accorde à l'instruction que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui, mes frères, ne me permet pas de vous développer toute la morale renfermée dans ces deux miracles; je me borne au premier, à la guérison du lépreux.

Comme la lèpre, selon tous les saints docteurs, est la figure du péché, toutes les circonstances de ce miracle nous donneront de justes idées du péché. Il ne s'agit que d'y faire attention. J'en remarque trois, qu'il est nécessaire de développer pour votre instruction. La maladie du lépreux, la démarche du lépreux, la guérison du lépreux.

La maladie du lépreux, figure de l'âme souillée du péché. La démarche du lépreux pour être guéri, modèle de celle que le pécheur doit faire pour sortir de l'état du péché. La guérison du lépreux, image de l'âme délivrée et purifiée du péché ; en trois mots, chrétiens, et c'est tout le plan de cette instruction.

Qu'êtes-vous dans l'état du péché? Vous le verrez dans la première réflexion.

Que devez-vous faire dans l'état du péché? Vous le verrez dans la seconde réflexion.

Quels changements s'opèrent en vous quand vous êtes sortis de l'état du péché? Vous le verrez dans la troisième réflexion. Suivez-moi attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis, mes frères, que la lèpre corporelle était une figure de l'âme souillée du péché, je parle d'après tous les saints docteurs qui ont expliqué les chapitres XIII et XIV du *Lévitique*, où cette maladie, qui inspirait tant d'horreur, est dépeinte avec toutes les circonstances qui la faisaient connaître, distinguer même, par une séparation humiliante, de toutes les autres infirmités.

En effet, on peut dire que c'est d'après Dieu même qu'ils parlent. Comment cela? Le voici, chrétiens :

Dieu ordonne aux lépreux dans l'ancienne loi ce qu'il ordonne aux pécheurs dans la nouvelle. Il les oblige de se montrer aux prêtres : c'est le prêtre qui doit examiner cette maladie, sa nature, ses progrès; c'est le prêtre qui décide du temps que le lépreux doit être séparé de la société; c'est le prêtre seul qui doit annoncer sa guérison, le déclarer pur, et recevoir son sacrifice.

Or, Dieu distingue donc cette maladie des autres? Oui, répondent les saints docteurs. La lèpre figurait le péché; voilà pourquoi il fallait se montrer au prêtre.

Mais remarquez, mes frères, la différence qu'il y a entre la figure et la vérité; entre la guérison de la lèpre corporelle et la guérison de la lèpre spirituelle.

Dans l'ancienne loi, les prêtres déclaraient seulement que la lèpre était guérie; dans la nouvelle loi, les prêtres ne déclarent pas seulement que les péchés sont remis, mais ils les remettent réellement par le pouvoir qu'ils ont reçu de Jésus-Christ. Si l'absolution que nous recevons de nos péchés n'était que déclaratoire, comme l'hérésiarque Calvin a osé le soutenir, les ministres de la réconciliation ne seraient pas distingués des prêtres de la loi judaïque.

Or, cette explication doit suffire, mes frères, pour vous faire sentir que c'est avec justice que les Pères ont regardé la lèpre corporelle comme une image de l'âme souillée du péché.

En effet, qu'êtes-vous dans l'état du péché? Consultons la foi. Aux yeux de la foi, le spectacle d'une âme souillée d'un péché mortel est un spectacle qui saisit, qui effraye, qui épouvante. La foi perce tous ces dehors qui en imposent, qui tranquillisent; tous ces voiles qui cachent les plaies qu'elle a reçues; toutes ces taches qui la souillent, la défigurent. Elle considère ses disgrâces, ses pertes; elle voit les maux dont elle est menacée. Ah! une foi vive doit faire couler des larmes amères des yeux d'un pécheur qui considère le malheur de son âme, comme Jésus-Christ en répandit sur l'infortunée Jérusalem qui touchait à sa ruine : *Videns flevit super illam.* (*Luc.*, XIX.)

Je dis, chrétiens, qu'il faut considérer avec les yeux de la foi le déplorable état d'une âme souillée du péché mortel; pourquoi? parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse nous représenter ses malheurs.

C'est la foi qui nous représente Dieu offensé par le péché, irrité contre le péché, faisant éclater sa colère pour punir l'homme coupable du péché, tout ce qui sert au péché, tout ce qui approche du péché.

C'est la foi qui nous convainc de la grandeur de notre âme, de sa destinée, de ce qu'elle est avec Jésus-Christ, de ce qu'elle est sans Jésus-Christ, lorsqu'elle possède la grâce, lorsqu'elle en est privée. C'est elle qui nous découvre sa beauté, les dons célestes dont elle est ornée, ou sa misère, et les plaies honteuses qu'elle a reçues; c'est elle qui nous la montre attachée au char de Jésus-Christ ou attachée à celui du démon; l'objet des complaisances de Dieu ou de sa haine, unie à lui par l'innocence, ou séparée de lui par l'infidélité.

C'est la foi qui me montre le ciel fermé et l'enfer ouvert quand je suis tombé dans un péché. C'est elle qui me persuade que je suis malheureux, que j'ai tout à craindre pour l'éternité. En portant mes regards sur mon âme souillée d'un péché mortel, je tremble, je suis saisi, mes sens se glacent, je me vois plongé dans les ombres de la seconde mort, dépouillé des richesses spirituelles, haï d'un Dieu qui m'aimait, digne de l'enfer dont Jésus-Christ m'avait délivré, indigne du ciel que son sang m'avait mérité. Ah! que l'état de mon âme est déplorable! Ah! que n'ai-je pas à craindre! Quelle différence entre moi et un réprouvé si je meurs dans cet état?

Vous ne voyez pas, mes frères, avec les yeux du corps le malheur d'une âme souillée du péché mortel. Vous ne voyez que des dehors riants qui excitent vos désirs. Vous ambitionnez la fausse félicité de ceux dont vous ignorez la misère réelle et la seule redoutable, la mort de l'âme.

Un pécheur jouit d'une santé constante. Il coule paisiblement ses jours dans l'opulence, les plaisirs, les honneurs. Il a des talents brillants qui le rendent l'oracle, l'idole même de son siècle. Vous le regardez comme solidement heureux. Vous chantez hautement sa félicité. Vous dites avec ces hommes attachés à la terre dont parle le Prophète : Ah! heureux ceux qui possèdent ces biens, ces domaines, qui occupent ces places éminentes que leurs talents distinguent, qui jouissent d'une santé constante : *Beatum dixerunt cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII.)

Mais si ce riche, ce grand, ce savant que vous croyez heureux, que vous admirez, que vous recherchez, est coupable d'un péché mortel; s'il est séparé de Dieu, ennemi de Dieu, sa misère est cachée sous ces dehors flatteurs, riants, sa lèpre est spirituelle; c'est son âme qui est souillée du péché, et sous les grâces de la beauté du corps et la fraîcheur de la santé, l'homme intérieur est détruit au lieu de se renouveler. Il est plongé dans les ombres d'une mort infiniment plus redoutable que celle du corps.

Oui, chrétiens, il faut les yeux de la foi pour connaître tout le malheur d'une âme souillée du péché mortel. Jugeons donc par la foi de l'état d'un âme souillée du péché mortel.

Qu'est-ce qu'un chrétien souillé d'un péché mortel? C'est un néant révolté contre son Créateur. Dieu ne porte sur lui que des regards d'indignation, et si le bras de sa miséricorde n'arrêtait pas celui de sa justice, il serait aussitôt réprouvé que prévaricateur, il serait précipité avec son péché dans les tourments éternels.

Peut-être que ce chrétien souillé d'un péché mortel est riche, grand, estimé de la société par ses talents, son caractère. Peut-être qu'il lui est utile par ses conseils, sa valeur, ses bienfaits; cela peut arriver, chrétiens, et cela n'arrive que trop souvent; mais l'état de cet homme si utile, si estimé, si honoré, n'en est pas moins déplorable. Que lui sert-il de gagner les cœurs, d'être l'oracle de son siècle, le libérateur même de sa patrie, s'il perd son âme? D'être aimé des hommes, s'il est haï de Dieu; et d'être loué sur la terre après sa mort où il ne sera plus, s'il est tourmenté dans les enfers où il sera éternellement?

En raisonnant selon les principes de la foi, je dois terminer l'éloge de ces pécheurs qui brillent dans le monde par leur place, leur opulence, la beauté de leur génie, comme le Saint-Esprit termine celui de Naaman, prince de Syrie.

Naaman, dit l'Ecriture, était un prince qui n'avait rien à désirer du côté de la santé, des richesses, des honneurs. Il tenait le premier rang à la cour. Ses succès dans les siéges et les batailles le rendaient redoutable aux ennemis de l'Etat. La gloire et l'opulence le distinguaient dans toute la Syrie. Une forte et constante santé lui promettait des jours longs et heureux : *Erat vir magnus, honestus, fortis et dives.* (IV *Reg.*, V.)

Qui pouvait donc effacer tout cet éclat de la gloire de Naaman? Le Saint-Esprit nous l'apprend. Il était lépreux. Voilà comment il termine son éloge. Une maladie humiliante lui faisait mépriser sa grandeur, et sa grandeur ne faisait que plus éclater son malheur. Elle le donnait en spectacle à sa nation. Il était grand par ses titres, malheureux par la lèpre qui le défigurait : *Magnus sed leprosus.* (*Ibid.*)

Or, chrétiens, si j'avais à faire l'éloge d'un grand du monde dont l'âme serait malheureusement souillée d'un péché mortel, ne serais-je pas obligé, selon les principes de la foi, de terminer son éloge comme celui du prince de Syrie. Il est grand par sa naissance, ses titres, ses emplois, sa valeur, ses talents, mais il est malheureux esclave, attaché au char du démon par le péché qui règne dans son cœur, qui souille son âme, qui la défigure : *Magnus sed leprosus.*

Veut-on faire l'éloge d'un savant dont les talents sont connus? on relève la beauté de son génie, le feu de son imagination, la pureté de son style, la justesse de ses pensées, la profondeur de son érudition; on le couronne dans les académies, il est l'oracle de son siècle, c'est un grand homme, *magnus;* mais aux yeux de la foi, si ce savant est dans l'état du péché, qu'est-il séparé de Dieu, privé de la grâce? un spectacle de misère, c'est un aveugle dans un océan de lumières, un malheureux esclave attaché au char du démon : *Magnus sed leprosus.*

Qu'est-ce aux yeux de la foi qu'un héros de la guerre qui a moissonné les lauriers dans les siéges et les batailles, privé de la grâce sanctifiante par le péché mortel qui a souillé son âme? un infortuné tombé aux pieds du démon, percé mortellement de ses traits; le vainqueur d'une formidable armée est vaincu par l'appât du plaisir; le fort est devenu faible, celui qui a bravé les horreurs de la mort a succombé dans le sein du repos; les caresses d'une Dalila ont répandu l'ignominie sur les victoires du redoutable Samson. Si l'on raconte la valeur qui l'a rendu célèbre, on parle de la faiblesse qui l'a déshonoré : *Magnus sed leprosus.*

Quand pouvons-nous dire que les rois sont heureux, dit saint Augustin? Est-ce lorsque dans le sein d'une cour brillante ils y reçoivent les hommages dus aux secondes majestés, qu'ils règnent paisiblement dans leurs vastes Etats, que la valeur de leurs troupes guerrières attache la victoire à leurs étendards, ou que leurs ennemis vaincus sont forcés d'implorer leur clémence? Non, répond ce saint docteur, c'est lorsqu'ils règnent sur leurs passions; car un roi qui en est l'esclave, cesse d'être grand aux yeux de Dieu. Un monarque souillé du péché sur le trône est un spectacle de gloire aux yeux du corps, mais aux yeux de la foi, sa grandeur ne fait que cacher sa misère et les plaies de son âme : *Magnus sed leprosus.*

Quel éclat ne donne pas aux yeux du monde l'opulence? Est-on méprisé quand on est riche, quand on possède de grands domaines? Ne suffit-il pas de faire briller l'or aux yeux des humains pour en être recherché, je dirais presque adoré?

Si l'on vit autrefois les Israélites former une cour brillante à l'entour du veau d'or, ne voit-on pas aujourd'hui des riches ignorants, sans bon sens, stupides même, visités des savants? N'en sont-ils pas écoutés, applaudis? Cependant est-on véritablement riche quand on a perdu la grâce sanctifiante, quand l'âme dépouillée des dons célestes a perdu tout ce qui faisait sa gloire, sa félicité? Tel est cependant, mes frères, le malheureux état d'une âme souillée d'un péché mortel. En contemplant un riche des yeux du corps, on dit, il est heureux, rien ne lui manque; mais s'il est dans l'état du péché mortel, quelle affreuse indigence aux yeux de la foi. Il est riche, par conséquent important, estimé, mais son âme est souillée du péché, par conséquent c'est un néant révolté, l'ennemi de Dieu. Il est riche, mais riche coupable et peut-être près d'éprouver le sort du riche voluptueux de l'Evangile. Aujourd'hui dans les délices, et peut-être demain enseveli dans l'enfer. Il est riche, mais malheureux, parce que le péché a souillé son âme : *Magnus sed leprosus.*

Oui, chrétiens, il n'y a que la foi qui puisse nous représenter le malheureux état d'une

âme souillée du péché mortel, nous donner une juste idée des pertes et des maux redoutables dont elle est menacée.

Attachés à la terre, enchantés des objets qui nous environnent, nous ne redoutons, nous ne pleurons que les pertes temporelles. Ces coups imprévus, ces événements malheureux, les ressorts d'une cabale jalouse, qui ébranlent, renversent quelquefois l'édifice de notre fortune, voilà ce qui nous déconcerte, nous abat.

Le déchet de la santé qui menace nos jours, l'épuisement des forces qui annonce la fin de notre pèlerinage, qui nous montre le tombeau prêt à s'ouvrir pour nous recevoir, voilà ce qui nous effraye, nous épouvante.

La mort d'un père, d'un époux, d'un enfant, d'un ami, d'un protecteur, voilà ce qui nous attriste, nous saisit, nous fait répandre des pleurs. Nous ne nous bornons pas à cette douleur que la nature exige, que la religion ne condamne pas, quand elle est modérée et adoucie par l'espérance de la résurrection, mais nous éclatons dans notre douleur, nous nous plaignons comme les païens qui n'ont pas d'espérance : nous disons que nous avons tout perdu, que nous sommes sans ressource, sans appui.

Ah! pourquoi ne pleurons-nous que des pertes temporelles? Pourquoi ne pleurons-nous pas la perte de l'âme quand elle est souillée d'un péché mortel?

Pourquoi, mes frères,? C'est que nous ne considérons pas notre âme avec les yeux de la foi; nous sommes insensibles à ses pertes, aux malheurs qui la menacent. Serait-on content dans la santé, l'opulence, l'éclat des honneurs, lorsqu'on est coupable d'un péché mortel, si l'on considérait le malheureux état de son âme avec les yeux de la foi?

Qu'est-ce qu'une âme souillée d'un péché mortel? Si je consulte un cœur terrestre, attaché au monde, ce n'est rien quand on jouit de la santé, qu'on s'enrichit, qu'on parvient aux honneurs; mais si je consulte la foi, quel spectacle! qu'il est effrayant, saisissant! une âme coupable d'un péché mortel est prête à descendre dans l'enfer; l'âme d'un riche, d'un grand, y est ensevelie dans l'instant de sa mort, si elle n'a pas été purifiée, réconciliée.

Qu'est-ce qu'une âme souillée d'un péché mortel? C'est une âme qui ne vit plus aux yeux de Dieu, une âme dépouillée de toutes les richesses spirituelles; Jésus-Christ s'en est séparé : le Saint-Esprit n'y habite plus : elle a perdu la grâce sanctifiante. Dans cet état de mort ses œuvres sont mortes, rien n'est méritoire pour le ciel.

Ah! comment un chrétien qui a de la foi peut-il se rassurer dans l'état du péché mortel? Qui peut le tranquilliser? Ce ne sont pas les oracles de l'Écriture; la perte de l'âme est irréparable, la seule perte qui mérite nos regrets; on nous la demandera peut-être dès cette nuit, et ce qui est sûr, dans le moment que nous n'y penserons pas.

Est-ce la miséricorde qui rassure le chrétien coupable d'un péché mortel? Il y peut compter, elle est grande, infinie; elle surpasse nos crimes mêmes; mais si le pardon de nos péchés nous est promis, le temps nous l'est-il aussi, doit-on se tranquilliser sur le bord d'un précipice? Or, l'âme souillée d'un péché mortel est sur le bord de l'enfer : elle le mérite.

Qu'est-ce qu'une âme souillée d'un péché mortel? Écoutez, chrétiens, et tremblez. Quand nous avons commis un péché mortel, nous sommes morts et vivants tout à la fois. Morts aux yeux de Dieu, vivants aux yeux des hommes. Nous avons perdu la vie la plus précieuse, celle de l'âme; nous n'avons plus que la moins importante, celle du corps. L'âme, qui est plus que le corps, est morte aux yeux de Dieu; le corps qu'on doit sacrifier pour l'âme, sur lequel seul les hommes ont du pouvoir, agit, est conservé; et voilà comme s'accomplit ce que Dieu dit à un évêque de l'*Apocalypse* : Vous paraissez vivant, et vous êtes mort; vous vivez aux yeux des hommes, et vous êtes mort aux miens : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.*, III.)

Comprenez-vous, mes frères, ce ministère de vie et de mort dans le chrétien malheureusement souillé du péché mortel? Pour le comprendre, il faut se rappeler que nous sommes composés d'un corps et d'une âme, par conséquent qu'il y a en nous deux vies, la vie spirituelle et la vie naturelle; deux morts, celle de l'âme et celle du corps : or, tant que notre corps subsiste, qu'il agit, on nous compte parmi les vivants; ce n'est qu'à la destruction de cette maison terrestre, qui est ce que nous appelons la mort naturelle, que nous cessons d'être aux yeux des hommes; et voilà le sens de ces paroles du Seigneur : Vous paraissez vivant, et vous êtes mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

La vie dont vous jouissez aux yeux des hommes est la vie naturelle; celle que vous avez perdue par le péché est la vie de la grâce; or, votre malheur est d'être insensible à la perte que vous avez faite à cause qu'elle est toute spirituelle, et de vous glorifier de votre santé, de votre opulence, de votre dignité, de vos talents.

Enflés de ce que vous êtes dans la société, vous croyez vous suffire; l'indépendance vous flatte. Je suis riche, dites-vous, je n'ai besoin de rien : *Dives sum, nullius egeo.* (*Ibid.*) Mais pourquoi tenez-vous ce langage insensé? C'est que vous ne pensez pas à votre âme. Vous ignorez votre misère spirituelle. Vous ne faites pas attention aux maux redoutables qui sont prêts à fondre sur vous : *Nescis quia tu es miser et miserabilis.* (*Ibid.*)

Remarquez, chrétiens, cette expression : *Nescis.* Vous ignorez l'état de votre âme; c'est bien vous retracer l'indifférence de ces hommes qui, quoique souillés du péché, se croient heureux, parce qu'ils sont dans l'opulence, la gloire, les plaisirs : *Nescis.* Vous ignorez votre misère, parce qu'elle est spirituelle; les plaies que le péché a faites à votre âme, les dons précieux qu'il lui a enlevés, les châtiments qu'il lui a préparés : *Nescis.*

Vous ignorez que malgré vos richesses, vos dignités, vos talents qui semblent vous prouver une douce et flatteuse félicité sur la terre, vous êtes dans une indigence affreuse, dans un honteux esclavage, et d'autant plus malheureux que vous ne voyez pas les dangers de votre état : *Nescis quia tu es miser et miserabilis.*

Or, chrétiens, cet aveuglement déplorable sur les dangers auxquels est exposée une âme souillée du péché mortel, serait-il si commun, si nous avions de la foi? Verrait-on des hommes se tranquilliser dans l'état du péché et paraître indifférents sur le sort de leur âme séparée de Jésus-Christ, privée de sa grâce? Non. La foi d'un chrétien qui demeure dans l'état du péché est une foi endormie, une foi morte.

Qu'est-ce qu'une âme souillée du péché mortel? C'est, dit saint Paul, une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort et qui périt; une âme sur le bord de l'enfer qu'elle a mérité.

Quelle différence, en effet, entre un chrétien coupable d'un péché mortel et un réprouvé? Ah! mes frères, je ne le dis qu'en tremblant, qu'en pâlissant, que saisi de crainte et d'horreur; point d'autre que l'intervalle de la vie à la mort. L'un est arrivé au terme, l'autre n'y est pas encore arrivé. Mais que faut-il pour mettre un chrétien coupable d'un péché mortel au rang des réprouvés? Un instant qui nous est caché; un instant qui ne nous est pas promis, puisque Jésus-Christ ne nous dit pas, préparez-vous, mais, soyez prêts : *Estote parati.* (*Luc.*, XII.)

Ah! pourquoi fermons-nous les yeux sur les malheurs de notre âme? Pourquoi ne nous touchent-ils pas? Doutons-nous du prix de notre âme, de sa destinée? Nous est-elle indifférente? Quel aveuglement dans ceux qui demeurent dans l'état du péché, qui bravent la justice divine et une éternité de supplices?

Pourquoi voyons-nous des chrétiens contents, satisfaits dans l'état du péché? Pourquoi y en a-t-il qui se réjouissent après avoir péché? C'est un grand malheur d'être séparé de son Dieu. Mais que penser de ceux qui s'applaudissent de leur péché? Ont-ils encore de la foi? Pensent-ils qu'ils ont une âme? Croient-ils qu'elle est immortelle, qu'elle sera bientôt citée au tribunal de Jésus-Christ pour y être jugée? Ah! qui les étourdit, qui les aveugle, qui les rassure lorsqu'ils touchent au moment de leur perte? Le monde, les passions, le libertinage du cœur et de l'esprit.

Ah! mes frères, pourquoi ne sommes-nous sensibles qu'aux maladies du corps, qu'aux accidents qui le défigurent? L'âme n'est-elle pas plus que le corps? Où est notre foi? Négligeons-nous de montrer les plaies du corps? N'avons-nous pas même recours à ceux qui possèdent l'art d'en conserver les grâces ou de suppléer à celles qui sont effacées? Sommes-nous indifférents au dépérissement de notre fortune? Négligeons-nous les moyens d'en soutenir l'édifice? Pourquoi néglige-t-on donc d'aller montrer au prêtre les plaies mortelles de son âme? Pourquoi tant de chrétiens la laissent-ils dans un état de mort des mois, des années, et quelquefois plus longtemps? A-t-on encore de la foi quand la perte de l'âme est indifférente?

Vous avez commis un péché mortel, dit saint Cyprien (*De laps.*), vous avez perdu votre âme, elle est morte à la grâce; vous marchez avec votre propre tombeau, et vous ne fondez pas en pleurs, vous ne gémissez pas continuellement : *Non acriter plangis, non jugiter ingemiscis.* Où est votre foi?

En effet, mes frères, la foi est endormie, elle est morte quand on est tranquille dans l'état du péché mortel; pourquoi? Le voici.

La foi nous apprend que la perte de notre âme est irréparable. La foi nous apprend qu'il y a des péchés qui lui donnent la mort. La foi nous apprend que dans cet état de mort spirituelle, elle est séparée de Dieu, privée de sa grâce, et que l'enfer serait son partage si elle sortait de ce monde sans être purifiée, réconciliée; or peut-on croire toutes ces vérités et être tranquille dans l'état du péché? Ah! je suis épouvanté de ce que vous ne l'êtes pas, pécheurs dont l'âme souillée du péché mortel peut être citée cette nuit même au tribunal de Jésus-Christ et ensevelie dans les feux vengeurs allumés par le souffle de sa colère.

Vous êtes tranquille; je ne vous vois pas baignés de vos pleurs; je ne vous entends pas gémir, crier, demander miséricorde : *Non acriter plangis, non jugiter ingemiscis.* Voilà ce qui m'étonne. Concevez-vous une juste idée de votre âme? En connaissez-vous tout le prix? En prévoyez-vous tout les malheurs quand vous êtes tranquilles dans l'état du péché mortel? Qui peut vous rassurer? D'où vient ce calme? Est-ce la santé, la jeunesse, l'éloignement de la mort qui vous flattent d'une longue carrière? Mais quel est votre aveuglement? Le tombeau ne s'ouvre-t-il que pour les vieillards? Les cèdres du Liban ne sont-ils pas renversés à la voix du Seigneur. Du matin au soir l'homme n'est-il pas enlevé quelquefois comme la tente d'un berger? Votre âme est aujourd'hui souillée d'un péché mortel; mais ne peut-on pas vous la redemander cette nuit, comme à cet homme de l'Evangile qui formait de vastes projets d'agrandissement et de fortune? Or, ces oracles dictés par la vérité, doivent nous faire trembler quand nous sommes souillés du péché, car la mort accompagnée du péché est terrible; c'est la mort des réprouvés.

Quand les plus glorieux succès nous rendraient les plus heureux du siècle, les maîtres même du monde, que serions-nous à la mort si elle était accompagnée du péché? d'illustres malheureux. A quoi sert la conquête du monde entier, dit Jésus-Christ, quand on perd son âme? Eh! qui a plus lieu de redouter cette perte, que celui qui est coupable d'un péché mortel?

C'est donc, chrétiens, parce que vous n'êtes pas occupés de votre âme; parce que vous oubliez sa grandeur, sa destinée, que

vous ne pleurez pas sa mort. Vous pleurez des pertes temporelles et vous ne pleurez pas la perte de la grâce. Vous êtes touchés, vous gémissez, vous vous abattez lorsque des accidents altèrent votre santé, ou effacent même les grâces de la beauté ; lorsque certains événements, certains systèmes renversent l'édifice de votre fortune ; lorque l'envie, la calomnie obscurcissent l'éclat de votre réputation ou vous arrêtent dans la route des honneurs ; lorsque les ombres de la mort se répandent dans vos familles, et que le tombeau s'ouvre pour un père, un époux, un enfant. Je ne condamne pas la douleur que peuvent causer toutes ces pertes quand elle est modérée ; mais je condamne votre calme, votre insensibilité quand le péché a souillé votre âme, quand elle est morte à la grâce.

Ah ! paraissez ici, pieux israélite, grand pontife Héli, pour condamner l'insensibilité des chrétiens sur la perte de la grâce. Vous apprîtes en héros les plus grandes pertes : celle de l'arche fut la seule qui saisit votre cœur. Il ne vous fut plus possible de survivre à un si grand malheur. Vos yeux se fermèrent à la lumière aussitôt que l'arche fut entre les mains des Philistins.

Ecoutez, chrétiens, ce vénérable vieillard qui avait gouverné Israël pendant quarante années, interroger un soldat échappé du combat, dans le deuil, ses vêtements déchirés et sa tête couverte de cendre : Mon fils, lui dit-il, qu'est-il arrivé ! ne me cachez rien : *Quid actum est, fili mi ?* (I *Reg.*, IV.)

Il lui annonce la défaite de l'armée d'Israël : Dieu, dit-il, a attaché la victoire aux étendards des Philistins : ils sont victorieux. Trente mille Israélites ont péri dans le combat. Le pontife continue de l'interroger : *Quid actum est, fili mi ?* Ne me cachez rien, mon fils. Il lui dit : Ophnis et Phinées, vos enfants, ont été tués dans le combat. Le pontife, à cette nouvelle, est encore tranquille. Il adore la main de Dieu qui s'appesantit sur son peuple et qui le frappe lui-même dans sa colère ; mais quand ce témoin de la déroute des troupes d'Israël ajoute : l'Arche du Seigneur a été prise par les Philistins : *Arca Dei capta est.* (*Ibid.*) La douleur du vieillard le saisit : il tombe à la renverse, il expire. Aussi le Saint-Esprit nous apprend-il que son cœur était toujours affligé quand il pensait, non aux dangers auxquels les guerriers étaient exposés, mais à ceux qui menaçaient l'Arche d'alliance : *Erat cor ejus pavens pro arca Dei* (*Ibid.*)

Vous voyez, chrétiens, que ce religieux pontife ne redoutait que la perte de l'arche. Ah ! si nous avions de la foi, la perte de notre âme serait la seule qui nous plongerait dans l'amertume. Cette seule réflexion, quand on a commis un péché mortel : mon âme est la conquête du démon ; elle est passée sous son domaine ; elle est attachée à son char : *Arca Dei capta est*, devrait nous saisir, nous faire répandre des larmes amères. Quand on a de la foi, la perte de l'âme ne doit-elle pas plus toucher que celle du corps ?

Quoi ! vous baignez de vos pleurs un corps, parce que l'âme s'en est séparée, qu'il n'a plus de vie, qu'il est sans mouvement et en proie aux suites les plus humiliantes : et vous ne pleurez pas une âme dont Jésus-Christ s'est séparé, qui ne vit plus de la grâce, et qui a mérité l'enfer ? *Non plangis, non ingemiscis ?* Où est votre foi ?

Ah ! mes frères, ayez pitié de votre âme ; que ses malheurs vous touchent. Si elle est souillée du péché, faites des efforts pour obtenir sa guérison, et vous réconcilier avec votre Dieu : que la démarche du lépreux de notre Evangile soit le modèle de la vôtre pour sortir de l'état du péché. Vous avez vu ce que nous sommes dans l'état du péché : voyons ce qu'il faut faire pour sortir de l'état du péché : c'est la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

La démarche du Lépreux, pour obtenir sa guérison, est dépeinte avec toutes ses circonstances dans notre évangile. Ecoutez, chrétiens souillés du péché, sentez votre misère : gémissez, priez, espérez ; Dieu peut, Dieu veut vous guérir.

Jésus-Christ descendait de la montagne suivi d'une grande foule de peuple ; le lépreux s'approcha, l'adora et lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Il avait raison, dit saint Augustin sur cet endroit, d'espérer la guérison. Le Fils de Dieu était descendu du ciel pour guérir les pécheurs, dont il était la figure : c'est du trône de sa gloire qu'il est descendu jusqu'à nous pour guérir la lèpre du péché qui souillait et défigurait notre âme : *Descendit ut lepram peccatorum nostrorum mundaret.*

Mais en vain aurait-il espéré sa guérison, s'il ne se fût pas approché de Jésus, s'il se fût contenté d'admirer les merveilles qu'on racontait de lui. L'Evangile nous le représente volant au-devant du Sauveur lorsqu'il descendait de la montagne : *Veniens.*

On ne veut pas se convertir, on ne veut pas sincèrement la guérison de son âme quand on s'éloigne de tout ce qui peut porter à Dieu, toucher, remuer le cœur, ouvrir les yeux sur le vide, le néant, le danger des objets qui nous séduisent, nous enchantent, nous corrompent et nous creusent l'enfer.

Heureux, mes frères, si ce système n'était pas celui d'une foule de pécheurs qui se plaisent dans l'état du péché ; qui semblent aimer et respecter même les liens du péché, et qui redoutent tout ce qui peut leur en représenter les suites redoutables ! Car vous le savez, les pécheurs heureux dans l'état du péché, ont de la peine à se croire coupables : les douceurs présentes du crime leur font fermer les yeux sur les châtiments futurs qu'ils méritent ; et voilà pourquoi tant de chrétiens, souillés du péché, vivent dans l'éloignement de Dieu, et évitent même tout ce qui pourrait les rapprocher de lui.

En effet, quoi de plus capable de nous faire faire un retour sincère sur nous-mêmes,

que la présence de Dieu? On ne reste dans l'état du péché, on ne perpétue son péché que parce que Dieu est oublié. Toutes les voies de l'homme qui n'est pas en la présence de Dieu sont souillées, dit le prophète. Pour rester dans l'état du péché, ou commettre sans remords le péché, il faut s'éloigner de Dieu, se cacher.

Ainsi, ces pécheurs dont parle le prophète, avaient-ils formé le projet de ne porter leurs regards que sur la terre : ainsi ces coupables vieillards, qu'une passion honteuse enflammait, détournèrent-ils les yeux du ciel quand ils conçurent le criminel dessein de livrer un combat à la sagesse de Susanne : ainsi le prodigue de l'Evangile s'éloigne-t-il d'un père tendre, va-t-il habiter des terres étrangères, lorsqu'il veut goûter les mortelles douceurs de la volupté.

Quand on veut sincèrement sortir de l'état du péché, il faut se rappeler la sainteté d'un Dieu qu'on a offensé par le péché; la miséricorde d'un Dieu qui nous promet le pardon de nos péchés, et aller, avec confiance, implorer sa clémence et faire l'humble aveu de sa misère, comme le lépreux : *Veniens adoravit.*

Je sais, mes frères, que ces retours sur soi-même, ces premiers pas vers Dieu, sont des grâces; mais je sais aussi que Dieu vous les accorde : je ne veux, pour vous en convaincre, que vous rappeler ces remords que vous avez étouffés, ces alarmes sur l'avenir que vous avez bravées, ces résolutions que vous avez formées et que le monde a fait échouer. Vous n'êtes restés si longtemps dans l'état du péché, que parce que vous n'avez pas été fidèles à la grâce.

Jésus-Christ, environné d'une foule de fidèles qui l'écoutent, qui le prient, qui lui exposent leurs misères et qui en obtiennent des grâces, guérira-t-il ces pécheurs qui l'abandonnent, qui volent aux assemblées de plaisirs, de jeu, de débauches? Ces pécheurs attachés à la terre, à leur fortune, à l'exécution de leurs ambitieux projets? Ces pécheurs qui ne craignent que les maladies du corps, qui ne redoutent que les pertes temporelles, que tout alarme quand il s'agit de la santé, que rien n'épouvante quand il s'agit de la mort de l'âme ? Ces pécheurs qui, comme le prince de Syrie, entreprennent de longs et pénibles voyages, sacrifient des sommes immenses pour aller tenter la guérison des maux du corps, et qui ne font aucun effort, aucune démarche pour obtenir celle de l'âme ?

Ah ! si vous voulez véritablement guérir, sortir de l'état du péché, allez vous prosterner aux pieds de Jésus, l'adorer, implorer sa miséricorde comme le lépreux : *Veniens adoravit.*

Qui vous arrête, chrétiens? qui vous retient dans l'état du péché ? Est-ce que vous ignorez les malheurs dont votre âme est menacée ? Ou bien, est-ce que vous avez formé la résolution de mourir comme vous vivez ? Non certainement; les gémissements de votre conscience vous font sentir que vous êtes coupables; vos frayeurs, quand une maladie menace vos jours, les projets de conversion que vous formez alors, prouvent que vous ne voulez pas mourir pécheurs : vous voudriez mourir amis de Dieu, quoique vous viviez dans sa haine.

Qui vous fait donc agir ainsi contre vous-mêmes? Qui vous fait braver le danger d'une réprobation éternelle ? Qui vous rassure sur le bord de l'enfer que vous avez mérité ? Le monde auquel vous êtes trop attachés, que vous aimez, dont vous suivez les maximes. Si vous quittiez ces amis qui vous corrompent, ce jeu ruineux qui vous occupe, ce plan de vie mondaine qui prend tout votre temps, vous vous mettriez en état de réfléchir sur les malheurs de votre âme. Des conversations édifiantes, des lectures pieuses, la méditation des années éternelles feront tomber tous les voiles qui vous cachent à vous-mêmes : trouvez-vous aux assemblées des fidèles; écoutez les ministres de la sainte parole, alors vous ne douterez plus du danger de votre état; vous verrez avec frayeur les plaies mortelles de votre âme et vous irez, comme le lépreux, les montrer à Jesus pour en obtenir la guérison; vous vous anéantirez en sa présence : *Veniens adoravit.*

Anéantissement du pécheur devant Dieu pour obtenir sa guérison, absolument nécessaire. Pourquoi? Le voici, mes frères; c'est que le péché est une prévarication de la loi de Dieu : ainsi, quand je tombe dans un péché, quand je le commets, je méconnais le souverain domaine de Dieu sur moi; je brave sa puissance, ses menaces; je suis plus indocile, plus rebelle que tous les éléments qui obéissent à sa voix. Or, je ne peux réparer ma désobéissance, mon audace, mon orgueil qu'en m'humiliant, qu'en m'anéantissant, qu'en faisant l'humble aveu de ma misère, de mon impuissance; qu'en me prosternant, couvert de confusion, aux pieds de mon Sauveur, comme le lépreux : *Veniens adoravit.*

Le lépreux de notre évangile ne se borna pas à cet anéantissement, il fit à Jésus-Christ, dit saint Ambroise, une prière pleine de foi, de religion : Seigneur, dit-il, si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis, potes me mundare.*

Ne pensez pas, mes frères, qu'il doute de la volonté de Jésus-Christ, parce qu'il la sollicite; mais faites attention que sa maladie était corporelle, et qu'il nous est quelquefois avantageux de n'être pas exaucés quand nous demandons la guérison des maux corporels. Jamais prière ne fut plus sage : il reconnaît la toute-puissance de Jésus-Christ en sollicitant sa volonté : il peut tout ce qu'il veut, mais il ne veut pas ce qui est contraire à notre salut : c'est pourquoi le lépreux dit : Si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis, potes me mundare.* Or, dit saint Jérôme, celui qui sollicite la volonté, ne doute point du pouvoir : *Qui voluntatem rogat, de virtute non dubitat.*

Or, il n'en est pas de même du pécheur

qui est dans l'état du péché : la volonté de Dieu est qu'il en sorte, qu'il se convertisse et qu'il vive. Le pécheur est donc sûr, en priant, et de la volonté, et de la toute-puissance de Dieu : la prière est donc pour lui une ressource pour sortir de l'état du péché. Son péché l'a séparé de son Dieu, il ne peut plus porter ses regards vers le ciel, que comme du fond d'un abîme profond : il faut donc, comme le saint roi d'Israël, qu'il fasse entendre les gémissements et les cris de son cœur, du fond de cet abîme où le péché l'a précipité : *De profundis clamavi* (*Psal.* CXXIX.)

Son péché l'aveugle, il a formé d'épaisses ténèbres qui lui dérobent les charmes de la vertu, le prix de l'innocence, les châtiments qu'il a mérités, les récompenses qu'il a perdues; il faut donc, comme l'aveugle de Jéricho, qu'il conjure le Seigneur de lui ouvrir les yeux de la foi, afin qu'il considère tous les dangers de son état : *Domine, ut videam.* (*Luc.*, XVIII.) Son péché lui a ouvert l'enfer; il est près d'y tomber et d'y brûler éternellement; peut-être que dans quelques moments on lui redemandera son âme dans l'état où elle est, souillée du péché. Il faut donc, à la vue de ce redoutable danger, qu'il dise au Seigneur, comme les apôtres qui craignaient d'être ensevelis dans les abîmes de la mer : Seigneur, sauvez-moi, car je vais périr, et périr éternellement : *Salva nos, Domine, perimus* (*Matth.*, VIII.)

Son péché a irrité son Dieu; il a armé son bras vengeur, il a mis la foudre dans ses mains; c'est la miséricorde qui suspend pour quelque temps le coup dont il est menacé. Il faut donc que, pénétré de son indignité, dans une posture de pénitent, il implore sa clémence, il demande le pardon de ses péchés, comme le publicain : *Propitius esto mihi peccatori* (*Luc.*, XVIII.)

Oui, chrétiens, si vous voulez sincèrement sortir de l'état du péché, priez; dans l'état du péché même, deux choses qui excitent la confiance des pénitents, la grâce de la prière, qui ne manque jamais, et la miséricorde de Dieu qui nous reçoit toujours. Voilà ce qui excitait la reconnaissance et les louanges de David pénitent : *Benedictus Deus qui non amovit orationem, et misericordiam suam a me* (*Psal.* LXV.) Mais lorsque par la prière vous avez obtenu ces grâces qui touchent, qui remuent, qui font détester le péché, n'en restez pas là, pécheurs, imitez encore le lépreux de notre évangile, qui voulait sincèrement guérir. Il montra ses plaies à Jésus-Christ, dit saint Ambroise : *Ostendit vulnus;* il en demanda la guérison : *Remedium postulavit.* Il lui obéit promptement; dès que le Sauveur lui eut ordonné d'aller se montrer au prêtre, il y fut : *Vade, ostende te Sacerdoti.*

Or, je vous adresse ces paroles, chrétiens qui vous sentez coupables du péché, que la grâce a touchés, qui voulez guérir : allez promptement vous montrer aux ministres de la réconciliation; ne restez pas un instant dans cet état de mort spirituelle : *Vade, ostende te Sacerdoti.*

Prenez bien garde que je ne dis pas seulement : allez trouver un confesseur, prosternez-vous à ses pieds, racontez-lui l'histoire de vos désordres; mais allez vous montrer tels que vous êtes; ne cachez pas la profondeur de vos plaies; montrez votre âme telle qu'elle est dans sa misère : *Vade, ostende te Sacerdoti.*

Si vous voulez sincèrement guérir, allez trouver un guide éclairé, qui sache distinguer entre la lèpre et la lèpre; qui examine vos plaies, qui en sonde la profondeur, qui ait la douceur de l'Evangile, et non pas la sévérité des pharisiens *Vade, ostende te Sacerdoti.*

Si vous voulez sincèrement sortir de l'état du péché; si vous redoutez, comme vous le devez, d'être surpris dans la haine de votre Dieu; si la mort accompagnée du péché vous effraye, comme elle le doit; allez dès à présent vous montrer au prêtre; n'attendez pas la solennité pascale; le commencement même de la sainte quarantaine : *Vade, ostende te Sacerdoti.*

Vous faites de sérieuses réflexions sur votre état, pécheurs; le danger où vous êtes vous effraye; les maux éternels dont votre âme est menacée vous épouvantent; vous voulez guérir, vous voulez vous réconcilier avec votre Dieu, et cependant vous remettez la démarche la plus essentielle. Où est votre foi? Etes-vous les maîtres du temps? Etes-vous sûrs du lendemain comme de la miséricorde de votre Dieu? Il vous a promis le pardon de vos péchés, mais il ne vous a pas promis le temps dont vous disposez si hardiment.

Quel est votre aveuglement, chrétiens dans l'état du péché? Vous ignorez le jour et le moment de votre mort : *Nescitis diem neque horam* (*Matth.*, XXV.) A quelle heure mourrez-vous? A quelle heure Jésus-Christ vous citera-t-il à son tribunal? Vous l'ignorez; et cependant vous fixez témérairement un jour éloigné; vous attendez tranquillement une solennité; vous voulez laisser écouler des jours peut-être décisifs pour votre salut; vous voulez terminer des affaires bien moins importantes que celles du salut : en un mot, vous voulez rester à présent dans l'état du péché, parce que vous avez formé le projet d'en sortir dans un autre temps. Quelle imprudence! quel délire!

Ah! écoutez et tremblez, pécheurs qui remettez à vous réconcilier : Vous mourrez, dit Jésus-Christ, à l'heure que vous n'y penserez pas. Vous serez surpris : *Hora qua non putatis* (*Luc.*, XII.) Or, cet oracle serait-il vrai, si le temps que vous marquez pour sortir de l'état du péché était en votre disposition?

Apprenez-donc, chrétiens, par l'exemple du lépreux, ce qu'il faut faire pour sortir de l'état du péché. Sa guérison est l'image d'une âme délivrée et purifiée du péché. Admirons les heureux changements qui s'opèrent

en nous, quand nous sommes sortis de l'état du péché. C'est la troisième réflexion, que j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

Jésus-Christ a fait éclater sa divinité, disent les saints docteurs, en guérissant le lépreux. Il prouve que sa volonté est sa toute-puissance, dit saint Léon : *Cujus omnipotentia voluntas.*

Il touche le lépreux, *Tetigit eum*, son corps n'est donc pas un corps fantastique, comme l'a rêvé Manès, le chef des manichéens. Sa chair est donc unie à la Divinité, puisqu'elle avait une vertu vivante.

Il commande à la lèpre de disparaître : *Volo mundare.* Il prouve donc qu'il est Dieu, et que rien ne lui résiste ; il confond donc Arius et tous les ariens qui devaient combattre sa divinité et soutenir qu'il était inférieur à son Père.

Il n'y a point d'intervalle entre son commandement et l'exécution. Le lépreux est guéri dès qu'il le veut : *Confestim mundata est lepra ejus.* Rien ne résiste donc à sa volonté ; il est donc celui par lequel tout a été fait, puisqu'il a un empire absolu sur les maladies, et la mort même. Oui, mes frères.

Mais si nous admirons la puissance et la bonté de Jésus-Christ dans la guérison du lépreux, admirons-la aussi, mes frères, dans la réconciliation d'un pécheur. Considérons le bonheur d'une âme délivrée et purifiée du péché ; les heureux changements qui s'opèrent quand il est réconcilié.

Un pécheur réconcilié n'est plus un pécheur, c'est un pénitent dont l'âme purifiée, guérie de toutes ses plaies, est pure, innocente, agréable à Dieu. Voilà, selon les principes de la foi, les heureux changements qui s'opèrent quand on est sorti de l'état du péché.

Dans l'état du péché on est éloigné de Dieu, séparé de Dieu ; dans celui de la grâce sanctifiante on est uni à Dieu par la charité. Il demeure en nous, nous demeurons en lui. Union précieuse, inestimable. Sentons-nous le malheur d'une âme séparée de Dieu ? Concevons-nous le bonheur d'une âme que Dieu aime, en qui il habite ?

Que trouve-t-on hors de Dieu ? Des objets impuissants pour nous satisfaire, des peines, des troubles, des chagrins. Il faut que notre cœur se repose en Dieu, pour être tranquille, content, satisfait, dit saint Augustin ; or, c'est ce doux repos que goûte l'âme délivrée et purifiée du péché.

Il n'y a point de paix pour les méchants, pour les pécheurs : Pourquoi ? Parce qu'ils sont les ennemis de Dieu ; que Dieu est contre eux. En vain empruntent-ils des créatures de quoi charmer les ennuis, étouffer les cris de la conscience. En vain mettent-ils leur félicité dans l'opulence, les honneurs, les plaisirs. Du sein de l'opulence même, naissent des peines qui surpassent quelquefois celles de la pauvreté ; du sein des honneurs, des humiliations, plus amères que l'obscurité où sont cachés les pauvres ; du sein des plaisirs, des pleurs, le deuil, la désolation. C'est dans la demeure des justes que l'on goûte des joies pures, qu'on entend des chants d'allégresse, qu'on a comme un avant-goût de la félicité éternelle : *Vox exultationis et salutis in tabernaculis Justorum.* (*Psal.* CXVII.) Premier trait, mes frères, du bonheur d'une âme réconciliée, purifiée du péché ; elle goûte les douceurs d'une paix ineffable.

Ecoutons parler les saints pénitents qui sont sortis des routes de l'iniquité, pour entrer dans celles de la vertu ; ils vous diront qu'ils trouvent plus de douceur dans les larmes qu'ils répandent, que dans les satisfactions qui les ont rendus coupables.

Dans l'état du péché, on ne fait rien de méritoire pour le ciel ; c'est dans l'état de la grâce sanctifiante que tout a son prix, sa valeur, parce que tout est animé par la charité. Prières, aumônes, lectures pieuses, jeûnes, visites des pauvres, tout a son mérite pour le ciel.

Dans l'état du péché, les bonnes œuvres peuvent vous obtenir des grâces de conversion ; on exhorte même les pécheurs à les pratiquer ; mais c'est le privilége de l'âme réconciliée, qui a la grâce sanctifiante, en qui Dieu habite, de les rendre méritoires pour le ciel. De là ces regards de complaisance que Dieu porte sur les justes, et les caresses qu'il a prodiguées aux pécheurs pénitents.

Jugeons, mes frères, du bonheur d'une âme réconciliée, purifiée du péché, par les pertes qu'elle avait faites. Le péché l'avait dépouillée de son innocence, il avait éteint l'esprit de Dieu, il lui avait ouvert l'enfer et fermé le ciel. Aussitôt qu'elle est réconciliée, purifiée par la pénitence, elle recouvre toutes les richesses spirituelles qu'elle avait perdues : l'amitié de son Dieu, la grâce sanctifiante, la possession du Saint-Esprit.

Semblable au lépreux, le pécheur dans l'état du péché est éloigné, séparé de son Dieu. Il est à ses yeux un objet de haine, d'horreur : il ne le supporte que parce qu'il attend avec patience sa conversion.

Mais de même que le lépreux purifié de sa lèpre fut rendu à la société, et jouit de tous les avantages que lui donnait son rang, de même le pécheur réconcilié, purifié du péché, devient un membre vivant de l'Eglise. Il fait sa consolation, il participe à ses sacrements, il est dans son sein non-seulement par la foi, mais par la sainteté. C'est alors un juste mêlé avec les pécheurs, c'est le froment mêlé avec l'ivraie. On peut mieux sentir que définir le bonheur d'une âme délivrée et purifiée du péché ; second trait du bonheur d'une âme réconciliée et purifiée du péché : elle recouvre l'innocence et la pureté du baptême.

Remarquez, mes frères, qu'il n'est pas dit seulement dans notre évangile que le lépreux fut guéri, mais qu'il est dit qu'il fut purifié ; que sa lèpre disparut, et qu'il n'en resta aucune trace : *Mundata est lepra ejus.*

Le Saint-Esprit, en parlant de la guérison de Naaman, prince de Syrie, nous dépeint encore ces heureux changements d'une manière plus sensible.

Ce prince affligé de la lèpre obéit enfin au prophète, qui lui ordonnait d'aller se laver dans les eaux du Jourdain : *Vade et lavare in Jordane.* (IV *Reg.*, V.) Il fut au Jourdain, il se lava : *Descendit et lavit* (*Ibid.*); et aussitôt sa lèpre disparut. Il sortit des eaux pur et sans aucune trace de sa maladie : *Mundatus est* (*Ibid.*); sa chair devint aussi douce, aussi blanche, aussi saine que celle d'un enfant : *Restituta est caro ejus sicut pueri parvuli.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, une image des heureux changements qui s'opèrent dans la guérison de la lèpre spirituelle, une image de la pureté, de l'innocence et de la beauté d'une âme réconciliée et purifiée du péché; remarquez, je vous prie, ces expressions. Naaman lépreux est devenu semblable à un enfant dont le corps n'a reçu aucune atteinte de la maladie : *Sicut caro pueri parvuli.*

Or voilà ce qui arrive lorsque, touchés, repentants de nos fautes, nous en recevons l'absolution; lorsque nous sommes sortis de l'état du péché, nous recouvrons par la pénitence l'innocence de notre baptême, nous sommes purs aux yeux de Dieu. Il est vrai que nous ne rentrons dans notre intégrité première, que nous ne pouvons parvenir à ce renouvellement total et entier, éprouver ces heureux changements que par de grands gémissements et de grands travaux : *Sine magnis fletibus et laboribus*, dit le saint concile de Trente. C'est pourquoi il appelle la pénitence, qui nous fait recouvrer notre innocence, un baptême laborieux : *Pœnitentia laboriosus baptismus.* (*Concil. Trident.*, sess. 14, cap. 2.)

Mais, quand j'entreprends de vous donner une idée du bonheur d'une âme sortie de l'état du péché, je suppose une conversion sincère, une âme véritablement guérie. Je dépeins ces heureux changements qui s'opèrent dans les vrais pénitents, dans ces pécheurs contrits dont le cœur est changé; je représente les avantages d'une vie nouvelle, d'une vraie résurrection.

Je ne parle pas de cette pénitence de certains pécheurs qui a elle-même besoin de pénitence. Je ne regarde pas comme guéris ces pécheurs qu'une solennité ou le respect humain conduisent au saint tribunal; qui s'accusent des péchés qu'ils ont commis, et qui sont toujours disposés à commettre les péchés dont ils s'accusent; qui sont troublés, alarmés sans être contrits; qui ne veulent point changer le plan de leur vie en promettant de changer de conduite; qui veulent trouver dans un confesseur un ami complaisant, plutôt qu'un guide exact et éclairé; et qui prennent l'ombre de la pénitence pour la pénitence même.

Ces faux pénitents ne sont pas guéris, convertis; par conséquent ils ne sont pas sortis de l'état du péché. Ces heureux changements dont je vous parle ne les regardent pas; ils regardent les vrais pénitents : ceux qui sont sortis de l'état du péché, qui sont passés de la mort à la vie, qui ne sont plus au démon, mais à Jésus-Christ. Ah! quelle félicité ne goûtent-ils pas, leurs pleurs, leurs consolations nous l'attestent.

Oui, chrétiens, les pleurs des pénitents attestent le bonheur dont ils jouissent lorsqu'ils sont délivrés du péché. Ils pleurent, non le présent, mais le passé. Ils pleurent les jours qui se sont écoulés dans l'éloignement de Dieu, dans la disgrâce, dans l'état du péché. Heureuses larmes qui ont leur douceur. Heureuses larmes qui coulent des yeux de la pécheresse, de Pierre, d'Augustin; et qui furent des témoignages éclatants, non d'une tristesse mondaine, mais d'un vrai et amer repentir. Heureuses larmes que la paix, l'allégresse, l'amour faisaient répandre et que la miséricorde de Dieu acceptait en sacrifice.

Que dirai-je, mes frères, des consolations ineffables que goûtent les pénitents sortis de l'état du péché? Que le spectacle de leurs mortifications et de leurs austérités, que les haires et les cilices dont ils sont revêtus, que leurs veilles, leurs jeûnes, leurs pleurs ne vous les fassent pas regarder comme des hommes plongés dans la tristesse et le chagrin.

Une âme délivrée, purifiée du péché, réconciliée avec son Dieu, unie à son Dieu, goûte une félicité pure.

Notre pénitence qui vous effraye, disait saint Bernard (serm. 2 *De dedicatione*), est douce. Nous trouvons notre bonheur dans la détestation et l'expiation du péché : *Pœnitentia nostra suavis est.*

Voulez-vous éprouver ces heureux changements, pécheurs véritablement malheureux dans vos coupables satisfactions, détestez le péché, quittez-le, confessez-le, expiez-le; retournez à Dieu dans la douleur de votre cœur; contemplez avec les yeux de la foi le malheureux état d'une âme souillée du péché mortel. Allez à Jésus pour obtenir votre guérison. Lorsque vous serez guéris, conservez-vous purs. Ayez pitié de votre âme; elle vous est confiée, et souvenez-vous qu'il faut la présenter sans tache au tribunal de Jésus-Christ, si vous voulez qu'elle jouisse de l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite.

SERMON VI.

Pour le quatrième dimanche d'après l'Epiphanie.

SUR LES DANGERS DU MONDE.

Ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse vero dormiebat. (*Matth.*, VIII.)

Il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que la barque était couverte de flots, et Jésus cependant dormait.

C'est celui à qui la mer et les vents obéissent qui permet cette tempête qui saisit d'effroi les disciples, disent les saints docteurs. Les démons jaloux de l'autorité de Jésus-Christ, l'excitent. Jésus-Christ qui l'avait permis,

l'apaise d'une seule parole : Mer, calmez-vous; vents, cessez d'agiter les flots; le Tout-Puissant parle, il commande aux vents et aux tempêtes, obéissez.

Oui, mes frères, ils obéissent à la voix de magnificence qui se fait entendre, et à laquelle les éléments ne peuvent résister. Dans un instant ce fier élément est calme : il ne reste pas la plus légère trace de l'agitation des flots : *Facta est tranquillitas magna.* Les disciples et tous ceux qui sont dans les barques auprès de celle où est Jésus-Christ, s'écrient dans l'admiration : Quel est donc celui-ci à qui les vents et la mer obéissent? *Qualis est hic quia venti et mare obediunt ei?*

Mais pourquoi donc êtes-vous effrayés, et vous regardez-vous comme sans ressource dans la compagnie de Jésus, apôtres encore faibles dans la foi? *Quid timidi estis modicæ fidei?* Votre divin Maître a-t-il besoin d'être éveillé pour vous conserver dans le danger? S'il se repose pour prouver son humanité, n'est-il pas comme Dieu toujours présent aux événements qu'il permet ou ordonne pour faire éclater sa bonté et sa puissance?

C'est pour vous faire sentir votre faiblesse, vous forcer à avoir recours à sa miséricorde, qu'il a permis cette tempête, qu'il a comme ouvert les abîmes de la mer sous vos yeux. Votre frayeur n'est pas innocente, puisqu'elle diminue votre confiance, et vous fait regarder le sommeil de Jésus-Christ comme un obstacle à votre conservation.

Les saints docteurs ont donné différents sens à cette tempête excitée tout à coup sur le lac de Galilée.

Selon saint Augustin (*in psal.* XXV), cette mer est l'image du monde présent. La tempête représente les tentations; le sommeil de Jésus, l'assoupissement de la foi; les apôtres qui l'éveillent, ceux qui implorent le secours du ciel dans les combats; le calme qui succède à l'orage, le chrétien délivré de la tentation et des dangers de cette vie.

Selon Tertullien (*De baptismo*, c. 12), cette barque agitée est l'image de l'Eglise persécutée par les hérétiques dans tous les siècles. La mer en courroux et furieuse est le tableau de la vie présente où les flots de l'adversité, les persécutions, les tentations éprouvent les justes; le sommeil de Jésus, sa patience. Il souffre le mélange des bons et des méchants pour exercer les uns, et corriger les autres. A la fin du monde il sortira comme d'un profond sommeil : les prières des Saints seront exaucées; ils jouiront d'un repos et d'un calme éternel.

Je m'arrête, mes frères, à l'idée de saint Augustin. Sous l'image de cette barque agitée, de cette tempête qui la menace, de ces flots mutinés qui la couvrent, des dangers qui effrayent les Disciples, reconnaissons les dangers qui nous environnent sur la terre, que l'on peut bien regarder comme une mer orageuse, féconde en naufrages, où tout est écueil, précipice, abîme; où il est si facile de tomber, et si rare de ne point faire de chute; où les combats sont continuels, les victoires rares, les défaites très-communes.

Si nous avons de la foi, ces dangers du monde ne nous paraîtront pas des fantômes formés à plaisir, pour nous animer à des combats inutiles. Il ne faut que connaître Jésus-Christ, sa doctrine, sa morale, pour être persuadé que le monde lui est opposé, et à tous ceux qui le suivent. Si nous avons de la foi, nous triompherons des dangers du monde, nous sortirons victorieux des combats qu'il nous livre, parce que nous emploierons les armes qu'elle nous offre pour le vaincre et le faire tomber honteusement à nos pieds.

C'est sous ces deux idées que je vais traiter ce point important de morale. Si on ne connaît pas les dangers du monde, si on ne triomphe point des dangers du monde, c'est que la foi n'est pas vive, animée; c'est qu'elle est faible, languissante; c'est qu'elle dort en nous, dit saint Augustin. Ayez de la foi, et vous connaîtrez tous les dangers du monde. Ayez de la foi, et vous triompherez de tous les dangers du monde.

La foi doit nous faire connaître tous les dangers du monde, vous le verrez dans la première partie de ce discours.

La foi doit nous faire triompher des dangers du monde, vous le verrez dans la seconde partie. Suivez-moi avec attention.

PREMIÈRE PARTIE.

La foi nous fait découvrir dans le monde que Jésus-Christ a réprouvé, des dangers que nous ne saurions trop redouter; les voici, chrétiens.

Dangers, quand il s'agit de la doctrine de Jésus-Christ, il débite ses erreurs. Dangers, quand nous voulons nous attacher à Jésus-Christ, il fait éclater ses menaces. Dangers, quand il veut nous attacher à lui, il prodigue ses caresses. Voilà les dangers que vous devez redouter et contre lesquels il est important de se précautionner; reprenons.

Avant de vous tracer, mes frères, le portrait des erreurs du monde, il est important de vous le définir.

Qu'est-ce que le monde? Ce n'est pas cet amas d'édifices, cette variété de rangs, d'emplois qui forment la société, qui en fait même la beauté, l'harmonie. Où est le monde? Il ne se trouve pas seulement dans les villes immenses, les cours des rois; il peut se trouver aussi dans les campagnes, les cloîtres, les solitudes.

Qu'est-ce donc que le monde? C'est un parti opposé à Jésus-Christ, à sa doctrine, à son Evangile, à ses maximes. Voilà le monde pour lequel il ne prie pas, qu'il a réprouvé, dont il ne veut point que nous soyons : par conséquent, où règne un esprit opposé à l'Evangile, là est le monde : par conséquent il peut se trouver dans le sanctuaire, dans le cloître, dans la grotte d'un solitaire. Comment cela? Le voici. Tous ceux qui aiment le monde, dit saint Augustin (*in psal.* CXII), forment ce que nous appelons le monde ré

prouvé de Jésus-Christ : *Homines mali, mundus.*

D'après ce principe, un solitaire qui a l'esprit du monde, qui l'aime, qui goûte ses maximes, sa morale, est du monde dans la plus profonde solitude même. Un grand à la cour, un monarque sur le trône, peut n'être pas du monde, en user comme n'en usant pas.

Voilà pourquoi, chrétiens, Jésus-Christ a marqué cette différence clairement dans son Evangile, et qu'il est essentiel de retenir. Il faut être dans le monde sans être du monde : être dans le monde, c'est une nécessité ; être du monde, c'est un crime : être dans le monde pour y remplir les devoirs de son état, mais y être comme dans un lieu de pèlerinage, sans attache ; n'être pas du monde, c'est-à-dire de ce parti d'hommes terrestres dont l'esprit, les maximes, la conduite sont opposés à l'Evangile.

Les saints sont dans le monde comme les méchants ; mais ils ne sont pas du monde. Il y a deux maîtres qu'on ne saurait servir à la fois. Les saints servent Jésus-Christ ; les méchants sont les esclaves du démon, dit saint Augustin (*in psal.* CXLI) : *Habent iniqui diabolum, pii rectorem habent Christum.*

Or, cette idée juste du monde une fois conçue, il est aisé de connaître ce monde qui débite ses erreurs quand il s'agit de la doctrine de Jésus-Christ. C'est ce parti d'hommes qui ont le démon pour maître. Ces superbes, ces méchants, ces incrédules qui débitent de brillants mensonges : *Habent iniqui diabolum rectorem.*

Qui pourrait compter toutes les erreurs que le monde débite contre la doctrine de Jésus-Christ, pour nous en détacher, nous la faire mépriser, abandonner. Hélas ! nous pourrions le dire en gémissant comme saint Augustin le disait de son temps (*serm. in natal. S. Cyprian.*) : Elles se multiplient dans notre siècle : jamais il n'y en eut tant ; jamais elles n'ont eu tant de cours, elles n'ont été si accréditées : *Abundant in isto sæculo errores.*

Ce n'est plus dans l'obscurité, dans les ténèbres qu'on les enfante, qu'on les débite. Les auteurs s'annoncent, ils parlent librement dans leurs ouvrages, dans les cercles. On les oppose aux vérités de l'Evangile : on les débite sur les toits. Partout on n'entend que le langage de l'erreur, de l'incrédulité, de l'impiété : *Abundant in isto sæculo errores.*

Le nombre des ennemis de la doctrine de Jésus-Christ augmente de jour en jour. Le parti des incrédules grossit sous nos yeux. Ce n'est plus quelques savants présomptueux, cachés, qui redoutent encore l'ignominie attachée à l'irréligion ; ce sont des hommes de tous les états : ceux qui sortent du berceau, comme ceux qui sont près de descendre dans le tombeau ; l'ignorant, comme l'homme d'érudition, celles auxquelles le silence sied si bien, comme celles qui ont des désordres à pleurer. Les erreurs abondent dans notre siècle, parce que presque tous les chrétiens s'érigent audacieusement en censeurs du plan de l'Evangile : *Abundant in isto sæculo errores.*

Ce n'est pas sur un seul point de la religion que l'on conteste aujourd'hui. Ce n'est pas une seule erreur qui afflige l'Eglise ; presque toutes les vérités fondamentales du christianisme sont combattues, défigurées, ou du moins affaiblies par les maîtres de l'erreur et leurs disciples : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI.)

On ne se rassemble que pour se communiquer le venin de l'erreur, que pour s'enhardir dans l'incrédulité, que pour se raconter ce qu'on a remarqué, ce qu'on a retenu dans les ouvrages ou dans les conversations des ennemis de la religion. On élève le bon sens de l'homme sur un trône, pour tourner en ridicule la simplicité de la foi ; on oppose avec complaisance le raisonnement d'un impie à l'autorité de Jésus-Christ ; on vante une philosophie antichrétienne pour faire mépriser la sagesse de l'Evangile : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum.* (*Ibid.*)

Devons-nous être étonnés de cette multitude d'erreurs qui règnent dans notre siècle, si nous faisons attention à cette quantité d'hommes d'irréligion, d'incrédulité, qui s'annoncent aujourd'hui ? A cette foule d'auteurs présomptueux et téméraires qui écrivent contre le christianisme ? A cette coupable liberté que les chrétiens de nos jours se donnent de parler des plus sublimes matières, d'examiner, de censurer la doctrine et la morale de Jésus-Christ ? Ah ! ne donnons point de bornes à l'abondance de nos larmes. Les erreurs abondent dans notre siècle, on n'en conçoit pas assez d'horreur : *Abundant in isto sæculo errores.*

Regardez, chrétiens, avec les yeux de la foi les dangers du monde opposé à Jésus-Christ ; elle vous les fera connaître tous : vous les redouterez ; vous vous précautionnerez.

Dangers dans les ouvrages d'érudition. L'orgueilleuse raison de l'homme y cite tout à son tribunal : les mystères, l'Evangile. On oppose la science, les lumières, les doutes, les subtilités d'un savant à la parole de Dieu, aux miracles de Jésus-Christ, aux merveilleux progrès de la religion ; parce que le plan du christianisme est tout divin, l'homme ose le censurer, il entreprend de le réformer.

Dangers dans les lectures. Quels sont les livres qui ont cours, qui sont enlevés, annoncés avec éloge ? ceux qui se composent dans les ténèbres ; qui paraissent sans l'approbation du prince et de l'Eglise, des livres composés pour détruire la foi, la piété, autoriser le libertinage du cœur et de l'esprit ; des livres plus dangereux encore que ceux qui furent apportés aux apôtres et brûlés publiquement. (*Act.*, XIX.)

Dangers dans les conversations. Moins réservés que les sages du paganisme, qui gardaient le silence sur les dieux et les

rois; la religion et le gouvernement ne sont ni menagés, ni respectés. Les oracles des cercles aujourd'hui sont, ou des Simons qui censurent la conduite du grand Onias, ou des Séméis qui osent blâmer celle de David sur le trône. Les salles des festins sont devenues des lieux de controverse. Non content de mêler le sacré avec le profane, on ne parle de l'un et de l'autre que pour faire tomber la doctrine de Jésus-Christ dans l'avilissement

Dangers dans les sociétés que l'on forme et dans les visites que l'on rend ou que l'on reçoit. Une âme pure, une colombe chaste remporte une éclatante victoire, quand elle ne sort point de l'arche, lorsqu'elle entend souvent louer ceux qui l'ont abandonnée. Peut-on être témoin des iniquités et des contradictions qui règnent dans le monde, et ne pas se faire un devoir comme David de s'en éloigner, de fixer sa demeure dans un lieu écarté et solitaire? (*Psal.* LIV.)

Ce n'est pas ici, chrétiens, une peinture d'imagination; c'est le portrait de notre siècle; vous ne pouvez le méconnaître. Ce sont les dangers auxquels votre foi est exposée que je vous dépeins; ce sont les erreurs d'un monde opposé à Jésus-Christ, à sa doctrine, à sa morale, que je veux vous faire redouter. Les erreurs d'un monde dont les décisions sont opposées à l'Evangile, et favorisent les penchants et les inclinations de l'homme. Les erreurs d'un monde trompeur, agité, cruel.

Le monde nous en impose, nous trompe; comment, dit saint Augustin, parce qu'il est faux dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il promet. C'est aimer la vanité et le mensonge que de s'y attacher. Les douceurs et les satisfactions qu'il promet sont de vraies amertumes, parce qu'elles sont fausses : *Mundus amarus falsitate.*

Le monde ne connaît pas le repos, la paix, le calme; il est toujours dans l'agitation, le trouble, le tumulte; point d'ordre, de décence dans la vie de ses partisans; ils sont toujours pressés et toujours oisifs; un tourbillon d'affaires, de plaisirs les agite, les entraîne; c'est une tempête continuelle qui les élève et les abaisse; ils soupirent après le calme; ils vivent dans le trouble. Pourquoi préfèrent-ils une vie tumultueuse à une vie paisible? C'est qu'ils sont attaché à un monde agité : *Mundus turbulentus tempestate.*

Le monde est cruel, il se plaît dans le massacre des âmes; il ne les voit qu'à regret attachées au char de Jésus-Christ; c'est pourquoi il excite des tempêtes, des persécutions. Dans ces circonstances orageuses, difficiles, il se promet des conquêtes. Il espère que la foi et l'innocence de plusieurs feront naufrage, que ses erreurs seront goûtées, embrassées; et que la doctrine de Jésus-Christ, qui a fait tant de martyrs dans les premiers siècles de l'Eglise, n'aura plus que quelques disciples secrets qui n'oseront pas barrer les flots mutinés contre elle : *Mundus sæviens fluctibus persecutionum.* (S. Aug., *in Psal.* LXV.)

Or, mes frères, votre foi vous faisant connaître tous ces dangers, pouvez-vous sans être coupables, être de ce monde opposé à la doctrine et à la morale de Jésus-Christ? Devez-vous écouter ces hommes d'erreurs dont notre siècle fourmille? Non sans doute.

Mais nous sommes dans le monde, dites-vous, par nécessité; je le sais, mais je sais aussi que vous ne pouvez pas être du monde sans perdre votre âme éternellement. Vous êtes dans le monde par nécessité; mais ne soyez pas du monde par goût, par complaisance. Ne soyez pas du monde par goût; si ce monde d'erreurs vous déplaît, si vous le détestez comme vous le devez, qui vous oblige de le voir, de l'écouter, de l'applaudir même, comme vous faites quelquefois? Ces maîtres de l'incrédulité, ces apôtres de l'erreur vous sont-ils absolument nécessaires? Ne pouvez-vous pas les éviter sans préjudicier à vos intérêts? Sont-ils des associés, des parents, des amis? Non. Vous les voyez, vous les écoutez donc par goût; or, voilà ce qui vous rend coupables.

Ah! mes frères, une preuve que vous voyez, que vous écoutez ce monde d'erreurs par goût, c'est que vous rompez aisément avec un parent, un ami, lorsqu'il vous a déplu, lorsqu'il vous a manqué. C'est qu'on a de la peine à obtenir de vous une réunion sincère; c'est que vous êtes plus disposés à vous éloigner des sacrements qu'à vous rapprocher de votre ennemi; par conséquent je suis bien fondé à penser que ces hommes d'erreurs, d'incrédulité que vous voyez, que vous écoutez, ne vous déplaisent pas; que vous êtes avec goût de ce monde opposé à la doctrine de Jésus-Christ; que les ennemis de la vérité ne sont pas les vôtres, puisque vous ne rompez pas avec eux comme avec ceux qui vous offensent.

Ne soyez pas du monde par complaisance. Vous êtes dans le monde par nécessité, et vous pouvez y être innocemment; mais lorsque vos affaires, les devoirs de la société, les bienséances de votre état vous obligent de vous trouver dans ces compagnies où se mêlent ces hommes hardis et téméraires; ces hommes qui parlent contre la religion; qu'une lâche complaisance ne vous fasse pas applaudir à leurs sacriléges satires; fermez vos oreilles à leurs brillants mensonges; que l'esprit qui les orne ne vous séduise pas; soyez sérieux, tristes; que votre silence annonce votre douleur, si votre rang ne vous permet pas de l'imposer aux autres.

Que dois-je penser de vous, mes frères, quand je sais que vous voyez et que vous écoutez les ennemis de la doctrine de Jésus-Christ; que leurs anecdotes vous plaisent; que leurs objections font naître des doutes dans vos esprits; que vous les retenez, et que vous vous faites gloire de nous les opposer? Je dois penser qu'ils vous séduisent, que votre foi est en danger, et que ce

dépôt précieux ne vous intéresse pas comme votre fortune ou votre réputation. Ah! il est à craindre que le monde qui ne vous révolte pas par ses erreurs, ne vous intimide par ses menaces et vous empêche d'être à Jésus-Christ. Second danger.

Il suffit dans le monde de se déclarer pour Jésus-Christ, sa doctrine, son Evangile, sa morale, pour devenir son ennemi : alors ce parti d'hommes qui forme le monde se soulève; il parle, il censure, il menace, il condamne. Et comme il a de quoi éblouir, de quoi flatter; comme il est riche, puissant, accrédité, il menace de sa haine, de sa disgrâce, ceux qui le méprisent et l'abandonnent.

Oui, mes frères, tous les jours s'accomplit cet oracle de saint Paul : Tous ceux qui s'attachent à Jésus-Christ, et qui veulent vivre avec piété dans ce monde seront persécutés : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III.)

Remarquez, je vous prie, tout le sens de ces paroles : Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ : *In Christo Jesu.* Voilà ses disciples clairement représentés; les disciples de sa doctrine, de son Evangile, de sa morale ; ceux qui se déclarent pour lui, qui portent leur croix et le suivent dans la route du Calvaire : *In Christo Jesu.* Ce sont ses disciples qui sont méprisés, tournés en ridicule, menacés, persécutés : *Persecutionem patientur.*

Peut-être direz-vous qu'il y a des chrétiens pieux, religieux, qui coulent des jours doux et paisibles; dont la vie tranquille est l'image de ce divin repos que nous désirons et que nous attendons.

Peut-être m'opposerez-vous ces arches précieuses qui renferment tant de chastes colombes ; ces paisibles retraites où l'on n'entend point d'autre bruit que le chant des psaumes et des divins cantiques, et où règne le silence ; ces tabernacles des justes où l'on fait éclater une sainte allégresse, où l'espérance du salut les anime et les élève, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre.

Peut-être me rappellerez-vous le calme, le repos que goûtaient les solitaires dans les déserts de l'Egypte, de la Palestine et de Sceté, et me montrerez-vous les Paul, les Antoine, paisibles dans leurs grottes rustiques, pendant que la persécution excitée par les empereurs montrait de tout côté des roues dressées, des chevalets préparés, des feux allumés, des glaives suspendus sur la tête des chrétiens.

Peut-être me direz-vous, enfin, que la vraie piété, qu'une vertu soutenue, force le monde d'admirer, de louer, de respecter même les vrais dévots; je le veux, mes frères; mais le monde est-il un juste appréciateur de la vertu? est-il porté à lui rendre justice? n'a-t-il point d'intérêt à la combattre? n'est-il pas accoutumé à lui prêter des vues humaines? ménage-t-il les saints, même reconnus par l'Eglise? ne répand-il pas des ombres, des nuages, sur l'éclat de leur sainteté? Ah! il suffit d'être attaché à Jésus-Christ pour être persécuté par ce parti d'hommes du monde qui lui est opposé.

Chrétiens qui m'écoutez, formez le dessein d'être de vrais disciples de Jésus-Christ; réformez le plan de votre vie si contraire à son Evangile; annoncez au monde cette réforme; levez sincèrement l'étendard d'une solide piété, et vous verrez s'accomplir l'oracle de saint Paul. On se soulèvera contre vous, on vous blâmera, on vous menacera; vous trouverez des persécuteurs dans vos amis, dans le sein même de votre famille: préparez-vous au combat, à la persécution, dès que vous voulez être à Jésus-Christ; vous ne pouvez pas lui plaire sans déplaire au monde; et méprise-t-on le monde, le choque-t-on, l'irrite-t-on impunément? *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.*

Il y a, dites-vous, des hommes pieux, religieux, auxquels le monde ne pense pas; qu'il laisse dans le repos, dans le calme; leur vertu n'est pas persécutée. Qui vous l'a dit, mes frères? Les saints vous font-ils part des combats qu'ils ont à soutenir contre le monde? Ils ne sont paisibles que parce qu'ils combattent; c'est leur victoire sur le monde qui leur procure ce calme que vous leur enviez.

La tranquillité des justes est le fruit de leurs triomphes sur le monde; et leurs triomphes annoncent les combats qu'il leur a livrés. Pour vous en donner une juste idée, mes frères, il faut distinguer, avec les saints docteurs, deux sortes de persécution: une persécution ouverte, éclatante; une persécution cachée, intérieure.

Persécution ouverte, éclatante; c'est lorsque le parti des hommes opposé à Jésus-Christ fait éclater sa fureur; lorsque les chrétiens ne peuvent pas professer publiquement sa doctrine sans s'exposer à la mort. C'est ce que l'on vit pendant trois cents ans que l'Eglise fut persécutée par les empereurs païens.

Persécution cachée, intérieure; ce sont les persécutions secrètes auxquelles sont exposés les justes mêlés avec les pécheurs.

Pourquoi Abel est-il persécuté par son frère Caïn? Unis par les liens sacrés du sang, ne devaient-ils pas couler des jours doux et paisibles? Avaient-ils des ennemis visibles à redouter? Le Saint-Esprit nous l'apprend; c'est qu'Abel était juste, et Caïn pécheur; c'est que les mœurs d'Abel étaient pures, innocentes, celles de Caïn corrompues, criminelles; c'est que l'un mettait sa gloire à plaire à son Dieu, et l'autre à l'offenser; l'un était tout céleste, l'autre tout terrestre : *Quoniam opera ejus maligna, fratris ejus justa.* Qui a donc endurci Caïn? qui a étouffé en lui la voix de la nature et du sang? qui a armé son bras d'un glaive meurtrier? qui l'a déterminé à répandre le sang de son frère : *Propter quod occidit eum?* La haine qu'il avait conçue contre son mérite, ses vertus,

son attachement au Créateur, les faveurs qu'il en recevait.

Ainsi, chrétiens, dès la naissance du monde, dans la seule famille qui peuplait la terre nouvellement sortie du néant, vous voyez un parti opposé à la vertu, à l'innocence; vous voyez le juste persécuté. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean ajoute sur cet endroit : Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait, s'il vous menace, s'il vous persécute; vous êtes attachés à votre Dieu; vous accomplissez sa loi; vous marchez dans les sentiers de la justice, cela suffit. Attendez-vous à sa haine, à ses menaces, à ses fureurs mêmes : *Nolite mirari, fratres, si odit vos mundus.* (I *Joan.*, III.)

Qui affligeait le juste Lot? qui plongeait son âme dans l'amertume? qui augmentait de jour en jour sa douleur? Les crimes d'un peuple voluptueux au milieu duquel il vivait, dit l'apôtre saint Pierre. Il était l'ennemi de ces hommes voluptueux, parce qu'il l'était de leurs désordres. Il était coupable à leurs yeux, parce qu'il était innocent. Son crime était de ne point leur ressembler et d'avoir la crainte de Dieu dans le temps qu'ils bravaient sa colère irritée et ses redoutables vengeances : *De die in diem animam justam iniquis operibus cruciabant.* (II *Petr.*, II.)

Voilà, mes frères, les persécutions intérieures que souffrent les justes de la part d'un monde opposé à Jésus-Christ. Voilà comme se vérifie l'oracle du grand apôtre. Il faut braver ces menaces pour s'attacher à Jésus-Christ.

Ce monde d'hommes opposés à Jésus-Christ, c'est-à-dire à la morale de son Evangile, s'efforce d'intimider la vertu par ses menaces, dit saint Augustin; il ne lui montre que des objets tristes, des jours malheureux, une carrière de douleurs, d'indigence, d'humiliation : *Minatur hic mundus tentando dolores, egestates, humilitates.*

En effet, mes frères, n'est-ce pas là le portrait qu'on nous trace tous les jours de la vie des disciples de l'Evangile? N'est-ce pas là le langage qu'on nous tient pour nous détacher d'un plan de vie qui paraît aux mondains trop exact, trop sévère? En vivant comme vous vivez, dit-on, vous coulerez des jours tristes; vous serez toujours pauvres et dans l'obscurité. N'ayez pas une conscience si délicate lorsqu'il s'agit de goûter les plaisirs, d'amasser des richesses, de parvenir aux honneurs. Si vous ne faites pas comme nous, vous serez toujours malheureux, indigents, méprisés. Faites réflexion sur la pénible carrière où votre piété naissante vous fait entrer. Soutiendrez-vous toutes les rigueurs de la pénitence, de la pauvreté, de l'obscurité? Faites comme nous pour être heureux, riches, distingués.

Heureux, chrétiens, si ce langage n'était que dans la bouche de certains mondains dont l'irréligion est trop connue pour qu'il fasse impression.

Mais hélas! et quels portraits vais-je tracer! il est dans la bouche des chrétiens qui passent pour avoir de la piété. Dans tous les états, sans en excepter les plus saints, il y a des hommes qui sont du monde, qui ont son esprit, qui suivent ses maximes, qui débitent sa morale; et par conséquent partout on est exposé aux menaces du monde dès qu'on veut s'attacher à Jésus-Christ.

Représentez-vous un solitaire qui a l'esprit du monde quoiqu'il en soit séparé; qui le regrette, qui grave sur l'écorce des arbres ses ennuis et ses chagrins. Les douceurs de la solitude se changent pour lui en amertumes. Ce séjour paisible est un séjour d'agitation. Au lieu d'y pleurer ses péchés, il y pleure son sacrifice. Il est du monde sous la haire et le cilice. L'image de ses fêtes, de ses plaisirs, de sa gloire, le suit partout. Il en parle, il le dépeint à ceux qui y ont renoncé comme lui. Les voilà exposés hors du monde comme dans le monde; voilà un danger pour la vertu dans la solitude même. Pourquoi? parce qu'il s'y trouve un disciple du monde.

Dans le cloître, ceux qui sont exacts, fervents, n'ont-ils pas des persécutions à souffrir? Il faudrait supposer qu'il ne s'y trouve aucun disciple secret du monde; mais hélas! dans le ciel il s'est trouvé un ange rebelle; parmi les apôtres un Judas. Sans manquer de respect pour les saints que renferment les cloîtres; sans attribuer au corps les défauts d'un particulier, je peux donc dire que l'on doit redouter encore le monde dans la retraite; qu'il y a du danger, parce qu'il s'y trouve des hommes qui ont l'esprit du monde, qui y sont encore attachés; qui y retracent l'ambition du monde pour les charges et les dignités; le goût du monde pour le repos et les plaisirs; l'indifférence, la tiédeur, le dégoût du monde pour les exercices de piété; la dissipation, les airs du monde.

Or, ce sont ces hommes du monde, dans la retraite même, qui persécutent les exacts, les fervents; qui les menacent, les traduisent comme des hommes singuliers et durs. Ce sont eux qui forment ces cabales qui changent un gouvernement sage et régulier; qui excitent ces troubles; qui bannissent la paix et occasionnent ces scènes dont le public n'est que trop informé et qu'il a soin d'exagérer. Or, voilà le danger du monde dans les cloîtres mêmes; voilà ce qui afflige ceux qui sont attachés à Jésus-Christ.

Une jeune personne que Dieu appelle à la retraite, ne trouve-t-elle point de contradiction dans sa famille toute chrétienne qu'elle est? N'est-ce pas le langage du monde qu'on lui tient pour ébranler sa vocation? ne sont-ce pas ses douceurs qu'on oppose aux amertumes de la pénitence qu'on lui rappelle? ne sont-ce pas les charmes de la société, les appâts du plaisir, l'éclat d'une grande fortune qu'on lui dépeint pour la fixer dans le monde? N'imite-t-on pas le démon, sous prétexte d'éprouver sa vocation? ne lui fait-on pas voir le monde dans sa pompe, ses fêtes et toute la gloire qui l'environne? ne la conduit-on pas aux théâtres, où il est avec

tous ses dehors riants et enchanteurs? Les parents les plus réservés ne croient-ils pas beaucoup faire quand ils se contentent de dire comme Pharaon aux Israélites : Vous pouvez offrir ici votre sacrifice à Dieu sans aller dans la retraite. Nous voulons nous sauver comme vous; faites comme nous : restez dans le monde. Ainsi, dans la famille, entend-on le langage du monde, y trouve-t-on des obstacles, y est-on éprouvé par des contradictions, des menaces.

Ne sont-ce pas les menaces du monde qui font échouer tous les jours tant de projets de conversion? Qui retient cette personne touchée, remuée, alarmée de ses désordres? le respect humain. On craint la censure du monde; il menace tous ceux qui veulent le quitter pour s'attacher à Jésus-Christ. Voilà ce qui arrête, ce qui fait remettre un changement de conduite nécessaire au salut.

Renoncez à cette dissipation, à ces liaisons funestes à votre innocence; voilà ce que vous dit l'Evangile. Si vous êtes si austères, vous détruirez votre santé, vous coulerez vos jours dans l'ennui, l'amertume; voilà ce que dit le monde : *Minatur tentando dolores.*

Il est très-difficile aux riches de se sauver; les richesses sont des épines qui font des plaies dangereuses à l'âme. Jouissez sans attache des biens acquis légitimement; voilà ce que dit l'Evangile. Si vous êtes si délicats, si exacts dans le commerce, dans le maniement des affaires, vous serez toujours pauvres, vous mourrez dans l'indigence; voilà ce que dit le monde : *Minatur tentando egestates.*

Ne vous élevez pas, si vous ne voulez pas être abaissés; fuyez les honneurs, ne les désirez pas; voilà ce que dit l'Evangile. Rampez pour vous élever; annoncez-vous, faites-vous annoncer, profitez de votre nom ou de vos talents pour avancer dans l'Eglise et dans l'Etat. Suivez la route tracée par les ambitieux; les honneurs ne viendront pas vous trouver; vous resterez dans l'obscurité avec un mérite modeste; voilà ce que dit le monde : *Minatur tentando humilitates.*

Voilà le danger, chrétiens; et si vous méprisez ses menaces, il emploiera ses caresses; car il s'efforce de séduire les chrétiens en retraçant à leurs yeux l'image séduisante de sa gloire, de son opulence et de ses plaisirs : *Blanditur hic mundus pollicendo honores, divitias, voluptates.* Troisième danger du monde.

Connaissez-vous, chrétiens, le danger d'un monde riant, caressant? Le craignez-vous? Savez-vous qu'il est plus à redouter quand il nous flatte que quand il nous menace. Ses persécutions ont fait des saints; ses caresses ont fait de lâches apostats de la vertu, c'est dans les disgrâces qu'on se dégoûte du monde; c'est dans la prospérité qu'on s'y attache. Peut-on l'aimer quand il nous méprise, nous rebute, nous menace, nous persécute? Est-il facile de le haïr, de le fuir quand il nous prodigue ses faveurs, et nous met au rang de ses favoris?

Ah! dit saint Augustin (epist. 144) le monde est plus dangereux lorsqu'il caresse, que lorsqu'il menace; ses faveurs sont plus redoutables que ses menaces; *Periculosior est mundus blandus, quam molestus.*

Les chrétiens ont remporté des victoires et mérité des couronnes dans les persécutions. Les chrétiens ont perdu leur innocence, et ont été attachés au char du démon, dans les jours paisibles de l'Eglise. L'image du plaisir a séduit ceux que l'appareil des supplices n'avait pu intimider.

En effet, mes frères, pour vous prouver que le monde est plus dangereux lorsqu'il caresse, que lorsqu'il menace, il ne faut que vous rappeler des changements dont vous avez été les témoins.

Qui a déterminé ce courtisan à mener une vie régulière et chrétienne dans ses terres? une disgrâce. Il a vu dans un instant ses services, ses exploits, son mérite oubliés; il s'est détaché d'un monde ingrat, inconstant.

Pourquoi ce mondain, ce fameux pécheur s'est-il tourné du côté de Dieu, et pleure-t-il ses péchés dans une retraite? c'est que le monde s'est déclaré contre lui. Il était la victime de ses discours, de ses perfidies; il n'était plus invité, honoré; il a quitté un monde qui le quittait.

Pourquoi cette dame mondaine a-t-elle levé l'étendard de la dévotion, et paraît-elle avec tous ses ornements? c'est que le monde qui ne rendait hommage qu'aux grâces de la nature, l'a méprisée dès qu'elles ont été effacées. Elle a vu ses rivales fêtées dans les cercles où elle brillait; elle a renoncé à un monde qui la congédiait par ses mépris.

Combien qui quittent le monde, parce que le monde les rebute; parce qu'ils y sont pauvres, humiliés : que l'envie, la cabale, le manége les arrêtent dans l'édifice de leur fortune, dans la route des honneurs; parce que les plaisirs ne sont pas pour eux, ou qu'ils sont toujours mêlés d'amertumes.

Or, comme vous voyez, mes frères, un monde méprisant, menaçant, irrité même contre nous, nous détache, nous rend à nous-mêmes, à Dieu, à nos devoirs. Il n'en est pas ainsi lorsqu'il nous caresse, nous favorise, nous fête. Lorsqu'il nous offre ses biens, ses honneurs, ses plaisirs, le danger est bien plus grand, la victoire plus rare. Ses rigueurs ont donné lieu à des conversions édifiantes, ses caresses empêchent tous les jours les mondains de se convertir : *Periculosior est mundus blandus quam molestus.*

Voyez ceux qui sont dans l'opulence, les honneurs, les plaisirs; sont-ils à Dieu? sont-ils à eux-mêmes? Ah! vous, qu'une brillante fortune attache à la terre! que l'éclat des dignités dans l'Eglise ou dans l'Etat éblouit! que des plaisirs qui se succèdent, amollissent et corrompent! Voulez-vous connaître tout le danger de ces faveurs du monde, rentrez en vous-mêmes, dit saint Augustin.

Pourquoi ne vous détachez-vous pas de ce monde que vous reconnaissez cependant être

faux, ingrat, inconstant? dont vous représentez si bien dans vos mécontentements le trouble, l'agitation, les peines, les désagréments? Le voici, chrétiens : c'est que ce monde vous caresse ; c'est qu'il vous fait des promesses flatteuses. Il vous montre, comme le démon à Jésus-Christ, ses richesses, sa gloire, ses fêtes : or, voilà le danger. S'il était pour vous toujours dur, menaçant, vous ne seriez pas si exposés : *Periculosior est mundus blandus quam molestus.*

Vous vous plaignez du monde, et vous l'aimez. Vous tracez un portrait éloquent de ses fatigues, de ses perfidies, de sa politique, de ses intrigues, de ses cabales, de ses injustices ; et vous y êtes toujours attachés ! pourquoi, mes frères? Le voici : c'est qu'il ne vous rebute pas entièrement ; c'est qu'il fait briller à vos yeux de temps en temps des objets qui vous flattent; c'est qu'il vous fait espérer ce que votre cœur tout terrestre désire. Il vous montre au bout d'une carrière pénible et humiliante cette place, cette dignité, cet état opulent, doux, paisible, que vous croyez devoir vous rendre heureux. Ce sont ces promesses flatteuses qui vous séduisent et vous font supporter toutes ses rigueurs ; par conséquent le monde entièrement déclaré contre vous ne serait pas un si grand obstacle à votre salut ; le danger ne serait pas si grand : *Periculosior est mundus blandus quam molestus.*

Le monde ne représente à vos yeux que le trouble, l'agitation. Ceux qui le composent sont toujours dans le mouvement, le bruit, le tumulte. Ils soupirent en vain après le repos. C'est un flux et un reflux de projets, d'affaires, de fêtes, de plaisirs, qui fatiguent, gênent. On s'en plaint, on fait des vœux pour la retraite, et cependant ce monde de tumulte, d'agitation, vous attache à son char ; il est aimé : *Ecce turbatur mundus, et amatur mundus.*

Que serait-ce donc, mes frères, si le monde était tranquille et amateur de la paix ; si ses fêtes n'étaient jamais troublées ; si ses plaisirs étaient toujours doux et paisibles ; si des scènes tragiques ne changeaient jamais sa joie en tristesse, et les chants d'allégresse en cris lamentables : *Quid si tranquillus esset mundus?*

Quel serait donc, chrétiens, votre attachement au monde s'il était toujours vivant, satisfaisant; s'il était toujours aimable, prévenant; si vous le trouviez toujours gracieux, avec ces charmes, ces attraits qui touchent et gagnent les cœurs ; puisque vous l'aimez, vous le servez malgré tous les vices qui le rendent odieux, non-seulement aux chrétiens vertueux, mais même aux mondains qui ont des sentiments? *Formoso quomodo hæreres, qui sic amplecteris fœdum?*

Avec quel empressement, quelle ardeur ne seriez-vous pas au monde, s'il vous couronnait toujours de fleurs; si l'opulence, la gloire, les plaisirs étaient accordés à vos vœux; si vous ne trouviez que des douceurs dans ses fêtes, des applaudissements dans ses cercles, des succès dans vos affaires ; puisque les rebuts, les lenteurs, les mépris, les injustices mêmes ne vous en détachent point ! *Flores ejus quomodo colligeres qui abs spinis non revocas manum?*

Tel est, chrétien, le malheur de l'homme ; il s'attache à un monde inconstant, dur, ingrat, parce qu'il se montre à lui de temps en temps sous des dehors riants.

Mais que dirons-nous de ces personnes qui paraissent sur la scène du monde malgré lui ; de ces personnes qu'il congédie, et qui restent sur son théâtre pour y être tournées en ridicule? Ah ! nous pouvons leur dire avec saint Augustin (serm. 265 *De temp.*, pro dom. 23 post Pentec.) : Pourquoi aimez-vous encore un monde qui vous abandonne? malgré sa corruption, il sent l'indécence de votre attachement. Il vous voit avec peine déplacé. Cet édifice de vanités et de grâces empruntées ne vous rend que plus ridicule à ses yeux. Vos pieds chancelants décèlent vos années. Quoique l'on ne pense pas à la mort dans ce monde que vous aimez encore, il veut que vous y pensiez. Ecoutez-le, il est étonné que vous ne soyez pas dans la retraite. Ah ! pourquoi voulez-vous être du monde malgré lui? il vous abandonne, et vous le suivez : *Relinquit te mundus, et sequeris mundum.*

Ayez de la foi, chrétiens, et vous connaîtrez tous les dangers du monde, ses erreurs, ses menaces, ses caresses. Ayez de la foi, et elle vous fera triompher de tous les dangers du monde. Je vais vous le prouver dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Consultons la foi, lisons l'Evangile, nous verrons qu'il est commandé au chrétien dans le danger, de fuir, de prier et de combattre. Victoires sur le monde attachées à la fuite, parce que nous sommes faibles. Victoires sur le monde attachées à la prière, parce que nous avons besoin de secours. Victoires sur le monde attachées au combat, parce que Dieu ne nous sauvera pas sans nous. Voilà ce que la foi nous enseigne. Reprenons, et soutenez encore quelques moments votre attention.

C'est la foi qui a rendu les serviteurs de Dieu victorieux du monde dans tous les temps. Leurs victoires sont marquées dans les livres saints et dans les fastes de l'Eglise. Ce que les chrétiens disaient à la naissance du christianisme, les justes détrompés du monde peuvent le dire à présent. Le monde n'est attaché à notre char, nous ne méprisons sa figure éblouissante et fugitive, que parce que la foi nous apprend qu'il n'est pas digne de nous : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.* (*Joan.*, V.)

Mais, mes frères, tous n'ont pas triomphé du monde en l'attaquant, en bravant ses menaces ; il y en a qui l'ont craint, qui l'ont redouté, qui l'ont vaincu par la fuite.

Il y a une fuite nécessaire et honorable. Il ne faut pas aimer le danger, il faut l'éviter. La témérité ne doit pas exposer au combat, mais la nécessité. On périt dans le danger qu'on a aimé, recherché ; on triomphe dans

celui où la Providence nous fait trouver. La faiblesse de l'homme se change en force, quand c'est Dieu qui l'appelle au combat. Joseph triomphe de la tentation la plus délicate; les caresses, les menaces, ne font aucune impression sur un jeune esclave; je n'en suis pas étonné; c'était la Providence qui l'avait placé dans l'Egypte.

David est vaincu dès qu'il est tenté. Une fragile beauté triomphe du cœur d'un monarque pieux, et dont les longues années étaient marquées par tant de victoires; je n'en suis pas étonné : David s'amollissait dans un lâche repos, au lieu d'animer ses troupes guerrières par sa présence.

Oui, chrétiens, la foi nous faisant connaître notre faiblesse et les dangers du monde, nous devons les éviter; la victoire est attachée à une fuite prudente.

Qui a peuplé les déserts? qui a porté tant de serviteurs de Dieu à se cacher dans les solitudes? Les dangers qu'ils apercevaient dans le monde.

Les Paul, les Antoine, les Benoît, effrayés des dangers du monde, des combats qu'on y livrait à la foi et à l'innocence, s'envolèrent, comme David, dans la solitude. Là, dans le calme, ils entendaient Dieu qui parlait à leur cœur ; ils n'entendaient pas le langage séduisant du monde. Là ils trouvaient ces délices, cette paix, cette gloire que Dieu promet à ceux qui le cherchent.

Que saint Bernard était grand dans les bois de Clairvaux! qu'il y goûtait de douceur! qu'il y trouvait de force! qu'il y acquérait de gloire!

Dieu a justifié la fuite de tous ces saints qui se sont cachés, par la gloire qu'il leur a procurée. Le même esprit, qui les avait conduits dans le désert, les en a tirés pour les montrer au monde. Leur fuite les avait préservés des dangers du monde. la grâce qui les y rappelle les en rend victorieux.

Il n'appartenait qu'à l'hérétique Vigilance de blâmer la retraite de saint Jérôme, timide et alarmé des dangers du monde.

Pourquoi fuyez-vous, disait-il à ce saint docteur? pourquoi vous cachez-vous? N'y a-t-il plus de gloire à combattre? Le spectacle du monde, de ses fêtes, de ses plaisirs, vous procurera la gloire de le mépriser avec plus de mérite. Combattez le monde par votre présence, par votre conduite, par vos discours. Demeurez dans le lieu du combat : *Sta in acie.* Opposez-vous aux ennemis de la vertu avec les armes de la foi : *Adversariis armatus obsiste.* Alors vous aurez de la gloire; vous mériterez la couronne destinée aux vainqueurs. Ce n'est que dans le combat qu'on moissonne des lauriers : *Ut postquam viceris coroneris.* Fuir n'est pas combattre ; il est plus glorieux de combattre que de fuir ; et c'est ce que vous ne faites pas; c'est pourquoi vous êtes à nos yeux sans gloire, sans mérite : *Hoc non est pugnare, sed fugere.*

Mais écoutez, mes frères, la réponse de saint Jérôme ; vous entendrez un saint qui sent le danger du combat, qui veut assurer son innocence par une fuite prudente, et qui ne veut pas l'exposer par l'espoir d'une victoire incertaine.

J'avoue, répond ce saint docteur, ma faiblesse, mes alarmes; mais je ne veux point, dans l'espérance de remporter une victoire sur le monde, risquer d'être vaincu, et de perdre dans un combat la victoire que j'aurai remportée dans un autre : *Nolo spe pugnare victoriæ, ne perdam aliquando victoriam.* Je peux triompher des dangers du monde en m'exposant sur son théâtre, mais aussi je peux être vaincu. Pourquoi préférer l'incertain au certain? Vous qui êtes du monde, et qui vous donnez pour un homme qui combattez ses maximes, vous pouvez triompher; mais aussi vous pouvez être vaincu ; *Tu qui pugnas, et superari potes, et vincere.* Mais pour moi, je compte être plus prudent que vous; je ne triomphe pas du monde en fuyant, mais je fuis le monde de crainte qu'il ne triomphe de moi. Je n'ai pas la gloire de combattre le monde publiquement, mais aussi le monde n'a pas celle de m'attacher à son char : *Non vinco in eo quod fugio, sed ideo fugio ne vincar.* (S. Hieron., *Regula monachorum, De laudibus et utilitate eremi.*)

Oui, mes frères, à moins d'une vocation particulière, la victoire sur les dangers du monde est attachée à la fuite.

N'allez pas cependant vous imaginer que je vous impose ici une obligation de marcher sur les traces de saint Jérôme, de vous cacher comme lui dans la solitude; de quitter vos familles, vos affaires; de renoncer à la société; non. Vous connaissez les dangers du monde, il faut les éviter sans sortir du monde : vous le devez, et vous le pouvez. Vous le devez, parce que vous êtes faibles; vous le pouvez, parce qu'il ne s'agit ici que des dangers que vous recherchez, et non pas des dangers attachés à votre état.

Vous vous exposez à des lectures dangereuses. Vous lisez avec avidité ces ouvrages dans lesquels la beauté du style, la subtilité du raisonnement, la délicatesse des expressions, les tours ingénieux sont si propres à faire goûter l'erreur, ou à calmer les alarmes de l'innocence; vous vous exposez donc témérairement au combat. Mais vous qui ne lisez, comme vous dites, ces ouvrages que par curiosité, que pour décider du mérite de l'auteur, que pour relever les défauts de son ouvrage, que pour combattre ses sentiments s'ils sont contraires à la doctrine de l'Eglise ou à la pureté des mœurs : *Tu qui pugnas*; êtes-vous sûr de la victoire? est-il impossible que vous soyez séduit par la douceur du langage; par l'étalage pompeux d'une brillante érudition; par les récits tendres, touchants; par les peintures délicates des passions? Distinguerez-vous toujours l'ivraie du bon grain? Votre cœur sera-t-il toujours inaccessible aux traits du plaisir? Vous n'oseriez l'avancer, chrétiens, et quand vous seriez assez téméraires, l'expérience vous démentirait.

Augustin avait le cœur droit; quelles impressions ne faisait pas sur lui la lecture des ouvrages des païens et des hérétiques? Il

goûte le système d'Epicure. Il pleure les malheurs d'une Didon. Il n'est pénétré de l'amour de la sagesse qu'en lisant les livres des platoniciens et les Hortenses de Cicéron.

Sainte Thérèse avait une tendre piété; quelles impressions ne fit pas sur elle la lecture d'un roman? Quel déchet pendant quelque temps dans sa piété! Quel refroidissement dans sa ferveur! La lecture des Actes des martyrs avait enflammé son zèle, une lecture d'intrigue le ralentit.

Vous pouvez triompher des dangers d'une lecture séduisante; mais aussi elle peut triompher de votre foi ou de votre vertu : *Superari potes, et vincere* : or cela suffit pour y renoncer. La victoire est attachée à la fuite.

Vous ne redoutez pas ces conversations, ces liaisions qui ont été pour tant d'autres une occasion de chute. Vous croyez toujours être maître d'un cœur si facile à entamer. Vous ne voulez, dites-vous, que les agréments d'un commerce honnête et innocent; mais vous qui vous proposez de combattre contre toutes les amorces du crime : *Tu qui pugnas*, êtes-vous élevé au-dessus des sens? N'avez-vous point de penchant à réprimer? Est-ce devant l'objet qui les révolte que vous les soumettrez? Ah! cet attachement volontaire nous annonce plutôt une chasteté mourante qu'une victoire. Les forts d'Israël deviennent faibles auprès des Dalilas. Vous pouvez être victorieux pendant un temps, mais aussi vous pouvez être vaincu dans un moment : *Superari potes, et vincere.* Ce danger veut être redouté, et non pas bravé. La victoire est attachée à la fuite.

Vous allez aux spectacles, ces lieux destinés à représenter la gloire, les fêtes, l'empire, les succès du monde; ces théâtres où tout ce que l'Evangile condamne, proscrit, est enseigné, applaudi; où l'on chante la gloire des héros du paganisme; où on loue la constance d'une coupable passion, les fureurs de la jalousie, les éclats de la vengeance, les projets de l'ambition, l'art des intrigues criminelles; où toute la morale la plus pure se borne à tourner en ridicule les défauts des humains; où tout ne respire que le plaisir, la mollesse, les satisfactions des sens; où des acteurs mettent toute leur gloire à échauffer l'imagination, à saisir les sens, à amollir le cœur, à faire pleurer des maux imaginaires, et à faire braver des malheurs redoutables. Et vous n'y allez, dites-vous, que pour vous dissiper, que pour juger du goût et de la bonté d'une pièce; mais vous, qui vous proposez de combattre contre tous les attraits du théâtre : *Tu qui pugnas*, êtes-vous sûr d'en sortir innocent? Vous pouvez ne point faire d'autre mal que celui de vous exposer et de désobéir à l'Eglise, mais aussi vous pouvez y recevoir des plaies profondes. La vue d'une beauté a rendu coupable David vertueux. Toutes ces actrices qui étalent des grâces empruntées, et auxquelles les sons d'une voix mélodieuse, la légèreté des danses, la pompe du théâtre donnent de brillants agréments, ne vous séduiront-elles pas? En sortirez-vous toujours victorieux? Cela est incertain : *Superari potes, et vincere.* Fuyez donc; la victoire est attachée à la fuite dans ce danger.

Combien d'autres dangers, mes frères, que vous ne redoutez pas, que vous ne fuyez pas, auxquels vous vous exposez témérairement et sans nécessité!

Dangers des compagnies mondaines, d'où la piété, la charité, la candeur sont bannies; où on étale des doutes sur la religion, et quelquefois des erreurs; où ses ennemis sont loués, et ses défenseurs méprisés; et où la perte du temps, qui est irréparable, est regardée comme un amusement innocent.

Dangers d'un état où l'on entre sans avoir les lumières et les talents nécessaires pour en remplir les obligations; d'un état qu'on embrasse par ambition; où l'on est inutile à la société, où l'on fait des fautes irréparables, et où souvent on se damne.

Or vous pouvez éviter tous ces dangers; vous le devez. Si vous sentez votre faiblesse, si vous ne présumez pas de vous-même, vous ne vous y exposerez pas. La victoire est attachée à la fuite. Il n'en est pas de même des dangers auxquels vous vous exposez dans l'état où la Providence vous veut; la victoire alors est attachée à la prière.

Les apôtres sont à la suite de Jésus-Christ; ils sont avec lui dans la barque agitée par la tempête. Ce vent impétueux, qui mutinait les flots, et leur faisait craindre d'être ensevelis dans les abîmes des eaux, les saisit. La frayeur s'empara d'eux; ils regardèrent le lac en courroux comme leur tombeau. Or, si dans leurs alarmes leur foi chancela, leur confiance diminua; si le sommeil de Jésus leur fit douter un moment de sa tendresse, ils ne doutèrent point de sa puissance, quoiqu'ils ignorassent que c'était lui qui avait permis la tempête. Ils implorent son secours. Ils ont recours à la prière : Seigneur, disent-ils, sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus.*

Or, voilà, chrétiens, ce que vous devez faire dans les dangers que vous ne pouvez pas éviter, que vous n'avez pas recherchés, dans les dangers de votre état, dans les révoltes de vos sens, dans les tentations, et lorsque l'image du vice se présente à votre imagination pour la salir et faire couler dans votre âme le poison de la volupté. Comme alors le pas est glissant, le combat dangereux, ayez recours à la prière. Demandez le secours d'en haut dès que vous ne pouvez pas fuir; les humbles cris de votre cœur seront des armes victorieuses pour défendre votre innocence.

Engagés dans la société par état, vous êtes souvent obligés de vous trouver avec les méchants comme avec les bons; avec ceux qui combattent la vérité comme avec ceux qui la défendent; avec des hommes irréligieux comme avec des hommes vertueux. Vous êtes exposés dans notre siècle à entendre ces hommes d'indocilité, d'impiété, qui se trouvent dans tous les cercles, qui y sont malheureusement admis et écoutés. Ah!

alors craignez; ne comptez plus sur votre vertu, votre soumission, votre zèle; ne présumez pas de vos forces; implorez humblement le secours du ciel. Les victoires que votre innocence et votre foi doivent remporter dans ces dangers sont attachées à la prière. C'est à ces armes victorieuses qu'ont eu recours les saints.

Dieu, qui choisit les faibles pour confondre les forts, et qui rend habiles à manier l'épée celles qui ne savent que manier le fuseau, expose Judith sous la tente d'Holopherne. Ce prince voluptueux est ébloui de l'éclat de ses charmes, dont le Seigneur a rehaussé les grâces; il ignore les desseins du Tout-Puissant. Judith est divinement inspirée : déjà son bras est armé d'un glaive, est prêt à frapper le superbe Assyrien plongé dans l'ivresse; mais dans ce moment, où tout est décisif pour son innocence et le salut de Béthulie, elle ne compte pas sur ses forces, elle implore le secours du ciel : « Seigneur, s'écrie-t-elle, confirmez dans ce moment votre ouvrage; ce n'est pas celui de ma témérité, c'est celui de votre miséricorde sur un peuple affligé. Vous seul pouvez me faire remporter une victoire qui étonnera la postérité la plus reculée : *Confirma me, Deus, in hac hora.* (*Judith*, XIII.)

Pourquoi Esther se prosterne-t-elle devant le Seigneur, s'abîme-t-elle en sa présence? Pourquoi, couverte d'un cilice et baignée de ses pleurs, le conjure-t-elle de la soutenir? C'est qu'elle apercevait avec frayeur le danger auquel elle était nécessairement exposée pour le salut de sa nation : *Pavens periculum quod imminebat.* (*Esther*, XIV.) Il s'agissait de paraître devant Assuérus, et d'y paraître avec tout l'éclat de la pompe impériale. Elle dédaignait ces ornements de vanité. Son cœur était dans l'amertume sous ces brillants dehors. C'était par nécessité qu'elle prenait ces vaines parures. Elle est en état d'en assurer le Seigneur dans sa prière : *Tu qui scis necessitatem meam.* (*Ibid.*) Dieu exauce ses prières, ses larmes, sa pénitence. La scène change : le peuple juif est délivré; Aman périt honteusement; Esther sort victorieuse du danger qu'elle redoutait.

Le grand Paul sort victorieux de la tentation, pourquoi? Parce qu'il avait imploré le secours du ciel; qu'il avait eu recours aux armes victorieuses de la prière : Le démon, dit-il, a osé soulever mes sens, exciter de honteuses révoltes dans ma chair; à la vue du danger où était exposée mon innocence, j'ai prié avec ferveur, avec persévérance : *Ter rogavi* (II *Cor.*, XII), et la victoire a suivi de près ma prière.

C'est aussi ce que vous recommande Jésus-Christ, mes frères, dans son Evangile. Priez, si vous voulez sortir victorieux des dangers où se trouvent exposées votre foi et votre innocence; ne mettez point votre gloire dans vos propres forces; ne présumez pas de vous-mêmes; attendez-vous au naufrage si Dieu n'impose pas lui-même silence à la tempête; craignez d'être ensevelis dans les flots qui vous agitent, si la voix du Tout-Puissant ne les calme pas; demandez du secours à celui auquel la mer et les vents obéissent : la victoire dans les tentations et les combats que nous livre le démon est attachée à la prière aussi bien qu'à la fuite.

Mais il y a des dangers où il faut combattre. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Il veut des efforts dont nous sommes capables. Son royaume souffre violence; les lâches ne l'obtiendront jamais. La victoire est attachée au combat; dans l'indolence et le repos nous serons vaincus.

Dans les dangers qu'on ne saurait éviter, il faut prier et combattre. Il faut prier, parce que sans le secours du ciel, sans la grâce, notre défaite est assurée. Il faut combattre, parce que la victoire, ainsi que la couronne, n'est accordée qu'aux efforts dont l'homme est capable.

C'est la grâce qui rendait saint Paul victorieux de tous les dangers du monde, de la perfidie des faux frères, de la fureur des Juifs, des menaces des tyrans. C'était elle qui le rendait supérieur à tout ce qui s'opposait à son salut et aux succès de son apostolat; mais la grâce n'était pas inutile en lui. Il combattait avec la valeur et le courage d'un athlète dans la lice. Il châtiait son corps. Muni des armes victorieuses de la foi, les ennemis de son salut tombaient humiliés à sa droite et à sa gauche. Il travaillait avec la grâce. Ses victoires étaient les victoires de la grâce et les victoires de Paul : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* (I *Cor.*, XV.)

La terre n'est pas un lieu de repos, mais de combats. Environnés d'ennemis visibles et invisibles, nous serons aisément vaincus s'ils nous surprennent dans l'indolence. Que le démon, qui s'applique à faire des conquêtes par ses ruses, ne vous trouve pas oisifs. Que votre chair qui se révolte ne soit pas flattée. Combattez pour remporter la victoire sur tous les dangers où vous êtes exposés; elle est attachée à vos efforts.

Nous sommes tous les jours attaqués, et par conséquent obligés de combattre tous les jours, dit saint Grégoire (lib. II *Moral.*, cap. 18) : *Quotidie in acie stamus.* Remarquez, mes frères, cette expression : tous les jours, *Quotidie.* Pourquoi? C'est que tous les jours nous sommes tentés; tous les jours la chair se révolte contre l'esprit; tous les jours l'image du monde peut faire des impressions sur nous; tous les jours nous entendons son langage, il nous enseigne ses maximes, il débite sa morale; tous les jours il nous menace ou il nous caresse. Nous sommes tous les jours dans le monde; voilà pourquoi nous sommes tous les jours forcés de combattre : *Quotidie in acie stamus.*

Vivez dans les délices, la mollesse, l'oisiveté, conserverez-vous l'innocence exposée aux traits de l'ennemi de notre salut? Une chair flattée est-elle une chair soumise? Ah! c'est avec le glaive de la pénitence que les saints ont conservé, ont recouvré leur innocence; c'est dans une vie douce et oi-

sive que les pénitents l'avaient perdue : c'est dans les jeûnes, les veilles, les larmes qu'ils l'ont recouvrée.

Contre qui avez-vous à combattre pour conserver votre innocence et le don précieux de la foi? Ecoutez saint Paul, et tremblez. Que le nombre de vos ennemis, leur puissance, leurs ruses, leurs succès vous alarment saintement.

Nous sommes forcés de combattre pour être sauvés, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. 6), mais contre qui? contre les puissances de l'enfer si redoutables; contre le démon qui séduit presque toute la terre, et attache à son char le plus grand nombre des mortels : *Adversus principatus et potestates.... tenebrarum;* contre notre propre chair qui se soulève, se révolte. Combats intérieurs et extérieurs, où la défaite est si commune et la victoire si rare; où il est si agréable de céder et si difficile de résister; où le triomphe n'a pas tant d'attraits que la défaite, et où la foi seule fait appréhender d'être vaincu : *Adversus domesticum et intestinum bellum.*

Contre un monde de plaisirs, de faste, de cupidité, d'ambition, d'irréligion. Tous les jours il nous tente, il expose à nos yeux des scènes séduisantes; l'appât de ses fêtes de ses richesses, de ses honneurs, de ses erreurs, de ses systèmes. Exposés sur son théâtre, tous ces différents objets se présentent à nos yeux, nous en imposent, nous éblouissent, nous sollicitent. Jugeons de la difficulté de la victoire par le grand nombre des vaincus : *Adversus quotidianos earum quæ externa accidunt rerum impetus.*

Il s'agit donc, chrétiens, de combattre, de faire les efforts dont nous sommes capables; Dieu l'exige, il le veut, puisqu'il dit : Faites des efforts : *Contendite.* (*Luc.*, XIII.) Puisque le royaume des cieux, auquel le monde ne pense point et qu'il veut nous faire perdre, souffre violence : *Regnum cœlorum vim patitur.* (*Matth.*, XI.)

Or, ce que l'on emporte par violence suppose un combat; dans les combats les lâches sont vaincus, les braves sont victorieux, et ce qui n'arrive pas toujours dans les batailles qui se donnent pour les intérêts des souverains est assuré dans les combats que nous soutenons pour le royaume du ciel : les braves sont sûrs de l'obtenir : *Violenti rapiunt illud.* (*Ibid.*)

Dieu ne nous abandonne pas, mes frères, dans les dangers qui nous environnent sur la terre; du haut du ciel il nous contemple dans la lice; il nous regarde; dans le combat, il nous aide à remporter la victoire, dit saint Cyprien (epist. 36, *Exhortatio ad martyrium ad Thibaritanos*) : *Prœliantes nos expectat Deus.* Jésus-Christ nous contemple dans la route difficile du ciel. Ce divin chef nous voit combattre contre le monde, ses maximes, sa morale, son esprit, ses pompes, ses vanités : *Spectat et Christus.* Elevons les yeux de la foi du lieu de nos combats; voyons le lieu de notre repos; il est destiné à ceux qui auront triomphé du monde; ils en goûteront les ineffables douceurs pendant l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON VII.

Pour le cinquième dimanche d'après l'Epiphanie.

SUR LE MÉLANGE DES MÉCHANTS AVEC LES BONS.

Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? Unde ergo habes zizania? Ait illis : Inimicus homo hoc fecit. (*Matth.*, XIII.)

Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est un homme qui est mon ennemi qui l'y a semé.

Il n'est pas nécessaire, chrétiens, d'avoir recours aux interprètes pour connaître le vrai sens de cette parabole. Jésus-Christ a bien voulu l'expliquer à ses disciples. Quand Dieu parle, il faut que l'homme se taise. Qui peut mieux nous éclairer dans les saintes obscurités de l'Ecriture que celui qui éclaire tous les mortels qui naissent sur la terre? (*Joan.*, I.)

C'est Jésus-Christ, le Fils de l'homme, qui sème le bon grain; tout le bien qui est en nous vient de lui; il est le principe de toutes les vérités que nous croyons, de toutes les vertus que nous pratiquons : *Qui seminat bonum semen, est Filius hominis.* Le champ où il sème le bon grain est le monde. Sur toute la terre, dit saint Augustin (*De verbis Evang.*, serm. 88, cap. 18), la céleste doctrine du Sauveur a été prêchée. L'Eglise catholique, ce champ précieux, est répandue de l'orient à l'occident. Elle conserve toujours la vérité qu'elle a reçue. *Ager autem est mundus.* Le bon grain, le froment pur, ce sont les justes, les enfants du royaume de Dieu qui conservent leur innocence et le don de la foi : *Bonum semen sunt filii regni.* La zizanie mêlée avec le bon grain, ce sont les méchants, ceux qui préfèrent l'erreur à la vérité, le vice à la vertu; des hommes idolâtres de leur raison et esclaves de leurs passions : *Zizania filii sunt nequam.* L'ennemi qui a mêlé la zizanie avec le bon grain, c'est le démon, l'auteur des mensonges, des erreurs et de tous les crimes; c'est lui qui pervertit les hommes; c'est lui qui les séduit, qui les corrompt, qui les porte au mal; c'est lui qui leur enlève la foi, l'innocence qui les rendaient bons : *Inimicus qui seminavit ea, est diabolus.* La moisson, c'est la consommation des siècles; ce jour où les méchants seront séparés des bons, comme la paille du froment : *Messis consummatio sæculi est.* Les moissonneurs sont les anges que Dieu enverra pour ôter tous les scandales, et jeter dans les feux éternels tous les hommes d'iniquité : *Messores angeli sunt.*

Or, mes frères, dit saint Augustin, voilà un mystère développé; Dieu seul pouvait lever les voiles sacrés qui nous cachaient le vrai sens de cette parabole. Nous ne pouvons plus l'ignorer; nous le tenons de la vérité même.

Mais quel est ce mystère que Jésus-Christ nous développe dans notre évangile? Le voici, continue saint Augustin (*Ibid.*) : le mystère du mélange des méchants avec les bons sur la terre. Oui, par la simple lecture de cet évangile, nous savons que l'Église renferme les bons et les méchants : *Cognovimus esse in Ecclesia bonos et malos.* Jusqu'à la moisson, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles, la paille sera mêlée avec le bon grain.

Ne murmurez pas, justes, de ce mélange; adorez les desseins de Dieu : vous pourriez être du nombre de ces méchants qui vous révoltent, vous pouvez cesser d'être ce que vous êtes pour devenir ce qu'ils sont; jusqu'au temps de la séparation le froment peut se changer en paille, et la paille en froment.

Le mélange des méchants avec les bons ne soulève les justes que parce qu'ils ignorent les desseins de Dieu, qui peut seul rendre les méchants utiles aux bons. Ils ne font point attention que, dans le temps de grâce et de combat, ce mélange procure aux uns des exemples qui peuvent les toucher, aux autres des peines qui servent d'exercice à leur piété. Heureux si les méchants deviennent bons avant le jour de la séparation! heureux si les bons persévèrent jusqu'au jour de la séparation!

C'est, mes frères, pour vous instruire à fond sur cette importante matière, que je vais vous faire connaître les desseins de Dieu et vos devoirs.

Les desseins de Dieu dans le mélange des méchants avec les bons. Les devoirs des bons mêlés avec les méchants. En deux mots, et c'est tout le plan de cette importante instruction.

Pourquoi Dieu souffre-t-il les méchants avec les bons? Vous le verrez dans la première partie.

Comment les bons doivent-ils se conduire avec les méchants? Vous le verrez dans la seconde partie. Suivez-moi, je vous prie, attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est pour vous un mystère que ce mélange des méchants avec les bons; il vous révolte quelquefois; mais ce n'en est pas un pour un Dieu à qui rien n'est caché : tout est présent à ses yeux; il contemple les justes avec complaisance; il voit l'innocence de leur cœur.

N'a-t-il pas distingué le juste Abel du coupable Caïn; l'innocente famille de Noé de cette foule d'hommes charnels qui vivaient selon les désirs déréglés de leurs cœurs; le fidèle Loth de ces habitants voluptueux qui l'irritaient par de honteuses passions?

Du trône de sa gloire il porte ses regards sur tous les enfants des hommes, sur les méchants comme sur les bons : *De cœlo prospexit super filios hominum.* Il interroge le cœur du juste et du pécheur : *Interrogat justum et impium.* (*Psal.* X.)

Il voit donc les méchants mêlés avec les bons; mais pourquoi souffre-t-il ce mélange? Pourquoi laisse-t-il croître l'ivraie avec le bon grain? pourquoi ordonne-t-il qu'on attende patiemment le temps de la moisson? Le voici, mes frères : c'est pour faire éclater sa miséricorde, sa patience, sa puissance.

Sa miséricorde éclate dans les exemples et les grâces qu'il leur donne; sa patience, dans le temps qu'il leur accorde, pour faire pénitence; sa puissance, dans les châtiments destinés à leur résistance. Dieu ne veut qu'aucun périsse. La perte des méchants sera leur ouvrage. Il leur donne des grâces; il supporte leurs délais; il diffère de les punir, parce qu'il est un Dieu clément, un Dieu patient, un Dieu tout-puissant. Adorez, chrétiens, ces perfections de votre Dieu; ce sont elles qui souffrent le mélange des méchants avec les bons dont vous osez quelquefois vous plaindre; reprenons.

Oui, mes frères, c'est un Dieu clément qui souffre les méchants sur la terre. Sa miséricorde éclate dans ce mélange qui vous scandalise.

Quelle différence entre Dieu et les hommes! Dès que l'ivraie paraît, les hommes veulent l'arracher. Dieu veut qu'on attende, qu'on laisse croître l'ivraie et le froment : *Sinite utraque crescere.*

Les hommes ne supportent que le mal qu'ils ne peuvent pas empêcher. C'est le défaut d'autorité qui leur manque, quand ceux qui leur nuisent, leur déplaisent, ne sont pas punis avec éclat, ne sont pas écrasés sous le poids de leur colère. On prévient les arrêts de la justice; on se plaint de la douceur. Nos ennemis ne sont pas assez tôt humiliés; on les ménage trop; on entend de toutes parts des plaintes, des murmures; on s'offrirait volontiers, comme ces hommes de notre évangile animés d'un faux zèle, pour les exterminer : *Vis imus et colligimus ea.*

On ne se plaint pas précisément des méchants parce qu'ils offensent le Seigneur. On ne ressent pas, comme David, les outrages qu'ils font à la Divinité; ils ne nous déplaisent que lorsqu'ils nous sont opposés. Voilà ce qui condamne notre zèle et nos murmures.

En effet, chrétiens, les pécheurs nous déplaisent-ils quand ils nous sont utiles? quand ils pensent comme nous? quand ils nous procurent des plaisirs et des satisfactions? quand leur crédit peut nous faire annoncer et obtenir des grâces? Sommes-nous tristes de les voir prospérer, occuper des places éclatantes? Voilà ce qu'il faut examiner. Ah! vous le savez, on pleure leur disgrâce, on ne les voit déplacés qu'avec douleur; on blâme ceux qui ont arraché cette ivraie qui croissait parmi le bon grain. On est inconsolable de la chute de ces pécheurs qui nous étaient utiles, qui nous protégeaient, et à l'ombre desquels nous élevions l'édifice d'une brillante fortune.

Or, mes frères, pourquoi vous plaignez-vous du mélange des méchants avec les bons, puisqu'il y en a que vous estimez, que vous aimez, et qui vous sont utiles et précieux?

En voici la raison. C'est que vous n'avez en vue que vos intérêts, vos satisfactions. Vous êtes insensibles à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'est la miséricorde de Dieu qui souffre les méchants avec les bons ; je vais bientôt vous en développer les desseins. Et vous, c'est l'intérêt qui vous les fait supporter, ou c'est la haine qui demande leur perte.

Vous vous plaignez que les méchants prospèrent; vous êtes ébranlés de leurs succès, de leur opulence, de leur gloire, de leur santé ; mais n'est-ce pas parce que ces méchants, dans l'élévation, vous méprisent? n'est-ce pas parce qu'ils sont parvenus à des emplois, à des dignités, à des honneurs que vous avez brigués vous-mêmes? Est-ce parce qu'ils sont pécheurs qu'ils vous déplaisent? ou n'est-ce pas parce qu'ils sont vos rivaux? Seraient-ils aussi criminels à vos yeux s'ils n'avaient pas été plus heureux que vous? Et désireriez-vous avec tant d'ardeur de les voir abaissés, s'ils se prêtaient avec zèle à votre élévation? Ah! que les desseins de Dieu, dans le mélange des méchants avec les bons, sont différents des vôtres! C'est par miséricorde qu'il les souffre, et vous, c'est par intérêt que vous les supportez, ou c'est par haine que vous voulez qu'on les sépare. Dieu les laisse pour leur salut et pour le vôtre; et vous ne les voulez avec vous que pour de coupables satisfactions.

Avec quels traits odieux ne dépeint-on pas l'avarice? Quelles bouches ne s'ouvrent pas pour blâmer et condamner les avares? Le cri est public et général. Ce sont des hommes inutiles à la société, aux pauvres, durs à eux-mêmes; mais ceux qui doivent s'emparer de leurs dépouilles pensent-ils de même? Leur font-ils un crime de leurs épargnes? sont-ils sensibles à la damnation des parents qui les ont enrichis?

L'ivraie semée avec le bon grain nous représente, disent les Pères, l'erreur mêlée adroitement avec la vérité : les hérétiques cachés avec les catholiques. Mais est-ce un zèle prudent, évangélique, qui vous fait désirer avec tant d'ardeur la séparation de la paille du bon grain? Est-ce la charité qui vous fait crier : retranchez du corps ces membres infectés des nouveautés profanes. N'attendez pas; risquez plutôt d'arracher le froment avec l'ivraie? Non, dit saint Augustin (lib. III *Contra Epist. Parmen.*, cap. 2), la miséricorde de Dieu veut qu'on attende, qu'on souffre la paille avec le froment jusqu'au temps de la séparation : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* Ne pensez pas cependant, chrétiens, que ces paroles de Jésus-Christ autorisent le silence de ceux qui doivent parler; qu'elles justifient le sommeil des sentinelles qui doivent veiller, et dont l'ennemi profite pour semer l'ivraie avec le bon grain; c'est un crime de négliger la discipline de l'Eglise, et de souffrir l'erreur connue s'étendre et faire des progrès. L'erreur a toujours alarmé l'Eglise dès qu'elle s'est montrée. Elle a été attaquée, combattue et proscrite. Les saints docteurs assemblés dans les conciles ne l'ont point ménagée. Toute la charité de l'Eglise s'étend à gagner ceux qui l'avaient avancée. La sévérité ne doit pas s'affaiblir, dit saint Augustin, quand on peut sans danger séparer l'ivraie du froment.

Haïssez l'erreur; aimez encore ceux qui l'ont avancée. Empêchez l'erreur de faire des progrès; empêchez la perte de ceux qui l'enseignent. Que l'âme d'un héritique vous soit précieuse ; que sa doctrine vous inspire de l'horreur. C'est un devoir de détruire l'erreur quand on a l'autorité; mais c'est aussi un devoir de ménager des occasions de salut à ceux qui l'ont malheureusement embrassée.

Telles sont, mes frères, les leçons que donnait le grand Augustin (*De verbis Evang.*, serm. 8, cap. 18) aux fidèles de l'Afrique, où il y avait tant d'hérétiques mêlés avec les catholiques.

Dans ces jours malheureux, où tant d'hommes de doute, d'incertitude, d'incrédulité, sont mêlés avec nous, suivons-nous ces règles de la charité chrétienne? Nous gémissons de ce mélange, mais entrons-nous dans les desseins de Jésus-Christ? Il n'est pas étonnant que ceux qui méprisent l'unité de l'Eglise abandonnent la charité, dit saint Augustin : *Qui deserit unitatem violat charitatem;* qu'ils fassent éclater avec indécence leurs emportements contre les puissances qui veulent les réprimer; qu'ils aient recours aux mensonges, aux calomnies, pour répandre des ombres sur la beauté du sanctuaire et l'éclat du trône; qu'on n'ait plus de place dans leurs cœurs, plus de part à leurs aumônes, à leurs applaudissements; que tout éprouve leurs mépris, leur censure, leur fureur. La charité ne règne point hors l'Eglise; on la perd en rompant l'unité. A-t-elle jamais régné dans les discours, dans les écrits, dans la conduite des hérétiques? Non, dit saint Augustin : abandonner l'Eglise et perdre la charité, c'est une même chose : *Qui deserit unitatem, violat charitatem.*

Mais pour nous, mes frères, qui avons le bonheur d'être dans le sein de l'Eglise, la charité doit régner dans nos cœurs. Elle doit nous faire entrer dans les desseins de Jésus-Christ sur le mélange des méchants avec les bons. Il les souffre, parce qu'il est un Dieu clément. Sa miséricorde éclate dans les grâces qu'il leur donne et les exemples de vertu qu'il leur procure.

Tout le temps de cette vie est un temps de grâce. Le don céleste opère de merveilleux changements. Les pécheurs peuvent devenir justes, les loups se changer en agneaux. Les persécuteurs de l'Eglise peuvent devenir ses défenseurs. Les prédestinés sont cachés; Dieu seul les connaît. Nous sont-elles inconnues, mes frères, ces opérations puissantes de la grâce? Tant de conversions éclatantes consignées dans les fastes de l'Eglise, tant de personnes qui pleurent leurs égarements dans la retraite, ne nous apprennent-elles pas à adorer les desseins de Dieu dans le mélange des méchants avec les bons?

Vous vous plaignez de voir des méchants

avec les bons; mais ces méchants sont-ils arrivés au terme? Leur sort est-il fixe? La grâce n'a-t-elle pas d'empire sur leur cœur? La source en est-elle tarie pour eux? Etes-vous sûrs que la miséricorde a fait place à la vengeance? Ah! un Dieu clément se plaît-il dans la perte des âmes? Non, mes frères; or, il suffit que les méchants puissent se convertir. Il suffit que la bonté de Dieu leur offre encore des grâces de conversion, pour que vous soyez coupables de vous plaindre du mélange des méchants avec les bons.

Nous ne devons point, dit saint Augustin, désespérer du salut des plus grands pécheurs. Dieu ne nous a pas révélé ses secrets. Il ne nous a point ouvert le livre de vie où les noms des élus sont inscrits; au contraire, il est scellé pour nous. Il faut qu'il sorte de son secret; qu'il nous apprenne notre sort par une révélation spéciale, pour savoir si nous sommes du nombre des élus ou des réprouvés. Nous persuader l'un ou l'autre de nous-mêmes, c'est un crime; c'est encourir l'anathème prononcé par le saint concile de Trente; or, cette vérité suffit pour nous faire adorer les desseins de Dieu dans le mélange des méchants avec les bons. Pourquoi? Le voici.

Il y a dans cette foule d'hommes méchants, corrompus, scandaleux, ennemis de la religion, de la vérité, de l'Evangile; dans cette foule de mondains, dont les mœurs, la licence, les excès nous révoltent, des prédestinés, des élus cachés; nous les ignorons; ils ignorent eux-mêmes leur sort, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. 1, cap. 35) : *Apud apertissimos adversarios prædestinati amici latitant adhuc ignoti, etiam sibi.*

Or ces prédestinés, ces élus se convertiront-ils? Ils ne se convertiront pas sans la grâce. La miséricorde de Dieu leur prépare donc des grâces : or ce mystère de la miséricorde de Dieu sur certains pécheurs qui vous révoltent, doit réprimer vos plaintes, vos murmures, sur le mélange des méchants avec les bons.

Vous dirais-je encore, chrétiens, que Dieu laisse les méchants avec les bons pour leur procurer des exemples de vertu. Les justes mêlés avec eux sont des censeurs et des modèles. Ils voient dans la conduite de l'homme chrétien et religieux, la condamnation de leur vie criminelle, et la route de laquelle ils s'éloignent pour satisfaire leurs coupables passions.

Si la vue seule du juste est à charge au pécheur dans ses égarements, le pécheur dans un moment tranquille ne peut pas s'empêcher de louer le juste. L'exemple est un secours qui rend plus docile à la grâce. Un Dieu clément procure l'un et l'autre aux méchants. Un Dieu patient les attend à pénitence. Voilà ses desseins dans ce mélange dont nous nous plaignons.

On ne connaît pas le cœur de Jésus : on n'en conçoit pas une juste idée quand on veut la perte des méchants; quand on est étonné, qu'on se plaint qu'il les laisse avec les bons. Un Dieu patient désapprouve la vivacité de ceux qui veulent arracher l'ivraie dès qu'elle paraît. Il condamne l'impétuosité de leur zèle; il leur commande d'attendre patiemment le temps de la moisson; pourquoi? De crainte de perdre les bons, en ne voulant pas supporter les méchants, dit saint Augustin (*Contra Faustum Manichæum*, lib. XIII, cap. 16) : *Ne impatientia tolerandi malos relinquantur boni.*

Cessez donc de vous étonner, chrétiens, à la vue du mélange des méchants avec les bons. Vos plaintes, vos murmures outragent votre Dieu. Ne demandez plus pourquoi il laisse vivre ces hommes qui l'offensent, ces hommes de scandale qui perdent tant d'âmes par la licence de leurs discours, la liberté de leurs écrits, la corruption de leurs exemples; ces hommes si dangereux dans la société, qui l'alarment, la font gémir, y répandent le trouble et l'opprobre. Votre Dieu est un Dieu patient; un Dieu qui ne veut point la perte du pécheur; qui l'attend à pénitence, qui supporte ses délais; voilà pourquoi il souffre ces méchants dont vous vous plaignez.

Qui êtes-vous pour blâmer la patience d'un Dieu, pour vous scandaliser de ses adorables lenteurs à punir les méchants? Ce mélange vous révolte. Mais Dieu qui le souffre n'a-t-il pas ses desseins? Etes-vous plus sages que lui? Haïssez-vous plus le péché que lui? Et si sa patience se lassait présentement : s'il séparait aujourd'hui les pécheurs des justes : s'il ne voulait plus supporter ceux qui l'offensent, n'auriez-vous rien à craindre de sa justice?

Tous ces fameux pécheurs qui se sont convertis, qui ont édifié l'Eglise par leur pénitence, ont été pendant un temps ces méchants mêlés avec les bons dont vous vous plaignez. Fallait-il les séparer, les perdre? Ah! que votre sort serait triste si Dieu n'était pas patient! Il vous souffre, il vous attend à pénitence; et vous vous plaignez du mélange des méchants avec les bons. Est-ce parce que vous n'êtes pas de ces méchants redoutables à la société? Mais n'êtes-vous pas de ces pécheurs qui ont mérité l'enfer? C'est pour l'éviter que vous vivez encore.

D'ailleurs, mes frères, quels sont les méchants dont vous vous plaignez, qu'on ne saurait trop tôt séparer à votre gré? Sont-ce les infracteurs de la loi de Dieu : ces hommes à qui Dieu commande inutilement; qui se soumettent au joug du monde, et rejettent celui du Tout-Puissant?

Sont-ce ces mondains qui coulent leurs jours dans le luxe, l'oisiveté, la mollesse, les plaisirs : ces hommes qui forment ces cercles si riants, si amusants, où vous aimez à paraître, et qui ont pour vous tant d'appas? Vous y volez avec ardeur.

Sont-ce ces auteurs et ces acteurs qui accréditent les spectacles; qui les rendent brillants, séduisants par les agréables peintures du vice, les mystérieuses intrigues de la passion, l'éloge d'une coupable constance, d'une vengeance éclatante, la tendresse des récits, la mollesse du chant? Vous les écou-

tez, vous les louez, vous les admirez, vous en êtes les apologistes.

Sont-ce les riches voluptueux, idolâtres de leur opulence, qui ne refusent rien à leurs passions; qui refusent tout aux pauvres; qui ne trouvent point de superflu dans leurs revenus immenses, parce qu'ils ne mettent point de bornes à leurs dépenses? Vous les honorez, vous les cultivez.

Sont-ce ces auteurs libres, dangereux, qui fourmillent dans notre siècle, dont les coupables productions accréditent de plus en plus le libertinage du cœur et de l'esprit? ces téméraires qui ôsent entreprendre de renverser les fondements de la foi? ces corrupteurs qui tournent en ridicule les alarmes de l'innocence; qui font des efforts d'imagination pour vous rendre incrédules et voluptueux? Vous avez leurs ouvrages dans les mains; vous les lisez; ils vous plaisent, ils vous enchantent. Vous en retenez des lambeaux; vous les opposez pour autoriser votre désobéissance à l'Eglise, et la vie licencieuse qui vous damne.

Sont-ce ces hommes fins, adroits, dissimulés; qui savent former une puissante cabale; en faire jouer secrètement les ressorts pour humilier un corps, changer la face des affaires, éloigner le mérite, supplanter des concurrents, et s'élever sur les ruines des sages malheureux? Mais vous les louez comme des politiques qui s'immortalisent, comme des hommes nécessaires dans des siècles délicats et orageux.

Quels sont donc, mes frères, ces méchants dont vous vous plaignez, et que vous voudriez que Dieu séparât dès à présent d'avec les bons? Il est aisé de le concevoir. Ce sont ceux que vous n'aimez pas; qui vous sont opposés; qui ne pensent pas comme vous. Voilà les seuls méchants que vous ne sauriez souffrir.

Ah! les desseins de Dieu dans le mélange des méchants avec les bons sont bien contraires aux vôtres. Tous les méchants lui déplaisent. Tous seraient à présent arrachés du champ du Père de famille, s'il n'écoutait que la voix de sa justice. Mais il est patient, parce qu'il est bon. Il les attend à la pénitence, parce qu'il ne veut la perte d'aucune de ses créatures.

C'est l'intérêt, la passion, le goût du plaisir qui vous font cultiver certains pécheurs. C'est la patience, la bonté de Jésus-Christ qui les supporte et les attend. C'est parce que certains méchants vous sont utiles, que vous les voyez; c'est parce qu'ils peuvent devenir bons qu'il les souffre.

C'est pour vous, chrétiens, aussi bien que pour les méchants dont vous vous plaignez, que Jésus-Christ agit avec ces adorables lenteurs qui vous étonnent : *Patienter agit propter vos.* Vous l'avez offensé; vous êtes du nombre de ces coupables. Vous avez irrité sa justice, il faut l'apaiser par la pénitence; c'est pour cela qu'il vous laisse vivre, que vous êtes encore mêlés avec les justes et les saints : *Volens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II *Petr.*, III.)

Dieu a ses desseins, mes frères, dans le mélange des méchants avec les bons; des desseins de salut sur les uns et sur les autres. Adorons-les : n'ayons pas l'impiété de les censurer.

Ne pensez pas, dit saint Augustin (*in psal.* LIV), que ce mélange des méchants avec les bons sur la terre soit une suite de l'indifférence ou de l'impuissance de notre Dieu. Il sait tirer du mal même le bien qu'il veut faire. Les méchants servent à sa gloire aussi bien que les bons : *Ne putetis gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum.* Ce méchant qui scandalise la société par ses désordres, qui en est le fléau, coule des jours longs. Pourquoi? Parce que Dieu ne veut point sa perte, parce qu'il l'attend à pénitence. C'est pour lui donner le temps de se corriger, qu'il ne le cite pas à ce moment à son tribunal : *Omnis malus vivit ut corrigatur.* Mais ce méchant afflige les justes, il les persécute, il ravit leurs biens, il censure leur piété, il leur suscite des peines, des chagrins. Il les plonge dans l'amertume; il alarme leur innocence; il ébranle leur foi; pourquoi Dieu permet-il cela? Pour exercer la vertu du juste, lui faire mériter la gloire dans le combat : *Ideo vivit ut per illum bonus exerceatur.*

Oui, les méchants sont utiles aux bons, dit saint Augustin, non pas en les respectant, en les imitant, mais en les persécutant : *Mali serviunt bonis, non obsequendo, sed persequendo.*

Les mépris, les censures, les railleries, les injustices, les fureurs des méchants augmentent les mérites des justes, ajoutent un nouvel éclat à leur vertu. C'est ainsi que les tyrans ont contribué à la gloire des martyrs. Ils voulaient leur ravir la foi, et ils leur procuraient une couronne immortelle.

Qui jamais fut plus méchant que le cruel Néron? Cependant c'est par l'ordre de Néron que Pierre et Paul répandent leur sang pour la doctrine de Jésus-Christ. En ordonnant de les immoler, il termine glorieusement leur apostolat. Il ne les enlève à la terre que pour les faire entrer dans le ciel.

C'est ainsi, chrétiens, que les méchants qui vivent parmi nous, en exerçant notre piété, nous procurent l'avantage de participer aux souffrances des martyrs. Ils font pour nous faire abandonner la vertu ce que les tyrans faisaient pour faire apostasier les chrétiens. Ils nous seront aussi utiles si nous sommes aussi fidèles : *Quomodo persecutores martyribus.* (S. Aug., *De tempore*, serm. 78, feria 4 post secundam Dominicam in Quadragesima, serm. 1.)

Prenez bien garde, mes frères, que j'entends par les méchants mêlés avec les bons, non-seulement ces hommes d'injustice, de meurtres, d'intempérances grossières, de voluptés scandaleuses, mais encore tous les mondains, tous les pécheurs d'habitude, tous les infracteurs de la loi de Dieu. Tel est le sens de l'Evangile.

De même je n'entends pas par les bons mêlés avec eux, seulement ces hommes doux

et paisibles, ces citoyens laborieux, utiles; ces personnes qui se font gloire d'une conduite sage, d'une probité exacte; ces amis sincères et officieux; mais j'entends encore ces chrétiens vertueux, humbles, détachés, modestes, qui craignent le Seigneur, observent sa loi sainte, obéissent à son Eglise; que l'on voit, recueillis dans nos temples, écouter la parole évangélique, se nourrir fréquemment du pain des anges; ces cœurs tendres et charitables qui s'ouvrent aux besoins du pauvre. Voilà les bons selon l'Evangile. Dieu connaît les uns et les autres; nous ne les connaissons pas tous; pourquoi? Le voici, dit saint Augustin : C'est que présentement il n'y a qu'une séparation spirituelle, la séparation corporelle ne se fera qu'au dernier jour du monde. C'est que les méchants sont dans l'Eglise avec les bons. C'est que les pécheurs sont confondus avec les justes.

Dans un temps, les mondains vont remplir les théâtres; ils se séparent des justes pour aller aux fêtes du démon; ils vont écouter ses leçons, voir sa pompe, applaudir à sa gloire, à ses succès. Dans un autre, ils pensent qu'ils sont chrétiens; ils se rendent aux solennités saintes; ils se mêlent avec les justes; ils remplissent nos temples : *Modo cum illis theatra, modo ecclesias nobiscum replentes.* (S. Aug., *De civ. Dei*, lib. I, cap. 35.)

Or ces mondains mêlés avec nous dans certains exercices publics de religion, sont des pécheurs qui peuvent être touchés, qui peuvent se convertir; c'est pour cela que Dieu les attend avec patience; qu'il souffre ce mélange dont vous vous plaignez. Adorez les desseins d'un Dieu patient. Sans ses adorables lenteurs à punir, que seriez-vous devenus quand vous l'avez eu offensé? Seriez-vous du nombre des justes s'il séparait aujourd'hui tous ceux qui sont coupables à ses yeux?

Pourquoi, prophète couché tristement, vous plaignez-vous de ce que Dieu change un arrêt de sévérité en un arrêt de clémence? de ce que le bras de sa miséricorde arrête celui de sa justice? de ce que les Ninivites qui l'ont irrité ne sont pas péris sous les coups de sa colère? Pourquoi les supportez-vous impatiemment, et vous répandez-vous en plaintes contre le ciel? Croyez-vous que votre émotion est juste? que votre vivacité est innocente? et que vous ne péchez pas dans cet abattement qui vous fait désirer la mort? *Putasne bene irasceris?*

Vous confessez hautement que Dieu est bon. Vous chantez ses miséricordes, et vous vous plaignez du temps qu'il a accordé à ces fameux pécheurs pour faire pénitence. Parce que les murailles de la célèbre Ninive ne sont pas détruites, parce que tous ses édifices subsistent encore, vous pensez que les oracles du Seigneur sont faux. Ah! vos craintes sont injurieuses à sa clémence. Dans les quarante jours que Dieu a accordés à Ninive, Ninive a été détruite, non dans ses murailles, mais dans ses mœurs. C'est une nouvelle Ninive. Je n'y vois plus de pécheurs; je n'y vois que des pénitents. Des larmes amères arrosent le trône du monarque comme la cabane du pauvre. Connaissez-vous mon cœur quand vous demandez la perte des âmes, et êtes-vous innocent quand vous vous plaignez de mes adorables lenteurs? *Putasne bene irasceris?*

Or, chrétiens, qui vous plaignez de ce que Dieu laisse vivre les méchants, de ce que sa colère n'éclate pas sur tant de coupables qui vous font gémir; qui dans vos plaintes semblez accuser Dieu d'une lenteur injuste, préjudiciable à la vérité, à la vertu et au repos des justes, je vous adresse ces paroles : croyez-vous que les vivacités de votre zèle, vos plaintes, vos murmures sont justes? *Putasne bene irasceris?*

Ah! votre Dieu n'est pas comme ces divinités oisives, indolentes du paganisme: tout est présent à ses yeux; tout est conduit par sa suprême sagesse; rien n'arrive sans qu'il l'ordonne ou qu'il le permette. Il commande le bien, il permet le mal. Il soutient les justes, il supporte les pécheurs. C'est par sa grâce que les uns persévèrent dans la vertu, c'est par sa clémence que les autres ne sont pas encore punis. Il est un Dieu clément, un Dieu patient; or vos plaintes sur le mélange des méchants avec les bons, vos murmures offensent ces perfections adorables de votre Dieu. Vous n'êtes pas innocent : *Putasne bene irasceris?*

Ne dites pas : les crimes, les désordres de notre siècle ne méritent-ils pas d'être punis? Oui, mais attendez le jour du Seigneur. Il laisse les méchants avec les bons, parce qu'il est tout-puissant et qu'il punira quand il voudra l'abus de sa miséricorde et de sa patience.

Voulez-vous savoir, chrétiens, pourquoi Dieu est si patient, dit saint Augustin? C'est qu'il est tout-puissant. Oui, ces adorables lenteurs qui vous étonnent, dont les pécheurs se prévalent, dont ils abusent pour perpétuer leur crime; ce temps qu'il accorde aux méchants dont la carrière est souvent plus longue que celle des bons; cette paix dont les pécheurs semblent jouir dans l'opulence, la prospérité; ce silence qu'il semble garder lorsque l'iniquité prévaut, l'impiété fait des progrès, l'erreur triomphe; toute cette conduite annonce, prouve la toute-puissance de notre Dieu. Pourquoi? Le voici.

Celui qui est le maître du temps, qui en dispose à son gré; celui auquel nul mortel ne peut se dérober. Celui qui a marqué un jour pour juger tous les hommes et rendre à chacun selon ses œuvres, est tout-puissant; or tel est notre Dieu. Il n'est patient que parce qu'il est tout-puissant. Il ne supporte les méchants que parce qu'ils ne peuvent point lui échapper. Le temps de la miséricorde précède celui de la justice; le temps de la justice succédera à celui de la miséricorde. Le pécheur, qui aura abusé volontairement de sa clémence, éprouvera infailliblement sa puissance.

Le méchant ne perpétue pas les crimes,

parce que Dieu ne peut pas les punir, mais parce qu'il diffère de les punir. Il est réservé pour le jour des vengeances s'il ne profite pas des jours de miséricorde. Il paraîtra au jour de la fureur, au jour marqué pour punir les impénitents : *In diem perditionis servatur malus, et ad diem furoris ducetur.* (*Job*, XXI.)

Ce jour est le temps que l'Eternel a pris pour séparer les méchants d'avec les bons. C'est dans ce jour que les bons lèveront la tête avec confiance et que les méchants sècheront de frayeur. Que le juste juge confirmera solennellement l'arrêt prononcé à la mort des uns et des autres : *Justum et impium judicabit Deus.* (*Eccle.*, III.)

C'est dans ce jour que la puissance d'un Dieu méprisé éclatera, et que le mystère du silence du Très-Haut sur le mélange des méchants avec les bons sera dévoilé : *Tempus omnis rei tunc erit.* (*Ibid.*) Il n'est patient que parce qu'il est tout-puissant. Les méchants ne sauraient lui échapper. Le mépris de ses adorables lenteurs leur prépare des trésors de colère pour le jour des justices.

Il n'en est pas ainsi, mes frères, du prince qui ne porte pas en vain le glaive; de ceux qui sont établis pour rendre la justice et contenir les peuples dans le devoir. Comme les coupables peuvent leur échapper, ils sont obligés de les séparer de la société dont ils sont les fléaux. Ils sont forcés d'avoir recours aux prisons, aux fers, de crainte qu'ils n'évitent par la suite le supplice qu'ils méritent.

Combien qui sont tranquilles dans un royaume étranger, le jour qu'un juste arrêt les condamne à une mort ignominieuse, et qui sont insensibles à la honte qui désole leur famille ?

Or il n'en est pas de même des méchants que Dieu souffre avec les bons. Ils ne peuvent point lui échapper. Il faut nécessairement qu'ils passent du domaine de sa miséricorde sous celui de sa justice; qu'ils paraissent quand il les citera à son tribunal. Ils sortiront du creux des tombeaux à sa voix toute-puissante.

Ne murmurez donc plus, mes frères, du mélange des méchants avec les bons; puisque Dieu a marqué un jour pour faire solennellement la séparation des uns et des autres, et qu'il n'est patient, que parce qu'il est tout-puissant. Ecoutez Jésus-Christ dans l'Evangile; il vous développe lui-même ce mystère de sa patience et de sa puissance. Pesez toutes ses paroles, elles vous apprendront qu'il n'est patient que parce qu'il est tout-puissant; et qu'il ne laisse les méchants mêlés avec les bons, que parce qu'il sera un juge sévère et inexorable après avoir été un Dieu de clémence et patient.

Laissez croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'à la moisson : *Sinite utraque crescere.* Voilà le temps de la miséricorde, de la patience. Voilà le mélange des méchants et des bons clairement marqué.

Séparez l'ivraie du bon grain, et jetez-la dans le feu : *Colligite zizania ad comburendum.* Voilà le temps de la justice, de la sévérité. Voilà les méchants séparés d'avec les bons. Voilà le jour où Dieu fait éclater sa puissance, cette puissance dont vous êtes tentés de douter, parce qu'il laisse les méchants, qu'ils prospèrent, coulent quelquefois de longs jours et censurent la piété des justes. Si notre Dieu n'était pas tout-puissant, il ne serait pas si patient. Si les méchants pouvaient lui échapper, il ne marquerait pas clairement le jour de la séparation, jour de sévérité pour eux.

Les méchants méprisent un Dieu clément et patient, parce que sa miséricorde arrête le bras de sa justice; que sa colère n'éclate pas sur leurs têtes criminelles, parce qu'on ne voit pas les Nabuchodonosor mêlés avec les bêtes dans les forêts, les Manassès dans les fers, les Jonas désobéissants dans les abîmes de la mer; parce qu'une main invisible ne trace pas la condamnation des Balthazar sacriléges. Parce que le glaive, la famine, les ombres de la mort épargnent encore un monde d'iniquité, d'erreur, d'incrédulité, d'irréligion, on ose douter de la puissance de Dieu. Ce mélange des méchants avec les bons ébranle, alarme quelquefois le juste même. Il s'en plaint comme David. Mais écoutez Jésus-Christ : Il n'est patient que parce qu'il est tout-puissant. Il n'attend les pécheurs que parce qu'ils ne peuvent point lui échapper. Imitez sa patience. Laissez croître la zizanie avec le bon grain. Attendez le temps de la séparation; vous verrez un Dieu tout-puissant; vous verrez l'univers soumis trembler devant son trône. Il enverra ses anges, alors les ministres de ses vengeances : *Mittet angelos suos.* Ils feront cette séparation que vous désirez avant le temps, parce que vous ne connaissez pas le cœur de Jésus. Ils rassembleront tous les pécheurs, tous les impénitents, tous ceux qui ont bravé sa justice, abusé de sa miséricorde, et tous ces malheureux figurés par la zizanie mêlée avec le bon grain, seront jetés dans les feux éternels de l'enfer : *Colligent eos qui faciunt iniquitatem et mittent eos in caminum ignis.*

Alors, dit saint Augustin (Serm. 39, *De sanctis.*), se fera la séparation des méchants d'avec les bons. Alors il n'y aura plus ce mélange qui nous étonne. Les méchants feront un corps séparé des bons. Alors les orgueilleux seront avec les orgueilleux, les voluptueux avec les voluptueux, les hérétiques avec les hérétiques, les idolâtres avec les idolâtres, les intempérants avec les intempérants : *Similes cum similibus.* Alors les hommes d'injustice avec les hommes d'injustice. Tous ceux qui se sont enrichis par la fraude, l'usure, les rapines; tous ceux qui ont ravi la vigne de l'innocent Naboth, qui ont opprimé la veuve et l'orphelin, seront réunis pour subir le même sort : *Fures cum furibus.*

Alors paraîtront séparément les hommes cruels, les homicides qui ont trempé leurs mains dans le sang de leurs frères : *Homicidus cum homicidis.* Il n'y aura plus de mé-

lange : un Dieu tout-puissant a marqué le temps de la séparation.

Mais après avoir vu, mes frères, pourquoi Dieu souffre les méchants avec les bons, voyons comment les bons doivent se conduire avec les méchants. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique Dieu, dont les desseins sont adorables, rende les méchants utiles aux bons, et les bons utiles aux méchants, ce mélange que sa sagesse souffre pendant le temps de cette vie, exige de ceux qui le craignent toutes les précautions que la prudence, le zèle, et le sentiment de notre misère peuvent inspirer.

Dieu souffre les méchants, et cependant il nous ordonne de les éviter, de les reprendre, de trembler pour nous-mêmes : comment cela peut-il s'accorder? Le voici, chrétiens.

Il faut souffrir les méchants comme Jésus-Christ les souffre, pour leur salut et pour le nôtre : or, pour que le mélange des méchants nous soit utile, il faut trois choses : la prudence, le zèle, l'humilité. Il faut éviter le danger de leurs exemples, parce qu'ils peuvent nous pervertir. Première obligation. Il faut contribuer à leur retour à Dieu, parce qu'ils peuvent se convertir. Seconde obligation. Il faut nous humilier dans les vertus que nous pratiquons, parce que nous pouvons devenir aussi coupables qu'eux. Troisième obligation. Voilà, mes frères, une conduite sûre pour profiter, selon les desseins de Dieu, du mélange des méchants avec les bons. Renouvelez votre attention, ce détail de pratiques est important.

Je ne viens pas ici, mes frères, rompre les liens de la société : vous prêcher une séparation de corps ; vous porter à quitter vos familles, vos affaires, pour aller vous cacher dans la solitude. Cette séparation préviendrait celle que Jésus-Christ doit faire à la fin des siècles. Ce ne serait plus supporter le mélange des méchants avec les bons, comme nous y sommes obligés ; vous seriez coupables.

Retenez, je vous prie, ce grand principe de saint Augustin ; il n'est point opposé aux desseins de Dieu dans le mélange des méchants avec les bons. Séparez-vous toujours de cœur des méchants, dit ce Père (*De verbis Evang.*, serm. 38, cap. 18) : *A malis corde disjungimini.* Liez-vous avec eux prudemment pour les besoins de la société. Que la nécessité seule vous fasse entretenir un commerce d'affaires : *Ad tempus caute corpore copulamini.*

Or voilà une règle de conduite sûre. Il ne s'agit pas ici d'une séparation corporelle, mais d'une séparation spirituelle. On ne vous dit pas de ne point supporter les méchants, mais de redouter leurs exemples ; de n'en point faire vos amis, vos confidents. Pour qu'ils vous soient utiles, il faut qu'ils vous fassent gémir : ils vous pervertiront s'ils vous plaisent. Faites donc attention à ces deux choses : il faut supporter les méchants, parce que Dieu les souffre. Il faut éviter la société des méchants, parce qu'ils peuvent nous corrompre.

Prenez bien garde que ce n'est pas ici une contradiction, supporter les méchants et les aimer, en faire ses amis, ses confidents, les associer à ses plaisirs, à ses récréations, n'est pas une même chose. Les supporter, c'est faire ce que Dieu fait. Les aimer, les estimer, les écouter, les fréquenter, c'est s'exposer à leur devenir semblable. Ces principes posés, si je vous dis d'éviter la société des méchants de crainte qu'ils ne vous corrompent, je vous dis de les supporter pour ne pas vous opposer aux desseins de Dieu.

Du temps de saint Augustin, il y avait des chrétiens peu éclairés, que les méchants mêlés avec les bons révoltaient. Ils voulaient s'en séparer corporellement. Voici leur langage que le saint docteur désapprouve et condamne.

Il y en a qui disent : Il faut se retirer à l'écart, n'entretenir aucun commerce de société avec ceux qui vivent mal ; cette séparation corporelle est nécessaire au salut. Erreur, répond saint Augustin.

Vous dites, mon frère, je me séparerai de la société, elle renferme trop de méchants dans son sein. Je me retirerai à l'écart avec quelques justes ; là, tous unis de sentiments, animés par la même ferveur, j'assurerai mon salut : *Separabo me cum paucis bonis, cum illis mihi bene erit.*

Mais prenez garde : répondez-vous aux desseins de Dieu qui supporte les méchants, qui les mêle avec les bons pour les toucher et les instruire? A qui serez-vous utile dans cette retraite où vous voulez vous envelopper? *Cui proderis?* Vous-même seriez-vous ce que vous êtes? Auriez-vous fait les progrès que vous avez faits dans la vertu, si vous n'eussiez eu aucun guide pour vous conduire dans les voies du salut, si personne ne vous eût été utile pour votre avancement? *Tu ad hoc pervenisses, si nullus tibi profecisset.*

Ah ! il est nécessaire que nous gémissions tant que nous serons mêlés avec les méchants. Il faut adorer les desseins du Seigneur dans ce mélange ; il faut que notre vertu soit exercée par les persécutions qu'ils nous suscitent. Ils nous sont utiles, lors même qu'ils nous font répandre des larmes : *Inter illis necesse est ut gemamus.*

Mais quand un chrétien se séparerait de la société, ou ira-t-il? S'enfermera-t-il seul dans une grotte? S'il s'associe des compagnons de sa retraite, n'aura-t-il pas encore lieu de gémir? La paix règne-t-elle toujours parmi les frères? Ne se trouve-t-il pas dans les plus saints asiles, des caractères fâcheux, des génies difficiles? Dans les portions les plus sacrées du champ de l'Eglise, l'ennemi ne sème-t-il pas l'ivraie avec le bon grain? Satan ne se trouve-t-il pas, comme autrefois avec les enfants de Job, dans le lieu où l'on chante les louanges du Seigneur, et où on lui offre des sacrifices? Parmi les apôtres, il

y en avait un perfide. Dans le sanctuaire il y a des Ophnis et des Phinées; dans les cloîtres des ennemis de la règle; dans les familles les plus religieuses des Ismaels comme des Isaacs. Ce mélange se trouve partout; par conséquent le chrétien a beau se séparer du monde, il a toujours sujet de gémir, parce que partout il est mêlé avec les méchants: *Quo se separaturus est Christianus, ut non gemat inter falsos fratres?* Où ira-t-il donc? Que fera-t-il? *Quo iturus est? Quid facturus?* Prendra-t-il la route du désert, se cachera-t-il dans l'épaisseur d'une forêt? *Solitudinem petat*. Mais c'est scandaliser ses frères, c'est donner au public une scène trop singulière pour être approuvé; c'est faire naître des soupçons sur sa conduite, et donner lieu à une histoire trop susceptible des traits de la malignité pour être édifiante: *Sequuntur scandala.* (S. Aug. *in psal.* XCIX.)

C'est donc une obligation, conclut saint Augustin, pour le chrétien, de supporter les méchants, d'adorer les desseins de Dieu dans ce mélange qui le révolte. Saint Paul l'imposait aux fidèles de son temps, lorsqu'il leur disait: Supportez-vous les uns les autres: *Sustinentes invicem.* (*Ephes.*, IV.)

En effet, chrétiens, vous qui vous plaignez du mélange des méchants avec les bons, qui ne voulez pas les supporter, n'y a-t-il rien en vous qui demande aussi de l'indulgence de la part de vos frères: *Non habes quod in te alius sustineat?* Vous êtes des hommes privilégiés: on doit vous regarder avec étonnement, avec admiration, si vous êtes sans défauts, sans imperfections: *Miror si non est.* (S. Aug. *in psal.* XCIX.) Ah! supportez les méchants comme Jésus-Christ les supporte; mais redoutez la contagion de leurs exemples.

Il y a, chrétiens, une grande différence entre supporter les méchants comme Jésus-Christ les supporte, et les fréquenter, en faire ses amis, se les associer dans toutes les parties, les écouter. Si vous ne les évitez pas, vous leur deviendrez semblables. Si vous ne redoutez pas leurs exemples, ils vous pervertiront.

Ne soyons pas étonnés des progrès du vice et de l'erreur: de ce torrent d'iniquité qui inonde la terre, et entraîne jusqu'aux cèdres du Liban; de ce triomphe de l'impiété dans le sein même du christianisme; de cette voix de blasphème qui se fait entendre partout. Ne soyons pas surpris de voir des chrétiens insensibles à tous ces maux, garder le silence, ou ne le rompre que pour applaudir aux sacriléges railleries des méchants, et aux coupables efforts qu'ils font pour anéantir, s'ils pouvaient, la religion et la piété.

L'exemple est bien puissant; depuis longtemps celui des méchants a des succès étonnants. On ne les a pas évités, on les a fréquentés. Ils ont été admis dans tous les cercles; ils ont brillé dans les sociétés: on les a écoutés, applaudis. Les productions de leur esprit ont été vantées, lues avec avidité. Faut-il s'étonner du déchet de la foi et de la piété parmi nous?

Or ce sont, mes frères, ces hommes d'irréligion, d'incrédulité, d'impiété, mêlés avec les catholiques, que vous devez éviter. Supportez-les comme Jésus-Christ les supporte; mais ne les fréquentez pas; ne les écoutez pas: craignez qu'ils ne vous séduisent.

Des chrétiens religieux, délicats, jaloux de se conserver purs aux yeux du Seigneur, doivent-ils avoir pour amis de table, de jeu, de récréation, des hommes libres et voluptueux, des hommes d'intempérance et de médisance, des hommes ennemis de la piété, de la candeur, de la régularité? Ah! si ceux que vous avez choisis, mes frères, sont tout cela, rompez avec eux: ne les voyez plus; sans cela vous leur deviendrez semblables. Vous ne serez pas longtemps liés avec les méchants sans le devenir aussi. Notre cœur s'ouvre plus aisément aux impressions du vice qu'à celles de la vertu: *Cum perverso perverteris.* (*Psal.* XVII.)

L'homme a besoin de dissipation, il est triste, et quelquefois dangereux d'être livré à soi-même. Un ami fidèle est un trésor: cherchez-le, conservez-le quand vous l'aurez trouvé, mais que cet ami auquel vous devez ouvrir votre cœur tous les jours, pour lequel vous n'aurez point de secrets, avec lequel vous ne vous gênerez pas, soit un homme religieux, sage, prudent, occupé de son salut: *Cum viro sancto assiduus esto.* (*Eccli.*, XXXVII.) Ne vous liez qu'avec celui qui craint le Seigneur, qui observe sa loi, qui marche en sa présence dans les voies de la justice: *Quemcunque cognoveris observantem timorem Domini.* (*Ibid.*)

Par la miséricorde de votre Dieu, vous avez conservé votre âme pure. Vous n'êtes pas du monde, et vous ne voulez pas en être. Il a inutilement tenté votre innocence et votre foi. Vous êtes sages et soumis. Ne vous liez donc qu'avec celui qui pense comme vous, qui est occupé de son salut comme vous, et qui veut marcher avec vous dans la route étroite qui y conduit: *Cujus anima est secundum animam tuam.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, quand il s'agit de liaison, d'amitié, ceux que vous pouvez voir sans danger. Pour les méchants, les hommes de vice, de volupté, d'injustice, d'incrédulité, d'erreur, mêlés avec les bons, supportez-les comme Jésus-Christ les supporte, mais évitez-les, redoutez leurs exemples.

Que font les chrétiens, dit saint Augustin (*De verbis Domini in Evang. Joan.*, serm. 49, cap. 7), qui s'associent les méchants pour l'intérêt, le jeu, la bonne chère, le plaisir? Ils cherchent des compagnons de leurs tourments dans l'autre vie; ils marchent dans la même route, ils arriveront au même terme: *Omnes qui sequuntur malos comites sibi ad gehennam quærunt.*

Dieu supporte les méchants que je vous recommande d'éviter et de redouter, pourquoi? Parce qu'ils peuvent se convertir; et vous devez même contribuer par votre zèle à leur retour vers Dieu. Seconde obligation.

Oui, mes frères, vous devez et vous pouvez être utiles aux méchants. Comment? Par votre zèle. Un chrétien sans zèle pour le sa-

tut des âmes est un chrétien sans charité. Un chrétien insensible à la perte de ceux qu'un Dieu Sauveur a rachetés, n'est chrétien que de nom; il n'a point l'esprit du christianisme, qui est un esprit de charité.

Ces méchants mêlés avec les bons, sur lesquels vous gémissez, qui excitent quelquefois vos plaintes et vos murmures, peuvent se convertir. Ils ont encore une place dans le cœur de Jésus, ils peuvent y entrer. C'est le désir sincère de leur salut qui porte Jésus-Christ à les laisser sur la terre. Il les souffre, il leur accorde du temps. Il leur donne des grâces. Il ne veut point qu'ils périssent, mais qu'ils vivent. Pensons-nous du salut comme Jésus-Christ en a pensé, si nous ne contribuons pas autant qu'il est en nous à la conversion des pécheurs?

Les méchants sont mêlés avec les bons tout le temps de cette vie; les bons peuvent donc être utiles aux méchants par leurs exemples, par leurs discours, par leurs remontrances, par leurs prières, par leurs menaces mêmes s'ils sont en place et s'il s'agit de leurs inférieurs. Voilà comment les bons peuvent être utiles aux méchants, dit saint Augustin (*De verbis Evang.*, serm. 88, cap. 18); comment ils peuvent contribuer à leur retour vers Dieu : *Monendo, docendo, hortando, terrendo.*

Se plaindre du mélange des méchants avec les bons, c'est se plaindre de la miséricorde de Dieu. Etre mêlé nécessairement avec les méchants, et ne point leur être utile pour leur salut, c'est renverser les desseins du Seigneur, qui ne souffre ce mélange, comme je l'ai déjà dit d'après saint Augustin, que pour que les méchants se convertissent par les exemples des bons, et que les bons soient exercés par la malice des méchants.

Mais hélas! où trouver ce zèle qui fait travailler à la conversion des pécheurs? Qu'il est rare! Quels sont les méchants que l'on redoute? Quels sont les méchants dont on se plaint? Quels sont les méchants que l'on souffre? Vous le savez.

On redoute les méchants dont la fureur, l'injustice, la puissance menacent nos jours ou notre fortune. On se plaint des méchants qui troublent notre repos, combattent nos sentiments, s'opposent à nos succès, s'élèvent sur nos ruines. On souffre les méchants qui ne sont mauvais que pour eux; qui font l'agrément des cercles, qui les amusent; qui sont affables, officieux, utiles dans l'occasion et qui sont, comme on dit communément dans le monde, la religion à part, des citoyens aimables et précieux; or voyons-nous les chrétiens avoir du zèle pour contribuer au retour, à la conversion de tous ces méchants mêlés avec les bons?

Les premiers, détestables par les meurtres et les vols, justement exposés à la vengeance publique, n'éprouvent que la haine que méritent leurs crimes, et jamais les sentiments de charité que doit inspirer leur destinée éternelle.

Les seconds, dangereux par les cabales qu'ils forment, les ruses qu'ils emploient, les divisions qu'ils excitent : par l'adulation la critique, le mensonge, la calomnie, excitent des plaintes, des murmures; mais ce sont les coups qu'ils nous portent qui nous affligent, et non pas les plaies mortelles qu'ils font à leur âme.

Pour les troisièmes, au lieu de profiter des priviléges de l'amitié, d'une liaison étroite, pour les porter à la vertu; on les écoute, on les applaudit, on les loue; on est tranquille quand Dieu seul est offensé. L'homme sans religion est estimé quand il a de l'esprit. Les blasphèmes qu'il prononce plaisent parce qu'ils sont enveloppés de brillants mensonges. On passe en faveur d'une heureuse saillie, une sacrilége satire. On ne conçoit pas d'horreur d'un impie, quand il est un savant amusant et subtil.

Je ne peins pas ici, mes frères, des mœurs imaginaires; ce sont celles de notre siècle. Je retrace à vos yeux ce que vous voyez, ce que vous entendez dans ces jours malheureux.

On ne redoute pas aujourd'hui l'affaiblissement de la foi, mais l'affaiblissement de l'incrédulité et du libertinage. On ne désire pas le triomphe de la vérité, mais celui de l'erreur. On ne se soulève pas dans une compagnie contre les auteurs qui combattent la religion, mais contre ceux qui la défendent. Les ouvrages composés dans les ténèbres sont les plus recherchés, les plus goûtés. Malgré les gémissements de l'Eglise, le zèle du prince, l'attention des magistrats, dans quelles mains ne sont-ils pas? Voilà notre siècle : or, mêlés avec tous ces méchants, pouvons-nous nous dire chrétiens, et ne point contribuer autant qu'il est en nous à leur conversion?

Vous pouvez, mes frères, être innocents, quoique vous soyez mêlés avec les coupables. Vous pouvez faire votre salut avec ceux qui le négligent et n'y pensent pas. Vous pouvez conserver votre foi pure, quoiqu'exposés nécessairement par les devoirs de votre état et les liens de la société, à entendre ceux qui professent l'erreur et qui veulent l'insinuer. Mais que faut-il faire pour cela? Deux choses, dit saint Paul : ne point consentir à ce qu'ils disent, à ce qu'ils font; au contraire les reprendre et travailler à leur conversion : *Nolite communicare... magis autem redarguite.* (*Ephes.*, V.)

Voilà deux obligations indispensables, dit saint Augustin, si vous voulez que le mélange des méchants avec les bons ne cause aucun déchet à votre innocence et à votre soumission à la doctrine de l'Eglise. Vous serez toujours justes et toujours soumis s'ils trouvent toujours en vous des censeurs, et jamais des apologistes : *Duobus modis non te maculat malus : si non consentias, et si redarguas.* Ne consentez jamais aux projets, aux démarches, aux actions qui combattent la morale ou la doctrine de l'Evangile : *Nolite consentire.* Car tous ceux qui se laissent entraîner par le torrent de la coutume, ou de l'autorité du monde; qui ne s'opposent que mollement aux entreprises des méchants, qui n'osent leur résister; que le respect hu-

main, la crainte, ou la tendresse même retiennent, rendent doux, indulgents, sont aux yeux de Dieu comme les méchants mêlés avec eux, alors ils participent à leurs péchés. Ne soyez pas les approbateurs du plan de vie de ces mondains qui ne reconnaissent point d'autre félicité que celle qu'ils éprouvent sur la terre : *Nolite approbare.* Que leurs succès ne vous rendent pas les apologistes des intrigues, des cabales, du manége de l'ambitieux, des rapines, des injustices de l'homme de richesses, de la haine, de l'emportement, des fureurs de l'homme de vengeance, des liaisons des mystères, des plaisirs de l'homme de volupté, des singularités, des opinions, des sentiments de l'homme de parti. Surtout ne louez jamais les méchants. Ne vantez jamais ce qu'ils disent, ce qu'ils composent, ce qu'ils font pour accréditer le libertinage du cœur ou celui de l'esprit. C'est-à-dire ne louez ni leurs discours, ni leurs ouvrages, ni leur conduite : *Nolite laudare.* (S. Aug. *De verbis Evang.*, serm. 88, cap. 18.)

Ne louez point leurs discours, quoiqu'un esprit vif, subtil, brillant, une éloquence douce, insinuante, un ton touchant, persuasif, les rendent intéressants. Un talent funeste à l'innocence ou à la vérité doit exciter vos gémissements et non pas vos louanges.

Ne louez pas leurs ouvrages, quoiqu'ils vous offrent toutes les richesses de l'érudition, toute la délicatesse et la justesse d'un génie vaste, sublime; quoique leurs raisonnements profonds et subtils vous paraissent des démonstrations. Laissez les donatistes traiter Donat de grand homme, et déplorez le sort de ces savants superbes qui veulent renverser le fondement de l'édifice que Jésus-Christ a posé.

Ne louez point leur conduite dès qu'ils suivent leurs penchants et les maximes du monde; qu'ils sont des hommes d'oisiveté, de mollesse, de spectacles, de jeu, de plaisirs. Mais sans louer les méchants, travaillez à leur retour vers Dieu. Humiliez-vous dans les vertus que vous pratiquez, parce que vous pouvez devenir aussi coupables qu'eux. Troisième et dernière obligation.

Pourquoi, mes frères, n'êtes-vous pas comme ces méchants mêlés avec vous ? Pourquoi vos mœurs sont-elles plus pures ? Votre foi est-elle plus soumise ? Pourquoi leurs vices vous inspirent-ils de l'horreur ? Est-ce de votre propre fonds que vous êtes justes ? Est-ce par vos propres forces que vous faites le bien ? Etes-vous incapables par vous-mêmes des chutes qui vous effrayent ? N'avez-vous pas les mêmes penchants ? Nêtes-vous pas hommes comme eux ? et ne pouvez-vous pas devenir ce qu'ils sont comme ils peuvent devenir ce que vous êtes ?

Je dis, mes frères, que les méchants mêlés avec nous, et dont nous nous plaignons tant, doivent nous faire sentir notre faiblesse, nos misères, pourquoi ? le voici : l'abîme où ils sont tombés est ouvert sous nos pas. Celui qui les a fait tomber s'efforce de nous y précipiter. Il trouve en nous à présent de la résistance, en trouvera-t-il toujours ? Serons-nous toujours victorieux dans les combats qu'il nous livre ? Ah ! il ne faut qu'un moment pour devenir pécheur. Je contemple avec frayeur ceux qui vivent mal; je vois des hommes comme moi, je peux donc faire ce qu'ils font.

Oui, chrétiens, le plus fameux pécheur, celui dont les désordres et les scandales vous font gémir, doit vous porter à vous humilier, et vous inspirer une sainte frayeur, pourquoi encore ? le voici :

Cet homme à présent libertin, incrédule, qui a levé l'étendard de la débauche et de l'irréligion, est votre frère. Chrétien comme vous, élevé dans le sein de l'Eglise catholique comme vous, il a eu dans sa jeunesse des instructions, des grâces comme vous. Peut-être même a-t-il eu une éducation plus chrétienne que vous. Peut-être a-t-il fait éclater une plus grande piété que vous dans un âge tendre et sous des maîtres habiles et religieux; pourquoi donc est-il aujourd'hui un pécheur et se fait-il gloire de ses égarements ? C'est qu'il était homme. C'est qu'il a suivi ses penchants déréglés et abusé de la grâce; or vous êtes hommes comme lui. Vous avez des penchants comme lui; sans la grâce vous vous égarerez comme lui. Au lieu donc de vous glorifier de votre vertu et de vous comparer orgueilleusement avec ce pécheur, vous devez vous humilier, puisque vous n'êtes justes que par la grâce, et que de votre propre fonds vous pouvez le surpasser même dans le crime.

Si ces méchants mêlés avec nous nous font sentir notre misère, notre faiblesse; si saintemet effrayés des chutes que nous pouvons faire par celles qu'ils font, nous nous humilions, nous opérons notre salut avec crainte et tremblement, nous sentons continuellement le besoin que nous avons de la grâce et nous la demandons avec humilité, ils nous seront utiles. Les desseins de Dieu dans ce mélange s'accompliront. Leurs malheurs nous tiendront dans la crainte et la vigilance.

Dieu, dit saint Augustin (epist. 59, *Paulino ad, novem quæstiones*), se sert des méchants pour l'avancement des bons : *Malis bene utitur ad profectum bonorum.* Il les mêle avec eux pour tracer à leurs yeux l'image de leur faiblesse, de leur corruption, et les précautionner contre les dangers auxquels ils sont exposés. Il les souffre avec eux pour leur ménager des occasions de mériter et d'exercer leur vertu. C'est en cela, continue saint Augustin, qu'il fait éclater la toute-puissance d'un Dieu de miséricorde : *In hoc mirificans omnipotentiam bonitatis.* Les méchants sont utiles aux bons comme les bons sont utiles aux méchants. Heureux les pécheurs qui profitent des exemples des justes ! Heureux les justes que les exemples des pécheurs portent à s'humilier et à se précautionner !

Vous sentez à présent, mes frères, combien sont coupables ces chrétiens qui ne font que murmurer du mélange des méchants avec les bons; qui s'érigent en censeurs des

pécheurs à cause qu'ils ne donnent pas dans les mêmes égarements, qui se glorifient de leur régularité comme s'ils n'en étaient redevables qu'à eux-mêmes, et qui ne se mettent au-dessus d'eux que parce qu'ils ne se croient pas capables des mêmes fautes. Pharisiens sévères et orgueilleux, qui voudraient que les ministres de la réconciliation ne laissassent pas seulement approcher du tribunal de la miséricorde ceux que le Seigneur a touchés de sa grâce, et qui nous reprochent les avances d'un zèle qui nous est commandé et dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple.

Entendez-les, lorsqu'ils nous voient avec certains pécheurs; leur langage est celui de Simon. S'ils connaissaient ces hommes comme nous, disent-ils, ils ne les recevraient pas : *Si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est.* (*Luc.*, VII.)

Le crime des pharisiens est commun On se compare aux grands pécheurs pour s'applaudir de sa régularité. On bénit Dieu de n'être pas si coupable qu'eux, et on ne se persuade pas qu'on peut leur ressembler.

Entrez, mes frères, dans les desseins de Dieu sur ce mélange des méchants avec les bons. Ce sont des desseins de miséricorde sur eux et sur vous. Ils vous sont utiles pour exercer votre vertu; vous leur êtes utiles pour leur conversion. Pensez qu'ils peuvent se convertir. Pensez que vous pouvez vous perdre. Qu'une sainte crainte vous fasse travailler à votre sanctification. Qu'un zèle prudent vous fasse contribuer à la conversion des pécheurs; le jour de la séparation vous serez placés avec les élus dans la gloire du Père céleste. Je vous la souhaite.

SERMON VIII.

Pour le sixième dimanche d'après l'Epiphanie.

SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis quod accipiens homo seminavit in agro suo. (*Matth.*, XIII.)

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a semé dans son champ.

Le royaume des cieux, que Jésus-Christ compare dans notre évangile à un grain de sénevé, la plus petite de toutes les semences, est la prédication de l'Evangile, dit saint Jérôme. (lib. II *in Matth.*) C'est la religion chrétienne prêchée et établie sur toute la terre.

En effet, continue ce saint docteur, quelle doctrine, quelle morale les apôtres prêchent-ils dans la Judée, devant les princes et les pontifes des Juifs, à Antioche, à Corinthe, à Alexandrie, à Rome, dans le célèbre aréopage d'Athènes ? Ils annonçaient que Jésus de Nazareth expiré sur une croix était Dieu. Ils publiaient sa résurrection et la gloire de son tombeau, les mystères d'une vie future. Ils ouvraient les portes du ciel à ceux qui croiraient en lui, et les abîmes de l'enfer à ceux qui ne recevraient par son Evangile. Si la doctrine qu'ils prêchaient révoltait la raison humaine, la morale qu'ils enseignaient ne révoltait pas moins les inclinations du cœur de l'homme. Elle mettait la nature à l'étroit. La pénitence, le détachement, la mortification des sens, les pleurs, les souffrances, le renoncement à soi-même, l'amour des ennemis; en voilà le précis. Elle condamnait non-seulement les actions criminelles, mais même les désirs du crime; en voilà la perfection.

Or comparez les abaissements de Jésus-Christ, la simplicité, l'obscurité de ceux qui prêchaient sa doctrine avec les systèmes subtils et brillants des philosophes; avec la fastueuse érudition qui régnait dans leurs ouvrages; avec les beautés et la magnificence de leur éloquence, avec les grâces et les ornements de leurs discours, et vous avouerez que la prédication de l'Evangile n'était alors que comme un grain de sénevé jeté en terre. Mais comme la prédication de l'Evangile était l'ouvrage d'un Dieu, ce petit grain de sénevé est devenu un grand arbre, qui a couvert de ses branches toute la terre. Bientôt les pauvres et les riches, les ignorants et les savants; les Juifs, les Grecs, les Romains, les barbares, sont venus se reposer à l'ombre de cet arbre. On y a vu même les Césars.

Parlons plus clairement, mes frères; la doctrine de Jésus-Christ s'est établie miraculeusement; elle est devenue la doctrine de l'univers. Cet édifice posé par le Très-Haut s'est élevé sur les ruines du paganisme; la faiblesse a fait sa force; les obstacles ont fait sa gloire et ses progrès publient sa puissance. Caractères de divinité qu'on ne saurait refuser à la religion chrétienne.

Oui, mes frères, pour vous prouver que Dieu est l'auteur de la religion chrétienne, et par conséquent qu'elle est divine; il ne s'agit que de développer trois vérités que ses ennemis ne sauraient contester raisonnablement.

1° Les moyens que Dieu a choisis pour l'établir; ils sont contraires à la prudence humaine et à la politique du siècle. 2° Les obstacles dont elle a triomphé. Ils paraissaient à l'homme si grands, si redoutables, si invincibles, qu'ils devaient l'anéantir dès son berceau. 3° Ses progrès. Rien d'humain n'a pu les arrêter; toutes les sectes se sont dissipées, ou ne subsistent que dans un coin de la terre. Elle seule s'est étendue de l'orient à l'occident; elle seule a régné dans tous les lieux et règne dans tous les siècles. En trois mots, et c'est tout le plan de ce discours. Caractères de divinité dans son établissement, caractères de divinité dans ses triomphes, caractères de divinité dans ses progrès.

O religion sainte et divine ! pourquoi sommes-nous obligés de faire votre apologie? Sommes-nous sous les règnes des Néron, des Dioclétien, pour que les Justin et les Tertullien défendent la vérité de vos dogmes et la pureté de votre morale? Non, mais

sous le règne d'un monarque qui vous aime et vous fait respecter, il y a des hommes indociles et superbes qui veulent vous faire mépriser. C'est pour les confondre que je vais parler. Appliquez-vous, mes chers auditeurs.

PREMIÈRE PARTIE.

La religion chrétienne n'est pas un fantôme. Tous les efforts de l'incrédulité ne vont pas jusqu'à nier son établissement. Dans leur aveuglement et leur délire, les incrédules ne s'appliquent qu'à dépouiller notre sainte religion de tous les caractères de divinité qu'elle a incontestablement; qu'à n'y trouver rien que d'humain, et qu'à attribuer à des causes naturelles son règne sur la terre.

Mais ces esprits superbes peuvent-ils me prouver que la religion chrétienne s'est établie par l'appât des richesses, la force des armes, la subtilité du raisonnement, les grâces de l'éloquence? Non. Or, ce sont là les ressources humaines, les ressources nécessaires aux prudents, aux politiques du siècle, quand ils veulent exécuter de grands projets. Elles ont manqué aux apôtres qui ont prêché l'Evangile, puisqu'ils étaient pauvres, faibles, ignorants. Il n'y a donc rien d'humain dans l'établissement de la religion chrétienne? Elle est donc divine? Caractères de divinité qu'on ne saurait méconnaître dans les moyens que Dieu a choisis pour l'établir; puisque les hommes qu'il a choisis pour être ses premiers prédicateurs ne pouvaient ni éblouir les peuples par l'opulence, ni s'en faire redouter par la force, ni s'en faire estimer par la science. Faisons attention à ce qu'étaient les apôtres, et nous serons convaincus que l'établissement de la religion chrétienne est l'ouvrage d'un Dieu. Suivez-moi.

Que Jésus-Christ ait choisi douze hommes pour prêcher sa doctrine par toute la terre, l'Evangile l'atteste. Les Juifs qui les ont entendus, les villes, les empires où ils ont pénétré; les peuples qu'ils ont convertis, les tyrans qui les ont persécutés, sont des témoins de leur apostolat. On connaît les théâtres de leurs prédications, les lieux et le genre de leur martyre. Leurs conquêtes et leurs souffrances sont des faits qui sont consignés dans les annales du paganisme comme dans celles du christianisme.

Mais, dit l'incrédule, Jésus-Christ était-il Dieu? Je lui réponds: oui; et si vous ne croyez pas à sa parole, croyez du moins à ses œuvres. Quand il parle, les aveugles sont éclairés, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, les paralytiques emportent leurs lits, les morts ressuscitent, la mer et les vents lui obéissent, les tempêtes cessent, les pains se multiplient, les Juifs ses ennemis reconnaissent ses miracles, et avouent qu'un Dieu seul peut les opérer.

Qu'on ne m'oppose pas ici les abaissements du Sauveur pour autoriser des doutes sur sa divinité; il n'y en a pas un seul qui ne soit relevé par des traits de puissance. Jésus-Christ, pauvre, humilié, abandonné, attaché à la croix, est ce petit grain de sénevé jeté en terre. Mais Jésus-Christ victorieux de la mort devient un grand arbre. Il prouve qu'il est homme quand il souffre; il prouve qu'il est Dieu quand il ressuscite, dit saint Ambroise (serm. 2 *in Joan. cap.* XII, XX) : *Granum Christus est dum patitur, arbor est cum resurgit.*

Que font les incrédules quand ils combattent la vérité des miracles de Jésus-Christ et des apôtres? Ils prouvent sans le vouloir leur aveuglement, leur délire. Ce sont des insensés qui veulent paraître sages.

En effet, si les miracles de Jésus-Christ et des apôtres sont faux, la religion chrétienne s'est donc établie sans miracles : or en voilà un, et le plus grand qu'on puisse imaginer. Quel est-il? Le voici, dit saint Augustin (*De civitate Dei*, lib. XXII, cap. 5) : La religion chrétienne embrassée par tous les peuples, établie sur toute la terre : *Si vero ista miracula facta esse non credunt, hoc unum grande miraculum sufficit, quod ea terrarum orbis sine ullis miraculis crediderit.*

Qui a donc porté tous les peuples à embrasser la religion chrétienne? Si Dieu n'a point touché leur cœur par sa grâce, s'il n'a point fait entendre la voix des miracles, ce n'est pas le supplice de la croix qui paraissait une folie aux uns, et qui était aux autres un sujet de scandale. Ce ne sont point les richesses que les apôtres possédaient qui les flattaient; ce n'étaient pas leurs formidables armées qui les intimidaient; ce n'étaient point leurs talents, leur science qui les séduisaient; or voilà un miracle que les incrédules ne sauraient raisonnablement contester, dit saint Augustin, la religion chrétienne établie sur toute la terre sans ressources humaines, sans miracles; ce prodige seul suffit pour prouver qu'elle est divine : *Hoc unum grande miraculum sufficit, quod ea terrarum orbis sine ullis miraculis crediderit.*

Jésus-Christ est l'auteur de la religion chrétienne. Avant lui on ne parlait pas du christianisme. L'Evangile n'a été écrit qu'après son ascension. C'est lui qui a choisi douze hommes pauvres, faibles, ignorants, pour prêcher sa doctrine. Jésus-Christ était-il Dieu? Ici pour prouver sa divinité aux incrédules, je leur oppose les moyens qu'il a employés pour l'établissement du christianisme. Il fallait un Dieu pour les rendre efficaces; il fallait celui qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre toute la force humaine; il fallait le maître des cœurs, des empires; le vainqueur de l'enfer; celui dont l'esprit répandu sur les hommes, a renouvelé la face de la terre : or Jésus-Christ était tout cela, puisque les apôtres qu'il a choisis, envoyés, ont établi le christianisme.

Qu'étaient en effet ces hommes qu'il choisit, qu'il envoie prêcher son Evangile? C'étaient des ignorants, dit saint Augustin (*De Civitate Dei*, lib. XXII, cap. 5) : *Imperitos.* Ils ne paraissent pas dans le grand Sanhé-

drin des Juifs, devant les savants à Corinthe, à Athènes, à Rome, avec l'érudition des sages du paganisme, armés de tous les raisonnements et de toutes les subtilités des philosophes, enflés des talents brillants qui font les grands orateurs ; ils ne paraissent que pour prêcher avec simplicité, et avec fermeté, Jésus-Christ mort sur la croix; que pour annoncer les scandales du Calvaire, dit saint Jérôme. S'ils disent qu'il était Dieu, ils disent aussi qu'il était homme, et que comme homme les Juifs l'ont condamné à Jérusalem : *Hominem Deum Christum mortuum et scandalum crucis prædicans.* (S. Hyeron., *Lib. in Matth.*)

Voilà toute la science de ces hommes choisis pour être les premiers prédicateurs de la religion chrétienne, de ces hommes tirés des bords de la mer où ils étaient occupés à conduire des barques rustiques, de ces hommes indigents, obscurs, sans crédit, sans ressource humaine.

Il est vrai que celui qui les a choisis, qui les a envoyés, leur a communiqué sa puissance; qu'elle agissait en eux, qu'elle remplissait la terre de prodiges.

Il est vrai qu'ils étaient les organes du Saint-Esprit; qu'il leur avait enseigné toute vérité, et qu'il parlait, et non pas eux; mais ces vérités que nous croyons, les incrédules les contestent. S'ils ne les contestaient pas, ils avoueraient que Jésus-Christ est Dieu, et que par conséquent la religion qu'il a établie est divine.

Or pour vous prouver que ces génies superbes, qui se disent sages, ne sont rien moins que des insensés qui s'égarent dans leurs raisonnements, supposons pour un moment ce qu'ils supposent eux-mêmes.

Jésus-Christ qui a envoyé les apôtres n'était pas Dieu. par conséquent il ne leur a communiqué aucune puissance; par conséquent le plan de la religion chrétienne a été tracé par un homme; par conséquent les apôtres sans aucune ressource humaine, sans biens, sans talents, sans force, sans appui, en ont imposé à toute la terre. Les incrédules ne peuvent pas nier que le christianisme a été établi sur les ruines de l'idolâtrie; que les césars sont devenus chrétiens : or si Jésus-Christ n'est pas Dieu, si les apôtres sont des imposteurs, comment le christianisme s'est-il établi sans ressources humaines? Comment doit-on regarder son établissement? Comment regarderons-nous ces prodiges?

Ah! puisque les incrédules ne peuvent pas nier l'établissement de la religion chrétienne, il faut qu'ils prouvent qu'elle s'est établie par la voie des ressources humaines, par la force des armes, par les charmes de l'éloquence, ou par l'appât d'une morale commode, favorable aux penchants du cœur; ou qu'ils avouent que l'établissement du christianisme est l'ouvrage d'un Dieu.

Quelle gloire les prétendus esprits forts de nos jours peuvent-ils se procurer en s'efforçant de renverser les fondements de la religion? Ses ennemis lui ont rendu des témoignages favorables.

Je ne m'arrête pas, mes frères, à vous faire remarquer tous les traits de divinité qui ont relevé les abaissements volontaires de Jésus-Christ ; il fallait l'aveuglement des Juifs pour les méconnaître; ni les témoignages éclatants que le Père céleste lui a rendus sur les bords du Jourdain et sur le Thabor; ils ne confondraient pas les ariens, ils ne persuaderaient pas non plus les incrédules. Mais pour votre édification, je vais faire paraître les ennemis du christianisme, les oracles du grand Sanhédrin des Juifs, les sages du paganisme, les Celse, les Porphire, les Julien-Apostat, ces hommes dont les noms sont odieux dans l'histoire; ces hommes que l'enfer animait, que la science enflait, que la raison importunait. Ils ont parlé contre la divinité de Jésus-Christ. Ils se sont opposés à sa doctrine. Qu'ont-ils dit ? Ecoutez et gémissez de voir que les incrédules de nos jours sont moins raisonnables, plus hardis, plus emportés qu'eux, lorsqu'ils parlent de Jésus-Christ, de ses miracles, de ceux des apôtres et de l'établissement du christianisme. Voici les preuves de leur aveuglement et de leur témérité.

La religion chrétienne est établie sur toute la terre, et ils ne veulent point reconnaître de caractères de divinité dans cet établissement; il est, selon eux, l'ouvrage de l'imposture, de la séduction, de l'ignorance; mais sont-ils raisonnables? Ah! je leur oppose un pontife de la Synagogue. un docteur de la loi, l'oracle des plus célèbres assemblées des Juifs, un homme dont sa nation respectait les lumières et la prudence. C'est le sage Gamaliel; écoutez-le.

Juifs fidèles, dit-il, pontifes alarmés des premières prédications des apôtres dans Jérusalem, qui craignez les progrès de la doctrine de Jésus de Nazareth, et qui voulez employer le glaive pour l'anéantir dès sa naissance, modérez votre zèle, suspendez votre jugement, ne précipitez pas les coups de votre autorité. Laissez prêcher ces disciples de Jésus de Nazareth : *Sinite illos.* (*Act.*, V) Voici ce qui doit vous tranquilliser.

Si la doctrine qu'ils prêchent est l'ouvrage de l'homme, de l'imposture, de la séduction, de la nouveauté, il se détruira de lui-même. Cette troupe d'hommes simples, ignorants, entêtés, séduits, se dissipera : *Si est ex hominibus consilium hoc opus dissolvetur.* (*Ibid.*) Vous en avez la preuve dans ces sectes qui se sont élevées de nos jours dans la Judée : elles se sont détruites d'elles-mêmes.

Vous avez vu deux hommes hardis, téméraires, former des partis parmi nous. Un Théodas, un Judas Galiléen ; ils se donnaient pour des hommes inspirés; ils prêchaient une nouvelle doctrine. Ils ont eu même des disciples; mais comme cette nouvelle doctrine était l'ouvrage de l'homme, de l'erreur, de l'imposture, ils se sont dissipés. Il n'y a plus aucune trace de leur système : *Dissipati sunt.* (*Ibid.*)

Il en sera ainsi, Juifs alarmés, de la doc-

trine de Jésus de Nazareth; si elle est l'ouvrage de l'homme, elle ne s'établira pas : *Opus dissolvetur.*

Mais aussi si le christianisme est l'ouvrage de Dieu; si la doctrine que les apôtres prêchent dans les Synagogues est divine, tous vos efforts seront vains. Le christianisme s'établira. Vous ne pouvez pas par la force humaine empêcher l'ouvrage de Dieu : *Si ex Deo est, non poteris dissolvere illud.* (*Act.*, V.) Conseil sage, prudent, auquel les Juifs les plus furieux applaudirent : *Consenserunt illi.* (*Ibid.*)

Les incrédules de nos jours ne raisonnent pas ainsi. Leur aveuglement ne leur permet pas de tirer ces conséquences justes de l'établissement du christianisme que le sage Gamaliel tirait. Ils ne font pas le même usage de leur raison. Le libertinage du cœur et de l'esprit les soulève contre tout ce qui est marqué au coin de la Divinité.

En effet, Gamaliel ne demandait point d'autre preuve de la divinité de la religion que les apôtres prêchaient, que son établissement. Il était disposé, et avait disposé tous les Juifs à reconnaître l'ouvrage de Dieu dans la doctrine de Jésus-Christ, si elle s'établissait. Les incrédules ne peuvent pas nier aujourd'hui l'établissement du christianisme; pourquoi donc le regardent-ils comme l'ouvrage de l'homme, de l'ignorance, de la séduction? Pourquoi ferment-ils les yeux aux caractères de divinité qui éclatent dans la soumission de l'univers? Ah! c'est qu'ils sont moins sages que Gamaliel. C'est qu'ils combattent la religion chrétienne par un esprit de libertinage, d'orgueil, d'impiété. C'est que tout ce que Jésus-Christ a fait et a dit, fait moins d'impression sur eux que sur les païens.

Malgré les opprobres du Calvaire, je vois Jésus-Christ devenir l'objet de l'étonnement, de l'estime et de la vénération des païens mêmes. Je vois l'empereur Tibère proposer au sénat de le mettre au rang des dieux; et si la politique s'y oppose, je vois ce prince employer son autorité pour faire respecter les chrétiens, et menacer de sa colère ceux qui les accuseraient, et les traduiraient devant les tribunaux (12). Qui avait fait concevoir ces idées de Jésus-Christ? Ses miracles qu'on ne pouvait contester.

Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas converti tous les Juifs et tous ces païens. Ils répandaient des nuages sur tous les caractères de divinité que la saine raison ne pouvait y méconnaître. S'ils n'osaient pas les attribuer à l'homme, ils les attribuaient quelquefois au démon. Ils se contentaient d'admirer ceux qu'ils ne pouvaient pas contester; et leur aveuglement allait jusqu'à faire ce raisonnement insensé : Un Dieu seul peut opérer les miracles que Jésus de Nazareth opère; cependant Jésus de Nazareth n'est pas Dieu : c'est un séducteur. Ici vous devez reconnaître l'aveuglement des Juifs.

Celui des païens n'est pas moins étonnant. Je parle des sages, de ceux que la raison, comme un flambeau, éclairait quelquefois dans leurs ténèbres. J'en vois un qui marque l'année, le jour, l'heure de l'éclipse de la mort de Jésus-Christ. (Phlegon., *Chroniq.*, lib. XIII.) Ces ténèbres répandues sur toute la terre dans le moment que le Sauveur expira, parurent à ce philosophe un prodige opéré par celui qui arrête le soleil dans sa course, et change à son gré les lois immuables qu'il a établies. Tertullien osait dire aux empereurs que ce miracle était consigné dans les archives du sénat. (Tertul., *Apologet.*)

Que dirai-je de Celse, ce philosophe païen et épicurien, ce furieux adversaire de la religion chrétienne, cet homme qu'Origène combattit avec tant de succès, qu'il embarrassa souvent, et qu'il ne convertit pas? En niant la divinité de Jésus-Christ, n'avoue-t-il pas qu'il a opéré des miracles?

Ecoutez ce sage du paganisme, il se moque des chrétiens qui confessent que Jésus de Nazareth est le Fils de Dieu : Sur quoi établissez-vous sa divinité, leur dit-il; sur ses miracles? Est-ce parce qu'il a éclairé les aveugles, fait marcher les boiteux? On ne peut pas nier ces prodiges; mais ils ne prouvent pas la divinité (13).

Julien l'Apostat, cet autre ennemi de la religion chrétienne, mais plus puissant, plus dangereux, mieux fondé à former le projet de sa ruine, si la force humaine pouvait s'opposer aux desseins du Très-Haut, avoue que Jésus-Christ a éclairé les aveugles, fait marcher les boiteux, délivré les possédés; mais ces miracles, dit-il, ne sont pas des œuvres assez surprenantes, des traits assez éclatants de la puissance divine, pour faire adorer Jésus de Nazareth.

Porphyre rend un autre témoignage de Jésus-Christ en disant que les dieux l'avaient déclaré saint et immortel; aussi y a-t-il une grande différence entre la doctrine des platoniciens que ce philosophe professait, et les leçons que l'enfer donnait à Julien. (Eusèb., *Démonstration évangélique*, liv. III, chap. 8.)

Or, mes frères, comme il s'agit des miracles de Jésus-Christ, écoutons les incrédules de nos jours. Que disent-ils? Disent-ils que les miracles de Jésus-Christ ne sont pas une preuve de sa divinité? Avouent-ils qu'il a éclairé les aveugles, fait marcher les boiteux, délivré les possédés, comme ces païens dont je viens de parler? Non. Ils prononcent hardiment qu'il n'a point fait de vrais miracles; que ceux qui sont annoncés dans l'Evangile sont supposés. S'ils en supposent quelques-uns, c'est pour les mettre en parallèle avec les prestiges d'un Vespasien, d'un Simon le Magicien, d'un Apollonius de Tyanes. C'est pour les obscurcir par le prétendu éclat de certains faits extraordinaires, puisés dans les monuments de l'antiquité où la fiction prêtait à l'erreur les ornements de la vérité. C'est pour les dépouiller de tous les

(12) Tert., 2e *apologet.*, chap. 5, adressée à l'empereur Marc-Aurèle.

(13) Origène rapporte cette réponse de Celse, et la lui oppose en le combattant.

traits de la divinité qui les caractérise, et les mettre dans la classe des merveilles que la nature produit de temps en temps.

Mais les incrédules, en disant hautement que Jésus-Christ n'a point fait de miracles, combattent comme vous voyez les témoignages que ses plus grands ennemis ont rendus à sa puissance.

Or pourquoi se déclarent-ils donc avec tant de fureur contre la religion chrétienne? Pourquoi ne veulent-ils reconnaître aucun caractère de divinité dans son établissement? Pourquoi est-elle la seule qu'ils attaquent? Pourquoi ménagent-ils toutes les autres? Est-ce un esprit de pyrrhonisme qui les anime? Mais puis-je les regarder comme des pyrrhoniens, lorsqu'ils croient tous les faits qui combattent le christianisme; lorsqu'ils admirent les écrits des anciens philosophes païens; lorsqu'ils se croiraient deshonorés, s'ils doutaient qu'il y a eu un Alexandre, un César, un Pompée? Non. Pourquoi la religion chrétienne est-elle donc la seule qu'ils combattent, la seule qu'ils veulent détruire? Ah! c'est qu'elle est divine; c'est que dans le plan qu'un Dieu en a tracé, il n'y a rien de l'homme, rien qui s'accommode à ses penchants, qui favorise ses inclinations. Tout gêne le cœur, tout humilie l'esprit, tout met la nature à l'étroit. Si la religion chrétienne n'était pas si parfaite, elle n'aurait pas tant d'ennemis. Cependant cette religion si parfaite s'est établie : or, si l'on fait attention à ce qu'étaient les apôtres, son établissement est un prodige; les incrédules ne peuvent le nier. Ce prodige est-il l'effet des enchantements de l'enfer, des subtilités de la philosophie, de l'imposture, du crédit, des richesses, de la violence? On ne peut point supposer tout cela dans les apôtres. L'établissement de la religion chrétienne est donc une preuve qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu; les caractères de divinité attestent donc la vérité du christianisme.

L'enfer n'a pas eu part à l'établissement de la religion chrétienne. Aurait-il travaillé à sa ruine? Aurait-il fait tomber dans l'avilissement les idoles qu'il donnait pour des divinités? Aurait-il suscité des prédicateurs zélés, intrépides pour abolir son culte et prêcher la vertu? Ces prédicateurs auraient-ils annoncé la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection, comme sa mort? Auraient-ils dit qu'il fallait l'adorer? Ah! au contraire, l'enfer doit livrer des combats au christianisme que les apôtres établissent. Ses puissances doivent faire de vains efforts pour l'anéantir. Jésus-Christ vrai Dieu envoie les apôtres et non pas les démons : *Ego mitto vos.* (*Matth.*, X.)

Ce n'est pas la science des apôtres qui a ébloui les peuples : toujours dans des barques et sur les bords de la mer, occupés à préparer leurs filets, on ne peut point citer les académies où ils ont étudié, nommer les maîtres qui les ont enseignés. Ils pouvaient dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Nous n'avons point paru parmi vous avec les grâces séduisantes de l'éloquence profane; nous n'y avons annoncé que Jésus crucifié.* (I *Cor.*, II.)

Pour convertir les nations, saint Paul renonce à la science qu'il avait puisée aux pieds de Gamaliel. Pour établir la religion chrétienne, les apôtres ne prêchent que ce qu'ils ont appris à l'école de Jésus-Christ.

Quelle preuve plus éclatante de cette vérité que les noms que les païens donnaient aux chrétiens? Ils les appelaient les disciples de Jésus de Nazareth, et par dérision les Galiléens. On ne leur reconnaissait donc point d'autre maître que Jésus-Christ. Aucun des maîtres du paganisme ne les avait donc instruits. S'ils se font entendre aux Grecs, aux barbares comme aux Juifs; s'ils développent le sens des Ecritures dans le grand Sanhédrin; s'ils confondent les philosophes à Athènes; si partout ils font admirer la force de leurs discours, c'est que l'oracle de leur divin Maître s'accomplit; ils sont dans ce ministère les organes du Saint-Esprit; c'est lui qui parle, qui touche, qui persuade, qui convertit : *Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* (*Matth.*, X.)

L'imposture ne peut jamais avoir contribué à l'établissement du christianisme. Il ne faut que faire attention aux faits que les apôtres annoncent, aux temps, aux lieux, aux personnes. L'époque de leur apostolat, le premier théâtre de leur apostolat, les premières conquêtes de leur apostolat, condamnent le plus léger soupçon d'imposture.

On a vu des imposteurs qui se sont rendus fameux; qui ont séduit une province, un royaume; qui ont formé des partis puissants; mais leur système était inventé habilement, enveloppé artificieusement, annoncé d'abord avec timidité, ensuite avec hardiesse; mais le voile qui cachait l'erreur, le relâchement, les désordres du cœur, ne tombait que par degré. Les peuples étaient séduits quand il n'y avait plus de mystère.

Il n'en est pas de même des apôtres; les faits qu'ils prêchent sont connus. Les opprobres, la mort de Jésus sur la croix, sa résurrection, ses miracles, ne peuvent être contestés par les Juifs. Les apôtres qui les prêchent paraissent cinquante jours après la scène du Calvaire. Tout ce qui regarde Jésus de Nazareth est encore présent à l'esprit : ce n'est qu'à la faveur de plusieurs siècles écoulés que les imposteurs peuvent embrouiller les faits, répandre des doutes sur les plus certains, et donner un air de vérité à ceux qui sont supposés. Les apôtres les prêchent dans Jérusalem où Jésus a été proscrit, condamné et attaché à une croix; où ses ennemis sont assemblés.

C'est à ces ennemis mêmes, aux prêtres, aux pontifes, aux princes du peuple qu'ils portent la parole. C'est à eux qu'ils disent : Jésus de Nazareth, que vous avez condamné à une mort ignominieuse, est ressuscité, il est véritablement Dieu.

Or je demande si les apôtres pouvaient se flatter d'en imposer aux ennemis de Jésus-

Christ. Ah! s'ils eussent voulu en imposer aux Juifs, aux philosophes, aux empereurs païens, ils auraient prêché d'autres faits, d'autres vérités; ils n'auraient pas prêché le plan du christianisme avec tant de simplicité; ils l'auraient enveloppé habilement; il y aurait eu un mystère dont les voiles ne seraient tombés que dans les temps et les circonstances favorables. S'ils commencent sitôt leurs prédications, c'est qu'ils sont emportés par un zèle tout divin; c'est qu'ils sont remplis du Saint-Esprit : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui.* (*Act.*, II.)

Ce n'est pas le crédit des apôtres qui influe sur l'établissement de la religion chrétienne. Dans quelle province, dans quel royaume avaient-ils des protecteurs? Est-ce dans la Judée où on les menace, où ils sont dans les liens et flagellés? est-ce à Rome d'où sont dictés des édits sanglants contre les disciples de Jésus de Nazareth? où des prisons, des chaînes, des croix, des glaives, attendent Pierre et Paul? est-ce dans les académies des philosophes païens où ils étaient traités d'insensés, et où la croix paraissait une folie? est-ce dans leur famille qui était obscure, cachée dans de petites bourgades, sans titres, sans charges?

Est-ce l'opulence des apôtres qui a contribué à l'établissement de la religion chrétienne? Les richesses, ce grand mobile de toutes les entreprises, et si nécessaires pour le succès, étaient-elles une ressource pour eux? Car on sait que beaucoup de sectes ne se sont étendues et soutenues un peu de temps que par les contributions des riches séduits et zélés pour la nouveauté. Mais les apôtres étaient pauvres; ils prêchaient la pauvreté; il fallait l'aimer, la professer, s'en faire gloire, pour être disciples de Jésus-Christ. Si on eût voulu les mettre à contribution dans les villes, les provinces, les royaumes, où ils allaient évangéliser, ils auraient tous dit comme saint Pierre au boiteux qu'il guérit : Nous n'avons ni or ni argent.

Enfin est-ce la force des apôtres qui a contribué à l'établissement de la religion chrétienne? pouvaient-ils se faire redouter? pouvait-on raisonnablement les soupçonner d'avoir un chef puissant à leur tête? Mais ils sont envoyés comme des agneaux au milieu des loups; ils se dispersent et attendent avec soumission la mort dont ils sont menacés. Quelle est donc la force qui les soutient, qui leur fait braver tous les dangers? La force d'en haut dont ils sont revêtus. Il leur a été dit par leur divin Maître : Ne craignez point, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI.)

Il est donc certain que les apôtres n'avaient aucunes ressources humaines pour établir la religion chrétienne : il n'est pas moins certain que la religion chétienne a été établie par les apôtres : d'où je conclus qu'elle est l'ouvrage d'un Dieu. Des caractères de divinité éclatent dans son établissement, vous venez de le voir. Je n'en trouve pas de moins éclatantes dans ses triomphes; vous l'allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La religion chrétienne a triomphé de trois obstacles qui s'opposaient à son établissement : du cœur de l'homme, dont elle gênait les inclinations par sa morale; de la raison de l'homme, qu'elle révoltait par ses mystères; de la fureur du paganisme, dont elle détruisait l'empire. Or ces trois triomphes sont certains. La morale de l'Evangile a été pratiquée par des peuples de toutes les parties du monde; les obscurités de la foi ont été préférées aux lumières de la raison humaine; le culte des idoles a été abandonné, ses défenseurs puissants et zélés n'ont pu empêcher sa ruine : trois faits incontestables. Les incrédules n'osent pas le nier. Toute leur témérité se borne à les dépouiller de tous les caractères de divinité que nous y remarquons, et à les regarder comme les suites de la crédulité, de l'ignorance et de la décadence des empires devenus chrétiens : faibles ressources qui déshonorent les incrédules qui vantent tant le tribunal de leur raison.

Si on me demande quel obstacle la religion chrétienne pouvait trouver dans le cœur de l'homme; je répondrai : celui qu'elle trouve aujourd'hui dans cette foule de prétendus esprits forts, d'incrédules, de libertins, de mondains qui la combattent, et font de vains efforts pour la détruire.

En effet, ces hommes qui se piquent de génie, d'érudition; qui placent la raison humaine sur un trône pour examiner le plan de la religion chrétienne, le condamner, gardent le silence sur les religions les plus absurdes, les plus grossières.

Le culte insensé des idoles ne révolte pas leur raison; s'ils parlent des peuples qui adorent le bois et la pierre, ce n'est que pour justifier leur aveuglement, et accuser l'Etre suprême d'être l'auteur de l'idolâtrie. Il ne fait luire aucune lumière dans leurs ténèbres, disent-ils; il ne leur envoie pas d'apôtres; s'il ne veut pas en être connu, il veut donc nécessairement leur perte.

Font-ils usage de leurs talents? Leur plume si féconde en écrits contre la vérité de la religion chrétienne, leur bouche si éloquente pour peindre le ridicule prétendu de nos mystères et la sévérité outrée de l'Evangile, toutes ces armes qu'ils disent être victorieuses quand ils nous combattent, ne sont jamais employées contre les disciples des religions les plus ridicules, les plus extravagantes.

Sont-ce les incrédules de nos jours qui regardent Mahomet comme un imposteur? Sont-ce eux qui dévoilent ses impostures; qui montrent le mahométisme établi par la violence et la force des armes? Sont-ce eux qui dévoilent les rêveries du Koran, qui censurent le plan d'une morale qui met la nature au large, et autorise toutes les satisfactions des sens?

S'il s'élève une nouvelle secte dans l'E-

glise, la combattent-ils ? relèvent-ils sa nouveauté? s'amusent-ils à réfuter ses erreurs? se soulèvent-ils contre son fanatisme? ne les entend-on pas au contraire traiter de grands hommes, d'hommes habiles, prudents, raisonnables, tous ceux qui se distinguent par l'indocilité, par le mépris des choses saintes?

Or pourquoi les incrédules, qui ne veulent rien croire, n'attaquent-ils pas les autres religions comme ils attaquent le christianisme? Pourquoi affectent-ils de louer leurs auteurs? pourquoi font-ils tant de frais d'érudition pour combattre la nôtre? pourquoi elle seule les occupe-t-elle?

Voici le mystère, mes frères; c'est que dans toutes les autres il y a quelque chose d'humain; c'est que, comme ce sont des hommes qui en sont les auteurs, l'homme y trouve de quoi flatter son amour-propre et autoriser ses passions; c'est que la religion chrétienne, toute divine et toute céleste dans la morale, gêne le cœur de l'homme; c'est dans son cœur que l'impie dit qu'il n'y a point de Dieu : c'est son cœur perverti avant son esprit, qui le soulève contre une doctrine sublime, qui le gêne et condamne ses désordres. Dans la conversion d'un incrédule, le premier triomphe de la religion est celui qu'elle remporte sur son cœur. Si la morale de l'Evangile s'accommodait aux penchants de l'homme, les ennemis de la religion chrétienne deviendraient ses défenseurs.

Mais, si ce triomphe de la religion chrétienne est rare aujourd'hui, parce que les prétendus beaux génies de notre siècle mettent toute leur gloire dans les doutes et les incertitudes qui autorisent le vice, il a été commun dans l'établissement du christianisme ; il a triomphé de l'obstacle que la morale évangélique trouvait dans le cœur de l'homme.

Quel obstacle ne trouvait pas la morale de l'Evangile dans le cœur des hommes, lorsque les apôtres prêchèrent Jésus-Christ, sa doctrine, ses mystères et toutes les vérités de la religion chrétienne ?

Pour en concevoir une juste idée, il faut faire attention que le cœur de l'homme, qui a une pente naturelle au péché ; qui a des penchants violents pour les sactisfactions terrestres ; où naissent tant de désirs déréglés ; où le plaisir pénètre si aisément, était mis au large par la morale et les exemples des sages mêmes du paganisme.

C'est à des hommes portés naturellement au mal, autorisés à satisfaire leurs inclinations par les exemples mêmes des dieux qu'ils adorent, que les apôtres prêchent la morale gênante du christianisme; ce sont ces hommes terrestres, sensuels, voluptueux qui deviennent des hommes détachés, pénitents, chastes. Ce sont ces mêmes hommes qui ouvrent leur cœur à leurs ennemis, qui leur pardonnent, qui les aiment, qui les assistent ; ce sont ces mêmes hommes qui adorent un Dieu crucifié, qui espèrent une vie future et qui sont disposés à répandre leur sang pour la doctrine de Jésus-Christ. Qui a donc triomphé de leur cœur? Les apôtres leur cachaient-ils ce qu'il y a de gênant, d'humiliant dans la morale de l'Evangile? Non, dit saint Chrysostome, ils prêchaient sa pénitence ; et, pour y porter les hommes, ils leur représentaient une vie future, un monde nouveau, deux éternités au delà du tombeau : une éternité de gloire, une éternité d'opprobre ; un lieu de repos, un lieu de supplices.

Saint Paul parle à Athènes; il s'élève dans cet auditoire de savants : y cache-t-il le dogme de la résurrection des morts, qui révoltait ces philosophes? La nouvelle doctrine qu'il leur prêche les étonne, ils ne sauraient l'entendre ; mais Paul continue et convainc d'aveuglement ceux qu'il ne convertit pas.

Devant le proconsul Félix et le jeune Agrippa, il parle du jugement universel ; il représente sur une nuée de gloire celui que les Juifs ont attaché à la croix. Il combat les penchants de l'homme ; condamne les voluptés autorisées dans le paganisme, en faisant une loi de la chasteté; et toutes les injustices qui s'y commettent, en faisant l'éloge de l'équité et de la droiture.

Cachait-on à ceux qui voulaient embrasser l'Evangile sa sévérité ? les dispensait-on de porter sa croix? Leur permettait-on autre chose que la pauvreté, les mépris, les disgrâces, des pleurs, des souffrances? Si on leur montrait le ciel, leur dissimulait-on que la route qui y conduit est étroite; qu'il faut se faire violence pour y arriver malgré tous les obstacles? Non, mes frères, continue saint Chrysostome; cette morale si opposée à celle du paganisme est annoncée clairement aux savants, aux césars, aux Grecs, aux barbares; cependant ces hommes, à qui il en coûtait tant pour la pratiquer, l'embrassent, s'y soumettent avec respect. (S. Chrysost. homil. 1 *in Matth.*)

Or, une morale si gênante trouvait certainement un grand obstacle dans le cœur des païens, accoutumés à suivre les penchants d'une nature corrompue. Comment a-t-elle pu triompher ? par quels charmes, par quels appas des hommes terrestres, sensuels l'ont-ils goûtée? Qui les a fait courber sous le pesant fardeau de la croix ? L'onction que Dieu donnait aux discours des apôtres, les miracles qui accompagnaient leurs prédications. La religion chrétienne est donc l'ouvrage de Dieu; son triomphe sur le cœur de l'homme est donc marqué au coin de la divinité. Oui, mes frères, quoique les incrédules fassent des efforts pour prouver que l'établissement du christianisme est l'ouvrage de l'homme, la raison saine et dégagée de prévention y trouve des caractères de divinité. Une religion qui gêne le cœur de l'homme par sa morale, qui révolte sa raison par ses mystères, ne peut avoir pour auteur qu'un Dieu dont la puissance ne trouve point d'obstacles : telle est la religion chrétienne qui a triomphé des lumières des savants.

Si la prédication des apôtres n'eût soumis à l'Evangile que les pauvres, les simples,

les ignorants, le triomphe de la religion chrétienne, dans son établissement sur la raison de l'homme, ne serait pas si éclatant ; les incrédules pourraient dire qu'il n'y a rien de divin dans la soumission de ceux qui ont embrassé le christianisme ; qu'il était facile d'en imposer à des hommes incapables de raisonner, disposés à croire les événements les plus incompréhensibles et flattés par les promesses d'une béatitude éternelle.

Mais ce qui marque le triomphe de la religion chrétienne au coin de la divinité, c'est qu'elle a attaché à son char les savants, les plus beaux génies du paganisme ; c'est qu'elle a fait adorer les mystères les plus impénétrables par les philosophes qui étaient, j'ose le dire, les adorateurs des lumières de la raison. C'est que ceux qui étaient accoutumés à examiner tout au tribunal de la raison, regardèrent, après leur conversion, comme un attentat sacrilége, l'examen des dogmes que Dieu a révélés ; c'est enfin que les savants, qui mettaient leur gloire dans leurs connaissances, ne la mirent plus que dans leur soumission et leur docilité.

Je sais que les ennemis de la religion chrétienne osent lui disputer ce triomphe. Si on les écoute, c'est à la faveur de l'ignorance que les apôtres ont fait goûter les vérités de l'Evangile au peuple ; c'est qu'il n'y avait point alors de savants éclairés, de ces génies vastes, brillants de notre siècle, que la raison garantit de tous les piéges de l'imposture ; c'est qu'il n'y avait point ces auteurs célèbres par leurs subtiles objections contre les prophéties, les miracles ; c'est qu'il n'y avait pas un Bayle et ceux qui se font gloire de marcher sur ses traces. Selon eux, ces savants auraient empêché l'établissement de la religion chrétienne ; ils auraient fourni des armes victorieuses aux oracles d'Athènes et de Rome. Leurs plumes savantes auraient empêché le christianisme de se produire, et leurs écrits auraient remporté sur la doctrine de Jésus-Christ une victoire que la puissance des césars en fureur n'a pu remporter.

Voilà, mes frères, jusqu'où va le délire des prétendus esprits forts, des incrédules de nos jours.

Mais comment osent-ils faire cette objection ? Persuaderont-ils que les chrétiens multipliés dans tous les lieux du monde n'étaient qu'une assemblée de simples, d'ignorants ? persuaderont-ils que le christianisme élevé sur les ruines du paganisme n'avait point de savants défenseurs ? Les Tertullien, les Justin, les Polycarpe, les Irénée étaient-ils des ignorants ? les philosophes convertis ont-ils cessé d'être des génies en devenant chrétiens ?

Jésus-Christ a paru sous le règne d'Auguste et de Tibère, le siècle des sciences, fécond en savants en tout genre. Pourquoi donc ces savants, que nos mystères révoltaient, n'ont-ils pas empêché les peuples de les croire ? pourquoi plusieurs se sont-ils soumis à la prédication des apôtres ? car on ne peut pas nier, dit saint Augustin, que de grands hommes ne soient passés des écoles de Platon, d'Aristote, de Zénon, à l'école de Jésus-Christ. Ils n'ont point renoncé à leurs lumières, mais ils les ont soumises à la foi en matière de religion. Nous voyons dans leurs ouvrages toute l'érudition qui les distinguait dans le paganisme ; mais nous la voyons employée pour la doctrine de Jésus-Christ. Ils ne voulaient pas disputer, mais ils voulaient mourir pour la foi. (S. Aug., *Lib. contra Julian.*, lib. II, cap. 10.)

Quel mépris ne méritent donc pas des hommes qui osent regarder le christianisme dans tous les temps, comme une assemblée de simples et d'ignorants que l'imposture a séduits.

Les philosophes païens convertis, les césars devenus chrétiens, les docteurs de l'Eglise, ces lumières qui ont brillé dans tous les siècles, qui ont combattu tous les hérétiques, saint Augustin, qui met au jour toute la honte du paganisme dans son livre admirable de la *Cité de Dieu*, tous ces grands hommes n'avaient donc ni le génie, ni l'érudition, ni les lumières des incrédules de nos jours ? Ah ! ils prouvent leur aveuglement, leur délire, en voulant se donner pour les seuls sages : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.)

Les oiseaux du ciel, c'est-à-dire des génies élevés, des savants du premier ordre sont venus se reposer à l'ombre de la croix devenu l'objet du culte du monde entier. Passée du Calvaire sur le front des empereurs, ce mystère d'abaissement et d'ignominie qui révoltait leur raison a fait leur gloire. Ils ont cru un Dieu mort et ressuscité. Ce n'étaient plus des scrutateurs orgueilleux de nos mystères, mais des adorateurs soumis. En vain le paganisme chancelant et menacé d'une ruine prochaine, arme-t-il les tyrans contre les chrétiens. La fureur des empereurs n'est pas un obstacle à l'établissement du christianisme : il en triomphe.

Si on ne veut pas reconnaître une force divine, supérieure à celle des césars armés contre la doctrine de Jésus-Christ, qu'on me dise donc pourquoi le christianisme n'a pas été détruit dès sa naissance ? Par quels charmes il a triomphé de la fureur des tyrans ? Par quelles merveilles les empereurs qui mettaient en déroute de formidables armées, n'ont pu dissiper une poignée de disciples de Jésus de Nazareth ? Qui rendait les chrétiens si doux, si soumis aux puissances ? fermes, intrépides devant les tyrans ? qui leur donnait cette constance invincible dans les tourments que leurs bourreaux mêmes admiraient ?

Quand les maîtres du monde veulent dissiper un parti, anéantir une secte naissante, renverser les projets d'une cabale ennemie, font-ils de vains efforts ? Si cette secte, ce parti, cette cabale n'a point de protecteurs puissants, si le temps ne lui a pas permis de s'étendre, de s'accréditer, est-il difficile de détruire l'ouvrage de l'homme ? Ah ! le chris-

tianisme n'a triomphé de la fureur des tyrans que parce qu'il était l'ouvrage de Dieu. Les puissances ont fait de vains efforts pour le détruire; leurs complots insensés ont été confondus, il s'est établi. Qui peut résister au Très-Haut?

Oui, mes frères, le triomphe du christianisme sur la fureur des tyrans, est marqué au coin de la divinité. Pour en être persuadés, examinons l'époque de la persécution, la durée de la persécution, l'objet de la persécution, les victimes de la persécution : autant de traits qui caractérisent l'œuvre de Dieu.

Les prêtres, les pontifes, les princes du peuple assemblés dans le grand Sanhédrin, ont défendu aux apôtres de prêcher la doctrine de Jésus-Christ; dès lors on les vit dans les fers, flagellés et menacés de la mort; or, je demande pourquoi ces douze hommes pauvres, sans nom, sans crédit, ne sont-ils pas dissipés? Pourquoi bravent-ils la fureur du Sanhédrin? Pourquoi paraissent-ils encore dans les synagogues? Etait-il difficile d'éteindre le christianisme dans le sang répandu de ces douze prédicateurs? Quelques chefs redoutables dans la Judée auraient-ils pris leur défense? Non; mais l'œuvre de Dieu rend inutiles les efforts et les menaces des hommes.

La persécution suscitée contre le christianisme n'a pas été passagère. Elle a duré trois siècles. Jusqu'à la conversion du grand Constantin, sa ruine était conjurée. Depuis le cruel Néron jusqu'à ce prince, tous les empereurs mettaient leur gloire à persécuter les chrétiens; et le sang de Pierre et de Paul, répandu à Rome, annonçait celui qui devait être répandu par torrents dans toutes les parties du monde.

Bientôt on vit voler dans toutes les provinces des édits sanglants. Les préfets signalaient leur zèle par l'appareil des plus cruels supplices. Alors on vit partout des roues dressées, des chevalets préparés, des feux allumés; mais les chrétiens bravèrent cet appareil formidable. La voix des martyrs se faisait entendre, dit saint Augustin (S. Aug., serm. 335, *in nat. mart.*); mais que disait-elle? ce que saint Paul disait : Rien ne peut nous séparer de Jésus-Christ; on fait briller en vain à nos yeux les glaives suspendus sur nos têtes : l'image de la mort la plus cruelle ne nous effraye pas. (*Rom.*, VIII.)

Or, qui les rendait si fermes, si intrépides? La force de Dieu même qui soutenait son ouvrage. Si les païens traitaient la fermeté des chrétiens d'opiniâtreté invincible (*lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan*), c'est qu'ils ne connaissaient pas le Dieu qui les consolait et les soutenait. On ne peut pas dire que les tyrans ménageaient les chrétiens. Ils étaient tous l'objet de leur haine. Le nom de chrétien était odieux.

Néron, ce monstre regardé avec justice comme la honte de l'humanité, fut celui qui fit éclater la sienne avec le plus d'indécence. Il fut la cause qu'un grand nombre de nouveaux chrétiens fut inhumainement massacré, parce qu'il leur attribua l'incendie qu'il avait allumé secrètement dans Rome (Corn. Tacite, *Ann.*, lib. XV, cap. 44.)

On vit aussi l'empereur Claude faire éclater sa haine contre les Juifs convertis. Dès qu'il sut qu'ils suivaient la doctrine de Jésus de Nazareth, il les chassa de Rome (14).

Or, les chrétiens étant l'objet de la haine des césars puissants et redoutables, comment se sont-ils multipliés? Comment le christianisme ne s'est-il pas éteint dans le sang des martyrs, répandu par torrents sur la terre? Pourquoi leur sang, selon l'expression de Tertullien, est-il devenu une semence précieuse de nouveaux chrétiens?

Ah! c'est que le christianisme était l'ouvrage d'un Dieu. Son établissement triomphe de la fureur des tyrans. Les chrétiens se multiplient sous le glaive, dit saint Augustin (*De civitate Dei*, lib. XXII, cap. 6), ils vivent dans le sein de la mort : *Trucidabantur et multiplicabantur.*

Les apôtres, les premiers pontifes de Rome, des vieillards, de jeunes vierges, montent avec joie sur les échafauds, volent sous les glaives qui doivent les immoler, et ces milliers de victimes immolées donnent au christianisme de nouveaux milliers de chrétiens. Ce qui devait causer sa ruine, selon les païens, fait son accroissement et sa gloire. Son triomphe annonce l'œuvre de Dieu. Les hommes ne sauraient le détruire, ni empêcher ses progrès marqués encore au coin de la divinité, comme nous allons le montrer dans la troisième partie de ce discours que j'abrégerai.

TROISIÈME PARTIE.

Les progrès de la religion chrétienne sont marqués au coin de la divinité par leur rapidité, leur étendue, leur durée. On les admirait dans la Judée, le théâtre des abaissements du Sauveur. On les admirait dans tous les royaumes où elle était prêchée. Nous les admirons encore aujourd'hui, quoiqu'elle soit attaquée et combattue par des esprits superbes. Progrès rapides, progrès universels, progrès durables qui prouvent que notre religion est divine : encore un moment d'attention.

Dans le temps même qu'on admire les saintes nouveautés opérées dans les apôtres à la descente du Saint-Esprit, on admire les progrès rapides de leur prédication dans Jérusalem. Ces hommes revêtus de la force d'en haut sont des hommes nouveaux. Un zèle ardent, un feu tout divin, les connaissances sublimes des plus grands mystères, la science des livres saints, un don de force, de sagesse, de persuasion dans leurs discours, les font regarder avec étonnement. Comme on ignore qu'ils sont remplis du Saint-Esprit, on les soupçonne d'ivresse. Ces merveilleux changements qui éclatent dans une grande solennité, devant des peuples de

(14) Suétone rapporte ce fait.

toutes les nations, assemblés à Jérusalem, annoncent l'établissement rapide de la religion chrétienne.

En effet, l'esprit de Dieu qui ignore les délais, dont nulle force humaine ne peut retarder les opérations, anime les apôtres; ils se montrent avec une sainte intrépidité. Ils annoncent aux Juifs la résurrection de Jésus-Christ. Ils prêchent sa doctrine dans le temple. Le théâtre de ses abaissements est le premier théâtre de la prédication évangélique.

Peut-être, mes frères, blâmez-vous ici le zèle de ces premiers prédicateurs de l'Evangile. Le temps, le lieu sont en apparence des obstacles aux succès. Jésus-Christ vient d'être condamné par la nation comme un séducteur et un ennemi de César. Le ressouvenir des opprobres de sa mort n'est pas encore effacé On se le représente encore confondu avec les coupables sur le Calvaire. La Synagogue furieuse ne souffrira pas qu'on publie la résurrection de celui qu'elle vient de faire attacher à une croix. Que les apôtres attendent, ou qu'ils aillent prêcher ces merveilles dans des climats éloignés où les ignominies du Calvaire sont inconnues. Ah? l'ouvrage de Dieu n'a pas besoin de ces ressources. Les apôtres sont des instruments dans ses mains. La grâce les fait agir avec rapidité.

Déjà la doctrine de Jésus-Christ fait des progrès dans la Judée qui alarment les docteurs et les pontifes. Déjà Pierre en a converti huit mille dans deux prédications. Ces nouveaux chrétiens, baignés de leurs pleurs, repentants d'avoir consenti à la mort du Messie, se soumettent à une austère pénitence. Déjà au nom de Jésus on baptise ceux qui croient; ils reçoivent le Saint-Esprit : ils sont éclairés, inspirés. Ce sont autant d'apôtres et de prophètes. Déjà la puissance que Jésus-Christ a donnée à ses disciples agit avec éclat, avec magnificence. La Judée est remplie de miracles qu'ils opèrent. Le boiteux que saint Pierre a guéri à la porte du temple paraît : il est interrogé. Il rend témoignage à la vérité. Déjà la doctrine de Jésus-Christ a fait des progrès rapides dans Jérusalem. On s'en instruit, on la goûte, on l'embrasse. Il y a des chrétiens dans toutes les familles.

Ce n'est pas ici, mes frères, une exagération; c'est une vérité que le grand Sanhédrin a reprochée aux apôtres, dont il leur a fait un crime : Vous remplissez Jérusalem de votre doctrine : *Ecce replestis Jerusalem doctrina vestra.* (*Act.*, V.)

Que dirai-je des succès de saint Philippe à Samarie? Il est reçu comme ange, écouté comme envoyé de Dieu. L'Evangile y est embrassé avec joie. Samarie est chrétienne. Conquête rapide et éclatante d'un seul apôtre. Je vois même attaché à son char le fameux Simon qui avait ébloui le peuple par ses prestiges, qui osait se donner pour la vertu de Dieu. S'il ne persévéra pas, c'est qu'il ne connut pas le prix du don de Dieu. Il a été donné à Philippe de le toucher à Samarie; il sera donné à Pierre de l'humilier à Rome.

Si je me représente Antioche, Alexandrie, Corinthe, Rome même, durant l'apostolat des premiers prédicateurs de la religion chrétienne, j'y vois une multitude de chrétiens. Les maisons de ces nouveaux disciples de Jésus-Christ sont des églises. Les apôtres établissent des évêques, des prêtres. On soulève les peuples. On suscite des persécutions. Les Juifs lapident saint Etienne. Hérode fait périr saint Jacques sous le glaive et mettre saint Pierre dans les fers. Vains efforts, la religion chrétienne s'étend avec une rapidité merveilleuse. L'édifice que Jésus-Christ a posé sur la pierre ferme s'élève et résiste à la tempête qui veut le renverser.

Or, mes frères, des progrès si rapides n'annoncent-ils pas l'œuvre de Dieu? Peut-on se rappeler toutes les conquêtes des apôtres; toutes les villes, les provinces, les empires où ils ont fait connaître et adorer Jésus-Christ, le temps, le lieu où ils ont commencé leurs prédications; et douter de la divinité de la religion chrétienne?

Des hommes sans mission divine, des imposteurs qui auraient voulu séduire les peuples auraient-ils paru dans la Judée? Auraient-ils prêché la nouvelle doctrine dans Jérusalem? Auraient-ils annoncé la divinité de Jésus-Christ, quelques jours après sa mort, à ses ennemis? Ah! le plan d'une nouvelle religion, tracé par un homme, est médité; on ne l'annonce pas promptement, on ne le prêche pas clairement; il y a des temps favorables pour accréditer l'erreur; ceux qui veulent l'insinuer savent les attendre et les saisir.

Pourquoi l'erreur n'ose-t-elle pas toujours se montrer? Pourquoi s'enveloppe-t-elle habilement sous les apparences de la vérité? Pourquoi ceux qui la professent sont-ils dissimulés, timides? Pourquoi veulent-ils être mêlés avec ceux qui la condamnent? C'est que ce n'est pas Dieu qui les envoie, qui les anime : ils attendent les moments de l'homme pour établir la doctrine des hommes. La religion chrétienne est l'œuvre de Dieu. Ne soyons pas étonnés que ses progrès soient rapides et universels.

Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, enseignez toutes les nations; portez mon Evangile chez tous les peuples : *Docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII.) Les apôtres ont obéi à Jésus-Christ : ils ont passé les mers, pénétré dans les climats les plus éloignés. Leur voix, selon la prophétie, s'est fait entendre sur toute la terre, et sur les autels abattus du paganisme on a élevé des autels au vrai Dieu. Le sacrifice de la nouvelle alliance a été offert dans tous les lieux du monde : *In omni loco.* (*Malach.*, I.)

Ces progrès universels du christianisme avaient été dépeints avec magnificence par les prophètes. La lumière de l'Evangile a brillé aux yeux de ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort. Les peuples de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Nord n'ont pas échappé au zèle des apôtres.

Sans diminuer la gloire des douze que Jésus-Christ avait choisis, quels furent les pro-

grès de la prédication de saint Paul, ce vase d'élection choisi pour annoncer Jésus-Christ aux nations, et qui en est par excellence l'Apôtre? Ne peut-on pas lui appliquer ces paroles du prophète après sa conversion: paroles qui annoncent l'apôtre de l'univers.

Revêtu de la force de Dieu, l'instrument puissant de ses miséricordes, embrasé de son amour pour le salut des hommes, il a porté ses regards sur toute la terre; il l'a mesurée, afin qu'aucun n'échappât à son zèle, et que l'univers fût l'objet de son apostolat: *Stetit et mensus est terram.* (*Habacuc*, III.) Il a paru, non avec l'ornement de l'éloquence profane, les grâces du discours, les subtilités de la dialectique; mais avec la puissance de celui qui l'avait choisi. Il a prêché Jésus crucifié; il a mis toute sa gloire dans la croix, et sa parole, accompagnée de prodiges, convertit tous ses auditeurs.

Le vrai Dieu est connu; l'Evangile est embrassé; la croix est révérée; les idoles sont brisées, leurs autels abattus, leurs temples détruits; les liens de l'idolâtrie, de la superstition, du péché sont brisés: nouveaux peuples, nouveau culte, nouveaux prêtres; les gentils sont chrétiens: *Aspexit, et dissolvit gentes.* (*Habacuc*, III.)

Le cœur de saint Paul, dit saint Chrysostome, était le cœur de Jésus-Christ ouvert à tous les hommes. Qui peut compter ses courses? qui peut le suivre dans ses voyages? Il le faudrait pour donner une juste idée de ses conquêtes.

Mais les apôtres passés dans le séjour de la gloire, leurs successeurs dans l'apostolat, ont-ils fait aussi des progrès? Jugeons-en par l'aveu même des païens.

Ils sont surpris de toutes les saintes nouveautés opérées sur la terre, dit saint Augustin; c'est-à-dire de la chute du paganisme et de l'établissement du christianisme, de l'avilissement dans lequel est tombé le culte des idoles et du respect que tous les peuples font éclater pour le culte du vrai Dieu. Ils voient partout les églises des chrétiens remplies de disciples de Jésus-Christ, et les temples du démon abandonnés: *Pagani vident repletas ecclesias, templa deserta.*

Dans les églises des chrétiens, ils y voient une foule d'adorateurs soumis, les pauvres et les riches, les savants et les ignorants, les sujets et les rois, des pontifes et des lévites. Ils y voient célébrer les saints mystères avec une pompe, un éclat, une majesté qui touchent et pénètrent tous les cœurs: *In illis celebritatem.*

Dans les temples des païens, ils ne voient plus que les ruines des autels et des idoles, des traces du mépris des fausses divinités. On n'y voit plus d'adorateurs de la pierre et du bois: on n'y porte ses regards que pour les frapper de malédiction; ce sont des lieux déserts où on ne voit plus aucun mortel: *In his solitudinem.*

Tous ces merveilleux changements saisissent les païens d'admiration, continue saint Augustin, la gloire du christianisme, la honte du paganisme: *Mirantur mutata.* Ils lisent les prophéties, et ils voient tous ces progrès de la religion chrétienne annoncés clairement: ils reconnaissent l'accomplissement des oracles dans les conquêtes qu'elle fait dans toutes les parties du monde: *Legant prædicta.* (S. Aug. *in psal.* XLIV.)

La plus célèbre de toutes les fausses religions qui règnent sur la terre, s'est-elle étendue comme la doctrine de Jésus-Christ? Ses progrès sont-ils à comparer avec ceux de l'Evangile!

Si le flambeau de la foi a cessé d'éclairer certains climats, n'est-ce pas parce qu'ils ont fermé volontairement les yeux à la lumière qui leur avait été portée après les apôtres et leurs premiers successeurs? L'Eglise n'a-t-elle pas envoyé des hommes apostoliques dans tous les royaumes, qui n'avaient pas encore entendu parler de Jésus-Christ?

Saint Grégoire le Grand n'a-t-il pas envoyé le moine Augustin dans les îles Britanniques? L'Angleterre n'a-t-elle pas été l'île des saints avant que d'être devenue l'asile des hérétiques?

Que dirai-je des Gaules connues sous différents noms? de tous ces vastes Etats qui formaient autrefois tant de royaumes différents? Les ténèbres de l'idolâtrie n'y ont-elles pas été dissipées par les hommes apostoliques envoyés par le chef de l'Eglise?

Ah! les apôtres des Gaules sont trop connus; leurs noms sont trop précieux pour douter des progrès que l'Evangile y a faits.

Qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie dans lesquelles cette florissante capitale du monde était plongée au troisième siècle? Qui a rendu nos pères chrétiens? L'ignorons-nous, mes frères? N'est-ce pas saint Denis, avec les saints coopérateurs de son zèle? Leur sang répandu sur cette montagne n'est-il pas une preuve de leur apostolat? Nous visitons les lieux qu'ils ont sanctifiés par leur présence, nous révérons leurs liens et nous célébrons avec pompe leur mémoire.

Le grand Remi de Reims n'a-t-il pas étendu dans toutes les Gaules-Belgiques la religion chrétienne en enfantant à l'Eglise le belliqueux Clovis? N'a-t-on pas vu alors ce prince magnanime brûler ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé? et ses troupes guerrières renoncer aux dieux impuissants du paganisme pour n'adorer avec lui que le Dieu de Remi et de Clotilde?

Il n'y a que les progrès de la religion chrétienne qui soient universels; ceux des fausses religions sont bornés, resserrés dans un royaume, un empire; ils ne sont pas au-dessus des ressources humaines.

En vain m'opposerait-on ici les progrès du mahométisme; ils ne m'étonnent point, et bien loin d'y trouver des caractères de divinité, je n'y trouve rien que d'humain. Les progrès d'Alexandre m'étonnent davantage. Par la force seule des armes il étend ses conquêtes d'une extrémité du monde à l'autre. Il s'empare de plusieurs royaumes et de plusieurs empires. Il attache à son char des rois vaincus, et toute la terre, selon l'expression,

est comme interdite à la vue de ses rapides et immenses victoires.

Mahomet, ce fameux imposteur, étend sa doctrine, il est vrai, dans presque tout l'Orient; mais Mahomet emploie non-seulement la force des armes, mais encore l'imposture et tous les appâts d'une morale commode et conforme aux penchants du cœur, à ses désirs déréglés et à ses inclinations vicieuses.

Il n'en est pas de même des progrès de la religion chrétienne. Malgré les efforts de l'enfer, la puissance des césars païens, qui la persécutent et veulent la détruire; malgré les penchants et les inclinations du cœur de l'homme, qu'elle gêne et crucifie, ils sont rapides, ils sont universels, ils sont durables.

Jésus-Christ, en annonçant à ses apôtres les combats que l'enfer livrerait à sa doctrine, les assure d'une perpétuelle assistance : Je suis avec vous, leur dit-il, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII.)

Voilà, mes frères, le mystère de la durée de la religion chrétienne. Voilà ce qui la rend victorieuse des efforts de l'enfer, des projets des incrédules, des blasphèmes des impies, des artifices des hérétiques, des scandales des libertins.

C'est parce que Jésus-Christ est toujours avec son Eglise : *Ecce vobiscum sum*, qu'elle est toujours pure, sans tache et toujours vierge dans la foi. C'est parce qu'il ne l'abandonne pas un seul instant, *omnibus diebus*, qu'on ne peut lui reprocher aucune nouveauté dans la doctrine; qu'elle enseigne aujourd'hui ce que les apôtres ont prêché, ce que les quatre premiers conciles œcuméniques, que saint Grégoire révérait comme les quatre Evangiles, ont enseigné.

C'est parce que la religion chrétienne est l'ouvrage de Dieu, que vous la voyez subsister dans ce siècle où tant d'esprits superbes conjurent sa perte et osent tenter de renverser les trophées que nos pères lui ont érigés dans ce royaume dont la foi a toujours été si pure depuis la conversion du grand Clovis.

Plus je vois de scandales, plus le libertinage du cœur et de l'esprit s'accrédite, plus le nombre des auteurs licencieux et impies augmente, plus je vois d'ouvrages répandus contre la religion chrétienne, plus j'admire l'œuvre de Dieu dans les progrès admirables du christianisme.

Malgré ce parti d'incrédules et de libertins qui grossit tous les jours, nous voyons des chrétiens pieux et soumis. Nos solennités sont toujours éclatantes. Les pontifes et les lévites ne sont pas seuls à l'autel. L'Agneau est immolé. Sa doctrine est annoncée. Les pécheurs sont réconciliés. Le culte est le même aujourd'hui que dans les plus beaux jours de l'Eglise. Il a ses défenseurs comme dans les siècles des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, des Athanase, des Hilaire, des Chrysostome. Au moment de la mort, ce moment décisif, nous voyons de temps en temps ses ennemis lui rendre hommage et redouter un avenir qu'ils s'étaient fait gloire de braver.

Oui, Eglise sainte, vous triompherez toujours de vos ennemis. Jésus-Christ est avec vous et il y sera jusqu'à la consommation des siècles. Sa parole nous garantit la durée de l'édifice qu'il a posé. On fera de vains efforts pour la renverser, un Dieu a parlé.

Julien l'Apostat a voulu relever le temple de Jérusalem, pour faire mépriser la prophétie de Jésus-Christ; mais ses efforts ont été vains. Des feux vengeurs allumés par le Tout-Puissant ont consumés ses préparatifs orgueilleux. L'oracle du Sauveur a reçu un nouvel éclat par cet attentat sacrilége (15).

Il en est de même de la religion chrétienne : les attentats de l'incrédulité et du libertinage servent à faire éclater sa grandeur et la puissance de son auteur.

O religion sainte et divine! nous faisons consister notre bonheur dans une foi humble et soumise. Nous mettons notre gloire dans les opprobres que nous souffrons pour vous. Que nos mœurs répondent à notre foi pour mériter à la mort l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite.

SERMON IX.

Pour le dimanche de la Septuagésime.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Quid hic statis tota die otiosi. (*Matth.*, XX.)
Pourquoi êtes-vous ici tout le jour sans rien faire.

L'homme n'est pas sur la terre pour y couler ses jours dans l'oisiveté. Une vie inutile n'est pas une vie innocente, et la perte du temps est de toutes les pertes celle qu'on ne saurait assez déplorer.

Mais, hélas! où sont les justes appréciateurs du temps? où sont ceux qui en connaissent tout le prix? où sont ceux qui l'emploient utilement? où sont les sages, les prudents qui se font gloire de ménager le temps, qui sont occupés de sa rapidité, et pour qui les seuls moments fugitifs qui sont en notre disposition sont précieux et importants?

Le mauvais emploi du temps est un désordre commun; on n'y fait pas attention, on n'en gémit pas. Qui sont ceux qui ne sont pas coupables de la perte du temps? Je vois dans tous les états des hommes oisifs; des hommes qui s'occupent à faire le mal; des hommes agités, mais pour faire toute autre chose que ce qu'ils doivent faire.

Ce n'est point pour m'ériger en censeur des mœurs de nos jours, que je me soulèverai dans ce discours contre une foule de chrétiens qui ne redoutent pas la perte du temps.

Se croient-ils coupables de la perte du temps, ces riches mondains, qui regardent leur opulence comme un titre pour ne rien faire d'utile à la société? Connaissent-ils le prix du temps qu'ils passent dans un lâche

(15) Ammien Marcellin, auteur païen, saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, rapportent ce prodige.

repos à la table, au jeu, aux spectacles, dans les cercles?

Redoutent-ils la perte du temps, ces hommes qui emploient leurs talents pour en faire couler les moments rapides dans les plaisirs et les amusements, dont l'art est de charmer les ennuis des personnes oisives et que le temps embarrasse souvent?

Peuvent-ils se rassurer sur le compte qu'ils rendront du temps, ces hommes qui se prêtent nonchalamment à leurs obligations essentielles, et qui se livrent avec goût, avec ardeur, à la dissipation d'un monde d'amis? qui donnent quelques moments aux fonctions de leur ministère, et les heures et les jours aux repas et au jeu? qui se dissipent sans s'être appliqués?

Ah! on ne fait pas assez d'attention à la perte du temps; on ne la redoute pas assez. Les philosophes païens en ont mieux connu le prix que nous : il leur était plus précieux, ils le ménageaient mieux. Le désordre commun de notre siècle est la perte du temps. Dans les plus saints états même, on le prodigue sans scrupule, on l'offre à ses amis, il embarrasse ceux qui n'en connaissent pas le prix; on dirait qu'ils n'ont rien d'utile à faire.

Quelles sont les suites d'un désordre si commun parmi les chrétiens mêmes? Les voici, mes frères : la perte des âmes, le déshonneur de la société.

Le temps, qui n'est pas à nous, et qui nous est accordé pour travailler à l'importante affaire de notre salut, s'écoule sans y avoir pensé. Le temps qui doit être employé au travail, à acquérir les connaissances nécessaires pour être utile au prochain, se passe dans le repos ou la dissipation. De là tant d'hommes inutiles et souvent dangereux dans le sanctuaire, dans la magistrature, dans les grandes places. Notre salut, notre santé, notre fortune sont en danger, quand ce sont des hommes inappliqués, qui sont nos directeurs, nos juges.

Pourquoi donc, chrétiens, disposez-vous du temps comme si vous en étiez les maîtres? Est-il à vous? Excepté le moment fugitif où je vous parle, aucun n'est certain. Deux moments se suivent, mais ils ne se tiennent pas. C'est donc du moment présent que dépend votre sort éternel; or, combien ce temps présent doit-il vous être précieux, puisqu'il est le seul en votre disposition?

O aveuglement des hommes! dit saint Bernard : rien de plus précieux que le temps et rien que les hommes estiment moins que le temps : *Nihil pretiosius tempore, nihil vilius estimatur.* (S. Bern., *De vita et moribus cleric.*, cap. 16.)

C'est, mes frères, la pensée de ce saint docteur que je vais étendre et développer dans cet entretien.

Rien de plus précieux que le temps : vous le verrez dans la première partie. Rien de plus mal employé que le temps : vous le verrez dans la seconde partie. Vous ne pouvez pas entendre une instruction plus nécessaire et plus importante; c'est pourquoi je me flatte d'une attention particulière.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour être persuadés, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus précieux que le temps, il faut le considérer dans sa nature : c'est un moment fugitif, celui qui doit lui succéder est incertain pour nous. Il faut le considérer dans les desseins de Dieu : il nous l'accorde pour travailler à notre salut. La longueur de nos jours est marquée par sa sagesse. Un seul jour perdu peut être une perte irréparable. Il faut le considérer dans le compte que nous en rendrons : il faut que nos jours soient pleins, aucun que le souverain juge n'examine avec sévérité.

En trois mots : la nature du temps, rien de moins en notre disposition; la nécessité du temps, il est essentiel pour travailler à notre salut; le compte que nous rendrons du temps, il sera rigoureux. Ces vérités développées vous feront connaître qu'il n'y a rien de plus précieux que le temps : *Nihil pretiosius tempore.* Reprenons.

Qu'est-ce que le temps qui est en notre disposition? Ce n'est ni le passé, ni le futur. Le passé n'est plus, l'avenir est incertain. Le jour qui nous éclaire a fait disparaître le jour d'hier, dit saint Augustin, et le jour de demain fera disparaître celui d'aujourd'hui. Or, tous les objets qui vous attachent s'envolent aussi avec le temps. Tous les moments dont vous pouvez disposer sont fugitifs; ils vous échappent. Les jours, les mois, les années se succèdent, mais ils ne se tiennent pas. Tout le temps de votre vie dont vous soyez sûr, c'est le moment présent : moment qui s'envole, qui vous échappe : *Omnia momenta fugitiva sunt.* (S. Aug., *De verbis Apostol.*, serm. 23.)

Qu'est-ce que tout le temps de notre vie, quand elle durerait un siècle? C'est, dit saint Chrysostome (hom. 9 *in cap.* IV *Epist.* II *ad Cor.*), un instant qui se perd dans l'éternité : *Momenti instar hæc vita.* Tous les siècles qui se sont écoulés depuis que Dieu a créé ce vaste univers, tous ceux qui s'écouleront jusqu'au jour où il doit rentrer dans le néant ne sont qu'un moment aux yeux du Très-Haut. Le temps n'est rien en comparaison de l'éternité. On appelle le temps ce qui a commencé quand Dieu s'est produit au dehors; il n'y en aura plus quand il jugera tous les mortels. A la fin des siècles un ange, ayant un pied sur la terre et l'autre sur la mer, annoncera qu'il n'y aura plus de temps : *Tempus non erit amplius.* (*Apocalyp.*, X.)

Tous les siècles seront perdus dans l'immense étendue de l'éternité; tout ce qui est du temps sera détruit : monarchies, empires, rangs, distinctions, richesses. Les époques les plus éclatantes seront ensevelies dans celle de la destruction du temps. L'histoire des siècles et des grands hommes qui y ont brillé ne sera plus consultée. Dieu qui, quoi que dise l'incrédule, est l'historien de nos actions, ne montrera que les vertus ou les péchés écrits dans le livre ineffable dont parle l'Ecriture. Ah! que penseront du temps les

mortels qui entendront crier à toute la terre : Il est fini; il n'y en a plus, il faut que tout passe dans l'éternité, s'y perde : *Tempus non erit amplius.*

Dieu, en créant le monde, a décidé la durée des siècles, nous l'ignorons; c'est un mystère pour nous. Ne soyons pas assez téméraires pour fixer le temps de la ruine du monde ; mais ces jours, ces années, ces siècles qui doivent former la durée des temps, s'écouleront, quand le nombre marqué dans les secrets du Créateur sera rempli; alors tous les mortels seront hors du temps, ils seront entrés dans l'éternité. Avec le temps, tout fuira, tout disparaîtra : *Dies formabuntur, et nemo in eis.* (*Psal.* CXXXVIII.)

Voilà, chrétiens, une idée du temps comparé avec l'éternité ; il a commencé, il finira. Mais peut-être que ces milliers de siècles, que l'on compte depuis la naissance du monde, vous font fermer les yeux sur la rapidité du temps. On aime à se flatter sur l'étendue du temps, à regarder dans un lointain le tombeau ; ceux dont la carrière est longue semblent nous garantir de longs jours; ceux que la mort moissonne dans le printemps de leurs années, ne nous instruisent pas; considérons donc le temps par rapport à nous.

Qu'est-ce que la vie de l'homme? C'est un temps qui s'écoule avec une vitesse qui surpasse la rapidité d'un torrent. Nos jours s'envolent, disparaissent comme une ombre fugitive, comme une vapeur qu'un rien dissipe, comme une fleur que le même jour voit naître et périr. La vie de l'homme est une ombre qui passe, une image vide : *In imagine pertransit homo.* (*Psal.* XXXVIII.)

Toutes ces expressions sont de l'Ecriture, chrétiens; elles vous rappellent des vérités que vous ne pouvez ignorer. Tous les jours vous vous plaignez de la brièveté de la vie. Vous dites avec saint Paul : Le temps est court, il nous échappe, il s'envole : *Tempus breve est.* (I *Cor.*, VII.) Mais vous n'en tirez pas les mêmes conséquences. Vous ne connaissez pas le prix du seul moment qui est en votre disposition.

Le temps est court : *Tempus breve est*, et vous ne le ménagez pas, vous le perdez, il vous embarrasse quelquefois, vous l'offrez au premier venu.

Le temps est court : *Tempus breve est*, et vous l'employez à des visites, à de longues séances de jeu, à des fêtes mondaines, à des spectacles profanes, à des lectures dangereuses.

Le temps est court : *Tempus breve est*, et vous vous agitez, vous vous troublez, vous formez des projets, vous vous occupez du temporel; vous remettez l'affaire de votre salut comme si vous étiez les maîtres de la durée de vos jours, comme si vous étiez immortels.

Le temps est court : *Tempus breve est*, et vous redoutez d'être à vous. Vous cherchez à vous dissiper, à charmer vos ennuis. Hors les plaisirs vous êtes tristes, embarrassés. Les jours vous paraissent trop longs.

Le temps est court : *Tempus breve est*, et des chrétiens cherchent à le passer agréablement. Que faire, dit-on, toute une journée? Que ferait-on si on ne jouait pas? S'il n'y avait point de spectacle? on serait plongé dans l'indolence, la tristesse, dans une oisiveté plus funeste quelquefois à l'innocence que les amusements d'une société choisie.

Peut-on, mes frères, supposer de la foi dans des chrétiens qui raisonnent de la sorte? Convenir de la brièveté de la vie, et se dire embarrassés du temps, ennuyés de la longueur des jours, n'est-ce pas une contradiction criminelle dans des chétiens?

Le temps est court, dit saint Paul, dans toute notre vie nous n'avons qu'un instant en notre disposition : *Tempus breve est;* c'est pourquoi, ajoute-t-il, et la conséquence est juste : *Reliquum est.* (*Ibid.*) Nous devons user de ce monde comme n'en usant point; ne pas attacher notre cœur à ses plaisirs, à ses richesses, à ses honneurs.

Or, les chrétiens contre lesquels je me soulève ici, tirent des conséquences toutes contraires ; ils avouent que le temps est court, et cependant ils en disposent pour le plaisir, les visites, le jeu, la mollesse. On les entend dire comme ces insensés de l'Ecriture : Notre vie passe comme une ombre, aujourd'hui sur la terre, demain dans le tombeau : *Cras enim moriemur.* (I *Cor.*, XV.) Satisfaisons nos inclinations : livrons-nous aux plaisirs, passons agréablement le peu de temps que nous avons à vivre.

Quelle conséquence! qu'elle est terrible! le temps est court, donc il faut le perdre ; le temps est court, donc ces rapides moments de notre vie, qui ne font que se succéder, doivent être donnés à des amusements frivoles, à de coupables occupations ou à une molle oisiveté.

Le temps est court, donc, dans le seul instant qui est en notre disposition, il faut oublier le salut et ne s'occuper que de la terre; de crainte de manquer au monde, il faut manquer à Dieu ; donner à nos satisfactions le certain, et l'incertain à la religion; ne point compter sur l'avenir quand il s'agit des plaisirs; s'assurer du présent, se le promettre avec confiance quand il s'agit de pénitence. Quel aveuglement!

Est-ce là, mes frères, concevoir une juste idée du temps? en connaître le prix? Sont-ce là les conséquences que les sages même du paganisme tiraient de la brièveté de la vie?

Quoique leur espérance n'attendît rien au delà du tombeau, la brièveté de la vie de l'homme les détachait de la terre; ils regardaient comme des insensés ces hommes terrestres qui s'y établissaient, qui y décoraient leur demeure fugitive. On a vu des philosophes dédaigner tout ce qui peut rendre une vie si courte douce et aimable.

Que devons-nous donc penser des chrétiens qui espèrent une vie future, et qui regardent la brièveté de cette vie temporelle comme un titre pour se hâter de goûter les plaisirs du monde?

Mais voici une contrariété qui n'est pas moins étonnante dans ces injustes appréciateurs du temps, que je combats et qui méritent tous nos gémissements.

Le temps est court, et ils s'ennuient. La vie de l'homme disparaît comme un songe; tous les mortels, semblables à des eaux qui s'écoulent et vont se perdre dans l'Océan, avancent avec rapidité vers le tombeau et y descendent. Il s'ouvre tous les jours pour recevoir ceux qui sont sortis du temps, pour lesquels il n'y en a plus; et, dans ces moments fugitifs de la vie des mortels, je les vois, embarrassés de leur loisir, prévenir les ennuis, et, comme si l'homme n'avait rien à faire d'utile et de méritoire pour le ciel, ne chercher, ne désirer que les occasions de s'amuser agréablement, c'est-à-dire de perdre le temps.

Ne soyez pas surpris, mes frères, si j'insiste sur les raisonnements insensés d'un grand nombre de chrétiens, lorsqu'il s'agit du temps. Ce ne sont pas seulement des mondains déréglés, des hommes de vice, d'irréligion, qui le tiennent, ce sont des personnes qui se piquent d'une vie réglée, qui ont renoncé à l'éclat et au bruit du siècle; ce sont des hommes engagés dans un état saint, délicats, exacts même avec sévérité sur les obligations de la religion. Il n'y a que sur le temps qu'ils sont imprudents, dissipateurs; il n'y a que la perte du temps qu'ils ne regrettent pas, sur laquelle ils n'ont aucun scrupule.

Si une nécessité d'économie ou d'emploi force d'aller dans une province, que veut-on? du moins que désire-t-on y trouver? Des apôtres zélés, des églises régulièrement desservies, des directeurs éclairés, des exemples de vertu, une émulation de piété? C'est à quoi on ne pense pas. On s'informe si l'on peut s'y amuser, y passer agréablement son temps, s'il y a du monde à voir, si on y joue, s'il y a une émulation de visites, de plaisirs; c'est-à-dire on s'informe si l'on peut y perdre le temps, y éviter l'embarras du loisir.

Heureux si un ecclésiastique, appelé au gouvernement d'une paroisse de la campagne, ne tenait pas ce langage, et si on ne l'entendait pas s'informer des agréments qu'il y aura du côté de la compagnie, de la dissipation, au lieu de s'informer du travail qui y est nécessaire pour le salut des âmes.

Que dois-je penser d'un chrétien qui veut se dissiper, s'amuser? qui craint de s'ennuyer? Qu'il ne connaît pas le prix du temps, qu'il n'en redoute point la perte, et par conséquent qu'il se contrarie quand il se plaint de la brièveté de la vie. Car cette seule vérité méditée prudemment: le temps est court, il s'envole, il nous échappe, suffit pour porter un chrétien à ménager le temps, à en être avare, et à employer pour son salut le seul instant qui est en sa disposition.

Il connaissait le prix du temps, l'empereur Titus, ce prince sage, vertueux, qui s'acquit plus de gloire par ses vertus que son père Vespasien par les prodiges que ses adulateurs lui supposèrent. Il paraissait triste, et faisait éclater sa douleur lorsqu'un seul jour de sa vie n'était pas marqué par quelques bonnes œuvres. Je n'ai rien fait aujourd'hui, s'écriait-il en gémissant, c'est un jour perdu dans l'inutilité : *Hodie diem perdidi.*

Ah! pourquoi un chrétien, à qui la foi montre une éternité de gloire, à qui Jésus-Christ a promis de paraître avec la rapidité d'un éclair pour le juger; qui n'a qu'un moment fugitif en sa disposition, qui ignore l'heure et le jour de sa mort, qui n'est point averti de se préparer, mais d'être prêt, n'est-il donc pas alarmé, triste, abattu, inconsolable, quand il a perdu un jour dans l'oisiveté ou dans de frivoles amusements?

Pourquoi, au lieu de se congratuler le soir d'avoir agréablement passé la journée, de faire avec satisfaction le récit de ses plaisirs, de raconter avec quel art ils ont été variés; au lieu de rappeler les saillies d'esprit, l'enjouement des conversations, l'harmonie des chants, la légèreté des danses, l'ordre d'un festin somptueux, les caprices et les succès du jeu, ne dit-il pas en gémissant : Je n'ai rien fait aujourd'hui pour le ciel; j'ai perdu ce jour qui ne reviendra peut-être plus : *Hodie diem perdidi.* Ah! c'est qu'il ne connaît pas le prix du temps.

Peut-on perdre le temps quand on est persuadé de sa rapidité, de son incertitude? quand on veut remplir les obligations du chrétien et du citoyen? Doit-on être embarrassé du temps, s'ennuyer, quand on ne veut pas être un homme inutile et vivre dans une indolence condamnée par les païens mêmes?

J'entends un sage du paganisme qui, persuadé de la brièveté de la vie, s'écrie : Je n'ai qu'un moment à vivre, et j'ai mille choses à faire : *Hora brevis, opus magnum.* (Sénèque, épit. 1.) Belle sentence qui devrait être gravée dans les appartements de ces chrétiens embarrassés du temps, qui s'ennuient quand les plaisirs ou des agitations tumultueuses ne leur font pas oublier qu'ils sont mortels.

Un païen qui ne croyait rien au delà du tombeau, trouve qu'il n'a pas assez de temps pour faire tout ce que la raison exigeait de lui; et un chrétien qui espère une vie future, la récompense de ses travaux sur la terre, trouve qu'il en a trop pour travailler à son salut et être utile à la société. Il ne le ménage point, il le dissipe, il le perd, il en est embarrassé quand il ne le donne pas aux plaisirs, aux amusements frivoles; quel aveuglement! Est-ce connaître le prix du temps qui nous échappe, et que Dieu nous accorde pour travailler à notre salut?

La vie la plus courte est suffisante pour consommer avec la grâce l'important et essentiel ouvrage de notre salut. Pourquoi, mes frères? c'est que Dieu, maître de la longueur de nos jours, est sage et équitable. Sa sagesse nous accorde une mesure de temps; il n'y en a pas trop, mais il y en a assez, si nos jours sont pleins; c'est pour-

quoi un seul jour perdu peut être décisif pour notre damnation éternelle. Remplissons cette mesure de temps qui nous est accordé dans le plan de notre salut. N'en disposons pas d'une partie pour le péché et tout ce qui y conduit : un moment peut décider de notre éternité. Malheur à nous s'il est mal employé.

Dieu est juste; ceux qu'il ne laisse que quelques années sur la terre vivent assez pour y opérer leur salut. La grâce et le temps ne leur manquent pas, et le bon usage de l'un et de l'autre assure infailliblement leur bonheur.

Ces principes posés, il est évident que la mesure de temps qui nous est accordé pour travailler à notre salut doit nous être précieuse; que perdre un seul jour de ceux qui doivent composer la durée de notre vie, c'est risquer notre salut, nous exposer à la damnation.

Que sert-il de vivre longtemps sur la terre, de fournir une longue carrière, d'étonner le monde par son grand âge, d'avoir même vécu un siècle avant que de descendre dans le tombeau? On ne vit utilement dans le temps, dit saint Augustin (epist. 121, c. 17), que lorsqu'on y amasse des mérites pour l'éternité. Le temps employé pour toute autre chose que pour le salut est un temps perdu. Il ne faut le donner qu'à ce qui a rapport essentiellement aux devoirs, aux obligations de notre état.

Sont-ce là les idées que l'on conçoit du temps dans le monde? Ne l'emploie-t-on que pour se sanctifier, que pour servir Dieu, être utile à la société? Hélas! jugeons-en par le temps que l'on donne à son salut et celui que l'on prodigue aux plaisirs, aux amusements, aux affaires du monde. Quelle différence! et quel sujet de gémir!

Que donne-t-on à l'affaire de son salut? Des moments dans la journée, quelques jours dans l'année. Au monde, on prodigue les heures, les jours, les années, la jeunesse, la vieillesse; on dispose de son temps suivant son inclination; on s'en établit le maître; on ne se fait point de scrupule de la perte du temps; on ne s'en accuse point; on n'y pense pas; on s'est fait une habitude, sous prétexte de se dissiper, de ne point s'occuper; parce qu'on le veut, parce qu'on le fait, ce n'est pas un mal.

En effet, chrétiens, ce désordre de la perte du temps est d'autant plus déplorable, qu'on n'y fait pas d'attention; que ceux qui en sont coupables ne croient pas leur salut en danger.

Que nous répond-on quand nous condamnons la conduite d'une personne qui emploie la plus grande partie du jour à assister à des repas, à faire des visites, à soutenir de longues séances de jeu? Qu'il faut se dissiper; qu'il n'y a point de mal. Ainsi, voilà des chrétiens rassurés par le torrent de l'exemple. La perte du temps n'est pas un péché; de là ces sociétés qui se forment tous les jours pour la table et le jeu; ces sociétés qu'on respecte, même dans une ville, parce que ce sont les premiers qui la composent; parce qu'il s'y trouve des mères de famille sages, prudentes, qui ont donné des ordres à leurs domestiques; des personnes qui ont levé l'étendard de la dévotion, et qui communient souvent; des prêtres quelquefois qui montent tous les jours à l'autel, qui remplissent les fonctions de leur ministère. Que peut-on dire contre ces sociétés? Où est le mal qu'on y commet? La perte du temps : voilà, mes frères, le mal, le grand péché qu'on ne veut point reconnaître, sur lequel on s'aveugle. On n'y pense pas, parce qu'on ne pense pas à son salut comme on devrait y penser; parce qu'on veut le faire sans se gêner; parce qu'on n'est pas persuadé que Dieu n'accorde le temps que pour cela.

David disait : Qu'est-ce que j'attends ici-bas? Pourquoi le temps m'est-il donné? Qu'est-ce que j'espère? Quelle est ma destinée? *Nunc quæ est exspectatio mea?* (*Psal.* XXXVIII.) N'est-ce pas le Seigneur qui est l'unique objet de mon espérance? N'est-ce pas lui qui est ma fin dernière? N'est-ce pas lui qui doit faire mon bonheur éternel? N'est-ce pas lui que je dois connaître, servir, aimer? Suis-je pour autre chose sur la terre? *Nonne Dominus?*

Mais les chrétiens qui ne connaissent pas le prix du temps, qui s'imaginent pouvoir en disposer à leur gré, qui agissent comme si la durée de leur vie était trop longue pour l'affaire de leur salut, ne parlent pas comme ce religieux monarque : à les entendre on dirait qu'ils ne sont sur la terre que pour s'y procurer des jours doux et agréables, que pour y passer le temps, ou dans des agitations tumultueuses ou dans une molle oisiveté, ou dans les plaisirs et les jeux.

Si tous les insensés appréciateurs du temps nous rendaient sincèrement le langage de leur cœur, que leur conduite nous fait assez entendre, ils nous diraient : Si vous voulez savoir ce que nous attendons ici-bas, ce que nous nous y promettons, ce que nous y espérons et ce qui nous y flatte le plus : *Nunc quæ est exspectatio mea?* le voici, et c'est l'histoire abrégée de notre vie. Nous soupirons après l'âge où les parents nous abandonnent à nous-mêmes, où notre liberté, gênée dans les liens de l'enfance, est libre. Nous nous promettons une jeunesse riante, toujours variée par de nouveaux amusements et de nouveaux plaisirs. Dans un âge plus sérieux, des projets d'établissement de fortune nous agitent; nous attendons des biens, des honneurs, des places, des dignités; nous employons des années pour les obtenir, et nous ne donnons que quelques moments pour acquérir les lumières et les connaissances nécessaires pour les remplir utilement. Nous nous mettons peu en peine d'honorer la place que nous occuperons, pourvu qu'elle nous honore. Dans un âge avancé, nous jouirons du repos que les plaisirs et les affaires nous enlèvent présentement. Nous nous tracerons un plan de vie douce, tranquille; nous formerons une société d'amis paisibles; nos repas, notre jeu,

nos plaisirs se borneront à charmer les ennuis, à nous faire couler le temps agréablement, à ménager les débris d'une santé usée, et à retarder autant que nous pourrons le moment qui doit nous enlever à la terre.

N'est-ce pas là, mes frères, le plan de vie d'une infinité de chrétiens? Or, dans ce plan y voit-on le plan de son salut? Est-ce cette importante affaire qui nous occupe le plus? Non, elle y est oubliée, du moins on n'en parle pas. On dirait qu'il ne faut qu'un instant pour la consommer.

Ah! chrétiens, ouvrez les yeux aux malheurs que vous vous préparez par la perte du temps. Connaissez-en tout le prix. La durée de vos jours n'est pas trop longue pour l'ouvrage de votre salut. Vous n'êtes pas inutilement dans les desseins de Dieu sur la terre; c'est sa miséricorde qui accorde le temps. Elle l'accorde aux justes, elle l'accorde aux pécheurs : aux justes pour se perfectionner, aux pécheurs pour faire pénitence.

O temps que Dieu m'accorde pour mon salut, que vous êtes précieux! Comment les hommes peuvent-ils vous perdre sans regret? Comment n'arrosent-ils pas de leurs pleurs les moments qu'ils donnent au péché, aux amusements frivoles, aux plaisirs, à l'oisiveté?

Le temps m'est accordé pour mon salut, et tout le temps que je vivrai, pas un seul jours où mes actions ne doivent y avoir rapport, pas un seul jour où je ne doive en être occupé. Ce n'est qu'à la fin de ma vie, en remettant mon âme à mon Créateur, que je pourrai dire : L'affaire de mon salut est consommée, le temps pour y travailler est fini; jusqu'à ce moment il faut que je travaille à me perfectionner si je suis juste, il faut que je fasse pénitence si je suis pécheur.

Oui, chrétiens, c'est la miséricorde de Dieu qui accorde le temps aux justes qui ne sont pas encore assez purs, assez parfaits. Ce n'est que dans le temps qu'on peut acquérir des mérites, ce n'est que dans le temps que la sainteté reçoit des accroissements, ce n'est que dans le temps qu'on peut se punir soi-même de ses fautes. Le temps fini, on est arrivé au terme, on passe sous le domaine de la justice, et c'est le feu qu'elle allume qui purifie les âmes encore souillées des taches et des restes du péché.

Faites attention, chrétiens, à cette vérité, et vous verrez combien le temps doit être précieux aux justes, et de quelle conséquence il est pour eux de n'en pas perdre un seul instant dans l'oisiveté.

Dieu déclare solennellement dans l'Ecriture qu'il n'accorde le temps aux justes, qu'afin qu'ils acquièrent les accroissements de sainteté nécessaires pour paraître devant lui et pouvoir jouir promptement de sa gloire. Il leur fait même un précepte d'employer les jours qu'il leur accorde à cela uniquement. Ecoutez-le : Que celui qui est juste, dit-il, travaille encore à devenir plus juste : *Qui justus est justificetur adhuc;* que celui qui est saint travaille encore à sa sanctification : *Qui sanctus est sanctificetur adhuc.* (*Apoc.*, XXII.)

Or, de ces oracles de l'Ecriture, il s'ensuit que tout le temps de la vie est nécessaire pour l'ouvrage de notre salut, qu'il y faut travailler tous les jours, qu'il y faut travailler constamment. Le juste, le saint ne peut laisser l'édifice de sa sanctification, ne peut point le négliger un seul moment sans s'exposer aux rigueurs de la justice divine.

Ces accroissements de piété, de sainteté, que Dieu exige de nous dans tout le temps de notre vie, ce renouvellement de l'homme intérieur nécessaire lors même que l'homme extérieur se détruit, nous permettent-ils de disposer du temps, d'en perdre une partie dans l'inutilité?

Les justes qui se bornent à un certain plan de sainteté, qui donnent une partie du jour à la dévotion et l'autre à la dissipation; qui ne regrettent pas les heures passées dans les visites, les discours inutiles, les parties de jeu, et qui, dans l'ordre de leurs actions, donnent encore plus de temps au monde qu'à Dieu, sont-ils des justes jaloux des accroissements de sainteté que le Seigneur demande, et pour lesquels il les laisse sur la terre? Non. Ah! combien qui se croient justes, et que la perte seule du temps damnera.

Que dirai-je des pécheurs pour lesquels la perte du temps n'est rien, qui le dissipent, le prodiguent, et qui semblent ne regretter que les moments écoulés dans l'innocence; de ces insensés qui marchent aveuglément dans la route de l'enfer, qui ne pensent point à réparer le temps perdu et à pleurer ces jours mauvais, c'est-à-dire ces jours qu'ils ont souillés de leurs crimes; le temps présent est pour eux un temps précieux, c'est un temps de clémence : Dieu le leur accorde, non pour perpétuer leurs péchés, mais pour les expier.

Ah! ici s'élève ma voix, mon zèle m'anime. Je leur adresse ces paroles du grand Apôtre : Voici encore un temps favorable, le temps de la miséricorde : *Ecce nunc tempus acceptabile* (II *Cor.*, VI); voici encore des jours de salut, vous pouvez y travailler et y travailler avec succès : *Ecce nunc dies salutis.* (*Ibid.*) Ah! que ce temps est précieux! il est important d'en profiter. Il vous échappera, et celui de la sévérité y succédera. Priez, gémissez, pleurez, fléchissez la justice divine pendant le temps qui vous est accordé, vous le pouvez, bientôt vous ne le pourrez plus. Pourquoi êtes-vous encore dans le temps? Pourquoi n'êtes-vous pas encore passés dans l'éternité? C'est que sans le temps vous ne pouvez pas faire pénitence : Dieu vous l'accorde.

Dieu est patient, dit l'apôtre saint Pierre : *Patienter agit* (II *Petr.*, III); mais pourquoi ces adorables lenteurs à punir les pécheurs? Pourquoi les laisse-t-il sur la terre? Pourquoi voyons-nous les années s'accumuler sur la tête des méchants? Pourquoi de longs jours sont-ils accordés à des hommes qui souillent encore leur vieillesse des péchés de leur jeunesse? Cet apôtre nous l'apprend :

c'est qu'il ne veut point la perte d'aucun mortel ; sa miséricorde arrête le bras de sa justice : *Nolens aliquos perire.* (II *Petr.*, III.) Mais qu'attend le Seigneur de ces pécheurs qu'il laisse vivre, auxquels il accorde encore du temps? Des fruits de pénitence : *Omnes ad pœnitentiam reverti.* (*Ibid.*)

Voilà, pécheurs, pourquoi Dieu vous accorde le temps dont vous jouissez aujourd'hui. Ce temps est précieux ; votre conversion dépend du temps comme de la grâce et de votre volonté. Qu'aujourd'hui donc cette vérité touche vos cœurs ; profitez de ce jour, il est précieux et peut-être décisif pour votre sort éternel.

Pécheurs souillés de péchés mortels, il n'y a point d'autre différence entre vous et les réprouvés, que celle que met le temps, un moment fugitif qui vous échappe ; ils sont arrivés au terme, vous y arriverez peut-être aujourd'hui ; peut-être que dès cette nuit on vous demandera votre âme. Si vous avez de la foi, ce jour n'est-il pas un temps précieux pour vous?

Que dit Jésus-Christ à Zachée, ce publicain dont la conversion fut si éclatante? Il lui dit : Zachée, descendez promptement, car c'est aujourd'hui que je veux demeurer chez vous. Voilà le temps de ma miséricorde, temps précieux pour vous, aujourd'hui : *Hodie.* (*Luc.*, XIX.)

Aujourd'hui, pécheur, voilà peut-être le seul temps que vous avez pour pleurer vos péchés ; vous ne vous convertirez peut-être jamais, si vous ne vous convertissez pas aujourd'hui. Dieu a promis le pardon au pécheur, mais il ne lui a pas promis le lendemain. Vous ne vivez aujourd'hui que pour être pénitents dès aujourd'hui.

Ah ! comment ce temps précieux accordé pour la pénitence est-il presque toujours employé à perpétuer le péché !

Les uns se rassurent sur une santé robuste. Ils ne destinent à la pénitence que les sombres années de la vieillesse ; les vieillards sont occupés à conserver les débris d'une santé ruinée, et à charmer les ennuis d'une retraite forcée par les douceurs de la société. S'ils sont tristes, abattus, ce n'est pas le ressouvenir de leurs péchés qui les afflige, c'est la vue du tombeau qui s'ouvre et les demande.

Nous ne profitons pas du temps qui nous est accordé pour faire pénitence. Nous l'estimons, mais pour en jouir selon nos inclinations, nous le voyons s'écouler avec peine. Nous sortons du temps sans en avoir connu le prix, et sans avoir pensé au compte qu'il faut en rendre à la mort.

Que veulent dire, mes frères, ces paroles d'un prophète : Le Seigneur appellera le temps contre moi dans son jugement? *Vocabit adversum me tempus.* (*Jerem.*, I.) Pourquoi ne dit-il pas : Dieu me représentera mes actions, mes péchés, le mépris de ses grâces? Pourquoi fera-t-il revenir le temps contre moi ? N'est-il pas le seul maître ? La longueur de mes jours est-elle à mon choix ? et le temps de ma vie ne finit-il pas quand il le veut ? Oui, mais le temps est une grâce précieuse dont il faut profiter ; mais l'emploi du temps peut être bon ou mauvais : il peut nous rendre justes ou criminels. Voilà pourquoi Dieu à son tribunal fera revenir le temps pour examiner l'emploi que nous en aurons fait. Voilà pourquoi il nous rappellera les jours et les années qui nous auront été accordés : *Vocabit adversum me tempus.* On travaille à l'histoire des grands hommes ; on recueille avec exactitude tous les mémoires de leur vie : leur naissance, leurs titres, leurs talents, leur caractère, leurs vertus, leurs défauts, les actions éclatantes qui les ont rendus célèbres, les vices mêmes qui peuvent les rendre odieux. Un historien fidèle et habile trace le portrait d'un grand, d'un héros ; il expose au grand jour toute sa vie.

Si le portrait d'un grand est flatté dans une histoire, il ne l'est pas dans une autre. Si un adulateur jette habilement un voile sur certains traits déshonorants, un autre le lève. Les grands sont trop élevés pour n'être pas vus. Ce n'est pas toujours le même pinceau qui les peint. Ce n'est pas toujours le même siècle qui les loue ou les blâme. On rappelle le temps passé. Plus libre que les contemporains, on ose mettre au jour ce qu'ils étaient forcés de dérober au public.

Mais si on n'écrit que l'histoire des grands hommes, de ceux que la naissance rendait importants, ou que les emplois, les talents, les vertus ont rendus célèbres, il n'en est pas ainsi par rapport à nous, mes frères : toutes nos actions sont écrites, non sur la terre, mais dans le ciel. C'est Dieu qui est notre historien. Rien ne lui échappe. Il compte nos pas ; il connaît nos désirs, nos pensées. Pas un moment de notre vie dont il ignore l'emploi. Une parole inutile sera jugée ; et voilà ce qui faisait dire à Job : Seigneur, vous écrivez contre moi des choses bien amères, toutes les actions de ma vie ; et qui sera juste à vos yeux? *Scribis contra me amaritudines* (*Job*, XIII) ; et à David : Tout le temps de notre vie est présent à vos yeux. Vous examinerez l'usage que nous en faisons. L'histoire de tous les mortels est écrite dans le livre ineffable que vous produirez à votre jugement : *In libro tuo omnes scribentur.* (*Psal.* CXXXVIII.)

Ah ! tremblez, vous qui ne mettez pas au rang des péchés, et des péchés qui damnent, la perte du temps : vous en rendrez compte, et un compte exact, rigoureux. Le Seigneur le fera revenir contre vous à son tribunal : *Vocabit adversum me tempus.*

Le temps de la jeunesse, cette saison qu'on destine dans le monde aux plaisirs, où si peu de chrétiens portent le joug du Seigneur, et presque tous celui du démon ; où l'on ne gémit que lorsqu'on ne peut pas satisfaire ses passions, et jamais des déréglements auxquels elle nous porte ; le temps de la jeunesse où l'on se permet tout, excepté la dévotion ; où l'on veut passer le temps, et ne pas s'occuper ; où le lointain dans lequel on regarde la mort, fait qu'on

ne la redoute pas, et où l'on ne travaille pas à son salut, parce qu'on appréhende d'y travailler trop longtemps.

Ah ! quel compte que celui du temps de la jeunesse ! pas de temps ordinairement plus inutilement et plus criminellement employé.

Regardez présentement l'oisiveté d'une jeune personne ; son ardeur pour le jeu, les plaisirs, les parures, les lectures profanes, comme des amusements innocents. Dites que c'est là l'âge d'être enjoué, dissipé, répandu dans le monde. Dites tant qu'il vous plaira qu'il faut attendre un âge plus sérieux, plus avancé, pour être dans la dévotion et s'occuper de l'éternité ; vous sentirez tout le prix de ce temps de la jeunesse que vous ménagez si peu, que vous prodiguez au monde, quand Dieu vous le rappellera et vous en demandera compte : *Vocabit adversum me tempus.*

David, ce prince religieux le redoutait, cet examen du temps de sa jeunesse, quand il conjurait le Seigneur de ne point se ressouvenir des péchés qui pouvaient l'avoir souillé : *Delicta juventutis meæ ne memineris.* (*Psal.* XXIV.)

Mais non-seulement vous rendrez compte du temps de la jeunesse, mais encore de tout le temps, de tous les moments de votre vie. Le temps que vous aurez donné au monde, à vos plaisirs ; le temps que vous aurez refusé à vos devoirs de chrétien, de citoyen ; le temps que vous aurez perdu dans le repos, l'inaction, la mollesse, sera rapelé contre vous pour en examiner l'emploi. La mesure du temps que Dieu vous accorde dans sa sagesse et sa miséricorde, sera le titre de votre condamnation : *Vocabit adversum me tempus.*

Le temps de la vieillesse sera aussi examiné. Ce temps où l'on se dispense des devoirs du christianisme, après les avoir négligés dans la jeunesse ; où l'on vit dans le repos, l'inaction ; où l'on cherche plus à se dissiper qu'à s'édifier ; où l'on s'occupe plus de sa santé que de son salut ; où l'on aime mieux rassembler dans sa retraite des amis enjoués que des ministres zélés ; et où l'on attend la mort sans s'y préparer.

Le temps des infirmités, des langueurs, sera aussi examiné : ce temps précieux où le chrétien a des moyens d'expier ses fautes, de se purifier et de devenir semblable à son divin maître ; mais où le mondain s'attriste, s'abat, murmure, et cherche inutilement dans les créatures des consolations.

Dieu n'accorde de longs jours à ceux qui l'ont offensé que pour leur donner le temps d'apaiser sa colère. Quel sera le compte de ces vieillards encore attachés au monde, au péché, à la fin d'une longue carrière ? de ces infirmes qui auront passé des années dans la douleur sans piété, sans patience ; et qui auront mérité l'enfer sur la croix qui devait leur ouvrir le ciel ?

Ah ! qu'il est précieux, ce temps accordé aux hommes, et que Dieu fera revenir pour les juger ! *Vocabit adversum me tempus.* Cependant, s'il n'y a rien de plus précieux que le temps : *Nihil pretiosius tempore*, il n'y a rien de plus mal employé que le temps : *Nihil vilius æstimatur ;* c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comment le temps est-il employé dans le monde ? le temps qui s'écoule avec rapidité, qui échappe ; le temps qui doit décider de l'éternité, et par là, qui doit nous être si précieux. Je n'hésite pas, mes frères, de vous tracer le portrait de ceux qui perdent le temps d'après un sage du paganisme.

Qui a mieux, parmi les philosophes, dépeint la brièveté de la vie que Sénèque (épît. 1) sans l'espérance du ciel ? N'a-t-il pas regardé comme des insensés ceux qui ne font pas un sage emploi du temps ? écoutez ses plaintes. On voit des hommes, dit-il, qui ne semblent être sur la terre que pour faire le mal. Ils ne pensent, ils ne méditent ; ils ne s'occupent que pour être le fléau de la société, que pour l'attrister, la pervertir : *Male agentibus.* On en voit qui coulent leurs jours dans l'indolence, le repos ; qui se font gloire d'être inutiles, et qui s'applaudissent d'une oisiveté et d'une paresse qui les déshonore et les couvre d'opprobres : *Nihil agentibus.* On en voit enfin qui sont toujours agités, empressés, mais pour faire toute autre chose que ce qu'ils doivent faire. Hommes déplacés, qui négligent les devoirs de leur état pour se livrer à des occupations de goût, de caprice : *Aliud agentibus.* C'est ainsi, disait ce sage païen, que la vie de l'homme s'écoule sans qu'il fasse rien d'utile.

Or, mes frères, quoique la foi nous montre une vie future, une éternité de récompenses ou de supplices ; les chrétiens emploient-ils mieux le temps ? Non. Dans les uns, c'est une vie criminelle ; dans les autres, c'est une vie inutile ; dans plusieurs, une vie tumultueuse : or le temps n'est-il pas mal employé par ceux qui font le mal ? par ceux qui ne font rien ? par ceux qui ne font pas le bien qu'ils doivent faire ? Oui sans doute ; cependant ces trois classes forment, vous n'en sauriez disconvenir, le plus grand nombre des chrétiens ; je n'ai donc rien avancé de trop, quand j'ai dit qu'il n'y avait rien de moins estimé et de plus mal employé que le temps : *Nihil vilius æstimatur tempore.*

Dans tous ces différents portraits que j'ai à vous tracer de ceux qui abusent du temps, qui le perdent, qui l'emploient mal ; je ne veux rien exagérer. A Dieu ne plaise que je perde un temps aussi précieux que celui qui m'est accordé pour vous instruire, à vous faire des peintures fines et délicates des occupations des humains, et que je me rende coupable du crime que je reproche aux autres ! La force de la vérité vous touchera sans les grâces d'une éloquence vaine et profane. Soutenez encore quelques moments votre attention.

Quel temps plus mal employé que celui que l'on donne au péché ? Or tous ceux

dont la plus grande partie de la vie s'écoule dans les habitudes criminelles, que les plaisirs, les excès, les débauches, les passions en tout genre tyrannisent; tous ceux qui portent les autres au péché par leurs exemples, dont les occupations consistent à fabriquer les instruments du péché, à préparer les amorces du péché, à étendre le règne du péché. Tous ceux qui se font un talent de chicane, un art de perpétuer les procès dans les familles; dont les avis, les conseils arment les parents contre les parents, les amis contre les amis, les voisins contre les voisins, passent leur vie à faire le mal. L'Ecriture les appelle des ouvriers d'iniquité: *Operarii iniquitatis.* (I *Machab.*, III.)

Remarquez cette expression, mes frères; le Saint-Esprit ne dit pas qu'ils ne font rien, qu'ils coulent leurs jours dans l'indolence, la mollesse, l'oisiveté. Il les appelle des ouvriers, c'est-à-dire des hommes dans l'action, dans le mouvement; des hommes qui travaillent, qui s'occupent; mais qui s'occupent à faire le mal, à le commettre, et à porter les autres à le commettre : *Operarii iniquitatis.*

D'abord quel coupable abus ne font pas du temps les hommes de volupté, d'intempérance, de haine, de vengeance?

Le temps qu'on entretient une passion naissante, le temps que l'on emploie pour la satisfaire: que d'heures! que de jours! et souvent que d'années criminellement employées! Quelle affaire sérieuse ne cède pas à l'affaire du plaisir? Quel temps lui refuse-t-on? Est-ce celui que l'on doit à la religion? Ah! l'homme de volupté ne vit plus de l'esprit de foi; comment serait-il un homme de piété? Est-ce celui qu'il doit au public par sa charge, son emploi? Rien ne rend l'homme plus inappliqué qu'un commerce criminel: la passion lui rend tout indifférent. Est-ce celui qu'il doit aux soins de sa famille? Son cœur lui est fermé depuis qu'il l'a ouvert à un objet étranger; ainsi le temps de la vie d'un homme de volupté s'écoule dans le péché; il s'en occupe le jour et la nuit. C'est son péché qui interrompt son sommeil; c'est son péché qui le dérobe à la prière, aux offices divins, aux occupations de son état; c'est son péché qui le rend inutile à la société et quelquefois dangereux. Avec de l'esprit, des talents, de l'érudition, enseveli dans les ténèbres de sa passion, il ne fait rien d'utile. A quoi s'occupe-t-il donc? A quoi emploie-t-il le temps? A se damner.

Que dirai-je des intempérants, des hommes d'excès et de débauches? Quel temps ne perdent-ils pas? Où pense-t-on moins au temps que dans les plaisirs de la table? Et dans quel état, dans quelle condition n'y a-t-il pas des intempérants, des hommes d'excès et de débauches?

Ces longs repas où règnent l'abondance et la délicatesse, où les plaisirs, animés par la chaleur des mets et des liqueurs, deviennent si vifs; où on les varie par tant de différentes scènes; ces repas, dont les sages du paganisme auraient rougi, sont-ils rares? n'occupent-ils pas la plus grande partie du jour une infinité de riches mondains? Que voit-on autre chose, parmi un certain monde, que de longs repas? On invite, on est invité; on gémit quand ils ont intéressé la santé, on ne gémit jamais sur le temps qu'on y a perdu. C'est à ces hommes d'intempérance qu'on peut dire: Votre occupation sur la terre est la table. A la mort, on pourra vous reprocher d'avoir employé le temps en festins: *Epulati estis super terram.* (*Jac.*, V.) Vos repas n'étaient pas chrétiens; la licence y régnait; la crainte de Dieu en était bannie. Vous ne pensiez pas à votre salut, et vous perdiez sans remords le temps qui lui était destiné: *Conviventes sine timore.* (*Jud.*, 12.)

Que dirai-je de ces personnes qui vivent des années et quelquefois jusqu'à la mort dans la haine, l'inimitié? qui laissent coucher tant de fois le soleil sur leur tête sans ouvrir leur cœur à leurs frères? qui forment des projets de vengeance, et qui font tous les efforts dont ils sont capables pour les exécuter? Emploient-elles bien le temps que Dieu leur accorde? Faire le mal, est-ce vivre aux yeux de Dieu? Non, c'est être dans la mort.

Mais voici, mes frères, une autre classe de personnes qui emploient encore le temps précieux de cette vie à faire le mal: ce sont ceux qui portent les autres au péché.

Ici, ce sont des ouvriers dont toute l'industrie consiste à embellir les retraites de la mollesse; qui se prêtent aux passions des voluptueux, et qui se font gloire de l'inspirer dans leurs ouvrages.

Vous voyez des tableaux indécents dans les appartements des grands; des statues dont les attitudes sont obscènes dans leurs vastes jardins. On vante le pinceau et la main qui ont produit ces chefs-d'œuvre de l'art; mais on ne gémit pas sur la perte des années qu'il a fallu employer pour les rendre si parfaits, c'est-à-dire si dangereux. Ah! ceux qui fabriquèrent le veau d'or et l'exposèrent aux hommages des Israélites, étaient-ils plus coupables?

Ici se présentent encore à mon imagination ces hommes qui se sont fait un état, une occupation du théâtre, dont les plus belles années s'écoulent à faire briller les talents les plus funestes à l'innocence. Ah! comment un chrétien qui croit une éternité, peut-il employer le temps présent à devenir habile dans l'art de remuer les passions, de les enflammer, de les faire admirer? Comment peut-il fatiguer sa mémoire, étudier ses gestes, commander à son cœur des soupirs, des gémissements, des larmes, montrer de la joie et de la tristesse, paraître tranquille et furieux, représenter ce qui n'est pas, être un héros fabuleux, un esclave imaginaire? Quelle occupation! peut-elle être innocente aux yeux de Dieu, et les apologistes du théâtre peuvent-ils le dédommager de la perte du temps si précieux pour son salut?

Enfin, parmi ceux qui passent le temps à faire le mal, paraissent encore ces auteurs

célèbres et laborieux, dont les ouvrages sont si dangereux à la foi et à l'innocence; ces hommes hardis, téméraires, qui emploient plusieurs années pour envelopper habilement, dans l'amas fastueux d'une vaste érudition, un système contraire au plan de la religion et à la doctrine de l'Eglise; et souvent le reste de leurs jours à défendre leurs opinions, leurs erreurs.

Ces auteurs licencieux dont l'art funeste consiste à faire couler délicatement le poison de la volupté dans le cœur, et à peindre avec un pinceau obscène les passions naissantes et les mystérieuses intrigues d'un commerce criminel.

Ces hommes qui, sans emploi, sans titre, sans charge dans le barreau, se font un état de la chicane; qui en étudient les détours, les adresses et toutes les subtilités, vendent leurs avis et engagent dans des procès dont la longueur et la décision causent souvent la ruine des familles. Ces fléaux de la société qui achètent les procès des autres pour avoir le coupable plaisir de contester en leur nom la cause la plus juste; d'envoyer et de lasser des parties indigentes et de s'approprier, à la fin, des héritages enlevés à l'innocent Naboth. Ignore-t-on, mes frères, qu'il y a des hommes qui n'ont point d'autre occupation?

Tous ces portraits ne doivent point vous être étrangers. Tous ceux que je viens de peindre ne sont que trop connus. A qui leurs talents ne sont-ils pas funestes?

Or voilà ces hommes dont les jours, les années et tout le temps de la vie sont employés à faire le mal. Voilà ces ouvriers d'iniquité dont parle l'Ecriture: *Operarii iniquitatis*. Faisons connaître à présent le crime de ceux qui ne font pas le mal, mais qui ne font rien, c'est-à-dire le crime des hommes d'oisiveté.

Je ne prétends pas ici ne reprocher qu'aux artisans et aux pauvres l'indolence, l'oisiveté, la paresse. Une occupation honnête et utile est de tous les états et de tous les rangs. Un lâche repos a deshonoré Dioclétien descendu du trône pour vivre sans occupation dans une retraite champêtre. Une vie appliquée et laborieuse a toujours entré dans l'éloge des plus grands monarques. La grandeur n'est pas un titre pour être oisif: elle impose des devoirs qu'on ne remplit pas dans l'indolence. Le temps doit être précieux à tous les mortels: ils ne sortiront du temps que pour en rendre compte.

Ah! pourquoi les grands et les riches seraient-ils dispensés d'employer utilement le temps? est-ce à cause de leur rang, de leur opulence? Mais n'y a-t-il pas des occupations nécessaires dans tous les rangs, à toutes les conditions? Si tous ne sont pas obligés de travailler pour vivre, tous sont obligés de s'occuper pour le sanctifier et être utiles. La perte du temps est aussi dangereuse pour le salut des riches que pour celui des pauvres. L'oisiveté, source de tous les vices, expose les uns et les autres aux mêmes dangers.

D'ailleurs, un riche peut-il perdre du temps sans manquer aux devoirs du christianisme, aux soins qu'il doit à sa famille et aux secours qu'il doit à la société?

Saint Jérôme et saint Basile recommandaient le travail à des dames de qualité; et ils opposaient à celles qui s'en excusaient sur leur rang, les Paule, les Mélanie, des impératrices mêmes.

Combien, malgré le goût du siècle, n'en pourrions-nous pas opposer aujourd'hui à celles qui se font gloire d'être presque toujours ensevelies dans l'indolence? L'exemple d'une occupation décente et utile aux pauvres, éclate sur le trône; c'est celui que donne une reine qui veut se sanctifier, et à laquelle tous les moments sont précieux.

Le Saint-Esprit loue la femme forte, il en fait un éloge pompeux; mais pourquoi l'appelle-t-il une femme forte? A-t-elle fait briller sa force dans un combat singulier? S'est-elle distinguée dans les siéges et les batailles? S'est-elle servie du glaive avec succès comme Judith? A-t-elle prononcé des oracles en jugeant le peuple comme Débora? A-t-elle brille parmi les pontifes et les docteurs de la loi par ses lumières et ses connaissances? Non. En quoi consiste donc sa force? A fuir l'oisiveté, à s'occuper utilement et à ne point dédaigner les occupations convenables à son sexe. Ses doigts, dit l'Esprit-Saint, ont manié le fuseau, et son travail, utile à sa famille, assurait sa sagesse et faisait sa gloire (*Prov.*, XXXI.)

Je sais que beaucoup de dames chrétiennes nous retracent cette femme précieuse que le Saint-Esprit loue; mais je sais que je pourrais faire à un plus grand nombre le reproche que Jésus-Christ fait dans son Evangile à des hommes oisifs : Pourquoi prolonger votre sommeil et demeurer si longtemps ensevelis dans la mollesse? Pourquoi passez-vous la plus grande partie du jour dans l'indolence et l'oisiveté? Ne devez-vous pas vous occuper utilement? *Quid statis tota die otiosi?*

L'oisiveté est un vice qui règne dans tous les états. Pourquoi ne le reproche-t-on qu'aux artisans et aux pauvres? La perte du temps dans les riches et les grands n'est-elle pas aussi criminelle aux yeux de Dieu que dans les citoyens obscurs?

La sagesse suprême n'a-t-elle fait un partage inégal des biens de la terre que pour assujettir les uns à un travail pénible et autoriser les autres à couler leurs jours dans une molle indolence et un lâche repos? N'y a-t-il que les artisans et les pauvres qui soient utiles à la société? N'a-t-elle pas besoin de l'étude, des talents et de l'application des autres? Pourquoi donc veut-on justifier l'oisiveté de tant de chrétiens, et regarde-t-on le rang et l'opulence comme des titres qui dispensent de s'occuper utilement?

Ah! le désordre de la perte du temps ne fait pas sur les chrétiens les impressions qu'il devrait faire. On ne conçoit pas assez d'horreur d'une vie désoccupée; on croit employer le temps quand on le perd; on se

fait une affaire de l'oisiveté même, et on regarde des amusements frivoles ou un continuel repos comme de véritables occupations.

Pourquoi, mes frères, vous qui avez les devoirs de chrétiens et de citoyens à remplir, coulez-vous dans l'oisiveté une partie considérable du jour? Pourquoi prodiguer ainsi un temps si précieux? *Quid perditio hæc?* (*Matth.*, XXVI.)

Pourquoi employer tant de temps à élever un édifice de vanité, pour paraître avec éclat sous le gênant fardeau des parures? Pourquoi ces visites si longues et si fréquentes, ce jeu si assidu? Pourquoi être toujours oisifs et jamais occupés? *Ut quid perditio hæc?*

Comme chrétiens, n'avez-vous rien à faire pour votre salut? Jésus-Christ vous a-t-il dispensés des efforts que demande la conquête du ciel; et peut-on dire qu'on se fait violence quand on ne sort point d'un lâche repos? Comme citoyens, la société attend de vous des secours; et avec de l'esprit, de l'érudition, des talents, vous lui êtes inutiles si vous êtes oisifs. Qu'on loue tant qu'on voudra la douceur de vos mœurs, l'enjouement de votre esprit, les sentiments de votre cœur, l'excellence de votre caractère; l'indolence, la paresse vous rendent criminels aux yeux de Dieu et inutiles à la société. Vous êtes semblables à ce serviteur indolent et paresseux qui fut jeté pieds et mains liés dans les abîmes de l'enfer. (*Matth.*, XXV.)

Est-ce s'occuper utilement que d'imiter ces philosophes d'Athènes, qui employaient le temps à dire, à entendre des nouvelles? *Dicere aut audire aliquid novi.* (*Act.*, XXVII.)

Sont-ils utiles à la société, ces hommes oisifs qui s'assemblent tous les jours pour prononcer sur les projets des princes, pénétrer les secrets des conseils, décider de la valeur et de l'habileté des guerriers, prévenir les siéges et les batailles, approuver ou blâmer le gouvernement, affirmer ce qu'ils ignorent et se repaître de soupçons, de conjectures et du bruit des nouvelles. Pourquoi cette perte d'un temps si précieux pour un chrétien et un citoyen? ne peut-il pas être employé plus utilement? *Ut quid perditio hæc?*

Pourquoi ces hommes, qui peuvent être si utiles à la société par leurs talents, leurs lumières, leurs places, ne se font-ils pas un crime de l'oisiveté? Un prêtre oisif se met-il en état d'instruire et de conduire : de quelle utilité est sa science dans l'Eglise s'il ne tire rien du trésor qu'il a amassé? Pourquoi le voit-on dans le repos, pendant que tant d'autres supportent le poids du jour, et donne-t-il à des amusements frivoles les moments précieux qu'il doit à la religion? *Ut quid perditio hæc?*

Quel éloge fait-on d'un savant qui préfère les molles douceurs du repos à la gloire d'un travail utile? Est-ce le louer que de dire qu'il était en état de travailler quand il n'a rien fait? qu'il aurait rendu service à la religion ou à la république des lettres s'il avait voulu s'appliquer? qu'il aurait été victorieux dans les combats littéraires, s'il fût entré en lice? Ne blâme-t-on pas hautement son inaction, quand on dit qu'il aurait été utile s'il n'avait pas été paresseux? Ah! pourquoi, hommes de génie, d'érudition, rendez-vous vos talents inutiles par votre oisiveté, et perdez-vous dans l'indolence un temps si précieux? *Ut quid perditio hæc?*

Un magistrat inappliqué est-il innocent? Acquiert-on les connaissances et les lumières nécessaires pour décider de la fortune ou de la vie du citoyen dans le repos? Ne s'expose-t-on pas à faire des fautes irréparables quand on ne voit que par les yeux des autres et que l'on confie à des mains mercenaires un travail personnel? Ah! pourquoi, dieux de la terre, arbitres de nos fortunes, protecteurs de la veuve et de l'orphelin, voudriez-vous perdre le temps destiné à l'étude, puisque dans certaines circonstances vous nous devez celui de votre sommeil? *Ut quid perditio hæc?*

Pourquoi, artisans, pauvres, robustes et dans la santé, êtes-vous oisifs tout le jour? Voyez les suites funestes de votre oisiveté : une affreuse indigence, l'indignation de la société vous rendent malheureux et méprisables. Un travail honnête fournirait à votre subsistance et serait utile au public. Vous vivriez avec honneur dans votre état et vous vous y sanctifieriez. Pourquoi perdre le temps destiné aux travaux publics dans la débauche et la crapule? Les pleurs d'une femme et des enfants sans pain et sans vêtements, ne vous reprochent-ils pas le temps où vous êtes désoccupés? *Ut quid perditio hæc?*

La honte attachée à l'oisiveté est donc, comme vous voyez, mes frères, commune à tous les paresseux; elle est répandue sur les grands et les riches, les savants et les ignorants, les artisans et les pauvres qui ne font rien. Ils méritent tous le même reproche; ils s'exposent tous aux mêmes malheurs dans l'éternité. Peut-on plus mal employer le temps que de le passer à rien faire? Est-ce aussi bien l'employer, que de faire toute autre chose que ce que l'on doit faire? Est-on des hommes utiles quand on est des hommes déplacés? Non. Nous allons le prouver.

Il y a des hommes laborieux, infatigables, qui sont toujours occupés, et qui cependant perdent leur temps. Ce sont ceux qui négligent ce qu'ils devraient faire pour se livrer à des occupations étrangères.

Il y a des hommes qui négligent leurs propres affaires pour donner leurs soins à celles des autres.

Le goût pour certaines pratiques de dévotion mêmes fait manquer beaucoup de personnes peu éclairées aux devoirs essentiels de leur état. On dirait que ces chrétiens ont trop de temps pour leur salut et leurs propres affaires; ils l'offrent au premier venu; ils se font gloire d'être la ressource de ceux qui sont occupés. Le nombre de ces chrétiens déplacés qui ne font pas ce qu'ils doivent faire, est grand, et

par conséquent il y en a beaucoup qui emploient mal le temps.

Jéthro, beau-père de Moïse, osa le reprendre et lui faire ce reproche : Pourquoi, dit-il à ce saint législateur, vous consumez-vous par un travail insensé? *Stulto labore consumeris.* (*Exod*, XVIII.) Vous multipliez vos occupations; vous vous imposez des soins que Dieu ne vous impose pas. Ces fatigues de goût ne sont pas raisonnables. Vous pouvez vous les épargner sans déplaire au Seigneur : *Stulto labore consumeris.* Ce reproche, qui paraît hardi dans la bouche de Jéthro, quand on fait attention à la dignité éminente et à la sainteté de Moïse, était inspiré de Dieu, dit saint Augustin. (*In cap.* XVIII *Exod.*)

Le Seigneur avait établi Moïse pour conduire son peuple et lui annoncer ses volontés; mais il ne l'avait pas chargé de le juger; or, c'est parce que saint législateur se chargea de recevoir ses plaintes et de prononcer sur ses différends, que Dieu lui fit dire : Vous multipliez vos occupations, et vous n'êtes pas sage de vous fatiguer par un travail qui n'est pas de votre état : *Stulto labore consumeris.*

Sans être inspiré de Dieu, mais fondé sur la nécessité indispensable de remplir nos obligations, ne puis-je pas faire ce reproche à une infinité de chrétiens qui négligent les devoirs de leur état pour se livrer à des occupations de goût, d'humeur, et quelquefois de caprice; qui font avec zèle ce qu'ils ne sont pas obligés de faire, et qui ne font pas ce qu'ils ne sauraient omettre sans péché? Hommes déplacés dans l'action, dans les entreprises, dans les exercices mêmes de piété, vous êtes des aveugles dans l'emploi du temps; vous en donnez trop à votre inclination, vous n'en donnez pas assez à vos devoirs : *Stulto labore consumeris.*

Est-il rare de voir des chrétiens déplacés et presque toujours occupés de ce qu'ils ne sauraient faire sans manquer aux obligations de leur état? Non.

Quelle doit être l'occupation d'un ministre des autels? L'étude de la loi de Dieu, la prière, la conduite des âmes, l'instruction des fidèles. Toute autre occupation est déplacée. En vain aurait-il des talents pour briller dans un autre état, il faut qu'il remplisse les fonctions de son ministère. Malheur à celui qui suit son goût, son penchant, qui emploie son temps à l'administration de la maison d'un grand, à poursuivre les procès des autres, à se distinguer par son intelligence pour les affaires, son goût pour les arts, son talent pour la littérature profane; c'est un aveugle, un insensé qui s'agite pour se damner. Que lui servira-t-il d'avoir été utile au monde s'il n'a pas été utile à l'Eglise? d'avoir rempli avec distinction la place d'un laïque, s'il a occupé une place inutile dans le sanctuaire? Travail insensé que celui qui nous fait négliger les devoirs de notre état : *stulto labore consumeris.*

Le goût de la dévotion, le zèle, dérobent une mère de famille aux soins de sa maison. Elle est de toutes les assemblées de piété; elle entend toutes les instructions; elle gémit presque toute la journée dans le saint temple : occupations déplacées, lorsque ses devoirs l'appellent dans sa famille, que sa présence y est nécessaire; elle n'est pas dans un cloître, elle est dans le monde; elle prie quand elle fait ce qu'il faut pour plaire à Dieu et à son mari : *stulto labore consumeris.*

Rien de plus commun que des chrétiens déplacés dans leurs occupations, et par conséquent rien de plus mal employé que le temps par un grand nombre de personnes qui suivent leur goût, leur inclination, et qui ne consultent pas les obligations de leur état.

Je vois un père de famille toujours dans l'agitation, le mouvement, et cependant sa fortune chancelle, il touche à sa ruine; ses enfants sont sans ressources, sans éducation; à quoi s'est-il donc occupé? A toute autre chose qu'à ce qu'il devait faire. Il a négligé l'occupation importante : le soin de ses affaires, de sa famille.

Je vois des chrétiens occupés chez eux dans le temps qu'ils devraient être aux exercices publics de la religion; j'en vois qui prient lorsqu'il faut travailler. Dans le sanctuaire et dans le barreau, il y en a qui préfèrent la culture d'un jardin à l'étude des lois divines et humaines. Des grands, par goût et par singularité, sont les écoliers des artistes; ils travaillent pour s'occuper; ils ne travaillent pas pour être utiles; à la tête d'une maison immense, avec des provinces à gouverner, des devoirs importants à remplir, on dirait qu'ils n'ont rien à faire. On se fait gloire de n'être pas oisif; on ne rougit pas de faire le contraire de ce que l'on doit faire.

O temps précieux, qui nous est accordé pour notre salut, que les hommes sont aveugles de ne vous pas estimer, de vous laisser échapper, de vous perdre! puisqu'il n'y aura que les vertus amassées sur la terre qui nous feront entrer en sortant du temps dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON X.

Pour le dimanche de la Sexagésime.

SUR LE DANGER DES RICHESSES.

Quod in spinas cecidit, hi sunt, qui audierunt, et a sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ, euntes, suffocantur, et non referunt fructum. (*Luc.*, VIII.)

La semence qui tombe dans les épines marque ceux qui écoutent la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses, et par les plaisirs de la vie, de sorte qu'ils ne portent pas de fruit.

Quelle différence entre l'idée que les hommes conçoivent des richesses, et celle que Jésus-Christ nous en donne aujourd'hui dans notre Evangile! L'opulence procure les aises, les commodités de la vie. Dans son sein, on jouit des plaisirs, on peut satisfaire tous ses penchants. Avec elle on se décore, on ensevelit sous l'éclat des charges, des dignités, le ressouvenir d'une naissance obscure. Elle supplée au mérite, aux talents. Un riche est toujours estimé, admiré; sans être ver-

tueux, c'est un grand homme; on le loue, on lui fait sa cour.

Pourquoi donc Jésus-Christ compare-t-il les richesses aux épines? Quelle différence entre ce qui flatte et qui rend la vie douce, et ce qui déchire et fait des plaies douloureuses!

Ah! mes frères, c'est ce qui vous flatte dans les richesses qui en fait le danger, dit saint Grégoire (hom. 15, *in Evang.*, hab. in basil. S. Pauli, Domin. Sexag.): ce sont leurs appas séduisants qui gagnent votre cœur; ce sont les douceurs qu'elles procurent qui le corrompent. Vous avez beau les aimer, ce sont des épines : *tamen spinæ sunt.* Malgré l'expérience, je n'oserais pas hasarder cette comparaison; vous-mêmes vous désapprouveriez une idée si contraire aux douceurs de l'opulence; mais la Vérité éternelle l'a dit : la grâce ne se conserve pas dans le cœur de ceux qui aiment les richesses; la divine semence y est étouffée, elle n'y produit pas ces vertus qu'elle fait opérer dans un cœur préparé et détaché : *non referunt fructum.* Au contraire, les richesses que l'on aime, semblables aux épines qui déchirent le corps, font des plaies mortelles à l'âme : *mentem lacerant.* Elles portent au péché, elles sont la source des prévarications les plus scandaleuses : *ad peccatum pertrahunt.* Un riche vertueux, détaché, humble, fidèle observateur de la loi, est un homme rare. Les riches licencieux, irréligieux, terrestres, superbes, infracteurs de la loi de Dieu, sont communs.

Ce n'est pas mon dessein, mes frères, d'exagérer aujourd'hui le danger des richesses. Je ne viens pas fermer la porte du ciel, et ouvrir les abîmes de l'enfer à tous ceux qui sont nés dans l'opulence, ni à ceux que des successions considérables ont enrichis. Je ne viens pas condamner une fortune qui est le fruit du travail, des talents, de l'économie, et dont l'édifice n'a pas été élevé rapidement sur les ruines de la veuve et de l'orphelin. Si Jésus-Christ a dit avec exclamation qu'un riche entrerait difficilement dans le ciel, il n'a pas dit qu'il lui était fermé; et il console ses disciples alarmés, en leur disant que tout est possible à Dieu.

L'opulence a ses dangers, mais on peut en triompher avec la grâce. Si elle est un obstacle au salut pour les uns, elle est aussi un secours pour les autres; et si elle rend la conquête du ciel plus difficile, elle la rend aussi plus méritoire.

Or ce sont, mes frères, ces vérités qui vous donneront une juste idée du danger des richesses, et qui vous porteront à les redouter plutôt qu'à les désirer.

Danger des richesses que vous devez éviter si vous avez de la foi. Danger des richesses dont vous pouvez triompher si vous avez de la foi. En deux mots, que faut-il faire pour éviter le danger des richesses qui rendent le salut difficile? Première réflexion. Que faut-il faire pour triompher du danger des richesses qui ne rendent pas le salut impossible? Seconde réflexion. Voilà le plan de ce discours; appliquez-vous, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Dès que l'opulence rend le salut difficile, on doit donc la regarder comme un danger qu'il faut éviter; or, ceux que les richesses éblouissent, ceux qui soupirent après les richesses, ceux qui aiment les richesses, en redoutent-ils le danger? Non. Pour l'éviter, il ne faut pas les estimer, les désirer, s'y attacher.

Peut-on estimer des biens fragiles qui nous échappent, que Dieu accorde dans sa colère comme dans sa miséricorde; qu'il semble prodiguer aux plus grands pécheurs, et refuser aux justes qu'il aime? Peut-on désirer des biens qui mettent tant d'obstacles au salut, et qui ne peuvent rendre les riches heureux qu'autant qu'ils seront pauvres dans l'opulence? Peut-on attacher son cœur à des biens qui ne peuvent pas faire sans crime le trésor du chrétien sur la terre, dont le trésor est dans le ciel?

Redoutez-donc le danger des richesses, mes frères, ce danger dépeint dans l'Evangile avec des expressions qui doivent nous effrayer. Pour l'éviter, soit dans la pauvreté, soit dans l'opulence, il ne faut pas les estimer, il ne faut pas les désirer, il ne faut pas y attacher notre cœur. Je développe ces trois vérités; suivez-moi avec attention.

Peut-on, avec les lumières de la foi, estimer les richesses périssables de ce monde? Peut-on estimer un grand obstacle au salut, l'aliment des passions? Le chrétien que l'opulence flatte, qu'elle charme, ne redoute pas le danger, comment peut-il l'éviter?

Vous estimez les richesses; vous les regardez donc comme un bien solide, comme un bien nécessaire à votre félicité, comme un bien qui n'est pas un obstacle à votre salut, comme un bien qui est la récompense de la vertu; mais ces idées, que tant de chrétiens conçoivent des richesses, sont-elles justes? Non.

Rien de plus fragile que les richesses; elles échappent, elles nous sont enlevées. Quelle prospérité plus fugitive que celle du riche? Quel édifice moins durable que celui d'une brillante fortune? Est-il rare de voir les biens d'une famille passer dans une autre, et ceux qui avaient des charges et des terres, couler dans l'indigence des jours douloureux? Combien qui arrosent de leurs pleurs les titres onéreux d'une noblesse sans ressource? Voulons-nous concevoir une juste idée de la fragilité des richesses, faisons attention à toutes les scènes qui se passent sur la terre. Le monde n'est qu'une figure fugitive; les biens qu'il renferme ne sont pas plus durables.

Les hommes de richesses fournissent la longueur de leurs jours, mais tout le temps de leur vie n'est que comme un songe, dit David. (*Psal.* LXXV.) Etourdis d'une abondance qui les distingue, ils sont comme ensevelis dans les délices et les honneurs; mais après ce sommeil où tant d'images flatteuses les entretiennent d'une douce prospé-

rité, ils se réveillent et ils voient avec confusion le vide et le néant des biens qui les flattaient.

N'estimez donc pas, mes frères, des richesses qu'il faut laisser. N'estimez pas le sort d'un homme devenu riche, opulent. Que ses terres, ses charges, ses places éminentes, qui le distinguent et font couler la gloire et l'abondance dans sa maison, ne vous flattent pas. Voulez-vous vous persuader de la fragilité de ces biens, ne portez pas vos regards sur ce riche dans l'abondance et les honneurs, mais portez-les sur ce riche mourant. Tout lui échappe, tout l'abandonne. Il sort du monde aussi pauvre qu'il y est entré; son opulence et sa gloire n'entrent pas avec lui dans le tombeau : *Cum interierit non sumet omnia; neque descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII.)

Heureux quand nous sommes dépouillés des richesses sans regret, car le danger des richesses est de rendre la mort amère. Pour l'éviter il faut en connaître la fragilité.

Mais avant la fin de sa carrière, avant de descendre dans le tombeau, l'écueil où se brisent les édifices, les plus éclatantes fortunes, où échouent les plus vastes projets des ambitieux, le riche n'a-t-il pas encore des événements humiliants à craindre? L'injustice, la débauche, la violence, l'autorité, des révolutions d'affaires, des malheurs publics, ne font-ils pas passer souvent des riches, du sein de l'opulence dans celui de l'indigence?

La scène étonnante qui changea si rapidement le sort de Job; qui du plus heureux des Orientaux aux yeux du monde, en fit le plus malheureux mortel; est-elle rare? Ah! l'homme de richesse est souvent arrêté dans sa brillante carrière; sa fortune, frappée par des coups imprévus, chancelle; l'édifice tombe dans les jours de sa gloire : *Dives in itineribus suis marcescet.* (*Jac.*, I.) Il ne paraît plus dans l'éclat et la magnificence; la perte de ses biens l'a rendu doux, humain, affable. Triste et abattu dans l'indigence, il n'annonce plus son indépendance par la hauteur et le faste : *Decor vultus ejus deperit.* (*Ibid.*) Sa prospérité n'a pas été plus durable que la beauté d'une fleur, que le même jour voit éclore et disparaître : *Sicut flos feni transibit.* (*Ibid.*)

Or un bien si fragile mérite-t-il l'estime de l'homme raisonnable? Peut-il vous rendre heureux sur la terre même? Non. Ce que nous craignons de perdre, ce qui peut nous échapper, ne peut que nous causer des peines et des alarmes. Une félicité fugitive n'est pas une vraie félicité. On n'est pas heureux quand on craint à chaque moment d'être malheureux.

Cet homme de l'Evangile qui nageait dans l'abondance se croyait heureux. Il se congratulait d'avoir de quoi couler bien des années dans les douceurs de l'opulence; l'était-il véritablement? Non : c'était un insensé qui ne faisait pas attention à la fragilité de ses richesses. La nuit même il en est dépouillé; il passe de sa maison opulente dans l'humiliation du tombeau. Ses richesses lui sont inutiles. (*Luc.*, XII.)

Comment les saints ont-ils regardé les richesses? Comme des obstacles, non-seulement au salut, mais encore au repos et à la tranquillité du chrétien, au lieu de les estimer, ils les redoutaient; et pour ne pas s'exposer au danger de combattre contre leurs attraits, ils y renonçaient; ils se faisaient pauvres pour Jésus-Christ : *Omnes propter Christum pauperes.* (S. Chrysost., hom. 64 *in Matth.*)

Je sais que dans le paganisme même il y a eu de fameux contempteurs des richesses; que des philosophes se sont fait gloire d'y renoncer; et que dans l'Académie de Zénon, l'orgueil y donnait des préceptes sur le détachement des biens du monde, qui faisaient des pauvres volontaires comme ceux de l'Evangile.

Mais le mépris des richesses, inspiré par l'orgueil de ces philosophes, était aussi l'ouvrage de la raison et de la sagesse. Ils posaient pour principe que des biens fugitifs ne pouvaient pas rendre l'homme heureux sur la terre; qu'ils ne pouvaient que troubler son repos et l'empêcher de s'appliquer à l'étude des sciences.

Voilà donc, chrétiens, les saints et les sages mêmes du paganisme, qui condamnent l'estime que vous faites des richesses; ces biens fragiles, qui ne peuvent pas vous rendre heureux; ces biens qui sont de grands obstacles au salut.

Qui a répandu le trouble dans l'âme des apôtres? Qui les a alarmés? Qui a inspiré aux saints ce mépris des richesses qu'ils ont porté jusqu'à l'héroïsme? Pourquoi les ont-ils regardées comme un fardeau dont il était prudent de se décharger, pour éviter les naufrages si communs sur la mer orageuse de ce monde? Les oracles effrayants de Jésus-Christ. Ecoutez-les et tremblez, vous qui estimez les richesses.

Malheur à vous, riches, qui êtes contents de votre opulence, qui n'en redoutez pas le danger, qui en profitez pour couler vos jours dans les douceurs et les satisfactions : *Væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI.) Vous vous congratulez d'une abondance dangereuse au salut, qui vous rend la conquête du ciel difficile; qui multiplie ces combats où les victoires sont rares et des obstacles que très-peu ont la force de vaincre : *Dives difficile intrabit in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX.)

Voilà, mes frères, ce qui a inspiré aux saints le mépris des richesses : ils ne concluaient pas de ces oracles du Sauveur que le salut du riche est impossible; mais ils en concluaient avec raison, qu'il est très-difficile, que l'opulence y met un obstacle, et cela leur suffisait pour les redouter, au lieu de les estimer.

En effet, comment un chrétien pourrait-il estimer ce qui est un obstacle à son salut, ce qui rend sa sanctification plus difficile? Le moindre danger en matière de salut ne

doit-il pas l'effrayer? Peut-il sans témérité le braver, ne pas le redouter?

Ceux qui estiment les richesses, qu'elles flattent, qu'elles éblouissent, ne veulent donc pas éviter le danger? Quel est leur aveuglement! estimer les richesses, c'est estimer des biens fragiles, des biens qui ne peuvent pas nous rendre heureux; des biens qui sont des obstacles à notre salut; des biens que Dieu accorde aux réprouvés comme à ses élus et dont il prive par miséricorde ses élus mêmes.

Vous estimez les richesses, mes frères; vous les regardez comme des biens qui rendent l'homme heureux sur la terre; mais pourquoi? est-ce parce qu'elles fournissent aux dépenses du caprice, de la vanité? parce qu'elles attirent l'attention des hommes? qu'elles font paraître avec distinction? qu'elles procurent des aises, des douceurs, des honneurs, des hommages? Mais alors vous estimez les dangers des richesses; et les obstacles qu'elles apportent au salut, bien loin de vous les faire redouter, sont les motifs qui vous les font estimer.

Si les richesses étaient toujours des présents de la miséricorde de Dieu, vous auriez raison de les estimer; mais si elles sont accordées aux méchants, aux plus grands pécheurs plus communément qu'aux justes, pouvez-vous les regarder comme des faveurs du ciel? Or telle est la conduite du Créateur; il rend ses élus riches en foi, en grâces, en vertus; c'est la rosée du ciel qui tombe sur eux; c'est la graisse de la terre qu'il accorde aux pécheurs. En estimant les richesses, vous estimez des biens passagers, dont des païens, des impies mêmes ont été favorisés.

Pourquoi les Romains sont-ils devenus si opulents? pourquoi la splendeur de Rome païenne a-t-elle effacé la gloire des plus célèbres empires de la Grèce? pourquoi ces païens ont-ils fait tant de conquêtes, étendu si loin leurs limites? Saint Augustin nous l'apprend. Dieu a voulu récompenser les vertus morales qu'ils pratiquaient : leur récompense n'était pas dans le ciel comme celle des chrétiens, ils devaient descendre dans l'enfer; voilà pourquoi leur récompense a été sur la terre. Les richesses, la gloire, les hommages des nations étrangères, la prospérité des armes, tous ces biens temporels leur ont été accordés. (S. Augst., *De civitate Dei*, lib. VIII, cap. 12.)

L'orgueilleux et impie Nabuchodonosor ne s'est pas toujours fait adorer dans Babylone, il n'a pas toujours été le profanateur des choses saintes et le tyran de Daniel. Il avait de bonnes qualités. Dieu parle avec éloge à Jérémie du zèle qu'il a fait éclater contre les Tyriens, dont il détruisit les villes et punit les crimes; c'est pourquoi les biens temporels furent sa récompense. Ecoutez le Seigneur, chrétiens qui estimez les richesses de la terre, et rougissez d'estimer des biens fugitifs qui sont accordés aux grands pécheurs, aux réprouvés.

J'ai donné, dit Dieu, à Nabuchodonosor mon serviteur, ces vastes et florissantes provinces. Je l'en ai établi le seigneur et le maître. C'est à lui présentement les nombreux troupeaux qui paissent dans ces campagnes; voilà sa récompense sur la terre, des biens qu'il laissera quand il descendra dans les enfers : *Ego dedi terras istas in manu Nabuchodonosor servi mei et bestias agri.* (*Jerem.*, XXVII.)

Or, mes frères, cette conduite du Seigneur ne doit-elle pas confondre ceux qui estiment les richesses, au lieu d'en redouter les dangers? Estimer des richesses que Dieu accorde à ses ennemis; estimer des richesses qui sont de grands obstacles au salut; estimer des richesses que Jésus-Christ compare aux épines; ne pas redouter d'être du nombre des riches qu'il a frappés d'anathème, est-ce avoir de la foi? Non. Telle est cependant la folie des hommes.

Pour être estimé il faut être riche; l'opulence imprime un certain respect, et nous voyons tous les jours arriver dans les cercles ce que saint Jacques reprochait aux fidèles de son temps; les attentions, les hommages sont pour celui qui annonce son opulence par la richesse et la somptuosité de ses habits. Dès qu'un riche paraît, on lui forme une cour, on l'écoute comme un oracle.

Il n'en est pas de même de celui qui ne s'annonce que par la vertu, le mérite et les talents. Dès qu'il est indigent, il occupe la dernière place, il est sans conséquence, il lui est défendu de prendre le ton du riche, et d'oser le contredire lorsqu'il parle. (*Jac.*, II.)

Pourquoi donc l'opulence du riche ignorant est-elle plus estimée que la sagesse du pauvre indigent? C'est qu'on n'estime dans le monde que les richesses. Il y a longtemps que le Sage s'est plaint de cet aveuglement des hommes (*Eccli.*, XIII.)

L'opulence seule serait-elle donc un titre pour estimer un homme, si nous étions de justes appréciateurs des richesses? peut-elle suppléer aux vertus qu'il n'a pas? peut-elle justifier les vices qu'il a?

Est-ce la raison ou le délire qui fait rendre des hommages à un homme vicieux ou stupide, à cause qu'il est riche? devons-nous nous laisser éblouir par l'éclat de l'or qui brille sur lui? doit-il faire sur nous les impressions que fit le veau d'or sur les Israélites? Non, sans doute. Voilà cependant ce que l'on relève, ce que l'on vante : il a des revenus considérables, des terres, des domaines immenses, des palais somptueux à la ville, une table délicate, de brillants équipages; il mérite des attentions, des hommages; or, peut-on estimer ainsi l'opulence, et ne pas estimer les richesses, ne pas les désirer, et par conséquent ne pas s'exposer au danger du salut?

Il y a, chrétiens, une grande différence entre le désir et la possession des richesses. On peut être riche et être innocent, mais on ne peut pas vouloir devenir riche sans s'exposer à devenir coupable.

Les riches innocents sont ceux qui sont nés dans l'opulence, ou ceux que des successions ou des gains licites ont rendus opulents. Il n'en est pas de même de ceux qui veulent devenir riches : dans la pauvreté même, ils sont coupables, parce que le désir des richesses expose ordinairement aux infractions des devoirs du chrétien et du citoyen.

C'est à vous que je parle, chrétiens dont la fortune est modique; à vous indigents mêmes qui gémissez dans la pauvreté; le danger des richesses vous regarde comme ceux qui sont dans l'abondance. Le désir des richesses est toujours un crime aux yeux de Dieu ; la possession ne l'est pas toujours ; c'est lui qui défend de les désirer. Ce n'est pas le mauvais usage des biens temporels qu'il punit dans un pauvre, mais les efforts qu'il fait pour en amasser. Ce n'est pas pour être opulent qu'il est coupable, mais pour désirer de l'être : *Non attendit Deus facultatem, sed cupiditatem.* (S. Aug., *in psal.* CXXXI.)

Ici saint Paul nous développe clairement cette vérité. Faisons une sérieuse attention à ses paroles, nous apercevrons tout le danger des richesses, et nous serons persuadés que tous ceux qui les désirent le bravent, et s'exposent à la damnation.

Ceux qui veulent devenir riches, dit cet apôtre (I *Tim.*, VI) : *Qui volunt divites fieri.* Remarquez, mes frères, qu'il ne dit pas ceux qui sont riches : on peut l'être innocemment, comme je l'ai déjà dit ; mais ceux qui veulent le devenir; ceux que l'opulence flatte, qui la désirent, et qui n'ont du génie, de la santé, de l'ardeur que pour exécuter tous les projets de fortune, d'agrandissement que la cupidité fait former : *Qui volunt divites fieri.*

Ceux qui sont pauvres et qui veulent devenir riches ; ceux dont la fortune est modique, et qui veulent l'agrandir; ceux qui sont aisés et qui veulent devenir opulents; ceux qui ne pensent pas au ciel, mais à la terre; qui négligent leur salut, et qui n'omettent rien pour faire couler l'abondance dans leurs familles; ceux qui ne craignent pas de mourir pécheurs, pourvu qu'ils meurent riches : *Qui volunt divites fieri.*

C'est à ces hommes de cupidité qui volent après l'or et l'argent; qui désirent d'amasser des trésors immenses; qui oublient qu'ils sont chrétiens pour penser qu'ils peuvent devenir riches, et qui aiment mieux être des coupables opulents que des justes indigents, que saint Augustin adresse ce reproche humiliant.

Vous êtes chrétiens ; vous croyez une vie future ; vous espérez le ciel où doit être votre trésor; mais dès que ce n'est point l'incrédulité qui vous fait braver toutes les menaces de l'Evangile, et mépriser les dangers de votre salut éternel, dites-moi donc, pourquoi faites-vous plus d'efforts pour votre fortune que pour votre sanctification? car votre conduite est celle d'un chrétien insensé, ou du moins dans le délire. Quelle plus grande folie que de perdre le ciel pour amasser de l'argent ? *Quæ est, rogo, insania acquirere aurum perdere cœlum?* (S. Aug., serm. XXV *De verb. Dom.*)

Oui, mes frères, tous ceux qui désirent les richesses, qui veulent absolument devenir riches, perdent le ciel. Comment ? Saint Paul nous l'apprend : Ceux qui veulent devenir riches succombent à la tentation, et tombent par là dans les filets du démon : *Incidant in tentationem, et in laqueum diaboli.* (I *Tim.*, VI.) Paroles qui prouvent que le désir des richesses expose à la damnation.

Comment ceux qui veulent devenir riches succombent-ils à la tentation? Le voici, chrétiens. L'appât des richesses qui flattent les hommes de cupidité est le piége que le démon leur tend. Pour élever rapidement l'édifice d'une brillante fortune, faire des gains considérables, augmenter ses revenus, agrandir ses domaines, la piété, la justice, la charité trouvent des obstacles; il faut les braver. La conscience se fait entendre, elle parle, il faut lui imposer silence. Le pauvre, l'artisan, la veuve, l'orphelin, des familles ruinées se plaignent, se désolent; il faut s'endurcir, mépriser leurs pleurs et leurs gémissements ; or c'est ce que font les hommes qui veulent devenir riches : l'appât des richesses les rend irréligieux, injustes, durs, insensibles aux peines du malheureux.

Si l'on pouvait faire une fortune immense, devenir riche sans manquer à la piété, à la justice, à la charité, le désir des richesses ne serait pas si dangereux. Saint Paul n'aurait pas dit que ceux qui veulent devenir riches succombent à la tentation, et tombent dans les filets du démon. Mais quel est ce genre de tentation qui réussit presque toujours à l'ennemi de notre salut ? L'appât des richesses.

C'est cet appât que le démon osa présenter au Sauveur pour le tenter ; il lui montra la gloire et l'opulence du monde, et lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si vous vous prosternez devant moi et m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV.)

Pour élever promptement l'édifice d'une brillante fortune, il faut quelquefois négliger l'affaire de son salut, faire sa cour, ramper, dissimuler ; être tout ce que sont les protecteurs, penser, parler, agir comme eux. Un chrétien content dans la médiocrité ne veut point amasser de richesses par ces voies criminelles ; mais l'homme de cupidité qui veut devenir riche, ne résiste pas à l'appât d'une fortune qu'il regarde comme la source d'une douce félicité sur la terre.

Pour agrandir ses héritages, il faut quelquefois ravir à l'innocent Naboth la vigne de ses pères ; profiter de la misère des temps pour faire des acquisitions à vil prix, employer les détours de la chicane pour se conserver dans la possession des biens qu'on a usurpés. Le chrétien content dans la médiocrité a horreur de ces injustices; mais l'homme de cupidité, qui veut absolument

devenir riche, les commet sans remords. Tout ce qui peut augmenter ses revenus est un appât auquel il ne peut résister.

Un chrétien jaloux de son salut se priverait d'une partie même des choses nécessaires pour réparer les injustices de ses pères ou les siennes; l'homme de cupidité qui veut devenir riche, s'endurcit aux gémissements et aux pleurs de ceux qu'il a dépouillés; il ne pense qu'à accumuler ses biens et à multiplier ses injustices. Il conserve ses richesses d'iniquité pour sa perte éternelle, dit le Saint-Esprit. (*Eccle.*, V.) C'est ainsi que se vérifie l'oracle de saint Paul : Tous ceux qui veulent devenir riches sont vaincus par l'appât des richesses, et sont attachés au char du démon : *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli.*

A quels dangers ne s'exposent pas ceux qui veulent devenir riches? qui résiste à l'appât de l'or et de l'argent? Tout cède, tout obéit à l'éclat des richesses, dit le Sage : *Pecuniæ obediunt omnia.* (*Eccle.*, X.) C'est cet éclat que l'on fait briller aux yeux d'une innocente beauté qu'on veut séduire; d'un juge qu'on veut se rendre favorable; d'un savant qu'on veut entraîner dans son parti; d'un domestique qu'on veut faire servir à ses intrigues; d'un grand dont le crédit peut obtenir des grâces et des récompenses. Si le désir des richesses n'était pas le vice de presque tous les hommes, l'innocence, l'équité, la religion triompheraient des appâts de l'opulence.

Mais où sont ceux qui ne soupirent pas après les biens fragiles de la terre? où sont ceux qui en redoutent le danger? Hélas! les vœux de presque tous les mortels sont pour la fortune, la prospérité temporelle. Dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes où la longueur de nos jours devrait nous attrister comme le saint roi d'Israël, nous y formons des projets d'agrandissement; nous y élevons des édifices durables, nous y accumulons des richesses.

Moïse méprisait les richesses de la cour de Pharaon. Il préférait l'état dur et pénible du peuple de Dieu aux douceurs de l'abondance, parce que sa foi lui représentait les biens ineffables de l'éternité; et nous, nous oublions les biens de l'éternité pour ne nous occuper que des biens fugitifs de la terre.

Combien qui, comme ceux dont parle le Prophète, semblent avoir juré de ne point regarder le ciel, et de ne porter leurs regards que sur la figure éblouissante de ce monde; sur ses biens, ses honneurs, ses plaisirs? *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* (*Psal.* XVI.) Combien de riches sur la terre dont le sort sera celui du riche réprouvé de l'Evangile? lorsqu'il fut dans les tourments éternels, il leva ses yeux vers le ciel, c'était pour la première fois : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis.* (*Luc.*, XVI.)

Abraham ne pense pas à augmenter ses biens : comme un guerrier qui combat, il habite sous des tentes rustiques; comme un voyageur qui tend avec ardeur vers sa patrie, il ne forme aucun projet d'établissement sur sa route, il ne fait point d'acquisitions sur la terre; la seule qu'il fit fut un sépulcre pour y mettre les dépouilles de sa mortalité; et nous, nous désirons les richesses comme de vrais biens. Nous voulons décorer le lieu de notre exil. On dirait que nous sommes immortels par les vastes projets que nous formons sur la terre, par les édifices que nous y élevons, par les liens qui nous y attachent. Le ciel n'entre pour rien dans nos entreprises, dans nos soins, nos, peines, nos fatigues. Nous le perdons sans regret, pourvu que nous devenions opulents. L'espoir seul de le devenir suffit pour n'y point penser.

Ah! où est notre foi? Renonçons-nous au ciel, ou espérons-nous de l'obtenir? L'oublions-nous, ou le désirons-nous? Jésus-Christ a décidé cette question : Où est votre cœur, là est votre trésor. Hommes de cupidité qui ne désirez que les richesses de la terre, votre trésor n'est pas dans le ciel : il y est pour ceux qui ont de la foi; il n'y est pas pour vous.

Pourquoi désirez-vous, chrétiens, des richesses dangereuses à votre salut? dit saint Chrysostome? Ignorez-vous ce que vous êtes? votre destinée? Où allez-vous? où tendez-vous? Si vous avez de la foi, si vous professez l'Evangile, est-ce ici le lieu de votre établissement? Devez-vous vous y fixer, y former tant de liens, y ambitionner des possessions? Ah! dans cette vallée de larmes, ce lieu de combat, nous n'y avons besoin que d'un sépulcre aussi bien qu'Abraham. Voilà l'acquisition qui doit nous occuper. Nous pouvons y penser, et nous le devons pour combattre ce désir des richesses qui nous fait oublier le ciel : *Hic satis est nobis fossam facere.* Est-il nécessaire d'élever tant d'édifices, de joindre héritages à héritages, d'agrandir ses domaines par des acquisitions multipliées? Non. Cela n'est pas nécessaire à des mortels qui sont enlevés à la terre comme la tente d'un berger. Des sages même du paganisme se sont fait une gloire de penser ainsi : *Hic ædificiorum constructione opus non est.* Pourquoi donc, hommes de cupidité, passez-vous une partie de votre vie à élever de somptueux édifices sur la terre : *Cur itaque magnificas ædes struis, o homo?* Pourquoi y voulez-vous des trésors qui peuvent vous être enlevés? Est-ce pour donner des armes au démon contre vous, et lui rendre la conquête de votre âme plus facile? *Ut diabolum adversus animam tuam irrites.* (S. Chrysost., hom. 69, *in Matth.*) Car, pour éviter le danger des richesses, il ne faut pas les estimer, les désirer, ni s'y attacher.

S'attacher aux richesses, les aimer, c'est un crime. Vous êtes nés dans l'opulence; vous avez de grands domaines. Vous vous trouvez, par l'ordre de la Providence, dans l'abondance; Dieu ne vous dit pas, comme à ce jeune homme de l'Evangile : Renoncez à vos possessions, rendez tous vos héritages, et donnez-en le prix aux pauvres. C'est un conseil de perfection. Vous êtes libre dans

le choix d'une pauvreté volontaire : *Si vis perfectus esse* (*Matth.*, XIX); mais Dieu vous défend de vous attacher aux richesses que nous possédez innocemment : il vous défend de les aimer : *Si divitiæ affluant, nolite cor apponere.* (*Psal.* LXI.)

Voilà, chrétiens, le danger et le plus grand danger des richesses. Il faut se contenter de les posséder, de s'en servir pour les dépenses nécessaires de son état; il ne faut point y attacher son cœur. Il ne faut pas les aimer; car si vous les aimez, vous périrez avec elles, dit saint Augustin (serm. 113 *De verbis Evang. Luc. cap.* XVI) : *Si amaveris illas, peribis cum illis.*

Or, mes frères, fait-on attention à ce danger? l'évite-t-on? Possède-t-on de grands biens comme ne les possédant pas? Où sont les riches détachés? Sont-ce ceux que l'avarice rend idolâtres de richesses? L'avare, dit saint Chrysostome, regarde son trésor comme une divinité : c'est son idole, son cœur y est attaché : *Pecunias quasi idolum veneratur.* (S. Chrysost., *in cap.* V *Epist. ad Ephes.*) Il n'ose y toucher, il met sa satisfaction à le contempler.

Sont-ils rares, ces hommes malheureux dans l'abondance qui se refusent le nécessaire? ces hommes inutiles à leurs parents, à leurs amis, aux pauvres, à eux-mêmes? ces hommes qui laissent tout, après n'avoir rien voulu donner; qui n'emportent que leurs péchés, et ne laissent que ce qu'ils n'ont pu emporter? ces hommes qui étonnent toute une ville à leur mort par une opulence inconnue pendant leur vie, et qui, après avoir été assistés des fonds des charités publiques, enrichissent des héritiers indigents?

O hommes terrestres qui aimez les richesses, qui les respectez, les cachez comme un trésor précieux, vous en êtes les esclaves, et non les maîtres; vous les possédez, vous n'en jouissez pas; vous tenez et vous êtes tenus : *Tenes et teneris*, dit saint Augustin. (*in psal.* LXI.) Votre idole sera détruite, et vous ne vivrez éternellement que pour expier votre coupable attache.

Sont-ils détachés des richesses, ces chrétiens qui les regardent comme un titre qui les distingue, les élève au-dessus des autres hommes et les dispense des devoirs communs du christianisme?

Ne disent-ils pas, par leur conduite, ce que dit un homme enrichi pour se dispenser d'aller adorer le vrai Dieu : Je suis devenu opulent : *Dives effectus sum.* Ma divinité, maintenant, c'est mon opulence : *Inveni idolum mihi* (*Osee*, XII.) J'ai élevé l'édifice d'une brillante fortune; j'ai des terres, des charges, des revenus immenses; voilà ce qui occupe mon cœur, ce qui le remplit, ce qui a toutes ses affections : *Inveni idolum mihi.*

Penser au ciel, quelle apparence quand on est riche, et qu'on peut couler de longs jours sur la terre dans une douce prospérité! S'occuper du ciel, où les biens qu'on nous promet sont invisibles, pendant que nous possédons des biens présents, des biens si utiles pour nous procurer nos aises, nos commodités, des honneurs, des plaisirs : ah! nous avons trouvé dans notre fortune de quoi fixer notre cœur, l'attacher : *Inveni idolum mihi.*

Que le peuple s'assujettisse aux devoirs gênants du christianisme; qu'il travaille, qu'il prie, qu'il jeûne, qu'il remplisse les temples les jours consacrés au culte divin : il trouve la consolation dans sa piété; nous la trouvons dans notre opulence. A l'ombre de nos richesses, nous vivons commodém nt dans l'indépendance. Elles autorisent notre magnificence, notre délicatesse, notre jeu, nos plaisirs, notre mollesse. Nous serions plus religieux, si nous n'étions pas si riches. Dieu serait le Dieu de notre cœur, s'il pouvait se détacher des richesses; mais quand on les aime, peut-on aimer Dieu? *Inveni idolum mihi.*

Comment ne pas s'attacher à des biens qui procurent le nécessaire et le superflu; qui nous rendent importants, puissants; qui nous forment assidûment une cour amusante, flatteuse? Des cercles où nous brillons sans science, sans talents; où nous occupons les premières places? Des biens qui nous font redouter de nos ennemis; qui nous donnent une entrée libre chez les grands; qui nous mettent en état de les obliger et d'acheter leur crédit? Ah! nous avons trouvé tout ce qui peut nous satisfaire dans les richesses que nous possédons. On est tout quand on est riche : *Inveni idolum mihi.*

Plus l'opulence d'un chrétien est considérable, plus elle l'attache, plus elle remplit son cœur. Une grande fortune est plus dangereuse qu'un état simplement aisé. Les hommes sont attachés à proportion des biens qu'ils possèdent. Une brillante prospérité forme des liens plus difficiles à rompre qu'une fortune médiocre. Ceux dont les revenus sont modiques peuvent être attachés à la terre et aimer les richesses, dit saint Chrysostome (hom. 64 *in Matth.*); mais ils n'y trouvent pas les mêmes écueils que dans une brillante abondance. Les uns sont aisés, les autres sont comme ensevelis dans leurs richesses immenses. Les uns n'ont presque rien à quitter, les autres ont beaucoup. Voilà ce qui rend le danger plus grand.

C'est la remarque que fait l'évangéliste à l'occasion de ce jeune homme que le Sauveur appelait à sa suite. Ces paroles : Allez, vendez vos biens, et donnez-en le prix aux pauvres, le consternèrent; la tristesse s'empara de son cœur; il se retira abattu et dans le silence : *Abiit tristis.* Pourquoi? parce qu'il avait de grands biens; qu'il vivait dans une douce prospérité : *Erat enim habens multas possessiones.* (*Matth.*, XIX.) Une grande fortune est donc plus dangereuse au salut qu'une fortune médiocre.

Voulez-vous donc, chrétiens, éviter le danger des richesses, n'y attachez pas votre cœur, ne les aimez pas. Regardez-les comme un dépôt que la Providence vous a confié, dont elle vous demandera compte; comme des biens fragiles et périssables qui peuvent

vous être enlevés, et auxquels vous serez sûrement arrachés si elles vous tiennent, et si vous en êtes les esclaves.

La mort est douce et précieuse pour un chrétien qui n'est pas attaché à la terre, qui gémit comme un étranger dans ce monde, qui soupire après les biens éternels, qui les attend. On quitte sans regret ce que l'on a possédé sans attache; on n'est pas affligé de laisser un trésor où le cœur n'était point. L'amour est un poids qui nous entraîne. L'amour de Dieu élève les chrétiens au-dessus de toutes les choses créées.

Richesses, palais, dignités, trônes, sceptres, couronnes, vous ne remplissez pas le cœur du chrétien qui aime Dieu ; vous fuyez à sa mort sans qu'il vous regrette. Il n'était pas même avec vous, lorsque vous étiez à lui; il meurt sans efforts, parce qu'il n'a pas de liens à rompre.

Il n'en est pas de même, mes frères, du chrétien attaché aux richesses, qui les aime, qui y trouve sa félicité. Ah! que de regrets, que de larmes à la mort! et qui peut dépeindre son malheur?

O mort! que votre ressouvenir est amer et accablant pour un chrétien opulent; un homme qui coule en paix des jours heureux à l'ombre de ses revenus immenses! *O mors! quam amara est memoria tua homini habenti pacem in substantiis suis!* (*Eccli.*, LXI.)

Remarquez, mes frères, que le Saint-Esprit ne parle ici que du simple ressouvenir de la mort. Oui, la pensée de la mort saisit l'homme attaché aux richesses. Quand il pense qu'il faudra laisser ses biens amassés avec tant d'ardeur, et conservés avec tant d'attache; qu'il sera arraché à son opulence, à ses titres; qu'il sortira de ce monde enveloppé d'un suaire : ah! son cœur est saisi et plongé dans l'amertume.

Mais si le ressouvenir de la mort est si accablant, que sera-ce donc du moment même de sa mort? Quel combat à soutenir alors! quel danger pour le salut! Il perd les biens qu'il a aimés; obtiendra-t-il les biens qu'il n'a pas désirés?

Vous voyez, chrétiens, ce qu'il faut faire pour éviter le danger des richesses; apprenez ce qu'il faut faire pour en triompher. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rassurez-vous, chrétiens, que la Providence a fait naître dans l'opulence. Votre salut est difficile, mais il n'est pas impossible. Le danger est grand, mais si vous ne pouvez pas l'éviter, vous pouvez en triompher.

On triomphe du danger des richesses qui rendent ordinairement les hommes sensuels, orgueilleux, insensibles aux misères des pauvres, quand on est pénitent, humble, charitable.

Pénitents dans les délices qu'elles fournissent; humbles dans la gloire qu'elles procurent; charitables pour les partager avec les malheureux.

Les riches qui se sont sanctifiés, ont remporté ces victoires rares que Jésus-Christ met au rang des prodiges. Vous le pouvez, ainsi imitez-les. C'est pour vous encourager et non pour vous désespérer que je vais développer les trois grands obstacles que les richesses mettent au salut. Soutenez votre attention, vous apprendrez ce qu'il faut faire pour triompher du danger des richesses qui ne rendent pas le salut impossible.

Il est certain que les richesses ne dispensent pas le chrétien de porter sa croix, ni de toutes les mortifications qui lui sont commandées dans l'Evangile; Jésus-Christ parlait à tous, quand il annonçait la sainte sévérité du christianisme : *Dicebat ad omnes.* (*Luc.*, IX.)

Or, mes frères, voilà le danger, le grand obstacle dont il faut qu'il triomphe dans l'opulence. Etre riche et pénitent. Etre riche et mortifié. Avoir de quoi satisfaire la délicatesse, et ne s'accorder que le nécessaire. Pouvoir vivre et nager dans les délices, et vivre sobrement, jeûner et refuser à la nature tout ce qui peut servir d'aliment aux passions. Enfin être riche et être un disciple de Jésus-Christ, l'imiter, le copier. Si vous y faites attention, mes frères, voilà le prodige dont le Sauveur parle lorsqu'il dit avec exclamation que le riche entrera difficilement dans le ciel : *Dives difficile intrabit in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XIX.) Oui, dans tous les siècles on a regardé comme un prodige un riche sobre, mortifié; un riche que l'abondance ne souille pas. Ecoutons le Saint-Esprit.

Heureux le riche dont la vie est pure et innocente, et qui dans l'abondance ne donne rien à la délicatesse, à la sensualité; que l'on contemple avec respect comme un homme religieux, chaste et mortifié dans tous ses sens : *Beatus dives qui inventus est sine macula.* (*Eccli.*, XXXI.) Heureux l'homme qui n'a pas ambitionné des richesses pour y trouver de quoi fournir au luxe, à la mollesse, aux plaisirs, aux satisfactions d'un cœur terrestre, et s'en faire un titre pour autoriser ses coupables infractions : *Qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris.* (*Ibid.*)

Mais où est-il, ce riche sobre, pénitent, religieux, pauvre dans l'opulence? Qu'on nous le montre, dit le Sage. Qu'on le trouve dans la foule des riches qui se permettent tout; dans le palais des grands, le séjour de la mollesse et du luxe; à la cour, où on aurait besoin de demander grâce pour ceux qui suivent l'Evangile. Ah! nous louerons ce riche, ce grand, pénitent, mortifié dans l'opulence et le sein des délices; nous lui donnerons des éloges pompeux; nous chanterons ses victoires : *Quis est hic, et laudabimus eum?* (*Ibid.*)

Mais pourquoi louer un riche pénitent si magnifiquement? Vit-il dans un désert? Afflige-t-il sa chair par de longs jeûnes? Couvre-t-il son corps d'un cilice? A-t-il écrit pour la religion? A-t-il souffert pour la vérité? Non; et cependant il a fait encore des merveilles plus admirables. Sa vie est un prodige continuel : *Fecit enim mirabilia in*

vita sua. (*Eccli.*, XXXI.) Il a pu à la faveur de ses richesses transgresser la loi de son Dieu, être un homme de mollesse, de volupté; il trouvait dans son opulence de quoi satisfaire toutes les passions; et il a été un homme de mortification, de pénitence. Son abondance rend ses privations plus méritoires que dans les pauvres : *Potuit transgredi et non est transgressus.* (*Ibid.*)

Cet oracle du Saint-Esprit, mes frères, nous prouve deux choses : la première, qu'un riche pénitent est un prodige; la seconde, que ce prodige paraît de temps en temps, c'est-à-dire que l'opulence rend le salut difficile et non pas impossible, puisque nous voyons des chrétiens qui triomphent de l'obstacle que les richesses mettent à la pénitence.

Pour vous prouver, riches qui m'écoutez, la possibilité de triompher du danger des richesses, je vous conduis en esprit à la cour la plus florissante, la plus magnifique et la plus opulente de l'Europe. A la cour d'un monarque dont les jours nous sont si précieux; vous y trouverez une reine pénitente dans le sein des délices; un prince et des princesses que l'innocence, la piété, le zèle rendent des modèles de sainteté. Voilà, dans la plus brillante et la plus flatteuse opulence, ces justes que le sage demandait comme des hommes rares; des chrétiens purs, innocents dans les richesses.

Malheur à vous riches, dit Jésus-Christ; mais pourquoi cet anathème? Les richesses sont-elles absolument un signe de réprobation? Non, mes frères; mais c'est que les richesses sont un grand obstacle à la vie mortifiée que doivent mener les disciples de l'Evangile; et il est rare que les chrétiens opulents en triomphent.

Où sont les riches de nos jours qui évitent ce danger de l'opulence? Où sont ceux qui ne sont pas sensuels, délicats, voluptueux même? Où sont ceux qui se soumettent aux saintes rigueurs de la pénitence? Où sont ceux qui ne se dispensent pas des jeûnes et de l'abstinence du carême? Reconnaît-on dans la mollesse, la délicatesse, les plaisirs des riches, les disciples d'un Dieu crucifié? Au contraire, presque tous ne retracent-ils pas la vie du riche réprouvé de l'Evangile? Plusieurs même ne sont-ils pas plus coupables, parce qu'ils sont plus vicieux?

Nous ignorons le nom de cet illustre malheureux, mais nous savons qu'il était riche : *Erat dives.* L'opulence le distinguait, le rendait indépendant, lui formait une cour. Combien qui n'ont pas d'autres titres dans la société? Il suffit pour avoir des amis de table et de plaisirs.

Mais qui a été la cause de sa réprobation? Etait-ce un homme d'intrigue, d'injustice? Etait-ce un corrupteur de l'innocence, un ravisseur du bien d'autrui? Ses mains étaient-elles souillées par des usures ou par des meurtres? Non. Pourquoi donc ne cesse-t-il de vivre sur la terre que pour être enseveli dans les enfers? Parce qu'il n'a pas résisté aux dangers de l'opulence, et qu'il en a abusé pour être un homme de plaisirs, de sensualité, de volupté, de mollesse; parce qu'il était riche, et qu'il pouvait fournir à des dépenses immenses, tous les jours il donnait des repas somptueux : *Epulabatur quotidie.* (*Luc.*, XVI.) Or voilà le danger des richesses; une vie de délices, de plaisirs : une vie opposée à la sainte sévérité de l'Evangile.

Malheur à vous, riches, ont dit les prophètes longtemps avant Jésus-Christ; malheur à vous qui êtes distingués dans Sion par votre opulence. *Væ qui opulenti estis in Sion.* (*Amos*, VI.) Vous vous séparez du peuple à cause que vous êtes riches, mais Dieu vous a séparés aussi pour le jour de sa colère. Votre prospérité passagère sera suivie d'une éternité de supplices : *Separati in diem malum.* (*Ibid.*) Ce n'est pas l'opulence qui fait votre crime, mais l'usage que vous en faites. Vous en abusez pour vivre dans les délices, repos, une mollesse honteuse. Vous un lâche reposez la nuit sur un riche duvet. Vous passez les jours à une table délicate. Vous buvez avec sensualité les vins les plus exquis. Vous mettez votre gloire à les boire dans des vases précieux : *Dormitis in lectis eburneis, bibentes vinum in phialis.* (*Ibid.*) Voilà votre crime.

N'est-ce pas celui de presque tous les riches? Ne retracent-ils pas à nos yeux la vie de ces riches de Sion, contre lesquels le prophète s'élève avec tant de zèle? Quelle est la vie des riches de notre siècle, si vous en exceptez un petit nombre? N'est-ce pas une vie molle, sensuelle, voluptueuse; une vie de repos, de plaisirs, de bonne chère, de jeu?

Un riche se croit-il coupable d'avoir une table somptueuse et délicate; de couler des jours précieux dans l'oisiveté ou les plaisirs; de vouloir être presque aussi commodément dans le saint temple, lorsqu'il y fait une rapide apparition, que sur le duvet où il repose dans ses appartements? Non, parce qu'il est riche, parce qu'il peut se procurer ces douceurs voluptueuses sans injustice, il se croit innocent; or, voilà le danger des richesses dont très-peu triomphent, et dont cependant on peut triompher.

C'est Dieu qui donne les richesses, je le sais; mais il ne les donne pas toujours dans sa miséricorde. Les mondains, les méchants, les tyrans les obtiennent, dit David : *Peccatores et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias.* (*Psal.* LXXII.)

Quand il les donne dans sa miséricorde à son peuple, ce n'est pas pour qu'il puisse plus aisément satisfaire les penchants d'un cœur terrestre, mais pour le porter à observer sa loi. Il le met en possession des terres les plus grasses et les plus fertiles, afin qu'indépendant des autres nations, il observe tranquillement les préceptes de son Créateur. Il veut qu'il jouisse innocemment des travaux des autres peut-être qui les avaient cultivées, et non pas qu'il en profite pour se livrer à une vie voluptueuse : *Dedit illis regiones gen-*

tium, et labores populorum, ut custodiant justificationes ejus, et legem ejus requirant. (*Psal.* CIV.)

Apprenez donc, chrétiens qui êtes riches, qui n'avez rien à vous reprocher sur la source de votre opulence, dit saint Augustin, pourquoi la Providence vous a comme prodigué les biens de la terre. Dieu s'est expliqué lorsqu'il a mis son peuple en possession des domaines de ses voisins.

Ce n'est pas pour fournir à vos passions tous les aliments capables de les enflammer; pour vous mettre en état de satisfaire tous vos désirs déréglés; pour vous autoriser à vivre dans la mollesse, et à vous ensevelir dans le sein des délices. Non, le Seigneur ne met dans les mains des chrétiens les richesses qu'il refuse aux pauvres, qu'afin qu'ils soient des religieux observateurs de sa loi, des économes fidèles, des hommes compatissants, charitables : *Ut custodiant justificationes ejus, et legem ejus requirant.* (S. Aug., *in psal.* CIV.)

Pour triompher du danger des richesses qui ne rendent pas le salut impossible, il faut être pénitent et humble dans les délices qu'elles fournissent, et la gloire qu'elles procurent.

Qui ignore, mes frères, que l'opulence seule enfle le cœur de l'homme; que c'est l'idole la plus révérée; qu'avec elle, tous les vices perdent les noms odieux qui les caractérisent; que sans elle toutes les vertus perdent l'éclat qui les font admirer? Qu'est-ce que la naissance sans biens? Quel accueil fait-on au mérite, aux talents, quand ils se trouvent dans des savants indigents? Vous le savez.

Un grand nom est à charge dans l'indigence; des titres sans revenus ne font que rendre la misère plus sensible. C'est pourquoi, pendant que les riches nouvellement sortis de la poussière sont occupés à cacher l'obscurité de leur naissance, les grands dans l'indigence cachent prudemment l'éclat de leurs ancêtres. Des hommes obscurs enrichis changent de nom pour faire ignorer ce qu'ils ont été, des grands humiliés sous les ruines de leur grandeur, sont forcés d'en changer aussi pour faire ignorer l'élévation d'où ils sont tombés. L'opulence donne un air et un ton à l'homme de richesses, que l'homme de naissance indigent n'ose pas prendre.

Le mérite, l'esprit, les talents, sont-ils honorés comme l'opulence? Un savant indigent est-il reçu dans les cercles avec le même accueil que l'ignorant nouvellement décoré par la fortune? Ah! partout les riches sont honorés; la gloire accompagne l'opulence; on dirait qu'elle lui est due.

Puisque l'opulence est l'idole du monde; puisque presque tous les hommes lui rendent leurs hommages; puisqu'ils se courbent, s'humilient devant elle, il n'est pas étonnant que presque tous les riches soient orgueilleux. Celui qui est humble dans les richesses, évite un grand danger, remporte une victoire rare.

Parmi les péchés que les prophètes reprochent aux riches, l'orgueil est celui contre lequel ils se soulèvent avec plus de véhémence. On voit, disent-ils, les opulents de Sion, superbes : ils portent leur hauteur jusque dans le saint temple; ils la font éclater aux pieds des autels mêmes : *Ingredientes pompatice domum Israel.* (*Amos*, VI.)

Ah! n'est-ce pas ce que nous voyons avec douleur? Les riches de notre siècle se contentent-ils d'ambitionner partout le premier rang? ne l'ambitionnent-ils pas encore dans nos églises? N'est-ce pas dans le lieu saint qu'ils veulent être distingués, qu'ils affectent des airs de hauteur, qu'ils étalent leur vanité mondaine et la pompe du luxe?

Combien qui, sans autre titre que celui de l'opulence, mettent leur gloire à effacer les grands mêmes par une magnificence affectée? Qui est plus vain, plus superbe que l'homme nouvellement décoré? Où l'homme de richesses est-il humble, puisqu'il ne s'humilie pas devant un Dieu humilié sur l'autel? Le propre des richesses est d'enfler le cœur. L'humilité dans l'opulence est un prodige. L'apôtre saint Paul était persuadé de cette vérité. Ecoutez ce qu'il dit à Timothée son disciple :

O Timothée! dit ce grand apôtre, ô vous qui par l'onction sainte et l'imposition de mes mains êtes établi pour gouverner l'Eglise de Dieu; ô vous dont le devoir est d'enseigner, et de remplir le ministère important d'un évangéliste; faites éclater votre zèle lorsqu'il s'agit de parler aux riches. Ne vous contentez pas d'exhorter, mais commandez : *Divitibus hujus sæculi præcipe.* (*I Tim.*, VI.)

Mais quoi! Seigneur, qu'ils renoncent à leurs possessions? Non, mais à l'orgueil; à ces airs de hauteur qui les rendent inaccessibles; à ce faste qu'ils étalent aux yeux du peuple; à ces sentiments d'amour-propre qui les enflent; à ces idées qu'ils conçoivent de leur opulence; à ce droit qu'ils s'imaginent follement avoir de s'élever au-dessus des autres, de se former une cour de suppliants, et de faire ramper sous eux le mérite, les talents, la vertu même : *Præcipe non sublime sapere.* (*Ibid.*)

Voilà donc, chrétiens, selon le Saint-Esprit, un des grands dangers des richesses, un des grands obstacles qu'elles mettent au salut, l'orgueil. Pour triompher de ce danger, pour surmonter cet obstacle, il faut être humble dans les richesses. Tout ce qui est rare, tout ce qui est difficile, n'est pas impossible.

Orgueil et hauteur dont les hommes sortis de la poussière sont plus susceptibles que les autres.

Rien de plus dangereux, de plus redoutable même dans une campagne qu'un homme obscur enrichi. Sans étude, sans éducation, ébloui de la fortune, de son accroissement, il est haut, superbe avec des manières grossières. Point de puissance séculière et ecclésiastique qu'il ne méprise, qu'il ne brave même. Dès qu'il s'est fait des revenus, dès qu'il a étendu ses premières acquisitions, il s'élève, il menace, il résiste aux grands mê-

mes. Il imite ce peuple charnel que l'abondance portait à la révolte : *Impinguatus, dilatatus, et recalcitravit.* (*Deuter.*, XXXII.)

C'est dans l'assemblée de ces riches fiers de leur opulence, que l'on forme des complots contre le pauvre indigent; qu'on fait des fonds pour soutenir un procès injuste, et que l'indigence de ceux qu'on veut humilier, opprimer, est le seul moyen sur lequel ils appuient le succès de leur coupable entreprise. (*Psal.* X.)

Saint Jacques disait aux chrétiens de son temps : Vous n'ignorez pas le crédit des riches. Qui d'entre vous peut résister aux ressources de leur opulence? Ne sont-ils pas puissants, parce qu'ils sont riches? leur déplaisez-vous sans encourir leur indignation? et n'êtes-vous pas les victimes de leur volonté absolue? *Nonne divites per potentiam opprimunt vos?* (*Jac.*, II.) Ils se rendent les arbitres de votre sort. Ils séparent de vos héritages ce qui leur plaît pour agrandir, ou embellir leurs domaines. Ils vous disputent le fruit de vos sueurs. Ils vous assujettissent à des travaux de caprice; et si vous vous plaignez, si vous résistez, ils vous traduisent dans les tribunaux, où votre nom, votre naissance, votre pauvreté, vous rendent presque toujours coupables : *Ipsi tradunt vos ad judicia.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que cet apôtre dépeint la hauteur et la volonté absolue des riches : ils regardent leur opulence comme un titre pour faire plier et ramper tous les indigents, dès qu'ils parlent, dès qu'ils semblent même désirer. Ah! pourquoi des biens si fragiles inspirent-ils tant d'orgueil?

Voulez-vous triompher, riches qui m'écoutez, de ce danger des richesses, voulez-vous être humbles dans l'opulence; faites attention à trois choses: à la source de vos richesses, à la fragilité de vos richesses, et au compte que vous rendrez de vos richesses.

Je suppose que vos richesses soient légitimement acquises; que votre fortune n'ait pas été élevée sur les ruines de plusieurs familles; qui vous a donné ces biens qui vous rendent si aisés, si opulents? Qui a fait ce partage inégal de la graisse de la terre? N'est-ce pas le Créateur? Or pourquoi vous glorifiez-vous d'un dépôt qu'il vous a confié? Devez-vous rougir de tenir le langage d'un empereur païen, de Darius, roi de Perse? Il ne s'enfle point de ses vastes et florissants Etats. Maître de presque toute la terre, il n'attribue pas à son mérite ni à sa valeur la conquête de tant de royaumes. C'est, dit-il, le souverain Seigneur du ciel et le Maître de tous les empires qui m'a donné tous les Etats où je commande sur la terre. C'est lui qui a étendu mes limites: *Dedit mihi Dominus cœli omnia regna terræ.* (I *Esdr.*, I.)

C'est Dieu qui vous a donné ces biens que vous possédez; c'est lui qui vous a fait naître dans l'opulence. C'est lui qui est le créateur du riche et du pauvre; l'un et l'autre sont sous son domaine: *Simul in unum dives et pauper* (*Psal.* XLVIII.) Pourquoi vous glorifier, vous élever? N'oubliez pas d'où vous venez, et vous ne serez pas vains et superbes.

Quoi de plus capable de réprimer l'orgueil que l'opulence peut vous inspirer, que la fragilité des biens que vous possédez? Quand vous ne représenteriez pas pendant votre vie sur le théâtre du monde la scène qui y paraît si souvent, et qui nous montre dans l'obscurité et l'indigence ceux qui avaient paru avec éclat et dans l'abondance; la mort ne doit-elle pas infailliblement vous arracher à ces biens? Les emporterez-vous dans le tombeau où vous devez pourrir comme les autres? Serez-vous sensibles à la magnificence d'un mausolée? des titres et des éloges gravés sur le marbre, rendront-ils votre cendre plus précieuse? Qui sera revêtu de vos charges, de vos dignités? dans quelles mains passeront vos domaines, vos revenus? *Cujus erunt?* (*Luc.*, XII.) Vous l'ignorez. Tout ce que vous savez, c'est que vous ne serez pas plus riches en sortant du monde qu'en y entrant. Un juste plus grand que vous dans l'opulence, plus soumis que vous dans la pauvreté, n'oubliait pas cette vérité (*Job*, I.)

Vous dirai-je qu'au lieu de vous élever dans l'opulence, vous avez sujet de vous humilier, de vous attrister? Ecoutez l'apôtre saint Jacques; et si vous êtes raisonnables, vos richesses feront naître dans votre cœur des sentiments de pénitence et de crainte, plutôt que des sentiments d'amour-propre et d'orgueil.

Soyez présentement salutairement effrayés, riches de la terre : *Agite nunc, divites* (*Jac.*, V.) Répandez des pleurs, poussez vers le ciel des cris douloureux, en pensant à un avenir effrayant, aux misères humiliantes et terribles qui vous attendent : *Plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis* (*Ibid.*)

Ah! que ces paroles méditées doivent confondre l'orgueil des riches! Oui, maintenant: *Nunc*, dans le temps que vous pouvez puiser dans vos trésors de quoi satisfaire toutes vos passions, couler des jours délicieux, paraître avec éclat et recevoir des hommages: *Nunc*, vous devez vous humilier, gémir, pleurer, faire des cris lamentables. Pourquoi? C'est que la scène changera bientôt. La mort, la nudité du tombeau, un jugement rigoureux, voilà ce qui vous attend : *Quæ advenient vobis.* Si vous n'avez pas été des riches pénitents, humbles, charitables, que serez-vous? Des réprouvés.

Voulez-vous triompher du danger des richesses, riches qui m'écoutez, soyez charitables; soyez des économes fidèles des biens que la Providence vous a confiés. Voilà tout le mystère de la sanctification d'un riche regardée dans l'Evangile comme un miracle.

C'est par des aumônes prudentes et abondantes que vous entrerez dans le ciel où les riches entrent si difficilement. Un riche compatissant sur les misères du prochain, est le riche qui se sauve.

Le riche réprouvé de l'Evangile pouvait se faire un ami de Lazare pauvre qui l'aurait introduit dans les Tabernacles éternels. Le ciel ne lui a été fermé à sa mort, dit saint Grégoire (hom. 40 *in Evang.*), que parce qu'il avait fermé son cœur au spectacle de misère étalé à ses yeux: *Qui viscera pietatis ignoravit.*

Forcez par vos aumônes le Dieu de charité à changer les anathèmes qu'il a prononcés contre les riches en bénédictions. Ravissez le ciel par vos charités, dit saint Paulin (ep. 32 *ad Severum*), voilà votre unique ressource: *Esto violentus Deò, rape regna cœlorum.* Pourquoi? Le voici. C'est que Dieu n'a fait un partage inégal des biens de la terre qu'afin que les riches soient des hommes de miséricorde. Les pauvres assistés annoncent les riches charitables: *Deus fecit miserum, ut agnosceret misericordem.*

Saint Paulin était un des plus riches de son siècle. Ses domaines étaient si vastes, qu'on les appelait les royaumes de Paulin. Qui l'a donc rendu victorieux des dangers d'une grande opulence? d'abondantes aumônes, dit saint Augustin. Il fit couler dans le sein des pauvres les biens que la providence lui avait confiés. On ne vit plus Paulin dans l'abondance, mais dans les privations mêmes. Eminemment riche en vertu, devenu pauvre pour Jésus-Christ, il fut assez détaché pour pouvoir dire au Seigneur que son unique trésor était dans le ciel, et que ses trésors sur la terre étaient les pauvres qui servaient à la sanctification des riches.

Saint Augustin nous dépeint encore la charité des chrétiens riches et opulents dont il raconte les vertus. Ils triomphent, dit-il (*De moribus Ecclesiæ catholicæ*, cap. 31), du danger des richesses par d'abondantes aumônes. Bien loin de s'agiter pour accumuler leurs revenus, ils mettent tous leurs soins à distribuer ce qu'ils possèdent. Ils ne craignent pas de manquer, mais ils craignent que leurs frères dans l'indigence ne souffrent faute de secours. Leur charité ne se borne pas aux pauvres qui gémissent sous leurs yeux, elle s'alarme sur les besoins des étrangers dans l'indigence. On les a vus charger des vaisseaux pour porter des secours au delà des mers. Dépositaires des pieuses collections de ces riches charitables, Dieu commandait aux vents et aux tempêtes de les respecter. Ils arrivaient poussés par un vent favorable, et les pauvres étaient nourris.

Riches qui m'écoutez, il n'est pas nécessaire pour vous sanctifier d'aller si loin chercher des pauvres, des malheureux pour exercer votre charité. Il y en a dans votre paroisse; il y en a sous vos yeux. Plusieurs sont vos voisins. Il y en a dans votre famille, assistez-les si vous voulez vous sauver, et triompher du danger des richesses.

Dans l'opulence, toutes les vertus ne servent de rien sans une charité compatissante. On n'est pas un chrétien pieux quand on est un détenteur de la substance du pauvre.

Vous êtes religieux, sages, sobres; vous fréquentez les sacrements, vous méprisez même les biens du monde; ce n'est pas assez pour vous sauver: Si vous êtes riches, dit saint Jérôme, il faut nourrir les pauvres: *Oportet pauperes nutrire.* (S. Hieron., lib. III, *Comment. in Matth.*)

Que devons-nous conclure, chrétiens, de cette instruction? que le salut des riches est difficile, mais qu'il n'est pas impossible. Les riches détachés, pénitents, humbles, charitables, sont rares. Voilà ce qui nous prouve le danger des richesses. Pour en triompher ne les désirons pas, n'en abusons pas. Si elles mettent des obstacles à notre salut, elles nous procurent aussi des secours pour l'opérer aisément. Par elles nous pouvons nous faire des protecteurs et des amis pour nous introduire dans le séjour de l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite.

SERMON XI.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

SUR LE DIVERTISSEMENT DU CARNAVAL.

Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis (*Luc.*, XVIII.)

Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme y va être accompli.

Quelle différence, mes frères, entre l'esprit de l'Eglise et l'esprit du monde? quelle contrariété! d'où vient que dans ces jours, nos yeux sont frappés par des spectacles si opposés?

L'Eglise, cette épouse fidèle et désolée, a pris ses ornements de deuil, a supprimé ses chants d'allégresse. L'Agneau immolé est exposé sur nos autels; les prêtres prosternés prient pour le peuple; les voûtes du saint temple retentissent des vœux que les prophètes adressaient autrefois au Seigneur irrité et prêt à faire éclater sa colère contre les coupables; des justes gémissent et font entendre leurs tristes accents.

D'un autre côté, je vois un grand nombre des enfants de cette mère désolée, mépriser ses solennités saintes, regarder ces spectacles de piété qu'elle donne comme hors de saison, et mettre leur gloire à lui être opposés.

De folles joies, des divertissements profanes, des repas licencieux en tout genre, des métamorphoses honteuses, sous lesquelles on se permet tout, où rien n'alarme la pudeur, et où tout devrait cependant l'alarmer; voilà la dissolution de ces jours qui précèdent la sainte pénitence du carême; voilà les victoires du démon sur les chrétiens que l'on verra dans trois jours couverts de cendres, confondus avec les pénitents, et à la fin de la quarantaine prosternés aux pieds de la croix du Sauveur pour l'adorer.

O différents spectacles qui m'étonnez aujourd'hui! vous justifiez les oracles de Jésus-Christ: ses vrais disciples sont dans la tristesse, le deuil; le monde est dans la joie, les plaisirs. Spectacles de piété, de recueillement, de pénitence, vous prouvez que l'esprit de l'Eglise est toujours le même,

Spectacles d'irréligion, de dissipation, de licence, vous prouvez que le monde est toujours opposé à Jésus-Christ.

L'Eglise, mes frères, ne se contente pas de prier et de gémir dans ces jours de dissolution; comme elle sait que ses enfants qui s'égarent sont entraînés par le torrent de la coutume; coutume introduite par le démon qui a trouvé le secret de souiller nos plus grandes solennités, en faisant adopter à des chrétiens les usages qui régnaient dans le paganisme; comme elle sait que la morale du monde les rassure, elle s'efforce de toucher leurs cœurs et de réveiller leur foi par le récit des souffrances de leur Sauveur.

L'Evangile qu'on vous a lu vous rappelle ce que Jésus-Christ dit à ses disciples pour les rassurer lorsqu'ils le verraient dans les opprobres et les souffrances.

1° Il est le prophète de sa mort, il en annonce toutes les circonstances. Le Fils de l'homme sera livré, flagellé, insulté, rassasié d'opprobres et attaché à une croix : *tradetur.*

2° Il leur annonce qu'il se livre volontairement à la mort; qu'il est le maître comme Dieu de reprendre la vie qu'il donne pour le salut du monde. Il leur dépeint la gloire future de son tombeau et sa triomphante résurrection : *tertia die resurget.*

3° En annonçant ses ignominies et ses souffrances volontaires, il fait éclater sa puissance; il prouve qu'il est Dieu, il opère un miracle éclatant; un aveugle se présente, il implore sa miséricorde, il lui dit : Seigneur, commandez que mes yeux s'ouvrent à la lumière : *Domine, ut videam.* Jésus-Christ parle, commande; il lui dit : Voyez : *Respice*, et dans l'instant il vit : *Confestim vidit.*

Vous savez, mes frères, que Jésus-Christ, qui a été crucifié pour vous, est Dieu : or, c'est pour vous éclairer dans ces jours de ténèbres que l'Eglise vous rappelle la passion de votre Sauveur.

Qui peut nous donner, mes frères, une juste idée du crime que commettent les chrétiens qui se livrent à la dissolution aux approches de la sainte quarantaine? *Delicta quis intelligit?* Jésus attaché à la croix, Jésus immolé pour nos péchés.

En consultant la croix du Sauveur, son Evangile, je découvre dans les divertissements du carnaval trois caractères qui doivent nous en inspirer de l'horreur :

Un caractère de révolte. Ils combattent l'esprit du christianisme : première réflexion. Un caractère d'aveuglement. Ils ferment les yeux aux plus grandes et aux plus terribles vérités du christianisme : seconde réflexion. Un caractère d'impiété. Ils profanent la sainteté du christianisme : troisième réflexion.

Je présume trop de votre piété, mes chers auditeurs, pour penser que ce discours vous est nécessaire comme coupables des désordres que je combats; mais je sais qu'il vous sera utile pour en concevoir toute l'horreur qu'ils méritent, et que, dociles comme vous êtes à la vérité, vous gémirez dans ces jours avec les justes aux pieds des autels, au lieu de participer aux joies des mondains, et c'est tout le fruit que j'en attends si vous me donnez l'attention que mérite cette matière.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis, mes frères, que le crime de ceux qui se livrent à la dissolution, aux divertissements profanes dans ces jours qui précèdent la pénitence du carême, porte un caractère de révolte; pourquoi? c'est qu'il combat l'esprit du christianisme, dont l'esprit est un esprit d'immolation, de sacrifice, de recueillement; c'est qu'il combat la piété de l'Eglise, qui en est toujours animée, et qui l'oppose avec zèle aux désordres que je combats. Vous ne sauriez faire trop d'attention aux vérités que je vais développer.

Consultez l'Evangile que vous professez, autorise-t-il, je ne dis pas ces assemblées nocturnes où des plaisirs tumultueux, des danses lascives, des discours licencieux, des habillements qui cachent l'homme et le chrétien, servent de voiles à toutes les passions, les excitent, les enhardissent, annoncent plutôt les réjouissances des païens insensés que les délassements et les joies d'un monde raisonnable. Je ne dis pas ces repas où la sensualité est ce qu'il y a de moins répréhensible, où les excès et l'intempérance semblent être de saison, et où l'on se permet les discours libres et obscènes que l'on s'interdit dans les autres temps; mais autorise-t-il ces plaisirs, ces divertissements qui dérobent le chrétien à la piété, au recueillement, à la prière, aux obligations de son salut? Non. Par conséquent, les désordres, les divertissements que je combats ne peuvent être justifiés que par l'esprit du monde, accrédités que par l'usage du monde; ils ne peuvent paraître innocents, permis qu'à ceux qui sont du monde, et qui préfèrent sa morale à celle de l'Evangile.

Remarquez, chrétiens, qu'il n'en est pas de ces divertissements, de ces désordres comme de beaucoup d'autres dans lesquels on tombe par goût, par faiblesse, par tempérament; ces divertissements, ces désordres sont publics; ils règnent dans des jours qui devraient en inspirer de l'horreur; dans des jours où l'Eglise leur oppose les spectacles les plus capables de toucher le chrétien, de le porter à la pénitence et de lui faire sentir sa misère et son néant : or, ce sont ces spectacles, si opposés dans ce saint temps, qui prouvent un caractère de révolte dans le crime de ceux qui se livrent aux divertissements de cette saison.

Nous voyons dans ces jours un schisme passager entre les chrétiens. Les uns gémissent, prient avec l'Eglise, leur mère; les autres se réjouissent et s'enivrent de plaisirs avec le monde : or, les chrétiens qui se livrent aux divertissements du carnaval combattent donc publiquement, solennellement l'esprit de l'Eglise. Mais dès qu'ils se font gloire d'une conduite qu'elle condamne, d'une conduite qui l'attriste et la plonge dans l'amertume, n'est-il pas évident que

leur crime porte un caractère de révolte?

Mais avançons, et pour faire sentir plus clairement ce caractère de révolte dans les chrétiens qui se livrent aux divertissements du carnaval, montrons-leur avec l'Eglise la croix de Jésus-Christ; retraçons à leurs yeux le grand spectacle du Calvaire; montrons-leur cet Agneau immolé sur l'autel; ils croient comme nous tous ces mystères de l'amour d'un Dieu; ils les adorent comme nous; ils ne se séparent de nous que dans ces jours consacrés par un monde réprouvé à la dissolution. Le schisme qu'ils forment n'est que passager.

Oui, le calvaire et l'autel prouvent la révolte passagère de ceux que l'aveuglement rend les esclaves d'une coutume païenne; comment? le voici :

Est-on disciple d'un Dieu crucifié dans des divertissements que son Eglise proscrit? est-on des adorateurs de l'Agneau immolé, quand les plaisirs, la bonne chère et tous les objets qui enflamment les passions sont les idoles du cœur? non sans doute.

Mais pourquoi dans ces temps cesser d'être à Jésus-Christ? pourquoi le mépriser sur l'autel? pourquoi se séparer des chrétiens, qui méditent dans ces jours le mystère de sa mort, qui environnent le trône de sa miséricorde? pourquoi faire, dans ces jours qui précèdent la pénitence du carême, comme un désaveu solennel de la foi, de la piété et de la morale de l'Evangile? N'est-ce pas former un parti opposé à l'esprit du christianisme? N'est-ce pas une conjuration, une révolte méditées? Celle d'Absalon contre David, son père, n'avait pas de traits plus odieux.

Jamais le cœur de David ne fut plus touché que lorsqu'il apprit qu'Absalon, son fils, se révoltait contre lui. Une conjuration formée par des ennemis n'étonne pas un prince, et il trouve dans la valeur de ses troupes de quoi la dissiper; mais une conjuration formée par un fils aimé tendrement, consterne, abat, plonge l'âme dans l'amertume. On oublie qu'on est guerrier, qu'on est héros, qu'on peut vaincre son ennemi, pour se ressouvenir qu'on est père. C'est ce que David, ce prince religieux, éprouva.

Absalon, enivré du désir de régner et aidé des conseils d'Achitophel, politique ambitieux, forma le projet d'enlever à son père son trône et sa couronne. Projet conçu dans quelle circonstance? Dans les moments destinés à la prière, au culte suprême; dans le temps du sacrifice; lorsque le sang des victimes coulait sur l'autel pour implorer la miséricorde du Seigneur : *Cum immolaret.* (II *Reg.*, XV.) C'est dans ce saint temps, dans ces moments sacrés destinés au culte divin, c'est dans l'appareil auguste d'un sacrifice solennel, parmi les vœux, les prières de tout Israël, que ce fils rebelle forme une conjuration puissante contre le plus tendre de tous les pères, et se repaît du coupable plaisir de le détrôner : *Facta est conjuratio valida.* (*Ibid.*)

Bientôt le projet inique conçu éclate; la révolte contre David est déclarée; la plus grande partie du peuple, séduite par les appas d'un nouveau règne, se déclare pour Absalon; le parti des rebelles se grossit en peu de temps et forme une puissante armée : *Populus concurrens augebatur cum Absalom.* (*Ibid.*)

On vient l'annoncer au religieux monarque. Prince, lui dit-on, votre fils Absalon, que vous aimez si tendrement, a levé l'étendard de la révolte; il se déclare contre vous et veut régner. Déjà il marche à la tête de presque tout Israël : il a détaché leurs cœurs de leur roi légitime. Vos sujets volent avec ardeur sous ses étendards; ils lui promettent d'employer toute leur valeur pour le rendre le seul maître de votre trône : *Toto corde Israel sequitur Absalom.* (*Ibid.*)

A cette nouvelle, ce prince, qui avait été la terreur de ses ennemis; que le Seigneur avait dressé lui-même dans l'art des combats; qui s'était joué dans sa jeunesse avec les ours et les lions; qui avait attaché à son char l'orgueilleux Philistin terrassé et vaincu, et sur le front duquel l'éclat de la victoire avait brillé tant de fois, s'attriste, s'abat; il oublie qu'il est guerrier, qu'il est héros; il se ressouvient qu'il est père. C'est un fils ingrat qui le poursuit; il l'aime, il ne rougit pas de la fuite.

Ici, mes frères, quelle scène vais-je vous représenter? Qu'elle est touchante. Le simple récit de la fuite de David suffit pour attendrir les cœurs les plus insensibles.

Ce religieux prince se dérobe à sa cour, il sort de son palais; mais où va-t-il pour assurer ses jours menacés? Sur la montagne des Oliviers; il y trace, comme prophète, la pénitence du Sauveur chargé d'expier nos péchés.

Il monte, plongé dans l'amertume, jusqu'au sommet de cette montagne : *Ascendebat clivum Olivarum.* (*Ibid.*) Non pas le dépit dans le cœur, la colère peinte sur le visage, comme un ennemi désespéré de sa défaite, mais comme un pénitent qui implore le secours du ciel et qui le bénit dans les disgrâces. Ses pas sont baignés de ses larmes : *Flens.* Il marche pieds nus : *Nudis pedibus incedens.* Sa tête découverte et humiliée annonce l'homme de douleurs : *Aperto capite.* David, ainsi humilié et pénitent, sera-t-il abandonné de Dieu? Non, mes frères; il ne le sera pas non plus de tous ceux qui craignent le Seigneur. Il aura son parti comme Absalon, la religion distinguera le sien; la révolte caractérisera celui d'un fils ingrat.

Sadoc le grand prêtre, et tous les lévites, suivent le prince fugitif. Cette portion sacrée d'Israël gémit de la révolte; elle fait la consolation de l'oint du Seigneur contre lequel on ose prendre les armes, et présente ses prières et ses vœux au dispensateur des couronnes, pour sa conservation : *Venit sacerdos et universi levitæ cum eo.* (*Ibid.*)

Pour se rendre favorable le Dieu des combats, qui fait pencher la victoire du côté qu'il lui plaît; qui humilie ceux qui mettent

leur gloire dans le nombre de leurs chariots et la valeur de leurs troupes guerrières; ils portent l'arche sainte comme en triomphe : *Portantes arcam Dei*. (*Ibid.*) Des sujets fidèles, attachés à leur prince, religieux observateurs de la loi de Moïse, le suivent avec zèle, marchent sur les pas des lévites avec modestie. Les torrents de larmes qu'ils répandent attestent la vive douleur dont leurs cœurs sont pénétrés : *Omnes viri qui cum eo erant, flebant voce magna.* (*Ibid.*) Que ce spectacle était touchant! que celui qu'Absalon donne à tout Israël est différent.

Or, mes frères, ces deux partis si différents ne sont-ils pas retracés dans ces jours de licence? Voyez d'un côté l'esprit du monde, de l'autre, l'esprit de l'Eglise. D'un côté des spectacles profanes, de l'autre, des spectacles de piété. D'un côté des joies indécentes, des discours qui alarment la pudeur, des repas où la santé s'altère, où la raison s'égare, et où l'innocence trouve quelquefois son tombeau; de l'autre, un saint recueillement, des prières ferventes, des instructions touchantes.

Le parti de Jésus-Christ n'est pas considérable, il est vrai; mais pourquoi? parce que le plus grand nombre des chrétiens suit l'esprit du monde. Il se déclare dans ces jours contre la piété. Il annonce des fêtes, des plaisirs. Ce temps de divertissement est indiqué solennellement; il est destiné par le monde uniquement à la dissipation, au jeu, aux danses, aux excès. Tous les mondains s'y livrent de tout leur cœur; ils volent avec ardeur dans ces jours, sous les étendards d'un monde qui leur permet de cesser d'être à Jésus-Christ, et de n'être plus chrétiens, parce qu'ils doivent bientôt être pénitents : *Toto corde Israel sequitur Absalom.*

Mais je soutiens, mes frères, que dans la conduite des chrétiens, qui se portent à ces excès, il y a un caractère de révolte.

En effet, on ne peut pas disconvenir que dans ces jours qui précèdent la sainte quarantaine, il y a deux partis opposés, deux partis qui se déclarent hautement, deux partis qui offrent à nos yeux des spectacles différents.

Le parti de ceux qui se rendent dans le saint temple, qui y offrent leurs prières et leurs gémissements au Seigneur, qui mêlent leurs voix avec celles des prêtres et des lévites, pour implorer sa miséricorde; qui suivent avec modestie l'arche du Dieu vivant que l'on porte avec solennité dans ces jours de dissipation mondaine.

Le parti de ceux qui se rendent dans des salles de jeux et de festins, aux théâtres, aux bals, à des assemblées nocturnes; qui regardent ce temps comme consacré par l'usage, la coutume, aux plaisirs, et qui en conséquence s'y livrent de tout leur cœur, et méprisent les plaintes, les gémissements de l'Eglise, et les exemples des chrétiens religieux.

Or, ce parti opposé à l'esprit de l'Eglise, à sa conduite, n'annonce-t-il pas un caractère de révolte? Révolte marquée dans le schisme passager que font les mondains que je combats. Pourquoi ne suivent-ils pas l'Eglise? Pourquoi n'y a-t-il qu'un petit nombre de chrétiens à la suite de Jésus-Christ? Pourquoi obligent-ils l'épouse du Sauveur à prier pour eux comme pour des âmes qui s'égarent, et la forcent-ils à réparer les outrages qu'ils font à Dieu volontairement?

Qu'on expose Jésus-Christ sur l'autel; que l'on implore sa clémence dans des calamités publiques, dans les dangers qui menacent les jours de ceux qui nous gouvernent, pour la conversion des infidèles, des hérétiques; alors tous les chrétiens catholiques prient, s'intéressent; mais dans ces jours on expose Jésus-Christ sur l'autel pour demander miséricorde pour des chrétiens qui s'égarent volontairement; qui se font gloire de leurs égarements, qui n'en rougissent pas; au contraire, qui les autorisent sur l'usage, la coutume du monde; or, les péchés de cette sorte, quoique passagers, ne portent-ils pas un caractère de révolte?

Révolte marquée dans ce que les chrétiens que je combats opposent à la conduite de l'Eglise. Cette tendre mère s'efforce depuis quinze jours de porter ses enfants à la pénitence. Elle leur rappelle la chute du premier homme; l'arrêt de mort prononcé contre lui et toute sa postérité. Elle leur trace le tableau de leurs misères, de leur néant; et elle les exhorte d'imiter ces saints patriarches qui gémissaient et se regardaient comme des étrangers sur la terre; et c'est précisément dans ce temps que les chrétiens que je combats imitent ces fameux pécheurs qui vivaient du temps de Noé : comme eux, ils mettent leur gloire dans les plaisirs de la table, du jeu, dans la satisfaction des sens; ils ne diffèrent de ces anciens coupables que dans l'art de varier leurs plaisirs et de les rendre plus vifs et plus piquants.

L'Eglise leur annonce depuis quinze jours la pénitence par la bouche de ses prédicateurs, le choix de ses prières, les chants tristes qu'elle fait entendre, l'appareil lugubre des cérémonies; et c'est dans ce temps que l'on s'invite aux plaisirs, qu'on les multiplie. C'est dans ce temps que la décence, la tempérance, le recueillement, les exercices de piété sont regardés comme des vertus hors de saison, qui ne doivent régner que dans les cloîtres, ou tout au plus faire la consolation de quelques âmes que le monde dédaigne et n'appelle pas à ses fêtes.

Or, n'est-ce pas là, mes frères, contredire l'Eglise? la mépriser? blâmer sa conduite? élever autel contre autel? ou les chrétiens qui se livrent aux divertissements que je combats sont innocents; ou s'ils sont coupables, leur crime porte un caractère éclatant de révolte.

Ils sont coupables, on n'en peut pas douter. Les divertissements auxquels ils se livrent sont interdits aux chrétiens dans tous les temps par l'Evangile, les grands principes du christianisme, la sainte morale de l'Eglise dans tous les siècles. Ces divertisse-

ments ne sont pas des délassements innocents, nécessaires à l'homme qui ne peut pas continuellement être appliqué ; ce sont des fêtes, des assemblées, des repas où la foi s'affaiblit, la charité s'éteint, la piété disparaît, le cœur s'entame, les sens se révoltent ; où un temps précieux s'écoule, et où la raison ne suffit pas pour éviter le naufrage de la piété et de l'innocence.

Que le monde entreprenne de justifier ces divertissements ; qu'il en fasse même hautement l'apologie, je n'en suis pas surpris ; mais que des chrétiens d'après lui osent nous dire qu'ils sont innocents, c'est ignorance, c'est même une coupable témérité. Examinons, pour les confondre, comment ils les justifient.

Premièrement, les mondains disent pour justifier ces divertissements qu'ils sont permis ; mais par qui? par le monde contraire à l'Evangile, à la morale du christianisme ; par un monde réprouvé dont on ne peut être sans crime et sans un danger évident de son salut. Ils sont permis ; mais qui a décidé ce point important de morale? le monde lui seul. C'est d'après lui que parlent ceux qui s'y livrent, Il est vrai que si ces divertissements étaient permis, ils seraient innocents; mais c'est ce que l'on ne saurait prouver; au contraire, l'Evangile les condamne, l'Eglise les défend, ses enfants pieux et soumis en gémissent et en sont scandalisés : or, à moins de compter pour rien l'autorité de l'Evangile et de l'Eglise, comment peut-on dire que ces divertissements sont permis?

Ecoutez Jésus-Christ, apologistes des plaisirs de ces jours. Malheur à vous, dit-il, qui vous livrez aux joies insensées du monde : *Væ vobis qui ridetis* (*Luc.*, VI) ; or, si les joies auxquelles on s'abandonne avant la quarantaine étaient permises, l'anathème du Sauveur tomberait sur des innocents. Serait-ce la pénitence à laquelle on doit se préparer qui les rendrait innocentes? mais je soutiens que c'est précisément ce qui les rend plus criminelles, plus odieuses. Des joies frappées d'anathème dans tous les temps de la vie, portent un caractère de révolte dans un temps consacré au recueillement et aux approches d'une pénitence publique et universelle.

Secondement, les mondains opposent pour justifier ces divertissements, la coutume, l'usage du monde. Mais peut-on opposer ce qui est proscrit, condamné, frappé d'anathème par l'Evangile et la doctrine constante de l'Eglise? S'appuyer sur l'usage du monde pour justifier ce que l'on fait ; c'est opposer ce qui est solennellement proscrit, condamné; c'est reconnaître un maître dont les disciples ne peuvent être à Jésus-Christ; c'est respecter ses lois qui combattent celles de l'Evangile. Je ne doute point que les divertissements que je combats ne soient permis selon le monde. Je sais qu'il les autorise, qu'il les accrédite et qu'il s'efforce de les multiplier, de les varier; mais ce que le monde permet, Dieu le permet-il? Est-il vrai que la morale du monde s'accorde avec celle de l'Evangile? Est-ce au monde ou à Jésus-Christ que nous devons obéir? et quand il y aurait une loi solennellement publiée pour autoriser les divertissements que l'Eglise condamne, doit-elle prévaloir contre celle de Jésus-Christ.

Je ne m'arrête pas à montrer que tous les mondains qui se rendent les esclaves du monde lorsqu'il s'agit des plaisirs ou des intérêts temporels, savent mépriser ses lois, et avoir recours à la religion lorsqu'il s'agit des lois gênantes qu'il leur impose.

Je ne dirai pas que cette coutume qu'on regarde comme celle d'un monde éclairé, n'est qu'un usage introduit par le démon, un reste des extravagances du paganisme, des dissolutions et des fêtes païennes, un désordre qui souille la sainteté du christianisme, qui fait régner le démon chez nous avec plus d'avantage que lorsqu'il régnait dans ses temples, et était adoré par des peuples immenses. Le zèle des saints docteurs a éclaté contre les divertissements que l'on veut justifier aujourd'hui, et les reproches qu'ils font aux chrétiens qui s'y livrent, sont trop humiliants pour que je les rappelle à des auditeurs qui en conçoivent de l'horreur et qu'il ne faut qu'instruire et consoler.

Mais je dirai que l'usage du monde que les mondains opposent, est précisément ce qui les condamne; pourquoi? parce que faire ce que fait le monde, ce n'est pas seulement être dans le monde comme la nécessité y oblige, mais c'est être du monde, et par conséquent selon l'oracle de Jésus-Christ, l'ennemi de l'Evangile, de sa morale, et réprouvé avec le monde.

En effet, ce qui se passe dans ces jours ne retrace-t-il pas à nos yeux ces deux partis opposés dont Jésus-Christ parle dans son Evangile?

Un parti de mondains qui se réjouissent s'enivrent de plaisirs, ne refusent rien à leurs sens et s'amollissent dans les délices : *Mundus gaudebit.* (*Joan.*, XVI.)

Un parti d'âmes pieuses qui gémissent sur la terre, y portent leur croix, et y coulent leurs jours dans la tristesse et les pleurs : *Vos autem contristabimini.* (*Ibid*).

Voilà Jésus-Christ qui sépare les disciples du monde: il distingue clairement ces deux partis opposés. Les plaisirs, les joies, les divertissements annonceront le monde. La tristesse, les afflictions, les pleurs annonceront les disciples de l'Evangile : or, d'après ces vérités, comment peut-on, lorsqu'il s'agit des désordres de cette saison, opposer l'usage du monde?

Troisièmement enfin, les mondains osent pour se justifier opposer la longue carrière de pénitence, dans laquelle ils vont entrer. Voilà, disent-ils, un temps de recueillement, de mortification. Avant d'y arriver, n'est-il pas permis de se livrer aux plaisirs, d'assembler sa famille, ses amis? de donner des fêtes à une jeunesse que la retraite ennuie, et qu'une morale austère dégoûte de la piété? C'est l'esprit du monde qui dicte ce raisonnement, et il ne peut en imposer

qu'aux mondains ; pourquoi ? le voici, chrétiens.

Je ne me soulève pas ici contre ces repas honnêtes qui unissent décemment les parents et les amis : qui serrent les nœuds d'une amitié pure et désintéressée, qui ne dérobent pas le chrétien à ses devoirs. Sans décider si l'on doit les supprimer dans ces jours qui précèdent la quarantaine, je décide qu'ils ne sont pas condamnables, et qu'ils sont permis, et quelquefois même très-utiles.

Mais il n'en est pas ainsi des divertissements que je combats : ils sont entièrement opposés à l'esprit du christianisme; ils le déshonorent, ils le souillent, ils en font violer tous les devoirs.

Quelle idée conçoivent donc ceux qui s'y livrent, de la pénitence du carême, s'ils s'y préparent par des dissolutions ? Quoi, s'enivrer de plaisirs, parce que l'on va entrer dans une sainte tristesse ? s'abandonner à une dissipation insensée, parce que l'on sera dans le recueillement ? aller aux spectacles, parce qu'on ira aux sermons ? multiplier ses péchés, parce que l'on s'en confessera à Pâques ? être aujourd'hui sous un habit de théâtre, et demain sous la cendre ? En vérité, mes frères, il n'est pas difficile de décider que c'est le démon qui a introduit les désordres dont nous gémissons. Le crime de ceux qui s'y livrent porte un caractère de révolte, vous venez de le voir ; j'ajoute qu'il porte aussi un caractère d'aveuglement : je vais vous le prouver dans la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

L'aveuglement des chrétiens qui se livrent aux désordres qui font gémir l'Eglise dans ces jours qui précèdent la quarantaine, est d'autant plus funeste qu'il est volontaire. On dirait qu'ils se plaisent à mettre des voiles sur les plus grandes vérités : à se cacher les plus grands dangers, à oublier leur misère, leur néant. Pourquoi ne voient-ils pas dans ces jours ce qu'ils voient dans d'autre temps de l'année ? Pourquoi agissent-ils comme si les oracles de Jésus-Christ ne les regardaient pas ? comme s'ils avaient fait un pacte avec la mort, et qu'elle ne dût jamais les surprendre ? comme si les plus saintes cérémonies de l'Eglise ne demandaient qu'une attention et une piété momentanées. Sont-ils devenus dans ces jours incrédules ? Sont-ils devenus tout à coup de ces philosophes disposés à sortir de ce monde comme on sort d'une table quand on est bien rassasié ? Sont-ils des contempteurs de cérémonies de l'Eglise ? Non, ces chrétiens qui s'abandonnent aux divertissements dans ce temps sont soumis aux vérités de l'Evangile, redoutent les approches de la mort, respectent les cendres bénies qu'on répandra sur leur tête le premier jour de la quarantaine.

D'où vient donc qu'ils semblent n'être plus chrétiens ? pourquoi donc ne rougissent-ils pas d'une licence que des sages païens ont condamnée ? pourquoi se font-ils gloire de combattre par leur conduite les vérités les plus claires de l'Evangile, de braver les surprises de la mort, et de commettre de sang-froid des péchés qu'ils détesteront publiquement dans quelques jours.

Ah ! c'est qu'ils ferment volontairement les yeux à toutes les vérités et à tous les spectacles qui pourraient les toucher. Ils imitent ces vieillards voluptueux qui laissèrent allumer un feu criminel dans leurs cœurs ; qui formèrent le honteux projet de corrompre la chaste Susanne, et qui, pour l'exécuter, détournèrent leurs yeux du ciel. Ils s'aveuglèrent eux-mêmes pour ne pas voir un Dieu vengeur: ils ne voulurent point y penser de crainte d'être arrêtés dans la route du crime par la juste crainte de ses jugements.

Or, tel est l'aveuglement volontaire des chrétiens qui s'abandonnent aux excès que je combats. C'est l'ardeur du plaisir qui leur fait suivre la coutume qui autorise les divertissements du carnaval ; et, pour éviter les troubles, les remords, ils ferment les yeux à toutes les vérités, à tous les spectacles qui pourraient les toucher et les édifier.

Le Saint-Esprit a caractérisé leur aveuglement volontaire en nous traçant celui de ces juges corrupteurs. Faites-y attention :

1° Ils détournèrent leurs yeux pour ne pas voir le ciel : *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.) Pourquoi ne veulent-ils pas regarder le ciel ? Est-ce qu'ils y renoncent ? Non ; mais c'est que le coupable projet qu'ils ont conçu ne peut être exécuté qu'aux dépens du salut ; c'est que la vue d'une gloire qui n'est accordée qu'aux âmes pures, pourrait leur faire faire attention à la honte de leur attentat.

2° Le Saint-Esprit ajoute non-seulement qu'ils ne voulurent point regarder le ciel, mais même qu'ils ne voulurent pas penser aux justes jugements d'un Dieu vengeur du crime : *Neque recordarentur judiciorum justorum.* (*Ibid.*)

Or, voilà donc ces coupables esclaves de la volupté qui s'aveuglent volontairement pour satisfaire leur honteuse passion sans trouble et sans remords

S'ils eussent levé les yeux vers le ciel destiné à la vertu, s'ils eussent médité la loi de Dieu et les terribles châtiments réservés aux infracteurs, ils auraient rougi de leur passion ; ils auraient pensé que leur âge, leur qualité de juges donnaient à leur attentat un caractère d'énormité digne de toute la colère du ciel et de toute l'indignation des hommes ; mais ils voulurent se satisfaire ; ils redoutèrent les troubles, les remords: ils fermèrent volontairement les yeux à toutes les vérités et à tous les spectacles qui auraient pu les toucher ; ils écoutèrent leur cœur corrompu, et ne pensèrent qu'à satisfaire leurs criminels désirs : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum.*

Si les chrétiens qui s'abandonnent aux divertissements que la morale du monde autorise dans ces jours, faisaient attention à la sainteté du christianisme ; s'ils portaient leurs regards vers le ciel ; s'ils contemplaient Jésus-Christ sur la croix ; s'ils pensaient à la

mort et à l'incertitude du moment qui leur ouvrira le tombeau; s'ils se représentaient la sévérité du jugement particulier; s'ils rapprochaient la cérémonie avec laquelle on leur annoncera leur fragilité et l'arrêt qui les condamne à retourner dans la terre d'où ils sont tirés; ils concevraient de l'horreur des divertissements auxquels ils se livrent: mais ils ferment volontairement les yeux à toutes ces grandes vérités; ils se dérobent aux spectacles de piété, aux prières, aux instructions, aux lectures spirituelles. Ils rejettent les pensées de la mort, du jugement qui pourraient les alarmer. Ils veulent être mondains un certain temps. Ils ferment les yeux sur tout ce qui pourrait les condamner. Aveuglement volontaire qui caractérise leur crime: *Declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum.*

Aveuglement volontaire des mondains dans ces jours, aveuglement déplorable, et qui les rend plus coupables que ces disciples dont il est parlé dans notre évangile. Pourquoi? Le voici:

Jésus-Christ trace un tableau à ses disciples de ses souffrances futures. Il leur fait un détail de toutes les circonstances de sa passion, et ils ne comprennent rien à ce langage; c'est pour eux un mystère: *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* (*Luc.*, XVIII.) Ce langage du Sauveur était alors prophétique. Le mystère de la croix ne leur avait pas encore été révélé. Tout ce qui devait se passer sur le Calvaire leur était caché, et ils en ignoraient tous les avantages pour le salut des hommes: *Erat verbum illud absconditum ab eis.* (*Ibid.*) Voilà pourquoi ils ne comprenaient pas ce que le Sauveur leur disait: *Non intelligebant quæ dicebantur.* (*Ibid.*) L'aveuglement de ces disciples n'était pas volontaire: c'était la foi qui leur manquait.

Or, il n'en est pas de même de l'aveuglement des mondains, qui se livrent aux divertissements du monde, malgré tout ce que l'Eglise leur oppose de plus touchant; elle retrace à leurs yeux la passion du Fils de Dieu, et l'on dirait qu'il n'y comprennent rien: *Et ipsi nihil horum intellexerunt.*

Cependant, quand l'Eglise leur rappelle dans ces jours pour les toucher les souffrances de l'Homme-Dieu, elle leur rappelle un mystère qu'ils croient, qu'ils adorent. Pourquoi donc affectent-ils de ne rien comprendre aux récits touchants qu'elle leur fait? *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* C'est qu'ils ferment volontairement les yeux aux objets capables de les remuer, de les troubler dans les plaisirs dont ils veulent s'enivrer tranquillement.

Ah! chrétiens insensibles aux gémissements de l'Eglise, qui osez tourner en ridicule nos discours sur ces déréglements passagers, votre crime porte un caractère d'aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer. Ecoutez, mais paraissez couverts de confusion.

Que pouvez-vous opposer pour justifier votre dissipation, votre licence, les plaisirs auxquels vous vous livrez dans ce temps? La coutume, l'esprit du monde, l'exemple des autres? Mais quel aveuglement! êtes-vous chrétiens? avez-vous encore de la foi? Opposer la coutume du monde à l'Evangile, à l'esprit de l'Eglise dans tous les siècles, aux exemples de piété que vous donnent ses enfants pieux et soumis, est-ce se justifier? n'est-ce pas plutôt se condamner. D'ailleurs, et c'est ici que vous prouvez votre aveuglement volontaire, pourquoi vous croyez-vous plus autorisés à être des hommes de plaisirs dans ce temps que dans un autre? cessez-vous d'être disciples de Jésus-Christ pendant quelques jours? Ah! vous avez beau vous dérober aux spectacles touchants de la religion, détourner vos yeux de la croix, dès que vous êtes chrétiens, vous devez l'être tous les jours. Ecoutez Jésus-Christ; apprenez ce que vous devez être, non pas à Pâques, au moment de la mort, mais tous les jours.

Celui qui veut être mon disciple doit porter sa croix: *Tollat crucem suam.* (*Luc.*, IX.) Or, les chrétiens qui se livrent aux plaisirs, aux excès de l'intempérance, aux fêtes mondaines, sont-ils des disciples de la croix? Non, dit saint Paul, ils en sont les ennemis: *Inimicos crucis.* (*Philip.*, III.)

Mais peut-être que la nécessité de porter sa croix n'est imposée qu'à ceux qui ont renoncé au monde. Elle est imposée à tous les chrétiens sans distinction. On n'est pas à Jésus-Christ quand on ne la porte pas: *Dicebat ad omnes.* (*Luc.*, IX.) C'est donc un aveuglement dans les mondains de penser que les divertissements du carnaval ne sont interdits qu'à ceux qui sont renfermés dans les cloîtres, dans des maisons ecclésiastiques: qu'à ceux qui sont consacrés au Seigneur, ou qui ont levé solennellement l'étendard de la piété.

Les mondains seraient scandalisés s'ils voyaient des religieux, des prêtres, des personnes en réputation de piété les imiter, prendre part à leurs plaisirs, se trouver à leurs fêtes. Mais si les divertissements auxquels ils se livrent sont permis, sont innocents, s'ils sont autorisés par des lois sages, pourquoi se scandaliser quand des chrétiens, des disciples de Jésus-Christ comme eux se laissent entraîner aussi par le torrent de la coutume.

Enfin, Jésus-Christ a dit qu'il fallait porter sa croix, et la porter tous les jours: *Quotidie.* (*Ibid.*) Voilà une réponse décisive aux mondains qui veulent distinguer les jours qui précèdent la quarantaine des autres jours de l'année quand il s'agit de plaisirs. Elle prouve qu'ils ferment volontairement les yeux aux plus grandes vérités de la religion. Tous les jours de la vie un chrétien doit être disciple de Jésus-Christ, l'imiter, le copier, le représenter, marcher sur ses pas chargé de sa croix: *Quotidie;* et les mondains que je combats disent: Les jours qui précèdent la quarantaine sont des jours destinés aux plaisirs, aux repas, aux fêtes. Il y a des temps pour la dévotion, la pénitence, il en faut un aussi pour les plaisirs; et les plaisirs qui dérobent

aux devoirs du christianisme et de la piété. Quel aveuglement!

Mais dans cette foule d'aveugles mondains n'y en a-t-il pas qui gémissent de leur aveuglement; qui vont, comme l'aveugle de notre évangile, au-devant de Jésus; qui font des apparitions dans nos temples; qui se présentent au pied des autels; qui prient et mêlent leur voix avec ceux qui implorent la divine miséricorde? Oui, mes frères; on en voit dans ces derniers jours qui veulent être à Dieu et au monde, qui donnent des moments à la religion et les jours et les nuits aux fêtes profanes; mais ils ne triomphent pas des plaisirs comme l'aveugle de notre évangile triompha de ceux qui voulaient l'empêcher d'approcher de Jésus-Christ.

Que nous représentent, dit saint Grégoire (hom. II *in Evang. Dom. Quinq.*), ces hommes qui précédaient le Sauveur, et imposaient silence à l'aveugle qui le priait: *Quid designant isti?* Ils nous représentent les passions, la foule des plaisirs du monde, le tumulte de ces fêtes: ces mondains qui nous dissipent, nous entraînent avec eux nous empêchent d'aller à Jésus, et se mettent comme au-devant de lui pour l'empêcher d'entrer dans notre cœur. On reste dans son aveuglement quand on ne surmonte pas ces obstacles: on a toujours les yeux fermés sur les plus grandes vérités et les plus grands dangers.

Oui, mes frères, je dis que ceux qui se livrent aux divertissements du carnaval ferment les yeux sur les plus grands dangers: ils nous retracent l'aveuglement de ces hommes que la mort surprit dans les plaisirs: qui furent enveloppés dans les eaux que le Seigneur irrité fit tomber par torrent sur la terre.

Ce n'est pas ici, chrétiens, une peinture d'imagination. Je n'emprunte pas les ornements de l'éloquence pour vous effrayer par un portrait ingénieux d'un événement dont le ressouvenir seul suffit pour nous inspirer de l'horreur d'une vie de plaisirs. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous le rappelle. C'est ce divin Sauveur qui compare les mondains livrés aux divertissements profanes, à ces fameux pécheurs qui périrent dans le déluge.

Du temps de Noé, les hommes qui se moquaient de sa piété, de sa sagesse, de sa soumission aux ordres du Seigneur, et des préparatifs qu'il faisait pour se dérober à ses vengeances, mettaient leur gloire dans les plaisirs de la table et la satisfaction de leurs coupables désirs; *In diebus Noe erant comedentes et bibentes.* (*Matth.*, XXIV.)

Plongés dans l'intempérance, la mollesse et la volupté, la conduite du juste leur paraissait insensée; mais dans le temps qu'ils se croient heureux, qu'ils nagent dans les plaisirs, qu'ils oublient Dieu et la rigueur de ses jugements, les nuées s'ouvrent, l'eau tombe par torrents, l'univers est inondé et tous les hommes, excepté huit personnes, sont ensevelis dans les abîmes des eaux: *Venit diluvium et tulit omnes.* (*Ibid.*)

Mais direz-vous, quelle conséquence pouvez-vous tirer contre nous de cet événement singulier? Dieu n'a-t-il pas promis solennellement de ne plus inonder la terre? D'ailleurs est-il juste de nous comparer à ces fameux pécheurs dont les dissolutions étaient perpétuelles, pendant que les divertissements que vous nous reprochez ne sont que passagers?

Ce n'est pas moi, mes frères, c'est Jésus-Christ qui tire la conséquence que vous ne trouvez pas juste. C'est lui qui compare les hommes de plaisirs aux pécheurs qui vivaient du temps de Noé. Ecoutez-le dans l'Evangile, il parle de ceux que la mort surprend dans le péché, et il dit: De même que les hommes du temps de Noé ont été surpris par le déluge lorsqu'ils se livraient aux plaisirs, de même le Fils de l'homme citera à son tribunal les mondains dans la joie et les divertissements: *Ita erit adventus Filii hominis.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, pourquoi ceux qui se livrent aux divertissements que je combats ne sont-ils pas effrayés de cet oracle? pourquoi ne redoutent-ils pas le danger d'une mort précipitée? pourquoi ne la considèrent-ils que dans un lointain? pourquoi agissent-ils comme s'ils étaient les arbitres de la longueur de leurs jours? comme si le tombeau ne devait s'ouvrir pour eux que lorsqu'ils y consentiront? Ah! c'est que le propre des divertissements auxquels ils se livrent dans ces jours, est de fermer les yeux sur les plus grands dangers.

De tous les dangers auxquels l'homme est exposé dans cette vie, le plus redoutable, celui qu'il importe le plus d'éviter, n'est-ce pas celui d'une mort précipitée; or, ceux qui veulent être un certain temps de l'année des hommes de dissipation, de plaisirs, de spectacles, d'assemblées profanes, bravent donc ce danger, ou ils n'y font pas d'attention, et voilà ce qui me fait dire que leur crime porte un caractère d'aveuglement.

Aveuglement sur les oracles de Jésus-Christ. Le tombeau s'ouvrira pour nous. Les ombres de la mort nous environneront. On nous redemandera notre âme à l'heure que nous n'y penserons pas: *Hora qua non putatis* (*Luc.*, XII); et des mondains emportés par l'ardeur du plaisir veulent disposer d'une partie de l'année pour des divertissements profanes: quel aveuglement!

Ce n'est pas pas moi, mes frères, qui vous dis: Vous serez surpris par la mort dans le moment que vous n'y penserez pas; elle vous enlèvera au monde: *Hora qua non putatis;* c'est Jésus-Christ. Vous comptez sur votre santé, votre jeunesse. Vous voulez goûter des plaisirs, vous y livrer, vous enivrer même: pourquoi? parce que vous regardez la mort dans un éloignement; vous ne l'attendez que dans un âge avancé; vous vous flattez d'une longue carrière. Les vieillards que la mort a épargnés vous promettent de longues années; les jeunes personnes qu'elle a moissonnées au printemps de leurs jours ne troublent pas votre sécurité, parce que vous leur supposez un tempérament différent du vôtre. Ainsi aveuglés sur le danger le plus

redoutable, vous voulez donner le présent aux plaisirs et l'avenir à la préparation à la mort. Mais quel est votre aveuglement, vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort. Ce qui est certain c'est son incertitude même. Elle vous surprendra à l'heure, au moment que vous n'y penserez pas : *Hora qua non putatis.*

A l'heure que vous n'y penserez pas; or, s'il y a des jours, des heures où on ne pense point à la mort, c'est sans doute les jours et les heures que l'on donne aux plaisirs, aux divertissements profanes.

Ouvrez donc les yeux de la foi, mondains qui justifiez les dissolutions du carnaval, voyez le danger qui vous menace : *Hora qua non putatis.*

Dans ces longues séances de jeu où l'on est agité par les différents événements qui causent la joie ou la tristesse. A ces repas somptueux où la délicatesse, l'abondance, les excès contentent la sensualité, excitent à l'intempérance et plongent quelquefois dans l'ivresse. A ces spectacles où tout remue les passions et rien ne les condamne. A ces bals où la légèreté des danses, la mollesse qui préside aux regards, aux attitudes; l'harmonie des instruments font naître de coupables pensées et allument des feux criminels. Sous ces habits où il faut représenter ce qu'on n'est pas, ce que l'on serait fâché d'être, sous lesquels on se cache, non-seulement pour ne pas paraître chrétien, mais encore pour ne pas paraître homme, et pour faire et dire ce qui déshonorerait et ferait mépriser un citoyen grave et sensé; pense-t-on à la mort? Est-ce dans ces moments, dans ces heures, dans ces jours qu'on la redoute? qu'on s'y prépare? non sans doute. Eh bien, c'est dans ce temps où vous oubliez la mort, où vous ne l'attendez pas, que vous sortirez de la vie. C'est dans la fureur de vos plaisirs que vous descendrez dans le tombeau : *Hora qua non putatis.*

Peut-on, mes frères, sans un aveuglement déplorable, ne pas redouter ce danger. Qui rassure donc les mondains pendant ce nombre de jours qu'ils destinent uniquement aux plaisirs, aux divertissements, aux fêtes profanes? Ce n'est pas certainement la certitude de ne pas mourir avant la quarantaine; sur quoi serait-elle fondée? On ouvre les tombeaux dans ce temps comme dans un autre. On y conduit des mondains qui ont trouvé la mort dans le sein des plaisirs. Ils ont passé, lorsqu'ils n'y pensaient point, du tribunal du monde à celui de Jésus-Christ. Le monde permettait leurs divertissements; Jésus-Christ les a condamnés : *Hora qua non putatis.* Ils ne se rassurent donc dans ces divertissements passagers que l'Evangile et l'Eglise condamnent, que parce qu'ils ferment volontairement les yeux sur le danger redoutable qui les menace. Ils ne voudraient pas mourir dans les plaisirs qu'ils justifient, et ils s'y livrent; quel aveuglement dans des chrétiens qui ne peuvent point douter de l'incertitude de la mort! *Hora qua non putatis.*

Sans vous dire ici, mes frères, que les divertissements tumultueux et fatigants de cette saison ont précipité dans le tombeau de jeunes personnes qui pouvaient se promettre une longue et brillante carrière; sans, dis-je, vous rapporter ces exemples de mort précipitée et dont vous n'ignorez pas la cause, ne puis-je pas vous dire que vous pouvez cesser de vivre dans le lieu même où vous allez pour vous réjouir, et que le théâtre de vos plaisirs peut devenir celui de vos frayeurs et de vos larmes? Ces scènes tragiques ne sont-elles jamais arrivées. Ah! elles sont consignées dans les livres saints et dans toutes les histoires fidèles. Vous-mêmes vous avez été témoins de plusieurs dont le ressouvenir vous saisit encore d'horreur.

Combien, qui, dans les délices d'un festin somptueux, ont entendu secrètement une voix qui leur redemandait leur âme. S'ils n'ont pas vu comme Balthazar une main qui traçait l'arrêt de leur condamnation, ils ont vu les ombres de la mort les environner lorsqu'ils la bravaient, et le tombeau s'ouvrir sous leurs yeux et les demander lorsqu'ils ne pensaient qu'à contenter leur sensualité et s'enivrer de plaisirs.

N'est-il jamais arrivé sous nos yeux ce qui est arrivé aux enfants de Job? N'avons-nous jamais vu une salle de festin changée en une salle de deuil? et un lieu de divertissement devenir le tombeau d'un mondain?

La scène tragique qui changea l'allégresse de cette infortunée princesse de l'Ecriture en pleurs, et l'harmonie des instruments en cris lamentables, ne s'est-elle jamais passée sous nos yeux? Ah! combien de fois les fêtes les plus brillantes, les plaisirs les mieux concertés ont-ils été arrosés de larmes. Combien de fois les cris, les lamentations ont-ils succédé aux chants de joie et aux sons des instruments : *Conversæ sunt nuptiæ in luctum, et vox musicorum in lamentum.* (I *Machab.*, IX.)

Or, pourquoi tant de mondains, qui se livrent dans ces jours à des excès de table et de plaisirs, ne redoutent-ils pas ce danger? Pourquoi s'exposent-ils à mourir dans des divertissements condamnés par la religion? c'est qu'ils ferment volontairement les yeux sur tout ce qui pourrait les toucher, les arrêter dans le plan qu'ils se sont tracé. Leur crime porte un caractère de révolte, un caractère d'aveuglement, et enfin un caractère d'impiété comme vous le verrez dans ma troisième et dernière réflexion.

TROISÈME PARTIE.

Non, chrétiens, je ne me plais pas à exagérer le crime des mondains qui se livrent aux divertissements et aux excès du plaisir dans les jours qui précèdent la quarantaine. Le caractère d'impiété que j'y remarque n'est pas un fantôme formé par un zèle outré pour avoir la gloire de le combattre; c'est une piété éclairée qui en donne cette idée; c'est la morale de l'Evangile, l'esprit de l'Eglise, ses solennités, ses prières, ses cérémonies, qui nous font connaître l'irréligion de ces chrétiens qui semblent se déclarer hautement pendant quelques jours les ennemis de

la piété et de la foi de l'Epouse du Sauveur.

A Dieu ne plaise que je confonde des délassements passagers, des jeux innocents, des repas que l'on donne pour rassembler ses parents et ses amis, avec les divertissements, les excès que l'Eglise condamne.

Les plaisirs innocents sont déplacés dans un temps de pénitence ou destiné à s'y préparer ; mais ce ne sont pas des crimes. Ceux qui les goûtent, goûtent aussi les choses de Dieu. On les voit rangés du côté de l'Eglise. On les entend gémir avec elle de l'apostasie de leurs frères : ils n'entrent pas assez dans son esprit, mais ils ne le combattent pas. Ils n'imitent pas les chrétiens fervents, mais ils ne les scandalisent pas. Ils ne font pas des essais de pénitence avant le carême, mais ils s'y soumettent dès le premier jour de la quarantaine.

Il n'en est pas de même des divertissements auxquels les mondains se livrent dans ce temps, ils sont tumultueux, insensés, scandaleux ; ils combattent la piété, l'innocence ; ils affligent l'Eglise, bravent son zèle, profanent ses cérémonies. C'est ainsi qu'ils portent un caractère d'impiété.

Faites attention, mes frères, au détail des preuves que je vais vous donner, et vous serez persuadés que ce n'est que d'après les conciles que je parle, quand j'avance que les divertissements du carnaval portent un caractère d'impiété. C'est l'esprit de l'Eglise qui nous en donne cette idée qui pourrait vous étonner et nous faire soupçonner d'exagération.

Je sais qu'il y a différentes sortes d'impiété. Il y a un usage impie des sacrements, il y a une profanation sacrilége des choses saintes ; il y a des attentats audacieux contre les oracles de Jésus-Christ et la doctrine de l'Eglise ; il y a des paroles de blasphème contre Dieu et ses perfections adorables. Les divertissements, les excès que je combats ne sont point marqués au coin de ces impiétés qui inspirent de l'horreur aux mondains qui ont encore de la foi : voilà pourquoi ils s'y livrent et font des efforts pour prouver qu'ils sont permis ; mais ils portent un caractère d'impiété, parce qu'ils renferment le mépris de la piété et de tout ce que l'Eglise peut leur opposer de plus saint et de plus touchant : voyons l'esprit de l'Eglise.

Que doivent faire les fidèles depuis la Septuagésime jusqu'au carême pour entrer dans l'esprit de l'Eglise ? Méditer la passion du Sauveur, et passer quelque temps tous les jours à considérer avec piété le touchant spectacle de Jésus attaché à la croix : *Ecclesia mater instruit et præparat populum Dei ad sancte recolendam Christi Domini passionem et crucem.*

Ils doivent se priver de tous les divertissements sans distinction : concevoir de l'horreur des spectacles, des danses et de toutes les folles joies de ce temps : *Omnino fugientes.* Ils doivent savoir que ces fêtes profanes, ces plaisirs tumultueux, ces excès, ces débauches n'ont passé chez les chrétiens qu'à la faveur du relâchement des mœurs et des progrès de la la corruption : *Morum corruptelis introducta.*

Ils doivent regarder tous les divertissements qu'on se permet dans ce temps comme des dissolutions honteuses à des disciples de l'Evangile : *dissolutionibus.* Des plaisirs et des recréations profanes : *profanis ludibus.* Des actions qui plaisent au démon, qui sont ses œuvres : *dæmonis operibus.* Comment doivent-ils regarder ce monde de plaisirs tumultueux, de spectacles, de fêtes brillantes, d'excès, d'intempérance dans ces jours qui précèdent la quarantaine ? comme un peuple d'insensés, de chrétiens dans le délire, qui, emportés par l'ardeur du plaisir, ne sont plus retenus par les motifs de la religion : *Insanire videbitur.*

Ils doivent être saintement effrayés sur la perte de ceux qui s'égarent et qui marchent avec joie sous les étendards du démon, et quoiqu'ils soient aveuglés par les ténèbres du péché : *Licet obcæcatis* (*troisième concile de Milan*, an 1573, tit. 1, *lettre de saint Charles sur le temps de la Septuagésime*, l'an 1574) ; ils doivent espérer que leurs prières et leurs larmes pourront obtenir de l'infinie miséricorde de Dieu la grâce de leur conversion.

Or, chrétiens, voilà l'esprit de l'Eglise, ce qu'elle pense, ce qu'elle dit des divertissements du carnaval. D'où je conclus qu'ils portent un caractère d'impiété ; comment ? le voici :

Ces divertissements sont condamnés par l'Eglise. Le monde les oppose aux spectacles touchants des souffrances de l'Homme-Dieu qu'elle nous rappelle dans ces jours ; or, cette opposition étonnante n'est-elle pas une sorte d'impiété ? Ah ! quelle idée dois-je concevoir aujourd'hui de ce mélange que les mondains veulent justifier, la croix et les plaisirs. Les adorateurs de la croix et les ennemis de la croix. L'Eglise qui prie, qui gémit, qui demande miséricorde pour des chrétiens qui justifient les déréglements qui la font gémir et se croient innocents. Cette opposition à l'esprit de l'Eglise, à sa conduite, à ses exhortations, n'est-elle pas une sorte d'impiété ?

Des divertissements qui ne se sont introduits que par la corruption des mœurs, et qui ne sont accrédités que parce qu'il s'est trouvé des chrétiens qui n'ont pas rougi d'adopter les coutumes et les excès des païens, peuvent-ils être permis dans le christianisme ? ne le déshonorent-ils pas ? ne le souillent-ils pas ? ne l'outragent-ils pas ?

Quoi de plus opposé à la piété que des plaisirs que la religion condamne ? que des plaisirs qui font gémir l'Eglise ? que des plaisirs goûtés dans un temps de recueillement et de préparation à la pénitence ? or, ce qui est totalement opposé à la piété, ce qui la combat, ce qui la détruit, n'est-il pas une sorte d'impiété ?

En vain donc les mondains font-ils tant de frais d'esprit pour justifier ces divertissements ; je leur réponds : Vous êtes chrétiens, enfants de l'Eglise, vous ne pouvez pas être innocents : dès que vous lui êtes opposés,

vous êtes coupables. Tout dans ce temps donne à vos déréglements, à vos joies insensées un caractère d'impiété.

Des divertissements qui sont regardés par l'Eglise comme les œuvres du démon, qui sont de son institution, qu'il n'a fait passer des païens chez les chrétiens que pour régner dans le christianisme même et se dédommager de ses pertes, sont-ils des divertissements permis, innocents? sont-ils pour des chrétiens de ces plaisirs, de ces délassements auxquels on puisse se livrer sans crime? peut-on accorder Jésus-Christ avec le démon? peut-on plaire à tous les deux? Le mélange des œuvres du démon avec celles du Sauveur, de ses fêtes avec celles de son Eglise, de ses cérémonies avec les cérémonies saintes de la religion, peut-il se faire sans profanation? sans impiété? Or, c'est cependant ce mélange sacrilége que les mondains, qui se livrent aux divertissements du carnaval, veulent justifier, sous prétexte qu'il n'est que passager, et c'est ce mélange qui me fait dire que leur crime porte un caractère d'impiété.

Que peut-on penser de ces divertissements? Quelle idée un chrétien doit-il concevoir quand il entend les saints docteurs les représenter comme des crimes qui rendent les chrétiens païens dans le christianisme même, et ne les distinguent de ceux qui adorent les idoles que par un mélange sacrilége qui les rend plus coupables.

Entendons parler saint Césaire, ce grand évêque, une des plus brillantes lumières de l'Eglise gallicane. Il déplore la fureur et le délire des chrétiens qui s'abandonnent certains jours de l'année à des joies insensées et à de honteux excès. Il les regarde comme des infortunés qui se perdent et se plongent volontairement dans un océan de misères: *Infelices et miseri homines.* Quel est leur crime? c'est de se donner en spectacle comme des bouffons, de représenter différents personnages, de mettre leur gloire à briller dans un bal et dans des danses qui agitent le corps, et montrent plutôt sur la scène des hommes dans le délire et l'ivresse, que des chrétiens ou des citoyens raisonnables: *Balationes et saltationes exercere.*

Mais que pensent-ils de ces extravagances auxquels ils se livrent? ils s'en font gloire. Ils n'y trouvent pas la honte et l'ignominie, que la raison y trouve aussi bien que la religion. Ils ne redoutent pas la colère du ciel, qui peut éclater sur eux sous ces honteuses métamorphoses. Et dans l'ivresse où les plaisirs les plongent, ils ne rougissent pas de déposer le personnage de chrétien et de citoyen grave, pour représenter celui d'un bouffon de théâtre: *Nec metuunt, nec erubescunt.*

Mais ces chrétiens, dira-t-on, ne s'abandonnent à ces plaisirs tumultueux que certains jours. Ce ne sont pas des apostats. Ils ne renoncent pas à la religion, à la piété, dans ce temps même de divertissements; ils vont à l'église, ils se mêlent avec les fidèles, ils assistent au sacrifice redoutable de nos autels.

Oui, dit saint Césaire, ils vont à l'église comme chrétiens; ils y font quelques rapides apparitions; mais ils en sortent pour imiter les païens, se livrer à leurs excès et célébrer leurs fêtes profanes: chrétiens quelques moments dans l'église; païens tout le jour dans les assemblées mondaines: *Et si christiani ad ecclesiam venerint, pagani de ecclesia revertuntur.*

Mais pourquoi donner le nom odieux de païen à des chrétiens, parce qu'ils se livrent aux divertissements du monde? En voici la raison, continue ce saint docteur: c'est que la coutume de passer ces jours dans de folles joies, des danses, des jeux de théâtre, vient des païens. Or, les chrétiens qui suivent cette coutume, qui s'en rendent volontairement les esclaves, les imitent; par conséquent, s'ils sont chrétiens de nom, ils sont païens de mœurs: *Quia ista consuetudo balendi de paganorum observatione remansit.* (S. Césaire, serm. 230, *in Append. apud S. August.*) Or, mes frères, après ces oracles peut-on douter que les divertissements du carnaval ne portent un caractère d'impiété.

Caractère d'impiété dans les divertissements du carnaval, pourquoi encore? Parce qu'ils souillent la pénitence du carême, parce qu'ils profanent une cérémonie touchante, sainte et sacrée.

Tous les conciles exhortent les chrétiens de se confesser avant la quarantaine, de s'exciter à la douleur de leurs péchés par la méditation des grands mystères de notre salut, afin d'entrer purs et en état de grâce dans la carrière de la pénitence; de sanctifier leurs jeûnes, et de rendre leurs prières et leurs mortifications méritoires.

Or, les mondains qui se livrent aux divertissements que je combats, entrent dans la sainte carrière de la pénitence solennelle du carême souillés de crimes; ils s'y sont préparés par des excès, des dissolutions. La carrière des mortifications est ouverte, la pénitence est commencée, qu'ils sont encore enivrés des folles joies auxquelles ils se sont livrés. Bien loin de s'être préparés et comme accoutumés aux mortifications du carême, ils s'en sont rendus incapables par les fatigues du plaisir. Il faut réparer une santé usée dans les divertissements par l'infraction des jeûnes et de l'abstinence. On était assez robuste pour être des pécheurs scandaleux, on est infirme quand il faut être pénitents.

Je ne trace pas ici des portraits d'imagination. Je ne peins pas des désordres imaginaires, tous les ans on voit ces pécheurs fatigués au commencement du carême; où sont ceux qui se trouvent en état de le commencer? Ceux qui ont le plus besoin de pénitence sont ceux qui ne peuvent plus la pratiquer. Or, des divertissements qui mettent des chrétiens hors d'état de pratiquer la pénitence du carême, qui les font entrer volontairement souillés de crimes dans la sainte carrière des jeûnes, des abstinences et des prières de l'Eglise, ne portent-ils pas un caractère d'impiété?

Que dirai-je, enfin, de la profanation d'une

cérémonie touchante, sainte et sacrée? par qui est-elle profanée, si ce n'est surtout par ceux qui se sont livrés aux divertissements du carnaval? Ah! quel différent spectacle s'offre ici à mes yeux! d'un côté l'Eglise dans le deuil, les gémissements. Les prêtres, prosternés entre le vestibule et l'autel, qui implorent la miséricorde divine. Des cendres bénies, symbole de tout ce qui restera de nous dans le tombeau, répandues sur les têtes de tous les mortels sans distinction. D'un autre côté des chrétiens las, fatigués des plaisirs, que les veilles et les excès ont abattus, appésantis, chancelants sous les livrées du démon et les habits de la scène : qui paraissent encore plus tristes de la fin des plaisirs que du commencement de la pénitence; et qui ne se hâtent de courber leurs têtes sous la cendre et d'entendre prononcer l'arrêt de leur mort, que pour aller réparer dans un long et lâche repos leurs forces épuisées dans les plaisirs et les excès. Peut-on être témoins de ces scandales, et ne pas décider que le crime de ceux qui se livrent aux divertissements du carnaval, porte un caractère d'impiété.

Adressons, mes frères, à Jésus-Christ la prière de l'aveugle de notre Evangile. Disons-lui, Seigneur, ouvrez nos yeux sur les égarements de nos frères pour en concevoir toute l'horreur qu'ils méritent : *Domine, ut videam.* Que nous ne soyons témoins des coupables plaisirs qu'ils goûtent et des folles joies auxquelles ils s'abandonnent, que pour gémir des outrages qu'ils vous font : *Domine, ut videam.*

Que le sort de ces aveugles mondains nous effraye saintement. Que leur conduite insensée nous afflige. Que leur salut en danger nous occupe. Que leur retour et leur repentir soient l'objet de nos vœux, de nos larmes; et que nous soyons persuadés que, s'ils sont coupables, ils peuvent devenir pénitents : *Domine, ut videam.*

Que nous admirions, ô mon Dieu, le bonheur des âmes justes qui vous craignent, qui consolent votre épouse par leur piété, qui gémissent avec elle aux pieds des autels, qui passent ces jours dans le recueillement et la prière. Que nous les imitions pour participer à leur récompense : *Domine, ut videam.*

Ah! Seigneur, éclairez les aveugles, convertissez les pécheurs, soutenez les justes dans la vertu. C'est par votre croix que vous avez sauvé le monde; nous l'adorons aujourd'hui avec un cœur contrit. Faites-nous la grâce de l'adorer avec un cœur purifié par la pénitence à la fin de la sainte quarantaine. Je vous le souhaite.

SERMON XII.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Jésus ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde?

Sous un Dieu bon, il n'y a de malheureux que ceux qui veulent l'être. Le juste qui a mis sa confiance en lui, a-t-il jamais été confondu? Sous la protection du ciel n'a-t-il pas été nourri dans les déserts? conservé parmi les lions? dans des fournaises ardentes? dans les abîmes de la mer? n'a-t-il pas vu ses ennemis tomber à sa droite et à sa gauche? les orages se dissiper? le danger fuir? Dieu lui a-t-il manqué tant qu'il a été fidèle? a-t-il même épargné les prodiges pour lui prouver sa tendresse?

Parcourons l'évangile de ce jour, chrétiens auditeurs, il nous dépeint d'une manière touchante la bonté de notre Dieu qui entre dans le détail de tous nos besoins, et qui doit exciter notre confiance. Les quatre évangélistes rapportent presque dans les mêmes termes le miracle de la multiplication des pains que Jésus-Christ a opéré deux fois dans le désert.

La puissance et la miséricorde de Dieu éclatent dans ce prodige. Les hommes admirent ce miracle, non pas parce qu'il est nouveau, mais parce qu'il est rare. Accoutumés à voir les grains pourrir dans la terre et se multiplier, à recueillir d'abondantes récoltes tous les ans, ils cessent d'admirer la puissance et la bonté de Dieu. Leur foi ne se réveille que lorsque le Seigneur sort de son secret avec un nouvel éclat, et que de nouveaux prodiges annoncent sa puissance et sa miséricorde.

En effet, dit saint Augustin (*in Joan.*, tract. 24), pourquoi les hommes admirent-ils le prodige de la multiplication des pains dans les mains du Sauveur? Est-ce qu'il est nouveau? non. L'univers qui subsiste avec cette harmonie que rien ne trouble, ne dérange, est un miracle perpétuel. Mais ils l'admirent, parce que Dieu ne l'opère pas ordinairement, et qu'il s'est réservé ces éclats de sa puissance pour réveiller la foi endormie de son peuple : *Illud mirantur homines, non quia majus est, sed quia rarum est.*

Ne soyons pas étonnés de l'allégresse que le peuple fit éclater lorsque Jésus multiplia cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, selon saint Luc et saint Jean : et qu'il en multiplia sept pour nourrir quatre mille hommes, selon saint Matthieu et saint Marc; il faisait plus d'attention à la puissance de Jésus qu'à sa bonté. De là ces louanges passagères qu'il lui donnait, ces titres de prophète, de Messie promis. De là cet empressement de l'enlever, de le faire monter sur un trône pour les gouverner. Admiration de la puissance de Jésus-Christ qui fut stérile dans ce peuple aveugle et ingrat.

N'imitons pas, chrétiens, ce peuple charnel et inconstant. Ne séparons pas aujourd'hui la bonté de la puissance. C'est la bonté qui rend un Dieu sensible à nos besoins. C'est sa puissance qui opère des miracles quand il est nécessaire pour nous secourir dans nos besoins. Nous sommes sous les yeux d'un Dieu bon et tout-puissant, lui seul mérite notre confiance.

En vain mettrions-nous notre confiance dans les hommes; ils ne veulent pas, ou ils

ne peuvent pas nous secourir. Ceux qui pourraient me soulager sont insensibles à ma misère : ceux qui voudraient m'être utiles ne peuvent que me plaindre. Un Dieu bon et tout-puissant peut seul me rendre heureux.

Vous concevez sans doute déjà mon dessein, mes frères ; c'est de la confiance en Dieu dont je veux vous entretenir aujourd'hui Matière vaste, intéressante, mais facile à vous développer, puisque nous trouvons dans notre évangile tous les motifs et tous les caractères de la confiance chrétienne : d'ailleurs, quel avantage n'ai-je pas en vous prouvant que Dieu seul mérite votre confiance. Ignorez-vous la mauvaise volonté ou l'impuissance des hommes ? pouvez-vous douter de la légèreté et de l'inconstance du cœur humain ? de la fragilité des biens et des honneurs ? de ces révolutions qui changent la face des affaires, qui varient la scène du monde, et qui vous montrent sur son théâtre les joies changées en pleurs, et les pleurs changées en joies : ceux qui étaient abaissés, élevés, et ceux qui étaient élevés, abaissés.

Il ne s'agit donc que de vous développer, toutes les circonstances de notre évangile ; elles nous instruiront solidement, et nous fourniront un détail de morale intéressante, propre à vous inspirer une confiance en Dieu ferme et éclairée. En deux mots :

Les motifs de notre confiance en Dieu ; sujet de la première partie.

Les caractères que doit avoir notre confiance en Dieu ; sujet de la seconde partie. Appliquez-vous, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, les motifs de notre confiance en Dieu sont des motifs solides, pressants, qui fortifient le juste, le vrai sage : qui le rendent ferme, inébranlable dans les disgrâces, les adversités ; dans les dangers qui menacent ses jours, dans les événements, les scènes qui semblent préparer sa ruine.

Sous la protection du ciel le juste est comme un rocher que les orages, les tempêtes, les flots mutinés n'ébranlent pas. Il est tranquille, sans crainte, lorsque le monde et l'enfer lui livrent des combats : que les précipices et le tombeau s'ouvrent sous ses pas. Pourquoi ? Est-ce qu'il met sa confiance dans ses propres forces ? Est-ce qu'une indifférence de philosophe lui fait mépriser les maux de cette vie et braver la mort qui en est le terme ? Non ; mais c'est qu'il met sa confiance en Dieu.

Je suis dans les souffrances, disait saint Paul. Les ennemis de Jésus-Christ me menacent des liens, des supplices, m'attendent dans toutes les villes où je dois porter son nom et prêcher son Evangile ; mais je ne suis pas ébranlé, abattu, confondu pour cela : *Patior, sed non confundor.* (II *Tim.*, I.) Je sais en qui j'ai mis ma confiance, c'est en un Dieu bon et tout-puissant que j'espère. Sa bonté, sa puissance me rendent inébranlable : *Scio enim cui credidi.* (*Ibid.*)

Remarquez, mes frères, cette expression de l'apôtre : Je sais en qui j'ai mis ma confiance : *cui credidi.* N'est-ce pas comme s'il disait : Je pourrais être alarmé, ébranlé, abattu, si j'attendais du secours des hommes faibles, impuissants, durs, insensibles, volages, inconstants ; mais ce n'est pas dans l'homme que j'ai mis ma confiance, c'est en Dieu : or, je sais que Dieu est bon et tout-puissant. Sa bonté m'assure des consolations ; sa puissance, des triomphes : *Scio enim cui credidi.* Comme cette bonté et cette puissance éclatent tout à la fois dans le miracle de la multiplication des pains ; examinons les motifs qui doivent exciter notre confiance en Dieu ; ils sont tous solides et pressants.

Premier motif de notre confiance en Dieu : il connaît nos besoins : il connaît ceux de ce peuple qui le suit aujourd'hui dans le désert, il sait qu'il n'y a point de provisions dans ce lieu écarté : *Non habent quod manducent.* Combien de peines, de misères, de chagrins ignorés des hommes ! combien de malheureux qui répandent des larmes dans le secret, et qui font des efforts pour cacher une tristesse réelle sous des dehors riants ! pouvons-nous mettre notre confiance dans des hommes, qui ne connaissent pas nos besoins ; auxquels on peut en imposer ?

Second motif de notre confiance en Dieu : il distingue nos besoins les plus pressants. Dans cette grande foule de peuple qui le suit dans le désert, il y en avait qui venait de très-loin ; par conséquent, ils avaient essuyé plus de fatigues : il y avait plus longtemps qu'ils n'avaient mangé : leurs besoins étaient plus pressants, leur mérite plus grand ; aussi Dieu les distingue-t-il des autres, y fait-il une attention particulière : *Quidam ex eis de longe venerunt.*

Sommes-nous sages, prudents, quand nous mettons notre confiance dans les hommes ? distinguent-ils ainsi nos besoins les plus pressants ? distinguent-ils le zèle, l'attachement, le mérite ? Ah ! les besoins et les talents ne touchent point ceux qui peuvent soulager et récompenser : ils ne les distinguent pas. On gémit dans la foule des malheureux : on n'est pas aperçu. Il est inutile même de se montrer.

Troisième motif de notre confiance en Dieu. Il est touché de la cause de nos besoins. Ce peuple affamé aujourd'hui dans le désert avait tout quitté pour suivre Jésus-Christ. C'était le désir de l'entendre qui lui avait fait oublier jusqu'aux besoins de la vie. S'il a faim, si ses forces s'épuisent, s'il est en danger de tomber dans la défaillance, c'est qu'il est attaché au Sauveur : il le déclare hautement lui-même : *Jam triduo sustinent me.*

Nous mettons notre confiance dans les hommes ; mais la cause de nos peines, de nos disgrâces, les touche-t-elle ? Au contraire ne nous blâment-ils pas ? Ne nous abandonnent-ils pas, si c'est la piété, le zèle, la foi, le devoir, qui nous ont rendus désagréables et malheureux ? Suffit-il d'être innocent pour être plaint ?

Quatrième motif de notre confiance en

Dieu ; il est sensible à nos besoins. Jésus lève les yeux sur ce peuple immense qui l'a suivi dans le désert, et qui n'a pas mangé depuis trois jours ; et sa tendresse souffre. J'ai compassion, dit-il, de ce peuple qui est dans ce désert sans provision : *Misereor super turbam.* Si je les renvoie à jeun, ils tomberont dans la défaillance, ils ne pourront pas soutenir la fatigue du voyage : *Si dimisero eos jejunos, deficient in via.*

Le cœur de l'homme s'attendrit-il ainsi sur nos besoins? le spectacle de la misère le touche-t-il? est-on dans le monde alarmé sur le sort des malheureux? qui est sensible à l'indigence, aux infirmités des pauvres? partout il y a sous les yeux des riches, des Lazares. Partout les riches s'accoutument à les voir sans être touchés. Ah! des cœurs qui me sont fermés dans ma misère : des cœurs durs, insensibles méritent-ils ma confiance?

Cinquième motif de notre confiance en Dieu : il est tout puissant pour nous secourir. S'il se sert de quelques pains qui se trouvèrent dans le désert, c'est pour nous apprendre à profiter de toutes les ressources que la Providence nous fournit ; ce n'est pas qu'il lui fussent nécessaires, lorsqu'il ne trouva que cinq pains, il nourrit cinq mille hommes. Lorsqu'il en trouva sept, il n'en nourrit que quatre. Sa puissance n'a besoin d'aucun fond, d'aucun secours. Il fait ce qui lui plaît : il veut nourrir un peuple immense dans le désert, le pain se multiplie dans ses mains. Il mange, il est rassasié, il en reste : *Manducaverunt et saturati sunt.*

Quand je pourrais compter sur le cœur des hommes, puis-je compter sur leur pouvoir? Peuvent-ils tout ce qu'ils veulent? leur puissance s'étend-elle sur tout ce qui peut conserver ou abréger mes jours? commandent-ils aux vents, aux tempêtes! peuvent-ils empêcher les stérilités, et procurer d'abondantes récoltes? les fléaux qui désolent les provinces et les empires, les respectent-ils? et eux-mêmes que sont-ils sans le Dieu en qui je mets ma confiance?

Voilà, chrétiens, les motifs de notre confiance en Dieu. Notre évangile nous les dépeint tous d'une manière claire et touchante; il ne s'agit présentement que de vous les développer avec une sorte d'étendue, pour vous persuader, par un détail de preuves et de morale, que c'est en Dieu seul que nous devons mettre notre confiance. Reprenons.

Si Dieu ne voyait pas tout ; si tout n'était pas présent à ses yeux; si les ténèbres les plus épaisses n'étaient pas pour lui comme un océan de lumières où rien ne peut être caché; si le mortel qui le méconnaît, qui l'outrage, pouvait se dérober à ses regards; s'il ne contemplait pas le juste affligé, persécuté; s'il ne le voyait pas dans les fers; s'il n'était pas spectateur des combats qu'il soutient pour la justice et la gloire de son nom, le motif de notre confiance pourrait ne pas paraître si solide, si pressant. On pourrait s'imaginer quelques malheureux qui échappent à ses regards, à sa connaissance.

Mais quand il ne serait pas ridicule et insensé de se représenter un souverain être qui ne voit pas tout, qui ne connaît pas tout, pouvons-nous, sans marcher sur les traces des impies qui nient la révélation, qui combattent l'autorité des livres saints, qui ne rougissent pas des blasphèmes d'un Celse, d'un Porphyre, douter que Dieu entre dans le détail de nos besoins? que nous sommes présents à ses yeux dans la prospérité comme dans l'adversité? que de preuves éclatantes de cette vérité consignées dans les livres saints!

Ecoutez, chrétiens : le Saint-Esprit nous dépeint la félicité d'un peuple qui met sa confiance en Dieu, et qui ne la met pas dans les hommes qui ne veulent, ou ne peuvent nous secourir dans nos besoins.

Il est heureux dit-il, parce que son Dieu le voit et connaît ses besoins. Ses yeux contemplent avec plaisir ceux qui le craignent et espèrent dans sa miséricorde. Il se prépare à les secourir dans les dangers qui les environnent ; à faire même éclater sa puissance pour fermer le tombeau qui les attend, et prolonger leurs jours pour les nourrir lorsque les terres stériles ont fait naître la famine, et répandu partout les ombres de la mort : *Ut eruat a morte et alat eos in fame.* (*Psal.* XXXII.)

Remarquez, mes frères, que la félicité du Juste qui met sa confiance en Dieu a pour principe la connaissance qu'il a de tout ce qui se passe sur la terre que nous habitons. Du haut du ciel le Seigneur porte ses regards sur la terre : il contemple ce vaste univers qu'il a tiré du néant, qu'il gouverne par sa sagesse et dont l'harmonie subsiste par sa volonté suprême : *De cœlo respexit Dominus.* Il considère tous les mortels ; aucun n'échappe à ses regards. Le pauvre caché dans l'obscurité d'une cabane est présent à ses yeux comme le monarque dans l'éclat du trône : *Vidit omnes filios hominum.* Aucun peuple de la terre qui soit dérobé à sa connaissance, sur lequel il ne fasse lever son soleil. Les hommes ont découvert de nouvelles terres, de nouveaux peuples; dans tous les temps tous ceux qui habitent ce bas monde ont été présents à ses yeux : *Respexit super omnes qui habitant terram.*

Mais peut-être qu'il n'entre pas dans le détail de leurs actions? qu'il n'éclaire pas leurs démarches, qu'il y a pour lui comme pour nous, des ténèbres, des mystères qui enveloppent les actions des hommes? Non, mes frères; tout est à découvert à ses yeux. Les vertus, les vices; ce qui se fait au grand jour, ce qui se fait dans les ténèbres, les intrigues cachées, les intrigues publiques : les projets des ambitieux, les conseils des politiques, les complots des méchants, les desseins des cabales formées secrètement; tout ce que les hommes pensent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font; Dieu le sait, il en a une connaissance parfaite : *Intelligit omnia opera eorum.* (*Psal.* XXXII.)

Or, mes frères, voilà, je le soutiens, un mo-

tif de confiance en Dieu; pourquoi? c'est que Dieu me connaissant, me contemplant, étant continuellement sous ses yeux, connaît mes besoins mieux que moi-même. Je dois donc espérer les secours qui me sont nécessaires dans le plan de mon salut; aussi Jésus-Christ dans l'Evangile n'oppose-t-il à nos inquiétudes que cette connaissance que Dieu a de nos besoins : *Scit Pater vester.* (*Matth.*, VI.)

Paroles consolantes, oracle sorti de la bouche du Sauveur, la vérité même qui excite toute la confiance d'un chrétien, qui le font espérer lors même qu'il paraît abandonné : *Verba consolatoria.* (*Zachar.*, I.)

Dieu mon Père qui est dans le ciel connaît tous mes besoins : *Scit Pater vester.* Ah! si je n'ai pas de quoi nourrir ce corps mortel, si je n'ai pas de quoi le couvrir, si je suis privé des choses nécessaires à la vie, il le sait, il pense à moi, il me recommande aux riches auxquels il a confié ma subsistance : il les menace de sa colère et il leur prépare des feux éternels s'ils ne me soulagent pas.

Dieu connaît mes besoins : *Scit Pater vester.* Ah! je suis plus à ses yeux, je suis plus cher à son cœur que ces tendres oiseaux qui s'élèvent dans les airs, et qu'il nourrit, que ces lis des campagnes qu'il pare avec une magnificence qui surpasse la pompe brillante qui environnait Salomon dans sa gloire; il ne permettra donc pas que je périsse dans l'indigence : il changera la scène bientôt : je serai sûrement heureux si je suis fidèle. Lazare enlevé par les anges et porté dans le sein d'Abraham du sein de la pauvreté, aurait-il changé son sort avec celui du riche tombé dans l'enfer du sein de l'opulence?

Dieu connaît mes besoins : *Scit Pater vester.* Ah! rien ne peut ébranler ma confiance. Il est bon et juste, il veut mon salut. Quand il m'éprouverait, comme Abraham, par le sacrifice le plus sensible à mon cœur; quand je me trouverais comme Jacob dans une terre où on ne pût ni labourer, ni recueillir le pain de chaque jour; quand je serais dans les fers comme Joseph et avec son innocence, quand je serais comme les Paul et les Antoine dans les horreurs d'une solitude inconnue aux mortels, j'espérerai toujours en lui, parce qu'il connaît mes besoins, et que, s'il m'éprouve, il ne m'abandonnera pas.

Un ange arrête le bras d'Abraham près d'immoler Isaac. Jacob reçoit des secours de l'Egypte et va terminer sa carrière dans une terre où règne l'abondance. La sagesse descend avec Joseph dans la prison pour le consoler et adoucir sa captivité. Le ciel se sert d'un corbeau pour nourrir Paul et Antoine dans le désert.

Que de preuves de l'attention de Dieu pour ses créatures. Quel motif pour exciter notre confiance. Ah! il faut se représenter une divinité oisive et indolente telle que se la représentent les épicuriens et les impies, pour oser soutenir que Dieu ne connaît pas nos besoins.

Ne soyez pas étonnés, mes frères, si je donne le nom odieux d'impie à ces hommes superbes et audacieux qui osent attaquer la Divinité jusque sur le trône de sa gloire, qui s'en forment des idées conformes aux systèmes insensés enfantés dans leur cœur corrompu, et se font honneur de leurs blasphèmes, c'est le nom que donne le Saint-Esprit à ces prétendus esprits forts, à ces incrédules qui disent d'un ton de philosophe que le détail de nos actions, la connaissance de nos besoins, de nos misères, déshonoreraient la Divinité; que ce qui se passe sur la terre est indigne d'occuper l'Etre suprême. L'orgueil, l'iniquité, l'impiété sont les ornements dont ils se font gloire : *Tenuit eos superbia : operti sunt iniquitate et impietate sua.* (*Psal.* LXXII.)

Remarquez, mes frères, que le langage des impies dont parle le Prophète, n'était pas plus injurieux à la Divinité que celui des incrédules de nos jours. Que disaient-ils? le voici. Comment Dieu peut-il savoir tout ce qui se passe dans ce vaste univers? *Quomodo scit Deus?* (*Ibid.*) A-t-on dans le ciel la connaissance de toutes les actions des mortels qui habitent sur la terre : *Et si est scientia in excelso?* (*Ibid.*) Or, n'est-ce pas là ce qu'ils disent tous les jours? et rougissent-ils d'y ajouter même des réflecxons encore plus impies?

Ah! Seigneur, vous en auriez donc imposé à Moïse quand vous lui avez dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple dans l'Egypte : *Vidi afflictionem populi mei* (*Exod.*, III), si vous ne connaissez pas ce qui se passe sur la terre! mais non, Seigneur, vous connaissez nos besoins, et vous les distinguez même.

Ne mettez pas votre confiance dans les hommes faibles, changeants, injustes, qui ouvrent leur cœur et qui le ferment aussitôt; qui se laissent prévenir, dont on surprend la religion, et dont les lumières, les connaissances sont si bornées. Quoi de plus fragile, de plus mobile que l'homme! c'est vous appuyer sur un faible roseau, que de vous appuyer sur lui. Vous ne trouverez pas en lui une ressource dans votre indigence, dans une chute, dans une disgrâce : *Nolite confidere... in filiis hominum, in quibus non est salus.* (*Psal.* CXLV.)

L'homme qui ne voit que les dehors, qui n'est frappé que de ce qu'il trouve à son goût, que de ce qui lui plaît, qui n'approuve que ce qui a de l'éclat, que ce qui est à la mode, que ce qui est annoncé, loué par ceux qui brillent, qui donnent le ton, distingue-t-il les besoins les plus pressants? la vraie vertu? le mérite solide? distingue-t-il ceux qu'il faut soulager, ceux qu'il faut respecter, ceux qu'il faut récompenser? Ah! que d'indigents, que de justes, que de savants sans ressource, sans consolation, sans récompenses, si Dieu pensait comme les hommes!

Ah! ce qui me soutient dans les privations, dans les peines de l'indigence; ce qui me console dans les combats qu'on livre à la piété, les persécutions que l'on suscite au

juste ; ce qui m'anime à travailler, à mettre au jour des talents utiles, malgré l'envie qui les obscurcit, la jalousie qui les méprise, l'indifférence qui les oublie : c'est que j'ai mis ma confiance dans la bonté d'un Dieu qui distingue le besoin, la vertu, le mérite.

En effet, chrétiens, commençons par la connaissance des besoins les plus pressants; l'homme l'a-t-il? est-il difficile de lui en imposer? de surprendre sa religion?

La charité qui régnera toujours dans la religion chrétienne et qui en fera toujours le caractère distinctif, procure d'abondantes ressources aux malheureux. Sans tous ces asiles élevés et ouverts à tous les genres de misères; les libéralités royales font des fonds annuels pour les pauvres. Des grands charitables distribuent d'abondantes aumônes. Des chrétiens opulents s'associent avec un pasteur pour soulager ceux qui languissent dans la misère. Les vues sont bonnes, chrétiens; mais sont-ce les plus malheureux qui sont soulagés? est-ce la misère la plus réelle, la plus extrême, qui trouve des secours? rarement; pourquoi? parce que l'homme n'a pas la connaissance des besoins les plus pressants, parce que l'on peut lui en imposer. Ceux qui sont protégés sont les premiers soulagés.

Est-ce un mystère que la distribution des aumônes? ne sait-on pas que la misère la plus réelle a besoin de protecteurs, que ce n'est pas elle souvent qui détermine, mais la recommandation? qu'il y a une prédilection, un goût, un penchant, qui font affectionner certains pauvres, et qui portent souvent à les mettre à leur aise, pendant qu'on refuse à d'autres le pain de chaque jour?

Pourquoi, indigents, infirmes, languissez-vous dans une obscure retraite sans secours? pourquoi périssez-vous inconnus dans la misère? depuis tant d'années que vous souffrez, n'avez-vous donc pu engager quelqu'un à faire l'office de l'ange qui remuait l'eau de la piscine, et toucher le cœur des riches par le récit de vos douleurs? Ah! vous me répondez : Je suis inconnu, abandonné : je n'ai point d'amis, de protecteurs qui parlent en ma faveur. Dieu seul connaît mes besoins : je n'espère qu'en lui : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V.)

Oui, Dieu connaît nos besoins, et il distingue les plus pressants. Cinq mille hommes l'environnent aujourd'hui dans le désert. Depuis trois jours ils l'écoutent tous avec une égale ardeur sans penser à la nourriture du corps; mais dans cette foule il y en a dont le jeûne est plus long, et Jésus-Christ les distingue, parce que leurs besoins sont plus pressants, et demandent un prompt secours : *Quidam ex eis de longe venerunt.*

Quel motif de consolation pour les justes dans les dangers, affligés, persécutés, mêlés avec les méchants, avec des coupables que Dieu a résolus de punir d'une manière éclatante! Quoi de plus capable d'animer leur confiance que la connaissance que Dieu a de l'innocence, de la vertu et de la soumission de ses serviteurs! que ce discernement qu'il fait entre le juste et l'impie?

Les hommes distinguent-ils toujours les innocents des coupables, le peuvent-il même quand l'envie, la calomnie, la fureur répandent des ombres sur les actions du juste? quand on le dépeint avec des traits odieux? Jésus-Christ ne parut-il pas coupable dès que les Juifs assurent qu'il était un perturbateur et l'ennemi de César? est-il rare de voir des victimes de l'envie, de la haine, du manége, de la politique? les plus sages, les plus prudents peuvent-ils éviter tous les dangers, tous les piéges? combien d'innocents qui se sont trouvés enveloppés avec les coupables, et qui ont eu le même sort? Ah! si les hommes n'étaient pas obligés de juger sur des témoignages extérieurs, il suffirait d'être innocents pour être distingué du coupable.

Qui consolait la chaste Susanne condamnée au supplice comme coupable? son innocence connue alors de Dieu seul.

Il suffisait à cette vertueuse Israélite d'être connue de son Dieu. Elle élève ses yeux vers le ciel. Elle met toute sa confiance dans celui à qui rien n'est caché. Sa confiance n'est pas confondue. Le ciel la protége; ce que les hommes n'avaient pas distingué, il le distingue. Susanne est innocente; ses accusateurs sont coupables.

Qu'ils rougissent, ces incrédules qui se raillent de la confiance du juste, qui opposent ses abaissements, ses privations, ses souffrances, à la connaissance, à l'attention de son Dieu ; qui lui demandent où il est, et pourquoi il l'abandonne, s'il distingue ses besoins, ses peines.

La tranquillité du juste dans les peines prouve qu'il ne met pas en vain sa confiance en Dieu. Qui le soutient? qui le rend supérieur aux disgrâces, aux afflictions? qui lui fait braver les mépris, les menaces, les tourments même? N'est-ce pas la confiance en Dieu, témoin de ses combats? en Dieu, qui le console intérieurement par sa grâce? en Dieu, qui connaît son innocence, qui le distingue des méchants, et qui ne le confondra pas avec les coupables dans sa colère? Est-il difficile de le prouver à ceux qui respectent encore l'autorité des livres saints?

Le Prophète nous représente le Seigneur contemplant sur la terre les justes et les pécheurs ; ceux qui marchent dans la route de l'innocence, et ceux qui marchent dans la route du vice : ceux qui le craignent et le servent, et ceux qui bravent sa puissance et l'outragent : *Oculi Domini super justos... vultus Domini super facientes mala.* (*Psal.* XXXIII.) Il distingue la vertu et le mérite des uns, la licence et la corruption des autres.

Abel vit dans l'innocence, il est soumis à son Dieu; il l'adore et lui offre ce qu'il a de plus précieux : Dieu le distingue, il fixe sur lui des regards de complaisance, il accepte ses sacrifices.

Caïn vit au gré des désirs d'un cœur corrompu, il méconnaît le souverain domaine

de son Créateur, il ne lui offre que des victimes de rebut; son cœur, dominé par l'envie, forme des projets inhumains, Dieu le sait, il lui reproche ses crimes, il rejette ses sacrifices.

Lorsque toute la terre était couverte de pécheurs, que les hommes livrés aux excès de l'intempérance et de la volupté avaient irrité le Seigneur, et que les châtiments préparés par la vengeance céleste allaient éclater, Dieu ne distingua-t-il pas dans cette foule immense de coupables le juste Noé? et ne lui prouva-t-il pas qu'il n'avait pas mis en vain sa confiance en lui?

Pourquoi Lot ne périt-il pas dans l'embrasement qui réduisit en cendre Sodome et les autres villes criminelles? c'est qu'il était juste et gémissait des désordres honteux de ses concitoyens. Dieu distingua donc ce juste parmi tant de coupables? puisqu'il envoya des anges pour l'avertir et le dérober aux pluies de feu et de souffre qui allaient les consumer.

Ah! heureux celui qui met sa confiance en Dieu dans les privations, dans les dangers, dans les persécutions, dans les éclats même de la colère du ciel. Dieu, qui distingue la vertu, le mérite, sera son protecteur. Les fléaux envoyés pour punir les pécheurs respecteront l'attente du juste. Les anges le conduiront dans ses voyages, ils écarteront tous les dangers et toutes les occasions de chute.

Insensés et malheureux ceux qui mettent leur confiance dans les hommes qui ne distinguent ni la vertu ni le mérite. La vertu suffit-elle pour plaire au monde? non, il faut être utiles par quelques autres endroits. Il faut flatter l'intérêt ou la passion. Il faut en quelque sorte certains vices pour faire supporter la vertu. Le mérite suffit-il pour être estimé et obtenir des grâces? non, le mérite dépend du goût du siècle, des préventions de ceux qui donnent le ton, qui annoncent les talents, qui les apprécient : des ressorts d'une cabale formée pour élever les uns et humilier les autres.

Justes, dans quelque état que vous soyez, ne mettez votre confiance qu'en Dieu, il distingue vos besoins, et il est même touché de la cause de vos privations et de vos souffrances.

C'est l'attachement à Jésus-Christ, à sa doctrine, aux vérités qu'il enseignait, qui avait fait oublier à ces cinq mille hommes de notre évangile jusqu'aux besoins de la vie; ainsi c'était pour lui qu'ils s'exposaient à tomber dans la défaillance et à la mort même. Ce divin Sauveur le déclare hautement : *Jam triduo sustinent me.*

Ah! quand c'est pour conserver l'innocence ou la foi, que rien ne nous alarme, que rien ne nous effraye, que rien ne nous abatte. La cause pour laquelle nous sommes méprisés, persécutés, est connue de Dieu. Mettons en lui toute notre confiance, il nous consolera, il nous délivrera, il nous récompensera

Vous êtes dans les fers, chaste Joseph, mais c'est pour avoir conservé votre innocence : c'est la vertu qui a été punie en vous et non le crime. La cause de vos souffrances fait votre mérite et fera bientôt votre gloire.

Vous êtes dans les liens à Rome, Apôtre des nations, mais vous y êtes pour Jésus-Christ, pour son Evangile, pour sa doctrine. Ah! que vos liens sont précieux! que vous avez raison de vous en glorifier! que je serais heureux s'il m'était donné de les baiser, disait le grand Chrysostome.

Tous ceux qui sont dans l'indigence, dans les disgrâces, les afflictions, n'ont pas le même mérite devant Dieu. S'il connaît la cause des souffrances des justes, celle des souffrances des pécheurs ne lui est pas non plus inconnue. Le juste met sa confiance en un Dieu qui connaît son innocence? le pécheur met sa confiance en un Dieu qui lui pardonnera son péché, s'il le déteste.

Quelle est la cause des privations, de l'indigence, de la misère de ces hommes qui ont brillé dans l'opulence? d'où vient cette décadence qui a surpris et étonné le public? pourquoi ces terres, ces charges sont-elles passées dans des mains étrangères? C'est qu'ils ont été des prodigues, des dissipateurs. Une vie molle, voluptueuse, de faste, de jeu, de plaisirs, d'intrigues, a dissipé la fortune de leurs pères, la dot d'une épouse, et peut-être la subsistance de plusieurs créanciers. Or, ces prodigues, ces dissipateurs doivent-ils cesser d'espérer en Dieu? de mettre en lui leur confiance? non. Il connaît la cause de leur peine : c'est l'ambition, la volupté, l'oisiveté; mais si, comme le prodigue, ils rentrent en eux-mêmes, s'ils s'avouent coupables, s'ils détestent leur criminelle dissipation, ils éprouveront encore les caresses d'un père tendre. Ce serait un crime de mettre des bornes à sa clémence.

Quoique ce soit le crime qui ait procuré ces disgrâces, ces abaissements et les liens même à ces malheureux qui gémissent et répandent des pleurs, Dieu sera encore pour eux un Dieu de miséricorde, un père tendre. S'il connaît les crimes qu'ils ont commis et qui les rendent malheureux, leur douleur, leurs larmes, leurs gémissements ne lui seront pas cachés non plus. Il ne regarde pas avec moins de complaisance un cœur contrit, qu'un cœur innocent.

Manassés a eu confiance en Dieu dans les fers. Quoiqu'il n'y eut été précipité du trône que pour punir ses crimes, son repentir toucha celui que son péché avait irrité. Il espéra le pardon, il l'obtint, et il n'implora pas en vain la miséricorde dans le lieu même où il éprouvait les rigueurs temporelles de la justice.

Un prophète annonce aux Ninivites que Dieu connaît leurs crimes, qu'ils ont irrité sa colère, qu'elle est prête d'éclater, que dans quarante jours leur ville superbe détruite sera un monument terrible des vengeances célestes. Voilà la cause des châtiments futurs dont ils sont menacés clairement marquée. Dieu connaît leurs crimes, cependant ces oracles effrayants ne leur font pas oublier qu'il est un Dieu clément, aussi

bien qu'un Dieu juste ; que, si le temps de la sévérité approche, celui de la miséricorde n'est pas encore écoulé. Ils prient, ils pleurent, ils jeûnent, ils sont pénitents. Dieu se ressouvient de sa miséricorde dans sa colère ; Ninive est conservée. Dieu est l'apologiste de la pénitence des Ninivites.

C'est la confiance en Dieu qui a encouragé les plus grands pécheurs à retourner à lui. Rentrés en eux-mêmes, touchés par la grâce de l'état de leurs âmes, ils ne se représentaient pas un Dieu inexorable, mais un père tendre. Dans une grande misère, ils comptaient sur une grande miséricorde. Dans une abondance de crimes, sur une surabondance de grâces. Leur confiance était appuyée sur la connaissance que Dieu a des changements du cœur.

Dieu est avec moi, disait David, il connaît la cause de mes afflictions, il sait que c'est l'envie qui me fait haïr de Saül et qui lui fait conspirer ma mort, que c'est l'ambition qui fait former à Absalon le dessein de régner à ma place et de monter sur mon trône ; que c'est la politique qui donne des conseils pour changer la forme du gouvernement, m'humilier et me perdre. Je mépriserai les projets des méchants ; je ne redouterai pas leur fureur. Dans les ombres même de la mort, quand le tombeau s'ouvrirait sous mes yeux pour recevoir mon corps percé des coups mortels de mes ennemis, je serai attaché à mon Dieu, j'espérerai en lui. Ma félicité consiste à ne m'en pas séparer, et à ne pas mettre ma confiance dans les hommes, mais en lui seul : *Mihi autem adhærere Deo bonum est ponere in Domino spem meam.* (*Psal.* LXXII.) Il connaît la cause de mes peines et il en est touché.

Ne mettons pas notre confiance dans les hommes insensibles à ce que nous souffrons. Où sont les cœurs tendres, compatissants ? où sont les cœurs ouverts aux malheureux ? il y en a, mais ils sont rares.

Cet infortuné, dépouillé par les voleurs, percé de coups et presque expirant sur le chemin de Jéricho, ne voit passer auprès de lui que des indifférents insensibles à son malheur. Les lévites mêmes ne fixent sur lui que des regards rapides et stériles.

Les hommes s'accoutument au spectacle de la misère, ils s'y endurcissent même. On dirait, à les entendre, que le sort des malheureux abandonnés est un ordre de la Providence. Ils confondent ce qu'elle permet avec ce qu'elle ordonne. Ils craignent de troubler leur félicité en s'occupant du malheur de leurs frères, et ils ne soulagent point leur misère, parce qu'ils n'en sont pas touchés.

Mettez votre confiance en Dieu, chrétiens affligés, dans l'indigence ou dans l'infirmité, vous êtes sous ses yeux. Vos besoins le touchent : *Miscreor super turbam.* Pouvez-vous manquer sous les yeux d'un Dieu qui vous aime, qui connaît vos peines et qui y est sensible ? Les justes qui ont mis en lui leur confiance ont-ils jamais été confondus ? Le dénouement de ces scènes qui les montraient au monde comme abandonnés de leur Dieu, n'a-t-il pas prouvé le mérite et la récompense de leur confiance ?

Ne vous abattez pas, disait la vertueuse Judith aux habitants de Béthulie. Mettez votre confiance dans le Dieu de nos pères et le nôtre. Il les a délivrés de leurs ennemis, il nous délivrera du superbe Holopherne qui nous menace et se flatte de nous attacher à son char. Il marche à la tête d'une armée formidable, il est vrai, mais notre Dieu fait pencher la victoire comme il lui plaît. Il l'attache quand il veut aux étendards des plus faibles. Il humilie ceux qui se glorifient dans la valeur de leurs troupes, dans le nombre de leurs chariots et il fait triompher ceux qui ne se glorifient que dans sa protection.

Ecoutez votre Dieu, chrétiens qui gémissez dans l'indigence, veuves désolées, orphelins abandonnés. Dieu voit vos larmes, il entend vos soupirs, il est touché de vos peines. Je vais, dit-il, rompre le silence. Ma puissance va éclater contre ceux qui oppriment les pauvres. Je punirai dès à présent la dureté de ceux qui les méprisent et les abandonnent ; leurs soupirs et leurs larmes me touchent et arment mon bras vengeur : *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum nunc exsurgam dicit Dominus.* (*Psal.* XI.) Ainsi parle notre Dieu, mes frères, un Dieu tout puissant pour nous secourir dans nos besoins, quel motif de confiance !

Le peuple innombrable dont parle notre évangile, ne trouve aujourd'hui l'abondance dans le désert que par un miracle éclatant. Jésus-Christ était touché de ses besoins, et Jésus-Christ vrai Dieu était tout-puissant. Sous un Dieu bon et tout-puissant peut-on manquer ? non, mes frères. Il veut nourrir ce peuple affamé ; le pain se multiplie dans ses mains ; il est rassasié, et il en reste : *Manducaverunt et saturati sunt.*

Ainsi les Hébreux dans un vaste désert et des sables brûlants éprouvèrent-ils autrefois que Dieu n'a pas besoin de ressources humaines pour secourir les malheureux qui mettent leur confiance en lui. Ils virent l'eau sortir des rochers, et la manne tomber du ciel. Ils avaient oublié les miracles de l'Egypte ; ils virent la même puissance éclater dans le désert. Heureux si tant de prodiges les eussent attachés au Dieu d'Abraham ; si un Dieu tout-puissant eut eu seul leur confiance ; car c'est pour exciter la nôtre que ces miracles sont consignés dans les livres saints, et qu'il a été ordonné à nos pères de nous les raconter.

Que les pères racontent à leurs enfants les merveilles que le Dieu de Jacob a opérées en faveur de son peuple. Que la postérité soit instruite de la puissance qu'il a fait éclater dans l'Egypte pour punir le tyran qui l'opprimait ; dans le passage de la mer Rouge où les eaux se divisèrent pour lui tracer une route sûre, et se rejoignirent pour ensevelir dans leurs abîmes les superbes Egyptiens ; dans le désert où il le nourrit pendant quarante années, et conserva sans déchet sa santé et ses vêtements ; dans les

projets des rois qui s'armaient contre lui, dont il dissipa les conseils, défit les armées et punit les attentats : *Narrabunt filiis suis.* (*Psal.* LXXVII.)

Mais pourquoi est-il ordonné aux Israélites de raconter à leurs enfants l'histoire de ces miracles ? afin, dit le Saint-Esprit qu'ils apprennent à ne mettre leur confiance qu'en Dieu qui est tout-puissant pour les secourir dans leurs besoins : *Ut ponant in Deo spem suam.* (*Ibid.*)

Oui dans le désert le plus aride, dans les dangers les plus grands, menacés par les ennemis les plus furieux et les plus puissants, à la vue même des glaives, des feux préparés pour me faire périr ; je mettrai ma confiance en Dieu, et ne la mettrai que dans lui seul. Je dirai comme les trois jeunes Hébreux : j'adore Dieu qui est tout-puissant, il peut me délivrer s'il le veut ; il conservera mes jours, ou ma mort me dérobera à tous les maux, et me mettra en possession de tous les biens : *Deus noster quem colimus potest eripere nos.* (*Dan.*, III.)

Jusqu'à présent, chrétiens, je vous ai developpé les différents motifs de notre confiance en Dieu ; examinons dans la suite de ce discours les caractères qu'elle doit avoir ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le miracle que Jésus-Christ opère aujourd'hui dans le désert a des caractères auxquels nous ne saurions trop faire d'attention. Les miracles que Dieu opère ont leur langage ; ils nous annoncent des mystères de puissance et d'instruction. L'Etre suprême ne sort pas de son secret, ne fait pas éclater sa puissance pour attirer notre admiration, autoriser l'indolence, la paresse ; secourir ceux qui s'exposent au danger et ne conservent pas ses dons à cause qu'il les multiplie. Examinons les caractères du miracle d'aujourd'hui, il nous sera facile après de reconnaître ceux que notre confiance en Dieu doit avoir.

1° Il est la récompense de la générosité. Ce peuple avait tout quitté, tout abandonné, pour suivre Jésus-Christ ; 2° la sagesse, la prudence y président. Le Sauveur ne l'opère qu'après s'être informé s'il n'y avait point de provisions dans le désert ; 3° il ne l'opère que lorsqu'il y a trois jours que ce peuple n'a mangé, et qu'il est exposé à mourir dans la défaillance ; 4° il ne l'opère qu'en faveur d'un peuple docile, soumis, qui ne raisonne pas sur les préparatifs du miracle et exécute fidèlement ses volontés ; 5° il veut que l'on conserve précieusement les monuments de sa charité et de sa puissance ; que l'on n'expose pas ses dons ; que l'on en estime jusqu'aux moindres faveurs, et que l'on en fasse un saint usage : or, chrétiens, toutes les circonstances de ce miracle nous font connaître que notre confiance en Dieu doit être généreuse, prudente, ferme, soumise, reconnaissante ; voïlà ses caractères ; je vais les développer pour votre instruction. Renouvelez votre attention.

Les Juifs qui entendaient Jésus-Christ à Jérusalem ou dans les bourgades où il se trouvait, pouvaient contenter leur curiosité ou leur zèle, sans se déranger et s'exposer, le mérite de cette multitude immense qui suit le Sauveur aujourd'hui dans le désert, est bien plus grand. Ces cinq mille personnes avaient quitté leurs familles, leurs affaires. Elles avaient fait un sacrifice généreux de tout ce qui pouvait les retenir. Elles n'avaient point raisonné sur la longueur, et les fatigues du voyage. Elles n'avaient pas pensé aux besoins de la vie qui devenaient pressants. Elles ne furent pas effrayées de la stérilité du désert. Elles ne s'inquiètent pas. Elles ne se plaignent pas ; c'est le Sauveur qui pense à leurs besoins, qui en est touché.

Peut-on un abandon plus généreux à la miséricorde de Dieu ! que de sacrifices que la prudence humaine aurait désapprouvés ! Ah ! Jésus-Christ bon, tout-puissant, suffisait à cette multitude immense ; elle ne voulait que lui, elle quittait tout pour lui : *Sequebatur eum multitudo magna.*

Si vous dites ici, mes frères, que c'est l'éclat des miracles de Jésus-Christ qui saisit, charme et enlève ce peuple à ses affaires ; que ce sont les miracles qu'il avait opérés sous ses yeux qui lui avaient donné ces grandes et justes idées de sa bonté, de sa puissance et de sa sagesse ; et que l'évangéliste marque clairement que ce fût là l'attrait victorieux qui attacha cette foule immense au char du Sauveur : *Quia viderant signa quæ faciebat;* ne puis-je pas vous répondre que Jésus-Christ ne doit pas être moins grand à vos yeux ; que vous avez des preuves encore plus éclatantes de sa charité, de sa puissance et de sa sagesse.

On ne peut refuser à la confiance de ce peuple un caractère de générosité qui lui fait tout abandonner, tout sacrifier, tout braver, pour suivre le Sauveur et l'écouter. Un caractère de générosité qui lui fait préférer le spirituel au temporel ; qui lui fait donner le premier rang à l'affaire du salut comme la seule importante. Un caractère de générosité qui lui fait regarder tout ce qu'il y a de grand, d'éclatant, de flatteur dans le monde comme des mensonges, des vanités inutiles quand on perd son âme. Un caractère de générosité qui lui fait chercher avant toute chose le royaume de Dieu et sa justice comme la seule félicité, et attendre de sa bonté paternelle les choses nécessaires à la vie temporelle.

Or, votre confiance en Dieu, mes frères, porte-t-elle ce caractère de générosité quand il s'agit de suivre Jésus-Christ, de lui obéir ? quand il s'agit du devoir de chrétien, de la conscience, de votre salut ; la crainte d'une perte temporelle, de la protection d'un grand, d'une disgrâce, ne vous arrête-t-elle pas ? ne vous rend-elle pas prévaricateur, déserteur de la vertu, de la justice, de la vérité ? Quelle confiance en Dieu que celle qui ne consiste que dans des paroles et des aveux passagers de sa puissance !

Met-on sa confiance en Dieu quand on viole ses préceptes par intérêt sous pré-

texte de nécessité, de besoin? quand on flatte les passions des hommes qui sont utiles, qui ont du crédit et qui peuvent obliger? quand les menaces du monde, la crainte de perdre une place opulente, distinguée, de vivre dans la disgrâce de ceux qui dominent, donnent le ton, font parler et agir contre sa conscience? ou garder le silence quand le temps de parler est venu?

Ah! la confiance en Dieu ne permet pas de craindre d'être malheureux, quand c'est pour lui qu'on est dans l'indigence, dans les abaissements, dans les tribulations. Les martyrs n'auraient pas été heureux si pour épargner leurs corps ils eussent désavoué la doctrine de Jésus-Christ. Leur félicité est le prix du sacrifice de leur vie.

Les ouvriers qui travaillent les jours consacrés au culte divin; qui s'autorisent sur leurs besoins, le nombre de leurs enfants; ont-ils en Dieu la confiance dont ils se glorifient? conçoit-on une juste idée de sa puissance et de sa bonté quand on viole son précepte crainte de manquer? quand on craint moins de l'offenser que de faire une perte temporelle? quand on néglige les moyens du salut pour s'occuper si criminellement des moyens de s'enrichir?

Dieu n'est-il pas le maître du temps? ne pouvait-il pas se réserver certains jours? devons-nous craindre de manquer le jour du sabbat si nous ramassons la manne les autres jours? il ne faut pas tenter la Providence par un lâche repos et une molle indolence comme je le montrerai dans la suite; mais aussi il faut compter sur elle quand on observe la loi; et ne point craindre même la pauvreté lorsqu'elle est le fruit de la vertu et de l'obéissance.

Que dirai-je de ceux qui aiment la vertu, et cependant flattent le vice? qui le reprennent quelquefois imprudemment dans ceux dont ils n'espèrent rien, et le louent lâchement dans ceux dont ils attendent les grâces? sont-ils rares ces chrétiens adulateurs? la crainte de déplaire à un protecteur puissant, de prendre une place opulente, de laisser imparfait l'édifice de sa fortune, n'en multiplie-t-elle pas le nombre tous les jours?

A-t-on une confiance généreuse en Dieu, quand pour conserver la protection d'un grand et mériter ses bonnes grâces, on excuse, on flatte, on justifie même ses vices, et quelquefois des vices qui souillent la sainteté des mariages, répandent l'opprobre dans les familles et portent partout le scandale. Ah! ce n'est pas seulement espérer en l'homme faible, impuissant; mais c'est espérer dans le pécheur; c'est se faire une ressource de ses crimes; c'est craindre d'être malheureux en prenant le parti de Dieu et de sa loi sainte!

Il y a des temps délicats dans la vie où ce caractère de générosité doit éclater dans le chrétien. C'est lorsque son innocence, sa foi, sa fortune, sa place lui livrent des combats différents. Où il faut se déterminer à perdre le temporel pour le spirituel, ou le spirituel pour le temporel; à plaire aux hommes ou à Dieu. Dans ces circonstances délicates, le juste ne balance pas. On le flatte, on le menace inutilement; il a mis sa confiance en Dieu; point de pertes, point de disgrâces qu'il ne souffre avec joie; point de sacrifices qu'il ne fasse; il attend tout de Dieu, mais prudemment; il ne le tente pas; sa confiance est généreuse et prudente.

Jésus-Christ interrogea ses disciples et leur demanda combien il y avait de pains dans le désert : *Quot habetis panes?* Quoi donc, chrétiens, ce divin Sauveur à qui rien n'était caché, ignorait-il qu'il n'y avait point de provisions dans ce lieu écarté? ignorait-il que quelques pains qui s'y trouvaient par hasard ne pouvaient pas suffire pour une si grande foule de peuple? pourquoi faire cette demande? pourquoi se servir de ces cinq pains? sa puissance avait-elle besoin de ce secours? non, disent les saints docteurs; mais Jésus-Christ voulait nous instruire par sa conduite. Il savait ce qu'il allait faire comme Dieu : *Sciebat quid esset facturus.* Mais il voulait nous apprendre ce que nous devons faire comme hommes dans les besoins de la vie pour ne point tenter la Providence.

Prenez garde, mes frères, que Jésus-Christ dans l'Evangile ne condamne que les inquiétudes et non pas le travail, la prudence, l'économie. Il veut que nous mettions notre confiance en lui quand les ressources humaines manquent; mais il ne veut pas que nous les négligions, que nous les prodiguions sous prétexte qu'il est bon et tout-puissant. Quelle confiance en Dieu que celle des indolents, des paresseux, des prodigues, qu'il reprend et qu'il déteste!

Dieu est bon et tout-puissant; mais devez-vous rester dans l'indolence à cause qu'il vous aime et qu'il peut tout? quand toutes les ressources humaines vous manqueraient, il ne vous manquera pas. Mais n'en avez-vous aucune à présent? quel est votre état? quel est votre revenu? que pouvez-vous faire pour fournir à vos besoins? *Quot habetis panes?* Employez les ressources que vous avez, ne les dédaignez pas. Mettez une différence entre les inquiétudes et l'indolence.

Quelle confiance en Dieu que celle qui porterait tous les hommes à rester dans l'inaction? qui leur ferait attendre des miracles pour les nourrir sans cultiver les terres! Quel trouble, quelle confusion ne causerait pas dans l'univers cette indolence universelle! Dieu serait-il honoré de cette confiance?

Artisans pauvres dont l'industrie et la santé peuvent être utiles à la société, pourquoi vos jours s'écoulent-ils dans l'oisiveté? *Quid statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX.) Quelle ressource avez-vous pour vivre sans le travail? aucune, lorsque vous le pouvez. Que devez-vous attendre d'une coupable oisiveté? la nudité, la faim, le mépris de la société. Faites ce que vous pouvez; employez les ressources que la Providence vous donne et mettez votre confiance en Dieu. Faites

valoir le talent que vous avez, et la bonté du Seigneur vous distinguera du serviteur paresseux.

Les dissipateurs ont-ils une confiance en Dieu sage et prudente? est-on innocent quand une coupable prodigalité absorbe les fruits du travail, les fonds et les revenus d'une fortune honnête? est-on sage quand, sous prétexte que Dieu veille aux besoins de ses créatures, on ne redoute pas la misère qui suit les débauches, la dissipation et les dépenses du faste, du jeu et des plaisirs?

Un dissipateur sans ressource, dans l'indigence, l'infirmité, le mépris et l'abandon des hommes, peut-il dire comme Job : C'est Dieu qui me veut dans cette triste situation; c'est lui qui m'a couvert de ces plaies honteuses; c'est lui qui m'a enlevé mes biens et qui a renversé l'édifice de cette brillante fortune qui me faisait rechercher et honorer : *Dominus abstulit.* (*Job*, I.) Ne doit-il pas dire au contraire : J'ai été l'artisan de mes peines présentes; ce sont mes débauches, mes prodigalités, qui ont absorbé les fonds que la Providence m'avait donnés. Je suis sans ressource faute de prudence, d'économie, de conduite. Ce n'est pas Dieu qui m'a abandonné, c'est moi qui, comme le prodigue de l'évangile, ai dissipé les biens qu'il m'avait donnés.

Distinguez donc, chrétiens, entre les inquiétudes, les sollicitudes de la vie défendues et condamnées dans l'Evangile, et le travail, la prudence, l'économie chrétienne recommandées et louées par le Saint-Esprit dans l'Ecriture. Faites usage des ressources que la Providence vous donne, et quand par son ordre elles vous manqueraient, ne cessez point d'espérer en lui. Ayez une confiance ferme. Espérez même contre toute espérance.

C'est dans les privations : lorsque les ressources humaines manquent, que l'orage s'élève sur nos têtes, qu'il est près d'éclater; c'est lorsque Dieu semble nous abandonner, nous livrer aux horreurs de l'indigence et à la malice de nos ennemis, que doit briller la fermeté du chrétien; qu'il doit montrer une confiance en Dieu supérieure à tous les événements.

Pourquoi le juste n'est-il pas ébranlé dans les adversités? c'est qu'il espère en un Dieu tout-puissant qui peut le délivrer, qui l'éprouve, mais qui ne l'abandonne pas. Le saint roi d'Israël compte tellement sur la protection de son Dieu, qu'avec lui il brave la fureur de ses ennemis conjurés contre lui; l'appareil de leurs formidables armées. Il se moque de leurs projets et ne redoute pas les succès qu'ils se promettent.

On est étonné de la fermeté d'un juste dans les disgrâces, contredit, abandonné, menacé; on est surpris de son calme, de sa tranquillité dans un temps que tout conspire sa perte; je n'en suis pas étonné; il a mis sa confiance en Dieu; il sait qu'il est bon, tout-puissant; il attend le dénouement de ces tristes scènes qui éprouvent son innocence ou sa foi. Ont-ils une confiance ferme en Dieu, ces hommes que la moindre menace du monde intimide et rend prévaricateurs?

Mettre sa confiance en Dieu; compter sur sa bonté, sa puissance, lorsque l'on coule des jours doux et paisibles; que l'opulence, la santé, les honneurs, l'attention des hommes ne laissent rien à désirer; quel mérite! Peut-on le refuser aux Juifs dans l'abondance et la prospérité?

Mais espérer en Dieu; être persuadé qu'il ne nous abandonnera pas; adorer ses desseins dans ces tristes succès qui menacent notre fortune, notre repos, notre vie même, et être assuré que le dénouement justifiera sa bonté et sa puissance, c'est la confiance chrétienne. Confiance ferme qui rend le juste inébranlable. Peut-on refuser ce caractère de fermeté à celle de ce peuple qui suit aujourd'hui Jésus-Christ dans le désert?

Il ne murmure pas comme les Israélites conduits par Moïse dans le désert. Il ne dit pas au Sauveur : Pourquoi nous avez-vous conduits dans ces terres incultes? dans ces sables brûlants où tout nous manque, et où nous périssons de faim? *Cur eduxistis nos in desertum istud ut occideretis omnem multitudinem fame?* (*Exod.*, XVI.) En attendant tout de la bonté et de la puissance du Messie, il montre une confiance ferme et qui lui rendait un hommage plus glorieux sans doute que celle de ces disciples qui disaient : il n'est pas possible de trouver assez de pain dans ce désert pour nourrir tant de monde : *Unde in deserto tantos panes ut saturemus turbam tantam?*

Les inquiétudes, les craintes, les alarmes annoncent-elles une confiance ferme? non, elles annoncent un chrétien qui doute de la bonté et de la puissance de son Dieu.

Tels sont les prudents du siècle qui craignent toujours de n'avoir pas assez pour la longueur de leurs jours et les dépenses de leur état; et auxquels on entend dire : j'ai du bien; mais je n'en ai pas assez pour fournir à tant de besoins, à tant de dépenses : *Sed hæc quid sunt inter tantos?*

J'ai un nom, une place : il faut en soutenir la grandeur, l'éclat; il faut un monde de domestiques, de brillants équipages, des ameublements précieux, une table splendide; le revenu des charges, des terres, des rentes ne suffit pas : *Sed hæc quid sunt inter tantos?*

Ce qui m'inquiète, ce qui m'alarme, dit un père de famille, c'est un nombre d'enfants à élever et à pourvoir; un état honnête à soutenir; qu'est-ce que mon revenu pour la subsistance et l'établissement de tant de personnes? *Sed hæc quid sunt inter tantos?*

Qui sait la longueur de ses jours? disent d'autres; les années de la vieillesse sont les plus tristes; les besoins augmentent avec les infirmités. Que deviendrons-nous dans ces temps où nous ne pourrons plus rien faire, et où il faudra plus dépenser? Ce revenu modique qui nous suffit à présent que nos talents nous procurent des accroissements,

suffira-t-il quand nous serons malgré nous ensevelis dans l'indolence et la douleur? *Sed hæc quid sunt inter tantos?*

Or, ces craintes, ces alarmes, ces sollicitudes sur l'avenir sont injurieuses à la bonté et à la puissance de Dieu. On doit compter sur son secours dans les dangers qu'on n'a pas recherchés; dans l'état où il nous veut, dans les combats que ses ennemis nous livrent. Les orages qui se forment, les tempêtes qui éclatent, les maux qui nous menacent, ne doivent pas nous ébranler si nous avons mis notre confiance en Dieu.

Pourquoi les saints, ces grands hommes étaient-ils si fermes dans les persécutions? c'est qu'ils espéraient fermement en un Dieu qui change la scène quand il lui plaît; qui abaisse et élève; frappe et guérit; ouvre le tombeau et le ferme; permet la tempête et la fait cesser; laisse réussir les méchants et les arrête.

Jamais confiance en Dieu fut-elle plus ferme que celle de Job? C'est elle qui le rend supérieur aux événements les plus tragiques, qui le rend aussi éloquent pour louer son Dieu que pour déployer ses disgrâces. C'est elle qui justifie les desseins du Très-Haut et confond ceux de l'enfer.

Sans cette confiance ferme dans les promesses infaillibles d'un Dieu, la foi catholique aurait-elle eu tant de zélés défenseurs lorsqu'elle fut attaquée par les hérétiques? Ces saints docteurs qui se sont opposés comme des murs d'airain aux progrès de l'erreur, auraient-ils compté sur leurs lumières et leur zèle?

Les manichéens, les pélagiens, les donatistes auraient-ils eu à redouter le grand Augustin? les ariens; les Ambroise, les Athanase, les Bazile, les Hilaire? Non; mais ces saints savaient que les victoires de l'Eglise étaient annoncées dans l'Evangile aussi bien que ses combats; que les triomphes de l'hérésie ne devaient être que passagers; que ceux de l'Epouse du Sauveur devaient être éternels, et que sa beauté obscurcie quelque temps par les nuages de l'erreur sortirait de l'obscurcissement avec un nouvel éclat. Voilà ce qui les consolait dans ces temps où elle paraissait aux faibles, toucher au moment de sa ruine, et lorsque les donatistes osaient dire : L'Eglise est périe : *Periit Ecclesia.* (S. Aug., *in psal.* CI.)

Saint Augustin nous fait connaître qu'il était persuadé de cette vérité, lorsqu'il dit : L'Eglise voyage parmi les persécutions de ce monde et les consolations de Dieu : *Inter persecutiones mundi et consolationes Dei peregrinando procurrit Ecclesia.* (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XVIII, cap. 51.)

Or, pour qui sont ces consolations que Dieu donne à son Eglise dans les combats qu'elle soutient? Sans doute pour ceux qui l'aiment, qui l'écoutent, qui lui sont soumis, qui la défendent, et ont une confiance ferme en la parole d'un Dieu qui a dit : Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre mon Eglise (*Matth.*, XVI.)

Oui, j'ai une confiance ferme en la parole de Jésus-Christ; c'est pourquoi je regarde les nuages qui la couvrent pendant un temps comme les préparatifs de son triomphe. Je me la représente, avec les saints docteurs, comme cette arche préparée par l'Eternel, pour dérober au déluge la famille des justes qui avaient une ferme confiance en lui. Les torrents que le ciel versait la rendait plus légère. L'océan d'eau qui couvrait les montagnes la dérobait aux écueils; elle arrive heureusement au port à la faveur d'une inondation immense qui sert de tombeau à tous les coupables. Voilà une image de l'Eglise qui doit entrer dans le ciel victorieuse de tous ses ennemis. Ayons une confiance ferme, mais soumise au desseins de Dieu.

C'est lorsque les ressources humaines manquent que Dieu permet à la tempête de s'élever, que les flots de la tribulation nous environnent, que le danger nous menace, que les méchants s'applaudissent de leurs succès, et que leur triomphe semble annoncer notre perte, que doit briller la confiance des justes. Une confiance soumise à la volonté de leur Dieu qui les éprouve; une confiance qui leur fait adorer ses desseins sur eux; une confiance qui les fait marcher sans s'alarmer, sans s'abattre dans la route qu'il leur trace; une confiance qui attend les changements que sa sagesse a promis, c'est-à-dire, la consolation après l'affliction, le calme après l'orage.

En faveur de qui Jésus-Christ opère-t-il le miracle de la multiplication des pains? en faveur d'un peuple affamé, mais d'un peuple qui l'écoute, qui lui obéit et qui attend tout de sa bonté et de sa puissance.

Il lui commande de s'asseoir : *Præcepit turbæ.* Il obéit. Mais que va faire Jésus, il l'ignore, il ne voit aucune provision, il n'aperçoit aucun préparatif, il n'entend donner aucun ordre pour envoyer acheter les choses nécessaires à la vie; au contraire, dans ce vaste désert il n'y a que cinq pains, et tout ce que disent les disciples doit l'alarmer. Quelle soumission! Jésus-Christ la récompense. Ce n'est qu'à ceux qui lui ont obéi qu'il distribue le pain que sa puissance a multiplié : *Distribuit discumbentibus.*

Abraham avait-il vu la terre que Dieu lui promettait, quand il lui ordonna de quitter sa patrie? non, dit saint Paul. Il abandonna le lieu de sa naissance, la terre que ses pères avaient habité, et où il tenait un rang distingué. Il sort avec sa famille, traverse de vastes campagnes sans savoir où il allait : *Exivit nesciens quo iret.* (*Hebr.*, II.) Dieu l'appelle; docile à sa voix, sa confiance soumise adore ses desseins et en attend l'exécution.

Les Joseph, les Mardochée, les Job savaient-ils le dénoûment de ces scènes de tribulations qui les éprouvaient? Dieu leur avait-il montré dans l'avenir ces changements qui devaient rendre leur sort si différent? et avaient-ils vu le terme de ces routes mystérieuses par lesquelles il les conduisit? non.

Avant de contempler Joseph dans l'élévation, les honneurs, et devenu comme le souverain de l'Egypte, contemplons-le comme

victime de l'envie et de la fureur de ses frères, comme victime de la chasteté dans les fers. Quelle route à la gloire! qu'elle est mystérieuse! C'est cependant celle que Dieu lui a tracée, et par laquelle il arrive.

Avant de contempler Mardochée dans la pompe royale, le second d'un florissant empire et l'objet d'un peuple immense, contemplons-le sous le cilice, couvert de cendre, abattu, baigné de ses pleurs devant le palais d'Assuérus; la victime d'un favori irrité et puissant, qui a conjuré non-seulement sa perte, mais encore celle de toute sa nation. Quelle route à la gloire! qu'elle est mystérieuse! c'est cependant celle que Dieu avait tracée à ce fidèle israélite; c'est par elle qu'il devient le libérateur de ses frères.

Avant de nous représenter Job sorti victorieux du combat que le démon lui avait livré dans la santé, les richesses, les honneurs, paisible au milieu d'une nombreuse et florissante famille, représentons-nous-le éprouvé par les disgrâces les plus accablantes. Contemplons ce juste dépouillé de ses biens, privé de ses enfants, couvert de plaies, abandonné de ses proches, insulté même par sa femme. Quelle épreuve! elle était cependant dans les desseins de Dieu, nécessaire pour faire briller sa vertu et sa soumission.

Le mérite de la confiance en Dieu consiste donc à adorer ses desseins sur nous; à nous soumettre à sa volonté et à attendre dans le calme, le dénouement de ces tristes scènes qui nous étonnent et nous affligent. Confiance en Dieu : confiance soumise dans les adversités, confiance reconnaissante dans les bienfaits, dernier caractère que doit avoir notre confiance en Dieu.

Estimer les dons de Dieu, les conserver, en faire part au prochain, voilà les obligations des chrétiens que Dieu a favorisés, soit des biens spirituels, soit des biens temporels; voilà par où ils peuvent connaître ses bienfaits et en attendre sans présomption de nouveaux.

Pourquoi Jésus-Christ, après que le peuple fut rassasié dans le désert, ordonna-t-il qu'on ramassât tous les restes? *colligite fragmenta*, pour trois raisons, disent les saints docteurs: pour que ces restes abondants fussent un monument de sa miséricorde; pour faire faire attention à la grandeur du miracle qu'il venait d'opérer; pour nous apprendre à conserver les dons spirituels et temporels.

Vous mettez votre confiance en Dieu, mes frères, vous espérez dans sa grâce; mais Dieu n'opérera pas, à votre choix, ces prodiges qu'il a fait éclater sur certains justes qu'il a voulu donner en spectacle au monde; sur certains pécheurs qu'il a voulu arracher avec rapidité à leurs péchés. Contentez-vous d'admirer l'éclat de sa puissance dans les miracles, la magnificence de sa grâce dans la conversion d'un Paul terrassé sur le chemin de Damas. Espérez avec confiance les grâces nécessaires dans le plan de votre salut, elles ne vous manqueront pas.

Conservez la grâce qui vous a appelé, qui vous a soutenu dans les dangers, qui vous a réconcilié après une chute, qui vous fait trouver du goût dans la piété et l'accomplissement de la loi. Estimez jusqu'aux moindres grâces, aux moindres faveurs. Ne négligez pas une sainte inspiration, un bon mouvement. Mettez à profit un trouble salutaire, une pensée pieuse, un exemple frappant. Que tout vous soit précieux; que rien ne vous paraisse petit : *colligite fragmenta.*

Sous prétexte que Dieu est bon et que vous avez mis votre confiance en lui, n'exposez pas ses dons. Evitez les dangers, les écueils, de crainte de les perdre : *ne pereant.* Fuyez un monde de plaisirs, de jeu, de spectacles, d'indévotion, si vous voulez conserver la grâce. C'est la présomption qui l'expose, c'est la présomption qui la fait perdre. Comme vous la portez dans des vases fragiles et faciles à se briser, vous devez toujours craindre si vous estimez les dons de Dieu. Veillez et priez pour les conserver : *ne pereant.*

Et vous, riches, si vous voulez reconnaître la bonté de Dieu qui vous a fait naître dans l'opulence, faites un saint usage de votre abondance. Vous êtes rassasiés, vous avez des superflus, faites des fonds pour les pauvres : *colligite fragmenta.* C'est dans vos mains que Dieu a mis leur subsistance, pensez à eux de crainte qu'ils ne périssent faute de secours : *ne pereant.*

Est-ce reconnaître les bienfaits de Dieu, que d'employer ses richesses au luxe, au plaisir, à la mollesse? Est-ce pour cela, riches du siècle, que vous êtes dans l'abondance? Devez-vous voir sans compassion cette foule de misérables affamés, à cause que la Providence vous a rassasiés?

Vous espérez le ciel, mais le ciel est-il pour ces riches que le spectacle d'un Lazare languissant sous leurs yeux ne touche point? pour ces hommes durs, insensibles, qui mettent leur gloire à comparer leur opulence avec l'indigence des malheureux? Est-il enfin pour ces chrétiens qui méconnaissent Jésus-Christ dans ses membres, qu'ils refusent de nourrir, de vêtir, de consoler?

Ah! n'abusez pas des dons de Dieu si vous voulez obtenir le ciel. Votre confiance est présomptueuse, si elle n'est pas reconnaissante. Après avoir pris votre nécessaire selon votre état et non selon les maximes d'un monde ambitieux; après avoir fourni aux dépenses que la décence exige dans votre place; faites des restes de votre revenu des fonds pour les pauvres : *colligite fragmenta.* Que les restes de votre table, que ce que vous perdez au jeu, que l'argent que vous portez aux spectacles, que celui que vous prodiguez à tant d'inutilités, et peut-être à de coupables satisfactions, soient séparés et conservés précieusement pour les pauvres : *colligite fragmenta*, de crainte que faute de secours ils ne tombent dans la langueur, et de la langueur dans le tombeau : *ne pereant.*

Ce n'est pas assez d'admirer la bonté et la puissance de Jésus-Christ, il faut être les imitateurs de sa charité compatissante. Vous lui demandez, il vous demande. Vous lui

demandez le ciel, il vous demande des secours pour les pauvres. Faites-vous-en des amis qui vous introduisent dans les tabernacles éternels en sortant de cette vie pour jouir de l'immortalité glorieuse. Je vous la souhaite.

SERMON XIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

Le triomphe que le peuple Juif décerne aujourd'hui à Jésus-Christ ne vous étonne-t-il pas, mes frères? Ce divin Sauveur que cette nation ingrate ne veut point reconnaître pour le libérateur promis ; qu'elle méconnaît dans l'éclat même des miracles qu'il opère sous ses yeux, et qu'elle doit immoler dans quelques jours à sa fureur, entre dans Jérusalem comme un roi victorieux parmi les acclamations publiques.

Tout ce qui peut former une pompe solennelle est employé pour rendre hommage à sa grandeur, à sa souveraineté, toutes les bouches louent le fils de David, le roi des Juifs ; les rues de Jérusalem retentissent de ce beau cantique : *Gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Ah ! mes frères, si nous examinons la cause, l'ordre et les suites de ce triomphe, nous y découvrirons un grand sujet d'instruction ; la dévotion passagère de ce peuple est l'image de celle d'un grand nombre de chrétiens dans les solennités pascales.

Ce peuple qui loue aujourd'hui le Sauveur ; ces enfants qui l'honorent comme le Messie avaient été témoins de plusieurs miracles qu'il avait opérés et surtout de la résurrection de Lazare, ce prodige si éclatant que ses ennemis ne pouvaient pas contester. Voilà pourquoi sans consulter les prêtres et les chefs des Juifs ils lui rendent des hommages.

Dans cette solennité le Sauveur accomplit la prophétie de Zacharie qui avait annoncé cette entrée triomphante dans Jérusalem par ces paroles : Fille de Sion, voilà votre roi qui vient à vous plein de douceur : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

Il est le roi des Juifs. Pilate lui-même lui donnera ce titre en le condamnant au supplice de la croix ; mais un roi plein de douceur qui vient pour les sauver et mourir pour eux.

Dans le triomphe qu'on lui décerne aujourd'hui, et annoncé par les prophètes, on n'y voit rien de la pompe et de l'étalage des vanités mondaines. Jésus-Christ qui s'était caché après la multiplication des pains, parce qu'on voulait le faire roi, n'a pas voulu paraître dans l'appareil éblouissant des grandeurs de la terre. Les Juifs étaient dans l'aveuglement lorsqu'ils l'attendaient dans la magnificence et l'éclat d'un conquérant.

Ce triomphe est champêtre, c'est une décoration rustique ; c'est la pompe des solennités saintes, on porte dans les mains des branches d'olivier comme à la fête des Tabernacles. Triomphe, solennité sainte cependant qui agite toute la ville de Jérusalem. Les alarmes des prêtres, des pontifes répandent le trouble dans les grands et les petits : *Commota est universa civitas.* (*Matth.*, XXI.)

Dans quelques jours la scène changera, la fureur éclatera ; on rassasiera d'opprobres ; on couvrira d'ignominie ; on attachera à la croix celui que l'on bénit aujourd'hui, et dont on chante la grandeur et la puissance.

Heureux, mes frères, si ce triomphe passager de Jésus-Christ dans le cœur de quelques Juifs n'était pas une image du triomphe passager qu'un grand nombre de chrétiens décerne à la religion et à la piété, dans la solennité pascale.

Mais hélas ! pouvons-nous nous dissimuler l'histoire de la Pâque de cette foule de mondains qui se mêlent avec nous dans ce saint temps ? n'est-elle pas retracée tous les ans ? et s'il y a des changements, des nouveautés, ne sont-ce pas des accroissements d'irréligion et de scandale ?

Les approches de la solennité pascale agitent, remuent les mondains, les pécheurs font naître la tristesse ; imposent silence au bruit des passions, laissent parler les consciences ; cet intervalle de recueillement y répand des troubles. *Commota est universa civitas.*

Mais ne confondons pas, mes frères, les chrétiens religieux avec les mondains sans piété ; ceux qui meurent et ressuscitent avec Jésus-Christ, avec ceux qui vivent toujours au péché; ceux que les spectacles de piété de ce saint temps touchent, pénètrent, avec ceux qu'ils ne font que troubler et alarmer; ceux qui communient souvent par amour, avec ceux qui ne communient qu'une fois dans l'année par cérémonie ; les vrais pénitents avec les faux pénitents.

Distinguons même ceux qui semblent s'être séparés de nous pour la Pâque : qui s'excluent volontairement de la table sainte, et ne communient pas.

Pour ne pas confondre les uns avec les autres, je vais parler dans ce discours à ceux qui ne communient pas à Pâques ; à ceux qui ne communient qu'à Pâques et à ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques.

Je développerai les caractères du crime que commettent ceux qui ne communient pas à Pâques ; je prouverai que ceux qui ne communient qu'à Pâques s'exposent au danger de communier indignement ; je ferai connaître les avantages de la communion pascale à ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques.

Voilà la matière de trois réflexions et un plan qui nous met en état de vous instruire solidement et utilement. Le crime de ceux qui ne communient pas à Pâques. Le danger

auquel s'exposent ceux qui ne communient qu'à Pâques. Le bonheur de ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques. Suivez-moi, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Le crime de ceux qui ne communient pas à Pâques a trois caractères qui le distinguent de tous les autres péchés. Faites-y attention, vous en concevrez une juste horreur :

1° Ils se séparent de leurs frères dans l'acte de religion établi pour nous réunir tous avec Jésus-Christ, et ne faire qu'un avec lui.

2° Ils désobéissent à l'Eglise que Jésus-Christ nous a ordonné d'écouter dans un des devoirs de la religion la plus agréable à son amour.

3° Ils scandalisent leurs frères que Jésus-Christ leur a recommandé d'édifier par l'omission d'un devoir essentiel de la religion qu'ils professent.

Voilà les caractères du crime de ceux qui ne communient pas à Pâques.

Crime de séparation; crime de désobéissance ; crime de scandale.

Reprenons :

Pourquoi, mes frères, le nombre des chrétiens qui ne communient pas à Pâques est-il si grand de nos jours? Ah! vous ne l'ignorez pas, c'est le déchet de la foi et de la piété qui éloigne de la table sacrée. Des hommes de doutes et de plaisirs sont-ils des disciples de Jésus-Christ? Et dans quel rang et dans quelle condition les systèmes de l'incrédulité et du libertinage n'ont-ils pas fait des progrès? Peut-on y faire attention sans gémir, et sans répandre des larmes?

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les païens ne reprochaient aux chrétiens que la profession exacte du christianisme ; ils louaient les lumières, les talents, la sagesse, le désintéressement d'un disciple de Jésus de Nazareth; ils ajoutaient seulement; c'est dommage qu'il soit chrétien.

Aujourd'hui en louant la beauté du génie, la supériorité des talents, l'élévation des sentiments, l'excellence du caractère, toutes les plus belles qualités du cœur et de l'esprit, on est obligé de déplorer le défaut du christianisme. C'est dommage, dit-on, qu'un si bel esprit, un homme si utile, si agréable n'ait point de religion.

Pasteurs zélés, j'entends vos gémissements et vos plaintes. Ah! comment votre zèle pourrait-il ne pas éclater en voyant chaque année la foule des déserteurs de la communion augmenter? Seriez-vous plus insensibles que les rues de Jérusalem qui pleuraient le mépris des solennités saintes. Jésus-Christ abandonné sur nos autels; son corps et son sang offerts inutilement à ses disciples ; tant de chrétiens invités au festin divin qui refusent de s'y rendre, tout cela vous permet-il de garder le silence? pouvez-vous même retenir vos larmes?

Vous vous plaigniez autrefois, éloquent Chrysostome, de la rareté de la communion? Votre zèle éclatait dans la chaire de Constantinople contre ces chrétiens indifférents qui se privaient volontairement du plus grand de tous les biens.

Quoi donc, disiez-vous, l'autel est dressé tous les jours ; tous les jours on immole l'Agneau sans tache, l'on offre le sacrifice de la nouvelle alliance ; tous les jours les prêtres sont à l'autel pour consacrer, communier, et personne ne se présente pour participer aux saints mystères. Est-ce donc en vain que Jésus-Christ a institué ce sacrement et établi des ministres pour distribuer son corps et son sang?

Vos plaintes étaient justes, saint évêque ; mais vous ne vous éleviez encore que contre les indifférents. Il s'agissait de ceux qui communiaient rarement. Il ne s'agissait pas de la Pâque.

Il était réservé à notre siècle de voir ce devoir essentiel et distinctif de la religion omis sans remords par un grand nombre de chrétiens. L'infraction du devoir pascal est devenu commun chez les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants. Le libertinage de l'esprit soutient celui du cœur ; les doutes favorisent les passions. On aime mieux se séparer de l'autel que de se séparer de l'objet de son péché.

Crime de séparation, premier caractère du crime de ceux qui ne communient pas à Pâques.

La fête de Pâques est la solennité des solennités : faire la Pâque, c'est le devoir des chrétiens ; y manquer, c'est une sorte d'apostasie, et comme un désaveu de sa foi.

Quoique la Pâque des Israélites ne fut que figurative, était-il permis de ne la point faire? Voyait-on omettre cette cérémonie instituée et recommandée par le Seigneur?

Quelle tristesse, quelle douleur, quelle désolation chez les Juifs, lorsque les troubles, les guerres qu'excitèrent les incirconcis, les pillages et les profanations qu'ils firent dans le saint temple, les empêchèrent de s'assembler pour célébrer la Pâque.

Le premier soin du pieux roi Ezéchias, lorsqu'ils furent paisibles, ne fut-il pas d'ordonner les préparatifs pour la célébrer avec une pompe éclatante ?

Leur fidélité à remplir cette obligation imposée à leurs pères après le passage de la mer Rouge est attestée dans l'Evangile aussi bien que dans les autres livres sacrés. On nous les représente assemblés à Jérusalem de toutes les provinces dans le temps indiqué pour célébrer la grande solennité de la Pâque. De longs et pénibles voyages ne les effrayaient pas ; ils ne se contentaient pas non plus d'assister à la fête : ils y mangeaient l'agneau pascal comme leurs frères; aucun ne manquait à cet acte de religion.

Qui peut donc rassurer cette foule de chrétiens qui se séparent de leurs frères, lorsqu'il s'agit du devoir pascal? Est-ce qu'il n'y a pas la Pâque des chrétiens comme il y avait celle des Juifs? Est-ce que l'Eglise n'a pas indiqué un temps pour la célébrer comme la Synagogue? Est-ce que la vérité est moins que la figure?

Qu'ils lisent les annales de l'Eglise ces de-

serteurs de la Pâque chrétienne, et ils y trouveront des monuments de son zèle pour faire observer ce grand et important devoir de la religion.

Quelle attention pour faire célébrer la Pâque le même jour dans tous les Etats catholiques? en vain trouve-t-elle des oppositions; en vain les sentiments sont-ils partagés; en vain excite-t-on des troubles; en vain se forme-t-il un schisme, l'amour de l'unité qui sera toujours le caractère des disciples soumis de Jésus-Christ, réunit enfin les sentiments partagés. Tous les chrétiens catholiques célébreront la Pâque dans le même temps.

Mais peut-être diront-ils, ces chrétiens qui se séparent de nous dans ce saint temps, que je confonds la célébration de la fête de Pâque avec la communion; qu'ils la célèbrent comme nous; qu'ils se trouvent comme nous dans le saint temple pour honorer, par les mêmes cantiques, le triomphe de la résurrection du Sauveur.

Vous célébrez la Pâque comme nous? Que dites-vous, mondains? Est-ce célébrer la Pâque en chrétiens, en enfants de l'Eglise, que de ne point communier? que sert-il de mêler vos chants avec les autres, si vous vous séparez de nous, quand nous allons à la table sacrée?

Pour prouver, mes frères, que l'omission du devoir pascal est un crime de séparation, il ne faut que vous rappeler les différents noms que l'Eglise a donnés aux saints mystères. Ils nous représentent tous cette unité admirable qui distingue les disciples de Jésus-Christ, qui annonce leur foi, leur amour.

En effet, c'est la table eucharistique, une table d'union, une communion. Ces noms ne signifient-ils pas l'assemblée de tous les fidèles? n'annoncent-ils pas que tous ceux qui croient en Jésus-Christ, qui professent sa doctrine doivent se nourrir de son corps et de son sang? qu'il n'est pas permis à personne de s'en priver volontairement, et que c'est rompre l'unité, faire une sorte de schisme, que de se séparer de ses frères dans ce devoir essentiel de la religion chrétienne?

Dans les premiers siècles de l'Eglise, on reconnaissait ceux dont la foi n'était pas pure par l'omission de la communion; quoiqu'ils fussent mêlés dans l'assemblée des fidèles, on concluait qu'ils ne croyaient pas la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. Dès là qu'ils ne communiaient pas, ces déserteurs de la table sainte devenaient suspects dans la foi: on les regardait comme séparés.

Ceux qui dans nos assemblées ne communient pas, disait le grand saint Ignace d'Antioche (*Ep. ad Smyrnæos*), sont des hérétiques qui ne croient pas que nous recevons le corps et le sang du Sauveur à l'autel; car tous ceux qui professent notre doctrine ne se séparent point de nous dans la participation des saints mystères.

Celui qui méprise notre assemblée, qui ne se trouve pas avec nous pour participer aux saints mystères est regardé comme un superbe qui dédaigne les dons célestes parce qu'ils sont cachés sous de sombres voiles. *Qui in conventum non venit, hic jam superbia elatus est.* (Id., *Epistola ad Ephesios.*)

Alors il est regardé comme un déserteur de la foi, convaincu du crime de séparation, et d'une séparation volontaire, puisque c'est lui-même qui s'exclue et se sépare de nous, *seipsum separavit.* (Id., *ibidem.*)

Or, mes frères, dans l'omission du devoir pascal le crime de séparation est-il moins réel, moins évident que dans ceux dont parle le grand évêque d'Antioche? que ce soit le libertinage de l'esprit ou celui du cœur qui éloigne de la communion et sépare de nous, tous ces déserteurs de la Pâque chrétienne en sont-ils moins coupables?

Je sais, mes frères, qu'il faut distinguer deux sortes de chrétiens dans ceux qui ne communient pas à Pâques: ceux qui ne se présentent pas, et ceux qui se présentent.

Ceux qui ne se présentent pas sont des mondains qu'un système d'incrédulité rassure. Ils se font gloire d'être de simples spectateurs de nos solennités; ils les méprisent; ils s'en déclarent les ennemis et tournent en dérision nos spectacles les plus touchants: *Viderunt eam hostes, et deriserunt sabbata nostra.* (*Thren.*, I.)

Ceux qui se présentent sont des pécheurs d'habitude, que la solennité, la coutume, le respect humain entraînent au saint tribunal souillés de mille désordres, attachés au péché, qui ne sont ni préparés, ni changés, ni contrits. Un confesseur éclairé veut les éprouver, il les remet.

Or, je soutiens que cette démarche ne les justifie pas, qu'ils n'ont pas voulu faire la Pâque dès qu'ils ne s'y sont pas préparés. Les voilà séparés par leur faute de la table sacrée aussi bien que ceux qui ne se présentent point. Ils ne mangent pas l'Agneau sans tache avec nous.

Crime de séparation dans l'acte de religion établi pour unir tous les chrétiens avec Jésus-Christ; crime de désobéissance à l'Eglise qu'il nous a recommandé d'écouter dans l'acte de religion le plus agréable à son amour.

Le précepte de l'Eglise pour le devoir pascal est un précepte qu'on ne saurait violer sans se rendre coupable d'une désobéissance qui annonce l'irréligion et un chrétien qui a secoué le joug de la piété.

En effet, si nous examinons toute l'autorité du précepte qu'elle a fait de communier à Pâques, dans le quatrième concile de Latran; si nous faisons attention à son esprit; si nous représentons sa sagesse pour toucher les cœurs de ses enfants, sa sévérité pour punir ceux qui méprisent ses invitations et bravent ses menaces, pouvons-nous ne pas regarder les déserteurs de la table sacrée, dans la solennité pascale, comme des chrétiens coupables, et dignes de l'enfer par leur désobéissance?

Qui doute que l'Eglise ait le pouvoir de faire des préceptes qui obligent sous peine

de péché mortel? Ce sont les hérétiques, les schismatiques, ceux qui méconnaissent son autorité et combattent l'infaillibilité que son divin époux lui a donné jusqu'à la consommation des siècles.

Mais que sert-il aux déserteurs de la communion pascale de reconnaître son autorité; si elle ne les soumet pas ? Ils sont dans son sein; ils se disent ses enfants : le crime de leur désobéissance n'a-t-il pas un caractère d'énormité qu'on ne peut pas supposer dans ses ennemis, dans ceux qui ne lui appartiennent pas?

Pour connaître tout le crime des infracteurs du précepte de la communion pascale, il ne faut que nous rappeler l'idée que Jésus-Christ veut que nous en concevions : *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé parmi vous comme un païen et un publicain* (*Matth.*, XVIII) : publicain : or, l'Eglise a parlé dans le quatrième concile de Latran; elle a fait un précepte de communier à Pâques; elle l'a intimé solennellement. Ses enfants ne peuvent pas l'ignorer : on leur annonce trois fois chaque année sa décision pendant la célébration des saints mystères. Par conséquent les infracteurs du précepte de la communion pascale lui désobéissent volontairement; par conséquent le crime de leur désobéissance mérite l'enfer, puisqu'il les met, selon le Sauveur, au rang des païens et des publicains.

Mais avançons. Si nous faisons attention à l'esprit de l'Eglise dans ce précepte de la communion pascale, nous verrons que c'est celui de Jésus-Christ.

Jésus-Christ a dit : Si *vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle.* (*Joan.*, VI.) Voilà un précepte, et un précepte accompagné d'une menace terrible; un précepte qui annonce que l'enfer sera le partage des déserteurs de la communion; un précepte qui ne marque point le temps, la solennité, le jour. C'est l'amour qui a fait instituer ce sacrement; c'est l'amour qui doit nous en faire approcher.

Or, je reconnais l'esprit de Jésus-Christ dans l'esprit de l'Eglise. Le précepte qu'elle nous a fait de la communion pascale nous le retrace fidèlement. Comment ? le voici.

Cette tendre mère voudrait voir renaître les beaux jours du christianisme, où ses enfants, pleins de ferveur, coulaient leur vie dans l'innocence, et n'avaient point d'autre douleur que d'être privés de la divine Eucharistie; elle souhaiterait que les fidèles fussent en état de communier toutes les fois qu'ils assistent aux saints mystères. Mais comme elle renferme dans son sein des chrétiens tièdes, indifférents, indévots; des mondains attachés à la terre, occupés de leur fortune, livrés aux plaisirs; des hommes charnels, qu'elle invite en vain au sacré banquet dans les différentes solennités de l'année, elle a mis une barrière à leur indifférence, à leur irréligion en faisant un précepte de communier au moins une fois l'année, et fixant cette communion annuelle à la solennité pascale.

L'esprit de l'Eglise est l'esprit de Jésus-Christ. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie éternelle.*

Occupée de votre salut, hommes terrestres, aveugles mondains, pécheurs qui aimez votre péché, l'Eglise veut que vous communiez à Pâques pour ne point périr éternellement; elle veut que les jeûnes, les larmes, les prières, le recueillement ordonnés dans le saint temps de carême vous purifient, vous préparent. Pouvez-vous lui désobéir sans crime?

Quelle sagesse dans la conduite de l'Eglise! Je l'admire. Elle veut mettre une barrière à l'indifférence de certains chrétiens, elle fait un précepte de la communion pascale.

Pouvait-elle fixer cette communion annuelle dans un temps plus convenable?

A la Pâque figurative des Juifs a succédé la Pâque des chrétiens. Jésus-Christ, l'agneau immolé, est devenu notre Pâque. Le précepte de le recevoir dans les solennités pascales, dans le sacrement de son amour, publie donc sa foi, sa sagesse.

O prévaricateurs de cette loi de l'Eglise, reconnaissez le crime de votre désobéissance ! Vous désobéissez au précepte de Jésus-Christ qui vous ordonne de manger sa chair et de boire son sang; vous désobéissez au précepte de son Eglise, qui vous ordonne de communier au moins une fois l'année : êtes-vous encore chrétiens? oui, mais chrétiens de nom. Avez-vous encore la foi? oui, mais une foi morte. Ah ! ces hommes invités au festin, et qui refusèrent de s'y trouver n'étaient pas plus coupables que vous. Rappelez-vous leur sort, le vôtre sera plus terrible.

Obéissez donc à la voix de l'Eglise, qui se fait entendre et qui vous appelle à la table sacrée; obéissez à la voix des évêques, qui annoncent la Pâque et ordonnent de la célébrer par la réception de l'Eucharistie.

Obéissez à la voix de votre pasteur qui vous a exhorté, dès le commencement de la quarantaine, à vous préparer au devoir pascal; qui gémit de votre indifférence, et qui vous voit avec douleur séparés de vos frères, lorsqu'il distribue le corps de votre Sauveur. *Obediatis episcopo. . . frangentes panem.* (S. Ignat. *mart.*, *epist. ad Ephes.*)

Jugez ce que pense l'Eglise de votre désobéissance, déserteurs de la sainte table, par les peines terribles dont elle les punit.

L'omission volontaire du devoir pascal vous fait encourir ses anathèmes : elle vous déclare indignes d'entrer dans le saint temple pendant votre vie, et des honneurs de la sépulture catholique après votre mort.

Je sais que sa prudence vous rassure et que vous bravez ses menaces à cause qu'elle suspend sagement l'exécution des peines que vous méritez.

Vous voyez les infracteurs de son précepte placés avec distinction dans nos tem-

ples, souvent les plus honorés et les plus près de l'autel : vous les voyez après leur mort portés avec pompe dans le tombeau; on leur élève de riches mausolées; on grave sur le marbre leurs noms, leurs exploits, et quelquefois on loue les vertus qu'ils devaient avoir et qu'ils n'avaient pas. Où sont donc, dites-vous, les opprobres et les ignominies dont l'Eglise menace les prévaricateurs du précepte de la communion pascale? Ah! mes frères, l'Eglise nous fait connaître ce qu'elle pense du crime des déserteurs de la communion pascale par les peines dont elle les menace, et elle fait éclater sa douceur et sa sagesse lorsqu'elle en suspend l'exécution.

Cette mère tendre craint de nuire au bon grain en arrachant l'ivraie, de scandaliser les innocents en punissant les coupables, d'endurcir les cœurs au lieu de les toucher. Mais sa bonté fait son éloge et ne justifie point le crime de la désobéissance.

Peut-on conclure de ce que Dieu laisse vivre tranquillement, et même prospérer tant de pécheurs scandaleux, qu'ils ne sont pas coupables? non, c'est la miséricorde qui arrête le bras de la justice.

De même, mes frères, peut-on dire que ceux qui ne se soumettent pas au précepte de l'Eglise sont innocents à cause qu'elle suspend les châtiments dont elle les menace, non : il y a un enfer pour punir le péché. L'Eglise a déclaré que l'omission volontaire de la communion pascale méritait l'enfer, tremblons pour ceux qui ne communient pas à Pâques, ils sont coupables d'un crime de séparation, d'un crime de désobéissance, d'un crime de scandale.

Nous gémissons sur le déchet de la piété dans ce malheureux siècle, mais il n'est pas général. L'iniquité abonde, elle règne, mais elle ne règne pas dans tous les cœurs. Un esprit d'orgueil, de dispute, d'irréligion, entreprend de faire naître des doutes, de répandre le mépris sur les plus grandes vérités et les plus saintes pratiques du christianisme; mais il y a des chrétiens humbles et soumis. S'il y en a comme Pilate qui ignorent la vérité, et qui demandent encore qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* (*Joan.*, XVIII.) Il y en a qui la connaissent, la chérissent et ne la tiennent point captive; nous disons dans l'amertume de notre cœur que le libertinage du cœur et de l'esprit, règne dans tous les rangs et toutes les conditions, mais dans tous les rangs et dans toutes les conditions il y en a qui le détestent et qui en ont horreur.

Il y a des âmes pures et innocentes; des vierges qui environnent le trône de l'Agneau sur la terre; de chastes colombes qui gémissent sur les désordres du siècle, qui poussent de tristes accents : il y a des chrétiens religieux et soumis dans tous les états. Le sanctuaire peut avoir ses Ophni et ses Phinées, mais il y a de saints pontifes et de pieux lévites. Dans un cloître, ce ciel terrestre, il peut s'y trouver un ange rebelle; mais les autres attachés à leur Dieu le servent et l'adorent.

Pendant que la foule des mondains adore l'idole de la fortune, se livre aux plaisirs des sens, coure aux spectacles, il y a des Tobies qui se rendent dans le saint temple pour y répandre leur cœur devant le Seigneur, et l'adorer.

Dans ce saint temps, malgré la corruption du siècle, la table sacrée n'est pas déserte : le nombre de ceux qui communient ne répond pas au nombre des déserteurs, mais il nous prouve qu'il y a encore de la foi, de la piété, et que le coupable exemple des libertins et des incrédules ne séduit pas tous les chrétiens.

Nous parlerions contre la vérité, et nous serions démentis par les faits, si emportés par notre zèle, et alarmés des progrès de l'iniquité, nous représentions notre siècle tel que David représentait le sien : si nous disions que la corruption est générale, qu'il n'y a plus de justes sur la terre. *Defecit sanctus.* (*Psal.* XI.)

Non, mes frères, grâces immortelles en soient rendues au Dieu des miséricordes, il y a encore de la foi, de la piété, des justes dans tous les états. Or, ce sont ces justes, ces hommes religieux, ces âmes innocentes et soumises que les infracteurs du précepte de la communion pascale scandalisent. Péché de scandale qui caractérise leur désertion volontaire.

Scandale d'omission donné par les chrétiens qui ne font pas la Pâque. Peuvent-ils manquer à ce devoir essentiel de la religion, à ce devoir distinctif des disciples de Jésus-Christ, sans se donner pour des hommes irréligieux, des hommes que le libertinage de l'esprit et du cœur éloigne de l'autel.

Omission du devoir pascal dans un père de famille, scandale donné à une épouse, à des enfants dont ils doivent être les modèles les apôtres même : scandale qui afflige une épouse vertueuse qui la force de haïr la conduite d'un époux qu'elle doit toujours aimer : scandale qui ralentit la piété des enfants; qui leur donne des exemples d'irréligion, et qui détruit souvent l'édifice de la vertu que les ministres des autels avaient commencé d'élever dans leur jeune cœur.

Omission du devoir pascal dans les maîtres, scandale donné aux domestiques témoins de leurs actions, qui éclairent leurs pas; scandale qui ébranle la vertu des faibles, qui les enhardit à l'infraction; scandale qui fait gémir ceux qui sont pieux, qui leur donnent des idées, et tracent à leur imagination les portraits des vices, des habitudes qui rendent indignes de la communion.

Omission du devoir pascal dans une jeune personne du sexe, scandale donné à tous ceux qui la connaissent, et qui l'examinent; scandale qui fait naître des doutes sur sa conduite et sa sagesse, comme s'il n'y avait qu'une sorte de crimes qui mit obstacle à la communion, on la suppose dans des intrigues qui la déshonorent dès qu'elle ne fait pas la Pâque chrétienne.

Omission du devoir pascal dans un citoyen connu, scandale donné à des amis, à des voi-

sins, à toute une paroisse si elle n'est pas étendue, et surtout dans les campagnes : scandale qui afflige un pasteur, qui met des obstacles aux succès de son zèle; scandale qui grossit le nombre des prévaricateurs; l'exemple d'un ami, d'un voisin, d'un bon caractère, d'une probité exacte rassure, calme les alarmes; on rougirait d'être seul privé de la Pâque, on ne rougit pas de s'en éloigner avec d'autres.

Omission du devoir pascal dans les grands; scandale donné à un grand peuple, à toute une ville, à toute une paroisse; scandale dont les pasteurs, les prédicateurs, les apôtres connaissent les suites funestes dans l'exercice de leur apostolat; scandale qui met obstacle au progrès de la vertu, et fait accréditer le vice.

O hommes que la Providence a placés dans des rangs éminents, sur lesquels tous les yeux du public sont fixés : ô vous qui recevez des honneurs dans le saint temple, et qui êtes si jaloux de vous les faire rendre, quelle idée donnez-vous de votre foi, de votre piété quand on vous voit violer le précepte de la communion pascale? Quel jugement voulez-vous que l'on porte de vos sentiments et de vos mœurs? En ne vous voyant pas communier dans toutes les autres solennités, on disait simplement que vous n'étiez pas dévots : en ne vous voyant pas communier à Pâques, on dit que vous n'avez pas de religion.

Je sais que ceux qui ne communient pas à Pâques redoutent ce scandale; que plusieurs ne veulent pas le donner; qu'accoutumés à traiter la religion en politique, ils se déterminent dans ce saint temps à paraître ce qu'ils ne sont pas, et cachent sous les voiles d'une fausse piété l'indifférence et l'irréligion.

Tous les déserteurs de la table sacrée n'ont pas levé l'étendard de l'impiété et de la licence. Plusieurs ont intérêt par leur place, leur rang, de paraître religieux observateurs des devoirs de la religion.

Malgré les progrès de l'incrédulité, il y a encore une ignominie attachée à l'irréligion. Si on loue l'homme de doutes lorsqu'il les étale avec esprit : on méprise l'homme qui n'a point de religion : on lui permet aujourd'hui de l'examiner au tribunal de sa raison, mais on ne veut point qu'il l'abandonne : il peut penser en philosophe païen; mais il faut qu'il paraisse chrétien pendant un certain temps.

Ces dehors de religion que le monde exige tout corrompu qu'il est, gênent, embarrassent, troublent ceux qui ne veulent pas communier à Pâques. L'omission du devoir pascal les déshonore si elle est publique.

Or, comment peut-elle être ignorée? est-il facile d'en imposer à ceux qui ont les yeux fixés sur nous, qui nous éclairent? est-il facile à un père de famille, à un homme en place, à un seigneur de paroisse, à un grand environné d'un cortége de domestiques de cacher son omission? ce devoir essentiel de religion n'est-il pas un acte extérieur? et ne connaît-on pas dans une paroisse, dans une famille, dans un quartier ceux qui ne le remplissent pas, surtout quand ils ne sont pas ensevelis dans l'obscurité.

Oui : déserteurs de la communion pascale, toutes vos ressources ne dérobent point votre infraction, on la connaît, on en parle, on en est scandalisé.

En vain agités, troublés aux approches de la solennité pascale vous enveloppez-vous, vous dérobez-vous aux yeux qui vous éclairent : en vain traînez-vous votre excommunication de la campagne à la ville, et de la ville à la campagne, vous n'en imposez pas, vos changements, vos voyages annoncent votre embarras, et attestent votre infraction.

Voilà, chrétiens, les caractères développés du crime de ceux qui ne communient pas à Pâques.

Je vais vous montrer le danger auquel s'exposent ceux qui ne communient qu'à Pâques. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Faites attention, mes frères, à la différence que je mets entre ceux qui ne communient pas à Pâques, et ceux qui ne communient qu'à Pâques. Dans les déserteurs c'est un crime dont je vous ai donné les justes idées que la religion en conçoit : dans ceux que la seule solennité pascale détermine à communier, c'est une indifférence qui les expose à communier indignement.

Je mets encore une différence entre ceux qui ont été longtemps sans communier, que une vie mondaine, une habitude criminelle, des liens du péché difficiles à rompre ont éloignés de la sainte table, et qui touchés par la grâce, repentants, se préparent dès le commencement de la quarantaine à la communion pascale, et ceux qui pour vivre plus au large, se sont fait un plan de ne communier qu'une fois l'année. Ce sont ceux-là qui s'exposent au danger de communier indignement, les seuls que j'entends combattre dans cette seconde partie. Pourquoi? le voici.

Les motifs qui déterminent ces chrétiens mondains à communier dans la solennité pascale, ne donnent pas les dispositions nécessaires pour communier dignement. La foi, la douleur, l'amour n'ont point de part à leur démarche. Par conséquent le danger d'une indigne communion fut-il jamais plus à craindre? Examinons les motifs qui déterminent tant de mondains à communier à Pâques. Dans les uns c'est la grandeur de la fête : dans les autres ce sont les menaces de l'Eglise : dans presque tous, c'est le respect humain. Or, ces motifs ne sont pas des dispositions suffisantes pour communier dignement, ils ne font que des pénitents de solennité, des pénitents de cérémonie, des pénitents du monde, exposés par conséquent au danger de communier indignement.

Entrons dans le détail.

Que la grandeur de la fête de Pâques touche les pécheurs; que le ressouvenir de

tous les mystères de notre salut qui se sont opérés dans ces saints jours excite leur confiance et leur amour: que les spectacles de piété dont ils sont témoins les remuent salutairement, et que la conscience purifiée, et le cœur changé ils communient, alors c'est une conversion, alors ils ne sont plus pécheurs, ils sont justes. Ce sont des enfants prodigues rentrés en eux-mêmes; confus, prosternés aux pieds d'un père tendre qu'ils ont offensé, alors ils éprouvent ses caresses, et participent au festin qu'il leur a préparé.

Mais ces pécheurs touchés, convertis aux approches de la Pâque, se font-ils un plan de ne communier qu'une fois l'année? se promettent-ils d'attendre une autre Pâque pour faire la même démarche? attendent-ils avec impatience que la solennité soit écoulée pour rentrer dans la carrière des plaisirs?

Ah! dès qu'on les suppose changés, convertis, il ne faut pas craindre des retours médités, des retours prompts, des retours scandaleux vers le monde. C'est dans les pénitents de solennité qu'on les voit avec douleur. Et c'est pourquoi je dis que les chrétiens, que la seule solennité détermine à communier à Pâques, sont exposés au danger de communier indignement.

En effet, mes frères, il faut communier à Pâques; mais il faut un cœur préparé à Pâques comme dans les autres temps de l'année; mais il faut s'éprouver soi-même avant de communier à Pâques comme dans les autres jours; mais il faut avoir renoncé au péché, quitté l'habitude du péché, détesté le péché pour communier une fois l'année et communier dignement; mais il faut que le confesseur se conduise selon les saintes règles de la pénitence, qu'il les observe dans la solennité pascale comme dans les autres fêtes; mais la nécessité de faire la Pâque ne dispense pas de la sainteté nécessaire pour approcher de l'autel.

Or, ces principes posés, je dis que ces mondains occupés de leur fortune ou de leurs plaisirs toute l'année, qui laissent gémir leur conscience sous le poids du péché toute l'année, et que la solennité pascale seule détermine à se confesser et à communier, s'exposent au danger de communier indignement.

Examinons ces pénitents de la solennité pascale. Quand commence leur pénitence? en quoi consiste leur pénitence? combien de temps leur pénitence dure-t-elle? tous les ans nous les voyons; tous les ans ils donnent la même scène; tous les ans nous sommes témoins de leurs embarras, de leur tristesse. L'histoire de la Pâque des mondains ne varie pas, elle est toujours la même, toujours aussi affligeante pour l'Eglise et les âmes innocentes.

Quand commencent-ils à se montrer pénitents? ce n'est pas dans les premiers jours de la quarantaine, où encore enivrés, fatigués des plaisirs qui la précèdent, toute leur pénitence consiste dans la cendre qu'on a répandu sur leur tête.

Ce n'est pas dans ce temps-là qu'ils font des retours sur eux-mêmes; qu'ils sondent l'abîme de leur conscience dans le recueillement et l'amertume d'un cœur humilié; qu'ils s'adressent à un confesseur prudent, éclairé, afin qu'il ait le temps de les éprouver et de s'assurer de la sincérité de leur pénitence. C'est à la solennité même, souvent dans les derniers jours de la quinzaine.

Voilà la date de leur pénitence. Or, est-il difficile de décider que ces pénitents de solennité, ces mondains qui n'ont pas voulu l'être dans le saint temps du carême ne sont pas de vrais pénitents, et par conséquent qu'ils s'exposent au danger de communier indignement.

En quoi consiste la pénitence de ces mondains qui font la Pâque? Ah! je ne le dis qu'en gémissant dans une ombre, un fantôme de pénitence, dans une séparation momentanée des cercles, des assemblées et de toutes les occasions du péché: dans un calme passager des passions: dans un recueillement que demande le saint temps pascal, et que le monde, tout corrompu qu'il est, permet: dans des craintes, des agitations, des troubles où Dieu n'est pas: dans un récit humiliant de ses fautes que l'on fait sans douleur: dans quelques courtes prières que l'on récite: quelques légères aumônes que l'on fait. Est-ce là une vraie pénitence? doit-elle rassurer? non, au contraire, elle doit faire craindre une communion indigne.

Voilà pourtant l'histoire de la pénitence du plus grand nombre de ceux qui ne communient qu'à Pâques. Aussi ne veulent-ils que se présenter et non pas se montrer? aussi ne veulent-ils pas être guéris, mais seulement le paraître? c'est pour cela qu'ils cherchent des guides complaisants, des lévites qui ne portent point leurs regards sur la profondeur des plaies; c'est pour cela qu'ils redoutent des confesseurs exacts et fermes, et qu'ils vont environner les tribunaux de ceux qu'une aveugle facilité a rendu célèbres.

Enfin quelle est la durée de la pénitence de ces mondains qui ne communient qu'à Pâques? le temps que dure la solennité; les fêtes pascales écoulées, ils ne sont plus pénitents; dans la solennité ils le paraissent, ils ne l'étaient point; après la solennité ils paraissent ce qu'ils étaient. C'est un spectacle qu'ils ont donné pour se conformer au temps. La politique l'exigeait; et le monde lui-même semblait l'ordonner.

En effet, n'est-ce pas pour accorder quelques jours à cette pénitence de solennité que les spectacles profanes cessent; que les mondains ne s'invitent pas aux plaisirs, aux repas, aux jeux; qu'on applaudit au recueillement, à la retraite, à la dévotion? le dirai-je? n'est-ce pas pour tranquilliser les chrétiens que le démon même ne détourne pas de cette pénitence passagère? d'où vient ce silence des passions pendant quelques jours? pourquoi sont-elles si vives, si impérieuses aussitôt après la Pâque? Ah! c'est que les troubles des pénitents des solennités ne sont

pas des mouvements de la grâce. Leur démarche annuelle est une démarche forcée et toute naturelle, ils ne sont pas de vrais pénitents, par conséquent ils s'exposent au danger de communier indignement.

Mais, disent ces mondains, c'est une nécessité de communier à Pâques; ce n'est qu'une dévotion tendre qui fait communier souvent dans l'année; nous sommes chrétiens, mais nous ne sommes pas dévots; nous ne voulons pas manquer à ce devoir essentiel comme à de simples devoirs de piété. Si ceux qui communient souvent se font remarquer par une piété que nous ne voulons pas imiter, ceux qui ne communient pas à Pâques se font remarquer par une omission que nous détestons.

Pourquoi ne ferions-nous pas la Pâque avec nos frères? pourquoi nous éloigner de la table sacrée dans cette solennité à cause que nous ne nous en sommes point approchés dans les autres jours de l'année? *Quare fraudamur.* (*Num.*, IX.)

Ecoutez, chrétiens, ce n'est pas moi qui vais vous répondre, c'est le Seigneur lui-même.

Certainement c'était une nécessité pour les Juifs de faire la Pâque : le précepte leur en avait été intimé solennellement après la délivrance de l'Egypte. Cette nécessité est clairement marquée encore dans l'Evangile : *In qua necesse erat occidi Pascha.* (*Luc.*, XXII.) Cependant était-il permis de la faire lorsqu'on n'était pas préparé et que l'on était souillé selon la loi? non.

Les Juifs qui vinrent trouver Moïse pour se plaindre de ce qu'on les séparait de l'assemblée le jour de la Pâque. *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel.* (*Num.*, IX.) Déterminèrent-ils Moïse à les admettre? non.

Attendez, leur dit le saint législateur, je ne saurais vous admettre ayant contracté une impureté légale qu'après avoir consulté le Seigneur. *State ut consulam quid præcipiat Dominus de vobis.* (*Ibid.*)

Dieu est consulté par son serviteur Moïse. Il répond, il lui donne des règles pour la Pâque, *Locutusque est Dominus.* (*Ibid.*) Mais quelle est la réponse du Dieu d'Israël? quelle est la règle que les prêtres de la Synagogue doivent suivre? écoutez : Que celui qui est souillé de quelqu'impureté ne fasse pas la Pâque avec les enfants d'Israël, qu'il soit remis au second mois : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phase in mense secundo.* (*Ibid.*)

Le saint roi Ezéchias, plein de zèle pour la gloire de Dieu, envoya des courriers dans toutes les provinces pour faire célébrer la Pâque le jour ordonné par la loi. Les prêtres, les chefs s'assemblèrent; mais comme ils virent qu'il n'y avait pas assez de temps pour purifier les lieux saints profanés par l'idolâtrie de Jéroboam et les impiétés d'Achaz, et préparer les Israélites qui n'étaient pas venus depuis longtemps adorer le Seigneur à Jérusalem, ils décidèrent unanimement qu'on ne célébrerait la Pâque que le second mois. *Decreverunt ut facerent Phase mense secundo.* (II *Paralip.*, XXX.) Et cette décision plut au roi et à tous les Juifs : *Placuitque sermo regi et omni multitudini.* (*Ibid.*)

Or, mes frères, quoique ce soit une nécessité de communier à Pâques, quoi qu'il y ait un précepte qui y oblige; l'Eglise chrétienne a ses règles aussi bien que la Synagogue; les Pères assemblés dans les conciles ont décidé de la sainteté nécessaire pour communier à Pâques aussi bien que dans les autres temps de l'année. *Decreverunt.* Ils ont décidé qu'il fallait s'éprouver avant de communier, confesser ses péchés, les quitter, les détester, et commencer à aimer Dieu comme source de toute justice : *decreverunt.*

Ils ont décidé qu'on ne pouvait pas être absous et par conséquent communier dans l'habitude du péché, dans l'occasion prochaine du péché, dans la haine avec le bien du prochain qu'on peut et qu'on ne veut point restituer : *decreverunt.*

Ils ont décidé que ces chrétiens qui entrent souillés de crimes dans la sainte quarantaine, qui diffèrent de se confesser jusque dans les derniers jours de la solennité, ces jours où les ministres de la réconciliation sont occupés des saints offices, soient remis après les fêtes pascales : *decreverunt.*

Or, chrétiens, de toutes ces vérités ainsi développées je tire deux conséquences. La première, que la nécessité de communier à Pâques ne dispense pas de la sainteté nécessaire pour communier dignement; la seconde, qu'il est difficile que ceux qui ne communient qu'à Pâques aient la sainteté nécessaire. Ce sont des pénitents de solennité, de cérémonie, par conséquent exposés au danger de communier indignement.

Peut-on, sans répandre des larmes, se représenter l'histoire de la Pâque des chrétiens? c'est une cérémonie annuelle à laquelle on est invité par la religion, mais à laquelle on ne se rend que par coutume, par bienséance.

Tous les ans une apparition aux tribunaux de la pénitence, à la table sainte. On dirait que Jésus-Christ, tous les jours sur l'autel, tous les jours immolé pour nous n'en mérite pas davantage.

Tous les ans deux jours de dévotion : quelques jours séparés d'un monde profane; dans cette piété de cérémonie on est gêné, méconnaissable à soi-même : on ne se retrouve, on ne se reconnaît que lorsqu'on a repris le plan de vie qu'on avait interrompu, c'est-à-dire, lorsqu'il est permis selon le monde de se livrer aux plaisirs, aux jeux, aux repas; lorsqu'on n'est plus forcé par la bienséance de paraître ce que l'on doit être.

On passe d'une Pâque à une autre content d'avoir été admis, satisfait de voir une année de liberté, une année où on oublira son salut, une année où dans le monde qu'on fréquente on n'entendra pas parler des devoirs du christianisme, de la confession, de la communion, où rien ne gênera, rien ne troublera les plaisirs, rien n'alarmera, rien n'in-

terrompra les liaisons, les intrigues de la passion.

Ah ! mes frères, concevrions-nous de justes idées de la pénitence, de la conversion, du changement d'un cœur pénitent, si nous regardions la démarche des mondains à Pâques comme une vraie disposition à la communion ? Non, leur dévotion est une dévotion de cérémonie ; elle les expose au danger de communier indignement.

Est-il nécessaire de m'étendre beaucoup pour vous prouver que la dévotion des mondains qui ne communient qu'à Pâques n'est qu'une dévotion de cérémonie ? ne les avez-vous pas vus comme moi ; n'êtes-vous pas témoins de ces spectacles annuels de dévotion, de leur durée et du peu de fruit qu'on en retire. Une dévotion solide, une dévotion sincère, une dévotion tendre envers Jésus-Christ, est-elle une dévotion momentanée, passagère, une dévotion qu'un jour voit naître et disparaître ? La terre peut-elle porter des fruits le jour que vous commencez à la cultiver, dit le prophète Isaïe : *Nunquid parturiet terra in die una.* (*Isa.*, LXVI.) La conversion est-elle l'ouvrage d'un jour ? Non, cependant ceux qui ne communient qu'à Pâques, qui prennent un jour dans la quinzaine pour se confesser et communier, se flattent d'avoir rempli le devoir pascal avec dévotion. Ils sont contents, satisfaits, ils se trouvent débarrassés. Mais pourquoi ? parce qu'ils s'acquittent de cette obligation, comme on s'acquitte dans le monde d'une cérémonie gênante pour laquelle on n'a pas de goût, et dont on se dispenserait si on le pouvait décemment. Or, si l'histoire de la Pâque de ces chrétiens dont je parle nous prouve que leur dévotion n'est qu'une dévotion passagère, une dévotion de cérémonie, n'ai-je pas raison de dire qu'ils s'exposent au danger de communier indignement.

Pour être persuadé que la dévotion de ces mondains qui ne communient qu'à Pâques n'est qu'une dévotion de cérémonie pour paraître chrétiens ; il suffit de représenter sa durée. Règne-t-elle encore après la solennité ? non, dit saint Chrysostome, entrez dans nos temples après ces saints jours, vous n'y verrez plus ces pénitents de cérémonie, vous n'y verrez que les chrétiens religieux qui y sont assidus toute l'année.

La fête de Pâques approche : *Venit Pascha.* (S. Chrysost., *homilia in cap. I Matth.*) Grande foule de chrétiens dans nos églises. A peine les plus vastes peuvent la contenir : *magna turba.* Les jours de la solennité écoulés, plus de foule. Vous n'y voyez qu'un petit nombre de chrétiens fervents. Tous les pénitents de cérémonie ont disparu : *Abiit festivitas minor turba.* Durant le carême, et surtout dans la solennité pascale, grande foule dans nos temples : *magna turba.* Pourquoi ? parce que les plus mondains sont remués, touchés, par les grands spectacles de dévotion qu'on offre à leurs yeux, ou parce qu'ils se trouvent aussi comme embarrassés dans ce temps où il n'y a point de spectacles, et où les divertissements seraient déplacés. Mais dès que le monde peut se dédommager du temps qu'il a accordé à la dévotion vous ne les voyez plus avec les fidèles dans le saint temple. Ils les laissent seuls dans les exercices de la religion : *minor turba.*

Une multitude de pénitents à l'entour des tribunaux de la réconciliation : *magna turba.* Les jours entiers ne suffisent pas pour les entendre ; les confesseurs sont fatigués, ceux mêmes qui sont tranquilles le reste de l'année sont occupés. Mais pourquoi cette foule innombrable de pénitents ? est-ce un désir sincère de guérir qui assemble cette multitude de malades ? non : c'est la solennité pascale ; ce sont ses approches qui remuent, troublent la conscience. L'ange n'est pas encore descendu. Ce n'est pas l'Esprit saint qui a excité ces alarmes, ces troubles. C'est pourquoi ces mondains qui ne se confessent qu'une fois l'année doivent être regardés comme des pénitents de cérémonie. Ce sont eux qui forment la foule dans la quinzaine ; quand elle est passée vous ne voyez plus aux pieds des ministres de la réconciliation, que le petit troupeau des âmes justes. Toujours les mêmes. *Abiit festivitas, minor turba.*

Grande foule de chrétiens aux offices, au sermon dans ce saint temps : *magna turba.* On est pressé, gêné. Le lieu saint n'est pas assez vaste, il n'y a pas de place pour tous ceux qui viennent à la solennité. Le parvis du temple est rempli. Mais pourquoi ? parce que ceux qui abandonnent les offices divins dans le reste de l'année, qui n'entendent point les prédicateurs de l'Evangile, se font une loi de se mêler avec les fidèles dans ces jours de dévotion universelle. Quand ces jours de dévotion seront écoulés, ils ne se trouveront plus aux assemblées chrétiennes, ils se contenteront d'une rapide apparition les jours consacrés au Seigneur : de longs repas, des séances de jeu, des spectacles, des promenades, des plaisirs les occuperont. C'est dans les assemblées mondaines que sera la foule, dans le saint temple il n'y aura plus que les chrétiens vertueux, qui marchent avec docilité sous la houlette de leur pasteur, et qui écoutent sa voix : *Abiit festivitas, minor turba.*

Or, mes frères, quelle idée devons-nous concevoir de ces chrétiens dissipés, mondains, avant et après les fêtes pascales ? le feu divin s'allume-t-il tout d'un coup ? a-t-on à Pâques la sainteté qu'on n'a pas dans aucun jour de l'année ? et quand, par un miracle de la grâce, à laquelle tout est possible, il se ferait un changement subit : quand un persécuteur de l'Eglise deviendrait son apôtre comme un autre Saul, cette sainteté serait-elle passagère comme celle de ceux qui se sont fait un plan de ne communier qu'à Pâques ? une conversion sincère dure-t-elle si peu de temps ?

Ah ! l'histoire de la Pâque de ces mondains nous prouve que ce sont des pénitents de solennité : des pénitents de cérémonie, des pénitents du monde que le respect humain

détermine, et par conséquent exposés au danger de communier indignement.

Oui, mes frères, le monde, tout opposé qu'il est a Jésus-Christ, à son Evangile, à sa doctrine fait des pénitents; mais des faux pénitents, des pénitents de posture, de démarches, de promesses, des pénitents de solennité, de saison.

Comment cela? le voici. Le respect humain qui fait craindre de paraître pieux dans certains temps, fait aussi appréhender de ne le point paraître certains jours. Le respect humain, qui fait taire la vérité, approuver l'erreur, applaudir aux vices, louer les maximes du monde, les intrigues, le manége des mondains, fait aussi rendre hommage à la vérité, proscrire l'erreur, condamner les vices et désapprouver la conduite des mondains.

L'homme de respect humain est l'esclave des lois, des préjugés du monde. Il s'arrête dans la route du vice ou il en sort, il entre dans celle de la vertu ou il la quitte, il cache ses vices ou ses vertus, il parle ou il garde le silence, il est tout de feu ou tout de glace selon qu'il le juge nécessaire pour plaire au monde, ne point le choquer, l'indisposer, mériter sa censure et être disgracié.

Comme dans la grande solennité de Pâques le monde permet quelques jours de dévotion, comme ceux qui n'ont pas levé l'étendard de l'impiété censureraient l'éloignement des autels dans ces saints jours, comme on passerait dans la société pour un homme sans religion si l'on ne communiait pas à Pâques, on se détermine à une démarche annuelle, on cherche un confesseur, on récite à la hâte l'histoire de ses péchés, et l'on communie.

Pénitents du monde que le respect humain fait paraître chrétiens quelques jours, qui peut douter que vous ne soyez exposés au danger de communier indignement.

Respect humain qui fait redouter la censure du monde. Pour lui plaire il ne faut pas être chrétiens tous les jours, s'occuper de son salut, en parler comme d'une affaire importante; mais aussi pour éviter sa censure il ne faut pas lever l'étendard de l'impiété; secouer tout à fait le joug de la religion, il faut en conserver certain extérieur et en remplir certains devoirs. Voilà ce qui détermine un nombre de mondains à remplir le devoir pascal : on ne veut pas être remarqué, on craint d'être mis dans la classe de ceux qui ne croient rien.

Respect humain qui fait redouter les reproches d'un pasteur zélé et vigilant; les yeux attentifs d'une famille vertueuse, d'un domestique à qui rien n'échappe, les mépris d'un corps, d'un cercle de connaissances. On est en place, on a une charge, une dignité, il n'est pas possible d'en imposer, il faut paraître chrétien, le devoir pascal est une obligation indispensable, on la remplit. Si on pouvait ne pas scandaliser en s'en dispensant, on la violerait comme les autres obligations du christianisme.

O saints jours consacrés par les grands mystères de l'amour d'un Dieu, pourquoi êtes-vous destinés à la profanation des choses saintes? qui peut nous consoler? sinon les bonnes communions de ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques, et dont nous allons faire connaître le bonheur dans la troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

Le bonheur de ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques, consiste dans les avantages qu'ils retirent de la communion pascale. Avantages précieux, avantages qui sont les fruits d'une dévotion solide, d'une dévotion intérieure, d'une dévotion durable.

Pourquoi la dévotion de ceux qui ne communient qu'à Pâques, est-elle précédée de l'embarras et du trouble? pourquoi les gêne-t-elle? les rend-elle méconnaissables à eux-mêmes? pourquoi se ralentit-elle si promptement? et retombent-ils presque aussitôt qu'ils paraissent s'être relevés? Ah! c'est que la foi, la piété, l'amour ne les fait pas approcher de l'autel; mais la cérémonie, la solennité, le respect humain.

Or il n'en est pas de même de ceux qui communient souvent dans l'année, la communion pascale leur procure des accroissements d'amour, des accroissements de grâce, des accroissements de force. Elle est précédée de désirs et d'allégresse, accompagnée de consolations et de grâces, suivie de victoires et de triomphes. Voilà leur bonheur.

Vous le savez, âmes ferventes, qui faites les efforts dont vous êtes capables pour vous mettre en état de communier souvent, le feu de l'amour divin s'allume dans vos cœurs, il les embrase dans ces saints jours.

L'amour qui fait approcher souvent le chrétien de l'autel peut quelquefois se ralentir, se refroidir même dans le commerce du monde où tout est écueil, danger, précipice; si son image flatteuse ne séduit pas, elle peut fixer quelques moments l'imagination; si les spectacles qu'il offre n'éblouissent pas, ils peuvent dissiper; si ses discours ne corrompent pas, ils peuvent faire des impressions et laisser des traces dangereuses. De grands saints ont senti du déchet dans leur piété; ils éprouvaient du dégoût, des sécheresses dans certains temps, ce n'était qu'au pied de la croix, que dans la méditation des mystères de l'amour d'un Dieu que le feu sacré se rallumait, et qu'ils se sentaient embrasés des divines ardeurs de la charité.

Or, voilà ce qui se passe dans les chrétiens fervents qui s'unissent souvent à Jésus-Christ dans la communion. Les grands spectacles de religion qu'on offre à leur piété dans ce saint temps excitent leur amour, les pénètrent, les touchent. Ils désirent ces saintes solennités; ils les voient arriver avec allégresse; ils ne sont pas embarrassés, troublés comme les mondains, parce qu'il faut communier; ils sont contents et satisfaits parce qu'il leur est permis de communier. La piété de toute l'Eglise ne les gêne pas, elle excite leur dévotion; ils éprouvent des accroissements d'amour à la vue des grands objets qui

ne font que ramener et remplir de crainte les mondains.

Qui pourrait troubler les chrétiens fervents qui se nourrissent souvent du corps et du sang de Jésus-Christ aux approches de la solennité pascale? seraient-ce les spectacles de piété que l'Eglise leur offre? sa tristesse, son deuil, ses chants qui expriment sa douleur, les gémissements de son cœur? Mais entrés purifiés par les sacrements dans la carrière de la pénitence, ils s'attendrissent au lieu de se troubler; ils pleurent avec elle pour se réjouir avec elle; ils meurent avec Jésus-Christ pour ressusciter avec lui.

C'est dans le cœur des mondains qui veulent perpétuer le plan d'une vie criminelle, qui veulent toujours goûter de coupables satisfactions, que les approches de la solennité pascale répandent des troubles.

Serait-ce la nécessité de se confesser et de communier dans la quinzaine? mais leur unique douleur serait d'être privés de la communion; mais leur amour pour Jésus-Christ leur a fait une loi de communier souvent; mais au moins tous les mois ils purifient leur conscience par un aveu sincère et douloureux de leurs fautes, ils s'approchent avec une humble confiance de la table sacrée.

Que des mondains sans piété, sans amour, qui ne communient point dans l'année, dont la conscience gémit sous le poids d'une multitude d'iniquités, soient embarrassés, troublés, alarmés, lorsqu'il faut sonder l'abîme de leurs désordres, les raconter, promettre d'y renoncer, je n'en suis pas surpris. Quand on n'est pas pieux, il en coûte pour le paraître.

Le malheur de ceux qui ne communient qu'à Pâques est de ne pas communier par piété, par amour; est de regarder le précepte de la communion pascale comme un précepte gênant, qui, tous les ans, les force de paraître quelques jours ce qu'ils ne sont point.

Le bonheur de ceux qui communient souvent est de communier pour s'unir à Jésus-Christ; c'est pour répondre à son amour, dans l'institution du sacrement de son corps, qu'ils le reçoivent à la fête de Pâques.

Le précepte de l'Eglise qui a mis une barrière à l'indifférence de certains chrétiens, aurait été inutile, si la rareté de la communion ne s'était pas introduite; si la ferveur des premiers fidèles ne se fût pas ralentie. Dans les beaux jours du christianisme, fallait-il forcer les chrétiens d'approcher de l'Eucharistie? étaient-ils gênés, embarrassés, lorsqu'il fallait s'assembler pour participer aux saints mystères? Non. Or les chrétiens qui communient souvent voient approcher avec joie les solennités pascales; la nécessité de se confesser et de communier ne les trouble point; conduits par le guide qu'ils ont demandé au Seigneur et dont ils suivent les sages conseils, ils en sont connus, leur conscience purifiée souvent dans l'année n'est pas un abîme difficile à sonder. C'est pourquoi ils sont exempts de ces agitations, de ces troubles qu'éprouvent ceux qui ne communient qu'à Pâques; leur dévotion est précédée de désirs et d'allégresse, accompagnée de consolations et de grâces.

Qui peut exprimer les consolations et les grâces que reçoit un chrétien qui communie dignement? un chrétien que la foi, l'amour, la confiance font approcher de l'autel? Il n'y a que ceux qui les éprouvent qui peuvent en parler. Encore leur est-il plus facile de les sentir que de les raconter.

Or en qui pouvons-nous supposer cette foi, cet amour, cette confiance? Ce n'est pas dans ces mondains qui ne communient qu'à Pâques. A-t-on une foi vive quand on passe une année dans l'état du péché mortel? Quand on demeure volontairement dans la haine de Dieu, a-t-on cet amour de Dieu qui détruit l'amour du monde? quand, pour ne point interrompre une vie mondaine, on se prive volontairement des sacrements? Suffit-il de dire qu'il faut être saint pour communier quand par choix on veut être pécheur? A-t-on une confiance chrétienne en Dieu, quand on compte sur sa bonté à Pâques, et qu'on en abuse toute l'année? quand, après s'être éloigné de l'autel pour ne point changer, on s'en approche sans être converti? quand on demande hardiment le corps de Jésus à un pasteur qui l'a offert inutilement tant de fois? Non, mes frères. Aussi leur dévotion pascale n'est-elle pas accompagnée de consolations et de grâces comme celle des chrétiens religieux qui communient souvent.

La communion, dit saint Thomas, est un banquet sacré : *Sacrum convivium*. Un festin où sont invités les rois et les sujets; les riches et les pauvres; les savants et les ignorants. Ce festin est comme l'abrégé de toutes les merveilles que le Tout-Puissant a opérées. Pourquoi? parce que c'est lui-même qui se donne pour nourriture : *In quo Christus sumitur*.

En communiant je reçois le corps et le sang de Jésus-Christ; je reçois, non-seulement la grâce des autres sacrements, mais l'auteur même de la grâce.

En communiant je mange l'Agneau immolé pour mes péchés, je célèbre et j'honore le grand mystère de son amour sur la croix; je suis la conquête de son sang répandu pour mon salut; je chante le cantique de ma délivrance : *In quo recolitur memoria passionis ejus*.

Ah! si mon cœur est pur, bien préparé, que de grâces y vont couler! Jésus-Christ demeurant en moi, et moi en lui, quelle abondance de bénédictions, de consolations! O mon âme, plus vous serez pure, plus vous aurez de ferveur; plus vous aimerez, plus vous recevrez de consolations! Vous en serez remplie si vous communiez dans la sainteté : *Mens impletur gratia*.

C'est pour s'unir avec nous sur la terre; c'est afin que nous ayons le même avantage que ceux qui l'ont vu dans les jours de sa vie mortelle, que Jésus-Christ a institué le sacrement de son corps. Il nous le donne afin

que nous ne soyons pas séparés de lui dans le temps de l'éternité; il est un gage de la vie future et de l'immortalité : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur*. Or ces bénédictions et ces grâces dont un chrétien est comblé en recevant Jésus-Christ sont la récompense de sa foi, de son amour, de sa confiance.

On peut ne pas faire une communion sacrilége et ne pas faire une communion fructueuse. Plus ou moins de ferveur obtient plus ou moins de grâces. La sainteté du cœur est nécessaire pour communier dignement, mais c'est à l'amour que sont accordées les faveurs et les consolations.

De là ces satisfactions ineffables qu'éprouvent les âmes saintes et ferventes en sortant de la table sacrée; semblables au saint vieillard Siméon, elles ne désirent plus rien sur la terre, elles soupirent après la dissolution de leur corps.

De là ces saintes et divines ardeurs dont leur cœur est embrasé, et qui leur font dire, comme aux pèlerins d'Emmaüs, un feu sacré s'est allumé en nous depuis que nous possédons Jésus-Christ.

Or, si ces consolations, ces grâces, ces faveurs sont la récompense de la ferveur, de l'amour, sont-elles pour ces chrétiens indifférents? ces chrétiens qui ne communient qu'une fois l'année? ces chrétiens qui n'ont qu'une dévotion passagère, une dévotion de solennité? ces chrétiens dont le cœur est encore rempli de l'esprit du monde, encore attaché au monde, encore disposé à recevoir les plaies du péché? Non. Elles sont pour ces âmes innocentes et ferventes; pour ces âmes que l'amour et la confiance font communier souvent; pour ces âmes qu'une communion dispose à une autre communion. Voilà leur bonheur, leur dévotion est accompagnée de grâces et de consolations.

Grâces de consolations encore plus abondantes dans la communion pascale parce que les grands mystères de la mort et de la résurrection du Sauveur que l'Eglise célèbre, les grands jeûnes qui ont précédé la solennité, les prières touchantes de tous les fidèles ouvrent les trésors de la miséricorde, et en font couler les richesses sur nous.

Ainsi, tandis que ceux que la solennité et non l'amour a fait communier à Pâques sortent de la table sacrée faibles et sans force pour résister aux attaques de l'ennemi de notre salut, ceux que l'amour fait communier souvent en sortent pleins de force pour résister à la tentation, et deviennent même terribles au démon. Leur dévotion à Pâques est suivie de victoires et de triomphes.

Prenez garde, mes frères : je ne prétends pas dire qu'une bonne communion nous met dans un état d'impeccabilité; nous fixe immuablement dans la piété; nous ôte nos faibles, nos penchants; nous rend inaccessibles aux fautes qui échappent à la fragilité humaine; nous préserve pour toujours de certaines chutes qui humilient; il ne faudrait pas nous connaître et ignorer que la vie de l'homme sur la terre est un combat continuel pour poser un tel principe.

Mais je dis qu'une telle communion faite dans la ferveur, dans l'amour divin, répand une abondance de grâces et de consolations dans l'âme de celui qui communie.

Je dis que le chrétien que la foi et l'amour font communier souvent remporte de l'autel une sainteté victorieuse du monde; qu'il triomphe de ses caresses, de ses erreurs et de ses menaces.

Je dis qu'une communion faite avec un cœur pur, une foi vive, une charité ardente rend le chrétien fort, et redoutable même à l'ennemi de notre salut. Il demeure en Jésus-Christ, Jésus-Christ demeure en lui. Union divine, union corporelle, union constante, qui lui fait remporter autant de triomphes qu'on lui livre de combats.

Les saints docteurs nous ont dépeint la sainteté victorieuse que les premiers chrétiens remportaient de l'autel. Nourris du corps et du sang de Jésus-Christ ils pratiquaient les plus sublimes vertus; ils évitaient les plus légères infractions de la loi; le monde ne pouvait pas les attacher à son char : ils méprisaient ses caresses : ils bravaient ses menaces. On les voyait voler avec allégresse de la table sainte sur les échafauds et sous les glaives.

Aujourd'hui encore, qui préserve tant de chrétiens de la corruption du siècle ? qui les rend victorieux dans les combats que l'ennemi du salut livre à leur innocence et à leur foi? le saint et fréquent usage des sacrements.

En vain les mondains se déclarent-ils pour la rareté de la communion; en vain disent-ils qu'il suffit de communier à Pâques, je les confonds par la piété de ceux qui communient souvent, et les promptes rechutes de ceux qui communient rarement.

Pourquoi ceux qui ne communient qu'à Pâques sont-ils si faibles ? pourquoi retombent-ils si aisément et si promptement ? pourquoi sont-ils après la communion pascale ce qu'ils étaient avant ? au contraire, pourquoi ceux qui communient souvent remportent-ils des victoires sur le monde et sur eux-mêmes, détestent-ils les fautes qui leur échappent, et se relèvent-ils promptement quand ils ont eu le malheur de tomber ?

Il est aisé de le savoir : les grâces et les faveurs sont accordées à la foi et à l'amour, et ce n'est ni la foi ni l'amour qui éloigne de Jésus-Christ.

Ah ! mes frères, détestez le crime de ceux qui ne communient pas à Pâques : évitez le danger auquel s'exposent ceux qui ne communient qu'à Pâques; que le bonheur de ceux qui communient plus souvent qu'à Pâques vous fasse faire tous les efforts dont vous êtes capables pour vivre saintement et mériter de communier souvent, puisque la communion est pour les âmes innocentes le gage de l'immortalité glorieuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LA PAIX.

Pax vobis. (*Joan.*, XX.)
La paix soit avec vous.

Au seul nom de paix, mes frères, vos cœurs ne sont-ils pas émus? ne tressaillent-ils pas d'allégresse? Ah! que ce nom a de charmes! qu'il est doux! qu'il est aimable! Où est, je ne dis pas le chrétien, mais l'homme qui n'aime point la paix, qui ne la désire pas, qui n'en fasse pas l'éloge?

Tous les hommes la cherchent; tous les hommes la désirent. Ceux mêmes qui la troublent dans la société veulent en jouir. Les guerres n'ont pour objet que la paix; c'est pour vivre paisiblement dans ses limites, qu'un souverain pacifique lève des troupes, fait les préparatifs d'un combat, et emploie toutes ses forces pour renverser les projets ambitieux d'un voisin injuste et inquiet.

Mais si tous les hommes aiment la paix, si tous les hommes la désirent, pourquoi ne règne-t-elle pas dans tous les Etats? pourquoi presque tous vivent-ils dans l'agitation et le trouble? est-ce que Dieu la refuse? est-ce qu'elle est un bien imaginaire? Ah! mes frères, c'est que les hommes la cherchent où elle n'est pas; c'est qu'ils veulent la recevoir des hommes; et elle est un présent de Dieu, un don précieux de son amour.

On aime la paix, on fait l'éloge de la paix, le nom seul de la paix répand un doux plaisir dans l'âme. Les mondains, les pécheurs, les impies mêmes veulent la paix; ils la demandent. On les entend dire sans cesse : La paix, la paix; et la paix ne règne pas : *Dicentes pax, pax; et non erat pax.* (*Jerem.*, VI.) Pourquoi donc ce bien précieux qu'on aime et que l'on désire est-il si rare? Pourquoi ce bien que l'on veut voir régner partout, ce bien que l'on regarde avec justice comme le charme, la félicité des humains ne nous est-il pas accordé? Le voici, chrétiens.

C'est que nous ne cherchons pas la paix dans sa source, en Dieu. La vraie paix est un présent de son amour; lui seul la donne; le monde peut la promettre, mais il n'est pas en son pouvoir de la donner.

La vérité et la paix ont été dans tous les temps l'objet des désirs et des recherches de l'homme. Les sages du paganisme cherchaient la vérité, et ils ne la trouvaient pas, parce qu'ils la cherchaient où elle n'était pas.

Les princes ambitieux, cruels voulaient la paix; mais pour eux et non pas pour les autres. Ils remplissaient de terreur et de troubles de vastes provinces, pour vivre paisiblement à l'ombre de leur puissance, redoutée des nations voisines.

Les mondains, les pécheurs veulent la paix, mais dans leurs coupables attaches, dans leurs habitudes criminelles, dans la jouissance des biens et des honneurs qui les flattent, les enivrent, les corrompent.

Les justes aiment la paix, mais la paix que Jésus-Christ a apportée du ciel, la paix qu'il a donnée à ses apôtres après sa résurrection, la paix de l'âme unie à son Dieu, ce calme divin dont elle jouit dans l'innocence.

Or, chrétiens, pour vous instruire et vous donner une juste idée de la paix que vous devez désirer, demander et conserver, n'oublions pas qu'il y a la paix de Dieu et la paix du monde; une véritable paix, une fausse paix; écoutons Jésus-Christ.

Ce divin Sauveur dit à ses disciples avant son ascension : Je vous laisse ma paix, *pacem relinquo vobis* (*Joan.*, XIV); je vous donne ma paix, *pacem meam do vobis* (*Ibid.*), et il ajoute : Je ne vous la donne pas comme le monde la donne; c'est-à-dire, la paix que je vous donne est différente de celle que le monde vous promet : *non quomodo mundus dat, ego do vobis* (*Ibid.*). Or, quelle conséquence devons-nous tirer de ces paroles? Qu'il y a la paix que Dieu donne et la paix que le monde promet.

Oui, dit saint Augustin (*in psal.* CXXXVI), il y a une paix divine, éternelle, c'est celle des saints : *pax æterna;* il y a une paix fausse, passagère, c'est celle des mondains : *pax temporalis;* une véritable paix, une fausse paix.

Les justes jouissent de la paix que Jésus-Christ nous a donnée; les pécheurs se tranquillisent dans la fausse paix que le monde leur promet.

C'est le bonheur des justes et le malheur des pécheurs que je vais exposer aujourd'hui à votre piété.

La paix des justes est véritable, voilà leur bonheur; vous le verrez dans la première partie.

La paix des pécheurs est fausse, voilà leur malheur; vous le verrez dans la seconde partie. Donnez-moi, je vous prie, toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

La paix des justes est un don de Jésus-Christ, le fruit des mérites de Jésus-Christ, une preuve de notre union avec Jésus-Christ.

C'est un Dieu qui nous l'a donnée, c'est un Dieu qui nous l'a méritée, c'est un Dieu qui la fait régner dans nos cœurs; trois caractères de la paix dont jouissent les justes : elle vient de Dieu, elle nous réconcilie avec Dieu, elle nous unit à Dieu.

Oui, chrétiens, c'est ce présent ineffable de l'amour de Jésus-Christ, c'est ce fruit précieux de sa mort, c'est ce calme divin qu'il répand dans l'âme, qui fait la félicité des justes dans ce lieu même d'exil. Ces trois réflexions développées, feront, je l'espère, des impressions touchantes sur vos cœurs, et vous porteront à désirer la paix, à l'aimer et à la conserver. Reprenons.

Oui, mes frères, la paix dont les âmes pures jouissent est un présent de Dieu; il nous l'a donnée en nous donnant son Fils unique.

Les prophètes l'ont annoncé sous divers emblèmes, sous les différents noms qui con-

venaient au Verbe éternel et au Sauveur des hommes, mais parmi tous les titres pompeux qu'ils lui donnent, j'y vois celui qui caractérise l'auteur de la paix, celui qui doit la donner à toute la terre; ils le promettent comme le prince de la paix et le pacificateur du monde. (*Isa.*, IX; II *Paral.*, XXII.)

La paix est donc un présent du ciel, un don de Dieu aux hommes? Oui, chrétiens; et c'est pourquoi les anges l'annoncent à la naissance du Sauveur.

Voyez cet éclat tout divin, ces clartés célestes qui brillent sur son berceau; entendez ces voix mélodieuses des esprits bienheureux, ce concert céleste; ils vous annoncent que la paix est donnée aux hommes de bonne volonté sur la terre. (*Luc.*, II.)

En annonçant aux pasteurs que le Sauveur est né dans l'étable de Bethléem, on leur annonce que la paix va régner sur la terre. Jésus-Christ apporte la paix en descendant du ciel; avant d'y remonter, il nous la laissera.

En la souhaitant, il la donne, et il nous la donne comme le souverain bien, dit saint Augustin: *Tanquam summum bonum.* (*Ad fratres in eremo*, ouvrage attribué à saint Augustin, serm. 2.)

Les hommes peuvent nous souhaiter la paix, mais ils ne peuvent point nous la donner; elle est un présent du ciel et non de la terre; ils peuvent nous procurer une paix temporelle par leur prudence, leur valeur, leur zèle.

Ainsi le citoyen est-il paisible, quand la puissance de son prince est redoutée, ou que ses victoires ont forcé ses ennemis à demander la paix; ainsi son repos, sa vie, sa fortune, ne sont-ils pas exposés, quand la sagesse, la prudence président au gouvernement des villes et des provinces. Mais cette tranquillité publique n'est pas la paix de l'âme, ce calme de la conscience, ce doux repos dont les justes jouissent intérieurement; ces biens ineffables sont des présents du ciel.

Cette paix précieuse que saint Paul appelle la paix de Dieu, pour la distinguer de la paix du monde qui est fausse, imaginaire, tout au plus une paix temporelle: *Pax Dei;* cette paix intérieure de l'âme qui y fait régner ce calme, qui y répand des douceurs et des délices que les justes peuvent sentir, mais qu'ils ne sauraient exprimer: *Quæ exsuperat omnem sensum* (*Philipp.*, IV), est comme l'héritage que Jésus-Christ nous a laissé avant de quitter la terre.

C'est cet héritage que ses enfants conservent précieusement; ce n'est qu'autant qu'ils sont doux, paisibles, que rien ne trouble, n'agite leur âme pure et innocente, qu'elle jouit du repos que procurent la grâce, la justice et la soumission à la loi, qu'ils méritent le glorieux titre d'enfants de Dieu; leur félicité consiste dans la paix dont ils jouissent, dans la paix qui les rend doux, aimables et précieux à la société; ils sont enfants de Dieu parce qu'ils sont pacifiques; voilà leur bonheur: *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* (*Matth.*, V.)

Or, chrétiens, quelle idée concevez-vous de cette paix que Jésus-Christ nous a laissée? de cette paix qui fait le bonheur des justes? La désirez-vous? L'aimez-vous? La conservez-vous?

Pour nous porter à la désirer, Jésus-Christ l'a souhaitée par trois fois à ses disciples; c'est à quoi vous devez avoir fait attention en lisant l'évangile de ce jour.

Pax vobis. Il leur souhaite la paix, et aussitôt, il leur montre ses plaies: *Ostendit eis manus et latus*, pour nous apprendre que ce bien précieux est le fruit de son sang répandu sur la croix.

Dans le monde, une paix passagère, une paix mêlée de troubles, d'alarmes, d'inquiétudes, est souvent le fruit des fatigues, des combats.

Que n'en coûte-t-il pas pour s'assurer un repos imaginaire dans une vieillesse incertaine? On se remue, on s'agite, on risque ses biens, on prodigue sa santé pour vivre paisiblement à l'ombre d'une fortune considérable, dans un temps dont on ne saurait disposer.

Une longue guerre est terminée par une paix qui répand l'allégresse dans tous les cœurs; mais que de sang répandu dans les combats qui ont décidé les prétentions! Les victoires ensanglantées des vainqueurs nous disent éloquemment ce qu'il en a coûté pour nous procurer la paix passagère dont nous jouissons.

Pax vobis. Il leur souhaite la paix, et aussitôt il leur donne le Saint-Esprit: *accipite Spiritum sanctum.*

Ce n'est que dans la possession du Saint-Esprit qu'on trouve la vraie paix; lui seul procure ce calme, ces douceurs, ces délices qui font la félicité de l'âme sur la terre.

Un cœur pur, innocent, pousse des soupirs, des gémissements, mais vers l'éternité: ce sont les avant-goûts du ciel, que la présence du Saint-Esprit lui fait goûter, qui lui font désirer le repos des saints; ce ne sont point les afflictions, les peines de cette vie qui l'alarment et l'inquiètent, mais les délais qui retardent son bonheur éternel.

Pax vobis. Il leur souhaite la paix, et aussitôt il reproche à Thomas son incrédulité, il la guérit, il publie la félicité de ceux qui ont une foi soumise, et condamne ceux qui demandent, pour ainsi dire, des démonstrations géométriques pour croire: *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

C'est dans le sacrifice de sa raison, de ses lumières, qu'on jouit d'une paix précieuse; c'est dans la soumission aux vérités révélées à l'Eglise que l'on goûte les douceurs d'un saint repos.

Ma soumission aux vérités révélées à l'Eglise, me délivre des doutes, des alarmes, des craintes, des troubles, des embarras dont la vie des incrédules, des esprits superbes et indociles est remplie.

La vie des hérétiques et celle des ennemis de la religion ne nous est pas inconnue;

leurs erreurs, leurs blasphèmes, leurs combats, leurs défaites, leurs variations, leurs doutes, leurs effrayantes incertitudes à la mort sont consignés dans les archives de l'Eglise.

Ont-ils coulé des jours paisibles et tranquilles? Non. On les a vus errants de villes en villes, de provinces en provinces, proscrits, poursuivis, condamnés, et ne trouver des ressources et de l'appui que dans ceux qu'ils avaient séduits.

On les a vus vieillir dans les disputes, et mourir, les uns sous les éclats de la colère céleste, les autres dans le doute et l'incertitude d'une autre vie.

C'est aux justes que Jésus-Christ donne sa paix, à ceux qui l'aiment qui possèdent son esprit, qui sont soumis aux vérités qu'il a révélées à son Eglise; leur bonheur est de posséder la véritable paix, celle qui vient de Dieu, qui nous a été apportée du ciel. La désirons-nous, mes frères? l'aimons-nous? la conservons-nous?

Je sais que vous désirez la paix; quel est l'homme qui se plaise dans le trouble et les alarmes, dans ces guerres qui remplissent d'horreur les provinces qui en sont les théâtres, et qui coûtent tant d'hommes à la nation; dans ces émotions, ces dissensions qui troublent la tranquillité publique, échauffent les esprits et divisent les citoyens dans ces événements fâcheux, ces scènes tragiques qui menacent notre fortune et nos jours? L'homme cesserait d'être homme, s'il n'aimait pas le calme, la tranquillité. La paix et la joie excitent également ses désirs, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XIX, c. 12); et comme il n'y a personne qui ne préfère le plaisir à la tristesse, il n'y a personne aussi qui ne préfère la paix au trouble et au tumulte.

Quel est l'objet que les princes se proposent, continue ce saint docteur, quand ils déclarent la guerre? Une paix glorieuse. La paix doit être le fruit de leurs victoires; c'est pour la procurer à leurs peuples, qu'ils livrent des combats, et que les guerriers exposent leur vie. La défaite des uns est la victoire des autres; la paix est demandée par les vaincus, elle est accordée par les vainqueurs; c'est pour avoir la paix qu'on fait la guerre.

Vous devez, mes frères, demander cette paix temporelle au Seigneur comme citoyens, comme sujets d'un monarque pacifique qui la préfère aux plus éclatantes victoires; mais vous devez désirer et aimer cette paix que Jésus-Christ nous a donnée, cette paix qui vient de Dieu, cette paix de l'âme qui fait le bonheur des justes.

Saint Augustin prêchant à Hippone sur la matière que je traite aujourd'hui, ses auditeurs firent éclater des transports d'allégresse au seul nom de paix; ils furent touchés, et sentirent un feu divin s'allumer dans leur cœur. Ce n'était point l'érudition, l'éloquence, les talents du prédicateur, ce n'était pas l'onction qui accompagnait ordinairement ses discours, qui les avaient charmés et touchés, puisqu'il n'avait encore prononcé que le seul nom de paix. Mais comme ce saint docteur leur prouve dans la suite, c'est parce que notre cœur aime la paix. Suivez, je vous prie, son raisonnement.

Quelle douceur a donc répandu dans vos cœurs, mes chers frères, le nom de paix? Pourquoi donc faites-vous éclater tous des transports d'allégresse? qui fait naître ces tressaillements de joie dans cet auditoire? qui a répandu tout à coup dans nos cœurs ce plaisir pur et ineffable? *Quomodo exsultastis omnes? Quomodo nos delectavit?*

Je n'ai pas encore commencé le discours que j'ai destiné aujourd'hui à votre instruction. Ce ne sont donc ni les talents de l'orateur, ni les charmes de l'éloquence, ni l'onction que Dieu veut bien donner à la parole de ses ministres : *Nihil dixeram.*

Je ne vous ai pas encore exposé les avantages de ce don précieux que le Sauveur nous a fait après sa résurrection; je ne vous ai point développé ses caractères, je ne vous ai pas dépeint la félicité d'un cœur qui le possède : *Nihil exposueram.*

Je n'ai encore prononcé que le nom de paix, je n'ai encore que cité un verset d'un cantique du Prophète, je n'ai fait entendre à vos oreilles que ces seules paroles : *Il a établi la paix jusqu'aux confins de vos Etats :* (*Psal.* CXLVII) : *Versum pronuntiavi*, et vous avez fait éclater des transports de joie, *et exclamastis.* Qu'avez-vous donc vu? quels biens, quelle beauté ai-je donc fait briller à vos yeux, pour exciter cette joie, ces tressaillements que j'admire? *Quid ostendi oculis vestris?* J'ai prononcé le nom de paix; vous l'aimez donc, mes chers frères? car si vous ne l'aimiez pas, vos cœurs n'auraient pas témoigné avec tant d'éclat votre joie : *Unde clamastis, si non amatis?*

Mais comment pouvez-vous aimer un bien que vous ne voyez pas? La paix est un bien invisible : *Invisibilis est pax.* C'est donc le seul nom de paix qui a touché vos cœurs, qui y a allumé ce feu qui vous embrase, et qui vous en fait faire un si bel éloge : *Unde clamastis, si non amatis?*

Ah! puisque les cris de votre cœur m'interrompent, puisque son amour pour la paix prévient le portrait que je devais vous en faire, il n'est pas nécessaire que je fasse un discours pour vous en faire connaître l'excellence et les avantages; il n'est pas nécessaire que je sois dans cette chaire son panégyriste, ni que j'aie recours aux beautés de l'art et aux ornements de l'éloquence, pour louer un don duquel vous connaissez tout le prix, que vous désirez, que vous aimez : *Quid jam ego loquar de pace, aut de laude pacis?* Votre amour pour la paix a prévenu mes paroles; enseignés par l'amour divin, le prédicateur visible n'a plus rien à vous dire : *Prævenit omnia verba mea vester affectus.*

Mais, mes chers frères, il ne suffit pas d'aimer la paix, d'en faire l'éloge; vous pouvez n'aimer ce bien précieux que pour vous, et c'est un devoir essentiel de l'aimer aussi

pour les autres, de l'entretenir, de la procurer, de la conserver : voilà sur quoi je dois vous instruire. Cette morale remplacera l'éloge de la paix que je devais vous faire, et que vous avez fait avant moi.

Ayez du zèle pour procurer et entretenir la paix, dont le seul nom a touché vos cœurs; ne l'aimez pas pour vous seuls, aimez-la aussi pour les autres. Faites de généreux sacrifices pour prévenir ces disputes, ces plaintes qui l'altèrent et la troublent : *Ipsam sectamini.* Est-ce vouloir la paix, est-ce aimer la paix que de la vouloir pour nous seuls, et que de jeter les autres dans le trouble? La paix que demandent l'intérêt, la délicatesse, l'orgueil, l'entêtement dans ses opinions, ses préjugés, est-elle la paix que Jésus-Christ a donnée à ses disciples?

Désirez la paix, *ipsam desiderate;* mais désirez la paix dans tous les cœurs, la paix de l'Eglise et de l'Etat. Est-ce désirer la paix que Jésus-Christ a donnée à son Eglise, que de borner ses vœux à la voir régner dans un parti dont on est, dans une famille que l'on protége, dans un lieu que l'on habite? Les troubles, les dissentions doivent-ils nous être indifférents parce qu'ils ne nous regardent pas ou parce qu'ils n'affligent que ceux que nous n'aimons pas, et que nous avons intérêt d'humilier?

Entretenez la paix dans votre famille : *Ipsam in domo.* Quelle idée se forme-t-on de la paix que Jésus-Christ nous a laissée, quand les parents ne sont pas unis, quand l'intérêt les divise, quand ils se ferment leurs cœurs?

Les chrétiens étaient déjà multipliés; ils formaient une multitude, dit saint Luc, mais la paix de Jésus-Christ régnait parmi eux; ils étaient unis jusqu'à ne faire qu'un cœur et une âme. Pourquoi la paix est-elle troublée dans une famille chrétienne? C'est qu'on aime la paix pour soi et non pour les autres.

Conservez la paix dans vos affaires, dans votre commerce, dans les emplois que vous remplissez, dans les places que vous occupez : *Ipsam in negotio.*

Qui trouble la paix dans la société? qui excite les querelles, les procès, les dissensions? L'intérêt, la jalousie, l'envie, l'orgueil. Les succès du prochain troublent notre repos; nous troublons le repos du prochain pour nous satisfaire.

Conservez la paix dans l'état du mariage, supportez avec douceur et avec charité vos défauts. Que l'humeur, le caprice, l'emportement, la passion ne rompent point les liens sacrés qui vous unissent, et ne vous fassent pas préférer le trouble au repos : *Ipsam in uxoribus.*

Jouissent-ils de la paix que Jésus-Christ nous a laissée, ces époux qui sont si rarement dans le calme, dont les sentiments sont toujours différents, qui se contrarient sans cesse, et dont les disputes, les querelles, les reproches donnent souvent des scènes au public étonné qui les déshonorent?

Entretenez la paix parmi vos enfants; ne répandez pas dans leurs cœurs des semences de jalousie, de haine, par des préférences marquées, une prédilection d'éclat, des présents et des caresses qui distinguent Joseph de ses frères : *Ipsam in filiis.*

Quel charme! quelle félicité! quelle joie! quelle satisfaction! dit le Prophète, quand l'union règne parmi les frères, et que, rassemblés dans le même lieu, assis à la même table, ils ne forment tous qu'un même cœur : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* (*Psal.* CXXXII.)

Mais qui peut mieux entretenir cette union, faire régner la paix, apaiser les troubles qui s'élèvent, qui l'altèrent, que les parents qui leur doivent l'instruction.

Faites régner la paix parmi vos domestiques; apaisez par votre autorité les querelles qui s'élèvent parmi eux; ne laissez pas élever les disputes qui ont des suites funestes : *Ipsam in servis.*

Aiment-ils la paix que Jésus-Christ nous a laissée, ces maîtres qui mettent aveuglément leur confiance dans un domestique souple et flatteur, qui l'écoutent comme un oracle, qui jugent, sur son rapport, de la sagesse, de la fidélité, du mérite et du zèle des autres; qui changent à son gré ceux qui lui déplaisent, et qui protégent ceux qu'il favorise? Ah! ces flatteurs excitent des bruits, des haines. Pour conserver la paix, il ne faut pas les écouter, il faut même les renvoyer.

Entretenez la paix avec vos amis; elle n'y règne qu'autant que la prudence, l'humilité, le désintéressement, la charité président au commerce que vous entretenez avec eux. *Ipsam in amicis.*

Ce qui trouble la paix parmi les amis, ce qui les divise et rompt les liens qui semblaient les unir pour toute la vie, ce sont des aveux imprudents, des ouvertures de cœur indiscrètes, c'est un ascendant que l'on veut prendre, un orgueil, des hauteurs; c'est l'intérêt, la source des contestations, des procès, des ruptures; c'est un défaut de charité; susceptibles, sensibles, délicats, au lieu de supporter les défauts de ses amis, on s'en plaint, on les publie, on les exagère.

Que la paix ne soit pas troublée; que ses liens ne soient pas rompus, lorsqu'il s'agit de vos ennemis mêmes. Jésus-Christ qui vous ordonne de leur pardonner, de les aimer, vous a-t-il laissé sa paix pour vivre dans la haine, l'émotion, les murmures et les plaintes : *Ipsam in inimicis* (S. Aug. *in psal.* CXLVII.)

Conservent-ils la paix que Jésus-Christ nous a laissée, ces hommes de trouble et de vengeance, dont la colère éclate au seul nom de ceux qui les ont offensés, qui ne peuvent pas les voir sans émotion et qui ferment leur cœur à toutes les avances que dictent le zèle et la piété?

Voilà, mes frères, les importantes leçons que saint Augustin donnait aux chrétiens d'Hippone, après qu'ils eurent fait l'éloge de

la paix par les transports d'allégresse qu'ils avaient fait éclater dans le saint temple.

Je vous les donne aujourd'hui, mes chers auditeurs, vous ne le cédez pas aux chrétiens d'Hippone, lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de la paix; vous l'aimez, vous la désirez : elle est l'objet de vos vœux, de vos prières.

Dans ces temps de trouble et de dissension, vous voudriez la voir régner dans l'Eglise et dans l'Etat. Vous supportez impatiemment ses ennemis; les vues, les intentions du monarque pacifique qui nous gouverne, vous la promettent, mais vous n'en jouissez pas assez promptement à votre gré.

A ces traits je reconnais le bon citoyen, le sujet fidèle. Mais est-ce assez de désirer la paix, de l'aimer? Comme chrétiens et disciples de Jésus-Christ, n'êtes-vous pas obligés de l'entretenir, de la conserver avec vos frères? Jésus-Christ ne nous a pas laissé sa paix, dit saint Augustin, comme un bien passager. Il veut qu'elle règne toujours dans nos cœurs, quoiqu'elle ne règne pas toujours dans les Etats. (*Serm. de tempore* 163, *Dominica tertia post Pascha.*) Nous sommes d'autant plus obligés de nous appliquer à conserver la paix, qu'elle est un présent du ciel et un don précieux que Jésus-Christ nous a mérité par sa mort.

Dans quel sens saint Paul dit-il que Jésus-Christ est notre paix, *Ipse est pax nostra?* (*Ephes.*, II.) C'est parce qu'il s'est chargé de satisfaire pour nos péchés, de nous réconcilier avec son Père, parce qu'il n'a fait des Juifs et des Gentils qu'un même peuple qu'il a racheté de son sang répandu sur la croix.

La paix dont nous jouissons, et qui fait le bonheur de nos âmes, est un don de Dieu que les trois personnes divines nous accordent; mais quand il s'agit de réconcilier la terre avec le ciel, c'est Jésus-Christ qui est notre pacificateur, parce que ce Fils unique de Dieu est notre victime; victime sainte d'un prix infini. C'est lui qui a apaisé la colère de son Père offensé, qui l'a satisfait par le sacrifice de sa vie; sacrifice d'un Dieu offert à Dieu, qui a attaché à la croix l'arrêt de notre condamnation, et par là effacé le péché qui avait mérité l'enfer. Nous serions encore éloignés de Dieu, les objets de sa colère, si Jésus-Christ ne nous avait pas réconciliés avec son Père par sa mort : *ipse est pax nostra.*

C'est dans le même sens que saint Paul a dit que le sang du Sauveur répandu sur la croix avait purifié et réconcilié toutes les créatures, soit sur la terre, soit dans le ciel : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* (*Coloss.*, I.)

D'abord, dit saint Augustin, cet oracle de l'Apôtre présente de grandes difficultés. Quelle paix y avait-il à procurer dans le ciel? Nulle créature souillée du péché ne jouissait de la vue de Dieu; il n'y avait rien d'impur dans la céleste Jérusalem, il n'y avait pas de coupables à réconcilier; les anges qui n'avaient pas persévéré dans la justice et la soumission, étaient condamnés à des supplices éternels, ils ne pouvaient pas être réconciliés. Les anges qui avaient persévéré dans la justice, et qui étaient soumis à leur Créateur, jouissaient de l'immortalité glorieuse dans le séjour de la paix divine. Ils n'avaient pas besoin d'un sauveur. C'est pour réconcilier les hommes, et non les anges, que le Verbe éternel s'est fait homme et est mort sur la croix. Dans quel sens disons-nous donc, continue saint Augustin, que le Sauveur a procuré la paix à la terre et au ciel? Le voici, et c'est celui de l'Apôtre.

Jésus-Christ n'est pas mort pour réconcilier les anges avec Dieu, mais les hommes : *Non enim pro angelis mortuus est Christus.* Mais comme les hommes souillés du péché d'Adam et ennemis de Dieu, étaient séparés des anges, ne pouvaient pas être unis avec ces esprits bienheureux qui voyaient en eux les enfants de la colère divine, Jésus-Christ en mourant sur la croix, et les réconciliant avec son Père, a formé les liens de paix, d'union et d'amour qui nous unissent avec ces esprits célestes.

De même à présent, ajoute saint Augustin, lorsque nous sommes souillés du péché mortel, nous sommes les ennemis des anges aussi bien que de Dieu, les liens de la paix sont rompus; mais dès que nos péchés par l'efficace du sang du Sauveur nous sont remis, les anges se réjouissent de notre conversion, ils s'unissent à nous, ils sont nos amis et nos protecteurs : *Concordant angeli etiam nunc nobiscum, cum remittuntur nostra peccata.* (Aug., *Enchiridion, ad Laurentium*, cap. 61 et 74.) Or cette réconciliation avec Dieu et avec les anges est le fruit du sang de Jésus-Christ répandu sur la croix. C'est ce sang adorable qui nous a mérité cette paix précieuse; c'est pourquoi saint Paul dit qu'il a pacifié par sa croix toutes choses, soit sur la terre, soit dans le ciel : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* (*Coloss.*, I.)

Estimons-nous, chrétiens, cette paix précieuse que Jésus-Christ nous a méritée? la conservons-nous? Elle fait le bonheur des justes. Le cœur de celui qui aime la loi en est comme inondé : *Pax multa diligentibus legem.* (*Psal.* CXVIII.)

La paix temporelle doit être sans doute l'objet de nos vœux et de nos prières. La paix fait couler des jours doux et tranquilles au citoyen, sans craintes, sans alarmes, il sert son Dieu et son prince : *Pax plebis sanitas.*

Elle fait la gloire du sanctuaire. Les pontifes et les lévites paisibles, honorés et protégés environnent l'autel, célèbrent les saints mystères avec pompe, annoncent avec liberté au peuple les vérités saintes. La doctrine, le culte, la piété reçoivent un nouvel éclat : *Pax gloria sacerdotis.*

Elle fait la joie et la félicité de la patrie; la paix est préférable aux plus éclatantes victoires; elle fait la félicité d'un peuple soumis et fidèle. Il bénit le ciel, sous le règne d'un prince pacifique et attentif à prévenir les dissensions et les troubles. Quelle joie

plus pure que celle que l'on goûte dans le calme et le repos ? *Pax patriæ lætitia.*

La paix qui règne dans un royaume répand la crainte et la terreur chez les ennemis les plus ambitieux; ils redoutent les forces que donnent la dépendance, la soumission et l'amour des peuples; les divisions les flattent, l'union les effraie; ils espèrent des succès quand on est divisé; ils craignent des défaites quand on est bien uni : *Pax terror hostium.* (S. Aug., *Serm. de tempore* 163, *Dominica tertia post Pascha.*)

Mais outre cette paix temporelle qui répand la joie et l'allégresse dans la société, qui lui donne de la force et de l'éclat, il y a la paix de l'âme, la paix qui nous a été donnée et laissée par Jésus-Christ; paix qui fait le bonheur des justes, et auquel ils contribuent par leur attention à en conserver les liens, et à les serrer par la douceur et la charité.

Les supérieurs et les inférieurs, dit saint Augustin, doivent faire briller leur foi et leur amour lorsqu'il s'agit de conserver la paix, et de serrer les liens qui unissent les cœurs; tout ce qui peut troubler cette paix, tout ce qui tend à la désunion, à la rupture, doit les alarmer. Il y a des sacrifices que la charité permet et ordonne, quand il est question de conserver la paix, pourvu qu'on ne la conserve pas aux dépens de la vérité. On la conserve selon le précepte du Sauveur, quand il n'en coûte que la perte de ses biens ou de son repos.

Lorsque la paix règne dans tous les cœurs, qu'il n'y a point de division, de parti, de schisme, que rien ne trouble la subordination, la dépendance, que rien n'altère la charité, l'union, les pasteurs enseignent les peuples avec la puissance qui leur a été donnée, et les peuples les écoutent avec la soumission qui leur est recommandée. Les uns remplissent leurs devoirs, les autres apprennent leurs obligations; c'est dans l'unanimité des sentiments, dans le règne de la paix, dit saint Augustin, que la piété reçoit des accroissements, que la religion est respectée et fait des conquêtes.

Dans les jours de paix, de soumission, les ministres zélés et éclairés n'ont qu'à montrer le mal pour le faire éviter. Une peinture touchante du vice et de l'erreur suffit pour conserver les justes dans la route de l'innocence et l'amour de la vérité. (Id., *ibid.*) Voilà le bonheur des justes: ils conservent la paix qui vient de Dieu, la paix que Jésus-Christ nous a méritée, la paix qui nous unit à Dieu. Les tempêtes mêmes qui s'élèvent, les troubles qui naissent de l'envie, de la jalousie, de la prévention, de la diversité des sentiments, ne leur font point perdre la paix de l'âme, ne les séparent pas de leur Dieu. Unis à lui, ils sont toujours dans le calme et un saint repos.

Quelle plus juste idée puis-je vous donner du bonheur des justes qui possèdent la paix, qu'en vous disant qu'ils retracent l'union ineffable des trois personnes divines. Peut-être êtes-vous étonnés, mes chers frères, de m'entendre avancer cette proposition; mais cette vérité nous a été enseignée par Jésus-Christ, c'est lui qui nous apprend que ses disciples doivent retracer par leur union inaltérable, leur amour, leur charité, le mystère adorable d'un Dieu en trois personnes. Ecoutez la prière qu'il fait à son Père.

Père saint, lui dit cet aimable Sauveur avant sa passion, que mes disciples s'aiment les uns et les autres, que la paix règne dans leurs cœurs, que l'envie, l'intérêt, l'orgueil, la diversité de sentiments ne les désunissent jamais; qu'en se multipliant, ils ne forment point plusieurs partis, mais qu'ils ne soient qu'un comme vous et moi ne faisons qu'un; que leur union sur la terre retrace notre union divine : *Pater sancte..... serva eos, ut unum sint sicut et nos.* (*Joan.*, XVII.)

L'union des chrétiens retrace donc l'union des trois personnes divines, quand cette union est formée par la paix, la charité, la vérité.

Cette union n'est pas impossible. Les premiers chrétiens, qui ne faisaient tous qu'un cœur et une âme, la retraçaient du temps de saint Luc. Les justes qui l'aiment, la conservent, la retracent de nos jours; voilà leur bonheur. Les liens de la paix qui les unissent à leurs frères, les unissent en même temps à Jésus-Christ.

Mais cette paix de l'âme qui nous unit à Jésus-Christ et à notre prochain, qui fait régner dans nos cœurs le calme, peut être altérée sur la terre; ce calme peut être troublé; c'est pourquoi saint Paul recommande aux chrétiens de son temps de s'appliquer à la conserver, et il leur en donne les moyens. Cet apôtre exhorte, prie. Rien de plus touchant que ce qu'il dit aux Corinthiens et aux Ephésiens.

Je vous prie et je vous conjure, mes chers frères, de conserver la paix que Jésus-Christ nous a laissée après sa résurrection; de ne point l'altérer parmi vous, et de ne point rompre ces liens précieux qui vous unissent; car en perdant la paix avec le prochain on perd la charité, et lorsqu'on a perdu la charité, on est séparé de Dieu.

Si vous me demandez ce qu'il faut faire pour conserver la paix qui vous unit au prochain et à Jésus-Christ, le voici.

Tenez tous le même langage, ne vous distinguez pas par des sentiments particuliers, par des opinions nouvelles; tenez tous le langage de l'Eglise; évitez les combats de paroles et les disputes qui échauffent les esprits et désunissent les cœurs : *Ut idipsum dicatis omnes.* (I *Cor.*, I.)

Qu'il n'y ait point parmi vous de divisions, de schismes; n'affectionnez pas plus Paul que Céphas. Vous êtes à Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui a été crucifié pour vous, vous devez vous aimer comme il vous a aimés. Il n'y a qu'une foi, qu'un baptême, qu'un seul troupeau. L'unité est le caractère distinctif de la doctrine de votre divin maître; et vous la rompez quand vous vous divisez : *Non sint in vobis schismata.* (*Ibid.*)

Votre perfection consiste non à vous dis-

tinguer par vos lumières, votre éloquence, des succès dans les disputes, un zèle, une ardeur pour certains apôtres, mais dans l'unanimité du langage et des sentiments : *Ut sitis perfecti in eodem sensu et in eadem sententia.* (I. *Cor.*, I.)

C'est au nom du Seigneur, et dans les liens où je suis pour la vérité de l'Evangile, que je vous exhorte d'être alarmés au moindre trouble qui s'élève, de redouter tout ce qui peut diviser les esprits et rompre les liens précieux de la paix : *Obsecro vos ego vinctus in Domino..... ut solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.* (*Ephes.*, IV.)

Voilà, mes chers frères, les importantes et touchantes leçons que saint Paul donnait aux Corinthiens et aux Ephésiens, dans un temps où il s'était élevé des troubles et des divisions.

Dans quel temps ont-elles été plus nécessaires que dans le nôtre, où les vices qui les entretiennent sont si communs?

L'Apôtre marque clairement les sources du trouble, des ruptures, de la désunion. Les vices qui altèrent la paix ferment les cœurs et divisent les esprits. Détruisez ces vices, dit-il, qu'ils ne règnent point parmi vous, et la paix y régnera; vous serez dans le calme, les liens de la charité vous uniront, et vous serez unis à Jésus-Christ.

Qu'il n'y ait parmi vous nulle aigreur : *Omnis amaritudo tollatur a vobis.* (*Ephes.*, IV.) La douceur a un empire sur les cœurs; elle les entraîne, elle les gagne, elle s'en empare; mais l'aigreur les attriste, les ferme. On fait l'éloge de la paix, on la désire ; on se plaint des troubles, des divisions, et l'aigreur règne dans les discours et dans les écrits. Est-ce le moyen de gagner ses frères, de dissiper les troubles, de faire naître le calme ?

Que la colère ne vous fasse jamais parler ou agir : *Omnis ira tollatur a vobis.* (*Ibid.*) Connaît-on le prix de la paix, de l'union? craint-on d'en rompre les liens précieux dans la colère et les emportements ?

C'est dans la colère qu'Hérode ordonna le massacre des enfants de Bethléem, croyant follement y envelopper le Sauveur nouvellement né. C'est dans la colère que l'empereur Théodose ordonna le massacre des Thessaloniciens ; c'est elle qui précipita l'édit sanglant qu'il rendit, et dont il fit une pénitence publique et sincère.

C'est dans l'émotion, dans la colère que l'on désire la perte de ses ennemis, au lieu de travailler à les gagner ; qu'on veut les voir humiliés plutôt que de les voir convertis, et que l'on en veut moins au vice et aux erreurs de l'homme qu'à l'homme même.

Que la conduite de vos frères, leur repos, leur fortune, leurs talents, leurs succès, leurs places ne fassent pas naître dans vos cœurs le dépit, l'indignation : *Omnis indignatio tollatur a vobis.* (*Ibid.*) On s'indispose contre certaines personnes, certains corps; on éclaire malignement les pas de ceux qu'on voit avec chagrin prospérer ; on forme des cabales pour les humilier, obscurcir leur réputation, déprimer leur mérite et condamner tout ce qui vient d'eux. Aime-t-on la paix ? la désire-t-on ?

N'excitez pas des querelles, ne vous livrez pas aux disputes : *Omnis clamor tollatur a vobis.* (*Ibid.*) Quoi de plus capable de troubler la paix, de diviser les esprits et les cœurs que cette licence avec laquelle on s'attaque, on se dépeint mutuellement ; que ces disputes éclatantes auxquelles plusieurs s'intéressent, et qui forment des partis ; que ces combats de paroles et d'érudition qu'on livre, non pour la gloire de Dieu, le triomphe de la vérité, mais pour se distinguer, se faire un nom parmi les savants, et avoir le plaisir d'humilier un adversaire que les succès attristent et que le salut n'intéresse pas ?

Enfin, dit l'Apôtre, que la méchanceté, la malice ne vous fassent jamais parler ou agir : *Omnis malitia tollatur a vobis.* (*Ibid.*) Si le zèle, la charité, la gloire de Dieu régnaient dans les démarches et les discours des chrétiens qui se soulèvent contre le vice ou l'erreur, la paix ne serait pas troublée ; au contraire, elle régnerait malgré les efforts de ceux qui veulent l'altérer ; mais on excite les troubles, on les perpétue, on les étend par des discours et des écrits où règnent la malice et la méchanceté.

Ne nous contentons donc pas, mes frères, de désirer la paix, d'en faire l'éloge, faisons consister notre bonheur à la posséder, à la procurer aux autres et à l'entretenir. Elle fait le bonheur des justes sur la terre, parce qu'ils sont dans un calme et une tranquillité que les mondains et les pécheurs ne connaissent pas.

Il est vrai, dit saint Augustin (*in psal.* CXLVII), que les douceurs de la paix sur la terre ne sont pas sans mélange de crainte, d'alarmes, de combats. C'est dans le ciel que les justes sont assurés, c'est là où ils ne sont plus alarmés des dangers; c'est là où ils n'ont plus d'ennemis à combattre, c'est là où ils goûtent les douceurs d'un repos qui ne peut plus être troublé : *Modo securi sunt.* A la mort, les saints ont quitté la terre, le séjour des craintes, des alarmes, des combats, des chutes : *Volarunt de nido timoris.* Leurs âmes bienheureuses ont été portées par les anges dans le ciel, le séjour du repos et de la gloire : *Volarunt in cœlestia ;* gloire et repos dont ils jouiront dans l'immense étendue de l'éternité ; gloire, repos sans aucun mélange d'abaissements, de crainte et d'alarmes : *Volarunt in æterna.* Dans le séjour de l'immortalité glorieuse, ils ne craignent plus ces événements qui altèrent, troublent la paix temporelle. *Jam nihil metuunt temporale.*

C'est cette paix qui fait le bonheur des justes sur la terre, quoiqu'ils ne la possèdent pas sans crainte, sans alarmes. Les pécheurs ne la possèdent pas, la paix dont ils jouissent est fausse; voilà leur malheur, vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La paix des pécheurs est un don du monde qui les séduit, les enchante, les aveugle ; fausse paix qui les rend malheureux dans le repos, le calme même dont ils semblent jouir, lorsqu'ils sont endurcis.

En effet, le malheur de ces chrétiens qui ne cherchent pas la paix dans Dieu, dans sa source, dans sa justice, c'est de vivre dans le trouble et l'agitation, dans la crainte et les remords, dans l'aveuglement et l'endurcissement ; c'est de se tranquilliser dans une fausse paix.

Paix fausse et imaginaire, c'est celle qu'ils se promettent dans la jouissance des plaisirs, des richesses et des honneurs ; paix fausse et dangereuse, c'est celle qu'ils se promettent dans l'habitude du péché et les coupables infractions de la loi. Paix fausse et redoutable, c'est celle dont ils se glorifient lorsque la conscience ne parle plus, et qu'ils ne sentent plus de remords ; voilà le malheur des pécheurs séparés de Dieu, ennemis de Dieu, devenus insensibles aux avances de la miséricorde de Dieu.

Je finis avec ces trois réflexions qui renferment une morale importante, et qui demandent par conséquent un renouvellement d'attention dont je n'abuserai pas.

En vain les pécheurs se promettent-ils la paix dans la jouissance des plaisirs, dans le sein de l'opulence et des honneurs. Il n'y a pas de vraie paix lorsqu'on est séparé de Dieu ; le trouble, l'agitation, les craintes, les alarmes sont le partage des pécheurs. S'ils paraissent satisfaits, tranquilles, c'est qu'ils cachent leurs chagrins ; c'est qu'emportés par la passion, l'espoir de la satisfaire leur fait envisager une félicité dans le crime.

C'est dans l'absence des plaisirs que le pécheur s'y représente des douceurs ; dans la jouissance il n'y trouve que du dégoût ; son déréglement fait son supplice.

Il est vrai, dit saint Augustin, que les voluptueux voudraient goûter les plaisirs criminels sans trouble et sans alarmes ; ils se ménagent habilement des ressources dans le secret, le mystère pour pécher paisiblement. Ils voudraient n'avoir rien à redouter du côté d'un monde qui porte aux désordres et qui les condamne, d'une famille qui les redoute et qui les punit ; d'une conscience qui gémit et qu'ils ne peuvent pas tranquilliser, d'un Dieu qu'ils irritent et dont ils ne peuvent éviter le jugement : *Luxuriam suam cupientes habere securam ;* mais ils se promettent un repos, un calme, une paix dont ils ne jouiront jamais dans l'éloignement de Dieu.

Portons nos regards sur le théâtre du monde, faisons attention aux scènes qui s'y passent : tout nous y retrace le tumulte, l'agitation ; les justes seuls y sont tranquilles et paisibles.

Un voluptueux jouit paisiblement en apparence de l'objet de sa passion ; rien ne s'oppose aux désordres de son cœur corrompu et esclave de la volupté. A-t-il la paix ? vit-il sans alarmes, sans craintes, sans ennuis ? Non ; il est sombre dans les fêtes les plus brillantes ; il est triste dans la joie, il promène partout ses agitations, ses inquiétudes, ses dégoûts. Il faut qu'il varie les plaisirs pour qu'il s'amuse quelques moments : rien ne peut le fixer, il ne se plaît qu'où il n'est pas ; semblable à cet esprit impur de l'Evangile, il cherche du repos, et il n'en trouve pas ; il soupire après le calme, et il vit dans le tumulte et les alarmes : *Quærens requiem et non inveniens.* (*Luc.*, XI.)

Il n'est pas étonnant, mes frères, que l'homme de volupté ne goûte pas les douceurs d'une véritable paix ; le désordre du cœur fait naître le trouble ; le calme ne peut pas régner quand de coupables attaches le tyrannisent. Sa pente pour les plaisirs criminels ne détruit pas son inclination violente pour le souverain bien ; voilà son malheur : son déréglement fait son supplice.

Ceux qui coulent leurs jours dans les plaisirs paraissent heureux, et ils ne le sont pas ; dans la route semée de fleurs où ils sont entrés et dans laquelle ils semblent marcher avec allégresse, il y a des épines ; dans la jouissance même des plaisirs dont ils s'enivrent, leur cœur est souvent dans l'amertume ; ils se repentent secrètement de leur erreur ; dans le lieu même où ils s'imaginaient goûter des douceurs réelles, où ils croyaient jouir d'une félicité passagère, ils n'ont trouvé que des sujets d'ennui et de tristesse ; dans ces voies larges et spacieuses, riantes, ils sont gênés, inquiétés, affligés : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Psal.* XIII.)

Dans le bruit, le tumulte des cercles, des spectacles, des festins, des académies de jeu, ils ne goûtent pas les douceurs de la paix et du repos. Aveugles, infortunés, insensés mondains qui ignorent où est la paix, où règne le calme, où l'homme peut être tranquille et paisible : *Viam pacis non cognoverunt.*

Il n'est pas étonnant, mes frères, que les pécheurs ne goûtent pas les charmes d'une véritable paix, ils sont séparés de Dieu, ils sont ses ennemis.

Pour être en paix avec nous-mêmes, il faut être bien avec Dieu ; pour être en paix avec Dieu, il faut nous haïr, nous déclarer la guerre, nous armer contre nous-mêmes.

Or, les pécheurs dans la jouissance des plaisirs s'aiment : ils flattent leur chair, ils l'idolâtrent, ils excitent ses révoltes, ils satisfont ses désirs, ils irritent leur Dieu, ils s'en séparent. Dans l'éloignement de Dieu, dans la haine de Dieu, peut-on jouir de la paix, du calme, du repos ? Non.

Peut-être que l'opulence des pécheurs peut leur procurer une véritable paix ? Les mondains s'en flattent, mais c'est dans l'aveuglement. Ils se promettent des jours doux et tranquilles, à l'ombre d'un revenu considérable, d'une fortune brillante et élevée sur un édifice solide, selon eux ; flatteuse espérance qui les trompe. L'opulence des pécheurs ne les exempte point des chagrins,

des misères et des alarmes qui agitent, troublent et attristent le cœur.

Dans ces somptueux édifices, ces palais élevés à la mollesse, on s'y livre à de tristes réflexions, on y passe des moments dans les craintes, les alarmes ; on y est sombre, abattu ; ils présentent des dehors riants, ils semblent annoncer le séjour du calme, du repos ; on dirait que ceux qui les habitent y goûtent paisiblement de continuelles délices, que tout ce qui peut agiter, inquiéter, troubler les plaisirs en est banni ; on se trompe. Quand les richesses servent au luxe, aux plaisirs, à la mollesse, elles font des malheureux, parce qu'elles font des coupables dont Dieu s'est séparé ; or, dans l'éloignement de Dieu, point de véritable paix.

C'est dans la tente du juste et non dans celle du pécheur que règne la paix ; c'est là qu'on jouit de ses douceurs dans le calme et le repos, que le cœur pur et attaché à son Dieu, a comme des avant-goûts de la félicité éternelle.

C'est dans une grotte rustique, dans les horreurs d'une vaste solitude que Paul goûte les délices d'une véritable paix ; ce n'est pas le monde qui lui procure ce calme, ce repos dont il jouit durant un siècle ; il l'avait abandonné, il l'avait tellement oublié, qu'il ne pouvait plus s'en tracer aucune idée ; il ignorait entièrement ce qui se passait sur son théâtre, l'état des empires et de l'Eglise.

Ce n'est pas l'opulence, un pain miraculeux le nourrit, les feuilles d'un palmier lui fournissent des vêtements ; ce n'est pas la société de quelques amis, il ne vit aucun mortel jusqu'aux derniers jours de sa vie, lorsque le grand Antoine le visita. Mais Paul était uni à son Dieu, son Dieu le visitait. Ah ! son cœur jouissait d'un calme divin, sa grotte était le séjour de la paix et du repos.

Sous les tentes brillantes des pécheurs on n'y goûte que des plaisirs tumultueux, fatigants, troublés par les réflexions, les alarmes, les remords ; Dieu n'y habite pas, la rosée du ciel n'y tombe pas ; toutes les ressources humaines ne peuvent pas y faire régner une véritable paix. Le calme des ennemis de Dieu n'est que passager, un rien le trouble ; ils trouvent leur supplice dans leur déréglement.

Dans les honneurs, les pécheurs ne jouissent pas d'une paix plus véritable ; on désire des accroissements de gloire, et on craint les événements qui pourraient obscurcir celle dont on jouit ; dans son élévation on appréhende la chute. La route qui fait arriver aux honneurs n'est pas inconnue aux ambitieux, ils y marchent tous ; le nombre des concurrents rend le succès plus difficile ; les uns n'obtiennent pas, les autres ne possèdent pas longtemps ce qu'ils ont obtenu. Que d'agitations ! Que de mouvements ! Que de rebuts à essuyer pour arriver à une place mobile ! Que de craintes, que d'alarmes dans le peu de temps qu'on l'occupe ! Est-ce là jouir de la paix, vivre dans le calme et le repos ?

Mais quand un mondain jouirait longtemps et paisiblement des honneurs que l'on rend à sa place ou à sa dignité, n'a-t-il pas des ennemis de sa gloire ? Ne se trouve-t-il pas des contempteurs des grâces qu'il dispense ? Voit-il tranquillement le vide qu'ils font dans la cour que lui forment tous les jours ceux qui demandent et qui espèrent ?

Qui trouble le superbe Aman dans sa prospérité ? Qui rend sombre et triste ce favori dans la gloire ? Le refus de Mardochée qui ne veut pas fléchir le genou devant lui et se mêler avec les adorateurs de sa fortune.

Point de véritable paix pour ceux qui sont séparés de Dieu, qui vivent dans sa haine, dans la jouissance des plaisirs, des richesses et des honneurs ; des inquiétudes, des craintes, des alarmes les empêchent de goûter les douceurs du repos et de vivre dans un calme constant.

Ils paraissent au dehors contents, satisfaits, dit saint Ambroise (*in psal.* XVIII), on dirait qu'ils coulent leurs jours dans une douce et agréable tranquillité : *Videntur habere tranquillitatem*, dans les plaisirs, l'opulence et la gloire. On les regarde comme des hommes qui n'ont rien à désirer, dont le cœur calme et paisible n'a plus qu'à jouir sans inquiétude et sans alarmes de la félicité du siècle : *Videntur quiete frui.* Mais on ne voit que l'extérieur de ces mondains dans les délices et la prospérité. Eux seuls éprouvent les agitations et les troubles de leur conscience, les craintes et les alarmes qui répandent l'amertume dans les douceurs de leur état. Or, a-t-on la paix, jouit-on des charmes du calme et du repos, quand le cœur est inquiet, troublé, agité ? Non ; ce n'est qu'une paix imaginaire, ce n'est qu'un calme trompeur : *Non est quies ubi animus inquietus est.* L'esprit est-il tranquille, est-il dans la paix, dans le calme, quand il est agité, troublé par les remords d'une conscience souillée du péché ? Non, cela n'est pas possible : *Quomodo tranquillitas mentis ubi animus exagitatur obnoxiæ stimulis conscientiæ ?* Peut-on jouir d'une véritable paix, quand on n'a pas la sécurité de la conscience ? quand une foule de passions la tyrannisent ? quand on succombe dans les combats ? Non ; une victoire peut procurer le calme et la paix, mais une défaite ne fait naître que des craintes et des alarmes : *Quomodo securitas, ubi diversarum pugna est passionum ?*

Les pécheurs n'ont donc qu'une paix imaginaire, qu'une fausse paix dans les plaisirs, l'opulence et les honneurs, qu'une paix fausse et dangereuse dans l'habitude du péché et les coupables infractions de la loi.

La paix ne peut pas régner dans le cœur d'un chrétien dans l'état du péché mortel ; pourquoi ? parce qu'il est alors ennemi de Dieu, qu'il en est séparé ; parce qu'il s'est révolté contre son Dieu, qu'il a méconnu son souverain domaine, qu'il lui a désobéi.

Qu'est-ce que le péché ? C'est une infraction de la loi, c'est un mépris des ordres que le Tout-Puissant a intimés. Pécher, c'est faire ce qu'il a défendu, ou omettre ce qu'il a commandé ; or peut-on être ennemi de Dieu et

avoir la paix? peut-on en être séparé et vivre dans le calme, un véritable repos?

Non, dit le Saint-Esprit, il n'y a point de paix pour ceux qui méconnaissent le souverain domaine de Dieu, qui violent sa loi et bravent sa puissance : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII.)

Pour ces hommes qui se livrent aux péchés, qui aiment leurs péchés, qui se glorifient de leurs péchés, pour ces mondains dont la vie est molle et voluptueuse, qui ne consultent qu'un cœur corrompu dans leurs actions et jamais la loi de Dieu : *Non est pax impiis.*

Ils paraissent tranquilles et jouir de la paix, mais fausse paix, paix dangereuse; fausse paix, puisqu'elle n'est pas sans inquiétude, sans alarmes, sans remords.

Peut-on faire taire la conscience qui parle, qui crie contre ces intrigues voluptueuses, ces intempérances, ces excès de la table, ces médisances, ces satires, ces calomnies si fatales à la réputation, à la fortune du prochain? contre ces omissions scandaleuses des devoirs essentiels de la religion? contre ces longues séances de jeu qui font perdre un temps précieux et qui empêchent de remplir les obligations de son état? Non, dit saint Paul, elle rend aux pécheurs un témoignage importun qui les inquiète, les agite, les trouble jusque dans les plaisirs mêmes : *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum.* (*Rom.*, II.)

Ils ne peuvent point dissiper les pensées qui leur rappellent leurs égarements, leurs crimes, leur révolte; qui leur présentent le tombeau où ils descendront, le tribunal où ils seront jugés, l'enfer qu'ils ont mérité. Elles naissent, ces pensées tristes et effrayantes, dans le sein des plaisirs, dans le tumulte du siècle et dans le calme de la retraite; dans la santé, dans la maladie; elles répandent l'amertume, l'agitation dans leurs cœurs, elles les troublent et les alarment, elles les accusent. On peut les comparer à cette main invisible qui traça aux yeux du coupable Balthazar, dans un festin, des vérités qui le saisirent, l'agitèrent et le firent trembler : *Inter se invicem cogitationibus accusantibus.* (*Ibid.*)

Paix dangereuse, puisqu'elle n'est fondée que sur l'aveuglement de la passion, puisqu'elle ne règne qu'entre le pécheur et le démon, puisque Dieu la trouble enfin par des éclats de sa colère.

Quel est le pécheur qui a été dans le calme, dans la paix, après s'être soulevé contre son Dieu? *Quis enim restitit ei, et pacem habuit?* (*Job*, IX.)

Qu'on lise les annales de l'Eglise et des empires, l'histoire des hommes qui se sont soulevés contre le Seigneur et sa doctrine y est consignée. On y voit de grands pécheurs qui bravaient l'enfer, des princes qui souillaient leur trône par la volupté et la cruauté, des hérésiarques qui conjuraient la perte de l'Eglise; quelle a été leur vie? Une vie de trouble, d'agitation, d'alarmes; quelle a été leur fin? Une fin tragique qui publiait la vengeance et la puissance du Seigneur. Peut-on jouir de la paix quand on est en guerre avec Dieu? *Quis enim restitit ei, et pacem habuit?*

La justice et la paix sont inséparables, dit le Prophète (*Psal.* LXXXIV), quand la justice règne dans un cœur, la paix y règne aussi; elle en est la récompense.

Quel calme dans la conscience du juste! quelle sécurité! quelle satisfaction de n'avoir aucune injustice à se reprocher! Ami de Dieu qui aime la justice, chéri des hommes qui honorent et respectent l'innocence, la droiture, l'équité, il coule des jours doux et paisibles.

Voulez-vous, mes frères, dit saint Augustin (*in psal.* LXXXIV), goûter les douceurs de la paix, que le calme règne dans votre cœur, en bannisse les craintes, les alarmes, que rien ne le trouble et l'agite; ne vous écartez point des voies de la justice, aimez-la, qu'elle soit le principe et la règle de vos actions, qu'elle préside au plan de votre vie, dans vos entreprises, dans vos projets : *vis habere pacem, fac justitiam.*

L'homme d'injustice ne peut pas posséder une paix véritable; il a beau s'étourdir, se faire des systèmes, il ne peut pas dissiper les craintes, calmer les alarmes, apaiser les troubles de sa conscience. Au dehors soupçonné, méprisé, attaqué par les témoins ou les victimes de ses injustices, coule-t-il des jours tranquilles? vit-il dans le repos?

La vie des orgueilleux, des superbes est-elle tranquille? Non, dit le Sage, c'est eux qui donnent naissance aux erreurs, aux disputes; c'est parmi eux que s'enfantent ces différents systèmes qui ont des partisans et des adversaires, qui s'échauffent et se livrent des combats littéraires; c'est l'orgueil qui perpétue les querelles et qui ferme le cœur à la réconciliation, à la paix : *Inter superbos semper sunt jurgia.* (*Prov.*, XIII.)

Les hommes de colère, d'emportement, de fureur, goûtent-ils les douceurs de la paix? Non; comment pourraient-ils être paisibles dans les tempêtes qu'ils excitent? Echauffés, émus, semblables à un malade dans le délire, ils ne jouissent pas d'eux-mêmes, ils ne se connaissent pas. La colère apaisée, l'orage calmé, une épouse, des enfants baignés de leurs pleurs, des amis, des voisins, témoins de leurs emportements, de leurs excès, excitent des regrets, des remords. Ah! Dieu n'habite pas dans le trouble, dans un cœur ému, agité : *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.)

Paix des pécheurs, paix fausse, paix dangereuse. La sécurité dont ils se font gloire est troublée de temps en temps par la voix menaçante d'un Dieu, qui se fait entendre dans le bruit même de leurs passions, par les craintes, les alarmes que font naître les pertes, les maladies et les fléaux qui annoncent sa colère.

Les pécheurs marchent dans des routes couvertes de ténèbres, dans des sentiers glissants : *via illorum tenebræ et lubricum;* par conséquent dans les craintes et les alar-

mes. Les anges, les ministres de la vengeance du Seigneur les poursuivent : *Angelus Domini persequens eos.* (*Psal.* XXXIV.) Par conséquent ils sont menacés d'être bientôt les victimes de la colère d'un Dieu irrité contre leurs péchés.

Voilà, dit saint Augustin (*in psal.* XXXIV), les châtiments terribles que Dieu exerce sur les pécheurs dès ce monde même, pour punir leurs coupables infractions. Il les menace, il les poursuit, armé de la foudre, dans la fausse paix qu'ils se promettent; il les trouble, il les alarme, il les remplit de terreur : *sunt ista mala magnæ pœnæ hominum.*

Comment les pécheurs pourraient-ils goûter les douceurs d'une véritable paix? Dieu hait le péché, Dieu a toujours poursuivi le péché, Dieu a toujours fait éclater sa colère contre le péché. Jamais, dit saint Augustin (lib. III *De lib. arb.*, cap. 16), la difformité du péché n'a été sans l'éclat de la vengeance qui le poursuit : *Nunquam peccati dedecus sine decore vindictæ.*

Dieu a puni le péché dans les monarques et dans les sujets, dans les pontifes et les lévites, dans les savants et les ignorants, dans les riches et dans les pauvres. Le pécheur, dans quelque état qu'il soit, est toujours menacé, troublé, saisi par la crainte des jugements de Dieu et les rigueurs de sa vengeance : *Nunquam peccati dedecus sine decore vindictæ.*

Peut-être m'opposera-t-on ici la paix dont se glorifient certains pécheurs. Ces pécheurs hardis, intrépides, qui tournent en ridicule ceux qui craignent le Seigneur et ses jugements, ces prétendus esprits forts que rien n'alarme dans l'avenir, parce qu'ils ne croient rien au delà du tombeau, ces hommes superbes qui rougissent des craintes qu'ils ont eues dans un danger, dans une maladie, et qui désavouent celles qu'ils auront au moment de la mort, ces mondains que rien ne trouble, n'alarme dans les coupables plaisirs dont ils s'enivrent.

Ils vivent dans la sécurité, me dira-t-on, ils jouissent du présent sans inquiétude. La difformité du vice ne se présente pas à leurs yeux, ils n'en voient que le charme flatteur; l'avenir ne les épouvante pas, ils le regardent au moins comme incertain. Leur conscience ne les tourmente pas, ils lui ont imposé silence; ils sont tranquilles, ils ont la paix; oui, mais paix fausse, paix redoutable, paix qui met le sceau à leur réprobation.

Jamais on ne peut s'imaginer rien de plus terrible que le silence de la conscience. Que peut-on attendre d'un pécheur dont la conscience ne parle plus, ne gémit plus? Je tremble en le disant, l'endurcissement, la réprobation.

La conscience est regardée par les saints docteurs comme le témoin, le juge et le bourreau de l'homme coupable. C'est elle qui l'accuse, qui le condamne, qui le tourmente; c'est sa voix, ce sont ses plaintes, ce sont ses remords qui troublent salutairement le pécheur dans son attache au péché. Quand la conscience ne parle plus, je désespère de la conversion.

O silence de la conscience, que vous êtes redoutable! la paix que vous procurez au pécheur le rend insensible aux châtiments éternels.

Mais d'où vient cette paix des pécheurs? cette paix dont ils se glorifient? cette paix dont ils semblent jouir dans les honteux désordres? Pourquoi, depuis tant d'années qu'ils vivent dans le crime, approchent-ils du tombeau sans alarmes, sans frayeurs? Voici le mystère, mes frères, et qui me fait trembler.

Ils cessent de combattre, de craindre, d'être alarmés, parce qu'ils sont vaincus, parce que le démon s'en est emparé, qu'il les a attachés à son char. Les justes victorieux des passions sont tranquilles, les pécheurs vaincus par la passion, se tranquillisent dans le crime. Etat funeste, paix redoutable, silence de la conscience effrayant, sécurité passagère, suivie d'une éternité de supplices.

Mais quand le pécheur jouit-il en apparence de cette paix redoutable aux yeux de la foi? Ce n'est pas lorsqu'il entre dans la route du crime, dans les commencements d'une intrigue criminelle, lorsqu'il se livre à l'erreur, et que, rempli de ce qu'il a puisé dans les ouvrages des incrédules, il entreprend de secouer le joug de l'Evangile. Il a dans ces premières démarches des alarmes, des remords, il est encore dans le doute et l'incertitude, mais c'est, dit le Saint-Esprit, lorsqu'il est venu au plus profond des péchés, lorsqu'il est tombé dans l'abîme du péché, qu'il s'est fait un plan d'y rester; alors rien ne le touche, rien ne l'effraye; il méprise toutes les suites du péché. Voilà le principe de ce calme, de cette sécurité, de cette paix dont il se glorifie : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* (*Prov.*, XVIII.)

Il est tranquille, *contemnit*, mais pourquoi? dit saint Bernard (*De consider., ad Eugen.*, lib. II, c. 2); parce que l'aveuglement, l'endurcissement règnent dans son esprit et dans son cœur; le flambeau de la foi ne l'éclaire plus, la grâce ne le visite plus; calme effrayant, paix redoutable, sécurité dans le crime, qui font trembler ceux qui ont de la foi. Que doit-on attendre d'un pécheur dont la conscience ne se fait plus entendre, qui n'a plus de remords, qui brave toutes les suites du péché? La mort dont Jésus-Christ menace les Juifs, la mort accompagnée du péché, la mort des réprouvés. Il est sans crainte, sans inquiétude; *contemnit;* mais pourquoi? parce qu'il n'est plus touché par les remontrances des hommes, ni intimidé par les menaces du Seigneur. Egalement insensible aux vérités consolantes et aux vérités effrayantes, il n'est point troublé dans son péché. L'avenir ne l'effraye point, il ne veut pas y penser : *contemnit;* mais pourquoi? parce que la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité, ne se présentent pas à son esprit aveuglé par la passion comme des

objets capables de troubler son repos. La mort, il l'attend sans s'y préparer, il l'attend en philosophe païen, il l'attend comme le terme de toute chose. Le jugement, l'enfer, l'éternité sont, selon lui, de pieuses fictions, utilement inventées pour contenir le peuple. Il jouit paisiblement des satisfactions de cette vie, parce qu'il en est venu au point de ne point croire une vie future. Il brave les dangers qui le menacent, ses doutes, ses incertitudes ne l'empêchent pas de prononcer qu'il n'y a point d'avenir à redouter, *contemnit;* mais pourquoi? parce qu'il n'est possédé que de lui-même et du démon, auquel il s'est livré; qui règne dans son âme, qui s'en est emparé, qui en jouit dans une profonde paix.

O paix redoutable que celle que le démon procure! que celle qui a pour principe sa victoire sur une âme! Comment le pécheur peut-il s'en glorifier?

C'est cependant, dit saint Augustin, cette paix funeste, cette paix que le démon victorieux procure, cette paix qui annonce l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur, qui est comme un signe de la colère et de l'abandon de Dieu, que le pécheur aime, dont il se fait gloire, et qu'il préfère à la paix des justes : *amat iniquam pacem suam.*

Ah! mes frères, que la paix dont jouissent les pécheurs ne nous flatte pas : ne désirons, n'aimons que la paix que Jésus-Christ nous a donnée; conservons précieusement ce présent du ciel, il fait le bonheur des justes sur la terre, malgré les combats qu'ils y soutiennent, et ils en goûteront les douceurs sans mélange d'amertumes dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

SERMON XV.

Pour le second dimanche après Pâques.

SUR L'AFFAIRE DU SALUT.

Animam meam pono pro ovibus meis. (*Joan.*, X.)
Je donne ma vie pour mes brebis.

Jésus-Christ, dit saint Paul, est le grand et charitable pasteur de nos âmes, elles sont ses conquêtes, il les a rachetées par sa mort, c'est son sang répandu sur la croix qui les a réconciliées avec l'Eternel et qui a pacifié la terre avec le ciel.

Il a fait ce qu'il a dit : il a donné sa vie pour le salut des hommes devenus ennemis de Dieu, enfants de colère, attachés au char du démon; tout le genre humain dans la faiblesse, l'impuissance, l'aveuglement, gémissait couvert des plaies du péché, il fallait un médecin tout-puissant pour les guérir.

Il est descendu du ciel, il s'est fait semblable à nous, il s'est approché de nous, il s'est mis même à notre place pour porter le poids de la vengeance céleste. L'innocent s'est livré pour les coupables; il fallait une victime d'un prix infini, il s'est offert, son amour l'a immolé sur la croix et il y a consommé le grand ouvrage de notre réconciliation, en y répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang et en y offrant à son Père le sacrifice de sa vie pour nous : *Animam meam pono pro ovibus meis.*

Or, chrétiens, le plan de notre réconciliation tracé dans le ciel, le Verbe éternel dans le sein de la gloire occupé de notre salut, les préparatifs de son incarnation que les prophètes annoncent à Israël et à Juda, l'exécutoin de ce mystère incompréhensible, ses abaissements, ses travaux, ses leçons, ses miracles, ses souffrances, sa mort nous prouvent deux choses: l'immense charité d'un Dieu qui aime nos âmes, et la dignité de nos âmes qui occupent un Dieu de leur sort éternel.

Le Fils unique de Dieu s'est occupé de notre salut; dans l'océan même de la gloire il y a pensé, il en a tracé le plan. Ah! pourquoi les hommes n'y pensent-ils pas? pourquoi ne s'en occupent-ils pas? pourquoi le regardent-ils comme une affaire étrangère, comme une affaire qui ne demande que les derniers moments de la vie, comme une affaire dont le succès est indifférent et dont la perte n'est pas irréparable?

Non-seulement Jésus-Christ a pensé à notre salut, mais encore il y a travaillé tout le cours de sa vie mortelle. Bethléem a été le berceau de son Eglise; dans le silence de son enfance il y a appelé la gentilité. Dans la Judée il a appelé les pécheurs, évangélisé les pauvres, fait briller l'éclat de ses miracles aux yeux de ses ennemis. Sur la croix il répand son sang, il offre sa vie; c'est avant d'expirer qu'il dit que tout est consommé.

Pourquoi l'affaire de notre salut semble-t-elle nous intéresser si peu? Pourquoi n'avons-nous du goût, de l'ardeur, de l'activité que pour les affaires du monde? Celui qui nous a créés sans nous, nous sauvera-t-il sans nous? Il a voulu notre salut, il nous en a procuré les moyens; mais nous a-t-il dit qu'il s'opérait dans l'indolence, qu'il suffisait de le désirer, qu'il n'était point nécessaire de combattre, de se faire violence pour ravir le ciel, que sa conquête était si facile, si assurée qu'on pouvait donner le temps de la jeunesse aux plaisirs, toutes les années d'un âge mûr aux intérêts temporels et les sombres moments de la vieillesse au repos?

Ah! mes frères, à nous entendre, à examiner notre conduite, on dirait que le soin de notre âme ne nous regarde pas, que son sort est assuré indépendamment de nous, qu'il n'y a pas une éternité bienheureuse à mériter et une éternité malheureuse à éviter; on dirait que les affaires du monde méritent seules notre attention, notre prudence et notre activité, qu'elles sont les seules dont le succès soit important et dont la perte soit irréparable; on dirait qu'il n'y a point de danger à se confier aux autres pour l'affaire de notre salut, qu'on peut s'en rapporter aux conseils, aux décisions d'un monde dont on se méfie en matière d'intérêt. Quel aveuglement!

Que ceux qui se font gloire de ne pas croire à l'immortalité de l'âme, qui la regardent comme un feu qui s'éteint quand le corps se détruit, que ces apologistes d'une philosophie anti-chrétienne, qui s'imaginent nous flatter et nous séduire, en ne nous représentant que le néant, ne s'occupent que de la vie présente, s'efforcent de se la rendre douce et agréable, et de braver les alarmes d'un avenir, d'une vie future, je n'en suis pas surpris : ce sont ces insensés qui disent, pour se livrer sans remords au péché : buvons et mangeons pendant que nous vivons, nous mourrons et le tombeau sera le terme de toutes choses.(I *Cor.*, XV.)

Mais que des chrétiens qui croient une vie future, une éternité bienheureuse ou malheureuse, qui savent qu'un instant décidera leur sort, soient indifférents pour leur salut, ne s'en occupent point, n'y travaillent point, c'est ce qui m'étonne.

Concevons donc, mes frères, de justes idées du salut, travaillons-y sérieusement; la foi nous enseigne ce que nous devons en penser, elle nous apprend ce que nous devons faire pour l'opérer. Comment devons-nous nous représenter l'affaire de notre salut? Vous le verrez dans la première partie. Comment devons-nous travailler à l'affaire de notre salut? Vous le verrez dans la seconde partie. Donnez-moi toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour concevoir une juste idée de l'affaire du salut, il faut la considérer dans le cœur de Jésus-Christ et dans ses oracles. Tout ce qu'il a pensé de notre salut, tout ce qu'il a fait pour notre salut, nous annonce la grandeur de nos âmes.

La crèche de Bethléem, la Judée, le Calvaire, voilà les grands théâtres de sa charité; ses abaissements, son apostolat, sa mort n'ont eu pour fin que notre salut, c'est pour nous le procurer qu'il est descendu du ciel.

Ses oracles nous représentent l'affaire du salut comme celle qui doit occuper tout notre cœur, fixer tous ses désirs, le fermer à tous les objets les plus flatteurs, aux plaisirs, aux richesses, aux honneurs, le rendre supérieur à toutes les menaces, à toutes les pertes, à toutes les disgrâces.

Pour bien penser de l'affaire du salut, il faut donc en penser comme Jésus-Christ en a pensé, nous la représenter comme une affaire importante, et par conséquent qui doit tenir le premier rang dans toutes les autres, comme l'unique affaire absolument nécessaire, par conséquent qui ne doit jamais céder aux autres nécessités, comme une affaire personnelle, par conséquent dont on ne peut point charger les autres. Développons ces trois réflexions et appliquez-vous, afin de ne rien perdre d'un détail de vérités si intéressantes.

L'importance de l'affaire du salut est fondée sur la dignité de nos âmes, sur la grandeur de leur destinée. En effet, chrétiens, si nos âmes ne sont pas immortelles, s'il n'y a pas une vie future, l'affaire du salut n'est plus une affaire importante, elle ne doit plus tenir le premier rang dans les affaires temporelles, dont le succès est flatteur pendant que nous vivons.

Alors les mondains ne sont plus coupables de la négliger, de lui préférer les plaisirs, les richesses, les honneurs; alors ils auraient raison de vivre au gré des passions, et de se rendre la vie présente, qui est de peu de durée, douce et agréable. Mais en vain ceux qui auraient intérêt qu'il n'y eût point de Dieu vengeur du crime, font-ils entendre le langage impie de leur cœur corrompu; en vain ont-ils recours à de brillants mensonges, pour faire goûter un système qui, en combattant la vérité d'une vie future, ne console que des insensés qui se réjouissent à la vue d'un néant après leur mort, qui les met de niveau avec les bêtes : nos âmes sont immortelles, il y a une vie future, une éternité de récompenses et de supplices, un paradis, un enfer.

Insensé, dit Jésus-Christ, à cet homme attaché à la terre, qui se congratulait de son opulence et formait des projets d'agrandissement; cette nuit même on vous redemandera votre âme : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* (*Luc.*, XII.)

Le Sauveur ne dit pas simplement à ce riche qu'il mourra en formant ces projets, ce qui aurait suffi, si tout homme était détruit à la mort, si l'âme était anéantie avec le corps dans la poussière du tombeau; mais il lui dit qu'on lui redemandera son âme : *Animam tuam repetunt a te.* On ne lui redemande pas son corps sans mouvement, en proie à la corruption et qui doit être bientôt réduit en poussière; mais on lui redemande son âme créée immortelle et dont le sort éternel doit être décidé au tribunal du souverain Juge.

Oracle du Sauveur, qui nous prouve deux choses : la première, que l'âme n'est pas détruite avec le corps, qu'elle entre dans l'éternité pour y être récompensée ou punie; la seconde, que rien ne doit entrer en parallèle avec l'affaire du salut, ni partager le soin qu'on en doit prendre, puisque celui qui formait d'autres projets est traité d'insensé.

Vous dirai-je, mes frères, que beaucoup de philosophes ont reconnu dans leurs ouvrages l'immortalité de l'âme, et auraient rougi dans les ténèbres mêmes du paganisme, de la représenter sous les faibles images que les incrédules de nos jours ne rougissent pas d'emprunter pour la faire oublier et mépriser? La raison, plus pure et plus saine chez ces sages païens que chez ces prétendus beaux esprits de notre siècle, ne se refusait pas toujours à la vérité, ils lui rendaient quelquefois hommage; c'est ce que saint Augustin a reconnu.

Qu'on lise avec attention, dit ce saint docteur (*in psal.* XXVIII), les ouvrages des philosophes de l'antiquité, qu'on examine leurs sentiments sur la nature de nos âmes;

on apprendra qu'ils les regardaient comme immortelles, qu'ils reconnaissaient une vie future, et ne pensaient pas que tout se terminait au tombeau.

Or qui aveugle les incrédules de notre siècle sur cette vérité? Les passions. Pour braver un avenir effrayant, ils le traitent de fables, de fictions; pour flatter leur chair, la souiller sans remords dans de coupables plaisirs, ils ne se représentent que le temps de cette vie; pour ne pas craindre la perte du salut, ils accréditent le dogme impie et insensé de la mortalité de l'âme.

Ah! rentrez en vous-mêmes, mondains qui vous plaisez à douter d'un avenir qui vous effraye; écoutez le langage de votre âme, elle se fait entendre dans vos doutes, dans vos systèmes, dans vos projets, dans vos plaisirs; sa voix, ses plaintes, ses gémissements, vous troublent et vous rendent malheureux; mais pourquoi vous trouble-t-elle? Elle vous l'apprend; c'est sa destinée qui l'inquiète. Son bonheur est retardé, il est en danger; elle est entre vos mains, et vous l'exposez : *Quare conturbo te, nisi quia nondum sum ibi?* (S. Aug., *in psal.* LXXI.)

Rentrez donc en vous-mêmes, mes frères, reconnaissez la dignité de vos âmes, la grandeur de leur destinée; alors l'affaire de votre salut sera pour vous la plus importante; vous la mettrez à la tête de toutes les autres.

Le flambeau de la foi n'éclaire plus, on n'a plus qu'une foi morte, endormie; on est en danger de périr, quand on ne regarde pas l'affaire du salut comme la plus importante, quand elle ne tient pas dans nos projets, dans nos actions, le premier rang; pourquoi, chrétiens? Le voici : c'est qu'alors nous n'en pensons pas comme Jésus-Christ en a pensé; c'est que, ne concevant pas une juste idée de notre âme, nous l'oublions, nous lui préférons le corps, et ce qui périt nous occupe.

Quelle idée ne dois-je pas concevoir de mon âme, de sa grandeur, de sa destinée, quand je fais attention que Jésus-Christ s'est occupé de son salut avant tous les temps? *A diebus æternitatis.* (*Mich.*, V.)

Oui, mes frères, et ce n'est pas ici une peinture d'imagination que je vous fais de l'amour d'un Dieu pour l'homme; c'est l'Esprit-Saint qui nous le représente pensant à notre salut, s'en occupant, et traçant dans le ciel même le plan de notre rédemption : *A diebus æternitatis.*

Dans la plénitude des temps il s'est fait homme, il a souffert, il s'est immolé pour nous réconcilier, mais alors il a exécuté le projet que son amour avait conçu dans l'immense éternité de sa gloire. C'est avant tous les siècles qu'il a pensé à nous, qu'il nous a choisis, dit saint Paul, et qu'il s'est occupé de notre salut : *A diebus æternitatis.*

Je conçois une juste idée de la dignité et de la destinée de mon âme, quand je me représente les magnifiques préparatifs de l'incarnation du Verbe éternel, quand je le vois annoncé, prédit pendant tant de siècles par les prophètes. La grandeur, la magnificence, qui éclatent dans ces préparatifs, me prouvent l'importance du projet qu'un Dieu doit exécuter, et pour lequel il doit descendre du ciel. C'est pour mon salut qu'il se fait homme; c'est donc l'affaire de mon salut qui l'occupe et qui est l'objet de tous ces préparatifs qui excitaient les désirs et les vœux de tous les anciens justes.

Mais dans l'exécution du projet de l'amour d'un Dieu, que de traits éclatants me prouvent encore la dignité de mon âme! Les suites de l'incarnation, aussi bien que les préparatifs, me disent éloquemment que l'affaire de mon salut était le seul objet des abaissements et des souffrances du Fils unique de Dieu. Mon salut est l'affaire pour laquelle son Père l'a envoyé, pour laquelle il s'est anéanti et s'est soumis aux ignominies du Calvaire. Ah! comment ne regarderais-je pas comme l'affaire la plus importante, celle qui a occupé un Dieu, et la seule qui l'a fait descendre du ciel sur la terre?

Dès que j'ai de la foi, que je crois une vie future, le paradis et l'enfer ne me disent-ils pas aussi que l'affaire de mon salut est la plus importante, qu'elle doit tenir le premier rang parmi toutes les autres, puisque c'est du succès de mon salut que dépend mon bonheur éternel?

Quelque importantes que soient les affaires du monde, ces affaires qui occupent presque tous les hommes, qui les agitent, les remuent, troublent leur repos, leur succès est-il aussi important que celui du salut? Est-on heureux pour avoir élevé l'édifice d'une brillante fortune, obtenu une place et des honneurs, avoir moissonné des lauriers dans les siéges et les batailles, ou dans des combats littéraires? Consultons tous ceux qui ont eu ces brillants succès, ils nous avoueront que leur félicité n'est pas pure, qu'elle est troublée par des craintes, des alarmes; mais quand leur félicité serait sans mélange de peines, de sollicitudes, combien durera-t-elle? Quelques moments, en comparaison de l'éternité. Le bonheur des mondains est comme un songe qui flatte; à la mort on en connaît l'illusion, on déplore sa misère.

Or la différence qu'il y a entre le succès des affaires du monde et celui de l'affaire du salut ne suffit-elle pas pour nous persuader que la seule chose importante pour nous est notre sanctification? Mon salut opéré à la mort, tout est fait, je suis éternellement heureux; quand je serais pauvre, humilié, méprisé dans le monde, je suis porté par les anges dans le ciel, comme Lazare.

Si je n'ai point opéré mon salut à la mort, les plus grands et les plus flatteurs succès me rendront-ils heureux? Les biens, les dignités de l'Eglise et de l'Etat, accumulés sur ma tête, m'empêcheront-ils d'être précipité dans les feux de l'enfer, comme le riche réprouvé de l'Evangile? Ah! il faut ou nier

la vérité d'une vie future, ou convenir que l'affaire du salut est la plus importante, qu'elle doit tenir le premier rang entre toutes les autres.

Mais ce n'est pas ainsi que pensent les aveugles mondains; flattés des succès passagers de ceux qui ont amassé des biens, qui sont arrivés aux honneurs, qui se sont rendus célèbres par leurs systèmes; ils regardent comme une affaire importante leur fortune, leur élévation.

En effet, dit saint Césaire d'Arles (hom., 15), de quoi les hommes s'occupent-ils? Qui les agite, les remue, les trouble, les anime les uns contre les autres? Des biens fragiles, une gloire fugitive, des plaisirs passagers : *Punctum est de quo litigant.* Qui les occupe le moins? Leur salut. A quoi ne pensent-ils pas? A leur salut. Quel est le succès qui ne les flatte pas? Celui du salut. Qui leur est le plus indifférent pendant leur vie? Le ciel, l'enfer. Nulle inquiétude sur l'éternité, nul soin pour se la rendre heureuse; tout feu pour les affaires du monde, ils sont de glace, indifférents, insensibles pour celle de leur salut : *Æternum est de quo non curant.*

On se fait dans le monde une affaire importante des vanités, du jeu, des plaisirs; on veut y faire briller le goût, la générosité, l'art, les sentiments; de là cette émulation de faste, de dépense, de délicatesse. Une fête, un spectacle, une parure, occupent des temps considérables, partagent les sentiments; il y en a les apologistes et les censeurs. Ces scènes qui se passent sur le théâtre mobile du monde, qui varient si souvent, font des partis différents : les uns les admirent, les approuvent; les autres les dédaignent et les critiquent, et tous ces hommes créés pour l'éternité, se font une affaire sérieuse et importante de tout ce qui passe et fuit comme l'ombre : *Punctum est de quo litigant.*

Ah! gémissons sur l'aveuglement et le délire de ces mondains : ce sont des chrétiens qui croient une vie future, ce ne sont pas des incrédules qui ne se représentent que le néant à la mort; ils demandent le ciel, ils espèrent l'obtenir. Quand le tombeau s'ouvrira pour les recevoir, ils lèveront les yeux vers ce séjour de la gloire, ils y penseront sérieusement, ils le demanderont, baignés de leurs pleurs. C'est le monde qui les entraîne, et qui leur fait oublier leur salut : voilà leur malheur. Ce qui est éternel ne les occupe point, ils n'y pensent pas, ils ne travaillent pas à se procurer un avenir heureux : insensés dignes de nos larmes, qui préfèrent les biens fragiles et périssables aux biens solides et éternels : *Æternum est de quo non curant.*

De quoi s'occupe-t-on dans le monde? De bagatelles qu'on regarde comme des affaires sérieuses, de projets de fortune, de plaisirs dont le succès paraît important. De quoi dispute-t-on? De matières étrangères à son état, de ce qu'on ignore, de ce qu'il est important de croire, et de ce qu'il est dangereux d'approfondir. Qui échauffe les esprits, les divise? La prévention, l'orgueil, l'entêtement. Qui excite ces combats littéraires, où la science qui enfle le cœur détruit la charité qui édifie? Le désir de briller, d'humilier un adversaire et d'accréditer ses sentiments, ses systèmes. Qui donne naissance à ces procès qui font languir des années entières les clients aux portes des juges? Un léger intérêt, une imprudence qui a intéressé l'honneur, un droit qui est contesté, et dont on veut jouir jusqu'aux pieds des autels. C'est ainsi que presque tous les hommes s'agitent, s'échauffent pour des objets temporels et regardent comme une affaire importante les événements du temps : *Punctum est de quo litigant.*

Il ne faut pas négliger les affaires de son état, il faut s'occuper pour être utile à la société; mais dans les occupations nécessaires au bien particulier et public, on peut s'occuper de l'éternité. L'affaire du salut, dans son rang, qui doit être le premier, ne fera point négliger les affaires intéressantes de la société; au contraire, elle en assurera le succès avec équité. Ce sont des insensés, ce ne sont pas des sages, des prudents, qui négligent l'affaire de leur salut, puisqu'ils bravent un avenir éternel : *Æternum est de quo non curant.*

Quel est le sujet de ces ruptures qui durent si longtemps? Pourquoi ces amis ne se voient-ils plus? Pourquoi ces parents s'évitent-ils, vivent-ils dans l'indifférence? Ecoutez les uns et les autres; les fautes sont graves, on a manqué à la politesse, on a abusé de l'amitié, on a blessé la justice dans des partages : voilà des affaires sérieuses, importantes; voilà celles qui occupent tout le cœur, qui prennent tout le temps; on ne parle que de celles-là, on y revient toujours pour se plaindre, se justifier. Approfondissez le sujet de ces plaintes, de ces murmures, de ces importantes affaires qui agitent, qui troublent tant de personnes; qui éclatent même dans un quartier, dans une ville, qui en font le bruit public; c'est une impolitesse qu'on a reçue, c'est une conversation imprudente qu'on a tenue : c'est l'esprit d'intérêt qui a éclaté : *Punctum est de quo litigant.*

Pour l'affaire du salut, elle ne tient que le dernier rang, elle n'occupe point l'avenir, ne fait aucune impression; on est indifférent sur son sort éternel, pourvu qu'on s'en procure un heureux dans le temps; on donne tous ses soins pour la vie présente, la vie future n'a que de vains projets : *Æternum est de quo non curant.*

Ah! mes frères, est-on sage, quand on met les affaires temporelles avant l'affaire du salut, quand on préfère des succès passagers à des succès éternels?

Est-on chrétien quand on ne commence pas par chercher le royaume de Dieu avant les biens temporels? Qui nous a dit de mettre l'affaire du salut à la tête de toutes les autres? N'est-ce pas Jésus-Christ? *Quærite primum regnum Dei.* (*Matth.*, VI.) Condamne-

t-il les soins que vous donnez aux affaires temporelles, à votre commerce, à vos emplois, aux devoirs de votre rang, à l'établissement de votre famille? Non; mais il veut que vous mettiez l'affaire de votre salut dans son rang, qu'elle soit à la tête de toutes les autres, que vous la regardiez comme la plus importante, en un mot que le salut soit pour vous une pierre précieuse pour laquelle on doit tout sacrifier.

Vous regardez comme des succès importants ceux de ces hommes qui deviennent opulents, qui arrivent aux honneurs soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, de ces héros de la guerre qui étendent par leur habileté et leur bravoure les limites des souverains, de ces savants qui s'immortalisent dans la république des lettres; mais ces succès doivent-ils être préférés à ceux du salut? Non.

Si les plus brillants succès, si la conquête même du monde entier ne doivent pas être mis en parallèle avec le salut, est-on sage, est-on prudent, quand l'affaire de sa sanctification ne tient pas le premier rang parmi toutes les autres?

Que sert à l'homme de devenir riche, puissant, maître de toute la terre même, s'il néglige son salut, s'il est réprouvé? *Quid prodest?* (*Matth.*, XVI.)

Les éclatants exploits d'Alexandre, ses rapides conquêtes qu'on regarderait comme des fictions si l'Ecriture ne les racontait pas, lui furent-ils utiles à la mort? Etait-il plus grand que les autres en expirant? De quelle utilité est à un grand réprouvé un nom fameux dans l'histoire? En est-il moins tourmenté où il est, parce qu'on le loue où il n'est plus? *Quid prodest?*

De quelle utilité sont les richesses à celui qui descend dans le tombeau? Les emporte-t-il? Non. Il laisse ses revenus, ses terres, ses charges, ses riches ameublements : *Cum interierit, non sumet omnia.* (*Psal.* XLVIII.) S'il a opéré son salut, il est heureux; mais s'il l'a négligé, s'il lui a préféré les affaires du monde, arraché à ses biens, il est souverainement malheureux; ils ne peuvent point adoucir la rigueur de son sort, ils ont été la cause de ses pertes; ils pouvaient servir à son salut, ils ne peuvent plus lui être utiles : *Quid prodest?*

A la mort, comparez les succès de l'ambitieux avec les succès du juste; qui a été le plus sage, le plus prudent? Tous deux reconnaissent l'importance du salut, mais l'un pour se réjouir d'y avoir travaillé, l'autre pour gémir de l'avoir négligé. Ces titres, ces dignités multipliés sur la tête de l'ambitieux, cette grandeur, cette gloire, cette pompe qui l'accompagnaient, et dont il était ébloui dans sa prospérité, ne le suivent pas dans le tombeau : *Non descendet cum eo gloria ejus.* (*Ibid.*) Que sert-il donc d'avoir été dans un rang éminent pendant quelques années, si l'on tombe dans un opprobre éternel en sortant de ce monde : *Quid prodest?*

La gloire que le savant s'acquiert par ses brillantes productions doit-elle plus le flatter que celle qui lui est destinée, s'il sanctifie ses talents? Doit-il préférer les succès de la littérature à ceux de la piété, et être plus jaloux que son nom soit écrit dans les fastes des célèbres académies, que dans le livre de vie? De quelle utilité est la science qui sera détruite sans la charité? *Quid prodest?*

Il ne faut donc, mes frères, que de la foi, pour conclure que l'affaire de notre salut est la plus importante, qu'elle doit tenir le premier rang dans toutes nos actions et tous nos projets.

Cette vérité ne trouble point l'ordre de la société; au contraire elle le maintient, elle le sanctifie; il ne s'agit pas de négliger les affaires temporelles, de les abandonner pour s'occuper dans un doux repos de son salut; il s'agit seulement de donner à l'ouvrage de sa sanctification le premier rang.

Le monde vous montre des biens, des places, des dignités, travaillez dans votre état à les mériter, mais pensez, dit saint Augustin (*in psal.* LXXI), que Jésus-Christ, par son incarnation et sa mort, vous a mérité une gloire éternelle : *Christi adventus præsentavit fidelibus regnum Dei.* Que tout se rapporte à cette fin dernière, que dans toutes les affaires temporelles celle du salut ne soit pas oubliée, qu'elle y préside et qu'elle décide des projets et de l'exécution.

Pouvons-nous nous flatter que les chrétiens pensent ainsi de l'affaire du salut, qu'ils en conçoivent cette juste idée? Ah! il ne faudrait pas être témoins de la conduite de presque tous les hommes, dit saint Chrysostome (*in cap.* XXIX *Geneseos*, hom. 55), pour oser l'espérer. Les hommes sont vifs, ardents, infatigables, quand il s'agit d'assurer le succès d'une affaire intéressante; rien ne les rebute, rien ne les arrête; ils supportent les lenteurs, ils bravent les obstacles, les humiliations; il n'y a que dans l'affaire du salut qu'ils sont indifférents, lents, insensibles aux succès, qu'ils se rebutent et s'abattent, ils ne la regardent pas comme la plus importante et l'unique absolument nécessaire.

Que le salut soit d'une nécessité indispensable, aucun chrétien n'en doute; mais on ne vit pas comme l'on croit. Épris de ce monde, attachés à tous les objets qui nous environnent, nous sommes assez aveugles pour opposer à la nécessité de travailler au salut, la nécessité de devenir opulent, de s'avancer, de faire valoir ses talents, de se faire un nom, des amis, des protecteurs : est-ce là se représenter le salut comme l'unique affaire, la seule dont la perte soit irréparable? Non.

Je sais, mes frères, qu'il y a des nécessités dans le cours de cette vie mortelle, qu'il est nécessaire de remplir les obligations de son état, de se rendre utiles à la société, de veiller à l'administration de ses biens, à la conservation de sa santé, à l'établissement de sa famille.

Je sais qu'il est nécessaire de travailler pour vivre, d'assurer le succès d'une affaire dont dépend la fortune, d'éviter par sa prudence des pertes qui diminueraient les re-

venus, de se prêter à des bienséances que la politesse et le rang exigent; mais toutes ces nécessités ne sont pas à comparer avec celle du salut. Il n'y a qu'une chose absolument nécessaire, c'est notre sanctification; tout ce qui peut y mettre obstacle ne doit pas être regardé comme nécessaire; ainsi en vous avouant qu'il y a bien des choses nécessaires à l'homme dans cette vie, je vous dirai avec Jésus-Christ qu'il n'y en a qu'une qui soit d'une nécessité indispensable : *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, X.)

Or pourquoi, chrétiens, l'affaire du salut est-elle l'unique d'une nécessité indispensable, d'une nécessité qui doit faire disparaître toutes les autres? Pourquoi le Sauveur, selon les saints Pères, appelle-t-il le salut le seul nécessaire? Le voici; et faites, je vous prie, attention à toutes ces vérités.

C'est que nous ne vivons que pour travailler à notre salut, c'est qu'on a tout fait à la mort, quand on a fait son salut; c'est que la perte du salut est irréparable : or ce qu'on appelle nécessaire dans le monde, a-t-il ces caractères de nécessité? Peut-on même, quand on croit une vie future, la mettre en parallèle avec cet unique nécessaire dont parle Jésus-Christ? Non. Par conséquent, l'affaire de notre salut est donc l'unique absolument nécessaire : *Porro unum est necessarium.*

Je sais, mes frères, que Dieu nous a assujettis à des misères, à des besoins, pendant ce temps de notre exil; mais je sais aussi que s'il faut travailler pour vivre, nous ne devons vivre que pour servir Dieu et nous rendre dignes de le posséder. Voilà deux choses nécessaires : la vie du corps, la vie de l'âme; or quelle est la plus importante, la plus précieuse, et par conséquent celle qui doit l'emporter sur toutes les nécessités présentes? Jésus-Christ l'a décidé, l'âme est plus que le corps.

Tout est inutile pour nous sur la terre, si nous n'y amassons pas des mérites pour l'éternité, dit saint Augustin (ep. 121, c. 7); en vain y coulons-nous des jours longs et heureux, et arrivons-nous à une vieillesse douce et tranquille; en vain y faisons-nous des établissements honorables, y élevons-nous l'édifice d'une fortune brillante; en vain le mérite, la faveur, le caprice des grands nous placent-ils dans ces emplois éclatants, dans ces rangs élevés où le crédit, l'autorité nous rendent l'idole du monde, et nous forment une cour nombreuse; en vain les talents, la santé, les succès nous mettent-ils en état d'enrichir l'Eglise ou l'Etat de nos savantes productions; tout ce temps est employé inutilement, si l'affaire du salut n'y préside pas comme la seule nécessaire, la seule indispensable. Nous ne vivons que pour y travailler, l'assurer par des œuvres méritoires pour le ciel : *Non utiliter vivitur in tempore, nisi ad comparandum meritum quo in æternitate vivatur.*

Or, chrétiens, si nous ne vivons que pour travailler à notre salut, si nous vivons inutilement lorsque nous le négligeons, peut-on regarder comme nécessaire tout ce qui n'y a point rapport, tout ce qui y met même des obstacles?

Pensez aux nécessités de la vie, mais pensez-y dans l'ordre, ne les comparez pas avec la nécessité du salut, Dieu ne les ignore pas : *Scit Pater vester.* (*Matth.*, VI.) Cependant il veut que vous vous abandonniez à sa providence pour vos besoins, et que vous ne vous occupiez que de la nécessité de votre salut; qu'elle soit la seule qui excite vos craintes et vos alarmes.

Pensez au corps, mais n'oubliez pas, dit saint Ambroise (*Hexam.*, lib. VI, cap. 6), que l'âme est plus que le corps, qu'elle est immortelle, l'image de la Divinité, destinée à une gloire ineffable, et par conséquent qu'elle est la plus noble, la plus précieuse portion de votre être : *Melior tui portio est.*

Pour vous prouver encore plus clairement, mes frères, que toutes les nécessités de cette vie ne sont pas importantes comme celles du salut, écoutons notre divin maître.

Quoi de plus nécessaire, de plus important, selon nous, que de conserver nos jours, que d'éviter une mort douloureuse? Cependant le Sauveur veut que lorsqu'il s'agit du salut, on brave les menaces de ceux qui n'ont du pouvoir que sur le corps, et qu'on ne redoute que celui qui peut perdre éternellement l'âme et le corps. Nécessité du salut, qui doit encore l'emporter sur celle de voir, de marcher, de toucher. C'est ce que signifient ces paroles : arrachez, coupez, retranchez de votre corps tout ce qui peut vous être une occasion de chute et vous faire perdre le ciel. (*Matth.*, X; *Marc.*, IX.)

Nécessité du salut, comme vous voyez, nécessité indispensable, qui doit faire disparaître toutes les autres nécessités, puisque nous ne vivons que pour travailler à notre salut, puisque tout est fait à la mort, quand on a fait son salut.

Qu'est-ce que la félicité de ce siècle, dit saint Augustin? Un songe flatteur qui occupe agréablement les mondains sur la terre. Leur vie est comme un profond sommeil, dont ils ne sortent que pour voir avec douleur le néant des biens, des plaisirs, des honneurs qui les enchantaient et leur faisaient négliger leur salut : *Omnes istæ felicitates sæculi somnia sunt dormientium.* (S. Aug., *in psal.* CXXXI.)

Image du malheur des mondains à la mort, qui se sont fait des nécessités pour négliger le seul nécessaire, qui ont fait céder l'affaire du salut aux prétendues affaires importantes du siècle. Aveugles, insensés, qui ont renversé l'ordre établi et enseigné par Jésus-Christ, qui veut qu'on oublie toutes les nécessités qui s'opposent au salut, et que cet unique nécessaire soit préféré à tous les besoins du corps, dit saint Ambroise (serm. 67, *Dominica 23 post Pentecosten*) : *Omnibus necessitatibus salutis necessitas præferenda est.*

Quel sera leur sort à la mort? Si leur salut n'est point fait, il ne le sera jamais; alors ils regretteront une perte irréparable.

C'est à la mort, mes frères, qu'on recon-

naîtra qu'il n'y a qu'une chose absolument nécessaire, *unum necessarium*. C'est dans ce moment décisif qu'on sera convaincu que la perte du salut est irréparable ; c'est alors que malgré tous les succès dans les affaires temporelles, on avouera qu'on n'a rien fait, puisqu'on n'a pas fait son salut.

Point de pertes temporelles qui ne se puissent réparer ; la scène qui varie si souvent sur le théâtre du monde, nous montre des hommes dépouillés de leurs biens dans un temps, et favorisés de la fortune dans un autre. Il y a des événements heureux qui dédommagent des disgrâces, des pertes, des rigueurs mêmes d'une saison dure et ingrate. D'ailleurs le philosophe trouve des ressources dans sa tranquillité, son indifférence et le mépris qu'il fait des humains ; or il n'en est pas de même de la perte du salut, elle est irréparable. Arrivé au moment de la mort, il faut que l'édifice de notre sanctification soit élevé à la perfection ; dans les ombres et la nuit du tombeau, il n'est plus temps d'y travailler. C'est dans ce moment que la couronne de gloire est accordée ou refusée pour toujours ; c'est à ce moment que le pécheur voit clairement la perte qu'il a faite en perdant le ciel et en le perdant pour toujours.

Regrets de la perte du salut, regrets inutiles, regrets qui font une partie du supplice des réprouvés dans les enfers, parce qu'ils sont convaincus alors que c'est une perte irréparable.

Le riche réprouvé de l'Evangile ne s'était pas représenté l'affaire du salut sur la terre comme la plus importante, la seule dont la perte était irréparable ; il n'y pensait pas : occupé du luxe et des plaisirs, il coulait ses jours sans alarmes sur l'avenir ; mais, arrivé au terme, tombé dans les tourments, il porta ses regards vers le ciel pour la première fois ; alors il vit Lazare dans le sein de la gloire, alors il connut la perte qu'il avait faite, alors il lui fut dit qu'elle était irréparable, qu'il ne coulait aucune grâce dans l'enfer, et que son sort était éternel ; alors il se convainquit que l'on ne pouvait faire son salut dans l'opulence même, puisqu'il sollicite des apôtres pour la conversion de ses frères ; mais regrets inutiles, il est malheureux, il le sera éternellement.

Méditons sérieusement, chrétiens, ces grandes vérités ; occupons-nous de notre destinée éternelle, oublions tout le reste, notre salut est l'affaire la plus importante, l'unique affaire absolument nécessaire, une affaire personnelle. Soyons sur la terre sans attache, soyons dans le ciel de cœur et d'esprit, dit saint Léon (serm. 1 *De Nativitate*) : *Æternis simus intenti.*

Nous vous conjurons, mes frères, disait saint Paul aux Thessaloniciens, de vous occuper sérieusement de l'affaire de votre salut ; elle est votre affaire, affaire personnelle, parce que c'est à vous de penser à votre salut, d'en assurer le succès, parce que vous ne devez pas vous en rapporter à d'autres pour le soin de votre âme : *Rogamus vos, fratres, ut vestrum negotium agatis.* (I *Thess.*, VII.)

Remarquez, chrétiens, ces expressions de l'Apôtre, votre affaire, *vestrum negotium* Le salut est donc une affaire personnelle, il ne se fera donc pas indépendamment de nous? On ne peut donc pas charger un autre de s'en occuper pour nous, d'observer les préceptes, de se faire violence, de marcher dans la voie étroite, de faire pénitence à notre place ? Non ; celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous.

Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes, dit saint Ambroise (*in Ep. ad Tim.*), mais il faut qu'ils se conforment tous à sa volonté, qu'ils n'abusent pas de ses grâces, qu'ils ne s'éloignent point de lui par le péché, et qu'ils fassent les efforts dont ils sont capables pour triompher des obstacles qui s'opposent à la conquête du ciel ; il veut que tous les hommes soient sauvés, mais il ne veut pas qu'ils le soient malgré eux ; il les laisse libres du bon ou du mauvais usage de ses grâces : *Non enim sic vult ut nolentes salventur.*

O chrétiens ! pensez donc à votre salut, occupez-vous-en ; le succès de cette importante affaire vous regarde personnellement : *Attende tibi, o homo ! attende tibi.* (S. Ambros., *Hexam.*, lib. VI, cap. 6.)

Pensez à vous et non aux autres, lorsqu'il s'agit de votre sanctification, à vos obligations et non à celles de vos frères : *Attende tibi.* Examinez si vous êtes dans la route du ciel, plutôt que de fixer vos regards sur ceux qui s'en écartent ; gémissez sur vos défauts, et non pas sur ceux du prochain : ne soyez pas insensibles aux dangers qui menacent votre âme, pendant que vous déplorez l'aveuglement de ceux qui se perdent ; voyez si vous êtes dans l'ordre où Dieu vous veut, et ne vous amusez pas à censurer ceux qui sont déplacés ; pleurez sur vous, et non pas sur ceux qui ne font pas comme vous ; craignez de n'être pas agréables à Dieu, et ne murmurez pas de ce que les autres ne sont pas saints : *Attende tibi.* Votre salut est votre affaire, et non celle des autres ; expiez vos péchés, la pénitence des autres ne vous en obtiendra pas le pardon ; amassez de bonnes œuvres, celles des saints ne seront pas les vôtres au tribunal de Jésus-Christ ; ne laissez pas à des héritiers le soin du salut de votre âme ; leur sera-t-elle plus précieuse qu'à vous? *Attende tibi.*

Mais où sont-ils, ces chrétiens qui s'occupent ainsi de leur salut, qui, persuadés que c'est une affaire personnelle, font tous les efforts dont ils sont capables pour en assurer le succès? Où sont ceux qui peuvent dire avec le Prophète : Mon âme est toujours dans mes mains comme un trésor fragile dont je crains la perte? *Anima mea in manibus meis semper.* (*Psal.* CXVIII.) C'est-à-dire, selon la belle remarque de saint Bernard (serm. 3 *in Nat. Dom.*), l'affaire de mon salut m'occupe, j'y pense le jour et la nuit, je la regarde comme la plus importante, la seule dont la perte soit irréparable, comme une affaire dont le succès dépend de ma vigilance, de ma fidé-

lité à la grâce, de mon attention, de mes soins, de mes efforts, de ma persévérance.

Quoique dans le monde, et obligé de remplir les devoirs de citoyen, je m'occupe de la destinée de mon âme qui est immortelle; j'imite le Roi-Prophète, qui, sur le trône même, méditait les années éternelles; la vie future m'occupe dans toutes mes démarches et toutes mes actions: *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI.)

O pensées importantes! ô méditations utiles! *meditatio magna*, dit saint Augustin (*in psal.* LXXVI); c'est le chrétien occupé de son salut qui pense sérieusement à la vie future, et médite dans un saint repos les années éternelles; il faut se recueillir et sortir comme hors du monde, quand on veut penser utilement à sa destinée éternelle: *Intentus requiescat, qui cogitare vult istos annos æternos.*

Vous le savez, mes frères, peu de chrétiens portent leurs vues au delà du tombeau; peu s'occupent de la vie future; la vie présente a toutes les pensées, tous les désirs, toutes les affections; toutes les affaires du monde paraissent importantes, il n'y a que celle du salut, dont le succès ne semble pas intéressant.

Les mondains, occupés de leur fortune, livrés aux plaisirs, remplis de projets pour la terre, arrivent au moment de la mort sans avoir rien fait pour leur salut. Ils entrent, dit saint Césaire (hom. 15), dans l'éternité sans y avoir pensé, sans l'avoir méditée: *Incognitam ingrediuntur æternitatem.*

Ah! qui cause cet oubli du salut? Qui fait négliger cette affaire importante? qui tranquillise tant de chrétiens sur l'avenir, comme s'il n'y en avait point, ou comme si la perte de leur âme leur était indifférente? Un coupable attachement à la terre, à ses plaisirs, à ses honneurs; les richesses ou le désir d'en amasser; car ce sont elles, dit saint Ambroise (*Comment. ad primam Epist. ad Thess.*, cap. 5), qui font oublier l'éternité et négliger l'affaire importante du salut: *Divitiæ negligentiam pariunt salutis.*

Concevons donc, mes frères, une juste idée du salut; représentons-nous-le comme l'affaire la plus importante, comme l'unique absolument nécessaire, comme une affaire personnelle. Mais ce n'est pas assez de savoir comment il faut nous représenter l'affaire de notre salut, il faut encore savoir comment nous devons y travailler, et c'est ce que je me suis engagé à vous montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu veut le salut de tous les hommes, il ne se plaît pas dans la perte des âmes. Loin de nous une doctrine qui ferme le cœur de Jésus à ceux qui veulent sincèrement y entrer; mais nous ne pouvons pas compter sur nous comme sur notre Dieu; nous ne nous connaissons pas comme il nous connaît; nous ignorons si nous sommes dignes de haine ou d'amour; nous sommes exposés à des dangers, nous marchons dans une route remplie de précipices. L'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière; voilà le sujet des craintes, des alarmes et des frayeurs des justes.

Nous sommes faibles, nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous trouvons dans notre propre fonds la corruption et le penchant au mal. Notre volonté seule ne peut pas former une bonne pensée, mais la grâce nous aide, nous soutient, nous rend la pratique de la loi douce et aimable; sans la grâce, mon salut serait impossible, avec elle je peux en assurer le succès; je peux tout dans celui qui me fortifie. Voilà le sujet de la confiance des justes pénétrés de leur misère et de leur faiblesse.

Tout le temps de cette vie est un temps de combats; les défaites peuvent succéder aux victoires; on peut mal finir après avoir bien commencé. L'affaire du salut n'est consommée qu'à la mort, c'est à ce moment décisif qu'on sort de la lice victorieux ou vaincu; ce n'est que dans ce moment qu'on est arrivé au terme. La couronne immortelle n'est accordée qu'à la persévérance finale. Voilà pourquoi les justes ne cessent d'être pénitents et mortifiés qu'en cessant de vivre.

De toutes ces vérités, chrétiens, il est aisé d'apprendre comment nous devons travailler à l'affaire de notre salut.

Nous devons y travailler avec crainte; voilà contre la fausse sécurité des mondains.

Nous devons y travailler avec confiance; voilà contre le découragement de ces âmes qui ne font attention qu'à leur faiblesse.

Nous devons y travailler avec persévérance; voilà contre l'inconstance de ces chrétiens qui se lassent du joug de la religion. Pour développer ces trois vérités et en tirer des morales utiles, j'ai besoin d'un renouvellement d'attention.

Ce n'est pas moi, mes frères, qui entreprends de troubler la fausse sécurité des mondains sur l'affaire du salut. Ce n'est pas moi qui avance qu'il faut travailler à l'ouvrage de sa sanctification avec crainte et tremblement; c'est l'apôtre saint Paul qui donne cette importante leçon aux Philippiens.

Mes frères, leur dit-il, opérez votre salut avec une sainte crainte et une sainte frayeur: *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II.) Remarquez, mes frères, ce que saint Paul veut faire comprendre aux chrétiens qu'il instruit; il est important de connaître le sens de ces paroles.

Il condamne la sécurité de ces hommes qui se flattent que le nom de chrétien suffit pour être sauvé, qui sont indifférents sur leur sort éternel, qui ne sentent point leur misère, et ne soint point alarmés des dangers qui menacent leur innocence

Il condamne aussi la doctrine des hérétiques qui ont avancé que la foi suffit pour le salut, et que les bonnes œuvres sont inutiles pour en assurer le succès. C'est contre ces erreurs aussi qui flattent l'homme d'une certitude dangereuse, que le saint concile de

Trente déclare qu'on ne peut pas savoir, sans une révélation expresse, si l'on est du nombre des élus ou des réprouvés.

Ne tirons pas, comme les hérétiques et les libertins, une fausse conséquence de ce mystère adorable ; qu'il nous pénètre d'une sainte crainte et d'une salutaire frayeur. C'est tout ce que saint Paul se propose; c'est pourquoi il dit : travaillez à votre salut, vous pouvez en assurer le succès, il est possible ; vous n'y travaillerez pas en vain, si vous y travaillez avec le sentiment de votre misère, et si vous ne comptez pas sur vos forces : *Salutem vestram operamini.*

D'où peut donc venir la sécurité des mondains sur leur salut ? Dieu est-il sorti de son secret ? leur a-t-il révélé leur sort dans l'éternité ? Le salut se fait-il sans efforts, en marchant dans la voie large ? n'ont-ils jamais péché ? ne sont-ils exposés à aucun danger ? Ah ! la fausse sécurité des mondains prouve qu'ils ne conçoivent pas une juste idée du salut, et par conséquent qu'ils n'y travaillent pas comme les saints.

Quand l'Apôtre recommande de travailler à son salut avec crainte et avec frayeur, il n'entend point cette crainte qui bannit l'amour et la confiance, mais cette crainte pure, innocente, qui fait arriver au bonheur éternel, selon le Prophète, qui vient du sentiment de sa faiblesse, qui rend l'homme sagement timide, qui lui fait éviter les dangers et l'empêche de se tranquilliser avant la fin de sa course, et de se reposer avant d'être sorti du combat.

Il n'entend pas cette frayeur qui abat, jette dans le découragement et fait regarder l'incertitude de son salut comme un titre pour en désespérer et cesser d'y travailler; mais ces saintes alarmes qui ont animé les saints à la pénitence et à la perfection, qui leur ont fait redouter les jugements de Dieu sans désespérer de sa miséricorde, et ont excité leur zèle plutôt que de le ralentir.

Vous dirai-je, mes frères, que les plus grands saints sont ceux qui ont travaillé à leur salut avec crainte et avec frayeur? Dans la pratique des vertus chrétiennes, après des années écoulées dans la pénitence, après des courses apostoliques, des travaux immenses; après avoir converti des peuples de toutes les nations, dans l'éclat des miracles même, on les a vus encore craindre de n'être pas assez justes et être alarmés en comparant l'insuffisance de l'homme avec la justice de Dieu.

Qui fut plus grand que Paul converti ? plus favorisé ? qui eut plus de zèle ? qui entreprit plus de travaux ? qui parcourut plus de provinces et d'empires ? qui eut plus de succès et convertit plus de peuples ? qui fut plus souvent dans les liens et dans les tourments ? qui a dépeint avec plus de feu et d'onction la miséricorde de Dieu pour les pécheurs ? Cependant a-t-il travaillé sans crainte à son salut ? s'est-il reposé entièrement sur sa vocation qui était divine, éclatante ? tous les peuples qu'il avait convertis étaient-ils à ses yeux un titre pour vivre dans la sécurité ? Non; il craint encore d'être réprouvé après avoir prêché et converti toutes les nations.

Ah ! reprend ici saint Chrysostome (*in 1 Ep. ad Cor.*, c. X, hom. 23), si Paul choisi pour être un vase d'élection, si Paul qui a annoncé l'Evangile à tant de peuples, et attaché au char de Jésus-Christ tant de conquêtes, si Paul, chargé de chaînes pour la vérité qu'il a prêchée, craint encore d'être du nombre des réprouvés, vous avez bien plus sujet de craindre, mondains, qui ne pensez à votre salut que par intervalle, qui y travaillez nonchalamment, et qui vous rassurez sur des vertus qui ne déplaisent pas au monde, parce qu'elles ne vous dérobent pas à ses fêtes, à ses spectacles, à son jeu; parce qu'elles ne combattent ni son esprit ni sa morale : *Si Paulus hoc timuit qui tam multos docuit, multo magis vobis.* Votre sécurité en matière de salut n'est pas celle des saints; c'est le démon qui la fait naître pour vous empêcher de travailler à votre salut efficacement.

Concevons, chrétiens, une juste idée de notre salut. Considérons l'ouvrage de notre sanctification avec les yeux de la foi, et nous serons persuadés qu'il faut y travailler avec crainte et avec une sainte frayeur.

Sommes-nous assurés de notre justice présente ? Sommes-nous dignes de haine ou d'amour ? Sommes-nous assez purs, assez innocents pour ne point craindre d'être cités aujourd'hui au tribunal de Jésus-Christ ? Ah ! qui d'entre nous oserait s'en flatter, oserait le dire ?

Quel est l'homme, dit le Sage, qui puisse dire sans une coupable présomption : Mon cœur est pur et innocent, le péché ne l'a point souillé, il est fermé constamment aux charmes du vice, je ne suis pas criminel aux yeux du Seigneur : *Qui potest dicere mundum est cor meum, purus sum a peccato?* (*Prov.*, XX.)

Or, cette incertitude de l'état de notre âme ne doit-elle pas nous humilier ? nous inspirer une sainte crainte, une salutaire frayeur ? L'affaire du salut est-elle donc assez peu importante pour que le succès nous soit indifférent ? Ah ! rien ne prouve mieux l'indifférence des mondains pour le salut, que la fausse sécurité dans laquelle ils vivent.

Est-on sans crainte, sans alarmes, quand on attend la décision d'une affaire dont le repos, la fortune, l'honneur, dépendent du succès ? non ; mais ces craintes, ces alarmes font qu'on ne néglige rien pour réussir; on s'agite, on se remue, on sollicite, on rampe, on supporte les rebuts. Si le succès du salut flattait autant, il causerait donc les mêmes craintes, les mêmes alarmes, et l'on y travaillerait efficacement.

Peut-être les mondains diront-ils, pour justifier leur sécurité en matière de salut : nous nous sommes écartés, il est vrai, pendant un temps des sentiers de la vertu; épris des faux charmes du monde, nous nous sommes livrés à ses plaisirs, nous nous som-

mes conformés à son esprit, le torrent nous a entraînés ; mais le désir de faire notre salut nous a fait rompre tous les liens du péché, nous nous sommes tracé un plan de vie régulière, et, sans être dans la dévotion, nous évitons les vices d'un certain monde qui ne pense point au salut.

Sans leur dire ici, mes frères, que cette réforme n'est pas suffisante pour leur salut, que ce plan de vie retirée dont ils se glorifient et qui les rassure, est celui d'un sage païen qui se dérobe au bruit tumultueux d'un monde de plaisirs, pour vivre paisiblement et goûter dans un certain ordre les douceurs de la vie présente ; est-il bien vrai que l'on doive vivre sans crainte, sans alarmes sur l'avenir, quand on a mené une vie criminelle ? Est-on assuré de la douleur de son cœur, parce qu'on est assuré de la clémence de son Dieu, et le pardon qu'il a promis aux pleurs, au changement, à la pénitence, est-il un titre pour tranquilliser des pécheurs qui n'ont renoncé qu'aux fatigues, à l'éclat, aux scandales du péché ?

J'ai offensé le Seigneur par la transgression de sa loi, le monde m'a entraîné dans son parti opposé à l'Evangile, je suis devenu coupable en devenant mondain : *Deliqui in Dominum ;* je suis en danger d'être damné, je suis dans la crainte et la frayeur : *Periclitor in æternum perire.* Ainsi parlait Tertullien (*De pœnit.*, cap. 11), et ce sentiment était conforme à la doctrine de l'Eglise, qu'il a eu le malheur d'abandonner.

Motif de cette crainte et de cette frayeur que saint Paul recommande en travaillant à l'affaire de son salut : Persévérerons-nous dans la piété? serons-nous toujours victorieux des dangers qui nous environnent et des combats que le démon livre à notre innocence ?

Ce n'est pas dans notre propre fonds que nous trouvons la matière de nos triomphes sur les ennemis de notre salut ; c'est dans sa miséricorde que Dieu couronne nos mérites, dit saint Augustin (*in psal.* XXXIV), puisqu'il couronne ses propres dons. Ce n'est pas par nos propres forces que nous persévérons dans l'amour de la vertu et la haine du vice, que nous sommes tentés, et que nous ne succombons pas ; la couronne attachée à la persévérance est un don de sa clémence : *Coronat in misericordia.*

Il ne suffit pas d'avoir bien commencé, il faut bien finir. Des commencements de ferveur et de piété ne feront pas trouver grâce à des chrétiens dont les derniers moments de la vie seront souillés du péché. Les commencements de la vie de saint Paul montraient un ennemi de l'Evangile, un persécuteur de l'Eglise ; les derniers moments ont montré un apôtre, un martyr. On admire, on loue les commencements de l'apostolat de Juda, on déplore, on déteste la fin tragique de ce disciple perfide, dit saint Jérôme. (*Epist. ad Furiam.*)

Or voilà, dit le grand pape saint Léon (serm. 8 *De Epiphania*), le sujet des craintes et des alarmes des saints ; voilà ce qui leur inspirait une salutaire frayeur : *Hæc sanctis causa est tremendi ac metuendi.* Ils craignaient les chutes, les défaites tant qu'ils étaient sur la terre, ce lieu de combats où nos victoires ne découragent pas l'ennemi de notre salut, et où il ne cesse de nous attaquer que lorsque nous cessons de vivre.

Ne cessez donc, justes, qui travaillez sérieusement à votre salut, d'appréhender de perdre la couronne que vous attendez que lorsque vous l'aurez obtenue. Votre foi est pure, agissante ; présentement vous êtes soumis aux vérités catholiques, vous détestez l'erreur, vous pratiquez le bien, vous évitez le mal : *Fide stas.* Ne vous élevez pas, ne vous glorifiez pas, ne soyez pas encore dans la sécurité : il y a des temps dangereux, des tentations délicates. Le monde menace, il caresse ; craignez pour votre foi et votre innocence : *Time.* (*Rom.*, IV.)

Je vois le grand Ambroise pénétré de cette crainte salutaire. Grand saint, grand évêque, grand défenseur de la foi catholique, il n'osait encore s'assurer du succès de son salut. Il y a deux éternités, se disait-il à lui-même, le paradis et l'enfer ; en cessant de vivre, il faut que j'entre dans l'une ou dans l'autre nécessairement : *In hanc vel illam æternitatem cadam necesse est.* (S. Ambros., *in psal.* CXVIII.)

Comment au milieu des dangers et des précipices, dans cette vallée de larmes, peut-on être sans crainte ? Est-on assuré du succès de son salut pour vivre dans la sécurité ? et y travaille-t-on efficacement quand on y travaille avec indifférence ?

Motif de crainte et de frayeur en travaillant à notre salut : nous pourrons nous tromper sur le jugement que nous portons de nos actions, puisque les vertus que nous pratiquons ont encore besoin de la miséricorde de Dieu.

Ecoutez le grand saint Augustin : c'est en priant pour sa mère, sainte Monique, cette âme si pure, si détachée, et qui avait eu dès sur la terre des avant-goûts du ciel, qu'il dit ces paroles terribles (lib. IX *Confess.*, cap. 13) : Malheur, ô mon Dieu ! à la vie la plus régulière, à celle même qui a mérité les éloges et la vénération des hommes, si vous l'examinez selon la rigueur de votre justice, et si vous n'usez pas de miséricorde !

Or, en voyant les plus grands saints opérer leur salut avec crainte, que devons-nous penser de la sécurité des mondains, de ces chrétiens qui se rassurent sur un plan de vie dont le monde s'accommode et dans lequel il n'entre rien de la sévérité évangélique ; de ces chrétiens qui sont tranquilles sur leur sort éternel, parce qu'ils s'acquittent de certains devoirs du christianisme, parce qu'ils se confessent et communient certaines solennités ; parce qu'ils sont équitables, doux, amis fidèles, citoyens utiles ; parce qu'ils ne sont point des infracteurs scandaleux de la loi? Ah ! nous devons penser qu'ils veulent faire leur salut, qu'ils seraient fâchés d'être damnés ; mais nous devons penser aussi que le succès ne leur paraît pas assez important, puisqu'ils y travaillent négligemment et sans crainte.

Je ne prétends pas, en combattant la fausse sécurité des mondains, effrayer les âmes timides qui se découragent; c'est pour combattre leur découragement que j'ai dit qu'il faut travailler à notre salut avec confiance.

Il y a une grande différence, chrétiens, entre la confiance et la présomption : la confiance est une vertu, la présomption est un crime. Notre confiance est appuyée sur la parole de Dieu, sur sa grâce, sur les efforts dont nous sommes capables; la présomption est appuyée sur la fausse idée que nous concevons de sa bonté, de ses oracles, de notre volonté.

Les justes travaillent à leur salut avec confiance, parce qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, et demandent ce qu'ils ne peuvent pas; les pécheurs présomptueux n'opèrent pas leur salut, parce qu'ils comptent sur leur volonté, et se regardent comme les maîtres du temps et de la grâce.

C'est vous, justes, timides, effrayés de vos faiblesses, des dangers qui vous environnent, des obstacles qui s'opposent à votre sanctification, que je veux encourager; c'est à vous que je veux inspirer une ferme confiance, et persuader la possibilité du salut.

Qu'est-ce que faire son salut? Ce n'est pas pratiquer des austérités singulières, se dérober à la société pour s'envelopper dans la solitude, ou demeurer dans un cloître; ce n'est pas retracer la vie de ces hommes extraordinaires dont les courses apostoliques, les succès, les miracles, les connaissances, les ravissements, les extases ont étonné le monde, consolé l'Eglise et publié la grandeur d'un Dieu admirable dans ses saints. C'est éviter le mal et pratiquer le bien. C'est obéir au Créateur et observer sa loi. Voilà, selon Jésus-Christ, tout le grand ouvrage du salut; voilà en quoi consiste l'art de se sanctifier. Si vous voulez donc vous sauver, mériter le ciel, y entrer en quittant la terre, obéissez à votre Dieu, observez ses préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX.)

Oui, dit saint Augustin (lib. XXI, c. 23, *De civ. Dei*), que tous ceux qui sont alarmés sur leur sort éternel, qui redoutent les supplices préparés aux réprouvés, obéissent à leur Créateur et à l'arbitre de leur destinée. Qu'ils profitent du temps que Dieu leur accorde, ce temps de miséricorde, de grâce, ce temps où ils peuvent mériter : *Dum tempus est.*

Que ceux-là soient alarmés, effrayés, qu'ils désespèrent même de leur salut, qui abusent de leur liberté pour refuser d'obéir lorsqu'un Dieu parle, qui dissipent sa loi, la partagent, violent les préceptes qui les gênent, et sont plus exacts observateurs des lois du monde que de celle de leur Créateur; mais que les justes qui aiment la loi de Dieu, qui la méditent, qui l'ont gravée dans leur cœur, espèrent avec confiance le succès de leur salut; il est attaché à l'accomplissement de la loi, non aux miracles, aux actions merveilleuses, à un genre de vie extraordinaire.

Comment pourrais-je craindre de ne pas être agréable à Dieu en observant sa loi, puisque je suis assuré que je l'aime? Peut-on aimer Dieu et désespérer de son salut?

Voilà, justes alarmés sur le succès de votre salut, un puissant motif de confiance. Adorez les profondeurs de ces mystères où la raison s'égare, ou l'esprit se confond, et dont les superbes et les libertins tirent des conséquences pour vivre dans l'indolence et abandonner l'ouvrage important du salut.

Le ciel est assuré à ceux qui observent les divins préceptes. L'enfer n'est creusé que pour punir les infractions volontaires de la loi. Je travaille à mon salut avec confiance, j'en espère le succès; j'ai la promesse infaillible d'un Dieu qui m'en assure lorsqu'il me dit : Si vous voulez faire votre salut, être heureux éternellement, observez mes commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

Mais voici encore, chrétiens, un motif de confiance quand je travaille à mon salut : l'abondance des mérites de mon Sauveur, qui veut sincèrement sauver tous les hommes.

Ici, mes frères, je l'avoue, quoique le salut soit attaché à l'accomplissement de la loi, non à des austérités, à des vertus extraordinaires; je n'espérerais pas le succès de mon salut, si celui qui me commande ne m'aidait pas pour accomplir ses préceptes, s'il ne les accompagnait tous de secours suffisants, si j'étais abandonné à moi-même, et ne pouvais compter que sur mes propres forces; mais je travaille avec confiance, parce que je travaille avec la grâce; mais je peux accomplir la loi, parce que Dieu ne commande rien d'impossible; mais le bien que je fais peut être agréable à Dieu, me mériter le ciel, parce qu'il tire sa valeur, non de ma suffisance, mais des mérites de Jésus-Christ.

Que notre confiance ne soit pas présomptueuse. Ne soyons pas des orgueilleux, des ingrats. N'élevons pas nos forces comme Pélage sur un trône. Personne, dit saint Augustin, ne trouve dans son propre fonds de quoi opérer son salut, il n'y trouve ni le commencement, ni l'accroissement, ni la perfection des vertus que Dieu doit couronner : *Nemo sibi est idoneus ad salutem.*

Que trouve l'homme dans son propre fonds quand il se considère attentivement? Ecoutons saint Paul : des penchants qui le portent au mal, qui soulèvent la chair contre l'esprit, qui empêchent de faire le bien qu'on voudrait faire, et qui font commettre les fautes qu'on voudrait éviter; or l'homme, considéré dans cet état, peut-il seul travailler efficacement à son salut? Non, il ne peut que se perdre : *Nemo sibi est idoneus ad salutem.*

Mais consolez-vous, justes alarmés sur le succès de votre salut; travaillez-y avec confiance, Jésus-Christ y travaille avec vous; il vous aide, il vous soutient; l'abondance de ses mérites donne du prix à vos faibles efforts. La grâce, ce secours puissant et proportionné aux obstacles : *Justum adjutorium* (*Psal.* VII), assurera la conquête de vos âmes; elle vous fera mériter la couronne de

justice en vous la faisant pratiquer : *Redimet adjuvando per gratiam, etiam ad faciendam justitiam.* (S. Aug., *in psal.* LXXI.)

Saint Augustin en expliquant ces paroles : *Tous les peuples de la terre ont vu le salut que notre Dieu nous a procuré*, dit : Que personne ne s'abatte, ne se décourage ; que personne ne se croie abandonné de Dieu. Loin de nous ces idées injurieuses à la divine miséricorde, ces idées qui représentent des hommes qu'il a oubliés, qui n'avaient point de place dans son cœur sur la croix, pour lesquels il n'est pas mort : *Nemo concidat, nemo dissipet.* Il a racheté tout le genre humain, il est le Sauveur de tous les hommes. Comme il n'y en avait pas un qui ne fût coupable, il n'y en a pas un pour lequel il ne soit venu et il ne soit mort : *Totum emit.* (S. Aug., *in psal.* XCVII.) Comme il n'a voulu faire qu'un seul bercail, il a appelé les brebis errantes dans la gentilité ; il a donné sa vie pour elles comme pour celles de la Judée. Son sang a été répandu pour le salut de ceux qui n'ont pas voulu se sauver. Son cœur a été ouvert à ceux qui ont refusé d'y entrer : *Totum emit.*

Pensez donc, chrétiens qui travaillez à votre salut, à la victime qui s'est offerte pour vous sur la croix, à l'efficace de son sang répandu, à son amour pour tous les hommes ; alors vos alarmes, les réflexions qui vous abattent, vous découragent, se dissiperont : alors votre confiance ne sera pas présomptueuse, puisqu'elle sera appuyée sur l'abondance des mérites de votre Sauveur, sur son amour pour vous, sur sa grâce qui vous soutient, vous fortifie, et avec laquelle vous pouvez tout.

Enfin voici, mes frères, ce qui doit vous inspirer de la confiance, et vous faire espérer le succès de votre salut : une vie pure, innocente.

Oui, dit saint Ambroise (*Comment. ad Rom.*, c. XII), la vie chrétienne est un signe du salut éternel ; elle en est comme le gage assuré : *Bona vita christiani est signum salutis æternæ.* Faire son salut n'est autre chose que de vivre chrétiennement. On a lieu d'espérer une bonne mort quand on vit bien ; on doit attendre le sort des justes quand on les imite.

Comme cette confiance est présomptueuse dans ces mondains qui se livrent aux plaisirs, et ne pensent qu'à satisfaire les coupables désirs d'une chair déréglée ; je ne prétends rassurer ici que les justes qui se découragent et désespèrent du succès de leur salut.

Que les pécheurs cependant ne se découragent pas non plus s'ils veulent sincèrement se convertir. On entre dans le ciel avec une innocence recouvrée comme avec une innocence conservée. La vraie pénitence assure le salut comme la vie pure et innocente. Le ciel ne ferait pas une fête à la conversion d'un pécheur, s'il n'était pas devenu juste ; et Jésus-Christ n'aurait pas prodigué ses caresses aux pénitents, si les pénitents ne pouvaient pas devenir des saints. Travaillez donc avec confiance à votre salut, justes et pénitents ; mais pour en assurer le succès, travaillez-y avec persévérance ; n'imitez pas ces chrétiens qui se lassent du joug de la religion.

Pour assurer son salut, il faut y travailler constamment. C'est par des jours pleins de bonnes œuvres amassées pendant tout le cours de sa vie, une sainte sollicitude, une ferveur que rien ne ralentit, qui est égale dans tous les temps, qu'on rend son élection certaine, dit l'apôtre saint Pierre : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* (II *Petr.*, I.)

C'est dans tous les temps que le Prophète est occupé de son salut, qu'il bénit le Seigneur, qu'il chante ses louanges au milieu d'une cour brillante, à la tête de ses armées, dans le silence de la nuit comme dans le saint temple, le Seigneur est le Dieu de son cœur ; rien ne l'attache sur la terre, rien ne lui plaît ; ses désirs, ses pensées sont pour le ciel ; il ne veut que celui qui doit fixer son bonheur éternel : *Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo* (*Psal.* XXXIII) ; *quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* (*Psal.* LXXII.)

C'est pour ne pas travailler en vain à son salut que saint Paul ne cesse de combattre qu'en cessant de vivre, que la longueur de ses travaux, de sa pénitence, égale la longueur de ses jours, et qu'il réduit son corps en servitude, de crainte de perdre la récompense de son apostolat : *Ego non me arbitror comprehendisse, ad destinatum persequor* (*Philipp.*, III.)

C'est pour cela qu'il dit qu'il ne suffit pas de courir, de combattre, parce que tous ceux qui entrent dans la lice, qui combattent, n'emportent pas la couronne destinée aux vainqueurs ; mais qu'il faut assurer le succès de son salut par la persévérance : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX.)

Or, d'après ces vérités, que devons-nous penser de ces chrétiens qui ne travaillent que par intervalles à leur salut ; qui ne donnent à cette importante affaire que des moments dans la journée, et certains jours dans l'année ? de cette ferveur passagère dont le monde triomphe si aisément, et dont il prend occasion de censurer la piété ? de cette dévotion tendre qu'une jeune personne fait éclater, et à laquelle elle semble se faire gloire de renoncer pour suivre les maximes du siècle ? de cet accord réprouvé par Jésus-Christ, et que certains chrétiens regardent comme possible ?

Servir Dieu et le monde, s'occuper de Dieu sans oublier le monde, servir le monde sans penser à Dieu, travailler à son salut quand le monde le permet, le négliger quand il nous demande, se promettre de s'y livrer tout entier à la fin de sa carrière, et se ménager dans la vieillesse comme s'il était assuré ; est-ce là, mes frères, travailler à son salut constamment, avec persévérance ? est-ce là courir dans la lice jusqu'à la fin ? est-ce là assurer sa vocation ? est-ce là combat-

tre légitimement et mériter la couronne de justice.

Assure-t-on le succès de son salut quand on cesse d'y travailler? Doit-on se reposer quand on n'est pas sorti du combat? Et la sécurité n'est-elle pas dangereuse quand on est encore au milieu de ses ennemis?

Ah! mes frères, on ne travaille pas efficacement à son salut quand on n'y travaille pas toute sa vie. Les alternatives le mettent en danger, le moment qui en doit décider est peut-être celui que vous perdez; n'en perdez aucun quand il s'agit de votre salut, travaillez-y avec ardeur, travaillez-y constamment, que tout ce que vous faites y ait rapport : *Instanter operare.* Pourquoi? Parce que votre vie s'écoule rapidement; vous avancez vers le tombeau, bientôt vous y descendrez; et dans la nuit du tombeau on ne peut plus amasser de bonnes œuvres. La raison, la sagesse, la science n'y descendent point avec vous; il est le terme de vos mérites : *Quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos.* (*Eccle.*, IX.)

Triomphez des obstacles que vous trouvez dans le monde, travaillez à votre salut malgré la chair et le sang; soyez au-dessus des caresses et des larmes, des reproches et des menaces, d'un monde de parents qui veut vous arracher à l'autel ou au cloître. Jésus-Christ n'a point manqué à Marie quand il lui a dit : Pourquoi me cherchiez-vous : *Quid est quod me quærebatis?* (*Luc.*, II.) Il faut que je me livre tout entier à l'œuvre pour laquelle je suis descendu sur la terre.

En vain dites-vous que vous voulez vous sauver, si vous ne voulez point vous gêner. Le succès de votre salut ne vous inquiète pas, si vous donnez toute votre attention au succès des affaires temporelles. Discontinuer d'y travailler, c'est s'exposer à ne le jamais consommer. On tombe dans l'erreur des faux dévots, quand on veut allier la douceur d'une vie mondaine avec la sainteté du christianisme.

Ici on ne saurait trop gémir sur l'aveuglement de ceux qui se promettent de travailler à leur salut dans le temps de la vieillesse, cette saison des infirmités, où tristes, abattus à la vue du tombeau qui s'ouvre, on ne cherche qu'à se procurer les occasions d'oublier sa destinée, et où l'on est plus occupé du soin de conserver les restes usés d'un corps qui périt, que d'orner son âme immortelle des vertus qui peuvent assurer son bonheur.

C'est ainsi, dit saint Augustin (*in cap.* VIII *Evang. Joan.*, tract. 33), qu'on se rassure sur un avenir incertain pour l'affaire la plus importante; et que non-seulement on dispose du lendemain dont on ignore les événements, mais encore d'une longue suite d'années.

Ah! que vous servira-t-il, mes frères, d'avoir voulu votre salut dans de certains moments, et de ne l'avoir pas fait? d'avoir été bon un certain temps, et de ne l'avoir pas toujours été? d'avoir édifié le monde dans vos premières années par votre sagesse et votre innocence, si vous l'avez scandalisé ensuite par de coupables intrigues et de honteux plaisirs? d'avoir eu la force de résister à la tentation dans une occasion, si vous y succombez dans une autre? d'avoir vu le démon vaincu à vos pieds, s'il vous a attachés à son char dans un autre combat? De quelle utilité vous seront ces dévotions passagères, ces moments de ferveur, ces victoires sur votre ennemi, si vous ne persévérez pas, dit saint Bernard (*De Pass., Domini*, cap. 14), jusqu'à la fin de votre carrière : *Si non perseveraveris usque in finem.*

Si vous voulez donc, mes frères, assurer le succès de votre salut, persévérez, dit saint Augustin (*in psal.* LXXI), dans la pratique de la vertu; ne cessez point de combattre contre le démon, la chair et le monde : point de ménagement, point de repos avant la fin de votre carrière, jusqu'au terme de votre mortalité; c'est le seul moyen d'y arriver dans la pureté et l'innocence : *Persevera ut pervenias.* Persévérez dans la pratique du bien; ne cessez pas d'amasser de bonnes œuvres jusqu'au moment que Dieu vous appellera à lui, vous citera à son tribunal. Que l'homme intérieur ne s'affaiblisse pas, lors même que le corps extérieur se détruit; mais qu'il se renouvelle de jour en jour. Que la foi, la confiance, la ferveur, l'amour, la charité prennent des accroissements jusqu'au moment que votre sanctification sera consommée, et le succès de votre salut assuré : *Persevera donec veniat salus.*

C'est cette persévérance dans le bien qui vous fera obtenir la couronne immortelle que possèdent les saints dans la gloire. Je vous la souhaite.

SERMON XVI.

Pour le troisième dimanche d'après Pâques.

SUR LA JOIE DES MONDAINS ET LA TRISTESSE DES JUSTES.

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini. (*Joan.*, XVI.)
Le monde se réjouira, vous serez dans la tristesse.

Jésus-Christ dépeint ces moments si différents qui le montrèrent au monde dans les abaissements et dans la gloire, la victime de la fureur des Juifs et le vainqueur de la mort, donnant sa vie sur la croix, et la reprenant dans le tombeau; le triomphe passager des Juifs quand ils le virent expirer sur le Calvaire, la joie de ses disciples quand ils le virent ressuscité.

Encore un moment, et vous ne me verrez plus. C'est ainsi qu'il annonce sa mort prochaine à ses disciples : le moment marqué pour mon sacrifice approche; je vais me livrer dans les mains de ceux qui me cherchent pour m'immoler; jusqu'à présent ils n'ont fait que de vains efforts pour se saisir de moi; comme ils n'ont point d'autre puissance que celle que je leur donne, ils ne peuvent point m'ôter la vie que dans le moment que j'ai choisi par ma puissance : or ce moment est proche : je vais me livrer vo

lontairement; mon amour pour les hommes va m'attacher à la croix, je n'en descendrai pas, j'y répandrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, j'y remettrai mon âme entre les mains de mon Père; mort sur la croix vous ne me verrez plus : *Modicum et jam non videbitis me.* (*Joan.*, XVI.)

Mais comme j'ai le pouvoir de reprendre la vie que je vais donner pour le salut du monde, le triomphe de mes ennemis ne sera que passager; mes oracles s'accompliront : je ne serai que trois jours dans le tombeau; j'y briserai les liens de la mort; j'y ferai éclater ma puissance en détruisant son empire et en rendant inutiles les précautions de la Synagogue; j'en sortirai avec tout l'éclat de la divinité; je me montrerai, non pas à toute la Judée, à mes ennemis, mais à vous, mes chers disciples; alors vous me verrez : *Et iterum modicum, et videbitis me.*

Le monde se réjouira lorsque j'aurai donné le pouvoir à mes ennemis de me faire mourir; on verra les Juifs triompher de leur succès; ils me verront avec joie condamné dans leurs tribunaux, attaché à la croix, et n'en point descendre malgré leur défi insensé; cette nation aveugle et furieuse sera dans l'allégresse en me contemplant mort sur le Calvaire, et en me voyant enfermé dans un tombeau environné de gardes et muni du cachet du prince : *Mundus gaudebit.*

Pour vous, mes chers disciples, vous serez plongés dans la tristesse, faibles, abattus; les opprobres du Calvaire vous ébranleront; le triomphe des Juifs vous fera oublier mes oracles et mes miracles; votre confiance sera mêlée de doutes et d'incertitudes, et votre cœur sera rempli d'amertume jusqu'à ce que vous m'ayez vu ressuscité : *Vos autem contristabimini.*

Voilà ces deux temps, ces deux moments dont je vous parle, et qui vous étonnent, parce que vous en ignorez le sens. Ce moment présent qui vous plonge dans la tristesse, parce que je vous annonce que je m'en vais et que vous ne me verrez plus : *Nunc tristitiam habetis;* et le moment où je vous verrai après être sorti du tombeau, et où ma présence ranimera votre espérance, réveillera votre foi et répandra l'allégresse dans vos cœurs . *Iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum.*

En effet, chrétiens, la joie a succédé à la tristesse dans le cœur des apôtres lorsque le Sauveur est ressuscité; les oracles de l'Evangile de ce jour ont été accomplis; ils ont été consolés après avoir été affligés; les Juifs ont connu la vanité de leur triomphe; les apôtres ont vu éclater la puissance de leur divin maître.

C'est ainsi que les saints docteurs expliquent ce que dit aujourd'hui Jésus-Christ à ses disciples, et c'est le sens littéral de ces paroles qu'ils n'entendaient pas, et dont ils demandaient l'intelligence.

Mais comme ce divin Sauveur a voulu nous instruire en instruisant ses disciples, on peut, dit saint Augustin (*in Joan.*, tract. 102, n. 6), regarder ce moment dont il parle comme une image de la vie présente, qui, comparée avec l'éternité, n'est qu'un instant.

Or c'est dans le cours de cette vie fugitive qu'on voit sur le théâtre du monde des joies et des pleurs; des pécheurs dans l'abondance, les plaisirs, les succès; des justes dans l'indigence, la douleur, les mépris L'oracle du Sauveur s'accomplit : les mondains sont dans la joie, les justes dans la tristesse : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.*

Ce n'est qu'au dernier moment de la vie que se fait ce changement de scène annoncé aux apôtres; ce n'est qu'alors que les pécheurs reconnaissent le vide et le néant des plaisirs qui les séduisaient; ce n'est qu'alors que les justes éprouvent ces heureux changements qu'ils espéraient dans leurs peines, et qui les consolaient.

O plaisirs trompeurs! ô joies insensées du monde! vous enivrez les mondains, vous ne les satisfaites pas; vous les rendez coupables, vous ne les rendez pas heureux; vos mortelles douceurs se changent pour eux en tourments éternels.

O croix précieuse! ô afflictions salutaires! vous purifiez les justes, vous ne les abattez pas; vous les éprouvez, vous ne les punissez pas; vous les détachez du monde, vous les rendez dignes du ciel.

Oui, chrétiens, voilà en deux mots la morale que nous présente l'Evangile de ce jour, et le sujet de ce discours.

Le malheur des pécheurs dans les joies et les plaisirs; vous le verrez dans la première partie.

Le bonheur des justes dans la tristesse et les peines; vous le verrez dans la seconde partie. Suivez-moi dans ces deux réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

Des joies, des plaisirs qui séparent des disciples de Jésus-Christ ceux qui s'y livrent; des joies, des plaisirs qui les enivrent, les fatiguent sans les satisfaire; des joies, des plaisirs de peu de durée, et qui se changent en regrets, en pleurs, en tourments éternels, font-ils des heureux? méritent-ils notre estime? Le vrai sage peut-il les regarder comme les sources d'une vraie félicité? Non. Sans les lumières de la foi, les sages du paganisme ont condamné les plaisirs tumultueux, les joies éclatantes, ces jeux, ces fêtes, ces repas qui occupent l'homme indécemment, et ne lui laissent pas le loisir de se connaître, d'être à lui et de contempler innocemment les merveilles de la nature.

On a vu des philosophes condamner les ris et les jeux, et mettre leur gloire dans la gravité et la méditation des misères de l'homme.

Pour nous qui professons l'Evangile, qui adorons un Dieu mort sur la croix, qui attendons une vie future, ce n'est pas l'orgueil qui nous fait condamner les joies du monde, qui nous y fait renoncer, et qui nous les fait regarder comme le partage des insen-

sés et des malheureux; c'est la foi, c'est la doctrine de notre divin Maître. Nous y trouvons, comme chrétiens, un caractère de séparation, un caractère d'insuffisance, un caractère de fragilité, qui annoncent le malheur des pécheurs dans les joies et les plaisirs du monde. Reprenons.

Que l'homme de plaisirs ose justifier l'ardeur avec laquelle il se livre aux divertissements et aux joies du monde, je n'en suis pas surpris : il n'est ordinairement ni sage, ni pieux. La sagesse ne se trouve pas dans les assemblées de plaisirs, puisque ceux qui les composent sont appelés par le Saint-Esprit des insensés, dont le cœur est toujours ouvert pour recevoir les plaies du péché. (*Eccle.*, VII.) La piété n'y règne pas non plus, puisqu'elle fait gémir le chrétien dans cette vallée de larmes, et que l'allégresse que répand dans l'âme le Saint-Esprit n'éclate que dans les tabernacles des justes. (*Psal.* CXVII.)

C'est la passion, l'aveuglement, l'oubli du ciel qui dictent toutes ces apologies des plaisirs du monde; apologies vaines, insensées, puisque, pour se les permettre et les goûter sans remords, il faut avoir recours au système de ceux qui n'espèrent rien au delà du tombeau.

Comment, en effet, avec de la foi peut-on se livrer à des joies, à des plaisirs qui portent un caractère de réprobation, parce qu'ils séparent les hommes de plaisirs des justes, des élus? Or ce n'est pas moi qui annonce cette séparation terrible, effrayante; c'est Jésus-Christ, c'est le monde lui-même. C'est Jésus-Christ qui sépare les justes d'un monde de plaisirs; c'est un monde de plaisirs qui sépare les justes de sa société. En faut-il davantage pour vous prouver, mes frères, le malheur des pécheurs dans les joies et les plaisirs?

Faites attention, chrétiens, que j'entends parler ici des joies et des plaisirs des pécheurs; à Dieu ne plaise que je condamne des plaisirs modérés, des récréations innocentes, des amusements honnêtes, des délassements nécessaires à l'homme qui s'est occupé, et dont l'esprit a été longtemps appliqué! Il y a des plaisirs permis dans la société, dans les états les plus saints. Ce sont ceux qui s'accordent avec la sainteté de la religion et la pureté des mœurs. Aussi je ne parle que des joies et des plaisirs des mondains, des pécheurs, que Jésus-Christ sépare des justes, des élus.

Le monde se réjouira, dit le Sauveur à ses disciples, et vous serez dans la tristesse : *Mundus gaudebit, vos autem constristabimini.* Voilà donc le monde de plaisirs séparé des disciples de Jésus-Christ : les joies, les plaisirs distinguent donc ceux qui ne lui appartiennent pas : *Mundus gaudebit.*

Ce monde de plaisirs que je vois dans la mollesse, dans l'oisiveté, qui ne se remue, ne s'agite que pour les repas, le jeu, les spectacles, et satisfaire les penchants d'une chair rebelle, n'est donc pas à Jésus-Christ, il est donc distingué de ses disciples? Oui. On ne les trouve pas dans les cercles où règne la joie, où éclate l'allégresse d'un cœur terrestre, et où l'on chante la félicité de ceux qui mènent une vie sensuelle. La joie distingue les mondains : la tristesse les justes : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.*

Ah! que ceux-là publient la félicité de ces mondains dans la joie qui oublient leur destinée éternelle; qui ne sont chrétiens que de nom; leur félicité est fausse, leur malheur est réel. Jésus-Christ les sépare de ses disciples, il ne prie pas pour eux.

Père saint, dit le Sauveur, je ne vous prie pas pour le monde : *Non pro mundo rogo.* (*Joan.*, XVII.) Ah! que ces paroles sont effrayantes! Quel est donc ce monde pour lequel Jésus-Christ ne prie pas? Lui qui est venu pour le salut du monde; qui a répandu son sang pour tous les hommes. Ce n'est pas, mes frères, cet amas d'édifices qui forment ces grandes villes, ces villes florissantes, ces cours brillantes qui annoncent la grandeur des souverains. Pour n'être pas du monde, il n'est pas nécessaire de l'abandonner, de se cacher dans un cloître. Le monde pour lequel Jésus-Christ ne prie pas, qu'il distingue de ses disciples, c'est une assemblée d'hommes opposés à son Evangile, qui le combattent par leurs mœurs toutes païennes; qui sont dans la joie, les plaisirs; qui vivent au gré de leurs passions, pendant que les justes gémissent, pleurent et immolent leurs corps à la pénitence. Le voilà, ce monde de plaisirs, séparé des disciples de Jésus-Christ, devenu indigne des prières de Jésus-Christ. Ah! que l'on chante tant qu'on voudra la félicité de ces hommes toujours dans les plaisirs et les fêtes : les joies qu'ils goûtent les rendent malheureux, puisqu'ils les rendent coupables.

Jésus-Christ sépare ses disciples du monde. Il leur déclare qu'ils n'en sont point, qu'ils mèneront une vie opposée à la sienne; qu'ils ne suivront pas ses exemples; qu'ils ne se trouveront point dans ses assemblées; qu'ils ne participeront pas à ses fêtes : *De mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo.* Il ajoute que leur vie pure, innocente, leur attachement à la doctrine et à la morale de l'Evangile, les feront haïr du monde : *Propterea odit vos mundus.* (*Joan.*, XV.)

Or, chrétiens, qui est plus du monde que les hommes de plaisirs? Qui forme ce monde que Jésus-Christ réprouve? ce monde dont il tire ses disciples dans sa miséricorde; ce monde qui fait éclater sa haine contre la dévotion, le recueillement, la modestie, la pénitence; si ce n'est ces hommes volages, dissipés, ardents à se procurer des plaisirs, à les multiplier et les varier?

Ce monde de plaisirs aime-t-il les hommes religieux, occupés, exacts dans la morale et les exercices de piété? Ah! quand on ne joue pas, qu'on n'est pas des parties de plaisir, des repas, des fêtes qui les occupent; quand on estime le temps qu'ils donnent au premier venu, qui les embarrasse; on ne doit s'attendre qu'à sa haine. Avec des talents, de la probité et les plus belles qualités du

cœur et de l'esprit, on est des hommes inutiles, parce qu'on n'est pas des hommes de plaisirs; on lui est à charge, on est digne de ses mépris, de sa haine : *Propterea odit vos mundus.*

Or, chrétiens, en voyant Jésus-Christ séparer ainsi ses disciples du monde, en lui entendant prononcer anathème contre tous ceux qui sont dans la joie et les plaisirs, pouvons-nous regarder comme une vraie félicité celle de ces mondains à qui tout rit, et qui trouvent dans leur opulence, ou dans l'art de s'insinuer chez les riches, le moyen de passer leur vie agréablement, de se dissiper, et de satisfaire la sensualité et les autres passions? Non. Aux yeux de la foi, il suffit qu'ils soient séparés des justes; que Jésus-Christ les ait dépeints comme les ennemis de la doctrine et de la morale de son Evangile, pour les regarder comme souverainement malheureux.

Caractère de séparation, mes frères, dans les hommes de plaisirs, qui n'est pas imaginaire. Il ne faut que se représenter la vie d'un juste et celle d'un mondain pour le reconnaître.

Le juste qui vit selon l'Evangile, qui se déclare disciple de Jésus-Christ, qui le suit dans la route du Calvaire chargé de sa croix, se trouve-t-il avec le mondain à ces repas, à ces séances de jeu, à ces assemblées, à ces spectacles qui occupent les hommes de plaisirs? Le mondain épris du monde, apologiste de sa morale, de ses usages, de ses fêtes, se trouve-t-il avec le juste aux assemblées chrétiennes, aux offices divins, aux instructions, dans les asiles des misères humaines? Non. Voilà donc une séparation marquée, éclatante; séparation qui fait le malheur des hommes de plaisirs.

Séparation que Jésus-Christ fait pour l'éternité. Séparation que les mondains font dans le temps. Jésus-Christ sépare les justes des mondains dans la joie; les mondains dans la joie se séparent des justes exacts observateurs de la morale de l'Evangile : *Elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus.*

Or les joies du monde, portant ce caractère de séparation, peuvent-elles rendre heureux ceux qui s'y livrent? Non. Elles peuvent les amuser, les étourdir, les enivrer : mais en les séparant de Jésus-Christ, en les portant à se séparer de ses disciples, à les mépriser, les haïr, elles ne peuvent les rendre que souverainement malheureux.

Or, que les mondains dans la joie se séparent des justes, des vrais disciples de l'Evangile, c'est une vérité attestée par Jésus-Christ. Il a annoncé le schisme éclatant qu'il y aurait toujours entre les justes et les pécheurs, à ses apôtres. Je vous ai séparés du monde, leur dit-il; mais les mondains se sépareront aussi de vous; ils vous banniront de leur société. Votre piété sera un titre pour vous rendre odieux à leurs yeux. Vous leur serez désagréables, parce que vous leur serez inutiles; et ils vous éviteront, parce que votre vie sera une censure de leurs coupables amusements. Votre félicité sera d'être séparés d'eux; leur malheur sera d'être séparés de vous : *Beati eritis cum separaverint vos.* (*Luc.*, VI.) Or ce caractère de séparation n'annonce-t-il pas le malheur des hommes de plaisirs?

Le sage nous dépeint les haines des mondains pour les justes, et on peut dire qu'il a tracé le tableau d'un monde de plaisirs qui ne nous est pas inconnu, ses sentiments, ses discours, ses occupations.

Ces hommes qui veulent couler leurs jours dans la mollesse et les plaisirs des sens; qui veulent s'enivrer de toutes les voluptés et varier les amusements au gré de leurs passions, commencent par renoncer au ciel, dit le Saint-Esprit; ils s'aveuglent sur leur destinée au delà du tombeau : ils se représentent le néant à la mort. C'est sur ce système insensé, humiliant, qu'ils s'autorisent à satisfaire leurs penchants, et à laisser partout des traces de leurs criminels plaisirs. En cessant de vivre sur la terre, nous rentrerons, disent-ils dans le néant d'où nous avons été tirés : *Post hoc erimus tanquam non fuerimus.* (*Sap.*, II.) De là ces conséquences qu'ils tirent pour se livrer sans remords aux joies du siècle présent.

Ils s'invitent aux fêtes, aux spectacles, au jeu, aux délices, aux excès même de la table : ils approuvent les douceurs d'une intrigue menée avec art, d'un commerce de volupté; ils vantent les charmes d'une vie oisive, molle et voluptueuse fondée sur la brièveté de la vie de l'homme, qui doit entrer dans le néant en descendant dans le tombeau, et qui n'a que des années fugitives pour jouir des plaisirs et des biens de la terre : *Umbræ transitus est tempus nostrum... venite ergo, fruamur bonis... coronemus nos rosis... et non prætereat flos temporis.* (*Ibid.*)

Pouvons-nous ignorer, mes frères, que ce système insensé ne soit celui de tant de mondains de nos jours, qui se font gloire de le mettre en vogue pour s'autoriser dans leur vie licencieuse; et qui ne se mettent à la torture que pour combattre l'immortalité de l'âme, que pour en imposer et persuader qu'ils sont licencieux par raison?

Il ne faut qu'examiner les mœurs de ces esprits superbes, de ces prétendus sages, pour être persuadé qu'ils n'affectent de penser autrement que les autres que pour se dispenser de les imiter.

Je sais que tous les mondains livrés aux plaisirs n'adoptent pas ce système insensé; mais je sais aussi qu'ils vivent comme s'ils ne croyaient pas une vie future; qu'ils ne portent pas leurs regards au delà du tombeau. Je sais qu'ils détournent leurs yeux du ciel pour goûter les douceurs d'une vie molle et sensuelle, et qu'ils se séparent des justes pour ne pas être condamnés par leur piété. Toute la différence qu'il y a entre eux et les incrédules, c'est que les incrédules soutiennent qu'il n'y a rien au delà du tombeau, et eux croient une éternité de récompenses et de supplices en vivant comme s'ils n'avaient rien à espérer et à redouter. Ah! les incrédules et les mondains dans les joies du siècle ne peuvent pas être heureux.

Les uns ne sont pas assurés et vivent dans le doute; les autres ont des remords et vivent dans les alarmes. Ils se condamnent tous en se séparant du juste.

Pourquoi le juste est-il désagréable aux hommes de plaisirs? Pourquoi le tournent-ils en ridicule, le méprisent-ils? Pourquoi n'en veulent-ils pas dans leur société? C'est que ses sentiments, ses discours, sa conduite les condamnent. Ils voudraient lui ressembler à leur mort; mais ils ne veulent pas l'imiter dans les années de la jeunesse et de la santé.

En effet, quelles sont les plaintes que les mondains font du juste? Les voici : Il nous est inutile, disent-ils : *Inutilis est nobis.* Il ne joue pas; il ne veut pas être de nos fêtes, assister à nos longs repas, se prêter à nos plaisirs, passer son temps comme nous dans des amusements frivoles, penser, parler, agir comme nous. Le plan de sa vie condamne le nôtre. Il est occupé. L'ordre règne dans toutes ses actions. Ses heures sont marquées pour remplir les devoirs de la religion et de la société. La régularité de sa vie condamne le désordre de la nôtre : *Contrarius est operibus nostris.* (*Ibid.*) C'est un homme qui ne vit pas comme les autres : sa vie est singulière. Il est dans le recueillement quand nous sommes dans la dissipation. Il est dans le temple quand nous sommes au jeu. Il observe les jeûnes, et nous les violons. Il ne prend que des récréations honnêtes, et nous nous livrons aux plaisirs tumultueux. Il est grave, réservé, et nous sommes volages, libres. Il ne vit pas comme le monde, et nous, nous sommes esclaves de ses bienséances : *Dissimilis est aliis vita illius.* (*Ibid.*)

C'est un censeur de nos actions : il les examine, il en gémit, il les condamne; il nous représente sans cesse nos devoirs. Il nous reproche les infractions de la loi, et ose entreprendre de nous réformer : *Improperat nobis peccata legis.* (*Ibid.*)

Autrefois nous le trouvions aimable, parce qu'il faisait comme nous, mais il a changé; il s'est tracé un plan de vie austère, retirée, contraire à celle du monde : *Mutatæ sunt viæ ejus.* (*Ibid.*) Dans la solitude qu'il s'est formée, il gémit de notre dissipation. Il nous regarde comme des volages, et nous dépeint comme des hommes qui perdent leur temps dans de vains amusements, que les bagatelles et les plaisirs occupent : *Tanquam nugaces æstimati sunt ab illo.* (*Ibid.*)

Ah! nous ne voulons pas de ce sage chrétien, de ce dévot dans nos assemblées, dans nos cercles. Nous ne l'y invitons jamais; et, si la nécessité nous fait trouver avec lui, sa présence nous est à charge : elle nous gêne, elle nous attriste : *Gravis est nobis etiam ad videndum.* (*Ibid.*)

C'est ainsi, dit saint Augustin (*in psal.* CXXXVI), que les mondains se séparent des justes pour ne pas être gênés dans leurs plaisirs. Ils ne pensent qu'à en jouir dans la tranquillité. Ils n'attendent rien autre chose. Ce monde qui doit finir, et dont ils seront bientôt enlevés, est le terme de leurs projets. C'est sur ce théâtre mobile qu'ils fixent leur félicité. Voilà la séparation marquée par Jésus-Christ. Ils sont dans la joie. Ils ne s'occupent que de plaisirs ici-bas : *Totum gaudium suum ibi figentes*, pendant que les justes méditent l'éternité et arrosent leur exil de leurs pleurs : *Sedent et flent.* Or puis-je douter du malheur des mondains dans la joie et les plaisirs, quand j'y remarque un caractère de séparation, un caractère d'insuffisance?

Oui, chrétiens, les divertissements ne peuvent qu'amuser les mondains; ils ne peuvent pas les rendre heureux. Ce n'est qu'en se les représentant, qu'ils flattent ; ce n'est pas en s'y livrant. On s'en forme une idée flatteuse qui les fait désirer. On se repaît en les désirant d'une félicité vaine. Voilà ce qui touche les mondains, ce qui les rend si ardents pour les plaisirs : *In illis appetitus placet.*

Mais la jouissance les rend-elle heureux? Y trouvent-ils ces douceurs, ces satisfactions qu'ils se promettaient? Non. C'est en goûtant les plaisirs que les yeux s'ouvrent, qu'on en reconnaît le vide, la vanité. Ils lassent, ils fatiguent, et ils n'ont plus ces charmes séducteurs qui les font désirer : *Experientia displicet.* On désire les plaisirs. On s'y livre, mais on ne s'y repose pas. Il y a des dégoûts mystérieux dans tout ce qui forme la félicité du siècle. Le jeu, la table, les spectacles n'en sont pas exempts. Les mondains qui s'y trouvent avec le plus d'ardeur l'avouent tous les jours : *Fastidium generat.* (S. Greg., hom. 36 *in Evang.*)

Ecoutons, chrétiens, celui qui s'y était livré, qui en avait fait l'expérience, et dont le cœur s'était ouvert à toutes les joies du monde. C'est lui qui y a trouvé ce caractère d'insuffisance qui lui faisait dire qu'ils séduisaient les hommes et les rendaient malheureux.

J'ai dit aux plaisirs, après que je les ai eu goûtés : pourquoi trompez-vous les hommes par de faux charmes qui les séduisent? Pourquoi, sous des dehors riants, cachez-vous les objets de nos regrets et de nos pleurs, et mêlez-vous dans vos trompeuses douceurs des amertumes réelles? *Gaudio dixi : quid frustra deciperis?* (*Eccle.*, II.)

Les mondains ne font-ils pas aussi cet aveu? Quelle différence entre l'absence des plaisirs et la jouissance! entre l'idée qu'on se forme d'une fête, d'un divertissement, et ce que l'on pense quand les moments de ces joies éclatantes sont écoulés! Avant de se livrer aux plaisirs, on s'en forme une idée flatteuse, on s'y promet une satisfaction parfaite, une douce félicité. On attend impatiemment le jour destiné au divertissement. On y vole, on s'y livre, on ouvre son cœur à toutes les impressions du plaisir; mais ces fêtes mondaines écoulées, qu'en pense-t-on, qu'en dit-on? Hélas! on tient le langage du Sage : on avoue qu'il n'y a que vanité et affliction dans ces divertissements; qu'ils sont insensés. Las, fatigué, triste, on convient qu'on a été séduit. On fait l'éloge de la tran-

quillité dont on va jouir. On dépeint les amertumes, le tumulte et tous les événements qui ont changé la joie en tristesse, c'est-à-dire qu'on reconnaît par l'expérience que les plaisirs n'ont qu'une fausse apparence de félicité, et qu'ils ne peuvent pas nous rendre heureux : *Gaudio dixi : quid frustra deciperis?*

En effet, chrétiens, la route des plaisirs est une route d'iniquité et de perdition dans laquelle on se lasse, on se fatigue. Les insensés qui y marchent n'en sont pas plutôt sortis qu'ils déplorent leur aveuglement. Heureux quand ils n'attendent pas, comme ceux dont parle le Sage, qu'ils soient dans l'enfer pour en concevoir une juste idée : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis.* (*Sap.*, V.)

Ici, mes frères, il ne suffit pas seulement de parler des plaisirs. Comme il y en a de purs, d'innocents, et par conséquent de permis, il faut nous arrêter aux divertissements du monde, à ceux qu'il approuve, qu'il accrédite; à ceux auxquels se livrent tous les jours tant d'honnêtes gens qui se piquent même de respecter l'Evangile. Or, vous le savez, les divertissements d'un monde aisé, dissipé, consistent dans la table, le jeu, les spectacles : voilà les plaisirs qu'il se permet, qui l'occupent, qu'il justifie, et contre lesquels il ne veut point que nous nous soulevions. Il s'agit donc de les examiner selon les principes de la foi et les lumières mêmes de la raison, et c'est ce que je vais faire pour vous prouver qu'ils sont dangereux au salut; qu'ils sont insuffisants pour satisfaire le cœur de l'homme.

Il est triste pour nous d'être obligé de prouver à des disciples d'un Dieu crucifié la nécessité du retranchement des plaisirs que les sages mêmes du paganisme ont condamnés.

Je sais que le jeu peut être innocent; qu'il y a des délassements permis et même nécessaires. Interrompez le travail, dit le Sage; jouez et délassez votre esprit; mais ne vous rendez pas coupables en jouant, en vous faisant une occupation de ce qui ne doit être qu'un délassement : *Lude, et non in delictis.* (*Eccli.*, XXXII.)

On ne doit jouer qu'après avoir travaillé; par conséquent ces personnes inappliquées, oisives, ne sont pas innocentes, lorsqu'elles ne sortent du sein de l'oisiveté que pour se rendre dans une académie de jeu et perdre un temps qu'elles refusent aux occupations de leur état.

On ne doit jouer que pour se délasser; par conséquent on est coupable quand on risque d'exposer sa fortune, quand on s'expose à une perte qui peut répandre une amertume secrète dans le cœur et causer un inutile repentir.

On ne doit se mettre au jeu que comme à un divertissement pour sortir quelques moments du sérieux des affaires et se dissiper innocemment; par conséquent ceux-là seuls qui jouent sans émotion, dont l'humeur est toujours égale dans les caprices du jeu, qui ne font pas éclater la joie dans les succès ou les pertes, peuvent dire qu'ils se délassent sans crime. Alors le jeu est pour eux une récréation honnête; il peut entrer dans le plan même d'une vie même régulière.

Le jeu peut être innocent; mais quand il ne dérobe pas l'homme aux devoirs de son état; quand il ne prend que des moments qui succèdent et préparent au travail; car ces longues séances, ces parties réitérées annoncent la passion. Peut-on sans crime perdre un temps considérable et faire d'un délassement une occupation sérieuse?

En vain justifie-t-on le jeu dans le monde; en vain se fait-on une loi de se rassembler tous les jours pour jouer; en vain la fureur du jeu règne-t-elle aujourd'hui dans tous les états; en vain dans les villes de province s'en fait-on une occupation sérieuse; en vain n'invite-t-on, n'admet-on dans ces cercles que ceux qui jouent, et regarde-t-on comme des hommes inutiles ceux qui savent s'occuper et ne veulent point jouer : cette approbation presque universelle du monde n'empêche pas les joueurs d'être coupables et malheureux. Pourquoi? Le voici :

Coupables, peut-on être innocent aux yeux de Dieu et perdre le temps? manquer aux devoirs de chrétiens et de citoyens? intéresser sa fortune, faire éclater la tristesse et le dépit, s'emporter et faire des serments? Non. Or qui perd plus de temps qu'un joueur? Qui sont ceux qui assistent plus rarement aux offices? ceux qui jouent. Comment les trouverait-on dans le saint temple? On ne les trouve pas chez leurs parents et leurs amis malades et en danger. Qui sont les plus insensibles sur les misères des pauvres? Les riches qui jouent. Quel est celui qui n'est pas en état de remplir sa place, qui n'étudie pas, qui n'a point de zèle? Celui qui joue.

Qui est la cause de la ruine de ces familles dont les grands noms dans l'histoire, sont à charge à des descendants indigents? Le jeu.

Qui allume comme une flamme du feu de l'enfer l'âme de ces hommes qui pâlissent, s'emportent, blasphèment et se portent aux derniers excès? Les caprices du jeu, une perte considérable. Or peut-on appeler un divertissement innocent, un jeu qui donne tous les jours ces scènes scandaleuses?

Malheureux? est-on heureux quand on est inquiet, agité sur le sort d'une partie? quand les mouvements de l'âme varient selon les caprices du jeu? quand la tristesse succède à la joie. Le vainqueur même ose-t-il se réjouir, et le vaincu peut-il se plaindre sans se déshonorer? Ah! il ne faut qu'entendre un joueur qui a perdu; les serments qu'il fait de ne plus jouer nous prouvent que ce prétendu divertissement est la source de chagrins, et que ceux qui s'y livrent sont malheureux.

Les repas que les mondains mettent au nombre des plaisirs de la vie les rendent aussi coupables, sans les rendre heureux. Pourquoi? Parce qu'ils sont fréquents, somptueux et fatigants?

Quelle félicité peut-on trouver à une table étrangère à laquelle on est invité par cérémonie? où l'on se rend souvent par complaisance? où il se trouve quelquefois plus d'inconnus que d'amis? où l'on se gêne par politesse, où l'on est réservé par prudence, et où secrètement l'on se repent de n'être pas resté chez soi?

Cependant tel est l'usage du monde. On se distingue quand on donne souvent à manger; quand on rassemble chez soi ceux qui tiennent un rang dans une ville. On invite, on est invité. On appelle cela s'amuser, se réjouir; et moi, chrétiens, j'appelle cela se damner en s'amusant. Pourquoi? Le voici.

C'est que ces fréquents repas retracent plutôt la vie du riche réprouvé de l'Evangile, que celle d'un chrétien.

Vous m'opposerez, sans doute ce que l'on opposait à saint Augustin qui les blâmait et en faisait connaître le crime. Est-ce un péché, me direz-vous, d'inviter des amis et des parents à manger? Est-il défendu de se voir? Et ces repas qui entretiennent l'union ne sont-ils pas loués dans l'Ecriture? *Ergo amicos aut parentes non debeo ad convivium avocare?*

Je sais qu'il y a des repas innocents, répondait saint Augustin (*De tempore*, serm. 2, *Dominica secunda Adventus*), que l'on peut sans péché inviter ses parents et amis, et qu'on le doit même pour entretenir l'union: *Rogandi sunt parentes et vicini;* mais il ne faut pas que ces repas soient fréquents, car les plaisirs de la table ne s'accordent pas avec la tempérance chrétienne, ni celle même dont de sages païens se piquaient: *Sed rarius rogandi sunt.* C'est donc en vain que les mondains mettent au nombre de leurs divertissements innocents, ces longs et fréquents repas qu'ils se donnent; pour être innocents, il faudrait qu'ils fussent plus rares, moins splendides: *non sumptuosa*, et assez simples pour les mettre en état de nourrir quelques pauvres: *tam parca, ut possint pauperes refici.* Or voilà ce qui n'est pas pour plusieurs. C'est comme le mauvais riche, tous les jours abondamment et délicieusement: *Quotidie, splendide.* (*Luc.*, XVI.)

Ces longs et somptueux repas qu'on appelle dans le monde des divertissements nécessaires à la société, ne rendent donc pas heureux les mondains? Non, ils les rendent coupables sans les satisfaire.

Quelle félicité peut-on trouver dans des repas qui gênent et fatiguent? où la perte du temps, le déchet de la santé, la dépense, sont les motifs qui les font blâmer par les vrais sages; dans des repas dont il faut réparer les excès, les imprudences par des privations et de longs jeûnes; dans des repas où les liens de l'amitié sont quelquefois rompus au lieu d'être resserrés, où la joie se change en tristesse; d'où l'on sort fatigués, incommodés, mécontents et forcés de faire l'éloge de la frugalité, et d'être les apologistes de la vie retirée et occupée.

Que dirai-je à présent des spectacles, autre genre de divertissement que les mondains osent justifier et défendre contre les oracles de l'Evangile et de l'Eglise? Me sera-t-il difficile de prouver qu'ils les rendent coupables sans les rendre heureux. Le théâtre où règnent la fiction, le mensonge, la vanité, le faux éclat, qui remue, qui excite les passions, peut-il procurer une vraie félicité? Si on y est attendri par le récit des malheurs imaginaires, les plaisirs dont on s'y repaît sont-ils plus réels?

Saint Augustin disait de son temps à ses auditeurs (*in psal.* L): Ce n'est pas aux païens que nous reprochons d'aller aux spectacles; il n'est pas étonnant que des hommes assez aveugles pour adorer des dieux fabuleux, aiment à se repaître de mensonges et de peintures des vices des héros qu'ils ont déifiés; mais c'est à des chrétiens, disciples d'un Dieu crucifié, qui professent son Evangile: *Neque enim loquimur de paganis, sed de Christianis.* Ah! je le dis en répandant des larmes, et l'amertume dans le cœur, les spectacles sont plus fréquentés que jamais. La foule des chrétiens qui les remplit augmente tous les jours. De tous les états on y vole, on s'en fait gloire. Ces écoles de la vanité, du mensonge, des ris et des pleurs insensés, sont fréquentées par ceux mêmes qui se disent sages: *Quam multos hodie fratres nostros plangimus ire in vanitates et insanias mendaces.*

Ils s'y repaissent non-seulement des vanités qui y sont étalées, de la pompe éblouissante que l'art et la volupté ont imaginée, des grâces réelles ou empruntées qui se présentent à leurs yeux; mais encore des maximes, des leçons et des exemples qui enseignent, autorisent, louent même tout ce que l'Evangile condamne. Ils chargent leur mémoire des lambeaux les plus tendres, les plus dangereux. Ils les débitent dans leurs cercles: *Memoriam suam pascentes rebus non solum inutilibus, sed etiam perniciosis.*

Leur cœur s'ouvre pour recevoir les impressions du plaisir que ces images flatteuses répandent dans leur âme; ils s'y arrêtent avec satisfaction, et s'en occupent agréablement: *Gaudentes in eis.* (S. Aug. *in psal.* CXLVII.)

Ah! que ce divertissement que vous vous permettez, chrétiens, est contraire à votre dignité de disciple de Jésus-Christ! Il vous rend coupables sans vous satisfaire. Que faites-vous quand vous vous préparez à aller aux spectacles? Vous vous préparez à pécher: *Præparas te ad peccandum.*

En vain vous soutenez que c'est un amusement innocent, que votre esprit s'y orne, que vous y recevez des leçons importantes pour les mœurs; en vain entend-on des mondains assez insensés pour oser dire que le théâtre les avait rendus sages. Il n'y a que celui qui méprise les leçons de Jésus-Christ, qui renonce à la morale de son Evangile, qui se rende à ces divertissements ridicules et insensés, et se fasse gloire d'être instruit par des hommes proscrits, qui disent

ce qu'ils ne pensent pas, et représentent ce qu'ils ne sont pas : *Ad has vanitates currit qui vocem Christi contemnit.*

Il faut être indifférent sur le succès de son salut et ne pas penser à sa destinée éternelle, pour être un homme de spectacles. Tous ceux qui les fréquentent ne s'occupent pas de la gloire à laquelle ils sont appelés : *Negligunt quo vocati sunt.* (Aug., *in psalm.* L.)

Saint Augustin, en s'accusant d'avoir aimé les spectacles, disait : Seigneur, était-ce vivre que de ne vivre que pour se repaître de vanités et de mensonges? *Nunquid vita erat, Deus meus?* (Aug., *Confess.*, lib. III, cap. 2.)

Est-ce vivre, que de ne vivre que pour les plaisirs et les divertissements? sont-ils heureux? peuvent-ils l'être, ces chrétiens qui ne pensent qu'à se procurer des joies et des satisfactions temporelles? qui ne peuvent montrer que des jours de débauche et des nuits d'inquiétude : *Menses vacuos et noctes laboriosas.* (*Job*, VII.)

Seigneur, disait David, vous contemplez dans un jour éclatant les hontes de notre vie misérable, et dans les splendeurs du paradis, le siècle de nos coupables amusements : *Posuisti sæculum nostrum in illuminatione vultus tui.* (*Psal.* LXXXIX.)

Or, quelle vie plus inutile, plus criminelle, plus indigne de l'homme, qu'une vie de plaisirs? Sont-ils dans la voie du salut? sont-ils même dans l'ordre d'une société sage ceux que le jeu, la table et les spectacles occupent? Non ; ce sont des coupables qui se repaissent d'une félicité imaginaire ; ce sont des aveugles qui ne voient pas l'abîme où conduit cette route semée de fleurs. Dieu les contemple dans ces faux plaisirs dont ils s'enivrent, dans ces divertissements qu'ils varient et qui les occupent ; bientôt la scène changera, les pleurs succéderont aux joies insensées ; ils verront éclater ce caractère de fragilité qu'ils affectent de ne point reconnaître ; ils seront souverainement malheureux.

Oui, chrétiens, tout ce qui flatte les mondains sur la terre porte un caractère éclatant de fragilité. Tout passe avec rapidité, tout fuit, tout échappe; notre vie n'est qu'une ombre fugitive ; l'homme paraît et disparaît, aujourd'hui sur la terre et demain dans le tombeau.

Peut-être que si les plaisirs, les joies des mondains égalaient la longueur de leurs jours, si la scène ne variait pas et ne nous les montrait pas dans le peu de temps que nous vivons, tantôt dans l'allégresse et tantôt dans le deuil, dirait-on que les divertissements auxquels ils se livrent ne portent pas ce caractère de fragilité que je leur donne; mais ce qui les rend encore moins dignes de notre amour, c'est qu'ils sont dans un sens encore plus fragiles que notre vie même. Je m'explique.

Les plaisirs, les joies auxquelles se livrent les mondains portent un caractère de fragilité qui a pour principe la durée incertaine de nos jours, les caprices de la fortune, l'esprit du monde. Nous sommes arrachés aux plaisirs par la mort ou la maladie; nous sommes obligés de renoncer aux plaisirs, parce que nous ne pouvons plus nous les procurer ; le monde nous exclut de ses plaisirs, parce que nous ne pouvons plus y contribuer; par conséquent, quoique le moment qui doit terminer notre carrière ne soit pas éloigné, celui qui doit nous priver des plaisirs et des joies auxquelles nous nous livrons avec tant d'ardeur est peut-être encore plus proche. Peut-on un caractère de fragilité mieux marqué ?

Tout ce que nous aimons dans ce lieu d'exil est fragile, passe et nous échappe, dit saint Augustin (*in psal.* CXXXVI) : *Omnia quæ hic amantur transeunt.*

Les jours écoulés dans les plaisirs ne répandent pas de douceurs sur les jours qu'on coule dans l'amertume. La tristesse présente ne devient que plus accablante pour le ressouvenir de la joie qui a disparu. Que sert à un malheureux dans l'indigence, le mépris, les pleurs, de se rappeler le temps où opulent, dans la santé, recherché du monde, ses jours étaient marqués par de nouveaux plaisirs, il était de toutes les fêtes, de tous les jeux, de tous les spectacles, s'il n'est pas touché, converti? Peut-il faire la comparaison de ces deux temps sans regrets, sans douleur? S'il est converti, ne doit-il pas avouer qu'il a été bien insensé de se livrer à des plaisirs de si peu de durée, qui l'ont rendu coupable et malheureux.

Ainsi, sans attendre que le tombeau s'ouvre, et que nous y descendions, nous avons des preuves certaines de la fragilité des plaisirs de ce monde; nous vivons encore, que, par un changement de scène, nous pouvons dire : tout ce qui flatte notre cœur, tout ce qui l'enchante, le séduit sur la terre, est fragile, inconstant ; il nous échappe et disparaît comme une ombre fugitive : *Omnia quæ hic amantur transeunt.*

Le Saint-Esprit nous fait le portrait des mondains dans la joie, de ces hommes qui coulent leurs jours dans les plaisirs de la table, du jeu, des spectacles, qui sont dans le sein de la prospérité, dans l'abondance, la santé, ne s'occupent qu'à se procurer des satisfactions, qu'à varier les amusements : *Ducunt in bonis dies suos.* (*Job*, XXI.)

On voit ces riches mondains se former une société d'amis qui pensent comme eux. C'est dans ce cercle d'hommes voluptueux qu'on trace le plan d'une vie molle, sensuelle, qu'on lie des parties de plaisirs et que l'on fait consister la félicité de la vie dans l'art de s'amuser agréablement, de charmer les ennuis, de flatter les sens et de ne rien refuser aux inclinations d'un cœur terrestre et corrompu : *Ducunt in bonis dies suos.*

Mais ces hommes dont on chante la félicité sont-ils véritablement heureux? non : pourquoi? parce que cette vie douce, agréable, est de peu de durée. Il ne faut qu'un instant pour changer la scène, le tombeau s'ouvre pour les recevoir dans la carrière

des plaisirs; et les ombres de la mort les environnent lors même qu'ils sont enivrés des douceurs d'une fête éclatante : *Et in puncto ad inferna descendunt.* (*Job*, XXI.)

La voix qui brise les cèdres du Liban n'a-t-elle pas arraché pour toujours aux plaisirs certains mondains, dans le temps même qu'ils mettaient leur gloire à s'en enivrer? Des scènes tragiques n'ont-elles jamais terminé des fêtes mondaines? et la salle d'un festin n'a-t-elle jamais été arrosée du sang et des pleurs des morts et des vivants?

Qui éprouva d'une manière plus terrible la fragilité des joies, des satisfactions du monde que cet homme de l'Evangile (*Luc.*, XII), qui est traité par le Sauveur d'insensé? Il se glorifiait de son opulence : *Habes multa bona;* il se promettait de longues années, une brillante carrière dont il ne voyait le terme que dans un lointain : *posita in annos plurimos;* il s'invitait à goûter les douceurs d'une vie tranquille, et à couler ses jours dans un délicieux repos : *requiesce.* Il ne pensait plus qu'à se procurer les délices d'une table somptueuse et délicate, et à se traiter tous les jours splendidement avec ses amis : *comede, bibe, epulare;* mais, quelle fut la durée de cette prétendue félicité? hélas! dans la même nuit on lui redemanda son âme, il fut cité au tribunal de Dieu, son corps, qu'il devait enivrer de délices, descendit dans le tombeau, et les projets qu'il avait formés de se réjouir longtemps sur la terre furent traités d'insensés : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te.* Est-il difficile de reconnaître dans les plaisirs et les joies des mondains ce caractère de fragilité qui les rend malheureux?

Sans descendre dans le tombeau, peuvent-ils encore jouir des plaisirs de la vie, ces hommes qu'une perte, une disgrâce ont fait tomber dans l'indigence et plongés dans l'amertume? ces hommes dans les douleurs et les infirmités, et qui ne conservent les restes d'une santé usée que par les privations et la sobriété? Ah! les joies et les plaisirs ne sont pas pour les indigents et les infirmes.

Déplorons, chrétiens, le malheur des pécheurs dans les joies et les plaisirs, et voyons le bonheur des justes dans la tristesse et les peines; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une tristesse, des peines qui annoncent les élus : une tristesse, des peines qui font la joie des élus : une tristesse, des peines qui se changent promptement en consolations et en gloire pour les élus, font-elles des malheureux? devons-nous déplorer leur sort? la foi nous permet-elle de les regarder comme des victimes infortunées, abandonnées de leur Dieu? Non; le principe de leur tristesse et de leurs peines, les consolations et les douceurs qu'ils goûtent dans leur tristesse et dans leurs peines, les récompenses éternelles que leur procurent leur tristesse et leurs peines, nous prouvent, si nous avons de la foi, le bonheur des justes dans la tristesse et les peines de cette vie. Suivez-moi, je vous prie, attentivement dans ces trois réflexions.

C'est le plan de l'Evangile qui nous dépeint le sort des justes sur la terre. Il ne promet que des pleurs et des disgrâces, des mépris et des privations, des combats et des persécutions.

Jésus-Christ l'a tracé de vive voix à ses apôtres, il leur a dit de s'en ressouvenir. Aussi est-ce ce plan de l'Evangile qui leur faisait mépriser les joies et les plaisirs du monde, redouter ses biens et ses honneurs, braver ses menaces et ses persécutions. C'est ce plan que leur divin Maître leur avait tracé en les séparant du monde, en les choisissant pour ses disciples; qui les rendait si dissemblables aux mondains, et les faisait regarder comme des insensés qui se condamnaient volontairement à une vie dure et gênante.

Vous nous regardez, disait l'apôtre saint Paul, comme des insensés, parce que nous sommes pauvres, méprisés, persécutés; parce que notre vie s'écoule dans les peines, dans les travaux, les souffrances, parce que nous ne sommes pas comme vous dans les joies et les plaisirs; mais c'est pour suivre le plan que Jésus-Christ nous a tracé en nous choisissant, lui ressembler et mériter la gloire qu'il nous destine, que nous renonçons aux consolations de la terre : *Nos stulti propter Christum.* (I *Cor.*, IV.)

Ce n'est pas pour paraître à vos yeux, singuliers, extraordinaires, ni par un goût de philosophie que nous nous sommes dépouillés de nos biens, que nous les avons donnés aux pauvres, que nous avons renoncé aux honneurs du siècle, que nous regardons avec mépris tout ce qui vous charme et vous enchante dans le monde; vous le pensez, et voilà ce qui nous fait passer parmi vous pour des insensés qui préfèrent la tristesse à la joie; mais c'est parce que ceux que Dieu a choisis, et qu'il destine à sa gloire, doivent suivre le plan de l'Evangile; c'est que cette vie, qui nous fait regarder comme des malheureux par les mondains, est celle des élus : la tristesse, les peines, les pleurs, les mépris les distinguent sur la terre. Ainsi, c'est parce que nous sommes disciples de Jésus-Christ, et que nous vivons comme il nous l'a ordonné, que nous passons dans le monde pour des insensés : *Nos stulti propter Christum.*

Oui, les justes sont regardés comme des insensés par les mondains, parce qu'ils renoncent à leurs plaisirs, à leurs fêtes, qu'ils gémissent et s'immolent à la pénitence; mais le bonheur de ces justes affligés, persécutés, n'en est pas moins réel; puisque la tristesse, les pleurs, les persécutions annoncent les élus, les amis de Dieu, destinés à une gloire éternelle.

Les mondains, dans les jours de leurs plaisirs, se moquent de la simplicité des justes; ils censurent le choix qu'ils font d'une vie régulière, des mortifications de l'Evangile; ils les regardent comme des victimes d'une

morale austère et gênante, qui ne regardent que les cloîtres.

Comment regardent-ils un chrétien religieux, zélé observateur de la loi? sobre, appliqué, recueilli, qui ne participe point à à leurs plaisirs, qui ne se trouve point à leurs fêtes, à leurs jeux, à leurs repas, à leurs spectacles? comme un homme qui coule des jours tristes, qui se refuse par humeur aux charmes et aux douceurs de la société; ils le méprisent, ils le condamnent : *Videbunt, et contemnent eum.* (*Sap.*, IV.) Mais pourquoi, dit le Saint-Esprit, le condamnent-ils? le méprisent-ils? parce qu'ils ignorent le mystère de grâce et de miséricorde de la sanctification et du salut des justes, des élus. Cette vie, qui leur paraît dure, gênante, est celle des disciples de Jésus-Christ. Ces privations, ces pleurs, ces persécutions distinguent les élus des réprouvés : *Non intelligentes... quoniam gratia Dei et misericordia est in sanctos ejus... et in electos illius.* (*Ibid.*)

Mais les mondains changeront de langage, dit le Saint-Esprit, la scène changera, le charme de la séduction se dissipera; ils loueront la sagesse des justes, et ils avoueront leur folie; ils diront, dans les gémissements et la douleur : *gementes;* les justes étaient de vrais sages, et nous étions des aveugles, des insensés : *nos insensati.* Cette vie triste et mortifiée, que nous regardions comme une folie, était la vie des élus de Dieu. Elle leur a assuré un sort heureux avec les saints qui jouissent de sa gloire : *Inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V.)

Quoique, selon le Saint-Esprit, les mondains ne fassent ce triste aveu que dans l'enfer, dans les douleurs d'une pénitence éternelle, il prouve toujours le bonheur des justes dans la tristesse et les peines de cette vie, puisque les privations, les mortifications, les pleurs distinguent les élus des péheurs réprouvés.

Tristesse, pleurs des justes, qui annoncent les disciples de Jésus-Christ, les élus. A qui ce divin Sauveur a-t-il dit : Vous serez dans la tristesse, les pleurs, les peines? *Plorabitis et flebitis vos.* (*Joan.*, XVI.) A ses apôtres, à ceux qu'il avait choisis, à ceux dont les noms étaient écrits au livre de vie, à ceux qui devaient posséder son royaume, régner avec lui et juger les nations. Ce n'est pas aux mondains, puisqu'il déclare qu'ils se réjouiront : *Mundus gaudebit.* (*Ibid.*)

Or, dès qu'une vie de mortification, d'abnégation, d'immolation, de crucifiement, distingue les élus, dès qu'elle annonce les vrais disciples de Jésus-Christ, pouvons-nous regarder comme malheureux les pénitents, les pauvres volontaires; ces chrétiens qui gémissent pleurent dans leur exil, au lieu de s'y établir, de s'y livrer à des joies insensées? Non.

Dès la naissance du monde, les justes ont été distingués des pécheurs. On a vu comme une séparation des élus d'avec les réprouvés. La famille du juste Noé coule des jours purs et innocents dans la crainte du Seigneur. Tout le reste des humains se livre à de coupables plaisirs; ce n'est que fêtes, que repas, qu'alliances voluptueuses.

Comment ces hommes charnels regardaient-ils ce petit nombre de justes qui ne participait pas à leurs divertissements? comme des simples, des insensés; mais quand la colère du Tout-Puissant a éclaté, qui a trouvé grâce? qui a échappé à ses vengeances? qui a mérité ses faveurs et ses éloges? le juste Noé : ce juste méprisé par les mondains, regardé comme un insensé.

Le bonheur de Noé consiste donc à avoir vécu dans l'innocence, la simplicité, le mépris, la mortification, la soumission à la volonté de son Dieu? Oui.

Quand les abîmes des eaux se répandirent sur la terre et qu'ils eurent englouti tous les hommes de plaisirs, on vit les justes, les amis de Dieu paraître pour lui donner un nouveau peuple. Une vie de retraite, de séparation, de gémissements annonce les élus.

Tous les justes et les saints de l'ancienne loi ont suivi comme par anticipation le plan de l'Evangile, dit saint Paul. Leur foi en Jésus-Christ leur représentait ce divin Sauveur; ils le voyaient à travers tous les siècles qui devaient précéder son incarnation. Ils l'adoraient dans ses abaissements et ses souffrances. De là cette séparation d'un monde de plaisirs, de là ce détachement de la terre, qu'ils regardaient comme un exil et qu'ils arrosaient de leurs pleurs, de là ce mépris du monde, qu'ils trouvaient indigne de leur estime : *Quibus dignus non erat mundus.* (*Hebr.*, XII.)

On les a vus préférer les afflictions aux délices d'une cour brillante et voluptueuse, continue saint Paul, errer dans les solitudes, habiter sur les montagnes, se cacher dans des grottes et des cavernes. On les a vus se dépouiller des ornements du siècle pour se couvrir des habits de la pénitence, couler leurs jours dans l'indigence, la tristesse, les pleurs. On les a vus braver les menaces et les tourments, et sceller de leur sang la loi donnée à leurs pères.

Voilà donc, dès l'ancienne loi, les justes distingués des pécheurs par l'indigence, la tristesse, les pleurs, comme dans la nouvelle; les voilà séparés d'un monde de plaisirs. Voilà ceux qui croyaient au Messie promis; voilà les élus annoncés par une vie opposée à celle des mondains. Le bonheur de ces justes consiste donc à avoir été affligés avec le peuple de Dieu, et non pas à avoir été dans les délices et les honneurs avec ses ennemis. Tristesse et pleurs qui annoncent les élus, et par conséquent qui assurent leur bonheur.

Tous les justes, je le sais, ne sont pas persécutés, tous ne passent pas par les mêmes tribulations. Il y a des saints dont la vie a été douce et paisible; mais il n'y en a pas qui aient participé aux plaisirs et aux joies du monde. Ceux qui n'ont pas eu à triompher de l'appareil des supplices, ont eu à combattre contre les ennemis de leur innocence,

Les caresses du monde ne sont pas moins redoutables que ses menaces.

Qui cause la tristesse des saints sur la terre? les révoltes de la chair, les dangers qui les environnent, la longueur de leur exil, l'incertitude de leur persévérance, les scandales des pécheurs. La vertu des justes est moins exposée dans la persécution que dans les honneurs; ainsi tous les justes ont sujet de gémir, d'être tristes tant qu'ils sont sur la terre, qui est une vallée de larmes; c'est pourquoi, dit saint Grégoire (*Lib. Moral.*, lib. X, cap XVI), il arrive souvent que toute la vie d'un élu est une vie de croix, de mortifications, de douleurs. De même qu'une vie de plaisirs, de jeux, d'amusements, de délices, distingue les mondains, de même aussi une vie de gémissements, de larmes, de retraite, de pénitence, annonce les élus : *Sæpe contingit ut electus quisque continua hic adversitate deprimatur.* Ah! ce caractère de prédestination que les justes portent dans la tristesse et les peines, nous permet-il de dire qu'ils sont malheureux?

En méditant le plan de l'Evangile que nous professons, puis-je regarder comme un disciple de Jésus-Christ un mondain qui coule ses jours dans les aises, les commodités? qui s'endort dans le sein d'une molle oisiveté? un mondain délicat, sensuel? un riche fastueux, superbe? une de ces idoles du monde qu'il admire, qu'il loue, et dont il encense les vices? un de ces heureux du siècle, passé d'une pauvre cabane dans un palais somptueux? que les biens et les honneurs enivrent, et qui n'est pas moins étonné que les autres de sa prompte et étonnante élévation? Non.

L'Evangile fait des hommes d'austérités, de détachement, d'humilité Il me représente ceux qui désirent le ciel dans une sainte violence, dans une route étroite, gênante; un riche alarmé de son opulence; un pauvre content dans ses privations; un grand mortifié dans les délices, humble dans la grandeur, recueilli dans le tumulte même des plus grandes affaires.

Tel est un disciple de Jésus-Christ; celui qu'il appelle à sa suite et auquel le ciel est promis; par conséquent, le juste dans la tristesse et les peines. Le juste sans consolations humaines; le juste qui ne participe pas aux plaisirs, aux joies des mondains, vit selon le plan de l'Evangile. Voilà son bonheur.

Est-ce dans un lâche repos, sous le poids des parures mondaines, à une table délicate et somptueuse, dans une académie de jeu, aux spectacles, dans ces cercles formés pour répandre avec art le venin de la médisance, faire couler habilement dans les cœurs les mortelles douceurs de la volupté, séduire les esprits et flatter l'orgueil par les coupables éloges d'un système impie, que je trouverai un disciple de Jésus-Christ? Non.

L'Evangile me montre un disciple du Sauveur tous les jours, chargé de sa croix dans la route du Calvaire. Il participe aux souffrances de son divin Maître. Il met toute sa gloire à lui être conforme dans son état de mort. Il le copie, il le retrace : *Configuratus morti ejus.* (*Philip.*, III.) L'homme de plaisir est un ennemi de la croix. Le juste dans la tristesse, les peines, est son disciple. Voilà son bonheur.

Qui me représente mieux un disciple de Jésus-Christ, un élu, que celui que le monde hait, qu'il persécute? Ne sont-ce pas ces haines, ces persécutions du monde que le Sauveur a annoncées à ses apôtres. Mon sort sera le vôtre, leur dit-il; le monde vous haïra comme moi, il vous persécutera comme moi : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur.* (*Joan.*, XV.)

Reconnaissons donc le bonheur des justes méprisés, proscrits et persécutés, dans les liens et dans les pleurs, dès qu'ils souffrent comme disciples de Jésus-Christ, et pour la gloire de son nom.

Qu'ils nous soient donc précieux, ces justes qui gémissent, pendant que le monde se réjouit; qui sont dans la tristesse, pendant qu'il fait éclater des joies insensées; qui s'immolent à la pénitence, pendant qu'il se plonge dans la mollesse; qui ne trouvent de douceurs que dans les solennités de Sion, pendant qu'il n'aime que les fêtes de Babylone; qui arrosent leur exil de leurs pleurs, pendant qu'il le décore et y fait des établissements; ils portent un caractère de prédestination. Ceux qui gémissent comme des étrangers sur la terre se réjouiront comme citoyens dans le ciel.

O petit troupeau chéri du Père céleste qui vous destine son royaume éternel, vous serez toujours séparés d'un monde de plaisirs; pendant qu'il se réjouira, vous serez dans la tristesse : *Mundus gaudebit, vos contristabimini.*

Ah! ce qui vous sépare des mondains et qui vous rend si dissemblables aux heureux du siècle; ce qui vous fait regarder comme des insensés par les faux sages, est précisément ce qui fait votre bonheur, ce qui vous donne le caractère des amis de Dieu, des élus.

Les mépris, les privations, les pleurs distinguent les disciples du Sauveur, de ceux qu'il a séparés d'un monde réprouvé. Vous goûtez des douceurs et une joie dans vos peines que les mondains ne goûtent pas dans leurs coupables amusements.

Oui, mes frères, les justes ne sont pas sans consolations dans leurs peines sur la terre. Leurs larmes ont leurs douceurs; leur tristesse est accompagnée d'une joie intérieure; et ils trouvent leur félicité dans les privations et les mortifications qui effrayent les mondains.

Il y a une joie pure, céleste, qui est un fruit de la présence du Saint-Esprit; un témoignage d'une conscience que le péché n'a point souillée; un don de Dieu, un avant-goût de la paix dont jouissent les saints dans le ciel. Qui peut rendre malheureux ceux qui sont unis au Seigneur par les liens de l'amour? Dieu manque-t-il à ceux qui l'aiment et lui sont soumis?

Ah! l'allégresse règne sous les tentes pau-

vres et rustiques des justes, dans les cloîtres, dans les solitudes, dans les liens et les tourments mêmes. Ce n'est pas cette joie insensée qui éclate dans les tabernacles des pécheurs ; cette joie qui les enivre dans leurs fêtes mondaines ; cette joie qui ouvre le cœur aux plaisirs des sens et le souille ; c'est une joie pure, innocente ; une joie que la présence d'un Dieu qu'on aime et qui prodigue ses caresses, procure ; c'est pourquoi il est dit aux justes toujours affligés sur la terre, et toujours séparés d'un monde de plaisirs, de se réjouir dans le Seigneur : *Lætamini, justi, in Domino.* (*Psal.* XCVI.)

Je sais que cette joie des justes dans la tristesse et les peines paraît un paradoxe aux mondains. Comme ils sont sans consolations lorsque leurs plaisirs sont troublés par des changements de scène, ou lorsque des disgrâces, des pertes les ont rendus désagréables en les rendant inutiles, ils ne peuvent pas comprendre qu'on puisse être heureux dans la pénitence, les mortifications, les mépris et la séparation d'un monde riant, qui offre des amusements et des plaisirs toujours variés.

Mais d'où vient cette idée de la vie régulière, chrétienne, mortifiée des justes ? De l'ignorance des dons de Dieu ; d'une coupable indifférence pour le salut : d'une criminelle attache à la terre ; de la crainte de mortifier un corps qui périt, et de l'insensibilité pour le sort d'une âme immortelle.

En effet, à moins qu'on ne révoque en doute l'autorité de l'Evangile ; qu'on ne combatte la vérité d'une vie future ; qu'on ne regarde ce qu'ont dit les apôtres, les martyrs et les saints de tous les siècles, comme de pieuses fictions ; qu'on ne se soulève contre l'expérience ; on est forcé d'avouer que les justes, dans la tristesse et les peines, méprisés et persécutés, goûtent des consolations et des douceurs qui les rendent plus heureux que les mondains dans les joies profanes et les plaisirs du monde.

Quelle est cette béatitude que Jésus-Christ promet à ceux qui seront dans la tristesse, les larmes ; que le monde haïra, qu'il séparera de sa société, qu'il persécutera ? Car il assure que ces justes ainsi affligés seront heureux : *Beati critis.* (*Luc.*, VI.)

On dira sans doute que c'est la béatitude éternelle, la félicité future, l'état de l'homme prédestiné au delà du tombeau ; que les justes par conséquent ne peuvent point être heureux sur la terre, puisque l'Evangile ne leur y promet que des croix, des disgrâces, des pleurs, des chaînes et des persécutions ; puisqu'ils y sont jusqu'à la fin de leur carrière dans les gémissements, les craintes, les alarmes. Fausse conséquence, chrétiens, que les mondains tirent pour révoquer en doute le bonheur de ceux qui ne participent pas à leurs plaisirs tumultueux et à leurs joies insensées ? Pourquoi ? Le voici.

Comment une pénitence, une tristesse, des pleurs, des persécutions, qui assurent une félicité éternelle, pourraient-elles rendre des justes malheureux ? Est-il sensé de croire que l'espoir d'un bonheur durable après quelques moments de tribulations, ne répand dans l'âme aucune joie, aucune consolation ? Si l'espoir de la guérison adoucit les douleurs d'un malade ; s'il est tranquille quand le danger a disparu ; si l'espérance d'un succès flatteur fait trouver de la satisfaction aux ambitieux dans les démarches les plus gênantes et les plus humiliantes, pourquoi l'espérance d'obtenir le ciel ne consolerait-elle pas les justes affligés qui avancent dans la route étroite qui y conduit ?

Quoique les justes soient dans la tristesse, la crainte et les gémissements pendant la longueur de leur exil, il ne s'ensuit pas qu'ils soient sans consolations, qu'ils ne goûtent point les douceurs de la grâce, et qu'une joie pure, intérieure, ne règne pas dans leur âme innocente.

C'est précisément dans le temps que le monde les méprise, les juge indignes de sa société, qu'il les persécute ; dans le moment où il fait éclater contre eux sa haine et sa fureur, qu'il leur recommande de se réjouir et de faire sentir à leurs ennemis leur satisfaction : *Gaudete in illa die, et exsultate.* (*Luc.*, VI.)

Je vois sortir les apôtres du grand Sanhédrin, la joie peinte sur leur visage ; ils font éclater une allégresse qui surprend tous ceux qui les regardent ; ils paraissent contents, satisfaits : *Ibant gaudentes a conspectu consilii.* (*Act.*, V.)

Quel est donc leur succès ? qu'ont-ils obtenu ? la Synagogue a-t-elle ouvert les yeux sur la Divinité de Jésus-Christ ? le bandeau fatal qui l'aveugle est-il tombé ? leur a-t-elle permis de prêcher la doctrine de leur divin Maître dans la Judée ? a-t-elle approuvé leur zèle et donné des ordres pour les faire écouter avec respect ? Non. Ils ont souffert pour la confession du nom de Jésus. Elle les a fait condamner à une sanglante flagellation. Ils ont eu le bonheur d'être punis ignominieusement pour sa doctrine ; voilà le sujet de la joie qu'ils font éclater : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Ibid.*)

Peut-on supposer que les pénitents du désert étaient sans consolations intérieures, et que les austérités qu'ils pratiquaient étaient sans mélange de douceurs ? Qui les dédommageait d'un monde flatteur dont ils s'étaient séparés ? qui leur faisait trouver des délices dans les horreurs de la solitude ? Ah ! c'est celui qui conduit ses élus dans le calme pour s'entretenir avec eux.

Quelle joie ne répand pas dans l'âme la présence d'un Dieu ? Quand c'est lui qui conduit dans la solitude, le désert devient un paradis. Il retrace le ciel. On y est pénétré d'une douce allégresse. On y est occupé délicieusement à louer le Tout-Puissant et chanter ses miséricordes. Les ennuis, les dégoûts sont pour ceux qui portent encore leurs regards vers le monde. On les voit, il est vrai, tristes, abattus, mais les vainqueurs du monde y sont contents, satisfaits. Ceux qui vont les visiter admirent la joie qui éclate

sur leur visage. Ils les entendent chanter le cantique de leur délivrance, et bénir le Seigneur du repos dont ils jouissent.

Ce n'est pas dans un monde de plaisirs, mais dans une solitude peuplée de pénitents, qu'on trouve une image de la félicité des saints : *Gaudium invenietur in ea, gratiarum actio et vox laudis.* (*Isa.*, LI.)

Que les mondains cessent donc de vanter leurs plaisirs, leur dissipation insensée, et de regarder comme malheureux les justes qui n'y participent pas. Il n'y a de malheureux dans les asiles de la pénitence que ceux que l'image du monde y séduit, et qui s'y rendent indignes des consolations divines.

Interrogeons les mondains qui se sont livrés aux plaisirs; écoutons seulement les aveux qu'ils font de leur insuffisance pour rendre l'homme heureux; n'est-ce pas eux qui nous apprennent qu'ils sont mêlés d'amertumes, qu'ils lassent, qu'ils fatiguent, que mille événements les troublent, et que les pleurs changent souvent le théâtre des joies du monde en une scène triste et lugubre. Leur expérience doit nous persuader qu'ils ne nous en imposent pas.

Mais écoutons aussi les justes qui marchent constamment dans les voies dures et austères de l'Evangile, qui combattent leurs penchants, qui réduisent leur corps en servitude, qui ne travaillent pas en vain à leur salut, qui l'assurent par de bonnes œuvres amassées dans le temps de la miséricorde; ces justes que les mondains regardent comme des malheureux, qui coulent des jours tristes dans l'indigence, les abaissements; ils nous feront des aveux sincères, ils nous diront que la grâce les soutient, qu'une onction céleste adoucit leurs peines, qu'une voix intérieure les console, que ce qu'ils attendent leur fait oublier ce qu'ils souffrent, et que s'ils gémissent, ce n'est pas de la privation des plaisirs, mais de la longueur de leur exil.

Ecoutons le saint solitaire de Clairvaux; il parle au nom de ses frères, il dépeint les douceurs de leur pénitence, la paix dont ils jouissa ent, et ce qui les rendait heureux dans les horreurs de leur solitude. C'est à ses frères que saint Bernard parle, à ces hommes séparés du monde qui l'étonnaient par leurs austérités.

Vous avez fait l'expérience depuis longtemps, leur disait-il, de la douceur du joug du Sauveur, qui paraît si pesant aux mondains : *Experti estis.* Ainsi vous avez éprouvé, aussi bien que moi, que la croix que nous portons à la suite de Jésus-Christ ne nous attriste pas, que l'onction céleste qui l'accompagne nous la fait porter avec allégresse. Si les mondains n'ignoraient pas les consolations que nous goûtons dans la route même du Calvaire, ils désireraient notre sort et déploreraient celui de ceux qui se repaissent d'une félicité imaginaire : *Ecce scitis, quia vere crux nostra inuncta est.*

Notre pénitence effraye ceux qui sont accoutumés à vivre dans la mollesse et les délices, qui flattent une chair qui se révolte. Ils mettent leur félicité à satisfaire ses penchants, et à couler leurs jours dans de frivoles amusements. Mais quelle différence entre leurs plaisirs et notre pénitence ! leurs plaisirs sont mêlés d'amertumes, notre pénitence, de consolations et de grâces. Leurs plaisirs les souillent, notre pénitence nous purifie; leurs plaisirs sont suivis de regrets, notre pénitence de véritables satisfactions ; elle répand dans nos cœurs des douceurs et une allégresse qui nous la rendent aimable et précieuse : *Suavis et delectabilis est pœnitentia nostra.* (S. Bernard., serm. 1 *De dedicatione.*)

O mondains, que l'image éblouissante de ce monde séduit, que de fausses, de coupables et d'amères délices enivrent, cessez de regarder les justes séparés de vous dans la route du Calvaire, comme des malheureux; c'est vous qui avez sujet de gémir et de pleurer. Vous vous lassez, vous vous fatiguez dans la route de l'iniquité.

Quelle félicité dans ces plaisirs que vous ne goûtez jamais sans amertumes, dont vous vous plaignez, auxquels vous êtes souvent forcés de vous dérober par décence, par économie et pour conserver les restes d'une santé usée, pour avoir joui avec trop d'ardeur et de passion.

Mais quand votre aveuglement vous ferait trouver de la félicité dans une vie de plaisirs, pourrez-vous tenir le langage des justes à la mort? serez-vous tranquilles, satisfaits, consolés comme eux ? Ah ! quelle différence dans ce moment entre l'homme de plaisirs et l'homme de pénitence.

L'homme de plaisirs est arraché aux objets qui l'enchantaient; triste, effrayé, désespéré, il s'écrie comme ce roi de l'Ecriture : Est-ce ainsi que la mort amère et cruelle me sépare d'un monde qui possédait mon cœur? *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV.)

L'homme de pénitence voit avec joie et inondé de consolations le terme de ses peines, de ses souffrances. Sa tristesse se change promptement en une joie éternelle, dernier caractère du bonheur des justes dans la tristesse et les peines de cette vie.

Pour juger du bonheur des justes affligés, persécutés, et que les mondains regardent comme malheureux sur la terre, il ne faut que faire attention à ce que Jésus-Christ dit dans notre Evangile.

En annonçant à ses disciples des croix, des disgrâces, des persécutions, il leur annonce que leur tristesse se changera en joie, que cette joie sera pure, sans mélange d'amertumes, qu'elle sera éternelle : *Tristitia vestra vertetur in gaudium... et gaudium vestrum, nemo tollet a vobis.*

Trois caractères de la félicité des justes qui auront été affligés, opposés aux caractères de la fausse félicité des mondains dans les plaisirs. Caractères qui éclatent dans le changement des uns et des autres, dans la réalité et la durée des consolations et des joies.

Qui fait le malheur des mondains dans les plaisirs ? le changement de scène qu'ils crai-

gnent, qui les alarme, et qu'ils ne sauraient éviter. Combien d'événements qui changent leur joie en tristesse et qui font couler des larmes dans le lieu même destiné aux plaisirs? Ils sont communs. Mais quand la carrière des plaisirs que les mondains se sont ouverte serait longue, toujours riante et paisible, elle a un terme, on y arrive; or, c'est à ce terme que se fait un changement de scène désespérant pour eux. Leurs joies profanes se changent en regrets, en pleurs inutiles et éternels.

Qui fait le bonheur des justes dans la tristesse et les peines? le changement que Jésus-Christ leur a promis, qu'ils attendent et après lequel ils soupirent. Changement qui s'opère à la fin de leur course, lorsqu'ils sont délivrés de ce corps de mort. La mort les enlève à tous les maux et les met en possession de tous les biens; alors leurs pleurs sont essuyées; ils sont consolés, et ils se réjouissent de n'avoir pas été du nombre des heureux du siècle, d'avoir coulé leurs jours dans la tristesse et l'amertume : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

La félicité des mondains sur la terre est fausse, parce qu'ils la font consister dans les plaisirs tumultueux, des joies insensées, de coupables satisfactions qui les souillent sans les satisfaire.

La félicité des justes sortis de cette vallée de larmes est réelle, parce qu'elle consiste dans un saint repos, une joie pure, dans la possession du souverain bien, dans une paix ineffable. C'est cette béatitude qui sera le sujet de leur joie : *gaudium vestrum.*

Les plaisirs auxquels les mondains se livrent sont de peu de durée. Une perte, une disgrâce, le dépérissement de la santé, les langueurs de la vieillesse et toujours la mort prompte et amère les arrachent à un monde de plaisirs. Quand le tombeau s'ouvre, tout échappe, tout fuit. Les liens les plus tendres, les plus flatteurs, se brisent; l'image qui a séduit notre cœur disparaît, et il ne reste que ce qui est la matière d'un supplice éternel : le péché : *Præterit quod delectabat, remansit quod pungat.* (Aug., *in Joan. Evang.*, tract. 41.)

La joie qui succède à la tristesse des justes est éternelle. Pour des moments de tribulations, ils obtiennent des douceurs qui ne seront jamais mêlées d'amertumes. Les victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis leur procurent une couronne incorruptiblee. Ils n'ont plus rien à craindre d'eux-mêmes, du monde et du démon. La violence de leurs penchants, la malice des hommes, les artifices de l'enfer ne peuvent plus les affliger, troubler leur repos et répandre aucune amertume dans le torrent des saintes delices dont ils sont enivrés : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

Ah! mes frères, persuadés de ces grandes vérités, séparons-nous d'un monde de plaisirs réprouvé par Jésus-Christ si solennellement dans l'Evangile. Faisons-nous une gloire de sa censure et de ses mépris. Unissons-nous aux justes qu'il hait et qu'il persécute; aux disciples du Sauveur qui marchent chargés de la croix dans la route du Calvaire, afin d'éprouver cet heureux changement qui s'opère à la mort des élus, et de voir notre tristesse changée en une joie éternelle; c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XVII.

Pour le quatrième dimanche d'après Pâques.

CONTRE LES INCRÉDULES DE NOS JOURS.

Arguet mundum de peccato... quia non crediderunt in me. (*Joan.*, XVI.)

L'Esprit-Saint convaincra le monde de péché... parce qu'ils n'ont pas cru en moi.

Quel est donc ce péché dont le Saint-Esprit convaincra le monde? C'est celui de l'incrédulité, répondent les saints docteurs. Oui, l'incrédulité est un péché, un péché inexcusable, parce que l'homme a des motifs de crédibilité; parce que les ténèbres de la foi ne sont pas sans clarté; parce qu'il peut parvenir à la connaissance de ce qu'il ne voit pas par les merveilles qu'il contemple; parce que les vérités révélées ont été annoncées et établies avec la puissance et les succès qui annoncent la Divinité.

Incrédulité, péché des Juifs, péché, qui les a fait rejeter et réprouver de Dieu! Jésus-Christ annoncé, prédit, venu au milieu d'eux dans le temps marqué; Jésus-Christ opérant des miracles sous leurs yeux, des miracles qu'ils ne peuvent contester, n'est pas reçu; ils le méconnaissent, ils l'outragent, ils l'attachent à une croix! Ah! pourquoi ne croient-ils pas? pourquoi le voile qui leur cache la vérité ne tombe-t-il pas? pourquoi la lumière qui brille au milieu d'eux ne les éclaire-t-elle pas? C'est qu'ils ont mérité d'être rejetés, abandonnés. Leur incrédulité les a rendus coupables. Ils n'ont pas voulu croire malgré l'accomplissement des prophéties et la certitude des miracles : *Arguet mundum de peccato... quia non crediderunt in me.*

Incrédulité, péché de certains libertins, de certains savants orgueilleux et impies.

Dans tous les siècles on a vu des hommes se rendre célèbres par des systèmes d'irréligion et d'impiété, aussi bien que par la licence des mœurs et les excès de la débauche.

On a vu des insensés braver les dangers de l'avenir, pour jouir plus délicieusement du présent; traiter de fiction les récompenses et les peines de la vie future, pour ne point préférer la vertu au vice, et ne rien espérer au delà du tombeau, pour ne rien se refuser avant d'y descendre. Tels étaient ces insensés dont parle le Saint-Esprit. Ceux qui ont paru dans la suite n'ont fait que les imiter.

Incrédulité, péché de quelques fameux apostats qui voudraient cacher la honte de leurs désordres sous les ruines du christianisme; qui ne l'attaquent que parce qu'il les condamne, et qui ne font des frais d'érudition pour le faire mépriser que pour éviter l'opprobre que mérite leur coupable apostasie!

Incrédulité, péché de quelques philosophes dont les mœurs sont douces et polies, dont

on vante la sagesse et la probité, mais qui, sous le voile de la philosophie, vivent comme les stoïciens et les épicuriens. C'est d'eux qu'ils tiennent ces systèmes qui leur font regarder le souverain Etre comme une divinité indolente, et l'âme comme une matière qui doit périr avec le corps. Ce sont eux aussi qu'ils copient dans leurs mœurs. C'est sur leurs principes qu'ils se sont tracé un plan de vie.

Incrédulité, péché auquel, dans ce siècle malheureux, on n'attache pas toute l'ignominie qu'il mérite; dont on semble se faire gloire, et dont on ne rougit pas dans le monde, parce qu'il a levé l'étendard de l'irréligion. Péché que l'on commet aujourd'hui pour se distinguer et être mis au rang des beaux génies. Péché non-seulement des savants, mais des ignorants. Péché dont se rend coupable une jeunesse insensée, et le sexe même auquel le silence sied si bien.

Ah! gémissez, répandez des larmes, chrétiens pieux et soumis. Priez dans votre retraite, chastes épouses de l'Agneau sans tache; prêtres du Dieu vivant, conjurez le Prince des pasteurs de conserver le troupeau qu'il a racheté au milieu des loups ravissants. Prédicateurs de l'Evangile, tonnez dans les chaires de vérité. Lumières ardentes et luisantes, savants religieux et soumis, consacrez vos travaux à la défense de la religion attaquée par l'impiété de ces hommes qui, armés des raisonnements de la sagesse humaine, osent interroger l'Eternel et censurer sa mystérieuse et adorable conduite. La gloire de Dieu, le zèle du salut des âmes qu'ils perdent, les progrès de leurs systèmes ne nous permettent pas de garder le silence.

Je ne déplore pas ici, mes frères, des maux imaginaires; vous n'ignorez pas les plaies que l'incrédulité de nos jours fait à la religion de Jésus-Christ. Les ouvrages des incrédules ne vous sont pas inconnus. Le langage de l'incrédulité se fait entendre dans tous les Etats. Les plus modérés sont des hommes de doutes et d'incertitudes.

Dans quel cercle, à quelle table, dans quel lieu n'examine-t-on pas aujourd'hui le plan de la religion? sur quel mystère ne répand-on pas des doutes? quelle vérité révélée respecte-t-on?

Je sais que tous ceux qui tiennent le langage des incrédules ne sont pas décidés comme eux à ne rien croire; que la légèreté, l'ignorance, un goût pour la nouveauté, le désir de se distinguer, de briller en répétant les objections de certains savants accrédités, font parler ces laïques sans études, ces femmes que les parures et le jeu occupent, ces jeunes gens sans expérience, et dont toute l'étude a été d'orner leur esprit de lectures frivoles, obscènes, ou de quelques anecdotes d'un auteur impie. Mais tout cela prouve qu'ils sont séduits, pervertis. Tout cela annonce les succès des incrédules et le danger de la foi.

Pour vous, chrétiens auditeurs, il ne s'agit que de vous prémunir, et, pour y réussir, il faut vous montrer les incrédules comme des hommes que nous devons mépriser et redouter.

Il ne faut que se représenter ce qu'ils sont pour les mépriser. Vous le verrez dans la première partie.

Il ne faut que se représenter leurs succès pour les redouter. Vous le verrez dans la seconde partie. En deux mots : nous devons mépriser les incrédules de nos jours, parce qu'ils le méritent; nous devons redouter les incrédules de nos jours, parce qu'ils sont dangereux. Suivez-moi, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Comment vivent ces prétendus sages; ces beaux génies du siècle, qui se soulèvent contre la religion chrétienne et méditent audacieusement sa ruine? Sont-ce des hommes d'ailleurs purs dans les mœurs? respectent-ils la loi naturelle gravée dans les cœurs? cette loi dont ils font de si grands éloges; cette loi qui suffit seule, selon eux, et qui doit seule aussi régner sur les ruines de la loi évangélique?

Peut-on même pour les vertus morales, les mettre en parallèle avec certains sages du paganisme? Hélas! les mystères de notre sainte religion les révoltent moins encore que sa morale. Ils feraient le sacrifice de leur raison, s'il ne fallait pas faire celui de leurs passions. Ils seraient des apologistes de notre foi, s'ils n'avaient pas intérêt de justifier leur conduite. Ils ne traitent de fables un avenir effrayant, que pour pécher sans remords dans la vie présente. Premier motif du mépris qu'ils méritent : leurs mœurs.

Que doit-on penser de leurs écrits? ces coupables productions de l'orgueil et de l'impiété? ces ouvrages qui devraient être ensevelis dans les ténèbres, et qui paraissent au grand jour? proscrits et estimés, supprimés et multipliés, combattus et accrédités? L'érudition, la beauté du génie, de brillants mensonges, des raisonnements imposants, de subtiles objections, les efforts d'une imagination vive pour faire goûter leur système insensé, leurs sacriléges attentats contre la divinité, leurs blasphèmes et l'audace avec laquelle ils entreprennent d'anéantir le christianisme, doivent-ils éblouir et séduire des chrétiens raisonnables? Non. On doit en concevoir de l'horreur. Second motif du mépris qu'ils méritent : l'impiété qui caractérise leurs ouvrages.

Quels sont les maîtres qu'ils se font gloire d'imiter, de copier? d'après qui parlent-ils quand ils combattent la religion révélée, quand ils traitent de fable, de fiction la loi ancienne et la nouvelle, l'autorité de Moïse et celle de Jésus-Christ; quand ils méprisent les prophéties et les miracles, et osent représenter comme des imposteurs ou des ignorants ceux qui ont prêché le christianisme, et ceux qui l'ont embrassé! d'après des païens furieux, des savants impies, de célèbres apostats, des hommes odieux à toute la terre, chassés même des royaumes où règne l'hérésie, errants et traînant jusque

dans les solitudes les misérables restes d'une vie trop longue pour la perte des âmes? Troisième motif du mépris qu'ils méritent : les maîtres qu'ils suivent.

Ainsi, mes frères, leurs mœurs, leurs écrits, leurs maîtres, voilà ce qui doit nous faire mépriser les incrédules de nos jours. Reprenons. La charité me presse de vous les faire connaître.

Saint Augustin, en se représentant ces hommes vains et audacieux, qui osent ouvrir leur bouche sacrilége pour parler contre la divinité; qui combattent ses divines perfections, et citent l'Etre suprême à leur tribunal comme pour lui demander compte de sa conduite, s'écrie : Quels sont ces hommes qui sont parmi nous? qui livrent des combats à notre foi, qui nous scandalisent et nous font gémir. *Qui sunt inter quos gemimus.*

Quel est donc ce genre de chrétiens qui combattent le christianisme ; qui le méprisent, insultent à sa doctrine, à sa morale, qui se moquent de ses mystères, et font des efforts pour éteindre le flambeau de la foi qui éclaire les fidèles? Ah ! ce sont des incrédules, des impies qui veulent secouer le joug de la religion; des hommes vains et superbes, idolâtres de leur raison. Ce sont ces hommes dont parle le Prophète, qui veulent vivre au gré de leurs penchants, satisfaire les désirs d'une chair criminelle, écouter la nature et n'avoir point d'autre loi. Leur cœur est corrompu, ils ne rougissent plus même des iniquités qui les souillent et les rendent odieux au ciel et à la terre : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in iniquitatibus.* (*Psal.* LII.)

Voilà ceux qui se déclarent les ennemis de la religion, qui attaquent ses mystères, sa doctrine, sa morale. Voilà les hommes qui ont intérêt qu'il n'y eût point de Dieu; que le christianisme ne fût qu'une fable imaginée par des ignorants. Voilà les savants qui font des plaies à la vérité; qui attristent et font gémir le corps mystique de Jésus-Christ. *Tale genus est hominum inter quos dolet et gemit corpus Christi.* (S. Aug., *in psal.* LII.)

Or, mes frères, tels sont les incrédules de nos jours. Nous sommes au milieu d'eux, ils sont parmi nous. Le parti de ces hommes hardis et téméraires se ménage des conquêtes dans tous les Etats. Il grossit, il s'accrédite. Les talents de l'esprit en imposent. On garde le silence sur les mystères d'un cœur corrompu pour tourner en ridicule les mystères du Très-Haut. L'esprit aujourd'hui l'emporte sur la piété et la sagesse.

Ah ! je demande aux disciples de Jésus-Christ, aux chrétiens dociles, à ceux qui aiment la religion, qui la respectent : quels sont donc ces hommes qui nous font gémir aujourd'hui : *Qui sunt ergo inter quos gemimus?*

Sont-ce des hommes vertueux, charitables, sobres? Sont-ce des hommes exacts observateurs de la loi naturelle gravée dans leur cœur ? sont-ils doux, désintéressés? Ménagent-ils les autres comme ils voudraient être ménagés? Non; ils cachent, sous le voile d'une douce philosophie, les iniquités d'un cœur perverti avant l'esprit. Il ne faut qu'examiner leurs mœurs pour mépriser ces prétendus sages : *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in iniquitatibus.*

Pourquoi estimerions-nous les talents, les lumières, les brillantes productions de ces philosophes orgueilleux, de ces savants libertins, qui semblent n'être nés dans le sein de l'Eglise, que pour souiller la foi et servir l'enfer dans les combats qu'il lui livre. Pouvons-nous trop mépriser des hommes qui ne rougissent pas de se donner hautement pour des apostats ; qui se font gloire de leur apostasie et de celle des autres? Qui les a portés à ces excès? qui les a déterminés à se déclarer les ennemis de la religion chrétienne? est-ce l'éducation, les préjugés de l'enfance? sont-ce les leçons que des maîtres chrétiens leur ont données dans leur jeunesse? Non.

Plusieurs d'entre eux sont nés de parents vertueux et soumis à toutes les vérités révélées. On a confié leur éducation à des maîtres sages et catholiques. Il a fallu qu'ils cachassent même longtemps, comme Julien, leur haine pour la religion, pour se dérober au juste courroux d'une famille pieuse; mais ils ont joui de leur liberté. Ils sont entrés dans la carrière du vice. Ils ont voulu y marcher sans alarmes, sans remords; voilà ce qui leur a fait goûter les systèmes de l'impiété. L'esprit est venu au secours du cœur, il a pris sa défense, il a fait l'apologie de ses penchants, de ses faibles; et, parce que le christianisme le gênait, il a dit que le christianisme n'était qu'une fable imaginée par les hommes.

Qu'on examine la vie, qu'on lise les mémoires de certains savants incrédules qui vivent encore pour le malheur de la religion. Ces prétendus sages rougissent-ils des douceurs et des plaisirs que le système d'Epicure permet? Ne préfèrent-ils pas sa morale à celle de l'Evangile? Ah! quel titre pour les mépriser !

Ces incrédules de nos jours ne l'ont pas toujours été. Ils ont respecté pendant un temps la religion qu'ils combattent. Ils se faisaient gloire du nom de chrétien. Ils ont participé aux sacrements de la nouvelle alliance. On les a vus dans le saint temple assister à nos solennités et au sacrifice de nos autels. Pourquoi ont-ils cessé de croire ce qu'ils croyaient? Pourquoi blasphèment-ils contre ce qu'ils adoraient? quel est le motif qui les a fait changer? Qu'ont-ils vu? qu'ont-ils aperçu? quelles découvertes ont-ils faites pour se déclarer contre le christianisme? Ah ! si on les écoute, ils réclament contre les préjugés de l'enfance, contre l'éducation que leur ont donnée des parents et des maîtres vertueux, contre des faits qu'ils n'étaient pas en état d'examiner. Ce sont les lumières qu'ils ont acquises, qui leur ont fait connaître l'erreur des chrétiens. Voilà ce qu'ils disent, parce qu'ils ne veulent point avouer que c'est la corruption de leur cœur qui leur a fait concevoir de la haine pour

la morale de l'Evangile. Mais ce parti qu'ils ont pris ne les rend pas moins méprisables que leurs mœurs. Pourquoi? Le voici.

Est-il décent d'attaquer une religion dans laquelle on est né? qu'on n'a pas abandonnée publiquement? dont on professe encore certaines pratiques pour conserver ses biens, sa place, et ne pas déplaire à des protecteurs? Or, telle est cependant la conduite des incrédules de nos jours; ils ne quittent pas la religion, et ils la représentent avec les traits les plus odieux. Que doit-on penser de ces impies encore chrétiens de nom?

Est-il raisonnable de travailler à la ruine d'une religion dont la morale est si pure, si parfaite? dont on est forcé de reconnaître au moins l'utilité pour assurer la fidélité des sujets, la soumission des inférieurs, la sainteté des mariages, le repos de la société? Or, les incrédules de nos jours reconnaissent ces avantages; une épouse, des domestiques, des amis sans religion leur seraient suspects. Pourquoi mettent-ils donc leur gloire à travailler à sa ruine? S'ils aimaient la vertu qu'ils désirent dans les autres, seraient-ils les ennemis de l'Evangile?

Est-il glorieux de parler contre la religion quand on ne peut la flétrir, la déchirer que devant des hommes de plaisirs, des libertins de profession, des femmes mondaines, des ignorants ou des savants livrés au vice? Or, telle est la nécessité où se trouvent les incrédules de nos jours; ils ne prêchent leurs brillants mensonges, leurs pompeux systèmes, leurs secrets, leurs dogmes qu'à ceux dont ils connaissent la corruption, ou du moins un penchant pour vivre au gré de la nature. Il ne faut qu'un savant pieux, un chrétien religieux, une femme vertueuse, pour fermer la bouche à ces prédicateurs de l'impiété. Aussi les cercles où ces oracles se font entendre, où ils s'expliquent avec liberté, sont-ils des cercles de mondains dont la vie est oisive, molle, voluptueuse; des cercles où, moins prudents que les païens, on ne respecte ni les dieux ni les rois. De tels prédicateurs et de tels auditeurs peuvent-ils être trop méprisés?

Où le dépôt de la foi se conserve-t-il? Dans une conscience pure, dit saint Paul. Tant qu'un cœur ne s'ouvre pas aux plaisirs défendus, l'esprit ne se livre pas aux charmes du mensonge et de l'erreur. On ne se forme pas follement des doutes sur l'avenir, quand on ne veut pas vivre tranquillement dans le crime. L'innocence des mœurs assure la pureté de la foi : *Habentes mysterium fidei in conscientia pura.* (I *Tim.*, III.)

Quels sont aujourd'hui les chrétiens dociles et soumis, qui respectent la religion, qui adorent ses mystères, qui écoutent l'Eglise, qui gémissent des infractions et des scandales, qui sont touchés, sans être ébranlés, des attentats des incrédules de nos jours? Ce sont des chrétiens fervents, religieux observateurs de la loi, qui sont dans le monde sans être du monde; qui ne suivent ni son esprit, ni sa morale, ni ses maximes : *Habentes mysterium fidei in conscientia pura.*

On est surpris du progrès de l'incrédulité dans ces jours malheureux; pour moi, je n'en suis pas étonné, les progrès du vice l'annoncent depuis longtemps. Le libertinage de l'esprit est une suite de celui du cœur. La foi ne se conserve pas pure dans une conscience souillée de coupables plaisirs. Est-ce dans un siècle de licence, de luxe, de mollesse, d'intrigues criminelles comme le nôtre, que la foi se conservera, se réveillera? Non. Elle est endormie; ses ennemis profitent de ce sommeil pour semer leurs erreurs insensées. C'est dans des cœurs vicieux, corrompus qu'elles s'insinuent aisément.

Oui, mes frères, qu'on loue tant qu'on voudra la sagesse, la probité, la douceur des mœurs de certains incrédules; plus d'un vice souille le cœur de ceux qui attaquent la religion, qui bravent l'avenir, et vivent au gré de leurs penchants.

Ils s'aiment eux-mêmes : *se ipsos amantes.* (II *Tim.*, III.) Ce n'est pas le souverain Etre qu'ils se font gloire de reconnaître, puisqu'ils le regardent comme un Dieu oisif, qui a abandonné le gouvernement du monde au hasard; puisqu'ils l'accusent de ne leur avoir donné l'être que pour les rendre malheureux.

Ils s'aiment eux-mêmes, et ne sont occupés qu'à se procurer des plaisirs, des satisfactions : *voluptatum amatores.* (*Ibid.*) Qui est en effet plus vain, plus superbe qu'un savant incrédule? qui est plus attentif à satisfaire ses désirs? qui se gêne moins? qui combat moins ses penchants? qui goûte avec moins de scrupule les coupables douceurs de la volupté qu'un philosophe qui ne croit rien, qui n'attend que le néant?

Je sais que tous les incrédules ne tombent pas dans les mêmes désordres, qu'il y en a qui ne veulent que des plaisirs doux et paisibles, que l'amour de la santé et du repos fait éviter à plusieurs les excès de la table et de la volupté; je sais qu'il y a des philosophes antichrétiens, qui se plaisent dans la solitude, qui dédaignent le monde; mais avec toutes ces vertus de tempérament, d'ostentation que les païens avaient aussi, ils sont toujours hommes, et, dès qu'ils ne croient rien au delà du tombeau, ils n'ont point d'intérêt à combattre leurs penchants. Or, qu'est-ce qu'un homme qui ne combat pas ses penchants? Un homme de vices.

Pourquoi ces prétendus esprits forts, ces libertins ont-ils fait naufrage dans la foi? car, on peut le dire d'eux comme saint Paul le disait de ceux qu'il annonçait à Timothée : c'est la foi qu'ils ont reçue, la foi qu'ils ont professée pendant un temps, qu'ils rejettent, qu'ils combattent, qu'il traitent de folie : *Circa fidem naufragaverunt* (I *Tim.*, I); c'est qu'ils ont voulu vivre au gré de leurs penchants; c'est qu'ils y vivent réellement, c'est que la foi répand des amertumes dans les plaisirs défendus, cause des alarmes, fait naître des remords; voilà pourquoi ils l'abandonnent, ils se déclarent ses ennemis, ils regardent comme des simples, des insensés tous ceux qu'elle captive sous son joug, Voilà la cause de ce naufrage dans la foi qui

les distingue aujourd'hui : *Circa fidem naufragaverunt.*

En effet, chrétiens, les incrédules ont trouvé le moyen de lever tous les doutes, de dissiper toutes les craintes que peut causer une vie licentieuse, en niant la vérité d'un avenir éternel, d'une vie future, des récompenses ou des supplices au delà du tombeau.

En disant : l'âme est mortelle, elle périt avec le corps, nous ne cessons de vivre que pour rentrer dans le néant d'où nous sommes sortis, c'est dire : profitons du temps de cette vie, satisfaisons-nous, nous ne rendrons pas compte de nos actions ; quand le rôle que nous représentons sur le théâtre de ce monde sera fini, nous serons comme si nous n'avions jamais été. Or, avec ce système insensé des matérialistes de nos jours, est-il étonnant qu'on soit des hommes de vices, et par conséquent méprisables ? Non.

Quelle estime doit-on faire des matérialistes ? quelle idée peut-on s'en former ? ou plutôt quel mépris ne méritent-ils pas ? Ce n'est pas moi qui vais tracer le portrait de ces insensés, de ces hommes qui ne rougissent pas d'égaler leur sort à celui des bêtes ; de ces ennemis de la religion révélée, de la loi nouvelle et de la croix du Sauveur ; de ces épicuriens modernes qui font consister toute leur félicité dans les douceurs et les délices passagères de cette vie ; c'est l'apôtre saint Paul qui, en traçant le portrait des prédicateurs du judaïsme, a tracé aussi celui des ennemis de la religion chrétienne.

Malgré le délire qui les égare dans leurs pensées, qui échauffe leur imagination et les rend si féconds en superbes et spécieuses difficultés, ils n'osent enfanter aucun système contre la certitude de la mort ; ce n'est que sur la vie future qu'ils font briller l'élévation de leur génie. Ils ont un beau champ, disent-ils avec les impies dont parlent l'Écriture ; de tous ceux qui sont passés dans ce monde invisible, il n'en est revenu aucun attester la vérité d'un paradis et d'un enfer : ainsi ils n'ont qu'à nier la révélation. Les ressources d'un esprit vif, d'une raison jalouse de ses lumières, suffisent pour répondre à tous les raisonnements de ceux qui regardent la foi comme une conviction des choses qu'on ne voit pas.

Voilà, en effet, leur système. Le tombeau est pour eux le terme de toutes choses ; il n'y a rien au delà. L'âme, mortelle comme le corps, se détruit à la mort : elle est la destruction de tout l'homme ; elle le fait rentrer dans le néant : *Quorum finis interitus.* (*Philipp.*, III.)

Il n'est pas étonnant que des hommes qui ne reconnaissent qu'une divinité oisive et indolente, sous le domaine de laquelle ils ne tomberont pas à la mort, soient des hommes attentifs à se procurer des aises et des commodités pendant le cours rapide de cette vie. Leur corps est leur divinité chérie ; ils le flattent, ils l'idolâtrent. Les délices de la table et les plaisirs sensuels sont dans leur système les seuls biens dont ils puissent jouir. Ils sont présents, disent-ils, ils sont certains ; par conséquent nous sommes sages de les préférer à des biens invisibles, à un bonheur qu'on nous promet quand nous ne serons plus : *Quorum Deus venter est.* (*Ibid.*)

Ils n'est pas étonnant non plus que des hommes qui traitent de fable la félicité des justes au delà du tombeau, ne goûtent, n'aiment, ne s'attachent qu'aux objets qui peuvent les rendre heureux sur la terre. C'est en conséquence de leur système qu'ils font l'éloge d'une vie douce et voluptueuse, que l'opulence qui les met en état de ne se rien refuser, les flatte : que la gloire que les savants s'acquièrent par leurs talents, leurs ingénieuses productions, les éblouit : *Terrena sapiunt.* (*Ibid.*)

Mais ces prétendus beaux génies ne prennent pas garde qu'ils se glorifient de leur opprobre et de leur ignominie, qu'ils ne peuvent jamais, avec tous leurs brillants raisonnements, opposer que des doutes et des incertitudes sur la vie future ; et, par conséquent, qu'ils ne sont pas sages de risquer une éternité pour quelques moments de satisfaction : *Gloria in confusione ipsorum.* (*Ibid.*)

Mais si les mœurs des incrédules de nos jours doivent nous les faire mépriser, parce qu'elles nous font connaître les raisons qui les portent à combattre la vérité de la religion chrétienne, leurs écrits ne doivent pas nous les rendre moins méprisables, parce que l'impiété les caractérise.

Pourquoi les incrédules de nos jours font-ils tant d'écrits contre la religion chrétienne ? quel zèle les excite ? quel intérêt ont-ils à sa destruction ? pourquoi cette fureur ? cette religion est-elle contraire à la loi naturelle ? donne-t-elle des leçons qui puissent altérer la pureté des mœurs, troubler l'union des familles, nuire à la société, faire redouter l'indépendance absolue des souverains ? est-ce une secte nouvellement établie, et dont les nouveautés, toujours dangereuses en matière de doctrine, causent de justes alarmes ? Non. Ils sont donc bien méprisables, ces hommes superbes et audacieux, qui font dans le sein des ténèbres des frais d'érudition pour renverser l'édifice que le Tout-Puissant a élevé : pour tenter une victoire que l'enfer ne remportera jamais, pour se promettre des succès que les césars ont espérés en vain. Ah ! qu'ils méditent la folie de leur sacrilége entreprise ; qu'ils examinent le plan de la religion chrétienne ; qu'ils se rappellent ses combats, ses victoires ; qu'ils se comparent avec ceux qui l'ont défendue et ceux qui l'ont embrassée ; qu'ils fassent attention aux difficultés qu'ils nous proposent et aux réponses que nous leur faisons, et ils avoueront qu'en voulant se distinguer par leur sagesse, ils se signalent par leur folie : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.)

Que sont-ils, ces prétendus esprits forts, ces incrédules de nos jours ? Sinon des insensés qui veulent détruire l'œuvre de Dieu ; des hommes moins prudents que le sage Gamaliel, qui reconnut l'impuissance des

hommes pour s'opposer à l'exécution des desseins de l'Eternel.

En vain veulent-ils passer pour des génies sublimes qui effacent les Turtullien, les Justin, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Chrysostome, et généralement tous les grands hommes qui ont défendu la vérité de la religion chrétienne; en vain s'efforcent-ils d'obscurcir ces lumières de l'Eglise, leurs disputent-ils la gloire d'une rare et profonde érudition, et affectent-ils d'attribuer leur soumission à la simplicité et à une piété crédule. Ce mépris des savants de l'antiquité annonce leur orgueil, et prouve que leur raison s'est égarée dans les projets qu'ils ont formés contre l'œuvre du Seigneur : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Ecoutez ces savants incrédules; s'ils eussent vécu dans le temps que la religion chrétienne s'est établie, ils auraient empêché ses progrès, leurs raisonnements victorieux de la puissance qui agissait dans les apôtres, auraient découvert l'imposture de ces pauvres prédicateurs, préservé le peuple de la séduction, le paganisme de sa chute. La force de leur éloquente érudition aurait fait ce que n'ont pu faire les philosophes païens, les empereurs idolâtres, le démon qui perdait ses temples. Il ne manquait aux ennemis du christianisme naissant pour l'anéantir dès son berceau, que quelques incrédules de notre siècle. N'est-ce pas là, mes frères, le comble de l'aveuglement et de la folie. Un esprit raisonnable peut-il trop mépriser cet orgueilleux et insensé raisonnement? Tel est cependant celui des incrédules de nos jours. Ils ne rougissent pas de le faire dans leurs écrits pour ôter à l'établissement miraculeux de la religion chrétienne, le caractère de divinité que nous leur opposons. Voilà les excès de leurs égarements : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Ils se donnent pour sages, pour des hommes que les lumières de la raison guident. Ils ne veulent qu'elle pour trouver la vérité; elle leur suffit, elle est même soumise à leur empire; voilà pourquoi ils citent Dieu à son tribunal pour lui demander compte. C'est cette raison infaillible, selon eux, qui les soulève contre le christianisme, parce qu'il la révolte dans ses mystères et sa morale.

Mais, que doit-on penser de ces prétendus sages, quand on les voit agités, incertains, inconséquents dans leurs principes? Que doit-on penser de cette raison si sûre, si infaillible selon eux, quand on voit le parti des incrédules partagé de sentiments, différents systèmes parmi ceux que la raison seule conduit? Que doit-on penser de ces hommes qui ne veulent pas de religion, qui ne croient rien? de ces pyrrhoniens, de ces matérialistes, lorsqu'on les entend louer une secte réprouvée de l'Eglise? parler avec éloge de certains hérésiarques, et se donner dans les cercles, comme dans leurs écrits, pour les défenseurs des erreurs condamnées? Ah! on doit penser qu'ils ne sont impies que pour se distinguer, et ue les égarements du cœur ont produit ceux de l'esprit : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Mais écoutons les incrédules; il parlent dans leurs écrits. C'est d'après eux que tant de mondains vous disent que la foi est contraire à la raison; comme si une raison saine, qui n'est pas dominée par la passion, ne trouvait pas de la satisfaction dans les conséquences de la foi.

Méprisez, mes frères, ces discours orgueilleux. Que votre soumission soit raisonnable, dit saint Paul : *rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII.) Raisonnez sur les motifs de crédibilité que la religion vous présente. Que ce vaste univers que le hasard n'a point formé; que le consentement de tous les peuples qui ont embrassé le christianisme, malgré l'obscurité de ses mystères et la sévérité de sa morale, que ses triomphes sur un monde dévoué au culte des idoles, vous fassent conclure que l'établissement de la religion est l'ouvrage d'un Dieu.

Faites aussi usage de votre raison lorsqu'il s'agit de l'obscurité de nos mystères. Si la foi a ses ténèbres, elle a aussi ses lumières. *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* Ne sondez point orgueilleusemedt ces profondeurs sacrées; mais applaudissez-vous de votre foi en voyant que ces mystères profonds et impénétrables ont été prêchés par toute la terre et crus par toutes les nations. Voilà les conséquences de la foi sur lesquelles il est permis de faire usage de sa raison : *Sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XIII.)

Pour vous, esprits superbes et orgueilleux, qui ne vous contentez pas de raisonner sur les conséquences de la foi, mais qui voulez encore des démonstrations geométriques; qui méprisez ses lumières et voulez pénétrer ses ténèbres; ne savez-vous pas que c'est là qu'il faut que votre orgueilleuse raison s'arrête : que, lorsqu'il s'agit des mystères du Très-Haut, il faut adorer les profondeurs de sa sagesse si on ne veut pas être opprimé par le poids de sa gloire.

Vous avez un génie sublime, des connaissances vastes, des lumières, une raison qui vous mettent en état de discerner la vérité du mensonge, de vous garantir de la crédulité des ignorants ou de l'imposture des faux prophètes, des faux apôtres; profitez de ces avantages; examinez les motifs de crédibilité que les faits vous présentent; vous pouvez sans orgueil, sans témérité faire cet examen : Dieu vous le permet; mais voilà tout ce qui est du ressort de votre raison : *usque huc venies.* Il ne vous est pas permis, faibles mortels, dont les connaissances sont si bornées, qui ignorez les secrets de la nature et qui vous égarez si souvent dans la recherche de la vérité, d'aller plus avant, de sonder les profondeurs des mystères du ciel, d'entrer audacieusement dans ces saintes obscurités. C'est là que votre faible et superbe raison doit s'arrêter, s'humilier, adorer : *Non procedes amplius.* (*Job*, XXXVIII.) Et vous méritez notre mépris, notre indignation, lorsque nous vous voyons dans vos écrits censurer l'économie de nos mystères, vous

scandaliser de leur obscurité, et condamner au tribunal de votre raison les adorables profondeurs de la sagesse divine.

Je n'entreprends pas ici, chrétiens, de réfuter les écrits que l'impiété enfante dans ces jours malheureux. Des auteurs pieux et savants en ont fait sentir le danger, et ont donné aux esprits raisonnables un préservatif contre l'incrédulité; je me borne seulement à faire connaître le mépris qu'ils méritent; ils sont plus dignes de nos gémissements que d'une réponse sérieuse. Des prodiges d'aveuglement, de folie, doivent être méprisés et non pas admirés.

En effet, quels sont les motifs de leur incrédulité? La suffisance de la loi naturelle gravée dans tous les cœurs, l'obscurité de nos mystères, l'imposture de ceux qui ont prêché la religion chrétienne, l'ignorance de ceux qui l'ont embrassée, la fausseté des miracles qu'on attribue à Jésus-Christ et à ses disciples; voilà les armes qu'ils emploient pour attaquer le christianisme. Des armes qu'ils appellent victorieuses; mais des armes que l'orgueil, le délire, l'impiété seule, leur fournissent. Une raison saine les méprise au lieu de les admirer.

Peut-on connaître la perfection de la loi nouvelle, la pureté de sa morale, la sublimité de ses préceptes? peut-on se représenter la droiture, l'innocence, la douceur, la soumission, la charité d'un chrétien qui vit selon l'Evangile et la regarder comme inutile? Cette perfection de la morale évangélique est-elle donc un titre pour la mépriser, la rejeter? Ah! il n'est pas étonnant que les mondains et les libertins s'accordent avec ces savants incrédules. Ce n'est pas un mystère impénétrable; c'est que la morale du christianisme les gêne.

Quand ils opposent l'obscurité de nos mystères et étalent éloquemment tout ce qui révolte la raison de l'homme, ne se condamnent-ils pas eux-mêmes? ne prouvent-ils pas, sans le vouloir, la divinité de la religion chrétienne? les efforts qu'ils font pour prouver que nos mystères sont incroyables, n'en sont-ils pas autant de preuves? car ces mystères, qui révoltent la raison, ces mystères qu'ils attaquent; ces mystères dont les obscurités leur fournissent tant de difficultés, ou plutôt leur font débiter tant de blasphèmes, ont été crus de tous les peuples.

Ces mystères des abaissements d'un Dieu fait homme pour sauver l'homme ont été prêchés aux gentils, aux sages, aux savants, aux philosophes, aux césars, à tous ceux qui étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie : *Prædictum est gentibus.*

Ils n'ont pas été crus seulement par les peuples d'une ville, d'une province, mais par le monde entier; par ceux qui y régnaient par leur puissance, par ceux qui y brillaient par leurs lumières et leurs connaissances, par ceux qui étaient les plus dévoués au culte des idoles, comme par les simples et les ignorants : *Creditum est in mundo.*

Ces mystères d'abaissement ont été révérés, adorés. On leur a rendu un culte solennel et éclatant La croix qui était un sujet de scandale aux Juifs, et qui paraissait une folie aux gentils, a passé du Calvaire sur le front des empereurs. Les rois se sont humiliés devant elle : *Assumptum est in gloria.* (I *Tim.*, III.)

Ces mystères sont incroyables; cependant il est constant, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XXII, c. 5), que le monde entier les a crus, que le monde entier a reconnu la divinité de la religion chrétienne, que le monde entier a reçu et embrassé l'Evangile qui annonce les abaissements du Verbe incarné; qui promet une vie future, un paradis, un enfer : *Credidit mundus.* Pourquoi donc quelques prétendus esprits forts, quelques savants orgueilleux, quelques libertins obstinés dans leurs désordres, veulent-ils se distinguer du monde chrétien? Pourquoi ne veulent-ils pas se soumettre quand toute la terre s'est soumise? *Cur pauci obstinatissimi ipsi, mundo credente, non credunt?* Que disent-ils pour justifier leur incrédulité? leurs ouvrages marqués au coin de l'impiété nous l'apprennent.

Des hommes grossiers, ignorants, ont écouté un homme célèbre dans la Judée. Leur imagination s'est échauffée. Ils ont prêché sa résurrection. Le peuple, séduit par les charmes de la nouveauté, les a écoutés. La secte de Jésus de Nazareth s'est étendue. Ainsi s'étendent les autres religions.

Mais à qui persuaderont-ils leurs sacriléges et impies raisonnements? à des mondains ignorants ou corrompus. Peut-on croire que les empereurs païens, devenus chrétiens, aient été séduits? que tous ceux qui sont sortis des académies de Platon, d'Aristote et de Zénon pour embrasser le christianisme, aient goûté l'imposture de quelques prédicateurs du mensonge, dit saint Augustin. (*Epist. contra Julian.*, lib. II, cap. 10.)

Ah! si leurs ouvrages n'ont pas bientôt le sort qu'ils méritent, ils apprendront à la postérité que la folie et l'impiété caractérisent les ennemis de la religion chrétienne : *Insipientia illorum manifesta erit omnibus.* (II *Tim.*, III.)

Quels efforts ne font-ils pas encore pour anéantir les miracles du Sauveur et de ses apôtres? Quel est cet impie qui les traite de fables? qui affecte de chercher la vérité, de l'aimer? qui cache son irréligion, et enveloppe son impiété dans des systèmes éblouissants, de brillants mensonges et des raisonnements qui annoncent son ignorance sur les faits qu'il rapporte : *Qui est iste involvens sententias sermonibus imperitis* (*Job*, XXXVIII.)

Quels sont ces impies qui nient les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et qui demandent de nouveaux prodiges pour se soumettre? *Signa petunt.* (I *Cor.*, I.) Est-il difficile de dire ce qu'ils sont? Des aveugles qui s'égarent; des insensés qui ne sentent pas la faiblesse des difficultés qu'ils nous opposent et qu'ils croient victorieuses.

En effet, quand nous leur accorderions, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, ut sup.) que

Jésus-Christ et les apôtres n'ont point fait de miracles, n'en avons-nous pas un éclatant, subsistant, incontestable à leur opposer? La conversion du monde sans miracle. Oui, ce fait seul est le plus grand des prodiges, et il nous suffit pour prouver la divinité du christianisme : *Hoc nobis unum grande miraculum sufficit quod eam terrarum orbis sine ullis miraculis credidit.* Si les peuples n'ont pas été convertis par l'autorité des miracles, ils n'ont pas été attirés non plus par l'obscurité des mystères et la sévérité de la morale. Or, voilà le grand prodige ; le christianisme établi sans miracles : *grande miraculum.*

Qu'on lise les écrits de ces ennemis de la religion, on y verra un orgueil qui leur fait mépriser tout ce qui n'émane pas du tribunal de la superbe raison. Ils ne louent que la sagesse mondaine, la science qui enfle, les découvertes qui semblent combattre le plan du christianisme : *Sapientiam quærunt.* (I *Cor.*, I.)

Ce n'est qu'à ces malheureux qui ont fait naufrage dans la foi, qui ont irrité le Très-Haut par leurs blasphèmes, que sa colère a aveuglés, et qui se sont creusé l'enfer par leur incrédulité, que la prédication de l'Evangile et le mystère du Calvaire paraissent une folie. C'est contre eux que le terrible oracle de saint Paul est prononcé : *Verbum crucis pereuntibus stultitia est.* (*Ibid.*)

La religion chrétienne leur déplaît ; mais est-elle la seule qui règne dans le monde? La multitude des religions prouve qu'il y en a une bonne ; pourquoi ne veulent-ils en reconnaître aucune? pourquoi veulent-ils se distinguer de tous les peuples du monde qui ont une religion? Et si toute religion est fausse, s'il n'y en a pas une qui ne soit une invention humaine, pourquoi n'attaquent-ils que la religion chrétienne, louent-ils les auteurs des sectes les plus absurdes, et affectent-ils d'approuver leur révolte contre l'Eglise? Ah! c'est qu'il n'y a que la religion chrétienne qui les gêne et confonde leur libertinage. Voilà pourquoi ils s'efforcent de la faire mépriser. Voilà la source de ces écrits que l'impiété caractérise ; écrits qui doivent nous les faire mépriser, aussi bien que les maîtres qu'ils suivent.

Quelle différence entre les maîtres des saints, des savants qui ont défendu la religion chrétienne, et les maîtres des incrédules de nos jours! Jésus-Christ crucifié était le maître du grand Paul, il n'en voulait point d'autre. La science de la croix était celle qu'il enseignait, celle qui faisait la gloire des docteurs que l'Eglise révère, et qui fait encore celle des savants pieux et éclairés.

Ce n'est pas que ces saints, ces grands hommes aient négligé l'étude des sciences. Paul avait étudié sous le sage Gamaliel ; il était savant et profond dans les lettres divines et humaines, il en donna des preuves éclatantes dans le fameux sénat d'Athènes.

Augustin avait brillé à Milan et à Carthage ; il était en état aussi de briller parmi les académiciens, les manichéens, les platoniciens, et de combattre toutes les superstitions du paganisme. Son livre seul de la *Cité de Dieu* prouve la vaste étendue de ses lumières et sa profonde érudition.

L'Ange de l'école, Thomas d'Aquin, a fait l'ornement et la gloire de la savante Sorbonne : il a été l'oracle de ses écoles ; et si ses ouvrages font l'éloge de sa foi, ils font aussi l'éloge de ses lumières et de son génie sublime.

Pourquoi donc ces saints se glorifient-ils de ne savoir que Jésus-Christ crucifié? de n'avoir étudié que lui? de n'avoir pas d'autre maître? c'est qu'on sait tout quand on sait bien Jésus-Christ qui est la voie, la vie et la vérité. C'est que toutes les autres connaissances sont inutiles sans celle-là ; c'est qu'il est le seul maître qui enseigne la vérité, le seul qu'il nous a été recommandé d'écouter. C'est que nos maîtres dans la foi, dans la doctrine, sont ceux que Jésus-Christ a instruits, et qui parlent d'après lui. Nous n'en n'avons point d'autres.

Jésus-Christ n'est point le maître des incrédules, puisqu'ils attaquent sa divinité, combattent sa doctrine et s'efforcent d'anéantir le christianisme établi sur toute la terre. Ils ne peuvent pas dire non plus qu'ils suivent ces grands hommes qui se sont distingués dans l'Orient et dans l'Occident par leur science et leur sainteté ; qui ont été admirés et révérés des empereurs, et qui ont eu pour disciples les plus savants du paganisme.

Quels sont donc leurs maîtres? quels sont donc ceux qu'ils copient? quels sont donc ceux qui leur fournissent des difficultés, des objections et des raisonnements contre la vérité de la religion chrétienne? Ah! je frémis, mes frères, je suis saisi d'horreur quand je me les rappelle. Ecoutez et jugez du mépris que méritent les incrédules de nos jours.

C'est un Celse, philosophe épicurien, qui forma le sacrilége projet d'attaquer le christianisme, qui l'attaqua armé des subtilités de la philosophie païenne ; mais qui trouva dans Origène un redoutable adversaire qui le réfuta, l'humilia. La divine providence a permis que la réponse à tout ce qu'il opposait et à tout ce que les incrédules de nos jours opposent contre la religion, parvînt jusqu'à nous, afin que les disciples de Celse participent à la honte de leur maître.

C'est un Julien l'Apostat qui avait professé le christianisme dans sa jeunesse par politique, et qui le persécuta avec fureur sur le trône impérial. On vit cet empereur, pour satisfaire sa haine contre les chrétiens, devenir auteur controversiste et plaider la cause des idoles.

Précurseur des incrédules de nos jours, comme eux il écrit contre l'autorité des livres de Moïse ; il dépeint le christianisme comme une secte de Galiléens dont les dogmes insensés doivent être proscrits. Il oppose les grands hommes du paganisme aux Cyrille d'Alexandrie, aux Grégoire de Nazianze qui le combattent. Il protége les Juifs qu'il n'aime point, pour affliger les chrétiens qu'il déteste. Il entreprend de réédifier leur tem-

ple, pour faire mépriser la prophétie du Sauveur. Il n'est arrêté que lorsque la colère du ciel éclate, et que des flammes vengeresses, sorties des entrailles de la terre, réduisent en cendres ses orgueilleux préparatifs.

C'est un Porphyre, un Socin dont ils renouvellent les sacriléges attentats. Mêmes doutes, mêmes difficultés, mêmes raisonnements, mêmes principes, mêmes blasphèmes, quelquefois plus enveloppés, souvent plus hardis : toujours leurs disciples et leurs panégyristes.

C'est un Benoît Spinosa, réfugié en Hollande, qui y cache, sous le voile d'une philosophie nouvelle et d'un vie simple, toutes ses horreurs. Comme eux, il attaquait la révélation. Quel progrès n'aurait-il pas fait, si l'illustre Bossuet n'eût pas écrit dans le même temps pour la défense de la religion?

Quel maître ont-ils à présent? Quel est celui dont ils ambitionnent la gloire? Un homme que la beauté du génie a fait désirer partout; que l'impiété a fait bannir de tous les états. Loué et méprisé, errant, et obligé, à la fin de sa carrière, de se dérober aux académies où il a été couronné, et de répandre de sa solitude ses coupables productions. Voilà les maîtres des incrédules de nos jours. De tels disciples peuvent-ils nous inspirer trop de mépris?

Pour nous, mes frères, nos maîtres dans la foi, c'est Jésus-Christ, ce sont les prophètes, les apôtres, dit saint Paul. Nous n'en reconnaissons pas d'autres. Les maîtres qui nous enseignent, nous conduisent, sont les successeurs des apôtres : nous les écoutons, parce que nous écoutons Jésus-Christ en les écoutant; parce qu'ils nous enseignent sa doctrine, et qu'ils respectent les fondements de l'édifice qu'il a élevé sur la pierre ferme, et qui doit subsister jusqu'à la consommation des siècles, malgré les coups que lui portent l'enfer et les projets insensés des incrédules et des hérétiques.

Ah! pourquoi n'ouvre-t-on pas les yeux sur les motifs qui doivent nous faire mépriser les ennemis de la religion? Pourquoi n'en conçoit-on pas une juste idée? Et faut-il que le zèle des ministres de la sainte parole éclate dans ces jours malheureux? Qu'ont-ils donc qui mérite notre estime? Est-ce la pureté de leurs mœurs? Mais celui qui ne croit rien se gênera-t-il? Fera-t-il des efforts pour vaincre les penchants qui portent au mal? Sont-ce leurs écrits? Mais un beau style, une éloquence brillante, des pensées fines, ingénieuses, une vaste érudition même, peuvent-ils faire goûter des blasphèmes, des impiétés? Sont-ce les maîtres qu'ils suivent? Mais des maîtres proscrits, condamnés, désavoués par les protestants comme par les chrétiens catholiques, annoncent leur honte et ne fait pas leur gloire. Ah! il ne faut que se représenter ce que sont les incrédules pour les mépriser. Nous devons les mépriser, parce qu'ils le méritent. Nous devons aussi les redouter, parce qu'ils sont dangereux. Vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tout, dans les incrédules de nos jours, doit nous les faire redouter. Il faut gémir sur leur aveuglement; il ne faut point les fréquenter; ils doivent nous être chers et redoutables. Il faut pleurer leur perte, il faut craindre la nôtre. Nos prières peuvent obtenir leur conversion, leurs exemples peuvent nous pervertir. Ils ne peuvent pas être nos amis dès qu'ils sont les ennemis de Jésus-Christ. Saint Jean l'évangéliste ne veut point entrer où était Cérinthe. Evitons aussi de nous trouver avec ceux qui combattent la divinité et la doctrine du Sauveur. La foi s'ébranle, l'espérance s'affaiblit, la charité s'éteint dans les cercles des impies. Quand ils ne réussiraient qu'à faire naître des doutes dans nos esprits, ces doutes en matière de foi ne nous rendent-ils pas coupables? Premier motif qui doit nous les faire redouter. Il est dangereux de les entendre.

Notre foi et notre innocence doivent nous être également précieuses; par conséquent nous devons nous interdire les lectures qui tendent à pervertir l'esprit aussi bien que celles qui tendent à pervertir le cœur. Je dirai même qu'elles sont plus à redouter. Pourquoi? Le voici.

Les dangers qui menacent la foi n'effrayent pas comme ceux qui menacent l'innocence. Un ouvrage obscène n'est du goût que des voluptueux, un ouvrage qui attaque les vérités de la religion est du goût de tous les mondains. Quand l'esprit brille dans les raisonnements des impies, ils n'alarment pas, ils plaisent même; on les retient, on se fait gloire de les rapporter. De là tant de chrétiens, tant de femmes, tant de jeunes personnes qui rougiraient de la liberté d'un auteur obscène, et qui ne rougissent pas de la sacrilége hardiesse des incrédules. Second motif qui doit nous les faire redouter : il est dangereux de lire leurs ouvrages.

Les incrédules de nos jours se sont accrédités, ils paraissent avec une sorte de gloire. La honte, attachée autrefois à l'impiété, n'est, pour ainsi dire, attachée aujourd'hui qu'à la simplicité de la foi. On ne veut reconnaître de l'esprit que dans ceux qui censurent le plan de la religion. On ne loue que ceux qui l'attaquent habilement.

Du temps de saint Augustin, on entendait des hommes et des femmes qui publiaient que Donat et Ponce étaient les plus grands hommes de leur siècle. Aujourd'hui, dans les cercles et aux tables de certains chrétiens, on entend louer l'esprit et la science de quelques célèbres impies qui ont su se faire des disciples. Troisième motif qui doit nous les faire redouter : la multitude de leurs disciples. Reprenons, mes frères, et que le détail dans lequel je vais entrer, vous précautionne contre tous les dangers qui menacent votre foi dans ces jours malheureux. N'écoutons pas les incré-

dules, ne lisons pas leurs ouvrages, ne fréquentons pas même ceux qui les approuvent et les louent. Si nous redoutons le danger, nous l'éviterons.

Vous êtes étonnés, mes frères, de voir le nombre des incrédules augmenter, ce parti d'ennemis de la religion, grossir; pour moi, je n'en suis pas surpris. On ne les redoute pas, on ne les évite pas, ils ne se cachent plus; ils parlent, on les voit, on les écoute, ils sont reçus dans toutes les assemblées, ils sont de toutes les parties, ils semblent même faire l'ornement des cercles, du moins en sont-ils les oracles. Ah! ce serait un prodige, si ces apôtres de l'impiété ne pervertissaient pas quelques-uns de leurs auditeurs; s'ils ne faisaient pas naître du moins des doutes dangereux dans les esprits.

La foi et l'innocence ne doivent pas être exposées aux charmes imposants de l'erreur, ni aux appâts trompeurs de la volupté. On périt dans le danger quand on l'aime. Compter sur son cœur et son esprit au milieu de ceux qui sont habiles dans l'art de les séduire, c'est témérité. Le naufrage de l'innocence et de la foi est presque assuré quand on se plaît avec les libertins et les incrédules.

Avancé-je trop, chrétiens? Non; et vous-mêmes, vous êtes en état de décider si je me plais à vous alarmer inutilement, et si j'exagère le danger que je veux vous faire éviter.

Oui, mes frères, les progrès de l'incrédulité et du libertinage de l'esprit, que vous ne pouvez pas ignorer, vous prouvent clairement le danger que vous pouvez éviter. Comment s'est étendu le système d'irréligion qui nous afflige? comment a-t-il été goûté dans presque tous les Etats? Il est aisé de le savoir. On a fréquenté, on a entendu les libertins et les incrédules de nos jours.

On admet un bel esprit du siècle, c'est-à-dire un homme sans religion, dans sa compagnie, à sa table; on s'en fait un honneur, un plaisir. Déjà connu dans le monde pour un philosophe antichrétien, il est désiré chez les riches et les grands, il fait des jaloux et l'on brigue la gloire de l'entendre et de le louer. Mais hélas! quels coups ne porte-t-il pas à la religion dans ces cercles où il est écouté et admiré! quelles funestes impressions ne font pas les raisonnements de ce philosophe dont l'esprit est brillant, la mémoire enrichie de toutes les anecdotes qui peuvent répandre des nuages sur la beauté du sanctuaire, de toutes les objections des anciens ennemis de la religion; d'un philosophe doux, poli, qui met la raison sur un trône, et qui en fait l'éloge avec goût et délicatesse!

Quels dangers pour des jeunes gens qui les écoutent, et dont les passions naissantes ont tant d'intérêt à les dégoûter de la doctrine et de la morale de Jésus-Christ! quels dangers pour des domestiques qui sont présents, et que l'ignorance des principes du christianisme porte à croire à tout esprit!

Qu'on ne demande plus comment le nombre des incrédules s'est multiplié si considérablement, comment le langage des prétendus esprits forts est devenu celui de tant de chrétiens mondains; pourquoi de jeunes gens, des femmes même, se font gloire de penser comme des philosophes antichrétiens: ils ont fréquenté et écouté les incrédules de nos jours.

Or, chrétiens, si, comme on n'en saurait douter, les progrès de l'incrédulité ont leur source dans la légèreté, l'imprudence, la témérité de ceux qui fréquentent et écoutent les ennemis de la religion, si les incrédules n'ont tant de disciples que parce qu'ils ne sont pas méprisés, évités et redoutés comme autrefois; vous devez donc, si vous voulez assurer votre salut, vous séparer d'eux.

Prenez garde que je ne vous donne pas ici un conseil contraire à l'amour du prochain, ni à l'avantage de la société. Vous devez toujours les aimer, dit saint Augustin.

1° Parce que la différence de sentiments, de religion, n'empêche pas qu'il ne soient nos frères; ce n'est pas de la foi en Jésus-Christ, mais d'Adam que la nature nous unit tous. Tout homme est le prochain d'un autre homme.

2° Parce que Dieu seul connaît ceux qui ne doivent pas se convertir, ceux qui doivent sortir de l'Eglise et ceux qui doivent y entrer. Un persécuteur de la religion peut en devenir le défenseur. (S. Aug., *in psalm.* XXV.)

3° Il faut les supporter dans la société comme on supporte les méchants. Ne point séparer la paille du bon grain avant le temps de la moisson, et éviter des ruptures éclatantes qui diviseraient les parents et les amis, causeraient des troubles et des scandales. Mais, ces principes posés, il faut éviter le danger qui menace votre foi, comme celui qui menace votre innocence. Il ne faut point les écouter avec satisfaction, ni les fréquenter avec inclination.

Je ne me trouverai pas avec les impies, dit le Prophète, j'éviterai de me trouver dans leurs assemblées, *cum impiis non sedebo.* (*Psal.* XXV.)

Or, n'est-ce pas se trouver avec des impies, que de se trouver dans ces cercles où l'on tourne en ridicule la soumission des fidèles, où l'on censure le plan du christianisme, où l'on blâme l'obscurité de nos mystères, où l'on répand des doutes sur la divinité de Jésus-Christ et l'autorité de ses miracles, où l'on traite de fable les récompenses et les supplices de la vie future, où on loue l'esprit, l'érudition, la sagesse, les succès des ennemis de la religion? Car on ne peut pas nier que tous les entretiens de ces beaux génies assemblés ne roulent sur ces matières sublimes.

C'est dans ces cercles composés avec choix, qu'on est moins sage que les philosophes païens, qui gardaient le silence sur les dieux qu'ils avaient le malheur d'adorer. C'est dans ces cercles, où des savants superbes donnent le ton, où des libertins ouvrent la bouche

pour blasphémer ce qu'ils ignorent, que la foi s'ébranle, que l'espérance s'affaiblit, que la charité s'éteint. On ne tarde pas à se pervertir quand on se lie avec ceux qui sont pervertis. Si l'innocence est en danger dans la compagnie des voluptueux, la foi ne l'est pas moins dans celle des impies. Les naufrages sont trop communs aujourd'hui pour ne nous les pas faire redouter.

Comment la foi d'un chrétien ne serait-elle pas ébranlée en écoutant les discours des incrédules et des libertins? Est-il en état de fermer leur bouche sacrilége, de sentir le faux des principes qu'ils posent? Leurs brillants mensonges ne l'éblouiront-ils pas? L'arrangement pompeux d'un système enfanté par la raison, ne le séduira-t-il pas? Ah! je tremble pour votre foi, quand je vous vois liés avec ses ennemis.

Qui a mis dans la bouche de ces mondains ignorants, de ces femmes vaines, de ces jeunes gens dissipés, ce langage d'incrédulité qu'ils tiennent orgueilleusement devant nous? où ont-ils puisé ces difficultés qu'ils osent former sur la vérité de la religion, devant même ses ministres les plus zélés et les plus éclairés? de qui sont-ils les échos quand ils blasphèment? Ce n'est pas un mystère, mes frères, il y a des apôtres de l'incrédulité qui parlent, qui enseignent; on les écoute, on ne les évite pas. Il n'est pas étonnant que la foi s'ébranle, on ne redoute pas le danger.

Pierre avait confessé la divinité de Jésus-Christ, Pierre était disposé à suivre son divin Maître jusqu'à la mort; où sa foi s'ébranle-t-elle ? où le renonce-t-il? où devient-il parjure ? à la cour du grand prêtre, dans la compagnie des ennemis du Sauveur. Je tremble pour vous, mes frères; je crains de ne vous plus voir dociles, soumis ; je crains de vous voir braver tout ce qu'un avenir incertain a d'effrayant, si vous fréquentez et écoutez les incrédules de nos jours. Redoutez-les, si vous ne voulez pas grossir encore le nombre de leurs disciples.

Mais quand nous supposerions, chrétiens, que la fréquentation des incrédules ne vous pervertirait pas, leurs discours ne font-ils pas naître des doutes dans vos esprits? or, des doutes en matière de foi, des doutes sur la vérité de la religion chrétienne, des doutes sur l'immortalité de l'âme, ne vous rendent-ils pas coupables? L'Eglise demande à Dieu des accroissements de foi; les recevrez-vous en écoutant ceux qui s'efforcent de renverser ses fondements?

Concevez-vous de grandes idées d'une jeune personne étroitement liée d'amitié avec celles dont vous connaissez les intrigues, les scandales? Ah! que ne dois-je pas craindre pour votre foi, quand je vous vois liés avec les ennemis de la religion, que vous les écoutez, que vous les admirez et que vous vous faites une gloire de répéter ce qu'ils ont dit? ne dois-je pas craindre qu'elle ne fasse naufrage et qu'elle serve à vous condamner plutôt qu'à vous justifier.

Quelle foi plus vive, plus pure que celle de Tertullien? Apologiste de la religion chrétienne contre les calomnies des païens, défenseur de ses dogmes contre les attentats des hérétiques, prédicateur de la sévérité évangélique contre les chrétiens relâchés; qui eut jamais plus de zèle, de lumières, de science que cet homme de l'Eglise? qui a donc ébranlé sa foi? qui lui a donc fait ensuite abandonner la foi des apôtres? qui a donc changé un catholique soumis en un schismatique orgueilleux? Pourquoi celui qui combattait les hérétiques, devient-il leur défenseur? Ah! c'est qu'il a fréquenté les montanistes, il les a écoutés. Le goût qu'il avait pour une sévérité outrée lui a fait adopter leurs erreurs. Ah! craignez, chrétiens, que le goût que vous avez pour tout ce qui est opposé à la morale de l'Evangile, ne vous fasse adopter les systèmes des incrédules de nos jours.

Le jeune Augustin qui cherchait la vérité, qui l'aimait, ne fut-il pas quelque temps ébloui du système des académiciens ? tint-il contre les charmes d'une secte de savants orgueilleux qui mettaient leur gloire à être des hommes de doutes et d'incertitude? et quand il fut enfant de l'Eglise, entretint-il d'autre commerce avec eux que celui qu'exigeait un combat littéraire pour les gagner ou les humilier ?

Pourquoi donc, chrétiens, qui n'êtes pas en état d'entrer en lice avec ces savants orgueilleux qui révoquent tout en doute, vous exposez-vous aux traits empoisonnés d'un langage doux et séduisant? Etes-vous suscités extraordinairement du ciel, chrétiens sans lumières, sans connaissances acquises, pour aller attaquer sans les armes d'une sainte érudition ces superbes philistins qui méprisent les camps d'Israël et méditent la perte du peuple de Dieu ? Vous ne connaissez donc pas le prix du don de la foi, puisque vous l'exposez si aisément ?

N'est-ce pas encore dans les cercles où paraissent et où parlent les incrédules de nos jours, que l'espérance des biens éternels s'affaiblit ? Des chrétiens déjà trop attachés à la terre, qui s'y occupent de ses biens, qui s'y amusent de ses événements, qui pensent rarement à l'éternité, sont-ils portés à désirer ou à redouter un avenir qu'ils révoquent en doute ?

Or, qui est soutenu avec plus d'éloquence, avec plus de subtilité, avec plus de hardiesse aujourd'hui que le matérialisme ? qu'entend-on dire autre chose à ces philosophes antichrétiens, sinon que l'âme est matière, qu'elle sera détruite avec le corps, que nous cesserons d'être dès que nous cesserons de vivre, que nous rentrerons dans le néant d'où nous sommes sortis, et par conséquent que la vie future que nous espérons, que le paradis pour lequel nous nous gênons, nous nous mortifions, que l'enfer que nous redoutons, qui nous effraie, nous épouvante, sont des fictions adoptées par le peuple crédule ?

Peut-être direz-vous que des chrétiens ont horreur de ce système insensé ; oui, les chrétiens humbles, soumis, les chrétiens vertueux et sages, les chrétiens recueillis, qui

sont dans le monde sans être du monde; mais ces chrétiens mondains qui sont attachés à la terre, qui ne s'occupent qu'à s'y procurer des biens, des honneurs, des plaisirs; des chrétiens orgueilleux et jaloux de briller avec les sentiments des savants incrédules, des chrétiens que la religion gêne et qui n'en remplissent certains devoirs extérieurs que par politique; des chrétiens licencieux qui ne sont effrayés dans le crime, que des châtiments qui lui sont préparés; des chrétiens qui craignent plus l'enfer qu'ils ne désirent le ciel; goûtent un système qui les met au large, qui dissipe leurs craintes, leurs alarmes, et les dérobe au tribunal redoutable du souverain Juge.

Serait-il difficile, mes frères, de vous donner des preuves des progrès de ce système insensé? Cette multitude de mondains qui semble rougir aujourd'hui de la piété de nos pères, ne l'a-t-elle pas adopté? la vie future occupe-t-elle ceux qui fréquentent et écoutent les incrédules? ne les voyez-vous pas rire quand on parle du paradis et de l'enfer? s'ils ne croient pas ce qu'ils disent, et si ce n'est que pour être à la mode qu'ils parlent contre la religion, en sont-ils moins coupables? Ah! dans la fréquentation des incrédules de nos jours, l'espérance s'affaiblit et la charité s'éteint.

Le feu sacré de l'amour divin s'allume dans le cœur des justes quand ils se représentent un Dieu bon, juste et tout-puissant; un Dieu Sauveur qui s'est incarné, humilié, immolé pour eux; un Dieu rémunérateur de la vertu, qui prépare à ceux qui le servent un repos éternel dans le sein de sa gloire. Mais quoi de plus capable d'éteindre ce feu sacré, que les discours des incrédules de nos jours?

En représentant un Dieu qui ne pense pas plus au juste qu'à l'impie, en soutenant que l'âme est mortelle, n'est-ce pas dire que le juste affligé est malheureux sans espérance de récompense? que le pécheur dans la prospérité est heureux sans craindre de châtiments? En détruisant le christianisme, la loi de charité, n'est-ce pas supprimer le grand précepte de l'amour de Dieu? Or, telles sont les conséquences de la doctrine des impies: ai-je tort de vous dire qu'il est dangereux de les fréquenter et de lire leurs ouvrages?

Pourquoi sommes-nous obligés d'employer notre ministère pour faire connaître le danger de ces lectures qui ébranlent la foi, font naître des doutes et portent au mépris de la révélation? que trouvent donc les chrétiens dans les ouvrages des ennemis de la religion, pour se les procurer avec avidité, les lire avec satisfaction, les louer et les honorer de leurs applaudissements?

Sont-ils préférables aux livres saints qui faisaient les délices de saint Augustin, et dont les païens ont admiré la majesté et la simplicité du style: les caractères de sagesse, de lumières, de sainteté, de perfections qui les distinguent des écrits des hommes? aux ouvrages des saints docteurs, ces monuments d'une sainte et profonde érudition qui a triomphé de celle des païens et des hérétiques enflés de leur savoir? aux productions de ces génies élevés qui ont brillé dans l'Eglise et dans la république des lettres, qui ont respecté la foi et l'innocence? la pureté de leur doctrine et la candeur de leurs mœurs sont-elles des titres pour les faire mépriser? faut-il donc, pour être du goût des incrédules, combattre la religion ou attaquer l'innocence? n'y aura-t-il que les auteurs habiles dans l'art de pervertir le cœur et l'esprit, qui seront de grands hommes à leurs yeux?

Ah! à quel siècle étions-nous réservés! Gémissez avec nous, mes frères, et ne concevez pas moins d'horreur de ces productions d'une raison curieuse et superbe que de ces livres que des philosophes convertis brûlèrent aux pieds de saint Paul. (*Act.*, XIX.)

Que le torrent ne vous entraîne pas. Plus la foule des mondains, admirateurs des sacriléges écrits de nos jours, augmente, plus vous devez vous convaincre du danger qu'il y a de les lire. Ces rapides progrès prouvent qu'ils renferment un poison subtil qui se glisse aisément dans l'esprit et le pervertit.

Laissez à ces mondains aveugles la gloire de se distinguer par une coupable curiosité et une damnable émulation d'impiété. Distinguez-vous par votre soumission et vos vertus.

C'est dans ces temps dangereux que vous devez chercher de la consolation dans la parole de Dieu, et non dans celle de ses ennemis; dans la lecture de l'Evangile et non dans celle des écrits qui le combattent; dans les ouvrages des défenseurs de la religion approuvés par l'Eglise, et non dans ceux des savants superbes et des philosophes antichrétiens qu'elle proscrit.

Gémissez avec nous de voir le succès des ouvrages qui combattent la foi, et le peu de cas qu'on fait de ceux qui la défendent. L'empressement des mondains pour avoir un livre proscrit par l'Eglise et par l'Etat, et le dégoût qu'on témoigne pour les livres de piété.

Quelle est la source de ces scandales? La lecture de ces ouvrages qui sortent du sein des ténèbres, qui se débitent malgré la vigilance des magistrats, qui passent de main en main. On lit par curiosité, on est séduit par l'esprit qui se fait admirer dans les pensées, dans les raisonnements, dans les difficultés, jusque dans les blasphèmes. La raison est flattée. Tout est à sa portée. On doute, on se fait gloire de ses doutes. Si on ne devient pas incrédule, on ne rougit pas de louer les apôtres de l'incrédulité.

Qu'ont donc les incrédules de nos jours pour se faire admirer et estimer? Un génie sublime, une imagination vive, une érudition vaste, un style noble, délicat, le funeste talent de faire briller la raison, de lui faire ériger des trophées en étalant leurs doutes, leurs difficultés, en méprisant la révélation et en proposant leurs erreurs insensées et leurs brillants mensonges. Mais tout cela est-il capable d'en imposer à un chrétien jaloux de son salut? Est-ce avec les vains ornements de la sagesse humaine que saint Paul a converti les nations? n'est-ce pas avec la simpli-

cité évangélique, la science du crucifié, la force de l'Esprit-Saint?

Or trouvez-vous autre chose dans les écrits des incrédules de nos jours que les raisonnements de la sagesse humaine, de la science qui enfle et de l'orgueil qui s'élève contre la science de Dieu? Ce sont donc des écrits qui, en matière de religion, méritent tout votre mépris. Plus l'esprit s'y montre, plus ils sont dangereux. Plus ils contentent la raison, plus la foi est exposée au naufrage. Evitez le danger, ne les lisez pas.

Les philosophes antichrétiens de nos jours cherchent-ils la vérité avec simplicité? la cherchent-ils avec la sincérité du jeune Augustin? est-ce l'amour de la vérité qui leur fait lire les livres saints, qui leur fait examiner les écrits des saints docteurs, qui les fait fouiller dans l'antiquité pour y faire des découvertes contre la religion? Non.

Semblables aux manichéens, ils n'ont que le nom de vérité dans la bouche, et ils ne débitent que le mensonge. Ils languissent toute leur vie dans de vaines questions. Ils pâlissent continuellement sur les livres, et ils ne parviennent pas à la connaissance de la vérité, dit saint Paul : *semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II *Tim.*, III.)

Pourquoi cet amas de connaissances? pourquoi ce trésor de science? pourquoi cette étude, ces veilles? Ah! ce n'est pas, dit saint Augustin, pour profiter des lumières qu'ils acquièrent, pour jouir de la découverte de la vérité, mais pour briller aux yeux des hommes, pour avoir la gloire de penser autrement que les autres et l'honneur d'avoir enfanté un nouveau système, et d'être les oracles de ceux qui aiment la nouveauté : *Sapientiam quærunt, non ut fruantur, sed ut inflentur.* (S. Aug., *in psal.* CIII.)

Or, chrétiens, des écrits composés par des hommes vains, superbes, par des hommes qui ne les composent que pour les opposer à l'Ecriture et à la tradition, à l'autorité de la révélation et des miracles de Jésus-Christ, par des hommes qui veulent que leur raison, leurs lumières soient des titres suffisants pour renoncer au christianisme, mépriser ses dogmes et sa morale, sont-ils des écrits que vous puissiez lire sans danger? j'ajoute sans témérité, sans crime? Si vous avez eu le malheur de les lire, gémissez, pleurez, effacez votre péché par la pénitence.

Si vous les avez assez estimés pour vous les procurer; si vous avez été assez aveugles pour les regarder comme des ornements d'une bibliothèque; je vous dis ce que saint Remi dit au grand Clovis quand il fut baptisé : Brûlez ces idoles de l'orgueilleuse raison de l'homme; ces livres que vous avez estimés, loués, ces ouvrages de l'impiété que vous avez mis au-dessus des livres divins : *Incende quod adorasti.*

Faites vos délices de l'Ecriture dont vous avez méprisé la simplicité, censuré les profondeurs et combattu l'autorité. Respectez les livres de piété dont vous vous êtes raillés, que vous ne voyez qu'avec peine dans les mains des fidèles fervents et soumis, et auxquels vous préférez ceux qui combattent la foi et alarment l'innocence : *adora quod incendisti.*

Mais ces ouvrages, dites-vous, sont marqués au coin de l'érudition la plus profonde, du génie le plus élevé, du raisonnement le plus solide : en voilà le danger, et ce qui doit vous empêcher de les lire.

Mais que sont ces auteurs qui s'érigent en censeurs du christianisme, qui veulent être vos apôtres et vous persuader que Pierre et Paul ont séduit l'univers? Ce sont des hommes qui n'ont pour disciples et pour admirateurs que ceux qu'ils ont séduits. Quelles sont les armes qu'ils emploient pour triompher de votre foi? Celles des ennemis de la religion les plus furieux; les subtilités de la dialectique, des doutes, des incertitudes, les lumières d'une raison orgueilleuse et sujette à s'égarer. Des raisonnements pompeux doivent-ils vous éblouir en matière de religion?

Vous m'opposez, disait autrefois saint Augustin en traitant la même matière, l'autorité des savants, des célèbres philosophes contre la vérité de la religion chrétienne; mais l'autorité de Jésus-Christ annoncé, prédit, de Jésus-Christ reconnu pour Dieu par ses ennemis même; de Jésus-Christ qui se choisit des apôtres sur le rivage de la mer, qui leur communique sa puissance, qui les envoie prêcher et qui les rend victorieux de la sagesse des philosophes, de la fureur des tyrans; de Jésus-Christ, dont l'Evangile est reçu sur toute la terre, n'est-elle pas plus respectable?

Vous m'opposez le système d'Aristote : *dixit hoc Aristoteles*, c'était un grand philosophe; celui de Platon : *dixit hoc Plato*, c'était un profond théologien; la sagesse règne dans tous ses écrits. Mais comparez l'autorité de leurs ouvrages à celle de l'Evangile dont la doctrine et la morale ont attaché à son char tous les peuples : *compara auctoritatem illorum auctoritati evangelicæ.*

Comparez tous ces orgueilleux philosophes, ces savants qui avaient chacun leur système particulier, au Sauveur attaché à la croix et qui sauve le monde par la sainte folie du Calvaire : *Compara inflatos crucifixo.* (S. Aug., *in psal.* CXL.)

Non, chrétiens, ce n'est pas la science d'un homme qui doit nous faire goûter ses écrits, s'il est opposé à Jésus-Christ, s'il combat sa doctrine, qui a triomphé des systèmes les plus séduisants et les plus imposants des philosophes du paganisme. Il faut être bien aveugle pour opposer à l'autorité d'un Dieu celle d'un incrédule, parce qu'il est savant et qu'il a un nom. Il dit que le christianisme est une invention humaine : *dixit hoc.* C'est un insensé qui me fait gémir, mais qui ne me séduit pas.

Mais ce ne sont pas là, chrétiens, les seuls dangers auxquels notre foi est exposée dans ce siècle où l'on donne tout à l'esprit, et où la simplicité de la foi semble n'être que la ressource des simples et de ceux que le monde méprise.

On n'est pas toujours à portée d'écouter les maîtres de l'incrédulité; ils ne se trouvent que dans des cercles choisis, dans les assemblées des beaux esprits. C'est dans des lieux riants où règne l'opulence, à des tables délicates, au milieu des plaisirs qu'on censure le plan de la religion chrétienne.

Tous les fidèles ne lisent pas leurs écrits malgré le zèle de ceux qui les débitent. Ils ne sont pas dans toutes les mains; les uns ne sont pas en état de se les procurer, les autres ne sont pas en état de les entendre; défaut d'aisance, défaut de lumières. Mais la multitude des disciples des incrédules supplée à ces défauts. Par leurs discours et les louanges qu'ils donnent à ces ennemis de la religion, ils peuvent nous séduire, et voilà encore un danger qu'il faut redouter; et pour l'éviter, il ne faut pas se contenter de fuir la compagnie des incrédules, de ne pas lire leurs ouvrages; il faut encore ne pas écouter par complaisance ceux qui les honorent, les louent et se font gloire de parler comme eux.

Dans quel temps est-il plus nécessaire de craindre pour notre foi que dans celui-ci? N'avons-nous pas sujet, aussi bien que le saint roi d'Israël, de dire au Seigneur : Sauvez-nous, préservez-nous du naufrage dont nous sommes menacés : *salvum me fac, Domine.* (*Psal.* XI.)

Sans votre grâce, ô mon Dieu, le torrent de la séduction nous entraînera; nous abandonnerons ce petit nombre de justes qui vous craignent et vous honorent par une foi humble et soumise. La licence des mœurs s'accrédite de jour en jour, la piété ne règne plus dans ceux qui veulent suivre le monde, la sainteté semble être devenue un défaut parmi les savants : *quoniam defecit sanctus.* (*Ibid.*)

Les vérités fondamentales du christianisme paraissent des fables dans la bouche des mondains; séduits par les incrédules de nos jours, au lieu de les adorer, ils les censurent, ils leur opposent de brillants mensonges. Les plus modérés, ceux qui n'ont pas levé l'étendard de l'irréligion, sont des chrétiens faibles, chancelants dans la foi, des hommes de doute, d'incertitude : *quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Ibid*.)

Rien de plus dangereux aujourd'hui que les conversations des mondains. La foi est plus exposée encore que les mœurs. Ils font les graves, ils se donnent pour des sages que la raison a fait revenir de bien des préjugés de l'enfance, qu'elle a éclairés dans les majestueuses obscurités de la foi, et auxquels elle a fait sentir le ridicule d'une soumission aveugle aux vérités révélées.

Ils sont les échos des maîtres de l'incrédulité. C'est d'après eux qu'ils vantent le tribunal de leur raison, l'autorité de bon sens en matière de foi; qu'ils font l'éloge d'une philosophie antichrétienne, et qu'ils débitent sérieusement dans tous les cercles, les vains et superbes raisonnements des impies : *vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum.* (*Ibid.*)

Ils ont tous formé le projet de se rendre célèbres par leur manière de penser, de se distinguer des chrétiens soumis et modestes, par leur esprit. Ils ont dit : Nous brillerons en parlant comme ces beaux génies, ces savants qui attaquent la religion, qui forment de si grandes difficultés, et qui établissent des systèmes qui honorent la raison et mettent la nature plus au large : *dixerunt : Linguam nostram magnificabimus.*

Nous parlerons, il est vrai, contre la révélation, contre une religion divine, la seule qui porte les caractères de la puissance et de la sainteté de Dieu; mais nous ne nous représentons pas ce Dieu comme les chrétiens simples et ignorants; ils ne le connaissent pas comme nous. Savent-ils l'idée que nous concevons du souverain Etre? *quis noster Dominus est?* (*Ibid.*)

Je ne vous peins pas ici, mes frères, des hommes inconnus; ces mondains, vains, téméraires; ces discoureurs ignorants, orgueilleux ne vous sont point difficiles à distinguer. Vous les trouvez dans les assemblées; vous les entendez; vous voyez leur air suffisant, le ton décisif avec lequel ils parlent contre les plus grandes vérités; la complaisance avec laquelle ils débitent les lambeaux qu'ils ont retenus des ouvrages des impies. Vous savez que la jeunesse, le sexe se met aussi sur la scène pour blâmer le plan de notre sainte religion, et que quelquefois dans ces cercles de mondains, on ne cesse de louer les amusements du théâtre que pour tourner en ridicule les pratiques du christianisme; or que devez-vous faire, chrétiens, en voyant cette multitude de mondains qui se font gloire d'être les échos des incrédules? Le voici :

Vous devez ne point former de liaison d'amitié avec eux, ne les voir que lorsque la nécessité ou la bienséance l'exige; vous recueillir et paraître tristes lorsqu'ils débitent leurs blasphèmes, si votre rang ou la décence ne vous permet pas d'imposer silence ou de vous retirer; sans cela vous vous rendez coupables aux yeux de Dieu. Applaudir à une saillie d'esprit contre la religion, c'est un crime.

Ecouteriez-vous tranquillement un homme d'esprit qui répandrait l'opprobre sur votre famille sous prétexte que ses saillies seraient enjouées, ses pensées ingénieuses, son style doux et élevé? Ah! pourquoi passeriez-vous en faveur de l'esprit des impiétés?

Méprisez et redoutez les incrédules de nos jours. Priez et gémissez avec les justes, afin que votre foi, victorieuse de tous les dangers de ce siècle, vous fasse obtenir la récompense de vos bonnes œuvres dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XVIII.

Pour le cinquième dimanche d'après Pâques.

SUR L'UTILITÉ DE LA PENSÉE DE LA MORT.

Veni in mundum. . . relinquo mundum et vado ad Patrem (*Joan.* XVI.)

Je suis venu dans le monde, maintenant je laisse le monde, et je m'en retourne à mon Père.

Jésus-Christ était venu dans le monde pour

le sauver. Sa divine mission finie, il le quitte, il monte dans le ciel d'où il était descendu.

La terre n'est qu'un lieu de passage. Le Sauveur l'a visitée pour la sanctifier; il ne s'y est pas arrêté. Son royaume n'était pas de ce monde, c'est pourquoi il le quitte pour rentrer dans sa gloire, et la nôtre si nous profitons des grands mystères de son amour.

Remarquez, mes frères, que Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie mortelle, s'entretenait souvent de sa mort avec ses disciples. Comme il ne s'était fait homme que pour mourir pour l'homme, il s'occupait tous les jours du moment de sa mort.

Combien de fois n'a-t-il pas peint à ses disciples ses souffrances à Jérusalem, et toutes les circonstances du sacrifice sanglant qu'il devait offrir à son Père sur le Calvaire? Dans la gloire même du Thabor, vous le savez, il s'entretient avec Moïse et Elie de la mort qu'il devait souffrir pour nous réconcilier avec son Père.

C'est lorsque l'homme coupable est réconcilié, que son amour est satisfait, que tous les mystères du salut sont accomplis, qu'il dit à ses disciples : Je suis venu dans le monde, j'ai conversé avec les hommes, je les ai instruits, j'ai répandu mon sang pour eux sur la croix; j'ai institué des sacrements pour les sanctifier, établi une Eglise pour les gouverner : *veni in mundum.* A présent je quitte le monde et je m'en retourne à mon Père : *relinquo mundum.*

Pourrons-nous tenir avec confiance ce langage à la mort, mes chers frères? Oui, si nous nous en occupons pendant la vie; si, comme Jésus-Christ, nous pensons que nous ne vivons que pour mourir; si cette pensée salutaire préside à toutes nos actions; si, au milieu des objets flatteurs qui nous environnent, nous nous représentons la croix sur laquelle nous devons expirer; si nous ne formons pas avec les créatures des liens difficiles à rompre; si notre exil ne nous plaît pas; si nous y gémissons comme des étrangers; si nous avons appris l'art de bien mourir préférablement à celui de s'avancer dans le monde, de lui plaire et d'y devenir grand et opulent.

Les justes qui meurent tous les jours au monde et à eux-mêmes, qui rapprochent le moment de la mort au lieu de le regarder comme dans un lointain, sont les seuls qui peuvent dire avec confiance dans ce moment décisif : Dieu m'a mis au monde pour l'aimer et le servir; j'ai été dans le monde sans être du monde : *veni in mundum.* Présentement que les jours de mon exil sont écoulés, je sors du monde, je le quitte sans regrets et même avec joie, parce que je verrai mon Père dans son royaume éternel : *relinquo mundum et vado ad Patrem.*

Pourquoi se livre-t-on si aisément au péché? flatte-t-on une chair qui s'y porte avec tant d'ardeur? Pourquoi se laisse-t-on saisir par les trompeurs appâts d'une fragile beauté, et aime-t-on criminellement un corps qui doit périr? C'est qu'on ne pense pas à la mort qui doit le détruire, et à ses suites humiliantes dans le tombeau.

Ferait-on son idole de l'opulence? se laisserait-on éblouir par l'éclat d'une grandeur fugitive? mettrait-on sa félicité à accumuler des richesses, à briguer des places mobiles, si l'on pensait que le même jour que l'on forme de vastes et ambitieux projets pour la terre, on peut être cité au tribunal de Jésus-Christ, et que les biens et les honneurs rendent la mort amère et redoutable aux heureux du siècle?

Qui peut se représenter les péchés que l'oubli de la mort fait commettre? On n'est mondain, voluptueux, ambitieux, attaché aux richesses, que parce qu'on oublie qu'on est mortel. On ne prodigue ses plus beaux jours à de coupables satisfactions, que parce qu'on ne pense pas à celui qui doit les terminer. En faut-il d'autres preuves que les projets de réforme qu'on médite pour le temps de la vieillesse? C'est parce qu'on se flatte d'être éloigné du tombeau qu'on s'enhardit à pécher; si l'on s'occupait du moment incertain de la mort, on n'en donnerait aucun au péché. Tel est cependant l'aveuglement des hommes : ils vivent comme s'ils ne devaient pas mourir, et ils meurent comme ils ont vécu.

Ah! pourquoi ne craint-on pas une mauvaise mort quand on ne s'est pas préparé à bien mourir?

On donne le nom de sages aux mondains qui savent prévenir les dangers qui menacent leur fortune, leur réputation, leur repos; et moi je dis, avec le Sauveur, que ce sont des insensés dès qu'ils négligent de s'occuper du moment qui doit finir le rôle qu'ils représentent sur la scène du monde, les enlever à tous les objets qui les flattent, et décider de leur sort éternel.

Ont-ils fait un pacte avec la mort? est-il vrai que la jeunesse, la santé assurent une longue carrière? le tombeau ne s'ouvre-t-il que pour recevoir ceux que la vieillesse y fait descendre? mille exemples frappants les persuadent de la fragilité de leurs corps : pourquoi ne redoutent-ils pas le sort de ceux que la mort enlève sous leurs yeux dans le printemps de leurs années et lorsqu'ils sont à peine entrés dans la carrière des plaisirs ou des honneurs?

Ah! mes frères, sommes-nous sages de ne point penser à la mort? Est-il indifférent pour nous qu'elle nous surprenne? retardons-nous le moment qui doit nous enlever au monde en ne voulant pas nous en occuper? Non. Tel est cependant l'aveuglement de presque tous les chrétiens : ils négligent la pensée salutaire de la mort.

Rien de plus utile que la pensée de la mort. Rien de plus négligé que la pensée de la mort. Je vais vous le prouver dans les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui souille l'homme sur la terre? qui l'attache à la terre? qui l'éblouit sur la terre, qui lui fait oublier sa destinée éternelle,

qui le rend coupable, l'appât des plaisirs, des richesses et des honneurs.

Emporté par les désirs d'une chair fragile, il se souille par de coupables satisfactions; séduit par les charmes de l'opulence, il ne s'agite que pour élever l'édifice d'une brillante fortune. Ebloui par l'éclat de la grandeur, l'ambition lui fait briguer les places les plus éminentes et les plus dangereuses au salut.

Voilà les objets flatteurs qui attachent l'homme, le séduisent, l'aveuglent et forment ces liens si difficiles à rompre à la mort; ces liens qui lui coûtent tant de regrets et de larmes, qui lui rendent la séparation de ce monde visible si amère, qui causent ces troubles, ces frayeurs, ces violences, ces combats qui nous saisissent, nous effrayent, lorque nous sommes auprès du lit d'un mondain expirant.

Or, qui peut plus efficacement nous ouvrir les yeux sur le néant, le vide, le danger des plaisirs, des richesses, des honneurs qui forment ces liens si difficiles à rompre, qui causent tant d'alarmes et de frayeur à la fin de la vie, que la pensée de la mort? quoi de plus utile pour nous détacher d'un monde qui nous séduit et nous attache comme ses esclaves à son char, que de nous rappeler ce moment décisif, ce moment effrayant, incertain qui nous ouvrira le tombeau pour y renfermer les dépouilles de notre mortalité, qui nous enlèvera à nos biens, à nos dignités et qui nous fera entrer dans la maison de notre éternité?

Ah! la corruption du tombeau, la nudité du tombeau, l'humiliation du tombeau, méditées attentivement, doivent dissiper les charmes flatteurs qui séduisent l'homme de volupté, l'homme de richesses, l'homme d'ambition.

C'est faute de penser à la mort, de se représenter sa fragilité, de porter ses regards vers le tombeau, qu'on s'imagine follement trouver une félicité dans la jouissance des choses qui passent rapidement.

La pensée de la mort a toujours occupé les saints; elle les faisait mourir au monde, à eux-mêmes. Ils n'avaient pas de liens à rompre à la mort, parce qu'ils n'en avaient pas formé sur la terre. Ils supportaient la vie patiemment, ils recevaient la mort avec joie; ils n'étaient pas surpris, ils s'étaient préparés; ils avaient appris toute leur vie l'art de bien mourir, ils mouraient comme ils avaient vécu, dans la grâce et l'amitié de Dieu.

Oui, chrétiens, rien de plus utile que la pensée de la mort pour vivre saintement.

Elle est utile pour triompher des amorces du plaisir, qui souille et profane nos corps, les temples du Saint-Esprit.

Elle est utile pour nous détacher des richesses qui sont de grands obstacles à notre salut.

Elle est utile pour nous convaincre du néant de la gloire du monde, qui fait tant de malheureux dans les honneurs. Reprenons et persuadez-vous qu'il n'y a rien de plus utile que la pensée de la mort.

Une femme envoyée par Joab à David pour solliciter la grâce d'Absalon compose une parabole ingénieuse pour toucher le cœur de ce prince et changer sa colère en clémence. Mais quelle est l'image frappante que son discours médité lui présente pour ouvrir son cœur à un fils ingrat? celle de la mort.

Prince, lui dit-elle, nous mourons tous, et semblables à des eaux qui coulent rapidement et vont se perdre dans la terre, tous les pas que nous faisons nous conduisent au tombeau; bientôt nous y descendrons et nous ne serons plus du nombre des vivants: *omnes morimur et quasi aquæ delabimur in terram quæ non revertuntur.* (II *Reg.*, XIV.)

Peut-on penser à la mort, se rappeler la fragilité de son corps, sa destruction prochaine, peut-on porter ses regards vers le tombeau et souiller les moments de sa vie par de criminelles attaches? Non. La pensée de la mort a ouvert le cœur de David à un fils coupable; la pensée de la mort fermera notre cœur aux appâts du plaisir qui le souillerait. Rien de plus utile.

Nous mourons tous, *omnes morimur;* par conséquent l'éclat de ces beautés fragiles passera comme celui d'une fleur qui brille à sa naissance, qui se dessèche et périt le même jour. Les années effaceront ces grâces dont on est idolâtre. Peut-être une maladie les couvrira-t-elle d'un voile d'ignominie avant même que l'âge les ait effacées. Ce qui est certain, c'est que la mort les fera disparaître dans un instant; c'est que l'objet le plus séduisant deviendra un objet d'horreur. Le tombeau seul pourra le renfermer.

Nous mourons tous, *omnes morimur;* par conséquent si dans la tentation, lorsque les sens se révoltent, que le cœur veut s'ouvrir pour recevoir les plaies du péché, que l'ennemi de notre salut présente à nos yeux les appâts dangereux d'une Bethzabée ou d'une Suzanne, nous nous rappelons les changements que la mort doit causer dans ces idoles de chair, si nous nous les représentions lorsqu'elle annoncera ses approches, qu'elle les couvrira de son ombre, qu'elle les défigurera, lorsqu'elles seront en proie aux horreurs du tombeau; le feu de la passion s'éteindrait, on rougirait d'une criminelle volupté, et l'image des horreurs de la mort nous rendrait insensible à l'image flatteuse d'un plaisir passager.

Nous mourons tous, *omnes morimur;* par conséquent point d'exception. Le monarque comme le sujet, le savant comme l'ignorant, le riche comme le pauvre doit retourner dans la poussière dont il a été formé. Par conséquent l'éclat du diadème, la beauté du génie, l'abondance des richesses n'arrêtent pas l'exécution de l'arrêt prononcé contre tous les hommes. Nous sommes mortels, c'est-à-dire, que nous mourrons.

Peut-être l'homme de plaisirs m'opposera-t-il ici sa jeunesse et sa santé; je peux, me dira-t-il, me promettre une longue carrière

et regarder la mort dans un lointain qui me rassure; des années riantes précéderont les sombres années de la vieillesse, et je ne dois pas penser à mourir lorsque je ne commence qu'à jouir de la vie. Et moi je lui réponds : Qui vous a dit, mon frère, que la mort était éloignée, que votre carrière serait longue, que le poids seul des années vous ferait pencher vers le tombeau et vous y précipiterait? sur quoi vous fondez-vous pour parler ainsi? est-ce sur les oracles de Jésus-Christ, qui vous apprend que vous ignorez le jour et l'heure de votre mort? est-ce sur l'expérience? mais lisez nos registres mortuaires; ils vous apprendront qu'on en a conduit dans le tombeau un grand nombre, qui étaient aussi jeunes que le fils de la veuve de Naïm.

Il ne faut pas compter, dit saint Augustin (*Appendix de diversis*, cap. 10), sur la santé, ni sur la jeunesse : *non sanitati, non ætate credendum est.*

Combien faut-il de temps pour renverser ces cèdres du Liban, ces colosses, ces hommes robustes qui se promettent de longs jours? vous le savez, un moment. Ces morts précipitées, ces morts qu'aucun accident visible n'annonçait, ces morts qui surprennent le public, qui font du bruit, qu'on a de la peine à croire, ne sont pas rares.

Celui-ci vit dans la langueur, les douleurs; la mort semble se contenter de lui faire sentir ses approches. Celui-là meurt lorsqu'il jouit d'une parfaite santé et que la force de son tempérament semble l'assurer d'une longue vie. La mort le frappe sans l'avertir : *iste moritur robustus et sanus.* (*Job*, XXI.)

Comment est mort ce grand que les biens et les honneurs semblaient aller trouver? qui n'était encore, comme Ezéchias, qu'au milieu de sa course? comme ce roi infortuné de l'Ecriture, dans une brillante santé et dans les frayeurs de l'avenir : *pinguissimus et tremens.* (I *Reg.*, XV.)

La jeunesse et la santé ne doivent donc pas rassurer l'homme de plaisirs sur l'incertitude de la mort? c'est donc un aveuglement de n'y pas penser, sous prétexte qu'elle ne fait pas sentir ses approches par les infirmités ou le poids des années.

Pourquoi craindre de se rappeler le moment qui doit décider de tous les autres? pourquoi vouloir vivre comme si on ne devait pas mourir? est-on sage de se flatter d'une longue carrière pour se permettre des jours criminels ? de ne point penser à la mort pour penser au crime, et de ne vouloir pas opposer à l'image flatteuse du vice, l'image touchante de notre destruction?

Une preuve certaine, mes frères, que la pensée de la mort serait très-utile dans les tentations et les dangers qui menacent notre innocence; c'est qu'elle répand des amertumes dans les coupables plaisirs que goûtent les mondains. Il faut pour qu'ils se livrent aux douceurs du crime et qu'ils étouffent les remords d'une conscience alarmée d'un commerce criminel, qu'ils se flattent d'une longue carrière, qu'ils comptent sur leur santé et leur jeunesse, qu'ils oublient qu'ils sont mortels et qu'ils attribuent à des accidents dont ils se croient exempts, la mort précipitée de tant de jeunes personnes qui jouissaient d'une santé vigoureuse. La pensée de la mort n'est, selon eux, amère et fâcheuse que parce qu'elle trouble les plaisirs et qu'elle en détache.

Oui, chrétiens, la pensée de la mort est très-utile pour nous détacher des plaisirs, nous en découvrir le néant, les dangers; ils perdent leurs attraits devant l'image de la mort. Il faut oublier qu'on est mortel, pour se livrer à ceux qui souillent notre âme.

Pourquoi les plaisirs ne séduisent-ils pas les justes ? pourquoi les redoutent-ils ? C'est qu'ils pensent qu'ils sont mortels, que ces plaisirs sont fugitifs; que la douceur qui flatte se change promptement en amertume, que ce qui plaît passe, et qu'il ne reste que le péché, qui doit être puni éternellement. C'est qu'ils se représentent ce qu'ils seront bientôt et non pas ce qu'ils sont présentement; c'est qu'ils portent leurs regards vers le tombeau, où les tristes restes de ces beautés brillantes sont en proie aux vers et à la pourriture, et non pas sur le théâtre du monde, où les vivants jouent leur rôle et paraissent avec éclat jusqu'à la fin de la scène.

Quels charmes, quels attraits peuvent avoir les plaisirs passagers de la terre pour un chrétien sérieusement occupé de la pensée de la mort, persuadé qu'il sera surpris s'il ne s'y est pas préparé, et que le dernier jour de sa vie ne lui est caché que pour qu'il observe tous les autres ? Ah ! on ne peut pas méditer le moment de la mort et se livrer aux plaisirs; pour être un homme de plaisirs, il faut se faire une loi de ne pas penser à la mort.

C'est cette loi que s'imposent les mondains pour ne pas être troublés dans leurs plaisirs, pour goûter sans alarmes les douceurs criminelles d'une vie voluptueuse.

Pense-t-on à la mort quand on coule des jours précieux dans l'oisiveté, et qu'on se fait une affaire des parures, du jeu, de la table et des visites ?

Pense-t-on à la mort quand on forme de coupables liaisons, qu'on entretient un commerce criminel et qu'on fait consister toute sa sagesse à cacher avec art l'histoire de ses honteuses intrigues ?

Pense-t-on à la mort quand on souille son corps par de secrètes voluptés, et qu'on tombe dans les excès du crime pour en éviter les scandales ?

Pense-t-elle à la mort, cette jeune personne idolâtre de l'éclat d'une beauté fragile, ingénieuse à lui prêter encore de nouveaux agréments, occupée des parures qui peuvent lui donner des grâces et jalouse de se former une foule d'adorateurs insensés ?

Pense-t-elle à la mort, cette femme que le nombre de ses années attriste, qui a recours à des grâces empruntées quand celles de la

jeunesse sont effacées, et qui, comme l'infortunée Jézabel, est encore occupée à orner sa tête et à cacher les rides semées sur son front, lorsque la mort la frappe et que le tombeau s'ouvre pour la recevoir? Non, c'est une loi parmi les mondains de ne pas penser à la mort; ce n'est pas savoir le monde que d'en parler dans les cercles. Cette pensée salutaire ne s'accorde pas avec les plaisirs.

Or, mes frères, ce soin que les mondains ont d'éloigner la pensée de la mort pour ne pas être troublés dans leurs péchés, prouve son utilité pour nous faire triompher des amorces du plaisir. C'est en oubliant la mort qu'ils se rassurent dans leurs routes criminelles; ils seraient donc salutairement troublés s'ils y pensaient sérieusement.

Mais examinons-les et écoutons-les lorsque la mort a frappé leurs proches ou leurs amis, jeunes, robustes, dans les plaisirs et remplis de projets de fortune. Quelle tristesse! quel deuil! quel silence! Ils prononcent des oracles sur la fragilité de la vie; jamais les philosophes ne l'ont dépeinte avec tant d'éloquence. Ce sont autant de prédicateurs qui prêchent le détachement du monde, et qui gémissent sur l'aveuglement de ceux qui comptent sur des jours incertains.

Il est vrai que cette tristesse n'est que passagère, que ce deuil n'est qu'une cérémonie; que ce silence est l'effet de l'étonnement, que le spectacle du mort fait faire ces réflexions et débiter ces vérités; mais il n'en est pas moins vrai que cette image de la mort, à laquelle ils n'ont pu se dérober, les touche, les alarme; interrompt les plaisirs, fait former des projets de vigilance, de régularité; or, quelle conséquence tirer de ces aveux forcés des mondains? Elle est naturelle; s'ils se rappelaient le dernier moment de leur vie, s'ils faisaient attention qu'ils peuvent être surpris comme ceux qu'ils ont regrettés et pleurés, ils n'interrompraient pas seulement leurs criminels plaisirs, mais ils y renonceraient. Rien de plus utile que la pensée de la mort.

Pourquoi le Saint-Esprit dit-il qu'il est plus utile d'aller dans une maison de deuil que dans une maison de plaisirs : *melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii?* (*Eccle.*, VII.) Il en rapporte la raison.

C'est que dans une maison de deuil, où l'image de la mort est présente, où un mortel qui vient d'expirer offre à nos yeux le spectacle de notre destruction future; où la vue d'un corps froid, glacé, sans mouvement nous saisit d'étonnement et d'horreur, l'homme y reconnaît sa destinée; il y voit tracée sa fin prochaine, le néant, le vide des plaisirs, le terme de ses projets : *In illa finis cunctorum admonetur hominum.* (*Ibid.*)

Dans une parfaite santé et le printemps de ses années, il voit ce qu'il sera bientôt; l'état de celui qui n'est plus lui annonce son état futur; il est dépeint dans celui qui est mort, et il peut travailler à ne plus être ce qu'il est, en pensant à ce qu'il sera bientôt : *et vivens cogitat quid futurum sit.* (*Ibid.*)

Voilà, mes frères, selon le Saint-Esprit, l'utilité de la pensée de la mort. Elle nous rapproche le spectacle de notre misère, et, en nous représentant la fin amère des plaisirs, elle nous convainc de la nécessité d'y renoncer.

Il n'en est pas de même dans les maisons de jeu, de festins, de plaisirs : tout y séduit, tout y aveugle; tout y fait oublier à l'homme sa misère, sa fin et l'éternité malheureuse destinée à ceux que la mort surprend dans le péché.

Un jeune homme emporté par l'ardeur de la jeunesse, dont les passions sont vives, dont le cœur est facile à entamer, ne pense pas à la mort. Occupé des plaisirs qui le flattent, il vole vers tous les objets que son cœur corrompu désire; il se souille par de coupables voluptés; qui éteindra ce feu impur qui le dévore? qui rompra ces liens criminels qu'il a formés? qui rompra ces haines fatales qui l'attachent en esclave au char du démon? qui lui ouvrira les yeux sur la fragilité de ces beautés qui le séduisent? qui le fera rougir des hommages qu'il rend à une idole de chair? La pensée de la mort.

Veut-on, dit le Saint-Esprit, guérir les plaies qu'un fol amour a faites au cœur d'un jeune homme; veut-on le faire rougir de sa faiblesse et le porter à renoncer à un commerce qui le déshonore et le damne, qu'on le conduise dans le séjour des morts; qu'on le fasse descendre dans les tombeaux; qu'on lui montre les restes effrayants de tant de jeunes beautés que la mort a enlevées à leurs adorateurs. Il est impossible qu'en voyant un amas d'ossements couverts de pourriture, de crânes desséchés, de cendres éparses, il ne soit saisi d'horreur, il ne frémisse, il ne s'écrie : Qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce qu'une beauté? suis-je sage? suis-je prudent? au contraire, ne suis-je pas un insensé d'aimer criminellement une chair qui doit pourrir et devenir une vile poussière? *ad sepulcra ducetur, et in congerie mortuorum vigilabit.* (*Job*, XXI.)

Je sais que Job dépeint ici la mort d'un impie que l'on conduit au tombeau, et dont les cendres sont mêlées avec celles de ceux qui l'ont précédé; mais je sais aussi que, si l'homme de plaisirs y descendait en esprit avant sa mort, la vue des tristes restes que le tombeau renferme lui ferait faire de sérieuses réflexions sur la fin des plaisirs auxquels il se livre et qui le damnent.

Ceux qui furent pour ensevelir le corps de l'infortunée Jézabel, furent effrayés en ne voyant plus que quelques tristes restes ensanglantés de son corps. Ils s'écrièrent dans l'étonnement : Est-ce donc là cette princesse qui était si brillante? cette fille d'un roi qui avait tant d'autorité; cette femme qui ambitionnait, il y a quelques moments, de plaire à Jéhu par les charmes empruntés dont elle ornait son visage : *hæccine est illa Jezabel?* (IV *Reg.*, III.)

Ne considérons pas, pour nous faire triompher des amorces d'un plaisir criminel, les restes d'une beauté dont la vengeance divine a puni les coupables attentats. Considérons dans le tombeau les restes d'une beauté admirée, aimée et peut-être idolâtrée ; pourrons-nous nous empêcher de dire : Est-ce là cette jeune personne dont la beauté fixait tous les regards, qui était si vive, si brillante ? quel changement ! *hæccine est illa Jezabel ?*

Non, mes frères, point de pensée plus utile pour triompher d'une tentation délicate, fermer son cœur aux impressions des plaisirs criminels que celle de la mort. On ne pèche point, dit le Sage, quand on pense au dernier moment de sa vie.

Rappelez-vous dans toutes vos actions, dit le Sage, le moment qui décidera de votre éternité. Pensez sérieusement à ce que vous deviendrez en sortant de ce monde visible, et vous ne tomberez jamais dans les péchés qui souillent l'âme et lui donnent la mort : *in omnibus operibus tuis, memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.)

Peut-on, chrétiens, mieux nous faire sentir l'utilité de la pensée de la mort, qu'en nous disant que celui qui s'en occupe évite le péché et triomphe de tous les objets qui l'y portent ?

Je sais que cet oracle du Saint-Esprit ne doit pas être entendu sans exception : qu'il y a des hommes qui pensent quelquefois au jugement de Dieu, aux récompenses et aux supplices de l'éternité, sans désirer le ciel et craindre l'enfer. Je sais qu'il y en a qui pensent à la mort, qui la redoutent et n'en sont pas moins les esclaves de leurs passions ; mais je sais aussi que ceux qui pensent sérieusement à la mort, qui en rapprochent le moment, sont plus exacts, plus équitables, plus détachés que les autres ; que les voluptés criminelles perdent à leurs yeux tous leurs attraits, et qu'ils combattent avec succès les inclinations d'une chair rebelle. Voilà ce qui arrive très-souvent, et aussi tout ce que le Saint-Esprit veut nous faire entendre lorsqu'il dit : pensez à la mort et vous ne pécherez jamais.

Pensez à la mort, rappelez-vous le dernier moment de votre vie lorsque l'image flatteuse du vice se présente à votre imagination pour la salir : *memorare novissima tua.*

Quel moyen plus efficace pour triompher de la tentation pour en mépriser les charmes que la pensée de la mort ? L'humiliante destruction de notre corps méditée sérieusement, doit nous faire triompher des plaisirs qui le souilleraient.

Pensez à la mort. Rappelez-vous le dernier moment de votre vie dans la jeunesse et la santé : *memorare novissima tua.* Donnerez-vous aux plaisirs des jours qui disparaissent comme l'ombre ? un âge dont l'éclat s'efface comme la beauté d'une fleur ? compterez-vous sur une santé qui n'est pas un rempart contre les accidents qui ouvrent le tombeau, et qui du matin au soir terminent la carrière des plus robustes ?

Pensez à la mort. Rappelez-vous le dernier moment de votre vie dans vos projets, vos entreprises, vos doutes, vos craintes : *memorare novissima tua.* La mort est un casuiste sûr, consultez-la. Rapprochez-en le moment dans ces circonstances où vous doutez, où vous êtes indécis. Représentez-vous au dernier instant de votre vie pour vous déterminer ; alors vous pourrez présumer que la cupidité, la passion, l'humeur n'ont point de part au parti que vous prenez. On pense bien à la mort. Rapprochez-en le moment, vous triompherez des plaisirs qui souillent vos corps ; vous vous détacherez aussi des richesses qui sont de grands obstacles au salut. Tello est l'utilité de la pensée de la mort : *memorare novissima tua.*

Rien qui attache plus à la terre que les richesses. Rien qui mette le salut plus en danger qu'une brillante opulence. Rien qui conduise plus d'hommes à la réprobation que le désir d'amasser des richesses ; or, qui peut plus efficacement nous ouvrir les yeux sur le néant des richesses que la pensée de la mort ? Peut-on se rappeler ce moment où nous en serons dépouillés ? méditer la nudité du tombeau et les aimer ? en faire notre idole ?

Quand ce riche mourra : *cum interierit.* Cet homme flatté de son opulence, qui s'en élève, qui a des revenus immenses, qui joint héritages à héritages ; qui fait bâtir et qui occupe à lui seul une partie d'une paroisse, d'une ville, emportera-t-il ces biens amassés avec tant de cupidité, possédés avec tant d'attache ? Non. Il les laissera : *non sumet omnia.* (*Psal.* XLVIII.)

On le sortira de son palais, de ses appartements commodes, enveloppé d'un suaire ; on l'enfermera dans un cercueil : on le jettera dans une fosse ; la pompe de ses obsèques annoncera qu'il était riche sur la terre ; mais ces marques de son opulence ne le suivront pas dans la maison de son éternité. Dans le tombeau il y sera dépouillé ; il n'y possédera rien ; il y sera dans une nudité affreuse ; lui-même y sera détruit ; il ne restera de son corps qu'un misérable amas de poussière : *non sumet omnia.*

O hommes que les richesses flattent, qui les aimez, qui les possédez avec attache, qui vous tourmentez pour les accumuler ! ô pauvres qui les désirez, qui les regardez comme de vrais biens qui rendent la vie douce, qui font des heureux ! pensez à la mort, rapprochez le moment de la vôtre : *memorare novissima tua.*

A ce moment de quel œil regarderez-vous les richesses ? quelle estime en ferez-vous ? Ah ! vous avouerez que la mort est bien amère à celui qui expire dans le sein de l'opulence. Vous avouerez que les richesses forment des liens bien difficiles à rompre à la mort, et que véritablement elles sont des épines qui déchirent l'âme.

Pensez à la surprise, à la douleur du roi Ezéchias lorsque le prophète Isaïe le visita

sur le lit de son infirmité et lui dit : Prince, votre maladie est dangereuse ; elle vous conduira au tombeau ; vous mourrez, vous allez être enlevé du nombre des vivants : *morieris tu et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII.) Mettez ordre aux affaires de votre maison ; disposez de vos trésors dans la justice, vous ne les emporterez pas dans le tombeau : *dispone domui tuæ.* (*Ibid.*)

A ces mots le monarque est saisi de frayeur. La vue du tombeau qui s'ouvre sous ses yeux, le plonge dans l'amertume ; il est dans la violence en se voyant arraché à son trône, à ses richesses, à ses sujets ; en pensant aux suites humiliantes de la mort, son visage est baigné de ses pleurs. Jamais tristesse ne fut plus profonde, plus amère : *flevit fletu magno.* (*Ibid.*)

Représentez-vous ce moment où tout vous échappera : *memorare novissima tua*, où il faudra laisser vos amas d'or et d'argent, vos terres, vos revenus, vos riches ameublements, ces choses rares et précieuses qui ornent vos cabinets et que vous montrez avec autant de complaisance qu'Ezéchias ; vous ne pourrez plus alors les posséder, il faudra les abandonner. Toute votre autorité consistera à dicter ou à écrire un testament : à déclarer vos volontés, à choisir des légataires. Vous vous dépouillerez avant que la mort vous dépouille. En faisant le partage de vos biens, vous annoncerez que vous ne pourrez plus en jouir. L'avare même dans cet acte qui précède sa mort, se dessaisit de tous ses trésors, il ne s'en réserve aucune portion, il les donne ou les laisse tous.

O hommes ! rapprochez le moment de la mort, si vous voulez connaître le danger et la fragilité des richesses : *memorare novissima tua.* L'oubli de la mort vous attache à la terre, vous y fait former des projets d'agrandissement.

Déjà le poids des années vous fait pencher vers le tombeau et vous élevez encore des édifices de tous côtés. Vous vous promettez des accroissements de revenus dans un temps où vous ne serez plus. Vous désirez tout ce qui peut augmenter vos domaines, tout ce qui est sous vos yeux, comme si vous étiez immortels : *omnia tanquam immortales concupiscitis.* (Sénèque, *Traité de la brièveté de la vie.*) Le monde se moque de vos projets insensés. Il est étonné même que vous ne vous détachiez pas de ces biens qui vous seront bientôt inutiles, et que vous ne pensiez pas à la mort qui s'annonce déjà par vos infirmités.

Pensez à la mort, rapprochez-en le moment, parents que l'avarice empêche d'établir des enfants : *memorare novissima tua.* Arrivés à un âge où ils doivent avoir un état, ils gémissent de votre insensibilité. Ces trésors que vous vous contentez de contempler, et auxquels vous n'osez toucher, leur font répandre des larmes et excitent de secrets murmures. Leur silence est éloquent, dit saint Augustin. Il vous donne des leçons ; il vous fait des reproches. Si vos enfants n'osent vous parler, leur âge parle pour eux, écoutez : *nati pueri dicunt hæc parentibus suis.*

Faites attention que les années accumulées sur vos têtes vous annoncent la fin de votre carrière. Pensez que votre rôle est fini sur le théâtre du monde ; que vous n'y pouvez plus paraître décemment ; que vous ne devez plus vous occuper que du passage du temps à l'éternité, et que c'est à nous à paraître sur la scène avec vos biens et vos dignités : *cogitate et vos ire hinc, agamus et nos mimum nostrum.* (S. Aug. *in psalm.* CXXXVII.)

Pensez à la mort, rapprochez-en le moment si vous voulez vous éviter des regrets et des amertumes lorsque vous serez enlevé à vos biens : *memorare novissima tua.* On ne quitte, dit saint Augustin (*De vera religione*, cap. 47, n. 92), sans peine et sans douleur, que ce qu'on a possédé sans attache : *hoc sine amore aderat quod sine dolore discedit.* Si vous détachez maintenant votre cœur des richesses, vous les quitterez sans regret à la mort ; si vous les aimez toujours, elles commenceront votre supplice en vous abandonnant. La mort est bien amère à celui qui a mis sa félicité dans son abondance.

Pensez à la mort, rapprochez-en le moment, si vous voulez faire un saint usage de vos richesses : *memorare novissima tua.* Quel est celui que Dieu consolera dans ce moment de douleur, dans ce moment décisif ? celui, dit le Saint-Esprit, qui aura été touché de la misère du pauvre, qui l'aura soulagé, et dont la charité tendre et compatissante aura distingué les besoins les plus pressants.

Pourquoi tant de riches ferment-ils leur cœur au spectacle des misères des indigents ? les rebutent-ils ? les méprisent-ils, et semblent-ils affecter de les attrister par l'éclat de leur opulence et l'étalage de leur luxe ? C'est qu'ils oublient qu'ils sont mortels, c'est qu'ils ne rapprochent pas le moment de la mort, qui les mettra de niveau avec les pauvres dans le tombeau.

Enfin pensez à la mort, rapprochez-en le moment pour examiner la source de votre opulence : *memorare novissima tua.* Les biens que vous possédez ont-ils passé dans vos mains par des voies justes et innocentes ? votre fortune n'est-elle pas le fruit de l'injustice ? le champ du pauvre Naboth n'a-t-il pas agrandi vos héritages ? la voix de l'ouvrier, de la veuve et de l'orphelin ne s'élève-t-elle pas contre vous ? Si vous ne voulez pas éprouver les remords et les peines qui affligeront l'homme d'injustice à la mort, imitez Zachée, restituez présentement.

Oui, chrétiens, rien de plus utile que la pensée de la mort pour nous détacher des richesses, pour faire un saint usage de celles que la Providence nous a confiées, et pour les faire servir à notre sanctification.

Si le riche ne devait pas mourir, si l'opulence le rendait immortel, il serait toujours coupable d'être inhumain et de ne point prolonger les jours du pauvre par ses libérali-

tés ; mais puisqu'il doit mourir, c'est un insensé de mettre sa félicité dans des biens dont il jouit si peu de temps et dont la séparation doit lui être si amère.

Les philosophes, sans avoir la foi d'un chrétien opulent, pensaient plus juste. On les a vus mépriser les richesses, et les regarder comme des liens difficiles à rompre, que l'homme raisonnable ne devait pas former.

La brièveté de la vie les détachait de tout ; ils dédaignaient de superbes palais, et se contentaient d'une retraite champêtre.

La foi faisait habiter Abraham sous des tentes rustiques. Il ne fit point pendant sa vie d'autre acquisition que celle d'un sépulcre.

La raison seule faisait mépriser aux philosophes qui pensaient sérieusement à la brièveté de la vie de l'homme, tout ce qui peut attacher à la terre. Pourquoi sommes-nous moins sages que des païens? C'est que nous sommes assez aveugles pour ne pas penser que nous sommes mortels; car la pensée de la mort, méditée sérieusement, nous détacherait des richesses et des honneurs. Rien de plus utile que cette pensée.

Le prophète Isaïe prépare le peuple à entendre un oracle important, une grande vérité, par ces paroles : une voix m'a dit : Criez, annoncez publiquement le néant de l'homme : *vox dicentis clama.* (*Isa.*, XL.) J'ai dit, ajoute le prophète, que dirai-je à votre peuple ? sous quelle image lui représenterai-je sa fragilité? *et dixi quid clamabo?* (*Ibid.*) et il m'a été répondu, prêchez que l'homme est semblable à l'herbe des campagnes : *omnis caro fenum* (*Ibid.*) ; que la gloire qui l'éblouit et l'élève, n'est pas d'une plus longue durée que celle d'une fleur, qui paraît et disparaît le même jour : *omnis gloria ejus, quasi flos agri.* (*Ibid.*) L'herbe coupée se fane et se sèche, une fleur brillante à sa naissance perd ses vives et éblouissantes couleurs aux ardeurs du soleil; elle tombe et périt. Il en est ainsi de la gloire qui enfle les mortels sur la terre, qui leur fait oublier leur fragilité et le moment qui doit les réduire en poudre : *exsiccatum est fenum, cecidit flos.* (*Ibid.*) Voilà, mes frères, l'image sous laquelle le prophète annonce à Israël la fragilité des grandeurs de la terre. Voilà comment il confond l'orgueil des hommes qui affectent d'oublier qu'ils sont mortels. La gloire qui les éblouit n'est qu'une gloire fugitive. Le rôle qu'ils jouent sur le théâtre du monde finit, la mort les confond avec les sujets obscurs et oubliés, et le tombeau où on les enferme est l'écueil où se brise l'édifice de la vanité mondaine.

C'est donc faute de rapprocher le moment de la mort, que les grands s'enflent de la gloire qui les environne, et qu'au lieu de se prêter à la grandeur, ils s'en font un titre pour être inaccessibles et nourrir leur orgueil ; que les mondains ambitieux font des efforts pour entrer dans la carrière des honneurs, et achètent par la bassesse et l'adulation, les emplois et les dignités qui les décorent.

Qu'on rapproche le moment de la mort, qu'on porte ses regards sur l'humiliation du tombeau, qu'on se représente la chute des grands et la fin de leur carrière ; on concevra une juste idée de la gloire du monde.

Gloire passagère accordée aux impies comme aux autres. J'ai vu, dit le Prophète, l'impie élevé aux premières places, aux premières dignités de l'Etat : *vidi impium superexaltatum.* (*Psal.* XXXVI.) Je l'ai vu au comble de la gloire, semblable aux cèdres du Liban ; il ne voyait personne au-dessus de lui, son élévation lui formait une cour de suppliants, tout s'abaissait, tout rampait sous les yeux de ce favori de la fortune : *et elevatum sicut cedros Libani.* (*Ibid.*) Après avoir contemplé quelques moments le spectacle de sa grandeur, je me suis retiré, *transivi* (*Ibid.*) ; et aussitôt on m'est venu annoncer qu'il n'était plus du nombre des vivants, que la voix du Seigneur, qui brise les cèdres du Liban, l'avait cité à son tribunal : *et ecce non erat.* (*Ibid.*) J'ai été à la cour où il jouait un si beau rôle, j'ai été dans son palais, le séjour de la mollesse et du luxe, et on ne pensait plus à lui ; ses biens, ses dignités étaient possédés par d'autres : *quæsivi eum, et non est inventus locus ejus.* (*Ibid.*)

Gloire du monde, gloire fugitive ; séduisant mensonge. C'est en rapprochant le moment de la mort, qu'on en connaît la vanité et le néant.

Ne redoutez pas le méchant parce qu'il est dans la gloire et les honneurs, disait le zélé et brave Mathathias, aux Israélites : aujourd'hui il est enflé de sa puissance, demain vous ne le verrez plus : *hodie extollitur, et cras non invenietur.* Pourquoi? parce qu'il est mortel. La mort à laquelle il ne pense pas, l'arrachera aux honneurs qui l'éblouissent et dont il abuse. Il retournera dans la poussière d'où il a été tiré : *quia conversus est in terram suam.* Le tombeau sera l'écueil où se briseront les flots de son orgueil. Là s'évanouira la vanité de ses pensées, de ses projets : *et cogitatio ejus peribit.* (I *Reg.*, I.)

Gloire du monde qui fait oublier la mort, et qui semble cependant la faire arriver plus promptement que l'obscurité qui cache les pauvres. La vie des grands est courte, dit le Sage, soit parce que les moments se perdent dans le tourbillon de leur vanité, soit parce que les plaisirs fatigants auxquels ils se livrent, détruisent leur santé. A peine sont-ils parvenus au comble des honneurs, que la mort les fait descendre dans le tombeau : *omnis potentatus brevis vita.* (*Eccli.*, X.)

Quelle idée dois-je concevoir des honneurs du siècle, quand je pense au moment de la mort? Je dois m'y prêter quand la nécessité l'exige, je ne dois pas m'y attacher ; bien loin d'enfler mon cœur, ils le feront gémir, je serai humble dans la grandeur, je penserai à ma chute future dans mon élévation.

Combien de chrétiens reconnaîtront au moment de la mort, les malheurs qu'ils se

sont préparés en voulant satisfaire leur ambition!

Faute d'avoir rapproché le moment décisif pour leur salut, ils n'ont formé des projets que pour la terre ; sortis de la poussière par les succès d'un commerce brillant, ou l'opulence des places qu'ils ont occupées, ils n'ont pensé qu'à se décorer; ils ont acheté les titres et les honneurs. Les richesses ont suppléé à la naissance et souvent aux talents pour parvenir aux premières places de l'Eglise ou de l'Etat ; mais arrivés à la fin de leur carrière, environnés des ombres de la mort, la gloire de leur famille, les honneurs dont jouissent leurs enfants les consolent-ils de l'humiliation du tombeau qu'ils se représentent? Non.

De quelle utilité est aujourd'hui pour moi, dit un chrétien expirant, la grandeur naissante de ma famille ? que me sert-il à présent d'avoir des descendants illustres nouvellement dans le monde, d'avoir négligé mon salut pour travailler à m'avancer et à avancer les autres; puisque je descends dans le séjour de la corruption? *quæ utilitas in sanguine meo dum descendo in corruptionem?* (*Psal.* XXXIX.)

Mais pourquoi ne pas faire ces réflexions lorsqu'il est temps? pourquoi attendre le moment où la pensée de la mort ne peut qu'effrayer ? est-il donc difficile d'en rapprocher le moment? Ah! disons présentement pour nous détacher: le temps s'envole, l'image de ce monde disparaît comme une ombre fugitive, afin de ne point dire inutilement au moment de la mort, tout est passé: *modo fructuose dicamus transeunt, ne tunc dicamus infructuose transierunt.* (S. Aug., *in psal.* XXXII.) Pendant la vie, la pensée de la mort est utile et salutaire.

Pourquoi la gloire flatte-t-elle tant les ambitieux? pourquoi pour parvenir aux honneurs s'agitent-ils, et n'y arrivent-ils que par la souplesse, le manége? après avoir supporté les lenteurs, les rebuts : après avoir rampé, et dévoré des peines et des chagrins? C'est qu'ils ne pensent pas à la mort; s'ils y pensaient sérieusement, l'ambition feraitelle leur supplice? Une gloire fugitive, des honneurs accordés plus souvent à la brigue, à la protection qu'au mérite et aux talents, des places mobiles où l'on est exposé à l'envie, à la censure, où celui qui les remplit le mieux n'est pas celui qui est déplacé le plus tard ; n'éblouissent pas le chrétien qui rapproche le moment de la mort. Si le mérite le place dans l'élévation, il s'y occupe de sa chute future, il y paraît avec dignité et jamais avec orgueil. Elle n'étourdit, elle n'enivre, elle ne rend haut et superbe que celui qui oublie qu'il est mortel.

Pourquoi ces grands, enflés de leur naissance, de leur nom, de leurs dignités, de leur autorité, attendent-ils, comme Antiochus, que le moment de la mort soit arrivé, pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur eux, et avouer leur dépendance? pourquoi semblent-ils braver sa bonté, sa sagesse, sa justice et sa puissance par leur irréligion? S'ils se le représentaient pendant leur vie, ils diraient : la grandeur ne dispense pas un mortel d'être soumis à son Dieu; une créature qui doit bientôt être réduite en poudre, ne doit pas s'égaler au Très-Haut. Ils le diraient utilement dans la santé, ils le diront inutilement à la mort ? *justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria sentire Deo.* (II *Mach.*, IX.)

Le monarque descendra du trône pour aller dans la maison de son éternité; le grand, du palais où il avait érigé tant de trophées à son orgueil; l'ambitieux de la place éclatante qu'il avait briguée et obtenue : *ibit homo in domum æternitatis suæ.* (*Eccl.*, XII.)

Sa gloire ne l'accompagnera pas dans cette nuit ténébreuse : *neque descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII.) Elle éclatera encore dans la pompe de ses obsèques, dans un riche et superbe mausolée, sur un marbre où l'on gravera ses titres, où l'on louera ses exploits; mais aucune trace ne pénétrera dans son tombeau : *neque descendet cum eo gloria ejus.* Cet édifice de la vanité mondaine qui orne les dehors de sa demeure éternelle, annonce le triomphe de la mort et le néant des grandeurs humaines.

Ce monarque, ce grand, cet ambitieux parvenu aux honneurs, n'occupent plus après leur mort les vivants; ils sont comme s'ils n'avaient pas été, remplacés par leurs héritiers ou par ceux que la fortune a favorisés. On ne pense plus à eux. Le séjour qu'ils habitent est une terre d'oubli : *terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII.) Les vivants ne portent point leurs regards vers elle. Les liens du sang et de l'amitié sont rompus; à la mort on est oublié, parce qu'on est devenu inutile.

Heureux ceux qui rapprochent le moment qui doit terminer tous les moments de la vie, qui s'en occupent, qui le méditent; ils n'auront point de liens difficiles à rompre à la mort. Rien de plus utile que cette pensée pour bien vivre, et par conséquent bien mourir; mais j'ai ajouté rien de plus négligé que la pensée de la mort, vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est étonnant que l'homme, qui ne peut point se dissimuler sa mortalité, vive comme s'il était immortel, et que l'incertitude du moment de sa mort qui devrait l'effrayer salutairement, le porte à vivre tranquillement dans l'oubli de sa destinée éternelle.

O aveuglement des mortels, vous êtes inconcevable ! éloigne-t-on le moment de la mort en n'y pensant pas? apprend-on à bien mourir quand on ne s'occupe que de la vie présente ? peut-on ne pas être surpris quand on ne se prépare pas? la mort peut-elle être douce à ceux qui aiment la vie?

Qui peut donc excuser l'oubli de la mort? est-ce qu'elle est incertaine? est-ce que l'arrêt qui nous y condamne n'est pas prononcé contre tous les enfants d'Adam? quelqu'un en sera-t-il exempt? le démon ose-t-il dire encore comme autrefois, vous ne mourrez pas? a-t-il paru une secte de philosophes ou

de fanatiques qui ait combattu la certitude de la mort? Non, point d'erreurs sur cette vérité ; cependant, ô aveuglement ! ô délire ! ô sécurité insensée de presque tous les hommes ! la certitude de la mort ne fait point d'impression, parce que son heure est incertaine.

La mort répand ses ombres sur les palais des rois comme sur les cabanes des pauvres. Les tombeaux s'ouvrent tous les jours pour les jeunes gens comme pour les vieillards. Si les enfants suivent leurs pères, ils les devancent quelquefois. Cependant la mort entre dans une famille : un seul échappe au trépas ; il se rassure, il ne pense plus à la mort ; il attend qu'il soit frappé pour y penser, parce qu'il ignore le jour et l'heure, il se tranquillise. Quel aveuglement !

Les mondains pensent-ils à la mort ? Non. Ah ! ils cesseraient d'être mondains s'ils y pensaient sérieusement. La pensée de la mort est pour eux une pensée triste, fâcheuse, qui répandrait une amertume sur tous les plaisirs qu'ils goûtent. On ne vivrait pas, disent-ils, si l'on pensait à la mort. On serait triste tous les moments de sa vie, si celui qui doit la terminer occupait sans cesse. Tout languirait dans la société si on n'oubliait pas ce moment décisif. Rougissent-ils d'une sorte de blasphème, en disant que c'est Dieu qui permet cet oubli de la mort qui les damne ? ce Dieu qui nous a dit dans l'Evangile : *soyez prêts ;* vous serez surpris.

Les politiques pensent-ils à la mort ? Oui ; mais lorsqu'il s'agit des événements qui peuvent intéresser la fortune : lorsqu'il s'agit de stipuler les clauses d'un contrat ; de s'assurer un bien, une charge, une dignité ; de prévenir des pertes, de se procurer des jours longs et paisibles ; mais non pas pour s'assurer une mort sainte et précieuse par une vie pure et chrétienne.

Les philosophes antichrétiens pensent-ils à la mort ? Oui, mais pour la mépriser et la braver ; pour la regarder avec les prétendus sages du paganisme comme le terme de leurs misères aussi bien que de leurs plaisirs, et non pas comme la séparation de l'âme d'avec le corps pour subir un sort heureux ou malheureux dans l'éternité.

Ainsi, chrétiens, rien de plus négligé que la pensée de la mort.

Elle est négligée par les mondains ; ils n'y pensent point.

Elle est négligée par les politiques, ils n'y pensent que pour des intérêts temporels.

Elle est négligée par les philosophes, ennemis de la religion ; ils n'y pensent que pour en braver les suites. Entrons dans un détail de preuves, et gémissez avec moi de cet oubli de la mort.

Quand je dis que la pensée de la mort est négligée par tous les mondains, je n'entends pas dire qu'ils ne pensent jamais à la mort ? que l'image du dernier moment de leur vie ne se présente point de temps en temps à leurs yeux, et qu'ils soient sans crainte, sans frayeurs dans leurs plaisirs.

Tout annonce la mort aux mortels. Sans parler de tous ceux qu'elle moissonne sous leurs yeux, les biens qu'ils possèdent, les noms qu'ils portent, les titres qui les décorent, attestent la mort de leurs ancêtres.

Vos parents, disait saint Augustin (*ad Fratres in eremo*, serm. 35), descendus dans le tombeau, sont des prédicateurs qui vous prêchent éloquemment la nécessité de mourir, et par conséquent la nécessité de penser à bien mourir : *parentes vestri prædicant mortui.*

Les réparations continuelles que demande la nature, les pertes qu'elle fait, le déchet d'un corps qui se détruit, que mille accidents menacent, qui avance avec vitesse vers le tombeau, nous font sentir que nous sommes mortels. Nous ne mangeons, nous ne buvons que pour suspendre l'exécution de la destruction de notre corps. Le sommeil, cette image de la mort, est encore nécessaire pour conserver une vie qui doit finir.

D'ailleurs les incommodités, les maladies avertissent encore les mondains qu'ils sont mortels. Tout les menace de la mort. De là ces alarmes quand leur santé chancelle, que leur tempérament se dérange. Ce n'est que l'amour des plaisirs qui les empêche de penser utilement à la mort.

Quand je dis que les mondains ne pensent point à la mort, j'entends qu'ils n'y pensent pas utilement, qu'ils ne se représentent pas ce moment incertain et décisif pour s'y préparer, et qu'un criminel attachement à la vie, leur fait tirer des conséquences insensées de l'incertitude du moment de la mort.

En effet, mes chers frères, écoutons les mondains : ils ne disent point qu'ils bravent la mort, mais qu'ils la craignent, qu'il ne faut jamais y penser ; qu'il n'y faut pas penser dans la jeunesse, qu'il ne faut pas s'y préparer, qu'il sera temps dans la vieillesse. Or, quoi de plus insensé que ce langage ? est-il difficile de prouver que c'est l'aveuglement qui fait parler ainsi ?

Les mondains craignent la mort, je le sais. Tout ce qui leur en rappelle la nécessité, tout ce qui en fait sentir les approches, tout ce qui leur en retrace l'image les effraie ; mais est-ce assez ? est-ce y penser pour s'y préparer ? est-ce y penser en chrétiens ?

La crainte de la mort annonce l'attache à la vie, et non pas la foi, la soumission, le désir du ciel. C'est cette crainte qui rend les mondains si attentifs à conserver leur santé. C'est elle qui les rend si soumis aux ordres des médecins et qui leur fait payer si cher l'art de conserver les débris d'un corps usé. C'est elle qui les soumet à un régime sobre, qui les révolterait si c'était l'Eglise qui l'ordonnât dans les jours de pénitence. Mais cette crainte n'est pas la pensée de la mort, c'est l'attache au monde qui l'inspire.

Vous craignez la mort, mes chers auditeurs, mais qui ne la craint pas ? qui n'a pas lieu de la craindre ? quel est celui qui veut mourir ? dit saint Augustin, *quis enim vult mori ?* Aucun des mortels : *prorsus nemo.* (*De verbis Apostoli*, serm. 33.) Il y a dans

l'homme un penchant pour la vie. Il avait été créé immortel; la mort est la punition du péché. Ce n'est pas une opinion, mais la nature qui nous fait redouter notre destruction : *mortem horret non opinio, sed natura.* (*Ibid.*, serm. 172.) C'est pourquoi saint Paul, qui regardait la mort comme un gain, disait : la nature nous fait appréhender la mort : nous ne voulons pas la destruction de ce misérable corps; mais nous désirons l'immortalité, et nous voudrions en jouir sans être dépouillés de notre corps : *nolumus exspoliari, sed supervestiri.* (II *Cor.*, V.)

Jésus-Christ comme homme a craint la mort. Ses approches l'ont effrayé. La vue du calice a plongé son âme dans l'amertume, et par son exemple il nous apprend que l'effroi de la nature aux approches de la mort n'est pas un péché. Cette répugnance rend même la soumission du chrétien à la volonté de Dieu plus méritoire. C'est en acceptant le calice que la grâce triomphe de la nature.

Mais ces principes posés, il est aisé de conclure que la crainte que vous avez de la mort n'est pas la crainte des justes : qu'elle n'est que fondée sur les seules répugnances de la nature, et que vous ne la redoutez que parce qu'elle vous enlèvera à tous les objets visibles auxquels vous êtes criminellement attachés.

La crainte des mondains, dit saint Augustin (*De verbis Apostoli*, serm. 18), est une crainte vaine et insensée : *timor vanus.* Ils craignent la séparation d'un monde qu'ils aiment, la perte des biens temporels auxquels leur cœur est attaché : voilà pourquoi ils ne veulent pas mourir ; persuadés cependant qu'ils ne sont pas immortels, qu'ils mourront nécessairement, ils se font un principe de ne pas s'occuper du moment incertain qui les surprendra. Ils éloignent la pensée de la mort comme fâcheuse et importune dans leurs plaisirs et leurs projets. Ses délais les flattent autant que ses approches les effrayent.

Or, mes frères, est-ce penser à la mort utilement, que de la craindre parce qu'elle nous enlève à un monde que nous aimons, à des biens auxquels nous sommes attachés? Non. La pensée de la mort n'est utile que lorsqu'elle nous fait mourir au monde, et qu'elle nous fait vivre saintement; et c'est ce que ne fait pas la crainte des mondains persuadés de la nécessité de mourir.

Ces hommes qui sont persuadés de la nécessité de mourir, et qui ne pensent à la mort que dans la crainte et la frayeur ; ces mondains qui, au lieu de se préparer à une sainte mort, ne s'occupent que du soin d'en éloigner la pensée et d'en retarder le moment autant qu'il est en eux, ne sont-ils pas coupables, et ne sont-ils pas des insensés dont les chrétiens zélés doivent pleurer l'aveuglement? dit saint Augustin. (*Loc. sup. cit.*)

Ils craignent la mort et ils ne veulent pas y penser, parce qu'ils sont encore jeunes, et qu'ils peuvent jouir des plaisirs de la vie ; mais ont-ils fait un pacte avec elle? Quel aveuglement!

Quand le moment de la mort est arrivé, peut-on le retarder? l'âge est-il un rempart contre ses rigueurs? appelle-t-on la mort quand on y pense? l'éloigne-t-on quand on n'y pense pas? la longueur de notre carrière est-elle fixée? Dieu nous a-t-il révélé cette heure cachée à tous les hommes? serait-on surpris comme le Sauveur l'a déclaré, si la vieillesse seule annonçait les approches de la mort? Ah! l'homme est né pour mourir; et quand il plaît au Seigneur d'exécuter l'arrêt prononcé contre tous les mortels, la jeunesse comme le rang succombe à la puissance de la mort, dit saint Augustin. (*in psal.* XLVII.)

Où irez-vous, mondains, pour ne pas mourir? *quo fugis ne morieris?* Ce tourbillon d'affaires dans lequel vous vous enveloppez; ces assemblées tumultueuses où vous vous trouvez; ces plaisirs fatigants auxquels vous vous livrez; tout cela peut vous étourdir, vous faire oublier la mort, mais non pas vous la faire éviter. Le jour de votre mort vous est caché, mais il est certain, il arrivera : *certus est ille dies.* (S. Aug., *in psal.* LXX.)

Vous penserez à la mort dans un âge avancé lorsque chancelants sous le poids des années vous serez forcés de renoncer aux parties du monde. Mais sans vous dire ici que les vieillards qui ont aimé le monde ne sont pas plus détachés de la vie à la dernière heure qu'à la première, qu'ils aiment moins à entendre parler de la mort que les autres, et qu'ils se flattent de ne pas descendre sitôt dans le tombeau, parce qu'ils ne se représentent que ceux qui y sont descendus dans une extrême et rare vieillesse; pouvez-vous vous promettre ces longues années qui vous rassurent? arriverez-vous à ce temps que vous destinez à la préparation à la mort? n'est-ce vous flatter, vous exposer à être surpris et par conséquent à mourir sans y avoir pensé?

Dieu, dit saint Augustin (*in psal.* XXXIV), nous a caché le moment de notre mort afin que nous ne comptions pas sur l'avenir pour nous y préparer. Et c'est précisément cet avenir incertain que vous choisissez pour vous occuper de votre mort. Etes-vous prudents? êtes-vous sages?

Vous penserez à la mort, mondains, dans un âge avancé, dans les glaces de la vieillesse, quand vous sentirez les défaillances de la nature; c'est-à-dire vous penserez à la mort quand il faudra mourir. Mais quelle idée concevez-vous donc d'une bonne mort? mais quel cas faites-vous donc des avertissements de Jésus-Christ qui vous a dit non-seulement de vous préparer, mais encore d'être prêts : *estote parati.* (*Luc.*, XII.)

Ah! rougissez de tenir un tel langage. Il est contraire à la foi. Il est contraire à la raison. Il annonce le délire d'un mondain enivré des plaisirs du monde.

Il est contraire à la foi, qui vous assure que vous ignorez le jour et l'heure de votre

mort : que votre salut dépend de l'état de votre âme dans le moment que vous serez cités au tribunal de Dieu.

Il est contraire à la raison, qui vous apprend que l'art de bien mourir ne s'apprend pas dans un moment ; qu'on ne quitte pas sans violence un monde qu'on a aime avec passion ; et qu'il faut peu à peu nous détacher des objets que nous devons nécessairement quitter.

Mondains qui négligez la pensée de la mort, et qui ne voulez vous en occuper que lorsqu'elle fera sentir ses approches, écoutez un sage du paganisme, un homme que la raison seule éclaire ; un philosophe qui n'espère rien au delà du tombeau, et qui ne prétend qu'inspirer le détachement de la vie.

Toute la vie de l'homme, dit ce sage, n'est pas trop longue pour apprendre à mourir : *tota vita discendum est mori*. Or qu'est-ce qu'apprendre à mourir, selon ce philosophe? C'est se détacher de la vie ; c'est ne point former de liens sur la terre ; c'est y être étranger ; c'est s'accoutumer à se passer des hommes ; c'est mépriser les biens, les plaisirs, les honneurs : c'est n'avoir rien à quitter, quand nous quittons la vie.

C'est, ajoute-t-il, se familiariser avec la mort, s'en occuper, s'y préparer tous les moments de la vie : *hoc quotidie meditare*. Voilà le moyen, nous assure-t-il, de la voir arriver sans crainte, sans frayeur ; voilà l'art de quitter la vie tranquillement : *ut possis æquo animo vitam relinquere*. (SÉNÈQUE, *Traité de la brièveté de la vie.*)

Voilà donc un païen qui, sans croire à une vie future, veut qu'on se prépare à la mort, qu'on y pense continuellement ; et assure que toute la vie de l'homme n'est pas trop longue pour apprendre l'art d'éprouver une mort douce et tranquille.

Pourquoi des mondains qui croient une vie future, qui appréhendent une mort malheureuse, veulent-ils remettre à s'en occuper, à y penser sérieusement au dernier moment de la vie? pourquoi regardent-ils l'art de bien mourir comme un art qui s'apprend lorsqu'on est enlevé à la vie? Ah! c'est que le monde les séduit, les enivre. Ils ne veulent point penser à la mort, parce qu'ils veulent être mondains. Cette pensée salutaire les troublerait dans leurs plaisirs, ils l'éloignent. La mort les surprendra dans leurs projets, leurs divertissements.

En effet, ces mondains qui négligent la pensée de la mort ne sont-ils pas tous les jours surpris? n'est-ce pas dans le temps qu'ils croient le tombeau fermé pour bien des années, qu'ils y descendent? n'est-ce pas lorsqu'ils comptent sur une brillante jeunesse, une santé robuste, qu'ils forment de vastes projets, qu'ils goûtent les plaisirs, qu'ils éprouvent que nos jours s'écoulent et disparaissent comme l'ombre, que tout le temps de notre vie n'est qu'une vapeur qui paraît et disparaît aussitôt, que l'élévation de l'ambitieux et sa chute est un événement qu'on admire presque dans le même temps?

Portons nos regards sur le théâtre du monde, qu'y voyons-nous? Une foule de mondains qui retracent à nos yeux la vie voluptueuse, dissipée et criminelle de ces hommes qui irritaient le ciel pendant que le juste Noé servait le Seigneur ; de ces hommes qui bravèrent les menaces du Tout-Puissant et les préparatifs de leur mort prochaine.

Ils coulaient leurs jours dans les plaisirs et les satisfactions des sens, dit Jésus-Christ, dans les repas et les excès de la table ; leurs yeux, épris de la beauté des femmes étrangères, souillèrent leur cœur, ils ne rougirent point de s'allier avec les ennemis de Dieu. C'est lorsqu'ils multipliaient leurs péchés que le déluge arriva, et les enleva tous à la vie : *venit diluvium, et tulit omnes*. (*Luc.*, XVII.)

Image sensible, chrétiens, de ce qui arrive tous les jours. Les mondains bravent la mort comme si elle était éloignée ; ils ne pensent qu'à s'amuser agréablement ; vous les voyez s'assembler tous les jours pour la table, le jeu et les plaisirs en tout genre ; vous ne les voyez tranquilles, recueillis que lorsqu'il s'agit de penser à leur intérêt, à leur agrandissement, à leur fortune. La mort précipitée d'un parent, d'un ami, d'une personne en place, les étonne, les frappe ; mais elle ne les convainc pas de leur fragilité ; ils se rassurent dans les ombres de la mort même. On les voit courbés sous le poids des années, aller avec des pieds chancelants aux académies de jeu et aux spectacles. La mort inévitable enlève ces aveugles mondains les uns après les autres ; aucun n'en est occupé ; ils sont tous surpris : *Venit diluvium et tulit omnes.*

Alexandre, dont l'univers a admiré dans le silence les rapides conquêtes, voit tout à coup l'éclat de ses victoires obscurci par les ombres de la mort ; forcé par la maladie de se mettre au lit, il aperçoit le tombeau qui s'ouvre pour le recevoir ; à peine a-t-il le temps de partager entre ses enfants les différents empires qui ne contentaient pas son ambition : *decidit in lectum, et cognovit quia moreretur*. (I *Machab.*, I.) Ah! que sert-il à Alexandre d'avoir gagné le monde entier, puisqu'il a perdu son âme? Les réflexions de tous ces philosophes que sa mort occupait, changèrent-elles son sort? Ainsi meurent ces mondains qui ne pensent point à la mort, qu'elle frappe dans leurs plaisirs, leurs projets. Ces mondains qui ne se tournent du côté de Dieu que lorsque tout leur échappe, et qu'une voix secrète, plutôt que celle d'un médecin ou d'un ami, leur a dit comme Elie à ce roi d'Israël : Le danger est évident, la maladie est mortelle, il faut vous préparer promptement à paraître devant Dieu. (IV *Reg.*, I.)

Alors ils délibèrent sur le choix d'un confesseur, ils dictent à la hâte un testament qui n'a jamais été médité ; on leur apporte les sacrements de l'Eglise qu'ils négligeaient, ils les reçoivent, ils meurent ; quelle mort!

Les mondains ne pensent point à la mort ;

de là combien qui en sont surpris ? ne voit-on jamais la salle d'un festin changée en un tombeau, comme il est arrivé aux enfants de Job? n'a-t-on jamais vu des libertins et des impies cités au tribunal de Dieu dans le temps qu'ils profanaient les choses saintes, et se moquaient de nos mystères dans leurs débauches, comme Balthazar? n'est-il jamais expiré de débauché dans l'ivresse et la passion de la volupté, comme Holopherne? l'envieux n'a-t-il pas quelquefois dicté l'arrêt de sa mort, en dictant celui de son ennemi? et le moment préparé pour son triomphe n'a-t-il pas été celui de son trépas ignominieux comme Aman? Combien qui sont morts le jour qu'ils parurent avec éclat au milieu des applaudissements et des éloges d'une foule d'admirateurs, comme Hérode. Ne soyons pas étonnés que la mort surprenne presque tous les hommes. La pensée utile et salutaire de la mort est négligée par les mondains et par les politiques.

C'est, mes frères, un mystère d'aveuglement que la conduite d'un grand nombre de chrétiens qui s'avouent tous les jours mortels, et qui ne pensent pas à la mort. On se rappelle souvent ce moment décisif, et on ne s'en occupe point. On prononce des oracles sur la fragilité de la vie, et on forme des projets pour le temps à venir. On oppose l'incertitude du moment de la mort à l'exactitude, à la probité de ses parents et de ses amis; et l'on vit comme si l'on était assuré de la durée de ses jours. On n'ose se flatter d'un jour quand il s'agit d'un intérêt temporel, et l'on se flatte d'une longue carrière quand il s'agit de travailler à son salut. En supposant de la foi dans ces politiques, n'est-ce pas là un mystère de contradiction incompréhensible ?

Penser à la mort, s'en rappeler le moment, prononcer d'un ton de sage des oracles sur son incertitude, avouer avec Ezéchias que nous pouvons être enlevés à la terre avec la même précipitation qu'on enlève la tente d'un berger, vivre le matin et être mort le soir, et cependant ne tirer de ces grandes vérités aucune conséquence pour se détacher de la vie, se préparer à la mort, est-ce y penser utilement? non : la pensée de la mort est négligée par tous ces politiques; ces prédicateurs de l'incertitude du moment de la mort sont des prudents du siècle, qui craignent des pertes temporelles, et qui ne redoutent pas la perte du salut.

En effet, quand les politiques pensent-ils à la mort? pourquoi pensent-ils à la mort? quelle conséquence tirent-ils de l'incertitude du moment de la mort ? Vous le savez : dans les circonstances où il est important d'assurer leurs biens, leur fortune; alors ils sont sages, ils sont prudents, ils préviennent les difficultés, les événements : ils s'assurent du moment présent, ils ne comptent pas sur l'avenir.

On pense qu'on est mortel quand on forme une alliance, quand on fait une acquisition, quand on confie des effets ou de l'argent à un ami quand on veut se faire succéder dans ses charges par ses enfants. Alors on dit hautement qu'il ne faut pas compter sur la vie ; que la jeunesse, la santé, ne sont pas un rempart contre la mort; alors on se représente sans émotion, sans effroi, la mort d'un époux ou d'une épouse, d'un parent ou d'un ami, pour stipuler les clauses d'un contrat, assurer la survivance d'une charge, avoir un titre privilégié dans une succession, une vente; alors la pensée de la mort, triste et fâcheuse dans les cercles, dans les plaisirs, est regardée comme une pensée utile et nécessaire. C'est sagesse d'en parler dans ces circonstances ; c'est impolitesse d'en parler dans celles qui regardent le salut. Des hommes, qui croient une vie future, peuvent-ils, sans aveuglement, ne tirer que ces seules conséquences de l'incertitude de la vie? telle est cependant la conduite d'une infinité de chrétiens. La pensée utile de la mort est négligée par tous les politiques.

On pense à la mort, non pas à la sienne, mais à celle des autres; de ceux dont on doit hériter, auxquels on doit succéder dans les charges, les dignités, les honneurs.

On pense à la mort d'un père opulent; on se dit secrètement, comme Ésaü : sa carrière avance, ses infirmités augmentent, ses forces diminuent, tant d'années accumulées sur sa tête nous annoncent une mort prochaine; on se prépare à un deuil extérieur par une joie secrète : *Venient dies luctus patris mei.* (*Gen.*, XXVII.)

On pense à la mort, mais non pas à la sienne ; à celle qui doit augmenter les revenus, diminuer les charges. La carrière de ceux qui doivent nous faire place dans un emploi, un bénéfice, une dignité, est toujours trop longue ; on s'informe de leur santé, on demande de leurs nouvelles, et on attend impatiemment le moment où il faudra paraître triste.

Que veut-on dire autre chose, quand on dit qu'une personne a de grandes espérances, sinon que la mort de ses parents opulents augmentera sa dot et enrichira ses enfants. On pense à la mort dans le monde, on s'en occupe, mais par intérêt, par cupidité, et non pas pour se détacher de la vie et se préparer à la mort. La pensée de la mort, qui a fait les saints, est négligée par le plus grand nombre des chrétiens; ils ne s'en occupent qu'en politiques.

On pense à la mort, on sait qu'elle est certaine, qu'il n'y a que le moment où elle nous surprendra qui est incertain ; mais quelle conséquence tire-t-on de cette effrayante vérité? une toute contraire à celle que la foi devrait nécessairement nous faire tirer.

En effet, chrétiens, si j'ai de la foi, si je suis pénétré de la crainte des jugements de Dieu; si je suis assuré que dans le moment où je serai le plus occupé du monde, le moins occupé de mon salut, le moins préparé à paraître devant mon souverain juge, je serai cité à son tribunal; ne dois-je pas être préparé tous les moments de ma vie? puis-je sans crainte, et tranquillement en

donner un seul aux amusements du siècle, aux plaisirs défendus? puis-je, sans frayeur, et sans m'exposer à la réprobation éternelle, rester un seul jour dans l'état du péché? non, sans doute: Or, voilà cependant ce que font les politiques, les prudents du siècle.

Ils pensent à la mort; ils avouent qu'elle peut nous surprendre dans le printemps des années, dans la vigueur de la santé, dans le moment destiné aux plaisirs; et cependant la seule conséquence qu'ils tirent de cette effrayante incertitude du moment de la mort, c'est qu'il faut s'assurer habilement des biens périssables; c'est qu'il faut faire consister toute sa sagesse à prévenir des pertes temporelles. Quel aveuglement! C'est ainsi que la pensée de la mort, si utile pour nous faire vivre saintement, est négligée par les mondains, les politiques et les philosophes qui en bravent les suites.

L'orgueil est le principe du système dont les sages du siècle, ces philosophes antichrétiens, se font gloire, lorsqu'il s'agit de la mort; système que la raison éclairée désavoue; système que la vanité leur fait adopter; système que la licence des mœurs accrédite.

Ils ne bravent la mort et ses suites que parce qu'ils ne croient pas l'immortalité de l'âme, et qu'ils regardent la vie future comme une fiction inventée pour intimider les mortels et contenir les passions du peuple.

Ils ne bravent la mort, ils n'affectent de la regarder avec indifférence, de l'attendre avec tranquillité que pour se placer avec ces philosophes du paganisme qui se donnaient pour des contempteurs de la vie, figurer avec eux, et se faire honneur de leurs pensées et de leurs raisonnements.

Ils ne bravent la mort en apparence, ils ne se vantent d'être intrépides à ses approches que pour s'autoriser à jouir des coupables satisfactions de la vie, et justifier le choix qu'ils font des plaisirs, et les idées qu'ils donnent de la piété.

Mais est-il bien vrai que ces orgueilleux contempteurs de la mort soutiennent leur héroïsme jusqu'au dernier moment de leur vie? est-il bien vrai que tous les liens qui les attachent à la terre se rompront aussi facilement qu'ils le disent à la mort? qu'ils seront sans alarmes, sans frayeur? est-il bien sûr qu'ils ne se représenteront alors rien autre chose que le néant? qu'ils n'auront aucun doute? Ah! le silence seul qu'ils gardent dans ce moment redoutable, doit nous faire présumer qu'ils sont au moins dans des incertitudes effrayantes.

Ces philosophes du siècle, ces incrédules pensent à la mort, mais pour en braver les suites; ils se font un système insensé. La mort est certaine, disent-ils, mais qu'est-ce que la mort? c'est la destruction de tout l'homme, c'est cesser de vivre; c'est cesser d'être après avoir été; c'est rentrer dans le néant après en avoir été tiré; le tombeau renferme les restes de tout l'homme; ces tristes restes se consument, se réduisent en poussière.

Voilà des hommes qui se représentent la mort et ses suites humiliantes, mais qui les bravent, parce qu'ils les font consister dans la seule destruction de l'homme, et qu'ils ne se représentent rien au delà du tombeau. Insensés qu déshonorent la raison qui, dans les ténèbres même du paganisme, donnait à certains sages des idées de l'immortalité de l'âme.

Ces philosophes, ces incrédules pensent à la mort, mais pour faire paraître un mépris héroïque de la vie, pour retracer orgueilleusement le détachement de quelques célèbres philosophes de l'antiquité. C'est la vanité qui leur fait répéter avec complaisance leurs oracles sur la mort.

Notre corps, disent-ils, fait tous les jours des pertes, il se détruit, il s'en va comme par portions dans le tombeau; le sage doit attendre tranquillement sa fin; il doit sortir de la vie comme on doit sortir d'une table quand on est rassasié. Pourquoi craindre ce qu'on ne saurait éviter?

Langage orgueilleux que la vanité fait tenir, que la raison condamne et que la corruption du cœur seul a intérêt d'accréditer.

Ces philosophes, ces incrédules pensent à la mort; ils s'en représentent le moment, ils le rapprochent même, comme ces insensés dont parlent le Saint-Esprit: la vie est courte, disent-ils, nous mourrons peut-être demain: *Cras moriemur.* (*Isa.*, XXII.) Mais, quelle conséquence tirent-ils de cette effrayante incertitude? point d'autre que celle de ces réprouvés: qu'il faut satisfaire ses passions, ne point se gêner et jouir selon ses désirs de la vie présente.

Oui, chrétiens, c'est pour autoriser la licence des mœurs, vivre au gré de ses penchants, qu'on se forme des doutes sur la vie future et qu'on brave les suites de la mort.

Les mondains, les politiques, les philosophes incrédules pensent à la mort, comme vous voyez; mais ils n'en tirent pas les conséquences qu'ils devraient en tirer. Le plaisir, l'intérêt, l'orgueil, leur font braver tout ce qu'elle a d'effrayant. Or, comme ces trois classes forment le plus grand nombre sur la terre, j'ai eu raison d'avancer qu'il n'y avait rien de plus négligé que la pensée de la mort.

Pour vous, mes chers frères, pensez à la mort en chrétiens; occupez-vous de ce moment décisif, qui vous surprendra si vous n'êtes pas préparés tous les jours.

Pensez le matin que vous ne vivrez peut-être pas jusqu'au soir, et le soir que vous ne descendrez peut-être pas du lit sur lequel vous montez pour vous reposer. Pensez-y utilement à présent, pour n'y pas penser inutilement quand on vous redemandera votre âme.

Combien, au moment de la mort, qui voudraient avoir quelque temps encore pour s'y préparer, et qui feront au Seigneur inutilement cette prière de Job:

Ah! Seigneur, accordez-moi encore quelque temps pour faire pénitence. Laissez-moi encore quelques jours sur la terre pour

pleurer mes péchés : *Dimitte me ut plangam paululum.* Ce n'est que sur la terre qu'on peut se préparer à paraître devant vous; dans le tombeau on ne peut plus vous louer, et on n'en sortira que pour entendre confirmer son jugement : *antequam vadam, et non revertar.* (*Job.*, X.)

Dieu vous les accorde, mes frères, ces moments; profitez-en pour vous préparer à une sainte mort qui vous mette en possession des biens éternels. Je vous les souhaite.

SERMON XIX.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Cum venerit Paracletus... ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis. (*Joan.*, XV.)

Lorsque l'Esprit consolateur sera venu, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage.

Jésus-Christ avait prouvé sa divinité par les miracles incontestables qu'il avait opérés sous les yeux des Juifs. Ils n'avaient rien pu opposer à la vérité des prodiges que la Judée admirait. L'aveugle-né éclairé, le paralytique qui avait emporté son lit, Lazare sorti du tombeau, qui buvait et mangeait, annonçaient cette puissance divine à laquelle rien ne résiste. Aussi, quoique les Juifs ne donnassent à Jésus-Christ dans leur aveuglement que la qualité d'homme, ils publiaient cependant hautement que ses œuvres étaient les œuvres de la Divinité.

L'Eternel avait aussi rendu témoignage à la divinité du Sauveur sur les bords du Jourdain et sur le Thabor. Il était comme sorti hors de son secret; il avait rendu ces lieux célèbres par la gloire qu'il y avait fait éclater; il y avait fait entendre sa voix; on y avait entendu ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le.

Pourquoi donc Jésus-Christ, après tous ces témoignages rendus à sa divinité, dit-il aujourd'hui à ses disciples que le Saint-Esprit rendra témoignage de lui lorsqu'il sera venu? Le voici, mes frères.

Le voile mystérieux que Dieu dans sa colère avait laissé sur les yeux des Juifs les empêchait de reconnaître le Messie. Les traits de divinité qu'il laissait échapper de temps en temps les frappaient, les étonnaient; mais ils n'ouvraient pas leurs yeux à la lumière qui brillait au milieu d'eux et qui éclaire tout homme venant dans le monde, dit saint Jean : ils sont demeurés dans leurs ténèbres.

Il est certain, dit saint Paul, que s'ils eussent reconnu Jésus-Christ pour le roi de gloire et le Messie promis, ils ne l'auraient jamais attaché à la croix.

On sait aussi que les apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, n'ont pas rendu des témoignages éclatants à la divinité de Jésus-Christ; qu'ils étaient faibles, timides, chancelants dans la foi, que la crainte les arrêtait, qu'ils se cachaient et n'étaient encore que des disciples secrets, et que la fureur des Juifs les empêchait de se montrer et de parler.

Or, quand le Saint-Esprit est descendu sur les disciples solennellement le jour de la Pentecôte, il a rendu témoignage à Jésus-Christ en changeant tout à coup les disciples qu'il avait choisis pour prêcher sa doctrine, en embrasant leur cœur d'un feu divin, et en faisant autant de témoins intrépides de sa divinité.

Oui, dit saint Augustin (*in Joan.*, tract. 92), c'est en changeant la faiblesse des apôtres en force et en les rendant intrépides devant les Juifs et les païens, supérieurs aux menaces et aux tourments, en leur ouvrant le cœur de leurs ennemis, que le Saint-Esprit a rendu témoignage à la divinité de Jésus-Christ, à la vérité de ses miracles, de sa doctrine et de ses mystères : *Testes fortissimos faciens.*

C'est ainsi, mes frères, que s'est accompli ce que dit aujourd'hui le Sauveur à ses disciples : Vous rendrez aussi témoignage de moi : *et vos testimonium perhibebitis.*

On les a vus ces témoins intrépides, ces glorieux confesseurs de la doctrine de Jésus-Christ, paraître sans crainte devant le grand Sanhédrin et devant les tribunaux des empereurs païens : on les a entendus parler avec confiance et avec liberté des mystères du salut; ces hommes, qui se cachaient, se montrent. Ces hommes, qui craignaient la haine des Juifs, ne redoutent pas la fureur des tyrans.

Sans être appelés, mes frères, à l'apostolat, nous sommes obligés de rendre témoignage de notre foi; de nous montrer chrétiens et de prouver que nous appartenons à Jésus-Christ. Qui peut donc nous arrêter, nous intimider, lorsqu'il s'agit de pratiquer les devoirs du christianisme, de professer les vérités qu'il nous enseigne, de déclarer notre soumission, notre docilité? Ah! vous le savez, et vous en gémissez avec moi; c'est le respect humain, ce fantôme que les mondains se forment; il les effraye; c'est lui qui fait rougir de la piété et de la foi.

Mais, qu'est-ce que le respect humain? qui l'inspire? qui lui donne un si grand ascendant sur les chrétiens?

C'est une crainte de déplaire à un monde corrompu, réprouvé, dont on redoute la censure, le mépris, la haine; dont on veut partager l'opulence, les honneurs, les plaisirs. On ne craint plus Dieu; on ne désire pas ses biens; on ne redoute plus ses vengeances quand on craint le monde.

C'est le démon qui inspire cette crainte, qui présente ce fantôme aux chrétiens pour les effrayer. Dieu a choisi ce qui n'était pas pour détruire ce qui était, dit saint Paul (*I Cor.*, I); le démon l'imite pour détruire la piété, affaiblir la foi, faire braver les menaces du Tout-Puissant. Il a choisi ce qui n'est pas; il a opposé l'attention, le jugement du monde sur nous. Il nous fait craindre où il n'y a pas sujet de craindre.

C'est l'attache au monde, à sa fortune, qui nous rend les esclaves du respect humain. C'est l'oubli des jugements de Dieu qui nous fait respecter les jugements des hommes. Nous ne craindrions pas de paraître chrétiens, si nous ne voulions pas tenir un rang parmi

les mondains. Nous ne serions point des disciples cachés de la vertu et de la vérité, si les honneurs et les biens que le monde montre à ses disciples, ne nous flattaient pas; et nous ne craindrions pas ceux qui ne peuvent nuire qu'à notre corps, si nous craignions celui qui peut perdre l'âme et le corps éternellement.

O hommes de respect humain! apprenez que vous êtes coupables au tribunal de la raison et au tribunal de la foi. Pourquoi? Parce que le respect humain est un crime qui déshonore le chrétien raisonnable; vous le verrez dans la première partie. Parce que le respect humain est un crime qui damne le chrétien; vous le verrez dans la seconde partie. Donnez-moi votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que le respect humain qui arrête tant de chrétiens dans les sentiers de la vertu? qui les empêche de paraître ce qu'ils voudraient être? qui fait des apostats de la piété, des approbateurs du vice? qui les gêne, les met à la torture, les arrache au repos de la solitude pour les faire gémir dans le bruit des cercles tumultueux? qui leur fait désapprouver ce qu'ils estiment, et louer ce qu'ils détestent? trahir ceux qu'ils aiment et obliger ceux qu'ils méprisent? C'est la crainte des jugements d'un monde réprouvé qui n'a point d'autre autorité que celle que lui donnent follement ses esclaves volontaires, les mondains. Crainte vaine qui annonce des lâches qu'un fantôme effraye.

Qu'est-ce que le respect humain qui empêche tant de chrétiens de se donner entièrement à Dieu? qui fait échouer tant de projets de conversion? qui leur fait redouter, en entrant dans la carrière de la pénitence, les yeux et la censure des mondains? qui en fait des disciples timides de la vertu et de la vérité, et qui les fait rougir d'appartenir à Jésus-Christ? C'est la crainte d'un monde qu'ils méprisent, dont ils se plaignent et dont ils bravent la critique et la tyrannie quand il s'agit de leur intérêt et de leurs satisfactions. Crainte insensée; ils craignent et ne craignent pas le monde. Ils le craignent quand il faut servir Dieu; ils ne le craignent pas quand ils veulent se satisfaire.

Qu'est-ce que le respect humain qui fait abandonner l'innocent, l'ami, le bienfaiteur même, quand la scène a changé à son égard, qu'il est disgracié, opprimé et devenu inutile? qui fait parler comme ses ennemis ou garder un silence qui leur plaît et leur donne lieu de triompher? C'est la crainte de déplaire à un monde jaloux, intéressé, inconstant; de perdre l'amitié, les bonnes grâces, la protection d'une personne opulente, en place, utile à son avancement. Crainte criminelle qui fait refuser à l'innocence, à la vérité, aux bienfaits même, la justice, l'hommage et la reconnaissance qui leur sont dus.

Oui, mes frères, je vais vous prouver que la crainte de l'homme de respect humain est une crainte vaine, une crainte insensée, une crainte criminelle; et cela suffit au tribunal d'une raison éclairée pour décider qu'il est coupable, et que son crime le déshonore. Je développe ces trois réflexions, elles mettront au jour toute sa honte. Suivez-moi, je vous prie.

Ce sont les jugements du monde qui arrêtent l'homme de respect humain, qui l'intimident, qui l'effrayent. Pourquoi n'ose-t-il se déclarer pour la piété et en remplir les devoirs? pourquoi craint-il de paraître ce qu'il est et de dire ce qu'il pense? pourquoi approuve-t-il les usages, les coutumes qu'il condamne secrètement? en un mot pourquoi ne fait-il pas les œuvres d'un chrétien, et fait-il par complaisance celles d'un mondain? C'est qu'il redoute les jugements du monde; or, cette crainte est vaine, elle déshonore la raison. Pourquoi? Le voici.

Quel est donc ce monde qu'il redoute? quelle est son autorité? qui lui donne son autorité? Ah! c'est ici où l'on aperçoit toute la faiblesse et toute la honte des hommes de respect humain : ils craignent, ils s'effrayent où il n'y a aucun sujet de craindre et d'appréhender. C'est un fantôme qui les arrête, les alarme et les épouvante : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.* (*Psal.* XIII.)

Ils craignent les jugements du monde; mais quel est ce monde qu'ils redoutent? un monde injuste qui juge sur les apparences, dont ils connaissent la corruption, la malignité, la témérité : un monde qui est une assemblée d'hommes opposés à l'Evangile, qui font des lois, établissent des usages, exigent un ton, un air, un langage selon leur caprice. S'ils craignaient les jugements de Dieu, s'ils étaient arrêtés par les lois d'un gouvernement sage, leur crainte serait bien fondée; mais ils craignent un monde dont ils doivent mépriser les jugements. Crainte vaine : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.*

Ils craignent les jugements du monde; mais quelle est l'autorité de ce monde qu'ils redoutent? Emane-t-elle de Dieu comme celle des souverains? est-on obligé de la respecter? les lois qu'elle établit obligent-elles? Dieu, qui nous a dit de ne point nous conformer au monde, nous ordonne-t-il de lui obéir? Jésus-Christ, qui nous a dit que nous n'étions pas du monde, nous l'a-t-il donné pour maître? en le jugeant et en le condamnant n'a-t-il pas jugé et condamné ses maximes et ses usages?

Saint Paul a-t-il péché en méprisant les jugements des hommes; et en ne redoutant que les jugements de Dieu, cessait-il de reconnaître les puissances légitimes? de leur être soumis lorsqu'il disait aux Corinthiens : *Je compte pour rien le jugement que vous portez de moi; je ne redoute point votre censure, et je ne suis point flatté de votre approbation* (I *Cor.*, IV); et aux Galates : *Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ; je serais arrêté dans mon apostolat par la crainte des*

jugements d'un monde qui lui est opposé. (*Galat.*, I.)

Les hommes de respect humain redoutent donc une autorité imaginaire? c'est donc un fantôme d'autorité qui les effraye, les arrête, les intimide, lorsqu'il s'agit de remplir les devoirs de chrétiens et de citoyens sages et zélés? Crainte vaine qui déshonore la raison : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.*

Ils craignent les jugements du monde; mais qui lui donne l'autorité de juger, de décider, de censurer ou d'approuver nos actions? de pénétrer nos intentions et de supposer les motifs qui nous font agir? A-t-il un tribunal subsistant ce monde qu'on redoute, ce monde qu'on ne saurait bien définir qu'en disant : que ce sont ceux qui aiment la vanité et le mensonge qui le composent. Ah! ce sont les mondains qui donnent de l'autorité au monde qu'ils redoutent. Ce sont eux qui forment avec plaisir ces fantômes qui les effrayent. C'est le caprice qui établit des lois gênantes auxquelles ils s'assujettissent. Ce sont des esclaves volontaires qui ne veulent pas rompre les chaînes qu'ils ont formées : ils s'effrayent eux-mêmes et effrayent les autres; ils redoutent et ils sont redoutés; ils craignent la censure et ils se censurent continuellement. Qu'ils soient raisonnables, et le fantôme qui effraye les hommes de respect humain disparaîtra.

Oui, chrétiens, le monde injuste, ingrat, réprouvé, n'a point d'autre autorité que celle que lui donnent ses esclaves volontaires. C'est eux-mêmes qu'ils craignent en craignant le monde. La crainte qui les arrête, qui les empêche d'être à Dieu, qui les fait rougir de la piété, est une crainte vaine qui les déshonore. Ils bravent l'autorité qu'ils doivent respecter, qu'ils doivent craindre, et qu'ils ne peuvent mépriser sans s'exposer à des malheurs éternels, et ils redoutent une autorité chimérique, une autorité qui vient d'eux et qu'ils peuvent anéantir : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.*

L'homme de respect humain craint le monde, mais pourquoi ne craint-il pas Dieu? Les jugements du monde sont-ils plus à redouter que ceux du Seigneur? Cependant une preuve qu'il craint plus le monde que Dieu, c'est que la censure du monde l'arrête dans la route de la vertu et l'empêche de paraître ce qu'il doit être : religieux, exact, mortifié, soumis, charitable.

C'est cette crainte de déplaire au monde qui fait tant de lâches déserteurs de la piété et de la vérité. Dans un siècle licencieux et incrédule, on rougit de la piété et de la docilité des justes; on n'ose paraître pieux et soumis, on veut être admis partout, on veut suivre le torrent, on déplore l'irréligion de la foule, on la grossit par complaisance, on gémit du personnage qu'on fait par politique ou par intérêt, on est ce qu'on ne voulait pas être. De crainte d'être blâmé en se montrant chrétiens zélés, on ne se donne que pour des chrétiens indifférents.

Combien de chrétiens, dit saint Grégoire, pape (*Moral.*, lib. XIX; cap. 6), qui se cachent pour servir Dieu, qui ne veulent pas faire connaître qu'ils le craignent. C'est le grand nombre qui redoute l'œil du monde et son jugement : *Multi sunt qui Christiani videri appetunt non esse.*

Mais pour vous prouver que cette crainte est vaine et qu'elle déshonore l'homme de respect humain, examinons quel est ce monde dont il redoute le jugement, la censure. Certainement ce n'est pas un monde de justes, de chrétiens pieux, de citoyens sages, de personnes d'autorité, de savants judicieux; non : c'est un monde d'indévots, d'incrédules, d'hommes d'oisiveté, de plaisirs, d'intrigue; voilà le monde qui censure la piété, l'exactitude, la soumission; voilà le monde qui ne veut pas qu'on donne dans la dévotion, qu'on se livre aux bonnes œuvres, qu'on réforme le plan d'une vie licencieuse, qu'on exécute les projets d'une conversion éclatante; voilà le monde qui veut qu'on ait des ménagements, des réserves dans la piété, qui exige qu'on la resserre dans des bornes étroites, qu'elle ne soit pas éclatante, qu'elle s'accommode avec la dissipation, le jeu, les plaisirs, les spectacles, les vanités et le goût du siècle; voilà le monde qui se déclare le juge de nos intentions, de nos démarches et du plan de vie que nous nous traçons comme chrétiens; qui nous blâme ou nous approuve.

Or, ce monde n'est-il pas plus méprisable qu'il n'est à craindre? n'est-il pas même glorieux de n'être pas de son goût? est-on raisonnable d'affecter de lui ressembler pour avoir son approbation et éviter sa censure? Ah! l'homme de respect humain se déshonore dès qu'il redoute un monde si méprisable.

Que le chrétien craigne les jugements d'un monde pieux, éclairé, exact observateur de la loi de Dieu, soumis aux puissances qu'il a établies pour nous conduire; qu'il craigne de s'attirer le mépris de la société par des mœurs peu réglées, des sentiments particuliers, une vie inutile ou des talents dangereux; qu'il craigne de mériter l'indignation de ceux qui nous gouvernent par son imprudence ou par les autres fautes qui peuvent échapper; sa crainte est bien fondée : c'est craindre Dieu que de craindre les arrêts équitables de ceux qui rendent la justice.

Mais ce monde pieux, éclairé; cette société sage et prudente; ces juges habiles et intègres ne nous obligeront jamais d'être des chrétiens indifférents pour notre salut; d'être du monde, de suivre ses maximes, ses usages. Ils ne nous empêcheront jamais de remplir les devoirs du christianisme, de nous livrer aux bonnes œuvres et de suivre un plan de vie régulière et mortifiée. Bien loin de redouter leur censure, si nous vivons pieusement, nous pouvons nous promettre leur estime et leur approbation.

Ce n'est donc qu'un monde licencieux, injuste, ingrat, ennemi de la piété, que l'homme de respect humain craint et redoute;

or, cette crainte, cette frayeur le déshonorent. C'est lui qui forme le fantôme qui l'effraye.

Craindre Dieu, craindre de lui déplaire, de l'offenser et de mériter les châtiments que sa justice a préparés à ceux qui lui désobéissent, c'est craindre celui qui seul doit être craint; celui qui peut non-seulement perdre le corps, mais aussi l'âme; celui qui peut nous faire souffrir éternellement sous le poids de sa colère. Cette crainte est juste, salutaire : elle est le commencement de la sagesse, si elle n'en est pas le terme comme l'amour.

Mais craindre un monde qui s'érige sans aucun titre en censeur de nos actions; un monde qui ne forme point un corps dans la société, qui n'a aucune autorité pour nous assujettir à ses maximes, à ses caprices; un monde chimérique dont tous les hommes se plaignent, qu'ils ne peuvent point désigner, et dont cependant les jugements les arrêtent et les empêchent d'être ce qu'ils devraient être; c'est une crainte vaine qui déshonore la raison.

En effet, qu'est-ce que l'homme de respect humain redoute? qui l'arrête? qui l'effraye? les jugements du monde? ce que l'on pensera? ce que l'on dira de lui dans le monde? Mais quel est ce monde dont il redoute les jugements, dont il craint d'être blâmé, dont il désire l'approbation? sont-ce les jugements d'une société sage, éclairée, vertueuse? craint-il de s'attirer ses mépris par des singularités, une conduite peu réglée? est-il jaloux de mériter ses applaudissements par les vertus qui rendent le chrétien et le citoyen aimable et utile? Alors sa crainte est juste; il a raison de respecter la société dont il est membre, qu'il doit édifier, à laquelle il doit être utile. Alors il ne lui doit pas être indifférent de lui plaire ou de lui déplaire, de mériter sa censure ou ses éloges. Lorsque cette société d'hommes sages, éclairés, élève sa voix contre sa conduite, il doit être alarmé et en changer le plan. Un monde de chrétiens exacts ne l'arrêtera jamais dans la route de la vertu et la pratique du bien.

Mais il n'en est pas de même du monde dont l'homme de respect humain redoute les jugements. Ce n'est pas une société d'hommes connus, respectés, c'est un monde d'hommes de politique, d'intérêt, de plaisirs, d'ambition, d'oisiveté, d'hommes dispersés dans les cercles, les académies de jeu, les assemblées des personnes oisives, inutiles et curieuses. Voilà le monde dont il craint les jugements; les lieux destinés aux amusements, aux conversations, aux nouvelles; voilà les tribunaux dont il redoute les décisions, où il veut être approuvé, où il craint d'être censuré et blâmé; or, peut-on concevoir une juste idée du monde que l'homme de respect humain ménage et redoute, et ne pas déplorer sa folie, son aveuglement?

Est-on raisonnable de se former des fantômes pour s'effrayer, de s'alarmer d'une conversation satirique, dont les sages, les justes, les rois et les princes, les pontifes et les lévites, les riches et les pauvres, sont souvent la matière?

Est-on raisonnable de redouter les jugements d'un monde qui ne prononce contre nous que dans le secret; d'un monde lâche, qui nous redoute, que notre présence intimide, auquel elle impose silence, ou qui ne parle devant nous que pour nous flatter, nous louer? Or, tel est celui dont l'homme de respect humain craint les jugements. Cette crainte vaine honore-t-elle sa raison?

Mais voici, chrétiens, ce qui le rend encore plus coupable, c'est que cette crainte des jugements du monde l'emporte sur celle des jugements de Dieu.

En effet, si par respect humain on ne se dispensait que des choses qui sont indifférentes; si on ne gênait que son goût pour les parures, les compagnies, les amusements, on ne serait pas si coupable; mais, par respect humain, on se dispense des obligations du christianisme. On se gêne pour ne pas paraître ce que l'on veut être; on tient le langage des mondains, des libertins, des incrédules; on n'ose les reprendre, ni même gémir devant eux. Voilà le crime que fait commettre une crainte vaine des jugements du monde.

O hommes de respect humain, y pensez-vous? Vous craignez le monde qui n'a aucune autorité sur votre âme, et vous ne craignez pas Dieu qui peut vous perdre éternellement? Qu'avez-vous à redouter de ce monde qui censure votre piété? que n'avez-vous pas au contraire à redouter de Dieu, si vous l'offensez pour plaire au monde?

Jusqu'à quand, faibles mortels, serez-vous flottants entre Dieu et le monde, entre les maximes de l'Evangile et celles d'un parti qui lui est opposé? *Usquequo claudicatis in duas partes?* (III *Reg.*, XVIII.) Jusqu'à quand vous ferez-vous un système de servir deux maîtres si opposés? Cela est-il possible? non : *Non potestis.* (*Matth.*, VI.) Il faut déplaire à l'un ou à l'autre; il faut violer les préceptes du Seigneur pour observer les lois gênantes des mondains; il faut renoncer à la piété quand on veut briller dans leurs cercles. L'esprit de l'Evangile ne s'accorde pas avec l'esprit du siècle, la vérité avec le mensonge, la simplicité de la foi avec l'orgueilleuse raison de ses ennemis.

En vain vous flattez-vous d'être chrétien et mondain tout à la fois, de ménager le monde sans manquer à Dieu, d'être dévot sans le paraître, de cacher vos sentiments sans trahir la vérité, d'être un disciple secret de Jésus-Christ et un disciple déclaré du monde sans crime, cela est impossible; votre sagesse est une fausse sagesse : *Non potestis.*

Si le Seigneur est votre Dieu, déclarez-vous pour lui; ne rougissez pas du culte que vous lui rendez; obéissez-lui quand il commande; ne craignez pas de déplaire à un monde qui lui est opposé : *Dominus est Deus, sequimini eum.* (III *Reg.*, XVIII.) Est-ce être raisonnable que de craindre les jugements d'un monde réprouvé qu'on serait fâché d'imiter, et de ne point redouter les juge-

ments d'un Dieu qu'on adore et qui doit décider de notre sort éternel?

Voilà cependant, mes frères, le système de l'homme de respect humain : il n'ose s'opposer au monde, le contredire; il le craint, et cette crainte vaine l'arrête, quand il s'agit des devoirs de la religion : elle le partage. Ce n'est qu'en secret qu'il gémit des progrès du vice et de l'erreur, qu'il rend justice au mérite, aux talents, à la vertu et à la foi des chrétiens pieux et zélés.

Je me représente ce qui se passa dans la Judée, lorsque Jésus-Christ y parut, y prêcha et y fit éclater sa puissance par les miracles qu'il opérait. Il s'éleva un grand bruit à son sujet; les esprits se partagèrent : *Murmur multum erat in turba de eo.* (*Joan.*, VII.) Les uns rendaient hommage à sa douceur, approuvaient son zèle, respectaient sa doctrine et le louaient comme un grand prophète : *Quidam dicebant : quia bonus est.* (*Ibid.*) Les autres s'élevaient contre lui, le rendaient suspect, et voulaient qu'on le regardât comme un homme dangereux, qui séduisait le peuple et ferait naître des troubles difficiles à apaiser : *Alii autem dicebant : non, sed seducit turbas.* (*Ibid.*)

Mais il faut remarquer avec l'évangéliste que ceux qui prenaient le parti du Sauveur ne le prenaient qu'en secret; aucun n'avait le courage de dire publiquement ce qu'il en pensait : *Nemo palam loquebatur de illo.* Le respect humain, la crainte de déplaire aux Juifs en faisait des disciples cachés, qui aimaient mieux se confondre avec ses ennemis que de paraître ce qu'ils voulaient être : *Propter metum Judæorum.* (*Ibid.*)

Or, voilà, chrétiens, ce que fait faire le respect humain. On aime la piété, on la respecte; on connaît la vérité, on ne veut point l'abandonner ; on est persuadé de la nécessité de la pénitence; on se propose de la faire; cependant on n'ose paraître pieux, faire éclater son zèle contre l'erreur, se ranger publiquement avec ceux qui pleurent leurs péchés : pourquoi? parce qu'on craint les jugements du monde : *Propter metum Judæorum.*

C'est dans le grand Sanhédrin, dit saint Chrysostome (*in Genes.*, hom. 28), devant les pontifes et les princes furieux de la Synagogue, lorsqu'ils menaçaient les disciples du Sauveur de la mort, que les apôtres dirent hautement qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, quand il s'agit de sa loi et des vérités qu'il nous a enseignées. Et c'est dans un cercle de mondains, d'hommes de plaisirs, d'incrédulité, d'hommes méprisables et méprisés, que l'homme de respect humain se décide à obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu. C'est la crainte de déplaire à un monde qu'il méprise, qui l'empêche de se déclarer pour la piété qu'on tourne en ridicule, ou pour la vérité que l'on défigure et que l'on persécute. Crainte vaine qui le déshonore; crainte insensée, puisqu'il méprise les jugements du monde, quand il s'agit de se satisfaire; puisqu'il ne redoute pas sa censure quand il veut se livrer aux plaisirs ou exécuter ses projets.

La crainte de l'homme de respect humain est une crainte insensée; pourquoi? parce que lorsqu'il s'agit de la piété, des devoirs de la religion, il craint un monde qu'il ne craint point; il redoute les jugements d'un monde dont il brave la censure. Je m'explique.

Tout corrompu qu'est le monde, il se déclare le censeur du vice. Il se soulève contre ceux qui ne gardent point certains dehors. Il parle de tout ce qui se passe dans la société : il blâme, il approuve, il décide et attache même l'ignominie à la licence des mœurs, à l'irréligion, à l'impiété.

Cependant l'homme de respect humain se met au-dessus des jugements de ce monde. Il méprise sa censure; il le laisse penser, parler, quand il s'agit de se satisfaire et d'exécuter ses projets. Il dit hautement qu'il sait à quoi s'en tenir ; que le langage d'un monde jaloux, intéressé, injuste, téméraire, ne doit pas nous arrêter : qu'il serait insensé de vouloir s'accommoder en tout au goût des autres. Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de son salut, lorsqu'il s'agit de servir Dieu, lorsqu'il s'agit d'exécuter des projets de réforme, de conversion, de pénitence, le craint-il? Pourquoi redoute-t-il sa censure? pourquoi ce qu'il dira l'arrête-t-il? Cette crainte n'est-elle pas insensée? Craindre les jugements d'un monde qu'il ne craint pas; d'un monde qu'il méprise; d'un monde dont il connaît l'injustice, la malice, est-ce là une crainte bien fondée?

Oui, chrétiens, que le respect humain arrête quand il s'agit de servir Dieu, de remplir vos obligations de chrétiens, de lever l'étendard d'une réforme absolument nécessaire, d'exécuter le projet de votre conversion conçu depuis longtemps, je sais ce que vous pensez des jugements du monde. Les impressions que font sur vous sa critique, ses railleries, ses décisions. Je n'ignore pas que vous les méprisez, et qu'il vous est indifférent d'être approuvés ou condamnés à son tribunal; mais j'ai droit de vous demander pourquoi vous les respectez, vous les craignez, vous les redoutez, lorsqu'il est question de paraître chrétiens, de vous montrer disciples de Jésus-Christ; lorsqu'il s'agit de conserver votre innocence ou de la recouvrer par la pénitence. Comment accorder cette crainte du monde et ce mépris des jugements du monde? Est-il plus à redouter quand il critique la piété, que quand il critique la licence des mœurs? Son tribunal est-il plus respectable quand il prononce contre la vertu, que quand il prononce contre le vice? Ah! la crainte qui vous arrête lorsqu'il s'agit de Dieu, est une crainte insensée; puisqu'alors vous craignez les jugements d'un monde que vous méprisez. Craindre un monde qu'on ne craint pas, c'est une folie, c'est s'effrayer d'un fantôme qu'on se forme avec plaisir.

Mais ce n'est pas assez de dire que votre crainte est insensée, il faut ajouter aussi qu'elle porte un caractère d'impiété, parce

qu'alors vous manquez à Dieu par respect pour un monde que vous méprisez lorsqu'il s'agit de vos plaisirs.

Cette jeune personne emportée par la passion, redoute-t-elle les jugements du monde? Non. Cependant il parle, il s'entretient de son intrigue : il la dépeint avec tous les traits qui découvrent sa faiblesse et qui annoncent sa honte. Ce n'est plus un mystère pour le public; c'est une histoire que personne n'ignore : or, pourquoi ce monde dont elle brave la censure, ce monde qu'elle laisse penser ce qu'il voudra sur son compte, ce monde dont elle se fait gloire de mépriser le jugement, ce monde dont elle ne veut point reconnaître l'autorité, l'arrête-t-il lorsque, touchée par la grâce, elle forme le projet de briser les coupables liens qu'elle a formés? Pourquoi n'ose-t-elle pas rendre sa conversion aussi éclatante que son intrigue? pourquoi s'effraye-t-elle de ce qu'il pensera de sa pénitence après s'être mise au-dessus de ce qu'il pensait de son péché? Cette crainte est-elle sensée? n'est-il pas évident que c'est le démon qui l'inspire, qui forme ce fantôme pour faire échouer les projets de conversion.

Cependant voilà le portrait de ceux que le respect humain arrête dans les sentiers de la vertu ou dans la carrière de la pénitence. Ce n'est que lorsqu'il s'agit du salut qu'ils consultent le monde, qu'ils respectent son autorité, qu'ils craignent de lui déplaire et redoutent sa censure.

Jéroboam, qui avait fait apostasier Israël, qui avait exposé à son culte des veaux d'or à la place du Dieu de ses pères qui l'avait tiré de l'Egypte, veut encore consulter le prophète du Seigneur qu'il a outragé. Un fils dans les ombres de la mort et prêt à descendre dans le tombeau, le détermine à cette démarche ; mais il veut qu'elle soit secrète : il ne veut pas que son peuple sache qu'il a recours aux ministres du vrai Dieu : il craint ses jugements, sa censure.

Allez consulter le prophète Ahias, dit-il à sa femme ; mais que cette démarche soit ignorée de mes sujets : que votre rang soit un mystère aussi pour l'homme de Dieu. Laissez ici les ornements de votre dignité ; cachez sous une parure empruntée le rang élevé que vous tenez ; il est de conséquence qu'on ne vous connaisse pas, et qu'on ignore que la femme de Jéroboam a eu confiance dans un prophète du Dieu que j'ai abandonné et que j'ai fait abandonner aux autres : *Commuta habitum, ne cognoscaris quod sis uxor Jeroboam.* (III *Reg.*, XIV.)

Voilà le fantôme que ce malheureux prince se forme. Voilà la crainte insensée qui l'agite. Il reconnaît la puissance du vrai Dieu qui inspire ses serviteurs, et leur révèle ses volontés, et il n'ose y avoir recours publiquement. Le respect humain l'arrête. Il n'a pas redouté la censure d'Israël quand il a abandonné le vrai Dieu, il la redoute quand il y a recours.

Ces scènes ne sont pas rares : une crainte insensée les renouvelle souvent, et surtout aux grandes solennités.

On a paru avec éclat, avec scandale même dans les fêtes mondaines : on a été avec une sorte de triomphe aux spectacles, aux bals, aux assemblées formées pour le jeu, les repas, les plaisirs : on s'est montré, on s'est fait une gloire de son luxe, de sa mollesse, de son oisiveté. Rien n'arrêtait : on voulait bien passer pour ce qu'on était ; mais s'agit-il d'une démarche de piété : est-on déterminé à aller trouver l'homme de Dieu, à lui découvrir son âme ; on craint l'éclat : on redoute les yeux du public : on ne veut point paraître pénitent : on ne veut pas même être connu du prophète en qui on a confiance : on y va dans le secret, dans l'obscurité : on se cache, on s'enveloppe : on lui fait un mystère de son état, de son rang : on ne rougit pas de ses désordres, on rougit de l'aveu que l'on en fait : on craint de paraître pénitent aux yeux du monde. On craint de paraître trop grand pécheur aux yeux d'un confesseur, crainte insensée, qui empêche d'être ce qu'on devrait être, et qui fait échouer les plus beaux projets de conversion.

En effet, mes frères, dit saint Cyprien (*Tract. de lapsis*), l'homme de respect humain peut-il rentrer en grâce avec Dieu quand il rougit de lui appartenir? quand il craint d'être connu pour son disciple? Non. C'est le démon qui lui inspire cette crainte insensée, pour l'empêcher d'entrer dans la carrière de la pénitence.

Crainte insensée : on craint le monde où on ne doit craindre que Dieu seul. On craint le monde lorsque l'on quitte le vice, on ne le craint pas lorsqu'on le commet. Quelle idée conçoit-on de ce monde qu'on méprise et qu'on redoute? de ce monde qui nous censure lorsque nous vivons mal et lorsque nous vivons bien? est-ce la raison qui nous le fait mépriser et craindre? Non sans doute, et l'on peut dire que le respect humain, qui arrête le chrétien dans la pratique du bien, est un mystère, un fantôme qui déshonore sa raison.

Crainte insensée et impie même, lorsqu'elle nous empêche d'obéir à Dieu et de satisfaire à sa justice.

Qui suspend d'abord la fureur des Juifs? qui arrête, du moins en apparence, l'impatience où ils sont de voir le Sauveur attaché à la croix? A les entendre crier : il ne faut point le faire mourir le jour de la solennité, le jour de la fête de Pâques, *non in die festo ;* on dirait que c'est par respect pour ce jour, qu'ils craignent de le profaner par un si grand attentat : point du tout; c'est par respect humain. C'est qu'ils craignent les soulèvements du peuple. Persuadés de l'innocence de Jésus, ils l'avouent eux-mêmes : *ne forte tumultus fieret in populo.* (*Matth.*, XXVI.)

Quel aveuglement! dit saint Chrysostome (hom. 80 *in Matth.*, cap. XXV) ; quel délire! Ce n'est point Dieu qu'ils craignent, mais le jugement des hommes. Ce n'est point sa colère qu'ils redoutent, mais celle du peuple.

Ah! mes frères, ne rougissons pas de la

piété; ne redoutons pas le jugement des hommes, le bruit que pourra faire notre changement. Qu'une crainte insensée d'un monde que nous connaissons, dont nous n'ignorons pas l'injustice, les préjugés, l'inconstance, la témérité, ne nous arrête pas lorsque nous voulons sincèrement être à Dieu.

Non, Seigneur, je ne rougirai pas de vous servir, d'observer votre loi sainte, d'être pieux, humilié aux pieds de vos autels. Je ne rougirai pas d'être pénitent, après avoir été pécheur, d'édifier mes frères, après les avoir scandalisés, parce que j'espère en votre miséricorde : *Non erubescam quoniam speravi in te.* (*Psal.* XXIV.)

Je rougirai d'avoir été mondain, d'avoir respecté un monde qui vous est opposé, de m'être laissé séduire par l'appât trompeur de ses biens, de ses honneurs et de ses richesses. Je rougirai d'avoir été la conquête du démon, attaché si longtemps à son char; mais puisque votre grâce m'a touché, éclairé, puisque votre miséricorde m'attend et veut bien me recevoir, je ne rougirai pas d'être pénitent; je veux faire une rupture d'éclat. Point de ménagement, point de réserve avec un monde qui n'a point d'autorité sur mon âme. Ma crainte, jusqu'à présent était une crainte insensée : *Non erubescam, quoniam speravi in te.* Non-seulement, Seigneur, le jugement du monde ne m'empêchera pas de pratiquer la vertu, mais il ne m'empêchera pas non plus de la respecter et de la défendre dans les autres. Une crainte criminelle ne me fera pas abandonner le juste et l'innocent.

Oui, chrétiens, le respect humain fait des lâches qui abandonnent leurs amis, qui n'osent prendre la défense du juste et de l'innocent opprimé.

Que de tristes victimes du respect humain languissent dans l'indigence, le mépris et la persécution! Pourquoi n'ont-elles point de défenseur? pourquoi ceux qui les louaient avant leur disgrâce, qui les honoraient, les respectaient, les abandonnent-ils? pourquoi ceux qui les approuvaient, qui pensaient comme elles, gardent-ils le silence, et semblent-ils approuver le soulèvement du monde contre elles.

Quels crimes ont commis ces amis dans la disgrâce? ces justes persécutés se sont-ils déshonorés dans la société, par une chute honteuse? peut-on leur reprocher des injustices? des trahisons? ont-ils manqué de soumission au prince ou à l'Eglise? ont-ils tendu des piéges à l'innocence ou à la foi, par de coupables écrits? Non; mais la scène a changé. Ils sont devenus suspects, désagréables. On ne plairait plus à un monde de protecteurs, de personnes en place, si on les justifiait, si on se déclarait leurs amis, si on osait les approuver et dire qu'on pense comme eux. En voilà assez pour garder le silence sur leur compte, pour interrompre même un commerce d'amitié. La crainte de déplaire à un monde utile à son avancement, à sa fortune, fait abandonner le juste et l'innocent. Crainte criminelle, qui déshonore l'homme de respect humain. La raison seule fait détester un lâche.

On peut être trompé sur le compte d'une personne, obliger un ingrat, protéger un homme de vice, estimer un hypocrite, mettre sa confiance dans un ami inconstant, politique, flatteur, ambitieux; mais c'est parce qu'on ignore les défauts qu'il a, et qu'on lui suppose les vertus qu'il n'a pas. C'est que l'homme ne voit que les dehors, et qu'il ne lui est pas donné de pénétrer le cœur des humains. C'est qu'il y en a qui savent se cacher, s'envelopper et paraître ce qu'ils ne sont pas. Alors c'est l'amitié, la vertu, le mérite qu'on a aimé, estimé, protégé. On prouve qu'on a des sentiments, de la reconnaissance, du goût, du zèle, quand on s'attache à la vertu, au mérite.

Mais il n'en est pas de même de l'homme de respect humain. La crainte de déplaire à des personnes en place, de nuire à son avancement, à sa fortune, lui fait abandonner des amis fidèles, des justes, des innocents. Il les évite, il n'en parle pas, il affecte même de faire connaître qu'il ne les voit pas.

Il connaît leur innocence, leur mérite, leur piété; il voudrait qu'on leur rendît la justice qui leur est due; mais la tempête s'est formée sur leur tête; elle éclate, ils sont disgraciés, humiliés; il se contente de les plaindre dans le secret. Il y aurait du danger à se déclarer leur défenseur, à prouver leur innocence, à gémir même sur leurs malheurs. On garde le silence, on les laisse blâmer, déchirer, persécuter par une cabale ennemie.

Cette crainte de déplaire à un monde injuste, ingrat, mais en état de procurer des places avantageuses, de faire arriver promptement aux honneurs et de donner un état gracieux, va encore plus loin dans l'homme de respect humain.

Quand la scène change, il change aussi; nouveaux protecteurs, nouveaux dispensateurs des grâces. Alors nouveaux langages, nouvelle conduite, nouveaux sentiments. On joue le rôle qui plaît, on prend le ton à la mode; on s'annonce, on se fait annoncer secrètement pour les approbateurs du nouveau plan; on fait éclater son zèle pour ne point faire douter de ses dispositions; on abandonne ses amis, on les oublie; pour justifier son changement on les blâme. Si on y est encore attaché, c'est en secret. Ils paraissent coupables, parce qu'ils sont affligés, et on n'ose les plaindre, parce que ceux auxquels ils déplaisent sont utiles.

Je ne vous fais pas ici, mes frères, une peinture d'imagination; la crainte, que le respect humain inspire aux mondains, fait tenir tous les jours cette conduite qui vous révolte.

Un ennemi opulent détache aisément les amis d'un juste, d'un innocent dans l'indigence et l'affliction. On n'ose pas louer devant une personne utile les vertus et les talents de celui qui lui déplaît.

Pilate était persuadé de l'innocence de Jésus-Christ; il la publie hautement. Pourquoi le condamne-t-il? pourquoi cède-t-il à la fureur des Juifs? pourquoi le traite-t-il en cou-

pable? pourquoi le traduit-il devant Hérode? pourquoi enfin le livre-t-il à ses ennemis pour être crucifié?

Ah! mes frères, c'est le respect humain qui en fait un lâche, c'est la crainte des hommes qui l'arrête. C'est pour se réconcilier avec Hérode, et ne point perdre les bonnes grâces de César, qu'il consent à la mort du juste, qu'il souille le sanctuaire de la justice par un coupable arrêt. S'il n'eût pas reconnu son innocence, s'il n'eût pas été son défenseur, son nom serait moins odieux dans l'histoire.

En effet, qui l'arrête lorsqu'il entreprend de le justifier? qui le fait céder aux cris furieux des Juifs? vous le savez, mes frères, ces seules paroles : Si vous ne condamnez pas Jésus de Nazareth à la mort, vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX.)

Perdre les bonnes grâces de César, ce puissant empereur, s'exposer à être rappelé de la Judée, à être dépouillé de son autorité, en voilà assez pour faire taire la conscience, trahir la vérité, abandonner l'innocent à la fureur de ses ennemis. La crainte s'empare de ce juge timide et ambitieux; il fera sa cour à Hérode, il conservera la protection de César, le respect humain en fera un lâche.

Heureux, mes frères, si le crime de ce juge timide et complaisant n'était pas celui d'un grand nombre de chrétiens politiques, que le respect humain empêche de rendre justice à l'innocence, au mérite, aux talents, au zèle.

Mais peut-on nier son ascendant sur des hommes intéressés, ambitieux? ignore-t-on qu'il ne faut que faire briller l'opulence et les honneurs à leurs yeux, pour en faire des lâches qui trahissent l'amitié, oublient les bienfaits, condamnent le zèle, censurent les talents, et obscurcissent le mérite?

Les promesses flatteuses d'Absalon grossissaient tous les jours le parti de ce fils ingrat et rebelle, et diminuaient celui de David, ce prince pieux et clément.

Quel ascendant n'ont pas aussi sur l'homme de respect humain ceux qui paraissent nouvellement sur la scène du monde, ceux qui peuvent être utiles, avancer et élever leurs créatures, quel sacrifice lui coûte pour leur plaire? Aucun. L'amitié, l'innocence, la vérité, rien n'est sacré pour lui. Il rompt les nœuds les plus tendres, il méconnaît l'ami, il le blâme; et, s'il ne le persécute pas, il loue par politique ceux qui le persécutent.

Voilà les traits qui caractérisent l'homme de respect humain, qui le déshonorent. Mais j'ajoute que le respect humain est un crime qui le rend coupable au tribunal de Dieu et le damne. Je vais vous le prouver dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si le respect humain est un crime qui déshonore l'homme dans la société, c'est aussi un crime qui le rend coupable au tribunal de Dieu et le conduit à la réprobation éternelle. Comment? mes frères; le voici.

Le respect humain le fait rougir de la morale, de la doctrine et des mystères du christianisme. Jésus-Christ souffre des opprobres dans l'homme de respect humain. Il n'embrasse que la piété que le monde permet, il cache les vérités que le monde ne peut souffrir, il ne professe que celles qu'il ne persécute pas.

Avec un penchant pour la piété, il n'ose en lever l'étendard publiquement; il en viole les obligations les plus indispensables. Il ne s'acquitte que des devoirs que les mondains eux-mêmes rougiraient de ne pas remplir. Parce qu'il respecte la morale du monde, il rougit de celle de l'Evangile. Premier caractère de son crime.

L'homme de respect humain croit, et il n'ose le dire. Avec la connaissance de la vérité, il loue l'erreur et le mensonge devant un monde d'incrédules et d'ennemis de la religion. Il applaudit à leurs sacriléges satires et à leurs horribles blasphèmes. De crainte de ne pas être au rang des beaux génies du siècle, il renonce à la simplicité et à la soumission des enfants de l'Eglise. La voix d'un savant superbe lui arrache un désaveu des vérités qu'il croit; aussi faible que Pierre à la cour du grand prêtre, il fait entendre quelquefois dans les cercles des impies, qu'il n'est pas plus soumis qu'eux aux vérités qu'ils combattent; parce qu'il respecte leurs décisions, il méprise celles de l'Eglise. Second caractère de son crime.

Dans des temps dangereux et délicats, il n'ose professer de bouche ce qu'il croit de cœur. Tout ce qui peut intéresser sa fortune, son repos, l'arrête. Il se fait un principe de céder à la force, de s'accommoder au temps, d'être extérieurement ce qu'il n'a pas encore été et ce qu'il n'est pas. Sa foi cède aux obstacles; elle n'en triomphe pas. Parce qu'il veut goûter le repos dans les troubles, jouir du calme dans la tempête, il se fait des amis des ennemis même de la religion. Quand il est dangereux d'être ferme dans la foi, il chancelle et se laisse emporter par le vent de l'erreur. Troisième caractère de son crime.

Or, mes frères, un crime qui renferme une sorte de désaveu de ce que le chrétien est obligé de croire et de professer, n'est-il pas un crime qui le rend coupable et le conduit à la réprobation; or, tel est celui de l'homme de respect humain en matière de religion.

Il rougit de la morale de Jésus-Christ devant les mondains. Il rougit de la doctrine de Jésus-Christ devant ses ennemis. Il rougit de Jésus-Christ même devant ceux qui le persécutent. Reprenons, et nous serons persuadés du malheur de ceux qui redoutent les jugements et les menaces du monde.

Oui, mes frères, il y a des chrétiens qui rougissent de la morale de Jésus-Christ devant les hommes. Ce sont ceux qui se font gloire de la sagesse du siècle, ces mondains que les abaissements de l'Evangile révoltent.

Quel hommage lui rend-on aujourd'hui dans les cercles composés de chrétiens? Ose-t-on y louer la pauvreté, le détachement, la mortification, la charité? qui ouvre le cœur à l'ennemi comme à l'ami? Ose-t-on dire qu'on

met sa gloire dans la croix du Sauveur, comme le grand Apôtre? Hélas! à peine ose-t-on dire qu'on croit à l'Evangile; c'est beaucoup quand on n'en combat pas l'autorité.

Sont-elles rares, ces assemblées de beaux génies qui ne conçoivent pas des idées plus justes de la morale de l'Evangile que les sages du paganisme, qui traitaient d'insensés les chrétiens qui la pratiquaient? Non, malheureusement. C'est dans ces assemblées de mondains, de prétendus sages, qu'on tient les discours que tenaient les païens sur la morale de l'Evangile. Pour nous en convaincre, il ne faut que les écouter.

Quelle peinture font-ils des cloîtres où la morale de l'Evangile immole à la pénitence ceux qui sont alarmés des dangers du monde? que disent-ils de ceux qui sont détachés, humbles, mortifiés dans le monde? Quelle idée conçoivent-ils d'un grand même dans la dévotion? Hélas! vous le savez; selon eux c'est simplicité, c'est faiblesse. Le plus grand génie cesse d'avoir de l'esprit quand il est pieux. Or, c'est dans ces assemblées que l'homme de respect humain rougit de la morale de Jésus-Christ. Comment? Le voici.

C'est dans ces assemblées qu'un chrétien, qui craint les jugements du monde, applaudit à sa morale, morale opposée à celle de l'Evangile.

Où est l'homme de respect humain qui devant les mondains se fasse gloire de respecter l'Evangile? de pratiquer ses divines leçons et d'opposer sa sainte sévérité à la mollesse du siècle? combien même, qui, comme le jeune Augustin, se glorifient du mal même qu'ils n'ont pas fait, pour ne pas paraître plus exacts et moins hardis que les mondains, avec ceux qui ne louent que la sagesse du siècle, la prudence de la chair, que le mérite, les succès des politiques, des ambitieux, des hommes de cupidité, de vengeance, d'adulation, de volupté. Osera-t-il faire l'éloge de la simplicité, de l'humilité, du détachement, de la clémence, de la mortification? Non.

C'est devant ce tribunal des mondains, des hommes de plaisirs, que l'Evangile est compté pour rien; qu'il ne faut en parler que pour censurer le plan de sa morale. C'est à ce tribunal qu'il est, aussi bien qu'aux yeux des Juifs et des gentils, un sujet de scandale et de folie. C'est à ce tribunal qu'on loue la morale du monde et les auteurs qui savent l'art d'y mêler habilement le doux poison de la volupté. C'est à ce tribunal qu'on tourne en ridicule ceux qui marchent à la suite du Sauveur. Enfin, c'est à ce tribunal où l'homme de respect humain n'ose pas seulement demander grâce pour l'Evangile; c'est là où il en rougit.

N'est-ce pas aujourd'hui le langage des passions, de l'irréligion, qui est écouté, auquel on donne le plus d'attention, qui plaît, qui amuse, qui fait briller l'esprit et qui en fait supposer dans ceux qui paraissent le goûter? Or, ce langage profane, ce langage des mondains est la cause, dit saint Bernard (serm. 1 *De convers. Pauli*), de la perte d'un grand nombre de chrétiens faibles, timides, qui l'écoutent, qui n'osent le condamner et qui semblent même l'autoriser par leur silence. Pourquoi?

C'est que celui qui respecte la morale de l'Evangile dans le secret, ébloui par l'esprit qui brille dans la censure de ses préceptes, intimidé par le mépris qu'on fait de ceux qui les observent, flatté des éloges que l'on donne à ceux qui se mettent au-dessus de ces lois gênantes qui mettent la nature à l'étroit, n'ose point s'élever contre ces ennemis de la sagesse évangélique; ou il applaudit à leurs réflexions insensées et impies, ou du moins il garde un silence alors criminel. Il n'est qu'un disciple secret du Sauveur. Il ne le confesse pas devant les hommes comme il y est obligé. Voilà son crime.

Ne pensez pas, mes frères, que Jésus-Christ ne méconnaîtra devant son Père que ceux qui auront rougi de sa doctrine ou qui n'auront pas confessé sa divinité; il mettra aussi au nombre de ses ennemis et des apostats de sa doctrine, ceux qui auront rougi de sa morale. Il ne faut que développer le sens de ses oracles sur cette matière, pour en être persuadé.

Celui qui me confessera devant les hommes, c'est-à-dire celui qui croira en moi malgré les attentats de l'incrédulité, du libertinage, qui professera hautement mon Evangile, qui ne rougira pas de ma croix au milieu de ses ennemis, je le reconnaîtrai dans ma gloire pour mon disciple; je louerai sa foi devant mon Père et dans l'assemblée des bienheureux. (*Matth.*, X.) Mais celui qui rougira de moi devant les hommes, de mes leçons et de ma morale, je ne le reconnaîtrai pas pour mon disciple, je le confondrai avec mes ennemis; il aura le sort des infidèles, des incrédules, des impies. (*Luc.*, IX.)

Or, mes frères, pesons toutes ces paroles, et nous connaîtrons toute l'énormité du crime de l'homme de respect humain en matière de religion.

Jésus-Christ parle de ceux qui rougissent de lui : *Qui erubuerit me.* Or, qu'est-ce que rougir de Jésus-Christ? c'est n'oser professer hautement son Evangile, paraître son disciple; c'est redouter le jugement des hommes dans la pratique de l'humilité, de la mortification, de la pénitence. C'est déférer à la morale du monde qui combat la sienne, qui attache le mépris, le déshonneur à la pauvreté, au pardon des ennemis. C'est enfin louer par complaisance ou par inclination le plan de vie que l'orgueil, la passion, la cupidité, la sagesse des mondains se sont tracé et tracent aux autres.

Quels sont ces hommes qui nous ébranlent, nous intimident, et devant lesquels nous n'osons paraître disciples de Jésus-Christ? *coram hominibus.* Ce ne sont pas seulement ces tyrans qui avaient conjuré la ruine du christianisme naissant, qui se promettaient de l'éteindre dans le sang répandu des premiers chrétiens; mais ce sont ces mondains qui opposent la sagesse du siècle à la sagesse de Dieu; ces hommes de licence et d'incrédulité que le plan de l'Evangile révolte; qui

tournent en ridicule la simplicité du juste qui le respecte et l'observe.

Voilà les hommes devant lesquels nous devons nous dire et paraître disciples de Jésus-Christ; mais voilà ceux que l'homme de respect humain craint, redoute. C'est à leur tribunal où il n'ose pas défendre la morale de l'Evangile, où il n'ose pas louer la douceur qu'il recommande, le détachement volontaire de ceux qui ont tout quitté, ou qui possèdent tout sans attache, la mortification des pénitents, la soumission des affligés, la charité de ceux qui pardonnent. C'est à leur tribunal qu'il loue la morale des prudents et des sages du siècle, et qu'il rougit de la morale de Jésus-Christ.

En effet, chrétiens, les tyrans, qui ont persécuté l'Eglise naissante, ont fait des milliers de martyrs. On ne compte que quelques apostats dans les premiers siècles; le respect humain en a fait beaucoup plus que l'appareil des supplices. Les chrétiens ont plus redouté le jugement des hommes que les édits sanglants des empereurs.

Que voulait dire saint Paul quand il disait aux Romains : Je ne rougis pas de l'Evangile : *Non erubesco Evangelium* (*Rom.*, I), et à son disciple Timothée : ne rougissez pas de rendre témoignage à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Noli erubescere testimonium Domini nostri.* (II *Tim.*, I.)

Il déclarait, disent les saints docteurs et les interprètes, qu'il ne rougissait pas des abaissements de l'Evangile, de la morale du Sauveur devant les sages, les philosophes qui ne croyaient pas en lui, devant les mondains, les incrédules, qui traitaient ses disciples d'insensés. Il apprenait aux chrétiens à ne point redouter aussi le jugement du monde lorsqu'il s'agit de se montrer disciple de Jésus-Christ et de réduire en pratique ses divines leçons.

Il est donc vrai qu'il faut confesser Jésus-Christ, non-seulement devant les tyrans, comme ont fait les martyrs, mais devant les mondains qui opposent la morale du monde à la sienne, et le plan d'une vie sensuelle et toute terrestre au plan austère et divin de son Evangile; et, pour en être persuadé, il ne faut qu'écouter ce divin Sauveur.

Il ne dit pas seulement qu'il méconnaîtra celui qui rougira de lui devant les hommes, mais il ajoute : celui qui rougira de mes leçons, de mes préceptes : *et sermones meos.* (*Matth.*, X; *Luc.*, IX.) Voilà la morale de l'Evangile; par conséquent l'homme de respect humain qui en rougit devant un monde de libertins, d'incrédules, commet un crime qui le fera méconnaître de Jésus-Christ et le mettra au nombre des réprouvés.

Les leçons que Jésus-Christ nous a données, le plan de vie qu'il nous a tracé dans son Evangile, le précepte qu'il nous a fait de n'être pas du monde, de ne pas nous y conformer, de porter notre croix, de crucifier notre chair, de le suivre, de l'imiter, de le représenter : voilà sa morale dont il ne faut pas rougir devant les hommes, devant les mondains ennemis de la sagesse et de la sévérité de l'Evangile; puisque rougir de la morale de l'Evangile ou de Jésus-Christ pauvre, abaissé, crucifié, c'est la même chose : *Qui erubuerit me et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet.*

Il ne suffit donc pas de reconnaître la divinité de Jésus-Christ, de confesser qu'il est le Fils unique et éternel de Dieu, d'avoir en horreur les incrédules, les impies qui renouvellent les blasphèmes de quelques malheureux hérésiarques couverts d'un éternel opprobre; il faut encore respecter sa morale, se faire gloire de la pratiquer et d'en défendre la sagesse, la sainteté devant les mondains qui la méprisent.

Or, c'est ce que ne fait pas l'homme de respect humain, qui redoute le jugement d'un monde d'orgueil, de délicatesse, de mollesse, d'irréligion. Les coupables productions d'un auteur devenu célèbre, autant par son impiété que par son esprit, lui plaisent, le séduisent. Le jugement que les mondains en portent enlève son suffrage, il applaudit au goût des autres, admire ce qu'ils admirent; et parce que le langage de l'impiété est ingénieux, délicat, brillant, il n'en rougit pas, il l'entend avec satisfaction.

Quelle morale que celle des beaux génies incrédules, de ces mondains licencieux, de ces auteurs qui vendent leurs talents au théâtre! N'est-elle pas une censure de celle de l'Evangile? est-elle plus pure que celle des philosophes qui prêchaient les douceurs de la volupté? inspire-t-elle une autre félicité que celle des sens? et en nous représentant le bonheur d'un sage contempteur du monde, des plaisirs tumultueux, des honneurs qui distinguent, ne nous représente-t-elle pas un homme qui vit au gré de la nature dans un doux et continuel repos?

Cependant, c'est cette morale qui est celle des sages du siècle, des mondains attachés à la terre; ils n'en connaissent point d'autre. C'est cette morale qu'on loue, qu'on admire dans des ouvrages que l'enfer seul peut avoir dictés.

Or, le chrétien lâche qui redoute le jugement du monde, l'homme de respect humain, approuve par ses éloges ou son silence cette morale épicurienne. Il n'ose lui opposer celle de l'Evangile, qui gêne la nature et la met à l'étroit. Bien éloigné d'en défendre la sagesse et la pureté devant les princes même sur le trône, comme le Prophète : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar* (*Psal.* CXVIII), il en rougit dans un cercle de mondains et de mondaines, dont l'orgueil et la témérité ne sauraient être trop méprisés. Voilà son crime; crime qui le conduit à la réprobation, parce que Jésus-Christ méconnaîtra ceux qui rougissent de sa morale devant les mondains, et de sa doctrine devant ses ennemis : *qui erubuerit me et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet.*

Nous ne nous contentons pas de croire, disait l'apôtre saint Paul aux Corinthiens, nous parlons. Nous ne nous contentons pas de connaître la vérité, nous l'annonçons comme nous l'avons reçue : nous l'annon-

çons librement, sans crainte. Nous la défendons contre les attentats des hérétiques et de ces hommes vains et superbes qui la défigurent et veulent lui substituer leurs profanes nouveautés. Nous croyons la doctrine de Jésus-Christ véritable, divine; voilà pourquoi nous la confessons devant ses ennemis mêmes : *Nos credimus propter quod et loquimur.* (II *Cor.*, IV.)

La parole de Dieu n'est pas enchaînée dans notre bouche; dans les liens et les prisons nous l'ouvrirons pour prêcher la vérité. Nous la scellerons de notre sang quand nous ne pourrons plus la faire connaître par nos discours et nos écrits. Connaître la doctrine de Jésus-Christ, la professer, la défendre, est le devoir d'un chrétien : *Nos credimus propter quod et loquimur.*

C'est ainsi, mes frères, qu'ont pensé et agi tous les saints docteurs, lorsque la doctrine de Jésus-Christ a été attaquée par les hérétiques. Rappelons-nous ces siècles féconds en hérésies, ces hommes hardis, qui formèrent le projet de détruire les vérités fondamentales de religion; ces monstres que l'enfer vomit pour ébranler et ruiner, s'il était possible, l'édifice durable élevé sur la pierre ferme; ces orages qu'ils formèrent, ces tempêtes qu'ils élevèrent et qui agitaient la nacelle de Pierre. Les Arius, les Nestorius, les Pélage, ces hommes artificieux, cachés, qui avaient les apparences de la piété et les charmes séduisants de la science qui enfle. Quels siècles! quels hommes! l'hérésie faisait des progrès. L'hypocrisie, la politique, l'habileté, les artifices des hérésiarques l'étendaient dans les villes et les campagnes, elle avait des disciples dans tous les états; parmi les laïques et les prêtres, les pauvres et les riches, les ignorants et les savants, à la cour des empereurs et dans les grottes des solitaires.

Je peins surtout ici l'arianisme, cette hérésie fameuse qui a duré si longtemps; qui est sortie plusieurs fois de ses ruines victorieuses, qui s'est radoucie pour former de nouveaux partis; et qui n'a malheureusement encore que trop de disciples dans ceux d'un Socin.

Or, dans ces temps difficiles et dangereux, le respect humain a-t-il arrêté le zèle des saints docteurs? Non. On les a vus s'élever comme un mur d'airain contre les coups des ennemis de la doctrine de Jésus-Christ. Ils ont parlé, ils ont écrit, ils sont entrés en lice; alors ont paru les Chrysostome, les Augustin, les Ambroise, les Athanase, les Basile, les Hilaire; alors leur zèle a éclaté, leur science a brillé, leur foi a rendu témoignage à la vérité; ils ne redoutaient rien de la part des hommes, parce qu'ils ne redoutaient que la perte de la foi.

C'est la foi de l'Eglise que nous défendons, disaient-ils avec respect aux empereurs; la foi des apôtres, la foi que tant de martyrs ont scellée de leur sang, la foi des premiers conciles. Nous l'avons reçue, nous la professons; voilà pourquoi nous parlons, nous exposons l'impiété des nouveaux dogmes, et nous précautionnons les fidèles contre le danger qui menace leur foi : *Nos credimus propter quod et loquimur.* Ce sont les lâches qui rougissent de la doctrine de Jésus-Christ devant ses ennemis.

Tous ne sont pas apôtres, tous ne sont pas docteurs, tous ne sont pas obligés par le devoir du ministère de parler, de réfuter l'erreur; mais tous sont obligés de professer la doctrine de Jésus-Christ. Malheur à ceux que le respect humain, la crainte des hommes, l'intérêt, l'ambition, rendent timides, flottants; qui écoutent les ennemis de la doctrine de Jésus-Christ, qui agissent en politiques quand il s'agit de la professer, de se déclarer pour elle. Devons-nous rougir de nous dire chrétiens, enfants de l'Eglise?

C'est lorsque les ennemis de la doctrine de Jésus-Christ se furent multipliés, lorsqu'ils étaient protégés, qu'ils étaient assez accrédités pour se faire craindre, que la foi des chrétiens fermes a brillé; qu'ils ont montré qu'ils étaient confirmés dans la foi des apôtres; qu'ils avaient reçu avec une abondance de grâce, cet esprit de force qui nous fait confesser Jésus-Christ et sa doctrine librement, et braver les menaces de ses ennemis.

C'est l'esprit du monde, et non l'esprit de Dieu qui fait des lâches quand il s'agit de la doctrine de Jésus-Christ. Un esprit d'intérêt, d'ambition. L'homme de respect humain craint le monde, il veut lui plaire, en être aimé, favorisé; voilà pourquoi il n'ose se déclarer. Il s'enveloppe, il écoute avec complaisance les mondains, les incrédules, qui parlent contre la doctrine du Sauveur. Il garde un lâche silence lorsqu'il devrait parler pour la défendre. Il rougit devant ces téméraires, de la foi qu'il professe.

Oui, mes frères, l'homme de respect humain rougit de la doctrine de Jésus-Christ quand il aperçoit du danger pour son repos, son avancement, sa fortune.

Qu'est-ce qu'un homme de respect humain? c'est un homme qui craint plus le jugement du monde que celui de Dieu; qui redoute plus ses menaces que celles de Dieu, et ce qui peut nuire au corps, que ce qui peut nuire à l'âme.

En effet, le respect humain en matière de religion n'est pas cette prudence louable qui arrête un zèle indiscret toujours dangereux; c'est une crainte lâche, qui fait trahir ses sentiments, sa foi, lorsqu'il est nécessaire de prouver qu'on est chrétiens.

Que l'indigence ne nous rende pas flottants dans la foi, disait saint Grégoire de Nazianze; que l'appât de l'opulence, des honneurs, ne nous fasse pas fléchir le genou devant l'idole de Baal. Qu'on fasse briller inutilement à nos yeux tout ce qui pourrait nous flatter, s'il ne s'agissait pas de la doctrine de Jésus-Christ: *Ne ob rerum penuriam ante Baal genu flectamus.*

Le monde nous menace de son mépris; les mondains et les incrédules nous traiteront d'insensés; nous serons exclus des cercles où l'on se pique d'esprit, ou l'on s'amuse,

où l'on se réjouit; nous n'aurons point de part aux grâces, aux faveurs, aux plaisirs du siècle. Soyons contents dès que c'est pour la doctrine de Jésus-Christ, nous n'avons qu'une chose à redouter, c'est de craindre plus les hommes que Dieu : *Hoc unum timeamus, ne quid magis quam Deum timeamus.* (S. Gregorius Nazianz., orat. 6.)

Pourquoi Jésus-Christ, mes frères, promet-il à ses disciples la gloire du ciel comme une récompense? C'est, dit saint Pierre Chrysologue (serm. 22), afin qu'ils combattent généreusement sur la terre; afin que le danger ne les effraye pas, et qu'ils n'abandonnent point lâchement la vertu ou la vérité : *ut non cedant periculis;* afin que la crainte ne les arrête pas lorsqu'il s'agit de se montrer chrétiens, d'en remplir les devoirs et d'en soutenir la dignité : *ut non cedant timori.* C'est devant l'ennemi, c'est dans le combat que la foi du chrétien doit briller; qu'il doit montrer cette force que donne l'Esprit de Dieu : *in certamine.*

Ces assemblées mondaines où vous vous trouvez quelquefois, mes frères, ces assemblées où règne l'esprit d'irréligion; où l'on débite avec art les blasphèmes des incrédules; voilà le lieu où votre foi doit combattre, où vous ne devez être ni arrêtés ni intimidés par le génie, la science, le ton et l'autorité des ennemis de la doctrine de Jésus-Christ. C'est là où l'homme de respect humain en rougit; c'est là où vous devez vous montrer chrétiens soumis. C'est là où vous devez humilier les impies, soit par vos gémissements, soit par votre silence, soit par une rupture éclatante. C'est là que vous devez confesser Jésus-Christ si vous voulez qu'il vous avoue pour ses disciples devant son Père; car pour l'homme de respect humain qui rougit de sa doctrine devant ses ennemis, et de lui devant ceux qui le persécutent, il le méconnaîtra au dernier jour; son crime le conduit à la réprobation éternelle.

Quoiqu'il n'y ait plus de tyrans qui effrayent les chrétiens par les menaces et l'appareil des supplices, nous avons toujours des combats à soutenir pour défendre la foi et l'innocence contre le démon, la chair et le monde. La volupté est plus redoutable que les tyrans. Les caresses du monde sont plus à craindre que ses menaces. Le démon est plus assuré de notre défaite dans la paix que dans la persécution. On remporte une grande victoire; on est du nombre des forts dans la foi, dit saint Jean, quand on triomphe du monde avec ses caresses, ses erreurs et ses menaces : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (I *Joan.*, V.)

Qui sont ceux qui persécutent Jésus-Christ, sinon les mondains? les méchants qui mettent toute leur gloire à corrompre ses disciples, à en faire des apostats de la piété, et à tendre des piéges à leur foi pour les faire périr dans un commun naufrage.

C'est du haut du ciel, dans l'océan de gloire qui l'environne que Jésus-Christ disait, à saint Paul sur le chemin de Damas qu'il le persécutait. C'est dans ses membres que ce divin Sauveur était persécuté; dans ceux que Saul avant sa conversion menaçait de la fureur de la Synagogue, et qu'il conduisait chargés de chaînes dans les prisons.

Les mondains, les méchants persécutent aujourd'hui Jésus-Christ dans ses membres qu'ils veulent corrompre, détourner de la piété, et engager dans l'erreur et l'incrédulité. C'est contre eux que nous avons à combattre. Ce sont eux que nous ne devons point redouter comme chrétiens, et ce sont eux que l'homme de respect humain redoute. C'est devant eux qu'il n'ose paraître chrétien, qu'il rougit de Jésus-Christ.

Où est la foi de l'homme de respect humain? où est la grâce qui lui a été donnée avec abondance, lorsqu'il a été confirmé dans la doctrine des apôtres? où est cette onction qu'il a reçue du Saint-Esprit; cette force que Jésus-Christ lui a procurée pour combattre ses ennemis, conserver sa foi et son innocence au milieu d'un monde corrompu et incrédule? puisqu'il craint le jugement des hommes, qu'il est timide, flottant devant eux; puisqu'il n'ose paraître ce qu'il est, et qu'il affecte de paraître ce qu'il n'est pas.

Jésus-Christ, dit saint Augustin (tract. 33 *in Joan.*), ne nous a donné une grâce abondante, il n'a répandu sur nous l'onction sainte, que parce que nous avions à combattre contre le démon et ses membres qui sont les mondains, qu'afin que nous puissions être victorieux des combats qu'ils nous livrent : *Ideo unxit nos Christus, quia luctatores contra diabolum fecit.*

Or, sont-ce des braves? des généreux athlètes de Jésus-Christ, ces chrétiens que le monde intimide? qu'il arrête dans la carrière de la piété? qu'il empêche de parler pour rendre hommage à la vertu, à la vérité? qu'il éblouit par ses faveurs, ses richesses, ses honneurs? qu'il effraye par ses menaces, et qu'il attache à son char comme autant de conquêtes de sa puissance?

Autrefois les martyrs, supérieurs aux menaces et aux supplices, mettaient toute leur gloire à confesser Jésus-Christ; ils disaient librement : nous sommes chrétiens, quoique ce seul aveu fût suffisant pour les faire condamner à la mort. Aujourd'hui l'homme de respect humain viole les obligations du christianisme; applaudit à l'incrédulité, à l'impiété pour se distinguer, briller et plaire à un monde utile à sa fortune ou à ses plaisirs.

En vain demande-t-on à ce saint diacre cité pour rendre compte de sa foi, son nom, sa famille, sa patrie; il ne répond rien autre chose, sinon : *je suis chrétien.* (Eusèb., *Hist. Ecclés.*, lib. V, cap. 1; *Récit des martyrs de Lyon.*) O confession glorieuse qui lui mérita la couronne du martyre! ô fermeté héroïque qui honore Jésus-Christ, qui fait briller sa grâce et fait rougir les tyrans.

Pourquoi saint Cyprien est-il entré dans la gloire comme un conquérant qui a remporté une éclatante victoire, dit saint Augustin? C'est qu'il avait méprisé les caresses et les menaces du monde. Le monde avait fait bril-

ler en vain à ses yeux l'opulence, les places distinguées, ses fêtes, ses plaisirs. Il s'était glorifié en vain de sa puissance et du succès de la fureur; il le vit toujours supérieur à sa douceur et à sa colère : *Blandientem mundum contempsit, sævienti non cessit; ideo victor ad Deum accessit.* (S. Aug., serm. 32 *in natal. S. Cyprian. martyris.*)

Pourquoi tant de chrétiens rougissent-ils aujourd'hui de Jésus-Christ devant ceux qui le persécutent dans ses membres? C'est que les caresses ou les menaces du monde en font des lâches. C'est que le respect humain leur fait plus redouter les jugements du monde que les jugements de Dieu.

Pour mériter les louanges du monde, obtenir les grâces qu'il promet et qu'il tient longtemps en suspend : se faire des amis, des protecteurs utiles à la fortune pour exécuter les projets d'intérêt, d'ambition; on ménage les hommes même d'irréligion, de vice. On leur fait sa cour, crainte de leur déplaire : et, s'il est dangereux de s'opposer à leurs sentiments sur la religion, on les approuve. L'homme de respect humain est gagné par les caresses et cède aux menaces.

Pourquoi êtes-vous timides, chrétiens, devant les incrédules et les impies? pourquoi les écoutez-vous sans marquer votre douleur, sans faire éclater le zèle d'une foi vive et agissante? Soyez fermes et intrépides quand vous entendez blasphémer contre Jésus-Christ. Prouvez que ni l'esprit, ni le crédit, ni les faveurs des impies ne sont pas capables de vous ébranler, ni de vous séduire : *Frontosus esto, quando opprobrium audis de Christo*, dit saint Augustin. Que craignez-vous, armés du signe de la croix du Sauveur, en prenant son parti contre ceux qui le persécutent, qui répandent des doutes sur sa divinité, qui combattent la vérité de la religion qu'il a établie, qui ne sont entrés dans la bergerie que comme des loups ravissants; que pour dissiper son troupeau, faire errer les brebis et les perdre? La haine des incrédules, des mondains sans religion? la perte des biens et des faveurs des ennemis de Jésus-Christ? sont-ce là des maux que des chrétiens fermes dans la foi doivent redouter? doivent-ils faire un lâche d'un disciple fidèle? *Quid times fronti tuo quam signo crucis armasti?* (S. Aug., *in psal.* LXVIII.)

N'est-ce pas pour montrer que nous sommes à Jésus-Christ, que nous sommes les conquêtes de son sang, les enfants du Calvaire; que nous traçons le signe de la croix sur notre front, et que nous nous faisons gloire avec l'Apôtre de la porter et de ne savoir que Jésus crucifié. (S. Aug., serm. 2, *in parasceven.*)

N'est-ce pas pour prouver aux ennemis de la religion chrétienne que nous sommes les disciples du Sauveur, que nous professons sa doctrine, que nous ne rougissons pas des opprobres du Calvaire, que nous traçons le signe de la croix sur notre front? N'est-ce pas pour cela que les premiers chrétiens, instruits par les apôtres, le faisaient plusieurs fois par jour? (S. Aug., *in psalm.* XXX.)

Pourquoi, dit saint Augustin, un homme intimiderait-il quand il s'agit de la foi? Qu'il ait de l'esprit, qu'il soit savant, opulent, utile à ma fortune, est-il plus à redouter que la perte de mon âme? Pourquoi donc un chrétien est-il intimidé par les menaces d'un incrédule, d'un impie? quel mal peut-il lui faire qui soit à redouter? *Quid enim est unde alterum terreat homo hominem?* Quoique cet homme d'impiété puisse me nuire dans ma fortune, me troubler dans mon repos, obscurcir ma réputation, déprimer mes talents, me rendre odieux à mes amis, à mes protecteurs; je lui dis librement : Je ne vous crains pas : *Non timeo.* Et si l'on me demande pourquoi je suis si ferme, si intrépide; je répondrai : ce n'est pas par mépris, par obstination; mais parce que je crains Dieu, et que celui qui peut perdre l'âme éternellement est plus à redouter que ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps : *Quia timeo.* Faible mortel comme moi, vous voulez m'intimider : vous menacez votre semblable : *Visibilis visibilem terres.* Ah! apprenez que nous avons tous les deux un Maître invisible qui est le seul que vous et moi devons craindre quand nous péchons : *Habuimus ambo invisibilem Creatorem quem simul timere debeamus.* (S. Aug., serm. 65 *De verbis Evang. Matth.* cap. X.)

Heureux, mes frères, si cette instruction fait des impressions salutaires sur vos cœurs et sur vos esprits. En vous prouvant que le respect humain déshonore l'homme raisonnable et le conduit à la réprobation, je dois vous en avoir inspiré de l'horreur. Un crime qui fait un lâche dans la société et dans la religion, ne peut pas être justifié.

Montrez-vous toujours chrétiens. Agissez toujours en chrétiens dans l'indigence comme dans l'opulence : dans le mépris des hommes et dans la gloire : dans le calme, et dans l'orage. Cette profession, ferme et constante de votre foi, vous fera mettre à votre mort par Jésus-Christ au nombre de ses disciples auxquels il a promis la gloire éternelle, que je vous souhaite.

SERMON XX.

Pour le dimanche de la Trinité.

SUR LA DIGNITÉ DU CHRÉTIEN.

Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII.)

Allez, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Que de mystères, mon cher auditeur, renfermés dans ces paroles! Le mystère de la puissance de Jésus-Christ, le mystère de l'adorable Trinité, et le mystère de notre naissance spirituelle, de notre alliance avec les trois personnes divines.

Le mystère de la puissance de Jésus-Christ; toute puissance lui a été donnée sur la terre. Cette puissance, dont parle le Sauveur dans notre évangile, n'est pas la toute-puissance de Dieu, qui est égale et éternelle dans les trois personnes divines; c'est le pouvoir de

gouverner l'Eglise, le peuple fidèle qu'il s'est acquis par son sang : c'est pourquoi il donne ce pouvoir à ses apôtres ; il leur communique l'autorité qu'il a reçue, et les envoie comme il a été envoyé.

Cette autorité a été donnée à Jésus-Christ, non comme Dieu, puisqu'il est consubstantiel à son Père, et tout-puissant de toute éternité; mais comme vainqueur de la mort, de l'enfer, et le rédempteur du monde qu'il a sauvé par sa mort.

Cette puissance donnée à Jésus-Christ comme vainqueur de l'enfer et le Sauveur du monde, est dépeinte clairement dans l'Ecriture; c'est à lui qu'il est dit : Demandez les conquêtes de votre sang; comme vous êtes mort pour le salut de tous les hommes, toutes les nations seront votre héritage, et l'Eglise que vous avez enfantée sur la croix, s'étendra sur toute la terre. (*Psal.* II.) Cette autorité, selon saint Paul, est la récompense de la soumission avec laquelle cette adorable victime s'est soumise à la mort sur la croix : *Propter quod Deus exaltavit illum.* (*Philip.*, II.)

Mystère adorable des trois personnes divines ! mystère de foi ! mystère d'amour ! un seul Dieu en trois personnes, trois personnes distinctes qui ne font qu'un seul Dieu ! Ici que l'orgueilleuse raison se taise ; que l'homme adore dans le silence les profondeurs du Très-Haut.

C'est au nom des trois personnes divines que nous sommes régénérés, que nous passons des ténèbres à l'admirable lumière de l'Evangile, que nous devenons enfants de Dieu, enfants de l'Eglise, cohéritiers de la gloire de Jésus-Christ.

L'Eglise a rejeté le baptême des hérétiques, qui ne baptisaient pas au nom des trois personnes divines, selon le précepte de Jésus-Christ. (Iren., lib. I, cap. 13.) Il est nécessaire, dit saint Augustin (lib. VI *De baptismo*, cap. 25), pour conférer validement le baptême institué par Jésus-Christ, de nommer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, selon le précepte du Sauveur.

Ne nous bornons pas, mes frères, à considérer la gloire de notre vocation par le baptême; faisons aussi attention aux obligations que nous y contractons. En baptisant, dit Jésus-Christ à ses apôtres, apprenez à ceux que vous enfanterez au christianisme, les obligations du chrétien, et à garder tous les préceptes que je vous ai donnés : *Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* La pureté de la foi, l'innocence des mœurs : point de partage dans la doctrine, point de partage dans les vertus commandées. Je veux le sacrifice du cœur et celui de l'esprit; qu'on respecte toutes les vérités; qu'on pratique toute ma loi : *Omnia quæcunque mandavi vobis;* non-seulement ce qui est écrit, mais encore ce que je vous ai dit; que l'Ecriture et la tradition aient la même autorité parmi mes disciples : *Omnia quæcunque mandavi vobis.*

Enfants de mon Eglise, écoutez; je vais vous développer un grand mystère; le mystère de mon amour pour mon Eglise; je vais vous rassurer contre tous les efforts de l'enfer et les attentats de l'orgueilleuse hérésie. Moi, qui ai vaincu le monde, à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous, par ma présence spirituelle, pour vous enseigner, vous assister, vous soutenir ; avec vos successeurs comme avec vous : ils enseigneront toujours la vérité, l'infaillibilité, la perpétuité; ils distingueront toujours mon Eglise des sectes qui la méconnaissent. C'est par le baptême qu'on devient les enfants de Dieu et de mon Eglise ; c'est en soutenant la dignité du chrétien par la pureté de sa foi et de ses mœurs qu'on entre dans le royaume des cieux.

Voilà, mes frères, les mystères et les instructions renfermées dans notre Evangile. Je m'arrête au mystère de l'amour d'un Dieu pour l'homme, dans le baptême que nous avons reçu, et aux obligations que nous y avons contractées.

Le mystère de l'amour d'un Dieu qui nous a fait passer des ténèbres à la lumière, qui nous a rendus son peuple choisi, une race sainte, ses enfants et ceux de son Eglise, les conquêtes du sang de son Fils bien-aimé, les cohéritiers de sa gloire. Adoption divine, grandeur, dignité du chrétien dont nous ne connaissons pas le prix inestimable, et qui ne nous flatte pas assez.

Obligations contractées dans le baptême, dont nous ne connaissons pas toute l'étendue, que nous ne remplissons pas fidèlement. Nous nous reposons tranquillement à l'ombre de cette grandeur toute divine ; nous nous rassurons sur le nom de chrétien, comme s'il suffisait pour être sauvé : avec des mœurs opposées à celles des premiers fidèles, nous nous glorifions d'avoir été appelés ; comme eux nous portons le nom qu'ils portaient, et nous le déshonorons par des vices qu'ils ignoraient. Chrétiens de nom, païens de mœurs, nous oublions notre grandeur et nos obligations : car voilà, mes chers frères, en deux mots, le principe de la damnation d'un grand nombre de chrétiens. La dignité du chrétien ne les flatte pas assez ; la dignité du chrétien les rassure trop. Je vais vous en convaincre ; suivez-moi, je vous prie.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La grandeur flatte le plus grand nombre des chrétiens ; mais la grandeur temporelle, celle qui tire son éclat de la naissance, des places, de l'opulence, des talents ; celle qui donne du crédit, de l'autorité, qui procure des hommages, qui forme une cour, qui donne un rang distingué dans la société, dans la république des lettres. Les riches se font un honneur d'attacher à leur char les hommes de mérite ; les hommes de mérite se font gloire de l'accueil et de la protection des grands.

On voit beaucoup de chrétiens remplis de la grandeur de leur naissance, qui en

sont comme éblouis, qui la font sentir par un faste orgueilleux et des airs de réserve qui intimident et déconcertent ceux qui les approchent, qui sont plus occupés du soin de faire respecter la gloire de leurs ancêtres, que d'en soutenir l'éclat par leurs vertus, et très-peu qui pensent à la grandeur de leur naissance spirituelle.

En effet, est-on plus flatté de la qualité d'enfants de Dieu, que du titre éclatant qu'on a hérité de ses pères? Le nom de chrétien qu'on a reçu dans le baptême est-il plus précieux que celui des grands hommes que l'on porte? Ah! où sont ceux qui, comme saint Louis, préfèrent le lieu de leur naissance spirituelle aux vastes domaines dont ils jouissent, aux villes et aux provinces où ils commandent?

On est chrétien, on serait fâché de ne pas l'être; mais on est insensible aux avantages spirituels du chrétien : sa qualité d'enfant de Dieu et de l'Eglise ne flatte pas comme celle que donne une famille illustre dans le monde. On ne met pas sa gloire à être chrétien, mais à être grand et distingué : la grandeur du siècle nous flatte trop; celle du chrétien ne nous flatte pas assez.

Les hommes ambitieux, les hommes attachés aux grandes places, aux charges distinguées, aux emplois importants, sans se faire un devoir de les honorer par des talents et des lumières, sont plus occupés des titres brillants qu'ils donnent, que des obligations qu'ils imposent. Les honneurs, les priviléges attachés à une charge, à une terre, sont comptés par les humains pour des biens précieux, quoique l'homme de richesse en soit décoré préférablement à l'homme de mérite indigent.

Or, mes frères, pourquoi ne pense-t-on pas plutôt aux titres saints et sacrés du chrétien? pourquoi y est-on insensible? Sont-ce de vains titres que ceux d'enfants de Dieu, de disciples de Jésus-Christ, de cohéritiers de sa gloire? Saint Paul nous dépeint-il un homme chimérique, quand il nous rappelle notre adoption divine? Avons-nous la foi quand les avantages de la religion ne nous occupent point, et que la grandeur mondaine seule est l'objet de nos désirs?

Le malheur du plus grand nombre des chrétiens consiste dans la préférence qu'ils donnent aux biens temporels sur les biens spirituels; nous ne saurions pas assez en gémir.

L'opulence flatte presque tous les hommes; il en est peu parmi nous aussi détachés que certains sages du paganisme. Ne dit-on pas parmi nous ce que disaient ces hommes terrestres, ces pécheurs dont parle le Prophète : Heureux ces mortels qui ont ont su élever l'édifice d'une brillante fortune, qui ont des revenus immenses, de vastes domaines; ils trouvent leur félicité dans leur opulence, elle supplée à tout; au mérite, à la naissance : *Beatum dixerunt cui hæc sunt?* (*Psal.* CXLIII.) Mais on ne dit pas: heureux le peuple qui adore le vrai Dieu, qui en est chéri, qui est comblé de ses grâces, qui est destiné à une gloire immortelle dans l'obscurité, l'indigence, les mépris! Il goûte les douceurs d'une vraie félicité : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus!* (*Ibid.*)

La grâce du baptême, les richesses de la divine miséricorde prodiguées aux chrétiens, ne les flattent pas; les biens que Jésus-Christ nous a mérités n'excitent pas leurs désirs : ils n'en redoutent pas la perte, ils ne s'aperçoivent pas même qu'ils leurs manquent parce que les biens temporels leur suffisent.

La gloire que les talents procurent flatte plus le savant, que celle qui est destinée au chrétien vertueux : il est plus jaloux que son nom soit écrit sur la terre que dans le ciel, qu'une académie l'immortalise dans ses fastes, que l'Eglise dans les siens; et les honneurs auxquels il aspire par son érudition, lui donnent plus d'émulation que les récompenses destinées à la sainteté.

Voilà les mœurs de notre siècle, mes frères, voilà l'affaiblissement de notre foi. Le christianisme est toujours aussi pur, aussi saint, aussi céleste qu'il était à sa naissance; mais les mœurs des chrétiens sont changées : elles ne sont plus si pures, si saintes; elles ne retracent plus la sagesse et la sévérité de l'Evangile.

Ce n'est point la corruption du christianisme qui doit nous faire gémir, elle est imaginaire dans les incrédules et les hérétiques qui la supposent; mais la corruption de nos mœurs. On se glorifie d'être mondain, d'être riche, d'être grand; on ne se glorifie pas d'être chrétien; la dignité de chrétien est celle qui nous flatte le moins.

Elle nous donne des titres saints et sacrés; nous les oublions pour nous repaître des vains titres d'une naissance temporelle. Elle nous donne des grâces précieuses; nous ne les estimons pas comme les biens fragiles du monde. Elle nous donne droit à une gloire immortelle; nous ne la désirons pas comme la félicité fugitive de la terre. C'est en vous développant ces trois réflexions que je vous prouverai notre coupable indifférence pour la solide grandeur du chrétien. Suivez-moi avec attention.

Les titres saints et sacrés que nous portons, ne sont point comme ces titres pompeux que l'on donne aux grands de la terre; titres qui décorent l'homme, mais qui ne font pas toujours sa félicité; titres que l'on donne à la naissance, à la valeur, aux talents; titres fastueux que l'homme de richesse achète quelquefois, et qu'il ne mérite pas toujours; titres qui périssent; titres qu'on perd en descendant au tombeau; titres qui nous rendent grands devant les hommes, mais qui ne sont rien aux yeux de Dieu, sans la vertu.

Il n'en est pas de même, mes frères, de la grandeur de notre naissance spirituelle: elle nous donne des titres divins et sacrés; dans le baptême nous sommes faits enfants de Dieu, d'un Dieu éternel, tout-puissant, de

celui devant lequel toute grandeur humaine n'est que néant.

Prenez garde, mes chers frères, dit l'apôtre saint Jean, ce n'est pas un titre que nous portons pour marquer seulement que nous professons la vraie religion; c'est un titre qui nous convient, parce que véritablement par le baptême nous devenons les enfants de Dieu. Telle est la charité immense qu'il a fait éclater sur nous dans notre adoption : il a voulu non-seulement que nous fussions appelés ses enfants, mais même que nous le fussions réellement : *Ut filii Dei nominemur et simus.* (I *Joan.*, III.)

Oui, mon cher auditeur, présentement nous sommes les enfants de Dieu : *Nunc filii Dei sumus.* (*Ibid.*) Dès que nous avons été régénérés dans les eaux sacrées du baptême, nous avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été revêtus de Jésus-Christ; le Saint-Esprit a été répandu sur nous avec l'abondance de ses grâces : pauvres ou riches, ignorants ou savants, dans une cabane obscure ou sur un trône éclatant, nous sommes enfants de Dieu : *Nunc filii Dei sumus.*

Selon notre naissance temporelle, nous pouvons avoir des parents pauvres, comme Jésus-Christ, qui ne nous donnent aucun titre dans le monde. Les hommes peuvent nous reprocher l'obscurité de notre origine, la bassesse de notre condition, les occupations viles de notre état; mais dans l'ordre de la religion nous sommes aussi grands qu'eux, parce que nous sommes chrétiens. Si nous ne sommes pas les enfants des rois, des grands, des riches de la terre, nous sommes les enfants de Dieu : *Nunc filii Dei sumus.*

Comme chrétien, je ne suis pas l'héritier des grandeurs et des richesses de la terre, mais de la félicité éternelle : mon royaume n'est pas de ce monde; c'est dans le ciel que je dois régner, parce qu'il est destiné aux enfants de Dieu.

Cette adoption divine n'est pas chimérique, mes chers frères; elle nous est déclarée solennellement dans l'Ecriture; elle est le fruit du sang de Jésus-Christ, répandu pour nos péchés.

Lisez l'Evangile; voyez les titres de votre grandeur : Dieu a donné à tous ceux qui croient en son Fils, qui sont baptisés dans son sang, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu : *Dedit potestatem filios Dei fieri.* (*Joan.*, I.) Que veulent dire ces paroles? Le voici. Le titre d'enfants de Dieu nous fait entrer en communication de tous ses biens. Enfants des maîtres du monde, des grands, des riches de la terre, le titre que vous avez pour succéder à leurs noms, à leurs dignités, à leurs domaines, ne me flatte pas comme celui que j'ai à l'héritage éternel.

Ah! ce titre d'enfant de Dieu est la grâce la plus précieuse qu'il pouvait nous accorder. Elle surpasse, dit saint Léon (serm. 9 *De Nativ.*), toutes les autres grâces et toutes les autres faveurs. Dieu m'appelle son fils; quelle bonté! Il me permet et me commande même de l'appeler mon Père; quel honneur!

Pourquoi des titres si saints, si sacrés, ne nous flattent-ils pas? pourquoi les oublions-nous pour nous repaître des vains titres que la vanité et l'orgueil ont imaginés pour illustrer la cendre et la poussière?

Grandeur ineffable reçue dans notre baptême, qui doit faire toute notre gloire, qui doit seule occuper notre cœur! Nous ne devons que nous prêter à la grandeur du siècle, lorsqu'elle nous environne par les titres de notre naissance, nous ne devons pas nous y attacher, y mettre notre félicité.

Notre baptême est le baptême de Jésus-Christ; il a voulu être baptisé pour nous comme il a voulu mourir pour nous. De quelle utilité nous serait le baptême qu'il a reçu de Jean-Baptiste, si nous ne recevions pas le baptême qu'il a institué, si nous n'étions pas régénérés dans l'eau et le Saint-Esprit? dit saint Augustin. (*In Joan.*, tract. 4, n. 12.)

Ce n'est point pour être purifié, dit saint Ambroise (lib. II *in Luc.*, cap. ultim.), que Jésus-Christ a voulu être baptisé, mais pour communiquer une sainteté, une vertu, une efficace à l'eau qui devait nous purifier de la tache du péché, et nous réintégrer dans l'innocence que nous avions perdue.

Cette eau, consacrée par le baptême du Sauveur, est cette eau pure promise par les prophètes, pour purifier les âmes souillées du péché, les rendre saintes et agréables au Seigneur. (*Ezech.*, XXXVI.) Ce qui s'est passé au baptême de Jésus-Christ est une image de ce qui se passe dans le baptême que nous recevons. Ce spectacle de gloire, qui relève les abaissements du Sauveur aux pieds de Jean-Baptiste, m'annonce la grandeur de la dignité du chrétien.

Lorsque Jésus-Christ est baptisé et sorti des eaux du Jourdain, le ciel s'ouvre à ses yeux : *Aperti sunt ei cœli.* (*Matth.*, III.) Le ciel est fermé à l'homme qui n'est point régénéré dans l'eau et le Saint-Esprit; il ne peut point y entrer sans cette seconde naissance. C'est dans les eaux salutaires que nous sommes renouvelés, que nous passons des ténèbres à la lumière; c'est alors que nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, que nous entrons en communication de ses biens : il nous les montre, il nous les promet; il nous les donnera si nous sommes fidèles : *Aperti sunt ei cœli.*

Jésus-Christ vit le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe, et qui venait se reposer sur lui : *Vidit Spiritum Dei descendentem et venientem super se.* (*Ibid.*) Le Saint-Esprit, principe des grâces, des dons célestes et de notre sanctification, nous est donné dans le baptême; il habite en nous; nous sommes ses temples; il est le consécrateur de nos corps : il s'en fait alors une dédicace solennelle. L'homme ancien est détruit; c'est le nouvel homme qui vit; ce n'est plus l'homme terrestre, c'est l'homme céleste.

Enfin la voix du Père éternel se fait entendre sur les bords du Jourdain; il atteste la divinité de Jésus-Christ; il déclare qu'il

est son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances : *Ecce vox de cœlo dicens : Hic est Filius meus dilectus.* (*Ibid.*)

Avant le baptême, nous sommes des enfants de colère; en sortant des eaux sacrées, nous sommes des enfants chéris; il nous prodigue ses faveurs et ses caresses. C'est ainsi, mes chers frères, que les trois personnes divines président à notre baptême, et attestent les avantages, la grandeur et la dignité du chrétien.

Dignité du chrétien à laquelle nous ne faisons pas assez d'attention, qui ne nous flatte pas assez. En effet, mes chers frères, d'où nous vient le nom de chrétien que nous portons? Qui nous l'a donné? Que signifie-t-il? Ah! les hommes se font gloire de porter un nom illustre, le nom de ces grands hommes célèbres dans l'histoire par leur naissance, leurs exploits, les services importants qu'ils ont rendus à l'Etat. A l'ombre d'un nom fameux, précieux à la nation, ils jouissent quelquefois, sans mérite et sans talents, des honneurs et des bienfaits accordés à leurs ancêtres; dans le repos et la mollesse, ils portent les titres qu'ils ont mérités dans les dangers des siéges et des batailles. Pourquoi ne mettons-nous pas aussi notre gloire dans le nom et la dignité du chrétien? Ce nom doit-il nous être moins précieux que celui que nous portons comme homme? La dignité du chrétien est-elle imaginaire? Devons-nous la mépriser à cause qu'elle ne nous donne que des biens spirituels, qu'elle ne nous promet qu'une gloire future? Ah! mes chers frères, où est la foi de ceux qui ne sont pas flattés de la grandeur du nom qu'ils portent depuis leur baptême?

Paul et Barnabé annoncent l'Evangile à Antioche; leurs succès sont rapides et brillants. En peu de temps le nombre de ceux qui embrassent l'Evangile est considérable; ils forment une multitude de disciples de Jésus-Christ. Il s'agit de les distinguer, de leur donner un nom qui annonce leur chef et la doctrine qu'ils professent; on leur donne le nom de chrétiens, à cause qu'ils sont disciples de Jésus-Christ; on ne leur donne point le nom de Pierre, de Paul, ni d'aucun autre apôtre, mais celui de leur divin Maître.

Or peut-on avoir de la foi et ne pas être flatté de porter un nom si saint, si sacré; un nom qui nous fait connaître partout pour les disciples de Jésus-Christ?

N'est-ce pas dans ce nom que les premiers fidèles mettaient leur gloire? Le cachaient-ils, quoiqu'il suffît pour être cité devant les tyrans? N'est-ce pas devant les préfets et les empereurs, dans les fers et sous les glaives, qu'ils disaient hautement : Nous sommes chrétiens? Prenaient-ils d'autres titres quand on les interrogeait? Les Justin, les Cyprien, sortis des ténèbres du paganisme, n'oublièrent-ils pas les grands noms qu'ils portaient avant leur baptême, pour ne s'occuper que du nom de chrétien? La dignité du chrétien, persécutée alors, faisait la gloire des fidèles : pourquoi ne nous flatte-t-elle pas aujourd'hui? Est-ce la paix dont nous jouissons qui nous la rend moins précieuse?

La dignité de chrétien flattait ces hommes qui, dans la nécessité, suppléaient au baptême d'eau par un baptême de désir ou un baptême de sang.

Baptême de désir : le larron pénitent n'était point martyr, puisqu'il souffrait pour ses crimes; mais il adora Jésus-Christ, il confessa sa divinité, il lui demanda son royaume, où on ne saurait entrer sans le baptême. Il obtint la grâce qu'il désira, la miséricorde du Tout-Puissant suppléant au baptême qu'il désirait, et qu'il ne pouvait pas recevoir, dit saint Augustin (lib. V *contra Donat.*, cap. 22) : *Complevit Omnipotentis benignitas.*

L'empereur Valentinien, mort catéchumène, avait demandé la grâce du baptême; c'est pourquoi saint Ambroise dit (*De obitu Valent.*) : J'ai perdu celui que je devais enfanter à Jésus-Christ et à son Eglise; mais il n'a pas perdu la grâce qu'il avait demandée et désirée.

Baptême de sang. Les martyrs, dit saint Cyprien (Epist 73 *ad Jubatan.*), sont baptisés dans leur sang répandu pour la doctrine de Jésus-Christ; baptême qui a des caractères de grandeur et de gloire ineffables.

Dieu, dont la miséricorde est infinie, dit saint Ambroise (Serm. 1 *de Epiphania*), couronne dans le ciel d'une gloire immortelle les enfants que le glaive d'Hérode enlève à la terre. Ils arrosent le berceau du Sauveur de leur sang, pour conserver le sien; le Sauveur leur applique l'efficace du sang qu'il doit répandre sur la croix, pour leur ouvrir le ciel. Ah! pourquoi, après avoir été baptisés en Jésus-Christ, estimons-nous plus les biens fragiles de la terre que les grâces précieuses que la dignité de chrétien nous donne?

Si les biens fragiles de la terre n'attachaient pas notre cœur, les dons ineffables d'un Dieu de miséricorde nous seraient-ils si indifférents? Oublierait-on ce qu'on est dans l'ordre de la religion, pour ne s'occuper que de ce qu'on est selon le monde? Ne serait-on flatté que de l'opulence et de la grandeur mondaines, et attendrait-on au moment de la mort pour penser aux richesses spirituelles données aux chrétiens dans le baptême?

D'où vient cet aveuglement, mes chers frères? Pourquoi sommes-nous flattés d'avoir un nom distingué parmi les hommes, d'avoir une terre titrée, de posséder des charges importantes, de grands domaines? Pourquoi nous faisons-nous un honneur d'étaler nos titres dans les actes publics, de les signifier à nos vassaux, et de les soutenir avec tant de fermeté et d'ardeur? Pourquoi les titres qu'on ne mérite pas, qu'on achète, et dont on décore les offices et les emplois de l'Etat, paraissent-ils si précieux aux hommes sortis de la poussière et de l'indigence? Le voici, mon cher auditeur : c'est qu'on n'est rempli que de l'esprit du monde, qui n'estime que les biens visibles, que l'éclat passager des honneurs, et qui ne goûte pas les dons de Dieu. La dignité de chrétien est toute divine;

les richesses qu'elle nous donne sont spirituelles; les biens qu'elle nous promet sont invisibles, c'est pourquoi elle ne flatte que ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu; les mondains n'y pensent pas.

Pourquoi avons-nous reçu l'Esprit de Dieu? dit saint Paul; ce n'est pas seulement pour prêcher l'Evangile, instruire les nations, les convertir par la force de nos discours et l'éclat des miracles, mais pour connaître la grandeur de notre vocation, les dons inestimables que Jésus-Christ nous a mérités, et le droit que nous avons acquis à l'héritage céleste dans notre baptême : *ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* (I *Cor.*, II.) Il n'y a donc que ceux qui ont l'Esprit de Dieu qui connaissent toute la grandeur du chrétien, qui en conçoivent une juste idée, qui l'estiment, l'honorent, et qui en sont flattés. Or, ce principe posé, il n'est plus étonnant que la dignité de chrétien soit indifférente à tant de mondains, qu'elle ne les flatte pas, qu'ils n'estiment et n'ambitionnent que les biens fragiles de la terre. Ils n'ont pas l'Esprit de Dieu, ils n'agissent, ils ne parlent que selon l'esprit du monde.

Dans le baptême, nous avons été revêtus de Jésus-Christ, mes chers frères : *Christum induistis* (*Galat.*, III); vous devez donc paraître ce qu'était Jésus-Christ; on doit le reconnaître en vous. Les titres, les qualités brillantes qui distinguent les hommes dans le monde, ne doivent donc pas être les véritables ornements d'un chrétien. Il y a certaines marques des dignités de l'État; les grands, les favoris du prince les portent avec respect pour être distingués; le baptême vous distingue en vous approchant non-seulement de Jésus-Christ, mais en vous donnant Jésus-Christ même pour ornement : *Christum induistis.*

Dans le baptême, vos corps deviennent les membres de Jésus-Christ : *corpora vestra membra sunt Christi* (I *Cor.*, VI); votre chair devient la sienne; il s'est fait ce que vous êtes, afin que vous soyez ce qu'il était. Ce mystère de votre élévation est une suite du mystère de ses abaissements. Il est descendu jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui; nous sommes devenus participants de la nature divine : *divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I.) Ah! s'il nous était permis de nous élever, quel sujet! quel honneur! quelle gloire! Oui, nous pouvons nous élever, mais en avouant que toute notre grandeur est fondée sur les abaissements d'un Dieu. Nous devons nous faire gloire de notre dignité, elle doit nous flatter; le malheur des mondains est qu'elle ne les flatte pas assez.

Dans le baptême vous devenez les temples du Saint-Esprit : *vos estis templum Dei vivi.* (II *Cor.*, VI.) Quelle gloire orne vos âmes! que de grâces l'enrichissent! que de lumières! que de sagesse! que de force tant qu'il habite en vous! Malheur à ceux qui ne font pas d'attention à cette grandeur ineffable, et qui souillent ce temple sacré! Tels sont les mondains que la dignité de chrétien ne flatte pas; ils profanent par de coupables plaisirs cette demeure divine; la sainteté de leur corps ne leur est pas précieuse; ils ne s'occupent que des grâces de la nature; ils ne regrettent que leur perte.

Saint Paul appelle toutes ces prérogatives du chrétien, ces grâces qu'il reçoit dans son baptême, tout ce qui est à lui comme enfant de Dieu et de l'Eglise, les richesses incompréhensibles de l'amour de Jésus-Christ : *investigabiles divitias Christi.* (*Ephes.*, III.)

Comme chrétiens, comme enfants de Dieu et de son Eglise, tout est à vous, tout est pour vous dans la religion : *omnia vestra sunt.* (I *Cor.*, III.) Soit Paul, soit Apollon, soit Céphas : *sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas* (*Ibid.*), nous sommes établis les ministres de la réconciliation, pour vous remettre vos péchés; nous prêchons pour vous instruire et vous confirmer dans la foi; c'est pour vous que nous offrons le sacrifice de l'Agneau sans tache; vous participez aux prières, aux gémissements de toute l'Eglise; aux mortifications, aux souffrances des pénitents et des martyrs; nos courses apostoliques, nos sueurs, nos travaux, nos liens, notre sang, nos succès ont pour objet votre salut; comme chrétiens, comme enfants de l'Eglise, vous entrez en communication de toutes les grâces, de tous les biens que Jésus-Christ nous a mérités : *omnia vestra sunt.* Mais aussi vous êtes à Jésus-Christ, vous lui appartenez; votre dignité consiste dans votre élection et votre rédemption : *vos autem Christi.* (*Ibid.*)

Reconnaissez donc, chrétiens, la grandeur de votre dignité; méditez sur les avantages et les grâces qu'elle vous procure : *agnosce, o Christiane! dignitatem tuam.* (S. Leo, *Serm. de Nativit.*) C'est ici que la religion vous permet de vous élever, de vous occuper de votre gloire, d'être flattés de votre élévation. Il est permis de se glorifier dans le Seigneur; ce n'est qu'en lui que nous sommes grands, que nous triomphons de la chair, du monde et du démon. Glorifions-nous d'être chrétiens, c'est nous glorifier dans la grâce de notre vocation, dans la main toute-puissante qui a brisé nos liens, dans les richesses de la miséricorde divine, dans la force d'un Dieu avec lequel on peut tout, sans lequel on ne peut rien.

Vous vous glorifiez des dignités de la terre : une place distinguée vous flatte; une charge, un emploi, un bénéfice qui donne un rang dans l'Etat ou dans l'Eglise, qui donne de l'autorité, qui assujettit des inférieurs, qui procure des honneurs et des revenus, vous plaît, vous éblouit même. Bientôt vous en connaissez toutes les prérogatives, tous les droits; vous les faites valoir. Cependant ces biens sont fragiles, ces honneurs sont fugitifs : vous cesserez d'être grands, d'être riches, vous ne cesserez pas d'être chrétiens; au contraire, votre baptême vous a donné un caractère ineffaçable; les avantages de votre naissance spirituelle sont éternels; mais pour ne les pas perdre, il faut que vous en

connaissiez tout le prix : *Agnosce, o Christiane! dignitatem tuam.*

Quelle différence entre l'estime que les saints faisaient de la grâce du baptême, et le peu d'attention des chrétiens de nos jours pour la conserver! Estime t-on ce que l'on perd si aisément? Regarde-t-on comme un trésor précieux ce que l'on expose si imprudemment? Je vois une Blanche de Castille, jalouse de l'innocence d'un jeune Louis, alarmée sur les dangers qui le menacent, et qui aimerait mieux le voir descendre dans le tombeau avec la grâce du baptême, que de le voir régner sur un trône éclatant, souillé du péché. Hélas! la corruption de notre siècle va jusqu'à attacher une sorte de honte à l'innocence et à la candeur d'une jeune personne : l'ignorance du mal fait douter de son esprit, on dirait que la malice seule est destinée à l'annoncer ; on ne veut point reconnaître de génie, de lumières, de discernement dans ceux qui sont sages et vertueux ; on ne loue qu'un esprit vif, enjoué, que ceux qui se mettent au large et qui traitent la religion en politiques.

O grand Ambroise! votre siècle était bien différent du nôtre : le nombre de ceux qui avaient conservé l'innocence de leur baptême, était plus grand que celui qui l'avait recouvrée par la pénitence, après l'avoir perdue. (S. Ambr., lib. II *De pœnit.*, cap. 10.) Aujourd'hui peu de pénitents sincères, encore moins de chrétiens ornés de l'innocence du baptême ; la dignité de chrétien ne flatte pas assez pour qu'on redoute d'en perdre les avantages.

Pour juger de l'estime que les saints faisaient de la grâce du baptême, représentons-nous ces temps où les saints docteurs cachaient aux fidèles la ressource de la pénitence ; ils craignaient que le moyen de recouvrer la grâce du baptême empêchât d'en redouter la perte ; qu'on s'exposât au naufrage, à cause que l'Eglise, cette tendre mère, tendait une seconde planche à ceux qui l'avaient fait. N'est-ce pas la crainte de perdre cette grâce précieuse, qui faisait différer le baptême à tant de catéchumènes? La pieuse Monique craignait-elle autre chose, quand elle différa de le faire recevoir au jeune Augustin? Pourquoi tant de chrétiens se sont-ils cachés dans les déserts? tant de chastes colombes se sont-elles envolées dans les cloîtres? C'est pour conserver l'innocence de leur baptême. On craint de perdre ce qu'on estime ; les mondains ne redoutent pas la perte de la grâce, parce que la dignité de chrétiens ne les flatte pas assez.

On craint la perte de la santé, d'un protecteur, d'une charge, d'un emploi, d'un bien disputé, on ne craint pas la perte de la grâce; on est chrétien avec indifférence; on en porte le nom sans y faire attention; on est insensible à tous les avantages de sa dignité ; les biens visibles seuls occupent le cœur, le remplissent et excitent tous ses désirs.

Tels sont les mondains; vous le savez, mes frères, la dignité de chrétien est celle qui les flatte le moins : ils sont insensibles aux titres qu'elle nous donne, aux grâces précieuses qu'elle nous procure, et à la gloire immortelle qu'elle nous assure, si nous sommes fidèles; la gloire fugitive de ce monde est la seule qui les flatte.

Ecoutons, mes chers frères, l'apôtre saint Jean : il nous dépeint les avantages du chrétien, le droit qu'il a à l'héritage céleste, le principe de sa félicité dans le ciel. Ah! que ces vérités sont consolantes! Pourquoi ne les méditons-nous pas sans cesse dans le lieu de notre pèlerinage? Pourquoi ne nous détachent-elles pas des objets visibles qui nous flattent et nous séduisent? Pourquoi enfin n'excitent-elles pas dans nos cœurs des désirs ardents de posséder Dieu? Pourquoi cette indifférence? D'où vient cet aveuglement? Ah! c'est que nous ne faisons pas d'attention à la dignité de chrétiens, elle ne nous flatte pas assez.

Maintenant nous sommes les enfants de Dieu : *Nunc filii Dei sumus* (I *Joan.*, III), voilà notre dignité. Oui, enfants d'Adam, enfants de colère par notre naissance temporelle, mais par notre naissance spirituelle, par le baptême, nous sommes enfants de Dieu. La naissance temporelle des grands leur donne un droit aux dignités, aux grandes places, aux honneurs, à la gloire du monde; la naissance spirituelle nous donne un droit au ciel, à l'immortalité glorieuse. Il est vrai que nous sommes dans l'attente de ces biens précieux, qu'ils nous sont promis, que nous ne les possédons pas encore : *Nondum apparuit quod erimus* (*Ibid.*); mais nous savons que si nous sommes fidèles nous les obtiendrons. Alors nous posséderons Dieu, nous serons participants de sa divinité, tout éclatants de sa gloire : *Similes ei erimus* (*Ibid.*), nous le verrons dans toutes ses perfections, et tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est.* (*Ibid.*)

Pourquoi, mes chers frères, ce droit que nous donne le baptême au ciel, ne nous flatte-t-il pas? Pourquoi sommes-nous insensibles aux biens précieux auxquels notre naissance spirituelle nous destine? car voilà l'aveuglement du plus grand nombre des chrétiens.

Les enfants des hommes sont-ils aussi indifférents sur les droits que leur donne leur naissance aux richesses, aux honneurs du monde? ne s'en repaissent-ils pas dès leur enfance même? et ne les voit-on pas attendre impatiemment le moment où ils doivent en jouir? C'est donc parce que les biens que nous attendons sont invisibles, que le droit que nous y avons ne nous flatte pas? Mais alors où est notre foi?

Pourquoi sommes-nous chrétiens, dit saint Augustin (*in psal.* LXII) : *Quare sumus Christiani?* Ce n'est pas pour nous repaître d'une félicité temporelle, la désirer et y attacher notre cœur.

En quoi consiste la félicité temporelle? Dans les plaisirs, les richesses, les honneurs. Or ce ne sont pas ces faux biens, cette félicité fugitive que Dieu a promis aux chrétiens; ce n'est pas là la récompense qui les

attend, celle qui doit les flatter. Pourquoi? C'est que des païens, des impies, des scélérats ont joui quelques jours sur la terre de cette fausse félicité, de ces biens fragiles; c'est que Dieu les accorde plus souvent aux pécheurs qu'aux justes qu'il veut sanctifier par les privations. Les biens que nous attendons en qualité de chrétiens sont donc des biens éternels, des biens préparés aux seuls élus, par conséquent des biens qui doivent nous flatter, si nous avons de la foi : notre malheur est qu'ils ne nous flattent pas assez.

Nous avons été faits chrétiens, nous avons été baptisés, non pas pour être riches, grands, distingués dans le monde, mais pour être à Jésus-Christ, professer sa doctrine, participer à sa gloire. C'est cette attente des biens futurs, c'est l'espérance de les obtenir qui fait la consolation des chrétiens sur la terre, dit saint Augustin (*De verbis Domini*, serm. 39, cap. 1) : *Ad hanc exspectationem et propter hanc spem Christiani facti sumus.* Nous ne sommes point chrétiens pour vivre heureux sur la terre, y couler nos jours dans l'abondance et les délices, nous y réjouir et y fixer nos désirs. L'Evangile que nous y professons ne nous y promet que des combats, des pleurs, des afflictions; s'il nous ordonne de nous réjouir, c'est parce que notre récompense est dans le ciel; la dignité de chrétien dont nous sommes honorés nous donne droit à une félicité éternelle. N'aimons donc pas le monde, continue ce saint docteur, puisque nous ne pouvons pas y être heureux, n'aimons que la gloire future qui nous est destinée : *Non amemus sæculum.*

Les mondains méprisent-ils les titres que leur donne leur naissance? Ne sont-ils pas flattés de l'espérance qu'ils leur donnent de succéder aux biens et aux honneurs de leurs parents? Pourquoi le droit que la dignité de chrétien nous donne à l'héritage céleste ne nous flatte-t-il pas?

Ce qui m'étonne, mon cher auditeur, c'est notre indifférence pour la dignité du chrétien; il y a comme un mystère d'aveuglement dans notre conduite, qu'il n'est pas facile de développer.

Nous sommes chrétiens, nous serions fâchés de ne pas l'être; nous gémissons sur le sort de ces peuples qui ne connaissent pas Jésus-Christ, qui ignorent son Evangile, parce que nous savons qu'ils ne peuvent pas être sauvés hors de son Eglise; et le titre que nous a donné notre baptême pour entrer dans le ciel ne nous flatte pas; c'est celui auquel nous pensons le moins, celui dont nous ne nous glorifions point, à cause qu'il nous est commun avec les pauvres comme avec les riches, avec les simples comme avec les savants. On est flatté d'un nouveau titre qui décore, qui donne un rang dans la société, qui procure des honneurs temporels; on a soin de l'annoncer, de le prendre avec cérémonie; on n'en omet aucun quand on en a plusieurs, et le titre de chrétien ne flatte pas, parce qu'il n'assure que des biens invisibles, qu'une gloire future. Est-ce avoir de la foi?

Peut-on croire une vie future, une félicité éternelle, l'attendre, l'espérer comme chrétien, et ne pas penser à sa destinée, y être insensible? Peut-on dire que ceux que la dignité de chrétien ne flatte pas, croient et espèrent?

Pensent-ils à la grandeur de leur destinée éternelle, ces chrétiens qui ambitionnent les premières places, les dignités, les honneurs; qui sont occupés de ce qui est dû à leur mérite, à leurs talents, à leur naissance? Hélas! on dirait qu'ils n'espèrent rien au delà du tombeau. Tous les favoris du prince sont flattés quand il y a quelque grâce à accorder, quoiqu'il ne puisse donner qu'à un seul ce que plusieurs attendent; et le ciel promis au chrétien ne l'occupe point. On se fait gloire d'être héritier du nom, des charges, des biens d'un grand siècle; on n'est pas flatté d'être les cohéritiers de Jésus-Christ, rentrés dans sa gloire. Les honneurs plaisent à tout âge; les biens de l'autre monde ne flattent pas les vieillards, même à la mort : bien loin de renoncer aux biens du monde pour acquérir le ciel, on renoncerait volontiers au ciel, pour jouir toujours des biens du monde

Hélas! mes chers frères, sondons nos cœurs dans la sincérité, ne sont-ce pas là ses dispositions? Est-on plus flatté d'être chrétien que d'être riche, distingué? Dans les pertes, les disgrâces, les souffrances, la dignité de chrétien nous console-t-elle? Les biens auxquels elle nous donne droit nous font-ils mépriser les biens fragiles de la terre? et le royaume où nous devons régner éternellement excite-t-il nos désirs? nous occupe-t-il? Ah! que penser des chrétiens que la grandeur de leur destinée future ne flatte pas?

Les hommes destinés à l'immortalité, étrangers sur la terre, attachent leur cœur aux objets visibles et périssables; les uns aux richesses qu'ils accumulent, les autres aux honneurs qu'ils briguent toute leur vie; ceux-ci aux plaisirs qu'ils varient, ceux-là aux douceurs du repos, dans lequel ils se font gloire de mépriser le monde et se donnent pour les seuls sages : c'est ainsi, dit saint Augustin, qu'ils suivent les penchants, les inclinations d'un cœur tout terrestre : *Amant homines diversas res.*

Concevons-nous une juste idée de l'aveuglement de ces chrétiens que leur destinée éternelle n'occupe point, qui espèrent sans désirer, qui demandent le royaume de Dieu sans empressement pour l'obtenir, qui ne craignent point de le perdre comme la félicité qui les amuse sur la terre? Excitent-ils nos gémissements, nos larmes? Non, au contraire, nous admirons leurs succès, et nous envions secrètement leur sort pendant cette vie.

Ici, mes chers frères, pouvez-vous me taxer d'exagération? Non, sans doute : à Dieu ne plaise que je me représente ici une indifférence chimérique pour les avantages du

chrétien; je dépeins celle que vous connaissez, et dont vous êtes témoins.

Que dit-on, dans la société, quand un mondain a réussi, quand il a obtenu ce qu'il désirait, des richesses, des honneurs; quand son cœur sensuel ou ambitieux est satisfait? Vous ne l'ignorez pas, on dit : cet homme-là est heureux; on chante sa gloire, on lui suppose du mérite, des talents; ses succès le rendent un grand homme : *Felix vocatur*. Est-ce là cependant la félicité qui doit flatter un chrétien?

Examinez-vous, mes chers frères; rentrez en vous-mêmes, consultez votre cœur, voyez si cette fausse félicité, si ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs, que le monde appelle des biens, vous flattent, excitent vos désirs, vous attachent : *Videte, fratres, si vos delectant bona ista, quæ appellantur bona.* C'est l'idée que vous en concevez qui doit décider de votre foi et de l'estime que vous faites de la dignité de chrétien.

Si la félicité fugitive de la terre vous attache, vous éblouit, excite vos désirs, la dignité de chrétien ne vous flatte donc plus? les titres qu'elle vous donne au royaume des cieux vous sont donc indifférents? car le chrétien qui a de la foi préfère les biens qu'il ne voit pas et qui sont éternels, aux biens qu'il voit et qui sont périssables. Pourquoi? Le voici : c'est que tous les biens périssables ne sont pas de vrais biens; c'est qu'une félicité fugitive n'est pas une félicité réelle.

Oui, continue saint Augustin (*in psal.* XXVI), tout ce qui est sujet au changement n'est pas un vrai bien : *Omnia mutabilia non sunt per se bona.* Or quoi de plus mobile, de plus inconstant que la félicité d'un mondain dans les richesses, les plaisirs, les honneurs? La scène du siècle ne varie-t-elle pas tous les jours sur le théâtre du monde? Combien qui tombent du faîte de la gloire dans le moment que les autres y arrivent? Nous ne saurions donc trop gémir sur le sort de ceux que les biens éternels n'occupent point; la dignité de chrétien ne les flatte pas assez; mais gémissons aussi sur le sort de ceux qui espèrent le ciel sans le mériter; la dignité de chrétien les rassure trop. Je vais vous le prouver dans la seconde réflexion de ce discours.

SECONDE RÉFLEXION.

Si l'on jugeait du christianisme par les mœurs du plus grand nombre des chrétiens de nos jours, on se représenterait la dignité de chrétien comme un titre qui assure une félicité éternelle, après une vie douce et commode, qui prépare infailliblement une couronne à ces lâches qui ne combattent pas, et dont les défaites sont si communes; à ces mondains qui se glorifient du don de la foi, et qui n'en ont pas les œuvres; qui croient ce que les saints ont cru, et qui vivent comme les païens ont vécu.

On serait tenté de penser que le baptême établit l'homme dans une innocence inaltérable, qui ne peut ni souffrir de déchet, ni se perdre, et qu'il n'y a point d'ennemis à combattre dans le désert de ce monde, quand on est sorti des eaux sacrées qui ont effacé la tache originelle.

On ne regarderait pas l'Evangile comme la règle de la conduite et des mœurs de tous les chrétiens, mais seulement comme celle d'un petit nombre d'âmes privilégiées, séparées du monde, et ensevelies dans la retraite; les mortifications, les jeûnes, l'immolation, le crucifiement, qui font tout le précis de sa morale, ne seraient pas nécessaires à tous pour ravir le ciel.

Oui, mon cher auditeur, si l'on jugeait du christianisme par les mœurs de notre siècle et par l'idée que les mondains s'en forment, voilà les conséquences qu'on en pourrait tirer; mais conséquences fausses, quand on fait attention aux obligations indispensables que la dignité de chrétien impose.

En effet, mon cher auditeur, lisez l'Evangile, y trouverez-vous que le christianisme soit un état d'oisiveté; que le salut de ceux qui ont la foi est assuré indépendamment des bonnes œuvres? N'y voyez-vous pas au contraire que ceux qui ne font pas la volonté de Dieu se glorifieront en vain au dernier jour d'avoir prophétisé en son nom, et que le ciel leur sera fermé?

L'Evangile dispense-t-il les chrétiens de ces efforts, de cette violence que Jésus-Christ a recommandés à ses disciples, et absolument nécessaires pour ravir le royaume des cieux? Les mondains qui marchent dans la voie large et spacieuse qui conduit à la perdition, n'ont-ils rien à redouter? Et la voie étroite et gênante qu'il a tracée pour arriver à la vie éternelle, n'est-elle que pour ceux qui vivent dans le sanctuaire ou dans des cloîtres? N'est-ce pas à tous sans distinction que ce divin Sauveur parlait, lorsqu'il disait que pour être son disciple il fallait porter sa croix et le suivre dans la route du Calvaire? Ah! la dignité de chrétien est grande, mais il faut en soutenir la grandeur par des vertus chrétiennes.

Malheur à celui qui n'aura que ce nom à présenter au tribunal du souverain Juge! c'est ce nom sacré qui le rendra plus coupable; son sort sera plus rigoureux que celui des infidèles.

Pouvons-nous trop gémir sur l'aveuglement de ces mondains qui vivent selon l'esprit du monde, qui suivent sa morale, ses maximes, et qui espèrent se sauver? Sur quoi se rassurent-ils? Sur la dignité de chrétien. Mais la dignité de chrétien impose des obligations; mais le chrétien doit être humble, mortifié, détaché; il doit vivre selon l'esprit, et ne goûter que les choses du ciel. Les mondains qui espèrent se sauver dans leur coupable attache au monde sont donc dans l'erreur? Oui, c'est à eux aussi que je vais prouver que la dignité de chrétien les rassure trop.

Le christianisme n'a point changé; l'Evangile est toujours le même; par conséquent les chrétiens ont toujours les mêmes obligations à remplir. Obligations contractées

dans le baptême que nous avons reçu ; nous avons promis, comme enfants de Dieu, de renoncer au démon, au monde, à ses pompes. Obligations contractées comme disciples de Jésus-Christ ; nous devons le suivre, l'imiter et vivre selon le plan de son Evangile. Obligations contractées comme enfants de l'Eglise, nous devons l'écouter et lui obéir, gémir de ses pertes, nous affliger de ses maux, et nous réjouir de ses conquêtes. Voilà nos obligations indispensables ; ce n'est qu'en les remplissant avec fidélité que nous devons nous rassurer sur la dignité de chrétien.

Or, ces vérités incontestables posées, il est évident que la dignité de chrétien rassure trop ceux que le péché attache presque toujours au char du démon, qui vivent tranquillement des temps considérables sous son empire, ceux qui sont du monde, que son esprit anime, que sa gloire éblouit, qui ambitionnent ses plaisirs, ses richesses et ses honneurs.

Il est évident qu'elle rassure trop ces chrétiens dont la vie est oisive, molle et voluptueuse, et qui, au lieu de crucifier leur chair avec tous ses désirs, la flattent, l'idolâtrent et suivent le monde dans ses jeux, ses fêtes, ses spectacles. Il est évident qu'elle rassure trop ces chrétiens superbes et indociles qui opposent leur orgueilleuse raison à la foi de l'Eglise, et les systèmes des savants incrédules aux vérités qui lui sont révélées.

En trois mots, mes chers frères, et je vous prie de renouveler ici toute votre attention, car il s'agit d'un détail de vérités et de morale très-intéressante, la dignité de chrétien rassure trop ceux qui ne remplissent pas les obligations contractées dans le baptême comme enfants de Dieu, comme disciples de Jésus-Christ, comme enfants de l'Eglise ; je finis avec ces trois réflexions.

Qui sont ceux que la dignité de chrétien rassure trop ? Ce sont ces mondains qu'elle ne flatte pas assez. En effet, mes chers frères, n'est-ce pas eux qui ne s'en occupent point parce que le monde les flatte trop, et qui se rassurent cependant sur elle pour être heureux en sortant du monde ? A examiner leur conduite, à voir leur sécurité, on dirait que le titre de chrétien suffit pour être sauvé ; que nous ne faisons point dans notre baptême de promesses qui nous obligent ; que nous n'y contractons aucune obligation, et que les enfants de Dieu ne peuvent pas perdre l'héritage destiné à la fidélité et à la sainteté.

Terrible aveuglement, dont on ne gémit pas assez dans notre siècle, où l'on ne veut être chrétien qu'à la mort, où l'on ne déplore le plan d'une vie mondaine que lorsqu'on n'a plus le temps de pouvoir changer, et où on ne veut être disciple de Jésus-Christ que lorsqu'on ne peut plus être disciple du monde.

Vous êtes chrétiens, mes chers auditeurs, mais en soutenez-vous la dignité quand vous êtes mondains ? Vous êtes enfants de Dieu ; mais n'irritez-vous pas ce père tendre quand vous violez sa loi sainte ? Vous avez reçu la grâce du baptême ; mais était-elle inadmissible ? Cette robe d'innocence dont vous avez été revêtus, n'est-elle pas souillée ? l'avez-vous conservée pure et sans tache ?

Vous avez passé du domaine du démon sous le domaine de Dieu ; mais y êtes-vous restés ? Le Seigneur vous a adoptés pour ses enfants ; mais n'est-ce pas à condition que vous renoncerez au monde, au démon, à ses pompes ? Et dès que vous vivez dans le péché, dès que vous aimez le monde et ce qui est dans le monde, dès que vous aimez la gloire qu'il fait briller sur son théâtre, ses spectacles, ses fêtes, ses jeux, ses vanités, la dignité de chrétien ne vous rassure-t-elle pas trop quand vous ne tremblez pas sur votre destinée future ?

Que penserions-nous d'un religieux qui se rassurerait sur la sainteté de sa règle, quoiqu'il ne l'observât pas ; qui se flatterait d'avoir le sort de ceux que leurs vœux occupent, qui en remplissent toutes les obligations avec exactitude, quoiqu'il les violât même avec scandale ? Ne dirions-nous pas qu'il se damne sous un habit saint ? Les mondains eux-mêmes le ménagent-ils, et ne sont-ils pas ses censeurs les plus inexorables ?

Ah ! mes chers frères, qui nous rassure donc dans la sainteté du christianisme, quand nous le déshonorons par une vie mondaine, quand nous violons les engagements de notre baptême ? Est-ce le titre de chrétien ? mais suffit-il seul ? Est-ce la sainteté de l'Evangile qui est notre règle ? mais une vie mondaine y répond-elle ? Mondains, la dignité de chrétien vous rassure trop, puisqu'elle vous rassure dans une vie opposée à vos engagements.

Quelle est l'erreur de la plupart des chrétiens engagés dans le monde ? C'est d'oublier les vœux de leur baptême, de n'y pas penser même ; bien loin de les renouveler par une fête solennelle, ils paraissent protester contre par une vie opposée au christianisme ; contents de n'en avoir pas fait de particuliers comme ceux qui vivent dans les cloîtres, ils se regardent comme libres et comme autorisés à être du monde, à suivre ses maximes, sa morale. Ils conviennent qu'un prêtre, qu'un religieux, qu'une vierge consacrés à Dieu doivent vivre saintement ; mais ils soutiennent que dans le monde ils peuvent être du monde, marcher dans la voie large, et se dispenser de tout ce que l'Evangile a de gênant et d'austère.

Ah ! chrétiens aveugles, ouvrez les yeux à la lumière. Vous avez été baptisés, et dans l'alliance sacrée que vous avez contractée avec Dieu, vous avez promis solennellement de lui être attachés, de ne vivre que pour lui. *Par le baptême vous êtes morts avec Jésus-Christ et vous avez été ensevelis avec lui* (*Rom.*, VI), dit saint Paul. Vous avez renoncé au démon et à ses œuvres, au monde et à ses plaisirs, dit saint Ambroise. (*De iis qui myst. init.*, cap. 2.) On a répandu l'huile sainte sur

vous pour en faire un généreux soldat de Jésus-Christ. Par ces onctions sacrées on vous a préparé aux combats que vous auriez à soutenir contre le monde, et vous avez promis de combattre généreusement : *Professus es luctaminis tui certamina.* (S. Amb., lib. I *De sacr.*, cap. 2.)

Ne pensez pas, mes chers frères, que nous ne soyons pas obligés à une vie sainte, à la mortification, au détachement par des vœux solennels : les vœux de notre baptême sont des vœux prononcés à la face du ciel et de la terre, des promesses faites à Dieu, et qu'il nous représentera à son tribunal : les violer, ces promesses, c'est une apostasie, c'est préférer le démon, auquel on a renoncé, à Jésus-Christ qu'on avait choisi.

C'est donc une erreur de penser qu'on n'est point à Jésus-Christ par des vœux solennels; qu'on peut être du monde, suivre ses maximes, sa morale, parce qu'on n'est pas prêtre ou religieux. Le vœu que nous avons fait dans notre baptême est très-grand, très-solennel : *Nostrum votum maximum.* Par ce vœu nous nous sommes engagés à ne nous jamais détacher de Jésus-Christ, à vivre de son esprit et à ne vivre que pour lui, à le copier, à ne parler que le langage de son Evangile, à en retracer par nos mœurs la sainteté et la mortification, et à vivre dans le monde sans être du monde : *Quo nos vovimus in Christo esse permansuros.* (S. Aug., epist. 59.) Après des promesses si solennelles, des engagements si sacrés, les mondains peuvent-ils se flatter du titre seul de chrétien, et ne les rassure-t-il pas trop lorsqu'il leur paraît suffisant pour être sauvés?

D'où vous peut donc venir, mes chers frères, cette sécurité que vous faites paraître en violant les vœux de votre baptême? Pourquoi êtes-vous scandalisés, effrayés même, quand vous voyez un religieux mondain secouer le joug de la règle qu'il a embrassée? Ses engagements détruisent-ils les vôtres? La démarche qu'il a faite pour assurer l'innocence de son baptême autorise-t-elle la témérité avec laquelle vous exposez la vôtre? Vous est-il plus permis qu'à lui d'être mondain, parce que vous n'avez pas renoncé aux possessions et aux alliances légitimes de la société? Ah! l'acte de votre baptême, consigné dans les annales de l'Eglise, doit vous intéresser davantage que celui qui vous assure dans la société des biens fragiles, des richesses passagères, dit saint Ambroise (lib. X *in Luc.*); Dieu s'y donne à vous, dans cette alliance sacrée, et vous vous y donnez à lui : soyez fidèles à vos promesses, Dieu le sera aux siennes.

Que vous sert un nom que vous déshonorez par vos mœurs, et d'être appelés chrétiens si vous vivez aussi licencieusement que les païens? *Quid tibi prodest vocari quod non es?* (S. Aug., *De vita christiana*, tract. 7, cap. 1.)

Un religieux mondain cesse-t-il d'être religieux de nom et de profession? Non. Or de quoi lui sert ce nom saint sans les vertus qu'il suppose? A le rendre plus coupable, à l'aveugler, à l'endurcir. Il en est de même de vous, mes chers frères : lorsque vous vivez comme les mondains vous avez toujours le nom de chrétiens, vous en portez toujours le caractère sacré; mais comme c'est un caractère oisif, un caractère qui n'est point soutenu par les vertus chrétiennes, il servira à votre condamnation, parce que vous n'êtes pas chrétiens par les œuvres : *Quid tibi prodest vocari quod non es?*

Quoi! dit saint Augustin (*De vita christ.*, cap. 10), vous vous croyez chrétiens, vous vous en faites gloire, vous qui violez les préceptes de l'ancienne et de la nouvelle loi! Mais prenez-y garde, c'est du seul nom de chrétien dont vous vous flattez : *De solo nomine blandiaris.*

Le Juif se glorifiait dans la loi et dans l'alliance que Dieu avait faite avec lui; cependant, de tous les Israélites il n'y a eu de sauvés que ceux dont la foi en Jésus-Christ promis était vive et agissante.

Judas a été appelé comme les autres apôtres; il a eu le même caractère; il a reçu comme eux des grâces, et, selon plusieurs saints docteurs, opéré des miracles: le nom seul d'apôtre devait-il le rassurer?

Vous vous rassurez sur le seul nom de chrétien : *De solo nomine blondiaris;* mais êtes-vous persuadés que tous les préceptes de l'Evangile ne vous obligent pas; que sa morale ne vous regarde pas; qu'il n'y aura pas un seul réprouvé dans ceux qui ont reçu le baptême, et que le ciel sera ouvert aux chrétiens mondains comme aux chrétiens pieux? Non sans doute. Pourquoi donc le titre de chrétien vous rassure-t-il dans votre vie toute mondaine? *De solo nomine blandiaris.*

Vous portez le nom de chrétien, vous n'en avez pas les œuvres. Si vous voulez que je ne tremble pas sur votre sort, prouvez que vous êtes chrétien, par une vie conforme à la sainteté du christianisme : *Tu factis ostende te christianum.* (S. Aug., tract. 5 *Expositionis in Epist.* I *B. Joan.*)

Je ne dois pas mettre au rang des chrétiens fidèles à la grâce de leur vocation, et distingués des infidèles au tribunal de Jésus-Christ, ceux qui ne pratiquent aucune vertu du christianisme. (S. Aug., *de vita christ.*, cap. 10.)

Il ne suffit pas même à un chrétien, pour se rassurer sur son sort éternel, d'éviter les vices; il faut qu'il pratique la vertu: s'il est un arbre stérile, il sera coupé et jeté au feu, quand il serait orné d'un beau feuillage. (S. Aug., *ibid.*)

Il ne suffit donc pas d'être enfant de Dieu par le baptême? Non, mes chers frères, il faut en faire les œuvres : c'est pourquoi je dis que la dignité de chrétien rassure trop ceux qui n'en remplissent pas les obligations et qui ne vivent pas conformément au plan de vie que Jésus-Christ a tracé à ses disciples.

Le véritable chrétien, dit saint Augustin (*in psal.* XXXVI), est celui qui ne rougit pas des abaissements de l'Evangile, qui marche dans la route que Jésus-Christ lui a tracée

Est-ce dans la dissipation, dans le jeu, dans les plaisirs, dans les fêtes du monde que le chrétien représente ce qu'il est? Non. Quand on parle le langage du monde, qu'on approuve sa morale, qu'on chante la félicité de ceux qu'il aime, qu'il favorise, et qui y jouent un rôle brillant, se montre-t-on disciple de Jésus-Christ ? Ce n'est qu'en observant le plan de son Evangile, et en le suivant dans la route qu'il a tracée à ses disciples ; *Ipse est christianus qui non aspernatur viam Christi.*

Or, si la dignité de chrétien rassure trop ceux qui ne vivent pas conformément au plan de l'Evangile, puis-je trop gémir sur le grand nombre des chrétiens qui s'aveuglent et qui mettent toute leur confiance dans le nom saint qu'ils portent ?

En effet, qu'espèrent ces mondains, qui, dans le sein du christianisme, vivent moins sagement que dans le paganisme, dont les mœurs ne sont pas si pures que celles des philosophes éclairés des seules lumières de la raison, et qui n'ont pas pour nos autels et nos pontifes le respect que les païens avaient pour leurs temples et leurs prêtres? Que la foi qu'ils ont reçue les sauvera toute seule ? que le titre de chrétien suffit pour assurer leur bonheur éternel ? que leur vocation suffit, et qu'il n'est pas nécessaire de la rendre certaine par des bonnes œuvres? Mais qui ne voit que cette confiance est présomptueuse, et qu'elle est condamnée par tous les oracles de l'Evangile ?

Sur quoi se rassurent ces femmes qui tiennent le langage du monde, qui se font même gloire aujourd'hui de le citer pour tourner la piété en ridicule, accréditer l'indévotion, et justifier l'infraction des devoirs les plus essentiels du christianisme ? Sur le titre de chrétienne, sur quelques jours qu'elles donnent dans l'année à la religion? Mais peut-on servir deux maîtres à la fois, être chrétien et mondain ? Peut-on les aimer tous les deux ? et est-il difficile de distinguer celui qui a les affections de leur cœur ?

Sur quoi se rassurent ces personnes oisives et dissipées qui se font une occupation de la vanité, des visites, du jeu et des repas ; qui s'assemblent pour le plaisir les jours consacrés au Seigneur, comme les autres jours ; qui se contenteront d'une rapide apparition le matin dans nos temples, et peut-être d'une communion dans l'année ? Sur l'usage d'un certain monde opulent, distingué et au-dessus de la dévotion du peuple. Mais ce plan de vie est condamné par Jésus-Christ ; c'est la vie d'un riche réprouvé, d'un enfant d'Abraham, mais qui n'avait ni sa foi ni ses œuvres. La dignité de chrétien rassure donc trop ces aveugles mondains ? Oui. Pourquoi ? Le voici.

Le christianisme est le tombeau de tous les les vices, et la seule source de toutes les vertus, dit saint Cyprien (epist. 2 *ad Donat.*) ; un chrétien doit être mort au péché, ne vivre que pour Dieu. Les premiers chrétiens étaient si persuadés de cette vérité, qu'ils se rendaient dignes du nom de saint par l'innocence de leurs mœurs, leur détachement, leur charité.

Mettaient-ils toute leur confiance dans la dignité de chrétien, ces premiers fidèles dont saint Luc nous dépeint les vertus, des hommes qui portaient leurs biens aux pieds des apôtres, qui étaient tellement unis par les liens de la charité, qu'ils ne formaient qu'un cœur et une âme ? se reconnaîtraient-ils dans les chrétiens de nos jours que l'intérêt divise et que l'ambition porte à s'élever au-dessus de leurs frères ?

Les fidèles auxquels saint Paul donne le nom de saints (*Eph.*, I), se reconnaîtraient-ils dans ceux de nos jours ? Des hommes de plaisirs, de spectacles, de bonne chère, de faste, de luxe, d'orgueil, d'indévotion méritent-ils ce nom, l'ambitionnent-ils, eux qui le méprisent, qui le raillent ? eux qui se déclarent les ennemis, les censeurs de ceux qui ont levé l'étendard de la piété? Un chrétien pieux, assidu dans le saint temple, qui participe souvent aux saints mystères, qui est recueilli, modeste, qui s'occupe utilement, qui ne joue pas, est-il de mise aujourd'hui parmi ceux qui sont du monde ? est-il reçu, désiré? Non, on l'évite, et c'est beaucoup si les mondains lui supposent de l'esprit avec de la piété.

Autrefois saint Augustin opposait les mœurs des chrétiens aux ennemis du christianisme et de l'Eglise. Voyez, disait-il aux manichéens (*De morib. Eccl.*, lib. I, c. 31), la perfection de ceux qui ont embrassé l'Evangile, des disciples de Jésus-Christ; voyez-vous régner parmi eux les vices qui règnent parmi ceux qui suivent les maîtres de l'erreur et du mensonge? Quand je loue leur innocence, leur patience, leur détachement, leur continence, leur charité, je loue ce que tout le monde sait, et ce que vous ne pouvez pas ignorer vous-même. A Milan, à Rome, ne voit-on pas une multitude de chrétiens qui retracent la perfection de ceux qui vivaient du temps des apôtres (Idem, *ibid.*, cap. 32.)

Pourrions-nous aujourd'hui opposer aux ennemis de la religion les mœurs d'un grand nombre de chrétiens ? Hélas ! quelle idée concevrait-on du christianisme, si on en jugeait par la vie que nous menons ? Que penserait-on de Jésus-Christ et de son Evangile, s'il était vrai que nos mœurs présentes fussent conformes à la doctrine que nous professons ?

Les mauvais chrétiens sont plus licencieux dans leurs mœurs que les ennemis de l'Eglise; ils surpassent les Juifs et les païens dans les vices auxquels ils se livrent ; aussi sont-ils plus coupables qu'eux. Comment? Le voici.

Ils connaissent Jésus-Christ, ils se disent ses disciples, ils reçoivent ses sacrements, et ils vivent plus mal que ceux qui n'ont jamais approché de l'autel, qui ignorent les richesses du christianisme, qui les méprisent même. (S. Aug., *in psalm.* XXX.)

Ah ! que servira-t-il aux mauvais chrétiens d'avoir porté un nom saint et sacré, s'ils l'ont déshonoré par des mœurs toutes païennes? Ils sont chrétiens de nom, mais

ils ne le sont pas par des œuvres : *Vocantur Christiani, et in rebus non inveniuntur.* Ils sont chrétiens parce qu'ils sont baptisés; on leur donne ce nom parce qu'ils ont promis de vivre selon le plan de la doctrine de Jésus-Christ; mais ils ne sont pas chrétiens dans le plan de vie qu'ils suivent, ni dans les mœurs dont ils se font gloire : *Hoc quod vocantur non sunt in vita in moribus.* (Aug., tract. 4 *Expositionis in* I *Epist. B. Joan.*)

Ah! mes chers frères, si la dignité de chrétien vous flatte, mettez donc votre gloire à obéir à Jésus-Christ, à l'imiter, et à vous montrer ses disciples : *Si christianum te esse delectat, quæ sunt Christi gere.* (S. Aug., *De vita christiana*, tract. 7, cap. 1.)

Je ne veux pas, comme vous voyez, mon cher auditeur, vous empêcher de vous glorifier d'appartenir à Jésus-Christ, de porter son nom, ni vous faire douter des promesses qu'il vous a faites; au contraire, je me plains de ce que le jour de votre baptême ne vous est pas assez précieux; de ce que nous n'en faisons pas une fête annuelle. Je ne parle ici avec saint Augustin que des mauvais chrétiens, que de ceux qui vivent au gré de leurs penchants, qui sont du monde, qui adoptent ses maximes, son esprit et sa morale. Ce sont ces mondains qui ne remplissent pas les devoirs d'enfants de Dieu, de disciples de Jésus-Christ et d'enfants de l'Eglise, que la dignité de chrétien rassure trop; c'est à eux seuls que je fais ce reproche.

Il est certain que par le baptême nous sommes faits enfants de l'Eglise que Jésus-Christ a établie, qu'il s'est acquise par son sang, et qui combat sur la terre jusqu'à la fin des siècles. En vain nous glorifions-nous de la qualité d'enfants de Dieu, si nous méprisons celle d'enfants de l'Eglise : on ne peut pas avoir Dieu pour père, quand on n'a pas l'Eglise pour mère.

Les premiers fidèles se glorifiaient de cette double qualité, et ils en soutenaient la grandeur par une vie simple et une foi pure; ils écoutaient Jésus-Christ, et ils le respectaient dans les apôtres; ils savaient que c'était lui qu'on méprisait, quand on méprisait les pasteurs qu'il avait établis.

L'Eglise, enfantée sur la croix, s'étend dans la Judée aussitôt après la descente du Saint-Esprit; elle prend tous les jours des accroissements, et fait de merveilleux succès : *Ecclesia ædificabatur.* (*Act.*, IX.) Mais quelle innocence! quelle sainteté dans ces premiers fidèles! La charité n'en fait qu'un même corps, que la crainte du Seigneur retient dans les sentiers de la justice : *Ambulans in timore Domini* (*Ibid.*); que les consolations ineffables du Saint-Esprit dédommageaient abondamment des mépris et des persécutions du monde : *Consolatione sancti Spiritus replebatur.* (*Ibid.*)

La vie de ces premiers chrétiens annonçait la grandeur de leur dignité; l'innocence de leurs mœurs honorait l'Eglise; ils avaient raison de se rassurer sur leur vocation, ils travaillaient à la rendre certaine par leur sainteté et leur docilité.

Quelle docilité dans les premiers chrétiens! Les vit-on dans ces temps heureux se laisser emporter par le vent des doctrines étrangères, donner dans des nouveautés dangereuses? Se faisaient-ils gloire des lumières de la raison humaine? Citaient-ils à son tribunal les vérités que les apôtres leur enseignaient? Non; ils étaient fermes dans la foi qu'ils avaient reçue; on ne vit point chez eux de doutes, d'opinions contraires à la doctrine qu'on leur avait prêchée : *Erant perseverantes in doctrina apostolorum.* (*Act.*, II.) Cette persévérance dans la doctrine de l'Eglise éclata devant les tyrans mêmes : on l'admira; on vit des hommes qui ne savaient disputer, mais qui savaient mourir pour la foi.

Quelle différence, dans ces jours malheureux où l'innocence et la docilité semblent n'être plus des vertus nécessaires aux chrétiens; où les libertins et les incrédules triomphent, scandalisent et affligent les justes, et rassurent les hérétiques dans leurs erreurs!

C'est par tous ces mauvais chrétiens que l'Eglise souffre une sorte d'opprobre, dit saint Augustin (*in psal.* XXX) : qu'elle est méprisée, affligée, persécutée : *Per hos enim opprobrium habet Ecclesia.*

Ces mauvais chrétiens s'opposent aux conquêtes de l'Eglise; ils se font gloire même de ravager le bercail de Jésus-Christ, et de mêler habilement l'ivraie avec le bon grain. Les uns sont des libertins dont la vie licencieuse est un scandale public, et dont l'occupation est de livrer des combats à l'innocence. Combien, dit saint Augustin, qui avaient formé le dessein d'embrasser le christianisme, et que le mauvais exemple de certains chrétiens en a détournés! (Aug., *ibid.*) Les autres sont des esprits superbes, idolâtres de leurs lumières, amateurs d'eux-mêmes, qui censurent le plan de l'Evangile, et se soulèvent contre l'Eglise, la colonne de la vérité. Quel danger pour les fidèles qui les entendent, qui lisent leurs écrits, qui voient leurs succès, qui sont témoins de l'accueil que les mondains leur font et de la gloire qu'ils acquièrent! Peut-on une plus grande occasion de chute pour eux que ce mélange des libertins et des incrédules avec les vrais disciples de l'Evangile? Ah! ils se disent enfants de Dieu et de l'Eglise; ils sont baptisés, et ce sont eux qui sont la douleur de l'Eglise et son opprobre : *Per hos enim opprobrium habet Ecclesia.* Comment peuvent-ils se rassurer sur la dignité de chrétien?

Pendant le temps de cette vie il y a un mélange et comme une confusion dans l'Eglise, dit saint Augustin (*Ibid.*); on appelle chrétiens ceux qui vivent mal, comme ceux qui vivent bien; les méchants se glorifient, comme les bons, de la dignité de chrétien : *Omnes Christiani dicuntur, et qui male vivunt, et qui bene vivunt.* Il est vrai qu'ils sont tous baptisés et ont reçu tous le caractère de chrétien et été faits enfants de Dieu et de l'Eglise; c'est en conséquence du titre

sacré qu'ils ont reçu dans le baptême, qu'ils s'assemblent tous dans le saint temple, qu'ils font les mêmes prières et adressent les mêmes vœux à l'Eternel ; qu'ils assistent à la célébration des saints mystères, et qu'ils se nourrissent du corps et du sang de Jésus-Christ à l'autel. Mais prenez-y garde, ce mélange n'est que pour le temps de cette vie ; cette confusion cessera ; l'ivraie sera séparée du bon grain ; les bons chrétiens, semblables au bon grain, seront placés dans les greniers du Père céleste ; les mauvais chrétiens, semblables à l'ivraie, seront jetés dans les feux éternels.

Il ne suffit donc pas, mes chers frères, de porter le nom de chrétien, d'être dans la vraie Eglise ; il faut la sainteté et la docilité que Jésus-Christ nous a recommandées pour être sauvés : sainteté dans les mœurs, docilité dans la foi. Ceux qui l'affligent par des mœurs licencieuses ou une résistance orgueilleuse à sa doctrine, sont encore dans son sein, parce que le temps de la séparation n'est pas encore venu ; mais ils n'y sont pas comme les justes ; c'est en vain qu'ils se glorifient du nom de chrétien, dès qu'ils ne sont pas purs dans leurs mœurs et soumis dans la foi ; cette dignité les rassure trop.

Comment la dignité de chrétien peut-elle rassurer ces enfants de l'Eglise, sans soumission, sans respect, sans retenue, lorsqu'il s'agit de sa doctrine, des vérités qu'elle enseigne, et des instructions qu'elle leur donne ?

Comment peut-elle rassurer ces personnes qui, après avoir goûté les charmes de l'erreur, se répandent en de vains discours, louent et condamnent selon leurs préjugés, décident sur les mystères et dans les matières les plus sublimes, et ne rougissent pas de profaner les plus grandes vérités par un choix d'anecdotes scandaleuses, de saillies indécentes et de brillants mensonges : *Aberrantes conversi sunt in vaniloquium?* (I *Tim.*, I.)

Comment peut-elle rassurer ces hommes qui, sans caractère, sans obligation, engagés dans le commerce, les emplois du monde, et quelquefois dans des occupations criminelles, s'établissent les docteurs de la religion, et ne veulent point, pour fixer leur foi, reconnaître d'autre tribunal que celui de leur raison ou celui de ceux qui pensent comme eux : *Volentes legis esse doctores?* (*Ibid.*)

Comment peut-elle rassurer ces laïques, ces femmes que l'orgueil soulève contre toute autorité légitime, qui parlent, qui décident, qui affirment par préjugés, par passion, sans connaissance, sans lumières, sans bon sens même : *Non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant?* (*Ibid.*)

Ah ! mes chers frères, la dignité de chrétien rassure trop ceux qui ne sont pas purs dans les mœurs et dans la foi. Comme enfants de Dieu et de l'Eglise, nous avons deux choses à conserver précieusement : le trésor de la grâce, et le dépôt de la foi. Ce n'est pas dans la dignité d'apôtre que saint Paul fondait son espérance, mais dans sa fidélité à la grâce de l'apostolat et la persévérance dans la foi de l'Eglise : *Cursum consummavi, fidem servavi.* (II *Tim.*, IV.)

Glorifions-nous d'être chrétiens, mais faisons-en les œuvres ; que cette dignité nous flatte, mais qu'elle ne nous rassure pas lorsque nos mœurs et notre foi n'y répondent pas. Les moyens de salut ne nous manquent pas ; mais nous pouvons les rendre inutiles. Ce n'est que par une vie sainte et une foi pure qu'on soutient la dignité de chrétien et qu'on entre dans le royaume de Jésus-Christ, pour y jouir d'une gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMON XXI.

Pour le premier Dimanche après la Pentecôte.

SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Nolite judicare, et non judicabimini ; nolite condemnare, et non condemnabimini. (*Luc.*, VI.)

Ne jugez point, et vous ne serez pas jugés : ne condamnez point, et vous ne serez pas condamnés.

Jésus-Christ nous offre le moyen de nous procurer un jugement favorable lorsqu'il nous citera à son tribunal. Nous pouvons éprouver les heureux effets de sa clémence, au lieu de mériter les rigueurs de sa justice : ne jugeons point, ne condamnons point notre prochain, notre Juge nous rendra douceur pour douceur, miséricorde pour miséricorde.

Il est nécessaire cependant, chrétiens, de développer le sens de cet oracle, pour mettre dans tout son jour la vérité importante qu'il renferme.

Nous trouvons dans ces paroles une défense et une promesse : le Sauveur nous défend de juger, de nous ériger un tribunal secret pour y citer notre prochain, l'y déclarer coupable et le condamner : *Nolite judicare, nolite condemnare.* D'où je conclus que, bien loin qu'il nous soit permis de juger témérairement nos frères, de leur prêter une intention, des vues criminelles dans leurs actions, de les peindre comme coupables sur des soupçons ou des bruits publics, nous ne pouvons sans crime nous établir leurs juges, puisque c'est désobéir à Jésus-Christ et usurper son autorité.

Le sens de ces premières paroles est clair, il n'a pas besoin d'explication. Jésus-Christ est le maître ; il est établi le souverain juge des vivants et des morts : comme homme, cette autorité lui a été donnée par son Père ; il se l'est réservée, il ne l'a communiquée à aucun mortel.

Il a communiqué sa puissance à ses apôtres, mais il ne leur a pas donné l'autorité de juger des fautes secrètes des hommes ; il leur a promis qu'ils jugeraient avec lui les nations au grand jour des révélations, mais jusqu'à ce jour tout est un secret pour eux, qu'il ne leur est pas permis de pénétrer. Ils jugeront avec lui, mais ils ne jugeront pas avant lui et sans lui.

Ne prévenez donc pas, chrétiens, le jugement de Jésus-Christ; attendez la manifestation des consciences pour juger des fautes de votre frère et le condamner : *Nolite judicare, nolite condemnare;* cela vous est expressément défendu par votre divin Maître.

Mais quel est le sens de ces autres paroles qui renferment une promesse solennelle de ne point juger et de ne point condamner ceux qui, occupés de leur néant, de leur misère, de leur fragilité, auront toujours pensé favorablement de leur prochain et dont même la charité ingénieuse aura prêté une bonne intention à ceux dont les fautes étaient connues; car Jésus-Christ leur dit : Vous ne serez pas jugés, vous ne serez pas condamnés : *Non judicabimini, non condemnabimini?*

Est-ce que les justes, les hommes de miséricorde, de charité, ne seront pas jugés? N'est-ce pas une nécessité indispensable pour tous les mortels de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ? Le jugement qui suit la mort n'est-il plus à redouter pour ceux qui n'ont point fait de jugements téméraires? Ce n'est pas là, mes chers frères, le sens de la promesse que le Sauveur nous fait aujourd'hui dans l'Evangile; mais le voici

Quand il dit aux hommes de miséricorde et de charité : *Vous ne serez pas jugés, vous ne serez pas condamnés,* il veut nous faire entendre qu'il sera à son tribunal doux et sévère, clément et inexorable, qu'il nous traitera comme nous aurons traité les autres.

Douceur de Jésus-Christ en jugeant nos actions, récompense de la charité qui aura bien jugé de son prochain; sévérité de Jésus-Christ en condamnant nos fautes, punition de la témérité avec laquelle nous aurons condamné notre prochain; voilà, mes chers frères, le vrai sens des paroles du Sauveur, de ce grand oracle auquel on ne fait pas assez d'attention.

Pensent-ils à cette défense et à cette promesse de Jésus-Christ, ces hommes si précipités dans leur jugement, ces pharisiens austères qui jugent sur les apparences et qui prêtent des vues criminelles aux actions qu'ils censurent?

Quoi de plus commun et de moins redouté que les jugements téméraires? Va-t-on à la source d'un bruit répandu dans la société, lorsqu'il est désavantageux au prochain? Non : on n'approfondit pas, on n'examine pas si c'est la malignité, l'envie, la haine, un esprit de parti qui répandent ces histoires, ces anecdotes déshonorantes; on décide, on juge, on déclare coupable la personne qui y a donné lieu innocemment.

Les hommes sont si portés à juger et à condamner ceux qui ne leur plaisent pas, qu'un léger soupçon leur suffit pour les dépeindre avec les traits les plus odieux.

Ah! mes chers frères, qui vous a établis les juges de vos frères? Par quelle autorité les citez-vous à votre tribunal, puisque Dieu doit nous citer tous au sien? C'est un mystère qu'il est nécessaire de vous développer aujourd'hui pour votre instruction.

Dieu ne veut pas que nous jugions notre prochain; nous voulons le juger. Pourquoi cette défense et le mépris de cette défense? Le voici, et le partage de ce discours.,

Pourquoi ne devons-nous pas juger notre prochain? vous le verrez dans la première réflexion. Pourquoi voulons-nous juger notre prochain? vous le verrez dans la seconde réflexion. Cette matière est très-importante, c'est pourquoi je vous prie de me donner toute votre attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Nous ne pouvons pas entreprendre de juger et de condamner notre prochain, sans nous rendre coupables d'une usurpation sacrilége, sans nous exposer à une injustice souvent irréparable, sans blesser la charité dans un point essentiel. Pourquoi, chrétiens? Le voici.

C'est qu'en jugeant des fautes secrètes de notre prochain, nous prévenons le jugement de Jésus-Christ; nous nous formons un tribunal secret pour l'examiner et le condamner; nous nous mettons à la place de Dieu; nous usurpons son autorité : c'est que notre ignorance, les ténèbres qui nous environnent, le peu de fond qu'il y a à faire sur les rapports, sur les bruits publics, sur les apparences du mal qui nous révolte, nous exposent à des soupçons mal fondés, à des conséquences injustes, à des jugements désavantageux qui portent souvent des coups funestes à la réputation ou à la fortune de nos frères; nous sommes des juges téméraires, puisque nous jugeons sans lumière, puisque nous condamnons sans aucune preuve certaine; c'est qu'enfin la charité qui ne pense pas mal, qui excuse l'ignorance, qui prête une bonne intention à ceux qui se trompent, qui gémit sur la fragilité humaine, quand elle ne peut pas se dissimuler le crime, est blessée, est offensée et s'éteint dans ceux qui jugent selon les apparences, ou qui condamnent avec sévérité les fautes du prochain.

C'est ainsi que les saints docteurs, d'après les oracles de l'Evangile et ceux du grand Apôtre, nous ont tracé les différents caractères du crime des chrétiens qui font des jugements téméraires; c'est ainsi qu'ils exposent les différents motifs qui doivent nous les interdire et nous les faire détester.

En effet, mes chers frères, pour les fautes publiques, pour les crimes qui intéressent la société, il n'y a que ceux qui ont reçu l'autorité de Dieu qui puissent les citer à leur tribunal, interroger les coupables, les juger et les condamner. Le prince ne porte pas en vain le glaive; s'il est le protecteur de l'innocence, il est le vengeur du crime.

C'est cette autorité que le prince ne tient que de Dieu seul, qui est confiée aux magistrats, aux juges de la terre : c'est à eux

d'opposer la loi aux coupables, de s'assurer de l'infraction et de proportionner le supplice aux crimes avérés par toutes les preuves que l'homme peut désirer. Alors ce n'est pas eux en quelque sorte qui jugent et condamnent; c'est la loi.

Pour vous, chrétiens sans titre, sans autorité, vous n'avez pas droit de juger les fautes même publiques, de prévenir les arrêts qui doivent être prononcés dans le sanctuaire de la justice. Quelle confusion, s'il vous était permis de juger les coupables! Que de différents tribunaux! que de jugements différents! quelle sévérité envers ceux qui déplairaient! quelle douceur pour ceux qui seraient protégés! que de coupables absous, parce qu'ils seraient utiles ou agréables! que d'innocents condamnés, parce qu'ils seraient pauvres ou haïs!

Mais s'il ne vous est pas permis d'usurper cette autorité que Dieu a confiée à ceux qui nous gouvernent, pouvez-vous, sans crime, usurper celle que Dieu s'est réservée lorsqu'il s'agit des fautes secrètes, et qu'il n'a confiée à personne, pas même à son Eglise, puisqu'elle déclare qu'elle ne juge pas ce qui est caché et secret?

D'ailleurs, mes chers auditeurs, sur quoi formez-vous votre jugement au tribunal secret que vous vous êtes érigé? Sur les démarches d'une personne; sur le plan de vie qu'elle s'est tracé; sur ses conversations, ses airs, ses manières; sur un bruit public, des nouvelles débitées dans un cercle de personnes oisives? Mais ne pouvez-vous pas vous tromper? Sont-ce là pour vous, qui ne voyez que les apparences, des preuves suffisantes pour juger et condamner votre prochain; pour le peindre avec des couleurs qui le rendent méprisable, empêchent le succès d'un établissement qu'il formait et le font tomber dans l'indigence et l'ignominie? Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes et vous voulez connaître assez vos frères pour les juger quand il vous plaît : quelle injustice!

Enfin, mes chers auditeurs, puisqu'il s'agit ici d'un jugement téméraire, il s'agit par conséquent de fautes secrètes, d'un soupçon, d'une apparence de mal; or, la charité vous permet-elle de juger l'intention de votre frère, de le croire coupable lorsqu'il peut être innocent, de ne l'envisager que du côté le moins favorable pour vous autoriser à le condamner? Non sans doute.

Apprenez donc que nous ne devons pas juger notre prochain, parce que l'autorité de Dieu, l'équité, la charité nous défendent le tribunal que nous érigeons quand il s'agit des fautes secrètes de nos frères. L'autorité de Dieu, c'est l'usurper; l'équité, c'est la violer; la charité, c'est la perdre. Suivez-moi dans le détail de ces trois vérités; il ne faut que les développer pour vous inspirer une juste horreur des jugements téméraires.

Quand je dis, mes chers frères, que c'est usurper l'autorité de Dieu, que de citer notre prochain au tribunal secret que nous nous érigeons témérairement, je distingue, comme vous voyez, les jugements téméraires des jugements équitables.

En effet, dit saint Chrysostome (homil. 44, *in Matth.*), ce ne serait pas sagesse, charité, que de regarder comme dangereux des jugements équitables; ce serait une erreur, un aveuglement. Les jugements équitables que prononcent les juges de la terre, les arrêts sévères qu'ils rendent pour punir les vices et les désordres qui souillent et déshonorent la société sont des remèdes salutaires contre la licence et les passions des mauvais citoyens, des lois sacrées qui assurent la tranquillité et le repos des familles : *Remedia salutis, legis pacis.*

Prenez bien garde que si Jésus-Christ a dit ne jugez point : *Nolite judicare* (*Joan.*, VII), il a dit aussi, jugez avec équité, sans passion : *Justum judicium judicate.* (*Ibid.*) Or, quel est ce jugement que le Sauveur nous défend? Le jugement téméraire, ce tribunal secret que nous nous érigeons, auquel nous citons notre prochain, nous examinons avec malignité ses actions, et nous le condamnons sur des soupçons, des apparences, des bruits que l'indiscrétion, l'envie ont répandus. Il nous le fait connaître clairement dans sa défense même. Ne jugez pas selon les apparences : *Secundum faciem.* (*Ibid.*)

C'est sur ce principe que saint Jérôme dit (*Comment. in Matth.*, cap. II) : Jésus-Christ n'a point défendu de juger; mais il nous a donné des leçons pour juger avec équité, avec vérité, avec charité : *Hic non prohibuit judicare, sed docuit.*

Or, il n'en est pas de même du jugement téméraire, de cette liberté que nous prenons de juger des fautes secrètes du prochain, de décider de ses vues, de son intention, de prononcer, de le déclarer coupable; c'est un attentat contre l'autorité de Dieu, c'est l'usurper. Comment? Le voici :

Dieu s'est réservé la manifestation des fautes secrètes; Dieu a choisi un jour pour examiner et condamner tous les péchés que l'homme aura commis dans l'obscurité : c'est lui seul qui veut éclairer ces ténèbres dans lesquelles il s'enveloppe, dévoiler les mystères de son cœur. C'est pourquoi, dit saint Paul, ne prévenez pas le jour du Seigneur, ne jugez pas avant le temps qu'il a choisi pour juger les hommes : *Nolite judicare ante tempus quoadusque veniat Dominus.* (I *Cor.*, IV.)

Il est donc évident que celui qui s'établit juge des fautes secrètes de son frère, usurpe l'autorité de Jésus-Christ, prévient son jugement, lui ravit autant qu'il est en lui la gloire et le triomphe qu'il s'est réservé. Quel crime! quel attentat!

Quelle est votre témérité, votre audace, chrétiens, lorsque vous citez votre prochain à votre tribunal! Ignorez-vous que vous êtes de simples mortels; par conséquent que son cœur vous est caché; que vos lumières n'en peuvent pénétrer les mystères; que vous ne pouvez prononcer que sur des apparences trompeuses; que vous ne voyez que ce qui paraît au grand jour? *Homo videt ea quæ pa-*

rent. (I *Reg.*, XVI.) Contestez-vous à votre Dieu la connaissance du cœur? Voulez-vous vous mettre en sa place, pour en dévoiler les mystères et les secrets, en manifester les pensées, les désirs, les intentions? Mais alors c'est usurper son autorité; car lui seul est le scrutateur du cœur de l'homme : *Dominus intuetur cor.* (*Ibid.*)

Or, mes chers frères, le jugement téméraire renferme nécessairement cet attentat, cette usurpation de l'autorité de Dieu. Pourquoi? Le voici : Nous appelons jugement téméraire le jugement qu'on porte si facilement sur une faute secrète, sur une démarche imprudente, sur un bruit répandu dans une ville, sur des rapports toujours suspects, sur des soupçons que la curiosité, l'envie font naître, parce qu'alors on juge de ce qui n'est pas certain, de ce qui est caché; parce qu'on se rend les interprètes de l'intention du prochain : on pénètre dans son cœur, on le juge, on le condamne, ce qui n'appartient qu'à Dieu. Eh! les jugements téméraires seraient-ils si communs, si l'homme ne se mettait pas si audacieusement à la place de Dieu, s'il n'usurpait pas son autorité, s'il pensait que lui seul est le juge des vivants et des morts?

L'autorité de juger les hommes, de condamner leurs intentions est si essentiellement du ressort de Dieu seul, que Jésus-Christ, comme homme, l'a reçue de Dieu. C'est dans ce sens qu'il est dit que son Père lui a donné le pouvoir de juger le monde : *Pater omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V.)

Est-il venu dans le monde pour le juger? Non, mais pour le sauver. S'est-il revêtu de notre chair, a-t-il conversé avec nous en qualité de juge? Non, mais en qualité de Sauveur. Il n'a point pris d'autre titre sur la terre. Voyez la femme pécheresse à ses pieds; Simon, le pharisien austère, la cite à son tribunal : il la juge; il la déclare indigne des caresses du Sauveur. Mais si elle trouve dans cet hypocrite un censeur de sa démarche, elle trouve dans Jésus-Christ un panégyriste de sa pénitence : il loue son changement; il garde le silence sur les désordres de sa vie passée.

Représentez-vous cet Homme-Dieu avec la femme adultère : il confond ses accusateurs et ses juges; il ne la déclare pas innocente, mais il ne la condamne pas. Il permettait à ceux qui étaient sans péché de la lapider, selon la loi de Moïse; mais quoique le Saint des saints, il ne s'établit pas son juge : il se déclare son Sauveur : *Nec ego te condemnabo.* (*Joan.*, VIII.)

Jésus-Christ, il est vrai, a annoncé son dernier avénement; il a déclaré qu'il descendrait une seconde fois sur la terre pour juger toutes les nations; il a même dépeint l'appareil saisissant de son triomphe; mais il a dit que ce ne serait qu'à la fin des siècles, que lorsque le temps de la miséricorde serait entièrement écoulé. Jusqu'à ce dernier jour, qu'il a choisi, qu'il a marqué, il garde le silence sur tout ce qui est caché, sur tous les mystères du cœur des pécheurs mêmes; mais convient-il de prévenir ce jour, de nous établir les juges des fautes secrètes de nos frères? N'est-ce pas usurper l'autorité de Dieu, et par conséquent un crime, un attentat? Voilà ce que saint Paul défendait expressément aux Corinthiens, lorsqu'il leur disait : Ne jugez point avant le temps : *Ante tempus.* (I *Cor.*, IV.) Ce temps qu'il ne faut pas prévenir, c'est le jour que le Seigneur a choisi pour juger les fautes les plus secrètes des hommes; c'est pourquoi il ajoute : Attendez que le Seigneur vienne venger sa miséricorde méprisée et sa justice bravée par les pécheurs : *Quoadusque veniat Dominus.* (*Ibid.*) Dans ce jour il n'y aura plus de mystère, rien de secret, rien de caché; tout ce qui s'est passé dans les ténèbres sera exposé au grand jour : *Illuminabit abscondita tenebrarum* (*Ibid.*) : les pensées, les désirs, toutes les affections du cœur seront manifestées : *Manifestabit consilia cordium.* (*Ibid.*)

Or, quelle conséquence tirer de ces paroles de saint Paul? La voici : elle est claire; il n'y en a point d'autre. Juger des actions secrètes de ses frères, c'est prévenir le jugement de Dieu; c'est usurper son autorité, puisque lui seul a le droit de juger les hommes; c'est oser entreprendre de manifester ce qu'il laisse dans le secret et ce qui n'est connu que de lui seul.

En effet, mes chers frères, personne ne doute que la connaissance de ce qui se passe dans le cœur de l'homme est du ressort de Dieu seul; aussi n'y a-t-il que lui qui ait défendu à l'homme les mauvais désirs, et qui doive les punir : les souverains n'étendent pas l'autorité jusque-là, parce qu'ils n'ont aucune connaissance de ce qui se passe dans le cœur de leurs sujets; ils ne peuvent défendre et punir que les fautes extérieures, que les crimes publics et avérés.

Une des preuves que Jésus-Christ a données aux pharisiens qui le tentaient, était la manifestation de leurs pensées et les secrets de leur cœur; leur intention, leur dessein ne lui étaient pas cachés. Or, s'il est du ressort seul de la Divinité de connaître ce qui se passe dans le cœur de l'homme, de juger de son intention lorsqu'il parle ou qu'il agit, il est donc clair que celui qui juge témérairement des fautes secrètes de son prochain, qui décide de son intention, de ses vues, se met à la place de Dieu et usurpe son autorité.

Du temps de saint Paul, les jugements téméraires causaient des divisions : on se donnait la liberté de juger des intentions, du mérite de ses frères; on répandait des nuages sur l'éclat des talents; on prêtait des vues d'intérêt, d'ambition au zèle des prédicateurs, de singularité à la piété, d'ostentation à l'aumône, d'avarice à la simplicité chrétienne. De là différents partis parmi les Romains convertis. Comme chacun s'érigeait un tribunal secret où il citait ses frères, les jugeait, les condamnait, ou les approuvait, on voyait des schismes, des divisions. Le grand Apôtre s'en plaint, et pour corriger cette coupable licence qui outrage Dieu, et trouble la société, il les confond par ces pa-

roles qui leur prouvent clairement qu'ils usurpent l'autorité de Jésus-Christ et préviennent son jugement.

Pourquoi, leur dit-il, citez-vous votre frère à votre tribunal? Pourquoi vous établissez-vous son juge? Son cœur vous est-il connu? Pouvez-vous décider de son intention, de ses vues? *Tu autem quid judicas fratrem tuum?* (*Rom.*, XIV.) Nous paraissons tous devant le tribunal de Jésus-Christ; il est le seul qui ait l'autorité de juger tous les secrets du cœur de l'homme, et de les manifester: *Omnes enim stabimus ante tribunal Christi.* (*Ibid.*)

Puisque c'est au seul tribunal de Jésus-Christ que nous serons tous jugés, pourquoi vous en érigez-vous un pour juger votre frère? N'est-ce pas usurper son autorité, prévenir son jugement? *Tu autem quid judicas fratrem tuum?* Ne jugez donc pas avant le temps témérairement votre frère, dit saint Augustin (*in psal.* XLVII) : *Nolite modo temere judicare, nolite modo;* attendez le jour que Jésus-Christ s'est réservé. Votre devoir essentiel est d'amasser des bonnes œuvres, et non pas d'examiner et de juger celles du prochain : *Ad vos pertinet colligere.* Si vous séparez l'ivraie du bon gain, les défauts des vertus, vous prévenez le temps que Jésus-Christ a marqué pour cette séparation; vous blâmez, par votre témérité, sa patience et sa miséricorde; vous usurpez son autorité, puisque lui seul a le droit de séparer les bons des méchants : *Ad illum pertinet separare.* Laissez au jugement de Dieu ce que vous ne voyez pas, ce qui est pour vous un secret, un mystère; ce que vous ne savez que par soupçons, que sur un bruit répandu imprudemment, que sur une démarche dont vous ignorez le motif : *Quod non vides, Deo dimitte.*

Or qu'est-ce qui vous est caché? C'est le cœur de l'homme : tout ce qui s'y passe est pour vous un secret, un mystère; ce n'est qu'au dernier jour que les pensées, les désirs, les intentions, les motifs qui auront fait agir l'homme, seront manifestés : *Tunc patebunt corda.* Présentement tout est voilé, tout est impénétrable aux yeux de l'homme; Dieu seul contemple et voit ce qui se passe dans son cœur : *Nunc latent.* Vous prévenez donc le jour de la manifestation des cœurs, en jugeant de l'intention de votre prochain; vous usurpez l'autorité de Jésus-Christ en le citant à votre tribunal; vous violez aussi les règles de l'équité en le jugeant sur des soupçons, sur des bruits publics, malgré vos ténèbres, votre ignorance et l'incertitude des défauts ou des vices que vous condamnez.

Oui, chrétiens, c'est violer toutes les lois de l'équité, que d'oser citer à votre tribunal les fautes secrètes de vos frères; que de les condamner sans être assurés s'ils sont coupables : nos ténèbres, notre ignorance suffisent pour nous faire sentir toute l'énormité du crime que nous commettons quand nous nous déclarons les juges des actions du prochain.

En effet, dit saint Augustin (*in psal.* CXVIII), nous voyons agir les hommes, nous sommes témoins de leurs démarches; mais leurs intentions, leurs vues, leurs motifs nous sont entièrement inconnus; c'est pour nous un secret, un mystère : *Occultum est.* Je veux que leurs actions, leurs démarches donnent lieu à des soupçons; mais des soupçons suffisent-ils pour que nous, faibles mortels, nous osions porter un jugement sur les fautes secrètes de nos frères? Tout ce que l'on pense, tout ce que l'on s'imagine dans la conduite d'une personne qu'on cite à son tribunal secret; tout ce qui n'a point d'autre fondement que des bruits répandus dans une ville, que des nouvelles débitées dans des cercles où la critique, la satire règnent si communément, et semblent faire l'agrément des conversations, peut être faux, et tous les jours combien de faits attestés, de nouvelles annoncées avec poids, qui n'ont point d'autre réalité que la malignité, la légèreté, l'envie de parler! *Falsa plerumque.* Mais quand les soupçons que l'on a seraient bien fondés; quand les faits que l'on suppose seraient vrais, ils nous sont inconnus; nous n'en avons pas une connaissance certaine: *Si vera, tamen incognita.* Or nous jugeons donc témérairement notre frère; nous violons donc les lois de l'équité, quand nous le déclarons coupable d'une faute, d'un crime, sur de simples soupçons, sur l'intention que nous lui prêtons; et voilà, continue saint Augustin, le crime du jugement téméraire : penser mal de son prochain, le condamner sur de simples soupçons : *Temere suspicari.*

Voilà cependant, dit encore saint Augustin (serm. 104, *De temp.*, *Dom.* 3, *post Pentec.*), un crime commun parmi les hommes; quoiqu'ils se piquent tous d'équité, ils en violent toutes les lois lorsqu'ils jugent leurs frères.

Avec quelle précipitation, avec quelle satisfaction, avec quelle joie même ne citent-ils pas leur frère au tribunal secret qu'ils se sont érigé? Exigent-ils des preuves certaines des fautes qu'ils censurent et qu'ils condamnent? Craignent-ils de se tromper? Non : quand il s'agit de juger, de condamner le prochain, les apparences du mal, les plus légers soupçons leur suffisent. Or, pour prouver qu'ils ne sont pas équitables, qu'ils sont injustes, téméraires, il ne faut que leur rappeler leurs plaintes, leurs gémissements, lorsqu'on les juge comme ils jugent les autres; c'est toujours saint Augustin qui parle.

Pourquoi, chrétiens, dit saint Ambroise (*in Luc.*, lib. VI), vous plaignez-vous tous les jours de la malignité des hommes et du jugement qu'ils portent de vos démarches, de votre conduite? N'ont-ils pas sujet de former les mêmes plaintes contre vous? Avez-vous seul le droit de les juger? Les connaissez-vous mieux qu'ils ne vous connaissent? Vous les trouvez injustes; êtes-vous plus équitables? et ne les forcez-vous pas à vous condamner à leur tribunal, dès que vous les condamnez au vôtre? Les lois

de l'équité sont violées, quand on juge et condamne une personne sur des apparences, sur des rapports sans lumière, sans preuve, sans examen : or voilà le crime de ceux qui jugent témérairement.

Pourquoi Dieu nous défend-il de juger des apparences? C'est qu'elles ne suffisent pas à des hommes qui n'ont aucune connaissance de l'intention, qui ignorent les motifs qui font agir une personne contre les règles même de la prudence, de la sagesse : quelquefois c'est par ignorance, par zèle, par nécessité qu'elle s'écarte des règles de la bienséance. Si jamais les hommes ont été fondés à juger et à condamner sur les apparences, ce fut lorsque Judith sortit de Béthulie. On voit une jeune veuve, dans l'éclat des parures, passer à travers d'un camp ennemi de barbares, entrer sous la tente d'un guerrier victorieux païen, et plongé dans les délices. Quel sujet de douter de sa vertu? Cependant c'est Dieu qui lui a inspiré cette démarche si contraire en apparence à la sagesse d'un sexe fragile ; c'est lui qui fait briller sur son visage ces charmes et ces grâces qui amollissent le cœur de celui qui traînait après lui les horreurs de la guerre, et menaçait le peuple de Dieu d'un carnage universel.

Je sais que Dieu choisit les faibles pour confondre les forts; que c'est sa puissance qui agit dans ceux qui triomphent dans de pareils dangers; qu'un exemple qu'on ne peut qu'admirer n'est pas un exemple qu'on doive imiter, et que si le Saint-Esprit loue l'action de Judith, parce qu'elle fut inspirée de Dieu, il blâme sa démarche dans ceux que la témérité expose.

Mais ce trait de l'histoire sainte n'en est pas moins une preuve de la témérité de ceux qui jugent sur les apparences; il peut n'y avoir point de vues criminelles dans la démarche imprudente d'une jeune personne, quoique des événements miraculeux ne l'attestent pas.

Mais non-seulement, mes chers frères, Dieu nous défend de juger selon les apparences, mais encore il veut nous servir de modèle lorsque les soupçons sont les mieux fondés, lorsque les bruits sont répandus universellement, lorsqu'il n'y a point lieu de douter des fautes que l'on condamne. Profitons de l'importante leçon qu'il nous donne, et nous ne violerons pas les lois de l'équité en jugeant notre frère à notre tribunal.

Je suis étonné quand j'entends Dieu, à qui rien n'est caché, pour lequel il n'y a point de secret, point de mystère dans le cœur de l'homme, dire : Je descendrai et je verrai si les habitants de Sodome sont aussi coupables que le bruit qui est parvenu jusqu'à moi l'annonce : *Descendam et videbo utrum clamorem qui venit ad me opere compleverint, an non est, ita ut sciam.* (*Gen.*, XVIII.) Pourquoi Dieu parle-t-il ainsi? Quel est le mystère renfermé dans ces paroles? Dieu a-t-il quitté le trône de sa gloire pour venir examiner les crimes de ces voluptueux habitants? Lui étaient-ils inconnus? Ce cri qui s'élève et se fait entendre dans le ciel, est-il un bruit répandu par la légèreté, l'imprudence, la malignité des hommes? Quel est donc le sens de ces paroles, qui annonce la délicatesse d'un homme qui veut examiner, s'assurer, et qui craint de violer les lois de l'équité? Le voici : C'est que Dieu, disent les saints docteurs, veut nous apprendre à juger notre prochain sur les soupçons les mieux fondés, sur les rapports et les bruits publics : il agit comme il veut que nous agissions : il ne peut pas être trompé; nous pouvons l'être. Si je veux être équitable dans les jugements que je porte sur les fautes de mon prochain; si je crains de violer les lois de l'équité, je dois donc éviter la précipitation lorsqu'il s'agit de condamner mon frère. Je dois 1° examiner, m'éclairer, ne m'en point tenir aux apparences; mes ténèbres, mon ignorance m'y obligent : *Videbo;* 2° je ne dois pas m'en tenir aux rapports qu'on me fait de sa conduite, aux bruits désavantageux répandus dans une ville sur son compte ; il peut être innocent lorsqu'on le dépeint à mes yeux comme coupable. Je dois donc aller à la source de ces bruits, examiner si l'envie, la malignité n'en sont pas la source, et si véritablement il est tombé dans les fautes ou les crimes qu'on lui impute : *Utrum clamorem qui venit ad me opere compleverint;* 3° suis-je équitable, si je porte un jugement précipité? si je n'ai pas autant de zèle pour découvrir l'innocence de mon frère, que pour m'assurer de son crime, et si je néglige tous les moyens de savoir avec certitude s'il est tel que le bruit public me le représente : *An non est ita, ut sciam?* Ah! les jugements téméraires sont toujours précipités, et par conséquent ils renferment toujours infraction des lois de l'équité.

Nous jugeons aisément et précipitamment comme si nous étions et infaillibles et incapables de nous tromper; nous examinons curieusement les démarches du prochain, et sur les apparences qui nous frappent, nous l'accusons, nous le déclarons coupable, nous le condamnons. Sommes-nous équitables? nous dit saint Bernard (*in Cant.* serm. 40) ; car nous ne sommes pas établis pour le juger ni pour l'examiner; il nous est défendu de le citer à notre tribunal.

Deux choses, dit saint Augustin (*De serm. Dom. in monte*, lib. II), doivent nous faire redouter le jugement téméraire comme un crime opposé à l'équité, quand même nous aurions des soupçons qui nous paraîtraient bien fondés. La première, c'est que si la faute est certaine, l'intention de celui qui l'a commise ne l'est pas; elle peut lui être échappée par ignorance, par imprudence; le motif qui l'a fait agir peut être bon et louable. La seconde, c'est que nous ignorons ce que deviendra celui que nous louons ou condamnons aujourd'hui. Je juge d'une personne par les fautes qu'elle a commises; mais ces fautes sont peut-être détruites par la pénitence; je la dépeins comme coupable, je condamne ses égarements ; peut-être est-elle précieuse aux yeux de Dieu comme la pécheresse convertie, et moi aussi in-

juste que le pharisien qui la censurait. *Les balances des hommes sont trompeuses* (*Psal.* LXI), et il y a toujours un défaut de lumières dans les jugements précipités; on viole l'équité, on perd la charité quand on juge témérairement.

La charité ne pense pas mal du prochain : *Charitas non cogitat malum;* par conséquent elle ne règne pas dans le cœur de ces hommes qui s'érigent en censeurs et en juges des démarches, des actions de leurs frères. La charité ne pense pas le mal : or, ceux qui jugent et condamnent sur un soupçon, sur un bruit, le croient facilement; ils décident de l'intention, du motif qui a fait connaître la faute qu'ils examinent à leur tribunal; ils négligent toutes les ressources que la charité leur présente pour l'excuser, s'ils ne peuvent pas se la dissimuler.

Oui, chrétiens, point de crime plus opposé à la charité que le jugement téméraire. La charité est ingénieuse pour excuser ceux qui tombent, et au tribunal secret que nous nous érigeons pour juger nos frères, nous sommes ingénieux à saisir les moindres apparences du mal pour les condamner.

Si la charité régnait en nous, si nous appréhendions de l'altérer, nous exposerions-nous au danger de la perdre, en jugeant de l'intention et des motifs qui font agir ceux que nous déclarons coupables? Or, dit saint Augustin (serm. 104, *De temp.*), nous nous exposons évidemment au danger de blesser la charité, de la perdre, lorsque sur des apparences, des bruits, des soupçons, nous jugeons, nous condamnons notre prochain. La conserverons-nous en nous établissant les juges des fautes dont nous n'avons qu'une connaissance imparfaite, et que Dieu seul connaît parfaitement? Non, sans doute, ce serait un miracle si nous étions innocents en jugeant ceux que Dieu nous défend de juger. Je sais, continue saint Augustin (*Ibid.*), que les fautes et les crimes publics doivent exciter le zèle des fidèles; que ceux qui ont l'autorité doivent les punir; que les supérieurs doivent reprendre ceux qui les commettent, et que la charité, qui est toujours occupée de la gloire de Dieu et du salut des âmes, fait gémir et pleurer ceux qui ne peuvent point empêcher les progrès de l'erreur et du vice; mais je sais aussi que nous ne pouvons pas conserver la charité lorsque nous jugeons sur les apparences qui nous frappent, lorsque nous ignorons l'intention et les motifs qui font agir la personne que nous condamnons et que le jugement que nous portons n'est fondé que sur des soupçons, des rapports, ou tout au plus sur des des actions que l'intention peut excuser.

Il y a même des fautes considérables que la charité, toujours officieuse et ingénieuse, attribue à l'ignorance de ceux qui les commettent. Quand elle règne dans le cœur d'un chrétien, il prie pour ceux qui s'égarent; il est leur avocat et non pas leur censeur; il sollicite leur pardon, il ne les juge pas s'il ne peut pas se dissimuler leur crime; il se rappelle leur faiblesse et la sienne; s'il ne la justifie pas, il l'excuse par l'intention qu'ils avaient en le commettant; il les trouve malheureux de se croire innocents, pendant qu'ils sont coupables.

Voulez-vous un exemple de cette charité qui attribue à l'ignorance les plus grand péchés et qui sollicite le pardon des plus grands pécheurs? transportez-vous en esprit sur le calvaire, écoutez Jésus-Christ attaché à la croix, baigné de son sang et prêt à expirer. Ceux qui ont demandé sa mort, qui le voient avec joie abandonné de son Père, qui triomphent de leur succès, ont encore une place dans son cœur; il prie pour eux, il les excuse, il veut les sauver, il ne veut pas les juger : Mon Père, dit cette adorable victime immolée pour le salut de tous les hommes, pardonnez-leur l'horrible déicide qu'ils commettent, car ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII.)

Remarquez, chrétiens, toutes les ressources de la charité pour ne point juger, condamner et perdre ceux même qui sont coupables des plus grands crimes. Jésus-Christ non-seulement prie pour ses bourreaux, mais même il les excuse; il connaît toute l'énormité de leur attentat, mais il connaît aussi leur aveuglement. Leur aveuglement est une punition de leur infidélité, il est vrai, mais il les empêche de reconnaître le roi de gloire; ils croient attacher à la croix un homme ennemi de leur nation, ils ne voudraient pas y attacher le Messie qu'ils attendent. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit qu'ils ne savent ce qu'ils font : *Non enim sciunt quid faciunt.* Sa charité, qui veut sincèrement sauver tous les hommes, saisit cette ressource; il se déclare leur sauveur, et non pas leur juge sur la croix.

La charité est ingénieuse; lorsqu'il s'agit de prononcer sur les fautes du prochain, elle trouve des ressources légitimes pour les excuser, quand elle ne peut pas se les dissimuler; elle saisit le côté le plus favorable pour le rendre plus digne de nos gémissements que de nos censures; l'intention, qui ne peut être connue, est un voile qui leur sert à couvrir les coupables mêmes; elle aime mieux se tromper en les croyant innocents, que de les juger sans être sûr qu'ils soient coupables.

En effet, mes chers frères, on ne peut pas dire que ce soit la charité qui porte les chrétiens à s'ériger en juges du prochain, à le condamner sur des soupçons, des bruits qui ne sont souvent pas mieux fondés que les nouvelles qu'on débite tous les jours dans les cercles, et qui se détruisent dès qu'on va à la source; ce n'est pas la charité qui fait négliger toutes les ressources que nous avons pour excuser ses fautes, lorsque nous ne pouvons pas nous les dissimuler, comme l'intention de notre frère qu'on accuse, qu'on traduit, qu'on condamne; le motif qui l'a fait agir, l'ignorance, la faiblesse humaine; ce n'est pas la charité qui nous fait ériger ce tribunal secret où nous le citons, puisque Jésus-Christ nous le défend expressément dans l'Evangile. Non, ce

n'est pas la charité, ce sont les vices qui lui sont opposés, l'envie, la haine, l'orgueil, l'intérêt, comme je vous le prouverai dans quelques moments.

Le vice le plus opposé à la charité peut-il avoir la charité pour principe? Non, cela est certain. Or, il n'est pas difficile de vous prouver que le jugement téméraire est de tous les principes le plus opposé à la charité. Comment? le voici : Jésus-Christ nous défend de juger notre frère sur des apparences, de le condamner; il nous assure qu'il opposera au tribunal secret que nous nous érigeons contre sa défense, un tribunal terrible à la fin de nos jours, où nous serons jugés et condamnés sans miséricorde. Ferait-il cette menace, si la liberté que nous nous donnons de juger nos frères ne détruisait pas la charité? D'ailleurs, si la charité peut et doit même nous porter à reprendre notre frère dans le secret, lorsqu'il pèche en notre présence, à l'exhorter, à lui faire éviter le précipice où il va tomber, ou à lui tendre une main secourable pour l'en retirer lorsqu'il y est tombé, peut-elle nous porter à le condamner sur des soupçons, à le représenter comme coupable dans une assemblée de mondains, et à taire tout ce qui peut l'excuser et le justifier même? Non; la charité est blessée et souvent éteinte quand on juge témérairement son prochain.

Voulez-vous conserver la charité, ne point la blesser dans vos jugements, dit saint Bernard (Serm. 40, *in Cant.*), évitez la précipitation lorsqu'il s'agit de fautes secrètes, ou même publiques de votre frère; ne le condamnez pas légèrement et sur des apparences qui ne vous donnent aucune certitude. Vous dites : Mais son crime a éclaté; il est public; il donne du scandale; peut-on ne pas croire ce que l'on voit? Non; la charité ne permet pas de donner le nom de bien au mal; mais la charité vous fait un devoir d'excuser l'intention, si vous ne pouvez pas excuser le crime : *Excusa intentionem, si non potes opus.*

Pour excuser votre frère tombé dans une faute qui le déshonore, ou répréhensible à vos yeux par la singularité de sa conduite, l'imprudence de ses démarches, le choix de ses amis, la nouveauté et le danger de ses sentiments, pensez qu'il pèche par ignorance et qu'il n'a pas dessein de faire le mal qu'il fait réellement : *Puta ignorantiam.* Pensez qu'il peut avoir été surpris ou trompé; qu'il a été entraîné par l'occasion; que l'appât était flatteur, le danger délicat, et qu'un moment suffit pour faire d'un juste un grand pécheur, et d'un grand pécheur un grand saint : *Puta casum.* Si la certitude du crime de votre frère ne vous permet pas de le dissimuler, qu'il soit pour vous une leçon importante; gémissez et tremblez; ne vous justifiez pas; craignez de tomber comme lui et dites-vous à vous-même : Aurais-je été plus fort dans la même tentation? Hélas! l'appât qui fait tomber dans certaines fautes ne doit-il pas être redouté de tous les humains? La fragilité n'est-elle pas commune à tous? et devons-nous présumer de triompher par nos propres forces d'une tentation vive, délicate, qui surprend, saisit et entraîne le consentement? Bien loin donc de nous déclarer les censeurs de nos frères, de nous établir leur juge, prions, craignons, gémissons : nous avons les mêmes penchants, nous pouvons faire les mêmes chutes : ils peuvent se relever, nous pouvons tomber. Si nous ne pouvons pas nous dissimuler leur crime, nous ne pouvons pas nous dissimuler notre faiblesse. Craignons de juger des pénitents; craignons de les imiter dans leurs péchés, et de ne pas les imiter dans leur pénitence : Voilà, dit saint Bernard, les ressources de la charité pour ne point condamner son prochain, quand on ne peut pas se dissimuler sa faute.

Vous connaissez à présent, chrétiens, tout le crime d'un jugement téméraire : je vous ai prouvé que juger et condamner son frère, c'est usurper l'autorité de Dieu, violer les lois de l'équité, blesser et perdre la charité; mais il ne suffit pas de vous prouver que nous ne devons pas juger notre prochain, il faut encore vous faire connaître pourquoi nous voulons le juger; c'est la matière de la seconde réflexion de ce discours.

SECONDE RÉFLEXION.

Ce n'est pas certainement, mon cher auditeur, le zèle de la religion qui nous porte à ériger un tribunal secret où nous jugeons les fautes cachées du prochain, où nous en supposons même sur de simples soupçons, où un bruit répandu précipitamment dans la société nous suffit pour le déclarer coupable et le condamner; puisque l'Evangile nous défend expressément cette usurpation de l'autorité de Dieu; puisque vous ne pouvez pas vous établir les juges de l'intention de vos frères, sans pécher contre les lois inviolables et sacrées de l'équité et de la charité. Non, mais c'est l'intérêt, l'orgueil, la haine; voilà les motifs qui vous font examiner curieusement la conduite du prochain; qui vous font juger témérairement de son intention et de ce qui est pour lui un secret sur lequel vous n'avez aucun droit; voilà le mystère, il n'est pas difficile de le pénétrer.

Tous les censeurs, tous les juges des actions et des démarches du prochain se font connaître; ils ne se connaissent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient qu'à connaître les autres; ils négligent la connaissance de leurs défauts, et s'appliquent à découvrir et à mettre au jour ceux des personnes qui leur sont opposées. Examinons la conduite de ces censeurs dont le tribunal est si redoutable, et nous saurons pourquoi ils veulent juger.

Juge-t-on témérairement des fautes secrètes d'une personne utile à sa fortune, à son repos, à sa réputation? Donne-t-on un mauvais tour à ses démarches, à ses actions? S'établit-on dans un cercle son censeur, son juge? Au contraire, ne suffit-il pas que ce soit une personne utile, un ami, pour qu'on loue sa conduite, son caractère et qu'on justifie les fautes qui lui échappent par la bonne

intention qu'on lui suppose ? Cite-t-on à son tribunal un protecteur, un homme en place ? juge-t-on mal de ses mœurs ou de sa foi ? ose-t-on le représenter tel qu'on le connaît ? Hélas ! bien loin de juger de ses fautes cachées, on jette un voile officieux et flatteur sur des désordres même publics.

Qui sont donc ceux qu'on juge, qu'on condamne, qu'on dépeint comme coupables sur de simples soupçons ? Des religieux, des prêtres, parce qu'on les regarde comme des hommes inutiles à sa fortune, des hommes dont on n'a pas besoin : ce sont des concurrents ; on craint qu'ils n'obtiennent la place, les honneurs que l'on brigue ; on s'efforce d'obscurcir l'éclat de leur réputation, de faire douter de leur mérite, de la pureté de leurs mœurs et de les rendre désagréables aux dispensateurs des grâces. Oui, c'est l'intérêt qui nous fait juger nos frères ; nous leur supposons des fautes pour les écarter de la route où nous voulons les devancer.

L'humilité chrétienne préside-t-elle aux jugements que nous faisons sur la conduite du prochain ? Non certainement ; ce n'est pas pour nous humilier que nous publions ses fautes et que nous cachons les nôtres, que nous le condamnons et que nous nous justifions.

Celui qui nous estime, nous honore, nous loue, nous annonce et est un constant admirateur de nos talents, est-il cité au tribunal secret que nous nous sommes érigé ? Est-il coupable à nos yeux ? lui trouvons-nous des défauts ? en traçons-nous un portrait désavantageux ? Oh ! de tels amis sont trop précieux à l'amour-propre ; ils sont ménagés, excusés ; mais, comme le superbe Aman, nous trouvons coupable l'humble Mardochée, qui nous refuse l'encens flatteur que notre orgueil demande ; nous le citons à notre tribunal pour le juger et le condamner : nous n'examinons ni sa vertu, ni ses mœurs ; il ne peut être innocent à nos yeux, dès qu'il ne nous trouve pas digne de ses hommages. Comme le pharisien, nous ne jugeons le publicain que pour faire notre éloge ; nous ne nous comparons avec lui que pour établir une différence qui nous fait honneur. Oui, chrétiens, si nous n'avions pas d'orgueil, nous n'oserions pas juger nos frères ; nous ne publions leur faute que pour faire sentir que nous sommes plus exacts et plus religieux.

Enfin, chrétiens auditeurs, est-il difficile de vous persuader que ce n'est pas l'amitié qui fait porter ces jugements précipités contre le prochain ? Est-ce elle qui nous rend attentifs aux plus légères fautes de nos frères, et qui nous aveugle sur les péchés qui nous damnent ? Non sans doute, c'est la haine : on se plaît à trouver coupables ceux qu'on n'aime pas.

C'est la haine des pharisiens qui les fait juger sur des dehors trompeurs ; c'est elle qui les assemble pour délibérer contre Jésus-Christ ; c'est elle qui leur fait trouver le moyen de le faire condamner.

Voyez ces censeurs et ces juges d'un parti qui leur est opposé : le ménagent-ils ? Un soupçon, une démarche, une légère imprudence ne leur suffisent-ils pas pour juger, pour condamner ceux qu'ils appellent leurs ennemis ?

Craint-on de mêler des exagérations, des mensonges, des calomnies dans les portraits qu'on trace des mœurs ou de la doctrine de ses adversaires ? Ah ! quel tribunal que celui d'un ennemi déclaré ! Ce sont cependant nos ennemis qui se plaisent à nous juger, à nous condamner. Pourquoi ? Le voici en trois mots : C'est pour satisfaire l'intérêt, l'orgueil, la haine ; voilà ce qui nous porte à juger nos frères malgré la défense expresse de Jésus-Christ. Renouvelez votre attention, vous en serez persuadés quand je vous aurai développé ces trois réflexions.

Oui, chrétiens, l'intérêt, qui désunit souvent les amis, les parents, est presque toujours le principe des jugements téméraires. Nous avons du zèle quand il s'agit de juger ceux qui ont des succès que nous n'avons pas, qui nous devancent dans la route de la fortune ; dont la réputation efface la nôtre, qui ne pensent pas comme nous, et qui paraissent avec plus d'éclat sur la scène du monde.

Ecoutez ces hommes précipités, ces hommes qui s'érigent en juges de la probité, de l'habileté, du génie, du mérite, des talents du prochain ; qui représentent avec art les défauts qui peuvent empêcher ou diminuer ses succès, il ne vous sera pas difficile d'apercevoir que l'interêt les fait parler. Ils ne veulent pas seulement faire briller leur goût, leur judiciaire, la beauté de leur génie, ils veulent encore se procurer les biens ou la gloire dont ils le déclarent indigne.

C'est l'intérêt qui nous fait juger les vivants et les morts mêmes ; c'est lui qui nous fait trouver des défauts dans ceux qui sont plus heureux que nous. Nous aimons à les trouver indignes de l'estime qu'on leur accorde et que l'on nous refuse ; à leur contester un mérite qui efface le nôtre et à censurer des talents applaudis, pour arrêter nos concurrents dans la carrière des honneurs.

En effet, nous jugeons nos concurrents bien différemment des autres ; or, pourquoi cette différence ? La voici : C'est qu'un concurrent, soit par rapport aux biens, soit par rapport à la gloire, peut nous être préféré, peut obtenir ce que nous briguons ; peut nous effacer s'il s'agit de talents, d'ouvrages de littérature. Voilà pourquoi il paraît important de relever ses défauts, de lui en supposer même ; de le peindre avec des traits qui ne le rendent pas si aimable, et de répandre des nuages sur la beauté de ses productions qui font du bruit et lui attirent des admirateurs.

Je ne suis pas étonné d'entendre saint Augustin dire avec exclamation (*De civit. Dei*, lib. XIX, cap. 6) : Les jugements des hommes doivent exciter nos mépris et nos gémissements : *Judicia hominum quam misera ! quam dolenda !* C'est toujours l'intérêt qui les fait

porter ; ils ne trouvent coupables que ceux qui peuvent leur nuire dans les succès qu'ils se promettent. Ils ne citent pas à leur tribunal un mondain, un libertin, un débauché, un impie même, s'il est utile à leur fortune, s'il est en état de les annoncer, de les faire connaître ; au contraire, ils admirent son génie, ils le louent, et ses coupables productions lui attirent plus d'admirateurs que de censeurs.

Il n'en est pas de même d'un concurrent qui espère ce que nous espérons, qui coure dans la carrière que nous courons. On redoute son crédit, sa protection, ses talents ; on craint ses succès, quand il est annoncé surtout par ces hommes qui donnent le ton. C'est pourquoi on se fait un principe d'être un sévère censeur de sa conduite, de ses mœurs ; on l'éclaire, on l'examine, on juge de son intention, des motifs qui le font agir ; on publie ses défauts réels ou supposés, on a intérêt de l'éloigner ; on le déclare indigne des biens ou des honneurs qu'il attend. Ne va-t-on pas par intérêt jusqu'à juger de la piété et de la doctrine d'une personne que l'on voit sur les rangs pour être placée et décorée de quelque dignité ? On ne lui suppose que les dehors de la vertu ; c'est, dit-on, un voile imposant pour cacher des vices réels : elle s'enveloppe lorsqu'il s'agit de déclarer ses sentiments, et elle se réserve des ressources pour ne point renoncer à ceux qu'elle a adoptés ; c'est ainsi qu'on juge ceux qui peuvent nuire dans la route de la fortune ou de la gloire. On a intérêt de les arrêter, de les humilier ; cela suffit. On laisse ceux qui sont indifférents, qui ne peuvent pas nuire. On ne les cite pas à son tribunal ; on ne veut juger, condamner que des concurrents redoutables. O jugements des hommes ! que vous êtes méprisables et dignes de nos gémissements ! *Quam misera ! quam dolenda !*

Pourquoi juge-t-on ceux qui ont été jugés au tribunal de Jésus-Christ ? pourquoi remue-t-on les cendres des morts et les cite-t-on sur la scène du monde ? Pourquoi peint-on avec des traits si odieux leurs défauts sur la terre ? pourquoi s'imagine-t-on avoir conservé la charité et rendu toute la justice qu'ils méritaient, quand on leur refuse le bon sens, la raison, et qu'on ne leur suppose qu'un état de démence ? Pourquoi enfin les condamne-t-on où ils ne sont plus, et fait-on cette injure à leur mémoire ? Ce n'est pas un mystère, tout le monde le sait : c'est qu'il s'agit d'un intérêt temporel, d'un testament où les pauvres ne sont pas oubliés, où la décoration des autels est recommandée ; où la subsistance de quelqu'un des pauvres prêtres qui y servent est assurée ; où la débauche, l'ingratitude d'un enfant sont punis ; où un héritier dissipateur est lié par une prudente substitution, et à l'abri malgré lui, d'une indigence qu'il ne redoute pas dans l'éloignement. N'est-ce pas là, en effet, ce qui fait naître ces procès qui déshonorent la société, qui traduisent dans le barreau ceux que Dieu a jugés, et ce qui fait employer l'éloquence des plus habiles orateurs pour peindre des défauts qu'on suppose, et blâmer l'intention des testateurs comme si elle était du ressort du jugement des hommes ? On se déclare le juge d'un père même, quand il s'agit de l'intérêt.

Ne sont-ce pas les mondains qui se déclarent les juges des personnes pieuses, des religieux, des prêtres, des pasteurs ? Mais pourquoi veulent-ils les juger ? pourquoi se plaisent-ils à les examiner, à les censurer, à les condamner dans leur cercle ? C'est qu'ils y trouvent leur intérêt. En censurant la piété, la dévotion, ils se flattent de justifier leur coupable licence ; ils prêtent un ridicule aux dévots, afin qu'on leur accorde la gloire d'être plus prudents, plus sages. En traitant les religieux d'hommes inutiles à la société, ils annoncent qu'ils contribuent par leur état, leurs travaux, leurs talents, à son opulence, à sa gloire ; qu'ils la soutiennent, qu'ils en sont les appuis. En répandant des nuages sur la beauté du sanctuaire, et en exposant au grand jour les faiblesses et les défauts de ses ministres, ils s'autorisent à ne plus les respecter, et à s'élever au-dessus de ceux que leur censure a fait tomber dans l'avilissement.

Pourquoi ne ménage-t-on pas plus les pontifes que les lévites, et s'élève-t-il tant de murmurateurs contre les Moïses et les Aarons ? C'est qu'on est jaloux de leur autorité, de leur grandeur ; c'est qu'on ne veut pas être conduit, mais conduire. On ne s'occupe que de ce qu'ils font, afin de se dispenser de faire ce qu'ils disent. Oui, un intérêt de fortune, un intérêt de passion, un intérêt de gloire, un intérêt d'indépendance ; voilà le principe des jugements des hommes ; voilà pourquoi ils veulent juger et condamner leur prochain.

Les juges des talents, de l'érudition, de la littérature, sont-ils des juges équitables ? rendent-ils justice au mérite, au génie, à la solidité, à la beauté d'un ouvrage ? Oui, quand ils ne décident pas du mérite d'un concurrent, d'un savant rival ; quand ses succès ne peuvent pas nuire aux leurs ; quand la gloire que ses productions lui produisent ne dérobent point l'éclat de celle dont ils jouissent ; mais un intérêt de louange, de gloire fait juger autrement ceux qui peuvent nous effacer, qui brillent dès qu'ils paraissent, et sont couronnés avant nous.

Quel est le but des critiques les plus modérés ? Est-ce de corriger le mauvais goût, de rendre les auteurs attentifs à perfectionner leurs ouvrages, à n'y rien mêler qui alarme la pudeur ou affaiblisse la foi ? Il ne devrait point y en avoir d'autre ; mais un intérêt secret fait juger autrement. On porte un jugement désavantageux d'un ouvrage, on forme une cabale pour le faire tomber, parce que l'on veut en annoncer un autre, l'accréditer, obliger un auteur qui plaît, qui est utile, généreux. Heureux si le jugement qu'on porte des talents des orateurs sacrés n'avait pas le même principe, et si ce n'était

pas un intérêt de parti qui fît préférer Apollon à Paul et Paul à Céphas ! C'est l'intérêt, c'est l'orgueil qui portent les hommes à juger leur prochain.

Tous les hommes veulent juger leurs frères; ils les citent tous au tribunal secret qu'ils se sont érigés : pourquoi ? est-ce pour remplir un devoir de religion? Non, Jésus-Christ nous l'a défendu expressément, et le devoir indispensable du chrétien est d'écouter Jésus-Christ et de lui obéir. Est-ce par zèle, par charité? Non, leurs enfants, leurs domestiques, leurs amis, ceux qui leur plaisent, qui leur sont utiles, sont soutenus, applaudis, loués même dans leurs défauts. On n'en trouve point dans ceux qu'on aime; c'est dans des concurrents, dans ceux qui ne vivent pas et ne pensent pas comme nous, que nous en trouvons, ou que nous en supposons, nous les jugeons toujours coupables ; dès qu'ils ne nous sont pas agréables. Est-ce pour les justifier, les défendre par un examen équitable des bruits désavantageux qu'on répand sur leur compte? Non, c'est pour les condamner sur ces bruits, comme sur des preuves certaines et évidentes. Enfin est-ce pour les corriger, les humilier salutairement? Non, ils sont jugés et condamnés sans le savoir; ils sont absents quand on les dépeint comme coupables, ils ignorent l'arrêt qu'on a prononcé contre eux, parce qu'il a été prononcé à un tribunal secret. Qui nous porte donc à nous déclarer les juges de nos frères? L'orgueil : nous trouvons des défauts dans le prochain, parce que nous ne faisons pas attention aux nôtres.

Nous ne portons pas nos regards sur le plan de notre vie, pour examiner s'il est conforme à l'Evangile, à la sainteté de notre état, aux devoirs de la société, si nos démarches, nos actions sont assez graves, assez décentes, assez édifiantes pour faire respecter la place que nous occupons, l'autorité qu'elle nous donne, les années qui sont accumulées sur notre tête ; nous nous occupons à examiner la conduite des autres, à juger et à condamner ce qui n'est pas de notre goût : leur humeur, leur caractère, un air sérieux ou dissipé, la lenteur ou la vivacité, l'économie ou la générosité, le penchant pour la solitude ou pour le monde, une piété exacte ou un mépris des devoirs du christianisme, le respect pour la religion ou l'indocilité lorsqu'il faut se soumettre, tout cela est la matière de nos jugements; tout cela est examiné, censuré au tribunal que nous nous érigeons. Nous jugeons, nous blâmons, nous déclarons une personne coupable; mais qui nous fait prononcer contre les défauts que nous supposons dans les autres? L'orgueil. C'est en se comparant avec eux que nous jugeons, dit saint Chrysostome (hom. 4 *in Matth.*), que nous les trouvons coupables, et que nous nous croyons innocents : on se croit plus juste, plus parfait, parce qu'on ferme les yeux sur ses défauts, pour donner toute son attention à ceux du prochain : *Aliena discutientes, propria non aspicientes.*

Quelle est la source des jugements téméraires? Pourquoi juge-t-on si facilement le prochain? Pourquoi, si la faute est certaine, ne préfère-t-on pas une remontrance tendre, charitable, à un jugement dur et sévère? Pourquoi aime-t-on mieux condamner son frère que de le corriger? et se fait-on plutôt une gloire d'être son juge que d'être son apôtre? Ah! dit saint Augustin (*De serm. Dom. in monte* lib. II), c'est que ce n'est pas la charité qui fait juger le prochain, mais l'orgueil ; ce n'est pas pour le gagner à Jésus-Christ, mais pour faire paraître qu'on est plus parfait que lui : on ne veut pas corriger ses défauts, mais on veut publier ses vertus. C'est pour passer pour un homme exact, religieux, prudent, savant, qu'on censure les injustices, les sentiments, les démarches, les talents de ses frères ; on ne paraît gémir de leur faute que pour se glorifier d'en être exempt : on fait toujours secrètement une comparaison de la conduite de ceux que l'on juge, avec la sienne ; elle flatte, elle rassure. Oui, le jugement téméraire a sa source dans l'orgueil de l'homme : *Vitium superbiæ est.* L'homme d'humilité, occupé de sa misère, de ses défauts, de ses imperfections, se condamne et ne condamne pas le prochain ; il est un juge équitable, parce qu'il se juge et ne juge pas les autres.

Si l'orgueil ne vous aveuglait pas sur vos propres défauts, seriez-vous si attentifs à examiner ceux du prochain? C'est faute de rentrer en vous-mêmes, de vous considérer avec attention, d'écouter les remords de votre conscience, de vous interroger sur vos démarches, vos obligations, que vous êtes tranquilles sur votre compte ; vous vous déclarez les juges de vos frères, parce que vous ne voulez pas vous juger vous-mêmes. Oui, c'est l'orgueil qui vous établit les juges du prochain ; c'est pour avoir le secret plaisir de le blâmer et de vous élever au-dessus de lui ; ce n'est ni votre place, ni le zèle, ni votre innocence qui vous donnent droit d'ériger ce tribunal où vous le citez : le jugement téméraire que vous portez contre lui est un attentat à son honneur, et peut-être à sa piété, qui prend sa source dans l'orgueil : *Vitium superbiæ est.*

En effet, la place que vous occupez, quelque considérable qu'elle soit, ne vous donne pas droit de juger de l'intention de votre prochain, et vous ne voulez le blâmer, le juger, le condamner dans un cercle du monde que pour faire briller vos sentiments et votre esprit ; vous relevez délicatement les défauts qu'il a, pour persuader à ceux qui vous écoutent que vous ne les avez pas.

Vous avez du zèle ; mais le vrai zèle nous porte à reprendre charitablement notre frère, et non pas à le juger témérairement. Dieu nous ordonne d'avoir du zèle pour le salut du prochain ; cependant il vous défend ces discours téméraires que vous tenez sur son compte. *Ne temere quid loquaris* (*Eccle.*, V) ; votre Dieu est dans le ciel, dit-il, dans un océan de lumière ; rien n'échappe à ses re-

gards : *Deus est in cœlo.* (*Eccle.*, V.) Vous êtes sur la terre environnés de ténèbres ; vous ne vous connaissez pas vous-mêmes : *Tu super terram* (*Ibid.*); parlez peu; ne jugez personne. Ah! si ceux qui jugent témérairement ont du zèle, c'est celui des pharisiens qui s'établissaient les censeurs des autres, qui jugeaient selon les apparences, qui apercevaient les plus légers défauts dans leur frère, et ne voyaient pas les crimes qui les souillaient, et qui n'affectaient de paraître plus réguliers que pour être plus honorés.

Enfin n'est-ce pas par orgueil qu'on se croit exempt des fautes que l'on condamne dans le prochain? Est-ce l'humilité qui nous persuade que nous sommes plus justes, plus sages, plus prudents, plus éclairés que ceux que nous jugeons? Non certainement, elle nous fait sentir notre misère, elle nous représente toujours coupables à nos yeux; c'est l'orgueil seul qui nous fait juger bien de nous, et mal de nos frères.

Je vois Jésus-Christ et la femme adultère à ses pieds, une grande miséricorde et une grande misère ; mais je vois tous les accusateurs de cette grande pécheresse fuir et disparaître dès que le Sauveur a eu prononcé ces paroles : Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. Malgré leur orgueil, ils n'osent se déclarer innocents ; ils s'avouent même coupables par leur fuite précipitée, et comprennent que les prévaricateurs de la loi de Dieu ne doivent pas s'ériger en juges pour condamner une pécheresse repentante qui l'avait violée.

Les jugements téméraires seraient-ils si communs, si tous les chrétiens ne condamnaient pas dans leurs frères les fautes dont ils sont eux-mêmes coupables? Et l'orgueil de ceux qui aiment à juger et à condamner les autres, ne les rend-il pas encore plus criminels que ces pharisiens qui ne se trouvèrent pas assez innocents pour condamner la femme adultère?

Quelle fut la confusion de Judas, quand on lui prouva qu'il était complice du crime qu'il punissait si sévèrement dans Thamar? Il dit : Elle est plus juste que moi : *Justior me est* (*Gen.*, XXXVIII.) Sans l'orgueil qui aveugle les hommes, combien qui feraient cet aveu, après avoir jugé et condamné leur frère! Mais on veut satisfaire son amour propre; on veut satisfaire aussi sa haine : voilà pourquoi on aime à juger son prochain malgré la défense de Jésus-Christ. Quelle différence entre l'amitié et la haine! Quand on chérit une personne, tout plaît en elle, quelque fois jusqu'à ses défauts; on la loue, on l'annonce; on donne de l'éclat à son mérite, à ses talents; on justifie ses fautes mêmes par la pureté de son intention ; on ne juge pas ceux qu'on aime; on ne veut jamais qu'ils soient coupables, parce qu'on ne veut pas les condamner.

Il n'en est pas de même des personnes qui déplaisent, qui sont désagréables : la haine, l'aversion, l'envie, la jalousie grossissent à nos yeux les apparences les plus légères du mal ; elles nous font deviner les intentions les plus cachées, pénétrer dans le fond des cœurs. Nous diminuons leur mérite; nous déprimons leurs talents; nous leur prêtons des vues d'intérêt, de vaine gloire dans les bonnes œuvres qu'elles pratiquent ; nous fermons les yeux à leurs bonnes qualités, pour ne les fixer que sur leurs faiblesses; nous aimons à les trouver coupables, parce qu'ils nous déplaisent.

Que dirai-je de la haine d'un parti qui veut s'élever sur les ruines de celui qui lui est opposé? Avec quelle malignité, quelle indécence, quelle fureur n'éclate-t-elle pas? Non-seulement on le juge, on le condamne sur des apparences, sur des bruits publics, mais même sur des anecdotes, des calomnies, des fictions enfantées dans les ténèbres.

On attribue à un corps les défauts d'un particulier; ce sont toujours ces ennemis qui ont fait le mal dont on ignore les auteurs, et on leur refuse la gloire du bien qu'ils font réellement : le nom, l'habit d'un ennemi suffisent pour le déclarer coupable et le condamner. Peut-on ignorer le secret plaisir qu'on a de juger ceux qu'on n'aime pas?

Venons aux particuliers. Quels jugements ne porte-t-on pas contre un savant rival, contre un concurrent qu'on redoute, contre un homme de son état, de sa profession, contre une personne qui nous est préférée? Jette-t-on un voile charitable sur leurs défauts? Se plaît-on à parler de leur mérite, de leurs talents, de leurs vertus? Non, il suffit qu'ils déplaisent, pour qu'on les trouve toujours coupables? la haine fait toujours dicter contre eux un arrêt sévère, qui condamne jusqu'à leurs vertus. C'est par hypocrisie qu'ils remplissent les devoirs du christianisme ; c'est par intérêt qu'ils sont économes ; c'est par goût qu'ils ne sont point du monde; c'est par ignorance qu'ils sont soumis; c'est par nécessité qu'ils ont pris le parti de la retraite ; c'est par un mauvais goût qu'on applaudit à leur érudition et qu'on a couronné leurs talents. Dit-on du bien de ceux qu'on n'aime pas? Non, on veut juger contre la défense de Jésus-Christ, parce qu'on veut satisfaire sa haine.

Les Juifs disent à l'aveugle-né que Jésus-Christ avait éclairé : Nous savons que cet homme qui vous a ouvert les yeux est un pécheur : *Scimus quia hic homo peccator est.* (*Jean.*, IX.) Mais d'où le savent-ils? Quelles preuves en avaient-ils? Avait-il parlé contre la loi de Moïse? Non, il l'avait accomplie. Sa morale autorisait-elle des mœurs déréglées? Non, elle mettait la nature à l'étroit. Avait-il soulevé les peuples contre César? Non, il leur avait fait un devoir de lui obéir, de payer les impôts; il leur en avait même donné l'exemple. Se trouvait-il avec les pécheurs pour applaudir à leur coupable licence? Non, on les voyait à ses pieds, baignés de pleurs, renoncer à leurs désordres, et se soumettre aux saintes rigueurs de la pénitence. Profitait-il de l'autorité de ses miracles, de l'éclat qu'ils lui donnaient pour

s'avancer et s'élever un trône dans la Judée? Non: quand il sut qu'un peuple, témoin du miracle de la multiplication des pains, voulait l'enlever et le couronner, il se cacha et disparut. Qui porte donc les Juifs à dire que Jésus-Christ est un pécheur, à le juger, à le condamner? La haine: c'est la haine que nous avons dans le cœur qui le ferme à notre frère: dès qu'un homme est notre ennemi, nous assurons qu'il est coupable: *Scimus, quia hic homo peccator est.*

Dans quel sens saint Augustin dit-il (*in psal.* CXVIII) que le jugement téméraire rend celui qui juge son prochain semblable au démon: *Judicium temerarium reddit illum qui judicat similem diabolo?* Le voici: ce saint docteur nous le développe lui-même: c'est que le démon jugea de l'intention de Job; c'est qu'il lui supposa des vues intéressées dans les vertus qu'il pratiquait; c'est que l'envie, la haine le portaient à obscurcir les actions de ce juste, dont sa nation était témoin, par les vues secrètes d'un cœur où l'homme ne peut pas pénétrer. Ainsi dès que nous jugeons de l'intention de nos frères; que nous assurons qu'ils sont coupables, sur des soupçons, parce que nous voulons qu'ils le soient, parce que nous voulons effacer les idées avantageuses que le public conçoit de leur mérite, de leur piété, de leurs talents, nous imitons le démon qui voulait ravir à Job la gloire de servir Dieu pour Dieu même: *Qui de occultis sancti Job suspicatus est.*

Le prophète demandait au Seigneur de lui ôter l'opprobre dont le jugement téméraire couvre l'homme qui juge sur des soupçons. Il n'y a, Seigneur, dit-il, que vos jugements qui sont doux, parce qu'ils sont équitables. (*Psal.* CXVIII.)

Oui, dit saint Augustin sur ces paroles du saint roi d'Israël, les jugements que les hommes portent sur les fautes secrètes du prochain, l'intention, les vues qu'ils lui prêtent, n'ont pour principe que l'amertume d'un cœur où règne la haine; et non pas la douceur de la charité: *Judicia de occultis hominum non suavia, quia temeraria.*

Concevons donc, mes chers frères, une juste horreur du jugement téméraire, puisque l'intérêt, l'orgueil, la haine sont les seuls motifs qui nous portent à vouloir juger notre prochain, malgré la défense de Jésus-Christ. Que la charité nous rende ingénieux, même à excuser les défauts de nos frères qui sont les plus connus. Ne les jugeons pas, pour n'être pas jugés; c'est-à-dire, pour être jugés favorablement au tribunal de Jésus-Christ, y obtenir miséricorde et l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite

SERMON XXII.

Pour le quatrième dimanche après la Pentecôte.

SUR LE DÉTACHEMENT DU MONDE.

Relictis omnibus secuti sunt eum. (*Luc.*, V.)
Ils quittèrent tout et suivirent Jésus-Christ.

Voilà un renoncement généreux, prompt; la pêche miraculeuse donne à Pierre, à Jacques et à Jean, qui avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre, une juste idée de la divinité de Jésus-Christ: alors appelés par la grâce intérieurement, ils en suivent avec docilité et avec promptitude les impressions.

Une lumière extraordinaire avait appelé les mages au berceau du Sauveur: ces sages, ces princes de la terre avaient quitté leur palais et renoncé même aux lumières de leur raison pour venir adorer Jésus-Christ à Bethléem. Ces trois apôtres abandonnent leurs filets, leurs barques, leur famille pour suivre le Sauveur et continuer son apostolat: *Relictis omnibus secuti sunt eum.*

Ne diminuons pas le mérite de ces apôtres; ne répandons pas des nuages sur l'éclat d'un renoncement si prompt, si parfait; ne disons pas qu'ils n'ont pas fait un grand sacrifice, parce qu'ils étaient pauvres et occupés à conduire des barques rustiques sur les rivages de la mer.

Si nous ne faisons attention qu'à l'opulence du siècle, il est vrai, dit saint Jérôme, qu'ils n'ont rien quitté; mais si nous faisons attention à la volonté, ils ont renoncé au monde entier. (S. Hier., *hom. ad Pam.*) Leur renoncement au monde pour suivre Jésus-Christ n'est pas inférieur à celui des mages: ils n'ont pas quitté de grands biens, mais ils ont quitté jusqu'à la volonté d'en avoir. Ils sont pauvres, ils ne peuvent pas faire le sacrifice de leurs possessions; mais ils sont hommes, ils ont des désirs: or en renonçant jusqu'au désir de posséder les biens du monde, ils font un sacrifice d'un grand mérite aux yeux de Dieu.

Il ne faut que faire attention aux désirs qui naissent continuellement dans le cœur de l'homme, pour sentir tout l'héroïsme du renoncement des apôtres. C'est dans ce sens qu'ils dirent à Jésus-Christ, nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera notre récompense? Ils n'avaient pas quitté des palais, des domaines, des charges; ils n'avaient pas renoncé à une flatteuse opulence; non, mais ils avaient renoncé à leur volonté pour s'attacher au Sauveur et marcher à sa suite. Voilà le mérite de leur renoncement; renoncement qui les fera placer sur des trônes distingués, pour juger avec Jésus-Christ au dernier jour du monde toutes les nations. (*Matth.*, XIX.)

L'Evangile ne nous fait pas, mes chers frères, un précepte de ce renoncement que nous admirons dans les apôtres; appelés pour suivre Jésus-Christ, prêcher sa doctrine et convertir les nations, rien ne devait les retenir dans un lieu plutôt que dans un autre: un simple détachement du cœur n'aurait pas suffi pour répondre à une vocation si sublime. Les fondateurs de la religion d'un Dieu pauvre devaient être des pauvres volontaires; ils devaient porter le détachement des choses de la terre à la perfection.

Il y a donc une grande différence entre renoncer au monde et se détacher du monde.

Renoncer au monde, c'est-à-dire le quitter pour vivre dans la retraite ou dans un cloître : renoncer aux biens que l'on possède pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ, c'est un conseil de perfection : c'est pourquoi lorsque le Sauveur dit au jeune homme de l'Evangile : Allez, vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, et vous vous amasserez un trésor pour l'éternité ; il le prévient que ce n'est pas un précepte qu'il lui fait, mais un conseil de perfection qu'il lui donne ; qu'il est libre de faire ce sacrifice ; qu'il doit être volontaire et avoir pour principe un désir de perfection : *Si vis perfectus esse.* (*Matth.*, XIX.)

Il n'en est pas de même du détachement du monde ; il est défendu aux chrétiens de s'y attacher ; être dans le monde sans être du monde, être pauvre dans les richesses, humble dans les honneurs, pénitent dans les délices ; ne point aimer les choses de la terre, ne goûter que celles du ciel, c'est un précepte. Malheur à ceux qui aiment le monde, qui se conforment aux usages du monde, qui se font gloire d'être du monde ; ils ne sont point à Jésus-Christ ; on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

La religion vous fait un précepte du détachement du monde ; vous ne pouvez en disconvenir ; mais je vais encore plus loin, chrétiens ; je dis que la raison doit aussi nous porter à nous en détacher. Pourquoi ? Le voici. Est-il raisonnable de nous attacher à un monde injuste, intéressé, ingrat ? Non sans doute. Or, qui sont ceux qui forment ce monde dont vous ne devez pas être, dont vous devez détacher votre cœur ? Des hommes jaloux du mérite, de la vertu, injustes appréciateurs des talents des hommes que l'intérêt anime ; intérêt de fortune, intérêt de gloire, intérêt de plaisirs. Des hommes qui oublient les services, ou qui affectent de les oublier ; qui ne vous voient qu'avec indifférence après vous avoir recherchés avec ardeur ; qui vous désiraient dans leurs cercles, et qui vous y redoutent ; par conséquent la raison doit vous en détacher ; oui, mes chers frères.

Détachement du monde commandé par la religion, vous le verrez dans la première réflexion. Détachement du monde justifié par la raison, vous le verrez dans la seconde réflexion. En deux mots, la religion l'ordonne aux chrétiens, la raison le justifie aux yeux des vrais sages. Suivez-moi, je vous prie, avec attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Formons-nous, mes chers frères, une juste idée de ce détachement du monde que la religion nous ordonne ; ne le confondons pas avec le renoncement volontaire de ceux qu'une grâce de choix appelle dans la retraite ; ce qui est présentement une obligation pour ces âmes qui ont renoncé solennellement à leurs biens, à leur volonté, aux douceurs même d'une alliance innocente, n'était qu'un conseil de perfection avant leur consécration.

Le détachement du monde que je vous prêche aujourd'hui, et qui est un précepte intimé à tous les chrétiens, consiste à détacher votre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu ; il ne tend pas, comme se l'imaginent les mondains, à déplacer les hommes du rang où la Providence les a fait naître, à troubler l'ordre d'un Etat, à justifier l'indolence des hommes oisifs ; la singularité de ces philosophes qui aiment mieux s'ennuyer dans la solitude que dans les cercles où ils sont contredits ; la paresse de ceux qui vont s'ensevelir dans une retraite de goût, plutôt que d'employer leurs talents pour être utiles à la société.

Ce détachement bien entendu ne doit et ne peut pas nuire à l'harmonie d'un Etat, à sa grandeur, à sa gloire, à son éclat ; il est compatible avec une émulation de succès dans les arts et dans les sciences, avec une activité raisonnable pour se rendre utiles, s'avancer et se procurer des biens et des honneurs. C'est une erreur de penser que le détachement du monde nous rendrait insensibles au bien, à l'ordre, à l'éclat même de la société ; que tout languirait, serait sans mouvement, parce que nous userions du monde comme n'en usant pas, comme si sans attache à la terre on ne pouvait remplir les devoirs d'un bon citoyen.

Si, en prêchant le détachement du monde, nous disions qu'on ne peut pas se sauver dans le monde ; si nous entendions par le monde les grandeurs de la terre, les rangs élevés, les villes, les empires, les maisons des riches, les palais des grands, les cours des rois, le sanctuaire de la justice, les académies où s'assemblent les savants, où se forment les militaires, les corps utiles au commerce et aux arts, on serait fondé à nous accuser de prêcher une morale contraire à l'harmonie de la société ; mais nous n'entendons par le monde qu'un certain parti d'hommes opposés à l'esprit, à la morale et aux maximes de l'Evangile. Peut-on s'y attacher sans crime ?

Ne confondez donc pas, mes chers frères, le détachement du monde commandé par l'Evangile, avec une séparation corporelle de la société ; car voilà l'erreur d'une infinité de chrétiens, parce qu'ils n'ont pas renoncé, par des vœux solennels, aux biens, aux alliances de la société, comme ceux qui vivent dans les cloîtres ; ils croient qu'ils peuvent être du monde sans crime ; être dans le monde et être du monde est pour eux une même chose. Déplorable aveuglement qui prouve qu'ils ont perdu de vue les engagements de leur baptême, le plan de l'Evangile qu'ils professent, et la grandeur de leur destinée éternelle.

Il est donc nécessaire de vous prouver la nécessité de ce détachement du monde qui ne déplace pas les hommes de leur état ; au contraire, qui les rend utiles, précieux, respectables à la société. Mais en quoi consiste ce détachement du monde dans le monde même ? Le voici, chrétiens.

1° Vous ne devez pas l'aimer, il ne doit

pas avoir de place dans votre cœur : *Nolite diligere mundum.* (I *Joan.*, II.) Remarquez que l'apôtre saint Jean ne dit pas : Séparez-vous de corps de cette société d'hommes opposés à l'Evangile; renoncez à vos emplois; descendez du rang élevé où la Providence vous a placé; demeurez dans l'indolence; ne travaillez point à l'établissement de votre famille; mais il dit : N'aimez pas le monde; qu'il n'ait point de place dans votre cœur : *Nolite diligere mundum.*

2° Ne vous conformez pas au monde : *Nolite conformari huic sæculo* (*Rom.*, XII); c'est-à-dire ne vous assujettissez pas aux lois, aux usages, aux maximes de ce parti opposé à la vérité et à la sainteté de l'Evangile; n'imitez pas ces hommes de volupté, d'indévotion, de cupidité, d'incrédulité, qui veulent ranger sous leurs étendards ceux qui sont à Jésus-Christ; concevez une juste horreur de la licence, de la révolte, de l'impiété de cette société de mondains, de faux sages, d'esprits superbes, de philosophes antichrétiens qui se soulève aujourd'hui contre la vérité et la sainteté du christianisme : *Nolite conformari huic sæculo.*

3° Pensez que vous n'êtes pas du monde : *De mundo non estis.* (*Joan.*, XV.) Vous êtes dans le monde, vous y êtes par nécessité, par l'ordre de l'Etre suprême; vous pouvez y être innocemment, y remplir les places même les plus distinguées; vous pouvez vous sanctifier dans l'opulence, dans les honneurs, dans la grandeur, sous l'éclat du diadème et sur le trône le plus éclatant; mais dans quelque rang que vous soyez, vous ne devez pas être du monde : *De mundo non estis.* En trois mots, mes chers frères, comme chrétiens nous ne devons pas aimer le monde, nous ne devons pas nous conformer au monde, nous ne devons pas être du monde : voilà un détail de vérités et de morales qui vous sera utile; tâchez de n'en rien perdre.

Dès que nous avons conçu une juste idée du monde réprouvé, il n'est pas difficile de conclure que nous ne devons point l'aimer, et que notre cœur doit lui être constamment fermé. Un chrétien doit-il aimer un monde opposé à Jésus-Christ? un monde pour lequel il ne prie pas? un monde auquel il a renoncé dans son baptême? un monde qui consiste dans une société d'hommes qui ne chérissent que la vanité et le mensonge, qui ne s'occupent que de bagatelles, qui forment des projets comme s'ils étaient immortels, dont la vie retrace celle de ces fameux pécheurs qui trouvèrent leur tombeau dans les eaux d'un déluge universel; une vie de dissipation, de plaisirs, d'intempérance, dont la foi n'est pas plus pure que les mœurs, qui traitent la religion et ses mystères en politiques; qui censurent le plan du christianisme et louent ceux qui le combattent ouvertement; qui admirent l'esprit d'un auteur impie, et dédaignent la simplicité évangélique; des ministres de la sainte parole qui tournent en ridicule la dévotion, et regardent le nom de dévot comme un nom odieux? Or, voilà cependant, mes chers frères, le monde que vous ne devez pas aimer, et dont vous devez vous détacher : *Nolite diligere mundum.*

Dès qu'on aime ce monde opposé à l'Evangile, on est ennemi de Dieu, car il est impossible, dit saint Augustin (*in Epist.* I *Joan.*, tract. 3, de cap. II), d'aimer le monde et d'aimer Dieu. Or, comment pouvons-nous nous flatter d'aimer Dieu si nous aimons le monde? Dieu aura-t-il une place dans notre cœur, si le parti qui lui est opposé nous plaît, s'il a toute notre affection, s'il excite tous nos désirs, si nous nous faisons gloire de lui être utiles, agréables, et d'être du nombre de ses favoris? *Quomodo poterimus amare Deum si amamus mundum?* Il y a deux amours, continue ce saint docteur : un amour du monde et un amour de Dieu : *Duo sunt amores, mundi et Dei.* Développons le sens de ces paroles, mes chers frères; ne nous écartons pas de la pensée de saint Augustin, qui est très-juste; il ne me sera pas difficile de vous prouver qu'on n'en peut pas tirer des conséquences en faveur d'aucun système contraire à la doctrine ou à la morale de l'Evangile, puisqu'il l'a développé lui-même clairement.

Il y a deux amours; remarquez que ce saint docteur ne dit pas qu'il n'y a que deux amours; car il reconnaît dans tous ses ouvrages qu'il y a un amour pur, honnête, qui n'est pas l'amour de Dieu; il y a l'amour des parents, amour naturel conçu par la proximité du sang. Amour tendre : c'est celui des pères et mères envers leurs enfants; amour de reconnaissance et de respect : c'est celui des enfants envers ceux qui leur ont donné la vie temporelle; amour chaste, innocent : c'est celui qu'une union légitime fait naître dans le cœur des époux; amour fondé sur l'estime, le mérite, le caractère, les talents des amis et de tous ceux qui sont utiles à la société et qui l'honorent par leur zèle et la pureté de leurs mœurs.

Or, il est permis d'aimer toutes ces différentes personnes; cet amour naturel, quoiqu'il ne soit pas l'amour de Dieu, est honnête, pur, innocent; voilà ce que saint Augustin répète plusieurs fois dans ses ouvrages.

Il est donc évident que quand ce saint docteur dit, il y a deux amours, l'amour de Dieu et l'amour du monde, il entend par l'amour du monde l'attachement à un parti de mondains opposés à l'Evangile, et il le prouve clairement lorsqu'il définit le monde que saint Jean nous défend d'aimer, une société d'hommes qui n'aiment que les choses de la terre, les douceurs de l'opulence, les plaisirs des sens, le vain éclat des honneurs : *Omnes dilectores mundi, mundus vocantur.* (S. Aug., *in Epist.* I *Joan.* tract. 3, de cap. II.)

Oui, voilà un amour criminel, un amour incompatible avec l'amour de Dieu, l'amour du monde, l'attachement à ce parti de mondains opposés à l'Evangile.

Lorsque je vous dis avec saint Jean : N'aimez pas le monde : *Nolite diligere mundum,*

je ne vous dis pas, fermez vos cœurs à vos frères, à vos concitoyens : l'union doit régner entre nous ; nous devons nous aimer les uns les autres, comme Jésus-Christ nous a aimés ; la charité est la marque distinctive de ses disciples ; à la naissance de l'Eglise, ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une même âme ; mais je vous dis, n'aimez pas tout ce que vous montrent ces hommes terrestres qui forment le monde ; n'attachez point votre cœur à tous ces objets qui les enchantent, les enivrent ; qu'il soit constamment fermé à toutes les impressions de la vanité et du mensonge : *Nolite diligere mundum.*

N'aimez pas non plus tout ce qui est dans le monde : *Neque ea quæ in mundo sunt*, c'est-à-dire n'attachez point votre cœur à tous les objets visibles ; que toutes les choses créées ne vous fassent pas oublier le Créateur, et qu'une félicité fugitive n'occupe point des chrétiens destinés à une félicité éternelle.

L'amour du monde et l'amour de Dieu ne peuvent pas régner ensemble dans le cœur de l'homme ; le monde et Dieu sont deux maîtres qu'on ne peut pas servir à la fois. Il est impossible, dit Jésus-Christ, de plaire à tous les deux : quand le cœur est ouvert au monde, il est fermé au Créateur ; on hait nécessairement le monde quand on aime Dieu ; il faut l'abandonner pour suivre le monde. De ces vérités constantes que s'ensuit-il ? Le voici, chrétiens.

Il n'y a pas la plus faible étincelle de l'amour de Dieu dans ceux qui aiment le monde, c'est-à-dire dans ceux qui aiment l'opulence, la gloire, les plaisirs qui font la félicité des hommes terrestres opposés à l'Evangile : *Si quis dilexerit mundum, dilectio Patris non est in eo.* Point de vérité plus constante que celle-là, dit saint Augustin : *Nihil verius.*

Mais, dira-t-on, est-ce aimer un monde réprouvé que d'aimer les plaisirs, que de chercher à se dissiper, à s'amuser agréablement dans les cercles, au jeu, aux spectacles, surtout dans une jeunesse vive et brillante ? Ne peut-on pas aimer Dieu sans condamner les assemblées, les repas, les fêtes ; sans couler des jours sombres ; s'ensevelir dans la retraite, ou se borner à une société d'amis pieux, dont l'exactitude gêne et rend la vie triste ? Oui, mes chers frères, c'est aimer un monde réprouvé que d'aimer un monde de plaisirs ; ce n'est pas aimer Dieu que d'approuver le plan de vie de ceux qui composent ce monde réprouvé ; point de vérité plus clairement annoncée dans l'Evangile : *Nihil verius.*

On n'aime pas Dieu non plus quand on aime les richesses ; on peut être riche et aimer Dieu ; mais l'amour de Dieu ne peut pas régner dans un cœur attaché aux richesses. Le crime d'un mondain n'est pas d'être opulent, mais de vouloir le devenir ; l'opulence peut être utile au salut ; mais quand elle est l'idole d'un cœur dont Dieu est jaloux, elle conduit à la réprobation.

En vain ceux qui aiment les richesses, qui y attachent leur cœur, qui y mettent leur félicité, se flattent-ils d'aimer Dieu ; l'amour de Dieu ne règne point dans leur cœur, dès que leur trésor est sur la terre, dès qu'ils s'attachent à des biens périssables, c'est aimer ce qui est dans le monde, ce qui flatte, ce qui est désiré, ce qui est estimé par ceux qui composent le monde réprouvé.

Malheur aux riches, dit Jésus-Christ, non pas aux riches détachés, aux riches tendres, compatissants, mais aux riches qui attachent leur cœur aux richesses, qui les regardent comme des titres pour s'élever au-dessus des autres et vivre dans la mollesse et les délices. Or, l'amour de Dieu ne peut pas régner dans ceux qui aiment les richesses, puisqu'il les a réprouvées ; c'est une vérité sur laquelle on ne peut former aucun doute : *Nihil verius.*

Enfin on n'aime pas Dieu quand on aime la gloire du monde, que le spectacle éblouissant de ses grandeurs excite les désirs d'un cœur qui ne doit désirer que le ciel et que la félicité fugitive de ses favoris est l'objet des vœux d'un chrétien qui espère une félicité éternelle.

Prenez bien garde, mes chers frères, qu'en vous disant de ne point aimer la gloire du monde et les grandeurs de la terre, le Saint-Esprit ne veut pas vous inspirer du mépris pour les rangs élevés qu'occupent les mortels que la Providence a choisis pour nous gouverner, nous commander. La grandeur, la puissance, la magnificence qui accompagnent les majestés de la terre, doivent exciter notre respect et non pas nos désirs ; nous devons prier pour tous ceux qui sont dans l'élévation ; c'est Dieu qui a établi ces distinctions des états, des conditions ; c'est résister à l'ordre de Dieu que de ne les pas respecter. La gloire du monde que vous ne devez pas aimer, c'est celle qui éblouit les ambitieux, celle qu'ils briguent, celle à laquelle ils arrivent par la bassesse, l'adulation, le mensonge, les cabales ; celle que le monde ne promet, comme le démon à Jésus-Christ, qu'à ceux qui lui sacrifient leur foi et leur innocence. Les chrétiens gémissent, tremblent dans l'élévation où la Providence les a placés ; les mondains se damnent dans les honneurs qu'ils ont obtenus ; leur cœur s'enfle dans la gloire qui les environne ; ils aiment les hommages qu'elle leur procure ; ils n'aiment point Dieu, rien de plus certain, rien de plus vrai : *Nihil verius.*

Si vous voulez donc, mes chers frères, que l'amour de Dieu s'allume dans votre cœur, fermez-le au monde ; ne l'aimez point, ni tous les objets périssables qui le séduisent, l'enchantent et l'enivrent. Cet amour du monde est un amour criminel, un amour défendu et une coupable attache aux créatures qui offensent et outragent le Créateur.

N'aimez pas ce qui passe, mais ce qui est éternel ; la vanité et le mensonge, mais le souverain bien et la vérité immuable ; une morale opposée à l'Evangile, mais les paroles de Dieu qu'il contient ; la sagesse du siècle, mais la sainte folie de la croix ; les plaisirs

qui souillent l'âme, mais les vertus qui la sanctifient. Si vous voulez aimer Dieu, que son divin amour règne dans vos cœurs, cet amour pur qui fait les saints et qui caractérise les habitants de la céleste Jérusalem ; fermez votre cœur au monde opposé à l'Evangile ; que le coupable amour qui fait les mondains, qui caractérise les habitants de Babylone, de cette cité réprouvée, n'y règne point. Cela est d'une nécessité indispensable; il faut éteindre dans votre cœur l'amour du monde pour y allumer l'amour de Dieu : *Exclude malum amorem mundi, ut implearis amore Dei.*

Il est vrai que l'amour du monde est un poids qui vous entraîne ; que cet amour vous porte, vous attache aux choses créées ; qu'il vous fa t espérer une félicité dans la jouissance de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs; que ce que vous voyez vous fait oublier ce que vous ne voyez pas, et vous fait plutôt ambitionner le sort d'un mondain dans l'opulence et l'élévation, que celui d'un chrétien dans la pauvreté et les abaissements : *Voluit te amor mundi.* Mais, mes chers frères, pour détruire cet amour du monde, pour triompher de tous les objets qui l'excitent, attachez-vous à Jésus-Christ ; rappelez-vous ce qu'il a fait pour vous, ce qu'il exige de vous, la félicité qu'il vous a méritée et qu'il vous destine : *Tene Christum.*

Ah! chrétiens attachés à la terre, épris d'un monde qui n'a qu'un vain éclat, que des dehors trompeurs, qui n'offre et ne peut donner que des richesses dangereuses au salut et inutiles dans le tombeau, des plaisirs fatigants qui souillent l'âme, et toujours mêlés d'amertume, des honneurs accordés souvent à la brigue, rarement au mérite, et dont l'éclat s'évanouit dans les ombres de la mort: vous avez donc oublié les desseins de Dieu dans son Incarnation? Pourquoi Jésus-Christ s'est-il fait homme? pourquoi est-il devenu sujet à la mort, lui qui est immortel? C'est pour que vous-mêmes, faibles mortels, vous puissiez être heureux éternellement : *Propter te factus est temporalis, ut tu fias æternus.* Répondez-vous à cet amour en vous attachant à un monde qui doit périr?

Malheur à vous, si les ouvrages du Créateur tiennent dans votre cœur la place que lui seul doit y occuper ; s'il ne vous paraît pas plus beau et plus digne de votre amour que toutes ces beautés terrestres qui brillent à vos yeux, et si vous l'abandonnez pour vous attacher à elles et en faire les idoles de votre cœur : *Væ tibi si amaveris condita et deserueris conditorem.* (S. Aug., *in Epist.* I *Joan.*, tract. 3, de cap. II.)

Nous ne devons pas aimer le monde, nous devons gémir dans un lieu d'exil ; mais qui sont ceux qui méprisent le monde? Ceux qui s'en sont détachés. Quand le cœur goûte les choses du ciel, il est fermé à tous les objets terrestres, dit saint Jérôme. (Epist. 29, *De cereo paschali.*)

Votre malheur, mondains, c'est de vous croire plus heureux que ceux qui n'aiment point le monde : vous vous glorifiez de votre naissance, mais ils sont plus grands que vous aux yeux de Jésus-Christ; il y a dans l'ordre de la religion des richesses et une gloire qui rendent le chrétien solidement heureux. Qu'ils sont grands! qu'ils sont recommandables, ces hommes qui ont choisi la pauvreté et les abaissements de la crèche, qui se sont détachés volontairement des biens et des honneurs de la terre! Ce n'était pas par singularité, par orgueil, comme certains philosophes du paganisme, c'était pour suivre la sublime morale de l'Evangile, la perfection d'une doctrine qui nous fait un précepte de ne point aimer le monde, de ne point nous conformer au monde : *Nolite conformari huic sæculo.* (*Rom.*, XII.)

Il n'est pas nécessaire, mes chers frères, de vous dire quel est le monde auquel vous ne devez point vous conformer : vous le savez, c'est une multitude d'hommes qui se sont attachés volontairement au char du démon, qui sont ses esclaves lorsqu'ils croient être libres, qui se gênent pour porter son joug, qui s'imposent des lois, des obligations, des nécessités qui les tyrannisent; ils forment eux-mêmes ce monde dont ils se plaignent, ce maître dont ils redoutent l'autorité, ce censeur qui les examine, les éclaire, les juge.

Tous les mondains, tous les hommes de volupté, d'intérêt, d'ambition, de haine, de vengeance ; tous ceux qui suivent des maximes contraires à celles de l'Evangile ; tous les infracteurs des lois divines ; tous les déserteurs de la piété ; tous ceux qui se déclarent contre la dévotion, qui méprisent nos solennités et omettent avec scandale les plus essentiels devoirs du christianisme, nous opposent le monde. Mais qu'est-ce que le monde? Quel est ce maître, ce législateur qu'ils révèrent tant, qu'ils craignent d'offenser, auquel ils ne veulent pas déplaire? Quel est ce monde qui fait oublier l'autorité de Dieu, violer sa loi, braver sa justice? C'est le démon ; c'est lui qui règne sur eux, qui les assujettit à des lois insensées ; c'est lui qui préside à toutes ces assemblées où la passion, le caprice, la légèreté, la vanité, la politique règlent les devoirs des mondains : *Princeps hujus mundi.* (*Joan.*, XII.) Ils forment eux-mêmes le monde qu'ils nous opposent : monde réprouvé dont le démon est le prince, le législateur.

Vous nous opposez le monde, mes chers frères ; lorsque nous vous parlons des obligations de la piété, vous nous représentez les lois, les maximes, les usages auxquels il vous assujettit. Mais y pensez-vous? êtes-vous sages? êtes-vous raisonnables? Quel est ce monde auquel vous voulez obéir, auquel vous voulez plaire, dont vous redoutez la censure? Montrez-le moi : où est-il? où tient-il son tribunal? où prononce-t-il ses arrêts? Ah! c'est vous-mêmes qui formez ce monde que vous redoutez ; c'est vous-mêmes qui avez élevé un trône à ce tyran qui vous menace ; c'est vous-mêmes qui formez les liens qui vous attachent à son char; c'est

vous-mêmes qui dictez ses lois, qui établissez ses usages qui vous tyrannisent; c'est dans vos cercles, dans vos assemblées où l'on décide des cérémonies, des bienséances des amusements, du langage et des principes qui doivent vous distinguer et vous faire briller dans la science du monde. Pour moi, éclairé des lumières de l'Evangile, je ne connais point d'autre monde réprouvé que celui que vous composez : ainsi quand vous nous dites : Nous avons des lois, des usages dans le monde auxquels nous sommes obligés de nous soumettre : *Nos legem habemus* (*Joan.*, XIX), selon ces lois, ces usages il faut se distinguer des fidèles pieux qui assistent aux divins exercices de la religion, qui fréquentent les sacrements, qui respectent la loi de Dieu et l'observent; pour nous, l'usage du monde exige que nous ne donnions que certains moments à la religion, que nous ne soyons que des chrétiens de solennité : *Nos legem habemus.*

Je dis que vous êtes des insensés, qui vous représentez des lois imaginaires, des fantômes de lois qui n'ont d'autre force que celle que vous leur donnez : je dis que vous êtes des audacieux, des impies même, puisque vous osez opposer ces lois, ces usages d'un monde réprouvé dont vous ne rougissez pas d'être les disciples, aux lois justes et équitables de votre Dieu.

Oui, mes chers frères, et c'est la pensée de saint Augustin, tout le monde est chrétien, et tout le monde est impie : *Totus mundus Christianus est, et totus mundus impius est.* Comment cela? Le voici : il ne s'agit ici que de ceux qui parmi nous forment ce monde réprouvé, auquel il nous est défendu de nous conformer; de ces personnes qui professent notre sainte religion, qui en remplissent certains devoirs, qui la traitent en politiques, qui ne lui donnent que des moments, et qui donnent les jours, et quelquefois les nuits, aux visites, aux repas, au jeu, aux spectacles, aux divertissements : toutes ces personnes portent le caractère de chrétien, quoique leurs mœurs soient païennes; elles ne renoncent pas à la foi ni aux récompenses de la foi : ainsi on peut dire que tout ce monde de dissipation, de plaisirs, d'indévotion, est chrétien : *Totus mundus Christianus est.* Mais il est impie, pourquoi? parce qu'il viole la loi de Dieu pour observer celle d'un parti qui lui est opposé; parce qu'il aime mieux se conformer aux usages qu'il a établis qu'aux saintes maximes de l'Evangile; parce qu'il obéit au monde dès qu'il parle, et qu'il désobéit à Dieu quand il commande : *Et totus mundus impius est.* (S. Aug., *expos. in* I *Joan. Epist.* tract. 4.) Est-il difficile de connaître ceux qui forment parmi nous ce monde réprouvé? Non : c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous y conformer sans renoncer à l'Evangile que nous professons. On les entend, dit saint Augustin, débiter leur morale et tourner en ridicule celle de l'Evangile. Les chrétiens pieux, sages, recueillis, qui observent la loi, qui respectent les vérités de la religion, qui sont soumis à l'Eglise, qui assistent aux instructions, qui purifient souvent leur conscience, et qui participent aux saints mystères, sont les objets de leurs mépris et de leur censure; ils répandent avec art des nuages sur la vie la plus pure; on n'a point, selon eux, d'esprit, de lumières, de talents, quand on observe les préceptes du Très-Haut, quand on a des mœurs pures et innocentes : on est simple, on est borné quand on est dévot : *Insultant bene viventibus.* Il suffit, continue saint Augustin, de vivre régulièrement, d'observer les jeûnes et les abstinences de l'Eglise, d'être détaché du monde, de ne point aller aux spectacles, de ne point se livrer aux parties de plaisirs, se trouver aux fêtes profanes, de refuser des séances de jeu pour être regardé comme un homme singulier, un ennemi de la société, un homme inutile, à charge même aux autres hommes : *Qui non vult ire ad spectacula, ei insultatur.* Or, on peut dire que ceux-là sont du monde, qui dans leurs discours débitent la morale du monde, la louent et se conforment à ses principes : *De mundo sunt, ideo de mundo loquuntur.* (I *Joan.*, IV.) Il n'est pas difficile de connaître ceux qui composent le monde réprouvé; leur langage, leur manière de penser sur la piété, l'exactitude des chrétiens religieux, les fait distinguer des disciples de l'Evangile.

Qu'on leur reproche leurs coupables infractions de la loi, dit saint Augustin (*serm. de Temp.*, dom. 12, post Pentecost.), au lieu de les pleurer comme les Israélites qu'Esdras avait assemblés pour en entendre la lecture, ils opposent avec un air satisfait et enjoué les lois, les usages du monde, comme s'il était plus important d'obéir au monde qu'à Dieu. Terrible aveuglement des mondains; ils violent avec scandale la loi, et osent justifier leurs transgressions sur la nécessité prétendue de se conformer au grand nombre des prévaricateurs : parce qu'ils ne voient pas présentement les biens que Dieu a promis, et que l'enfer ne s'ouvre pas sous leurs yeux pour leur montrer les feux vengeurs destinés aux mondains, ils méprisent les ordres du Tout-Puissant : un Dieu qui commande n'est pas obéi; sa loi excite la censure ou les railleries : *Quod præcipit irridetur.*

Rougissez donc, chrétiens, de vous conformer à un monde opposé à Jésus-Christ, et d'oser justifier le plan d'une vie mondaine que l'Evangile condamne sur l'exemple d'un grand nombre.

Jouissez-vous de votre raison ou êtes-vous dans le délire, quand vous croyez justifier votre mollesse, votre luxe, votre jeu, vos infractions de la loi du jeûne et de l'abstinence, votre indifférence pour les exercices de la religion, en disant : Je ne fais que ce que tout le monde fait; je me conforme à la conduite de ceux de mon état, de mon rang? Est-ce le monde que vous devez imiter, ou Jésus-Christ? sont-ce ses maximes que vous devez pratiquer, ou celles de l'Evangile? Êtes-vous encore chrétiens quand vous vio-

lez les lois divines pour pratiquer exactement celles du monde?

Vous m'opposez les usages du monde; mais moi je vous oppose la loi de votre Dieu : vous m'opposez ce que font ceux qui sont du monde, et moi je vous oppose la foi, la piété de ceux qui sont dans le monde sans être du monde : vous m'opposez la conduite des mondains qui ne veulent travailler à leur salut que dans les ombres de la mort, et moi je vous oppose des chrétiens qui y travaillent constamment et efficacement. Quand le nombre des vrais disciples de Jésus-Christ serait encore plus petit qu'il n'est, ne serait-il pas plus prudent de les imiter, que d'imiter les disciples d'un monde réprouvé?

Ne vous rassurez donc pas sur le grand nombre des mondains, sur cette foule d'insensés qui marchent dans la voie large et spacieuse qui conduit à la perdition, dit saint Augustin (*in psal.* XXXIX) : *Noli ergo numerare turbas hominum incedentes latas vias.* Le grand nombre, en matière de mœurs, est-il donc ce troupeau chéri auquel le Seigneur a destiné le ciel? le petit nombre d'élus échappés aux artifices du démon? de justes qui marchent dans la voie étroite qui conduit à la vie éternelle? Est-ce ce grand nombre de mondains que vous voulez imiter, qui portent leur croix et marchent à la suite du Sauveur?

Noé imita-t-il le grand nombre? se conforma-t-il à la conduite de ces hommes de plaisirs qui périrent dans le déluge? Tobie qui allait adorer le Seigneur dans son temple, lorsque tous les autres allaient adorer le veau d'or, se conformait-il au grand nombre? Loth qui était le seul qui s'était conservé pur dans la foule des voluptueux, se rassurait-il sur le grand nombre? Ah! mes chers frères, êtes-vous encore chrétiens, quand vous dites qu'il faut se conformer au monde? Oui, mais chrétiens de nom et païens de mœurs; il n'y a que ceux qui triomphent du monde qui méritent le nom de forts, de sages, dit saint Jean, puisque la foi qui les fait triompher du monde, est supérieure à la force du démon, et qu'ils sont dans le monde sans être du monde, comme Jésus-Christ nous l'ordonne : *De mundo non estis.* (I *Joan.*, II, 4.)

Oui, mes chers frères, c'est un crime d'être du monde; en vain pensez-vous que comme citoyens engagés dans la société par vos emplois, vos charges, vos dignités, vous pouvez être du monde; c'est une erreur, vous êtes dans le monde pour y remplir votre carrière selon le rang où la Providence vous a placés; mais vous ne pouvez être du monde sans déplaire à Jésus-Christ, sans cesser d'être de ses disciples, sans violer les maximes de son Evangile.

Ce n'est pas un mystère, mon cher auditeur, que cette différence dont je vous parle : ce n'est pas moi qui distingue ceux qui sont dans le monde de ceux qui sont du monde, c'est Jésus-Christ, c'est ce divin Sauveur qui a voulu nous apprendre qu'on est nécessairement dans le monde, et par conséquent qu'on peut y être innocemment; mais qu'on est du monde par goût, par choix, et par conséquent qu'on n'en peut pas être sans crime.

Jésus-Christ dit à ses apôtres, je vous ai choisis, je vous ai appelés lorsque vous étiez dans le monde; je vous en ai tirés pour être mes disciples : *Ego elegi vos de mundo.* (*Joan.*, XV.) Les apôtres, avant leur vocation, dit saint Augustin sur cet endroit, étaient dans le monde; ils étaient même du monde, parce qu'ils étaient attachés à la terre; mais dès qu'ils ont connu Jésus-Christ, qu'ils ont suivi et écouté comme leur Maître, ils n'étaient plus du monde : *Qui de mundo erant, facti sunt non de mundo.*

C'est pourquoi ce divin Sauveur leur rend ce témoignage éclatant : Ils ne sont point du monde, comme moi-même je n'en suis point : *Non sunt de mundo, sicut ego non sum de mundo.* (*Joan.*, XVII.) Or, les apôtres étaient dans le monde par état, par nécessité; ils furent envoyés par toute la terre pour prêcher l'Evangile; ils exercèrent leur apostolat dans les plus grandes villes; ils parlèrent dans les plus célèbres académies : c'était une nécessité pour eux, dit saint Augustin (*in Joan.*, tract. 108) d'être dans le monde : *Necessarium habebant esse in mundo.* Jésus-Christ avait demandé à son Père, avant de consommer son sacrifice, de les sanctifier dans le monde, de les conserver dans la vérité qu'il persécute, de les préserver des impressions que son esprit, son langage, sa morale, ses maximes font sur ceux qui ne le redoutent pas; mais il ne l'avait pas prié de les ôter du monde où ils étaient nécessaires, selon le plan qu'il avait tracé pour l'établissement de sa doctrine.

Vous voyez à présent, mon cher auditeur, la différence qu'il y a entre être dans le monde et être du monde. Jésus-Christ a été dans le monde; les apôtres ont été dans le monde; tous les saints couronnés dans le ciel ont été dans le monde; les disciples de Jésus-Christ, les élus que Dieu seul connaît, qui ne sont pas encore arrivés au terme, sont dans le monde, mais ils ne sont pas du monde.

Etre du monde, c'est être d'une société de mondains opposés à Jésus-Christ, à son Evangile; c'est penser, parler et agir comme eux; c'est mettre sa félicité comme eux dans les plaisirs, la gloire, l'opulence; c'est ne s'occuper que de la vie présente et ne penser à l'éternité que lorsqu'il faut entrer dans ses profondeurs ineffables.

Etre du monde, c'est louer la sagesse, la prudence, les succès de ceux qui s'y distinguent, qui y sont décorés, qui y coulent leurs jours dans les délices, les amusements et les satisfactions que les sens demandent.

Etre du monde, c'est approuver, louer, adopter ses lois, ses maximes, ses usages, sa morale; c'est ne vouloir être chrétien que certains jours; c'est se séparer des fidèles religieux qui se rendent dans le saint temple pour aller dans une assemblée, à un spectacle, dans une académie de jeu; c'est ré-

pandre un ridicule sur leur obéissance à la loi, sur leur exactitude à remplir les devoirs de chrétien ; c'est attacher une sorte de simplicité à la dévotion et se faire gloire de n'être pas du nombre des dévots. Enfin, être du monde, c'est avoir son esprit, c'est tenir son langage, c'est s'assujettir à ses lois, à ses caprices même ; c'est ne point rougir de tout ce qui est opposé à l'innocence des mœurs, à la pureté de la foi, à la sainteté de l'Evangile, à la vérité de la religion, quand l'esprit y brille et que les apôtres de la volupté et de l'erreur possèdent l'art de séduire et d'en imposer.

Mais je m'arrête trop à vous prouver la différence qu'il y a entre être dans le monde et être du monde; vous la connaissez aussi bien que moi, et vous savez vous-mêmes la marquer dans les temps où les mondains changent le plan de leur vie.

Ne dites-vous pas tous les jours, en parlant d'une personne enjouée, dissipée, de jeu, de plaisirs, de spectacles, de vanité : Elle est du monde, elle a l'esprit du monde, elle sait le monde; vous ne vous contentez pas de dire : Elle est dans le monde; vous savez que les chrétiens recueillis, religieux, que les disciples de Jésus-Christ et les enfants soumis de son Eglise y sont aussi; vous savez donc faire une différence entre ceux qui sont dans le monde et ceux qui sont du monde ; vous ne direz donc pas d'une personne obligée même de vivre sur le théâtre des vanités de la terre, dans une cour brillante, dans le séjour de la mollesse et des amusements, elle est du monde, lorsqu'elle est humble, recueillie et mortifiée; mais vous direz d'un solitaire que vous verrez s'ennuyer dans sa retraite, qui vous entretiendra des plaisirs, des fêtes, des intrigues des mondains, qui gémira de ne pas être avec eux, au lieu de se réjouir d'en être séparé, il est du monde, il en a l'esprit, il en tient le langage.

Ne dit-on pas tous les jours, quand une personne a renoncé aux plaisirs, aux spectacles, aux assemblées du siècle, quand elle a réformé le plan de vie qu'elle suivait et levé l'étendard d'une solide dévotion : Elle n'est plus du monde ; on ne dit pas : Elle n'est plus dans le monde, puisqu'elle est encore sur la terre, qu'elle habite encore le même lieu, et que tout le changement consiste dans ses mœurs.

Mais dans leur aveuglement même les mondains n'établissent-ils pas encore cette différence qu'il y a entre ceux qui sont dans le monde et ceux qui sont du monde ? Que veulent-ils nous faire entendre quand ils disent : Nous n'avons pas encore renoncé au monde? Sans doute qu'ils y renonceront, lorsque les années auront effacé les grâces de la beauté, lorsqu'il faudra suppléer à l'éclat de la jeunesse par des agréments empruntés, lorsque la santé, devenue faible et chancelante, les mettra hors d'état de soutenir les fatigues d'une vie de plaisirs ; mais alors cesseront-ils de vivre? Non, ils se flattent de vivre dans le monde sans être du monde.

Que disent encore ces parents qui mettent toute leur gloire à exposer et à produire une jeune personne sur le théâtre du monde; qui sont charmés quand elle y brille et qu'elle y est désirée; qui aiment à lui voir l'esprit du monde, à lui entendre tenir son langage? Que la jeunesse est le temps d'être du monde; qu'elle n'y sera plus attachée quand la saison des plaisirs sera passée.

Or, mon cher auditeur, il est donc certain que les mondains eux-mêmes avouent qu'on peut être dans le monde sans être du monde, puisqu'ils ne veulent être du monde, c'est-à-dire qu'ils ne veulent observer ses lois, paraître dans ses cercles, suivre son esprit, tenir son langage qu'un certain temps. Mais pourquoi veulent-ils être du monde pendant les plus beaux jours de la vie, et seraient-ils fâchés d'en être au moment de la mort? C'est là le mystère de leur aveuglement ; car l'Evangile nous défend d'être du monde dans tous les momens de notre vie : *De mundo non estis.*

Qu'est-ce que mourir au monde? Selon la morale de l'Evangile, ce n'est pas cesser de vivre, ce n'est pas non plus se cacher, s'envelopper dans la retraite, quitter son état, renoncer à ses emplois, à ses biens, et rompre tous les liens de la société; c'est concevoir une juste horreur du péché, dit saint Augustin (*De salutar. docum.*, c. 16), condamner toutes les actions contraires à l'innocence et à la justice, aux saintes maximes du christianisme, et fuir ce misérable monde réprouvé qui, comme dit saint Jean, est fondé et enraciné dans la malice, qui ne respire que les plaisirs sensuels, ne s'attache qu'à des biens fragiles et n'ambitionne qu'une gloire fugitive.

Quand saint Paul dit : Si vous vivez selon la chair, vous mourrez : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini* (*Rom.*, VIII), est-ce de la mort temporelle qu'il menace les chrétiens qui suivent les penchants d'une nature corrompue, qui vivent au gré de leurs désirs? non, c'est de la mort éternelle. Or qui vit plus au gré des passions, des penchants, des désirs de la chair, que ce monde dont vous ne devez pas être? que cette société de mondains qui renvoient toutes les pratiques qui gênent la nature, qui la mettent à l'étroit dans les cloîtres et dans le sanctuaire? Quelle est la vie de ces mondains, dit saint Augustin? (*Loc. sup. cit.*, c. 17.) N'est-ce pas une vie sensuelle, voluptueuse? Observent-ils les jeûnes et les abstinences de l'Eglise? Ne mettent-ils pas leur gloire dans le mépris des saintes lois de la pénitence? et ne les voit-on pas décider eux-mêmes de l'abondance, de la délicatesse et de la longueur de leurs repas dans les jours consacrés à la mortification?

Se privent-ils des plaisirs qui flattent leurs sens? y mettent-ils même des bornes? respectent-ils l'innocence? craignent-ils de l'alarmer? ne bravent-ils pas les dangers? ne s'exposent-ils pas comme s'ils étaient assurés

de remporter la victoire? Ah! celui qui vit selon la chair, est un homme qui vit en réprouvé.

Vous voulez être du monde, chrétiens, vous ne voulez pas vous en détacher, quoique la religion vous l'ordonne. Eh bien, ce que vous ne voulez pas faire présentement, la mort le fera bientôt; elle brisera tous ces liens qui vous attachent à ce fantôme de félicité; il vous échappera. La raison justifierait aujourd'hui votre détachement; à la mort elle vous reprochera vos folles attaches: tous ces objets séduisants qui flattaient votre cœur, qui l'occupaient, l'enchantaient; toutes ces grandes vanités qui excitaient ses désirs et fixaient son ambition, auront disparu, se seront évanoui comme un songe: vous rougirez, vous gémirez d'avoir été d'un monde opposé à Jésus-Christ, d'un monde dont il aurait été si raisonnable de ne pas être; car si la religion nous ordonne le détachement du monde, je prétends que la raison le justifie, et je vais vous le prouver dans la seconde réflexion de ce discours que j'abrége.

SECONDE REFLEXION.

La raison peut nous attacher à la société, nous faire trouver des douceurs dans le commerce des hommes sages, vertueux, savants, avec des amis sincères, dont le caractère est doux, liant, dont les mœurs sont pures, innocentes, dont l'esprit délicat, orné, enjoué, nous instruit, nous amuse, dont l'amitié est désintéressée, l'inclination bienfaisante, le zèle actif et sincère.

La religion ne condamne pas le commerce avec des hommes que la nature unit; elle l'ordonne, puisqu'elle fait un précepte de l'amour du prochain, et qu'elle ne le distingue pas de celui de l'amour de Dieu.

Si la grâce sépare certaines âmes du monde, les détache de ceux même qu'elles doivent aimer et honorer; si on les voit comme de chastes colombes s'envoler dans la retraite; si saintement alarmées des dangers du siècle elles se renferment dans les cloîtres, ces arches précieuses, c'est une vocation particulière, c'est un choix de la miséricorde; c'est un état de perfection auquel nous ne sommes pas tous appelés.

Si je dis que la raison justifie le détachement du monde, j'entends d'un monde que l'injustice, l'intérêt, l'ingratitude caractérisent, et non pas la société des hommes, dont le commerce est nécessaire, utile; les liens qui unissent les citoyens sont des liens sacrés qu'on ne peut pas rompre sans crime: je n'entends pas par le monde les différents états qui font la beauté, la puissance et la gloire d'un empire.

Si ce n'est pas être raisonnable que d'être du monde, c'est-à-dire de vouloir plaire, être aimé, favorisé, caressé par une société d'hommes opposés à l'Evangile, une société dont les lois gênantes, insensées font des esclaves et des malheureux de tous ceux qui s'y soumettent, ce n'est pas non plus être raisonnable que de se refuser, lorsqu'on est dans le monde, aux besoins, à l'utilité, à la gloire de la société.

Ce n'est pas la raison, mais l'orgueil qui fait mépriser la société à certains philosophes qui s'en séparent et se font gloire de se suffire à eux-mêmes.

C'est la passion, l'aveuglement, le délire qui attachent au monde tant de mondains qu'il méprise, qu'il tourne en ridicule, qu'il rebute, qu'il congédie secrètement, et qu'il ne voit qu'avec peine paraître sur la scène.

Fait-on usage de sa raison quand on se gêne, se fatigue pour observer des lois, se conformer à des usages qui n'ont point d'autre autorité que celle que les mondains leur donnent? Quel est ce maître, quel est ce législateur, ce tyran dont les mondains eux-mêmes se plaignent? Où habite-t-il? où tient-il son tribunal? Ah! ce sont eux-mêmes que les mondains redoutent; ce sont eux qui forment leurs chaînes; ce sont eux qui composent ce monde qui a tant d'empire sur les cœurs; qu'ils brisent leurs liens, ils seront libres.

Si la raison ne justifie pas la singularité de certaines personnes qui se retirent lorsqu'elles devraient rester dans la société, qui se cachent lorsqu'elles devraient se montrer, et qu'un mépris des humains, plutôt que l'amour de la vertu, rend solitaires et inutiles, la raison justifie le détachement d'un monde de plaisirs, de frivolités, d'amusement, de luxe, d'intérêt, d'ingratitude, d'irréligion, parce que ceux qui s'en détachent sont ceux qui sont les plus utiles à la société; ils la soutiennent, ils l'honorent. La décadence des arts et des sciences serait infaillible, si tous les citoyens étaient de ce monde insensé et réprouvé dont je parle.

Concevons une juste idée de ce monde dont nous ne devons pas être, selon l'Evangile. Qui sont ceux qui le composent, qui forment ces assemblées, ces cercles? Des hommes de plaisirs, de jeu, d'intérêt; des hommes qui ne nous désirent, ne nous louent que lorsque nous leur sommes utiles ou agréables. Or la raison ne justifie-t-elle pas un détachement qui nous rend à nous-mêmes, qui nous fait jouir de notre liberté et nous fait couler des jours doux et tranquilles? oui, la raison doit me détacher d'un monde qui sans autorité m'impose des lois qui gênent mon inclination, troublent mon repos, et préjudicient à ma santé et à ma fortune. La raison doit me détacher d'un monde qui ne me recherche qu'autant que je suis opulent, généreux, complaisant, et qu'il trouve en moi des ressources pour le plaisir, pour la table, ou pour son avancement. La raison doit me détacher d'un monde qui m'abandonne dans les disgrâces, qui me croit coupable quand je suis malheureux, qui me méprise, me rebute si je parais sur la scène, quand les grâces de la jeunesse sont effacées, et qui me renvoie dans la retraite à la fin de ma carrière. Or tel est le monde dont le détachement est justifié par la raison: je ne le dépeins que d'après les mon-

dains ; c'est sur leurs plaintes que je le caractérise ; ils sont en état de nous en donner une juste idée.

Caractère d'injustice dans ses lois; caractère d'intérêt dans ses caresses; caractère d'ingratitude dans ses mépris ; il est injuste, il est intéressé, il est ingrat. Serait-on raisonnable de s'y attacher? Ah! la raison justifie le juste, le sage, le philosophe chrétien qui la méprise. Pour vous en convaincre, mes chers frères, il ne faut que vous représenter le monde tel qu'il est, tel que vous le connaissez; et c'est à quoi je me suis borné en finissant ce discours. Soutenez encore quelques moments votre attention.

Sont-elles fondées, ces lois que le monde nous impose? sont-elles établies avec autorité? est-ce un législateur qui exige notre soumission qui les a données? ont-elles quelques rapports avec les lois du prince auquel Dieu nous ordonne d'obéir, et auquel on ne peut pas résister sans crime? Non; il serait difficile de dire quel est l'auteur de tous ces usages, de toutes ces coutumes que les mondains observent si exactement, à moins qu'on ne dise que c'est le démon qui leur impose ce joug qui les gêne, sous lequel ils gémissent, et qu'ils n'ont pas la force de secouer pour porter celui de l'Evangile.

En effet, est-on raisonnable de regarder comme des lois les caprices d'une société d hommes vains, frivoles, inconstants, qui veulent donner le ton à tout, décider du langage, engager à la dépense, au faste, à la perte du temps, donner des bornes à la piété, et qui osent défendre d'imiter le peuple qui sert Dieu, l'honore et accomplit sa loi ? Non sans doute; j'appelle avec le Prophète toutes ces lois prétendues du monde que les mondains révèrent, des fables. Quand je les compare avec la loi de Dieu, en vain, Seigneur, les mondains me les opposent-ils pour justifier l'infraction de vos commandements ; ce sont des insensés qu'une séduisante fiction a plongés dans le délire : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII.)

Saint Augustin justifie dans son admirable ouvrage de la *Cité de Dieu*, les Romains, qui, quelque temps après la fondation de Rome, avaient adopté les lois que les Athéniens suivaient, et qui avaient été données par le sage Solon, parce que, ne connaissant pas le vrai Dieu, ils n'en avaient point reçu de plus sages et de plus parfaites. Si les idoles, que les Romains adoraient, n'eussent point été muettes, dit ce saint docteur (*De civit. Dei*, lib. II, cap. 16); si leurs dieux eussent pu leur intimer une loi, ils n'en auraient pas voulu d'autre ; ils ne se seraient pas soumis aux lois du Sage d'Athènes.

Or, pouvons-nous en dire autant des mondains qui s'assujettissent aux usages, aux coutumes, aux caprices même d'un monde sans autorité? N'ont-ils pas les lois divines et humaines? Pourquoi veulent-ils s'imposer un joug qu'ils ne peuvent porter sans secouer celui qu'ils devraient porter comme chrétiens et comme citoyens? Les Romains étaient plus raisonnables qu'eux, puisqu'ils ne se seraient pas soumis aux lois des Athéniens, si leurs dieux leur en eussent dicté d'autres. Je fais donc un bon usage de ma raison quand j'obéis à Dieu et au prince, parce que je ne saurais sans crime résister à la première ni à la seconde majesté; mais je déshonore ma raison quand je m'assujettis aux caprices d'un monde qui n'a aucune autorité sur moi.

Oui, mon cher auditeur, la raison justifie le détachement du monde ; il est injuste dans les lois qu'il impose, et le vrai sage ne s'y assujettit pas.

Le joug du Seigneur est doux et léger (*Matth.*, XI); il nous porte plutôt que nous ne le portons, dit saint Augustin (serm. 102 *De tempore*); le joug que le monde impose accable ceux qui sont assez insensés pour s'y soumettre : *Jugum sæculi premit.*

En effet, quelles sont les lois que le monde impose? Vous le savez, mondains, qui êtes ses esclaves, qui redoutez sa censure, et qui craignez plus de lui déplaire qu'à Dieu.

Lois injustes qui gênent souvent vos inclinations, qui vous obligent de paraître en compagnie lorsque vous voudriez être seuls ; de porter le fardeau des parures mondaines, de soutenir une longue séance de jeu, les fatigues d'une fête nocturne, lorsque vous soupirez après le repos. Ce que le monde exige de vous vous déplaît, et vous êtes malheureux parce que vous êtes mondains : *Jugum sæculi premit.*

Lois injustes qui obligent de paraître, qui ordonnent le luxe dans les habits, la magnificence dans les ameublements, la pompe dans les équipages, la délicatesse de la table ; qui font une nécessité des dépenses qui absorbent les revenus; qui font contracter des dettes ; qui rendent insolvables, et qui font tomber dans l'indigence et l'ignominie: *Jugum sæculi premit.*

Lois injustes qui font redouter les jugements des hommes, et braver celui de Dieu ; préférer les devoirs de bienséance, de politesse, aux devoirs du chrétien et du citoyen ; renoncer aux assemblées des fidèles dans le saint temple, pour se trouver avec des mondains qui se font une occupation de la table, du jeu et des spectacles. Ecoutez les personnes du monde, et qui plient insensément sous le joug qu'il leur impose, elles se plaignent, elles gémissent ; c'est sans goût, contre leur inclination, par nécessité qu'elles sont mondaines, qu'elles font comme les autres; elles seraient tournées en ridicule, on ne les verrait plus, si elles ne s'assujettissaient pas aux usages reçus dans le monde : *Jugum sæculi premit.*

Or, mes chers frères, pour se détacher d'un monde aussi injuste, il ne faut que consulter la foi et la raison : je dis la foi et la raison, parce que la raison justifie la sagesse de ceux qui secouent un joug qu'aucune autorité n'a imposé.

Que ceux qui ont formé ces liens qui les attachent au char du démon rentrent en eux-

mêmes; qu'ils écoutent leur conscience; qu'ils comparent le joug de Jésus-Christ avec celui du monde, dit saint Augustin (*op. sup. cit.*), et ils découvriront toute la honte de leur esclavage; mais pour mériter de porter le joug de Jésus-Christ, qui est doux et léger, il faut qu'un chrétien secoue le joug du monde qui est celui que le démon impose à ses partisans : *Projiciat jugum diaboli, ut mereatur accipere jugum Christi.*

La raison ne me justifierait pas, si, sous prétexte de détachement, je me faisais gloire de manquer à la politesse. On peut être complaisant, affable et chrétien ; on doit remplir avec décence les devoirs de la société, s'y prêter avec prudence, et s'y faire distinguer par l'excellence de son caractère, plutôt que par une singularité de conduite; mais la raison justifie mon détachement du monde, quand je ne secoue son joug que pour porter celui de Jésus-Christ, et que je refuse de m'assujettir à ses lois, parce qu'elles sont insensées, injustes.

Quelle est la loi qui a ordonné le luxe de notre siècle; ce luxe universel, ce luxe qui confond tous les états, ce luxe qui ruine tant de familles, ce luxe soutenu longtemps sur les fonds du marchand et de l'artisan, ce luxe qui dissipe tout et ne réserve rien, ce luxe qui a causé la décadence des Romains, et qui nous fait craindre et nous alarme aujourd'hui ? Ce n'est pas la loi de Dieu qui le commande, ce n'est pas une loi du prince; s'il en donnait une, ce serait pour le réformer; ce n'est pas une loi de tous les différents états du royaume, personne qui ne le blâme, qui ne s'en plaigne; c'est donc le monde, ou plutôt le démon qui fait une loi de paraître, de briller, de se ruiner et de s'exposer à de longues humiliations pour quelques moments de gloire. Ah! il ne faut que de la raison pour se détacher d'un monde injuste et intéressé.

Avec ceux qui sont dans le monde sans être du monde, on peut se former une société d'amis, couler avec eux des jours doux et innocents. Des citoyens sages et vertueux savent se dissiper innocemment, après s'être occupés utilement; religieux observateurs de la loi, la plus légère transgression est un crime à leurs yeux; ils l'ont dans leur cœur, elle préside à leurs projets, à leurs entreprises, dans le commerce qu'ils entretiennent avec les hommes, à leurs repas, à leurs récréations, à leurs délassements même ; on leur est toujours agréable, quoiqu'on ne puisse pas leur être toujours utile. Ils aiment dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'indigence comme dans l'opulence; ce n'est ni la gloire qui nous environne, ni la délicatesse de notre table, ni le crédit que nous avons, ni les grâces de la beauté, ni l'enjouement de l'esprit qui les rendent assidus auprès de nous, qui nous les attachent; c'est une amitié sincère, désintéressée, fondée sur l'estime; une conformité de sentiment, de sagesse, de caractère, d'humeur. Or voilà, mes chers frères, ceux dont il ne serait pas raisonnable de se détacher, avec lesquels on doit se faire une gloire d'être unis; ce sont des liens utiles, sacrés, que l'on doit chérir et respecter. Pourquoi? Le voici : c'est que l'homme est né pour la société, et que la société de ceux qui sont dans le monde sans être du monde est une société d'hommes religieux, d'observateurs exacts de la loi, d'amis fidèles. Or la raison seule me dit que je peux m'y attacher innocemment et utilement.

Il n'en est pas de même de ceux qui sont du monde, qui suivent ses maximes, qui sont animés de son esprit; quand la religion ne me ferait pas un précepte de m'en détacher, la raison suffirait pour justifier mon détachement.

En effet, est-ce la raison qui nous unit à un monde de plaisirs, de jeu, de politiques, d'ambitieux, d'adulateurs, d'hommes oisifs, qui ne cherchent qu'à s'amuser et à nous embarrasser de leur oisiveté? Non, sans doute; il n'y a que la légèreté, le goût des plaisirs, le charme de la séduction, qui puissent nous lier avec des hommes si inutiles et même si dangereux dans la société.

Est-il difficile de se détacher d'un monde qui nous caresse quand nous sommes dans l'opulence, et qui nous abandonne quand un fâcheux événement a renversé l'édifice de notre fortune? d'un monde qui nous cultive, nous visite assidûment, nous loue, nous élève quand nous sommes en place et que nous avons du crédit, et qui nous oublie quand nous sommes disgraciés et devenus inutiles à leur avancement? d'un monde qui se fait une gloire de nous attacher à son char, lorsque nous avons un nom dans la république des lettres; que de brillants succès nous annoncent que le commerce qu'il entretient avec nous lui fait honneur, et qui se range du côté de nos adversaires quand nos talents sont obscurcis par l'envie, et nos lauriers flétris par les succès d'une puissante cabale? Non, sans doute. La raison justifie donc le sage qui se détache d'un monde qui ne nous aime, ne nous désire, ne nous flatte, ne nous loue que par intérêt. Or, mes chers frères, tel est le monde dont la religion vous ordonne de vous détacher; vous le connaissez aussi bien que moi.

Il est difficile, direz-vous, de se détacher d'un monde riant, caressant; mais ce monde qui vous plaît tant ne change-t-il pas? Quand la scène change pour vous, est-il toujours le même? Ah! renoncez au jeu, dérobez-vous à ces fêtes tumultueuses, ne donnez plus ces repas splendides et délicats; annoncez la décadence de votre fortune par un retranchement de dépenses; publiez ces pertes, ces disgrâces qui vous plongent dans la tristesse et dans le deuil, et vous verrez ce monde si riant, si caressant, vous abandonner peut-être sans vous plaindre. Heureux s'il ne vous trouve pas coupables quand vous serez affligés. Ah! puisque ce monde intéressé se détache si aisément de nous, n'est-il pas raisonnable de nous détacher de lui?

Je ne vous peins pas, mes chers frères, un monde imaginaire; ce monde intéressé est

celui dont vous êtes, quoique vous le connaissiez si bien, et que vous soyez si éloquents lorsque vous avez sujet de vous plaindre de ses infidélités.

Pouvons-nous compter sur ceux qui sont du monde? Pouvons-nous compter sur les amis, sur les parents, lorsque c'est son esprit qui les anime? Non : s'il y a des amis de table, de jeu, de plaisirs, des amis inconstants, des amis de l'abondance, de la prospérité, ce sont ceux qui sont du monde; mais ces amis disparaissent, nous abandonnent, ne nous trouvent plus aimables dès que nous ne leur sommes plus utiles, dès que notre maison n'est plus riante, que la tristesse y règne, et que nous sommes dans l'infirmité ou dans l'indigence.

S'il y a des parents orgueilleux, durs, indifférents, ne sont-ce pas ceux qui sont du monde? Ne les voit-on pas rougir de ceux qui portent leur nom et ne l'honorent que par leurs vertus? Les voient-ils, les invitent-ils, les assistent-ils? S'ils sont affables, rampants, caressants, n'est-ce pas lorsqu'ils espèrent des présents, des secours, ou qu'ils attendent une ample succession?

Cultive-t-on l'amitié d'un frère même dont on n'attend rien? s'empresse-t-on de le voir? veut-on même l'avoir pour voisin? Non, parce qu'on est du monde, on est intéressé; il faut que la scène change, qu'il sorte de l'indigence, que des revenus et des honneurs lui fassent représenter un nouveau rôle pour qu'on se rapproche de lui, qu'on lui ouvre un cœur qui lui était fermé; alors on se fait gloire d'une amitié tendre; alors on prévient, on caresse, on s'intéresse à la santé, on s'ennuie quand on ne se voit pas; dès que je suis devenu plus opulent, plus élevé que je n'étais, je n'ai plus les défauts qu'on me reprochait, et j'ai toutes les vertus qui me manquaient; je suis devenu aimable, parce que je suis devenu utile.

Enfin, mes chers frères, quand l'homme fait-il usage de sa raison? Direz-vous que c'est lorsque la jeunesse, l'imprudence, la passion l'attachent au monde? Non, sans doute; mais vous conviendrez que c'est la raison qui détermine tous les jours certains mondains à s'en détacher. Ils sont détrompés par l'expérience; des changements de scènes les ont mis à portée de se convaincre qu'on ne les recherchait, qu'on ne les fêtait que par un intérêt de plaisirs, de gloire ou de fortune. La raison justifie donc le détachement d'un monde injuste, intéressé, ingrat.

Je sais qu'il y a un temps où le monde nous recherche, nous invite, nous caresse; mais je sais aussi qu'il y a un temps où il nous congédie secrètement, où il nous trouve déplacés dans ses cercles, où il nous fuit et nous fait sentir par ses mépris que nous ne lui sommes plus agréables.

Il a besoin de nous, lorsque les grâces de la santé et les agréments de la jeunesse nous font briller dans ses assemblées; lorsque l'opulence nous permet de fournir aux dépenses de la table, du jeu, et d'étaler des vanités; lorsque nous avons un esprit enjoué, fin, délicat, et le talent d'amuser par les saillies d'une imagination vive; lorsque nous avons du crédit et que nous pouvons lui être utiles. Le monde serait-il si brillant, si séduisant, si tous ces différents acteurs ne représentaient pas sur son théâtre? Ne sont-ce pas eux qui le composent, qui étalent les pompes, les vanités, qui éblouissent et enchantent? Mais cette scène dure-t-elle longtemps? Non, elle change, elle varie; les mondains se jouent les uns des autres; le monde nous méprise quand nous ne le méprisons pas; il oublie ce que nous avons été, il ne pense qu'à ce que nous sommes : nous lui avons été utiles, nous ne le sommes plus, cela suffit pour qu'il nous rebute et nous congédie.

Caractère d'ingratitude dans les mépris du monde, qui doit nous en détacher; on n'est pas sage, on n'est pas raisonnable quand on s'attache à des ingrats.

Les mondains se détacheront de moi dès que je ne serai plus jeune, riche, en place; pourquoi ne pas les prévenir et m'en détacher présentement? Pourquoi leur donner les plus beaux jours de ma vie, puisqu'ils doivent m'abandonner dans les tristes années de ma vieillesse? Pourquoi ne pas dire adieu au monde avant que le monde me congédie? Si je ne le méprise pas, il me méprisera; selon le monde même, la raison justifie donc le détachement que la religion ordonne.

Insensés mondains, vous ne voulez pas vous détacher du monde lorsque les années ont semé les rides sur votre visage, que vos pieds chancellent, et que votre corps, courbé vers la terre, semble vouloir y rentrer malgré vous; vous faites des efforts pour soutenir un cérémonial de visites; pour paraître dans les assemblées on vous voit gênés sous le poids des parures comme dans la jeunesse. Ah! êtes-vous raisonnables d'aimer encore un monde qui ne peut plus vous souffrir, qui vous tourne en ridicules, et qui publie hautement que vous paraissez indûment sur la scène dans un âge où vous devriez penser à la mort et prier dans la retraite?

Le monde oublie les services que nous lui avons rendus; il nous méprise à la fin de notre carrière; tout corrompu qu'il est, il nous veut dans la retraite, dans la dévotion, lorsque nous ne lui sommes plus utiles. Or ce caractère d'ingratitude que portent les mépris du monde prouve la sagesse des chrétiens qui s'en détachent de bonne heure, et qui le rebutent avant qu'il les rebute.

En effet, mon cher auditeur, posez une vérité incontestable, une vérité appuyée sur l'expérience de tous les siècles, le détachement du monde est justifié par la raison. Comment? Le voici : si nous ne nous détachons pas du monde, le monde se détachera de nous; si nous ne le méprisons pas, il nous méprisera. Or n'est-il pas raisonnable de le prévenir? La raison ne justifie-t-elle pas ces chrétiens qui se détachent de bonne heure d'un monde qui ne veut que leurs beaux jours, les agréments de leur jeunesse, les douceurs de leur fortune et les avantages de

leur protection; d'un monde qui les invite et les rebute, qui les empêche, comme Pharaon, d'aller adorer Dieu dans le désert, et qui les y envoie quand ils ne lui sont plus agréables; qui raille leur piété quand ils sont jeunes, et qui tourne en ridicule leur dissipation et leur goût pour ses assemblées, quand ils sont arrivés aux tristes jours de la vieillesse? Ah! quand la religion n'ordonnerait pas le détachement du monde, la raison le justifierait.

Détachez-vous, chrétiens, d'un monde qui peut vous séduire, vous corrompre, mais qui ne peut pas vous rendre heureux; attachez-vous à Jésus-Christ; soyez comme ses vrais disciples dans le monde, sans être du monde; soyez-y des citoyens sages, paisibles, vertueux, utiles à la société; soyez-y des chrétiens fidèles observateurs de la loi de Dieu, des enfants de l'Eglise dociles et soumis; soyez-y comme des étrangers qui soupirent après leur patrie; gémissez sur la terre, ce lieu de misères, de pleurs, de combats, pour vous réjouir dans le ciel, le lieu du repos et de la félicité éternelle que je vous souhaite.

SERMON XXIII.

Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FAUSSE SÉCURITÉ DES MONDAINS.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. (*Matth.*, V.)

Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Jésus-Christ nous donne, mes chers frères, une juste idée de la perfection de la nouvelle loi; elle doit former des hommes de charité; l'amour, l'union, la douceur doivent caractériser les disciples de l'Evangile.

En vain les chrétiens, qui suivent les maximes du monde se rassurent-ils sur des dehors de religion, sur des pratiques de piété, de choix, de goût, de cérémonie; sur des vertus, d'humeur, de tempérament; sur une dévotion d'éclat; sur des aumônes annoncées et distribuées avec orgueil; sur une exactitude, une sévérité extérieure, c'est une fausse sécurité; ce plan de vie ne nous distingue pas de ces hommes que Jésus-Christ veut que nous surpassions pour mériter le ciel.

En vain les chrétiens, qui aiment les richesses et qui y attachent leur cœur, que les plaisirs enchantent et qui s'y livrent, que les honneurs éblouissent et qui s'y attachent, se flattent-ils de ne pas faire assez de mal pour mériter l'enfer : leur vie est assez conforme aux maximes du monde pour les confondre avec les réprouvés. Une vie qui n'est pas assez chrétienne pour mériter le ciel est assez criminelle pour mériter l'enfer.

Quoi de plus capable de confondre la fausse sécurité des mondains que ces paroles de Jésus-Christ à ceux qui l'écoutaient et embrassaient sa doctrine : Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quand le ciel nous est fermé à la mort, l'enfer ne nous est-il pas ouvert? Quand la vie n'est pas assez pure pour être admis dans le séjour des bienheureux, n'est-il pas certain qu'elle est assez criminelle pour être précipités dans le lieu de tourments où souffrent les réprouvés?

Ah! pourquoi les mondains se rassurent-ils sur une fausse justice? Pourquoi ne craignent-ils pas de mourir dans leur péché, à cause qu'il n'est pas marqué au coin de la débauche ou de l'impiété? Entre-t-on dans le ciel sans efforts? N'y a-t-il que les hommes de volupté, d'injustice dans les enfers? L'Evangile condamne la fausse sécurité des mondains, puisqu'ils n'en font pas assez pour mériter le ciel, et qu'ils en font assez pour mériter l'enfer.

Dans quel sens Jésus-Christ veut-il que nous surpassions la justice des docteurs de la loi et des pharisiens? Si c'est une vraie justice, peut-on la surpasser? Non, mes chers frères; mais Jésus-Christ entend, dit saint Chrysostome, par cette justice, que les chrétiens doivent surpasser, l'observance de la loi. Or, dans le christianisme la charité est la mère de tous les biens : *Charitas est omnium mater bonorum;* et cette vertu ne régnait point dans les docteurs de la loi et les pharisiens; le cœur n'était pour rien dans les observances auxquelles ils s'assujettissaient; ils se bornaient à la lettre et à l'extérieur de la loi. La charité distingue les disciples de Jésus-Christ; c'est elle qui les annonce, qui les fait reconnaître, qui donne une juste idée de sa doctrine : *Certa discipulorum nota;* et la sévérité, l'orgueil distinguaient les pharisiens. C'était pour se faire respecter et s'attirer les hommages du peuple, qu'ils paraissaient pénitents, austères, qu'ils annonçaient leurs jeûnes, leurs aumônes avec éclat, et imposaient des fardeaux aux autres, qu'ils se dispensaient de porter.

La charité renferme le mérite et la récompense des élus. Toutes les vertus que la charité n'aime point, ne seront pas couronnées dans le ciel; son privilége au-dessus de la foi et de l'espérance, qui ont leur mérite distingué, c'est de demeurer éternellement; c'est de régner dans le ciel. On a tout, on est tout, quand on a la charité : *Omnia nostra continet.* (S. Chrysost., hom. 16 *in Matth.*) L'exactitude dont se piquaient les pharisiens ne renfermait que l'amour de la gloire du monde; c'était pour en imposer et être loués des hommes; aussi n'avaient-il pas d'autre récompense à espérer selon le Sauveur.

Ces principes posés, il est facile de connaître en quoi consiste la perfection du christianisme, dans une observance de la loi exacte, dans la douceur, la clémence, la charité; dans la pureté de l'innocence du cœur; dans l'humilité, le sentiment de sa misère; dans une vie de sacrifice, d'immolation, et pour tout dire, dans des vertus et des mœurs conformes aux maximes de l'Evangile, et contraires à celles du monde.

Mais peut-on assez gémir sur la sécurité des

mondains qui, en suivant un plan de vie opposé à l'Evangile, se flattent d'obtenir le ciel et d'éviter l'enfer? Non, mes chers frères; deux réflexions vont vous persuader que leur sécurité est fausse. La sécurité des mondains est fausse, parce que leur vie n'est pas assez conforme aux maximes de l'Evangile pour mériter le ciel : première réflexion, premier point. La sécurité des mondains est fausse, parce que leur vie est assez conforme aux maximes du monde réprouvé pour mériter l'enfer : seconde réflexion, second point. Cette importante matière demande toute votre attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les mondains dont je parle dans ce discours ne sont pas ces pécheurs scandaleux dont les intrigues ne sont plus secrètes, qui ont levé l'étendard du libertinage, qui se glorifient d'une vie déréglée et licencieuse, et qui tournent en ridicule la candeur qui rougit des attentats de la volupté.

Ce ne sont pas ces hommes d'erreur, d'incrédulité, d'impiété, qui, sans renoncer au christianisme, le méprisent, le raillent, le combattent, et préfèrent l'orgueilleuse érudition de ses ennemis, à la sainteté et à l'autorité des apôtres qui l'ont prêché et établi sur toute la terre.

Ce ne sont pas non plus ces hommes d'injustice qui élèvent l'édifice de leur fortune sur les ruines des familles sans appui; qui grossissent leur trésor d'usures et de rapines; qui agrandissent leur héritage du champ du juste Naboth, et qui ne craignent point de mourir réprouvés, pourvu qu'ils meurent opulents.

Ces mondains ont secoué avec trop d'éclat le joug de la religion et de la piété, pour supposer que leur sécurité ait pour principe certaines vertus, certaines bonnes œuvres du christianisme. Ils se font gloire avec les insensés de l'Ecriture, de n'admettre qu'une félicité temporelle, de mépriser les biens qu'ils ne voient pas, et de braver les châtiments éternels dont on les menace.

Les mondains que je veux instruire dans ce discours, auxquels je veux prouver qu'ils se rassurent sur un plan de vie qui ne suffit pas pour obtenir le ciel, sont des chrétiens tièdes, lâches, terrestres, qui évitent le déshonneur du crime et qui ne redoutent pas les suites du péché; qui n'appréhendent point la perte de la vertu, pourvu qu'ils n'en perdent point les apparences; qui ne pratiquent que certains devoirs de la religion, et qui se livrent à toutes les obligations que le monde impose. Des chrétiens qui respectent la religion, et ne lui donnent que certains moments, certains jours; qui ont horreur des excès, des meurtres, qui n'en ont pas de la haine et de la vengeance; qui ouvrent leur cœur facilement, et qui le ferment de même. Des chrétiens qui se rassurent sur une piété passagère, commode, et sur une probité de philosophe, de citoyen jaloux d'une réputation pure et sans tache; voilà, on ne l'ignore pas, une classe de chrétiens qui se flattent d'obtenir le ciel.

Nous sont-ils inconnus? Non sans doute, puisqu'ils forment le plus grand nombre, et que ceux qui suivent l'Evangile et observent religieusement la loi de Dieu forment le plus petit.

Voulez-vous une preuve de la fausse sécurité des mondains? examinez-les, écoutez-les; vous les voyez toujours empressés pour le monde, toujours occupés du monde, toujours dans les plaisirs du monde; ils ne se gênent que pour lui; ils ne pensent qu'à lui plaire; ils mettent leur gloire à en être aimés, distingués, favorisés. Ecoutez-les : il faut respecter les usages, les lois du monde, s'y conformer; préférer les devoirs du monde aux devoirs de la religion; c'est une bienséance, une nécessité même, sans cela on serait ridicule, on prendrait le ton d'un dévot, d'un solitaire, d'un philosophe dédaigneux. Cependant tous ces chrétiens du monde, qui raisonnent ainsi, se flattent d'obtenir le ciel à la mort; mais sur quoi se fondent-ils? Sur des vertus morales, sur des vertus chrétiennes, pratiquées de temps en temps, certains jours, certaines solennités; sur un plan de vie où, ce qui les occupe le moins, ce qui les gêne le moins, ce qui y tient le dernier rang, sont les devoirs de la religion. N'est-ce pas là une fausse sécurité?

Ah! chrétiens du monde, mondains qui ne faites point d'attention à la perfection du christianisme, apprenez que votre prétendue justice n'est pas plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, et par conséquent que vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Votre sécurité est fausse, parce que vous suivez un plan de vie qui n'est pas assez conforme aux maximes de l'Evangile pour mériter le ciel.

Méditez la loi nouvelle, la perfection de l'Evangile, la sublime doctrine de Jésus-Christ, tous les caractères de la vraie piété ne vous seront plus inconnus; vous rougirez de celle sur laquelle vous vous rassurez; vous avouerez que vous n'en faites pas assez pour mériter le ciel.

Caractère de perfection dans nos actions; caractère de perfection dans nos discours; caractère de perfection dans les sentiments de notre cœur; voilà la doctrine et la morale de l'Evangile. Or, la vie des mondains, séparés même des grands pécheurs, a-t-elle ces caractères? Non. Elle n'est donc pas conforme aux maximes de l'Evangile, par conséquent leur sécurité est fausse. Oui, et vous en serez persuadés, si vous me suivez attentivement dans ce détail de morales importantes; je ne parlerai que d'après l'Evangile.

Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel. Or voilà, mes chers frères, un précepte qui nous ordonne d'être plus parfaits que ces hommes distingués, même par une scrupuleuse exactitude et une régularité austère. Ce n'est pas un simple conseil, c'est

un précepte, puisque le ciel sera fermé à ceux qui ne l'accompliront pas : *Non intrabitis in regnum cœlorum.*

Remarquez qu'il s'agit ici de l'observance de la loi; que c'est dans ce seul sens qu'on doit entendre ces paroles de Jésus-Christ, puisque nous ne pouvons pas surpasser une vraie justice, et que nous pouvons et devons être plus parfaits que les pharisiens dans nos actions.

Mais comment, direz-vous, surpasser des hommes austères, exacts, modestes, qui se piquaient d'une observance littérale de la loi? Le voici : notre justice est plus abondante, c'est-à-dire, l'observance de la loi est plus parfaite, quand nous l'observons selon l'esprit et selon la lettre, quand nous l'observons sans adoucissements, quand nous l'observons selon l'intention de Jésus-Christ. Cette perfection est absolument nécessaire, selon l'Evangile, pour entrer dans le ciel; et les mondains qui se tranquillisent sur une observation de la loi qui n'a pas ces caractères, sont dans une fausse sécurité, parce que, leur justice n'étant pas plus parfaite que celle des pharisiens, ils se flattent en vain de mériter le ciel, ils n'y entreront jamais.

Les mondains sont dans la sécurité, parce qu'ils observent les lois divines comme les lois du monde. Mais les observent-ils selon l'esprit de l'Evangile? Est-ce le cœur qui les porte à l'obéissance? Est-ce l'amour qui leur fait accomplir les préceptes du Seigneur, comme David?

Le culte extérieur de l'ancienne loi, dit saint Irénée (lib. IV, cap. 27), enseignait le culte intérieur : les cérémonies étaient pour le corps, mais elles ne pouvaient pas honorer Dieu sans l'affection du cœur.

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. (*Joan.*, IV.) Il a rejeté les sacrifices où il ne voyait couler que le sang des animaux égorgés : c'est le sacrifice d'un cœur contrit qui lui est agréable, dit saint Augustin. (*De civitate Dei*, lib. X, cap. 5.) Nos vertus, notre obéissance à la loi, le culte que nous lui rendons, ne l'honorent comme il le mérite, qu'autant que l'amour et la charité règnent dans nos cœurs, dit encore le même Père. (epist. 120 *ad Honorat.*, cap. 18.)

Or, la vie des mondains est-elle conforme à ces saintes maximes de l'Evangile? Non, puisque leur cœur est tout au monde, à ses biens, à ses plaisirs, à ses honneurs; puisqu'ils se rassurent sur des pratiques extérieures de piété, sur des prières récitées par habitude et sans attention, sur des lectures faites sans goût et dans des moments inutiles au monde, sur des apparitions rapides dans nos temples, les jours consacrés au Seigneur, et où ils ne sont présents que de corps; sur les sacrements qu'ils reçoivent rarement et sans fruit; sur des vertus morales que les païens ont pratiquées comme eux, par goût, par orgueil; sur une pénitence, un changement qu'ils méditent, qu'ils se proposent et qu'ils n'exécutent point.

Ah! mes chers frères, en vain vous flattez-vous de vivre chrétiennement, votre vie n'a aucun trait de ressemblance avec les saintes maximes du christianisme; dès que le culte que vous rendez à votre Dieu n'est pas intérieur, dès que l'amour ne donne pas du prix à vos vertus, à vos actions; dès que le monde a les affections de votre cœur et que le Seigneur n'a que des dehors de piété et de religion, alors votre justice n'est pas plus abondante que celle des pharisiens; elle n'a rien de la perfection de la nouvelle loi; votre sécurité est fausse; vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : *Non intrabitis in regnum cœlorum.*

D'où vient cette fausse sécurité de tant de chrétiens? Qui la fait naître? qui l'entretient? qui ferme les yeux au danger auquel elle expose? C'est le monde; voilà le mystère : selon ses maximes, il n'en faut pas tant faire pour mériter le ciel. La morale des prédicateurs est trop sévère, ils ne distinguent pas assez les personnes du monde, de celles qui sont consacrées à Dieu. Il faut être honnête homme, chrétien; mais il n'est pas nécessaire d'être dévot : il faut professer une religion; mais il ne faut pas lever l'étendard d'une piété parfaite : il faut donner certains jours à son salut; mais il faut donner tout son temps à ses intérêts, à l'établissement de sa famille, à ses plaisirs; il ne faut point se déshonorer dans la société par des vices honteux; mais il ne faut pas non plus s'y singulariser par les vertus chrétiennes; il faut respecter le monde et être plus jaloux d'être un citoyen aimable, poli, enjoué, qu un dévot sérieux, austère et recueilli.

Telles sont, mes chers frères, les maximes du monde, elles ne vous sont pas inconnues; maximes opposées à celles de l'Evangile, et cependant qui rassurent une infinité de chrétiens qui les exposent à la damnation éternelle. Pourquoi? Parce que leur vie, quoique exempte de grands crimes, n'est pas assez conforme à la perfection de la nouvelle loi pour entrer dans le ciel.

Peut-on assez gémir sur l'aveuglement d'une foule de chrétiens du monde, qui se rassurent pour leur salut éternel, sur les moments qu'ils donnent à la religion? Peut-on se rappeler la perfection de la loi nouvelle et ne pas trembler sur leur sort?

Je vois ces enrétiens ne sortir du sein d'une coupable indolence, que pour se livrer aux plaisirs; les visites, la table, le jeu, les spectacles les occupent et les dérobent aux devoirs même essentiels du christianisme.

Je les vois les jours consacrés au Seigneur, aussi dissipés : ils s'invitent, ils s'assemblent; les offices divins, les instructions ne les dérobent pas aux parties de plaisirs; satisfaits d'avoir entendu une messe à la hâte, ils laissent au peuple et à quelques âmes pieuses qu'ils méprisent, l'avantage de servir Dieu et de mêler leur voix avec celle des ministres qui chantent ses louanges.

Font-ils les autres jours une seule apparition dans le saint temple? Pensent-ils qu'ils sont chrétiens? Imitent-ils, quoiqu'ils soient

désoccupés, le zèle des pieux artisans qui se dérobent à leur travail et prennent sur leur repos pour aller adorer Dieu et implorer sa miséricorde? Ah! une telle vie, quoique exempte de grands crimes, quoique ornée par certaines vertus morales, est-elle assez conforme aux maximes de l'Evangile pour entrer dans le ciel? Non.

En effet, mes chers frères, qui peut rassurer ces mondains? Qui peut faire naître cette sécurité que la religion déplore? Se flattent-ils que le titre de chrétien suffit pour être sauvé? Mettent-ils leur confiance dans le peu qu'ils font pour leur salut? Espèrent-ils que le ciel, qui ne sera ouvert qu'à l'innocence, à la pénitence, aux efforts, le sera à des hommes de plaisirs, à des impénitents, à des lâches? S'attendent-ils d'être glorifiés avec Jésus-Christ, sans avoir porté leur croix et l'avoir suivi dans la route du Calvaire? Regardent-ils la conquête du ciel comme facile? et traitent-ils d'insensées les âmes qui se sont purifiées sur la terre par les jeûnes, les mortifications et les larmes, pour assurer le succès de leur salut? Enfin, osent-ils avancer que la voie large conduit à la vie éternelle, aussi bien que la voie étroite? Et sont-ils assez aveugles pour ne pas voir qu'ils suivent la foule dans la route aisée, spacieuse, qui conduit dans l'enfer? Ah! la sécurité des mondains est fausse, déplorable, parce que leur vie n'est pas assez conforme aux maximes de l'Evangile pour mériter le ciel, parce qu'elle ne porte pas ce caractère de perfection que Jésus-Christ demande dans la nouvelle loi.

Caractère de perfection dans nos actions. Pour surpasser la justice des pharisiens, il faut que l'observance de la loi soit intérieure et extérieure; il faut qu'elle n'admette point les adoucissements, les réserves que demande la loi des membres; il faut qu'elle réponde à l'intention de Jésus-Christ qui veut avoir des disciples humbles, détachés, pénitents. Mondains, vous n'avez pas cette perfection; votre sécurité est fausse, vous n'entrerez pas dans le ciel : *Non intrabitis in regnum cœlorum.*

Mais avançons, mes chers frères, et prouvons que les mondains dont je parle ne peuvent point, sans aveuglement se tranquilliser sur le plan de vie qu'ils se sont tracé, et qu'ils suivent préférablement à celui de l'Evangile. Comment? Le voici.

Qu'ils fassent tant qu'ils voudront l'éloge de leur conduite; qu'ils se donnent pour des hommes utiles et honorés, que la société respecte, dont elle loue la sagesse, la prudence, la probité, la pureté, la douceur des mœurs, et toutes les qualités du cœur et de l'esprit; qu'ils se glorifient d'être exempts de ces vices grossiers que le monde même, tout corrompu qu'il est, condamne : s'ensuit-il que leur vie est conforme aux maximes de l'Evangile? que leur justice est assez abondante pour entrer dans le ciel? que leur conduite porte ce caractère de perfection qui distingue les disciples de Jésus-Christ des pharisiens, des juifs charnels? Non, sans doute. Or, si leur vie n'est pas plus parfaite que celle de ceux que le Sauveur condamne, ils n'entreront donc pas dans le ciel. Ils se séduisent donc quand ils croient en faire assez pour être sauvés? Oui, mes chers frères, leur sécurité est fausse.

Qui peut rassurer ces mondains, dont la vie est si dissipée, si tumultueuse; qui ne se gênent, ne se fatiguent que pour le monde, que lorsqu'il s'agit des plaisirs, de la fortune, de la gloire; qui donnent si peu de temps à la religion; qui ne se livrent à la piété que par intervalle; qui se dispensent de toutes les mortifications du christianisme, et qui mettent l'affaire du salut au rang des affaires les moins importantes, de celles qu'on peut remettre, négliger même; car ce portrait des mondains n'est ni imaginé, ni exagéré. Est-ce l'Evangile qu'ils professent qu'on leur prêche et sur lequel ils seront jugés? Non, sans doute.

L'Evangile veut des hommes d'humilité, de mortification, de détachement, de larmes; des hommes qui se gênent, qui se fassent une continuelle violence, qui portent leur croix tous les jours, et soient conformes à Jésus-Christ pauvre, humilié, souffrant, crucifié. La vie d'un chrétien, si elle est conforme à l'Evangile, est un martyre continuel, disent les saints docteurs, parce que l'Evangile met la nature à l'étroit, et ne flatte aucun penchant déréglé. Pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils si parfaits? C'est qu'ils vivaient selon la morale de l'Evangile. Or, des chrétiens dissipés, lâches, sensuels, terrestres, qui sont tout de feu pour le monde et tout de glace pour Dieu, vivent-ils selon l'Evangile? Non. Ah! qu'ils renoncent à l'Evangile, ou qu'ils tremblent sur leur sort au lieu d'être dans la sécurité.

Qui rassure les mondains? Est-ce parce qu'ils ne font que ce que fait un monde dont ils sont, qu'ils se font gloire d'imiter; que leurs mœurs sont celles des personnes de leur état, de leur rang? Mais, mes chers frères, est-ce la vie du plus grand nombre qui doit être la règle de nos actions, ou l'Evangile? Est-ce Jésus-Christ ou les hommes que nous devons imiter? Ceux dont la vie nous rassure seront jugés avec nous au même tribunal : or, si leur vie n'est pas conforme aux maximes de l'Evangile, serons-nous approuvés de les avoir imités?

Je sais que nous devons nous faire un devoir d'imiter les justes, les chrétiens pieux, exacts observateurs de la loi; mais parce qu'ils imitent eux-mêmes Jésus-Christ. C'est dans ce sens que saint Paul dit : *Soyez mes imitateurs comme moi-même j'imite Jésus-Christ.* (I *Cor.*, IV, XI.) N'est-ce pas comme s'il disait : Retracez et copiez Jésus-Christ comme je le retrace et le copie dans toutes mes actions. Or, on n'imite pas Jésus-Christ quand on vit comme un monde dont la vie est opposée aux maximes de son Evangile, et la sécurité des mondains, qui s'autorise du grand nombre, est fausse et annonce l'aveuglement.

Qui rassure les mondains en suivant un plan de vie où il n'entre rien de la sévérité,

de la sainteté et du détachement de l'Evangile? Est-ce parce qu'ils pratiquent certaines vertus; qu'ils donnent quelques moments à la prière tous les jours, qu'ils assistent aux saints mystères quand un précepte les y oblige; qu'ils y participent à Pâques ou à deux ou trois grandes solennités de l'année, et qu'ils ne souillent pas leur âme par les vices de l'impureté, de l'injustice et de l'intempérance? Mais ce plan de vie est-il conforme aux maximes de l'Evangile? Mais y trouvez-vous ce caractère de perfection qui distingue la nouvelle loi, cette justice abondante que Jésus-Christ exige de ses disciples pour entrer dans le ciel?

J'y vois, il est vrai, quelques vertus, mais des vertus d'humeur, de choix; des vertus passagères, des vertus du goût du monde, qui ne révoltent point et dont il s'accommode. Je n'y vois pas les vertus essentielles; j'y vois des moments et certains jours de l'année accordés aux devoirs du christianisme; mais je vois donner au monde presque tous les moments et tous les jours de la vie : je n'y vois pas de grands crimes; mais j'y vois une vie oisive, sensuelle et voluptueuse, condamnée par l'Evangile. Cela ne suffit-il pas pour dire que la sécurité de ces mondains est fausse.

Enfin, mes chers frères, les mondains ne peuvent prouver qu'ils en font assez pour entrer dans le ciel, qu'en prouvant que les chrétiens pieux et exacts en font trop. En effet, et je vous prie de saisir toute la force de ce raisonnement, si les chrétiens humbles, soumis, détachés, pénitents, qui obéissent à Dieu et à son Eglise, qui s'appliquent aux bonnes œuvres, qui sont assidus aux divins offices, qui fréquentent les sacrements, qui se prêtent aux bienséances du monde sans suivre ses maximes, en font trop pour mériter le ciel, les mondains ont raison de s'assurer sur le peu qu'ils font pour leur salut; mais on ne peut pas dire que ces chrétiens en font trop, puisqu'il n'y a dans le plan de leur vie ni jeûnes, ni veilles, ni austérités, ni renoncement au monde distingués des préceptes, comme dans la vie de certains héros de la religion, que Dieu a conduits par des voies sublimes et extraordinaires; par conséquent ce sont des insensés qui se rassurent sur une vie qui n'est pas assez conforme aux maximes de l'Evangile pour mériter le ciel; maximes de l'Evangile que nous ne suivons pas comme nous le devons, quand il n'y a pas dans nos actions et dans nos discours un caractère de perfection qui annonce les disciples de Jésus-Christ.

Jésus-Christ développe aux pharisiens ce caractère de perfection qui distingue la nouvelle loi de l'ancienne, en leur disant que les paroles injurieuses, méprisantes, qui annoncent la colère, la haine, méritent les châtiments destinés à ceux qui violent le cinquième précepte.

En effet, les pharisiens, attachés à la lettre de la loi de Moïse, s'imaginaient qu'il n'y avait que les meurtres de défendus par ces paroles : Vous ne tuerez pas : *Non occides;* c'est pourquoi Jésus-Christ leur développe, dans notre évangile, le caractère de perfection qui distingue la loi évangélique. Je ne viens pas, leur dit-il, abolir la loi de Moïse, mais l'étendre, la perfectionner. Celui qui commet un homicide est jugé et condamné dans les tribunaux les plus considérables de votre nation (16); et moi je vous annonce que dans la loi de charité que j'établis, celui qui se mettra en colère contre son frère, qui l'humiliera et l'affligera par ses emportements, sera aussi coupable aux yeux de Dieu, et sera condamné aux mêmes châtiments. Voilà la perfection de la nouvelle loi : une colère délibérée, un regard accompagné du désir du crime sont au rang des homicides et des adultères.

Perfection de la nouvelle loi : elle met au nombre des grands crimes qui doivent être jugés et punis au tribunal établi dans votre nation, les paroles méprisantes que l'on dit à son frère dans la colère; il suffit de lui reprocher avec emportement sa pauvreté, l'obscurité de sa naissance, ses défauts, pour être coupable aux yeux de Dieu de l'infraction du cinquième précepte de sa loi (17).

Perfection de la loi nouvelle : elle met au nombre des grands crimes qui doivent être jugés et punis, les reproches durs et injurieux. Celui qui, emporté par la colère, traitera son frère d'insensé, sera condamné au feu de l'enfer (18). Cette faute n'est pas punie par les hommes; mais elle le sera par le Seigneur, parce qu'elle détruit la charité qui doit régner dans le cœur des disciples de l'Evangile, et que tous les discours des chrétiens doivent avoir ce caractère de perfection qui distingue la nouvelle loi de l'ancienne.

Oui, mes chers frères, c'est par la charité que vous surpasserez les docteurs de la loi et les pharisiens; que votre justice, c'est-à-dire votre observance de la loi, sera plus abondante, plus parfaite que celle de ces hommes d'ailleurs si exacts, si austères. Votre sécurité est fausse; si la charité ne règne pas dans vos discours, vous n'entrerez pas dans le ciel.

Or, mes chers frères, Jésus-Christ, en développant ainsi les caractères de la perfection de la nouvelle loi, rassure-t-il ces chrétiens sans charité, ces mondains qui sont

(16) Il sera condamné par le jugement : *Reus erit judicio.* Chez les Hébreux il y avait trois différents tribunaux; un de trois juges, un de vingt-trois, un de soixante et dix; ce dernier était considérable, et appelé Sanhédrin. On jugeait dans le premier les matières légères; dans le second les causes qui méritaient la mort; dans le troisième, les affaires délicates de la nation.

(17) *Qui dixerit Raca, reus erit judicio.* Cette expression est syriaque; ce mot n'a pas été traduit dans notre langue : *Raca* signifie un homme sans titre, sans biens, sans honneur, sans talents.

(18) *Qui dixerit fratri suo Fatue, reus erit gehennæ ignis.* Si ce reproche est fait dans une colère délibérée.

tranquilles, parce que leurs mains ne sont point souillées de meurtres; parce que la colère ne les a pas portés à des excès, à des violences; parce que les hommes ne punissent pas les discours où la charité est blessée; parce qu'ils y applaudissent même lorsqu'ils y voient briller la beauté, la délicatesse, la vivacité du génie? Non, sans doute.

Quoi de plus effrayant, de plus capable de troubler salutairement la fausse sécurité des mondains, s'ils n'étaient pas aveuglés par les préjugés d'un monde réprouvé, que cet oracle de Jésus-Christ : Si votre justice n'est plus abondante que celle des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le ciel : *Non intrabitis in regnum cœlorum.* Peuvent-ils ignorer dans quel sens leur observance de la loi doit être plus parfaite que celle de ces hommes exacts et austères? Ce divin Sauveur n'a-t-il pas développé clairement le caractère de perfection qu'elle doit avoir, en mettant au nombre des plus grands crimes des péchés qui méritent l'enfer, tous les discours et toutes les paroles opposées à la charité, qui la détruisent dans le cœur du chrétien? Ah! quelle aveugle sécurité que celle des mondains!

Peut-on croire ces grandes vérités, et se tranquilliser sur une vie souillée par tous les défauts les plus opposés à la charité? C'est cependant ce que font les mondains, et je dirais volontiers des personnes qui se piquent de régularité. Reconnaît-on la perfection de l'Evangile dans leurs discours? Redoutent-ils le tribunal d'un Dieu, où les paroles inutiles seront jugées et condamnées?

A considérer leur sécurité après avoir répandu leur amertume contre leurs frères; avoir dépeint avec des traits odieux ceux qui leur déplaisent; avoir répandu des nuages sur la réputation la plus pure; obscurci l'éclat des plus belles vertus et des plus rares talents, et censuré quelquefois la conduite des rois et des pontifes, ne dirait-on pas que la charité, qui distingue la nouvelle loi de l'ancienne, n'est qu'un vain titre, qui ne demande pas plus de perfection dans les chrétiens que dans les juifs? que les paroles précipitées, injurieuses; que les médisances, les jugements téméraires, les calomnies ne doivent pas être redoutés comme des péchés qui donnent la mort à l'âme? Seraient-ils sans crainte, sans alarmes, s'ils étaient persuadés qu'en perdant la charité ils perdent le ciel?

Nos discours doivent être marqués au coin de la charité, qui est la perfection de la nouvelle loi; et ceux des mondains dont je combats la fausse sécurité sont marqués au coin de la licence, de la malignité, de la haine, de l'envie, de l'aigreur, de la colère.

Je ne parle pas ici de ces discours libres, obscènes, qui alarment la pudeur; de ces conversations secrètes et dangereuses, auxquelles le cœur a plus de part que l'esprit; de ce langage que la passion fait tenir aux voluptueux, et que les corrupteurs de l'innocence savent employer avec succès : beaucoup de mondains se déclarent contre ces vices honteux; ils les condamnent, ils en rougissent : mais je parle de ces discours où l'esprit brille par des satires délicates, où l'on se fait gloire de récréer, d'amuser une compagnie, un cercle, en débitant avec art et avec délicatesse des histoires déshonorantes, des anecdotes scandaleuses : je parle de ces discours qui excitent des querelles, qui occasionnent des ruptures dans les familles : je parle de ces écrits où l'éloquence expose au grand jour des mystères d'iniquité, où l'on donne pour enjouement et heureuses saillies, les médisances les plus cruelles : je parle de ces mémoires composés par des plumes vénales, dans lesquels on remue jusqu'aux cendres des morts, pour les traduire du tribunal de Dieu à celui des hommes.

Car voilà, on ne saurait en disconvenir, des péchés dont les mondains ne conçoivent pas d'horreur. Ils s'en rendent coupables avec sécurité, parce qu'ils ne font attention qu'à l'esprit, à l'enjouement, ou à la gloire et à l'intérêt. Cependant, quels péchés plus opposés à la charité que ceux-là? Quels péchés ont des suites plus funestes? Quels péchés plus difficiles à réparer? Ah! la sécurité des mondains qui ont perdu la charité me fait trembler. Où est leur foi? Que pensent-ils donc de l'Evangile? Quelle idée se forment-ils de la perfection du christianisme? Comment peuvent-ils espérer d'entrer dans le ciel, puisque leur justice n'est pas plus abondante que celle des pharisiens?

Il ne faut donc que faire attention, mon cher auditeur, à l'étendue que Jésus-Christ donne aujourd'hui à la loi de Moïse; étendue qui consiste dans la charité, qui caractérise la loi de l'Evangile; étendue qui fait la perfection du christianisme; étendue dans l'observance de la loi, absolument nécessaire pour entrer dans le ciel, selon l'oracle du Sauveur, pour conclure que la sécurité des mondains est fausse, quand la charité ne règne point dans leurs actions, leurs discours, et dans les sentiments de leur cœur.

C'est ici, mes chers frères, où nous ne saurions trop gémir sur la fausse sécurité des mondains; c'est ici où leur aveuglement m'épouvante : j'entends Jésus-Christ prononcer solennellement l'arrêt de leur réprobation; je suis effrayé, parce qu'ils ne tremblent pas.

En effet, Jésus-Christ étend dans la nouvelle loi l'amour du prochain jusque sur nos ennemis les plus déclarés; ceux même qui ont détruit notre réputation, qui nous ont dépouillés de nos biens, qui ont attenté à notre vie, doivent avoir une place dans notre cœur : Dieu nous ferme le sien, si le notre est fermé à notre frère qui nous a offensé. Voilà le caractère de perfection qui distingue la loi de Jésus-Christ de celle de Moïse.

Il avait été dit aux anciens : *Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi*

(*Matth.*, V); et Jésus-Christ, dans la nouvelle loi, fait un commandement nouveau : il nous ordonne d'aimer nos ennemis, d'ouvrir notre cœur à ceux qui nous méprisent, nous affligent, nous persécutent. C'est à cette charité divine qu'on nous connaîtra pour ses disciples; c'est elle qui nous rendra parfaits comme le Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; sans cette charité, nous ne sommes point distingués des païens qui aiment leurs amis et saluent ceux qui les préviennent.

Or, il faut regarder cette perfection de la nouvelle loi comme imaginaire, ou comme un simple conseil, ou comme impossible, ou il faut conclure que la sécurité de ceux qui n'aiment que leurs amis, qui ferment leur cœur à ceux qui leur déplaisent, est fausse.

Regarder le précepte de l'amour des ennemis comme une perfection imaginaire, ce serait détruire l'autorité de l'Evangile, cet Evangile que nous professons, qui a été prêché sur toute la terre, et scellé du sang de tant de martyrs; ce serait imiter l'impiété de ces incrédules orgueilleux qui font de vains efforts pour détruire le christianisme. Mais, si l'on ne peut pas sans impiété méconnaître l'autorité de l'Evangile, il faut donc en reconnaître la perfection, qui s'étend jusqu'à l'amour des ennemis.

Regarder l'amour des ennemis comme un simple conseil, c'est en penser autrement que Jésus-Christ et que son Eglise. Jésus-Christ, en disant : je vous ordonne d'aimer vos ennemis, n'a-t-il voulu donner qu'un simple conseil? Mais il faudrait être dans le délire pour le penser. Un Dieu qui commande veut être obéi : un Dieu qui commande de quitter l'autel, d'y laisser son présent, d'interrompre le sacrifice pour aller se réconcilier avec son frère, ne donne pas un simple conseil; c'est un précepte, un précepte de charité, de perfection, ajouté aux préceptes de l'ancienne loi.

L'Eglise, éclairée du Saint-Esprit, a-t-elle jamais regardé l'amour des ennemis comme un simple conseil? Ah! elle a toujours été si persuadée de la nécessité de les aimer, qu'elle a déclaré que rien ne pouvait en dispenser ni y suppléer.

Selon sa doctrine, les plus héroïques vertus perdent leur mérite, sans une réconciliation sincère; la haine dans le cœur est un crime qui ne peut pas être lavé dans le sang même qu'on répand pour la doctrine de Jésus-Christ. Le martyre ne saurait purifier un cœur fermé à un ennemi; et elle n'insérera jamais dans ses fastes ceux qui refusent de se réconcilier, quand ils expireraient sous le glaive ou dans les flammes pour la foi.

Enfin, regarder le précepte de l'amour des ennemis comme impossible, c'est une erreur, parce que ce qui est au-dessus de l'homme, qui n'a que ses propres forces, n'est pas au-dessus du chrétien aidé de la grâce. Ne puis-je pas vous dire ici que David, dans l'ancienne loi, a été chrétien avant le christianisme? A-t-il fermé son cœur a Saül, à Absalon, à Seméi? Ce prince n'a-t-il pas opposé la douceur, la clémence, les larmes même, à la colère, à la fureur, aux persécutions de ses ennemis? Saint Etienne et saint Jacques n'ont-ils pas prié pour leurs bourreaux, comme Jésus-Christ? Ah! ce qui est au-dessus de l'homme n'est pas au-dessus de la grâce, et nous serions bien malheureux, si une charité, qui a fait conclure aux païens que la doctrine de Jésus-Christ était divine, nous faisait conclure que Jésus-Christ nous a commandé des choses impossibles.

Cependant, telle est la fausse sécurité des mondains; ils se tranquillisent avec des sentiments dans le cœur, opposés à la charité qui distingue les chrétiens des Juifs charnels; à la charité dont Jésus-Christ a fait un précepte nouveau; à la charité qui rend notre justice plus abondante que celle des pharisiens, et sans laquelle nous ne pouvons entrer dans le ciel, puisque ce n'est que par la charité que nous pouvons surpasser ces hommes, dont l'exactitude et la sévérité en imposaient à ceux qui ne faisaient attention qu'aux dehors de la piété.

En effet, que penser de ces chrétiens qui vivent des années entières dans la haine, la froideur, ou au moins dans l'indifférence; dont le cœur est constamment fermé à ceux qui leur ont déplu; qui ne leur parlent plus, qui ne les voient plus, qui évitent toutes les occasions de se rapprocher, de se réunir; qui publient même les répugnances qu'ils sentent pour une prompte réconciliation; qui justifient ces ruptures, ces schismes, par des plaintes exagérées, des portraits odieux; qui annoncent avec scandale l'amertume de leur cœur et son éloignement pour la paix? Ah! je tremble, parce qu'ils ne tremblent point. Comment peuvent-ils laisser coucher tant de fois le soleil sur leur colère? Quel dangereux repos que celui que l'on prend dans la haine! Quel malheur, si leur lit devenait leur tombeau!

Où est donc leur foi? Pourquoi ne les fait-elle pas trembler lorsqu'ils prient et qu'ils implorent la divine miséricorde; lorsqu'ils se présentent à l'autel pour y célébrer les saints mystères, ou y participer? Quelle est donc la cause de cette sécurité? Elle m'étonne : jamais état ne fut plus dangereux que celui d'un chrétien qui a perdu la charité.

C'est l'esprit du monde, la morale du monde, mon cher auditeur, qui inspirent cette sécurité. On n'a pas la charité, mais on a d'autres vertus sur lesquelles on se rassure; on a un ennemi que l'on humilie, qu'on détruit, sur lequel on lance tous les traits de sa colère, de son indignation; mais on a des amis que l'on chérit, auxquels on est utile, que l'on protége, et sur lesquels on répand toutes ses faveurs : on est un redoutable ennemi; mais on est un ami essentiel, ardent, généreux; on est vindicatif, mais on se croit dévot; on ferme son cœur à ceux qui déplaisent, mais on l'ouvre à

ceux qui sont agréables. C'est ainsi qu'on se rassure sur le bien que l'on fait, et qu'on ne tremble pas sur les crimes que l'on commet; qu'on croit en faire assez pour entrer dans le ciel, lorsqu'on ne surpasse point par les sentiments de son cœur ceux auxquels Jésus-Christ a annoncé solennellement qu'ils n'y entreraient pas. Quelle sécurité que celle des mondains! Je ne saurais l'accorder avec leur foi.

Ils se tranquillisent sur un plan de vie qui n'est pas conforme aux maximes de l'Evangile; ils se rassurent sur quelques vertus qu'ils pratiquent; ils ne tremblent pas sur des infractions, des omissions qui les damnent; ils se promettent la paix, le ciel même, quoiqu'ils soient assez coupables pour mériter l'enfer. Pourquoi? dit saint Cyprien (*De lapsis*), parce que leur foi est endormie, et qu'ils ne consultent pas l'esprit, la morale de l'Evangile, mais l'esprit, la morale du monde. Qui les rassure sur un plan de vie opposé aux maximes de l'Evangile? Le monde. Le monde leur dit qu'ils en font assez pour se sauver; la foi leur dit qu'ils n'en font pas assez. Ils défèrent aux oracles du monde plutôt qu'aux oracles de leur Dieu : *Hominibus contra Deum credunt.*

Selon le monde, il faut se dissiper, se procurer des plaisirs, paraître et travailler à sa fortune, à son élévation, sans consulter les règles austères de l'Evangile, qui ne permettent pas la dissimulation, l'intrigue, le manége, l'adulation : il faut respecter sa religion, en remplir certains devoirs; mais il ne faut pas imiter ceux qui sont si exacts, si pieux. Selon Dieu, il ne faut que se prêter aux bienséances du monde; selon le monde, il ne faut que se prêter à la piété : on agit suivant les maximes du monde plutôt que suivant les maximes de l'Evangile; on se rassure sur ses décisions contre celles de la foi : *Hominibus contra Deum credunt*

Or, il n'est pas difficile, mes chers frères, de conclure que la sécurité des mondains est fausse, puisqu'ils se tranquillisent sur un plan de vie qui n'est pas assez conforme aux maximes de l'Evangile pour mériter le ciel. J'ajoute que leur sécurité est fausse, puisque leur vie est assez conforme aux maximes d'un monde réprouvé pour mériter l'enfer : c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

La fausse sécurité des mondains a pour principe la fausse idée qu'ils conçoivent du salut : ils semblent se faire une gloire d'ignorer tout ce que la foi nous enseigne sur le mystère de notre sanctification; ils osent s'en tracer un plan différent de celui que Jésus-Christ nous a tracé.

Dans ce plan, le ciel se ravit sans effort, sans violence; la route qui y conduit n'est pas difficile, gênante, mais douce, aisée : on est disciple de Jésus-Christ, on participera à sa gloire sans porter sa croix, sans participer à son calice. On peut professer l'Evangile sans être des hommes de pénitence, d'humilité, de détachement, de sainteté, C'est dans les cloîtres, et non pas dans les maisons des chrétiens, qu'il faut chercher ceux qui ne coulent pas leurs jours dans la mollesse, les plaisirs, dans l'éclat du luxe et les douceurs de l'opulence. On peut faire tout ce que le monde fait et espérer tout ce que les saints méritent : on sera heureux dans le ciel, quand on ne pourra plus être heureux sur la terre.

Dans ce plan, l'enfer n'est creusé que pour punir de grands crimes; que pour ces hommes que la mort a arrachés à la vie dans la fureur de la débauche, souillés de meurtres, d'injustices, des voluptés honteuses et scandaleuses, coupables de ces désordres qui déshonorent l'humanité, troublent la société et portent la honte dans les familles. Les châtiments éternels ne sont destinés qu'à ceux qui se sont rendus odieux par la licence, le libertinage, l'impiété.

Les mondains croient un enfer, mais ils ne le redoutent pas. Parce qu'ils ne font pas assez de mal pour le mériter, ils ne se donnent pas pour des saints, mais ils espèrent d'entrer dans le ciel sans la sainteté des justes qui ne sont pas du monde. Leur vie est la vie des honnêtes du siècle; leurs mœurs sont celles des personnes de leur état, de leur rang; leur piété est celle de ceux qui veulent se sauver comme eux, mais qui ne veulent pas se distinguer par une piété d'éclat, ou par une régularité qui choque les bienséances du monde; enfin, dans ce plan que les mondains se tracent, leur vie peut être conforme aux maximes du siècle, opposée à celles de l'Evangile, et mériter le ciel.

Selon eux, on peut être mondain, mourir mondain, et être sauvé : l'enfer ne sera le partage que de ceux qui auront perdu la foi ou commis les crimes que le monde ne pardonne pas lui-même.

Une vie oisive, molle, voluptueuse, un luxe excessif, l'étalage des vanités mondaines, la dureté envers les pauvres, l'attache à la terre, l'oubli du ciel, des infractions de la loi, des omissions scandaleuses, tout cela ne rend pas leur vie assez criminelle pour mériter l'enfer. Mais sur quoi fondent-ils cette décision? Sur l'esprit, la morale du monde : or, voilà ce qui me fait conclure que leur sécurité est fausse.

En effet, ce n'est pas l'Evangile qui doit les rassurer : son esprit, sa morale les condamne; ce sont des mondains comme eux, des hommes de richesses, de délices, de luxe, d'insensibilité qu'il nous représente dans les feux de l'enfer.

Ce n'est pas l'esprit, la morale de l'Eglise: jamais elle n'a élargi la voie du ciel; jamais elle n'a cessé de prêcher la pénitence, et ses ministres ne cessent point de prêcher contre la mollesse, le luxe et l'insensibilité des riches de notre siècle; mais, s'ils ne peuvent se rassurer que sur les maximes du monde, leur sécurité est fausse, car le monde passera et la parole de Dieu ne passera pas : le monde est réprouvé, ses disciples le sont aussi.

Si les mondains dont je parle disent : mais

nous ne formons pas ce monde réprouvé, je leur réponds : dès que votre vie est opposée aux maximes de l'Evangile, elle est conforme aux maximes du monde réprouvé, et par conséquent elle mérite l'enfer. Ecoutez et tremblez : la vie, qui vous rassure, et que vous osez justifier, est celle d'un célèbre réprouvé.

Vous vous rassurez, dit saint Grégoire (*in Evang.*) ; vous dites que votre vie n'est pas assez criminelle, que vous ne faites pas assez de mal pour mériter l'enfer ; mais lisez l'Evangile, écoutez Jésus-Christ lorsqu'il nous représente un riche malheureux, et qu'il nous assure qu'il fut enseveli dans les feux de l'enfer. Quelle fut, selon ce divin Sauveur, la cause de sa damnation ? Une vie comme la vôtre. Il était orgueilleux dans son opulence, sensuel dans ses repas, fastueux dans ses parures, dur envers les pauvres, indifférent pour le ciel. Voilà sa vie, voilà tous ses crimes : la Vérité éternelle ne lui en reproche point d'autre ; il a mené sur la terre la vie que vous y menez ; il a cru, comme vous, qu'étant riche, distingué par sa naissance, il pouvait se satisfaire et couler des jours heureux à la faveur de son opulence ; mais cette vie mondaine en a fait un réprouvé, elle vous réprouvera aussi : *Hoc fuit quod nunc in inferno tradidit.*

Reproche-t-on au riche réprouvé des violences, des excès, des meurtres ? Est-il dit qu'il souillait son corps par de sales voluptés, ses mains par des rapines et des injustices ? Etait-il séparé du peuple de Dieu par une différence de culte, ou déshonorait-il sa religion par des erreurs et des impiétés ? L'envie lui a-t-elle fait imiter la fureur de Caïn et celle des frères de Joseph ? La passion de la volupté lui a-t-elle fait retracer les crimes des Ammon et des Hérodes incestueux ? La cupidité lui a-t-elle fait joindre à ses domaines l'héritage de l'innocent Naboth, immolé à ses désirs comme l'injuste Achab ? L'ivresse l'a-t-elle rendu impie ? Se faisait-il une gloire de mêler le sacré avec le profane dans ses repas, et de méconnaître la Divinité jusqu'à faire servir à sa table ce qui servait aux autels, comme Balthazar ? Non. Quelle fut donc la cause de sa réprobation éternelle ? Une vie semblable à celle d'une foule de mondains qui sont dans la sécurité.

Pourquoi ce riche est-il damné ? Le voici, dit saint Grégoire, et ce qui doit faire trembler ceux qui l'imitent : parce qu'il a négligé l'affaire de son salut : *Quia semetipsum male dereliquit ;* parce qu'il n'a pas redouté le danger de son abondance : *Quia in sua felicitate timidus non fuit ;* parce qu'il s'est servi de ses richesses pour étaler un luxe et la pompe des vanités : *Quia percepta dona ad usum arrogantiæ inflexit ;* parce qu'il n'a pas été touché de la misère des indigents qui souffraient à ses yeux : *Quia viscera pietatis ignoravit.* Voilà les crimes de cet illustre réprouvé : ce sont ceux-là, et non point d'autres, qui l'ont fait descendre dans l'enfer à sa mort. Or, de cette vérité, quelle terrible conséquence ne devons-nous pas tirer pour le sort de ces mondains qui sont dans la sécurité, et qui se flattent de n'être pas assez coupables pour mériter l'enfer ? La voici, mes chers frères : que l'oubli du salut, l'attache aux richesses, l'orgueil, l'insensibilité pour les malheureux sont des péchés qui méritent l'enfer. Or, les mondains, dont je combats la sécurité, s'occupent plus de la terre que du ciel : ils sont hauts, superbes dans l'opulence ; ils aiment le faste et le luxe ; ils n'assistent pas les pauvres : donc la vie des mondains est assez conforme aux maximes d'un monde réprouvé pour mériter l'enfer. Donnez, je vous prie, toute votre application à ce détail de vérités et de morales.

Il s'agit ici de détruire des préjugés et des erreurs qui séduisent un grand nombre de chrétiens, qui les tranquillisent sur leur salut, parce qu'ils leur persuadent qu'une vie mondaine n'est pas une vie criminelle ; que l'opulence, la naissance, les places qu'ils occupent, l'autorisent, et que, s'ils n'en font pas assez pour ressembler aux saints, ils n'en font pas assez non plus pour avoir le sort des réprouvés : c'est cette fausse sécurité que je voudrais troubler salutairement.

On ne peut pas nier que les mondains dont je parle ne s'occupent plus de la terre que du ciel. Or, ce premier trait de ressemblance avec l'illustre réprouvé dont Jésus-Christ nous a dépeint le malheureux sort, nous prouve que leur vie est assez conforme aux maximes du monde pour mériter l'enfer, et par conséquent qu'ils sont dans une dangereuse sécurité.

A entendre les mondains, on dirait que l'oubli du ciel n'est pas un crime ; que le chrétien, qui ne pense point à sa destinée éternelle, n'est pas coupable ; que la terre doit fixer ses regards, et qu'il peut innocemment y chercher sa félicité, en faire sa patrie, et ne l'arroser de ses pleurs que lorsqu'il faudra la quitter. Mais qui justifie cette attache à la terre et cet oubli de Dieu ? L'esprit du monde, la morale du monde, les préjugés des mondains ; car, selon la doctrine de Jésus-Christ et tous les oracles de l'Ecriture, l'attache à la terre, l'indifférence pour le ciel suffisent pour mériter l'enfer.

Ah ! chrétiens dissipés, volages, attachés à la terre, qui avez comme juré d'y porter toujours vos regards et jamais vers le ciel, en vain vous flattez-vous d'y entrer en cessant de vivre ; le ciel n'admet que ceux qui l'ont désiré, qui s'en sont occupés. On ne participe à l'allégresse des citoyens de la céleste Jérusalem, que l'orsqu'on a gémi comme des étrangers sur la terre.

Il n'est plus temps de demander le ciel, quand on ne peut plus le mériter. Le malheur du riche de l'Evangile est de n'avoir porté ses regards vers le ciel pour la première fois, que lorsqu'il fut dans le lieu des tourments : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis.* (*Luc.*, XVI.). Votre malheur est aussi d'oublier le ciel sur la terre, de mettre votre félicité dans des biens fragiles et périssables ; de former des projets pour le monde, comme si vous étiez immortels ; de

penser à devenir riches, à vous procurer des honneurs, des plaisirs, et de ne pas penser à votre destinée éternelle. Ce premier trait de ressemblance avec un riche réprouvé doit troubler votre sécurité. Vous ne pensez pas au ciel lorsque vous pouvez le mériter; vous y penserez lorsque vous l'aurez perdu. Enseveli dans les feux de l'enfer, comme ce célèbre mondain, vous porterez inutilement vos regards vers ce séjour des bienheureux, vous n'y entrerez jamais : *Elevans oculos suos, cum esset in tormentis.*

Que les mondains ne disent donc plus qu'ils ne sont pas assez coupables pour mériter l'enfer ; dès que le ciel ne les occupe point, dès qu'ils n'y pensent point, dès qu'ils ne le désirent pas, ils ne l'obtiendront pas; ils le regretteront, ils ne le posséderont jamais.

Ecoutez, mondains qui ne regardez pas le ciel, qui en détournez même les yeux pour les fixer sur les objets sensibles qui vous environnent; si l'oubli du ciel, si l'attache à la terre ne vous rendaient pas assez coupables pour mériter l'enfer, le Saint-Esprit aurait-il prononcé des anathèmes contre ceux qui aiment leur exil, qui s'y plaisent, qui y joignent héritages à héritages, qui l'embellissent, qui s'y amusent? Dieu nous aurait-il ordonné de nous y regarder comme des étrangers? Jésus-Christ nous aurait-il dit de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu? Les saints auraient-ils gémi de la longueur de leur exil? Vous vous flattez de ne pas faire assez de mal pour être damnés; mais l'oubli du ciel n'est-il pas un grand mal? Pense-t-on à Dieu, à sa destinée éternelle? travaille-t-on à son salut? conçoit-on une juste idée de la félicité temporelle, quand on vit dans l'oubli du ciel? Non. Or, en faut-il davantage pour conduire à la réprobation? Votre vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer, et moi je dis qu'une vie, où le ciel n'entre pour rien, où le ciel tient le dernier rang dans tout ce que l'on fait, dans tout ce que l'on désire, n'est pas une vie chrétienne, que c'est celle des réprouvés, et par conséquent que votre sécurité est fausse. L'oubli du ciel, l'oubli du salut peut-il faire des saints?

La seconde circonstance du crime du mauvais riche n'est pas d'avoir amassé ses richesses par la fraude et l'injustice; on ne lui reproche pas d'avoir élevé sa fortune sur les ruines de plusieurs familles dépouillées de leurs biens par ses chicanes; il n'est pas dit que les pleurs et les gémissements de la veuve et de l'orphelin publiaient une coupable détention; que ses domaines étaient agrandis de leurs héritages; que sa félicité prétendue était le fruit des calamités publiques, et que son opulence avait pris sa source dans le sein de la misère de ses frères. Non, dit saint Grégoire, on ne lui reproche point de concussions, de vols, d'injustices : *Dives iste non abstulisse aliena reprehenditur.* Pourquoi donc est-il réprouvé? pourquoi l'enfer est-il son tombeau à sa mort? pourquoi passe-t-il de sa maison, dont il avait fait un lieu de délices, dans le lieu des tourments éternels? c'est qu'au lieu d'avoir redouté le danger des richesses, il les a aimées, il en a fait son idole, elles ont enflé son cœur, il s'en est fait un rempart contre tous les événements qui pouvaient le mortifier : c'est qu'au lieu de craindre dans l'abondance, il s'est rassuré, il s'est regardé comme indépendant ; il a été haut, superbe : *Quia in sua felicitate timidus non fuit.*

Or, l'orgueil est-il rare dans les riches? Les voit-on humbles, effrayés des obstacles que les richesses mettent au salut? Redoutent-ils les plaies que font à l'âme ces épines, eux qui ne les regardent que comme des roses qui répandent des douceurs sur toute la vie de l'homme? Non, sans doute. Quelle différence y a-t-il entre les riches orgueilleux de notre siècle, et le riche réprouvé dans l'Evangile? Aucune. S'il y en a, c'est peut-être dans la source de leur opulence, dans les moyens qu'ils ont employés pour devenir riches; mais cette différence ne les rendrait que plus coupables. Or, s'il suffit de ne pas redouter le danger des richesses, d'être haut et superbe dans les richesses pour être réprouvé, la sécurité des mondains est-elle bien fondée? Parlent-ils d'après la morale de l'Evangile, quand ils disent que leur vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer?

Que l'opulence rende les mondains orgueilleux, c'est une vérité dont l'expérience ne nous permet pas de douter. Les riches modestes, humbles, prévenants, sont rares; la religion chrétienne seule les forme ; c'est elle qui détache leur cœur des richesses, et qui leur fait changer en secours pour leur salut, ces grands obstacles du salut même. Séparez ce petit nombre de riches détachés, ces chrétiens qui se sauvent dans les richesses, et que le Saint-Esprit compare aux hommes de miracles, où sont ceux que les richesses ne rendent pas hauts et superbes, et par conséquent coupables?

A entendre les riches du siècle, leur vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer; mais, si leur vie n'est pas conforme aux maximes de l'Evangile, si elle est conforme aux maximes du monde, leur sécurité est-elle bien fondée? Non, sans doute. Or, il ne faut que faire attention à la vie du plus grand nombre des riches de notre siècle, pour juger que l'usage qu'ils font des richesses est conforme aux maximes du monde, et non à celles de l'Evangile, et par conséquent qu'ils se tranquillisent lorsqu'ils devraient être effrayés.

En effet, mon cher auditeur, quelle idée les mondains conçoivent-ils de l'opulence? A-t-elle quelque rapport avec celle que nous en donne l'Evangile? La redoutent-ils, la regardent-ils comme des obstacles au salut, comme un dépôt qui leur est confié? comme une dette qu'ils contractent avec les malheureux? Se persuadent-ils qu'ils sont établis les économes du Père de famille, et que Dieu les a destinés aux pauvres pour les soulager, comme il a destiné les pauvres pour contribuer à leur salut? Ah! l'expérience vous

prouve le contraire ; les riches s'élèvent au-dessus des autres; enflés d'une abondance qui les rend indépendants, ils veulent attacher à leur char la naissance, le mérite, les talents, la vertu ; quiconque n'est pas en état de figurer comme eux, est à leurs yeux au-dessous d'eux.

Un riche haut et superbe est un riche réprouvé ; mais où est le riche humble et modeste? Quel est le riche qui ne se dise pas en secret, comme celui de l'*Apocalypse*, s'il ne le dit pas hautement : *je suis riche, je n'ai besoin de rien* (*Apoc.*, III) ; je trouve dans mon opulence de quoi satisfaire mes désirs, me procurer les aises et les commodités de la vie, et me former une cour d'amis flatteurs, de savants indigents, de grands même à l'étroit. N'est-ce pas là comme pensent les riches du siècle? Ne sont-ce pas là les idées flatteuses dont ils se repaissent? Les voit-on modestes, doux, affables? et ne sont-ils pas plus flattés d'être distingués dans la société par leurs revenus que par leur piété.

Pour être persuadé que ceux qui sont du monde sont opposés à l'Evangile, il ne faut que les entendre parler : il n'y a, selon eux, d'heureux que ceux qui sont dans l'opulence, qui ont des revenus, des domaines, des charges qui les mettent en état de se satifaire, de paraître, de tenir une table délicate.

Parmi les mondains, on ne s'informe pas si un nouveau citoyen a des mœurs pures, de la piété, de la foi; mais combien il a de revenus, s'il a une bonne table, si sa maison sera riante et ouverte à un certain monde de jeu, de plaisirs, d'amusement.

Mais une autre preuve que les mondains enflent le cœur des mondains, et que contre les maximes de l'Evangile ils y attachent leur cœur, et les regardent comme de vrais biens, c'est que, parmi les mondains même, on s'élève à proportion de ses revenus : plus on a à dépenser, plus on est en état de figurer, plus on est haut et superbe. Un riche s'élève au-dessus d'un savant pauvre, quand il serait plus stupide que le veau d'or; sous ses lambris dorés il prononce des oracles, il dédaigne l'homme de naissance qui n'a que des titres et point de revenus; et s'il l'oblige, c'est pour satisfaire son orgueil, et non pas pour remplir le précepte de l'Evangile.

Or, des hommes qui, au lieu de trembler dans l'opulence, d'en redouter les dangers, y mettent leur félicité, s'en font un titre, pour se distinguer, s'élever au-dessus des autres, s'attacher des amis complaisants, se former une cour d'adulateurs, faire ramper une foule de misérables sous leurs yeux, et couler leur vie dans la mollesse et les plaisirs, sont-ils plus innocents que le riche réprouvé? Non sans doute. Pourquoi donc ne craignent-ils pas son sort à la mort? pourquoi sont-ils dans la sécurité, puisque leur vie est assez conforme aux maximes du monde pour mériter l'enfer?

Les mondains, dont je combats la fausse sécurité, se flattent que leur vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer; mais le luxe qu'ils portent à l'excès n'est-il pas assez opposé à l'Evangile, pour qu'ils redoutent le sort du riche réprouvé?

Pourquoi Jésus-Christ met-il au nombre des crimes qui lui ont mérité l'enfer à sa mort, le luxe des habits, la magnificence des parures? Est-ce un crime de soutenir sa naissance ou sa dignité par les ornements qui lui conviennent et l'annoncent? La simplicité de l'Evangile consiste-t-elle à braver la décence et à confondre les états? Faut-il, pour se sauver, que le riche se couvre des haillons du pauvre, ou que le citoyen dans les charges soit vêtu comme le pénitent dans les cloîtres? Le diadème éclatant qui couvre la tête du monarque, la pompe majestueuse qui l'environne, les marques extérieures des dignités sacrées, celles qui distinguent les militaires et les magistrats, tous ces spectacles de la grandeur, dont Dieu est l'auteur, sont-ils défendus par l'Evangile? Non. Est-ce là le luxe qui rend coupable, le luxe proscrit par le christianisme, le luxe contre lequel nous déclamons, et dont la société même se plaint aujourd'hui ? Non ; c'est celui du mauvais riche que l'orgueil inspire, et qu'une coupable émulation fait régner dans tous les états.

Luxe des mondains qui les rend coupables, parce que c'est l'orgueil qui l'inspire, l'orgueil qui l'étale, l'orgueil qui l'accrédite, l'orgueil qui le rend excessif.

La décence rend certaines parures nécessaires ; la grandeur de la place que l'on occupe exige que l'on paraisse avec un certain éclat : mais tout ce qui annonce les grands, tout ce qui les distingue des particuliers, n'est pas ce luxe que je combats, ce luxe que je reproche aux mondains, ce luxe que Jésus-Christ met au rang des péchés qui ont fait le malheur du riche réprouvé.

D'ailleurs, il y a une grande différence entre se prêter aux bienséances du monde, et en aimer les pompes auxquelles on a renoncé. Les grands, qui ne perdent point de vue les maximes de l'Evangile, gémissent d'être forcés de paraître ce qu'ils sont; c'est la nécessité qui les fait paraître dans la magnificence comme Esther. Or, il n'en est pas de même des mondains, leur luxe est un crime qui rend leur vie assez conforme aux maximes du monde pour mériter l'enfer; il est condamné par l'Evangile, et la société même s'en plaint.

Est-ce la nécessité qui fait étaler aujourd'hui ce luxe excessif, ce luxe universel, ce luxe qui confond tous les états, ce luxe dont tout le monde se plaint? Non, c'est l'orgueil, un désir immodéré de paraître.

N'est-ce que dans les palais des rois, chez les grands qu'on voit briller la magnificence dans les habits, les équipages, les ameublements comme autrefois? Non, c'est aussi chez des hommes nouvellement sortis de la poussière ; ils veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, et se font mépriser pour vouloir se faire admirer.

Dans quelle famille, dans quelle maison, dans quel état la sage économie de nos pères n'est-elle pas méprisée, et le luxe ne règne-

t-il pas? On ne distingue plus les rangs, les conditions; chacun veut paraître ce qu'il n'est pas : on dépense ses revenus, on les aliène même; on laisse des enfants sans établissement, on fait languir des créanciers; on meurt quelquefois insolvables, pourquoi? parce qu'on a fait des dépenses insensées pour soutenir un luxe que son état rendait ridicule, que la société désapprouvait, que l'Evangile condamnait. Cependant, ô terrible aveuglement! les mondains coupables de ce crime du riche réprouvé sont dans la sécurité indifférents pour le ciel, attachés aux richesses, au faste, durs envers les pauvres; ils se flattent que leur vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer; mais il est aisé de leur prouver qu'elle est assez conforme aux maximes d'un monde réprouvé pour leur procurer le sort du riche qui s'est endurci sur la misère du pauvre Lazare.

En effet, mes chers frères, ce qui semble mettre le sceau à la réprobation de ce riche dont parle le Sauveur dans l'Evangile, c'est le mépris des pauvres. La misère étalée sous ses yeux ne l'a point touché; Lazare, étendu à sa porte, malade et sans secours, n'a point ému ses entrailles : magnifique dans ses habits et dans sa table, il lui a refusé les restes de son abondance, qui périssaient. Voilà la cause de sa damnation, le mépris des pauvres, la dureté envers les misérables; c'est pour cela, lui dit Abraham, du sein de la gloire, qu'il brûle dans les feux de l'enfer, et qu'il n'y a plus de consolation pour lui à espérer. Or, comment les mondains qui n'assistent pas les pauvres, qui les méprisent, les rebutent, osent-ils dire que leur vie n'est pas assez criminelle pour mériter l'enfer? Est-ce pour des vols, des rapines, des injustices que ce riche est réprouvé? Non, c'est pour n'avoir pas assisté un pauvre infirme, languissant : leur crime est donc celui d'un réprouvé.

Les mondains qui sont dans la sécurité ne peuvent pas se dissimuler le précepte de l'aumône, ni la misère des pauvres; ils ne peuvent pas non plus s'excuser sur la modicité de leurs revenus, car j'ai de quoi les confondre et troubler leur funeste repos, s'ils ne sont pas endurcis. Comment? Le voici :

Ouvrez l'Evangile, mondains tranquilles dans l'état du péché, vous y trouverez clairement le précepte de l'aumône et les châtiments redoutables, destinés aux infracteurs. Quel crime Jésus-Christ reprochera-t-il aux réprouvés, lorsqu'il les enverra aux feux éternels? Des vols, des adultères, des meurtres, ces crimes énormes dont vous vous glorifiez d'être exempts? Non, le mépris des pauvres, la dureté envers les pauvres : j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.

Vous ne pouvez pas vous dissimuler la misère des pauvres, elle est tous les jours étalée sous vos yeux; parmi vos voisins, vos amis, et peut-être vos parents, il y a des Lazares languissants et sans secours.

Vous ne pouvez pas vous excuser sur la modicité de vos revenus, puisqu'ils sont suffisants pour fournir aux dépenses d'une table sensuelle, d'un jeu continuel, d'un luxe déplacé. Ah! mondains, votre crime est celui du riche réprouvé, et vous ne tremblez pas!

Vous êtes dans la sécurité, parce que vous n'êtes pas coupables de certains crimes, honteux, énormes : vous vous flattez de n'en pas faire assez pour mériter l'enfer; ah! vous faites tout ce que le riche réprouvé a fait; votre sort à la mort sera le sien, si vous ne changez pas. Votre vie n'est pas assez sainte, pour mériter le ciel, et elle est assez criminelle pour mériter l'enfer.

C'est le monde qui vous perd, renoncez-y, mes chers frères; ne vous conformez plus à ses maximes, mais à celles de l'Evangile, qui font les justes que Dieu couronne dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XXIV.

Pour le sixième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Præcepit Jesus turbæ discumbere super terram... et manducaverunt et saturati sunt. (*Matth.*, VIII.)

Jesus commanda au peuple de s'asseoir, et les quatre mille personnes qui composaient cette foule affamée mangèrent et furent rassasiées.

Pourquoi le miracle de la multiplication des pains épuise-t-il l'admiration des hommes, dit saint Augustin? Est-ce qu'il annonce avec plus de grandeur et de magnificence la puissance de Dieu que l'harmonie de ce vaste univers? que tous ces prodiges continuels que la nature étale à nos yeux? Non, mais les hommes s'accoutument aux plus grandes merveilles, quand elles sont continuelles; ils cessent d'admirer la toute-puissance de Dieu dans ses ouvrages, parce que ses ouvrages sont toujours dans l'ordre qu'il leur a prescrit; et les nouvelles merveilles que sa sagesse opère ne leur paraissent plus grandes que parce qu'elles sont plus rares. (S. Aug., *in Joan.*, tr. 24.)

Devons-nous être étonnés si quelques pains se multiplient dans les mains du Sauveur lorsqu'il le souhaite, quand la foi nous apprend que c'est par lui que le monde a été formé, que toutes les choses créées, étalées à nos yeux, et dont le spectacle ravissant épuise notre admiration, sont l'ouvrage de sa toute-puissance? *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Joan.*, I.)

C'est par le Verbe éternel, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*), que Dieu a opéré toutes les merveilles qui ont annoncé sa grandeur et sa puissance. La création du monde, tous les miracles de l'ancienne loi, dont la vérité, la multitude, la magnificence n'ont pas été contestées, mais exagérées par les païens mêmes, et défigurées dans la fable par d'ingénieuses et brillantes fictions, sont ce que nous appelons les premiers miracles que le Verbe éternel a opérés dans le sein de la gloire de son Père. L'Eternel, qui l'a engendré de toute éternité, a voulu faire éclater

sa puissance dans celle de son Fils unique : *Priora miracula fecit per Verbum suum Deum apud se.* Cette voix de magnificence qui a parlé aux Juifs et aux gentils; cette puissance que Jésus-Christ a fait éclater dans la Judée, que les apôtres ont retracée sur les plus grands théâtres du monde, qui a triomphé de la haine des césars, du pouvoir des fausses divinités et de la fureur de l'enfer; les malades guéris, les aveugles éclairés, les tempêtes apaisées, les pains multipliés dans le désert, les morts ressuscités, l'eau changée en vin aux noces de Cana, le paralytique qui emporte son lit; Lazare, l'un des conviés à un grand festin, après avoir été quatre jours en proie à la corruption dans le tombeau; les apôtres, supérieurs aux menaces du grand Sanhédrin, qui prêchent, persuadent et attachent au char de l'Evangile l'univers idolâtre; voilà les miracles que Dieu a opérés dans les derniers temps par le Verbe éternel incarné et descendu du ciel sur la terre pour y consommer l'ouvrage de notre rédemption : *Posteriora fecit per ipsum Verbum suum incarnatum.*

Ah! le ciel et la terre attestent la grandeur et la divinité de Jésus-Christ, ses œuvres publient qu'il est Dieu à ceux qui n'ont point de respect pour sa parole.

O grandeurs d'un Dieu Sauveur, devez-vous être méconnues parmi ceux qui se disent vos disciples? Des chrétiens, ô divin Jésus, qui professent votre Evangile, qui le tiennent souvent dans leurs mains, qui le lisent, peuvent-ils ignorer votre amour, votre sainteté, votre puissance? Et n'abuserai-je pas de mon ministère, en l'employant pour prouver ce que vous êtes devant des hommes qui vous confessent et vous adorent?

Non, mes frères, le siècle dans lequel nous vivons est trop irréligieux, trop licentieux, trop admirateur d'une philosophie antichrétienne, pour que nous ne soyons pas alarmés sur les dangers qui menacent votre foi. Ces prétendus esprits forts, ces esprits faibles qui s'applaudissent de leurs sacriléges productions, qui mettent leur gloire dans des succès passagers, que l'ignominie dont les couvrent l'Eglise et l'Etat n'humilie pas, tant de mondains séduits par les brillants mensonges de ces savants orgueilleux; le langage de tant de chrétiens qui prennent le ton des incrédules, et dont le langage est celui de l'erreur et du mensonge, nous forcent à faire éclater notre zèle et à prouver à nos auditeurs des vérités qu'ils ont promis de défendre par l'effusion même de leur sang, s'il le fallait.

Le christianisme a-t-il jamais eu plus d'ennemis qu'aujourd'hui? L'amour, la sainteté, la puissance de Jésus-Christ ne reçoivent-ils pas tous les jours des atteintes sacriléges par les nouveaux systèmes qui s'accréditent? et les siècles des Arius, des Porphyre, des Celse, des Julien l'Apostat, causèrent-ils plus de douleur à l'Eglise que celui où des savants et des compagnies même littéraires font tant de frais d'érudition pour éteindre le flambeau de la foi et renverser les fondements de la religion?

Or, mon cher auditeur, c'est pour vous prémunir contre les systèmes de ces impies, qui osent se soulever contre Jésus-Christ, répandre des doutes sur sa divinité, que je vais vous entretenir aujourd'hui de ses grandeurs. C'est du Verbe éternel, du Fils unique de Dieu incarné, qui a habité parmi les hommes, et dont saint Jean disait : *Nous avons vu sa gloire, qui est celle de son Père; il est plein de grâce et de vérité* (*Joan.*, I), dont je vais vous dépeindre les divins caractères. Grandeur d'amour, grandeur de sainteté, grandeur de puissance. Suivez-moi avec attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je vais vous dépeindre, mes chers frères, la grandeur de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Mais, Jésus-Christ étant Dieu éternel tout-puissant, saint, bon par essence, est-il facile à un faible mortel de vous donner une juste idée de la charité d'un Dieu, d'en développer tous les caractères de grandeur? Tout est parfait, tout est sublime, tout est infini, tout est au-dessus de nos pensées dans un Dieu qui lui seul se connaît, et peut dire ce qu'il est. Or, l'amour de Jésus-Christ étant l'amour d'un Dieu pour les hommes, il a donc des caractères de grandeur qui annoncent et attestent sa divinité? Oui, mon cher auditeur.

Quand le cœur du plus élevé de tous les mortels serait ouvert aux hommes qui l'environnent, qui lui sont assujettis; quand un monarque mettrait sa gloire à aimer ses sujets, et à faire éclater sur ses peuples sa tendresse et sa clémence, pouvons-nous nous représenter un amour qui ait les caractères de grandeur qui distinguent celui de Jésus-Christ pour les hommes? Non.

Le cœur de l'homme ne s'ouvre qu'à ceux qu'il voit, qu'il fréquente, qu'à la misère étalée à ses yeux, qu'aux peines présentes : ce cœur est trop resserré, trop étroit, pour y renfermer tous les hommes. Il en exclut ceux qui lui sont étrangers, ceux qui lui déplaisent, ceux qui sont indignes d'y avoir une place, ceux qui, par leur coupable conduite, méritent plutôt des châtiments que des récompenses.

Ce cœur enfin peut laisser des monuments de sa reconnaissance, de son amour, de sa tendresse; mais monuments faibles, fragiles; monuments que la cupidité conteste; monuments que les hommes changent, détruisent; monuments sujets aux lois, aux caprices du monde; monuments gravés quelquefois longtemps sur la pierre, mais promptement effacés de la mémoire et du cœur de ceux qui ont été aimés et favorisés.

L'amour le plus sincère de l'homme le plus tendre, le plus vif, le plus généreux, est un amour faible dans ses commencements, borné dans son étendue, circonscrit dans sa durée. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ; point de temps où il n'ait aimé les hommes, aucun mortel qu'il n'ait aimé, jusqu'à la fin des siècles son amour éclatera dans son Eglise. Amour de Jésus-Christ, amour d'un Dieu éternel qui a aimé les hommes avant

qu'ils fussent créés. Amour de Jésus-Christ, amour d'un Dieu Sauveur qui a aimé tous les hommes sans en excepter un seul. Amour de Jésus-Christ, amour d'un Dieu fidèle dans les promesses qu'il a faites aux hommes. La grandeur de son amour éclate dans le ciel avant son incarnation sur la croix, lorsqu'il consomme son sacrifice dans son Eglise, dont il est toujours le maître, le pasteur, le pontife. Oui, mes frères, parler de l'amour de Jésus-Christ, c'est parler de l'amour d'un Dieu. Un Dieu seul pouvait nous aimer comme il nous a aimés. La grandeur de son amour répond à la grandeur d'un Dieu dont tout est parfait au-dessus de nos expressions. Si Jésus-Christ n'eût pas été Dieu, il ne nous aurait pas aimés de tout temps, il n'aurait pas aimé tous les hommes, il ne nous aimerait pas toujours. Le détail des vérités qui caractérisent la grandeur de l'amour de Jésus-Christ, fera briller aussi à vos yeux les traits de sa divinité. Commençons.

Grandeur de l'amour de Jésus-Christ qui prouve qu'il était Dieu; comment? Mes frères, le voici : Jésus-Christ nous a aimés avant son incarnation. Ce n'est donc pas parce qu'il s'est revêtu de notre chair, qu'il a vécu et conversé avec les hommes sur la terre, qu'il les a aimés. Non; c'est comme Dieu éternel, tout-puissant, impassible. Son amour est un amour éternel; nous n'étions pas encore, et il nous aimait. Comme Dieu, il voit le temps qui devait avoir un commencement; il voit l'homme dépouillé par sa prévarication des dons de son Créateur; il voit sa misère, son impuissance; il voit un enfer creusé pour punir sa coupable révolte; des supplices éternels l'attendent; le ciel, fermé par son péché, ne s'ouvrira qu'après une satisfaction infinie. L'homme n'en est pas capable : il faut un Dieu pour victime. Le Verbe éternel, le Fils unique de Dieu, qui lui est égal en sagesse, en puissance, par lequel tout doit se faire dans la création du monde, et sans lequel rien n'a été fait, forme le projet de s'incarner, de se faire homme pour sauver l'homme coupable.

Or, mes frères, voilà un caractère de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, qui prouve sa divinité; il nous a aimés avant que nous fussions sortis du néant.

L'amour de l'homme a un commencement comme lui. Son cœur s'attache aux objets qu'il voit, aux objets qui lui plaisent; heureux quand il aime Dieu qu'il ne voit pas, et qu'il écoute le langage de toutes les beautés qu'il voit et qui lui disent de l'aimer.

Si Jésus-Christ n'était pas Dieu éternel et consubstantiel à son Père, s'il n'avait été qu'un homme distingué par ses mérites éclatants, qu'un grand prophète inspiré du ciel pour annoncer les vérités du salut à Israël; s'il n'avait été que le fils de Marie, que Dieu avait adopté pour son Fils à cause de ses vertus, comme un Arius, un Nestorius et tant d'autres hérésiarques ont osé l'avancer, il n'aurait commencé à nous aimer que sur la terre, il nous aurait aimés en homme, et non pas en Dieu; mais Jésus-Christ est Dieu, son amour est éternel, son amour forme dans le sein de Marie des projets pour notre salut. Pendant quatre mille ans son amour fait des préparatifs pour le sacrifice de notre réconciliation; c'est l'amour du Verbe éternel pour les hommes que les prophètes annoncent, que la loi ancienne figure, et qui console tous les justes.

Les projets de l'amour de Jésus-Christ dans le ciel, les prédicateurs de l'amour de Jésus-Christ dans la Judée, les conquêtes de l'amour de Jésus-Christ dans l'ancienne loi; quels traits de grandeur! quelles preuves de sa divinité!

Ne cherchons point d'autre principe de notre rédemption que la miséricorde d'un Dieu, dit saint Léon (serm. 1 *De jejuniis decimi mensis collectis*, cap. 1), qui, dans le sein même de sa gloire, a formé le projet de satisfaire la justice divine offensée par le péché. S'il ne nous eût pas aimés le premier, nous n'aurions jamais été capables de l'aimer. Comme Dieu, son amour est éternel, voilà pourquoi il nous a aimés avant que nous fussions nés; il nous a aimés lorsque nous ne pouvions pas l'aimer; il nous a aimés lorsque nous étions coupables et des enfants de colère. (I *Joan.*, IV.) C'est cet amour éternel d'un Dieu qui a formé des projets de salut pour les hommes dans le ciel; c'est dans le sein de la gloire que le Verbe éternel a été touché de la perte du genre humain, et qu'il a tracé le plan de son incarnation, de sa vie mortelle sur la terre et de sa mort. (*Isai.*, LIV.) Or, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, l'Ecriture nous représenterait-elle les projets éternels formés dans le ciel, avant même que nous fussions sortis du néant?

Il nous a choisis avant la naissance du monde, *ante constitutionem mundi.* (*Ephes.*, I.) Il était donc avant le monde. Or, sans pénétrer curieusement les profondeurs des mystères de sa sagesse, sans me livrer à des raisonnements présomptueux sur la grâce, sur la prédestination, sans m'arrêter à combattre les différents systèmes des savants qui sont contraires à sa miséricorde, je dis que Jésus-Christ, mon libérateur, est Dieu, que son amour est éternel, puisqu'il nous a aimés, choisis lorsqu'il ne s'était pas encore produit au dehors par la création du monde; le monde n'était pas, et le Verbe était. Le Verbe était Dieu; le Verbe s'est fait homme dans la plénitude des temps; l'amour éternel de Jésus-Christ prouve sa divinité aux chrétiens qui respectent l'Evangile.

Quand on promet le Messie au peuple de Dieu, qu'on l'annonce comme son libérateur, on lui dit que le Fils unique de Dieu s'est occupé de son salut de toute éternité, et que le projet de son incarnation a été formé avant que le monde fût sorti du néant, *a diebus æternitatis.* (*Mich.*, V.)

Où l'amour de Jésus-Christ pour les hommes éclate-t-il plus que sur la croix où il s'immole, et où son sang est répandu pour nos péchés? Mais sur la croix, dit saint Jean, l'immolation du Sauveur est l'exécution du projet de son amour dans le ciel; dès que

l'homme a été prévaricateur, l'Agneau de Dieu, Dieu lui-même s'est offert pour être notre victime; dès lors il s'est soumis à la mort de la croix : *Occisus est origine mundi.* (*Apoc.*, XII.) Projets de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, vous êtes les projets d'un amour éternel, et par conséquent de l'amour d'un Dieu.

Que dirai-je à présent, mon cher auditeur, des prophètes qui ont annoncé Jésus-Christ; de ces hommes inspirés de Dieu qui l'ont dépeint à Israël sous des symboles et des emblèmes dans un mélange sacré de ténèbres et de lumières, où il est facile de reconnaître le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu éternel, le Dieu sauveur?

Plusieurs de leurs oracles ne sont-ils pas clairs? peut-on les appliquer à d'autres qu'au Messie? Les siècles futurs sont présents à leurs yeux, rien ne leur est caché.

Isaïe est un évangéliste qui raconte les actions du Verbe incarné sur la terre; point de circonstance intéressante dans le plan du christianisme qu'il ne rapporte; il parle du Sauveur qu'il attend, comme s'il était déjà venu.

Or, ces prophètes ne se sont point cachés, ils ont paru devant les rois d'Israël et de Juda. On sait sous quel règne ils ont été suscités; leurs prophéties se sont conservées; Porphyre et Julien l'Apostat n'ont pu en contester la vérité; et s'ils n'ont pas voulu y reconnaître le plan de notre rédemption, c'est qu'ils mettaient leur gloire à persécuter la religion chrétienne.

Le témoignage le plus authentique de la vérité, dit Tertullien (*Apolog.* cap. 20), est la certitude de la prédiction. Par conséquent, si on ne peut pas nier l'accomplissement des oracles des prophètes, Jésus-Christ est Dieu. Ils ont été les prédicateurs de son amour éternel pour les hommes, en annonçant qu'il descendrait du ciel, qu'il se ferait homme pour sauver l'homme, en traçant de loin les abaissements de la crèche, en marquant le lieu de sa naissance, et le temps où devait cesser l'autorité des Juifs, en représentant les travaux de sa vie mortelle, les souffrances de sa mort, la gloire de sa résurrection, la vocation des gentils, la chute du paganisme, son Eglise étendue de l'orient à l'occident; ils prêchaient l'amour du Verbe éternel pour les hommes. Tous leurs oracles, annoncés avec liberté, avec force, avec magnificence, publiaient sa grandeur.

Je sais qu'il y avait une foule de prophètes dans le paganisme; mais que doit en penser la raison saine et éclairée? Que c'est le démon qui les inspirait pour accréditer son culte ou conserver ses autels. Ces ressources de l'enfer ont été aussi celles de certaines sectes sur le penchant de leur ruine. On voit des insensés qui s'imaginent qu'il ne faut pour prédire que du feu et de l'enthousiasme, pour ôter aux prophéties qui, regardent le Sauveur, tous les traits de divinité qui les distinguent et les caractérisent. Spinosa (*Tract. theologico-polit.*) n'a pas rougi d'adopter ce sentiment.

Ici j'ose dire que les efforts que font les incrédules pour combattre la vérité des prophéties dont les juifs, les païens, les plus grands ennemis mêmes de la religion chrétienne ont avoué l'accomplissement, prouvent le libertinage de l'esprit et du cœur, et déshonorent la raison. En effet, il ne faut que faire attention aux oracles des prophètes, à la loi donnée aux Hébreux, au culte, aux sacrifices, aux vœux, aux soupirs des justes, pour apercevoir des traits de grandeur et de divinité.

Grandeur dans les oracles des prophètes; s'ils représentent le Messie humilié, souffrant, ils le représentent aussi dans la gloire, la majesté, la puissance; ils annoncent un Dieu fait homme. Grandeur de préparatifs; l'ancienne loi le promet, le retrace, son sacerdoce, son sacrifice. Grandeur d'attente; les justes l'attendent, le désirent, ils le voient même de loin, ils l'adorent, ils sont chrétiens avant le christianisme.

Ainsi, mes frères, la grandeur de Jésus-Christ est-elle dépeinte avant son incarnation. Parce qu'il est Dieu, son amour est éternel; il nous a aimés dans le sein de sa gloire; il nous a aimés avant que nous fussions sortis du néant. Parce qu'il est Dieu, il a aimé tous les hommes : second caractère de grandeur dans l'amour de Jésus-Christ; le Créateur de tous les hommes pouvait seul les aimer tous.

Quelle idée ne dois-je pas concevoir de l'amour de Jésus-Christ, quand je pense qu'il est le Créateur et le Sauveur de tous les hommes? Il a tout créé, il a tout racheté, dit saint Bernard (serm. 4 *De Adventu*); quelle grandeur dans son amour! elle annonce, elle atteste la divinité, *totum creavit, totum redemit.*

Ne cessons pas de nous représenter Jésus-Christ comme Créateur et comme Sauveur. De même que c'est par le Verbe éternel que tout a été fait, c'est par lui aussi que tout a été racheté, *totum creavit, totum redemit.*

Ici, mes frères, je développe de grandes et consolantes vérités, la doctrine de l'apôtre saint Paul, celle de l'Eglise. Je vous dis, le Créateur de tous les hommes est le Sauveur de tous les hommes; le Verbe, dans le sein de la gloire de son Père, parle au néant, et le néant l'entend, lui obéit; le monde est créé, le ciel et la terre paraissent avec tous leurs ornements. L'homme, sorti des mains de Dieu, doit y couler des jours purs, innocents, y jouir d'un doux repos, y régner sur lui et sur toutes les créatures qui lui sont soumises, et, sans cesser de vivre, quitter la terre et entrer dans le séjour de la gloire éternelle; voilà la création du monde et de l'homme; voilà les magnifiques et admirables ouvrages que le Verbe éternel, dans le sein de la gloire de son Père, a produits. Tout cela a été fait par lui; c'est parce que Jésus-Christ est Dieu, qu'il est le Créateur de toutes choses : *Totum creavit.*

Le Verbe incarné s'offre à son Père pour être la victime de l'homme coupable; il satisfait pour lui sur la croix; son sang, ré-

pandu et d'un prix infini, réconcilie la terre avec le ciel. Point d'homme qui n'entre dans le plan de la rédemption; son amour les a tous en vue, son cœur est ouvert à tous; tous peuvent y entrer, aucun n'en est exclu; comme aucun mortel n'a été exempt du péché originel, aucun n'a été privé des secours de la rédemption; il est venu au monde pour sauver ce qui était perdu. Tous les hommes étaient les objets de la colère du Père céleste; c'est pourquoi il est mort pour tous les hommes; il a voulu sauver tous les hommes; ses souhaits n'ont pas été accomplis, parce que tous les hommes n'ont pas osé profiter de ses mérites infinis; mais il a voulu sincèrement les sauver tous. *Totum redemit.*

Amour immense de Jésus-Christ; amour d'un Dieu qui aime son ouvrage; amour d'un Dieu à qui tout est présent, les siècles passés et les siècles futurs. Cœur de Jésus, cœur d'un Homme-Dieu ouvert à tous les hommes qui veulent y entrer; cœur de Jésus, dont les plus grands pécheurs n'ont pas été exclus. Grandeur de l'amour de Jésus, au-dessus de nos pensées, et incompréhensible; mystère de bonté, de miséricorde, que nous ne pouvons qu'adorer dans le silence et la reconnaissance.

Ici l'éloquence, l'érudition, la beauté de l'esprit sont de faibles secours pour donner une juste idée de la grandeur de l'amour de Jésus-Christ.

La religion porte un caractère de divinité dans ses mystères, parce qu'ils sont au-dessus des lumières de la raison; l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes atteste sa divinité, parce qu'il est au-dessus de nos pensées.

Je peux donner une juste idée de l'amour d'un héros de la religion, d'un Paul dont la charité était si ardente, si agissante, si étendue, dont le cœur était si conforme à celui de Jésus-Christ par l'ardeur et les vues de sa charité, selon saint Chrysostome; mais il ne m'est pas donné de développer le mystère de l'amour d'un Dieu pour les hommes; ici je me tais, j'adore. Jésus-Christ est Dieu; tout ce qu'il y a d'étonnant, d'incompréhensible dans la grandeur de son amour ne me surprend pas.

Et vous, esprits superbes, savants orgueilleux, hommes d'incrédulité, d'erreur, de mensonge; que faites-vous, quand vous répandez des doutes sur le mystère de notre rédemption? Vous outragez l'amour d'un Dieu qui est mort pour vous, et dont le sang adorable peut encore vous purifier, si vous voulez vous convertir.

Que dis-je, mes frères? est-il bien vrai que les plus grands ennemis de la religion chrétienne peuvent devenir ses défenseurs? que ceux qui combattent la divinité de Jésus-Christ peuvent en devenir les prédicateurs? que ces incrédules de nos jours, parmi lesquels nous gémissons, et dont les discours, les écrits sont de continuels attentats à la vérité de nos dogmes, à la sainteté de notre morale, ont encore une place dans le cœur de Jésus? Oui, mes frères, ce cœur adorable leur est encore ouvert, s'ils veulent sincèrement y entrer. La grandeur de l'amour de Jésus-Christ surpasse la grandeur de leurs crimes. Qu'ils se repentent, ils seront absous.

Saint Pierre disait aux Juifs qui avaient attaché le Sauveur à la croix : *Faites pénitence.* (*Act.*, II.) Je dis à ces savants orgueilleux et indociles qui persécutent Jésus-Christ dans ses membres : *Faites pénitence.* Prêchez comme Paul après sa conversion, la divinité l'amour de Jésus-Christ; allez dans les cercles, comme cet apôtre dans les synagogues, publier la vérité de sa doctrine et les merveilles de sa grâce.

Pour vous prouver, mes frères, la grandeur de l'amour de Jésus-Christ, qui ouvre son cœur à tous les hommes, qui ne le ferme à aucune de ses créatures, et qu'il n'a ouvert inutilement qu'à ceux qui n'ont pas voulu y entrer; je ne vous rappelle pas les oracles de l'Ecriture, qui nous enseignent cette consolante vérité, et que des hommes ingrats et enflés d'une vaine et dangereuse érudition, s'efforcent en vain de rendre favorables à l'erreur. Quand ils ne seraient pas aussi clairs, aussi précis qu'ils sont, l'Église est infaillible dans l'intelligence de l'Ecriture sainte; elle est dépositaire du vrai sens, cela nous suffit : je respecte, je professe sa doctrine, qui ne met point de borne à l'amour de Jésus, qui ne resserre point son cœur, et qui ne le ferme à aucun mortel.

Je ne vous rappelle pas non plus tous les différents théâtres de l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes. L'étable de Bethléem, ou les abaissements de son incarnation, le silence, les larmes de sa sainte enfance, le sang qu'il répand dans la circoncision, sont les préludes du sacrifice qu'il devait offrir sur la croix pour la rédemption du genre humain; il n'est pas descendu du ciel pour n'en sauver qu'une partie. Tous les hommes étaient également coupables, tous avaient besoin d'un Sauveur; son amour a voulu les sauver tous.

La Judée, où les plus grands pécheurs ont été les conquêtes de son amour et de sa grâce, et auxquels il a prodigué ses faveurs et ses caresses; où il reproche à l'ingrate Jérusalem de n'avoir pas voulu entrer dans son cœur qui lui avait toujours été ouvert, et où il pleure ses coupables et volontaires résistances à la grâce.

Non, mon cher auditeur, je ne vous rappelle pas tous ces monuments authentiques de l'amour de Jésus pour tous les hommes; mais je vous rappelle des traits où la grandeur de son amour ne peut être inconnue que par ceux qui sont aussi aveuglés qu'étaient les Juifs.

Qui se rendit jamais plus digne d'être exclu du cœur de Jésus que le perfide apôtre qui le trahit, que Judas, appelé à l'apostolat, aussi favorisé que tous les autres apôtres? Cependant le cœur de Jésus ne lui fut pas fermé, il pouvait encore y entrer, s'il eût voulu, dit saint Chrysostome (hom. 1,

in prodit. Judæ et in Pascha), *si ipse voluisset.*

Si le cœur de Jésus n'eût pas été ouvert à tous les hommes, c'était, sans doute, pour les Juifs qui l'attachaient à la croix, qu'il était fermé. Cependant il est constant qu'ils y avaient encore une place, s'ils eussent voulu y entrer, dit saint Augustin (lib. II, c. 8, *De symb.*); ils pouvaient obtenir la rémission de leur péché par l'efficace du sang même qu'ils répandaient. C'est par eux et pour eux que le côté de Jésus a été ouvert; ils pouvaient donc trouver leur salut dans les plaies qu'ils faisaient eux-mêmes. Oui, continue ce saint docteur, et le Sauveur leur reprochera, au dernier jour, de n'avoir pas voulu profiter du sang répandu par eux et pour eux sur la croix.

O grandeur de l'amour de Jésus ! un Dieu seul pouvait aimer les hommes comme vous les avez aimés, les aimer comme Dieu avant qu'ils fussent créés, les aimer tous comme Sauveur, les aimer toujours comme pasteur et pontife !

Lorsque l'amour divin règne dans le cœur d'un faible mortel, quelle grandeur dans ses projets, dans ses entreprises, dans ses succès ! Sa charité opère des prodiges dit saint Grégoire (hom. 30 *in Evang.*), *operatur magna.* Immense dans ses projets, tous les hommes et tous les siècles lui sont chers et précieux; infatigable dans ses entreprises, tous les obstacles cèdent à l'ardeur qui l'anime. Récompensée dans ses succès, elle laisse des mouvements durables de son zèle et de sa tendresse.

Que d'églises, que de peuples convertis attestaient la grandeur de l'amour de Paul pour le salut des nations ! Que de monuments durables de la charité de ces grands évêques et de ces saints prêtres qui aimaient Dieu et son Eglise ! Nous sommes étonnés de la grandeur de leurs projets, de leurs entreprises, de leurs succès; je n'en suis pas surpris : l'amour de Dieu régnait dans leurs cœurs, et l'amour divin opère des prodiges : *magna operatur.*

Jésus-Christ nous a aimés, Jésus-Christ est Dieu; c'est pourquoi la grandeur de son amour pour les hommes éclate encore après les avoir rachetés sur la croix. Grandeur d'amour pour son Eglise, qui éclate dans la perpétuité de sa foi; grandeur d'amour pour ses enfants, qui éclate dans les grâces qu'il leur donne tous les jours; grandeur d'amour dans le sein de sa gloire, qui éclate dans les prières qu'il offre continuellement à son Père pour nous dans le ciel.

Je contemple l'Eglise qu'il a établie, je me rappelle ses combats et ses victoires, ses ennemis et ses défenseurs, ses pertes et ses conquêtes; cette nacelle de Pierre agitée par la tempête, et jamais submergée; cet édifice bâti sur la pierre ferme, ébranlé par les vents des nouvelles doctrines, et jamais renversé; cette lumière posée sur la montagne, dans des nuages et des ténèbres, et jamais obscurcie.

Je porte mes regards sur l'autel, et j'y vois l'Agneau immolé pour mes péchés dans le saint temple; Jésus-Christ m'y enseigne, m'y absout de mes fautes; malade, il vient chez moi comme chez le centenier. Je me transporte dans le ciel, j'y vois ce Pontife éternel qui y prie continuellement son Père pour nous; les cicatrices de ses plaies, qu'il a conservées après sa résurrection, sont comme autant de bouches éloquentes qui sollicitent les grâces dont nous avons besoin.

Partout je vois éclater la grandeur de l'amour de Jésus-Christ; c'est l'amour d'un Dieu, à qui toute puissance a été donnée comme homme dans le ciel et sur la terre, d'un Dieu présent partout, d'un Dieu tout-puissant pour confondre ses ennemis, pour sauver ses disciples, pour assurer le triomphe de son Eglise.

Jésus-Christ aime son Eglise, c'est pourquoi il l'a soutenue dans tous les combats que l'enfer lui a livrés; en vain a-t-il soulevé contre elle les césars pour la faire périr dès sa naissance, les persécutions ont fait la honte des tyrans et la gloire des chrétiens. L'Eglise s'est enrichie de ses pertes; ses enfants se sont multipliés sous le glaive; la voix des empereurs païens disait : Immolez tous les chrétiens; la voix puissante de Jésus-Christ disait : Que les païens se fassent chrétiens. La ruine du christianisme a été inutilement conjurée, il s'est établi; la chute du paganisme était clairement prédite, il a été détruit. La grandeur de Jésus-Christ a été reconnue par les adorateurs des idoles; son Eglise s'est étendue de l'Orient à l'Occident; la puissance qu'il avait communiquée à ses apôtres, la force qu'il donnait aux martyrs, les grâces, les consolations qu'il prodiguait aux chrétiens, ont persuadé ses ennemis mêmes de sa divinité.

Jésus-Christ aime son Eglise; l'enfer a fait de vains efforts pour la faire périr, il ne l'a point abandonnée. Qu'ont pu contre lui ces hérésiarques qui ont combattu sa divinité, sa doctrine? ces hommes audacieux qui ont enfanté des schismes et rompu l'unité? Former des nuages, des tempêtes, disperser son troupeau, exciter des persécutions, se faire des partis puissants, surprendre la religion de quelques princes, accréditer les erreurs dans un royaume, dans une province; mais s'ils ont troublé toute la terre, ils n'ont pu la pervertir : l'Eglise a été victorieuse; son divin Epoux l'a fait sortir de ces nuages qui l'avaient obscurcie quelque temps, avec tout l'éclat du soleil; sa beauté a brillé aux yeux de toutes les nations.

Jésus-Christ aime son Eglise; il est avec elle. En vain l'incrédulité se glorifie-t-elle de ses succès; elle sera humiliée, confondue. Jésus-Christ sur l'autel et dans le ciel est un Dieu sauveur, un Dieu puissant; la grandeur de son amour atteste sa divinité. Un Dieu seul pouvait nous aimer comme il nous a aimés. Grandeur de Jésus-Christ, gran-

deur de sainteté ; vous en serez persuadés dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelle grandeur dans les héros de la religion ! Les saints ont toujours été admirables, la grandeur de leur sainteté effaçait celle des rois. Les vertus qu'ils pratiquaient forçaient les mondains mêmes à les admirer ; on les entendait louer ceux qu'ils n'avaient pas le courage d'imiter ; on les voyait s'empresser de voir ceux qui les fuyaient, lorsque quelques événements, quelques accidents menaçaient leur fortune ou leur vie ; ils demandaient dans leurs palais, à leur cour, ceux qui s'étaient ensevelis dans la retraite. On a vu auprès des empereurs, des monarques, des solitaires ; devant ces majestés de la terre ils étaient grands, parce qu'ils étaient saints ; ils leur étaient utiles, parce qu'ils étaient amis de Dieu ; ils étaient leurs maîtres dans la piété, leurs oracles dans leurs doutes, leurs protecteurs dans leurs besoins. Ils ne paraissaient pas à la cour, comme les courtisans, pour y briguer des honneurs, mais pour y faire couler des grâces de salut ; ils y étaient respectés, parce qu'ils y étaient désirés : ils y avaient porté le recueillement de la solitude ; ils ne portaient pas dans la solitude la dissipation de la cour : la cour avait été édifiée de leur séjour ; leur séjour à la cour n'avait causé aucun échec dans leur pénitence ; sur ce brillant théâtre de la gloire du monde, la sainteté avait brillé avec éclat, et le monde lui-même lui avait érigé des trophées. Les saints étaient grands devant les grands du siècle, et les grands du siècle étaient petits devant les saints.

Telle est, mon cher auditeur, la grandeur de la sainteté des hommes qui imitent Jésus-Christ, qui suivent son Evangile, et professent sa doctrine ; ils sont grands dans les abaissements, riches dans la pauvreté, comblés de délices dans la pénitence.

Mais si la sainteté des disciples de Jésus-Christ a des caractères de grandeur incontestables, si les mondains eux-mêmes sont ses admirateurs, quelle idée devons-nous nous former de la sainteté de Jésus-Christ, le Saint des saints, l'Auteur, le principe de toute sainteté ? Si ceux qui n'ont qu'un faible écoulement de sa sainteté sont si grands, si sa loi forme des hommes si parfaits, si sa doctrine les rend les oracles du monde, quelle est donc la grandeur de Jésus-Christ notre Dieu, notre législateur, notre maître ? Pouvons-nous en concevoir une assez haute idée ? Les images les plus magnifiques peuvent-elles nous la représenter ? Non, mes frères ; mais l'impossibilité où nous sommes de raconter la grandeur de la sainteté d'un Dieu fait homme, ne nous dispense pas de vous la faire admirer selon notre suffisance dans ses actions, dans sa morale, et dans sa doctrine. Reprenons.

Quelle sainteté dans toutes les actions de Jésus-Christ ! ce n'est pas seulement lorsqu'il laisse échapper quelques rayons de sa divinité, lorsqu'il agit en Dieu, qu'il opère des miracles, qu'il est magnifique en sainteté, *magnificus in sanctitate.* (*Exod.*, XV.) C'est dans toutes les actions de sa vie mortelle ; pas une qui ne porte un caractère de grandeur, de décence, de sagesse, de perfection. L'ordre de ses actions annonce le Maître des temps, des événements ; tout ce qu'il a fait comme homme ou comme Dieu, prouve qu'il doit être adoré et qu'il peut être imité. Comme Dieu, il est magnifique en sainteté, parce qu'il en est la source, le principe : c'est ce Dieu, admirable dans ses saints, qui communique des grâces aux héros de la religion, qui nous étonnent par l'héroïsme de leurs vertus, *magnificus in sanctitate.*

Sainteté de Jésus-Christ, sainteté qui ne lui a pas été communiquée comme Dieu ; il il est le Saint des saints, engendré dans la splendeur des saints. Plein de grâce, de puissance et de gloire de toute éternité, revêtu de notre chair et devenu notre pontife, il a toujours été pur, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs dont il expiait les péchés ; c'est un juste qui meurt pour les coupables.

Sainteté éternelle descendue du ciel pour sanctifier les hommes ; sainteté magnifique, ineffable, qui ne pouvait recevoir aucun accroissement.

C'est aux yeux des hommes que Jésus-Christ croissait en âge et en mérite ; celui en qui habitent tous les trésors de la sagesse, ne pouvait pas faire de progrès.

J'admire sa puissance dans le silence de son enfance ; c'est elle qui retient ou qui laisse échapper des rayons de sa gloire : celui qui épuise l'admiration des docteurs à douze ans dans le temple de Jérusalem, confondait les desseins de César et des rois dans son berceau à Bethléem, *magnificus in sanctitate.*

Si je me représente les actions de Jésus-Christ dans sa vie mortelle, ne portent-elles pas toutes un caractère de sainteté victorieuse des nuages dont l'envie a voulu l'obscurcir ?

Que Jésus-Christ est grand, quand il défie les Juifs de le convaincre de péché ! L'envie, la haine, la fureur, se taisent quand il s'agit de prouver qu'il en est coupable. On l'admire, on loue sa sagesse, lorsqu'on l'écoute. On éclaire malignement ses démarches ; on n'aperçoit jamais rien de répréhensible. On l'accuse, on ne saurait le convaincre. Les Pharisiens l'interrogent pour le surprendre dans ses réponses, et ses réponses prouvent son innocence, dévoilent leur hypocrisie, et manifestent les secrets de leurs cœurs.

Ce qui prouve l'aveuglement des Juifs, c'est de n'avoir pas rendu hommage à la sainteté de Jésus-Christ, qui éclatait dans toutes ses actions.

Quelle douceur ! elle éclate envers tous les pécheurs ; touchés de leurs égarements, les a-t-il rebutés ? a-t-il écouté le zèle précipité de ses disciples, qui le conjuraient de faire descendre le feu du ciel ? A-t-il cédé à l'orgueil et à l'envie des pharisiens qui censuraient sa clémence ? Non.

A-t-il permis à ses disciples de se servir du glaive pour venger les affronts et les insultes de leurs ennemis ? et le silence qu'il a gardé dans le cours de sa passion, lorsqu'il ne s'agissait pas de la vérité, ne fait-il pas l'éloge de sa douceur et de sa patience ?

S'il a fait éclater sur son visage une sainte colère dans le temple de Jérusalem, n'est-ce pas parce qu'on le profanait ? S'il dévoile l'hypocrisie et l'orgueil des pharisiens, n'était-ce pas pour venger la religion qu'ils déshonoraient ? C'est la voix de la charité qui reprend, c'est elle qui prie sur la croix pour les coupables ; la douleur dans Jésus-Christ n'est pas complaisance, mollesse, pusillanimité : c'est bonté, c'est patience, c'est grandeur d'âme.

Grandeur admirable qui ne brille que dans les disciples de Jésus-Christ, que dans ceux qui le copient ; grandeur qui fait les héros chrétiens, si différents des héros du monde.

Pourquoi attache-t-on la grandeur à l'orgueil, qui ne veut rien souffrir, à la fureur qui venge un léger affront dans le sang d'un ennemi ? Pourquoi s'irrite-t-on si aisément, et pardonne-t-on si difficilement ? Pourquoi met-on sa gloire à se faire craindre, plutôt qu'à se faire aimer ? C'est qu'on n'est disciple de Jésus-Christ que de nom ; on ne l'imite pas, on ne le copie pas.

Les tyrans ont admiré sur les échafauds et sous les glaives, la douceur des disciples de Jésus-Christ ; elle les étonnait aussi bien que leur charité.

Que de traits de grandeur dans l'humilité de Jésus-Christ ! Hérode craignait à sa naissance qu'il ne s'emparât de son royaume ; et lorsqu'on veut l'enlever pour le faire roi il se dérobe aux yeux de ceux qui lui préparent un trône. Examinons ses leçons et ses exemples. S'il commande à ses disciples de fuir toute domination et de choisir les dernières places, ne l'a-t-on pas vu à leurs pieds et les servir au lieu d'être servi ?

Quand il s'agit d'observer la loi de Moïse, quelle exactitude ! Il l'accomplit, il en commande l'accomplissement ; il respecte les pontifes et ordonne de les respecter lorsque la Synagogue touche même au moment de sa ruine.

A-t-il paru dans la Judée pour la troubler, y former des partis, y amasser des richesses, s'y procurer des honneurs ? Hélas ! quelle vie plus paisible, plus détachée, plus pieuse, plus cachée, plus utile que celle du Sauveur ?

En parcourant toutes les bourgades, il laissait partout des traces de sa charité ; les malades guéris, les pauvres évangélisés, voilà son apostolat. Pauvre, sans asile, assisté par quelques saintes femmes, ce n'était pas l'attrait des richesses qui lui attirait des disciples ; il ne se produisait pas au dehors pour se faire un parti contre les puissances, puisqu'il prêchait aux peuples la dépendance, qu'il ordonne de rendre à César l'honneur qui lui est dû et qu'il fit un miracle pour payer l'impôt qu'il exigeait. Si on eût éclairé ses pas durant la nuit, on l'aurait vu sur la montagne prier son Père, les mains et les yeux élevés vers le ciel. Grandeur de sainteté, elle éclate dans les actions et la morale de Jésus-Christ.

Grandeur de sainteté dans la morale de Jésus-Christ ; un Dieu seul pouvait en donner aux hommes une si pure, si sublime, si propre à former des hommes parfaits dans tous les états.

Si la morale de l'Evangile ne faisait que des solitaires, des contemplatifs ; si le détachement qu'il recommande autorisait l'indolence, l'oisiveté ; si la douceur qu'il nous ordonne d'opposer aux insultes, aux outrages, faisait des lâches ; s'il défendait aux princes de se servir du glaive qu'ils ne portent pas en vain, et aux militaires de combattre les ennemis de la patrie ; enfin si on ne pouvait observer l'Evangile qu'en cessant d'être utile à la société, qu'en rompant tous les liens qui unissent les citoyens, les ennemis du christianisme auraient raison de soutenir, contre saint Augustin, que la morale de Jésus-Christ était contraire aux intérêts, à la beauté, à la splendeur des Etats ; mais comme la morale de l'Evangile forme des citoyens utiles en formant des saints ; comme ceux qui l'observent sont ceux qui contribuent le plus à l'ordre, à la beauté, à la grandeur, à la gloire, au repos de la société, ce saint docteur les confondait en leur prouvant les caractères de grandeur et de sagesse que la sainte morale de l'Evangile porte dans tous ses préceptes.

Oui, mes frères, c'est dans la morale de l'Evangile qu'éclate toute la grandeur de la sainteté de Jésus-Christ ; c'est la loi qu'il nous a donnée et que nous appelons son Evangile, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. XVII, cap. 17), qui nous prouve que notre législateur est le Dieu très-saint.

Lui seul pouvait donner une loi si pure, si parfaite ; lui seul pouvait la graver dans nos cœurs et nous la faire accomplir ; lui seul pouvait donner une loi qui formât des saints pour le ciel et des hommes utiles à la terre ; des humbles dans la grandeur, des pauvres dans l'opulence, des pénitents dans les délices ; des hommes occupés du ciel sans négliger les affaires temporelles ; lui seul pouvait, sans confondre les rangs, sans manquer aux bienséances, aux devoirs de la politesse, sans renoncer au véritable héroïsme, sans faire tomber dans l'inaction le commerce, les arts, les sciences, le gouvernement des Etats, former des hommes d'humilité, de société, de douceur, de clémence ; des hommes d'activité, d'émulation, de science, de prudence, d'habileté : voilà la grandeur de la sainteté, de la morale, de l'Evangile ; voilà des caractères qui prouvent qu'elle est divine.

De sages platoniciens ont admiré et respecté, dit saint Augustin (*De civit. Dei*, lib. X, cap. 29), la sainteté et la sublimité de la morale de Jésus-Christ ; et on a vu un des plus célèbres d'entre eux transcrire en lettres d'or le commencement de l'Evangile

selon saint Jean. La divinité de Jésus-Christ éclate dans la sainteté de sa morale.

La morale des plus célèbres législateurs qui ont brillé dans le paganisme, annonce l'homme avec tous ses faibles et ses penchants. Rien que d'humain dans leurs préceptes; rien qui gêne la nature et la mette à l'étroit dans leurs leçons; rien qui humilie l'orgueil; rien qui retienne l'homme dans les routes de la modération, de l'équité et de l'innocence. Dans le plan fastueux des lois qu'ils ont établies, leur sagesse était une sagesse humaine; il n'est pas étonnant que leur morale s'accommode aux penchants de l'homme et ne révolte pas l'humanité.

La sagesse et la sévérité de l'Evangile annoncent la grandeur de Jésus-Christ; un Dieu seul peut être l'auteur d'une morale si pure, d'une morale qui élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes.

Vous dirai-je, mes chers frères, que les ennemis mêmes de notre religion sont forcés de reconnaître l'utilité de ses préceptes pour conserver la tranquillité des Etats et des familles; que les incrédules de nos jours, qui se font gloire de la combattre, avouent qu'ils sont tranquilles sur la sagesse d'une épouse et la fidélité d'un domestique, quand ils sont assurés de leur piété? Voilà l'hommage qu'ils rendent à la morale de Jésus-Christ; hommage qui les couvre d'opprobre et annonce la corruption de leur cœur.

Saint Augustin prouvait de son temps aux ennemis de la religion chrétienne, que la morale de l'Evangile contribuait au repos, aux accroissements de gloire, de richesses, de forces et de puissance d'un Etat, au lieu de lui être contraire.

On accuse la religion, dit ce saint docteur, d'être ennemie de tout ce qui peut rendre une république florissante : *accusatur religio tanquam inimica reipublicæ;* et moi je soutiens que si l'on observait les préceptes de l'Evangile, si tous les peuples suivaient exactement sa morale dans un royaume, on y verrait régner un ordre, un repos, une puissance, un éclat qui effaceraient la grandeur de l'ancienne Rome. Des chrétiens soumis à l'Evangile, religieux observateurs de ses préceptes, sont plus utiles pour soutenir un Etat et lui procurer des accroissements de puissance et de gloire, que tous ces grands hommes qui n'ont pu empêcher la décadence des Romains avec toute la profondeur de leur politique.

Que tous ces esprits superbes qui disent que les abaissements, le détachement, le pardon des injures, la sévérité de l'Evangile, sont contraires à l'ordre, au bien, à la gloire, à la force d'un royaume, se taisent; ils ne savent pas que l'Evangile forme des hommes utiles dans tous les Etats.

Que dis-je, mes frères? Ils le savent, puisqu'ils sont forcés de l'avouer. En effet, ne font-ils pas un aveu solennel de la sainteté, de la sagesse de l'Evangile, quand ils disent que la religion chrétienne est utile pour contenir le peuple, le soumettre à ses supérieurs, lui faire éviter le désordre des passions, adoucir la rigueur de ses peines et lui faire couler ses jours dans la paix, l'innocence et la fidélité?

Mais comment accorder cet aveu qu'ils font de la sainteté des préceptes de Jésus-Christ avec les combats qu'ils livrent à la religion, et les systèmes impies qu'ils lui opposent? Ah! mes frères, c'est dans le cœur de l'incrédule, de l'impie, que se forment ces sacriléges complots contre la morale et la doctrine de Jésus-Christ; ce n'est pas au tribunal d'une raison saine et éclairée : le libertinage du cœur est une suite de celui de l'esprit. S'ils répandent des nuages sur la vérité de nos dogmes, c'est pour dissiper les troubles qu'ils font naître dans une conscience criminelle.

Si l'on veut voir briller toute la grandeur de la sainteté du christianisme, qu'on se représente une province où la morale de l'Evangile est suivie exactement; quelle différence entre ces républiques, ces royaumes, ces empires où l'on suit les préceptes des hommes, où le plan de la religion a été tracé par des sages du paganisme, par un imposteur comme Mahomet, par des esprits superbes, inquiets, mécontents, comme les hérésiarques? Une province peuplée de religieux observateurs de la morale de Jésus-Christ publierait sa grandeur; on y reconnaîtrait les disciples du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité.

Peut-on refuser à la morale et à la doctrine de Jésus-Christ, dit toujours saint Augustin (*Marcellino, De diversis quæstionibus*, epist. 5) aux ennemis de son Evangile, la gloire de former de vrais sages, des saints dans tous les états? N'est-ce pas en suivant les préceptes du Sauveur que les époux respectent la sainteté du mariage, que les enfants sont soumis, les domestiques fidèles, les juges intègres, les rois selon le cœur de Dieu?

La douceur recommandée dans l'Evangile fait-elle des lâches? Le détachement fait-il des paresseux? L'humilité confond-elle les rangs? La simplicité est-elle opposée aux lumières, aux connaissances des savants; la pauvreté aux richesses qu'on possède sans attache? Ah! il ne faut que faire attention à la sainteté de la morale de l'Evangile, pour reconnaître que c'est un Dieu qui en est l'auteur; sa grandeur éclate dans la sainteté de ses préceptes et de ses dogmes.

Qu'une raison saine et dégagée de préventions, examine la doctrine de Jésus-Christ; peut-elle se dispenser de rendre hommage aux caractères de sainteté qui la distinguent de toutes les doctrines des hommes? Non.

Il y a deux voies pour connaître la vérité, dit saint Augustin (*Lib. de mor. Ecc. cath.*, cap. 25), le raisonnement et l'autorité; mais pour ne point s'égarer dans les saintes obscurités et les ténèbres sacrées de la foi, il faut que l'autorité précède le raisonnement. L'autorité satisfait la raison, la raison ne

saurait se refuser à l'autorité qui lui propose les mystères et les dogmes du christianisme.

Vous ne voulez, mon cher auditeur, employer que la voie du raisonnement lorsqu'il s'agit de nos mystères et de nos dogmes ; mais à quels dangers ne vous exposez-vous pas ? N'est-ce pas dans cette route, longue et pénible, que se sont égarés tant de beaux génies ? Et n'est-ce pas au contraire l'autorité qui a satisfait la raison des savants humbles et judicieux ? N'est-ce pas elle qui a fixé Augustin, qui avait erré de secte en secte ? N'est-ce pas elle qui rend juste et raisonnable le sacrifice que nous faisons de notre raison comme le veut saint Paul ? Il ne faut point écouter, disait Tertullien (*Lib. de præscript.*, cap. 7), ceux qui veulent accommoder le christianisme avec le portique des stoïciens, ou avec l'académie de Platon : c'est dans la doctrine seule de Jésus-Christ qu'éclate la grandeur d'un Dieu saint dans tous ses ouvrages.

Que l'on compare la doctrine de Jésus-Christ avec celles des plus sages législateurs, les dogmes des chrétiens avec les dogmes des platoniciens mêmes, dont les ouvrages donnaient tant de goût à Augustin pour la sagesse ; est-il difficile d'apercevoir les caractères de sainteté qui distinguent la religion chrétienne de toutes les autres, et par conséquent la grandeur et la divinité de son auteur ?

Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ dans les mystères ; elle humilie l'orgueil de l'homme qui tombe de précipice en précipice, lorsqu'il ne consulte que sa raison. Jugeons par les dogmes extravagants du paganisme et les erreurs grossières de l'hérésie, des avantages de la foi.

Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ dans tous les dogmes révélés ; pas un qui ne porte le chrétien à la vertu, à la piété à la confiance, à l'amour. L'éternité qu'il croit, lui fait pratiquer la vertu et éviter le vice.

Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ dans son Eglise ; elle est toujours pure et sans tache ; elle renferme dans son sein des justes, qui, quoique mêlés et cachés avec les méchants jusqu'à la séparation, se conservent purs dans la foi et dans les mœurs ; elle a des sacrements qui confèrent des grâces de salut et de sanctification.

Grandeur de sainteté dans Jésus-Christ qui atteste sa divinité ; tous les autres législateurs ont montré l'homme dans leurs actions, les lois qu'ils ont données, les systèmes de religion qu'ils ont formés ; Jésus-Christ s'est toujours montré au-dessus de l'homme, dans sa vie mortelle et dans l'Eglise qu'il a établie, et a fait même éclater une grandeur de puissance dans ses abaissements, dans ses souffrances, dans sa mort, comme je vais vous le prouver dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est pas étonnant, mes frères, que les Juifs n'aient pas reconnu le Roi de gloire dans le Verbe éternel incarné, et qu'ils aient fermé les yeux aux traits de divinité qui relevaient ses abaissements, et annonçaient la grandeur d'un Dieu dans ses souffrances et dans sa mort. Leur aveuglement était une punition de leur infidélité ; c'était dans sa colère que Dieu avait réprouvé ce peuple ingrat, et mis un voile sur ses yeux, afin qu'en voyant il ne vît pas, et qu'il ne fût pas éclairé par celui même qui venait éclairer le genre humain plongé dans les ténèbres du péché.

Mais ce qui m'étonne, c'est l'aveuglement de ces hommes superbes, que les abaissements, les souffrances et la mort de Jésus-Christ révoltent, et qui nous les opposent pour combattre sa divinité. Comment ces prétendus beaux génies, ces savants si éclairés, ces incrédules qui vantent tant leur raison, qui citent tout, qui examinent tout à son tribunal, peuvent-ils méconnaître la grandeur de Jésus-Christ dans ses abaissements, ses souffrances et sa mort ?

Est-ce qu'il n'y a rien d'extraordinaire, d'étonnant, de divin dans ses abaissements ? Est-ce que ses souffrances ne portent aucun caractère de divinité ? Est-ce que le Calvaire a été pour lui un théâtre de faiblesse ? Y a-t-il expiré sans opérer ces merveilles qui annoncent le Tout-Puissant ? Ils peuvent le penser, ils ne peuvent pas le soutenir. L'évangéliste qui raconte ce que Jésus-Christ a fait pour notre salut, raconte aussi toutes les circonstances qui prouvent sa divinité. Si les incrédules croient ce que Jésus-Christ a fait comme homme, pourquoi ne croient-ils pas aussi ce qu'il a fait comme Dieu ? C'est la même autorité qu'ils semblent respecter et mépriser.

Pour votre consolation, mes frères, je vais vous prouver que la puissance de Jésus-Christ est la puissance de Dieu même. Il s'est fait homme, il a été faible, passible ; mais sans cesser d'être tout-puissant. Les hommes qui se sont contentés de le mettre au rang des grands prophètes, des législateurs célèbres par leurs succès, ont déshonoré leur raison, en ne reconnaissant pas sa divinité. Tout prouvait qu'il était Dieu : grandeur de puissance dans ses abaissements, dans ses souffrances, dans sa mort. Je finis cette importante instruction avec ces trois réflexions ; soutenez encore quelques moments votre attention.

Ces esprits superbes, qui se plaisent à combattre la divinité de Jésus-Christ, qui se font gloire d'accréditer les doutes et les systèmes de ces savants que l'Eglise et l'Etat ont proscrits, nous opposent ses abaissements. Ils leurs paraissent incompatibles avec la divinité, et moi je soutiens que les abaissements du Verbe incarné sont les témoignages les plus éclatants de la puissance divine. Pourquoi, mes chers frères ? Le voici. C'est que ses abaissements sont mêlés de traits de grandeur, de gloire, de puissance, qui annoncent un Dieu, plus grand encore sous les voiles qui le cachent que dans l'éclat

éblouissant de sa majesté suprême.

Oui, dit saint Léon (serm. 60, *De passione Domini*, cap. 2), les abaissements du Sauveur sont plus admirables que les éclats mêmes de sa puissance : *mirabilior nobis fit in Deo humilitas quam potestas.*

La puissance d'un Dieu qui éclate, ou pour punir les pécheurs, ou pour conserver les justes ; qui fait fuir les plus formidables armées, et qui attache la victoire aux étendards d'une poignée de combattants, qui renverse les trônes et détruit les plus grands empires, n'est-ce pas un mystère ? Mais un Dieu caché, humilié, un Dieu fait homme, qui, excepté le péché, a toute sa faiblesse, sa misère ; voilà le mystère. Je dis mystère, chrétiens, parce que ces abaissements ne font connaître la puissance de Jésus-Christ qu'à ceux qu'il a aveuglés dans sa colère, ou qu'aux incrédules que le libertinage du cœur a fait tomber dans le délire, qu'aux insensés qui se disent sages, selon saint Paul.

En effet, pour que les abaissements du Sauveur puissent autoriser les doutes des incrédules, il faudrait qu'ils ne fussent relevés par aucun trait de grandeur, de puissance, que rien n'annonçât le Dieu éternel, fort, tout-puissant, le maître des temps, des événements ; mais c'est ce qui n'est point : pas un seul des abaissements de Jésus-Christ qui ne soient relevé par des traits de grandeur, de puissance ; pas un qu'il n'ait choisi, annoncé ; pas un où ne brillent quelques traits de sa divinité ; pas un où le sage éclairé, attentif, ne découvre ces prodiges qui annoncent et publient la divinité, et qui ne nous fassent conclure, avec le grand saint Léon que j'ai déjà cité, que les abaissements du Sauveur sont plus admirables que sa puissance même, *mirabilior fit in Deo humilitas quam potestas.* Grandeur de puissance qui éclate dans l'étable de Bethléem même, ce premier théâtre des abaissements du Verbe incarné ; Jésus-Christ est adoré dans son berceau par les anges, les hommes, les majestés mêmes de la terre. Les anges annoncent sa divinité, les hommes lui rendent leurs hommages ; Hérode, sur son trône, est inquiet, troublé ; il redoute la puissance de celui qui est attendu et qui vient de naître. Les docteurs, les prêtres, assemblés dans son palais, examinent les oracles des prophètes, ils en voient l'accomplissement ; les abaissements de la crèche sont, comme vous voyez, mon cher auditeur, relevés par des traits de divinité qui annoncent le Fils unique de Dieu. Grandeur de puissance dans tous les abaissements de sa vie mortelle : est-ce un enfant simplement qui paraît au milieu des docteurs de la loi à l'âge de douze ans, qui les interroge et qui les étonne par la sagesse de ses oracles ? Non ; c'est celui en qui habitent tous les trésors de la sagesse divine, la lumière des docteurs, et celui qui, du haut de sa chaire éternelle, enseigne les hommes ; c'est la vie, la voie et la vérité. Si on l'a vu humilié aux pieds de Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, le ciel, dans ce moment, ne s'est-il pas ouvert ? et l'Eternel, du sein de sa gloire, n'a-t-il pas attesté sa divinité ? Si ses apôtres l'ont vu pauvre, méprisé, calomnié par les Juifs à Jérusalem, ne l'ont-ils pas vu brillant de gloire sur la montagne du Thabor ? Quelques rayons de sa divinité qu'il laissa échapper alors ne les saisirent-ils pas ? Purent-ils soutenir la vue d'un Dieu qui se montre en Dieu ? Grandeur de puissance que les Juifs ne purent jamais contester : s'ils le regardaient simplement comme un homme, ils le regardaient comme un Dieu qui opérait continuellement des miracles ; comme un homme dont la puissance les alarmait et leur faisait appréhender la perte de leur autorité. En vain l'envie, la fureur assemblent-elles les Juifs, et forment-ils des complots contre Jésus-Christ : sa puissance se joue de leurs projets insensés : il paraît dans la foule de ses ennemis, et ses ennemis sont forcés de l'admirer ; il fait éclater son zèle dans le temple, il en chasse les profanateurs, et ils n'osent le reprendre, il se rend invisible quand il veut, ils ne pourront le prendre que lorsqu'il le leur permettra. Enfin, grandeur de puissance dans le jardin des Oliviers ; il s'y rend quand il le souhaite ; il choisit le moment de son agonie, il en trace le plan, il l'ordonne, il en marque la durée ; c'est sa puissance qui produit cette tristesse, cette sueur de sang qui le montrent comme dans les ombres de la mort ; comme c'est sa puissance qui renverse et relève ceux qui viennent se saisir de lui. Grandeur de puissance qui éclate dans tous les abaissements et toutes les souffrances de Jésus-Christ. Des souffrances choisies, des souffrances annoncées, des souffrances accompagnées de prodiges, attestent la grandeur, la puissance de celui qui souffre : or tels sont les caractères de divinité qui éclatent dans les souffrances du Sauveur. Il les a choisies : qu'ont fait les Juifs en l'attachant à la croix ? Ils ont accompli les desseins de l'amour d'un Dieu pour l'homme : c'est dans le ciel que le plan de la rédemption est tracé ; dès en entrant dans le monde, Jésus-Christ s'est offert en sacrifice. N'annonce-t-il pas à ses disciples le genre et le moment de sa mort ? S'il n'eût pas choisi ses souffrances, leur en aurait-il marqué toutes les circonstances, les mépris, les outrages, la flagellation, le crucifiement ? Que veut-il nous faire entendre quand il dit : J'ai la puissance de donner ma vie pour le salut des hommes, *potestatem habeo ponendi eam ?* (*Joan.*, X.) Et quand il dit à Pilate : Vous n'auriez pas le pouvoir de me faire attacher à la croix, s'il ne vous était pas donné par un Dieu qui a choisi ce genre de mort pour réconcilier l'homme coupable. *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper ?* (*Joan.*, XIX.)

N'est-ce pas nous faire connaître qu'il est le Dieu éternel, tout-puissant ? qu'il s'est soumis à la mort volontairement ? qu'il a choisi le genre de sa mort, et qu'il se laisse attacher avec joie à la croix, parce que notre salut était attaché à la consommation de son sacrifice ?

Que les incrédules cessent donc de nous opposer les souffrances de Jésus-Christ pour justifier leurs doutes sur la divinité; elles portent un caractère de puissance qui atteste la grandeur d'un Dieu fait homme : c'est comme Dieu qu'il a choisi ses souffrances, c'est comme Dieu qu'il les a prédites.

Malgré les nuages que les incrédules répandent sur l'accomplissement des prophéties, ils feront toujours de vains efforts contre la vérité de ces divins oracles. Les Porphyre, les Celse, les Julien Apostat, ont été forcés d'avouer qu'ils accréditaient beaucoup le christianisme ; l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, les confondait, et l'enfer même ne leur laissait pas de ressources pour faire tomber les prophéties dans le mépris.

Or, parmi les oracles des prophètes, y en a-t-il de plus précis, de plus clairs, que ceux qui annoncent les souffrances du Verbe incarné ? Les prophètes le représentent-ils autrement dans sa passion que les évangélistes, et les évangélistes que les prophètes ? Y a-t-il une circonstance intéressante qui n'ait été annoncée et qui n'ait été accomplie ? Non. Je dois donc reconnaître la grandeur, la puissance d'un Dieu dans les souffrances de Jésus-Christ, puisqu'elles sont choisies, prédites et accompagnées de prodiges!

Quelle puissance Jésus-Christ ne fait-il pas éclater sur le Thabor? Il y laisse échapper des rayons de sa divinité, il y paraît dans sa gloire, le visage plus brillant que le soleil, et ses vêtements plus blancs que la neige ; cependant c'est dans cet éblouissant spectacle qu'il s'entretient de sa mort sur le Calvaire. En annonçant à ses disciples qu'il est Dieu, il leur annonce qu'il sera crucifié ; afin qu'ils ne doutent pas de sa divinité dans ses souffrances, il la fait briller à leurs yeux dans ce désert.

Quelle puissance Jésus-Christ ne fait-il pas éclater dans le jardin des Oliviers, où il est abandonné de son Père, et paraît abattu à la vue du calice qui lui cause cette tristesse mortelle qui le fait tomber dans une si longue agonie, qui fait couler cette sueur de sang? Y avait-il dans ce lieu écarté un de ses ennemis pour commencer ses douleurs ? pourquoi était-il si faible et si fort dans le même moment? pourquoi une seule parole sortie de sa bouche renverse-t-elle la troupe que l'apôtre perfide introduit pour le prendre? Ah! c'est qu'il était Dieu et homme tout ensemble. La grandeur de sa puissance éclate dans ses souffrances. Devant Hérode, devant Caïphe, devant Pilate, il est grand ; s'il ne fait point de miracles devant eux, il leur annonce que lui seul en peut opérer, que les anges sont les ministres de ses vengeances et de ses miséricordes et que son royaume est éternel : grandeur de puissance dans ses souffrances ; grandeur de puissance dans sa mort.

Oui, mon cher auditeur, la divinité de Jésus-Christ éclate sur le Calvaire aussi bien que son amour. Attaché à la croix, il prouve qu'il est Dieu et qu'il est homme. C'est cette puissance du crucifié que saint Paul appelle la force de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem.* (I *Cor.*, I.)

Grandeur de puissance dans les oracles qu'il prononce sur la croix ; en priant pour ses bourreaux, il annonce qu'il leur a caché sa divinité, et qu'ils exécutent les projets de son amour en satisfaisant leur aveugle fureur. On ne lui redemande pas son âme, il la remet. Il promet au criminel pénitent une place dans son royaume éternel. Il fait sur la croix ce qu'il fera sur le trône de sa gloire au dernier jour du monde. Un élu est à sa droite et un réprouvé à sa gauche. Il y est prêtre et victime ; il s'immole et il y est immolé. Il prouve qu'il est Dieu, en choisissant le moment de sa mort, en disant que tout est consommé avant de mourir, en parlant avec une voix forte et puissante lorsqu'il veut mourir, et en baissant la tête avant d'expirer. Grandeur de puissance en expirant sur la croix ; elle agit avec la même magnificence que lorsqu'il tira le monde du néant ; lorsqu'il parla, le ciel et la terre se présentèrent ; lorsqu'il meurt, le ciel et la terre rendent hommage à leur Créateur. Des prodiges éclatants attestent la grandeur de l'auteur de la nature ; le voile du temple se déchire, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, le soleil retire sa lumière, la terre est couverte d'épaisses ténèbres. Grandeur de puissance sur les cœurs des gentils, et plusieurs témoins de sa mort sont touchés, repentants, frappent leur poitrine, confessent sa divinité. Grandeur de puissance : l'opprobre de la croix est changé en une gloire éclatante. On a vu les empereurs, les sages du paganisme, qui la regardaient comme une folie, mettre toute leur gloire dans cet instrument de notre salut. Le nom de Jésus crucifié fait fléchir le genou à toutes les créatures dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Au nom de Jésus-Christ crucifié, Pierre et tous les apôtres guérissent les malades, chassent les démons, commandent à tous les éléments, à la mort même. Grandeur de puissance dans le tombeau : toutes les précautions de la Synagogue sont inutiles, il en sort victorieux; le triomphe des Juifs n'est que passager. Son berceau, le Calvaire, le tombeau, ces théâtres de ses abaissements, sont aussi les théâtres de sa gloire ; des prodiges incontestables y attestent sa divinité.

Ah! mes frères, persuadés des grandeurs de Jésus-Christ, de son amour, de sa sainteté, de sa puissance, aimons un Dieu qui nous a tant aimés ; que nos mœurs répondent à la sainteté de sa vie, de sa morale et de sa doctrine; concevons de l'horreur de tous les systèmes qui répandent des doutes sur sa divinité, déclarons-nous ses disciples dans ces jours malheureux, ne rougissons pas de ses abaissements, confessons-le généreusement devant ses ennemis, afin qu'il nous confesse devant son Père, et nous associe à la gloire éternelle de son royaume ; je vous la souhaite.

SERMON XXV.

Pour le septième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA VRAIE PIÉTÉ.

Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est. (*Matth.*, VII.)

Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux.

L'amour, l'obéissance caractérisent la vraie piété. Sert-on Dieu, l'honore-t-on comme il le demande quand on ne l'aime pas, quand on ne lui obéit pas? Qu'est-ce que la piété? dit saint Augustin, ce n'est pas autre chose que le culte suprême dû à la Divinité : *Quid autem pietas nisi Dei cultus?* (S. Aug. *Hier.*, epist. 29.) Or on n'honore pas un Dieu infiniment bon, infiniment puissant, quand on ne l'aime pas, quand on ne lui obéit pas.

Il nous apprend dans les livres saints qu'il condamne la dévotion d'un peuple qui ne l'honore que des lèvres, dont il n'a pas les affections du cœur, et qui ne lui donne que les sons de la voix.

Il nous apprend dans notre évangile que tous ceux qui l'invoquent, qui confessent sa grandeur, sa justice et sa puissance, sans se conformer dans toutes leurs actions à sa volonté, ne jouiront jamais de sa gloire. Il y a donc une vraie et une fausse piété? Oui, mon cher auditeur; c'est pourquoi il est de conséquence de vous instruire sur cet important sujet de la morale chrétienne.

Peut-on ne pas gémir sur la tranquillité d'une multitude de chrétiens qui se rassurent sur une piété de goût, d'ostentation de caprice? sur une piété dont un cœur volage, dissipé, intéressé, mondain même, a tracé le plan? sur une piété qui n'embrasse que l'extérieur du culte, qui ne fait pratiquer que les vertus qui plaisent et qui ne fait éviter que les défauts qui révoltent? sur une piété qui nourrit leur orgueil, qui les porte à s'applaudir du mal qu'ils ne font pas, à oublier leur misère pour gémir sur celle du prochain, et à se faire comme un rempart de certaines dévotions qui ne sont pas commandées, contre la colère d'un Dieu qui punit les infractions de sa loi? enfin sur une piété que la charité, la douceur, l'humilité n'accompagnent pas, qui irrite le Seigneur au lieu de l'honorer, qui révolte le prochain au lieu de l'édifier, qui creuse l'enfer au lieu d'ouvrir le ciel.

Faites-y attention, mes chers frères; c'est la fausse piété qui fait tomber la vraie piété dans le mépris aux yeux des mondains; c'est la fausse dévotion qui fait censurer une dévotion tendre et solide; ce sont les faux dévots qui font accuser les chrétiens religieux observateurs de la loi, de singularité, et mettent des obstacles aux desseins de ceux qui voudraient les imiter.

Je sais que tout ce que les mondains peuvent dire de plus spécieux contre ceux qui ont levé l'étendard de la dévotion, les condamne au lieu de les justifier; que leur langage est celui des passions et non pas celui de la raison; qu'ils ont tort de confondre ceux qui ont une piété sincère avec ceux qui n'en ont que l'apparence, et qu'ils sont coupables de parler contre la dévotion, sous prétexte qu'il y a de faux dévots; mais je sais aussi que ces personnes qui ne sont, ni sincèrement à Dieu, ni entièrement au monde, qui condamnent les mondains sans les édifier, qui ont l'extérieur de la dévotion sans en avoir l'esprit, et qui se font redouter plutôt que de se faire respecter, sont bien coupables, puisqu'elles donnent des idées désavantageuses de la piété.

En effet, l'ignorance du peuple, qui donne aisément dans le merveilleux, qui croit à tout esprit, qui aime la nouveauté, qui s'attache aux pratiques extérieures, qui y met toute sa confiance, n'a-t-elle pas été un prétexte aux protestants pour accuser l'Eglise dans son culte? Cependant sa doctrine en est-elle moins pure? Ce qu'elle enseigne en est-il moins exact? et ne sont-ils pas coupables de confondre l'esprit de l'Eglise avec celui d'un peuple grossier et sans lumières?

Il en est de même de ceux qui ne rendent pas la dévotion respectable et aimable par les vertus qui honorent Dieu, qui édifient le prochain et s'ouvrent les cœurs des mondains mêmes.

La singularité, l'orgueil, la délicatesse, les attaches, l'entêtement qu'on remarque dans un monde de faux dévots, fait mépriser la dévotion; on regarde ceux qui en lèvent l'étendard, qui en prennent les ornements, comme des personnes non-seulement inutiles, mais même dangereuses dans la société. A-t-on raison? Non. Est-il raisonnable de confondre la vraie piété avec la fausse? Peut-on sans aveuglement dire qu'on ne veut pas être dévot à cause qu'il y a de faux dévots? Tel est cependant le raisonnement insensé des mondains, le langage qu'ils tiennent tous les jours; langage d'un cœur corrompu, et non pas celui d'un esprit droit et éclairé; pourquoi? Le voici, mes frères.

Dire qu'on ne veut pas être dévot, c'est dire qu'on ne veut pas servir Dieu, puisque la piété est le culte de Dieu : dire qu'on ne veut pas être dévot à cause qu'il y a de faux dévots, c'est dire qu'on ne veut pas être sauvé à cause qu'il y a des réprouvés. Pour vous faire éviter le danger des uns et des autres, je vais vous montrer, mes chers frères, dans ce discours,

Les caractères de la vraie piété contre les faux dévots. Première réflexion.

Les avantages de la vraie piété contre les indévots. Seconde réflexion. Suivez-moi attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

La vraie piété est éclairée : elle discerne l'autorité qu'elle doit suivre. Pourquoi voyons-nous tant de personnes prendre le change dans la dévotion? le peuple mettre sa confiance dans des pratiques de surérogation, et se tranquilliser dans l'infraction des

devoirs essentiels du christianisme, à l'ombre d'un culte tout extérieur? C'est qu'il ne discerne pas l'esprit de l'Eglise, qui est toujours le même, de l'esprit de singularité, de nouveauté, de ténèbres. De là ce goût pour tout ce qui est extraordinaire, pour tout ce qui le rassure contre les suites d'une vie criminelle, pour tout ce qui intéresse la santé ou la fortune; de là tant de superstitions et de vaines observances.

On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup de personnes séduites et égarées dans les voies de l'erreur et du mensonge, avec un goût pour la piété, un penchant pour la dévotion, et un désir même d'arriver à la perfection. Qui les séduit? qui les égare? Des prophètes que Dieu n'a pas envoyés, des hommes qui annoncent la paix lorsqu'il y a tout à redouter, des guides téméraires et aveugles qui tracent de nouvelles voies, des hypocrites qui paraissent ce qu'ils ne sont pas, et qui en imposent sous les vêtements empruntés de la douceur et de la piété.

Jésus-Christ nous avertit de nous méfier de tous les hommes dont les dehors sont imposants, de ne point nous laisser séduire par les appas d'une douceur et d'une piété empruntées, et de les regarder même comme des loups ravissants sous la peau d'un innocent agneau : *Attendite a falsis prophetis.* (*Matth.*, VII.)

Mais, dira-t-on, si des personnes vraiment pieuses sont séduites, si elles donnent dans l'erreur ou dans la superstition en croyant rendre hommage à la vérité et honorer Dieu, leur piété est-elle fausse? Oui, parce que la vraie piété étant le culte de Dieu, elle préfère l'autorité qu'elle a établie pour nous enseigner à celle de certains savants qu'il n'a pas envoyés, et l'esprit de son Eglise à l'esprit particulier. Une piété qui n'est pas éclairée n'est pas une vraie piété.

La vraie piété est prudente dans le choix des bonnes œuvres qu'elle pratique. Il y a des œuvres commandées. Il y en a qui ne sont pas à la portée de tous les chrétiens. Il y en a de goût, d'ostentation, de caprice. Il y en a enfin de déplacées. La vraie piété consulte l'Evangile et non pas sa ferveur, son devoir et non pas son inclination, son état et non pas son penchant. C'est le désir de plaire à Dieu, de l'honorer, d'être utile au prochain, qui lui fait lever l'étendard d'une dévotion publique, qui la transporte dans les assemblées de charité, dans les prisons et dans tous les asiles de la misère humaine.

C'est elle qui conduit dans le saint temple une mère de famille pour y adorer le Seigneur, assister au sacrifice, s'y nourrir de la sainte parole, et c'est elle aussi qui la retient dans sa maison pour présider à l'éducation de ses enfants et aux actions de ses domestiques. Elle ne prie pas lorsqu'il faut travailler. Elle ne gémit pas aux pieds des autels, lorsque sa présence est nécessaire pour plaire à son époux et faire régner la paix. De bonnes œuvres déplacées ne sont pas agréables au Seigneur.

Tous ceux qui disent Seigneur, Seigneur, *Domine, Domine*, ne seront pas sauvés, n'entreront pas dans le royaume des cieux. Il faut remplir les devoirs de son état. C'est la charité qui doit mettre l'ordre dans nos actions, et non pas le goût, le caprice. Il ne suffit pas de pratiquer les vertus qui nous plaisent, il faut pratiquer toutes celles qui nous sont commandées. Une piété de goût, de caprice n'est pas une vraie piété.

La vraie piété est soumise à la volonté de Dieu. Elle la préfère à la sienne. La volonté de Dieu est que nous soyons saints; mais sa volonté ne s'accomplit pas sans le sacrifice de la nôtre. Quand nous pratiquerions de longs jeûnes, quand nous coulerions nos jours dans le cilice et dans les austérités, si notre volonté seule se trouve dans cette pénitence, si nous n'en voulons point d'autres, si nous refusons d'accepter le calice que le ciel nous présente, parce qu'il n'est pas de notre choix, alors notre piété est fausse, parce que la volonté de l'homme s'accomplit et non pas celle de Dieu.

N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours dans un monde de faux dévots? Leur volonté seule décide du choix de leurs directeurs, du temps qu'ils donnent à la prière, des églises qu'ils fréquentent, des livres de piété qu'ils lisent, des mortifications qu'ils s'imposent, des œuvres de charité qu'ils font, et quelquefois de leur foi, de leur soumission. Si celui-là seul entrera dans le ciel qui fait la volonté du Père céleste : *qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est*, que de chrétiens en seront exclus pour ne suivre que leur volonté, même dans les exercices de la religion, dans la pratique de certaines vertus, et dans une régularité qui en impose aux hommes qui ne voient que les apparences de la piété!

Déjà, mon cher auditeur, je vous ai donné une idée des caractères de la vraie piété, et vous ai fait apercevoir les dangers d'une fausse piété.

La vraie piété discerne l'autorité qu'elle doit suivre; elle ne donne ni dans l'erreur, ni dans la superstition, ni dans les illusions. C'est l'esprit de l'Eglise qu'elle suit, qu'elle respecte, qui la guide dans son culte.

La vraie piété préfère prudemment les œuvres commandées aux œuvres de surérogation, la gloire de Dieu, l'utilité du prochain plutôt que son goût et son penchant.

La vraie piété s'applique à connaître la volonté de Dieu et à l'accomplir. Elle combat celle qui ne veut point se gêner et souffrir pour se soumettre à celle qui demande une immolation et des sacrifices. En trois mots, et voilà les caractères de la vraie piété, elle est éclairée, prudente, soumise. Il ne s'agit que de les développer pour faire éviter tous les dangers de la fausse piété. Je commence.

Qu'est-ce que la piété? dit saint Augustin C'est une religieuse et tendre affection de l'âme vers son Dieu. Le corps participe à ce culte intérieur par l'observance des cérémonies établies dans tous les temps pour nous frapper, nous toucher, nous élever et donner au culte divin l'éclat qui lui convient :

Pietas est pius et humilis affectus ad Deum. (S. Aug., *De spiritu et anima*, cap. 51.)

Or, mes chers frères, ce principe posé, est-il difficile de conclure que la vraie piété est toujours éclairée, c'est-à-dire qu'elle ne se prête pas à l'illusion, qu'elle ne se laisse pas séduire par les charmes de l'erreur, qu'elle discerne ce qui vient de Dieu de ce qui vient du démon, et que Satan qui se transforme en ange de lumière emploie inutilement ses artifices pour l'attacher à son char? Non certainement.

Le chrétien vraiment pieux ne veut honorer que Dieu, n'obéir qu'à Dieu, ne plaire qu'à Dieu, n'écouter que Dieu. Or, ce chrétien vraiment pieux ne souille pas sa piété par des illusions, des erreurs, des superstitions. Pourquoi? Parce qu'il préfère l'autorité que Dieu a établie à celle des hommes qui parlent d'eux-mêmes.

L'esprit de science et de piété habite en lui : *Spiritus scientiæ et pietatis.* (*Isa.*, XI.) Ce n'est pas un savant superbe et curieux qui met sa gloire dans de vaines recherches, dans un amas de connaissances acquises, dans une vaste et brillante érudition, c'est un chrétien éclairé dans le culte qu'il rend à son Dieu, et dont la piété est pure, parce qu'elle est conforme à l'esprit de l'Eglise.

Voilà la science qui doit accompagner la piété, celle que le Saint-Esprit donne, et non pas celle qui s'acquiert dans les académies; celle qui fait connaître comment Dieu veut être servi, et non pas celle qui apprend à se faire admirer; celle qui découvre les piéges que le démon nous tend, et non pas celle qui n'enseigne que l'art de s'exposer; celle qui apprend à se soumettre, et non pas celle qui apprend à disputer; celle qui apprend à travailler à son salut avec crainte et tremblement, et non pas celle qui y fait travailler avec tiédeur et avec présomption.

La piété sans lumière est exposée aux charmes de l'illusion, aux artifices de l'erreur, aux séductions du démon. De là tant de personnes qui, avec un goût pour la piété, un désir même de s'avancer dans les voies du salut, s'égarent, parce qu'elles se laissent tromper par les ruses de l'ennemi qui leur inspire une singularité dans leur dévotion, et qui, sous prétexte de perfection, les fait sortir des voies ordinaires du salut pour les faire entrer témérairement dans des voies extraordinaires et sublimes où Dieu ne les appelle pas; de là, ces chrétiens qui se laissent séduire par les dehors imposants d'une doctrine et d'une morale condamnées par l'Eglise, qui adoptent par piété les sentiments qui la détruisent, qui sont de tout leur cœur ce que les pharisiens ne sont que par hypocrisie, et qui ne redoutent pas les faux prophètes, parce qu'ils viennent à eux avec la douceur d'un agneau et sous les ornements de la piété; de là ce peuple grossier et ignorant qui n'estime dans ses dévotions que le merveilleux, et qui est toujours le plus religieux observateur des pratiques superstitieuses que le démon a établies pour souiller notre culte et nos plus saintes solennités.

La vraie piété évite tous ces dangers. Pourquoi? Le voici, mes frères : C'est qu'elle est éclairée ; et d'où lui vient cette lumière, qui lui montre les écueils et les précipices, ce discernement des esprits, cette force pour résister aux charmes de la séduction? De son attachement et de sa soumission à l'Eglise toujours pure dans son culte.

En effet, mon cher auditeur, et je vous prie de vous appliquer à ce raisonnement qui est très-juste, la vraie piété règne dans les cœurs des simples comme dans les cœurs des savants. On les voit triompher des illusions qui séduisent certains dévots; on les voit en garde contre tous les artifices de l'erreur qui surprennent tant de dévots; on les voit alarmés aux moindres paroles, aux moindres actions, aux moindres démarches qui annoncent la superstition, qui souillent la dévotion de tant de préceptes. Or, ces simples, ces solitaires sans étude, ces vierges enveloppées dans la retraite, avant même d'avoir connu le monde, n'ont pas des connaissances acquises. Ce n'est ni la science des Ecritures, ni l'étude des Pères et des conciles, ni la lecture des ouvrages des savants qui les préservent des dangers de l'illusion, des charmes de l'erreur, des ruses du démon? Non. Cependant leur piété est éclairée, leur piété est une vraie piété, leur culte est pur. Pourquoi? Parce qu'ils suivent l'esprit de l'Eglise, qu'ils l'écoutent, et qu'ils se feraient un crime de penser autrement qu'elle, d'adopter une autre morale que la sienne, de se livrer à des pratiques de dévotion qu'elle n'approuve pas. Leur piété est éclairée, est une vraie piété, parce qu'elle n'est pas une piété de goût, de caprice, de sentiment particulier; mais une piété conforme aux saintes règles que l'Eglise a données à ses enfants, pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

Pour que ma piété soit éclairée, il n'est pas nécessaire que je sois un savant, un homme d'érudition, que je sache l'histoire de tous les siècles; mais il est nécessaire que je sois soumis, docile, que j'écoute l'autorité établie pour m'enseigner et que je ne m'écarte pas de son esprit. Sans cela, je croirai à tout esprit, j'honorerai le démon en croyant honorer Dieu, je prendrai l'erreur pour la vérité, les faux prophètes pour les vrais prophètes; je serai abîmé dans la dévotion, je pratiquerai des austérités, je me croirai du nombre des parfaits. Je ne gémirai plus sur moi, je ne gémirai plus que sur les autres; et cependant je serai un aveugle, je tomberai dans le précipice, parce que je n'aurai pas un guide sûr : l'Eglise, qui seule peut me faire rendre à Dieu un culte pur, sans mélange d'illusion, d'erreur et de superstition.

Il ne faut, mes frères, qu'écouter l'Eglise pour avoir une piété éclairée, et rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable. N'est-ce pas elle qui apprend aux âmes les plus élevées dans la dévotion, les plus jalouses d'avancer dans la perfection, les plus favorisées, à craindre les illusions qui font perdre

le fruit de la piété, et à ne pas entrer d'elles-mêmes dans les voies sublimes et extraordinaires qui flattent leur penchant et leur goût? N'est-ce pas elle qui discerne l'erreur de la vérité, qui nous montre les loups ravissants sous la peau des brebis? Voit-on ceux qui l'écoutent se tromper, et ceux qui lui sont soumis s'égarer dans des pâturages étrangers? N'est-ce pas elle qui distingue ce qui vient du démon de ce qui vient de Dieu, les prestiges de l'enfer des œuvres du Tout-Puissant, et les vaines et superstitieuses pratiques qui souillent le culte divin, des saintes et utiles pratiques qui le rendent éclatant et utile?

Dans tous les siècles, ne pourrais-je pas vous montrer des mouvements de cet esprit de sagesse, de discernement et de lumière que Dieu a donné à son Eglise? Quelle attention! quelle délicatesse! quelle rigoureuse censure des révélations, des miracles et de toutes les merveilles que l'on publiait et qui s'accréditaient! A-t-elle favorisé les visions d'une imagination échauffée, le goût du peuple pour le merveilleux, les desseins de ceux qui se faisaient admirer par un genre de vie extraordinaire? Non. Elle a regardé même comme une piété fausse celle de ces personnes célèbres dans la dévotion, lorsqu'elles ne soumettaient pas à son jugement les faveurs et les grâces qu'elles disaient avoir reçues du ciel; la piété des saints était éclairée, parce qu'ils ne voulaient servir et honorer Dieu que comme l'Eglise le sert et l'honore. Dans tous les temps il y a eu des hérésies : il y en a eu de fines, de délicates. Les hérésiarques, dit saint Jérôme (*in Matth.*, lib. I), avaient toutes les apparences de la piété. La continence, les jeûnes, un extérieur doux et modeste, étaient comme les vêtements dont ils se couvraient pour cacher le venin de leur doctrine : *Videntur continentia, castitate, jejunio quasi quadam pietate, se veste circumdare.* L'Eglise a-t-elle été surprise par l'appareil imposant de leur dévotion? Non; elle les a découverts, elle les a proscrits; la piété de ceux qu'ils ont séduits n'était pas éclairée, puisqu'ils ne préféraient pas l'autorité de l'Eglise à celle de quelques savants sans mission.

Dans tous les temps, le peuple a eu du goût pour le merveilleux; aussi donne-t-il plus aisément que d'autres dans les superstitions et les vaines observances. Tout ce qui est nouveau, surprenant, tout ce qui intéresse sa santé ou ses biens, excite sa piété. Il n'examine pas si son culte est autorisé, s'il est pur, si certaines pratiques ne le souillent pas; mais pourquoi la piété du peuple n'est-elle pas éclairée? C'est qu'il ignore l'esprit de l'Eglise, c'est qu'il ne veut point le connaître; car l'Eglise lui apprend, par la bouche des pasteurs, tout ce qu'il doit savoir pour honorer Dieu. Son zèle ne se lasse pas d'instruire, et si elle n'ôte pas au peuple tous les objets d'une fausse piété, c'est qu'elle ne peut que faire connaître les ruses du démon et non pas détruire son empire; c'est qu'elle ne peut que montrer les faux prophètes et non pas les exterminer : que la piété de tous les chrétiens soit celle de l'Eglise, elle sera éclairée.

Mais malgré le zèle de l'Eglise, qui ne cesse d'instruire ses enfants sur le culte qu'ils rendent à Dieu, qui les prémunit contre tous les artifices et toutes les ruses du démon, par des règles claires et précises pour discerner l'esprit de Dieu de l'esprit d'erreur, combien de chrétiens dont la piété, faute de soumission, est fausse, superstitieuse et criminelle aux yeux du Seigneur?

On voit des âmes pieuses; mais leur imagination échauffée, leur dévotion creuse, leur goût pour la singularité, répandent des nuages sur toutes les vertus qu'elles pratiquent. Telles sont ces personnes toujours agitées, troublées par des scrupules qu'elles ne veulent pas déposer, qui se repaissent d'alarmes et de visions, qui préfèrent leurs ténèbres aux lumières de leurs directeurs, qui les consultent sans cesse, et qui appellent toujours de leurs décisions; qui les fatiguent et les embarrassent de leurs peines et de leur embarras même.

Une piété éclairée gémit sur l'état de ces personnes, que rien ne console, que rien ne satisfait; mais que ces personnes soient plus soumises aux lumières d'un sage et prudent directeur, qu'elles respectent la voix de Dieu dans celles de ses ministres, le calme régnera dans leurs consciences.

La piété de sainte Thérèse était éclairée. Quel respect pour les ministres qui la conduisaient! quelle soumission aux avis des confesseurs qui n'étaient pas même assez habiles et assez éclairés pour la conduire dans les voies sublimes de la perfection! Sa soumission adoucissait ses peines, la soumission fut récompensée; le ciel lui procura le directeur le plus habile, le plus éclairé de son siècle, le célèbre d'Avila.

Mais avançons, mes chers frères, la vraie piété est toujours une piété éclairée. Pourquoi? Parce qu'elle est toujours conforme à l'esprit de l'Eglise, toujours pure dans son culte et dans sa doctrine. Par conséquent il est aisé de conclure que la piété de ces personnes qui pensent autrement qu'elle, qui ne s'unissent pas de cœur et d'esprit avec elle dans le culte qu'ils rendent à Dieu, qui se font gloire d'une dévotion de goût, de préjugé, qui ne choisissent que des pratiques nouvelles et contraires à celles qu'elle prescrit, est une fausse piété. En vain ont-elles levé l'étendard d'une autre dévotion, en vain les propose-t-on même pour des modèles de sainteté, en vain se flattent-elles avec le Pharisien d'être plus exactes, plus charitables, plus parfaites que les autres : si leur piété était vraie, elle serait éclairée, elle discernerait l'autorité qui doit la soumettre.

Voici encore, mes frères, une sorte de piété sur laquelle nous ne saurions trop gémir; c'est celle d'un peuple grossier et terrestre, une piété superstitieuse.

Il y a plus d'une sorte de manière de sacrifier au démon, dit saint Augustin (*Conf.*, lib. I, cap. 17) : *Non uno modo sacrificatur*

transgressoribus angelis. Avant la chute du paganisme, sous le règne du grand Constantin, il avait des temples, des autels. On lui offrait avec solennité et avec pompe des sacrifices. Il voyait les majestés mêmes de la terre lui rendre les honneurs divins, et un peuple aveugle se prosterner devant de vaines idoles, les adorer et y mettre leur confiance. Ses temples ont été détruits, ses autels renversés, ses idoles brisées. Etait-il sans ressource? Non, mes frères. La chute du paganisme fut-elle le tombeau de sa gloire? Non. Comment cela? Le voici. Il régnait dans ses temples, il règne dans les nôtres; des chrétiens grossiers et terrestres l'honorent en honorant le vrai Dieu; leur culte est mêlé de superstitieuses pratiques; il ne s'oppose pas à nos solennités, mais il les souille par les sacriléges abus qu'il y a introduits; il ne combat pas la dévotion du peuple, mais il le rend coupable dans sa dévotion même; il trouve le secret de se faire invoquer, lors même qu'on invoque l'Etre suprême.

Qui aurait pensé qu'on eût trouvé sous les vêtements des soldats qui combattaient sous le brave et vaillant Judas Machabée des preuves d'une idolâtrie cachée? Ils étaient Juifs, ils professaient publiquement la religion des Juifs; ils se faisaient gloire de la piété de leurs pères; ils offraient des sacrifices au vrai Dieu avec les pieux et fidèles Israélites; ils étaient du nombre des religieux observateurs de la loi de Moïse; cependant le culte qu'ils rendaient publiquement à l'Etre suprême était souillé par le culte qu'ils rendaient secrètement à de vaines idoles. Ils invoquaient le Seigneur et le démon : ce mélange sacrilége fut reconnu à leur mort.

Après un combat où la victoire que remporte le généreux Machabée fut ensanglantée par tous ceux qui périrent sous le glaive, on fut étonné, en déshabillant les soldats que le prince religieux voulait faire enterrer, et pour lesquels il voulait aussi faire offrir des sacrifices, de trouver, sous les livrées de la loi de Moïse, les livrées du démon, et de voir que des adorateurs du vrai Dieu étaient aussi les adorateurs des idoles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum et quibus lex prohibebat Judæos*. (II *Machab.*, XII.)

Je veux, mes frères, que cette idolâtrie secrète ait été involontaire dans ces idolâtres, mais elle n'en est pas moins une image des pratiques superstitieuses et des abus damnables que le démon mêle dans la piété du peuple pour la souiller, et se faire honorer dans le temps même qu'il se flatte d'honorer son Créateur.

L'Eglise, dans tous les siècles, a gémi sur les abus qui se sont glissés dans son culte, dans les pratiques superstitieuses adoptées par un nombre de ses enfants, sur les excès que le démon a établis et accrédités pour souiller nos plus grandes solennités et les saints jours de notre pénitence, sur la confiance qu'il leur inspire dans l'infraction même de la loi, à l'ombre de certaines pratiques de choix, et qui ne gênent pas les passions.

Mais, malgré le zèle des pasteurs pour prémunir le peuple contre ces abus, et lui faire rendre à Dieu un culte pur et conforme à l'esprit de l'Eglise, nous voyons toujours avec douleur un certain peuple terrestre et ignorant plus jaloux des pratiques superstitieuses que des saintes pratiques de l'Eglise, et plus zélé pour les dévotions extraordinaires que pour l'accomplissement des divins préceptes.

Quand voyons-nous les habitants des campagnes faire éclater leur foi, se glorifier de croire sans raisonner? Exacts observateurs de certains exercices de piété, quand il y a du merveilleux, quand il faut faire de longs voyages, quand ils ont fait des pertes ou qu'ils sont malades; alors ils n'écoutent pas l'Eglise, mais leur penchant, leur intérêt; ils ne mettent pas leur confiance dans le Seigneur, mais dans certaines prières, certaines pratiques dont l'efficace, selon eux, dépend de certaines circonstances, de certains jours, de certains moments. Voilà, selon l'esprit de l'Eglise, un mélange sacrilége avec le culte divin; voilà des chrétiens qui honorent Dieu et le démon. Après leur mort on leur montrera ces signes de l'idolâtrie cachés sous les signes du chrétien.

Qu'on ne m'oppose pas ici, mes frères, l'ignorance de ces peuples qui croient à tout esprit, et qui ont plus de goût pour les pratiques extraordinaires qui se sont accréditées que pour les saintes pratiques de piété établies par l'Eglise; ils sont inexcusables; pourquoi? Le voici : c'est que les pasteurs leur enseignent les règles du vrai culte; c'est qu'on leur fait sentir dans le saint tribunal le crime qu'ils commettent, lorsque dans les pertes, dans les dangers, dans les maladies ils ont recours à des pratiques, à des dévotions, ils récitent des prières que des hommes obscurs, des misérables, qu'on peut regarder comme des membres du démon, leur prescrivent; s'ils respectaient l'autorité qui les enseigne, ils ne se soumettraient pas à celle qui les séduit.

Il en est de même de ceux qui se laissent séduire par les apparences de la vérité et de la piété, qui veulent se sauver et qui abandonnent ceux que Dieu leur a donnés pour les conduire, pour suivre ceux qui les égarent et les repaissent de mensonges et d'erreurs.

Les apôtres qu'ils écoutent ne les séduiraient pas par la profondeur de leur érudition, la beauté de leur génie, la douceur de leur langage, la sévérité de leur morale, les apparences de la piété, s'ils écoutaient Jésus-Christ dans l'Evangile et respectaient l'autorité de l'Eglise, dont le culte est toujours pur et sans mélange d'erreur et d'illusions.

En effet, que nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile? le voici : Méfiez-vous de ces prophètes qui viennent à vous couverts de la peau des agneaux, *attendite*. (*Matth.*, VII) O grande parole! ô divine leçon! Jésus-Christ, à qui

rien n'était caché, prémunit ceux qui l'écoutaient contre les projets de l'enfer et les artifices de ces hommes superbes et hypocrites qui livreraient des combats à son Eglise dans tous les siècles.

Mais admirons la charité de cet adorable Sauveur; il descend jusque dans le détail et nous dépeint en peu de mots les ruses qu'ils emploient pour nous séduire; ils s'approchent de nous, *veniunt ad vos*. (*Matth.*, VII.) Voilà le zèle qui les anime: rien ne leur coûte; ils passeraient même les mers pour faire des prosélytes, dit Jésus-Christ; ils s'approchent de nous avec les ornements de la piété, un ton doux, un air affable, *in vestimentis ovium*. (*Ibid.*) Voilà les ruses. Or les chrétiens étant ainsi instruits par le Sauveur même, sont-ils excusables de préférer les ténèbres à la lumière? non; leur piété est fausse; ils sont séduits, parce qu'ils le veulent.

La vraie piété est éclairée, parce que la vraie piété est le culte pur, sans mélange d'illusions, d'erreurs et de mensonge, que l'Eglise rend à Dieu; elle est prudente, parce qu'elle préfère les œuvres commandées aux bonnes œuvres de goût, d'ostentation, de caprice.

La vraie piété ne consulte pas le goût, le penchant, l'attrait de certaines vertus, mais la loi de Dieu; son Evangile, la sainteté et l'esprit du christianisme. Comme un chrétien vraiment pieux n'a en vue que d'honorer Dieu comme il veut être honoré, il ne se laisse pas emporter par les mouvements d'une piété de goût, de tempérament, encore moins d'intérêt et d'ostentation; la prudence préside à toutes ses actions et à toutes les vertus qu'il pratique; c'est cette prudence dont le saint roi d'Israël se glorifiait et dont il remerciait le Seigneur qui en était la source : *Prudentem me fecisti mandato tuo*. (*Psal.* CXVIII.)

Prudence dans le culte; il n'adopte aucune nouveauté, il ne donne dans aucune merveille publiée par des hommes sans autorité; il ne se fait pas gloire d'opposer aux pratiques de l'Eglise des pratiques de goût ou de singularité; le prétexte même d'une plus grande perfection ne le justifierait pas à ses yeux, dès que son culte ne serait pas entièrement conforme à celui de l'Eglise.

Que dois-je penser de ces personnes qui ne veulent pas honorer Dieu comme l'Eglise l'honore, qui ne se conforment pas à son esprit, à son intention, à ses cérémonies, qui semblent rougir d'adorer Dieu dans l'assemblée des fidèles, qui se flattent de lui être plus agréables par la singularité de leurs exercices que par leur assiduité aux offices publics; de ces brebis sourdes à la voix de leurs pasteurs, et dociles à celle de ceux que Dieu ne leur a pas donnés pour les conduire; qui dédaignent le saint temple où ils sacrifient pour elles, où ils les instruisent : et remplissent les églises où Dieu est honoré par les religieux qui le louent; mais où elles lui déplaisent, parce qu'elles ne suivent pas l'esprit de son Eglise, et qu'au lieu de marcher sous l'étendard d'une association, pieuse il est vrai, mais sur laquelle les devoirs de paroissien doivent l'emporter? Je dis, mes frères, que leur dévotion est fausse; pourquoi? Le voici : la prudence en matière de salut veut que nous soyons attentifs à remplir toutes nos obligations, et ardents pour nous procurer toutes les grâces dont nous avons besoin; or, Jésus-Christ nous a ordonné d'écouter son Eglise, de lui obéir, de faire tout ce qu'elle nous commanderait. L'Eglise nous ordonne de nous conformer à son esprit sur le culte que nous rendons; elle nous impose dans ses conciles l'obligation de nous assembler pour louer Dieu et pour être instruits sous les yeux du pasteur que la Providence nous a donné; par conséquent une vraie piété ne peut pas se faire une habitude d'abandonner sa paroisse pour aller, par goût et par singularité, dans d autres églises.

L'assemblée des fidèles dans le saint temple, sous les yeux d'un pasteur, forme un corps dont il est dangereux de se séparer. Les forts supportent les faibles; elle fait même une sainte violence au ciel; c'est pour tous ceux qui la composent qu'on offre particulièrement le sacrifice de l'Agneau sans tache. Il y a des grâces attachées aux instructions d'un ministre chargé des âmes. La simplicité dans ces moments ne peut rebuter que ceux qui dédaignent la simplicité de l'Evangile; par conséquent on n'a pas une vraie piété quand on est indifférent pour les grâces que Dieu accorde à ceux que l'obéissance, l'amour unissent dans le saint temple.

Il est vrai qu'il ne suffit pas d'être assemblés dans le même lieu pour y recevoir les grâces et les consolations du Saint-Esprit, il faut encore que la charité unisse tous les cœurs, et que de différents sentiments ne les partagent pas, sans cela ce n'est pas une vraie piété.

Prudence dans les prières : la vraie piété prie comme l'Eglise et avec l'Eglise; elle gémit, elle s'attriste avec elle; elle espère, elle se réjouit avec elle; la fausse piété met sa gloire dans de longues prières, elle parle à Dieu avec art, elle ne sent pas sa misère. Un chrétien qui n'a pas une vraie piété est un orateur et non pas un suppliant.

Combien de chrétiens qui prient beaucoup sans honorer Dieu, sans fléchir sa justice, sans obtenir ce qu'ils demandent, parce que leurs prières sont imprudentes?

Que dirai-je de ceux qui récitent de longs offices par obligation ou par choix, et qui n'honorent Dieu que des lèvres, qui ne donnent au Tout-Puissant qu'ils invoquent que les sons de la voix, et au monde qu'ils aiment, toutes les affections du cœur, qui parlent beaucoup et ne gémissent jamais, qui se louent en louant Dieu, comme le pharisien, et qui insultent à la misère des pécheurs dans le temps même qu'ils demandent la grâce de leur conversion?

Ont-elles une vraie piété, ces personnes qui demandent d'être favorisées dans leur dévotion par des grâces singulières? qui voudraient, comme les enfants de Zébédée,

tenir le premier rang parmi les amis de Dieu, qui se plaignent du Seigneur quand il les fait passer du Thabor sur le Calvaire, et qui ne veulent être à lui que dans la quiétude, le repos? Non; c'est une fausse spiritualité.

Prudence dans les aumônes. Il faut distinguer les besoins et non pas les personnes, être utile aux malheureux et ne pas autoriser la paresse, donner de quoi soutenir le corps et non pas de quoi fournir à la vanité, donner de ses biens et non pas de ceux du prochain, soulager les plus malheureux et non pas les plus protégés.

Ceux qui ont cette prudence sont bienheureux, dit le Prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.* XL.) Ils ont une vraie piété, ils honorent Dieu dans ses membres, pendant que ceux qui donnent par goût, par caprice, par ostentation, n'aiment que les aumônes d'éclat, veulent des témoins de leurs charités, et ferment le cœur aux malheureux qui sont cachés pour assister ceux qui s'assemblent au son de la trompette.

Prudence dans les vertus que l'on pratique. Il y a les vertus nécessaires à tous les chrétiens, il y a les vertus de son état; il y a des vertus dont la pratique est déplacée. On en voit qui préfèrent le repos à l'action, qui méditent lorsqu'ils devraient agir, qui sont dans le temple lorsqu'ils devraient être dans leur famille; qui se font gloire de remplir les devoirs d'un religieux, d'un solitaire, et qui ne remplissent pas celui de père de famille, de citoyen.

Que de vertus déplacées dans la vie de certains chrétiens qui se flattent d'avoir une vraie piété, et qui n'en ont que les apparences, parce qu'ils suivent leur goût, leur penchant. On fait des œuvres de surérogation, on ne fait pas des œuvres de précepte; on est loué par les pauvres que l'on assiste, on est maudit par les créanciers que l'on fait languir; on a des panégyristes et des censeurs.

On admire la piété de cette dame; elle est toujours aux pieds des autels à gémir ou avec un directeur célèbre. Son époux, qui ne la voit pas occupée prudemment de son domestique, gémit et la blâme : une vraie piété serait plus prudente.

Prudence dans le zèle. Tout chrétien est obligé d'avoir du zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais ce zèle doit être réglé : il ne faut pas qu'il soit déplacé, précipité, amer; excité par l'envie, la passion, la haine, l'orgueil. Cependant rien de plus commun aujourd'hui qu'un zèle déplacé. On dirait que saint Paul a eu tort de dire que tous les chrétiens n'étaient pas des prophètes, des apôtres, des docteurs. Dans les assemblées profanes, dans les cercles des mondains, parmi les plaisirs même de la table, on parle de religion, on gémit, on censure, on dépeint le danger de la foi; on y traite des matières les plus sublimes de la théologie, on y loue et on y blâme les plus grands hommes. Veut-on la gloire de Dieu et le salut des âmes? Non; on veut disputer, défendre son sentiment. De là ce zèle précipité qui croit honorer Dieu en arrachant promptement l'ivraie mêlée avec le bon grain, ou en immolant tous ceux qui s'opposent à l'ennemi qui l'a semée; de là ce zèle amer qui éclate dans les paroles, dans les actions et dans les écrits. On ne veut point garder et toucher ses ennemis, on ne veut que leur perte; de là ce zèle excité par l'envie : les talents, les succès de ces ennemis les font trouver coupables; si leur mérite était demeuré dans l'obscurité, ils seraient indifférents. La passion allume dans le cœur de l'homme un zèle qui le porte aux derniers excès, surtout quand la religion sert de prétexte, et qu'il croit, comme disait le Sauveur, honorer Dieu par des sentiments contraires à la charité et à l'humanité : *Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI.) La haine la fait éclater; point de mensonge qu'on ne débite, d'anecdotes qu'on ne ramasse, d'histoires qu'on ne compose, de traits qu'on ne lance pour faire tomber dans le mépris et l'avilissement un corps qu'on n'aime point. L'orgueil le soutient; on aime à paraître, à avoir un nom; on s'élève au-dessus de ceux qu'on reprend, qu'on attaque, et l'espoir du triomphe rend infatigable dans le combat. N'ai-je pas dépeint, mes chers frères, le zèle de ces personnes qui ont tous les dehors de la piété, et dont le Sauveur veut que nous nous méfiions.

Prudence dans le choix des bonnes œuvres. Le pauvre peut et en doit faire comme le riche. Point d'état approuvé où un chrétien ne puisse faire du bien quand il a une solide piété; mais il y a de bonnes œuvres déplacées, il y a de bonnes œuvres d'ostentation.

Quand la piété porte à des pratiques de dévotion qui font violer les devoirs essentiels de son état, négliger les soins de sa famille, perdre un temps que l'on doit employer au travail ou au service de ses maîtres; entreprendre des voyages où, outre la dissipation, il peut y avoir encore d'autres dangers à redouter pour de jeunes personnes, c'est une fausse piété, parce que ce sont de bonnes œuvres déplacées que l'on pratique par goût pour se satisfaire.

Quand la piété n'a point d'attrait pour les vertus cachées, qu'elle n'aime que les vertus d'éclat, qu'elle cherche d'autres yeux que ceux du Seigneur qui voit dans le secret, c'est une fausse piété. On perd le mérite de ses vertus, quand on veut en être loué des hommes. Il faut que notre lumière brille à leurs yeux, parce qu'il faut les édifier en remplissant les devoirs de chrétien et de citoyen; mais aussi il y a de bonnes œuvres qu'il faut faire dans le secret pour n'en point perdre la récompense. Or nous les pratiquons dans le secret quand nous ne voulons plaire qu'à Dieu, et que notre piété est soumise à sa volonté.

Oui, mon cher auditeur, la soumission à

la volonté de Dieu caractérise la vraie piété. Sans cette soumission on ne lui rend pas le culte qui lui est dû ; on ne rend pas hommage à sa sagesse, à sa providence, à sa bonté, à sa puissance.

A sa sagesse, qui trace le plan de notre sanctification ; à sa providence, qui arrange les événements qui doivent contribuer à notre sanctification ; à sa bonté, qui veut notre sanctification ; à sa puissance, qui triomphe de tous les obstacles qui paraissent s'opposer à notre sanctification. Ne pas se soumettre à la volonté de Dieu, lui opposer la sienne, c'est en quelque sorte cesser de l'adorer ; c'est douter de sa bonté ou de sa puissance. Il n'y a point de vraie piété sans le sacrifice de sa volonté ; lorsqu'elle est opposée à celle de Dieu, ce n'est alors qu'une piété de choix, une piété de goût.

David disait au Seigneur : Vous m'avez conduit selon votre volonté : *In voluntate tua deduxisti me.* (*Psal.* LXXII.) Il était donc en état de lui rappeler sa soumission dans tous les événements mêmes où, persécuté et chancelant sur son trône, il semblait l'avoir abandonné ; oui ; et voilà la vraie piété, le vrai culte, l'hommage, qui honorent Dieu comme il veut être honoré.

Soumission à la volonté de Dieu lorsqu'il commande. A-t-on une vraie piété quand on n'accomplit pas toute la loi ? Non, on n'en a que les apparences ; violer un seul précepte, c'est les violer tous. Quand un Dieu parle, il faut obéir ; et on ne lui obéit pas, quand on a des réserves dans le sacrifice qu'il exige. En vain l'infraction de certains préceptes inspire-t-elle de l'horreur, si l'on se permet de la transgresser d'un seul de ses commandements. Combien qui se font gloire d'une piété d'éclat, parce qu'ils ne sont ni injustes ni intempérants, ni voluptueux ni homicides ; et qui cependant violent le plus grand des commandements, le précepte de la charité ? Où cette vertu, sans laquelle les autres ne sont d'aucun mérite pour le ciel, règne-t-elle moins que dans un monde de faux dévots ?

Soumission à la volonté de Dieu dans les épreuves et les adversités. On voit des personnes qui s'imposent des mortifications, qui s'abaissent, qui désirent des croix, qui ne parlent que d'immolation, de crucifiement, et qui s'abattent et murmurent dans les peines et les afflictions ; c'est-à-dire qu'elles veulent choisir leur pénitence, leurs croix, leurs abaissements : ont-elles une vraie piété ? Non, c'est une fausse piété ; c'est préférer sa volonté à celle de Dieu ; c'est vouloir aller au ciel par une autre route que celle qu'il nous trace ; c'est s'exposer à n'y jamais entrer. Mais, après vous avoir montré les caractères de la vraie piété, je vais vous en montrer les avantages dans la seconde partie que j'abrége.

SECONDE PARTIE.

Pour connaître tous les avantages de la vraie piété, il faut en concevoir une juste idée. La piété est le culte que l'on rend à Dieu. Or, un chrétien qui rend à Dieu le culte qui lui est dû est un chrétien qui l'aime, qui lui est soumis, qui observe sa loi ; un chrétien qui aime le prochain, qui est tendre, compatissant envers les malheureux ; qui se rend utile à la société par ses talents, et qui l'édifie par ses vertus ; un chrétien qui redoute les dangers du monde, qui ne s'y expose pas et qui triomphe de tous ceux qu'il n'a pas recherchés ; un chrétien qui se prête aux affaires, mais qui ne s'y livre pas tout entier ; qui use du monde comme n'en usant pas, qui se regarde comme un étranger sur la terre ; qui y gémit, qui s'occupe du ciel ; qui le désire, qui l'espère et qui en assure la conquête par ses bonnes œuvres.

Montrez-moi un tel chrétien : il coule ses jours dans la paix du cœur. Il est estimé des hommes, des mondains même ; il a tout fait à la mort, parce qu'il a fait son salut.

Si l'on me dit que ce chrétien, que je dépeins ici, est un homme rare, je répondrai que la vraie piété est rare aussi ; mais pour confondre les indévots, je prouverai que ces modèles d'une vraie piété ne sont pas des hommes imaginaires, qu'il n'est pas difficile de leur en montrer dans tous les états, et que la vie des mondains est toujours condamnée par celle des justes ; le petit nombre des vrais dévots prouve la possibilité du salut ; le grand nombre des indévots prouve la corruption de notre siècle.

Quelle consolation, quelle gloire pour l'homme sur la terre d'honorer Dieu comme il veut être honoré ! Or, tel est le privilége de la vraie piété : le chrétien religieux et solidement dévot honore Dieu par l'aveu de sa dépendance et de sa faiblesse, par le culte intérieur et extérieur, par l'amour et la soumission, par son innocence ou par sa pénitence, soit qu'il implore sa miséricorde, soit qu'il chante sa puissance, soit qu'il redoute sa justice, soit qu'il espère dans sa bonté.

Par qui Dieu est-il honoré comme il veut être honoré, si ce n'est par un cœur pur et innocent, ou un cœur contrit et humilié ; par un David, religieux observateur de la loi, et un David pénitent après l'avoir transgressée ; par ces chastes colombes qui gémissent dans la retraite, et ces âmes pures qui combattent dans le monde ; par ces pauvres, patients dans leurs peines, et ces riches détachés de leur opulence ; par ceux qui le louent dans les disgrâces et dans les succès, dans les abaissements et dans les honneurs ; dans les campagnes et dans le désert, à la ville et à la cour ; car dans tous ces différents états il y a des modèles d'une vraie piété, et par conséquent des adorateurs du vrai Dieu en esprit et en vérité.

Quoique ces modèles d'une vraie piété soient rares, il y en a toujours par la miséricorde du Seigneur, sous les yeux des mondains même.

A la cour, ce théâtre de la pompe du monde, ce séjour de la dissipation, où la scène change si souvent, et où tout varie, excepté l'art de dissimuler, de paraître ce que l'on

n'est pas, la vraie piété y règne, Dieu y est honoré par un culte pur dans le sein des délices, et dans l'éclat des honneurs; il y a de vrais disciples de Jésus-Christ.

Je sais que les mondains, les indévots ne portent qu'avec peine leurs regards sur ces modèles de la piété chrétienne, qu'ils les censurent dans leurs cercles, et qu'ils leur prêtent des vues d'intérêt, d'orgueil, de singularité, et qu'ils leur supposent un défaut de discernement, de lumière, quand ils ne peuvent pas leur en reprocher d'autres; mais je sais aussi qu'une piété soutenue les confond, qu'ils sont forcés de l'admirer, et que, s'ils n'ont pas le courage de la pratique, ils ont du moins assez d'équité pour l'estimer et la louer même.

C'est la singularité, l'ostentation, l'inconstance, l'air austère et composé des faux dévots, qui leur donnent de fausses idées de la dévotion, qui la leur font mépriser et tourner même en ridicule. Le privilége de la vraie piété est de confondre les indévots et d'exciter les hommes à lui rendre hommage.

La vraie piété ne procure pas seulement des satisfactions au chrétien sur la terre, mais encore elle élève l'édifice de son salut, et consomme le grand ouvrage de la sanctification. Après avoir honoré Dieu par un culte pur, Dieu l'honore par la gloire qu'il lui communique. Jésus-Christ l'avoue pour son disciple devant son Père, parce qu'il l'a reconnu pour son Dieu devant les hommes.

L'espérance de l'hypocrite périt, le voile qui cache la corruption de son cœur tombe, il n'en impose que pendant un temps, on découvre le pécheur sous les ornements du juste, l'homme de vices sous les livrées de la pénitence; le loup ravissant sous la peau des agneaux, le perfide sous le nom d'ami; les apparences de la piété ne suffisent pas pour rendre heureux le faux dévot: quand son rôle est fini, s'il en a imposé aux hommes, il n'a pu en imposer à celui qui porte ses regards dans le cœur, c'est le privilége de la vraie piété d'être utile pour le temps et pour l'éternité, de rendre l'homme heureux sur la terre et dans le ciel.

Tels sont, mes frères, les avantages de la vraie piété; il n'est pas difficile de les connaître. Elle honore Dieu, elle est honorée des hommes, elle procure le ciel : il est important de donner un peu d'étendue à ces trois réflexions avec lesquelles je finis.

La vraie piété honore Dieu, parce que c'est elle qui lui rend le culte qui lui est dû, le culte qu'il a demandé, le culte qu'il approuve, le culte qui lui est agréable.

Dieu est honoré par la vraie piété, pourquoi? Parce qu'il voit la créature pénétrée de son néant, de sa misère, persuadée de sa faiblesse, de son impuissance; qu'elle s'adresse à lui comme à l'auteur et le conservateur de ses jours, le souverain arbitre de sa destinée, celui avec lequel elle peut tout, et sans lequel elle ne peut rien.

Parce que Dieu est honoré comme il le mérite par la charité et par l'amour, et que le culte intérieur et la vraie piété sont une même chose, c'est-à-dire, charité, amour.

Dieu se plaint aux Juifs de ce qu'ils ne lui rendent pas l'honneur qui lui est dû, c'est-à-dire, il se plaint de ce qu'ils ne mettent pas en lui leur confiance, de ce qu'ils doutent de sa puissance qui a éclaté avec tant de magnificence dans l'Egypte, de ce qu'ils transportent à de vaines idoles les honneurs divins qui ne sont dus qu'à lui seul. Les vrais Israélites honoraient Dieu, parce qu'ils lui rendaient le culte suprême qui lui est dû, en confessant qu'il était le seul Dieu véritable, et en ne mettant qu'en lui leur confiance. Dieu est honoré par une vraie piété, comme il est offensé par une fausse piété, comme il est outragé par les mépris des indévots et les attentats des impies.

La vraie piété honore Dieu, parce qu'elle lui rend le culte qu'il a demandé : le culte intérieur, le culte extérieur.

Le culte intérieur, quand il a dit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu; vous n'adorerez et ne servirez que lui seul.* (*Matth.*, IV; XXII.) Le culte extérieur, quand il a prescrit des cérémonies, tracé l'ordre des sacrifices, établi des ministres, et déclaré qu'il voulait un temple dans la Judée. Or, la vraie piété rend à Dieu ce double culte qu'il a demandé; par conséquent la vraie piété est la seule qui honore Dieu.

Oui, mon cher auditeur, Dieu approuve le culte de ces chrétiens que la foi soumet, que l'espérance anime, que la charité embrase; il voit avec confiance ces citoyens de la terre imiter, autant qu'ils en sont capables par leur amour, leur anéantissement, les citoyens du ciel.

La décoration de nos temples, l'appareil majestueux des sacrifices, la pompe des cérémonies, les chants des psaumes et des cantiques, l'encens qui fume sur les autels, nos corps prosternés devant sa majesté suprême, publient sa grandeur et son néant. Les honneurs que nous lui rendons n'ajoutent rien à sa gloire, mais il les approuve, c'est pour nous que nous l'honorons ; c'est notre intérêt de l'honorer et de lui rendre le culte qui lui est agréable, et que la vraie piété seule a l'avantage de lui rendre.

Mais si Dieu est honoré par la vraie piété, les vrais dévots sont aussi bien consolés dans toutes les peines de cette vie passagère. La piété répand des douceurs sur toutes les amertumes du juste.

Elle charme ses ennuis. Pourquoi les mondains sont-ils quelquefois embarrassés du temps qui s'envole avec tant de vitesse? pourquoi ce dégoût de la solitude et ce penchant pour la dissipation et le tumulte? pourquoi se tournent-ils du côté des créatures pour emprunter d'elles de quoi dissiper leurs ennuis? c'est qu'ils n'ont pas de piété, c'est qu'ils ne se tournent pas du côté de Dieu, ils ne s'entretiennent pas avec lui, leur cœur n'est ouvert qu'au monde, il est fermé à celui qui peut seul le remplir. Un cœur qui n'est pas à Dieu, auquel Dieu ne parle pas, sur lequel ne tombent pas les ro-

réos célestes, ne peut-être qu'agité, inquiété et troublé.

Dieu s'approche-t-il de ces indévots qui ne lui rendent pas le culte qui lui est dû, qui méprisent ses solennités, ou ne font une rapide apparition dans nos temples que pour l'outrager; de ces mondains dont la grande, l'importante affaire est le plaisir, qui donnent leurs plus beaux jours au monde, et qui ne réservent que des moments pour la religion, qui s'érigent en censeurs de la dévotion pour justifier leur irréligion, et qui tournent en ridicule les vrais dévots, pour s'applaudir de leur indévotion? Non. Dieu s'en éloigne; c'est le privilége de la vraie piété d'honorer Dieu, et d'entretenir avec lui un saint commerce sur la terre.

La retraite a des douceurs pour l'âme pure et innocente qui honore son Dieu. Elle se passe des créatures, elle coule paisiblement les moments de sa vie. Si elle gémit comme la colombe sur les désordres d'un monde d'indévots, sur les crimes et tous les scandales du siècle, Dieu la console, il est touché des larmes qu'elle répand dans le secret.

Voulez-vous connaître tous les avantages de la vraie piété? portez vos regards sur ces personnes dont vous n'ignorez pas les peines et les chagrins, et qui, dans le sein de l'opulence et des grandeurs, portent une croix pesante : qui les console, qui répand dans le cœur le calme, qui leur donne cet air serein et affable, qui retient les plaintes et les murmures? leur piété, le saint commerce qu'elles entretiennent avec Dieu. Elles le craignent, elles le servent, elles l'aiment; il est honoré par le culte qu'elles lui rendent, il est le Dieu de leur cœur, rien ne peut le troubler.

Pour ces mondains qui se font une gloire de leur indévotion, qui s'éloignent de Dieu pour se tourner du côté des créatures, qui ne parlent de la religion que pour la combattre, et qui traitent de folie la sagesse du juste qui craint le Seigneur, l'agitation, le trouble, les remords, les alarmes, les rendent malheureux dès sur la terre; c'est le privilége de la vraie piété d'honorer Dieu et d'être sous sa protection supérieure à tous les événements qui troublent la tranquillité des humains.

Elle a aussi des charmes victorieux des mépris des mondains; ils sont forcés de l'admirer et de la respecter.

Ce n'est pas, je le sais, les vertus de l'hypocrite qu'on admire. On distingue aisément dans le monde le fard de la piété, de la piété même. Les mondains ont trop d'intérêt à produire la fausse dévotion sur la scène pour ne point s'appliquer à connaître le faux dévot. Le ton, le maintien, la démarche, l'air enveloppé, les gémissements même décèlent l'hypocrite. D'ailleurs on n'ignore pas que le sort des grands pieux est de faire des hypocrites; les dispensateurs des grâces et les protecteurs puissants forcent le vice de se cacher, quand ils aiment la piété; mais l'édifice de piété que l'intérêt, l'ambition savent élever avec art quand il est nécessaire, n'est pas durable ; il tombe, on n'en conserve aucun reste, quand il ne faut plus paraître pieux pour s'avancer : bien loin de respecter, d'honorer ces faux dévots, on les méprise.

Tous ces hommes coupables du vice des pharisiens, qui veulent en imposer par une sévérité apparente, une dévotion d'état, une singularité de conduite et de mœurs, ne peuvent avoir pour panégyristes que ceux qui ont intérêt à grossir le nombre de leurs prosélytes. Les mondains savent apprécier leur mérite.

Je sais encore qu'il y a des hommes qui, comme dit saint Paul, regardent la piété comme un moyen d'acquérir des richesses: *Existimantium quæstum esse pietatem.* (I *Tim.*, VI.) Fausse piété, piété d'intérêt, piété des pharisiens qui pénétraient dans les maisons des veuves opulentes, et qui les attachaient à leur char par l'appareil d'une dévotion extraordinaire.

Mais si cette piété pharisaïque trace le chemin à la fortune, si elle fait une réputation d'éclat, si elle supplée au mérite, aux talents, à la science; si elle procure des aises, des commodités, des honneurs; si elle place avec les grands hommes les génies les plus médiocres, n'a-t-elle pas, me direz-vous, un sort plus heureux que la vraie piété? Non, mes frères, parce que cette fausse piété ne se soutient pas, parce qu'elle n'est que du goût de certaines personnes curieuses qui veulent se satisfaire dans la dévotion comme dans toute autre chose; parce qu'elle a ses ennemis comme ses panégyristes; parce qu'elle n'a pas les caractères de celle qui honore Dieu; les hommes ne s'accordent à louer la piété, à l'admirer, à la respecter, à désirer son sort, que lorsqu'elle est soutenue, constante, et qu'ils n'y découvrent aucune vue d'intérêt, aucun motif humain, aucune singularité. Alors ils lui rendent hommage, et ils gémissent même de ne pas être semblables aux justes qui servent Dieu.

Oui, mon cher auditeur, malgré la corruption de notre siècle, la solide piété est honorée et respectée; on admire le juste, on désire son sort, on chante sa félicité, on le regarde comme un puissant protecteur auprès de Dieu.

Ne dites pas que ces temps où les solitaires occupaient les empereurs de leur sainteté, où l'on appelait à la cour ceux qui se cachaient dans l'épaisseur des forêts, ne sont plus. Les vertus des saintes âmes qui habitent les cloîtres ne sont pas inconnues dans le séjour qu'habitent les grands. Les saints asiles des pénitents sont visités par les majestés même de la terre. On se fait un devoir de soutenir par de pieuses libéralités, ces justes qui suspendent, par leurs prières et leur pénitence, les châtiments que méritent nos péchés.

Il n'est pas nécessaire d'avoir la science, les lumières du solitaire de Clairvaux, pour être admiré et respecté des souverains pontifes et des rois. Il suffit d'avoir ses vertus. Une piété soutenue et marquée au coin de la

sagesse et de la sévérité de l'Evangile, a toujours eu, et aura toujours des admirateurs et des panégyristes.

Je ne dissimulerai pas que le monde indévot, toujours jaloux de justifier sa coupable licence, et une vie molle et voluptueuse, est ordinairement un téméraire censeur des actions des justes les plus innocentes. Je sais que s'il se trouve un ange rebelle dans la cité la plus sainte; un Judas dans le nombre des apôtres; un prévaricateur de la loi dans le peuple de Dieu, il juge du général par le particulier; il étend la corruption d'un membre sur tout le corps.

Je sais que la vie la plus irréprochable n'est pas exempte de sa censure, qu'il répand des ombres sur les plus belles vertus; que les pontifes, les lévites dans le sanctuaire, les religieux et les vierges dans le cloître, sont tous les jours percés des traits que sa malignité lance avec art.

Je sais, et saint Paul me l'apprend, que tous ceux qui aiment Jésus-Christ, qui sont attachés à sa doctrine, qui se déclarent pour la sainte sévérité de l'Évangile, sont persécutés par un monde d'indévots qui blâment la régularité du juste, pour se tranquilliser dans les désordres d'une vie mondaine. Mais je sais aussi que, dans leur aveuglement même, ils distinguent une sainteté soutenue, qu'ils l'admirent et la louent. Ecoutons ces mondains.

Ce n'est qu'extérieurement qu'un monde d'indévots se soulève contre la vraie piété; c'est par un intérêt de sentiment ou de conduite.

On ne veut pas louer la sainteté de ceux qui combattent des sentiments, des systèmes qu'on veut accréditer, ni des justes qui condamnent par leurs exemples une vie de plaisirs, de jeu, de dissipation qu'on veut perpétuer. On se fait une gloire de leur prêter des défauts, pour les opposer à ses faiblesses. On les dépeint tels qu'ils ne sont pas, pour pouvoir être toujours ce que l'on est; mais intérieurement ces indévots voudraient ressembler aux justes qu'ils méprisent. Dans leurs plaisirs mêmes, ils désirent leur tranquillité; ils avouent qu'on se lasse plus dans la carrière des mondains que dans celle de la pénitence; et qu'un chrétien saintement occupé de l'éternité est plus sage qu'un mondain imprudemment occupé d'une félicité fugitive.

Mais le temps est court, il s'envole avec rapidité. L'homme de piété et l'homme d'indévotion arrivent promptement au moment décisif de leur salut. Qui a été le plus sage? qui a moins risqué? qui est le plus tranquille? Ecoutons ce que disent les mondains à la mort d'un juste, d'un chrétien dont la piété a été soutenue, dont la sainteté n'a pas été équivoque, et qui quitte la terre sans regret, parce qu'il a vécu sans attache. Ah! c'est ici que nous voyons les mondains respecter la piété, lui rendre des hommages, et désirer le sort du juste.

Que veulent dire les mondains quand ils disent qu'ils voudraient ressembler à cette personne sage et vertueuse; qu'ils voudraient avoir l'âme aussi pure et être aussi détachés du monde qu'elle? N'est-ce pas faire l'éloge de la piété? n'est-ce pas l'honorer? n'est-ce pas avouer leur faiblesse, leur aveuglement.

Je sais qu'ils ne tiennent pas ce langage quand il s'agit de se livrer au plaisir, dans la dissipation du jeu et des fêtes mondaines, lorsqu'ils briguent des biens et des honneurs, parce que dans ces moments ils ne sont pas à eux, ils sont enivrés de leurs satisfactions, ou du succès de leurs projets; mais c'est précisément parce qu'ils ne le tiennent que lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes, tranquilles, dans le calme, et capables de faire de sérieuses réflexions, qu'ils rendent un véritable hommage à la piété. Cet éloge n'est point suspect, c'est avouer leur erreur et louer la sagesse du juste.

Rien de plus commun que d'entendre les mondains louer la véritable piété, et désirer le sort de ceux qui vivent saintement. Leur erreur est de se contenter de le désirer, et de négliger les moyens de se l'assurer.

Nos œuvres nous accompagnent au tribunal de Jésus-Christ. Il faut donc, pour avoir le sort du juste, avoir ses vertus: or, comme les mondains ne les ont pas, et qu'ils ne se mettent pas en peine de les acquérir, ils ne sont que des stériles admirateurs de la piété; et l'hommage qu'ils lui rendent en faisant l'apologie des justes, annonce leur coupable aveuglement.

En effet, j'entends, à la mort d'une personne qui a vécu saintement, les mondains faire l'éloge de ses vertus. Ils la placent dans le ciel. Ils voudraient être aussi purs qu'elle, quand leur dernier moment sera arrivé; ils désirent son sort: mais n'est-ce pas le comble de l'aveuglement, de désirer le sort des saints, et de ne vouloir pas les imiter? N'est-ce pas ressembler à ce faux prophète Balaam, qui désirait d'avoir le sort des pieux Israélites à sa mort, et qui n'adorait pas le Dieu qui les protégeait et les comblait de ses faveurs?

Puisqu'ils sont forcés de rendre hommage à la vraie piété; puisque, dans le calme des passions et le repos de la solitude, elle a pour eux des charmes; puisqu'ils désirent le sort du juste, pourquoi sont-ils toujours pécheurs et indévots? Car il n'y a que la vraie piété qui puisse procurer le ciel.

La piété, dit saint Paul, est utile pour se procurer une vie heureuse sur la terre pendant la durée de notre exil, et dans le ciel dans toute l'immense étendue de l'éternité: *Pietas ad omnia utilis est.* (I *Tim.*, IV.)

Qui peut rendre heureux le chrétien sur la terre, ce lieu de pleurs, de gémissements, de misères? Sont-ce les richesses? Mais elles sont périssables, et les événements qui renversent l'édifice des plus brillantes fortunes ne sont pas rares. Sont-ce les plaisirs? Mais ils sont toujours mêlés d'amertume; les moins criminels sont toujours fatigants, la honte et les alarmes accompagnent toujours les satisfactions d'une coupable volupté.

Sont-ce les honneurs? Mais on y arrive difficilement ; il faut ramper avant d'être élevé, on n'en jouit pas longtemps ; on tombe du faîte de la grandeur dès qu'on y est parvenu. C'est dans l'élévation qu'on est menacé d'une chute humiliante.

C'est la vraie piété qui rend le chrétien heureux dans les peines mêmes de cette vie: elle les adoucit. Le juste paraît malheureux aux yeux des mondains, parce qu'ils ignorent les charmes de la vertu ; sa séparation d'un monde profane, son attachement à son Dieu, son humilité, son détachement, sa pénitence, le font regarder avec mépris; mais son sort est préférable à celui des insensés qui le plaignent et le tournent en ridicule.

Saint Augustin, parlant de la vraie piété des justes sur la terre, dit (*Macedonio, de vera felicitate*, epist. 72) : ou qu'elle les exempte des peines de cette vie, ou qu'elle les adoucit : *Molestias hujus vitæ avertat aut liniat.*

Quand le Saint-Esprit nous dépeint le bonheur du juste dans cette vallée de larmes, qu'il le compare à un arbre planté le long des eaux, qui conserve toujours une agréable verdure et donne des fruits dans la saison, il ne veut pas nous faire entendre que le juste est sans affliction sur la terre, mais que Dieu le soutient, le console, et répand des douceurs sur toutes ses amertumes.

Tel est le privilége de la vraie piété, de rendre le chrétien heureux dans les peines mêmes de cette vie, et de lui ouvrir le ciel à sa mort.

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur.* (*Apoc.*, XIV.) Pourquoi ? parce que la mort les délivre de toutes les peines de cette vie, et les met en possession de tous les biens éternels ; c'est dans ce moment qu'ils entrent dans un saint repos, que leurs larmes sont essuyées, et que, sortis victorieux du combat, ils jouissent dans la sécurité du fruit de leurs travaux : *Dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* (*Ibid.*)

Mais cette félicité accordée à ceux qui meurent dans le Seigneur est la récompense de leur piété. C'est elle qui leur ouvre le ciel ; elle les accompagne au tribunal de Jésus-Christ. Ils paraissent devant ce Dieu très-saint avec toutes les bonnes œuvres qu'ils ont pratiquées : *Opera illorum sequuntur illos.* (*Ibid.*)

Les mondains sont-ils sensés d'espérer le sort des justes, sans imiter leur piété? Quelles sont les œuvres qui les accompagneront au tribunal de Jésus-Christ, s'ils ne se convertissent pas, s'ils ne changent pas le plan d'une vie mondaine ? Des œuvres du démon auxquelles ils ont renoncé dans leur baptême, des péchés en tout genre, des transgressions volontaires de la loi, des coupables satisfactions, un amour du monde, de ses plaisirs, de ses vanités, une passion pour le jeu, les spectacles, des injustices, des haines, des médisances, des conversations licencieuses et impies sur la religion, ses mystères et ses ministres ; un mépris des solennités, un dégoût des choses saintes, des railleries, des satires sacriléges ; car voilà les œuvres des mondains ; car voilà les œuvres qui accompagnent ceux qui meurent avec l'esprit du monde. Les indévots, leur indévotion leur ouvre l'enfer à leur mort ; c'est le privilége de la vraie piété d'ouvrir le ciel au juste qui quitte la terre.

En vain la sagesse mondaine répand-elle des nuages sur la piété de nos pères. En vain la politique blâme-t-elle les pieux excès de leur dévotion. En vain tous les monuments de leur charité et de leur zèle pour la décoration des temples et des autels, sont-ils l'objet de la critique des prudents du siècle, il sera toujours vrai de dire que, s'ils en faisaient trop, nous n'en faisons pas assez, et que les excès de notre indévotion ne peuvent pas être autorisés par les excès prétendus de leur piété.

Heureux, mes frères, ceux que le torrent de la licence n'entraîne pas dans ces jours malheureux, qui s'attachent au Seigneur, qui le servent, l'aiment et amassent des bonnes œuvres pour l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XXVI.

Pour le neuvième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LES TEMPLES DES CHRÉTIENS.

Ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo et ementes, dicens illis : Scriptum est quia domus mea, domus orationis est. (*Luc.*, XIX.)

Jésus étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, en leur disant : Il est écrit que ma maison est une maison de prière.

D'où vient cette sainte colère que le Sauveur fait éclater aujourd'hui ? Qui l'anime ? Qui arme son bras contre ceux qui vendent dans le temple les choses nécessaires au sacrifice? Qu'est devenue cette douceur qui attirait les pécheurs à ses pieds, cette clémence qui les consolait, essuyait leurs pleurs, et les renvoyait absous ? Ah ! mes frères, la portion de la terre que Dieu a choisie pour se communiquer aux hommes, le lieu destiné à la prière et au sacrifice ; le temple où il habite, où il fixe ses regards, où ses oreilles sont attentives aux cris de son peuple, où il fait éclater sa puissance et sa miséricorde, est déshonoré, profané par un trafic que l'avarice a introduit jusqu'au pied des autels.

C'est la gloire de la maison de Dieu qui change aujourd'hui la clémence de Jésus-Christ en sévérité. Il n'est un Dieu terrible que parce qu'il est un Dieu outragé jusque dans son sanctuaire. Il trouve sa gloire dans le retour du pécheur qui implore sa clémence. Sa gloire est méprisée dans le pécheur qui brave sa puissance. Le trône de sa miséricorde ne doit être environné que d'humbles suppliants, et il le voit environné d'une foule d'hommes terrestres qui font du lieu saint un lieu de trafic où règnent l'avarice, la fraude, l'injustice.

En effet, mon cher auditeur, c'est le reproche que fait Jésus-Christ à ces coupables

profanateurs du temple de Jérusalem : Ma maison est une maison de prière : *Domus mea domus orationis est.* Remarquez, je vous prie, chrétiens, ces paroles : elles développent toute la grandeur du crime des profanateurs du lieu saint.

1° Jésus-Christ appelle le temple de Jérusalem sa maison, *Domus mea.* Pourquoi ? Le voici : C'est que, quoique la Divinité ne puisse pas être renfermée dans une enceinte, et que les temples élevés par les mains des hommes ne puissent pas contenir un Dieu qui est partout, et qui n'est dans aucun lieu de la manière que les mortels y sont, il a choisi certaines portions de la terre pour y recevoir le culte suprême qui lui est dû, et se communiquer à ses créatures d'une manière particulière. L'univers est son temple, puisqu'il le remplit de sa majesté ; mais le lieu qu'il a choisi, qu'il a destiné à son culte, où il veut être prié, adoré, n'est plus la demeure des hommes, mais la sienne, *Domus mea.*

2° Jésus-Christ appelle le temple de Jérusalem une maison de prière : *domus orationis.* Pourquoi ? Le voici : C'est que si dans tous les autres lieux de la terre on doit prier et reconnaître le souverain domaine de Dieu par l'aveu de sa misère, on peut aussi s'y appliquer innocemment à des choses temporelles, s'y livrer sagement à ses affaires, et s'y rendre utile, selon son état, à la société ; au lieu que, dans le saint temple, on ne doit s'y rendre que pour y prier, s'y occuper uniquement des besoins de son âme. Le trône de la miséricorde et de la grâce ne doit être environné que de suppliants pénétrés de leur misère et de leur néant.

Voilà le sens de ces paroles que Jésus-Christ adresse à ces hommes de cupidité qui profanaient le lieu saint par un trafic honteux, et qui, à l'ombre de la dévotion et des solennités, satisfaisaient les désirs d'une coupable avarice. Ah ! que Jésus-Christ est grand, qu'il est puissant, quand il chasse les profanateurs du temple de Jérusalem ! Que de traits de divinité brillent à mes yeux ! Pourquoi ses ennemis sont-ils de simples spectateurs de cette autorité qu'il exerce publiquement ? Pourquoi ce silence ? Qui les retient ? Pourquoi cette foule ne l'enveloppe-t-elle pas et ne se saisit-elle pas de lui ? C'est que Jésus-Christ, disent les saints docteurs, agit alors en Dieu auquel rien ne résiste ; c'est qu'il laisse échapper des traits de sa gloire et de sa puissance. Les Juifs n'ont jamais eu d'autre puissance sur lui, que celle qu'il leur a donnée ; et ce qui se passe aujourd'hui dans le temple de Jérusalem est le plus grand de tous les miracles que le Sauveur a opérés, selon saint Jérome. (*In cap.* XXI *Matth.*)

Or, chrétiens, si un temple qui devait être bientôt enlevé aux Juifs, et qui fut quarante ans après enseveli dans les ruines de Jérusalem, détruit par Titus et Vespasien, ne fut pas profané sans exciter la colère d'un Dieu sauveur, à quels châtiments ne doivent pas s'attendre les profanateurs de nos temples ?

Jugeons-en par la différence qu'il y a entre la figure et la vérité, le sang des animaux et le sang de Jésus-Christ.

En vain nous glorifions-nous de la sainteté de nos temples ; si nous ne la respectons pas, nos prérogatives ne nous rendront que plus coupables : si nous ne sommes pas plus purs que les Juifs dans notre culte, si nos temples font la gloire du chrétien, nos temples font aussi la condamnation du chrétien. Ils sont :

La gloire du chrétien occupé de son salut : vous le verrez dans la première partie. La condamnation du chrétien qui ne pense point à son salut : vous le verrez dans la seconde partie. Suivez-moi avec attention, si vous voulez tirer le fruit que je me propose de cette importante instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Juifs mettaient leur gloire dans le célèbre temple de Jérusalem ; mais c'était en vain. Pourquoi ? Parce qu'ils ne s'arrêtaient qu'à la beauté et à la magnificence de cet édifice élevé dans la Judée. Ils oubliaient sa destination pour s'occuper de ses richesses. La présence des empereurs romains, des Alexandre, des Pompée, que la curiosité y transporta, les flatta davantage que la présence du Dieu de leurs pères. Ils bornaient tout leur culte à la multitude des victimes et à l'appareil des sacrifices indifférents pour la rosée du ciel. Ils ne demandaient dans ce lieu de prière que la graisse de la terre. Contents d'avoir un temple qui faisait l'admiration de l'univers, ils ne pensaient pas à se rendre dignes des grâces que Dieu avait promis d'y répandre.

Les larmes dont ils arrosèrent le second temple, quand il fut édifié, prouvent qu'ils ne mettaient leur gloire que dans les marbres, l'or et les richesses du premier, et non dans la grandeur, la bonté, la puissance de celui qui voulait y être adoré.

Aussi la perte de leur temple a-t-elle été la punition de leur ingratitude. On a vu arriver à Jérusalem les Nabuchodonosor, les Antiochus, les Titus, les Vespasien ; les uns l'ont pillé et profané : les autres l'ont enseveli sous ses ruines. En vain Julien l'Apostat a-t-il tenté de le réédifier ; des flammes vengeresses sorties des entrailles de la terre ont consumé ses orgueilleux préparatifs

Je sais que le temple de Jérusalem était la gloire des Juifs fidèles. Dieu l'avait demandé, il l'avait rempli de sa majesté ; il y avait opéré des prodiges ; il s'était engagé solennellement d'y être attentif aux vœux et aux prières de son peuple : c'est là qu'il voulait être adoré, où il avait ordonné des sacrifices et établi des solennités ; c'est là où il a été aussi un Dieu vengeur pour punir les attentats de ceux qui entreprirent de le piller et de le profaner ; mais je sais aussi qu'il y a une grande différence entre le temple de Jérusalem et les temples des chrétiens : il ne s'agit que de développer en quoi elle con-

siste pour vous faire sentir, mon cher auditeur, que notre gloire a pour principe une grandeur toute divine et que je n'avance rien d'opposé à la vérité, quand je dis que nos temples sont la gloire du chrétien.

En effet, la foi me découvre dans nos temples une grandeur de destination, une grandeur de puissance, une grandeur de sacrifice, une grandeur de miséricorde. C'est à Dieu seul que nous élevons des temples; mais c'est pour nous qu'il le demande; c'est pour nous qu'il s'y rend présent; c'est pour nous qu'il s'y immole; c'est pour nous qu'il y fait couler ses grâces.

Grandeur de destination. On ne sépare certaine portion de la terre, on ne la consacre, on ne la décore que pour en faire un lieu de prière et de sacrifice. Dieu est partout; mais Dieu dans tous les temps s'est communiqué d'une manière particulière dans certains endroits séparés du commerce des humains.

C'est dans un désert qu'il se communique à Jacob. C'est là qu'il s'entretient avec lui. C'est là que ce saint patriarche voit le ciel ouvert et les esprits bienheureux descendre sur la terre, pour y exécuter les ordres du Très-Haut, et entretenir un saint commerce avec les hommes de bonne volonté : aussi s'écrie-t-il dans son ravissement : *Ce lieu est terrible; c'est la maison de Dieu et la porte du ciel.* (*Gen.*, XXVIII) Or, nos temples sont destinés à de plus grands mystères encore, à un culte plus parfait, puisque Jacob, selon saint Augustin (*Lib. quæstionum super Genesim*, quæst. 85), ne faisait qu'annoncer le temple de Jérusalem, qui devait être élevé dans ce même lieu, et que nos temples renferment la vérité et la perfection de la loi et des prophètes, dont on ne voyait que des ombres et des figures dans le temple de Jérusalem.

Grandeur de puissance. Où la puissance divine éclate-t-elle plus que dans nos temples? Ils contiennent celui que les cieux et la terre ne peuvent contenir, non pas que la Divinité puisse être renfermée dans un édifice élevé par les mains des hommes. Loin de nous ces idées grossières qui ont déshonoré les païens, qui pensaient que leurs dieux avaient besoin des retraites somptueuses qu'ils leur élevaient; mais nos temples sont honorés par une présence de Dieu, une présence de protection, d'amour, de miséricorde, sans quitter le ciel, sans cesser de remplir l'univers de son immensité. Il est dans nos temples pour y recevoir le culte que nous lui rendons, y attendre nos hommages et y écouter nos prières.

Grandeur de sacrifice. Le sacrifice qu'on offre dans nos temples est celui que les sacrifices anciens ne faisaient que figurer, celui que les prophètes annonçaient, le seul que Dieu exigeait pour notre réconciliation. La victime que nous lui présentons lui plaît; le sang des victimes immolées dans le temple de Jérusalem lui déplaisait.

Grandeur de miséricorde. C'est dans nos temples qu'il est un Dieu clément, un Père tendre : c'est là où il console les justes, où il reçoit les pécheurs pénitents, l'autel et le trône de la miséricorde et de la grâce : voilà, mes frères, dans quel sens nos temples sont la gloire du chrétien. C'est pour lui qu'ils sont élevés; c'est pour lui que Dieu y habite; c'est pour lui qu'un Dieu s'y immole; c'est pour lui qu'il y prodigue ses grâces et ses faveurs. Reprenons, et tâchez de ne rien perdre du détail de ces vérités touchantes et importantes.

Grandeur de destination. Pourquoi élève-t-on des temples à la Divinité? C'est pour lui rendre dans un lieu séparé du tumulte du monde, dans le calme et le recueillement, le culte suprême qui lui est dû : culte qui consiste dans l'aveu de notre dépendance, de notre misère, de notre néant. De là le sacrifice que nous offrons, nos vœux, nos prières. De là les louanges que nous donnons à la grandeur, à la puissance, à la bonté, à la justice du Dieu que nous adorons. Or, Dieu a-t-il besoin de ce culte, de ces hommages publics? Procurons-nous par là des accroissements à sa gloire. Sa souveraine et éternelle félicité dépend-elle des honneurs que nous lui rendons? Non, sans doute; c'est donc pour nous que nous le servons, que nous le prions, que nous l'adorons. Oui, mon cher auditeur, c'est notre intérêt d'avoir des temples, parce que c'est notre intérêt d'adorer Dieu, de le louer, de le prier dans un lieu saint, paisible, séparé du monde, dans un lieu qu'il a demandé, choisi : ce n'est qu'à Dieu qu'on élève un temple, c'est pour nous que les temples sont élevés. Ils font la gloire du chétien.

Ces édifices élevés avec art, ces amas de pierres arrangées avec délicatesse, ces richesses qui décorent cet ordre, ce goût, cette élévation qui fixent les regards, qui épuisent l'admiration et immortalisent ceux qui en ont tracé le plan et conduit l'exécution, voilà le temple des hommes, dit saint Chrysostome (*in cap.* XXIV *Matth.*), voilà leur ouvrage, voilà leur retraite pour les exercices de la religion : *Templum hominum est ædificatio lapidum pulchre composita.* Mais le temple de Dieu où il se plaît, où il demeure avec complaisance, où il veut régner seul, c'est le cœur de l'homme; c'est l'assemblée des fidèles pieux qui vivent saintement et l'adorent en esprit et en vérité. Le temple de Dieu est dans le temple matériel, quand les chrétiens fervents y sont assemblés. Nous sommes tous les temples du Saint-Esprit, dit saint Paul : (II *Cor.*, VI) *Templum autem Dei congregatio electorum religiose viventium.*

De là, mes frères, quelle conséquence tirer de cette vérité? la voici : c'est la destination de nos temples qui doit faire notre gloire, et non pas les beautés et les richesses qui les décorent.

Notre gloire, c'est d'avoir des temples destinés uniquement aux exercices de la religion; des lieux séparés du commerce des humains, consacrés au culte divin, et où nous pouvons dans le recueillement honorer Dieu comme il le souhaite, et comme il le mérite.

Dans tous les siècles, il y a eu des temples, des autels, parce que, dans tous les siècles, il n'y a point eu de peuples sans religion, et qu'il n'y a point de religion sans sacrifice, dit saint Augustin. (Lib. XIX, *contra Faustum.*)

L'idolâtrie est presque aussi ancienne que le monde; aussi le démon a-t-il toujours eu des autels aussi bien que le vrai Dieu.

Noé dresse un autel pour y sacrifier au Tout-Puissant qui s'est ressouvenu de sa miséricorde dans les jours de sa colère. (*Genes.*, VIII.) Abraham lui élève un temple champêtre, où il l'invoque et y mérite des faveurs singulières. (*Genes.*, XXI.) Le tabernacle était comme un temple portatif qui précéda le temple permanent que Dieu demanda dans la Judée. (*Exod.*, XXV.) Les païens, persuadés que la Divinité exige un culte suprême, avaient aussi des lieux séparés et consacrés aux idoles auxquelles ils rendaient les honneurs divins.

De là ces ordres que Dieu donne aux Israélites de détruire les édifices champêtres, les bois, les bosquets où ils s'assemblaient pour leurs aveugles et superstitieuses solennités.

Les peuples ont toujours mis leur gloire dans leurs temples; écoutons le reproche que les païens faisaient aux chrétiens dans le temps des persécutions et avant le règne du grand et zélé Constantin. « Pourquoi, disaient-ils, les chrétiens n'ont-ils pas des autels où ils sacrifient, et des temples où ils s'assemblent? Pour nous, à Rome, dans toute la Grèce, nous avons des temples somptueux, nous y offrons avec pompe des sacrifices. Où s'assemblent donc les chrétiens? Quelle est donc leur religion, s'ils n'offrent point des sacrifices? *Cur nullas aras habent, nulla templa.* »

Tels étaient, mes chers frères, les reproches des païens lorsque les chrétiens persécutés étaient obligés de se cacher, lorsque les maisons des fidèles zélés étaient des églises selon saint Paul, lorsqu'ils n'avaient encore que quelques portions de terre que les puissances leur accordaient; mais les Tertullien, les Justin leur prouvaient que les lieux où ils s'assemblaient étaient des temples où Dieu était honoré, et qu'ils ne mettaient point leur gloire dans les pierres d'un édifice, mais dans la pureté et la vérité de leur culte.

Notre gloire ne consiste donc pas à avoir de somptueux édifices, des temples vastes et superbement décorés. Quelle sainteté peuvent avoir ces amas de pierres arrangées avec art? *Quid lapides isti potuerunt sanctitatis habere?* (S. Bern., serm. I *De dedicat.*) C'est la destination de nos temples qui fait notre gloire; c'est pour nous qu'ils sont consacrés; c'est parce que nous sommes les temples du Saint-Esprit, que le lieu où nous nous assemblons est sanctifié : *Sancta est propter corpora domus.*

Nous mettons notre gloire dans le temple, parce que c'est dans ce lieu séparé du commerce des hommes, distingué des maisons que nous habitons, que Dieu s'est engagé de recevoir nos vœux, d'écouter nos prières et de nous exaucer : *In loco isto.* (II *Paral.*, VII.)

Nous mettons notre gloire dans le temple, parce que c'est là où sont toutes nos ressources et toutes nos richesses; c'est là où Dieu nous adopte, où Dieu nous instruit, où Dieu nous purifie, où Dieu nous nourrit; on n'élève pas un temple pour être la demeure d'un homme, mais d'un Dieu. En ne regardant qu'avec les yeux du corps le palais d'un souverain, je suis ébloui par la magnificence qui le distingue de tous les autres édifices; mais quand je considère avec les yeux de la foi l'Église la plus simple, la plus pauvre, j'y vois une gloire qui efface celle du monde; j'admire la grandeur de sa destination; c'est dans ce lieu que s'opèrent les plus grands mystères de notre salut. C'est là où la créature honore Dieu, où elle lui rend le culte qui lui est dû, où son peuple assemblé lui fait une sainte violence.

Nous avons des maisons pour y traiter des affaires temporelles. Il y a des écoles, des académies, des tribunaux où l'on enseigne les sciences, où l'on couronne les talents, où l'on rend la justice. Heureux si le démon n'avait pas aussi des endroits où il enseigne le vice, où il le justifie, où il le couronne! Que les mondains n'admirent que les beautés, les richesses, les ornements précieux des théâtres du monde; la destination de l'édifice le plus simple, le plus rustique, consacré au culte divin, le rend précieux au chrétien qui a de la foi, parce que c'est dans ce lieu où il entretient un saint commerce avec son Dieu, où il traite de l'affaire importante de son salut, et où il trouve tous les moyens d'en assurer le succès : *In loco isto.*

Grandeur de puissance. Dieu habite dans nos temples. Celui qui est immense, que les cieux et la terre ne peuvent contenir, se rend présent d'une manière sensible dans les lieux qu'il a choisis pour exercer ses miséricordes. Comment cela? Le voici, mes frères.

Il est partout, il remplit la terre de sa majesté; mais il sort de son secret, il opère des merveilles pour faire sentir sa présence dans certains lieux; il y fait briller sa gloire, il y fait éclater sa puissance, il y fait entendre sa voix, il y donne des preuves singulières de sa bonté.

Quand nous disons, remarque saint Augustin (*Lib. quæstionum*, quæst. 20), que Dieu habite dans nos temples, nous ne voulons pas dire que Dieu y est contenu; il renferme tout, et rien ne le renferme. Si nous appelons avec l'Ecriture, une église le temple de Dieu, la maison de Dieu, c'est parce qu'il s'y rend présent d'une manière particulière, parce qu'il y fait éclater sa puissance par les merveilles qui s'y opèrent : *Non quod eo continetur, sed quod ei præsens sit.*

Jacob dans un ravissement voit le ciel ouvert, des anges qui en descendent et qui y remontent comme pour y porter les vœux des mortels; il s'écrie : *Ce lieu est terrible, c'est la porte du ciel, c'est la maison de*

Dieu; pourquoi? Parce que Dieu avait fait sentir sa puissance et éclater sa grandeur d'une manière particulière dans ce lieu.

Salomon savait bien que la Divinité ne pouvait pas être renfermée dans un lieu; c'est pourquoi il s'écrie, après que Dieu eut rempli le temple qu'il lui avait élevé, de sa majesté, et saisi de frayeur les lévites et les prêtres par des rayons de sa gloire et des éclats de sa puissance: est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre? Ah! la Divinité ne peut pas être renfermée dans un temple, c'est une présence d'amour, de protection pour ceux qui l'invoqueront dans ce saint lieu, et une présence de sévérité, de vengeance pour ceux qui le profaneront.

Présence de Dieu dans nos temples, présence d'amour. Dieu est partout par son immensité. Où irai-je, disait le Prophète, pour échapper aux regards du Seigneur? En vain je m'envelopperais dans les plus épaisses ténèbres; en vain je passerais les mers; en vain je descendrais dans les abîmes les plus profonds, je serais toujours sous ses yeux et sous sa main puissante; partout il est un Dieu juste, un Dieu rémunérateur, un Dieu vengeur: mais s'il est un Dieu où son amour le rende présent d'une manière particulière, c'est dans le saint temple, c'est là où il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes; c'est pour habiter avec eux qu'il a demandé un temple à Moïse, à David, à Salomon.

Du haut du ciel le Très-Haut porte ses regards sur toute la terre; il contemple tous les mortels; il examine toutes leurs actions; il éclaire tous leurs pas; le ciel est son trône, la terre lui sert de marchepied; aucun endroit où il ne soit, aucun endroit où il puisse être contenu, encore moins renfermé; voilà son immensité, voilà comment il est présent partout. Mais son amour le rend présent d'une manière particulière dans certains lieux: c'est dans nos temples, c'est là qu'éclate une grandeur de puissance à laquelle nous ne faisons pas assez d'attention; présence cependant qui fait la gloire de nos temples, et qui doit nous les rendre précieux.

Ecoutez, chrétiens, et donnez ici toute votre attention à une vérité qu'on néglige de développer, et qu'on ne médite pas assez.

Que Dieu sorte de son secret, qu'il opère des merveilles qui nous étonnent, il n'est pas plus grand, plus puissant que dans son ineffable repos, et le cours ordinaire de sa providence; mais c'est son amour ou sa justice qui nous le rend présent d'une manière particulière lorsqu'il veut faire éclater sa clémence ou ses vengeances. Ainsi, comme il fait tout ce qu'il veut, son amour opère des prodiges pour être présent dans nos temples, sans cesser de remplir l'univers de sa majesté.

Dieu pouvait-il mieux exprimer cette présence d'amour, qu'en disant à Salomon après l'éclatante et pompeuse cérémonie du temple de Jérusalem: mes yeux seront toujours ouverts sur ceux qui viendront prier dans ce saint lieu: *Oculi mei erunt aperti* (II *Paral.*, VII); et mes oreilles toujours attentives pour écouter leurs demandes et les exaucer: *et aures meæ erectæ.* (*Ibid.*) Pesons ces paroles, mes frères, elles nous annoncent, elles nous prouvent une présence d'amour. Comment? Le voici.

Ce serait une impiété, dit le Prophète (*Psal.* XCIII), de douter que les discours et les démarches des mortels fussent inconnus à celui qui a formé l'homme, qui l'a tiré du néant, qui lui a donné des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Or, si Dieu voit tout, si Dieu entend tout, parce qu'il est présent partout, pourquoi, après avoir fait briller sa gloire et sa puissance dans le temple élevé par Salomon, lui dit-il qu'il sera présent d'une manière particulière dans ce lieu qu'il a choisi pour son culte? que ses yeux seront toujours ouverts sur les suppliants qui s'y assembleront, et ses oreilles toujours attentives pour les écouter et les exaucer? Voici le mystère, mon cher auditeur: c'est qu'il lui annonce une présence d'amour. Il est dans nos temples pour notre salut.

Présence de Dieu dans nos temples, présence de protection. La foi, l'innocence, la vertu, l'équité, trouvent des secours dans la bonté et la puissance du Dieu très-saint et jaloux de sa gloire, au pied des saints autels, et sous la protection du Très-Haut, le juste est victorieux des erreurs, des caresses et des menaces du monde.

On cherche des protecteurs à la cour et auprès de ceux qui ont du crédit; mais outre que le trône des souverains est inaccessible à beaucoup de malheureux, qu'il est souvent environné de suppliants qui n'obtiennent rien, et que le plus favorisé même n'est pas toujours le plus tranquille, ce n'est pas toujours à l'ombre d'un trône périssable qu'on n'a plus rien à redouter; mais sous la protection du ciel, c'est l'autel qui est l'appui des trônes et des couronnes; c'est celui que nous y adorons qui décide du sort des combats; c'est dans nos temples qu'on implore le secours d'en haut pour le succès des armes; c'est dans nos temples qu'on suspend les dépouilles des ennemis vaincus, comme de glorieux trophées érigés à la protection du Dieu des batailles, et auquel seul sont dus les succès et les victoires des plus grands guerriers.

Je sais que par l'irréligion et la corruption de notre siècle, le saint temple peut ne pas être un asile assuré à l'innocence et à la piété de plusieurs; que les justes sont ébranlés par les scandales des mondains; qu'ils souffrent des étincelles voluptueuses jusque dans le sanctuaire; que le monde y étale ses pompes, et que dans le temps même du sacrifice, le démon se mêle avec les fidèles, comme autrefois avec les enfants de Job, pour y dérober les honneurs dus à l'Etre suprême; mais je sais que Dieu y console, y soutient par sa présence les chrétiens qui environnent son trône avec foi, avec

confiance, et pénétrés de leur faiblesse. C'est à l'ombre de ses ailes que se cachent les chastes colombes ; c'est sous ses yeux qu'elles gémissent. Il les protége, comme il fait sentir sa présence d'une manière terrible aux pécheurs qui l'outragent dans le lieu saint.

Présence de Dieu dans nos temples, présence de sévérité. Comment peut-on s'aveugler jusqu'à méconnaître la sainteté, la grandeur de nos Eglises? Est-ce parce que le silence y règne, qu'il ne sort point du tabernacle une voix menaçante, et qu'il ne brille sur l'autel aucun rayon de la Divinité? Mais peut-on douter que le Dieu des miséricordes ne soit aussi le Dieu des vengeances?

Le sujet de la joie des pieux Israélites, en considérant la gloire et la grandeur du temple de Jérusalem, avait pour principe une apparition éclatante du Tout-Puissant dans le saint lieu, pour y venger les sacriléges des impies : *Apparente omnipotente Domino.* C'est cette présence de protection qui les consolait et les transportait d'allégresse.

Mais il n'en était pas de même du coupable et sacrilége Héliodore.. Il fut convaincu de la présence de Dieu dans le saint temple, mais d'un Dieu irrité, d'un Dieu vengeur, d'un Dieu présent pour défendre la sainteté de ses autels, et pour punir avec sévérité les attentats qui les profanent.

Abattu, tremblant, près d'expirer sous les coups de la colère du ciel, il déteste son crime, il confesse la puissance du Dieu des Hébreux, il prêche la sainteté de son temple. Oui, dit-il à Antiochus, Dieu fait sentir sa présence d'une manière terrible dans le saint temple que j'ai voulu piller : *In loco vere Dei quædam virtus.* (II *Macch.*, III.) L'Eternel, l'Etre suprême, celui qui a le ciel pour trône, visite et protége ce lieu qu'il a choisi pour son culte : *Qui habet habitationem in cœlis, visitator et adjutor est loci illius.* (*Ibid.*)

Grandeur de puissance qu'un Dieu fait éclater dans nos temples, qui doit nous les rendre précieux et qui fait notre gloire. Grandeur de sacrifice qui les élève au-dessus des lieux où Dieu a fait sentir sa présence par des prodiges et des éclats de sa puissance.

Grandeur de sacrifice. Jésus-Christ s'offre dans nos temples à son Père ; c'est lui qui y est immolé; c'est lui qui est cette victime pure et sans tache annoncée par les prophètes. Jésus-Christ est Dieu, c'est donc un Dieu qui s'offre à un Dieu, sacrifice d'un prix infini, sacrifice que tous les anciens ne faisaient que figurer, sacrifice qui s'offre tous les jours dans nos temples, sacrifice qui est notre ressource, notre gloire.

L'arche d'alliance faisait la gloire des Israélites, les rois s'assemblaient devant elle ; on ne la transportait qu'avec pompe; la colère du Seigneur éclatait sur tous ceux qui ne la respectaient pas. Mais que renfermait donc l'arche d'alliance ? Des ombres, des figures de ce que nous possédons dans nos temples. L'arche faisait la gloire d'un peuple qui figurait un autre peuple, les chrétiens, les enfants de la nouvelle alliance. Nous avons un temple où la victime que nous offrons est un Dieu.

Comment l'éclat du second temple de Jérusalem pouvait-il effacer celui du premier? Ce n'étaient pas ses richesses, ses ornements. On n'y voyait rien de cette magnificence qui avait rendu le temple de Salomon si célèbre. Sa simplicité attristait les Juifs charnels et leur faisait déplorer la perte qu'ils avaient faite. Quel est donc le sens de cette prophétie? Le voici, mon cher auditeur : Le Messie venu dans les temps marqués, le Verbe incarné, le Fils éternel de Dieu devenu Fils de l'homme, se présentera dans le second temple, il s'y offrira à son Père. Grandeur de sacrifice qui fait la gloire, le salut des nations.

Quelle différence entre ces victimes immolées, ce sang des animaux qui coulait dans le temple, et le sacrifice de la croix perpétué sur nos autels; est-ce la multitude des sacrifices? L'appareil éclatant qui les annonce, la magnificence du lieu où s'assemblent les lévites qui donnent du prix aux dons qui sont offerts? Non. Tout ce culte extérieur était insuffisant pour apaiser la colère du ciel ; tous ces sacrifices déplaisaient quand le cœur ne les offrait pas. Dieu les rejetait, il les avait même en horreur. Mais le sacrifice qui s'offre dans nos temples est celui qu'un Dieu irrité a demandé, celui qui l'honore, comme il doit l'être, tout est proportionné. C'est un Dieu qui est offensé, c'est un Dieu qui satisfait. L'offense est infinie, la réparation l'est aussi. Grandeur de sacrifice qui rend nos temples précieux et qui fait notre gloire.

L'étable de Bethléem n'était point un édifice somptueux ; c'était un asile obscur, triste, abandonné; cependant, aux yeux de la foi, c'est un temple qui efface toute la gloire des temples élevés par les Grecs et les Romains. Comment? Le voici. Ce lieu triste, obscur, renferme un Dieu fait homme. Là commence son sacrifice ; le silence de Jésus, ses larmes, les premières gouttes de son sang répandu, quelle victime sur cet autel ! quelle grandeur dans ce sacrifice !

Ce n'est pas dans le superbe temple de Salomon qu'il se présente à l'Eternel, qu'il trace le spectacle futur du Calvaire, c'est dans le second, simple et sans ornement ; et c'est ce second temple qui faisait la gloire des pieux Israélites. La grandeur du sacrifice qui s'y offre est un gage de leur grandeur future.

Le sacrifice offert sur le Calvaire fait la gloire du chrétien. Or, ce sacrifice se perpétue dans nos temples. Sacrifice sanglant sur le Calvaire, sacrifice non sanglant sur nos autels. Sans m'arrêter au dehors qui frappent les yeux du corps, je vois des yeux de la foi dans nos temples un Dieu continuellement immolé pour moi. Grandeur de sacrifice qui me rend précieux, grandeur de miséricorde qui excite toute ma confiance.

Seigneur, disait le saint roi d'Israël, c'est

dans votre saint temple qu'éclatent vos plus grandes et vos plus tendres miséricordes. C'est dans le sanctuaire que vous avez choisi, que nous devenons, si nous sommes fidèles, des pierres précieuses capables d'entrer dans la construction de l'édifice céleste; c'est là que nous sommes remplis de l'abondance de vos biens ineffables : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.* (*Psal.* XLVII.)

Grandeur de miséricorde. Qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez le visiter? Sont-ce des pierres rangées avec art, de riches colonnes, des marbres précieux, qui vous font descendre sur la terre et habiter avec nous? Est-ce l'appareil des sacrifices, la pompe des cérémonies, la magnificence des ornements des pontifes et des lévites, qui vous honorent? Recevez-vous quelques accroissements de gloire dans le culte que nous vous rendons? Ah! Seigneur, quand je considère ce lieu où nous nous assemblons, quand je fais attention que vous l'avez choisi, que vous y avez établi le trône de votre miséricorde, que vous y faites couler les grâces les plus précieuses, je loue et j'adore l'étendue de vos miséricordes.

En effet, mon cher auditeur, la multitude des suppliants, l'éclat des parures des courtisans, la magnificence, l'étendue des palais des rois, annoncent leur grandeur. Tout cela leur procure des accroissements de gloire ; c'est la fidélité des sujets, la sagesse du gouvernement, les ressorts de la politique, la force des armes qui les affermissent sur le trône. Sont-elles inconnues, ces révolutions qui nous ont montré des majestés de la terre errantes, et forcées d'aller couler des jours tristes à l'ombre d'un trône étranger?

Or, Dieu ne peut recevoir aucun accroissement de gloire des honneurs que nous lui rendons. Sans sortir de son secret, il est souverainement heureux ; c'est pour nous qu'il se manifeste au dehors, qu'il exige un culte; c'est pour unir la créature avec son créateur, lier un saint commerce entre le ciel et la terre. Dieu n'a pas besoin de temple, c'est nous. Ils font notre gloire, ils n'augmentent pas la sienne.

Grandeur de miséricorde. Elle éclate dans l'amour constant d'un Dieu pour l'homme. On n'y fait pas assez d'attention, on ne médite pas assez sur ce qu'un Dieu fait pour nous dans le saint temple. Pourquoi y est-il toujours présent? pourquoi y est-il dans la solitude et sans suppliants? qui le retient? Devez-vous l'ignorer, mon cher auditeur, pouvez-vous même l'ignorer? Il est toujours présent sur nos autels pour y recevoir nos hommages, et nous distribuer ses grâces. Avez-vous un accès si facile auprès des grands de la terre? Vous attendent-ils tous les moments du jour? Vous est-il même permis de vous étendre sur vos besoins?

Que dois-je penser du cœur d'un Dieu, quand j'entre dans une église et que je ne vois aucun suppliant devant le trône de la grâce, un Dieu Sauveur dans le tabernacle, comme dans une profonde solitude, pendant que l'espoir de quelques avantages temporels forme une cour nombreuse chez les hommes en place? Ah! j'admire la grandeur de sa miséricorde.

Il attend les hommages de quelques justes qui viennent l'adorer, implorer sa clémence, et gémir au pied des autels sur les égarements des hommes.

Il attend les pécheurs touchés, repentants, pour leur prodiguer ses faveurs et ses caresses; il les attend sur l'autel comme il attendait la femme de Samarie au puits de Jacob.

Que le plus grand pécheur imite le publicain, qu'il entre dans le saint temple pénétré de sa misère; qu'il sente la perte qu'il a faite, que son cœur soit brisé de douleur; qu'il se trouve indigne de regarder le ciel qu'il s'est fermé par ses crimes; qu'il n'ose approcher de l'autel, et se tienne dans une posture humiliée à l'entrée du temple; qu'il implore la clémence du Seigneur qu'il a offensé, il trouvera un Dieu qui lui ouvrira son cœur; il y sera comblé de ses caresses et de ses faveurs; il sortira du saint temple justifié.

Grandeur de miséricorde. C'est dans la maison du Seigneur, dit le Prophète, que nous sommes comblés de tous les biens qui peuvent nous rendre solidement heureux. Chez les grands, les grâces sont partagées; celles qu'on accorde ne remplissent pas le cœur des ambitieux; on s'accoutume aux honneurs qu'on a obtenus; on désire ceux qui distinguent les autres. Il y a toujours un vide dans l'homme que l'homme ne saurait remplir; le plus favorisé à la cour d'un grand n'est pas le plus heureux. C'est dans votre saint temple, ô mon Dieu, que nous sont offertes et distribuées toutes les grâces qui peuvent nous assurer un bonheur éternel. C'est là qu'éclate toute l'étendue de vos miséricordes. Voilà ce qui nous rend votre sanctuaire admirable, et non pas les ornements qui le décorent : *Replebimur in bonis domus tuæ, sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate.* (*Psal.* LXIV.)

Quel est le bien désirable, mon cher auditeur, que nous n'ayons pas à notre disposition dans le saint temple? On a de grands domaines, des retraites somptueuses, des ameublements précieux, des dignités, des places, des emplois qui donnent du crédit, qui procurent des honneurs; biens fragiles, périssables, biens qui multiplient les devoirs, les embarras, les craintes; biens qui font des jaloux sans faire des heureux. Dans le saint temple, le pauvre comme le riche y a des richesses solides qui assurent son repos, sa félicité.

Tout m'annonce dans nos églises les grandes miséricordes de mon Dieu : ces fonts baptismaux où j'ai reçu l'adoption divine; ces tribunaux de la pénitence où mes péchés m'ont été remis; cette chaire où les vérités du salut me sont annoncées; cette table sainte où je me nourris du pain des anges; cet autel où coule tous les jours le sang de l'Agneau sans tache immolé pour moi comme pour le

monde entier; ce tabernacle où mon Sauveur réside, où il attend mes hommages, où il m'ouvre son cœur et m'invite d'y entrer. Oui, mon Dieu, c'est dans votre sainte maison que l'âme est remplie des biens solides. Je préfère ce saint lieu aux riches tentes des pécheurs; il fait ma gloire : *Replebimur in bonis domus tuæ, sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate.*

Mais avançons, mes chers frères : si j'ai dit que les temples sont la gloire du chrétien, j'ai ajouté qu'ils étaient aussi sa condamnation. Comment? Je vais vous l'apprendre dans ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

Il ne faut que faire attention à la destination de nos temples, pour condamner le sentiment de ceux qui osent dire qu'ils sont inutiles. En effet, peut-on se laisser éblouir par leurs pompeux raisonnements, quand on est persuadé de la nécessité d'un culte extérieur, et qu'il n'y a point de religion sans sacrifice?

S'ils disent que la Divinité n'a pas besoin de retraite, qu'elle ne peut pas être renfermée dans une enceinte, que Dieu étant partout, l'univers est son temple, et par conséquent, qu'on peut l'honorer, le louer, le prier dans tous les lieux; sans leur dire que leurs brillantes objections ne sont que celles des païens; que Xerxès, ce grand conquérant qui réduisit en cendres tous les temples de la Grèce, justifiait ses attentats par le même principe, n'ai-je pas de quoi les confondre en leur rappelant les ordres exprès d'un Dieu, les exemples de ses plus grands serviteurs et le zèle des premiers fidèles?

Si les temples étaient inutiles et même injurieux à la Divinité, Dieu se serait-il plaint d'habiter sous des tentes et en aurait-il demandé un dans la Judée? Aurait-il fait briller sa gloire et fait éclater sa miséricorde dans les lieux spécialement consacrés à son culte? Les premiers chrétiens en auraient-ils élevé dès que les persécutions eurent cessé? Toute l'Eglise aurait-elle fait éclater sa joie quand Constantin lui eut procuré la paix, et que par son zèle et ses libéralités, le culte fut public et pompeux? Ah! ces chrétiens indifférents sont coupables, ce qui fait notre gloire fait leur condamnation.

Mais voici une autre classe de chrétiens. Il y en a qui sont jaloux des richesses de nos églises. A les entendre, les édifices sont trop somptueux; les ornements des pontifes et des lévites trop précieux; les autels parés avec trop d'éclat et de magnificence. Si on écoutait ces politiques, ces biens sacrés seraient employés plus utilement et à des usages plus importants.

Est-il difficile, mes chers frères, de prouver que ce langage est celui de l'irréligion? Non, sans doute.

Dieu n'a-t-il pas condamné ce langage quand il a ordonné la construction du tabernacle? Tout ce qui pouvait le rendre riche, éclatant, précieux, fut-il regardé comme des ornements superflus? N'a-t-il pas condamné ces censeurs des richesses de nos églises, quand il a fait éclater sa gloire dans le superbe temple que Salomon lui avait élevé, et qui effaçait par sa magnificence les plus beaux édifices des Grecs et des Romains?

Quelle différence entre ces censeurs de la décoration des autels et le saint roi d'Israël! Ce pieux monarque rougissait d'habiter une maison de cèdre, pendant que l'arche d'alliance habitait sous des tentes rustiques; et ces chrétiens irréligieux voudraient que Jésus-Christ reposât dans des retraites pauvres et obscures, pendant qu'ils s'amolliraient dans de brillantes et voluptueuses retraites. Ils voudraient que de vastes palais, des ameublements précieux annonçassent leur naissance ou leur fortune; et ils ne voudraient pas que tout ce qui peut donner de l'éclat au culte divin annonçât la grandeur du Dieu que nous adorons. Ah! le zèle que Dieu a inspiré aux saints, aux empereurs, pour la décoration de ses autels, fait leur condamnation.

Que dirai-je de ceux qui ne fréquentent pas nos églises ou qui n'y font que de rapides apparitions; de ces déserteurs des temples qui dédaignent nos solennités ou qui n'y assistent que rarement; qui préfèrent les assemblées mondaines aux pieuses assemblées des fidèles, ou qu'un lâche repos retient dans leurs maisons, pendant que la religion les demande au pied des autels? Je dirai, mes frères, que nos temples sont leur condamnation, qu'ils sont coupables quand c'est par goût, par choix, par délicatesse; pourquoi? Le voici.

Les assemblées des fidèles sont aussi anciennes que le christianisme. Les premiers chrétiens ne se dispensaient pas de se trouver dans le lieu des exercices de la religion sans sujet. Nous voyons par les apologies de saint Justin, qu'ils s'assemblaient le jour du Seigneur, c'est-à-dire tous les dimanches. Lorsqu'il y a eu quelques temples élevés après les persécutions, ils les remplissaient avec zèle et avec allégresse. La douleur des catholiques dans les provinces, dans les royaumes où l'hérésie domine, c'est d'être gênés, de n'avoir point de temple où ils puissent s'assembler. Or, la multitude des églises dans ce royaume condamne donc les chrétiens qui les abandonnent. Oui, ils ne veulent pas ce qu'ils doivent et ce qu'ils peuvent.

Enfin, voici des chrétiens contre lesquels les pierres de nos saints temples s'élèveront, ce sont ceux qui les profanent par leurs irrévérences. Quelles sont-elles? Les voici : elles sont autant de sacriléges qui irritent le Seigneur et arment son bras vengeur.

Ils entrent dans nos temples avec orgueil et avec pompe; ils y étalent les vanités du monde; ils y veulent des honneurs, des hommages; ils portent des regards curieux et criminels sur les objets qui les environnent; la maison de prière est pour eux un lieu de conversation, de compliments, de nouvelles, et quelquefois d'entretiens licencieux; leur foi endormie ne se réveille pas

à la vue des redoutables mystères. Dieu sur l'autel est outragé, parce qu'il est un Dieu caché. Bien éloignés de s'immoler avec lui, ils détournent les autres du sacrifice. Ils craignent moins d'interrompre un ministre à l'autel, qu'un acteur sur un théâtre; ils sont moins tranquilles dans nos églises qu'aux spectacles. Or, peut-on douter que Dieu ne venge ses crimes commis dans sa maison? Non, mes frères, nos temples sont la condamnation du chrétien qui les méprise, qui censure leurs richesses, qui les abandonne, qui les profane. Un détail de vérités va vous le prouver; renouvelez votre attention.

La destination de nos temples condamne ceux qui les regardent comme des édifices superflus. Comment cela? Le voici.

Ce sont des portions de terre séparées, consacrées, des asiles saints et destinés uniquement au culte divin. Or, dira-t-on qu'il est inutile d'avoir des endroits séparés du commerce des hommes, du tumulte des affaires, des objets qui dissipent et empêchent le recueillement, l'attention. Mais sur quoi pourrait-on fonder ce raisonnement irréligieux? Ce n'est pas sur les grandes idées qu'on doit se former de la divinité, de la pureté du culte; ce n'est pas sur l'Ecriture, sur l'exemple des premiers fidèles, ni sur l'esprit de l'Eglise dans tous les siècles, comme je vais vous le prouver, mes frères, d'une manière à dissiper tous vos doutes. Il s'ensuit donc que la destination de nos temples condamne le chrétien indifférent qui les regarde comme inutiles et des édifices superflus.

En vain dira-t-on que l'univers est le temple de celui qui est partout; que la Divinité ne peut pas être renfermée dans un lieu, et, par conséquent, que les asiles qu'on lui élève sont injurieux; c'est tirer une fausse conséquence d'une vérité dont nous serions fâchés de douter; c'est raisonner en sages païens, mais non pas en chrétiens éclairés.

Oui, la Divinité ne peut pas être renfermée; à Dieu ne plaise que nous concevions des idées grossières du souverain Être. Il fallait l'aveuglement des Romains pour adorer l'ouvrage de la main des hommes, et c'était une conséquence de leur culte insensé qui leur faisait construire des retraites à leurs idoles, qui seraient péries si elles eussent été exposées aux vents et aux pluies, comme les apologistes de notre sainte religion et les premiers Pères de l'Eglise le leur reprochaient.

Mais, quoique la divinité ne puisse pas être renfermée, elle doit être adorée. On ne peut pas reconnaître un Dieu sans lui rendre un culte. Or, le culte intérieur, quoique le principal et le seul qui donne le prix au culte extérieur, doit être accompagné, selon l'ordre même de Dieu, de certaines cérémonies. De là l'appareil des sacrifices, les prières, les louanges, les bénédictions, les prosternements; cérémonies qui n'ont jamais été combattues que par les hérétiques; cérémonies qui ne se feraient pas dans le recueillement avec la décence, la piété qu'exige le service divin, dans tous les lieux indifféremment.

Dieu avait dit : Je remplis le ciel et la terre de ma présence; cependant c'est dans le temple qu'il avait demandé dans la Judée, qu'il avait ordonné aux Juifs de s'assembler pour lui offrir les sacrifices et implorer sa clémence.

Oui, mon cher auditeur, la destination de nos temples condamne ces chrétiens indifférents qui regardent les temples comme des édifices superflus.

Mais couvrons-les de confusion par leur propre conduite. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de méditer un projet important, de faire une opération sérieuse, de négocier une affaire délicate, se dérobent-ils au tumulte du monde, sont-ils invisibles même pour leurs parents et leurs amis? Pourquoi tous les lieux ne leur sont-ils pas indifférents? Pourquoi cette retraite? Pourquoi s'enfermer et sortir comme hors du monde? Ah! c'est qu'il est important de ne pas être distrait, détourné par d'autres objets. Eh! quoi donc, mes frères, offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, parler à son Dieu, implorer sa clémence, chanter ses louanges, écouter sa parole, administrer les sacrements qu'il a établis, ne sont-ce pas là des choses importantes? Est-il indifférent d'être dans le recueillement ou la dissipation?

Quoi! il y a des lieux destinés pour les sciences, les arts; on ne rend pas la justice partout; les juges ont leurs tribunaux; on n'ignore pas le recueillement et l'attention qui règnent dans les conseils. On ne les tient pas, vous le savez, indifféremment dans le premier endroit, et pour tout dire, mes frères, le démon a ses temples : ce sont ces théâtres où l'on enseigne avec art tout ce qu'il suggère aux humains pour les attacher à son char, et Dieu n'aura pas des temples pour être prié, adoré dans le recueillement!

Saint Paul veut que l'on prie partout, parce que Dieu est présent partout : je le sais; mais saint Paul ne condamne pas dans cet endroit les assemblées des fidèles dans un lieu destiné au culte divin; c'est par l'Ecriture qu'on nous oppose, que nous prouvons l'utilité des temples, et que nous confondons ceux qui les regardent comme des édifices superflus.

En effet, mon cher auditeur, c'est dans l'Ecriture que j'apprends qu'un Dieu, qui remplit le ciel et la terre de sa majesté, a voulu un temple, et que tous les lieux où il s'est communiqué à ses serviteurs ont été des lieux séparés du commerce du monde, des lieux saints, sacrés. C'est dans ces endroits choisis que les sacrifices lui ont été agréables, et que le feu du ciel a consumé les holocaustes. Soyez saisis d'un saint respect, dit-il à Moïse et à Josué : la terre où je me communique à vous d'une manière particulière est sainte : *Locus in quo stas, terra sancta est.* (*Exod.*, III.)

Jésus-Christ n'a pas regardé le temple de Jérusalem comme inutile, puisqu'il l'a honoré de sa présence, et qu'il s'y rendait aux

solennités. Saint Pierre et saint Jean allaient prier dans le temple; c'est en y entrant que Pierre guérit le boiteux.

Les premiers fidèles n'avaient point de temples, mais ils en désiraient; des lieux souterrains, les maisons de certains chrétiens zélés étaient leurs temples, et la joie qu'ils firent éclater lorsqu'il leur fut permis d'en avoir, condamne l'indifférence de ceux qui les regardent comme inutiles.

L'Eglise paisible après la chute du paganisme a mis sa gloire dans les célèbres basiliques élevées au vrai Dieu en l'honneur des saints martyrs. Elle n'a pas détruit les temples des païens, elle les a purifiés. Le démon n'a plus régné dans ses temples, mais le vrai Dieu : leur nouvelle destination les a rendus précieux aux chrétiens; ils faisaient leur gloire.

Mais ces lieux saints et sacrés, destinés à à la célébration des plus saints mystères et au culte divin, font-ils aujourd'hui la gloire de ces chrétiens indifférents qui les regardent comme inutiles, qui ne pensent qu'à élever des édifices à la mollesse, qui les multiplient, les embellissent, qui ont de vastes et voluptueuses retraites à la ville et à la campagne? Non, ils font leur condamnation, parce qu'ils les regardent comme inutiles, et qu'ils censurent leurs richesses; ils veulent s'assembler pour le plaisir dans des lieux vastes, commodes, richement ornés. Les églises les plus simples leur paraissent toujours trop ornées; ils censurent les libéralités des chrétiens pieux qui les décorent.

A entendre certains politiques, certains beaux génies de nos jours censurer les richesses des églises, on dirait que nos temples sont inutiles, qu'ils ne renferment rien de précieux, que les plus simples retraites sont suffisantes pour le culte divin, et que ce qui est employé pour la décoration des autels est un bien dû à la pieuse crédulité de nos pères, à l'ignorance des siècles passés, ravi aux familles indigentes et aux besoins de la société : car voilà les raisons qu'ils disent; mais nous n'ignorons pas celles qu'ils ne disent point, et qui sont les seules vraies, c'est qu'ils n'ont ni foi, ni zèle, ni piété.

Oui, mon cher auditeur, c'est l'irréligion qui les rend si dissemblables à leurs pères : ils respecteraient leur piété s'ils avaient le bonheur de les imiter. Or, je dis que la multitude des églises dont ils se plaignent, que les richesses des églises dont ils sont jaloux, que les libéralités de leurs pères qu'ils tournent en ridicule, que les efforts qu'ils font pour empêcher les âmes pieuses de les imiter, condamne ces chrétiens politiques et censeurs des biens de la maison de Dieu. Il ne faut que faire attention à tous ces monuments de la foi, du zèle et de la piété des siècles passés, pour en être persuadés.

Il y a trop d'églises, disent-ils; et moi je dis que cette multitude de temples, de basiliques, d'oratoires, les condamne. Comment cela? Le voici :

1° Cette multitude d'églises atteste la piété des siècles passés. Elle fait l'éloge de la foi des premiers empereurs chrétiens, des Constantin, des Théodose, des Justinien, et de nos rois qui ont fait élever des temples somptueux et les ont richement dotés. Elle rappelle le zèle des chrétiens du XI^e^ siècle, qui relevèrent les ruines des églises détruites et pillées par les ennemis du vrai culte. Elle rend coupable l'indifférence des chrétiens de notre temps, que les ruines et l'indécence de certaines églises de la campagne ne touchent point.

2° Elle condamne leur indévotion, puisque malgré cette multitude de temples et d'oratoires, ils n'assistent que rarement au saint sacrifice. Ils se plaignent encore de n'avoir pas d'église assez proche ou assez commode. Que veulent-ils donc faire entendre quand ils se plaignent de la multitude des églises, qu'il ne faut pas faire reconstruire celles qui sont ruinées, surtout lorsqu'ils sont obligés d'y contribuer? Ah! est-ce la foi qui tient ce langage? Non, c'est la cupidité, l'irréligion. Tous ces censeurs sont condamnés par les monuments des siècles passés, et les richesses mêmes dont ils sont jaloux.

Sont-ce des chrétiens éclairés, des chrétiens pieux qui censurent les richesses de nos églises? Non, ce sont des chrétiens qui ne savent que le monde, des politiques qui ne forment que des projets humains, et qui décident des choses de Dieu selon les règles d'une prudence qu'il a juré de confondre. Ce sont des hommes de plaisirs, d'intérêt, d'ambition, qui ne trouvent rien d'important, de nécessaire, lorsqu'il s'agit du culte divin. Voilà les oracles qui se font entendre lorsqu'il s'agit de blâmer la somptuosité des temples, la décoration des autels, les ornements des pontifes et des lévites; les fonds destinés aux exercices publics de la religion; mais cet éclat du culte divin qu'ils censurent fait la gloire du chrétien religieux, et leur condamnation, leur confusion.

En effet, mes frères, à qui comparerai-je ces censeurs des biens de l'Eglise, ces politiques qui grossissent ses revenus et qui ne voient qu'avec chagrin ce qui fit la joie des premiers chrétiens, quand la croix du Sauveur eut passé du Calvaire sur le front des empereurs? A Simon qui, pour faire sa cour à Apollonius, lui exagéra les richesses du temple de Jérusalem, et lui conseilla de s'en emparer. (II *Mach.*, III.) S'ils étaient innocents, Dieu aurait-il puni d'une manière si terrible ceux qui pensaient comme eux?

S'ils étaient éclairés, ces censeurs des richesses de nos temples, ils distingueraient la pauvreté évangélique, recommandée par Jésus-Christ, de la pauvreté des temples, qui n'annonce que l'indifférence des riches pour le culte divin; ils ne blâmeraient pas les trésors qu'ils renferment sous le règne paisible des princes chrétiens; sous prétexte que l'Eglise était pauvre dans les siècles des persécutions, ils ne traiteraient pas de simplicité la piété de nos pères, et ils avoueraient au moins que, s'ils en ont trop fait, nous n'en faisons pas assez.

Saint Chrysostome avait un zèle plus

éclairé que ces sages mondains. Il blâmait dans la chaire de Constantinople les fidèles qui cessaient de faire l'aumône pour élever des temples, mais il louait la piété de ceux qui faisaient l'un et l'autre. Je ne vous empêche pas, disait-il (hom. 47 *in cap.* XXIV *Matth.*), d'élever de somptueux édifices pour assembler les fidèles, pourvu que les pauvres soient assistés : *Non prohibeo magnifica templa condere.*

Or, mon cher auditeur, ce n'est pas l'amour des pauvres qui soulève tant de mondains contre les richesses du sanctuaire. Sont-ils occupés de leur misère? Les soulagent-ils? Portent-ils même leurs regards sur eux? Non, c'est la jalousie qui excite leur censure; ce n'est pas pour les pauvres qu'ils voudraient dépouiller les autres, c'est pour s'élever et avilir les sacrés ministres.

Pendant les persécutions, les chrétiens gémissaient de n'avoir point de temples. Aujourd'hui on censure les richesses du temple; les Juifs soupiraient après le temple de Jérusalem, lorsqu'ils étaient à Babylone; paisibles après leur retour dans la Judée, ils négligèrent le temple, ils ornaient leurs maisons, ils avaient des retraites commodes à la ville et à la campagne, et la maison du Seigneur était abandonnée. Image naturelle, mes frères, de ce que nous voyons aujourd'hui. Vous ne voyez les riches occupés qu'à embellir leurs demeures, qu'à agrandir leurs palais, à la campagne, quel goût! quel art! quelle magnificence règne dans les édifices qu'on y élève! Le lieu le plus simple, le plus triste, le plus pauvre, c'est le temple du Seigneur; les hommes d'opulence ou de naissance veulent y briller seuls quand ils y font une rapide apparition. Or, une preuve qu'ils ne censurent que par jalousie les richesses de certaines églises, et non par un zèle éclairé, c'est l'indifférence avec laquelle ils considèrent la pauvreté et souvent les ruines de leurs paroisses. Peut-on douter d'un défaut de lumière et de piété dans des hommes qui pensent et agissent comme eux? Non. Ah! la destination de nos temples, le Dieu que l'on sert dans nos temples, les grâces qui s'y distribuent, condamnent le chrétien qui les méprise, qui censure leurs richesses et qui les abandonne.

Oui, mes chers frères, la multitude des temples élevés dans tous les lieux, toutes les villes et les bourgades de ce royaume catholique condamnent le chrétien qui les abandonne.

Il n'est pas nécessaire d'entreprendre un long et pénible voyage pour aller louer et adorer Dieu dans son saint temple, comme les Juifs qui habitaient les extrémités de la Judée y étaient obligés trois fois l'année. Il n'est pas nécessaire de se dérober aux regards et aux menaces de ceux qui adorent les idoles comme Tobie. Nous sommes environnés d'églises; tous les jours, à tous les moments, nous pouvons approcher de l'autel, le trône de la grâce est toujours accessible. Il sort du fond du tabernacle une voix de miséricorde qui appelle les pécheurs mêmes. Entrons dans le saint temple avec les sentiments du publicain, nous en sortirons comme lui justifiés.

Qui peut donc justifier les déserteurs de nos temples, ces chrétiens qui n'y font que des apparitions rares et rapides, qui dédaignent nos assemblées, que tout gêne, tout incommode, tout ennuie dans la maison de Dieu? Sont-ce les raisons qu'ils apportent? Non, mon cher auditeur, il est aisé de vous prouver que c'est irréligion, indifférence pour le salut; les grâces qui se distribuent dans nos temples les condamnent.

Le trône des rois est environné de suppliants. On voit languir des années entières dans les appartements des grands, des hommes que l'ambition rend humbles et rampants. On va visiter une personne nouvellement élevée à une dignité éminente, on lui forme une cour; c'est la gerbe de Joseph devant laquelle toutes les autres se courbent et s'abaissent.

Or, mes frères, comparez cette assiduité avec l'indifférence des déserteurs de nos temples, cet empressement à rendre ses hommages aux dispensateurs des honneurs et des biens de la fortune, avec cette négligence à venir adorer Jésus-Christ dans son saint temple, n'avouerez-vous pas qu'il n'y a ni foi ni piété dans ceux que je combats?

Jésus-Christ sur l'autel est sur le trône de sa miséricorde, c'est son amour constant pour les hommes qui l'y retient, il les attend pour les combler de ses grâces et de ses faveurs. Les déserteurs de nos temples dédaignent donc ses dons. Il n'est donc sans suppliants si souvent, que parce qu'il ne distribue que des biens célestes; c'est donc parce qu'il est sans éclat dans le tabernacle, qu'il ne brille aucun rayon de gloire sur l'autel, qu'on le méprise. Ah! cet amour ineffable qui retient Jésus-Christ sur l'autel, la facilité que nous avons de lui rendre nos hommages, condamnent les déserteurs du saint temple.

Dieu se plaignait autrefois que sa maison était déserte. Isaïe, exprimant sa douleur avec tout le sublime d'un prophète inspiré, dit que les rues de Sion pleurent l'indifférence des Juifs pour les solennités saintes. Avons-nous moins sujet de nous attrister, en voyant les temples des chrétiens abandonnés? Ces lieux saints où se perpétue le sacrifice de notre rédemption, où un Dieu sauveur a établi le trône de ses miséricordes et de ses grâces, moins fréquentés que les maisons de plaisirs, les académies de jeux, les spectacles?

On se gêne, on s'incommode même pour grossir la foule des curieux, lorsqu'il s'agit de quelques nouveautés mondaines. L'amour du repos, une visite, un ciel obscurci, en voilà assez pour se dispenser des assemblées chrétiennes dans le saint temple.

Je sais, mon cher auditeur, qu'il y a des circonstances où la retraite d'un chrétien peut lui servir de temple, où il peut sacrifier sur l'autel de son cœur, comme l'a remarqué saint Augustin : un malade, un homme dans

les fers, un chrétien chez les idolâtres ou les hérétiques. (Aug., *Meditat.*, cap. 6.) Daniel à Babylone ne pouvait que se tourner du côté du temple de Jérusalem pour prier trois fois le jour; mais je sais aussi que la facilité que nous avons de nous unir avec nos frères dans le saint temple condamne les chrétiens qui n'y font que des apparitions rares et rapides, et semblent mépriser les assemblées des fidèles.

Finissons, mes frères, et disons que si les grâces qui se distribuent dans nos temples condamnent ceux qui les abandonnent, la sainteté du lieu condamne aussi ceux qui ont l'audace de les profaner.

Dieu avait ordonné autrefois à son peuple non-seulement de respecter son sanctuaire, mais même de n'en approcher qu'avec une religieuse frayeur : *Pavete ad sanctuarium meum.* (*Levit.*, XXVI.) Or, qui peut enhardir les chrétiens profanateurs de nos temples? Est-ce qu'ils sont moins respectables que ceux de l'ancienne loi? Est-ce que le sacrifice qui s'y offre est moins grand que celui des victimes immolées? Est-ce que les grâces qui s'y distribuent sont moins précieuses que les faveurs accordées aux Juifs? Non, mes frères; mais ils profanent la maison de Dieu à cause qu'il y est un Dieu caché : s'il y faisait sentir sa présence par des feux, des éclairs, des tonnerres, comme sur la montagne de Sinaï, ils ne seraient pas si audacieux : ce sont les abaissements d'un Dieu Sauveur qui les enhardissent.

Puis-je, sans gémir, vous donner une idée des profanations qui se commettent dans nos églises? Non, mes frères, et je suis persuadé que ce portrait abrégé des crimes qui se commettent à la face des saints autels excitera aussi vos gémissements et vos larmes.

La foi doit pénétrer d'une sainte crainte ceux qui entrent dans le saint temple. Ce célèbre conquérant de la terre sainte, chargé de lauriers, élu roi de Jérusalem, Godefroy de Bouillon, ne voulut pas entrer dans l'église du Saint-Sépulcre avec la couronne qu'il avait méritée sur la tête, et des hommes vains, des femmes mondaines, chargés de péchés, que l'on devrait voir à la porte du saint temple en posture de pénitents, y entrent avec orgueil, y étalent un luxe indécent et y exigent des hommages!

Le saint temple est la maison de Dieu, et on y est dissipé. On y affecte des airs dédaigneux; on y tient des postures molles, indécentes; on fait remarquer un dégoût, des ennuis qui scandalisent les assistants. Le saint temple est une maison de prière, et on en fait un lieu de conversations, de compliments; on y débite des nouvelles, on y traite des affaires, et quelquefois on va jusqu'à le souiller par des discours licencieux. Le saint temple est une maison de sacrifice, et c'est en assistant au plus redoutable de tous les mystères qu'on ouvre son cœur à tous les objets qui peuvent le corrompre, et qu'on retrace les impiétés des Juifs et des gentils qui assistèrent au sacrifice du Calvaire.

Enfin, le trône de l'Agneau immolé ne doit être environné que de suppliants qui sentent leur misère, leur néant; et il est souvent environné de pécheurs orgueilleux, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de confusion.

Heureux, mes frères, si l'on était fondé à m'accuser d'exagération et à me reprocher de peindre des abominations dont le seul prophète Ezéchiel a été le témoin! Mais vous les voyez, et vous en gémissez comme moi.

Craignons la perte de nos temples, et afin qu'ils ne fassent pas notre condamnation après avoir fait notre gloire, respectons-les. Le saint usage des temples matériels nous rendra dignes, par la miséricorde de Dieu, d'entrer, comme des pierres choisies et précieuses, dans l'édifice de la céleste Jérusalem. C'est la grâce que je vous souhaite.

SERMON XXVII.

Pour le dixième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LES DÉLAIS DE LA PÉNITENCE.

Publicanus a longe stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. (*Luc.*, XVIII.)

Le publicain, se tenant bien loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.

Voilà un pénitent qui doit exciter la confiance des pécheurs qui veulent sincèrement se convertir : ils ont dans sa pénitence un modèle de ce qu'ils doivent faire, et un gage assuré de ce qu'ils doivent espérer. Qu'ils l'imitent, ils éprouveront comme lui les faveurs et les caresses d'un Dieu qui ne se plaît pas dans la perte des âmes.

Paraissez aujourd'hui, publicain contrit et humilié; prouvez aux pécheurs que Dieu les attend, qu'ils n'imploreront pas en vain sa clémence; dissipez leurs craintes et leurs frayeurs; apprenez-leur à ne redouter que les délais de leur conversion et à espérer le pardon des péchés qu'ils veulent quitter et détester. Vous êtes, dit saint Augustin, un monument éclatant de la miséricorde : Dieu exauce les pécheurs pénitents, puisque vous êtes sorti du saint temple justifié.

Que ces paroles de Jésus-Christ, le publicain sorti du temple justifié : *Descendit hic justificatus*, ne nous étonnent point. On est juste dès qu'on est sincèrement repentant; on n'est plus pécheur quand on gémit amèrement de l'avoir été. Dieu ne voit dans les vrais pénitents que la douleur du péché; il n'y voit plus le péché qu'ils détestent.

Si vous me dites, mon cher auditeur : mais le publicain a été promptement réconcilié. Il va dans le temple, il y prie, il y gémit quelques moments, et Jésus-Christ nous assure qu'il s'en retourna dans sa maison absous de ses péchés : *Descendit hic justificatus.* Je vous répondrai que tel est le privilége d'une vraie contrition, d'une vraie douleur. Dieu n'a jamais méprisé et ne méprisera jamais, dit le Prophète (*Psal.* L), un cœur contrit et humilié. Or tel fut celui du publicain. Le scrutateur des cœurs nous garantit ces

heureux changements de la grâce. Examinons les caractères de sa pénitence.

1° Elle est prompte. Il va dans le temple, non pas comme ces pécheurs impénitents, pour y faire une apparition de cérémonie, pour y multiplier ses péchés par ses irrévérences, mais pour s'y humilier, s'y confondre et solliciter la clémence de son Dieu. Il n'attend pas que les ombres de la mort l'environnent, que le tombeau s'ouvre sous ses yeux, pour quitter le péché, ou plutôt pour le confesser, sans le haïr, comme ceux qui diffèrent leur pénitence; mais il va l'avouer, le détester, le pleurer, lorsqu'il est encore en état de le perpétuer; il profite du temps de la miséricorde; il n'attend pas celui de la sévérité; il suit les impressions de la grâce qui le conduit devant le trône d'un Dieu clément, avant d'entendre la voix qui nous cite au tribunal d'un juge inexorable.

2° Elle est humble. Il sent sa misère, son indignité; s'il entre dans le temple, il n'y entre que comme un criminel pénitent; il se tient à la porte, éloigné de l'autel, mais près de Dieu par son humilité : *a longe stans;* il n'ose pas même élever les yeux vers le ciel qu'il a irrité par ses crimes : *nolebat nec oculos ad cœlum levare;* et pendant que le pharisien orgueilleux perd le fruit des ses bonnes œuvres en s'élevant, cet humble publicain obtient la rémission de ses péchés en s'abaissant.

3° Sa pénitence est intérieure et sincère. Il s'avoue pécheur, il frappe sa poitrine : *percutiebat pectus suum;* il sent le besoin qu'il a d'une grande miséricorde, il l'implore : *Deus, propitius esto mihi peccatori.* Si l'on me dit que ce ne sont là encore que les dehors de la pénitence, que de faux pénitents ont souvent donné cet édifiant spectacle à la mort, je répondrai que la pénitence du cœur était le principe de celle qui édifiait les hommes, et qu'il ne nous est pas même permis d'en douter. Pourquoi? Le voici, mon cher auditeur : Dieu ne fera jamais l'éloge d'une pénitence de cérémonie; le pécheur offre en vain à ses yeux le spectacle d'une pénitence que le cœur désavoue. Sous le cilice et couvert de cendres, il est toujours pécheur, quand il ne déteste pas et ne pleure pas ses péchés. Or, Jésus-Christ nous assure que le publicain sortit du temple justifié; son cœur était donc changé; il était donc brisé par la douleur lorsqu'il frappait sa poitrine; les seuls dehors de la pénitence ne l'auraient pas justifié, comme il le fut avant même de rentrer dans sa maison : *Descendit hic justificatus.*

Pourquoi voyons-nous, mes frères, si peu de pécheurs se convertir? Pourquoi arrivent-ils presque tous au dernier moment de la vie sans s'être convertis? Pourquoi ne détestent-ils leurs péchés que lorsque leurs péchés les quittent? Pourquoi enfin plusieurs meurent-ils sans avoir fait pénitence? parce qu'ils n'ont plus le temps de la faire. Ont-ils lieu de douter de la miséricorde du Seigneur? La grâce ne les appelle-t-elle pas, ne les remue-t-elle jamais? Ont-ils formé le projet de mourir dans le péché? Non, mon cher auditeur; mais voici le mystère. On se contente de former ces projets de conversion, on ne les exécute pas; on diffère de se convertir, parce qu'on diffère de quitter le péché. On ne veut point mourir dans le péché, mais l'on veut y vivre. On compte sur l'avenir pour la pénitence, afin de profiter du présent pour le plaisir; ainsi les délais de la conversion ont pour principe les délais que le pécheur accorde à ses passions.

Oui, mes frères, et je vous prie de faire attention à ces deux réflexions qui feront le partage de cet important discours.

Différer de faire pénitence, c'est vouloir vivre dans le péché; différer de faire pénitence, c'est s'exposer à mourir dans le péché. En deux mots : le crime de ceux qui diffèrent de faire pénitence pendant leur vie; vous le verrez dans la première partie. Le malheur de ceux qui ne font pénitence qu'aux approches de la mort; vous le verrez dans la deuxième partie. Voici une de ces vérités terribles, mais qui ne doit répandre qu'un trouble salutaire dans vos consciences, puisque vous pouvez encore profiter du temps de la miséricorde, et que le souverain malheur, qui consiste à mourir dans le péché, peut être évité par un prompt retour vers Dieu, qui nous attend tous à pénitence. Suivez-moi avec attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un pécheur qui diffère de faire pénitence? C'est un homme qui se plaît encore dans son péché, qui l'aime, qui gémit, il est vrai, quelquefois de ses faiblesses; mais qui n'a pas la force de rompre les liens qu'il a formés; qui craint même qu'une main charitable ne les brise; les délais qu'il accorde à ses passions sont la cause des délais de sa conversion.

C'est un homme qui se représente tout à la fois les douceurs du crime et les amertumes de la pénitence; les félicités du siècle et les maux de l'éternité; le temps de la miséricorde et le temps de la sévérité; le présent, l'avenir, la vie, la mort, et qui, par un système insensé, un projet inspiré par l'enfer, se propose de ne pas quitter son péché et de ne pas mourir coupable; d'offenser Dieu, parce qu'il est bon, et d'expier un jour ses crimes, parce qu'il est juste.

Qu'est-ce qu'un pécheur qui diffère de faire pénitence? C'est un homme qui lutte contre la grâce, qui l'attaque, le remue, le sollicite; qui est quelquefois touché, saisi, effrayé, et qui ne se rend pas; qui fait des démarches de conversion dans une maladie, un danger, des événements qui menacent ses jours, et qui y renonce dans la santé, le calme, les succès; ce n'est pas un homme qui ne veut pas faire pénitence, mais qui la diffère. Il ne résiste à la grâce que parce qu'il ne veut pas résister à ses passions. L'attrait seul du péché fait échouer ses projets de pénitence.

Qu'est-ce qu'un pécheur qui diffère de faire pénitence? C'est un homme qui compte

sur l'avenir, qui en dispose en maître et qui ne veut donner que ce temps incertain à l'expiation de ses péchés. C'est un homme qui n'est sage et prudent que pour le monde, ses biens, ses plaisirs, puisqu'il ne profite du présent que pour goûter les mortelles douceurs du péché, ou satisfaire sa cupidité et son ambition. C'est un homme qui oppose sa faiblesse et qui fait éclater son orgueil; qui ne peut rien, selon lui, à présent, et qui pourra tout quand il voudra; qui est entraîné malgré lui par la violence de ses penchants aujourd'hui, et qui sera maître de son cœur et de sa volonté au moment de la mort; qui ne fait pénitence dans la santé, parce qu'il ne le peut pas, et qui la fera dans la maladie, parce qu'il le voudra alors.

Voilà, mon cher auditeur, le crime de ceux qui diffèrent de faire pénitence caractérisé. Voilà ce système inventé par le démon, ce système insensé, ce système faux, ce système qui tranquillise tant de pécheurs, qui les conduit à l'impénitence finale développé. Il n'est pas difficile d'en tirer de justes conséquences contre ceux qu'il rassure, et de faire sentir tout l'outrage qu'il fait à Dieu, c'est-à-dire toute l'étendue du crime de ceux qui ne redoutent pas les délais lorsqu'il s'agit de faire pénitence.

Mais développons encore d'une manière plus claire toutes les circonstances de ce crime.

Pourquoi le pécheur diffère-t-il de se convertir, puisqu'il serait fâché de mourir dans l'état du péché, puisqu'il connaît le danger de son état? Il n'est pas difficile de le savoir; c'est qu'il faudrait renoncer à un plan de vie mondaine, rompre des liaisons criminelles, cesser des occupations dangereuses au salut, mais qui procurent des accroissements de fortune et de gloire; réparer des scandales, déchirer des contrats usuraires, restituer des biens mal acquis, se séparer d'un monde tumultueux, dissipé, d'amusements, de plaisirs, qui dérobent un temps destiné à l'étude, au travail, aux devoirs de son état, et l'on ne saurait se déterminer à ce sacrifice. On en sent la nécessité, on en forme le projet, mais on en remet l'exécution; car le pécheur qui remet sa conversion n'est pas un incrédule qui ne croit rien, c'est un chrétien persuadé de la nécessité de la pénitence. Le délai de la pénitence annonce donc une attache violente au péché, qui déplaît à Dieu, qui sépare de Dieu, qui irrite sa colère. Le pécheur, en différant de se convertir, consent donc à demeurer dans la haine de Dieu; il se propose donc de l'offenser en même temps qu'il se propose de l'apaiser un jour par sa pénitence: première circonstance du crime de ceux qui diffèrent de se convertir.

Pourquoi le pécheur ne se convertit-il pas, puisqu'il en sent la nécessité, puisqu'il forme le projet d'une conversion sincère, et qu'il serait fâché de mourir avant de l'exécuter? Est-il sans ressource, sans grâce? Mais il ne peut pas le dire; ces réflexions sérieuses qu'il fait sur son malheureux état, ces projets qu'il forme d'en sortir, prouvent évidemment que la grâce l'attaque, le sollicite, le remue; ses alarmes, ses frayeurs, ses promesses dans une maladie, un danger, un accident qui menacent ses jours, annoncent que la conscience parlait encore, et que c'est la voix des passions qui a étouffé ses remords: seconde circonstance du crime de ceux qui diffèrent leur conversion, une volontaire résistance à la grâce.

Enfin, pourquoi le pécheur, dans une matière aussi importante que celle du salut, compte-t-il sur un avenir incertain? Est-il le maître de la longueur de ses jours? A-t-il fait un pacte avec la mort? Les oracles de Jésus-Christ qui lui annoncent qu'il sera surpris, sont-ils faux? Et quand il ne serait pas surpris, pourra-t-il faire ce qu'il voudra aux approches de la mort, ou voudra-t-il sincèrement ce qu'il fera par nécessité? Troisième circonstance du crime de ceux qui diffèrent leur conversion. Espérer contre les oracles et les menaces de Dieu. Oui, mon cher auditeur, le délai de la pénitence renferme une violente attache au péché, un abus volontaire des moyens de salut, une confiance présomptueuse sur l'avenir. Je vais vous le prouver; donnez-moi toute votre attention.

Je dis premièrement que c'est une violente attache au péché, qui fait différer l'exécution des projets de conversion; et, en effet, mon cher auditeur, sans l'attache au péché, le pécheur risquerait-il son salut par de coupables délais? Car ce pécheur gémit quelquefois sur son état; il sent le poids de ses chaînes, elles l'accablent; il espère les rompre; son cœur est troublé, agité, jusqu'à ce qu'il soit changé, purifié. Ce pécheur ne saurait se dissimuler ses iniquités, ni les châtiments qu'elles méritent; il ne se glorifie pas de ses péchés, puisqu'il se propose de les expier. Non, il ne différerait pas sa conversion, s'il n'était pas attaché au péché; si le péché n'avait pas encore pour lui des douceurs; s'il n'était pas encore enchanté du monde et de ses faux biens. Mais cet attachement au péché, qu'il espère détester un jour, fait son crime. Pourquoi? C'est qu'il veut perpétuer encore un temps des péchés qui outragent son Dieu, qui lui ouvrent l'enfer; c'est que c'est la douceur seule du vice qui l'empêche de prendre dès aujourd'hui le parti de la vertu

Que veut dire, je vous prie, ce mondain, quand il dit: je me convertirai? N'est-ce pas dire, je romprai ces liens qui m'attachent criminellement aux créatures; je me séparerai d'un monde de plaisirs, de jeux, d'excès, d'indévotion; je me tracerai un plan de vie sur celui de l'Évangile, et j'expierai de coupables années par une pénitence proportionnée à mes crimes? Mais, en tenant ce langage, il se condamne, puisqu'il n'est pas raisonnable de différer un seul jour un changement d'où dépend sa destinée éternelle, et de demeurer volontairement dans la haine d'un Dieu qui s'irrite des délais, et fait succéder promptement sa justice à sa miséricorde.

Je sais, mon cher auditeur, que nous avons des penchants qui nous entraînent vers le mal ; que, parmi des hommes fragiles comme nous, les victoires sont plus rares que les défaites ; que l'humanité est faible ; que nos jours ne s'écoulent pas sans péché, et que nous sommes même capables de commettre les péchés dont la grâce nous a préservés : *Humanum est peccare.* Mais je sais aussi que le chrétien doit et peut sortir de l'état du péché ; qu'il n'y doit pas demeurer volontairement ; qu'il doit promptement rompre tous les liens qui l'attachent au char du monde ; et que, lorsqu'il est question de s'ouvrir le ciel par la pénitence, et de fermer l'enfer ouvert sous ses yeux par le péché, il faut redouter le moindre délai. Voilà ce que la foi, ce que la religion nous enseigne ; voilà ce qu'ont fait tous les saints pénitents, dès que la grâce a eu éclairé leurs ténèbres : *Christianum est a peccato desistere.* Connaître ses péchés et n'y pas renoncer, les perpétuer, en goûter les douceurs, c'est imiter le démon qui se plaît dans les ténèbres et la haine de Dieu. Lui seul, et ceux qui le suivent, persévèrent dans le mal. Ah ! c'est ici que se développe toute l'étendue du crime de ceux qui diffèrent leur conversion ; et je vous prie d'y donner toute l'attention dont vous êtes capables. Persévérer dans le péché, c'est le caractère du démon ; on l'imite, on le copie, quand on persévère dans le mal : *Diabolicum est perseverare.* (Inter *Opera* Aug., *De visitatione infirmorum* lib. II.)

Je n'attends, mon cher auditeur, aux difficultés que vous pouvez m'opposer ; mais il me sera facile de les détruire, et de vous prouver qu'elles ne justifient pas les délais de la conversion.

Il est vrai, direz-vous, que persévérer dans le mal, et y persévérer toujours, c'est imiter le démon, c'est lui ressembler ? mais les pécheurs qui diffèrent leurs conversions ne veulent pas persévérer dans le péché ; ils se proposent de le quitter, de le détester, et de l'expier par une sincère pénitence ; ainsi, vous ne pouvez pas donner à de simples délais de conversion, ce caractère odieux de persévérance dans le mal. Vous vous trompez, mes frères : se proposer de rester quelques années dans l'état du péché mortel, dans la haine de Dieu, c'est s'exposer à être fixé dans le mal toute l'éternité. Or, n'est-ce pas là ce qu'il y a à redouter dans les délais de la conversion ? Le pécheur ne peut-il pas être surpris dans son péché ? Combien de voluptueux ont expiré dans le sein de leurs criminelles habitudes, et ont été fixés pour toute l'éternité dans la haine de Dieu ? Dès que ce sont les douceurs du péché qui retiennent le pécheur, qui lui font différer sa conversion, il veut demeurer dans son état malheureux ; il n'y veut demeurer qu'un certain temps, mais il s'expose à y être fixé immuablement ; voilà son crime.

Le pécheur ne diffère de se convertir que parce qu'il n'a pas le courage de briser ses chaînes, qu'il les aime encore : les délais de sa pénitence ne sont qu'une suite des délais qu'il accorde à ses passions. Or, dans ces ménagements qu'il prend avec sa passion, est-il innocent ? Peut-on retourner à Dieu trop tôt ? Doit-on aimer le péché qui l'outrage, et qu'on espère pleurer un jour ? Doit-on se tranquilliser sous l'empire du démon ? Ah ! il est inutile de prouver une vérité que l'on sent si facilement. Dieu ne plaît pas encore à ceux qui aiment encore le péché ; et quelle plus grande preuve de l'attache au péché que les délais de la pénitence ?

Une lumière céleste éclairait le jeune Augustin jusque dans les ténèbres de son péché. Je connaissais, disait-il, mon iniquité, mais je m'en dissimulais les suites terribles : *Noveram, sed dissimulabam.* (*Confess.*, lib. VIII, c. 7.) Mais pourquoi se dissimulait-il les dangers de son état ? parce que son cœur était fortement attaché aux plaisirs qui le souillaient et le rendaient coupable ; parce qu'il aurait fallu y renoncer, s'il eût pris le parti de la vertu ; voilà ce qui lui faisait différer sa conversion ; voilà pourquoi il voulait et ne voulait pas. Les délais qu'il demandait avaient leur source dans l'attache au péché.

Or, voilà une image naturelle du pécheur qui se contente de former des projets de conversion. Il connaît les dangers de son état, puisqu'il se propose de le quitter ; mais il se dissimule les suites terribles que peuvent avoir ses délais. Il sait bien que Dieu est irrité, qu'il vit dans sa haine, que son âme est privée de la grâce sanctifiante ; mais il se dissimule les dangers qui le menacent, les surprises de la mort, un jugement rigoureux, une éternité de supplices : *Noveram, sed dissimulabam.* Saint Augustin connaissait les dangers d'une vie voluptueuse, et tous les désordres et les opprobres de l'incontinence, puisqu'il demandait au Seigneur le don précieux de la chasteté : *Da mihi castitatem.* Mais, comme la volupté dominait encore dans son cœur en souveraine, que des feux impurs, qu'il appelait les flammes de l'enfer, l'embrasaient encore, il voulait différer sa conversion, et il osait même dans son aveuglement prier le Seigneur de ne pas l'exaucer sitôt : *sed noli modo.* Ah ! quelle prière, qu'elle annonce l'aveuglement du pécheur, la violence de sa passion et son attache aux coupables douceurs du vice ! Seigneur, ne brisez pas encore mes chaînes, ne changez pas encore mon cœur, ne m'appelez pas encore à vous ; laissez-moi encore satisfaire les désirs d'une chair révoltée : *nôli modo.* C'est, ainsi, mon cher auditeur, qu'une violente attache au péché porte le pécheur à se contenter de projets de conversion : ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! pourquoi ai-je tant tardé à vous aimer, à vous ouvrir mon cœur : *Sero te amavi ?* Voilà le langage d'Augustin, quand ses chaînes sont brisées, quand il déteste le péché ; mais quand son cœur n'est pas guéri, qu'il est encore attaché à de criminels objets, il semble dire au Seigneur : Je vous

aimerai assez tôt, il sera toujours temps de vous aimer; laissez-moi encore dans la carrière des plaisirs: *noli modo*. Oui, mes frères, les délais de la pénitence renferment toutes les circonstances qui prouvent une forte attache au péché. Je voulais et je ne voulais pas, dit encore saint Augustin, qui nous a si admirablement bien dépeint les combats, les agitations de son cœur avant sa conversion. *Volebam..... nolebam*. Or, quel était le principe de ces différents états, de ces acquiescements et de ces résistances? Une funeste habitude dans le péché, les charmes du vice l'emportent sur les charmes de la vertu, dans un cœur qui n'est pas à Dieu, et qui est au monde.

Vous avez vu ce célèbre pécheur saisi, abattu plusieurs fois; vous l'avez entendu appeler les Moïse comme Pharaon, lorsque la main de Dieu s'appesantissait sur lui. Alors il promettait de rompre ses liens scandaleux; il formait des projets de pénitence; pourquoi ne les a-t-il pas encore exécutés? C'est qu'il aime encore son péché; c'est qu'il est encore l'esclave du péché.

Voyez le proconsul Félix, que le discours de saint Paul touche, que les peintures qu'il fait du jugement effrayent : il veut se convertir, et il ne le veut pas sitôt. Il forme des projets de conversion, il en remet l'exécution; il renvoie l'apôtre sans profiter de son apostolat : Je vous enverrai chercher, lui dit-il, dans un temps plus favorable. Présentement ma dignité, mes occupations ne me permettent pas de faire un changement d'éclat : *Tempore opportuno accersam te*. (*Act.*, XXIV.)

Voyez, je vous prie, comme pense un mondain, un politique, un homme attaché à ses erreurs, aux objets de sa passion : il veut se convertir, et il veut attendre un temps plus favorable que le temps présent : *Tempore opportuno accersam te*. Il est effrayé des grandes vérités que saint Paul lui annonce. Les charmes de la continence lui paraissent préférables aux honteuses satisfactions des sens; l'équité et les vengeances qui éclateront dans le jugement de Dieu au dernier jour du monde, la résurrection des corps suivie d'une vie éternelle au delà du tombeau, tout cela le remue, l'agite, le confond. La crainte s'empare de lui, *tremefactus* (*Ibid.*); troublé, sollicité par la force de la vérité, il forme des projets de conversion, mais il en reste là.

Il renvoie l'apôtre qui l'a éclairé, persuadé : Pour le présent, lui dit-il, je ne saurais exécuter mon projet; je ne peux pas changer; il faut que je range sans éclat mes affaires; allez-vous-en exercer ailleurs votre zèle : *Quod nunc attinet, vade*. (*Ibid.*) Quand le temps sera plus favorable, quand j'aurai plus de loisir, je vous enverrai chercher : alors je vous écouterai, je vous serai plus attaché, vous serez mon apôtre, et je deviendrai peut-être votre conquête : *Tempore opportuno accersam te*.

Ah! mes frères, quel aveuglement dans ces coupables délais! qu'ils prouvent clairement l'attache au péché et l'audace du pécheur, qui ne craint pas d'irriter un Dieu juste, parce qu'il est un Dieu clément!

Le temps le plus favorable pour se convertir, n'est-ce pas le temps présent, le temps de la miséricorde, le temps de la grâce, le temps qui est en notre disposition? Ne faut-il pas être aveuglé par la passion pour se représenter comme un temps plus favorable un temps à venir, un temps incertain, un temps que Dieu n'a point promis? Telle est cependant l'idée que se forme le pécheur qui diffère de se convertir; mais pourquoi? Parce qu'il aime le péché, qu'il ne peut pas se résoudre à le quitter; les délais de sa pénitence le prouvent clairement : il aime mieux continuer d'outrager son Dieu que de gêner ses penchants, et que de se priver des coupables plaisirs qui souillent son âme.

Le délai de la pénitence prouve une violente attache au péché, rien de plus certain.

Pécheurs, dit saint Augustin (tract. 34 *in Joan.*), reconnaissez ici votre aveuglement et toute l'étendue de votre crime quand vous différez de vous convertir. C'est la miséricorde de Dieu qui vous accorde le temps de vous repentir et d'expier vos péchés : *Largitur tibi spatium correctionis*. Mais que faites-vous? Quelle idée concevez-vous de ce temps de miséricorde? Pourquoi n'envisagez-vous que celui-là, et vous plaisez-vous dans l'oubli de celui de la sévérité? Le voici : Le délai de la pénitence vous flatte, parce qu'il accorde des jours à vos passions, et la pénitence vous effraye, parce qu'elle les immole : *Plus amas dilationem quam correctionem*. Oui, les délais plaisent au pécheur quand il s'agit de quitter son péché et de rompre tous les liens flatteurs qui l'attachent au crime. Le temps qu'il destine à l'impénitence est un temps éloigné, un temps incertain; le temps qu'il accorde à ses passions criminelles est un temps présent, un temps dont il jouit; il s'assure du temps pour offenser Dieu, il ne veut pas s'en assurer pour venger sa justice; il emploie le temps qui lui est accordé pour mériter le ciel à se creuser l'enfer. Voilà pourquoi il aime les délais de la pénitence. Il se satisfait présentement en commettant les péchés qu'il est certain de pleurer un jour : *Plus amas dilationem quam correctionem*. En effet, continue saint Augustin (*loc. sup. cit.*), le pécheur qui aime son péché se fait comme un rempart de la miséricorde de Dieu pour le perpétuer. Dieu est bon, dit-il; il pardonne aisément les outrages qu'on lui fait : *Bonus est Deus*; je peux vivre pendant un temps au gré de mes passions, satisfaire mes désirs, et me tracer un plan de vie douce, commode, voluptueuse même. Je ne conformerai pas mes actions à sa loi sainte, mais à mes inclinations; je ne consulterai pas son Evangile, mais mon penchant, mon goût, mon intérêt, mon ambition : *Faciam quod mihi placet*. La bonté de Dieu ne sera pas pour moi un titre pour l'honorer, lui obéir, l'aimer; mais un titre pour l'outrager, perpétuer mes crimes et différer de me convertir; parce qu'il est bon,

je ne retournerai pas à lui sitôt, je resterai encore quelques années sous l'empire du démon, et je ne me convertirai que dans les sombres années de la vieillesse, lorsque les ombres de la mort m'environneront, et qu'il fera briller à mes yeux l'éclat de sa justice, après avoir employé inutilement les attraits de sa miséricorde.

Ne dites pas, mon cher auditeur, que le pécheur ne pense pas ainsi dans le délai de la pénitence : la foi y trouve ce système insensé et outrageant pour la miséricorde d'un Dieu patient ; c'est une violente attache au péché qui le fait former et qui l'accrédite parmi les mondains.

Qui retient tant de pécheurs dans l'état du péché? Qui les empêche d'exécuter les projets de conversion qu'ils ont formés? Qui leur fait entendre qu'il sera toujours temps de se donner à Dieu? Le monde; parce que les mondains se forment un système sur leur sanctification, faux, insensé, dangereux, et qui n'est inspiré par l'enfer que pour consommer la réprobation de ceux qui l'adoptent et le suivent.

N'est-ce pas cette voix du monde qui s'efforçait d'étouffer dans le cœur du jeune Augustin la voix de la conscience, de la grâce? Quoi! lui disait ce monde enchanteur et corrupteur, vous allez donc nous quitter : *Dimittisne nos?* Quoi! vous rompez avec nous dans un âge où vous pouvez vous promettre une longue et brillante carrière de plaisirs; nous ne vous posséderons plus dans nos cercles, dont vous faites l'ornement par vos lumières, vos talents, votre enjouement! Vous ne voulez plus paraître sur ce théâtre où vous représentez un si beau rôle. Vous ne voulez pas attendre la vieillesse pour vous condamner à la retraite, et dès ce moment vous nous dites un éternel adieu! *A momento isto non erimus tecum!* Ah! n'exécutez pas un projet formé trop légèrement : vous vous flattez en vain de vous suffire dans la retraite; vous y tracerez bientôt sur les murs de votre solitude vos ennuis; vous regretterez nos assemblées, nos jeux, nos fêtes : *Putasne sine istis poteris?* Voilà la cause du délai de la pénitence : la voix d'un monde de plaisirs, ses reproches, l'attache au péché, que saint Augustin appelle une violente habitude, *habitudo violenta.* (*Confess.*, lib. VIII, cap. 11.)

Or, comme tous ces combats que le pécheur est obligé de soutenir lorsqu'il forme le projet de se convertir supposent nécessairement des attaques de la grâce, des inspirations secrètes, des remords, des alarmes, je soutiens que dans le délai de la pénitence il y a un abus volontaire des moyens de salut.

Quels sont les moyens de salut dont le pécheur qui diffère de faire pénitence abuse volontairement? Les voici, mes chers frères : le temps et la grâce.

Il est très-certain que le temps n'est accordé au pécheur que pour faire pénitence, et non pas pour perpétuer ses péchés. Il est très-certain que la grâce vient au secours du pécheur pour sortir de l'état du péché, puisqu'il est également de foi, et que Dieu veut qu'il se convertisse, et qu'il ne peut pas se convertir sans la grâce.

Ces deux vérités sont souvent et clairement annoncées dans l'Ecriture. L'Eglise nous les enseigne aussi ; et ce serait s'écarter de son esprit que de vouloir les expliquer aux fidèles dans un autre sens.

C'est dans sa miséricorde que Dieu accorde le temps de faire pénitence, comme c'est dans sa colère qu'il l'enlève au pécheur qui en a abusé; j'adore ses admirables lenteurs à punir quand je me représente le temps qu'il a accordé à ces fameux pécheurs qui raillaient l'innocence et l'obéissance de Noé, à Pharaon, aux Ninivites, aux Israélites ; il n'y a que ceux qui ont voulu périr qui y sont péris.

Il a toujours attendu les pécheurs avec patience, dit saint Paul, et les cœurs impénitents seuls se sont amassé des trésors de colère pour le jour des vengeances.

Ne nous représentons donc pas un état fixe avant d'être arrivés au terme. Ne décidons rien sur ce qui est un mystère dans de grands pécheurs; ne prononçons pas sur leur destinée éternelle. Tout le temps de la vie est un temps de miséricorde ; ils ont des moyens de salut, puisqu'ils ont encore le temps de se repentir et d'expier leurs péchés.

Le saint roi d'Israël était effrayé à la vue de ses péchés ; voici ses alarmes, ses incertitudes : J'ai souillé mon trône par un adultère et un homicide ; j'ai scandalisé mon peuple par mes égarements, j'ai offensé un Dieu qui m'avait comblé de ses grâces et de ses faveurs. Ah! je ne pense aux années éternelles que dans la frayeur et le saisissement ; je me dis à moi-même, dans le calme de la nuit, le Seigneur m'a-t-il effacé du livre de vie? M'a-t-il exclu pour toujours de son royaume éternel, et suis-je maintenant destiné au sort de ceux qui ne le verront jamais? *Nunquid in æternum projiciet Deus?* (*Psal.* LXXVI.) Le Seigneur ne me sera-t-il plus favorable? Ne sera-t-il plus ma défense contre mes ennemis, et ne trouverai-je plus en lui qu'un maître irrité et un juge inexorable? *Aut non apponet ut complacitior sit adhuc?* (*Ibid.*)

N'ai-je plus rien à espérer de sa miséricorde? Sa justice a-t-elle pris la place, et n'ai-je plus aucun moyen de fléchir sa colère justement irritée contre mes crimes? *Aut in finem misericordiam suam abscindet?* (*Ibid.*)

Oubliera-t-il sa bonté ordinaire envers les hommes? A-t-il résolu de m'abandonner, parce que je l'ai abandonné le premier? Me punira-t-il en Dieu vengeur ou en Père tendre? *Aut obliviscetur misereri Deus?* (*Ibid.*)

Enfin sa colère arrêtera-t-elle le cours de ses miséricordes; mes soupirs, mes larmes, mes cris, mes jeûnes, les déchirements d'un cœur contrit et humilié, ne pourront-ils jamais la fléchir? La mesure de mes iniquités est-elle remplie, et n'ai-je plus des grâces à attendre? *Aut continebit in ira sua misericordias suas?* (*Ibid.*)

Ah! à Dieu ne plaise que j'abuse de ces incertitudes pour rester dans mon péché!

Dieu ne me laisse sur la terre que pour faire pénitence. Le temps qu'il m'accorde est précieux, et comme le moindre délai pourrait m'enlever ce moyen de salut, je veux dans ce moment commencer à expier mes péchés. *Dixi: Nunc cœpi.* (*Ibid.*) Je sais que ce changement que je me propose ne peut point se faire sans la grâce, que Dieu seul est le maître du cœur, que la conversion, la vie nouvelle d'un pécheur est l'ouvrage d'une grâce forte et puissante : *hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Ibid.*) Mais la grâce et le temps, ces moyens de salut ne me sont point refusés.

Vous voyez, chrétiens, dans ces réflexions et ces résolutions du Prophète, les deux moyens de salut qui sont accordés au pécheur. Le temps présent dont il ne doit pas abuser, puisque c'est le seul qui soit en sa disposition : *Dixi : Nunc cœpi.* La grâce qui l'attaque, le sollicite, l'entraîne avec douceur, et à laquelle il ne doit pas résister : *mutatio dexteræ Excelsi.*

Saint Augustin établit aussi ces vérités si consolantes pour les pécheurs qui veulent sincèrement se convertir.

Qui que vous soyez, pécheurs, dit ce grand docteur; pécheurs secrets ou pécheurs publics, pécheurs anciens ou pécheurs de nouvelle date, pécheurs élevés sur le trône ou cachés dans l'obscurité, pécheurs élevés sur le chandelier de l'Eglise et confondus dans le dernier rang des lévites, pécheurs dans le mariage ou dans le célibat, sous les parures du monde ou le cilice du cloître, *quidquid enim fueris*, quelque énormes, quelque scandaleux, quelque multipliés que soient vos péchés, *quæcunque peccaveris*, vous pouvez encore retourner à Dieu, vous en avez encore les moyens, n'en abusez pas; quels sont-ils? Les voici : le temps, la grâce.

Le temps. Vous vivez, vous jouissez de la santé, de votre raison, de votre liberté, *adhuc in hac vita es.* Si Dieu ne vous attendait pas à la pénitence, s'il ne voulait pas vous guérir, il terminerait le cours d'une vie criminelle : *Si sanare nollet, auferret.* (Aug., hom. 50, cap. 5.) Oui, mes frères, le temps, la grâce, voilà les moyens de salut dont le pécheur, qui diffère de se convertir, abuse volontairement.

Qui abuse plus criminellement du temps de la miséricorde que celui qui diffère de se convertir? Le délai de la pénitence a-t-il dans l'idée du pécheur un autre principe que la bonté de Dieu, dont il se fait un rempart contre les suites de son péché?

Oui, mon cher auditeur, dans le délai de la pénitence il y a un coupable abus du temps de la miséricorde; le pécheur, qui remet sa conversion, ne veut pas sincèrement se convertir; il s'expose à ne le pouvoir pas lorsqu'il le voudra. C'est que le temps étant un moyen de salut, et le temps présent étant le seul en notre disposition, celui qui n'en profite pas risque son salut, il compte sur un temps incertain.

Voyez le temps que Dieu a accordé à ce pécheur scandaleux. La miséricorde lui a donné des années, et il n'a vécu longtemps que pour multiplier ses crimes; le Seigneur a fermé plusieurs fois le tombeau ouvert sous ses yeux, et il n'est sorti des ombres de la mort que pour rentrer dans les ténèbres et les horreurs du péché. Il a pleuré comme Ezéchias aux approches de la mort, il a demandé du temps, il a été exaucé; mais il n'a pas imité ce monarque pénitent. Il a abusé du temps qui lui a été accordé, et il a commis les péchés qu'il avait pleurés.

Coupable abus du temps de la miséricorde et des grâces du salut.

Revenons au principe posé par saint Augustin. Si Dieu ne voulait pas sincèrement guérir le pécheur, il ne le laisserait pas si longtemps sur la terre : si nous voyons donc des hommes de volupté, de scandale, vieillir, pour ainsi dire, dans le crime, que devons-nous penser? Saint Paul nous l'apprend, que Dieu les attend à pénitence; mais en vain le pécheur aurait-il le temps, s'il n'avait pas la grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien. Cela est vrai, mon cher auditeur, et c'est pourquoi nous disons que Dieu donne des grâces avec le temps que sa miséricorde accorde aux pécheurs.

Pourquoi ce pécheur se propose-t-il de se convertir? C'est parce que la grâce l'attaque, le sollicite, l'éclaire dans les ténèbres de son péché. Le délai de sa pénitence prouve qu'il en a formé le projet, que son cœur a été touché, remué.

D'ailleurs, rappelons-nous tout ce qu'un Dieu de bonté a fait pour toucher certains pécheurs; faisons attention à des événements qui nous ont consolés ou attristés, nous y remarquerons des miracles de la miséricorde et des miracles de la justice divine. Oui, mes chers frères, dans le délai de la pénitence il y a un coupable abus des moyens de salut et une confiance présomptueuse sur l'avenir.

Rien de plus juste, de plus utile, de plus expressément recommandé dans l'Ecriture que la confiance en la miséricorde de Dieu. Je le sais, mes chers frères, et à Dieu ne plaise que je donne au pécheur d'autres idées de la bonté de celui qui veut sauver tous les hommes, qui ouvre son cœur à tous, que celles qu'il nous donne lui-même dans l'Ecriture! non, je ne mettrai point des bornes à une miséricorde qui est infinie. Dans quelque moment que l'homme coupable se repente sincèrement, il est assuré de ne pas implorer en vain la clémence de celui qu'il a offensé. J'imiterais la coupable sévérité de Tertullien et des autres hérétiques que l'Eglise a justement condamnés, si je disais que celui qui ne se convertit qu'à la onzième heure ou qu'au lit de la mort, ne peut pas obtenir le pardon de ses péchés. Non, je ne dirai jamais à ceux qui ne sont pas encore arrivés au terme, il n'est plus temps de vous convertir; mais je leur dirai, avec le Saint-Esprit : ne différez pas votre conversion, car les délais dans cette matière rendent l'homme coupable d'une confiance présomptueuse : *Ne tardes converti ad Dominum.* (*Eccli.*, V.)

Il ne s'agit donc pas ici du temps où le pécheur se convertit dès qu'il se repent sin-

cèrement. Ce temps est toujours un temps favorable, un jour de salut; mais il s'agit du temps que le pécheur se promet pour faire pénitence, comme c'est un temps incertain, il est coupable de ne pas profiter du présent.

Approfondissons, mon cher auditeur, tous les motifs qui portent le pécheur à différer sa conversion, et vous serez persuadé que sa confiance est présomptueuse, qu'elle outrage Dieu, qu'elle le séduit lui-même et l'expose à mourir dans l'impénitence.

Il y a une présomption très-dangereuse et très-criminelle, dit le Sage : *Præsumptio nequissima.* (*Eccli.*, XXXVII.) Or, je soutiens que c'est celle de ceux qui diffèrent de se convertir, qu'ils en sont coupables; comment? Le voici.

Le pécheur se contente d'un projet de pénitence, parce qu'il est bon; il espère le pardon de ses péchés, parce qu'il doit les pleurer un jour. Il se tranquillise dans son malheureux état, parce qu'il n'y veut pas mourir; ce qu'il ne voudra pas, ce qu'il ne veut pas, selon lui présentement, il le voudra et le pourra à la fin de sa carrière; or, dans ce système, j'y remarque tous les caractères d'une confiance présomptueuse et très-criminelle : *Præsumptio nequissima.*

Quelle idée conçoit-on de la bonté de Dieu, quand on perpétue le péché qui l'outrage? Une idée fausse, injurieuse à la Divinité, insensée.

La miséricorde doit rassurer l'homme qui a péché, mais non pas celui qui veut pécher; celui qui déteste son péché et non pas celui qui l'aime encore. La bonté d'un Dieu doit m'encourager et non pas m'enhardir. Parce qu'il est bon, je dois lui obéir et l'aimer et non pas violer sa loi sainte, et demeurer dans sa haine. Or, ce n'est pas sous ces traits que le pécheur qui diffère de se convertir se représente la miséricorde de Dieu. Il dit : la miséricorde de Dieu est grande, donc je peux l'offenser, sans redouter sa justice; donc je peux donner au monde, à ses plaisirs les plus belles années de ma vie. Insensé, qui ne sait pas que la justice et la miséricorde se succèdent, et que l'abus de la longue patience du Seigneur amasse des trésors de colère!

Confiance présomptueuse dans le délai de la pénitence, le pécheur espère le pardon des péchés qu'il commet volontairement; des péchés qu'il aime, parce qu'il doit les détester et les pleurer, quand il ne voudra plus les commettre. Il se tranquillise dans l'état du péché, parce qu'il ne veut pas y mourir. Les oracles de Jésus-Christ qui l'assurent, qu'il sera surpris et cité au tribunal du souverain juge, lorsqu'il n'y pensera pas, ne l'effrayent pas. Dieu est bon : donc les oracles qui annoncent des vengeances ne s'accompliront pas : confiance présomptueuse, insensée : *Præsumptio nequissima.*

Confiance présomptueuse dans le délai de la pénitence; le pécheur compte sur sa volonté et sur ses forces pour se convertir dans le temps marqué.

Présentement il ne veut pas, et il le voudra quand il sera lassé dans les routes du crime; quand les années auront fait pencher son corps vers le tombeau, et quand tous les objets du monde se déroberont à ses regards, c'est-à-dire qu'il sera maître de sa volonté, quand le péché le quittera.

Présentement il est trop faible pour rompre des habitudes criminelles, briser des liens flatteurs; les passions sont trop vives, les tentations trop délicates, le cœur est trop épris. Il voudrait changer sa conduite, il ne le peut pas; mais il le pourra quand il aura vieilli dans le crime, et que les habitudes se seront fortifiées. Il le dit, mais dans l'aveuglement du péché! Ah! l'espérance des pécheurs qui diffèrent leur conversion, qui comptent sur leur volonté et leurs forces, n'est pas une confiance salutaire, dit saint Bernard (*Tract. de charitate*, cap. 13), mais une coupable présomption : *Non spes, sed præsumptio debet dici.*

Le pécheur se séduit, il s'endort dans une fausse sécurité, dit saint Augustin (serm. 251, cap. 2), quand il ne fait pas pénitence; son salut est en danger, lorsqu'il compte sur ses forces pour le changement de son cœur. Qu'aucun mortel ne s'expose au danger de périr par une confiance présomptueuse : *Nemo de suis viribus periculose præsumat.*

Je viens de vous développer, mon cher auditeur, toutes les circonstances du crime de ceux qui diffèrent de faire pénitence pendant leur vie; il me reste à vous représenter le malheur de ceux qui diffèrent de faire pénitence jusqu'aux approches de la mort. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le plus grand malheur qui puisse nous arriver, mes frères, c'est de mourir dans le péché. Voilà ce que nous devons craindre, ce que nous devons redouter et ce que tout chrétien doit éviter, dit saint Augustin. (Tract. 38 *in Joan.*, I) : *Hoc est quod debet fugere omnis Christianus.*

Nous ne pouvons pas éviter la mort, l'arrêt est prononcé; il faut qu'il s'exécute. Il est naturel de la craindre, mais il est raisonnable de s'y soumettre, de l'attendre et de s'y préparer.

Le chrétien doit différer du sage, du philosophe, qui ne croit rien au delà du tombeau dans l'attente de la mort. Le philosophe l'attend comme le terme de tout l'homme; c'est pourquoi sa sagesse consiste à braver les horreurs de sa destruction, à se détacher de la vie, et à ne rien redouter lorsqu'il cessera de vivre, et à ne se représenter que le néant lorsqu'il sera descendu dans le tombeau. Mais le chrétien l'attend comme un passage du temps à l'éternité; il sait que la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme d'avec le corps, que nous vivons au delà du tombeau, qu'il y a une éternité de supplices et une éternité de gloire; que la mort, séparée du péché, met le juste en possession de tous les biens, et que la mort, accompagnée du péché, met le pécheur en possession de tous les maux; c'est pourquoi un chrétien ne

craint pas de mourir dans le moment que Dieu voudra; mais il craint de mourir dans le péché. Voilà tout ce que la foi lui fait redouter, et en effet tout ce qu'il doit redouter. *Hoc est quod debet fugere omnis Christianus.*

Ces paroles de Jésus-Christ aux Juifs : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini*, sont terribles, dit saint Augustin; nous y voyons ce peuple aveugle, menacé du plus grand malheur qui puisse arriver à une créature destinée à l'immortalité.

En effet, la peine de la mort est commune à tous les enfants d'Adam. Il a été dit à tous : Vous mourrez; mais il n'a pas été dit à tous, vous mourrez dans votre péché. C'est le malheur des Juifs ingrats, obstinés, prévaricateurs. C'est celui de tous ceux qui s'endurcissent dans le péché, qui le perpétuent jusqu'à la mort; la mort, accompagnée du péché, est terrible.

Pourquoi tant de chrétiens ne redoutent-ils que la mort qu'ils ne peuvent éviter, et ne redoutent-ils pas le péché qui peut seul la rendre amère et redoutable? La mort est un gain quand elle est séparée du péché; le péché seul la rend redoutable.

Pour un chrétien qui a de la foi, mourir n'est pas un malheur; au contraire, c'est la fin de son exil, de ses misères, de ses combats; les justes attendent la mort, ils s'y préparent, les parfaits la désirent, les délais les attristent, les font gémir; les pécheurs la craignent, la redoutent, ils l'attendent et ils ne s'y préparent pas.

En vain me dirait-on ici que ce n'est pas une opinion; mais la nature qui nous fait redouter la mort et pâlir quand elle commence à étendre ses ombres sur nous; je le sais, et l'expérience me force d'en convenir avec saint Augustin (*De verbis Apostoli*, serm. 172, cap. 1) : *non opinio, sed natura.* Mais quelles conséquences doit-on tirer de cette répugnance que la nature a pour la mort; qu'il ne faut appréhender que la séparation de l'âme d'avec le corps? Qu'il ne faut pas plus redouter les suites de la mort que la mort même; mais saint Paul et tant d'autres saints, qui ont avoué les répugnances de la nature pour sa destruction, n'ont pas tiré ces conséquences. La seule chose qu'ils redoutaient était de ne pas mourir dans la grâce et la charité de Jésus-Christ.

La seule pensée de la mort vous alarme, vous effraye; mais si vous avez de la foi, les suites de la mort doivent vous paraître plus terribles, si vous perpétuez vos péchés et arrivez au terme sans avoir fait pénitence; car la mort, accompagnée du péché, est le souverain malheur, et vous vous y exposez en différant de vous convertir.

Ne pensez pas, mon cher auditeur, que mon dessein soit de vous effrayer par des peintures d'imagination, ou que j'exagère des vérités si terribles; le malheur de ceux qui diffèrent de faire pénitence ne peut pas être exagéré par les prédicateurs. Lorsque nous effrayons nos auditeurs par les peintures les plus vives du pécheur mourant, nous n'avons pas encore dit tout ce que Jésus-Christ a renfermé dans ses divins oracles.

Je ne prétends pas entrer dans les secrets du Très-Haut, mettre des bornes à ses miséricordes qui sont infinies, ni révoquer en doute ces changements merveilleux que peut opérer la grâce au dernier moment de la vie du pécheur; mais quand il s'agit du salut, il n'est pas question de ce qu'un Dieu tout puissant peut faire, ni des miracles qu'il opère quand il lui plaît. Or, sur ces principes, je dis que ceux qui diffèrent de faire pénitence s'exposent à mourir dans leurs péchés; voilà leur malheur. Pourquoi? Le voici selon les saints docteurs.

C'est qu'à la mort le pécheur n'a plus le temps dont il a abusé; le pécheur ne peut plus compter sur la grâce qu'il a rejetée; le pécheur est encore attaché au péché qu'il n'a pas voulu quitter. Trois obstacles à la conversion du pécheur mourant. Soutenez encore quelques moments votre attention, vous n'en sauriez trop donner à de si grandes vérités.

Le malheur du pécheur qui diffère sa conversion, est de se rassurer sur un système faux, opposé aux oracles les plus précis de l'Evangile et aux idées que les saints docteurs nous ont données de la conversion. Quel est ce système qui conduit tant de chrétiens à la réprobation éternelle? Le voici

Le pécheur ne peut s'assurer que du temps présent pour faire pénitence, et c'est celui qu'il destine au péché: Jésus-Christ lui dit de ne pas compter sur l'avenir, qu'il sera surpris, et c'est ce temps incertain qu'il destine à la pénitence. Enfin, les saints docteurs regardent la conversion d'un pécheur comme un changement difficile, qui exige beaucoup de larmes, de travaux, et le pécheur se flatte qu'il ne faut que les derniers jours de la vie, les derniers moments, pour être entièrement réconcilié avec Dieu. Quel aveuglement! quelle erreur! Peut-on un système plus insensé? Tel est cependant le système de ceux qui diffèrent de se convertir. Ils comptent sur un temps qui ne leur est pas promis, et ils abusent de celui qui leur est accordé. Voilà leur malheur. Ils ne font pas pénitence, parce qu'il ne la font pas dans le temps qu'ils doivent la faire. Le délai les conduit à l'impénitence.

Vous aurez le temps de vous convertir, mon cher frère, quand vous le voudrez, et vous ne le voudrez qu'aux approches de la mort : et moi je dis que vous ne vous convertirez pas alors. Pourquoi? parce que vous n'aurez pas assez de temps, parce que le temps vous sera enlevé, parce que vous abusez de celui qui vous est accordé.

Est-ce moi, mes chers frères, qui prononce cet arrêt effrayant? Non. C'est Jésus-Christ. Ce n'est pas, dit-il, lorsque les frayeurs de la mort vous environnent, qu'une voix saisissante vous citera au tribunal de votre Dieu, que la lumière de vos yeux s'éteindra, que le monde fuira devant vous, et que le tombeau sera ouvert pour vous recevoir, qu'il sera temps de vous préparer. Il faut

être prêt dès aujourd'hui, parce que vous serez surpris : *Estote parati.* (*Matth.*, XXIV.) En marquant un temps dans l'avenir pour votre pénitence, vous vous déclarez le maître de la longueur de vos jours; vous semblez annoncer le jour qui vous est caché : mais le dernier moment de votre vie est un mystère pour vous. Vous mourrez lorsque vous ne penserez pas à la mort : *qua non putatis hora.* (*Luc.*, XII.)

Or, mon cher auditeur, d'après ces oracles du Sauveur, les prédicateurs exagèrent-ils le malheur de ceux qui diffèrent jusqu'à la mort à se convertir, quand ils disent qu'ils seront surpris, et qu'ils mourront dans l'impénitence, parce qu'ils n'auront pas le temps dont ils ont témérairement disposé pour leur conversion.

Dieu vous appelle, pécheurs, dit saint Augustin (*in psalm.* CXLIV); mais c'est à présent qu'il vous appelle, *vocet te nunc;* c'est à présent qu'il vous attend à la pénitence, *expectat te nunc.* Voilà le temps de sa miséricorde, le temps où vous pouvez faire pénitence utilement, le temps de servitude : mais vous abusez de ce temps précieux, il vous sera enlevé, et celui sur lequel vous comptez ne vous sera pas accordé.

Tous les pécheurs, me direz-vous, mon cher auditeur, ne sont pas enlevés au monde par une mort précipitée. Avertis du danger de leur maladie, ils se confessent, ils se repentent, ils reçoivent les sacrements de l'Eglise, ils prient, ils gémissent, ils pleurent; par conséquent, ils ont le temps d'être pénitents, par conséquent ils peuvent, aussi bien que les ouvriers qui n'ont travaillé qu'à la dernière heure, et que le criminel qui ne s'est repenti que sur la croix, obtenir la rémission de leurs péchés. Fausses conséquences. Pourquoi ? Le voici. C'est que leur pénitence tardive n'est pas ordinairement une vraie pénitence; c'est que les exemples sur lesquels on se rassure sont plutôt des miracles que des exemples; c'est que le pécheur mourant n'a assez de temps pour se convertir qu'aux yeux de ceux qui ignorent ce que c'est qu'une vraie conversion, et qu'un spectacle extérieur de pénitence touche et persuade. Donnons un peu d'étendue à ces réflexions.

Il est vrai que ceux qui n'ont travaillé qu'à la dernière heure ont été récompensés comme les autres; mais quelle différence, dit saint Augustin, entre eux et ces hommes qui ont vieilli dans le péché, qui ont remis leur pénitence à la mort ? Ils n'ont été appelés qu'à la dernière heure, et ils se sont rendus aussitôt qu'ils ont été appelés. On ne peut point leur reprocher des délais; et vous, pécheurs, Dieu vous appelle présentement à la pénitence, *vocat te nunc*, et vous abusez du temps de la miséricorde. Vous ne voulez être pénitents qu'à la mort. Ah ! vous serez un faux pénitent. Ce sera l'attente des maux qui vous environneront qui vous fera représenter le roi d'Antiochus. Votre douleur ne sera pas intérieure, vos regrets, vos pleurs, vos promesses, vos oracles sur la bonté et la justice de Dieu, ne seront pas excités par un motif surnaturel. C'est Dieu dans sa colère qui termine votre carrière et vous enlève le temps. Vous êtes surpris au milieu de la nuit de vos péchés, vous n'avez pas le temps de vous préparer pour entrer dans la salle des noces de l'Epoux.

On veut encore se rassurer dans les délais volontaires de la pénitence, par l'exemple du criminel qui se convertit au dernier moment de sa vie; mais, dit saint Bernard (epist. 8, *ad Brunon.*), ce n'est pas tant un exemple qu'un miracle : *non tam exemplum quam miraculum.* Or, est-il prudent de ne fonder l'espérance de son salut que sur un miracle? Dieu peut l'opérer, je le sais; mais l'a-t-il promis ? Non. Au contraire, ceux qui lassent sa patience seront surpris, et éprouveront toutes les rigueurs de sa justice.

Je l'ai déjà dit, mes chers frères : il ne s'agit pas de ce que Dieu peut faire, ni de ce qu'il a fait quand il a voulu. Il sort de son secret quand il lui plaît; il fait miséricorde à qui il veut : peut-être a-t-il, dans la mort même de certains pécheurs, des desseins d'une grande miséricorde, et fera-t-il éclater ces grâces qui changent le pécheur dans un moment. Mais devons-nous compter sur ces grâces de choix, ces grâces rares ? Non, la conversion du criminel pénitent sur la croix est un miracle; celle d'un pécheur au lit de la mort en est un aussi. Or, ce qui est un miracle, ne doit pas nous rassurer dans l'impénitence volontaire; l'abus du temps est puni par l'enlèvement du temps. Le temps est nécessaire pour la conversion, et le pécheur, arrivé au moment de la mort, n'en a plus.

Quelle différence entre ce que pensent les saints docteurs de la pénitence faite dans les derniers moments de la vie et ce qu'en pensent les chrétiens qui ignorent la doctrine de l'Eglise. Ecoutons les uns et les autres. Les uns font l'éloge de la pénitence d'un pécheur en mourant, parce qu'il reçoit les sacrements avec piété; les autres tremblent et doutent de la sincérité de sa pénitence, parce qu'elle est tardive.

Qu'un pécheur mourant prie, gémisse, pleure, qu'on trouve un intervalle pour le faire administrer, qu'il expire en tenant un crucifix dans ses mains et le baisant avec respect, on est édifié, on fait l'éloge de cette pénitence extérieure; on est touché du spectacle édifiant que donne ce mondain dans les derniers moments de sa vie. Heureusement, dit-on, il a eu le temps de se reconnaître et de se convertir.

Il a eu le temps de se convertir : qui vous l'a dit, mon cher auditeur ? Il a eu le temps de se confesser, d'être administré; mais a-t-il eu assez de temps pour être un vrai pénitent, pour réparer ses scandales, ses injustices, pour se détacher du péché, pour l'expier?

Il a eu le temps de se convertir, c'est-à-dire, qu'il n'a pas été enlevé à la vie par une mort précipitée; qu'une salle de festin, de plaisirs, de jeu, n'a pas été son tombeau, comme à tant de pécheurs : il a eu le temps de se convertir, c'est-à-dire, qu'il a eu une

maladie de quelques jours, et que dans les maux qu'il souffrait et l'attente de ceux qu'il méritait, il s'est reconnu coupable, il a confessé son péché, il a versé des larmes, il a fait des promesses : mais Antiochus a représenté ce rôle édifiant à la mort, et il n'était pas converti.

Il a eu le temps de se convertir : mais quel temps en comparaison de toutes ces années écoulées dans les habitudes du crime ? de toutes ces années données au monde, à ses plaisirs, à ses spectacles, à ses assemblées, et passées dans un oubli total du salut? Quel temps que celui de la maladie en comparaison de celui de la santé?

Il a eu le temps de se convertir : mais ce temps était-il le temps de la visite de Dieu ? celui de la grâce ? était-ce le temps favorable pour fléchir la justice divine dont parle saint Paul ? ces jours de salut où le pécheur pénitent est exaucé ?

Je sais que Dieu ne juge pas de la pénitence du pécheur par la longueur des jours, mais par la douleur intérieure qui l'excite et l'anime ; que l'amour divin a pris dans un instant la place de l'amour profane dans ces célèbres pénitents qui ont été absous par Jésus-Christ sans délais ; mais dans ces changements qu'on m'oppose j'admire la rapidité, la promptitude, l'efficace de la grâce; elle fait éclater sa puissance, sa magnificence, son doux empire sur les cœurs, quand elle change la pécheresse de Jérusalem en une sainte amante du Sauveur; qu'elle attire à lui les Matthieu, les Zachée, qu'elle convertit le criminel expirant à ses côtés, qu'elle terrasse saint Paul, qu'elle entraîne avec suavité le jeune Augustin, et brise pour toujours les liens qui l'attachent au char du démon ; mais ce sont là des miracles de la grâce sur lesquels nous ne devons pas compter : *non tam exemplum quam miraculum.*

Ah ! que les saints docteurs ont pensé différemment de la pénitence commencée aux approches de la mort. Il est vrai qu'ils n'ont pas décidé du sort de ceux qui édifient dans ces derniers moments par leur soumission, leurs prières, leurs larmes, leurs promesses; mais tous ont tremblé sur la destinée de ceux qui ne se convertissent qu'à la mort. Ils ont tous douté de leur salut.

Un pécheur, dit saint Augustin (hom. 41 inter. 50), a différé sa conversion jusqu'aux approches de la mort. Tant qu'il ne l'a aperçue que comme dans un lointain, il a vécu au gré de ses coupables désirs ; tant qu'il a pu se flatter de prolonger sa carrière criminelle, il a différé de quitter le péché et d'apaiser le Seigneur irrité, par une pénitence volontaire. Il a fallu que la maladie le retînt sur un lit de douleur, qu'un danger évident menaçât ses jours, que les ombres de la mort l'environnassent, que le tombeau s'ouvrît sous ses yeux, qu'un apôtre lui dise, comme à Isaïe, à Ezéchias (*Isa.*, XXXVIII) : *Préparez-vous, il faut mourir*, pour qu'il se tournât du côté de son Dieu. Alors, dans la frayeur et le saisissement, il s'est confessé, il a reçu les derniers sacrements de l'Eglise, il a dicté à la hâte un testament, il a mêlé ses larmes avec celles d'une famille désolée. Il est expiré et a terminé cet édifiant spectacle par sa mort. Vous êtes touchés, mes frères, vous êtes consolés, vous faites l'éloge de cette pénitence tardive; nous ne pensons pas comme vous, parce que ce pécheur a différé à la mort sa conversion ; nous n'osons pas nous flatter qu'il soit mort en bon état, nous doutons de son salut : *Non præsumimus quia bene hinc exit.*

La pénitence d'un malade est malade elle-même, et il est à craindre que celle d'un pécheur mourant ne meure aussi avec lui.

Que celui qui veut obtenir miséricorde n'attende pas à la mort ; qu'il expie ses péchés dans les jours de sa santé : *Sanus agat pœnitentiam.* (S. Aug., serm. 72 *De tempore.*) Voilà le temps de la miséricorde, voilà les jours de salut, lorsque Dieu demande l'âme du pécheur, lorsqu'il la cite à son tribunal ; c'est celui de la sévérité, de la justice : *Sanus agat pœnitentiam.*

En effet, mon cher auditeur, quand saint Paul invite les pécheurs à la pénitence, quand il leur parle d'un temps propre à fléchir la justice divine, des jours de salut, il ne leur dit pas que les derniers moments de la vie sont également propres à la pénitence ; mais il leur dit, c'est à présent, et ce n'est qu'à présent le temps favorable : *Ecce nunc.* (II *Cor.* VI.) C'est dès aujourd'hui que vous devez retourner à Dieu, ce sont ces moments que vous devez choisir pour rentrer en grâce avec lui, *Ecce nunc;* le moment de la mort n'est pas le temps favorable, puisqu'il faut alors sortir du temps pour entrer dans les profondeurs de l'éternité, puisque c'est le temps de la sévérité ; de la justice, le temps d'être jugé ; puisqu'alors le pécheur ne peut plus disposer du temps dont il a abusé, ni compter sur la grâce qu'il a rejetée, et que son malheur consiste à avoir différé sa conversion jusqu'aux approches de la mort ?

Oui, disent les saints docteurs, nous avons lieu de douter du salut d'un pécheur qui ne fait pénitence qu'à la mort. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut pas changer dans ces moments rapides et redoutables sans une grâce forte et puissante. Or, si le bon usage des grâces les plus communes dans l'ordre du salut mérite des accroissements de grâce, si l'on augmente les dons de Dieu en les conservant, il s'ensuit que le pécheur, qui a rejeté la grâce toute sa vie, s'est rendu indigne, au moment de la mort, de ces grâces fortes et puissantes, nécessaires pour changer tout à coup son cœur et en faire un vrai pénitent.

Les pécheurs, arrivés au dernier moment de leur vie dans l'impénitence, ne peuvent pas dire, comme ces insensés de l'Ecriture : Dieu n'a pas fait briller à nos yeux la lumière de sa justice, il nous a laissés paisibles dans nos ténèbres ; il n'a point parlé à notre cœur, et nous ne nous sommes point convertis, parce que la grâce nous a manqué : *Justitiæ lumen non luxit nobis.* (*Sap.*, V.) Ils ne peuvent pas se dissimuler et les grâces qu'ils ont reçues et leurs volontaires résistances. La voix de Dieu les appelés, sa bonté les a attendus, les

ministres les ont exhortés, l'Evangile leur a été annoncé, les sacrements administrés, des prodiges de miséricorde et de colère ont éclaté sous leurs yeux. Les projets, les délais de leur conversion attestent qu'ils on été remués, touchés. Or s'ils ne peuvent pas dire que la grâce leur a manqué : *Justitiæ lumen non luxit nobis*, ils sont donc forcés d'avouer qu'ils ont résisté toute leur vie à la grâce, qu'ils l'ont rejetée, qu'ils en ont abusé, et que c'est cet abus des grâces que Dieu punit à la mort du pécheur qui a différé sa conversion.

C'est à la mort, dit le Seigneur, c'est à la mort du pécheur que j'ai cherché, appelé, attendu en vain, que je vengerai ma miséricorde outragée, et le mépris de mes tendres et amoureuses avances. Ma justice triomphera dans ses alarmes et ses frayeurs; il pâlira, il pleurera quand il se verra environné des douleurs de la mort, que le monde fuira devant lui, et qu'il faudra entrer dans une éternité de supplices, et son malheur annoncera ma puissance et ma grandeur : *In interitu vestro ridebo* (*Prov.*, I); alors il aura recours à moi, il implorera ma clémence; mais ce sera en vain : le temps de la sévérité aura succédé à celui de la miséricorde : *Tunc invocabunt et non exaudiam.* (*Ibid.*)

Prenez garde, mon cher auditeur, que je reconnais avec les saints docteurs que la grâce peut opérer des changements prompts dans le cœur du plus grand pécheur, à la mort : que je ne dis pas de tous les pécheurs, qui n'ont commencé qu'à la dernière heure à se repentir, ce que l'Ecriture dit d'Antiochus, qu'ils prient, gémissent et pleurent sans espérance d'être exaucés, parce que leur réprobation est décidée; ce serait m'écarter de la doctrine de l'Eglise et juger témérairement de ce qui est pour nous un mystère; mais je doute de la conversion du pécheur mourant, parce qu'il s'est rendu indigne des grâces fortes et puissantes qui peuvent changer son cœur et en faire dans un mourant un vrai pénitent : écoutez et tremblez en voyant le danger auquel vous expose le délai de la pénitence.

Comme il y a dans les trésors de la miséricorde des grâces fortes et puissantes, qui opèrent ces changements que le Prophète appelle les changements de la droite du Très-Haut, *mutatio dextera Excelsi* (*Psal.*, LXXVI), nous ne portons pas un jugement certain sur le sort de ceux qui, aux approches de la mort, se reconnaissent pécheurs, prient, gémissent, pleurent et édifient ceux qui les environnent par le spectacle de leur pénitence; mais, comme ces grâces précieuses sont rares, comme Dieu ne les a pas promises, et qu'il a au contraire menacé d'abandonner le pécheur qui attendrait au dernier moment de sa vie à se convertir, nous doutons de la sincérité de ces pénitences tardives; ce qui peut se passer dans le secret nous empêche de prononcer sur le sort de ces pécheurs mourants, comme tout l'extérieur de leur pénitence ne nous rassure pas sur les dangers de leur salut.

Parce qu'un mondain a perpétué ses scandales jusqu'à la fin de sa carrière, parce qu'il n'a pensé au ciel que lorsqu'il a fallu quitter la terre, et qu'il n'a été pénitent que lorsqu'il ne pouvait plus être pécheur, dirai-je qu'il est réprouvé, dit saint Augustin? Non; par un miracle de la grâce, il peut avoir été changé : *Nunquid dico, damnabitur?* Non. Mais aussi dirais-je qu'un pécheur impénitent toute sa vie, qui a abusé de la grâce et outragé la miséricorde par ses délais volontaires, est sauvé? Que le ciel lui a été ouvert à sa mort, parce qu'il s'est soumis à tout ce qu'un directeur zélé et éclairé lui a prescrit? parce qu'il a paru touché, contrit, et que dans les douleurs et les frayeurs du trépas il a pleuré et fait une amende honorable à la religion? Non. *Sed nec liberabitur, dico.* (S. Aug., hom. 41 inter 50.)

Comme vous voyez, mon cher auditeur, il ne s'agit ici que de ceux qui font pénitence à la mort, qui ont, comme l'on dit, le temps de se reconnaître, qui meurent avec tous les secours que l'Eglise accorde dans ces derniers moments, de ceux que les mondains canonisent en quelque sorte; il ne s'agit pas de ceux qui sont surpris, de ces pécheurs qui sont enlevés dans la fureur de leurs excès et de leurs débauches, auxquels Dieu demande leur âme dans le temps qu'elle gémit sous le joug d'une honteuse passion; qui sont cités au tribunal de Jésus-Christ, lorsqu'ils exécutent les projets d'un cœur corrompu, et passent dans un instant du temps dont ils abusent dans l'éternité qu'ils n'ont jamais méditée. Le sort de ces pécheurs nous effraye avec raison. Quel est l'oracle de l'Evangile? En effet, qui pourrait nous rassurer sur leur destinée?

Je suis saisi, je frémis, mes sens se glacent quand je vois passer, sans avoir le temps de se reconnaître, sous le domaine de la justice divine, un mondain, un pécheur, qui semblait braver le ciel par son intrépidité dans le crime. On vole dans le saint temple, on demande un ministre, la charité le transporte auprès du mourant; mais il ne voit plus, il n'entend plus; le dernier combat finit, il expire! quelle est sa destinée? Je tremble, la foi m'en dit trop pour que je puisse me dissimuler son malheur éternel.

Mais, si je suis assuré en quelque sorte du malheur du pécheur qui meurt sans avoir le temps de se reconnaître, dois-je être tranquille sur le sort du pécheur qui a différé sa conversion à la mort? Le spectacle de pénitence qu'il nous donne dans ces derniers moments doit-il nous persuader le changement de son cœur? Non. Pourquoi? C'est qu'il est encore attaché au péché qu'il n'a pas voulu quitter : voilà son malheur.

Oui, mes frères, la volonté est nécessaire dans la pénitence du pécheur : quand elle n'est pas changée, il n'est pas converti. Ce n'est pas un motif surnaturel qui lui fait pleurer son péché, quand il y est encore attaché; il ne craint pas de pécher, il craint de brûler, dit saint Augustin (epist. 144 *ad Anast.*) : *Non peccare metuit, sed ardere.*

Admirez la tranquillité de certains pé-

cheurs dans le crime : esclaves infortunés des plus honteuses voluptés, pensent-ils à leurs destinées, ne luttent-ils pas sans cesse contre les avances de la grâce? Les coupables objets de leurs péchés ne règnent-ils pas dans leurs cœurs à la place de Dieu, d'une épouse, d'une famille, d'un peuple d'amis, et leur volonté déterminée ne s'oppose-t-elle pas, comme un rempart, aux succès des gémissements, des prières des justes? Cependant on a vu ces pécheurs dans des dangers, dans des accidents, dans les ombres de la mort, représenter le personnage d'un pénitent, édifier et paraître convertis : l'étaient-ils? Non; la volonté n'était pas changée, ils ne craignaient pas de pécher, ils craignaient de brûler : *Non peccare metuit, sed ardere.*

Quel est le principe ordinaire de la pénitence de certains pécheurs à la mort, dit le docte Salvien? Est-ce une douleur intérieure du péché? un commencement d'amour de Dieu? Non : dans le pécheur attaché au péché jusqu'à la mort, ces changements sont miraculeux; la volonté est la même, c'est l'impossibilité de pécher qui lui fait renoncer au péché, ce n'est point la volonté; s'il était libre, s'il jouissait de la santé, il le perpétuerait; il aime encore ce qu'il déteste, et il pleure des péchés qu'il voudrait pouvoir encore commettre : *Sola tantum facit impossibilitas, non voluntas.* (Salvian., Lib. *de Eccles. cath.*, cap. 14.) Pour la réconciliation du pécheur qui a attendu au moment de la mort à retourner à Dieu, il faut qu'il soit un pénitent volontaire et non pas un pénitent forcé, continue Salvien. Or c'est ce qu'on ne peut pas s'assurer de celui qui ne se convertit qu'à la mort. Pourquoi? C'est qu'alors ce n'est pas lui qui quitte le péché, mais c'est le péché qui le quitte : *Non relinquit scelera, sed relinquitur a sceleribus.* Il a été un homme de volupté, d'erreur, d'intempérance, d'injustice jusqu'à la mort; est-ce lui qui quitte ces criminelles habitudes? Non, ce sont tous ces objets du péché qui disparaissent, qui l'abandonnent; il ne peut plus être ce qu'il a toujours été, mondain, pécheur : *Non relinquit scelera, sed relinquitur a sceleribus.*

Est-il possible, dit saint Thomas (lib. IV *Sent.*, dist. 20, a. 1), de compter sur la pénitence d'un pécheur mourant? Peut-on, sans miracle, se flatter du changement de sa volonté? Dirons-nous qu'un homme, attaché à son péché, qui l'aime, qui le perpétue jusqu'aux derniers moments de sa vie, embrassera la vertu, la justice dans un moment? Non, mais il donne un spectacle de pénitence qui édifie, qui touche, qui remplit de consolation sa famille et les ministres mêmes du Seigneur. Cela est vrai, continue saint Thomas; mais cependant nous doutons encore de la sincérité de sa pénitence, parce que nous ne savons pas ce qui excite ses gémissements, ses larmes : *Incertum est.*

Ne nous exposons pas, mes chers frères, au malheur de ceux qui diffèrent de se convertir jusqu'à la mort; profitons du temps de la miséricorde, celui de la sévérité lui succédera bientôt; retournons, dans l'amertume de notre cœur, à un Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse. Allons au trône de sa grâce dans le temps favorable, afin de paraître avec confiance au tribunal de sa justice, et d'être du nombre des pénitents que les larmes ont purifiés, qui font la joie des anges, et jouissent avec eux de l'immortalité glorieuse, que je vous souhaite.

SERMON XXVIII.

Pour le onzième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LES CONVERSATIONS DES MONDAINS.

Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte. (*Marc.*, VII.)

Sa langue fut déliée, et il parlait fort distinctement.

Voici, chrétiens, un miracle auquel les Juifs sont forcés d'applaudir : c'est sous leurs yeux que Jésus-Christ fait parler un muet et entendre un sourd. Rien ne résiste à sa puissance, et l'on en était persuadé, puisqu'on lui amenait, dans tous les lieux où il était, des malades, et qu'il les guérissait tous.

Ecoutez l'hommage public qu'ils rendent à sa sagesse, à sa providence et à son pouvoir absolu. Toutes ses actions, disent-ils, portent un caractère de perfection et de puissance : il a fait parler les muets, a fait entendre les sourds : *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.*

Avant d'opérer ce miracle, le Sauveur lève les yeux vers le ciel, et il gémit : *Suscipiens in cœlum, ingemuit.* Pourquoi, mon cher auditeur? Comme Dieu, avait-il besoin d'implorer le secours d'en haut? Non; mais voici le mystère : Il veut nous apprendre, dit saint Bède, que le péché nous ayant fermé le ciel et assujettis à toutes les misères de ce bas monde, nous devons gémir de la perte que nous avons faite, et mériter, par nos larmes et nos gémissements, la guérison de nos plaies et la gloire qui nous était destinée.

Ce ne sont pas, mes chers frères, des sourds et des muets qui doivent nous attrister dans ces jours malheureux, et nous faire pousser des soupirs et des gémissements vers le ciel. Où sont ceux qui gardent le silence? où sont ceux qui adorent en tremblant les mystères du Très-Haut, et ne posent pas audacieusement, selon l'expression du prophète, leur langue dans le ciel? Où sont ceux qui ne parlent de Dieu qu'avec crainte et ne prononcent son nom terrible qu'avec respect? Où sont ceux qui ne censurent pas les vérités révélées, et évitent ces combats de paroles qui perpétuent les disputes? Où sont ceux qui respectent les rois et les pontifes dans leurs discours, et se font un scrupule d'obscurcir la gloire du trône et du sanctuaire? Où sont ceux qui ménagent la réputation du prochain et ne lancent pas avec art ces traits qui font des plaies mortelles à l'innocence, rendent suspectes les plus belles vertus, et dépriment les talents les plus décidés? Où sont ceux dont la conversation est

édifiante, dont les discours sont chastes, et qui ne se font pas un mérite d'enhardir la pudeur sur l'alarme? Ah! si nous devons aujourd'hui lever les yeux vers le ciel, gémir et demander un miracle, c'est pour fermer la bouche à tant de mondains, dont les conversations sont si scandaleuses, et lier leur langue qui profère des paroles de mort.

Où sont les muets, quand il s'agit de parler contre la religion, les puissances de l'Etat et de l'Eglise, la piété et l'innocence des mœurs?

Il n'est pas nécessaire non plus d'ouvrir les oreilles à une infinité de chrétiens qui se plaisent dans les conversations les plus dangereuses à la foi et à l'innocence. S'ils les ferment, c'est à la vérité, aux oracles de l'Evangile, des conciles, des Pères, à la parole sainte annoncée par les prédicateurs, aux avis d'un directeur éclairé, et ce qui est le plus terrible, à la voix du Saint-Esprit qui les enseigne intérieurement; les incrédules, les libertins ont des auditeurs qui se plaisent à les entendre, qui les applaudissent, qui les louent; l'éloge de l'erreur et de la volupté ne les alarme pas, parce qu'il est fait avec esprit, avec enjouement.

Est-ce une peinture d'imagination que je fais ici, mon cher auditeur? vous ne pouvez pas m'en accuser; vous connaissez comme moi le danger des conversations de notre siècle. Dans tous les temps elles n'ont pas été exemptes de péché, mais dans tous les temps elles n'ont pas été si téméraires, si impies, si indécentes, si scandaleuses. Votre piété vous les fait éviter; vous en gémissez comme moi, vous vous en plaignez, elles font la douleur du juste, du vrai sage.

Mais, me direz-vous, toutes les conversations sont-elles criminelles? Ne peut-on pas, sans pécher, s'entretenir avec des amis, des personnes d'esprit? Est-il commandé de garder le silence sur tout ce que l'on voit, sur tout ce que l'on entend? Et les différentes scènes que donne l'univers ne fournissent-elles pas une matière sur laquelle on peut innocemment et utilement s'instruire, s'édifier, se consoler? Je sais, chrétiens, qu'il y a des conversations innocentes, des conversations utiles, des conversations qui peuvent sans crime orner l'esprit, le délasser, et que celles des justes détachent de la terre et élèvent au ciel; mais je sais que celles des mondains, surtout dans notre siècle, sont trop longues, trop hardies, trop licencieuses pour être innocentes.

Les justes et les sages ont toujours aimé le silence, et la nécessité seule a fait parler ceux qui craignaient d'offenser Dieu; les vices de la langue sont très-communs; celui qui sait la modérer est parfait, dit le Saint-Esprit; or, comme les conversations que je combats n'ont point pour principe la nécessité d'honorer Dieu, d'édifier le prochain, de s'instruire utilement, mais la passion de parler, de se réjouir, de faire briller son esprit, d'humilier ses adversaires, de dire et d'apprendre des nouvelles, elles sont criminelles. Comment? Le voici.

On doit honorer Dieu dans les conversations, et on l'offense : voilà le scandale de la foi; vous le verrez dans la première partie. On doit édifier le prochain dans les conversations, et on lui donne des exemples du crime; voilà le scandale des mœurs; vous le verrez dans la seconde partie. En deux mots, les conversations des mondains de nos jours attaquent la foi et les mœurs; vous en serez persuadés, si vous me suivez attentivement.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne pouvons pas, mon cher auditeur, nous dissimuler que la religion ne soit la matière de presque toutes les conversations de nos jours, et que les vérités les plus saintes et les plus sublimes ne soient examinées par des mondains, qui, à la faveur d'un esprit orné de lectures curieuses, d'une mémoire chargée des réflexions et des anecdotes des ennemis du christianisme, s'érigent en juges des vérités révélées, et se placent au-dessus de ceux que Dieu a établis pour instruire son peuple, et qu'il a placés entre lui et l'homme, ainsi que Moïse, pour leur faire connaître ses volontés suprêmes; or, voilà le premier caractère du scandale des conversations des mondains, une aveugle témérité à approfondir les plus grands mystères.

Les sages du paganisme se faisaient une loi du silence, lorsqu'il s'agissait des dieux, ou ils n'en parlaient qu'avec respect. Ils n'employaient pas la beauté de leur génie pour affaiblir l'autorité du culte qu'on leur rendait, et ils auraient fait un crime de s'entretenir de ceux qu'ils adoraient dans la dissipation d'un cercle ou dans les plaisirs d'un repas.

Ils n'adoraient que de vaines idoles; nous adorons le vrai Dieu, nous nous faisons gloire d'un culte pur et de la dignité des chrétiens; cependant nous portons la témérité jusqu'à vouloir entrer audacieusement dans les saintes obscurités qui l'environnent, jusqu'à vouloir approfondir les secrets de sa sagesse, jusqu'à lui demander compte de sa conduite toujours adorable, et cela, sans avoir égard aux lieux, aux circonstances, sans vouloir s'instruire, et se soumettre, sans étude, sans autorité, sans modestie, sans respect; on oppose la parole de Dieu à la parole de Dieu, sa miséricorde à sa justice, ce qui ne plaît pas dans l'univers, à sa providence. Pourquoi Dieu, dit-on, qui est tout-puissant, n'empêche-t-il pas le mal? pourquoi lui sommes-nous opposés? ou pourquoi exige-t-il ce que nous ne pouvons pas? Voilà ce que disent dans un cercle, ou à une table, un prétendu bel esprit, une femme savante selon le monde, en un mot, tous les échos des ennemis de la religion. Quelle témérité! quel scandale! quel danger pour la foi!

C'est l'orgueil qui porte les mondains à citer dans leurs conversations les plus grandes vérités au tribunal de leur raison. Voilà le second caractère du scandale. On veut briller, on veut se distinguer des fidèles soumis, ou

vent paraître sur la scène avec les savants célèbres qui se font gloire de ne rien croire, en faisant l'éloge du bon sens et de la raison; on répand un ridicule sur la simplicité de la foi; on oppose la philosophie de l'esprit à la sagesse de l'Evangile; on est à la mode, on n'est plus ce qu'étaient nos frères dans les premiers jours du christianisme, des disciples soumis, qui savent plutôt mourir pour la défense de la foi que disputer contre les vérités qu'elle nous enseigne.

Mais ces chrétiens téméraires et orgueilleux dans leurs conversations ne sont pas non plus exempts d'impiété. Ils vont jusqu'à préférer les systèmes des incrédules au plan du christianisme, et voilà le troisième caractère du scandale.

Quels sont les ouvrages qui sont loués aujourd'hui dans les conversations des mondains? Ceux que l'Eglise proscrit, et que le gouvernement juge digne du feu; un livre où l'esprit brille, où l'on enseigne l'indépendance, où l'on établit l'indifférence de religion, où l'on n'en parle qu'en politique, où l'on blâme surtout le plan du christianisme, et où l'on ne donne le nom de sages qu'à ceux qui bravent l'avenir et profitent du temps présent pour vivre selon les désirs de la chair.

Toutes les bouches s'ouvrent aujourd'hui pour parler de la religion; les cercles des mondains sont des écoles où l'on dispute et où l'on apprend à disputer; on ne veut point s'affermir dans la foi, on veut accréditer l'art d'en secouer le joug; on oppose son bon sens, sa raison aux mystères, à la révélation, aux miracles; les écrits des incrédules, des impies aux oracles des conciles, aux écrits des Pères; les arguments des libertins à la doctrine de l'Eglise.

Dans l'enjouement d'un discours, dans des postures molles, dans les plaisirs de la table, on s'érige en censeur de la religion qu'on professe : il y a la science du siècle; ce sont les réflexions, les anecdotes, les satyres répandues dans les ouvrages des savants antichrétiens; elle est à la portée d'un mondain dissipé sans étude, d'une femme oisive, curieuse, vaine, dont les parures, les visites, le jeu, font toute l'occupation; or, voilà, mon cher auditeur, le scandale de la foi.

Dans ces conversations des mondains, on porte la témérité jusqu'à approfondir curieusement les plus grands mystères; l'orgueil jusqu'à citer au tribunal de la raison les plus saintes vérités; l'impiété jusqu'à préférer les systèmes des impies au plan du christianisme. Ainsi une aveugle témérité, un coupable orgueil, une impiété sacrilége, voilà, mes frères, ce qui règne dans les conversations des mondains, et ce que j'appelle le scandale de la foi.

C'est pour vous prémunir contre un danger si funeste à la religion de Jésus-Christ que vous professez, que je vais vous représenter ces maux qui nous affligent et nous plongent dans l'amertume. Commençons.

Quelle différence entre les conversations des mondains et celles des justes qui vivent de la foi, selon saint Paul? Les justes ne parlent de Dieu qu'avec un saint respect; ils adorent les profondeurs de ses mystères, ils le louent, ils le bénissent dans tous ses ouvrages, soit qu'il fasse éclater ses miséricordes, soit qu'il fasse éclater ses vengeances, soit qu'il les afflige, soit qu'il les console, il est toujours le Dieu de leur cœur, un Dieu bon, un Dieu juste.

Leur foi leur fait entendre avec soumission le dénoûment de toutes ces scènes qui font le triomphe des impies et font mépriser les justes dociles à la révélation. Ils ne parlent de la religion que pour admirer les caractères de divinité qui la distinguent de celles établies par les hommes. Ils ne s'entretiennent de la vie future que pour se représenter l'éternelle félicité des bons et les peines destinées aux méchants au delà du tombeau. Voilà les conversations des justes, quand il s'agit de la religion. Leurs plus longs entretiens étaient exempts de péché, parce qu'une foi vive, humble, soumise, les dirigeait et les animait.

Il n'en est pas de même des mondains. Jamais leurs conversations ne sont plus fécondes, plus hardies, plus téméraires, que lorsqu'elles roulent sur la religion. On dirait qu'il n'y a plus pour eux de mystères, de voiles, de ténèbres, ou du moins qu'il leur soit permis d'opposer à toutes ces saintes obscurités les lumières de leur orgueilleuse raison.

Ce qui devrait l'humilier, la rend superbe. Ce qui doit prouver la Divinité, la fait méconnaître, parce que l'Etre suprême est incompréhensible dans ses voies. On attaque sa miséricorde, sa justice, sa puissance, parce que le plan du christianisme combat les penchants de l'homme, on doute qu'il a été tracé par la sagesse suprême. On oppose la faiblesse de l'homme à la sévérité de la loi, et la sévérité de la loi à la faiblesse de l'homme.

Dans une assemblée, dans un cercle de mondains, avec quel air, quel ton parle-t-on des plus profonds mystères, des vérités les plus sublimes, de la vie future? Les plus grands ennemis de notre sainte religion étaient plus prudents, plus retenus, et excepté Julien l'Apostat, qui raillait nos mystères et se moquait des disciples de l'Evangile, je ne vois dans aucun siècle la licence et la témérité des mondains de nos jours.

Scandale de la foi dans les conversations des mondains. Peut-on les entendre sans gémir, sans être effrayé? Un prêtre paraît, cela suffit pour mériter leur coupable curiosité et leur sacrilége censure. On ne le consulte pas, on l'attaque, on lui livre un combat. Pourquoi? Pour lui prouver qu'il est le ministre d'une religion remplie de mystères incompréhensibles, qu'il enseigne ce qu'il ne croit pas. On ne le justifie que parce qu'il ne serait pas décent qu'il parlât autrement.

Parce qu'il ne demande pas compte au Très-Haut de sa conduite comme eux; parce qu'il dit avec saint Paul que la foi est une conviction des choses que nous ne voyons pas, qu'elle est un mélange sacré de ténèbres et de lumières, qu'il faut adorer ses ténè-

bres, et que ses lumières, c'est-à-dire l'accomplissement des prophéties, les miracles, les progrès de la religion dans les persécutions, doivent satisfaire une raison saine et dégagée de prévention, on tourne en ridicule sa soumission. Ce n'est pas un savant, c'est un génie borné, parce qu'il adore les mystères et ne veut point sonder les abîmes de la Divinité. Ils triomphent, parce qu'ils ne veulent croire que ce qui tombe sous les sens.

Mais qui sont ces mondains assez téméraires pour oser approfondir les mystères du ciel, pour en censurer l'économie dans leurs cercles, pour parler d'un Dieu avec tant de licence, pour se révolter des voiles que sa bonté met entre lui et les hommes? Ah! mes frères, c'est ici où nous devons répandre des larmes.

Je ne dirai pas que ce sont des hommes qui professent une autre religion que la nôtre, une religion plus nouvelle, une religion établie par un homme hardi, entreprenant, et dont le plan ne révolte ni les passions, ni la religion. Non, ce ne sont point des musulmans, ce sont des chrétiens, des enfants de l'Eglise; ce sont, et je le dis en frémissant, ce sont quelquefois des femmes qui prient, qui assistent aux saints mystères, qui participent aux sacrements. Pour faire briller son esprit, pour se mettre au-dessus de ceux qui sont soumis, pour être à la mode et prouver qu'on lit ou qu'on écoute les beaux génies du siècle, les philosophes antichrétiens, on censure l'économie de nos mystères; on fait valoir les objections des incrédules, on rapporte des anecdotes qui répandent un ridicule sur la soumission des fidèles, et tout cela se dit avec satisfaction, avec enjouement. Il semble qu'il n'y ait qu'une partie de jeu, ou que le succès de nos adversaires qui intéresse, qui demande du sérieux.

Il est dangereux de parler de Dieu, dit Origène; c'est-à-dire de vouloir approfondir son être, de vouloir entrer dans les ténèbres inaccessibles qu'il habite, de vouloir savoir ce qui se passe dans le ciel, et de lever les voiles qui le cachent à nos yeux, et nous font sur la terre des mystères de ses desseins et de sa conduite : *De Deo dicere periculosum est.* (Origen., *in Ezech.*)

Or les mondains connaissent-ils le danger, eux qui parlent de Dieu, non pas pour le louer, le bénir, confesser que ces voies sont justes, que sa loi est sainte, et qu'il est adorable dans tout ce qu'il fait; mais qui en parlent pour examiner sa conduite, pour l'accuser, pour ainsi dire, de ne s'être pas assez manifesté, d'avoir trop répandu d'obscurités et de ténèbres sur les vérités qu'il faut croire, d'être trop inégal dans ses bienfaits et ses faveurs; qui en parlent dans leurs cercles, dans leurs plaisirs, et dans les fêtes profanes? Car voilà le scandale de nos jours, dans tous les lieux où s'assemblent les mondains, les hommes oisifs : on y parle de la religion, les matières les plus sublimes succèdent aux nouvelles; et celui qui s'est érigé en censeur du gouvernement, s'érige en censeur de nos mystères, avec cette différence qu'il est plus retenu quand il parle du prince que quand il parle de Dieu. Il craint la puissance d'une seconde majesté, il brave celle de la première.

Or quelle idée devons-nous concevoir de ces philosophes modernes qui s'imaginent prononcer des oracles, lorsqu'ils élèvent leur voix dans une assemblée pour combattre la religion qu'ils professent, de ces mondains qui osent entrer en lice avec les prêtres et les nouveaux Esdras, armés des objections de quelques célèbres impies, dont la beauté du génie n'effacera jamais la honte de leurs coupables attentats; de ces femmes vaines, enflées du petit trésor qu'elles se sont fait par la lecture de quelques pièces fugitives enfantées dans les ténèbres, et passées de main en main, malgré l'attention des puissances? Que leur témérité est une suite de leur indocilité, que leur cœur a été perverti avant leur esprit; qu'ils ne sont téméraires que parce qu'ils sont irréligieux; qu'ils ne parlent mal de la religion que parce qu'ils ne la pratiquent pas, qu'ils affectent de braver la colère de Dieu, parce qu'ils l'ont irrité, et qu'ils ne veulent se distinguer parmi ses ennemis que parce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter ceux qui le servent et le craignent.

En effet, mon cher auditeur, et ce n'est pas une supposition que je fais sans fondement; il ne faut qu'entendre tous ces vains discours, tous ces hommes hardis et téméraires, qui attaquent les mystères et la loi du Très-Haut; il ne faut qu'examiner leurs mœurs, faire attention à leurs occupations, pour être persuadé de leur légèreté, de leur insuffisance, et de la dépravation de leur cœur.

Ils parlent beaucoup, dit saint Augustin, (*Confess.*, lib. V, cap. 3), et ils ne disent rien; leur conversation est un torrent de paroles précipitées : *multum loquaces, nihil dicentes.*

Mais, direz-vous, ils n'en disent que trop; puisque, quoique sans ordre, sans lumières, sans science, sans solidité, ils disputent, ils censurent l'économie des mystères, l'équité de la loi, puisqu'ils combattent la révélation, et ne trouvent rien que d'humain dans l'établissement du christianisme; puisqu'ils disent hautement pourquoi Dieu, qui prévoit tout, n'a-t-il pas empêché toutes ces scènes qui l'ont offensé, qui ont perverti les hommes, et les ont soulevés contre lui? Il est vrai; mais blasphémer n'est pas raisonner; disputer n'est pas convaincre; dire dans l'égarement de son cœur ce que l'on voudrait qu'il fût n'est pas dire ce qui est selon les desseins d'un Dieu toujours adorable dans sa conduite; dire que tout le monde a été trompé par les apôtres n'est pas prouver qu'on ne se trompe pas : oui, ces discoureurs audacieux, qui parlent beaucoup contre la religion, ne disent rien, parce qu'ils ne prouvent rien; ce sont des insensés qui ont la témérité de dire de bouche ce que l'impie, selon le Prophète, se contentait de dire dans

le secret de son cœur corrompu. Le scandale de la foi dans ce siècle, c'est que les paroles contre le Très-Haut entrent dans les conversations des mondains: *multos loquaces, nihil dicentes.*

Mais, voulez-vous savoir, mon cher auditeur, pourquoi ces mondains sont si hardis et si téméraires dans leurs conversations? Pourquoi ils se font une gloire de briller dans de vaines questions, et pourquoi de nos jours ils parlent tant de la religion avec tant d'impudence, de légèreté, et à des auditeurs souvent assemblés pour le plaisir, le jeu, ou, comme les philosophes d'Athènes, pour débiter ou apprendre des nouvelles? saint Paul nous l'apprend, et je vous prie de donner toute l'attention dont vous êtes capables au fonds d'instruction renfermé dans les paroles de ce grand Apôtre; je vais vous le développer clairement.

Depuis un temps ils parlent beaucoup de religion, mais sans principe, sans respect, sans soumission *conversi sunt in vaniloquium.* (I *Tim.*, I.) Mais quelle est la cause, la source de leurs doutes, de leurs déclamations contre une religion qu'ils professent encore? D'où vient cette révolte, ce mépris? Le voici. La charité ne règne point dans leur cœur, le péché l'a souillé, ils n'entendent plus la voix de la conscience, et leur foi n'est plus celle des prétendus esprits forts qui veulent des démonstrations géométriques pour croire. Voilà pourquoi ils veulent raisonner et étaler dans les conversations, de brillantes difficultés, *conversi sunt in vaniloquium.*

Voilà précisément, dit saint Paul, la cause de tous ces vains discours qu'on tient contre la religion de Jésus-Christ le naufrage de la foi, et de l'innocence.

La fin de la loi est la charité qui naît d'un cœur pur d'une bonne conscience, et d'une foi sincère : *finis præcepti est charitas de corde puro et conscientia bona et fide non ficta* (*Ibid.*), d'où quelques-uns d'entre nous, se détournant, se sont égarés en de vains discours, *a quibus quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium.* (*Ibid.*)

Voilà donc, selon l'Apôtre, ce que sont ces discoureurs téméraires de nos jours qui parlent contre les mystères du Très-Haut, qui osent censurer sa conduite, et l'examiner dans un cercle de mondains. Ce sont des hommes qui ont abandonné les règles de la charité, les sentiers de l'innocence, les principes d'une bonne conscience et d'une foi humble et soumise : ils ne parleraient pas contre la religion, si la religion ne les gênait pas; il ne sont devenus ses ennemis que depuis qu'ils sont devenus mondains, et ils ne la combattent par leurs discours, que depuis qu'ils la déshonorent par leurs mœurs: *a quibus quidam aberrantes conversi sunt in vaniloquium.*

Voilà ceux qui veulent être les oracles de la vérité, les maîtres de la science, et se faire écouter au mépris de ceux que Dieu a établis pour nous enseigner : *volentes legis esse doctores.* (*Ibid.*)

Mais, que disent-ils dans ces longues conversations? Ce qu'ils ignorent, ce que la passion leur dicte, ce qu'ils pensent dans le délire de leur esprit, ce qu'ils ne comprennent pas, et ne comprendront jamais; c'est d'après de savants impies qu'ils tirent des conséquences, qu'ils avancent des faits supposés, et qu'ils affirment ce qu'ils n'ont jamais su, et ce qu'ils ne peuvent jamais savoir : *non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (*Ibid.*)

Comme ces conversations sont communes dans notre siècle, et qu'une aveugle témérité fait approfondir ce qui est caché à l'homme sur la terre où la foi est nécessaire pour plaire à Dieu; comme il est commun de trouver ces ennemis de la soumission, puis qu'ils sont mêlés parmi nous, et qu'il faudrait, comme David, s'envoler dans la retraite pour ne pas être témoin des iniquités et des contradictions qui souillent et troublent la société, il est de conséquence, mon cher auditeur, de vous prémunir contre un danger qui menace votre foi, et de vous faire éviter un péché qui irrite la colère du ciel.

Oui, dans ce temps où tant de bouches s'ouvrent pour blasphémer contre la sagesse suprême, où les ennemis de la foi nous insultent, où ils nous demandent par dérision où est notre Dieu, où de sacriléges saillies passent pour des preuves, et où on ne rougit pas des impiétés, quand elles sont débitées avec art et avec esprit, il faut prier, gémir et qu'une sainte frayeur nous fasse éviter ces hommes rebelles à la vérité.

Il faut, à l'exemple des justes, que la foi nous sépare, sinon de corps, du moins d'esprit, d'un monde d'incrédules; il faut que la parole de Dieu nous fasse mépriser celle de l'homme. Tous ces prétendus sages, tous ces faibles esprits, tous ces maîtres de l'erreur ne doivent pas être écoutés, mais Jésus-Christ le seul maître qui nous a été donné.

C'est l'importante leçon que saint Paul donnait aux Ephésiens : que personne ne vous séduise, leur disait-il, par de vains discours; car c'est pour ces choses que la colère de Dieu éclate sur les hommes rebelles à la vérité : *Nemo vos seducat inanibus verbis, propter hæc enim venit ira Dei in filios diffidentiæ.* (*Ephes.*, V, VI.)

Or, dans ce peu de paroles, l'Apôtre nous apprend deux choses. La première, que tous les discours des incrédules, des indociles et de ces mondains qui osent élever leur voix contre Dieu, sous des discours vains, c'est-à-dire, des raisonnements faux, des expressions hardies, téméraires, d'imposantes difficultés, des brillants mensonges, un langage pompeux, des mots vides de sens, *inanibus verbis.* Secondement, que ces discours irritent le Seigneur, que cette aveugle témérité avec laquelle on parle de la religion, provoque sa colère et qu'il vengera l'outrage que lui font les mondains en s'entretenant avec indécence dans leurs cercles, *propter hæc venit ira Dei.*

Prenez donc garde que le ton qu'ils pren

nent, que l'esprit, que l'enjouement, que la subtilité de leurs discours ne vous séduisent; l'erreur enveloppée, habilement sous les dehors de la vérité, s'insinue; vous n'ignorez pas leurs progrès, craignez votre défaite : *nemo vos seducat.*

Que personne ne vous séduise par les charmes d'une conversation savante, délicate; ne considérez ni l'esprit, ni les grâces du discours, ni la beauté du style, ni la force des prétendues difficultés, ni le rang, la réputation, les suffrages d'un monde littéraire, curieux et jaloux des nouveautés, quand on vous parle contre la religion que vous professez, qu'on étale des doutes sur les vérités révélées et qu'on oppose l'esprit particulier à l'esprit de l'Eglise : *nemo vos seducat.*

Que la gloire que s'est acquise un bel esprit sans piété, sans soumission, ne vous éblouisse pas. Fût-il le plus savant de son siècle, ses brillantes et dangereuses productions le fissent-elles regarder comme le plus beau et le plus vaste génie; fût-il couronné dans toutes les académies, dès qu'il élève sa voix contre Dieu, dès qu'il oppose la lumière de la raison humaine au flambeau de la foi, dès qu'il tire sa gloire des doutes qu'il fait naître sur nos mystères, sur l'autorité de l'Ecriture et des miracles de Jésus-Christ, c'est un discoureur vain et superbe qui languit dans de vaines questions, un néant révolté contre son créateur; savant profond, orateur brillant, génie délicat tant qu'il vous plaira, il ne doit pas vous séduire si vous préférez Dieu qui parle, à l'homme qui s'égare : *nemo vos seducat.*

On est étonné des maux qui nous affligent, craignons-en de plus redoutables encore; car c'est sur les hommes rebelles à la vérité, que la colère du ciel éclate. C'est pour punir les blasphèmes et les conversations sacrilèges que les langues des impies sont divisées, que les disputes et les troubles désolent la société et en bannissent la paix : *propter hæc venit ira Dei.*

Mais qui fait naître cette aveugle témérité des mondains dans leurs conversations ? L'orgueil. Oui, mon cher auditeur, c'est un coupable orgueil qui porte l'homme à oser citer au tribunal de sa faible raison les vérités révélées; et c'est cette raison qu'il veut faire briller dans les conversations.

Quel éloge ne fait-on pas aujourd'hui de la raison dans les conversations des mondains? N'est-ce pas à son tribunal qu'on cite toutes les vérités révélées? Ne préfère-t-on pas ses lumières à celles de la foi? Un savant incrédule exige-t-il autant de certitude pour croire un point de l'histoire profane, que pour croire un dogme de l'Eglise? Ah! c'est l'orgueil qui fait élever la raison de l'homme sur un trône comme infaillible et qui fait rougir d'une foi humble et soumise.

Si je demandais en entrant dans un cercle de mondains, quel est le sujet de votre conversation? De quoi vous entretenez-vous si longtemps? *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem?* (*Luc.*, XXIV.) Ils me répondraient, nous examinons les vérités qu'on nous propose de croire; nous nous servons de notre raison et de notre bon sens, afin de décider de la valeur des motifs qu'on nous présente, pour nous soumettre. Nous nous servons de nos lumières et de nos connaissances pour éviter de tomber dans les excès de crédulité qui sont le partage des simples et des ignorants. Car voilà, mon cher auditeur, le seul tribunal que l'on consulte, la raison : cette raison si faible, si bornée, si sujette à s'égarer; cette raison dont tous les philosophes se piquent, cette raison dont ils prouvent eux-mêmes la faillibilité dans les combats littéraires qu'ils soutiennent contre leurs adversaires qui en font usage comme eux.

Entend-on en effet dans les conversations des mondains tirer de justes conséquences des liaisons de l'Ancien Testament avec le Nouveau, des prophéties, des miracles de Jésus-Christ, de l'établissement de sa doctrine, de la rapidité, de l'étendue de ses progrès? Non, on dispute contre les faits, contre l'évidence; le monde entier s'est soumis : mais parce qu'il s'est soumis à des vérités que la seule raison ne comprend pas, tout le monde s'est trompé, a été séduit.

Un bel esprit brille dans une conversation, il donne le ton, on l'écoute, on l'admire. Pourquoi? Parce qu'il fait l'éloge de la raison, parce qu'il dit avec les insensés : Nous ne sommes assurés que du présent. Personne n'est revenu, après être descendu dans le tombeau, nous assurer d'une vie future : parce qu'il fait entendre qu'il serait plus docile à la voix d'un mort ressuscité, qu'à celle de Moïse et des prophètes.

Un savant superbe pour faire admirer la beauté de son génie, s'échappe dans les conversations, surtout devant les mondains qui voudraient qu'il n'y eût point de Dieu. Il porte même son orgueil jusqu'à blasphémer contre l'Etre suprême, dit saint Augustin (*in psal.* LXXII), en en faisant une divinité indolente, qui ne s'occupe point de ses créatures; un Dieu insensible aux outrages que lui fait le péché, un Dieu injuste qui n'a point de récompenses pour ceux qui le servent et lui obéissent, ni de châtiments pour ceux qui l'offensent et violent sa loi; un Dieu qui n'a point distingué l'homme des animaux et qui ne lui a point préparé d'autre sort en cessant de vivre. *Superbus in blasphemiam contra conditorem rapitur.*

Mais ce qui fait le scandale de la foi, c'est que ce ne sont pas seulement des philosophes, des beaux génies, des savants qui tiennent ces discours; ce sont aussi des femmes vaines, orgueilleuses. Elles veulent figurer avec ces apôtres de l'irréligion; elles n'ont point leur esprit, mais elles ont leur orgueil; elles ne peuvent pas faire les mêmes raisonnements, mais elles peuvent autant parler qu'eux, et même plus; aujourd'hui applaudir à l'incrédulité, c'est avoir du goût, c'est se distinguer des simples; et voilà ce qui

flatte l'amour-propre des femmes mondaines.

Saint Augustin (*in psal.* LIV) distingue dans les conversations de ces mondains qui veulent tout citer et tout examiner au tribunal de la raison, un coupable orgueil et un sacrilége attentat à l'autorité de la révélation : *Male extulerunt, male conspiraverunt.*

C'est un coupable orgueil qui les porte à s'ériger en censeurs et en maître des vérités de la foi, à se scandaliser des obscurités dont Dieu les a enveloppées et à ne vouloir croire que ce qui s'accorde avec les sens et avec la raison. En effet, en étalant leurs doutes dans un cercle brillant, en renouvelant les difficultés des savants incrédules qui les ont précédés, en faisant l'apologie des lumières de la raison, en traçant des peintures ingénieuses de la simplicité des chrétiens qui sont dociles et qui croient tout ce que l'Église croit, ils s'élèvent au-dessus du vulgaire, ils passent pour des esprits forts; ils sont au rang des philosophes accrédités. Ce sont de grands hommes dont on admire le discernement, et voilà la gloire qu'ils briguent. C'est pour l'obtenir qu'ils font tant de frais d'érudition, c'est pour être écoutés, applaudis qu'ils parlent; mais coupable orgueil qui ne fait que mettre dans un plus grand jour leur faiblesse, leur ignorance, le délire de leur esprit et la corruption de leur cœur : *male extulerunt.*

Mais quel est le dessein de ces savants superbes en dogmatisant dans les cercles, en faisant briller leur esprit dans les conversations? C'est non-seulement de se faire des admirateurs, mais encore d'avoir des complices de leur incrédulité; ils conspirent contre Jésus-Christ et son Eglise; ils méditent la perte du christianisme, ils forment le projet insensé d'élever sur ses ruines une religion toute humaine, d'accréditer une philosophie profane, une morale païenne, et de secouer le joug de la foi qui demande le sacrifice de la raison et des passions. *Male conspiraverunt.*

Vous ne pouvez pas ignorer cette licence sacrilége des conversations de nos jours, mon cher auditeur, c'est le scandale de la foi; c'est ce qui fait gémir l'Eglise et ses enfants soumis; mais vous pouvez éviter le danger de ces conversations en ne vous trouvant pas, comme le Prophète, dans l'assemblée des ennemis de la vérité.

Ne vous rassurez pas sur vos sentiments : les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit saint Paul : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* (I *Cor.*, XV.) Remarquez que ces mauvais discours dont parle ici l'Apôtre, sont les conversations des incrédules, de ceux qui s'enhardissent dans le crime, parce qu'ils n'espèrent pas une vie future, et qui disent hautement : Mangeons et buvons; nous mourrons demain, et tout se termine au tombeau. Ce sont ces discours qui séduisent. Hé! combien de chrétiens n'attachent-ils pas au char du démon dans ces jours malheureux!

Quoi de plus commun que d'entendre faire l'apologie des satisfactions terrestres, des douceurs d'une vie aisée, commode, sensuelle, voluptueuse même, sous prétexte que l'avenir n'est pas présent, que ce monde invisible où nous espérons entrer à la mort, n'est assuré que par la foi; que la vie future n'est promise que dans des Ecritures dont on est libre de révoquer en doute l'autorité; que l'immortalité de l'âme est un mystère qui n'a point ces clartés qui satisfont la raison. On parle, on raisonne, on fait briller les objections des matérialistes, on dépeint la destruction entière de l'homme à la mort. On gémit, il est vrai, de ses misères, en se représentant que le tombeau est le terme de toutes ses espérances, qu'il rentre dans le néant, d'où il a été tiré, et que toute sa gloire au-dessus des animaux est d'avoir eu une âme plus déliée, plus capable de penser, plus noble, plus élevée, et d'avoir eu assez d'intelligence pour se procurer des plaisirs sensuels, délicats de la vie présente. Mais on ne combat pas avec moins de scandale le dogme de l'immortalité de l'âme.

Or, voilà, dit saint Paul, des discours qui corrompent les bonnes mœurs. Pourquoi? Parce qu'on en tire les mêmes conséquences que ceux qui les tiennent. Faisons, dit-on, consister notre sagesse dans des mœurs douces, polies à être agréables à la société et non pas à Dieu, à éviter les forfaits qu'elle punit ignominieusement, et non pas les péchés qu'il doit punir dans un avenir incertain. Jouissons du présent, c'est tout notre partage : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.*

Il ne faut que faire attention, mon cher auditeur, à la vie de ceux qui tiennent ce langage pour être persuadé qu'ils agissent en conséquence de cette doctrine impie et insensée.

Il n'y a, dit saint Augustin (*in psal.* V), que des libertins, des hommes corrompus dans les mœurs, des infortunés esclaves de la volupté, qui reçoivent avec plaisir les plaies du péché, qui puissent se repaître sans horreur du néant à leur mort, et s'exposer à une éternité de supplices pour des moments de plaisirs; c'est un cœur souillé par de honteuses passions, qui leur fait adopter un système si insensé; la langue des hommes d'irréligion et d'incrédulité est ordinairement licencieuse et sacrilége, *mali malas habent linguas.*

Ils veulent avoir des complices de leur impiété; c'est pourquoi ils parlent, ils s'insinuent dans les maisons, les assemblées où la nouveauté plaît, où l'on se fait gloire d'écouter les beaux génies, où on les admire, et où ils sont des oracles. Là, ils en imposent, ils séduisent, ils font goûter leur système malgré les ressources de l'art qu'ils emploient habilement; on dirait que la raison seule s'explique, qu'elle n'emprunte rien de l'esprit, pendant que l'esprit y est partout, et la raison pour rien : *Ministra fallaciæ lingua dolosa.* (S. Aug. *in psal.* LI.)

Dans leurs discours licencieux ils portent l'impiété jusqu'à préférer les systèmes

des incrédules au plan du christianisme.

Vous dirai-je, mon cher auditeur, et plût à Dieu que nous n'en fussions pas convaincus par l'expérience ! Vous dirai-je que le nom adorable de Jésus-Christ ne leur est pas si précieux que celui d'un auteur devenu célèbre autant par des attentats sacriléges contre le christianisme, que par la licence et l'obscénité de ses réflexions sur les vices.

Sont-ils plus modérés dans leurs conversations que ces savants orgueilleux dont parle saint Augustin? Non. Leur langue sacrilége ne semble se délier que pour blasphémer contre la doctrine du Sauveur dans le délire de leur impiété. Ils osent lui opposer ses plus grands ennemis (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. I, cap. 3.) Plus aveugles encore que les Juifs qui lui opposaient Abraham et Moïse, ils opposent à ceux qui professent et respectent sa doctrine, les arguments des savants, réfutés par les Pères, proscrits dans toutes les sectes, et couverts d'un éternel opprobre d'un Celse, d'un Porphyre, d'un Bayle.

Dans les cercles des mondains, lorsqu'on parle de la religion, est-ce le plan divin du christianisme qu'on loue, qu'on admire? Non, c'est le système d'un philosophe antichrétien, un ouvrage qui attaque les fondements de la foi, et enseigne une morale dont un Epicure aurait rougi. L'indignation de l'Eglise et de l'Etat n'obscurcit pas sa gloire aux yeux des mondains, il leur paraît plus grand.

Dans tous les temps les ennemis de la foi ont opposé à ses défenseurs les grands hommes de leur parti : on les entend louer avec affection, disait saint Augustin, ceux qui les accréditent par leur érudition, leurs écrits et la subtilité de leurs arguments ; si on veut les croire, il n'y a pas de plus grands hommes sur la terre que Ponce, que Donat. L'Eglise, avec tous ses pontifes et ses docteurs, n'a point de génies assez beaux, assez vastes pour les confondre et les humilier. Elle doit abandonner sa doctrine pour suivre leurs nouvelles opinions. (S. Aug. *in Donatist.*)

Or, mon cher auditeur, ce que les donatistes disaient de leur temps, on le dit aujourd'hui dans les conversations des mondains; qu'un savant pieux, soumis, parle, on ne l'écoute pas, ou on le méprise, on le raille. Il aurait le zèle, la science, l'onction de saint Paul, prêchant à Athènes, que ces philosophes antichrétiens diraient comme les épicuriens et les stoïciens dirent à cet apôtre : c'est un discoureur ignorant qui ne dit rien de raisonnable ; c'est un entêté qui soutient une doctrine dangereuse. Mais qu'un de ces auteurs licencieux, hardis, impies paraisse, on l'écoute, on lui applaudit, il est l'oracle, il donne le ton, son mérite est de parler contre le plan du christianisme : on ne saurait trop l'apprécier.

Tel est le scandale de la foi, tel est, mes frères, le danger que vous devez éviter.

Il y a encore des chrétiens pieux et soumis; c'est avec ceux-là que vous pouvez innocemment lier un commerce d'amitié. Vous vous édifierez, vous vous consolerez même des maux qui nous affligent; c'est parce que David aimait la vérité, qu'il détestait ces assemblées où on lui préfère les profanes nouveautés, les mensonges et l'erreur.

Il y a de bons livres; que le mépris qu'en font les mondains ne vous empêche pas d'en faire vos délices : entendez parler Jésus-Christ dans son Evangile, entendez ses ministres qui vous l'annoncent dans sa pureté, entendez, l'Esprit-Saint vous enseigne intérieurement : dans les cercles des mondains qu'entendrez-vous? Des éloges des plaisirs, des vanités du siècle ; des censures de la piété, des apologies de l'indépendance, de l'irréligion ; mais le saint roi d'Israël avouait que les mondains ne lui racontaient que des fables en comparaison des vérités de la loi de Dieu : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes.* (*Psal.* CXVIII).

On doit honorer Dieu dans les conversations et on l'offense ; n'est-ce pas là le scandale de la foi? On doit édifier le prochain dans les conversations, on lui donne des exemples du vice : voilà le scandale des mœurs. Malheur encore de notre siècle que je vais déplorer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les longs discours exposeront toujours l'homme au péché. Parler beaucoup et ne point souiller sa langue par des vices funestes à l'innocence, ces paroles précipitées, malignes, qui blessent la charité, ces censures imprudentes de la conduite des rois et des pontifes ; c'est un prodige rare : celui qui ne pèche point dans sa langue est celui qui la retient, et le chrétien qui la retient, est un chrétien parfait.

Ceux qui ne parlent que par nécessité, sont des hommes sages et religieux. Il est nécessaire et utile de parler, comme il est nécessaire et utile de se taire. Il y a un temps pour l'un et pour l'autre, dit le Saint-Esprit. Il y a un silence religieux et un silence criminel. Mais ces principes posés, il est certain que ces longues conversations que les mondains soutiennent dans leurs cercles, ces conversations où règnent l'enjouement, la licence, l'envie, la jalousie, l'esprit de parti, l'orgueil, le désir de briller, de décider, sont toujours criminelles. C'est de ces discours où les paroles sont si précipitées que le Sage parle, quand il dit qu'ils seront la source d'une infinité de péchés : *In multiloquio non deerit peccatum.* (*Prov.*, X.)

En effet, mon cher auditeur, qui peut compter les péchés qui échappent même aux plus modérés, aux moins imprudents, lorsqu'une conversation s'anime dans un cercle où on ne parle pas de Dieu et où l'on y parle beaucoup du monde, de ceux qui y brillent et de ceux qui y sont méprisés, de ceux qui y sont désirés et de ceux qui en sont congédiés; des plaisirs qui animent

une fête, des spectacles qui remuent les passions, des lectures qui charment les ennuis, des liaisons qui enchaînent les cœurs, des mystères ou des éclats d'une intrigue, lorsque la langue s'exerce sur le trône et sur l'autel, qu'on blâme et qu'on censure le gouvernement de l'Etat et de l'Eglise? Ah! c'est dans ces conversations longues, enjouées, satiriques et audacieuses que Dieu est offensé, que le prochain est scandalisé. C'est de ces longs discours que coule une multitude de péchés, *in multiloquio non deerit peccatum.*

Ainsi l'homme juste qui craint de pécher, suit-il le précepte de l'apôtre saint Jacques? Il ne délibère, il ne craint, il n'a recours aux délais que lorsqu'il faut parler. Il connaît le danger des longs discours, il l'évite. *Tardus ad loquendum.* (*Jac.*, I.)

Ce sont les longs discours, les paroles précipitées que les sages mêmes du paganisme ont condamnés. Ils faisaient consister la sagesse à garder le silence, et à ne parler que par nécessité. N'a-t-on pas vu un sage législateur (19) prescrire à ses disciples un silence de cinq ans? Ce n'était qu'après avoir fréquenté son académie pendant ce temps qu'il les supposait en état de parler prudemment et utilement.

Si nous faisons attention, mon cher auditeur, à tous les oracles du Saint-Esprit, nous louerons la sagesse de ces savants du paganisme, nous admirerons leur prudence; ils ne craignaient pas, il est vrai, d'alarmer l'innocence, de blesser la charité, mais ils redoutaient les défauts qui sont comme inséparables d'une longue conversation, d'un torrent de paroles précipitées, et ils pensaient juste. La moindre faute que puisse commettre un homme qui parle beaucoup, c'est de ne pas parler juste, c'est de parler imprudemment, c'est de répandre lui-même des ombres sur les pensées ingénieuses, les traits brillants de sa conversation; c'est un prodige lorsque le plus beau génie même parle longtemps sans ennuyer ceux qui l'écoutent. C'est pourquoi, dit saint Bernard (*Tract. de ordine vitæ*, cap. 4), soit que l'on considère les intérêts de l'âme, soit que l'on considère ceux de sa réputation, il est plus avantageux de se taire que de parler : *tutius est tacere quam loqui.*

Ne soyons pas étonnés, mes chers frères, du scandale des conversations des mondains, ils ne connaissent pas le mérite du silence. Ils sont moins modérés dans leurs discours, que certains sages du paganisme.

L'innocence, la réputation, l'autorité ne sont pas respectées dans leurs conversations. Ils se plaignent de n'avoir pas la liberté d'écrire ce qu'ils pensent, et ils prennent celle de dire tout ce qu'ils écriraient; ils se rendent célèbres par leurs discours, parce qu'ils ne peuvent pas se faire admirer dans leurs écrits : s'ils ne pervertissent pas des lecteurs, ils pervertissent des auditeurs.

Discours licencieux et obscènes, qui alarment ou séduisent l'innocence; discours imposants et satiriques, qui obscurcissent la réputation la plus brillante; discours imprudents et audacieux, qui ne respectent point l'autorité émanée de Dieu, soit dans les princes, soit dans les pontifes.

Les uns tracent avec art le dangereux portrait des faiblesses humaines et des coupables intrigues. Ce sont les voluptueux et les libertins; les autres font briller leur esprit par les traits ingénieux qu'ils lancent contre les absents, et les ombres qu'ils répandent malignement sur l'éclat de leurs vertus et de leurs talents. Ce sont les médisants et les envieux. Enfin il y a des Simon et des Séméï, qui ne respectent ni le trône, ni l'autel, ni les David, ni les Onias. Ce sont des imprudents, des rebelles.

Or, mes frères, ce sont ces conversations contraires à l'innocence, à la charité, à la soumission due aux puissances, que j'appelle le scandale des mœurs : soutenez encore quelques moments votre attention.

Pensons, mes chers frères, dit saint Augustin, que nous sommes obligés d'édifier les hommes non-seulement par la pureté de nos mœurs, mais encore par la sagesse de nos discours. Or, édifient-ils ceux qui les écoutent, ces chrétiens qui, sous prétexte d'enjouement, bannissent de leurs discours cette gravité, cette retenue qui rassurent la pudeur, et qui semblent dans les plaisirs de la table, se faire gloire d'une coupable liberté dans leurs paroles?

Je sais que dans un certain monde poli, on ne veut point souffrir ces obscénités grossières, ces paroles libres et messéantes, ces expressions sales, ces détails simples de la passion, qui coulent de la bouche du peuple dans ses divertissements; mais l'art avec lequel on peint la passion, ne la rend que plus vive et plus dangereuse. L'esprit ne rend le plaisir que plus piquant, les tours ingénieux d'une pensée n'en tracent que des images plus séduisantes, et les voiles dont on couvre habilement la honte du crime, n'empêchent pas d'en désirer les douces satisfactions.

Comment les conversations des mondains seraient-elles pures et honnêtes? C'est du cœur que sortent les paroles et les pensées criminelles, et le cœur des mondains est toujours ouvert aux impressions du péché, toujours livré au plaisir, toujours ingénieux à varier les douceurs du péché. D'ailleurs leur esprit est orné de toutes les histoires, de toutes les anecdotes, de tous les récits, de toutes les aventures d'une coupable intrigue; ils ont toujours dans les mains ces livres obscènes, où des auteurs licencieux enseignent avec art le vice, où il est dépeint avec un langage doux, mais séduisant; avec une éloquence naturelle, mais persuasive; avec des expressions menagées, mais qui en disent assez. Amateurs du théâtre, tout épuré qu'il est selon eux; c'est là qu'ils puisent ces connaissances des passions,

(19) Pythagore dans la loi qu'il a donnée à ses disciples.

des penchants du cœur et de tous les mystères d'un fol amour, Ah! avec ce criminel amas d'histoires, d'anecdotes, de bons mots, de lambeaux d'opéras et de comédies, il n'est pas étonnant qu'ils soutiennent de longues conversations dans leurs cercles, dans leurs fêtes, dans leurs plaisirs; ils oublient leurs affaires, ils oublient Dieu : la licence de leurs discours ne doit pas nous surprendre

Scandale des mœurs qui doit nous faire gémir; car qui ignore les coups mortels que portent à l'innocence ces discours libres et obscènes?

Saint Paul les défendait aux Ephésiens: Qu'on n'entende pas pas parmi vous, disait cet apôtre, des paroles déshonnêtes : *turpitudo.* (*Ephes.*, V.) En vain les mondains diront-ils que ce sont des pensées ingénieuses qu'ils font briller pour plaire et amuser, et que les voiles qui les enveloppent empêchent l'innocence d'être alarmée ou de rougir. La différence n'est que dans les expressions dont on se sert, et non pas dans la chose dont on parle. Au contraire, on prête de nouveaux charmes à la passion qu'on inspire, quand on cache les horreurs du vice sous les dehors de la retenue.

Qu'on n'entende point parmi vous le langage des insensés dans la joie et les plaisirs: *stultiloquium.* (*Ibid.*) Les mondains diront-ils qu'ils parlent toujours en sages, en prudents? Et moi je dis qu'ils déposent le personnage de sages comme celui de chrétiens, lorsqu'ils s'assemblent pour le plaisir, que dans leurs fêtes et leurs repas il règne une licence dont les païens auraient rougi, un bruit, une confusion qui annoncent une sorte de délire, et que leur conversation à la fin d'un repas n'est pas plus suivie que celle des insensés.

Enfin, dit l'Apôtre, qu'on n'entende point parmi vous de paroles bouffonnes : *scurrilitas.* (*Ibid.*) Or, les mondains oseraient-ils dire qu'ils ne se font pas une gloire de réjouir une compagnie? N'est-ce pas un mérite parmi eux de faire rire et de savoir placer avec esprit les plaisanteries des farceurs? Voilà le scandale des mœurs; ce que saint Paul défendait aux chrétiens de nommer est la matière des conversations des mondains de nos jours.

Le mondain, l'homme de plaisir, a-t-il d'autre satisfaction que celle d'une conversation enjouée, libre et dangereuse à l'innocence? Est-il réservé, modeste, décent dans ses paroles? Craint-il de donner des idées flatteuses du vice? N'est-ce pas surtout devant un sexe fragile, tendre, et que trop disposé à recevoir les plaies du péché, qu'il tient des discours déshonnêtes, que les paroles équivoques, bouffonnes et obscènes coulent sur ses lèvres? Ce qu'il dit d'un coupable désir, d'une passion vive et sans retenue, d'une intrigue menée avec art, est-il moins dangereux, moins scandaleux, à cause qu'il le dit avec esprit, avec enjouement, à cause qu'il en laisse plus à entendre qu'il n'en dit? Comment ce chrétien pourrait-il nous paraître innocent, dit saint Augustin, puisqu'il ne trouve du plaisir que dans des conversations dangereuses à l'innocence; qu'il n'en trouve point dans une conversation utile, décente et capable de porter à l'amour de la sagesse : *Quid enim est illi voluptas nisi loqui.*

Il est vrai que ce mondain est imprudent, qu'il s'échappe dans ses paroles précipitées, qu'il dit ce qu'il ne pense pas, que l'esprit y est pour tout et le cœur pour rien : *Non attendit quid loquatur dum loquitur.*

Mais ceux qui l'écoutent sont-ils édifiés? Des jeunes personnes qui entendent ces discours licencieux n'entendent-elles pas un langage qui les flatte? L'enveloppe ingénieuse ne pique-t-elle pas leur curiosité, et le silence qu'elles gardent nous répond-il de celui des passions naissantes?

Ah! pourquoi aimez-vous, continue saint Augustin, ces conversations où il est si difficile de ne pas pécher et de ne pas porter les autres au péché? Pourquoi voulez-vous toujours parler des hommes et de leurs faiblesses? A quoi sert ce portrait ingénieux de nos misères dès qu'elles vous autorisent à goûter de coupables satisfactions? Etes-vous innocent en ne déplorant la faiblesse humaine que pour justifier les prévarications de la loi de Dieu? des gémissements amers, de pieuses alarmes, de salutaires frayeurs, à la vue des dangers qui menacent notre innocence, ne conviennent-ils pas mieux que ces fines et délicates apologies de la volupté? Pourquoi aimez-vous ces entretiens qui ne peuvent qu'exciter les passions et allumer des feux impurs dans un cœur qui s'ouvre si aisément aux impressions du plaisir : *Quare vis loqui.*

Vous volez de cercle en cercle, d'assemblée en assemblée, sous prétexte de charmer vos ennuis; vous faites régner l'enjouement dans vos discours, vous amusez, vous réjouissez, parce que vos saillies ingénieuses plaident la cause des passions et tournent en ridicule l'innocence, la sagesse, la candeur : *semper foras exis.*

Aussi ne vous plaisez-vous qu'avec ces amis et dans ces maisons où vous êtes libres, d'où on a banni la contrainte, où on ne se scandalise de rien, et où l'on plaît et l'on amuse quand on ne parle pas de Dieu, quand on tourne en ridicule ceux qui ont levé l'étendard de la piété. On ne quitte qu'à regret une société si douce, si agréable, si conforme aux penchants; on termine avec chagrin des conversations amusantes, enjouées, qui mettent tout le monde au large, qui ne font pas un devoir de la vertu, mais seulement une obligation d'en conserver les apparences, et on rentre sombre et triste dans le silence de sa retraite : *introredire retractas.* (S. Aug. *in psal.* CXXXIX.)

Oui, mon cher auditeur, les conversations des mondains sont le scandale des mœurs, malgré la pureté des expressions et les voiles ingénieux dont l'esprit se sert habilement. Les discours y sont trop libres, trop licen-

cieux pour que l'innocence n'en soit pas alarmée.

En vain, mon cher auditeur, vous flattez-vous d'avoir un cœur pur, quand vos discours sont si enjoués et si licencieux; si vous étiez sage, vos conversations seraient plus graves; c'est de l'abondance du cœur que la bouche s'exprime. Ceux qui ont horreur du vice ne savent pas le peindre avec tant d'art. On peut savoir le mal, mais on ne doit pas se faire un plaisir d'en donner des idées flatteuses, et j'ai lieu de conclure que vous n'êtes pas sage, puisque vous n'êtes pas retenu dans vos paroles; vos conversations m'annoncent ce que vous êtes : *Qualis es, tales sermones loqueris.* (*Inter opera* S. Aug., *ad fratres in eremo*, serm. 3.)

Un chrétien religieux s'accoutume-t-il à ces paroles obscènes, bouffonnes? se fait-il un trésor de ces plaisanteries indécentes, des fureurs pour amuser et réjouir une compagnie? Non sans doute. Sa langue, destinée à louer Dieu, à implorer ses miséricordes, ne loue jamais le vice, ni les intrigues, ni les succès des passions. Je reconnais le mondain, le cœur corrompu, une imagination salie par des lectures impures dans les discours qui alarment la pudeur et font rougir l'innocence : *Qualis es, tales sermones loqueris.*

Scandale des mœurs, les conversations des voluptueux et des libertins, qui tracent avec art le dangereux portrait des faiblesses humaines et des coupables intrigues; scandale des mœurs, les conversations des médisants et des envieux qui font briller leur esprit par les ombres qu'ils répandent ingénieusement sur les vertus et les talents des absents.

Quelle idée dois-je me former de la piété de ces personnes qui portent toujours sur leur langue le venin de la médisance, qui le répandent dans les conversations, et qui ne sont jamais plus fécondes et plus éloquentes que lorsqu'elles s'entretiennent des absents! Que c'est une fausse piété! Peut-on bien parler, quand on ne parle pas pour être utile au prochain, mais pour lui nuire? Une conversation dont la charité est bannie peut-elle être innocente? Ah! les ornements de la piété, les longues prières, les jeûnes, les soupirs, les larmes, tous les dehors d'un zèle religieux ne m'en imposent pas, quand on soutient de longues conversations sur le compte du prochain, qu'on le blâme, qu'on le censure et qu'on lui porte des coups qui ébranlent au moins l'édifice de sa fortune; la piété d'un médisant, d'un envieux est fausse, sa religion est vaine : *vana est hujus religio.* (*Jac.*, I.)

Rien de plus commun cependant, mes chers frères, que ces conversations où les vertus et les talents sont examinés, censurés, et dont l'homme de piété et de mérite est toujours la victime.

L'oisiveté, la curiosité assemblent tous les jours des hommes désoccupés; le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, la femme mondaine et la fausse dévote : chacun selon son état, son rang, l'étendue de son génie, à son cercle particulier; les conversations sont longues, animées. On commence par des paroles inutiles, des nouvelles fausses ou vraies; mais bientôt, dit saint Bernard (*Tract. de Pass. Domini*, cap. 17), le venin de la médisance se répand, les voiles qui cachent les fautes du prochain sont levés, ses démarches sont interprétées, ses talents déprimés. On dirait que c'est un mérite de savoir passer son temps ou à ne rien dire d'utile ou à dire le mal.

Qui peut se dérober aux traits envenimés que lancent dans les conversations les médisants, les envieux? Ce ne sont pas surtout ceux qui brillent par leurs vertus et leurs talents. Rien de plus censuré que la piété et le mérite : aussi c'est sur l'éclat de l'un et de l'autre qu'on répand des ombres. On ne s'érige pas en juge dans une conversation pour rendre justice aux vertus, aux talents, mais pour en donner des idées désavantageuses, et obscurcir la gloire que s'acquièrent les justes et les savants.

Lisons l'Evangile, mon cher auditeur; et pour concevoir une juste idée de ces conversations où règnent la malignité, l'envie, la jalousie; où l'on fait paraître sur la scène les absents pour juger de leur intention, de leurs démarches, répandre des soupçons désavantageux sur leurs mœurs, apprécier leurs talents, et leur ravir la gloire qu'ils se sont acquise; rappelons-nous cet oracle de Jésus-Christ, méditons-le : les hommes rendront compte au tribunal du souverain juge de toutes les paroles inutiles, de toutes les conversations que le seul plaisir de parler soutenait et animait : *Omne verbum otiosum... de eo reddent rationem in die judicii.* (*Matth.*, XII.)

Oracle effrayant, terrible! Pourquoi ne fait-il pas de salutaires impressions sur l'esprit de ces personnes inconsidérées, imprudentes, qui parlent beaucoup et si mal, qui soutiennent tous les jours de si longues conversations sans nécessité, sans utilité; qui parlent beaucoup du monde et de ses différentes scènes, et point de Dieu et de ses jugements? Toujours des défauts du prochain et jamais des leurs, qui blâment aisément et approuvent difficilement? Pourquoi ne lient-elles pas leur langue, quand ce n'est pas la charité qui ouvre leur bouche, mais un zèle déplacé, indiscret?

Nous rendrons compte des paroles inutiles; mais que devons-nous entendre par ces paroles inutiles qui seront examinées et condamnées au tribunal de Jésus-Christ? Saint Grégoire nous l'apprend. Ce sont toutes ces conversations vaines, enjouées, qui charment les ennuis des personnes oisives; ces conversations que le bien de la société, les devoirs essentiels de son état ne font pas soutenir, mais l'oisiveté, la curiosité, la légèreté. Ces conversations où on n'est pas utile au prochain dans l'affaire de son salut, où on ne l'édifie pas, mais où on ne fait que l'amuser, le flatter. (S. Greg., lib. VII *Moral.*, cap. 24, 25.) Voilà ce que sont les pa-

roles inutiles, les conversations que les mondains appellent innocentes. Ce qui a fait dire à saint Augustin (*in psal.* CXXXIX) que la nécessité seule vous fasse parler, vous fasse lier des conversations. Nécessité fondée sur l'obligation d'être utile à la société et de l'édifier : *Necessitas tibi sit in locutione tua.*

Sont-elles communes ces conversations innocentes, ces conversations sanctifiées par la charité, ces conversations utiles à la société, qui instruisent, édifient, consolent? En sortant d'un cercle où l'on a parlé longtemps, n'a-t-on rien à se reprocher? Pourrions-nous dire à ces mondains, après une longue conversation, ce que dirent Ozias et les prêtres qui l'accompagnaient à la pieuse Judith?

Cette vertueuse Israélite avait fait un long discours pour ranimer le courage abattu des habitants de Béthulie. Elle avait excité leur confiance en leur rappelant la protection que Dieu avait accordée à leurs pères dans les événements les plus fâcheux. Elle avait condamné leur impatience, et leur avait prouvé qu'ils étaient coupables de fixer un temps au Seigneur, et de vouloir mettre des bornes à sa miséricorde; après avoir parlé longtemps, elle se tut. Ozias et les prêtres parlèrent et lui donnèrent cet éloge : *Ozias et presbyteri hæc dixerunt Judith.* (*Judith*, VIII.)

Vous nous avez rappelé de grandes vérités... O pieuse Israélite, c'est l'esprit de Dieu qui a parlé par votre bouche! Il ne vous est pas échappé une seule parole qui ne porte un caractère de vérité, de sagesse et de sainteté : *Omnia quæ locuta es, vera sunt.* (*Ibid.*)

Vous êtes irrépréhensible dans tous vos discours; le zèle de la gloire de Dieu et du salut de votre nation y éclate. On n'y voit rien d'humain. Nous sommes forcés de vous louer, nous serions coupables si nous ne respections pas toutes vos paroles : *Non est in sermonibus tuis ulla reprehensio.* (*Ibid.*)

Je sais qu'il y a des chrétiens pieux, religieux, dont les entretiens sont innocents, sages, utiles, qui s'entretiennent du royaume des cieux, et qui n'interrompent le silence que pour la gloire du Seigneur et l'utilité du prochain. A Dieu ne plaise que j'en diminue le nombre, et que je leur refuse les éloges qu'ils méritent! Mais il n'en est pas de même des conversations des mondains; non-seulement elles sont répréhensibles, mais même elles sont le scandale des mœurs par l'audace des Simon et des Séméi, qui ne respectent ni le trône ni l'autel.

C'est l'esprit d'irréligion qui règne de nos jours qui enhardit ces discoureurs imprudents qui osent toucher aux oints du Seigneur. Est-il étonnant qu'on manque aux hommes, quand on manque à Dieu? que l'on censure la conduite d'une seconde majesté, quand on est assez audacieux pour censurer celle de la première? qu'on méprise les anges du sanctuaire, quand on conjure la perte du sanctuaire même?

La licence scandaleuse qui règne dans les conversations des mondains est une suite du déchet de la foi. Elles n'étaient pas si imprudentes, si hardies, quand les hommes étaient plus dociles et plus pieux. Qui peut retenir la langue d'un philosophe antichrétien? Les lois du souverain? Mais celui qui se moque de la loi de Dieu respecte-t-il l'autorité émanée de Dieu? N'apprendra-t-il pas aux hommes l'art de secouer le joug des lois aussi bien que celui de la religion? Pouvons-nous ne pas redouter ces attentats de l'esprit d'irréligion, après ces ouvrages dictés par l'enfer, et qui n'ont vu le jour que pour être condamnés à une éternelle ignominie?

Toute puissance est établie de Dieu, et il nous est ordonné d'y être soumis de cœur et d'esprit. Le trône même des empereurs païens était affermi dans le cœur des premiers chrétiens, parce qu'ils avaient appris de leur divin Maître à rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. On ne les entendait pas blâmer la forme du gouvernement, s'entretenir des vices et des excès qui souillaient le trône des Césars, se plaindre des édits qui les gênaient et les obligeaient de se cacher. Ce n'était qu'à Dieu qu'ils parlaient de ces secondes majestés, dit Tertullien. Ils les présentaient dans leurs prières à celui qui tient le cœur des rois dans ses mains; ils faisaient des vœux pour leur prospérité aussi bien que pour leur conversion.

D'où vient donc de nos jours tant d'imprudents et de rebelles parlent-ils contre les puissances établies de Dieu? Pourquoi s'érigent-ils en censeurs des actions des souverains? Comment osent-ils répandre des ombres sur l'éclat du trône? Ignorent-ils qu'ils sont coupables, qu'ils résistent à Dieu? Ah! quand on ne craint pas le Seigneur et qu'on ne redoute que le glaive de Constantin, on parle dans le secret, on murmure dans le silence, on n'a pas la hardiesse de Séméi, on en a la malignité, l'esprit et le cœur.

Que dirai-je le la malignité et de la hardiesse des conversations, lorsqu'il s'agit des pontifes et des lévites? Respecte-t-on le caractère sacré dont ils sont honorés? Et si ne les pas écouter et les mépriser est un aveu solennel du projet qu'on a formé de ne pas écouter Jésus-Christ, et de ne pas respecter la puissance qui lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, que devons-nous penser de ces chrétiens téméraires, qui parlent avec tant d'indécence des pontifes et des prêtres?

Sont-ils innocents de les représenter avec des traits odieux, sous prétexte que les mœurs ou les sentiments les méédifient ou les révoltent? Ou la licence de nos jours à parler des ministres des autels, condamne la charité de ce grand empereur, qui aurait souhaité cacher sous la pourpre impériale les défauts des ministres des autels : ou son respect pour les pontifes et les lévites condamne les médisances et les calomnies de ces hommes imprudents et rebelles, qui se plaisent à obscurcir la beauté du sanctuaire, et qui s'efforcent de faire tomber le sacerdoce

dans l'avilissement pour humilier les censeurs importuns d'une vie mondaine et d'une coupable résistance.

Oui, mes frères, le scandale de nos jours, c'est la licence, la hardiesse, la témérité qui règnent dans les conversations. On ne respecte ni le trône, ni l'autel.

Crime commun, crime que Dieu punira sévèrement dans l'éternité. Les oracles de l'Ecriture doivent nous le persuader.

Un Dieu qui déteste les paroles précipitées, les discours vains, inutiles, les lèvres trompeuses, les langues qui répandent le vénin de la médisance, qui excitent les dissentions dans la société, qui censurent les justes, et osent lancer leurs traits jusque sur les personnes sacrées, laissera-t-il impunies les conversations indécentes, hardies et sacriléges de ces mondains, qui disent avec les impies : Rendons-nous célèbres par nos discours, faisons briller notre esprit dans les conversations, qu'un langage poli, ingénieux, savant, mais imprudent, hardi, téméraire nous distingue et nous fasse admirer: *dixerunt Linguam nostram magnificabimus.* (*Psal.* II.) Non, mon cher auditeur, leur langue coupable expiera, comme le riche réprouvé dans les ardeurs d'un feu vengeur, le crime de ces conversations libres, obscènes, hardies, téméraires. Les mondains seront punis par où ils auront péché. Il ne coulera du sein d'Abraham aucune rosée sur les malheureuses victimes de la colère céleste. Les flammes destinées à punir la licence, la malignité, l'impiété des conversations des pécheurs, ne s'éteindront jamais, dit saint Grégoire. (Lib. XII *Moral.* c. 24.)

Ne parlons, mes chers frères, que pour louer le Seigneur, annoncer la vérité, être utile au prochain, l'instruire, l'édifier. Faisons-nous une loi du silence, si nous ne voulons pas pécher contre celle de la charité, et mériter d'entrer dans le ciel, lorsque nous cesserons de vivre sur la terre ; c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XXIX.

Pour le douzième dimanche d'après la pentecôte.

SUR LA COMPASSION ENVERS LES MALHEUREUX.

Samaritanus venit secus eum, et videns eum, misericordia motus est. (*Luc.*, X.)
Un Samaritain vint où était cet homme, et l'ayant vu, il en fut touché de compassion.

Jésus-Christ développe dans notre évangile toute l'étendue du précepte de la charité, en confondant un docteur de la loi qui l'interrogeait par curiosité et pour le surprendre. Il nous enseigne que les sentiments d'humanité et de compassion doivent unir tous les hommes; que la déférence des lieux et du culte ne doivent pas fermer les cœurs de ceux que la nature a unis; que tout homme est le prochain d'un autre homme, et que partout on doit avoir compassion des malheureux.

Remarquez, mes frères, que ce docteur de la loi n'interroge pas le Sauveur pour être instruit, mais pour satisfaire sa curiosité. La demande qu'il lui fait, le prouve clairement; il ne veut pas savoir ce qu'il doit au prochain, mais quel est son prochain. *Quis est meus proximus?* Pouvait-il l'ignorer, et la nature seule ne devait-elle pas lui inspirer des sentiments de compassion envers les malheureux? La lettre de la loi qui ne lui enseignait encore rien que l'amour des amis, pouvait-elle étouffer les mouvements de l'humanité? Chez toutes les nations, chez les païens mêmes la nature n'a-t-elle pas formé de bons cœurs?

La parabole ou l'histoire que Jésus-Christ lui propose, le confond en l'instruisant. Cet infortuné, dépouillé par les voleurs sur le chemin de Jéricho, couvert de plaies et en danger de périr, ne toucha pas le cœur de ces prêtres et de ces lévites, qui ne portèrent sur lui que des regards stériles; l'humanité ne fut point émue sur le déplorable état de ce malheureux; ils virent avec des yeux secs leur semblable dans les ombres de la mort; indifférents sur son sort, ils passèrent sans le secourir, et se hâtèrent même de se dérober au spectacle de sa misère.

Mais si l'humanité ne parla pas, ne se fit pas sentir dans le cœur de ces prêtres et de ces lévites insensibles; elle se fit sentir, et parla efficacement dans celui du Samaritain, qui était un étranger. La différence du culte n'étouffa pas les sentiments de l'humanité. Il ne vit pas ce malheureux sans être ému de compassion; *misericordia motus est*, et sa compassion ne fut pas stérile. Il pansa ses plaies, lui procura un hospice; pourvut à ses besoins futurs: *curam ejus egit.*

Ce samaritain, cet étranger était véritablement le prochain de ce malheureux abandonné. La nature les avait unis. La nature ouvrit leurs cœurs, celui du Samaritain à la compassion, celui du malade à la reconnaissance. Il suffit d'être homme pour plaindre et secourir les malheureux. L'insensibilité, la dureté sont des vices qui déshonorent l'humanité; dans tous les siècles, dans tous les lieux du monde, dans toutes les religions, la compassion envers les malheureux a mérité et reçu des éloges.

Qui étouffe donc en nous, mes frères, les sentiments de l'humanité? Pourquoi nos cœurs ne sont-ils pas sensibles aux maux que souffrent nos frères? Pourquoi ne nous faisons-nous pas un devoir de surpasser les païens par une compassion tendre et généreuse envers les malheureux? Pouvons-nous nous glorifier d'une dureté et d'une insensibilité qui déshonorent l'homme dans quelqu'état qu'il soit?

Ah! si nous voulons découvrir le principe de cette indifférence avec laquelle on regarde aujourd'hui les malheureux, il ne faut que nous représenter la licence des mœurs, le déchet de la foi, les idées que les incrédules donnent de la vie future.

Des hommes qui mettent leur félicité dans l'opulence, les délices de la table, les plaisirs des sens, qui sont ingénieux pour procurer des ressources à la mollesse, varier les amusements et écarter tout ce qui peut

les attrister, ou leur peindre leurs malheurs futurs, ne sont pas des hommes tendres, compatissants; ils n'écoutent la nature que pour satisfaire ses coupables penchants, et non pas pour suivre les sentiments tendres qu'elle inspire envers les malheureux. Des maux étrangers ne les touchent pas. Il n'y a que ceux dont ils sont menacés, qui les alarment; le spectacle de la plus grande misère n'attendrit pas l'homme de plaisirs. Il n'est pas homme quand il s'agit des maux étrangers, et il l'est trop quand il s'agit de satisfaire les coupables désirs d'une chair révoltée.

Des hommes qui ne respectent pas la religion chrétienne, dont la foi est endormie, et qui ne sont plus chrétiens que de nom, ont-ils cette charité tendre qui distinguait les disciples de Jésus-Christ? Regardent-ils les pauvres comme leurs frères? Se réjouissent-ils avec ceux qui sont dans la joie? Pleurent-ils avec ceux qui sont dans la tristesse? Non : le précepte de la charité envers le prochain, si solennellement intimé dans l'Evangile, est le plus universellement violé. On ignore même, ou on affecte d'ignorer quel est son prochain : *Quis est meus proximus?*

On vante son bon cœur, on se fait gloire d'être tendre, compatissant, envers les malheureux; mais quels malheureux? certains parents qui ont su se faire aimer, certains amis qui plaisent et qui sont utiles, certaines personnes qu'on a attachées à son char, qui font honneur et qu'on ne peut pas obliger sans s'obliger soi-même. Il faudrait qu'on respectât l'Evangile pour étendre sur tous les malheureux sa compassion.

Enfin des hommes uniquement occupés de la vie présente, qui entreront dans l'éternité sans s'en être jamais représenté sérieusement les suites, des hommes incertains d'une vie future, parce que des insensés combattent le dogme de l'immortalité de l'âme, ouvriront-ils leurs cœurs aux malheureux, parce qu'un Dieu a promis une récompense éternelle à la charité? non; pour avoir compassion des malheureux, il faut écouter les sentiments de la nature, il faut écouter Jésus-Christ, il faut croire une éternité de gloire.

La nature l'inspire, vous le verrez dans la première partie; le christianisme l'ordonne, vous le verrez dans la seconde partie; Dieu la récompense, vous le verrez dans la troisième. Suivez-moi, je vous prie, avec attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'il est déplorable, mes frères, qu'il est honteux d'être obligé de parler et d'instruire pour inspirer de la compassion envers les malheureux? N'est-ce pas déshonorer l'humanité, que d'être insensible à la misère des hommes? sommes-nous excusables quand nous voyons sans être émus nos semblables dans la douleur? doit-il y avoir pour l'homme des malheurs étrangers, dès que ces malheurs affligent la société dont nous sommes membres? et les impressions que font sur nous la maladie, l'indigence, les disgrâces, les accidents tragiques, ne doivent-elles pas nous inspirer des sentiments de compassion envers ceux qui ressentent tous ces maux?

La nature ne perd pas ses droits dans l'opulence, la grandeur, l'éclat du trône même. Il suffit d'être homme pour être sensible; le spectacle de la misère touche les bons cœurs; il faut détourner ses yeux du malade de Jéricho, pour ne le pas secourir : pour s'endurcir sur le sort des malheureux, il faut les fuir. La voix de la nature parle quand on s'en approche. Le cœur s'ouvre à la compassion. On n'est pas un homme, mais un monstre, quand on voit avec des yeux secs, languir dans la douleur ou l'indigence son semblable.

Oui, mes frères, la nature inspire la compassion, les sentiments de l'humanité sont gravés dans tous les cœurs; il n'y a que les inhumains, les monstres qui les étouffent.

Il n'est pas nécessaire d'être chrétiens, il ne faut qu'être hommes pour être humains, tendres, compatissants· Sous la loi de nature, il y a eu des saints comme des réprouvés. Cette loi, sans le détail de la loi écrite et de la loi de grâce, en dirait assez aux hommes pour les porter à honorer leur Créateur et à ouvrir leurs cœurs à leurs frères indigents, malades, ou dans les disgrâces. C'est sur ce principe que saint Paul assure que ceux qui ont péché avant la loi, ont été coupables et dignes de la réprobation éternelle.

Faites attention, mes frères, au grand précepte de la loi naturelle; ce précepte gravé dans nos cœurs, ce précepte que les païens mêmes ont respecté et qu'ils auraient rougi de violer : *Traitez les autres comme vous désirez qu'on vous traite. Ne soyez pas à leur égard ce que vous seriez fâché qu'on fût au vôtre.* Voilà ce que la nature apprend à tous les hommes sans distinction : le savant et l'ignorant, le païen et le chrétien, le riche et le pauvre, le monarque et le sujet veulent être secourus, consolés dans leurs peines. Pourquoi refuserait-on des secours et des consolations aux malheureux, parce qu'ils sont pauvres, sans crédit, sans ressource?

Il est aisé de prouver qu'il ne faut qu'écouter la voix de la nature pour s'attendrir sur le sort des malheureux. En effet, mon cher auditeur, quand on vous dit : Ne vous conduisez pas envers les autres comme vous seriez fâché que l'on se conduisît envers vous, n'est-ce pas vous donner clairement une leçon d'humanité, de bonté, de tendresse, de commisération envers les malheureux?

Dans quelque état que vous soyez, mon cher frère, vous êtes homme, par conséquent dans le sein des richesses, des plaisirs, des honneurs, vous êtes exposés aux infirmités, aux douleurs, aux pertes, aux disgrâces, à des événements fâcheux et même tragiques. La scène change, varie sur le théâtre mobile du monde, le vent de la prospérité ne souffle pas toujours, celui de l'adversité lui succède, il renverse les cèdres du Liban, et fait tomber quelquefois dans l'ignominie ceux

qui avaient égalé le superbe Aman par leur crédit et leur élévation.

Or, dans vos malheurs, voudriez-vous être sans ressource, sans consolation? seriez-vous charmé de n'avoir point d'amis qui vous plaignent, s'attristent avec vous? vous contenteriez-vous de ces amis importuns, comme ceux de Job, qui attribueraient vos peines et vos disgrâces à votre légèreté, à votre imprudence, à votre dissipation ou à vos excès? Non sans doute. Vous êtes donc coupable de ne pas vous attendrir sur le sort des malheureux, comme vous voulez qu'on s'attendrisse sur le vôtre : la nature doit inspirer cette compassion.

Il est vrai que les hommes durs, inhumains, sont ordinairement ceux qui jouissent d'une santé constante, dont la douce félicité n'a pas encore été troublée par des événements fâcheux, et dont les plaisirs exempts de ces amertumes qui en découvrent le néant, semblent leur laisser ignorer les misères même publiques ; mais sont-ils excusables de n'être pas humains à cause qu'ils sont heureux, et de ne pas plaindre ceux qui souffrent à cause que la santé et l'abondance leur font couler des jours tranquilles et délicieux? Non; les bons cœurs s'attristent des malheurs étrangers, la nature inspire la compassion envers les malheureux.

Quel fut le crime de cet infortuné que le père de famille livra aux ministres de ses vengeances? la dureté, l'inhumanité. Il avait imploré la clémence de son maître, prosterné à ses pieds, baigné de ses pleurs ; il lui avait dépeint éloquemment sa misère, et l'impuissance où il était de le satisfaire. Il avait excité sa compassion et obtenu le délai qu'il demandait; il s'en sépara content, satisfait d'avoir été traité si humainement avec tant de bonté ; mais tint-il la même conduite envers un débiteur qui lui demanda la même grâce? se laissa-t-il toucher par ses prières et ses larmes? ouvrit-il son cœur à la compassion, et lui accorda-t-il le délai qu'il lui demandait? non ; il le traita comme il n'aurait pas voulu être traité ; sévère, dur, cruel, inhumain, il ne lui accorda aucun délai ; on lui avait donné la liberté, il le chargea de fers, et le fit gémir longtemps sous le poids de sa colère inflexible.

Or, mes frères, pour être persuadés que cette dureté envers les malheureux est un grand crime, il ne faut que vous rappeler le reproche qu'on lui fait dans l'évangile ; le voici : Serviteur coupable et inhumain, ne deviez-vous pas avoir compassion de votre frère malheureux, comme on a eu compassion de vous? *Nonne ergo oportuit te misereri conservi tui sicut et ego tui misertus sum?* ... (*Matth.*, XVIII.)

Remarquez, mon cher auditeur, qu'on ne lui parle ici que d'une compassion que la nature inspire, qu'on ne lui rappelle que cette loi qu'elle a gravée dans tous les cœurs : ne faites pas aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.

Oui, il suffit d'être homme pour s'attrister sur le sort des malheureux, pour ouvrir son cœur à la compassion, et imiter le Samaritain qui s'approcha du malade de Jéricho. Il était étranger, par conséquent ce n'était ni la parenté, ni la patrie, ni la religion, mais la nature qui lui inspirait ces sentiments de tendresse, de miséricorde. Son semblable souffrant avait ému ses entrailles, il était homme il était humain : on déshonore l'humanité, quand on est insensible aux malheurs de ses frères.

Ce n'était pas la charité qui est l'âme du christianisme qui ouvrit les cœurs des païens aux malheureux; ce n'était pas par un motif si pur, si sublime que leurs entrailles étaient émues de compassion à la vue des misères de l'homme sans hospice, dans l'indigence, dans l'infirmité, ou opprimé par la calomnie, le crédit, l'autorité des méchants. Non, c'était la nature qui leur inspirait ces sentiments d'humanité. Il ne faut qu'être homme pour compatir aux misères de l'homme.

J'admire les lois que les sages du paganisme ont données en faveur des étrangers qui voyageaient ; les magnifiques éloges que les plus célèbres d'entre eux ont donnés à ceux qui exerçaient l'hospitalité. Je suis édifié de leur compassion pour les malheureux ; ce n'est ni une liaison particulière, ni les liens du sang, ni la conformité des sentiments et du culte, ni un intérêt de plaisir, d'avancement, de fortune qui l'excite, c'est la nature qui l'inspire, c'est l'homme qui souffre, qui est sans secours ; cela suffit pour que celui qui a encore des sentiments d'humanité, soit touché, ému et exerce une charité tendre et compatissante.

On a vu des païens faire bâtir des hôpitaux pour y recevoir les étrangers ; on a entendu leurs orateurs louer ceux qui exerçaient l'hospitalité ; il ne faut que lire les écrits de leurs philosophes pour en être persuadé. Or, qui les portait à exercer cette charité, à la recommander et à la mettre au nombre des œuvres qui honoraient la société et faisaient l'éloge de ses sentiments? Ce n'était ni l'amitié, ni la reconnaissance, puisque ces asiles publics étaient destinés aux étrangers, dont souvent ils ignoraient la religion et les mœurs; non, mais la loi que la nature avait gravée dans leurs cœurs, de faire pour les autres ce que nous voudrions qu'on nous fît.

Dans une terre étrangère, sans hospice, sans ressource, malades, indigents, nous serions consolés, si nous trouvions des cœurs tendres, compatissants, des cœurs généreux qui nous fissent trouver les secours et les consolations que nous pourrions espérer dans notre patrie, dans notre famille. Or, ce que nous désirons pour nous, accordons-le au prochain dans l'occasion, attristons-nous sur le sort du malheureux, comme nous sommes bien aise qu'on s'attriste sur le nôtre, lorsque nous sommes dans la disgrâce et les afflictions ; la nature seule inspire ces sentiments.

Saint Paul fait un éloge magnifique de ceux qui ont exercé l'hospitalité dans l'ancienne loi, parce que c'était la compassion envers des étrangers, des malheureux, qui ouvrait

leurs maisons et offrait leur table à des inconnus qui se présentaient à eux.

Abraham, Loth ignoraient qu'ils recevaient des anges, quand ils invitaient les étrangers qui se présentaient à leurs yeux. La mission de ces esprits bienheureux était pour eux un mystère : ils les regardaient comme des voyageurs qui avaient besoin de repos, ils leur offraient à manger, ils les appelaient leurs frères. Or, avant le dénouement de ces scènes, ce n'était donc que la loi naturelle qui leur inspirait cette compassion envers des pèlerins, des étrangers. Leur bonheur a été de recevoir des anges chez eux, leur mérite a été d'avoir voulu y recevoir des hommes sans hospice et dans le besoin.

La compassion envers les malheureux est de tous les temps, parce que dans tous les temps l'humanité a fait la gloire de l'homme, et l'inhumanité a déshonoré les princes sur le trône même.

Pour vous prouver cette vérité, mes frères, je ne veux que vous tracer le portrait de deux empereurs, de deux princes différents par leur caractère, leurs sentiments : je parle de Néron et de Titus, d'un monstre qui a déshonoré l'humanité, d'un prince qui en a fait la gloire. Il ne s'agit pas ici du culte, mais du cœur : ils étaient tous les deux idolâtres, mais c'étaient des hommes. Or, il suffit d'être homme pour s'attrister sur le sort des malheureux.

Qui peut se rappeler Néron sans indignation? Pourquoi a-t-il été en horreur à toute la terre? Pourquoi son nom est-il odieux dans l'histoire? Pourquoi le regarde-t-on comme la honte de l'humanité? C'est qu'il était cruel, c'est qu'il se plaisait à voir couler le sang des humains, c'est que rien n'était capable de le toucher, de l'attendrir; c'est qu'il n'avait pas les sentiments d'un homme, mais la fureur, la cruauté d'un monstre.

Titus était bien différent : il était païen, mais il était homme ; il ouvrait son cœur à la compassion et le sort des malheureux l'attristait.

En faut-il une autre preuve que la douleur dont il fut saisi à la fin du siége de Jérusalem, quand il vit son temple fondre dans les flammes, ses habitans expirants sous le glaive, les factieux exciter la rage de ceux qui avaient échappé au fer ennemi pour s'égorger et se détruire. C'est alors qu'on vit un prince triste de ses éclatantes victoires, touché, attendri sur le sort de cette nation infortunée; c'est alors qu'on lui entendit avouer qu'il n'était que l'instrument de la colère d'un Dieu qui vengeait les crimes de son peuple. Or, qui avait gravé ces sentiments d'humanité dans son cœur? qui l'avait ouvert à la compassion dans cette guerre longue et sanglante? La nature. On n'est plus homme quand on est inhumain.

On a vu des rois arroser leurs victoires de leurs pleurs : des lauriers ensanglantés attristent l'humanité; la gloire du succès n'impose pas silence à la nature; un vaste champ couvert de corps morts, d'hommes expirants, n'est pas un spectacle agréable aux yeux mêmes d'un vainqueur. Il faut que les ombres de la mort soient dissipées, que les cris des mourants ne se fassent plus entendre, que le sang humain ne coule plus, que les conquêtes annoncent la paix pour jouir du fruit d'une victoire ensanglantée. C'est dans le règne de la paix et non dans les horreurs du trépas qu'on goûte les douceurs du succès des armes.

C'est donc la nature qui inspire la compassion envers les malheureux, puisque le spectacle des ennemis vaincus et expirants attriste les vainqueurs. Oui, mon cher auditeur, si vous exceptez ces hommes durs et cruels, ces guerriers qui déshonorent la valeur par le plaisir qu'ils trouvent à ravager les provinces, à dévaster les Etats, à piller, à saccager les villes, les vrais héros, les vrais braves, les princes humains mettent leur gloire à procurer la paix à leurs peuples : c'est la nécessité qui arme leur bras du glaive, c'est l'amour de la paix qui le désarme. Ils s'arrêtent dans le cours de leurs victoires, parce que leurs victoires sont toujours ensanglantées : dans le paganisme comme dans le christianisme il y a eu des vainqueurs tristes les jours mêmes de leur triomphe.

Quel estime méritent donc ces hommes durs, insensibles, que le sort des malheureux ne touche point? Ah! quand ils brilleraient dans la république des lettres par leur érudition, leurs lumières, leurs connaissances et la beauté de leur génie; quand ils feraient l'agrément des compagnies et des cercles par leur enjouement, les grâces du discours, les charmes de la politesse, l'art d'amuser, de récréer; quand ils seraient utiles à la société par leur rang, leurs dépenses, leur faste, leur profusion; quand l'éclat de la victoire brillerait sur leur front et que leur valeur dans les siéges et dans les batailles serait immortalisée par l'histoire, et les trophées érigés sur les théâtres de leur gloire, méritent-ils les éloges qu'on a donnés dans tous les siècles et dans tous les empires, sans en excepter les moins policés, aux bons cœurs, aux cœurs tendres, compatissants qui s'ouvraient à la compassion, et que le sort des malheureux touchait? Non, sans doute.

Jamais on a aimé ou loué un homme dur, insensible, un homme que rien n'attriste, n'afflige que ce qu'il ressent lui-même; un homme que le malheur des autres ne rend que plus content, plus satisfait dans ses succès, sa félicité; un homme qui ne pense qu'à lui et éloigne tous les objets qui lui représentent les misères de l'humanité : un tel homme écoute-t-il les sentiments de la nature? cette loi primitive est-elle encore gravée dans son cœur? Non, il serait plus humain.

Si nous réfléchissions, mon cher auditeur, sur la cause de l'insensibilité de tant de mondains sur le sort des malheureux, il ne nous serait pas difficile d'apercevoir qu'elle a sa source dans l'abondance, les honneurs, les plaisirs, la délicatesse, des craintes injustes. En effet, ce sont les riches,

les grands, les hommes de plaisirs, de mollesse, les personnes attachées à la vie qui sont les plus insensibles sur le sort des malheureux, qui ne veulent pas porter leurs regards sur le malade de Jéricho couvert de plaies, qui s'endurcissent sur la misère des Lazares languissants à leur porte, qui éloignent d'eux tous les objets qui attristent ou qui représentent les misères de l'humanité, et qui ferment leur cœur au lieu de l'ouvrir aux malheureux.

Je sais que dans tous les états et dans toutes les conditions il y a de bons cœurs, des cœurs tendres, compatissants. La clémence, qui fut l'appui du trône des rois, caractérise l'auguste monarque qui nous gouverne. Quel cœur plus tendre, plus sensible ! Ne suffit-il pas à une pieuse reine qu'elle sache qu'il y a des malheureux pour s'occuper de leur misère et la soulager? La cour ne nous montre-t-elle pas des hommes de miséricorde qui plaident la cause des peuples affligés et indigents? Parmi les malheureux mêmes il y a des Jobs, des Tobies qui consolent ceux qui souffrent avec eux.

Mais après avoir rendu la justice qui est est due aux bons cœurs, à ceux qui s'intéressent aux peines, aux disgrâces du prochain, pouvons-nous ne pas condamner l'insensibilité de ces hommes qui se font gloire d'avoir étouffé tous les sentiments de la nature, qui appréhendent de troubler leur félicité en pensant au malheur des autres, ou qui n'y pensent que pour s'élever par une comparaison qui les flatte?

Ah! mon cher auditeur, il n'est pas nécessaire de les considérer comme chrétiens pour condamner leur insensibilité; il suffit de dire qu'ils sont hommes et qu'ils déshonorent l'humanité.

Où sont les riches tendres, compatissants, qui ouvrent leur cœur aux misères publiques et particulières? Il y en a, mais ils sont rares. N'est-ce pas l'opulence qui élève, qui endurcit, qui fait mépriser les pauvres ? Ne sont-ce pas les riches qui les regardent comme des importuns? Ne sont-ce pas les riches qui leur font la loi, qui les traînent, dit saint Jacques, dans les tribunaux de la justice, les oppriment? N'est-ce pas dans les calamités publiques qu'ils ferment tout à fait leur cœur aux besoins des misérables? Plus les nécessités augmentent, moins ils sont compatissants; dans un temps où ils devraient donner de leur nécessaire, ils refusent les miettes mêmes de leur table; de crainte de ne pas vivre assez commodément, ils laissent mourir leurs frères faute de secours. Sont-ils des hommes? Oui; mais des hommes sans humanité, sans compassion.

Oui, l'erreur des riches est de regarder les pauvres comme une république d'hommes destinés à ramper, à souffrir, à manquer même du nécessaire; est de regarder leur sort comme utile à la société pour les distinguer; est de croire que Dieu n'a fait un partage inégal des biens de la terre, que pour faire des malheureux sans ressource. Car voilà ce qu'ils pensent, ce qu'ils disent pour justifier leur hauteur, leur insensibilité; mais peuvent-ils se repaître de ces idées sensément? peuvent-ils tenir ce langage sans déshonorer l'humanité? Dieu est le créateur du pauvre comme du riche. Ils sortent tous les deux de ses mains. Ils sont destinés tous les deux à la même gloire; et s'il y a quelque différence entre l'un et l'autre, c'est que le salut du riche est plus en danger que celui du pauvre.

La nature inspire la compassion envers les malheureux, pourquoi donc les riches ne sont-ils pas compatissants? Sont-ils ordinairement durs, insensibles? Sont-ils formés par d'autres mains? Sont-ils pétris d'un limon plus noble, plus précieux? Sont-ils destinés à une autre gloire? Non, mais dans le sein de l'opulence on est insensible aux besoins des autres.

L'insensibilité sur le sort des malheureux a encore la source dans l'orgueil qu'inspirent la naissance, les dignités, l'élévation.

Il est rare que les grands soient tendres et compatissants. Ils sont plus attentifs à se faire distinguer, qu'à se faire aimer ; à annoncer l'éclat de leur naissance par la hauteur, qu'à le soutenir par les qualités du cœur et de l'esprit. S'ils n'ignorent pas qu'il y a des malheureux, sont-ils persuadés qu'ils doivent adoucir leurs peines? Sont-ils les pères des pauvres dans leurs terres, les protecteurs de la veuve et de l'orphelin opprimés? Sont-ils des Joseph dans des temps de famine. Hélas! s'ils donnent des ordres, s'ils font des amas, c'est plutôt pour la nourriture des animaux qui traînent leur char, que pour celle des pauvres.

Cependant, mes chers frères, la nature doit parler dans les grands comme dans les autres hommes. Les sentiments d'humanité ne déshonorent point la grandeur, au contraire, ils la font aimer et respecter. On les a loués dans les princes païens mêmes ; c'est faire l'éloge d'un grand que de dire qu'il est humain. L'inhumanié effacerait la gloire de ses plus brillants exploits et de ses plus belles vertus. Qui peut plus flatter un bon cœur que le plaisir de faire des heureux? qui déshonore plus l'humanité que de ne vouloir pas seulement adoucir les peines des malheureux?

Les hommes de plaisirs ne sont pas non plus touchés du sort des malheureux. Non seulement ils sont insensibles aux peines des étrangers et ils apprennent, sans être émus de compassion, ces événements fâcheux, ces calamités publiques, ces scènes tragiques qui plongent des provinces et de vastes États dans le deuil et la désolation; mais même ils s'endurcissent à la misère qui se présente à leurs yeux ; un Lazare languissant, couvert de plaies à la porte d'une sale de festin, ne trouble point les plaisirs des mondains uniquement occupés du soin de les varier, de les rendre plus piquants. Un si triste objet les importune sans les toucher. Ils ne vont que par politique et par cérémonie dans une maison de deuil, ils volent avec ardeur dans une maison riante où l'on s'as-

semble pour la table, le jeu et les divertissements. Quelquefois dans le même lieu règne la tristesse et la joie, les pleurs et les ris ; au lieu de consoler des voisins affligés, on aigrit leur douleur par des chants d'allégresse, on paraît triompher de leurs chagrins et se faire une gloire de paraître contents, parce qu'ils sont malheureux ; le spectacle de la misère ne touche pas l'homme de plaisirs, il la considère sans compassion dans ses parents mêmes ; la nature qui l'inspire à tous les humains, lui fait entendre inutilement sa voix.

La délicatesse est encore la source de l'insensibilité des hommes sur le sort des malheureux. Ceux qui s'aiment beaucoup, sont rarement tendres envers les autres, ils exigent des soins, des attentions pour eux ; tout les gêne, tout les incommode, excepté ce qui leur plaît, ce qui les flatte ; la moindre privation les attriste, le moindre dérangement de la santé les alarme, la moindre incommodité les abat ; à les entendre, ils sont les seuls malheureux, les seuls que l'on doit plaindre, les seuls qui doivent ouvrir tous les cœurs à la compassion.

En vain leur représenterait-on la triste situation de ceux qui sont étendus sur le lit de l'infirmité depuis plusieurs années, que des douleurs continuelles dévorent et conduisent au tombeau comme par lambeaux, de ces familles qu'un changement de scène, des pertes, des morts précipitées ont plongées dans l'indigence, l'amertume et le deuil ; leur sort est encore plus fâcheux à les entendre. Ces malheureux ont des motifs de consolation qu'ils n'ont pas ; il est vrai, ils tiennent moins à la vie, ils sont plus patients, ils sont plus soumis à la volonté de Dieu, ils espèrent un heureux changement à la mort, la religion les console ; mais leur situation présente n'en est pas moins triste pour l'humanité, et ces hommes délicats qui ne veulent rien souffrir, devraient au moins être sensibles au sort de ceux qui souffrent beaucoup ; la nature inspire cette compassion.

Enfin, mon cher auditeur, la crainte de s'affliger, de répandre quelques amertumes sur les douceurs de son état, fait qu'on ne s'afflige pas du malheur des autres. On craint de s'attrister en pensant aux peines des malheureux. On ne s'occupe point d'eux. On les évite, on les fuit, on craint de voir de près leur misère, on appréhende qu'elle ne réveille trop les sentiments de l'humanité, on s'endurcit.

On ne saurait disconvenir que cette crainte ne soit la cause de l'abandonnement dans lequel nous voyons languir tant d'affligés. Pourquoi cette maison autrefois si riante, où se rassemblaient tant de personnes pour la table, le jeu, les plaisirs, est-elle abandonnée ? C'est que la tristesse y règne ; des pertes, des disgrâces ont fait disparaître l'opulence et la joie ; les ennuis, les chagrins, les soupirs ont succédé à l'enjouement ; un air sombre et lugubre annonce l'amertume du cœur ; que faire, dit-on, dans un endroit où rien n'amuse, rien ne flatte ? s'ennuyer, s'attrister ? nous y sommes inutiles et tout nous est désagréable. Avec cette morale on s'éloigne des malheureux, il sont abandonnés, je ne dis pas des connaissances, des personnes de jeu, de plaisirs, mais des amis, des parents mêmes.

Cependant ces hommes insensibles au sort des malheureux, sont les premiers à louer les bons cœurs, et à peindre avec des traits odieux ceux qui déshonorent l'humanité, c'est par tendresse, c'est par sensibilité qu'ils s'éloignent de leurs amis affligés ; s'ils ne les aimaient pas tant, ils les verraient avec moins de peine ; ils ne les abandonnent que parce qu'ils leur sont inutiles. Voilà ce que disent les mondains délicats et indifférents ; voilà les pompeux mensonges que la politique étale tous les jours à nos yeux ; mais devons-nous les croire ? Non, les amis humains, tendres, ne s'éloignent pas lorsque nous sommes dans l'affliction, au contraire, ils ils s'approchent, ils nous aident, ils nous consolent, et les plus pauvres ne nous sont pas inutiles, quand ils nous aiment et s'intéressent à nos malheurs.

Qui endurcit donc sur notre sort tant de personnes qui nous juraient une amitié sincère et constante dans notre prospérité, nos succès ? La nature ? Non, elle inspire la compassion aux étrangers mêmes ; c'est la crainte de s'ennuyer, de s'attrister, de respirer un air sombre, de faire des réflexions sérieuses sur l'inconstance, la fragilité des satisfactions humaines, et pour tout dire, c'est qu'on craint de s'attendrir et de ne pas être assez insensibles au malheur des autres.

Les mondains attachés à la vie sont les plus indifférents sur les afflictions du prochain ; une crainte insensée leur représente les ombres de la mort dans tous les endroits où il y a des malheureux. Tout ce qui afflige l'humanité, les alarme ; de là cet éloignement pour la visite des malades, cette horreur pour les asiles des misères publiques, où l'humanité souffrante offre un spectacle si touchant ; ces précautions pour ne pas respirer le même air que les pauvres, cette attention à les éviter ; cette frayeur quand le venin d'une maladie publique se répand dans tous les états ; ils ne pensent qu'à se précautionner contre les dangers de la mort, ils ne pensent point à s'y préparer. Crainte insensée, je lui dis : pourquoi ? parce que les soins excessifs de sa santé sont plus propres à appeler les accidents de la mort qu'à les éloigner ; parce que l'imagination fait souvent de plus fortes impressions sur les sens que les objets tristes auxquels on veut se dérober ; parce qu'il y a moins de dangers à se familiariser avec les maladies qu'à les éviter ; parce que si la grandeur est un rempart contre l'indigence, elle n'en est pas un contre la maladie. Le trône même est exposé aux exhalaisons d'un air corrompu, les ombres de la mort se répandent dans les palais des rois comme dans les cabanes des pauvres. Ce n'est pas en nous endurcissant sur le malheur des autres que nous évite-

rons les maux qui nous menacent; c'est en nous y intéressant, puisqu'alors nous montrons des sentiments d'humanité et prouvons que la loi primitive n'est pas effacée dans notre cœur.

Une erreur très-commune parmi les hommes et qui prouve qu'on ne conçoit pas une juste idée de l'étendue de l'amour du prochain, c'est qu'on n'est touché que des maux que l'on voit, c'est qu'on ne pense qu'aux malheureux dont on entend les plaintes, les gémissements, les cris lamentables; c'est qu'on s'imagine qu'il suffit de compatir aux peines de quelques parents, de quelques amis qu'on aime et dont le sort intéresse; erreur grossière, dit saint Augustin : la nature unit tous les hommes, ils ne forment tous qu'une même société sur la terre; lorsqu'il s'agit des sentiments d'humanité, de compatir, d'exercer la miséricorde, il ne faut pas mettre de différence entre ceux que la nature a unis. L'éloignement des lieux ne rompt point les liens sacrés qui forment cette union universelle; il n'est pas nécessaire qu'un malheureux soit notre parent, notre ami, qu'il soit de notre patrie ou qu'il professe notre religion pour exciter notre compassion. Il suffit qu'il soit homme, la nature l'inspire; l'humanité seule souffrante dans le malade de Jéricho, ouvrit le cœur du samaritain à la miséricorde : *nec ulla est cogitanda longinquitas generis, ubi est natura communis.* (V. Aug., *in psal.* CXVIII.)

Tous les hommes ne forment qu'une même société sur la terre, dit saint Augustin (*De vera felicitate*, epist. 52), ils ne forment qu'un corps. Ce sont les liens de la nature qui les unit, *socii sunt omnes homines.* Prenez garde, mon cher auditeur, que cette union ne suppose pas une égalité de biens, de conditions, d'autorité, de grandeur temporelle; au contraire, la variété des rangs, des conditions, est nécessaire pour l'harmonie de ce bas monde. C'est Dieu qui a varié les états; c'est lui qui a fait le pauvre comme le riche, c'est lui qui a établi les puissances qui nous gouvernent. Jésus-Christ n'a pas confondu les rangs quand il est venu sur la terre, il les a sanctifiés. Quand nous disons que les liens de la nature unissent tous les hommes, nous entendons qu'ils ont tous une même origine et qu'ils tendent tous à une même fin, qu'ils ont tous le même créateur et le même père dans le ciel, et par conséquent qu'ils doivent s'aimer et compatir aux peines de ceux qui souffrent. On peut se faire obéir, se faire honorer, se faire craindre sans pécher contre l'humanité. La compassion des grands sur le sort des malheureux serait coupable s'ils laissaient le vice impuni dans ceux qui le commettent. Les sentiments de l'humanité ne sont point contraires aux sentiments de l'honneur, de l'équité, de l'ordre et de la décence; mais après vous avoir montré que la nature inspire la compassion envers les malheureux, je vais vous montrer que la religion l'ordonne : c'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

D'où vient, mon cher auditeur, qu'on n'est pas sensible au sort de tous les malheureux? Pourquoi notre cœur est-il fermé à tant d'hommes qui souffrent, créés à l'image de Dieu comme nous, et que la nature nous unit par des liens sacrés? Pourquoi ce bon cœur, ce cœur tendre, compatissant, dont nous faisons gloire, n'est-il ouvert qu'à un certain nombre d'amis privilégiés? Pourquoi ceux même qui se piquent de piété ne plaignent-ils, n'assistent-ils que ceux qui leur plaisent? La charité chrétienne a-t-elle des bornes? Ne s'étend-elle, comme l'amitié particulière, que sur ceux qu'on aime, qui méritent d'être aimés, qui sont utiles et agréables? Ah! ceux qui pensent ainsi, ignorent l'étendue de la charité chrétienne, ils ne conçoivent pas une juste idée du prochain qu'il nous est commandé d'aimer. Ils ne sont pas plus parfaits que les juifs qui n'ouvraient leurs cœurs qu'à leurs amis : c'est pourquoi il est de conséquence de vous apprendre quelle est l'étendue de la charité dans le christianisme, de vous développer ce mystère de miséricorde que le Fils éternel de Dieu nous a manifesté et développé dans son incarnation.

Quoique la nature qui unit tous les hommes sur la terre, dût rendre tous les hommes sensibles aux malheurs de leur prochain, cependant presque tous les hommes avant Jésus-Christ ignoraient quel était leur prochain. Ils se contentaient d'aimer ceux qui les aimaient. Le cœur était fermé aux ennemis, la différence des lieux, du culte, des sentiments, des mœurs, rendait indifférents aux misères de l'humanité. Notre semblable dans les souffrances n'excitait pas la compassion quand il ne plaisait pas. La voix seule de l'amitié se faisait entendre au cœur; celle de la nature n'était pas écoutée. Il ne suffisait pas d'avoir besoin de secours, il fallait les mériter. Tel était, mes frères, le cœur des Juifs, un cœur resserré et fermé à presque tous les humains; mais Jésus-Christ, dans le mystère de son incarnation, nous a développé tout le mystère de l'étendue de la charité chrétienne.

En effet, dit saint Léon (serm. 2, *De Jejun. dec. mens. et collect.*, c. 1, 2), il n'y a point d'autre cause, d'autre raison de l'incarnation du Verbe éternel que les malheurs de l'homme et la miséricorde de Dieu. Le péché de l'homme a irrité la justice d'un Dieu très-saint; la misère de l'homme dans le péché a touché un Dieu bon et clément; c'est la miséricorde qui le fait descendre jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui. *Causa reparationis nostræ non est nisi misericordia Dei.* Or, mon cher auditeur, ce principe posé, il est facile de se former une juste idée de l'étendue de la charité chrétienne; elle doit répondre à la miséricorde de Dieu : l'homme doit imiter Jésus-Christ dans son amour pour les hommes, c'est pour cela qu'il a été créé à son image, *ut imitator sui esset auctoris.* Tout chrétien doit faire éclater

cette charité qu'il a apportée du ciel ; c'est la miséricorde qui le rend semblable à lui et en fait en quelque sorte un Dieu sur la terre. *Suscipiat fidelis anima auctoris sui..... caritatem.*

D'après cette grande vérité du christianisme, il faut conclure que la compassion sur le sort des malheureux qui ne s'étend que sur quelques affligés qu'on aime, qui plaisent, qui sont utiles, n'est point la miséricorde d'un Dieu qui s'est fait homme pour nous sauver; pourquoi? Le voici : C'est que l'amour du Sauveur s'est étendu sur tous les hommes sans distinction. Tout le genre humain était blessé mortellement; l'homme tombé était comme enseveli dans les débris de son ancienne grandeur. Il ne pouvait pas se relever sans la main du Tout-Puissant : or, Dieu dans le ciel forme des projets de miséricorde, mais non pas pour une nation, un peuple particulier, mais pour tous les hommes, sans en excepter un seul; comme tous étaient péris, il est venu pour tous : *Pro liberandis omnibus venit* (S. Leo, serm. 2 *De Nativ. Domini.*)

Ce serait une erreur de croire que le Sauveur dans le grand projet de son incarnation, n'était touché que de la perte de certains peuples; qu'il ne voulait retirer de l'abîme qu'une partie de ceux qui étaient tombés ; qu'il n'a rendu sa main puissante qu'à des âmes choisies et privilégiées ; il a été touché du triste sort de tous les hommes, et il s'est fait homme pour les sauver tous : *Pro liberandis omnibus venit.*

Le mérite pouvait-il distinguer quelqu'un des enfants d'Adam? Non, ils étaient tous également coupables, les objets de la colère de Dieu. Ainsi la misère seule de l'homme a excité les miséricordes d'un Dieu Sauveur.

Si vous êtes étonnés, mes frères, que je vous dise que les malheurs du prochain doivent exciter votre compassion, que vous devez ouvrir votre cœur à votre ennemi comme à votre ami, à l'étranger comme à votre concitoyen, au pécheur comme au juste, à celui qui ne pense pas comme vous sur le culte, comme celui qui professe votre doctrine ; je vous répondrai avec saint Léon (*De jejun.*, etc., *ut sup.*), telle est l'étendue de la charité chrétienne : *Gratiæ christianæ latitudo.*

Il ne s'agit pas ici de l'amitié qui est fondée sur les qualités du cœur et de l'esprit, sur une ressemblance de mœurs, de sentiments, de caractère ; elle est innocente quand elle ne nuit pas à l'amitié générale. On peut avoir des amis, et si on en trouve un, on doit le conserver.

Il ne s'agit pas d'une liaison intime, il y a des hommes qu'on doit éviter et dont le commerce est dangereux à l'innocence ou à la foi, d'une estime qui suppose le mérite. On doit haïr le vice, détester les erreurs; d'une tendresse qui égale celle qu'on doit avoir pour ses parents; ceux qui nous environnent, qui nous servent : l'amour, l'assistance, le zèle, sont des obligations indispensables pour les enfants, les maîtres et les pasteurs ; mais il s'agit d'une charité qui nous fasse regarder tous les hommes comme nos frères, qui nous rende sensibles à leur perte éternelle et nous attriste, lorsque nous les voyons dans la peine et les souffrances. Cette charité s'étend sur toute la société des hommes, elle ouvre le cœur à tous comme Jésus-Christ a ouvert le sien ; lorsqu'il s'agit du salut ou des besoins du corps, l'étranger, l'ennemi, doivent avoir une place dans notre cœur comme le concitoyen et l'ami : *Sive hostes, sive socii.* Voilà la charité que le christianisme ordonne, en voilà toute l'étendue : *Gratiæ Christianæ latitudo.* En vain nous flattons-nous d'être chrétiens, si nous ne sommes pas des hommes de miséricorde, si le malheur de ceux qui périssent ou de ceux qui souffrent, ne nous touche pas ; Jésus-Christ est le maître, le modèle et le juge d'une miséricorde tendre, compatissante, universelle. Malheur à ceux qui ne l'écoutent pas et ne l'imitent pas.

Ce docteur de la loi qui avait interrogé Jésus-Christ, pour le tenter, découvrit aisément sous l'ingénieuse parabole que ce divin Sauveur lui proposa, l'étendue du précepte de la charité chrétienne. Le prochain, lui répondit-il, est celui qui a exercé la miséricorde envers ce malheureux blessé par les voleurs, dépouillé et baigné dans son sang : *Qui fecit misericordiam in illum.*

Ce fut ce Samaritain, cet étranger à son égard, qui fut son prochain, puisqu'il fut touché de son état, que ses entrailles furent émues de compassion, et qu'il lui rendit les secours les plus propres à le consoler et à le guérir. Ce fut lui qui respecta l'humanité et fit connaître que tout homme créé à l'image de Dieu, est le prochain d'un autre homme. Ce ne fut ni le lévite, ni le prêtre qui passèrent devant ce malheureux, sans porter leurs regards sur ses plaies, qui fermèrent leur cœur à leur frère expirant, et étouffèrent les sentiments de l'humanité, pour ne pas s'attendrir sur le spectacle de sa misère : *Qui fecit misericordiam in illum.*

Mais suffit-il de savoir quelle est l'étendue de la charité chrétienne, d'être persuadé que tout homme créé à l'image de Dieu est notre prochain? Que la nature nous unit tous par des liens sacrés, et que le sort des malheureux doit exciter notre compassion dès qu'ils sont hommes? Non; on sait inutilement, on sait même pour sa condamnation, ses obligations quand on ne les remplit pas.

Jesus-Christ ne dit pas à ce docteur qui avait si bien défini le prochain : Cela suffit ; mais il lui dit : Imitez ce Samaritain charitable, marchez sur ses traces, faites ce qu'il a fait quand vous verrez votre frère souffrir: *Fac similiter.*

Que le sort des malheureux excite votre compassion ; approchez-vous de lui, au lieu de vous en éloigner, pansez ses plaies, procurez-lui les secours nécessaires pour conserver ses jours, recommandez-le à la charité des autres, ouvrez votre cœur et votre bourse, ne méprisez point l'humanité, res-

pectez-la, pleurez avec ceux qui pleurent : *Fac similiter.*

Ce Samaritain charitable était un étranger à l'égard du malade de Jéricho. Il y avait entre eux une différence de naissance, de patrie, de culte; mais il était son semblable, la nature les unissait, il lui ouvrit son cœur; sa compassion ne fut pas stérile, mais utile, efficace; imitez-le : *Fac similiter.*

Voilà, mon cher auditeur, le Maître de la charité, celui qui l'a apportée du ciel, qui nous enseigne; il nous commande à tous d'ouvrir notre cœur au prochain, et de nous attrister utilement sur le sort des malheureux : *Fac similiter.*

Pouvez-vous dissimuler, mes frères, la foule des malheureux qui ont besoin de secours et de consolation ? Elle est étalée tous les jours sous vos yeux, et à moins que vous n'imitiez l'insensibilité de ces hommes qui se dérobent aux gémissements, aux cris et aux pleurs du malade de Jéricho, vous ne pouvez pas, sans déshonorer l'humanité, vous endurcir au spectacle de leur misère.

Ignore-t-on tous les asiles de la misère, ces hôpitaux, ces prisons, ces retraites obscures, où des hommes comme nous, nos semblables, nos frères, sont en proie à toutes les horreurs de la maladie, à tous les ennuis de la captivité, à toutes les peines de l'indigence ? Ces asiles sont publics, ils sont visités par des chrétiens tendres, compatissants, qui veulent servir Jésus-Christ dans ses membres. Les sentiments de l'humanité ne sont pas étouffés dans leur cœur. Le sort des malheureux excite la compassion des riches, des grands qui pensent à leur salut, et qui veulent efficacement l'opérer.

Que deviendraient les malheureux, si leur sort n'excitait pas la compassion de leurs frères? comment pourrait-on distinguer les disciples de Jésus-Christ, s'il n'y avait plus de charité parmi eux? Ah! malheur à ceux qui ferment leur cœur à ceux qui ont une place dans le cœur de Jésus! C'est l'amour du prochain qui les distingue; c'est à leur charité qu'on doit juger s'ils professent l'Evangile du Sauveur. C'est la tendresse et la charité des premiers chrétiens qui prouvèrent à des païens que leur religion était divine.

C'est aussi, mes frères, cette charité que Jésus-Christ nous a recommandée, et qui distingue le christianisme, qui soutient et perpétue tous ces pieux et magnifiques établissements qui font tant d'honneur à l'humanité et à la religion.

Ils doivent leur naissance à la charité des saints, aux libéralités des rois et des princes, aux aumônes des riches. Ils sont dotés, mais le sont-ils suffisamment pour les dépenses immenses qu'exige la multitude des malheureux dans un asile où on les admet sans distinction, où il suffit d'être homme et souffrant pour être servi et consolé, où l'étranger est reçu comme le citoyen? Ah! s'il n'y avait plus d'hommes de miséricorde, le sort des malheureux serait triste, et on ne verrait plus que les traces de la charité de nos pères.

Mais il y a de bons cœurs, des chrétiens tendres, compatissants. Tous les hôpitaux, les prisons, sont visités : les malheureux sont consolés, assistés; on s'intéresse aux besoins du corps, et encore plus à ceux de l'âme, plus précieuse que le corps. La charité de ces chrétiens touchés du sort des malheureux condamne l'insensibilité de ceux qui se dérobent au spectacle de la misère de leurs frères, et qui ne s'occupent que du soin de leur santé.

Quelle coupable délicatesse que celle de ces mondains, qui n'approchent qu'avec frayeur de ces asiles où les malheureux sont rassemblés, qui ne veulent pas y entrer de crainte d'être touchés, qui les plaignent et les fuient, et veulent faire croire qu'ils ne leur sont inutiles, que parce qu'ils sont trop sensibles.

Que deviendraient les malheureux, si aucun chrétien ne bravait les alarmes de la délicatesse, la vue des misères de l'humanité, la tristesse répandue dans ces lieux de souffrance, l'odeur qui s'exhale des plaies, les gémissements des malades, les plaintes des blessés, les soupirs et les regards des mourants? sous prétexte de sensibilité ils seraient donc abandonnés ! Ah ! Dieu a ses élus, Jésus-Christ a ses disciples; la charité chrétienne nous a montré dans tous les siècles des riches, des dames délicates, des princes, des rois mêmes aux pieds des pauvres. Ils écoutent leur divin Maître, qui leur dit : Approchez du malheureux souffrant comme le charitable Samaritain; assistez-le, servez-le, consolez-le comme lui : *Fac similiter.*

On ne saurait faire trop d'attention, mon cher auditeur, à cette grande leçon du Sauveur. Faites ce que le Samaritain a fait, si vous voulez entrer dans la vie éternelle *Fac similiter;* or ce Samaritain a exercé la miséricorde, *fecit misericordiam;* mais envers qui l'a-t-il exercée? Ce malheureux couvert de plaies, étendu sur le chemin, était-il son parent? Etait-ce la voix du sang qui se faisait entendre et excitait sa compassion? Etait-il son ami? était-ce une liaison tendre qui le rendait sensible sur son sort, qui l'attristait et remuait ses entrailles? Etait-ce un concitoyen dont la société était aimable, les talents utiles, la fortune riante? Etait-ce la reconnaissance dont il pouvait se flatter qui l'engageait à le panser, à se charger de lui et à avancer tous les frais de sa maladie? Enfin était-ce un homme qui professait sa doctrine, qui pensait comme lui? Etait-ce un intérêt de parti qui le rendait si tendre, si compatissant, si généreux? Non, mes frères; et c'est ce qui condamne ceux qui ne sont touchés que des peines de leurs parents, de leurs amis, de ceux qui pensent comme eux. Ils ne connaissent point l'étendue de la charité chrétienne, ils n'écoutent point leurs maîtres, ils n'imitent point leur modèle, Jésus-Christ.

Oui, mon cher auditeur Jésus-Christ est

le modèle de cette compassion que je m'efforce d'exciter dans vos cœurs sur le sort des malheureux. Il s'est attristé sur la perte des pécheurs, il ne les a vus qu'avec douleur s'égarer et se préparer des peines éternelles.

C'était le sort des pécheurs qu'il pleurait quand il ressuscitait Lazare ; il le considérait dans la profondeur de l'abîme où précipite le péché d'habitude ; s'il frémit, s'il pousse un grand cri, s'il répand des larmes, c'est que l'image de la sécurité du pécheur dans la haine de Dieu, des obstacles que l'habitude a mis à sa conversion, se présente à lui ; sa puissance agit seule dans le tombeau, rien ne lui résiste pour en faire sortir Lazare. Il n'a qu'à commander ; sa voix, qui s'est fait entendre au néant, se fait entendre aux ossements épars dans les sépulcres, il est obéi quand il commande : *Lazare, veni foras, et prodiit qui fuerat mortuus.* (*Joan.*, XI.) Mais il n'en est pas de même du pécheur d'habitude ; pour le ressusciter à la grâce, il faut non-seulement une voix forte et puissante, mais encore les larmes de Jésus. Il pleure ceux qui ne se pleurent pas ; il est touché de la triste destinée de ceux qui persévèrent volontairement dans le péché.

Que dirai-je des larmes que Jésus-Christ a répandues sur l'ingrate Jérusalem ? Peut-il porter ses regards sur cette ville et son temple sans être ému de compassion ? Non, *videns, flevit super illam* (*Luc.*, XIX) ; mais qui touche si sensiblement le cœur de Jésus, qui fait couler ses pleurs ? Sont-ce ces superbes édifices qui doivent être ensevelis sous leurs ruines, sous Titus et Vespasien ? Est-ce ce temple fameux qui doit fondre dans les flammes et être réduit en cendres ? Sont-ce les horreurs de cette longue guerre, de ce siége qui dura si longtemps, qui devait remplir la Judée de sang et de carnage, et transmettre à la postérité l'histoire de tous les malheureux expirant sous les glaives ou attachés à des croix ? Non, disent les saints docteurs, c'est la réprobation de ce peuple ingrat, aveugle et endurci. Il pleure Jérusalem, parce qu'elle ne se pleure pas elle-même ; il est touché de sa perte, parce qu'elle y est insensible. Il s'attriste amèrement sur le sort d'un peuple qui ne profite pas du temps de la miséricorde, qui méconnaît son Libérateur qui l'a voulu sauver, et qui a voulu se perdre. Tous ceux qui ne veulent pas entrer dans le cœur de Jésus, ouvert à tous les hommes, l'attristent ; il ne se plaît pas dans la perte des âmes.

Voulons-nous encore, mon cher auditeur, nous persuader de l'amour tendre de Jésus pour le salut des hommes, et de sa compassion sur le sort de ceux qui se perdent ? représentons-nous ce divin Sauveur dans le jardin des Oliviers ; ce n'est pas sur son sort qu'il s'attriste, mais sur celui des pécheurs qui ne profiteront pas de son sang ; ce ne sont pas ses péchés qui répandent l'amertume dans son âme, mais les nôtres. Ce n'est pas la colère du Père éternel qui éclate sur lui et qui le veut pour victime, c'est l'audace du pécheur qui provoquera de nouveau la colère céleste, quand il l'aura apaisée ; ce n'est pas le calice qu'il faut boire jusqu'à la lie, mais le malheur de ceux pour lesquels il le boira inutilement. La perte des âmes excite sa compassion, l'attriste, le saisit, l'abat et le plonge quelques moments dans une longue agonie et les ombres de la mort.

Imitons-nous ce divin Sauveur, quand la perte des âmes ne nous touche point ? Que tant de peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, tant de provinces attachées au char de l'hérésie, tant de mondains entraînés par le torrent de la licence du siècle ; tant de parents, d'amis, esclaves des plus honteuses passions, ne nous attristent point, n'excitent point notre compassion, ah ! la charité n'est pas indifférente sur le sort éternel du prochain.

Quoi de plus capable d'exciter notre compassion que ces hommes qui se réjouissent lorsqu'ils ont violé la loi du Seigneur, ces hommes que l'abîme où ils vont se précipiter n'effraye pas, parce qu'il est couvert de fleurs ; qui bravent un avenir redoutable, parce qu'ils sont incertains du moment qu'ils y entreront ; qui marchent sans inquiétude dans la route de l'enfer, parce qu'ils espèrent la quitter, et se flattent d'entrer dans le ciel, parce qu'ils entreront à la fin de leur vie dans la route qui y conduit !

Mais où sont ceux qui, comme Job, pleurent les coupables désobéissances des mondains ; comme David, les infractions scandaleuses de la loi ; comme saint Paul, l'aveuglement et l'endurcissement de ces pécheurs qui persévèrent dans de coupables attaches et semblent braver la justice divine ; comme Monique, les égarements d'une jeunesse que les passions vives et enflammées précipitent d'abîme en abîme ? On n'est point touché de la perte des âmes ; on dirait qu'on peut sauver la sienne sans zèle pour la conservation des conquêtes du sang de Jésus-Christ. On ne fait pas attention que ce divin Sauveur s'est attristé sur le sort de ceux qui se damnent, et que les besoins temporels ont excité aussi sa compassion.

Quel modèle pour nous, mes frères, témoins de l'indigence, des soupirs et des larmes de tant de malheureux ! Jésus-Christ est touché de compassion à la vue d'un peuple immense qui l'avait suivi dans le désert ; son cœur tendre s'attriste, parce qu'il y a trois jours qu'il n'a mangé. J'ai compassion, dit-il, de ce peuple, qui n'a point de provision et qui souffre la faim depuis trois jours ; je ne veux point le renvoyer à jeun, de crainte qu'il ne périsse dans le chemin : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII.)

Quand le pauvre ne nous aurait pas été recommandé solennellement dans l'Ecriture, pourrions-nous sans crime nous endurcir sur le sort des malheureux ? les spectacles les plus capables d'exciter notre compassion sont-ils rares, ou n'y a-t-il point de malheureux ? Ils se présentent à nos yeux à tous

les moments du jour; ils nous font entendre leurs cris, leurs gémissements, ils nous montrent leurs plaies; pouvons-nous ignorer la misère, nous qui nous plaignons de celle du siècle avec tant d'éloquence? Comparons-nous avec ceux qui n'ont rien, qui sont sans pain, sans vêtements, sans asile. Leur sort est-il plus doux que le nôtre? Et ne sommes-nous pas coupables de fermer nos cœurs dans le temps où il est si nécessaire de les ouvrir, et d'être moins charitables, parce que les besoins sont plus pressants?

Ah! Jésus-Christ sera le juge de notre miséricorde envers le prochain au dernier jour du monde. Oui, mon cher auditeur, c'est dans la gloire éblouissante qui l'environnera sur le trône de sa majesté, dans l'appareil majestueux et terrible de son jugement, à la face de toutes les nations assemblées, qu'il louera les hommes de miséricorde et condamnera les hommes insensibles au sort des malheureux.

Quel éloge plus flatteur, plus magnifique que celui qu'il donnera aux hommes de miséricorde : c'est moi que vous avez nourri, vêtu, visité, consolé dans la personne des malheureux qui ont excité votre compassion! *Mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.)

Quelles paroles plus terribles que celles qu'il adressera aux riches insensibles : c'est moi que vous avez refusé d'assister, de consoler dans la personne des pauvres que vous avez rebutés, des malheureux qui n'ont point excité votre compassion! *Nec mihi fecistis.* (*Ibid.*) La compassion mérite des bénédictions, *benedicti.* (*Ibid.*) L'insensibilité mérite des malédictions, *maledicti.* (*Ibid.*) Vous avez pensé du sort des malheureux en mondains, en politiques, il fallait le considérer en hommes, en chrétiens; vous auriez été humains, charitables, vous ne seriez pas réprouvés.

Pourquoi, mon cher auditeur, nous mettons-nous si peu en peine d'être instruits sur ce mystère de la charité chrétienne, et ne rougissons-nous pas d'ignorer l'étendue de la miséricorde envers le prochain? Nous est-il indifférent d'être sauvés ou réprouvés?

Le mystère de la charité chrétienne est renfermé dans ces paroles : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote perfecti sicut et Pater vester perfectus est.* (*Matth.*, V.)

Que veulent dire ces paroles? Est-ce un conseil que Dieu nous donne? Non, il ne s'agit point d'un conseil de perfection, mais de l'étendue de la charité; peut-on égaler la perfection de Dieu? Non, mais on peut imiter son amour pour les hommes, l'étendre comme lui sur les étrangers, les ennemis, les bons et les méchants. En un mot, dans la charité, lui ressembler autant qu'il est possible à l'homme, dit saint Basile. (Lib. I *contra Lumonium.*)

L'étendue de la miséricorde que nous devons exercer envers le prochain est renfermée dans ces paroles : Ayez compassion de vos frères comme votre Père céleste a compassion de vous : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.* (*Luc.*, VI.) Il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, il veut le salut de tous; ouvrez votre cœur à celui même qui vous a offensé, et assistez votre ennemi s'il est dans la nécessité. Dieu récompense la compassion envers les malheureux; je renferme cette troisième partie dans la seconde.

La gloire promise à l'homme de miséricorde est dépeinte clairement dans plusieurs endroits de l'Ecriture. Sur la terre sa race sera bénie, et sa famille féconde et honorée y jouira paisiblement des douceurs d'une vie pure et innocente. Lui, agréable à Dieu et précieux à la société, y goûtera la satisfaction de faire des heureux, et il y aura autant de panégyristes de son bon cœur, qu'il aura consolé et assisté d'affligés et d'indigents. Tous les malheureux le loueront, et les monuments de sa charité perpétueront sa gloire dans l'assemblée des justes.

Je ne vous fais ici, mon cher auditeur, qu'une peinture abrégée de la félicité promise aux bons cœurs dès sur la terre. Je ne vous donne qu'une faible idée des bénédictions que le Seigneur répand sur celui qui s'attendrit sur le sort des malheureux. L'Ecriture le loue en tant d'endroits, elle nous rappelle si souvent sa félicité présente et sa gloire future, que je passerais l'étendue que doit avoir ce discours, si j'entreprenais de vous développer les récompenses attachées à la charité chrétienne.

Représentons-nous l'homme de miséricorde dans la société; n'en fait-il pas la consolation, la ressource, l'ornement? Peut-on répandre des soupçons sur la charité d'un chrétien tendre, compatissant, généreux? Quand il n'y aurait que les pauvres qui le loueraient, l'éloge de ceux qu'il visite, qu'il assiste, qu'il console, est-il un éloge suspect? et si Dieu menace les riches insensibles de confirmer les malédictions que les pauvres leur donnent, leurs bénédictions ne sont-elles pas comme un garant de celles qui leur sont réservées?

Un bon cœur fera toujours les délices de la société; les mondains mêmes ne sauraient lui refuser leurs hommages. On aime, on honore, on loue un concitoyen tendre, compatissant, généreux; il est la ressource de ses amis dans leurs disgrâces, dans leurs afflictions, il est heureux parce qu'il fait des heureux.

Il n'en est pas de même de ces hommes durs, insensibles, de ces riches impitoyables que rien ne touche, n'attriste, qui seraient contents d'être les seuls heureux sur la terre, et qui contemplent avec plaisir la misère des autres, parce qu'elle donne plus d'éclat à leur opulence, à leur prospérité. On les méprise, on les dépeint avec des traits odieux; ils ne font point d'honneur à l'humanité. Peuvent-ils se procurer une vraie gloire dans la société?

Mais ne faisons pas d'attention, si vous voulez, aux bénédictions, aux satisfactions,

à la gloire que l'homme de miséricorde se procure dès sur la terre. Rappelons-nous ce que Dieu a pensé de ceux que le sort des malheureux attristait, et qu'il a récompensés si magnifiquement.

Dieu n'a pas récompensé certainement le mensonge dans les sages-femmes de l'Egypte, qui se prêtèrent à la conservation de Moïse, ni dans Rahab, qui cacha les espions que Josué avait envoyés. Non, mais il récompensa, dit saint Augustin, la compassion pour des malheureux, les sentiments de l'humanité, la tendresse qui les rendit ingénieuses pour dérober au glaive les victimes qu'on voulait immoler. Que ces récompenses n'aient été que temporelles, que leurs mensonges soient blâmés par les saints docteurs, leur compassion pour les malheureux n'en est pas moins louée par le Saint-Esprit. Saint Paul met Rahab au rang des héros de la foi. Si la conduite de ces femmes est un mystère, leur compassion pour les malheureux n'en est pas un.

Dieu soutient Tobie dans la captivité, il le rend supérieur aux menaces d'un prince idolâtre; il l'éprouve, il est vrai, par les afflictions, mais il le console par ses plus douces bénédictions. Une sainte et nombreuse postérité fait sa gloire.

Si vous me demandez, chrétiens, ce qui avait rendu Tobie si agréable à Dieu, je vous répondrai : sa compassion pour les malheureux. Il consolait ses frères dans la captivité; il visitait les infirmes, il assistait les indigents selon son pouvoir, il ensevelissait les morts, il quittait un festin, il interrompait son repos, il exposait sa vie quand il s'agissait de rendre aux malheureux les devoirs de la charité. Voilà ce qui le rendait agréable au Seigneur, selon le témoignage d'un ange, et c'est cette compassion pour les malheureux qu'il a récompensée sur la terre et dans l'éternité.

Que dirai-je de Corneille, cet homme encore enseveli dans les ténèbres du paganisme? Qui pouvait avoir attiré les regards du Très-Haut sur lui, et avoir obtenu ces grâces éclatantes de conversion qui en firent un disciple zélé de Jésus-Christ ? L'Ecriture nous l'apprend, sa compassion pour les malheureux; il faisait d'abondantes aumônes, ses aumônes montèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant aussi bien que ses prières. Dieu se choisit cet homme de miséricorde; il est touché du sort de celui qui est sensible au sort des malheureux.

Toutes ces bouches qui s'ouvrirent pour louer la charité de la Tabithe descendue dans le tombeau, publièrent-elles inutilement ses aumônes? Les pauvres montrèrent-ils sans succès à saint Pierre les vêtements qu'elle leur avait donnés? Fut-il insensible à leurs regrets, à leurs larmes? Non; si les pauvres sont des amis puissants qui introduisent les riches charitables dans les tabernacles éternels, ceux que la Tabithe avait assistés ne furent pas moins puissants pour obtenir sa résurrection. Alors on vit ce que pouvait auprès de Dieu la compassion pour les malheureux.

Mais puis-je me former une trop grande idée du mérite de l'aumône, quand l'histoire fidèle m'apprend qu'un militaire, qu'un jeune catéchumène eut Jésus-Christ même pour panégyriste; que ce fut ce divin Sauveur qui loua son aumône aux portes d'Amiens; qu'il se montra à lui couvert du vêtement qu'il avait donné à un pauvre? Telle fut cependant la récompense de la charité du grand saint Martin; il n'était pas encore chrétien, mais il était compatissant, charitable. Dieu aime les hommes de miséricorde, et il fait couler sur eux ses grâces et ses bénédictions.

Heureux donc celui qui ne se dérobe pas au spectacle de la misère des pauvres, qui ne met pas sa gloire à ignorer leurs besoins, qui les secourt, les console, essuie leurs pleurs, et ouvre son cœur à la compassion : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL.) Il aura Dieu pour protecteur, pour consolateur et pour rémunérateur à la fin de sa carrière.

Lorsqu'il sera étendu sur le lit de la douleur, que les ombres de la mort l'environneront, que le tombeau s'ouvrira pour le recevoir, le Seigneur consolera son âme agitée, il adoucira par sa grâce les douleurs qui déchirent sa chair, il répandra des suavités dans ses amertumes : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus.*

Il calmera les craintes, les alarmes de son âme citée à son tribunal, il le fera triompher des derniers efforts des ennemis de son salut, ils se retireront confus et humiliés, il ne sera pas leur conquête, mais celle du sang de Jésus-Christ : *Dominus non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

Dans le jour décisif, le jour de sa mort, ce jour de douleur, d'angoisse, de saisissement, ce jour où les plus intrépides sont effrayés, tremblent, où les apôtres ont besoin d'apôtres, où les mondains voient fuir devant eux tous les objets de leurs criminelles attaches, où le riche insensible, superbe, voit les abîmes de l'enfer s'ouvrir pour les ensevelir dans les flammes, *in die mala*, le Seigneur s'approchera de lui, l'appellera avec ses élus pour récompenser sa compassion envers les malheureux : *In die mala liberabit eum Dominus.* Soyons, mes frères, des hommes de miséricorde, et nous obtiendrons le même bonheur, nous entrerons avec les pauvres Lazares que nous aurons assistés et consolés, dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XXX.

Pour le treizième dimanche après la Pentecôte.

SUR LE VICE DE L'INGRATITUDE.

Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. (*Luc.*, XVII.)

Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger.

Voilà, mes chers frères, le vice de l'ingra-

titude solennellement condamné par le Sauveur du monde; il ne voit qu'avec indignation la foule des ingrats. Tous les hommes comblés de ses bienfaits les oublient : l'Auteur de leur être, de leur santé, de leurs succès, de leur repos, de leur gloire, ne les occupe point; ils n'ont recours à lui que sous le poids accablant des disgrâces; ils ne rendent hommage à sa puissance, ils n'implorent son secours que lorsque les créatures impuissantes ne peuvent point adoucir leurs peines : contents de ce qu'ils sont, ils ne pensent point à celui dont ils tiennent tout ce qui les satisfait et leur fait couler des jours tranquilles et heureux.

L'histoire de notre évangile nous donne une juste idée du crime de l'ingratitude. Il ne nous est plus permis de dissimuler le péché des ingrats, après qu'un Dieu s'en est plaint d'une manière si touchante : les ingrats se couvrent d'un opprobre éternel dans la religion et dans la société.

En effet, peut-on se représenter ces dix lépreux de notre évangile, sans être étonné de l'indifférence de presque tous, après leur guérison? Ces hommes séparés de la société, humiliés par les horreurs d'une maladie honteuse, entendent dire que Jésus de Nazareth, qui opérait des miracles dans la Judée, était sorti de Samarie et de la Galilée, et approchait de Jérusalem; aussitôt ils forment tous le projet d'implorer sa miséricorde : alors on voit en eux le même empressement, les mêmes démarches; ils sont unis dans leurs prières, dans leurs cris, dans les hommages qu'ils rendent au Fils du Très-Haut, au Messie promis et donné. Jésus ne les distingue pas non plus; ils sont tous guéris : cependant un seul, un Samaritain, un étranger fait éclater sa reconnaissance, et vient rendre hommage à son Libérateur. La bonté du Sauveur ne fait que des ingrats de tous les juifs qui ont été guéris : *Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.*

Jusqu'ici, mes chers auditeurs, il s'agit de l'ingratitude envers Dieu, crime dont nous ne nous pouvons pas dissimuler l'énormité. Pourquoi? C'est que nous tenons tout de sa libéralité, nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de lui; par conséquent les actions de grâces lui sont dues dans tous les temps, dans tous les événements de notre vie. Saint Paul étend ce devoir jusque dans nos repas. Ce n'est pas reconnaître l'Auteur de tous les biens, que de ne pas le louer dans toutes nos actions.

Avoir recours à lui, le prier, lui exposer sa misère, exalter sa puissance, sa miséricorde, c'est faire ce qu'ont fait les lépreux; mais cela ne suffit pas, l'action de grâces doit suivre le bienfait qu'on a reçu.

Jésus-Christ nous fait sentir cette vérité, lorsqu'il dit : tous les dix ont été guéris; pourquoi n'y en a-t-il qu'un à mes pieds pour me marquer sa reconnaissance? Pourquoi n'y a-t-il que ce Samaritain touché de ma bonté? Où sont les neuf autres?

Ah! Seigneur, parmi vos enfants la foule des ingrats est grande : les maladies, les calamités, toutes les misères de cette vie forment devant le trône de votre miséricorde une multitude de suppliants; mais vos bienfaits ne font que des ingrats : on dirait que vous n'êtes plus leur Dieu dans la prospérité, et qu'ils sont eux seuls les auteurs de leur santé, de leur fortune et de leur repos.

Redoutons, mes frères, un vice qui outrage Dieu, et qui est de tous les vices celui qui met le plus d'obstacles aux grâces du salut; un vice que la société a en horreur, dont tous les hommes rougissent et dont aucun ne veut s'avouer coupable.

En effet, les ingrats peuvent-ils paraître avec honneur dans la société? Qu'en pense-t-elle, comment les dépeint-on dans le monde, tout corrompu qu'il est? Les mondains ne s'accordent-ils pas avec les païens mêmes sur la reconnaissance? Dans tous les états, dans toutes les religions, la reconnaissance est un devoir indispensable; la reconnaissance est le lien de la société, le soutien des républiques et des empires. Si les rois se piquent de reconnaître les services de leurs sujets, un ami est-il innocent quand il oublie les services que son ami lui a rendus? Les lois nous permettent-elles d'ignorer le crime des enfants ingrats, lorsqu'elles les jugent indignes de recueillir les biens de leurs parents qu'ils ont méconnus?

Ah! mes frères, heureux si je pouvais aujourd'hui vous inspirer une juste horreur d'un crime si commun, quoique universellement détesté. Pour y réussir, je vais vous prouver, 1° que ce sont les bienfaits de Dieu qui font le crime des ingrats dans la religion; 2° que ce sont les bienfaits des hommes qui les rendent coupables dans la société; en deux mots, le crime de l'ingratitude envers Dieu; le crime de l'ingratitude envers les hommes. Suivez-moi, je vous prie, avec attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les hommes sont comblés de bienfaits par un Dieu qui les aime; mais, parmi ces hommes, quelle foule d'ingrats, sans parler de ces orgueilleux qui comptent sur leurs forces pour faire le bien, qui se flattent de trouver dans leur propre fonds, qui n'est que faiblesse, que misère, que corruption, les moyens d'assurer leur salut; qui semblent rejeter la grâce comme inutile, pendant qu'ils attribuent à la volonté humaine seule un pouvoir imaginaire pour pratiquer les vertus chrétiennes, et qui méritent si justement le nom d'ingrats que saint Augustin et saint Prosper donnaient aux pélagiens.

Ces chrétiens qui s'attribuent ce qu'ils sont, qui se regardent comme les auteurs de la naissance qui les distingue, des talents qui les font briller, des richesses qui leur procurent des honneurs, de la santé dont ils jouissent, des grâces que la nature leur a prodiguées, des heureux penchants qu'ils ont pour la sagesse et la vertu, sont-ils reconnaissants de ce qu'un Dieu a fait pour eux dans

l'ordre de la nature et de la grâce? Se glorifieraient-ils de ce qu'ils sont, s'ils se rappelaient le néant dont ils sont sortis? Quand on est persuadé qu'on n'a rien que l'on n'ait reçu de Dieu, a-t-on sujet de se glorifier, dit saint Paul? Non sans doute. Il est donc évident que de tels chrétiens sont des ingrats, puisqu'ils affectent de méconnaître la main qui les a faits ce qu'ils sont : mais ces chrétiens ne forment pas seuls la foule des ingrats; ceux qui oublient les bienfaits du Seigneur ne sont pas moins coupables à ses yeux.

Quelle différence, mon cher auditeur, entre la foule des malheureux qui gémissent, qui crient, qui se prosternent, qui implorent la miséricorde du Tout-Puissant dans des dangers, des calamités publiques, des maladies, et ce petit nombre de chrétiens reconnaissants qui vont aux pieds de Jésus lui rendre grâce de ses dons et de ses faveurs!

Dieu a fait éclater souvent sur nous ses miséricordes : sans elles nous aurions péri dans les dangers qui menaçaient nos jours. Nos temples étaient remplis de suppliants lorsque nous étions affligés ; Dieu nous a exaucés, le ciel est devenu serein, nos campagnes fertiles; le vent qui soufflait l'infection dans nos provinces s'est apaisé ; les fléaux de la maladie ont cessé, nos victoires multipliées ont fait régner la gloire et la paix dans notre empire. Le Très-Haut n'a-t-il pas aussi dissipé tout à coup les ombres de la mort, répandues sur le plus brillant trône du monde, et fermé le tombeau qui semblait s'ouvrir pour recevoir un roi bien-aimé, les délices de ses sujets?

Or, ces bienfaits du Seigneur sont-ils gravés dans nos cœurs? La mémoire n'en est-elle pas effacée parmi ces hommes qui se servent des dons de Dieu contre Dieu même, qui ne reconnaissent sa puissance que dans les dangers, et qui n'ont recours à sa clémence, comme Pharaon, que lorsque sa main s'appesantit sur eux? Ah! combien de chrétiens retracent à nos yeux l'histoire des lépreux de notre évangile! Contents d'être guéris, de voir le tombeau encore fermé pour quelque temps, ils s'éloignent de leur libérateur, ils oublient ses bienfaits et leurs promesses, et l'outragent par de nouveaux crimes, au lieu de l'honorer par leur reconnaissance et leur pénitence.

Enfin, mes frères, pour vous faire connaître toute l'étendue du crime de l'ingratitude, il suffit de vous dire, avec les saints docteurs, qu'il porte le Seigneur, dont les miséricordes sont infinies, et dont le cœur est ouvert à tous les pécheurs, à refuser aux ingrats les faveurs qu'ils attendent, qu'ils demandent et qu'ils espèrent : ils en sont indignes, dès qu'ils ne sont pas reconnaissants.

De toutes ces vérités constantes je conclus que le crime de l'ingratitude envers Dieu renferme trois caractères qui l'outragent infiniment : un caractère d'orgueil; les ingrats s'attribuent ses bienfaits : un caractère d'indifférence; les ingrats oublient ses bienfaits : un caractère d'aveuglement; les ingrats mettent des obstacles à ses bienfaits. Entrons dans un détail de preuves et tâchez de ne rien perdre d'une matière si importante.

L'ingratitude des hommes envers Dieu a sa source dans l'orgueil. Remplis d'estime pour tout ce qui distingue, tout ce qui élève, tout ce qui procure des honneurs, des hommages, tout ce qui annonce l'homme de génie, de sagesse, de prudence, de crédit, de ressource; les bienfaits de Dieu ne paraissent plus ce qu'ils sont; on attribue à l'homme ce qui vient uniquement du Créateur, à la prudence humaine les succès des affaires, des entreprises, des guerres, au lieu de les attribuer à la bonté d'un Dieu qui fait tout ce qui lui plaît, dans les plus grands éclats de sa colère, lorsque son tonnerre se fait entendre, qu'il répand les ombres de la mort sur tout un royaume.

Que les campagnes stériles menacent les jours du peuple; que le fer ennemi victorieux moissonne les braves d'Israël; que l'Eternel qui soutient la terre l'agite, l'ébranle par plusieurs secousses, et qu'il engloutisse dans ses entrailles les villes les plus nombreuses et les plus florissantes, que pense-t-on? que dit-on? à qui attribue-t-on tous ces événements? Vous le savez, mes frères; dans un monde de philosophes, de politiques, on les attribue toujours aux causes secondes, et jamais à un Dieu qui prêche la pénitence. De là qu'arrive-t-il? Le voici. On se rassure, on se tranquillise, on ne se met point en peine d'apaiser un Dieu irrité; on pense encore moins à le remercier de ce que, dans sa plus grande colère, il se ressouvient toujours de sa miséricorde : ceux qu'il frappe murmurent dans les disgrâces; ce sont des impénitents : ceux qu'il épargne ne rendent point hommage à sa bonté ; ce sont des ingrats.

La foule des ingrats, mon cher auditeur, ne m'étonne point; les hommes ne conçoivent pas une juste idée des bienfaits de Dieu, ils ne les estiment pas assez.

Les hommes n'ont rien qu'ils n'aient reçu de Dieu, et ils se glorifient de ce qu'ils ont, comme si leur opulence, leur gloire, leurs lumières, leurs succès, les dons de la nature et de la grâce n'avaient qu'eux pour principe. Or il n'est pas étonnant que des orgueilleux soient des ingrats.

Un Dieu qui nous a créés, un Dieu qui nous conserve, un Dieu qui nous a rachetés, un Dieu qui nous destine une gloire immortelle, mérite sans doute nos hommages. Voilà des bienfaits dignes de la plus vive et de la plus sincère reconnaissance. Oui, mon cher auditeur, mais l'orgueil de l'homme le rend ingrat : il se contemple dans l'opulence, les honneurs, le crédit, la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, les grâces de la nature, la force de sa santé, les succès de ses négociations, les lauriers qu'il a moissonnés dans les siéges et les batailles; il s'applaudit, il s'admire, son cœur s'enfle, il s'élève comme le premier esprit céleste; il s'éblouit de sa grandeur et au lieu de s'hu-

milier devant Dieu, de lui rendre hommage, de le remercier de ses dons, il s'attribue ce qu'il est : on diraitqu'il n'est redevable qu'à lui seul des dons de la grâce, ou des dons de la nature qui le distinguent sur la terre.

Les ingrats n'ignorent pas la grandeur des bienfaits de Dieu ; leur crime est de ne pas les estimer assez. Les neuf lépreux, qui n'imitèrent pas le Samaritain reconnaissant, savaient bien qu'ils étaient redevables de leur guérison à Jésus de Nazareth : nous n'ignorons pas non plus que Dieu, par son infinie miséricorde, nous a distingués de ces peuples qui ne le connaissent pas ; que dans les temps où l'enfer faisait des efforts pour éteindre le flambeau de la foi dans ce royaume, il a suscité des Constantin, des Théodose, des Ambroise, des Augustin ; qu'aujourd'hui il nous comble de ses faveurs les plus précieuses dans ses temples, où nous nous assemblons paisiblement pour le louer, implorer sa miséricorde, entendre sa parole, et participer au sacrifice de l'Agneau sans tache : nous n'ignorons pas tous ces bienfaits dans l'ordre du salut. Quel est donc notre crime? Le voici : c'est de ne les pas estimer assez ; c'est de ne pas en rendre grâces à celui qui nous les accorde si libéralement, et préférablement à tant d'autres. Ces bienfaits font des ingrats, parce que les hommes préfèrent les objets qu'ils voient à ceux qu'ils ne voient pas ; ils s'applaudissent d'être dans la véritable religion, et ils ne rendent pas un hommage de reconnaissance à celui qui les y a appelés.

Mais voici, mon cher auditeur, d'autres bienfaits qui, quoique moins précieux, n'en sont pas moins des dons de Dieu, et dont par conséquent nous devons lui rendre grâces, ce sont les biens temporels qu'il nous accorde, la fertilité des campagnes, la santé, les richesses, les honneurs, la paix, les succès, les talents. Les hommes les estiment, ces bienfaits, leur cœur s'y attache ; ils les préfèrent même aux biens spirituels : leur crime n'est pas de ne les pas estimer assez, puisqu'ils forment, selon eux, une sorte de félicité qui les flatte ; mais leur crime est de méconnaître l'Auteur de ces biens, de ne pas s'en représenter la seule source ; de se glorifier d'être grand, d'être riche, d'être un beau génie, un homme qui manie habilement les affaires, ou distingué dans le monde par sa valeur, ses succès, ou les grâces de la nature. En effet, mes chers frères, si l'homme était persuadé de sa misère, de sa faiblesse, de son impuissance ; s'il était convaincu que c'est Dieu qui distribue les biens et les honneurs, qui élève et qui abaisse, qui décide du sort des combats, qui donne l'intelligence, qui éclaire ou qui aveugle, qui affermit les trônes ou les ébranle, qui fait le riche et le pauvre, qui ouvre et ferme le tombeau ; s'il croyait, comme il le doit, qu'il a reçu de sa main libérale tout ce qu'il a, tout ce qui le distingue, l'élève au-dessus des autres, aurait-il sujet de s'enfler, de se glorifier? Pourrait-il ne pas s'avouer coupable, lorsqu'il attribue à son mérite, à sa prudence, à ses lumières, ses succès dans ses entreprises ; lorsqu'il se regarde comme l'auteur de l'opulence, de la gloire, des talents qui le distinguent? Non sans doute : il rendrait grâces au Créateur de toutes choses ; il bénirait la main qui l'a comblé de bienfaits : il ne le fait pas, et voilà son crime ; son ingratitude outrage le Seigneur.

Oui, chrétiens, l'ingratitude outrage un Dieu à qui nous devons tout ce que nous sommes dans l'ordre de la grâce et de la nature. Ne dites pas que Dieu n'est pas comme les hommes qui exigent de la reconnaissance : ses plaintes les plus amères sont contre les ingrats ; l'Ecriture nous l'atteste. Voici l'éloge qu'il fait dans notre évangile du Samaritain reconnaissant, et ce qu'il pense de l'ingratitude des autres lépreux qui avaient été guéris comme lui : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris, dit cet adorable Sauveur? Pourquoi n'y a-t-il que cet étranger qui me rende grâces? Où sont donc les neuf autres? *Et novem ubi sunt?*

Vous ne croyez pas sans doute, mon cher auditeur, que Jésus-Christ ignorait le lieu où ils étaient. Un Dieu à qui tout est présent, qui porte ses regards dans le cœur de l'homme, pour lequel il n'y a point de ténèbres, voyait les ingrats s'éloigner de lui. Pourquoi donc demande-t-il où ils sont? *Et novem ubi sunt?* Ah ! dit saint Bernard (serm. 27 *De diversis, contra vitium ingratitudinis*), ce ne sont pas les paroles d'un Dieu qui doute, mais d'un Dieu qui se plaint de l'ingratitude, et qui veut donner une juste idée du crime des ingrats : *Verba Salvatoris novem illorum ingratitudinem arguentis.*

O hommes ! quelle estime faites-vous des bienfaits de Dieu, lorsque vous vous dispensez de la reconnaissance? Ils ne sont donc pas précieux à vos yeux, dès que vous ne lui en rendez pas grâces? Vous croyez donc les avoir mérités? Vous comptez donc vous les être procurés par votre esprit, vos talents, votre prudence? Mais, si vous pensez ainsi, vous êtes des aveugles, des insensés : oui, vous êtes tout cela dès que vous êtes des ingrats, dit saint Augustin.

Est-ce un chrétien éclairé qui n'attribue pas à Dieu tous ces événements où éclate si visiblement sa puissance, qui annoncent sa colère ou sa miséricorde? Non, c'est un aveugle, dès qu'il n'attribue qu'à la valeur, à la prudence, à la multitude des soldats le succès des combats. Dieu fait pencher la victoire du côté qui lui plaît ; les plus formidables armées sont défaites quand il le veut : *Quisquis hoc Christi nomini tribuendum non videt, cæcus est.*

Mais il ne suffit pas de savoir que c'est Dieu qui nous a fait triompher de nos ennemis, qui a répandu la terreur dans leur camp, et attaché la victoire à nos étendards ; il ne suffit pas de savoir que c'est sa miséricorde qui nous a préservés de ces malheurs qui font gémir nos voisins, et dont le seul récit nous attriste et glace nos sens ; il ne suffit pas de savoir que c'est Dieu qui rend nos terres fécondes, et adoucit nos misères pré-

sentes par d'abondantes récoltes; il faut lui rendre des actions de grâces, nous prosterner à ses pieds pour lui rendre nos hommages, élever nos voix dans son saint temple pour chanter ses miséricordes et sa clémence. Le chrétien qui ne peut pas se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus de son Dieu, et qui ne lui en rend pas grâces, est un ingrat : *Quisquis videt nec laudat, ingratus est.*

Celui qui désapprouve les hommages que nous rendons au Créateur, les cantiques d'actions de grâces que nous chantons aux pieds de ses autels, les trophées que nous érigeons à sa clémence, lorsqu'il a exaucé nos vœux et nos prières, et que nous avons évité les dangers qui menaçaient nos jours, notre fortune, notre repos, agit même contre les pures lumières de la raison, puisqu'elles ont fait reconnaître aux sages du paganisme un être suprême qui gouverne tout avec sagesse, et qui préside à tous les événements; c'est un insensé, ou il est dans le délire, dès qu'il s'attribue ce qui est du ressort de la divinité : *Quisquis laudanti reluctatur, insanus est.* (S. Aug., *De civitate Dei*, lib. I, cap. 7.)

Pourquoi la foule des ingrats est-elle si grande? C'est, dit saint Augustin (Idem, *loc. sup. cit.*, lib. XXI, cap. 12), que tous les hommes ont tous les jours des actions de grâces à rendre au Seigneur qui les comble de ses bienfaits, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la nature, et que très-peu imitent le Samaritain reconnaissant : presque tous croient avoir mérité les dons dont ils sont favorisés, ou s'attribuent les succès qui les élèvent et les distinguent des autres; voilà leur crime.

Ne les voit-on pas, ces ingrats, dit encore saint Augustin (*loc. sup. cit.*, lib. I, c. 3), outrager leur Dieu, soit lorsqu'il les afflige, soit lorsqu'il répand sur eux ses bénédictions? Le nombre de ceux qui, comme Job, bénissent le Seigneur dans l'adversité et dans la prospérité, est-il grand? Parmi dix chrétiens comblés des bienfaits du Seigneur, s'en trouve-t-il un qui lui rende grâces comme parmi les dix lépreux de notre évangile? Hélas! les pécheurs murmurent, blasphèment en quelque sorte, au lieu d'adorer la main qui les frappe, et de remercier Dieu des salutaires amertumes qu'il répand sur les coupables plaisirs qui les corrompent. Ceux qu'il laisse prospérer, dont il multiplie les biens, les honneurs, dont il prolonge les jours, auxquels tout réussit, s'attribuent leurs succès : à les entendre, ils ont présidé seuls à leur grandeur, à leur production, à leur fortune, à leur repos. Quelle ingratitude! Quel crime!

Ah! mon cher frère, c'est toujours saint Augustin qui parle (*Lib. medit.*, c. 4), vous méconnaissez l'auteur des bienfaits dont vous êtes comblé; il est vrai que vous jouissez d'un bienfait visible, et que celui qui vous l'accorde est invisible; mais la raison ne suffit-elle pas pour vous persuader que ce qui vous élève, vous distingue, vous fait couler des jours doux et tranquilles, ne vous était pas dû; que c'est une faveur de celui qui dispose de tout à sa volonté? Pouvez-vous, sans renoncer aux lumières de la raison, vous attribuer votre création, votre conservation, le haut rang dans lequel vous êtes né, les richesses qui vous distinguent du pauvre, le goût, la facilité que vous avez pour les sciences? Non sans doute; c'est Dieu qui nous distingue, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce; c'est lui qui a fait le pauvre et le riche; il distribue ses dons à qui il veut, et comme il veut; et vous êtes un ingrat, dès que vous vous attribuez orgueilleusement les biens qu'il vous accorde.

Vous vivez; la mort qui moissonne sous vos yeux tant de jeunes personnes au commencement de leur carrière, vous épargne le tombeau qui s'ouvre tous les jours pour recevoir vos voisins, vos amis, vos parents; il est toujours fermé pour vous. Pouvez-vous vous attribuer ces délais considérables? Osez-vous vous dire les maîtres de vos jours? Non sans doute. Mais, si c'est Dieu qui vous conserve sur la terre, qui prolonge votre carrière, qui vous donne le temps de faire pénitence, de travailler à l'établissement de votre famille, pouvez-vous, sans une coupable ingratitude, vous dispenser de lui en rendre grâces et de le glorifier? Quoi! comblé des faveurs de votre Dieu, vous ne voulez pas le reconnaître pour votre bienfaiteur? Quel crime! *Beneficium accipis, et auctorem ejus non cognoscis.* (S. Aug., *ibidem.*)

Rappelez-vous, ingrats, ces jours où, environnés des ombres de la mort, vous arrosiez votre lit de vos pleurs comme Ezéchias; où effrayés par cette voix qui vous citait au tribunal de Jésus-Christ, vous étiez consternés, abattus; où abandonnés d'un monde d'amis, vous vous occupiez de l'éternité : alors vous regardiez-vous comme les maîtres de la durée de vos jours? Non sans doute; vous imploriez la miséricorde de celui qui ouvre et ferme le tombeau; vous lui demandiez le temps de faire pénitence; vous vous recommandiez aux prières des âmes pieuses, des ministres des autels. Dieu vous a exaucés; les ombres de la mort se sont dissipées; vous jouissez de la santé; il vous a accordé même plus de temps qu'au pieux Ezéchias. Quelle est votre reconnaissance? Hélas? vous attribuez votre guérison à la force de votre tempérament, ou à l'habileté des médecins; vous oubliez celui qui a prolongé vos jours : *Beneficium accipis, et auctorem ejus non cognoscis.*

Est-ce par votre esprit, votre prudence, que vous êtes nés dans la grandeur et dans l'opulence? La gloire qui vous distingue était-elle due à votre mérite, à vos exploits, à vos talents? Avez-vous hérité des vertus de vos ancêtres, comme de leur nom? Qui vous a distingués? Qui vous a placés dans l'élévation qui vous enfle, dont vous vous glorifiez, et qui vous fait oublier le néant dont vous êtes sortis comme les autres mortels? N'est-ce pas l'Etre suprême qui nous a tous formés? C'est donc un coupable orgueil qui

vous porte à vous glorifier des dons que vous avez reçus, à les regarder comme des bienfaits qui vous étaient dus, à méconnaître l'auteur qui vous en a comblés : *Beneficium accipis, et auctorem ejus non cognoscis.*

Oui, mon cher auditeur, il y a dans l'ingratitude un caractère d'orgueil qui outrage Dieu. L'homme s'attribue ses bienfaits quand il ne lui rend pas grâce des vertus qu'il pratique, des dangers qu'il évite, des biens qu'il possède, de la santé dont il jouit, des talents qui le distinguent. Il y a aussi un caractère d'indifférence ; les ingrats oublient ses bienfaits.

L'oubli des bienfaits de Dieu fut le crime des juifs, et celui dont il parut le plus outragé. Est-ce ainsi, leur fait-il dire par son serviteur Moïse, que vous reconnaissez les bienfaits de votre Dieu, peuple aveugle et insensé ? *Hæccine reddis Domino, populo stulte et insipiens ?* (*Deut.*, XXXII.)

Remarquez, mes frères, que Dieu traite les juifs ingrats d'insensés : *populo stulte :* en effet, sans un déplorable aveuglement, pouvaient-ils se dissimuler les bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu ? Non sans doute. Les pères avaient eu ordre de les raconter à leurs enfants, afin qu'ils ne missent leur confiance qu'en lui seul : sa puissance s'était déployée avec magnificence dans l'Egypte, pour les délivrer d'une dure et honteuse captivité ; sa colère y avait éclaté jusqu'à dix fois pour punir le prince qui les opprimait : le passage de la mer Rouge était un monument éternel de sa miséricorde et de sa colère, puisque cet élément furieux, qui fut le tombeau de tous les Egyptiens, les respecta et leur traça la route du désert. Que de prodiges ce Dieu qui les favorisait n'opéra-t-il pas après leur délivrance, pour les nourrir et les défendre contre leurs ennemis ?

Je vois l'eau sortir des rochers, le pain descendre du ciel dans ces terres incultes ; dans ces sables brûlants, ils sont rassasiés. Je vois les rois qui les attaquent vaincus : le Dieu des combats répand la terreur dans les plus formidables armées ; la glaive des Josué, des Gédéon, des Machabées est le glaive du Seigneur qui protége les camps d'Israël. Un faux prophète en admire la beauté et l'arrangement ; il désire le sort d'un peuple que Dieu favorise d'une manière si constante et si éclatante.

Comment donc ce peuple put-il oublier des bienfaits si éclatants, si multipliés ? Le voici : c'est qu'il était terrestre, et les objets qu'il voyait lui faisaient oublier ceux qu'il ne voyait pas dans l'adversité, dans la maladie, dans l'indigence. Menacé par des ennemis redoutables, il avait recours au Dieu de ses pères, il implorait sa miséricorde ; dans la prospérité, dans la santé, lorsqu'il voyait une abondante récolte, qu'il goûtait les douceurs de la paix, il secouait le joug du Seigneur, il oubliait ses bienfaits, et l'outrageait par de honteuses apostasies.

Ainsi le vit-on se fabriquer des dieux, leur attribuer sa délivrance de l'Egypte ; ainsi l'entendit-on murmurer dans le désert contre la puissance de celui qui avait comme prodigué les miracles en sa faveur. Voilà, mes frères, le crime des juifs ; l'Ecriture nous l'annonce clairement ; ils ont oublié tous les bienfaits du Seigneur ; les merveilles qu'il avait opérées sous leurs yeux étaient comme effacées de leur mémoire : *Obliti sunt benefactorum Dei, et mirabilium ejus.* (*Psal.* LXXVII.)

Oui, l'ingratitude a caractérisé particulièrement le crime des juifs : c'est ce crime abominable que les prophètes leur reprochent avec tant de zèle et d'indignation ; c'est ce vice que Jésus-Christ leur a reproché sur la terre ; c'est ce vice qu'il a pleuré, quand il a répandu des larmes sur Jérusalem.

Je vous ai envoyé des prophètes, leur dit-il, je suis venu au milieu de vous, j'ai guéri vos malades, ressuscité vos morts, évangélisé vos pauvres ; j'ai voulu vous rassembler avec la tendresse d'une mère qui assemble ses enfants sous ses ailes, et j'ai fait inutilement toutes ces amoureuses avances : vous avez fermé les yeux à la lumière ; mes bienfaits n'ont fait que des ingrats : je pleure votre perte parce que j'ai voulu sincèrement vous sauver.

Saint Augustin dit que les juifs sont des insensés, que les bienfaits, les miracles même ne touchent pas, et il leur rappelle, pour les confondre, ce qui se passa lorsqu'ils furent au jardin des Oliviers pour se saisir de Jésus-Christ.

Quoi donc ! leur dit-il, des prodiges de puissance et de miséricorde ne vous ouvrent pas les yeux sur l'énormité de votre attentat ! Une parole de Jésus vous renverse, vous terrasse, et vous ne redoutez pas sa puissance ! Cette même parole vous relève, vous rend à vous-mêmes, et vous n'admirez pas sa bonté ! Ah ! vous êtes des insensés, des ingrats : *O insensati judæi ! ingrati estis.* (S. Aug. *Appendix de diversis*, serm. 46.)

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement des juifs qui oubliaient si facilement les bienfaits du Seigneur ; mais pourquoi sommes-nous insensibles à celui de tant de chrétiens qui ne sont pas plus reconnaissants ? Dans quel rang, dans quel état n'y a-t-il pas des ingrats et par conséquent des hommes coupables du crime qui a mérité leur réprobation ?

Nous sommes chrétiens, nous nous glorifions de ce titre sacré, nous déplorons le sort de ces peuples qui ne connaissent pas le vrai Dieu et qui n'ont pas reçu l'Evangile ; mais rendons-nous grâces au Seigneur du choix qu'il a fait de nous pour être son peuple chéri ? Nous rappelons-nous cette charité qui nous a appelés et distingués de tant de nations ? Quand sa miséricorde nous a appelés et a fait briller à nos yeux le flambeau de la foi, a-t-il consulté notre naissance, nos talents, nos mérites ? Hélas ! il ne voyait en nous que les objets de sa colère. Il y avait de grands capitaines, des sages, des savants, des hommes distingués dans o

monde par leur naissance, leurs richesses, lorsque l'Evangile nous a été prêché; le paganisme avait ses rois, ses prêtres ses philosophes, dit saint Augustin, tous ces grands hommes ont péri dans les ténèbres de l'idolâtrie : *Universi relicti et abjecti perierunt.* (*Medit.* cap. 7.) Pourquoi oublions-nous le bienfait inestimable de notre adoption divine? N'est-ce pas un crime d'y être indifférent?

Ici, mon cher auditeur, vous vous flattez sans doute de n'être pas du nombre de ces ingrats qui oublient les dons de Dieu; mais si vous êtes du nombre de ces chrétiens qui ne sont chrétiens que de nom, et dont les mœurs ne sont pas plus pures que celles des païens; de ces chrétiens qui ne sont chrétiens que par politique; qui demeurent dans le christianisme parce qu'ils y sont nés, qui auraient honte de changer de religion et qui ne rougissent pas de violer ses pratiques et de censurer ses vérités; de ces chrétiens qui ne ferment le ciel à aucune secte ennemie de l'Eglise, sous prétexte de la naissance, de l'éducation, des préjugés, de la probité : concevez-vous une juste idée de votre vocation au christianisme? Me persuaderez-vous que vous rendez à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues? Ah! des chrétiens qui traitent la religion en politiques, qui louent ses ennemis, qui suivent une philosophie antichrétienne, sont indifférents pour le bienfait de leur vocation : le droit à l'héritage céleste est celui qui les flatte le moins; ce sont des ingrats qui outragent Dieu, au lieu de le glorifier.

Quelle foule d'ingrats n'aperçois-je pas encore parmi le peuple! Je le vois, comme le juif grossier, oublier son Dieu lorsqu'il est rassasié; l'abondance du blé et du vin le rend vicieux; au lieu de remercier le Seigneur de ses dons, il en abuse pour l'offenser. C'est ainsi que Dieu est abandonné par ceux qu'il a appelés, guéris, nourris et préservés des plus grands dangers. Les ingrats oublient ses bienfaits; les ingrats mettent des obstacles à ses bienfaits.

Méprisons les vains raisonnemens de ces philosophes insensés qui attribuent tout au hasard, ou qui font de notre Dieu une divinité oisive et indolente; méprisons aussi les coupables discours de ces mondains que les bienfaits du Seigneur ne touchent pas, qui exposent ses dons, qui les perdent sans regret, et qui n'estiment que les titres, les richesses que leur donne leur naissance, ou qu'ils s'imaginent s'être procurés par leur esprit, leurs talents, leur industrie; c'est l'aveuglement, la passion, une sorte de délire qui les fait parler contre la reconnaissance, lorsqu'il s'agit de Dieu.

En effet, mon cher auditeur, sur quoi fondent-ils leur système, ces hommes qui se piquent de reconnaissance envers le monde, qui rougiraient d'oublier les services d'un ami et qui détestent les ingrats, lors même qu'ils sont coupables d'ingratitude? Vous le savez, sur la distance infinie qu'il y a entre le Créateur et la créature; sur sa souveraine grandeur, sa souveraine puissance, sa souveraine félicité, indépendante de nos hommages, de nos louanges, et de tous nos efforts pour le louer et reconnaître ses bienfaits. Nous devons être reconnaissants envers les hommes, disent-ils, parce que nous pouvons leur être utiles, après qu'ils nous ont obligés; mais nos hommages sont indifférents à un Dieu qui ne peut recevoir aucun accroissement de gloire. Or, dans tout ce raisonnement, je ne vois qu'un étalage éblouissant de mensonges, d'erreurs, d'impiété. Comment? le voici : si Dieu est indifférent pour tous les hommages que nous rendons à sa puissance, à sa justice, à sa miséricorde, il s'ensuit donc qu'il est aussi indifférent pour notre obéissance à sa loi; que le péché ne l'irrite pas, parce que la créature qui le commet n'a point de proportion avec lui : il s'en suit donc qu'il ne faut point le prier, car la prière n'est qu'un humble aveu de notre dépendance, et un hommage que nous rendons à son souverain domaine. Quel aveuglement!

Oui, mes frères, les ingrats envers Dieu, c'est l'aveuglement qui caractérise leur crime; ils mettent les plus grands obstacles à ses bienfaits.

Quelle est la cause de l'aveuglement des juifs? L'ingratitude. Point de peuple sur la terre que Dieu ait plus favorisé, point de peuple plus sévèrement puni : il n'a point fait d'attention aux bienfaits du Seigneur, il les a oubliés au lieu de lui en rendre grâces : un voile épais est tombé sur ses yeux. L'Auteur de la grâce est venu, il l'a méconnu; la lumière a brillé, il est demeuré dans les ténèbres : il n'a pu contester les miracles de l'Homme-Dieu, il les a attribués au démon : il a voulu les sauver, ils ne l'ont point voulu. Terrible punition du crime des ingrats? Preuve éclatante de l'outrage qu'ils font à Dieu!

Si l'ingratitude n'outrageait pas le Seigneur, si nos actions de grâces lui étaient indifférentes, aurait-il fait éclater son indignation contre ces lépreux qui ne pensèrent plus à lui dès qu'ils furent guéris? Aurait-il fait l'éloge du Samaritain reconnaissant qui vint lui rendre grâce de sa guerison?

Oui, Seigneur, s'écriait saint Augustin, je sais et je suis persuadé que l'ingratitude est un crime qui vous outrage, qui ferme votre cœur et qui met de grands obstacles aux tendres avances de votre miséricorde : *Scio namque quod ingratitudo multum tibi displiceat.*

Or, mon cher auditeur, un vice qui outrage le Seigneur, qui ferme son cœur, qui met de grands obstacles aux tendres avances de sa miséricorde, ne doit-il pas nous inspirer de l'horreur? Oui, sans doute. Il est évident qu'il porte un caractère d'aveuglement, puisque les ingrats sont insensibles à l'intérêt le plus important, qui est le succès de l'affaire du salut, et qu'ils mettent volontairement des obstacles aux bienfaits de Dieu.

Voulez-vous, mes frères, concevoir une juste idée du vice de l'ingratitude envers Dieu? écoutez encore saint Augustin, et vous serez persuadés qu'il n'y a point de vice qui mette plus d'obtacle aux amoureuses avances du Sauveur, que celui-là.

L'ingratitude, dit ce saint docteur, est la source de toutes les pertes que fait l'âme, de son malheur, de sa faiblesse, de sa pauvreté, de son aveuglement, *est radix totius mali spiritalis*. Semblable à ces vents brûlants qui dessèchent les campagnes et changent ces tendres gazons, sur lesquels il ne tombe plus de douces pluies, en des terres sèches et arides; elle dessèche l'âme privée des rosées célestes; elle perd toute sa beauté, et languit dans la privation des bienfaits de son Dieu, *ventus desiccans et urens omne bonum*.

Elle ferme le canal des grâces qui coulent sur l'homme, et sans lesquelles il n'est plus rien, il ne peut plus rien dans l'ordre du salut, *obstruens fontem divinæ misericordiæ super hominem*. Dans ce misérable état, dans ce déplorable aveuglement, l'homme se livre aux inclinations de son cœur, il se rend coupable d'une infinité de péchés, il perd le mérite des vertus qu'il avait pratiquées sous la direction de la grâce, *qua et mala mortua jam oriuntur, et viva jam opera moriuntur*. Ah! Seigneur, j'éviterai ce malheur, je vous rendrai tous les jours des actions de grâces, de crainte d'être à vos yeux du nombre des ingrats, *gratias tibi agam, ne sim ingratus*. (S. Aug., *Soliloq.*, lib. unus, cap. 18.) Saint Augustin pouvait-il, mes frères, nous dépeindre plus clairement les obstacles que les ingrats mettent aux bienfaits de Dieu?

Ah! heureux le chrétien, dit saint Bernard (serm. 27, *De diversis contra vitium ingratitudinis*), qui ne reçoit pas un bienfait de son Dieu sans le glorifier et lui marquer sa reconnaissance; il prépare son cœur pour recevoir de nouvelles grâces, et se rend digne d'être comblé des bienfaits les plus signalés et les plus précieux.

Mais, comme la reconnaissance nous est aussi recommandée dans la société où nous vivons, après vous avoir convaincus du crime des ingrats envers Dieu, je vais vous convaincre du crime des ingrats envers les hommes. C'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Il n'en est pas du vice de l'ingratitude comme des autres sur lesquels les mondains gardent le silence, qu'ils ne désapprouvent pas toujours, qu'ils louent même quelquefois; ce vice est en horreur à toute la société, on le condamne dans tous les états. Les ingrats sont méprisés chez tous les peuples; la diversité du culte, des sentiments, les talents, les vertus morales, rien ne dérobe les ingrats à la honte dont le monde même les couvre. Si le vice de l'ingratitude acquiert dans les enfants dénaturés un caractère d'énormité que les lois punissent, l'opprobre est la punition de tous ceux qui en sont coupables.

En effet, mes frères, entendez-vous excuser l'ingratitude par les censeurs mêmes de la piété, par les apologistes des maximes du monde? Entendez-vous louer les ingrats? Leur passe-t-on ce vice en considération des autres bonnes qualités? Non, il efface la gloire du savant, du politique, du guerrier, de l'homme vertueux même. L'ingrat est odieux dans la société; on ne relève aucune de ses vertus, quand il a ce défaut qui déshonore l'humanité.

La religion n'est pas ce qui occupe le plus les mondains; ce n'est pas la piété qu'ils relèvent dans un savant incrédule, dans un auteur licencieux, dans un homme de plaisir, de volupté, de jeu, de faste, vous le savez; non, c'est la probité, la générosité, le bon cœur, la reconnaissance. Ne les entend-on pas dire tous les jours? il est vrai que cet ami n'a point de religion, qu'il ne croit rien, qu'il tourne en ridicule la piété et la soumission; mais, mettez à part la religion, passons-lui ce seul défaut, c'est un ami sincère, utile, reconnaissant; un bon cœur qui se fait aimer, et qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer.

Ainsi raisonnent les mondains que la religion n'intéresse point, qui n'ont point de zèle, et qui regardent l'affaire du salut comme la moins importante.

Mais raisonnent-ils ainsi quand ils parlent d'un ami ingrat, d'un homme qui affecte d'oublier les bienfaits et qui méconnaît ceux qui l'ont obligé? Non : ils lui passent l'irréligion, ils ne lui passent pas l'ingratitude; ils relèvent les vertus morales d'un impie; ils passent sous silence les vertus chrétiennes et morales d'un ingrat.

Ici, mon cher auditeur, puis-je vous dire des choses que vous ignorez, quand je parle de la reconnaissance? Ne savez-vous pas qu'elle est l'âme de la société, que l'humanité l'inspire, et que les bienfaits reçus y obligent indispensablement.

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour être reconnaissant; le Samaritain de notre évangile était un étranger à l'égard des juifs; mais il était homme, il avait reçu un bienfait signalé dans sa guérison, la reconnaissance le transporte aux pieds du Sauveur pour le remercier et exalter sa puissance et sa bonté.

Vous dirai-je que chez les païens la reconnaissance était recommandée comme une vertu essentielle à l'homme dans la société, et que les ingrats y sont regardés comme des monstres qui déshonorent l'humanité? L'homme n'est pas digne d'entretenir un commerce d'amitié, d'affaires, d'intérêt avec ses concitoyens, quand il est insensible aux bienfaits, et qu'il méconnaît ceux qui l'ont servi et obligé.

Ah! s'écrie saint Ambroise (*Hexameron.*, lib. VI, cap. 4), pourquoi l'homme ne rougirait-il pas du vice de l'ingratitude, puisqu'il voit même les animaux marquer, par leur reconnaissance, l'horreur qu'ils en conçoivent? Ne voit-on pas les plus féroces s'adoucir en la présence de ceux qui les nourrissent, et témoigner en quelque sorte par leurs caresses qu'ils sont sensibles aux bienfaits?

Dieu, dans ses prophètes, se sert de la même comparaison pour faire sentir aux juifs tout le crime de leur ingratitude. Il est si odieux, que la société ne se le représente qu'avec indignation, et que ceux mêmes qui en sont coupables ne veulent point passer pour des ingrats.

Comme il s'agit, mes frères, de vous prouver, dans cette seconde réflexion, que l'ingra-

titude est un crime dans la société qui excite toute son indignation, je vais, d'après l'expérience, vous montrer qu'elle n'a pour les ingrats que des mépris, des reproches et des punitions. Ils ne paraissent dans aucun endroit avec honneur; ils ne trouvent jamais de défenseurs parmi leurs amis mêmes; ils sont punis par les lois, quand ce sont des parents qu'ils méconnaissent. En trois mots, et je finis avec ce détail de morale, la société les méprise, la société les condamne, la société les punit. Accordez-moi encore quelques moments d'attention.

C'est avec raison que la société méprise les ingrats. De quelle utilité sont-ils, dès qu'ils méconnaissent ceux qui les ont obligés? Je veux qu'ils soient doux, liants, polis, qu'ils fassent les délices d'une compagnie par leur enjouement, la vivacité de leur esprit; qu'ils aient des talents utiles, qu'ils sachent gagner l'estime de ceux qui sont en place, se faire des protecteurs, toucher leurs amis, les mettre dans leur intérêt, en sont-ils moins méprisables? Non sans doute; quand ils auraient toutes les qualités qui font l'honnête homme, l'ingratitude seule les couvre d'opprobre. Il faut qu'on ignore qu'une personne a ce défaut pour ne pas la mépriser. Point d'homme qui l'excuse, aucun qui ne le déteste; l'ingrat lui-même dépeint avec des traits odieux le vice de l'ingratitude; il se plaint de ceux qui méconnaissent ceux qui les ont obligés, avec moins de ménagement que les autres. Pourquoi, mon cher auditeur? Le voici : c'est qu'il n'en est pas de l'ingratitude comme des autres vices; elle suppose des bienfaits reçus, mais oubliés; des bienfaits qu'on peut reconnaître dans certaines occasions, et qu'on ne reconnaît pas.

Qu'entendons-nous dans la société par un ingrat? Un homme qu'on a obligé, auquel on a rendu des services essentiels, auquel on a ouvert son cœur et sa bourse, pour lequel on s'est gêné, fatigué, on a employé ses amis, son crédit, et qui oublie ses bienfaits; qui affecte de ne pas s'en ressouvenir, qui méconnaît ceux qui lui ont été utiles dans ses peines et dans ses disgrâces, qui les évite et craint en quelque sorte de leur être utile à son tour : voilà l'ingrat.

Or, la reconnaissance étant le lien de la société, le soutien des Etats, est-il étonnant que l'ingratitude, qui est le vice opposé, soit universellement détestée? Non, sans doute. Je dis universellement, parce que la reconnaissance est une qualité du cœur, estimée, recommandée et louée dans tous les lieux du monde, chez tous les peuples, sans en excepter les plus sauvages, les moins policés.

Pour justifier le mépris que la société fait des ingrats, et l'opprobre dont elle les couvre, il suffit de concevoir une juste idée de la reconnaissance, qui suppose, par rapport aux hommes, des bienfaits reçus, et par rapport à un Etat, des services rendus par la prudence, le valeur, le zèle ou le talent des sujets. Par rapport à la société, je dis que la reconnaissance en est le lien, et par conséquent que l'ingratitude est un vice opposé aux douceurs qu'elle goûte dans l'union de tous ceux qui la composent, aux services qu'ils doivent lui rendre. En effet, les hommes peuvent et doivent être utiles à leurs amis dans l'indigence, dans l'infirmité, dans le maniement des affaires, dans l'avancement de leur fortune; c'est parce qu'il y a des amis utiles, des amis zélés, des amis essentiels, qu'il y a des ingrats, puisque l'ingratitude suppose des services rendus, et oubliés ou méprisés. Nous sommes obligés d'aimer notre prochain, de supporter ses défauts; mais nous ne sommes pas obligés à la reconnaissance quand nous n'avons pas été obligés, quand on ne nous a pas été utile ou qu'on n'a pas voulu l'être. Elle suppose des preuves éclatantes d'amitié, d'attachement, de bonne volonté, de zèle, de générosité dans l'occasion; voilà la différence qu'il y a entre l'amour du prochain et la reconnaissance. Nous devons aimer tout homme fait à l'image de Dieu, quand il ne nous serait pas utile, quand même il serait porté à nous nuire; mais nous ne sommes obligés à la reconnaissance qu'envers ceux qui ont bien voulu nous être utiles, qui nous ont aidés, servis, et dont nous avons reçu des bienfaits; et voilà précisément ce qui rend le vice de l'ingratitude si odieux, et ce qui justifie le mépris que la société a pour les ingrats.

Elle méprise ces personnes qui oublient les services de leurs amis, parce qu'ils ne sont plus en état d'en rendre, ou qu'elles peuvent s'en passer; ces hommes caressants, rampants, doux, assidus tant qu'une maison est riante, qu'ils y trouvent des ressources pour les amusements, les plaisirs, la table, leurs besoins ou leur avancement, et qui s'en éloignent quand la scène a changé, que la tristesse ou l'indigence y règne; ces hommes qui, enflés de leur fortune et de leurs succès, méconnaissent ceux qui leur ont été utiles dans l'indigence et l'obscurité, et refusent même de voir dans leur grandeur ceux qu'ils caressaient et honoraient avant leur élévation; ces hommes qui ne cultivent leur protecteur, ne caressent leurs amis que dans le temps de la nécessité, et qui, contents de ce qu'ils sont, oublient ce qu'ils ont été, et veulent qu'on ignore les services qu'on leur a rendus, pour s'attribuer la gloire de leur avancement et de leur fortune.

Or, mes frères, la conduite des ingrats ne justifie-t-elle pas l'opprobre dont la société les couvre? Doivent-ils paraître avec honneur, ces hommes insensibles aux bienfaits, sans reconnaissance, sans retour? Non, sans doute. De quelle utilité sont-ils à la société, ces hommes qui ferment leur cœur à ceux dont ils ont été aimés, qui craignent d'être utiles à ceux qui leur ont été si nécessaires, et qui ne veulent point consoler ceux qui ont essuyé leurs pleurs? Ah! au lieu de lui être utiles, ils rompent un des liens les plus précieux qui unissent les hommes, qui adoucissent la peine de la vie présente; ils déshonorent l'humanité. La reconnaissance an-

nonce les bons cœurs ; l'ingratitude, les cœurs lâches, insensibles, je dirais volontiers des monstres dans la nature,

Par rapport aux Etats, aux républiques, aux empires, je dis que la reconnaissance en est le soutien. Comment? Le voici. N'est-ce pas la reconnaissance qui flatte les domestiques, les ouvriers laborieux et fidèles, ceux qui se distinguent dans les arts et dans les sciences; ceux qui se rendent utiles dans le commerce, dans le maniement des affaires, dans la magistrature, dans le sanctuaire, dans les emplois militaires; ces guerriers qui bravent les dangers des combats et exposent leur vie pour les intérêts de la patrie? Que deviendrait la société, si les services des citoyens y étaient toujours oubliés; si l'attachement, la fidélité, le zèle n'y étaient pas distingués et récompensés; si les grâces, les faveurs du prince étaient accordées indifféremment aux sujets qui les briguent, sans distinction du mérite et des services? Ah! il n'y aurait plus d'émulation pour en remplir les devoirs; bientôt on n'y verrait plus régner cet ordre qui en fait la beauté, ce zèle qui soutient ses intérêts, qui unit les cœurs; ôtez la reconnaissance, vous ne trouverez plus que des ingrats dans tous les rangs. Or, est-on disposé à obliger des ingrats? l'homme est-il flatté quand il ne trouve aucun retour dans ceux qu'il sert avec affection, avec zèle; dans ceux qu'il estime, qu'il aime? Non, sans doute. C'est donc avec raison que la société méprise les ingrats.

Vous dirai-je, mon cher auditeur, que les païens ne conçoivent pas moins d'horreur de l'ingratitude que nous, parce que la reconnaissance est un penchant naturel du cœur qui doit se trouver dans tous les hommes, parce que la nature l'inspire, et que nous déshonorons l'humanité quand nous méconnaissons ceux qui nous ont obligés?

Peut-on trop mépriser un ingrat dans la société, dit un sage du paganisme (Senec., *De benef.*, lib. III, c. 17, 18), célèbre par ses excellents principes de morale? Examinez-le, écoutez-le, il se dérobe aux yeux de ceux qui lui ont rendu des services essentiels; il évite de se trouver avec eux, parce qu'ils lui rappellent le temps où ils lui étaient utiles, et qu'il veut perdre jusqu'au souvenir des faveurs qu'il a reçues; à l'entendre, c'est son mérite, sa conduite qui l'ont élevé; il n'a d'obligation à personne, et il a même fait honneur à ceux qui se sont intéressés à sa fortune. Par là il se débarrasse du devoir de la reconnaissance; le bon cœur qui s'en pique attend l'occasion, la cherche, la saisit; l'ingrat l'évite, la fuit. Quel homme dans la société peut ne pas le mépriser et ne pas le couvrir d'opprobre?

Je vois les plus grands rois de l'antiquité marquer leur reconnaissance aux sujets les plus obscurs, dès qu'ils se sont distingués par leur zèle et leurs services.

Un empereur odieux dans l'histoire, Julien l'Apostat, se soulève contre les ingrats, contre ces hommes qui dissimulent ou oublient les bienfaits. Ce prince, qui ne rougissait pas d'une honteuse apostasie, d'une fureur barbare envers les chrétiens, d'un commerce sacrilége avec l'enfer, aurait rougi de l'ingratitude; il voulait que la reconnaissance suivît les bienfaits.

J'admire, il est vrai, parmi les Romains de grands exemples de reconnaissance. Philon se distingue par sa générosité et les services qu'il rend à Philippe de Macédoine, prisonnier dans sa ville : Philippe, monté sur le trône, se distingue par sa reconnaissance et le souvenir qu'il conserve des bienfaits de Philon.

Or, mes frères, devons-nous moins nous piquer de reconnaissance que les païens? La charité, qui doit ouvrir nos cœurs à notre prochain, peut-elle nous rendre insensibles à ses bienfaits? Non, sans doute; et ce n'est que pour vous inspirer une plus grande horreur de l'ingratitude, que je vous représente les ingrats comme des hommes que la société méprise et condamne.

Quand je dis que la société condamne les ingrats, qu'ils ne trouvent point de défenseurs parmi les hommes, j'entends, mes chers frères, vous prouver que l'ingratitude est un vice si odieux, que les mondains, même les plus licencieux, en conçoivent de l'horreur. Point de libertin qui ne se pique de reconnaissance : l'ingrat lui-même ne veut pas l'être. On justifie au tribunal des mondains presque tous les vices ; il n'y a que celui de l'ingratitude qui n'y trouve point grâce ; on y loue des pécheurs heureux dans l'opulence, dans la gloire : on y condamne solennellement les ingrats dans les emplois, les dignités qui même les décorent et leur donnent du crédit; les méchants mêmes sont applaudis, excusés, quand ils sont utiles et reconnaissants ; et on deteste des hommes tranquilles, exacts même dans les affaires et dans les mœurs, quand ils dissimulent ou oublient les services qu'on leur a rendus. De tous les vices, le plus universellement detesté et le plus universellement condamné, c'est celui de l'ingratitude.

Quand je dis donc que la société condamne les ingrats, je n'entends pas seulement parler d'un monde de piété, exact dans les mœurs ; ce monde de piété condamne tous les vices. Parmi des hommes religieux, vous n'entendrez pas justifier la mollesse, le luxe, le jeu, les excès de la table et de la volupté, les intrigues, les cabales pour s'avancer et supplanter des concurrents. Il ne serait pas étonnant que des chrétiens qui sont au-dessus de l'homme par la charité, qui ouvrent leur cœur à leurs ennemis, condamnassent des ingrats qui méconnaissent, évitent ceux qui les ont obligés et ceux à qui ils sont redevables des douceurs et de la gloire de leur état : je parle même d'un monde opposé à l'Evangile, à ses maximes, à son esprit et à sa morale ; j'entends avec le Saint-Esprit, ces hommes qui sont du monde, qui parlent son langage, qui suivent sa morale; ces hommes que le monde écoute volontiers, et même avec plaisir, parce qu'ils justifieut sa licence, parce qu'ils louent ses égarements mêmes,

et ne se déclarent que les censeurs de la piété et de la soumission aux vérités révélées ; et je soutiens que ce monde, tout opposé qu'il soit à l'Evangile, tout aveugle qu'il soit sur l'opposition qu'il y a entre ses mœurs et la doctrine qu'il professe, est juste et éclairé quand il s'agit du vice de l'ingratitude ; il le condamne dans ceux qui lui sont les plus attachés, dans ceux qui sont les plus dociles à ses lois ridicules et gênantes.

En effet, mon cher auditeur, dans un cercle de mondains j'entendrai dans ces jours malheureux, si je m'y trouve, justifier la mollesse, le luxe, le jeu, les spectacles ; je trouverai des défenseurs du théâtre, des esprits frivoles qui mettront les pièces qui s'y représentent, et dont le dénoûment est toujours le succès d'une intrigue ou d'une passion condamnée par l'Evangile, en parallèle avec les discours évangéliques, et leur donneront même audacieusement la préférence ; j'entendrai louer les chrétiens qui savent se mettre au large, qui traitent la religion en politiques ; des savants impies, dont les coupables productions, remplies de saillies indécentes, d'anecdotes scandaleuses, de brillants mensonges, irritent la colère du ciel, en même temps qu'elles font l'admiration des aveugles mondains ; j'entendrai excuser le dérèglement de la jeunesse, la passion honteuse des grands, le mépris des choses saintes, les combats qu'on livre à la foi et à la piété ; mais je n'y entendrai pas justifier l'ingratitude : au contraire, tous ces mondains la condamnent à leur tribunal ; tous ces ennemis des vertus chrétiennes se déclarent les apôtres de la reconnaissance ; dans une assemblée même d'impies, un ingrat n'y trouverait point de défenseurs.

Dans le malheureux siècle où nous vivons, rougit-on de la licence, de l'infraction de la loi de Dieu, d'un commerce criminel, d'une vie scandaleuse, d'une privation volontaire des sacrements, d'un système proscrit par l'Eglise, d'une philosophie anti-chrétienne, d'une sacrilége conformité de sentiments avec les plus indécents et les plus furieux ennemis de la religion ? Non ; mais on rougirait de passer pour un ingrat. Pourquoi ? Parce que le vice de l'ingratitude est le seul qui ne trouve point grâce au tribunal des hommes, des mondains, des libertins, des impies mêmes.

Je n'entre, mes frères, dans le détail de ces vérités démontrées par l'expérience, que pour vous donner une idée plus juste et plus étendue du vice que je combats. Je sais qu'il suffit de prouver à des chrétiens soumis que Dieu condamne l'ingratitude, pour leur en inspirer de l'horreur ; mais je sais aussi que le soulèvement universel de la société contre ce vice doit faire de fortes impressions sur l'homme même qui détourne ses yeux du ciel, et qui oublie ce qu'il doit à son créateur et à son Sauveur.

D'ailleurs, Dieu qui nous a fait un précepte d'aimer notre prochain, c'est-à-dire tous les hommes créés à son image, ne nous a pas sans doute dispensés de la reconnaissance : en nous recommandant d'ouvrir nos cœurs à nos ennemis, il ne nous aurait pas autorisés à les fermer à ceux qui nous ont obligés, et dont nous avons reçu des bienfaits : non, mes frères.

La reconnaissance est un devoir indispensable, soit envers Dieu, soit envers les hommes. L'ingratitude irrite le Seigneur et met un grand obstacle à ses grâces, à ses faveurs ; l'ingratitude excite l'indignation des hommes : ils méprisent les ingrats, ils les condamnent, ils les punissent même.

Ici, mon cher auditeur, c'est l'ingratitude des enfants envers leurs parents que je vais traiter ; c'est celle-là surtout que les lois punissent ; ces lois sages sont fondées sur les lois divines. Un enfant qui méconnaît les auteurs de ses jours dans leurs infirmités ou dans leurs besoins, est odieux dans la société.

Il expira sous le poids de la colère céleste qui le poursuivait, ce fils ingrat qui se souleva contre le meilleur de tous les pères. Je parle, mes frères, d'Absalon que David aimait si tendrement, dont les jours lui étaient si précieux, et qu'il pleura si amèrement. Je vois ce prince religieux, menacé, poursuivi, non par un Saül jaloux et furieux qui redoute les succès d'un roi selon le cœur de Dieu, et qui craint de perdre sa couronne ; non pas par un sujet rebelle, un Séméï audacieux qui lui reproche son péché, parce qu'il ignore sa pénitence ; non pas par des voisins inquiets que sa grandeur, sa puissance, sa gloire alarment, qui se lient, lui livrent des combats et se flattent de le vaincre ; mais par un fils élevé dans son palais, l'objet de ses complaisances, le confident de ses projets. Ah ! quand je vois David se sauver avec un petit nombre de sujets fidèles, monter pieds nus la montagne des oliviers, l'arroser de ses pleurs, puis-je concevoir trop d'horreur de l'ingratitude ? Les traits les plus odieux le sont-ils assez pour peindre Absalon ? Ce n'est plus un homme, c'est un monstre.

Modérez l'ardeur de votre zèle, ô sujets fidèles, ne punissez pas les insultes d'un Séméï que Dieu suscite pour m'humilier ; s'il permet que mon fils se soulève contre moi, dois-je être étonné de l'audace d'un étranger ? Or voilà Absalon qui menace mes jours, qui attente à ma vie et qui veut me faire descendre dans le tombeau pour monter sur le trône : *Ecce filius meus... quærit animam meam.* (II *Reg.*, XVI.) Ah ! l'attentat d'un fils ingrat est plus odieux et m'est plus sensible que celui d'un sujet rebelle.

Ces sentiments du saint roi d'Israël sont beaux, élevés, chrétiens, même avant le christianisme ; mais en même temps ils nous représentent Absalon tel qu'il est, un monstre dès qu'il est un fils ingrat. Dieu la punira, cette odieuse ingratitude ; ce fils coupable périra sous le poids de la colère du ciel. Or, c'est sur ces principes que les lois sagement établies dans la société décernent des humiliations et des peines pour punir l'ingratitude de ces enfants qui méconnaissent leurs pa-

rents lorsqu'ils peuvent s'en passer, ou qu'ils peuvent leur être utiles. Les ingrats sont humiliés et punis dans la société.

Quelle humiliation pour des enfants aisés, dans l'opulence, lorsque des parents, courbés sous le poids des années, dans l'infirmité et dans l'indigence, sont forcés de les traduire dans le sanctuaire de la justice, et qu'il faut un arrêt pour ouvrir leur bourse, parce que l'ingratitude a fermé leur cœur.

Voilà cependant, mes frères, des scènes que des enfants ingrats nous donnent souvent. Ah! de quoi rougiront-ils s'ils ne rougissent pas d'un tel opprobre?

Vous n'ignorez pas non plus que l'ingratitude marquée des enfants envers leurs parents est un cas d'exhérédation : il suffit à un père de prouver qu'un enfant l'a méconnu, méprisé, refusé de lui être utile lorsqu'il le pouvait, pour le déshériter; il y est autorisé par les lois, qui punissent l'ingratitude comme un vice odieux dans des enfants qui doivent à leurs parents, selon la loi de Dieu, l'amour, l'obéissance, le respect, l'assistance.

C'est ainsi, mon cher auditeur, que l'ingratitude est un vice odieux dans la société comme dans la religion. Les ingrats sont méprisés, condamnés et punis au tribunal même des hommes. Comme chrétiens, comme hommes, nous devons nous faire un devoir indispensable de la reconnaissance.

Ah! Seigneur, comme tous les moments de ma vie sont marqués par vos bienfaits, tous les jours je vous rendrai des actions de grâces; j'avouerai humblement que je tiens tout de votre infinie miséricorde, que je ne mérite rien, et que ce sont vos propres dons que vous couronnez quand vous récompensez les mérites de vos créatures.

La charité, ô mon Dieu, que vous me recommandez et qui distingue vos disciples, ouvrira mon cœur à vos ennemis, et la reconnaissance me rendra utile et agréable à mes parents, à mes amis et à tous ceux qui m'ont obligé. Que je ne sois pas ingrat, ô mon Dieu, puisque vous vous plaignez aujourd'hui des lépreux qui oublient le bienfait de leur guérison! Que j'imite ce Samaritain qui vous rend grâce prosterné à vos pieds, et vous glorifie dans le temps, afin de vous glorifier dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XXXI.

Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA POSSIBILITÉ DE SE SANCTIFIER DANS LE MONDE.

Nemo potest duobus dominis servire, aut enim unum odio habebit et alterum diliget... Non potestis Deo servire et mammonæ. (*Matth.*, VI.)

Nul ne peut servir deux maîtres. Car il haïra l'un, et aimera l'autre; vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

On peut se sanctifier dans le monde et dans l'opulence. Il est nécessaire d'être dans le monde; le riche n'y est pas toujours criminel. Ceux-là ne savent pas définir le monde d'après l'Evangile, et en conçoivent des idées fausses, qui se représentent le salut comme impossible dans la société des hommes qui en composent les différents états.

Je me représente un monde d'hommes d'irréligion, de plaisirs, d'ambition, d'intempérance, d'attaches criminelles. Quand je me représente le monde réprouvé dont parle Jésus-Christ, je ne me représente pas la société des hommes, les villes qu'ils habitent, l'opulence, les dignités qui distinguent les rangs, les états qui contribuent à sa gloire, à son harmonie. J'en concevrais une idée fausse.

Où irai-je pour n'être pas dans le monde? Il est partout, puisque partout il y a des hommes opposés à l'Evangile, et que ce sont ces hommes qui forment le monde auquel nous avons renoncé, le monde dont nous ne pouvons pas être sans crime.

Or, s'il est certain que nous sommes toujours dans le monde, quand nous serions même ensevelis dans la plus profonde solitude, il est certain aussi que nous pouvons nous sanctifier dans l'état où la Providence nous veut, malgré les dangers qui nous environnent.

Faites attention, je vous prie, mon cher auditeur, à cette expression de Jésus-Christ : Vous ne pouvez servir deux maîtres; vous ne pouvez servir Dieu et les richesses. Quel en est le sens? Le voici : servir, dans le sens de l'Evangile, un maître opposé à Dieu, à sa loi, c'est s'attacher, respecter, honorer même un monde coupable; c'est être l'esclave de ses usages, de ses maximes, de sa morale : ce n'est pas être dans le monde; ce n'est pas servir les maîtres que la Providence nous donne sur la terre, auxquels le Seigneur veut que nous obéissions. Tous les plus grands saints, Jésus-Christ lui-même, étaient dans le monde : ils rendaient à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu; ils étaient dans le monde, mais ils n'étaient pas du monde.

Jésus-Christ nous enseigne aussi qu'on peut posséder innocemment des richesses, et par conséquent se sanctifier dans un état distingué, élevé. Il ne dit pas : Vous ne pouvez pas servir Dieu et avoir des richesses, mais vous ne pouvez pas servir Dieu et les richesses. Servir les richesses, c'est les aimer, c'est y être attaché; c'est, selon saint Paul (*Ephes.*, V), en faire son idole; et voilà ce qui est un crime. Pour vous sanctifier dans le monde, que Dieu soit le seul Dieu de votre cœur, et qu'il ne s'attache jamais aux richesses que vous pouvez posséder innocemment, mais que vous ne pouvez jamais aimer sans crime : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* (*Psal.* LXI.)

C'est donc ne pas concevoir une idée juste du monde que de se le représenter sous les traits qui ne conviennent qu'à la société, ou plutôt de se représenter la société des humains, dont Dieu a varié les conditions, les talents, multiplié les besoins, comme ce monde réprouvé qui n'est point autre chose

qu'un parti d'hommes opposés à l'Evangile. Telle est cependant l'idée qu'un grand nombre de chrétiens s'en forme. On dirait, à les entendre, que leur salut est impossible à cause qu'ils sont dans le monde, et qu'ils doivent renoncer à leur sanctification, parce qu'ils ne sont point dans la retraite, et qu'ils ne sont ni prêtres, ni religieux. Pitoyable aveuglement!

Admirons, j'y consens, le bonheur d'une âme que la grâce transporte dans le désert; qu'un Dieu, admirable dans ses voies, conduit dans la solitude pour parler à son cœur.

Respectons ces arches précieuses, où se renferment tant de chrétiens alarmés des dangers du monde, où s'envolent tant de chastes colombes pour y gémir devant le trône de l'Agneau; mais ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'être où ils sont pour être ce qu'ils seront. Dans tous les états on peut se sauver.

C'est pour vous porter à travailler avec zèle, avec confiance, avec persévérance à votre salut, à en assurer le succès par vos bonnes œuvres que j'entreprends aujourd'hui de vous prouver la possibilité de vous sauver dans le monde. Je ne flatterai pas les mondains, je ne favoriserai pas le relâchement des mœurs, je n'élargirai pas la voie étroite où si peu de chrétiens marchent constamment. Ecoutez deux propositions qui partageront ce discours. Nous pouvons remplir les obligations du chrétien, quoique dans le monde; donc nous pouvons nous y sanctifier malgré tous les dangers : première réflexion. Nous devons, comme chrétiens, remplir fidèlement les obligations du citoyen dans le monde; donc nous pouvons nous y sanctifier sans renoncer à nos engagements : seconde réflexion. En deux mots, nous pouvons nous sanctifier dans le monde en rendant à Dieu tout ce qui lui est dû, en ne rendant au monde que ce qui lui est dû. Donnez-moi toute votre attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je sais que le nombre des chrétiens qui se damnent dans le monde est malheureusement très-grand; mais est-ce précisément à cause qu'ils sont dans le monde? Non; c'est parce qu'ils sont du monde, c'est parce qu'ils le servent, l'aiment, lui sont attachés, et préfèrent sa morale à celle de l'Evangile. Alors, comme ce parti d'hommes qui suivent des maximes opposées à celles du christianisme est leur maître, qu'ils l'écoutent et se font gloire d'être ses disciples, de penser comme lui, d'agir comme lui, il est certain qu'ils ne peuvent pas se sanctifier dans un tel parti; et c'est dans ce sens qu'il n'est pas possible de servir deux maîtres, Dieu et le monde, parce qu'on ne doit servir que Dieu seul, quand il s'agit du culte de l'amour, de la confiance et de la fin dernière que la créature doit se proposer dans toutes ses actions.

A entendre certaines personnes dire d'un ton décisif qu'on ne peut pas se sauver dans le monde, on dirait que tous les différents états qui forment la société sont proscrits; que Dieu refuse sa grâce à ceux qui les remplissent et que sa providence y a placés; on dirait que, pour entrer dans le ciel, il faut entrer dans des voies sublimes, se cacher dans la solitude, couler ses jours dans le recueillement et un repos continuel, renoncer aux travaux, aux emplois, aux dignités qui distinguent les rangs et les conditions, et changer l'ordre que Dieu lui-même a mis dans le gouvernement de ce bas monde. Mais il est aisé d'apercevoir que c'est l'ignorance et l'aveuglement qui font tenir ce langage aux mondains.

C'est l'ignorance du plan que Dieu a tracé dans son Evangile, de ce qui nous est absolument nécessaire pour assurer le succès de notre salut et des vertus propres aux différents états que les hommes remplissent. En effet, on ignore le plan de l'Evangile lorsqu'on s'imagine qu'il faut pratiquer toutes les vertus des solitaires dans le monde, et qu'il faut cesser d'être utile à la société pour remplir les obligations du chrétien : c'est un aveuglement et un mystère d'aveuglement qu'il n'est pas facile de développer. Pourquoi? Le voici.

Les mondains, qui raisonnent ainsi, peuvent-ils se persuader que tous ceux qui se sont sanctifiés étaient des solitaires, des religieux, des personnes qui vivaient hors de la société des humains? Non, sans doute; les annales de l'Eglise leur montrent une foule de chrétiens qui se sont sanctifiés dans le monde et dans les états où la piété trouvait les plus grands obstacles. Peuvent-ils se dissimuler les vertus qui règnent dans notre siècle? Diront-ils qu'il n'y a pas un seul juste agréable à Dieu dans le corps dont ils sont membres? Peuvent-ils ne pas rougir en se comparant avec ces chrétiens religieux qui sont dans le monde, qui y tiennent le même rang qu'eux, et qui y remplissent au moins avec autant d'exactitude leurs obligations.

Il est difficile et même impossible de se sanctifier dans le monde, disent-ils; mais sont-ils persuadés de ce qu'ils disent? Car voilà, mes chers frères, le mystère de leur aveuglement. Il est difficile de se sauver dans le monde, et ils y vivent sans crainte, sans précaution. Il est difficile de se sauver dans le monde, et l'affaire de leur salut ne les inquiète pas. On dirait qu'il ne faut qu'un jour pour en assurer le succès; que le dernier moment de la vie suffit pour élever et perfectionner l'édifice de sa sanctification.

Il est difficile de se sauver dans le monde; et, au lieu de prendre pour ses modèles dans la vie chrétienne, des personnes vertueuses, sages, recueillies, charitables, pénétrées des grandes vérités du salut, on se fait gloire d'imiter un monde de vice, de volupté, de dissipation, de médisance, d'incrédulité. Enfin, on dit qu'il est difficile de se sauver dans le monde, et on ne se détache pas des sociétés les plus dangereuses à l'innocence ou à la foi. On recherche avec ardeur les occasions de se dissiper; on ne se dérobe à aucune

partie de plaisir. On ne redoute que les pertes temporelles; on n'est flatté que du vain éclat d'une dangereuse opulence ou d'une gloire fugitive. Quel aveuglement!

Pour nous sauver dans le monde, il faut y remplir les obligations du chrétien, des obligations essentielles dont personne ne peut être dispensé, des obligations que les prêtres, les religieux, les personnes consacrées à Dieu ne remplissent que d'une manière plus parfaite par celles qu'ils se sont imposées volontairement; c'est-à-dire qu'il faut, dans quelque état que l'on soit, aimer Dieu, le servir et lui obéir. Or ces principes posés, qui ne favorisent pas ceux qui sont du monde, je dis à ceux qui sont dans le monde : On peut être dans le monde et aimer Dieu; on peut être dans le monde et servir Dieu; on peut être dans le monde et obéir à Dieu; par conséquent on peut se sanctifier dans le monde, malgré tous les dangers, pourvu qu'on y rende à Dieu tout ce qui lui est dû. Donnons de l'étendue à ces trois réflexions.

On peut aimer Dieu dans le monde. Qui en doute, mes frères, et qui pourrait en douter sans un pitoyable aveuglement? Or, si on peut aimer Dieu dans le monde, on peut donc s'y sauver. Car rien n'est difficile, rien n'est impossible à celui qui aime; car tout est accordé à l'amour, les attentions, les faveurs d'un Dieu, les grâces les plus précieuses, la rémission des plus grands péchés, la gloire de toutes les vertus que le chrétien pratique sur la terre; la charité est la seule qu'il ne discontinuera jamais de pratiquer dans le ciel. Sur la terre il croit ce qu'il ne voit pas; il espère ce qu'il attend; dans le ciel il possède l'objet qu'il a aimé, qu'il aime parfaitement et qu'il ne cessera jamais d'aimer.

On ne peut point douter de ces vérités sans douter de l'autorité de l'Evangile qui nous les atteste; on ne peut point les combattre sans manquer de foi et mépriser la doctrine de l'Eglise.

Vous devez déjà, mon cher auditeur, l'apercevoir. Prouver à ceux qui disent qu'on ne peut pas se sauver dans le monde, la possibilité d'aimer Dieu, c'est leur prouver une vérité qu'ils n'ignorent pas, une vérité dont ils se font gloire d'être les apôtres, une vérité qu'ils rougiraient de contester, une vérité qui excite leur zèle, leurs alarmes en apparence, et quelquefois leurs malignes critiques.

En effet, pourquoi ne pourrait-on pas aimer Dieu dans le monde? Serait-ce que notre cœur n'est pas fait pour aimer? Non, sans doute; il suffit d'avoir un cœur pour aimer; il est difficile de ne pas aimer. Il faut que la créature occupe notre cœur, ou que Dieu y règne, et ce ne peut être que l'amour profane qui glace nos cœurs lorsqu'il s'agit du souverain bien.

Mais s'il est si facile à l'homme d'aimer, pourquoi ne pourrait-il pas aimer Dieu dans le monde? Qui l'empêcherait de suivre le penchant d'un cœur tendre et sensible? Faut-il être dans un cloître; faut-il être un anachorète, abandonner les villes, fuir la société des humains pour aimer Dieu? N'est-il aimable que dans la solitude? Est-il bien vrai qu'il n'y en a point dans les différents états, les différentes conditions, qui l'aiment de tout leur cœur. Ah! mon cher auditeur, on sent toute la force de ce raisonnement, et l'on n'aurait pas certainement la témérité d'avancer qu'on ne peut pas aimer Dieu dans le monde. Mais, moi, je tire une conséquence juste de ces vérités, et je dis à ceux qui sont dans le monde : Ne soyez pas du monde; vous pouvez aimer Dieu dans votre état : donc vous pouvez vous y sanctifier.

Vous ne pouvez pas vous sanctifier dans le monde, et vous aimez; vous ne pouvez pas être sans attache, ce n'est donc pas Dieu que vous aimez? C'est donc aux créatures, aux objets périssables de la terre que vous ouvrez votre cœur? C'est donc un monde enchanteur, un monde de plaisirs, de richesses, de grandeur, qui a toutes vos affections? Oui, dit saint Jean, celui qui n'aime pas Dieu, aime le monde. La charité n'entre pas et ne demeure pas dans un cœur où règne l'amour du monde : *Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.* (I *Joan.*, II.)

Quand on me dit qu'on ne peut pas se sauver dans le monde, c'est donc comme si l'on me disait : On ne peut pas aimer Dieu dans le monde. Mais comme il est impossible à l'homme de ne pas aimer, c'est aussi, par une juste conséquence, comme si l'on me disait : Il est impossible de ne pas aimer le monde condamné par l'Evangile. Or vous ne vous formerez jamais des idées si fausses et si injurieuses à la bonté et à la sagesse de Dieu; par conséquent vous conclurez avec moi que dès qu'on peut aimer Dieu dans le monde, on peut s'y sanctifier.

Dieu vous défend d'aimer le monde, et tout ce qui est dans le monde (I *Joan.*, II); il vous commande de l'aimer et de lui donner toutes les affections de votre cœur. (*Deut.*, VI.) Or voilà un amour défendu et un amour commandé. Pour nous sanctifier dans le monde il faut aimer Dieu, et fermer son cœur à tous les objets qui peuvent le corrompre. Cela est-il impossible? Non : par conséquent ceux qui aiment le monde n'ont qu'à changer d'objet; ils se sanctifieront dans le monde, parce qu'ils ne seront pas du monde opposé à l'Evangile. Qui fait les mondains, ces pécheurs dont la vie est inutile, voluptueuse et scandaleuse même? Qui fait ces justes, ces hommes religieux dont la vie est si utile, si sage, si édifiante? C'est l'amour; ce sont les affections du cœur, dit saint Augustin. L'amour du monde, l'amour défendu est le principe des mœurs licencieuses et corrompues des pécheurs : l'amour de Dieu, l'amour commandé est le principe des mœurs pures et innocentes des justes : *Nec faciunt bonos vel malos mores nisi boni et mali amores* (Aug., epist. 55, cap 4, *ad Macedonium.*) Aimez Dieu, vous le devez, vous le pouvez, et vous vous sanctifierez dans le monde. Vous serez du nombre des justes qui opèrent leur salut. Dès

qu'on peut aimer Dieu dans le monde, on peut s'y sanctifier.

Ceux qui disent qu'on ne peut pas se sauver dans le monde, diront-ils que tous les objets qui les environnent les attachent; que la beauté de cet univers fixe leur admiration; que les douceurs de l'opulence, l'éclat des honneurs excitent tous les désirs de leur cœur tendre, sensible, facile à entamer; qu'il est difficile de ne pas aimer ce que l'on voit et ce qui est aimable; et qu'il faut être hors du monde pour s'occuper du ciel, méditer les grandeurs de Dieu et allumer dans son cœur quelques étincelles de son amour? Mais ce raisonnement prouve une sorte d'aveuglement, de délire; il annonce des chrétiens charnels dont la foi est assoupie. Pourquoi? Le voici.

S'il était vrai qu'on ne pût pas aimer Dieu dans le monde, il s'en suivrait que dans toute la société il n'y aurait pas un vrai juste: car il n'y a point de vrai juste sans amour de Dieu; il s'en suivrait que tous ceux dont on admire la piété, l'innocence des mœurs, le zèle pour les intérêts de la religion et de l'Etat, n'aiment pas Dieu; il s'en suivrait que tous les ouvrages du Créateur seraient des obstacles invincibles au salut et des titres pour ne pas l'aimer. Or c'est ce que la raison dégagée de passion ne peut pas supposer. Quel aveuglement de dire qu'il faut être dans la solitude, séparé du commerce des hommes pour aimer Dieu! Pouvons-nous dire qu'il n'y aura que les solitaires de sauvés? pouvons-nous avancer que ce n'est qu'à eux que Dieu a intimé le grand précepte de son amour? Ah! on crierait anathème à celui qui voudrait dispenser de l'obligation d'aimer Dieu ceux qui sont dans l'élévation, les dignités de l'Etat ou du sanctuaire, ceux qui sont utiles à la république par leurs talents, leurs occupations. Mais si le précepte de l'amour de Dieu regarde ceux qui sont dans le monde comme ceux qui s'en sont séparés, on peut donc aimer Dieu dans le monde, car il ne commande rien d'impossible, et par conséquent on peut s'y sanctifier.

Quelle différence entre ces mondains qui veulent justifier leur attache au monde, et saint Augustin? Ils prétendent que tous les objets qu'ils contemplent, qui les environnent, sont des obstacles à l'amour de Dieu, et ce grand docteur disait (*Confess.*, lib. X, cap. 6) que c'étaient autant de bouches éloquentes qui lui disaient d'aimer Dieu, qui lui prêchaient ses perfections, ses amabilités : *Cœlum et terra et omnia quæ in eis sunt mihi dicunt ut te amem.*

Remarquez, mes frères, que saint Augustin ne dit pas seulement que l'univers est pour lui un spectacle qui épuise son admiration, et le force de reconnaître un souverain être qui l'a tiré du néant, lui a imposé des lois, le soutient, le conserve; mais il ajoute que tout ce qu'il renferme touche son cœur, le pénètre de reconnaissance, et lui fait un devoir, non-seulement de confesser sa grandeur et sa puissance, mais encore de l'aimer et de lui donner toutes les affections de son cœur : *Cœlum et terra et omnia quæ in eis sunt mihi dicunt ut te amem.*

Or, si tout ce que ce grand docteur voyait lui annonçait qu'il faut aimer Dieu, les mondains sont-ils fondés lorsqu'ils disent que la grandeur des villes, la multitude des humains qui les habitent, la variété des occupations nécessaires pour l'ordre, l'utilité, la gloire de la société sont des obstacles à l'amour de Dieu? Non sans doute. Si un terrestre et coupable amour des plaisirs, des honneurs, des richesses ne régnait pas dans leur cœur, Dieu y aurait une place; ils se sanctifieraient dans le monde.

Je sais bien que les amateurs du monde ne se sanctifient pas dans le monde, puisqu'il nous est défendu de l'aimer. Mais ce n'est pas à cause qu'ils sont dans le monde qu'ils n'aiment point Dieu, c'est parce qu'ils sont du monde, c'est-à-dire d'un parti d'hommes terrestres qui suivent les inclinations d'un cœur corrompu. Il est difficile de se sauver dans le monde. Oui, quand on vit sans précaution, qu'on s'y glisse à toutes les parties de plaisir, qu'on s'expose aux dangers, qu'on les recherche, qu'on les aime même, et qu'au lieu de ne compter que sur la grâce, on compte sur ses forces.

Les vertus et les années de David ne l'ont point préservé du danger où il s'était exposé témérairement. A la tête de ses armées il n'aurait pas souillé la gloire de son règne comme dans un lâche repos; on se damne dans le monde quand on est où on ne doit pas être. La jeunesse n'a pas empêché Joseph de triompher du danger qu'il n'avait pas recherché. Il est fort de la force de Dieu même, quand il combat contre les charmes de la volupté, parce que Dieu soutenait celui qu'il avait envoyé dans l'Egypte. On se sauve dans le monde quand on est où l'on doit être.

David et Joseph étaient dans le monde; tous deux dans une cour où les écueils sont communs et les naufrages fréquents; l'un sur un trône éclatant, l'autre esclave d'un grand. Ce n'étaient point des solitaires, des hommes séparés du commerce des humains : l'un succombe, l'autre résiste; c'est-à-dire, l'un nous prouve qu'il faut craindre et se précautionner, l'autre qu'il ne faut point quitter le monde, mais être dans l'état où Dieu nous veut.

Ceux qui disent qu'on ne peut pas se sanctifier dans le monde, parleraient plus juste s'ils disaient qu'ils ne veulent pas s'y sanctifier. En effet, c'est vouloir ne pas se sanctifier dans le monde que de l'aimer. Peut-on aimer Dieu et le monde? peut-on se sanctifier sans aimer Dieu? Non; la solide vertu, dit saint Augustin (epist. 55, cap. 4, *ad Macedonium*), consiste à aimer ce qui mérite d'être aimé. Voilà la vraie vertu sur la terre; voilà dans cette vie périssable ce que les seules lumières de la raison nous enseignent : *In hac vita virtus non est nisi diligere quod diligendum est.* Or, mon cher auditeur, quel est l'objet le plus digne de notre

amour? Dieu, sans doute, le créateur de tout ce que nous voyons et qui nous enchante, de cet univers, dont l'harmonie épuise notre admiration, de ces beautés qui frappent et qui font tant de coupables, pendant qu'elles ne devraient faire que des admirateurs de la souveraine beauté qui les a formées; Dieu, le dispensateur des richesses, des honneurs, des talents, qui a fait le riche et le pauvre, qui donne l'intelligence aux simples et aveugle les savants orgueilleux, qui distribue les couronnes et les enlève, qui change la scène quand il lui plaît, et nous montre dans l'humiliation celui qui était dans la gloire; Dieu, le rémunérateur de la vertu et le vengeur du vice; Dieu, patient et tout-puissant, qui peut nous perdre et qui veut nous sauver; Dieu, qui est toujours le même, qui est avant les temps, et qui sera quand il n'y aura plus de temps; Dieu, que nous pouvons posséder éternellement ou perdre pour toujours; Dieu, qui nous enlèvera peut-être dans quelques moments au monde, et devant lequel nous paraîtrons dépouillés de nos richesses, de nos titres, et accompagnés de nos œuvres seulement. Oui, voilà certainement l'objet le plus aimable, puisqu'il est le souverain bien, la source de tous les vrais biens, le principe de toutes les vertus, et la dernière fin de l'homme. Or est-il difficile de l'aimer? Non; le crime des mondains est de lui préférer la créature, et d'attacher leur cœur aux biens fragiles et périssables. On ne peut pas se sauver dans le monde quand on n'y vit pas chrétiennement, et qu'on abandonne volontairement la voie étroite où marchent les justes, pour marcher à son gré dans la voie large où marchent les réprouvés. Mais distinguons ceux que le salut occupe, et ceux qui le négligent : les uns y travaillent parce qu'ils en espèrent le succès; les autres désespèrent avec raison du succès, parce qu'ils n'y travaillent pas.

Non, voluptueux, ce n'est pas la place que vous occupez dans le monde qui est un obstacle à votre salut, c'est un criminel amour que la passion a allumé dans votre cœur; c'est le commerce scandaleux que vous entretenez depuis longtemps; ce sont des liens honteux qui vous attachent au char d'une coupable beauté, et que tant de remords, d'accidents, de grâces même n'ont pas encore pu briser. Voilà l'obstacle que vous mettez à votre salut; vous vous sanctifieriez dans votre place, si vous renonciez à cette intrigue; vous en rempliriez mieux les obligations, si vous étiez plus sage; vous ne la déshonoreriez point, si vos mœurs n'étaient pas si scandaleuses; vous seriez plus à vous, si vous n'étiez pas tant au plaisir; vous seriez utile, respecté, si vous n'aimiez que votre devoir, et vous pourriez vous sanctifier dans votre place, si vous étiez moins homme et plus chrétien.

Ce n'est pas parce que vous êtes riche que vous vous damnez, mais parce que vous êtes attaché aux richesses; parce qu'elles vous rendent sensuel, délicat, haut, superbe; parce que vous les regardez comme un titre pour vous dispenser des devoirs du christianisme. Servez-vous-en, ne les aimez pas, elles serviront à votre salut : les moyens de les sanctifier ne vous manquent pas; il y a des pauvres; c'est Dieu qui vous les recommande, parce qu'il veut vous sauver dans l'opulence.

Que l'ambitieux ne dise pas non plus qu'on ne peut pas se sauver dans le monde; c'est son ambition qui met obstacle à son salut. Pourquoi brigue-t-il les honneurs et y arrive-t-il par le ressort des intrigues, des cabales, de l'adulation et d'une coupable politique? Les honneurs ne damnent point ceux qui les méritent, qui s'y dérobent lorsque la décence le permet, ou qui ne font que s'y prêter, quand il faut, par nécessité, paraître grands.

Pourquoi tant de chrétiens se damnent-ils dans le monde? C'est qu'ils l'aiment, c'est qu'ils veulent en être aimés, estimés et favorisés. Or les amis du monde sont les ennemis de Dieu, dit saint Jacques (*Jac.*, IV) : on sert avec affection celui qu'on aime; on ne sert pas Dieu parce qu'on ne l'aime pas : on se damne, quoiqu'on pourrait se sanctifier dans le monde, puisqu'on peut y aimer et servir Dieu.

Servir Dieu, c'est l'aimer, le louer, confesser sa grandeur, avouer notre misère; c'est le prier, sentir le besoin que nous avons de son secours; c'est lui rendre le culte suprême qui lui est dû, et remplir toutes les obligations du chrétien. C'est dans ce sens qu'il est écrit : Vous aimerez votre Dieu, vous ne servirez que lui seul; *Illi soli servies.* (*Matth.*, IV.)

En effet, le service des grands n'est pas le service de Dieu. Servir les grands; c'est leur être utile dans leurs besoins temporels, c'est leur être assujetti sur la terre pour l'intérêt et la gloire de la société; c'est respecter le pouvoir qu'ils ont sur nous comme hommes. Servir Dieu, c'est lui rendre tout ce qui lui est dû comme au souverain Maître des rois et des sujets.

Il n'est pas défendu de servir les hommes, quoiqu'il nous soit recommandé de ne servir que Dieu seul. Nous sommes composés d'un corps et d'une âme, dit saint Augustin : par rapport à l'âme, c'est Dieu seul que nous devons adorer et servir; nulle puissance ne peut être comparée à la sienne, et ne doit lui être préférée; nul mortel n'a pouvoir sur notre âme : par rapport au corps, nous sommes, durant cette vie, soumis aux puissances établies de Dieu; nous devons respecter leur autorité, et leur rendre les honneurs qui leur sont dus. Ainsi, le service de Dieu n'empêche point le service des hommes; au contraire, on ne les sert jamais mieux que lorsqu'on sert bien Dieu.

On ne peut point servir Dieu dans le monde. Ah! qui vous en empêche, mon cher auditeur? Votre commerce, vos emplois, les maîtres que vous servez, les personnes que vous fréquentez, les soins que vous êtes obligés de donner à vos affaires, à l'établis-

sement de votre famille, les idées que le monde conçoit de la dévotion, sa censure, son mépris, sa haine? Mais, permettez-moi de vous le dire, vous vous formez des fantômes; vous vous dissimulez la vérité que vous connaissez, et à laquelle vous ne pouvez pas vous dérober. En effet, dès que je vous suppose dans le monde sans être du monde, c'est-à-dire du parti de ces mondains qui traitent la religion en politique, et qui se soulèvent contre une vie chrétienne pour justifier une vie de jeu, de plaisirs, d'inutilités, vous ne devez plus vous effrayer de ces obstacles, la foi suffit pour en triompher; et je soutiens que vous pouvez servir Dieu dans le monde, dès que vous êtes dans un état approuvé, et surtout dans un état où vous présumez que la Providence vous a appelé, et, par conséquent, que vous pouvez vous y sanctifier. Entrons dans un détail de preuves.

Le commerce a ses dangers, je le sais; mais qui sont ceux qui ne les évitent pas? Les hommes de cupidité, d'injustice, d'indévotion; ce sont ceux-là qu'on voit criminellement avides des gains les plus rapides et les plus suspects, se souiller d'injustices et d'usures, tellement livrés aux choses de la terre, qu'ils ne goûtent plus celles du ciel, et qui, semblables à ces hommes terrestres dont il est parlé dans l'Evangile, allèguent leurs occupations et les intérêts de leur commerce, pour se dispenser, non-seulement d'assister au sacrifice, mais même pour justifier l'éloignement des sacrements. Voilà ceux qui succombent à la tentation des richesses. Mais peut-on dire que tous les chrétiens engagés dans le même état les imitent? Non : la piété, l'exactitude, l'équité distinguent ceux qui veulent sincèrement se sanctifier dans le monde : on les voit dans le saint temple; ils sanctifient les jours consacrés au Seigneur; ils ne veulent que des gains licites; leur fortune n'est pas si rapide, si immense, mais leur conscience est tranquille; ils ont la confiance du public; on loue leur probité; ils vivent avec honneur, et ils servent Dieu en servant la société, parce qu'ils lui rendent tout ce qui lui est dû.

Il y a dans le monde des emplois qui occupent, qui demandent une occupation continuelle, qui permettent à peine de s'acquitter des devoirs les plus essentiels de la religion: je le veux; mais dès qu'ils sont utiles et nécessaires à la société, dès que ces chrétiens peuvent les occuper innocemment, vous pouvez donc vous y sanctifier, car, dans l'état que vous supposez, Dieu n'exige pas de vous ce qu'il exige d'un religieux, d'un prêtre, d'une personne libre. Mais est-il bien vrai que vous soyez tellement occupés que vous ne trouviez point le temps que le monde vous demande pour les plaisirs, les repas, le jeu, et que vous lui refusez vos moments libres pour les donner à la religion, car voilà de quoi il est question : pour moi, je suis en état de vous prouver que vous pouvez servir Dieu dans votre emploi; l'exemple de ceux qui le remplissent avec autant d'exactitude que vous, et qui sont plus religieux, me suffit.

Vous opposez les maîtres que vous servez : mais ces maîtres sont chrétiens; mais ces maîtres n'ont aucun droit sur votre âme, et la religion qui vous ordonne de les honorer, de les servir avec fidélité, vous ordonne de les quitter, si, comme Pharaon, ils s'opposent à ce que vous rendiez à Dieu tout ce qui lui est dû. Ah! mon cher auditeur, l'expérience nous le prouve tous les jours : les maîtres les moins religieux, les mondains, les incrédules même désirent de la piété dans ceux qui les servent; ils mettent leur confiance dans un domestique qui craint Dieu, qui le sert; ils ne la mettraient pas dans une personne qui penserait comme eux; ils savent que celui qui manque à Dieu, manque aisément aux hommes : c'est pourquoi ils n'estiment pas ceux que la religion ne garde pas dans leur service, et par là, ils nous prouvent qu'on peut servir Dieu dans le monde. Mais avançons, et levons les autres obstacles que vous opposez à la possibilité de servir Dieu dans le monde.

Les personnes que vous fréquentez, les amis qui forment votre société ordinaire, vous empêchent de servir Dieu; vous voulez faire comme les autres, vous ne voulez pas vous distinguer. Eh! pourquoi avez-vous de tels amis? La religion a-t-elle présidé au choix de ces personnes mondaines qui vous détournent de la piété, qui vous font préférer une académie de jeu aux assemblées des fidèles dans le saint temple, et vous font braver toutes les maximes de l'Evangile? Ah! pour vous condamner et vous prouver qu'on peut servir Dieu, et par conséquent s'y sanctifier, je ne veux que l'exemple des personnes pieuses que vous tournez en ridicule : dans votre état, dans votre famille même il y en a.

Les soins que vous êtes obligé de donner à vos affaires ne doivent pas non plus vous empêcher de travailler à votre salut et d'en assurer le succès. Comment? Le voici : c'est qu'ils sont une partie de vos devoirs; c'est que la religion vous les impose : elle fait un crime de l'indolence et de l'insensibilité à ces parents qui, au lieu de thérauriser pour leurs enfants, selon le précepte de saint Paul (II *Cor.*, XII), dissipent ou laissent perdre les biens qu'ils ont reçus de leurs ancêtres. On peut se sanctifier dans le monde, et se mettre en état de procurer à sa famille un établissement honnête. Ceux qui se damnent dans le monde, ce sont ces parents qui travaillent trop à leur fortune, et qui ne travaillent pas assez à leur salut; qui appréhendent que leurs enfants ne soient pas assez riches, et qui ne craignent pas qu'ils soient réprouvés.

Ici, mon cher auditeur, voici, selon vous, encore un grand obstacle à votre sanctification dans le monde; mais moi je dis que c'est un fantôme que vous vous formez pour vous effrayer et vous porter à renoncer à la piété : en effet, quel est ce monde que vous

redoutez ? De quel poids est-il ? Que devons-nous en penser? car on parle du monde, et il ne faut que le définir pour le mépriser. Le monde, je vous le répète, n'est pas cette société d'humains qui habitent les villes et campagnes : le monde est un parti d'hommes opposés aux maximes de l'Evangile : or ce parti d'hommes opposés à l'Evangile doit être méprisé par les chrétiens qui veulent se sanctifier. Au lieu d'être redouté, a-t-il une autre autorité que celle que nous lui donnons ? Et si nous avons de la foi, ne devons-nous pas mettre notre gloire dans ses mépris, ses haines? Parce que le monde conçoit de fausses idées de la dévotion, qu'il la censure, qu'il la tourne en ridicule, faut-il y renoncer?

Ah! mes frères, ne vous étonnez pas si le monde vous méprise, s'il vous censure, s'il veut vous ravir la gloire d'être sages, d'être prudents. Vous êtes disciples de Jésus-Christ ; vous professez sa doctrine ; vous êtes soumis à l'Eglise ; vous remplissez les devoirs du chrétien exactement : le temps vous est précieux, vous ne le perdez pas au jeu, dans les cercles ou dans l'oisiveté; vous êtes dans le monde sans être du monde ; en voilà assez pour être haï d'un parti d'hommes opposés à l'Evangile : *Nolite mirari, fratres, si odit vos mundus.* (I *Joan.*, III.)

Vous voyez des chrétiens traiter la religion en politiques, s'ériger en réformateurs de la piété, s'applaudir d'une vie douce, commode et conforme aux mœurs du siècle : pensez qu'ils sont du monde, c'est-à-dire de ce parti d'hommes opposés aux saintes maximes de l'Evangile : *Ipsi de mundo sunt.* (I *Joan.*, IV.) C'est parce qu'ils sont du monde qu'ils tiennent son langage, qu'ils débitent sa morale, et qu'ils se font gloire de respecter plus ses maximes et ses lois que celles de l'Evangile : *Ideo de mundo loquuntur.* (*Ibid.*)

Les justes ne les écoutent pas ; les chrétiens jaloux de se sanctifier dans le monde évitent ces apologistes du jeu, des plaisirs, des spectacles, du luxe, de l'ambition, et des déserteurs de la piété ; mais ceux qui veulent être du monde, en être aimés, y tenir un rang, y jouer un beau rôle, les écoutent comme des oracles. De là ces maximes insensées : il faut se conformer au monde ; il faut faire ce qu'il fait, suivre ses usages, ou se renfermer dans un cloître. Pitoyable raisonnement, et scandaleux même dans la bouche d'un chrétien ! Cependant il est commun ; des personnes d'esprit le font tous les jours, et s'imaginent parler en sages. Nous en gémissons, nous déplorons leur ignorance ou leur irréligion ; mais les mondains les écoutent et les approuvent : *Mundus eos audit.* (*Ibid.*)

Ne soyez pas, mes frères, de ce monde pervers et corrompu, et vous vous sanctifierez dans le monde, parce qu'avec les chrétiens sages et vertueux, vous y servirez Dieu, vous lui obéirez. Vous le pouvez comme eux : on se sauve dans le monde quand on y rend au Seigneur tout ce qui lui est dû.

Quand on dit, mon cher auditeur, qu'on ne peut pas se sanctifier dans le monde, n'est-ce pas comme si l'on disait qu'on ne peut pas y accomplir les commandements du Seigneur ? Oui, c'est dire qu'on ne peut pas obéir à Dieu, et c'est blasphémer contre sa bonté, parce qu'il ne commande rien d'impossible.

Je sais que les mondains tiennent souvent ce langage par légèreté, pour justifier leur peu de ressemblance avec les justes ; car, que faut-il donc faire dans le monde pour se sanctifier ? Faut-il renoncer à ses emplois, ses dignités, ses biens, sa famille? Non. Tertullien disait aux empereurs : Nous vous obéissons en obéissant au Dieu que nous servons ; nous exécutons vos ordres quand ils ne sont pas contraires à ses préceptes. Il y a des chrétiens qui remplissent différents emplois dans votre empire ; ils rendent à César ce qui est dû à César, et à Dieu ce qui est dû à Dieu.

Faut-il pratiquer les austérités des anachorètes, le recueillement du cloître, des vertus sublimes et extraordinaires ? Non, il faut obéir à Dieu : si vous voulez vous sanctifier dans le monde, assurer le succès de votre salut, entrer dans le séjour de l'immortalité glorieuse à la fin de vos jours, obéissez au Seigneur, observez ses commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX.)

D'après cet oracle consolant du Sauveur, dire qu'on ne peut pas se sanctifier dans le monde, n'est-ce pas dire qu'on ne peut pas obéir au Seigneur ?

Il faut pour se sanctifier dans le monde obéir à Dieu. Quand il nous a intimé son précepte, il faut l'accomplir ; et c'est un crime alors d'examiner, de raisonner, de disputer, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XVI, c. 31) : *Divino intonante præcepto obediendum, non disputandum.* Mais cette obéissance que Dieu exige de nous quand il parle, quand il commande, détruit-elle celle que nous devons aux puissances établies pour nous gouverner ? à nos supérieurs ? Non, puisqu'il nous fait un devoir indispensable de leur être soumis, et que nous ne pouvons sans crime leur désobéir. Vous pouvez donc obéir à Dieu et aux hommes : à Dieu qui ne commande rien d'impossible ; aux hommes quand ils n'exigent rien contre la loi de Dieu. Car, dit saint Augustin (*Exposit. quarumd. proposit. Epist. ad Rom.*, proposit. 72), il faut suivre la règle que Jésus-Christ à établie lui-même, rendre à Dieu ce qui lui est dû, et à César ce qui est dû à César : *Modus ille servandus quem Dominus ipse præscribit, ut reddamus Cæsari quæ Cæsaris sunt, et Deo quæ Dei sunt :* et dans l'obéissance qu'on rend, soit à Dieu, soit aux puissances temporelles, il faut que l'amour, le devoir, la conscience en soient le principe, et non l'hypocrisie, l'intérêt, la politique, la complaisance : *Nihil simulate facientes.* Mais si vous pouvez obéir à Dieu et aux hommes, qui sont vos maîtres selon

la chair, vous pouvez donc vous sanctifier dans le monde?

Le centenier, en faisant le portrait de l'obéissance des hommes qui étaient sous son autorité, n'en tirait pas une conséquence contre l'obéissance due au Seigneur; au contraire il en établissait la nécessité et la possibilité.

Je vois les mondains plier sous le joug honteux d'une obéissance insensée, quand il s'agit d'observer les lois du monde, ces lois qui n'ont pas plus de réalité que les fables imaginées dans le délire d'une imagination échauffée; ces lois qui n'ont point d'autre autorité que celle que leur donnent le goût, le caprice, l'inconstance; ces lois qui les gênent, les mettent à l'étroit, les humilient; ces lois qui en font des esclaves qui se plaignent continuellement de la pesanteur de leurs fers, sans avoir le courage de les briser. Or ces mondains me diront-ils qu'ils ne peuvent observer la loi de Dieu? Me persuaderont-ils que la grâce ne leur rendra pas possible ce que la politique, l'intérêt leur rendent si facile? qu'ils peuvent obéir au monde, mais qu'ils ne peuvent pas obéir à leur Dieu? Non sans doute. Je dis donc avec raison que nous pouvons nous sanctifier dans le monde, en y rendant à Dieu tout ce qui lui est dû: je dis aussi que nous pouvons nous sauver dans le monde, pourvu que nous ne lui rendions que ce qui lui est dû: les obligations du chrétien, les obligations du citoyen; c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Je ne dirai point, mon cher auditeur, qu il est si facile de se sauver dans le monde, que nous pouvons nous y sanctifier sans efforts, sans nous faire violence, sans gêner nos inclinations et réprimer continuellement les mouvements d'une chair qui se révolte.

Je ne dirai pas que le succès du salut est si assuré, qu'on peut se promettre une éternité après une vie mondaine, comme si la qualité de chrétien était un titre qui pût nous rassurer au tribunal de Jésus-Christ, lorsque nous y portons des mœurs qui ne sont pas plus pures que celle des païens.

Je ne dirai pas qu'on peut se sauver dans le monde quand on est du monde, c'est-à-dire quand au lieu d'user du monde comme n'en usant pas, on s'y attache, on l'aime, on prend son ton, ses airs, on se rend l'esclave de ses maximes et de sa morale, comme si un monde auquel nous avons renoncé solennellement dans notre baptême, pouvait être aimé innocemment, comme si ce n'était pas un crime de suivre son esprit et de se faire gloire de le savoir et de s'y conformer.

Enfin, je ne dirai pas qu'on peut se sanctifier dans ces états proscrits par la religion, où tout est piéges et dangers, dans un état que la cupidité, l'ambition, de coupables inclinations font embrasser contre les remords d'une conscience qui réclame et gémit, puisqu'il y a même des états saints, des états distingués, élevés, où le salut est en danger pour ceux qui les embrassent sans vocation, sans les vertus ou les talents qu'ils exigent.

Non, mes frères, quand je dis qu'on peut se sanctifier dans le monde et y remplir les obligations du citoyen, je n'avance rien qui puisse favoriser les mondains, puisque je distingue avec Jésus-Christ ceux qui ne sont pas du monde de ceux qui en sont.

Oublierai-je que l'aveuglement de la plupart des chrétiens est de regarder leur sanctification comme la chose la plus aisée, et de se flatter à la mort du sort des justes qu'ils admirent rarement, qu'ils n'imitent point, et qu'ils méprisent même souvent.

Peut-on trop gémir sur l'espérance des mondains, quand il s'agit de l'affaire du salut; quelles idées en conçoivent-ils? De fausses, d'insensées. On veut faire son salut, et on n'y pense pas; on veut se sanctifier dans le monde, et on n'y remplit ni les obligations du chrétien, ni celles du citoyen; on ne renonce pas au ciel, et on ne veut pas marcher dans la route qui y conduit; on ne veut pas mourir dans le péché, et on vit dans l'habitude du péché.

A voir l'espérance des mondains, on dirait que les justes n'entendent pas l'Evangile, et que c'est une imagination échauffée qui leur a tracé le plan des vertus qu'ils pratiquent: on dirait qu'ils sont plus sages, plus prudents que ceux qui se gênent et combattent leurs penchants; on dirait qu'il n'y a point d'enfer pour les riches voluptueux, sensuels, orgueilleux et insensibles à la misère du prochain, et que les feux vengeurs ne sont allumés par le Tout-Puissant que pour punir certains crimes dont ils ne sont pas coupables.

En effet, mon cher auditeur, demandez à cette femme mondaine qui ne donne que les moments qui l'embarrassent à la religion, et les jours entiers à la mollesse, aux parures, au jeu, aux spectacles, si elle renonce à son salut: elle vous répondra que non, que Dieu est bon, que c'est sa naissance et son état qui demandent qu'elle suive le plan que le monde lui a tracé; ainsi se flatte-t-elle de se sauver dans le monde, quoiqu'elle soit du monde.

Ainsi tous les mondains se flattent-ils d'une impossibilité chimérique, en espérant se sanctifier sans remplir les obligations du chrétien, ni même celles d'un citoyen qui veut être utile à la société, selon les desseins de Dieu.

Pour moi, mon cher auditeur, je ne viens pas vous flatter d'une possibilité chimérique, quand j'avance que nous pouvons nous sanctifier dans le monde, sans renoncer aux engagements de notre état, pourvu que nous ne lui rendions que celui qui lui est dû. Cette vérité est appuyée sur les plus grands principes de la religion; il ne faut que les développer pour nous en convaincre

Dieu a varié les conditions, il n'a pas voulu les confondre: il est donc l'auteur de la grandeur, de l'élévation, de l'autorité de certains mortels; la grandeur par conséquent

n'est pas un obstacle à la possibilité du salut dans le monde.

Dieu a varié les talents, il n'a pas voulu qu'ils fussent inutiles : il faut donc les cultiver, il faut donc les employer pour entrer dans ses desseins; par conséquent ils ne sont pas un obstacle à la possibilité du salut dans le monde.

Enfin Dieu a multiplié les besoins de l'homme; il n'a pas voulu qu'il fût dans l'inaction, dans l'indolence : il faut donc travailler, donner ses soins au gouvernement de ses biens et à l'établissement de sa famille; par conséquent la nécessité de pourvoir à ses besoins n'est pas un obstacle à la possibilité de se sauver dans le monde.

Oui, mes frères, les obligations du chrétien peuvent et doivent sanctifier les obligations du citoyen : il peut se sanctifier dans les honneurs qui le distinguent dans la société, avec les talents qui le rendent utile à la société, dans le travail et dans les peines qu'il se donne pour se soutenir dans la société.

Quand nous remplissons les obligations de l'état où la Providence nous veut, et que nous ne rendons au monde précisément que ce qui lui est dû, nous suivons la volonté de Dieu et le plan que sa sagesse nous a tracé; par conséquent nous pouvons nous sauver dans le monde.

J'avoue, mon cher auditeur, que nous aurons sujet de gémir en voyant le petit nombre de chrétiens qui se sauvent dans le monde, faute d'agir selon ces principes. Vous en jugerez par le détail des vérités que je vais développer, et pour lequel je vous demande un renouvellement d'attention.

Si la grandeur était un obstacle au salut, Dieu nous ordonnerait-il de la respecter? Saint Paul nous dirait-il que la puissance des grands est une image de celle de Dieu, qu'il n'y a point d'autorité dans ceux qui nous gouvernent dont il n'ait tracé lui-même le plan, et que nous devons honorer ceux qui sont dans l'élévation, qui occupent les premières places dans la société et prier pour eux? Non sans doute. Il est donc évident, mon cher auditeur, que la grandeur n'est point un obstacle au salut, puisqu'elle est établie par le Seigneur, et qu'elle ne sera détruite que lorsque le monde, enseveli sous ses ruines, sera rentré dans le néant, et que tous les mortels seront de niveau devant le Dieu éternel.

J'avoue que la grandeur a ses dangers et ses écueils, qu'elle fait souvent oublier à l'homme ce qu'il est devant Dieu, pour se repaître avec complaisance de l'éclat du rang qu'il tient aux yeux de ceux qui lui sont soumis et qui l'admirent.

J'avoue que la grandeur sert de prétexte à la hauteur, au mépris des pauvres, au faste, à la mollesse, souvent à ces coupables intrigues qui déshonorent ceux qui sont sans nom, sans autorité, et qui ne font qu'une anecdote enjouée de l'histoire des grands.

J'avoue que les grands se corrigent rarement de leurs défauts, parce qu'il n'y a que la loi de Dieu et leur conscience qui les leur reprochent, et qu'ils donnent plus d'accès ordinairement aux adulateurs qu'aux apôtres de la vérité.

J'avoue enfin que la vertu est rare dans les honneurs; que l'autorité que l'on exerce, que le crédit qu'on a, que la pompe qui environne, que les hommages qu'on reçoit, sont de grands obstacles à l'humilité chrétienne, indispensablement nécessaire pour être sauvés; mais de ces dangers, de ces écueils, de ces obstacles mêmes, nous ne pouvons pas en conclure qu'il est impossible de se sauver dans la grandeur. Pourquoi? C'est que Dieu est l'auteur de ces rangs élevés, où il faut se roidir contre les penchants d'un cœur facile à s'élever comme à s'entamer; c'est qu'il y a des grâces pour ceux que sa Providence y place; c'est qu'il y en a qui s'y sanctifient, et qui y donnent l'exemple des plus héroïques vertus.

Dieu étant l'auteur de l'élévation de certains mortels, la grandeur ne peut pas rendre par elle-même le salut impossible. Non, mes frères, c'est le coupable usage qu'en font les grands.

Est-ce la dignité royale qui a été la cause de la réprobation de Saül? Non, c'est par l'ordre du Seigneur que le prophète répand l'huile sainte sur lui et le fait monter sur le trône d'Israël. Mais il s'enfle sous sa couronne; il méconnait celui dont il la tient immédiatement; il lui désobéit : voilà son crime; il abuse de la grandeur dont il pouvait faire un saint usage.

Si tous les rois d'Israël, excepté trois, ont été réprouvés, ce n'est pas l'éclat du trône qu'ils occupaient qui irritait le Seigneur; c'étaient les honteuses apostasies dont ils le souillaient et les scandales qu'ils donnaient aux pieux Israélites.

Est-ce le titre de roi, d'empereur qui a fait le crime des Nabuchodonosor, des Antiochus, des Néron, d'un Hérode et de tant d'autres? Non : c'est de s'être soulevés contre le Seigneur, d'avoir oublié leur néant, d'avoir persécuté ses saints et préféré le culte des idoles au culte dû à la Divinité : ce ne sont pas non plus les louanges que le peuple donne à Hérode, qui l'enchante par la beauté de sa harangue, et l'éblouit par la pompe majestueuse qui l'environne, qui font son crime; c'est d'avoir oublié qu'il était un faible mortel, et de s'être attribué un hommage qui n'était dû qu'au Très-Haut.

Saint Paul et saint Barnabé ont été exposés aux mêmes hommages; on les prenait pour des dieux, on voulait leur offrir des sacrifices; mais saintement indignés, ils s'écrièrent qu'ils étaient de faibles mortels : ils avouent leur néant; ils triomphent de la tentation.

J'avoue qu'il faut des grâces d'état pour se sanctifier dans la grandeur, pour ne pas oublier son néant en recevant continuellement des hommages; mais je soutiens que Dieu les donne à ceux qu'il place lui-même sur les théâtres de la gloire du monde.

Les Joseph, les Mardochée cessent-ils d'être fidèles à Dieu dans l'élévation? Le cœur

de David s'enfle-t-il sur le trône? Saint Louis a-t-il négligé les vertus chrétiennes, lors même qu'il faisait le plus briller les vertus royales? Et sans remonter jusqu'à ces siècles réculés, n'est-ce pas vous prouver qu'on peut se sauver dans la grandeur, que de vous rappeler la piété qui règne à la cour dans ces jours malheureux où elle semble n'avoir plus que des censeurs?

J'y vois une nouvelle Esther qui ne fait que se prêter à la grandeur, qui ne s'y livre pas, qui s'occupe de son salut et qui y travaille. Si c'est un prodige qu'une vie sainte à la cour, nous le voyons. Les cloîtres ne sont pas les seuls asiles de la piété; elle brille dans les palais des grands : nous y avons vu et nous y voyons encore des justes qui prouvent la possibilité de se sauver dans la grandeur.

Il y a une grande différence entre être placé dans l'élévation par la Providence, et entre la désirer pour satisfaire son ambition.

Ceux qui briguent les honneurs, qui les achètent, qui ambitionnent les grandes places, les emplois éclatants, pour avoir un nom, de l'autorité, être admirés, se former une cour; ceux qui regardent l'élévation sans appréhender la chute, les revenus de la dignité, sans faire attention aux obligations qu'elle impose et sans consulter leurs talents; en un mot, ces ambitieux qui se croient capables de tout et qui disent hardiment comme les enfants de Zébédée : Nous pouvons soutenir le poids des plus grandes affaires, l'éclat des plus grandes dignités, gouverner, commander, triompher des obstacles, nous mettre au-dessus des difficultés, soutenir les fatigues de l'étude et du détail de nos devoirs : *Possumus* (*Matth.*, XX), se perdent ordinairement dans la grandeur et dans l'élévation. Pourquoi? Parce que c'est l'ambition et non la Providence qui les a placés dans ces rangs délicats et dangereux. Dès cette vie même ils sont humiliés; on voit ces orgueilleux cèdres qui s'élevaient jusque dans les nues, renversés : c'est un rôle qu'ils représentent et qui finit avec la scène; l'élévation n'a servi qu'à les faire connaître et à les faire mépriser.

En effet, mon cher auditeur, plus la place qu'on occupe dans le monde est élevée, plus il y a de danger pour le salut, plus il faut de grâce pour s'y sanctifier, dit saint Augustin (*in psal.* CXXXVII) : *Sublimitas tanto altior est, quanto periculosior est.* Or est-ce celui qui l'aura ambitionnée, qui y sera parvenu par la politique, l'adulation, l'intrigue, le manége, la cabale; qui n'a consulté que la cupidité, la vanité et non pas les devoirs qu'elle impose, qui triomphera de tous les dangers, ou qui aura les grâces nécessaires pour s'y sanctifier? Non, c'est aimer le danger, c'est le rechercher, que d'ambitionner une place où il faut des lumières, des talents, des vertus qu'on n'a pas : par conséquent c'est vouloir périr, selon l'oracle du Saint-Esprit.

A moins que ceux qui sont dans l'élévation ne craignent Dieu, que craindront-ils, dit saint Augustin? La politique ou l'adulation respecte en eux jusqu'aux vices mêmes; on redoute leur crédit, on craint leur haine, on appréhende de leur déplaire; ils sont au-dessus de tout ce qui inquiète, de tout ce qui alarme, de tout ce qui attriste dans les états médiocres : *Nisi Deum timeant, quid timebunt?* (Aug. *in psal.* CXLIX.) Voilà le danger de la grandeur, mais danger dont triomphe le chrétien qui y est par l'ordre de la Providence, parce qu'il y a des grâces d'état; danger où périt cette foule d'ambitieux déplacés dans la grandeur.

Il n'est pas nécessaire d'exagérer la corruption de notre siècle; il ne faut que faire attention à ses progrès pour gémir de son étendue. Cependant on ferait des portraits d'imagination, on avancerait un fait démenti par l'expérience, si l'on disait qu'il n'y a point de chrétiens vertueux dans les rangs élevés, dans les places les plus éclatantes.

Le sanctuaire a des pontifes et des lévites remplis de l'esprit de Dieu, pleins de force et de zèle pour sa gloire et le salut des âmes, et dont la vie pure ferme la bouche aux libertins et aux plus grands ennemis de la religion.

A la cour, il y a des âmes qui, comme Moïse, portent sans cesse leurs regards vers le ciel, qu'ils désirent, et méprisent les délices qui y corrompent les mondains.

A la tête des armées il y a des braves qui servent leur prince et le Dieu des combats, qui exposent leur vie sans exposer leur âme, parce qu'ils l'ont purifiée dans le sang de l'Agneau avant le danger; qui donnent des preuves de valeur et de piété, et qui bravent la mort sans en braver les suites, comme les guerriers du paganisme.

Dans le sanctuaire de la justice il y a des magistrats occupés et intègres qui ne négligent point la science du salut en acquérant celle des lois; qui appréhendent d'absoudre les coupables et encore plus de condamner les innocents, et que rien ne touche ou ne détermine que le bon droit.

Dans les places éclatantes on en voit qui les honorent par leur mérite, leurs talents, leur habileté, la sagesse de leur conduite, la facilité, la décence, l'affabilité qui les font aimer et respecter.

J'avoue, mon cher auditeur, que le nombre de ceux que la grandeur ne rend pas superbes, que l'éclat des honneurs n'éblouit pas, que l'autorité n'enfle pas, que l'élévation n'étourdit pas, surtout quand on est transporté rapidement et comme par hasard d'un rang obscur à un rang distingué et sublime, n'est pas considérable; il prouverait toujours qu'on peut se sanctifier dans la grandeur. Le petit nombre des élus ne prouve pas l'impossibilité du salut pour tous les chrétiens, mais seulement le petit nombre de chrétiens qui conservent leur innocence, ou qui la recouvrent par la pénitence.

La grandeur est établie de Dieu; par conséquent le chrétien peut se sanctifier avec les honneurs qui le distinguent dans la so-

ciété, ou avec les talents qui le rendent utile à la société. Dieu n'a varié les talents que pour l'intérêt et la gloire de la société; or les desseins de Dieu ne seraient plus remplis, si l'on ne pouvait se sanctifier que dans un saint repos, dans une solitude, ou dans un cloître.

Ce ne sont pas les talents utiles à la société qui damnent certains chrétiens à qui Dieu les a donnés, c'est le mauvais usage qu'ils en font. Où peut-on faire un saint usage des talents, si ce n'est dans le monde?

N'est-ce pas dans les villes, aussi bien que dans les bourgades, aux rois comme aux peuples, que Jésus-Christ envoie ses apôtres prêcher l'Evangile? Or il n'est pas douteux que ce saint ministère ne doive s'exercer avec éclat dans le monde. Saint Jean est sorti du désert pour prêcher: ceux qui doivent prêcher par devoir feraient-ils bien d'aller méditer dans la solitude et de se reposer?

Mais, dira-t-on, il y a du danger pour un célèbre prédicateur, un brillant orateur suivi, applaudi, désiré des grands, loué, honoré; il est à craindre qu'il ne s'élève dans les applaudissements, que l'éclat de sa réputation ne l'éblouisse, et qu'il n'attache au char de l'homme ceux qu'il devrait attacher au char de Jésus-Christ. Mais est-il possible à ce célèbre prédicateur de triompher de ce danger? Doit-il ignorer que le don de la parole lui a été donné pour l'instruction des fidèles; que quand il aurait converti des nations entières, il doit se regarder comme un serviteur inutile; que ce n'est pas lui qui donne l'onction à ses discours, ni l'accroissement aux cœurs qu'il prépare et qu'il touche? Qu'il soit fidèle à la grâce de son ministère, qu'il redoute le compte rigoureux qu'il en rendra; il s'humiliera au lieu de s'élever; il attribuera ses conquêtes à la grâce. D'ailleurs les plus grands hommes ont des censeurs, aussi bien que des admirateurs; si on loue leurs talents, on relève aussi leurs défauts. C'est parmi les contradictions, les obstacles, les mépris que brille le zèle apostolique; il faut que les vérités du salut soient annoncées aux riches, aux savants, aux rois comme aux pauvres. Heureux ceux qui ont les talents pour les annoncer avec dignité, avec les grâces qui les font goûter! le saint usage de ces talents les sanctifie dans le monde. Heureux si, comme saint Paul dans l'Aréopage, un savant orateur était écouté par ces philosophes de notre siècle, moins sages que ceux d'Athènes!

Un savant qui travaille est-il inutile à la société selon les desseins de Dieu? Non, il peut, il est vrai, lui être dangereux quand il est superbe, qu'il n'est pas soumis à la révélation, qu'il ne met au jour que les coupables productions de l'orgueil et de l'impiété: mais qu'il ait des vues pures, une intention droite, qu'il travaille dans le genre qui lui est propre, il se sanctifiera en rendant service à la société; ses talents procurent des accroissements de gloire à la république des lettres, aux arts, à l'Etat même. On peut se sauver dans le monde avec de grands talents; et c'est même dans le monde qu'il en faut faire un saint usage.

Un savant pieux et éclairé ne pensera jamais que Dieu ne lui a donné le talent d'écrire et de parler, que pour pleurer et prier dans une grotte rustique. Saint Agustin, qui a été si utile à l'Eglise, ne le pensait pas

Il avait du goût pour la solitude; il pleurait les péchés de sa jeunesse; il connaissait les dangers du monde: cependant il est resté dans le monde, il a écrit jusqu'à sa mort, il a employé les talents qu'il avait reçus du ciel pour défendre la vérité et combattre les ennemis qui l'attaquaient; il a sanctifié ses talents; il n'était plus du monde après sa conversion, mais il était dans le monde.

C'est Dieu qui dresse les doigts des guerriers aux combats; c'est lui qui a mis l'épée dans les mains des Machabées, des Josué, des Gédéon. Les guerriers peuvent donc se sanctifier dans la profession des armes, moissonner les lauriers qui se flétrissent, sans perdre la couronne incorruptible. Saint Jean ne dit pas aux guerriers qui vont le trouver: Ne servez plus le prince dans ses armées; allez méditer les vérités éternelles dans la retraite; mais: Remplissez les devoirs de votre état. Si les talents étaient un obstacle parce qu'on peut en abuser, la grâce en serait donc un aussi, parce que beaucoup de chrétiens en abusent? Non, mon cher auditeur, ils ne sont point un obstacle au salut pour le chrétien qui ne rend au monde précisément que ce qui lui est dû.

La cupidité, l'ambition, l'orgueil, l'envie rendent les talents les plus utiles à la société, dangereux au salut. Mais pourquoi? Parce qu'on ne les emploie pas selon les desseins de Dieu qui les a donnés.

L'éloquence du barreau a ses dangers; mais quand elle sert à en imposer aux juges, à accommoder habilement la loi à des moyens faux et éblouissants, à faire triompher des parties dont le nom, l'opulence, le crédit suppléent au bon droit: un avocat habile, éloquent, désintéressé, inaccessible à l'appât des richesses, est un homme utile à la société; s'il pense à son salut, les pauvres opprimés trouveront en lui un défenseur.

L'éloquence de la chaire a aussi ses dangers; mais pour qui? Pour un ministre des autels qui oublie l'importance et la fin de son ministère, qui veut s'annoncer en annonçant la parole de Dieu, qui n'entre dans la carrière évangélique que pour avancer dans celle des honneurs, et qui profane ses talents pour se former des auditeurs nombreux et brillants.

Les talents supérieurs de ces prédicateurs célèbres qui ont fait les délices de la cour et de la ville, ont été utiles à l'Eglise; ils se sont sanctifiés en sanctifiant les autres; ils étaient apôtres et orateurs, et on admirait autant la régularité de leurs mœurs que la beauté de leurs discours.

C'est l'orgueil qui perd tant de savants dans ces jours de scandale; ce n'est point

leur érudition; elle serait utile comme celle des autres savants pieux, s'ils étaient plus soumis.

C'est l'envie qui donne naissance aux disputes de religion et à ces combats littéraires qui ont des suites si funestes, qui perpétuent les haines dans des corps où brillent les plus grands talents. S'il n'y avait qu'une émulation de zèle et d'utilité parmi les savants, ils seraient tous les oracles de la société, ils éclaireraient les hommes au lieu de les troubler.

Enfin, mon cher auditeur, il n'y a qu'à parcourir les annales de l'Eglise et de l'empire, pour être persuadé qu'on peut se sauver dans le monde avec les plus grands talents; nous y trouvons l'éloge de ces savants pieux, de ces hommes éclairés, habiles, qui ont été utiles par leurs talents, et qui ont édifié par leurs vertus.

Mais voici un obstacle au salut dans le monde; selon le langage d'une infinité de chrétiens, ce sont les soins, les inquiétudes de cette vie, les peines qu'il faut nécessairement se donner pour se soutenir avec honneur dans la société. Est-il plus insurmontable que les autres? C'est ce qu'il faut examiner en finissant ce discours.

Vous regardez, mon cher auditeur, comme un obstacle à votre salut la nécessité de travailler pour vous soutenir avec honneur dans la société, l'attention que vous devez donner à vos affaires, l'obligation de veiller au gouvernement de votre famille et de procurer à vos enfants un établissement honnête; mais y pensez-vous? Les peines de votre état doivent entrer dans le plan de votre salut; c'est Dieu qui a multiplié les besoins de l'homme, afin qu'il travaille et ne coule pas des jours précieux dans l'inaction et l'indolence.

Or, si Dieu a ordonné le travail, s'il condamne la paresse des pauvres, l'indolence des pères de famille, l'inaction de ceux qui peuvent être utiles, le travail, les soins dont vous vous plaignez ne peuvent donc point être des obstacles à votre salut; vous pouvez donc vous sanctifier dans votre état.

En vain m'opposeriez-vous ces paroles de Jésus-Christ : Ne vous inquiétez pas pour le lendemain; prenez garde que le dernier jour de votre vie ne vous surprenne dans les soins et les inquiétudes de cette vie. Jésus-Christ, par ces oracles, condamne les sollicitudes; il ne condamne point le travail, ni une sage prévoyance. Il s'agit ici de ces craintes, de ces inquiétudes, de ces agitations des mondains qui appréhendent de manquer, qui ne comptent que sur leur industrie et jamais sur la Providence, et qui négligent leur salut, de crainte de manquer à leur fortune.

En effet, mon cher auditeur, le Sauveur nous a donné l'exemple d'une sage prévoyance, quand il a fait faire des provisions pour plusieurs jours. Le sage Joseph était inspiré de Dieu quand il a fait remplir les greniers de l'Egypte pour plusieurs années de stérilité. Les paresseux, les serviteurs inutiles, les ouvriers oisifs, les dissipateurs qui méprisent les besoins futurs, sont solennellement condamnés dans l'Ecriture. Or, de toutes ces vérités il s'ensuit que le chrétien peut se sanctifier dans le monde, en travaillant, en donnant ses soins à ses affaires et au gouvernement de sa famille.

L'artisan, le pauvre, font leur salut en travaillant; ils se damnent dans l'oisiveté. Ce n'est point pour avoir été dans le monde, y avoir exercé une profession, que des ouvriers seront damnés, mais pour des mensonges, des injustices, des intempérances; mais pour être demeurés dans une ignorance volontaire des vérités du salut, pour avoir profané les jours consacrés au Seigneur, abandonné les sacrements, et oublié leur fin dernière.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, où la vie des chrétiens était si pure, il fallait travailler et donner ses soins aux affaires temporelles comme aujourd'hui : les apôtres n'étaient pas à charge à ceux qu'ils évangélisaient; ils travaillaient pour fournir à leurs besoins. Tertullien disait aux empereurs, dans l'apologie qu'il leur adressait : « Les chrétiens ne sont pas des hommes inutiles dans votre empire; ils ont des emplois, ils exercent des professions; ils se sanctifient dans le monde, parce qu'ils ne lui rendent précisément que ce qui lui est dû. »

Saint Clément, des temps apostoliques, ne renvoyait pas dans les déserts pour trouver des chrétiens qui fissent leur salut. « Il y en a beaucoup parmi nous, disait-il (*ad Cor. Epist.*, n. 7), qui portent dans les occupations de leur état la vertu jusqu'à l'héroïsme : *Multos inter nos cognovimus.* »

Pour vous convaincre, mon cher auditeur, qu'on peut se sanctifier dans les occupations de votre état, je puis vous rappeler aussi tous ces chrétiens que nous connaissons, qui sont aussi occupés que vous, sans négliger leur salut : *Multos inter nos cognovimus.*

Imitez-les, rendez à Dieu tout ce qui lui est dû; ne rendez au monde précisément que ce qui lui est dû; vous vous sanctifierez dans votre état, et cette vie de peine, de misère, de combats, sera changée à votre mort en une vie bienheureuse et éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXXII.

Pour le seizième dimanche d'apres la Pentecôte.

SUR L'AMBITION.

Cum vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco. (*Luc.*, XIV.)

Quand vous aurez été convié, allez vous mettre à la dernière place.

Ne confondons pas la vraie gloire avec l'ambition; les héros, les sages qui ne se proposent que la vertu et l'utilité de la société, avec les ambitieux qui briguent les honneurs, sans se mettre en peine de les mériter. L'ambition est un crime dont il sera facile de vous faire connaître les caractères odieux : la gloire est l'hommage que les

hommes sont forcés de rendre à la vertu, au mérite, aux talents.

Il ne faut que développer, mon cher auditeur, le sens de notre évangile, pour être persuadé de la différence qu'il y a entre la vraie gloire et l'ambition, entre ce qui est la récompense du vrai mérite, et la punition de l'orgueil et de la suffisance. Jésus-Christ nous recommande l'humilité aujourd'hui ; mais en même temps il nous apprend que la vraie gloire l'accompagne, et en est la récompense : celui qui s'abaisse sera élevé. Voilà donc la gloire qui suit l'humilité ; voilà l'homme humble, modeste, qui est loué, honoré.

Ne dites pas, mon cher auditeur, que c'est la gloire du ciel qu'il faut entendre, quand les livres saints parlent de la gloire que s'acquièrent les hommes sages, vertueux, ceux qui sont utiles à la société par leurs lumières, leurs talents et les services qu'ils lui rendent ; car il est très-certain que le Saint-Esprit parle souvent de la gloire qui accompagne la vertu, et des hommages que le monde est forcé de lui rendre.

La gloire que nous nous donnons nous-mêmes est criminelle ; c'est toujours un coupable orgueil qui nous porte à nous élever et à nous placer au-dessus des autres : celle que les hommes donnent à une bonne action, au mérite, aux talents, à la sagesse, à la piété, est dans l'ordre de Dieu : comme nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de lui, ce sont ses dons qu'on loue, qu'on admire.

Il y a donc une vraie gloire qui n'est pas l'ambition ; on doit la désirer, on doit travailler à la mériter : telle est celle que Dieu propose dans l'Ecriture, comme la récompense de la vertu sur la terre. En effet, on y voit souvent le juste humble élevé, et le mondain superbe abaissé.

Il y a une gloire dont nous devons être jaloux dans notre exil même, et à laquelle nous ne pouvons pas renoncer innocemment ; c'est celle que l'on rend et qu'on est forcé de rendre au chrétien sage et vertueux, à un citoyen zélé et fidèle, à un magistrat éclairé et intègre, à un riche tendre et compatissant, à un savant laborieux et modeste, à un grand humble et affable, à un ministre des autels dont la vie et les travaux procurent des conquêtes à l'Eglise. Saint Paul, dans ses Epîtres aux Romains, aux Philippiens, aux Corinthiens, établit solidement cette vérité.

Mais sans sortir de notre évangile, n'y voyons-nous pas la gloire de l'homme humble, et la confusion de l'homme superbe ? Or la gloire de celui qui avait pris la dernière place, et que l'on fait monter à la première, n'est pas la gloire du ciel ; non, c'est l'hommage que l'on rend à la modestie : de même la confusion de celui qu'on fait descendre du premier rang pour y placer un autre plus digne et plus méritant que lui, est la punition de son ambition. Il y a donc, mon cher auditeur, une grande différence entre la vraie gloire et l'ambition.

L'ambitieux brigue les honneurs qui ne lui sont pas dus et qu'il ne mérite pas : il désire souvent une gloire qui le fuit, et dont il ne soutiendrait pas l'éclat s'il l'obtenait. Le héros, le sage jaloux de la vraie gloire, ne courent qu'après la vertu, parce qu'elle seule la mérite. Ne disons donc pas que les ambitieux sont jaloux de la vraie gloire, puisqu'ils désirent l'élévation sans appréhender les chutes, et qu'ils demandent les premières places, sans avoir les talents pour les remplir.

L'ambitieux est coupable et malheureux : coupable, parce qu'il décide lui-même de sa vocation pour des places, des charges, des dignités où les obligations sont difficiles à remplir, et où les écueils sont fréquents ; parce qu'il n'a en vue que le crédit qu'elles donnent et les honneurs qu'elles procurent ; parce que dans ces places, ces charges, ces dignités, il n'y fait pas de bien, et souvent y fait beaucoup de mal, faute de lumières et de talents. Malheureux, il faut qu'il s'abaisse, qu'il rampe pour contenter son ambition. Par combien de bassesses arrive-t-il aux honneurs ? Malheureux quand on lui préfère un concurrent, malheureux quand il est dans l'élévation, il a un calice d'amertume à boire : il n'est plus à lui, il est aux autres ; il faut qu'il se gêne, qu'il travaille, qu'il représente. Oui, mon cher auditeur, l'ambition est un vice dont on ne conçoit pas une juste idée, parce que les mondains la confondent avec le désir de la vraie gloire. C'est pour combattre les fausses idées du monde que je vais vous tracer dans ce discours les caractères odieux d'un vice si commun.

L'ambition rend l'homme coupable : pourquoi ? Vous le verrez dans la première réflexion. L'ambition rend l'homme malheureux : pourquoi ? Vous le verrez dans la seconde réflexion. Suivez-moi avec attention.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Rien de plus solennellement condamné dans l'Evangile, que le désir de l'élévation, que l'envie de paraître, d'occuper les premières places. Presque point d'endroit dans l'Ecriture, dit saint Augustin (*De doctrina Christiana*, cap. 23), où Dieu ne fasse entendre cet oracle : Je résiste aux superbes.

Mais, dira-t-on, ces grandes places, ces dignités, ces rangs éminents que l'opulence et la gloire accompagnent, sont établis de Dieu ; c'est lui qui a distingué les états. On peut se sauver dans la grandeur : oui, quand on y est appelé, quand on en remplit les obligations, quand on y est utile au prochain. Or tout cela ne se trouve point dans l'ambitieux.

En effet, l'ambitieux n'attend pas que les honneurs viennent le trouver, il les brigue, il se croit capable de tout, rien ne lui paraît au-dessus de son mérite, de ses talents : dans le choix qu'il fait d'un état, il ne consulte que lui-même, que son goût, ou plutôt son ambition ; c'est elle qui le porte, qui le détermine ; c'est elle qui le place dans un rang éminent, dans une place importante ; c'est elle qui le fait entrer dans le sanctuaire, et non la volonté de Dieu.

L'ambitieux ne considère dans les grands

places qu'il brigue, dans l'état distingué qu'il choisit, que les honneurs et les revenus qui y sont attachés : l'opulence et la gloire le flattent; il s'occupe de ce qu'il fera, il ne pense pas à ce qu'il doit être, du crédit qu'il aura, des hommages qu'on lui rendra : il ne s'occupe pas des obligations qu'il aura à remplir; il se croit assez de talents pour être ce qu'il veut être, parce qu'il veut être distingué, élevé, et qu'il ne craint pas d'être déplacé.

L'ambitieux est un homme inutile et même dangereux, quand il a obtenu les honneurs qu'il briguait : inutile, parce qu'il n'a pas les talents et les lumières nécessaires pour faire du bien dans la place importante et distinguée qu'il occupe : dangereux, parce que tous ceux auxquels il pourrait être utile, sont les victimes de son incapacité, de son indolence, de son orgueil.

Oui, mon cher auditeur, il faudrait ignorer le plan de la religion, ne pas être persuadé que c'est Dieu qui a distingué les états, fait les grands et les petits; que c'est lui qui nous place dans le rang où il nous veut, et où il nous donne des grâces pour en remplir les obigations et nous y sanctifier, pour regarder comme innocent celui que l'ambition déplace, pour justifier ces hommes qui plus coupables qu'Oza, qui ne voulait que soutenir l'arche, n'entrent dans le sanctuaire que pour avoir part à sa gloire et à son opulence; ces hommes qui n'arrivent aux honneurs que parce qu'ils ont employé plus de temps à les briguer qu'à s'en rendre dignes; ces parents qui s'humilient, s'abaissent, sollicitent pour obtenir les premières places de l'Eglise et de l'Etat pour des enfants qu'ils veulent enrichir et élever, et qui rappellent les services qu'ils ont rendus, pour suppléer aux talents qu'ils n'ont pas. L'ambitieux est toujours coupable dans ses projets, dans ses jugements, dans ses succès même. Pourquoi? Le voici.

Quels sont les projets de l'ambitieux? De s'élever, de s'enrichir, de sortir de l'état où il est né. Or, dès qu'il décide lui-même de sa vocation pour les premières places, les premières dignités, qu'il ne consulte pas la volonté de Dieu, est-il innocent?

Quel est le jugement que l'ambitieux porte d'une grande place, d'une grande dignité dans l'État ou dans l'Eglise? Un jugement faux, préjudiciable à son âme, à son repos, à sa gloire, puisqu'il ne considère dans ces grandes places et ces grandes dignités, que le crédit qu'elles donnent, les honneurs qu'elles procurent, et non les obligations qu'elles imposent.

Quels sont les succès de l'ambitieux? C'est d'être parvenu aux honneurs qu'il briguait, d'avoir obtenu la place, le bénéfice qui flattait son ambition. Mais s'il occupe une place éclatante; s'il est revêtu d'une grande dignité sans les lumières et les talents nécessaires pour y faire du bien, est-il innocent aux yeux de Dieu, quoiqu'il soit heureux selon le monde? Non, mes frères, l'ambitieux est toujours coupable.

En trois mots : coupable dans ses projets, il usurpe l'autorité de Dieu; coupable dans ses poursuites, il se cherche lui-même; coupable dans ses succès, il est inutile et même dangereux au prochain. Que de crimes dans celui de l'ambition! Heureux si en développant ces trois réflexions, je réussis à vous donner une juste idé d'un vice que les mondains affectent de confondre avec l'amour de la vraie gloire.

Si la grandeur dans laquelle Dieu fait naître ceux qui sont élevés au-dessus de nos têtes, a ses dangers, ses écueils; si la vertu est rare dans les honneurs; si un grand humble, modeste, religieux, est une sorte de prodige qu'on admire, l'ambitieux se sauvera-t-il dans les places, les dignités qu'il a briguées? est-il innocent dans ses projets, lorsqu'il veut sortir de son état obscur ou médiocre, et que le désir de s'élever au-dessus des autres le porte à se frayer la route des honneurs, et à braver tous les dangers des places, des charges, des dignités qui flattent son ambition? Non, il usurpe l'autorité de Dieu, l'auteur de toute grandeur temporelle, et qui élève aux honneurs quand il lui plaît, et celui qui lui plaît.

Or il est certain que la grandeur a ses dangers et ses écueils, pour ceux mêmes que Dieu fait naître dans l'élévation et qu'il place dans les premiers rangs

Dangers du côté du cœur de l'homme qui s'enfle aisément dans les honneurs. Les hommages d'une foule de courtisans intéressés, politiques, adulateurs, sont de grands obstables à l humilité. Un grand, un souverain dans l'éclat, la magnificence qui l'environnent, a une foi bien vive, quand il s'occupe de son néant et qu'il peut dire avec le saint roi d'Israël : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé dans la gloire à laquelle votre miséricorde m'a élevé, sous une brillante couronne, sur un trône éclatant dans les succès de mes armes victorieuses, dans ma puissance redoutée de mes voisins; je n'oublie pas que je suis votre créature, que je vous dois tout, et que je passerai bientôt du trône où je règne, où je commande, et où on révère en moi votre image, votre puissance, au tribunal où vous jugerez toutes les actions de mon règne : *Domine, non est exaltatum cor meum* (*Psal.* CXXX) : mes yeux ne sont pas éblouis de la pompe qui m'environne : mes regards n'annoncent pas la hauteur et la fierté; je les porte sur les pauvres comme sur les riches, à votre exemple : *Neque elati sunt oculi mei.* (*Ibid.*)

Si la magnificence du trône demande une foule d'officiers, si je ne peux paraître que dans l'éclat qu'exige une seconde majesté, la pompe qui m'environne annonce un roi; mais ma modestie annonce un chrétien : *Neque ambulavi in magnis.* (*Ibid.*)

Je ne me glorifie pas des vertus que je pratique dans la grandeur, et qui paraissent des prodiges, parce qu'elles sont rares à la cour des rois, ni des éloges qu'on donne à ma valeur, à ma prudence, à ma sagesse,

qui rendent mon règne doux et paisible : *Neque in mirabilibus super me* (*Ibid.*)

Oui, il faut une foi, une vertu rare, pour triompher de ce premier danger de la grandeur ; à moins qu'on n'ait une âme plus élevée que son élévation même ; on oublie son néant au faîte des honneurs ; tout occupé de sa destiné présente, on oublie sa destinée future.

Dangers du côté des passions. Les grands en ont comme les autres hommes, mais elles sont moins gênées, plus excitées, plus favorisées ; elles sont en quelque sorte justifiées, applaudies : tout, excepté la crainte de Dieu, sert d'aliment à leurs passions ; l'abondance, les délices, les plaisirs, l'adulation, les appâts, les amorces qu'on leur présente avec art à tout moment, la facilité de pécher, l'impunité dans les scandales mêmes du péché. Il faut une foi bien vive et une grande fidélité à la grâce, pour être sage et vertueux dans la grandeur.

Dangers du côté de ceux qui environnent les grands. On surprend leur religion, on leur cache la vérité ; l'adulation, le manége, la cabale ouvrent leur cœur, ou le ferment avec art, pour approcher ou éloigner ceux qui attendent des grâces ; souvent ils sont ingrats et injustes, lorsqu'ils veulent être généreux et équitables. Voilà, mon cher auditeur, une partie des dangers, des écueils de la grandeur ; voilà ce qui rend le salut difficile à ceux même que Dieu a fait naître dans la grandeur, et auxquels il donne par conséquent des grâces pour s'y sanctifier, s'ils ont le bonheur d'y être fidèles. Voilà ce qui a fait dire à saint Augustin (serm. 76 *in Evang. Matth.*) que le plus grand bonheur de ceux que la gloire environne, est d'être supérieurs aux charmes et aux appâts de l'élévation et des honneurs : *Magnæ felicitatis est in felicitate non vinci.*

Mais ces dangers de la grandeur, ne rendent pas coupables ceux qui sont nés dans l'élévation, puisque Dieu les a placés lui-même dans ces rangs éminents où nous les voyons. C'est lui qui a élevé les Joseph, les Daniel, les Mardochée ; ce n'est point l'ambition qui les a fait paraître à la cour des rois, c'est la Providence ; aussi ont-ils triomphé de tous les dangers de la grandeur.

Je sais que plusieurs n'ont pas évité les dangers de la grandeur. Saül avait été choisi pour régner sur Israël, mais l'éclat du diadème l'a ébloui ; il a cessé d'être petit à ses yeux ; il s'est enflé ; il n'a pas craint ni obéi à celui dont il tenait sa couronne. Voilà son malheur : il n'avait pas ambitionné l'autorité qui lui a été confiée, mais il en a abusé.

David a eu le malheur d'abuser de son autorité. La facilité de satisfaire sa passion en a fait un adultère et un homicide ; il se permit, comme roi, ce qu'il aurait puni sévèrement dans un de ses sujets ; mais ses larmes ont expié son crime. Tout est grand dans un souverain ; sa pénitence et son péché.

Pour triompher des dangers de la grandeur, il ne suffit donc pas aux grands d'avoir été placés par la Providence dans l'élévation, il faut encore qu'ils ne fassent que se prêter à la grandeur, et qu'ils soient pénétrés de leur néant, dans la pompe même que leur dignité rend nécessaire.

En quoi consiste la grandeur d'un roi ? A représenter la puissance de Dieu, à n'être redevable qu'à lui seul de ses actions. C'est cette autorité suprême qu'il ne tient que du ciel, qui en fait une seconde majesté, à laquelle sont dus l'honneur, l'obéissance, la fidélité des peuples sur lesquels le Seigneur l'a élevé ; mais comme il représente Dieu sur la terre, il doit, comme Jésus-Christ, ne rechercher que sa gloire, et ne pas s'enfler de la sienne : *Non quæro gloriam meam* (*Joan.*, V), puisqu'il peut dire avec justice : ce n'est pas de mes sujets que j'ai reçu ma couronne, ma gloire, ma puissance, et tout ce qui me rend si grand sur la terre ; ce sont des dons du ciel, qui distribue les honneurs et les dignités : *Claritatem ab hominibus non accipio* (*Ibid.*) Il doit toujours être soumis à celui qui l'a élevé sur le trône, et qui le citera à son tribunal quand il lui plaira.

Ce n'est pas celui qui a ambitionné les honneurs, qui a formé dans son cœur le projet de parvenir aux premières places, aux plus grandes dignités de l'Eglise ou de l'Etat, qui est humble dans la grandeur, qui en évite les dangers ; c'est celui que Dieu a placé lui-même dans l'élévation, parce qu'alors il le soutient, il lui donne des grâces d'état, des grâces proportionnées aux dangers auxquels il est exposé.

Une vertueuse Israëlite, Esther, est placée par la Providence dans l'élévation : unie à un des plus puissants empereurs de la terre, elle est forcée de paraître quelquefois sous un riche diadème, et dans toute la pompe impériale ; mais une preuve qu'elle ne fait que se prêter à la grandeur, c'est qu'elle gémit dans les jours de son triomphe selon le monde, et qu'elle ose prendre son Dieu à témoin qu'elle est forcée de paraître grande, lorsqu'elle est pénétrée de sa misère et de son néant : *Tu scis necessitatem meam* (*Esth.* XIV) ; c'est qu'elle proteste que son cœur déteste ces brillantes parures, qui annoncent aux hommes la gloire à laquelle elle est élevée, et qu'il est plus satisfait dans la retraite, sous la haire et le cilice, que lorsqu'elle paraît sur un trône, sous une brillante couronne : *Et quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ.* (*Ibid.*)

Mais peut-on présumer ces sentiments dans un ambitieux qui forme le projet de s'élever aux premières places, qui se choisit lui-même un état, non parce qu'il s'y sent appelé, mais parce qu'il se flatte, parce qu'il y aura du crédit, y sera décoré, et y pourra satisfaire son orgueil ? Non, sans doute. Pourquoi ? Le voici, mon cher auditeur : c'est que l'ambitieux, en formant le projet de s'élever, en brignant une place éclatante, une dignité importante, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise, usurpe l'autorité de Dieu, qui doit seul décider de notre vocation ; c'est qu'il ne le consulte pas : comme si les pla-

ces, les emplois, les charges, les dignités n'étaient pas du ressort de sa providence, et qu'il n'eût distingué les rangs dans la société, que pour flatter l'ambition de ceux qui aspiraient au premier; comme s'il ne fallait pas des grâces pour se soutenir dans la grandeur, l'opulence, ou qu'il fût indifférent de déshonorer la place qu'on occupe, parce que la place procure des honneurs et des revenus.

Oui, mes chers frères, l'ambitieux, dans ses projets, usurpe l'autorité de Dieu, à qui seul il appartient de nous placer dans l'état où il nous veut.

Quelle est la réponse que le Sauveur fit à cette mère ambitieuse qui lui demandait les premières places dans son royaume pour ses deux enfants? La voici : Vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis* (*Matth.*, XX); ce n'est pas à vous à décider du rang que vous devez tenir parmi mes disciples; c'est à mon Père à vous placer selon sa volonté : pour moi je ne veux que des disciples humbles, soumis; celui d'entre vous qui sera le plus grand, c'est celui qui sera le plus humble : *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo* (*Ibid.*) Jésus-Christ, mon cher auditeur, pouvait-il condamner plus clairement et plus solennellement les projets de l'ambitieux? N'est-ce pas nous faire entendre qu'il usurpe l'autorité de Dieu, puisqu'il se décide pour un état, précisément parce qu'il flatte son orgueil ou sa cupidité.

Belle leçon pour ces parents qui forment des projets pour l'avancement de leurs enfants, avant même qu'ils soient en état de faire un choix conforme à leurs inclinations et à leurs talents.

Que de désordres, que de scandales, que de maux dans l'Eglise et dans l'Etat ont leur source dans l'ambition des parents! Ils ont décidé de la vocation de leurs enfants; ils s'en sont déclarés les juges, les maîtres. De là tant de ministres des autels qui se trouvent engagés comme par hasard dans le sacerdoce. Avaient-ils du penchant pour un état si saint? faisaient-il briller les vertus qu'il exige nécessairement? avait-on lieu de présumer qu'ils auraient des talents pour être utiles à l'Eglise? a-t-on consulté des directeurs pieux, éclairés? a-t-on prié, gémi devant Dieu pour connaître, autant qu'il est possible, sa volonté? Non; un bénéfice opulent dans la famille, la protection que l'on a par son rang, ou les services qu'on a rendus, l'intérêt qu'on a d'avancer et d'enrichir un aîné, l'espérance de partager avec un fils distingué dans l'Eglise les biens du sanctuaire, voilà la vocation. Or, mon cher auditeur, n'est-ce pas là usurper l'autorité de Dieu? et n'ai-je pas eu raison de dire que l'ambitieux est coupable dans ses projets?

De là dans les charges, dans les dignités et les premières places de l'Etat, tant d'hommes déplacés, par conséquent, qui n'ont ni goût ni inclination pour leur état. Mais pourquoi l'ont-ils choisi? Pour exécuter les projets de parents ambitieux.

Qui a dit à l'ambitieux qu'il ne fallait point d'autre vocation pour occuper les premières places, être revêtu des plus grandes dignités, que le désir de s'élever, de briller, de s'enrichir et d'illustrer la cendre et la poussière; que l'art de se faire des protecteurs, de percer la foule, de s'insinuer et de saisir les moments favorables à la fortune? Ce n'est pas certainement la doctrine de Jésus-Christ dont il doit être instruit ou dont il doit se faire instruire; elle nous enseigne que c'est Dieu qui fait le riche et le pauvre; que c'est lui qui élève et abaisse; que l'autorité de tous ceux qui sont dans l'élévation, qui gouvernent, qui commandent, qui jugent, est l'ouvrage de sa sagesse; qu'il en confie aux uns une plénitude, aux autres une portion; qu'il a distingué dans la grandeur même différents rangs : *Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt* (*Rom.* XIII.)

Elle nous apprend que l'homme, quelque état qu'il embrasse, doit consulter le Seigneur, en examiner les obligations, et n'y point entrer qu'il n'ait lieu de présumer qu'il les remplira avec le secours de la grâce : *Unusquisque in qua vocatione vocatus, in ea permaneat.* (I *Cor.* VII.)

Elle nous enseigne qu'il faut consulter ses lumières, ses talents, pour n'embrasser un état que conformément aux dons qu'on a reçus du ciel : *Sicut divisit Dominus* (*Ibid.*); pour n'embrasser que celui où Dieu nous appelle pour ne pas prendre une autre route que celle qu'il nous trace : *Sicut vocavit Deus, ita ambulet.* (*Ibid.*)

Elle nous enseigne que l'homme reçoit de Dieu un don qui lui est propre pour se sanctifier, soit dans le célibat, soit dans le mariage, soit dans la dépendance, soit dans l'autorité, et qu'il est de conséquence de ne pas être déplacé pour assurer son salut : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo.* (*Ibid.*)

Enfin elle nous enseigne que comme il y a dans le monde différents rangs, différentes places, différents emplois, que les états sont variés par la suprême sagesse, il y a aussi différentes grâces, différents dons que Dieu accorde à ceux qu'il place lui-même, qu'il a destinés pour les remplir : *Divisiones gratiarum sunt.* (I *Cor.*, XII.)

Or, de toutes ces vérités, il s'ensuit que l'ambitieux, dans ses projets, usurpe l'autorité de Dieu, puisqu'il ne pense qu'à s'élever, qu'à parvenir aux premières places, sans faire attention à sa vocation, aux dons qu'il a reçus du ciel, et aux succès de son salut.

On convient dans le monde qu'il faut consulter Dieu, s'éprouver longtemps, s'assurer de sa vocation, quand il s'agit de se faire religieux, de s'enfermer dans un cloître. En cela le monde même pense bien, il pose un principe certain; mais pourquoi ces parents si délicats, ces mondains si prudents ne veulent-ils qu'on s'éprouve, qu'on consulte, qu'on diffère d'exécuter ses projets, que lorsqu'il s'agit de quitter le monde, de renoncer à ses biens, à ses honneurs, à ses

plaisirs, et de se consacrer à la pénitence? Ne faut-il point de vocation pour les autres états de la société? Ah! mon cher auditeur, c'est ici où il est facile de découvrir le crime de l'ambition; comme les projets qu'elle forme ne tendent qu'à se procurer un état riant, opulent, distingué, on ne veut point raisonner en chrétien, on raisonne en politique; on ne veut point consulter Dieu ni son Evangile, ni ses lumières, ni ses mœurs même; on décide soi-même de sa vocation. L'état le plus dangereux au salut n'effraie pas quand il flatte l'orgueil ou la cupidité; on brave tous les écueils pour y parvenir. C'est ainsi que l'ambitieux est coupable dans ses projets, parce qu'il usurpe l'autorité de Dieu, et coupable aussi dans ses poursuites, parce qu'il ne recherche que ce qui le flatte et l'éblouit.

La vertu n'ambitionne pas les honneurs, elle les mérite. Quand les honneurs viennent trouver l'homme vertueux, éclairé, utile par ses talents, il les reçoit, ils ne l'éblouissent pas, parce qu'il est au-dessus de la gloire qu'il s'est acquise; il honore les grandes places qu'il occupe, autant qu'elles l'honorent lui-même; il en est digne, parce qu'il ne les a pas recherchées; il y est inutile, parce qu'il s'occupe des obligations qu'elle impose, et qu'il ne fait que se prêter à la grandeur qui l'accompagne.

Tout serait dans l'ordre, dit saint Augustin, si les places distinguées où il faut des hommes vertueux, éclairés, prudents, laborieux, n'étaient accordées qu'à la vertu, au mérite, aux talents, et si l'ambition ne les obtenait pas par l'intrigue, le manége et la cabale; alors on ne verrait, dans l'élévation, dans l'autorité, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, que des hommes utiles et précieux à la société : *Gloriam, honorem et imperium non debet sequi virtus, sed ipsa virtutem.* (*Maximiano*, epist. 203, *contra Donatistas.*)

Mais, hélas! dit ce saint docteur, en rapportant les paroles de Caton, l'ambitieux, dans ses poursuites, ne se repaît que de la gloire ou de l'opulence de la place qu'il brigue; les obligations qu'elle impose, les talents qu'elle exige, c'est ce qui l'occupe le moins.

Distingue-t-on dans le monde les hommes vertueux des hommes de vices? les hommes utiles de ceux qui ne le sont pas? le mérite modeste du mérite ambitieux? le savant humble du savant orgueilleux? celui qui attend les honneurs de celui qui les brigue? celui qui les mérite par sa vertu et ses talents de celui qui les achète par ses intrigues et ses bassesses? Non : *Inter bonos et malos nullum discrimen.* L'ambition brigue, obtient les récompenses dues à la vertu, au mérite, aux talents.

Quelle foule placée dans l'élévation, dans l'opulence! mais dans cette foule, combien qui ne sont devenus grands, opulents, que par l'intrigue et les poursuites de l'ambition! On possède un bénéfice opulent, et peut-être plusieurs; on est revêtu d'une dignité éclatante; on occupe une place importante; on s'est avancé dans la carrière des honneurs, on les a même obtenus avant ceux qui les méritaient; mais est-ce par la vertu, le mérite, les talents qu'on a été préféré aux autres? Non; par ses poursuites, ses intrigues, l'ambitieux brigue et obtient les grâces destinées à la vertu, au mérite, aux talents : *Omnia virtutis præmia ambitio possidet.* (S. Aug., *De civitate Dei*, lib. V, cap. 12.)

Il y a donc, mon cher auditeur, une grande différence entre travailler pour acquérir la vraie gloire, et briguer les honneurs et les avantages du monde. On n'est pas coupable quand on fait ses efforts pour mériter les récompenses destinées à la vertu, au mérite, au talent; mais on est coupable quand on ambitionne les premières places, qu'on achète des charges distinguées, éminentes, qu'on entre dans un état saint précisément pour être élevé, opulent, pour dominer. Pourquoi? Parce qu'alors on ne fait point attention à l'importance des obligations, à l'utilité du prochain, à sa capicité, à ses lumières; on ne se représente que ce qui flatte l'orgueil ou la cupidité; on se recherche soi-même, et non l'utilité publique. Tel est l'ambitieux; son ambition le rend coupable.

Que se représente l'ambitieux dans ce haut degré de gloire où il veut s'élever? L'assujettissement des grands associés au gouvernement, l'obligation de travailler, de représenter l'occasion d'être utile par sa sagesse et sa prudence, de récompenser le mérite, de soulager les malheureux? Non; il ne se représente que l'éminence de la place, que l'autorité qu'elle lui donnera, que les revenus qui y sont attachés, que la cour de suppliants qu'elle se formera tous les jours dans ses appartements, que le triomphe de son orgueil.

L'ambitieux qui entre dans la magistrature, et qui, à la faveur de sa naissance ou de son opulence se trouve revêtu d'une charge éminente, se représente-t-il qu'il va être assis parmi les juges d'Israël; qu'il décidera avec eux des fortunes et de la vie des hommes; qu'il ne sera plus à lui, mais aux autres, et qu'il ne sera pas innocent s'il voit par d'autres yeux que les siens, et s'il a recours à des plumes mercenaires pour suppléer à son oisiveté, à son incapacité? Non; il ne se représente que la gloire d'être assis sur les fleurs de lis, que le rang distingué qu'il tiendra dans l'Etat, et que l'avantage qu'il aura d'être sollicité, supplié par les grands comme par les petits.

L'ecclésiastique ambitieux qui brigue les premières places du sanctuaire, se représente-t-il les obligations du saint ministère? un peuple considérable à instruire, à édifier; les travaux de l'apostolat; les pauvres qu'il aura à nourrir; les abus qu'il faudra détruire; les pécheurs à la conversion desquels il faudra travailler; le prix des âmes qui lui sont confiées, et le compte qu'il en rendra? Non; il ne s'occupe que de l'éclat de la

dignité, des titres qu'elle donne, des revenus qui y sont attachés, de la situation de son bénéfice, de la société et des agréments qu'il s'y procurera.

Oui, mon cher auditeur, l'ambition rend l'homme coupable, parce que l'ambitieux se recherche lui-même dans les honneurs et les biens qu'il brigue; parce qu'il ne fait aucune attention aux devoirs de la place qu'il sollicite, et que la gloire et l'opulence sont les seuls motifs de ses poursuites.

Distinguons donc l'ambition de l'émulation, puisque l'homme d'ambition recherche la gloire sans faire aucun effort pour la mériter, et que l'homme d'émulation ne fait des efforts, ne se rend habile que pour être utile à la société, et mériter les récompenses destinées aux talents.

L'amour de la vraie gloire, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. V, c. 13), est utile pour le progrès des arts et des sciences : *Honos alit artes.* C'est l'estime que l'on fait des talents, les éloges que l'on donne à ceux qui se distinguent dans la république des lettres ou dans les arts, les récompenses, les prix destinés aux succès, qui donnent de l'émulation, qui animent les savants à l'étude, qui font les grands hommes, forment ces académies célèbres, et font briller tant de beaux génies en tout genre : *Omnes accenduntur ad studia gloria.* Dans un état où les talents seraient méprisés, où ceux qui se distinguent dans les sciences seraient regardés comme des hommes inutiles, il n'y aurait plus d'émulation; les arts languiraient, l'ignorance de certains siècles régnerait parmi nous, ceux qui pourraient être utiles demeureraient dans l'indolence : *Jacentque ea semper quæ apud quosdam improbantur.*

Mais ne donnons pas à l'ambition le nom d'émulation, puisque l'émulation forme des hommes utiles et précieux, et que l'ambition rend l'homme coupable, parce qu'il brigue et obtient des places où il est inutile, et souvent dangereux.

Je ne parlerai pas, mon cher auditeur, des menaces que l'ambition de certains mortels a causées. On a vu des villes, des royaumes pillés, saccagés, et les victoires d'un conquérant hardi, téméraire, cruel, arrosées du sang et des pleurs des peuples qu'il voulait subjuguer.

Méritent-ils qu'on les nomme, ces héros odieux qui opprimaient leur patrie, traînaient les horreurs de la guerre chez leurs voisins, et étendaient aussi loin qu'ils le pouvaient les fureurs de leur coupable ambition? Il est aisé d'apercevoir l'aveuglement de certains païens, qui s'imaginaient parvenir à la vraie gloire en étendant leurs limites aux dépens de la bonne foi et de l'humanité : ils auraient été des héros en défendant leurs Etats; ils étaient des brigands en voulant envahir ceux de leurs voisins.

Quels maux ne produit pas encore un prince ambitieux? Triste, pour ainsi dire, de se voir resserré dans ses limites, il fait sourdement les préparatifs d'une guerre injuste et cruelle : le motif est son ambition; le désir de faire du bruit, de se faire redouter, d'humilier, d'opprimer et de dépouiller ceux qui veulent la paix. Si un tel héros s'immortalise, c'est sans doute chez les peuples barbares, et non pas chez les peuples policés, où règnent l'équité et l'humanité.

Quelle différence entre un monarque pacifique qui n'emploie ses forces, toujours redoutables à ses voisins, que pour humilier les ennemis de la paix, qui préfère la félicité de ses peuples aux victoires les plus éclatantes, et qu'on a vu triste le jour même de ses triomphes, parce qu'ils étaient arrosés du sang des humains, toujours précieux à un bon cœur. Que les peuples sont heureux sous un prince modéré et clément! Qu'ils sont malheureux sous un prince ambitieux! ses succès mêmes les font gémir dans l'oppression.

Mais si l'ambition rend les princes coupables, parce qu'elle les rend injustes et cruels, elle rend coupables aussi les particuliers dans leurs succès, parce qu'ils sont souvent inutiles et même dangereux dans les places, les charges et les dignités qu'ils ont obtenues.

Ce que les hommes estiment, ce qui les flatte, ce qui les éblouit, n'est souvent aux yeux de Dieu qu'un désordre, la récompense du crime, une abomination : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* (*Luc.*, XVI.)

En effet, quelle idée les hommes conçoivent-ils d'une grande fortune? Vous le savez; ils la regardent comme le comble de la félicité; ils envient le sort de l'ambitieux qui est parvenu, qui est dans la gloire, l'opulence, qui est décoré, qui donne le ton, et qui, comme le veau d'or nouvellement fabriqué, reçoit les hommages d'une foule de suppliants. Voilà ce qu'ils admirent : *Quod hominibus altum est;* mais souvent ce n'est qu'un désordre, qu'un crime, qu'une abomination aux yeux de Dieu. Pourquoi? Parce que le succès de cet ambitieux est l'ouvrage de la brigue, de l'intrigue, de l'injustice, de l'iniquité; parce que dans son élévation il sera un homme inutile et même dangereux : *Abominatio est ante Deum.*

Inutile, faute de talents : l'ambitieux n'examine pas s'il est en état de remplir la place qu'il brigue; il ne se représente que les honneurs et les revenus. De là tant d'hommes déplacés, et tant de places mal occupées et déshonorées même par ceux qui les occupent.

Dangereux, faute de piété, de prudence, d'équité, de charité, d'humanité. Il y a des hommes qui semblent n'être devenus grands que pour faire de grands maux. Quel scandale ne donnent pas ceux qui doivent l'exemple et qui vivent mal? Ceux dont tous les pas sont éclairés, et dont toutes les démarches et les conversations sont indiscrètes? Ceux qui doivent décider, juger, et qui se rendent coupables d'injustices? Ceux qui doivent être les pères des pauvres, et qui les rebutent? Ceux qui peuvent obliger, protéger, faire du bien, et qui sont durs, inhu-

mains? Or, voilà ce que l'ambitieux est souvent dans ses succès, et par conséquent il est inutile et dangereux.

Comment ne serait-il pas tout cela, dès qu'il est ambitieux? Car, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*), celui qui se fait une loi de s'avancer, de parvenir, ne néglige rien pour obtenir la place qu'il brigue : s'il peut y arriver par une voie innocente, il la prendra, sinon il aura recours à des voies iniques, à la fraude, à l'injustice, au crime même : *Qui gloriam concupiscit, aut vera via nititur, aut certe dolis atque fallaciis contendit.*

Si tous ceux qui sont déplacés dans l'élévation avaient le courage de sentir leur insuffisance, les maux ne seraient pas si grands. Mais, hélas! la scène change tous les jours sur le théâtre du monde : on voit des ambitieux tomber du faîte de la gloire; mais on en voit peu en descendre volontairement : ils gémissent d'être disgraciés, ils ne gémissent pas des fautes qu'ils ont faites dans l'élévation et dans l'autorité passagère qu'ils ont eue. Je vous ai prouvé, mon cher auditeur, que l'ambition rend l'homme coupable; il me reste à vous persuader qu'elle le rend aussi malheureux : c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Le Saint-Esprit nous trace le portrait d'un juste, d'un vrai sage, dont la félicité est pure et durable, dont la vie est innocente, exempte de troubles, d'alarmes, d'amertumes ; mais en même temps il nous apprend que c'est le détachement de la terre qui fait son bonheur ; que c'est le mépris qu'il fait des faux biens du monde, de ses honneurs, de ses vanités, qui lui procure une paix ineffable : *Beatus vir... non respexit in vanitates et insanias falsas.* (*Psal.* XXXIX.)

C'est à l'homme humble, paisible, qui aime plus à obéir qu'à commander, à se cacher qu'à paraître, qu'il est donné de couler des jours doux et tranquilles. Si la Providence le destine aux premières places, aux dignités éclatantes de l'Eglise ou de l'Etat, elle lui trace elle-même la route de la gloire, qui est celle de la sainteté; elle fait briller ses vertus et ses talents; les honneurs viennent le chercher, il ne les brigue pas; c'est un Aaron, s'il est placé sur le trône épiscopal; c'est un Joseph, s'il est entré dans les conseils du prince.

Alors il n'est pas déplacé dans l'élévation, il en soutient l'éclat; son mérite honore même la place distinguée qu'il occupe : il est heureux, parce qu'il n'est pas ambitieux.

Il n'en est pas de même, mon cher auditeur, de l'ambitieux : point de repos, de satisfaction, de vraie gloire pour lui; il est toujours malheureux.

Malheureux quand il brigue les honneurs ; il faut qu'il plie, qu'il dissimule, qu'il s'humilie, qu'il rampe : il fait dans un sens, pour un honneur passager, ce qui est recommandé dans l'Evangile; il s'abaisse pour être élevé.

Rien de plus soumis, de plus rampant que l'ambitieux, avant qu'il ait obtenu ce que son cœur ambitionne : ce n'est pas seulement devant les grands qu'il s'abaisse, mais devant les serviteurs mêmes des grands : ce n'est pas une fois pendant quelques jours qu'il cache son orgueil sous des dehors humbles et modestes, mais durant plusieurs années. On en voit, dans les appartements des grands, qui y rampent aussi longtemps que le malade de l'Evangile au bord de la piscine, faute d'un protecteur assez puissant : ce n'est pas seulement à des personnes qui lui sont dévouées, qui l'estiment, qu'il rend des hommages; c'est à ceux mêmes qui le desservent, à ses ennemis.

Il ne faut donc que se représenter la route difficile, humiliante, que l'ambitieux est obligé de prendre, pour décider qu'il est malheureux dans ses projets.

Malheureux quand on accorde à un autre la grâce qu'il désirait et qu'il espérait. Quelle tristesse! quel abattement! quelle humiliation! quel dépit!

L'ambitieux a des concurrents dans la carrière des honneurs : plusieurs sollicitent et se flattent d'obtenir un bénéfice vacant, une place distinguée, à donner une grâce que le prince tient quelque temps en suspens, remuent, agitent tous ceux qui sont sur les rangs ; quoiqu'il n'y en ait qu'un qui puisse être gratifié, tous courent. Les protecteurs agissent; on fait jouer sourdement différents ressorts, le crédit, la cabale, les promesses. Il n'y a parmi les ambitieux aucune différence dans les démarches; il n'y en a que dans le mérite, et ce n'est pas le plus grand qui obtient le plus promptement. De là la consternation quand on a été oublié, quand on voit un concurrent obtenir la grâce qu'on espérait, surtout quand on se croit supérieur à lui en mérite et en talents : qu'il en coûte à l'ambitieux pour cacher, sous un dehors riant, son chagrin et son dépit!

Malheureux quand il est parvenu aux honneurs qu'il briguait : il faut représenter, se gêner, remplir des obligations incompatibles avec le goût des plaisirs et du repos. Un homme en place ne peut pas se décharger de tout le poids qui l'accable, sur ceux qu'il associe à ses travaux : il y a certains devoirs qu'il faut nécessairement qu'il remplisse lui-même. Moins il a de talents, plus il est embarrassé; moins il a de zèle, plus ses fonctions le fatiguent; moins il aime la vie qui gêne, plus la sienne est amère; plus il aime à être libre, plus ses liens lui paraissent pesants : il soupire dans la place éclatante qu'il occupe, après le repos de la retraite.

Oui, mon cher auditeur, l'ambition rend l'homme malheureux, soit du côté de ses projets, il est difficile de les exécuter; soit du côté des concurrents, il est difficile de les écarter tous ; soit du côté des obligations, il est difficile de les remplir. Dans toute sa vie l'ambitieux est ou rebuté dans ses poursuites, ou humilié par la préférence que l'on donne aux autres, ou accablé sous le poids des honneurs qu'il a obtenus. Voilà son malheur : en vous prouvant le malheur des am-

bitieux, c'est vous tracer l'histoire de tous ceux que la figure de ce monde éblouit. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Considérons l'ambitieux dans ses poursuites ; voyons ce qu'il lui en coûte pour parvenir aux honneurs ; et si nous sommes sages, nous conclurons qu'il est véritablement malheureux.

Est-il sensé lorsqu'il forme le projet de s'élever, d'obtenir des revenus, des honneurs qui ne sont dus ni à sa naissance, ni à ses talents ? Non sans doute ; c'est un aveuglement, une sorte de délire : il est l'artisan de ses peines en travaillant à élever l'édifice d'une grande fortune. Pourquoi ? C'est qu'il s'agite, il se trouble, il est superbe, et il faut qu'il paraisse humble ; il aime l'indépendance, et il faut qu'il obéisse aux caprices de ses protecteurs ; il veut être considéré, et il faut qu'il supporte les rebuts d'un domestique ; il soupire après la gloire, et il ne trouve que des mépris. Tantôt flatté par l'accueil d'un grand, tantôt abattu par sa froideur ; tantôt un changement de scène relève son courage abattu, parce qu'il est une créature du nouveau dispensateur des grâces ; tantôt le déplacement de ses protecteurs lui annonce qu'il ne doit plus attendre les grâces qu'il espérait. O aveugle ambition de l'homme, s'écrie saint Bernard (lib. I *De consid.*), vous êtes la croix des ambitieux ! *O ambitio crux ambientium !*

Je pourrais donc, quoique dans un autre sens, dire à l'ambitieux qui forme le projet de s'élever, ce que Jésus-Christ dit aux enfants de Zébédée : Vous voulez sortir de votre état, parvenir aux premières places, obtenir des honneurs et des revenus ; mais pouvez-vous boire le calice d'amertumes que le monde fait boire à ceux qui aspirent à ses biens, à sa gloire ? *Potestis bibere calicem ?* (*Matth.*, XX.) Aurez-vous le courage de vous humilier, de vous abaisser, de ramper même, vous dont le cœur ambitieux forme de si vastes projets ? Supporterez-vous les lenteurs, les rebuts, vous qui voulez être élevés au-dessus des autres ? Pourrez-vous dissimuler les mépris, les calomnies, tendre avec affabilité votre main à ceux qui vous desserviront, les embrasser même ? *Potestis calicem bibere ?*

Je sais que l'ambitieux qui présume de tout me répondra : Je suivrai la trace de ceux qui m'ont devancé dans la route de la fortune ; je peux, comme eux, importuner, dissimuler, paraître ce que je ne suis pas ; c'est la prudence, c'est la politique ; il s'agit d'arriver au terme qu'on se propose : *Possumus.* (*Ibid.*) Mais en est-il moins malheureux aux yeux des vrais sages ?

En effet, si l'on fait attention à la fragilité des honneurs et des biens que l'ambitieux brigue avec tant d'ardeur, peut-on ne pas gémir de son aveuglement ?

La vie de l'homme est de peu de durée ; il y en a déjà une partie de passée quand il travaille à son avancement ; les années s'accumulent sur sa tête dans ses poursuites ; quelquefois il n'arrive aux honneurs qu'avec les infirmités ; à peine est-il dans l'élévation, qu'il faut en descendre pour entrer dans l'éternité. Prenez-y garde, mon cher auditeur, je ne considère encore ici la gloire de ce monde que du côté de l'ambitieux qui la désire ; si je la considère en elle-même, rien de plus fragile ; ce n'est qu'une figure éblouissante qui passe. Tout est mobile sur le théâtre du monde : on voit tous les jours tomber du faîte de la grandeur ceux qui y étaient parvenus par le caprice de la fortune : on voit des hommes élevés comme les cèdres du Liban, déplacés, disparaître ; il ne paraît plus aucune trace de leur gloire, de leur crédit : il faudrait aller dans la retraite où ils gravent leurs ennuis sur les murailles de leurs maisons, ou sur l'écorce des arbres, parce qu'ils y sont sans goût, sans attrait pour les trouver et se persuader du malheur des ambitieux. C'est ce qui fait dire à saint Augustin (*Maximiano*, epist. 203 *contra Donatistas*) que les honneurs et l'ambition passent avec rapidité : les honneurs, parce qu'ils sont attachés à une place mobile ; l'ambition, parce que l'ambitieux descend promptement dans le tombeau : *Transit honor sæculi, transit ambitio.*

Mais représentons-nous un ambitieux devant ses protecteurs ou les dispensateurs des grâces ; le personnage qu'il fait doit nous donner une juste idée de sa prétendue félicité.

Je me représente la mère des enfants de Zébédée, qui approche du Sauveur pour solliciter leur élévation : *Accessit mater.* (*Matth.*, XX.) Cette mère ambitieuse est une image naturelle de ces parents qui craignent que leurs enfants ne soient pas assez élevés dans le monde, et qui n'appréhendent point qu'ils soient réprouvés : Elle sollicite des honneurs en s'abaissant, en se prosternant : *Adorans et petens.* (*Ibid.*)

Or, sans entrer ici dans les projets de l'ambitieux, qui sont souvent téméraires, coupables et insensés même, comme Jésus-Christ le dit clairement, un homme religieux, raisonnable, que l'ambition n'aveuglerait pas, mettrait-il sa félicité à paraître tous les jours en suppliant, à s'abaiser, à se prosterner devant ceux qui peuvent l'obliger, l'élever ? Non sans doute. Tel est cependant le sort de l'ambitieux ; il faut qu'il soit rampant et suppliant : *Adorans et petens.* Son malheur est d'être ébloui d'une gloire que le monde n'accorde qu'à ceux qui se prosternent devant lui, qui le louent, l'encensent et l'adorent. Un mendiant à la porte d'un riche, humilié, rampant, est-il heureux ? Non. Tel est l'ambitieux dans les appartements des grands.

Vous voyez un homme dans une place éminente ; la gloire, les richesses abondent dans sa maison ; il a accumulé les charges, les dignités avec ses revenus ; il a des titres qui le distinguent et le font figurer avec l'homme de naissance. Vous le croyez heureux, vous chantez sa félicité ; mais vous ignorez ce qu'il lui en a coûté pour arriver à cette élévation où il aura tant de peine à

se conserver, et d'où il faudra bientôt descendre.

Ne vous arrêtez pas encore à considérer les honneurs que l'ambitieux a obtenus; mais considérez-le lorsqu'il brigue; c'est dans ses poursuites qu'il est malheureux; c'est dans ce temps-là qu'on lui présente de toutes parts un calice d'amertume à boire; c'est dans ce temps-là qu'il n'y a point pour lui de repos, qu'il coule des jours tristes, et qu'il est souvent déconcerté par les événements qui changent la scène, pour arriver à une gloire fugitive, à une félicité mêlée d'amertume, à des honneurs, plus souvent accordés au crédit qu'au mérite; il marche dans la voie des tribulations; il fait pour une grande vanité, ou plutôt pour de grands périls, ce que les justes font pour obtenir une félicité parfaite et éternelle. Est-il heureux? Non : le monde a ses martyrs comme la religion.

Je sais que l'ambitieux ne s'humilie, ne rampe, ne supplie, ne dissimule les mépris, n'a recours aux bassesses que pour se dédommager dans la suite par un air, un ton, une hauteur, une autorité qui le feront craindre, qui forceront les autres à l'honorer, à ramper devant lui et à louer jusqu'à ses défauts mêmes; mais voilà précisément ce qui me fait dire que l'ambition rend l'homme malheureux; en effet, c'est pour des biens, des honneurs fragiles; pour des biens, des honneurs qu'il n'est pas assuré d'obtenir; des biens, des honneurs qui supposent le mérite, les talents, mais qui ne les donnent pas; des biens, des honneurs qui ne sont pas toujours la récompense de la vertu, puisque le Prophète a vu dans l'élévation et la gloire un impie qui se remue, qui s'agite, qui interrompt son repos, qui se fait violence pour paraître ce qu'il n'est pas, et cela quelquefois pendant plusieurs années, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de sa vie.

La croix que le chrétien religieux porte est accompagnée d'une onction qui la rend douce : la croix des ambitieux est pesante, accablante. Les justes détachés et les mondains ambitieux marchent dans une route de tribulations pour arriver à la gloire; mais quelle différence !

Le juste dans les abaissements, les souffrances, a des consolations, parce qu'il ne considère pas ce qui se passe, mais ce qui est éternel. L'ambitieux dans ses poursuites n'en a pas, parce qu'il ne court qu'après un fantôme qui lui échappe. La gloire que le juste attend est éternelle ; celle que l'ambitieux espère est passagère.

Mais quand l'espoir d'être quelques moments dans les honneurs soutiendrait l'ambitieux dans la route difficile et amère qui y conduit, il s'ensuit toujours que l'ambition le rend malheureux dans ses poursuites.

C'est elle, dit saint Ambroise, qui le fait plier, ramper, supporter les rebuts et les lenteurs pour avoir un jour la satisfaction d'étaler son orgueil, de commander, de se faire obéir et d'avoir une cour de suppliants : *Ambitio ut dominetur aliis prius servit.* C'est elle qui lui fait rendre des hommages à des hommes qu'il méprise, qui lui sont inférieurs; c'est elle qui l'abaisse devant des hommes de vices, afin d'être un jour dans une place qui lui procure la même gloire, les mêmes honneurs : *Curvatur obsequio, ut honore donetur.* Par conséquent l'ambition rend l'homme malheureux dans ses poursuites, malheureux du côté des concurrents. Quelle tristesse, quel dépit quand un autre lui est préféré dans la distribution des grâces et des honneurs !

Lorsqu'il s'agit de la gloire, des récompenses, des grâces, que de concurrents ! quelle foule de suppliants ! que d'hommes qui se remuent, qui s'agitent pour obtenir quelquefois ce qui ne peut être accordé qu'à un seul ! Chacun attend, chacun espère; les uns comptent sur leurs protections, les autres sur leurs services; ceux-ci sur leur naissance, ceux-là sur leurs talents. Enfin, la place est donnée, le bénéfice est accordé, les grâces sont distribuées; on est étonné du choix; on compare le mérite, les services, les talents; on s'aperçoit que la brigue, la cabale, les ressorts de la politique l'ont emporté sur le besoin, le mérite et les services; on murmure secrètement; on prononce des oracles sur l'ingratitude et l'injustice du monde, et l'on se fait enfin violence pour paraître indifférent, lorsque le chagrin et le dépit règnent dans le cœur.

Je n'exagère pas, mon cher auditeur, le déplaisir et le dépit de l'ambitieux lorsqu'un autre lui est préféré dans la distribution des grâces et des honneurs; ce n'est pas une peinture d'imagination, c'est l'histoire des peines réelles des ambitieux ; l'expérience vous met en état d'en porter le même jugement que moi.

Peines, chagrins, dépit secret des ambitieux oubliés dans la nomination des places et dans la distribution des grâces; il faut qu'ils dissimulent leur déplaisir, qu'ils approuvent le choix qu'on a fait, qu'ils en marquent leur satisfaction aux concurrents qui leur ont été préférés, qu'ils protestent qu'on leur a rendu justice, ou qu'ils renoncent à leur avancement; car un homme nouvellement élevé en gloire est la gerbe de Joseph : il faut que toutes les autres s'abaissent devant elle.

Peines, chagrin, dépit secret des ambitieux oubliés dans la nomination des places et dans la distribution des grâces : souvent c'est un concurrent ennemi qu'on a gratifié, honoré, élevé et comblé de bienfaits ; un homme qu'il méprisait secrètement, qui lui était inférieur, et qu'il se promettait d'humilier, s'il eût obtenu la place qui lui a été accordée. Le superbe Aman briguait les hommages de l'humble Mardochée; le refus du pieux Israélite le rendait triste dans son élévation; mais quel fut son dépit, quand on décerna à Mardochée un triomphe qui effaçait sa gloire ! Un concurrent préféré est un

supplice pour un ambitieux; il est humilié, parce qu'il a été oublié.

Peines, chagrins, dépit secret de l'ambitieux oublié dans la nomination des places et dans la distribution des grâces : on a vu des schismes se former, des hérésies régner dans l'Eglise, qui n'avaient pour principe que le mécontentement d'un ambitieux qui briguait les plus grands siéges ; irrité de se voir éloigné des honneurs sacrés du sanctuaire, furieux de les voir possédés par d'autres, il forme le projet de s'en venger, ou plutôt de se perdre, en formant le dessein de se distinguer à la tête d'un parti de rebelles, et de devenir comme le pontife d'une secte séparée de l'Eglise.

Peines, chagrins, dépit secret des ambitieux lorsqu'on donne des louanges à ceux qui courent avec eux dans la carrière de la gloire. Si l'ambitieux est militaire, il n'entend qu'avec peine louer la valeur, l'habileté, les exploits de ceux qu'il veut devancer dans les honneurs. Quel dépit! quelle fureur dans Saül, parce que des femmes chantent les victoires de David sur les Philistins, et qu'elles les élèvent au-dessus de celles de ce prince jaloux!

Que dirai-je des savants qui aspirent au prix destiné à ceux qui réussissent dans les combats d'ouvrages d'esprit? Voient-ils sans chagrin, sans dépit, d'autres ouvrages que ceux qu'ils ont présentés, couronnés par les juges et les maîtres du génie?

Ce coupable amour de la gloire ne multiplie-t-il pas encore les concurrents jusque dans le plus saint ministère, dans la carrière évangélique? Préfère-t-on toujours les larmes des auditeurs à leurs applaudissements? Ne se forme-t-il point de parti pour élever Apollon au-dessus de Paul ou de Céphas? Et le prédicateur lui-même est-il insensible au rang qu'on lui donne parmi les orateurs chrétiens? Ah! il ne faut point qu'un apôtre ait d'ambition pour se réjouir des succès de ceux qui annoncent la sainte parole; car l'ambitieux ne voit qu'avec chagrin et une sorte de dépit même les succès de ceux qui courent dans la même carrière que lui.

L'ambition, mon cher auditeur, rend donc l'homme malheureux, puisqu'elle l'expose à tant de chagrins; de peines, puisqu'il trouve tant de difficultés, tant d'obstacles? Oui : écoutez saint Augustin.

Dans sa jeunesse l'ambition lui faisait désirer les éloges qu'on donne aux savants du premier ordre; il volait à Rome, à Carthage, à Milan, pour entrer en lice avec les orateurs, et remporter le prix destiné à l'éloquence; il était flatté du rang que tenaient les grands hommes de son temps, il aspirait au plus distingué. Etait-il heureux? Non : il va vous apprendre lui-même ce qui faisait son malheur.

Seigneur, dit-il dans ses *Confessions*, je soupirais après les vains honneurs du siècle, et du haut de votre gloire, vous portiez des regards de compassion sur un insensé qui s'égarait dans ses projets ambitieux : *Inhiabam honoribus et tu irridebas.* J'étais malheureux, parce que je briguais une vaine gloire, que je cherchais la vanité et le mensonge, et que je trouvais des obstacles dans la poursuite des honneurs qui remplissaient mon âme d'amertume : *Patiebar in his cupiditatibus amarissimas difficultates.*

Or voilà, mon cher auditeur, ce qui rend l'homme malheureux dans la poursuite des honneurs; la difficulté de les obtenir, les obstacles que les concurrents jaloux et protégés mettent à ses succès, la préférence qu'on donne aux autres dans la nomination des places, dans la distribution des grâces, dans le jugement que l'on porte du mérite, des talents, des services; et c'est avec justice que notre saint docteur dit que les obstacles que l'ambitieux trouve pour arriver à la gloire, répandent des amertumes sur les plus beaux jours de la vie : *Difficultates amarissimas.*

Rien de plus beau, de plus solide, que ce que saint Augustin ajoute pour prouver le malheur de l'ambitieux et le bonheur de l'homme content de son état.

Je passais, dit-il, par Milan pour aller louer l'empereur, et par conséquent pour exagérer éloquemment ses vertus et cacher habilement ses vices; j'étais assuré d'être applaudi par mes auditeurs, qui font plus d'attention à la beauté du discours qu'à la vérité des actions que l'orateur loue. Comme je me repaissais des vains applaudissements qu'on me donnerait, j'aperçus un pauvre qui était satisfait et qui faisait éclater sa joie, parce que ce jour-là il avait eu de quoi manger et même se rassasier : *Animadverti pauperem saturatum jocantem atque lætantem;* alors je gémis, et reconnus le malheur des ambitieux : *Ingemui.* Il se réjouissait, et moi je me mettais à la torture pour faire briller mon éloquence et mériter les éloges des hommes : *Lætabatur, ego anxius;* il était tranquille, et moi j'étais dans des alarmes continuelles; je craignais de ne pas moissonner dans ma harangue les lauriers qui flattaient mon orgueil : *Securus, ego trepidus;* c'est ce qui me fit conclure que l'ambition rend l'homme malheureux.

Oui, mon cher auditeur, l'ambitieux est malheureux dans la poursuite des honneurs, malheureux aussi lorsqu'il les a obtenus; alors il est comme accablé sous le poids de ses obligations; il s'accoutume aux honneurs, mais il ne s'accoutume pas aux devoirs qui le gênent et pour lesquels il n'a point de goût.

L'homme s'accoutume aux honneurs; quand il les a obtenus il n'est plus flatté de la gloire qui l'éblouissait; au contraire, c'est un poids qui l'accable. Pourquoi? Parce que dès que nous nous représentons un ambitieux parvenu aux honneurs, nous ne parlons pas d'un homme modeste que les honneurs sont venus chercher, d'un homme qui a appréhendé les chutes en regardant l'élévation d'un homme que les obligations d'une place éminente, d'une charge qui rend redevable au public, d'un bénéfice qui rend responsable d'une infinité d'âmes, ont effrayé; d'un homme dont on a reconnu le mérite et les

talents, et qu'on a forcé de prendre la première place parmi ceux de sa naissance, de son état, de son ministère; nous parlons d'un homme qui a brigué les honneurs, les revenus, sans consulter ses talents, sa capacité. Or un tel homme est accablé sous le poids de ses obligations; il est malheureux : pourquoi ? parce qu'il faut qu'il travaille, qu'il représente, qu'il se gêne, qu'il s'acquitte sans goût, sans inclination, sans expérience même, des devoirs de son état. Il y en a dont il se dispense, mais il y en a dont il ne saurait se dispenser, et c'est alors qu'il gémit, qu'il sent son insuffisance. Peut-il être heureux ?

Je sais que l'ambitieux est satisfait quand il a obtenu ce qu'il sollicitait; qu'il est comme transporté quand il apprend son élévation aux honneurs; mais ce que l'on possède n'a point toujours le même attrait, dit saint Grégoire (lib. VIII *Moral.*, c. 22); on dédaigne et on se fatigue dans une place qu'on avait désirée et qui avait des appâts pour l'orgueil. L'ambitieux aime les honneurs attachés à sa place, mais il en redoute les obligations; la nécessité de paraître ce que l'on n'est pas par inclination, fait couler des jours amers à celui qui est déplacé dans un rang éminent, et souvent il s'ennuie d'être ce qu'il ne devrait pas être : *Despicit quod amaverat.*

En effet, quelle est la félicité d'un homme en place, lorsqu'il n'en remplit pas les obligations? Ce que l'on dit de son insuffisance, la comparaison qu'on en fait avec ceux qui ont plus de talents, des mœurs plus pures, plus de lumières, plus de zèle, doit-il lui être indifférent? Non sans doute; il est souvent humilié dans sa grandeur même, et il n'a que trop sujet de s'apercevoir que c'est sa place qu'on honore et non pas lui. Quelle félicité !

Oui, mon cher auditeur, dans toutes les places éminentes, les honneurs ne dédommagent pas celui qui les a obtenus, des ennuis, des peines, des alarmes et des humiliations même dont il n'est pas exempt : *Omne quod hic eminet, plus mœroribus afficitur, quam honoribus gaudet.* (S. Greg., lib. XIV *Moral.*, cap. 8.). Si l'élévation est dangereuse, c'est surtout pour ceux que l'orgueil et l'intrigue y font arriver.

Il est vrai que les ambitieux s'enflent de leurs succès, qu'ils se méconnaissent dans l'opulence, que des titres et des revenus accumulés les flattent : *Extolluntur rebus ;* il est vrai que la gloire qui les environne les éblouit, qu'ils sont plus jaloux des honneurs qu'ils ont achetés souvent par des bassesses, que ceux qui les méritent par leur naissance ou leurs services, et que leur orgueil annonce qu'ils n'ont pas toujours été grands : *Inflantur honoribus;* il est vrai qu'ils méprisent tous ceux qui sont demeurés dans le rang où ils se déplaisaient; que les amis, les parents même ne leur paraissent plus des hommes dignes de leur attention, encore moins de leur amitié, et qu'ils rougissent quelquefois de ceux qui leur ont donné la vie, ou de ceux qui les ont obligés : *Dedignantur cæteros* (Id., *ibid.*); mais en sont-ils moins malheureux dans leur fortune et leur élévation ? Non.

Ce n'est pas seulement le poids de leurs obligations qui les accable, mais la fragilité des honneurs qui les environnent. Leur grandeur n'est qu'une décoration de théâtre, ce n'est que durant quelques moments qu'ils brillent aux yeux des hommes, et la grandeur de leur chute répond à la grandeur de leur élévation : *Ad breve tempus sublimius elati sunt.* Mais ce qui les rend encore réellement malheureux, c'est le compte qu'ils doivent rendre au Tout-Puissant de leur grandeur. Ceux qui sont élevés au-dessus des autres, qui commandent, qui ont l'autorité, subissent un jugement rigoureux à leur mort, et durant toute l'éternité ils gémissent du mauvais usage qu'ils ont fait de la gloire et de l'opulence qui pouvaient les rendre utiles, et qui les ont rendus coupables : *Tanto contra se in perpetuum gravius ingemiscunt.* (S. Greg., lib. XVIII *Moral.* cap. 16.)

Ce qui faisait dire à saint Augustin (*Maximiano*, epist. 203 *contra Donatistas*) : Je ne me repais pas de l'éclat des dignités ecclésiastiques, c'est une ombre de gloire qui se dissipe; mais je pense continuellement au compte que je rendrai au souverain Pasteur de toutes les âmes qu'il m'a confiées.

Je finis, mon cher auditeur, en vous disant avec saint Paul : Ne désirons pas les honneurs du siècle; qu'une ardeur insensée ne nous fasse pas ambitionner un vain éclat de gloire, qui ne peut que nous rendre coupables et malheureux : *Non efficimur inanis gloriæ cupidi.* (*Galat.*, V.)

Mettons notre gloire dans les abaissements de l'Evangile, puisque les grands mêmes, selon l'ordre de Dieu, sont obligés d'être humbles dans l'élévation, pour entrer dans le royaume du ciel et jouir de l'immortalité glorieuse que je vous souhaite

SERMON XXXIII.

Pour le dix-septième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LA FAUSSE SAGESSE DES MONDAINS.

Nemo poterat respondere ei verbum, neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare. (*Matth.*, XXII.)

Personne ne lui put rien répondre, et depuis ce jour-là nul n'osa plus lui faire de questions.

Voilà, mon cher auditeur, le sort de la sagesse mondaine; elle est humiliée, confondue, punie, quand elle ose se soulever contre la volonté et les desseins de la Sagesse éternelle. Que peuvent les ressources de la prudence humaine contre un Dieu qui se joue des projets insensés des humains; qui dissipe les complots de la politique; qui réprouve les desseins des princes qui n'espèrent pas en lui; qui aveugle les sages qui ont l'audace de l'interroger et qui mettent leur gloire dans leurs lumières; qui punit les peuples qui l'abandonnent par des

fléaux qui ravagent leurs campagnes, présentent partout les images de la mort? Ah! alors la sagesse mondaine est humiliée, confondue, punie : on est forcé d'avouer que l'homme ne doit se glorifier que dans le Seigneur, qui fait tout ce qu'il veut, parce que sa volonté est sa toute-puissance même.

Trois fois les ennemis de Jésus-Christ s'assemblent pour le surprendre dans ses paroles : *Ut caperent eum in sermone ;* c'est-à-dire, des hommes qui se piquent d'une fausse sagesse, des politiques qui font servir la religion à leur intérêt, à leur ambition, à leur envie, à leur haine ; des savants enflés de leurs connaissances, qui osent censurer la conduite du Très-Haut et l'interroger sur ses mystères; car tels étaient les pharisiens, les sadducéens, les docteurs de la loi. Ce qui précède l'évangile de ce jour nous les dépeint sous ces traits.

Les pharisiens envoient leurs disciples à Jésus-Christ avec des officiers de la cour d'Hérode, *cum herodianis.* Pourquoi? Pour lui tendre des piéges, traiter un point important, délicat; découvrir ce qu'il pense des impôts que le prince exige. Ces hommes vains, hypocrites, mêlent avec leurs disciples des hommes de la cour, afin qu'ils entendent sa décision et qu'ils puissent le rendre suspect, si elle est contraire à l'autorité royale ; mais ce complot de la sagesse mondaine est découvert par un Dieu qui connaît les pensées les plus secrètes, et elle est humiliée par l'ordre qu'il donne de rendre à César ce qui appartient à César.

Quelle plus grande preuve de la politique des ennemis de Jésus-Christ que la liaison passagère des sadducéens avec les pharisiens! Ils s'assemblent : *Convenerunt in unum.* Pourquoi? Est-ce qu'ils sont unis de sentiment? est-ce qu'il n'y a point de différence entre la doctrine des uns et des autres? ne forment-ils qu'un même corps sur la religion? Non; c'est qu'ils en veulent également à celui qui prêche une loi d'amour et de charité, qui condamne leur fausse piété et leur sévérité apparente, et qui remplit la Judée de ses miracles. La politique réunit ceux qui sont divisés, quand il s'agit de combattre la vérité; les sectes les plus opposées s'accordent, quand il s'agit de procurer des accroissements de crédit à l'erreur. Un politique, qui craint de nuire à sa fortune, est un lâche qui condamne en public ceux qu'il admire et qu'il estime. Les pharisiens se lient avec les sadducéens, quoiqu'ils combattaient le dogme de la résurrection des morts, parce qu'ils voulaient trouver Jésus de Nazareth coupable. Pilate se réconcilie avec Caïphe, parce qu'il voulait avoir un protecteur ; il condamne Jésus-Christ qu'il reconnaît innocent, parce qu'il craint de perdre les bonnes grâces de César. C'est ainsi que la fausse sagesse du monde multiplie les crimes par politique, et qu'un Dieu la confond par sa puissance.

Aujourd'hui c'est un docteur de la loi, c'est-à-dire un savant qui s'approche de Jésus-Christ, qui lui fait une question, qui lui demande quel est le plus grand commandement. Le monde est rempli plus que jamais de ces hommes qui languissent toute leur vie dans de vaines questions, qui aiment les disputes et qui n'aiment point la vérité; qui veulent faire briller leurs connaissances et qui ne veulent point se soumettre. Les idées que ces savants se forment de la religion prouvent leur orgueil et non pas leur foi.

Mais qu'ont pu ces faux sages, ces politiques, ces savants curieux et superbes contre Jésus-Christ et sa doctrine? Vous le savez, mon cher auditeur, former de vains projets qu'ils a dissipés par sa puissance ; faire des questions qu'il a confondues par sa sagesse ; faire éclater une haine qu'il a punie avec sévérité. Vous les voyez se retirer confus, couverts d'ignominie, et pas un n'osa dans la suite l'interroger ni lui faire des questions : *Neque ausus fuit quisquam ex illa die eum amplius interrogare.*

La fausse sagesse des mondains n'a pas un sort plus heureux ; je vais vous la montrer, mon cher auditeur, humiliée, confondue, punie. Humiliée dans l'établissement de la religion par le choix que Dieu a fait de ceux que le monde méprise : première réflexion ; confondue dans tous les siècles par les exemples des serviteurs de Dieu, que le monde persécute ; seconde réflexion ; punie dans l'enfer par la félicité des justes, qui possèdent Dieu et que le monde persécute : troisième réflexion. Je vais, mon cher auditeur développer ces trois réflexions pour vous donner une juste idée des faux sages du monde. Commençons.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsqu'il s'agit de l'établissement du christianisme, de soumettre les nations au joug de l'Evangile, d'humilier l'orgueilleuse raison des philosophes, de faire révérer la croix par les césars, qui la regardaient comme une folie; de faire embrasser une morale qui met la nature à l'étroit, et ne laisse aucune ressource aux passions, Dieu fait un choix qui humilie la sagesse mondaine.

Quelles sont les ressources de la sagesse des mondains pour exécuter de grands projets? Vous le savez : les richesses, la science, les forces. Or Dieu, pour exécuter ce grand projet de l'établissement de l'Evangile, choisit la pauvreté, la simplicité, la faiblesse. Mettez votre gloire, faux sages du monde, dans votre opulence, dans vos connaissances, dans votre crédit, votre valeur; la sagesse divine méprise tout ce qui nourrit votre orgueil : vous n'êtes pas grands à ses yeux comme aux vôtres ; tout ce qui vous paraît nécessaire pour être heureux sur la terre est inutile pour l'exécution de ses projets. Voyez le choix qu'il fait, et jugez si les riches, les savants, les politiques, les puissants du siècle lui sont nécessaires.

A-t-il choisi pour changer l'univers et élever le christianisme sur les ruines du paganisme détruit, ces hommes opulents qui peuvent faire briller l'éclat des richesses aux

yeux d'un peuple misérable, indigent; procurer des retraites douces et commodes à ceux qu'ils veulent attacher à leur char? Non ; il a préféré les pauvres aux riches du siècle; par conséquent la sagesse du monde est humiliée.

Je dis la sagesse du monde, parce que ce n'est pas celle des riches détachés, tendres, compatissants; parce que dans la suite des temps Dieu a choisi des riches pour l'exécution des plus grands projets de sa providence; mais des riches qui vivaient dans le détachement de l'Evangile, des riches qu'il préparait aux pauvres pour les assister et les consoler. Or la fausse sagesse des mondains est toujours humiliée, puisqu'elle se glorifie dans les richesses, et qu'elle leur fait mépriser le mérite et la vertu dans les pauvres.

A-t-il choisi pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, ouvrir les yeux des hommes sur la vanité des idoles, et faire connaître l'absurdité du culte qu'ils rendaient à des mortels que le caprice avait mis au rang des dieux, ces savants qui étaient les oracles du siècle, qui se distinguaient par une vaste érudition; ces beaux génies si habiles dans l'art de persuader, qui savaient si bien manier la parole, qui plaisaient, touchaient et entraînaient leurs auditeurs par les grâces d'une brillante éloquence? Non; il préfère les simples aux savants; par conséquent la sagesse du siècle est humiliée.

Je dis la sagesse du siècle, parce que ce n'est pas celle des savants pieux et soumis, qui aiment la vérité, qui l'enseignent, qui ne mettent pas leur gloire dans un vain amas d'érudition, ou dans une raison sujette à s'égarer; mais dans la connaissance de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié, à l'exemple de saint Paul; de ces savants convertis par la prédication des apôtres, et qui ont fait servir les richesses de leur érudition à la défense du christianisme, comme les Justin, les Cyprien et tant d'autres ; ces savants qui ont été si utiles à l'Eglise par leurs écrits, auxquels Dieu donnait la sagesse et la force, les lumières et le zèle pour enseigner la vérité et la défendre contre les attentats de l'hérésie. La sagesse que Dieu humilie, est celle dont se piquent les savants orgueilleux, indociles, idolâtres de leurs connaissances, qui s'évanouissent dans leurs propres pensées, et qui, dans leur délire, s'érigent en juges et en censeurs des œuvres mêmes du Tout-Puissant.

Enfin Dieu a-t-il choisi pour triompher des césars, protecteurs du culte des démons, des tyrans dont la fureur menaçait les disciples de Jésus de Nazareth, et se promettait d'éteindre le christianisme dès sa naissance; de l'envie des prêtres, intéressés à soutenir la gloire de leurs temples; des philosophes qui perdaient leur crédit dans la chute du paganisme; de la prévention des peuples, si redoutable en matière de religion; un de ces maîtres du monde, puissants, redoutables; un de ces conquérants qui désolent, ravagent les villes et les provinces, et dont les formidables armées répandent partout la terreur? Non, il préfère les faibles aux puissants de la terre : pour triompher du monde idolâtre, il choisit douze pauvres pêcheurs, il envoie des agneaux au milieu des loups; par conséquent voilà la fausse sagesse du monde humiliée.

Je dis la fausse sagesse du monde, parce que ce n'est pas celle de héros vraiment chrétiens qui ne tentent pas le Seigneur, qui sont prudents, qui évitent le danger, quoiqu'ils sachent le braver quand il le faut, et qui distinguent un David, inspiré de Dieu pour combattre un orgueilleux Philistin, d'un téméraire que l'inégalité des forces n'effraye pas.

Oui, mon cher auditeur, tous ceux que la sagesse mondaine méprise, les pauvres, les simples, les faibles, sont choisis pour l'exécution des grands projets de l'amour d'un Dieu, pour en assurer et perpétuer les succès.

Des riches, des savants, des puissants du siècle ont été aussi appelés, mais ils ont été appelés par le ministère des apôtres; ainsi des hommes pauvres, ignorants, sans force, sans crédit, attachent au char de Jésus-Christ les sages mêmes du monde : la folie de la croix triomphe de la sagesse du siècle. Sagesse du monde, si précieuse aux aveugles mondains, pouviez-vous être plus humiliée?

Ce n'est que des idées que les mondains conçoivent de l'opulence, de la science, de l'autorité, du crédit que je vais parler, puisque la vraie sagesse peut se trouver chez les riches, les savants et les personnes qui sont dans l'élévation. En me suivant avec attention, vous en serez persuadés.

D'après saint Paul, je n'hésite pas de prononcer un oracle qui humilie la sagesse du monde; je dis, la sagesse dont se piquent les mondains est une folie aux yeux de Dieu : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I *Cor.*, III.) Or, pourquoi cette sagesse des mondains est-elle appelée une folie par le Saint-Esprit? Le voici, mes frères ; c'est que la sagesse du monde est opposée à celle de l'Evangile; c'est qu'elle méprise ce que Dieu estime ; c'est qu'elle adopte une morale que Dieu réprouve ; c'est qu'elle conçoit des idées insensées de l'opulence; c'est qu'elle honore le riche vicieux, et qu'elle dédaigne le pauvre vertueux; c'est qu'elle s'attache à ce qu'il faut quitter, et qu'elle n'a point de goût pour ce qu'elle doit toujours posséder. Or peut-on appeler sagesse une conduite aussi insensée? Non; c'est un aveuglement, une folie, c'est un délire : *Stultitia est.*

Remarquez, mes frères, que l'apôtre saint Paul dit aux yeux de Dieu : *apud Deum*; car aux yeux des mondains, se glorifier de ses revenus, du rôle brillant qu'on représente sur le théâtre du monde; décider du mérite d'une personne par le bien qu'elle possède; être haut, méprisant, ne voir que ceux qui sont riches, dédaigner les pauvres, les méconnaître quand on en a dans sa famille, c'est une sagesse.

La sagesse du monde est une folie, parce

qu'elle est opposée à celle de l'Evangile. Celle de l'Evangile nous enseigne le détachement, l'art de s'amasser un trésor, non sur la terre, mais dans le ciel; le mépris des richesses qui sont dangereuses au salut, qui y apportent de grands obstacles; le respect pour une pauvreté qu'un Dieu fait homme a choisie, qu'il a sanctifiée et honorée. Celle du monde loue les mondains qui savent accumuler leurs revenus, qui s'étendent et réussissent à élever l'édifice d'une brillante fortune; ceux qui pensent à la terre et oublient le ciel, et craignent moins d'être réprouvés dans l'éternité, que d'être pauvres et à l'étroit dans leur exil. Voilà la sagesse du monde : devons-nous être étonnés qu'elle soit une folie aux yeux d'un Dieu qui voit les maux que les mondains se préparent par leurs coupables attaches? *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.*

La sagesse du monde est une folie, parce qu'elle méprise ce que Dieu estime. Quel est le sage, le grand homme, l'homme prudent, celui que Dieu loue, que le Saint-Esprit nous présente comme un homme rare et digne des plus grands éloges? C'est celui qui marche en la présence de Dieu, qui coule des jours purs, innocents, et qui n'abuse point de sa liberté pour marcher avec la foule dans les routes de l'iniquité; celui qui, contents dans l'état où la Providence l'a placé, ne forme pas d'ambitieux projets pour en sortir; que l'éclat des richesses ne flatte pas, qui ne met point sa confiance et son repos dans une opulence qui est accordée aux païens et aux méchants mêmes. Voilà le vrai sage; voilà l'homme prudent qui bâtit sur la pierre ferme; voilà celui que le Saint-Esprit loue comme un homme dont la vie est admirable, et dont les vertus sont des prodiges : *Fecit enim mirabilia.* (*Eccli.*, XXXI.) Mais ce n'est pas là le sage que le monde loue; il le méprise; il loue celui qui est devenu riche, qui a plus travaillé à sa fortune qu'à son salut, qui a profité des moments favorables pour amasser du bien, sans penser à amasser des vertus : il a tous les talents, parce qu'il a de grands revenus. Or, mon cher auditeur, voilà la différence qu'il y a entre la sagesse divine et la sagesse mondaine. Le vrai sage, selon Dieu, est celui qui ne met point son espérance dans des richesses fragiles et périssables, qui ne sont point la récompense de la vertu, et qui sont rarement celle du mérite : le sage selon le monde, celui qu'il estime, qu'il loue, c'est celui qui a su s'enrichir, qui brille, qui a une table splendide et délicate, des ameublements précieux, de brillants équipages, un nombreux cortége de domestiques. Rien de plus insensé que le langage des mondains quand ils parlent d'un riche : C'est un homme comme il faut, disent-ils; il jouit d'un revenu considérable. Ne dirait-on pas qu'il est parfait, parce qu'il est riche? qu'il a toutes les vertus et tous les talents qui font le chrétien et le grand homme? Or, il n'est pas étonnant que cette fausse sagesse soit une folie aux yeux de Dieu, puisqu'il ne faut qu'être capable de réflexion pour en sentir le ridicule : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.*

La sagesse du monde est une folie, parce qu'elle adopte une morale que Dieu réprouve. Ce qui m'étonne dans les mondains, c'est leur morale, ce sont les principes de conduite qu'ils établissent avec une sorte de satisfaction : croire qu'on est heureux quand on est riche; se persuader qu'on a des titres pour être haut, orgueilleux, pour ne pas accomplir les lois gênantes et humiliantes de l'Evangile; quand on est riche, s'imaginer qu'on peut être oisif, donner son temps à la mollesse, au jeu, aux plaisirs; quand on est riche, regarder les pauvres comme une république de malheureux destinés seulement à la servitude de leurs semblables : quand on est riche, voilà la morale du monde. Or, que sont aux yeux de Dieu des hommes qui ont embrassé l'Evangile, qui le professent, qui sont chrétiens, qui espèrent une félicité éternelle à leur mort, et qui suivent une morale si opposée à celle du christianisme? Des insensés qui suivent une autorité imaginaire, et méprisent celle d'un Dieu tout-puissant, entre les mains duquel il est terrible de tomber : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.*

La sagesse du monde est une folie, parce qu'elle conçoit des idées insensées de l'opulence. Quelle différence entre l'idée que l'Evangile nous donne des richesses, et celle que les mondains en conçoivent! L'Evangile compare les richesses à des épines qui déchirent et font des plaies mortelles : on ne peut être riche innocemment, que lorsque le cœur est détaché, et qu'on honore la pauvreté que Jésus-Christ a choisie : on ne peut être riche sans crime que lorsqu'on se fait des pauvres qu'on assiste, des amis et des protecteurs auprès de Dieu. Vouloir être riche, c'est vouloir être coupable, selon saint Paul : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli* (II *Cor.*, VI); aimer les richesses, c'est vouloir périr avec elles. On ne les possède pas sans peine; on est éternellement malheureux quand on en est dépouillé, dit saint Augustin : *Quæ est, rogo, insania acquirere aurum, perdere cœlum?* (Serm. 25, *De verb. Dom.*)

La sagesse du monde regarde les richesses comme des biens réels, comme des biens qui méritent toute l'attention des hommes : on entend des mondains dire qu'on est tout quand on est riche, et censurer la délicatesse de ceux qui ne les ambitionnent pas, qui les possèdent sans attache, qui ne veulent pas en amasser par des voies injustes, et qui préfèrent la pauvreté même à une fortune élevée sur les fondements du crime. Selon l'esprit du monde, on n'est qu'un génie médiocre, borné même, quand on consulte l'honneur et la conscience, lorsqu'il s'agit d'augmenter ses revenus. Or, cette sagesse des mondains est une folie aux yeux de Dieu, il la réprouve : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.*

La sagesse du monde est une folie, parce qu'elle méprise le pauvre vertueux, et ho-

nore le riche vicieux. C'est le reproche humiliant que fait l'apôtre saint Jacques aux mondains : vous ne faites accueil, leur dit-il, vous n'admettez dans vos cercles que ceux qui annoncent par la magnificence de leurs habits qu'ils sont riches : semblables aux Israélites qui se prosternèrent devant le veau d'or, vous leur rendez vos hommages ; sans talents, sans mérite, sans piété, ils occupent les premières places parmi vous.

Qu'il se présente dans vos assemblées un homme sage, vertueux, vous le méprisez s'il est pauvre : un ami, un parent même est de trop quand il est indigent ; vous ne lui offrez qu'une audience secrète. C'est ainsi que vous méprisez le pauvre vertueux que Dieu vous préfère, riches du siècle : *Vos exhonoratis pauperem.* (*Jac.*, II.)

Mais n'est-ce pas ces pauvres vertueux, ces hommes de foi qu'il a choisis pour l'exécution des plus grands projets de son amour, et qui ont droit au royaume éternel? *Nonne Deus elegit ex hoc mundo pauperes divites in fide hæredes regni?* (*Ibid.*)

Ah! mes frères, quoi de plus humiliant pour la sagesse mondaine, qui n'honore que les riches, que ce reproche du Saint-Esprit? Dans ce seul oracle je découvre trois traits humiliants pour les mondains : Dieu leur préfère les pauvres qu'ils méprisent : *Elegit pauperes.* Ces pauvres, par leur foi, leur simplicité, leur soumission, leur obéissance, sont riches à ses yeux : *Divites in fide.* Ces pauvres, qui honorent les livrées de Jésus-Christ par une vie innocente, sont les héritiers de la gloire céleste : *Hæredes regni.* L'Evangile nous dépeint-il ainsi les riches? Non : bien loin d'être choisis, ils sont frappés d'anathèmes s'ils aiment les richesses. Malheur à vous, riches, bien loin d'être riches aux yeux de Dieu, le Saint-Esprit déplore leur pauvreté, leur misère, leur aveuglement : *Miser pauper et cæcus* (*Apoc.*, III); bien loin d'être préférés aux pauvres dans le séjour de la gloire, ils ne peuvent y entrer sans une sorte de miracle, c'est-à-dire sans être pauvres de cœur et d'esprit : *Quam difficile, qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt.* (*Luc.*, XVIII.)

Que devons-nous donc penser, mes frères, de la sagesse des mondains, qui n'honore, ne loue, n'admire que les riches; qui les écoute comme des oracles, lors même qu'ils ne tiennent que des conversations badines et souvent insensées ; pendant qu'elle ferme avec mépris les oreilles aux discours sensés du pauvre sage et vertueux? Qu'elle est une folie aux yeux de Dieu, qu'il la réprouve : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.*

La sagesse du monde est une folie, parce qu'elle s'attache à ce qu'il faut quitter, et qu'elle ne s'occupe point de ce qu'elle doit posséder éternellement. Que nous dit la sagesse de l'Evangile? De ne point nous faire de trésor sur la terre, mais dans le ciel ; qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ; d'amasser pour l'éternité, et non pas seulement pour le présent. Or, celui qui joint héritages à héritages, qui ne pense qu'à accumuler ses revenus, à étendre ses domaines, à orner ses palais, est-il sage? Oui : aux yeux du monde, c'est un homme prudent, un homme de génie, un homme habile ; mais aux yeux de Dieu, c'est un insensé qui perd son âme, la portion la plus précieuse de tout lui-même.

Ils périront éternellement, ces imprudents et ces insensés qui se donnent pour les sages du monde ; c'est la sagesse dont ils se piquent qui les conduit à cette folie que saint Paul déplore (*Rom.*, I), dit saint Augustin : *Simul insipiens et imprudens peribunt.*

Mais quel est, me direz-vous, cet imprudent qui court aveuglément à sa perte? *Quis est imprudens?* Je réponds, continue saint Augustin, que c'est ce prétendu sage du monde, cet habile politique, cet homme dont on admire le génie, la prudence, la sagesse, le succès dans les affaires ; cet homme qui est le conseil, l'oracle des mondains qui veulent prendre les moyens les plus sûrs, les plus efficaces pour amasser du bien ou parvenir aux honneurs. Pourquoi? C'est que cet homme n'est prudent que pour ce qui est le moins important, pour une fortune périssable, une gloire fugitive, que pour la vie présente, qui est de peu de durée. Or, celui qui ne prévoit pas un avenir certain et redoutable, qui ne pense point à ce qu'il sera dans l'immense étendue de l'éternité, qui ne craint point pour son âme qui est immortelle, et qui ne s'inquiète point de son sort à la fin de sa carrière, est un imprudent : *Quis est imprudens? Qui non sibi prospicit in futurum?* Il est un prudent du siècle ; mais la prudence du siècle est réprouvée par un Dieu qui a réprouvé un monde opposé à l'Evangile : *Prudentiam prudentium reprobabo.* (I *Cor.*, III.)

Enfin, dit saint Augustin, si vous me demandez quel est cet insensé qui est menacé de périr éternellement, et qui se tranquillise sur le bord de l'enfer, où il va bientôt être enseveli : *Quis est insipiens?* je vous répondrai que c'est ce prétendu sage du monde qui prononce des oracles dans les cercles, qui étale avec orgueil son faste immodéré, qui se congratule de son opulence, qui se fait un mérite d'être sorti de la poussière, qui méprise ceux qui sont restés dans l'obscurité et n'ont pas pris la route qu'il a prise pour s'agrandir et devenir opulent. Oui, ce prétendu sage est un insensé. Pourquoi? Parce qu'il ne comprend pas le danger de son état, parce qu'il ne pense pas qu'il sera enlevé dans quelques moments aux objets de sa prétendue félicité. Le riche réprouvé de l'Evangile était-il sage de se croire heureux pendant qu'il était coupable, et d'attendre qu'il fût dans les flammes éternelles pour lever les yeux vers le ciel? Non, sans doute ; je compare un mondain souillé du péché, fût-il dans l'opulence, dans la grandeur, à un homme dans le délire, qui ignore le danger de son état, qui ne voit pas le tombeau qui s'ouvre sous ses yeux, et qui passe, sans y

penser, du temps dans l'éternité : *Quis est insipiens? qui non intelligit in quo malo sit.* (S. Aug., *in psal.* XLVIII.)

Ah! riches du siècle, hommes vains et orgueilleux dans l'opulence, qui paraissez censurer la pauvreté de Jésus-Christ par le mépris que vous faites des pauvres même les plus vertueux, au lieu de vous donner pour des sages, regardez-vous comme des insensés qui ne sentent point leurs propres maux; gémissez, pleurez, poussez des cris lamentables dans l'attente des malheurs redoutables dont vous êtes menacés; sentez votre misère : *Plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* (*Jac.*, V.) Encore quelques moments, et vous serez enlevés à la terre, on vous enfermera dans un tombeau.

Tous les riches qui jouent un si beau rôle sur la terre, qui s'y regardent comme des dieux, qui méprisent les pauvres comme une portion vile des humains dont ils sont distingués, laisseront leurs richesses à des étrangers qui les oublieront, dit saint Augustin (*in psal.* XLVIII) : *Relinquent alienis divitias suas.* Où est donc votre sagesse, mondains? Vous avez amassé du bien; mais qu'avez-vous fait pour Jésus-Christ? Quelles bonnes œuvres présenterez-vous à son tribunal? *Quid Christo?* Qu'avez-vous fait pour votre âme? De quelles vertus l'avez-vous enrichie? *Quid animæ tuæ?* Ah! je vous entends, sages mondains, vous ne laissez pas vos richesses à des étrangers, mais à votre famille; c'est pour vos enfants que vous avez thésaurisé, vous avez tout fait pour eux : *Omnia filiis.* Mais si vous n'avez rien fait pour votre salut, n'êtes-vous pas un insensé? L'opulence des enfants adoucira-t-elle les peines d'un père réprouvé? Peut-on, dit saint Jérôme (*Comment. in Eccles.*, c. 2), faire consister la vraie sagesse dans une fortune qui a empêché le succès du salut?

Voilà donc, mon cher auditeur, la fausse sagesse des mondains, qui consiste dans les idées qu'ils conçoivent des richesses, humiliée par le choix que Dieu fait des pauvres, par la fragilité et les dangers de l'opulence; elle est aussi humiliée dans les idées qu'ils conçoivent de la science, par le choix qu'il fait des simples, et le mépris qu'il fait des savants orgueilleux.

Quels sont ces hommes qui prennent aujourd'hui le nom de sages? Vous le savez, mon cher auditeur, et ce n'est qu'en gémissant que je vous trace leur portrait.

Ce sont des philosophes antichrétiens, enflés de la beauté de leur génie, de leurs connaissances et de leur érudition; mais des hommes vains, superbes, indociles, dont le cœur a été corrompu avant l'esprit, et qui ne sont impies par système que pour être libertins sans remords. Voilà ceux qui se parent avec faste du nom de sages, ceux qui nous regardent comme des insensés, parce que nous révérons les abaissements de l'Evangile, et ne mettons notre gloire que dans la croix de Jésus-Christ; car, dit saint Paul, c'est parce que nous prêchons la sainte folie de la croix, l'Evangile d'un Dieu crucifié, que la sagesse du monde déplore notre simplicité et nous traite d'insensés : *Nos stulti propter Christum.* (I *Cor.*, IV.) Mais pour humilier cette fausse sagesse des savants qui mettent leur gloire dans leurs connaissances, opposons-lui le choix que Dieu a fait des simples pour enseigner toutes les nations, et le mépris qu'il fait de leur vaine érudition.

Quel moyen Dieu a-t-il pris pour le salut du monde qui devait croire en lui? pour soumettre au joug de la foi l'univers plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie? La folie apparente de la prédication, dit saint Paul : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* (I *Cor.*, I.) Mais qu'étaient les apôtres qui prêchaient l'Evangile aux nations? Etaient-ce des hommes élevés dans les académies, des hommes qui possédaient l'art de persuader, qui développaient les richesses d'une profonde érudition devant ceux qu'ils voulaient soumettre à l'Evangile? Etaient-ils savants, éloquents, subtiles dans la dispute? Non; c'étaient des hommes simples, ignorants : mais Dieu leur inspirait-il ces traits délicats, touchants, d'une éloquence profane? Donnait-il à leurs discours ces grâces, ces charmes qui pouvaient plaire aux mondains aussi bien que ceux des philosophes et des orateurs du paganisme? Non; ils prêchaient Jésus de Nazareth mort sur une croix et ressuscité, un Evangile qui ne parle que de détachement, d'abaissement, d'immolation : voilà pourquoi saint Paul appelle leur prédication une folie apparente : *Stultitiam prædicationis.*

Les Juifs, dit ce grand apôtre, demandent des prodiges pour croire : *Judæi signa petunt.* (*Ibid.*) Les Grecs, ces hommes qui mettent leur gloire dans les sciences humaines, cherchent la sagesse; ils ambitionnent le nom de sages parmi les hommes : *Et Græci sapientiam quærunt.* (*Ibid.*) Pour nous, nous mettons notre gloire à prêcher Jésus-Christ crucifié; nous opposons la sagesse de l'Evangile à la sagesse du monde : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* (*Ibid.*)

Cette folie apparente de la prédication est en Dieu un mystère de sagesse qui humilie la fausse sagesse du monde; c'est un choix qui prouve que la science des philosophes et des sages du paganisme est vaine et inutile, quand ils ne sont point parvenus à la connaissance de la vérité qui est une, et qui ne se trouve point hors de l'Eglise. Tout ce qui est en Dieu, tout ce qui vient de Dieu, tout ce qui est du choix de Dieu, paraît une folie aux faux sages du monde, mais cette folie apparente est la vraie sagesse; celle de tous les savants indociles n'est qu'une folie, un délire : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* (*Ibid.*)

Mais pourquoi les sages du monde s'égarent-ils avec leurs prétendues lumières? Pourquoi s'évanouissent-ils dans leurs pensées? Pourquoi enfantent-ils des systèmes si absurdes, si extravagants? Pourquoi leurs

disciples s'élèvent-ils souvent contre eux, et se font-ils un mérite de les combattre? L'Apôtre nous l'apprend : c'est que Dieu humilie la sagesse du monde, en livrant ceux qui s'en font gloire à l'erreur, aux mensonges, à l'illusion, aux égarements du cœur et au délire de l'esprit : *Nonne stultum fecit Deus sapientiam hujus mundi?* (I *Cor.*, I.)

Quelle idée dois-je donc concevoir, mes chers frères, de ces prétendus sages de notre siècle, de ces savants superbes, hardis, impies, si jaloux de leur raison, de leurs lumières, de leur érudition, quand je me rappelle le choix que Dieu a fait des hommes simples et sans science pour l'établissement de la religion? Que leur sagesse n'est qu'une folie, que Dieu les méprise, et qu'ils ne s'égarent que parce qu'ils ne veulent pas se soumettre?

Qu'ils ne m'opposent pas les savants que Dieu a appelés et fait passer dans la suite à la lumière admirable de l'Evangile, ces grands hommes qui ont été si utiles à l'Eglise, car c'est encore là un de ces traits qui humilie la fausse sagesse du monde.

En effet, si des savants, des philosophes, des orateurs, des beaux génies du paganisme ont embrassé le christianisme, ils ont donc été touchés, persuadés, convertis par la folie apparente de la prédication des apôtres; ils ont donc senti le néant, la vanité, l'insuffisance de la raison, des lumières de la science de l'homme, quand il s'agit des mystères du Très-Haut; car il est certain qu'ils ont renoncé à la sagesse humaine quand ils se sont mis au rang des disciples de Jésus-Christ, qu'ils ont sanctifié leur érudition profane et leurs talents; quand ils ont combattu les païens et fait l'apologie de la religion chrétienne. Or, voilà de quoi humilier nos beaux génies qui sont nés dans le christianisme, et qui le combattent sous prétexte de réclamer contre les préjugés de l'éducation.

Dieu, dit saint Augustin, a appelé aussi des orateurs, des philosophes au christianisme; mais il avait choisi avant eux des hommes simples qui conduisaient des barques rustiques sur les rivages de la mer : *Elegit postea oratores, sed prius piscatores*. Ce ne sont point les savants, mais les simples que Dieu choisit pour l'établissement de la religion. L'Eglise s'était étendue; cet arbre mystérieux couvrait pour ainsi dire la terre de ses branches, quand les savants, les philosophes, les beaux génies du paganisme, figurés par les oiseaux du ciel, sont venus se reposer à l'ombre de ses conquêtes : ils ont défendu la religion attaquée par ses ennemis; mais c'étaient des hommes simples qui l'avaient prêchée et établie.

Dieu a appelé des riches au christianisme, mais il avait choisi auparavant des pauvres pour leur prêcher le détachement, la pauvreté de l'Evangile : *Divites, sed prius pauperes*. Ces riches étaient détachés; s'ils ne renonçaient pas à leurs biens, ils ne les retenaient que pour les employer au soulagement des malheureux et à la décoration des temples; ils savaient qu'ils ne pouvaient être chrétiens sans honorer et imiter la pauvreté de Jésus-Christ.

Dieu a appelé les maîtres du monde au christianisme : les césars sont devenus chrétiens; les rois sont devenus les protecteurs de l'Eglise; ses persécuteurs sont devenus ses défenseurs; ceux qui n'employaient le glaive que pour immoler les disciples de Jésus de Nazareth, ont mis leur gloire à le joindre à celui de Pierre pour humilier les ennemis de l'Evangile; mais les empereurs, soumis au joug de la foi, n'étaient plus des hommes de politique, d'erreur, idolâtres de la sagesse mondaine; on les voyait dépouillés de la pourpre royale, prosternés devant le tombeau d'un apôtre, et l'arroser de leurs larmes : *Imperatores, sed imperator, deposito diademate, ploravit ad memoriam Piscatoris.* (S. Aug., *in psal.* LXV.)

Est-il nécessaire, mon cher auditeur, pour humilier la fausse sagesse des mondains, de vous rappeler les mœurs, les variations, les erreurs, les égarements, les embarras continuels de ces savants orgueilleux qui prennent aujourd'hui parmi nous le nom de sages, et qui le méritent si peu? Faut-il vous dire que leur prétendue sagesse est couverte d'ignominie; que malgré la licence et la corruption de notre siècle, elle n'a pour admirateurs qu'une foule de mondains que la religion gêne, pendant que toutes les puissances, qui veillent à la pureté des mœurs et à la pureté de la foi, la condamnent et lui décernent des peines humiliantes? Non; le choix que Dieu fait des simples et des hommes dociles, le sacrifice qu'il exige des savants qui embrassent le christianisme, suffit pour les humilier.

Qui vous soulève contre la doctrine de Jésus-Christ, faux sages du siècle, dit saint Augustin? Pourquoi lui opposez-vous vos systèmes insensés? Pourquoi ne voulez-vous pas être chrétiens? Il y a les raisons que vous dites, mais aussi il y a celles que nous savons et que vous cachez. A vous entendre, c'est que les vérités du christianisme révoltent la raison; c'est que les preuves que l'on vous en donne ne sont pas satisfaisantes pour des génies aussi sublimes que vous. Et moi je soutiens, continue saint Augustin, que ce ne sont pas là les raisons qui vous font combattre la vérité; les voici : Jésus-Christ est venu dans les abaissements; il a vécu dans la pauvreté : son Evangile ne prêche que l'humilité, la soumission, la mortification; voilà ce qui vous révolte : *Christiani esse nolitis, quia Christus humiliter venit et vos superbi estis.*

Un faux sage rougit de se dire disciple de Jésus-Christ, parce qu'il est le disciple d'un philosophe célèbre par des systèmes impies qui flattent les passions et nourrissent l'orgueil. Ainsi y en avait-il du temps de saint Augustin, que la honte retenait dans l'erreur, parce qu'ils ne voulaient pas passer de l'académie de Platon à l'école de Jésus-Christ : *Pudet doctos homines ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi.* (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. X, cap. 19.)

Ecoutez ces beaux génies de nos jours : ils se piquent d'aimer la sagesse, de l'étudier, d'en découvrir toutes les vérités; ils pâlissent sur les livres; ils fouillent dans tous les siècles, ils consultent tous les systèmes des anciens philosophes; ils se font un trésor de toutes leurs difficultés, de toutes leurs anecdotes ; mais quel est leur objet dans cette continuelle application à l'étude, dans ces profondes méditations? Est-ce de découvrir la vérité? Non, dit saint Augustin, c'est de briller parmi les savants, d'avoir un nom dans la république des lettres, d'être l'oracle des mondains, des libertins dans leurs cercles : *Non ut fruantur, sed ut inflentur.*

A les entendre ils cherchent la sagesse, ils veulent former des vrais sages, des hommes utiles, précieux à la société; mais ce sont des discours que les mœurs démentent : leur cœur corrompu déteste la vraie sagesse : *Quærunt sermonibus, odiunt moribus* (S. Aug., *in psal.* CIII) ; ils n'ambitionnent que le nom de sages; ils ne font des efforts d'imagination que pour l'obtenir : ce n'est pas pour bien vivre qu'ils étudient, c'est pour bien parler; ce n'est point pour se distinguer par leurs mœurs, mais par leur science; c'est pour acquérir de la gloire parmi les hommes, et être loués comme des génies vastes et sublimes dans la postérité : *Ut per sermones quos habet sapientia, perveniant ad hominum laudes.* (S. Aug., *in psal.* CXVIII.)

Savants orgueilleux, vous mettez votre gloire dans votre humiliation même : *Non est bona gloriatio vestra* (I *Cor.*, V); Dieu vous humilie par le choix qu'il a fait des simples, comme il humilie les puissants du siècle par le choix qu'il a fait des faibles.

Saint Paul disait à ceux qui se glorifiaient de leurs connaissances : Que sont devenus les sages si vantés dans l'antiquité, les docteurs de la loi qui s'opposaient à Jésus-Christ, ces esprits curieux des sciences de ce siècle? *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (I *Cor.*, I.) Dieu les a humiliés ; il l'avait dit : Je perdrai la sagesse des sages du monde : *Perdam sapientiam sapientium.* (*Ibid.*) Et moi je dis : Jamais la sagesse du monde fut-elle plus humiliée que lorsque les puissants du siècle voulurent l'opposer à la sagesse de Dieu? Pharaon eut recours à la sagesse mondaine pour opprimer le peuple de Dieu florissant dans son royaume ; il assemble son conseil : C'est ici, dit-il, qu'il faut agir en sages politiques, qu'il faut employer notre autorité et nos forces pour empêcher les Hébreux de s'agrandir : soyons sagement cruels afin d'éteindre entièrement cette race protégée du ciel : *Venite, opprimamus eum sapienter.* (*Exod.*, I.) Vains projets de la sagesse du monde, vous ne serez pas exécutés : un jeune enfant ramassé sur le bord du Nil, voilà celui qui délivrera son peuple, qui fera trembler le prince sur son trône, et qui remplira son empire de prodiges.

Quel a été le succès de la sagesse d'Hérode? L'humiliation. Dieu, qui se joue des projets des méchants, fait échouer ceux de ce prince jaloux : la crainte, l'aveuglement, la fureur s'emparent de ce grand politique. Jésus, dans son berceau, le fait trembler dans son palais; les réponses des docteurs qu'il consulte l'inquiètent au lieu de le tranquilliser; la colère qui le transporte le rend inhumain et odieux à toutes les nations. A quoi lui ont servi son autorité, ses forces, les ressources de la politique? Vous le savez, à le rendre éternellement malheureux.

Les faux sages ressemblent à ces hommes puissants selon le monde, ces hommes fameux qui se glorifiaient de leur force et de leur grandeur : *Isti sunt potentes a sæculo, viri famosi.* (*Genes.*, V.) Mais il n'y a point de force, de prudence, de politique contre le Seigneur : il choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort : le bras du jeune David lui suffit pour terrasser le superbe Philistin : celui d'une Judith pour terminer les jours d'un conquérant redoutable : il n'a employé que des insectes pour affliger Pharaon dans son palais; il n'a opposé souvent aux plus formidables armées que les restes d'un martyr ou les prières d'une vierge dans l'obscurité.

Humiliez-vous, puissants du siècle, sous la main toute-puissante du Très-Haut, au lieu de lui opposer les ressources de la politique ; car la sagesse du monde est humiliée par le choix que Dieu a fait de ceux qu'il méprise, et confondue par les exemples des serviteurs de Dieu qu'il persécute. Je vais vous le montrer dans la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Dans tous les siècles contemplons le juste et le mondain ; celui que la sagesse de l'Evangile conduit, et celui qui met sa gloire dans la sagesse du monde. Il nous sera facile de porter un jugement sur le bonheur de l'un et le malheur de l'autre.

Dans le juste une soumission raisonnable qui le rend victorieux de tous les doutes et de toutes les incertitudes qui agitent les faux sages du monde pendant leur vie, et les effrayent au moment de la mort.

Qu'a risqué le juste en croyant sur la parole de Dieu? Que n'a pas risqué le mondain en suivant le système d'un philosophe orgueilleux, et les lumières d'une raison sujette à s'égarer?

Dans le juste un détachement des richesses, des honneurs, des plaisirs, qui, sans le rendre inutile à la société, le débarrasse des sollicitudes, des craintes, des regrets qui rendent la vie du faux sage si pénible, si amère dans l'opulence, la gloire, les délices mêmes.

Qui est le plus heureux à la mort? N'est-ce pas celui qui a le moins de liens à rompre? Quel est le plus prudent? N'est-ce pas celui qui préfère ce qui est éternel à ce qui périt si promptement?

Deux choses troublent et agitent le faux sage à la mort : la perte de tout ce qui est temporel, la crainte d'un châtiment éternel, ou du moins un doute entre le néant ou une vie future qui le déchire.

Dans le juste on remarque une égalité de conduite, un ordre dans ses actions, une sérénité sur son visage, une douceur dans ses paroles, un repos dans le travail, un calme dans les peines, une force dans les événements les plus fâcheux, qui annoncent la tranquillité de son âme; il coule des jours doux et paisibles, lors même que son Dieu l'éprouve; c'est l'onction qui accompagne sa croix qui le rend heureux dans les privations et les souffrances. Le faux sage, le mondain qui préfère la sagesse du monde, n'a pas cet avantage : si l'envie obscurcit sa gloire; si des concurrents lui sont préférés; si sa fortune est menacée par des événements fâcheux; si une infirmité le sépare d'un monde riant, d'un monde de plaisirs, de l'objet de sa passion; si les années accumulées sur sa tête ne lui permettent plus de regarder la mort dans un lointain, vous le voyez triste, agité, abattu. Ce prétendu sage, ce philosophe si détaché de tout en apparence, si préparé à tous les événements; ce mondain qui ne voulait point se gêner, parce que la vie de l'homme est trop courte; tous les hommes de politique, de systèmes, de prudence humaine déplorent leurs malheurs; ils ne sauraient s'élever au-dessus des événements qu'ils paraissent attendre avec tant d'indifférence; ils soupirent après la félicité de celui dont le cœur est détaché et satisfait.

Où est donc votre gloire, fausse sagesse du monde, puisque vous êtes confondue par le bonheur de ceux qui ne mettent leur gloire que dans la sagesse de l'Evangile?

Oui, mes frères, la fausse sagesse du monde a été confondue dans tous les temps par la foi, le détachement, et par la tranquillité des serviteurs de Dieu. Pour vous prouver ces vérités, il suffit de vous rappeler quelques traits de l'histoire des faux sages du monde.

Quelle est la foi de ces politiques, de ces mondains, de ces prudents du siècle? Une foi oisive, morte; une foi qui ne fixe ni leur esprit, ni leur cœur; une foi qu'ils combattent par la témérité, l'orgueil, la folie. N'est-ce pas dans les faux sages que règne la science qui enfle et qui ose sonder les secrets de l'Eternel, cette indocilité qui caractérise tous leurs discours, cet aveuglement qui leur fait adopter des opinions extravagantes et des systèmes insensés? Or, la foi humble et soumise des serviteurs de Dieu les a confondus dans tous les siècles, et les confond encore aujourd'hui.

Examinons le portrait que Jésus-Christ lui-même nous a tracé de ces hommes célèbres qui périrent dans le déluge universel : c'étaient des hommes qui mettaient leur gloire dans leur force, leur opulence, et les plaisirs d'une vie douce et sensuelle : ce n'était parmi eux que volupté dans les alliances, qu'excès dans les tables, qu'amusements, que projets, qu'intérêt, que politique dans les affaires. Etaient-ce de vrais sages? Non; c'étaient des imprudents, des insensés, qui ne goûtaient que les choses de la terre, qui irritaient le ciel par leur coupable conduite, et qui méritaient de périr, lors même qu'ils bravaient les menaces du Tout-Puissant, et qu'ils persécutaient le juste Noé qui avait trouvé grâce devant lui : *Venit diluvium, et tulit omnes.* (*Matth.*, XXIV.)

Mais pourquoi ont-ils péri si misérablement? Un prophète nous l'apprend; c'est qu'ils n'avaient point la vraie sagesse, la crainte de Dieu, la soumission à sa volonté, un cœur droit, pur, innocent : *Quoniam non habuerunt sapientiam.* (*Baruch.*, III.) Ils avaient bien la sagesse du monde, la sagesse dont les mondains se font gloire, qui consiste à s'élever, à se distinguer, à se faire admirer, à jouir des plaisirs, à satisfaire ses penchants, à braver les craintes d'un avenir effrayant et à déplorer la simplicité du juste qui obéit à Dieu, qui marche en sa présence et qui craint de lui déplaire; mais cette sagesse, continue le prophète, est aux yeux de Dieu une vraie folie, un système insensé; c'est cette fausse sagesse dont ils se faisaient gloire qui les a fait périr dans les abîmes des eaux. *Interierunt propter suam insipientiam.* (*Ibid.*)

Or, après avoir tracé le portrait de ces faux sages, de ces mondains qui ne voulaient point se gêner, traçons le portrait du vrai sage, d'un serviteur de Dieu, de Noé. Quelle différence entre ce que ces hommes terrestres en pensaient et l'éloge que Dieu en fait! L'innocence, la justice, l'obéissance, la foi ornaient son âme, et pendant que les mondains se moquaient de sa candeur, de sa simplicité, de ses craintes, sa foi lui prépara une ressource pour les jours de la colère céleste : il trouva grâce devant le Seigneur, et confondit, dit saint Paul, par sa foi la fausse sagesse du monde.

Mais en traçant le portrait des faux sages des premiers siècles du monde, n'ai-je pas tracé celui des mondains de nos jours? Sont-ils moins superbes, moins terrestres? Leur foi est-elle plus vive, plus agissante? Bravent-ils moins le danger d'une mort précipitée? S'occupent-ils plus qu'eux de l'éternité? Redoutent-ils davantage les jugements de Dieu? Respectent-ils ses serviteurs?

Ah! mes frères, vous le savez, les mondains persécutent les serviteurs de Dieu, au lieu de les respecter; comme la foi du juste les confond, ils l'attribuent à la simplicité, à l'ignorance.

Le vrai sage, le juste est comme une lumière qui brille aux yeux des mondains, mais une lumière qu'ils méprisent, parce qu'elle les éclaire dans leurs égarements : *Lucet et despicitur.* Il brille par sa foi, ses vertus, *lucet;* on le voit humble, modeste, religieux observateur de la loi de Dieu; on le voit prosterné au pied des autels, purifier souvent sa conscience, participer aux saints mystères, *lucet*, et on le regarde comme un homme qui n'est pas propre au monde, qui combat indiscrètement ses usages, son esprit, et les charmes de la société : *despicitur.* Il brille par sa foi humble et soumise; il écoute ceux que Jésus-Christ lui a dit d'écouter, il les respecte; il craint la mort, il en redoute les suites, il espère un paradis, il se gêne

et se mortifie pour l'obtenir : *lucet*. Mais on se moque de sa simplicité, de sa soumission ; on le regarde comme une dupe des préjugés de l'enfance. S'il parle des jugements de Dieu, de l'enfer, il a le sort du juste Loth, lorsqu'il menaçait ses concitoyens de la colère de Dieu qui allait éclater ; on l'écoute comme un homme qui raconte les fables qu'on lui a débitées : *Visus est eis quasi ludens loqui*. (*Genes.*, XIX.) Oui, dans le système des faux sages du monde, le juste qui vit de la foi est méprisé : *despicitur*.

Mais pourquoi est-il méprisé? Parce qu'il confond par sa foi la fausse sagesse du monde ; parce qu'il n'étale pas le luxe et les vanités du siècle dans les cercles ; parce qu'il ne coule pas ses jours dans les plaisirs, qu'il n'est pas un homme de bonne chère, de jeu, de spectacle ; parce qu'il ne sait pas faire briller son esprit par des satires enjouées, des anecdotes scandaleuses, et censurer habilement la conduite des pontifes et des rois ; en un mot, parce qu'il n'a qu'une piété modeste, et qu'il n'a pas l'esprit du monde : *Quia foris nulla gloria resplendet decoris*. (S. Greg., lib. X *Moral.*, cap. 16.)

Mais ces faux sages sont confondus par la foi des serviteurs de Dieu : pourquoi? C'est que les serviteurs de Dieu vivent conformément à leur foi, et que les mondains dont je parle croient ; ils sont même catholiques, et n'ont pas des mœurs plus pures que celles des païens ; c'est dans leur santé, leurs plaisirs, leurs projets de fortune qu'ils affectent de ne pas croire tout ce que le juste croit ; c'est pour se mettre plus au large qu'ils détournent les yeux du ciel, qu'ils opposent les usages du monde, et qu'ils sont quelquefois les échos des incrédules ; dans le calme, dans la maladie, aux approches de la mort, la foi du juste les confond, aussi bien que son détachement.

Pourquoi les mondains sont-ils si attachés aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs? C'est que la sagesse du monde leur fait regarder tous ces faux biens comme des biens réels. On n'est rien selon l'esprit du monde ; on est malheureux même, quand on n'est pas opulent, décoré et admis aux fêtes des heureux du siècle.

Quelle idée conçoivent-ils du détachement de l'Evangile, ces hommes qui regardent comme le plus beau, le plus utile et le plus essentiel talent l'art de s'avancer, de s'élever, et de vivre heureux sur la terre? Une idée fausse, insensée. Pourquoi? C'est qu'ils le confondent avec la désappropriation ; c'est qu'ils s'imaginent follement qu'ils ne regardent que ceux qui sont enfermés dans les cloîtres ; c'est qu'ils ne distinguent pas entre posséder des richesses et y attacher son cœur, entre se prêter aux honneurs et les ambitionner, entre être dans le monde et être du monde. La fausse sagesse du monde attache une félicité à l'abondance, aux distinctions éclatantes, à une vie molle, voluptueuse, et c'est en quoi consiste son aveuglement, sa folie.

Comment les mondains regardent-ils un chrétien sage, modeste, détaché, qui se cache au lieu de se montrer, qui ne se refuse point aux devoirs de la société, qui ne se refuse qu'à ses fêtes, à ses plaisirs, qui est content de son état et qui ne pense qu'à s'y sanctifier.

Comme un homme sans esprit, sans goût, sans émulation ; comme un dévot ridicule qui coule des jours tristes, languissants ; ils déplorent son sort, ils le trouvent malheureux ; mais c'est ici que saint Augustin les confond : Apprenez, dit-il (*De liber arbitr.*, lib. I, c. 13), ô faux sages du siècle, qu'une vie louable n'est jamais misérable, et qu'un juste, dont vous êtes vous-mêmes forcés de louer le détachement, n'est pas un malheureux, mais un vrai sage : *Non ergo misera est quæ laudabilis vita est.*

Oui, le détachement du juste confond vos coupables attaches ; vous désirez son sort dans vos pertes, dans les disgrâces, et surtout lorsqu'il faut quitter tous les objets qui vous enchantent, pour descendre dans le tombeau.

Dès qu'il faut nécessairement être dépouillé de tout ce que l'on possède, est-il difficile de convenir que le chrétien détaché est le vrai sage, et que le mondain, qui met sa félicité dans une figure qui passe, est un insensé?

Qui rend le juste content dans la médiocrité, dans l'obscurité, dans les souffrances mêmes? La sagesse de l'Evangile, les divines leçons d'un Dieu Sauveur ; sa satisfaction n'est pas ignorée des mondains mêmes : le détachement d'Abraham, qui habitait sous des tentes portatives, quoique très-riche, confondait ceux qui s'établissaient sur la terre, puisqu'ils n'y étaient pas moins étrangers que lui.

Or, des hommes qui doivent bientôt passer dans l'éternité, sont-ils sages de former tant de liens sur la terre, et d'y vouloir être heureux?

Quelles sont les leçons que les politiques, que les sages du monde donnent à leurs enfants? Vous le savez, mes frères, dit saint Grégoire : De fermer leur cœur et de s'ouvrir habilement celui des autres ; de dire ce qu'ils ne pensent pas et de penser autrement qu'ils ne parlent ; de caresser, de louer un ennemi qu'on craint et qu'on veut secrètement desservir ; de faire passer des mensonges pour des vérités et des vérités pour des mensonges ; en un mot, de paraître ce qu'on n'est pas, pour en imposer et parvenir au but qu'on se propose. Voilà la politique qu'on enseigne aux enfants, dès que leur raison est développée ; voilà ce qu'on leur fait apprendre à grands frais. Ceux qui possèdent cette sagesse méprisent avec orgueil ceux qui suivent la sagesse de l'Evangile ; on s'étonne de leur ignorance et de leur simplicité. Chez les mondains la duplicité est honorée et chérie sous le nom de sagesse, de politique : *Duplicitas diligitur ;* le langage de la licence et de l'erreur passe pour enjouement et politesse : *Mentis perversitas urbanitas vocatur.* (S. Greg., *lib. Moral.*, cap. 16.)

La politique, dans l'exécution d'un projet ambitieux, respecte-t-elle l'équité, la nature,

la religion? Non : on a vu un grand politique en imposer à Théodose, au pape Sirice, aux païens et aux Juifs. Quand il écrit à l'empereur et au souverain pontife, c'est un grand capitaine qui vent combattre pour la religion catholique ; pour gagner les gentils, il rétablit les sacrifices que Gratien avait abolis, et leur permet de rétablir l'autel de la Victoire dans le Capitole ; pour se ménager les Juifs, il fait rebâtir leurs synagogues à Rome (20). Mais dans tous ces projets, quel trouble, quelles craintes, quelles alarmes! Ah! c'est ici que la tranquillité du juste confond la fausse sagesse du siècle.

Quelle est la vie la plus douce, la plus tranquille, la moins mêlée de craintes, d'alarmes, d'amertumes? n'est-ce pas celle du juste? Quel est celui que l'Ecriture nous dépeint comme un arbre planté le long des eaux, qui conserve toujours une agréable verdure, qui porte des fruits dans la saison et qui prospère? N'est-ce pas le juste? Quel est celui dont la prospérité s'étend avec honneur sur la terre, qui y devient florissante, puissante même, qui habite sous la protection du ciel, et que la confiance en son Dieu rend inébranlable? N'est-ce pas le juste? Son obéissance à la loi, sa piété, son salut qui l'occupe, sa fin dernière qu'il médite continuellement le rendent inébranlable dans les événements les plus fâcheux; comme il ne craint que la perte de son Dieu, toutes les autres ne troublent point le calme dont jouit son âme.

Si nous voulons savoir d'où vient cette tranquillité du juste, pourquoi il montre toujours une égalité d'âme dans les événements qui plongent les mondains dans un excès de joie ou de tristesse, l'apôtre saint Paul nous l'apprend :

Oui, dit-il aux Corinthiens, notre gloire consiste dans le témoignage de notre conscience, qui ne nous reproche pas de nous être conformés aux usages et à la morale du monde, puisque nous pouvons vous assurer que, quoique répandus parmi les hommes, nous avons toujours agi et parlé dans la simplicité du cœur et la sincérité que Dieu exige; ce sont les inspirations de sa grâce que nous avons écoutées, et non les leçons d'une sagesse toute charnelle : *Non in sapientia carnali, sed in gratia Dei conversati sumus in hoc mundo.* (II *Cor.*, I.)

Voilà donc, selon ce grand apôtre, le principe de la gloire et de la tranquillité du juste, le témoignage d'une conscience pure, la simplicité, la sincérité, une sagesse opposée à la sagesse mondaine ; or, cette simplicité glorieuse confond les faux sages du monde, qui coulent leurs jours dans les projets, l'agitation, le trouble, les craintes, les alarmes.

Les mondains se piquent de posséder la vraie sagesse, parce qu'ils bravent tout ce qui porte les justes à se soumettre à la doctrine et à la morale de l'Evangile ; mais ce sont des insensés, des aveugles, qui ignorent la sagesse de Dieu, et qui ne comprennent pas ce qui leur est plus important de connaître : *Nescierunt, neque intellexerunt.* (*Psal.* LXXXI.) Ils marchent dans les ténèbres, parce qu'ils ne suivent que les lumières d'une raison prévenue que les passions aveuglent, d'un philosophe, d'un savant dont les égarements sont connus, d'un système combattu par une infinité d'autres systèmes, d'un monde impérieux, sans autorité, qui n'a point d'autre puissance que celle que ses esclaves volontaires lui donnent : *In tenebris ambulant.* (*Ibid.*)

De là les troubles, les chagrins, les amertumes, les scènes humiliantes, les événements fâcheux qui les consternent, les abattent dans la route même de la gloire et des plaisirs : *Contritio et infelicitas in viis eorum.* (*Psal.* XIII.) Ils ne goûtent jamais les douceurs du repos; ils ne sont jamais dans le calme : l'agitation, le trouble, le dépit, les remords les suivent partout ; ils ne se plaisent qu'où ils ne sont pas ; ils s'ennuient où ils sont. On en voit plusieurs, qui comme Saül, que l'harmonie des instruments, que les fêtes les plus brillantes, les plaisirs les plus variés ne font point sortir de la tristesse qui les suit partout : *Et viam pacis non cognoverunt.* (*Ibid.*)

Mais pourquoi sont-ils toujours dans les craintes et les alarmes? Pourquoi ne jouissent-ils pas du repos et du calme des justes? Le Prophète nous l'apprend : c'est qu'ils ont abandonné Dieu ; c'est qu'ils n'ont pas recours à lui comme à la source des vrais biens : ils s'attachent à un monde réprouvé, oppose à l'Evangile ; ils ne font des vœux que pour lui plaire, en être aimé et favorisé : *Dominum non invocaverunt.* (*Ibid.*) Alors ils s'agitent, ils se troublent, ils craignent où il ne faut pas craindre ; ils craignent la censure du monde, la haine du monde, tous les événements qui peuvent ébranler leur fortune ; ils ne craignent point la haine de Dieu, la perte de leur âme : semblables aux Juifs qui craignaient l'arrivée des Romains dans la Judée, et qui n'étaient pas effrayés des menaces du Sauveur, et qui appréhendaient de perdre leur temple et leur ville, et qui n'appréhendaient pas de perdre la protection de leur Dieu et d'en être abandonnés : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (*Ibid.*)

Vous est-il difficile présentement, mon cher auditeur, de concevoir une juste idée de la fausse sagesse des mondains? Vous la voyez humiliée par le choix que Dieu fait de ceux qu'elle méprise, confondue par les exemples des justes qu'elle présente, et je vais vous la montrer punie dans l'enfer par la félicité de ceux qu'elle tourne en ridicule. Je ne vous demande que quelques moments pour développer cette troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Quand je dis que la fausse sagesse des mon-

(20) Maxime, général de l'armée royale en Angleterre, se fait proclamer empereur, après avoir fait jouer tous les ressorts de sa politique.

dains est punie dans l'enfer par la félicité des justes qui jouissent de Dieu, je ne prétends pas avancer que la vue de la gloire de ceux qu'ils tournent en ridicule sur la terre soit le seul supplice des faux sages réprouvés. A Dieu ne plaise que je cache ou que j'enveloppe la vérité d'un enfer, l'existence d'un feu éternel allumé par le souffle de la colère d'un Dieu tout-puissant, pour punir les infracteurs de la loi et tous ceux qui meurent en état de péché mortel! Mais comme les regrets dans l'enfer font une partie du supplice des damnés, je dis que l'idée de la gloire de ces hommes pauvres, simples, soumis, religieux, que le monde tourne en ridicule, sera la punition de la fausse sagesse des mondains, et je le dis d'après le Saint-Esprit.

En effet, le riche réprouvé de l'Evangile était tourmenté dans les flammes vengeresses qui le brûlaient sans le consumer; cependant ce fut pour lui un accroissement de supplice, quand il vit le pauvre Lazare qu'il avait méprisé, abandonné, dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le séjour de l'éternelle félicité. Le refus de l'aumône n'était pas le seul péché de ce riche voluptueux; mais ce péché fut puni en voyant du lieu de ses tourments la soumission et la patience d'un pauvre si magnifiquement récompensées.

Un hérésiarque dans l'enfer est souillé de plus d'un péché; les mensonges, les sacriléges, les attentats en tout genre ne coûtent rien à celui qui en veut à la doctrine de Jésus-Christ; mais, comme on est forcé de croire dans l'enfer par l'évidence de la vérité, la vérité qu'il a combattue, les villes, les provinces, les royaumes qu'il lui a enlevés lui causent ces regrets inutiles, qui font une partie du supplice des réprouvés.

Or il en est de même des prétendus sages du monde; leur fausse sagesse sera punie par la vue du triomphe de ceux qu'ils auront tournés en ridicule.

Dans ce lieu de supplices, ils condamneront la sagesse du monde, ils loueront la sagesse des saints, ils regretteront la perte de la gloire dont ils jouissent.

N'attendez pas, faux sages du monde, que vous soyez descendus dans l'enfer pour reconnaître vos erreurs et rendre hommage à la sagesse de l'Evangile; vos regrets seront alors inutiles; vous n'aurez point d'autre mérite que celui des démons, qui croient sur l'évidence des preuves, mais qui tremblent, parce qu'ils sont fixés pour l'éternité dans leur malheureux état.

C'est le Saint-Esprit, mon cher auditeur, qui nous apprend que les réprouvés condamnent dans l'enfer la fausse sagesse du monde, et se repentent inutilement de lui avoir sacrifié leur salut. Ce n'est pas un portrait d'imagination; je ne leur suppose pas un langage qu'ils ne tiennent pas; je ne fais que répéter le désolant aveu qu'ils font de leur malheur, et les idées qu'ils conçoivent trop tard de l'aveuglement des mondains.

Sur la terre, ils se donnaient pour les seuls sages du monde; l'esprit, la morale, les usages, les maximes du monde étaient la règle de leur conduite; ils craignaient plus de déplaire au monde qu'à Dieu. Dans l'enfer, ils avouent qu'ils étaient de vrais insensés, que leur sagesse était une folie : *Nos insensati.* (*Sap.*, IV.)

Sur la terre, ils opposaient à la vérité de la religion leurs lumières, l'étendue de leurs connaissances, la profondeur de leur érudition, la beauté de leur génie, la force de leurs raisonnements. Dans l'enfer, ils avouent qu'ils n'étaient que ténèbres, et que ce n'était pas la vraie lumière qui les éclairait : *Justitiæ lumen non luxit nobis.* (*Ibid.*)

Sur la terre, ils se donnaient pour les seuls oracles de la vérité, pour les sages et les prudents qui savaient la démêler de l'erreur et préserver les simples d'une crédulité aveugle et accréditée par l'ignorance de certains siècles. Dans l'enfer, ils avouent qu'ils ont embrassé l'erreur et le mensonge, qu'ils ont erré au gré d'une raison orgueilleuse, et qu'ils ont eu le malheur de s'écarter de la vérité, qu'ils cherchaient où elle n'est pas, parce qu'ils la cherchaient hors de l'Eglise de Jésus-Christ, qui en est la seule dépositaire : *Erravimus a via veritatis.* (*Ibid.*)

Sur la terre, l'Evangile leur paraissait trop parfait, sa morale trop austère, ses maximes trop gênantes; les voies de l'iniquité leur paraissaient agréables, parce qu'elles sont larges et spacieuses; ils ne murmuraient pas sous le joug du monde; ils s'accommodaient à ses caprices, à ses injustices, à ses rebuts; ils se gênaient pour lui plaire : le fardeau des vanités mondaines, des visites gênantes, des plaisirs fatigants; les ennuis d'une longue séance, d'un jeu qui ruine et qu'il faut soutenir pour être admis dans les maisons de festin et d'oisiveté, étaient, selon eux, nécessaires dans le plan d'une vie douce et commode. Dans l'enfer, ils avouent qu'ils se sont fatigués pour se perdre, et qu'ils en ont plus fait pour se damner que pour se sauver, puisqu'ils se sont lassés dans la route de l'iniquité, pendant que les justes couraient avec allégresse dans la voie des commandements : *Lassati sumus in via iniquitatis.* (*Ibid.*)

Sur la terre, ils mettaient leur repos et leur gloire dans les honneurs et les richesses; ils s'enflaient dans l'éclat de la grandeur; ils parlaient avec complaisance de leurs vastes domaines, de leurs amples revenus. Dans l'enfer, ils avouent qu'ils ont chéri la vanité et le mensonge, qu'ils ont préféré imprudemment des biens fragiles et inutiles à des biens éternels et réels : *Quid nobis profuit superbia, aut divitiarum jactantia?* (*Ibid.*)

Voilà, dit le Saint-Esprit, le langage que tiennent dans l'enfer les mondains réprouvés: *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* (*Ibid.*)

Or, je vous le demande, mon cher auditeur, n'est-ce pas là condamner la prétendue sagesse de ces mondains qui prétendent se distinguer dans le monde par un plan de vie opposé à celui de l'Evangile, et qui tournent en ridicule la piété des justes, comme si la piété n'annonçait que des hommes simples et ignorants? Ne seraient-ils pas plus sages de les louer et de les imiter? Pourquoi veulent-ils attendre qu'ils soient dans l'enfer pour faire l'éloge de leur sagesse? Les sages du monde, ensevelis une fois dans les enfers, sont forcés de louer la sagesse des justes qui ont mérité le ciel à leur mort. Ecoutez-les.

Voici, disent-ils, ceux que nous avons tournés en ridicule sur la terre : *Hi sunt quos aliquando habuimus in derisum.* (*Sap.*, V.) Or, qui sont ceux que les mondains tournent en ridicule sur la terre? Vous le savez, mes frères, les chrétiens exacts, religieux, soumis, dont la vie est pure, innocente. Une vie pieuse, une vie conforme à la loi de Dieu et au plan de l'Evangile est regardée comme une folie par les mondains. Des chrétiens qui sont dans le saint temple aux exercices de la religion, pendant qu'ils sont dans une salle de festin, ou à une table de jeu, sont traités d'esprits simples qui vivent comme autrefois, qui ne savent pas le monde, et qui ne méritent pas sa pitié.

Des chrétiens qui sont recueillis dans leur famille, pendant qu'ils sont aux spectacles ou à des assemblées nocturnes, qui observent les jeûnes et les abstinences commandés par l'Eglise, pendant qu'ils bravent ses lois par des infractions scandaleuses, sont regardés comme des imbéciles qui ne savent pas s'affranchir de tout ce qui peut répandre des amertumes sur les douceurs de la vie. Les faux sages réprouvés avouent qu'ils ont conçu ces idées de la vie des justes : *Vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Ibid.*); mais cette fausse sagesse des mondains est punie dans l'enfer par les regrets que fait naître nécessairement la perte du ciel que les justes possèdent.

Quel fut le regret du mauvais riche, lorsqu'élevant pour la première fois les yeux vers le ciel, du lieu de ses tourments, il vit Lazare dans la gloire? Sans doute qu'il se disait à lui-même ce que disent les faux sages réprouvés : Voici ceux que nous ne regardions pas sur la terre, qui étaient les objets de nos censures, de nos mépris, de nos railleries, couronnés d'une gloire immortelle dans le ciel; les voilà réunis pour toujours aux saints qui ont triomphé du monde : *Inter sanctos sors illorum est.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, ces aveux, ces regrets ne prouvent-ils pas que la fausse sagesse des mondains est punie dans l'enfer?

Heureux si ce discours vous fait concevoir une juste idée d'un monde opposé à l'Evangile, de son esprit, de sa morale, de ses maximes, et vous fait préférer la sainte folie de la croix à la sagesse du siècle, qui est humiliée, confondue, punie par un Dieu qui n'admet à sa gloire que ceux qui sont conformes à son divin Fils : alors vous aurez le sort des saints dans le séjour de l'immortalité glorieuse, que je vous souhaite.

SERMON XXXIV.

Pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

SUR LE BON USAGE DES MALADIES.

Ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto; et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. (*Matth.*, IX.)

Comme on lui eut présenté un paralytique couché dans un lit, Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.

C'est le Sauveur qui fait l'éloge de la foi de ces hommes charitables qui lui présentent un malade et implorent son secours pour sa guérison. Leur charité éclate dans les services qu'ils rendent à cet homme affligé et hors d'état de suivre la foule qui environnait Jésus-Christ; ils le portent étendu sur son lit, ils surmontent tous les obstacles, ils découvrent le toit de la maison où Jésus est entré, ils le descendent et l'exposent sous les yeux du médecin descendu du ciel pour guérir le genre humain, couvert de plaies et plongé dans les ombres de la mort. Leur foi éclate dans les idées qu'ils conçoivent de Jésus de Nazareth; ils ne doutaient, ni de sa tendre miséricorde pour les hommes, ni de sa toute-puissance qui commande et qui est obéie.

Jésus-Christ admira leur foi aussi bien que celle du centenier. Elle lui fut agréable, elle le toucha, et elle mérita d'obtenir la guérison de l'âme et du corps du paralytique : *Videns fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.*

Développons avec précision le sens de ces paroles. Elles nous enseignent trois vérités qu'il est important de ne pas confondre. La première, que les prières et les mérites des saints et des justes peuvent nous être utiles, puisque la foi de ceux qui portent ce malade obtient sa guérison spirituelle et corporelle. La seconde, que les prières et les mérites des justes ne peuvent nous être utiles qu'autant que notre foi et notre piété sont sincères; car, disent les saints docteurs, quoique le Sauveur ne semble louer que la foi de ceux qui lui présentait le paralytique, scrutateur des cœurs, il admira aussi la foi et la soumission de cet infirme, et il nous le fait connaître clairement, lorsqu'il lui adresse ces paroles tendres et consolantes : Mon fils, ayez confiance : *confide fili.* Aurait-il donné ce doux nom à un homme sans foi? La troisième, c'est que la guérison de l'âme est plus précieuse que celle du corps. Aussi Jésus-Christ commence-t-il par lui dire : vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua*, avant de lui dire, levez-vous, emportez votre lit et marchez; allez dans votre maison : *Surge, tolle lectum tuum et vade in domum tuam.*

O aveuglement déplorable d'une infinité de chrétiens! Les infirmités du corps les alarment, les effrayent. Celles de l'âme ne les inquiètent pas. Ils craignent la destruc-

tion du corps; qui ne peut qu'être retardée; ils ne craignent pas la perte de l'âme, qui est irréparable. Tout ce qui doit prolonger une vie qui doit finir leur est précieux. Tout ce qui peut assurer une vie éternelle, un bonheur parfait, une joie que personne ne peut ravir, leur est indifférent.

Faut-il, mon cher auditeur, d'autres preuves de cet aveuglement que la conduite de cette foule de mondains attachés à la vie? Quels soins excessifs de leur santé? Que de précautions, que d'infractions même de la loi pour la conserver? Que d'alarmes, que de frayeurs quand elle est menacée! Que de dépenses, que de consultations pour arrêter le progrès d'une maladie! Met-on sa confiance dans ceux qui n'ont pas une réputation établie? Attend-on que les forces soient épuisées pour profiter des connaissances de l'art? Non : ce n'est que sur les maux de l'âme qu'on est indifférent, insensible; qu'on diffère, qu'on ne redoute pas le danger, et qu'on se persuade qu'on aura toujours assez de temps. Qui peut donc faire braver à tant de malades les dangers qui les menacent? Une foi morte, un coupable attachement à la vie, un oubli insensé de l'éternité.

A Dieu ne plaise, mon cher auditeur, que je condamne les secours que l'on procure aux malades, et qu'ils demandent; la confiance dans un art que le Saint-Esprit nous ordonne de respecter, à cause des infirmités de notre chair souffrante et mortelle; l'usage des remèdes qui peuvent adoucir nos maux corporels, et dont il est le créateur. Le système insensé des philosophes antichrétiens, qui n'espèrent rien au delà du tombeau, peut seul justifier le désir d'abréger une vie douloureuse; mais je dis qu'un coupable attachement à la vie, qu'une criminelle indifférence sur le sort de notre âme immortelle, nous font fermer les yeux sur les maux de l'autre vie, et ne nous rendent sensibles qu'aux maux présents. De là, mes chers frères, les fausses idées que nous concevons des maladies : nous n'y trouvons que des sujets d'affliction, et nous n'y en trouvons pas d'instruction. Les maladies nous persuadent cependant de deux grandes vérités, de la fragilité de nos corps, de la destruction de nos corps; d'où je tire le sujet de deux réflexions qui vont partager ce discours.

Les maladies doivent nous détacher du monde : vous le verrez dans ma première réflexion. Les maladies doivent nous préparer à la mort : vous le verrez dans ma seconde réflexion. Commençons.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La destinée de nos corps que tant de misères accablent : le peu d'années que nous vivons sur la terre; la fragilité de nos corps, formés d'un vil limon, que tout affecte, altère et détruit, est une suite, dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XIV, c. 25), du crime du premier homme. Créé pour jouir de l'immortalité sans mourir, sa santé n'aurait été sujette à aucune altération, aucun déchet; son corps à aucun dépérissement, s'il eut toujours été innocent; mais tout s'est révolté contre lui quand il a eu l'audace de se révolter contre son créateur. Alors, condamné à la mort et à retourner en poussière, son corps a été sujet à la douleur, au dépérissement, à une humiliante destruction : *Caro dolet, veterascit et moritur.*

Dans quel âge l'homme ne souffre-t-il pas? Son berceau arrosé de ses pleurs n'annonce-t-il pas ses douleurs? La jeunesse la plus brillante est-elle exempte de ces révolutions, de ces changements qui menacent les jours d'une jeune personne dès l'entrée même de sa carrière? Le plus robuste tempérament dérobe-t-il l'homme à tous les accidents qui causent au moins des souffrances passagères? Dans quel lieu n'y a-t-il pas des malades?

Quand nous jouirions d'une parfaite santé pendant plusieurs années, nous arrivons promptement, et sans y penser, au terme de la vieillesse, saison triste, affligeante; nos forces s'épuisent, nos pieds chancellent; le feu qui nous rendait si actifs s'éteint; les rides semées sur notre visage le rendent méconnaissable; notre corps desséché, faible, languissant dans le repos, annonce qu'il approche de sa fin : le moment arrive; il tombe sous le poids des années et des infirmités. Séparé de l'âme qui l'animait, il est sans mouvement, défiguré. On l'enferme dans un tombeau où il pourrit et est réduit en poussière. Voilà, dit saint Augustin, notre destinée sur la terre depuis le péché du premier homme; voilà ce qui doit nous détacher de la vie. Nous souffrons, nous vieillissons, nous mourons : *Caro dolet, veterascit et moritur.*

Or, mon cher auditeur, ces vérités, dont personne n'a jamais douté, doivent nous détacher du monde, et nous porter à faire un saint usage des maladies.

Nous sommes sujets aux infirmités, aux douleurs tous les jours de notre vie; par conséquent nous ne devons pas nous rassurer sur une santé sujette à tant d'accidents, et encore moins la prodiguer pour de coupables plaisirs, ou au moins pour de légères satisfactions. Première leçon que nous donnent les maladies auxquelles l'homme est sujet dans tous les âges qui forment la durée de ses jours : *Caro dolet.*

Quand les maladies nous épargneraient, les années ne nous épargneront point; elles s'accumulent sur nos têtes : la vieillesse est une grande maladie; nos corps s'usent, ils s'affaiblissent; ils éprouvent un déchet sensible, et s'en vont comme par portion dans le tombeau; par conséquent une longue carrière ne doit pas nous flatter, puisque la fin est si languissante, si humiliante et si douloureuse. Nous ne devons pas compter sur le temps de la vieillesse pour notre salut, puisque c'est un temps de faiblesse, d'infirmités, de défaillances, et quelquefois d'égarement d'esprit. Seconde leçon que nous donnent les maladies auxquelles l'homme

est sujet dans la vieillesse : *Caro veterascit.*

Enfin nos corps, formés de la poussière de la terre, doivent retourner en poussière. Ils doivent être détruits et pourrir même, quand l'âme qui les anime en aura été séparée; par conséquent nous ne devons pas être si sensibles aux maux qui les affligent qu'aux plaies que le péché fait à l'âme; nous ne devons pas estimer ce qui périt comme ce qui est éternel, et les soins que nous prenons de notre santé ne doivent pas égaler ceux que nous devons donner à nos âmes. Troisième leçon que nous donnent les maladies qui détruisent entièrement le corps de l'homme : *Caro moritur.*

Oui, mon cher auditeur, les maladies auxquelles nous sommes sujets sur la terre nous donnent une juste idée de l'inconstance de la santé, de la brièveté de la vie, de la certitude de la mort, et par conséquent elles doivent nous détacher du monde, puisque nos corps sont destinés aux souffrances, au dépérissement, et à une humiliante destruction : *Caro dolet, veterascit et moritur.* Reprenons.

En quoi consiste, mes frères, l'aveuglement des mondains, l'aveuglement le plus déplorable? Dans l'oubli de la fragilité. Les uns se rassurent sur la jeunesse. On dirait que la longueur des jours de l'homme est égale pour tous les mortels; que les maladies nous respectent dans nos premières années; que ces accidents, ces révolutions qui abattent le corps et l'affligent, ne sont point à redouter quand on n'est pas encore courbé sous le poids des années. Les autres se rassurent sur la force de leur tempérament, parce qu'il suffit à de fatigants plaisirs, à des excès de table, quelquefois à de coupables débauches. On se congratule, on oppose sa constante et florissante santé à la santé faible et délicate de ceux qui sont forcés de se ménager, et de se refuser même aux plaisirs de la société, pour éviter les amertumes de la maladie : comme s'il était rare de voir ces colosses renversés par une révolution prompte de la nature. Quoique ces accidents étonnent, ils ne font pas l'impression qu'ils devraient faire; il faut que les mondains attachés à la vie soient frappés pour être convaincus de leur fragilité.

Cependant, mon cher auditeur, que d'incommodités dans la jeunesse même nous annoncent cette fragilité! S'il se trouve quelques personnes qui n'aient jamais été malades dangereusement dans leur jeunesse, s'en trouve-t-il qui n'ont jamais été incommodées? Les douleurs, les accidents auxquels notre corps est sujet, épargnent-ils les enfants des rois mêmes? Les jours des jeunes personnes les plus chéries, les plus précieuses, les plus ménagées, ne sont-ils jamais menacés par des maux qui naissent de la force et du feu du tempérament? Les maladies les plus humiliantes ne causent-elles pas de justes alarmes dans les commencements, et ne doivent-elles pas détacher une jeune personne du monde, quand elle n'a échappé au trépas que pour s'assurer de la perte d'une beauté qu'elle idolâtrait, et contempler avec confusion le voile d'ignominie que la maladie a jeté sur son visage? Oui, mes frères, rien de plus fragile que la santé dans la jeunesse même ; point de jours où nous n'ayons sujet de nous en convaincre.

Quel est celui qui ne soit pas sujet aux maladies, aux infirmités, aux douleurs dans cette terre d'exil, dans cette vallée de larmes, dans ce lieu de misère, dit saint Augustin? *Quis enim non ægrotat in hac vita?* Quel est celui qui coule ses jours dans une parfaite égalité de santé, et qui, dans la variété des maux qui l'affligent, ne puisse pas dire, ma vie n'est qu'un état de souffrance? Tantôt une partie de mon corps est dans la douleur, tantôt une autre. Je ne guéris pas mes maux, je ne fais que les adoucir, pour éviter les accidents qui me menacent : je me prive de toutes les choses qui me plaisent. Il faut que je me mortifie pour ne pas souffrir; que j'accepte un calice d'amertume pour goûter les douceurs d'une santé passagère. Toute la vie de l'homme est un état de langueur; toutes les précautions qu'il prend le persuadent de sa fragilité : *Quis non longum languorem trahit?*

Naître dans un corps aussi fragile que le nôtre, un corps sujet aux infirmités, aux douleurs, à la mort; un corps que tout menace dans sa santé, accidents, révolutions; un corps exposé à tant de dangers sur terre et sur mer; un corps qui s'use dans les plaisirs, qui s'abat dans les chagrins, que les excès du repos ou du travail détruisent; c'est, continue saint Augustin, naître dans les infirmités, c'est souffrir en naissant, c'est être dans son berceau ce qu'un malade est sur le lit de la douleur : *Nasci in hoc corpore mortali incipere ægrotare est.*

O hommes, pourquoi les maladies auxquelles vous êtes sujets ne vous détachent-elles pas du monde? Pourquoi une jeunesse et une santé, qui ne sont pas de sûrs remparts contre les accidents qui menacent vos jours, vous font-elles oublier votre fragilité? Pourquoi ne tirez-vous pas de justes conséquences pour votre salut d'une vérité si constante? N'êtes-vous pas avertis par les maladies passées, par celles qui vous menacent, par le triste spectacle qu'offre à vos yeux l'humanité souffrante de tous côtés?

Vous désirez l'opulence, les honneurs : votre cœur soupire, il forme des projets pour se procurer un état doux, aisé, honorable dans ce bas monde. Mais pourquoi, avec une santé si fragile, dans des infirmités qui vous font couler des jours languissants, menacés d'une fin prochaine, vous flattez-vous encore et cherchez-vous à vous agrandir, à vous établir sur la terre, comme si vous étiez immortels? *Quid ergo ista desideras languidus?*

Dès que vous ne pouvez pas vous dissimuler votre infirmité, votre état de langueur; dès qu'une cause sérieuse vous avertit que vous êtes véritablement malades, détachez-vous du monde, si vous avez le malheur d'y

être attachés; ne portez plus vos regards vers des créatures qui vous dissipent; occupez-vous de votre salut, travaillez-y sérieusement; méditez l'éternité où vous allez entrer. Tout vous est inutile sans Jésus-Christ, c'est votre Sauveur; c'est à lui qu'il faut donner toutes vos affections : *Si te ægrotantem languor ipse convincit, prius de salute tua cogita, salus tua Christus est.* (S. Aug., *in psalm.* CII.) Oui, mon cher auditeur, les maladies sont des avertissements dont le chrétien sage profite pour se détacher du monde.

Voilà les conséquences que nous devrions tirer des incommodités et des infirmités auxquelles nous sommes sujets; mais celles que ne tirent pas les mondains, et une infinité de chrétiens, qui se rassurent sur la jeunesse, et qui semblent n'avoir point d'autre principe dans la santé que de jouir des plaisirs, et de ne s'occuper que de leur fortune.

Mais, mon cher auditeur, est-ce être sage, est-ce être prudent, que de ne pas profiter des moyens les plus propres à nous détacher du monde? Non, sans doute. Or, je soutiens que les maladies doivent nous faire penser sérieusement à notre fragilité, à notre destinée sur la terre, et par conséquent que c'est un aveuglement, un système insensé dans ceux qui ne veulent profiter des beaux jours de la santé, que pour se rendre coupables et travailler à leur damnation, au lieu de travailler à leur salut. Pourquoi? Le voici.

Ces mondains ne s'attachent au monde que par intérêt de plaisir, de fortune, d'élévation : tous ces faux biens ne les flattent et ne leur paraissent des biens réels que parce qu'ils espèrent en jouir longtemps et paisiblement, et, par conséquent, qu'ils ne font aucune attention à la fragilité de leur corps, aux révolutions, aux accidents auxquels il est sujet; mais c'est en cela qu'ils ne sont ni sages ni prudents.

En effet, quoi de plus capable de modérer l'ardeur que j'ai pour les plaisirs, les richesses et les honneurs, que cette sage et prudente réflexion? Rien de plus fragile que mon corps; rien de plus inconstant que la santé; elle est menacée de toutes parts dans la jeunesse même. Le genre de vie qui me flatte le plus est celui qui lui est le plus opposé; c'est souvent dans les fêtes, dans le sein des plaisirs, dans les moments que la fortune rit, qu'on est arrivé au terme qui flattait l'ambition, qu'une maladie se déclare, et qu'il faut quitter les cercles du monde pour aller s'étendre sur le lit de l'infirmité. Oui, mon cher auditeur, cette réflexion me détache du monde; je ne dois pas assez compter sur ma santé, pour ne pas profiter des moments où j'en jouis, et qui me sont si précieux.

Peut-être me direz-vous, mon cher auditeur : Mais il y a des personnes qui jouissent longtemps d'une parfaite santé; on en voit arriver à la vieillesse sans infirmités. Est-on aveugle et insensé de profiter d'une santé robuste et constante? Un bon tempérament n'autorise-t-il pas une jeune personne à regarder la mort dans un certain lointain? N'est-on pas assez affligé quand les infirmités, les langueurs nous forcent de renoncer à la société, et nous condamnent aux ennuis et aux dégoûts de la retraite et d'un régime austère? Faut-il prévenir ces jours tristes et douloureux que nous n'attendons pas sitôt?

Je le sais, mes frères, voilà le raisonnement des mondains; il ne m'est pas inconnu : on l'entend dans tous les cercles; on l'entend lorsqu'on leur parle de réformer leurs mœurs licencieuses; on l'entend surtout lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque partie de plaisirs, de se livrer à des excès autorisés par la coutume, de perpétuer des habitudes criminelles, de retarder sa conversion, c'est-à-dire de risquer sa réprobation; mais il n'est pas difficile de faire sentir toute la faiblesse et tout le faux de ce raisonnement. Comment? Le voici.

Un sage mondain, un philosophe antichrétien peut bien dire : Il faut profiter du présent, ne point s'alarmer, se troubler sur l'avenir; il est une saison destinée aux plaisirs, aux satisfactions des sens; c'est celle de la jeunesse, de la santé. Il parle en conséquence du système qu'il s'est formé du sort de l'âme; mais un chrétien qui croit une vie future est un aveugle, un insensé, un homme emporté par le délire de la passion, quand il fait ce raisonnement; et en voici la preuve.

L'incrédule qui ne croit pas l'immortalité de l'âme est toujours persuadé de la fragilité de nos corps, de la brièveté de la vie de l'homme; il ne soutient pas que la jeunesse, la santé sont des remparts sûrs contre toutes les révolutions et les accidents qui menacent nos jours; c'est même en conséquence de l'incertitude du moment de la mort, et du peu de temps que nous pouvons nous promettre, qu'il se hâte de goûter les plaisirs qui le flattent : *Cras enim moriemur.* (*Isa.*, XXII.)

Or vous sentez la différence qu'il y a entre le raisonnement de l'incrédule et celui du mondain qui croit et vit mal. Dans l'un et dans l'autre, il y a un caractère d'aveuglement, de délire, il est vrai; mais les conséquences que tire l'incrédule de son système extravagant sont plus justes que celles que le mondain tire du temps de la jeunesse et de la santé : il est aisé de le prouver.

L'incrédule dit : Nous pouvons mourir demain; la durée de nos jours est un mystère; le tombeau s'ouvre sous les pas d'une jeune personne robuste, comme sous ceux du vieillard et de l'infirme. Or dès que la jeunesse n'est pas un rempart contre les surprises de la mort; dès que peut-être demain nous ne serons plus, profitons du moment présent pour jouir des plaisirs et satisfaire nos penchants : *Cras enim moriemur.*

Remarquez, mon cher auditeur, que l'incrédule agit en conséquence de son principe; qu'il reconnaît la fragilité de nos corps; qu'il est persuadé que mille accidents peuvent les détruire, et qu'il dit dans la jeunesse même et les plus beaux jours de la vie : Nous mour-

rons demain : *Cras enim moriemur.* Or voici la différence qu'il y a entre les conséquences de l'incrédule et du mondain; l'incrédule dit : Il faut se hâter de jouir des plaisirs, parce que la mort nous menace dans la jeunesse même; le mondain dit qu'il faut attendre à être vertueux que les années se soient accumulées sur nos têtes, parce que la jeunesse et la santé nous assurent de longs jours. L'incrédule, bien loin de regarder la mort comme dans un lointain, la considère comme à sa porte, et n'ose pas se promettre plus d'un jour : *Cras enim moriemur.* Le mondain, quand il est jeune et dans la santé, se flatte d'une longue carrière; il ne se représente que les vieillards que la mort va moissonner; il ferme les yeux sur les embûches qu'elle dresse aux jeunes personnes, c'est-à-dire sur les accidents, les révolutions qui leur ouvrent le tombeau dans la plus riante saison de leur vie. Enfin, l'incrédule n'ose se promettre un avenir pour jouir des plaisirs dont il se priverait aujourd'hui, et le mondain s'en promet un pour pratiquer les vertus qui lui paraissent trop austères dans la jeunesse. Le chrétien mondain est-il moins insensé dans sa conduite que le philosophe antichrétien dans son système?

Enfin, pour achever de démontrer l'aveuglement des mondains qui se rassurent sur la jeunesse et la santé, et que les maladies n'instruisent pas, il ne faut que les forcer de prononcer eux-mêmes en leur faisant cette demande :

Parmi tous ceux qui souffrent aujourd'hui, n'y a-t-il point de jeune personne? Est-ce la vieillesse qui retient tant d'infirmes sur le lit de la douleur? N'ouvre-t-on jamais sous vos yeux le tombeau pour y renfermer un fils unique, enlevé à la terre dans la plus brillante jeunesse, comme celui de la veuve Naïm? Parlez, mondains qui vous rassurez sur la jeunesse et la santé, qui vous flattez d'un avenir incertain pour votre salut, et que les maladies ne détachent point du monde.

Entrez dans ces hôpitaux, ces asiles des pauvres; tout ne vous trace-t-il pas l'image de l'humanité souffrante? N'est-ce pas là où vous voyez des malades de tous les âges, de tout sexe? Tout ne vous y rappelle-t-il pas les douleurs auxquelles nous sommes sujets depuis le péché? Vous voyez dans ces sanctuaires de la charité chrétienne, comme à l'entour de la piscine probatique, une multitude infinie de malades : *Multitudo magna languentium.* (*Joan.*, V.)

Est-ce la vieillesse qui fait souffrir leur corps? Non; c'est la douleur que causent les accidents, les révolutions d'une chair fragile : *Caro dolet.* Dans tous les âges nous souffrons; mais quand nous jouirions d'une parfaite santé dans la jeunesse, ce temps s'envole avec rapidité, nous vieillissons : *Caro veterascit.* Or les infirmités de la vieillesse doivent nous détacher du monde, et une longue carrière doit nous alarmer.

Les idées que les mondains conçoivent de la vieillesse prouvent qu'ils ne craignent point de se contredire, de se tromper, ni de se séduire, quand il s'agit de l'importante affaire du salut.

Ils regardent la vieillesse comme une saison triste, des jours de douleur, où l'homme, sans forces, accablé d'infirmités, ne peut plus que languir sur la terre; où il n'est plus utile par ses talents, son esprit, sa science; où tout ce qui le rendait aimable, tout ce qui le faisait désirer, est comme enveloppé dans les nuages d'une nouvelle enfance; et en cela ils se forment une image juste de la vieillesse. Le Saint-Esprit n'en a point tracé un autre portrait, puisqu'il dit que c'est un temps d'affliction : *Tempus afflictionis.* (*Eccles.*, XII.)

Mais voici une contradiction dont ils rougiraient, s'il s'agissait de toute autre affaire que de celle du salut, sur laquelle ils ne craignent point de prendre le change et de se tromper; ce temps qu'ils regardent comme un temps de faiblesse, de défaillance, d'enveloppement, c'est celui-là qu'ils destinent à la réformation de leurs mœurs, à l'importante affaire de leur salut. Peut-on un aveuglement plus déplorable?

Ah! mes frères, si vous y faites attention, les mondains ne remettent à se détacher du monde dans la vieillesse, que parce que c'est un terme vague qui les laisse libres dans la carrière des plaisirs. En effet, qu'entendent les mondains par la vieillesse? Les derniers moments de la vie, ou quelques années languissantes; ce grand âge qu'on admire dans certaines personnes dont on a soin d'annoncer les longs jours, pour flatter ceux qui sont attachés à la vie. Mais se persuadent-ils de cette vérité constante, que le corps s'use, s'affaiblit, dépérit et nous annonce notre fin avant d'arriver à cet âge dont parle le Prophète, et qu'on admire comme un prodige dans quelques mortels d'un tempérament sain et robuste, et par conséquent que les premières infirmités qui naissent du nombre des années doivent nous détacher du monde? Non.

Nous vieillissons tous les jours. Saint Augustin ne dit pas qu'on arrive dans un moment à la vieillesse, quoiqu'il pourrait le dire, eu égard à la brièveté de la vie de l'homme; mais il dit que nous vieillissons, que notre corps s'use, et par conséquent que nous devons nous occuper de notre fin, puisque tout ce qui vieillit en approche : *Caro veterascit.* Mais cette vérité est si peu du goût des mondains, qu'ils ne la méditent jamais; ils l'éloignent de leur pensée, elle les effrayerait. On remet tout à la vieillesse en matière de salut; car où est le mondain qui ne se persuade pas qu'il a encore plusieurs années à vivre? On se dissimule le déchet de ses forces; on cache sous des grâces empruntées les rides que les années ont semées sur son front; on paraît dans les assemblées jusqu'à ce qu'on y soit tourné en ridicule; on se rassure même à la mort d'un parent, d'un ami, parce qu'il était plus âgé : on compte les années qu'on a encore à vivre pour arriver au même terme; on se

flatte et on est flatté par les autres. Ecoutez les mondains: l'homme après avoir vécu soixante ans, n'est encore qu'à la fleur de son âge. Peut-on concevoir une plus flatteuse idée de la longueur de nos jours? Peut-on s'aveugler ainsi et se dissimuler le dépérissement d'un corps qui vieillit et approche de sa fin? *Caro veterascit.*

Oui, mon cher auditeur, le malheur des mondains est de ne pas profiter des infirmités qui annoncent la vieillesse, de ne pas profiter de celles qui l'accompagnent et d'être aussi du monde dans le temps qu'ils avaient destiné à leur salut que dans le temps de la jeunesse, qu'ils appelaient la saison des plaisirs.

Les infirmités qui précèdent et annoncent la vieillesse sont communes, et sans le charme des passions elles nous détacheraient d'un monde de plaisirs qui nous séduit. Les années affaiblissent les plus forts tempéraments et font disparaître les grâces des plus brillantes beautés.

Quels tristes changements dans cet homme si mobile, si actif, si laborieux, si infatigable, que les longs repas, les veilles, les divertissements n'incommodaient pas! Il est tranquille, pesant; le moindre excès altère sa santé; il ne lui faut plus que des plaisirs doux, modérés : il soupire après le repos, il médite une retraite. D'où vient ce changement? d'un dégoût du monde? Non : d'une sérieuse réflexion sur la brièveté de la vie? Non : du déchet de la santé, de l'épuisement des forces, de l'infirmité d'un corps qui s'use et tend à sa fin : *Caro veterascit.* Or ces infirmités avertissent inutilement le mondain, il n'en profite pas pour se détacher du monde; elles le forcent de se ménager, elles ne le portent pas à se sanctifier : voilà son malheur.

Cette dame mondaine jouit encore d'une parfaite santé, il est vrai; mais aucun déchet, aucune infirmité, aucune disgrâce de la nature, lui donnent-ils lieu de penser et de croire qu'elle a les forces et les agréments de ses premières années? Ne sent-elle pas la différence qu'il y a entre le temps de la jeunesse et celui qui précède de près celui de la vieillesse? Ces tristes changements n'affligent-ils pas secrètement? N'est-elle pas même forcée, si elle ne veut pas s'exposer aux railleries d'un monde insensé, et cependant jaloux de la raison, de renoncer aux parures, aux amusements et à l'air enjoué de la jeunesse?

Or les années qui apportent tous ces tristes changements, qui font disparaître les charmes de la beauté, qui la défigurent même, qui causent de fâcheuses révolutions et qui terminent quelquefois la carrière avant d'être arrivé aux sombres jours de la vieillesse, prouvent donc visiblement que nos corps s'usent, dépérissent et tendent à leur fin : *Caro veterascit.* Est-on sage de ne pas profiter de ces salutaires avertissements?

On est persuadé de la fragilité de nos corps quand certaines incommodités se déclarent et que l'on ne peut les attribuer qu'au nombre des années : alors on pense sérieusement à une retraite, et c'est ce que l'on appelle dans le monde, mettre un intervalle entre la vie et la mort. On quitte un bénéfice où il faut travailler; on se démet d'une charge qu'on ne peut plus exercer; on abandonne un commerce qui demande une activité, des forces qu'on n'a plus; mais que se propose-t-on dans ce changement de situation? Le repos, une vie douce. Les vieillards avertis par les infirmités, aussi bien que par les années, d'une fin prochaine s'occupent-ils de l'éternité? Non, ils ne se gênent que dans les précautions qu'ils prennent pour prolonger leurs jours, que pour observer un régime qui soutienne leur santé chancelante : s'ils sont riches ou aisés, ils assembleront chez eux des amis de table et de jeu pour charmer leurs ennuis; contents de pouvoir, à la faveur du repos, des soins et des ressources de l'art, se promettre encore une dizaine d'années, on se tranquillise et on ne pense pas plus à son sort éternel que dans la jeunesse. O insensibilité des hommes pour le succès du salut! vous êtes incompréhensible.

Oui, mon cher auditeur, vous voyez des hommes courbés sous le poids des années, dans le dépérissement de la santé, l'épuisement des forces, être encore tout au monde, adopter encore son esprit, sa morale, ses maximes. Tout les avertit que la mort est à leur porte, que leur corps usé va être séparé de l'âme qui l'anime, être enfermé dans un tombeau et réduit en poussière : *Caro moritur*, et ils ne se détachent point du monde. Cette troisième leçon des infirmités humaines ne fait sur eux aucune impression salutaire.

Ici, mon cher auditeur, je vous rappelle deux choses qu'il est important de distinguer, deux vérités auxquelles nous ne saurions trop faire d'attention : l'immortalité de l'âme, la destruction du corps. Notre âme est immortelle : quand les liens de notre mortalité sont brisés, elle s'envole dans l'éternité, elle est présentée au tribunal du souverain Juge; notre corps, séparé de notre âme, n'est plus qu'un amas de poussière organisé dans sa création par le Tout-Puissant, mais qui est en peu de temps réduit, dans le tombeau, en une poussière inanimée, éparse et confondue avec la terre d'où il a été tiré.

Or, de ces deux vérités, il s'ensuit que l'âme est plus que le corps, qu'elle doit nous être infiniment plus précieuse, que nous devons lui préférer tout, ne redouter que sa perte, et donner même notre vie temporelle, s'il le faut, pour assurer son bonheur dans l'éternité. Ce langage, mes frères, ne doit pas vous être inconnu : c'est celui de Jésus-Christ dans l'Evangile : c'est la destinée de l'âme qui a fait mépriser les tourments dont on menaçait les martyrs; c'était pour épargner leur âme qu'ils n'épargnaient pas leur corps, dit saint Augustin; c'était pour la sauver que tant de pénitents pratiquaient

de continuelles austérités et que saint Paul réduisait sa chair en servitude. Mais si l'âme est plus que le corps, les soins que nous prenons pour conserver notre santé ne doivent pas égaler ceux que nous devons donner au salut de notre âme : on en sent aisément la différence.

Mon corps sera bientôt réduit en poussière : *Caro moritur ;* pourquoi en être idolâtre? Pourquoi être plus alarmé des maux qu'il souffre que de ceux qui menacent mon âme? Ai-je de la foi? suis-je même raisonnable de faire pour ma santé ce que je ne fais pas pour mon salut? Mon âme est immortelle : il y a deux éternités ; n'est-il pas important qu'elle mérite une éternité de gloire, et qu'elle évite une éternité d'opprobres et de supplices? Mon corps est mortel : il cessera d'être animé ; il sera en proie à la pourriture, à la corruption du tombeau, et réduit en une poignée de cendres : *Caro moritur.* Dois-je donner tous les soins dont je suis capable, négliger mon salut pour conserver une santé qui sera nécessairement détruite? Voilà, mon cher auditeur, le raisonnement que la foi fait tenir aux chrétiens pénétrés des grandes vérités du salut.

Ne pensez pas cependant que je condamne les soins qu'on prend de sa santé, quand ils n'empêchent pas les soins qu'on doit au succès de son salut; quoique nos corps doivent périr, nous sommes obligés de les conserver.

Je déplore le délire de ces hommes qui s'ennuient de vivre, et qui s'imaginent follement se soustraire à tous les maux, en abrégeant volontairement la longueur de leurs jours. Celui qui enseigne ou qui justifie le suicide est un insensé, qu'un système impie arme contre lui-même, contre l'humanité et contre un Dieu, seul arbitre de notre destinée.

Je déplore aussi le crime de ces chrétiens qui ne veulent rien refuser à leurs sens, qui se font gloire de préférer une vie courte, mais criminelle, à une vie longue, mais sage et mortifiée ; qui altèrent leur santé pour se satisfaire, et qui trouvent la mort dans le sein des plaisirs et des débauches.

Je ne condamne pas les dépenses que font les riches pour recouvrer une santé dont ils n'abusent pas; quand, comme ce fameux prince de Syrie, ils feraient les frais d'un long voyage pour se procurer une prompte guérison, ils ne seraient pas coupables, pourvu qu'ils soient aussi empressés de purifier leur âme, lorsqu'elle est souillée du péché.

Bien loin de nous faire un crime de la confiance que nous donnons dans nos maladies à ceux qui ont réussi dans l'art de les guérir, ou du moins de les soulager, le Saint-Esprit nous exhorte à les honorer. (*Eccli.*, XXXVIII.) C'est votre Dieu, dit-il, qui fait produire à la terre tous ces simples dont l'usage est si utile à votre santé. (*Ibid.*) Dédaigner ces secours que sa bonté a préparés à l'humanité souffrante, mépriser ceux qui se sont appliqués à les connaître, ce n'est pas une vertu, c'est une imprudence ; mais comme Dieu est le seul arbitre de la longueur de nos jours, dans vos maladies, il faut se soumettre à sa volonté, le prier, et beaucoup plus vous occuper du salut de votre âme que de la santé du corps ; c'est l'avis important que nous donne le Sage *Fili, in tua infirmitate... ora Dominum, et ipse curabit te.* (*Ibid.*)

Mais après avoir prouvé, mon cher auditeur, que les maladies dans tout le cours de notre vie nous donnent des leçons pour nous détacher du monde, je vais vous prouver qu'elles doivent aussi nous préparer à la mort : c'est le sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Tout le temps de notre vie doit être une préparation continuelle à la mort : le dernier moment qui terminera la durée de nos jours doit sans cesse nous être présent.

Bien vivre selon la doctrine de Jésus-Christ, ce n'est pas seulement se préparer à la mort, mais c'est être préparé tous les moments de sa vie : *Estote parati.* (*Luc.*, XII.)

Le jour qu'on oublie sa destinée future peut être celui qui la fixera éternellement. Compter sur sa jeunesse, sa santé ; ne regarder la mort que dans un lointain ; se flatter qu'on n'approche pas du tombeau, à cause qu'on ne fait que d'entrer dans la carrière qui y conduit, c'est imprudence, c'est aveuglement, c'est folie. Pourquoi? C'est que Jésus-Christ nous a prémunis clairement contre cette fausse sécurité qui damne tant de mondains ; c'est que ses oracles sur cette importante vérité ne nous permettent pas de douter de la surprise, si nous ne sommes pas préparés tous les jours et tous les moments de la vie ; c'est que l'exemple de tant de personnes que la mort frappe sous nos yeux, et qu'aucun accident ne semblait menacer, sont des leçons éloquentes sur l'incertitude du temps de notre mort.

Mais, mon cher auditeur, si les oracles du Sauveur nous avertissent de nous préparer à la mort, je dis que les maladies sont aussi des avertissements dont il est important de profiter : ce sont des grâces accordées pour le salut ; c'est un temps favorable pour être exaucé, un temps précieux, des moments décisifs pour l'éternité.

Les malades sont attachés à la croix sur le lit de l'infirmité ; mais il faut y expirer dans la pénitence et dans l'amour, pour avoir le sort du criminel pénitent. On peut beaucoup souffrir, souffrir longtemps, souffrir à côté de Jésus-Christ, et souffrir sans fruit, comme ce criminel qui murmurait sur la croix, et ne voulut pas entrer dans le cœur de Jésus qui lui était ouvert, comme au compagnon de ses crimes.

Si les commencements d'une maladie ne nous alarment point, ils doivent toujours nous avertir de notre destruction : quand il s'agit de se préparer à la mort, il ne faut pas s'amuser à distinguer un danger éloigné d'un danger prochain. Peut-on avoir trop de temps, de raison, pour se réconcilier avec

Dieu, et faire tout ce qu'on n'a pas fait et qu'on aurait dû faire?

Qu'attendent ces mondains qui ne se déterminent à recevoir les sacrements que lorsque le danger est évident, et que les ombres de la mort les environnent? que leurs forces soient épuisées ; que leur raison s'égare ; que leurs yeux à demi éteints ne distinguent plus la lumière ; que leur mémoire troublée ne leur représente plus qu'imparfaitement l'histoire de leurs péchés ; que leur esprit ne soit plus assez présent pour adorer Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, le recevoir avec foi, et le remercier après l'avoir reçu. Mais est-ce vouloir mourir en chrétien? Est-ce concevoir une juste idée du salut? Est-ce craindre la perte de son âme? Non, c'est négliger volontairement ce qu'il y a de plus important; c'est risquer de mourir réprouvé.

Quand les progrès de la maladie alarment, il faut que la foi inspire la confiance; il faut que l'homme intérieur se renouvelle à mesure que l'homme extérieur se détruit; il faut que la patience rende les souffrances méritoires, et plus compter sur la bonté de Dieu que sur l'efficacité des remèdes.

Les progrès rapides d'une maladie, qui dans le commencement ne paraissait, comme celle de Lazare, qu'une simple infirmité, effrayent un mondain attaché à la terre ; mais ils ne troublent pas un chrétien qui s'est toujours occupé de son salut. Il adore la main qui le frappe ; il bénit un Dieu qui brise ses liens : ses maux passagers ne lui paraissent pas amers, parce qu'il sait qu'ils peuvent le purifier ; il oublie son corps, pour ne s'occuper que de son âme; il ne veut plus rien emprunter des créatures, parce que son Dieu lui suffit; il combat généreusement pour mériter la couronne destinée aux chrétiens dont la foi triomphe du monde.

Est-ce se préparer chrétiennement à la mort, que de murmurer sous les coups qui abattent la maison qui retient notre âme et l'empêche de s'envoler dans l'éternité? Désire-t-on d'être réuni à Jésus-Christ, quand on ne voit qu'avec frayeur les liens de la mortalité se briser? La foi, l'espérance, la charité règnent-elles dans le cœur d'un malade qui fait éclater parmi les plaintes innocentes de la nature, le regret de quitter un monde qui lui échappe, et qui désire plus la fin de ses maux corporels que le commencement du bonheur de son âme immortelle?

Quelque grandes que soient les douleurs que souffre un malade dans le déchirement de ses chairs et la dissolution de son corps, elles ne sont que des peines temporelles ; elles sont encore des coups de la miséricorde qui appelle le pécheur.

Ah ! quels précieux moments pour expier ses péchés, préparer la victime et la rendre agréable au Seigneur!

Enfin, une maladie qui conduit au tombeau, a son terme : on s'aperçoit qu'il approche par l'épuisement des forces, par l'inutilité des remèdes et la défaillance de la nature ; une tête penchée, des yeux éteints, une bouche livide, un teint pâle et défiguré, un corps mouillé des sueurs de la mort, annoncent à une famille éplorée un prochain trépas. Mais dans ces moments les prières sont plus utiles que les larmes; si le sort du corps est décidé, celui de l'âme ne l'est pas ; le malade soutient le dernier combat : combat redoutable, combat dont on ne sort victorieux qu'avec les armes que la religion seule fournit, la grâce du Sauveur, son corps et son sang, la charité de sa sainte mère, les prières, les gémissements, les vœux de l'Eglise.

Ah! que ces derniers moments sont précieux pour un malade qui jouit encore de sa raison et qui a une confiance chrétienne ! Il doit soumettre sa volonté à celle de son Dieu, accepter le calice qu'on lui présente et faire avec amour le sacrifice d'une vie qui n'est que changée, et qui ne lui est pas ôtée.

C'est dans ces moments qu'il ne doit plus porter ses regards vers la terre, mais vers le ciel et sur l'image de Jésus attaché à la croix ; c'est dans ces moments qu'il doit opposer sa juste confiance en l'infinie miséricorde d'un Dieu Sauveur, aux attaques du démon, au ressouvenir de ses péchés, aux frayeurs dont son âme est agitée.

Oui, mon cher auditeur, tout le temps d'une maladie, les commencements, les progrès, la fin, est un temps précieux dont il faut profiter pour se préparer à la mort.

Dans les commencements de la maladie, il faut s'attacher avec soumission à la croix; dans les progrès de la maladie, il faut y souffrir avec patience ; à la fin de la maladie, il faut s'y immoler avec amour. En trois mots : pour que les maladies nous préparent à une sainte mort, il ne faut point se flatter dans les commencements : première réflexion ; il ne faut pas s'impatienter dans les progrès : seconde réflexion; il ne faut pas dans les derniers moments écouter d'autre voix que celle de la miséricorde : troisième réflexion.

Rien de plus capable, mon cher auditeur, de vous instruire, de vous édifier, de vous toucher, que ce détail de morale ; c'est pourquoi je m'assure, de votre part, d'un renouvellement d'attention.

Ezéchias, ce vertueux roi d'Israël, tombe malade ; une maladie dangereuse se déclara, et menaçait ses jours, lors même qu'il pouvait se flatter de n'être encore qu'à la moitié de sa carrière : *Ægrotavit Ezechias usque ad mortem.* (*Isa.*, XXXVIII.) Isaïe, le prophète du Seigneur, vint le visiter; il pénétra sans obstacle jusqu'au lit de ce prince affligé : *Introivit ad eum Isaias* (*Ibid.*) ; il lui parla avec cette liberté que donne le saint ministère ; il ne lui cacha pas le danger où il était ; il ouvrit même le tombeau sous ses yeux et l'assura qu'il n'avait que le temps nécessaire pour détester, pleurer ses péchés et déclarer ses dernières volontés pour le temporel qui allait lui échapper : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.* (*Ibid.*)

La maladie arrête les grands comme les petits, dans le temps qu'ils oublient leur fragilité et qu'ils se promettent de longs jours. C'est dans le cours de ses rapides conquêtes qu'Alexandre est forcé de s'étendre sur un lit de douleur, qu'il voit le tombeau s'ouvrir sous ses yeux, et qu'il ne peut plus se dissimuler qu'il est mortel : *Decidit in lectum, et cognovit quia moreretur.* (I *Mach.*, I.) Mais, hélas ! les grands, les riches se soumettent-ils à la volonté de Dieu dans ces circonstances ? S'attachent-ils à la croix avec soumission ? S'occupent-ils du salut de leur âme ? Donnent-ils chez eux une libre entrée aux ministres de la réconciliation ? Veulent-ils qu'on ne les flatte pas et que nous leur disions avec la liberté du prophète : Le danger est évident; mettez ordre aux affaires de votre conscience et de votre maison, la mort approche; les délais pourraient être la cause de votre perte éternelle ? Non : dans les commencements d'une maladie on s'inquiète, on s'alarme, on consulte, on craint pour le corps ; mais on se tranquillise sur l'état de son âme ; on s'occupe d'une prompte guérison ; on ne s'occupe point du soin de son salut ; on craint les délais pour les remèdes qui peuvent soulager ; on ne les craint pas pour les sacrements qui sanctifient. Les médecins, les amis, et peut-être des personnes qu'on devrait éloigner, ont un libre accès chez un malade ; un pasteur, un ministre de la réconciliation n'ose y paraître. On rend tous les jours un compte exact de l'état de son corps ; on ne veut point manifester celui de sa conscience ; on est assez mal pour demander une savante consultation des plus célèbres médecins ; on ne l'est pas assez pour demander un confesseur ; on veut profiter des forces qui restent pour soutenir la fatigue des remèdes ; on veut attendre un épuisement entier pour purifier sa conscience. Quel aveuglement ! quel délire dans des chrétiens qui croient une vie future !

Ce n'est pas ici, mon cher auditeur, un portrait d'imagination ; c'est malheureusement l'histoire du plus grand nombre de nos malades ; elle ne vous est pas étrangère.

Pour vivre quelques jours de plus, dit saint Augustin (*in Evang. Joan.*, cap. 40), on a recours au médecin le plus célèbre, à celui qui doit sa réputation à une guérison qui a étonné. Pour purifier l'âme, pour raconter l'histoire de ses désordres, pour prononcer sur des restitutions et réparer, autant qu'il est possible, les injustices, les scandales, et en empêcher les suites, le confesseur qui se présente est toujours assez habile, assez éclairé. Comme on a attendu à l'extrémité, on ne peut pas le choisir entre plusieurs ; d'ailleurs l'intérêt d'une famille alarmée sur les dispositions du testament demande qu'on ne cherche pas un prophète, un homme de Dieu, un homme attentif à considérer la profondeur des plaies des malades.

Vous ne devez pas, mon cher auditeur, méconnaître cette conduite d'un grand nombre de chrétiens qui nous fait gémir ; c'est l'histoire des maladies qui conduisent même plusieurs de nos frères au tombeau.

Quel est le langage que nous entendons tous les jours auprès d'un malade ? Est-ce celui du chrétien qui croit une éternité de gloire ou de supplices ? Non.

C'est une famille chrétienne qui environne le lit d'un malade ; ce sont des amis qui croient une vie éternelle qui le visitent, et cependant dans cette foule de parents et d'amis, il ne s'en trouve pas un qui veuille l'avertir du danger qui le menace, c'est-à-dire qu'il ne s'en trouve pas un qui craigne la perte de son âme.

Il s'en trouve, hélas ! qui le flattent, qui lui cachent le danger de son état et lui disent : Ne vous alarmez pas, ne vous représentez pas des suites fâcheuses ; cette maladie n'est qu'un dérangement de la nature, une révolution qui n'annonce aucun danger ; *Infirmitas hæc non est ad mortem* (*Joan.*, XI) ; il y a des ressources dans votre tempérament.

Ce langage qu'on tient au malade, on le tient à ceux qui ont de la foi, que le sort de l'âme inquiète, qui avertissent et s'expliquent librement.

Le malade, dit-on, n'est pas dans un danger assez évident pour lui parler de se confesser, de recevoir les sacrements, et de mettre ordre à ses affaires ; ce serait l'effrayer et l'exposer à une révolution qui lui donnerait la mort. O ciel ! quel langage pour des chrétiens qui espèrent le ciel !

Or, mon cher auditeur, je ne demande pas seulement à ces chrétiens si indifférents, si tranquilles sur le sort de l'âme d'un malade qui leur est cher, où est leur foi ; mais je leur demande encore où est leur charité. En effet, quelle idée conçoivent-ils donc de ces parents, de cet ami étendu sur le lit de la douleur ? Lui supposent-ils de la foi, de la piété, puisqu'ils craignent de l'effrayer en lui parlant de se confesser et de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ ; puisqu'ils n'osent lui proposer de mettre ordre à ses affaires temporelles, et de déclarer ses dernières volontés ? N'est-ce pas déclarer, au contraire, qu'il n'est pas soumis à la volonté de Dieu, et que le sort de son âme ne l'inquiète pas ?

Quelle idée puis-je concevoir de la foi d'un malade et de ceux qui l'environnent, quand il faut prendre des ménagements, tenir un langage mystérieux, profiter de certaines circonstances, faire trouver comme par hasard un ministre de la réconciliation dans la chambre d'un malade, pour qu'il ne meure pas sans sacrements ? Ah ! mes frères, je ne crains pas de le dire, on ne traite alors la religion qu'en politique ; on ne veut que sauver les apparences.

Mais je découvre ici la source de ces morts funestes qui nous plongent dans une douleur amère. On a recours trop tard à la religion ; on nous appelle lorsque le malade n'est plus à lui : nous courons, nous volons, et souvent nous ne sommes pas encore arrivés, qu'on nous annonce qu'il est passé dans l'éternité.

Lorsque nous nous présentions, on nous disait que ce n'était qu'une incommodité passagère, qu'il n'y avait point de danger : mais la scène à changé promptement ; on ne peut plus nous dissimuler son état ; on nous dit clairement, Dieu vient d'en disposer : il est mort ; il a été cité au tribunal du souverain Juge : *Dixit eis manifeste, mortuus est.* (*Joan.*, XI.)

Pour éviter ce malheur, mes chers frères, pour que les maladies nous préparent à une bonne mort, il ne faut point se flatter dans les commencements ; il ne faut pas s'impatienter dans les progrès ; il faut s'attacher à la croix avec soumission, il faut y souffrir avec patience.

Les progrès d'une maladie déclarent la volonté de Dieu sur la durée de nos jours : l'inutilité des remèdes nous annonce qu'il veut exécuter l'arrêt prononcé contre nous. Le genre de notre mort, qui était pour nous un mystère dans les jours de notre santé, aussi bien que l'heure et le moment, ne l'est plus. Brûlé par le feu d'une fièvre violente ; en proie à de longues et excessives douleurs ; accablé sous les coups qui détruisent la maison terrestre ; tourmenté par les déchirements d'une chair qui s'en va comme par lambeaux dans la terre, d'où elle a été tirée, un malade est attaché alors à la croix. Or quelle est sa ressource, pour que ses souffrances le purifient ? La patience.

Oui, mes chers frères, la patience vous est absolument nécessaire pour souffrir utilement : *Patientia vobis necessaria est.* (*Hebr.*, X.) Vous souffrirez toujours sans mérite, quand vous souffrirez sans vous conformer à la volonté de Dieu : vous souffrirez sans consolation, quand vous souffrirez sans soumission. Ceux qui murmurent sur la croix, n'ont point d'autre sort à attendre que celui qui fut réprouvé sur le Calvaire, et à côté même de Jésus-Christ.

C'est la patience que Dieu couronne ; c'est elle qui donne du prix à nos souffrances ; c'est elle qui assure le succès de notre salut et qui prépare à une mort sainte et précieuse.

Ce qu'il y a de plus important et de plus parfait, est sans doute une bonne mort, une mort qui nous enlève à tous les maux, et nous met en possession de tous les biens ; or la patience dans les douleurs qui déchirent le corps la procure : *Patientia opus perfectum habet.* (*Jac.*, I.)

Que doit nous représenter la foi dans les souffrances qui détruisent notre corps ? L'exécution de l'arrêt prononcé contre nous, la punition du péché, et par conséquent un moyen efficace pour l'expier. Mais si dans ces souffrances la foi n'anime pas un malade ; si elle ne lui montre pas la récompense de ses souffrances ; si elle ne l'occupe pas de la destinée de son âme, il se plaindra et murmurera même, il souffrira sans mérite et sans consolation.

Je sais, mes frères, qu'il y a les plaintes innocentes de la nature : le chrétien le plus parfait n'est pas insensible à la douleur, il y a des cris involontaires ; il peut même échapper des mouvements, des paroles qui semblent annoncer l'impatience : mais c'est la nature qui se plaint, ce n'est pas le chrétien qui se révolte. La foi triomphe de la nature : les justes ne refusent point de souffrir pour se purifier, mais ils craignent de succomber dans les excès de la douleur ; ils sentent leur faiblesse, ils demandent la force qui leur est nécessaire.

Ont-ils de la foi, ces malades qui accusent Dieu de sévérité dans le genre de leur mort ; qui osent lui demander quels crimes ils ont commis pour souffrir si longtemps et si cruellement, et qui semblent désirer, comme Saül, un secours contre les délais de la mort ? Non : s'ils avaient de la foi, ils prieraient Dieu, avec saint Augustin, de satisfaire sa justice sur la terre, et de les épargner dans l'éternité.

Pensons dans les souffrances à la pénitence dont nous avons besoin pour expier nos péchés ; à celle qu'ont embrassée les solitaires pour éviter le péché ; à celle des pénitents que la grâce avait convertis : dans les maladies nous sommes encore sous le règne de la miséricorde ; ses coups ne nous abattent que pour nous relever ; elle ne nous fait passer dans le feu des tribulations que pour nous purifier.

Dans les souffrances, pensons à l'enfer que nous avons mérité : les douleurs les plus vives, les maux les plus longs, les plus cruels paraissent des peines légères à ceux qui méditent les flammes éternelles. Quelle différence entre la longueur de nos maux sur la terre et celle des tourments de l'éternité !

Dans nos souffrances, pensons au ciel que les saints n'ont obtenu que par leurs larmes, des mortifications, des austérités ; au ciel dans lequel les martyrs sont entrés par la route des plus grandes tribulations, et arrosé de leur sang répandu pour la doctrine de Jésus-Christ.

Dans nos souffrances, pensons qu'il faut être conforme à Jésus-Christ souffrant, pour être admis dans l'assemblée des élus ; qu'il faut participer à son calice pour participer à sa gloire. C'est la mort de Jésus-Christ sur la croix qui nous a ouvert le ciel et qui nous en a tracé la route, il faut l'y suivre, mais attaché aussi à la croix : *Via est mors Christi.* Point d'autre route pour arriver au ciel que celle du Calvaire ; sa passion donne du prix à la notre : *Via est Passio Christi.* (S. Aug., *Exposit. in Evang. Joan.* tract. 28., cap. 7.)

Voilà, mon cher auditeur, des motifs puissants, efficaces pour souffrir patiemment dans les progrès de la maladie, nous rassurer au moment de la mort, et nous porter à ne point écouter, dans le dernier combat, d'autre voix que celle de la miséricorde.

C'est aux approches de la mort que l'enfer redouble ses efforts : une conquête du sang de Jésus-Christ flatte le démon ; il lui est important d'être victorieux dans le dernier combat, dans un moment décisif pour fixer éternellement notre sort.

Le langage qu'il nous tient aux approches

de la mort est différent de celui qu'il nous tient dans les jours de notre santé. Dans notre santé, il nous porte à douter de la vérité d'un enfer, à braver la justice de Dieu, à fermer les yeux sur la difformité du péché et les châtiments qu'il mérite. A la mort, il se transforme en apôtre de la grandeur de Dieu, de sa justice et de sa sévérité; il nous rappelle toutes nos iniquités; il nous inspire une crainte désespérante; il nous montre l'enfer ouvert et le ciel fermé: après nous avoir inspiré la présomption, il nous inspire le désespoir: après nous avoir enhardis, il nous effraye.

Or, mon cher auditeur, ces derniers efforts du démon à la fin de notre vie ne doivent point nous abattre, nous faire désespérer de notre salut. Pourquoi? le voici: c'est qu'ils prouvent que nous ne sommes pas à lui, qu'il n'est pas assuré de sa conquête; il ne tente pas ceux qu'il a vaincus, et qui sont attachés pour toujours à son char.

Instruit et persuadé de cette grande vérité, mon amour triomphera de la crainte; j'opposerai la voix de la miséricorde au ressouvenir de mes péchés, à la justice d'un Dieu qui ne punit que les crimes qu'on ne déteste pas; aux discours du démon qui veut ma perte, à l'insuffisance de ma pénitence, qui n'a pas été assez longue et assez rigoureuse.

Le cœur de Jésus, la croix de Jésus, les plaies de Jésus, les mérites de sa sainte mère, des martyrs, de tous les saints, les prières de l'Eglise exciteront ma confiance, lorsqu'il faudra passer du temps dans l'éternité.

Le cœur de Jésus: il est ouvert à tous les hommes. Quoiqu'arrivé à la dernière heure, le repentir d'un pécheur lui est agréable, quand il est sincère; celui qui a cherché la brebis égarée, qui se congratule de son retour, ne rejette pas un pécheur fidèle à la grâce, qui l'appelle encore à la onzième heure.

La croix de Jésus: elle a fermé l'enfer et ouvert le ciel. Peut-on n'avoir pas de confiance en se rappelant qu'un Dieu a souffert pour sauver l'homme? Si nous expirons sur notre croix, dans les sentiments du criminel pénitent, la voix d'un Dieu sauveur qui nous dit, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis, ne doit-elle pas me faire mépriser celle du démon, qui veut me faire désespérer de mon salut?

Les plaies de Jésus: je me ressouviens de mes péchés; la grandeur, la multitude de mes crimes m'effrayent; mais j'ai une ressource dans les plaies de mon Sauveur; c'est pour moi que ses pieds et ses mains ont été percés, et son côté ouvert.

Marie est le refuge des pécheurs pénitents; puis-je douter de sa charité? Ne dois-je pas, avec les Pères du concile d'Ephèse, espérer tout de sa protection au moment de la mort?

Le combat qui précède la mort est terrible; mais si ses approches me saisissent, j'ai des secours, des grâces qui me fortifient et me consolent; l'ange destiné à ma garde me soutient contre les attaques du démon; l'Eglise adresse à mon juge les prières les plus touchantes et les plus capables de fléchir sa justice.

La lumière de mes yeux s'éteint; ma voix ne se fait plus entendre; tous les liens de la mortalité se brisent; mon âme fait les derniers efforts pour se séparer de mon corps; mais je meurs dans le sein de l'Eglise; les suffrages des amis de Dieu peuvent m'être utiles pour accélérer mon bonheur.

Ah! cruel ennemi de mon salut, retire-toi confus, il n'y a point de ressource dans le désespoir: c'est dans la confiance; je veux mourir dans l'amour, et non dans la crainte; je ne veux point écouter d'autre voix que celle de la miséricorde.

J'ai péché; mais mes péchés m'ont été remis; je suis couvert du sang de Jésus-Christ; je suis nourri de sa chair adorable; son cœur est un gage de la félicité future. Ah! que tous les sujets de frayeur se dissipent où il y a tant de sujet de consolation: *Pereat contristatio, ubi est tanta consolatio.* Convient-il à un chrétien, qui est le temple du Saint-Esprit, et qui espère une éternité de gloire, d'être triste, sans confiance, sans amour au moment qui le dérobe à tous les maux et le met en possession de tous les biens? Non: *In tanta spe non decet esse triste templum Dei.* (S. Aug., *De verbis Apostoli*, serm. 33.) Si nous faisons un bon usage des maladies, elles nous détacheront du monde, et nous prépareront à une bonne mort, qui ne fera que changer la vie présente en une vie éternelle et bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON XXXV.

Pour le vingtième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES DANGERS DE LA GRANDEUR.

Domine, descende antequam moriatur filius meus (*Joan*, IV.)

Seigneur, venez avant que mon fils meure.

Sans entrer dans les différents sentiments qui partagent les interprètes sur le rang que tenait, dans la Judée, cet homme qui vient trouver aujourd'hui le Sauveur, et implorer sa puissance pour son fils près de descendre dans le tombeau, il est certain que c'était un grand du monde, et que s'il n'avait point d'état sous son autorité, il était décoré et en faveur à la cour d'Hérode ou de Philippe.

Or, mon cher auditeur, comme il est rare de voir les grands du monde chercher Jésus-Christ, implorer son secours, et qu'ordinairement ils ne mettent leur confiance que dans les ressources humaines, leur crédit, leur opulence, leur politique, leur sagesse, il est à propos d'examiner les motifs qui déterminent ce courtisan à aller se prosterner aux pieds de Jésus de Nazareth. L'Evangile nous le fait connaître assez clairement.

1° C'était un père tendre. Un fils chéri,

malgré toutes les ressources de l'art, était déjà environné des ombres de la mort, et son âme agitée faisait les derniers efforts pour se séparer de son corps. *Incipiebat mori.* 2° Il n'y avait plus qu'une puissance extraordinaire, telle que celle qui commande à la mort, qui ferme et ouvre le tombeau à son gré, qui pût conserver les jours de son fils, puisque, malgré toutes les ressources qu'il trouvait dans son opulence et l'habileté des médecins, ses yeux allaient se fermer pour toujours à la lumière : *Incipiebat mori.* 3° Il s'attendait à un miracle, puisqu'il va trouver le Sauveur, dont la puissance éclatait dans les environs de Capharnaüm, dans toute la Galilée, et qui venait de la signaler à Cana par le changement de l'eau en vin. C'est le bruit des miracles qu'opérait Jésus de Nazareth, répandu de tout côté, qui lui donne l'espoir d'une guérison prompte. Il ne le reconnaissait pas pour un Dieu, mais pour un homme extraordinaire; et les merveilles qu'il ne pouvait pas ignorer ne l'avaient pas encore persuadé de sa divinité, puisque Jésus-Christ lui dit : il faut des miracles, des prodiges opérés sous vos yeux, pour vous engager à croire en moi : *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.* 4° Une preuve qu'il ne reconnaissait pas encore Jésus-Christ pour Dieu, quoiqu'il implorât sa puissance, c'est qu'il le prie de venir chez lui pour opérer le miracle qu'il demande : *Descende priusquam moriatur filius meus ;* car s'il l'eût reconnu pour vrai Dieu, il aurait été persuadé de deux vérités : la première, que Jésus-Christ n'avait que faire de se transporter chez lui pour guérir son fils; la seconde, qu'il lui était aussi facile de le ressusciter que de le guérir, puisque sa puissance est sa volonté même. 5° L'oracle du Sauveur se vérifie dans la maison de cet officier : il lui avait dit, consolez-vous, je vous ai exaucé, votre fils jouit dès ce moment d'une parfaite santé : *Vade, filius tuus vivit;* et il n'était pas encore arrivé chez lui, que ses domestiques vinrent lui annoncer avec joie que son fils était guéri ; et comme ils lui dirent l'heure où ce merveilleux changement s'était fait, il reconnut que le miracle s'était opéré dans le moment même que le Sauveur lui avait dit, votre enfant n'est pas mort, je prolonge ses jours pour votre consolation : *Cognovit quia illa erat in qua dixit ei Jesus, filius tuus vivit.* 6° Enfin ce fut ce miracle qui perfectionna sa foi, et opéra sa conversion et celle de toute sa famille : *Credidit ipse et domus ejus tota.* Voilà, mon cher auditeur, la lettre et l'esprit de notre évangile, d'où il est facile d'apercevoir que la grandeur a ses dangers pour le salut, et qu'il faut en quelque sorte des prodiges pour attacher les grands à Jésus-Christ et les soumettre à l'Evangile.

Quand les grands se tournent-ils du côté de Jésus-Christ? Quand ont-ils recours a lui? Quand implorent-ils sa puissance? Dans les pertes, les disgrâces, les maladies; encore n'est-ce, comme ce courtisan de notre évangile, que lorsque toutes les ressources de l'opulence, du crédit, de l'art, sont inutiles.

Quand tout fuit devant eux, que tout leur échappe, et qu'il faut entrer dans une éternité qu'ils n'ont jamais méditée, ils rendent des hommages publics à la religion, ils ne montrent plus que le chrétien pieux, soumis ; le philosophe, l'incrédule, le politique, le mondain, près de descendre dans le tombeau, voudrait un miracle, et n'en voudrait qu'un, celui d'une guérison désespérée.

Je ne prétends pas, mon cher auditeur, exagérer les dangers de la grandeur. A Dieu ne plaise que j'avance que le salut des grands est impossible! Dieu, l'auteur de tous les rangs et de toutes les conditions, donne des grâces à tous ceux qu'il place dans l'élévation. Il en est des dangers de la grandeur comme des dangers des richesses. Les mondains y périssent, les justes s'y sanctifient, et c'est ce que je vais vous prouver dans ce discours.

Les dangers de la grandeur sont pour les mondains la cause de leur perte : vous le verrez dans la première partie. Les dangers de la grandeur sont pour les justes la cause de leur victoire : vous le verrez dans la seconde partie. En deux mots il n'y a que les mondains qui périssent dans les dangers de la grandeur. Il n'y a que les justes qui se sauvent dans les dangers de la grandeur. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a une grande différence entre ceux que Dieu place dans l'élévation, et ceux qui la regardent sans en appréhender les chutes qui y sont si communes. Ceux que Dieu élève lui-même sont soutenus par sa main puissante. Il proportionne les secours aux obligations. Ce sont les desseins de sa providence qu'ils remplissent, ce ne sont point ceux de l'ambition et de la cupidité.

Ceux qui briguent les honneurs, les grandes places, les dignités, s'élèvent eux-mêmes. C'est par la souplesse, le manége, la cabale, l'adulation, qu'ils sortent de l'obscurité et paraissent dans ces rangs éminents, où ils ne brillent pas par le mérite et les talents ; satisfaits d'être honorés par la place qu'ils occupent sans faire attention qu'ils la déshonorent par leur insuffisance.

C'est pour ces ambitieux que la grandeur a des dangers où ils périssent, parce qu'ils les ont recherchés, et que, selon l'oracle du Sage, on périt dans le danger qu'on a aimé, qu'on n'a pas redouté, et qu'on a témérairement bravé.

Il est rare que ceux que Dieu a choisis pour gouverner, commander et paraître à la tête de son peuple, soit dans le sanctuaire, soit dans les combats, soit sur le trône, aient été enivrés de la gloire qui les environnait. Pour un seul rejeté, réprouvé après avoir été choisi, appelé, nous en voyons plusieurs faire un saint usage de l'autorité qui leur avait été confiée, et rapporter à Dieu toute la gloire de leurs succès.

La grandeur qui environne les rois enfla le cœur de Saül: il cessa d'être grand aux yeux du Seigneur, dès qu'il cessa d'être petit à ses yeux, et quoique ce monarque réprouvé ait pu dire, selon la pensée de saint Chrysostome (*De sacerd.*, lib. IV, cap. 1), je me serais sauvé dans l'obscurité d'où l'on m'a tiré. Il pouvait éviter le danger auquel l'exposait son élévation; puisqu'il y avait été appelé, il ne s'agissait que d'être fidèle à sa vocation.

Ce sont les préjugés du monde qui justifient l'indifférence des grands pour les pratiques de la piété chrétienne. Leur élévation ne les soustrait pas à la dépendance en matière de culte. Ils ne cessent point, quand ils seraient sur le trône même, d'être hommes, d'être chrétiens, d'être enfants de l'Eglise.

Comme hommes, ils doivent faire un aveu de leur néant à celui qui les en a tirés. Comme chrétiens ils doivent se tracer un plan de vie sur celui de l'Evangile. Comme enfants de l'Eglise, ils doivent lui obéir et observer religieusement les pratiques de piété qu'elle ordonne.

Oserait-on dire que l'infraction de la loi cesse d'être un péché dans les grands; qu'ils ne sont point coupables, parce qu'ils sont distingués du peuple, et qu'ils ne sont pas au-dessous de Dieu, parce qu'ils sont au-dessus de leurs frères? non sans doute.

Qu'est-ce qu'une grandeur qui n'est pas humiliée devant l'Etre suprême? ce n'est point l'autorité, les distinctions qu'il a établies. C'est l'orgueil, la révolte du premier des esprits célestes qui osa s'égaler au Très-Haut, qui lui refusa les hommages qui lui étaient dus.

Oui, mon cher auditeur, la grandeur a des dangers, mais il n'y a que les mondains qui y périssent. Pourquoi? le voici : c'est qu'il n'y a que les mondains qui suivent les préjugés d'un monde réprouvé. Or quels sont les préjugés de ce monde pervers, dont le prince est le démon, et pour lequel Jésus-Christ n'a point prié? ils ne vous sont pas inconnus, peut-être même les croyez-vous bien fondés, et leur prêtez-vous une autorité qu'ils n'ont pas.

On loue dans le monde ceux qui savent s'avancer; on fait attention à l'éminence de la place qu'ils ont obtenue. On ne pense pas aux torts qu'ils y feront à la société, faute de lumières et de talents. On pense à la cour de suppliants, qui environne un homme dépositaire d'une grande autorité, qui dispense des grâces, et l'on croit que cette gloire passagère doit effacer toutes les idées de notre misère, de notre néant et de notre dépendance. On veut se distinguer dans le culte, comme on est distingué dans la société, et l'on regarde sa fortune, son élévation comme des titres pour se dispenser des devoirs du christianisme. De là l'étonnement dans lequel on est, quand on voit des grands religieux observateurs des pratiques de piété.

Oui, mon cher auditeur, la grandeur a des dangers, et ils sont pour les mondains la cause de leur perte. Dangers du côté de l'insuffisance de ceux que l'ambition porte à briguer les places et les dignités, sans faire attention aux obligations qu'elles imposent. Dangers du côté des hommages que la grandeur procure. Le mondain s'oublie, et oublie Dieu dans l'élévation. Dangers du côté des préjugés insensés d'un monde réprouvé. Le mondain regarde la grandeur comme un titre pour se soustraire aux pratiques de la piété chrétienne. Voilà les dangers de la grandeur pour les mondains, et la cause de leur perte éternelle. Elle les rend téméraires, orgueilleux, irréligieux.

Heureux, mon cher auditeur, si nous pouvions nous dissimuler la faute des mondains qui périssent dans les dangers qui environnent les grands du siècle; mais l'expérience nous force d'avouer que très-peu se sauvent dans la grandeur, et il suffit de vous peindre les mœurs de notre siècle, pour vous prouver cette triste vérité.

Remarquez, je vous prie, que je parle seulement du sort des mondains dans cette première partie. Eux seuls font un mauvais usage de la grandeur, et périssent dans les dangers qui l'accompagnent. Vous en serez persuadés si vous me suivez avec attention

Si la grandeur a des dangers pour les justes mêmes; s'ils font la matière de leurs triomphes, si sans des secours puissants et les grandes idées qu'ils conçoivent de leur salut, ils succomberaient sous le poids de la gloire qui les environne, et trouveraient dans le sein de leur félicité passagère le principe d'un opprobre éternel, que devons-nous penser des mondains que l'ambition remue, fait agir pour s'élever au-dessus des autres et obtenir des places et des dignités dont ils ne peuvent pas remplir les obligations?

Nous devons penser, mon cher auditeur, qu'ils périront, puisqu'ils bravent des dangers si évidents : car l'insuffisance du mérite, des lumières et des talents, rend les hommes placés au-dessus des autres, inutiles, dangereux, scandaleux, et par conséquent coupables aux yeux de Dieu.

On ne peut pas croire sans une erreur grossière, que l'élévation ne soit qu'un état d'oisiveté, où celui qui y est parvenu puisse jouir innocemment, dans une molle indolence, des honneurs et des revenus attachés à sa place; qu'un homme établi pour gouverner, commander, n'a pas besoin de cette sagesse, de cette prudence, de cette fermeté, qui doivent présider aux conseils, à l'ordre, aux intérêts de la société; qu'un juge qui doit décider de notre fortune et de notre vie peut sans crime ignorer les lois, donner presque tout son temps à ses plaisirs, ne donner que des moments à l'étude, et charger d'un travail qui lui est personnel des hommes avides de gain, et qu'on peut séduire par l'appât des présents? Non : de même, personne ne peut supposer sensément que le caractère d'un prêtre est un caractère oisif, qu'il peut jouir des honneurs et des biens du sanctuaire, sans y être utile par ses talents et son zèle, et sans soutenir une par-

tie des fatigues de l'apostolat ; qu'un homme placé par le souverain dans ses conseils, à la tête d'une province, de ses armées, ne doit plus se repaître que de son autorité, de sa gloire, et de la préférence qu'il a eue sur ses concurrents ; qu'un juge doit se contenter du rang que lui assure sa charge, des émoluments qui y sont attachés, du crédit qu'elle lui donne, et de la cour qu'elle lui forme lorsqu'il doit prononcer.

La grandeur impose des obligations qu'il faut remplir pour assurer son salut. Être inutile dans une grande place, c'est être coupable. On y fait beaucoup de mal quand on n'y fait pas beaucoup de bien.

Or, mon cher auditeur, qui sont ceux qui périssent dans les dangers de la grandeur, qui ont leur source dans l'insuffisance du mérite, des lumières et des talents ? les mondains ambitieux.

Consultent-ils les obligations de la place qu'ils briguent dans l'Eglise ou dans la société ? Non ; ils ne font attention qu'aux honneurs et aux biens. Ouvrent-ils les yeux sur les dangers auxquels ils s'exposent, en briguant, comme la mère des enfants de Zébédée, les premières places du sanctuaire ou de l'Etat ? En rampant pour s'élever, en achetant par des bassesses le droit de briller ? Non ; l'ambition les aveugle. Ils se croient capables des actions les plus héroïques, quand il s'agit d'être du nombre des héros de la guerre. Ils ont la sagesse de Salomon, quand ils sont admis dans les conseils. Ils ont la science et les lumières d'Augustin, quand il faut monter sur le trône épiscopal. Ce sont des Samuel, quand ils veulent s'asseoir sur les fleurs de lis. Représentez aux mondains ambitieux les dangers de l'élévation à laquelle ils aspirent, dites-leur : mais pourrez-vous remplir les obligations d'une place si éminente, si délicate ? Ils vous répondront, nous le pouvons : *Possumus.* (*Matth.*, XX.) Comment de tels mondains ne périraient-ils pas dans les dangers de la grandeur ?

Pour développer encore plus clairement cette vérité, rappelons-nous le mérite, les talents, les lumières, la sagesse, la prudence, le désintéressement nécessaire dans les grandes places, pour y être utile, et y répondre aux desseins de la Providence, et il nous sera facile de décider que tous ceux que l'ambition fait aspirer aux rangs éminents y sont dans un grand danger de leur salut, quand ils y sont parvenus.

Je ne m'arrêterai point à vous prouver que ceux qui sont sans vertu dans les honneurs y sont sans gloire ; qu'on ne se fait pas aimer dans la grandeur, quand on ne se montre pas occupé des autres, et qu'on n'est occupé que de son crédit, de son autorité et de ses nouveaux titres. Je ne veux parler que des fautes que l'on commet faute de talents, de lumières, de piété, dans les grandes places qu'on a briguées malgré son insuffisance. C'est cette insuffisance qui est la cause de la perte de tant d'âmes, de la ruine de tant de familles, et des maux qui affligent les peuples, et obscurcissent la gloire des plus grands empires. L'ambitieux sans talents ne serait pas dangereux, s'il ne sortait point de son état

Mais aussi, à quoi ne doit pas s'attendre celui qui a bravé les dangers de l'élévation ? à un jugement rigoureux. Tous ceux qui sont élevés au-dessus des autres, qui gouvernent, qui commandent, seront jugés avec une grande sévérité : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI.)

Que dirai-je de ceux qui briguent les honneurs du sanctuaire : d'un prêtre qu'un bénéfice opulent flatte, qui passe son temps à le solliciter, plutôt qu'à se rendre capable d'en remplir les obligations ? Son salut est-il en sûreté quand il l'a obtenu ? Sera-il innocent aux yeux de Dieu avec même une vie irréprochable ? S'il est un pasteur indolent, un guide aveugle ; si ses lèvres ne sont pas les dépositaires de la science ; si le vice, l'erreur s'accréditent par son silence ; si l'ignorance de ceux qu'il conduit ne le touche point, ah ! ses succès doivent le faire trembler ; s'il a de la foi, la grandeur de sa place sera la cause de la grandeur de ses tourments dans l'éternité : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.*

Qu'on ne dise point que j'exagère les dangers de la grandeur pour un prêtre qui n'a pas les lumières et les talents pour remplir les obligations de sa place, puisqu'il peut se faire remplacer dans les fonctions de son ministère par des ministres zélés, habiles, éclairés. Je le sais, mon cher auditeur ; mais ces ouvriers évangéliques justifieront-ils son insuffisance au tribunal de Jésus-Christ, son ambition ou celle de ses parents ? Mais s'il est nécessaire que celui qui conduit un grand troupeau soit aidé par des coopérateurs zélés, prudents, habiles ; s'il doit même les consulter dans les matières délicates, cela suppose-t-il qu'il peut en conscience se décharger sur eux de tout le travail, ne prêter que son nom, et n'être en place que pour en recevoir les honneurs et les émoluments ? Non sans doute.

D'ailleurs, qui sait moins douter que les ignorants ? Qui consulte moins qu'eux ? Qui est le plus facile, le plus indifférent dans le choix de ses coopérateurs qu'un pasteur sans science et sans zèle ? Tous les sujets lui sont propres, pourvu qu'ils soient complaisants : on en voit même qui redoutent les fruits que pourrait faire un homme de zèle et à talents. On appréhende la comparaison, et on aime mieux que le bien ne se fasse pas que de le voir faire par un autre que soi. Voilà les suites fâcheuses de l'insuffisance d'un ministre de Jésus-Christ en place, et la cause de sa perte dans les dangers qui l'environnent.

Nous devons coopérer avec Dieu, dit saint Paul (1 *Cor.*, III), au salut des âmes : or, un homme qui ne se trouve placé éminemment dans le sanctuaire que par sa naissance, la brigue, la cabale ; un homme en qui on a récompensé les services que ses ancêtres ont rendus à la patrie, et qui est incapable d'en rendre à l'Eglise ; qui ne supplée au mérite,

à la science, au zèle, et peut-être à la piété, que par un nom distingué à la cour, et dont la famille voit avec satisfaction les bénéfices s'accumuler sur sa tête, parce qu'elle regarde l'opulence du sanctuaire comme une ressource pour soutenir l'éclat que demande, selon le monde, une naissance distinguée, est-il un coopérateur de Dieu dans la sanctification des peuples? Non : son salut est donc en danger dans une place où il n'était point appelé. Plus il est élevé, plus sa chute sera grande. C'est sa grandeur dans l'Eglise qui fera la grandeur de ses peines dans l'éternité : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.*

Un prêtre n'est plus à lui, dit saint Chrysostome (*De sacerd.*, lib. III, c. 9), mais aux âmes dont il est chargé par la place qu'il occupe dans le sanctuaire. Il doit s'occuper de son salut comme d'une affaire personnelle ; mais il ne peut en assurer le succès, sans travailler à celui des autres. La sainteté d'un prêtre oisif n'est pas une sainteté sacerdotale ; par conséquent, son salut est en danger dans les honneurs qui l'environnent, lorsqu'il n'en soutient pas l'éclat par ses vertus et par ses travaux. Il ne jouira pas toujours des avantages temporels, et il en rendra un compte rigoureux : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* Il est vrai, dit le même Père (hom. 10 *in Matth.*), qu'un prêtre pieux, dont les mœurs sont innocentes, peut par son exemple porter les fidèles à la piété, et les entretenir dans les idées qu'ils en conçoivent ; mais il n'est pas utile aux ignorants pour les conduire dans les voies du salut. Dès qu'il n'est pas éclairé, c'est un aveugle qui conduit un autre aveugle. Voilà le danger auquel l'expose son insuffisance dans le ministère.

Héros de la guerre, qui bravez les dangers des combats et des batailles, il y en a d'autres que vous devez redouter. Les dangers auxquels est exposé votre salut, la gloire dont on couronne vos exploits militaires est une récompense due à la valeur ; mais il ne faut pas qu'elle vous fasse oublier celle que Dieu destine à la vertu et aux héros chrétiens. Le sage Fabius immola sans hésiter sa gloire à son devoir : il mérita le surnom de Très-Grand, parce qu'il délivra sa patrie. Quel compte ne rendra pas un guerrier qui fait pencher la victoire du côté de ses ennemis faute d'expérience, peut-être pour obscurcir la gloire de ceux qui la délivreraient. Ceux qui par politique ou par intérêt veulent la guerre, sont-ils innocents? Non ; ils seront donc condamnés au tribunal d'un Dieu équitable : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.*

Et vous mortels établis pour contenir les peuples et les juger, dit le Saint-Esprit, écoutez : *Præbete aures vos qui continetis multitudines.* (*Sap.*, VI.) L'autorité qui vous est confiée sur la terre est grande ; il est commandé aux hommes de la respecter ; mais vos obligations sont grandes aussi ; malheur à vous si les arrêts que vous prononcez ne sont pas équitables ! si vous ne jugez pas selon la loi, par intérêt ou par ignorance. Une insuffisance d'intégrité ou de lumière vous rendra coupables aux yeux de celui que vous représentez sur la terre, et votre élévation sera la cause de votre perte.

Oui, mon cher auditeur, la grandeur a des dangers pour les mondains du côté de l'insuffisance, parce qu'ils se croient capables des premières places, qu'ils présument d'eux-mêmes, et que sans mérite, sans talents sans lumières, ils briguent les honneurs et les dignités qui demandent des hommes détachés, laborieux, zélés, instruits édifiants. Du côté des hommages que procure la grandeur, parce que les mondains en sont jaloux, qu'ils s'enflent dans la gloire qui les environne, qu'elle les rend hauts, méprisants, et les aveuglent tellement qu'ils s'oublient, et oublient l'Etre suprême qui les a tirés du néant, combien que l'élévation a perdus ! Tel qui se serait sauvé dans le rang inférieur où la Providence l'avait placé, s'est damné dans le rang élevé où son ambition seule l'a fait arriver.

Lorsque c'est Dieu qui donne lui-même les hommes en spectacle au monde pour le gouverner, l'enseigner et y tenir les premières places, ils sont ce qu'ils doivent être ; et la grandeur qui les environne n'est plus pour eux un obstacle au salut.

Combien sa providence n'en a-t-elle pas tirés de l'obscurité pour les faire briller parmi les princes de son peuple et les pontifes de son Eglise ? Or ces hommes choisis, appelés, ont été des hommes utiles. Ils ont honoré la place qu'ils occupaient par leurs vertus, leurs talents ; ils se sont prêtés à la grandeur, ils n'en ont pas été éblouis, et ils ont opéré leur salut dans l'élévation, parce qu'ils n'ont pas oublié leur néant dans le sein des honneurs mêmes.

On ne peut point dissimuler qu'un des grands dangers de la grandeur sont les hommages que l'on rend aux grands. Leur rang, leur autorité, les grâces qu'ils accordent leur forment continuellement une cour nombreuse. Si l'on ne louait que leurs vertus, si on ne leur tenait que le langage de la vérité, si on ne voulait que le bien de la société, ils ne seraient pas si exposés. Alors ce seraient des hommages dus à la place de ceux qui l'occupent. Mais c'est un système parmi les mondains d'excuser les défauts des grands, de prêter même un certain héroïsme aux vices qu'ils ont, de répandre des nuages sur la piété qui les mettrait de niveau avec les chrétiens pieux, de leur cacher la vérité, ou de l'envelopper sous des expressions qui ne la leur rendent pas intéressante, de ne leur montrer que des avantages particuliers, leur repos, leur autorité, les services qu'ils peuvent rendre à une famille, à des personnes dont les mœurs, les sentiments, la politique s'accommodent aux temps, aux circonstances. Voilà il faut l'avouer, des dangers qui exposent le salut des grands, et il n'y a que ceux qui n'oublient pas leur néant, qui l'avouent en la présence de Dieu, qui en triomphent.

Il y en a qui remportent ces victoires, comme je le ferai voir dans la seconde partie ; mais ce sont ceux que la Providence a fait naître dans la grandeur, ou qu'elle a tirés de l'obscurité pour l'accomplissement de ses desseins ; ce ne sont pas ceux que l'ambition y a fait arriver.

En effet, si la grandeur a des dangers pour ceux mêmes qui y sont appelés ; si un grand ne peut se sauver qu'autant qu'il est humble dans les honneurs, qu'il s'anéantit devant Dieu lorsque les hommes se courbent devant lui ; qu'il lui expose les besoins de son âme, lorsqu'on solllicite les grâces qu'il peut accorder, et qu'il avoue sa dépendance dans le temps qu'on espère tout de son crédit, quel sera le sort des ambitieux qui n'ont brigué les places que pour être honorés, et qui s'enivrent dans la grandeur des hommages que l'on rend à leur rapide élévation? Ah! c'est pour eux que la grandeur est un obstacle au salut; consultons les oracles du Saint-Esprit.

Dieu exauce dans sa colère les mondains. Ils se glorifient de leurs succès, et leurs succès sont la cause de leur perte éternelle : or c'est dans les succès des ambitieux, qu'éclatent les coups de la colère d'un Dieu irrité.

Qui forme plus de projets que l'ambitieux? Il ne médite que les moyens de s'avancer; il ne s'agite, il ne se remue que pour réussir dans ses entreprises. Rien ne coûte à celui qui veut s'élever. Il n'a point de mérite, des talents; c'est un vase vide ; mais il se baisse, il se courbe pour se remplir. Quand il sera arrivé aux honneurs qu'il désire, il se dédommagera de ses bassesses par un orgueil dont ceux qui sont nés dans la grandeur rougiraient. Il s'oubliera, et oubliera son Dieu; il se damnera, à moins qu'une grâce de miséricorde ne l'humilie.

Le Seigneur dans sa colère, dit le Prophète, exaucera les vœux des ambitieux : *Exaudiet Deus* (*Psal.* LIV); celui qui sans vocation est entré dans le sanctuaire, qui sans vertu et sans talents s'y élève aux premières dignités, parce qu'il ne considère dans cette dangereuse élévation que les honneurs et les revenus : *Exaudiet Deus ;* celui qui dans l'Etat y veut tenir un rang supérieur à son mérite, à ses connaissances et à ses lumières; qui n'a pas en vue d'y être utile, mais d'y être distingué; qui ne traite d'une charge, qui ne brigue une place, qui n'achète des titres pour se décorer, que pour satisfaire, dans la gloire qui l'environnera, son coupable orgueil : *Exaudiet Deus.*

Enfin dans tous les états il y en a qui veulent s'élever, s'agrandir et sortir des rangs inférieurs; les mondains croient que c'est leur mérite ou une destinée heureuse; et c'est Dieu qui exauce leurs vœux dans sa colère. L'ambition, l'intrigue, la cabale, le manége, les font préférer à des concurrents plus méritants qu'eux; mais c'est Dieu qui permet ses succès : *Exaudiet Deus.*

A peine auront-ils étonné le public par leur élévation qu'ils l'étonneront par leur chute ; à peine seront-ils sortis de l'obscurité qu'ils tomberont dans l'humiliation. Un changement de scène changera leur gloire en opprobre ; et ils seront d'autant plus humiliés que leur fortune était plus brillante et qu'elle les avait donnés en spectacle au monde : *Et humiliabit illos. (Ibid.)*

Heureux quand Dieu humilie les mondains dans la grandeur, quand il permet ces scènes, ces disgrâces qui les dérobent aux hommages, qui les nourrissent d'orgueil! On en a vu qui, n'étant plus exposés à ce danger, ont reconnu leur misère et se sont retournés du côté du Seigneur qu'ils oubliaient dans la prospérité.

Oui, mes frères, les hommages que procure la grandeur font trembler les justes dans l'élévation, et damnent les ambitieux qui les ont recherchés : en voilà le danger.

Je tremble quand je fais attention au nom que le Saint-Esprit donne à ceux qui sont parvenus aux honneurs par leur ambition; il les appelle les ennemis du Seigneur : *inimici Dòmini;* par conséquent des hommes qui ne remplissent pas ses desseins, qui sont déplacés, parce qu'ils sont où il ne les a pas appelés; des hommes qui oublient leur néant, qui veulent briller et être les idoles du monde; des hommes qui cherchent le danger, qui le bravent et qui y périssent. Aussi le Prophète ajoute-t-il que la colère du Seigneur éclate sur ces hommes qui s'oublient dans la grandeur, qui s'enflent dans leur nouvelle opulence ou dans l'état de leurs nouveaux titres, et qui, au lieu de se précautionner contre le danger des hommages qu'on leur rend plus par politique, par intérêt, que par inclination, les attendent, les exigent, et sont plus occupés de se faire honorer que de se faire aimer.

A peine sont-ils parvenus au faîte des honneurs que Dieu les en fait descendre. Ils n'ont brillé que quelques moments sur la scène du monde : un souffle du Tout-Puissant, qu'ils oubliaient dans leur élévation, les a renversés ; le tombeau s'est ouvert, lorsque tout le monde avait les yeux fixés sur eux. Ils y sont descendus . Leur gloire, qui étonnait et qui les étonnait eux-mêmes, s'est dissipée comme une fumée : *Mox ut honorificati fuerint et exaltati deficientes quemadmodum fumus deficient.* (*Psal.* XXXVI.)

Pour connaître encore plus clairement le danger de la grandeur pour les mondains qui n'y sont pas appelés, il ne faut que les examiner lorsqu'ils sont parvenus aux honneurs qu'ils ambitionnent.

Ceux qui sont nés grands, ou ceux que Dieu a placés lui-même dans la grandeur, ne sont point étourdis, enivrés du rang qu'ils tiennent, ni des hommages qu'on leur rend. Ils sont affables, modestes ; mais les ambitieux, sortis de l'obscurité par l'intrigue et le caprice de la fortune, ne se reconnaissent plus dans l'élévation. Ils s'imaginent n'en pouvoir soutenir l'éclat que par la hauteur, le mépris des autres et des réserves qui déconcertent ceux qui les approchent. En deux mots le Prophète a tracé la situation d'un mondain parvenu aux honneurs :

il ne se connaît plus dans l'élévation; la gloire qui l'environne l'agite et le trouble : *Exaltatus et conturbatus.* (*Psal.* LXXXVII.)

Voilà le danger de la grandeur pour les mondains. Ils la regardent comme un titre pour repaître leur orgueil et pour se dispenser des pratiques de la piété chrétienne.

La grandeur impose des devoirs à tous ceux qui sont dans l'élévation, parce qu'ils ne sont élevés au-dessus des autres que pour leur être utiles selon les desseins de Dieu; mais elle ne les dispense pas des devoirs du chrétien; au contraire, elle rend leur infraction plus scandaleuse. Les exemples qu'ils donnent ne sont pas indifférents, puisque la multitude a les yeux fixés sur eux; ils accréditent le vice quand ils paraissent mépriser la vertu; et ils font beaucoup de mal, quand ils ne font pas beaucoup de bien.

Or voilà, mon cher auditeur, un troisième danger de la grandeur pour les mondains : le préjugé qui a lieu parmi eux, et qui leur fait regarder la grandeur comme un titre pour s'y dispenser des pratiques de la piété chrétienne.

Faites-y attention : ce préjugé, tout injuste et tout insensé qu'il est, est plus accrédité chez ces aveugles mondains, qui sont sortis de l'obscurité et de l'indigence par le caprice de la fortune, que chez ceux que la naissance a distingués.

Or ce préjugé, tout accrédité qu'il est, les justifiera-t-il au tribunal de Jésus-Christ? Mais le mépris qu'ils font des instructions, des offices de leur paroisse, des assemblées de piété, des lois de l'Eglise, ne sera-t-il pas un péché, un crime, à cause qu'ils sont riches et qu'ils tiennent un rang distingué? Mais peuvent-ils se dispenser de faire ce que fait le peuple, quand il s'agit des devoirs du chrétien et être innocents? Mais sont-ils dispensés d'être humbles, doux, compatissants; de servir Dieu, de l'aimer, à cause qu'ils sont riches? Non, certainement; et les mondains qui nous opposent ce préjugé avec une sorte de confiance, n'oseraient avancer une telle impiété. Il est donc évident que ce préjugé, qui est si accrédité, et qui semble décider du plan de la vie que se tracent les mondains, est un grand danger dans la grandeur, et sera la cause de la perte de tous ceux qui ne la regardent pas avec les yeux de la foi. Pourquoi? Parce qu'il n'y a que la voie étroite, la voie du Calvaire qui conduit au ciel, et que les grands ne sont pas dispensés d'y marcher.

Que dans l'opulence, l'élévation, on se distingue par des mœurs douces, polies; par des dehors, des dépenses nécessaires au rang que l'on tient; par des aumônes, de bonnes œuvres qui demandent du temps et des fonds; par une plus longue et plus fréquente assiduité dans nos temples, par les personnes que l'on voit et le genre de ses occupations; c'est une distinction nécessaire pour l'harmonie de la société, et que la religion autorise. Il faut toujours paraître avec décence, ne point déshonorer son rang par les épargnes de l'avarice, par les mœurs d'un peuple grossier.

Il y a une grande différence entre la bassesse, qui annonce un homme sans sentiments, et l'humilité chrétienne, qui montre le disciple de Jésus-Christ; mais qu'un chrétien opulent, décoré de quelques nouveaux titres, s'imagine ne pouvoir se distinguer du peuple que par l'infraction affectée de toutes les pratiques de la piété chrétienne, que par un plan de vie opposé à celui de l'Evangile, que par une sorte de schisme avec tous les chrétiens fervents, c'est un aveuglement, un délire incompréhensible.

Tel est cependant, mes frères, vous le savez, le préjugé des mondains, et ce qui les expose certainement à la damnation dans l'opulence et dans les honneurs.

Remarquez, je vous prie, que ce préjugé règne non-seulement dans les grands, mais dans ceux qui sont décorés de quelques titres, de quelques emplois dans une ville; dans ceux qui, à l'ombre d'un certain revenu, peuvent mener une vie oisive, jouer, donner à manger. Vous les voyez prendre le ton, les airs de ceux qui sont nés dans la grandeur, et se croire réellement grands, parce qu'ils sont plus aisés que les petits qui les environnent.

Encore s'ils ne se distinguaient du peuple que par les heures du repas et la délicatesse, par le luxe et la mollesse, par les séances de jeu et les visites, par l'inutilité de leur vie et leur mauvais emploi du temps, ils seraient coupables. Cette singularité, ces amusements frivoles ne peuvent pas plus s'excuser dans le philosophe que dans le chrétien; mais ils se distinguent dans les devoirs de la religion, ils se dispensent des offices, ils sont à table ou au jeu pendant que les fidèles sont dans le saint temple, ils n'observent pas les jeûnes et les abstinences : en un mot, ils n'osent lever l'étendard de la piété chrétienne, parce qu'ils sont riches ou décorés de quelques titres dans la société. Voilà leur crime, et ce qui m'a fait dire que les dangers de la grandeur sont pour les mondains la cause de leur perte, comme ils sont pour les justes la cause de leurs victoires, vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On ne peut pas, sans erreur, avancer que le salut est impossible dans la grandeur. Dieu ne serait pas l'auteur des rangs distingués, si l'homme ne pouvait pas s'y sanctifier, et n'avait pas des grâces pour en remplir les devoirs.

C'est Dieu qui a varié les rangs et les conditions, qui a fait les riches et les pauvres; c'est lui qui a établi les puissances qui nous gouvernent, c'est lui qui nous commande de les respecter, et de leur être soumis; par conséquent il veut le salut des grands comme celui des autres mortels; ils les élève pour les rendre plus utiles, et non pas pour les rendre malheureux. S'il exige plus d'eux que de ceux qui leur sont soumis, c'est parce

qu'ils ont plus reçu : il en est du jugement que subiront les grands, comme de celui que subiront les savants; la sévérité sera proportionnée à l'autorité, aux richesses, aux lumières, aussi bien que la récompense : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* (*Luc.*, XII.)

C'est d'après cet oracle de l'Evangile, qu'on peut se convaincre de deux vérités : la première, des dangers de la grandeur, la seconde, des secours que Dieu donne pour en triompher.

En effet, Dieu fera rendre compte à la mort de l'autorité qu'il aura confiée, des richesses qu'il aura distribuées, des talents, des lumières qu'il aura donnés; or, si les grands, si les riches, si les savants ne pouvaient pas absolument faire un saint usage de tous ces avantages, seraient-ils coupables d'en avoir abusé? Des biens, des honneurs qui seraient des obstacles insurmontables au salut, seraient-ils des dons d'un Dieu juste qui veut le salut de tous les hommes? Non, certainement.

Mais ces faveurs, dira-t-on, sont dangereuses pour l'homme qui a un penchant violent pour la gloire et les satisfactions des sens; je le sais, mais la vie de l'homme sur la terre est un combat spirituel : il faut que ceux qui sont élevés, combattent contre tout ce qui peut nourrir l'orgueil, leur faire oublier leur origine et leur destinée future, comme les petits qui ont à combattre leurs passions et tout ce qui excite leur murmures dans l'indigence et dans la dépendance. La misère a ses dangers comme l'abondance, la vie obscure comme la vie éclatante : c'est la foi qui en fait triompher.

S'il est parlé dans l'Ecriture de la punition des grands qui ont abusé de la grandeur; s'il est parlé aussi de la récompense des grands qui en ont fait un saint usage, ceux qui se sont sanctifiés dans l'opulence, dans les premières places de l'Eglise et de l'Etat, sur le trône même, prouvent la possibilité de se sanctifier dans la grandeur. Les dangers de l'élévation ont fait la matière de leurs triomphes; d'ailleurs, on peut dire de la grandeur ce que les saints docteurs disent des richesses : Si elle est un obstacle au salut pour ceux qui en abusent, elle y contribue aussi beaucoup pour ceux qui veulent faire le bien. Que de moyens le chrétien religieux ne trouve-il pas dans l'opulence et dans la grandeur pour être utile et faire servir Dieu?

Enfin, saint Paul décide clairement que le salut des grands n'est pas impossible, malgré tous les dangers auxquels ils sont exposés, puisqu'il nous recommande de prier pour tous ceux qui sont par l'ordre de Dieu dans l'élévation.

Oui, la grandeur a ses dangers; ils sont pour les justes la matière de leurs victoires. Pourquoi? Parce que ce sont des dangers qu'ils n'ont pas recherchés, et qu'ils sont placés dans l'élévation par la Providence; parce que ce sont des dangers qu'ils évitent, en n'oubliant pas ce qu'ils sont, et ce qu'ils seront bientôt; parce que ce sont des dangers que leur foi et leur fidélité écartent pour travailler avec succès à leur salut.

Ils sont utiles dans la grandeur, parce qu'ils ne sont pas déplacés; ils sont humbles dans la grandeur, parce qu'ils n'oublient pas leur néant; ils sont religieux dans la grandeur, parce qu'ils veulent s'y sanctifier.

Ainsi, leur mérite et leur bonheur, c'est de triompher des dangers qui accompagnent la grandeur, et d'être ce que ne sont pas les grands, qui ne se conduisent que par les maximes du monde; car le monde conçoit de fausses idées de la grandeur, en disant qu'elle ne peut point compatir avec les maximes de l'Evangile.

Soutenez votre attention pour profiter de ce détail intéressant, puisqu'il nous prouvera que l'on peut se sauver dans la grandeur malgré tous les dangers qui l'accompagnent.

Tertullien concevait une fausse idée de la grandeur temporelle, lorsqu'il disait aux païens qu'elle était incompatible avec les maximes de l'Evangile, comme si l'Evangile condamnait la distinction des états, et comme si le christianisme, qui devait s'établir sur toute la terre, ne devait faire qu'une société d'hommes religieux sans souverains, sans pontifes, sans magistrats. Ce génie profond et sublime ne faisait pas attention aux prophéties, qui annonçaient la conversion des grands de la terre, des rois. Pouvait-il supposer qu'ils renonceraient au gouvernement de leurs Etats, en renonçant au culte des démons? Non; puisqu'il était dit dans les prophéties, qu'ils protégeraient l'Eglise et étendraient le culte du vrai Dieu.

Telle fut cependant l'erreur qu'il avança en faisant l'apologie de la religion chrétienne, après en avoir établi solidement la vérité sur l'accomplissement des prophéties, sur les miracles de Jésus-Christ, dont plusieurs étaient même consignés dans les archives du sénat; il conclut par ces paroles célèbres :

« La divinité de la religion chrétienne est prouvée avec tant d'évidence, que les empereurs l'embrasseraient si les césars pouvaient être chrétiens, ou si des chrétiens pouvaient être des césars. » (Tertul., *Apolog. adversus gentes*, cap. 21.)

Or voilà en quoi ce grand homme s'est trompé; car les oracles des prophètes ont été accomplis; les césars sont devenus chrétiens; Constantin a embrassé le christianisme sans renoncer à l'empire : il a été grand prince, grand guerrier, en suivant les maximes de l'Evangile; il a été utile à l'Eglise par son autorité, sa puissance; et il a triomphé des dangers de la grandeur, parce que sa foi lui en faisait faire un saint usage.

Rien de plus certain que la grandeur bien entendue, c'est-à-dire que la grandeur qui environne les rois, ceux qui nous gouvernent, qui nous jugent, qui occupent des places éminentes et nécessaires dans l'Etat, que la naissance a distingués, n'est pas incompatible avec les maximes et les préceptes de l'Evangile. Pourquoi? C'est que l'Evangile

ne condamne pas la grandeur des places qu'occupent ceux qui y sont appelés; il ne condamne que le mauvais usage que l'homme en peut faire; elle a des dangers, mais ces dangers sont la matière des victoires que remportent les justes.

Il n'en est pas des justes dans l'élévation, comme des mondains qui ne sont arrivés aux honneurs que par la brigue, la cabale et tous les ressorts d'une coupable ambition. Le juste n'est pas déplacé, il est où Dieu le veut; le mondain est déplacé, il est où il ne devrait pas être, et où il ne peut qu'être enivré de la gloire qui l'environne sans pouvoir en soutenir l'éclat.

Comment un juste se trouve-t-il dans la grandeur? C'est ou par le droit que lui donne sa naissance aux places distinguées dans l'Etat, ou par les desseins d'une Providence qui tire de l'obscurité ceux dont elle veut se servir, pour l'utilité des peuples et la sanctification des âmes. Or ce juste né dans la grandeur, ou placé par l'ordre de Dieu dans une place éminente, est exposé, il est vrai, à des dangers, mais comme il ne les a pas recherchés, il en triomphe plus aisément que les mondains, qui ne recherchent dans les honneurs que les dangers de la grandeur, c'est-à-dire, ce qui peut nourrir l'orgueil et flatter la vanité.

Les justes sont utiles dans la grandeur, parce qu'ils ne sont pas déplacés, et qu'ils ont tout ce qu'il faut pour en soutenir le poids et en remplir les obligations.

S'ils sont nés dans l'élévation, l'éclat qui les environne ne les éblouit pas, ils sont accoutumés à tout ce qui flatte ceux qui sont dans les rangs inférieurs. Tout ce qui attire les regards du peuple, est pour eux une distinction embarrassante, ils se prêtent aux dehors de magnificence qui annoncent l'importance du rang qu'ils tiennent dans la société, ils ne s'y attachent point, et la grandeur n'a point pour eux les dangers qu'elle a pour les ambitieux, qui n'ont travaillé à s'élever que pour se repaître du droit que donne l'élévation, et nourrir leur orgueil.

S'ils sont tirés de l'obscurité par la Providence pour remplir des places distinguées dans l'Eglise et dans l'Etat, alors les dangers de la grandeur sont des moyens de sanctification, et deviennent la matière de leurs triomphes. Appelés et placés par un Dieu bon et juste, ils ont des grâces pour remplir les obligations de leur état. Que d'exemples ne nous fournissent pas les livres saints de ces vérités, et quelle preuve l'expérience ne nous donne-t-elle pas de la différence qu'il y a entre le juste et le mondain?

Joseph élevé tout à coup à la première place de l'Egypte, dépositaire de l'autorité royale, ministre estimé du prince, qui voit tout plier sous lui, qui voit dans son élévation la réalité du songe qu'il avait confié à ses frères avec tant de candeur, est-il ébloui de la gloire qui l'environne? non: parce qu'il ne l'a pas ambitionnée, et qu'il avait même préféré des chaînes aux faveurs qui pouvaient lui procurer des honneurs. Sa grandeur le rend utile à toute l'Egypte: il en devient en quelque sorte le sauveur par sa sagesse et sa prudence, et il devint dans la grandeur un grand saint aussi bien qu'un grand ministre.

Les pontifes que Dieu a placés sur le trône épiscopal, que le gouvernement des âmes effrayait, qui redoutaient le compte que Dieu en demandera aux pasteurs de son peuple, et auxquels il a fallu faire une sainte violence pour les faire courber sous un fardeau redoutable aux anges même, étaient-ils éblouis des honneurs du sanctuaire, flattés de l'opulence des grands bénéfices? Non c'est sous le règne de ces pontifes appelés, qu'on a vu la piété fleurir, la discipline de l'Eglise en vigueur, les fidèles instruits, des apôtres répandus dans les campagnes, les abus réprimés, et Dieu honoré par un culte pur.

Quelle différence entre un juste placé dans la grandeur par sa naissance ou par son mérite, et un ambitieux, qui ne brigue les honneurs et les richesses que pour nourrir son orgueil et sa mollesse? Un juste est utile dans la grandeur, soit qu'il occupe les premières places dans l'Etat, soit qu'il occupe celles qui le distinguent dans l'Eglise. Sa foi le fait triompher des dangers attachés à la grandeur, parce qu'il ne les a pas recherchés.

L'ambitieux, qui n'est flatté que de la gloire et de l'opulence des grandes places qu'il brigue, non-seulement y est inutile, mais même il y fait beaucoup de mal. Qui peut se représenter, sans être touché, les maux que cause le mauvais usage de la grandeur dans l'Etat et dans l'Eglise? Les gémissements des pauvres, la corruption des mœurs dans les terres de ces seigneurs hauts et irréligieux, attestent le mauvais usage qu'ils font de la grandeur. Que d'innocents Naboth condamnés, dépouillés de leurs héritages, quand ce sont des juges indolents, ennemis de l'étude et intéressés, qui décident de leur fortune? Quel désordre dans la jeunesse! que d'ignorance dans le peuple! que d'âmes qui se perdent dans une grande paroisse gouvernée par un pasteur sans zèle, sans lumières, sans talents pour instruire, et qui n'a recherché que les honneurs et les revenus de sa place: ah! voilà des dangers où l'ambitieux périt; mais le juste en triomphe, parce qu'il ne les a pas recherchés; et il est humble dans la grandeur, parce qu'il n'oublie pas son néant.

Quand je dis que le vrai juste est humble dans la grandeur, je ne représente pas un grand qui oublie ce qu'il doit à sa naissance, à son rang, à sa place, qui n'en soutient pas l'éclat par les réserves, la générosité, la décence, la fermeté qui annoncent son autorité et la fait respecter: un grand qui se confond avec le peuple, qui se familiarise et se plaît dans une société d'hommes obscurs qui cessent de le respecter, parce qu'il cesse d'honorer sa place; je dis que le juste est humble dans la grandeur, parce qu'il n'oublie pas son néant, c'est la foi qui le rend

humble dans l'élévation, c'est elle qui lui découvre le principe et le terme de sa grandeur.

En effet, mon cher auditeur, et nous ne saurions trop nous arrêter à cette réflexion. Quoi de plus capable de flatter, de nourrir l'orgueil de l'homme, que les honneurs, les hommages attachés à la grandeur? or il n'y a que la foi qui puisse faire triompher de ce danger. Pourquoi? le voici : c'est que la foi nous persuade de notre néant, c'est qu'elle nous apprend que c'est Dieu qui nous en a tirés pour nous placer au-dessus des autres; c'est qu'elle nous montre notre destinée future, la mort qui nous arrachera à cette gloire passagère, le tombeau qui renfermera nos cendres, le tribunal de Jésus-Christ où il nous demandera beaucoup, parce qu'il nous a donné plus qu'aux autres. C'est faute de foi que le mondain s'enfle dans la grandeur, qu'il se laisse éblouir par l'éclat de ses titres et de ses richesses, qu'il est haut, méprisant et qu'il oublie son néant; comme si la main qu'il l'a tiré de l'obscurité n'était pas assez puissante pour le faire rentrer dans l'abîme de misères d'où il est sorti.

Le juste triomphe de ce danger: comme il vit de la foi, il n'oublie pas son néant dans la grandeur, il s'en pénètre les jours même de sa gloire; il a un cœur humilié sous l'éclat des parures qu'exige sa dignité, et il avoue à son Dieu secrètement qu'il n'est rien dans le temps même qu'il accorde des grâces, et qu'il fait des heureux.

Remarquez, mon cher auditeur, que c'est devant Dieu que le chrétien dans la grandeur s'humilie, que c'est à lui seul qu'il avoue son néant et sa dépendance, par conséquent qu'il est humble sans cesser d'être grand, sans avilir la grandeur, sans mépriser les marques éclatantes de sa dignité, sans rien retrancher même de la pompe destinée à annoncer son élévation au-dessus des autres, sans se confondre avec ses inférieurs. Quand le chrétien est petit à ses yeux, il est grand, innocent aux yeux des hommes, il l'est même aux yeux de Dieu.

David ose dire au Seigneur que son cœur ne s'est point enflé dans l'éclat qui l'environnait, dans les hommages qu'on lui rendait; que tout ce que ses yeux contemplaient de flatteur pour un mortel, ne lui faisait pas oublier son néant; que la pompe royale qui le distinguait, n'était pour lui qu'une nécessité à laquelle il se prêtait; que ses victoires, ses succès, les événements même miraculeux de son règne, ne l'empêchaient pas de sentir sa misère : cependant David était un grand prince, un grand guerrier, il soutenait l'autorité royale, la faisait respecter. Le juste est ce qu'il doit être aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes.

Dieu réprouve tous ceux qui sont grands a leurs propres yeux, et qui ne sont pas petits aux siens. Or on ne peut pas dire que tous ceux qui ont rempli les premières places de l'État et du sanctuaire depuis la naissance du monde, soient réprouvés. Les livres saints et les annales de l'Eglise nous montrent des amis de Dieu, des saints dans tous les états, des rois et des pontifes, des guerriers et des juges, des reines sous une brillante couronne, des princesses dans une cour de délices et de fêtes, des dames dans les honneurs et l'opulence, des seigneurs honorés de l'amitié du prince, comblés de ses faveurs. Il est donc certain que tous ces justes, tous ces amis de Dieu étaient petits à leurs propres yeux, qu'ils n'oubliaient pas leur néant dans la grandeur, puisqu'on ne peut point être sauvé sans ce sentiment de sa misère, sans cet aveu de sa dépendance. Oui, mon cher auditeur, ils étaient humbles dans la grandeur, parce qu'ils n'oubliaient pas leur néant, ils étaient religieux dans la grandeur, parce qu'ils voulaient sincèrement s'y sanctifier, et par là ils en évitaient tous les dangers.

Le juste triomphe aisément des dangers de la grandeur, quand il a une foi vive, et qu'il veut sincèrement se sanctifier. Pourquoi? parce qu'il consulte la loi de son Dieu et non celles du monde, qui n'ont point d'autre autorité que celle que les mondains leur donnent, les maximes de l'Evangile et non les maximes du siècle opposées à la foi et au plan du christianisme.

Pourquoi les grands se dispenseraient-ils des devoirs du chrétien, des pratiques de piété qui nourrissent la foi, de l'observance des préceptes de Dieu et de son Eglise, de ces efforts et de cette sainte violence nécessaires pour marcher dans la route du ciel et y arriver à la fin de leur pèlerinage? Est-ce parce qu'ils ont plus reçu que les autres, qu'ils sont distingués par des titres, des charges, des domaines considérables? est-ce parce qu'ils sont donnés en spectacle aux yeux du peuple? qu'ils sont plus éclairés et que leurs exemples font plus d'impression et entraînent plus d'imitateurs? ou bien est-ce qu'un grand n'est point obligé de servir Dieu, de l'adorer, de lui obéir comme les autres fidèles? l'Evangile le dispense-t-il de l'humilité, de la pénitence, de porter sa croix? A-t-on dit au grand Constantin et au grand Clovis, quand ils ont embrassé le christianisme, qu'en considération de leur grandeur, de leur puissance sur la terre, on les dispensait de toutes les pratiques gênantes de la religion? qu'ils pourraient se distinguer du peuple religieux par un culte particulier, et que quelques rapides et brillantes apparitions dans nos Eglises suffisaient pour assurer le succès de leur salut? Non, sans doute. Ce n'est donc que l'esprit du monde qui autorise le faux système des grands qui s'imaginent avoir des titres pour se mettre au-dessus du peuple religieux qui remplit exactement les devoirs du christianisme. C'est cet esprit qui fait naître le danger de la grandeur dont le juste triomphe, parce qu'il veut sincèrement se sanctifier.

Un juste sait ce qu'il est devant Dieu; comme sa créature, il sait qu'il n'est point distingué à ses yeux de ceux qui vivent

sous son autorité; qu'il tient tout de lui, et qu'il lui rendra un compte rigoureux des richesses et des titres qui le distinguent aux yeux du monde; c'est pourquoi, au lieu de se dispenser des pratiques de la piété chrétienne, il s'y livre avec plus de zèle, plus de reconnaissance, plus de persévérance que les autres.

Riche, le temps que l'artisan donne au travail, il le donne aux bonnes œuvres; on le voit au pied des autels, dans des hôpitaux, aux assemblées de charité; son opulence est pour lui un moyen de se sanctifier, et de faire des heureux.

En place, dans l'autorité, non-seulement il sert Dieu, mais il le fait servir; sa maison est composée, comme la cour de David, de domestiques, d'officiers sages, vertueux; on le craint, parce qu'on sait qu'il craint le Seigneur; persuadé de l'impression que font les exemples des grands, il se met en état de dire comme saint Paul (*Philipp.*, III) : Suivez-moi; soyez mes imitateurs dans tout ce qui regarde le service de Dieu et l'ouvrage de notre salut.

Soumis à l'Eglise, on n'entend pas à sa table ces conversations où les pontifes, aussi bien que les lévites, sont censurés, cités et tournés en ridicule; où les systèmes d'une philosophie antichrétienne sont opposés à la sagesse de l'Evangile; on n'y voit pas les mets défendus par la loi, artistement mêlés avec ceux qui satisfont la sensualité; enfin, le jeu, les spectacles ne l'occupent pas. Il est chrétien dans la grandeur, il en remplit les devoirs, malgré les préjugés d'un monde aveugle, qui supposent dans les grands des titres qui les dispensent de servir Dieu, et il triomphe des dangers de la grandeur, parce qu'il veut sincèrement se sanctifier.

Ce qui condamne ces mondains qui s'imaginent que leur rang ou leurs richesses sont des titres pour ne pas faire comme le peuple religieux, lorsqu'il s'agit de servir Dieu, et d'assurer le succès de leur salut, qui veulent se tracer un plan de piété qui les distingue de ceux qui sont dans les rangs inférieurs, comme si la religion admettait des distinctions dans le culte dû au Très-Haut et dans les bonnes œuvres commandées, c'est l'exemple des grands qui veulent sincèrement se sanctifier. Les voit-on prendre le change en matière de piété? les voit-on couler leurs jours dans la mollesse et l'inutilité? les voit-on dédaigner nos solennités et craindre de se confondre avec les fidèles dans le saint temple? les voit-on mépriser les lois de l'Eglise, et se faire gloire de l'infraction des jeûnes et des abstinences? enfin, les voit-on s'endurcir sur la misère des pauvres, et éviter tous les spectacles qui peuvent toucher l'humanité, et exciter la compassion sur le sort des malheureux? Non, ils se prêtent à la grandeur, ils en évitent les dangers, et pour en triompher, ils vivent chrétiennement, et pratiquent avec zèle toutes les vertus commandées.

La grandeur qui environne le trône a certainement ses dangers; cependant David et saint Louis en ont triomphé, parce qu'ils voulaient sincèrement se sanctifier; on les a vus pieux, recueillis, prier le jour et la nuit, méditer la loi et l'observer, sans négliger les affaires du gouvernement. Héros de la guerre et religieux observateurs des préceptes de leur Dieu, la valeur et la clémence ont fait la gloire de leur règne, et en ont fait de grands saints et de grands rois.

Concevons une juste idée de la Providence, qui dispense les honneurs et les richesses, et nous serons persuadés que le salut des grands et des riches n'est pas impossible. On ne périt dans les dangers de la grandeur et de l'opulence que lorsqu'on veut s'élever et s'enrichir contre les desseins de la Providence, ou lorsqu'on abuse des dons de Dieu contre Dieu même. C'est le bon usage de son autorité, de ses biens, qui décide du salut. Quand on peut faire des heureux selon les desseins du Seigneur, on peut se procurer aussi la récompense qui fait les bienheureux dans l'éternité de gloire qui nous est promise, et que je vous souhaite.

SERMON XXXVI.

Pour le vingt-unième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LA BONTÉ DE DIEU.

Dimisit eum, et debitum dimisit illi. (*Matth.*, XVIII.)
Il le laissa aller, et lui remit sa dette.

Jésus-Christ dépeint sous la parabole de notre évangile la bonté infinie de notre Dieu. Pierre venait de lui demander quelle devait être l'étendue de notre charité, s'il fallait pardonner plusieurs fois à notre frère, lorsqu'il continuait de nous offenser, et si ses fautes ne devaient pas mettre un terme à notre clémence. Le Sauveur, après lui avoir répondu que notre charité ne doit pas avoir de bornes, et que notre cœur doit être ouvert à nos ennemis, même dans tous les moments de la vie, propose à ceux qui l'environnent et qui l'écoutent la parabole que vous venez d'entendre.

Il n'est pas difficile, mon cher auditeur, d'apercevoir l'importante leçon que ce divin Maître a voulu nous donner.

Sous les traits ingénieux des paraboles, dit saint Augustin (epist. 55), on est instruit et touché. Ce sont des voiles qui nous font connaître le prix des vérités qu'elles renferment.

D'ailleurs, dit saint Chrysostome (*in Matth.*), c'était l'usage, dans la Palestine, de présenter, sous des traits symboliques, les vertus et les morales qu'on voulait imprimer plus efficacement dans le cœur et dans l'esprit, persuadé que ces images frappantes laissaient des impressions plus durables que les discours ordinaires?

Or voici les vérités qui sont cachées dans cette parabole :

Ce roi, qui fait rendre compte à tous ceux qui sont sous son domaine, c'est Jésus-Christ; ces serviteurs qu'il cite devant lui, ce sont tous les mortels qu'il a créés et rache

tés. Ce compte rigoureux qu'ils rendent, c'est celui que nous rendrons de tous les biens que nous avons reçus dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Nous le rendrons dans le secret au moment de notre mort : nous le rendrons en présence de toutes les nations assemblées, le dernier jour du monde. Ce lieu de pleurs, de ténèbres, de tourments, où sont précipités ceux qui ne veulent point faire miséricorde, c'est l'enfer. Voilà le sens de la parabole : en voici les leçons. Dans sa colère même Dieu se ressouvient de sa miséricorde ; sa bonté ne résiste pas aux cris du coupable qui prie et gémit. Non-seulement il accorde du temps au pécheur, mais même il lui remet ses péchés. Bon essentiellement, il ne se plaît pas dans la perte des âmes ; il ne punit qu'à regret, il a compassion de l'ouvrage de ses mains ; et ce n'est qu'après avoir lassé sa miséricorde, que l'homme éprouve les rigueurs de sa justice.

Mais Dieu veut avoir des imitateurs de sa bonté ; il veut que nous aimions nos frères comme il nous aime, que nous usions de clémence envers eux comme il en use avec nous, et qu'ils aient une place dans notre cœur, comme nous en avons une dans le sien.

Cette imitation de la bonté, de la charité et de la miséricorde de notre Dieu, est un précepte qu'on ne peut violer sans irriter sa colère et mériter les châtiments éternels.

C'est un précepte ; Jésus-Christ le déclare expressément : Ne fallait-il pas avoir pitié de votre frère comme j'ai eu pitié de vous? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?* (*Matth.*, XVIII.) C'est un précepte dont l'infraction irrite la colère du Seigneur, et mérite l'enfer : *Iratus Dominus tradidit eum tortoribus.* (*Ibid.*)

Pour vous porter, mes frères, à adorer la bonté de Dieu, et à l'imiter, je vais vous en entretenir aujourd'hui en deux mots, et voici le plan de ce discours.

Les caractères de la bonté de Dieu : première partie : *les leçons que nous donne la bonté de Dieu ;* seconde partie. Donnez-moi toute l'attention dont vous êtes capables.

PREMIÈRE PARTIE.

La bonté est essentielle en Dieu. Il est le souverain bien, la source de tous les biens ; la bonté que nous admirons, que nous louons dans certaines personnes, n'est qu'un faible écoulement de la bonté de Dieu : comme nul n'est saint comme lui, nul ne peut être aussi bon que lui : c'est de lui que vient tout don parfait. Le juste est bon de la bonté empruntée de Dieu, comme il est fort de la force qui vient de Dieu. Sa puissance agissait dans ceux qui opéraient des miracles. Sa bonté est retracée dans les hommes de miséricorde.

La bonté dans l'homme n'est pas toujours une vertu ; quelquefois c'est un défaut, c'est indolence, mollesse, indifférence, crainte, insensibilité. C'est dans le souverain être que la bonté est une perfection infinie, parce qu'elle n'est pas contraire à la sagesse, à la justice, et à tous les autres attributs essentiels à la Divinité.

Les sages du paganisme ont reconnu cette vérité : quoique dans leur aveuglement, et même contre leurs lumières, ils adoptaient la pluralité des dieux ; ils ont tous dit que la bonté était essentielle à la Divinité, et rien n'est plus beau que le portrait qu'ils en retracent dans leurs ouvrages

Mais ce n'est pas assez pour nous, mes chers frères, de savoir que la bonté est essentielle à la Divinité, que Dieu est le souverain bien. Comme ce Dieu infiniment bon s'est manifesté au dehors, qu'il est comme sorti de son secret pour tirer le monde du néant, former l'homme à son image, et se peindre dans tous ses ouvrages avec tous les traits de bonté, de sagesse, de puissance qui publient sa gloire, il faut nous appliquer, et considérer la bonté de Dieu par rapport à nous ; et pour le faire avec fruit, il ne faut que connaître notre Dieu et nous connaître nous-mêmes ; connaissance préférable à toutes les connaissances qui flattent les savants, et qui n'en font souvent que des superbes qui languissent dans de vaines questions. Saint Augustin (*Confess.*, lib. VI, cap. 14) la demandait humblement au Seigneur, après avoir reconnu l'inutilité, et même le danger de toutes les autres sans celle-là : *Noverim te, noverim me.*

En effet, mon cher auditeur, connaître Dieu, et se bien connaître soi-même, c'est le moyen de ne pas ignorer l'étendue de sa bonté : ce qu'il est, ce que nous sommes, l'océan de sa gloire, l'abîme de notre misère nous tracent avec des traits de lumière les divins caractères de sa bonté.

Bonté gratuite. Nous n'étions pas encore, et il nous aimait ; nous étions dans le néant, et il nous préparait des biens temporels et des biens éternels. Qui l'a donc porté à créer le monde dans le temps, à former l'homme à son image, à l'enrichir de tous les dons qui le rendaient si grand avant son péché ? sa bonté. L'homme en a-t-il jamais été digne par quelque mérite qu'il eût de son propre fond ? Non.

Bonté tendre. Dieu a-t-il abandonné son ouvrage quand il a été sorti de ses mains ? Est-ce le hasard qui gouverne cet univers, qui en conserve l'harmonie, qui fertilise les campagnes, et qui fait trouver à l'homme tout ce qui est nécessaire pour vivre, se couvrir et couler des jours purs et tranquilles ? C'est dans l'aveuglement, le délire, que les épicuriens ont imaginé leur système insensé, et ont représenté Dieu comme une divinité oisive, indolente, qui ne s'occupait pas de ce qui se passe sur la terre.

Bonté générale. Quel peuple, quelle nation, quel climat privé des présents dont il comble les humains ? Son soleil se lève sur les méchants comme sur les bons ; il échauffe et rend fécondes les terres des infidèles comme celles de ceux qui croient en lui ; la terre est remplie de sa miséricorde ; il faut

que le pécheur en abuse et s'endurcisse pour la lasser et périr.

Bonté constante. Point de mouvement dans la vie où nous ne puissions l'éprouver si nous voulons, parce qu'il ne change point, parce qu'il est bon quand nous sommes mauvais, parce qu'il est bon dans sa colère même. Nous cessons d'être bons quand nous l'offensons; mais il est offensé sans cesser d'être bon. Il faut être arrivé au terme pour pouvoir dire : il n'est plus temps de retourner à lui; la source de ses miséricordes est tarie.

Bonté magnifique. Il couronne ses propres dons, lorsqu'il couronne nos mérites. Nous avons de notre propre fond le péché. Tout ce qui est méritoire pour le ciel vient de lui : Ainsi, mon cher auditeur, tout nous prouve que Dieu est essentiellement bon ; le néant dont nous avons été tirés, la vie dont nous jouissons, les péchés que nous commettons, les délais de notre conversion, la félicité que nous espérons. Il est important de développer ces vérités : commençons.

C'est d'un Dieu bon que procèdent tous les biens créés, et qui ne sont que des biens passagers et périssables; mais, dit saint Augustin (*De Trinitate*, lib. VIII, cap. 3), il n'y aurait rien de bon sur la terre, s'il n'y avait pas un souverain bien, un Etre suprême essentiellement bon ; car il faut nécessairement que tout ce qui est bon ait sa source, son principe. Or la source, le principe de tout ce qui est bon, c'est Dieu : *Nulla essent mutabilia bona, nisi esset incommutabile bonum.* La bonté en Dieu n'est pas une perfection acquise ; c'est un attribut essentiel à la divinité. La bonté dans l'homme peut être un don de la nature. On dit d'un homme humain, tendre, compatissant, doux, obligeant : Il est bon; et cette bonté du cœur, du caractère, peut se trouver dans le païen comme dans le chrétien. Il n'en est pas de même de tout ce qui est bon dans l'ordre surnaturel : c'est la grâce qui nous rend bons; c'est elle qui nous fait faire le bien; c'est elle qui nous empêche de tomber dans les fautes qui nous rendent méchants. Or, ces principes posés, il est aisé de conclure qu'il n'y a aucun bien dans l'homme qui ne soit un bien accordé, parce qu'il n'est bon que par les dons et les grâces qu'il reçoit de son Créateur. Il n'en est pas de même de Dieu. Rien hors de lui ne le rend bon, parce qu'il est le bien suprême, et qu'il est le principe de tout ce qui est bon : *Non alio bono bonum, sed bonum omnis boni.*

Ici, mon cher auditeur, j'admire la bonté toute gratuite de notre Dieu. Il n'y a rien de bon qui ne vienne de lui. C'est lui qui a créé tous les biens que nous estimons. Il n'y avait donc rien hors de lui qui méritât les avances de sa bonté? Non; c'est sa bonté toute gratuite qui a tiré le monde du néant: le néant n'est rien. Dieu a fait de rien ce monde ; c'est parce qu'il appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, que le néant qui n'est rien, lui obéit, et que le monde paraît dans l'ordre qu'il lui prescrit.

Voilà, si vous y faites attention, un trait éclatant de la bonté gratuite du Dieu que nous adorons. Il n'y avait rien de bon, puisqu'il n'y avait hors de lui que le néant. Le ciel, la terre et toutes les merveilles qui en font l'ornement, sont ses ouvrages : ils sont bons, parce qu'ils sortent de ses mains, il ne voit de bon que ce qu'il a créé : *Vidit quod esset bonum.* (*Genes.*, I.)

C'est en traitant cette matière que saint Augustin disait : Parmi tous ceux qui se disent les auteurs de plus beaux ouvrages, les inventeurs des arts, les fondateurs des empires, il n'y en a pas un qui ne doive avouer son néant devant l'Etre suprême, qui a fait de rien ce vaste univers, qui renferme tant de merveilles : *Nec auctor est excellentior Deo.*

Les plus vastes génies, les plus habiles artistes, se distinguent par de brillantes productions, des chefs-d'œuvre dans l'art qu'ils professent; mais ils ne réussissent pas à leur gré : c'est par des degrés qu'ils se perfectionnent ; c'est par de longs et pénibles travaux qu'ils acquièrent un vain nom ; au lieu que la voix seule de notre Dieu suffit pour créer un monde qui offre à nos yeux une foule de miracles continuels : *Nec ars efficacior Dei verbo.*

Quelle cause plus excellente, plus digne de notre admiration, que celle qui a produit ce qui est bon, ce que nous aimons? Or c'est Dieu qui a créé tout ce que nous estimons, qui nous flatte. On doit donc reconnaître un Dieu essentiellement bon, disait Platon, au rapport de saint Augustin (*De civ. Dei.* lib XI, c. 21), puisque tout ce qui est bon n'a point d'autres principes que Dieu même, et qu'il est la source de tous les biens créés : *Nec causa melior quam ut bonum crearetur a bono Dei.*

Mais si la bonté gratuite de notre Dieu éclate dans la création du monde, elle n'éclate pas moins dans la création de l'homme.

Le limon dont nous sommes formés était-il quelque chose qui méritât l'attention de Dieu dans son infinie bonté? L'homme, le chef-d'œuvre de ses ouvrages, sort de ses mains enrichi de tous les dons qui le distinguent de toutes les autres créatures. Immortel, libre, pouvant tout ce qu'il voulait, parce qu'il ne voulait que ce qu'il pouvait, paisible dans l'innocence, tout lui était soumis ; les animaux, ses sens mêmes respectaient son empire ; savant sans étude, des connaissances infuses le garantissaient de l'ignorance dont les plus grands philosophes même n'ont pas été exempts. Voilà l'homme en sortant des mains de Dieu, le voilà dans sa grandeur ; voilà ces priviléges. Or cette distinction, cette élévation, cette haute destinée d'une créature formée du limon de la terre, ne publient-elles pas une bonté toute gratuite?

Cet heureux état était l'ouvrage d'un Dieu bon. Le malheur de l'homme coupable, comme assis malgré toutes ses misères dans les

débris de son ancienne grandeur, est l'ouvrage du péché, de la désobéissance.

Ah ! je ne suis pas étonné d'entendre tous les justes de l'ancienne loi, et tous les saints de la nouvelle, célébrer, par des cantiques d'actions de grâces, le bienfait de la création. Vous êtes des ingrats, disait Moïse aux Israélites, d'oublier celui qui vous a créés et de mettre votre confiance dans de vaines idoles.

Bonté de Dieu, bonté tendre. Non-seulement il nous a créés, mais il nous a conservés. C'est dans ce Dieu tout-puissant et infiniment bon, disait saint Paul aux philosophes d'Athènes, que nous vivons, que nous agissons et que nous subsistons ; *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII.)

O hommes, qui oubliez votre dépendance, votre fragilité, le besoin continuel que vous avez de votre Dieu, voilà des paroles qui doivent être gravées dans vos appartements. Vous vivez, mais de qui tenez-vous cette vie, qui vous est si chère, si précieuse ? Qui vous la conserve ? Qui prolonge des jours que tant d'accidents menacent continuellement ? Pourquoi la mystérieuse harmonie des parties de votre corps n'est-elle pas détruite dans un moment ? Ne dites pas que si vous ne vous êtes pas donné la vie dont vous jouissez, c'est vous qui la conservez par votre prudence, votre sagesse, votre sobriété, et que vous êtes redevables de vos longues années à la force de votre tempérament et aux précautions que vous prenez. J'avoue que les excès usent la santé, abrégent la vie de l'homme et le précipitent dans le tombeau, quelquefois à la moitié de sa carrière : mais si l'homme par un coupable abus de sa liberté, peut abréger la longueur de ses jours, peut-il vivre un seul instant sans le secours de son Créateur ? Ah ! c'est en lui et par lui que nous vivons ; c'est une bonté tendre qui nous soutient ; Dieu conserve son ouvrage : *In ipso vivimus.*

Vous agissez, vous vous remuez, vous formez des projets, des complots, des cabales ; vous travaillez, vous acquérez des connaissances, vous supportez les fatigues, les rebuts, quand il s'agit de votre fortune ou de vos plaisirs ; vous risquez tout pour réussir dans vos entreprises, même l'éternité : mais que faut-il pour vous arrêter, vous détruire, même dans votre course ? un seul acte de la volonté de Dieu.

Est-il rare de voir changer les jours de triomphe en des jours de deuil ? Jouit-on toujours des honneurs qu'on a obtenus ? Et n'en voit-on pas descendre dans le tombeau avant d'avoir occupé la place où ils espéraient briller, et peut-être se faire craindre ?

Qui renverse tout à coup ce colosse qui se promettait une longue carrière, qui voyait accumulés sur sa tête superbe les dignités et les revenus ? Un seul acte de la volonté de Dieu. Il est arrêté par la maladie ; il faut étendre son corps sur le lit de l'infirmité ; il ne paraît plus à la cour ; le mal fait des progrès ; il meurt ; plusieurs s'agitent, se remuent pour avoir part à ses dépouilles ; on l'enferme dans un tombeau ; on l'oublie.

Dieu n'a pas toujours laissé agir les impies à leur gré ; ils ont été quelquefois dans ses mains des instruments de sa colère ; mais comme ils ne peuvent agir qu'autant qu'il le permet pour l'exécution de ses desseins, il faut qu'ils s'arrêtent quand il parle. Ainsi, il arrête un Héliodore lorsqu'il s'avance avec orgueil vers le temple de Jérusalem pour le piller ; le moment de son triomphe est celui de sa chute ; celui qui faisait marcher la terreur devant lui est renversé ; il ne peut ni se relever, ni se remuer ; ce sont les prières du pontife qui apaisent la colère du Tout-Puissant. Ainsi il arrête Antiochus, ce prince sacrilége, qui était entré avec orgueil dans Jérusalem, qui avait profané son temple et répandu le sang des Israélites fidèles ; il ne meurt point dans son palais, mais il expire misérablement dans les montagnes.

Oui, c'est Dieu qui nous soutient, c'est sa tendre bonté qui nous conserve le mouvement ; qu'il cesse de nous soutenir, nous cessons de respirer, d'agir : *In ipso movemur.*

C'est par la bonté tendre de notre Dieu que nous ne sommes pas encore détruits : nous n'existons que parce qu'il nous conserve ; il est le seul arbitre de la longueur de nos jours : *In ipso sumus.*

Bonté d'un Dieu créateur et conservateur, bonté tendre qui pourvoit à tout. N'est-ce pas lui qui nourrit ces tendres oiseaux qui s'élèvent dans les airs, et qui le bénissent par leur mélodieux langage ? Ils ne sèment point, ils ne recueillent point, et cependant ils vivent. N'est-ce pas lui qui pare les campagnes d'un éclat qui surpasse la pompe de Salomon dans sa gloire ? N'est-ce pas lui qui a nourri son peuple dans les sables brûlants et des terres incultes, qui lui faisaient regretter l'abondance de l'Egypte ? Quand je vois une colonne de feu marcher devant les Israélites, pour les éclairer dans les ténèbres de la nuit, et une nuée suspendue sur leur tête pour les dérober aux ardeurs du soleil, puis-je douter de la bonté tendre de notre Dieu ? Quand je vois la mer leur ouvrir un passage dans ses abîmes et réserver sa fureur pour y ensevelir les orgueilleux Egyptiens, puis-je méconnaître un Dieu qui voit tout, qui distingue le juste du pécheur ?

Si nous faisons attention à ce qui se passe sur la scène du monde, tout ne nous prouve-t-il pas qu'il y a une Providence ? Les terres qu'elle rend fécondes, les fléaux dont elle nous préserve, la foi des justes qu'elle oppose à l'incrédulité des orgueilleux, les défenseurs de la vérité qu'elle suscite, lorsqu'elle est attaquée, les têtes précieuses qu'elle nous conserve, les bornes qu'elle met à la fureur de nos ennemis, les événements qui changent la face des choses, et qui font succéder le calme à l'orage, ne sont-ce pas là des traits qui prouvent la bonté d'un Dieu qui s'occupe de tout et qui pourvoit à tout ?

Ah ! je ne suis pas étonné du doux nom de père que le Saint-Esprit donne à Dieu, lorsqu'il parle de sa Providence. La bonté tendre avec laquelle il gouverne le monde doit nous

le faire regarder sans doute comme le père commun de tous les hommes.

Les rois n'ont jamais été plus grands et plus honorés que lorsqu'ils ont mérité le nom de père du peuple.

Oui, mon Dieu, vous êtes notre père et un père tendre, votre Providence publie votre bonté pour les hommes : *Tua, pater, providentia gubernat.* (*Sap.*, XIV.) Elle éclate même malgré nos péchés.

La bonté de Dieu n'a pas de bornes, aussi bien que ses autres perfections. Elle s'étend sur tous les hommes, les bons et les méchants, jusque dans l'éclat même de ses vengeances.

A l'égard des besoins de la vie, des biens temporels, les païens eux-mêmes ont reconnu cette vérité. En parlant de la bonté des dieux, ils disaient qu'elle s'étendait sur les méchants comme sur les bons.

« Les dieux, disait Sénèque (lib. IV, cap. 4, 5 et 6) un des plus sages d'entre eux, accordent des biens aux ingrats même. Ils ne cessent point de secourir ceux qui abusent de leurs dons. Comme la bonté est essentielle à la Divinité, ils ne se plaisent point à voir des malheureux. C'est pour les méchants comme pour les bons qu'on bâtit des villes, qu'on fait des amas et qu'on s'efforce de faire régner la paix et l'abondance. »

Or ce que les païens disaient de leurs dieux impuissants n'était appuyé que sur ce principe certain : la bonté est essentielle à la Divinité.

Oui, mon cher auditeur, Dieu est bon, lors même que nous l'offensons, et sa bonté éclate encore plus que notre malice dans l'outrage que lui fait le péché. Comment? le voici :

Qu'est-ce que le péché? c'est un attentat contre la Divinité, c'est une infraction, un mépris de ses lois. Qu'est le pécheur, lorsqu'il offense son Dieu? un néant révolté, un superbe qui s'élève contre son Créateur, qui lui désobéit, parce qu'il est libre, et qui abuse des dons de Dieu contre Dieu même. Or, pour vous prouver que la bonté de Dieu éclate encore plus que notre malice dans l'outrage que lui fait le péché, il ne faut que faire attention aux péchés qu'il souffre et qu'il diffère si longtemps de punir.

C'est parce que les mondains ignorent ce mystère de la bonté de Dieu, qu'ils paraissent étonnés de ce qu'il souffre les méchants qui l'offensent; si lorsque le néant, c'est-à-dire l'homme, se révolte contre lui, il faisait éclater ses vengeances; si, à chaque crime qui se commet, la terre s'ouvrait, le feu du ciel descendait; si le pécheur ne survivait pas à son attentat, et qu'il fût précipité dans l'enfer aussitôt qu'il s'est rendu coupable, Dieu serait un Dieu juste, terrible, mais il ne ferait pas éclater sa bonté comme lorsqu'il aime encore le pécheur qui l'a offensé.

La bonté de Dieu éclate dans les vengeances même qu'il exerce pour punir le péché, et c'est ici que nous pouvons dire avec le Prophète : Seigneur, vous vous ressouvenez de votre tendre miséricorde pour les hommes, lors même qu'ils ont irrité votre colère par leurs crimes : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habacuc.*, III.)

En effet, mon cher auditeur, rappelons-nous toutes ces scènes terribles qui ont publié la colère du Seigneur contre le péché; pas une où n'éclatent des traits d'une bonté infinie.

La punition de la désobéissance de nos premiers parents a été terrible et même est ineffable. Toutes les misères et la mort qui les termine, nous annoncent la grandeur de leur crime. Cependant lors même que Dieu punit le péché avec tant de sévérité, une infinie miséricorde éclate. Le projet de l'Incarnation est formé dans le ciel, un Dieu y trace le plan de notre rédemption, un libérateur est promis, le péché a irrité l'Eternel, mais il n'a pas tari la source de ses miséricordes. Il est un Dieu clément lors même qu'il se montre un Dieu inexorable : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.*

Vous dirai-je que le péché afflige le cœur de Dieu, et pour me servir des expressions de l'Esprit-Saint, qu'il le pénètre d'une douleur intérieure : *Tactus dolore intrinsecus.* (*Gen.*, VI.) Comment cela? Dieu hait le péché, il le punit, le péché ne peut pas diminuer sa grandeur, sa gloire et sa souveraine félicité, il le punit quand il lui plaît et comme il lui plaît, le péché ne nuit qu'à celui qui le commet. Cela est vrai, mais voici le mystère; c'est celui de la bonté de notre Dieu. Dieu aime l'homme, il l'a fait pour lui, il lui a destiné un bonheur éternel et sa perte l'afflige. Il ne peut pas oublier sa clémence, lors même qu'il exerce sa justice : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.*

Oublie-t-il sa miséricorde, lors même que les crimes des hommes l'ont forcé de les ensevelir dans un déluge universel? Non pendant un siècle les préparatifs de ses vengeances les menacent, un juste vertueux, soumis, leur prêche la pénitence. Ils périront par leur faute, et la vertueuse famille de Noé, conservée par une tendre miséricorde, repleuplera la terre d'un nouveau monde d'habitants.

Oublie-t-il sa miséricorde lorsqu'il a résolu de faire fondre cinq villes voluptueuses dans les flammes que son souffle doit allumer dans sa colère? Non : dix justes arrêteraient les terribles châtiments qu'elles ont mérités, et lorsque sa justice ne peut point pardonner aux coupables impénitents, sa bonté en sépare les justes. Loth et sa famille sont dérobés au feu qui va descendre du ciel par les anges qui exécutent ses ordres.

Oublie-t-il sa miséricorde, lorsque la grande Ninive par ses excès a excité sa colère, et que le projet de sa ruine est formé et le temps de sa perte marqué? Non : un prophète a ordre d'y prêcher la pénitence. Jonas est le missionnaire qui va les menacer des vengeances célestes. D'abord un trouble salutaire les remue, ensuite le cœur est touché. Au dehors d'une pénitence publique et universelle succèdent les déchirements d'un cœur contri

et humilié. Les Ninivites sont convertis. La grande ville de Ninive n'est pas détruite dans ses murailles, dans ses édifices, mais dans les mœurs.

O prophète qui semblez ne voir qu'à regret subsister cette grande ville et vivre ce peuple immense, vous ignorez donc quelle est la bonté de Dieu! Ecoutez-le, il va vous en développer tout le mystère sous une image bien naturelle.

Vous vous abandonnez aux plaintes, aux gémissements, aux émotions même, parce qu'un lierre qui vous formait un ombrage pour vous garantir des ardeurs du soleil, a été détruit; vous regrettez cet édifice champêtre qui vous était utile, et vous voulez que Dieu se plaise dans la perte des âmes qu'il aime, qu'il ne laisse pas subsister des hommes qui sont changés. Ah! vous ignorez le mystère de la bonté de Dieu.

Enfin, mon cher auditeur, quelle preuve plus éclatante de la bonté de Dieu que les délais de la conversion? Cette longue patience dans un Dieu qui est tout-puissant, dans un Dieu que le péché offense infiniment, dans un Dieu dont le pécheur semble braver la colère, nous permet-elle de douter de son infinie miséricorde?

Quand je vois le Sauveur répandre des larmes en portant ses regards sur l'ingrate Jérusalem qui touchait au moment de sa ruine, je me représente un Dieu clément qui ne punit qu'à regret; mais quand je lui entends dire à ce peuple infortuné : Dans quel temps jusqu'à ce moment ne vous ai-je pas appelé, sollicité? les siècles des patriarches, des prophètes, attestent ma longue patience; je dis que la bonté de Dieu éclate dans les délais même de la pénitence.

Cette longue patience d'un Dieu offensé et tout-puissant, ces adorables lenteurs à punir le pécheur qui diffère sa conversion et abuse du temps de la miséricorde, sont des preuves d'une bonté infinie, auxquelles on ne fait pas assez d'attention.

Julien l'Apostat, tout impie qu'il était, ne pouvait pas se refuser à ces preuves. Voyez, disait-il (*In fragm.*), l'ineffable bonté de Dieu envers les hommes. Tout vous l'annonce : *Vide, quæso, incredibilem in homines Dei benignitatem.*

Pour nous, mes frères, nous l'éprouvons tous les jours d'une manière singulière dans une loi de grâce comme celle de l'Evangile; nous l'éprouvons encore dans la félicité éternelle que nous attendons, puisque c'est dans sa miséricorde que Dieu couronnera ses dons en couronnant ses mérites. Mais après vous avoir développé les caractères de la bonté de Dieu, examinons les leçons qu'elle nous donne; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si nous faisons attention à la grandeur de notre dignité, dit saint Léon (serm. 1, *De jejun.*, c. 1), il nous sera facile de connaître que nous n'avons été formés à l'image de Dieu, que pour retracer parmi nos frères sa bonté. C'est pour cela, continue ce saint docteur, que l'homme a une âme immortelle, honorée des impressions de la Divinité et destinée à la contempler dans l'océan même de sa gloire : *Ut imitator sui esset auctoris.*

Notre douceur, notre bonté, notre charité doivent retracer au prochain une image de la bonté de Dieu pour les hommes; les avances de son amour, sa clémence lorsque nous l'avons offensé, sa patience à nous attendre dans nos égarements, les caresses qu'il nous prodigue lorsque nous retournons à lui sincèrement, sont des leçons qu'il nous donne. Il faut les mettre en pratique, sans cela nous ne soutenons pas la dignité de chrétien; nous la déshonorons, nous ne la soutenons qu'en retraçant la bonté de Dieu : *Si in nobis quasi in quodam speculo divinæ benignitatis forma resplendeat.*

La bonté de Dieu éclate dans le mal qu'il souffre, dans le silence qu'il garde sur la conduite des méchants, dans sa patience à attendre le pécheur, dans le pardon qu'il lui accorde lorsqu'il revient à lui, dans la défense qu'il nous fait de nous venger, dans la volonté sincère qu'il a que tous les hommes soient sauvés et qu'aucun ne périsse; enfin dans les moyens qu'il fournit à tous pour parvenir à la connaissance de la vérité, et assurer le succès de leur salut. Or l'homme n'est bon de la bonté de Dieu, dit saint Augustin (*in psal.* XCIII.), il ne la retrace que lorsqu'il ne fait pas le mal qu'il peut faire, et que son cœur tendre et compatissant s'oppose aux occasions qu'il a de nuire au prochain, à l'autorité, au crédit qu'il a de l'humilier, de l'opprimer, aux raisons spécieuses qu'il a de se venger : *Bonus ille qui et quando potest mala facere, non facit.* On n'est véritablement bon que lorsque l'on retrace la bonté de Dieu envers les hommes.

On loue la bonté d'un homme, parce qu'il est doux, complaisant, poli, liant, qu'il est d'un commerce aimable, et qu'il ne s'oppose à rien; mais cette bonté n'est pas une vertu du christianisme, et bien moins la charité qui en est l'âme.

Dieu veut que les hommes soient des imitateurs de sa bonté : or on ne peut imiter la bonté de Dieu que par la charité, elle seule en trace les caractères. C'est dans ce seul sens, mon cher auditeur, que Jésus-Christ nous dit : Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait : *Estote et vos perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth.*, V.) A qui Jésus-Christ parle-t-il? A ses disciples, à ceux qui avaient embrassé sa doctrine, et à tous ceux qui doivent l'embrasser dans la suite. Ce n'est qu'à eux seuls qu'il parle. Il les distingue des païens et de tous ceux qui n'étaient pas de son troupeau; c'est pourquoi il se sert de cette expression pour vous, *et vos*, que la charité vous distingue, que votre cœur s'ouvre non-seulement à vos parents et vos amis, à ceux qui pensent comme vous, qui vous plaisent,

mais à vos ennemis, à des ingrats, à ceux qui méritent votre colère, à tous les hommes sans distinction de culte, de mérites. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, non pas de cette perfection qui est incommunicable, non pas d'une perfection d'égalité entre Dieu et vous, mais d'une perfection d'incitation qui vous fasse aimer vos frères comme il les aime, d'une perfection qui ne donne point lieu à la colère, aux ressentiments, à la haine, à la vengeance.

Le malheur, mes frères, c'est que les chrétiens semblent se faire gloire d'ignorer cette sublime doctrine. On dirait qu'elle ne renferme que des conseils, qu'on est libre de suivre ou de ne pas suivre. Erreur : lorsqu'il s'agit de la charité et d'imiter la bonté de Dieu envers les hommes, c'est un précepte.

La bonté dans le chrétien n'est pas cette douceur molle, paisible, indifférente, qui rend insensible à tout; cette facilité avec laquelle on se laisse toucher, prévenir, et quelquefois tromper; ce défaut de fermeté quand il faut reprendre ou corriger, défaut qui a des suites dangereuses dans les personnes en place; cette tendresse aveugle qui fait tout excuser, tout souffrir dans ceux qu'on aime, le silence, le repos lorsqu'il faut parler ou agir; une politique complaisante qui s'accommode au temps, aux lieux, aux personnes, sans distinguer les mœurs, la vertu, la vérité.

Le monde peut louer un homme pliant, qui approuve les mondains indévots, comme les mondains religieux, avec lequel on peut être ce que l'on veut. Il peut le regarder comme un homme aimable, le désirer, le rechercher. L'Evangile n'en fera jamais l'éloge.

Cette bonté ne sera jamais celle des saints. Elle a des défauts trop essentiels, et elle ne sera jamais qu'une source de péché aux yeux de la foi.

Pour imiter la bonté de Dieu, il faut une charité prévenante, généreuse, tendre, patiente et sincère. Telles sont les leçons qu'elle nous donne. Je finis avec ce détail d'instructions.

Oui, mon cher auditeur, la bonté d'un chrétien doit être prévenante pour imiter celle de Dieu. N'est-ce pas lui qui nous a aimés le premier? Que trouva-t-il en nous d'aimable, lorsque nous étions des enfants de colère? Qu'y trouve-t-il même, lorsque nous le servons et pratiquons sa loi? Ce qui vient de lui, nos vertus sont ses dons. La valeur de nos vertus sont les mérites de Jésus-Christ son Fils, incarné et immolé pour nous. Pour faire le bien, éviter le mal, nous avons besoin d'être prévenus par sa grâce; c'est elle qui nous sollicite, qui nous remue, qui nous fait agir lorsqu'il s'agit de commencer, de faire et d'achever quelque action méritoire pour le ciel.

Quand nous étions assis dans les ténèbres de la mort, et plongés dans le culte insensé des idoles, méritions-nous son amour? Attachés au char du démon, étions-nous des conquêtes qui pussent flatter un autre qu'un Dieu infiniment bon? Aurait-il été moins grand, moins puissant, moins heureux, quand il nous aurait laissés périr et subir éternellement le sort de ceux qui se sont soulevés contre lui et qu'il a précipités dans les tourments de l'enfer? Non; c'est donc lui qui nous a prévenus dans nos malheurs, qui nous a cherchés lorsque nous étions égarés : oui, il a fait briller son admirable lumière dans nos épaisses ténèbres. Il s'est montré à ceux qui ne le cherchaient pas : nos pères ont entendu sa voix; il a parlé par les prophètes, il a parlé par son propre Fils. Les apôtres et leurs successeurs nous ont parlé dans tous les temps; c'est sa bonté qui nous prévient.

Or, pour imiter la bonté de Dieu envers les hommes, comme il le souhaite et comme Jésus-Christ nous en fait un précepte, il faut donc que notre charité soit prévenante; il faut donc que ce ne soit pas ce qu'il peut y avoir d'aimable dans l'homme qui nous détermine à lui être utile, à le secourir, à l'aimer; mais la bonté de Dieu même envers tous les hommes, quoiqu'il ne trouve en eux que le bien qu'il y met.

Qu'on ne me fasse pas l'éloge de la bonté d'un chrétien indifférent sur les malheurs du prochain, qui n'est touché que des maux qu'il voit, que des peines de ses parents, de ses amis, de ceux qui lui sont agréables, qui ne s'intéresse qu'aux plaintes, aux gémissements, aux pleurs de ceux qu'il aime, qui ne veut être utile qu'à ceux qui ont mérité sa bienveillance, dont le caractère, l'humeur, les sentiments lui plaisent. Cette bonté est la bonté de l'homme et non celle du chrétien qui veut imiter, comme il le doit, la bonté de Dieu.

Cette bonté s'est trouvée dans les païens même. Parmi les idolâtres, il y a eu des caractères doux, bienfaisants; il ne faut qu'être homme pour être humain; il ne faut pas être chrétien pour aimer ceux qui sont aimables, qui savent la route de notre cœur et qui se rendent dignes de nos bienfaits par leur attention et leur zèle pour nous obliger; non-seulement l'homme n'est pas bon, mais il est ingrat quand il ne se fait pas gloire d'être utile à ceux qui le servent et lui sont affectionnés; mais c'est à la charité seule du christianisme qu'il est donné d'être prévenante. Voilà son premier caractère. Pourquoi? Le voici : C'est qu'elle imite la bonté de Dieu. Le chrétien n'attend pas que son frère se soit rendu digne de son amour pour l'aimer, qu'il lui soit utile pour l'obliger; quoiqu'il ne trouve en lui rien d'aimable, qu'il n'y aperçoive que des défauts, il l'aime, il l'assiste, il l'oblige. Dieu l'aime, il l'aime aussi, Dieu veut son salut, il lui est précieux. Bonté prévenante comme celle de Dieu. Bonté généreuse, second caractère.

Voici, mon cher auditeur, deux traits éclatants de la générosité de notre Dieu envers le pécheur qui l'a offensé. Il semble oublier sa sainteté et sa puissance pour ne s occuper

que de la misère de l'homme coupable. On n'ignore pas l'outrage que le péché fait à un Dieu très-saint. On ne peut pas ignorer non plus qu'il peut perdre éternellement la créature qui lui résiste, lui redemander son âme dans l'instant même qu'elle consent à lui désobéir. Or qui lui fait donc supporter ces néants révoltés, ces mortels orgueilleux qui semblent braver deux perfections infinies, sa sainteté, sa puissance, sa bonté? Pourquoi donne-t-il occasion aux impies de dire, ou qu'il ne s'occupe pas de ce qui se passe sur la terre, ou que le péché ne l'offense pas? Parce qu'il est un Dieu bon, et qu'il est magnifique dans ses miséricordes comme dans sa justice.

Ce n'est pas l'autorité qui lui manque pour nous punir, lorsque nous transgressons sa loi sainte. Des inondations générales, des pluies de feu et de souffre, de longues captivités, des peuples innombrables péris sous le glaive, un enfer creusé pour les méchants attestent la haine que Dieu porte au péché, et sa puissance lorsqu'il a résolu de le punir. Non, ce n'est pas l'autorité qui lui manque, mais c'est sa bonté qui arrête son bras vengeur et qui lui fait prodiguer ses caresses à celui même qui a mérité son indignation. Dès que l'homme coupable est pénitent il lui ouvre le ciel; il méritait l'enfer par son péché, il se rend digne du ciel par son repentir. Il n'implore pas en vain la clémence de son Dieu; ses soupirs, ses larmes, les cris de son cœur le touchent efficacement. Il relève cet heureux pénitent abattu à ses pieds, il le console. Non-seulement il lui accorde les délais qu'il demande, mais encore il lui remet tout ce qu'il lui doit, il le renvoie absous : *Dimisit eum et debitum dimisit illi.* Telle est la générosité de notre Dieu dans le pardon qu'il accorde aux pécheurs.

Or cette générosité de Dieu dans le pardon qu'il accorde au pécheur est une leçon importante pour ces hommes qui opposent à la grandeur de l'offense qu'ils ont reçue leur nom, leur dignité, les règles d'un prétendu point d'honneur, les maximes d'un monde insensé qui attache l'ignominie à l'héroïsme même du christianisme, lorsqu'il faut pardonner.

En effet, où est la générosité du chrétien, quand la morale du monde arme son bras du glaive ou le porte à se venger avec éclat, à humilier, à perdre celui qui l'a offensé? Est-il innocent parce que c'est le monde qui le force d'être inflexible? Imite-t-il la bonté de Dieu quand il ferme son cœur? En est-il moins cruel parce qu'il se venge malgré lui, et pour se conformer à un monde qui n'a pas droit de lui imposer des lois? Quel mérite a-t-il quand il n'est bon que lorsqu'on ne l'a pas offensé, ou qu'il peut pardonner sans déplaire à ceux qui violent la loi de Dieu et celle du prince?

Ah! que le militaire brave le trépas quand il s'agit de défendre la patrie, qu'il donne des preuves de valeur dans les combats qu'on livre aux ennemis; on ne le soupçonnera pas de lâcheté lorsqu'il refusera un combat singulier auquel le souverain décerne des peines temporelles, et Dieu prépare des tourments éternels. Des sages même du paganisme ont attaché la gloire au pardon des injures, et trouvé plus de grandeur dans celui qui ne se venge pas, que dans celui qui immolait son ennemi à sa fureur meurtrière.

Oui, mon cher auditeur, plus l'injure que nous avons reçue est grande, plus notre ennemi s'est rendu coupable à nos yeux par ses injustices, ses complots et les succès de sa malice, plus nous avons de mérite quand nous pardonnons sans réserve et que nous faisons un sacrifice de tout ce qui peut intéresser notre fortune ou notre réputation. Alors nous imitons la bonté de Dieu qui est prévenante, généreuse, tendre.

Pourquoi le pécheur a-t-il encore une place dans le cœur de Dieu après l'avoir offensé? parce qu'il est bon comme il est juste, et que sa tendresse s'oppose à la perte du pécheur.

Les regrets, les soupirs, les cris, les larmes d'un coupable le toucheraient-ils, s'il n'était qu'un Dieu juste, tout-puissant, et n'était pas aussi un Dieu infiniment bon? Non, sans doute; le péché qui outrage sa sainteté arme le bras de sa justice, mais son cœur tendre qui aime les hommes, arrête la foudre qui menace les têtes criminelles. Sa bonté triomphe dans le retour du pécheur, parce que le changement de son cœur change les arrêts de sa justice en des arrêts de clémence et de paix, il pardonne avec joie, il ne punit qu'avec regret.

Sous combien d'images sa tendresse pour les hommes ne nous est-elle pas dépeinte dans les livres saints?

Tantôt il nous dit qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion; tantôt il fait déclarer à tout Israël par ses prophètes que sa perte est son propre ouvrage; tantôt il défie son peuple et le somme de lui dire, si tout Dieu qu'il était, il en pouvait faire plus pour son salut qu'il n'en avait fait; tantôt il se compare à une poule, dont la tendresse assemble sous ses ailes ses petits pour les échauffer et les élever; tantôt à un bon pasteur qui cherche une brebis égarée et qui la porte avec joie sur ses épaules, quand il l'a trouvée, dans le bercail.

Dieu, mes frères, pouvait-il nous peindre sa tendresse sous des images plus sensibles? Non, sans doute. Or imitons-nous cette bonté tendre de notre Dieu pour les hommes, quand le sort de nos semblables ne nous intéresse pas, quand nous sommes insensibles aux dangers qui menacent nos frères, soit par rapport à l'âme, soit par rapport au corps? Non, sans doute.

A voir l'indifférence d'un grand nombre de chrétiens pour le salut du prochain, on dirait qu'il n'y ait qu'un prêtre ou un missionnaire qui soit obligé d'avoir du zèle. On voit l'âme de son frère infirme périr sous ses yeux sans être touché. Les conquêtes du sang de Jésus-Christ ne sont point précieuses

aux yeux des mondains et de beaucoup de chrétiens sans zèle. On se plaint des méchants, on censure le vice, on déteste même les libertins, les ennemis de la religion, et on ne s'afflige pas de la perte de tant d'âmes; on se représente, sans être touché, sans frémir, cette multitude innombrable qui tombe tous les jours dans l'enfer; la perte des pécheurs impénitents a fait frémir et pleurer Jésus-Christ, et on se représente des provinces, des royaumes plongés dans les ténèbres de l'erreur ou de l'idolâtrie sans être touché. Ce qui attriste le cœur d'un Dieu ne fait aucune impression sur le nôtre.

Que dirai-je encore de notre insensibilité sur le sort des malheureux, des pauvres, des malades, de tous ceux qui souffrent? Les misères du prochain nous touchent-elles? Le malheur des temps nous endurcit au lieu de nous attendrir, parce que le nombre des malheureux augmente; les charités diminuent, parce que les riches se trouvent mal aisés aujourd'hui; ils ne veulent pas être charitables, et dans la crainte de manquer dans la suite, ils laissent périr dans la misère ceux qui n'ont point de ressource. Economes cruels dans un temps où il faut répandre avec confiance ses aumônes dans le sein du pauvre, c'est ainsi qu'on n'imite pas la bonté de Dieu, qui est tendre et patiente.

Il y a des temps, des circonstances où la patience fait l'éloge de la bonté dont l'homme se glorifie; c'est lorsque nous ne profitons pas de nos droits, de notre autorité, et des moyens sûrs et violents que nous avons pour humilier un ennemi qui nous détruit, pour punir un inférieur qui nous manque, pour accabler un débiteur qui ne s'arrange pas, pour déprimer les talents d'un concurrent dans la carrière des honneurs, pour obtenir des arrêts de sévérité, afin de perdre ceux qui nous sont opposés, pour nous faire rendre les hommages que nos titres nous accordent et qu'on nous dispute. Pourquoi? C'est qu'alors la bonté du chrétien a des traits de ressemblance avec celle de Dieu qui est patiente.

Tout ce qui nous déplaît, nous irrite et nous porte à agir avec sévérité envers nos semblables, se trouve aussi en nous; ce qui les rend coupables à nos yeux, nous rend aussi coupables aux yeux de Dieu. Nous lui devons beaucoup plus qu'on ne nous doit, et tous les jours nous le conjurons comme le débiteur de l'Evangile, d'attendre, de suspendre les effets de sa justice. Nous demandons des délais et nous promettons d'expier nos fautes par une sincère pénitence : *Patientiam habe in me et omnia reddam tibi.* (*Matth.*, XVIII.)

Dieu, dont la bonté est patiente, attend notre retour, il nous accorde du temps pour satisfaire à sa justice. Tout-puissant ce n'est pas l'autorité qui lui manque pour nous punir, c'est sa miséricorde qui est le principe de ses lenteurs, lorsqu'il s'agit de la perte de ses créatures qu'il aime.

Or ces délais que Dieu, par une infinie bonté, accorde aux pécheurs, condamnent cette précipitation, ce feu que nous faisons éclater pour humilier, punir, accabler ceux qui nous ont offensés.

Où est la bonté d'un chrétien auquel il ne manque que l'autorité pour se venger promptement, qui dicte d'avance des arrêts rigoureux, qui n'entend pas assez tôt à son gré prononcer la condamnation de ceux qu'il poursuit et qui se plaint des délais que les juges accordent à des débiteurs malheureux? Certainement il est aussi coupable que ce serviteur cruel de notre évangile, qui, après avoir éprouvé la clémence de son maître qui pouvait le perdre, ne voulut point se rendre aux prières d'un débiteur qui lui demandait la même grâce qu'il avait obtenue.

Ah! craignons des feux et des supplices éternels, si nous n'imitons pas la bonté de Dieu; car Jésus-Christ nous assure qu'ils sont destinés à tous ceux qui ne pardonnent pas à leurs frères du fond du cœur : *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* (*Matth.*, XVIII.) Il faut que nous pardonnions comme Dieu nous pardonne. Une bonté sincère est nécessaire au chrétien pour imiter celle de son Dieu.

Faites attention, mes frères, à cette expression du Sauveur : Il ne suffit pas que la bouche prononce des paroles de paix, il faut que le cœur les dicte. Ce ne sont pas les sons de la voix que Dieu exauce, mais les affections du cœur. Il faut qu'il soit ouvert à nos ennemis, qu'ils y aient une place pour que Dieu soit content : *De cordibus vestris.*

Sur ce principe incontestable, que devons-nous penser de ces réconciliations forcées auxquelles l'intérêt, la politique, le respect humain déterminent; de ces réconciliations ménagées avec art par des amis communs, dont il faut arranger le plan selon l'esprit du monde et épargner la sensibilité d'un cœur encore blessé; de ces réconciliations où des réserves que la charité ne permet pas, sont les premières clauses de la réunion à laquelle on consent, où on se promet de ne plus s'en vouloir sans s'assurer qu'on veut s'aimer, où on forme le projet de ne plus se rechercher, dans le temps même qu'on ne veut plus se visiter. Ah! nous devons penser qu'elles ne sont pas sincères, puisque le cœur n'y a point de part et que c'est le cœur qui doit pardonner : *De cordibus vestris.*

Voilà, mes frères, les leçons importantes que nous donne la bonté de Dieu dont je vous ai montré les caractères dans la première partie de ce discours. C'est un précepte de l'imiter, lorsqu'il s'agit d'avoir compassion des malheureux et de pardonner à nos ennemis. C'est aux hommes de paix, de miséricorde, de clémence que la gloire éternelle est promise, et c'est en les imitant que vous l'obtiendrez. Je vous la souhaite

—

SERMON XXXVII.

Pour le vingt-deuxième dimanche d'après la Pentecôte.

SUR LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo. (*Matth.*, XXII.)
Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Voilà la réponse que le Sauveur fit à ceux qui le tentèrent, et voulurent le rendre ou suspect au prince, ou désagréable aux Juifs. Réponse miraculeuse, toute céleste, digne de la Sagesse suprême! s'écrie saint Hilaire. (*in Matth.*)

En effet, et les officiers de la cour d'Hérode, et les députés des pharisiens furent forcés d'applaudir à la sagesse de cette réponse. Confondus dans leurs coupables projets, ils admirèrent dans un humiliant silence la vérité de cet oracle : *Audientes mirati sunt.* Il leur apprend à se soumettre aux puissances qui les ont subjugués, et à aimer et servir celui qui les a établies.

Depuis le second dénombrement, fait par l'ordre d'Auguste, les Romains exigeaient des Juifs un tribut annuel. Cette nation subjuguée ne se voyait qu'avec peine sous une domination étrangère. Elle payait à regret des impôts dont elle avait été exempte sous ses rois et ses pontifes. Déjà il y avait eu une révolte dans la Judée. Deux hommes hardis, entreprenants, un Théodas, un Judas de Galilée, avaient formé des partis pour s'affranchir du joug des Romains; mais ils furent dissipés, et expièrent leur attentat par des supplices proportionnés à leurs crimes.

C'est dans ces circonstances, dit saint Chrysostome (hom. 71 *in Matth.*), que les pharisiens forment leurs coupables complots. L'occasion leur paraît favorable pour rendre le Sauveur coupable aux yeux du prince, ou aux yeux du peuple qui le révère. S'il dit qu'il ne faut point payer le tribut, il se déclare ennemi de César; s'il ordonne de le payer, il déplaît au peuple qui gémit sous sa domination. Il est consulté et écouté par les officiers d'Hérode, et par les députés des pharisiens. Les mécontents le persécuteront. Voilà ce que ces hypocrites espèrent dans leur aveuglement; mais ils ignorent que Dieu confond les sages et les prudents du siècle. *Rendez à César ce qui est dû à César, et à Dieu ce qui est dû à Dieu.*

Par cette réponse, mon cher auditeur, Dieu nous apprend que nous avons des devoirs à remplir dans la société dont nous sommes membres; qu'étant composés d'un corps et d'une âme, il faut, par rapport au corps, être soumis aux puissances établies pour nous gouverner, honorer son prince, lui obéir, payer les tributs qu'il exige, se rendre utile par son application, son zèle, se prêter aux usages qui entretiennent l'union, la paix, et conservent l'harmonie dans un Etat, dont Dieu lui-même a varié les rangs et les conditions.

Par rapport à l'âme, il faut reconnaître la grandeur de sa destinée, le souverain domaine que Dieu a sur nous, se persuader que l'autorité des rois ne s'étend pas sur elle, que Dieu, dont ils tiennent leur puissance et par lequel ils règnent, doit être aimé, servi, obéi par toutes ses créatures, et qu'on doit plus craindre les menaces de celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans les tortures éternelles, que celui qui n'a du pouvoir que sur le corps seulement.

Ces grandes vérités que Jésus-Christ nous a enseignées, et non les hommes, posées, il s'ensuit, mes frères, que travailler à son salut n'est pas se dérober aux devoirs de la société, au contraire, c'est les remplir exactement selon la volonté de Dieu dans quelque état que l'on soit; on n'est pas bon serviteur de Dieu, si on n'est pas un sujet soumis, un citoyen utile, un homme de paix, d'union.

Pour avoir sujet de vous développer de grandes vérités et des morales importantes, en vous entretenant des devoirs de la société, j'avance deux propositions. Je dis que la religion les ordonne, vous le verrez dans la première partie. Je dis que la religion les sanctifie, vous le verrez dans la seconde partie. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut distinguer, mon cher auditeur, les devoirs que Dieu nous impose, des devoirs que les hommes exigent de toutes ces cérémonies, de tous ces amusements, de tous ces usages auxquels un monde sans autorité nous assujettit; car il faut l'avouer, les hommes sont assez aveuglés, assez insensés pour se soumettre à un joug que Dieu ne leur impose pas. Ils s'agitent, ils se gênent, ils se font violence même. Pourquoi? Pour se conformer à un monde capricieux, inconstant, insensé, ou plutôt à des cérémonies, à des usages, à des bienséances, à des dépenses, à un luxe, à un jeu qui renversent quelquefois l'édifice de leur fortune, ou tout au moins les mettent à l'étroit, et les forcent de réparer par des privations secrètes les dépenses d'éclat qui les rendent mal aisés.

Rien ne m'afflige comme le langage et la conduite des mondains. Ecoutez-les : La décence demande qu'ils remplissent les devoirs de la société; mais quels sont ces devoirs? Sont-ce ceux que Dieu nous impose, ceux qu'il faut remplir pour être bon sujet, un citoyen utile pour contribuer à l'union, à la paix? Non, ces devoirs qui les occupent, auxquels ils ne veulent pas manquer, c'est le plan de vie que le monde trace à ses partisans; c'est de se faire une occupation sérieuse des parures, des visites, des repas, du jeu, des spectacles; c'est souvent gêner son inclination, altérer sa santé, intéresser sa fortune, pour faire comme les autres; paraître et cacher ses peines et chagrins sous des dehors riants. Or ne faut-il pas être insensé pour s'imposer de tels devoirs? Non-seulement Dieu ne les impose pas, mais il les réprouve; et le saint roi d'Israël définissait bien toutes ces prétendues lois du monde, lorsqu'il les appelait des fables.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes. (*Psal.* CXVIII.)

On ne peut pas dire non plus que la société retire des avantages de cette foule de devoirs insensés que les mondains s'imposent. Sont-ce des frivolités, des occupations inutiles, des amusements de plaisirs, de table, de jeu, qui font le bonheur d'un Etat? Est-on utile à la société, parce que, renfermé dans un cercle d'amis, on les voit, on les visite, et on perd, de concert, un temps précieux, parce que l'on donne dans le luxe, les dépenses, que l'on contracte des dettes, et qu'on s'expose à mourir insolvable? Non, sans doute; au contraire, la société souffre de ce plan de vie que se tracent les mondains, et qu'ils se croient obligés de suivre indispensablement.

Si tous les hommes remplissaient exactement les devoirs de la société, les devoirs qui contribuent à sa gloire, à son repos, il n'y en aurait pas tant d'inutiles, de dangereux même. Les devoirs des grands, des riches, des pauvres, du prêtre, du magistrat, du savant, sont indispensables. On les connaît; mais perdre son temps à jouer, se divertir, vivre dans la mollesse, le luxe, ne pas s'assujettir aux exercices de la religion, parce qu'on est opulent, qu'on a un titre, c'est un aveuglement déplorable. Si les mondains appellent cela les devoirs de leur état, il faut du moins qu'ils avouent qu'ils sont dans un état inutile à la société, et qu'ils travaillent plus à en troubler l'harmonie, qu'à l'entretenir.

Ah! ce sont les devoirs que la religion sainte que nous professons nous impose, qui entretiennent la beauté, la splendeur, l'harmonie d'un Etat.

La soumission, l'obéissance aux souverains, affermissent leur trône dans les cœurs de leurs sujets. Ce n'est point par crainte qu'ils sont soumis, mais par conscience même. Un Etat est un grand corps qui a besoin de tous ses membres. Pour subsister dans l'ordre, il faut que le citoyen, par son application, son zèle, contribue à lui procurer les avantages qui le font estimer, admirer et redouter même.

Enfin, comme malgré la variété des rangs et des conditions, les hommes ne forment qu'une société sur la terre, il faut que les hommes s'aiment, se soutiennent mutuellement, se préviennent par des politesses et des honneurs, qu'ils s'excusent et ne rompent jamais les liens précieux que la nature a formés pour les unir.

Voilà, mes frères, en trois mots, les devoirs de la société que la religion ordonne. C'est le langage de Jésus-Christ et du grand Paul, son Apôtre, que je viens de tenir: c'est d'après ces oracles divins que je vais vous les développer. Devoirs de soumission et d'obéissance pour honorer l'ordre que Dieu a établi dans la société. Devoirs d'application et de zèle pour être utile à la société. Devoirs de bienséance et de politesse pour entretenir l'union dans la société. Voilà ce que l'on peut et ce que l'on doit rendre au monde: *Quæ sunt Cæsaris Cæsari.*

Rien de plus solennellement et de plus souvent recommandé dans l'Ecriture que la soumission et l'obéissance aux puissances établies de Dieu pour nous gouverner. Tant que nous sommes sur la terre, nous devons être soumis à ceux qui sont dans l'élévation, et qui sont chargés du gouvernement de l'Etat.

S'il se trouvait un chrétien, dit saint Augustin (prop. 72, *Epist. ad Rom.*), qui pensât que sa dignité de disciple de l'Evangile le dispensât d'être soumis et d'obéir aux souverains, il faut le regarder comme un homme dans l'erreur et coupable d'un grand crime aux yeux de Dieu, parce qu'il résiste à son autorité en résistant à celle du prince: *Magno in errore versatur.*

Remarquez, mes frères, que lorsque saint Paul parle de la soumission et de l'obéissance, il n'excepte personne; c'est pourquoi il se sert de cette expression, que tous ceux qui composent la société, soient soumis à ceux que Dieu a établis pour la gouverner: *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* (*Rom.*, VIII.)

Oui, reprend saint Chrysostome (hom. 23, *in Epist. ad Rom.*), les pontifes, les lévites, les apôtres, ceux qui annoncent l'Evangile, les religieux, les solitaires, tous ceux qui composent la société sont sujets, comme hommes, du prince que Dieu a placé pour gouverner et administrer le temporel de ses Etats, et ne peuvent, sans se rendre coupables, cesser de lui être soumis et lui désobéir.

La raison que saint Paul apporte pour prouver la nécessité de cette soumission, c'est qu'il n'y a point de puissance qui ne soit établie de Dieu: *Non est enim potestas nisi a Deo.* (*Ibid.*) C'est lui qui donne les rois à son peuple; c'est de lui seul qu'ils tiennent leur couronne et leur autorité; c'est à lui seul qu'ils doivent en rendre compte.

La différence du culte ou la licence des mœurs ne diminue point l'autorité des souverains aux yeux de la foi. Les empereurs auxquels saint Paul recommande d'être soumis étaient idolâtres. Ils persécutaient les chrétiens; cependant il veut qu'on les honore, qu'on leur obéisse, lorsqu'ils n'étendent point leur autorité sur l'âme qui ne doit être soumise qu'à Dieu seul, qu'on leur paie les tributs qu'ils exigent, et qu'on prie même à l'autel pour leur salut et leur prospérité.

Dans l'ancienne loi, je vois les prophètes pénétrer, par l'ordre de Dieu, jusque dans les palais des rois: j'admire la sainte liberté avec laquelle ils leur reprochent leur idolâtrie, leurs crimes et les coupables exemples qu'ils donnent au peuple de Dieu. Je les entends reprocher aux Hébreux les alliances qu'ils contractent avec les incirconcis, je les entends même menacer les monarques coupables de la colère de Dieu et de la perte de leur couronne avec celle de leur vie; mais je ne les entends jamais détourner les Juifs de la soumission et de l'obéis-

sance qu'ils doivent à ces rois impies, comme sujets.

Les Juifs captifs à Babylone, dans leurs ennuis et leur tristesse, s'intéressent au repos et au salut de Nabuchodonosor, qui les avait arrachés à leur patrie, aux saintes solennités de Sion, et qui les avait subjugués par la force de ses armes.

Un prophète nous apprend qu'ils envoyèrent à Jérusalem une célèbre députation, qui remit au grand prêtre leurs présents, en lui disant : Faites des prières, offrez des sacrifices pour obtenir des jours longs et paisibles à Nabuchodonosor notre prince, et à son fils Balthazar, l'héritier de son trône : *Orate pro vita Nabuchodonosor regis Babylonis et pro vita Balthazar filii ejus.* (*Baruch.*, I.)

Devoirs de soumission et d'obéissance dont aucune circonstance, comme vous voyez, ne peut dispenser les sujets.

Devoirs de soumission et d'obéissance dont les sujets doivent s'acquitter, non par respect humain, par crainte, mais par principe de conscience, dit l'apôtre saint Paul : *Non propter iram sed propter conscientiam.* (*Rom.*, VIII.)

Devoirs de soumission et d'obéissance dont on n'a jamais pu douter, ni dispenser, sans renverser les principes posés par Dieu même pour le gouvernement et l'harmonie de la société.

Devoirs de soumission et d'obéissance qui ne doivent pas être particuliers à une nation, à un peuple, mais imposés par Dieu même à toutes les nations, à tous les peuples, puisqu'il n'y a point de nations et de peuples qui n'aient des maîtres, des souverains, des magistrats qui les gouvernent, et que toute prééminence, toute élévation, toute puissance est établie de Dieu : *Non est enim potestas nisi a Deo.*

Devoirs de soumission, d'obéissance, dont la disparité du culte et tous les défauts qui rendent les souverains coupables aux yeux de Dieu, ne peuvent jamais dispenser ; puisque c'est Dieu qui donne les méchants rois dans sa colère, comme il donne les bons dans sa miséricorde et qu'il ne fait aucune exception dans la soumission qu'il exige des sujets.

Or, d'après ces grandes vérités sur lesquelles nous serions étonnés qu'on ait osé opposer des doutes, si des esprits remuants, inquiets, superbes n'avaient pas eu l'audace d'en opposer aux oracles des conciles et aux décisions les plus solennelles de l'Eglise sur les matières de la foi, il est aisé de connaître le crime de ceux qui se révoltent contre l'autorité temporelle émanée de Dieu, et confiée à ceux qui nous gouvernent ; saint Paul nous le définit clairement.

Résister à ceux que Dieu a placés au-dessus de nous pour nous conduire, ne pas leur être soumis, ne pas se conformer aux ordres qu'ils donnent, aux lois qu'ils publient, leur refuser les tributs qu'ils exigent, c'est résister à la volonté de Dieu ; c'est troubler l'ordre qu'il a établi : *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* (*Rom.*, XIII.)

Mais ce crime est-il si grand ? ne peut-il pas être excusé par les préjugés, les mécontentements d'un Etat, les sentiments, les décisions de quelques particuliers habiles qui savent donner un air de vérité aux plus dangereuses erreurs même ? Non, dit l'apôtre saint Paul, tous ceux qui troublent l'ordre que Dieu a établi, tous ceux qui secouent le joug de la dépendance et de la soumission, tous ceux qui résistent à l'autorité du prince, qui est celle de Dieu même, sont des ennemis de la société ; ils troublent autant qu'il est en eux l'ordre, le repos, l'harmonie, qui en font la gloire et la félicité ; leur résistance, leur révolte est un crime que le Seigneur punira d'une éternité de supplices : *Qui resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt.* (*Ibid.*)

Or pourquoi ce crime de la résistance aux puissances est-il si grand ? C'est que l'autorité du prince est celle de Dieu même ; il le représente sur la terre, c'est par lui seul qu'il règne, il est une image de sa puissance, il ne voit que le Tout-Puissant au-dessus de lui, et il n'y a que cet Etre suprême qui puisse lui ôter sa couronne, briser son sceptre et renverser son trône.

C'est cette vérité qui a fait dire à Tertullien (*ad Scap.*, c. 1) : Dieu est la première majesté, le roi est la seconde ; le souverain n'est qu'au-dessous de Dieu seul, il est au-dessus du reste des hommes. Placé sur le trône par celui qui tient le cœur des rois dans ses mains, nul ne lui est égal en grandeur sur la terre : *Omnibus major est, solo Deo vero minor est.* Telle est la prééminence des souverains, telles sont les prérogatives de la royauté, tels sont les droits sacrés de la couronne et du glaive qu'ils ont reçus de la main du Roi des rois. De là il est aisé de connaître quels sont les devoirs des sujets.

La soumission. C'est elle qui contribue à l'ordre, au repos, à la gloire de la patrie. C'est elle qui honore la puissance, la grandeur de Dieu dans les majestés de la terre ; tout ce qui est opposé à cette soumission, tout ce qui peut y donner atteinte, tout ce qui peut la représenter sous d'autres traits que ceux que l'Ecriture emploie pour nous la rendre chère et précieuse est un attentat, un crime.

Le respect. Il s'annonce dans le maintien, dans les discours, dans le silence et le zèle du sujet fidèle et qui veut plaire à Dieu.

Je vois David, choisi de Dieu, sacré par son ordre pour régner sur Israël, respecter Saül qui le persécutait, se rappeler l'onction sainte qu'il avait reçue, et punir avec sévérité l'audacieux Amalécite qui lui apportait les dépouilles de ce roi expiré sous ses coups, quoiqu'il n'eût fait que précipiter son trépas de quelques moments.

J'entends saint Paul se justifier devant Festus des crimes dont les Juifs l'accusaient, parce qu'ils rendaient suspecte sa soumission aux puissances. *Je n'ai manqué de respect*, dit-il, *ni pour le temple, ni pour César.* (*Act.*, XXV.)

On nous impute des crimes dont nous som-

mes innocents, lorsqu'on nous dépeint comme des hommes qui manquent de respect aux empereurs. Le chrétien n'a point d'ennemis qu'il n'aime, dont il ne désire la longue vie, la prospérité; il respecte l'autorité des empereurs, lors même qu'ils donnent des édits sanglants contre nous. Tel était le témoignage que Tertullien (*Apologet.*, cap. 27) rendait des chrétiens dans le IIe siècle.

L'obéissance aux lois, aux ordres, à la volonté du souverain dans tout ce qui n'est pas défendu clairement par la loi de Dieu, telle est la volonté du Tout-Puissant. Obéissez aux maîtres de la terre, non parce qu'ils sont pieux, bons, parce qu'ils savent se faire craindre, s'ils n'ont pas l'avantage de se faire aimer; mais obéissez, parce que Dieu vous l'ordonne. Obéissance qui est due aussi à tous ceux qui nous gouvernent sous leur autorité, à tous ceux auxquels ils confient une partie de leur puissance pour le gouvernement des provinces, le commandement des armées, l'administration de la justice.

Les secours, les tributs que le prince demande, s'il n'était pas en droit de les exiger, si on pouvait sans crime les refuser, saint Paul n'en aurait pas fait un précepte aux premiers fidèles. Jésus-Christ n'aurait pas dit aux Juifs : *Rendez à César ce qui appartient à César;* ce divin Sauveur, quoique libre, a fait un miracle pour payer lui-même le tribut. D'ailleurs le prince ne demande que pour donner; c'est pour notre tranquillité, c'est pour défendre nos frontières menacées par les ennemis, pour conserver ses limites et non les étendre, qu'il leur oppose ces innombrables armées qu'il faut faire subsister; de longues guerres perpétuent les dépenses extraordinaires. Pour parvenir à la paix, il faut les soutenir. Ah! serions-nous des sujets fidèles, des citoyens zélés, serions-nous de bons cœurs, si nous murmurions secrètement en contribuant au repos et à la gloire de l'Etat.

Nous donnons une portion de nos revenus, de nos travaux; mais soutenons-nous les fatigues des combats? exposons-nous notre vie? sommes-nous sur ces théâtres ensanglantés de la guerre? les ennemis, dans ces moments où la victoire penche de leur côté, entrent-ils dans nos maisons, ravagent-ils nos terres et nous attachent-ils à leur char? En voyant une noblesse guerrière prodiguer son sang et ses biens pour le salut de la patrie, en voyant nos troupes combattre avec ardeur et braver les horreurs du trépas pour repousser nos ennemis, en apprenant que nos lauriers mêmes sont ensanglantés du sang de nos concitoyens, devons-nous nous plaindre des nouveaux secours que nous donnons? paisibles dans nos familles, notre sort n'est-il pas plus doux que celui de ceux qui combattent pour nous?

Enfin, devoir d'un bon sujet; prier pour les puissances qui nous gouvernent. Il est de notre intérêt, dit saint Paul, d'offrir des vœux, des prières, des sacrifices, pour le salut de celui qui règne sur le trône. Les bénédictions que le ciel répand sur le prince rejaillissent sur les peuples. Le roi que Dieu protége rend ses sujets heureux. La piété, la paix, l'ordre font couler des jours doux et tranquilles. Le Seigneur est l'appui du trône, et le trône est l'appui des autels. C'est sous la protection du ciel et du trône que nous vivrons sans trouble et sans alarme. Ce sont les prières ferventes que nous adressons au Roi des rois, qui nous obtiendront ces consolations dans ce lieu de notre exil : *ut quietem et tranquillam vitam agamus.* (I *Tim.*, II.)

Devoirs de soumission et d'obéissance pour honorer l'ordre que Dieu a établi dans la société; devoirs d'application et de zèle pour être utile à la société.

Il ne doit point y avoir des membres inutiles dans la société; il faut qu'ils contribuent tous au bien du corps. La variété des états, des conditions, des professions en fait la beauté, quand chacun est dans sa place, en remplit les obligations et s'y rend utile par ses talents, son zèle, son application.

On n'est pas bon citoyen quand on est inutile; on n'est pas seulement inutile, mais encore on est dangereux quand on n'a pas d'application et de zèle. Pourquoi? C'est qu'il n'y a point de rangs, de places, de professions où on ne soit redevable à la société, où on n'ait des obligations à remplir envers elle, où elle n'attende de nous des secours de notre autorité, de notre ministère, de nos talents, de notre industrie. Or, peut-on lui être utile dans l'état qu'on a embrassé, quand on y est comme par hasard et sans goût; quand on n'y reste que par nécessité, par intérêt; quand, bien loin de perfectionner ses talents, on les néglige; quand on préfère un lâche repos à une étude sérieuse et nécessaire; quand on s'en tient aux heureuses dispositions qu'on avait, et qu'on ne fait point de progrès dans les sciences qu'il fallait acquérir? Non sans doute. Le défaut d'application est donc un crime dans un citoyen qui doit être utile.

Le zèle est aussi nécessaire pour être utile à la société. Sans zèle on n'est occupé que de soi-même, de sa santé, de sa fortune; on est indifférent aux événements, aux malheurs, aux peines des autres. Si l'on s'intéresse pour quelqu'un, c'est pour un ami privilégié, un parent qui plaît, qu'on peut produire; tout le reste n'intéresse pas. On est insensible à tout ce qui peut nuire au prochain, répandre le trouble dans la société, en altérer la paix et avoir des suites funestes.

Point de citoyen qui ne puisse être utile quand il a du zèle, fût-il placé dans le dernier rang de la société. Comment? C'est qu'il se trouve des circonstances où il peut parler avec succès, où ses représentations humbles et charitables font plus d'impression que les discours les plus éloquents.

Ce fut une petite pierre détachée d'une montagne voisine qui renversa la superbe statue du roi de Babylone. Tous les jours, les plus grands personnages de l'Eglise et de l'Etat ne sont-ils pas exposés aux traits envenimés d'un Séméi, d'un homme obscur dans les derniers rangs même de la société?

C'est une femme du peuple qui peint à David la tristesse et le repentir d'Absalon, et qui prend si habilement la route de son cœur, qu'elle l'ouvre à ce fils ingrat et perfide. Tous ceux qui approchent des grands, qui les servent, qui en ont la confiance, peuvent être utiles à la société, et le défaut de zèle est un crime, quand il s'agit de l'intérêt public.

Faute d'application, je vois beaucoup d'hommes inutiles dans la société : les ténèbres de l'ignorance se répandent sur ceux qui doivent éclairer les autres. Très-peu de personnes évitent le précipice, parce que ce sont des aveugles qui les conduisent. Les faux systèmes s'accréditent, parce qu'on ne s'applique pas assez à connaître la vérité : on donne des avis, des conseils; on prononce, on décide contre la justice, la conscience, parce qu'on ignore les vrais principes, et on les ignore, parce qu'on ne les a pas étudiés avec application.

C'est faute de zèle qu'un prêtre n'est pas utile à l'Eglise et au succès des âmes, quand il a des talents et qu'il est en place. C'est un devoir indispensable qu'un pontife ou un pasteur du second ordre néglige d'accomplir, quand l'amour du repos ou l'indifférence pour les progrès de la foi et de la piété l'empêchent de faire le bien qu'il pourrait faire.

Que les pontifes et les lévites ne paraissent pas déplacés à la cour, quand ils y sont ce qu'ils doivent être, disait Pierre de Blois dans le XII^e^ siècle (epist. 158) : ils y sont utiles à l'Eglise par le crédit que leur donne la grandeur de leur ministère, la pureté de leur doctrine, l'innocence de leurs mœurs et la force des exemples qu'ils y donnent. C'est ainsi que les prêtres et les prophètes, qui approchaient des rois d'Israël, qui pénétraient jusque dans leurs palais, qui leur parlaient avec une sainte liberté de la loi de Dieu, ont été souvent utiles à la religion des fidèles Hébreux. Un prêtre fidèle à la cour y est l'homme de l'Eglise en même temps qu'il y est l'homme du prince; il y peut beaucoup pour procurer du soulagement aux malheureux, des succès à la piété et à la religion, la paix à l'Eglise; pourvu que la présence de la seconde majesté ne lui fasse pas oublier ce qu'il doit à la première, il y sera utile, s'il a du zèle.

Ce que je dis des pontifes et des lévites, je le dis de tous les autres membres de la société, soit dans les conseils, soit dans le gouvernement des provinces, soit dans le commandement des armées, soit dans le barreau, soit dans les sciences, soit dans les arts : on doit et on peut être utile, mais on ne l'est jamais sans application, sans zèle. On est plus dangereux qu'utile à la société quand on occupe des places sans talents, ou qu'on a des talents que l'oisiveté, l'amour du plaisir, du repos, rendent inutiles.

Faute d'étude, d'application, on ignore ce que l'on devrait savoir. Eh ! qui ignore les fautes, les fautes essentielles, les fautes irréparables dont l'ignorance des devoirs de son état est la source?

Les fautes d'un prêtre qui conduit les âmes, d'un juge qui décide de la fortune et de la vie des hommes, sont-elles des fautes indifférentes à la société, des fautes faciles à réparer? Cependant, faute d'application et de zèle, on s'expose à tous ces torts que ce défaut de talents cause à la société, ou on ne fait pas le bien qu'elle attend de nous quand on a des talents sans zèle.

Il me serait facile de prouver que ces devoirs d'application et de zèle, pour être utiles à la société, sont ordonnés par la religion. Rien de plus souvent et de plus solennellement recommandé dans l'Ecriture, que l'étude de ces devoirs. Le Saint-Esprit entre dans le détail des obligations de tous les états; mais je passe aux devoirs de bienséance et de politesse pour entretenir l'union dans la société.

Ce n'est pas la piété, c'est l'orgueil qui rend haut, méprisant. Rien de plus doux, de plus affable, de plus indulgent qu'un chrétien solidement pieux. Sans être du monde, il rend au monde ce qui lui est dû : il se prête aux bienséances de son état; il remplit les devoirs de la société ; il rend l'honneur qui est dû à ceux qui sont au-dessus de lui. Poli dans les manières, aisé dans les conversations, disposé à obliger, ennemi des contradictions, des disputes et de tous ces combats de paroles qui échauffent les esprits, ferment les cœurs, et font toujours des mécontents, parce qu'il y en a toujours de blessés, d'humiliés, il entretient un innocent commerce avec ses amis, sans manquer à ce qu'il doit à la société. Ce n'est pas, mes frères, le portrait d'un mondain, d'un politique, d'un homme qui se cache, qui dissimule, que je trace ici, c'est celui d'un chrétien solidement pieux, qui veut remplir les devoirs de la société et entretenir l'union, la paix, qui en sont la beauté.

En effet, Jésus-Christ et ses apôtres ont-ils condamné ces bienséances, ces politesses? Non; au contraire, ils les ont recommandées. Dans un festin, le Sauveur déclare qu'on doit céder les premières places à ceux qui tiennent un rang distingué dans la société. On peut dire qu'il règle les bienséances, qu'il ne les condamne pas : *Da huic locum.* (*Luc.*, XIV.)

Quand saint Paul ordonne aux fidèles de se prévenir les uns les autres par des honneurs et des politesses : *Honore invicem prævenientes* (*Rom.*, XII), entend-il ce commerce de compliments, de mensonges, ces dehors d'estime, de respect, que les mondains affectent par caprice, par intérêt, ce jeu de politesses, qui annonce plutôt la glace d'un cœur que l'affection? Non ; il entend une estime sincère, un zèle pour obliger, consoler ses frères, une grande attention pour faire tout ce qui peut gagner leur cœur et éviter tout ce qui peut le fermer.

C'est une obligation indispensable, dit ce grand apôtre, d'aimer la paix, de la désirer; et c'est un devoir de faire tous les efforts

dont on est capable pour l'entretenir avec tous les concitoyens : *Quod ex vobis est cum omnibus hominibus, pacem habentes.* (*Rom.*, XII.)

Mais, comme il y a des citoyens fâcheux, des caractères difficiles, des ennemis de la société, qui se font gloire d'une philosophie austère, et que l'orgueil porte à mépriser les humains, saint Paul se contente de nos efforts pour être en paix avec tous nos frères : il désire qu'elle unisse tous les cœurs, *si fieri potest* (*Ibid.*); mais la religion qui ordonne tous ces devoirs de la société dont je viens de vous parler, les sanctifie dans le chrétien. Je vais vous le prouver dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est comme hommes, c'est pendant le temps de notre pèlerinage dans cette vallée de larmes, c'est par rapport à une partie de notre composé, qui est le corps, que nous avons des devoirs indispensables à remplir envers la société, dit saint Augustin. Dieu les ordonne, parce qu'il veut qu'on honore l'ordre qu'il a établi, et que la soumission, l'obéissance des sujets soient un aveu public et constant de l'autorité des souverains qui le représentent. L'application, le zèle, les bienséances, les politesses sont aussi des devoirs qu'il ordonne, parce qu'il veut que l'homme contribue, autant qu'il est en lui, à conserver l'harmonie et l'union, qui font toute la beauté et la félicité de ce grand corps sur la terre.

Mais ces devoirs de la société ne regardant que la vie présente, il faut, par rapport à l'âme, qui est la plus noble, la plus précieuse portion de nous-mêmes, les sanctifier, en rendant à Dieu ce qui lui est dû.

C'est Dieu seul qui doit juger notre âme, décider son sort éternel; c'est dans ses mains que nous devons la remettre à notre mort. Lui seul a un pouvoir absolu sur elle; lui seul a un souverain domaine sur nos cœurs; c'est pourquoi lui seul a dit : Vous n'aurez pas de mauvais désirs; aucun législateur n'a pu insérer cette défense dans ses lois. Les souverains ne peuvent défendre que les discours, les actions contraires au respect, à la soumission qu'on leur doit, ou capables de nuire à la société dans ses biens, dans ses mœurs, dans son repos. C'est sur ce principe que Jésus-Christ, qui nous a enseigné la soumission aux souverains, et qui nous en a donné l'exemple, dit à ses apôtres de ne pas craindre ceux qui n'ont du pouvoir que sur les corps, mais de craindre celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans les feux éternels.

Or, mes frères, il est aisé de connaître dans quelle occasion on ne doit pas obéir aux souverains; on doit même braver leurs menaces : ce divin Sauveur nous l'apprend.

Dans quelle occasion dit-il à ses apôtres : Ne soyez pas ébranlés ni effrayés des menaces qu'on vous fera? lorsqu'il leur annonce qu'ils seront traînés devant les tribunaux, qu'on les forcera d'adorer les idoles, et de renoncer à sa doctrine. Or, comme il s'agit des intérêts seuls du vrai Dieu, de lui refuser le culte suprême qui lui est dû pour le transférer au démon, comme il s'agit de la perte de l'âme, alors il dit à ses apôtres : *Dans ces circonstances, désobéissez au prince, puisque vous ne pouvez pas lui obéir sans désobéir à votre Dieu.*

C'est sur ce même principe que les apôtres répondirent au grand Sanhédrin : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (*Act.*, V), lorsqu'ils veulent nous faire renoncer à sa doctrine qui est divine.

Ici je déplore l'aveuglement de certains hommes indociles, inquiets, de certains hommes de respect humain, d'ambition, qui confondent ce que Jésus-Christ a distingué si clairement dans son Evangile, lorsqu'il a dit : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.*

Sont-ce des préjugés, des opinions, des systèmes, des vues d'intérêt, qui peuvent répandre des nuages sur la clarté de cet oracle? Qui osera dire hautement que le corps est plus précieux que l'âme? que celui qui tient sa couronne de Dieu, doit lui être préféré? qu'il faut désobéir au Tout-Puissant pour éviter la colère d'un prince qui le méconnaît, ou écarter les dangers qui menacent son repos, sa fortune, sa vie?

Un incrédule, un matérialiste, un ambitieux sans religion, un politique sans foi, ah! le trône du souverain est bien mal affermi dans le cœur de ceux qui ne craignent pas Dieu. Peut-on se fier à un homme qui professe une religion qu'il ne croit pas?

Mais si la religion doit sanctifier notre soumission et notre obéissance, elle doit aussi sanctifier les autres devoirs de la société dont j'ai établi l'obligation. Beaucoup de citoyens s'appliquent, ont du zèle pour se rendre utiles, se distinguer dans l'état qu'ils ont embrassé; mais si c'est l'intérêt, l'orgueil, l'ambition qui font étudier, pâlir sur les livres, composer des ouvrages d'érudition, entrer dans la carrière de l'éloquence, qui donnent cette émulation si utile pour la perfection des sciences et des arts, ces motifs ne sont pas assez purs pour un chrétien qui doit travailler aussi pour le ciel.

Si au lieu de se prêter aux bienséances du monde, on s'y livre, on se fait une occupation sérieuse des visites, de compliments flatteurs, de ces longues conversations où l'esprit est pour tout et la religion pour rien, et où tout est politesse, parce qu'on ne cherche qu'à plaire et à s'amuser agréablement, c'est suivre l'esprit du monde, et non celui du christianisme.

Ah! c'est à la religion qu'il appartient de sanctifier les devoirs de la société.

Elle les sanctifie; comment? 1° parce qu'elle nous apprend à en régler l'étendue; 2° à en épurer les motifs; 3° à en éviter les dangers.

On ne trouble point l'ordre de la société, quand on ne désobéit aux hommes que pour ne point désobéir à Dieu. On n'est pas inu-

tile à la société, quand on ne cherche que la gloire de Dieu, dans les services qu'on lui rend. On ne choque pas les bienséances d'un monde raisonnable, quand on ne se refuse qu'à la dissipation continuelle et aux frivoles amusements d'un monde insensé et irréligieux. On rend à Dieu ce qui lui est dû ; on fait son devoir de chrétien en remplissant celui de citoyen : *Quæ sunt Dei, Deo.* Je finis en développant d'une manière abrégée, mais claire, solide, toutes ces vérités qu'on n'étudie pas assez, et dont l'ignorance est funeste aux chrétiens.

Ce n'est pas un mystère que l'étendue que doit avoir notre obéissance envers les supérieurs ; nous ne pouvons l'ignorer qu'en ignorant ce que nous devons à Dieu.

Quand Dieu parle, dit saint Augustin, il ne faut pas raisonner ; il faut obéir. Nul commandement des hommes ne doit l'emporter sur un précepte que Dieu a intimé clairement et solennellement, fût-ce celui d'un prince ceint du diadème.

Prenez garde, mes frères, dit saint Augustin : nous ne voulons pas nourrir votre orgueil, vous donner des leçons d'indépendance, vous porter à résister aux puissances qui nous gouvernent sous prétexte de religion, de piété ; nous ne voulons pas même favoriser votre zèle qui s'attriste, qui s'emporte, et qui se croit autorisé à manquer de respect, de soumission : *Nunquid in superbiam vos erigimus, aut dicimus vobis ut adversus potestates ordinatas contemptores sitis.*

Nous serions coupables, nous vous donnerions des leçons d'un crime, d'un attentat que Dieu punira sévèrement. Non ; nous ne vous disons pas de mettre des bornes à votre obéissance pour suivre les mouvements d'une piété, d'une délicatesse, d'un zèle qui ne peuvent jamais vous dispenser de la soumission due aux puissances en conscience : *Non hoc dicimus.* Mais nous vous disons : faites attention à ce que vous devez à Dieu, et à ce que vous devez aux hommes qui le représentent, à la vie future, à la vie présente, à celui qui décidera seul du sort de votre âme, et à celui qui n'a du pouvoir que sur votre corps. Distinguez la puissance de Dieu de celle des hommes : *Gradus advertite.* Alors il vous sera facile de connaître quelle est l'étendue que doit avoir votre obéissance ; la foi vous apprendra à la régler.

Que m'apprend la foi ? Que Dieu seul doit être adoré ; qu'il faut lui obéir quand il commande ; qu'il faut préférer la perte du corps à celle de l'âme. Or, d'après ces principes il m'est aisé de conclure que pour refuser d'obéir à mon prince, à ceux qui gouvernent sous son autorité, à ceux qui m'ont donné la vie, il faut qu'ils me commandent de faire ce que Dieu me défend clairement ; que l'ordre qu'ils me donnent soit opposé à un de ses commandements. En un mot, que je ne puisse pas leur obéir, sans désobéir à Dieu, et leur plaire sans perdre mon âme. Dans ce cas, je méprise la colère des hommes, pour ne pas irriter contre moi celle de Dieu. Je brave le pouvoir de ceux qui ne peuvent nuire qu'à mon corps, parce que je redoute la puissance du Très-Haut. Dès que je n'oppose que la volonté de Dieu à celle de mes supérieurs, dès que je ne leur préfère que lui seul, je ne donne à mon obéissance que l'étendue que lui donne la religion. Alors, dit saint Augustin, vous êtes dans l'ordre, puisque c'est un Dieu Tout-Puissant et toujours redoutable, qui vous fait résister à une puissance temporelle, et que vous n'exposez votre corps que pour sauver votre âme. On vous commande de violer la loi, d'abandonner le vrai culte ; méprisez les menaces, redoutez des châtiments éternels, épargnez votre âme, n'épargnez pas votre corps : *Hic contemne potestatem timendo potestatem.* (S. Aug., serm. 62 *De verb. Evang*, cap. 8.)

Aussi voyons-nous, mes frères, dans tous les temps, que c'est Dieu seul qui a réglé l'étendue de la soumission et de l'obéissance aux ordres des souverains et au commandement des supérieurs.

On menace les généreux Machabées de la colère d'Antiochus, s'ils n'obéissent pas aux ordres qu'il a donnés. Ils répondent avec fermeté : nous sommes prêts à mourir, l'appareil des plus cruels supplices ne nous fera pas changer. Mais quel était l'ordre d'Antiochus ? d'abandonner le culte du vrai Dieu et les lois données à leurs pères. Ils ne donnent point d'autre raison de leur résistance, que le crime qu'ils commettraient s'ils désobéissaient à Dieu pour obéir aux hommes, et si pour sauver leurs corps ils perdaient leurs âmes éternellement : *Parati sumus mori magis quam patrias Dei leges prævaricari.*

On a recours aux caresses, aux promesses les plus flatteuses ; on leur dit : Obéissez au prince et l'on vous laissera couler des jours tranquilles, vous vous déroberez aux tourments destinés à ceux qui résistent : *Facite secundum verbum regis et vivetis.* Et ils disent hautement : Nous n'obéirons pas : *Dixerunt : Non faciemus?* Mais qu'exigeait le prince ? qu'ordonnait-il ? de reconnaître sa puissance, de se soumettre à son autorité, de lui payer des tributs, de le servir dans les combats et de le défendre contre ses ennemis ? Non ; il exigeait une apostasie du vrai culte, un désaveu public de la loi de Moïse, des sacrifices aux fausses divinités. Alors leur fermeté honore Dieu, leur résistance prouve leur foi, et leur procure la couronne du martyre.

Ce fut aussi la religion qui régla l'obéissance de cette légion thébaine si célèbre dans les fastes de l'Eglise. Elle était composée de chrétiens belliqueux, mais qui savaient distinguer ce qu'ils devaient à Dieu de ce qu'ils devaient à César. Ils servaient sous des empereurs païens, ils protégeaient leurs camps par leur valeur, leur habileté dans les combats et leur fidélité à exécuter leurs ordres, mais ils servaient le vrai Dieu, et étaient attachés à son culte ; c'est pourquoi, quand on leur propose de jurer par les autels des dé-

mons, ils répondent et disent : O empereur, nous sommes vos soldats : *Milites sumus, o imperator, tui ;* mais nous sommes serviteurs du vrai Dieu : *Sed tamen servi Dei.* Nous devons combattre pour vos intérêts, exposer notre vie dans les combats : *Tibi militiam debemus ;* mais nous devons à notre Dieu l'innocence de notre cœur, et la pureté de notre foi : *Illi innocentiam.* Quoique nous soyons armés et que nous puissions par la force nous défendre, nous ne voulons point résister : *Non resistimus* (21). Ce n'est pas pour conserver notre vie que nous vous manquerons, puisque nous vous l'offrons ; mais ne nous commandez rien contre ce que nous devons à Dieu, car comme chrétiens nous braverons les supplices quand il faudra les éviter par une lâche apostasie.

Or, la religion nous apprenant ainsi à régler l'étendue de notre obéissance, il est aisé de connaître le crime que commettent ceux qui par lâcheté, par intérêt, par politique, s'accommodent aux vues, aux mœurs et aux volontés de leurs supérieurs, contre leur conscience et l'évidence d'un précepte de Dieu. On n'est pas bon sujet, on est coupable, quand on ne rend pas à César ce qui est dû à César ; mais rend-on à Dieu ce qui lui est dû, lorsque, de crainte d'ébranler sa fortune, d'être arrêté dans la carrière des honneurs, de troubler son repos, on lui désobéit, on l'offense, on fait comme un désaveu solennel de la piété et de la foi ? Non, sans doute.

Je soutiens qu'il n'y a pas de sujets sur lesquels un roi puisse plus compter que sur ceux qui craignent Dieu et le servent. La soumission à la loi de Dieu n'a jamais troublé et ne troublera jamais l'ordre qu'il a établi dans la société. On n'est pas non plus inutile à la société, quand on ne cherche que la gloire de Dieu dans son application et son zèle, c'est en épurer les motifs.

C'est un devoir indispensable de se rendre utile à la société par son application et son zèle. Je l'ai établi solidement dans la première partie de ce discours ; mais comme nous ne serons membres de cette société que pendant le temps de notre exil, que la mort nous en séparera en séparant notre âme du corps qu'elle habite, il faut épurer les motifs qui nous font agir, qui nous rendent appliqués et laborieux, qui excitent notre zèle et notre ardeur pour devenir célèbres dans l'état, la profession que nous avons embrassée : or, c'est la religion seule qui épure et sanctifie les motifs des hommes dans tout ce qu'ils font. Pourquoi ? C'est qu'elle nous apprend à chercher en tout la gloire de Dieu, à préférer à tout le salut de notre âme immortelle, et à travailler pour que nos noms soient écrits dans le livre de vie, plutôt que dans les fastes des empires et l'histoire des académies.

J'admire l'application et le zèle de tous ceux qui se distinguent dans la société par la beauté de leur génie, leurs savantes productions. Je loue l'émulation dans les arts, le goût qui perfectionne toutes les sciences, l'industrie des hommes qui inventent tout ce qui sert à faire fleurir le commerce, à procurer l'abondance et des accroissements de gloire à un Etat ; mais si dans cette application, ce zèle si utile à la société, on n'a en vue que le vain éclat d'une réputation qui ne répond pas toujours au mérite, que les récompenses dues aux talents, et que les talents n'obtiennent pas toujours, ou que des gains rapides qui élèvent en peu de temps l'édifice d'une brillante fortune, si dans son application, son zèle pour se distinguer et devenir célèbre, on oublie la destinée de son âme, on néglige son salut, on est tout de glace pour Dieu, on ne donne que des moments à la religion, on est utile à la société, je le veux, lorsqu'on ne fait rien contre l'innocence des mœurs et la pureté de la foi ; mais est-on utile à son âme ? Non : on est bon citoyen, mais on n'est pas bon chrétien.

Je ne parle pas ici de ceux dont l'application et le zèle ne tendent qu'à des succès funestes à l'innocence ou à la foi ; car on peut dire que des citoyens qui ne deviennent célèbres que dans l'art de corrompre les cœurs, ou d'éteindre le flambeau de la foi, ne sont pas utiles à la société ; au contraire ils sont dangereux, puisqu'ils s'efforcent d'y accréditer la licence des mœurs et l'incrédulité.

Ils sont laborieux, sans doute, ces philosophes antichrétiens qui ne cessent d'écrire, et qui inondent le royaume de leurs brillantes et dangereuses productions ; qui fouillent dans l'antiquité la plus reculée, qui font à grands frais un fastueux amas de tous les événements, de toutes les obscurités et de toutes les anecdoctes qui paraissent favorables au plan de leur système insensé ; ces hommes, auxquels on pourrait dire pour les confondre, ce que Job disait à ses amis, qui, pour le trouver coupable, débitaient avec magnificence de brillantes erreurs.

Vous êtes donc les seuls sages, les seuls qui avez découvert la vérité, les seuls destinés pour prouver que le christianisme ne s'est établi sur les ruines du paganisme, que par l'ignorance des peuples, que parce qu'il n'y avait pas un homme aussi éclairé que vous lorsque les apôtres triomphèrent de la sagesse des philosophes et de la fureur des tyrans : *Ergo vos estis soli homines.* (*Job*, XII.)

Il n'y aura donc plus ni science ni sagesse, quand vous cesserez de vivre ? La religion ne trouvera donc plus d'obstacles, que parce qu'il n'y aura plus de disciples d'un Celse, d'un Porphyre, d'un Bayle ? *Et vobiscum morietur sapientia.* (*Ibid.*)

Oui, mes frères, ils sont laborieux ces hommes dangereux à la société, et plût à Dieu qu'ils fussent dans le repos, nous n'au-

(21) Dans les Actes des martyrs saint Maurice et ses compagnons, écrits par saint Eucher, évêque de Lyon, l'an 286, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien.

rions pas à gémir sur la perte de tant d'âmes !

Non, ce n'est pas à ces hommes orgueilleux, qui ne travaillent que pour détruire l'œuvre de Dieu, que je rappelle la destinée de leur âme, pour épurer les motifs de leur application et de leur zèle, c'est à ceux qui croient une vie future : la religion doit sanctifier leurs talents, ils peuvent être utiles à la société sans négliger leur salut, et chercher la gloire de Dieu sans cesser de mériter celle qu'on ne peut pas refuser à ceux qui se distinguent dans les sciences et dans les arts ; comme on peut aussi, sans choquer les bienséances, éviter la dissipation d'un monde opposé à l'Evangile.

On dépeint un citoyen religieux occupé, auquel le temps est précieux, qui ne se prête qu'au monde, qui ne s'y livre pas ; qui rend les visites de bienséance, qui n'en rend pas d'inutiles ; qui goûte des plaisirs innocents, paisibles, et qui renonce aux plaisirs fatigants et profanes, comme un homme singulier, inutile dans la société ; mais qui ? Les mondains, dont la vie est une dissipation continuelle, et pour lesquels l'oisiveté est un embarras.

Mais, moi, je demande à ces mondains qui osent représenter le citoyen vertueux occupé de ses obligations, ennemi des amusements tumultueux et insensés d'un monde sans piété, comme un homme inutile dans la société, s'ils lui sont utiles eux-mêmes en faisant un si mauvais usage du temps ? Ils sont utiles, je l'avoue, à ceux qui forment des cercles, où l'on parle beaucoup et où on ne dit rien ; à ceux qui aiment les repas, le jeu, les spectacles ; à ceux qui sont embarrassés du temps, parce qu'ils ne veulent pas l'employer utilement : mais la société de ces mondains est-elle donc la société dont on doit soutenir les intérêts, la gloire, l'harmonie, par les services qu'elle attend de tous les membres qui la composent ? Sous prétexte de politesses, de bienséances, doit-on perdre un temps précieux ? Ne peut-on pas entretenir l'union et la paix sans cesser de remplir les devoirs de citoyen ? Et y en a-t-il un seul qui ne se doive au bien public ?

Un prêtre est-il utile à l'Eglise, quand il est dissipé et qu'il se livre aux usages du monde ?

Les mondains diront qu'il est aimable, poli, complaisant ; mais puis-je dire qu'il est un prêtre fidèle à ses devoirs ?

Quels services rend à la société cette foule de mondains oisifs qui se visitent continuellement, qui portent jusqu'au scrupule un détail de politesses et de cérémonies aussi gênantes qu'insensées ? Si l'Etat n'avait pas des hommes plus sérieux, plus laborieux, plus zélés, conserverait-il sa beauté et sa splendeur ?

C'est donc une sagesse de se refuser à la dissipation d'un monde désoccupé ; on ne rompt point les liens de la société, au contraire, on la soutient, on lui est utile ; mais c'est la religion qui sanctifie le commerce de politesse, de bienséance, que nous devons entretenir avec nos concitoyens.

Oui, mes frères, la religion seule nous rendra de bons citoyens et des bons chrétiens : C'est elle qui nous sanctifiera dans notre état, si nous l'aimons, si nous la respectons et si nous sommes dociles aux vérités qu'elle nous enseigne ; c'est en remplissant ces devoirs fidèlement que nous obtiendrons la béatitude éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXXVIII.

Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES OBSTACLES QUE LE MONDE MET A LA GRACE.

Cum venisset Jesus in domum principis et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat : Recedite... et deridebant eum. (*Matth.*, IX.)

Jésus étant arrivé dans la maison du prince de la synagogue, voyant les joueurs de flûtes et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous... et ils se moquaient de lui.

Ce n'est pas dans le tumulte du monde et encore moins dans les assemblées où l'on cherche à triompher des réflexions sérieuses qu'offre l'image de la mort par le charme des plaisirs, que la grâce opère les changements du cœur. Quoique l'esprit de Dieu souffle où il veut, il ne se trouve pas ordinairement dans le trouble et l'agitation : *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX.)

La grâce nous prévient et nous cherche partout : si elle ne nous cherchait pas dans nos égarements, nous n'en sortirions jamais. Elle ne nous trouve pas bons ; mais elle nous rend bons, lorsque, fidèles à sa voix, nous n'abusons pas criminellement de notre liberté pour résister à ses saintes et miséricordieuses avances.

Il est vrai que la grâce va quelquefois chercher le pécheur dans le sein de ses désordres ; qu'elle agite, trouble certains mondains dans les coupables plaisirs qui les enivrent, et qu'elle fait des conquêtes parmi ceux qui se perdent, et ne pensent point à leur salut. Malheur à nous si nous répandons des doutes sur la puissance, l'efficace et les charmes victorieux de la grâce ! mais il n'en est pas moins vrai que les saintes nouveautés qui s'opèrent dans le cœur d'un pécheur converti, supposent nécessairement l'éloignement d'un monde séduisant et intéressé à retenir ceux qui veulent le quitter.

Les grâces qui convertirent saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, furent certainement des grâces choisies, fortes, puissantes ; cependant, ce n'est pas dans la maison du grand prêtre que Pierre est touché et pleure son péché, c'est lorsqu'il a quitté cette assemblée des ennemis du Sauveur. A peine est-il sorti du palais du pontife, que la grandeur de son crime se présenta à ses yeux, et en fit couler des larmes amères.

Ce n'est pas à Jérusalem, lorsque Paul sollicite des pouvoirs pour arrêter les disciples de Jésus de Nazareth, et les charger de

fers, que la grâce change ce loup en agneau, et en fait un vase d'élection; c'est sur le chemin de Damas, c'est dans ce lieu écarté qu'elle l'éclaire, qu'elle le frappe, qu'elle le renverse. Quoique Dieu puisse opérer ses merveilles partout, il choisit les lieux, les moments, et les témoins qu'il lui plaît, lorsqu'il veut faire éclater des prodiges de sa puissance et de sa miséricorde.

La grâce sollicite le jeune Augustin, à Carthage, à Milan, à Rome; mais sur tous ces grands théâtres du monde il lui résiste : les charmes du plaisir et de l'erreur le retiennent dans les liens criminels qu'il avait formés; il les aimait, et il n'avait pas le courage de les rompre. Sa faiblesse même luttait contre la force qui voulait l'entraîner avec douceur.

Quand la grâce triompha-t-elle d'Augustin? Lorsqu'il se fut retiré avec son cher Alipe dans une paisible solitude; alors elle lui livra un combat où elle fut victorieuse; alors il fut entraîné par un plaisir céleste et une sainte suavité, et se laissa attacher au char de Jésus-Christ.

Posons donc pour principe que le monde opposé à l'Evangile met de grands obstacles aux opérations de la grâce : les mages ne virent point briller à leurs yeux l'étoile qui les conduisait au berceau du Sauveur, tant qu'ils furent à Jérusalem. Les mondains n'écoutent pas la voix intérieure qui les appelle dans le tumulte des assemblées profanes.

Je remarque deux obstacles à la grâce dans ceux qui forment ce monde que Jésus-Christ a réprouvé. Premièrement, les passions du cœur signifiées par cette foule tumultueuse de personnes qui jouaient des instruments, qui faisaient un grand bruit, et que le Sauveur fit retirer pour ressusciter la fille du prince de la Synagogue : *turbam tumultuantem.* Secondement, les erreurs de l'esprit représentées par ces hommes qui se moquaient de Jésus-Christ et des préparatifs qu'il faisait pour opérer le miracle que Jaïre lui demandait : *Deridebant eum.*

Libertinage du cœur, libertinage de l'esprit, voilà ce qui caractérise le monde opposé à l'Evangile, et ce qui me donne lieu de vous parler aujourd'hui des obstacles qu'il met à la grâce.

Le monde s'oppose au changement du cœur que la grâce sollicite : vous le verrez dans la première partie. Le monde s'oppose à la soumission de l'esprit que la grâce éclaire : vous le verrez dans la seconde partie. En deux mots un monde de passions, un monde d'incrédulité, met de grands obstacles à la conversion des pécheurs. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est de foi qu'il faut que la grâce nous prévienne pour faire le bien, pratiquer une vertu, former même une bonne pensée. De nous-mêmes, nous pouvons nous égarer, nous éloigner de Dieu; mais pour sortir de nos égarements, pour revenir à Dieu, il faut qu'il nous cherche, qu'il nous appelle, et c'est ce qu'un Dieu bon et juste, qui veut le salut de tous les hommes, qui ne veut pas qu'aucun périsse, ne manque pas de faire pour l'exécution du plan de notre salut.

Ces miséricordieuses avances de la grâce ne peuvent être ignorées que par des ingrats, des chrétiens qui n'estiment pas les dons de Dieu, et qui se mettent peu en peine d'y être fidèles. Quand l'Eglise n'aurait pas décidé contre les pélagiens et les semi-pélagiens, que l'homme ne peut rien sans la grâce, notre insuffisance sans elle, pour sortir de l'état du péché, ne se fait-elle pas sentir clairement? Est-ce d'un fond corrompu, du centre de la misère et de la faiblesse, dans les ténèbres que forment le péché, de ces retours sur nous-mêmes, de ces troubles salutaires qui nous agitent, de ces projets de conversion que nous formons? Non, sans doute. C'est la grâce qui fait des avances; c'est elle qui nous attaque; c'est elle qui cause ces craintes, ces alarmes, qui commencent la conversion; c'est l'esprit de Dieu qui nous parle intérieurement : c'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit aux Hébreux : Prenez garde de ne pas mépriser celui qui vous parle : *Videte ne recusetis loquentem.* (*Hebr.*, XII.)

Douter des avances que la grâce fait pour retirer le pécheur de ses égarements, c'est se représenter le pécheur dans l'impossibilité de se convertir, ou c'est dire que tous ces bons mouvements qu'il a de temps en temps, tous ces projets de conversion qu'il forme, ces réflexions sérieuses qui mêlent des amertumes dans ses plaisirs, viennent de son propre fond, ce qui serait contre la doctrine de l'Eglise. Quand saint Paul dit aux Hébreux : Prenez garde de mépriser celui qui vous parle : *Videte ne recusetis loquentem*, il entend la grâce qui nous parle intérieurement, puisqu'il dit que c'est la voix du sang de Jésus-Christ répandu pour nous, et que c'est du haut du ciel que ce divin Sauveur nous parle : *De cœlis loquentem nobis.* (*Ibid.*) Or, voilà ce que j'appelle les invitations de la grâce, auxquelles on ne répond pas, parce que les invitations d'un monde séducteur l'emportent sur celles d'un Dieu Sauveur.

La grâce, pour faire la conquête du pécheur, agit avec douceur : elle répand dans son âme des suavités, une délectation qui lui fait sentir le bonheur de ceux qui sont unis à leur Dieu, et le malheur de ceux qui en sont séparés. Dans ces doux combats que la grâce livre au pécheur, il gémit sur son état, il sent la pesanteur de ses chaînes, il regrette les jours de son innocence, il gémit de se voir attaché au char du démon, il déteste son esclavage, il forme le projet de se convertir; et s'il ne se laisse pas entraîner par la douceur de la grâce, s'il se rassure sur des coupables et dangereux délais, c'est que les plaisirs terrestres que le monde lui offre le retiennent dans l'abîme qu'il s'est creusé, c'est qu'il repousse la main puissante qui veut l'en retirer.

Y a-t-il un seul pécheur qui ne puisse nous attester cette vérité sur l'expérience? Quel est celui qui n'a pas éprouvé des dé-

goûts, des amertumes dans la carrière des plaisirs sensuels, et qui n'ait pas regretté les douceurs d'une vie pure, innocente? Qu'on lui demande pourquoi il se contente de soupirer dans son triste état et n'a pas le courage d'en sortir pour vivre paisiblement dans l'amitié de son Dieu? Il répondra que c'est un monde enchanteur qui le séduit, des passions fortifiées qui l'entraînent, des amis voluptueux qui s'en emparent, le dissipent, varient les plaisirs, lui présentent tous les jours de nouveaux appâts, de nouvelles amorces, et lui font oublier, dans le tumulte des amusements, ce qu'il a promis à Dieu dans les moments paisibles où la grâce le touchait. C'est ainsi que les coupables douceurs du péché l'emportent sur les saintes suavités de la grâce.

La grâce agit quelquefois avec éclat, avec force pour faire la conquête du pécheur. Elle fait briller à nos yeux des prodiges de miséricorde et des prodiges de vengeance. Tantôt elle conserve le pécheur dans les ombres de la mort, elle ferme le tombeau ouvert sous ses yeux et où il est sur le point de descendre; elle prolonge ses jours afin qu'il puisse pleurer et expier les années passées dans le crime. C'est comme une voix puissante qui annonce hautement et avec magnificence, qu'elle ne veut point sa perte; tantôt la sévérité éclate, et semble avoir pris seule la place de la miséricorde. Le pécheur voit partout la bonté de Dieu se venger des coupables délais de la pénitence d'une manière terrible. La main de l'Eternel s'appesantit sur ses infortunés complices; les douleurs de la mort les environnent tout à coup; ils remettent leur âme, souillée par un honteux commerce, entre les mains de leur créateur, et passent du sein des plaisirs dans une éternité effrayante à laquelle ils n'ont point pensé. Il est témoin de ces châtiments redoutables, il en est saisi, frappé, consterné. Pourquoi la sévérité a-t-elle éclaté sur les complices de son crime, et l'a-t-elle épargné? Pourquoi, puisqu'il est aussi coupable, n'a-t-il pas le même sort? Pourquoi peut-il éviter le malheur qui le menace? C'est ce qu'il médite quelques moments, retiré à l'écart dans l'accablement de la douleur, et séparé des apôtres de la volupté; mais le monde se présente à lui avec les plaisirs, il lui dépeint les douceurs de la vie qu'il veut quitter, il dissipe la tristesse passagère par l'harmonie voluptueuse des instruments, il l'arrache à ses réflexions, il l'amuse, il est ce qu'il était, parce qu'il est rebelle aux éclats même de la grâce; c'est ainsi que le monde met des obstacles à la grâce.

Le monde oppose ses invitations aux invitations de la grâce qui recherche le pécheur. Premier obstacle. Le monde oppose ses plaisirs sensuels aux douceurs célestes de la grâce qui veut faire la conquête du pécheur. Second obstacle. Le monde oppose le tumulte de ses affaires et le bruit de ses fêtes à la force de la grâce, qui veut triompher du pécheur. Troisième obstacle.

C'est ainsi que le monde met des obstacles aux avances de la grâce, aux douceurs de la grâce, à la puissance de la grâce.

Sans embrasser aucun système particulier, sans embrasser aucune des opinions, ni aucun des sentiments qui partagent les savants; puisqu'il est plus utile pour notre salut de sentir l'onction de la grâce, que de savoir la définir, et, sans m'écarter du dogme de l'Eglise, je vais vous prouver toutes ces vérités: suivez-moi avec attention, tout sera à votre portée; votre cœur ne pourra pas se refuser au détail de tout ce qu'il éprouve dans les combats qu'il soutient pour demeurer dans l'état du péché.

Que Dieu recherche le pécheur, qu'il l'appelle, qu'il lui tende les bras, qu'il l'agite, qu'il le remue, qu'il répande, dans sa miséricorde, des amertumes dans les plaisirs qui le souillent et le perdent, ce sont des vérités que tous les pécheurs pourraient attester. Or, c'est ce que j'appelle les avances de la grâce.

Il est vrai que le pécheur, tombé volontairement dans l'abîme du péché, et qui, comme les morts couchés dans leurs sépulcres, est devenu insensible, et ne s'occupe plus, dans son mortel assoupissement, de la profondeur de ses plaies, *sicut vulnerati dormientes in sepulcris* (*Psal.* LXXXVII), n'est pas remué ni touché par les avances de la grâce; qu'il faut une grâce forte, puissante, magnifique, comme il fallut les larmes, les frémissements et les cris du Sauveur pour ressusciter Lazare, l'image par la mort, la corruption et la pierre qui fermait son tombeau, des pécheurs d'habitude; mais ce pécheur n'est arrivé à ce funeste état que par ses volontaires résistances aux miséricordieuses avances de la grâce.

En effet, jamais peuple ne fut plus endurci que le peuple hébreu. Jamais aveuglement ne fut plus grand que celui des Juifs: mais comment cette nation ingrate est-elle arrivée au comble de ces malheurs? Comment a-t-elle mérité que Dieu, qui est bon, l'abandonnât, et mît même dans sa colère un voile sur ses yeux qui l'empêchât de voir la lumière qui venait éclairer les hommes, et de reconnaître le Dieu de gloire qui laissait échapper si souvent dans la Judée des traits éclatants de sa divinité? Par sa résistance aux avances de la grâce.

Il faudrait ignorer les oracles des prophètes et ceux de Jésus-Christ, pour ignorer que la perte d'Israël vient de sa résistance à la voix de son Dieu qui le sollicitait et l'appelait. Le Seigneur comparerait-il ce peuple ingrat à une vigne chérie qu'il avait plantée, entretenue et mise en état par ses soins et les préparatifs de son amour, de porter de bons fruits? Dirait-il qu'il avait fait tout ce qui était en lui pour s'attacher ce peuple toujours protégé et toujours ingrat? Se plaindrait-il de l'avoir appelé inutilement, de lui avoir tendu amoureusement les bras et de l'avoir attendu patiemment? Enfin, justifierait-il la réprobation des Juifs, la ruine de Jérusalem qu'il arrosa de ses larmes, en disant qu'il

leur a envoyé des prophètes, et que son infinie miséricorde a voulu dans tous les temps les toucher, les éclairer, les convertir et les rendre heureux, et qu'ils n'ont pas voulu, si ce peuple n'avait pas résisté aux avances de la grâce? Car, que signifient toutes ces images sous lesquelles les prophètes et Jésus-Christ représentent ce que Dieu a fait pour le salut de son peuple, sinon les avances de la grâce?

Or, ces vérités posées, on avancerait une erreur insoutenable, si l'on disait qu'un fameux pécheur, aujourd'hui accoutumé aux crimes, qui les commet sans remords, qui vit tranquille dans ses déréglements et qui brave les suites terribles d'une vie criminelle, est arrivé à ce funeste état sans combat, qu'il n'est pas parvenu à cette déplorable intrépidité par degrés, et qu'il n'a jamais eu dans ses égarements à lutter contre la grâce.

On fait des progrès dans le vice comme dans la vertu; s'il faut soutenir des combats contre la chair et le monde pour servir Dieu, il en faut soutenir contre Dieu et contre sa grâce pour servir le démon et se damner. Pourquoi? Le voici, mes chers frères : c'est que Dieu ne nous abandonne jamais le premier; c'est qu'il veut sincèrement notre salut; c'est qu'il est juste et qu'il sait que nous ne pouvons pas l'opérer sans son secours; d'où il s'ensuit nécessairement qu'il nous prépare et nous donne les moyens suffisants pour nous sanctifier dans notre état.

Or, c'est en conséquence de cette volonté sincère que Dieu a de nous sauver, qu'il nous prévient, qu'il nous invite, qu'il nous cherche dans nos égarements; que sa grâce fait des avances, qu'une voix intérieure nous parle, lorsque nous faisons le premier pas dans la carrière du vice, lorsque les mortelles douceurs du péché commencent à amollir notre cœur, lorsque nous sommes déterminés par l'attrait des plaisirs sensuels à nous laisser attacher au char du démon et à devenir son esclave.

Quel est le chrétien qui dans ses égarements n'ait jamais de remords? Hélas! ôtez quelques pécheurs déterminés qui dorment tranquillement sur le bord du précipice, quelques pécheurs enfoncés dans l'abîme du péché, quelques pécheurs dont la force de l'habitude, comme une pierre énorme qui ferme le tombeau où ils sont enfermés depuis longtemps, ne peut être vaincue que par une grâce toute-puissante, extraordinaire; tous les pécheurs sont cherchés dans leurs égarements par un Dieu qui veut leur salut; aucun qui ne soit invité, appelé par la grâce; ceux qu'elle paraît ne plus inviter, ne plus appeler, ne plus troubler dans leurs désordres, ce sont ceux qui ont méprisé ses avances, résisté à ses poursuites et étouffé volontairement les cris de leur conscience.

Je ne veux point d'autres preuves des avances de la grâce, pour chercher le pécheur dans ses égarements, que les réflexions salutaires, les démarches de piété, les alarmes momentanées, et tous les événements qui troublent et font former des projets de conversion à tous ceux qui ne sont pas endurcis.

Les réflexions sérieuses qu'une jeune personne fait dès qu'elle a contracté quelques mauvaises habitudes, dès qu'elle s'est engagée dans un commerce criminel, dès qu'elle a renoncé à la piété qui ornait sa première jeunesse, ont-elles d'autres principes que les avances, les invitations de la grâce, qui la sollicite, qui l'éclaire sur le danger de son état? Elle peut bien d'elle-même réfléchir sur l'opprobre attaché par le monde même à un déréglement public; mais quel est le fruit de cette réflexion? De pécher avec art, de perdre la vertu et d'en conserver les apparences; en un mot, de souiller son cœur avec ménagement et de se damner en politique.

Il n'en est pas de même des réflexions que la grâce fait faire par ses sollicitations et ses invitations : ce sont des réflexions sérieuses, salutaires; c'est la bonté de Dieu, sa justice, la destinée de l'âme, le danger auquel le péché l'expose, qui en sont la matière. Quand un pécheur réfléchit sur le danger de son état, qu'il est troublé, qu'il craint, qu'il est alarmé et qu'il forme des projets de conversion, certainement ce n'est pas l'ennemi du salut qui l'invite, qui le sollicite, non; c'est la grâce.

Quand une personne engagée dans le crime forme des projets de conversion, se sépare quelque temps des sociétés qui la séduisent, se promet de quitter son péché et d'éviter toutes les occasions qui l'y portent, va dans le saint temple, y gémit aux pieds des autels, se détermine à faire l'humble aveu de ses fautes aux ministres de la réconciliation; certainement ce n'est ni la chair, ni le monde, ni le démon qui lui inspirent ces démarches de pénitence; non, c'est la grâce qui la cherche dans ses égarements.

Peut-être, mes frères, me dira-t-on que c'est le danger d'une maladie, la crainte d'être damné, une lecture forte et touchante, le zèle, l'onction, l'éloquence d'un prédicateur célèbre, un exemple frappant de la fragilité de nos corps et de la brièveté de la vie, une solennité, un jubilé, une disgrâce, je le veux; mais dès que tous ces événements ne portent point au désespoir, dès que le trouble qu'ils répandent dans l'âme est un trouble salutaire, dès qu'ils déterminent à des démarches de piété et de pénitence, n'est-il pas évident que ce sont des avances de la grâce, qui cherche le pécheur, qui l'invite?

Mais tous ces projets de conversion ne s'exécutent pas; ces mouvements de piété ne sont que momentanés, tous ces pénitents ne sont que des pénitents de solennité, des pénitents de quelques jours, des pénitents qui n'embrassent que l'ombre de la pénitence. J'avoue encore que vous tracez ici le portrait du plus grand nombre, et peut-être le vôtre. Mais qui fait échouer ces projets de conversion? qui rend infructueuses toutes ces démarches de piété et de pénitence? qui fait changer si promptement ces personnes

touchées et disposées a réformer le plan de leur conduite? Vous le savez comme moi, c'est le monde. Il oppose ses invitations aux invitations de la grâce; il va chercher le pécheur dans sa pénitence, comme la grâce le va chercher dans ses égarements, et il le sollicite à revenir à lui, comme la grâce le sollicite à revenir à son Dieu.

Le monde n'invite-t-il pas ceux qui veulent s'en séparer, par ses repas, ses jeux, ses vanités, ses spectacles; par ses censures, ses railleries, ses mépris, lorsqu'on l'a sincèrement abandonné? Or, voilà ce qui fait échouer beaucoup de projets de conversion que les avances de la grâce avaient fait former.

Pouvons-nous nous rappeler un plus grand exemple que ce qui est arrivé à saint Augustin avant ce moment où la grâce triompha de ses résistances? Pourquoi a-t-il lutté contre elle tant d'années; car il nous dépeint toutes ses avances dans ses confessions; il nous l'apprend. La grâce de mon Dieu, dit-il, me cherchait dans mes égarements; elle répandait souvent un trouble salutaire dans mon âme; elle mêlait de miséricordieuses amertumes dans les coupables voluptés dont je m'enivrais; mon cœur était toujours agité, inquiet; je gémissais sous le poids de mes chaînes et je les aimais; je formais des projets de conversion, et je ne les exécutais pas: Une voix intérieure m'appelait à Dieu, la voix du monde m'appelait à ses plaisirs, à ses fêtes, à ses spectacles; après de douces invitations, elle me faisait des reproches. Vous voulez donc nous quitter, Augustin; vous voulez donc abandonner un monde riant qui vous aime, qui vous distingue; mais y pensez-vous? Vous êtes fait pour la société; vous avez tout ce qu'il faut pour y briller et en faire l'ornement : une jeunesse enjouée, un génie élevé, des talents brillants. Ah! est-il bien vrai que vous ne voulez plus être des nôtres? C'est ainsi que le monde oppose ses invitations aux invitations de la grâce, qui recherche le pécheur dans ses égarements et ses plaisirs sensuels, aux douceurs célestes de la grâce, qui veut faire la conquête du pécheur.

C'est en répandant un plaisir céleste dans l'âme, dit saint Augustin, que la grâce entreprend la conquête du pécheur. Si dans certaines circonstances elle agit avec force, avec puissance, avec magnificence, ordinairement elle agit avec douceur, elle attire, elle entraîne par ses charmes, et les attraits de la vertu qu'elle dépeint à ceux qui l'ont abandonnée. De là une délectation toute céleste qui inspire du dégoût pour les plaisirs sensuels qui les corrompent et les perdent pour l'éternité.

Oui, pécheurs, c'est par ces douceurs et ces suavités de la grâce que vous vous sentez comme entraînés vers le bien, que vous faites de sérieuses réflexions sur le danger de votre état, et que vous gémissez secrètement d'être attachés au char du démon. La grâce veut vous en arracher, et pour y réussir elle développe à vos yeux les charmes et la beauté de la vertu : *Voluptate traheris.*

Que cette expression : la grâce vous entraîne par sa douceur, ne vous fasse pas supposer une délectation tellement victorieuse que vous n'ayez pas la liberté d'y résister et de lui préférer les plaisirs sensuels. Ne vous représentez pas une grâce qui agit en souveraine absolue; qui nous arrache au monde, à nos habitudes, sans notre consentement; qui fasse tout sans nous. Saint Augustin n'a jamais enseigné une doctrine au pécheur qui lui persuade que tout vient d'en haut. Il distingue clairement la création de l'homme, à laquelle il n'a pas eu part, de sa sanctification, à laquelle il faut nécessairement qu'il coopère.

Ne pensez pas que la grâce, qui veut faire votre conquête, vous entraîne sans votre consentement : elle vous attire par sa douceur, mais vous pouvez malheureusement vous laisser entraîner aussi par les criminelles douceurs du péché, comme l'expérience ne le prouve que trop : *Noli te cojitare invitum trahi*

Remarquez bien, c'est toujours le même Père qui parle, que ce n'est pas la nécessité, mais l'attrait qui attire le pécheur : *Non necessitas, sed voluptas;* que ce n'est pas une force à laquelle il ne peut pas résister, mais un plaisir céleste qui l'entraîne volontairement vers le bien : *Non obligatio, sed delectatio.*

De ces principes, ajoute saint Augustin, il s'ensuit que celui que la grâce attire à Jésus-Christ efficacement, c'est celui qui aime la vérité, qui y met toute son affection, et que les charmes du mensonge et de l'erreur ne séduisent point : *Qui delectatur veritate.* Celui qui aime le vrai bonheur, qui ne trouve de plaisir que dans la méditation des biens célestes, et dans la félicité éternelle qu'il attend et qu'il espère : *Delectatur beatitudine.* Celui qui aime la justice, qui l'adore dans le Tout-Puissant, dont tous les desseins, tous les décrets, tous les jugements sont équitables; qui se plaît sur la terre à l'imiter et à y conformer toutes ses vues et toutes ses actions : *Delectatur justitia.* Celui qui croit non-seulement une vie future, mais qui se réjouit d'avoir une âme immortelle destinée à posséder Dieu éternellement; qui gémit, s'attriste sur la terre et attend dans les larmes l'heureux changement qui s'opère à la mort des justes : *Delectatur sempiterna vita.* (S. Aug., *in Joan.*, tract. 26, n. 2 et 4.) Voilà ceux que la grâce attire sans résistance, et dont la délectation céleste est victorieuse des plaisirs terrestres.

Or, qui met un obstacle à toutes ces douceurs, à toutes ces suavités, à toutes ces délectations de la grâce; qui veut entraîner le pécheur et en faire la conquête? Nous ne pouvons l'ignorer. Les coupables plaisirs que le monde lui présente, les amorces de la volupté qui s'offrent à lui l'attirent, l'entraînent et le retiennent dans son péché.

Pendant plusieurs années Augustin se sentit attiré par les doux charmes de la grâce. Il nous assure qu'elle voulait l'entraîner dans les routes de la vertu et de la

vérité, dont il s'était écarté dans son aveuglement ; qu'elle lui reprochait d'un ton touchant ses résistances : Quoi donc, lui disait-elle, vous croyez ne pouvoir être sage, et qu'il ne vous est pas possible de renoncer aux voluptés terrestres qui souillent votre âme? Mais pourquoi ne pourriez-vous pas ce que tant de jeunes personnes ont pu avec la grâce? Soyez-y fidèle comme elles, et vous vous convertirez comme elles. Ces charmes, ces douceurs de la grâce touchaient Augustin : elles l'attiraient; mais les plaisirs que le monde lui offrait le retenaient dans son esclavage.

On est étonné de ce qu'un pécheur d'habitude, qui se souille depuis longtemps par les honteux plaisirs de la volupté, qui perpétue un commerce scandaleux malgré tous les événements qui devaient le déterminer à le quitter, ait encore du respect pour la religion, ses cérémonies, ses pratiques ; qu'il édifie dans le saint temple; qu'il observe les jeûnes, les abstinences; qu'il estime les hommes sages et religieux, et déteste ceux qui lèvent l'étendard de l'irréligion et de l'impiété. Je n'en suis pas étonné : dans les ténèbres de son péché la grâce fait briller de temps en temps à ses yeux certains rayons de lumière : il voit le danger; il aperçoit le sort malheureux qu'il se prépare ; elle le fait ressouvenir des jours de son innocence, de la paix de son âme, tant qu'il a été fidèle à Dieu. Comme elle veut en faire la conquête, elle l'attire doucement, en lui représentant les charmes de la vertu, le mérite de la pénitence, et l'infinie miséricorde du Seigneur. Dans ces moments calmes, paisibles, séparé des objets qui l'enchantent, le séduisent, il veut être sage, il veut se convertir.

Mais hélas! le monde met bientôt obstacle à ses projets, formés dans les moments rapides où il laisse le pécheur abandonné malgré lui à ses réflexions ; il oppose ses plaisirs sensuels aux douceurs célestes de la grâce; des apôtres de la volupté vont le trouver : ils le dissipent, lui reprochent même la tristesse salutaire que la grâce a fait naître, l'enlèvent à ses méditations, lui font valoir les douceurs des plaisirs auxquels il voudrait renoncer, l'entraînent dans leurs cercles, varient les amusements, et craignent de le laisser seul de crainte qu'il ne se trouve avec son Dieu.

Oui, mon cher auditeur, c'est la révolte d'une chair criminelle, ce sont les passions d'un monde réprouvé, ce sont les artifices du démon, notre ennemi et celui de Dieu, qui nous opposent les trompeuses et mortelles douceurs du plaisir, pour nous empêcher de nous laisser toucher et attirer par les pures et divines douceurs de la grâce, comme il oppose le tumulte de ses affaires et le bruit de ses fêtes à la force de la grâce qui veut triompher du pécheur.

Oui, mes frères, le monde met quelquefois obstacle à des grâces fortes et puissantes, à des grâces que Dieu fait éclater et multiplie même pour triompher de certains pécheurs. Comment? Le voici : la grâce fait entendre une voix au pécheur qui l'agite, le trouble, l'alarme : mais le tumulte des affaires, le bruit des fêtes profanes, les cris des passions effrayées l'empêchent d'écouter l'Esprit-Saint qui parle à son cœur.

Tantôt la grâce livre à ce pécheur un combat où il semble rendre les armes et s'avouer vaincu ; mais le monde redouble ses efforts; il attache la honte à sa soumission; il l'étourdit et l'enivre par l'harmonie des instruments, la pompe de ses spectacles, le récit de ses plaisirs, et l'éclat de ses honneurs, pour l'empêcher de penser à la mort de son âme. Il a été quelques jours pénitent, il est toute sa vie pécheur, et au lieu de détester son péché, il semble se repentir de l'avoir confessé, il ne rougit pas de ses scandales; on dirait plutôt qu'il rougit d'avoir pensé à les réparer.

Tantôt elle le frappe, elle l'abat par une maladie qui le conduit en peu de temps aux portes de la mort; elle présente à ses yeux l'immense étendue de l'éternité, le spectacle de ses scandales, de ses désordres ; la sévérité avec laquelle un Dieu venge le coupable abus de ses adorables lenteurs à punir. Remué, saisi, troublé, effrayé des châtiments éternels qu'il a mérités, il veut les éviter par une prompte pénitence ; alors c'est un homme de foi, de religion, de piété. Un confesseur, les sacrements, voilà ce qu'il demande, voilà ce qui occupe cet homme de plaisirs. Dieu ne l'avait frappé que pour le guérir; le tombeau se ferme, le danger s'écarte, il se rétablit; il est rendu au monde qu'il a promis d'édifier par sa pénitence. Pourquoi n'est-il plus pénitent dès qu'il jouit de la santé? Pourquoi sa conduite est-elle un désaveu solennel du personnage édifiant qu'il a fait dans le danger? Ah! c'est que le monde s'en est emparé; les complices de son péché l'ont rengagé dans le tumulte de ses désordres, ont traité de faiblesse, de préjugé, ses frayeurs, et l'ont même porté à rougir d'avoir été quelques moments pénitent.

Tantôt, pour triompher de ce pécheur attaché à son péché, elle agit avec éclat; elle prêche la pénitence d'une manière terrible. Il voit les restes effrayants d'une Jézabel voluptueuse immolée à la vengeance du ciel irrité dans le sein même des plaisirs dont elle s'enivre; et lorsqu'elle ajoute aux charmes d'une beauté meurtrière des apppas et des grâces empruntées, il voit les ombres de la mort se répandre sur les palais des grands et le tombeau s'ouvrir pour recevoir les tristes dépouilles de ceux qui faisaient son appui et dans lesquels il mettait toute son espérance ; il voit de jeunes fleurs, à peine écloses, se dessécher et tomber; il entend des enfants ou des amis qui lui prêchent éloquemment la vertu, et qui sont, en mourant au printemps de leurs jours, des apôtres qui lui disent sans ménagement : convertissez-vous ; rompez vos chaînes ; réparez vos scandales; faites pénitence, si vous ne voulez pas périr éternellement. Enfin, pour triompher du pécheur, la grâce

prend toutes sortes de formes; elle brille, elle éclate, elle frappe. Pourquoi y résiste-t-il? Le monde s'en empare, l'étourdit, l'enivre : voilà le mystère.

Que dit le monde pour calmer les frayeurs d'un pécheur à la vue des dangers qui le menacent et l'empêchent d'exécuter les projets de pénitence qu'il a formés pour les éviter? Que tout ce qui l'alarme sont des accidents étrangers, qu'il ne faut pas les prévenir et qu'il n'est pas raisonnable de troubler les douceurs d'une vie tranquille par de tristes réflexions sur un avenir incertain. S'il est jeune, on lui représente la mort dans un lointain qui ne doit pas encore l'effrayer; s'il est dans l'âge où les infirmités commencent à se déclarer, on le rassure sur la force de son tempérament; on lui rappelle les exemples de ceux qui ont fourni les plus longues carrières. Enfin, arrivé à la vieillesse, près de descendre dans le tombeau, on l'amuse, on le dissipe, on le flatte; on lui rappelle quelques bonnes qualités qu'il avait, on garde le silence sur tous ses vices; on lui parle beaucoup de la miséricorde de Dieu, on ne lui parle pas de sa justice; on l'exhorte à l'arrangement de ses affaires temporelles, on ne l'exhorte pas à la pénitence; la grâce voulait en triompher et le monde s'y oppose; il meurt impénitent, parce qu'il ne s'est pas détaché d'un monde réprouvé.

C'est ainsi, mes frères, que le monde s'oppose aux changements du cœur que la grâce sollicite; je viens de vous le prouver. Le monde s'oppose aussi à la soumission de l'esprit que la grâce éclaire; je vais vous le prouver dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est certain, mon cher auditeur, que Dieu veut le salut de ceux mêmes qui se perdent; par conséquent, il leur donne des grâces, puisque sans le secours de la grâce, ils ne peuvent pas se convertir. Or, ce principe, qui est certain, posé, ce sont donc les obstacles que le monde met à la grâce qui empêchent tant de prétendus esprits forts, tant d'incrédules, tant de libertins, tant de mondains indociles aux vérités révélées, de se soumettre au joug de la foi.

Oui, c'est un monde d'incrédulité, un monde d'orgueil, un monde de passions qui ferme les yeux à la lumière qui brille de tout côté, et qui préfère des ténèbres délicieuses pour le cœur aux saintes clartés mêlées avec les majestueuses obscurités de la foi.

Pourquoi la vérité est-elle méconnue et outragée même dans ce malheureux siècle par tant de mortels élevés parmi nous, régénérés comme nous dans les eaux salutaires du baptême, qui ne nous ont pas quittés et qui ne veulent que nous en imposer? La lumière de l'Evangile ne brille-t-elle plus? La grâce n'éclaire-t-elle que ceux qui veulent l'anéantir? Dieu a-t-il suscité ces savants orgueilleux pour remplacer les prophètes, les apôtres et tous les saints docteurs qui ont annoncé, établi et défendu la religion chrétienne? Les ténèbres sacrées, les saintes obscurités de la foi sont-elles nouvellement répandues sur nos mystères? Le mélange sacré de ténèbres et de lumières qui fait le mérite de notre foi et de notre soumission, qui satisfait la raison en soumettant l'esprit, est-il d'une nouvelle date? En un mot, la grâce ne répand-elle aujourd'hui aucune clarté dans l'esprit de tant de chrétiens qui embrassent le mensonge? On ne pourrait pas le soutenir sans erreur.

Qui met donc obstacle à la grâce qui nous éclaire? Le monde; c'est lui qui veut que l'homme cite tout au tribunal de sa raison, et qu'il s'érige en censeur de la conduite du Très-Haut; c'est lui qui veut qu'on accuse la grâce pour justifier le crime, qu'on oppose la violence des penchants à son insuffisance, et qu'on ne rougisse pas d'être coupable, parce qu'on est faible; c'est lui qui veut qu'on ne déteste pas des péchés qu'on n'a pu éviter, qu'on se plaise dans les liens qu'on ne peut pas rompre, qu'on marche sans regret dans la route de l'enfer, puisque la main toute-puissante de Dieu n'en retire pas et qu'on se tranquillise sur son sort éternel, parce qu'il n'est pas en notre pouvoir de le changer.

Oui, mon cher auditeur, et vous ne pouvez en disconvenir, voilà les raisonnements d'un monde d'incrédulité, d'un monde d'erreurs, d'un monde de licence : c'est l'orgueil qui révolte l'esprit, qui invente ces systèmes insensés d'irréligion, ces plans de doctrine injurieux à la grâce de Jésus-Christ et qui sont du goût de tant de chrétiens qui ne comptent pour rien la perte éternelle de leur âme.

Quoique le Seigneur soit sans doute irrité de l'irréligion de notre siècle, la source de ses grâces n'est point tarie. Si les douces rosées, qui tombent sur les tendres gazons et qui les pénètrent et les entretiennent dans une agréable verdure, arrosent inutilement les pierres et les rochers, il n'est pas étonnant que la grâce n'opère point dans les cœurs endurcis des incrédules, des libertins et des mondains; le monde, leur idole, le monde réprouvé y met obstacle.

Il oppose les faibles lumières de sa raison aux brillantes lumières de la grâce. Il oppose les violents penchants de la nature à l'insuffisance de la grâce. Il oppose ses fréquentes infractions de la loi à certaines privations de la grâce. Il empêche l'esprit de se soumettre aux lumières de la grâce qui nous éclaire continuellement; à la puissance de la grâce qui peut nous éclairer dans nos ténèbres, aux secours de la grâce que Dieu ne nous refuse pas sous le règne de sa miséricorde; en trois mots, les obstacles qu'un monde d'incrédulité met à la conversion de ceux qui sont dans l'erreur, sont des obstacles injurieux à la grâce que Dieu fait briller aux yeux de tous les pécheurs, à la grâce qui n'a jamais été refusée aux pécheurs. Je finis par ce détail intéressant de

vérités, qu'il nous est important de ne pas ignorer.

Je sais que la conversion d'un incrédule, d'un bel esprit, d'un savant qui se fait gloire des doutes et des incertitudes en matière de religion, est difficile; mais pourquoi? Parce qu'il ne veut consulter que sa raison, qu'il la regarde comme un tribunal sûr et infaillible; qu'il préfère ses lumières, que l'orgueil seul lui rend précieuses, aux divines clartés qui brillent dans les ténèbres qui enveloppent nos mystères, et dans les majestueuses obscurités de la foi.

Je sais que la conversion de ces philosophes antichrétiens est rare; mais pourquoi? Parce que leur orgueil est un obstacle à la grâce que Dieu accorde aux humbles, et qu'il refuse ordinairement aux superbes; parce que Dieu révèle à ceux qui lui sont soumis, ce qu'il cache à ceux qui lui résistent; parce que ceux qui veulent pénétrer audacieusement les secrets du ciel, sont opprimés par le poids de la gloire de l'Etre suprême.

N'est-ce pas pour confondre et punir les Romains de leur orgueil et de la confiance qu'ils avaient dans leurs lumières, que Dieu a permis qu'ils s'évanouissent dans leurs pensées, qu'ils adoptassent des systèmes insensés et qu'ils s'abandonnassent aux déréglements les plus honteux? Quelle est la cause de leur aveuglement, de leur folie en matière de culte, de leurs débauches dans leur conduite? Saint Paul nous l'apprend. L'ambition qu'ils avaient de vouloir passer pour les seuls sages du monde, pour les seuls qui possédaient des lumières et la science qui font les grands hommes : *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.)

N'est-ce pas aussi pour punir l'incrédulité des Juifs, que Dieu a mis un voile sur leurs yeux, a endurci leurs cœurs, leur a caché les secrets de son amour, les a brisés et réprouvés dans sa colère? *Propter incredulitatem fracti sunt.* (*Rom.*, XI.)

Il est donc évident, mes chers frères, que l'incrédulité, qui a pour principe l'orgueil, les lumières d'une raison faible, sujette à se tromper, l'empire des passions, que la loi de Dieu condamne, est un des plus grands obstacles qu'on puisse opposer à la grâce. Or, tel est celui qu'un monde d'incrédules y met tous les jours.

Mais cet obstacle prouve-t-il que les rayons de la grâce qui nous éclaire ne brillent jamais dans les ténèbres volontaires dont les incrédules s'enveloppent; que rien ne leur prouve la divinité de la religion qu'ils combattent; qu'ils ne trouvent rien qui satisfasse une raison saine et sans passions dans les vérités révélées; qu'ils n'ont point eu de combats à soutenir pour parvenir à cette tranquillité dont ils se font gloire sur l'avenir; en un mot, qu'ils sont toujours sans doutes, sans incertitudes, sans remords? Non certainement. Je ne parlerais pas des obstacles qu'ils mettent à la grâce, si la grâce ne les cherchait jamais dans les ténèbres, et si la vérité ne brillait pas à leurs yeux aussi bien qu'aux nôtres.

Si saint Paul disait que les Romains étaient inexcusables de méconnaître le vrai Dieu et de ne pas le glorifier, parce que la raison seule, dégagée de la passion, devait conclure de l'harmonie de cet univers et de tout ce que la nature offre à nos yeux, qu'il y a un Etre suprême, un Dieu qui ne serait pas Dieu, s'il y avait d'autres divinités qui partageassent avec lui ses perfections; ne puis-je pas dire aussi que les philosophes antichrétiens, les incrédules de nos jours, sont inexcusables de méconnaître et de combattre la vérité de la religion chrétienne, dont les conséquences, qu'on peut tirer de son établissement seul, doivent satisfaire un esprit raisonnable?

En effet, est-il raisonnable de ne pas croire tout ce que le monde a cru; de vouloir renverser un édifice contre lequel les portes mêmes de l'enfer ont fait de vains efforts; de s'imaginer des succès contre le christianisme, que les césars ont espéré en vain de se flatter de faire renoncer à Jésus-Christ, en débitant de brillants mensonges, pendant que les tyrans n'ont pu le faire méconnaître par ses disciples, avec l'appareil des plus effrayants supplices; enfin, de braver l'autorité de tous les siècles, de tous les savants pieux de l'antiquité, de tous les conciles, pendant qu'on ne peut opposer à cette respectable autorité que celle de quelques célèbres ennemis du christianisme, réfutés et confondus, d'un Celse, d'un Porphyre, d'un Julien l'Apostat, et de quelques philosophes modernes, forcés de s'envelopper, et même de se cacher? Non certainement : cependant, c'est cette orgueilleuse raison, contre laquelle les incrédules agissent si évidemment, qu'on oppose à la grâce qui nous éclaire dans nos ténèbres même.

Oui, mes frères, la grâce cherche les savants qui s'égarent comme les autres. Elle a éclairé les Justin, les Cyprien, les Lactance dans les ténèbres de l'idolâtrie; elle a éclairé les Augustin, les Victorin, que la science enflait et que les charmes de l'erreur éloignaient de la vérité qu'ils cherchaient; tous ces grands hommes se sont soumis et sont devenus les défenseurs du christianisme.

Nous ne devons pas douter, mes frères, que la grâce ne livre encore aujourd'hui des combats à tous ces hommes superbes qui combattent les vérités révélées; nés dans le christianisme contre lequel ils se soulèvent; dans un commerce continuel et nécessaire avec des parents et des amis religieux; témoins de nos solennités saintes, obligés de lire les livres sacrés et les Pères de l'Eglise, pour les corrompre, les profaner et les dépouiller de leur autorité; forcés d'envelopper habilement leurs systèmes insensés dans les subtilités d'une nouvelle philosophie; réfutés, confondus par les savants catholiques; détestés de tous les vrais sages; poursuivis, condamnés par l'Eglise et par l'Etat; croyez-vous qu'ils puissent

éviter des retours secrets sur eux-mêmes? faire taire leur conscience? persévérer dans leurs impiétés, sans résister à la grâce qui les cherche, et secouer le joug des doutes et des incertitudes qui suffisent pour les faire trembler dans ce moment décisif où l'héroïsme dont le philosophe se fait gloire, n'est plus que le malheureux fruit de l'orgueil? Non, mes frères ; mais le monde d'incrédules que je combats oppose les faibles lumières de la raison aux rayons de la grâce, qui percent dans les ténèbres de l'erreur, pour éclairer ceux qui les ont préférées à l'admirable lumière de l'Evangile.

N'est-ce pas en conséquence de ces prétendues lumières de la raison, de ce tribunal que l'orgueil de l'homme s'érige, qu'on examine tout, qu'on critique tout, qu'on révoque tout en doute en matière de religion, et qu'on se fait gloire d'un pyrrhonisme qui déshonore la raison même?

N'est-ce pas l'autorité que les incrédules attribuent follement au tribunal de la raison, qui rend aujourd'hui tant de chrétiens indociles aux vérités de la foi; qui accrédite les nouveaux systèmes et les nouvelles erreurs parmi tous ceux que la religion gêne?

Le sang de Jésus-Christ coule tous les jours sur nos autels, de chastes colombes gémissent, des mères, comme sainte Monique, offrent leurs prières et leurs larmes pour la conversion de leurs enfants; des épouses pieuses se présentent à Dieu dans l'amertume de leur cœur pour le retour d'un époux qui s'égare. Les savants catholiques écrivent, les prédicateurs tonnent dans les chaires, la lumière de l'Evangile brille de toute part. Dieu parle au cœur; tantôt c'est sa miséricorde qui éclate, tantôt c'est sa colère : à tout cela on oppose son orgueilleuse raison qui veut douter; douter de tout et ne rien croire. Mais ces obstacles d'un monde d'incrédulité sont injurieux à la grâce qui nous éclaire dans nos ténèbres même, à la grâce qui peut nous convertir malgré la violence de nos penchants qu'il oppose pour se justifier.

Quand on a préféré le mensonge à la vérité, et qu'on veut justifier une vie coupable par une prétendue nécessité de pécher, il n'est pas étonnant qu'on adopte les systèmes les plus injurieux à la grâce de Jésus-Christ, et qu'on ose se représenter un Dieu injuste, qui exige de l'homme une sainteté qu'il ne peut pas acquérir. Or tel est, mes frères, le crime que commettent tous ces prétendus beaux esprits, tous ces hommes qui citent audacieusement l'Eternel au tribunal de leur raison, pour examiner la valeur de ses dons et la comparer avec la violence des penchants qui nous portent au mal; tous ces apologistes des faiblesses humaines, qui ne rougissent pas de justifier le pécheur dans ses plus honteuses intrigues, sous prétexte que la puissance de la grâce, sans laquelle il ne peut rien, ne répond pas à la violence des penchants qui l'entraînent.

Jamais ces systèmes injurieux à la grâce de Jésus-Christ n'ont eu tant de partisans et n'ont été si accrédités qu'aujourd'hui. Ne nous en étonnons pas, mon cher auditeur, la licence des mœurs a fait des progrès étonnants. Tous les cœurs s'ouvrent pour recevoir avec plaisir les plaies du peché. La corruption s'étend dans tous les états, l'innocence n'est plus regardée comme l'ornement du chrétien; la piété ne donne plus d'éclat aux talents, à l'esprit; au contraire, le monde que je combats la représente comme une preuve de simplicité, d'ignorance. On dirait qu'il n'y a des hommes utiles, capables d'instruire et de gouverner, que parmi ceux qui se soulèvent contre Dieu et qui savent se damner.

Or il s'agit de distraire les objets, de s'étourdir dans sa vie licencieuse et d'étourdir les autres, de se persuader que dans ses déréglements, même les plus honteux, on est faible, mais qu'on n'est pas coupable, et c'est pour cela précisément qu'on adopte des systèmes injurieux à la grâce de Jésus-Christ.

Autrefois ce n'était que des poëtes sans religion, des libertins déshonorés dans la société, qui osaient blasphémer contre la conduite adorable du Très-Haut, et opposer les penchants de la nature aux préceptes de la loi. Aujourd'hui ce sont des chrétiens de tous les états, qui rejettent sur la grâce les crimes de leur volonté, et qui osent se plaindre de la violence des penchants ou de l'insuffisance des secours qu'ils ont pour en triompher.

Jamais on n'a tant parlé de la grâce, et jamais le don de Dieu n'a été si peu connu. On en parle dans les cercles, on en parle dans les délices de la table; ce ne sont pas seulement les savants, mais des hommes sans lecture, sans étude et souvent sans mœurs; mais celles qui n'ont jamais plus de mérite que lorsqu'elles ignorent qu'elles ont de l'esprit et qu'elles gardent le silence ; mais celles même auxquelles il serait plus intéressant de faire sincèrement le personnage de pénitentes que celui de savantes. On parle beaucoup de la grâce, mais comment en parle-t-on? Sans respect, sans soumission, sans désir de la connaître et d'en sentir l'onction. Pourquoi en parle-t-on? pour justifier ses penchants, ses intrigues, ses erreurs ; disons mieux, pour l'outrager.

Lorsque le jeune Augustin était le jouet de toutes les erreurs de son temps, et qu'il se plaisait avec les académiciens qui doutaient de tout, il se persuadait qu'il lui était impossible d'être sage, et se rassurait dans les coupables voluptés qui souillaient son âme, sur la violence des penchants qui l'entraînaient. Aujourd'hui que les doutes sur l'immortalité de l'âme semblent annoncer dans un certain monde le bel esprit, il n'est pas étonnant qu'on justifie une vie licencieuse, épicurienne même, sur les penchants qui nous portent au mal.

On ne parle de religion, ou que pour disputer, ou que pour dérober l'ignominie de sa conduite : ainsi la Samaritaine n'entrete-

nait le Sauveur que des différents sentiments qui partageaint les Juifs et les Samaritains. Elle s'érigeait même en savante sur le culte de ses pères, formait des difficultés ; elle parlait beaucoup, il n'y avait qu'un article sur lequel elle gardait le silence, ses coupables intrigues.

Or, voilà, mon cher auditeur, l'obstacle que l'on met à la grâce, les raisonnements, les subtilités, les erreurs de l'esprit.

La grâce peut nous sauver, et elle nous sauvera si nous y sommes fidèles. Dieu aide notre faiblesse, mais il punit notre témérité, notre orgueil. Nous nous plaignons de la violence de nos penchants, et nous leur donnons de nouveaux accroissements de force en nous exposant tous les jours aux dangers qui menacent notre foi et notre innocence.

Est-ce la fréquentation des spectacles? Sont-ce les excès de la table, de longues séances de jeu, des lectures obscures, des cercles où on ne vous présente que mollesse, que vanité, où les discours et les regards font souvent des plaies mortelles à l'âme qui affaibliront les penchants qui nous portent au mal?

Est-ce dans la compagnie des ennemis de la piété et de la religion, où l'esprit plaît, séduit, et où on se fait gloire de goûter leurs brillants mensonges et d'être leur échos, que nos penchants s'affaibliront et que la grâce nous soutiendra? Non : nous mettons obstacle à sa puissance, lorsque nous sommes où Dieu ne nous veut pas ; enfin, obstacles injurieux à la grâce que Dieu ne nous refuse pas.

On ne fait pas assez d'attention à la faiblesse de tous les raisonnements de certains mondains, lorsqu'ils parlent contre la religion, l'économie de nos mystères et de la volonté que Dieu a de nous sauver. A les entendre, il y a des peuples dont le Tout-Puissant a décidé la perte de toute éternité, que le soleil de justice n'a jamais éclairés, des infortunés qui sont passés des ténèbres de l'idolâtrie dans les ténèbres de l'enfer, sans avoir jamais eu aucun moyen de connaître le vrai Dieu ; l'oracle de Jésus-Christ ne s'est pas accompli ; l'Evangile n'a pas été prêché par toute la terre. Soit par ignorance, soit par système, on soutient avec Calvin le dogme impie d'une réprobation positive ; on veut bien rendre hommage à la grâce, soutenir sa puissance, louer sa magnificence, son pouvoir victorieux sur les cœurs les plus rebelles ; on avoue que l'homme ne peut rien sans la grâce ; mais on décide hardiment que Dieu la refuse à ceux qui tombent dans le péché. Ainsi, selon ce système, que l'on fait goûter par un étalage pompeux de vaines subtilités, d'exemples supposés, de fausses conséquences, ceux qui se perdent ne pouvaient pas absolument se sauver ; ils seront éternellement malheureux sans jamais avoir été coupables.

En effet, mes frères, n'est-ce pas là ce que ces prétendus beaux génies de nos jours, ces mondains, qui goûtent leurs erreurs, veulent nous faire entendre, lorsqu'ils nous opposent tous les peuples plongés dans les ténèbres de l'erreur, et osent assurer qu'ils n'ont et n'ont jamais eu aucun secours pour connaître la vérité? Pourquoi nous opposent-ils ces prétendus exemples de certains mortels auxquels Dieu refuse les moyens de se sauver? Pourquoi n'adorent-ils pas les mystères du Très-Haut sur la grâce et la prédestination, comme les Augustin, les Prosper? Pourquoi n'en parlent-ils pas comme ces saints docteurs? Pourquoi outragent-ils la bonté de Dieu sous prétexte de rendre hommage à l'indépendance de sa grâce? S'il est infiniment puissant, il est infiniment juste ; il ne nous doit rien, c'est une vérité ; nous ne pouvons rien sans lui, c'en est une aussi très-constante. Il nous commande de faire le bien et d'éviter le mal, le pouvons-nous sans la grâce? Non : il s'ensuivrait donc que Dieu commanderait des choses impossibles, et qu'il punirait des péchés qu'on n'a pu absolument éviter, si ceux qui violent sa loi n'avaient point de grâces pour l'accomplir. Or, c'est ce qui ne peut point se supposer dans un Dieu infiniment bon et juste.

Mais qui tient ce langage outrageant à la bonté de Dieu qui veut sauver tous les hommes, et qui ne refuse à personne les moyens nécessaires pour le succès du salut? Un monde d'incrédules, de libertins ou de mondains, qui veulent justifier les infractions les plus scandaleuses et les mœurs les plus licencieuses.

A les entendre, ils ne sont pécheurs que parce que Dieu le veut; quand il voudra ils changeront, ils se convertiront : s'ils ne vont pas à lui, c'est qu'il ne les appelle pas : s'ils ne sortent pas du tombeau de leurs crimes, c'est que la voix qui ressuscite les morts, ne se fait pas entendre ; ils ne résistent pas à la grâce, puisqu'ils l'attendent tranquillement dans leurs désordres ; ils ne doutent point de son pouvoir, puisqu'ils sont assurés qu'elle les enlèvera malgré eux aux coupables objets de leurs passions quand elle voudra : enfin, ils sont faibles, parce qu'ils sont hommes, et ils se damnent, parce qu'ils n'ont pas de grâce.

Voilà le langage scandaleux que l'on tient aujourd'hui dans le sein même du christianisme. Voilà les fruits de cette philosophie à la mode ; la curiosité, la témérité, l'indocilité, l'impiété même, donnent la réputation d'un savant, d'un bel esprit, d'un homme au-dessus de tous les Pères de l'Eglise, de tous les docteurs soumis, de tous les chrétiens religieux qui accomplissent la loi Peut-on un plus grand obstacle à la grâce qui veut nous éclairer dans nos ténèbres?

Ah ! Seigneur, malgré la corruption du siècle, vous avez encore un peuple fidèle qui vous adore en esprit et en vérité. C'est votre grâce qui soutient tous les justes qui sont dans le monde sans être du monde. Dans tous les états et jusque sur le trône même, des âmes innocentes portent la vertu jusqu'à l'héroïsme. Continuez, Seigneur, vos bontés sur nous, touchez les montagnes, faites briller la magnificence de votre grâce aux

yeux des superbes, et leurs lumières ne leur paraîtront plus que des nuages de fumée sortis de l'abîme des enfers ; amollissez les cœurs qui vous résistent, afin qu'ils se laissent attacher avec docilité à votre char; faites couler sur tous les différents états de ce royaume vos grâces toujours nécessaires pour nous convertir ou nous faire persévérer dans la foi et la piété, et nous mériter l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON

SUR LA PIÉTÉ ENVERS LES MORTS.

Scribe. . Beati qui in Domino moriuntur... opera enim illorum sequuntur illos. (*Apoc.*, XIV.)

Ecrivez : Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivront.

Il est ordonné à saint Jean d'annoncer à tous les mortels la félicité de ceux qui meurent dans le Seigneur; tous les hommes meurent. L'arrêt, prononcé contre la coupable postérité d'Adam, s'exécute tous les jours; mais tous ne meurent pas dans le Seigneur, c'est-à-dire dans sa grâce, dans son amour.

Sont-ils heureux ces pécheurs qui meurent dans leur péché, qui ont abusé des jours de miséricorde et de salut, pour multiplier leurs infractions, et s'amasser un trésor de colère ? Non : leur mort, accompagnée du péché, est terrible, ses suites sont effrayantes; et c'est le souverain malheur de ceux qui meurent dans l'impénitence, dont le Sauveur menaçait les Juifs incrédules et endurcis.

Tous ceux même qui meurent dans le sein de l'Eglise ne sont pas heureux, quand ils ont été chrétiens de nom, et païens de mœurs. L'Eglise, qui ignore ce qui s'est passé au tribunal de Jésus-Christ, aussitôt leur trépas, leur accorde ses suffrages, aussi bien qu'à ceux qui sont morts dans la charité. De là les prières, les sacrifices, les aumônes pour tous les défunts. C'est ce mystère de la réprobation de certains pécheurs qui nous autorise à ne point refuser nos secours aux morts, dont les crimes mêmes sont plus certains que la pénitence : il suffit qu'ils soient morts dans le sein de l'Eglise catholique, pour les mettre au rang des défunts, auxquels notre piété peut être utile.

De là, mes frères, comme vous le voyez, les honneurs que l'on rend aux morts qui ont été surpris, qui n'ont eu que le temps de mourir, et qui n'ont pas eu celui de faire pénitence. Leur sort étant pour nous un mystère, Dieu étant le maître de changer le cœur d'un mourant dans un instant; ce miracle, tout rare qu'il soit, pouvant s'opérer, nous prions pour tous nos frères défunts, et l'Eglise autorise notre piété et notre zèle.

De là ces obsèques, dont la pompe répond à l'opulence ou à la dignité de celui que l'on conduit au tombeau, et avec lequel le juste mort dans l'indigence n'a de commun que les suffrages de l'Eglise. La somptuosité des convois et des mausolées est pour la consolation des vivants, dit saint Augustin. Le trésor des grâces au pouvoir de l'Eglise est pour accélérer le bonheur des âmes qui achèvent de se purifier sous le domaine de la justice d'un Dieu très-saint, sans distinguer le pauvre ni le riche.

Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent. Or, mon cher auditeur, tous ceux qui meurent dans le Seigneur sont des justes que la mort ne surprend pas dans le péché, qui sont arrivés au dernier moment de leur vie avec un cœur que le péché n'avait pas souillé, ou avec un cœur que la pénitence avait purifié du péché. Mourir dans le Seigneur, c'est mourir dans la doctrine de Jésus-Christ, dans la foi de l'Eglise catholique, dans l'amour et dans l'amitié de Dieu; c'est n'être plus attaché au monde et au démon par aucun lien; c'est mourir pour jouir de celui qu'on a servi et aimé.

Tous ces justes, qui meurent dans la grâce et la charité, sont bienheureux, parce que leur félicité éternelle est assurée, et qu'ils ne peuvent plus perdre la couronne qu'ils attendaient; mais tous ne jouissent pas, aussitôt leur trépas, de la vue de Dieu. La sainteté sur la terre a souvent besoin d'être perfectionnée, avant d'être proportionée à celle que l'Eternel, qui trouve des taches dans ses anges, exige. La pénitence, quoique sincère et austère, n'a pas toujours toute l'étendue que demande la satisfaction du péché.

Il est dit que les œuvres de ceux qui meurent dans la grâce du Seigneur, les accompagnent à son tribunal. Or c'est là que ce juge très-saint et très-équitable juge les justices mêmes, et qu'il condamne ces serviteurs à expier hors de l'assemblée des saints déjà couronnés, leurs imperfections, leurs fautes légères, ou les adoucissements mêmes de leur pénitence.

Voilà le portrait, mes frères, de ceux pour lesquels l'Eglise prie aujourd'hui, et tous les jours de l'année. Telles sont les âmes du purgatoire. La foi ne me permet pas d'en concevoir une autre idée, ni de vous les représenter sous d'autres traits.

Or leur sort présent doit d'autant plus nous toucher, et nous porter à les secourir, qu'elles méritent les secours qu'elles attendent de nous, et que nous pouvons leur

procurer. Deux propositions que j'avance vont vous le prouver, et partager ce discours.

Les motifs qui doivent nous porter à secourir les âmes du purgatoire : sujet de la première partie. Les moyens que la religion nous présente pour secourir les âmes du purgatoire : sujet de la seconde partie. En deux mots, nous devons et nous pouvons secourir nos frères défunts qui ne jouissent pas encore de la vue de Dieu. Avant de commencer, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la mère de Dieu. *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Formons-nous, mes chers frères, une juste idée des saintes âmes qui achèvent de se purifier dans le purgatoire, et pour lesquelles mon zèle s'intéresse aujourd'hui avec toute l'ardeur qu'inspire la foi catholique que j'ai le bonheur de professer; car, quoique l'Eglise, cette tendre mère, prie, comme je l'ai déjà dit, pour tous ceux qui meurent dans son sein, il ne faut se représenter l'Eglise souffrante, que comme une assemblée des justes, d'amis de Dieu, de saints, dont la félicité éternelle est assurée.

En effet, sans rien décider, sans entrer témérairement dans les profondeurs des jugements de Dieu, sans désapprouver les prières que l'on fait pour tous ceux qui meurent dans le sein de l'Eglise, sans manquer à la charité ni alarmer mes auditeurs sur le sort de ceux qu'ils regrettent et pleurent peut-être encore, il est certain que le nombre des élus est petit, et celui des réprouvés très-grand; il est certain qu'il n'y a que les saints qui entreront dans le ciel; il est certain que les âmes qui souffrent dans le purgatoire y seront introduites; d'où il s'ensuit évidemment que secourir les âmes du purgatoire, c'est être utile aux élus, aux amis de Dieu, aux saints mêmes; c'est se faire des protecteurs dans le ciel; et c'est, j'ose le dire, se rendre agréable à l'Eternel qui les aime, et qui ne les punit que parce que sa justice n'est pas encore entièrement satisfaite; que de motifs pour exciter notre piété, notre zèle !

Ces saintes âmes souffrent; la main de Dieu s'appesantit sur ses élus, qui ne sont pas encore assez purs à ses yeux; ces pierres, qui doivent entrer dans la construction de la céleste Jérusalem, sont préparées et polies sous les coups de celui qui les aime et les punit. Comme rien de souillé n'entre dans le ciel, le désir ardents qu'elles ont de posséder Dieu est comme un feu qui purifie jusqu'aux moindres taches. En passant par les flammes miraculeuses, leurs vertus qui doivent être couronnées se perfectionnent, leur charité leur rend les peines plus sensibles, les délais sont pour elles des tourments; la certitude qu'elles ont de leur bonheur futur ne fait qu'exciter leurs gémissements et leurs élancements; et l'on peut dire que l'amour qui les porte vers Dieu est comme l'ineffable instrument de leurs supplices passagers.

Voilà une idée, mon cher auditeur, des souffrances des âmes du purgatoire. Je me la forme sur les principes de la foi; je ne fais point une peinture d'imagination pour vous toucher; je ne m'arrête point à ce que l'Eglise n'a point décidé; il y a un purgatoire, un lieu entre le paradis et l'enfer, où les justes achèvent de se purifier, et sur lesquels Dieu exerce toutes les rigueurs de sa justice. Voilà un dogme révélé, un article de la foi catholique.

Ces justes qui sont encore sous le domaine de la justice du Tout-Puissant, et qui souffrent dans le purgatoire, sont des amis de Dieu, dont la sainteté n'est pas équivoque. Pourquoi? C'est qu'elle a été reconnue au tribunal du souverain Juge; c'est qu'elle a été constatée par celui qui ne couronne que l'innocence ou la pénitence. En effet, qu'est-ce que Dieu punit dans le purgatoire? Ce ne sont pas les coupables des péchés qui donnent la mort à l'âme. L'enfer est creusé pour ceux qui sortent de cette vie coupables d'un péché mortel; ce sont les restes du péché, les traces du péché, les fautes légères échappées à la fragilité humaine, les ménagements dans la pénitence; mais sous la rigueur de sa justice ils sont toujours ses amis; il ne les châtie pendant un temps, que parce qu'il les aime. Si nous sommes édifiés de l'innocence ou de la pénitence de ceux qui évitent le péché ou qui pleurent leur péché sur la terre, quel respect ne méritent pas les justes et les pénitents dont Dieu doit couronner la sainteté?

Oui, mes frères, les âmes du purgatoire ne peuvent pas perdre leur couronne; l'immortalité glorieuse leur est assurée; ils ne feront que passer dans ce lieu d'expiation, la longueur de leurs souffrances ne peut point excéder celle du temps. Dans l'immense étendue de l'éternité, la foi ne nous montre que l'éternité du paradis et de l'enfer.

Si les suffrages de l'Eglise leur sont nécessaires pour accélérer leur bonheur, c'est qu'elles ne peuvent pas acquérir de nouveaux mérites, dit saint Augustin *Non nova merita comparantur.* (*De verb. Apost.*, serm 172, c. 2.) Comme elles ne peuvent pas perdre non plus ceux qui les ont rendues agréables à Dieu, il n'y a pas pour elles de crainte, d'incertitude; elles sont assurées d'être du nombre des élus; la main qui les repousse à présent les introduira dans les tabernacles éternels, quand la justice divine sera satisfaite, elles glorifieront éternellement Dieu dans l'assemblée des bienheureux. Voilà, mon cher auditeur, les trois motifs qui doivent nous porter à secourir les âmes du purgatoire, ce qu'elles souffrent, ce qu'elles sont, ce qu'elles seront. Leurs peines sont réelles, leur sainteté n'est pas équivoque, leur couronne n'est pas incertaine. Entrons dans le détail de ces vérités.

Je dis d'abord, mon cher auditeur, que leurs peines sont réelles. Pourquoi? parce

que la vérité d'un purgatoire est une vérité de foi, une vérité reconnue dès les premiers siècles de l'Eglise, une vérité dont l'autorité de la tradition, des conciles et de tous les Pères ne permet pas de douter.

En vain les hérétiques des derniers siècles ont-ils osé traiter le dogme du purgatoire de nouveauté; on les a confondus par la créance de tous les siècles, de tous les lieux et de tous les peuples; et j'ose dire que Calvin lui-même a prouvé son antiquité, puisque de son temps (lib. III *Instit.*, cap. 5, n. 10) il donnait à cette vérité que nous professons une tradition de quatorze cents ans.

En vain rejettent-ils le second livre des *Machabées*, mis au rang des livres canoniques par l'Eglise, dit saint Augustin. (*De civit. Dei*, lib. XVIII, cap. 36.) Nous préférons son autorité à leurs décisions. C'est le célèbre passage qui établit l'utilité de la prière pour les morts qui les empêche de respecter ce livre divin, comme ils rejettent l'*Epître* de saint Jacques, parce qu'elle établit la nécessité des bonnes œuvres.

Il y a un lieu d'expiation, un purgatoire, dit saint Augustin (*De verb. Apost.*, serm. 172, cap. 1), où souffrent les âmes qui ne sont pas encore assez pures pour voir Dieu et le posséder, et nous ne devons point douter que ces âmes souffrantes ne puissent être soulagées par les secours que la religion nous fournit, la prière, le sacrifice de la messe, l'aumône. Pourquoi? parce que le dogme du purgatoire est de tradition apostolique; cette vérité, qui est de foi dans l'Eglise universelle a été enseignée aux apôtres et à leurs successeurs.

Le saint concile de Trente déclare (sess. xxv) que l'Eglise éclairée par le Saint-Esprit a toujours enseigné l'existence d'un purgatoire et l'utilité de la prière pour les morts. On ne trouve donc point dans ce dogme de l'Eglise aucune trace de nouveauté comme dans la doctrine de nos frères séparés. Il faut remonter au temps des apôtres quand il s'agit d'un dogme de foi, il n'y en a point de nouveau dans l'Eglise catholique.

Enfin, la fougueuse neresie a recours en vain aux abus que l'ignorance ou l'intérêt même peuvent avoir introduits dans la piété envers les morts; car dès que l'Eglise les condamne, ils ne donnent aucune atteinte à sa foi toujours pure et sans tache.

Or, dans tous les siècles, l'Eglise a toujours gémi des abus qui se glissaient dans les pratiques de piété. Je l'entends dans le saint concile de Trente (*Ibid.*) ordonner aux évêques d'enseigner aux fidèles la saine doctrine touchant le purgatoire. Il leur défend de traiter, dans leurs discours, des questions curieuses et sublimes sur le genre d'expiation des fautes des justes; il défend aux prédicateurs de prêcher à leurs auditeurs des choses incertaines, d'exciter la curiosité par des peintures hasardées des maux que souffrent les âmes du purgatoire, ou de les porter à la superstition en leur proposant d'autres moyens pour les secourir que ceux qu'elle offre à ses enfants.

Or, voilà ce qui confond les hérétiques et tous ceux qui par libertinage d'esprit se soulèvent contre la vérité du purgatoire. Ils ne peuvent point accuser l'Eglise de nouveauté. Ils ne peuvent point lui imputer les abus qu'elle condamne, et qu'elle réprime autant qu'il est en elle. Pourquoi ne se soumettent-ils pas? Ils se soumettraient, si l'hérésie savait céder.

Mais laissons une controverse qui ne nous est d'aucune utilité, mes chers frères, puisque vous êtes soumis à la doctrine de l'Eglise. Je n'ai établi brièvement la vérité du purgatoire contre les hérétiques et les libertins que pour vous prouver que les âmes des justes qui ne sont pas encore assez pures pour posséder Dieu y souffrent des peines réelles.

En effet, qu'entendons-nous par le purgatoire? un lieu d'expiation au delà du tombeau, un lieu où la justice divine punit les fautes les plus légères, un lieu où de saintes rigueurs suppléent à l'imperfection de notre pénitence sur la terre, un lieu où le feu des souffrances purifie toutes les taches du péché, un lieu enfin où il faut que la satisfaction que demande le péché soit digne de la sainteté de Dieu, qui ne veut pas même voir dans ceux qui entrent dans le ciel les traces du péché.

Voilà l'idée que nous devons nous former du purgatoire: car toutes les questions qui ne font que partager les sentiments ou contenter la curiosité ne doivent pas être traitées dans un discours destiné à vous instruire et à vous toucher. Or, pouvons-nous nous former cette idée du purgatoire sans être persuadés que les justes que la justice divine y a condamnés y souffrent des peines réelles? non, sans doute, c'est un lieu d'expiation, de pénitence, mais de pénitence faite sous le règne de la sévérité d'un Dieu que le péché a offensé, et non sous le règne de sa miséricorde. Par conséquent pénitence rigoureuse, pénitence qui renferme tout ce qui est nécessaire pour expier entièrement jusqu'aux restes du péché.

Sous le règne de la miséricorde, c'est le pécheur qui se punit. Cependant quand il est sincèrement converti, quand la douleur, la haine du péché, l'amour règnent dans son cœur, s'épargne-t-il? Ménage-t-il un corps qui a été l'instrument du péché? Fait-il consister sa pénitence dans la cessation du péché ou dans des mortifications de choix? non; ce sont les faux pénitents, les pénitents de cérémonie, de solennité qui ont recours à des ménagements, des adoucissements pour épargner une chair criminelle; le pénitent qui veut venger Dieu de l'outrage que lui fait le péché se met à sa place, il s'arme du glaive de la pénitence. Point de saintes rigueurs qu'il n'exerce sur son corps, pour satisfaire à la justice divine autant qu'il est en lui.

Nous avons des exemples fameux de la sévérité avec laquelle les pénitents se sont pu-

nis eux-mêmes sous le règne de la miséricorde.

Je vois le saint roi d'Israël toute sa vie baigné de ses pleurs. Les jeûnes, les cilices, les veilles épuisent ses forces. Pourquoi? Son péché lui avait été pardonné, oui ; mais ce prince veut satisfaire à la justice de Dieu sous le règne de la miséricorde, il se punit lui-même.

Les déserts de la Palestine, de l'Égypte, de la Thébaïde, ne furent-ils pas longtemps les théâtres des rigueurs de la pénitence? Quand on demandait aux solitaires qui les habitaient pourquoi ils pratiquaient de si grandes austérités, ils répondaient qu'ils se punissaient eux-mêmes, pour n'être pas punis sous le règne de la justice.

Or, si le pénitent qui se punit lui-même ne s'épargne pas, s'il est toujours dans la douleur, les gémissements, et livré aux rigueurs de la pénitence ; que devons-nous penser des souffrances des âmes du purgatoire que Dieu punit sous le règne de sa justice?

Dans le purgatoire c'est Dieu qui punit les âmes qui sont encore redevables à sa justice. Le genre de la pénitence est de son choix, c'est sous les coups de sa sévérité qu'elles gémissent ; c'est sa main toute-puissante qui s'appesantit sur elles, c'est pourquoi on peut dire que, quoique leurs souffrances soient miraculeuses, elles n'en sont pas moins réelles.

Tout est grand, ineffable, au-dessus de nos pensées et de nos expressions dans la miséricorde et dans la sévérité de notre Dieu; sous le règne de sa miséricorde, sa bonté, sa patience, son silence, sont des mystères ; la facilité avec laquelle il reçoit les pécheurs, les caresses qu'il leur prodigue, dès qu'ils sont repentants, les délais qu'il accorde à ceux qui l'offensent, ces adorables lenteurs à punir ceux qui perpétuent leurs crimes, les succès, les prospérités des méchants qui ébranlent le juste et semblent annoncer un Dieu insensible aux vertus qui l'honorent et aux vices qui l'outragent. Voilà les mystères de sa miséricorde : elle est infinie, au-dessus de la multitude même de nos iniquités.

Sous le règne de sa justice, la sévérité avec laquelle il punit jusqu'aux traces du péché est aussi un mystère. C'est sa justice seule qui agit, par conséquent tout ce qu'elle fait souffrir aux âmes qu'elle veut purifier est au-dessus de nos expressions et des idées que nous pouvons en concevoir; mais quoique les tourments des âmes du purgatoire soient miraculeux, ils n'en sont pas moins réels.

Elles souffrent et elles souffrent tout ce qu'un Dieu tout-puissant veut leur faire souffrir; leurs souffrances sont différentes de celles des réprouvés, je le sais, mais je soutiens que leur amour, leur espérance, leurs désirs qui distinguent leur pénitence de celle qui se fait inutilement et éternellement dans l'enfer, sont le principe des excès de leurs souffrances. Dans l'enfer il n'y a point de charité; dans l'enfer il n'y a point d'espérance; dans l'enfer il n'y a que des désirs inutiles : voilà pourquoi on y souffre dans la haine de Dieu, dans le désespoir, sans aucun mélange de consolation. Dans le purgatoire on y aime Dieu, on est assuré de le posséder, on désire de le voir; mais ce Dieu qu'on aime n'est pas encore satisfait; mais ce Dieu qu'on doit posséder ne veut pas encore se laisser approcher; mais le ciel vers lequel on s'élance est encore fermé. Voilà ce qui afflige les saintes âmes du purgatoire. Quoique ce genre de tourments ne puisse pas être expliqué par des hommes encore retenus dans les liens de la mortalité, il ne nous annonce pas moins des peines réelles; il nous est facile d'exprimer la grandeur des maux que nous sentons, mais il ne nous est pas donné d'exprimer les souffrances d'une âme sur laquelle la main de Dieu s'appesantit. C'est un genre de peines miraculeux, parce que c'est le Tout-Puissant qui punit; parce que ce sont des âmes qu'il aime et dont il est aimé, qu'il punit.

Les âmes du purgatoire aiment celui qui les punit. Or, être séparé de celui qu'on aime, de celui dont on connaît toutes les perfections, quelles peines ! quels tourments ! L'amour est un poids qui nous entraîne avec violence vers l'objet que nous aimons. On languit, on s'attriste, on s'abat, on pleure quand on ne le trouve point ou qu'il s'éloigne.

Je n'ai garde, mes chers frères, de vous peindre ici les peines que cause un amour profane, les chagrins, les langueurs, les pleurs de ceux qui n'aiment que des objets périssables. Je respecte trop la chaire de vérité pour la déshonorer par des portraits qui ne conviennent qu'au théâtre; non, ce sont les peines d'une sainte amante que je veux vous rappeler pour vous donner une idée de celles des âmes du purgatoire.

Madeleine arrose le tombeau du Sauveur de ses larmes, parce qu'elle ne l'y trouve point; elle gémit, elle se plaint, elle le demande ; son amour la trouble, la transporte. On a enlevé le corps de Jésus, elle ne sait où on l'a placé, elle est inconsolable. Sa douleur ne se dissipera que lorsque son divin maître ressuscité se fera connaître, et qu'elle pourra se prosterner à ses pieds.

Or, mon cher auditeur, l'amour des âmes du purgatoire est encore plus ardent, plus tendre, plus éclairé que celui de Madeleine; jugez de leurs peines. Séparées d'un Dieu qu'elles aiment, qu'elles cherchent et qui s'éloigne, se cache. Ah ! les saintes langueurs d'un Paul, d'un Augustin, d'une sainte Thérèse dans cette vallée de larmes ne nous donnent qu'une légère idée de celles des âmes du purgatoire.

David accorde la grâce d'Absalon. Ce fils coupable ne subit pas la peine de son crime, il a même encore une place dans le cœur d'un père tendre, mais il faut qu'il gémisse longtemps dans une maison éloignée avant de voir ce prince irrité de ses révoltes ; il ne lui est pas donné d'approcher du trône qu'il

a voulu usurper. Ce saint roi, malgré sa clémence, ne veut voir Absalon qu'après qu'il aura effacé par son repentir la trace encore trop nouvelle de ses téméraires et ambitieux complots.

Cette peine paraît légère ; cependant Absalon gémit, pleure, est inconsolable dans son exil ; il se représente le palais d'où il est banni, un père tendre qu'il voudrait embrasser, les douceurs dont il est privé ; il se désespère, et il préférerait le tombeau au lieu qu'il habite sans l'espoir d'obtenir son retour.

Implorez pour moi, dit-il à Joab, la clémence du roi, représentez-lui ma douleur, mes ennuis, mes amertumes. Que j'aie la consolation de le voir, de le contempler, ma félicité sera parfaite : *Obsecro ut videam faciem regis.* (II *Reg.*, XIV.) Si mon crime est encore présent à ses yeux, si sa colère n'est pas encore apaisée, s'il veut me punir, qu'il me condamne au supplice que j'ai mérité ; je ne saurais vivre et ne pas voir mon père, la mort aura des douceurs pour moi, si je n'ai pas le bonheur de le posséder : *Si memor est iniquitatis meæ, interficiat me.* (*Ibid.*)

Or, mon cher auditeur, si nous nous formons une idée les peines des âmes du purgatoire privées pendant un temps de la vue de Dieu sur les principes de la foi, nous avouerons que celles d'Absalon n'en sont qu'une faible image. En effet elles aiment Dieu, elles désirent ardemment de le posséder ; elles s'élancent sans cesse vers lui, elles sentent toute la grandeur des biens qu'elles attendent et les délais sont pour elles des tourments.

Elles souffrent avec amour, avec soumission, je le sais, mais leurs souffrances n'en sont pas moins réelles, et si vous avez de la foi, il n'est pas nécessaire pour vous toucher, de vous parler des sombres prisons, où elles sont renfermées, ni de vous peindre un genre de tourments sur lequel l'Eglise n'a rien décidé. Il suffit de vous dire qu'elles aiment Dieu, et qu'elles ne le possèdent pas encore, qu'elles s'élancent vers lui, et qu'il les repousse, qu'elles ne désirent que lui, et qu'elles ne l'obtiennent pas. Ces peines vous paraissent un mystère, mais elles n'en sont pas moins réelles ; elles sont un mystère pour nous, parce que le corps que notre âme habite, les objets terrestres qui nous environnent, nous occupent, nous empêchent de gémir dans notre exil.

Les saints dont la foi était vive, et la charité ardente, désiraient de mourir pour voir Dieu. Les âmes du purgatoire, séparées de leur corps, dont les connaissances, les désirs, l'amour ont une plus grande étendue de perfection, sont encore plus affligées de la privation de la vue de Dieu ; ce ne sont plus les liens de la mortalité qui les retiennent, ils sont brisés ; ce sont les restes et les traces de leurs péchés. Ce n'est pas sur la terre qu'elles gémissent, c'est dans le purgatoire ; et si la terre est appelée une vallée de larmes, nous pouvons appeler le purgatoire un lieu de tourments passagers, de peines réelles. Or, mes chers frères, voilà le premier motif qui doit nous porter à secourir les âmes du purgatoire : ce qu'elles souffrent, ce qu'elles sont, ne doit pas moins nous y porter ; car si leurs peines sont réelles, leur sainteté n'est pas équivoque.

Une vraie sainteté doit sans doute nous être précieuse ; et celle qui est constatée juridiquement par l'Eglise reçoit de nous, comme vous savez, un culte public de vénération, de louange et d'intercession. Or, la sainteté des âmes du purgatoire étant une sainteté réelle, quoiqu'elle ne soit pas encore couronnée, une sainteté reconnue au tribunal de Dieu, une sainteté qui n'a besoin que de certains accroissements de perfection, une sainteté dont l'éclat n'est obscurci que par quelques légers nuages du péché, elle doit nous être précieuse, et nous porter à secourir ces saintes âmes qui achèvent de se purifier et sur lesquelles la main du Tout-Puissant s'appesantit encore.

En effet, mon cher auditeur, quelle est la cause que mon zèle plaide aujourd'hui avec toute l'ardeur dont il est capable ? Celle des amis de Dieu, des serviteurs fidèles auxquels il a assuré son royaume, de ceux qui composent ce petit troupeau qui lui est si agréable. On ne peut douter de cette vérité, puisque l'Eglise souffrante doit être réunie tout entière à l'Eglise triomphante à la fin des siècles ; puisque les âmes qui sortent de ce lieu d'expiation n'en sortent que pour entrer dans l'éternelle félicité.

Il n'y a dans le purgatoire que des justes qui se sont conservés purs dans la corruption du siècle, ou des pénitents qui ont quitté et détesté leurs péchés. Or leur innocence ou leur pénitence a été examinée par le juste Juge en sortant de cette vie : il n'y a trouvé que de l'imperfection ; et c'est en conséquence de cette innocence ou de cette pénitence, qu'il leur assure l'immortalité glorieuse, et ne fait que différer leur bonheur.

Telle est, mon cher auditeur, la doctrine de l'Eglise. Développons son esprit avec les lumières du grand Augustin, et nous serons persuadés de la sainteté des âmes du purgatoire : elle deviendra un motif pressant pour nous porter à les secourir.

On ne doit pas douter, dit ce saint docteur (*De verbis Apost.*, serm. 172, cap. 2), que les suffrages de l'Eglise ne soient d'une grande utilité aux âmes qui achèvent de se purifier dans un lieu de tourments réels, quoiqu'ineffables ; mais je dis aux âmes qui achèvent de se purifier, et non pas à celles qui sortent de cette vie, souillées du péché dans l'impénitence ; non aux défunts morts hors du sein de l'Eglise, non aux mondains dont l'âme a été arrachée, comme celle du mauvais riche, à la mollesse, à la volupté, au luxe ; non aux chrétiens qui négligent de recevoir les sacrements de l'Eglise, ou qui ne les reçoivent à la mort que par cérémonie, et souvent pour ajouter un nouvel outrage à ceux que leur impénitence a fait à l'adorable patience de Dieu. Les suffrages de l'Eglise ne sont utiles qu'aux défunts qui ont

vécu selon la doctrine de Jésus-Christ, qu'une pénitence de précaution a empêchés de tomber dans l'abîme du péché, ou qu'une pénitence d'expiation en a retirés : *Sed talibus qui ita vixerint ante mortem, ut possint hæc eis utilia esse post mortem.*

Nous prions pour tous les défunts, parce que, comme je l'ai dit en commençant ce discours, le sort de tous ceux qui nous précèdent dans l'éternité est un mystère pour nous. Mais nos prières, nos aumônes, nos mortifications, les gémissements de l'Eglise, les mérites mêmes de Jésus-Christ, ne peuvent être utiles qu'à ceux qui sont morts dans la grâce sanctifiante, la foi de l'Eglise, la charité : *Sed talibus qui ita vixerint ante mortem, ut possint hæc eis utilia esse post mortem.*

Ces principes posés, il est évident que la sainteté des âmes du purgatoire n'est pas équivoque, puisque leur mort a été séparée du péché, et que Dieu qui les a jugées, les a mises au nombre des saints qui doivent régner éternellement avec lui.

Or, parce que ces saintes âmes ne sont pas avec nous, ne doivent-elles plus nous être précieuses? Devons-nous les oublier, ou être insensibles à ce qu'elles souffrent sous le domaine de la justice divine?

Ah! mes chers frères, ces parents tendres que vous pleurez, ces amis sincères que vous regrettez, s'ils sont dans le purgatoire, ce sont des saints qui doivent vous être précieux; vous ne priez pour eux que parce que vous les regardez sous ce titre consolant; vous n'espérez de leur être utiles que parce que vous savez qu'ils ont trouvé grâce devant le Seigneur, sans avoir de révélation expresse sur le sort de ceux que la mort a séparés de vous; vous n'avez pour objet dans votre piété que ceux qui composent l'Eglise souffrante, c'est-à-dire la société des saints qui doivent être couronnés; vous ne pouvez pas vous représenter aucun réprouvé. L'enfer est un lieu de supplices éternels.

Nous parlons tous les jours avec éloge de ces personnes qui nous édifient par leurs vertus; nous admirons la pureté de leurs mœurs, leur détachement, leurs mortifications; leur mort nous paraît précieuse, nous en désirons une semblable, nous avons raison de porter ce jugement d'une piété soutenue; mais la sainteté de ceux qui nous édifient n'est pas encore aussi certaine pour nous que celle des âmes du purgatoire. Sans une révélation expresse, nous ne pouvons pas décider qu'ils sont du nombre des élus. D'ailleurs il y a une fausse piété, une fausse pénitence; on peut nous en imposer, nous pouvons nous tromper, nous ne devons pas juger avant le Seigneur; il n'y a que les vertus que Dieu a jugées, et qu'il doit couronner, qui soient des vertus certaines.

Mais il n'en est pas de même, quand nous nous représentons la sainteté des âmes du purgatoire; la foi nous apprend que c'est une vraie sainteté, une sainteté qui a été trouvée digne du ciel au tribunal de Jésus-Christ, une sainteté qui doit être couronnée, après avoir été perfectionnée par le feu d'une tribulation passagère. Oui, mes frères, et voilà encore un motif qui doit nous porter à secourir les âmes du purgatoire, ce qu'elles seront, leur récompense est assurée.

La prédestination des âmes du purgatoire n'est plus un mystère pour elles; elles savent qu'elles sont du nombre des élus, elles ne peuvent plus être affligées par des doutes et des incertitudes sur leur salut, ni troublées par la crainte d'avoir été rejetées par un Dieu toujours juste, soit qu'il punisse, soit qu'il récompense, leur bonheur n'est que différé, il est assuré : leur tribulation n'est que passagère; leur félicité sera éternelle; la main qui les frappe les couronnera; et après avoir été quelque temps dans des cachots obscurs, elles passeront dans les admirables clartés du séjour de la gloire.

Or, d'après ces vérités, comment devons-nous nous représenter nos frères défunts qui souffrent dans le purgatoire, et qui du fond de leurs tristes prisons sollicitent notre piété? Comme des saints qui régneront bientôt avec Dieu, comme des protecteurs que nous pouvons nous faire auprès de lui, comme des amis qui s'intéresseront à notre salut, et qui nous introduiront dans les tabernacles éternels, si nous accélerons leur bonheur, en leur rendant les secours que la religion nous fournit. Quel motif pour nous toucher et exciter notre piété, si nous avons de la foi!

Nous rendons aux saints couronnés, et dont l'Eglise a constaté juridiquement la béatitude, un culte d'intercession; nous les invoquons comme de puissants protecteurs; nous célébrons avec pompe le jour de leur entrée dans la gloire; nous révérons leurs ossements et leurs cendres même, et nous sommes autorisés par l'Eglise à leur rendre ce culte religieux.

Or, mes frères, de tous ces saints couronnés dans la gloire, et dont le crédit auprès de Dieu nous est si utile dans ce lieu de combat, très-peu ont passé de la terre sans expier dans le purgatoire quelques fautes légères, quelques fragilités humaines, quelques ménagements dans la pénitence. En un mot, des imperfections qui avaient répandu des nuages sur leur sainteté, si vous exceptez les martyrs qui par un amour héroïque ont répandu leur sang pour la doctrine de Jésus-Christ, les enfants qui sont morts après avoir été régénérés dans les eaux sacrées du baptême. Presque point d'âmes séparées de leurs corps qui n'aient passé par ce lieu d'expiation où souffrent à présent celles pour lesquelles j'intéresse votre piété dans ce jour consacré spécialement à leur mémoire.

Mais, quelle est la conséquence que nous devons tirer de cette vérité? la voici, mon cher auditeur : Ces saints aujourd'hui couronnés, et qui jouissent de la béatitude éternelle, n'ont pu voir leur pénitence abrégée, obtenir la couronne suspendue sur leur tête, que lorsque la justice de Dieu a

été entièrement satisfaite. Or, ils ne pouvaient pas acquérir par eux-mêmes de nouveaux mérites. Ce sont donc les suffrages de l'Eglise qui abrègent la longueur de la pénitence qu'exigent les taches que le Dieu très-saint voit encore dans les saintes âmes pour lesquelles je sollicite aujourd'hui votre piété. Or, voilà précisement le motif qui doit nous porter à les secourir : nous pouvons accélérer le bonheur des saints qui ne sont pas encore couronnés ; nous pouvons en quelque sorte avoir la gloire des hommes apostoliques qui gagnent des âmes à Jésus-Christ avec les secours que nous présente la religion ; nous pouvons soulager des âmes qui souffrent, leur ouvrir le ciel ; et dans ce sein de la gloire, ces conquêtes du sang de Jésus-Christ nous regarderont en quelque sorte comme leurs libérateurs ; mais si nous devons les secourir, nous le pouvons : la religion nous en donne les moyens ; je vais vous le prouver dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est à la foi qu'il est donné de nous consoler efficacement à la mort de nos proches, et d'adoucir la douleur que nous cause leur séparation. Pourquoi ? parce que c'est elle qui nous assure de l'immortalité de l'âme, dit saint Augustin (*ut sup.*) Elle nous apprend que ceux que nous pleurons ne font que nous précéder dans l'éternité ; que la vie ne leur est point ôtée ; qu'elle n'est que changée : qu'ils vivent aux yeux de Dieu ; que nous leur serons réunis ; et que la résurrection leur rendra leurs corps que nous conduisons au tombeau, et qui doivent y pourrir et y être réduits en cendres

La tristesse à la mort de nos parents, de nos amis, n'est pas condamnée par le Saint-Esprit. Saint Paul ne la défend pas aux chrétiens ; il ne défend que celle que la foi de la résurrection ne rend pas différente de celle des païens qui n'ont point d'espérance ; c'est-à-dire, qu'il ne condamne que la tristesse de ces chrétiens inconsolables, comme si la religion ne leur offrait pas de motifs suffisants pour adoucir leur douleur, et arrêter le cours de leurs larmes.

Arrosez le tombeau du mort de vos pleurs, dit le Saint-Esprit ; ce n'est pas l'opinion, mais la nature qui nous fait craindre notre destruction, et qui nous afflige à celle de ceux que nous aimons ; mais ne perpétuez pas votre douleur, en oubliant les motifs qui doivent l'adoucir : *Supra mortuum plora, modicum plora.* (*Eccli.* XXII.)

Je ne loue pas l'insensibilité de ces personnes qu'une séparation aussi amère que celle que fait la mort naturelle ne touche point, ni cette tranquillité qui annonce qu'on n'est ni affligé, ni touché même. Ce prétendu héroïsme ne fait pas honneur à l'humanité ; on ne peut pas non plus l'attribuer à la religion qui adoucit la douleur, mais qui ne la condamne pas.

Mais je dis qu'il y a du danger à s'abandonner à une trop grande tristesse, parce que, dans l'abattement et les excès de la douleur, on oublie les âmes dont on pleure la perte des corps ; on ne pense pas à les secourir assez promptement : si la foi adoucissait la douleur, on serait inquiet sur le sort de ceux que l'on regrette, on leur serait utile, on porterait ses vues au delà du tombeau, et on ne ferait pas consister toutes ses obligations à faire le personnage d'un époux ou d'une épouse inconsolable.

Il en est de même de ceux qui ne s'occupent que du soin des funérailles. Borner à un convoi somptueux sa piété et sa reconnaissance, ce n'est pas agir selon les principes de la foi. La pompe d'un enterrement, dit saint Augustin, peut flatter l'orgueil des vivants qui se distinguent par des dépenses ; mais elle n'est d'aucune utilité pour le soulagement des âmes souffrantes dans le purgatoire : *Vivorum solatia non adjutoria mortuorum.* Ce n'est pas, ajoute ce saint docteur, que je blâme les honneurs que l'on rend aux défunts ; ils sont autorisés par l'Ecriture. On peut être innocemment et pieusement généreux, lorsqu'il s'agit de la sépulture et des tombeaux des morts, surtout lorsqu'ils étaient distingués dans le monde par le caractère qu'ils avaient, la place qu'ils occupaient, et par les vertus qu'ils pratiquaient.

Le Saint-Esprit loue le soin des anciens justes, pour préparer et orner les tombeaux des patriarches ; il attribue même à la foi de la résurrection le respect qu'on avait pour leurs ossements.

La profusion de la pécheresse aux pieds du Sauveur est blâmée par le pharisien ; mais elle est louée par cet Homme-Dieu, parce qu'elle prévient les honneurs de sa sépulture.

Pourvu que des parents ne se bornent pas à ces cérémonies funèbres qui ne sont que les faibles consolations de l'humanité affligée : *Sui humani lenimenta mœroris* (S. Aug., *Serm. de verb. Apost.*, serm. 172, c. 2), ils sont louables de faire des efforts même pour rendre les obsèques des défunts, qui devaient leur être chers, solennelles et éclatantes.

Car il se trouve des parents qui cachent leur avarice sous le voile de la modestie et de la simplicité. A quoi sert, dit-on, un nombreux clergé, un si grand luminaire, un embarras de tentures, une sépulture distinguée ? Toutes ces dépenses n'ouvrent pas le ciel au mort. Je le sais, dit saint Augustin (*Ibid.*), on ne vous y oblige pas non plus, mais on vous exhorte à ne pas refuser aux corps des défunts les honneurs qui leur sont dus, et à les conduire au tombeau selon l'état qu'ils avaient dans le monde, selon vos moyens, et à ne pas vous faire honneur d'une modestie dont l'intérêt seul est le principe : *Sit pro viribus cura sepeliendi et sepulcra construendi.*

Si l'on était bien persuadé de l'utilité des suffrages de l'Eglise pour le soulagement des saintes âmes qui souffrent dans le purgatoire, on n'affecterait pas, comme l'on fait aujourd'hui, de supprimer non-seulement ce

qui ne regarde que la pompe des obsèques, mais même les secours qui regardent le sort de ceux qui nous précèdent dans l'éternité.

A entendre certains prétendus beaux esprits, nos pères étaient simples de compter sur les suffrages de l'Eglise après leur mort, de lui laisser une légère portion de leurs biens et d'engager, à l'exemple de sainte Monique, les prêtres à offrir pour eux le saint sacrifice de la messe. On les entend même dire, d'après les protestants, que le sort des défunts est décidé en sortant de cette vie, et par conséquent que nos prières leur sont inutiles. Déplorable aveuglement! de là tant d'enfants, tant de parents, tant d'amis, tant d'exécuteurs testamentaires qui se rendent coupables faute d'une piété éclairée envers les morts, et c'est, mes frères, pour votre instruction que je vais vous développer trois vérités qui vous feront connaître vos obligations envers les morts.

La foi nous engage de secourir promptement les morts; l'Eglise nous offre les moyens de secourir efficacement les morts; la justice nous oblige d'exécuter exactement les dernières volontés des morts. Je finis avec ce détail d'instructions très-importantes pour vous.

La foi la plus vive peut régner, mes frères, avec la tristesse que nous cause la mort de nos proches, des personnes qui nous sont chères. Je le sais; mais il y a une grande différence entre les idées qui occupent ceux en qui la foi n'est plus agissante et ceux qui ont une foi vive. Les uns ne sont attristés que de la perte du corps, ou ne pensent qu'à recueillir les biens du mort qu'ils pleurent; les autres s'occupent, dans leur tristesse même, du sort de celui qu'ils regrettent et sont inquiets du lieu où l'Éternel a placé son âme. La foi adoucit leur tristesse, et leur tristesse ne les empêche pas de porter leurs vues au delà du tombeau. La nature justifie leurs larmes; la foi justifie les bornes qu'ils mettent à leur douleur.

Ceux dont la foi n'est pas vive se laissent abattre à la mort de leurs proches sous le poids d'une tristesse sans bornes. Il y en a aussi dont tout l'embarras est de paraître triste et inconsolable; il faut décemment paraître affligé d'une mort qui a rompu des liens dans lesquels on gémissait; il faut cacher la satisfaction d'un cœur qui soupirait après sa liberté; il faut, par cérémonie, arroser une ample succession de ses pleurs, et s'emparer, comme avec douleur, des biens, des terres et des charges d'un parent.

Je ne vous fais pas ici une peinture d'imagination. Cette tristesse toute païenne de certains chrétiens véritablement touchés; cette tristesse de cérémonie que tout autre motif que celui de la religion dissipe promptement; cette joie cachée sous un deuil lugubre, et que des gémissements, des larmes, semblent condamner : tous ces différents personnages ne vous sont pas inconnus. Combien même qui ont formé les projets d'une nouvelle alliance à la solennité des obsèques d'un époux ou d'une épouse, et comme allumé le flambeau nuptial à ceux des funérailles?

Or, cette tristesse profonde que l'espérance d'une vie future n'adoucit pas, cette affliction, cette désolation que l'on veut faire paraître sous les ornements lugubres d'un deuil de cérémonie, font oublier l'âme de celui que l'on regrette avec éclat; on ne s'occupe que de son corps et de ses biens; comme la pompe des obsèques fait honneur aux vivants, on l'ordonne; on veut tout ce qui peut annoncer la grandeur du mort sur la terre, et la générosité de ceux qui lui rendent les derniers devoirs; on se borne à une tristesse passagère, des dépenses de cérémonies. Voilà en quoi consiste la piété de ceux dont la foi n'est pas vive et agissante.

Oui, mon cher auditeur, la foi que nous professons, la foi qui nous assure une vie future, la résurrection de nos corps, nous engage à ne pas tellement nous abandonner à la tristesse, à la mort de nos proches ou aux appâts de leur succession, que nous ne pensions aussi chrétiennement et promptement au sort de leurs âmes. A-t-on de la foi quand à la mort d'un parent, d'un ami, les corps et les biens sont les seuls objets qui occupent?

Vous voulez vous persuader que vous aimiez tendrement ceux dont la mort vient de vous séparer; mais si vous avez de la foi, votre amour vous transportera en esprit au delà du tombeau où est enfermé le corps de celui que vous pleurez, persuadé que son âme immortelle est sous le domaine de la justice de Dieu; vous serez inquiet sur son sort et vous lui procurerez promptement les secours qu'elle attend de votre piété.

Au lieu, à la mort d'un époux, d'un parent, de penser à la situation de ses affaires, vous penserez à celle de son âme, il vous paraîtra plus important qu'il ait amassé de bonnes œuvres pour l'éternité que d'avoir amassé de grands biens pour ceux qui lui succèdent.

Oui, si j'ai une foi vive, lorsqu'une personne vient d'expirer, je suis inquiet sur le sort de son âme, je ne suis occupé d'aucun autre objet dans ce moment, cette âme vient d'être jugée, a-t-elle trouvé grâce devant le juste juge? Où est-elle placée? Je vois son corps pâle, défiguré, immobile, on va l'enfermer dans un tombeau; mais son âme immortelle où est-elle? Ah! comment ceux qui sont persuadés d'une vie future sont-ils tranquilles sur le sort de l'âme de ceux qu'ils regrettent? Comment la tristesse, la cérémonie des obsèques ou l'attrait d'une succession opulente, peuvent-ils leur faire oublier ceux qu'ils savent vivants aux yeux de Dieu et auxquels ils peuvent être utiles? Peut-on trop tôt secourir une âme souffrante et comme chrétiens est-on innocent, quand on n'est pas inquiet sur ce qui a été décidé au tribunal où elle a été citée en sortant de ce monde?

Madeleine aimait Jésus, elle le suivait sur le Calvaire, elle demeura au pied de la croix

jusqu'au moment qu'il expira, elle fut même avant le jour au tombeau où on enferma son saint corps, elle le baigna de ses pleurs; jusque-là voilà une image de la tendresse sincère de certains parents, de certains amis, qui n'abandonnent pas ceux qu'ils aiment dans la maladie aux approches de la mort, qui les secourent, les consolent, qui les accompagnent au tombeau quand la mort a séparé leur âme de leur corps, et prouvent leur amitié par leur tristesse et par leurs larmes.

Mais l'amour de cette sainte amante se borne-t-il au tombeau? Non : le corps de Jésus n'y est plus, elle est inquiète, elle se plaint, elle gémit, elle est inconsolable; ils ont enlevé, dit-elle, mon divin maître du tombeau, et nous ne savons pas où ils l'ont placé : *Tulerunt Dominum et nescimus ubi posuerunt eum.* (*Joan.*, XX.)

Or, mes frères, si notre foi était vive, notre amour pour nos proches ne se bornerait pas non plus au tombeau, nous ne nous contenterions pas d'y répandre quelques larmes, nous serions inquiets du lieu où l'âme de la personne que nous pleurons est placée, comme Madeleine était inquiète de savoir où on avait mis le corps de Jésus.

Seigneur, dirions-nous, nous n'ignorons pas où est le corps de ce père, de ce parent, de cet ami que nous avons conduit à la sépulture. Il est enfermé dans un sépulcre, personne ne l'enlèvera, il y sera réduit en cendres, et votre seule voix toute-puissante le ranimera au jour de la résurrection.

Ce sont les douleurs de la mort, qui ont détruit ce corps et nous ont enlevé pour le temps l'objet que nous regrettons, et qui nous était si cher et si précieux : *Tulerunt Dominum;* mais, mon Dieu, sur la terre ce qui s'est passé à votre tribunal est pour nous un mystère, nous ignorons où les actions de ce cher défunt ont placé son âme dans l'éternité : *Nescimus ubi posuerunt eum.* A-t-elle eu le bonheur d'éviter l'enfer, où il n'y a pas de rédemption, et où la pénitence des réprouvés sera éternelle? A-t-elle été trouvée assez pure pour entrer dans le ciel en sortant de ce monde, vous contempler et vous posséder éternellement. Est-elle dans ce lieu d'expiation que votre justice a établi pour le temps entre ces deux éternités, et où nous pouvons lui être utiles par les secours que la religion nous fournit. Nous ignorons ô mon Dieu, son sort, la foi nous montre ces trois endroits au delà du tombeau, mais nous ne savons pas dans lequel ses œuvres qui l'ont accompagnée à votre tribunal l'ont placée : *Nescimus ubi posuerunt eum.*

Voilà, mes frères, si nous avions de la foi, nos premières pensées, notre inquiétude à la mort de nos proches; comme la foi adoucit la douleur qui est naturelle dans notre condition présente, nous procurerions des secours prompts aux défunts, des secours efficaces, parce que la religion nous les fournit.

Le sacrifice de la messe, la prière et l'aumône, voilà, dit saint Augustin (*De verbis Apost.*, serm. 172, cap. 2), des secours efficaces, lorsque vous voulez être utiles aux âmes du purgatoire. La religion vous les offre, ne les négligez pas : *Adjuvant spiritus defunctorum oblationes, orationes, erogationes.*

Quoi de plus efficace que le sang de Jésus-Christ pour purifier nos consciences, que ses mérites surabondants pour suppléer à l'imperfection de notre pénitence? Que le sacrifice dans lequel on offre un Dieu immolé à un Dieu offensé? Or, si l'on dit que l'efficace du sacrifice de la messe ne s'étend pas sur ceux qui sont passés dans l'éternité, qu'on ne doit l'offrir que pour les vivants qui combattent encore contre les ennemis de leur salut : je répondrai, qu'entendez-vous par la communion des saints? N'y a-t-il que l'Eglise militante et l'Eglise triomphante? L'Eglise souffrante n'est-elle qu'imaginaire? Car s'il y a un purgatoire, si les âmes qui y souffrent peuvent-être soulagées, je ne vois point de secours plus efficace que le sacrifice de la messe.

La pénitence des âmes du purgatoire n'est que passagère, elle peut-être abrégée, non par de nouveaux mérites, mais par les suffrages de l'Eglise; mais par les bonnes œuvres qu'elle offre à Dieu pour satisfaire sa justice; mais par l'application des mérites et des grâces qu'elle tire du trésor qui lui est confié. Or, qu'est-ce qui donne du prix, de la valeur à nos bonnes œuvres, à notre pénitence? Le sang de Jésus-Christ. Toute notre suffisance vient de lui, il est donc certain que nous ne pouvons pas employer une protection plus puissante, plus efficace pour accélérer le bonheur des âmes du purgatoire, que celle de l'Agneau immolé pour les péchés du monde.

A l'autel, je présente une victime d'un prix infini pour l'entière satisfaction des fautes qui leur restent à expier. Je présente le corps et le sang d'un Dieu pour leur ouvrir le ciel. A l'autel se renouvelle le sacrifice de la croix, qui a reconcilié l'homme coupable avec son Dieu. Serait-il offert inutilement pour des justes qui achèvent de se purifier? Non, mes frères.

Si on n'offrait pas le sacrifice de la messe pour les défunts comme pour les vivants, saint Augustin aurait-il exhorté les prêtres de se ressouvenir à l'autel de la pieuse Monique sa mère?

Si c'était un abus de célébrer la messe pour les morts, l'Eglise si souvent assemblée aurait-elle négligé de le réprimer? Si c'était une nouveauté introduite par la cupidité des ministres de l'autel, serions-nous en état de prouver, comme nous le faisons, qu'on a offert dans tous les siècles le sacrifice de la messe pour les défunts, comme pour ceux qui combattent encore?

Pourquoi Henri VIII, dans la nouvelle liturgie qu'il dressa, voulut-il retenir la messe pour les défunts? C'est qu'il la trouvait établie, ce n'était pas une nouveauté, c'était une ancienne pratique que les ennemis de l'Eglise voulaient abolir.

Ah! mes frères, concevez de l'horreur du langage des hérétiques et des libertins. Gémissez de voir la piété pour les morts si refroidie dans notre siècle, et la foi de nos pères n'avoir aujourd'hui que des censeurs de leurs pieuses fondations. La charité de l'Eglise peut seule vous consoler; elle s'étend sur toute l'Eglise souffrante, aucune âme du purgatoire n'est délaissée par cette mère tendre.

Priez avec elle et selon son esprit, et vous serez utiles aux âmes du purgatoire; elle prie tous les jours, elle prie pour tous ceux qui souffrent.

Priez pour vos proches, vos amis, ceux avec lesquels vous avez vécu, ceux dont vous possédez les biens, les charges; vous le devez. Peut-être expient-ils des fautes dont vous avez été la cause. Peut-être ont-ils été trop complaisants, et leur amitié pour vous a-t-elle répandu des nuages sur leur innocence ou sur leur exactitude; mais priez pour toute l'Eglise souffrante avec ferveur.

C'est faire injure à la charité de l'Eglise, que de prier pour l'âme la plus délaissée du purgatoire, comme s'il y en avait une seule exclue de ses suffrages, et comme si cette tendre mère ne demandait pas tous les jours, à l'autel et dans ses prières publiques, la couronne de justice pour tous ceux qui nous ont précédés dans l'éternité, et sont morts dans la profession de sa foi. Ce sont les préjugés d'un peuple grossier et ignorants, qui ont supposé des âmes oubliées et abandonnées dans le purgatoire, et on ne saurait trop se soulever contre cet abus.

Mais ne vous contentez pas de prier : pratiquez de bonnes œuvres, assistez surtout les membres de Jésus-Christ souffrant, faites-vous en des amis pour introduire dans les tabernacles éternels les âmes qui gémissent dans ces prisons obscures, où ne brillent point les divines clartés. Le Saint-Esprit nous dépeint l'efficace de l'aumône, quand il dit qu'elle éteint le feu que mérite le péché, qu'elle dissipe les ténèbres, qu'elle répand la lumière dans la nuit du tombeau; que celle de Cornélius fut présentée au trône de l'Eternel, et lui obtint la grâce de sa conversion, et qu'elle aurait pu obtenir le pardon du coupable Nabuchodonosor.

Peut-être ne seriez-vous pas si opulents, si vos parents avaient été plus généreux envers les pauvres; peut-être se reprochent-ils de vous avoir chargés de faire ce qu'ils n'ont pas fait; peut-être ne souffrent-ils encore que parce que vous n'avez pas exécuté exactement leurs dernières volontés, qui est une obligation que la justice vous impose.

Je dis qu'il faut exécuter exactement les dernières volontés des morts, mais surtout des morts qui sont sortis de cette vie dans la justice, la grâce, la charité ; mais des morts qui ont travaillé efficacement à leur salut, qui se sont occupés de l'éternité; mais des morts qui ont triomphé en mourant du démon, puisqu'ils sont morts dans l'amitié de Dieu; mais des morts dont les dernières volontés sont conformes à l'esprit de l'Evangile, à l'équité, à la loi de Dieu, à la charité, à la piété chrétienne; par conséquent on ne peut pas supposer une distribution injuste de leurs biens, ni rien de contraire à ce qu'ils doivent à la religion, à leur famille, aux devoirs de la société; par conséquent il ne s'agit pas d'un testament dicté dans la haine ou suggéré par la cupidité; par conséquent il ne s'agit pas des dernières volontés de ceux qui ne parlent, ne décident, ne disposent que dans les ombres de la mort, et quelquefois dans les égarements de la raison et le délire même.

Il s'agit d'exécuter les dernières volontés d'un chrétien mort juste, ami de Dieu, qui veut donner, réparer ou restituer, et qui observe les règles de la charité, de l'équité, sans pécher contre les obligations de parent ou d'ami; telles sont les dernières volontés que nous devons exécuter exactement.

Ici pouvons-nous trop gémir sur les péchés que commettent des héritiers qui gémissent des legs pieux, des restitutions qu'il faut faire, et qui ne voient qu'avec regret les pauvres assistés, des domestiques récompensés, des prières ordonnées, des créanciers payés, des dommages, des torts réparés.

Sont-ils innocents de blâmer l'exactitude d'un parent, qui, plein de foi, veut paraître au tribunal de Jésus-Christ avec confiance? de différer l'exécution des aumônes, des prières et des restitutions qu'il ordonne avant sa mort? Sont-ils innocents quand ils font retentir le barreau de leurs plaintes, et déshonorent la mémoire de leurs parents, pour faire casser un testament qui ne leur est pas avantageux? Doit-on avoir recours à l'éloquence, pour répandre publiquement une sorte d'opprobre sur ceux que Dieu a jugés, en attribuant à la démence ce qu'ils ont fait par piété, par équité, par reconnaissance? Non, mes frères, c'est un crime et un crime qui ne serait pas si commun, si la cupidité était un vice plus rare.

Ici se présentent encore à mon esprit les obligations des bénéficiers; les délais ou les omissions les rendent sans doute coupables.

Différer d'acquitter des fondations, c'est différer de procurer aux défunts les secours efficaces qu'ils attendent; ne point les acquitter, c'est une injustice, un vol, dont on sent assez l'énormité, puisqu'il s'agit des biens sacrés du sanctuaire.

Je pose un voile sur tous les péchés que je pourrais relever sur cette matière, je me contente de gémir et de trembler sur le sort de ceux qui en sont coupables; que de restitutions nécessaires pour certains bénéficiers! restitutions auxquelles ils ne pensent pas, restitutions qu'ils se mettent hors d'état de faire, et qui, par conséquent, ne seront jamais faites.

Regardez donc, mon cher auditeur, comme une obligation indispensable l'exécution des dernières volontés des morts, lorsqu'elles sont conformes à la piété, à la charité, à la loi, à l'équité, à la reconnaissance; que ce soit la justice et non l'intérêt qui vous guide dans vos démarches. On vous charge de don-

ner ou restituer : pensez qu'aux approches de la mort votre conscience vous obligera peut-être aussi de charger les autres de faire ce que vous ne faites pas présentement.

Bientôt vous serez au nombre des morts, et parce que nous serons traités comme nous aurons traité les autres, si votre piété envers les âmes du purgatoire est tendre, sincère, éclairée, agissante, elle sera récompensée ; on vous procurera les secours que vous leur procurez aujourd'hui, les suffrages de l'Eglise accéléreront votre bonheur éternel, et vous feront passer promptement dans le séjour du repos et de la lumière où vous posséderez Dieu dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

FIN DU QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR BALLET. 9

ŒUVRES ORATOIRES CHOISIES DE FRANÇOIS BALLET.

SERMONS SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU. 9

Extrait de la Préface. 9
Sermon I^er^. — Sur l'idolâtrie 19
Sermon II. — Sur le culte de Dieu. 30
Sermon III. — Sur le culte des saintes images. 42
Sermon IV. — Sur le culte des saintes reliques. 56
Sermon V. — Le culte des saints. 70
Sermon VI. — La foi spéculative. 87
Sermon VII. — La foi pratique. 103
Sermon VIII. — Les péchés contre la foi. 123
Sermon IX. — Sur l'espérance. 143
Sermon X. — Sur les péchés contre l'espérance. 160
Sermon XI. — Le choix des amis. 178
Sermon XII. — Sur la correction fraternelle. 195
Sermon XIII. — Sur le zèle. 211
Sermon XIV. — Sur le respect dû au saint nom de Dieu. 226
Sermon XV. — Sur les serments. 240
Sermon XVI. — Sur le blasphème. 257
Sermon XVII. — Sur les vœux. 275
Sermon XVIII. — La sanctification du dimanche. 293
Sermon XIX.—La ferveur dans le service de Dieu. 308
Sermon XX.— Sur l'assemblée des fidèles dans l'église, les jours consacrés au Seigneur. 323
Sermon XXI. — Sur les devoirs des pères et mères envers leurs enfants. 338
Sermon XXII. — Les devoirs des enfants envers les pères et mères. 354
Sermon XXIII.—Les devoirs des maîtres et maîtresses envers leurs domestiques. 368
Sermon XXIV. — Les devoirs des domestiques envers leurs maîtres. 383
Sermon XXV. — Sur l'homicide. 398
Sermon XXVI. — Sur la colère. 413
Sermon XXVII. — Sur l'envie. 427
Sermon XXVIII. — Sur le vice de l'impureté. (Premier discours.) 441
Sermon XXIX.—Sur le même sujet. (2^e^ discours.) 457
Sermon XXX. — Sur la fuite des occasions. 474
Sermon XXXI. — Sur l'intempérance. 493
Sermon XXXII. — Sur l'oisiveté. 509
Sermon XXXIII. — Sur le vol et les injustices. 522
Sermon XXXIV. — Sur la restitution. 540
Sermon XXXV. — Sur le mensonge. 559
Sermon XXXVI. — Sur les fruits que l'on doit tirer de la lecture et de l'explication de la loi. 578
SERMONS CHOISIS SUR LES EVANGILES DE TOUTE L'ANNÉE 597

Préface. 597
Sermon I^er^. — Sur la connaissance de Jésus-Christ. 607
Sermon II. — Sur le grand nombre des réprouvés et le petit nombre des élus. 625
Sermon III. — Sur les souffrances. 645
Sermon IV. — Sur la sainteté du mariage. 663
Sermon V. — Sur la guérison du lépreux. 682
Sermon VI. — Sur les dangers du monde. 700
Sermon VII. — Sur le mélange des méchants avec les bons. 722
Sermon VIII. — Sur la religion chrétienne. 743
Sermon IX. — Sur l'emploi du temps. 766
Sermon X. — Sur le danger des richesses. 788
Sermon XI. — Sur le divertissement du carnava . 810
Sermon XII. — Sur la confiance en Dieu. 831
Sermon XIII. — Sur la communion pascale. 855
Sermon XIV. — Sur la paix. 879
Sermon XV. — Sur l'affaire du salut. 901
Sermon XVI. — Sur la joie des mondains et la tristesse des justes. 926
Sermon XVII.—Contre les incrédules de nos jours. 952
Sermon XVIII. — Sur l'utilité de la pensée de la mort. 978
Sermon XIX. — Sur le respect humain. 1005
Sermon XX. — Sur la dignité du chrétien. 1030
Sermon XXI. — Sur les jugements téméraires. 1056
Sermon XXII. — Sur le détachement du monde. 1079
Sermon XXIII. — Sur la fausse sécurité des mondains. 1103
Sermon XXIV. — Sur les grandeurs de Jésus-Christ. 1126
Sermon XXV. — Sur la vraie piété. 1149
Sermon XXVI. — Sur les temples des chrétiens. 1172
Sermon XXVII. — Sur les délais de la pénitence. 1194
Sermon XXVIII. — Sur les conversations des mondains. 1218
Sermon XXIX. — Sur la compassion envers les malheureux. 1241
Sermon XXX. — Sur le vice de l'ingratitude. 1264
Sermon XXXI. — Sur la possibilité de se sanctifier dans le monde. 1285
Sermon XXXII. — Sur l'ambition. 1308
Sermon XXXIII. — Sur la fausse sagesse des mondains. 1330
Sermon XXXIV. — Sur le bon usage des maladies. 1354
Sermon XXXV. — Sur les dangers de la grandeur. 1374
Sermon XXXVI. — Sur la bonté de Dieu. 1394
Sermon XXXVII. — Sur les devoirs de la société. 1411
Sermon XXXVIII. — Sur les obstacles que le monde met à la grâce. 1428
SERMON SUR LA PIÉTÉ ENVERS LES MORTS. 1447

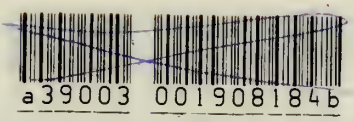
FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

UNIVERSITAS O. M. I.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908184b

BX 1756 .A2M5 1844 V49
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V049
CJO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047776

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 13 03 2